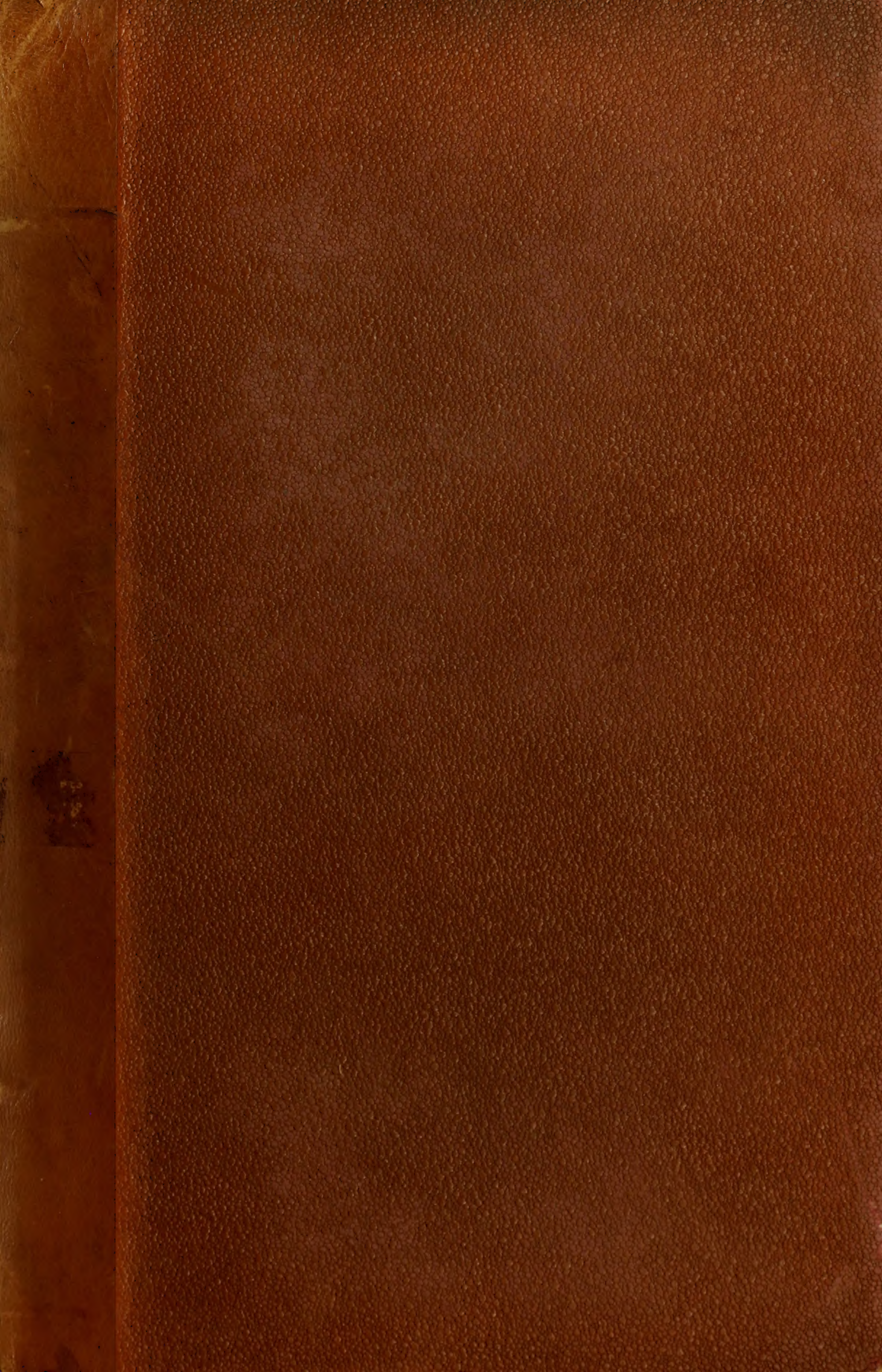




COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.
DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, TAILLAND, ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE ;
DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS ; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES ; BILLIET ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; BARDOU, ÉV. DE CAHORS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; WICART, ÉV. DE LAVAL ; PAVY, ÉV. D'ALGER ; DE MORLHON ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; RENDU, ÉV. D'ANNECY ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; DE CASSAN FLOYRAC, ID. ; SAINT-ARROMANT, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4° LA COLLECTION

DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION

(*Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette publication*) ;

6° PLUS DE VINGT TABLES DIFFÉRENTES, PRÉSENTANT SOUS TOUTES LEURS FACES, LES INNOMBRABLES MATIÈRES DE CETTE IMMENSE COLLECTION ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGTIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TREIZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES DE TAILLANT ET DES FRÈRES LACOUDRE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGTIÈME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE DES ORATEURS,

ET TOME TREIZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

TAILLANT.

Notice sur Taillant. 9

OEuvres complètes.

Première partie. — Conférences. 11

Deuxième partie. — Sermons et exhortations.

Sermons. 315

Exhortations. 491

Troisième partie. — Instructions familières sur le Symbole. 675

LACOUDRE FRÈRES.

Notice. 909

Sermons de Claude Lacoudre. 915

Sermons de Pierre Lacoudre. 1181

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR CLAUDE TAILLAND,

CURÉ DE SAINT-PIERRE DE MACON.

Nous croyons rendre service au clergé en publiant dans notre collection des prédicateurs contemporains les sermons de M. Claude Tailland, décédé à Saint-Flour le 23 août 1854. Mais avant de formuler notre jugement sur cet orateur, il est bon de dire quelle a été sa vie. — Ce prêtre que sa piété angélique, que son zèle et sa charité ont rendu si vénérable, naquit à Saint-Flour (Cantal) d'une famille honnête, en 1798. Il a reçu de la nature, en naissant, une intelligence et un jugement fort remarquables; sa mémoire surtout était extraordinaire. A de si heureuses dispositions, qui se développèrent chez lui dès son enfance, il joignait un grand amour du travail. Aussi fit-il avec distinction ses études classiques au collége de sa ville natale. De bonne heure il se sentit porté vers l'état ecclésiastique. C'est pourquoi, après son cours d'humanités, il entra au grand séminaire d'Autun. Il brilla pendant son cours de théologie, comme il avait brillé à Saint-Flour pendant ses études classiques, et il se fit surtout remarquer par sa piété et une application sérieuse à l'étude. Aussi, dès qu'il fut élevé au sacerdoce, ses supérieurs le destinèrent à l'œuvre importante des missions diocésaines, et il s'acquitta dignement de ce genre de ministère; la piété, un jugement droit et exquis suppléaient chez lui à ce qui lui manquait du côté de l'expérience. Ses prédications étaient très-goûtées, et il devint bientôt un habile directeur des âmes dans les voies du salut. Après 1830 l'évêque d'Autun jugea convenable de suspendre les missions, et il nomma M. Tailland à la cure de Sennecey-le-grand, chef-lieu de canton. Dans ce poste, le zélé missionnaire devint un excellent curé; il sut bientôt gagner l'estime et l'affection de ses paroissiens par sa prudence, sa charité et ses intéressantes instructions; il fit beaucoup de bien dans sa paroisse et y ranima l'esprit de foi et de religion. Ses supérieurs ne pouvaient le laisser longtemps dans ce poste secondaire, quoique déjà fort honorable. La cure de première classe de Saint-Pierre à Mâcon étant devenue vacante, M. Tailland fut appelé à la remplir. Malgré les travaux de son ministère pastoral pendant son séjour à Mâcon ou à Sennecey, il donnait fréquemment des retraites dans les communautés religieuses, et sa parole produisait partout des fruits abondants de bénédiction. Il eut l'honneur d'être choisi par son évêque pour assister comme théologien au dernier concile provincial de Lyon.

M. Tailland était doué d'une constitution robuste; mais les travaux si pénibles d'une vie tout apostolique et ses courses si multipliées avaient fini par ruiner sa santé. Dès 1853 il était continuellement souffrant; il fut même atteint pendant l'hiver de cette même année d'une maladie qui le retint cinq semaines au lit. Les médecins lui ayant conseillé d'aller respirer l'air natal, il vint à Saint-Flour; mais à peine y fut-il arrivé, que la maladie s'aggrava avec des symptômes alarmants. M. Tailland a été pendant sa maladie ce qu'il avait été pendant toute sa vie, un prêtre d'une piété exemplaire; il édifiait par son calme et sa résignation à la volonté de Dieu. Sa mort a été celle d'un saint qui attend avec confiance du souverain Juge cette sentence si consolante : *Euge, serve bone, quia fuisti fidelis, intra in gaudium Domini.*

M. Tailland n'était pas un orateur de premier ordre; mais sa diction est pure, son style correct; il manquait de chaleur; mais la facilité de son débit, le ton de conviction et surtout de piété qui règne dans ses sermons, plaisaient aux auditeurs et leur faisaient impression. Ses instructions sont nourries d'Ecriture sainte, dont il savait faire les plus heureuses applications. M. Tailland n'a jamais pensé sans doute qu'elles seraient un jour livrées à l'impression; il n'avait en vue, en les composant, que son auditoire. Aussi remarque-t-on en les lisant des répétitions d'idées en termes presque identiques d'un sermon à l'autre; parce qu'il pensait que ces répétitions pouvaient être utiles à ceux à qui il annonçait la parole de Dieu. Peu de prêtres ont autant écrit de sermons que M. Tailland. Nous ne reproduisons ici qu'une faible partie de ce qui a été mis à notre disposition. Il a laissé entre autres manuscrits un cours d'instructions sur le Symbole et les Commandements de Dieu et de l'Eglise. Mais le genre simple et familier de ces instructions, quoique toujours grave, ne nous permet pas de les publier, du moins dans cette collection.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLAUDE TAILLAND,

CURÉ DE SAINT-PIERRE DE MACON.

—

Première partie.

CONFERENCES.

—

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

SUR L'EXISTENCE ET LES PERFECTIONS DE DIEU.

Testimonia credibilia facta sunt nimis. (*Ps.* XCII, 7.)

Vos témoignages sont très-dignes de créance.

Telle est, Messieurs, la conclusion que tirait le Prophète-Royal après avoir considéré l'admirable spectacle de l'univers. Le Prophète avait dit : Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de gloire et de majesté, il a affermi le vaste corps de la terre, en sorte qu'il ne sera pas ébranlé; il a placé son trône dans le ciel : le soulèvement des vagues de la mer est admirable, mais le Seigneur qui réside au plus haut des cieux est infiniment plus admirable encore. Comment, à la vue de tant de merveilles, ne pas y reconnaître l'empreinte de celui qui les a formées? comment ne pas se rendre à de si éclatants témoignages de sa puissance et de sa grandeur ? *Testimonia credibilia facta sunt nimis.* Telle est, dis-je, la conclusion que tirait le Prophète, et telle est celle que doit tirer nécessairement tout homme qui, consultant la raison dans le silence des passions, considérera avec un peu d'attention l'ordre admirable de l'univers. Bientôt, anéanti sous le poids de tant de merveilles, il ne pourra s'empêcher de s'écrier, comme le Prophète, que les cieux annoncent la gloire de Dieu, et que le firmament publie sa puissance : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Ps.* XVIII, 2.)

Cependant, Messieurs, dans le siècle malheureux où nous vivons, est-il rare de voir des hommes auxquels le magnifique spectacle de l'univers ne dit rien, des hommes qui refusent d'y voir l'empreinte de la Divinité ? des hommes qui, pour s'autoriser dans leurs passions et pour vivre en paix dans le crime, attaquent avec fureur une religion qui les condamne, qui s'efforcent de mettre sans cesse la raison en opposition avec la religion, comme si la raison et la foi ne venaient pas de la même source, comme si Dieu, qui nous a donné l'une et l'autre, pouvait être en contradiction avec lui-même ! Hélas! combien d'âmes simples, ces vaines déclamations de l'incrédulité n'ont-elles pas entraînées dans l'abîme ! Il est donc bien important de venger les droits de la raison et de la religion, en montrant que, bien loin que la foi soit opposée à la raison, la raison au contraire conduit l'homme à la foi. Commençons par la plus évidente de toutes les vérités, l'existence de Dieu. J'attends, Messieurs, que vous me proposiez vos questions.

Ire question. — Nous n'avons jamais douté qu'il existât un Dieu : cependant, comme vous l'avez dit, il n'est pas rare d'entendre certaines personnes nous dire qu'il n'y a point de Dieu; que c'est un mot vide de sens, propre seulement à effrayer les enfants et les simples. Veuillez donc, Monsieur, pour fortifier notre croyance aussi bien que pour notre consolation, nous développer les preuves que nous fournit la raison en faveur de l'existence de Dieu, et nous montrer comment elle nous conduit à l'admettre.

Réponse. — Que des sauvages dans leurs forêts, privés des avantages de la civilisation, accoutumés à ne jamais réfléchir et à ne rentrer jamais en eux-mêmes, puissent oublier celui qui les a formés, on le conçoit jusqu'à un certain point; mais que des hommes civilisés, des chrétiens en soient venus à un tel point d'abrutissement et de dégradation, que non-seulement ils oublient l'auteur de l'univers, mais qu'ils osent nier son existence, et que, pour soutenir cet épouvantable blasphème, ils anéantissent les plus pures lumières de la raison, tout en invoquant cette même raison, c'est un prodige inexplicable autrement que par la pro-

fonde corruption de leur cœur : *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.* (*Ps.* XIII, 1.) Voilà cependant l'étrange spectacle que nous a offert le siècle passé, et que nous voyons encore se renouveler trop souvent dans nos jours malheureux, au milieu d'un siècle qui se glorifie avec raison de ses talents et de sa science, dans un siècle que l'on se plaît à appeler du beau nom de siècle des lumières, de siècle de la raison. Oui, Messieurs, on a vu et on voit encore tous les jours des hommes assez aveugles pour révoquer en doute la plus certaine comme la plus consolante de toutes les vérités : celle de l'existence de Dieu ; on les a vu et on les voit encore tous les jours faire de nouveaux efforts pour l'arracher du cœur des hommes, n'épargner ni subtilité, ni calomnie, ni mensonge pour établir leurs désolantes doctrines et on les voit sans frémir ! et on les entend sans indignation ! et nous sommes hommes !

Mais en vain l'impie a dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu !* son esprit l'a convaincu de mensonge et d'imposture, l'univers entier s'est élevé contre lui : il n'y a pas jusqu'à ses sophismes, fruits d'une raison égarée, qui ne soient une preuve de l'existence de la Divinité. Pour la prouver, cette vérité, il n'est pas besoin de se jeter dans des spéculations profondes et abstraites, l'homme en trouve en lui-même la preuve la plus complète, sa raison la lui démontre jusqu'à l'évidence. En effet, Messieurs, que nous dit la raison ? Elle nous dit qu'il doit exister un être indépendant de tout autre, qui n'ait reçu l'existence d'aucun autre, et qui ne la tienne que de sa propre nature ; renverser ce principe, c'est faire du monde un chaos inexplicable ; c'est admettre des effets là où il n'y a aucune cause ; des créatures sans créateur ; le plus merveilleux des ouvrages sans un ouvrier qui lui ait donné naissance : c'est le comble de l'absurdité. Les athées eux-mêmes en conviennent, seulement il leur plaît de mettre à la place de la Divinité je ne sais quel hasard aveugle qui n'exista jamais que dans leur imagination. La raison nous dit que cet être, existant par lui-même, ne saurait avoir eu un commencement, et que, par conséquent, il est éternel ; que la dépendance, emportant nécessairement un rapport essentiel à un maître ou à un supérieur, Dieu, ou l'être nécessaire, ne saurait être dépendant, et que, par conséquent, il est indépendant ou maître absolu. Ces principes une fois posés, voici comme je trouve en moi-même la preuve de l'existence de Dieu : j'existe, je le sais, je le sens, et je ne saurais en douter sans acquérir de nouvelles preuves de mon existence. Je n'ai pas toujours existé, je ne suis donc pas indépendant, j'ai donc reçu l'existence d'une cause distinguée de moi. Dirai-je que je suis sorti du sein de la terre, comme quelques impies? La raison, l'expérience et le cœur de l'homme rejettent cette origine déshonorante. Demanderai-je aux auteurs de mes jours comment j'existe? Ah ! ils me répondront que le secret de mon existence leur est inconnu, qu'ils n'ont point arrangé l'artifice de mon corps, qu'ils n'ont été que les instruments d'une volonté supérieure, qu'ils n'ont eux-mêmes qu'une existence d'emprunt comme tous ceux qui les ont précédés, et qu'il faut remonter à l'auteur de toutes choses qui est Dieu. Et voilà comme l'homme, en dépit de lui-même, trouve en lui une preuve évidente de l'existence de la Divinité.

Réfléchissons encore sur nous-mêmes, et nous y verrons de toute part l'empreinte auguste de la Divinité. En effet, en nous contemplant nous-mêmes que découvrons-nous? D'abord la pensée, noble opération de l'esprit de l'homme, par laquelle il s'élance dans le sein de la Divinité, mesure l'étendue des astres et se transporte en un instant d'une extrémité du monde à l'autre; la pensée, par laquelle l'homme découvre les rapports qui le lient à l'auteur de toutes choses et à ses semblables ; la pensée, qui donne à l'homme l'empire sur tous les autres animaux. Tout homme sent en lui-même qu'il pense, qu'il veut, qu'il compare, qu'il raisonne, qu'il aime, qu'il désire. Or, des opérations si nobles, particulières à l'homme seul, sont-elles donc un effet de la vile matière? oserait-on dire que c'est un résultat des différentes parties qui la composent? Mais la pensée est quelque chose de simple, d'indivisible ; car, qui a jamais distingué la moitié, le quart d'une pensée ; mais comment cette unité peut-elle sortir des parties dont la matière est composée ? Diront-ils, nos faux sages, que c'est un résultat du mouvement ? Mais ce mouvement n'est-il pas lui-même une preuve évidente de l'existence de Dieu? Car enfin, la raison et l'expérience de la plus saine physique nous démontrent que la matière est inerte de sa nature, indifférente au mouvement ou au repos. Qu'est-ce qui règle donc ce mouvement ? n'est-ce pas Dieu, l'auteur de toutes choses ? La pensée résultat de la matière ; mais où sera donc alors cette unité de pensée, cette unité de perception, cette unité de raisonnement? où sera donc ce *moi* qui fait tout l'homme, ce *moi* qui pense, qui compare, qui raisonne, qui juge ? Avec cet étrange système, il faut dire que les ouvrages immortels qui font l'orgueil de l'esprit de l'homme sont le fruit d'une vile matière, qu'il n'y a point de proportion de l'effet à la cause ; il faudra dire que ces grands génies qui ont étonné le monde, n'étaient autre chose qu'une vile matière ; que l'homme est confondu avec la vile matière. Oseront-ils le dire, nos faux sages? Oui, Messieurs, ils le diront, et, tout en soutenant que l'homme ne raisonne pas, ils s'épuiseront en raisonnements pour établir cette doctrine humiliante pour l'homme ; oui, ils enfanteront des volumes pour soutenir que l'homme n'est point différent des autres animaux ; qu'il n'est qu'une matière organisée, qu'il naît comme la brute et qu'il périt comme elle. O honte de la raison et de l'humanité ! Est-il quelqu'un parmi vous qui ne soit révolté en entendant la doctrine de l'impie,

qui n'ait frappé de mépris et d'anathème ces doctrines abjectes? C'est une preuve que nous avons une âme distinguée de la matière, qui, par conséquent, n'en vient pas; une âme ouvrage de la Divinité; c'est une preuve complète de l'existence de l'auteur de toutes choses.

Comment la raison nous conduit-elle encore à reconnaître Dieu? Par la loi naturelle, par cette lumière éclatante, rayon précieux de la lumière de Dieu qui nous fait distinguer, sans le secours de la réflexion, ce qui est bien d'avec ce qui est mal, ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, ce qui est véritablement grand, d'avec ce qui n'en a que l'apparence. Aux yeux de l'animal sans raison tout est égal : les actions les plus honteuses, les crimes les plus énormes ne l'étonnent pas, parce qu'il ne les connaît pas, ou plutôt parce que pour lui il n'est point de crimes. En est-il ainsi de l'homme? serait-il vrai qu'il n'eût pas des sentiments plus relevés, des lumières plus pures? J'en appelle à vous, Messieurs : dites-moi, lorsqu'on vous a raconté qu'un crime énorme, un meurtre, un assassinat venait d'être commis, n'en avez-vous pas gémi? N'avez-vous pas frémi en entendant parler de ces circonstances atroces qui accompagnent certains forfaits et qui sont plus horribles que le crime même? N'avez-vous pas été saisis d'horreur en apprenant qu'un fils avait trempé les mains dans le sang de son père, déchiré le sein de celle qui lui avait donné le jour? Et ces actions honteuses en fait de lubricité, et ces perfidies dans le mariage, et cette séduction de l'innocence, et ces injustices dans le commerce, et cette insensibilité pour la misère du pauvre, et ces trahisons dans les amitiés, que sais-je, et tant d'autres crimes de ce genre qui déshonorent la face de la terre, n'ont-ils pas fait couler vos larmes et excité dans votre cœur l'horreur la plus profonde? Au contraire, n'avez-vous pas été consolés en voyant la charité régner parmi les hommes; la paix, la concorde, la fidélité dans les familles; la pudeur et la décence parmi la jeunesse ; la bonne foi dans le commerce, la fidélité dans les engagements? N'avez-vous pas applaudi à ces actions grandes et généreuses, à ce dévouement sublime de celui qui se sacrifie pour ses frères ou pour sa patrie? Or, je vous le demande, d'où vient que ces actions vous paraissent si contraires et si opposées? D'où vient que vous ne pouvez vous empêcher de condamner les unes et d'approuver les autres? N'est-ce pas parce que vous avez au dedans de vous une lumière éclatante qui vous découvre que celles-ci sont dignes d'éloges et celles-là d'exécration? Mais, cette lumière, qui est-ce qui l'a mise au dedans de vous? qui est-ce qui l'a mise dans le cœur de tous les hommes, car tous les hommes éprouvent les mêmes sentiments? La saine raison me dit que c'est Dieu même, et que ce ne peut être que lui; que c'est là cette empreinte de sa substance divine dont il a marqué le chef-d'œuvre de ses mains : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* (*Psal.* IV, 7.)

A ce témoignage, ressortant du cœur de l'homme, qu'opposeront donc les ennemis de la Divinité? Oseront-ils entreprendre de le combattre, et mentir ainsi à eux-mêmes et au genre humain tout entier? Oui, Messieurs, leur haute philosophie les élèvera jusque-là. Ils ne rougiront pas de vous dire que toutes les actions sont indifférentes en elles-mêmes; que ce n'est point un crime de tremper ses mains dans le sang d'un père, d'une mère, d'une épouse; que le libertinage le plus effréné n'est point un crime, comme la pudeur, l'humanité, l'amitié, la fidélité, ne sont pas des vertus; que celui qui donne son sang pour sa patrie n'est pas plus digne d'éloges que le lâche transfuge qui l'abandonne n'est digne de blâme! Ame abjecte, va, ta doctrine ne sera pas la mienne; elle ne sera pas non plus celle de tout homme qui n'aura pas arraché de son cœur jusqu'au dernier germe de la vertu! Va la porter au milieu des sauvages qui vivent dans le fond des forêts! Que dis-je? ils te repousseront avec horreur, car ils ont encore un reste de cette lumière que Dieu a aussi imprimée dans leur cœur : tu serais, même pour eux, un objet d'exécration !

Terminons cette première discussion par une nouvelle preuve, d'autant plus solide que les incrédules l'ont attaquée avec plus de fureur ; je veux dire par celle qui résulte des remords que le méchant éprouve après le crime. En effet, qui de nous, après avoir commis un crime, ne trouve pas en lui-même sa propre condamnation? qui est-ce qui n'entend pas les cris d'une conscience justement alarmée? Oui, qui que nous soyons, si nous avons eu le malheur, je ne dis pas de nous souiller de quelques-uns de ces forfaits qui révoltent, mais de blesser les lois de la justice et de l'équité, nous avons entendu une voix qui nous disait hautement : *Non licet!* cette action ne vous est pas permise. Donnez-moi l'homme le plus méchant, le plus profondément corrompu, le plus enfoncé dans le crime, à moins qu'il n'ait éteint, à force de crimes, toutes ses facultés morales et qu'il n'ait plus de l'homme que le corps, s'il est de bonne foi, il avouera qu'il a toujours senti dans son cœur l'agitation et l'inquiétude, et qu'il n'a jamais été tranquille après le crime. Que dans l'effervescence des passions, dans les transports de la fureur et de l'emportement, il ait imposé silence aux cris de la conscience, cela se conçoit; mais il avouera que, devenu plus calme et rendu à lui-même, la conscience a repris tous ses droits, et qu'il a ressenti les coups de cette furie domestique qui tourmente le coupable, comme dit un auteur païen. Or cette agitation et ce trouble que l'homme coupable éprouve, malgré lui-même, après son crime, que sont-ils autre chose qu'un juge équitable, vigilant, incorruptible, que Dieu a mis au milieu de nous pour nous punir de nos prévarications et nous forcer à rentrer dans le chemin de la vertu, et qui, par conséquent,

nous démontrent son existence. En vain l'impie dira qu'il ne les éprouve pas, toute sa conduite dépose contre lui : car d'où vient cette humeur mélancolique dans laquelle on le voit plongé? d'où vient cet air rêveur, morne, que l'on voit peint sur son visage? d'où viennent ces craintes excessives au lit de la mort? d'où vient qu'il abjure si souvent alors sa triste philosophie, et que, comme dit un auteur, il a si rarement le don de la persévérance? Ah! c'est qu'il n'avait fait qu'assoupir le jugement intérieur qui le condamne; c'est que la conscience lui fait sentir encore ses traits perçants. Il n'éprouve pas le remords! Mais d'où viennent, dans ses ouvrages, cette teinte noire et mélancolique qui perce de toutes parts, cette fureur inconcevable d'avilir et de dégrader l'homme, cette doctrine désastreuse du suicide qu'il professe si ouvertement? Ne voit-on pas clairement dans tout cela les efforts d'une âme qui combat contre elle-même, et qui, fatiguée de ses anxiétés éternelles, cherche le repos dans l'anéantissement? Plaignons-le, Messieurs, d'en être réduit à souhaiter qu'il n'y ait point de Dieu; plaignons un peuple qui voit de pareils monstres dans son sein et qui n'en frémit pas; c'est une preuve qu'il marche à grands pas vers sa ruine, car l'histoire de tous les temps nous montre jusqu'à l'évidence que ces hommes ont toujours été les avant-coureurs aussi bien que la cause de la destruction des peuples qui les ont soufferts. Proclamons sans cesse l'existence de la Divinité, puisque nous en portons en nous-mêmes la preuve la plus complète. J'attends, Messieurs, etc.

IIe question. — Les preuves que vous venez de nous donner sont solides et convaincantes, et nous ne comprenons pas comment on pourrait s'obstiner à fermer les yeux à une vérité si claire; mais je pense que vous n'avez pas épuisé toutes les preuves. Nous avons souvent entendu dire qu'il suffisait de jeter un regard sur la nature pour se convaincre de l'existence de Dieu. Voudriez-vous bien, Monsieur, nous aider à découvrir l'auteur de toutes choses dans les merveilles de son ouvrage?

Réponse.—Je suis bien loin, Messieurs, d'avoir épuisé toutes les preuves qui établissent l'existence de Dieu; elles sont, pour ainsi dire, infinies, et il n'est pas jusqu'au brin d'herbe que nous foulons sous les pieds qui ne fournisse à un esprit droit une démonstration de cette vérité. Mais il est une preuve irréfragable et évidente, au jugement même de Voltaire et de La Harpe, pendant un temps son disciple, c'est celle que l'on tire de l'aspect de l'univers, de l'ordre et de l'intelligence qui s'y manifestent de toutes parts. O vous, qui que vous soyez, qui, trompés par le vain éclat de ce qu'on appelle philosophie, avez osé nier la plus incontestable de toutes les vérités, dites-moi, avez-vous jamais levé les yeux vers le ciel? avez-vous considéré son étonnante magnificence, et, si vous l'avez fait, n'y avez-vous pas vu gravé de toutes parts, en caractères ineffaçables, cette vérité : *Il y a un Dieu!* Oui, Messieurs, quoi qu'en disent l'impie et l'incrédule, le magnifique spectacle du ciel annoncera toujours d'une manière éclatante la gloire et la puissance de son auteur. Effectivement, quelle magnificence dans cette voûte suspendue sur nos têtes, dans cette multitude innombrable d'astres qui nous éclairent! Ah! la profusion avec laquelle ils y sont répandus nous dit assez que leur formation n'a été qu'un jeu pour leur auteur : *Ludens in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Qui est-ce qui y a attaché ces deux globes destinés à présider au jour et à la nuit, à marquer le temps du travail et celui du repos? qui est-ce qui a placé le soleil dans cette juste proportion où il réchauffe la terre sans la consumer? Plus près de nous, dans la même grandeur, il ferait de la terre un monceau de cendres; plus éloigné, la terre serait glacée et inhabitable. Quelle main l'a placé à cette distance respectueuse de la terre? Quelle grandeur, quelle élévation dans les corps célestes! Le soleil est un million de fois plus grand que la terre! L'étoile la plus rapprochée de nous est vingt-sept millions de fois plus éloignée de nous que le soleil, et le soleil est à trente-deux ou trente-cinq millions de lieues de nous! Et qu'est-ce que la terre dans cet abîme immense? quelle régularité dans leurs mouvements! Le moindre choc de ces corps suffirait pour jeter l'univers dans le chaos! et cependant, depuis plus de six mille ans, ils parcourent la carrière qui leur a été marquée! Leur marche est rapide, impétueuse, mais constante et uniforme. Qui est-ce qui a créé tous ces corps immenses de lumières? qui est-ce qui leur a imprimé un mouvement si rapide et si régulier? quelle main assez habile leur a tracé la route qu'ils doivent suivre? Ah! Messieurs, qu'il est grand, qu'il est puissant, l'auteur de tant de merveilles! et que c'est bien avec raison que le Prophète s'écrie que le ciel annonce hautement la puissance du Très-Haut : *Cœli enarrant*, etc. Or, Messieurs, à la vue de tant de prodiges, croiriez-vous qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des hommes assez aveugles pour en méconnaître l'auteur? Ah! c'est que l'impie, courbé vers la terre, comme la brute, n'a jamais levé les yeux vers le ciel : *Oculos suos statuerunt declinare in terra.* (*Ps.* XVI, 11.) Eh bien! qu'il la considère donc, cette terre, il y trouvera encore sa condamnation et sa honte. En effet, Messieurs, peut-on voir sans étonnement les merveilles que nous offre la terre que nous habitons? Qui est-ce qui a formé cette masse énorme? qui est-ce qui la tient suspendue au milieu des airs? quelle admirable fécondité que rien n'épuise! Voyez-vous le grain qu'on jette dans son sein; il y meurt d'abord; bientôt il renaît, et fournit à l'homme une nourriture salutaire. Quelle abondance et quelle variété dans ses productions! Ici des fleurs dont les couleurs vives et délicates charment l'œil de l'homme; là des fruits se succèdent pour fournir à ses besoins dans les différentes saisons. Quelle attention de

la part de l'auteur de tant de merveilles! Aucun pays ne fournit tout ce qui est nécessaire à l'homme; et ce besoin devient la source du commerce et le lien qui unit les sociétés et les nations. Pénétrez dans les entrailles de la terre, que de trésors cachés! que de mines précieuses! Qui est-ce qui les a formés? Voyez la mer; quelle main a creusé ses profonds abîmes? et ce flux et ce reflux si réguliers et si périodiques, qui est-ce qui les dirige? Et ces masses énormes qui semblent devoir tout engloutir, qui est-ce qui les retient? Celui qui a dit à la mer: *Tu viendras jusqu'ici, et là tu briseras l'orgueil de tes flots.* (*Job*, XXXVIII, 11.)

Considérez les animaux; ne nous annoncent-ils pas la puissance de Dieu? quelle diversité, quelle infinie variété dans les espèces! quel art admirable dans leur structure! Les uns nous étonnent par leur grandeur; les autres par leur légèreté; ceux-ci s'élèvent jusque dans les nues; ceux-là se plaisent autour des habitations de l'homme, et semblent destinés à le réjouir par la douceur de leurs chants. Quelle délicatesse dans certains petits animaux! la vue de l'homme a besoin de tout le secours de l'art pour les apercevoir. Qu'est-ce qu'un ciron? et cependant son corps est doué de tous les organes nécessaires à sa conservation : des nerfs, des veines, des artères; que dis-je, on a découvert, à l'aide d'un microscope, des insectes mille huit cents fois plus petits qu'un ciron! M. de Malézieu dit en avoir aperçu qu'il estime être vingt-sept millions de fois plus petits qu'une mite. Quelle finesse dans ces ouvrages! L'homme se perd dans ce monde infini en petitesse. Ah! Messieurs, à la vue de tant de merveilles, pourrions-nous ne pas nous écrier, avec un philosophe chrétien (le cardinal de Polignac): Ah! Seigneur, que vous êtes grand dans la création de ces corps immenses qui roulent sur nos têtes! mais que votre puissance paraît avec bien plus d'éclat dans ces insectes imperceptibles, doués cependant de nerfs et d'organes!

Eh bien! Messieurs, à la vue de tant de prodiges, de sagesse et d'intelligence, l'impie oserait révoquer en doute l'existence d'un être intelligent? Quoi! à l'aspect d'un palais magnifique, l'homme le plus simple en conclut l'existence d'un architecte habile qui a présidé à sa construction; et à la vue de ce grand univers l'athée méconnaîtrait son auteur? Une montre prouve l'existence de l'artiste; et à l'aspect de ces globes magnifiques, qui règlent le temps et les saisons, l'athée en méconnaîtrait l'ouvrier? On loue ces ouvrages délicats où l'art et l'adresse se manifestent de toute part, et on les loue d'autant plus qu'ils imitent davantage la nature; et l'on n'admirerait pas l'auteur de cette même nature, et on lui refuserait insolemment l'existence? Voilà cependant, Messieurs, où en sont venus nos faux sages avec toutes leurs lumières; ils ont été à dire que l'univers était l'ouvrage du hasard ou de je ne sais quel concours fortuit d'atomes dont ils ne peuvent expliquer ni la nature, ni le mouvement. O faiblesse de la raison humaine! ô prodige d'aveuglement! Le hasard a formé cet univers; mais qu'est-ce donc que ce hasard qui a produit tant de merveilles? pourront-ils vous le dire, nos faux sages, et ne sont-ils pas obligés de convenir que c'est un mot vide de sens, inventé par l'ignorance et la mauvaise foi? Voyez avec quel dédain un auteur païen lui-même combattait ces rêveries de certains philosophes de son temps, que nos modernes n'ont fait que copier servilement. Quoi! disait-il, le hasard n'a pu faire ni un temple, ni un portique, et il aurait fait ce vaste univers? (CICERO, t. II *De nat. deor.*, n. 44.) Non, non, Messieurs, en vain l'impie s'efforce d'établir ses insignifiants systèmes; en vain les embellit-il des charmes d'une futile éloquence, le bon sens les repousse et les condamne. Jamais il ne persuadera à quiconque à le sens commun, que l'effet ne prouve pas l'existence de la cause, que l'ordre et l'harmonie peuvent sortir du sein du chaos et du désordre. (Exemple d'une montre : les ressorts se seraient rangés seuls, etc.)

Aussi, Messieurs, ce langage énergique des merveilles de la nature s'est fait entendre à l'univers entier; tous les peuples de tous les temps et de tous les âges y ont reconnu l'ouvrage de la Divinité et se sont empressés de lui payer le juste tribut de leurs hommages. On trouve, dit Plutarque, des nations sans villes, sans lois, sans magistrats, mais on n'en trouve aucune qui n'ait point de dieu. J'ai trouvé, dit Jules-César, des pays qui ont des coutumes bien différentes des nôtres, mais je n'en ai point trouvés qui ne reconnussent qu'il y a une Divinité. Ainsi, Messieurs, lisez l'histoire de tous les peuples, percez jusque dans l'antiquité la plus reculée, remontez jusqu'à ces peuples dont l'ancienneté se perd dans la nuit des temps; parcourez les empires, et, franchissant les mers, allez jusque dans le nouveau monde, vous trouverez des temples élevés en l'honneur de la Divinité, des autels destinés aux sacrifices, des fêtes et des solennités. Partout l'existence de Dieu est une vérité certaine, reconnue de tout le monde. Or, le consentement général de tous les hommes, de tous les temps et de tous les lieux, sur une vérité si contraire aux passions, d'un si haut intérêt pour l'homme, qu'est-il autre chose que le témoignage de la raison et de l'évidence?

L'athée se rendra-t-il à une autorité si imposante? Non, Messieurs, il a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu! et, pour soutenir ce blasphème, il donnera l'essor à son imagination, il enfantera système sur système; mais tous ses vains efforts ne servent qu'à montrer plus clairement qu'il se ment à lui-même et à l'univers entier. Ecrasé du poids de l'autorité de l'univers, que dira-t-il donc? Dira-t-il que ce témoignage, si unanime, est le fruit de l'éducation et des préjugés de l'enfance? Mais depuis quand l'éducation est-elle la même dans tous les pays? mais qu'il nous montre donc une erreur op-

posée à toutes les passions, à toutes les illusions des sens; une erreur à laquelle se rattachent les plus grands intérêts, qui soit généralement adoptée par tous les hommes? Dira-t-il que ce sont les législateurs qui ont imaginé l'idée de Dieu pour cimenter leurs institutions? Mais, d'abord, puisque cette croyance est le fondement des sociétés, eux, qui s'efforcent de l'arracher du cœur de l'homme, ils en sont donc les plus mortels ennemis, ils sont donc des hommes de sang et de ruines, et ils oseraient encore se flatter d'être les bienfaiteurs du genre humain! Mais, ces profonds raisonneurs, qu'ils nous disent donc quel est celui qui, le premier, a dit : *Il y a un Dieu!* qu'ils nous disent donc quel est le législateur qui, le premier, a inventé cette opinion? Car je ne pense pas qu'ils puissent exiger d'être crus sur leur parole. Eh bien! où sont donc ces preuves? Pour moi, Messieurs, quand je parcours l'histoire, je vois bien que les législateurs ont appuyé leurs lois sur la croyance de la Divinité, et malheur à celui qui en aurait agi autrement, il aurait bâti sur le sable mouvant ; mais, cette croyance, ils ne l'ont pas formée, elle existait déjà, et ils n'ont fait que s'en servir pour donner à leurs lois une plus grande autorité. Je vois Minos, Numa et Lycurgue fonder leurs lois sur des opinions religieuses, mais ils ne parlaient pas à des peuples athées; et les Romains n'eussent jamais cru aux entretiens de Numa et de la nymphe Egérie, s'ils n'eussent été persuadés de l'existence de la Divinité. Enfin, pour tout dire en un mot, l'impie calomnie le genre humain; il avance un paradoxe démenti par toutes les histoires, car on peut le défier de montrer jamais l'origine de cette croyance.

Forcé dans ses retranchements, l'athée sans doute gardera le silence? Non, Messieurs, il ira jusque dans le fond des déserts les plus horribles, dans les cavernes les plus profondes chercher quelques sauvages vagabonds qui conservent à peine la figure humaine, et il ne rougira pas de les opposer à l'univers entier. Mais comment sait-il que ces êtres malheureux ne connaissent pas leur auteur? Et qu'est-ce qu'une poignée de sauvages, vivant sans lois, sans mœurs, sans connaissance d'aucun art quelconque, dont toutes les idées se bornent au petit cercle des choses nécessaires à leur misérable vie : qu'est-ce, dis-je, qu'une poignée de sauvages contre l'univers entier? Et n'y a-t-il pas des monstres dans la nature? et fallait-il aller si loin pour en trouver? et l'impie ne devrait-il pas rougir de se voir réduit à aller déterrer dans le fond des déserts des êtres qu'il dit penser comme lui? O honte de la raison humaine ! ô faiblesse de l'homme ! O mon Dieu, qu'il est vil et méprisable celui qui s'obstine à étouffer la lumière de son esprit qui vous démontre si clairement à lui, et le cri de son cœur qui vous réclame ! Plaignons, Messieurs, plaignons ces hommes assez aveugles pour méconnaître celui qui les forma ; déplorons leur profond aveuglement, et profitons-en pour éloigner de plus en plus de nous le poison mortel qu'ils nous présentent. Abandonnons-leur toutes ces idées abjectes de destin, de hasard, de fatalité; il est bien plus honorable et plus conforme aux besoins de notre cœur de reconnaître pour notre Créateur un Dieu dont l'univers avec ses merveilles , le consentement de tous les hommes et la raison elle-même nous démontrent l'existence. J'attends...

IIIe question. — Je conviens qu'il y a un Dieu , son existence m'est clairement démontrée ; mais je souhaiterais savoir quelque chose sur les attributs ou les perfections de Dieu. Est-il éternel? tout-puissant? Surtout, ce qui est plus important encore pour nous, je serais curieux de savoir ce que vous pensez de sa providence. Est-il vrai que Dieu daigne s'occuper des hommes? qu'en pensez-vous, Monsieur?

Réponse. — Si, pour vous peindre les perfections de Dieu, il m'était permis d'employer les paroles de nos livres saints, je vous dirais: Dieu est celui qui est (*Exod.*, III, 14) ; il a dit, et tout a été fait (*Psal.* XXXII, 9); par un souffle il a créé les cieux, et d'un clin d'œil il les fait trembler (*Job*, XXVI, 8 et sqq.) ; avec trois doigts il pèse le ciel et la terre ; il renferme les mers dans le creux de sa main ; toutes les nations sont devant lui comme quelques gouttes d'eau ou comme quelques grains de poussière. (*Isa.*, XL, 12.) C'est lui, vous dirais-je avec le Prophète, c'est lui qui a étendu sur nos têtes l'azur des cieux, qui y tient suspendues ces eaux prêtes à fertiliser nos campagnes; c'est lui qui fait marcher les nues qui les contiennent. Porté sur les ailes des vents, il nous donne la fraîcheur et la vie ; il commande, et leur souffle excite les orages, la foudre part et frappe où il veut; c'est lui qui a planté les forêts qui ombragent les plaines et les cèdres qui ornent la cîme des montagnes. Le soleil suit dans sa course la route qu'il lui a tracée; l'astre de la nuit, par ses révolutions, distingue le temps et règle l'ordre de la société. (*Psal.* CIII, 3 et sqq.) Quelles images, Messieurs, qu'elles sont sublimes, et qu'elles nous peignent admirablement bien la grandeur et la majesté du Dieu que nous adorons !

Mais bornons-nous aux lumières de la raison, elle seule nous fera suffisamment connaître les perfections de Dieu, et les vengera des blasphèmes de l'impie. *Dieu est l'être qui n'a ni commencement ni fin*, a dit un auteur païen ; c'est aussi ce que nous dit la raison. Parcourez la chaîne immense des créatures, vous n'en trouverez aucune de laquelle on ne puisse dire qu'elle pouvait ne pas exister ; elle n'est donc pas éternelle, elle est donc l'ouvrage d'une cause supérieure qui lui a donné l'existence. Mais cette cause première de tout ce qui existe, qui est-ce qui l'a formée ? Elle a tout créé, n'aurait-elle aussi qu'une existence d'emprunt ? Non, Messieurs, elle existe par elle-même, sans le secours d'aucune autre cause. Voilà une vérité proclamée par la raison;

voilà le principe incontestable qui explique tout, et sans lequel rien ne peut s'expliquer, pas même l'existence du plus petit insecte, car alors il n'aurait point d'autre cause que le néant, il n'en aurait point. Dieu est infiniment parfait, et qu'est-ce qui pourrait avoir limité dans ses perfections celui qui existait avant tout? Il est souverainement intelligent. Voyez son ouvrage : quelle admirable proportion entre ses différentes parties! comme elles tendent toutes à la fin à laquelle elles sont destinées! Que l'impie rougisse d'attribuer au hasard un ouvrage si parfait! Celui qui a fait l'œil de l'homme ne verrait pas? celui qui a créé son âme ne serait lui-même qu'une vile matière? Et depuis quand l'effet serait-il plus grand et plus parfait que la cause? Il est tout-puissant, d'une seule parole il a tout créé, y a-t-il quelque chose au-dessus de ce pouvoir? Que l'impie s'élève tant qu'il voudra contre la puissance de Dieu, qu'il ose la blasphémer et lui reprocher avec insolence les prétendus défauts qu'il croit apercevoir dans la nature, la raison condamne sa téméraire audace ; avec un esprit aussi borné croirait-il connaître les rapports infinis des œuvres du Tout-Puissant? Il ne se connaît pas lui-même et il prétendrait expliquer les œuvres de Dieu! Voudrait-il que le Seigneur eût créé des êtres parfaits, égaux à lui-même? mais Dieu peut-il l'impossible? et parce qu'il ne peut créer des êtres aussi parfaits que lui-même, l'impie voudrait-il lui défendre de créer et de manifester sa puissance? a-t-il donc assisté à son conseil? L'insensé! il prétend voir des défauts partout, tandis qu'il ignore les rapports des objets entre eux, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement?

Mais y a-t-il une Providence? dit l'impie. Je réponds : Y a-t-il un Dieu? Car, quelle monstrueuse Divinité que celle qui, après avoir créé le monde l'abandonnerait à tous les coups d'un hasard aveugle. Y a-t-il une Providence? Si vous en doutez, répond saint Chrysostome, interrogez le ciel et la terre, le soleil et les différentes espèces d'animaux ; interrogez les plantes, les montagnes, les collines, la nuit et le jour, et partout vous apercevrez les témoignages éclatants qui l'annoncent. Aussi, Messieurs, tous les peuples ont compris ce témoignage éclatant des créatures qui publient la Providence de Dieu, et ils ont été persuadés aussi que le Dieu qui gouvernait le monde physique devait, à plus forte raison, s'intéresser à l'ordre moral. Car, d'où viennent, je vous le demande, les prières adressées à la Divinité? D'où vient que dans les temps de calamités, durant les guerres, les famines, on a toujours vu les peuples s'assembler dans les temples, s'efforcer de fléchir la Divinité, la conjurer de détourner les coups de sa vengeance? D'où viennent les expiations, les sacrifices, les actions de grâce, s'ils n'étaient persuadés que le Seigneur, toujours riche en miséricordes, veille sans cesse sur l'ouvrage de ses mains, et se montre disposé à se laisser fléchir par les larmes des hommes? Hé quoi! Messieurs, l'univers entier, les hommes de tous les temps et de tous les lieux ont reconnu la providence de Dieu, et l'impie oserait jeter du doute sur cette vérité éternelle! et il oserait s'élever contre le genre humain tout entier! contredire une autorité si imposante! Mais qu'est-il donc auprès du genre humain! qu'un vil et misérable atome, qu'un insensé qui s'obstine à fermer les yeux au jour importun que la raison lui présente?

Mais pourquoi recourir à l'autorité de tous les hommes? Que l'incrédule consulte son propre cœur, et il lui dira qu'il se ment honteusement à lui-même aussi bien qu'à l'univers. Voyez, en effet, cet homme qui blasphème contre la Providence, qui s'acharne à reléguer la Divinité dans le ciel comme un être inutile; qu'il soit frappé d'un coup imprévu, qu'il se trouve tout à coup sur le bord d'un précipice ou qu'il voie la mort planer sur sa tête et prête à le frapper, aussitôt il lève les yeux vers le ciel, son cœur appelle la Divinité: *Mon Dieu!* s'écrie-t-il; voilà le cri naturel : convaincu de sa faiblesse il se réfugie dans le sein de Dieu. C'est le cri d'une âme naturellement chrétienne, et c'est ainsi que l'incrédulité se ment à elle-même et reconnaît comme malgré elle la vérité de la Providence divine.

Mais n'est-il pas indigne de la majesté de Dieu de s'abaisser aux choses du monde? Un roi n'avilirait-il pas sa dignité s'il descendait jusqu'aux plus petits détails des choses qui se passent dans son royaume? L'homme d'ailleurs, cet être si faible et si misérable, mérite-t-il de fixer les regards de l'Etre suprême? Pitoyable raisonnement qui assimile Dieu à l'homme! Hypocrites perfides qui n'élèvent la Divinité que pour la précipiter de plus haut et pour l'anéantir! Hé quoi! il n'a pas été indigne de la grandeur de Dieu de créer le monde, et il serait indigne de sa grandeur de le gouverner? Et, semblable à un roi stupide qui n'aurait bâti un palais superbe que pour le laisser ensuite exposé à tous les coups du temps et à l'injure des saisons, il n'aurait formé ce brillant univers que pour l'abandonner aux caprices de je ne sais quel hasard aveugle qui conduirait tout néanmoins avec une intelligence admirable? N'est-ce pas dégrader la Divinité? Mais, dites-moi, qui est-ce qui dégrade la Divinité, ou du chrétien et de l'homme raisonnable qui se la représentent dirigeant tout à sa fin avec autant de force que de douceur, distribuant à son gré les couronnes et les empires, envoyant la vie ou la mort, gouvernant tout par un seul acte de sa volonté; ou bien de l'impie qui ne se la représente que comme un être inutile, trop lâche pour tenir en main les rênes de l'empire du monde, ou trop faible pour le diriger à son gré, ou assez insensible pour abandonner des êtres qu'il a formés? semblable à ces rois fainéants dont parle l'histoire, lesquels mollement assis sur leur trône laissaient le gouvernement du royaume aux

maires du palais et à des agents subalternes?

Mais, ne nous y trompons pas, c'est moins l'intérêt de la gloire de Dieu qui touche nos sages modernes que leur intérêt propre, ou plutôt l'intérêt de leurs passions. L'œil d'un Dieu qui voit toutes leurs pensées, qui scrute les cœurs et les reins, qui les découvre jusque dans les réduits les plus obscurs dans lesquels le crime s'enfonce comme pour se cacher à lui-même sa honte, ce regard clairvoyant les gêne, et pour briser ce frein qui les incommode ils essayent de se persuader à eux-mêmes que Dieu ne les voit pas : dogme impie qui n'est pas moins contraire à la vérité qu'à la religion et à la société. Effectivement, Messieurs, ôtez le dogme de la Providence, vous tuez la religion dans sa racine, vous l'anéantissez tout entière. Car enfin, sur quoi est fondée la religion? Sur les rapports de la créature au Créateur. Mais sans la Providence où seraient-ils? Dans cette supposition, Dieu n'exigerait rien de l'homme, il serait aussi insensible aux outrages de l'impie qui le blasphème, qu'aux accents de l'homme vertueux qui l'honore. Dès lors, plus d'adoration, plus de prières, plus de sacrifices, plus d'actions de grâces, plus de religion; que dis-je, plus de loi naturelle, plus de distinction entre le bien et le mal, ou du moins cette loi, éternelle comme Dieu même, privée de la sanction qui la fait observer, devient complétement nulle, la mesure de l'intérêt particulier devient la règle générale, *toute la morale se trouve écrite dans les pages du code criminel* (1). Le bourreau devient la seule divinité de la terre. Dès lors, pourvu qu'on puisse se soustraire aux châtiments imposés par les lois humaines, il sera permis de se porter aux attentats les plus inouïs, de se souiller des infamies les plus déshonorantes, de se vautrer dans la fange de tous les vices! Que dis-je, les lois humaines existeraient-elles longtemps? la société elle-même ne seraitelle pas bientôt anéantie, puisqu'elle serait ébranlée dans ses fondements par l'extinction totale des devoirs qui lient l'homme à ses semblables? On voit donc maintenant, monstres ennemis de l'ordre et de la société, on voit la cause de cet acharnement éternel contre la Providence; vous avez attaqué toutes les vertus, autorisé tous les vices, prêché l'insubordination et la révolte, ouvert une libre carrière à tous les crimes, et debout sur des ruines, pour étouffer les remords, vous avez dit comme l'insensé dont parle le prophète : Le Seigneur ne nous verra pas : *Non videbit Dominus.* (*Isa.*, XXIX, 15.) Mais l'univers entier s'élève contre vos blasphèmes. Le cœur de l'homme rejette vos désolantes doctrines, sa raison les condamne et les frappe d'anathème. Proclamons-la donc, Messieurs, cette vérité si consolante pour l'homme, l'existence de la Providence. Oui, pauvres affligés, malheureux de tous les âges et de toutes conditions, le Seigneur veille sur vous, et s'il vous afflige, c'est qu'il a sur vous des desseins de miséricorde. Combien cette pensée doit vous consoler et adoucir vos maux. J'attends...

IVe question. — Il me reste encore une difficulté que je vous prie d'élaircir. J'ai souvent ouï dire : Dieu n'est pas juste, car, s'il l'était, on ne verrait pas si souvent la vertu opprimée et le vice triomphant. Qu'en pensez-vous, Monsieur?

Réponse. — Ce que j'en pense, Messieurs; c'est que ces paroles renferment un blasphème horrible contre Dieu, et une abnégation complète du bon sens. Car, d'après ce que nous avons déjà prouvé, Dieu est souverainement parfait, donc il est juste, puisque la justice est une perfection; toutefois la justice de Dieu est une de ses perfections contre laquelle les incrédules se sont élevés avec plus de fiel. Un Dieu juste, qui se doit à lui-même de récompenser la vertu et de punir le crime, les fait trembler, aussi se sont-ils efforcés de le dépouiller de cette formidable attribution. Si Dieu était juste, disent-ils, on ne verrait pas le crime triomphant au sein de l'abondance, et la vertu avilie dans les horreurs de la misère et de l'indigence. Accordez, si vous le pouvez, Messieurs, les incrédules avec eux-mêmes. Quand nous leur disons que le crime ne demeurera pas impuni, et que Dieu frappera sur les coupables des coups terribles, ils crient à la cruauté, à la tyrannie! et parce que Dieu laisse au coupable le temps du repentir, ils l'accusent d'injustice. Hé quoi! voudraient-ils que la justice divine punît le coupable dans l'acte même du crime? mais alors où serait l'espoir du pardon? quelle ressource resterait-il à l'homme faible et environné de tant d'écueils? Quel gouvernement veulent-ils donc introduire? en serait-il de plus redoutable? Les tyrans les plus cruels se sont quelquefois laissé toucher par les larmes des coupables, et l'on voudrait que Dieu, plus barbare et plus inflexible, ne se laissât jamais fléchir, qu'il frappât sans pitié et sans miséricorde! et parce que le Seigneur suspend les coups de sa vengeance, on ose blasphémer contre sa bonté, l'accuser d'injustice, comme si le coupable pouvait lui échapper! Il me semble, selon la pensée d'un auteur païen, entendre un insensé me dire d'un criminel détenu et condamné à mort, qu'il a échappé à la justice divine, parce qu'on ne lui a pas encore tranché la tête (2).

Ici-bas, Messieurs, le vice a des attraits qui nous séduisent; la vertu ne se présente à nous qu'avec des épines. Il faut que l'homme soit éprouvé dans cette vie, s'arrache aux charmes du vice, embrasse avec courage la vertu avec ses difficultés, se fasse, en un mot, une violence continuelle : voilà en quoi consiste le mérite; mais si le crime était suivi d'un prompt châtiment, quel mérite y aurait-il à ne pas le commettre? on s'en éloignerait comme on s'éloigne du feu, parce qu'il nous brûle. La pratique de la vertu ne serait plus qu'un vil commerce, les biens dont elle serait accompagnée, en seraient le seul motif, dès lors, plus de vrai mérite,

(1) Expressions de M. DE LAMENNAIS.

(2) PLUTARQUE, *Délai de la justice divine.*

plus d'ordre moral, la supposition des incrédules détruit tout.

Et d'ailleurs, est-il bien vrai que le vice est heureux et la vertu malheureuse? ont-ils donc pesé, nos sages, la quantité de bonheur qu'éprouve l'homme vertueux au sein même de la plus affreuse misère? Ah! Messieurs, le bras du Seigneur se manifeste avec éclat même dans cette vie! quelle joie, quel contentement n'éprouve pas l'homme vertueux, même au milieu des tribulations? Et cette paix du cœur, ce trésor inestimable qui tient lieu de tout et que rien ne peut remplacer; et cette satisfaction intérieure que procure un acte de vertu, et cette tranquillité de l'âme, ne seraient donc comptées pour rien? Ah! Messieurs, celui qui ne les éprouva jamais n'est qu'un mauvais cœur. Car, dit un auteur (3), peut-on s'empêcher de contempler avec délices le bonheur de l'homme qui peut dire tous les jours avant de s'endormir: Je n'ai point perdu la journée! qui ne voit dans son cœur aucune passion haineuse, aucun désir coupable; qui s'endort avec la certitude d'avoir fait quelque bien, et qui s'éveille avec de nouvelles forces pour devenir meilleur! Voyez, au contraire, le méchant: il ne connut jamais la paix; jusque dans l'ivresse du crime, il sent dans son cœur quelque chose qui en bannit la joie véritable. Les soucis dévorants, les craintes amères l'assiégent de toutes parts; les remords le troublent et l'agitent, malheureux de ne pouvoir les éteindre, plus malheureux encore s'il parvient à les étouffer, il a éteint dans son cœur jusqu'au dernier germe de la vie.

Mais enfin accordons à l'incrédule tout ce qu'il demande, disons avec lui qu'il y a du désordre dans le monde, que le vice y est heureux et la vertu malheureuse, que le méchant triomphe dans l'abondance, tandis que le juste manque souvent du nécessaire; ajoutons, s'il le veut, que l'innocent est quelquefois confondu avec le coupable, d'autres fois sacrifié à sa place; que l'on charge encore le tableau de couleurs plus noires, qu'aura-t-on prouvé? que Dieu est injuste? Non, Messieurs; la raison repousse ce blasphème exécrable: Dieu s'il était injuste ne serait plus Dieu. Qu'a-t-on prouvé? Ah! on n'a fait que mettre dans un plus grand jour une vérité terrible pour l'impie, mais reconnue par tous les peuples et proclamée par la raison, je veux dire l'existence d'une autre vie, où chacun recevra selon ses œuvres. Hé quoi! Messieurs, Dieu, souveraine sagesse et souveraine justice, verrait du même œil l'impie qui l'outrage et l'homme vertueux qui l'honore? et il serait égal à ses yeux d'être chaste, tempérant, charitable, ou bien impudique, débauché, barbare? et il verrait avec une égale indifférence l'homme juste qui ne blessa jamais les lois de l'équité, et le méchant qui les enfreignit toujours? et le fils parricide et assassin de son père ne serait pas plus digne de blâme que le fils soumis ne serait digne d'éloges, et toute la différence qu'il y aurait entre le méchant et l'homme de bien serait que le premier jouirait en paix du fruit de son crime, tandis qu'il frapperait le second d'un oubli éternel? et le même tombeau serait la fin de l'un et de l'autre. Ah! Messieurs, si c'est là le Dieu que l'impie veut nous faire adorer, non, jamais je ne lui offrirai mes hommages; il n'est plus un père tendre, c'est un tyran barbare, plus méprisable mille fois que les plus grands coupables que la justice humaine frappe de mort!

Mais non, Messieurs, ce n'est pas là le Dieu que nous adorons, et que la raison toute seule nous découvre; il se doit à lui-même, à ses perfections infinies de venger la vertu des outrages du méchant, de la récompenser de ses sacrifices, et de punir le crime. Que le méchant et l'impie frémissent donc; le temps de leur délire sera court, le Seigneur a vu toutes leurs iniquités, il ne les élève un instant que pour rendre leur chute plus terrible (peut-être veut-il récompenser quelques bonnes actions qu'ils ont faites); la cognée est déjà à la racine de l'arbre; trente ans ne sont rien aux yeux du Seigneur: il est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel; et l'impie, qui s'autorise de cette patience pour blasphémer contre Dieu, me paraît assez ressembler à celui qui dirait qu'un coupable, condamné à mort à dix heures, a échappé à la justice parce qu'il ne doit être exécuté qu'à midi (4). Malheur donc à celui qui aura abusé de sa patience, il sera brisé sous le marteau de la justice divine.

Voilà, Messieurs, comment la raison nous conduit à la connaissance de l'existence de Dieu et de ses perfections divines. Comment l'athée ose-t-il donc prétendre s'appuyer sur cette même raison qui condamne si hautement tous ses vains systèmes? Ah! Messieurs, qu'il est humiliant pour l'espèce humaine de voir dans son sein des monstres qui osent attaquer avec une téméraire audace celui qui les forma? qu'ils sont à plaindre d'en être réduits à renier leur propre raison, à étouffer le cri de leur conscience!

Pour vous, Messieurs, concluez de tout ce que vous venez d'entendre, 1° le profond respect dont nous devons être pénétrés pour la suprême majesté de Dieu; pourrions-nous prononcer ce nom adorable sans être saisis d'un saint tremblement (exemple de Newton et de Clarke). Et cependant que nous sommes éloignés de ce respect profond que devrait nous inspirer ce nom redoutable? Au contraire, le mépris pour un nom si saint fut-il jamais porté à un excès plus révoltant? Oui, dans les jours malheureux où nous vivons, on en est venu à un tel point de dégradation que ce nom divin est sans cesse avili par nos blasphèmes! La plus vile populace l'emploie comme l'expression de la fureur et de

(3) De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

(4) Comparaison de Plutarque.

l'emportement! et ces épouvantables blasphèmes, on les entend sans frémir, et nous ne craignons pas que la foudre n'éclate sur nos têtes!

En second lieu, puisque le Seigneur voit tout, qu'il pénètre jusque dans le fond de nos cœurs, nous devons donc ne rien faire qui puisse blesser la pureté de ses regards! Ah! que cette vérité empêcherait de crimes et de désordres si elle était présente à notre esprit! et quel serait l'homme assez audacieux et assez téméraire qui, sur le point de se livrer au désordre, ne serait pas retenu par cette pensée: Dieu me voit; il va être témoin de cette action honteuse que je cherche à ensevelir dans les ténèbres; mon crime va être écrit dans le livre de mort; peut-être que le Seigneur va me frapper dans l'acte même du crime! quel est, dis-je, celui qui tiendrait contre une pareille réflexion?

Enfin puisque le Seigneur veille sur nous, et que rien n'arrive sans son ordre ou sa permission, puisque c'est lui qui envoie la santé ou la maladie, la vie ou la mort, la pauvreté ou l'abondance, nous devons donc tout recevoir de sa main bienfaisante avec une égale soumission. Croyons que s'il nous châtie, c'est parce qu'il nous aime; et l'on n'entendra plus parmi nous ces insolents murmures, ces plaintes indécentes, ces blasphèmes contre sa providence. Au contraire, cette pensée adoucira nos peines, nous aidera à les supporter avec patience: bien persuadés que les maux de cette vie qui passe comme l'ombre, nous procureront un poids immense de gloire dans le ciel. *Amen.*

CONFÉRENCE II.

SUR LE CULTE DU A LA DIVINITÉ.

Dominum tuum adorabis et illi soli servies. (*Deut.*, VI, 13.)

Tu adoreras le Seigneur et tu ne serviras que lui seul.

C'est autant la voix de la raison que celle de la religion qui nous crie que c'est pour l'homme un devoir d'adorer Dieu, et de n'adorer que lui seul. Déjà nous l'avons vu, que refuser d'admettre l'existence de Dieu, c'est fouler aux pieds la raison, étouffer le sentiment intérieur, contredire le sentiment unanime du genre humain. Mais reconnaître l'existence de Dieu, et soutenir que l'homme ne lui doit rien, n'est-ce pas anéantir tous les rapports qui lient l'homme à la Divinité, n'est-ce pas méconnaître entièrement la nature de l'homme? Voilà cependant où en sont venus la plupart de nos sages modernes avec leur raison tant vantée. D'abord ils ont refusé insolemment à Dieu l'existence, ce qui est le comble de l'extravagance. Forcés de l'admettre, ils se sont retranchés à dire que l'homme ne lui devait rien. Insensés! qui, pour se débarrasser d'une religion qui les gêne et qui entrave leurs passions, n'ont pas vu qu'ils mentaient encore à leur propre cœur et au genre humain tout entier; qu'ils isolaient l'homme et le mettaient au niveau des brutes. Mais quand on les voit s'efforcer de soutenir leurs blasphèmes en s'appuyant sur leur prétendue raison, n'est-on pas tenté de se demander s'ils ont jamais connu ce que c'était que la raison et le bon sens? Mais ici, comme dans tout le reste, les incrédules ont recours à leurs armes ordinaires: ils prétendent opposer la raison à la foi, comme si la raison et la foi, double lumière qui vient d'une même source, pouvaient être en contradiction. Ils seront donc confondus, si l'on prouve par la droite raison que nous devons honorer Dieu, que c'est pour l'homme un devoir sacré. C'est ce que je me propose d'établir dans cette conférence. [Je dirai ensuite quel est le culte que nous devons à Dieu. Je vengerai, en peu de mots, les cérémonies de l'Église des sarcasmes de l'impie. Voilà le sujet de cette instruction.] J'attends, Messieurs, que vous me soumettiez vos doutes, pour les éclaircir.

Ire question. — Dans la dernière conférence, vous avez démontré l'existence de Dieu et ses attributs; maintenant nous souhaitons savoir comment la raison nous conduit à admettre l'obligation de l'adorer et de lui rendre un culte, et quel est le culte que nous lui devons. Car nous avons souvent entendu dire que Dieu se souciait fort peu des hommages des hommes. Qu'en pensez-vous?

Réponse.—Rien n'est plus facile que d'établir l'obligation que nous avons d'adorer la Divinité, ou de lui rendre un culte. La raison seule nous découvre cette vérité. Voici comment: Dieu existe, le monde est son ouvrage. J'arrête mes regards sur les merveilles de la nature, j'admire l'éclat des astres, la fertilité de la terre, l'ordre et l'harmonie qui règnent partout. Mais je n'aperçois dans tout cela que des êtres sans raison et sans intelligence; ils annoncent la gloire et la puissance du Très-Haut, mais ils ne connaissent pas leur auteur. Je me demande à moi-même, à quoi bon tant de merveilles? Dieu aurait-il déployé en vain tant de magnificence, et semblable à un roi stupide qui n'aurait bâti un palais magnifique que pour en faire la demeure de vils animaux, aurait-il formé cet univers, sans créer en même temps un être capable d'en admirer les beautés? Non, Messieurs, une telle conduite serait indigne de sa sagesse. Aussi j'aperçois l'homme, tout m'annonce qu'il est cet être privilégié que je cherche; doué d'intelligence, il saisit les rapports admirables des œuvres du Créateur; susceptible de sentiments nobles et généreux, il sent en lui-même un penchant invincible à aimer. Ce penchant est le mobile de toutes ses actions. Il est le roi de la terre, la plupart des animaux semblent s'honorer de le servir, il soumet par la force ou par l'adresse ceux qui refusent de reconnaître son empire. Tout semble créé pour l'homme. Il est encore le pontife de la nature. Lui seul peut s'élever jusqu'à la connaissance de la Divinité, lui seul peut lui rendre les hommages qu'elle mérite. Or, Messieurs, l'homme qui se présente à nous avec des traits de grandeur si

éclatants, serait-il sorti du sein de la terre, comme une vile plante, ou bien ne serait-il que le fruit de la corruption, comme le dit l'impie? Loin de nous une pensée si déshonorante pour la nature humaine. Non, Messieurs, l'homme est l'ouvrage de Dieu, marqué du sceau auguste de sa puissance et de sa grandeur, et il faudrait s'aveugler soi-même pour ne pas le reconnaître.

Mais le Seigneur en le formant ne s'est-il proposé aucune fin, et semblable à un agent aveugle aurait-il agi sans motifs? Non, sans doute, il aurait agi en insensé, il ne serait pas Dieu. Mais s'il a dû se proposer une fin, la raison nous dit qu'il n'a pu s'en proposer aucune qui ne fût digne de lui; et quelle fin est digne de lui que lui-même? La suprême Sagesse ne se serait-elle pas dégradée, si elle eût agi pour une autre fin que pour elle-même? Si donc il a donné à l'homme l'intelligence et la raison, c'est pour que l'homme entre dans un saint commerce avec lui, c'est pour qu'il reconnaisse son souverain domaine, sa puissance absolue sur tout ce qui existe; c'est pour qu'il lui paye le juste tribut d'hommages qu'il mérite. S'il lui a donné un cœur capable d'aimer, c'est pour qu'il dirige vers lui toutes ses affections. Tout amour qui ne se rapporterait pas à lui serait un crime qui déshonorerait l'homme. L'homme doit donc adorer Dieu et l'aimer: voilà le cri de la raison et du bon sens; voilà le culte que l'homme doit à Dieu; culte fondé sur les facultés mêmes de l'homme, sur les rapports qui existent entre l'homme et son auteur.

Hé quoi! Messieurs, l'homme aurait été créé avec une intelligence, avec une raison capable de connaître Dieu, et il serait permis à l'homme de ne pas s'élever à l'auteur de son être! L'homme aurait reçu de Dieu un cœur capable d'aimer, et il serait dispensé d'aimer celui qui lui a donné un cœur si noble, et il pourrait sans crime ramper servilement sur la terre, s'attacher à des objets vils et méprisables, à des objets moindres que Dieu même! Non, non, Messieurs, aussi l'homme n'est heureux et content qu'autant qu'il s'attache à Dieu de toutes ses forces; alors il est à sa place, il est dans l'ordre: la paix et le bonheur règnent dans son âme, il est tranquille. Mais vient-il à oublier sa fin dernière, à perdre de vue l'objet véritable de son amour: malheureux! il se voue au trouble et à l'inquiétude; l'agitation le poursuit partout. Aussi voyez-le dans les situations les plus heureuses en apparence, est-il heureux? Voyez ce nouveau Salomon au sein de sa grandeur et de sa puissance; voyez-le sous la pourpre et les lambris dorés; tout plie devant lui, tout se prosterne, on le croit heureux, lui seul s'aperçoit de sa misère et de son indigence; son cœur est semblable à une mer agitée, il ne trouve de remède à ses maux qu'en s'écriant avec ce roi infidèle: *Tout n'est que vanité: « Vanitas, »* etc. Voyez-le au sein des plaisirs, jouissant de tout ce que la volupté a de plus raffiné et de plus exquis, est-il content? Ah! les soupirs qui s'échappent de son cœur, les nouveaux désirs qu'il enfante vous disent assez que tout cela est trop petit pour son grand cœur. Or, Messieurs, le dégoût que l'homme éprouve au milieu de ses plaisirs; le vide affreux qui déchire son cœur au milieu de ses plus grandes jouissances, que nous disent-ils? Que l'homme n'est point à sa place, qu'il méconnaît sa grandeur, qu'il n'est pas dans l'ordre, et qu'il ne sera heureux que lorsque, rompant vigoureusement ses chaînes, il s'élèvera vers Celui qui seul peut combler les désirs de son cœur, parce qu'il ne l'a formé que pour lui-même. C'est un membre disloqué qui fait souffrir des douleurs cruelles, lesquelles ne se calmeront que lorsqu'il aura repris sa place naturelle.

Approfondissons encore la nature de l'homme, et nous découvrirons de nouvelles raisons qui l'obligent de rendre à son Créateur l'honneur qui lui est dû. L'homme nous étonne par sa dignité, il est le premier des êtres de l'univers. Mais d'où lui viennent ses nobles qualités? N'est-ce pas Dieu qui lui a donné la vie et qui la lui conserve? Si Dieu ne le soutenait existerait-il longtemps? Tout tend à le détruire; tous les éléments semblent conspirer à sa perte. S'il reste immobile, est-ce par sa propre force? Non, Messieurs, l'homme est obligé de convenir que c'est Dieu qui le conserve, puisque sa conservation est un prodige pour lui-même; imaginez, si vous le pouvez, une dépendance plus générale et plus absolue. Or, si un cœur bien né met la reconnaissance au rang des premiers devoirs, l'homme pourrait-il la négliger à l'égard du plus généreux bienfaiteur? Hé quoi! nous exigeons, et avec raison, la reconnaissance de ceux à qui nous avons fait du bien, et, aux yeux de tout le monde, celui qui néglige un si haut devoir n'a qu'une âme basse et dégradée, et l'homme pourrait sans crime être ingrat à l'égard de Dieu? et ce qui devrait augmenter la noirceur du crime deviendrait un titre qui en diminuerait la malice? Quel étrange renversement d'idées et de principes! Que penser donc de l'impie qui, forcé d'avouer que nous tenons tout de Dieu, ose cependant dire que nous ne lui devons rien! Ah! Messieurs, celui qui prononce un pareil blasphème n'eut jamais qu'un mauvais cœur: son cœur ne connut jamais les douces émotions de la reconnaissance; sans doute il ne connut pas non plus le plaisir qu'il y a à faire du bien. L'homme doit donc à Dieu sa reconnaissance, et toute âme grande et généreuse conviendra sans peine de cette obligation.

Mais sont-ce là tous les devoirs de l'homme envers Dieu? Toutes ses obligations se bornent-elles à l'adorer, à l'aimer et à le remercier de ses dons? Non, Messieurs, cela pourrait être si l'homme se suffisait à lui-même, mais l'homme, quelque grand qu'il soit, n'est pas sorti des mains de Dieu sans besoins. Il était juste qu'il vécût dans la dépendance, et, pour qu'il ne fût pas tenté de s'en affranchir, son Créateur lui a laissé des

besoins, comme autant de liens qui l'attachent à lui : semblable, selon la pensée de saint Augustin, à un père qui ne donne à son fils qu'une partie de ses biens, afin de le tenir dans la dépendance et la soumission. L'homme doit donc prier, c'est-à-dire recourir dans ses besoins à l'auteur de tout don. Et serait-il nécessaire d'établir cette obligation? Quel est celui qui peut dire : Je n'ai besoin de rien? Que de peines que tous les secours des hommes ne font qu'accroître, et que le ciel seul peut adoucir? Aussi, Messieurs, cette vérité est écrite dans les cœurs de tous les hommes : de là, il n'en est aucun qui, lorsqu'il est assailli par le besoin ou menacé par quelque grand danger, n'entende s'échapper de son cœur, sans même qu'il y pense, ces paroles mémorables : *Mon Dieu!* C'est le cri naturel de l'homme ; il appelle Dieu, parce qu'il reconnaît bien qu'il ne peut se suffire à lui-même, et qu'il n'est pas possible qu'un être infiniment bon ne lui découvre les trésors de sa miséricorde. Ah! Messieurs, l'incrédule qui a dit : « Je converse avec l'auteur de l'univers, je pénètre toutes mes facultés de la divine essence, je m'attendris à ses bienfaits, mais *je ne le prie pas; que lui demanderais-je* (5)? » l'insensé, dis-je, qui a prononcé ces dernières paroles ne connaissait pas le cœur de l'homme ni ses besoins; il ne se connaissait pas lui-même, il avait étouffé le cri de son cœur! Que dis-je? il se vouait lui-même au trouble et à l'inquiétude, il se fermait la voie des plus sûres consolations. En effet, combien n'est-il pas consolant pour l'homme de pouvoir se dire à lui-même : J'ai pour créateur un Dieu infiniment grand, qui peut me soutenir dans mes peines, un Dieu infiniment bon, qui veut bien me prêter son secours. A cette pensée, son cœur s'élance vers l'auteur de son être comme pour se réfugier dans son sein, et alors il sent ses maux diminuer, il est consolé, l'espérance renaît dans son cœur. L'impie, au contraire, éteint par son orgueil le dernier rayon de l'espérance; il cherche parmi ses semblables un adoucissement à ses maux; mais hélas! aussi misérables que lui-même, quel soulagement pourraient-ils apporter à ses douleurs? Après avoir éprouvé la vanité de ces secours éphémères, il retombe sur lui-même, sans autre ressource que le triste désespoir.

Du reste, Messieurs, ne croyez pas que la prière dégrade l'homme ni que l'homme se déshonore en avouant qu'il a besoin du secours d'en haut et en le demandant : il reconnaît une vérité, est-ce une chose qui doive le faire rougir? La prière, au contraire, n'élève-t-elle pas l'esprit et le cœur de l'homme? Son esprit, en le mettant en rapport avec la Divinité ; son cœur, en le tournant vers celui qui l'a formé, et en le détachant de tous les objets terrestres pour lesquels il n'a point été créé. Et depuis quand fut-ce une honte pour un sujet de porter ses supplications auprès de son roi, surtout s'il lui est permis de parvenir jusqu'à son trône, et s'il peut se promettre d'en être favorablement accueilli? Non, non, Messieurs, l'homme vraiment grand n'est pas celui qui s'obstine à périr par un sot orgueil, pour vouloir refuser le secours de celui qui lui tend la main ; mais celui-là est véritablement sage et vraiment grand, qui connaît ses besoins, qui les avoue, et qui se réfugie vers celui qui peut seul le secourir! Il est donc démontré que l'homme doit adorer Dieu, etc.

II[e] question. — Nous convenons, Monsieur, que l'homme doit à Dieu un culte intérieur qui consiste dans l'adoration, l'amour, la reconnaissance et la prière; mais j'espère que vous ne serez pas trop exigeant, et que vous conviendrez à votre tour que nos obligations se bornent là, sans qu'il soit nécessaire de faire paraître à l'extérieur les sentiments de notre cœur.

Réponse.—L'homme doit à Dieu un culte intérieur, on en convient, et il faut bien en convenir si on ne veut heurter de front le sens commun. Mais l'homme gardera-t-il dans son cœur les sentiments qu'il éprouve pour son Dieu, lui qui aime tant à les communiquer à ses semblables? Non, Messieurs, il n'aurait rempli que la moitié de son obligation ; être composé d'un corps et d'une âme, il a reçu l'un et l'autre de Dieu, il lui en doit donc l'hommage. Sans doute son cœur sera toujours le sanctuaire véritable du culte Dieu est esprit et vérité, il lui faut donc des adorateurs en esprit et en vérité; le culte extérieur séparé des hommages du cœur ne serait qu'une vile hypocrisie, mais de quel droit l'homme voudrait-il soustraire une partie de lui-même au domaine de Dieu? Ne serait-ce pas un larcin véritable fait à sa gloire, un acte de révolte contre sa souveraine puissance? Et que dirait-on d'un sujet, d'un fils qui se contenterait de renfermer dans son cœur les sentiments qu'il éprouve pour son roi ou pour son père, sans lui en donner aucune preuve extérieure? Non, Messieurs, l'homme est un être essentiellement communicatif, il lui faut des efforts pour comprimer ses sentiments dans son cœur, il n'éprouve jamais de plus douce jouissance que lorsqu'il rencontre un ami fidèle dans le sein duquel il puisse les déposer, et l'on voudrait qu'il cachât dans son cœur ses sentiments pour la Divinité? Non, il faut qu'il les manifeste, c'est pour l'homme un besoin aussi bien qu'un devoir : c'est le cri de la nature, tous les sophismes du monde ne parviendront jamais à l'étouffer.

Et d'ailleurs, Messieurs, nos détracteurs du culte extérieur nous persuaderont-ils que le culte intérieur subsisterait longtemps s'il n'était soutenu par le culte extérieur? qu'est-ce qui le ranimera? qu'est-ce qui le soutiendra? qu'est-ce qui réveillera de son

(5) *Emile*, tom. III, p. 126.

assoupissement l'homme enseveli dans ses sens? Non, Messieurs, ce n'est pas connaître la nature de l'homme : occupé de tant d'objets divers, dominé souvent par les passions, il oublie bientôt son auteur; on ne saurait donc trop multiplier les moyens qui l'y rappellent. De là encore la nécessité d'un culte public et solennel; et si chacun en particulier doit à Dieu l'hommage de tout son être, la société, dont Dieu est le conservateur et le soutien, dont la religion est la base, ne devra-t-elle pas à Dieu un culte public et solennel? Ils l'ont osé dire, nos sages modernes, parce qu'ils se figuraient que l'homme était destiné à vivre dans les forêts comme les animaux sauvages; mais l'univers entier les condamna. En effet, qu'ils nous montrent, jusque dans l'antiquité la plus reculée, un peuple qui n'ait eu ses temples, ses autels, ses cérémonies, son culte public et solennel? Les Perses eux-mêmes qui ne souffraient point de temples chez eux, parce qu'ils croyaient que l'univers était le temple le plus magnifique de la Divinité : les Perses, dis-je, se rassemblaient à certains jours en pleine campagne pour offrir des sacrifices solennels à la Divinité; et le sauvage lui-même, errant çà et là dans les forêts, se prosternant devant la première pierre qu'il rencontre, ne fait que suivre l'impulsion de son cœur, et fait autant qu'il est en lui un acte public et solennel de religion, tant cette vérité est profondément gravée dans le cœur de l'homme.

D'où viennent donc ces déclamations continuelles contre le culte public et solennel de la religion? D'où viennent cette fureur et cet acharnement à ravaler les plus belles cérémonies en les faisant passer pour de la superstition et du fanatisme? D'où viennent ces cris de mort contre elles, dont ils ont fait si longtemps retentir nos villes et nos campagnes? Insensés qu'ils étaient! aveugles malgré leur vaine science, ils ont prétendu tout régénérer, ils ont cru que les hommes pouvaient se passer de religion, et le jour où ils ont fait cesser l'ancien culte public a pensé être le dernier des jours pour notre malheureuse patrie; et pour la soutenir sur le penchant de sa ruine, il a fallu inventer de nouvelles divinités, et quelles divinités! On a vu sur les anciens autels du Dieu vivant une prostituée toute nue! et encore pour soutenir cette religion infâme et si favorable aux passions, il a fallu établir de nouvelles fêtes et un nouveau culte solennel! Ah! Messieurs, si cette époque est déshonorante pour la France, du moins elle a été pour nous une grande leçon, elle a prouvé que, sans le culte extérieur, le culte intérieur tombe et dépérit... elle nous a appris à apprécier à leur juste valeur les vaines déclamations de nos faux sages.

Et de quel droit voudraient-ils condamner la pompe du culte extérieur, eux qui l'approuvent si hautement dans les théâtres? Quoi! il serait permis d'employer la pompe et l'éclat extérieur lorsqu'il s'agit de représentations profanes et criminelles, propres uniquement à inspirer les passions les plus honteuses ; et ce serait un crime de les employer dans les cérémonies religieuses qui tendent toutes à élever l'homme vers Dieu, et à le porter à la vertu ! O raison! ô vertu! qu'êtes-vous donc devenues pour nos faux sages? Ah! Messieurs, vous sentez l'injustice et l'inconséquence, et ce serait outrager votre raison que d'insister plus longtemps sur cette vérité. Oui, tout dit hautement à l'homme qu'il doit honorer Dieu au fond de son cœur, et que c'est pour lui une obligation rigoureuse de manifester au dehors les sentiments de son âme.

M'arrêterai-je à combattre les plates difficultés de nos ennemis du culte extérieur, et serait-il croyable qu'ils osassent tenter de renverser les solides fondements qui l'établissent? Ah! Messieurs, il semble qu'un philosophe croirait se déshonorer, s'il se rendait à la lumière de la vérité; son honneur consiste à vouloir tout anéantir, jusqu'à l'évidence. Ainsi, vous dira d'un ton de maître un sage moderne : Dieu a-t-il besoin de nos hommages? peuvent-ils le rendre plus heureux et plus parfait? et, s'il n'en a pas besoin, pourquoi les lui offrirai-je? Pitoyables raisonneurs qui n'entament pas même l'état de la question. Non, sans doute, Dieu n'a pas besoin de nos hommages, il se suffit à lui-même, aussi n'est-ce pas sur cela que nous avons établi l'obligation de l'honorer; mais vouloir conclure de là que l'homme ne lui doit rien, c'est fouler aux pieds toutes les règles du raisonnement et du bon sens. Quoi ! Messieurs, quoique Dieu n'aie pas besoin des hommages de l'homme, l'homme en est-il moins l'ouvrage de Dieu? en est-il moins sa créature, et pourrait-il s'empêcher de reconnaître son entière dépendance et la souveraineté absolue de son auteur? N'est-ce pas de Dieu qu'il a tout reçu, et, sous le bas prétexte que sa gratitude ne saurait ajouter à la félicité de son bienfaiteur, lui serait-il permis d'être ingrat? Dieu n'a pas besoin des hommages de l'homme, mais l'homme n'a-t-il pas besoin du secours de Dieu? et ses dons qu'il veut bien accorder à ses prières ne valent-ils pas la peine d'être demandés.

Mais remarquez, Messieurs, la mauvaise foi de l'impie : sous prétexte de relever la majesté de Dieu, il la dégrade et l'avilit. Il nous fait un dieu à sa façon, un dieu indifférent qui voit du même œil l'impie qui l'outrage et l'homme de bien qui le bénit; un dieu stupide qui a créé l'homme sans exiger qu'il l'honore et le bénisse. O la monstrueuse divinité! C'est celle de l'impie; mais ce n'est point celle de la religion et de la raison, et Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut pas ne pas exiger de l'homme qu'il l'honore, il n'aurait plus de sagesse, il ne serait pas Dieu. J'attends, Messieurs, etc.

IIIe question. — Vous êtes bien exigeant, Monsieur, et il n'est pas possible de vous rien arracher. Eh bien! nous convenons donc qu'il faut honorer Dieu d'un culte intérieur, extérieur et public. Mais j'ai encore

une difficulté : c'est pour les cérémonies usitées dans la religion chrétienne. Vous conviendrez, je pense, qu'elles sont un peu trop multipliées, et au moins en partie inutiles.

Réponse. — Forcés de convenir qu'il faut honorer Dieu d'un culte intérieur, extérieur et solennel, les ennemis de la religion se sont déclarés contre ses cérémonies, et n'ont pas rougi de les peindre des plus noires couleurs. Les grands mots de superstition et de fanatisme ont été prodigués jusqu'à satiété. Il est donc important, Messieurs, de vous éclairer à cet égard, afin de dissiper les impression fâcheuses qu'auraient pu faire sur votre esprit et sur votre cœur ces viles déclamations de l'impiété. Cette question, que je ne traite ici qu'en passant, ne sera pas, j'espère, sans utilité. D'abord, remontons aux principes, de peur de tout embrouiller. Il ne faut pas confondre les cérémonies extérieures du culte avec le culte essentiel : que l'on reconnaisse la souveraine puissance de Dieu, et que pour manifester les sentiments d'adoration on emploie les génuflexions, ou bien une simple inclination de tête, peu importe, à ne considérer que la chose en elle-même. Les enfants ont différentes manières de témoigner leur affection à leur père, et celui-ci ne laisse pas d'y être sensible ; mais ce qui est essentiel c'est de rendre à Dieu le culte qu'il mérite, c'est de manifester à l'extérieur les sentiments de son cœur, afin que l'hommage de nous-mêmes soit complet ; car il serait honteux à un être raisonnable de rougir de son auteur. Maintenant, peu importe par quel signe extérieur on le fasse, pourvu toutefois que celui dont on se sert n'ait rien d'indécent, qu'il désigne le respect qu'il porte à Dieu, car je ne pense pas qu'en blâmant les cérémonies extérieures de la religion, et sous prétexte que les cérémonies sont indifférentes en soi, on veuille nous faire adopter la prostitution et les autres infamies des païens comme un moyen d'honorer la Divinité. Voilà ce que nous dit la raison ; mais s'il était prouvé, comme il l'est en effet, que Dieu a établi une société pour régler les marques extérieures ou les cérémonies du culte, ne serait-ce pas une obligation de s'y soumettre ? et serait-il permis à un individu quelconque, fût-il même philosophe, de tourner en ridicule ces cérémonies ? Hé quoi ! Messieurs, un particulier qui oserait censurer les cérémonies qui s'observent à la cour des rois serait fortement blâmé, et il serait exempt de crime si sa mordante critique s'exerçait sur les rites d'une religion divine? Ils devraient donc, ces censeurs éternels, prouver d'abord que l'Eglise s'attribue un pouvoir que Dieu ne lui a pas donné ; mais il ne le tenteront pas, ou bien ils échoueront comme tant d'autres dans leur entreprise insensée. Mais non, sans s'embarrasser de l'autorité de l'Eglise, ils censurent ses cérémonies. Quelle folie ! c'est vouloir attaquer les conséquences nécessaires d'un principe sans avoir auparavant détruit le principe lui-même ; ou bien, en d'autres termes, c'est complétement déraisonner.

Mais qu'ont-elles donc de si hideux, ces cérémonies que l'on attaque avec tant de fureur? Est-ce parce qu'elles ont l'avantage de faire passer jusqu'au cœur de l'homme les instructions les plus salutaires ? est-ce parce qu'elles instruisent le simple et l'ignorant aussi bien que le savant ? est-ce parce qu'elles tendent toutes à soutenir l'homme toujours porté au relâchement ? Ah ! Messieurs, je ne crains pas de le dire, ceux qui les critiquent avec tant d'amertume ne les connaissent pas ; et comment les connaîtraient-ils, puisqu'ils se séparent eux-mêmes des cérémonies qui rassemblent les fidèles, et qu'ils croiraient se déshonorer en y participant ! Mais s'ils ne les connaissent pas, de quel droit osent-ils les censurer ? et depuis quand l'ignorance serait-elle devenue un titre à tout dire et à tout oser ? Qu'ils apprennent donc à les connaître, ou qu'ils mettent enfin un terme à leurs clameurs et à leurs sarcasmes éternels.

Ah ! Messieurs, celui qui connaît le pouvoir de la pompe et de l'éclat extérieur sur le cœur de l'homme, celui qui a saisi le véritable esprit de ces cérémonies est bien loin de les condamner ; il sait que rien n'est plus propre à faire impression sur le cœur de l'homme, et à ranimer dans son âme les sentiments pour la Divinité. Pourrait-on ignorer encore que le culte solennel est le soutien de la religion après l'exemple frappant que nous avons encore sous les yeux? Les protestants, en haine de l'ancienne religion qu'ils abandonnaient, et sous le spécieux prétexte de s'en tenir à la pure parole de Dieu, dépouillèrent son culte de l'éclat extérieur; que leur est-il resté ? qu'un spectre hideux, qu'un fantôme de religion? Pourquoi cela ? parce que les cérémonies se lient aux dogmes qu'elles sont destinées à nous rappeler ; retranchez-les, bientôt les dogmes et les devoirs de morale eux-mêmes tombent dans l'oubli. Oui, Messieurs, voilà le grand, le précieux avantage des cérémonies de la religion, c'est de nous élever à Dieu, en nous rappelant nos devoirs... En effet, en est-il une seule qui ne tende à nous rendre meilleurs et plus parfaits ? La fête et les cérémonies du dimanche, par exemple, combien doivent-elles nous paraître estimables : quels souvenirs ne nous rappellent-elles pas ? Le mystère de la création, de la résurrection d'un Dieu ! En ce jour, toutes les occupations disparaissent, l'homme jouit d'un repos mérité par le travail de la semaine, il prend des forces pour s'y livrer avec une nouvelle ardeur. Le laboureur et l'artisan se rapprochent ce jour-là de leurs familles dont ils avaient été séparés, et viennent renouveler les liens de l'amitié ou de la tendresse paternelle. Quand le dimanche n'aurait que cet avantage, il devrait être cher à tous les amis de l'humanité, et la religion qui l'établit est véritablement amie de l'homme.

Mais ce n'est pas tout : quel beau spectacle de voir les hommes accourir dans les temples pour remercier Dieu de ses dons,

pour lui en demander de nouveaux, pour gémir sur leurs faiblesses, et solliciter les secours dont ils ont besoin ! Chacun y vient retremper son âme dans la prière, et y puiser une nouvelle ardeur pour faire le bien. Le juste se propose de se sanctifier encore, le pécheur y gémit de ses égarements, il dépose au pied des autels son repentir et ses larmes; la pensée que Dieu veut bien lui pardonner soulage son cœur, il en sort avec la résolution de devenir meilleur. Ah ! Messieurs, non, ce n'est pas un jour perdu que celui où les enfants sont instruits de la religion, dressés à l'obéissance et à la soumission ; les pères et les mères éclairés sur leurs devoirs ; les domestiques exhortés à la fidélité et à la dépendance ; où on inspire aux riches la pitié et la miséricorde; aux pauvres et aux affligés la soumission aux ordres de Dieu ; à tous l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Voilà, Messieurs, ce que c'est que la fête du dimanche et quelle est son utilité; peut-être n'y avez-vous jamais réfléchi. Mais pourquoi faut-il qu'un jour si précieux aux yeux de la religion soit si peu sanctifié? pourquoi faut-il qu'il soit si honteusement profané ? O perversité, ô faiblesse de la nature humaine, de quoi n'abuses-tu pas? Oui, Messieurs, le dimanche, qui devrait être pour nous un jour de sanctification, est devenu pour les uns un jour de licence et de débauche, et pour les autres un jour de divertissement et de dissipation. Les temples sont déserts, et les assemblées du monde nombreuses; la religion gémit de l'indifférence de ses enfants, et, les cruels, ils semblent se rire de ses larmes : une jeunesse souvent licencieuse choisit de préférence ce saint jour, pour savourer des plaisirs criminels, et boit dans cette coupe empoisonnée le venin le plus mortel. Combien pour qui le dimanche ne diffère en rien des jours communs et ordinaires ! combien qui ne daignent pas suspendre leur ouvrage, même pendant les offices ! combien qui, foulant aux pieds les lois divines et humaines, ne rougissent pas de se faire un art honteux d'offrir dans une maison un asile à tout ce qu'il y a d'irréligieux dans une paroisse, et qui changent ainsi leur maison en un vrai repaire d'irréligion et souvent d'impiété ! Encore si le véritable fidèle pouvait remplir impunément les devoirs de la religion? Mais n'est-il pas tous les jours l'objet des sarcasmes et des railleries de certains hommes trop lâches pour pratiquer la vertu, et qui, pour se cacher à eux-mêmes leur honte, se font un plaisir cruel de la combattre dans les autres. Voilà l'homme, Messieurs, par sa malice il abuse des institutions les plus salutaires; mais l'abus qu'il fait des solennités et des cérémonies de la religion fait sa honte, et ne leur ôte rien de leur dignité et de leur utilité. Mais revenons.

Que de sentiments grands et sublimes n'excitent point en nous les autres cérémonies de la religion ! Le signe de la croix, par exemple, quels souvenirs ne reveille-t-il pas en nous? Le mystère de la Trinité, celui d'un Dieu fait homme et mort pour nous, le malheur de notre origine et la manière éclatante dont nous avons été rachetés. Ah ! quelle âme assez noire pourrait se livrer au crime si elle pensait qu'un Dieu est mort pour lui mériter le salut? quel homme oserait de la même main avec laquelle il vient de tracer sur lui-même ce signe auguste, ravir le bien de son frère? Oserait-il traîner dans la fange ou ravaler par des paroles obscènes cette langue qui a prononcé des paroles sacrées, ou bien s'en servir pour déchirer la réputation de son frère avec lequel la religion lui apprend qu'il conserve des rapports jusqu'au-delà du tombeau ?

Car, Messieurs, il est un jour où la religion avec un appareil sombre et lugubre appelle l'attention des hommes sur ceux qui ne sont plus. C'est la solennité des morts. Tout dans cette cérémonie porte l'homme aux plus profondes réflexions. La religion nous transporte sur les tombeaux, et que leur langage est énergique ! Là, dit un auteur, tout reporte la pensée vers la dernière de nos heures, vers cette heure qui, avec une vérité si sombre, accuse de vanité toutes les heures de la vie. Là, l'homme implore la pitié du Dieu des miséricordes pour les personnes qui lui étaient chères. A la vue du tombeau qui contient les restes précieux d'un père, d'une mère, etc., l'homme sent son cœur ému; ses larmes s'échappent de ses yeux, ce sont des larmes de tendresse ; la religion les essuye de ses mains bienfaisantes en lui répétant que ceux qu'il pleure sont destinés à l'immortalité.

Qu'elle est grande, dit le même auteur, qu'elle est vraie la religion qui, assise sur les tombeaux comme une Divinité silencieuse, en bannit cependant l'épouvante ; qui, jetant l'infini dans la pitié, détruit les bornes importunes dans lesquelles vos doctrines désolantes (de l'impie) la retiennent ; qui lui donne la puissance de la prière ; de la prière, noble et touchant entretien ; du sentiment et de la pensée avec celui qui a fait le sentiment, avec le Dieu qui a créé la pensée. Qu'elle est grande, qu'elle est vraie, quand, sous une méditation divine, elle montre l'homme durant le court instant de son existence ici-bas, médiateur aussi entre les générations qui furent et les générations qui viendront après lui ; quand, faisant tomber le voile du temps, et me révélant toute mon immortalité, elle m'apprend que cette épouse qui m'a été ravie, ce fils que je pleure, ce frère, ces amis qui me furent si chers, ne m'ont quitté que pour un moment, qu'ils m'attendent dans une vie meilleure, et que le jour n'est pas éloigné où le bonhenr dont ils jouissent, et que j'aurai peut-être accru par mes vœux, deviendra mon partage ! Qu'elle sera grande encore lorsque, parvenu au dernier terme de ma destinée terrestre, elle m'apparaîtra superbe et fidèle entre le passé qui s'enfuit, le présent qui s'efface, et l'éternité qui s'avance, prononçant avec moi une dernière bénédiction sur ceux qui sont destinés à me

survivre, et auxquels je ne laisserai bientôt au lieu d'instructions et d'exemples que des souvenirs. » Que toutes ces pensées sont grandes, Messieurs, qu'elles sont consolantes! C'est la religion avec ses cérémonies qui les inspirent; ces cérémonies contre lesquelles l'impiété ignorante s'élève avec tant de fureur. Je regrette, Messieurs, que le temps ne me permette pas de m'étendre davantage sur un si beau sujet : mais ce que j'en ai dit est plus que suffisant pour venger les cérémonies de la religion des vaines déclamations, et des vils sarcasmes de l'impie.

Voilà, Messieurs, ce que nos censeurs des cérémonies de la religion devraient examiner avant que de prononcer d'un ton si tranchant; et s'ils étaient de bonne foi, ils tiendraient bientôt un autre langage. Il est triste, Messieurs, que l'esprit de parti ou les passions poussent les hommes dans de si grands excès, toutefois, je ne sais ce que nous devons déplorer davantage ou de l'aveuglement de l'impie, ou de l'inconséquence des chrétiens? Attaquer le culte et les cérémonies de la religion, c'est sans doute un crime; mais en est-ce un moindre d'en reconnaître la nécessité et de les négliger? D'en reconnaître l'excellence et de les profaner? N'est-ce pas là cependant une des plus grandes plaies de la religion dans nos jours malheureux? plaie d'autant plus sensible, qu'elle lui est faite par ceux qui se disent ses enfants. En effet, Messieurs, où est le culte que rendent à Dieu le plus grand nombre des chrétiens de nos jours? où sont ces adorateurs en esprit et en vérité, c'est-à-dire qui offrent au Seigneur les hommages d'un cœur pur et sans tache? Combien qui passent les années entières sans penser seulement à Dieu? combien qui lui adressent des prières, mais avec un cœur vendu à l'iniquité, avec un cœur esclave des passions les plus honteuses; et qui au lieu de faire monter vers le Seigneur un encens agréable, répandent au loin l'infection de leurs passions déshonorantes? Croirait-on honorer ainsi la Divinité? n'est-ce pas plutôt lui faire l'outrage le plus sanglant, et ajouter à ses autres crimes une nouvelle prévarication?

Est-il parmi les chrétiens un grand nombre de personnes qui aient pour les cérémonies de la religion, pour ses fêtes et ses solennités, toute l'estime et le respect qu'elles devraient avoir? Combien n'en est-il pas qui n'y paraissent presque jamais, et qui se font un triste honneur de ce qui devrait les couvrir de honte, se séparant ainsi de la société de leurs frères, comme s'ils étaient seuls exempts des devoirs de la religion? Combien d'autres qui n'y paraissent que pour conserver un extérieur de religion qu'ils ont peut-être intérêt de ménager, tandis qu'ils sont dans leur maison un sujet de scandale pour leurs frères? combien qui n'y viennent qu'avec un air dissipé et mondain, qui laisse à douter à ceux qui en sont témoins, s'ils n'ont pas éteint jusqu'au dernier rayon de la foi? combien, ô honte! et pouvait-on s'attendre à une pareille infamie de la part des chrétiens? combien pour qui la maison devient un honteux rendez-vous, où la passion la plus infâme vient chercher sa pâture, et qui changent ainsi le lieu le plus saint en un lieu de crimes et d'infamies? Ah! Messieurs, qui aura assez de larmes pour déplorer un scandale si énorme? qui nous donnera de voir disparaître enfin ces scandales si déshonorants pour la religion? qui nous donnera de voir renaître parmi nous ces jours heureux de la primitive Eglise où les fidèles étaient des modèles de piété et de vertu, et de voir la maison du Seigneur devenir comme elle devrait l'être, un lieu de sainteté, de prières et d'oraison! C'est à vous, ô Père des miséricordes, de toucher nos cœurs, et de former de nous tous des adorateurs sincères de votre grandeur infinie, afin qu'ayant chanté ici-bas vos louanges avec la plus vive ferveur, nous puissions les chanter un jour dans le ciel. *Amen.*

CONFÉRENCE III.

Première, sur le parallèle des dogmes de la philosophie et de la religion.

EXISTENCE ET NATURE DE LA DIVINITÉ.

Væ qui sapientes estis in oculis vestris, et coram vobismetipsis prudentes (*Isa.*, V, 21.)

Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et prudents selon votre jugement.

Tel est, Messieurs, l'anathème prononcé par le prophète Isaïe contre les faux prophètes qui s'efforçaient d'entraîner le peuple dans l'erreur, qui disaient : Le Seigneur nous a envoyés, tandis que le Seigneur condamnait leurs œuvres d'iniquité; qui promettaient au peuple d'Israël une fausse paix, tandis qu'il était sur le point d'éprouver toutes les horreurs de la guerre. Malheur à vous, leur disait le prophète, à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui vantez en vous-mêmes l'étendue de votre science, la sagacité de votre prudence! malheur à vous, vils hypocrites, qui séduisez mon peuple et qui l'éloignez de la vertu. *Væ qui sapientes*, etc. Qu'aurait dit le prophète si, perçant dans les ombres de l'avenir, il eût vu cette foule de prétendus sages qui, se perdant dans la vanité de leurs pensées, et s'appuyant sur leur propre raison, se sont précipités dans toutes sortes d'erreurs; s'il eût vu les systèmes monstrueux qu'ils ont enfantés, et qu'ils ont voulu mettre à la place d'une religion trop sublime, sans doute, pour eux, trop pure pour leurs cœurs corrompus? s'il eût vu le sceptique s'efforcer de mettre en problème les vérités les plus incontestables, l'athée nier l'existence de la Divinité au milieu des démonstrations les plus évidentes de son existence; le déiste rejeter une révélation appuyée sur les plus solides fondements, le matérialiste ne voir partout qu'une matière vile et abjecte; s'il eût vu cette suite de systèmes plus déshonorants les uns que les autres pour l'humanité, cette foule d'erreurs, fruit de l'orgueil

de nos faux sages, s'il les eût vu surtout, faire les plus grands efforts pour les répandre parmi les hommes? Ah! sans doute, il se serait écrié avec plus de force que jamais: Malheur à vous, hommes vains et orgueilleux, qui prétendez tout peser dans la balance de la raison, comme si votre raison, qui n'est que faiblesse, pouvait atteindre à la hauteur de la raison divine! malheur à vous, hommes téméraires, qui voulez lire dans le sein de la Divinité et qui ne craignez point d'être éblouis par l'éclat de la gloire! malheur à vous, et pourquoi? parce qu'en affectant une sagesse au-dessus des autres, dit le grand Apôtre, vous êtes les moins sages et les moins éclairés de tous. Malheur à vous, et pourquoi? parce que continue l'Apôtre, pour confondre votre orgueil, le Seigneur vous livrera à votre sens réprouvé et que la honte et l'ignominie deviendront votre partage: ***Dicentes se esse sapientes***, etc.

Cette parole du grand Apôtre a eu son entier accomplissement tant chez les philosophes anciens que chez les modernes. Les premiers privés du secours de la révélation et abandonnés à leur seule raison, ont donné dans les erreurs les plus grossières: les seconds, méprisant le secours de la religion, sont tombés dans des erreurs plus déplorables encore, et si dans leurs ouvrages on trouve sur les questions qui intéressent le plus les hommes quelque chose de sensé, c'est à la religion qu'ils en sont redevables.

Il me semble, Messieurs, qu'indépendamment des preuves nombreuses qui établissent la vérité de la religion, et auxquelles les philosophes n'ont jamais rien opposé de solide et de démonstratif, la vue seule des erreurs où ils sont tombés dans tous les temps sur les questions les plus intéressantes devrait suffire pour convaincre tout homme raisonnable de la grande faiblesse de la raison humaine, et de la grande folie de ceux qui prétendent rejeter la religion, sous le hautain prétexte, que la raison de l'homme suffit pour l'éclairer sur ses devoirs et sur sa destination. Ensuite si on considère d'un autre côté, ce que la religion nous apprend sur les mêmes questions, on ne pourra s'empêcher de voir combien les idées que la religion nous donne sont plus nobles et plus relevées. Combien elle l'emporte infiniment sur les rêveries d'une philosophie stérile, et par conséquent, combien sont aveugles et déraisonnables ceux qui s'obstinent à repousser la lumière pure qu'elle fait briller à leurs yeux. Voilà, Messieurs, le sujet sur lequel je vais fixer votre attention; jamais il n'en fut de plus intéressant ni de plus décisif, puisque tout doit être appuyé sur des preuves de fait. J'attends, etc.

Ire question. — Il me semble, Monsieur, que vous voulez nous montrer l'excellence de la religion, en la comparant à la doctrine de la philosophie, par rapport aux points les plus importants; comme il n'en est point de plus intéressant que celui de l'existence et de la nature de Dieu, je serais bien aise de savoir sur ce sujet ce que nous apprennent la philosophie et la religion.

Réponse. — C'est une tâche bien pénible et bien humiliante pour un ministre du Seigneur, d'être obligé de traiter une semblable matière. C'est une fonction bien triste pour lui de se voir forcé, pour affermir la foi des chrétiens, de mettre en comparaison la doctrine de l'Evangile avec la doctrine de la philosophie; c'est-à-dire une doctrine toute divine, avec les égarements d'une raison aveugle. Que dis-je? c'est un ministère bien pénible pour un homme qui conserve encore quelque sentiment de sa dignité, de se voir dans la nécessité de rappeler à des hommes les systèmes absurdes inventés par des hommes, et sur lesquels pour l'honneur de l'humanité, il faudrait jeter un voile éternel! mais enfin, puisqu'on en est venu à un tel point d'avilissement, et que la foi des hommes est si faible, qu'il faut pour la réveiller leur montrer ce qu'ils sont sans la religion. Essayons de faire rougir une raison aveugle en lui montrant à découvert ses erreurs et ses excès. Y a-t-il un Dieu, et qu'est-ce que Dieu? Jamais il n'y eut de question plus importante, puisque c'est sur la croyance d'un Dieu que sont fondés tous les devoirs de l'homme, tous les liens de la société. Y a-t-il un Dieu? Messieurs, toute la nature le proclame; le ciel avec ses corps éclatants; la terre avec ses riches productions annoncent la gloire de celui qui les forma; le jour, comme dit le prophète, l'annonce au jour; la nuit le révèle à la nuit, et cependant il faut le dire, il s'est trouvé dans l'antiquité, des hommes, de ceux-mêmes qu'on appelle des philosophes, qui ont osé nier l'existence de la Divinité (6). Quelqu'un demandait un jour à un philosophe de l'antiquité (Bion), s'il existait des dieux: Faites que personne ne nous entende, répondit-il, et je vous répondrai. Il faut avouer cependant, qu'ils ont été en petit nombre, ces hommes assez aveugles pour révoquer en doute la vérité la plus évidente et la plus reconnue. Encore étaient-ils obligés d'ensevelir dans les ténèbres leur affreux système sur la Divinité, et de ne découvrir qu'à quelques disciples privilégiés leurs rêveries sur un point si important. La voix de la nature plus forte que tous leurs sophismes, les eût fait regarder comme les ennemis de la patrie, ou enfermer comme des insensés.

Mais si le plus grand nombre a reconnu l'existence de la Divinité, quelle idée s'en sont-ils formés? Ah! Messieurs, c'est ici surtout que commence la honteuse histoire des égarements de l'esprit humain. Les uns (avec Xénophanes) enseignaient que tout ce qui existe ne fait qu'un, et que cet un est Dieu, faisant ainsi de la Divinité un être monstrueux, matière et esprit tout ensem-

(6) De ce nombre sont: Théodore, Leucippe, Strabon, de Lampsaque et Diagore.

ble, lui donnant toutes les passions des hommes, le faisant sujet à la colère, à la jalousie, à la vengeance; que dis-je? le rendant auteur de tous les crimes qui déshonorent la terre. Les autres n'ont vu dans Dieu qu'un être lâche et indolent, jouissant dans lui-même de son propre bonheur, sans se mêler en aucune manière ni du gouvernement du monde, ni de ce qui se passe sur la terre. « Il est de la nature des dieux, disait Lucrèce, que dans une paix profonde ils jouissent par eux-mêmes de l'immortalité. Car exempts de douleurs, à l'abri des dangers, jouissant de leurs propres biens, et n'ayant aucun besoin de nous, ils sont autant insensibles à nos bienfaits qu'à notre colère. »(Lucrèce, lib. I.) Quelle monstrueuse divinité que celle qui s'endort dans un profond sommeil, sans daigner abaisser un seul regard sur les misérables mortels! Comme cette pensée était bien propre à consoler l'homme affligé, à l'aider à supporter le poids de ses peines et de ses douleurs! ou plutôt, n'était-ce pas détruire entièrement l'idée de la Divinité? n'était-ce pas ouvrir aux passions la plus libre carrière? n'était-ce pas jeter les malheureux dans le plus affreux désespoir? Cruelle philosophie, c'était là ton ouvrage; glorifie-t-en si tu l'oses!

Que dis-je? et pourquoi m'élever déjà contre la philosophie; c'était là un de ses moindres égarements. L'homme, laissé à lui-même, pouvait-il s'arrêter là? ne devait-il pas se précipiter d'abîmes en abîmes? avec des systèmes si bizarres sur la Divinité, le cœur pouvait-il manquer de suivre les penchants de la nature perverse? et le cœur, ainsi corrompu par les passions, pouvait-il manquer de répandre sur l'esprit les plus épaisses ténèbres? De là les cultes plus bizarres les uns que les autres : on adora le soleil, la lune, les étoiles; et comme il fallait encore lever les yeux vers le ciel, l'homme, qui était décidé à les fixer sans retour vers la terre, ne tarda pas à rendre les honneurs divins aux objets les plus vils : la pierre, le bois, le métal furent élevés aux honneurs divins; l'ouvrier se créait à lui-même ses dieux; il tombait aux pieds d'une vaine idole de pierre ou de marbre, dont il eût fait plus aisément un banc ou une table. Que dis-je? les plantes mêmes eurent leurs adorateurs; la terre, devenue fertile, produisait des dieux! Ce qui a fait dire à Juvénal : « O l'heureux pays que l'Egypte! ô l'étonnante fertilité! ses jardins enfantent des dieux! »

Il semble, Messieurs, que ce devait être là le dernier excès de la faiblesse humaine; mais quand une fois on s'est égaré dans les voies de l'erreur, jusqu'où ne va-t-on pas? L'esprit de l'homme avait prostitué son encens à des divinités de pierre et de bois, il fallait que son cœur se créât aussi ses dieux, et quels dieux que ceux qui sont inventés par un cœur gâté et corrompu. On divinisa toutes les passions, on plaça sur les autels un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mercure voleur; on honora les fureurs et les emportements sous le nom de Mars, l'ivrognerie et la crapule dans Bacchus; chaque passion eut ses autels et ses temples. Et ces prodigieux excès, ce n'est pas chez les peuples barbares qu'on les trouvait, mais chez les nations les plus éclairées. L'Egypte rendait des honneurs divins au bœuf *Apis*, et à des animaux encore plus vils. « On ne peut lire sans étonnement, dit Bossuet, les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus, les prostitutions établies pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouaient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissait pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisaient à une telle déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, continue Bossuet, on mit dans le temple un tableau où étaient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : *Celles-ci ont prié la déesse, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grèce* (7). »

La superbe Rome adorait Jupiter incestueux, et c'est à sa protection qu'elle croyait devoir la prospérité de la république. Bientôt elle adopta les dieux des nations vaincues, et avec eux leurs vices et leurs désordres; et Rome eut autant de dieux différents qu'elle avait subjugué de peuples. A la vue de ces prodigieux égarements de l'esprit et du cœur de l'homme, à la vue de tant d'excès, de folie et de déraison, on est tenté de demander s'ils conservaient encore l'idée de la divinité. Oui, Messieurs, ils la conservaient, parce qu'ils n'avaient pu l'arracher de leur cœur; mais par le plus étrange aveuglement, ils s'en étaient servis pour déifier leurs passions les plus honteuses. Car dit Sénèque : « Cette multitude de divinités fut introduite pour ôter aux méchants la honte de rougir, et pour qu'ils trouvassent une excuse à leurs crimes dans l'exemple de leurs dieux, qui protégeaient ces mêmes crimes (8). »

Et qu'on ne dise pas que quelques philosophes avaient découvert l'absurdité de ces religions aussi impies que bizarres. Il est vrai qu'un petit nombre consultant la raison dans le silence des préjugés et des passions avait des idées un peu plus relevées sur la Divinité; mais quels efforts ont-ils faits pour détromper le peuple? Platon lui-même ne met-il pas en principe qu'il importe de ne pas faire connaître au peuple l'auteur de l'univers? Et qu'il faut se conformer à l'usage? et ensuite qu'est-ce qu'un petit nombre de philosophes en comparaison de tant d'autres et du genre humain presqu'entier? et ces notions plus saines sur la Divinité, étaient-elles

(7) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIe part., c. 16.

(8) Sen., *De vita beata*.

le fruit de leurs réflexions? Non, sans doute, puisque toutes les fois que l'esprit humain a inventé quelque chose sur la Divinité, il n'a mis au jour que des extravagances et des choses ridicules; elles n'étaient donc qu'un reste de l'ancienne tradition faite aux hommes dans les premiers jours du monde et que les passions n'avaient pu entièrement éteindre (9).

« Voyons donc, disait Tertullien dans son *Apologétique*, si vos dieux ont mérité d'être élevés au ciel ou précipités au fond du Tartare qui est, selon vous, la prison et le lieu des supplices des enfers. C'est là que sont tourmentés tous les enfants dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs, les corrupteurs d'enfants, les hommes cruels, les meurtriers, les voleurs, les fourbes, tous ceux en un mot qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux. Il n'en est pas un seul que vous puissiez justifier... Si vous êtes établis pour punir ceux qui leur ressemblent, si tous les gens de bien fuient les méchants et les infâmes, et que Dieu se soit associé de tels hommes, pourquoi condamnez-vous ceux dont vous adorez les collègues? votre justice accuse le ciel. Faites plutôt l'apothéose des plus grands scélérats. Vous êtes sûrs de flatter vos dieux et de les honorer, en rendant un culte divin à leurs semblables (10). » Je n'ajouterai rien à ce tableau; tout ce que je pourrais dire ne ferait que l'affaiblir. Ainsi quoi qu'en disent nos philosophes, l'aveuglement des anciens philosophes et des païens sur la Divinité sera éternellement la honte de la raison humaine et la preuve la plus complète de sa faiblesse. J'attends, etc.

IIe question.—Que les philosophes anciens se soient égarés de la sorte, on le conçoit encore, mais nos philosophes modernes, dans le siècle des lumières, n'ont-ils pas été plus éclairés?...

Réponse.—Que les philosophes anciens, au milieu des ténèbres du paganisme n'aient eu de la Divinité que des idées fausses, on le conçoit encore. Mais que nos philosophes, dans le siècle qu'ils appellent le siècle des lumières, aient avancé sur ce point les choses les plus extravagantes, c'est ce qu'on ne pourrait croire, c'est ce qui paraît le comble du délire. Et cependant, Messieurs, lisez leurs ouvrages; qu'ont-ils pensé sur l'existence de Dieu et sur sa nature? Vous verrez les uns vous dire avec fierté que: « Le Dieu des philosophes, des juifs et des chrétiens n'est qu'une chimère est un fantôme (11). »—« Que l'existence de Dieu est le plus grand et le plus enraciné de tous nos préjugés (12). » L'auteur du *Système de la raison* vous dira: « Que le mot de Dieu est un mot vide de sens, un zéro dans les calculs de la morale et des mathématiques (13). » L'auteur du *Système de la nature*: que le mot de Dieu devrait être banni de la langue de ceux qui parlent pour se faire entendre, que c'est un mot abstrait, inventé par l'ignorance (t. II, c. 6, *et passim*). On frémit, Messieurs, quand on entend de pareils blasphèmes, la plume refuse de les transcrire, une langue chrétienne pourrait-elle les rapporter sans émotion? Vous parlerai-je des contradictions où sont tombés ces fiers ennemis de la religion? vous montrerai-je un Voltaire vous dire ici, que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, que « c'est un esprit intelligent, tout-puissant, auteur de l'univers; que nier son existence, c'est vouloir peupler la terre de brigands, de scélérats, de monstres, c'est faire du monde un séjour de confusion et d'horreur (14). » Ailleurs, avancer que la matière est éternelle, subsistante par elle-même (15). Permettre d'être spinosiste, c'est-à-dire athée (16). Là il assure que Dieu est libre, et que par la liberté nous sommes ses images (17). Ailleurs, qu'il ne peut agir que par une suite de lois immuables (18). Je ne finirais pas, si je voulais rapporter toutes les contradictions des Voltaire, des Diderot, des Rousseau, et des autres philosophes. Ah! Messieurs, que le Dieu de nos philosophes du XVIIIe siècle est grand! qu'il est digne de nos hommages, ce Dieu grande âme, âme unique de Voltaire (19)! Le Dieu grand tout du système de la nature. (T. II, c. 4.) Ce Dieu paisible et indolent d'un Raynal, d'un Boulanger, le Dieu homme déployé en grand du système de la raison (20). Mais c'est surtout le Dieu grand animus de Diderot qui m'inspire la plus profonde vénération (21). Ah! Messieurs, eût-on jamais cru l'esprit humain capable d'inventer de pareilles absurdités? on en a les preuves sous les yeux tracées en caractères d'ignominie dans les écrits de nos philosophes, et on n'ose s'en rapporter au témoignage de ses propres yeux! Et pourquoi faut-il que pour la honte de l'humanité il ait existé des hommes capables de mettre au jour de si monstrueux systèmes! Peut-on voir sans horreur leur épouvantable égarement? et quand on voit ces hommes se donner pour des gens seuls éclairés, seuls instruits, seuls au-dessus des préjugés, on éprouve un sentiment d'indignation mêlé de pitié pour un si profond aveuglement; et quand on les voit s'obstiner à rejeter la religion, à fermer les yeux à la lumière céleste qu'elle fait briller à leurs yeux; quand on les voit faire les plus grands efforts pour arracher du cœur des hommes le respect pour la religion, et de leur esprit l'idée de ses dogmes divins; quand on les voit, pour parvenir à ce but désolant, n'épargner ni la

(9) *Voy.* Bergier, *Traité dog. et hist. de la vraie religion*, tom. I.

(10) *Apolog.*, c. 2.

(11) *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, p. 164. *Voy.* aussi p. 254.

(12) *Liberté de penser*, p. 165.

(13) *Syst. de la raison*, p. 28, note 1.

(14) Volt., *De l'athéisme.*

(15) *Fragments*, art. *Matière.*

(16) Art. *Athéisme.*

(17) *Discours sur la liberté.*

(18) Art. *Dieu et principe d'action.*

(19) *Ibid.*

(20) *Hist. ph. et pol.*, t. III, p. 124.

(21) Voy. *Lettres à Helvétius*, t. 1, t. 2.

calomnie, ni les insultes, attirer et dénaturer l'histoire, ne reculer devant aucune contradiction, semer le poison le plus mortel dans leurs infâmes libelles, on est tenté de demander s'il reste encore quelque chose d'humain dans de pareils personnages?

Oui, Messieurs, il était réservé aux philosophes modernes d'enchérir sur les systèmes absurdes de l'ancienne philosophie, d'enfanter des extravagances plus grandes que celles du paganisme. Que dis-je, ces idées si viles et si abjectes qu'ils nous donnent sur la Divinité ne leur appartiennent pas, et ils ont démontré (22) qu'ils n'ont fait que rajeunir les rêveries des anciens philosophes, tirer de la poussière des absurdités qui y étaient ensevelies depuis longtemps; pas une pensée sur la Divinité qu'ils n'aient puisée dans leurs ouvrages, comme si l'esprit humain n'avait pu aller plus loin en fait de délire. Je me trompe, Messieurs, et si nos philosophes n'ont pu aller plus loin que les anciens en fait d'absurdités dans leur manière de penser sur la Divinité, du moins ils ont poussé plus loin l'extravagance et la folie, ils avaient abusé de plus de grâces et de plus de lumières, ils devaient aussi donner dans de plus grands excès. Et ne les a-t-on pas vu, Messieurs, dans ces jours malheureux, qui feront à jamais la honte de notre histoire, ne les a-t-on pas vus, au milieu d'un peuple foncièrement religieux quoique égaré, au milieu d'un peuple qu'ils avaient tâché de corrompre et de pervertir par toute espèce de moyens; ne les a-t-on pas vus, au sein d'une convention dont tous les décrets étaient des édits de mort et de sang, proclamer que le peuple français reconnaissait l'existence d'un Etre suprême et l'immortalité de l'âme! Vouer des fêtes au genre humain, à la liberté, à l'égalité, à l'amour, au stoïcisme, à la postérité, au malheur (23)! Consacrer comme des fêtes solennelles les époques les plus sanglantes de la révolution! Je ne fais aucune réflexion sur un décret si déshonorant pour notre histoire, la postérité le jugera. Elle a déjà voué au mépris et à l'ignominie ceux qui en furent les auteurs. Je me hâte de tirer le voile sur tant d'horreurs, pour tourner mes regards vers la religion.

Ah! Messieurs, que l'idée que la religion nous donne de la Divinité est noble et magnifique! Comme elle console l'esprit et le cœur de l'homme humilié par l'idée des dieux de la philosophie! Ce n'est plus cette divinité enfantée par l'ignorance et les passions, cette divinité à laquelle un homme qui a le sentiment de sa dignité, ne voudrait pas ressembler; mais c'est un Dieu qui se montre à sa créature tel qu'il est, environné de l'éclat de sa gloire et de sa majesté. Il s'est peint d'un seul trait, *Je suis celui qui suis : « Ego sum qui sum. »* (*Exod.*, III, 14.) Parole profonde, qui seule en dit plus à un esprit éclairé que tous les livres de la philosophie, parole qui nous donne de la Divinité l'idée la plus vraie, la plus noble et la plus relevée. Il est celui qui est, c'est-à-dire, qu'il possède en lui-même et indépendamment d'aucun autre, toutes les perfections; c'est-à-dire qu'il est la source, le centre, la plénitude de tout l'être; infini en tout genre de perfection, son nom est l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. (*Isa.*, IX.) Son âge est l'éternité même: à sa voix, le néant devient fécond; il crée les vents et les tempêtes; il commande aux fleuves et ils remontent vers leurs sources; il s'environne de la lumière comme d'un vêtement; il parle, et les plus formidables armées descendent dans les eaux comme la pierre, et disparaissent comme une paille que le feu dévore, comme une poussière légère que le vent emporte. Ce n'est plus ce dieu lâche et paresseux qui se contente de jouir en lui-même de son propre bonheur, laissant tout aux caprices d'un hasard aveugle, trop impuissant pour conduire à son gré la vaste machine du monde, ou trop indolent pour vouloir prendre en main les rênes de son gouvernement; mais c'est un Dieu plein de sagesse, qui conduit tout avec une force tempérée par la douceur. C'est lui qui couvre le ciel de nuages, et qui prépare à la terre une pluie bienfaisante. C'est lui qui conduit jusqu'aux portes de la mort et qui en retire, qui distribue à son gré la pauvreté et les richesses. C'est lui qui arrache le pauvre de la poussière où il gémissait, et qui le fait asseoir sur son trône de gloire, qui donne à son gré les couronnes, et qui brise les sceptres dans les mains des rois. C'est lui qui a posé les fondements de la terre, et qui peut les ébranler du seul souffle de sa bouche.

Malgré l'éclat de sa gloire et de sa puissance, ce n'est point un Dieu fier et emporté; il met au premier rang de ses perfections la bonté, et sa miséricorde s'étend d'un pôle à l'autre. De quelques crimes que l'homme se soit rendu coupable, quand même ses iniquités se seraient multipliées au-dessus du nombre des cheveux de sa tête, quand même son âme serait aussi rouge que du vermillon, pourvu qu'il revienne sincèrement à Dieu, tout lui sera pardonné, son âme deviendra aussi blanche que la neige, quel puissant motif de consolation pour les pécheurs! Enfin magnifique dans ses miséricordes, terrible dans sa justice, infini en tout, il s'aime lui-même, il jouit en lui-même d'un bonheur ineffable, il désire en rendre les hommes participants. Telles sont les idées sous lesquelles la religion nous représente la Divinité: quelles sont grandes et sublimes! comme elles élèvent l'esprit et le cœur de l'homme! comme elles le dédommagent du vide affreux que lui causait toute la vaine science d'une stérile philosophie! Ah! Messieurs, après un

(22) Voy. les *Lettres provinciales de l'abbé Barruel*, t. IV, p. 540 et suiv.

(23) Voy. les articles 1, 6, 7 de ce décret.

tel parallèle, quel serait l'homme assez insensé pour ne pas admirer la noblesse des idées que nous donne la religion sur la Divinité ? pour ne pas en voir l'excellence sur la doctrine de la philosophie ? Assez aveugle pour ne pas en conclure qu'il n'y avait que Dieu qui pût ainsi se peindre lui-même et que par conséquent la religion qui nous trace de la Divinité des portraits si magnifiques ne peut être que l'ouvrage de la Divinité même.

IIIe question. — Je conviens que la religion nous donne sur la Divinité des idées bien plus élevées que la philosophie, mais je vous dirai avec Rousseau : Que l'Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible de concevoir ni d'admettre ; par exemple le mystère de la Trinité.

Réponse. — Quand Rousseau a prononcé ces paroles, il s'est contredit de la manière la plus honteuse. En effet, comment concilier ses paroles avec ce qu'il avait dit auparavant ? « Je vous avoue, avait-il dit, que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même !... Mais où Jésus-Christ avait-il pris chez les siens cette morale si élevée et si pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ?... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.... L'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus grand que le héros (24).» Accordez, si vous le pouvez, Rousseau avec lui-même. D'un côté *la majesté des Ecritures l'étonne* et cependant l'Evangile est plein de choses qui répugnent à la raison, de choses incroyables qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir et d'admettre. D'un côté l'Evangile est l'ouvrage de la Divinité, et de l'autre ce même Evangile est plein de choses absurdes. C'est-à-dire que, selon Rousseau, Dieu qui est la souveraine vérité ne nous aurait révélé qu'un mélange affreux et bizarre d'une morale pure et sublime et de dogmes absurdes et contraires à la raison. Peut-on se contredire plus grossièrement ? Les autres philosophes tombent dans la même contradiction; ils sont obligés de convenir que la religion nous donne sur la Divinité des idées nobles et justes, et parce qu'ils ne peuvent s'élever à la hauteur de ses dogmes sublimes, ils prennent le parti de rejeter la religion. Tertullien raisonnait bien autrement et il raisonnait plus juste. Oui, disait ce Père, l'obscurité, l'absurdité apparente des mystères du christianisme, loin d'effrayer et de révolter ma raison, deviennent pour moi un motif de les croire et de me soumettre humblement au joug de la foi. *Absurdum, ergo verum.* Et pourquoi ? parce que, si la religion était l'ouvrage des hommes, ils n'auraient rien dit qui ne fût à la portée des hommes, au moins des plus grands génies; parce que les apôtres, gens grossiers et sans science, n'auraient point été capables d'inventer des dogmes si supérieurs aux génies les plus relevés, et que, comme le dit Rousseau, des auteurs juifs n'eussent jamais trouvé ni ce ton, ni cette morale, et que par conséquent l'élévation de nos dogmes nous sont un sûr garant de leur vérité. Pourquoi ? parce que si Dieu a parlé aux hommes, s'il a voulu leur parler de sa nature, il a dû nécessairement leur révéler des vérités au-dessus de leur faible raison, puisqu'il habite une lumière inaccessible, et que par conséquent les mystères doivent nécessairement faire partie de la religion.

Les philosophes déraisonnent donc complétement, lorsqu'ils prennent occasion des mystères de la religion pour l'abandonner et la calomnier. L'impie a osé dire : je ne comprends pas les mystères, donc ils sont absurdes, donc je ne dois pas les recevoir. Mais la raison et la nature entière se sont élevées de concert pour le convaincre de folie: la raison lui a dit, que l'esprit de l'homme étant borné, c'était le comble de la folie de prétendre qu'il pouvait lire dans le sein de la Divinité, comprendre son essence infinie. La nature entière lui a crié à haute voix qu'elle lui offrait mille phénomènes qu'il croyait sans pouvoir en pénétrer la cause, qu'à chaque pas il se heurtait contre un mystère, et que c'était une contradiction manifeste de rejeter les mystères de la religion parce qu'on ne les comprend pas, puisque l'on admet bien d'autres choses que l'on ne comprend pas mieux. Voilà ce que le bon sens et la nature entière ont dit de toute part aux philosophes, et parce que nos incrédules, guidés par leur fureur contre une religion qui gêne leurs passions, n'ont pas voulu suivre le bon sens et la raison, ils ont outragé cruellement le bon sens et la raison. Dans tous leurs écrits, ils ont admis des mystères, tout en rejetant les mystères de la religion.

Voyez en effet ces fiers déistes qui se sont obstinés à rejeter la religion révélée, qui ont osé refuser à Dieu une faculté que tout homme possède, je veux dire celle de manifester ses volontés, n'admettent-ils pas des mystères ? Ils admettent l'existence d'un être nécessaire, comprennent-ils bien ce que c'est que cette nécessité d'exister ? ils conviennent que Dieu est tout à la fois libre et immuable, conçoivent-ils bien ce nœud qui tient deux choses qui paraissent si inconciliables ? ont-ils une idée claire de ces deux attributs si opposés en apparence ? et cette union mystérieuse d'un être spirituel avec la matière, de notre âme avec notre corps, n'est-elle pas pour eux une énigme inexpli-

(24) *Emile*, t. III, p. 165, et *Lettres*, p. 108.

cable ? que de mystères ! Que dis-je, Messieurs, ils ont rejeté les mystères de la religion, mais pour mettre à leur place des absurdités révoltantes. Les uns ont refusé de reconnaître la providence de Dieu sur le monde périssable, faisant ainsi de Dieu ou un être orgueilleux qui dédaigne de jeter un regard sur des créatures qu'il a lui-même formées, ou trop lâche et trop indolent pour s'occuper de ce qui se passe ici-bas, ou trop faible pour gouverner un monde qu'il a eu la puissance de créer. L'athée a repoussé la vérité la plus claire, la plus généralement admise par l'univers entier, l'existence d'un Dieu, pourquoi? pour y suppléer par une chaîne d'êtres successive et infinie, c'est-à-dire en admettant un effet sans cause. Le matérialiste courbé vers la terre comme la brute, n'a vu partout qu'une matière vile et abjecte; il n'a vu dans l'ordre admirable qui règne dans le monde qu'un effet du hasard aveugle, faisant sortir par la contradiction la plus étrange la lumière des ténèbres, admettant l'ordre et l'harmonie dans tout ce qui existe, sans une cause intelligente. Que dirai-je de leur matière éternelle, de leur destin aveugle, de tant de systèmes plus bizarres les uns que les autres? voilà ce qu'ils ont mis à la place de nos mystères. C'est ainsi que s'est accompli en eux, ce que l'apôtre saint Paul a dit des philosophes anciens : par la vue des créatures ce qui est invisible en Dieu leur a été rendu visible ; par la beauté de l'ouvrage, ils ont connu (ou pu connaître) la toute-puissance éternelle et la divinité de l'ouvrier; mais toute cette connaissance, par le mauvais usage qu'ils en ont fait, n'a servi qu'à les rendre plus criminels et entièrement inexcusables ; ils ont connu Dieu, mais ils ne l'ont point adoré comme souveraine majesté, ils ne l'ont point remercié comme auteur de tout bien ; mais devenus vains et orgueilleux par leur science, ils se sont égarés dans la vanité de leurs raisonnements, et leur esprit insensé, privé de la véritable sagesse, est tombé dans les erreurs les plus grossières ; ils ont affecté une vaine sagesse, et ils se sont convaincus eux-mêmes de folie. *C'est pourquoi le Seigneur les a livrés à leur sens réprouvé, à la tyrannie de leurs passions ; ils ont rejeté la vérité, et ils n'ont enfanté que le mensonge.* (*Rom.*, I, 21-24.)

Ah ! Messieurs, si les incrédules étaient moins prévenus contre la religion, si leur incrédulité n'avait sa source dans leur cœur, ils ne se déchaîneraient pas avec tant de fureur contre la religion, ils admireraient la profondeur de ses dogmes, et ne verraient dans ces mêmes dogmes qu'une chaîne de vérités dont les anneaux sont essentiellement liés les uns aux autres et qui ne peut venir que du ciel : mais parce qu'ils sont aveugles et qu'ils repoussent la lumière avec efforts, ils ne comprennent rien, ou ils ne veulent rien comprendre dans l'admirable économie de la religion, et qu'ont-ils donc de si effrayant pour la raison les dogmes de la révélation ? en est-il un seul qui, malgré sa mystérieuse obscurité, ne donne à l'homme les plus sublimes instructions ? en est-il un seul qui ne donne à l'homme les plus grandes idées de la Divinité et de lui-même, qui ne l'élève en quelque sorte au-dessus de lui-même, qui ne le console et le porte vers Dieu ? Le mystère de la Trinité par exemple, contre lequel les incrédules se sont élevés avec tant de hauteur, n'élève-t-il pas l'esprit de l'homme en soulevant un coin du voile qui nous cachait l'essence divine ? il est vrai que, malgré cette manifestation, la Divinité demeure cachée au milieu d'une lumière inaccessible, mais cette obscurité qui fait frémir l'orgueil de nos faux sages, la saine raison ne l'approuve-t-elle pas ? ne nous dit-elle pas que la nature de Dieu doit être incompréhensible à tout autre qu'à Dieu seul ? Comme ce mystère console le chrétien, lorsqu'il lui montre trois personnes divines occupées en quelque sorte de lui-même. Le Père qui par un effet de sa bonté lui donne l'être et la vie, le Fils qui brise les chaînes fatales du péché, sous lesquelles il gémissait, le Saint-Esprit qui le sanctifie, et le comble de ses dons ineffables ! Oui, à cette vue, l'homme vraiment raisonnable, content de la connaissance que Dieu lui donne de son être infini, admire la bonté du Seigneur, s'abaisse, se confond en sa présence, adore, et s'efforce de rendre au Seigneur les plus vives actions de grâces pour le bienfait d'une telle manifestation. Que l'incrédule mette à côté de cet ineffable mystère sa chaîne d'êtres infinis, son hasard aveugle, sa désespérante fatalité, et qu'il rougisse de son orgueil et de sa faiblesse.

Le mystère de l'incarnation et de la rédemption est un de ceux qui ont le plus exercé la mordante critique, et soulevé le fiel de nos sages modernes ; un Dieu qui se revêt de notre mortalité, un Dieu qui s'anéantit, qui expire sur un bois infâme, n'est-ce pas dégrader, avilir la Divinité ! Non, reprend l'apôtre saint Paul, frappant d'avance d'anathème l'impiété moderne ; non, le mystère de la croix qui a été pour les Juifs déicides un sujet de scandale, qui a paru une folie aux gentils, ne dégrade point la Divinité ; c'est dans ce mystère, au contraire, que brillent de tout leur éclat la force et la sagesse de Dieu. La force de Dieu, et pourquoi ? Parce que c'est par la croix que l'enfer a été vaincu, que l'empire des ténèbres a été anéanti, que nos fers ont été brisés, que l'univers a été éclairé. La sagesse de Dieu, et pourquoi ? Parce que c'est sur la croix qu'il nous a manifesté deux de ses principales perfections, je veux dire sa justice et sa miséricorde. Sa justice, qui demandait une réparation que la faiblesse de l'homme ne pouvait lui donner ; sa miséricorde, en ce qu'il s'est choisi lui-même une victime digne de lui, et capable par son sacrifice volontaire de réparer son honneur outragé par un ver de terre. Voilà comment sa croix est la force et la sagesse de Dieu, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque, malgré sa folie apparente, ce mystère a été cru par tout ce qu'il y a eu de grand depuis l'établissement de l'Église, et même par des philosophes

païens qui se sont convertis à la foi, tels que saint Justin et tant d'autres. Et n'est-ce pas sur la croix effectivement que la terre a été réconciliée avec le ciel? que les droits de la justice et de la miséricorde ont été conciliés, et pour me servir de l'expression du Prophète, que la miséricorde et la justice se sont données le baiser de paix?

Voilà comme les mystères de la religion apprennent aux hommes des vérités sublimes, et leur donnent les plus touchantes leçons. Que l'on considère tous les autres mystères; on trouvera dans tous les mêmes instructions, tous inspirent à l'homme l'horreur la plus profonde pour le vice, l'amour de la vertu, tous le détachent de la terre, et l'élèvent vers la Divinité. De quel front les incrédules osent-ils donc avancer que nos mystères ne sont que de froides spéculations qui n'ont aucun rapport à la pratique? D'où vient cette fureur avec laquelle ils se déchaînent contre les mystères! Leurs dogmes impies sont-ils donc plus nobles et plus consolants? Comment osent-ils répéter cette difficulté banale mille fois mise en poudre par nos apologistes chrétiens: nous ne concevons pas les mystères, donc nous ne devons pas les croire; tandis que tous s'élèvent contre eux pour les convaincre d'orgueil, d'obstination et de folie? Que la philosophie rougisse donc d'elle-même; elle n'a enfanté que des contradictions et des absurdités sur la première de toutes les vérités, l'existence et la nature de Dieu. La religion seule, comme je vous l'ai fait voir, nous donne sur la Divinité des idées nobles, consolantes; elle nous peint Dieu tel qu'il est, et qu'il doit être. Mais ce qui me frappe surtout dans les incrédules, c'est leur ingratitude envers la religion. Ils ont puisé dans sa doctrine tout ce qu'il y a de bon dans leurs ouvrages, ils sont obligés de concevoir que c'est à la religion que nous devons la conservation de la littérature et des monuments anciens, mais ils ferment les yeux à ces vérités; enfants dénaturés, ils déchirent impitoyablement le sein qui les a nourris, ils s'efforcent d'anéantir une religion à laquelle ils doivent tout. Oui, Messieurs, cette conduite serait un prodige inexplicable, si on ne savait de quoi n'est pas capable l'homme quand il se laisse entraîner par ses passions. Toutefois il faut le dire, la grande maladie de nos jours, c'est peut-être moins la fureur de raisonner, qu'une indifférence absolue pour la religion et ses devoirs. Oui, Messieurs, cette froide indifférence qui annonce la mort de tout l'être intellectuel, l'abrutissement de l'esprit et du cœur; cette cruelle indifférence qui fait à Dieu l'injure la plus sanglante parce qu'elle semble mettre de niveau toutes les religions, ou plutôt les anéantir toutes, voilà le fléau qui porte partout la désolation et la mort. On croit encore dans la spéculation; mais où sont ceux qui règlent leur vie selon leur croyance? Avec un reste de foi, on vit comme sans foi, et la terre semble n'être peuplée que d'athées. Jusques à quand, Messieurs, demeurerons-nous dans un aveuglement si déplorable? Quand, enfin, sortirons-nous de ce sommeil léthargique si voisin de la mort? Hélas! nous foulons aux pieds la religion; prenons garde de voir s'accomplir sur nous la menace d'un prophète; tremblons que le trésor de la foi ne nous soit enlevé, et que nous ne soyons ensevelis dans les plus épaisses ténèbres. Un royaume voisin du nôtre a vu s'accomplir sur lui cette terrible menace du prophète, qu'une si triste leçon ne soit pas perdue pour nous! Hâtons-nous de revenir à la foi de nos pères, quittons les sentiers de l'iniquité, abandonnons nos mauvaises habitudes, fuyons ces sociétés, écueils funestes de notre innocence, bientôt la religion nous paraîtra pleine de charmes. Nous serons heureux de pratiquer ses commandements, plus heureux encore d'être introduits par ce moyen dans les tabernacles éternels. *Amen.*

CONFÉRENCE IV.

Deuxième, sur le parallèle du dogme de la philosophie et de la religion.

NATURE DE L'HOMME; CE MONDE ET LA VIE A VENIR.

Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt. (*Rom.*, I, 22.)

En affectant une fausse sagesse, ils se sont convaincus eux-mêmes de folie.

Telles sont, Messieurs, les paroles dont se sert l'apôtre saint Paul, pour nous peindre l'égarement de l'ancienne philosophie. Le Seigneur, dit-il, s'est montré aux hommes par les œuvres admirables de sa puissance; ils pouvaient facilement par la vue de l'ouvrage s'élever jusqu'à la Divinité. Mais, continue l'Apôtre, ils ont connu Dieu, et ils ne l'ont point adoré comme le maître de toutes choses, ils ne l'ont point remercié comme auteur de tout don; aussi se sont-ils égarés dans la vanité de leur pensée, aussi en affectant une fausse sagesse, ils se sont convaincus eux-mêmes de folie. *Dicentes se esse sapientes*, etc. Triste sort de la raison humaine! Lorsqu'elle méprise les traditions divines, lorsqu'elle se fie à ses propres lumières, elle n'enfante que des ténèbres, que des erreurs. C'est ce qui a été reconnu par un philosophe païen, Cicéron. (*De Divinit.*, lib. II.) Il n'est point d'absurdités, dit-il, ni de rêve extravagant produit par le délire, qui n'ait été soutenu par quelque philosophe. Et quand il ne l'aurait pas dit, la vue seule de leurs ouvrages suffirait pour nous en convaincre. La philosophie moderne aussi orgueilleuse que l'ancienne, mais plus criminelle en ce qu'elle a abusé de plus de lumières, a enfanté aussi les systèmes les plus monstrueux et répandu les doctrines les plus désolantes, et on peut bien dire de la philosophie moderne ce que Rousseau a dit de l'ancienne philosophie: « Ce serait un détail bien flétrissant pour la philosophie que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes. » Les philosophes modernes ont attaqué les vérités les plus incontestables, l'existence de Dieu, l'immortalité

de l'âme, les dogmes de la religion, sa morale, ses preuves; il n'est presque pas de vérités qu'ils ne se soient efforcés d'anéantir. Heureusement toutes ces vérités sont inébranlables. Les attaques de l'impiété n'ont servi qu'à les mettre dans un plus grand jour, les philosophes n'ont remporté de leurs attaques que la confusion et la honte d'avoir voulu les ébranler.

Déjà vous avez vu dans une autre conférence les sentiments de nos incrédules touchant la Divinité, et ce que la religion nous apprend sur le même sujet, et vous n'avez pu vous empêcher d'admirer la noblesse de la religion, et de plaindre l'aveuglement de l'impie. Aujourd'hui je m'en vais continuer à mettre sous vos yeux les dogmes de l'incrédulité sur notre âme, sur ce monde périssable, et sur la vie future. J'y opposerai comme dans la dernière conférence ce que la religion nous enseigne sur le même objet. J'espère que ce parallèle achèvera de vous convaincre de plus en plus de cette parole de l'Apôtre, que les philosophes, en affectant une vaine sagesse, se sont convaincus eux-mêmes de folie. J'attends, etc.

Ire question. — Dans la dernière conférence vous nous avez exposé les systèmes bizarres de la philosophie sur la Divinité. Comme rien n'est plus intéressant pour nous que de nous connaître nous-mêmes, et que les philosophes nous vantent l'étendue de leur lumière, nous serions curieux de savoir ce que nous apprend la philosophie sur la nature de notre âme.

Réponse. — Rien n'est plus important pour l'homme, après avoir connu son auteur, que de se connaître lui-même. Qui suis-je? Y a-t-il en moi un principe spirituel, ou ne suis-je qu'une vile matière? Voilà une des questions les plus essentielles qui puissent occuper un homme, question d'autant plus intéressante qu'elle est en quelque sorte la base de tous nos devoirs. Car si nous ne sommes qu'une matière abjecte, nous n'avons rien à attendre au delà du tombeau, et c'est dans le tombeau que viennent s'engloutir toutes nos espérances, par conséquent l'homme le plus sensé sera celui qui, sans songer à un avenir qui ne doit pas exister, s'appliquera à se procurer toute espèce de satisfactions même aux dépens de ses semblables. Au contraire, s'il y a en nous quelque chose de distingué de la matière, quelque chose de spirituel, si tout ne meurt pas avec notre corps, je dois donc penser à cette autre vie qui doit succéder à celle-ci, et dussent mes passions en frémir, il faut que je pense à m'assurer une vie heureuse pour l'avenir.

D'où venons-nous, que sommes-nous? La seule raison consultée dans le sens des passions nous dit que nous n'existons pas par nous-mêmes, que nous n'avons qu'une existence d'emprunt, que nous sommes l'ouvrage d'un être supérieur à notre nature, qui ne doit lui-même tenir son existence que de la nécessité de son être. Ensuite l'homme réfléchissant sur lui-même sent en lui quelque chose qui veut, qui pense, qui raisonne, et ne trouvant rien de semblable en la matière, concevant l'impossibilité d'expliquer la pensée par les propriétés de la matière, il en conclut qu'il a en lui-même un principe de ses opérations distingué de la matière. Voilà ce que dit la saine raison, tel est le langage qu'elle a fait entendre dans tous les siècles à ceux qui ont voulu l'écouter. Il était réservé aux philosophes qui croiraient se déshonorer en suivant le sens commun, il leur était réservé, dis-je, d'abandonner le sentiment universel, d'étouffer le témoignage de leur conscience, pour mettre au jour des systèmes bâtis dans leur imagination. Ainsi les uns n'ont vu dans l'âme qu'un amas de matière, l'assemblage fortuit de je ne sais quels vils atomes ou particules de matière; les autres ont cru que l'âme de l'homme n'était qu'un feu léger, un air subtil, que sais-je, et tant d'autres absurdités que je passe sous silence. Mais en vain se sont-ils efforcés de confondre l'homme avec la vile matière, la voix de la raison et du bon sens repoussent avec horreur ces systèmes déshonorants pour l'humanité; aussi n'ont-ils pas été les plus nombreux pour les soutenir, ces hommes assez vils à leurs propres yeux pour ne voir dans l'homme que de la matière.

Ouvrons maintenant les œuvres des philosophes modernes. Quelles sublimes et étonnantes leçons ne vont-ils pas nous donner? Vous aviez cru, jusqu'à présent, Messieurs, que vous aviez une âme raisonnable, principe spirituel de toutes vos actions; vous auriez repoussé avec indignation celui qui aurait osé jeter du doute sur une vérité si honorable pour l'homme, eh bien, prenez garde, rien n'est cependant moins certain, écoutez un des coryphées de la philosophie, Voltaire, et il vous dira : « On prétend que des Pères de l'Eglise assurent que l'âme est sans étendue (c'est-à-dire spirituelle), et qu'en cela ils sont de l'avis de Platon, ce qui est très-douteux. Pour moi je n'ose être d'aucun avis, je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un et l'autre système, et après avoir rêvé toute ma vie, je ne suis pas plus avancé que le premier jour (25). » Déjà, Messieurs, vous frémissez; vous ne pouvez voir sans horreur qu'on veuille vous enlever la plus noble partie de vous-mêmes, et vous dites intérieurement anathème aux sombres lumières de la philosophie. Mais attendez, voici bien d'autres instructions, elles viennent du même maître. Ecoutez encore Voltaire : « L'homme par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il pu s'imaginer qu'il était un être double? qu'il était composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable et immortel?... C'est le comble de la contradiction et de l'extravagance qu'une âme qui sent et qui

(25) *Quest. encyclop.*, art. *Idée.*

pense ainsi logée, c'est ce qu'on a imaginé de plus fou (26). » Il est vrai que Voltaire avait dit dans le même ouvrage p. 381, et encore dans un autre (27) « que certainement il est dans nous quelque chose qui pense et qui veut, que ce quelque chose est imperceptible, et que l'opinion à laquelle il faut s'arrêter est que ce quelque chose, cette âme est immatérielle, c'est-à-dire pure. » Mais c'est là une de ces contradictions, ou de ces distractions philosophiques dont on trouve bien d'autres exemples dans les œuvres de nos sages; mais c'est que dans un cas Voltaire suivait les lumières de la raison, et que dans l'autre il parlait en philosophe.

Il me semble en ce moment, Messieurs, entendre un philosophe vous adresser gravement ces paroles : Hommes stupides et insensés, vous avez cru jusqu'ici avoir une âme raisonnable et spirituelle ; erreur, préjugé. Comment avez-vous pu imaginer que vous étiez composé de deux êtres, l'un visible et mortel, l'autre invisible et immortel? Il n'y a qu'une raison corrompue qui ait pu inventer une telle absurdité; c'est le comble de la contradiction et de l'extravagance. Jusqu'à présent, vous aviez cru être d'une nature différente des autres animaux, c'est ce que vous avez imaginé de plus sot et de plus fou. Non, vous n'êtes point supérieurs aux animaux sans raison, vous n'avez rien qui vous élève au-dessus du pourceau fangeux et de l'animal qui paît dans les prairies; comme eux vous n'êtes qu'une vile matière, comme eux vous suivez les lois d'un destin aveugle, vous naissez comme eux, vous périssez aussi comme eux.

Ce langage vous fait frémir et vous révolte, Messieurs, vous rougissez de vous voir ainsi confondus avec les animaux immondes ! Ce langage est cependant celui de nos prétendus sages, et je n'ai fait que développer les conséquences de leurs affreux systèmes. Que dis-je, Messieurs, ils les ont avouées eux-mêmes, ils ont osé dire, les uns : « qu'il n'y a rien dans l'intérieur de l'homme qui le distingue des autres animaux (28). » Les autres que « l'homme doit à l'avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur tous les autres, que ce n'est point parce qu'il élève les yeux au ciel, comme les oiseaux, qu'il est le roi des animaux, mais que son sceptre est dans sa main (29). » C'est-à-dire parce qu'il a des mains et non des pattes comme les autres animaux ; un autre, qu'il ne diffère de son chien que par l'habit.

Quelle étonnante dégradation ! en eût-on pu croire l'homme capable? Mais voilà ce que c'est que l'homme quand il ne veut s'en rapporter qu'à ses propres lumières. Quelle doit donc être la dégradation de son cœur! Il semble que le Prophète ait voulu peindre cet épouvantable désordre lorsqu'il a dit : L'homme avait été élevé en honneur et en gloire, le Seigneur l'avait couronné de gloire et de beauté ; mais l'homme a oublié la noblesse de sa nature, il s'est dégradé, il ***s'est assimilé aux animaux sans raison, il est devenu semblable à eux.*** (***Psal.*** XLVIII, 12.) Ah ! je ne m'étonne plus maintenant de les voir dans leurs récits insulter à la morale publique de la manière la plus sanglante, de les voir ériger en maxime le plus affreux libertinage, approuver la corruption la plus profonde et la plus brutale! Je ne m'étonne plus de les voir eux-mêmes donner l'exemple et se livrer aux plus honteux excès! Ce qui m'étonnerait, c'est qu'avec leurs affreuses maximes ils se montrassent dans leur conduite supérieurs aux animaux, qu'ils ne suivissent pas comme eux l'instinct aveugle qui les pousse et les entraîne, et qu'ils ne se vautrassent pas comme eux dans la fange et dans la boue. Car avec de tels principes, que deviennent l'honneur, la décence, la pudeur, la vertu? La vertu n'est plus qu'un vain nom, la fornication la plus honteuse n'est plus un crime, l'adultère, l'inceste ne sont plus des crimes, les liens du sang n'ont plus rien de respectable, les violences les plus injustes deviennent permises, le plaisir, la propre satisfaction, voilà tout mon devoir. Périssent mes parents, périssent mes amis, périsse le monde entier s'il le faut, pour me procurer un instant de plaisir! voilà quel doit être le vœu de tout incrédule qui raisonne...

IIe question. — Tout ce que vous venez de nous dire nous fait frémir, et il nous tarde d'entendre le langage de la religion qui nous consolera sans doute de tout ce que ces tristes systèmes nous ont causé de peine et de honte...

Réponse.—Effrayé de ces terribles, mais trop justes conséquences, je me jette entre les bras de la religion. Non, me dit-elle, tu n'es pas une matière vile et abjecte, comme l'ose dire l'impie ; ton âme est toute spirituelle, créée à l'image de la Divinité, destinée à la contempler un jour. A ces paroles consolantes, l'homme commence à respirer, la joie renaît dans son cœur flétri par les doctrines de la philosophie, il lui semble être débarrassé d'un pesant fardeau. Oui, me dis-je alors en moi-même, ces pensées sont trop sublimes pour ne pas venir de la divinité : elles sont trop consolantes, trop conformes à ce que je sens en moi-même pour n'être pas la vérité. Et alors je bénis la religion qui me donne de moi-même des idées si nobles, si relevées ; je maudis l'impiété qui me dégrade et m'avilit, j'allais maudire aussi l'impie, mais la religion me le défend, et m'or-

(26) *Pièces détach.*, t. III. Voy. *Le principe d'action*, n. 10 et 11.

(27) *Quest. encyclop.*, art. *Ame.*

(28) *Sentences philos. sur la nature de l'âme*, c. 4.

(29) *Hist. phil. et polit.*, in-4°, p. 62 ; voy. *Syst. de la nat.*, t I. c. 7, 8 ; FRERET, *Lettres de Thrasybule a Leucyppe* ; DIDEROT, *Nouv. pens. phil.*, p. 23 et 24 ; *Le bon sens*, n. 20,100 et passim ; *Lettres a Eugénie, ou le préservatif*, lett. 5, etc.

donne de prier le Seigneur de dissiper les ténèbres qui l'environnent.

La religion qui découvre si bien à l'homme sa nature, explique aussi les contradictions qui se rencontrent en lui. Laissé à lui-même, l'homme est un mystère inconcevable, mélange étonnant de force et de faiblesse, de grandeur et de bassesse, on trouve en lui l'amour de la vertu, avec des penchants violents pour le mal. Consultez la philosophie, que vous dira-t-elle? Ecoutez un sage du paganisme, Pline le Jeune : « Parmi les divers animaux, la prééminence est due à l'homme. C'est à son usage que la nature semble avoir destiné toutes ses productions. Mais elle lui a fait acheter si chèrement ses dons, qu'elle paraît moins agir à son égard comme une mère tendre, que comme une cruelle marâtre. Il est le seul des animaux qui ait besoin de vêtements empruntés, pendant qu'elle en donne aux autres tant de différentes espèces..... Au moment de sa naissance, elle laisse, comme par dédain, l'homme nu et étendu par terre, et lui fait commencer sa vie par des cris et par des pleurs.....: A ce triste début succèdent les liens dont les petits des animaux sont exempts, le fils aîné de la nature, l'animal qui doit commander aux autres, a les pieds et les mains enchaînés, il pleure, il souffre sans autre crime que d'être né.....(30) Aucun animal n'a une vie plus fragile, ni des passions plus violentes, n'est plus troublé dans la frayeur, plus emporté dans la vengeance. Nous voyons les autres sympatiser avec leur espèce, se réunir contre leurs ennemis. Les lions n'exercent point leur férocité contre les lions, les serpents ne dévorent point les serpents, les monstres marins ne font la guerre qu'à ceux d'une autre espèce; l'homme n'a point d'ennemis plus à craindre que ses semblables (31). »

Quel triste tableau, Messieurs; que les couleurs en sont lugubres! quoi, on accumule les maux dont l'homme est accablé, on le met au-dessous de la brute, et pas un mot de ce qui le rend supérieur aux autres animaux! pas un mot de cette grandeur d'âme qui lui fait pour ainsi dire opérer des prodiges! pas un mot de cette noble partie de lui-même, par laquelle il s'élève jusque dans le sein de la Divinité, de cette soif ardente pour le bonheur, de cette compassion qui le rend sensible aux malheurs de ses semblables, qui le fait pleurer avec ceux qui pleurent! pas un seul mot surtout d'explication sur un tel mélange! Voilà où se terminent les efforts de la philosophie ancienne. Consultez maintenant la philosphie moderne: sans doute elle vous donnera des lumières plus pures sur ce sujet. Ah! Messieurs, nos philosophes ont vu, comme nous, dans l'homme cet assemblage étonnant de grandeur et de misère; mais s'agit-il d'expliquer ce mystère? quel silence profond! Je me trompe, ils ont rembruni le tableau, exagéré les maux de l'humanité (32). Mais pourquoi? pour révoquer en doute l'existence de la Divinité, pour vomir les plus exécrables blasphèmes contre la Providence, pour établir la désolante doctrine du suicide.

La religion seule résout le problème, elle nous représente l'homme sortant des mains de Dieu pur et sans tache, plein de force pour faire le bien, destiné à l'immortalité, orné des dons les plus précieux, maître de ses actions. Mais, hélas! l'homme oublie son auteur, il devient ingrat et rebelle, il tombe dans le péché, avec le péché la mort entre dans le monde, et avec la mort les maladies et les infirmités, les penchants vicieux, triste apanage de l'humanité. Au lieu de cette force qu'il avait pour le bien, il ne lui reste que sa faiblesse. De là cette guerre intestine, cette loi des membres et de la chair qui se révoltent contre l'esprit, et qui le fait pleurer et gémir. De là cette estime pour la vertu, avec ces penchants violents pour le vice. De là tant de grandeur et tant de bassesse, tant d'élévation et tant de faiblesse. C'est-à-dire que, par sa faute, les dons les plus précieux lui ont été ravis, et qu'il lui en reste assez pour lui rappeler l'état de grandeur dont il est déchu, et assez peu pour lui donner lieu de gémir. Et voilà comme la religion éclaircit ce mystère sur lequel toutes les lumières de la philosophie n'avaient jeté que des ténèbres épaisses.

Si la religion ne faisait que découvrir à l'homme l'état de grandeur d'où il est tombé, ses lumières seraient bien cruelles pour l'homme. Car que ferait-elle autre chose qu'exciter des regrets dans son cœur, en lui montrant la gloire qu'il a perdue, que lui rappeler son malheur, sans lui fournir aucune consolation. Mais non (et plus que jamais la religion porte ici l'empreinte de la Divinité), non, la religion ne jeta jamais l'homme dans le désespoir, et toujours elle offrit à son cœur les plus puissants motifs de consolation. Elle nous montre le Seigneur promettant à l'homme, tremblant après sa chute, un libérateur qui écrasera la tête du serpent, qui brisera ses chaînes, et qui lui rendra ses droits à l'héritage du ciel; elle lui montre ce libérateur s'offrant comme une victime de propitiation pour le salut du genre humain, chargé de nos iniquités, brisé pour nos crimes, et nous ouvrant par sa mort l'entrée du ciel, que nos crimes semblaient nous avoir fermé pour toujours. Quelle lumière éclatante luit alors pour l'homme! comme il conçoit la plus vive horreur pour le péché qui a fait en lui de si étranges ravages! comme son cœur reconnaissant s'élance vers son libérateur!

(30) C'est ce qui a fait penser à plusieurs qu'il vaudrait mieux ne jamais naître ou périr d'abord. Les larmes, l'amour effréné des plaisirs, l'ambition, l'avarice, l'attachement excessif à la vie, la superstition, la perspective du tombeau, le désir d'exister encore au delà sont réservés à l'homme seul. PLIN., *Hist. nat.*

(31) PLIN., *ibid.*

(32) Voy. *Le système de la nature*, t. II, c. 5, p. 153; *Le bon sens*, 594; *Quest. sur l'encyclop.*, art. *Homme*, p. 91.

Oui, alors, et alors seulement les ténèbres épaisses dont il était environné se dissipent, l'homme n'est plus un mystère pour l'homme, la religion le soutient et le console, et lui-même abjure toute la science d'une vaine philosophie, pour s'attacher à la religion.

IIIe question. — Vous venez, Monsieur, de nous parler des dogmes sur la nature de l'âme, je serais fort curieux de savoir ce que nous apprend la philosophie sur cette vie.

Réponse. — Déjà, Messieurs, vous avez dû remarquer l'excellence de la doctrine de la religion, tant sur la Divinité que sur la nature de l'homme. Vous avez vu que les philosophes dégradent la Divinité, avilissent l'homme en l'assimilant à la brute, et vous n'avez pu vous empêcher de bénir le Seigneur du bienfait inestimable de la religion. Voyons maintenant ce que nous disent la religion et la philosophie sur ce monde périssable et sur la vie future. Ici, comme sur tout le reste, nous aurons à dévoiler les systèmes absurdes que les philosophes ont bâti dans leur imagination. Il semble qu'il était écrit qu'ils ne parleraient que pour débiter des erreurs plus grossières les unes que les autres. Les uns, avec Epicure, vous diront : que ce monde, loin d'être l'ouvrage de la Divinité, n'est que le fruit d'un hasard aveugle ; qu'il a été formé par le concours fortuit de je ne sais quels atomes dont ils ne peuvent expliquer ni la nature, ni le mouvement. Les autres, que le monde existe de toute éternité, que sais-je, et tant d'autres absurdités qu'il serait trop long de développer. Et sur le bonheur, que vous diront-ils? Les uns le font consister dans une vie commode et conforme aux penchants de la nature; les autres, dans les qualités du corps, dans la santé, la force, la beauté, choses si fragiles et si vaines ; ceux-ci, dans les dons heureux de l'esprit ; ceux-là, dans les biens de la fortune ; d'autres le font consister à satisfaire ses passions les plus brutales et les plus déshonorantes, à suivre sans remords et sans honte les penchants de la nature corrompue.

Et sur la vie future, que vous apprennent-ils? Il est vrai que généralement ils s'accordent à dire que l'âme ne périt pas avec le corps, mais encore sur ce point que de doutes. J'espère, disait Socrate en présence de Platon, qu'après cette vie je me trouverai parmi les gens de bien, je l'espère, mais je n'ose l'assurer. Mais combien de temps l'âme doit-elle survivre au corps? Là-dessus la philosophie ancienne en général garde un profond silence, ou si elle le rompt, ce n'est que pour s'abîmer dans l'absurdité de la métempsycose. Voilà l'ancienne philosophie.

Mais interrogez les nouveaux philosophes, me direz-vous, je les ai interrogés sur mes destinées, et que m'ont-ils répondu? ou plutôt que me répondent leurs ouvrages? D'où venez-vous? Je n'en sais rien. Comment existez-vous? Je n'en sais rien. Ce monde finira-t-il? Je n'en sais rien. Tout mon être périra-t-il avec mon corps? Je n'en sais rien (33). Quel affreux silence, Messieurs, quoi ! pas un mot d'éclaircissement sur des objets qui me touchent de si près et qu'il m'importe si fort de connaître ! pas un seul mot sur mes destinées futures ! Et ce monde, qu'est-ce qui l'a formé? Je n'en sais rien, peut-être existe-t-il nécessairement, peut-être aussi est-il le fruit du hasard ou du concours des atomes. Après cette vie, que deviendrez-vous? « Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vas (34). » Quoi ! toujours des doutes, toujours des incertitudes ! Non, Messieurs, les philosophes vont enfin répondre plus clairement, mais leurs réponses sont plus déchirantes que leur silence, ce sont des réponses de mort. Ecoutez l'auteur du *Système de la nature*, et il vous dira, t. I, c. 13, que « le sentiment de l'immortalité de l'âme n'est qu'une illusion, une erreur qui blesse la raison, un système complétement absurde » un autre vous dira que c'est l'amour-propre qui, du moins chez plusieurs peuples, a enfanté l'opinion de l'immortalité de l'âme (35). Le médecin Lamétrie vous dira : qu'il est enfin démontré par mille preuves sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie et qu'une félicité, et que l'orgueilleux monarque meurt tout entier, comme le sujet modeste et le chien fidèle (36). Consultez, si vous le voulez, un des coryphées de la philosophie ; ici comme partout ailleurs, Voltaire sera semblable à lui-même : tantôt (37) il vous dira « que sans la révélation nous n'aurions aucune preuve de l'immortalité de l'âme ; » ailleurs (38) il décide presque que notre âme n'est pas immortelle... Dans un autre endroit (39) il décide entièrement qu'elle ne l'est pas ; il insinue même qu'il est impossible qu'elle le soit. « Ouvrez un tombeau, dit-il, rassemblez tous les ossements, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur d'espérance, » comme si l'âme de l'homme était ensevelie avec son corps dans le même tombeau, comme si celui qui de rien a créé tout ce qui existe, n'était pas assez puissant pour rassembler nos ossements épars et leur rendre la vie.

Mais ce n'est pas tout : non-seulement ils ont soutenu que notre âme périt avec le corps, mais ils ont osé dire que « le dogme de l'immortalité de l'âme, loin d'être un motif de pratiquer la vertu, est un dogme barbare, funeste, désespérant, et contraire à toute bonne législation ; qu'il y aurait à craindre un suicide universel si jamais tous les hommes en étaient convaincus (40). » Le dogme de l'immortalité de l'âme contraire à

(33) *Voy.* DIDEROT, *Nouv. pens. phil.*, p. 23 et 24 ; ce sont à peu près ses paroles.

(34) PASCAL, p. 8, édit. de Paris, 1702.

(35) MIRABEAU, *De l'âme et de son immortalité*, p. 75.

(36) *Discours sur la vie heureuse.*

(37) *Dict. phil.*, art. *Ame.*

(38) *Pièces détachées*, art. *Ame corp.*

(39) *Métaph.*, t. V, c. 58.

(40) *Antiq. dévoil.*, p. 15. (BOULANGER.)

toute bonne législation ! il fallait être philosophe pour avancer une telle absurdité. Hé quoi, Messieurs, si malgré le dogme d'une autre vie, on voit tant d'hommes méchants et corrompus; si, malgré la crainte d'un Dieu, vengeur terrible du crime et de l'impiété, le crime et l'impiété font de si épouvantables ravages; si on voit, pour la honte de l'humanité, tant d'hommes pour qui il n'est rien de sacré, que serait-ce si on était convaincu que tout meurt avec le corps ? qu'après cette vie nous rentrons pour jamais dans le néant ! quel déluge de crimes inonderait la terre ! Oui, Messieurs, on peut dire du dogme de l'immortalité de l'âme ce qu'un auteur célèbre dit de la religion en général. « Le dogme de l'immortalité de l'âme existe comme frein dans les individus. Ce frein brisé, les actions que la loi ne saurait atteindre demeurent sans autre règle que les passions. Toute la morale est écrite dans les pages du Code criminel : morale effrayante, dont le magistrat est le ministre, et le bourreau le vengeur. La distinction du bien et du mal commence au pied de l'échafaud, et là seulement finit le domaine de l'indifférence (41). » J'ajoute : là seulement s'arrêtent l'impiété et le crime.

Ah ! Messieurs, qu'il est désespérant ce dogme qui anéantit tout l'homme ! C'est à vous que j'en appelle, à vous, ami malheureux qui pleurez sur la mort de cet ami si fidèle ; à vous, mère affligée à qui la mort vient de ravir un fils, l'objet de votre tendresse, le fondement de vos plus chères espérances ; à vous, épouse infortunée, qui mouillez de vos larmes la tombe d'un époux qui faisait votre bonheur. Ne sentez-vous pas vos plaies se rouvrir à l'affreuse pensée que ceux que vous aimez encore au delà du tombeau sont anéantis sans ressource. Hélas! vous vous consoliez dans l'espoir de les revoir un jour, eh bien ! la philosophie vous apprend qu'ils ne sont déjà plus, et qu'il ne vous reste de ces objets si chers à vos cœurs qu'une poussière froide et insensible, qui bientôt même sera dispersée. « Non, dit un auteur, il ne m'est pas possible de concevoir comment un homme peut entrer dans son cabinet, prendre tranquillement sa plume, et consacrer son talent à la ruine d'une religion qui... offre à l'homme faible des ressources après ses fautes ; à l'homme affligé, des consolations ; à l'homme mortel, l'espérance d'une vie qui n'aura point de fin. Comment, en particulier, cet homme peut-il soutenir cette pensée. » — « Je vais éteindre ce rayon de lumière qui, perçant jusque dans les cachots de la vertu opprimée, la conforte et la restaure. Je vais ôter toute consolation à cet époux, à ce père, à cet ami qui pleurent sur la tombe de ces personnes que la mort vient de leur enlever. Je les vois se soulager par la perspective de bonheur et de réunion que l'Evangile leur présente. Afin de les désespérer, je vais leur dire : Cette poudre que tu arroses de tes larmes sera éternellement poudre ! ces personnes chéries sont pour toujours entre les serres de la mort, le néant est leur partage, comme il sera le tien ! » — « ..... Homme barbare ! lui crie cet infortuné qu'il poignarde, sous quel astre sinistre es-tu né? dans quel heure de désespoir as-tu reçu le jour? quelles furies ont agité ton imagination pour enfanter ces systèmes destructeurs des biens et des êtres? Si tu te plais à former l'horrible vœu de l'anéantissement, à étouffer la voix de la raison qui t'annonce l'immortalité, et celle de ton cœur qui la désire, savoure seul ce plaisir amer ! cache-moi ce néant que j'abhorre ! si mon espérance est illusoire, combien cette illusion m'est chère ! que ce mensonge consolant serait encore préférable à la triste vérité (42). »

IVe question. — Je sens fort bien, Monsieur, que cette pensée de l'anéantissement de tout nous-même est une pensée bien cruelle, nous avons tous senti le coup porté à notre cœur. Veuillez, Monsieur nous rassurer et nous consoler en nous proposant les pensées consolantes de la religion.

Réponse. — Il n'est personne d'entre vous, Messieurs, qui n'ait rougi de confusion à la vue des incertitudes, des doutes, des doctrines désolantes de la philosophie, il n'est personne qui n'ait senti les coups portés à l'infortuné et aux malheureux par cet anéantissement de tout l'homme tant proclamé par les incrédules; voilà ce dont est capable l'homme laissé à lui-même. Mais la religion dissipe comme un léger nuage le chaos que les ténèbres de la philosophie avaient formé, elle seule nous éclaire sur notre origine et sur nos doctrines futures. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* Il dit : *Que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* (*Gen.*, I, 1, 3.) Il dit, et tout commença d'être. Que ces paroles sont sublimes ! comme elles nous débarrassent de ces vains systèmes de l'impiété, de ce monde éternel, de ce chaos, de ces atomes, de ce hasard aveugle. A ces traits, je reconnais Dieu, et avec lui la création du monde n'est pas un mystère. Mais l'homme, comment existe-t-il? Ici l'Ecriture me paraît de plus en plus sublime ; elle me représente la Divinité délibérant en quelque sorte avec elle-même sur la formation de l'homme, chef-d'œuvre de sa puissance : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : « Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. »* (*Ibid.*, 26.) Il est glorieux pour l'homme de voir qu'il est un objet particulier de l'attention de Dieu. Comme cette pensée l'élève, comme elle lui donne une grande idée de sa noblesse et de sa grandeur, comme tout lui crie hautement qu'il ne doit rien faire d'indigne d'une si grande et si noble origine.

Mais ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant ne ferait-il que paraître un instant pour aller ensuite se perdre dans la nuit du tombeau? Non, me dit la religion : Tout ne

(41) *Essai sur l'ent. en mat. de relig.*, t. I, p. 91.

(42) VERNES, *Confidence philos.*, vers la fin.

périt pas avec ton corps; mais, après que ton âme est débarrassée des liens de sa mortalité, elle va rendre à Dieu un compte exact de ses actions, elle commence une vie nouvelle qui n'aura pas de fin. Du côté que l'arbre tombera, il y demeurera éternellement; ton corps lui-même, que tu croyais anéanti pour jamais, te sera rendu pour partager avec toi le même sort pendant toute l'éternité. A ces paroles, l'homme vraiment vertueux sent son âme consolée et contente; l'infortuné, qui gémit sous le poids de ses maux, sent l'espoir renaître dans son cœur; l'impie sent, tremble et frémit; mais son effroi même me rassure, il me montre la sagesse du Créateur dans l'ordre qu'il a établi et devient un sûr garant de mon immortalité.

Que la doctrine de la philosophie est affreuse! Elle est désolante pour l'homme de bien qui, pour prix de sa vertu, se voit souvent outragé et persécuté, lorsqu'elle ne lui offre que la triste perspective de se voir un jour confondu dans le même tombeau avec l'impie qui le persécute. Elle est désespérante pour le pauvre privé de tout, pour l'infortuné courbé sous le poids de ses maux, lorsqu'elle ne lui offre pour toute consolation que l'espoir du néant et du tombeau. Elle est funeste à la société, puisqu'elle rompt tous les liens qui la soutiennent, qu'elle éteint dans l'homme l'idée des devoirs qui le lient à ses semblables, en le forçant de se renfermer dans le *moi* humain et en introduisant le plus honteux égoïsme. Enfin elle est terrible pour l'impie lui-même, puisqu'il voit fuir à la mort tous ses plaisirs et toutes ses jouissances. Que dis-je? l'incertitude où il est de tomber entre les mains d'un Dieu irrité, qu'il a tant blasphémé, ne doit-elle pas répandre dans son âme la consternation et l'effroi?

Que la religion offre d'autres consolations et d'autres espérances! comme elle rend bien plus légers les maux de cette vie! Sommes-nous plongés dans la misère, obligés de manger un pain mouillé de nos sueurs et de nos larmes, la religion adoucit les rigueurs de cet état si pénible en nous rappelant que cette vie n'est qu'une vie de larmes et de misères, et que ces afflictions qui passent comme l'ombre nous produiront un poids immense de gloire. Sommes-nous persécutés, en butte aux traits des méchants, c'est alors que nous sommes vraiment heureux aux yeux de la religion, qui nous dit que le Seigneur vengera un jour l'innocence opprimée. Sommes-nous obligés de nous faire des violences continuelles, la religion nous montre de loin la couronne, prix de nos combats et de nos victoires. Mais c'est surtout au moment de la mort que les consolations de la religion sont précieuses. Dans cet instant fatal, l'impie tremble et frémit à l'approche du coup qui va l'arracher à ses plaisirs. Le chrétien véritable le voit approcher sans effroi, parce qu'il ne voit dans la mort que la fin de ses maux et le commencement d'une vie nouvelle; il perd, il est vrai, ses biens, mais son cœur en était séparé d'avance. Il quitte des parents, des amis, mais il ne fait que les précéder de quelques jours; bientôt il les reverra sans crainte de les perdre. Son corps même qui va devenir la proie des vers, il a la certitude qu'il lui sera un jour rendu brillant de gloire et de beauté. Cette douce espérance est écrite de la main de Dieu dans son cœur; il est juste que celui qui a pris part à ses combats participe aussi à ses triomphes.

Maintenant, Messieurs, soyez de bonne foi, c'est à vous que j'en appelle. Quelle est la doctrine la plus consolante et la plus raisonnable, de celle de l'incrédulité ou de la religion? Vous avez vu l'impie courbé vers la terre comme la brute, ne voir que le néant et le tombeau, obligé, pour enfanter ses affreux systèmes, de fouler également aux pieds le bon sens et la raison; de contredire le sentiment de tous les hommes; d'étouffer le cri de sa propre conscience, tandis que la religion élève l'homme, lui promet une vie éternelle de bonheur s'il est fidèle, lui ouvre d'avance les tabernacles de la Divinité. Encore une fois, de quel côté est l'élévation, la noblesse, la grandeur? Ah! sans doute, vous avez déjà prononcé, vous avez voué au mépris et à l'abjection l'incrédulité avec ses doctrines désastreuses; mais s'il se trouvait dans cet auditoire quelque personne qui balançât encore, je lui montrerais l'incrédulité se condamnant elle-même, et rendant à la religion un hommage d'autant plus éclatant, qu'il n'a pu lui être arraché que par la force de la vérité. Oui, l'incrédulité ne peut s'empêcher de rendre en secret justice à la religion qu'elle blasphème si horriblement. Diderot, fameux incrédule, fut trouvé, par un de ses amis, l'Evangile à la main, donnant des leçons à son enfant. A cette vue, le sophiste ami s'étonne et s'écrie: Et Diderot aussi croit à l'Evangile! Après tout, répondit ce dernier, où trouverai-je une doctrine plus saine, plus raisonnable et plus propre à former le cœur et l'esprit de mon enfant que dans ce livre que nos bouches blasphèment? Voilà, Messieurs, comment l'iniquité se ment à elle-même, voilà l'aveu qu'est obligé de faire tout incrédule, quand il parle sans préjugé et sans passions. Je pourrais en citer bien d'autres preuves si le temps me le permettait.

Pourquoi donc, Messieurs, une foule d'hommes impies et corrompus se déchaînent-ils avec tant de fureur contre la religion? pourquoi forment-ils sans cesse contre elle des complots de destruction et de mort? pourquoi s'efforcent-ils de l'arracher de tous les cœurs? D'où viennent ces cris sinistres: *Écrasons l'infâme!* Ils ont dit, dans leur aveugle fureur: brisons les liens dont la religion entrave notre marche, secouons le joug insupportable qu'elle nous impose! Ils ont dit: et pour venir à bout de leurs complots sacriléges, ils ont inondé la terre d'un déluge d'écrits plus impies les uns que les autres, ils ont foulé aux pieds tous les principes, ils ont insulté à la mo-

rale publique, à la décence et à la pudeur de la manière la plus sanglante. ils ont érigé en maxime le plus effréné libertinage ; avec de si horribles armes, ils n'ont que trop réussi à allumer dans le cœur de la jeunesse un feu naturellement trop vif et trop impétueux, à affaiblir l'impression qu'avaient faite sur eux les dogmes de la religion; ils ont réussi à leur inspirer le mépris pour la religion et ses pratiques les plus saintes, à leur apprendre à suivre sans remords et sans honte toute la fougue de leurs passions.

Mais ces étranges dogmatiseurs, qu'ont-ils mis à la place de la religion qu'ils ont si fort affaiblie, et qu'il n'a pas tenu à eux d'anéantir entièrement? Ils rejettent la religion parce qu'ils ne peuvent s'élever à la hauteur de ses dogmes, et ils ne nous offrent que des doutes, des incertitudes, que dis-je, des inconséquences et des absurdités! Ils avouent que l'espérance est le baume souverain de tous les maux, et en même temps ils éteignent dans les cœurs jusqu'à la plus petite lueur d'espérance, en ne m'offrant d'autre perspective que le tombeau (43) ; ils ont osé se dire les bienfaiteurs du genre humain; et leurs principes, s'ils étaient suivis, entraîneraient bientôt la ruine de la société tout entière ; et le jour où la France a voulu les mettre en pratique, a été pour elle un jour de dévastation et de ruines, une époque honteuse et déshonorante. Elle a vu couler, en conséquence des maximes philosophiques, le sang d'un roi, dont la trop grande bonté fut tout le crime ; elle a vu les gens de biens voués à la proscription, à l'exil, ou périr sous le tranchant philosophique et révolutionnaire.

O les plus inconséquents de tous les hommes ! vous nous dites que la vérité ne fut jamais nuisible aux hommes ; votre doctrine n'est donc pas la vérité, puisqu'elle leur cause de si grands maux ; la religion est donc la vérité, puisqu'elle les guérit, les adoucit, et fait seule le bonheur de l'homme. Vous êtes donc les apôtres de l'erreur et du mensonge ; vous êtes donc le fléau de l'humanité, la honte du genre humain ! Ah ! Messieurs, pourquoi cette stérile philosophie trouve-t-elle encore tant de partisans parmi nous? C'est qu'elle favorise toutes les passions. Oui, je ne crains pas de le dire, la philosophie engendre le libertinage, et le libertinage, à son tour, propage la philosophie, parce qu'il trouve dans ses dogmes une excuse et l'approbation des plus honteux excès. Cette seule réflexion ne devrait-elle pas couvrir de honte nos prétendus philosophes. Ah ! Messieurs, ouvrons donc enfin les yeux à la lumière de la vérité ! cessons de nous dégrader et de nous confondre avec la brute, cessons de contrister la religion et de faire couler ses larmes ; rallions-nous au contraire autour de ses bannières. Surtout ne démentons pas par notre conduite la noblesse de notre origine ; et que nous servirait-il d'être chrétiens de nom, si notre conduite n'est rien moins que conforme à la religion que nous professons. Aimons la religion, pratiquons-la, elle seule peut nous consoler dans cette terre d'exil et de misère, elle seule peut nous conduire au bonheur éternel. *Amen.*

CONFÉRENCE V.

Troisième, sur le parallèle de la morale, de la philosophie et de la religion.

DEVOIRS ENVERS DIEU.

Omnes declinaverunt... non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. (*Psal.*, XXXII 3.)

Tous ont abandonné la voie de la vertu; à peine en est-il un seul qui fasse le bien.

Il semble, Messieurs, que le Prophète perçant dans les ombres de l'avenir ait voulu, par ces tristes paroles, nous faire le portrait des temps malheureux où nous vivons. Tous, dit le Prophète dans l'amertume de son âme, tous ont abandonné les sentiers de la vertu, ils sont devenus semblables à des arbres stériles qui ne rapportent aucun fruit: *Simul inutiles facti sunt* (*Psal.* XIII, 3); tous se précipitent dans la voie du vice, à peine en est-il un petit nombre, un seul même qui fasse son unique occupation de la pratique du bien : *Non est qui faciat bonum, non est*, etc. Dans quels temps, Messieurs, ce triste tableau fut-il plus vrai que dans nos jours déplorables? quand vit-on jamais plus d'ardeur pour les richesses, pour les biens de ce monde, et plus d'indifférence pour les biens solides de l'éternité? Quand vit-on jamais plus de goût, plus de feu pour les plaisirs et les divertissements du monde, et plus d'insensibilité pour la vertu? Hélas ! le crime va tête levée, et ne rougit plus de sa honte ; la vertu ose à peine se montrer; l'incrédulité fait tous les jours de nouveaux ravages, le domaine de l'indifférence s'agrandit de plus en plus! toute chair semble avoir corrompu sa voie, et l'on douterait presque si le Seigneur s'est encore réservé sept mille fidèles, qui n'aient point fléchi le genou devant Baal (*Rom.*, XI, 4), comme au temps malheureux d'Israël. Quelle est donc la cause de cet épouvantable désordre? N'en doutez pas, une des causes de ce désordre, c'est l'oubli, l'ignorance de la religion. Le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa naissance, il porte en lui-même un penchant violent vers les choses défendues. Sans cesse il sent en lui-même cette révolte de la chair contre l'esprit, cette guerre intestine qui faisait gémir le grand Apôtre. Pour pratiquer la vertu, il faut donc qu'il se fasse une guerre continuelle ; et comment se soutenir dans ce combat de soi-même contre soi-même, si l'on n'a sans cesse devant les yeux et les devoirs qu'il faut remplir, et les motifs qui nous y engagent. La religion seule nous éclaire sur nos devoirs envers la Divinité, qui nous lient à nos semblables, et sur ce que nous nous devons à nous-mêmes; et cependant on rejette la religion, on repousse ses lumières, sans

(43) *Syst. de la nature*, Ire part., c. 14, p. 339.

doute parce qu'elles sont trop pures et trop éclatantes. La philosophie est d'une stérilité affreuse quand il s'agit d'établir nos différents devoirs. Comme elle n'a point de fondement solide, elle ne va, pour ainsi dire, qu'à tâtons : que dis-je, elle finit par les anéantir tous, et cependant elle fait tous les jours de nouveaux progrès (à Dieu ne plaise que je suppose que la corruption du cœur est parmi vous la cause de ses rapides progrès; j'aime mieux croire que votre erreur est plus dans votre esprit que dans votre cœur!): vous méprisez la religion parce que vous n'avez jamais considéré la beauté de sa morale; vous accueillez les doctrines de l'incrédulité, peut-être parce que vous êtes éblouis par l'éclat et le faste de ses leçons. Cependant l'histoire ancienne et moderne attestent de concert que la prétendue philosophie de nos faux sages est nulle en morale, c'est-à-dire que les philosophes n'ont pas mieux réussi à nous instruire sur nos devoirs, que sur l'auteur de notre être et sur nos destinées. D'où vous pouvez conclure, pour le dire en passant, la faiblesse et l'insuffisance de la raison humaine, et la nécessité d'une révélation qui dissipe nos ténèbres, et nous éclaire sur nos obligations; l'injustice de ceux qui rejettent cette religion, parce que, disent-ils, la raison suffit à l'homme, tandis qu'on voit partout des preuves de son impuissance. La religion seule donne à l'homme de grandes et de sublimes leçons, elle seule, en lui découvrant l'auteur de son être, lui montre les devoirs qui lui sont imposés et lui offre des motifs suffisants pour l'engager à les remplir. C'est ce dont il me sera facile de vous convaincre en comparant la morale de la philosophie et de la religion sur nos principaux devoirs. Ce sujet est des plus importants, il aura, j'espère, le double avantage de vous détacher d'une philosophie que vous aimez, parce que vous ne la connaissez pas assez, et de vous faire aimer et respecter la religion, de vous faire pratiquer vos obligations en vous les faisant connaître. J'attends, etc.

Ire question. — Les premiers devoirs de la morale sont ceux qui nous lient à la Divinité. Veuillez, Monsieur, nous exposer la doctrine de la philosophie sur ce sujet.

Réponse. — Oui, Messieurs, les premiers les plus essentiels de nos devoirs sont ceux qui regardent la Divinité. Les prémices sont dues au Seigneur, il est juste que celui de qui nous tenons toutes choses reçoive les premiers hommages de notre cœur. Les païens mêmes l'ont reconnu : *A Jove principium.* Mais si ces devoirs sont les plus indispensables, il est vrai de dire aussi qu'ils n'ont de fondement que dans la connaissance de la Divinité et que plus cette connaissance sera étendue, plus aussi nos devoirs seront connus, parce qu'ils sont appuyés sur les rapports de l'homme à la Divinité. Il résulte de ce principe avoué par la saine raison que le culte rendu à Dieu sera plus ou moins pur, plus ou moins fort à mesure que l'on aura des idées plus justes de la Divinité, que la morale, par conséquent sera plus ou moins épurée en proportion de cette connaissance; voilà ce que nous dit la raison, et ce qui est démontré par l'histoire de tous les siècles. De là vous pouvez juger qu'elle a dû être nécessairement la morale des anciens philosophes, puisqu'ils ont eu sur la Divinité des idées si imparfaites. Aussi, consultez l'histoire, et vous verrez les honteux égarements où ils sont tombés.

Dans les premiers âges du monde, le culte de la Divinité était simple, mais pur. Un autel dressé à la hâte sur le bord d'une fontaine, ou près d'une épaisse forêt, voilà tout l'appareil du culte primitif. L'homme y offrait les prémices de ses troupeaux, des fruits de la terre, mais surtout l'encens bien plus agréable d'un cœur reconnaissant. A mesure que les hommes se sont éloignés de ces temps si heureux, les passions ont obscurci l'idée de la Divinité; les hommes n'ont conservé de la tradition primitive, que ce qu'il leur a été impossible de perdre, l'idée de la Divinité : aussi les mœurs se sont corrompues en proportion, le culte de la Divinité a été presque anéanti; et sans parcourir ici toute la chaîne de l'histoire, jetons un regard sur les faits les plus frappants, nous verrons toute l'école d'Epicure nécessairement nombreuse, parce qu'elle favorisait toutes les passions, qu'enseignait-elle sur le culte de la Divinité? que dis-je, Messieurs, la Divinité? Ces philosophes reconnaissaient-ils un Dieu ? n'était-ce pas l'anéantir, que d'assurer qu'il n'avait rien créé de tout ce qui existe, que le monde était le fruit d'un hasard aveugle? n'était-ce pas l'anéantir que de le reléguer dans le ciel uniquement occupé de jouir de son bonheur, sans daigner se mettre en peine de ce qui se passe sur la terre? sans daigner abaisser un seul regard sur les misérables mortels ? Aussi quel honneur voulaient-ils qu'on lui rendît? ah! le code de ces devoirs était bien petit, quel était-il? nous ne devons rendre aucun devoir aux dieux, les dieux sont aussi insensibles à nos hommages qu'à nos blasphèmes! quelle affreuse philosophie que celle qui rompt tous les rapports de l'homme à la Divinité ! qui brise tous les liens qui l'attachent à l'auteur de toutes choses! qui le réduit à lui-même et à ses penchants corrompus! quelle était la morale d'une telle école? elle était ce qu'elle devait être nécessairement, c'est-à-dire complétement nulle; car dès qu'on rejette la Divinité comme un être inutile, dès qu'on anéantit tous les devoirs de l'homme envers Dieu, quelle barrière opposer à ses passions les plus effrénées? aucune. C'est un torrent dont on a rompu les digues, il semble que ces philosophes l'aient senti; aussi ont-ils érigé en principe le plus affreux libertinage, lâché le frein à toutes les passions, permis de les satisfaire sans contrainte, et plus ils ont été conséquents, plus ils ont dû laisser un libre cours à tous les désordres (43*).

(43*) Voy. *Morale d'Epicure*, par Le Batteux.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le culte rendu à la Divinité par les différentes nations, même les plus civilisées. Ah! Messieurs, quelle nouvelle scène d'horreur s'ouvre devant celui qui parcourt les annales des peuples anciens! Chez les Egyptiens, par exemple, dont nos philosophes modernes ont tant vanté les talents et les lumières, que de superstitions! que d'infamies dans le culte religieux! Peut-on lire sans horreur, dit M. Bergier, la licence qui régnait dans les processions et les pèlerinages (44)? les obscénités qui se pratiquaient dans l'installation du bœuf Apis? les dépenses excessives que l'on faisait pour embaumer certains animaux? les danses qui avaient lieu dans les orgies, les lamentations que l'on faisait aux portes du temple d'Isis? les excès commis à la fête de Bubaste, à la procession de Canope? les infâmes prostitutions qui se commettaient dans le canton de Mendès? Ceux qui connaissent l'histoire savent ce que je veux dire. En un mot, mille absurdités qui auraient dû empêcher, dit un philosophe lui-même, qu'on ne rendît cet oracle fameux par lequel les Egyptiens furent déclarés le plus sage de tous les peuples (45); mais ce n'étaient que les femmes de la lie du peuple qui commettaient ces excès, nous dit-on? Soit, mais que penser d'un peuple qui les voyait commettre et qui les souffrait? qui regardait ces infamies comme une partie du culte rendu à la Divinité (46)?

Que dirai-je des Grecs et des Romains, des infamies établies pour honorer leurs dieux? des prostitutions établies en l'honneur de Vénus? On ne peut lire sans être révolté ce qui se passait dans les bachanales, dans les jeux floraux, dans le cirque, dans les fêtes de Cybèle et d'un autre dieu plus infâme encore. Juvénal (Satire II°), tout païen qu'il était, en a frémi, et en a parlé avec indignation. Les Pères de l'Eglise ont pu décrire ces excès, parce qu'on les avait sous les yeux (47), nous frémissons en les indiquant seulement. C'est tout dire qu'on se livrait à la débauche la plus honteuse par un motif de religion, et cependant, ô honte! nous avons vu un philosophe du XVIII° siècle, en rapportant de semblables infamies commises par une certaine secte du Japon, souhaiter pour la perfection de nos mœurs, que cette abomination fût établie partout (48). Et qu'on ne dise pas que ces excès n'étaient commis que par le peuple; c'est avouer déjà que le genre humain presque tout entier les partageait; car, qu'est-ce qu'un petit nombre de philosophes en comparaison du reste du monde? et encore parmi ceux-ci que d'écoles d'impiété et de libertinage! les cyniques, par exemple, les cyrénaïques! Il faut avouer néanmoins qu'un petit nombre d'hommes sensés condamnaient ces horreurs. Mais qu'ont-ils fait pour les détruire, ces philosophes tant vantés? Ne les voit-on pas tous établir pour maxime que les citoyens doivent honorer les dieux selon les rites de leur patrie et regarder ces rites comme les meilleurs (49)? Cicéron lui-même ne dit-il pas « que garder les rites de nos ancêtres, c'est s'attacher à la religion donnée par les dieux mêmes, parce que l'antiquité remonte jusqu'à eux (50). Platon, qui condamnait les tableaux obscènes, ne permet-il pas de les employer dans le culte des dieux qui veulent être honorés par les infamies! Lui qui condamne l'ivrognerie et la crapule, ne la permet-il pas dans les fêtes de Bacchus? Caton, le grave Caton, qui assistait un jour aux jeux floraux, n'en sortit-il pas lorsqu'on lui eut fait remarquer que sa présence gênait la licence effrénée du peuple? Et dans la pratique, ne voyait-on pas ces philosophes, après avoir débité les plus belles maximes, se joindre au peuple, honorer comme lui les mêmes divinités? Et nos philosophes s'obstineraient encore à vanter la force de la raison humaine? tandis que toute l'histoire annonce sa faiblesse et son impuissance. Ah! Messieurs, celui qui après de tels témoignages refuserait de reconnaître la faiblesse de l'homme, en serait lui-même la preuve la plus complète, il donnerait l'exemple du plus grand délire, de l'ignorance la plus crasse, ou de la mauvaise foi la plus insigne.

II° question. — Que les anciens philosophes soient tombés dans des erreurs grossières sur le culte de la Divinité, nous en convenons avec vous; mais du moins vous conviendrez que les philosophes modernes nous ont donné des leçons plus pures, etc.

Réponse. — Oui, Messieurs, on conçoit fort bien que les philosophes anciens ont pu s'égarer : mais que nos philosophes modernes aient foulé aux pieds la lumière de la révélation qui avait dissipé les erreurs anciennes; mais que malgré sa lumière ils se soient obstinés à renouveler toutes ces anciennes erreurs, à briser tous ces liens qui attachent les hommes à Dieu, c'est un prodige inexplicable et malheureusement trop certain. Plus aveugles et plus criminels que les philosophes anciens qui, du moins en général, reconnaissaient ce principe qu'il faut honorer la Divinité, la plupart de nos philosophes modernes ont foulé aux pieds ce principe proclamé par la raison et la nature entière. Combien parmi eux qui ont nié l'existence de Dieu! Combien qui ont regardé au moins son existence comme un problème! insensés, qui en combattant les sentiments du monde entier, étouffant le cri de leur

(44) *Traité de la vraie religion* t. I.

(45) *Recherches philos. sur les Egyptiens et les Chinois*, par M. PAW., p. 170.

(46) BERGIER.

(47) *Voy.* surtout THEODORET, *Therap.*, t. , p. 48.

(48) *Hist. des établiss. des Europ. dans les Indes*, t. I, p. 103 et 104.

(49) ZALEUCUS, HOBB., Serm. 42; EPICTÈTE, *Enchirid.*, n. 42. I. *De legib.*, lib. II, n. 44 et 64.

(50) *Voy.* un ouvrage intit. *Essai hist. et critiq. sur l'insuff. de la raison*, par SERTOR, p. 71

conscience, se sont convaincus eux-mêmes de la plus étrange folie, se sont mis, avec tout l'étalage de leur vaine science, au-dessous du sauvage, qui reconnaît l'auteur de son être. Or, Messieurs, nier ou révoquer en doute l'existence de la Divinité, n'est-ce pas briser tous les liens qui attachent l'homme à Dieu? N'est-ce pas livrer l'homme à lui-même, à sa corruption et à sa malice? Faut-il nous étonner si, comme nous le verrons bientôt, ils ont éteint tous les rapports qui lient l'homme à ses semblables? s'ils ont anéanti l'idée de la vertu, autorisé les vices les plus honteux? car, dès que l'homme ne doit plus rien à Dieu, que pourrait-il devoir à ses semblables? Oh! la monstrueuse philosophie que celle qui brise les liens les plus sacrés, qui nous réduit à la condition de l'animal sans raison, qui étouffe les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme! Et voilà cependant les hommes qui se donnent pour les seuls éclairés, les seuls bienfaiteurs du genre humain, n'en sont-ils pas les plus cruels ennemis? et que deviendrait le monde si leurs principes étaient suivis? Ah! ce ne serait plus qu'un cloaque impur de tous les crimes, un théâtre de sang et de mort, que dis-je? bientôt il ne serait plus qu'un vaste désert où quelques hommes errant çà et là comme des sauvages craindraient de se rencontrer!

Peut-on pousser plus loin l'inconséquence que l'ont fait les philosophes modernes? Dignes disciples d'Epicure, ils n'ont pas rougi de proclamer encore ses absurdes principes. S'ils ont admis la Divinité, ils ont soutenu que l'homme ne lui devait rien. Peut-on faire un outrage plus sanglant à la raison? Quoi! Messieurs, l'homme serait l'ouvrage de la Divinité, il en aurait reçu tout ce qu'il est, et Dieu n'exigerait rien de l'homme? et il verrait du même œil l'homme de bien et l'impie? le parricide et le fils soumis et fidèle? Et cependant, vous dit Boulanger: « Comment un Dieu qui jouit de la suprême félicité, pourrait-il s'offenser des actions de ses créatures (51)? » Quoi! Messieurs, Dieu qui est la sainteté même serait aussi insensible aux accents de l'homme de bien qui bénit son saint nom, qu'aux blasphèmes de l'impie qui l'outrage et l'insulte? Et néanmoins voilà ce qu'a osé dire le fougueux Raynal: « Pour cet Etre suprême, dont l'existence est si loin de vous, qu'est-ce que les discours de ces tristes humains dont la voix l'insulte sans être entendue (52)? » Quoi! Dieu a tout fait pour sa gloire, comme le dit l'Ecriture, et l'homme, chef-d'œuvre de ses mains, non-seulement ne serait point obligé de rapporter toutes ses actions à la gloire de Dieu, mais ce serait une impiété de le faire? Ecoutez Voltaire: « C'est un usage impie que celui-là; qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre, avec la gloire de l'Infini? cessez de profaner son nom, vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer (53). » Consultez les autres philosophes sur vos devoirs envers la Divinité, que vous répondront-ils? « Je les ai consultés, dit un auteur, et depuis Socrate jusqu'à Diderot, la première, la plus générale de leurs réponses, fut toujours le blasphème de l'impiété et de l'ingratitude. Je leur ai demandé ce que je devais à Dieu: Rien, m'ont-ils répondu, etc. Pour autoriser leur blasphème, pour la première fois et pour cette fois seulement, ils se sont départis de leur orgueil, ils se sont faits petits, non pour faire Dieu grand, mais pour prêcher l'indifférence et l'oubli de ce Dieu (54). »

Mais en vain ont-ils essayé de couvrir leurs blasphèmes sous le voile d'une futile éloquence et d'une prétendue force d'esprit, une telle doctrine répugnait trop au cœur de l'homme, pour qu'il ne la repoussât pas avec horreur. Il a fallu proclamer l'existence de l'Etre suprême; et parce que proclamer cette existence, c'est reconnaître la nécessité d'un culte qui l'honore, il a fallu admettre ce culte. Mais, ô honte! quel culte que celui qu'on a proclamé dans les jours de deuil et de mort qui ont pesé sur la France? on a vu, sur l'autel du Dieu vivant une vile prostituée, comme s'ils eussent voulu réaliser le vœu de l'impie Raynal, et admettre la prostitution comme un moyen d'honorer la Divinité. C'est le dernier trait de dégradation et d'avilissement qui ait pu être imprimé à la philosophie et à ses sectateurs.

Quittons, Messieurs, cette stérile philosophie qui ne nous apprend rien sur nos rapports avec la Divinité. Jetons nos regards sur la religion; à sa lumière éclatante toute la vaine science des hommes disparaît comme l'ombre au lever du soleil. Ah! comme ses instructions touchantes dédommagent l'homme du vide affreux qu'avait laissé dans son cœur l'orgueil de la philosophie! Les philosophes avaient anéanti la Divinité, ou réduit à rien nos devoirs envers l'Etre des êtres; la religion proclame hautement son existence et notre dépendance universelle. *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul:* « *Dominum tuum adorabis*, » etc. (*Deut.*, VI, 13.) Que de lumières en ce peu de paroles! J'y reconnais le suprême domaine de Dieu et la dépendance de la créature, je dois l'adorer, c'est-à-dire reconnaître en sa présence qu'il est tout et que je ne suis rien, qu'il mérite l'honneur, la louange, la bénédiction dans tous les siècles des siècles, je ne dois servir que lui seul: tout culte rendu à des divinités étrangères est un culte impie et sacrilége; et la raison elle-même me dit qu'il doit en être ainsi, que Dieu ayant tout créé pour sa gloire, il doit tout se rapporter à lui-même, que toute autre fin que lui-même

(51) *Christ. dévoil.*, p. 100.
(52) *Hist. phil. et pol.*, t. III, p. 124.
(53) *Quest. encyclop.*, art. *Gloire.*

(54) *Lettres prov.*, t. IV, p. 369. BARRUEL, édit. de Paris, 1812.

serait indigne de lui, que tout doit tendre vers lui comme vers son centre. C'est un Dieu jaloux qui ne cèdera jamais sa gloire à un autre. C'est un maître que je dois servir, mais un maître qui n'appesantit pas un joug de fer sur l'ouvrage de ses mains, l'hommage de ses créatures ne saurait lui plaire qu'autant qu'il est libre et qu'il part du cœur. C'est le cœur de ses sujets qu'il demande : *Præbe, fili, cor tuum mihi.* (*Prov.* XXIII, 26.) Quelle insensibilité de le lui refuser! il ne veut régner que par l'amour: c'est ce feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il désire que tous les cœurs soient embrasés. *Ignem veni mittere in terram,* etc. (*Luc.*, XII, 49.) Aussi le premier et le plus grand de ses commandements est celui-ci : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de toutes vos forces.* (*Deut.*, VI, 5.) Tout hommage qui n'est pas animé par les sentiments de l'amour, il le rejette comme indigne de lui : *Dominum.* Précepte de l'amour de Dieu, précepte fondé sur la nature de l'homme, qui sent en lui-même la nécessité d'aimer, puisque, comme dit saint Augustin, l'amour est la vie du cœur, précepte que la droite raison ne peut s'empêcher de reconnaître, parce qu'il est bien évident que ce penchant de l'amour doit se rapporter à l'objet le plus aimable et que cet objet est Dieu. Ainsi la religion chrétienne porte toute sur l'amour, et c'est avec raison qu'on l'appelle une loi d'amour.

Pourquoi donc, Messieurs, cette aveugle philosophie s'acharne-t-elle avec une fureur si étrange à nous peindre la religion sous les couleurs les plus noires? pourquoi nous la représente-t-elle comme un joug insupportable, comme une loi de crainte et de servitude? Ah! Messieurs, c'est que, entraînés par leurs passions honteuses, nos faux sages n'ont jamais goûté combien le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger. Pourquoi nous représentent-ils le Seigneur toujours armé des traits de sa vengeance, et prêt à frapper les coups les plus terribles? C'est que, condamnés par le jugement de leurs consciences, ils savent bien qu'ils doivent s'attendre à toute la rigueur de la justice divine. Eh quoi! la justice n'est-elle donc pas une perfection comme la bonté? Et parce que Dieu est bon, cesserait-il d'être juste? Oui, la religion m'apprend que Dieu est mon juge, qu'il récompensera les bons et qu'il frappera de sa malédiction les méchants; mais la raison me dit qu'il doit l'être, et qu'il cesserait d'être souverainement parfait s'il ne l'était pas ; la raison me dit qu'il ne peut pas voir du même œil l'impie et l'homme vertueux, et je sens bien que Diderot a prononcé un blasphème et une absurdité quand il dit que « si la suprême puissance est unie dans un être à une sagesse infinie, il ne punit point (55). »

Ah! Messieurs, comme tout dans la religion élève l'homme! la prière, par exemple, par laquelle l'homme s'élève jusque dans le sein de la Divinité, quel exercice consolant! L'homme convaincu de sa faiblesse se réfugie vers celui qui peut seul le soutenir, il met toute sa force en celui qui le fortifie. L'homme prie, et le Seigneur se rend propice à ses vœux; il frappe, et les trésors de la miséricorde lui sont ouverts. Rien de plus puissant que la prière, dit saint Chrysostome. J'ajoute : rien de plus grand que l'homme qui prie, parce que sa véritable grandeur consiste à être dans l'ordre, et qu'il n'est jamais mieux dans l'ordre que lorsqu'il avoue sa faiblesse et sa misère. Que dirai-je de cet admirable précepte de tout rapporter à la gloire de Dieu! quelle religion que celle qui ennoblit par un si beau motif toutes les actions des hommes, qui donne un si grand prix aux plus indifférentes! quel aveuglement que celui de Voltaire, qui a osé qualifier cette pratique du nom d'usage impie! Et cette adoration en esprit et en vérité, quelle autre religion que la nôtre la connut jamais? Et ces cantiques admirables, que Rousseau lui-même, malgré sa froide misanthropie, ne put entendre sans émotion, et ces cérémonies qui toutes instruisent l'homme, lui rappellent ses obligations, le portent vers Dieu! Oui, je ne crains pas de le dire : quiconque, en examinant la morale de la religion dans les devoirs de l'homme envers Dieu, n'en reconnaît pas l'élévation et la sublimité, il n'a qu'une âme basse et avilie; celui qui la reconnaît et qui la blasphème est un impie et un sacrilége.

Ainsi, au lieu que les systèmes de la philosophie paraissent vides de sens, quand on les examine de près, la religion ne paraît jamais plus belle que lorsqu'on l'approfondit, parce qu'on en saisit mieux toute la liaison et tout l'ensemble. Aussi ne craint-elle point cet examen, elle le désire au contraire; et s'il y a tant d'hommes qui la méprisent, c'est qu'ils ne l'ont jamais approfondie, et que, comme dit l'Apôtre, ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion éclaire donc l'homme en lui découvrant ses devoirs, et il est vrai de dire qu'un jeune enfant instruit à son école, en sait plus sur la science sublime de ses rapports avec Dieu que tous les philosophes ensemble. La philosophie est nulle sur ce point comme sur bien d'autres, elle isole l'homme, elle anéantit tous les liens qui l'attachent à Dieu.

IIIe question. — Quelles conséquences faut-il tirer de cette conférence pour notre conduite?

Réponse. — De tout ce que vous venez d'entendre, vous devez conclure premièrement que tout homme raisonnable doit donc abjurer les principes de la philosophie, puisqu'elle nous égare, et qu'elle ne nous enseigne que des contradictions et des absurdités sur les plus essentiels de nos devoirs, puisqu'elle les anéantit entièrement. Ah! Messieurs, et où serait, je ne dis pas la foi, mais la raison dans celui qui verrait de sang-froid les éga-

(55) *Code de la nature*, p. 143.

rements où sont tombés nos faux sages? Nous devons conclure, en second lieu, que nous avons donc les plus grandes obligations à la religion, qui a mis fin à toutes les infamies qui faisaient autrefois partie du culte de la Divinité, qui nous a éclairés sur la manière de rendre à l'Etre des êtres nos adorations et nos hommages. Mais, que nous servirait de reconnaître dans la spéculation le grand bienfait de la religion, si nous ne conformons notre conduite à ses sublimes leçons? Oui, malheur au chrétien inconséquent qui croit, et qui vit comme s'il n'avait point de foi! quelle sentence terrible il se prépare pour le jour de la manifestation! Oui, il sera traité plus rigoureusement que Sodome et Gomorrhe, parce qu'il aura abusé de plus de grâces, rendu inutile le bienfait de la religion, anéanti le don de Dieu. Le Seigneur lui demandera compte de son sang qu'il aura profané, de sa mort qu'il aura rendue stérile par sa faute. Le malheureux! que répondra-t-il pour sa justification? Comme il sera brisé sous le poids des vengeances célestes! Respectons donc la religion, Messieurs, pratiquons-la : *la foi sans les œuvres est une foi morte.* (*Jac.*, XX, 26). Vivifions-la donc par nos œuvres! voilà ce que nous dit un apôtre, profitons de cet avis, surmontons notre lâcheté, notre indifférence. Peut-on avoir de la raison et être indifférent à son bonheur ou à son malheur éternel? les devoirs de la religion sont-ils donc si pénibles? ils se réduisent tous à l'adoration et à l'amour. Aimez, disait saint Augustin, et faites tout ce que vous voudrez. Quoi de plus raisonnable que de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes choses, que de s'anéantir devant lui? Quoi de plus facile que d'aimer un Dieu souverainement aimable en lui-même, et qui nous a donné des preuves si éclatantes de son amour pour nous? Cependant, Messieurs, il faut le dire à notre honte et à notre confusion, où sont, même au sein du christianisme, ces vrais adorateurs en esprit et en vérité? où sont ces hommes qui prient, et qui prient avec les conditions requises? Il semble que nous pensions, comme les païens, que la vertu et la probité sont notre ouvrage, et que nous n'avons pas besoin du secours d'en haut pour être vertueux. O aveuglement profond! nous connaissons-nous nous-mêmes? sommes-nous jamais descendus dans notre propre cœur? avons-nous jamais reconnu sa grande misère, sa pente rapide vers le mal, ses penchants corrompus? Si nous ne l'avons pas reconnue, nous sommes bien à plaindre; mais si nous l'avons reconnue, et si nous négligeons de recourir à celui qui peut seul guérir les plaies de notre propre cœur, de quel terme peindre une semblable conduite? Et cependant, Messieurs, où sont ceux qui prient véritablement? que demandons-nous dans nos prières? Des richesses, des trésors, la santé, presque pas un mot pour les biens de la grâce, pas un soupir vers l'éternité, pas un mot de cette grâce de la persévérance qui doit couronner nos efforts, et nous ouvrir le séjour bienheureux; et nous sommes hommes! et nous sommes chrétiens! Que dis-je, Messieurs, ce n'est plus seulement parmi les nations infidèles que le nom du Seigneur est blasphémé : tous les jours les bouches des chrétiens le déshonorent et le profanent; la plus vile populace l'emploie comme l'expression de la colère et de l'emportement, et nous l'entendons sans frémir, sans être pénétrés de l'indignation la plus profonde. Où est la raison, Messieurs? où est la foi? où sont ceux qui pratiquent le premier et le plus grand de tous les commandements, celui de l'amour de Dieu? Hélas! Messieurs, nos cœurs ne sentent aucune affection pour Dieu, ils brûlent d'un feu profane et criminel. Des autels sont partout dressés à des idoles de chair et de sang, et le Dieu vivant n'en a presque pas un seul dans nos cœurs. On ne rougit plus des excès qui nous déshonorent, et on rougit de se dire chrétien! Quel triste spectacle! ce feu sacré que Jésus-Christ était venu apporter sur la terre, ne jette plus que quelques pâles lueurs qui annoncent qu'il va s'éteindre; l'amour impur, comme au temps des païens, semble devenir de jour en jour plus actif, et embraser la terre entière. Ah! Messieurs, quelle honte, quelle inconséquence! nous vivons comme si nous n'avions pas de religion, ou comme si la religion était inutile et fausse. Hommes coupables! avez-vous donc montré la fausseté de cette religion? avez-vous ébranlé les fondements éternels sur lesquels elle est appuyée? tous les sophismes de l'impiété n'ont-ils donc pas été mis en poudre, en est-il un seul qui n'ait été pulvérisé? La religion n'a-t-elle pas triomphé de tous leurs efforts sacriléges? n'est-elle pas sortie victorieuse de toutes les attaques qu'on lui a suscitées? n'a-t-elle pas triomphé de la cruauté des tyrans? Si elle eût été l'ouvrage des hommes, n'aurait-elle pas été anéantie? pouvez-vous méconnaître dans ses triomphes le doigt de celui qui a dit (*Matth.*, XVI, 18) que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle? Mais si sa divinité est démontrée par les preuves les plus incontestables, si toute la fureur de l'impiété vaincue n'a fait qu'ajouter à son triomphe, quel nom donner, Messieurs, à cette inconséquence? C'est le comble de l'aveuglement, c'est le comble de la déraison et de la folie!

Ah! Messieurs, autrefois, lorsque les apôtres annonçaient aux nations infidèles les mêmes vérités que nous vous prêchons aujourd'hui, lorsqu'ils leur montraient les vengeances du Seigneur prêtes à frapper leurs têtes criminelles, on voyait ces infidèles charmés des beautés de la religion, étonnés de ses menaces, se précipiter aux pieds des apôtres, leur demander que ferons-nous donc pour mériter le salut, s'empresser de demander le baptême. Aujourd'hui, Messieurs, au milieu d'une nation chrétienne, on entend froidement ces mêmes vérités, les plus terribles mêmes ne font aucune impression sur vos cœurs. Serait-ce notre faute, Messieurs, ne serions-

nous que des dépositaires infidèles de la parole de Dieu? Terrible question qui doit nous faire trembler nous-mêmes. Mais ne serait-ce pas la vôtre; vos cœurs ne seraient-ils pas comme cette terre aride où le bon grain ne saurait germer, parce qu'il y est étouffé par les ronces et les épines, c'est-à-dire, par vos passions et vos vices? Prenez-y garde, Messieurs, Jésus-Christ nous apprend que sa parole ne demeurera pas stérile, qu'elle produira des fruits de vie ou des fruits de mort. O mon Dieu, c'est à vous à manifester encore la force de votre parole, qu'elle ne s'affaiblisse pas par notre négligence: brisez vous-mêmes ces cœurs de pierre, et donnez à tous ceux qui m'entendent un cœur de chair, c'est-à-dire un cœur docile à toutes les impressions de votre grâce, afin qu'après avoir été ici-bas des chrétiens fervents et zélés, nous méritions de partager avec vous la félicité éternelle. *Amen.*

CONFÉRENCE VI.

Quatrième, sur le parallèle de la morale et de la vertu.

SOCIETE DOMESTIQUE ET POLITIQUE.

A fructibus eorum cognoscetis eos. (*Matth.*, VII, 16.)

Vous les reconnaîtrez par leurs fruits.

C'est le propre de la vérité, de faire le bonheur de l'homme, comme aussi c'est la suite inévitable de l'erreur de faire son tourment et son malheur. C'est que l'homme ne saurait être vraiment heureux que lorsqu'il est dans l'ordre, et que l'ordre n'est pas différent de la vérité. D'après ce principe, on doit regarder comme fausse une doctrine qui, considérée en elle-même et dans ses conséquences, non-seulement ne contribue en rien à rendre l'homme meilleur et plus parfait, mais encore tend évidemment à sa dégradation et à son malheur. Voilà les fruits par lesquels Jésus-Christ voulait que l'on reconnût les faux prophètes. En vain se couvriront-ils de la peau de brebis, dès qu'ils paraissent au milieu du troupeau ce n'est que pour déchirer et égorger, ce sont des loups ravissants. De même, pour appliquer la comparaison à mon sujet, en vain nos faux sages s'environnent des ornements d'une futile éloquence, en vain affectent-ils de se dire les vrais bienfaiteurs du genre humain, dès que, en appréciant à leur juste valeur leurs maximes, on voit qu'elles sont pernicieuses, qu'elles ne sont propres qu'à faire le malheur de l'homme, « c'est, comme le dit Rousseau lui-même, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » Et cependant, plus on examine leur doctrine, plus on voit qu'elle est funeste à l'humanité: ils isolent l'homme en anéantissant la Divinité: ils jettent dans son âme le trouble et l'agitation, en le trompant sur ses destinées, ils brisent tous les liens qui l'attachent à Dieu (comme nous l'avons vu dans les conférences précédentes): ils anéantissent dans son cœur les sentiments les plus naturels, ils ouvrent une libre carrière à toutes les passions. Quoi de plus funeste au bonheur de l'homme? leur doctrine n'est donc pas la vérité, ils nous en imposent donc, quand ils se donnent pour les amis sincères de la vérité, ce sont donc des fourbes qui veulent nous faire avaler le poison plus facilement, en nous le présentant dans une coupe dorée. Mais ne prévenons rien, je me propose de vous exposer aujourd'hui une autre partie de leur morale, j'y opposerai la doctrine de la religion, et je vous laisserai vous-mêmes tirer les conséquences. J'attends, Messieurs.

J'y opposerai les maximes contraires de la religion: la considération des doctrines désastreuses de l'incrédulité vous en inspirera un profond mépris, et la vue des maximes de la religion vous convaincra de plus en plus combien elles sont sublimes, propres à faire notre bonheur en ce monde, et combien par conséquent vous devez vous y attacher de plus en plus.

Ire question. — D'après ce que vous nous avez dit, Monsieur, dans la dernière conférence, il nous est facile de juger de la supériorité de la religion sur la philosophie, touchant nos devoirs envers Dieu. Mais pour nos devoirs envers nos semblables, la philosophie ne nous les apprend-elle pas suffisamment? pouvez-vous espérer de faire triompher encore ici la cause de la religion?

Réponse.— Oui, Messieurs, rien n'est plus facile. La religion, comme nous l'avons vu, et la religion seule nous éclaire sur nos devoirs envers Dieu, elle seule peut nous apprendre nos devoirs envers nos semblables. Ah! Messieurs, c'est ici surtout que la religion doit nous paraître admirable, et sa morale divine! C'est ici que la philosophie va nous paraître stérile, et sa morale désolante. En effet, Messieurs, est-il une vertu que la religion ne commande ou n'approuve, un vice qu'elle ne condamne, un genre de perfection qu'elle n'embrasse? Au contraire, la philosophie n'anéantit-elle pas toute espèce de vertu, n'approuve-t-elle pas tous les vices, n'excuse-t-elle pas les plus horribles attentats? Je ne parle pas de la philosophie ancienne; toute l'histoire atteste son impuissance en morale, et sa faiblesse extrême. Et où pouvait être la vertu, quand le crime descendait du séjour céleste, et se montrait autorisé par l'exemple des dieux? Quelques traits de vertu, de clémence, de générosité, que l'on aperçoit de loin en loin dans l'histoire des anciens, ne servent qu'à mettre dans un plus grand jour la grande faiblesse de l'homme. Quelques belles maximes éparses çà et là dans les écrits des anciens philosophes, ne pouvaient avoir qu'une bien petite influence sur la conduite des hommes; et encore, de combien d'erreurs n'étaient-elles pas obscurcies? Mais bornons-nous à la philosophie moderne. Le premier crime de la philosophie a été d'isoler l'homme, et de briser les liens qui l'attachent à Dieu, soit en niant son existence, ou bien en le reléguant dans le ciel comme un être inutile et étranger à tout ce qui se passe ici-bas. Dès lors, leur morale dépourvue de sa base véritable, ne pouvait

qu'être extrêmement défectueuse, et les passions sans frein prenant le dessus sur les faibles efforts de la raison, leur morale dut être marquée au coin de la licence la plus effrénée. Consultez, Messieurs, nos prétendus sages, demandez-leur ce que c'est que la morale? et ils vous répondront que la morale ne peut être autre chose que l'art de vivre heureux dans ce monde, « que la science des mœurs doit être puisée sur la terre et non dans les cieux (56). » Demandez-leur ce que c'est que le bonheur, et ils vous diront « qu'ils conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus délicieux, (57), que c'est toujours au plaisir des sens qu'il se réduit (58). » Mais du moins pour se le procurer, ce bonheur, faudra-t-il respecter les lois sacrées de la nature, les liens du sang et de la parenté? Du moins faudra-t-il qu'il puisse se concilier avec la vertu! Non, vous répondront-ils froidement, et il serait « inutile, et peut-être injuste, de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne le peut sans se rendre malheureux; dès que le vice rend heureux, il doit aimer le vice (59). »

Quelles épouvantables conséquences se déduisent naturellement de ces affreux principes! Et en effet, n'est-ce pas comme s'ils disaient aux hommes: Soyez heureux, c'est en cela que consiste toute la morale; mais si pour être heureux, il faut fouler aux pieds les serments les plus sacrés, foulez aux pieds les serments les plus sacrés. S'il faut que vous soyez parjure, soyez parjure. S'il faut que vous ravissiez le bien de votre prochain, ne balancez pas un instant à le faire. S'il faut que son sang coule pour vous rendre heureux, trempez vos mains dans son sang: que dis-je? s'il faut étouffer la voix de la nature, fouler aux pieds les liens du sang et de l'amitié, étouffez la voix de la nature, outragez le sang et l'amitié, il serait inutile et peut-être injuste de vous demander d'être vertueux, si vous ne le pouvez sans vous rendre malheureux; dès que le vice vous rend heureux, vous devez aimer le vice. Ou toutes les règles de la logique sont fausses, ou ce sont là les conséquences nécessaires des principes de nos faux sages. Or, Messieurs, n'est-ce pas lâcher le frein à toutes les passions, autoriser les plus horribles attentats, détruire toute espèce de vertu? que dis-je? la vertu, qu'est-elle autre chose pour nos faux sages qu'une belle chimère, qu'un nom vide de sens; la vertu, selon eux, est tout ce qui nous est utile, et toutes celles dont l'observation ne contribue en rien au bonheur de ce monde, ils les appellent vertus de préjugés, vertus imaginaires, vertus stériles. Telles sont entre autres, disent-ils, celles que la religion fait descendre des cieux (60). Ainsi l'assassinat, et le parricide, ainsi le parjure et le mensonge, ainsi l'adultère, la plus vile prostitution, les crimes honteux que l'Apôtre défend de nommer, ainsi les crimes les plus horribles, dès qu'ils contribuent au bonheur de ce monde, non-seulement ne sont pas des crimes, mais ce sont des vertus.

Ce langage vous fait frémir et vous révolte, Messieurs, il a fait frémir quelques-uns de nos philosophes qui, tout en retenant le principe, se sont élevés contre les conséquences. C'est une inconséquence et une contradiction de plus. Si elle ne fait pas l'éloge de leur esprit et de leur jugement, du moins elle fait honneur à leur cœur, elle montre qu'ils n'avaient point encore déposé toute honte, ni entièrement étouffé le cri de la raison et de la nature. Mais combien d'autres qui n'ont pas reculé devant de si monstrueuses conséquences, qui les ont dévorées avec une affreuse intrépidité, qui les ont soutenues, appuyées, qui en ont fait tout le fond de leurs libelles impies et sacriléges? Un Helvétius, par exemple, dans son livre *De l'esprit;* un marquis d'Argens, dans ses *Lettres cabalistiques;* un Toussaint, dans son livre *Des mœurs;* un Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique!* Que sais-je, et tant d'autres ouvrages dans lesquels la vertu est outragée de la manière la plus sanglante. Je ne parlerai pas de cette nuée épouvantable de romans, fruits impurs d'une philosophie lubrique, où les mœurs sont traînées dans la fange, où les passions les plus honteuses sont préconisées et inspirées, et que l'on lit cependant avec tant de fureur, preuve évidente du haut degré où est montée la corruption et la dépravation dans nos jours malheureux. Je ne suivrai pas non plus les philosophes dans tous leurs écarts, il faudrait pour ainsi dire rapporter leurs ouvrages en entier; il faudrait parler de toutes les vertus, parce qu'ils les ont attaquées toutes; de tous les vices, parce qu'ils les ont tous autorisés: mais ce qui me frappe surtout, ce sont les principes désastreux qu'ils ont osé mettre au jour sur la société domestique, je veux dire sur la famille, sur les devoirs mutuels des époux, des parents envers les enfants, et des enfants à l'égard des parents. O vous tous, pères et mères, qui n'avez point encore étouffé la voix de la nature et de la décence, vous pour qui la vertu et la fidélité ont encore des charmes, vous allez frémir! Mais puisse cet effroi salutaire vous inspirer l'horreur la plus profonde pour une philosophie impie et destructive; puisse-t-il vous porter efficacement à veiller avec soin sur vos enfants, afin d'éloigner d'eux ces libelles exécrables où ils n'apprendraient qu'à commettre le crime sans remords et sans crainte.

Que ne puis-je Messieurs citer ici les

(56) *Traité élém. de moral. et du bonh.*, c. 16. — *Syst. soc.*, c. 5. — Helv., *Poème sur le bonh.*, préface.

(57) *Encycl.*, art. *Bonheur.*

(58) Helv., *De l'espr.*, disc. 3, c. 2.

(59) *Syst. de la nat.*, t. I, c. 9.

(60) *Syst. soc.*, part. I, c. 3. — *De l'esprit*, disc. 3, c. 4.

propres paroles de nos moralistes philosophes, mais la décence et la sainteté du lieu où je parle, m'en font une défense rigoureuse. C'est tout vous dire, qu'à leur école, la loi d'une union indissoluble dans le mariage, est une loi barbare et cruelle, que dès que deux époux cessent de s'aimer, et commencent de se haïr, on ne doit pas les condamner à vivre ensemble (61) ; à leur école, la pudeur n'est que l'invention de la volupté rafinée (62) ; « l'adultère n'est point un crime selon la loi naturelle (63) ; » l'inceste, les excès les plus honteux y sont permis et approuvés ! et où vont-ils chercher les preuves de cette morale épouvantable? parmi les animaux qui vivent dans les forêts ! (Voyez ***Principes de la philosophie naturelle***, c. 15.) Oh ! l'exécrable philosophie que celle qui confond l'homme avec la brute, qui anéantit la société domestique, qui foule aux pieds toute décence et toute pudeur ! mais ce n'était point assez d'avoir anéanti toute espèce de pudeur, il fallait étouffer les sentiments les plus vifs et les plus forts de la nature : ainsi Helvétius vous dira que « cet amour paternel dont tant de gens font parade, et dont ils se croient vivement affectés, n'est le plus souvent qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui et du désœuvrement ; que les méprises du sentiment sont en ce genre très-fréquentes (64). L'auteur de la morale universelle vous dira : « Qu'on a regardé la tendresse paternelle comme un sentiment inné, et qui se trouvait inhérent au sang, mais que la réflexion la plus légère aurait suffi pour détromper de ce préjugé si flatteur (65). » C'est-à-dire, ô vous pères et mères qui m'entendez, c'est-à-dire que vous ne devez rien aux enfants auxquels vous avez donné le jour; c'est-à-dire que vous pouvez les abandonner à leur faiblesse; que ce sentiment si vif et si naturel qui vous attache à eux, n'est qu'une illusion, un préjugé que la réflexion la plus légère aurait suffi pour dissiper ; c'est-à-dire, d'après un autre principe de la philosophie, que si vous trouvez votre utilité à les étouffer dès le berceau, vous pouvez le faire sans crainte ; cet acte de cruauté, dès qu'il vous est utile, devient une vertu ! Vous frémissez, Messieurs, et je vois l'indignation peinte sur vos fronts ; mais attendez, vous n'avez pas encore épuisé jusqu'à la lie le calice de ces atrocités.

Après avoir étouffé le cri de la nature dans le cœur des parents, il fallait encore l'anéantir dans le cœur des enfants. Ainsi vous dira un philosophe : « L'amour des enfants pour leur père n'est pas d'une obligation si générale, qu'il ne puisse être susceptible de dispense (66). » Helvétius vous dira : « Que le lien qui unit les enfants aux pères, est moins fort qu'on ne l'imagine..., que le commandement d'aimer ses père et mère prouve que l'amour des enfants est plus l'ouvrage de l'habitude et de l'éducation, que de la nature (67). » Raynal (*Hist. phil.*, liv. XVIII, n° 42) ; Rousseau (*Cont. soc.*, c. 2), vous diront que les enfants ne restent liés au père, qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver; sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. J.-J. Rousseau, dans l'*Encyclopédie* (art. *Enfant*), vous tient le même langage : vous trouvez les mêmes leçons éparses dans presque tous leurs ouvrages plus ou moins exprimées ; c'est-à-dire, encore une fois, Messieurs, que cet enfant qui vous a coûté tant de peines et tant de larmes ; cet enfant sur lequel vous avez veillé avec tant de sollicitude, que vous avez élevé avec tant de soin ; cet enfant, en un mot, qui vous doit tout, puisqu'il vous doit la vie et l'éducation, sera quitte de toute gratitude et de toute reconnaissance dès qu'il pourra se passer de votre secours ! c'est-à-dire que les liens qui devaient vous l'attacher pour toujours se trouvent alors rompus, et que la circonstance où vous aviez le plus de droit d'attendre un juste retour, sera précisément celle où ils pourront sans crime, être ingrats ou indifférents ! Oh! les monstres ! ils ont anéanti jusqu'à la reconnaissance ! Ah ! Messieurs, qu'est donc devenue la raison pour nos faux sages ? qu'est devenue pour eux la nature? Est-il possible de lui faire un outrage plus sanglant? Mais vous pères et mères, qui depuis longtemps peut-être, vous bercez dans les illusions d'une si affreuse philosophie, ce langage n'excite-t-il pas dans votre âme l'indignation la plus vive? Ah ! si vous n'avez pas frémi en entendant ces leçons de mort que vous donnent nos faux sages, c'est que déjà le poison de leur doctrine a corrompu votre cœur ; c'est qu'il a déjà étouffé en vous le cri de la nature et de la raison. Eh bien ! puissent vos enfants marcher sur vos traces, puissent-ils déshonorer votre nom par leur libertinage et leur infamie ; puissent-ils vous voir du même œil d'indifférence que l'étranger, déchirer le sein qui les a allaités. Et de quel droit oseriez-vous vous plaindre ? vous leur avez appris à vous mépriser, à vous oublier, et vous trouveriez mauvais qu'ils suivissent vos préceptes? vous leur avez mis le poignard à la main, et vous seriez surpris qu'ils le dirigeassent contre vous ? Oui, leur perversité est votre ouvrage, puissiez-vous en subir vous-mêmes les premiers effets, en être les premières victimes !

Mais, que dis-je, Messieurs, et où m'emporte l'indignation dont je suis pénétré à la vue des attentats de la philosophie ? Ah ! plutôt, si vous vous êtes laissés séduire par les amorces perfides d'une philosophie des-

(61) Helv., *De l'homme*, § 8, not. 3.
(62) *De l'esprit*, disc. 2, c. 15.
(63) *Alambic moral*, art. *Adultère*. L'auteur ajoute : Il y a même lieu de croire que les femmes dans la loi de nature devaient être communes comme les femelles des animaux.
(64) *De l'esprit*, disc. 4, c. 10.
(65) § 5, c. 2, p. 38 : à la page 32 du même § et du même chap., l'auteur dit le contraire.
(66) Toussaint, part. III, art. 4.
(67) *De l'homme*, c. 8.

tructive de tout devoir et de tout sentiment, rougissez de vous-mêmes, et hâtez vous d'abjurer les principes de mort que vous avez puisés à son école : éloignez de vos enfants ces libelles détestables où ils puiseraient la corruption et l'oubli de leurs plus saints devoirs. Que votre vigilance soit le plus ferme rempart de leur innocence ! quel compte terrible vous vous préparez s'ils se perdent par votre faute ! quel crime plus grand encore si vous étiez l'auteur de leur perte ! Et cependant, Messieurs, que de personnes, dans nos jours malheureux, qui font leur unique occupation de la lecture de ces livres impies ! que de pères qui les mettent entre les mains de leurs fils ! que de mères qui les offrent à leurs filles ! que de boutiques de pestilence ouvertes au sein des villes les plus chrétiennes, comme autant de foyers de corruption pour la jeunesse ; de cette corruption profonde qui fait tous les jours de si épouvantables ravages ! Parents malheureux ! parents barbares ! faut-il que vous deveniez les bourreaux de vos propres enfants : et pourquoi leur donner le jour, si vous deviez être les corrupteurs de leur innocence ! Je m'arrête, Messieurs, car aussi bien, ne me serait-il pas possible de continuer plus longtemps le détail de cette monstrueuse morale : mais où trouver assez de larmes pour pleurer sur de tels attentats ?

II° question. — Hâtez-vous, Monsieur, d'opposer à ces maximes corruptrices les maximes de la religion...

Réponse. — Oui, Messieurs, hâtons-nous de mettre au grand jour les leçons de la religion ; ces leçons si belles, si propres à nous inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Non, vous dit la religion, l'utilité de nos actions ne saurait être la règle de notre conduite ; le bonheur de ce monde ne saurait être le fondement de la morale : au contraire, c'est le sort de la vertu d'être persécutée par les méchants. Il faut que le juste, l'homme vertueux soient éprouvés dans le creuset des tribulations ; et celui-là est véritablement grand et vertueux, qui ne transgresse pas ses devoirs malgré le feu des persécutions : *Beati qui persecutionem patiuntur.* (*Matth.*, V, 10.) D'un seul mot, la religion proscrit les infamies dont nos faux sages nous avaient donné des leçons ; elle frappe d'anathème ces principes de lubricité et de débauche dans lesquelles ils ont fait consister le bonheur de l'homme. Aux yeux de la religion, notre corps est le temple du Saint-Esprit, le temple de la Divinité ; nous serait-il permis, selon la pensée du grand Apôtre, de profaner le temple du Seigneur, de traîner dans l'ordure et dans la fange un corps consacré par la présence de la Divinité ? non-seulement toute action contraire à l'aimable vertu de pureté est interdite ; mais le désir, mais la pensée même, réfléchie et volontaire, est un crime que Dieu punit du poids de sa justice. Quelle religion que celle qui interdit jusqu'au désir, jusqu'à la pensée même du crime ! est-il une sauvegarde plus assurée pour les mœurs, l'innocence et la vertu ?

La philosophie n'avait vu dans le mariage qu'une union passagère et chancelante, que le plaisir du moment et la passion avaient formée, et que la passion et le plaisir pouvaient détruire. Principe abominable, qui sape par les fondements la société domestique, qui ne met aucune différence entre l'homme et la brute : la religion donne au mariage un fondement plus solide et plus noble. L'union des époux doit être éternelle ; la mort seule peut dissoudre les liens qui les unissent. La religion sanctifie cette union, le ciel devient dépositaire du vœu des deux époux ; il se réserve le droit de punir l'infidélité : tout dans eux doit être saint jusqu'à leur intention. Dieu les charge de propager l'espèce humaine, de donner à l'Eglise des enfants soumis, à l'Etat des citoyens vertueux, c'est là la fin, la fin unique, qu'ils doivent se proposer dans le mariage : malheur à eux, s'ils profanent par des crimes un ministère si important ! S'ils trompent l'attente de l'Eglise et de la société, s'ils abusent de leurs droits sacrés, par une crainte sacrilége, ils se révoltent contre la volonté de Dieu, ils sont dans le désordre, ils font du mariage un commerce de licence et de prostitution. Obligés de vivre et de mourir sous le même joug, les époux vertueux ne doivent chercher que dans le support mutuel, dans la patience et dans l'amour mutuel, le moyen d'en alléger le poids. Toute infidélité est un crime : par là, la passion demeure resserrée dans des bornes qu'elle ne saurait franchir sans honte ; l'adultère n'est plus encouragé par l'espoir d'une séparation déshonorante ; le désir seul pour une étrangère, est une infraction à la foi jurée, il est un crime : par là, se trouve anéanti le divorce, fruit honteux de la dépravation et de la corruption des mœurs ; le divorce qui annonce l'abrutissement des peuples, le dépérissement de la morale, le divorce qui ne donne aux Etats que des êtres errants et vagabonds ; le divorce qui exerçait ses ravages sur toutes les nations avant la venue de Jésus-Christ, et que nos législateurs de 93 ont tenté d'introduire de nouveau en France ! Le mariage est rappelé à son institution primitive.

La religion trace aux époux leurs devoirs mutuels : à la femme elle ordonne la dépendance et la soumission ; elle enjoint aux maris, d'aimer, de chérir leur femme. Ce sont eux qui tiennent le sceptre dans ce royaume domestique, mais cette autorité ne doit être guidée que par les lois de la fidélité et de la tendresse. « Heureux accord de dépendance et de tendresse, dit un apologiste de la religion qui m'a fourni le fond de ces réflexions, heureux accord qui modère la vivacité d'un sexe et adoucit la rudesse de l'autre ; qui met dans une main l'autorité de la loi, et dans l'autre l'empire bien plus puissant de la douceur ! La soumission est balancée par la déférence, et l'inclination à céder est le contre-poids du droit de commander. En

soumettant les épouses à cette autorité si douce que l'amour conjugal a seul droit d'exercer, la loi chrétienne a brisé les chaînes que les autres lois avaient appesanties sur elles. De combien de vertus elles se sont privées, ces religions injustes qui ont abusé de la faiblesse pour l'asservir! elles ne connaissent point cette piété plus tendre, cette sensibilité plus communicative, cette commisération plus active, cette bienfaisance plus soutenue, cette charité plus industrieuse dont nous jouissons dans la société chrétienne. La liberté du christianisme développe toutes les vertus du sexe. L'esclavage des autres religions ne lui laisse que ses défauts (68). »

La religion marque encore aux époux leurs devoirs envers leurs enfants. Quand ils leur ont donné le jour, tout n'est pas fini pour eux; leurs obligations ne font que s'accroître et s'augmenter. C'est un dépôt précieux dont ils répondront devant Dieu et devant les hommes; c'est à eux à protéger la faiblesse de leur enfance, à écarter tout ce qui pourrait leur nuire. Devenus plus grands, ils doivent veiller à leur éducation: c'est une seconde vie qu'ils leur donnent. Quel soin! quelle vigilance ne leur commande pas la religion, pour former ces jeunes plantes! Comme ils doivent éloigner d'eux tout ce qui pourrait porter la mort dans leur sein; comme ils doivent leur inspirer la plus vive horreur du vice, et par conséquent de tout ce qui l'inspire! comme ils doivent leur interdire la fréquentation de ces sociétés dangereuses où l'innocence fait toujours un triste naufrage! la lecture de ces libelles impies qui corrompraient leur cœur! Malheur, dit l'Apôtre, aux parents coupables qui négligent de si saints devoirs, ils sont pires que des infidèles, ils ont déjà perdu la foi: *Si quis*, etc. (I *Tim.*, V, 8.)

Ces devoirs sont pénibles sans doute, mais que les résultats en sont précieux! Les parents eux-mêmes en recueillent les premiers fruits. Ils trouvent dans la soumission et la docilité de leurs enfants, un ample dédommagement de toutes leurs peines. Car il s'en faut bien, qu'aux yeux de la religion, les liens qui attachent les enfants aux auteurs de leurs jours se dissolvent lorsqu'ils n'ont plus besoin de leurs secours. Toujours, et dans quelque circonstance que ce soit, les enfants doivent à leurs parents le respect, l'obéissance, la reconnaissance, les secours dont ils ont besoin. Le respect, parce que la religion leur montre sans cesse dans leur personne l'image et les représentations de la Divinité. L'obéissance, parce que les parents sont les dépositaires de l'autorité divine. La reconnaissance, parce qu'ils leur doivent la vie et l'éducation, qui sont les plus précieux des biens temporels. Les secours, parce que les parents sont les premiers dans la voie de la charité. Et serait-il permis aux enfants d'oublier ceux qui leur ont donné la vie, prodigué des soins si assidus? Leur serait-il permis de les abandonner à leur vieillesse et à leur décrépitude? et où serait la reconnaissance, où serait la nature? Mais non, la religion fait aux enfants un commandement rigoureux, d'aimer leurs parents, comme fondé sur la nature même des hommes. Et pour les engager plus fortement à l'observer, pour en faire sentir de plus en plus l'importance, elle a attaché à ce précepte, et à celui-là seulement, une récompense temporelle, gage assuré de celle qui leur est réservée dans une autre vie; elle promet à l'enfant soumis et reconnaissant de longs jours sur la terre: et voilà comme elle établit la société domestique sur un solide fondement; comme elle en tempère l'autorité par la tendresse; comme elle protége la faiblesse, en lui donnant un protecteur; comme elle unit les parents aux enfants, les enfants aux parents. Comme tout se suit dans la religion, Messieurs, comme tout est lié! pourriez-vous n'être pas frappés de la pureté de sa morale aussi bien que de la sublimité de ses dogmes. La philosophie, au contraire, anéantit toute vertu, elle sape dans ses fondements la société domestique, elle étouffe les sentiments de la nature. Au reste, ce n'est pas le seul point où sa morale est en défaut; un plus long développement ne ferait que nous en convaincre de plus en plus. Mais je me hâte de passer à un autre objet, pour n'être pas trop long. J'attends, etc.

IIIe question. — Vous nous avez montré jusqu'à l'évidence que la philosophie ouvrait la porte à tous les crimes; qu'elle étouffait dans le cœur des parents et des enfants les sentiments les plus naturels; qu'elle anéantissait la société domestique. Veuillez nous dire encore un mot de ce qu'elle nous apprend sur nos devoirs envers la société politique.

Réponse. — La société domestique est l'image de la société politique. Dans l'une comme dans l'autre se trouvent une autorité qui commande, des sujets qui obéissent. Attaquer les principes de la société domestique, c'est frapper du même coup la société politique; celle-ci doit se ressentir nécessairement des atteintes portées à la première. Et comment, en effet, des enfants accoutumés et autorisés à secouer le joug de l'autorité paternelle, pourraient-ils se soumettre à l'autorité qui gouverne l'Etat? S'ils sont persuadés qu'ils ne doivent rien à ceux dont ils ont reçu le jour, comment croiront-ils devoir quelque chose aux princes et aux autorités publiques? C'était donc une conséquence nécessaire que la philosophie, après avoir anéanti la société domestique, sappât aussi par ses fondements la société politique: et cette fois, pour le malheur de l'humanité, les philosophes n'ont été que trop conséquents. Ainsi, de même que les enfants ne doivent plus rien à leurs parents, dès qu'ils peuvent se passer de leurs secours; de même aussi les sujets ne doivent plus rien à leur roi,

(68) M. de La Luzerne, *Inst. sur l'excell. de la relig.*, p. 153 et 154.

dès qu'ils ne retirent aucune utilité de son gouvernement. De là ce trop fameux contrat social qu'ils supposent avoir été conclu entre les princes et les sujets, par lequel les princes s'obligent à procurer le bonheur de leurs sujets, et ceux-ci à leur obéir à cette condition, et qui se trouve rompu si les princes s'éloignent de ce but. Principe que Rousseau a si longuement développé dans son trop fameux *Contrat social*, sans trop en prévoir les funestes conséquences. Principe absurde en lui-même : car, à qui appartiendra-t-il de juger des infractions du traité ? quel juge prononcera dans les différends? Mais surtout principe désastreux qui excite sans cesse les peuples à la révolte, qui ouvre le gouffre hideux des révolutions, qui fait de l'insurrection le plus saint des devoirs ! Principe de mort pour les empires, qui a fait du peuple le bourreau de son roi, qui a inondé de sang et de carnage les pays malheureux qui l'ont adopté ! De là ces diatribes sanglantes contre les rois, et contre toute espèce de gouvernement, qu'on ne saurait lire sans être saisi d'effroi. De là, ces libelles détestables dans lesquels les rois sont représentés comme autant de despotes et de tyrans barbares, « comme des bêtes féroces qui dévorent les nations (*Hist. phil. et pol.*, t. IV, liv. XIX), » que la force, la stupidité ou la superstition seules ont élevées. De là, ces leçons de révolte si souvent répétées dans les œuvres de nos sages ; de là le monstre des révolutions qui a couvert notre patrie de crimes et de ruines, et qui promène encore son sceptre de mort dans tant d'autres contrées. De là les régicides ! Oui, Messieurs, j'ose le dire sans crainte d'être démenti par ceux qui ont quelque connaissance des ouvrages de la philosophie et de l'histoire de notre révolution. Toutes ces horreurs sont le fruit des leçons de nos faux sages; c'est en conséquence de leurs maximes que se sont commis tous les forfaits. (Je le démontrerai quand on voudra.)

Or, Messieurs, que penser d'une philosophie qui traîne à sa suite la dévastation et le trouble ? qui foule aux pieds les devoirs les plus sacrés: n'est-elle pas la honte de la raison humaine ? n'est-elle pas le fléau le plus terrible qui puisse affliger l'humanité? Vous frémissez, Messieurs ; que serait-ce si je vous avais cité leurs propres paroles. Mais ici l'expérience est plus forte que tous les raisonnements. Malheur à celui qu'une si triste mais si frappante leçon ne détromperait pas ! Que serait-ce encore, si rappelant les autres maximes de la philosophie, j'en faisais l'application à la société ? Vous seriez convaincus de plus en plus de leur perversité et de leur funeste influence. Mais ce détail nous mènerait trop loin. D'ailleurs, il est facile à chacun de vous, d'après le peu que j'ai dit, d'en faire l'application. Je me hâte donc de passer à ce que la religion nous apprend sur le même objet.

Ah ! Messieurs, que ses instructions sont touchantes! comme elles portent toutes l'empreinte de celui qui dans l'Ecriture se nomme *le Prince de la paix* : « *Princeps pacis.* » (*Isa*, IX, 6.) comme elles tendent toutes à maintenir la concorde et la tranquillité parmi les hommes ! La religion consacre les rois, et rend leur personne sacrée. Ce n'est point de leurs sujets qu'ils tiennent l'autorité, c'est de Dieu même ; ils sont les dépositaires de l'autorité divine ; c'est Dieu qui leur a confié le pouvoir de commander et de faire des rois : ***Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.*** (***Prov.***, VIII, 15.) Mais autant les rois sont élevés au-dessus des autres hommes, autant leurs devoirs sont-ils importants et pénibles. Ce n'est point sans raison qu'ils sont ceints de l'épée (*Rom.* XIII, 4 *et seqq.*), symbole de la justice qu'ils doivent à leurs sujets ! il leur est recommandé d'être justes et sévères; le bonheur de leurs sujets doit être leur principal devoir. La religion étend son sceptre sur les rois comme sur les sujets, elle les fait trembler sur leur trône. Si les sujets n'ont pas le droit de leur demander compte de leur conduite, Dieu se réserve le droit formidable de discuter leurs œuvres ! Et quelle discussion que celle qui est faite par celui qui juge les justices mêmes ! Les rois doivent protéger le faible contre les violences du fort, défendre la veuve et l'orphelin. Malheur à eux s'ils oublient des devoirs si sacrés ! Le Dieu qui se nomme le défenseur de la veuve et de l'orphelin, le protecteur de l'innocence, vengera d'une manière terrible leurs droits violés. Que toutes ces pensées sont imposantes ! où trouver ailleurs que dans la religion une barrière plus puissante pour retenir l'autorité dans de justes bornes ? C'est ce dont est convenu Montesquieu lui-même : « Un prince qui aime la religion et qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'apaise. Celui qui craint la religion et qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêchent de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore (69). »

Mais la religion, en donnant aux rois de grandes leçons, n'apprend pas moins clairement aux sujets leurs devoirs envers ceux qui les gouvernent. Les rois sont les représentants de Dieu, les dépositaires de son autorité. Les sujets doivent donc les respecter, et les honorer ; dès lors l'obéissance et la soumission deviennent un devoir rigoureux, non-seulement à leur égard, mais encore aux ordres de ceux qui le représentent. La religion prescrit aux sujets l'obligation de payer les impôts. Le grand Apôtre nous l'apprend formellement (*Ibid.*, 7); Jésus-Christ lui-même en a donné l'exemple. L'obéissance des sujets ne doit point être servile comme celle des esclaves, que l'on ne conduit, pour ainsi dire, que la verge à la main. La religion leur donne tout à la fois un motif plus relevé et un ressort

(69) *Esprit des lois*, l. I, c. 2.

plus puissant, c'est la conscience. Ils doivent prier pour ceux qui les gouvernent; l'abus de l'autorité ne saurait excuser leur révolte. Maxime admirable que les premiers chrétiens ont si bien mise en pratique. Partout poursuivis, persécutés, proscrits, livrés aux plus cruels tourments, ils n'opposent à de si barbares traitements que la patience et la soumission. Pouvant faire trembler leur ennemi sur son trône, ils ne savent que prier pour leurs bourreaux, souffrir et mourir victimes de leur vertu et de leur fidélité à leur religion. Ecoutez Tertullien dans son *Apologétique :* « Nous ne sommes que d'hier, leur disait ce Père, et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos champs, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, la place, nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas bien propres à la guerre, même à forces inégales, nous qui nous laissons tuer si volontiers ; si ce n'était une de nos maximes, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de la donner? Sans même prendre les armes, sans nous révolter, nous pourrions vous combattre seulement en nous séparant de vous. Car, si cette multitude d'hommes vous eût quittés, pour se retirer dans quelque contrée éloignée, la perte de tant de citoyens de tout état aurait décrié votre gouvernement et vous eût assez punis. Vous auriez été effrayés de votre solitude, du silence et de l'étonnement du monde, qui aurait paru comme mort. Vous auriez cherché à qui commander; il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. Mais au lieu de se révolter, ils ne savaient que prier, et jusque sur les échafauds, ils adressaient au ciel des vœux pour leurs bourreaux. Nous prions, disait Tertullien, pour les empereurs, pour leurs ministres, pour les puissances, pour la paix (70). »

Telles sont les maximes de la religion; en est-il de plus admirables et de plus propres à faire le bonheur des hommes ? Et cependant des philosophes ont osé dire qu'un peuple de vrais chrétiens ne saurait subsister. Ce serait bien plus vrai d'un peuple de philosophes, répond Diderot, s'il était possible d'en former un : il trouverait sa perte au sortir du berceau dans le vice même de sa constitution (71). Et en effet, Messieurs, quel plus touchant spectacle que celui d'un peuple qui suivrait exactement les maximes de la religion? on verrait des rois justes, pères de leurs sujets, des magistrats équitables : les grands pratiqueraient la miséricorde et la bienfaisance, les petits la patience, les sujets seraient soumis à l'autorité, et honoreraient dans elle l'image de la Divinité. Quelle admirable harmonie règnerait dans les familles ! Les époux s'aimeraient et se respecteraient l'un l'autre ; les pères seraient vigilants sur leurs enfants, les enfants soumis et obéissants, les maîtres tendres envers leurs serviteurs. les serviteurs reconnaissants et fidèles. L'innocence, la pudeur, toutes les vertus y seraient en honneur, tous les vices y seraient bannis. La charité étendant son sceptre d'amour sur tous les hommes, ne ferait de tous les cœurs qu'un cœur et qu'une âme. Ah! Messieurs, pourquoi faut-il que nous rendions inutile le grand bienfait de la religion, et que nous en soyons réduits à des vœux stériles pour l'accomplissement de ces préceptes dont l'exacte observation ferait de la terre un ciel anticipé?

Mettez d'un autre côté un peuple philosophe, fidèle observateur des maximes de la philosophie. Quel horrible chaos ! quel épouvantable désordre ! La vertu, méprisée, anéantie, n'oserait s'y montrer, le vice irait tête levée. Que de crimes inonderaient cette terre malheureuse ! quelle corruption profonde ! quelles injustices réfléchies ! quelle cruauté ! la fornication, l'adultère, l'inceste, les crimes contre nature ne seraient plus des actions qui fissent rougir les coupables. Des rois cruels et tyrans de leurs sujets, parce qu'ils ne règneraient que par la force ; des sujets rebelles, parce qu'ils seraient impatients du joug ; des trônes chancelants, ébranlés, teints de sang, la plus épouvantable anarchie; des pères indifférents envers leurs enfants, des enfants qui oublieraient leur père : partout le désordre et la confusion, voilà l'effrayant mais trop faible tableau d'une société régie par les principes de la philosophie. Oui, je ne crains pas de le dire avec un philosophe, qu'une telle société, s'il était possible de la former, trouverait sa perte au sortir de son berceau dans le vice même de sa constitution.

O vous, Messieurs, qui savez apprécier le grand bienfait de la religion, vous pour qui la vertu a encore des charmes, j'ai contristé vos cœurs, je le sais, en rappelant les maximes désastreuses d'une philosophie aveugle. J'ai frémi moi-même à la vue des attentats commis contre la morale publique et la décence naturelle; j'ai rougi de me voir forcé de mettre au grand jour tant d'abominations : mais il fallait montrer la faiblesse et la misère de l'homme laissé à lui-même; il fallait vous faire apprécier à sa juste valeur une philosophie qui trouve encore tant de partisans ! Le tableau effrayant de sa morale ne fera que vous attacher de plus en plus à la religion de vos pères. Pour vous, Messieurs, qu'une philosophie aveugle avait malheureusement séduits, et qui l'aimiez peut-être parce que vous ne la connaissiez pas assez, qui est-ce qui pourrait encore vous retenir sous ses infâmes bannières? serait-ce la crainte de revenir sur vos pas? mais est-il quelque chose de plus honorable pour l'homme que d'abjurer l'erreur et d'embrasser la vérité lorsqu'elle se montre à lui ? Serait-ce le respect humain, la crainte des railleries des méchants? mais seriez-vous hommes, si vous fléchissiez devant l'opinion des méchants? ne serait-ce

(70) *Apolog.*, c. 38 et 39, traduction de l'abbé de Gourcy.

(71) *Corresp. litt.*, t. I, p. 492.

pas une faiblesse honteuse, le comble de la déraison de se soumettre à un tel juge? Non, Messieurs, tous ces frivoles prétextes ne vous retiendront pas, j'en ai la douce confiance, vous consolerez l'Eglise affligée de vos égarements et de vos désordres, vous réparerez le scandale que vous avez pu donner par votre conduite peu chrétienne; tous ensemble désormais, fortement attachés à la religion, nous nous ferons un honneur de porter ses livrées, de pratiquer ses commandements, nous l'honorerons par notre conduite; bientôt le monstre hideux de l'irréligion et de l'impiété, confondu par la sainteté de nos mœurs, rougira de se montrer à découvert, rentrera dans les enfers avec ses abominables doctrines. La religion paisible reprendra tous ses droits sur nos cœurs, répandra avec abondance ses inestimables bienfaits sur la terre, fera notre bonheur ici-bas, et nous ouvrira les portes de l'éternité bienheureuse. *Amen.*

CONFÉRENCE VII.

IL N'Y A QU'UNE SEULE RELIGION VÉRITABLE.

Dominum tuum adorabis et illi soli servies. (*Deut.*, VI, 13.)

Vous adorerez le Seigneur et vous n'adorerez que lui seul.

Connaître Dieu, l'aimer, le servir, n'adorer que lui seul, voilà le premier devoir de l'homme, comme sa fin et sa destination. Ouvrage de Dieu, il conserve avec la Divinité même des rapports de dépendance; pauvre et dénué de tout, il doit recourir à celui qui l'a formé, parce que lui seul peut le soutenir; comblé de ses bienfaits, il doit mettre la reconnaissance au premier rang de ses obligations les plus sacrées; et voilà, Messieurs, ce qui fait le fondement de la religion, les rapports de l'homme avec la Divinité. Méconnaître ces principes, ce serait n'avoir pas la première idée de l'homme et de son Créateur; les mépriser serait fouler aux pieds ses plus saints devoirs.

D'après cela, il semble qu'une religion qui nous découvre les vrais rapports entre Dieu et l'homme, qui nous fait connaître nos devoirs, et nous donne les moyens d'acquitter une dette sacrée envers l'Auteur de toutes choses; il semble, dis-je, que cette religion devant être seule la véritable, devrait être aussi embrassée des hommes avec le plus grand empressement et la reconnaissance la plus vive. La religion chrétienne seule nous donne ces précieuses connaissances; toutes les autres, avant elle, les ont ignorées ou étrangement dénaturées; comment se fait-il donc que cette religion soit si honteusement méconnue, si cruellement persécutée? L'homme n'est-il donc plus fait pour la vérité, voudrait-il se condamner à vivre dans l'erreur?

Voyez cependant les combats qu'on lui livre sans cesse, comme on l'attaque par toute sorte de moyens, tantôt par les traits piquants de la raillerie et de la satire, tantôt par le mensonge et la calomnie; tantôt par la mauvaise foi qui attribue à la religion ce qu'elle condamne, et qui dénature sa doctrine pour pouvoir la combattre avec quelque avantage apparent. Comment résiste-t-elle depuis si longtemps à des efforts constamment soutenus pour la détruire? c'est que celui qui l'a établie se rit des efforts impuissants des hommes; il n'en faudrait pas davantage à un esprit éclairé et sans prévention pour être convaincu de la divinité de la religion.

Voilà, cependant, que des raisonnements captieux, mais sans fondement, des mensonges dont on ne cherche pas à démêler la fausseté, mais qui ne trompent pas l'homme éclairé, des difficultés toujours renouvelées, mais depuis longtemps confondues, font souvent sur l'esprit de ceux qui les entendent une impression funeste. Je ne m'en étonne pas, c'est qu'il y a peu de personnes qui réfléchissent. De là, le mépris et l'indifférence pour la religion font des progrès effrayants! C'est à venger la religion de quelques-unes de ces misérables difficultés que cette conférence sera consacrée, et puissiez-vous, Messieurs, connaître de plus en plus votre religion, votre foi s'affermira en proportion de cette connaissance. Veuillez, Messieurs, me proposer quelques-unes des difficultés les plus répandues, je tâcherai d'y répondre.

Ire question. — C'est un vaste champ que vous m'ouvrez, Monsieur, je pourrais vous proposer plusieurs difficultés; mais je veux vous restreindre à quelques-unes qui me paraissent plus importantes, parce qu'elles sont plus répandues, et qu'elles me paraissent plus graves; et d'abord, Monsieur, j'ai entendu dire souvent: Toutes les religions sont également bonnes, pourquoi donc tant s'embarrasser pour en choisir une? Que pensez-vous de cette difficulté?

Réponse. — Il est vrai, Messieurs, cette difficulté, si c'en est une, est souvent répétée, mais a-t-elle été comprise par ceux mêmes qui l'ont faite? Comprenons-la une bonne fois, il n'en faudra pas davantage pour nous en faire voir les faussetés. Que veut-on dire par ces paroles: Toutes les religions sont également bonnes? on veut dire que chacun peut également honorer Dieu, plaire à la Divinité en choisissant parmi les religions établies celle qu'il lui plaira d'embrasser, à moins qu'il ne préfère s'en créer une à sa guise. Toutes les religions sont indifférentes, a-t-on dit, et on s'est applaudi de cette sublime invention qui montre jusqu'à l'évidence la folie et l'aveuglement de ceux qui ont osé la mettre au jour; mais ceux qui ont prononcé cette absurdité, ont-ils compris ce que c'est que la religion, se sont-ils bien compris eux-mêmes? Qu'est-ce en effet que la religion, Messieurs? C'est la manière dont nous devons rendre à Dieu nos hommages soit de l'esprit, soit du cœur, ce qui comprend la croyance, ou le dogme et la morale; car, dans toute religion, il y a des dogmes à croire et

des devoirs de morale à pratiquer : ou croyez-vous, que l'on puisse également honorer Dieu par quelque religion que ce soit ? et que ces religions soient également agréables à Dieu ?

Quoi ! des religions qui se contredisent, qui enseignent des dogmes opposés, le oui et le non sur le même objet ! Des religions dont les sectateurs s'anathématisent mutuellement et se regardent comme dans l'erreur, seraient également vraies, également bonnes, plairaient également à la Divinité? Quoi ! Dieu verrait du même œil le chrétien qui bénit son nom, et adore toutes ses perfections infinies ; le déiste qui se le représente comme un être mou et efféminé, l'athée qui lui refuse insolemment l'existence, l'impie et le libertin qui le blasphèment ; le chrétien qui fait profession de croire à la divinité de Jésus-Christ, le Juif qui l'a attaché à un bois comme un perturbateur et un séducteur infâme ; le philosophe qui le regarde comme le premier imposteur qui ait paru sur la terre, auraient également raison, plairaient également à la Divinité? Et où en sommes-nous, Messieurs, s'il faut réfuter de si extravagantes absurdités? et se croirait-on quitte de tout quand, pour s'autoriser dans l'impiété et dans le libertinage du cœur, on aura dit d'un ton de maître, propre à séduire ceux qui ne raisonnent pas : Toutes les religions sont bonnes?

Approfondissons encore cette maxime, et voyons-en de plus l'absurdité. Que veulent dire ces paroles : Toutes les religions sont bonnes? Ou bien elles ne signifient rien, ou bien elles veulent dire que toutes les religions sont également vraies. Car je ne pense pas que l'on en soit venu à ce degré d'absurdité, que de soutenir que l'erreur est semblable à la vérité. Mais si toutes les religions sont également vraies, alors je pourrai dire, avec la même vérité : Dieu existe, Dieu n'existe pas... Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant, Jésus-Christ n'est pas le Fils du Dieu vivant, ce n'est qu'un imposteur. La religion chrétienne est vraie, et cette même religion est fausse, c'est-à-dire que le oui et le non sur le même objet, sous les mêmes rapports, seront également vrais. Or, n'est-ce pas fouler aux pieds les premiers principes du raisonnement? N'est-ce pas avancer une absurdité révoltante? Voilà donc que les partisans de toute religion sont convaincus de n'avoir pas même le sens commun.

Mais, pour vous faire sentir davantage l'extravagance et le délire de ce système, supposez qu'un de ces hommes à toute religion vous adresse la parole : Homme stupide, vous dirait-il, à quoi bon tant t'inquiéter sur ta religion, ignores-tu qu'elles sont toutes également bonnes? Ainsi il t'est libre de reconnaître, avec les chrétiens, Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, ou bien de le regarder comme un imposteur avec les philosophes. A Constantinople, tu regarderas Mahomet comme un prophète, et, à Rome, comme un fourbe et un faussaire ; chez les Egyptiens, tu rendras les honneurs divins au bœuf *Apis*, aux plantes qui croissent dans ton jardin ; chez les Phéniciens, tu offriras des victimes humaines, tes propres enfants, à Molok, et tu verras d'un œil sec leur sang couler à grands flots ; tu adoreras, en Grèce, Jupiter, Mars, Vénus ; tu initieras pieusement tes filles aux mystères de la bonne déesse, c'est-à-dire que tu les livreras à la plus vile et à la plus infâme prostitution ; et, sans faire un si long voyage, tu pourras imiter toi-même leurs rites sacrés, et admettre la prostitution comme un moyen d'honorer la Divinité.

Quel langage, Messieurs ! vous en êtes révoltés. Eh bien, c'est celui que tiennent tant de philosophes aveugles, tant d'hommes lâches et indifférents, qui, pour briser le frein importun de la religion, osent soutenir qu'elles sont toutes également bonnes. Oui, je n'ai fait qu'exposer les conséquences de leurs principes ; il faut ou les dévorer avec toute leur amertume, ou rejeter le principe d'où elles découlent nécessairement. Ah ! Messieurs, rien n'est indifférent dans le monde : une affaire, un procès, un établissement, ne sont point des choses indifférentes ; les moyens que l'on prend pour y réussir ne sont point indifférents, puisque souvent notre bonheur en dépend ; et la religion, lien sacré qui attache l'homme à la Divinité, serait une chose indifférente? et il serait permis à chacun de la changer ou de s'en former une à son gré? L'homme n'est indifférent ni sur ses affaires, ni sur sa fortune, ni sur l'établissement de ses enfants, et il pourrait l'être à l'égard de la religion, d'où dépend son véritable bonheur en ce monde et en l'autre ? Que l'incrédule dise tout ce qu'il voudra, il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité ; donc il n'y a et il ne saurait y avoir qu'une seule religion véritable : toutes les autres, de quelque nom qu'on les appelle, sont et doivent être nécessairement fausses. Rousseau lui-même en convient : « Une seule religion est la bonne, dit-il, si tant est qu'une le soit (56). » L'homme ne plaira donc à Dieu, il ne sera donc dans l'ordre qu'en pratiquant la vraie religion.

Certes, Messieurs, faudrait-il autre chose pour nous mettre en garde contre ces déplorables maximes d'indifférence de la religion, que le but de leurs coupables auteurs? pourrait-on ignorer qu'ils ne les soutiennent que pour éteindre dans nos cœurs l'amour de la religion avec celui de nos devoirs? Or, Messieurs, si la religion est la base et le fondement de notre bonheur, comme le plus solide fondement de la société, pourrions-nous nous empêcher de regarder comme les plus mortels ennemis de notre repos et de notre bonheur ces faux philosophes, et de frapper du plus profond mépris leurs déso-

(56) *Emile*, t. III, p. 158.

lantes doctrines? Oui, je ne crains pas de le dire, il n'y a qu'une ignorance profonde ou une haine réfléchie contre la vérité, qui ait pu dire : Toutes les religions sont indifférentes ; par conséquent, il n'y a qu'un insensé, un ignorant ou un homme profondément méchant qui puisse avancer et soutenir cette maxime. Donnez-moi un homme éclairé, un homme qui raisonne sans prévention, un homme exempt de passion ou qui sache les maîtriser, et je soutiens qu'il sourira de pitié à cette question : Toutes les religions sont-elles également bonnes?

Quoi donc! — Il sera donc indifférent de croire à l'existence de Dieu ou de n'y croire pas, de le regarder comme le maître de toutes choses ou bien d'attribuer au hasard la création du monde et son arrangement merveilleux : indifférent de rendre à Dieu les devoirs de l'adoration, de la reconnaissance, ou bien de les fouler aux pieds et d'y être infidèle! il sera donc aussi égal pour l'homme de connaître son origine, sa destination, sa fin, ses obligations, ou bien d'être sur toutes ces choses dans une ignorance profonde! et comme la morale n'est que l'expression du dogme, il sera égal et indifférent de rendre à Dieu le tribut de nos hommages, ou de blasphémer son saint nom ; égal et indifférent de lui élever des autels, ou d'égorger ses ministres jusque dans son sanctuaire, d'aimer ses parents ou de les haïr, de secourir son frère ou de lui plonger le poignard dans le sein ; d'être chaste, modéré, tempérant, ou bien de fouler aux pieds toutes les règles de la pudeur et de se livrer aux plus vil libertinage! Et certes, s'il n'y a rien de vrai dans les dogmes, pourquoi y aurait-il quelque chose de fixe dans la morale, et sur quel principe se promettrait-on d'établir nos devoirs à l'égard des autres hommes? Oui, Messieurs, disons-le hautement, cette indifférence tant vantée, anéantit toute vérité, confond tous les principes, autorise les excès les plus monstrueux, sappe par ses fondements toute religion, détruit la société tout entière. Que penser donc de cette doctrine et de ceux qui la propagent? Jeunesse imprudente, qui faites vos délices de ces lectures empestées, apprenez à les connaître, leur connaissance suffira pour vous en dégoûter, et vous en inspirer l'horreur la plus profonde. Non-seulement ce système d'indifférence est absurde en lui-même, mais il dégrade la Divinité. En effet supposez, Messieurs, que nous sommes déjà arrivés à ce jour où le Seigneur, environné de gloire et de majesté, viendra juger tous les hommes. Toutes les nations sont à ses pieds : les juifs, les mahométans, les idolâtres, les philosophes, les chrétiens confondus ensemble, attendent l'arrêt qui doit fixer leur destinée. Le Seigneur s'adressant alors à celui qui a adoré les idoles, lui dira : *Venez :* il est vrai que vous avez méconnu mon nom et ma sainteté ; toute la nature cependant vous révélait ma puissance ; au mépris de cette lumière précieuse que j'avais mise dans votre cœur, vous avez prostitué votre encens à des divinités mensongères, vous avez élevé des autels à vos passions et à vos vices ; n'importe, toutes les religions sont bonnes, *entrez dans le royaume qui vous a été préparé.*

Se tournant vers le juif, il lui dira : Vous aviez les Ecritures et les prophètes, les caractères du Messie y étaient tracés d'une manière claire et précise ; ces caractères se réunissaient en Jésus-Christ, mon Fils bien-aimé ; cependant vous l'avez mis à mort ; n'importe, venez prendre possession du royaume qu'il vous a acquis par son sang, bien que vous n'ayez pas cru en lui.

S'adressant ensuite à nos incrédules modernes : Venez, les prétendus amis de la raison, leur dira-t-il, il est vrai que vous avez presque toujours déraisonné, que vous avez eu en horreur la vérité, et que vous l'avez poursuivie avec un acharnement incroyable ; il est vrai que vos maximes ont porté partout la corruption et la mort, qu'il n'y a jamais eu plus de crimes que depuis que vous avez tant parlé de vertu, et que sous vos pas s'est creusé un abîme profond où la société tout entière a pensé s'engloutir. Mais, à mes yeux, l'erreur et la vérité sont une même chose, le vice et la vertu une même chose, la religion et l'impiété une même chose ; quoique vous vous soyez moqués de mon royaume, comme de ma justice, venez prendre la place que je vous ai préparée au milieu des saints que vous avez persécutés.

Qu'en pensez-vous, Messieurs, n'est-ce pas un rôle magnifique et bien honorable qu'on voudrait faire jouer à la Divinité? Voilà pourtant la conséquence rigoureuse du système d'indifférence en matière de religion ; voilà le chef-d'œuvre de la philosophie de nos sages modernes.

Enfin, Messieurs, pour achever de répondre à votre question, je ne dirai plus qu'un mot. Pourquoi, puisque toutes les religions sont également bonnes, puisque tout n'est qu'opinion, pourquoi ces efforts pour renverser l'antique foi de nos pères? pourquoi ce déluge de libelles plus impurs les uns que les autres, dans lesquels la religion est traînée dans la fange, et dépeinte sous les couleurs les plus noires? pourquoi lui prodigue-t-on les glorieuses épithètes de barbare et d'infâme? pourquoi enfin ces efforts multipliés pour établir partout leur fastueuse philosophie? Car, Messieurs, il n'y a point de milieu, ou leurs nouvelles doctrines seront plus utiles au genre humain que les anciennes, et alors ils ont tort de dire qu'elles sont également bonnes, ou elles ne valent pas mieux que celles qui régissent le monde depuis dix-huit siècles, et alors ils s'épuisent en vain pour établir une chimère ; ce sont des insensés ; ou enfin leurs nouvelles doctrines sont pires que les anciennes, et alors ils sont convaincus d'être les ennemis du genre humain. Je crois qu'il est impossible de répondre à ce raisonnement. Ils oublient qu'ils ne parlent que de



la tolérance, et sous ce dehors de modération, ils insultent à tout ce que le monde, depuis dix-huit siècles, a regardé comme sacré. Sur quel objet ne s'étend pas leur amère censure? mystères absurdes, morale trop sévère, culte superstition, prêtres fanatiques, religion infâme. De là les mensonges dans l'histoire, les excès de la révolution. Voilà la tolérance, etc. Est-ce là être indifférents?

Mais de cette vérité si solidement établie, qu'il n'y a et ne saurait y avoir qu'une seule religion véritable, qu'allons-nous en conclure pour notre conduite? Il faut en conclure : 1° la nécessité de la chercher et de s'en instruire. Malheur à l'homme lâche et infidèle qui négligerait le plus saint et le plus sacré des devoirs, il se dévouerait à l'infortune et il s'exposerait aux plus grands dangers. Eh! pourriez-vous penser, Messieurs, qu'il vous soit permis de rester dans l'indifférence sur la connaissance de votre fin dernière et sur les moyens d'y parvenir? sur l'auteur de votre être et sur les moyens de l'honorer? Non, Messieurs, non ; l'indifférence sur un tel objet est toujours un crime. C'est donc pour tous et pour chacun de nous un devoir rigoureux de connaître la vraie religion; notre conduite sera pure à proportion de cette connaissance. Pères et mères, vous devez instruire vos enfants de leurs devoirs religieux : c'est un dépôt sacré que le ciel vous a confié et dont il vous demandera compte; vous êtes leurs premiers maîtres, et rien ne saurait vous dispenser de cette obligation; y manquer, dit l'Apôtre, c'est apostasier sa foi, c'est être pire que les infidèles(I *Tim* , V, 8). Le Seigneur ne vous les a pas donnés pour leur apprendre à faire dans le monde une fortune brillante, à y paraître avec distinction, mais pour en faire de bons chrétiens. Descendez dans le fond de votre conscience, voyez si elle ne vous reproche pas un grand nombre de manquements, voyez surtout si vous êtes instruits vous- mêmes et si vous ne vivez pas dans une coupable ignorance de vos devoirs les plus sacrés. Comment apprendrez-vous à vos enfants ce que vous ignorez-vous-mêmes? comment estimerez-vous ce que vous ne connaissez pas, et apprendrez vous à vos enfants à l'estimer? Oui, Messieurs, si la religion est si méprisée, c'est qu'elle est méconnue ; apprenez à la connaître , et vous l'estimerez et vous l'aimerez.

En second lieu, puisqu'il n'y a qu'une seule religion véritable, et que de sa connaissance et de notre fidélité à une obligation qu'elle nous impose dépendent notre bonheur et notre repos, nous devons conclure qu'il faut rompre avec ces personnes dont la société a donné à notre foi des atteintes si cruelles; avec ces hommes, dont toute la science consiste en quelques doutes usés et traînés dans la poussière ; avec ces grands indifférents pour leur religion, qui vivent comme si Dieu n'existait pas, ou s'ils n'avaient aucun devoir à lui rendre ; avec ces livres de pestilence qui ne tendent qu'à tromper ou à corrompre, et qui, sous le nom de lumières, répandent les ténèbres les plus profondes : sous le nom de vérité nous débitent les plus monstrueuses erreurs, sous le nom de philosophie anéantissent toutes les vérités, sous le nom de vertu ouvrent à tous les crimes la plus libre carrière. Voilà les conséquences naturelles de ce que nous avons établi, il n'y a et il ne saurait y avoir qu'une seule vraie religion, je crois l'avoir démontré, j'attends que vous m'exposiez de nouvelles questions.

IIe question.— Je comprends, Monsieur, qu'il ne saurait y avoir qu'une religion véritable, par conséquent, que c'est une folie de dire : Toutes les religions sont bonnes. Aussi, si jamais on vient me tenir un semblable langage, je ne serai pas embarrassé pour répondre. Mais, j'ai encore plusieurs difficultés à vous proposer, et elles me semblent considérables. Il me semble, et je l'ai ouï dire souvent, qu'en n'admettant qu'une seule vraie religion, vous faites le procès à toutes les autres, que vous introduisez le dogme de l'intolérance, ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, les rend nécessairement tous ennemis. Qu'en pensez-vous?

Réponse.— En n'admettant qu'une seule vraie religion, me dit Monsieur, je fais le procès à toutes les autres, cela est vrai, et je ne vois pas ce que cette conséquence a de révoltant. Car enfin, dès qu'il est démontré qu'il ne saurait y avoir qu'une seule religion véritable, c'est une conséquence rigoureuse que toutes les autres sont et doivent être nécessairement fausses : aucun homme de bon sens ne reculera jamais devant cette conséquence, et j'avoue que je l'admets très-volontiers, etc.

Mais voici une accusation plus grave : Vous introduisez, nous dit-on, le dogme cruel de l'intolérance. Examinons si elle est fondée. Je remarque d'abord que ce n'est point une conséquence de ce que j'ai dit ; car, de ce qu'il n'y a qu'une seule religion, il ne s'ensuit pas que les hommes doivent être ennemis les uns des autres, ni se déchirer mutuellement. Ce n'est donc qu'un reproche mal fondé fait à la vraie religion, je veux dire à la religion chrétienne, et il faut convenir que c'est là la source des plus virulentes déclamations, des plus furieuses invectives qu'aient lancées les philosophes contre la religion chrétienne, et les sectes séparées de l'Eglise romaine contre cette même Eglise.

Certes, Messieurs, s'il est vrai que la religion chrétienne autorise ces maximes sanguinaires qu'on lui impute, je souscris volontiers à tous les reproches de l'incrédule contre cette religion, je tiens qu'il faut exterminer cette secte cruelle et barbare. Mais si ces reproches ne sont que des calomnies, que penser de ceux qui les débitent avec une téméraire audace, et sur qui retombent la flétrissure et l'opprobre? Et ici, Messieurs, la victoire est d'autant plus aisée,

que je n'ai besoin que d'expliquer les termes et d'exposer la doctrine de la religion pour couvrir l'incrédule d'une honte éternelle.

Et d'abord, expliquons des mots que l'on n'a répétés avec tant d'amphase, que parce qu'ils n'étaient pas compris. Qu'est-ce que la tolérance que réclame l'incrédule, et l'intolérance qu'ils reprochent si amèrement à la religion? La tolérance de la philosophie, n'est autre chose que l'indifférence à l'égard de toutes les religions. Elle consiste à les regarder toutes ou comme également vraies ou comme également fausses; comme de simples lois nationales qui obligent ou qui n'obligent pas, selon qu'il plaît au gouvernement de les adopter ou de les proscrire. Ainsi, avec ce beau système, il n'est point de religion quelque absurde, quelque vile, quelque infâme qu'elle soit, ordonnât-elle aux mères d'égorger leurs enfants de leurs propres mains, approuvât-elle la prostitution comme un moyen d'honorer la Divinité, qui ne puisse être regardée comme aussi vraie, aussi divine que celle qui par des preuves sans réplique, remonterait jusqu'à la Divinité. Voilà, Messieurs, le chef-d'œuvre de la philosophie moderne! voilà cette tolérance tant vantée! Qu'est-elle autre chose qu'un mépris formel pour toute vérité, le comble du délire et de l'extravagance?

En quoi consiste l'intolérance si amèrement reprochée à la religion? La voici, comprenez-le bien. Elle consiste en ce que le chrétien convaincu de la divinité de la religion qu'il professe, par les preuves nombreuses et sans réplique qui en prouvent la vérité, regarde toutes les autres comme autant de religions fausses, inventées par l'aveuglement de l'esprit ou les passions du cœur. Voilà en quoi consiste l'intolérance de la religion; or est-il rien de plus conséquent et de plus raisonnable? Quoi! le chrétien convaincu de la divinité de sa religion pourrait-il ne pas condamner les autres comme fausses ou impies? Serait-il permis à l'homme raisonnable de regarder du même œil l'ouvrage de Dieu, et l'effet des rêveries et de l'extravagance des hommes? Non sans doute; entrer en composition, ce serait se condamner soi-même, ce serait renoncer à la vérité, se souiller d'une apostasie horrible.

Oui, Messieurs, je ne crains pas de le dire, la religion chrétienne est nécessairement intolérante dans le sens que j'ai exposé, parce qu'elle est la seule véritable, et ce titre, loin de la déshonorer, est pour ceux qui raisonnent une des preuves les plus évidentes de sa vérité. Hé quoi! la justice peut-elle donc s'allier avec l'iniquité? l'erreur avec la vérité, la lumière avec les ténèbres? Non, Messieurs, ce serait une alliance monstrueuse et contre nature. Les erreurs peuvent bien se souffrir et se tolérer mutuellement, par cela seul que ce sont des erreurs, mais la vérité pourrait-elle faire un pacte honteux avec l'erreur? Non, Messieurs, la vérité, cette souveraine des intelligences, a droit à ce que chacun se courbe devant elle, elle est l'ennemie déclarée de l'erreur et du mensonge. Cette vérité est tellement imprimée dans le cœur de l'homme, qu'elle paraît dans la conduite des ennemis même de la religion. Voyez toutes les sectes séparées de l'Eglise. Tant que ce principe de vie n'était pas éteint dans leurs cœurs, ont-ils pu s'accorder ensemble? ne les a-t-on pas vus s'élever contre les autres, croyant ou feignant de posséder la vérité? n'ont-ils pas taxé leurs adversaires d'être dans l'erreur? tant ils étaient persuadés que la vérité est nécessairement intolérante, c'est-à-dire ne peut pas ne pas condamner l'erreur. Jusque là, le vrai principe des choses subsista dans leur cœur; mais, comme l'erreur ne saurait se soutenir contre l'erreur ni avoir le droit de la prescrire, ces sectes séparées de la véritable Eglise, ces branches séparées de l'arbre de vie ont fini par entrer en composition : chacun a cédé de ses droits. On a passé sous silence un dogme de foi qu'on avait cru essentiel : on s'est, si je puis parler ainsi, arrangé à l'amiable; on a agi dans l'irréligion comme dans une affaire, dans un procès, où chacun abandonne quelque chose pour éviter les contestations; on s'est réuni en un seul point, c'est-à-dire sur la haine qu'on a vouée pour toujours à la véritable Eglise. Examinez la conduite des philosophes eux-mêmes, vous trouverez la même division: ils se combattent mutuellement, ils se prodiguent souvent les épithètes les plus injurieuses : et que n'a pas dit Voltaire contre J.-J Rousseau? Pourquoi? parce que malgré eux ils étaient obligés de convenir que la vérité est une, qu'elle ne saurait subsister avec l'erreur, et que chacun nous donnait pour la vérité les vains systèmes qu'il avait bâtis dans son imagination. La haine seule de la religion a pu éteindre dans leur cœur le sentiment profond de cette vérité. Ils ont consenti à souffrir les systèmes les plus contradictoires, pour porter de concert des coups plus meurtriers à la religion qu'ils voulaient éteindre et anéantir. Et voilà, Messieurs, comment l'iniquité se ment à elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.) La religion chrétienne seule traverse les siècles toujours immuable, comme un rocher au milieu des flots irrités; toujours la même, elle participe à l'immutabilité de Dieu son auteur; toujours inflexible pour ses opinions, tout change autour d'elle, les systèmes succèdent aux systèmes, les opinions aux opinions, elle seule continue majestueusement sa course et nous conduit à l'immortalité. Voilà son intolérance. Je ne crains pas de le dire, c'est ce qui fait son ornement et sa gloire.

(Mais prenez garde, Messieurs, je ne parle ici que de l'intolérance dogmatique; car de savoir s'il est plus avantageux à un prince de souffrir ou non dans ses Etats des religions opposées, c'est une question dont la solution dépend d'un trop grand nombre de circonstances, qui est du ressort des publicistes et qu'il ne m'appartient pas d'exa-

miner). Mais je soutiens, et aucun homme, pour peu qu'il raisonne de bonne foi, ne pourrait me contredire, je soutiens que la vraie religion doit être nécessairement intolérante dans le sens que je l'ai exposé. Or si cette intolérance de la religion est si raisonnable, si elle est fondée sur la nature même des choses, n'a-t-on pas lieu de s'étonner qu'elle soulève la bile de la secte philosophique, et que les incrédules l'aient attaquée avec tant de fureur? il aurait fallu démontrer la fausseté de la religion chrétienne, battre en ruine les preuves sans nombre qui l'établissent; car tant qu'il demeurera prouvé que Dieu a parlé, qu'il a fait connaître aux hommes ce qu'ils doivent croire et pratiquer, prétendre alors qu'il est libre à chacun de suivre la religion qu'il voudra, c'est établir l'insurrection de l'homme contre Dieu, c'est-à-dire que l'homme peut se soustraire au domaine souverain de Dieu, qu'il peut lever contre lui l'étendard de la révolte, c'est le comble du délire et de l'impiété.

Toutefois, Messieurs, les incrédules ne se rendent pas à des raisons si évidentes; ils ont pris à tâche d'anéantir la religion chrétienne, et ils suivent avec une constance diabolique le noir projet qu'ils ont formé contre elle. Il faut écraser cette religion qu'ils osent appeler l'*infâme!* et il faut avouer qu'ils ne sont pas délicats sur le choix des moyens dont ils se servent. Ainsi ils emploient tantôt les traits piquants du ridicule, comme si une fade plaisanterie était une raison bien puissante auprès de l'homme qui raisonne; tantôt ils se servent de l'arme plus meurtrière encore de la calomnie et du mensonge plus propres à tromper des esprits superficiels: ils ne rougissent pas de nous peindre la religion sous les couleurs les plus noires.

IIIe question. — J'ai souvent ouï dire que la religion n'est propre qu'à semer la discorde et la guerre parmi les hommes, à les armer les uns contre les autres; c'est elle qui a fait couler le sang par torrents, qui a éternisé les haines funestes des peuples contre les peuples, qui a fait porter des édits de sang contre les citoyens d'une même patrie, comme l'histoire en donne des exemples. Je serai bien aise de voir comment vous répondrez à de si graves accusations.

Réponse. — Vous venez de tracer, Messieurs, une faible esquisse du tableau sous lequel les incrédules nous dépeignent la religion. Mais je ne crains pas de le dire, pour avancer avec tant de témérité des calomnies si atroces, il ne faut pas seulement avoir juré une haine implacable à la vérité, il faut encore avoir un front incapable de rougir, avoir affiché l'impudence.

Non, non, Messieurs, la religion n'autorisa jamais les excès qu'on lui reproche, au contraire, elle les condamna toujours; et autant est-elle intolérante pour les opinions, autant est-elle tolérante pour les personnes; elle nous fait un devoir rigoureux de la modération, de la patience, du support mutuel, de l'amour pour tous les hommes. Je ne vois rien dans tout cela qui autorise tant d'atrocité. Et en effet, qu'ils nous montrent donc, ces perfides détracteurs de la vérité, qu'ils nous montrent dans la religion quelque maxime propre à semer parmi les hommes la désunion et la discorde? Quoi! une religion qui nous oblige à aimer tous les hommes, même nos plus mortels ennemis, à leur rendre le bien pour le mal, une religion qui nous apprend que nous avons tous une même origine, que nous sommes tous frères, qui nous offre le même héritage, c'est-à-dire la possession du même Dieu; une religion qui défend les jalousies, les dissensions, les discordes, qui nous interdit tout jugement malin sur le compte de nos frères, et jusqu'à un simple soupçon, qui frappe d'anathème celui qui sème la division parmi les frères, qui ne nous prêche qu'un esprit de support et de paix, une telle religion serait barbare, atroce, ferait couler le sang humain! Non, Messieurs, non; au moins on conviendra que ce n'est point dans ces paroles à jamais mémorables de nos livres saints: *Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes : «Diliges proximum sicut te ipsum* (*Matth.*, XIX, 19), » qu'on trouvera de quoi établir les calomnies qu'on avance avec tant d'audace. Et cependant ce précepte est le fondement du christianisme, la marque distinctive de ceux qui le professent. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XIII, 25.)

Mais la religion n'a-t-elle pas fait couler le sang à grands flots? n'a-t-elle pas fait porter des édits de sang et de mort? Encore une fois que l'on nous montre dans la religion une seule maxime qui autorise ces scènes sanglantes? Quoi! parce que des hommes ambitieux ou profondément corrompus se seront enveloppés du manteau de la religion pour assouvir leurs passions, on oserait en rendre responsable la religion qui condamne ces excès? En 1572, un roi faible poussé à bout par des sujets rebelles essaye de s'en défaire par un massacre général (connu sous le nom de la Saint-Barthélemi), et la religion sera responsable de sa faiblesse ou de sa cruauté? Quelques années après (1576), les princes et les grands poussés par l'ambition ameutent le peuple au nom de la religion, produisent cette confédération connue sous le nom de la Ligue, remplissent la France de sang et de carnage, et on oserait attribuer à la religion ces calamités qu'elle désavoue et qu'elle condamne? Où est donc la bonne foi, où est la vérité, où est la raison? toutes ces horreurs et tant d'autres que je pourrais vous signaler ici n'étaient que l'effet des passions des hommes. Toute l'histoire en fait foi, et il faut vouloir fouler aux pieds tous les monuments historiques pour en faire un crime à la religion (57). Cela est si vrai, que Rousseau lui-même en convient; voici ses paroles:

(57) Voyez sur ce point d'histoire, l'*Esprit de la Ligue*.

« Examinez, dit-il, toutes vos prétendues guerres, appelées guerres de religion, vous trouverez qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause à la cour et dans les intérêts des grands. Des intrigues de cabinet brouillaient les affaires, et puis les chefs ameutaient les peuples au nom de Dieu (58). » Et voilà cependant ce que l'on n'a pas honte de mettre sur le compte de la religion !

Mais les hommes n'abusent-ils pas de la religion, ne s'en servent-ils pas comme d'un prétexte pour commettre les plus grands crimes? Cela est vrai, mais qu'en conclure? que la religion commande de verser le sang? misérable sophisme que d'attribuer à la religion les abus que les hommes en font. « Assurément, dit un auteur (59), c'est faire preuve d'une rare abnégation d'esprit que de répéter ingénûment de vieilles déclamations qui faisaient sourire de pitié Montesquieu. « Voyez avec quel dédain il écrase le sophiste Bayle : « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la religion que de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement, je dirais des choses effroyables (60). »

« Et en effet, continue le même auteur, de quoi les hommes n'abusent-ils pas? ils abusent des aliments destinés à les nourrir, des forces qui leur sont données pour agir et se conserver; ils abusent de la parole, de la pensée, des sciences, de la liberté, ils abusent de Dieu même; faut-il pour cela dire que ces choses sont pernicieuses? faut-il dire qu'il n'y a de bon que le néant? Les guerres, les massacres, les forfaits dont le christianisme fut le prétexte doivent si peu lui être attribués, que pour ôter l'effet, il aurait suffi d'accroître l'énergie de la cause prétendue : quelques degrés de foi de plus, et la vertu triomphait avec la religion. »

Oui, c'est à l'incrédulité qu'il faut attribuer tous les crimes qui se commettent; tout homme méchant est un homme sans foi ou de peu de foi; il est incrédule au moins dans la pratique. S'il avait plus de foi, il réprimerait ses passions. Donc l'incrédulité est la cause de tous les crimes. Donc les incrédules calomnient la religion en lui attribuant des forfaits dont l'incrédulité elle-même est la seule cause. Assurément Ravaillac et Louvel n'étaient pas de très-bons chrétiens.

Ainsi donc, autant la religion est intolérante pour les dogmes qui lui sont opposés, autant est-elle tolérante à l'égard des personnes. A ses yeux, il n'est point de distinction entre le Grec et le Romain, le sauvage et l'homme policé, le catholique et le chrétien séparé de la véritable Église. En condamnant leurs erreurs, elle nous ordonne de les aimer comme nos frères. Non, non, Messieurs, elle n'inspire point un esprit d'intolérance et de persécution pour les personnes, cette religion dont le fondateur se nomme par excellence la charité ou l'amour: *Deus charitas est* (I *Joan.* IV, 16), qui met la charité au premier rang et qui la regarde comme la plus excellente. *Quand j'aurais le don de prophétie*, disait le grand Apôtre, *quand je saurais tous les mystères, quand j'aurais même une foi vive jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien, « charitatem autem non habuero nihil sum. »* (I *Cor.*, XIII, 3.) La foi, l'espérance sont des vertus sublimes, mais la charité est encore plus excellente : *Major autem*, etc. Assurément cet esprit de charité n'inspira jamais un fanatisme persécuteur.

Ah! Messieurs, ils ne respiraient point un fanatisme persécuteur, les premiers chrétiens qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme; qui, pouvant faire trembler leurs ennemis sur leurs trônes, au rapport de Tertullien, ne savaient que présenter leur tête au couteau meurtrier de leur persécuteur qui devait l'abattre et dont le dernier soupir était une prière pour leurs injustes bourreaux (Peuples du Paraguay, vous qui vous estimâtes si heureux de connaître la vraie religion, avez-vous reconnu cet esprit de persécution dans la religion qui vous fut annoncée? et le jour où une proscription fatale vint arracher du milieu de vous ces hommes d'un dévouement si parfait, ne fut-il pas pour vous un jour de deuil et de larmes? Ils ne respiraient pas le sang et le meurtre ces hommes amis de l'humanité et de la religion qui ont ouvert partout les établissements où sont soulagées toutes les misères humaines, où tant de personnes délicates se consacrent au service des pauvres. Levez-vous, affligés de tous les âges et de tous les sexes. Dites-nous, avez-vous à vous plaindre de la cruauté de la religion chrétienne? Ah! Messieurs, entendez-les vous répondre avec attendrissement qu'il n'est pas une plaie si dégoûtante sur laquelle elle ne mette un appareil salutaire, une seule infirmité qu'elle ne tâche de guérir, une seule misère qu'elle ne s'efforce de soulager. Voyez le malheureux précipité au fond d'un cachot infect et ténébreux. Entendez-le vous dire : je n'ai connu l'espérance que par la présence du ministre de la religion qui est venu m'apporter des paroles de consolation! Séparé des hommes, repoussé par la justice humaine, il m'a reçu dans son sein, il a partagé mes angoises, soutenu mon courage défaillant, il m'a consolé enfin en me montrant l'espoir du repentir. Messieurs, la France se souviendra longtemps de saint Vincent de Paule, il était sincèrement chrétien!

Enfin Messieurs, c'est à vous-mêmes que j'en appelle, puisque la religion nous propose des maximes propres à faire verser le sang humain et à semer la discorde parmi

(58) *Lettres à M. de Beaumont*, p. 88.
(59) *Essai sur l'indiff. en matière de religion*, t. I, p. 146.
(60) *Esprit des lois*, l. XXIV, c. 2.

les hommes, c'est sans doute pour parvenir à un but quelconque ; il faut donc que ceux qui la professent en soient instruits, sans quoi ils n'auraient jamais leur effet. Or, je vous le demande, vous a-t-on jamais proposé de semblables maximes? vous a-t-on donné des leçons de discorde et de division? vous a-t-on inspiré la haine pour les personnes qui sont d'une religion différente de la vôtre? Et, soit dans l'âge si tendre de la jeunesse où le cœur est si propre à recevoir les impressions qu'on veut lui donner, soit dans un âge plus avancé où le penchant au mal plus développé semble nous rendre plus propre à consommer un crime, vous a-t-on fait entendre d'autre langage que celui de la paix, du support mutuel, du pardon des injures? C'est vous-mêmes que j'interroge, Messieurs qui rendez gloire à la vérité : pourquoi donc attribuer à la religion une doctrine qu'elle n'enseigna jamais et qu'elle proscrivit toujours? Nest-ce pas une calomnie révoltante et une insigne mauvaise foi? Il est donc vrai, etc... J'attends, etc...

IVe question.—D'après les explications que vous venez de nous donner, nous voyons clairement que rien n'est plus raisonnable que l'intolérance de la religion, parce qu'il est impossible que la vérité s'allie avec l'erreur. Nous voyons encore que c'est à tort qu'on impute à la religion des maximes sanguinaires qu'elle n'enseigna jamais, et que c'est une mauvaise foi insigne d'attribuer à la religion les abus que les hommes en font. Mais j'ai encore une dernière difficulté à vous proposer: c'est que j'ai souvent ouï dire que les catholiques damnaient par leur doctrine les trois quarts du genre humain. S'il en était ainsi, j'avoue que cela serait bien dur. Veuillez, Monsieur, nous donner là-dessus quelques explications.

Réponse.—Je répons, Messieurs, que c'est une calomnie inventée comme tant d'autres pour rendre la religion odieuse. Car ce fut dans tous tes temps une ruse des ennemis de la religion de lui prêter des dogmes qu'elle n'enseigna jamais, et qu'au contraire elle désavoua toujours, preuve évidente qu'ils n'ont pas de bonnes raisons pour la combattre. Nous damnons, nous dit-on, les trois quarts du genre humain. Messieurs, je le dis hautement, la religion désavoue cette maxime qu'on affecte de lui imputer, et je ne crains pas de donner aux ennemis de la religion le défi solennel de trouver la plus légère trace de cette maxime soit dans les livres saints, soit dans l'enseignement de l'Eglise. Je dis dans les livres saints ou dans l'enseignement de l'Eglise ; car qu'un docteur particulier ait avancé une opinion qui paraisse trop sévère, ce n'est point là l'enseignement de l'Eglise, et ce serait afficher trop ouvertement l'injustice que d'attribuer à l'Eglise le sentiment de quelque particulier. Elle ne saurait être responsable des opinions plus ou moins hasardées de quelqu'un de ses membres. Non, non, nous ne damnons personne, et la religion qui nous apprend à être inflexibles pour les opinions, nous défend de juger les personnes: Dieu seul a le droit de scruter les cœurs et les reins, Dieu seul peut apprécier le degré de bonne foi que chacun peut avoir en suivant sa religion : *Nolite judicare, et non judicabimini.* (*Matth.*, VII, 1.)

La religion nous apprend, il est vrai, que les fornicateurs, les adultères, les voluptueux, les ravisseurs du bien d'autrui n'entreront point dans le royaume du ciel, et se rendent dignes des peines éternelles : serait-ce damner les trois quarts du genre humain? L'espèce humaine serait-elle dégradée au point de n'être composée que d'hommes de cette espèce? à Dieu ne plaise. Après tout, ce n'est point l'Eglise qui a prononcé cette sentence, c'est Jésus-Christ lui-même; qu'on le traite donc aussi d'intolérant! et voudrait-on faire du séjour du ciel le repaire de tous les vices? voudrait-on que le crime lui-même fût récompensé? qu'un Dieu essentiellement saint approuvât les désordres les plus honteux?

Mais ce n'est point là ce qui révolte ; on sent assez que la lumière ne saurait s'allier avec les ténèbres, la sainteté avec le crime ; mais ce qui soulève la bile philosophique, ou plutôt ce qui fournit à l'incrédule le sujet de déclamations éternelles, le voici : la religion nous apprend que hors de l'Eglise il n'y a point de salut, et qu'on n'entre dans l'Eglise que par le baptême. C'est là la pierre d'achoppement et de scandale, ces maximes cruelles contre lesquelles on ne saurait s'élever avec assez de force. Ministre de la religion, à Dieu ne plaise que je rougisse jamais de l'Evangile de Jésus-Christ, et quand même je trouverais dans les leçons de mon divin Maître quelque dogme que je ne comprendrais pas, ou qui blesserait ma sensibilité naturelle, la raison bien éclairée me dirait que je dois adorer le secret de la Divinité, et que ce n'est point avec de la sensibilité que l'on raisonne.

Mais non, Messieurs, il s'en faut bien que ces deux points de notre foi soient aussi révoltants qu'on le suppose. Que nous apprend donc l'Eglise touchant les enfants morts sans baptême, les hérétiques, les schismatiques et les infidèles, les seuls que ce point de foi peut regarder? L'Eglise nous enseigne-t-elle, comme le suppose Rousseau, que toutes ces personnes sont condamnées aux peines éternelles? Non, et il est bien étonnant que l'on ose reproduire des calomnies cent fois démenties. L'Eglise nous dit : il est vrai que les enfants qui meurent sans baptême n'entreront point dans le royaume du ciel, qu'ils seront en enfer, c'est-à-dire dans le séjour de la privation de la vue de Dieu et des peines, mais elle nous apprend aussi qu'il y a dans l'enfer comme dans le ciel différentes demeures; c'est-à-dire que le degré de la peine n'est point le même pour tous les hommes, et jamais elle n'a dit que ces enfants privés de la vue de Dieu souffriraient la peine du feu, comme elle n'a jamais décidé jusqu'à quel point la peine de la priva-

tion de la vue de Dieu affecterait ces enfants. Certes, ce n'est point là dire que ces enfants seront tourmentés par les flammes; quelques docteurs particuliers l'ont dit, mais je défie bien que soit dans les professions de foi, soit dans l'enseignement de l'Eglise, on trouve une décision sur cette matière ; donc on a tort d'attribuer à l'Eglise un sentiment qui n'est pas le sien. C'est une mauvaise foi insoutenable, ou une ignorance profonde et coupable.

Mais ces enfants sont au moins privés de la vue de Dieu? Oui, Messieurs, et c'est là un dogme de foi. *Celui qui n'aura point été régénéré par l'eau et le Saint Esprit*, c'est-à-dire par le baptême, *n'entrera point dans le royaume des cieux; « Nisi quis renatus fuerit,»* etc. (*Joan.*, II, 5.) Mais, je vous le demande, le bonheur de voir Dieu n'est-il pas un don purement gratuit de sa libéralité? n'est-ce pas une grâce et la plus insigne des grâces? Dieu n'est-il pas le maître de ses dons? voudrait-on l'assujettir à des règles pour la dispensation de ses faveurs ? et s'il en est ainsi, si le ciel est un don gratuit de la libéralité du Seigneur, nous verrons sans doute une affreuse privation pour ces enfants, mais la justice de Dieu demeure vengée des attaques de l'incrédule! Mais pourquoi cet enfant est-il privé de cet avantage plutôt que cet autre qui ne l'avait pas mieux mérité que lui? A cette question audacieuse je n'ai qu'un mot à répondre : montez au ciel, entrez en discussion avec Dieu lui-même, demandez-lui compte de sa conduite.

Que dirons-nous de ceux qui sont séparés de l'Eglise par le schisme ou l'hérésie ? L'Eglise nous apprend-elle qu'ils soient indistinctement condamnés aux flammes éternelles? Ici, Messieurs, pour faire disparaître toute la difficulté, nous n'avons qu'à exposer les principes de la religion, et vous reconnaîtrez de plus en plus la fausseté de ce qu'on lui impute ; il en est des opinions comme des actions. La mauvaise foi, l'opiniâtreté et l'orgueil nous rendent seuls coupables quand nous soutenons un sentiment contraire à la vérité ; comme nous ne sommes coupables dans nos actions, qu'en agissant avec une entière liberté, toujours la bonne foi et l'ignorance que les théologiens appellent invincible nous disculpent devant Dieu. Or, d'après ce principe incontestable, que pense l'Eglise sur le sort des hérétiques et des schismatiques? L'Eglise qui ne peut juger du secret des cœurs, nous dit en général que les hérétiques et les schismatiques sont rebelles à l'autorité de Dieu; qu'ils sont hors de la voie du salut, qu'ils n'ont qu'à attendre les jugements les plus terribles. Et certes, il faut bien convenir de cette vérité, à moins qu'on ne dise que l'homme peut s'élever impunément contre la vérité, lever contre Dieu l'étendard de la révolte, refuser d'obéir à ses lois, ce qui serait un blasphème et une absurdité. Mais aussi, elle ne reconnaît et elle ne condamne comme hérétiques ou schismatiques que ceux qui nient ou son autorité, ou un dogme de foi, avec connaissance de cause et avec opiniâtreté ; et c'est d'après ce principe qu'elle reconnaît pour ses enfants un grand nombre de personnes élevées dans les sociétés séparées de sa communion.

Et d'abord, qui ne connaît la force et l'empire du préjugé et de l'éducation, le pouvoir de l'exemple, surtout quand il nous vient des personnes que la nature même nous apprend à respecter ! Combien qui, pour toutes ces raisons, sont dans une vraie impossibilité de reconnaître la vérité, et qui meurent avant même d'avoir soupçonné qu'ils étaient dans l'erreur? Or, l'Eglise les reconnaît pour ses enfants; ils ont été régénérés par son baptême, leur erreur est moins le crime de leur cœur que le malheur de leur naissance; elle a été involontaire, l'Eglise les réclame comme ses enfants. En second lieu, combien d'autres qui, parvenus à un âge plus avancé, occupés de travaux pénibles, n'ont eu ni le temps ni les moyens de connaître la vérité ! Et certes, c'est la classe la plus nombreuse. Ils ont suivi leur religion parce qu'ils l'ont crue véritable, disposés à la quitter si une lumière plus éclatante eût brillé à leurs yeux. Ou qui n'ont connu la véritable Eglise que par les portraits odieux qu'on leur en a faits! Ceux-là sont-ils condamnés par l'Eglise? Non, Messieurs; ils appartiennent de cœur et d'affection à la véritable Eglise; elle se fait une gloire de les reconnaître. Et qu'on ne dise pas que c'est là mon sentiment particulier que j'expose : c'est celui de saint Augustin. « Il ne faut pas, nous dit ce Père, ranger parmi les hérétiques ceux qui défendent un sentiment faux et mauvais sans opiniâtreté, surtout s'ils ne l'ont pas inventé par une audacieuse présomption, mais s'ils l'ont reçu de leurs parents séduits et tombés dans l'erreur; s'ils cherchent la vérité avec soin, prêts à se corriger lorsqu'ils l'auront trouvée. » C'est le sentiment de la Sorbonne dans la censure de l'*Emile* de Rousseau, de tous les théologiens qui posent en principe que la bonne foi, l'ignorance invincible nous excusent devant Dieu ; enfin de l'Eglise entière, qui ne regarde comme hérétiques que ceux qui s'élèvent contre elle avec opiniâtreté.

Enfin, Messieurs, que d'enfants qui, dans les sectes séparées de l'Eglise, meurent après avoir reçu le baptême, avant d'avoir atteint l'âge de raison, et emportant dans le tombeau leur première innocence ! L'expérience nous apprend qu'un tiers au moins de l'espèce humaine meurt avant l'âge de raison. Dira-t-on aussi que l'Eglise les damne, tandis que c'est un article de notre foi que les enfants jouissent de la félicité éternelle ? Il faut donc retrancher de la damnation éternelle, des trois quarts du genre humain qu'on nous impute, les enfants morts sans baptême, puisque l'Eglise ne nous a jamais enseigné qu'ils souffrissent la peine du feu, et que Dieu est assez puissant pour les placer dans un état où l'existence soit préférable à la non-existence, ce qu'il nous

est très permis de croire ; les enfants baptisés, dans quelque secte chrétienne que ce soit, s'ils meurent avant l'âge de raison; enfin les adultes qui sont dans la bonne foi ou l'ignorance invincible, et qui en connaît le nombre? Voilà, ce me semble, une soustraction assez considérable à cette damnation presque universelle qu'on nous impute.

Quant aux infidèles, c'est-à-dire à ceux qui n'ont jamais eu aucune connaissance de la religion chrétienne, pourvu qu'ils ne soient point idolâtres, seront-ils damnés? que nous apprend à cet égard la religion ? Elle nous apprend qu'ils n'entreront point dans le royaume du ciel, et rien de plus. Jamais elle ne nous a enseigné qu'ils seraient livrés aux flammes éternelles, précisément parce qu'ils n'ont point connu la religion. Au contraire, l'apôtre saint Paul nous dit : Que ceux qui auront péché sans la loi, c'est-à-dire sans connaître l'Evangile, ne seront pas jugés selon cette loi. *Qui sine lege peccaverunt, sine lege judicabuntur.* (*Rom.*, II, 12.) Pour eux, ils ont la loi naturelle, ils peuvent observer les préceptes qu'elle leur impose, la grâce de Dieu ne leur manquera pas; ce sera d'après cette loi qu'ils seront jugés. Heureux s'ils ont suivi les lumières de la raison; le Seigneur, toujours riche en miséricorde, saura les récompenser selon leurs mérites; il a, dans les trésors de sa grâce, plus d'un moyen pour les amener à la connaissance de la vérité. Mais d'où vient qu'ils sont privés de la lumière de la révélation, et qu'ils sont exclus du royaume du ciel? A cette question, je réponds en deux mots : Je dis que ce n'est point à nous à sonder les desseins de Dieu, et que je n'ai point assisté à son conseil. En second lieu, que le ciel est une grâce, et je ne pense pas que l'incrédule ose prétendre que Dieu ne soit pas le maître de ses dons.

En voilà, Messieurs, plus qu'il n'en faut pour montrer la fausseté de ce que l'on nous impute, pour vous convaincre que l'on ne saurait attaquer la religion qu'en dénaturant sa doctrine, et qu'elle est toujours conforme à la droite raison jusque dans ses dogmes les plus impénétrables. Que toutes les réflexions que nous venons de faire servent à nous faire apprécier de plus en plus le bonheur d'être né dans la véritable Eglise de Jésus-Christ. Hélas, Messieurs, si nous ne sommes pas assis encore comme tant d'autres à l'ombre de la mort, n'est-ce pas par un effet de la bonté du Seigneur? Il n'a pas accordé de si grands bienfaits à toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté toute l'étendue de ses miséricordes. Malheur au chrétien aveugle qui ne saurait pas apprécier un si grand bienfait; il mériterait d'en être privé !

Et cependant, Messieurs, notre conduite répond-elle à la sublimité de notre vocation? ne perdons-nous pas de vue nos plus saints devoirs? Hélas! l'indolence et la vie des chrétiens sont un sujet de triomphe pour l'impie, qui en conclut, quoiqu'avec injustice, l'inutilité de la religion chrétienne! Oui, Messieurs, on pourrait faire à un grand nombre de chrétiens de nos jours le même reproche qu'un prophète faisait autrefois au peuple juif : Nous faisons blasphémer le saint nom de Dieu parmi les nations par l'iniquité de notre conduite, au lieu de le faire honorer par la sainteté de nos mœurs. Prenons garde, Messieurs, il ne saurait y avoir qu'une seule religion véritable; donc, ceux-là sont des insensés qui se persuadent que toute religion est également bonne, et qui, sur ce faux prétexte, vivent dans une étonnante indifférence sur leurs destinées futures. Combien donc le sont davantage tant de chrétiens qui, convaincus de la divinité de leur religion, vivent avec autant d'indifférence que s'ils n'en étaient pas persuadés! Ah! le Seigneur leur demandera un compte bien plus rigoureux, parce qu'ils ont abusé de bien plus de grâces. Revenons, Messieurs, à de meilleurs sentiments; souvenons-nous que c'est à nous qu'il a été dit : Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations, afin de faire honorer son nom qui est saint. Vocation sublime ! puissions-nous remplir les devoirs qu'elle nous impose; nous en serons récompensés en ce monde par la paix de la conscience, et en l'autre par une gloire sans fin. *Amen.*

CONFÉRENCE VIII.

SUR L'INSUFFISANCE DE LA RAISON ET LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Rationabile obsequium vestrum. (*Rom.*, XII, 1.)

Que votre culte soit raisonnable.

Il n'est donc pas vrai, Messieurs, selon la doctrine de l'Apôtre, que la foi soit opposée à la raison; au contraire, rien n'est plus raisonnable que l'hommage que nous faisons à Dieu de notre foi, *rationabile*, etc. Combien n'est-il pas important de faire souvent entendre cette maxime si profonde et si vraie dans un siècle où on vante si fort les droits de la raison, quoiqu'on puisse dire avec vérité qu'elle ne fut jamais plus méconnue; jamais en effet, Messieurs, on a tant parlé de la raison, et jamais, peut-être, on ne s'aveugla davantage sur les droits de la raison; car les uns ont déprimé, avili et presque anéanti cette belle faculté de notre âme, en exagérant son impuissance et sa faiblesse, en nous la représentant comme incapable de découvrir avec certitude la vérité, et par là, ils ont sapé les fondements de toute certitude et de toute vérité, première erreur. Les autres, au contraire, ont exagéré la force et la puissance de la raison humaine. La raison, la raison, ont-ils dit, voilà notre lumière, notre véritable guide; elle seule peut et doit nous découvrir nos devoirs; tout secours étranger que l'on voudrait y joindre est un outrage, un opprobre pour elle! et de là, ils se sont élevés avec force contre la révélation, ou la religion positive; autre erreur non moins préjudiciable que la première.

La vérité se trouve entre ces deux extrêmes; c'est-à-dire qu'en convenant des prérogatives de la raison humaine, il faut aussi

avouer qu'elle est souvent en défaut, qu'elle donne dans d'étranges travers; qu'elle est souvent obscurcie par nos préjugés et nos passions; que, par conséquent, bien loin qu'un nouveau secours, une lumière nouvelle soit pour elle un opprobre, ce secours lui est extrêmement utile, je dirai même nécessaire à bien des égards. Les excès de nos prôneurs des droits de la raison sur la force de cette même raison, en seraient seuls une preuve complète.

Déjà nous avons vu que la raison, appuyée du consentement de l'univers entier, nous a conduit à reconnaître l'existence de Dieu, et la nécessité d'un culte qui l'honore; aujourd'hui encore c'est ce même témoignage que j'invoque, c'est la raison elle-même qui va nous convaincre de sa propre faiblesse et nous faire connaître l'immense besoin d'une lumière plus éclatante qui nous guide, je veux dire le besoin de la révélation. Les incrédules qui font profession de ne croire qu'à la raison, oseraient-ils rejeter son témoignage? et nous, Messieurs, convaincus plus que jamais de notre misère, ne recevrons-nous pas avec reconnaissance le secours que le ciel dans sa miséricorde nous a envoyé. J'attends, Messieurs, que vous m'adressiez vos questions.

Ire question. — Dans les dernières conférences, vous nous avez montré que la raison nous conduisait à reconnaître l'existence de Dieu, et l'obligation de l'honorer. Comment se fait-il donc que vous veniez nous dire aujourd'hui que la raison ne suffit pas à l'homme, et qu'il a besoin du secours de la révélation? Dites-nous donc ce que c'est que la révélation. L'homme en a-t-il besoin pour connaître Dieu et les devoirs qu'il a à remplir à son égard? Pour moi, il me semble que la raison peut suffire pour nous faire connaître le culte que nous devons à Dieu.

Réponse. — Oui, Messieurs, nous avons déjà établi par la raison la vérité de l'existence de Dieu, et la nécessité d'un culte qui l'honore, et bien loin que vous dussiez être étonné que je vienne vous parler de l'insuffisance de la raison, je devrais plutôt m'étonner moi-même que vous ne regardassiez pas cette insuffisance comme déjà démontrée; et en effet, Messieurs, pourquoi avons-nous tant insisté sur l'existence de Dieu et la nécessité de son culte? sinon parce qu'il il y a eu des hommes, qui, s'appuyant, disaient-ils, sur leur propre raison, ont cependant osé révoquer en doute la plus claire de toutes les vérités? Certes, Messieurs, quand on voit les prôneurs de la force de la raison humaine quand on voit des hommes qui se prétendent éclairés attaquer la croyance de l'univers entier, fermer les yeux au témoignage éclatant de la nature entière, mentir à leur propre cœur, attaquer avec leur prétendue raison les vérites les plus consolantes et les plus certaines, ne doit-on pas gémir sur des écarts aussi monstrueux, ne doit-on pas craindre qu'ils anéantissent toute vérité? surtout peut-on s'empêcher de reconnaître à cet excès l'insuffisance de la raison, et le besoin d'une lumière plus pure et plus certaine? incrédules! si le premier usage de votre raison est un pas vers le néant, cessez de me vanter la force de cette raison, puisque vous commencez par m'apprendre qu'elle ne fait qu'accumuler des ruines!

Déjà, Messieurs, vous entrevoyez le besoin d'une révélation qui apprend à l'homme à connaître Dieu et à l'adorer; mais, avant d'entrer plus avant dans les preuves qui établissent cette vérité, voyons ce que c'est que la révélation. Qu'est-ce donc que la révélation? la révélation est une manifestation extérieure que Dieu nous fait de nos devoirs et de sa volonté par des moyens extraordinaires qu'il lui plaît de choisir. C'est une lumière ajoutée à la raison de l'homme, qui nous éclaire, une règle vivante qui fixe nos doutes et nos incertitudes.

Mais la révélation est-elle possible, a dit l'incrédule, Dieu ne rabaisse-t-il pas sa majesté en se manifestant ainsi à de vils mortels? Dites donc aussi qu'il a rabaissé sa majesté en vous donnant la vie, et demandez lui pourquoi il vous a créé. Certes, Messieurs, il faut que l'esprit de l'homme soit bien dégradé, que son orgueil soit monté à un bien haut excès pour mettre en question, si Dieu peut se manifester à l'homme. Quoi! Dieu pourrait parler intérieurement au cœur de l'homme, et il ne pourrait le faire à nos sens? il a pu nous donner la loi naturelle, et il lui serait impossible d'ajouter à cette première lumière, des lumières plus éclatantes, par des voies extraordinaires qu'il lui plairait de choisir? L'homme peut manifester à son semblable ses sentiments et ses pensées, les rois intimer à leurs sujets leurs nouvelles volontés, et Dieu de qui l'homme a reçu cette pensée ne le pourrait pas? hommes audacieux, avez vous donc lu dans le secret de la Divinité? est-ce votre raison qui vous autorise à mettre des bornes à la puissance de Dieu, et à tracer à l'auteur de votre être l'étendue de son pouvoir, et les règles qu'il doit suivre pour manifester aux hommes ses propres volontés?

Mais peut-on s'empêcher d'éprouver un mouvement d'indignation mêlé de pitié pour l'incrédule, quand on le voit, pour mieux déguiser son impiété, se couvrir du voile du respect pour un Dieu que sa bouche blasphème. Il semble craindre que la majesté et les autres perfections de Dieu ne fussent avilies, s'il daignait découvrir à l'homme la vérité en lui montrant ses devoirs; comme s'il était plus digne de la bonté de Dieu de voir les malheureux enfants des hommes se rouler d'abîmes en abîmes, plutôt que de leur montrer le chemin qu'ils doivent suivre; de sa sainteté, de les voir se traîner dans la fange du crime, plutôt que de leur offrir de nouveaux motifs qui les attachent à la vertu; de sa justice, de les voir tomber dans l'oubli profond de leurs devoirs, plutôt que de leur rappeler ces grands principes qui doivent leur servir de règle de conduite; enfin comme s'il était indigne de sa majesté d'offrir à l'homme égaré une lumière céleste qui lui

montre sa dignité, la noblesse de son origine et de sa destination ! En voilà plus qu'il n'en faut, je pense, pour montrer la mauvaise foi et la basse hypocrisie de l'incrédule qui ne cache les traits qu'il dirige contre la Divinité, que pour porter plus sûrement ses coups. Messieurs, voilà un des écarts les plus honteux de la raison humaine, qui nous montre jusqu'à l'évidence, jusqu'à quel point l'homme peut s'égarer, combien par conséquent il y a peu à compter sur cette raison tant vantée !

Mais si l'incrédule convient que la révélation soit possible, il ne convient pas si aisément de son utilité : il faut faire des aveux pénibles à son orgueil, voilà ce qui le révolte. Qu'avons-nous besoin d'un secours étranger, dit-il, la raison nous suffit ; voilà le flambeau qui doit nous éclairer dans toutes nos démarches, la règle de notre conduite ; c'est elle qui nous fera connaître l'auteur de notre être, et nos devoirs envers lui. Dire que la raison ne suffit pas, c'est accuser Dieu de n'avoir pas donné à l'homme une lumière nécessaire pour se conduire ; c'est insulter, outrager sa sagesse. Incrédules, reprend un apologiste de la religion dont j'emprunte ici la pensée (61), incrédules, poussez jusqu'au bout les conséquences de votre raisonnement : la raison suffit à l'homme, donc toute autre lumière, toute autre règle qu'on voudrait y ajouter est un outrage pour elle. Donc les législateurs de tous les âges, de tous les pays ont outragé la raison en persuadant aux hommes que leur bonheur et leur tranquillité dépendaient de leur soumission aux lois, et en y opposant une sanction qui en punissant l'infracteur, devienne le plus sûr garant de leur observation ! Pères et mères, vous outragez aussi la raison en travaillant à l'éducation de vos enfants. Votre tendresse pour eux vous aveugle, qu'avez-vous besoin de prendre tant de soin de leur enfance ? à quoi bon tant de peines pour les former à la vertu ? Laissez leur raison se développer d'elle-même, elle leur suffit. Ces lumières qu'ils puisent dans une éducation soignée sont pour elle un opprobre ! Rousseau en est si sûr qu'il ne veut pas que l'on parle de Dieu aux enfants avant l'âge de dix-huit ans.

Ces conséquences vous font frémir, Messieurs, et certes c'est avec raison : car, que deviendrait le monde si elles étaient suivies ? Ce ne serait bientôt qu'une terre inculte et sauvage, où règnerait le vice et d'où la vertu serait bannie. Quoi ! l'homme a besoin d'un secours étranger pour se diriger dans ses rapports avec ses semblables, et ce secours lui serait inutile pour l'éclairer dans ses rapports avec la Divinité, et dans les devoirs qu'il doit lui rendre ! Ah ! si la raison de l'homme était si éclairée qu'on se plaît à le dire ; si elle ne se laissait pas souvent égarer par de fausses lueurs qui lui font prendre l'erreur pour la vérité, aussi elle était à l'abri de l'influence des passions et des préjugés ; peut-être ce secours lui serait moins nécessaire, encore faudrait-il la recevoir avec reconnaissance ; mais si la raison de l'homme l'égare souvent ; si elle ne fait ordinairement qu'accumuler des ténèbres ; si elle donne tous les jours de nouvelles preuves de sa faiblesse, refuser de reconnaître le besoin d'un secours étranger, que serait-ce autre chose que le comble de l'aveuglement, et le repousser avec mépris, le comble de l'ingratitude?

Or, que vous apprend la raison sur l'auteur de notre être ? nous donne-t-elle des notions complètes sur son essence infinie et ses opérations divines ? Oui, Messieurs, en vain l'ennemi de la religion nous vante la force de la raison, l'histoire tout entière nous atteste sa faiblesse. Que nous rappelle l'idolâtrie répandue sur toute la terre ? Les nations les plus éclairées, les Grecs, les Romains, les Phéniciens tombant aux pieds de viles idoles ! transportant à de vains simulacres de pierre et de métal, aux légumes mêmes de leurs jardins, les honneurs qui n'étaient dus qu'à la Divinité ! sacrifiant à des êtres fantastiques, à la santé, à la fièvre, à la fortune, à l'impudence ! c'est peu encore, le crime sur les autels ! toutes les passions divinisées ! l'infâme volupté, qui l'aurait cru ? l'infâme volupté usurpant les adorations des malheureux enfants des hommes, et les philosophes prétendus eux-mêmes approuvant ces honteux délires, ou n'ayant pas la force de les condamner hautement ! Voilà, Messieurs, une faible idée des égarements de la raison humaine ; oui, l'enfer semblait avoir peuplé la terre ; l'univers entier, ce vaste temple de la Divinité, était devenu un temple d'idoles ; tout y était adoré, excepté le Dieu véritable. Si l'idée de la Divinité ne périt pas entièrement au milieu de ce chaos ténébreux ; si, semblable à un rocher immobile au milieu des flots, elle a traversé tous les siècles, c'est qu'elle est gravée au fond du cœur de l'homme, et que l'homme ne peut pas plus l'oublier, que s'oublier soi-même ; raison humaine voilà tes excès ! malheur à celui qui ne reconnaîtrait pas ton insuffisance pour découvrir l'auteur de toutes choses, et le besoin d'une révélation qui t'éclaire !

Considérons maintenant la seconde partie de nos devoirs par rapport à Dieu, je veux dire les hommages qui lui sont dus. Croyez-vous, Messieurs, que nous aurons à admirer ici la force de la raison humaine ? D'abord s'il est une vérité reconnue par le genre humain, c'est que l'homme doit à Dieu le tribut de ses adorations et de ses hommages. De là sont venus tous les sacrifices ; mais cette vérité première, qui découle nécessairement de la connaissance de l'existence de Dieu, n'a-t-elle pas été combattue même par des philosophes ? n'en a-t-on pas vu reléguer dans le ciel, la Divinité comme un être trop insouciant ou trop orgueilleux pour abaisser ses regards sur les mortels ? Mais je veux que l'on convienne

(61) La Luzerne, *Sur la révél.*, p. 92.

de cette obligation, et il faut bien en convenir à moins d'être athée, est-on bien avancé pour cela? quel culte rendrons-nous à la Divinité? Croyez-vous que toute espèce de culte lui plaise également? non, on ne peut lui plaire qu'en l'honorant comme elle veut être honorée, un philosophe lui-même en convient. Mais qu'est-ce qui le découvrira, ce culte que Dieu exige? qu'est-ce qui établira surtout dans la religion, cette uniformité qui en fait un lien de la société? en un mot, qui est-ce qui le règlera? Sera-ce la raison de chaque particulier? mais alors vous ouvrez la porte à tous les écarts, à toutes les fantaisies, vous autorisez les plus montrueuses superstitions : dès lors plus d'uniformité, dès lors, il y aura autant de différentes religions, qu'il se trouvera d'hommes sur la terre. En confiera-t-on le soin aux magistrats? mais de quel droit, je vous le demande? si la raison suffit à l'homme, recourir à un secours étranger, c'est accuser la raison d'insuffisance, c'est lui faire un mortel outrage. Ainsi, Messieurs, ôtez la révélation, voilà l'homme dans la triste alternative, ou de se tromper sur le culte qu'il doit rendre à Dieu, ou bien plus encore, d'oublier entièrement qu'il lui doit des hommages. Est-il donc inutile à l'homme d'être arraché à un doute si pénible?

Mais laissons là les raisonnements ; ouvrons les monuments de l'histoire, son langage est plus éclatant et plus persuasif : eh bien, Messieurs, que nous apprennent-ils? ah! ne cherchez pas chez les nations anciennes ce culte intérieur du cœur et de l'esprit, cet anéantissement profond de toutes les facultés de l'homme qui doit faire nécessairement l'essence du culte ; non, tout y était extérieur : des cérémonies insignifiantes, des libations, des purifications extérieures qui n'allaient point jusqu'au cœur; voilà ce qu'on découvre d'abord. Un culte semblable devait dégénérer en des abus étranges, voilà ce qui est arrivé. Le crime était sur les autels, pouvait-on mieux l'honorer que par le crime? Aussi, Messieurs, que nous rappellent les fêtes de Cybèle et de Bacchus? n'était-ce pas, par la débauche la plus crapuleuse qu'on les honorait? Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'est dans ces fêtes et en l'honneur de Bacchus. « Rome même s'en effraya et les proscrivit, dit M. de Lamennais (tom. III, p. 199); mais comme si elle n'eût redouté que les désordres commis dans l'ombre, elle célébrait au grand jour cette fête de Flore, que Caton ne voulut pas troubler, et chaque année, chez les graves Romains, on immolait à une courtisane la pudeur d'un peuple entier. »

Vous parlerai-je du culte impie de la déesse de la prostitution adorée à Rome, dans la Grèce, dans l'Egypte; c'est-à-dire, chez les nations les plus policées? oserai-je vous peindre les excès autorisés, établis en son honneur? Je craindrais de souiller ma bouche et de blesser les oreilles chastes qui m'entendent. Bossuet nous peint ces excès d'un seul trait : « Il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était des mystères de la religion. » C'est-à-dire, que tout ce que la plus vile des passions a de plus vil, de plus abject, était consacré, à Rome sur les théâtres, en Grèce et en Egypte, dans les temples de cette divinité. Je passe sous silence des abominations dont le nom seul vous ferait frémir. Un poëte latin, assez connu pour ses poésies lascives, recommande aux jeunes filles de ne point entrer dans les temples, si elles veulent demeurer chastes. Ce seul mot dit tout ; mais quelle religion que celle où la vertu ne sait paraître sans y faire un triste naufrage!

Ce n'est pas tout encore ; un abîme appelle un autre abîme ; ainsi presque partout le meurtre se mêla à la prostitution, et le sang de l'homme vint inonder les autels de ces viles divinités. Quel est le pays qui n'ait pas vu couler le sang humain? chez les peuples voisins de la Judée, dans la Phénicie, à Carthage, dans la Gaule, dans l'Allemagne, dans toute la Grèce, à Rome même, le sang des hommes égorgés était versé sur les autels des faux dieux. Il y avait tel pays où les mères étaient spectatrices de la mort de leurs enfants. Partout de si affreux holocaustes furent offerts à des dieux sanguinaires. Pouvait-on croire que le Dieu qui avait créé l'homme demandât sa destruction, et pût avoir pour agréables de si épouvantables sacrifices? Raison humaine, était-ce là ton ouvrage? non sans doute, tu condamnas toujours de si horribles excès : mais ta voix pouvait-elle se faire entendre au milieu des préjugés, et ta faible lumière dissiper de si profondes ténèbres?

Messieurs, nous rougissons pour le genre humain au récit de tant d'abominations, nous ne pouvons considérer sans frémir ce mélange épouvantable de dissolutions et de barbarie, de cérémonies impures et de sacrifices atroces; nous ne pouvons croire qu'un tel excès de dégradation soit possible à l'homme; mais pourquoi frémissons-nous au seul récit de ces atrocités? Ah! c'est que notre esprit, éclairé par les lumières de la foi, découvre clairement l'extravagance de ces cultes insensés! Sans ce flambeau de la révélation que serions-nous devenus nous-mêmes? n'aurions-nous pas pris part à toutes ces horreurs? notre raison serait-elle plus éclairée qu'elle ne l'était autrefois? avons-nous plus de lumières que ces génies de la Grèce et de Rome? Reconnaissons donc, Messieurs, avec le besoin de l'homme, le grand bienfait de la religion qui a épuré nos idées sur la Divinité, qui nous a fait connaître nos devoirs envers l'auteur de toutes choses, et qui a établi ce culte en esprit et en vérité. La seule chose qui doive nous faire gémir, c'est qu'il y ait eu des hommes qui aient osé méconnaître et blasphémer ce don précieux du Seigneur.

IIe question. — Je conviens, Monsieur, que la raison ne suffit pas pour nous faire connaître Dieu et les devoirs que nous avons

à remplir envers lui; mais aussi vous conviendrez que la raison suffit pour nous faire connaître les principes de la morale, et nos devoirs, à l'égard de nos semblables et envers nous-mêmes. Croyez-vous que nous ayons besoin du secours de la révélation pour savoir qu'il faut aimer ses parents, par exemple; qu'il faut être charitable; qu'en pensez-vous?

Réponse. — Ce que j'en pense, Messieurs, c'est que la raison, dont nous avons déjà reconnu l'impuissance par rapport à la connaissance et au culte de la Divinité, n'a pas mieux réussi à reconnaître et à conserver l'idée de nos autres devoirs. D'abord, Messieurs, admirez la marche tortueuse de l'impie. D'abord, il prétend que la raison suffit à l'homme pour l'éclairer sur tous ses devoirs: Forcé de reconnaître les égarements de la raison touchant la connaissance et le culte de Dieu, l'incrédule soutient que la raison suffit à l'homme pour l'éclairer sur les devoirs de la morale. Autre assertion dont nous allons découvrir la fausseté. C'est un principe incontestable qu'il existe, entre les dogmes et la morale, une liaison essentielle; de sorte que la morale sera plus pure selon que les dogmes seront plus purs et plus précis. Voilà ce que nous démontre l'existence de tous les siècles. Remontez jusqu'à l'origine du monde; les mœurs étaient plus pures, parce que les dogmes révélés étaient plus présents à la mémoire des hommes. Peu à peu, les hommes ont perdu de vue les traditions primitives; l'homme s'est, en quelque sorte, créé à lui-même sa foi et ses dogmes; la morale a décru par proportion, les mœurs se sont dépravées, pourquoi? parce que l'homme n'agit, ordinairement, que d'après ses croyances. Or, d'après ce principe incontestable, puisque la raison, comme nous l'avons vu, ne nous donne sur la Divinité que des connaissances si imparfaites et si sujettes à l'erreur, comment pourrait-elle nous instruire exactement sur nos devoirs? Quelles monstrueuses idées se sont faites les hommes sur la Divinité! Par conséquent, combien ont-ils dû fouler aux pieds les saintes règles de la morale, surtout ces devoirs qui contrarient les penchants du cœur de l'homme, ou bien ceux que l'on ne connaît qu'après une discussion longue et pénible!

Mais sans examiner, à présent, jusqu'où peuvent aller les lumières de la raison, pour nous découvrir nos devoirs, ouvrons les monuments de l'histoire, et jugeons, par l'expérience de plusieurs mille ans, ce dont est capable la raison humaine. En effet, Messieurs, quel spectacle nous offre le tableau des mœurs des nations avant la venue de Jésus-Christ; quel profond oubli des règles saintes de la décence et de la modestie! Là, le Perse épouse sa propre mère, et le fruit de cet inceste obtient une place distinguée parmi les mages du pays, c'est-à-dire parmi ceux qui se piquent d'un plus grand savoir. En Egypte, à Athènes même, le frère épouse sa sœur; la sœur, son frère. Dans la Phénicie, les femmes ont perdu la dernière idée de la pudeur, et les filles se livrent à une prostitution publique! Dans la Grèce, à Rome même, les excès les plus honteux se commettent ouvertement. La simple fornication y était regardée comme une chose indifférente (62). Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, à ce tableau, tout faible qu'il est, voir le génie du vice souffler son poison mortel dans tous les cœurs, et asservir l'univers à son honteux empire? L'homme, cependant, reconnaissait un dieu; sa raison, qui le lui apprenait, pouvait-elle ne pas condamner ces excès? mais sa voix pouvait-elle se faire entendre au milieu de ce chaos affreux, et sa lumière n'être pas étouffée par les ténèbres épaisses des passions?

Parcourons encore quelques-uns de nos autres devoirs; voyons si l'homme a été plus fidèle à la voix de la raison. Non, non, Messieurs; les hommes, avant Jésus-Christ, ne connaissaient pas, ou ne connaissaient qu'imparfaitement les autres devoirs qui lient l'homme à ses semblables. Ce principe de la piété filiale qui oblige un enfant à respecter et à aimer son père, la plupart des nations en ont méconnu le vrai sens, et en ont étrangement abusé. En effet, que dire de ces peuples qui, au rapport d'Eusèbe, se portaient à avancer la mort de leur père par une compassion mal entendue? Les Hircaniens qui, plus cruels encore, exposaient les leurs tout vivants en proie aux oiseaux ou aux bêtes voraces. Des Scythes, qui faisaient descendre dans le même tombeau, avec le défunt, les personnes qui lui étaient chères? Dans combien d'autres pays cette barbare coutume n'a-t-elle pas été en usage? Nous ne trouvons pas, il est vrai, dans la Grèce et à Rome, de semblables atrocités; mais que nous rappellent les combats des gladiateurs? Les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, où une multitude, ivre de sang, repaissait ses yeux du triste spectacle de la mort de ses semblables ou de l'indécence des combattants; tout y était oublié, jusqu'aux premières lois de l'humanité. Peut-on penser sans effroi au traitement cruel que souffraient, à Rome et à Sparte, de malheureux esclaves qu'on immolait comme des bêtes sauvages? L'histoire en rapporte des détails qui font frémir! quelle cruauté dans les combats! Montesquieu lui-même en est convenu, et il avoue en même temps que l'influence salutaire du christianisme s'est fait sentir jusqu'au milieu des batailles. Je ne parlerai pas, Messieurs, du pardon des ennemis, de cette force, de ce courage qui nous fait fouler aux pieds une injure et embrasser notre ennemi. Les anciens savaient encore quelquefois mépriser leurs ennemis; mais leur pardonner, mais les aimer, mais leur faire du bien, Jésus-Christ seul a pu nous l'enseigner.

C'est encore trop peu, Messieurs; l'homme avait oublié jusqu'aux premiers sentiments de

(62) Voyez la harangue de Cicéron *pro Cœlio*, et plusieurs endroits de Térence.

la nature, et les liens sacrés des pères à l'égard des enfants y étaient ouvertement foulés aux pieds. A Rome et dans bien d'autres lieux, un enfant mal conformé, ou que son père ne pouvait ou ne voulait pas nourrir, était exposé sur le Tibre, dans les rues, ou périssait misérablement : c'est ce que Minutius Félix leur reprochait. Je vous vois, leur disait-il, tantôt exposer vos enfants aux bêtes et aux oiseaux de proie, tantôt les faire périr misérablement de quelque autre manière. Faudrait-il vous rappeler les cruelles flagellations que l'on faisait subir à Sparte et dans bien d'autres contrées aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe? Traitement si cruel, que ces jeunes victimes expiraient quelquefois sous les coups de leurs bourreaux inhumains, et des mères, l'eussiez-vous cru Messieurs, des mères étaient froides spectatrices de ces cruautés? Et la superstition les autorisait sur les autels des divinités, tant le préjugé avait détruit jusqu'aux sentiments les plus naturels! Serait-il nécessaire de pousser plus loin ces détails si affligeants et si déshonorants pour l'humanité? L'homme n'avait-il pas, en quelque sorte, cessé d'être homme, en abjurant les sentiments gravés jusqu'au fond de son cœur? Pouvait-on pousser plus loin l'oubli des plus saints des devoirs? Ah! Messieurs, dans quels honteux excès tombe l'homme, lorsqu'il est laissé à lui-même; il n'est point de crime, quelque horrible qu'il soit, qu'il ne puisse commettre malgré cette raison tant vantée, et dont la prodigieuse faiblesse est démontrée en caractères de sang dans les annales de tous les siècles.

Mais ce n'était peut-être là, me dira-t-on, que des excès produits par le délire de l'exemple, et peut-être que l'homme, en particulier, savait se respecter lui-même. Ah! Messieurs, plût à Dieu qu'il en fût ainsi pour l'honneur de l'humanité, et que la vertu, bannie des exercices publics et des solennités mêmes de la religion, se fût retirée dans le cœur de l'homme comme dans son dernier asile. Mais non, Messieurs, tout fut souillé, tout devoir fut méconnu. L'homme oublia qu'il était l'ouvrage de Dieu, fait pour lui ressembler; et dès lors pouvait-il se respecter lui-même? Aussi, Messieurs, quel profond oubli de ce respect que l'homme doit à son corps aussi bien qu'à son âme! à quels excès l'homme ne se porta-t-il pas! Et ces crimes honteux et contre nature que l'apôtre saint Paul reprochait aux Romains! Et ces crimes, plus honteux encore qui, dit un auteur (Tatien), semblaient faire des Romains un peuple d'animaux immondes! Je ne parle pas ici, Messieurs, de ces vertus privées, si belles et si sublimes, la candeur, l'humilité, la douceur, la charité, qui élèvent, en quelque sorte, l'homme au-dessus de lui-même; quel peuple les connut jamais avant Jésus-Christ? Le christianisme seul les a inspirées, cette religion persécutée néanmoins avec un acharnement incroyable. Je m'arrête, Messieurs, et peut-être en ai-je trop dit sur un sujet qu'il faudrait, pour l'honneur de l'humanité, couvrir d'un voile impénétrable. Ce faible tableau, sans doute, aura contristé toutes les âmes bien nées; vous avez rougi pour l'homme; pourquoi faut-il, Messieurs, que la prévention et la mauvaise foi nous forcent de rappeler des choses si humiliantes? Mais surtout comment se fait-il qu'il y ait des hommes qui s'obstinent encore à vanter la force de la raison, après de si tristes, mais de si frappantes preuves de sa faiblesse!

Et qu'on ne dise pas, Messieurs, que j'ai exagéré les plaies de l'humanité, et la faiblesse de la raison de l'homme; non, Messieurs, ce que j'ai dit, Tertullien, il y a seize cents ans, le reprochait aux païens, dans son *Apologétique* au sénat de Carthage, et en des termes bien plus forts que je ne l'ai fait moi-même. D'ailleurs, je n'ai rien avancé dont toute l'histoire ne soit une preuve évidente. Dira-t-on que les philosophes avaient reconnu l'extravagance de ces divinités, de leur culte insensé, ainsi que l'oubli de ses devoirs où l'homme était tombé? Mais en est-il un grand nombre qui l'aient reconnu? et s'ils l'ont reconnu, qu'ont-ils fait pour instruire les hommes? A quoi leur a servi, et au genre humain, des connaissances que sans doute Dieu ne leur avait pas données pour eux-mêmes, si ce n'est, comme dit l'Apôtre, à les rendre *plus inexcusables, parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas honoré comme ils le devaient.* (*Rom.*, I, 20.) Hommes coupables qui ont enfoui, dans la poussière et dans l'ombre, cette lumière précieuse qui devait éclairer le monde! Mais n'ont-ils pas toujours autorisé ces excès par leurs exemples et leur conduite? Un Epicure aux pieds d'un Jupiter! Socrate, avant de mourir, faisant sacrifier un coq à Esculape, et doutant encore de l'immortalité de l'âme! Platon, qui le croirait, et qui attendrait d'un si grand nom une pareille infamie, Platon (*De Repub.*, liv. V), consacrant la communauté des femmes! L'ivresse dans les fêtes de Bacchus! Les combats d'hommes et de femmes nus! O pudeur! ô tempérance, combien vous fûtes méconnues! Je conviens néanmoins que quelques philosophes ont reconnu l'égarement où était tombé le genre humain; mais plus sages que nos philosophes modernes, ils en ont conclu la grande difficulté de retirer l'homme de ses erreurs, et le besoin d'un envoyé de Dieu qui l'éclairât. Socrate et Platon l'appelaient de tout le désir de leur cœur (63). Ce fut peut-être là le plus grand effort de la raison humaine.

Eh bien, hommes aveugles! oserez-vous dire encore que la raison suffit à l'homme, et que la révélation lui est inutile? Est-il donc indifférent à l'homme d'adorer Jupiter et Vénus, ou bien le Dieu véritable? Est-il donc indifférent pour lui de se traîner dans les bourbiers du vice, de se rouler dans

(63) *II• Alcibiade*, cité par Turretin, *Vérité de la relig.*, t. I, p. 59 et suiv.

l'abîme, ou d'en être délivré? Quoi! ce qui éclaire l'homme sur l'Auteur de son être, sur ses devoirs envers ses semblables, sur le respect qu'il se doit à lui-même, lui serait inutile! Quoi! ce qui arrache l'homme à la profonde dégradation, à l'avilissement où il était tombé, ce qui le tire des ombres de la mort et le ramène à la vie, lui serait inutile! Malheureux qui blasphémez contre le don de Dieu, sans la révélation vous n'eussiez peut-être jamais existé! Sans elle un père barbare vous eût peut-être immolé à sa cupidité et à sa cruauté, et vous blasphémez encore! Blasphémez tant qu'il vous plaira, mais dites aussi qu'il est égal à l'homme de vivre dans le crime ou dans la vertu; dites qu'il n'y a ni vices ni vertus; que tout est indifférent en soi, et alors la société tout entière, épouvantée de vos désolantes doctrines, tremblera pour elle-même comme frémit et tremble un homme à la vue d'un monstre qui doit le dévorer.

Ah! Messieurs, il me semble entendre en ce moment toutes les nations, poussant, du fond de leur tombeau, de profonds gémissements, reprocher à l'incrédule la noirceur de son ingratitude : Malheureux! semblent-elles lui dire, si nous eussions eu les mêmes secours, si cette lumière, si longtemps attendue, se fût levée pour nous, nous n'eussions pas cherché à l'éteindre, nous l'eussions embrassée avec la plus vive reconnaissance; nous ne nous fussions point souillées de ces crimes que l'on nous reproche si souvent. Non, nous n'eussions point adoré des divinités insensibles, nous aurions rendu, à ce Dieu qui se serait manifesté à nous avec bonté, nos hommages les plus empressés. Non, nous ne nous serions point plongés dans ces excès qui font notre honte, mais nous aurions su respecter en nous l'image de la Divinité. Mais, hélas! laissées à nous-mêmes et à notre faiblesse, comment aurions-nous pu éviter les dangereux prestiges de l'exemple et des passions? Puisse l'ennemi de la religion entendre ce langage, rentrer dans son cœur et ouvrir enfin les yeux à la lumière! J'attends, etc.

IIIe question. — Il est vrai, Monsieur, que les devoirs de morale eux-mêmes furent bien méconnus, et je commence à comprendre l'utilité de la révélation; mais j'ai encore une difficulté, etc. Les hommes, s'ils eussent mieux consulté leur raison, n'auraient-ils pas eu d'autres principes? car enfin vous convenez qu'ils avaient la loi naturelle; eh bien! de même les Grecs, les Romains et tous les idolâtres pouvaient les connaître, eux-mêmes, etc., par conséquent la révélation ne leur était pas nécessaire.

Réponse. — Voilà, Messieurs, comme on se roidit contre la vérité, et comment au lieu d'embrasser avec empressement la lumière qui se montre à découvert, on se tient en garde contre elle, et on lui dispute pied à pied le champ de bataille. Convaincu des égarements où était tombée la raison de l'homme, l'incrédule se perd dans de vagues possibilités pour en soutenir les droits. Essayons de le forcer jusque dans son dernier retranchement. Les païens, nous dit-on, avaient encore le flambeau de la raison; ils eussent pu la consulter, et revenir à la vie. Sans doute, Messieurs, la raison n'avait pas entièrement péri parmi les hommes. Ces grands principes que Dieu avait révélés à l'homme au commencement du monde, avaient traversé tous les siècles, et demeuraient encore debout au milieu du naufrage général; et comment l'univers eût-il pu exister sans la vérité, qui est le principe de la vie. Oui, on reconnaît encore l'existence de Dieu, la nécessité d'un culte qui l'honore, l'autorité des parents, et quelques autres vérités encore; et c'est, pour le dire en passant, ce qui doit couvrir d'un éternel opprobre nos prétendus sages, puisqu'ils sont allés plus loin en fait de délire que les païens eux-mêmes. Mais tout en reconnaissant le principe, combien s'était-on abusé? N'est-ce pas en invoquant ce principe qu'il faut honorer la Divinité, que les païens prétendaient justifier leurs cultes abominables? N'est-ce pas par une fausse application du principe de l'autorité des parents et de la piété filiale, que l'on voyait des pères faire périr leurs enfants, et ceux-ci, exposer leurs pères, dans leurs vieux ans, à une mort cruelle? N'est-ce pas encore par l'abus de ce principe que nous sommes faits pour le bonheur, que les païens croyaient justifier les honteux excès où ils sont tombés, parce qu'ils plaçaient le bonheur où il n'était pas? C'est ainsi qu'en reconnaissant les principes qu'ils ne pouvaient oublier, et qui subsistaient toujours pour leur reprocher leurs désordres, les païens n'ont pas laissé de se souiller par les désordres les plus honteux. Voilà cette étonnante force de la raison!

L'ennemi de la religion osera-t-il dire encore qu'il était facile, en consultant la raison, de sortir de ces égarements? Mais pourquoi donc l'univers entier y a-t-il été plongé pendant près de quatre mille ans? Pourquoi parmi tant d'hommes célèbres dans les sciences qui se sont succédé dans ce long espace de temps, ne s'est-il pas rencontré quelqu'un d'un génie vaste, d'une trempe de caractère mâle et ferme, qui entreprît de tirer l'univers de l'abîme où il était plongé? Avons-nous donc plus de sciences et de lumières que ces vastes génies de la Grèce et de Rome, qui font encore aujourd'hui le sujet de notre admiration? Ce qu'ils n'ont osé ni peut-être pu tenter, croyez-vous que nous l'eussions exécuté, même nos prétendus éclaireurs? Certes, Messieurs, quarante siècles d'égarements et de vertiges doivent nous donner suffisamment, ce me semble, la juste mesure du pouvoir de l'homme...

Oui, Messieurs, il faut le dire à la gloire de la religion, sans la révélation nous serions encore assis à l'ombre de la mort. Sans elle, vous verriez encore régner parmi nous ces excès de dégradation et d'abrutissement que nous venons de déplorer; sans elle, une superstition homicide eût

peut-être immolé, sur l'autel d'une divinité sanguinaire, ce fils l'objet de vos plus chères espérances! cette fille, le tendre objet de votre amour, fût peut-être devenue la triste victime de la brutalité d'un étranger; sans elle enfin on vous verrait encore vous prosterner au pied d'une statue inanimée ou d'un objet plus infâme encore. Aurions-nous donc oublié la déesse Raison? Religion de mon Dieu, c'est vous qui nous avez procuré le bonheur ineffable d'être délivrés de tous ces maux. Puissions-nous ne l'oublier jamais et vous être toujours fidèles!

Les préceptes de la loi naturelle sont clairs et évidents, nous dit-on; Messieurs, ne confondons rien. Oui, il est des préceptes, des devoirs que la raison découvre d'abord; leur lumière brille d'un éclat qui frappe tous les yeux; mais elles sont en petit nombre ces vérités si évidentes, et combien encore s'est-on étrangement abusé là-dessus dans la pratique! Les hommages rendus à la Divinité, par exemple. Mais il est aussi des vérités secondaires renfermées dans les premières que l'on ne découvre que par le raisonnement et une sérieuse réflexion, et combien peu de gens en sont capables! Ces hommes qui supportent le poids du jour et de la chaleur, qui mouillent de leurs sueurs et de leurs larmes le pain qui les nourrit, seront donc obligés de s'enfoncer dans la méditation et dans de profondes spéculations pour découvrir les devoirs qu'ils ont à remplir! ils iront donc, affublés du manteau philosophique, discuter les opinions contradictoires de nos beaux esprits, incertains, après des recherches si pénibles, d'avoir trouvé la vérité? Et cette famille nombreuse qui demande avec larmes du pain, qui est-ce qui la nourrira? Quel service ne rendrait donc pas à cette classe malheureuse et la plus considérable celui qui, au nom du ciel, viendrait lui inculquer ses devoirs d'une manière précise. Philosophes perfides, avec vos beaux principes, vous condamnez les trois quarts et demi du genre humain à vivre dans l'erreur.

Mais enfin, si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi a-t-elle été généralement méconnue avant la lumière évangélique? Pourquoi les actions les plus honteuses, l'avilissement le plus abjet, les cruautés les plus révoltantes ont-elles été autorisées publiquement par les nations les plus policées? Pourquoi ces doutes éternels, ces contradictions nombreuses, ces systèmes extravagants sur la religion et la morale? Pourquoi ces maximes de lubricité et de débauche, répandues, autorisées dans les ouvrages des philosophes? Pourquoi nos philosophes modernes n'ont-ils pas formulé un symbole qui soit la règle de notre foi aussi bien que de nos mœurs, afin de nous apprendre à quoi nous en tenir sur cette religion naturelle? Ce serait bien le cas de nous montrer ce que peut la raison. Il y a longtemps qu'on l'attend, ce symbole, et nous l'attendrons longtemps encore. Car, pour le faire, il faudrait s'accorder ensemble, et eux, sans autre autorité, sans autre guide que leur raison, l'ont-ils jamais pu? Supposez même qu'ils réussissent, de quel droit voudraient-ils m'y soumettre? Quoi! ils voudraient nous soumettre à leur raison, et ils se révoltent contre la raison de Dieu même, et où serait la sanction de ce symbole? Quelle serait la récompense de ceux qui y conformeraient leur croyance? Quelles peines seraient réservées à ceux qui s'y montreraient rebelles? La raison nous découvrirait-elle d'elle-même ce que la justice divine réserve aux âmes droites et dociles qui pratiquent la vertu, ou les châtiments qui attendent ceux qui, au mépris de la loi naturelle, s'abandonnent au crime?

Faisons, au reste, une remarque importante, et que je vous prie de bien saisir: une des principales causes de l'erreur des incrédules sur le pouvoir de la raison par rapport à la morale, c'est que la religion ne dicte aucun précepte dont on ne sente d'abord la justesse et la convenance, et dont on ne soit forcé d'admirer la sublimité; et c'est là, pour le dire en passant, un des plus beaux priviléges de la religion, et une des plus fortes preuves qu'elle a sa source dans le ciel. Les hommes, pour me servir de l'expression de Rousseau, n'eussent jamais trouvé ni ce ton, ni cette morale. Dieu seul, qui connaît le secret des cœurs, peut nous donner des préceptes à la fois sublimes et simples, et qui aillent droit au cœur. Mais voici l'erreur. De ce que nous saisissons la justesse des préceptes de la religion, l'incrédule en conclut que la raison a par elle-même la force de les découvrir. Plaisante manière de raisonner: combien de choses que notre esprit comprend clairement quand elles lui sont présentées par une intelligence supérieure, quoique par lui-même il soit incapable de les atteindre! Combien d'objets placés à une trop grande distance de notre vue, nous échappent, et que nous apercevons lorsqu'on nous les indique! Notre intelligence, trop faible pour s'élever à la hauteur des vérités célestes, a cependant le pouvoir de saisir celles que la révélation rabaisse à sa portée (64).

Enfin, s'il vous fallait une nouvelle preuve de l'insuffisance de la raison et de l'immense utilité de la révélation, je la trouverais dans l'exemple de nos prétendus sages. Le XVIII[e] siècle que l'on nous prône comme le beau siècle de la raison n'en fournit-il pas une preuve sans réplique? Oui, Messieurs, le XVIII[e] siècle a amoncelé en peu d'années plus de ténèbres que tous ceux qui l'avaient précédé. En effet, est-il une vérité sur la religion, sur la morale, sur la politique qui n'ait été attaquée avec un acharnement incroyable? Est-il une erreur qui n'ait été défendue? Est-il un vice qui n'ait été approuvé? une vertu qui n'ait été foulée aux pieds? un excès enfin, quelque

(64) LA LUZERNE, *Inst. past. sur la révél.*

honteux qu'il soit, qui n'ait eu ses apologistes et ses partisans? O honte! et voilà ce siècle tant vanté! Voilà ce qu'ont produit ces brillantes lumières faites, disait-on, pour éclairer le monde? Malheureux! ils n'ont su que creuser des abîmes dans lesquels nous avons tous pensé être engloutis! Oui, Messieurs, je ne crains pas de le dire, après un profond controversiste (*Gloriot*), il fallait le XVIIIe siècle, pour être une preuve irrécusable de l'indispensable nécessité de la révélation!

Concluons donc, Messieurs, et finissons une matière assez longtemps discutée. L'homme jouit du privilége de la raison, mais cette raison est souvent trompée, abusée. Les égarements du monde entier pendant près de quarante siècles en sont une preuve irréfragable L'homme par lui-même ne pouvait que très-difficilement, ou plutôt était dans une espèce d'impossibilité de reconnaître la vérité ; les erreurs que nous avons déplorées sur la religion, sur la morale, erreurs perpétuées malgré la science des philosophes et dans les siècles et dans les pays mêmes les plus éclairés, les erreurs les plus monstrueuses de nos philosophes; tout cela, ce me semble, met dans le dernier degré d'évidence cette conclusion. Donc, la révélation était nécessaire. Donc l'homme avait besoin d'une lumière plus pure qui dissipât les ténèbres profondes où il était enseveli.

Aussi, Messieurs, cet envoyé du ciel pour nous apporter ses volontés et éclairer nos ténèbres, était-il l'objet de l'attente de l'univers entier. Les patriarches et les prophètes l'avaient salué de loin, et une tradition constamment conservée chez tous les peuples annonçait ce libérateur promis et faisait luire pour l'homme, au milieu de ses désordres, un rayon d'espérance. Quel malheur donc de méconnaître un tel bienfait! Le malheureux qui se rend coupable de cet attentat se ferme peut-être pour jamais le chemin de la vie et se condamne lui-même à gémir éternellement dans l'erreur. Pour nous, Messieurs, qui sommes convaincus que le soleil de justice s'est montré aux hommes; que ce libérateur, ce législateur promis est enfin arrivé, empressons-nous de jouir de ses bienfaits; marchons à l'éclat de sa lumière; mais prenons garde de nous dégrader nous-mêmes par des actions indignes de la noblesse de notre origine et de la grandeur de notre vocation. Combien nous serions coupables! Quelle épouvantable sentence aurions-nous à attendre! nous aurions foulé aux pieds le don de Dieu et sa divine lumière; qu'aurions-nous à espérer que des ténèbres éternelles? Mais non, Messieurs, vous saurez apprécier le bienfait de la religion; vous l'aimerez, vous l'honorerez par vos œuvres, et vous aurez un jour part à ses promesses. *Amen.*

—

CONFÉRENCE IX.

SUR LES MARQUES DE LA RÉVÉLATION VÉRITABLE.

Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est. (I *Joan.*, V, 9.)

Si nous recevons le témoignage des hommes, combien plus grand est celui de Dieu.

C'est en parlant du plus grand mystère du christianisme, je veux dire du mystère de l'auguste Trinité, que l'apôtre saint Jean emploie ce raisonnement, si fort et si pressant aux yeux de tout homme éclairé. Il semble que l'apôtre voyait déjà frémir l'orgueil de ces hommes présomptueux dont parle saint Paul; et c'était pour les confondre de tout le poids de l'autorité de Dieu même, que l'apôtre leur disait d'avance : *Si testimonium hominum*, etc. En effet, si nous croirions faire injure à un homme dont la probité nous est connue, que de révoquer en doute son témoignage, combien serions-nous plus inexcusables si nous méprisions le témoignage de Dieu, lorsqu'il se manifeste à nous avec ces traits éclatants d'évidence et de majesté qui l'accompagnent nécessairement.

Déjà nous avons examiné les principaux systèmes d'une philosophie mécréante. 1° Le système de l'athée, qui s'appuyant, dit-il, sur sa propre raison, refuse insolemment l'existence à celui de qui il l'a reçue; et nous avons reconnu que ce système, opposé au sens commun de l'univers entier, détruisait la société par sa base, anéantissait toute espèce de vertus, rendait licites les attentats les plus inouïs. 2° Le système du déiste qui, prenant pour principe exclusif de certitude la raison individuelle, rejette toute espèce de révélation, n'admet d'autre religion que celle que lui montre son sens particulier, et regarde comme indifférentes en elles-mêmes toutes les religions établies; et nous nous sommes convaincus que la raison individuelle admise comme base exclusive de certitude, détruisait tout dogme, tout culte, toute morale, par conséquent toute religion, et conduisait logiquement à l'athéisme; de là nous avons conclu que la raison individuelle, n'était pas le moyen établi de Dieu pour connaître la vraie religion, puisque la voie de discussion n'était ni facile ni sûre, ni à la portée de tous les hommes, et que ce moyen était l'autorité; passant à la seconde partie du système, je crois vous avoir démontré qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir qu'une seule religion véritable, celle qui exprimait les vrais rapports de l'homme avec Dieu et avec ses semblables. De là la nécessité de la rechercher avec soin et de la suivre avec fidélité lorsque nous l'aurons reconnue. Voilà, Messieurs, si je m'en souviens bien, où en est restée notre discussion sur la religion. La reprenant à ce point, nous avons à rechercher aujourd'hui quelles sont les marques auxquelles nous reconnaîtrons la véritable révélation ou la vraie région. C'est le sujet de cette conférence.

La raison individuelle n'étant pas le

moyen de parvenir à la connaissance de la vérité, puisque l'homme qui s'isole ne saurait avoir de certitude, la religion doit donc lui être enseignée, manifestée par une voie extérieure à laquelle l'homme est obligé de se soumettre sous peine d'ignorer les conditions de son existence et les lois de sa nature. De là suit clairement, non-seulement la possibilité de la révélation, mais son indispensable nécessité. Qu'est-ce en effet que la religion? La religion est l'expression des rapports qui existent entre Dieu et l'homme, entre l'homme et ses semblables, ce qui renferme la connaissance de l'origine de l'homme, de sa destination et des moyens qu'il doit prendre pour l'atteindre. L'homme ne saurait donc la trouver par sa raison particulière; il faut qu'elle lui soit révélée ou manifestée par celui qui lui a donné l'existence et qui seul peut lui faire connaître la fin pour laquelle il l'a créé, et les moyens qu'il doit prendre pour y parvenir. « Comment, en effet, pourrions-nous savoir ce que Dieu est et ce que nous sommes, si Dieu ne nous en avait pas instruit? et si nous ignorions ce que nous sommes et ce que Dieu est, comment connaîtrions-nous les rapports qui nous unissent à lui, et qui dérivent nécessairement de sa nature et de la nôtre? Donc point de dogmes, point de devoirs, point de religion, à moins que Dieu ne l'ait révélée (65). » Et comme la société est impossible sans religion, donc point de société sans révélation.

« Mais de quel moyen Dieu se servira-t-il pour faire connaître à l'homme les vérités qu'il doit croire, les devoirs qu'il doit remplir? sans doute d'un moyen naturel ou conforme à la nature de l'homme; car il serait absurde que le moyen dont Dieu se servirait pour révéler à l'homme les lois de sa nature, fussent opposés à cette même nature : il y aurait contradiction dans les termes. Or, dans l'état présent de l'homme tel que Dieu l'a fait, la parole, ou écrite, ou figurée, ou parlée, est le seul moyen de communication entre les esprits. Donc, Dieu devra ou changer la nature de l'homme, ou employer le moyen naturel de la parole pour révéler à l'homme la religion, et dès lors il est clair qu'à moins de multiplier à l'infini les révélations immédiates ou d'anéantir la société en rendant chaque esprit indépendant, un homme a dû être l'organe des pensées et des volontés divines (66). » Or, cet envoyé de Dieu, pour enseigner aux hommes sa volonté et ses lois, devra se produire avec les marques incontestables de sa mission, et tous les caractères d'un pouvoir divin : quels sont ces caractères? voilà ce qu'il faut examiner.

Et d'abord, comme l'homme est surtout attentif à ce qui tombe sous les sens, le premier caractère de ce pouvoir sera d'être sensible et d'affecter vivement les sens de l'homme. En second lieu, comme auprès de Dieu il n'y a point acception de personnes, et qu'il doit révéler également sa divine volonté aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, puisque les uns et les autres étant son ouvrage, créés pour la même fin, doivent connaître les devoirs qu'ils ont à remplir pour y arriver; le propre du caractère qui doit être le sceau de son témoignage, sera d'être éclatant, décisif, facile à saisir pour tout le monde. Enfin, comme Dieu est la vérité même et qu'il se doit à lui même de nous instruire avec certitude, et d'éloigner de nous tout danger d'erreur et d'illusion, le caractère qui accompagnera la manifestation de sa volonté, sera clair, frappant, évident, de sorte que chacun puisse dire sans crainte de se tromper : *Le doigt de Dieu est ici.* (*Exod.*, VIII, 19.) C'est bien là sa puissance que rien ne saurait imiter, sa voix que rien ne saurait contrefaire, et voilà, Messieurs, si vous l'avez bien saisi, ce qui constitue le premier caractère de la vraie révélation, la marque distinctive de l'envoyé de Dieu, le miracle. Ainsi quand un prince envoie son ambassadeur auprès d'une cour étrangère, il lui donne des lettres de créance empreintes du sceau royal que personne ne saurait méconnaître. De même l'organe des pensées et des volontés de Dieu sera revêtu de sa puissance, et on connaîtra bien quel est celui qui l'a envoyé, par le pouvoir des miracles qu'il manifestera avec éclat. Or, le miracle est un fait sensible, surnaturel dans son principe, ou procédant de l'action divine, opposé aux effets ordinaires des lois physiques, que l'on ne peut attribuer qu'à Dieu seul. De là il suit : 1° que le miracle étant une opération divine, Dieu seul possède le pouvoir de faire des miracles, ou de communiquer à d'autres la même puissance; 2° qu'aucun miracle ne peut être fait pour autoriser l'erreur, puisque l'erreur est opposée à la suprême vérité de Dieu, et que nul être ne peut aller contre sa nature; 3° que des miracles opérés en faveur d'une doctrine étant constatés, la divinité de cette doctrine est démontrée, et il n'y a plus qu'à s'y soumettre et à croire.

Mais le miracle est-il possible, a dit l'incrédule? Dieu n'outragerait-il pas sa sagesse, en interrompant des lois qu'il a lui-même établies? ne serait-il pas convaincu d'agir sans prévoyance, et même ne pourrait-on pas l'accuser d'impuissance (67)? Réduisons cette difficulté à sa plus simple expression, et nous allons en découvrir la fausseté palpable. Celui qui a établi les lois de la nature, qui d'un seul mot a créé l'univers, qui pourrait l'anéantir du souffle de sa bouche, ne peut-il pas en suspendre le cours dans une occasion particulière, pour des raisons connues de sa sagesse éternelle? Celui qui a entre ses mains la vie et la mort, ne peut-il pas rendre la vie à celui qui est déjà devenu la proie du tombeau? Messieurs,

(65) LAMENNAIS, *Essai sur l'indif.*, t. IV, p. 505.
(66) Idem, *ibid.*

(67) *Résumé de Voltaire, Dict. phil.*, II° part. art. *Miracles.*

éloignons ici les discussions métaphysiques, consultons le bon sens, la raison de l'univers entier, et je soutiens qu'il n'est pas un seul homme, s'il n'est poussé par quelque passion secrète, ou aveuglé par quelque préjugé, qui puisse s'empêcher de dire : Oui, Dieu le peut, l'ouvrier est le maître de son ouvrage, il peut le détruire et l'anéantir; à plus forte raison peut-il le modifier et lui donner à son gré une nouvelle forme. Voilà, Messieurs, le cri général du sens commun que l'incrédule foule honteusement aux pieds, lorsqu'il ose, dans son audace sacrilége, refuser à Dieu le pouvoir d'opérer des prodiges. Et que l'on ne dise pas que c'est accuser Dieu d'imprévoyance, comme si Dieu n'avait pas tout prévu, tout ordonné, tout arrangé selon sa sagesse; comme s'il n'avait pas prévu qu'un tel homme qui répandait déjà l'odeur infecte du tombeau serait rendu à la vie pour glorifier son nom, comme si par rapport à Dieu, il y avait comme par rapport à nous un passé, un avenir, et que tout ne fût pas présent à ses yeux. *Il est hier, il est aujourd'hui, il est dans la suite des siècles.* (*Hebr.*, XIII, 8.)

Cette vérité est si évidente que Rousseau lui-même en convient, et il ne balance pas à regarder comme un fou et un insensé celui qui oserait la révoquer en doute. Voici ses paroles : « Un miracle, dit-il, est dans un fait particulier, un acte immédiat de la puissance divine, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois.... Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer (68). » Rien n'est plus clair que ces paroles. Mais, ajoute-t-on, si Dieu peut faire des miracles, il n'y a plus rien de certain dans les lois de la nature, et ne doit-on pas craindre un bouleversement général ? Nous pouvons répondre : Calmez vos frayeurs, si Dieu fait un miracle, il ne s'en suivra aucun désordre dans la nature; le miracle lui-même est dans l'ordre de sa sagesse. Dieu qui est assez puissant pour faire une exception aux lois ordinaires qu'il a établies, le sera assez pour préserver l'œuvre de ses mains d'une ruine entière. Et dans le fait, prenons un exemple de premier ordre, et voyons si les conséquences en sont si à craindre. D'après la loi générale, les morts ne ressuscitent pas; il plaît à Dieu, pour manifester sa puissance et autoriser la mission de son envoyé, de ressusciter un mort de quatre jours. Celui-ci à sa voix sort du tombeau; croyez-vous qu'il soit à craindre de voir tous les tombeaux s'ouvrir, et les générations anciennes sortir du sein de la terre ou de la mer, et venir redemander aux vivants les biens dont la mort les a mis en possession ? En vérité, Messieurs, je rougis de m'arrêter à réfuter de pareils sophismes, et il faut que l'incrédule n'ait rien de solide à opposer au témoignage du genre humain, puisqu'il est forcé d'alléguer des craintes aussi extravagantes.

Mais ici se présente une question plus grave, parce qu'elle tient au fondement même de la certitude. C'est de savoir comment nous pourrons être certains de l'existence des miracles faits en faveur d'une religion, car, forcé de convenir que Dieu peut faire des miracles, l'incrédule s'obstine à dire que par rapport à nous les miracles sont inutiles, soit parce que n'en ayant pas été témoins nous-mêmes, leur existence ne nous est attestée que par le témoignage des hommes souvent menteurs; soit parce que, ne connaissant pas toutes les lois de la nature, nous ne pouvons jamais affirmer positivement qu'un tel fait en particulier est une dérogation à ces lois, et par conséquent un miracle. Ainsi, ils ne peuvent croire aux miracles parce qu'ils n'en ont pas été témoins. L'un d'eux ajoute qu'il ne voudrait pas en voir un, parce qu'il craindrait de devenir fou (69). C'est dire en d'autres termes que l'on voudrait être témoin du miracle pour y croire, et que l'on ne voudrait pas, ou ne saurait dire plus clairement que l'on est décidé à ne croire à rien. Quoi qu'il en soit, examinons ces deux difficultés.

Et d'abord, nous ne pouvons croire aux miracles, dit-on, parce que nous n'en avons pas été témoins. C'est-à-dire que l'histoire tout entière et le consentement unanime des hommes ne seront plus un moyen sûr de connaître la vérité. Ainsi nous pouvons douter que César et Alexandre aient jamais existé, parce que nous ne les avons pas vus ! Ainsi on peut douter de l'existence de ce grand prince, qui donna son nom à son siècle; ainsi la terrible catastrophe qui a pesé sur notre patrie, nos neveux pourront la révoquer en doute, parce qu'ils n'en auront pas été témoins ! Misérables sophistes qui rétrécissent l'existence et les connaissances de l'homme, rendent inutiles pour lui la science de l'histoire si féconde en grandes leçons, et le réduisent à lui-même avec ses petites connaissances et ses violentes passions. Car, Messieurs, avec ce principe il n'est rien de certain pour nous dans les faits les plus extraordinaires qui se sont passés avant nous; tout ce que nous n'avons pas vu de nos yeux, quant aux faits et quant aux lieux, l'existence de Rome et de Byzance, tout cela est incertain. L'homme demeure circonscrit dans le petit espace qu'il occupe, il est presque réduit au néant; il faut douter pour ainsi dire de tout. Voilà l'abîme où vont s'engloutir toutes nos connaissances, et voilà comme la fausse philosophie isole l'homme, rapetisse ses idées, l'avilit et le dégrade.

Ce n'est pas tout : où irons-nous avec ce

(68) *Lettres de la Montagne*, p. 104, édition de Paris 1793.

(69) *Lettres écrites de la Montagne*, p. 112.

principe que nous ne devons croire que ce que nous avons vu? Ne brise-t-on pas les liens les plus doux? ne donne-t-on pas à un enfant le droit de renier son père et sa mère? En effet, quand ce jeune homme aura atteint l'âge de dix-huit ans, s'il commence à faire de la philosophie de Voltaire ou de Rousseau, n'aura-t-il pas le droit de dire aux auteurs de ses jours : Que m'êtes-vous? non, vous n'êtes ni mon père ni ma mère, avais-je la connaissance quand vous m'avez engendré et enfanté? Et sur ce beau principe, il pourra sans crime être ingrat et répandre sur leurs vieux ans une affreuse amertume. Ce n'est pas tout encore, car avec ce principe on sape les fondements de la société tout entière. Car enfin que deviendra le respect dû aux princes? je ne les ai pas vus, vous dirai-je; que deviendra la soumission aux magistrats? je n'étais pas auprès du roi, vous répondrai-je, quand il leur a donné des lettres de pouvoir et les a investis de son autorité; pourquoi obéirai-je! en un mot, il n'y a plus de soumission, plus de respect, plus d'obéissance pour les autorités qui nous gouvernent, et par conséquent plus d'ordre, mais une affreuse anarchie. Que le mécréant admette ces conséquences ou qu'il les rejette, il doit donc aussi rejeter le principe d'où elles découlent, sous peine d'être absurde; et s'il ne recule pas devant elles, il est convaincu d'être l'ennemi de l'ordre, le fléau du genre humain, et tout homme sensé frappera d'anathème ses désolantes doctrines.

Et que l'on ne dise pas qu'un miracle étant un fait surnaturel dans son principe, nous ne saurions en être certains par le témoignage; comme si, quoique surnaturel dans son principe, le miracle n'était pas un fait sensible, palpable, soumis, comme tous les autres faits, au témoignage de nos yeux et de nos sens; comme s'il était plus difficile de constater la résurrection d'un mort, que sa mort même; la guérison d'une maladie incurable, faite par une seule parole, que la maladie même ou le gain d'une bataille. N'est-ce pas de part et d'autre un fait qui tombe sous les sens, et dont par conséquent nous pouvons être sûrs par le témoignage! Et si, dans un cas, on le révoque en doute, y a-t-il quelque raison pour ne pas le rejeter dans un autre?

Mais, ajoute-t-on, ne connaissant pas toutes les lois de la nature, nous ne saurions donc affirmer que ce que nous appelons un miracle n'est pas l'effet d'une loi inconnue. Non, Messieurs, il n'est pas nécessaire de connaître toutes les lois de la nature pour assurer qu'un fait en particulier est miraculeux; il suffit de voir une opposition manifeste à une loi constante, pour pouvoir en conclure avec certitude que le doigt de Dieu est là. « Cette difficulté, au reste, dit un auteur, ne repose que sur un abus de mots : on appelle *loi*, dans l'ordre physique, une cause permanente qui se manifeste par des effets constants. Ainsi la succession des mêmes effets, dans les mêmes circonstances, prouve l'existence de la cause permanente ou de la *loi* qui les détermine. Les circonstances demeurant les mêmes, arrive-t-il que l'effet change? Tout le monde avoue une cause de ce changement; mais quelle est cette cause? Une autre loi de la nature, direz-vous; expliquons-nous : qu'entend-on par loi dans le cas présent? Est-ce simplement une cause? tout le monde convient que l'effet dont il s'agit en a une. Quelle est-elle donc, une véritable loi de la nature ou une cause permanente? Non, car on ne connaît la cause permanente qui constitue la loi que par la constance des effets dans les mêmes circonstances; or, les miracles sont des faits rares, extraordinaires, opposés à tous les effets qui se présentent perpétuellement dans les mêmes circonstances : donc les miracles ne sont pas l'effet d'une cause permanente ou d'une loi de la nature; donc on peut, sans connaître toutes les lois de la nature, s'assurer qu'un fait est un vrai miracle (70). »

Et d'ailleurs qu'on me dise par quel secret celui qui se dit l'envoyé de Dieu connaît si bien ces lois inconnues, le moment précis où elles doivent avoir leur effet? Comment peut-il savoir, par exemple, qu'au moment où il prononcera ces paroles : *Lazare, sors du tombeau* (*Joan.*, XI, 43)! cet homme enterré depuis quatre jours, et répandant déjà l'infection de la pourriture, doit obéir à sa voix en vertu d'une loi inconnue à tout le reste des hommes plus habiles que lui dans les sciences physiques? N'est-ce pas évidemment rejeter un miracle pour en admettre un plus grand? Que serait-ce si, suivant ce principe, nous ne connaissons pas les lois de la nature, j'en faisais l'application à la morale dont nous ne connaissons pas non plus tous les principes et toutes les conséquences? j'y trouverais de quoi justifier les plus horribles attentats. En effet, pourrait dire un assassin, un voleur, un libertin, pourquoi me reprocher comme des crimes les actions que je fais, connaissez-vous toutes les lois, toutes les règles de la morale, et qui sait si dans celles que vous ignorez, il n'y en a pas quelqu'une qui justifie, autorise même ce que vous me reprochez comme un crime? Et alors le crime irait tête levée, et un déluge de maux inonderait cette terre malheureuse. Ainsi, Messieurs, le miracle nous sera transmis par le témoignage des hommes, comme tous les faits historiques, et sans connaître toutes les lois de la nature, nous pourrons connaître le miracle; comme sans connaître tous les principes ou lois de la morale, nous savons avec certitude que telle ou telle action leur est opposée (71).

Le miracle étant une exception réelle et visible aux lois de la nature, comment pourrons-nous être certains qu'un fait en particulier transmis par le témoignage est une

(70) *Essai sur l'indiff.*, t. IV, p. 320.

(71) Les trois paragraphes suivants sont presque textuellement tirés de l'*Essai sur l'indiff.*, t. IV, p. 338 et suiv.

exception réelle à ces lois? Voilà, Messieurs, la derniere question à résoudre sur cette matière. Or, je dis que la même voie par laquelle nous connaissons les lois de la nature sera aussi celle qui nous fera connaître l'exception réelle et visible à ces lois. Qu'entend-on, en effet, par *loi* de la nature, sinon les causes des mêmes effets reproduits constamment dans les mêmes circonstances; l'ensemble de ces lois, c'est ce qu'on appelle *ordre naturel.* Or, comment connaissons-nous ces lois? uniquement par l'expérience générale transmise par le témoignage. Qu'un homme s'isole du reste de la société, qu'il soit réduit à sa seule expérience quant aux temps et quant aux lieux, il connaîtra bien quelques effets particuliers, mais il ne saurait en déduire l'existence d'une loi constante. Qui lui dira, en effet, que ses observations ne sont pas démenties ailleurs par des expériences plus profondes et mieux senties? comment pourra-t-il compter sur ses propres expériences? qui lui garantira qu'il a bien observé, et qu'il n'est pas tombé dans l'erreur? Donc, cet homme isolé ne connaîtra que quelques faits particuliers; mais si l'expérience d'autrui se joint à la sienne, il ne pourra que former des conjectures sur la permanence de ces causes; mais en avoir la certitude, jamais.

Les lois et l'ordre de la nature ne nous sont donc connus que par l'expérience générale; ces lois n'ont d'autres preuves que le consentement commun attesté par le témoignage. Quand donc ce même témoignage atteste qu'un fait, un phénomène quelconque est un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception visible à ces lois, la réalité de ce changement est aussi certaine qu'il est certain qu'il existe un ordre et des lois de la nature, puisque c'est de part et d'autre le même témoignage. Si vous refusez de croire sur ce point le témoignage des hommes, vous ne pouvez raisonnablement le croire sur aucun point, vous ne pouvez plus, je ne dis pas seulement connaître les lois de la nature, mais savoir même s'il y a des lois et un ordre réel dans la nature; toute certitude croule, le doute universel seul subsiste.

Or, rien de plus facile que de connaître le consentement général des hommes par rapport à la nature du miracle: il n'y a qu'à examiner ce qui fut toujours et partout regardé comme une exception réelle et visible aux lois de la nature. Que l'on demande, en effet, à tous les hommes s'il est conforme aux lois de la nature que des lépreux, des aveugles, des boiteux, des sourds soient guéris instantanément par quelque prière; s'il est naturel que ces paroles: *Lève-toi, et marche*, rendent l'usage de ses membres à un paralytique de trente-huit ans; qu'un mort ressuscite à ce seul mot: *Sors du tombeau!* J'adjure tout homme sensé et de bonne foi de me dire ce que répondra le genre humain.

Du reste, le miracle fut toujours et partout regardé comme le sceau éclatant de la volonté divine, et Rousseau, dans les paroles que je vais citer, n'est que le témoin de ce consentement unanime: « Qu'un homme, dit-il, vienne nous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut, connaissez à ma voix celui qui m'envoie: j'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect, à ces merveilles qui ne reconnaîtrait pas à l'instant le maître de la nature, elle n'obéit point aux imposteurs. » Voilà, Messieurs, le premier caractère de la révélation ou de la manifestation de la volonté de Dieu: il en est un second dont je vous parlerai en peu de mots, parce que ce que j'ai dit du miracle peut en grande partie s'y appliquer: je veux parler des prophéties.

La prophétie est aussi un caractère éclatant de la manifestation. En effet, s'il est au-dessus du pouvoir de l'homme d'arrêter le soleil dans sa course, de ressusciter les morts par une seule parole, parce que sa puissance est bornée, il n'est pas moins au-dessus des forces de son esprit de s'élancer dans les siècles à venir, de prédire avec certitude des événements éloignés, qui dépendent de la volonté de l'homme et d'un concours de circonstances que son esprit ne saurait atteindre. Dieu seul peut prévoir les événements qui dépendent des causes libres; les prédire est une opération qui surpasse non-seulement les lumières de l'homme le plus éclairé, mais de toute intelligence créée. L'homme fait à l'image de Dieu, et en qui réside un rayon de la science infinie du Créateur, peut sans doute aussi prévoir certains événements d'après des conjectures plus ou moins fondées: un habile astronome peut connaître avec certitude et prédire d'avance des phénomènes surprenants, tels que les éclipses de la lune et du soleil, parce qu'ils sont fondés sur le cours invariable des astres; un politique profond, qui a fait une étude particulière de l'histoire des hommes, de leurs mœurs, de leurs passions, qui a fait de sérieuses réflexions sur les événements passés et présents, peut former quelquefois des conjectures justes; mais prédire des événements éloignés que rien n'annonce, qui dépendent de la volonté libre des hommes, de mille circonstances, et que rien ne fait soupçonner, voilà ce qui surpasse les forces de la créature, voilà l'attribut imprescriptible de la Divinité.

Aussi, Messieurs, toutes les nations ont reconnu cette vérité, tous les hommes ont compris que la science de l'avenir appartenait incontestablement à la Divinité. Et que nous rappellent le temple de Delphes chez les Grecs, les augures et les aruspices chez les Romains? Ne voyons-nous pas partout, dans la suite des siècles, cette vérité hautement professée: A Dieu seul appartient la science de l'avenir!

Sans doute, il y a eu de faux prophètes comme il y a eu de fausses prophéties, de faux miracles comme il y a eu de fausses histoires, et de la fausse monnaie. En con-

clurons-nous qu'il n'y a ni vraie prophétie, ni vrai miracle, ni histoire véritable, ni vraie monnaie? Foulerons-nous si honteusement aux pieds tous les principes du raisonnement, et ferons-nous un si sanglant outrage au sens commun? Non, Messieurs, nous nous tiendrons en garde contre la surprise, nous examinerons avec les règles de la critique les marques d'une vraie prophétie, et avec ce secours nous démêlerons facilement le vrai du faux, et nous ferons un juste discernement. Quelles sont donc les marques auxquelles on peut reconnaître une vraie prophétie? Je les réduis à deux : la première, qu'elle ait désigné l'événement prédit d'une manière nette et précise, en sorte que l'application de la prophétie ne soit point arbitraire ni fortuite, mais que l'événement s'accorde si bien avec la prophétie, qu'il soit bien visible à tous les yeux que la prédiction est accomplie. D'après ce principe, on voit la fausseté des anciens oracles de la Grèce et de Rome, dont les paroles réduites à leur juste valeur signifiaient que les rois qui les consultaient seraient ou vainqueurs ou vaincus. De semblables oracles ne tiennent pas devant le plus léger examen, leur fausseté est palpable. La seconde condition est que la prophétie soit consignée dans des monuments publics et authentiques avant son accomplissement, sans cela on aurait lieu de craindre la fourberie, et son autorité serait nulle. Avec ce double caractère, l'autorité de la prophétie faite en faveur d'une doctrine porte avec elle l'empreinte évidente de la Divinité. Car si, d'une part, elle est faite en termes précis, et consignés dans des monuments publics longtemps avant l'événement, comment pourrait-on craindre la surprise, comment pourrait-on craindre que l'événement ne fût qu'un effet du hasard? Le hasard n'imite jamais parfaitement la vérité. Maintenant tout se réduit par rapport aux prophéties à ces deux questions de fait : Est-il certain que telle prophétie ait été faite? est-il certain qu'elle soit accomplie? Deux points dont on peut s'assurer, comme de tous les autres faits, par le témoignage.

Voilà, messieurs, les marques éclatantes qui doivent accompagner la vraie religion, les caractères qui doivent la rendre manifeste à tous ceux qui ne veulent pas s'aveugler eux-mêmes : les miracles et les prophéties. Les miracles, magnifique expression de la puissance suprême du Seigneur, les prophéties, témoignage irrécusable de sa science infinie, qui révèle à l'homme, par le ministère de l'homme, ses destinées futures et ses obligations les plus sacrées. Tous les peuples ont reconnu ce double caractère, d'où il suit que cette religion est la véritable, et la seule véritable, qui offre aux hommes cette double preuve de sa divinité. L'un et l'autre, comme nous l'avons dit, se fondent sur le témoignage; nous n'aurons donc qu'à consulter les monuments historiques de la religion pour nous convaincre de sa divinité. En attendant, Messieurs, préparez de plus en plus vos cœurs à l'impression de la vérité, afin qu'aucun préjugé, aucune passion ne l'empêche de pénétrer jusqu'à vous. Le soleil a beau briller de tout son éclat, celui qui ferme avec obstination les yeux ne saurait voir sa lumière. Pour vous, Messieurs, vous avez la foi dans vos cœurs ; élevés dans les principes du christianisme, vous avez sucé pour ainsi dire avec le lait ses divins enseignements. Puissent ces pacifiques discussions sur les fondements de la religion, vous la rendre plus chère et plus précieuse ; puissent-elles vous fortifier et vous rendre inébranlables dans la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ! *Amen.*

CONFÉRENCE X.

SUR LES CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ.

Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos. (*Psal.* XXXIII, 12.)

Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

Tandis que le monde nous vante ses amusements et ses plaisirs ; tandis que l'on suit ce guide perfide ; tandis que surtout, étourdi par le fracas des affaires ou par le vertige des passions, on oublie une religion qui en est le frein le plus imposant, et que ne voulant pas se faire violence et ne trouvant cependant pas le repos dans le crime, on cherche dans les dogmes de l'incrédulité un rempart contre les remords, la religion faible et timide, mais environnée des marques de sa dignité, ose encore se présenter à vous et vous faire entendre sa voix. *Mon fils,* vous dit-elle, *écoutez-moi, je vous apprendrai la véritable sagesse* et la route du vrai bonheur ! Gardez-vous de vous laisser séduire par les fausses maximes du monde, par les déclamations des incrédules. N'approchez point vos lèvres de la coupe qu'ils vous présentent, elle contient le poison le plus mortel. Reconnaissez plutôt la noblesse de votre origine, vous n'êtes point le fruit du hasard, vous êtes l'ouvrage de la Divinité. Vous n'êtes point une vile matière ; vous êtes animé d'un souffle divin. Vous avez une âme toute spirituelle. Tout ne périra point à votre mort; votre âme est destinée à contempler un jour le Seigneur de la gloire. Mais dussent vos passions en frémir, vous avez des devoirs à remplir; si vous les négligez, vous devez vous attendre à supporter le poids des vengeances du Seigneur !

Erreur, reprennent l'incrédule et l'impie ; erreur, préjugé de l'enfance, craintes puériles : Dieu n'est qu'un vain nom ; la religion, qu'un tissu de superstitions, un asservissement insoutenable de l'esprit et du cœur. Votre origine, c'est le hasard ; ce qu'on appelle votre âme, n'est que de la matière ; vos devoirs sont vos plaisirs, votre fin dernière le tombeau. Langage étonnant, Messieurs, et qui révolte tout homme qui n'a pas renoncé à la raison et au bon sens ! langage désespérant qui ne laisse aux malheureux que la plus effrayante perspective ! langage cependant trop goûté, maximes trop

suivies et qui font tous les jours les plus affreux ravages!

Entre deux maîtres qui vous tiennent un langage si opposé, je veux dire entre la religion et l'incrédulité, lequel des deux devez-vous choisir? Jamais question ne fut plus intéressante, jamais aucune décision n'eut de si grandes conséquences. Rien, en effet, n'est plus important pour l'homme que d'être instruit de son origine et de son sort futur. Dire avec l'impie dont parle Pascal (72) : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes ces choses... » Parler de la sorte sans s'inquiéter de s'éclaircir sur des points si importants, c'est le comble du délire. N'attendez pas cependant que je développe aujourd'hui les preuves aussi éclatantes que nombreuses qui établissent la vérité de la religion. Vous les connaissez assez. Je prendrai une voie plus courte et aussi décisive. Une philosophie abjecte nous assimile à la brute, détruit toutes les vérités, soutient toutes les erreurs. C'est une maladie épidémique qui porte partout la destruction et la mort. Pour en guérir ceux qui en sont attaqués, et en préserver ceux qu'elle n'a point encore infectés, il suffira de vous faire connaître son origine. J'attends, messieurs, que vous me proposiez vos doutes.

Ire question. — Faites-nous connaître la première cause de l'incrédulité.

Réponse. — La première cause, la cause la plus ordinaire, la plus commune de l'incrédulité, c'est le dérèglement du cœur, ce sont les passions. L'Esprit-Saint l'a dit : ***L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu : « Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. »*** (***Ps.*** XIII, 1.) Il le dit *dans son cœur*, mais non dans son esprit. L'esprit de l'homme est trop droit pour se persuader qu'il n'y a point de cause première de tout ce qui existe, et que tout est le fruit d'un hasard aveugle. Le ciel avec tous les corps éclatants qui roulent sur nos têtes; la succession et la régularité des saisons parlent un langage trop énergique pour qu'il soit possible de ne pas l'entendre. De même la religion chrétienne est trop auguste, ses dogmes sont trop relevés, sa morale trop belle, les preuves qui l'établissent trop évidentes pour qu'un homme qui a encore le sens commun puisse révoquer en doute la divinité de son origine. Aussi ce n'est pas l'esprit de l'homme qui dit : La religion est une chimère, ses dogmes révoltent la raison, sa morale est impossible à la faiblesse humaine, c'est un tissu de superstitions; c'est son cœur : ***Dixit in corde suo.*** Son cœur qui porte en lui-même le germe fatal de toutes les passions, son cœur qui se plaît dans les plaisirs, qui frémit à l'approche de la violence et de la contrainte. Voilà, Messieurs, l'origine la plus ordinaire de ces doutes si souvent éclaircis, de ces difficultés si souvent confondues, de ces déclamations qui deviennent fastidieuses à force d'être répétées; voilà l'origine la plus ordinaire de l'incrédulité. Aussi, voyez-vous peu de ces hommes qui affichent l'incrédulité commencer par douter de la vérité de la religion, et se livrer ensuite au désordre; presque tous commencent par le désordre, le cœur se corrompt, on goûte le plaisir, les doutes n'arrivent qu'après.

Voilà, Messieurs, ce que l'expérience de tous les jours nous démontre jusqu'à l'évidence. Et en effet, dans quel temps le plus grand nombre de nos incrédules commencent-ils à avoir des doutes sur la religion? Est-ce dans ce temps de la jeunesse dont la simplicité et l'innocence font le plus bel ornement? Est-ce tandis qu'ils marchent dans la voie de la vertu, qu'ils suivent les règles de la justice? Est-ce dans un âge de maturité et de raison, où le feu des passions n'est plus si vif, et où on les tient asservies sous le joug de la raison? Non, Messieurs, à moins que l'on ne cache encore sous des cheveux blancs les restes dégoûtants d'une jeunesse licencieuse : non, on ne doute point alors; les dogmes de la religion nous paraissent vénérables, leur obscurité même est un titre à notre respect; la morale de l'Evangile ne nous paraît point trop sévère, elle nous paraît divine. Mais quand arrive cette circonstance de la vie si critique et si dangereuse, qui devrait être plus que jamais le temps de la soumission, et que l'on nomme cependant le temps de la liberté et de l'indépendance; ce temps où l'on secoue le joug de l'autorité paternelle, où le feu des passions commence à se faire sentir, ah! quel étrange changement! Le monde offre à cet âge ses fêtes et ses divertissements; les créatures, leurs charmes trompeurs; jeune encore et sans expérience, on donne dans le piége, on prend la coupe fatale, le crime est consommé, la mort est dans le cœur!

On veut jouir des plaisirs de la vie, on se livre à ses passions; c'est un torrent qui entraîne. Où s'arrêtera-t-on? à l'incrédulité. On a beau vouloir s'étourdir soi-même, on n'est pas tranquille dans le désordre; on sent bien que l'on s'éloigne du droit chemin, que l'on n'est pas né pour le crime. La conscience réclame, le remords se fait sentir, le trouble et la crainte vous agitent. L'Esprit-Saint l'a dit : il n'y a point de paix pour l'impie : *Non est pax impiis.* Il faut que le pécheur trouve dans son crime le châtiment de sa prévarication. Que fera-t-on? On voudrait suivre ses désirs, mais on voudrait être tranquille dans le désordre; on ne voudrait pas d'un plaisir qui coûterait si cher, et qu'il faudrait acheter au prix même de son repos. Le moyen le plus facile de recouvrer la paix, serait sans doute de dessécher la source de ses inquiétudes, de rompre ses chaînes : je veux dire de se retirer du désordre; mais on n'a pas assez de courage pour en venir à cette extrémité. On aime mieux chercher un autre remède, fût-

(72) *Pensées*, p. 8 et 9, édit. 1704, Paris.

il pire que le mal lui-même. C'est alors que l'on commence à douter. Peut-être ce qu'on nous dit de Dieu est-il incertain. Peut-être ce que l'on nous raconte de ses vengeances sur le pécheur est-il une fable. La religion, avec ses menaces, ne sont peut-être que des chimères. A force de se répéter à soi-même ces doutes, on finit par se les persuader, parce qu'on y a un grand intérêt ; du moins on se précautionne contre les remords, on les calme, si on ne peut les étouffer entièrement; on s'endort mollement à l'ombre de ses doutes; on vit dans une indifférence mortelle pour tout ce qui regarde le salut et la religion ! trop heureux d'avoir imposé silence aux reproches d'une conscience justement alarmée, on se laisse entraîner sur un fleuve dont le cours paraît doux d'abord, mais qui conduit dans des précipices affreux.

Comme on veut jouir sans remords, on cherche tout ce qui mène à ce but. De là, la fréquentation de ces personnes qui n'ont souvent pour toute science qu'une hardiesse démesurée à censurer une religion ,qu'elles ignorent, et dont elles n'approfondirent jamais les fondements. De là on fait ses délices de ces sociétés où l'on se plaît à lancer contre la religion les traits les plus piquants. Les plaisanteries les plus fades, les anecdotes les plus controuvées, on les recueille avec soin pour s'en faire au besoin un rempart contre les terreurs de la religion. Les principes les plus faux, on les croit ; les maximes les plus erronées, on les adopte. L'esprit goûte bientôt ce que le cœur est intéressé à lui faire recevoir. De là, on se jette avec une espèce de fureur sur ces tristes, productions de l'impiété, sur ces libelles détestables qui n'outragent pas moins la décence et l'honnêteté naturelles que la religion et ses dogmes. On avale avec plaisir le poison le plus mortel, on cherche les endroits maniés avec le plus d'art, on les apprend, on les répète, on se les rappelle lorsque les remords se font sentir ; tout paraît certain, parce qu'on a intérêt à tout croire ; on nie tout ce qui n'est pas conforme aux principes que l'on vient d'adopter. On nierait jusqu'aux éléments d'Euclide, dit Voltaire, si on y avait quelqu'intérêt.

Et n'est-ce pas là, Messieurs, ce qui arrive tous les jours? J'en appelle à vous, pères et mères, qui gémissez sur l'égarement de quelqu'un de vos enfants. Ce jeune homme dont le cœur semblait fait pour la vertu, dont la docilité et la soumission faisaient vos délices, qui vous faisait concevoir les plus belles espérances, quand a-t-il commencé à secouer le joug de l'autorité et de l'obéissance ? lorsqu'il a commencé à devenir incrédule. Et quand est-il devenu incrédule ? l'orsqu'il s'est laissé emporter par ses passions. Maintenant il fait couler vos larmes, il est votre désolation : dans la suite que sera-t-il ? Peut-être votre honte et votre désespoir ! Et faut-il nous étonner, Messieurs, du grand nombre de ceux qui se disent incrédules ? La corruption fut-elle jamais plus générale ? Cette corruption si prématurée et si répandue n'est-elle pas le sujet continuel des sollicitudes et des larmes des gens de bien ? Des enfants à peine sortis de l'enfance, à huit ou dix ans, sont plus instruits, plus consommés dans le vice qu'on ne l'était autrefois à vingt-cinq ou trente ans ! et on voudrait faire des chrétiens avec de pareils êtres ? faire des chrétiens avec de la matière ? il faudrait commencer par en faire des hommes. Faire des hommes avec de la boue ! malheureux parents, quel trésor de colère pèse sur vos têtes, s'il y a eu de votre part quelque négligence !

Examinez encore, Messieurs, quels sont les lieux où l'incrédulité étend plus ses ravages, et vous serez de plus en convaincus que les passions, le libertinage en sont la cause la plus ordinaire. Trouverez-vous l'incrédulité dans les pays, dans les siècles où l'on a conservé la pureté des mœurs ? Trouverez-vous des impies et des incrédules là où les époux fidèles respectent le lien qui les unit? où les filles heureuses sous les yeux maternels chérissent leur précieuse innocence ? où les jeunes gens dociles, s'efforcent d'imiter les vertus de ceux qui leur ont donné le jour ? Non, mais vous verrez l'incrédulité dans les villes où le luxe a porté sa funeste dépravation, où le débordement des mœurs a rendu les époux indifférents, et les enfants indociles ; où la société est devenue un commerce de corruption ; où le libertinage et le goût des plaisirs est devenu l'affaire principale, l'objet de tous les désirs, le sujet de toutes les conversations; où des hommes dans le sein même du christianisme, donnent publiquement le scandale d'une union frappée de nullité par les lois de l'Eglise, ou d'un commerce plus infâme encore. Non, vous ne l'eussiez pas trouvée non plus dans les campagnes, tandis que la simplicité des mœurs y régnait ; elle n'y a paru que depuis l'époque où des livres détestables y ont été colportés par nos éclaireurs modernes, ou depuis qu'elles ont imité la corruption des villes. Oui, Messieurs, où les mœurs sont restés pures, la foi est demeurée entière. Partout où les mœurs se corrompent, la foi chancelle et s'éteint. Or, en voyant le même effet toujours renouvelé, pouvez-vous en méconnaître la cause (73)?

Voilà, Messieurs, ce qui fait de nos jours tant d'incrédules. Voilà ce qui les a produits dans tous les siècles. Et si vous doutiez de cette vérité, l'histoire est là pour vous la démontrer. Qu'est-ce qui fit embrasser à saint Augustin les erreurs les plus grossières et les plus opposées ? Le dérèglement de son cœur n'y eut pas moins de part que l'orgueil de son esprit. Et Salomon, ce roi si sage, qui avait reçu de Dieu les bienfaits les plus signalés, qu'est-ce qui le précipita dans l'erreur et jusque dans l'idolâtrie la plus honteuse ? Les passions. Il ne quitta la religion de ses pères que lorsqu'il se fut laissé sé-

(73) La Luzerne, *Vérité de la relig.*, t. I, p. 16.

duire par le charme des créatures ; il adora des dieux étrangers, il leur offrit de l'encens, il en avait offert auparavant à des idoles de chair et de sang. Mais pourquoi recourir à des faits étrangers? Qu'étaient les deux chefs de la philosophie moderne ? Qu'était-ce qu'un Voltaire? un vrai cynique ! Quelles turpitudes n'a-t-il pas écrites dans plusieurs de ses ouvrages, que je crains de vous nommer! Son cœur se plaisait dans l'ordure ; presque partout il inspire la passion! Ses articles les plus indifférents sont souillés par des peintures lascives! Et Rousseau, dans ses *Confessions?* dans son *Héloïse!* Celle qui en lira une seule page est une fille perdue! Après avoir fait l'aveu des turpitudes de sa jeunesse, il défie de trouver un homme meilleur que lui!... Ah! sans doute, le ciel a permis des aveux si humiliants pour venger la cause des mœurs et de la religion, qu'il avait si indignement outragées ? Et tant de jeunes gens qui font parade d'incrédulité, que sont-ils dans le commerce de la vie civile? Oui, Messieurs, voilà la cause la plus ordinaire de l'incrédulité, et si l'on pouvait lire dans le cœur de l'incrédule, on verrait que le plus souvent leur incrédulité date du moment où ils se sont livrés à leurs passions. J'attends.

IIe question. — Tous les incrédules sont-ils corrompus? Est-il impossible d'allier l'incrédulité avec les mœurs ?

Réponse. — Si tous ne le sont pas, Messieurs², tous devraient l'être d'après leurs principes. Jetons en effet un coup d'œil sur leurs principes, que nous apprennent-ils? La vertu n'est qu'un nom, vous diront-ils, Dieu n'est qu'une chimère, mon devoir c'est mon plaisir, tout meurt avec le corps : que sais-je, et tant d'autres maximes aussi affreuses dont la plupart de leurs ouvrages sont souillés. Or, en suivant de tels principes, où iront-ils? Que seront-ils dans le détail de leur conduite? Ils ne sauraient être vertueux sans être inconséquents. Et n'est-ce pas là un des plus beaux triomphes de la religion de voir l'impie et l'incrédule obligés de désavouer leurs principes, s'ils ne veulent renoncer à être des hommes raisonnables et vertueux ? Mais, pour la honte de l'humanité, il n'y en a que trop qui sont conséquents! En effet, Messieurs, qu'on nous montre beaucoup d'incrédules qui ne soient pas corrompus, ou qui ne l'aient été autrefois? on en trouvera qui ne se livrent pas actuellement à la débauche, dont la conduite paraît réglée à l'extérieur; mais s'ils ne se livrent point au crime, ils s'y sont livrés autrefois, et c'est de là que date leur incrédulité. Le feu des passions s'est un peu amorti, mais ils en ressentent encore des atteintes au cœur. Car, suivez la plupart de ces hommes, je veux dire de ceux qui paraissent les plus réglés, pourquoi ces mots équivoques, ces plaisanteries indécentes, ces railleries amères, ces paroles qui font rougir la pudeur? Ah! on parle de ce que l'on aime! pourquoi ces livres obscènes, impies, véritables repaires du mensonge et de la calomnie? Pourquoi ces tableaux cyniques, ces statues indécentes? pourquoi ?... Je m'arrête, oui, leur cœur est encore corrompu : s'ils cessaient de se livrer au crime, ils cesseraient bientôt d'être incrédules.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, c'est qu'il n'est pas rare de voir chez eux des accès plus ou moins violents d'incrédulité à mesure que leurs passions sont plus ou moins violentes. Car, qu'il leur arrive quelque contre-temps, quelque perte considérable, comme la mort inopinée de quelqu'un de leurs complices, qui les fasse rentrer en eux-mêmes, impose silence aux passions, on les voit souvent se rapprocher de la religion, chercher auprès de quelques personnes sages des adoucissements à leur douleur, à moins qu'en suivant les principes de leur philosophie ils ne s'abandonnent au désespoir, preuve évidente que leur incrédulité suit la marche de leurs passions, par conséquent qu'elle y a sa source. Et si dans ce moment de silence de leurs passions, rougissant d'eux-mêmes, ils sentent dans leur cœur quelque désir de finir leurs désordres, qu'est-ce qui les arrête? Sont-ce leurs doutes? est-ce la difficulté de croire? Non, c'est celle de mener un genre de vie plus réglé dont ils ne se croient pas capables. Voilà ce qui étouffe en eux ces désirs d'une vie meilleure, voilà ce qui les éloigne de plus en plus de la vérité.

Au reste, ne m'accusez pas ici de trop charger le tableau que je viens de vous tracer. Les incrédules eux-mêmes ont pris soin de se faire connaître les uns les autres. « Si nous remontons, dit l'un d'eux, à la source de la prétendue philosophie de ces mauvais raisonneurs, nous ne les trouverons point animés d'un amour sincère pour la vérité... Ce n'est point des maux sans nombre que la superstition a faits à l'espèce humaine que nous les verrons touchés : nous verrons qu'ils se trouvent gênés des entraves importunes que la religion, quelquefois d'accord avec la raison, mettait à leurs déréglements. Ainsi, c'est leur perversité naturelle qui les rend ennemis de la religion.... C'est la vertu qu'ils haïssent encore plus que l'erreur et l'absurdité. La superstition leur déplaît, non par sa fausseté, non par ses conséquences fâcheuses, mais par les obstacles qu'elle oppose à leurs passions, par les menaces dont elle se sert pour les effrayer.

« Des mortels emportés par le torrent de leurs passions, de leurs habitudes criminelles, de la dissipation des plaisirs, sont-ils bien en état de chercher la vérité ?.... La philosophie pourrait-elle se glorifier d'avoir pour adhérents dans une nation dissolue une foule de libertins dissipés et sans mœurs, qui méprisent *sur parole* une religion lugubre et fausse sans connaître les devoirs qu'on doit lui substituer? Sera-t-elle donc bien flattée des hommages intéressés ou des applaudissements stupides d'une troupe de débauchés, de voleurs publics, d'intempérants, de voluptueux qui, de l'oubli de leur

Dieu et du mépris qu'ils ont pour son culte, concluent qu'ils ne se doivent rien à eux-mêmes ni à la société (74)? »

Si nous vous parlions un tel langage, Messieurs, que diriez-vous de nous? Mais il nous est sans doute permis de citer les aveux de nos adversaires contre eux-mêmes. L'auteur du *Système de la nature* ne parle pas avec moins de force et de naïveté. « Nous conviendrons, dit-il, que souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence et même la légèreté d'esprit peuvent conduire à l'irréligion où à l'incrédulité.... un voluptueux, un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intrigant, un homme frivole et dissipé, une femme déréglée, un bel esprit à la mode sont-ils donc des personnes bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie (75)? » Ainsi, de l'aveu même des incrédules, ce sont les passions, l'esprit de libertinage qui sont la cause la plus ordinaire de leur incrédulité; et si l'on détruisait les passions, l'incrédulité disparaîtrait bientôt de la terre, parce qu'on arracherait la racine du mal. Et si vous en voulez une nouvelle preuve, je la tirerai des écrits mêmes des incrédules. Consultez en effet leurs ouvrages, lisez, si vous le pouvez, les déclamations virulentes dont ils sont remplis; contre quelles vérités sont dirigés tous leurs traits? contre ceux de nos dogmes qui gênent davantage leurs passions. Ainsi le dogme d'un Dieu vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, le dogme d'une autre vie, surtout d'une autre vie de tourments pour les pécheurs, voilà la pierre de scandale contre laquelle se dirigent tous leurs efforts. Il n'y a rien après cette vie, vous diront-ils; l'enfer est une chimère, le vice et la vertu ne sont distingués que dans les préjugés des hommes, tout meurt avec le corps... après la mort le néant devient notre partage... S'ils attaquent quelque vérité de spéculation, c'est pour en venir au même but. Il faut commencer par aplanir la voie aux passions, et se calmer dans le crime, et quelles conséquences tirent-ils de ces diatribes! Ne nous inquiétons donc point d'un avenir incertain, jouissons des plaisirs que le monde nous offre, ne nous refusons rien de ce qui peut satisfaire nos passions; bientôt la mort nous frappera, tout mourra avec nous, il ne nous restera que le néant. *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* (*Isa.* XXII, 13.) « J'aime mieux être anéanti une bonne fois, disait l'un d'eux avec franchise, que de brûler toujours. Le sort des bêtes me paraît plus désirable que le sort des damnés. L'opinion qui me débarrasse des craintes accablantes dans ce monde me paraît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu sur mon sort éternel... On ne vit point heureux quand on tremble toujours. Un Dieu qui damne éternellement est évidemment le plus odieux de tous les êtres que l'esprit humain puisse inventer (76). »

Oui, Messieurs, l'iniquité s'est mentie à elle-même, et l'impiété, par ses propres écrits achève de mettre au grand jour la turpitude et la honte de son origine. Ici elle ne rougit pas de fouler aux pieds toute décence et toute pudeur. Là elle insulte à la morale publique de la manière la plus odieuse; ailleurs, elle s'érige en précepteur du vice et donne des leçons publiques de libertinage: on y apprend le secret mortel de surprendre l'innocence et la timide vertu, et de la mener à sa fin par les détours qu'elle enseigne. Là tout y est marqué au coin de l'obscénité, peintures lascives, contes licencieux, vers lubriques, chansons honteuses, épîtres ordurières, épigrammes impures, le poison de la volupté infecte tout, l'obscénité se trouve jusque dans les articles les plus indifférents (77)! Comment ces hommes qui prétendent être les réformateurs du genre humain, n'ont-ils pas craint de déshonorer leur propre cause par d'aussi infâmes moyens? Comment n'ont-ils pas été révoltés eux-mêmes par tant d'obscénités? Ah! il fallait grossir leur nombre; se rassurer par la multitude, et ils ont bien compris que le moyen le plus efficace pour anéantir la foi était d'anéantir les bonnes mœurs. De là ils se sont attachés à corrompre le cœur pour pervertir aussi l'esprit, bien persuadés que l'esprit adopte bientôt ce que les passions du cœur ont intérêt de lui faire recevoir.

Malheureux! vous n'avez que trop réussi dans l'infernal projet de corruption que vous avez conçu! Vos ouvrages de pestilence ont corrompu les villes, infecté les campagnes, porté partout le coup mortel à l'innocence! Une jeunesse inconsidérée dévore vos infâmes brochures et avale jusqu'à la lie le poison que vous lui avez préparé. Applaudissez-vous, si vous l'osez, de vos tristes succès, mais si jamais nous voyons la religion reprendre sur l'esprit et sur le cœur des hommes cet empire qu'elle y avait autrefois, n'en doutez pas, vos ouvrages de ténèbres seront flétris et détestés: les pères arracheront des mains de leurs enfants vos infâmes productions: votre mémoire sera en abomination, et si on répète votre nom, on le joindra à ceux de ces grands coupables que leurs crimes ont immortalisés (78).

Le secret est découvert, Messieurs, le voile est déchiré; on est incrédule parce que le cœur est corrompu; on attaque la religion, parce qu'elle met des entraves aux passions; si elle permettait de les satisfaire sans contrainte, on la trouverait divine. Incrédules, rougissez de vous-mêmes, votre origine est des plus humiliantes. Qu'il est glorieux, Messieurs, pour la religion, de n'avoir pour adversaires et pour ennemis

(74) *Essai sur les préjugés*, c. 8, p. 181 et suiv.

(75) *Hist. de la nat.*, t. II, c. 13, p. 360 et suiv.

(76) *Le bon sens*, 65, 148, 182, 188.

(77) Voy. *Questions sur l'Encycl.*, art. *Colimaçon, adultère, amour, succubes, incubes, la pucelle*, etc.

(78) La Luzerne, *Vérité de la relig.*, t. I.

que des hommes charnels, asservis aux plus honteuses passions; des hommes aussi ennemis de l'ordre, de la décence et de la société que de la religion, des hommes sans mœurs et sans principes. De quel œil devez-vous les regarder? que devez-vous penser de leurs déclamations continuelles contre la religion? Ce sont des insensés qui mordent en frémissant les liens qui les retiennent. Quelle impression doivent produire sur vous ces libelles que l'on répand avec profusion, sinon l'impression du mépris et de la pitié. Hélas! ce sont des aveugles, voudriez-vous vous jeter avec eux dans l'abîme? Ah! reconnaissez le grand bienfait du Seigneur dans la religion qu'il a bien voulu donner aux hommes; elle réprime les passions, preuve évidente qu'elle n'en tire point sa source; elle fait le bonheur de l'homme, preuve certaine qu'elle est la vérité; elle offre tous les dogmes les plus consolants à l'homme de bien, elle n'est terrible que pour les méchants.

III[e] question. — La corruption du cœur est-elle toujours la seule cause de l'incrédulité?

Réponse. — A la corruption du cœur se joint le libertinage de l'esprit, celui-ci est toujours aux ordres du cœur. Les passions, comme nous l'avons vu, égarent le plus souvent l'esprit de l'incrédule, et les faux principes qu'il adopte fomentent les passions de son cœur; croyons cependant qu'il en est encore quelques-uns dont les âmes sont pures. Mais si par tempérament ou par caractère ils sont exempts de la corruption des mœurs, leur incrédulité prend alors sa source dans une autre passion plus subtile et moins déshonorante en apparence, mais aussi déraisonnable, je veux dire dans l'orgueil. L'orgueil, Messieurs, est la source de tous les péchés, il n'en est point qu'il n'ait fait commettre. C'est l'orgueil qui porta la mère du genre humain à manger du fruit défendu. Vous serez semblables au Très-Haut, lui dit l'esprit malin, vous aurez la science du bien et du mal. C'est l'orgueil qui fit les démons: Je monterai, disait Lucifer, je poserai mon trône au-dessus des astres, je serai semblable au Très-Haut. C'est l'orgueil qui dans la suite des siècles a enfanté tant d'hérétiques et de schismatiques qui se sont élevés avec tant de fureur contre l'Eglise, et c'est encore l'orgueil qui produit de nos jours la plupart de nos incrédules. Il y aura à la fin des temps, dit le grand Apôtre, des hommes vains, orgueilleux, remplis d'eux-mêmes, qui résisteront à la vérité et qui renonceront à la foi. L'orgueil, dit saint Chrysostome, l'amour de la gloire aussi bien que des plaisirs, engendre l'incrédulité.

En effet, Messieurs, la religion propose des mystères incompréhensibles à l'esprit humain, et contre lesquels doivent se briser toutes ses subtilités; un Dieu en trois personnes, une de ces personnes divines qui se revêt de notre mortalité: cet Homme-Dieu expirant sur une croix, et les autres que vous connaissez; la religion demande donc à l'homme le sacrifice de son esprit comme le sacrifice de son cœur; Dieu n'a-t-il pas le droit de l'exiger? N'est-ce pas lui qui nous a formés? notre cœur et notre esprit ne lui appartiennent-ils pas également? ah! sans doute. Aussi, si l'homme se servait comme il faut des lumières de la raison, il verrait que rien n'est plus juste que de sacrifier cette envie démesurée de tout connaître; mais à la vue d'un mystère, l'orgueil de l'homme frémit et se révolte, il veut tout peser au poids de sa faible raison, il veut tout se démontrer à lui-même, jusqu'à la nature de Dieu. Dites à cet incrédule que l'esprit de l'homme étant borné, ne saurait comprendre parfaitement ce qui est infini: que la nature nous offre partout des mystères incompréhensibles qui n'ont fait qu'exercer depuis longtemps l'esprit des savants, sans qu'ils aient pu en découvrir les causes: dites-leur qu'ils sont à eux-mêmes un mystère inexplicable; représentez-leur que celui qui voudra porter un œil téméraire dans le sein de la Divinité sera opprimé par sa gloire, que le meilleur usage que nous puissions faire de notre raison, c'est de nous anéantir devant elle: que la religion a un côté lumineux, qu'il est bien permis de sonder, que l'on peut bien examiner les preuves qui l'établissent, qu'elle ne redoute nullement cet examen, qu'elle le désire même; mais qu'elle a aussi son côté ténébreux et obscur, que l'on ne peut sonder sans se perdre dans un abîme sans fond: tous ces principes, qui sont ceux d'une saine raison, ne feront sur lui aucune impression. Ma raison est ma règle, vous répondra-t-il, je ne comprends pas les mystères, donc je ne dois pas les croire. Voilà le raisonnement que vous trouverez presqu'à chaque page de leurs ouvrages. Etrange aveuglement de l'homme, Messieurs! il ne connaît pas ce qu'il foule sous les pieds, il ne se connaît pas lui-même; toute sa science vient échouer contre un grain de sable, et il voudrait comprendre la nature de la Divinité! Quel orgueil! quelle témérité! Voilà ce que sont nos incrédules, des orgueilleux, des téméraires.

Le joug de la foi humilie, abaisse l'orgueil de l'homme, fait plier sous la même loi tous les esprits, met au même niveau les talents, l'éloquence et la simplicité du peuple: impatient d'un joug si importun, l'homme qui a quelque talent ne se contente plus de la célébrité trop commune que donnent les sciences, il cherche des routes nouvelles; ou bien, si la nature lui a refusé des talents distingués, il se flatte d'atteindre à la célébrité en formant des opinions extraordinaires, ou en les adoptant s'il n'a pu les former. Il y a de la gloire à braver toutes les idées reçues! De là l'amour de l'opinion: on veut avoir une opinion à soi sur la religion, on rougit de penser comme le commun des hommes. Quoi! un philosophe penser comme le vulgaire! un philosophe avoir la religion des commerçants! Oh!

non, sans doute ; il est si beau de ne pas penser comme les autres! voulez-vous entendre un philosophe vous le dire ouvertement? Ecoutez l'auteur du *Système de la nature* : « L'athéisme, dit-il, (et il aurait pu dire l'incrédulité), n'est pas fait pour le plus grand nombre ; des êtres ignorants, malheureux, se feront toujours des dieux... Les principes de l'athéisme ne sont point faits pour le peuple ni pour les esprits frivoles... ni pour un grand nombre de personnes instruites d'ailleurs, mais qui n'ont point assez de courage (79). » — « Le désir de n'avoir plus de frein dans les passions, dit un autre (d'Alembert), la vanité de ne pas penser comme les autres, ont fait plutôt encore que l'illusion des sophismes un grand nombre d'incrédules qui, selon l'expression de Montaigne, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. »

Quand les incrédules nous le disent, Messieurs, nous pouvons bien les en croire. Ce n'est donc pas l'amour de la vérité, mais l'amour de l'opinion, l'envie de se faire remarquer, qui font les incrédules. « Tout savant, dit J.-J. Rousseau, dédaigne l'opinion vulgaire ; chacun veut en avoir une à soi, » fallût-il pour cela renoncer au bon sens, on y renoncerait plutôt qu'à sa vanité ; fallût-il dévorer les systèmes les plus absurdes, on les recevrait. Et n'est-ce pas là ce que font tous les jours nos incrédules? Lisez leurs ouvrages, vous trouverez la fausseté presqu'à chaque page, des opinions qui se détruisent les unes les autres. Mais n'importe, on rejette la révélation parce qu'on ne la comprend pas, et l'on adopte des contradictions révoltantes. Ah ! si nos incrédules cherchaient la vérité de bonne foi, s'ils consultaient bien la raison, mais surtout la raison débarrassée des passions, ils auraient honte d'eux-mêmes et des fruits de leur incrédulité; ils reconnaîtraient, aux prodigieux égarements de l'esprit humain, la nécessité d'une autorité supérieure qui le fixe et le dirige ; ils verraient que de lui-même il ne peut que s'égarer ; ils béniraient la bonté du Seigneur qui, dans sa miséricorde, a bien voulu accorder aux hommes un don si précieux.

Nous vivons dans un siècle où la foi est bien faible parmi les hommes ; on dirait que nous sommes arrivés à ces temps désastreux prédits par le Sauveur, où l'on trouvera à peine de la foi sur la terre. Les productions de l'impiété, celles mêmes qui font le plus sanglant outrage à la morale publique, sont accueillies avec une avidité qui tient de la fureur. L'incrédulité semble être devenue un titre à l'estime et à la considération publique, preuve évidente de l'abrutissement où nous sommes tombés : il suffit presque pour se faire un nom, d'avoir lancé quelque brochure contre la religion ; et Voltaire et Rousseau, qui se sont les plus distingués dans ce genre d'ouvrage, sont décorés du beau nom de chefs de la philosophie moderne. Ainsi, toujours conduits par l'orgueil, si on a quelque talent, on en fait hommage à la philosophie ; si on n'en a pas, on se range parmi les incrédules pour faire croire que l'on en a, ou du moins pour participer autant que possible à leur prétendue réputation de science et de savoir. Et n'est-ce pas par ce faux préjugé que nous voyons se ranger sous les bannières de l'incrédulité tant d'hommes incapables d'un examen sérieux et de se créer un système à soi ? Tant de beaux esprits qui se produisent dans les sociétés avec le ton de la suffisance et du pédantisme, n'ayant cependant pour toute science que quelques vieilles objections qu'ils n'ont pas formées eux-mêmes ; qui se permettent de censurer la piété, d'attaquer la religion, son culte, ses mystères, sa morale, n'épargnent pas même les objets les plus sacrés, dont le fiel amer s'attache à tout corrompre, et qui s'applaudissent d'être regardés à ce prix comme des êtres supérieurs, des esprits d'une trempe forte et bien au-dessus du vulgaire ?

Cet esprit de vain orgueil et d'une insultante fierté se manifeste presqu'à chaque page de leurs ouvrages. De là, ces titres pompeux dont ils se gratifient mutuellement; ces qualifications de libérateurs du genre humain, de bienfaiteurs des hommes, d'esprits supérieurs dont ils se parent : de là, ce ton dogmatique qui ne doute de rien, qui s'exprime d'une manière décisive et tranchante; ces expressions emphatiques propres à tromper et à séduire ; ces tournures malignes qui dénaturent tout ; ces plaisanteries amères qui empêchent une recherche plus sérieuse. De là, ces bordées d'un fiel amer dont ils couvrent leurs adversaires, ces injures malignes qu'ils lancent sans cesse contre eux ; de là, ces qualifications odieuses d'imbéciles, de stupides, de folie, de fripon, et d'autres plus indécentes et plus injustes encore qu'ils prodiguent avec abondance aux défenseurs de la vérité! Oui, Messieurs, cet esprit d'orgueil se montre à chaque page, et tout homme sensé ne peut s'empêcher de dire en lisant leurs ouvrages : ***Mentita est iniquitas sibi.*** L'iniquité se trahit elle-même, parce que ce langage violent aussi bien qu'injuste, ne fut jamais celui de la vérité. Ainsi l'orgueil, et toujours l'orgueil ; voilà le flambeau à la lumière duquel marchent nos incrédules ; n'ont-ils pas bien lieu de se glorifier d'un tel guide?

Cet orgueil et cette envie de se faire remarquer enfantent la présomption : ainsi dès qu'on a un grain de ce qu'on appelle philosophie, on croit pouvoir trancher sur tout, souvent on décide d'un ton de maître, rien n'arrête. Sans aucune connaissance préalable, on décide des choses les plus sacrées, des plus importantes, comme des plus légères. Mais c'est une religion qui offre une possession de dix-huit siècles ! n'importe, on la traite de préjugé ; mais c'était la religion de nos pères ! nos pères ; ils avaient la

(79) *Syst. de la nat.*, t. II, c. 10, 12, 13, p. 317, 352, 371.

bonne foi de croire aux mystères du christianisme ; mais c'est une religion appuyée sur les plus solides fondements, confirmée par la croyance de tout ce qu'il y a eu d'hommes instruits qui ont sérieusement examiné ses preuves ! nous sommes plus sages et plus éclairés qu'eux. Se traîner ainsi sur les traces des siècles passés ! il faut du nouveau : le temps des préjugés est passé, c'est celui de la philosophie. Sur ce principe on foule aux pieds ce que dix-huit siècles ont regardé comme sacré pour embrasser les nouvelles doctrines, bien résolu de ne les quitter jamais et de se roidir contre toute espèce de démonstration : « Tout Paris m'assurerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, que je n'en croirais rien, » disait l'un d'eux (80). Quand un incrédule en est venu à un tel point d'obstination et d'aveuglement, il y a bien peu d'espoir de dissiper ses ténèbres. C'est un malade attaqué d'une épidémie mortelle qui refuse les remèdes qui pourraient lui rendre la santé ; c'est le comble du délire, c'est l'orgueil qui y mène. Qu'y a-t-il à faire alors ? C'est de fuir l'air empesté que l'on respire auprès de lui. C'est le conseil d'un philosophe lui-même qui, dans le silence des passions, rendit quelquefois hommage à la vérité. « Fuyez, dit J.-J. Rousseau, fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leurs misères; aux puissants, aux riches, le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain (81). »

Messieurs, si, sur le point d'entreprendre un long voyage, un de vos amis venait vous dire : Gardez-vous de prendre une telle route, elle est infestée par des voleurs qui en veulent à votre fortune, et même à votre vie : la prudence voudrait que vous ne négligeassiez pas un pareil avertissement ; mais enfin, peut-être attribueriez-vous cet effroi au trop grand attachement qu'a pour vous cet ami ? Mais si un de ceux-mêmes, qui avaient conjuré votre perte, venait lui-même vous avertir de vous tenir sur vos gardes, ne seriez-vous pas le plus insensé, le plus téméraire des hommes, de ne faire aucun cas d'un tel avertissement ?

Ainsi, si je venais, moi, ministre de la religion, vous exhorter à fuir ces hommes qui affichent l'incrédulité, et si pour vous engager efficacement, je vous disais que l'incrédulité a sa source dans les plus honteuses passions ; que par conséquent, elle déshonore celui qui en est infecté, peut-être pourriez-vous attribuer mes exhortations à un zèle trop vif et trop violent ; encore la prudence devrait-elle vous porter à vous tenir en garde contre les dogmes de l'incrédulité. Mais si les incrédules eux-mêmes conviennent de ce que j'ai avancé, comme vous l'avez vu par leurs propres paroles que je vous ai citées; si même, ils vous ont tenu un langage que je n'oserais pas vous tenir moi-même ; si vous voyez un de leurs chefs, dans un moment lucide, vous exhorter à fuir l'incrédulité, parce qu'elle lâche le frein à toutes les passions, parce qu'elle n'est bonne qu'à jeter les hommes dans le plus affreux désespoir ; refuser alors de suivre ces avis, s'obstiner à fermer les yeux à la lumière, ne serait-ce pas le comble de la folie ? Ah ! Messieurs, en faudrait-il davantage pour nous inspirer l'horreur la plus vive, le mépris le plus profond, pour ce qu'on appelle philosophie, que la honte de son origine ? Elle vient des passions les plus avilissantes ; que pourrait-elle autre chose, que nous dégrader et faire notre honte ! Ah ! si nous avons eu le malheur de nous laisser séduire par ses dogmes impies, rougissons de nous-mêmes ; déplorons notre aveuglement, et ne fermons pas les yeux à la lumière qui luit aujourd'hui pour nous : si au contraire, nous avons eu le bonheur de nous préserver de son venin, frappons du dernier mépris ceux qui affectent d'en faire parade. Leur rendre ce qu'ils méritent, c'est le moyen le plus sûr de les détromper et de les guérir. Attachons-nous de plus en plus à la foi de nos pères, à cette religion qui proscrit tous les vices, qui fait pratiquer toutes les vertus, et qui, à ce seul titre, devrait nous paraître divine, mais ne la déshonorons pas par nos vices et nos infidélités ! que nous servirait-il d'être chrétiens de nom, si notre conduite ne différait en rien de celle que mènent ceux qui ont secoué le joug de la religion, et qui prennent tous les jours occasion de nos infidélités pour blasphémer la religion. Oui, attachons-nous de plus en plus à la foi de nos Pères : consolons par une vie toute nouvelle la religion triste et affligée de la honteuse désertion de tant de chrétiens, dont elle déplore la perte ; ne rougissons pas d'être chrétiens et de le paraître : que ce soit là le plus beau de nos titres, comme ce sera un jour le sujet de notre triomphe dans le ciel. *Amen.*

CONFÉRENCE XI.

SUR LES CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ.

Nemo vos seducat per philosophiam et inanem fallaciam verborum. (*Col.*, II, 8.)

Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des raisonnements vains et trompeurs.

Tel est, Messieurs, l'avis que donnait

(80) DIDEROT, *Pens. philos.*, p. 35, 46

(81) *Emile*, t. III, p. 197, édit. de La Haye, 1760

l'apôtre saint Paul aux Colossiens pour les affermir dans la foi. Déjà le grand apôtre avait fait briller parmi eux le flambeau de la vérité. Dociles à l'impression de la grâce, les Colossiens avaient ouvert les yeux à la lumière, et l'Evangile produisait tous les jours au milieu d'eux de nouveaux fruits. Mais l'esprit d'erreur et de mensonge ne pouvait voir de sang-froid son empire tomber en ruines, et ne pas faire un dernier effort pour le soutenir. Il y avait encore au milieu de ce peuple de ces hommes vains et orgueilleux dont parle le même apôtre, qui non-seulement résistent à la vérité, mais qui s'efforcent d'entraîner les autres dans l'erreur; et c'était pour les prévenir contre le danger de la subversion que l'apôtre leur disait : « Prenez garde de vous laisser séduire par une fausse philosophie et par ses vaines subtilités : » *Nemo vos*, etc.

Cet esprit d'incrédulité, d'erreur et de mensonge fut-il jamais plus répandu que dans les temps malheureux où nous vivons? fit-il jamais de plus épouvantables ravages? fut-il par conséquent jamais un temps où les ministres de la religion durent s'élever contre lui avec plus de force et de vigueur? Hélas! cette déplorable incrédulité porte avec elle tout ce qu'il faut pour entraîner les hommes dans l'abîme! Elle flatte l'orgueil de leur esprit par la hardiesse de ses systèmes bizarres, par une singularité qui semble les élever au-dessus du commun des hommes; elle flatte surtout leur cœur enclin aux plaisirs, en brisant toutes les digues qui pouvaient le retenir et leur faire violence, en lâchant le frein aux passions, en lui permettant de les satisfaire sans contrainte. Mais la main du Seigneur paraît au milieu de ce chaos ténébreux, l'incrédulité porte avec elle son préservatif; elle paraît vile et méprisable à l'homme de bien; elle est marquée du cachet de l'ignominie. Déjà je vous ai montré que l'incrédulité prenait sa source dans les passions les plus honteuses et les plus déraisonnables, que par conséquent elle dégradait, elle déshonorait celui qui se laissait séduire par ses dogmes corrompus autant que corrupteurs. En faudrait-il davantage pour nous en inspirer le plus profond mépris, la haine la plus vive? C'est pour fortifier en vous ces sentiments, que j'aime à croire que vous éprouvez déjà, que je continuerai à vous faire connaître quelqu'autre cause de l'incrédulité. Avez-vous, Messieurs, quelques questions à m'adresser?

Ire question. — Quelle autre cause de l'incrédulité y aurait-il encore? Vous nous avez montré que les passions et l'orgueil lui donnaient naissance; je pensais que c'en était assez sur ce sujet. Voyons donc quelle autre cause vous allez nous assigner.

Réponse. — C'en serait assez, sans doute, pour des esprits éclairés et des cœurs droits, pour avoir en horreur l'incrédulité, que d'avoir reconnu qu'elle a sa source ordinaire dans les viles passions des sens, ou dans un orgueil insensé; mais il est un préjugé bien faux et trop répandu qu'il importe de détruire. Les incrédules, à force de se dire les docteurs et les précepteurs du genre humain, se sont environnés d'une réputation de savoir et de science qui leur attire une grande considération. Combien ce faux éclat d'un prétendu savoir a-t-il fait de conquêtes à l'incrédulité! Je ne prétends point discuter ici leur mérite dans les sciences profanes, quelques-uns s'y sont distingués et ont montré de grands talents, mais c'est le petit nombre. Ce que je prétends, c'est que tous, ou presque tous, sont et ont été dans une ignorance profonde dans la science de la religion, que cette ignorance même est devenue une cause de leur incrédulité, qu'ils n'ont blasphémé que ce qu'ils ne connaissaient pas, et que dès lors, fussent-ils plus nombreux encore qu'ils ne le sont, leur nombre ne saurait faire aucune impression sur un homme sensé, et leur autorité est complétement nulle. En effet, Messieurs, voulez-vous que je sois frappé de l'autorité des incrédules, donnez-moi des hommes dont les mœurs soient pures, d'un cœur droit, qui cherchent la vérité sans prévention, sans orgueil, sans autre désir que de la découvrir. Voilà les seuls hommes dont les raisonnements puissent faire quelque impression sur un homme grave et d'intelligence. Mais un homme de ce caractère sera bientôt chrétien s'il ne l'est déjà. Et ici, Messieurs, sans descendre à des particularités toujours odieuses, ne pourrai-je pas vous dire : Cherchez parmi les philosophes les plus renommés, ces hommes de mœurs pures et sans tache, en trouverez-vous beaucoup? Les ouvrages des coryphées de l'incrédulité, ouvrages où les mœurs et la décence sont insultées de la manière la plus étrange et traînées dans la fange, vous donneront-ils une grande idée de leurs mœurs? Mais enfin on peut, sans avoir des mœurs pures, chercher la vérité de bonne foi; voyons si c'est là le partage de nos incrédules modernes, s'il en est quelqu'un qui ne puise son incrédulité dans l'ignorance de la religion, et que l'on puisse appeler incrédule par réflexion. Je soutiens qu'il n'en est rien, et que l'ignorance de la religion est une cause de l'incrédulité plus générale qu'on ne le pense peut-être. Pour vous en convaincre, parcourez les différentes classes d'hommes où se trouve cet esprit d'incrédulité, depuis le jeune homme dans la force de l'âge jusqu'au vieillard décrépit, depuis la simple ouvrière qui emploie le produit de son travail à corrompre son cœur par la lecture de ces œuvres de mort où le libertinage est enseigné, jusqu'à la femme de condition qui fait de ces lectures frivoles le charme de sa vie, en trouvez-vous que vous puissiez appeler incrédule par réflexion, et que vous puissiez laver du reproche d'ignorance?

Nommez-vous incrédules par réflexion cette foule de jeunes gens qui, parvenus à un certain âge, commencent d'afficher l'esprit d'irréligion et d'impiété? Mais quelles

sont leurs connaissances ? quels sont les objets de leurs études ? les voit-on, en hommes qui aiment sincèrement la vérité, s'instruire des preuves de notre religion; lisent-ils les meilleurs ouvrages où elles sont développées? Ah! ils ne les connaissent pas même ; leur esprit est trop frivole pour soutenir une lecture sérieuse et réfléchie; il leur en faut de légers, parce qu'ils sont légers eux-mêmes. Aussi que lisent-ils ? quelques ouvrage de nos philosophes où sont ramassés les faits les plus controuvés qu'ils ne songent point à éclaircir, les calomnies les plus sanglantes dont ils ne cherchent point à découvrir la fausseté. Que lisent-ils surtout? des romans : est-ce bien là qu'ils puiseront les connaissances nécessaires pour juger l'affaire importante de la religion? Ils y puiseront le goût du faux et du frivole, parce que les romans ne sont autre chose qu'un recueil d'anecdotes controuvées, romanesques, fausses. Je me trompe, ils y trouveront ce qu'ils y cherchent, je veux dire la corruption du cœur, l'esprit de libertinage, le raffinement des passions, la mort de tout l'être intellectuel, la plus terrible de toutes. Avec de telles connaissances, est-on bien en état de discuter les faits, d'apprécier les témoignages qui établissent la religion? A peine a-t-on quelque teinture d'histoire et de littérature, souvent point du tout de chronologie et de critique, et l'on prononce hardiment sur les grands faits de la religion; on décide les questions les plus difficiles, les plus importantes avec une témérité que rien n'arrête! Est-ce là de la science et du savoir? non, c'est de l'ignorance la plus crasse. Car il n'y a que l'ignorant qui ne doute de rien, qui n'est arrêté par aucune difficulté. Le véritable savant examine, pèse les raisons, discute les témoignages, et ne prononce qu'après un examen sérieux.

Grâce à la philosophie du siècle et à la corruption des mœurs, la lecture des romans est à l'ordre du jour. Les personnes du sexe même en font leur plus douce occupation. Oui, Messieurs, on voit aujourd'hui de jeunes personnes oubliant que la décence et la modestie sont les plus beaux ornements de leur sexe, s'adonner avec une espèce de fureur à ces pernicieuses lectures. Qu'y apprennent-elles? ce qu'elles devraient toujours ignorer. Quel fruit en retirent-elles? souvent la honte et l'ignominie. Et d'où pensez-vous que naît cette corruption si générale, ces désordres si répandus qui doivent nous faire trembler? La lecture des romans en est une des principales causes. Les ennemis de la religion ne l'ignorent pas, et c'est de cette source que naissent ces libelles détestables qui deviennent entre les mains de ceux qui les lisent une arme meurtrière qui leur donne la mort. Que de mères de famille sacrifient à ces tristes lectures le soin de leur maison, l'éducation de leurs enfants! Faut-il nous étonner de ces querelles, de ces dissensions, quelquefois de ces séparations honteuses qui font le scandale de toute une ville? Or, Messieurs, nommerez-vous incrédules par raison et par réflexion, toutes ces personnes dont je viens de vous parler? Tant de femmes du monde qui, modestes et timides sur tout le reste, nous étonnent par leur audace et leur témérité à décider sur tout ce qui tient à la religion? qui censurent nos mystères sacrés, tournent la piété en ridicule?

Nommerez-vous incrédules par réflexion tant de personnes de tous les âges, de tous les états, incapables de réflexion, soit que la nature leur en ait refusé les moyens, soit que leurs facultés naturelles aient été affaiblies et presque éteintes par le défaut d'usage ou par la débauche.

Nommerez-vous ces êtres paresseux et indolents, dont l'esprit est incapable d'activité, qui ne sauraient supporter une discussion sérieuse et approfondie, et qui trouvent plus commode d'adopter les opinions d'autrui surtout si elles favorisent les penchants d'un cœur peu réglé?

Ceux qui, enfoncés dans les plaisirs des sens, plongés dans la matière et l'ordure des passions, ne cherchent que les moyens de les varier et de raffiner dans le vice. Ames dégradées, qui comme l'animal sans raison ne suivent que l'instinct brutal qui les pousse. Ah! chez eux l'esprit est mort, ou s'il leur en reste encore, le seul usage qu'ils en font est de se servir de tout pour faire de nouvelles victimes.

Ces personnes enthousiastes, que la réputation d'un auteur éblouit, qui adorent jusqu'à ses défauts et jusqu'à ses vices; qui adoptent toutes ses opinions quelque fausses qu'elles soient, qui se courbent honteusement devant les caprices de leur orgueilleuse idole, qui révèrent jusqu'à ses écarts les plus monstrueux! Et qui pourrait dire combien le nombre en est grand? Serait-on téméraire de ranger dans cette classe d'incrédules le plus grand nombre de ces grands partisans des œuvres de la philosophie moderne?

Que dirons-nous de tant d'incrédules à la mode, qui ne le sont que parce que c'est du bon ton de critiquer la religion, qui portent jusque dans ses mystères des décisions tranchantes sans trop savoir ce que c'est qu'un mystère, qui ne voient dans la religion qu'un vieux préjugé sans trop savoir ce que c'est qu'un préjugé, qui n'ont à la bouche que les grands mots de fanatisme et de superstition sans avoir aucune idée de l'un et de l'autre. Philosophes à la mode, qui cesseraient de l'être si le respect pour la religion venait encore à être du bon ton parmi nous; gens superficiels et sans consistance qui adoptent les systèmes parce qu'ils n'en ont point à eux et qu'ils sont incapables de s'en former un qui leur soit propre, qui se roulent d'opinion en opinion sans pouvoir s'arrêter à aucune; esprits flottants, dit l'Apôtre, et emportés par tout vent de doctrines. Philosophes de table ou de salon, qui vont colportant çà et là quelque épigramme maligne, et qui se croient de pro-

fonds génies pour avoir lancé contre la religion une plaisanterie indécente ou assaisonnée d'un fiel amer. Vous savez, Messieurs, s'il est rare de rencontrer dans la société des incrédules de cette force.

Que penser de tant d'autres qui ne sont point étrangers aux sciences profanes, qui peut-être même excellent dans quelques-unes, mais qui n'ont examiné la religion qu'à travers les nuages des calomnies qu'ont vomies contre elle tant d'auteurs injustes et trompeurs, qui ne la connaissent, dis-je, que d'après les tableaux tracés par la mauvaise foi ou la malice réfléchie, qui jamais n'ont étudié les preuves qui l'établissent, ni jeté les yeux sur tant d'excellents ouvrages où les impostures de l'impiété sont démasquées, ses mensonges confondus, sa mauvaise foi mise à découvert. Et cependant combien le nombre de cette espèce d'incrédules est considérable !

Enfin, Messieurs, donnerons-nous le nom d'incrédules par réflexion à ces hommes dont les écrits nous restent encore, mais qui n'ont porté dans l'examen de la religion qu'un œil malin, une imagination dévergondée, qui n'ont fait qu'y chercher des difficultés, qui même, pour s'épargner la peine de la réflexion, n'ont fait autre chose que rajeunir de vieux sophismes depuis longtemps confondus, sans peser les réponses qui leur avaient été faites, ou bien n'ont cherché qu'à les dénaturer et à leur enlever par là toute leur force. C'est le vice général de tous ceux qui ont écrit contre la religion. Je n'en connais aucun qui ait écrit avec impartialité, qui n'ait imputé à la religion des dogmes qu'elle n'enseigne jamais ou des abus qu'elle condamne.

Toutes ces personnes se piquent de philosophie et d'incrédulité. Et moi je soutiens qu'elles s'arrogent à faux le titre de philosophes si la philosophie est encore l'amour et la recherche de la vérité, puisqu'elles ne prennent ni la peine, ni les moyens de la trouver. Ce sont des esprits légers, frivoles, ignorants. Je soutiens qu'elles ne sont point incrédules, si l'incrédulité suppose un examen réfléchi, motivé, de bonne foi, puisqu'elles n'en ont fait aucun, ou qu'elles ne cherchent qu'à se confirmer dans l'erreur. Mais si la philosophie n'est autre chose aujourd'hui que la fureur d'attaquer toute vérité, de s'élever avec acharnement contre les institutions les plus salutaires ; si l'incrédulité n'est autre chose que la licence de tout nier sans preuve, sans examen, sans réflexion, alors je leur abandonne ces titres; mais ces titres sont infâmes et ne doivent plus que faire la honte de ceux qui les portent. Or, Messieurs, parmi les différentes classes d'incrédules dont je viens de vous parler, en trouverez-vous quelqu'un qui le soit par raison, par réflexion et avec connaissance de cause ? Non, je n'en vois aucun; parmi ceux mêmes qui ont montré des talents dans les sciences profanes, aucun n'a examiné la religion avec cet amour sincère de la vérité qui devrait accompagner toutes nos recherches ; leurs ouvrages en font foi, par conséquent il est rigoureusement vrai que tous ces fiers ennemis de la religion ont blasphémé ce qu'ils ne connaissaient pas, et que l'ignorance est la cause de leur funeste incrédulité.

Ne nous en étonnons pas, le goût des lectures ou frivoles ou contre les mœurs, fut-il jamais plus répandu ? Ces sources de corruption furent-elles jamais plus multipliées ? et qui ne voit que de ces lectures résulte l'ignorance, et de cette ignorance l'incrédulité ? Effectivement, jamais peut-être on n'a moins réfléchi, moins pensé que dans notre siècle, et jamais on n'a fait tant d'efforts pour avoir l'air ou la réputation de profond penseur. De là, comme on ne saurait être en état de réfléchir sur la religion, on commence par la rejeter afin de se donner un air de raisonneur et d'incrédule. Ce faux point d'honneur que l'on prétend trouver dans le mépris de la religion, a infecté toutes les classes de la société, et cela doit-il nous surprendre ? N'a-t-on pas imprimé le *Voltaire des chaumières ?* Le Voltaire des chaumières ! grand Dieu ! Est-ce bien là que ces malheureux trouveront les consolations nécessaires pour supporter le poids du jour et de la chaleur ? Ils n'y trouveront que des motifs désespérants. Ces hommes, sans cesse occupés de cultiver le champ de leur père, sont-ils donc des personnages propres à la philosophie ? Sont-ils donc propres à être initiés dans ses mystères ? (Une pauvre mère se plaignait de l'égarement de son fils qui se disait philosophe, et qui, disait-elle, *ne savait pas tant seulement lire.*)

Et cependant les incrédules ne cessent de nous faire le reproche d'ignorance et de prévention, à les entendre nous ne croyons que par préjugé, par respect pour la foi de nos pères, sans aucun examen, sans aucune réflexion; sont-ils fondés à nous faire ce reproche ? Jugez-en vous-mêmes. La religion se présente avec dix-huit siècles de possession, environnée de tout ce qu'il y a eu de génies sublimes, d'hommes instruits qui ont examiné avec soin les preuves qui l'établissent, et qui ont cru devoir se soumettre humblement au joug de la foi. Bien plus les savants de tous les âges ont pris la défense de la religion et l'ont vengée avec éclat de toutes les imputations calomnieuses des incrédules ; mille fois ils ont confondu leurs sophismes, et mis à découvert leur mauvaise foi. Pour s'élever contre une institution si respectable par son ancienneté, par les preuves qui l'établissent, par les grands hommes qui l'ont pratiquée, pour attaquer la croyance de tout ce qu'il y a eu de grand pendant dix-huit siècles, il faudrait avoir de grandes preuves, des raisonnements bien puissants, et où sont ceux de nos incrédules modernes ? Qu'ils nous fassent part de leurs nouvelles découvertes ! qu'opposent-ils qui n'ait été mille fois réfuté ? ont-ils trouvé quelque fait inconnu jusqu'à nos jours qui montre la fausseté de la religion ?

Ah! Messieurs, ne craignez pas leurs recherches, ils en sont incapables, ils iront prendre dans les repaires de l'incrédulité des armes mille fois brisées, des doutes cent fois éclaircis; ils auront l'air de vous présenter ces doutes comme le fruit de leurs réflexions; ces doutes ne leur appartiennent pas, ils ne sont pas capables de doutes, parce que le vrai doute suppose des connaissances de part et d'autre, et qu'ils n'ont aucune connaissance de la religion. Aussi nos philosophes adolescents, et même les vieux, ne savent-ils autre chose qu'une espèce de jargon philosophique qui semble être passé de mode, et qui, dit un auteur, à force d'être répété, tient de la trivialité du proverbe. Que vous diront-ils? Ils vous citeront d'un air triomphant un passage de Voltaire ou de Rousseau, et ils croiront avoir terrassé la religion! Il me semble voir un enfant lancer d'une main tremblante une pierre contre un rocher que les temps n'ont pu détruire, se flatter de l'avoir renversé et s'applaudir sottement de son triomphe.

Ainsi, Messieurs, voulez-vous réduire au silence ces déclamateurs éternels, demandez-leur où ils ont pris les difficultés qu'ils font d'un ton de maître, et s'ils sont sincères, vous verrez qu'ils ne les ont pas formées; et si vous avez quelque connaissance dans les ouvrages philosophiques, vous saurez bien où ils les ont puisées. Le fameux dictionnaire de Bayle a épargné aux incrédules bien des recherches. Et ceux dont les ouvrages nous restent encore, qu'ont-ils fait autre chose que de se copier les uns les autres? Vous trouverez la même difficulté répétée dans vingt ouvrages différents. En dernière analyse, toute l'autorité de l'incrédule consiste dans celui qui le premier a fait la difficulté. « Aussi, dit un apologiste de la religion, je ne connais pas d'espèce plus moutonnière que les prétendus philosophes, ils conviennent eux-mêmes que la plupart renoncent à la religion par vanité et *sur parole*, s'en rapportant à d'autres. Ce n'est donc pas la raison, mais l'autorité qui les détermine. Qu'un incrédule ait avancé, il y a cinquante ans, un fait bien faux, bien absurde, cent fois réfuté, il n'en est pas moins répété par vingt auteurs qui se suivent à la file, sans qu'un seul ait daigné vérifier la chose... Lorsque le déisme était à la mode, tout philosohe était déiste. Le plus hardi a osé dire *tout est matière*, et a fait semblant de le prouver: à l'instant la troupe déiste a répété en grand chœur *tout est matière*, et a fait un acte de foi sur la parole de l'oracle (82). » Voilà donc en quoi consiste cet effort de raison de nos incrédules, ils foulent aux pieds l'autorité de l'univers entier, et ils adoptent, avec une docilité aveugle, les opinions de quelques hommes hardis et téméraires.

Ce n'est donc point la raison, ce sont les passions jointes à l'ignorance qui font les incrédules. Ah! un jeune homme dans la force de l'âge, dans le feu des passions, ne raisonne guère lorsqu'il se laisse entraîner à leur cours rapide. La moindre difficulté l'étonne, le terrasse; la moindre plaisanterie l'abat et le confond. Le ridicule que l'on s'efforce de répandre sur tout ce qui tient à la religion achève d'éteindre dans son cœur le peu de foi qui y restait encore; tout lui paraît clair, démontré. S'il était moins passionné, il se méfierait des sarcasmes de l'impie; s'il était plus instruit, il en verrait la fausseté. Mais quand l'ignorance est jointe aux passions, quelle ressource peut-il y avoir encore? Voilà donc ce qui fait le très-grand nombre de nos incrédules: l'ignorance de la religion. Ils prennent une plaisanterie pour une démonstration, ils ont lu quelques mauvaises brochures, ils se croient des docteurs; est-il un aveuglement plus pitoyable?

Mais, me direz-vous, ne voit-on pas des personnes instruites, des médecins, des astronomes, des hommes consommés dans leur art, professer l'incrédulité? Oui, Messieurs, mais leur cœur est-il exempt de passions, l'orgueil surtout n'est-il pas la divinité à laquelle ils sacrifient tout? Mais je veux que leurs mœurs soient pures, ignorez-vous que l'on peut être fort instruit dans une partie, et très-ignorant dans l'autre? Et pensez-vous que ces hommes aient fait une étude sérieuse et de bonne foi des principes de la religion. Ah! ils sont peut-être plus ignorants sur cette matière qu'un enfant de douze ans, ou s'ils l'ont étudiée, ce n'est le plus souvent que dans les livres où elle est attaquée; et on pourrait avancer, sans trop craindre de se tromper, qu'ils n'ont jamais lu les livres qui la défendent. Or, s'il en est ainsi, qu'importe leur science dans les choses profanes, toujours est-il vrai qu'ils blasphèment ce qu'ils ignorent?

II[e] question. — Il paraîtrait d'après ce que vous venez de nous dire qu'aucun incrédule n'a examiné les preuves de la religion. Mais Rousseau et Voltaire n'avaient-ils pas tout approfondi? Voltaire surtout, qui nous a laissé une centaine de volumes! Comment concilier tout cela?

Réponse. — Rien n'est si facile, Messieurs. Voltaire, nous dit-on, nous a laissé une centaine de volumes, on aurait pu ajouter, sans fortifier l'objection, qu'il avait lu plusieurs fois la Bible, qu'il avait même lu les commentateurs, qu'il connaissait l'hébreu, qu'il avait étudié les mœurs des Juifs, car on dit tout cela, et nous demander après cela si Voltaire était ignorant sur la religion? Ce n'est point ici le lieu de discuter son mérite littéraire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, pour son honneur, il aurait dû se renfermer dans un cercle plus étroit, et qu'il y a de belles exceptions à ce titre d'homme universel qu'on lui a prodigué. Pour le mériter, ce titre, il faut avoir une connaissance approfondie des choses. Mais bornons-nous à ce qui regarde la religion: Voltaire et les autres incrédules avaient-ils créé les diffi-

(82) BERGIER, *Traité hist.*, t. I, p. 46.

cultés dont leurs ouvrages sont remplis? Non, ils les avaient puisées dans les auteurs anglais, dans Hobbes, Blount, Collins et compagnie. C'est un fait qu'il est aisé de vérifier, dit M. Bergier, ils ont suivi la même marche que les Anglais. D'abord ils ont professé, comme eux, le déisme, ensuite le matérialisme, enfin le pyrrhonisme. Les Anglais avaient-ils inventé ces systèmes? Non, ils avaient fouillé dans les philosophes anciens, ils n'avaient fait que répéter les difficultés des Celse, des Porphyre, des Julien, qu'ils avaient trouvées dans les Pères de l'Eglise, sans rapporter les réponses que ces Pères y avaient opposées. Nos philosophes français n'ont pas eu plus de bonne foi que les anglais. Voltaire connaissait l'hébreu, les coutumes des Juifs! Et l'abbé Guénée, dans ses *Lettres de quelques Juifs*, lui a clairement prouvé qu'il était sur cette matière d'une ignorance honteuse. Il avait lu les commentateurs, mais avec sa bonne foi ordinaire, c'est-à-dire qu'en prenant les difficultés, il a passé sous silence les réponses. Il a beaucoup écrit sur l'histoire, mais en dénaturant les faits, en faisant souvent prendre aux plus véritables un air qui approche beaucoup de la fausseté. Tout devait s'embellir sous la plume d'un tel écrivain: aussi l'abbé Nonotte a relevé un grand nombre d'erreurs dans son seul ouvrage intitulé : *Essai sur les mœurs des nations* (83), et dans son *Siècle de Louis XIV*, ne voit-on pas la partialité la plus révoltante (84)?

Mais enfin, remontons au principe posé au commencement de cette conférence, et rappelons-nous la notion d'un incrédule par raison et par réflexion; ce serait, avons-nous dit, un homme de mœurs pures, d'un cœur droit, qui cherche la vérité sans prévention et sans orgueil, sans autre désir que de la découvrir : à ces traits reconnaissez-vous Voltaire? Des mœurs pures chez l'auteur du livre le plus obscène et le plus infâme peut-être qui ait souillé le sol de notre patrie! chez cet homme qui a semé dans presque toutes les pages de ses ouvrages l'obscénité et la turpitude! qui a eu le funeste talent de glisser le libertinage et la corruption dans ses articles les plus indifférents, où on n'aurait pu même soupçonner la licence avant de l'avoir lu! chez cet homme dont la plupart des ouvrages ont été brûlés par la main du bourreau, et qui a été chassé de sa patrie comme l'ennemi de la religion, de la morale et des autorités qui nous gouvernent! Trouverez-vous dans Voltaire la droiture de cœur qui distingue l'homme de bonne foi, lui, pour qui le mensonge et la calomnie n'étaient qu'un jeu, lorsqu'il s'agissait d'attaquer la religion! Calomniez, disait-il, il en reste toujours quelque chose! » Cherchait-il à examiner la vérité de la religion, cet homme qui dès sa jeunesse commença à la fouler aux pieds, lui voua une haine éternelle, forma l'infernal projet de l'anéantir, et dont la plupart de ses lettres aux adeptes de la philosophie étaient terminées par ces horribles paroles : *Ecrasez l'infâme !* c'est-à-dire, la religion. La cherchait-il sans orgueil, lui qui était le plus orgueilleux des hommes, qui ne pouvait souffrir de rival, qui accablait des plus grossières injures ceux qui mettaient à découvert le venin mortel de ses écrits? Enfin, était-il exempt de prévention, lui qui sème partout les traits les plus malins contre la religion, qui ramasse les anecdotes les plus scandaleuses, les faits les plus faux et les plus controuvés? lui qui falsifie l'histoire, l'Ecriture sainte, pour répandre un ridicule plus amer sur la religion? Non, Voltaire ne connaissait pas la religion, il blasphémait ce qu'il ignorait, c'est ce que l'on peut dire de moins dur et de plus charitable à son égard. Car, s'il la connaissait, il reste démontré que Voltaire était l'homme le plus méchant, l'esprit le plus fourbe, l'imposteur le plus effronté qui fut jamais; et dès lors, j'abandonne aux incrédules leur chef et leur patron, mais avec toute sa honte et son infamie. Et qu'on ne m'accuse pas de m'être laissé entraîner au delà des justes bornes ! non, Messieurs, je n'ai rien dit dont il ne soit très facile à un homme sensé d'acquérir la preuve la plus complète par la lecture de ses ouvrages, et dont il ne soit très aisé de fournir les preuves à celui qui en douterait (85).

Que dirons-nous de J.-J. Rousseau? Cet

(83) Voy. *l'Oracle des nouveaux philosophes*, p. 246 et suiv., 271 et suiv. VIII[e] *conversation.*

(84) Voir la *Vie de Voltaire*, par le Pan, p. 217 et suiv., et *l'Oracle*, IX[e] *conversation*, p. 283 usque ad finem. Il est utile de faire voir comment la science de Voltaire a été jugée par des hommes dont le sentiment ne peut être suspect.

« Quel est aujourd'hui le géologue qui, tout en admirant le génie de Voltaire, ne sourirait de pitié à ses argumentations scientifiques contre *la Genèse* ? Et voit-on de nos jours paraître une seule dissertation composée dans cet esprit par un écrivain jouissant du moindre crédit dans le monde savant ? S'il se publiait quelque chose de cette nature, le silence et le mépris des savants n'en feraient-ils pas plus prompte et meilleure justice que l'index de la Sorbonne ne pourrait le faire ? (DE FERUSSAC. *Bulletin universel*. II[e] sect., *sciences naturelles et de géologie*. t. X, p. 195.

? « Race vaniteuse et ambitieuse d'effet, ils avaient formé leur renommée en France sur une incrédulité superficielle et dénuée de cet esprit d'investigation sérieuse qui caractérise le véritable esprit philosophique. Appelés à une cour étrangère, ils y portèrent avec eux comme des artistes cette incrédulité, portion obligée de leur bagage, instrument de leurs succès. Mais que sont-ils aujourd'hui ? La marche progressive des sciences amène forcement à la religion. L'evidence des faits plaide pour elle contre cette incrédulité mensongère, le voltairianisme est oblige de descendre de ses tréteaux uses.... Pour s'égayer désormais avec Voltaire, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaieté assez triste : la plus profonde ignorance, et la frivolité la plus déplorable. (BENJAMIN-CONSTANT parlant du philosophe du siècle dernier.)

(85) Voy. *Vie de Voltaire* par Le Pan ; les articles

homme sans principes fixes en religion comme en morale, que l'on trouve toujours sur la voie des contradictions les plus révoltantes? Dans son *Héloïse*, lettre 22, il s'élève avec force contre le suicide, et l'accable de tout le poids de sa raison; à la fin de la même lettre il l'approuve · « Un Romain, dit-il en parlant de Caton, pouvait cesser de vivre, dès qu'il ne pouvait plus être utile à sa patrie. Parlant de l'Evangile) : « Je vous avoue que la majesté; » etc. à la fin de ce passage il ajoute : « Néanmoins, cet Evangile renferme des choses incroyables et qu'il est impossible à un homme sensé d'admettre, » etc. (*Emile.*) Or, que penser de la science d'un homme qui se contredit sans cesse, qui détruit d'une main ce qu'il édifie de l'autre ?

Mais enfin, je veux qu'ils aient sur la religion toutes les connaissances qu'on leur suppose et dont on est bien forcé de rabattre quand on a lu leurs ouvrages. C'est donc sur la foi de ces gens-là que croient nos incrédules modernes! C'est donc leur opinion qui est la règle de leurs jugements! C'est donc leur autorité, qui guide nos apprentis philosophes! Quoi! ils ne peuvent eux-mêmes fixer leur opinion! il leur faut des autorités! mais, s'ils sont obligés, quoiqu'ils en aient, de céder à l'autorité, du moins la raison et le bon sens voudraient qu'on s'en rapportât à la plus considérable, et cette autorité se trouve-t-elle chez les philosophes? Jugez-en vous-mêmes, Messieurs, mettez d'un côté tout ce que la philosophie a de plus renommé, Celse, Porphire, Julien; de l'autre les grands hommes que la religion a produits dans tous les temps, Tertullien, Origène, saint Basile, Eusèbe de Césarée, saint Augustin, saint Chrysostome, aint Cyrille, saint Léon, saint Ambroise; d'un côté d'Alembert, Rousseau, Voltaire, Diderot, Boulanger, Collins, Bolingbroke; de l'autre Descartes, Leibnitz, Bâcon, Clarke, Newton, Pascal, Bourdaloue, Bossuet, Massillon, Fénelon, Abbadie, D'Aguesseau, et tant d'autres, c'est-à-dire, d'un côté une science frivole pour l'ordinaire, jointe à la corruption des mœurs; de l'autre le jugement et le génie véritable, la science profonde avec la vertu, et prononcez quelle est l'autorité la plus imposante, même à ne parler qu'humainement.

Ah! que les incrédules ont mauvaise grâce de nous faire le reproche de crédulité; tout en faisant parade d'incrédulité, ils sont les plus crédules des hommes. Nous croyons, Messieurs, sur le témoignage de dix-huit siècles, sur le témoignage de Jésus-Christ et des apôtres autorisés par les plus éclatants miracles; les incrédules croient sur l'autorité d'un petit nombre d'hommes souvent sans mœurs, livrés aux plus honteuses passions, ennemis de l'ordre et de la société. Que dis-je? combien de nos jeunes gens qui n'ont pas même lu les ouvrages de la philossphie et qui se croient des incrédules, ils ne sont que des ignorants, je dis plus, et je soutiens que l'incrédulité, même par sa nature, est l'ignorance absolue. Comment, en effet, allier des désirs tout terrestres, les agitations d'une passion turbulente avec le calme et la tranquillité qu'exigent des études sérieuses et approfondies! Si les mœurs ne changent pas, nous allons à grands pas à la barbarie : et où sont, en effet, les nouveaux ouvrages de nos incrédules? et quand je dis nouveaux, j'entends nouveaux pour les choses, et non pour les éditions. Il est plus facile de faire de nouvelles éditions de Voltaire et de Rousseau. Oui, Messieurs, l'incrédulité qui se glorifie de propager les lumières ne sait que les éteindre : et quelle preuve plus frappante que celle que nous avons sous les yeux? Jetez les regards sur notre siècle et sur celui qui nous à précédés! Que notre siècle est petit auprès de celui de Louis XIV! Oserions-nous en soutenir le parallèle! où trouverons-nous cette hauteur de génie, cette élévation dans les pensées, cette profondeur de connaissances qui le distinguent si éminemment? Les incrédules eux-mêmes doivent à ce siècle tout ce qu'ils odt de bon, les talents même dont ils ont fait un abus si étrange. Or, d'où vient une si étonnante différence entre deux siècles si rapprochés? On l'a remarqué avant moi, c'est que l'un était le siècle de la religion et par là même des talents et du jugement; le nôtre n'est, pour ainsi dire, que le siècle de l'irréligion, et par là même de l'abrutissement de l'esprit, si vous le voulez, mais de la légèreté et de la frivolité.

Et qu'on nous vante maintenant ce beau siècle des lumières! Le siècle des lumières, grand Dieu! le siècle des lumières, ce siècle où l'on a tâché de renverser tous les principes : les principes de la morale, les principes de la religion, les principes des sociétés! Le siècle des lumières! le siècle où l'homme a oublié sa noblesse pour se confondre avec l'animal sans raison; où on a érigé en maximes le plus honteux libertinage, la plus vile lubricité; où on a appris à fouler aux pieds toute décence et toute pudeur, à se livrer publiquement aux désordres les plus vils, à ne plus rougir du crime et de la plus vile prostitution!... Et que nous a donc appris ce beau siècle des lumières que l'on ne voie chez les peuples les plus barbares? si ce n'est peut-être des excès qui ne sont pas connus parmi eux! Que nous a-t-il appris? à fouler aux pieds les liens du sang et de la parenté, à ne respecter ni l'âge ni le sexe, ni l'innocence, ni la vertu, dès qu'il s'agit de contenter une passion violente et honteuse? Le détail serait immense. Philosophes trompeurs, si ce sont là vos lumières, gardez-les pour vous, nos ténèbres sont bien préférables. Lumières tant qu'il vous plaira, mais lumières désastreuses, semblables à ces feux des volcans qui, dans leurs détonnations terribles, portent partout la destruction et la mort.

Ajoutons encore une réflexion qui confirme tout ce que nous avons dit jusqu'ici; je

des *Questions sur l'encyclopédie* indiqués dans la première Conférence sur cette matière, et plusieurs autres.

la tire de la manière dont meurent la plupart de nos incrédules modernes, et même les chefs de l'incrédulité. Ah! Messieurs, que ces hommes au moment de la mort sont pour l'ordinaire différents de ce qu'ils avaient été pendant la vie! qu'ils sont loin de soutenir le personnage qu'ils avaient joué; preuve évidente que ce n'était qu'un rôle forcé et emprunté. Cherchez en effet dans les incrédules cette force d'esprit qu'ils avaient affectée pendant la vie? où la trouverez-vous? Parcourez les noms les plus célèbres dans les fastes de l'incrédulité: sera-ce dans d'Alembert? mais il voulut se convertir à sa mort. M. le curé de Saint-Germain fut mandé, mais ô profondeur des jugements de Dieu! un autre incrédule refusa obstinément l'entrée de la chambre du malade au ministre de la religion, et il s'applaudit encore de son affreux triomphe par ces paroles: *Sans moi il faisait le plongeon!* Sera-ce dans le marquis D'Argens, cet homme qui conserva dans l'étude de la philosophie toute l'impétuosité qu'il avait portée dans les combats? mais plus heureux que bien d'autres, il mourut en vrai chrétien. « Des actes de foi, mon père, disait-il, au prêtre qui l'assistait (85), des actes de foi, c'est là surtout ce qu'il faut m'inspirer; c'est contre la foi que j'ai péché, c'est là ce qu'il faut expier pendant qu'il en est encore temps. » Voyez Boulanger, qui était allé chercher jusque dans l'antiquité la plus reculée des difficultés contre le christianisme: il mourut en déclarant qu'il avait toujours respecté la religion dans son cœur, qu'en écrivant contre elle il avait étouffé la voix de la conscience, qu'il s'était laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges et les applaudissements des philosophes. Buffon, Dumarsais, Fréret, Montesquieu et tant d'autres sont revenus à la religion qu'ils avaient eu le malheur d'abandonner.

Or, Messieurs, d'où vient dans les incrédules un changement si étonnant? D'où vient qu'ils sont alors si différents d'eux-mêmes? Ah! le secret n'est pas difficile à découvrir; c'est qu'au moment de la mort, le feu des passions s'éteint, c'est que les applaudissements des hommes paraissent alors ce qu'ils sont, c'est-à-dire une vaine fumée. L'éternité s'ouvre devant eux, ils tremblent, ils cherchent en vain une assurance dans les lumières philosophiques; la voix de la raison et de la conscience se fait entendre, ils s'estiment heureux d'appeler alors ces prêtres qu'ils avaient représentés comme des hommes dont il fallait se défaire, parce qu'ils entretiennent, disent-ils, *la superstition et le fanatisme* du peuple. Que dis-je? il n'est pas rare de voir ces hommes autrefois si superbes devenir plus faibles, plus timides que le simple peuple. Vous le permettez, ô mon Dieu! pour confondre l'orgueil de l'homme par sa propre faiblesse. La religion n'est donc plus à leurs yeux un tissu de superstitions! Le Dieu terrible entre les mains duquel ils vont tomber, n'est donc plus une chimère dont on fait peur aux esprits faibles! tout ne meurt donc pas avec le corps! il y a donc autre chose après cette vie que le néant! Nous n'avons pas besoin d'appeler en témoignage, avec Tertullien, l'incrédule au lit de la mort, et de le sommer de dire la vérité. Sa conduite répond pleinement à toutes les questions que nous pourrions lui adresser; il abandonne, il abjure en mourant toute sa philosophie; preuve évidente qu'il n'était pas persuadé de ses dogmes, et qu'il n'y tenait que parce qu'ils favorisaient ses passions. J'attends, etc.

IIIe question. — Mais il en est quelques-uns qui emportent leur philosophie jusqu'au tombeau, que faut-il en penser? ne serait-ce pas qu'ils seraient persuadés de la vérité de ses doctrines, qu'en pensez-vous?

Réponse. — Le fait est vrai, messieurs, mais comment meurent-ils? comment est mort Rousseau? après avoir successivement combattu ou soutenu le suicide, il l'a autorisé par son exemple (86), il a terminé sa vie vagabonde par le poison! Condorcet s'est arraché la vie de la même manière (87); et Voltaire, comment est-il mort? Dès qu'il se sentit frappé, il fit appeler un de ces prêtres qu'il avait si cruellement outragés, il s'entretint avec lui, il signa une rétractation de ses erreurs (88); mais, ô profondeur des jugements de Dieu! la mort devance les derniers secours de la religion, un siècle d'impiété semble avoir comblé la mesure de ses crimes. Bientôt le malade entre dans les convulsions les plus épouvantables; les yeux égarés, pâle, frémissant de crainte, il se roule en tout sens sur le lit de sa douleur *Jésus-Christ, Jésus-Christ!* s'écriait-il, *je suis abandonné de Dieu et des hommes!* Ce fut au milieu de cet affreux désespoir qu'il expira. « Rappelez-vous toute la rage et la fureur d'Oreste, dit le célèbre Tronchin, son médecin protestant, qui assista à sa mort, et vous n'aurez qu'une faible image de la rage et de la fureur de Voltaire dans sa dernière maladie. — Il serait à souhaiter, répétait-il souvent, que nos philosophes eussent été témoins des remords et des fureurs de Voltaire; c'est la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits. » Le maréchal de Richelieu, présent à ce spectacle, n'avait pu s'empêcher de s'écrier: *En vérité, cela est trop fort, on ne saurait y tenir* (89).

Quoi qu'il en soit, Messieurs, dès que je vois un homme qui a longtemps professé l'incrédulité l'abjurer à la mort, je ne puis

(85) Le Père Laborde, de l'Oratoire.

(86) Voy. le *Dict. hist* de Feller, art. *Rouss.*

(87) Voir le *Dict. historique* de Feller aux articles *Rousseau, Condorcet.*

(88) L'original de cette copie, avec d'autres relatives à Voltaire, a été déposé chez M. Momet, notaire à Paris. — Voyez un autre cahier où elle est rapportée. Voyez *Vie de Voltaire*, par Le Pan, p. 188.

(89) Voir un ouvrage intitulé: *Circonstances de la vie et de la mort de Voltaire.*

m'empêcher de conclure, donc il n'était pas vraiment persuadé de ses doctrines; donc la religion vivant encore dans son cœur, les passions ou toute autre cause l'ont aveuglé, mais il n'était pas ce qu'il paraissait être ; et à quel autre motif pourrait-on l'attribuer? Dirait-on que les préjugés de l'éducation reprennent tout leur empire dans cet instant suprême? Mais ces hommes n'ont-ils pas foulé aux pieds les principes de leur éducation? ne les ont-ils pas remplacés par d'autres principes qui leur étaient entièrement opposés? Comment se fait-il donc que ces nouvelles doctrines ne puissent tenir contre ces prétendus préjugés d'une ancienne éducation depuis longtemps oubliée? Dira-t-on que l'esprit affaibli ne sait trop ce qu'il fait? et mais pourquoi ne tient-il pas alors pour les dernières impressions qu'il a reçues et les nouvelles doctrines qu'il a adoptées? Mais d'ailleurs on va contre les faits, puisqu'il est constant que les incrédules que je vous ai nommés, et tant d'autres que j'aurais pu vous citer, avaient une connaissance pleine et entière lorsqu'ils ont sollicité les secours de la religion. Attribuera-t-on cette démarche à une certaine crainte? mais d'où vient-elle cette crainte, pourquoi trembler pour une autre vie, si l'on est persuadé qu'il n'y a rien au delà du tombeau ? Non, Messieurs, non, on ne m'expliquera jamais ce changement de l'incrédule au lit de la mort, à moins que l'on ne dise que la raison et la religion reprennent alors leurs droits, et que, débarrassés des obstacles qui leur avait empêché de les reconnaître, ils sont naturellement dociles à la voix qui les appelle.

Mais enfin on voit quelques incrédules porter jusqu'au tombeau leur affreuse incrédulité, et ne pas abandonner ses principes même à la mort. Cela est vrai, quoique cela soit rare. Mais qu'en conclure? qu'ils sont persuadés des dogmes de l'impiété? Non, cette conséquence est fausse; n'y a-t-il pas d'autres motifs qui rendent l'explication de leur conduite plus naturelle? Qui ne sait jusqu'à quel point l'orgueil ou le désir d'une réputation de force d'esprit dont on a depuis longtemps joui, peuvent porter un homme? Oui, l'incrédule mourant dans l'incrédulité est une victime infortunée de l'orgueil ou d'une vaine réputation. Après tout, n'y a-t-il pas des monstres dans la nature? et qui nous a dit qu'ayant comblé la mesure de leurs crimes, le Seigneur ne permet pas dans sa justice qu'ils meurent dans cette affreuse tranquillité, pour nous montrer par là qu'il a frappé de vertige cette âme infortunée qui ne sortira de son aveuglement que lorsqu'elle sera éveillée par les supplices de l'enfer!

Le chrétien véritable meurt bien autrement, il n'abandonne pas à la mort une religion qui lui a offert tant de consolations pendant sa vie. Il voit s'évanouir pour lui toutes les choses du monde, mais il avait appris de la religion à les posséder comme ne les possédant pas. Il avait appris d'elle à regarder cette terre comme un lieu d'exil et de pèlerinage et à soupirer après une cité permanente. Hélas, s'était-il écrié souvent avec le Prophète, que mon exil est long! que mon âme est longtemps voyageuse sur cette terre étrangère! quand me sera-t-il donné de vous voir, ô mon Dieu, et d'être enivré du torrent de délices dont vous faites part à vos élus! La vue du tombeau ne l'effraye point, il sait que son corps va devenir la pâture des vers: mais mon Rédempteur est vivant, dit-il avec Job, je sais que le corps me sera un jour rendu brillant de gloire et de beauté, et que je verrai alors le Dieu qui me donna la vie, j'en ai dans mon cœur la douce espérance. Au lieu que l'impie tremble et frémit quand il voit la mort prête à le frapper; le chrétien véritable salue de plus près sa nouvelle patrie, il lui tarde de voir dissoudre les liens qui le retiennent encore; il meurt du désir de mourir: son âme s'envole dans les cieux! Précieuse mort, Messieurs, puisse-t-elle être la nôtre! C'est ainsi que la religion, après avoir pris sous son égide salutaire l'homme dès son berceau, devient, à la mort, sa plus douce consolation.

La philosophie, au contraire, avilit et dégrade l'homme pendant sa vie, puisqu'elle a sa source dans les passions, ou qu'elle est le fruit de l'ignorance. A sa mort l'homme se voit obligé d'en abjurer les principes, ou le désespoir devient le châtiment de son obstination. Ce poison mortel de l'incrédulité aurait-il pénétré dans vos cœurs, Messieurs? vous seriez-vous laissé séduire par ses dogmes corrupteurs? vous devez rougir de vous-mêmes, et vous empresser de laver cette tache honteuse par un prompt retour à la foi de vos pères. Mais si vous avez su vous garantir de cette funeste incrédulité, n'en avez-vous pas contracté un état de langueur et d'indifférence pour votre salut? Ah! quel triste spectacle pour celui qui observe la conduite des hommes! Le chrétien, dans la pratique, n'est presque plus distingué de l'impie et de l'incrédule. On voit dans tous les mêmes passions; eh! que voit-on parmi les incrédules que l'on ne retrouve, hélas! parmi les chrétiens? vos cœurs ne sont-ils pas souvent en proie aux passions les plus honteuses? ne voyez-vous pas d'un œil sec la misère de vos frères? quel soin avez-vous de votre salut? une froide stupeur semble avoir glacé votre cœur, il ne sent de l'ardeur que pour les biens périssables de cette vie. Terrible état que celui de l'indifférence! Il laisse peut-être moins de ressource pour le salut que l'incrédulité déclarée! Hé! que vous servirait-il d'avoir eu la foi, si vous ne la vivifiez par les œuvres! Ah! revenez au Seigneur, mais revenez à lui de bon cœur et avec franchise. Donnez-vous à lui sans réserve. Ne craignez point, la vertu n'est pas si pénible que vous le pensez; elle seule peut faire le bonheur de l'homme ici-bas, elle seule peut le conduire à la céleste félicité. *Amen.*

—

CONFÉRENCE XII.

SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Premier système.

Impius, cum in profundum venerit, contemnit. (*Prov.*, XVIII, 3.)

Lorsque l'impie est arrivé au fond de l'abîme du péché, il n'a que du mépris pour tout.

Que l'homme, Messieurs, oublie dans la pratique ses devoirs les plus sacrés, et que sa conduite contredise souvent sa foi et sa religion, c'est une triste vérité confirmée par une expérience trop commune. On le conçoit d'ailleurs aisément : entraîné par des penchants violents, séduit par les faux attraits du vice, l'homme n'éprouve que trop ce combat intérieur dont parle l'Apôtre, la révolte de la chair contre l'esprit ; et vivant sans précaution au milieu de dangers sans nombre, il n'est pas surprenant qu'il soit souvent vaincu dans cette lutte fatale de lui-même contre lui-même. Qu'il y ait des hommes qui, accoutumés à suivre les penchants d'un cœur peu réglé et à vivre dans le désordre, s'élèvent contre une religion qui condamne leur conduite licencieuse, je n'en suis pas surpris : ils voudraient pouvoir se justifier à eux-mêmes leurs excès, vivre en paix dans le crime, et pour cela il faut étouffer le remords qui en est le compagnon inséparable; de là les doutes et les attaques contre la religion. Cet état est déplorable sans doute, cet aveuglement est extrême, c'est chercher le remède dans l'abîme du mal. Mais enfin la foi vit encore dans le cœur de ces personnes, leurs attaques mêmes contre la religion montrent qu'il y a dans leur intelligence un reste de vie qu'ils s'efforcent d'éteindre, et que le sentiment de la vertu n'est pas mort dans leur cœur, puisqu'il leur faut des efforts pour se tranquilliser dans le crime.

Mais l'abîme du mal, le plus grand de tous les malheurs pour l'homme, c'est quand il en est venu à l'indifférence systématique pour la religion et ses pratiques les plus saintes, et qu'il vit alors comme si Dieu n'existait pas, ou s'il n'avait aucun devoir à remplir envers le Créateur : ***Impius, cum in profundum venerit, contemnit.*** Dans cet état, l'homme n'attaque plus la religion, il la méprise trop pour la juger digne de ses attaques, il ne raisonne plus, il n'agit plus : en lui, l'intelligence, dont le premier besoin est de chercher la vérité, semble entièrement éteinte; le cœur, qui n'est jamais satisfait de ce qu'il possède, semble ne plus rien désirer et se contenter de la destinée des brutes. C'est le signe le plus évident de la mort de tout l'être intellectuel dans l'homme. On chercherait en vain en lui l'intelligence, on n'y découvre que l'instinct brutal des animaux : ***Impius, cum,*** etc.

C'est là cependant le caractère distinctif du temps où nous vivons. Le siècle dernier s'était distingué par ses attaques nombreuses contre la religion; le sarcasme et l'insulte, la raillerie et les subtilités, le mensonge et la calomnie, tout fut employé pour discréditer la religion dans l'esprit des hommes. Tous les efforts des philosophes modernes tendirent à ce but criminel ; on n'avait de l'esprit et des talents qu'à cette condition. Nous recueillons aujourd'hui les fruits amers de ces désolantes doctrines; et il le fallait bien. Un siècle d'impiété outrageante pour la religion devait nécessairement produire une stupide indifférence pour elle.

Certes, on a beaucoup crié contre les discussions scolastiques et les disputes théologiques sur la religion ; et on a eu raison à bien des égards. La foi du chrétien, pour être éclairée, n'a pas besoin de devenir disputeuse, et ces contentions ont bien pu influer sur l'esprit de philosophisme en faisant oublier à l'homme que la première qualité de la foi est d'être humble et soumise, et en lui apprenant qu'il pouvait porter un œil scrutateur dans l'essence même de la Divinité. Mais il faut convenir que dans ces siècles que l'on appelle temps d'ignorance, la foi était vive au fond du cœur humain, et qu'ils furent féconds en grands hommes comme en grandes actions. Aujourd'hui, on ne dispute plus, pour ainsi dire, sur la religion, parce qu'on ne croit plus à rien, excepté à soi-même. De là le domaine de l'indifférence s'agrandit de jour en jour.

C'est, Messieurs, contre cette indifférence en matière de religion que je dois vous prémunir, et pour le faire avec ordre, il faut combattre ses divers systèmes. « Or ces systèmes se réduisent à trois, dans l'un desquels il faut nécessairement entrer lorsqu'on sort de la vérité catholique. Car on ne peut la méconnaître, cette vérité, qu'en niant ou l'autorité de Dieu, ou l'autorité de Jésus-Christ, ou l'autorité de l'Eglise ; ce qui constitue l'athéisme, le déisme et le protestantisme (90). » Commençons par le premier système d'indifférence et montrons qu'il est absurde en lui-même et funeste à la société...

Le premier système d'indifférence est le système de ceux qui, ne croyant pas même à l'existence de Dieu, et forcés de convenir que nulle société ne saurait subsister sans religion, reconnaissent la religion comme une institution de la politique, bonne pour arrêter les passions violentes du peuple. Or, je dis que ce système est complétement absurde; et ici, Messieurs, je ne dirai pas pour vous montrer l'absurdité de ce système qu'il est appuyé sur la négation de la première, de la plus incontestable de toutes les vérités, l'existence d'un Etre suprême; la victoire serait trop facile, et la discussion trop tôt terminée. Car si l'on admet un Dieu, il est évident qu'il y a une religion nécessaire, c'est-à-dire, qu'il existe des rapports entre Dieu et nous, puisque la religion n'est que l'expression de ces rapports : cela, dis-je, est aussi évident qu'il l'est que l'effet dépend de la cause qui lui a donné l'existence.

(90) Lamennais, *Essai sur l'indiff.*, t. I.

Laissant donc à l'athée l'affreuse prérogative de nier une vérité que la nature entière proclame, que tous les peuples ont reconnue, qu'il porte lui-même gravée au fond de son cœur, et qu'il ne peut pas plus anéantir, qu'il ne peut s'anéantir lui-même, combattons-le par ses propres principes.

S'il est, Messieurs, un principe incontestable, c'est que l'homme est né pour la société; sans elle il ne peut ni naître, ni se conserver, ni se perfectionner. Les nobles facultés dont il est doué lui deviennent inutiles, et celui qui, par ses connaissances, peut mesurer la hauteur et la grandeur des astres, embrasser dans son esprit le passé, le présent et percer dans l'avenir, n'a rien hors de la société qui le distingue des animaux, si ce n'est peut-être le sentiment de son impuissance et de sa dégradation. Aussi tous les hommes ont-ils reconnu cette vérité dont le seul instinct naturel aussi bien que les lumières du sens commun leur démontraient l'évidence. Quelques misanthropes du dernier siècle, à la tête desquels il faut placer J.-J. Rousseau, ont osé nier cette vérité. Frappés des désordres inséparables des institutions même les meilleures, repoussés par la société dont leurs principes sapaient la base, ils se sont élevés contre elle avec une inconcevable fureur; ils lui ont attribué tous les désordres que l'on remarque parmi les hommes, ils ont méconnu ses bienfaits pour le perfectionnement de l'âme et du corps, ils en ont conclu que la société était la source de la dépravation de l'espèce humaine; et il leur a paru plus beau, plus digne de l'homme de vivre dans les déserts et au fond des forêts disputant aux bêtes féroces le gland nécessaire à leur sublime existence !

Si tels étaient, Messieurs, les principes des indifférents dont je parle, il faudrait s'arrêter ici et les plaindre; on ne raisonne pas avec des brutes. Mais non : ils admettent que l'homme est né pour la société. Or, quelle société peut subsister sans religion? aucune. Et nous avons pour garants de cette vérité le jugement des sages anciens et modernes, et les leçons de l'histoire tout entière : « C'est la vérité, dit Platon, que si Dieu n'a pas présidé à l'établissement d'une cité, et qu'elle n'ait eu qu'un établissement humain, elle ne peut échapper aux plus grands maux. On bâtirait plutôt, ajoute-t-il, une ville sans soleil, qu'on ne fonderait une société politique sans la Divinité, sans cet esprit souverain et éternel de qui seul émanent la justice, la législation et la morale des peuples. » « Cherchez, dit le philosophe écossais, un peuple sans religion; si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes (91); » l'histoire entière atteste cette vérité. Nulle part on ne trouve un peuple, une société sans y trouver aussi des divinités, des autels, des sacrifices, c'est-à-dire une religion. Or, Messieurs, si l'homme est né pour la société, et si nulle société ne peut subsister sans religion, n'est-il pas évident que la religion est aussi nécessaire à l'homme que la société, qu'elle est aussi fondée sur la nature de l'homme, c'est-à-dire sur les rapports qui existent nécessairement entre l'homme et celui qui lui a donné l'existence?

Mais au lieu de tirer cette conséquence si évidente par elle-même, les indifférents que je combats en tirent une tout opposée. Puisque la société ne s'aurait subsister sans religion, disent-ils, la religion est donc une invention de la politique, bonne uniquement pour mettre un frein aux passions du peuple. Certes, Messieurs, pour faire admettre une opinion qui ôte à la religion son caractère divin, et qui rend nulle sa précieuse influence pour le bien des individus et de la société entière, il faudrait des preuves; et où sont-elles? Quel est le fondement d'une telle prétention? elle n'en a aucune. Car enfin, Messieurs, parcourez toutes les pages de l'histoire, lisez les nombreuses relations des voyageurs, interrogez l'univers entier, trouverez-vous la plus légère trace de cette invention? Dans quel siècle, dans quel pays a-t-elle pris naissance? à quel législateur sommes-nous redevables de cette découverte? Je vois Solon à Athènes, Lycurgue à Sparte, Numa à Rome, faire intervenir la divinité dans les lois qu'ils donnent à leurs peuples, et leur imprimer ainsi une sanction que l'homme ne saurait leur donner, parce que l'homme n'a pas le droit de commander à l'homme; mais ces législateurs s'adressaient-ils à des peuples athées? Non, Messieurs; avant Numa, les Romains avaient placé Romulus au nombre des dieux; Lycurgue alla consulter l'oracle de Delphes avant Solon, et les Athéniens avaient aussi leurs dieux, par conséquent une religion. Oui, Messieurs : « Si haut que la philosophie remonte, elle trouve toujours un culte antérieur et une foi préexistante, et tous les monuments de l'antiquité s'accordent à démentir ses conjectures. Les annales des peuples sont dans nos mains, comme dans les siennes; ce qu'elle y a lu, on peut le lire; en quel pays y trouvera-t-on écrit : En telle année on inventa Dieu (92). » Et voilà, Messieurs, la première absurdité de ce système qui n'a pour fondement qu'une supposition sans preuve, et combattue par les preuves les plus fortes et les plus incontestables. Or, n'est-ce pas une évidente déraison que d'admettre une chose sans preuve et contre toutes les preuves? Cette première observation pourrait suffire pour ruiner de fond en comble ce système anti-religieux. Car, qu'est en effet l'incrédule en présence de l'univers entier dont il vient combattre la religion et attaquer les croyances?

Mais poursuivons : La religion, dit-on, est une invention de la politique, bonne seulement pour arrêter les passions du peuple. Mais alors, la morale en sera une invention aussi, car, Messieurs, la morale n'est que

(91) Hume, *Hist. nat. de la religion*, p. 133.

(92) *Essai sur l'indiff.*, t. I.

l'expression du dogme ; elle repose sur lui. Supposez une société qui ne croie pas en Dieu ; elle ne croira pas à la vertu. Plus les dogmes sont développés, plus la morale est pure et sublime. On en voit la preuve en comparant la religion des Juifs avec la loi évangélique, où les dogmes essentiels de la religion sont mieux connus. Ainsi, point de dogmes, point de morale. Par conséquent, si la religion est une invention de la politique, la morale est aussi de son invention. Cela est si vrai, que tous les philosophes, qui ont attaqué les dogmes religieux, ont attaqué aussi la morale publique dans la même proportion : leurs ouvrages en fournissent la preuve ; et toute la morale de celui qui ne croit pas en Dieu se réduit à la seule conservation de lui-même, ou au seul instinct des brutes. Ainsi, il faudra dire que les principes éternels, qui distinguent le bien du mal, sont aussi une invention des législateurs. Dès lors, il n'y a plus en soi ni bien ni mal, ni juste ni injuste, ni crime ni vertu ni bonnes ni mauvaises actions ! Ainsi, le meurtre, le parricide et l'amour filial, l'amitié et la haine, la pureté des mœurs et le plus vil libertinage, la reconnaissance et l'ingratitude ne sont point distingués entre eux. Il est égal en soi d'être chaste, tempérant ou impudique et débauché ; de respecter les biens d'autrui, ou de s'en emparer par la force ; de respecter la femme de son frère, ou bien de déshonorer le lit conjugal ; de soulager la misère du pauvre, ou de le voir expirer de faim à ses pieds ; la vertu, la morale, tout cela n'est qu'un préjugé, une invention de la politique ! Ainsi, la conscience tant vantée par les philosophes, « cet instinct divin, cette immortelle et éternelle voix ; ce guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et faible ; ce juge infaillible du bien et du mal qui rend l'homme semblable à Dieu (93), » la conscience, qui est la première vengeance du crime par les remords qu'elle fait éprouver au coupable, et que le plus fier libertin ne peut étouffer ; la conscience, qui est le premier prix de la vertu par le sentiment intérieur d'avoir fait une bonne action ; la conscience, ce n'est plus le juge du bien et du mal, ce n'est qu'un préjugé dont tout homme sage doit se défaire, une invention outrée de la politique qui peut bien régler les actions extérieures, mais pour laquelle le sanctuaire du cœur doit être inviolable. Ainsi, religion, morale, vertu, conscience, tout est inventé par une politique cruelle pour sanctionner des lois qui, alors, sont impies ! Voilà les conséquences de l'indifférence : est-ce assez d'horreurs et d'absurdités ?

Et ce n'est là, cependant, qu'une faible idée des résultats du système que je combats. Après cela, Messieurs, ajouterai-je que les fauteurs de ce système sont écrasés par l'autorité du monde entier ? Car, quel est le peuple qui n'ait regardé la vertu comme sacrée et digne d'éloges, et le vice comme odieux et digne de blâme ? Cela est si vrai, que lorsque les vérités primitives eurent été altérées par la corruption des peuples, les hommes, pour se livrer au désordre, furent obligés de se sanctifier, pour ainsi dire, en l'autorisant par l'exemple des dieux qu'on adorait, et en le faisant entrer dans la religion comme partie de leur culte. A Sparte, le vol était permis, dira-t-on ; mais y a-t-il vol, là où le maître de l'objet consent à son enlèvement ? et qui ignore qu'à Sparte la république était tout, et les individus comptés pour rien ? Il y a des sauvages, ajoute-t-on, qui donnent la mort à leurs vieux pères pour les débarrasser des langueurs de la vieillesse. Mais en admettant comme vrai ce qui est démenti par des relations plus modernes, ces sauvages croient faire un acte de vertu ; ils en ont donc l'idée, même au milieu de leurs décrets affreux et de leur cruelle barbarie. Et n'est-ce pas, d'ailleurs, la honte de la philosophie d'aller chercher des preuves à ses désolants systèmes dans le fond des déserts et parmi des êtres qui ont à peine la figure humaine ?

Enfin la troisième absurdité que je remarque dans ce système, c'est qu'il détruit d'un côté ce qu'il édifie de l'autre. Et en effet, selon ses auteurs, la religion est nécessaire pour réprimer les passions du peuple : sans elle la société ne saurait subsister, sans elle les lois civiles seraient impuissantes pour maintenir l'ordre ; mais pour que la religion puisse exercer sur les hommes une salutaire influence, il faut qu'elle se montre à eux avec son caractère imposant de sainteté et de divinité, il faut qu'elle leur offre des motifs puissants pour réprimer les passions et s'imposer des sacrifices. Or, en ne reconnaissant la religion que comme une invention de la politique, n'est-ce pas la dépouiller de son autorité, la priver de son influence, la rendre complétement inutile ? et quel droit un homme, fût-il législateur, a-t-il de commander à l'homme ? quelle est l'origine de son autorité ? est-elle autre que la force, et la force fut-elle jamais un droit ailleurs que chez les animaux ? Non, Messieurs, une religion qui vient de l'homme est nulle dans ses effets, il faut qu'elle vienne du ciel : Dieu seul a le droit de commander à l'esprit et au cœur de l'homme.

En deuxième lieu, que faut-il entendre par ce peuple auquel la politique aurait le droit de prescrire une religion ? est-ce simplement la vile populace dont les passions sont grossières en proportion de son ignorance ? sont-ce les artisans et ceux qui vivent du travail de leurs mains ? est-ce encore la bourgeoisie qui vit dans une plus grande aisance ? que faut-il entendre enfin ? quel est le politique qui pourra jamais tracer cette ligne de démarcation ? et de quel droit la tracerait-il ? serait-ce seulement ceux qui ne se croyant pas des esprits forts, croient à une religion à laquelle l'univers a cru ? mais alors il s'ensuivrait que la religion ne serait

(93) J.-J. ROUSSEAU.

nécessaire qu'à ceux qui croient, d'où il suit que si personne ne croyait, elle ne serait nécessaire à personne ; il est vrai qu'alors on ne comprendrait pas trop comment elle serait nécessaire à la société, c'est un mystère dont il n'a pas encore plu à la philosophie de nous donner l'explication, car elle a aussi ses mystères. Et puis, qui est-ce qui voudrait être peuple à ce prix, qui est-ce qui voudra par conséquent d'une religion qui ne fait que gêner la liberté et imposer des sacrifices ? « Chacun, » dit un auteur célèbre, « prenant modèle sur la classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne croyant pas, et n'en répétera pas moins que la religion est nécessaire au peuple. Les grands la renverront aux magistrats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie aux artisans, les artisans aux manœuvres, ceux-ci aux mendiants dont elle essuiera le refus (94.) » Certes, Messieurs, pour pratiquer la religion, il faut de la force, du courage parce qu'il faut se plier à des pratiques plus ou moins austères, s'imposer des sacrifices plus ou moins pénibles, se faire violence à soi-même. Pour être incrédule au contraire, il ne faut que des passions et de la faiblesse, le cœur se porte de ce côté de tout le poids de sa corruption : si donc on ôte à la religion son caractère sacré, qui en voudra encore ? et n'est-ce pas l'anéantir complétement ?

Et la voilà bien, Messieurs, cette philosophie menteuse qui est obligée d'admettre la nécessité de la religion, parce que sans elle il ne saurait exister aucun ordre, aucune société, et qui, d'un autre côté, réduit à rien sa précieuse influence pour le bien de tous ! La voilà bien cette philosophie orgueilleuse qui se proclame seule éclairée, et qui condamne à la sottise les trois quarts du genre humain, en lui faisant un devoir d'une religion inventée par des hommes ! qui se dit la bienfaitrice de l'humanité, et qui la méprise assez pour la condamner à vivre d'impostures ; qui lui impose des devoirs dont elle-même se moque en secret, et des privations auxquelles elle ne touche pas même du bout du doigt.

Philosophes hypocrites ! la religion est nécessaire comme frein aux passions du peuple, dites-vous ! mais lorsqu'il s'agit des passions, est-ce parmi le peuple qu'il faut les chercher, ou parmi les grands ? est-ce au sein de la misère ou de l'opulence ? Dans des corps qui supportent le poids du jour et de la chaleur, ou dans ceux qui sont amollis par le luxe, la somptuosité de la table, la réunion de tout ce qui peut les faire naître, nourrir et enflammer ? Certes, le peuple a ses défauts, mais ceux qui ne se croient pas peuple n'ont-ils pas leurs vices ? Le peuple a des passions, mais ceux qui ne se croient pas peuple en sont-ils exempts ? N'est-ce pas chez eux au contraire que se manifestent avec des caractères terribles ces projets de l'ambition, qui sacrifie tout pour parvenir à ses fins, les sourdes menées de l'intrigue, les spoliations froidement calculées, l'oppression du pauvre, et le libertinage d'autant plus à craindre que les promesses et les menaces, les haines et la vengeance, l'adresse et la fourberie, l'or et l'argent leur servent à venir à bout de leurs perfides desseins, et laissent à la faible innocence moins de ressources pour échapper à leurs criminelles poursuites? Oui, Messieurs, si la religion est nécessaire comme frein aux passions, comme on est forcé d'en convenir, c'est surtout à ceux chez qui les passions sont plus nombreuses, plus fortes et plus funestes à la société, et sans contredit ce n'est pas chez le peuple..

Vous le voyez, Messieurs, ce premier système d'indifférence qui ne regarde la religion que comme une invention de la politique, est absurde de tout point. Examinons maintenant combien il est funeste à la société. Pour vous démontrer, Messieurs, combien ce système d'indifférence est funeste à la société, je n'aurais, pour ainsi dire, qu'à tirer une conséquence de tout ce que j'ai établi jusqu'ici. La société est l'état naturel de l'homme; sans religion, point de société; par conséquent rien de plus funeste à la société que ce qui détruit la religion. Or, tel est l'effet nécessaire du système qui ne regarde la religion que comme une invention politique. Mais approfondissons davantage cette vérité.

Nulle société n'est possible sans ordre, et l'ordre résulte de l'accomplissement plus ou moins exact des devoirs qui sont imposés à chacun des membres qui la composent. De là, il suit que plus les devoirs seront connus, plus on offrira à l'homme des motifs puissants pour les accomplir, plus aussi la société sera bien réglée, et par là même heureuse; et par une conséquence contraire, que moins les devoirs seront connus, moins on aura à offrir à l'homme des motifs de fidélité, plus aussi la voie sera ouverte au trouble et au désordre. Or, Messieurs, les devoirs imposés à l'homme vivant en société sont de trois sortes : devoirs à l'égard de l'autorité, à l'égard de ses semblables et de lui-même.

1° A l'égard de l'autorité. Je ne parle point ici, Messieurs, de l'amour et du respect intérieur : la religion chrétienne seule peut pénétrer dans le cœur de l'homme, et en diriger les affections. Mais au moins la soumission et l'obéissance sont indispensables. Sans elles, il n'existerait aucune dépendance, aucune union dans les différentes parties du corps social, et par conséquent aucune harmonie, aucun ordre, et par là point de société, mais une véritable anarchie. Et remarquez que cela est vrai dans quelque système politique que l'on adopte, soit que l'on regarde l'autorité temporelle comme une émanation plus ou moins directe de l'autorité de Dieu, et qu'ainsi l'homme n'obéisse qu'à Dieu dans la personne de l'homme ; soit qu'on le regarde comme une création du peuple, et qu'ainsi l'homme n'obéisse qu'à l'idole qu'il a lui-même élevée. Dans l'un et l'autre cas,

(94) *Essai sur l'indiff.*

l'obéissance et la soumission sont indispensables. De là suit encore l'obligation de concourir au bien général, même au détriment du bien particulier; de participer aux charges imposées par l'autorité, comme on participe aux avantages de la société. Certes, Messieurs, il y a dans ces deux mots: obéissance et soumission, une source féconde de tristes renoncements et de pénibles sacrifices.

2° Devoirs à l'égard de nos semblables. Combien ne sont-ils pas multipliés! ils résultent de tous les rapports que nous avons les uns avec les autres. Tout concourt à les rendre plus nombreux, les liens du sang et de la parenté, l'amour et la haine, l'injustice et la réparation, le commerce et les affaires, la proximité des biens, l'âge et le sexe, que sais-je? chaque condition porte avec elle des obligations diverses. Or, Messieurs, de même que le bien de la société résulte de l'ordre général, cet ordre aussi dépend de la plus ou moins grande fidélité aux devoirs imposés aux particuliers.

Enfin l'homme a aussi des devoirs à remplir envers lui-même. Comme être doué de raison, il ne doit pas, ce semble, se mettre au niveau de la brute par des penchants vils et abjects, et comme membre de la société il doit se conserver lui-même. Voilà une idée des devoirs qui sont imposés à l'homme dans la société, et je n'ai fait qu'indiquer ceux qui dérivent de l'idée même des choses. Cependant, dans ce simple aperçu vous aurez remarqué l'occasion de bien des sacrifices, de violences multipliées, de fréquents renoncements à ses goûts et à ses inclinations. Or, il s'agit de voir maintenant l'influence du système que je combats relativement à ces devoirs. Ici la philosophie a deux choses à faire: 1° tracer avec précision les devoirs de chacun; 2° fournir à tous des motifs suffisants pour les accomplir.

1° Tracer, etc. Mais qui les tracera, ces devoirs, et de quel droit le fera-t-il? Sera-ce le chef de la société? Mais s'il n'a pas la force nécessaire pour se faire obéir, ses lois ne seront-elles pas méprisées en raison même de leur sagesse? car plus elles seront sages, plus elles sembleront restreindre les libertés publiques; et s'il a la force qui impose le silence en même temps que l'obéissance, ses lois ne seront-elles pas despotiques? Seront-ce les divers membres de la société? mais alors les lois seront faibles, les devoirs réduits à rien, car l'homme se recherche en tout et est ennemi de la contrainte. Enfin, seront-ce le peuple tout ensemble et le chef de l'État? Mais encore alors les obligations seront rares, les lois faibles et les infractions nombreuses. Et d'ailleurs quelle force aura une semblable convention? Où est dans ce système la divinité du serment qui le rend sacré aux yeux des hommes? combien de temps dureront-elles? L'intérêt qui en sera la base n'est-il pas extrêmement changeant, et par conséquent la convention qui reposera sur lui ne sera-t-elle pas extrêmement inconstante?

Encore, Messieurs, il ne s'agit ici que des devoirs des inférieurs à l'égard de l'autorité. Car, s'il est question des devoirs de l'homme envers ses semblables et envers lui-même, qui osera, je ne dis pas les tracer d'une main sûre, mais même les indiquer? Parlez dans ce système de patience, de support mutuel, de désintéressement, d'égards, de convenance; rappelez-vous que naturellement chacun rapporte tout à soi, cherche son bonheur et sa satisfaction avant tout, et dites quel sera celui qui osera, sans blesser la raison, parler à l'homme de ses devoirs? Dites-lui d'être chaste, modéré, tempérant; si le libertinage et la débauche font son bonheur, de quel droit voudrez-vous lui prescrire des bornes dans ce système? n'a-t-il pas le droit d'être tout cela s'il le veut, et pouvez-vous lui ordonner le contraire? « Oui, dit un philosophe qui a poussé jusqu'au bout les conséquences de l'athéisme, si le vice vous rend heureux, vous devez aimer le vice (95). »

Mais la philosophie, si impuissante à établir les devoirs de la société, a-t-elle plus de pouvoir pour en assurer l'exécution? Où sont les puissants motifs qui agiront sur l'esprit et le cœur de l'homme? Ah! j'entends: l'instinct moral, la beauté de la vertu, l'honneur, les lois civiles!

L'instinct moral qui nous fait distinguer le bien du mal. Mais dans ce système d'une religion inventée par la politique, y a-t-il en soi bien ou mal? Mais cet instinct est-il le même dans tous les hommes? N'est-il pas sujet à se vicier, à s'affaiblir, et n'est-il pas subordonné à mille circonstances? et quelle force aura cet instinct en présence d'un grand avantage qui lui sera opposé? Mais qu'est-il, dans les trois quarts des hommes, en présence des passions violentes? Et si l'on peut s'emparer impunément d'un bien considérable, l'instinct moral au lieu de condamner ce crime, ne déclarera-t-il pas ce bien de bonne prise!.. La beauté de la vertu! Mais l'intérêt personnel, plus fort que le commun des hommes, n'en arrête-t-il pas les effets? Les passions n'en détournent-elles pas les regards? Mais la beauté de la vertu balancera-t-elle, surtout chez la multitude dont l'esprit est si grossier et les inclinations si charnelles, le plaisir vif et prompt que promet une passion tant soit peu forte? et quelle impression fera-t-elle sur un homme enfoncé dans le vice? Un tel homme a perdu le goût du beau moral; les plus brillantes peintures de la vertu ne le toucheront pas. Il vous écoutera froidement et demeurera tel qu'il est. Enfin, la beauté de la vertu; mais dans le système que j'attaque, la vertu n'existe pas, et puisqu'il n'y a rien de divin dans la religion, il ne peut non plus y avoir de vertu sacrée; ce nom même est une contradiction ou un mot vide de sens dans la bouche de ses partisans.

L'honneur! on en parle beaucoup; mais

(95) *Syst. de la nature.*

en quoi consiste-t-il? quelles sont les bases immuables sur lesquelles il repose? J'apprends que celui-ci paye scrupuleusement des dettes d'honneur, c'est-à-dire celles du jeu, et qu'il ne s'embarrasse point des autres. Là, on me rapporte que deux amis viennent, par point d'honneur, de se couper la gorge pour un mot. Celui-ci le fait consister à défier les plus déterminés buveurs, et à se vanter des excès mêmes qu'il n'a pas commis; celui-là à triompher de l'honneur des femmes qui passent pour les plus sages, et à tirer vanité des plus horribles séductions ; cet autre à conduire adroitement une intrigue, à faire réussir les projets les plus injustes. Le lutteur le met dans sa force ; le filou, dans son adresse ; que sais-je ? Que peut donc pour le bien public, un motif que chacun entend comme il veut, si ce n'est qu'il peut produire dans une tête ardente les effets les plus désastreux? Certes, avant de parler de l'honneur, il faudrait dire ce qu'il est ; on examinerait ensuite ce qu'il vaut!... La réputation! mais le fou qui brûla le temple d'Ephèse voulait aussi se faire une réputation ; et d'insignes brigands se sont fait une réputation brillante par leurs forfaits. Et combien de personnes pour lesquelles l'homme n'est rien, et la réputation bien moins encore ! combien de crimes ne peut-on pas commettre en secret, crimes très-funestes à la société, qu'elles ruinent par la base, et qui ne la compromettent en aucune manière, et que par conséquent ce motif ne saurait empêcher. D'ailleurs la réputation suppose de bonnes ou mauvaises actions, et dans ce système elles n'existent pas.

Les lois civiles, les peines qu'elles infligent! Mais d'abord, s'il faut des peines pour tous les crimes, qui nuisent plus ou moins à la société, ces peines seront horriblement multipliées, et la rigueur avec laquelle il faudra en maintenir l'exécution sera extrême. Si au contraire elles n'atteignent que les plus grands forfaits, elles seront insuffisantes, puisque, outre les grands crimes, il en est beaucoup d'autres qui tendent réellement à la destruction de la société, quoique d'une manière plus lente. Mais combien de crimes ne peut-on pas commettre, et que les lois ne sauraient atteindre ? Combien de fois n'échappe-t-on pas à toutes les recherches de la justice humaine ; combien de fois la multitude des coupables, n'arrête-t-elle pas sa main? Les lois civiles ! Mais si elles peuvent empêcher quelques crimes, feront-elles aussi naître la pratique de la vertu? et suffit-il pour une société bien ordonnée, qu'elle ne soit pas peuplée d'assassins et de voleurs, ne faut-il pas encore qu'il y ait des vertus ? Les lois civiles enfin! Mais alors l'Evangile de l'homme raisonnable sera consigné dans le code criminel, la morale commencera aux pieds de l'échafaud; le bourreau sera la sanction du droit et de l'ordre public!

Non, non, Messieurs, la philosophie s'épuise en vain pour chercher des motifs d'empêcher le crime, et de faire pratiquer la vertu, qui dans ce système est une chimère; elle est impuissante pour tracer nos devoirs et pour nous les faire observer. Et si, armée de la force et de la hache du bourreau, elle peut quelquefois arrêter le bras de l'assassin et la main du voleur, jamais elle ne pourra descendre dans le cœur de l'homme, régler ses affections, lui commander des sacrifices, modérer ses passions, le rendre vertueux enfin. Il n'appartient qu'à celui qui a formé l'homme de pénétrer dans son cœur, de prescrire des bornes à ses désirs et à ses passions, comme il en a prescrit aux flots de la mer : *Huc usque venies.* (*Job*, XXXVIII, 11.) La religion remplit admirablement cet objet, et il n'est personne qui ignore qu'elle trace avec les dernières précisions les devoirs que chacun a à remplir, et que tout en laissant aux motifs allégués par la philosophie ce qu'ils peuvent avoir de réprimant pour le vice et d'excitatif pour la vertu, et en les rendant plus purs, elle y ajoute la sanction d'une peine et d'une récompense éternelle. Ce serait ici le lieu de mettre sous vos yeux cette puissante influence de la religion, qui donne aux monarques sur leur trône d'importantes leçons, qui préside à tous les rapports des hommes entre eux, qui suit l'homme jusque dans les lieux les plus cachés, et qui lui montre un œil vigilant ouvert sur ses actions, et une oreille jalouse, attentive à toutes ses démarches. Vous ne pourriez vous empêcher de l'admirer, mais ceci nous mènerait trop loin. Du moins, Messieurs, il s'ensuit que la religion chrétienne est le plus solide fondement de l'ordre et du bonheur de la société; et que ceux qui l'anéantissent en lui ôtant son caractère divin, en n'en faisant qu'une institution humaine, sont les plus grands ennemis de l'ordre et de la société, et que leurs doctrines sont on ne peut plus désastreuses.

Mais, ce que la raison nous démontre si clairement, nous est confirmé par les leçons irréfragables de l'histoire. Elle nous apprend que lorsqu'un peuple vient à être indifférent sur la religion, l'Etat et la prospérité publique dépérissent dans la même proportion. Oui, Messieurs, tant que les lois conservèrent chez les Romains le caractère divin dont le législateur les avait empreintes, et que la religion fut sacrée à leurs yeux, les Romains furent invincibles. C'est alors qu'on vit se développer chez eux les plus beaux caractères de fermeté et de courage. Le danger de la patrie faisait naître des prodiges de dévouement et de générosité. Mais alors on consultait les dieux avant la guerre, et le vainqueur allait déposer ses lauriers aux pieds de Jupiter capitolin. Alors les mœurs étaient pures et austères, et le dictateur quittait le pouvoir suprême, et reprenait la charrue qui avait fait le charme de sa vie.

Mais en soumettant les peuples asiatiques, les Romains en prirent les principes et le faste. Les vaincus subjuguèrent les vainqueurs. Les sophistes grecs s'introduisirent dans Rome, et avec eux leurs principes destructifs de toute religion ; certes, si la phi-

losophie n'eût attaqué que les erreurs et les folies du polythéisme, elle aurait rendu un vrai service à l'humanité en la ramenant aux principes de la vraie religion, dont les vérités principales s'étaient conservées à travers la nuit des siècles et les inventions des hommes; mais non, c'est contre ces vérités sacrées et réprimantes pour les passions, qu'elle dirigera ses attaques. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses futures, tout fut révoqué en doute. L'impression que faisaient sur les hommes ces vérités saintes, diminua avec le respect qu'on leur portait; la religion perdit insensiblement son caractère sacré; on approchait avec le même mépris des autels des divinités diverses qu'on adorait. Dès lors, on put prédire la décadence de la république et de la prospérité de l'Etat. La religion ne fut plus regardée que comme une institution politique; les mœurs se corrompirent avec une effrayante rapidité; et tandis que, autrefois, Manilius avait été chassé du sénat pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, on eut alors à rougir de l'infâme lubricité d'une Messaline et des principales dames romaines. Juvénal est effrayant, quand il nous fait le portrait des mœurs de ce temps. La religion avait perdu son caractère divin.

« Toutefois, dit un auteur, on continuait d'attester à la tribune les dieux immortels; jamais les rhéteurs ne furent plus féconds en sentences de morale. Cependant la société s'affaiblissait à vue d'œil, car des phrases ne sont pas des croyances, et des déclamations ne remplacent pas les doctrines sociales (95*). » C'en était fait de l'antique constitution romaine; des ambitieux rivaux se disputent le pouvoir; le vainqueur s'empare de la suprême puissance, et ce peuple, qui avait soumis l'univers, fut lui-même soumis au joug d'un maître capricieux et despote « La puissance absolue des empereurs suppléa momentanément aux lois, aux mœurs, à la religion; il y eut je ne sais quelle imitation de l'ordre, parce que l'on obéit, et l'on obéit parce qu'on trembla. » Mais bientôt le despotisme militaire devint la suprême puissance : les soldats proclament les empereurs et les égorgent; le peuple est divisé contre lui-même; il plie sous l'oppression et la misère, bornant ses désirs à un morceau de pain et aux jeux du cirque: *Panem et circenses!* Les barbares du Nord fondent sur la ville éternelle : vous savez le reste..... Or, Messieurs, quelle fut la cause de la décadence et des malheurs de ce peuple-roi? Bolingbroke et Montesquieu vont vous répondre : « L'oubli et le mépris de la religion furent la cause des maux que Rome éprouva dans la suite. La religion et l'Etat déchurent dans la même proportion.... »

Le christianisme avait travaillé pendant quinze siècles à civiliser les nations modernes et à les rendre heureuses; et si pendant une aussi longue période il n'avait pas réussi à bannir de la société tous les germes de troubles et de scandales, il les avait rendus plus rares. Il avait aboli l'esclavage, suspendu les haines, adouci la vengeance, et rendu la guerre moins meurtrière. L'attachement des peuples pour la foi catholique les avait préservés du mortel assoupissement de l'indifférence. Mais l'heure de nouveaux combats avait sonné pour la religion. « La réforme parut : elle posa en principe la souveraineté de la raison humaine en matière de foi; elle donna pour base à la religion la liberté des croyances et l'égalité d'autorité (96). » Dès lors la religion ne fut autre chose qu'une institution politique ou une opinion individuelle. Mais dès ce moment aussi la paix s'enfuit du sol de l'Europe; les divisions, les guerres, les massacres, les spoliations de tous genres furent la punition de cette révolte contre Dieu. En Angleterre, les effets se reproduisirent d'une manière effrayante : en 1534, un roi qui avait d'abord mérité le titre de défenseur de la foi, parce qu'il avait combattu les principes de la réforme, contrarié dans son libertinage par les lois sévères de l'Eglise, rompt violemment avec elle, se déclare le chef de l'Eglise anglicane; il entraîne son royaume dans le schisme, et les Anglais, après avoir refusé de croire sur l'autorité de l'Eglise, ne purent croire en Dieu que sur l'autorité du roi! La religion ne fut plus en Angleterre qu'une institution civile; mais le point de la séparation fut marqué par des flots de sang. Le roi avait été déclaré le chef de la religion, aussitôt les monastères sont dévastés, les biens ecclésiastiques deviennent la proie de ses favoris; les familles les plus anciennes et les plus opulentes sont dépouillées de leurs biens; les bûchers s'allument, les échafauds se dressent; deux reines, après avoir assouvi les passions brutales de Henri VIII, y montent, et avec elles un grand nombre d'autres personnes dont le seul crime était de ne vouloir pas reconnaître la suprématie spirituelle du monarque! Qui pourrait dire les maux sans nombre dont cette malheureuse nation fut accablée, et décrire les scènes sanglantes dont elle fut le théâtre? Ce système de persécution fut continué sous Edouard VI, Elisabeth, Jacques Ier, Charles Ier; la vertueuse Marie elle-même ne put échapper à la pernicieuse influence du principe admis, et fut aussi persécutrice. Oui, Messieurs, pendant près de deux siècles, le génie du trouble et de la discorde plana sur cet infortuné royaume, et cette terre de la fidélité fut en proie aux persécutions, aux guerres civiles et à la dévastation. Le code des lois pénales contre ceux qu'on appelait dissidents ou non-conformistes, sera un monument éternel de honte et des malheurs qu'entraîne dans un Etat le principe d'indifférence que je combats; car, remarquez-le bien, Messieurs, ces persécutions purement civiles étaient des conséquences du principe qui ne regardait

(95*) *Essai sur l'ind.*

(96) *Ibid.*

la religion que comme une institution politique. Le roi en avait été déclaré le chef; dès lors c'était à lui à régler les dogmes et le culte ; de là le droit de punir ceux qui ne se conformaient pas à la religion établie; de là le fanatisme politique, cent fois plus cruel que le fanatisme religieux. « Car en toute religion, même fausse, il y a quelque chose de généreux et de favorable à l'humanité; la politique, au contraire, est sans pitié et constamment calme et froide, même lorsqu'elle est atroce (97). »

La France ne pouvait échapper à la tempête qui éclatait en Europe, et elle devait donner un exemple d'autant plus terrible que sa position sociale était plus élevée; les principes de la réforme avaient altéré sa foi et troublé la paix publique par les guerres dites de religion. Néanmoins la vérité avait vaincu, et le règne éclatant de Louis XIV vint immédiatement après les troubles dont je parle. Mais ce que la réforme protestante avait commencé, la licence et le libertinage de la régence le continuèrent avec un horrible succès. C'est alors que l'impiété devint décidément à la mode ; alors que l'on vomit contre la religion l'injure et le sarcasme ; un torrent de mauvais livres inonda la France, la religion y était peinte sous les couleurs les plus noires et les plus capables de la discréditer dans l'esprit des peuples. Elle cessa donc de paraître sacrée, tout au plus fut-elle regardée encore comme une vieille institution de la politique. Ces principes portèrent leurs fruits, et ils furent bien amers; la révolution de 93 en fut la suite. J'emprunte à un de nos plus célèbres écrivains le tableau de la France sous l'empire de l'athéisme :

« Alors, sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur, effroyable accomplissement de la prophétie d'Isaïe : ***Irruet populus , vir ad virum , et unusquisque ad proximum, tumultuabitur puer contra senem, et ignobilis contra nobilem, quia lingua eorum et adinventiones contra Deum.*** (*Isa.*, III, 5.)

« Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage; cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions; ce mélange de proscriptions et de fêtes impures; le cri de blasphème, les chants sinistres, le bruit sourd et continu du marteau qui démolit et de la hache qui frappe les victimes; les détonations terribles et les rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre; les cités veuves, les rivières encombrées de cadavres, et le meurtre et la volupté, et les pleurs et le sang; il faudrait emprunter à l'enfer sa langue comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs.

« Des athées gouvernèrent la France; et, dans l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion. Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais il descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha.

« La force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien.

« Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés; ni à la science, parce qu'ils se sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes; ni au crime même, lorsqu'il annonça quelque supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir...

« La France, couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes mêmes du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup; ils proclament en toute hâte l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme; et, debout sur le cadavre palpitant de la société, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer (98). »

Je n'ajouterai rien à ce tableau, brûlant d'éloquence et frappant de vérité. Il est démontré que le système d'indifférence, qui ne regarde la religion que comme une invention de la politique, est absurde en lui-même et funeste à la société. Les raisonnements et l'histoire le démontrent également. Tenons-nous donc fortement attachés à la religion, surtout à la religion véritable; qu'elle pousse de plus en plus dans nos cœurs de profondes racines, et que rien ne soit jamais capable de nous en éloigner. *Amen.*

CONFÉRENCE XIII.

SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Deuxième système.

Abyssus abyssum invocat (*Psal.* XLI, 8.)

Un abîme appelle un autre abîme.

Lorsque l'homme, Messieurs, abandonne la route de la vérité, et qu'il ne veut reconnaître d'autre guide que lui-même, il tombe nécessairement dans des égarements infinis. C'est en vain alors, qu'effrayé du précipice que son imprudence ou son orgueil ont creusé, il voudrait s'arrêter dans sa course. La pente est trop rapide, il ne s'arrêtera qu'au fond de l'abîme dans lequel il s'est jeté. Ainsi, après avoir avancé un principe

(97) *Essai sur l'indiff.*, t. I.

(98) *Essai sur l'indiff.*, t. I.

faux, on ne peut échapper aux conséquences qu'une rigoureuse logique sait en tirer, et il faut, ou les dévorer avec toute leur amertume, ou rejeter le principe d'où elles découlent nécessairement.

En examinant le premier système d'indifférence en matière de religion, vous avez pu remarquer l'application de cette incontestable vérité. Des hommes rejettent l'autorité du genre humain, révoquent en doute l'existence de Dieu : dès lors la religion n'est à leurs yeux qu'une institution humaine dépendante des capricieuses volontés du prince ou du législateur qui peut, à son gré, imposer des croyances, créer les devoirs, régler le culte. Dès lors la religion, dont ils sont forcés d'admettre la nécessité pour le bien de la société, devient complétement nulle, la morale disparaît avec les dogmes qui lui servent de base, le nom même de vertu est un mot vide de sens qui ne saurait plus se trouver dans le langage de l'athée. La société tombe dans une entière anarchie. *Abyssus abyssum invocat.*

Effrayés de ces conséquences, d'autres hommes s'efforcent d'arrêter le torrent du mal ; mais, s'éloignant également des vrais principes, ils ne lui opposent qu'une faible digue. Selon eux, c'est une folie de révoquer en doute l'existence de Dieu, que l'univers entier a reconnue et que l'homme retrouve en lui-même, et de ne regarder la religion que comme une institution de la politique. La religion en est indépendante, elle est écrite dans le cœur de tous ; chacun n'a qu'à descendre en lui-même, qu'à consulter sa raison pour trouver, avec certitude, les devoirs qui lui sont imposés par la Divinité ; pour cela, il n'a besoin ni de guide ni d'autorité. Ainsi la raison individuelle, voilà la guide que chacun doit uniquement suivre pour connaître les devoirs qu'il doit à Dieu ; voilà le vrai fondement de la religion. Partant de ce principe, on admet une religion nécessaire à tous les hommes, « mais, tenant pour douteuses toutes les religions positives, on croit que chacun peut suivre celle où il est né, et on ne reconnaît d'incontestablement vraie que la religion naturelle (99). » De là on rejette toute espèce d'autorité et de révélation comme inutile ou impossible. Voilà, Messieurs, le second système d'indifférence ou le déisme pur, qui ne diffère du premier qu'en ce que le déiste attribue à chacun en particulier le droit de se faire sa religion, droit que l'athée réservait aux seuls législateurs, et en ce que le déiste est peut-être moins conséquent que l'athée. Nous allons combattre ce système dans son principe et dans ses objections contre la révélation. Mais, pour ne pas abuser de votre attention, je me bornerai aujourd'hui à examiner son principe fondamental, ou l'autorité suprême de la raison individuelle considérée comme principe unique de certitude en matière de religion.

Les déistes admettent la nécessité d'une religion pour l'homme, ils sont convaincus que sans elle il ne saurait exister aucune vertu ni privée ni publique, et par conséquent aucune société. « Jamais, dit Rousseau, Etat ne fut fondé, que la religion ne lui servît de base (100) ; » et ailleurs : « Je n'entends pas que l'on puisse être vertueux sans religion (101). » Jusqu'ici les déistes sont d'accord avec tout le monde. Mais, quel est le fondement de la vraie religion, ou, en d'autres termes, quel est le moyen de la connaître ? Voilà le point précis de la question et le sujet de la division. Le matérialiste prétend que c'est la volonté du législateur ; le chrétien, la révélation ; le déiste, prenant un terme moyen, soutient que c'est la raison et la raison seule. Par ce système, qui d'abord peut plaire à l'orgueil de l'homme, il croit tout concilier et pourvoir suffisamment, et à la pratique de la religion et au bonheur de la société, tout en récusant le principe d'autorité. Examinons s'il en est ainsi.

Le principe fondamental du déisme est que toute vérité religieuse a son siége unique dans la raison individuelle ; c'est à elle à juger des vérités qu'il faut croire et des devoirs qu'il faut pratiquer. Dans ce système, l'autorité n'est comptée pour rien, ou plutôt toute espèce d'autorité est repoussée comme inutile et même avilissante pour la raison. La raison de chaque individu, voilà le juge suprême des doctrines. D'après ce principe, chacun peut et doit discuter les vérités, dites religieuses, et ne retenir comme incontestables que celles dont sa raison particulière lui démontre la vérité. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la force de la raison individuelle appliquée à d'autres objets, mais je soutiens que placer le principe de certitude en matière de religion dans la raison individuelle, et laisser chacun juge de sa foi, c'est admettre un principe faux, en conséquence duquel il faut tolérer rationnellement toutes les superstitions, toutes les absurdités, même l'athéisme, et qui détruit toute espèce de religion.

Je dis d'abord un principe faux. En effet, Messieurs, en rejetant le principe d'autorité, et en n'admettant d'une manière exclusive que la raison individuelle, le déiste doit trouver en sa propre raison un moyen sûr, facile et à la portée de tous, de parvenir à la connaissance de la vraie religion. Je dis un principe sûr, car, quoi de plus dangereux que l'erreur volontaire en matière de religion, puisqu'on s'expose à prendre le mensonge pour la vérité, et à outrager Dieu en prétendant l'honorer ? Or, l'erreur ici serait volontaire, attendu que l'on exclut les autres moyens que la Providence a pu mettre à notre disposition pour trouver la vérité ; 2° un moyen facile et qui soit à la portée de tous. Car, la religion n'étant que l'expres-

(99) *Essai sur l'indiff.*, t. IV.

(100) *Cont. soc.*, l. I, c. 8.

(101) *Lettres à d'Alembert sur les spect.*

sion des rapports qui existent entre Dieu et l'homme, elle est nécessaire à tous. Tous doivent donc pouvoir parvenir à sa connaissance, et puisque, selon les déistes, il n'y a d'autres moyens d'y arriver que l'examen particulier ou la raison individuelle; il faut que chacun se servant de la raison, puisse la trouver, ou bien il faudrait dire que Dieu n'aurait pas donné à tous les hommes les moyens nécessaires pour le connaître et le servir. Or, je dis que le principe exclusif du déisme n'est ni sûr, ni facile, ni à la portée de tous.

1° Il n'est pas sûr; et en effet, Messieurs : « La faculté de raisonner ne se manifeste-t-elle pas, surtout dans les esprits les plus développés, par des résultats absolument différents? L'opération par laquelle l'homme combine certaines idées pour en tirer une conclusion n'est-elle pas, non-seulement soumise à toutes les causes générales d'erreurs très-diversement modifiées dans chaque individu, mais encore ne dépend-elle pas entièrement du nombre de ses idées, de la clarté avec laquelle il les conçoit, de l'ordre dans lequel elles se présentent à lui, en un mot, des degrés infiniment variés de pénétration et d'attention? Or, puisque tant de choses doivent nécessairement influer sur le raisonnement particulier, le résultat n'en serait-il pas infiniment varié et opposé de mille manières différentes? Et dès lors, quel est celui qui pourra se flatter d'avoir raisonné plus juste et d'avoir rencontré la vérité, et par conséquent où sera la sûreté et la certitude?

« Et d'ailleurs, sur quel fondement chaque homme pourra-t-il s'assurer qu'il a eu le privilége de rencontrer juste? La religion que sa raison aura crue la véritable, ayant contre elle autant de probabilités qu'il y aurait de religions contraires admises par d'autres raisons individuelles, à quel caractère incontestable reconnaîtra-t-il la vérité de la sienne? J'ai examiné, dira-t-il; j'ai discuté, comparé les preuves et les objections. Soit; mais chacun en dira autant et aura les mêmes raisons de croire à son examen; plus il aura de confiance dans la raison individuelle, comme moyen unique établi de Dieu pour connaître la vraie religion, plus sa conviction particulière devra être ébranlée en se voyant combattue par tant de convictions différentes, également fondées sur le même moyen. Ainsi, en rejetant la religion des autres parce qu'elle sera opposée à la sienne, et forcé de douter de la sienne contredite par celle des autres, il en sera réduit à ne plus savoir ce qu'il doit croire ni même ce qu'il croyait. » Et voilà, Messieurs, où doit nécessairement conduire le principe du déisme; or, un principe qui ne conduit qu'au doute et à des incertitudes sans nombre, ne saurait être un principe sûr.

2° Ce moyen de trouver la vérité n'est ni facile, ni à la portée de tous. En effet, « connaître la religion, c'est connaître Dieu, c'est connaître l'homme, leur nature et les rapports qui en dérivent, ou les lois de l'intelligence (102). » Or, toutes ces questions de la plus sublime métaphysique sont-elles à la portée de tout le monde? en est-il beaucoup qui puissent s'élever à de si hautes contemplations? Et parmi le petit nombre des esprits les mieux exercés, s'ils rejettent et l'enseignement de la tradition et l'autorité, s'ils sont seuls avec leur raison, sur quoi s'appuyeront-ils et quel sera le principe qui servira de fondement à leurs recherches? Mais que fera le reste du genre humain incapable de s'élever aux choses intellectuelles? Il faudra donc, que quittant leurs travaux et leurs métiers, ils s'en aillent dissertant à perte de vue, examinant, comparant les preuves et les objections, pour se prouver à eux-mêmes l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie future, rejetant l'autorité du philosophe comme celle du prêtre, et trouvant dans leur débile raison de quoi se les démontrer avant que de croire? Certes, s'il en est ainsi, il faut dire, ou que la religion n'est pas nécessaire aux hommes, ou bien que la religion n'est autre chose que la réunion de toutes les bizarres idées, de toutes les fantaisies, de toutes les erreurs, de toutes les superstitions qui seront le résultat nécessaire de cet unique moyen d'y parvenir.

Mais laissons de côté les raisonnements, ouvrons l'histoire, son témoignage ne saurait être récusé. Qu'a produit la raison individuelle toutes les fois qu'elle a voulu chercher en elle-même la vérité? Des erreurs de tout genre et les absurdités les plus monstrueuses. Elle a produit le système d'un monde éternel, les atomes d'Epicure, le fatalisme des stoïciens, l'athéisme de Spinosa, des disputes, des contradictions sans nombre sur les objets les plus importants, sur la nature de Dieu et son existence, sur l'âme, sur la vie future, c'est-à-dire, sur les vérités les plus fondamentales, des doutes infinis, des systèmes innombrables, enfin, le scepticisme. Voilà pour le dogme; et en morale, les principes les plus subversifs de l'ordre et des bonnes mœurs. Non, dit Cicéron, il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe. Voilà, Messieurs, le fruit des travaux de la raison individuelle dans la Grèce et à Rome. Oui, tout ce qu'il y a de vrai s'est conservé par le témoignage ou la tradition du genre humain. La raison individuelle n'a jamais su rien édifier, elle n'a fait que détruire et accumuler des ruines.

Aussi de tout temps, on a été convaincu que la religion n'était point une chose que l'homme pût créer ou inventer, et qui fût laissée aux caprices de la raison particulière, mais un ensemble de vérités transmises des pères aux enfants, depuis le commencement des siècles. La religion a toujours été regardée comme une arche sainte,

(102) *Essai*, t. II, p. 151.

comme un dépôt sacré sur lesquels il n'était point permis de porter une main téméraire. C'est ainsi que chez les peuples civilisés dont l'histoire nous est connue, il y a toujours eu une classe d'hommes spécialement chargés de veiller à l'intégrité de la religion. Or, de ce fait général et universel, il résulte que l'opinion de l'univers entier a regardé la religion comme une chose positive et révélée, et que nulle part on n'a pensé qu'une chose aussi sacrée, de laquelle dépendent l'ordre et la stabilité de la société, pût être abandonnée à la capricieuse raison de chaque particulier. Certes, Messieurs, quoi de plus propre à vous faire connaître la pauvreté du principe du déisme, que ce consentement général des peuples les plus éclairés, qui n'ont jamais soupçonné cette force de la raison particulière, et qui toujours en matière de religion s'en sont rapportés à l'autorité? Ce principe du déisme est donc un principe faux.

En second lieu, j'ai dit qu'en conséquence de ce principe, il fallait tolérer rationnellement toutes les erreurs, toutes les absurdités, même l'athéisme. Et en effet, Messieurs, qui ne voit que dans ce système, chacun est juge en dernier ressort de sa foi et de sa religion, que par conséquent chacun a le droit de croire ce qu'il veut et de ne croire que ce qu'il veut : et dès lors, aucun homme n'ayant aucune autorité sur son semblable, la porte n'est-elle pas ouverte à toutes les superstitions, même les plus ridicules? Et sans faire passer ici devant vos yeux, les nombreuses absurdités enfantées par la raison individuelle, prenons pour exemple l'athéisme, et voyons s'il nous sera possible avec le principe du déisme, je ne dis pas de le convaincre, mais de le condamner.

— « Vous croyez sans doute à l'existence de Dieu, et à la spiritualité de l'âme? — Non, l'existence de Dieu ne m'est nullement démontrée, et la spiritualité de l'âme, bien moins encore; je vis, je pense, voilà tout ce que je sais, parce que c'est là ce que je sens. — Mais voyez le spectacle de la nature, n'apprenez-vous pas dans ce livre sublime à connaître et à adorer son divin auteur? Son langage n'est-il pas intelligible à tous les esprits, Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux? — Aux vôtres, il se peut, mais aux miens, non. Ce spectacle si sublime ne dit rien à ma raison. Conclure des choses matérielles à l'existence d'un être spirituel dont je n'ai nulle idée, me paraît à moi fort mal raisonner. Je vois des objets; ma raison ne m'en indique point la cause. — Mais le sentiment intérieur ne vous dit-il pas qu'il y a un Dieu? — Ma raison m'apprend à me défier de mon cœur, ce n'est pas avec le sentiment que l'on raisonne. D'ailleurs, je n'ai que trop acquis le droit de me défier de mon cœur, dont l'inconstance est sans bornes. — Mais l'univers entier a reconnu cette vérité, pouvez-vous vous inscrire en faux contre son témoignage? — Que me fait à moi l'univers et son autorité? ma raison ne voit pas comme lui. Ce qui vous semble à vous une preuve, n'est à mes yeux qu'un sophisme. D'ailleurs, de quel droit voulez-vous que je soumette ma raison à l'autorité? n'est-ce pas outrager ma raison, que de me dire de la soumettre? Il me faut des raisons pour soumettre ma raison. Philosophe, laisse-là l'autorité et raisonnons. « Est-ce une « petite affaire de connaître que Dieu existe, « et quand vous en êtes venu là, quand vous « vous demandez quel il est, où est-il? votre « esprit ne se confond-il pas, ne s'égare-t-il « pas, et savez-vous qu'en penser (103). » Et puis vous me parlez d'un Dieu, qu'environnent d'inconcevables mystères, ma raison peut-elle l'admettre? Et si je commence une fois à admettre des mystères et à me soumettre à l'autorité, de quel droit rejetterai-je la révélation?... »

Or, Messieurs, que répondre à un athée qui raisonnerait de la sorte? Quel moyen prendrez-vous pour le convaincre qu'il est dans l'erreur? Quel droit avez-vous de soumettre sa raison à la vôtre et à celle des autres hommes? pour sa raison individuelle, seul juge en cette matière, l'existence de Dieu n'est nullement démontrée : dès lors pourrait-il la croire sans renoncer à sa raison, juge en définitive de toutes les croyances? Ainsi, avec ce beau principe de raison individuelle, nous voilà conduits à tolérer rationnellement toutes les erreurs, toutes les absurdités, ou plutôt, il n'y aura en soi ni erreur, ni vérité, tout est relatif. Ce qui est erreur pour l'un, est pour l'autre une vérité évidente; ce que l'un admet, l'autre le rejette avec autant de raison. Dès lors, impossible de s'accorder jamais en fait de doctrine, parce que l'un n'a aucun droit sur l'autre, et que chacun ne doit s'en rapporter qu'à soi. Dès lors, tout est vrai et tout est faux. Ce qui est démontré aujourd'hui ne le sera plus demain, parce que l'esprit peut acquérir de nouvelles lumières et que mille causes diverses peuvent influer sur le jugement particulier, l'intérêt, les préjugés, les passions. La religion devient la chose la plus mobile, la plus changeante, puisqu'elle n'a d'autre fondement que la raison particulière que mille choses peuvent faire changer. La religion n'a plus ce caractère sacré d'immutabilité qui commande le respect et la vénération, ce n'est plus qu'une opinion que chacun se fait à son gré ou qu'il change selon son caprice, et qui par là même ne saurait exercer aucune influence dans la société. De sorte qu'en définitive le déiste qui, effrayé des suites funestes de l'athéisme, voulait lui opposer une digue, tombe avec lui dans le même abîme, et son système n'est autre chose qu'un athéisme déguisé. *Abyssus abyssum invocat.*

Oui, Messieurs, avec ce principe, la religion, ce lien sacré des intelligences, cette loi qui attache la créature au Créateur, n'est

(103) *Emile*, t. II, p. 258.

plus qu'une vaine opinion qui n'a plus rien de sacré et par là même d'obligatoire; chacun peut avoir la sienne, de là un inexprimable chaos. Au milieu de cette confusion de doctrines, que fera l'homme le plus sage? Fatigué de la contradiction éternelle qu'il remarquera entre sa religion et celle des autres hommes, ne sachant plus à quoi s'arrêter, qu'en conclura-t-il? Que la religion dont tout le monde reconnaît la nécessité, ne pouvant consister dans des systèmes qui se détruisent par leur contradiction, est impossible à trouver, qu'il n'y a en soi ni vrai ni faux, que toutes les doctrines sont indifférentes, et que le plus sage est de ne rien nier ni affirmer. C'est-à-dire que le doute absolu sera la doctrine la plus raisonnable, et la mort de l'intelligence le repos de la raison humaine!

Et maintenant que l'on accorde, avec cette mobilité essentielle à la religion des indifférents dont je parle, la nécessité de cette même religion reconnue par tout le monde et sans laquelle il n'y a point de société, point d'ordre possible; l'ordre et la société pourraient-ils dépendre d'une chose si inconstante? Et s'il en est ainsi, l'auteur de la société ne s'est-il point joué pleinement de l'homme et de son intelligence? et puisqu'il faut à l'homme une religion, le sentiment qui laisse au législateur le soin d'y pourvoir et de la maintenir, n'est-il pas encore le plus satisfaisant pour la raison? Au moins alors, il y aura une religion nationale, et voilà où l'on est conduit avec le principe de la raison individuelle considérée comme moyen unique de trouver la religion, ou comme principe unique de certitude en cette matière. L'athéisme devient le système le plus raisonnable et le plus conséquent, et cependant nous avons démontré qu'il était absurde en lui-même et destructif de l'ordre et de la société.

Ainsi, Messieurs, le principe du déisme, qui place dans la raison individuelle l'unique principe de certitude en matière de religion, conduit donc à tolérer rationnellement toutes les erreurs, mène logiquement à l'athéisme, et détruit toute espèce de religion. Mais pour vous faire sentir davantage cette dernière vérité, je veux dire que l'on détruit toute religion, faisons l'application du principe du déisme à la religion.

Toute religion se compose nécessairement des dogmes ou croyances, de culte et de morale. La religion étant l'expression des rapports qui existent entre Dieu et l'homme, et ces rapports étant les mêmes pour tous, la croyance doit donc être la même; de là il suit qu'il ne saurait y avoir qu'une religion vraie, et que son caractère distinctif et essentiel, c'est l'unité. Or, Messieurs, avec le principe de la raison individuelle, où sera l'unité de croyance? En donnant à chacun le droit de se faire sa religion, d'après ses propres lumières, n'y aura-t-il pas autant de croyances ou de symboles qu'il y aura de personnes? Chacun, juge en dernier ressort de sa foi, ne jouit-il pas de la faculté de choisir, de rejeter, de changer, de modifier plus ou moins les vérités qu'il lui plaira de croire? Dès lors, quel dogme sera universel, quelle vérité sera essentielle? La religion sera-t-elle autre chose qu'une réunion de sentiments particuliers, d'opinions individuelles opposées les unes aux autres, toujours contradictoires et souvent absurdes? Et cependant, la religion n'est pas une opinion, c'est une croyance que chacun doit tenir avec certitude, ce sont des vérités que chacun est obligé de croire, vérités encore une fois communes à tous les hommes, parce qu'elles ne sont que l'expression des rapports qui existent entre Dieu et tous les hommes, et que par conséquent tous les hommes doivent croire, sous peine de nier ou de méconnaître les rapports nécessaires entre Dieu et l'homme.

La raison individuelle détruit donc tout ensemble, et nécessairement l'unité de croyance, et le caractère de loi ou d'obligation essentiel à la religion; et sous ce premier rapport, le système de la religion naturelle admis par le déiste est donc destructif de tout dogme et par conséquent de toute religion.

En second lieu, le culte fait aussi partie de la religion. En effet, le culte n'est que la manifestation ou l'expression dans les actes des dogmes que l'on fait profession de croire. Or, avec le principe de la raison individuelle, quel sera le culte que nous devrons rendre à Dieu? Sera-t-il extérieur ou intérieur, ou l'un et l'autre tout ensemble? Le culte sera ce que chacun voudra : il sera extérieur, si vous le voulez, et composé de toutes les bizarreries, de toutes les folies même qui peuvent passer par l'esprit de l'homme. Il sera absurde, indécent, si cela plaît à quelqu'un, et nous pouvons espérer de voir se reproduire tous les excès dont quelques fanatiques, guidés par leur raison particulière, nous ont donné des exemples dans les siècles passés. Ou bien, comme le dit J.-J. Rousseau, ce ne sera qu'une affaire de simple police, ou plutôt il sera anéanti, car la police n'a rien à voir dans la manière dont il plaît à chacun d'honorer Dieu; et si le culte est mis dans son pouvoir, les dogmes le seront bientôt aussi, et alors voilà l'athéisme pur. Le culte ne sera-t-il qu'intérieur? mais alors en quoi consistera-t-il? Un homme pourra donc, sans crime, ne donner pendant toute sa vie aucune marque extérieure de religion, et laisser penser aux autres qu'il est athée? Et puis, quel culte rendra à Dieu celui qui ne croira pas même en lui, et dans ce système n'a-t-il pas le droit de n'y pas croire? Enfin, puisqu'on laisse à chacun une entière liberté de croyance, on ne peut guère savoir ce que sera le culte qui dérive nécessairement du dogme, sinon qu'il est impossible de dire ce qu'il sera et ce qu'il doit être, puisqu'il est impossible de dire ce que chacun voudra croire.

Forcés de convenir que tout dogme et tout culte disparaissent nécessairement avec le principe cité, les déistes se réfugient

dans la morale, et soutiennent qu'il n'y a d'essentiels que les devoirs moraux. Certes ce n'était pas la peine de tant exalter la religion naturelle, si, laissant de côté toute croyance et tout culte, elle devait se réduire en dernière analyse aux devoirs de la morale. Mais la morale échappera-t-elle à la pernicieuse influence du principe avancé et au naufrage universel des croyances? et s'il n'y a aucun dogme essentiel, point de culte obligatoire, pourrait-il y avoir une morale? Non, Messieurs, car la morale n'est qu'une conséquence du dogme. Otez la croyance de l'existence de Dieu, il n'y a plus en soi ni bien ni mal moral, parce qu'il n'y a plus aucun fondement à la justice. Otez la foi en la vie future, la morale, si on peut en avoir l'idée, manquant de sanction, n'est plus obligatoire, par conséquent n'existe pas, car tout devoir suppose une obligation, et toute obligation suppose une sanction. Ainsi, en détruisant tout dogme, tout culte, on détruit donc toute morale, toute notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste; toute vérité, toute réalité échappe au déiste, il ne lui reste plus que le néant et sa raison individuelle.

La morale est seule essentielle, dit-on, mais supposez que la morale puisse exister sans dogme, quel sera le juge des devoirs moraux? La conscience! mais la conscience est-elle infaillible, ne se trompe-t-elle jamais? qu'est-ce qui la redressera, qu'est-ce qui l'éclairera? La raison! la raison individuelle, voilà donc en définitive le juge suprême des devoirs comme des croyances; de même que chacun a le droit de faire sa foi, il aura aussi le droit de faire sa morale. Il y aura donc autant de morales diverses que de croyances différentes; chacun en sera le juge, et il en jugera avec ses préjugés, avec ses intérêts, avec ses passions; alors quel amas confus de codes de morale! nous aurons la morale du libertin, qui ne regardera les excès les plus révoltants que comme un agréable passe-temps, qui ne respectera ni l'âge, ni le sexe, ni la condition; la morale de l'homme injuste, qui opprimera le faible, la veuve et l'orphelin, prendra les moyens les plus iniques pour augmenter sa fortune et ses propriétés; la morale du vindicatif, qui trouvera dans la nature de l'offense ou dans la qualité de celui qui l'aura outragé de quoi légitimer l'excès de la haine et de la vengeance. Que sais-je? la morale du voleur et de l'assassin, qui ne manqueront pas de raisons pour justifier les crimes. Enfin, il n'est point de crimes et de forfaits qui ne soient légitimés, et dès lors, que deviendra l'ordre public, que deviendra la société? Sera-t-elle autre chose qu'un amas confus d'êtres dégradés, cherchant chacun son intérêt même au détriment de tous les autres, qu'un champ de bataille où le plus fort accablera le plus faible, jusqu'à ce qu'il succombe à son tour? « Oui, que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens mêmes du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain même, s'il le faut, soit dans la peine et dans la misère pour m'épargner un moment de douleur et de faim, tel doit être le langage intérieur de tout mécréant qui raisonne. Celui qui parlerait autrement ne serait qu'un menteur ou un insensé (104). »

Ainsi, le principe du déisme détruit tout dogme, tout culte, toute morale, parce que là où il n'y a point d'autorité, il ne saurait y avoir d'obligation, que là où il n'y a pas d'obligation, il ne saurait exister de devoir; que là où il n'y a pas de devoir, il ne saurait y avoir autre chose que la volonté particulière, et par là même le désordre, la contradiction, la licence. Parce qu'une croyance qu'on peut modifier à son gré n'est pas une croyance, une morale dont chacun est le juge n'est pas une morale, une religion qui n'oblige à rien n'est pas une religion. Non, Messieurs, une religion qui n'oblige à rien n'est pas une religion, ce n'est qu'une vaine opinion. Le mot seul de religion, qui signifie lien, l'indique évidemment. La religion naturelle dont chacun est le juge, ne saurait entraîner aucune obligation, car il faudrait que chacun fût supérieur et inférieur à soi-même, ce qui est absurde. Par conséquent, les déistes, en ne reconnaissant que la religion naturelle dont chacun est le juge, n'en reconnaissent en réalité aucune; ils ouvrent la porte à toutes les erreurs, à toutes les absurdités, à toutes les fantaisies; ils ne peuvent pas même offrir à la société, comme l'athée, une religion politique, car personne n'a le droit de dominer, la conscience seule juge en cette matière, et que si on admet l'autorité sur un point, on renonce à la raison individuelle. En résultat, le déiste rejette le principe d'autorité ou la révélation : dès lors il n'y a plus que l'athéisme, et ce dernier système est non-seulement plus logique que l'autre, mais semble mieux atteindre le but auquel tendent les uns et les autres, je veux dire la conservation de la société.

Au reste, ce qui ressort si clairement du principe discuté est encore prouvé par les faits. Un coup d'œil rapide sur les œuvres du déisme va vous en convaincre; puisque les déistes reconnaissent une religion, ils reconnaissent donc aussi des dogmes essentiels, car sans dogme ou croyance, il ne saurait y avoir de religion. Eh bien! quels sont ces dogmes essentiels? l'existence de Dieu, dites-vous. Ecoutez Jean-Jacques : « Ce n'est pas une petite affaire de connaître que Dieu existe, et quand nous en sommes parvenus là, quand nous demandons quel il est, où est-il? notre esprit se confond et s'égare, et nous ne savons plus que penser. » Ainsi voilà la raison de Jean-Jacques qui, à grand' peine peut se prouver l'existence de Dieu! que fera donc la raison du reste des hommes? La spiritualité de l'âme et la vie future doivent aussi être des dogmes essentiels, puisque sans cela il n'y aurait aucune

(104) *Emile*, t. III, p. 206.

sanction aux devoirs de la morale; aussi Rousseau admet ces deux points. Mais s'agit-il de dire quelle est cette vie future, combien de temps elle durera; son entendement borné ne connaît rien sans borne, tout ce qui est infini lui échappe, il ne saurait rien nier ni affirmer sur ce qu'il ne peut concevoir.

Mais ces deux dogmes que Rousseau veut bien admettre sans doute parce qu'il en a trouvé la démonstration dans sa conscience ou dans sa raison, ne paraissent pas si évidents à un autre déiste (Bolingbroke). Il soutient que Dieu ne saurait être offensé par l'homme ; en conséquence, il attaque la doctrine des peines et des récompenses futures. L'âme est-elle immatérielle ou matérielle, est elle distincte du corps, et dans ce cas, survit-elle au corps ou périt-elle avec lui? Un autre déiste anglais (Chubb) ne décide rien sur ces questions parce qu'il ne voit rien sur quoi on puisse se fonder. Il semble même incliner vers le matérialisme. Du reste en supposant que l'âme survit au corps, et qu'il y ait des peines et des récompenses futures, peu de gens doivent s'en inquiéter. Elles ne seront que pour ceux qui auront puissamment influé sur le bonheur ou le malheur de leurs semblables. Les autres n'ont rien à craindre ni à espérer. Leur vie est trop insignifiante pour que Dieu leur en demande compte, autant vaudrait s'imaginer, dit-il, qu'un jour il jugera tous les animaux! Certes cette philosophie est bien humiliante pour l'espèce humaine, et ce n'était pas la peine de tant exalter la raison pour en conclure que sauf quelques rares exceptions, tous les autres hommes ne sont que des bêtes!...

Mais si l'impuissance de la raison individuelle livrée à elle-même est manifeste par rapport aux dogmes, elle ne l'est pas moins par rapport au culte. Et cela devait être, car le culte n'est autre chose que la manifestation des croyances. Quel est donc le culte que nous devons à Dieu? L'un nous dit que le culte extérieur n'étant qu'un vain cérémonial, est purement une affaire de police, est indifférent en soi, et que par conséquent rien n'empêche de s'en passer. Le culte que Dieu demande est celui du cœur. Mais le culte, même celui du cœur, dépend essentiellement du dogme, et si la raison peut à peine se prouver à elle-même l'existence de Dieu, si elle n'entrevoit presque rien de ses attributs, elle ignorera donc les rapports que l'homme a avec Dieu, et alors où sera le culte, et quel sera-t-il ? L'autre (Blount) le fait consister dans la prière et la louange. Celui-ci (Jean-Jacques) trouve que c'est trop de ces deux exercices de l'âme à l'égard de son Créateur, il retranche la prière. « Je m'exerce, dit-il, aux plus sublimes contemplations, je converse avec l'Auteur de l'univers, je m'attendris à ses bienfaits, mais je ne le prie pas, que lui demanderais-je? » Il a raison, Messieurs, l'homme n'a besoin de rien demander à Dieu, il est si riche Son esprit est si éclairé, ses inclinations sont si droites, sa force est si grande! Mais si Rousseau exclut la prière, parce qu'il n'a pas besoin de Dieu, un autre pourra bien rejeter la louange et la reconnaissance, précisément parce qu'après s'être élevé aux plus sublimes contemplations, il en conclura, que si Dieu est trop grand pour être offensé par l'homme, il pourrait bien l'être trop aussi pour en être loué et remercié. De sorte que ce culte intérieur qui seul suffit, pourrait bien n'être qu'un athéisme pratique. Voilà la doctrine du déisme sur le culte : voyons la morale.

Les devoirs qu'elle impose sont seuls essentiels, dit-on. Mais qui en jugera? La conscience. « Tout ce que je sens être bien, est bien, tout ce que je sens être mal, est mal. Le meilleur de tous les casuistes c'est la conscience (105). » Eh bien! le libertin qui se livre au désordre, le voleur qui prend le bien d'autrui, l'assassin qui lui ôte la vie, sentent que cela est bien, et ils le font. Ceci est donc un principe fécond de désordres et de forfaits. Aussi un autre déiste rejette-t-il ce principe comme propre à rendre la religion naturelle ridicule (Bolingbroke). Qui donc croirons-nous? Ce que l'un admet, l'autre le rejette! où sera donc la base de la morale? Mais venons au fait et prenons un exemple. S'il est dans la morale quelque chose de sacré, c'est bien ce qui regarde la pudeur et les bonnes mœurs. Les païens eux-mêmes l'ont reconnu, et pour se livrer au désordre, ils ont été obligés de le sanctifier, pour ainsi dire, par l'exemple des divinités qu'ils adoraient. Or quelle est, à cet égard, la doctrine des déistes? L'un (Bolingbroke) trouve dans la loi naturelle si claire, si précise, non-seulement de quoi justifier la polygamie, le libertinage, l'adultère, l'inceste, mais encore de quoi les mettre en certains cas au rang des devoirs. Je voudrais pouvoir vous citer ses paroles, mais elles sont d'un cynisme qui révolte. « Si les Grecs, les Romains et d'autres peuples défendirent la pluralité des femmes et encouragèrent la monogamie, c'est, dit-il parce qu'en contractant de tels mariages, rien, excepté le défaut d'occasion, n'empêchait les maris non plus que les femmes, de satisfaire librement leurs appétits malgré les nœuds sacrés qui les unissait et le droit réciproque de propriété que la loi leur accordait sur la personne l'un de l'autre (Bolingbroke). » Un autre (Jean-Jacques) reconnaît que la continence est un devoir de morale, mais les devoirs moraux, ajoute-t-il, ont leurs exceptions. Mais qui en sera le juge? Chaque particulier. Voilà donc la porte ouverte à tous les excès les plus vils et les plus dégradants. Au reste, pour que nous fussions sûrs que les devoirs moraux ont leurs exceptions, l'apôtre de la loi naturelle a pris soin, dans le livre infâme de ses *Confessions*, de nous faire connaître qu'il avait su y recourir souvent.

(105) *Emile*, t. III, p. 97.

Mais s'il n'y a rien de sacré dans les mœurs, y aura-t-il quelque chose de saint dans la propriété? et ce devoir de morale, qui veut que l'on respecte la propriété d'autrui, n'aura-t-il pas aussi ses exceptions dont chacun encore sera le juge? Et dès lors, que sera la société entière qu'une arène sanglante où la force seule sera le droit et la raison suprême ; où chacun cherchera à surprendre son voisin, à lui ravir ce qu'il a de plus cher, jusqu'à ce qu'il succombe à son tour sous les coups d'un plus fort que lui? Oui, Messieurs, mieux vaudrait vivre au fond des déserts ou au milieu des forêts que dans une société pareille, et quand on se rappelle que Jean-Jacques a soutenu que l'état sauvage était l'état naturel de l'homme; on ne sait, ou s'il a voulu faire un chimérique système, ou s'il a exprimé autre chose que les dernières conséquences des principes de la raison individuelle !...

Ainsi, Messieurs, s'écroule le principe fondamental du déisme, qui place la certitude en matière de religion dans la seule raison individuelle. Ce principe faux en lui-même, parce qu'il n'offre aucune sûreté, parce qu'il n'est point à la portée de tous les hommes qui cependant doivent tous parvenir à la connaissance de la vérité, est de plus opposé au sens commun, ou au sentiment de l'univers entier qui constamment a regardé la religion comme une chose positive et révélée. Ce principe est faux, parce qu'il mène logiquement à tolérer rationnellement toutes les erreurs et toutes les superstitions, et par là même détruit toute religion. Et comme si Dieu eût voulu venger l'injure qui lui était faite par des principes subversifs de toute religion, sur les auteurs mêmes de cette doctrine, les déistes n'ont jamais pu s'accorder sur aucune vérité, sur aucun devoir. Un symbole général et uniforme de croyance, tel que doit être celui de la vraie religion, est encore une œuvre à faire, et que sans doute nous attendrons longtemps. Leur doctrine est un véritable chaos. Or, Messieurs, puisque le principe du déisme n'a pu produire que des contradictions sans nombre, et que plus on a raisonné juste, plus les contradictions ont été frappantes, c'est une preuve évidente de la fausseté du principe et de la vanité du système. Mais, Messieurs, l'homme serait-il donc destiné à être le jouet continuel de l'erreur et du mensonge? La vérité pour laquelle son esprit et son cœur se sentent créés, n'aurait-il aucun moyen de l'atteindre? Loin de nous un pareil blasphème. L'Apôtre, dans un seul mot qui renferme plus de philosophie véritable que bien des volumes entiers, nous montre la voie qui y mène. *Fides ex auditu*. (*Rom.*, X, 17.) La foi vient par l'ouïe, par le témoignage, par la révélation ; nous le verrons dans la prochaine conférence. En attendant, rejetons des principes qui ne peuvent qu'égarer l'homme. Que cette doctrine, fruit d'un orgueil insensé, ne soit pas dans le cas de nous éloigner de la vérité ni de la religion. Au contraire, qu'à mesure que notre esprit s'éclaire, notre attachement pour la religion augmente, notre fidélité à ses divins préceptes devienne plus ferme, afin qu'après l'avoir pratiquée constamment sur la terre, nous ayons part au bonheur éternel qu'elle nous promet. *Amen.*

CONFÉRENCE XIV.

SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Suite du deuxième système.

Mentita est iniquitas sibi. (*Psal.* XXVI, 12.)

L'iniquité s'est menti à elle-même.

L'homme, Messieurs, ne saurait être heureux que lorsqu'il s'efforce d'atteindre la fin pour laquelle il a été créé. Toutes les fois qu'il s'en éloigne, le trouble et l'inquiétude s'attachent à lui ; c'est qu'alors il n'est plus dans l'ordre, et que la paix, fondement essentiel du bonheur, ne saurait se trouver au sein du désordre. Et cela est vrai pour son esprit comme pour son cœur. Entraîné par ses passions, l'homme cesse-t-il de les combattre et se laisse-t-il aller à leurs faux charmes ; au lieu de la félicité qu'il s'était promise, il ne rencontre que le trouble, la honte et le remords. Séduit par son orgueil, abandonne-t-il la vérité et s'élève-t-il avec insolence contre elle, le doute et l'incertitude l'assiégent de toutes parts ; après avoir abandonné les vrais principes, il est incapable de rien établir ; toute vérité et par là même toute vertu lui échappent, il ne lui reste que le désordre dans les pensées et le déréglement dans le cœur. ***Mentita est iniquitas sibi.***

Nous avons vu l'accomplissement de cette vérité en examinant les deux premiers systèmes d'indifférence religieuse. Le matérialiste n'admet la religion que comme une invention de la politique ; dès lors toute religion, toute vertu, tout frein pour les passions disparaissent. Le déiste admet une religion essentielle à l'homme, indépendante de la politique ; mais ne connaissant comme principe unique de cette matière que la raison de chaque individu, il est obligé de tolérer rationnellement toutes les erreurs et toutes les absurdités, et son principe détruit logiquement tout dogme, tout culte, toute morale : ***Mentita est iniquitas sibi;*** je crois vous l'avoir suffisamment démontré.

La liaison naturelle des idées nous mènerait à parler aujourd'hui du moyen universel de trouver la vraie religion, je veux dire du témoignage ou de la révélation. Cependant, je me propose de vous parler encore du déisme. Si vous vous le rappelez, j'ai dit, en parlant du second système d'indifférence, que les déistes ne reconnaissaient d'incontestablement vrai que la religion naturelle, ou celle que chaque homme livré à sa propre raison pouvait se faire à lui-même. De là, ils regardent comme douteuses ou indifférentes toutes les religions positives, et permettent à chacun de suivre celle où il est né. Voilà la seconde partie du système de-

déistes, ou l'indifférence pratique pour toutes les religions, la tolérance rationnelle pour tous les systèmes qu'il faut maintenant combattre.

Or, je dis : 1° que cette seconde partie du système est en contradiction avec le principe du déisme; 2° qu'il est absurde en lui-même ; 3° qu'il n'y a qu'une seule vraie religion.

1° Forcés de reconnaître que le principe de la raison individuelle détruit tout dogme, tout culte, toute morale, les déistes désespérant, ce semble, de parvenir à la connaissance de la vérité par le principe discuté, en sont réduits à permettre à chacun de suivre la religion où il est né; tant la religion dont ils sont forcés de reconnaître la nécessité est pour eux une chose indifférente. « Honorez en général tous les fondateurs de vos cultes, dit le chef du déisme, que chacun rende au sien ce qu'il croit lui devoir, mais qu'il ne méprise pas celui des autres ; ils ont eu de grands génies et de grandes vertus, cela est toujours estimable; ils se sont dit les envoyés de Dieu, cela peut être et n'être pas (106). »

Ainsi il faudra que chacun environne de ses hommages l'auteur de la secte dont il fait partie; ainsi il faudra convenir des grandes vertus de l'imposteur d'Arabie, qui, à la tête d'une armée nombreuse, forçait les peuples à se soumettre au Coran ; des grandes vertus de Luther, qui, par ses doctrines, bouleversa l'Europe ; d'un Henri VIII, dont le règne fut marqué par le sang et le pillage; d'un Laréveillère-Lépaux, qui établit le culte des théophilanthropes; voire même de ceux qui ont établi en France le culte de la déesse Raison, sous la figure d'une prostituée! Ils se sont dit les envoyés de Dieu; cela peut être et n'être pas, ajoute-t-on. La conséquence immédiate n'est-elle pas qu'il faut donc examiner leur doctrine, les preuves de leur mission, répudier leur religion, si elle est fausse, l'adopter, si elle est démontrée vraie ? n'est-ce pas encore une conséquence rigoureuse qu'il n'est donc pas permis à chacun de suivre la religion où il est né; mais que, puisqu'il est possible que le fondateur d'un des cultes établis soit réellement l'envoyé de Dieu, il faut chercher à s'en assurer et se rendre à ses instructions, si on vient à se convaincre de la divinité de sa mission? En agir autrement, demeurer paisible dans la religion où on est né, malgré les preuves d'une complète fausseté qui peuvent exister contre elle, ne pas se mettre en peine de chercher la vérité qui existe et qui existe pour tous, puisque tous sont faits pour elle, n'est-ce pas s'enfoncer soi-même dans les ténèbres de l'erreur, ériger en maxime que l'on peut demeurer sans crime dans cet état d'indifférence pour la vérité, n'est-ce pas enfin abjurer toute vérité et soutenir qu'elle est une même chose avec l'erreur?

Cependant on l'a dit, c'est même la plus grande plaie de notre siècle ; on sait qu'il faut une religion, l'esprit et le cœur de l'homme le lui disent assez hautement : les bouleversements qui arrivent dans une société sans foi, les liens sociaux détruits avec la religion, tout enfin révèle aux plus indifférents cette vérité. Mais l'homme indifférent se contente de peu en cette matière, et chacun peut suivre, dit-on, la religion où il est né; on ne veut pas même que l'on en change, l'esprit de prosélytisme est flétri du nom odieux de fanatisme. « Si on en change, ajoute-t-on, on s'ôte une grande excuse au tribunal du souverain Juge; ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où on fut nourri que celle que l'on aura choisie soi-même (107)? » Quel langage, Messieurs? ne dirait-on pas que la religion est une chose impossible à trouver, et que Dieu, qui a voulu attacher à sa pratique la stabilité même de la société, et qui en fait à l'homme une obligation indispensable, ne lui a pas néanmoins, par une contradiction révoltante, donné le moyen d'y parvenir? Voilà le fondement de la tolérance rationnelle et pratique de toutes les religions, qui tend à les faire regarder toutes comme indifférentes en elles-mêmes, et qui ne regarde comme essentiel que d'en avoir une, fût-elle même fausse et absurde. Certes, Messieurs, on a lieu de s'étonner d'une semblable tolérance, après qu'on a érigé en principe la suprématie de la raison en matière de croyance ; mais c'est qu'il n'est pas donné à l'erreur d'être conséquente, parce qu'il n'est pas donné à l'homme de tout détruire.

En effet, Messieurs, puisque la raison individuelle est le juge suprême des croyances, comment peut-on dire en général qu'il est permis à chacun de suivre la religion où il est né? comment peut-on soutenir qu'on ne saurait en changer sans s'exposer à tomber dans une erreur pire que la première ? La raison, d'après le déiste, ne doit-elle pas tout examiner, et se soumettre ainsi à une religion quelconque sans examen, n'est-ce pas céder à l'autorité quelle qu'elle soit, et contredire ouvertement la raison, moyen unique, selon lui, de trouver la vraie religion? Non, Messieurs, dans le système du déiste, nulle croyance n'est sacrée ; quelle que soit son antiquité, quels que soient le génie et les vertus de ceux qui l'ont adoptée, quels que soient ses titres de créance et les preuves qui l'établissent; tout cela n'est rien, ne doit être compté pour rien. Chacun peut et doit citer la religion à son tribunal, tout poser, tout examiner, ne comptant pour rien l'autorité du père ni celle du maître, se mettant au-dessus de l'univers entier; seul il doit former sa foi, trouver en lui-même sa certitude, se créer à lui-même sa religion. Voilà la conséquence rigoureuse du principe exclusif de la raison individuelle. Dire maintenant que l'on peut suivre la religion où on est né, c'est dire que l'on peut croire en aveugle, que l'on peut renoncer à la raison et agir en insensé; c'est contredire grossièrement le principe

(106) *Emile*, t. III, p. 184.

(107) *Emile*, t. III, p. 196.

fondamental du déisme. Non, Messieurs, d'après le déiste, nul ne peut croire sur la foi d'autrui ; chacun est obligé de tout mettre en discussion, de créer, pour ainsi dire, le néant pour arriver à l'être. Car, Messieurs, ici il n'y a point de milieu : ou la raison individuelle est l'unique principe de certitude, comme l'avance le déiste, et alors c'est une contradiction insoutenable de dire que l'on peut ou que l'on doit suivre la religion où on est né; ou bien on peut, ou on doit s'en rapporter à l'autorité, sous peine de voir disparaître toute religion ; et alors, comme le bon sens dit à tous qu'il faut s'en rapporter à l'autorité la plus grande, et que c'est dans la religion chrétienne qu'elle se trouve, on est conduit logiquement au catholicisme.

Ainsi, forcé de reconnaître que le principe de la raison individuelle détruit toute religion, le déiste est obligé de permettre à chacun de suivre celle où il est né, c'est-à-dire, de proclamer la tolérance rationnelle pour tous les cultes ; et encore ne le peut-il qu'en se contredisant lui-même. Certes, ce n'était pas la peine d'exalter si fort la raison particulière, s'il fallait en venir à un semblable résultat. Et puisque j'ai dit le mot de tolérance, il importe de vous expliquer ce que c'est que la tolérance et l'intolérance en matière de doctrines, dont on parle tant, et que si peu de gens comprennent.

Et d'abord, vous pensez bien qu'il ne s'agit ici aucunement de la tolérance ou de l'intolérance politique, par laquelle on souffre dans une société ou on rejette de son sein toute secte opposée à la religion dominante. Ce serait une question dont la solution dépend de trop de circonstances, et qu'il ne m'appartient pas d'examiner, bien moins encore de décider. L'acte le plus célèbre en cette matière, c'est la révocation de l'édit de Nantes, en 1681, sur laquelle les meilleurs esprits se sont divisés. Je dirai seulement en passant que l'esprit de la religion chrétienne n'est point un esprit de persécution; que ce n'est ni par la force ni par la violence que la vérité s'insinue dans les esprits et dans les cœurs ; que la violence peut bien faire des hypocrites, mais jamais de sincères croyants; enfin que c'est à tort que l'on attribue à la religion les abus que les hommes peuvent en faire, mais qu'elle a toujours condamnés. Mais venons au fait, et voyons ce que c'est que la tolérance philosophique, et l'intolérance si amèrement reprochée au christianisme.

La tolérance philosophique n'est autre chose que l'indifférence à l'égard de toutes les religions ; elle consiste à les regarder toutes ou comme également vraies ou comme également fausses, comme de simples lois nationales qui obligent ou qui n'obligent pas, selon qu'il plaît au gouvernement de les adopter ou de les proscrire. « Honorez en général tous les fondateurs de vos cultes, que chacun rende au sien ce qu'il croit lui devoir, mais qu'il ne méprise pas celui des autres. » Ainsi, avec ce beau système, il n'est point de religion quelqu'absurde, quelque vile qu'elle soit, ordonnât-elle aux mères d'égorger leurs enfants de leurs propres mains, approuvât-elle la prostitution comme un moyen d'honorer la Divinité, qui ne puisse être regardée comme aussi vraie, aussi divine que celle qui, par nos preuves sans réplique, remonterait jusqu'à la Divinité ! Voilà, Messieurs, le chef-d'œuvre de la philosophie moderne, voilà cette tolérance tant vantée ! Qu'est-elle autre chose qu'un mépris formel pour toutes les religions, le comble du délire et de l'extravagance ?

En quoi consiste l'intolérance si amèrement reprochée à la religion chrétienne ? Le voici : comprenez-la bien. Elle consiste en ce que le chrétien soutient qu'il ne saurait y avoir qu'une religion véritable, et, convaincu de la divinité de celle qu'il professe, par les preuves nombreuses qui en attestent la vérité, il regarde toutes les autres comme autant de religions fausses inventées par l'aveuglement de l'esprit ou la corruption du cœur. Voilà l'intolérance de la religion chrétienne; or, est-il rien de plus conséquent et de plus raisonnable ? Non, la religion véritable doit être nécessairement intolérante dans le sens que j'ai exposé ; et ce titre, loin de la déshonorer, est pour ceux qui raisonnent une des preuves les plus évidentes de sa divinité. Eh quoi ! peut-on donc allier ensemble la justice et l'iniquité, la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres? Non, ce serait une alliance monstrueuse et contre nature. Les erreurs peuvent bien se souffrir et se tolérer mutuellement ; elles le doivent même, par cela seul que ce sont des erreurs, parce que l'erreur n'a pas le droit de condamner l'erreur ; mais la vérité peut-elle donc faire un pacte honteux avec le mensonge ? Non, la vérité, cette souveraine des intelligences, a droit à ce que chacun se courbe devant elle ; elle est essentiellement l'ennemie déclarée du mensonge et de l'erreur

Oui, Messieurs, cette vérité est si évidente pour tous, qu'elle paraît à découvert dans la conduite même des philosophes ; chacun soutient ses idées et ses systèmes, et rejette et condamne les systèmes de ses adversaires. Pourquoi? parce que malgré eux ils sont obligés de convenir que la vérité est une, qu'elle ne saurait s'allier avec l'erreur, et que chacun nous donne pour la vérité les vains systèmes qu'il a bâtis dans son imagination ; voilà ce que l'on découvre partout dans leurs ouvrages. La haine seule de la religion a pu éteindre dans leur cœur le sentiment profond de cette vérité : ils ont consenti à souffrir les systèmes les plus contradictoires, pour porter de concert des coups plus meurtriers à la religion qu'ils voulaient éteindre et anéantir. Ainsi, Messieurs, le déiste se contredit lui-même en permettant à chacun de suivre la religion dans laquelle il est né, et l'intolérance qu'il reproche à la religion est une preuve de sa vérité.

2 Cette tolérance générale est insoutena-

ble et absurde en elle-même. En effet, Messieurs, trois suppositions sont seules possibles en cette matière : ou toutes les religions sont vraies, ou elles sont toutes fausses, ou il n'y en a qu'une de vraie : que le déiste tolérant choisisse dans l'une et l'autre, il ne saurait éviter d'être absurde, car 1° dira-t-il que toutes les religions sont vraies? alors il sera égal de croire en Dieu ou de n'y croire pas ; de le regarder comme le maître de toutes choses, ou bien d'attribuer au hasard la création du monde et son arrangement merveilleux : égal de reconnaître la Providence ou de reléguer la Divinité dans le ciel comme un être inutile : égal de rendre à Dieu les devoirs de l'adoration et de la reconnaissance, ou de les fouler aux pieds et d'y être infidèles, et comme la morale n'est que l'expression du dogme, il sera égal aussi de rendre à Dieu le tribut de nos hommages ou de blasphémer son nom qui est saint, de lui élever des autels, ou d'égorger ses ministres jusque dans son sanctuaire, d'aimer ses parents ou de les haïr, de secourir son frère ou de lui plonger un poignard dans le sein, d'être chaste, modéré, tempérant, et de se livrer au plus vil libertinage ! Et certes, si tout est vrai dans les sectes religieuses, quoique opposées de mille manières dans leurs croyances, pourquoi tout ne serait-il pas vrai dans la morale? Dès lors, la naissance décidera de tout. On pourra être catholique en France, luthérien en Allemagne, presbytérien ou quaker en Angleterre, musulman en Turquie, idolâtre au Congo, et suivre en paix et avec une égale raison et une même vérité les dogmes et les principes moraux qu'on y professe ! Est-ce assez d'absurdités? peut-on fausser plus impudemment les premières règles de la logique et du sens commun, qu'en mettant en principe que deux propositions contradictoires, le oui et le non, sur le même objet et sous le même rapport, peuvent être également vraies? peut-on, dis-je, proclamer une absurdité plus évidente pour tous? Certes, s'il en est ainsi, si la religion n'est que l'assemblage monstrueux de mille opinions diverses, si tous ses sentiments contradictoires sont également vrais, la religion n'est plus alors une chose sainte et sacrée, la stabilité des sociétés humaines dépendrait de choses absurdes ; l'esprit le plus sensé serait celui qui ne croirait à rien, l'athée serait l'homme le plus raisonnable !

Dira-t-on que toutes les religions sont fausses? Mais alors c'est retomber dans le système de l'athée, qui ne regarde la religion que comme une affaire de police, ou une institution purement politique; système qui détruit toute religion, toute morale, tout lien social, et qui traîne après lui une complète anarchie : système que nous avons déjà réfuté, et que les déistes rejettent avec nous. Mais, en second lieu, si toutes les religions sont fausses, comment ose-t-on soutenir que la religion est nécessaire à l'homme et à la société? l'erreur et le mensonge seraient-ils donc propres à faire le bonheur des sociétés humaines? Tel serait donc le sort de l'homme de ne vivre que dans le faux ! et cette créature intelligente, capable de penser et de raisonner, ne serait-elle donc élevée au-dessus des animaux que pour être le jouet perpétuel de la fausseté et du mensonge? Loin de nous une supposition aussi absurde, aussi dégradante pour l'homme, et qui le placerait au-dessous de la brute.

Il n'y a donc qu'une vraie religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité ; toutes les autres, de quelque nom qu'elles se parent, sont et doivent être nécessairement fausses. Les déistes qui tolèrent, on ne sait sur quel fondement, toutes les sectes, le supposent évidemment, en n'admettant que la religion naturelle, et Rousseau que l'on trouve si souvent sur la voie des contradictions, l'avoue formellement : « Une seule religion est la bonne, dit-il, si tant est qu'une le soit (108). » Cette vérité qui résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici, ne devrait pas avoir besoin de preuves ; appuyons-la cependant, afin de la mettre dans un plus grand jour.

Je dis donc qu'il y a une vraie religion, et qu'il n'y en a qu'une. Qu'est-ce en effet que la religion? La religion n'est que l'expression des rapports qui existent entre Dieu et l'homme ; or, ces rapports sont invariables, ils ne sauraient être opposés entre eux ; donc il y a une vraie religion et il n'y en a qu'une, celle où sont fidèlement exprimés ces rapports. Toutes ces diverses propositions sont incontestables ; 1° il existe des rapports entre Dieu et l'homme ; ceci résulte du fait même de leur existence simultanée. Dieu est vérité et l'homme est intelligent ; or, le propre, la fin de l'intelligence, c'est de connaître la vérité; donc il y a un rapport entre l'esprit de l'homme et Dieu, suprême vérité. Dieu est la source de tout bien, le centre de toute perfection : l'homme aime naturellement ce qui est beau, ce qui est bien; donc il y a un rapport entre le cœur de l'homme et Dieu, beauté et bonté infinies. Dieu, esprit infiniment sage, n'a pu rien créer sans le rapporter à lui-même; il est donc la fin de la création, tout ce qui existe doit donc se rapporter à lui : l'homme doit donc tendre vers Dieu comme vers son centre : or, l'homme ne tend vers Dieu que lorsqu'il est fidèle aux devoirs qui résultent de ses rapports avec Dieu. Ainsi, lorsque l'homme possède la vérité, son esprit est en rapport avec Dieu ; lorsqu'il s'attache à lui comme au bien suprême, son cœur est aussi en rapport avec Dieu ; alors il est dans l'ordre, il est uni avec son auteur. D'où il suit que l'erreur dans la foi sépare l'homme de Dieu considéré comme vérité suprême ; le crime, ou l'erreur dans les actions, sépare l'homme de Dieu considéré comme souverain bien et auteur de l'ordre.

(108) *Emile*, t. III, p. 158.

Or, quel est celui qui oserait nier ces rapports dont je parle, et qui ne les trouve pas profondément empreints en lui-même? La vérité n'est-elle pas en harmonie avec notre intelligence? Notre cœur ne se porte-t-il pas vers ce qui est bien? Ne sentons-nous pas en nous-mêmes quelque chose qui nous avertit de notre dépendance? Nous suffisons-nous à nous-mêmes, et pouvons-nous dire que nous n'avons besoin de rien? Ouvrage d'un être différent de nous, ne devons-nous rien à celui qui nous a donné l'existence? Ne nous sentons-nous pas créés pour une fin, et quand nous nous en éloignons, le trouble et l'inquiétude que nous éprouvons ne nous avertissent-ils pas que nous avons violé l'ordre que le Créateur avait établi? Celui qui oserait nier toutes ces vérités mentirait à son esprit et à son cœur, à l'univers entier, qui a toujours reconnu les rapports dont je parle.

2° Ces rapports sont invariables; ils sont fondés sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme. Or, ce qui repose sur l'essence même des choses ne saurait changer. Ainsi, il est aussi essentiel à l'homme intelligent d'être en rapport avec la suprême vérité, qu'il est essentiel au cercle d'être rond. D'où il suit que cette religion seule est la véritable qui exprime les rapports de l'homme avec son auteur, et par conséquent qu'il n'y en a qu'une. Dire maintenant que toutes les religions sont indifférentes, c'est-à-dire qu'elles sont toutes vraies ou toutes fausses, c'est dire que l'homme est intelligent tout ensemble et qu'il ne l'est pas; qu'il aime ce qui est bien et qu'il ne l'aime pas; qu'il est dans la dépendance et qu'il n'y est pas; c'est soutenir deux propositions contradictoires comme également vraies: c'est une absurdité, ou bien c'est nier tous les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, c'est nier son intelligence, sa pensée, son penchant pour le bonheur; c'est en faire une machine, un animal sans raison; c'est nier ce que l'univers entier a reconnu, c'est montrer au grand jour que l'on n'a pas le sens commun. Ainsi, Messieurs, il n'y a qu'une religion véritable, d'où il suit que la tolérance rationnelle de toutes les religions n'est qu'une extravagance et une absurdité.

La religion véritable est donc celle qui exprime les vrais rapports entre Dieu et l'homme; ces rapports sont le fondement de nos devoirs. Car, 1° de ce que Dieu nous a donné l'existence, il s'en suit que nous lui appartenons comme l'ouvrage à l'ouvrier; de là l'adoration ou la reconnaissance de son suprême domaine; de là l'absurdité de l'*athéisme* qui nie *Dieu*.

2° Dieu nous ayant donné l'existence, nous a donné avec elle tout ce que nous possédons; de là l'obligation de l'action de grâce ou de la gratitude. 3° Etres créés et par là même finis, nous sommes bien loin de nous suffire à nous-mêmes, nous sentons souvent notre faiblesse; de là l'obligation de recourir à celui qui nous a formés, et qui peut nous accorder tout ce qui nous manque pour atteindre la fin pour laquelle nous existons; de là la nécessité de la prière. 4° Ne nous suffisant pas à nous-mêmes, nous avons donc besoin du secours d'un plus puissant que nous, de là, la dépendance. 5° Dieu étant l'auteur de toutes choses, c'est donc lui qui conserve son ouvrage, qui préside à tous les événements; de là le dogme de la Providence, et par conséquent le devoir de la soumission à la volonté de Dieu dans tout ce qui nous arrive; de là l'absurdité de cette philosophie moderne renouvelée de celle d'Epicure, qui relègue la Divinité dans le ciel comme un être inutile. 6° Il est de l'essence de Dieu d'être juste, et par conséquent de récompenser la vertu et de punir le vice; or, c'est ce qui n'a pas toujours lieu dans ce monde, de là la vie future. 7° Dieu, comme suprême vérité, est la fin ou l'objet essentiel de notre intelligence: comme bien suprême, il est la fin ou l'objet essentiel des affections de notre cœur. Nous ne sommes donc en rapport avec Dieu qu'autant que nous possédons la vérité, qu'autant que nous aimons le souverain bien. Donc l'erreur et le crime nous séparent également de Dieu; tant que nous sommes dans cet état, tout rapprochement est impossible. Donc, si nous mourons dans cet état, éternellement nous serons séparés de Dieu: voilà l'éternité des peines. 8° Dieu est le fondateur de la famille et et de la société; de là les rapports des enfants avec leurs parents, des sujets avec ceux qui les gouvernent; de là leurs différents devoirs. Voyez, Messieurs, comment tous nos devoirs, tant par rapport à la foi qu'à la morale, découlent de nos rapports avec Dieu, et quoique je n'aie pas songé de rechercher encore quelle est la religion véritable, ne reconnaissez-vous pas déjà à tous ces traits la religion chrétienne, véritable expression de nos rapports avec Dieu et avec nos semblables? il n'y a donc qu'une seule religion véritable.

Terminons, Messieurs, cette discussion, en tirant quelques conséquences que je vous prie de graver dans votre esprit. Il n'y a qu'une religion véritable: donc toutes les autres sont et doivent être nécessairement fausses; par conséquent le système qui les regarde toutes comme également vraies ou également fausses est un système complétement absurde. Il n'y a qu'une seule religion vraie; donc il y a une obligation rigoureuse de la connaître et de la chercher; par conséquent l'indifférence qui fait que l'homme ne regarde la religion que comme une chose inutile, bonne seulement pour le peuple et les ignorants, et qui ne s'occupe pas de s'en instruire, cette indifférence suppose dans ceux qui en sont atteints une ignorance profonde. Elle est un crime d'autant plus grand que tout crie à l'homme la nécessité de la religion, son esprit comme son cœur, comme le consentement de l'univers entier. Il n'y a qu'une vraie religion, Messieurs, et cette religion découle de la nature de Dieu et de

celle de l'homme; donc l'homme doit être fidèle aux devoirs qu'elle lui impose, sous peine de méconnaître sa propre nature, de briser les liens qui l'attachent à Dieu, de se vouer à un éternel désordre et à un malheur sans fin. Donc il doit se garder de cet esprit d'orgueil qui l'aveugle et lui fait connaître la vérité; il doit se préserver des passions basses et honteuses qui, attachant son cœur à la terre, l'éloignent de Dieu, son principe et sa fin dernière. Cette religion fondée sur la nature de Dieu et de l'homme est nécessaire à tous, aux grands comme aux petits, aux ignorants comme aux savants; donc elle doit être empreinte de traits tellement frappants, qu'il soit facile de la reconnaître; par conséquent la raison individuelle, les raisonnements particuliers, si sujets à l'erreur, si contradictoires, ne sauraient être le moyen de la trouver. Il faut donc qu'elle nous soit manifestée par une cause extérieure. De là le témoignage ou la révélation dont nous parlerons plus tard; je livre à vos méditations, Messieurs, ces réflexions que je viens de faire. Puissiez-vous en sentir toute la force, et en être fortifiés dans la foi! *Amen.*

CONFÉRENCE XV.

SUR QUELQUES QUESTIONS FONDAMENTALES RELATIVEMENT A L'ÉGLISE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel est, mes frères, ce personnage extraordinaire qui se propose de fonder sur la terre une société qui ne doit avoir d'autre fin que celle des siècles? Les peuples ici-bas succèdent aux peuples, les nations aux nations. On a vu disparaître les empires des Assyriens, des Mèdes et des Perses; les conquêtes d'Alexandre, devant lequel la terre se tut, n'ont pas duré plus que lui; les Romains, ce peuple vainqueur de l'univers, ont été soumis à leur tour par les Barbares du Nord: Quel est donc ce personnage qui promet à la société qu'il établit une durée égale à celle des siècles? Mais encore quel est le fondement de cette impérissable société? *Pierre;* c'est-à-dire un homme ignorant qui a tremblé devant une simple servante et a renié trois fois son Maître. Cependant, c'est cet homme qui est le fondement de l'édifice: *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* C'est lui qui, après sa conversion et ses larmes, est chargé de confirmer ses frères dans la foi: *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII, 32.) C'est à lui, et dans sa personne à ses successeurs, que sont données les clefs du ciel: *Tibi dabo claves regni cœlorum* (*Matth.*, XVI, 19); le pouvoir de lier et de délier: *Quæcunque solveris super terram* (*Ibid.*); la suprême puissance sur les pasteurs et les brebis: *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 15.)

Ne nous en étonnons pas, mes frères, le Seigneur peut rendre éloquente la langue des enfants, et le plus faible roseau, plus fort que le chêne le plus vigoureux. Aussi promet-il à Pierre qu'il sera avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles: *Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Or, si le Seigneur est avec son Eglise, que pourrait-elle craindre? Nous sommes témoins, mes frères, de l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ: à sa naissance, la religion chrétienne eut à essuyer tous les genres de persécutions; ses fondateurs la scellent de leur sang; des milliers d'hommes tombent sous les coups des bourreaux; mais leur sang devient une semence féconde de nouveaux enfants de la foi, et pour un chrétien égorgé, mille se présentent sous le couteau meurtrier. Que peuvent contre Dieu les fureurs et les frémissements des princes du monde? La religion les force bientôt à courber eux-mêmes la tête sous le joug de la foi. Après les persécutions, viennent les schismes et les hérésies: Des enfants dénaturés déchirent le sein de leur mère; des branches vigoureuses se séparent ou sont retranchées de l'arbre que le Seigneur avait planté; mais le Seigneur, qui du haut du ciel veille à sa conservation, ne permet pas qu'il périsse. De nouveaux enfants viennent réparer les pertes de cette mère tendre; la foi luit dans de nouvelles régions.

Plus tard, la philosophie et le libertinage lui portent des coups terribles. Jamais peut-être la tempête n'avait été plus violente, jamais la religion n'avait été attaquée avec plus de fureur, jamais on n'avait dirigé contre elle des traits plus nombreux et plus propres à l'anéantir. La raillerie et le sarcasme, le mensonge et la calomnie, la plaisanterie et le ridicule; des ouvrages sans nombre où tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion était traîné dans la fange, où les mœurs étaient attaquées de la manière la plus impudente; et pour achever, cette philosophie si douce en apparence, s'armant à la fin de la hache du bourreau, et faisant éprouver à la religion une des plus furieuses persécutions qu'elle ait jamais subies. Voilà en peu de mots, le tableau des tempêtes qui ont agité l'Eglise. Mais il n'y a point de puissance contre Dieu; et au moment où, selon le vœu du chef de l'impiété moderne, on croyait la religion anéantie; au moment où on disait hautement que le dernier des successeurs de saint Pierre venait d'expirer, et avec lui la foi chrétienne, le Seigneur souffle sur les vagues irritées, et le calme renaît; Pierre a un successeur, et la religion compte un nouveau triomphe.

Oui, mes frères, il est consolant pour le fidèle de voir constamment sous ses yeux l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ qui avait prédit les combats et les triomphes de son Eglise; et ce serait un magnifique tableau à mettre sous vos yeux que l'histoire de sa perpétuité. Ce n'est pas là cependant ce que je me propose; je veux vous parler de l'Eglise et de son autorité,

en vous exposant quelques propositions fondamentales : les unes de *droit* qui seront discutées dans la première partie ; les autres de *fait*, qui le seront dans la seconde.

PREMIÈRE PARTIE

1° Jésus-Christ a-t-il dû établir une Eglise ou une société dépositaire de sa doctrine? 2° a-t-il dû établir un pouvoir dans cette société ? 3° ce pouvoir a-t-il dû être doté de l'infaillibilité ? Voilà les premières questions qu'il faut examiner. 1° Que Jésus-Christ ait dû établir une société dépositaire de sa doctrine, c'est une conséquence de sa mission divine dans le monde. En effet, quelle était la fin de la mission du Sauveur? C'était de secourir les hommes, de corriger leurs vices, de leur enseigner la vérité. Dans quel état était le monde lorsque Jésus-Christ parut? Il succombait visiblement à une double cause de mort, l'erreur et les passions. Les passions arment les peuples contre les peuples, les citoyens contre les citoyens ; elles ne respectent rien, et produisent, lorsqu'elles ne sont point comprimées, les plus affreux ravages. L'erreur divise les hommes, les isole, et dissout la société jusque dans ses éléments. Quels ravages cette double cause de destruction pour les sociétés n'avait-elle pas produits ? à quels excès les hommes ne s'étaient-ils pas portés ? Les passions les plus viles et les plus dégradantes avaient tout soumis à leur empire. L'orgueil faisait que l'homme s'égalait à Dieu, et se plaçait sur les autels, et d'autres hommes venaient offrir à ces idoles leur encens et leurs adorations. La haine ignorait le pardon ; l'oubli des injures était une lâcheté; la vengeance un devoir. De là les aversions et les haines héréditaires dans les familles ; de là, les meurtres, et les plus affreuses représailles. La volupté avait corrompu tous les cœurs ; de là, une licence effrénée dans les mœurs, et le libertinage le plus abject ; et pour peindre d'un trait la profonde dégradation de l'homme, des temples nombreux étaient élevés à la divinité de la licence et de la corruption ! Quelle dureté, ou plutôt quelle cruauté dans les cœurs ! Les nations les plus civilisées se plaisaient à voir couler le sang humain. Les combats du cirque et de l'amphithéâtre repaissaient la joie féroce d'un peuple ivre de sang ! et si de ces passions, en quelque sorte particulières, nous portons nos regards sur un théâtre plus vaste : quel acharnement des peuples contre les peuples, combien les guerres étaient meurtrières et sanglantes !

Mais si les passions entraînaient les hommes aux plus grands excès, l'erreur ne faisait pas de moindres ravages ; ou plutôt, c'est parce que la foi n'existait plus, pour ainsi dire, dans le monde, que les passions régnaient avec tant d'empire. Non, mes frères, elles n'avaient pas péri, ces vérités que le Seigneur avait révélées à l'homme en le créant ; au milieu du chaos des opinions humaines, elles subsistaient comme un monument impérissable qui devait rappeler l'homme à sa dignité primitive. L'univers croyait à l'existence de Dieu, à la spiritualité de l'âme, à la vie future. En dépit de la vaine philosophie, ces vérités n'avaient pas péri : Et comment la société aurait-elle pu subsister sans elle ? mais l'orgueil de l'homme les avait étrangement dénaturées. La raison particulière avait répudié l'autorité des siècles pour chercher en elle-même la vérité ; et les erreurs les plus opposées, les systèmes les plus absurdes avaient été le fruit de ses recherches. L'autorité des siècles étant méconnue, rien ne pouvait fixer ni arrêter la raison humaine ; tout était cité à son tribunal, et les vérités fondamentales étaient devenues un sujet de disputes et de discussions éternelles. Qui voudrait rapporter toutes les erreurs, les contradictions, les absurdités des diverses écoles de la philosophie grecque et romaine, ferait un ouvrage aussi long qu'humiliant pour l'espèce humaine. De là l'affaiblissement des principes religieux, et avec eux des principes d'ordre, de soumission et de stabilité pour les sociétés ; de là, le pouvoir était ou despote et tyrannique, ou méconnu et avili ; de là, des guerres éternelles et une anarchie sans cesse renaissante. Certes, la misère de l'homme était profonde, et d'autant plus déplorable, que ses excès l'éloignaient de plus en plus du seul remède à tant de maux, je veux dire la vérité.

Or, que venait faire Jésus-Christ ? ranimer la foi presque éteinte, promulguer de nouveau la loi des croyances et la loi des devoirs ; humilier l'orgueil de l'homme en l'obligeant à croire des vérités au-dessus de sa raison ; purifier son cœur en mettant un frein à ses passions, en lui traçant les devoirs qu'il avait à remplir, et dont l'infraction devait être punie par les supplices les plus rigoureux : telle était la mission du Sauveur. Mais, mes frères, les œuvres de Dieu ne sont pas comme les œuvres de l'homme. Dans l'homme tout est marqué au coin de la légèreté, de la faiblesse, de l'imprévoyance ; les œuvres de Dieu portent partout l'empreinte de sa sagesse infinie. La mission de Jésus-Christ ne devait donc pas être une œuvre éphémère, les fruits devaient en être durables ; sa sagesse exigeait donc qu'il prît les moyens de les perpétuer : et quel autre moyen plus approprié au besoin et à la nature de l'homme que d'établir sur les débris des sociétés humaines destinées à renaître sous une autre forme, une société divine et impérissable, où les divines leçons qu'il devait donner aux hommes seraient constamment conservées, enseignées ; où ses instructions, semblables à un soleil bienfaisant, guideraient les hommes dans leur course.

Aussi l'objet de cette mission du Sauveur avait-il été clairement annoncé par les prophètes. Voici, avait dit le Seigneur par la bouche de Jérémie (XXXI, 31) : *Voici que le jour vient où je contracterai avec Israel une alliance nouvelle, bien différente de celle que j'ai faite avec lui au sortir de l'Egypte. Cette*

loi que je lui donnerai, ne sera plus écrite sur la pierre, mais je la graverai dans son esprit et dans son cœur; tous seront appelés à la connaître depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Ne voyez-vous pas, mes frères, dans ces paroles, la magnifique annonce de cette société nouvelle, dépositaire de la loi d'amour et de vérité que le Seigneur devait donner aux hommes? et ce n'est plus un peuple particulier qui est appelé à la connaître, mais tous les hommes ensemble; ce n'est plus dans un coin retiré du globe qu'elle doit être promulguée, mais dans l'univers entier. Jésus-Christ vient éclairer tout homme venant au monde. Ecoutez Moïse annonçant quinze siècles avant l'événement, les fonctions sublimes que Jésus-Christ devait remplir. « Le Seigneur suscitera au milieu de vous un prophète semblable à moi; écoutez-le. » Or, quel est ce prophète semblable à Moïse, puissant comme lui en œuvres et en paroles, législateur comme lui, si ce n'est Jésus-Christ? Depuis Moïse qui reçut de Dieu la loi qu'il donna à son peuple, on a bien vu d'autres prophètes qui ont prêché au peuple l'observation de la loi, qui l'ont confirmée par des miracles, mais aucun n'a rempli auprès de ce peuple la fonction de législateur. Jésus-Christ seul a fait succéder à la loi de servitude une loi de liberté, à la loi de crainte une loi d'amour, aux figures la réalité. Jésus-Christ, voilà le législateur annoncé depuis tant de siècles : or, tout législateur suppose une société dépositaire de la loi qu'il lui donne; donc, ou Jésus-Christ n'a point donné aux hommes une loi nouvelle, ou bien il a dû établir une société dans le sein de laquelle cette loi doit se conserver.

Au reste, qu'est-il besoin d'invoquer les anciennes prophéties? L'Evangile ne nous apprend-il pas suffisamment cette vérité? *Je suis venu,* dit Jésus-Christ, *afin qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante : « Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* »(*Joan.*, X, 10.) Est-ce de la vie du corps qu'il s'agit? Non, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le Dieu vivant et véritable, et Jésus-Christ votre Fils que vous avez envoyé. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* (*Joan.*, XVII, 3.) Voyez-vous clairement le premier objet de la mission de Jésus-Christ? C'était de donner à l'homme la vie de l'intelligence : Et qu'est-ce que la vie de l'intelligence, sinon la connaissance de la vérité, au flambeau de laquelle devaient s'évanouir toutes les erreurs qui ravageaient la terre, tous les vains systèmes élevés par l'orgueil, et toutes ces froides discussions qui, au lieu de rien établir, répandaient un voile de plus en plus épais sur les vérités qu'avaient consacrées la croyance et la religion des siècles. Ecoutons-le encore : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau; il faut que je les y amène, et alors il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur.* (*Joan.*, X, 16.) Voyez-vous comme il vient réunir les hommes sous un même chef, et par là même, éteindre dans leur cœur ce qui les séparait, je veux dire les passions enfantées par l'erreur qui les isole et les divise; de là ces préceptes d'une sévère morale que les hommes doivent observer sous peine de damnation; ces vérités de la foi, que tous doivent croire sous peine du salut; de là, la nation sainte qu'il venait former et au milieu de laquelle devait se conserver sa loi; la société dépositaire de sa doctrine qu'il a dû établir.

Et d'ailleurs, qu'est-il besoin de tant de raisonnements pour établir une vérité qui ne doit pas être douteuse pour quiconque reconnaît dans Jésus-Christ le Fils unique du Père, la splendeur de sa gloire, le Messie attendu par les nations? Le simple bon sens ne nous la démontre-il pas clairement? Voyez le philosophe, que ne fait-il pas pour propager sa doctrine? n'assemble-t-il pas des disciples? ne leur donne-t-il pas des leçons? ne cherche-t-il pas à leur inculquer ses maximes? Ceci est dans le cœur de l'homme; et la conviction profonde de la vérité produit les efforts les plus étonnants. La vérité est comme un feu sacré qui cherche à se répandre et à se communiquer : rien n'est capable de l'arrêter. De là l'esprit de prosélytisme dont on a fait un crime à la religion chrétienne, et qu'on aurait dû aussi reprocher à toutes les écoles, puisque toutes cherchent à s'étendre, et que plus il y a de vérités dans une doctrine, plus aussi sa force communicative doit être grande. Or, mes frères, si tel est l'effet que la conviction produit chez les hommes, à plus forte raison cet effet a-t-il dû paraître en Jésus-Christ qui apportait aux hommes une doctrine toute divine. Aussi toutes ses démarches, ses enseignements, ses travaux, ses prodiges tendaient-ils à graver profondément dans le cœur des hommes les divines leçons qu'il leur apportait du ciel; c'était là son unique occupation, l'objet de tous ses désirs, sa vie, comme il le dit lui-même. Donc, il faut ou nier la mission de Jésus-Christ, et s'inscrire en faux contre les monuments historiques, ou convenir que Jésus-Christ a dû établir une église ou société dépositaire de sa doctrine.

En second lieu, je dis que Jésus-Christ a dû établir un pouvoir ou une autorité dans cette société, et cette proposition n'est qu'une conséquence rigoureuse de la première. En effet, mes frères, pour qu'une société existe, deux choses sont nécessaires, la loi et le pouvoir. La loi qui unit les membres entre eux, qui trace à chacun ses devoirs, qui apprend à chacun à respecter les droits d'autrui, qui met des bornes à la cupidité et réprime la force et la violence. Le pouvoir ou l'autorité qui a un double objet à remplir; porter ou interpréter la loi et en donner le vrai sens, et par là fermer l'entrée à mille abus que les fausses interprétations ne manqueraient pas d'entraîner; 2° punir les violations de la loi, en maintenir l'observation par tous les moyens qui sont à sa disposition, et veiller par là à l'ordre

général et au bonheur de la société. Le pouvoir ou l'autorité qui commande et dirige est de l'essence de toute société. C'est de ce principe que découle le droit de commander et l'obligation d'obéir. Sortez de là, vous ne trouverez au lieu du droit, que la force brute qui asservit et qui opprime; au lieu de l'obéissance, que des résistances continuelles, des chocs plus ou moins terribles; au lieu de l'ordre, que la désunion, les discordes et la plus complète anarchie. Avez-vous jamais vu une famille où l'autorité paternelle fût méprisée? quel autre spectacle vous a-t-elle offert que des divisions, des querelles, des dissensions, la confusion et le désordre, et dans la société humaine quel est le résultat de l'autorité méconnue, sinon le trouble, les guerres civiles, les cruelles représailles, des révoltes continuelles, la sainteté des lois méconnues, la propriété violée, point d'ordre, partant point de sécurité, mais une société qui chancelle et menace de s'engloutir dans l'abîme? et encore dans les sociétés humaines la force matérielle semble pouvoir maintenir l'ordre jusqu'à un certain point, mais son influence est courte et peu efficace. La force n'est pas le droit, et l'homme ne se soumet qu'en frémissant à celui qui l'opprime jusqu'à ce qu'il puisse opprimer à son tour. Or, si cela est vrai des sociétés humaines, à plus forte raison de la société spirituelle que Jésus-Christ a dû fonder. Car il n'y a point de société spirituelle sans la croyance des mêmes vérités et la soumission aux mêmes devoirs, et cette communauté de croyances et de devoirs ne saurait exister sans une autorité qui règle la croyance comme la conduite. Donc, si Jésus-Christ a dû établir une société dépositaire de sa doctrine, il a dû aussi y établir un pouvoir ou une autorité, sous peine de voir s'anéantir promptement l'œuvre qu'il était venu fonder.

En troisième lieu, ce pouvoir a dû être doté de l'infaillibilité. En effet, l'Eglise est la société des intelligences; elle consiste en ce que les membres qui la composent croient et professent la véritable doctrine de Jésus-Christ. La croyance aux vérités que Jésus-Christ a enseignées, la soumission aux devoirs qu'il a imposés, voilà ce qui constitue l'Eglise. Celui qui doute de quelqu'une de ces vérités, ou qui en rejette quelqu'une avec connaissance, par cela même qu'il n'a pas la même foi, la même croyance, ne fait plus partie de cette société, il se retranche lui-même. Or, qu'est-ce qui unit les hommes dans les choses humaines et en fait une société? c'est l'obéissance à la même autorité, et la soumission aux mêmes lois. C'est là le principe de l'unité sociale. Il est donc aussi pour les intelligences un lien qui les unit, et ce lien, c'est l'unité dans la vérité certainement connue; unité qui empêche les divisions, détruit les vains systèmes, réprime les écarts de l'imagination, règle l'esprit particulier, réunit tous les hommes dans un sentiment commun. Sans l'unité des croyances, vous aurez des systèmes, des opinions, mais jamais une société spirituelle. De là la nécessité d'un principe de certitude qui mène infailliblement à la connaissance de la vérité. Et remarquez, mes frères, que la vraie religion n'étant que l'expression des rapports qui existent entre Dieu et l'homme, la religion est nécessaire à tous; tous sont donc appelés à la connaître. Donc le principe de certitude qui conduit à la vérité doit être commun à tous. En second lieu, parmi les hommes, combien y en a-t-il d'un esprit étroit et borné, incapables de se livrer à des discussions profondes! c'est le plus grand nombre; ils sont cependant appelés à faire partie de la société que Jésus-Christ a fondée ou à la connaissance de la vérité. Donc le principe de certitude doit être à la portée de tous. En troisième lieu, la foi ou l'adhésion aux vérités que Jésus-Christ nous a révélées, suppose la certitude et la plus grande certitude possible, puisque le doute seul l'anéantit. Donc le principe de certitude doit être tel qu'il exclue l'ombre même du doute; il doit présenter une autorité telle que personne ne puisse s'y méprendre ni s'y soustraire, Or, qu'est-ce qui maintient l'ordre dans les sociétés humaines? l'autorité. Qui est-ce qui le maintiendra dans la société des intelligences? l'autorité encore. Et comme l'ordre dans la société spirituelle consiste dans l'unité de doctrine, l'autorité que Jésus-Christ a dû y établir doit donc entretenir cette unité de doctrine; et comme cette unité de doctrine n'est que le résultat de la vérité certainement connue, l'autorité devra donc nous faire connaître la vérité avec une entière certitude; et comme elle ne saurait ni maintenir l'unité de doctrine, ni nous faire connaître la vérité avec certitude à moins qu'elle ne soit infaillible, il faut donc que celui qui l'a établie pour maintenir l'unité, lui ait aussi donné l'infaillibilité dans ses décisions Donc, l'autorité que Jésus-Christ a dû établir dans la société qu'il a dû fonder doit être infaillible.

Ainsi, mes frères, l'autorité qui doit gouverner la société fondée par Jésus-Christ doit être infaillible. Sans cette infaillibilité point de centre d'unité, et par conséquent point de société spirituelle. Mais indépendamment de ces raisons tirées de l'essence même des choses, le simple bon sens ne nous le dit-il pas à tous? En effet, qu'est venu faire Jésus-Christ? Donner aux hommes une loi nouvelle, leur découvrir les rapports qui existent entre Dieu et les hommes; qu'est-il venu faire encore? Leur apprendre des vérités que l'orgueil humain avait laissé perdre ou obscurcir en leur substituant ses pensées propres ou de vains systèmes, régler les penchants de leurs cœurs faits pour Dieu et qui ne battaient plus que pour la terre; en un mot, former à Dieu un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Or, mes frères, l'œuvre de Jésus-Christ devait-elle être une œuvre éphémère et sans résultat? Sa mission sainte devait-elle se

borner à faire paraître dans un coin retiré du globe l'admirable lumière de la vérité? Son divin flambeau ne devait-il pas éclairer l'univers? Que ceux-là le disent qui méconnaissent la divinité de Jésus-Christ, ou pour lesquels le plus horrible blasphème n'est pas un crime. Mais si l'œuvre de Jésus-Christ devait se perpétuer jusqu'à la fin des siècles; s'il devait fonder une société dépositaire de sa doctrine, ne fallait-il pas que cette doctrine nous parvînt pure et sans mélange? Or, une doctrine ne se devine pas, elle se transmet par l'enseignement et le témoignage; et comme c'est pour tous les hommes une obligation de croire à la parole divine ou aux vérités révélées de Dieu, il fallait donc que cette doctrine leur fût enseignée dans toute sa pureté. Or, quel autre moyen facile et à la portée de tous qu'une autorité infaillible? Donc, encore une fois il faut ou nier la mission de Jésus-Christ, ou convenir qu'il a dû accorder à l'autorité qui doit gouverner son Eglise le privilége de l'infaillibilité....

Imaginez un autre moyen de perpétuer dans la société chrétienne l'unité de la foi et de la doctrine; vous ne le trouverez pas, et au lieu d'un principe d'ordre, vous ne trouverez qu'une cause de division et par conséquent un principe de mort pour cette société. Car, quel serait ce moyen? la raison particulière! mais la raison particulière, lorsqu'elle s'isole de la société, peut-elle établir quelque chose, ou plutôt n'est-elle pas propre à tout anéantir? Mais la raison peut-elle deviner jamais les dogmes qui font l'objet de la foi chrétienne, le mystère de la Trinité, de l'incarnation, de la rédemption qui sont les fondements de la religion? La raison particulière! mais l'homme seul contre tous appellera donc à son tribunal particulier l'autorité des siècles, et seul se prétendra plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, plus instruit de ce que Jésus-Christ a enseigné que ceux qui ont entendu de sa bouche ses divines leçons? La raison! mais où trouvera-t-elle la doctrine de Jésus-Christ ailleurs que dans les monuments historiques, dans les livres qui la contiennent, et si elle rejette l'autorité qui les lui a conservés et qui les lui présente, comment pourra-t-elle s'assurer que ces livres contiennent la véritable doctrine de Jésus-Christ, et alors sur quoi reposera la foi à tout ce qu'il a enseigné? La raison enfin! Mais si la raison seule est juge, au lieu de pouvoir dire je crois en Dieu, il faudra qu'il dise je crois en moi. Or, l'homme qui croit en lui seul, ne croit à rien. Donc avec la seule raison particulière, point de religion. Quel autre moyen encore? La voie d'examen qui s'exerce sur les monuments historiques, la lecture des livres saints? mais ce moyen est-il à la portée de tous? et que feront les personnes qui en sont incapables, et combien le nombre en est grand! Ceux-là ne pourront donc pas parvenir à la connaissance de la vérité, et Jésus-Christ, la vérité même, aura donc menti lorsqu'il a dit, qu'il venait éclairer tout homme venant au monde? L'examen! Eh bien! oui, chacun examinera, discutera, et se fera sa foi d'après les convictions que ses recherches auront produites. Mais alors quel sera le fondement de sa foi? ses propres lumières. Donc sa foi sera une foi toute humaine, il ne croira encore qu'à lui-même, il ne croira à rien. Et d'ailleurs, quelle foule innombrable de religions différentes et opposées de mille manières n'aurons-nous pas alors! Chacun trouvera dans la Bible tout ce qu'il voudra; et où sera alors l'unité de croyance, la communauté de doctrine, la société chrétienne dépositaire des enseignements de Jésus-Christ, la vraie religion enfin? Elle n'existera plus; il y aura des jugements particuliers, des systèmes, des opinions, et par là même le désordre, l'anarchie des intelligences, mais point de religion; et pour vous le prouver encore d'un seul mot, laissez le Code français, malgré sa clarté et son étonnante précision, laissez-le pendant deux fois vingt-quatre heures à l'interprétation de chacun, vous verrez le vol, le pillage, les assassinats et tous les plus grands excès se commettre le code à la main; vous verrez la société chanceler et menacer d'une ruine entière. Or, si en laissant à l'homme l'interprétation de lois toutes matérielles, le résultat infaillible sont des excès de tout genre, en lui laissant aussi l'interprétation des dogmes de la foi, ne doit-on pas s'attendre à des excès d'autant plus grands que le désordre et l'anarchie dans les intelligences peut causer toute espèce de maux?

Quoi encore? l'inspiration particulière, l'illumination intérieure? ainsi, après avoir refusé à l'autorité qui doit gouverner l'Eglise l'infaillibilité ou l'assistance spéciale de son fondateur, l'homme réclamera pour lui en particulier le même privilége, l'inspiration! Mais comment en reconnaître la vérité? par le raisonnement? mais alors la raison seule sera le juge suprême de l'inspiration et de la doctrine. Par une inspiration nouvelle? Mais celle-ci aura besoin, pour être prouvée, d'une inspiration nouvelle, et ainsi jusqu'à l'infini. L'inspiration enfin? mais comment distinguer l'inspiration véritable de celle qui ne l'est pas, la réalité de l'illusion; et n'est-ce pas là ouvrir la porte à tous les excès du fanatisme le plus brutal?

Au reste, mes frères, à quoi bon tant de raisonnements? L'utilité de ces divers moyens de parvenir à la connaissance de la vraie religion, leur pouvoir pour maintenir l'unité de doctrine et par là la société spirituelle sont déjà jugés, et l'histoire avec son irrécusable autorité en a fait une justice complète. Luther, au XVI[e] siècle, s'élève contre l'autorité, et proclame la souveraineté de la raison particulière. Ce principe porta des fruits bien amers. De par la souveraineté de sa raison, Luther s'élève au-dessus de l'Eglise tout entière; il supprime plusieurs des sacrements que la société chrétienne avait toujours reconnus; il nie le purgatoire,

et parce que ce dogme était clairement enseigné dans l'Ecriture il rejette les livres de l'Ecriture où il en était question. Sa suprématie spirituelle ne fut pas de longue durée. Ses principaux disciples s'érigent en réformateurs; de là, une foule de sectes sans nombre, de là, la plus affreuse confusion et la plus complète anarchie. Luther reconnaît dans l'Ecriture la présence réelle; il avoue qu'il lui est impossible de croire autrement; Calvin n'y voit que la présence en figure; Saurin et ses disciples nient le mystère de la sainte Trinité; l'un donne tout à la grâce, l'autre attribue tout aux forces de la nature; celui-ci reconnaît la nécessité des bonnes œuvres, celui-là la rejette. On se divise, on dispute sans fin, on assemble des synodes, on transige sur les vérités de la foi à peu près comme dans un procès où chacun cède quelque chose, on fait paraître des confessions de foi : mais le principe essentiel pour terminer toute discussion manquant à la réforme protestante, chacun raisonne à sa façon, interprète les Ecritures à sa manière, y trouve tout ce qu'il veut; de sorte qu'en raisonnant sans fin le protestantisme ne croit plus à rien. A Genève, on nie la divinité de Jésus-Christ, et la dernière expression de la religion réformée est celle-ci : Je crois en moi. Aussi Bossuet a-t-il signalé avec son inimitable éloquence et sa foudroyante logique l'abîme profond où la réforme s'était précipitée en attaquant le principe d'autorité. Qu'eût dit ce grand homme, s'il lui eût été donné de la voir passer de l'hérésie au déisme, du déisme au matérialisme le plus abject, dernière conséquence du principe funeste qu'elle avait posé?

Forcé de reconnaître que le principe de l'examen particulier et de la raison individuelle n'était qu'une source de divisions infinies, on eut recours à l'inspiration et à l'illumination intérieure C'était sortir d'un abîme pour se jeter dans un autre abîme; c'était ouvrir une libre carrière au plus ardent fanatisme. Chacun se persuada facilement qu'il était inspiré, et toutes les extravagances d'une imagination échauffée passèrent pour des vérités incontestables et des inspirations divines. L'orgueil se complaît dans cette persuasion. Les sectes naquirent et s'étendirent avec une effrayante rapidité, car l'enthousiasme est contagieux. Je ne vous fatiguerai pas, mes frères, par le récit des excès de tout genre où ce dangereux fanatisme a conduit ceux qui ont suivi leur inspiration particulière. « Des guerres et des forfaits sans nombre sont dus à cette seule cause depuis Mahomet jusqu'à Jean de Leyde, et depuis Cromwel jusqu'à Sand, la foi et les mœurs ont été également outragées. L'Allemagne et les pays environnants se souviendront longtemps des excès dont les anabaptistes se sont souillés, et l'Angleterre de David George, fondateur de la famille D'Amour; de Venner, chef de la cinquième monarchie, et du furibond Fox, fondateur des quakers, et de tous les désordres qui ont été commis par les prétendus inspirés. »

4° Ainsi puisque Jésus-Christ a dû établir sur la terre une Eglise ou société dépositaire de sa doctrine, il a donc dû y établir un principe d'ordre, car sans ordre point de société, mais une véritable anarchie; et comme il ne saurait exister aucun ordre sans autorité, il a donc dû établir une autorité; et comme l'ordre dans une société spirituelle n'est autre chose que l'unité de croyance et de doctrine, cette autorité doit donc conserver l'unité de croyance et de doctrine. Or, il est impossible de conserver l'unité de croyance sans l'infaillibilité; donc l'autorité que Jésus-Christ a dû établir doit être infaillible dans ses décisions. Voyons maintenant si Jésus-Christ a réellement établi une société dépositaire de sa doctrine, s'il a établi un pouvoir dans cette société, et si cette autorité est infaillible...

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que Jésus-Christ a dû établir, mes frères, la foi seule que nous avons en lui suffirait pour nous prouver qu'il l'a réellement établi, car Dieu ne peut manquer à ce qu'exige de lui sa sagesse infinie, il ne peut se nier lui-même. *Negare se ipsum non potest.* Toutefois approfondissons encore cette vérité.

Les institutions de Jésus-Christ nous ont été transmises par l'histoire et la tradition. On ne connaît pas autrement les fondateurs des sociétés, ni les lois qu'ils leur ont données. C'est ainsi que nous sont connues les lois que donnèrent Solon à Athènes, Lycurgue à Sparte, Numa à Rome. Consultons donc l'histoire et la tradition pour savoir : 1° si Jésus-Christ a établi une Eglise ou société dépositaire de sa doctrine; 2° s'il y a établi un pouvoir ou une autorité; 3° si ce pouvoir est infaillible, et en qui il réside. De là suivront des conséquences importantes pour notre conduite.

Et d'abord Jésus-Christ a-t-il établi une Eglise ou société dépositaire de sa doctrine? Pour le connaître, examinons sa conduite et ses paroles. 1° Sa conduite : c'était parmi le peuple juif que s'étaient le mieux conservées les vérités primitivement révélées à l'homme; tout concourait à en perpétuer la pureté : les cérémonies nombreuses auxquelles il était astreint, son éloignement pour les autres nations, les châtiments terribles dont le Seigneur avait puni ses infidélités, et par-dessus tout l'enseignement de la loi que le Seigneur avait donné à son peuple, et qui s'était perpétué d'abord par les juges et ensuite par les prophètes; tout assurait la perpétuité de la vraie doctrine. Les interprétations particulières des scribes et des pharisiens avaient bien pu la surcharger de pratiques inutiles, et quelquefois bizarres, mais la vraie doctrine subsistait toujours, et Jésus-Christ a pu dire au peuple, en parlant des docteurs de la loi : Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Parmi les autres nations c'était autre chose : les vérités fondamentales de la foi, les devoirs essentiels de la morale y avaient été considérablement obscur-

cis, et si l'homme ne les avait pas oubliés entièrement, parce que sans eux ni l'homme ni la société ne sauraient subsister, de profondes ténèbres en voilaient l'importance et l'éclat.

Or, Jésus-Christ venait promulguer de nouveau la loi des croyances et la règle des devoirs. Une lumière pure allait briller sur la terre, et à sa clarté allaient disparaître cet amas d'erreurs et d'absurdités que l'esprit humain, n'ayant foi qu'à lui-même, avait entassé pendant des siècles. La religion véritable, conservée chez les Juifs, allait recevoir un plus grand développement. Les ombres et les figures allaient faire place à la réalité; l'erreur avait sapé les fondements des sociétés humaines; la société allait les reconstruire sur des bases sûres et inébranlables. Voilà quelle était la mission de Jésus-Christ. Aussi avec quel zèle et quelle ardeur ne l'a-t-il pas remplie? A peine parvenu à l'âge de douze ans, il se rend au temple de Jérusalem; là il écoute la lecture de la loi, il interroge les docteurs, il les étonne par ses questions et ses réponses. Bientôt il entre dans sa vie publique, et jette les fondements de son Eglise; il choisit des apôtres qui, après lui, doivent continuer son œuvre, et propager la loi nouvelle qu'il allait enseigner aux hommes; il les choisit parmi la classe la plus humble et la plus pauvre, annonçant d'avance par là qu'il était venu déclarer une guerre mortelle à l'orgueil, cause de tant d'erreurs et de crimes. Avec quelle patience ce divin Sauveur supporte la grossièreté et l'ignorance de ses disciples! avec quelle charité il les instruit et les initie aux plus secrètes pensées de son cœur! avec quel soin il développe en leur présence les anciennes Ecritures qui avaient prédit sa venue dans le monde et qui devaient avoir en lui leur entier accomplissement! Certes, la mission que les apôtres devaient remplir était immense; les plus grands obstacles devaient s'opposer à leur entreprise, les tourments les plus cruels les attendaient; aussi leur divin Maître les en instruit d'avance. Je vous envoie, leur dit-il, comme de faibles agneaux au milieu des loups dévorants, mais ne craignez rien, méprisez le monde avec tous ses efforts; car *j'ai vaincu le monde.* « *Ego vici mundum.* » (*Joan.*, XVI, 33.) Ainsi préparés, les apôtres commencent à travailler avec Jésus-Christ à la conversion du monde, et font, si je puis dire ainsi, sous ses yeux, le premier essai de leur vocation. Les démons obéissent à leurs voix, la puissance des miracles accompagne leurs pas; quels efforts pourraient résister à la force de leur conviction?

Mais les soins de Jésus-Christ pour fonder son Eglise ne se bornent pas à instruire les seuls apôtres. Voyez-le paraissant dans le temple au milieu des docteurs, les enseignant eux-mêmes avec une autorité que personne ne s'était arrogée avant lui, expliquant la loi, déroulant à leurs yeux les anciennes prophéties, confondant les scribes et les pharisiens, condamnant leur hypocrisie et leur fourberie, développant le vrai sens de la loi ancienne, proclamant la loi nouvelle, la loi de vérité qui découvre à l'homme tous les rapports qui le lient à la Divinité; loi d'amour et de charité qui doit unir tous les hommes dans une même société; loi sublime qui donne pour modèle à la perfection de l'homme les perfections infinies de la Divinité. Une lumière si vive ne pouvait demeurer cachée. Aussi qu'elle était grande la force de ses divines instructions! quelles impressions profondes ne devaient-elles pas faire sur les cœurs! Aussi le peuple juif s'empresse de venir écouter ses leçons, on le suit, on se presse autour de lui, on l'accompagne dans le désert, et une foule avide de l'entendre oublie les besoins les plus pressants de la nature. Avec quelle bonté le Seigneur les instruit! tantôt leur dévoilant les plus sublimes mystères de la religion il élève leur esprit jusqu'au ciel; tantôt usant d'allégories et de comparaisons familières, il fait pénétrer dans leurs cœurs les préceptes les plus saints. L'éclat des miracles vient confirmer toutes ses paroles, et y mettre le sceau de l'irréfragable autorité de Dieu. Tout reconnaît sa puissance: la mer s'affermit sous ses pas, les flots s'apaisent à son ordre, les malades sont guéris par une seule de ses paroles ou par un simple attouchement; la mort même reconnaît sa voix, et le tombeau rend à la vie ses victimes. C'est au milieu de ces prodiges qu'il annonce aux hommes les grands mystères de sa religion, et les lois qui doivet régir la société dont il est le chef. C'est alors qu'il découvre la divinité de sa nature. *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.* « *Ego et Pater unum sumus* (*Joan.*, X, 30), » alors qu'il s'applique à lui-même ce que les anciens prophètes avaient annoncé touchant le Messie; alors qu'il annonce le grand sacrifice qui devait rendre à son Père la gloire que le péché de l'homme avait obscurcie, et guérir les plaies profondes que le péché avait faites à l'homme.

Qu'elles sont belles les lois qui doivent régir cette société nouvelle! *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de toutes vos forces.* Voilà la première loi donnée à l'homme, voilà les rapports qui l'attachent à Dieu solennellement annoncés; rapports de dépendance et de soumission, de reconnaissance et d'amour. *Diliges Dominum Deum tuum.* (*Luc.*, X, 27.) L'homme doit tout rapporter à cette fin. De sa fidélité à ce commandement dépend sa félicité dans ce monde et dans l'autre. *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme!* «*Quid prodest homini.*» (*Marc.*, VIII, 36.) De là ces maximes sublimes de détachement des choses du monde, parce que en captivant notre affection elles nous font oublier notre fin dernière; ces maximes de mortification, parce que l'homme doit se détacher de lui-même pour s'élever plus facilement vers Dieu. Celui qui ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède ne peut être

mon disciple. *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet*, etc. (*Luc.*, XIV, 33.)

Après nous avoir tracé nos devoirs à l'égard de Dieu, Jésus-Christ, le fondateur de la société chrétienne, nous trace les devoirs des différents membres de cette société. *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* « *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* » (*Matth.*, XIX, 19.) Voilà le second commandement qui est semblable au premier. On n'aime pas Dieu quand on n'aime pas le prochain ; c'est un même amour qui a deux objets, Dieu d'abord, ensuite le prochain, ouvrage de Dieu comme nous. Et voilà le principe le plus fondamental de la société chrétienne. Sans union, point de société possible, mais la discorde, la force brutale et l'anarchie. L'intérêt divisait les hommes, les passions les armaient les uns contre les autres : de là les guerres sanglantes, les représailles cruelles, les haines éternelles. Les principe de la société nouvelle, c'est l'amour du prochain, l'union mutuelle. Par là la haine est interdite, la vengeance est un crime dont Dieu se réserve la punition: *mihi vindicta.* (*Rom.*, XII, 19.) L'aversion, la répugnance même pour son frère sont condamnées ; la charité, le support mutuel, l'oubli des injures sont des obligations rigoureuses.

Voilà les points principaux de la loi que Jésus-Christ donne aux hommes, tous les autres n'en sont que des conséquences plus ou moins éloignées; et c'est ce que nous témoigne l'Apôtre quand il dit : *Qui diligit, legem implevit.* (*Rom.*, XIII, 8.) Qu'elle était admirable cette société des premiers enfants du Christ, lorsqu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme! Les païens eux-mêmes en étaient dans l'admiration. Voyez, disaient-ils, comment ils s'aiment. Jésus-Christ a donc établi une société. Car qu'est-ce que le fondateur d'une société, sinon celui qui lui donne des lois constitutives? Jésus-Christ les a données ces lois ; les hommes les ont reçues, la société qu'il a fondée porte son nom ; il est donc impossible de nier cette vérité, à moins que l'on nie qu'il existe et qu'il ait existé des chrétiens depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

En second lieu, je dis que Jésus-Christ a établi un pouvoir dans cette société. Cette proposition est une conséquence nécessaire de la précédente : car si Jésus-Christ a établi une société, et si nulle société n'est possible sans une autorité, il est évident que Jésus-Christ n'a pas pu, sans manquer de sagesse et sans ruiner son propre ouvrage, ne pas établir dans la société qu'il a fondée une autorité qui la dirige. Aussi rien n'est-il plus clairement démontré dans l'Ecriture et la tradition. Envoyé par son Père pour réunir tous les hommes dans la connaissance de la vérité, il envoie à son tour des pasteurs qui doivent continuer son œuvre, et dans les mains desquels il remet la plénitude de son autorité. *Allez et enseignez toutes les nations*, dit-il à ses apôtres, *apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés.* « *Euntes ergo docete omnes gentes, docentes servare quæcunque mandavi vobis.* » (*Matth.*, XXVIII, 19.) Voyez-vous, mes frères, l'autorité des pasteurs clairement établie par ces paroles ? Mais encore, par quel pouvoir sont-ils envoyés? comment devront-ils exercer cette autorité? comme Jésus-Christ lui-même. *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi.* « *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* » (*Joan.*, XX, 21.) C'est-à-dire, avec la même puissance pour instruire les hommes et les réunir dans la connaissance de la vérité. Ainsi comme Jésus-Christ disait de lui-même : *Celui qui m'a envoyé est vrai, et moi je redis au monde ce que j'ai entendu de lui* (*Joan.*, VIII, 26), ses pasteurs diront aussi : Celui qui nous a envoyés est vrai, et nous redisons au monde ce que nous avons entendu de lui. Simples témoins, ils déposent de ce qu'ils ont entendu de leur maître, et leur témoignage n'est que la parole de celui qui les a envoyés. Et de même que les hommes étaient obligés d'écouter Jésus-Christ, la vérité par essence, ils devront donc écouter les instructions de ses apôtres. Donc, pour entrer dans la société du Fils de Dieu, il faut recevoir la vérité de l'enseignement de son Eglise, comme elle l'a reçu de Jésus-Christ qui l'avait reçu de son Père. Malheur à celui qui, fier de son orgueilleuse raison, préfère ses lumières particulières à la lumière éternelle, méprise les pasteurs et leur doctrine ! le Seigneur le rejette et le condamne. *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise; qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* « *Qui vos spernit, me spernit, qui me spernit, spernit eum, qui misit me.* » (*Luc.*, X, 16.) Voilà, mes frères, la sentence de réprobation qui renverse d'avance toute hauteur qui s'élève contre l'autorité établie dans l'Eglise de Dieu. Jésus-Christ la confirme dans un autre endroit, quand il dit en parlant de l'enseignement qui devait être donné par ses apôtres : *Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné.* (*Marc.*, XVI, 15, 16.) Que dis-je, il est déjà jugé parce qu'il ne croit pas au Fils unique de Dieu.

Mais l'autorité accordée par Jésus-Christ à ses apôtres, pour conduire et enseigner l'Eglise, se bornait-elle à leurs personnes, et devait-elle expirer avec eux? ne devait-elle pas passer à ceux qui leur succéderaient dans le ministère qui leur avait été confié? qui oserait le révoquer en doute, à moins qu'on ne dise que l'œuvre du Seigneur ne devait durer qu'un jour, et que l'admirable lumière de l'Evangile, après avoir jeté un éclat passager dans le monde, devait s'éteindre pour jamais. Certes, quand Jésus-Christ établissait dans son Eglise l'autorité dont nous parlons, quand il chargeait ses disciples d'enseigner toutes les nations, il savait bien que ses apôtres seraient bientôt les victimes de l'aveugle fureur des hommes, il ne le leur avait pas laissé ignorer; il leur avait dit qu'ils seraient traînés devant les tribunaux, accablés d'injures, et que

leur sang devait rendre témoignage à la vérité de sa parole : il savait bien que les princes et les grands du siècle s'élèveraient contre Dieu et son Christ, que les passions frémiraient à l'approche du joug qui leur était imposé, que les premières colonnes de son Eglise seraient bientôt renversées. Mais il a pourvu à la perpétuité de son Eglise par une succession non interrompue de pasteurs ; il promet de veiller sur elle jusqu'à la consommation des siècles. Comme s'il leur disait : Bientôt vous serez mis à mort comme de tendres agneaux, mais la société dont vous êtes les chefs ne périra pas, je la protégerai, et jusqu'à la fin des siècles ma doctrine sera enseignée par les pasteurs qui vous succèderont et que je revêts d'avance de la même autorité que je vous ai confiée. *Ecce vobiscum sum*, etc.

Mais encore quel est l'objet de la mission dont il charge ses apôtres et leurs successeurs ? Pourquoi leur remet-il en main l'autorité? c'est afin qu'ils apprennent aux hommes à connaître et à observer la loi qu'il leur a donnée. *Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé.* Or la loi que le Seigneur a apportée aux hommes se compose de deux parties distinctes, quoique liées étroitement ensemble ; le dogme, ou les vérités qu'il faut croire, et la morale, ou les préceptes qu'il faut observer. Donc, l'objet de l'autorité confiée par Jésus-Christ à son Eglise est de régler la foi, en conservant le dépôt de la tradition; et les mœurs des hommes, en leur faisant connaître les devoirs qu'ils ont à remplir. De même que la fin de l'autorité civile règle les rapports temporels des divers membres de la société politique, de même aussi l'autorité ecclésiastique doit régler les rapports spirituels de l'homme avec Dieu et avec ses semblables. Du reste, cette autorité s'étend sur tous les hommes, les grands comme les petits, les savants comme les ignorants, les rois comme les sujets ; et Jésus-Christ frappe de réprobation la désobéissance, de quelque part qu'elle vienne, quand il prononce ces paroles : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain;* c'est-à-dire qu'il soit regardé comme un membre retranché de la société que j'ai établie. « *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* » (*Matth.*, XVIII, 17.)

Voulez-vous entendre cette doctrine proclamée par la tradition? lisez les livres saints et l'histoire de l'Eglise. Ecoutez saint Paul : *Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses, et c'est lui qui a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leurs ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu... afin que nous ne soyons pas flottants comme des enfants, et que nous ne nous laissions pas emporter à tout vent de doctrine par la malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager dans l'erreur.* (*Ephes.*, IV, 10 et seq.) Or, selon l'Apôtre, quel est le fondateur de la société dont il est membre ? *Qui descendit, ipse est qui ascendit.* Quelle autorité a-t-il établie dans sa société? *des apôtres, des prophètes, des docteurs.* « *Ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas.* » Pourquoi les a-t-il revêtus de l'autorité ? pour travailler à l'édification du corps de Jésus-Christ, ou en d'autres termes pour diriger la société dont il est le chef, pour réunir tous les hommes dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu. *In ædificationem corporis Christi... in unitatem fidei, et agnitionis Filii Dei ;* pour leur apprendre quelle est la vraie foi, et les préserver par leur enseignement d'être emportés par tout vent de doctrine. L'Apôtre pouvait-il nous marquer plus clairement, et l'autorité confiée aux pasteurs et l'usage qu'ils doivent en faire?

Et voilà, mes frères, la croyance des siècles depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. « En jugeant la foi parvenue jusqu'à nous par la succession des évêques, nous confondons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par une complaisance vicieuse pour eux-mêmes, ou par vaine gloire, ou par aveuglement, ou mauvaise opinion, moissonnent ce qu'ils ne doivent pas (108*), » et dans un autre endroit : « Là où sont placés les dons du Seigneur, là il faut apprendre la vérité, c'est-à-dire auprès de ceux qui ont la succession des apôtres, et la saine et irréprochable prédication, chez qui la parole inaltérable et incorruptible est stable et constante. » Ainsi les successeurs des apôtres sont les gardiens de la saine doctrine : il y a donc des dépositaires de la saine doctrine et de l'autorité que Jésus-Christ avait confiée à ses apôtres. Aussi voyons-nous les Pères des premiers siècles, que partout, dans leurs discussions avec les hérétiques, ils en appellent à l'autorité établie dans l'Eglise. Tertullien, Origène, saint Hilaire (109), confondaient les adversaires de la foi par l'autorité qui en est la gardienne. « Celui-là est véritablement impie et sacrilége, disaient au v[e] siècle (a. 451) les Pères du concile général de Chalcédoine, qui, après le jugement des évêques, laisse encore quelque chose à traiter à son opinion particulière. C'est en effet le comble de la démence, de chercher au milieu d'un jour clair et brillant, une lumière fausse. Car quiconque, après avoir trouvé la vérité, discute ultérieurement, cherche le mensonge. » C'était donc nonseulement une chose reconnue comme certaine, mais même un article de foi de la société chrétienne, que Jésus-Christ avait

(108*) St. Irénée, *adversus hæreses*, t. III, c. 3.

(109) Tertul., *de Præscript passim* ; Origen., *in Matth.* tract. 29, in fin. ; Hilarius, *in Matth.* cap. XIII, n. 1.

établi dans son sein une autorité à laquelle tous les membres qui la composent doivent se soumettre.

Il serait beau, mes frères, de dérouler devant vous le témoignage des siècles passés; mais cela nous mènerait trop loin. Toutefois, il est un témoignage éclatant, qui seul les renferme tous, et que personne ne saurait révoquer en doute, c'est le symbole même des apôtres, qu'une tradition constante attribue à ces premiers enfants du Sauveur. Nous y lisons : *Je crois l'Eglise*, c'est-à-dire au moins, je crois l'existence de la société que Jésus-Christ a fondée. Or, puisqu'il est impossible qu'une société subsiste sans une autorité qui en dirige les membres, en disant : Je crois l'Eglise, nous disons aussi : Je crois l'existence de l'autorité qui la conduit.

Enfin, ce pouvoir ou cette autorité que Jésus-Christ a établi dans la société qu'il a fondée est infaillible, et il réside incontestablement dans le souverain pontife uni au corps des évêques. Pour nous en convaincre, consultons les paroles de Jésus-Christ et l'histoire. Le caractère distinctif de la société chrétienne est l'unité : unité dans la foi, unité dans les devoirs; rien n'est plus souvent énoncé dans les livres saints. *J'ai*, disait le Sauveur, *beaucoup d'autres brebis qui ne sont point de ce troupeau ; il faut que je les y amène, et alors il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur : « Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili,* » etc. (*Joan.*, X, 16.) Que demande le Sauveur avec plus d'instance à son Père, sinon que tous ceux à qui la doctrine du salut sera annoncée ne soient qu'un, comme il ne fait qu'un avec son Père? *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 21.) *Cherchez*, disait saint Paul aux Ephésiens, *à conserver par les liens de la paix l'unité de l'esprit : « Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* » (*Ephes.*, IV, 3.) *Car vous ne formez tous ensemble qu'un même corps; vous avez tous reçu un même esprit, de même que vous êtes appelés à l'espérance du même bonheur : « Unum corpus, unus spiritus.* » (*Ibid.*, IV.) Vous n'avez tous qu'un *même maître* qui est Jésus-Christ, *une même foi*, puisqu'elle vous propose les mêmes vérités à croire, vous avez tous été régénérés dans le *même baptême : «Unus dominus, una fides, unum baptisma.* » (*Ibid.*, 5.) Voilà l'idée que donnent les livres saints de la société établie par Jésus-Christ : l'unité. Or, point d'autre moyen de maintenir l'unité de doctrine qu'une autorité, et une autorité infaillible; nous l'avons montré. Donc l'autorité établie par Jésus-Christ pour gouverner son Eglise est infaillible.

Voulez-vous voir ce magnifique privilége accordé à saint Pierre et aux apôtres, et dans leurs personnes à leurs successeurs dans le ministère? Ouvrons l'Evangile, transportons-nous sur la montagne, et écoutons les paroles solennelles que leur adresse le Seigneur, sur le point de remonter vers son Père. Les apôtres sont aux pieds de leur Maître, attendant ses dernières volontés : *Toute puissance*, leur dit le Sauveur, *m'a été donnée dans le ciel et sur la terre* : « *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* » *Allez donc, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* « *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* » *Apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés,* « *docentes servare omnia quæcunque præcepi vobis,* » *et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* « *Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* » (*Matth.*, XXV, 18, 19, 20.) Ces paroles sont-elles assez claires? et si on ne veut pas les comprendre, ne faut-il pas renoncer à se faire entendre par le langage humain? Car, enfin, à qui s'adresse Jésus-Christ? aux apôtres prosternés à ses pieds. Que leur ordonne-t-il? d'aller enseigner à tout l'univers ce qu'il leur avait enseigné lui-même. Que leur avait-il appris? les vérités de la foi et la règle des mœurs. Les apôtres devaient donc apprendre aux hommes ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent pratiquer. Que leur promet Jésus-Christ? d'être avec eux jusqu'à l'accomplissement de la mission sublime qu'il vient de leur donner, par conséquent, d'être avec eux, enseignant les hommes, tant sur le dogme que sur la morale, avec eux baptisant et administrant les sacrements, avec eux, non-seulement à des intervalles séparés, mais tous les jours, non-seulement pendant quelque temps, mais jusqu'à la consommation des siècles. Et pour éloigner tout doute, et bannir toute crainte qui pourrait se glisser dans leur cœur, il leur expose le fondement de sa promesse, sa toute-puissance : *Data est mihi omnis potestas.* Entendez-le leur dire dans un autre endroit : *Celui qui vous écoute m'écoute : « Qui vos audit, me audit.* » Il ne dit pas : Celui qui, après avoir examiné les Ecritures, en consulte l'inspiration particulière, *vous écoute, m'écoute;* mais simplement : *Celui qui vous écoute m'écoute.* Pourquoi? parce que les paroles que vous leur adresserez c'est moi qui les leur adresse; parce que je suis avec vous tous les jours, enseignant, baptisant jusqu'à la consommation des siècles; et voilà pourquoi leur docilité à croire, ou le mépris qu'ils feront de vos paroles, me regarde et se rapporte à moi-même. Ne voyez-vous pas clairement dans ces paroles le droit de commander et d'enseigner, et l'obligation de l'obéissance et de la soumission sans aucune exception? Et si cette autorité n'est pas infaillible, l'obligation de l'obéissance peut-elle être générale?

Ecoutez encore le Seigneur établir son Eglise sur la pierre ferme. Les vents souffleront avec fureur, les tempêtes se déchaîneront avec violence, les puissances de l'enfer s'élèveront contre elle, mais son Eglise subsistera jusqu'à la fin; les portes de l'enfer ne pourront prévaloir contre elle. Or qu'enseigne l'Eglise fondée par Jésus-Christ? sa véritable doctrine. Comment la vérité est-elle détruite? par l'erreur. Or, puisque l'E-

glise fondée par Jésus-Christ doit subsister jusqu'à la fin des siècles, l'erreur ne pourra donc jamais prévaloir contre elle : la vérité doit donc y briller d'un vif éclat; elle y sera donc toujours enseignée d'une manière infaillible. Or, ce sont les apôtres et leurs successeurs qui doivent l'enseigner, cette vérité : *Euntes ergo docete.* Leur enseignement est donc infaillible. Voulez-vous entendre saint Paul proclamer la même vérité? C'est Jésus-Christ, dit-il, qui a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres pasteurs et docteurs, pourquoi? pour l'assemblage des saints, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que tous les hommes se rencontrent dans l'unité de la foi, Pourquoi encore? Afin que nous ne soyons pas flottants comme des enfants, et que nous ne soyons pas emportés çà et là par tout vent de doctrine, et par les tromperies des hommes et leur adresse à séduire (*Eph.*, IV, 12 et seq.) Mais si ceux que le Seigneur a établis pour conduire son Eglise, pour l'enseigner et pour la diriger, sont eux-mêmes sujets à l'erreur; si l'infaillibilité ne leur est pas assurée, comment réuniront-ils les hommes dans l'unité de la foi, comment les empêcheront-ils d'être emportés çà et là par tout vent de doctrine? comment les soustrairont-ils à la tromperie et à la séduction des hommes, et comment échapperont-ils eux-mêmes à la séduction et à l'erreur? Je pourrais vous citer bien d'autres passages des livres saints, mais il faut se borner sous peine d'être en quelque sorte infini.

Voilà donc ce qui résulte clairement de tout ce que nous venons de dire : un enseignement infaillible garanti aux apôtres et à leurs successeurs par cette assistance spéciale que Jésus-Christ leur promet jusqu'à la consommation des siècles. Mais s'il restait dans vos esprits quelque doute à cet égard, le témoignage des siècles doit entièrement les dissiper, et porter dans vos âmes la conviction la plus profonde. Qu'est-ce qui fixe d'une manière incontestable le vrai sens d'une institution ou d'une loi? L'interprétation commune manifestée ou confirmée par l'usage. Appliquons cette règle à la matière qui nous occupe. A-t-on reconnu toujours et sans exception, dans la société chrétienne, que l'autorité établie pour la diriger était infaillible, et que cette infaillibilité résidait dans le souverain pontife successeur de saint Pierre, uni au corps des évêques? Interrogez l'histoire entière depuis l'établissement de la religion, elle vous répondra : *Oui.* Certes, il faudrait citer ici tous les Pères et les docteurs de l'Eglise, et tous seraient unanimes sur ce point, et ceux-là ne l'ignorent pas qui osent contester à l'Eglise cette belle prérogative. Bornons-nous à quelques faits éclatants, incontestables, qui montrent l'autorité exerçant son pouvoir, et qui prouvent jusqu'à l'évidence la conviction générale de son infaillibilité. Toutes les fois qu'une opinion nouvelle et contraire à la foi s'est élevée dans l'Eglise, à qui en a-t-il été référé? à l'évêque d'abord, comme au premier degré de juridiction et d'autorité, et si ce jugement n'a point été écouté, on a eu recours au chef de l'Eglise, et après sa sentence unie à celle des évêques, soit que le corps enseignant fût séparé ou dispersé, soit qu'il fût réuni en concile général, la contestation a été terminée ou par la soumission du novateur, ou par le retranchement qu'on en faisait de la société chrétienne, comme on retranche d'un arbre une branche pourrie ou desséchée.

Au commencement du christianisme, quelques Juifs convertis, mais peu instruits des vérités de la foi, prétendent que l'on doit conserver encore quelques rites de la loi ancienne, notamment la circoncision. Cette doctrine jette du trouble dans le cœur des autres fidèles : à qui a-t-on recours pour résoudre cette question? à ceux que Jésus-Christ a établis pour gouverner son Eglise. Les apôtres, saint Pierre à leur tête, se réunissent à Jérusalem, et alors paraît cette sentence portée au nom de l'Esprit-Saint qu'ils savent être au milieu d'eux en vertu de la promesse de Jésus-Christ : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Act.*, XV, 28.) Ils décident que la loi juive, dans sa partie cérémonielle, est abolie; leur décision est envoyée à toutes les Eglises; tout le monde reconnaît, dans cette sentence, la voix de Dieu. Plus l'Eglise s'étend, plus sa constitution divine se développe et apparaît avec plus d'éclat. Au commencement du IVe siècle, Arius attaque la consubstantialité du Verbe; condamné dans un synode d'Alexandrie, Arius porte ses plaintes à plusieurs évêques du dehors : il expose ses principes, proteste de sa soumission ; il parvient à faire des partisans; l'erreur s'étend et commence à faire de grands ravages. Comment cette erreur sera-t-elle arrêtée, du moins flétrie, et les vrais fidèles éclairés sur ce qu'ils doivent croire? toujours par le pape uni au corps des évêques. Un concile général est assemblé à Nicée (109*). Arius en reconnaît l'autorité; il s'y présente lui-même pour rendre compte de sa doctrine. Le concile, présidé par les légats du pape Sylvestre, dit anathème à Arius et à sa doctrine impie; la consubstantialité du Verbe est proclamée, et ce dogme est inséré expressément dans le symbole qui porte le nom du concile et que toute l'Eglise répète depuis plus de quinze siècles. La question est terminée pour toujours : Arius se soumet, et si sa doctrine impie, soutenue par des empereurs plus occupés de questions théologiques que du soin de leur empire, remplit, pendant près de deux siècles, l'Eglise de troubles et de persécutions, les vrais fidèles disaient toujours anathème à l'hérésie et mouraient pour la vraie foi.

Cinquante-six ans plus tard, Macédonius nie la divinité du Saint-Esprit. Aussitôt un concile est convoqué par le pape Damase à

(109*) An. 325, premier général, il y eut 318 évêques.

Constantinople (110), et dont les décisions furent confirmées par le même pontife. Ce concile déclare que la foi de l'Eglise est que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père, et doit être adoré et glorifié comme le Père et le Fils : *Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem qui ex Patre (Filioque) procedit. Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur. Qui locutus est per prophetas* (111). Nestorius attaque l'union hypostatique du Verbe et de la nature humaine ; il soutient qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, et par conséquent qu'on ne doit point appeler Marie Mère de Dieu. Aussitôt un concile présidé par Cyrille, au nom du pape Célestin, est assemblé à Ephèse (112); il y est déclaré qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, et que Marie peut être et doit être appelée Mère de Dieu. Et depuis cette époque, Marie a été invoquée, comme elle l'était auparavant, sous la qualité de Mère de Dieu, et l'union hypostatique crue dans toute l'Eglise. Vers le milieu du ve siècle, Eutychès attaque le mystère de l'incarnation, en soutenant qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature: Un concile assemblé à Chalcédoine (113), présidé par le légat de saint Léon le Grand, dit anathème à Eutychès et à sa doctrine, et depuis l'Eglise professe comme elle croyait auparavant, qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, qu'il est vrai Dieu et vrai homme. Serait-il nécessaire de suivre le cours de l'histoire, et n'en ai-je pas assez dit? Parcourez tous les monuments, depuis le concile de Jérusalem jusqu'à la dernière assemblée générale de l'Eglise à Trente ; toujours vous verrez la même autorité décidant en dernier ressort les controverses relatives à la religion ; toujours vous verrez les novateurs la reconnaître avant le jugement, et ne l'attaquer qu'après la condamnation de leurs erreurs. Luther lui-même, le novateur le plus fougueux qui ait désolé l'Eglise, se jette aux pieds du souverain pontife; il proteste de sa soumission et de son obéissance, et il n'attaque son autorité que lorsque le chef de la catholicité a condamné ses erreurs. Voilà donc une vérité incontestable, que démontrent et les paroles de l'Ecriture et tous les monuments de l'histoire ; c'est que le pouvoir établi par Jésus-Christ pour gouverner son Eglise est infaillible, et que c'est dans l'union des évêques avec le souverain pontife que réside cette infaillible autorité. De toutes ces vérités tirons maintenant quelques conséquences.

Puisque Jésus-Christ a établi dans le sein de la société qu'il a fondée, une autorité infaillible pour l'enseigner et la diriger, il s'ensuit que c'est pour les fidèles une obligation de la reconnaître et de lui obéir, soit qu'elle propose à leur esprit des vérités à croire, soit qu'elle leur prescrive des règles de conduite. Malheur à ces enfants dénaturés qui foulent aux pieds les ordres de leur mère ; car, dit saint Augustin, on n'a pas Jésus-Christ pour père quant on n'a pas l'Eglise pour mère. Il s'ensuit que ceux qui ne reconnaissent pas cette autorité, qui la renient, ne font point partie de la véritable Eglise, soit que le schisme ou l'hérésie les en sépare, soit que l'Eglise les ait retranché de son sein ; et comme personne ne va au Père que par le Fils, et que personne ne va au Fils que par l'Eglise, il s'ensuit que ceux qui refusent son autorité sont hors de la voie du salut; que ceux qui ne croient pas ce que croit l'Eglise sont dans l'erreur, et comme l'erreur volontaire est un crime, parce qu'elle est une révolte contre Dieu, dont on méprise l'autorité et la véracité, tant qu'ils demeurent dans cet état, qu'ils refusent de se soumettre à l'Eglise, ils sont aux yeux de Dieu comme des païens et des publicains. Il s'ensuit que le moyen que Jésus-Christ a établi pour instruire les hommes de la vérité de la religion, c'est l'enseignement des pasteurs légitimes : *Euntes docete ;* que par conséquent le moyen de parvenir à la connaissance de la vérité, c'est la soumission à l'autorité qui l'enseigne; que l'orgueil humain frémisse et se révolte, qu'il exalte tant qu'il voudra la raison individuelle de l'homme, l'inspiration, l'interprétation particulière de la Bible, l'illumination intérieure, l'expérience a déjà prouvé que tous ces divers moyens ne peuvent conduire les hommes qu'à l'anarchie dans les croyances, qu'au fanatisme ou à l'oubli complet des devoirs les plus sacrés. Il s'ensuit enfin que puisque l'enseignement doit venir de ceux à qui Jésus-Christ en a confié le soin, nul ne doit s'ingérer dans ce ministère, s'il n'y est appelé de Dieu comme Aaron, ou envoyé de Dieu par les pasteurs légitimes. Malheur à ceux qui s'envoient eux-mêmes, qui disent : le Seigneur nous a envoyés, tandis que le Seigneur ne les a pas envoyés ! Que peuvent-ils faire autre chose que séduire les hommes et les entraîner avec eux dans l'erreur? *Gardez-vous*, mes frères, *de ces faux prophètes qui viennent à vous avec les dehors de la brebis, et qui au fond ne sont que des loups ravissants* (*Matth.*, VII, 15) ; mais attachez-vous du fond de vos entrailles à cette Eglise romaine, dans le sein de laquelle les siècles vous montrent une autorité infaillible pour vous diriger et vous instruire ; à cette Eglise que ses ennemis eux-mêmes sont obligés d'appeler catholique ou universelle; à cette Eglise qui, perpétuellement attaquée, parce qu'elle seule possède la vérité tout entière, se rit des efforts impuissants de ses ennemis, et qui, au milieu des sarcasmes de l'impie, des calomnies de l'hérétique, des persécutions des princes de la terre, continue majestueusement sa course, immuable comme un rocher contre lequel les flots viennent se briser ; montre à ses enfants pour prix de leur

(110) 381, IIe général; il y eut 150 évêques.

(111) Cette parole *Filioque* fut ajoutée dans le Concile de Florence, 1438.

(112) 431, IIIe général, il y eut plus de 200 évêques.

(113) 451, IVe général; il y eut 630 évêques.

fidélité et de leurs combats, les palmes immortelles que le Seigneur réserve à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. *Amen.*

CONFERENCE XVI.

SUR LA CONFESSION.

Accipite Spiritum sanctum, quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt. (*Joan.*, XX, 22.)

Recevez le Saint-Esprit, ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus.

Telles sont les paroles, Messieurs, qu'adressa autrefois à ses apôtres Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer, lorsqu'il leur apparut pour la première fois après sa résurrection. La paix soit avec vous, leur dit-il ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi. Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. *Quorum.* Etonnant pouvoir, Messieurs; l'homme rempli de misères et d'imperfections, l'homme néant et poussière, est choisi de Dieu même pour être son représentant sur la terre; comme Dieu lui-même et en son nom, il peut remettre ou retenir les péchés, délier les âmes coupables de leurs chaînes, ou ne pas les délier! Mais quel autre que Dieu seul peut remettre les péchés? Sans doute, c'est à Dieu que ce pouvoir appartient essentiellement; mais s'il lui a plu de le remettre entre les mains de l'homme, qui oserait lui en contester la puissance? Qui oserait refuser à Dieu une faculté que l'on reconnaît dans tous les rois de la terre, celle de se faire représenter par leurs sujets? Ne serait-ce pas le comble de la déraison et de la folie? Ah! plutôt reconnaissons ici un des dogmes les plus consolants de notre sainte religion, un des plus grands bienfaits du Rédempteur du genre humain, qui, tout en se réservant pour le jour des vengeances le droit terrible de discuter nos œuvres, a voulu, en quelque sorte, s'en dépouiller pour un temps, et nous fournir un moyen facile de rentrer en grâce avec lui.

Toutefois, l'homme ingrat et aveugle n'écoutant que la voix de ses passions, se laissant entraîner à l'orgueil de ses pensées, ou s'abandonnant à une triste indifférence, ose s'élever contre une institution si salutaire, ou bien la rendre inutile en s'en éloignant. Le premier désordre est celui où sont tombés la plupart des hérétiques qui ont désolé la face de l'Eglise; ils savaient combien il en coûte à l'orgueil de l'homme de confesser son crime. Afin donc de se faire des partisans, ils ont pris le parti de les dispenser de la confession. Le second désordre est celui où tombent encore, de nos jours, tant de chrétiens lâches et indifférents qui aiment mieux contester l'existence de l'obligation de la confession que d'y recourir; raisonner, qu'agir; ou qui, se croyant d'une nature différente du reste des hommes, affectent le plus profond mépris pour la confession, et semblent vouloir abandonner cette salutaire pratique au simple peuple; et, ce qu'il y a de vraiment étrange, c'est que le peuple lui-même, voulant ou s'élever à la hauteur des lumières du jour, ou bien par indifférence, abandonne à son tour une pratique si utile et si nécessaire tout ensemble. Il est important, au commencement de cette mission, de relever et d'affermir votre foi, en établissant, d'une manière invincible, le dogme de l'Eglise sur cette matière. — J'attends.

1re question. — Est-il bien vrai que l'Eglise ait reçu de Jésus-Christ le pouvoir de remettre tous les péchés, ou de les retenir? Exposez-nous les fondements de ce pouvoir.

Réponse. — Oui, Messieurs, rien n'est plus certain que cette vérité. L'institution du sacrement de la pénitence est un fait divin. On connaît un fait par l'histoire et la tradition. Voyons. J'ouvre l'Evangile, et ces paroles surprenantes se présentent à moi. *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel*, etc. (*Matth.*, XVIII, 18.) Voilà la promesse que fit Jésus-Christ à ses apôtres, de leur donner le pouvoir dont nous parlons. Cette promesse vous étonne, mais faites attention à la qualité de celui qui promet. C'est Jésus-Christ, c'est-à-dire, le Fils du Père éternel, Dieu comme lui, infini comme lui. Quel garant en donne-t-il? Sa propre véracité. *En vérité, je vous le dis. « Amen, dico vobis. »* Une promesse appuyée sur un tel fondement pouvait-elle manquer de son exécution? Non, Messieurs; le ciel et la terre passeront; les ouvrages des enfants des hommes seront anéantis, mais les paroles de la vérité même subsisteront éternellement. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non prœteribunt.* (*Matth.*, XXIV, 35.) Aussi, dès que Jésus-Christ apparut à ses disciples après sa résurrection, il n'eut rien, ce semble, de plus à cœur, après leur avoir souhaité l'abondance de la paix qu'il avait méritée aux hommes par son sang, que de ratifier ses promesses. Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, etc.

Ah! il prévoyait, ce divin Sauveur, qu'il s'élèverait dans le sein de son Eglise des hommes orgueilleux, pleins d'eux-mêmes, blasphémateurs, qui, sous les dehors de la vertu, tendraient des piéges aux simples, et s'efforceraient de les entraîner dans l'erreur, attaqueraient l'Eglise, la colonne de la vérité, et tâcheraient de lui enlever ses plus belles prérogatives (II *Tim.*, III, 2); des hommes, que l'indolence, les passions, le désir insatiable d'avoir, jetteraient dans une mortelle indifférence pour leur salut. Pour ne laisser donc aux uns et aux autres aucun prétexte, pour les confondre d'avance, le Seigneur se sert des expressions les plus simples, les plus claires qu'il soit possible de trouver, tellement que vou-

loir leur donner un sens détourné, c'est une marque de la mauvaise foi la plus insigne ou de l'ignorance la plus profonde. En effet, si Jésus-Christ avait voulu donner à son Eglise le pouvoir dont nous parlons, de quels termes aurait-il pu se servir qui exprimassent mieux ses volontés? Ces paroles sont donc claires, précises, et sans aucune restriction. Or, Messieurs, est-ce à l'homme à mettre des restrictions aux paroles d'un Dieu? Et je le demande aux protestants eux-mêmes, eux qui se vantent de ne suivre que l'Ecriture, qu'ils nous montrent, dans ce livre sacré, des paroles qui mettent clairement une restriction à celles que je viens de rapporter. Pour vous faire sentir, de plus en plus, la force des paroles qui établissent le pouvoir de l'Eglise et l'injustice de ceux qui voudraient le lui contester, permettez-moi de vous faire une comparaison. Vous avez une grande affaire à traiter dans un pays éloigné : vos occupations, ou toute autre cause, vous empêchent de la traiter par vous-même; ou, si vous voulez, il vous plaît de vous en rapporter à un ami fidèle dont vous connaissez l'affection et l'attachement. Que faites-vous? J'ai, lui dites-vous, une grande affaire à traiter dans tel endroit, votre fidélité m'est connue, je ne saurais confier mes intérêts à de meilleures mains. Je vous donne tous mes pouvoirs, mettez telle condition qu'il vous plaira; tout ce que vous ferez, je le tiendrai pour fait. Maintenant que votre adversaire, qui redoute les lumières de votre ami, veuille lui contester ses pouvoirs, y mettre des bornes, pourrez-vous vous empêcher de taxer cet homme de la plus insigne mauvaise foi ou de l'ignorance la plus crasse? Saisissez la comparaison, elle me paraît propre à vous faire sentir la mauvaise foi de ceux qui veulent contester à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés.

Ce que je viens de dire serait sans doute suffisant pour justifier les droits de l'Eglise. Mais pour affermir de plus en plus votre foi, j'ajouterai encore une nouvelle preuve tirée des témoignages des Pères et de l'Eglise elle-même sur cette vérité. Non, Messieurs, ce n'est point une nouvelle doctrine que je vous prêche; elle est crue aujourd'hui dans toute la terre; vos pères, vos parents l'ont crue avant vous, et jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, tous ceux qui vous ont précédés l'ont crue également. Au II° siècle de l'Eglise, dans ces temps si voisins de ceux des apôtres, j'entends Tertullien, dans son livre *De la pénitence* (cap. 10), reprocher à quelques chrétiens leur éloignement pour la confession. « Je présume, leur disait-il, que plusieurs qui ont plus soin de ménager leur mauvaise honte que leur salut, tâchent d'éviter ou de différer de jour en jour la confession de leurs péchés, qu'ils regardent comme une diffamation qu'on fait de soi-même; semblables à ceux qui, attaqués d'une plaie honteuse, n'osent la découvrir au médecin, et périssent victimes de leur honte. Quoi donc ! parce que nous viendrons à bout de dérober nos crimes à la connaissance des hommes, croyons-nous les dérober aux regards perçants du Seigneur? Oserions-nous assimiler Dieu à l'homme? Vaut-il donc mieux être perdu sans ressource en cachant son crime que d'en obtenir le pardon en le découvrant? » Paroles énergiques qui supposent évidemment que l'on reconnaissait dans l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés. Que chacun, disait saint Cyprien au III° siècle (114), confesse ses péchés pendant qu'il peut en recevoir la rémission par le ministère des prêtres. Mais c'est surtout saint Chrysostome, au V° siècle, qui parle admirablement de ce pouvoir tout divin. Après avoir rapporté les paroles de Jésus-Christ que vous avez déjà entendues, il s'écrie frappé d'étonnement : Cherchez ailleurs un pouvoir plus étonnant que celui-ci (115) ! Non-seulement les prêtres du Seigneur ont le pouvoir de nous régénérer dans les eaux du baptême, mais encore celui de remettre les péchés dont nous nous sommes souillés après le baptême. Toute la puissance des prêtres de l'ancienne loi se bornait à constater la guérison de la lèpre, mais les prêtres de la nouvelle ont reçu le pouvoir, non de juger si la lèpre du corps est véritable, mais de laver les souillures de l'âme qui sont les péchés. O merveille, poursuit le saint docteur, de faibles mortels ont reçu un pouvoir que Dieu n'a point accordé aux anges mêmes! Car ce n'est point aux anges, mais aux apôtres qu'il a été dit : les péchés seront remis, etc. Que les princes de la terre s'enorgueillissent de leur puissance, elle se borne au corps : mais la puissance des prêtres atteint l'âme elle-même!

Je pourrais appeler ici en témoignage tous les siècles qui nous ont précédés, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, et l'Eglise d'Orient comme celle de l'Occident, et partout je vous montrerais la persuasion, la croyance universelle de ce pouvoir. Mais cela nous mènerait trop loin. Qu'il me suffise de vous rappeler la décision de l'Eglise dans le saint concile de Trente, où elle frappe de ses anathèmes, ceux qui oseront soutenir que Jésus-Christ n'a pas accordé à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés. Que ferait donc celui qui oserait contester une vérité si bien établie? Seul il entreprendrait de combattre la croyance de dix-huit siècles, pour cela, il serait obligé de révoquer en doute et de renverser tous les fondements de l'histoire, il introduirait un doute universel, et par conséquent il se convaincrait lui-même de folie. Si quelqu'un veut encourir cette note flétrissante, qu'il combatte, j'y consens, le pouvoir de l'Eglise.

II° question. — Montrez-nous comment de ce pouvoir que vous venez d'établir découle le précepte de la confession.

(114) *Lib. de lapsis*, c. 10.

(115) Lib. III *De sacerd.*

Réponse. — Oui, Messieurs, Jésus-Christ a donné a son Eglise le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, donc il y a une obligation de se confesser. Mais avant de vous montrer la justesse de cette conséquence il faut vous exposer en quoi consiste cette nécessité de se confesser, fondée sur le précepte divin. Quand je dis que la confession est nécessaire, j'entends qu'elle est nécessaire de droit divin à tous ceux qui, après avoir été baptisés, sont tombés en quelque péché mortel, pour en obtenir le pardon dans le sacrement de la pénitence; et que, dans le cas où il leur serait impossible d'avoir recours au ministère d'un prêtre, ils ne peuvent être justifiés sans le désir sincère et véritable de se confesser quand ils le pourront. Telle est la doctrine de l'Eglise et de tous les théologiens. Cela posé, je dis que rien n'est mieux établi que cette nécessité de la confession, et que Jésus-Christ et l'Eglise vous en font un devoir rigoureux. Rappelons-nous, Messieurs, les paroles par lesquelles Jésus-Christ donna à son Eglise le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. *Les péchés*, etc. Or, ce pouvoir serait-il un pouvoir nul? Cette puissance pourrait-elle demeurer sans effet? Cette prérogative, une des plus belles de l'Eglise, que les Pères ont exaltée par des termes si magnifiques, ne serait-elle qu'un vain titre sans réalité? Et que serait-elle autre chose s'il était permis à chacun de se dispenser de la confession? Et sans la confession l'Eglise l'exercerait-elle? Quoi! Jésus-Christ aurait établi l'Eglise juge souveraine des consciences, et par la plus étrange contradiction, il l'aurait privée des moyens d'exercer cette juridiction! Quel rôle veut-on faire jouer à Jésus-Christ, la sagesse incréée? Le doigt de Dieu paraîtrait-il dans cette œuvre? Y verrait-on même de la raison? Que diriez-vous d'un roi qui établirait un de ses officiers général d'une grande armée, et qui d'un autre côté n'obligerait pas ses soldats à lui obéir? Ou bien qui établirait un juge sans lui donner aucune juridiction? Serait-il sage? Et Jésus-Christ le serait-il davantage s'il n'eût pas fait un précepte de la confession?

Et ne dites pas que Jésus-Christ a bien pu donner à son Eglise le pouvoir dont nous parlons, pour s'en servir à l'égard de ceux qui voudraient bien y avoir recours, sans imposer aux hommes le précepte onéreux de la confession. Ah! Messieurs, quand on veut s'élever contre la vérité, à quelles subtilités est-on obligé d'avoir recours! et croirait-on justifier par là la sagesse de Jésus-Christ? Croyez-vous que le pouvoir de l'Eglise en serait moins nul et sans effet? Je vous juge d'après vos paroles: La confession, dites-vous, est un fardeau onéreux, il en coûte à l'orgueil de l'homme de se courber sous un joug si pesant. Mais s'il n'y a point d'obligation de s'y soumettre, qui voudra le faire? Mais ce joug si terrible, qui voudra le porter? Ah! si malgré le précepte de Jésus-Christ, l'homme se montre indocile et récalcitrant, s'il ne boit le calice d'amertume qu'avec répugnance, croyez-vous qu'il le prendrait de plein gré s'il lui était si facile de l'éloigner de lui? Celui qui ferait cette difficulté n'aurait pas la moindre connaissance du cœur humain, il démontrerait jusqu'à l'évidence par sa conduite la nécessité du précepte de la confession.

Examinez bien les paroles de Jésus-Christ, elles confèrent aux prêtres le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés; il est donc des circonstances où ils doivent les remettre, d'autres où ils doivent les retenir. Ils ne doivent exercer ce pouvoir qu'avec sagesse, c'est à eux qu'il appartient de faire un juste discernement; mais le moyen de le faire sans connaissance de cause? et comment auront-ils cette connaissance sans la confession? Le prêtre peut-il donc lire dans le secret des cœurs? Jésus-Christ leur a-t-il promis de leur dévoiler l'intérieur des consciences? Non, on ne trouve aucune trace de cette étrange promesse. Dans les tribunaux de la terre, on fait arrêter le coupable, on produit des témoins, on les interroge, on les confronte pour découvrir la vérité, et ce n'est qu'après avoir discuté les diverses charges que le juge prononce. Dans le tribunal de la pénitence, le coupable doit se présenter lui-même, il doit s'accuser lui-même, et ce n'est qu'après avoir découvert l'état de son âme, que le ministre peut juger s'il mérite ou non d'être absous. Et vous voudriez que le ministre de la religion prononçât sans connaissance de cause? Que penseriez-vous d'un juge qui, assis sur son tribunal, prononcerait gravement des sentences sans connaissance de cause: toi, je te condamne aux galères; pour toi, tu passeras le reste de tes jours dans une obscure prison; celui-ci portera sa tête sur l'échafaud. Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé? Et serait-il plus sage le ministre qui prononcerait sur l'état de votre âme sans aucune connaissance? Que dis-je? sa conduite aurait de bien plus fâcheuses conséquences que celle du juge dont je viens de vous parler: car le premier ne ferait tort qu'à votre fortune, ou tout au plus à votre vie; et le second, que ferait-il de votre âme? Croyez-vous que Dieu ratifierait dans le ciel la sentence de son infidèle ministre? Admettre dans l'Eglise le pouvoir de lier et de délier et rejeter l'obligation de la confession, est une contradiction insoutenable.

Le pouvoir du prêtre ne se borne pas à faire le discernement des péchés, c'est à lui à vous donner les avis convenables pour l'éviter. Le pécheur est un malade qui va se jeter aux pieds de son médecin, et c'est au ministre de la religion à vous indiquer les remèdes propres à cicatriser vos plaies. Mais comment remplira-t-il cet important devoir, si vous ne lui découvrez la cause de votre mal, ses suites, ses progrès? Parlons plus clairement: le but du sacrement de pénitence, comme de toute la religion, est de conduire les hommes à la vertu. Les ministres de la religion sont établis pour

leur en montrer le chemin. Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer les commandements que je vous ai donnés. C'est à eux qu'il appartient de vous intimer la loi du Seigneur, de vous détourner de ce qui vous en éloigne, d'arracher de votre cœur le germe fatal de vos passions, de vous aider à sortir des sentiers tortueux du vice, de vous apprendre à éviter les écueils. Les naufrages que font les hommes dans la voie de la vertu viennent de différentes causes, tous ne sont pas sujet aux mêmes passions. Par conséquent, tous n'ont pas besoin des mêmes remèdes. Mais comment le ministre de la religion pourra-t-il donner à chacun les avis convenables, s'il ne connaît pas l'état de leur âme? et comment, encore une fois, le connaîtra-t-il, si vous ne le lui découvrez pas vous-même?

A la bonne heure, me direz-vous peut-être, mais ne suffirait-il pas de faire à Dieu l'aveu de ses fautes? ce serait bien plus simple et bien plus commode. Quoi! me confesser à un homme qui est quelquefois sujet aux mêmes défauts que moi, qui n'est pas un saint! voilà ce qui fatigue l'amour-propre.

Oui, il serait bien plus commode de s'adresser à Dieu; on dirait bien volontiers je me confesse à Dieu le Père, au Fils, aux anges et aux saints. Pourvu qu'il n'en fallût pas davantage, on dirait même son *mea culpa.* Que n'avez-vous été présents, Messieurs, au conseil de Jésus-Christ quand il a institué le sacrement de pénitence! vous lui auriez observé que la pratique de la confession était trop pénible. Quoi, Messieurs, Dieu n'est-il pas le maître de sa grâce, ne peut-il pas vous la refuser? et s'il a mis pour condition qu'il fallait vous accuser vous-mêmes aux pieds de son ministre, pourriez-vous trouver qu'il en exige trop? Ne peut-il donc pas mettre telle condition qu'il lui plaît? O ingratitude des hommes! Par le péché, vous devenez l'ennemi de Dieu, l'objet de ses vengeances, les esclaves de l'enfer. Pour rentrer dans les droits dont le péché vous a dépouillés, il ne faut qu'avouer vos fautes et vous en repentir, et vous trouveriez que votre réconciliation est mise à un trop haut prix! Quel est le coupable condamné à mort qui balancerait à faire l'aveu de son crime, si cet aveu devait lui sauver la vie? Ah! il le ferait de bon cœur, il bénirait mille et mille fois la clémence du prince qui la lui accorderait à si peu de frais. Et nous qui avons offensé non pas les hommes, mais un Dieu, nous qui n'aurions à attendre que les effets terribles de sa colère, nous voudrions fixer les conditions du pardon? nous disputons avec lui, nous raisonnons! raisonnons moins, mais agissons. Ne suffit-il pas de se confesser à Dieu? Mais n'est-ce pas à lui que vous faites l'aveu de vos fautes? Quoi, Dieu qui scrute les cœurs et les reins, ne serait pas présent au grand acte de votre réconciliation? il n'entendrait pas l'aveu de vos faiblesses? Est-ce ainsi que vous connaissez votre Dieu, votre religion? Traiter avec le ministre d'un prince, n'est-ce pas traiter avec lui-même? Rappelez-vous les paroles que l'Eglise vous met dans la bouche en commençant la confession : Je me confesse à Dieu tout-puissant, dites-vous. Ce n'est donc pas à l'homme, ou du moins à l'homme considéré comme simple créature, mais comme revêtu du pouvoir d'en haut, par conséquent à Dieu lui-même, dans la personne de son ministre. Et l'homme, s'il n'était envoyé de Dieu, oserait-il se mettre au tribunal pour écouter l'aveu de vos fautes? ne devrait-il pas craindre d'entendre une voix terrible lui crier : Je ne vous ai pas envoyé, pourquoi vous mêlez-vous de raconter mes justices? *Quare tu enarras justitias meas?* (*Ps.* XLIX, 16.) ou de voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pas et l'ensevelir à jamais dans ses profonds abîmes? Raisonnons au reste tant qu'il vous plaira, tous nos raisonnements ne feront jamais que Jésus Christ n'ait point exigé l'aveu de nos fautes fait à un prêtre, pour en obtenir le pardon. Les paroles qui manifestent ses volontés, sont écrites dans les livres saints : malheur à celui qui entreprendrait de les corrompre ou d'en éluder le vrai sens!

Mais me confesser à un homme comme moi, sujet aux mêmes faiblesses? et vous voudriez que Dieu vous envoyât un ange pour entendre l'aveu de vos fautes? votre amour-propre en souffrirait-il moins, si vous aviez affaire à une intelligence céleste? Il me semble que plus la personne avec laquelle on traite est élevée en dignité, plus on doit éprouver de confusion d'avouer ses faiblesses. Du reste, apprenez que la sainteté n'est pas nécessaire au prêtre pour remettre les péchés; Jésus-Christ ne l'a point exigée. Ses paroles sont générales, et c'est un dogme de la religion que le plus mauvais prêtre, pourvu qu'il ait les pouvoirs convenables, peut véritablement remettre les péchés et administrer les autres sacrements. Et admirez ici, Messieurs, la bonté de Dieu, qui a voulu vous épargner une infinité d'inquiétudes et de craintes que vous n'auriez pas manqué d'éprouver, si le pouvoir des chefs eût été attaché essentiellement à la sainteté. Ah! Messieurs, si le prêtre ne connaissait pas, par expérience, les misères de l'humanité, oseriez-vous lui déclarer les vôtres? Sa faiblesse, au lieu de vous éloigner de lui, ne devrait-elle pas exciter, au contraire, votre confiance? Ah! c'est bien plutôt alors qu'il est disposé à vous consoler, à vous donner de sages avis, à essuyer vos larmes, à relever votre courage abattu. Celui qui a été lui-même en butte à l'adversité, en est bien plus sensible aux misères des autres. Oui, il gémira avec vous, vos larmes feront couler ses larmes, il vous encouragera, il vous soutiendra; oserait-il vous rebuter, n'auriez-vous pas le droit de vous plaindre? Saint Augustin ne craint pas de dire, en s'adressant à saint Pierre, qu'il ne lui convien-

drait pas de traiter durement les pécheurs, après avoir été pécheur lui-même. Votre amour-propre se révolte à la vue de l'aveu de vos fautes, mais songez que vous ne méritez que la confusion et le mépris ; offrez à Dieu cette confusion, ce sera un sacrifice agréable, il est juste que l'orgueil de l'homme soit humilié et confondu.

IIIe question. — J'ai ouï dire bien des fois que la confession était une invention de la curiosité des prêtres; qu'en pensez-vous ?

Réponse. — Cette objection n'est pas nouvelle, et cent fois les théologiens et les docteurs catholiques l'ont mise en poudre et en ont démontré la fausseté. Je ne suis pas fâché du reste qu'elle se soit présentée à votre esprit, cela me fournira l'occasion de développer ici une nouvelle preuve du dogme catholique.

L'institution de la confession est trop belle pour en faire honneur à l'homme. L'homme s'accuse, et l'homme au nom du Seigneur pardonne au coupable : qui eût jamais pu inventer une semblable doctrine ?

Vous ne cessez de nous dire que l'obligation de la confession est onéreuse, et c'est précisement ce qui rend impossible son établissement sans l'ordre de Jésus-Christ. En effet, puisqu'il est si pénible à l'orgueil de l'homme de faire l'aveu de ses fautes, puisqu'il lui en coûte tant de se soumettre à cette loi, qui eût voulu se charger d'un joug si pesant s'il n'eût vu évidemment un ordre du ciel? Quoi ! une loi si gênante et si humiliante, une loi qui fait frémir l'orgueil de l'homme aurait été reçue sans aucune opposition? Non, car l'assiduité au saint tribunal est la plus pénible fonction du ministère ecclésiastique. Et qu'y voit-on, en effet, que le hideux tableau des faiblesses et de la corruption des hommes ? Et les prêtres se plairaient au milieu de la corruption et du désordre, et se feraient un plaisir d'entendre ce qui devrait faire gémir tout homme qui n'aurait point perdu tout sentiment naturel ? Quelle âme nous supposez-vous donc ? Et ils se seraient imposé une obligation si pesante pour satisfaire une vaine curiosité? Non, car cette connaissance est inutile, il faudrait convenir que ce serait acheter bien cher cette prétendue satisfaction. Et de quel usage leur serait cette connaissance acquise au saint tribunal? ne sont-ils pas obligés par toutes les lois divines et humaines au secret le plus profond, le plus inviolable, et ceci sous les peines les plus sévères? Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est qu'ils se seraient assujettis eux-mêmes à ce joug si insupportable, c'est que les évêques eux-mêmes qui auraient été les maîtres de cette loi, n'auraient pas eu l'adresse de s'en exempter? Et je vous le demande, Messieurs, où tendrait donc cette objection? à faire passer les prêtres pour des faussaires et des imposteurs? Quoi ! ces hommes qui pour vous montrer le chemin de la vertu supportent le poids du jour et de la chaleur ; ces pasteurs vénérables qui depuis si longtemps vous consolent dans vos afflictions, viennent dans vos demeures et jusque dans l'humble chaumière du pauvre essuyer vos larmes et partager avec vous le pain de leur douleur; ces hommes, dis-je, dont les philosophes eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'admirer le dévouement; ces hommes ne seraient que des imposteurs et des faussaires ! Ah ! je vois sur vos fronts l'indignation que vous cause un pareil langage.

Mais avançons : pour faire recevoir une opinion qui a de si terribles conséquences, il faudrait avoir de bonnes preuves; et où sont celles que produisent nos adversaires ? Qu'ils nous disent en quel temps a été introduite la pratique de la confession, dans quel pays elle a pris naissance, quel en est l'auteur. Car il est bien clair qu'une innovation de cette sorte n'a pu demeurer cachée, elle a dû éprouver les plus fortes oppositions, produire les plus grands murmures, les plus violents éclats. Voilà ce qui est arrivé toutes les fois que les hérétiques ont voulu semer la zizanie dans le champ du père de famille, et introduire la nouveauté. Vous n'étiez pas hier, leur criait-on avec Tertullien, votre doctrine est nouvelle ; et s'ils persistaient dans leur opiniâtreté, l'Eglise les retranchait de son sein, les frappait de ses anathèmes. Or, qu'on nous montre quelque chose de semblable pour la confession. Et cependant les nouvelles doctrines des hérétiques favorisaient en général les passions des hommes, et la confession, dites-vous, en est le bourreau, et on voudrait qu'elle se fût glissée sans bruit, sans murmure ! Et que diriez-vous, Messieurs, si n'ayant jamais entendu parler de la confession, je venais vous annoncer aujourd'hui cette obligation? ne me regarderiez-vous pas comme un insensé? Eh bien! n'en aurait-il pas été de même de ceux à qui on l'aurait proposée dans les premiers siècles? Il ne faut connaître ni la nature de l'homme qui mord en frémissant le frein qu'on veut mettre à ses penchants, ni avoir la moindre notion de l'histoire pour avancer une pareille absurdité. Eh bien ! où sont les vestiges de cette innovation que l'on veut attribuer aux hommes, où sont les bruits qu'elle a excités ? Ici j'interpelle tous les hérétiques et les mécréants qui ont ravagé l'Eglise depuis son établissement, et je ne crains pas de les défier de montrer jamais l'époque de l'invention qu'ils osent alléguer. Voilà, Messieurs, le défi que faisait Tertullien aux hérétiques de son temps, et l'argument terrible par lequel il les foudroyait. Voilà le raisonnement que nous faisons encore tous les jours à ceux qui osent rompre le lien de l'unité catholique.

Calvin, qui se croit sans doute plus instruit que les autres, ose entreprendre de marquer le point fixe de cette nouveauté. Il faut, il est vrai, pour cela qu'il contredise tous les Pères, tous les docteurs, toutes les histoires; n'importe, il aime mieux paraître insensé que de

garder le silence. Selon lui, c'est au troisième concile de Latran, en 1215, qu'a eu lieu l'établissement de la confession. Etrange aveuglement de l'homme, Messieurs! quand une fois il s'est jeté dans les voies tortueuses de l'erreur, il oublie jusqu'au sens commun. Et voilà précisement ce qu'a fait Calvin. Il prétend que la pratique de la confession n'a commencé qu'au XIIIe siècle, tandis que tous les monuments historiques prouvent qu'elle est aussi ancienne que la religion chrétienne. Déjà vous avez entendu Tertullien, qui dans le IIe siècle reprochait aux chrétiens leur peu d'ardeur pour la confession. L'eût-il fait, si elle n'eût point été en usage? Dans un autre endroit il explique très-clairement ce que c'est que la confession. Se confesser, dit-il, c'est se jeter aux pieds d'un prêtre afin que par une peine temporelle, on évite l'obligation de subir un supplice éternel. Lors donc que la confession abaisse de la sorte un homme, elle le relève; lorsqu'elle l'accuse, elle l'excuse; lorsqu'elle le condamne, elle l'absout. Peut-on expliquer plus clairement la nature et les effets de la confession? Elle existait donc. Dans le IIIe siècle, Origène parlait ainsi : Si nous avons le malheur de tomber dans le péché, nous devons dire comme le Prophète : *Je vous découvrirai mon péché, et je ne cacherai pas ma faute.* (*Psal.* XXXI, 5.) Car si nous en agissons ainsi, si nous découvrons nos péchés, non-seulement à Dieu, mais à celui qu'il a établi pour guérir les plaies de notre âme, nos péchés nous seront remis par celui qui a dit : je ferai disparaître vos péchés comme disparaît un léger nuage par un vent impétueux, ou comme l'ombre à l'approche du soleil. Avez-vous péché mille fois, disait saint Chrysostome, ayez mille fois recours au sacrement de pénitence, sa vertu est inépuisable. N'ayez pas honte, disait saint Augustin, de confesser à un seul des péchés que vous n'avez pas rougi de commettre en public, et en présence de plusieurs personnes qui ont peut-être été vos complices. Quoi, s'écrie saint Jérôme, vous rougissez d'avouer ce que vous n'avez pas rougi de commettre? Accumulerai-je encore des témoignages? et n'en est-ce pas assez pour vous montrer la fausseté de l'imputation que je combats?

Mais, me direz-vous, qu'a donc fait le troisième concile de Latran? Ah! Messieurs, faut-il vous rappeler l'ordre de l'Eglise dans cette circonstance? il est un monument éclatant de l'insensibilité des hommes pour leur salut. Dans les premiers siècles de l'Eglise les mœurs étaient plus pures, et, sans doute, la confession était plus en vigueur. Mais l'homme abuse de tout, ou plutôt il n'est point de pratique, quelque salutaire qu'elle soit, que son indifférence ne le porte à abandonner. Voilà ce qui était arrivé. Les hommes ne s'approchaient plus que rarement du sacré tribunal, et méconnaissaient ainsi un des plus salutaires moyens du salut. L'Eglise pouvait-elle voir dans ses enfants une conduite si indigne d'un chrétien, et ne pas la condamner? Les avis eussent été insuffisants; il fallait des ordres précis. Toutefois, il fallait ménager la faiblesse des hommes; l'Eglise se borna donc à leur faire un précepte de s'approcher, au moins une fois l'an, de la piscine sacrée. Mais elle fit cet ordre sous les peines les plus sévères, elle menaça de ses anathèmes les plus terribles les prévaricateurs. Voilà, Messieurs, tout ce qui se passa au concile de Latran. On trouve assez de choses pour couvrir les chrétiens de confusions, mais trop peu pour justifier le paradoxe, ou plutôt l'allégation fausse et calomnieuse de Calvin. Au reste, puisque nous parlons de la loi de l'Eglise touchant la confession, je ne dois pas taire que ce précepte existe encore comme l'a reconnu le concile de Trente, et qu'il vous impose l'obligation, non-seulement de faire, au moins une fois l'an, une confession fidèle et sincère, mais encore de recevoir, au moins une fois dans l'année, le sacrement de l'Eucharistie.

IVe question. — Il est bien clair qu'il y a une obligation véritable de se confesser, mais pèse-t-elle également sur tous les hommes? Que les grands coupables se confessent, à la bonne heure; mais moi, je n'ai ni tué ni volé, je suis un honnête homme, faudra-t-il aussi que j'en passe par la confession comme les autres?

Réponse. — Voilà, Messieurs, ce que l'on entend souvent dans le monde, et ce que vous avez peut-être dit vous-mêmes bien des fois. C'est le raisonnement le plus pitoyable que je connaisse, et qui marque le plus d'ignorance ou de mauvaise foi. Je n'ai ni tué ni volé, donc je ne suis pas obligé à la confession. C'est-à-dire, à vous entendre, qu'il n'y a que les assassins et les voleurs qui soient obligés à la confession. Vous n'avez ni tué, etc. Mais bien vous en vaut, la justice humaine a encore des chaînes et des bourreaux auxquels vous seriez livrés. Et ne dirait-on pas que le christianisme, cette loi si sage, ne défend que le vol et l'assassinat? Qu'il n'a qu'un ou deux préceptes? Et si je vous demande combien il y a de commandements de Dieu, que me répondrez-vous? Et de l'Eglise, que me direz-vous? Quoi! parce que vous auriez observé un ou deux points de la loi, vous croiriez l'avoir observée tout entière! Vous n'avez ni tué ni volé, mais n'avez-vous point menti, vous, marchands, qui semblez, du matin au soir, faire un commerce de tromperies et de mensonges? Vous, etc. Mais n'avez-vous pas enlevé l'honneur de votre prochain, flétri, par des médisances et des calomnies, sa réputation qu'il estimait autant que sa vie? Vous n'avez, etc. Mais avez-vous pris soin d'élever vos enfants? Les avez-vous détournés de ces mauvaises compagnies, qui sont une véritable école du vice? de ces sociétés, de ces réunions, de ces danses où leur innocence a fait un si triste naufrage? Les avez-vous élevés selon la modestie chrétienne? Ne leur avez-vous pas inspiré le goût de la vanité, de la mondanité? Vous n'avez, etc.

Mais ces jurements, ces blasphèmes, ces paroles équivoques, ces paroles qui font rougir la pudeur, ne seraient-elles donc que des bagatelles? Mais le grand précepte de l'aumône, l'avez-vous observé? N'avez-vous pas eu, pour le pauvre et l'indigent, des entrailles de fer? Ne l'avez-vous pas vu solliciter les miettes qui tombent de votre table sans être attendri? Que dirais-je, et tous les autres points de la morale évangélique que vous avez foulés aux pieds, et vous croiriez être innocent après tant de prévarications, et votre âme serait tranquille? Quelle conscience avez-vous donc? Je dirais presque que vous avez plus besoin de la confession que ceux dont vous parlez, parce que votre aveuglement est plus profond. Ah! qu'il y a loin de l'honnête homme, selon le monde, au véritable chrétien! Que de vices que le monde souffre, qu'il canonise même, et que la religion condamne! Venez nous dire après cela que vous n'avez pas besoin de confession!

Je consentirais volontiers à me confesser, direz-vous, si je voyais l'utilité de la confession. N'est-elle pas le bourreau des consciences? rend-elle les hommes meilleurs?

L'utilité de la confession, Messieurs, elle est si évidente, que je rougis de m'arrêter à vous la démontrer. La confession, le bourreau des consciences! Je soutiens au contraire qu'elle en procure le repos et la tranquillité. Il est vrai qu'elle contriste et humilie l'orgueil de l'homme, mais aussi son salut se trouve dans cette humiliation. Et n'est-il pas bien juste que l'homme s'humilie après avoir offensé Dieu? Quoi! l'homme a osé se révolter contre Dieu, il a dit dans son cœur : *Non je ne servirai point*, « *non serviam* (*Jerem.*, II, 20), » il a jeté loin de lui le joug plein de douceur que le Seigneur lui avait imposé, il a abandonné son premier principe, son bienfaiteur, son père, pour aller se désaltérer dans des eaux bourbeuses et empoisonnées qui lui ont donné la mort, et l'homme voudrait qu'il ne lui en coûtât rien pour rentrer en grâce avec Dieu? Et il trouverait que c'est trop exiger de lui que de le soumettre à l'humiliation? Et ne dirait-on pas que le Seigneur est intéressé à ce qu'il revienne à la pénitence? Ne dirait-on pas qu'il fait à Dieu une grande grâce de vouloir se repentir? O aveuglement du cœur humain!

La confession, le bourreau des consciences! Mais rappelez-vous les ennuis, la confusion, les remords que vous avez éprouvés après votre péché. Insensés que vous étiez, emportés par la fougue de vos passions, vous vous êtes livrés au crime, vous avez bu à longs traits dans la coupe empoisonnée des plaisirs du monde, vous avez osé vous promettre le bonheur en vous livrant à l'iniquité, mais vain espoir! Sous les fleurs apparentes du vice, vous avez trouvé des épines qui vous ont percé le cœur. La conscience, cette fille du ciel, ne pouvait voir d'un œil paisible ses droits violés d'une manière si indigne, vous avez entendu une voix terrible qui vous disait au fond du cœur : *Non licet*, cela ne vous est pas permis. Fatigués du poids énorme qui pesait sur votre conscience, avez-vous pris la résolution d'en faire l'aveu au ministre de la réconciliation; nouveau prodigue, êtes-vous allé vous jeter aux pieds de votre père, lui avez-vous dit avec une douleur sincère : j'ai péché contre le ciel et contre vous; ah! quels moments délicieux, il vous a semblé entendre tomber vos fers et voir disparaître le fardeau sous lequel vous étiez près de succomber. Est-ce un tableau imaginaire que je viens de tracer, Messieurs? N'est-ce pas au contraire ce qui vous est arrivé bien des fois. Parlez vous-mêmes, Messieurs, qui l'avez éprouvé, et rendez gloire à la vérité... Pour vous qui, accumulant crime sur crime, n'avez jamais éprouvé le plaisir que l'on goûte à se repentir, que vous dirai-je? faites-en l'épreuve, recourez à la confession, mais apportez-y un cœur contrit et humilié, et si vous n'éprouvez pas la consolation que je vous annonce, je consens à passer pour un fourbe et un imposteur. Venez nous dire après cela que la confession est le bourreau des consciences.

Voulez-vous savoir plus en détail les effets de la confession? C'est elle qui développe les germes de vertu que la main du Seigneur avait jetés dans votre cœur, qui leur fait porter du fruit au centuple. C'est elle qui arrête les progrès des passions naissantes dont nous trouvons dans notre cœur le levain funeste, et qui sans la confession auraient fait les plus tristes ravages. C'est elle qui inspire l'horreur du crime, qui arrête le bras de l'assassin. C'est elle qui fait couler les larmes du repentir. C'est elle qui met un frein à la scélératesse, et je ne crains pas de dire que si les crimes sont aujourd'hui si communs, c'est parce que la confession n'est plus fréquentée. C'est la confession qui fait réparer les injustices et les déprédations, qui éteint les haines, empêche les vengeances, produit les réconciliations, entretient les nœuds de la charité; c'est elle qui fait régner la subordination dans les sujets, la justice dans les magistrats, dans tous les cœurs l'amour de la vertu. Ainsi, déraciner de tous les cœurs l'habitude du désordre et de l'injustice, y faire naître et régner l'habitude de la vertu, voilà en deux mots les effets inestimables de la confession.

Je pourrais en appeler ici à l'expérience de tous les siècles qui nous ont précédés. Mais produisons encore des témoignages plus décisifs, s'il est possible, que ceux que nous venons de rapporter. Au XVI[e] siècle, Luther paraît-il : croit pouvoir remédier aux abus, en s'élevant contre le principe de l'autorité ecclésiastique. Il se déchaîne avec orgueil et avec fureur contre l'Église romaine. Il fallait se faire des partisans : pour obtenir ce but, il les décharge de l'obligation de la

confession. Eh bien ! Messieurs, le croiriez-vous, Luther, entraîné malgré lui par l'évidence de la vérité, a reconnu dans la suite l'utilité, et même la nécessité de la confession. Car voici ce qu'on lit dans son petit catéchisme (p. 378) : « Devant Dieu nous devons nous tenir coupables de nos péchés cachés ; mais à l'égard du ministre, il *faut* seulement confesser ceux qui nous sont connus, et que nous sentons dans notre cœur. » L'Eglise catholique n'exige rien davantage. « Pour savoir si la confession est utile ou pernicieuse, nous en rapporterons-nous à ceux qui n'en font point usage ? Des calomnies répétées par les protestants ne persuaderont pas ceux qui font l'expérience du contraire. Elles sont d'ailleurs réfutées par des faits. Les luthériens de Nuremberg envoyèrent une ambassade à Charles-Quint, pour le prier de rétablir chez eux par un édit l'usage de la confession. Elle a été conservée en Suède par les luthériens, parce que c'est un article convenu dans la confession d'Augsbourg. »

Voulez-vous encore d'autres autorités? Ecoutez les deux coryphées de la philosophie moderne : « Que d'œuvres de miséricordes sont l'ouvrage de l'Evangile, que de restitutions la confession fait faire chez les chrétiens ! » s'écrie Rousseau, de Genève ; et Voltaire lui-même, parlant de la confession, laisse échapper ces paroles remarquables, arrachées par la force de la vérité : « La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée. On se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité et sanctifié cette sage pratique, elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés à pardonner, et pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain (116). » Ici il affaiblit un peu la vérité; mais ce qu'il dit est plus que suffisant pour nous faire connaître ce qu'il pense de la confession. « On peut regarder, dit-il ailleurs, la confession comme le frein des crimes secrets (117). » Ne croirait-on pas que Voltaire est devenu docteur catholique? et qu'il faut que l'utilité de la confession soit évidente, pour que les philosophes mêmes fassent de pareils aveux !

Mais la confession ne fait-elle pas commettre le crime pour en offrir si aisément le pardon? N'est-ce pas ouvrir le chemin du vice ?

Ecoutez encore Voltaire : « S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel, et avec soi-même (118). » — « Il n'y a peut-être point, dit-il ailleurs en parlant des expiations, d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères et les expiations voulurent également empêcher les coupables repentants de se livrer au désespoir et de retomber dans leurs crimes (119). » Si ces réponses ne vous satisfont pleinement, je n'ai qu'une question à vous faire : « Lequel est plus utile au bien public qu'un criminel soit persuadé que par une sincère pénitence il peut tout réparer et recevoir le pardon ; ou qu'il croie qu'après le premier crime tout est perdu, qu'il n'a plus rien à ménager, qu'après vingt forfaits de plus il n'en serait ni plus ni moins réprouvé? Lorsque vous aurez satisfait à cette question, vous pourrez répéter à votre aise les déclamations si rebattues contre la confession (120). »

Vous dites encore : on est trop souvent renvoyé, et je suis par là dégoûté de la confession. On se plaint quelquefois d'être renvoyé, on se dégoûte par là de la fréquentation des sacrements; on s'en prend au ministre de la religion ; s'il voulait, dit-on, il pourrait bien m'absoudre. Messieurs, détrompez-vous, le ministre n'est pas le maître des sacrements, il n'en est que le dispensateur, et cette dispensation doit être faite avec prudence et discrétion. Il a en main un double pouvoir, celui de lier et de délier. Une double obligation lui est imposée, celle de délier, etc., ceux qui sont dignes d'absolution, etc, et de ne pas délier. De même donc que le prêtre doit donner l'absolution à ceux qui sont suffisamment disposés ; de même il doit la refuser à ceux qui ne le sont pas. Ainsi ceux qui ne connaissent pas les principaux mystères de la religion, ceux qui ont ravi le bien du prochain et qui ne tâchent pas de le restituer; ceux qui vivent dans l'habitude du péché mortel, qu'ils ne s'efforcent pas de quitter; dans l'occasion prochaine du péché dont ils ne veulent pas s'éloigner, sont indignes d'absolution, et le ministre qui la leur donnerait deviendrait prévaricateur, participant à leurs désordres. Il serait semblable à ces faux prophètes dont parle Ezéchiel, qui mettaient des coussins sous les coudes des pécheurs, c'est-à-dire qui au lieu de reprocher avec force aux pécheurs leurs prévarications, les flattaient dans leurs désordres, et les laissaient s'endormir dans le crime ; ou bien encore, à ceux dont il est parlé ailleurs dans l'Ecriture, qui leur annonçaient une fausse paix, tandis qu'ils étaient menacés des horreurs de la guerre. Et dans la réalité, Messieurs, n'est-ce pas parce que vous ne faites aucun effort pour sortir de l'état du péché, que vous êtes si souvent repoussés et éloignés des sacrements? Examinez quels sont ceux, etc. Cette femme se plaint, mais n'est-ce pas peut-être parce qu'elle est constamment colère, emportée dans son ménage, ou qu'elle ne remplit pas les autres devoirs attachés à son état, qu'elle ne veille pas sur ses enfants, qu'elle leur donne la licence de courir çà et là dans

(116) *Dict. philos.*, tom. I, *catéch. du curé.*
(117) *Histoire générale*, tom. I, pag. 103, édition de 1777.
(118) *Remarques sur Olympie*, acte II, scène II.
(119) *Ibid.*, acte I, scène I.
(120) BERGIER, tom. X, pag. 519.

de mauvaises compagnies? etc. Cet homme? mais, jurements, cabarets, gras les jours défendus, tromperies dans le commerce, usures peut-être, libertinage? Cette fille, ce jeune homme, etc., habitudes criminelles, fréquentations, veillées, danses, libertés indécentes, etc. Le cabaretier, etc., Hé quoi! vous vivez constamment dans le péché, vous ne voulez rien faire pour en sortir, vous ne suivez en aucune manière les sages avis d'un confesseur, et vous prétendriez être digne d'absolution? Et vous vous plaignez du ministre qui vous la refuse? Mais ignorez-vous donc que l'absolution sans contrition est nulle et sacrilége; qu'au lieu de mettre ordre aux affaires de votre conscience, vous les mettez dans un état pire qu'auparavant; qu'au lieu d'être réconcilié avec Dieu, vous devenez de plus en plus l'ennemi de Dieu, que vous accumulez sur votre tête un trésor de colère pour le jour des vengeances? Ah! au lieu de vous plaindre vous devez plutôt remercier votre confesseur, redoubler de confiance pour lui, vous efforcer de suivre ses avis, parce que sa conduite vous montre qu'il connaît son devoir et qu'il le remplit. S'il était plus complaisant, si sans attendre le changement de votre cœur il vous accordait la grâce de l'absolution, il vous rendrait le plus mauvais service, il vous endormirait dans le crime et le désordre. Non, Messieurs, non, la conduite que tient le ministre de la religion est celle que lui commande son devoir et sa conscience: 1° il vous apprend à connaître la gravité de vos fautes et l'énormité du péché; 2° il vous force pour ainsi dire par là à vous corriger de vos mauvaises habitudes, et vous dispose à rentrer dans le chemin de la vertu, etc.

Reprenons en peu de mots le sujet de cette conférence. Nous avons prouvé que l'Eglise avait le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, que de ce pouvoir résultait la nécessité de la confession; nous avons établi cette obligation par l'autorité de la tradition et de l'Eglise elle-même, qui nous en fait un précepte. Nous avons montré la faiblesse des prétextes qu'on apporte pour s'en dispenser. Il fallait vous montrer votre devoir, il fallait convaincre votre esprit, dissiper vos prétextes! Que dis-je, convaincre votre esprit, il n'était pas dans l'erreur, ou s'il y était, c'est votre cœur qui l'avait égaré. Oui, Messieurs, si nous voyons tant d'éloignement pour la confession, ce n'est pas que l'on ignore sa nécessité, ses avantages, mais c'est que le cœur est en proie aux plus violentes passions, c'est qu'on est lié des chaînes de la volupté, de l'ambition, de l'avarice; c'est qu'il faudrait rompre avec cette personne, quitter ces assemblées, s'éloigner de ces compagnies que l'on aime; c'est en un mot qu'il faudrait rompre ses chaînes, et qu'on les baise avec plaisir; c'est qu'il faudrait se faire des violences pour pratiquer la vertu, et que l'on est accoutumé à ne se rien refuser, semblables à un malade qui repousse le remède qui doit lui rendre la santé parce qu'il est amer, ou à un esclave qui aime l'esclavage. Ah! Messieurs, jusques à quand demeurerons-nous dans notre aveuglement et dans nos ténèbres! Quoi! Dieu vous offre le pardon, et vous oseriez le refuser, il vous cherche, et vous vous obstineriez à le fuir! Quelle ingratitude! Ah! revenez à des sentiments meilleurs. Si le Seigneur vous fait entendre sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs; s'il vous appelle, ne refusez pas de l'entendre: ce serait peut-être pour vous le dernier des crimes. La grâce a ses moments, ce moment est arrivé pour vous; si vous le négligez, il ne reviendra peut-être jamais: les plaisirs s'évanouiront, le monde avec ses charmes disparaîtra, le moment fatal où il faudra tout quitter arrivera bientôt. Peut-être la mort vous a-t-elle déjà marqué comme une des premières victimes qu'elle doit frapper... Etendus sur un lit de douleur, de quoi serez-vous capables? la pénitence qui se fait à la mort est bien suspecte... Et qui sait si le Seigneur voudra vous recevoir alors, et s'il ne sera pas pour vous ce Dieu terrible qui se rit des larmes du pécheur mourant? Prévenez un si grand malheur, Messieurs, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde, par vos intérêts les plus chers; il y va de votre salut éternel, ou de votre perte éternelle! Allez vous jeter aux pieds du ministre de la réconciliation, mais allez-y avec un cœur sincèrement contrit. Si votre orgueil est humilié, réjouissez-vous-en: votre humiliation fera votre gloire et votre salut. S'il vous en coûte pour accuser vos fautes, la paix du cœur, le bon témoignage de la conscience en seront les heureux fruits. C'est alors, je veux dire après avoir déposé dans le sein d'un directeur fidèle le poids de vos iniquités, que vous commencerez à goûter les prémices de cette joie sainte dont nous éprouverons la plénitude dans le ciel, etc.

CONFÉRENCE XVII.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Resurrexit, non est hic. (*Luc.*, XXIV, 6.)

Voilà, Messieurs, le plus bel éloge que l'on puisse faire de Jésus-Christ; il n'est plus dans le tombeau, il est ressuscité! Parcourez, Messieurs, ces lieux destinés à la sépulture de l'homme, voyez ces superbes monuments érigés à son orgueil, et qui n'annoncent que sa grande vanité et son extrême misère. Après les éloges les plus pompeux, après les titres les plus magnifiques, s'offrent au spectateur attentif ces tristes paroles: *Hic jacet.* Ici gémit dans la poussière du tombeau, cet homme qui fit trembler la terre. Qu'en reste-t-il? une vile poussière, un je ne sais quoi, qui n'a pas de nom. Jésus-Christ seul, selon la prédiction du prophète, est sorti vainqueur du tombeau, et il a pu dire à la mort en lui insultant: *Mort, où est ta victoire*, mort, *où est ton aiguillon: « Ubi est, mors, victoria tua? »* (*Col.*, XV, 55.) Il est sorti du tombeau par sa propre vertu, donc il est le maître de la vie et de la

mort, donc il est Dieu. Et voilà, Messieurs, comment la résurrection de Jésus-Christ est la preuve la plus éclatante de sa divinité. Car, selon le raisonnement de saint Paul, *si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine* (I *Cor.*, XV, 17), nous sommes des imposteurs, de faux témoins, nous sommes les plus misérables des hommes.

Mais pourquoi tant insister sur le miracle de la résurrection, puisque Jésus-Christ en a fait tant d'autres qui démontrent jusqu'à l'évidence sa divinité? Pourquoi, Messieurs? parce que Jésus-Christ a donné ce miracle comme celui qui devait être le complément de tous les autres, et qui devait mettre le sceau aux titres qu'il avait déployés à nos yeux. Pourquoi? parce que Jésus-Christ ayant prédit qu'il ressusciterait, s'il ne fût point ressuscité en effet, il se serait convaincu lui-même d'imposture et d'impuissance, et il n'aurait plus aucun droit à nos adorations et à nos hommages. Il est donc bien important d'établir sur de solides fondements la vérité de la résurrection du Sauveur, et voilà ce que je me propose dans cette conférence. J'espère, qu'elle vous affermira de plus en plus dans la foi, en vous montrant combien elle est appuyée sur les preuves les plus solides et les plus inébranlables. J'attends que vous me posiez vos questions.

Ire question. — Vous prétendez, Monsieur, que la résurrection de Jésus-Christ est une preuve de la vérité de la religion, je le crois comme vous. Mais est-il bien certain que Jésus-Christ soit ressuscité? Quels garants en avons-nous? Les apôtres : mais ce témoignage mérite un sérieux examen. Ils ont pu se tromper, les sens ont pu les séduire; la prévention, le désir qu'ils avaient que Jésus-Christ ressuscitât, tout cela ne doit-il pas nous porter à croire qu'ils ont cru légèrement et sans examen, et par conséquent que leur témoignage est nul? etc...

Réponse. — Oui, Messieurs, rien n'est plus certain que la résurrection de Jésus-Christ, et je ne crains pas de dire qu'il n'est presque point de faits dans l'histoire mieux attestés que celui-là. Et d'abord, Messieurs, pour saisir la force des preuves, écartons tout ce qui est étranger à la discussion qui nous occupe. Il est certain que Jésus-Christ expira sur la croix, qu'il fut mis dans un sépulcre, que des gardes furent placés auprès du tombeau pour veiller à sa sûreté. Les Juifs, les païens, les chrétiens en conviennent unanimement. Il est encore certain que le troisième jour après la mort de Jésus-Christ, son corps ne se trouva plus dans le tombeau. Comment en est-il sorti? voilà l'objet précis de la discussion. Les apôtres ont rapporté qu'il était ressuscité; les Juifs ont avancé que son corps avait été enlevé par ses disciples. Quel témoignage doit l'emporter dans l'esprit de tout homme raisonnable, voilà ce qu'il faut examiner.

Ici, Messieurs, je me représente l'enceinte de cette église comme un tribunal, et tous mes auditeurs comme autant de juges qui doivent prononcer une sentence définitive. Or, dans tous les tribunaux de la terre, lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur un fait quelconque, que fait-on? on appelle les témoins, on les interroge. On discute leur témoignage, on s'assure de leur sincérité, et ce n'est qu'après cet examen sérieux que les juges prononcent un arrêt définitif. J'applique les mêmes règles à la question présente et je demande : Quelle est la première qualité que l'on exige dans les tribunaux de la terre de la part des témoins? C'est qu'ils aient pu être, et qu'ils soient parfaitement instruits de ce qu'ils rapportent. Les apôtres ont-ils cette qualité? Je soutiens que rien n'est plus certain.

Et ici, Messieurs, le témoignage des apôtres se présente à nous avec une autorité imposante. Ce n'est point un témoin isolé, un particulier qui dépose en faveur de la résurrection; il aurait pu se faire illusion, prendre un fantôme pour la réalité : mais c'est le collége entier des apôtres, ce sont les saintes femmes qui avaient souvent conversé avec Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, ce sont tous les disciples au nombre de cinq cents, qui attestent avoir vu Jésus-Christ ressuscité. (I *Cor.*, XV, 6 et 7.) Certes, Messieurs, y eut-il jamais un fait porté devant les tribunaux de la terre, qui fût confirmé par un aussi grand nombre de témoins?

Mais que nous rapportent-ils, ces témoins si nombreux? S'ils ne nous attestaient la vérité de la résurrection que sur des bruits vagues, sur des rumeurs incertaines, je serais moins frappé de leur témoignage. La renommée est mensongère, les rumeurs publiques sont sujettes à l'erreur. Mais non, Messieurs, cette foule de témoins n'attestent que ce qu'ils ont vu, et ce qu'ils ont vu par eux-mêmes : *Quod vidimus... quod manus nostræ contrectaverunt...* (I *Joan.*, I, 1.) Ils nous assurent qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité; et ils l'ont vu, non pas dans une seule apparition, mais dans un grand nombre, mais pendant quarante jours; non dans des apparitions subites et passagères, mais dans des apparitions multipliées, prolongées; ils ont bu, mangé avec lui; il a fait plusieurs prodiges en leur présence. C'est dans ces apparitions qu'il pose les fondements de cet édifice majestueux, qui doit s'élever sur les ruines de l'idolâtrie et traverser tous les siècles (*Joan.*, XXI, 15); qu'il donne à Pierre le suprême pouvoir, à ses disciples le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés (*Joan.*, XX, 13); qu'il les fait les dépositaires de son autorité, qu'il leur ordonne d'aller enseigner l'univers. Or, Messieurs, n'est-il pas évident, que tant d'apparitions dans lesquelles s'opérèrent tant de prodiges, donnèrent aux apôtres le temps de se convaincre que c'était véritablement Jésus-Christ? Et quoi donc? s'agissait-il pour les apôtres d'un personnage inconnu? n'avaient-ils pas vécu familièrement avec Jésus-Christ pen-

dant trois années entières? n'avaient-ils pas été les dépositaires de sa doctrine? Et lorsqu'ils le virent dans des entretiens familiers déroulant à leurs yeux, les anciennes prophéties qui avaient annoncé ses humiliations et son triomphe, y avait-il moyen de s'y méprendre? Et lorsque saint Pierre, ayant aperçu son maître, s'élança dans la mer, et que les flots s'affermirent sous ses pas; pouvait-il méconnaître celui dont les éléments eux-mêmes entendent la voix? Dans aucun tribunal, exigea-t-on jamais autant de circonstances, pour s'assurer de l'identité d'une personne? Non, Messieurs : disons donc que les apôtres eurent tout le temps et tous les moyens pour reconnaître parfaitement Jésus-Christ, puisqu'ils eurent souvent l'occasion de le voir, de le toucher, de manger avec lui; et ne balançons pas à conclure, qu'il leur fut impossible de s'abuser sur sa personne.

Mais, me dira-t-on, les apôtres en crurent peut-être trop légèrement au témoignage de leurs sens. Peut-être suivirent-ils plutôt le désir de leur cœur que l'évidence de la vérité. Non, Messieurs, tout ceci est formellement démenti par l'histoire de l'Evangile, et s'il y a un reproche à faire aux apôtres, c'est d'avoir trop résisté à la vérité de la résurrection Je me trompe, la providence de Dieu a tout ménagé pour sa gloire, et l'hésitation des apôtres, leur lenteur à croire devient le plus ferme appui de notre croyance. Oui, Messieurs, les apôtres ont été lents à croire à la résurrection de Jésus-Christ; grossiers, d'un esprit borné, ils n'avaient rien compris aux saintes instructions de leur divin maître. La promesse de la résurrection semble s'être effacée de leur esprit; tremblants, saisis d'effroi, croyant déjà voir le courroux des Juifs s'appesantir sur leur tête, ils se tiennent enfermés, et ne cherchent qu'à se faire oublier. Aussi, Messieurs, ne pensez pas les voir attendre avec impatience le moment de la résurrection, ni courir les premiers au tombeau, ils n'y pensent pas même, De timides femmes les surpassent en courage, elles se rendent au sépulcre, elles sont témoins du prodige, elles viennent en faire part aux faibles apôtres, et s'efforcent de ranimer leur espérance presque éteinte. Au moins cette nouvelle va ranimer leur foi et leur ardeur; non, Messieurs, ils regardent les femmes comme des esprits exaltés, et les traitent de visionnaires: *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* (*Luc.*, XXIV, 11.) Si Jésus-Christ paraît au milieu d'eux, ils sont effrayés, et le prennent pour un fantôme; Jésus-Christ est obligé de calmer leur frayeur en leur faisant porter leurs mains sur son corps sacré. Et pour les convaincre de plus en plus, il se met à table avec eux, et participe à leur frugal repas. Il semble, Messieurs, que tout devait céder au témoignage des apôtres, après une preuve si claire de la résurrection de leur maître; cependant le premier incrédule se trouve parmi eux. Thomas qui était absent au moment de cette apparition, refuse d'y croire; il proteste qu'il ne croira jamais à ce prodige à moins qu'il ne voie de ses propres yeux le Sauveur, et qu'il ne porte ses mains dans les plaies de son corps; et ce n'est qu'après cette preuve irréfragable qu'il se rend à la vérité. Heureuse incrédulité, Messieurs, qui en nous montrant jusqu'à l'évidence que les apôtres n'ont pas cru légèrement au témoignage de leurs yeux, mais qu'ils ont mis en usage tous les moyens de connaître la vérité, nous garantit la sincérité de leur parole, et porte la certitude de leur témoignage au plus haut degré d'évidence où il puisse atteindre!

Un témoignage aussi imposant devrait convaincre tout esprit éclairé : mais que n'ajoute pas encore à son autorité la manière circonstanciée avec laquelle il nous est exprimé! Ce ne sont point ici des témoignages vagues, des dépositions incohérentes, qui vous laissent dans un doute pénible. Non, tout est clair, précis, circonstancié dans les termes des apôtres. Ils nous rapportent les temps, les lieux où Jésus-Christ s'est montré. C'est d'abord à Madeleine qu'il apparaît, à d'autres saintes femmes, à saint Pierre, à saint Jacques, aux deux disciples, aux onze apôtres. C'est dans le jardin où était le tombeau, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur les bords du lac de Génézareth : est-ce là le langage du doute et de l'illusion? Des hommes incertains de ce qu'ils annoncent s'expriment-ils avec cette précision? Ce détail circonstancié que nous remarquons dans les apôtres, non, Messieurs, on ne le vit jamais. Ce fut toujours le partage de la conviction la plus profonde.

Maintenant, Messieurs, qu'opposera-t-on à ce témoignage si éclatant des apôtres? Oserait-on dire que les apôtres ont suivi leur prévention, que préoccupés de cette pensée, que leur maître ressusciterait, il leur a été facile de succomber à l'illusion des sens? Etrange manière de se dérober à la force de la vérité! La prévention aura donc fait voir aux apôtres, en même temps, dans le même lieu, de la même manière, Jésus-Christ présent et triomphant, tandis qu'il aurait encore été dans la poussière du tombeau? Elle leur aura donc fait prévoir toutes les circonstances qu'ils rapportent; qu'il apparaîtrait à ceux-ci dans un lieu, à ceux-là dans un autre? à Madeleine dans le jardin, aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, aux apôtres dans le cénacle et sur le lac de Génézareth? La même prévention leur aura donc fait croire qu'il mangeait avec eux, qu'il leur donnait des pouvoirs qu'ils ont exercés pendant leur vie, et dont leurs successeurs dans le ministère jouissent encore? Peut-être aussi sera-ce par prévention que les saintes femmes vont embaumer son corps comme s'il eût dû rester toujours dans le tombeau! Que les apôtres les traitent de visionnaires, qu'ils prennent Jésus-Christ pour un fantôme, que Thomas refuse de croire avant d'avoir mis ses mains dans

les plaies de Jésus-Christ; étonnante prévention, qui produit des effets bien merveilleux et bien opposés : qui autorise le soupçon de crédulité, et qui produit l'incrédulité tout ensemble! Mais puisque la prévention produit des effets si surprenants, ne pourrait-on pas soupçonner avec justice, et serait-il bien difficile de démontrer que la prévention exerce aussi son empire sur le philosophe et l'incrédule, et que ce n'est que par prévention qu'ils attaquent le témoignage des apôtres, et qu'ils avancent des absurdités révoltantes plutôt que de se rendre à l'évidence de la vérité ?

Alléguera-t-on encore l'illusion des sens qui nous séduisent dans quelques circonstances? Mais comment soupçonner l'illusion des sens après un examen aussi réfléchi, et tant de moyens pour connaître la vérité? Quoi! Messieurs, les apôtres connaissaient parfaitement Jésus-Christ, ils avaient vécu familièrement avec lui pendant trois années entières; ses manières, les traits de son visage, son maintien, sa voix, tout leur était parfaitement connu; et l'on voudrait qu'après quelques instants d'une absence passagère, ils aient pu se tromper sur sa personne? le confondre avec je ne sais quel personnage inconnu qui n'était pas lui? Une erreur aussi grossière est-elle possible, et si elle est possible, quel est le fils qui, après quelques jours d'éloignement, se jetant dans les bras de sa mère, ne tremblera pas dans la crainte de prodiguer à une étrangère les caresses qu'il réserve à la plus tendre des mères? Quel est l'ami qui ne craindra de confondre son ami avec un étranger? Ne voit-on pas que l'on anéantit par là les affections les plus chères au cœur de l'homme et que l'on étouffe cette effusion, cet épanchement de cœur qui font les délices de la vie ?

Osera-t-on dire que les apôtres n'ont rien vu, et que tout ce qu'ils nous racontent n'a eu lieu que dans leur imagination? mais alors il faudra dire qu'ils ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas! N'est-ce pas dire en d'autres termes, que les apôtres sont tombés tout à coup dans un état de délire et de folie complète, si générale, si uniforme, qu'ils auront éprouvé les mêmes sensations, dans les mêmes lieux, dans les mêmes circonstances! Certes quand on est réduit à cette extrémité, c'est s'avouer vaincu, et convenir malgré soi que l'on n'a rien de solide à opposer.

Mais ce n'est pas tout, et ici les conséquences de ces tristes suppositions sont d'autant plus terribles qu'elles sapent par ses fondements la société tout entière. Oui, Messieurs, si un grand nombre de témoins, après un examen réfléchi, ont pu se tromper sur un fait aussi sensible, dans quelles circonstances serons-nous à l'abri de l'erreur de nos sens? Comment vous répondre de leur sincérité dans vos rapports avec vos semblables? Vous conversez avec votre père, votre ami : qui vous garantira que ce n'est pas à votre plus cruel ennemi que vous découvrez les plus intimes secrets de votre cœur? Un crime énorme vient d'être commis; tout le monde en a frémi; vingt personnes d'entre vous ont reconnu le meurtrier; vous devez le dénoncer à la justice humaine; tout le monde s'y attend; qu'allez-vous faire? le livrerez-vous à la justice, mais vos sens vous ont peut-être trompés; ce n'est peut-être qu'une illusion: oseriez-vous exposer sur d'aussi faibles motifs la vie d'un homme qui est peut-être innocent? Où en serions-nous, Messieurs, si sur cette vague possibilité on s'abstenait de poursuivre le crime? quel est l'homme de probité qui ne tremblerait pas pour ses jours? Juges, magistrats de la terre, entendez-le bien : Les sens d'un grand nombre de témoins, après un examen réfléchi, peuvent être sujets à l'illusion : comment donc osez-vous condamner à mort, sur un témoignage bien moins imposant, un citoyen victime peut-être de l'illusion de ceux qui l'accusent? Malfaiteurs, scélérats les plus consommés dans le crime, ne craignez plus rien. La philosophie vous met le poignard à la main en vous garantissant l'impunité. Ravissez le bien de votre frère, trempez vos mains dans son sang, jouissez en paix du fruit de vos crimes. Je défie la justice humaine de vous frapper et de vous atteindre si on admet les tristes principes de l'incrédule. Qu'il est glorieux, Messieurs, à la religion de ne pouvoir être attaquée par aucun endroit sans qu'on foule aux pieds tous les principes, et que l'ordre social, ébranlé par les mêmes attaques, ne menace de s'engloutir avec elle dans une ruine entière! Il est donc démontré que les apôtres ont été à portée de s'instruire, et qu'ils ont été parfaitement instruits de ce qu'ils nous rapportent touchant la résurrection. J'attends, etc.

IIe question. — Je conviens, Monsieur, que les apôtres ont eu tous les moyens de connaître si Jésus-Christ était vraiment ressuscité, et j'avoue même qu'ils paraissent très-bien instruits de ce qu'ils nous rapportent. Mais ce n'est encore là qu'une qualité requise pour des témoins dignes de foi. Le plus important est de savoir si les apôtres n'ont pas voulu nous en imposer. Car, Monsieur, vous le savez fort bien, que d'imposteurs on a vus dans le monde! que de choses on avait crues d'abord, et dont un examen plus réfléchi nous a montré la fausseté! Veuillez donc nous montrer que la sincérité des apôtres est hors de doute, etc.

Réponse. — Oui, Messieurs, et rien n'est plus facile. La raison, le sentiment, tout concourt à mettre la sincérité des apôtres à l'abri de la moindre atteinte. Remarquez d'abord, Messieurs, que l'on n'apporte d'autre raison pour soupçonner la sincérité des apôtres, que de vagues possibilités, des doutes dépourvus de toute espèce de fondement. Or, Messieurs, loin d'attaquer par là leur sincérité, ne voit-on pas qu'on la confirme sans s'en douter? Effectivement, je suppose

qu'un criminel est accusé par vingt témoins. Les témoignages sont positifs, certains. Croyez-vous, Messieurs, que l'accusé sera reçu à jeter des soupçons vagues sur la sincérité des témoins? Non, Messieurs, un tel moyen de défense ne fut jamais reçu dans aucun tribunal. Et cependant, Messieurs, voilà ce que l'on oppose au témoignage des apôtres. En effet, est-ce prouver la qualification d'imposture que de dire : il y a eu un grand nombre d'imposteurs dans le monde, donc les apôtres le sont peut-être aussi? Pitoyable raisonnement. Ne pourrais-je pas dire aussi : Il y a eu des médecins qui ont fait dégénérer l'art de la médecine en un ridicule charlatanisme, et qui ont ainsi surpris la simplicité du peuple ; donc tous les médecins sont peut-être des charlatans : Il y a des juges qui ont faussé les règles de la justice, et qui se sont laissé corrompre par les présents ; donc tous les magistrats sont peut-être des faussaires et vendent la justice. Quel est l'homme assez stupide qui ne verrait pas que je fausse moi-même les règles du raisonnement, et le plus mince logicien admettrait-il cette conséquence? Mais que de choses que l'on a crues vraies pendant longtemps et dont on a ensuite découvert la fausseté! Même sophisme, même injustice, si sans autre raison on en conclut la fausseté d'un fou en particulier ; alors il n'y a pas un seul fait dans l'histoire qui ne puisse être révoqué en doute. Le meurtre de César, les conquêtes des Romains, tout s'écroule, toute certitude disparaît, un pyrrhonisme effrayant s'élève seul sur les ruines de la certitude et de l'histoire.

Mais enfin ces faits, dont on a reconnu la fausseté, étaient-ils des faits publics, importants, auxquels se rattachassent les intérêts les plus chers à l'homme, qui dussent avoir les plus grandes conséquences pour la religion, pour la société tout entière? Que l'on m'en cite un de ce caractère, et je me rends. Mais ces faits reconnus faux dans la suite avaient-ils été examinés par des personnes qui eussent un grand intérêt à les nier? avaient-ils passés par le creuset philosophique du XVIII[e] siècle? Et si ces fiers ennemis de la religion n'ont su trouver d'autres raisons pour attaquer le témoignage des apôtres que ces vagues possibilités, que ces misérables sophismes qui sont l'opprobre de la raison, n'est-il pas démontré qu'il est impossible d'y rien opposer ?

Chose étonnante! Messieurs, les Celse, les Julien, les Porphyre, voisins du temps des apôtres, malgré leur haine pour la nouvelle religion, n'ont jamais révoqué en doute la vérité de la résurrection, ni soupçonné la bonne foi des apôtres, et de nouveaux venus, sans aucune preuve, avec des soupçons mal articulés, oseraient attaquer leur témoignage! Voilà la philosophie! depuis qu'elle est devenue la haine de la vérité et de la religion, et un titre à tout dire et à tout oser. C'est donc sans aucun fondement, et je dis plus, et je soutiens encore que c'est contre toute vérité, que l'on soupçonne les apôtres d'imposture, et que l'imposture est d'une impossibilité démontrée.

Et en effet, Messieurs, c'était une entreprise immense que de vouloir persuader aux hommes que Jésus-Christ était ressuscité : si cela eût été faux, cette imposture devait avoir les plus terribles conséquences. Une flétrissure éternelle était attachée à la nation juive tout entière, les Juifs étaient convaincus d'un déicide affreux, ils devenaient l'opprobre et l'horreur du genre humain. A quels efforts de leur part ne devait-on pas s'attendre? Quels hommes viendront à bout de tromper leur vigilance et d'établir l'imposture? Oui, avec les talents les plus distingués, l'éloquence la plus entraînante, l'audace la plus soutenue, eût-on pu y réussir? On ne trompe pas les hommes sur un fait comme sur une opinion, surtout s'ils ont le plus grand intérêt à le trouver faux. Et cependant, Messieurs, quels sont les hommes que l'on suppose avoir tenté et exécuté ce projet? Les apôtres, c'est-à-dire des hommes faibles, timides, qui ont abandonné leur Maître au jour de son affliction, et dont le plus courageux le renie à la voix d'une servante. Un tel projet, je vous le demande, peut-il seulement s'offrir à leur pensée? Non; vous conviendrez que la supposition n'a pas même le frêle mérite de la vraisemblance, et il est plus incroyable que les apôtres en aient eu seulement la pensée, qu'il ne l'est que Jésus-Christ soit vraiment ressuscité.

Mais ce n'est pas tout; non-seulement l'entreprise est évidemment au-dessus des forces des apôtres, mais de plus elle suppose pour auteurs des hommes d'une malice réfléchie et d'une corruption profonde. Accuser une nation entière du plus grand des crimes, quel est le scélérat qui ne frémirait à cette seule pensée? donc il faut dire que les apôtres ont été les plus méchants des hommes, des scélérats consommés dans le crime. Mais comment concilier cette profonde malice avec le caractère bien connu des apôtres? Partout nous les voyons représentés comme des hommes d'une vertu consommée, d'un désintéressement absolu, d'une charité divine ; comme leur divin Maître, ils ont pu défier la haine de leurs ennemis de leur reprocher aucun crime, et le silence de ces mêmes ennemis devient leur plus complet éloge. Et l'on voudrait que ces hommes d'une vertu à toute épreuve aient formé le projet de tromper le monde entier, qu'ils eussent tenté de couvrir d'un opprobre éternel le pays qui les avait vus naître? Non, Messieurs.

Au reste, ce qui met encore la sincérité des apôtres hors de doute, c'est la manière pleine de candeur avec laquelle ils s'expriment. L'imposture a beau se dissimuler, elle laisse toujours échapper quelques traits qui décèlent son ignominie : jamais la candeur et la naïveté ne furent son partage. Comme elle a contre elle la vérité, elle cherche dans l'art du langage un moyen de séduction; de là les expressions fortes, les

tours étudiés, les mouvements violents qui entraînent :la vérité seule se soutient par ses propres forces. Aussi voyez le récit des apôtres : partout règne une noble simplicité, tout y est dit avec cette candeur que l'imposture ne saurait imiter : la pauvreté de leur maître, ses souffrances, sa mort, tout y est dit sans art, comme sans prétention; ils ne passent pas même sous silence leurs propres défauts, leurs prétentions ambitieuses, leur zèle indiscret, leur ignorance, leur lenteur à croire, leur chute, tout y est rapporté avec la dernière franchise. Or, Messieurs, j'en appelle à tout homme de bonne foi, est-ce là le langage de l'imposture? Non, ce fut toujours celui de la conviction et de la sincérité. Ainsi, la nature du projet en lui-même, le caractère des apôtres, leur candeur et leur simplicité, tout nous montre jusqu'à l'évidence qu'ils n'ont point été ni pu être des imposteurs.

A ces preuves si fortes qu'opposera-t-on? Dira-t-on qu'un reste d'attachement pour leur Maître a porté les apôtres à couvrir son ignominie et à sauver sa mémoire de l'opprobre? Etrange espèce d'attachement, qui non-seulement n'est point dans le cœur de l'homme, mais encore qui est opposé à ses penchants les plus naturels. Et, en effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité comme il l'avait prédit, dès lors il est un fourbe et un imposteur; les apôtres ne doivent voir en lui qu'un imposteur et un misérable, qui, après les avoir arrachés à leurs paisibles occupations, les laisse exposés à tous les coups de leurs ennemis; dès lors, ils doivent lui vouer un mépris formel et une haine implacable. (Que penseriez-vous d'un maître que vous auriez servi pendant plusieurs années, si, au lieu de vous payer le juste salaire de vos peines, il ne vous laissait en mourant que la plus affreuse misère, et la perspective d'un avenir encore plus triste? Seriez-vous bien tenté de bénir sa mémoire?) Et l'on voudrait que les apôtres, tout en reconnaissant Jésus-Christ pour un imposteur qui les a séduits, n'en deviennent que plus ardents pour sa gloire, qu'ils s'exposent aux plus mauvais traitements, qu'ils consentent à expirer dans les tourments pour un homme qui les a si honteusement abusés. Messieurs, je vous le demande, cela est-il dans le cœur de l'homme?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, on fera au moins aux apôtres la grâce de leur accorder le sens commun. S'ils eussent été fous, ils n'eussent pu réussir à tromper l'univers; mais tout homme qui a le sens commun n'agit jamais sans un motif quelconque. C'est l'envie d'amasser des richesses, de se faire un nom, de jouir des plaisirs de la vie, qui les fait agir. Quel motif veut-on donc supposer aux apôtres? serait-ce le désir de se faire un nom? Mais, Messieurs, quels hommes pour oser aspirer à la célébrité! Où sont leurs talents, leur éloquence? Des hommes grossiers, ignorants, peuvent-ils avoir la prétention de briller par des talents dont ils sont dépourvus? Non, Messieurs, si un genre d'ambition peut se glisser dans de tels hommes, tout au plus peut-elle consister à vouloir devenir riches, et à obtenir par ce moyen une distinction que nulle autre chose ne saurait leur donner. Eh bien! est-ce le désir des richesses qui a fait agir les apôtres? mais les apôtres font profession de les fouler aux pieds. On dépose des richesses à leurs pieds, ils dédaignent d'en prendre l'administration; on leur offre de la nourriture, ils refusent et travaillent de leurs propres mains. Est-ce là le caractère d'un ambitieux possédé du désir de faire une fortune brillante? Ont-ils été entraînés par l'attrait des plaisirs? hélas! Messieurs, quels plaisirs ont-ils goûtés? Les jeûnes, les veilles, les travaux les plus pénibles, les rebuts, les persécutions et la mort, voilà les plaisirs qu'ils ont goûtés; et il faut convenir que si c'est là ce qu'ils ont cherché, leur attente n'a pas été trompée. Certes, Messieurs, si les apôtres avaient pu s'abuser sur la démarche qu'on leur suppose, s'ils avaient pu se repaître d'idées imaginaires de fortune, de réputation, de plaisirs, ils durent être cruellement détrompés lorsque, commençant à peine leur course, ils entendirent frémir autour d'eux toutes les passions, l'orgueil qu'ils viennent humilier, l'ambition dont ils condamnent les désirs, la volupté qu'ils frappent d'anathème; lorsque bientôt ce frémissement des passions se tournant en cruautés, ils les virent toutes s'élancer sur eux avec fureur, les poursuivre, les arrêter, les condamner aux plus cruelles tortures. La leçon était-elle assez forte? l'illusion ne dut-elle pas disparaître? Oui, Messieurs, des témoins qui, sans aucun intérêt, contre tous les intérêts les plus chers, se font égorger, soutiennent leur témoignage au milieu des tortures les plus cruelles, sont dignes de foi, ou bien il n'y en eut jamais!

Mais ils attendaient, direz-vous, des récompenses dans la vie future. Motif bien puissant, sans doute, supposé qu'ils fussent convaincus de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la résurrection. Alors je comprends et ce mépris profond pour tout ce que le monde estime, et ce courage qui leur fait affronter tous les tourments. Mais motif impuissant, ridicule même, s'ils n'ont été que des imposteurs; et s'ils croyaient à l'existence de Dieu, ont-ils pu se persuader qu'un Dieu essentiellement saint n'aurait pas en horreur leur imposture et ne leur réserverait pas les plus affreux tourments? Et s'ils en étaient venus à ce point de dégradation que de ne pas même croire à l'existence de Dieu, comment ont-ils pu espérer quelque chose au delà du tombeau? Comment, convaincus qu'ils n'avaient rien à attendre après cette vie, ont-ils si visiblement exposé cette vie qui alors est tout pour l'homme? Comment l'ont-ils sacrifiée si facilement pour soutenir une imposture? Non, Messieurs, il n'y a point de milieu, et il faut dire de deux choses l'une : ou bien les apôtres ont été complétement fous, ou bien ils sont des témoins dignes de foi, puisque leur conduite

n'est explicable que dans l'une de ces deux suppositions. Si l'incrédule avance que les apôtres ont été privés de la raison, je lui opposerai leur conduite pleine de sens et de candeur, leur morale la plus sublime qui ait paru sur la terre, et je lui demanderai comment la plus profonde sagesse est-elle sortie du sein de le folie ; si on fait aux apôtres la faveur de leur accorder le sens commun, dès lors il est démontré que leur témoignage est véritable, puisqu'on ne saurait expliquer autrement leur conduite. Que l'incrédule choisisse, il est également confondu, et la vérité triomphe; la résurrection de Jésus-Christ est démontrée.

Enfin, Messieurs, pour achever de mettre la sincérité des apôtres à l'abri du moindre soupçon, je n'ajouterai qu'une réflexion: C'est que l'incrédule est obligé de se contredire de la manière la plus grossière ; et, en effet, pour accréditer la prétendue fable de la résurrection, on est obligé de supposer dans les apôtres des talents supérieurs et une habileté peu ordinaire. Les apôtres auraient donc été des imposteurs habiles, tels qu'on n'en avait jamais vus, et qu'on n'en vit jamais depuis. Mais voilà que ces habiles imposteurs se conduisent avec une ineptie, une maladresse que l'on ne saurait expliquer et qui doit nécessairement faire échouer leur chimérique projet. Effectivement, Messieurs, je suppose que des imposteurs veuillent accréditer parmi nous une fausse nouvelle, n'est-il pas vrai qu'ils s'éloigneront du lieu où ils supposent que la chose s'est passée ? qu'ils iront répandre cette nouvelle dans quelque réduit obscur, avec l'air du mystère, sous la loi du secret ? Voyez les apôtres, ils choisissent le lieu même qui a été le théâtre sanglant de la mort de leur Maître, pour proclamer sa résurrection. Sans donner aux esprits le temps de se calmer, quelques jours seulement après la mort de leur Maître ils annoncent son triomphe; et dans quel lieu ? Dans la capitale de la Judée, à Jérusalem ! Quel jour choisissent-ils pour cela ? le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire une solennité qui attirait dans cette ville tous les Juifs des environs, et un grand nombre d'étrangers. A quelles personnes? dans les assemblées les plus nombreuses, en présence des princes des prêtres et des pharisiens qui ont prononcé l'arrêt de mort contre leur Maître, qui ont tous les moyens, tout le pouvoir de les confondre et de les condamner ! Sont-ce là des imposteurs? l'imposture fournit-elle d'elle-même les moyens de se voir confondue ? mais encore comment s'expriment-ils ? Ah ! Messieurs, loin d'eux la ruse, et la duplicité ; la franchise est sur leurs lèvres, parce que la conviction est dans leur cœur. Ils reprochent hautement aux princes des prêtres leur déicide : *Ce Jésus que vous avez mis à mort est le Messie ; il est ressuscité, nous en sommes les témoins, il n'y a de salut pour vous que dans ce sang que vous avez répandu !* (*Act.*, III, 29, 30.) Quelle énergie dans ces paroles ! comme elles durent humilier l'orgueil des Juifs ! ne nous étonnons pas s'ils frémirent de rage, comme le rapporte l'histoire sacrée; soyons plutôt étonnés qu'après des preuves si nombreuses il y ait encore des hommes qui doutent de la résurrection de Jésus-Christ ! mais il est difficile de convaincre ceux qui se roidissent contre la vérité. Du moins il reste démontré jusqu'à l'évidence que l'on ne saurait attaquer le témoignage des apôtres pour s'élever contre la vérité, sans démentir les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme, sans anéantir toute l'autorité de l'histoire, sans tomber dans les contradictions les plus grossières. Donc, Messieurs, les apôtres ont été des témoins sincères parfaitement instruits de ce qu'ils rapportent; donc Jésus-Christ est vraiment ressuscité ; tous les discours de la mauvaise foi n'ont servi qu'a faire paraître la vérité dans tout son éclat.

IIIe question. Il est vrai, Monsieur, que les apôtres ont toutes les qualités que l'on désire dans des témoins; ils sont instruits du fait qu'ils nous rapportent; leur sincérité est à l'abri de tout soupçon, cependant ce ne sont là que les raisons d'une partie, et il serait contre la justice de passer sous silence ce qu'opposent le juif et l'incrédule ; et d'abord, Messieurs, les Juifs ont accusé ces apôtres d'avoir enlevé le corps de leur Maître. L'accusation est grave, et détruirait de fond en comble les raisons que vous nous avez données. Veuillez donc nous dire ce que vous avez à répondre à cette première accusation.

Réponse. Oui, Messieurs, rien n'est plus juste que d'examiner les moyens de défense des Juifs et des incrédules, l'équité l'enseigne ; mais aussi les règles de cette même équité demandent que l'on ne se contente pas d'avancer sans aucune preuve les accusations les plus graves. Je suis donc en droit de demander des preuves ; sans doute les incrédules, qui se glorifient de ne rien admettre qui ne soit démontré, ne sauraient s'y refuser. Eh bien, Messieurs, on accuse les apôtres d'avoir enlevé le corps de Jésus-Christ ; où sont les preuves de cet enlèvement? demandez-les à l'incrédule, à l'esprit fort, et s'il ne vous répondait pas, lisez leurs ouvrages, les trouverez-vous ? Non, Messieurs, ils n'en donnent aucune, et ne sauraient en donner. Mais les Juifs n'ont-ils pas fait ce reproche aux apôtres ? oui, Messieurs, mais l'ont-ils prouvé ? Où sont-elles, encore une fois, ces preuves que la justice réclame ? où est l'acte authentique qui en démontre la vérité ? La chose valait bien la peine d'être constatée avec la dernière évidence. Comment donc ces raisonneurs si profonds ne rougissent-ils pas d'adopter avec une humble soumission une fable inventée par les Juifs, pour lesquels ils font paraître partout ailleurs un mépris si profond ? Comment osent-ils attaquer sans preuve un témoignage établi sur les plus solides fondements ? ont-ils donc oublié ce qu'ils ont dit avec tant d'emphase, qu'ils ne croient que ce que leur raison leur démontre? Leur raison leur aurait-elle dit que l'on peut combattre un témoignage positif par des fables puériles, sans la moindre preuve et

contre toutes les preuves? Non, Messieurs, ce n'est point là ce que nous dit la raison, pas même la raison du peuple, qu'ils se plaisent à avilir et à nous peindre comme des êtres dénués de raison et de bon sens. Oui ! Messieurs le moins instruit d'entre vous, si je l'interrogeais, prononcerait ici la condamnation de l'incrédule, tant il est vrai que dans sa haine profonde contre la religion, le mécréant foule aux pieds la raison et le bon sens.

Ceci suffirait pour confondre la mauvaise foi de l'incrédule ; mais ne nous en tenons pas là ; prouvons que l'enlèvement du corps a été impossible, 1° du côté des Juifs, 2° du côté des apôtres. Je dis du côté des Juifs ; et, en effet, quelles précautions ne prirent pas les Juifs pour retenir le corps de Jésus-Christ dans le tombeau ? ils se rappellent la promesse qu'il a faite de sa résurrection ; ils vont trouver Pilate, et lui demandent la permission de mettre des gardes autour du tombeau Que signifie, Messieurs, cette démarche de la part des Juifs ? quelles craintes annoncent-elles ? quel est ce criminel d'une nouvelle espèce, qui a le pouvoir d'inspirer de l'inquiétude à ceux mêmes qui l'ont fait périr sur un bois infâme ? Quoi qu'il en soit, les Juifs prennent les précautions les plus sévères ; des gardes sont apposés autour du sépulcre, l'entrée en est fermée avec une énorme pierre, le sceau des princes des prêtres y est apposé? Que pouvait-on faire de plus ? oserait-on craindre qu'ils eussent omis quelque précaution essentielle pour mettre le sépulcre hors de toute atteinte ? Croyez-vous, Messieurs, qu'ils ne donnèrent pas aux soldats les ordres les plus sévères, ou qu'ils manquèrent d'encourager leur zèle par l'éclat des récompenses, ou par la crainte des châtiments ? Non, Messieurs, la haine profonde qu'ils avaient pour Jésus-Christ, l'intérêt qu'ils avaient à démentir ses promesses, tout nous assure qu'ils n'ont rien négligé, et, qu'au contraire, ils ont tout mis en œuvre pour empêcher l'enlèvement du corps. Donc, Messieurs, cet enlèvement était impossible, ou du moins il ne pouvait avoir lieu sans laisser après lui des traces évidentes et sans en couvrir les auteurs d'un opprobre éternel.

Je dis, en second lieu, impossible du côté des apôtres : et en effet, que l'on nous dise de quelle manière les apôtres ont pu l'opérer. Dira-t-on qu'ils ont corrompu la fidélité des soldats romains, ou qu'ils ont enlevé le corps de vive force? Avancera-t-on avec les Juifs que le larcin a été commis pendant que les gardes étaient endormis? Voilà bien, ce me semble, ce que l'on peut dire de plus raisonnable, s'il est vrai que la raison puisse se trouver dans ces ridicules suppositions. Eh bien ! veut-on que les gardes aient forfait à l'honneur et qu'ils se soient laissés séduire par l'appât de l'or? Mais, Messieurs, comment les apôtres, pauvres et dénués de tout, ont-ils trouvé des sommes assez considérables pour balancer ce que les soldats avaient à attendre des princes des prêtres, s'ils eussent été fidèles à leur devoir? Comment les apôtres auront-ils osé faire aux soldats une proposition qui pouvait les perdre pour toujours? Comment parmi tous ces soldats ne s'en est-il pas trouvé un seul que l'honneur et l'appât d'une plus grande récompense n'ait pas engagé à révéler ce mystère d'iniquité ou à ne pas y prendre part? Comment les Juifs n'ont-ils pas poursuivi et les gardes et les apôtres pour dévoiler cette lâche trahison? Certes, Messieurs, la supposition est si absurde, que les Juifs eux-mêmes, malgré leur haine pour les apôtres, n'ont pas osé la mettre au jour. Il était réservé aux philosophes du XVIII[e] siècle de l'inventer.

Veut-on que les apôtres aient employé la violence? Mais d'où leur serait venue cette ardeur guerrière, à ces hommes faibles et timides? Ils ont abandonné leur Maître au jour de son affliction : croyez-vous qu'ils iront s'exposer à la mort pour un cadavre sanglant et sans vie? Mais ne voit-on pas que cette démarche eût trahi leur attachement pour leur Maître et dévoilé leur imposture? Les Juifs n'en auraient-ils pas triomphé? les apôtres n'eussent-ils pas été poursuivis? la religion n'eût-elle pas été anéantie? Tout cela est d'un ridicule que l'on ne saurait rendre.

Reste donc à dire que le corps a été enlevé pendant le sommeil des gardes. Les apôtres ont reproché aux Juifs d'avoir inventé cette fable et d'avoir corrompu les soldats romains pour en arracher ce honteux aveu. Les Juifs ne les ont pas démentis, et c'est même la seule défense qu'ils aient opposée au témoignage des apôtres. Je ne sais, Messieurs, si je dois discuter cette chimérique et absurde supposition, et si je n'outragerai pas votre raison en l'examinant sérieusement? Des témoins endormis, qui savent parfaitement ce qui s'est passé pendant leur sommeil ! Cela n'est-il pas bien nouveau ? n'êtes-vous pas frappés de la beauté de l'invention Dans quel tribunal de la terre un tel témoignage serait-il admis? Les autres hommes n'attestent que ce qu'ils ont vu pendant qu'ils étaient éveillés; mais ces témoins d'une espèce nouvelle savent parfaitement ce qui s'est passé pendant qu'ils étaient ensevelis dans un profond sommeil ! sommeil si profond, qu'il n'a pu être interrompu par le bruit que firent nécessairement les disciples en grand nombre sans doute, car ils n'auraient pu ôter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ! Il faut convenir qu'il est peu de sommeil si profond que celui-là. Mais ce n'est pas tout ; il faut que tout soit neuf : les témoins sont extraordinaires, les voleurs ne le sont pas moins; car, au lieu d'emporter le corps de Jésus-Christ tout enveloppé, les disciples, bien assurés du sommeil des gardes, ôtent la pierre, dépouillent le corps du linceuil qui l'enveloppait ; ils plient même et placent à part le suaire qui couvrait la tête du Sauveur, et s'en retournent bien satisfaits sans doute de leur bonne fortune. Certes, Messieurs, croira qui voudra ces fables ridicules, pour moi je n'y vois de

la part des Juifs qu'un aveu formel en faveur de la résurrection, et de la part des incrédules qui les répètent, une absence de raison que l'on ne devait point attendre de ces hommes qui se piquent de raisonnement.

Enfin, Messieurs, pour achever de répondre à votre question, je n'ajoute qu'un mot et je dis : Si le corps de Jésus-Christ fut enlevé par les apôtres, de quelque manière qu'il l'ait été, il y avait alors deux sortes de grands coupables à punir : les apôtres qui avaient violé le sceau public, qui, par cette détestable machination, ne tendaient à rien moins qu'à flétrir d'un éternel opprobre toute la nation juive, et les soldats qui avaient manqué à leur devoir de la manière la plus honteuse. Eh bien ! où sont donc les procédures que l'on a instruites contre eux? Où sont les supplices auxquels ils ont été condamnés? Comment la Synagogue est-elle demeurée froide spectatrice d'un tel attentat dont les suites rejaillissaient sur la nation entière? Que l'on m'explique cette inaction de la part des princes des prêtres ! N'est-ce pas qu'ils étaient convaincus eux-mêmes de la fausseté de l'enlèvement prétendu? En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour, etc. L'accusation de l'enlèvement du corps n'est nullement prouvée; cet enlèvement était évidemment impossible, soit du côté des Juifs, soit du côté des apôtres.

IVe question. — Voici, Monsieur, la dernière difficulté que j'ai à vous proposer. Nous n'avons d'autres témoins de la résurrection que les apôtres : ce témoignage peut être suspect. Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas paru au milieu des Juifs, au milieu de la Synagogue? C'eût été le moyen de convaincre tout le monde; qu'en pensez-vous?

Réponse. — J'admets, Messieurs, pour un moment, la supposition que vous faites : que nous n'avons d'autres témoins de la résurrection que les apôtres. S'ensuit-il que leur témoignage soit suspect? La bonne logique n'admettra jamais cette conséquence. Nous n'avons d'autres témoins de la mort de César assassiné en plein sénat que les Romains, d'autres témoins de la bataille de Fontenoy, si glorieuse aux Français, que des Français. Serons-nous en droit de les révoquer en doute? Non, Messieurs ; si on admet ce principe, on sape par les fondements l'histoire presque tout entière. Aussi la bonne critique ne l'admet jamais. Les témoins, quels qu'ils soient, ont-ils les qualités nécessaires pour être crus? peut-on opposer quelque chose de sensé à leur témoignage? Voilà à quoi se réduit toute la question. Les apôtres les ont, ces qualités ; on n'oppose rien de raisonnable à leur témoignage, je crois l'avoir démontré; donc il serait injuste de jeter sur eux de vains soupçons.

Après cela, que l'incrédule se perde dans ses propres idées, qu'il s'égare dans un tas de questions hasardées, pour ne pas dire audacieuses et impies. Je ne vois en lui qu'une triste imitation des Juifs, qui, dans leur sacrilége audace, adressaient à Jésus-Christ ces insultantes paroles : *Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui.* (*Matth.*, XXVII, 42.) C'est-à-dire que l'incrédule, pour se rendre au témoignage de la Divinité, voudrait lui tracer lui-même la conduite qu'elle aurait dû tenir pour le convaincre. C'est-à-dire que dans sa folle vanité il accuse Dieu lui-même d'avoir manqué de prudence et de sagesse. Misérables vers de terre, est-ce donc à nous à vouloir tracer à l'Etre suprême les règles de sa conduite? Sur quel principe l'incrédule veut-il que Jésus-Christ ait dû se manifester aux Juifs? Est-ce parce qu'ils avaient méprisé sa doctrine, fermé les yeux à l'éclat de ses miracles? Est-ce parce qu'ils l'avaient attaché sur un bois infâme? Et qui sait s'il n'a pas voulu leur épargner de nouveaux blasphèmes, peut-être un nouvel attentat! Quoi qu'il en soit, Messieurs, ce n'est pas à nous à expliquer la conduite de Dieu ; il nous a donné des preuves éclatantes de sa résurrection, il ne nous doit rien de plus; malheur à celui qui ne s'y rendrait pas !

Mais, enfin, où ira l'incrédule avec ces questions? ses *pourquoi*, ses *comment* auront-ils un terme? Pourquoi, lui dirai-je aussi moi-même, Jésus-Christ ne s'est-il pas montré aux gentils que ses apôtres devaient convertir à la foi? pourquoi n'a-t-il pas paru à Rome, à Athènes, à Corinthe? pourquoi n'a-t-il pas paru aux philosophes du XVIIIe siècle? pourquoi ne s'est-il pas montré à à chacun de nous. Car enfin nos droits sont égaux, nous ne sommes pas obligés à croire sur de moindres preuves que l'incrédule? Et parce que ni les philosophes ni les premiers gentils convertis à la foi n'auraient pu juger de la vérité de la résurrection sans avoir connu Jésus-Christ pendant sa vie, je demanderai pourquoi tous les hommes qui devaient peupler la terre dans la suite des siècles n'ont pas été créés assez à temps pour voir Jésus-Christ vivant, afin de pouvoir se convaincre qu'il était vraiment ressuscité. Voilà, Messieurs, voilà où mènent les questions audacieuses de l'impie, à une absurdité révoltante.

Enfin, Messieurs, si l'incrédule persiste, quoique contre toute justice, à demander d'autres témoins que les apôtres, donnons-lui encore cette satisfaction; s'il ne se rend pas, il n'y aura plus de doute sur son obstination et son aveuglement. Quels sont-ils ces témoins? Ce sont les Juifs eux-mêmes, c'est l'univers chrétien. Oui, je soutiens que les Juifs furent pleinement convaincus de la résurrection de Jésus-Christ. Et, en effet, lorsque les apôtres annoncent que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'ils se donnent en présence de la Synagogue comme les témoins de ce prodige, quelle conduite tient l'assemblée? Vous attendez sans doute que l'assemblée va confondre les apôtres, qu'elle va, ou leur montrer le cadavre de Jésus-Christ, ou bien leur opposer le témoignage des gardes endormis? Non, Messieurs,

toute l'assemblée est dans une surprise extrême, l'embarras est peint sur leur visage. Je ne sais quelle voix secrète, mais forte, se fait entendre au fond de leur cœur, et leur crie : cela est vrai ! On se contente de renvoyer les apôtres et de leur défendre de parler davantage au nom de Jésus-Christ. Ne voilà-t-il pas une réfutation bien authentique? Les apôtres continuent leur mission ; déjà sept à huit mille personnes sont chrétiennes; ils sont de nouveau mandés à la barre de l'assemblée juive : même constance, même fermeté de leur part ; il n'y a de salut pour vous et pour le genre humain que dans ce sang précieux que vous avez répandu ! L'assemblée frémit de rage, et certes il y a de quoi ; on délibère en secret, ces hommes continuent de répandre leur doctrine ! Un miracle vient d'être opéré par eux en présence de tout le monde au nom de Jésus ressuscité ; le fait est constant. La fureur emporte le conseil : on couvre les apôtres d'un torrent d'injures, on les frappe de verges, et on les renvoie. Devait-on s'attendre à une telle conclusion de la part d'une assemblée aussi imposante. Ce ne sont point des coups ni des injures qu'il fallait, c'étaient des raisons ; mais on n'en avait pas, et il était plus facile de trouver des bourreaux que des raisons. Car enfin à quoi bon les injures, les chaînes? pourquoi traiter les apôtres d'ennemis des Césars? pourquoi les faire frapper de verges? Ils méritaient plus que cela s'ils étaient des imposteurs, et s'ils ne l'étaient pas, le traitement était injuste. Encore une fois, il fallait les confondre en prouvant leur imposture ; les Juifs ne l'ont pas fait, donc il leur a été impossible de le faire. Par conséquent, il est rigoureusement vrai qu'ils ont été convaincus de la vérité de sa résurrection, et qu'ils en fournissent malgré eux une preuve démonstrative.

Enfin, j'ai ajouté l'autorité de l'univers entier. Et, en effet, l'univers entier est chrétien ; l'idolâtrie a été renversée par la religion chrétienne. Croyez-vous que la religion chrétienne se fût établie si elle n'eût été vraie? croyez-vous que l'homme s'est arraché à des religions commodes pour embrasser l'austérité de l'Evangile sans un examen réfléchi et sans en avoir découvert la vérité ? Et puisque la résurrection est le plus solide fondement de la religion, croira-t-on que ce miracle n'ait pas été soumis à la plus sévère critique, et qu'il eût été cru s'il n'eût été démontré? Aussi près de la naissance de la religion que l'étaient les premiers chrétiens, il leur était si facile de s'assurer de la vérité. En un mot, l'univers a cru la vérité de la résurrection de Jésus-Christ ; donc elle est véritable, à moins qu'on ne dise qu'à l'époque de la prédication de l'Evangile, les hommes n'avaient pas le sens commun, ce qui est une absurdité.

Ainsi, Messieurs, nous avons pour garants de la vérité de la résurrection le témoignage des apôtres, qu'aucune difficulté de l'incrédule ne saurait, je ne dis pas ébranler, mais attaquer avec quelque ombre de raison. Vous l'avez vu par les absurdes suppositions auxquelles l'incrédule a été réduit. La conduite pleine de lâcheté et d'emportement des princes des prêtres, enfin la croyance de l'univers, tout concourt à mettre cette vérité dans la dernière évidence. Donc Jésus-Christ est vraiment ressuscité. Que penser donc de l'incrédule qui se refuse à tant de preuves, qui s'efforce d'arracher de tous les cœurs cette religion si sublime et si belle, pour y substituer des doctrines abjectes, source et cause de tous les crimes, sinon que c'est un aveugle qui ferme volontairement les yeux à la lumière, et qui s'efforce d'entraîner les autres dans l'abîme où il est près de tomber.

La certitude de la résurrection établie, il ne nous reste qu'à tirer quelques conséquences pour notre instruction. Car, Messieurs, la résurrection n'est pas comme tant d'autres faits historiques que la curiosité humaine peut discuter sans une grande utilité ; mais la résurrection de Jésus-Christ doit servir à affermir notre foi, aussi bien qu'à régler nos mœurs.

Je dis, affermir notre foi. En effet, Messieurs, un grand nombre de prodiges servent de fondement à la religion, et attestent son origine céleste. Toutefois, Messieurs, oublions ici tous les autres miracles qui l'appuient, oublions la multiplication des pains dans le désert, le calme rendu à la mer par une seule parole, la résurrection même du Lazare; mais n'oublions pas que Jésus-Christ est ressuscité, et concluons donc que la religion qu'il a établie est divine. Passons sous silence les miracles des apôtres, et ce boiteux guéri au nom de Jésus-Christ par l'apôtre saint Pierre, et les malades guéris par l'ombre seule de son corps, et les démons chassés par le signe de la croix ; mais disons hautement : Jésus-Christ est ressuscité ; donc la religion chrétienne est divine. Pourquoi, Messieurs? Parce que le miracle étant le témoignage de la Divinité et le sceau divin qu'il imprime à sa parole, il s'ensuit qu'une doctrine qui produit de vrais miracles opérés en sa faveur nous vient du ciel. Et ici ce n'est point un prodige ordinaire, si je puis m'exprimer ainsi ; Dieu n'agit plus sur la matière déjà existante, mais c'est Jésus-Christ, le divin fondateur du christianisme, qui s'arrache lui-même d'entre les bras de la mort, qui se ressuscite par sa propre puissance : *propria virtute surrexit ;* et ce miracle, le plus éclatant de tous, il l'avait prédit avant sa mort, il y avait attaché la preuve la plus complète de sa mission divine. Donc la religion chrétienne est divine ; donc Jésus-Christ ne doit plus être seulement à nos yeux un homme puissant en œuvre et en parole, un sage comparable à ceux de Rome et d'Athènes, mais le Fils de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, puisqu'il a pris ce titre, *Ego et Pater unum sumus* (*Joan.*, X, 30), et que toutes ses paroles sont la vérité même. (O Jésus, je vous adore, etc.)

Mais si la religion chrétienne est divine,

elle l'est dans toutes ses parties, dans ses dogmes comme dans sa morale ; donc il faut croire les premiers, malgré les saillies d'une raison aveugle : raison humaine, humilie-toi, abaisse-toi, Dieu a parlé! Oserions-nous, misérables mortels, porter un œil téméraire dans le sein de la Divinité même; donc il faut pratiquer tous ses préceptes; de quel droit voudrions-nous secouer une partie du joug que le Seigneur nous a imposé?

Enfin, une autre conséquence de la résurrection bien consolante pour nous, c'est qu'elle est le gage de la nôtre. Oui, dit le grand Apôtre, Jésus-Christ étant ressuscité, il est le chef, les prémices de ceux qui dorment dans la poussière du tombeau. Voilà, Messieurs, le dogme de la religion, et la religion est divine; loin de nous donc ces doctrines abjectes de l'impie qui, étouffant le cri de son cœur qui appelle l'immortalité et qui se sent fait pour elle, ose encore nous dire que nous n'avons d'autre espoir que le néant et le tombeau! Doctrines désastreuses, bien dignes de ces hommes qui, à force de crimes et de passions, en sont venus jusqu'à se confondre avec l'animal sans raison, et que le cri d'une conscience alarmée et tremblante à la pensée de la justice de Dieu, force à désirer l'anéantissement comme le seul moyen d'échapper aux châtiments qui l'attendent. O hommes! élevons ici nos pensées! un certain orgueil nous est permis: non, tout n'est pas mortel en nous, ou plutôt rien n'est mortel, et ce corps lui-même qui se dissout, nous sera rendu brillant et immortel. Mais si nos corps doivent participer à une gloire immortelle, s'ils sont, au langage de l'Apôtre, le temple du Saint-Esprit, comment devons-nous les traiter? quel profond respect devons-nous avoir pour eux! quelle horreur pour le vice qui nous dégrade! Heureux, Messieurs, ceux qui auront le cœur pur, et qui auront su conserver sans tache leur corps et leur cœur; il est écrit qu'ils seront les premiers assis près du trône de l'Agneau. Mais cet homme malheureux, qui méconnaît la noblesse de son origine, qui dégrade en lui l'image de la Divinité, cet homme qui ne cherche que l'occasion d'assouvir la plus brutale comme la plus insatiable des passions, qui se traîne dans la boue du vice honteux! Cet homme pour qui rien n'est sacré, ni la faiblesse de l'âge, ni les liens du sang et de l'amitié, ni les saintes lois du mariage, qui tend sans cesse des piéges à la timide vertu, et dont les actions honteuses forme cette chaîne interminable de crimes dont parle un apôtre. (II *Petr.*, II, 14.) Cet être vil plongé dans l'ordure des passions ressuscitera-t-il? Oui, Messieurs, la religion nous l'apprend, et elle est divine; mais elle nous apprend aussi qu'il ressuscitera traînant après lui la honteuse chaîne de ses crimes et de ses infamies, qu'il expiera pendant l'éternité tout entière dans un étang de feu.

Je m'arrête ici, Messieurs, heureux si en établissant devant vous les preuves éclatantes de la religion, j'ai réussi à rendre votre foi inébranlable! Heureux, si en vous montrant l'obligation de croire les dogmes de la foi et celle de pratiquer tout ce qu'elle vous ordonne, j'ai pu vous inspirer la résolution d'y être plus fidèles à l'avenir! Heureux enfin si en vous faisant voir dans la résurrection de Jésus-Christ un gage assuré de la nôtre, j'ai pu vous inspirer le plus profond respect pour vos corps qui doivent sortir glorieux du tombeau! Cette gloire où Jésus-Christ est entré, vous sera donnée en partage pour toujours. *Amen.*

CONFÉRENCE XVIII.

SUR LES MYSTÈRES.

Rationabile obsequium vestrum. (*Rom.*, XII, 1.)

Votre soumission à Dieu est raisonnable.

C'est par ces paroles, Messieurs, que l'Apôtre nous fait connaître la conformité de la foi avec la raison, comme s'il nous disait : examinez les fondements de la religion, pesez les preuves qui l'établissent, portez les regards de la critique la plus sévère sur ses titres de créance; si vous faites cet examen de bonne foi et sans passion, si le désir de connaître la vérité guide vos recherches, si vos intentions sont pures, la vérité vous apparaîtra environnée de tout son éclat, et la conséquence nécessaire sera celle-ci : la foi est conforme à la raison, l'hommage que nous faisons à Dieu est raisonnable : *Rationabile obsequium vestrum.* Toutefois, l'Apôtre, après avoir tenu ce langage, exalte dans un autre endroit (*Rom.*, XI, 33) les profondeurs des conseils et des mystères du Seigneur, que la raison de l'homme ne saurait comprendre : *O altitudo!* Comment accorder ce langage si opposé en apparence? C'est, Messieurs, que les mystères même les plus impénétrables de la religion sont aussi conformes à la raison, non pas en ce sens que la raison de l'homme puisse les pénétrer et les comprendre, mais en ce sens que l'homme ne saurait y découvrir aucune contradiction, et que la raison lui dit, que dès qu'il est prouvé que Dieu a parlé, il doit s'abaisser devant sa suprême majesté; c'est le cas d'appliquer cette parole de Jean-Jacques : Le plus noble usage de la raison est de s'anéantir devant elle, c'est-à-dire, avant donc que d'attaquer avec une sacrilége audace les mystères de la religion, le bon sens voudrait que l'on détruisît les preuves qui l'établissent. Car, s'il est prouvé que Dieu s'est manifesté à l'homme, dès lors l'homme doit croire tout ce que Dieu a révélé, quelque opposition que semble y trouver sa raison, mais ce n'est point ainsi qu'en agit l'ennemi du christianisme. Je ne comprends pas les mystères, dit-il, donc je ne puis croire à la religion qui les enseigne, et pourquoi une si étrange conséquence? La raison de l'homme comprend-elle tout, et ne trouve-t-elle de ténèbres et d'obscurité nulle part? C'est, réplique-t-on, que les mystères sont au-dessus de la raison, que ce qui est au-dessus de la raison n'est pas conforme à la raison ou est contraire à la raison. Et voilà, Messieurs, les deux sophismes développés

avec plus ou moins d'art dans les œuvres philosophiques, et sur lesquels on s'appuie pour rejeter les mystères, et avec eux toute la religion. Dans cette instruction, je vais combattre ces deux sophismes, et vous en faire toucher au doigt l'absurdité; je mettrai ensuite sous vos yeux une notice des principaux mystères de la foi avec les motifs qui les établissent, et nous serons de plus autorisé à conclure avec le grand Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum.*

Examinons d'abord cette première difficulté, je ne comprends pas les mystères, donc je ne puis me soumettre à la religion qui les enseigne. Or, je dis que ce langage est plein d'une orgueilleuse ineptie, et que non-seulement les mystères ne sont pas une raison pour rejeter la religion, mais bien une preuve de sa vérité.

Et d'abord, les mystères ne sont pas une raison de rejeter la religion. Quel est en effet le vrai sens de ces paroles : Je ne comprends pas les mystères ? Le voici : Je suis un être borné, mon esprit ne parvient qu'avec peine et à force d'étude à acquérir quelques connaissances dans les sciences profanes ; cependant, je prétends que dans la religion il n'y ait rien que de clair, de précis, rien qui puisse échapper aux faibles lumières de mon esprit.

J'ignore la plupart des secrets de la nature, les merveilles de la végétation, je ne conçois pas même l'union de mon âme avec mon corps, ma propre existence est pour moi un secret impénétrable, néanmoins j'entends lire clairement dans le secret de la Divinité, pénétrer son essence la plus intime, connaître parfaitement sa nature, et si je ne puis comprendre Dieu lui-même, je ne veux point de sa religion.

Dieu est infini dans ses perfections, je suis au contraire très-borné dans mes connaissances; cependant je prétends avoir une science égale à celle de Dieu ; je veux m'égaler à lui : ce n'est qu'à cette condition que je me soumettrai à son empire. Voilà, Messieurs, le langage plein de blasphèmes, d'ineptie et de déraison des prétendus esprits forts, et tout ce que je viens de dire n'est que la fidèle explication de cette parole : *Je ne comprends pas les mystères, donc la religion est fausse et la foi déraisonnable.* Hé quoi ! Messieurs, l'homme rencontre à chaque pas des secrets impénétrables, il est environné de mystères, même dans les choses naturelles ; il ne connaît ni le secret de la propagation des êtres, ni leur développement, ni la nature du feu électrique. Sa science se borne ordinairement à constater des faits, sans pouvoir pénétrer l'essence des choses ; il est pour lui même un mystère ; toute sa science vient échouer devant un grain de sable, et l'homme voudrait comprendre la nature de Dieu, pénétrer dans son essence la plus intime, et ce n'est qu'à ce prix qu'il veut croire en Dieu : sans cela il le renie et l'abjure ! Eh bien ! qu'il se renie donc aussi lui-même, car l'union de l'esprit avec la matière sera toujours aussi un mystère.

La raison, consultée dans le silence des passions et des préjugés, nous tient bien un autre langage, et aux yeux de tout homme de bonne foi, non-seulement les mystères ne sont point une marque de fausseté dans la religion, mais, au contraire, c'est une preuve de sa divinité : « Non, Messieurs, je ne pourrais croire à une religion qui n'aurait pas de mystères. Les mystères supprimés, Dieu ne s'y trouverait plus, et Dieu absent de sa religion, elle cesserait d'être divine. Une religion sans mystères serait nécessairement fausse, puisque la religion de l'homme suppose des rapports entre la créature et le Créateur, entre le fini et l'infini (121). »

Ainsi la religion véritable suppose nécessairement des mystères : car dès que Dieu s'est fait connaître à l'homme, l'homme ne pouvant le connaître qu'imparfaitement, il s'ensuit que l'essence de Dieu demeure enveloppée dans une lumière inaccessible, et voilà des mystères. Ainsi les mystères deviennent une condition indispensable et une preuve de la divinité de la religion.

Mais, poursuit-on, les chrétiens avouent que nous ne connaissons pas la conformité des mystères aux maximes de la philosophie. Il nous semble donc qu'ils ne sont point conformes à notre raison ; or, ce qui nous paraît n'être pas conforme à notre raison, nous paraît contraire à notre raison, tout de même que ce qui ne nous paraît pas conforme à la vérité nous paraît contraire à la vérité. Voilà le second sophisme que j'ai pris mot à mot dans Bayle (122), qui le propose avec toute la finesse de sa subtile dialectique.

Or, tout ceci n'est qu'une subtilité faite seulement pour en imposer à ceux qui ne raisonnent pas, et, pour vous en convaincre, je dis d'abord qu'on ne touche pas même au fond de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si ce qui est au-dessus de la raison paraît ou non contraire à la raison, mais s'il est réellement contraire à la raison ; voilà le point précis de la question. Ainsi, quand on serait venu à bout de prouver (ce qui n'est pas) que ce qui est au-dessus de la raison, paraît contraire à la raison, il ne s'ensuivrait pas qu'il est réellement contraire à la raison, puisqu'il y a de fausses apparences comme il y en a de véritables.

Ainsi, Messieurs, proposez à une personne qui n'a aucune connaissance des mathématiques et de la géométrie ces deux règles bien démontrées : « Que moins multiplié par moins, donne plus ; et qu'il y a des lignes qui s'approchent toujours et ne se coupent jamais, quoique prolongées à l'infini. » Cette personne, qui en ignore la démonstration, pourra bien, avec Bayle, dire que cela est au-dessus de sa raison, ajouter

(121) Crillon, *Mémoires philos.*, t. II, p. 112 et 113.

(122) Bayle, tom. III, *Rép. aux quest. d'un pr.* 939.

même que ces propositions paraissent contraires à sa raison; mais s'ensuivrait-il qu'elles sont réellement contraires à la raison? Non, sans doute.

En second lieu, après ces premières ambiguïtés, Bayle conclut ainsi : « Pourquoi ne dirait-on pas également que les mystères sont contre notre faible raison, et qu'ils sont au-dessus de notre faible raison? » A cet air embarrassé et timide du sophiste, on reconnaît un homme qui ment à son esprit et à son jugement, et qui froisse les premières règles de la logique. C'est ce que l'on appelle, en termes de l'école, conclure *a minori ad majus*, ou, en d'autres termes, tirer une conséquence plus étendue que les prémisses. Et pour vous faire comprendre, par un exemple, ce langage un peu abstrait, je suppose que j'aperçoive de loin une tour qui est carrée, mais qui, vue d'une certaine distance, paraît ronde; sur cette simple apparence de rondeur, puis-je conclure raisonnablement qu'elle est réellement ronde? et cette conséquence ne serait-elle pas évidemment fausse? Il en est de même pour les mystères : quand j'accorderais qu'ils ne sont pas conformes à la raison, ce que je suis bien loin d'avouer, on ne pourrait pas en conclure qu'ils sont réellement contraires à la raison. Ainsi, dans la première partie de la difficulté, on ne touche pas même à la question; dans la seconde, on ne tire qu'une conséquence fausse, et on ne conclut contre les mystères qu'en faussant les règles de la logique; le tout fondé sur l'ambiguïté des termes; car on n'attaque pas autrement la religion qu'en recourant au sophisme ou en dénaturant sa doctrine; et pour vous en convaincre de plus en plus, reprenons le raisonnement de Bayle.

« Les plus orthodoxes, dit-il, avouent que nous ne connaissons pas la conformité de nos mystères avec les maximes de la philosophie : » Cela est vrai, et ne peut être même autrement. Si on la connaissait, ce ne seraient plus des mystères. « Il nous semble donc, continue-t-il, qu'ils ne sont point conformes à notre raison. » Voilà l'équivoque et le sophisme : car une chose peut n'être pas conforme à notre raison ou parce qu'elle est d'une nature et d'un ordre supérieur à notre raison, et que par là, toute comparaison exacte avec les maximes de la raison devenant impossible, sa conformité avec la raison demeure inconnue, ou bien parce qu'elle est contraire à la raison. Or, il y a bien de la différence entre ne pas voir la conformité des mystères avec les maximes de la philosophie, et voir une difformité ou une répugnance entre ces mystères et la raison. Le premier sens est vrai, le second est complétement faux. Cependant, après ces ambiguïtés Bayle conclut « l'on peut donc dire qu'ils sont contre la raison : » est-il une conséquence plus fausse? L'exemple de la tour déjà cité va vous le faire comprendre; ainsi j'aperçois de loin une tour dont je ne puis déterminer la forme. Je puis bien dire alors, je ne vois pas la conformité de cette tour avec la figure ronde ou carrée, mais puis-je dire : il me semble donc que sa forme n'est pas conforme à la figure ronde ou carrée? Non, car, si je ne puis déterminer la figure de cette tour, je ne puis dire qu'elle est conforme ou opposée à la figure ronde ou carrée ou à telle autre figure que l'on voudra.

Mais je vais plus loin, et je soutiens qu'il est de toute impossibilité que l'on découvre quelque contradiction entre les mystères et la raison. En effet, Messieurs, qu'est-ce qu'une contradiction par rapport à nous? C'est une claire opposition entre deux idées connues, ou dans les termes qui expriment une proposition. Ainsi je connais la figure ronde et la figure carrée, il y aurait contradiction à dire que l'une est semblable à l'autre. Ainsi j'ai l'idée de l'unité. Il y aurait contradiction à dire sous le même rapport, trois ne font qu'un, parce qu'il est évident que trois unités sont trois unités. D'après cela, comment découvrir quelque contradiction entre nos mystères et les maximes de la raison? Avons-nous une idée claire et distincte des mystères? non, par conséquent toute comparaison avec les maximes de la philosophie serait défectueuse, puisqu'une des deux idées comparées n'est pour nous ni claire ni distincte. Par conséquent encore, il est impossible de découvrir de la contradiction entre ces deux idées. Y en aurait-il dans les termes qui les proposent? non, Messieurs, et on défie l'incrédulité la mieux exercée d'en montrer dans une.

Après cette première discussion nécessairement un peu abstraite, mais qui sera bien comprise par ceux qui ont quelque connaissance des difficultés résolues, passons à l'exposition des principaux mystères de la foi, et nous verrons, de plus en plus, que la foi ne nous propose rien que de raisonnable. Le premier mystère de la religion et le plus impénétrable à la raison humaine, c'est le le mystère de la sainte Trinité par lequel nous faisons profession de croire un seul Dieu en trois personnes, une seule nature divine, et trois personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Qu'a donc de contraire à la raison ce mystère? il est incompréhensible sans doute, et il doit l'être, l'homme ne saurait comprendre Dieu, mais après tout, l'esprit n'y voit qu'une ineffable obscurité, mais rien qui répugne à la raison. Aussi l'impie qui veut attaquer ce mystère est-il obligé de dénaturer notre croyance pour l'attaquer avec quelque ombre de raison. A l'entendre, nous croyons que trois ne font qu'un! Aveugle qui ne veut pas voir que la religion ne nous a jamais enseigné une erreur aussi grossière, et qu'il dégrade lui-même sa propre raison en défigurant ainsi les vérités les plus essentielles du christianisme. Car autre chose, est de dire trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et de dire, trois dieux ne font qu'un seul Dieu. Le premier est le dogme de la foi, le second qui renfermerait une contradiction dans les termes est le dogme que l'impie prête à la religion, mais que la religion n'enseigna jamais

En second lieu, nous croyons que le premier homme, ayant été créé dans l'état d'innocence, perdit par sa désobéissance pour lui et sa postérité les dons précieux dont le Seigneur l'avait gratifié en le créant. En conséquence de cette faute, nous naissons souillés aux yeux de Dieu, indignes de jouir de sa gloire, condamnés à vivre loin de lui. C'est ce qu'on appelle le péché originel. Ici, Messieurs, je ne dirai pas que l'homme porte de toute part les tristes marques de sa dégradation, qu'il est impossible d'expliquer autrement les dispositions si contraires qu'on remarque en lui, tant d'élévation et tant de bassesse; tant de grandeur et tant de misère, une admiration naturelle pour ce qui est bon et beau, et tant de penchants vils et rampants; je ne dirai pas que cette vérité est du nombre de celles dont on peut suivre les traces jusque dans l'antiquité la plus reculée, que Platon et plusieurs autres philosophes anciens l'avaient devinée ou apprise, qu'elle paraît jusque dans les fictions de la mythologie, mais, je demanderai: y a-t-il dans ce dogme quelque chose qui révolte la raison? L'homme est créé dans un état de bonheur, son sort et celui de sa postérité est attaché à sa soumission. L'homme perd, par sa désobéissance, ces avantages précieux; dès lors nous naissons sujets à toutes les suites de cette première prévarication; voilà le dogme de la foi. Dieu ne pouvait-il pas attacher à telle ou telle condition la durée d'un bonheur qu'il avait gratuitement accordé à l'homme, ou l'homme avait-il des droits rigoureux à ces faveurs distinguées? qui oserait le dire? Un roi élève un de ses sujets à la première place de son royaume, il l'anoblit lui et toute sa famille. Ce sujet ingrat et orgueilleux se révolte contre son maître: le roi, pour le punir, le dégrade lui et sa postérité, il le replonge dans la poussière d'où il l'avait tiré. Oserait-on accuser ce roi d'injustice? Les enfants du rebelle ont-ils droit de se plaindre de la sévérité du monarque? non, sans doute. Voilà, Messieurs, une comparaison qui doit vous faire comprendre que rien n'est opposé à la raison dans le dogme du péché originel.

L'homme ainsi dégradé, éloigné de Dieu par sa faute, ne pouvait plus, par lui-même, se réunir à son auteur. Il ne saurait y avoir d'alliance entre la sainteté et le crime. Toute réparation de sa part était insuffisante, parce qu'elle partait d'une source corrompue, et que son crime avait élevé entre Dieu et lui une barrière qui ne pouvait être renversée par les forces humaines. De là, la nécessité d'un médiateur et d'un réparateur. « La foi m'apprend que ce libérateur était Dieu, et certes il le fallait bien, car il n'existait sur la terre à la chute du premier homme que Dieu et l'homme coupable qui ne pouvait satisfaire à la justice de Dieu. D'ailleurs, il était question tout à la fois de satisfaire à la justice de Dieu, à sa bonté infinie, et de remédier aux malheurs de l'humanité. Il fallait expier, pardonner et réparer. Aucune créature, choisie même dans les cieux, ne pouvait opérer un pareil prodige, un Dieu seul ne pouvait accomplir le mystère de l'homme. »

« Mais s'il y eut un Dieu médiateur entre Dieu et l'homme, il fallait que cette personne fût un Dieu; il fallait que l'humanité devînt l'apanage d'un être pur et parfait; mais la nature humaine étant viciée dans son principe, il s'agissait de réparer la création et l'humanité, et de porter le remède dans la source du mal. Un semblable prodige ne pouvait être opéré que par un homme juste et parfait: et comme il n'existait qu'un homme coupable, il fallait donc que cet homme juste et parfait fût un Dieu homme, c'est-à-dire un Dieu qui, s'unissant à l'humanité, lui rendît sa première splendeur (123). »

Voilà, Messieurs, comment la raison, en laissant subsister les profondeurs de la foi, soulève un coin du voile, et nous fait apercevoir la convenance des mystères, bien loin d'y rien découvrir qui la révolte. Certes, Messieurs, ce mystère de l'incarnation d'un Dieu est trop consolant pour l'homme, il nous révèle trop hautement la bonté et la justice de Dieu pour qu'il puisse être faux, et il n'y a que des hommes aveugles qui puissent le combattre. Vous voyez donc qu'il n'y a aucune contradiction dans ce mystère, à moins que l'impie ne prétende que la nature spirituelle ne peut s'allier avec la nature corporelle, et dès lors il est obligé de nier l'union de son âme et de son corps, de se renier lui-même.

La foi nous apprend que ce réparateur de l'humanité, ce Messie promis à l'homme après sa faute est enfin arrivé, qu'il a instruit les hommes, réconcilié la terre avec le ciel par son sacrifice sur la croix, et que Jésus-Christ est ce Messie, qu'il est vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, semblable en tout à son Père. Et ici, Messieurs, notre foi n'est pas vaine; nous en avons pour garants ces nombreuses prophéties qui, pendant quatre mille ans, ont annoncé la venue du Messie, dépeint son caractère, marqué le lieu de sa naissance, annoncé ses prodiges, le genre et le moment de sa mort; lesquelles prophéties ont eu leur entier accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Lui-même a fait les plus grands prodiges et a prouvé qu'il ne s'attribuait pas en vain le nom de Dieu. L'histoire de sa vie et de sa mort nous est attestée par le peuple même qui l'a fait mourir, par ce peuple dont l'existence est un prodige unique dans l'histoire des nations et une preuve manifeste de la vérité de la religion chrétienne.

Nous croyons que Jésus-Christ est ressuscité, et nous en avons pour garants le témoignage des apôtres et des cinq cents disciples qu'aucun motif humain n'a pu por-

(123) *Mém. de Crillon*, pag. 157 et suivantes, tom. II.

ter à nous en imposer, et qui ont scellé leur témoignage de leur sang ; le témoignage de l'univers entier qui s'est soumis à la religion de Jésus-Christ, qui fait profession de croire à sa doctrine et à ses miracles mieux attestés, au jugement de Rousseau lui-même, que les faits de Socrate dont personne ne doute. Nous croyons à la doctrine que Jésus-Christ nous a enseignée, doctrine sublime et vraiment divine dont les ennemis de la religion ne peuvent s'empêcher de faire l'éloge, quoiqu'ils n'aient pas la force de la pratiquer. Nous croyons enfin au dogme de la résurrection générale et d'une autre vie, et cette doctrine que la raison approuve est appuyée sur la parole de Jésus-Christ, dont la divinité nous est démontrée par les preuves les plus évidentes, et dont par conséquent les promesses sont infaillibles. Et voilà, Messieurs, comment, selon la parole de l'Apôtre, notre foi est raisonnable, puisque d'un côté la raison ne peut découvrir dans les mystères aucune contradiction, et que de l'autre elle est appuyée sur les preuves les plus solides et les miracles les plus éclatants.

Et maintenant, Messieurs, que n'aurais-je pas à dire sur la sublimité des dogmes du christianisme, et sur les sentiments nobles et élevés qu'ils inspirent? Certes, celui qui dirait que les mystères ne sont que des abstractions métaphysiques, incapables par conséquent de produire aucun effet salutaire, et inutiles au moins dans la religion, celui-là montrerait bien qu'il n'a jamais réfléchi sur les dogmes mystérieux du christianisme, et que la science de l'histoire, depuis l'établissement de la religion, est scellée pour lui d'un triple sceau. Car, Messieurs, est-il un sentiment noble et délicat, une vertu sublime, un courage énergique, un généreux dévouement que le christianisme n'ait inspiré? Voyez les martyrs paraître devant des tyrans féroces avec un calme imperturbable, entendre avec une noble fierté leur sentence de mort, aller au supplice, non avec l'enthousiasme d'un visionnaire, mais avec la tranquillité de la conviction la plus profonde, prier pour leur propre bourreau, est-il un plus noble courage? Voyez les vierges chrétiennes, s'arrachant à toutes les jouissances du siècle, méprisant également et les farouches menaces, et les brillantes promesses, préférant la mort au crime, et la recevant de la main de ceux dont elles avaient rejeté les offres passionnées, est-il une plus énergique résistance ? Certes, Messieurs, on admire Lucrèce échappant au déshonneur par un crime, combien sont plus dignes d'admiration ces héroïnes chrétiennes qui marchaient avec calme vers le bûcher allumé par des passions déchues !

Voyez les personnes de tout sexe, vouées au soulagement de toutes les misères, à la consolation de toutes les infortunes, quelle étonnante charité! quelle tendresse même pour les malheureux confiés à leurs soins! Est-il une maladie assez dégoûtante pour rebuter leur zèle, une plaie profonde qu'elles ne pansent, une infortune qu'elles ne consolent? Elles recueillent l'enfant fruit du libertinage, et lui apprennent à ne pas maudire les criminels auteurs de ses jours; le vieillard décrépit et manquant de tout, pour qui la vie était un pesant fardeau, et il cesse de souhaiter sa mort, et il attend avec patience la fin de sa longue carrière, dont la religion sait si bien adoucir ce qu'elle a d'amer, et il meurt en bénissant la religion qui inspire aux hommes une si admirable charité !

Portons nos regards sur un théâtre plus vaste. Considérez le christianisme présider à la formation des sociétés modernes, travailler avec une infatigable constance à leur civilisation, abolir graduellement l'esclavage, annoncer aux hommes cette vraie liberté si méconnue jusqu'à lui, faire cesser les guerres cruelles, inspirer à des cœurs féroces les sentiments de l'humanité et d'une douce charité, faire pratiquer à des hommes barbares les vertus les plus héroïques, l'humilité, le détachement, la mortification, la chasteté et toutes les autres vertus dont le nom même était inconnu avant lui. Quoi de plus grand et de plus sublime! Oui, mes frères, c'est à la vue de ces prodiges que l'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Montesquieu : Chose admirable! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'autre objet que l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci !

Tout cela, répondra peut-être la froide impiété, tout cela est de la morale, et on est forcé de convenir que celle du christianisme est belle! Mais, Messieurs, quel est l'homme assez ignorant pour ne pas savoir que la morale n'est que l'expression, la conséquence du dogme? et que sans le dogme il n'existe aucune morale, puisqu'elle manque de son indispensable fondement? Un mot va vous le faire comprendre. Donnez-moi un homme profondément convaincu de cette vérité qu'un Dieu s'est fait homme pour lui, qu'il ait réfléchi sur ce mystère, de quels efforts généreux, de quels sublimes dévouements ne sera-t-il pas capable? Donnez-moi un homme qui ne croit pas en Dieu, il ne croira pas même à la vertu?

Terminons. Je crois avoir suffisamment prouvé, Messieurs, que non-seulement il n'y a dans les mystères du christianisme aucune contradiction, mais encore qu'il est de toute impossibilité d'y en découvrir aucune. Sans doute, Messieurs, les mystères demeurent enveloppés d'une sainte obscurité; mais il le faut bien, à moins que l'homme ne veuille comprendre l'infini. Quoi donc de plus raisonnable que de croire à ces incompréhensibles vérités dont la manifestation est appuyée sur les preuves les plus certaines! Celui qui s'y refuserait ne serait-il pas un prodige d'orgueil et d'obstination? Certes, Messieurs, tout est plein de mystères pour notre faible intelligence, est-il étonnant que l'essence divine soit aussi pour nous un mystère?

Mais s'il est dans le christianisme des vérités incompréhensibles pour l'homme, il y a aussi des mystères dans les systèmes enfantés par une philosophie antichrétienne, que dis-je? il y a de monstrueuses absurdités à dévorer. Car, Messieurs, l'athée qui rejette l'existence de Dieu parce qu'il ne la comprend pas, la création parce qu'il ne la comprend pas davantage, comprend-il l'existence d'une matière éternelle, indifférente par sa nature au mouvement et au repos, et qui, sans un premier moteur, s'imprime à elle-même un mouvement qu'elle n'a pas? une matière destituée d'intelligence qui, par le concours fortuit et inexplicable de ses parties, produit la terre et les cieux, et opère des prodiges d'intelligence, de sagesse et d'harmonie? Le matérialiste qui nous refuse une âme spirituelle, et qui nous assimile généreusement aux brutes, comprend-il une matière qui pense, compare, juge, raisonne, qui veut, aime, désire, soit qu'il admette les difficultés comme essentielles à la nature qui cependant ne pense nulle part, ou comme le résultat de l'organisation de ses diverses parties, ce qui n'explique pas davantage la pensée et le jugement.

Le déiste qui fait à Dieu la grâce de lui accorder l'existence et de reconnaître en nous une substance spirituelle, conçoit-il un Dieu qui, après avoir créé l'univers, l'abandonne aux caprices d'un hasard aveugle, ne s'en occupe non plus qu'une mère coupable du fruit de son crime, et n'exige rien de ceux qu'il a faits capables de connaissance et d'amour? conçoit-il la création, la liberté et l'immutabilité dans Dieu? Tout cela n'est-il pas autant de mystères inexplicables pour ne rien dire de plus? Pour nous, Messieurs, laissons l'orgueil de l'homme se perdre dans ses nombreuses aberrations; répétons de nouveau avec l'Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum*; adorons, aimons ce que nous ne pouvons comprendre afin que nous puissions un jour voir à découvert dans le ciel ce qui est maintenant voilé pour nous. *Amen.*

CONFÉRENCE XIX.

SUR L'INDIFFÉRENCE PRATIQUE PAR RAPPORT A LA RELIGION.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. (*Psal.* XIII, 3.)

Tous les hommes se sont détournés de la voie de la justice, et sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.

C'est par ces paroles, Messieurs, que le Prophète nous dépeint l'oubli profond où était tombé le peuple juif, par rapport aux devoirs sacrés de la religion : ils ont tous abandonné la voie des commandements du Seigneur, ils sont devenus comme des arbres stériles qui ne portent point de fruit, il n'en est presque pas un seul qui fasse le bien : *Non est qui faciat bonum.* On ne pouvait représenter d'une manière plus frappante le désordre des temps où nous vivons. L'oubli de la religion et de ses pratiques les plus saintes, l'éloignement des sacrements, le mépris des ordonnances de l'Eglise, une soif insatiable de l'or, un penchant décidé pour les jouissances de la terre, voilà ce qui caractérise ce siècle tout matérialisé.

Le siècle dernier se fit remarquer par ses attaques vives et soutenues contre la religion; le mépris et l'insulte, la raillerie et le sarcasme, le mensonge et la calomnie, tout fut mis en usage pour arracher du fond du cœur ses principes de la foi chrétienne. Les efforts furent grands, et il le fallait, parce que la foi était profondément enracinée dans les âmes. Mais la défense fut vigoureuse et les attaques de l'impiété furent toutes confondues. Néanmoins ces efforts de l'impiété n'ont pas été vains, et si par les principes la religion est demeurée victorieuse, elle a perdu, dans la pratique, un grand nombre de ses enfants : et l'insouciance, la stupide indifférence pour les obligations qu'elle impose, ne sont pour l'impiété qu'un trop triste et trop vrai dédommagement pour les défaites qu'elle a éprouvées. Je dis indifférence stupide : car parmi le grand nombre de ceux qui vivent dans l'oubli des devoirs religieux, en est-il beaucoup qui agissent ainsi d'après une conviction raisonnée? Non, aujourd'hui on ne dispute presque plus sur la religion, elle est plus que jamais inattaquable par les principes; toutes les recherches de la science, toutes les découvertes historiques, toutes les traditions anciennes que d'infatigables savants déroulent avec tant de courage, confirment d'une manière éclatante les vérités chrétiennes. De sorte que celui qui, parmi les gens instruits oserait faire encore de la philosophie mesquine et de détail comme dans le siècle dernier, deviendrait un sujet de mépris et de ridicule. La philosophie voltairienne est morte pour toujours. Aussi la religion n'est presque plus attaquée dans ses dogmes, mais oubliée dans la pratique. Et voilà, encore une fois, la plaie du jour. Indifférence pratique qui gagne insensiblement toutes les classes de la société, qui s'empare de tous les âges, qui passe des pères aux enfants, et qui va saisir la jeunesse presqu'au sortir du berceau pour corrompre son innocence, et la laisser sans préservatif contre les violentes passions de cet âge. Or, Messieurs, c'est cette indifférence pratique que je veux combattre aujourd'hui; et pour cela, je la considérerai par rapport à Dieu et par rapport à l'homme. Par rapport à Dieu, et je montrerai combien elle outrage sa majesté infinie. Par rapport à l'homme, et je vous ferai voir le tort qu'elle fait à l'homme en le dégradant et en le rendant malheureux.

PREMIÈRE RÉFLEXION

Pour nous faire une juste idée du désordre que renferme l'indifférence pratique pour la religion, c'est-à-dire pour les devoirs sacrés qui nous lient à l'égard du Seigneur, comme l'adoration, le respect, la crainte, la reconnaissance. Opposons-la aux perfections de Dieu et aux bienfaits dont il a comblé le

chrétien dans l'ordre de la nature et de la grâce. L'indifférence opposée à sa bonté et à ses amabilités infinies est un mépris et un dédain formel de Dieu même. Opposée à sa providence et à sa justice, elle est un athéisme pratique. Opposée à ses bienfaits, elle est une ingratitude monstrueuse.

1° Dédain et mépris. Ces mots peuvent-ils être appliqués à l'homme par rapport à la Divinité, et la créature raisonnable peut-elle tomber dans un pareil excès? Il n'est que trop vrai, et c'est là le premier caractère de cette indifférence pratique que je combats. En effet, que fait le mépris? et à quelle marque le reconnaît-on? par ses effets incontestables. Il paralyse toutes les facultés de l'âme par rapport à la personne qui en est l'objet; il empêche l'esprit de penser à elle, le cœur de l'aimer, la mémoire de se complaire dans son souvenir, les yeux de la fixer, la langue de lui donner la moindre expression d'affection et d'attachement. Voilà ce que nous montre l'expérience. Avez-vous jamais vu deux personnes liées d'une étroite amitié? Comme elles aiment à se trouver ensemble, à s'entretenir l'une avec l'autre! Comme ces moments leurs paraissent courts! Comme elles se cherchent, se devinent pour ainsi dire! Ce sont des témoignages d'amitié qui se manifestent de mille manières différentes. Si l'une souffre, l'autre partage ses peines, et mét tout en œuvres pour la secourir; si l'on fait l'éloge de l'une, l'autre enchérit encore; en un mot, elles semblent n'être qu'un cœur et qu'une âme, tant elles sont unies. Mais que cette amitié vienne à être rompue soit par la perfidie de l'une d'elles, soit par de faux rapports ou tout autre cause. Quel changement s'opère alors! Elles ne se cherchent plus, elles se fuient, elles ne pensent plus l'une à l'autre; ou le souvenir, s'il se présente encore, les fatigue et les ennuie; si elles se rencontrent, leurs regards évitent de se fixer; si on fait l'éloge de l'une en présence de l'autre celle-ci sent en elle un secret dépit, désavoue hautement ces éloges et manifeste l'ennui que lui cause cette conversation. Or, quelle est la cause d'un changement si extraordinaire? L'amitié rompue, direz-vous: sans doute. Mais parce que l'on a cessé d'être ami, faut-il en venir à ces excès? non. Demandez-le donc à une de ces personnes dont je parle, et elle vous répondra: je la méprise profondément, et voilà la cause véritable de cette froideur, de cet éloignement. Voilà aussi les effets du mépris et du dédain. Voyons si nous les découvrirons dans la conduite des indifférents pour la religion, et par conséquent s'il ne faudra pas les attribuer aux mêmes causes.

Voyez l'homme qui connaît Dieu et qui est sensible à ses amabilités infinies, il aime à penser à lui, tout lui rappelle le souvenir de son maître et de son père, il lui offre souvent le tribut de ses adorations et de ses hommages. Fidèle à la loi qu'il en a reçue, il craint par-dessus tout de lui déplaire, et il regarde comme le plus grand malheur celui de l'offenser et de perdre sa grâce. Voyez, au contraire, l'homme indifférent: l'idée de la bonté et des amabilités du Seigneur est également insipide pour son esprit et pour son cœur, et n'y excite aucun sentiment d'adoration et de reconnaissance. En vain le Seigneur se montre-t-il à lui dans les merveilles de la nature, dans l'insecte qu'il foule aux pieds, comme dans les astres qui roulent sur sa tête; en vain le jour révèle au jour, la nuit annonce à la nuit sa grandeur et sa puissance; ce langage éclatant de toutes les créatures qui annoncent la gloire de leur auteur est inintelligible pour lui, ce spectacle ne dit rien à son cœur: semblable à un animal immonde, il ne lève jamais les yeux vers le ciel, et il les tient bassement collés vers la terre. La prière et l'adoration, il les oublie entièrement, et les années s'écoulent sans qu'il offre à l'auteur de son être le tribut de ses hommages. Les sacrements, sources fécondes de grâce et de salut, il s'en éloigne avec une révoltante obstination, les fêtes de l'Eglise, ses plus belles solennités se passent sans réveiller en lui le moindre sentiment de gratitude pour les bienfaits qu'elles rappellent. Quelquefois, peut-être, dans un moment de peines oppressé par la douleur, accablé par l'infortune, ou entendant gronder sur sa tête le tonnerre qui peut l'écraser, ce cri d'une âme naturellement chrétienne: mon Dieu, s'échappera de ses lèvres, mais c'est moins de sa part l'expression de la confiance que l'expression de la crainte; ce n'est point un cri de piété filiale, mais la plainte d'un esclave qui craint le châtiment. Du reste ses yeux ne s'ouvrent jamais pour contempler les merveilles de la droite du Très-Haut, jamais sa langue ne se délie pour chanter ses louanges, jamais son genou ne fléchit pour adorer sa majesté suprême, n'est-ce pas là la marque infaillible du mépris et du dédain? et que pourraient produire autre chose le mépris et le dédain que ce que nous voyons dans l'indifférent dont je parle?

Oui, Messieurs, et ce qui rend cette indifférence plus criminelle encore, et le mépris qu'elle fait de Dieu plus coupable, c'est que celui qui en est l'objet est infiniment aimable. Car, qu'est-ce que Dieu, et que nous dit la seule raison sur la nature divine? ce qu'elle en a appris, et ce qu'elle apprendra à tous les hommes de tous les âges, de tous les siècles. Dieu est cet Etre éternel, nécessaire dont l'image est gravée d'une manière plus ou moins parfaite dans le cœur de tout être raisonnable. Or, si Dieu est l'être par essence, l'être nécessaire, il est donc souverainement parfait, il est le centre, la source de toute perfection. Représentez-vous tout ce qui est bon, tout ce qui est aimable, tout ce qui est honorable, tout ce qui est grand, ajoutez encore à cela, tout ce que pourra vous fournir l'imagination la plus brillante, la puissance à qui tout obéi, la grandeur devant laquelle tout s'anéantit, la sagesse qui règle tout, la bonté qui ne s'épuise jamais, la justice qui

sait récompenser et punir d'une manière infaillible, Dieu est tout cela, plus que tout cela, puisqu'il est infini. Oui, Dieu, ce soleil ravissant dont il est impossible de compter les rayons, cet abîme dont il est impossible de sonder la profondeur, cette majesté infinie, devant qui toutes les majestés humaines ne sont qu'un vil atome! Non, Dieu seul se connaît parfaitement lui-même, l'homme, quoi qu'il fasse, n'aura jamais qu'une faible idée des amabilités de Dieu : et voilà ce qui devrait exciter en nous un amour, pour ainsi dire infini, l'infinité même de Dieu. Car ce que l'on connaît parfaitement finit par nous laisser froids et insensibles. Il faut à l'homme quelque chose d'inépuisable comme les sentiments de son cœur.

Et voilà cependant ce Dieu pour lequel il y a des hommes qui ne sentent rien! ce Dieu que des hommes estiment assez peu pour ne pas penser à lui, et pour lui refuser ce qu'ils lui doivent! Qui de nous ne se sent pénétré de respect pour une personne recommandable par ses talents et ses vertus? qui de nous ne s'inclinerait respectueusement devant la majesté royale rehaussée par les charmes de la bienfaisance et de la bonté! Voilà ce que nous ferions par rapport à des hommes; et la puissance, et la bonté, et les amabilités de Dieu ne sauraient rien dire à notre esprit et à notre cœur!

Sondons les dispositions de notre cœur, et achevons de nous convaincre de ce qu'il y a de criminel dans notre indifférence pour Dieu. Notre esprit ne recherche-t-il pas la vérité? La vérité n'est-elle pas la vie de l'intelligence? Notre cœur n'aime-t-il pas naturellement ce qui est beau, ce qui est bon? il en est ainsi. Le mensonge est odieux à tous, l'erreur, même involontaire, excite notre compassion pour l'homme qui se trompe, notre cœur recherche ce qui est bon, ce qui est aimable. Voilà la nature de l'homme; et voilà aussi ce qui met le comble au mépris et au dédain que l'on affecte pour les devoirs sacrés de la religion. Quoi! l'homme est fait pour la vérité, et il est indifférent pour Dieu, suprême vérité! l'homme est fait pour aimer ce qui est bon, ce qui est beau, et il est insensible aux amabilités infinies du Créateur! les biens périssables de ce monde l'occupent uniquement! Les créatures sur lesquelles Dieu a laissé tomber un faible rayon de la beauté infinie le captivent tout entier, et celui de qui découle tout don parfait, celui qui par essence est la suprême vérité, la suprême beauté, ils le dédaignent, ils le méprisent, ils l'oublient! est-il un crime plus grand? Et si rien n'est plus dans l'ordre, plus conforme à la nature de l'homme que d'offrir souvent à Dieu le tribut de ses adorations et de ses hommages, est-il un plus grand désordre que l'oubli de ce devoir sacré où l'indifférence pratique pour la religion dont on a fait, dans ce siècle de lumière, une pure cérémonie, et où on n'apporte pas toujours la décence et l'assiduité en usage dans les civilités humaines? Or une telle conduite ne suppose-t-elle pas le mépris le plus formel pour la majesté du Seigneur?

2° L'indifférence pour Dieu, opposée à la Providence qui règle tout, à la justice qui punit le crime et récompense la vertu, l'indifférence, sous ce rapport, est un véritable athéisme pratique. Qu'est-ce qu'un athée? c'est celui qui ne croit pas à l'existence de Dieu, qui tâche de se persuader que tout ce qui existe est le fruit d'un hasard aveugle ou d'une fatalité plus aveugle encore. Je n'examine pas ici si un profond aveuglement peut exister, s'il est possible que l'homme fermant les yeux aux plus simples lumières du sens commun, étouffant le cri de son cœur, mentant au genre humain tout entier, puisse réellement être convaincu qu'il n'y a point de Dieu; mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est que cet homme, s'il est conséquent, n'a plus d'ailleurs aucun devoir à remplir. Pour lui, le vice et la vertu ne sont qu'un vain mot, il ne doit rien à ses semblables; et à l'ombre de son affreux système il peut se livrer en paix à toute espèce de désordres : seulement, vivant en société avec des hommes qui ne partagent pas ses doctrines, il doit faire attention de ne pas blesser ouvertement ce qui n'est à ses yeux qu'un préjugé, et garder à l'extérieur quelque retenue s'il ne veut point être chassé comme un monstre du sein de la société qu'il déshonore : voilà l'athéisme. L'indifférence dont je parle en diffère-t-elle beaucoup? Non.

L'indifférent est athée dans la pratique. En effet, ce à quoi nous ne daignons penser est nul pour nous, et est à notre égard comme s'il n'était pas; par conséquent ceux-là disent dans leur cœur: *Il n'y a point de Dieu*, qui ne le jugent pas digne qu'on pense sérieusement à lui. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on l'annonce, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe. Y a-t-il quelque différence entre la conduite de l'un et de l'autre? l'athée qui ne croit pas en Dieu ne lui offre aucun hommage; l'indifférent lui en offre-t-il davantage? fait-il monter vers le ciel l'encens de son adoration? pense-t-il quelquefois à Dieu? ou si, par un reste d'habitude, il fait encore quelque prière, cet acte religieux fait avec une incroyable légèreté, n'est-il pas plutôt un outrage pour la majesté du Seigneur qu'un acte religieux qui l'honore? L'athée ne paraît jamais dans les temples consacrés au culte du Seigneur, l'indifférent y paraît-il souvent? Et si quelquefois on l'y rencontre, l'indécence avec laquelle il y paraît, les pensées qui sont dans son esprit, les désirs qui remplissent son cœur, tout son extérieur enfin ne témoignent-ils pas à tous les yeux que tout autre motif que le culte de Dieu l'attire aux pieds de ses autels? L'athée ne doit rien à personne, puisque pour lui il n'est point de devoirs. Ainsi il déchire la réputation de son frère par des médisances et des calomnies atroces; ainsi il compte pour rien les

larmes du pauvre, les gémissements de la veuve et de l'orphelin; il augmente sa fortune par les moyens les plus injustes et les plus criminels. L'indifférent pour la religion n'en fait-il pas autant? sa bouche ne distille-t-elle pas le poison le plus subtil? sa langue, comme une épée à deux tranchants, ne met-elle pas en pièces les réputations les mieux établies? les usures les plus criantes, les moyens les plus iniques ne les emploie-t-il pas pour agrandir sa fortune? L'athée rapporte tout à lui-même et à ses plaisirs; son corps n'est point pour lui une chose sacrée, c'est un instrument de jouissances et de passions. Les autres ne sont qu'une vile pâture pour les désirs déréglés de son cœur. De là il ne respecte ni lui-même ni les autres, l'âge, le sexe, la condition, tout lui est égal; la flatterie, l'argent, la séduction, tout lui est bon pour parvenir à son but : son unique dogme est d'être modéré dans ses plaisirs pour qu'ils ne détruisent pas sa santé; avec cela, pourvu qu'il échappe aux regards des hommes, il se livre à toutes ses passions sans contrainte. L'indifférent dont je parle ne se livre-t-il pas aux mêmes excès? Se rappelle-t-il que, selon l'expression de saint Paul, son corps est le temple du Saint-Esprit, que ses membres sont les membres de la Divinité, n'en fait-il pas au contraire un corps de libertinage et de prostitution? Respecte-t-il l'âge, le sexe, la condition? ne prend-il pas toutes sortes de moyens pour parvenir à satisfaire les désirs de son cœur? et pourvu qu'il ne soit vu de personne, qu'il puisse dérober ses crimes aux regards des hommes, n'est-il pas calme dans le désordre? ne dit-il pas comme l'athée, *Quis videbit eos?* (*Psal.* LXIII, 6.) Qui nous a vus! Qui vous a vu, insensé? celui qui voit tout, celui pour qui les ténèbres les plus épaisses sont comme le jour le plus éclatant, celui qui sonde les cœurs et les reins, et qui connaît jusqu'aux plus secrètes pensées de votre âme. Quoi! celui qui a fait l'œil de l'homme ne verra pas! celui qui a formé son oreille n'entendra pas! une oreille jalouse a tout entendu, vous dit-il par son prophète, et cependant, sous ses yeux si vifs et si perçants vous jouissez en paix du plaisir d'être cachés! vous vous abandonnez à la joie, vous vivez en repos au sein de vos criminelles délices, sans songer que celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes viendra un jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous y penserez le moins! Or, n'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et dire dans son cœur insensé, ou plutôt par sa conduite coupable : *Il n'y a point de Dieu : « Dixit insipiens,* » etc. (*Psal.*, XIII, 1), et sous ce rapport, l'indifférence n'est-elle pas un véritable athéisme pratique?....

3° Enfin, l'indifférence opposée aux bienfaits du Seigneur est une ingratitude monstrueuse. L'ingratitude, Messieurs, quel est celui d'entre vous qui voudrait en être accusé? C'est peut-être le seul vice qui n'ait point eu des approbateurs; on pardonne dans le monde bien des désordres, mais l'ingratitude, jamais; et quand on a pu dire à quelqu'un avec raison : Vous êtes un ingrat, il semble que le reproche ne saurait aller plus loin. Ainsi, l'indifférence pour un père, pour un ami, a été et sera toujours un crime qui rend détestable celui qui le commet, mais, s'il en est ainsi, combien le désordre que je combats doit vous paraître horrible! Car plus les bienfaits sont précieux et multipliés, plus aussi l'ingratitude est criminelle, sa noirceur s'accroît de toute la bonté du bienfaiteur. Or, qu'a l'homme, qu'a le chrétien qu'il n'ait reçu de la libéralité du Seigneur? *Quid habes quod non acceperis?* (I *Cor.*, VI, 7.) Arrêtez les yeux sur vous-mêmes, et sur ce qui vous entoure, interrogez le ciel et la terre, toutes les créatures ensemble, et ce cri général se fera entendre : c'est ainsi, ô homme! ô chrétiens! que Dieu vous a aimés! *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) En effet, tout ce que nous avons, ce corps avec tous ses sens, cette âme douée des plus nobles facultés, ce cœur susceptible des affections les plus pures et des sentiments les plus généreux, de qui les tenons-nous? N'est-ce pas de la libéralité du Seigneur? N'est-ce pas lui qui nous donne avec abondance mille autres biens si utiles, si agréables à l'homme? L'air que nous respirons, le soleil qui nous éclaire, le pain qui nous nourrit, le vêtement qui nous couvre, tout ce que nous avons n'est-il pas un effet de sa libéralité sans bornes.

Mais si de l'ordre naturel, nous passons à l'ordre spirituel, quel nouveau sujet de gratitude et de reconnaissance. Je parle ici le langage de la foi. De combien de faveurs n'avez-vous pas été comblés? La grâce du Seigneur ne vous a-t-elle pas prévenus dès le sein de vos mères? grâce du baptême qui a fait disparaître la cédule de mort dont vous étiez marqués et renversé ce mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et nous. *Nous sommes devenus les enfants de Dieu, les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ : « Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17.) Combien d'autres en ont été privés, et demeureront éternellement assis à l'ombre de la mort. Voyez cette multitude d'hommes éclairés de la lumière de la révélation, mais enfoncés dans les ténèbres de l'hérésie, quelle faveur pour nous d'être nés dans le sein de la véritable Eglise, et d'avoir sucé, pour ainsi dire, avec le lait la véritable doctrine de l'Evangile. Oui, Messieurs, les bienfaits du Seigneur se sont répandus sur nous avec abondance. A peine avons-nous eu l'usage de la raison que l'on nous a appris à prononcer son nom et à le bénir. Peu de temps après nous avons été admis à son banquet sacré, et là, nous avons renouvelé nos serments et nos promesses. Depuis, que de saintes inspirations, que de grâces diverses nous ont été accordées! Or, tant de bienfaits que nous tenons de la libéralité du Seigneur ne nous imposent-ils pas

l'obligation d'une reconnaissance sans bornes? Et cependant, non seulement ce devoir sacré de la reconnaissance est inconnu, mais encore, ce qui rend l'ingratitude monstrueuse, l'indifférent se sert des dons même de Dieu pour l'insulter et l'outrager. Cette langue qui ne lui avait été donnée que pour raconter les bienfaits du Seigneur et chanter ses miséricordes, il la prostitue à la médisance, à la calomnie, au blasphème. Au blasphème qui est un insulte au nom de Dieu, ce nom que nous ne devrions prononcer qu'avec un saint respect! Ses yeux destinés à considérer les merveilles de la nature, afin de l'élever par là jusqu'au Créateur, il les tient constamment baissés vers la terre, et s'il ne dit pas comme l'impie : c'est le hasard qui a fait tout cela, il ne sait point distinguer dans l'ordre admirable de l'univers la main du Seigneur qui y maintient une si belle harmonie. Les créatures, les biens de la terre, au lieu d'élever son cœur vers le père commun, le captivent tellement qu'il ne pense pas même à celui qui les lui donne, semblable à ces vils animaux qui ne lèvent pas même les yeux vers la main bienfaisante qui leur distribue la nourriture. Que dirai-je enfin? son cœur dans lequel le Seigneur n'a mis le penchant à aimer qu'à condition qu'il en serait le premier objet, son cœur est livré à mille désirs terrestres, vils, criminels, et son âme est le repaire de mille passions basses et honteuses.

Oui, Messieurs, voilà l'ingratitude poussée à son dernier degré, et à la vue d'un si prodigieux désordre; comment ne pas se rappeler les paroles d'un prophète : O vigne chérie, objet de mes soins et de ma plus tendre sollicitude, toi que j'ai cultivée de mes propres mains, que j'ai arrosée de mon sang; je m'attendais à te voir produire les plus beaux fruits, et tu n'as produit que des ronces et des épines. *Exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.* (*Isa.*, V, 4.) Jugez, poursuit le Seigneur par son prophète, jugez entre moi et mon peuple *: Qu'ai-je dû faire pour lui que je n'aie fait : « Quid ultra debui facere et non feci? »* (*Ibid.*) Cependant, où est l'honneur, la fidélité, la reconnaissance? *Siccine reddis Domino*, etc. Oui, Messieurs, les nations païennes seraient ici notre condamnation! Les gentils se prosternaient devant leurs idoles, ils ne rougissaient pas de remplir les devoirs religieux, dont la raison seule leur démontrait la nécessité; et au sein du christianisme, il y a des hommes qui, conservant la foi dans leur cœur, comptent pour rien les devoirs sacrés qu'elle impose, et au mépris des libéralités infinies du Seigneur vivent à son égard dans la plus mortelle indifférence. Oui, Messieurs, et voilà ce que l'on ne saurait croire si on en était témoin, et cependant il en est ainsi. Les devoirs de la religion sont négligés. Combien qui ne paraissent jamais aux pieds des autels, ou qui, s'ils y viennent quelquefois par un reste d'habitude, s'y comportent avec plus d'indécence que dans une assemblée profane! on souffre tout dans un certain monde, si ce n'est la vertu. Qu'une personne déploie le luxe le plus indécent, qu'elle fréquente les sociétés dangereuses, on le lui pardonne aisément, on l'exige même comme une convenance, ou un point d'honneur. Mais qu'elle remplisse les devoirs religieux, qu'elle approche des sacrements, en un mot, qu'elle donne des marques extérieures de piété et de religion, c'est ce qu'on ne lui pardonne pas; les plaisanteries, le sarcasme s'attachent à elle, on dira't qu'elle a commis un crime irrémissible et qu'elle n'est plus bonne à rien dans la société.

Certes, Messieurs, on se fait dans ce siècle de lumière une étrange idée de la grandeur d'âme et de l'honneur en les faisant consister à braver toute croyance, à fouler aux pieds tous les devoirs et à méconnaître la vertu véritable. Ce n'est pas ainsi que les siècles passés l'ont entendu. Ce n'est pas ainsi que l'entendait le grand Constantin qui, après avoir vaincu le tyran Maxence, voyant l'empire romain entraîné par le mouvement du catholicisme et convaincu de sa divinité par les miracles dont il était témoin s'empressa de rendre hommage à la vérité et se montra toujours un fils docile de l'Église. Ce n'est pas ainsi que l'entendait saint Louis, ce prince si accompli, ni tant d'autres grands hommes qui se sont distingués dans les armes et dans la magistrature, et qui ont honoré la religion par leur conduite, et défendu par de savants écrits. Non, Messieurs, l'honneur qui ne repose que sur les passions n'est qu'un faux honneur. Le véritable honneur repose sur des bases invariables, sur la vertu. Ainsi, l'ont entendu tous les siècles, et voilà, Messieurs, ce qu'est l'indifférence pratique pour la religion, considérée par rapport à Dieu. C'est 1° un mépris formel de Dieu même, un véritable athéisme pratique, une ingratitude monstrueuse. Considérée par rapport à l'homme, l'indifférence pratique de la religion le dégrade et le rend malheureux.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

L'indifférence pratique pour la religion dégrade l'homme. Quand est-ce que l'homme se dégrade? quand il méconnaît la noblesse de son origine, son rang et sa destination. Représentez-vous le fils d'un grand monarque, honoré déjà de la pourpre royale, destiné à occuper le trône, combien ses sentiments doivent être nobles et élevés! Avec quelle dignité il doit se conduire! Mais si au lieu de cela ce prince ne fait paraître que des inclinations basses et grossières, si au lieu de garder la dignité qui convient à son rang, il fait ses sociétés ordinaires de gens vils et méprisables, s'il se plonge avec eux dans la crapule et la débauche, qui de nous pourrait s'empêcher de dire que ce prince oublie ce qu'il doit à lui-même et à son rang, et par là même qu'il se dégrade et s'avilit. Or, voilà ce que fait le chrétien indifférent: son âme est créée à l'image de Dieu; c'est sur elle que le Seigneur a imprimé le sceau

sacré de sa lumière. Quelle origine! en est-il de plus élevée, de plus noble! que sont toutes les illustrations de la terre auprès de celle-là? Eh bien! l'indifférent perd entièrement de vue la noblesse de son origine, il n'y pense en aucune manière. Jamais son esprit ne s'élève vers Dieu, jamais son cœur ne se porte vers celui qui lui a donné la vie, vers son Père qui est dans le ciel.

Oui, Messieurs, Dieu est notre Créateur, il est notre Père, nous sommes donc ses enfants, nous devons donc avoir pour lui les sentiments d'un fils tendre et reconnaissant. Or que penseriez-vous d'un enfant qui, au lieu d'avoir pour l'auteur de ses jours ce respect, cet attachement que la nature seule inspire, les oublierait au contraire, n'aurait pour eux que de l'indifférence et du mépris? O le monstre! diriez-vous? ô le fils dénaturé! mais si ses excès ne s'arrêtaient pas là, si, non content d'oublier son père et le mépriser, il le chargeait d'outrage et l'accablait d'injures, trouveriez-vous des expressions assez fortes pour peindre toute l'horreur que vous ferait éprouver sa conduite et exprimer tout ce qu'il y aurait de révoltant dans ses œuvres? Or, Messieurs, vous qui vivez dans l'indifférence pour les devoirs sacrés de la religion, voilà ce que vous faites: Dieu n'est-il pas votre Père, n'est-ce pas lui qui vous a donné l'existence et qui vous la conserve? n'êtes-vous pas ses enfants? il en est ainsi. Or, où est le respect que vous avez pour lui, où est l'attachement que vous lui devez, la soumission à laquelle vous êtes obligés? Hélas! l'indifférence dans laquelle vous vivez, semblable à un vent brûlant, semble avoir tari dans votre cœur les sentiments les plus naturels. Que devient pour vous l'adoration? pensez-vous quelquefois à votre Père qui est dans le ciel? Les semaines, les mois, les années ne s'écoulent-elles pas entières sans que vous lui donniez la moindre marque d'adoration et de respect? Que devient pour vous la soumission à ses ordres? ne les foulez-vous pas aux pieds tous les jours et à chaque instant du jour? et comme si c'était trop peu, ne vous élevez-vous pas contre lui avec autant de scandale que d'insolence? Ne dites-vous pas comme ces enfants ingrats dont parle un prophète: *Non, je ne servirai pas*, « *Non serviam.* » (*Jer.*, II, 20.) Il vous fait un devoir de la prière, priez-vous quelquefois? il vous ordonne de sanctifier les jours qui lui sont réservés, ces jours ne se passent-ils pas pour vous comme des jours communs et ordinaires? il vous fait une obligation de fréquenter les sacrements: hélas! combien d'années y a-t-il que vous n'avez point participé à son sacré banquet? il vous interdit la médisance, la calomnie, l'injustice, vos mains sont-elles pures de ces excès? et comme si ce n'était point encore assez, vous attaquez dans vos discours insensés une religion sublime qui condamne vos passions et vos déréglements; vous blasphémez contre le ciel et contre Dieu! et par vos imprudents et criminels discours vous propagez la révolte et la désobéissance parmi vos frères pour lesquels vous êtes souvent un triste sujet de scandale! Vous voilà donc convaincus d'être des enfants rebelles et dénaturés, et voilà aussi comme l'indifférence pour la religion avilit et dégrade l'homme.

Mais ce n'est pas tout; car si l'homme est créé à l'image de Dieu, s'il est l'enfant de Dieu, il doit manifester dans sa conduite des sentiments dignes d'une si noble origine. Certes, elle est belle la doctrine que le Seigneur a enseignée à l'homme, elle est sublime la religion qu'elle leur a donnée; elle éclaire son esprit et son cœur sur les obligations les plus importantes, elle règle les penchants de son cœur, elle le rend capable des plus sublimes vertus, elle établit entre Dieu et l'homme des rapports bien honorables pour nous. L'homme est donc appelé à de grandes choses, les désirs de son cœur le portent vers l'immortalité, ses pensées doivent donc être pour le ciel; pour lui les biens de la terre doivent être comme n'étant pas, il doit les posséder comme ne les possédant pas; seul il peut et doit offrir à Dieu l'hommage de toutes les créatures insensibles; seul il peut et doit s'élever jusqu'au Créateur. Aucune vertu ne doit lui être étrangère: il doit être humble, patient, résigné, généreux, dévoué, et c'est dans les circonstances les plus pénibles que son courage doit se manifester avec plus d'éclat. Il doit mettre un frein aux désirs de la chair, afin que son esprit puisse s'élever plus facilement vers Dieu; en un mot, tout dans lui doit être saint parce que son Père céleste est saint; qu'elle est belle cette destination de l'homme! qu'elle est sublime la vocation à laquelle il est appelé! Rappelez-vous l'exemple des premiers chrétiens; voyez quel courage la foi inspire aux martyrs; les tourments les plus affreux ne peuvent l'abattre: quel amour de la pureté dans les vierges! elles préfèrent verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de perdre leur innocence. Quel zèle pour la pénitence dans les solitaires et les anachorètes! ils se séparent du monde, ils renoncent à toutes ses espérances et à tous ses charmes pour vivre dans la solitude et la retraite. Quelle charité dans ceux et celles que la religion consacre au soulagement des malheureux! La pauvreté n'a rien d'assez bas, les maladies rien d'assez dégoûtant, les infirmités de toute espèce rien d'assez repoussant pour arrêter leur zèle, et les empêcher de prodiguer à toutes les misères humaines les soins les plus empressés, et pour dire encore quelque chose qui vous donne, s'il est possible, une plus grande idée de votre vocation, voyez le chrétien fidèle dans les diverses circonstances de la vie: dans la misère il ne se plaint pas, dans l'adversité il ne murmure pas, dans la pauvreté il n'en rougit pas, dans la prospérité il ne s'enfle pas; partout moitié de lui-même, il reconnaît que tout don parfait descend du Père des lumières et qu'à lui seul

appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles.

Voilà, Messieurs, une faible idée de votre vocation : en est-il de plus belle ? n'est-elle pas digne de toute âme grande et généreuse ? Certes, les païens eux-mêmes en étaient frappés, et lorsqu'ils voyaient l'inébranlable constance des martyrs, la charité qui unissait les fidèles, ils étaient saisis d'étonnement, et se demandaient avec surprise quelle est cette religion qui inspire de tels sentiments et de si nobles vertus ! Or, Messieurs, l'homme indifférent pour la religion méconnaît ces sentiments si nobles, son cœur semble ne pas comprendre ce qu'il y a de sublime dans cette vocation; il ignore les généreux dévouements, les sacrifices sublimes, la divine charité; il ne bat que pour la terre, il se contente de ses basses jouissances, il borne ses désirs à ce monde qui passe, son espoir semble n'aboutir qu'au tombeau ! Toute sa conduite n'est-elle pas la preuve de ce que j'avance ? le Dieu du ciel a-t-il au moins un autel dans son cœur, et lui offre-t-il en secret ses hommages ? connaît-il la patience dans l'adversité, et sa bouche ne fait-elle pas entendre le murmure et le blasphème ? connaît-il la modération dans la prospérité ? la veuve, l'orphelin sont-ils sacrés pour lui ? l'innocence est-elle protégée et respectée ? que sais-je, toutes ces sublimes vertus tente-t-il de les acquérir, ou plutôt ne mène-t-il pas une vie qui leur est entièrement opposée ?

Oui, Messieurs, voilà le désordre et la dégradation que nous a peints le Prophète : *L'homme avait été élevé en honneur et en gloire* : «*Gloria et honore coronasti eum.* (*Psal.* VIII, 6.) Marqué du sceau de la Divinité, il devait, autant que possible, en exprimer dans sa conduite la noble ressemblance, mais l'homme n'a pas compris toute la sublimité de cette vocation : *Homo cum in honore esset, non intellexit* (*Psal.* XLVIII, 1); il s'est ravalé au niveau de l'animal sans raison. *Comparatus est jumentis insipientibus* (*Ibid.*); il est devenu semblable à lui par la bassesse de ses inclinations et l'oubli profond des devoirs qui faisaient son ornement et sa gloire ; *et similis factus est illis.* (*Ibid.*) que dis-je ? il a fait pire encore : car l'animal suit l'instinct qui le pousse, il baise la main qui le nourrit, il reconnaît la voix de son maître, et l'homme s'éloigne de Dieu que son cœur désire, il préfère la créature au Roi suprême, il foule aux pieds sa loi sainte; il oublie son Dieu, son bienfaiteur et son père ; il perd de vue son origine et sa destination. *Homo cum in honore*, etc. ; et voilà, Messieurs, comme l'indifférence pratique pour la religion avilit et dégrade l'homme : j'ai ajouté qu'elle le rend malheureux, soit qu'on le considère dans l'état de société, soit qu'on le considère en particulier :

1° Dans l'état de société, en effet, qu'est-ce qui constitue le bonheur de la société ? c'est l'union intime entre les chefs et les membres ; lorsque les chefs agissent en véritables pères et que les sujets obéissent avec soumission, alors les chefs ne cherchent que le bonheur de leurs sujets, ils sont justes et équitables, et les sujets adoucissent par leur obéissance la responsabilité du commandement ; tout concourt au bien commun, la paix règne partout, parce que tout est dans l'ordre. Or, il n'y a que la religion qui puisse ainsi maintenir le bonheur de la société parce qu'elle seule est le fondement de l'ordre.

Oui, la religion seule trace aux rois et aux sujets leurs devoirs réciproques; aux princes, elle leur apprend que nous sommes tous frères, destinés à la même fin, et que le trône vaut pour les rois ce que vaut la charrue pour le laboureur, le ciel ou l'enfer. Elle leur ordonne de se tenir en garde contre la flatterie et l'adulation qui les trompent ; d'être justes à l'égard de tous, de mortifier d'autant plus leurs passions que tout concourt à les exciter, de consacrer l'autorité des lois par leur fidélité à les observer les premiers, de défendre les droits de tous, de protéger la veuve et l'orphelin; enfin, elle leur déclare que toutes leurs œuvres seront pesées dans la balance de la justice incorruptible de Dieu qui leur demandera un compte terrible de leur administration. Quel frein imposant ! comme il est propre à retenir dans le devoir ceux qui seraient tentés de s'en écarter ?

De même c'est la religion qui imprime dans le cœur des peuples les devoirs sacrés de la soumission et de la dépendance, c'est elle qui lui apprend à respecter les droits d'autrui, à réprimer ses passions, plus puissante que les lois civiles qui peuvent tout au plus arrêter le bras de l'assassin, mais qui ne saurait atteindre les désirs de son cœur; la religion enseigne que les désirs seuls sont des crimes, que la vie d'un chrétien est une vie de sacrifice, de charité, de support mutuel, et qu'en vain on échapperait aux regards des hommes, on n'échappera jamais aux regards perçants de la Divinité. Or, brisez ce joug salutaire de la religion, vous faites disparaître l'union si nécessaire pour la tranquillité des États, les passions sans frein ne respectent plus rien; plus de principe d'ordre et de stabilité, la force devient le droit; le puissant opprime le faible, la division isole tout, le mécontentement se glisse dans toutes les classes, l'ambition s'empare de tous les cœurs et les pousse par mille voies diverses dans l'intrigue, les soulèvements, les résistances, les émeutes, les perturbations sociales, la révolte et l'anarchie. L'histoire nous offre en mille endroits des pages sanglantes qui confirment cette vérité. Mais, Messieurs, être indifférent pour sa religion, en mépriser la pratique, se contenter de la regarder comme une froide spéculation, n'est-ce pas la détruire, ou du moins paralyser sa précieuse influence et la rendre inutile, et par conséquent attirer sur soi et sur la société les maux les plus terribles? Donc ils commettent un grand crime ceux qui, placés aux sommités

sociales et doublement obligés de donner le bon exemple, non-seulement négligent de remplir ce devoir, mais affectent de fouler aux pieds les saints préceptes que la religion leur donne, mais l'attaquent par leurs paroles, tournent en ridicule ceux qui la pratiquent, et donnent par leur indifférence un pernicieux exemple qui détruit insensiblement dans le cœur des peuples les semences de droiture et de vertu que la religion y avait jetées. Certes, si l'on vient à persuader au peuple qu'il ne doit rien à Dieu, ne sera-t-il pas autorisé à conclure qu'il ne doit rien non plus à son prochain, à ses parents, à ses magistrats, à son prince? Ne sera-t-il pas aussi facilement porté à croire que la vertu n'est rien, la justice rien, la pudeur et la bonne foi des mots qui n'ont point de sens, et que le seul devoir pour l'homme, ici-bas, c'est de chercher son bien aux dépens des autres, de tout rapporter à soi, de ne rien refuser aux désirs de son cœur, de ne reculer devant aucun crime lorsqu'il peut être heureux.

Et, Messieurs, ces funestes conséquences, ne semble-t-il pas qu'elles ont toute l'autorité d'un principe incontestable? Voyez ce qui se passe dans le monde, parcourez les différents âges, les diverses conditions, considérez l'enfance, le crime ne va-t-il pas la saisir à l'entrée de la vie, et dessécher, par son souffle impur, cette fleur d'innocence dès le berceau? Voyez la jeunesse, n'est-elle pas la victime des plus affreuses passions? où sont la modestie, la pudeur, la retenue naturelle à cet âge? que de jeunes gens corrompus et libertins, que de filles couvertes d'opprobre et de déshonneur, et encore sait-on en rougir? Voyez le pauvre, il est insolent, murmurateur, ravisseur du bien d'autrui; voyez le riche, il affecte la suffisance, il méprise le pauvre, il ne vit que pour ses plaisirs, ses passions, son ambition? que sont devenues la justice, la bonne foi dans le commerce, la retenue dans le discours, la tempérance dans les repas, la charité pour ses frères, le désintéressement, la fidélité et la décence dans le mariage? tous semblent ne vivre que pour la terre, et ne pas porter plus loin que le tombeau leurs désirs et leurs espérances! Or, avec de semblables excès, comment l'homme pourrait-il être heureux? comment le bonheur, la paix, l'ordre pourraient-ils régner dans une semblable société? Aussi ne nous étonnons point que personne ne soit content, que chacun se plaigne et murmure, que l'on s'accuse mutuellement. Avec des éléments perpétuels de trouble, la paix peut-elle subsister? avec une source d'agitation continuelle, le repos et la tranquillité sont-ils possibles? Non, Messieurs, autant vaudrait dire que la lumière peut sortir du sein des ténèbres. Il n'y a point de paix sans ordre, et il n'y a point d'ordre sans la religion qui en est la base et le fondement nécessaire, et voilà comment l'indifférence pour la religion fait le malheur de l'homme en société.

Mais ce n'est pas tout, car les maux causés par l'indifférence poursuivent et atteignent l'homme dans sa vie privée. En effet, considérez l'homme, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, et vous en serez facilement convaincus, l'esprit de l'homme est fait pour la vérité, c'est là son objet, c'est sa fin. De là ce désir d'apprendre et de s'instruire; de là le plaisir que l'homme éprouve à la découverte d'une vérité longtemps recherchée. On a beau vouloir s'étourdir soi-même, ce désir de connaître la vérité se décèle de mille manières et jusque dans les arts mécaniques et les conditions les plus communes. La philosophie n'offre à l'homme que des doctrines désastreuses, elle le laisse dans une ignorance profonde sur l'auteur de son être, sur son origine, sur sa destination elle ne lui présente que le néant et le tombeau; la religion seule lui découvre ces importants secrets et les nobles destinées qui l'attendent. Ces instructions précieuses, jetées dans son âme pendant la jeunesse, comme un germe de vie, en vain l'indifférent voudrait-il les oublier et les détruire, le sentiment intérieur, plus fort que tous les préjugés et que toutes les passions lui en rappelle malgré lui, le souvenir; de là ces combats intérieurs qu'il éprouve; de là ces remords, ces reproches de la conscience qui lui mettent sous les yeux sa dégradation; de là cette ardeur à embrasser des systèmes qui ne sauraient satisfaire la vivacité de son esprit et la rectitude de son jugement; systèmes bas et dégradants qui ravalent l'homme, mais qui ne lui apprennent rien, qui peuvent l'étourdir, mais qui ne sauraient lui donner la sécurité qu'il cherche, parce qu'ils ne contiennent pas la vérité.

Aussi que signifie ce nombre toujours croissant de systèmes qui se succèdent, se combattent, se détruisent les uns les autres? que prouve l'ardeur des hommes qui les soutiennent et les propagent, sinon ce travail intérieur, cette agitation de son esprit qui cherche la vérité, mais en vain, parce qu'il ne la cherche pas où elle est, je veux dire dans la religion? Or, l'homme le plus indifférent ne saurait l'être sur des points aussi importants; il ne se peut pas que les pensées : que suis-je, d'où viens-je, que deviendrai-je un jour, ne se présentent pas de temps en temps à son esprit, ne l'agitent, ne le tourmentent et ne le rendent malheureux. Non, l'homme le plus corrompu, s'il n'est pas descendu au niveau de la brute, s'il a encore une lueur de raison, ne peut échapper à ces réflexions, ni au trouble et à l'inquiétude qui en sont la suite nécessaire.

Mais s'il nous était donné de voir à découvert son cœur, siége de tant de mouvements, d'affections, de désirs, combien son sort nous paraîtrait plus à plaindre. Le cœur de l'homme est avide de bonheur, il le cherche, il le poursuit, il sera dans l'agitation jusqu'à ce qu'il le trouve. Or, où le trouverons-nous, ce bonheur? la raison et la religion nous enseignent que ce n'est qu'en Dieu, puisque nous sommes tous faits pour Dieu. « Mais l'homme incliné vers les ob-

jets matériels, poussé par ses passions dans des directions contraires, ne saurait donc goûter le bonheur qu'il n'ait établi l'ordre dans ses facultés, en assujettissant les sens à la loi de l'intelligence ou de la vérité. Donc, point de bonheur sans vertu, et point de vertu sans l'amour prédominant des biens intellectuels ou de la justice et de la vérité (123*). » L'indifférent oublie cette vérité. Entraîné par son orgueil et ses passions, il cherche le bonheur dans les créatures et il ne trouve que l'agitation et l'inquiétude. « Certes, s'il est un spectacle digne de pitié, c'est assurément celui d'une créature faible, ignorante, calamiteuse, qui, ayant perdu de vue sa véritable fin, remue avec une opiniâtre ardeur ce fond immense de misère pour y trouver son bien et son repos. On la verra, cette créature infortunée, parcourant l'aride désert de la vie, tressaillir d'allégresse à la rencontre des plus vils plaisirs, comme les hommes au dernier degré de l'état sauvage poussent des cris de joie, lorsque, errant affamés au milieu des forêts, ils ont découvert quelques fruits âpres, ou les restes dégoûtants d'une proie abandonnée (124). »

N'est-ce pas là ce que nous démontre l'expérience, et se peut-il que ces leçons soient perdues pour nous? L'homme qui oublie son Dieu ne se cherche que luimême, « il s'aime dans ce qu'il a de plus aveugle, dans ses sensations. » Il croit y trouver le bonheur, il n'y trouve que le dégoût et une misère profonde. Demandez à ce jeune homme, livré aux désirs de son cœur et aux plus viles passions, demandez-lui s'il est heureux? « Distrait par des désirs sans cesse renaissants, » obsédé d'impurs fantômes, plongé dans la volupté, ses sens ne suffisent pas aux passions qui l'agitent. Que de désirs qu'ils ne sauraient satisfaire! que de craintes, que de jalousies, souvent quel désespoir! est-il rare de voir le jeune libertin trouver la mort dans le libertinage? « N'avez-vous jamais vu quelque victime d'un libertinage précoce, offrir à la fleur de l'âge la dégoûtante image d'une complète décrépitude? Avez-vous remarqué ce front chauve, ces joues hâves et creuses, ce regard plein d'une tristesse stupide, ce corps chancelant et comme courbé sous le poids du vice, épuisé de vie, de pensée, d'amour, déjà hideusement en proie à la désolation (124*)! » Oui, j'ai vu une de ces infortunées victimes du libertinage, je l'ai vue se rouler sur la terre, se déchirer la poitrine, pousser des cris aigus et perçants qui portaient dans mon cœur la pitié, la crainte et l'effroi...

Mais sans aller jusqu'à ces excès, quel bonheur trouvera le libertin dans ses désordres? S'il est marié, père de famille, de quel opprobre ne se couvre-t-il pas? quel scandale pour ses enfants? quel chagrin pour une épouse fidèle dont il contriste le cœur, à laquelle il donne une leçon de vice et de dissolution! quelle dissension dans son ménage! que de récriminations, que de reproches! et avec cela, où peuvent être le pain et le bonheur?.. Demandez à cet avare, prosterné aux pieds de l'idole de son cœur, est-il content? non; plus il a, plus il veut avoir. Ce sont tous les jours nouveaux calculs, nouveaux projets et avec cela, des craintes, des inquiétudes, et une agitation continuelles. Demandez-le au guerrier: il lui faut des lauriers, puis des décorations, puis une place, puis un trône, puis l'univers! Alexandre étend au loin ses conquêtes; arrivé à l'extrémité de la terre, il gémit, et s'indigne qu'il n'y ait plus rien à conquérir! « J'ai été tout, disait un empereur romain (Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône de César), et j'ai vu que tout ne sert de rien. » Voilà le mot qui termine trente années d'ambition heureuse. Que d'autres témoignages éclatants qui prouvent que l'homme ne saurait trouver ailleurs qu'en Dieu le bonheur dont il est avide, et que tout, hors Dieu, trompe les désirs de son cœur. Ecoutez Salomon: J'ai été roi, j'ai été puissant, je me suis livré à l'étude, les sciences n'ont eu rien de secret pour moi; j'ai joui de tous les plaisirs, et dans tous je n'ai trouvé que vanité et affliction d'esprit. (*Eccle.*, I, 11, et seqq.) Hélas, dans les jours de ma jeunesse, s'écrie saint Augustin, glissant sur la pente des plaisirs, je m'éloignai rapidement de vous, ô vérité immuable, et aussitôt errant au hasard, je me devins à moi-même une région d'indigence et de douleur (125); quel autre sort devais-je attendre? vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu! et notre cœur est éternellement agité jusqu'à ce qu'il se repose en vous (125*).

Que n'aurai-je pas encore à vous dire si je suivais l'indifférent pour la religion dans les diverses circonstances où il se trouve, et si je vous le représentais dans les situations si variées de la vie. Dans la prospérité, vous le verriez fier, hautain, emporté, travaillé par une ambition démesurée de s'élever et de s'enrichir encore. Dans la pauvreté, vous le verriez impatient, murmurateur, querelleur, n'ayant sur les lèvres que la plainte et le blasphème, supportant impatiemment la vie, et souvent s'en débarrassant pas un crime. Dans l'adversité, la maladie, les afflictions, s'en prenant à tout, accusant le ciel et la terre, Dieu et les hommes, souffrant sans consolation, parce qu'il est sans espérance, souhaitant sa destruction et celle des autres. Son cœur, où règnent mille désirs opposés, accablé par les maux qui le frappent, souhaite la mort et l'appelle comme la fin de ses maux. Après tout, Messieurs, dans quelqu'état que se trouvent ceux dont je parle, fussent-ils comblés de richesses, rassasiés de plaisirs, de satisfactions, de délices, il viendra le moment où tout ce vain enchantement

(123*) *Essai sur l'indiff.*, tom. I, pag. 230.
(124) *Ibid.*, p. 286.
(124*) *Ibid*
(125) *Conf.*, l. II, c. 10.
(125*) *Ibid.*, I, c. 1.

finit, et où il n'y a plus que de tristes réalités. La mort, cette reine des terreurs, comme l'appelle un Père de l'Eglise, apparaît enfin avec son triste cortége de séparation, de deuil, de dépouillement. Que se passe-t-il alors dans son cœur? de quel poids n'est-il pas oppressé? que d'angoisses, que de craintes, que de terreurs, s'il n'a pas entièrement perdu la foi! Une vie entière passée loin de Dieu, de sa religion, de ses devoirs, dans le crime et le désordre, et un seul instant pour débrouiller le chaos d'une conscience où il n'a jamais porté la lumière! Une vie entière d'outrages contre Dieu, peut-être d'injustices contre le prochain, et un seul instant pour demander pardon à celui qui sera bientôt son juge, et pour désarmer le Dieu de toute justice! et encore qui sait si cet instant lui sera accordé, et si le Seigneur irrité ne le frappera pas dans ce moment de vertige et d'assoupissement! qui sait s'il pensera à solliciter la miséricorde et le pardon! et si les fausses délicatesses de ses parents, de ses amis, qui le bercent d'un espoir qu'ils ne partagent point laisseront approcher de lui le ministre de la religion dont les paroles pourraient encore réveiller le repentir et lui offrir une lueur d'espérance! Grand Dieu! qu'ils sont terribles les mystères de votre justice, et quels épouvantables spectacles vous nous offririez si vous nous dévoiliez le fond des cœurs. Mais si l'indifférence a éteint entièrement la foi, quel plus grand malheur encore! l'espérance même a péri! et d'une stupide sécurité le malheureux passe entre les mains d'un juge sévère et inexorable. Voilà, Messieurs, les suites de l'indifférence pratique pour la religion; elle dégrade et avilit l'homme, elle fait son malheur ici-bas, et le précipite dans un malheur sans fin.

O vous donc, Messieurs, qui depuis si longtemps vivez loin de Dieu et des sacrements, vous qui êtes plongés dans cette mortelle indifférence, jusqu'à quand serez-vous insensibles à la voix de Dieu qui vous appelle? Jusqu'à quand demeurerez-vous courbés vers la terre, oubliant et le Dieu qui vous a faits et les récompenses qu'il offre à votre fidélité, et les tourments qu'il réserve à vos désordres? Doublement malheureux, et en ce que vous ne sauriez trouver dans ce monde le bonheur que vous cherchez, et en ce que, à la fin de votre vie, vous avez à craindre des tourments éternels. Ah! Messieurs, pourquoi vous obstinez-vous à être malheureux! la vertu est-elle donc si à craindre, la pratique est-elle donc si difficile? au contraire ne fait-elle pas le bonheur de ceux qui lui sont fidèles? Ah! au nom du Seigneur, au nom de vos intérêts les plus chers, de votre salut éternel, revenez à Dieu. Consolez la religion, que votre indifférence afflige; consolez vos parents, que votre égarement contriste; sortez de votre indifférence, et bientôt vous apprendrez par une douce expérience, qu'un seul jour passé au pied des saints autels, dans le service du Seigneur, vaut mieux qu'un siècle dans les tentes des pécheurs. Bientôt vous apprendrez que la vertu seule et la religion peuvent faire notre bonheur dans ce monde et nous conduire au bonheur éternel. *Amen.*

CONFÉRENCE XX.

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. (*Matth.*, XVIII, 17).

Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain.

Telles sont, Messieurs, les paroles par lesquelles le Seigneur nous apprend la puissance qu'il a donnée à son Eglise, et l'autorité qu'il lui a confiée pour gouverner et conduire les fidèles : 1° *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise.* Il y a donc une Eglise dépositaire des vérités que le Seigneur a apportées sur la terre, une société dans le sein de laquelle doit se conserver son enseignement divin : *Euntes, docete;* car puisqu'elle doit le répandre, cet enseignement divin, et le répandre dans son intégrité et dans sa pureté : *Quæcunque mandavi vobis,* il faut donc qu'elle le conserve pur et sans mélange d'erreurs; et comme ces vérités doivent être transmises à toutes les nations, puisque tous sont appelées à la connaissance de la vérité : *Omnes gentes,* il faut donc que ces vérités se conservent, toujours intactes dans l'Eglise qui doit les propager et les répandre. Aussi le Seigneur lui promet-il son assistance jusqu'à la consommation des siècles : *Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.)

Cette Eglise dépositaire des vérités révélées, c'est le Seigneur qui l'a fondée, c'est lui qui a instruit ceux qui doivent instruire les autres, qui leur a confié les vérités qu'ils sont chargés de propager parmi toutes les nations : *Quod in aure auditis, prædicate super tecta.* (*Matth.*, X, 27.) C'est son œuvre par excellence, c'est le moyen qu'il a choisi dans sa sagesse pour perpétuer les fruits de sa mission divine : *Sicut misit me Pater, ita et ego mitto vos.* (*Joan.*, XX, 21.)

Mais cette Eglise à laquelle tous sont appelés, parce que le Seigneur veut le salut de tous, le Seigneur l'a revêtue de sa puissance, et lui a donné toute l'autorité nécessaire pour accomplir sa mission divine. C'est sa propre autorité qu'il a remise entre ses mains : *Celui qui vous écoute m'écoute moi-même; celui qui vous méprise me méprise; et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé: «Qui vos spernit,* etc.» (*Luc.*, X, 16.) Ainsi la désobéissance à l'Eglise, c'est la désobéissance à Dieu; ainsi le mépris de l'autorité de l'Eglise, c'est le mépris de l'autorité de Dieu; ainsi la révolte contre l'Eglise, c'est la révolte contre Dieu. Or la révolte contre Dieu est un grand crime; il n'est donc pas étonnant que le Seigneur l'ait frappé de ses anathèmes, et menacé de l'éternelle damnation ceux qui s'en rendent coupables : *Si quis Ecclesiam non audierit :* et voilà, Messieurs, l'anathème prononcé par Dieu lui-même contre ceux qui n'écoutent pas sa voix, qui méconnaissent son autorité; soit que préférant leur propre raison à l'obéissance due à l'enseignement de l'Eglise, ils

repoussent ses décisions dogmatiques, ou enseignent une doctrine qu'elle condamne, ce qui fait l'hérésie ; soit qu'ils se séparent d'elle en méconnaissant l'autorité du commandement, et qu'ils fassent une société à part, ce qui constitue le schisme; l'un et l'autre renferme la désobéissance à l'Eglise, le mépris de l'Eglise, par conséquent, la désobéissance à Dieu : l'un et l'autre est un crime que le Seigneur condamne et réprouve : *Si quis Ecclesiam non audierit.*

Mais l'Eglise étant la société fondée par Jésus-Christ pour faire connaître sa doctrine, pour la conserver et la répandre dans la suite des siècles, et le Seigneur appelant tous les hommes à la connaissance de la vérité, et voulant que tous parviennent au salut, il faut donc que tous puissent facilement arriver à connaître l'Eglise. D'un autre côté, les passions et l'orgueil de l'homme pouvant l'égarer, lui présenter les vains systèmes de son imagination à la place des vérités qu'il doit croire, il était nécessaire encore que l'Eglise dépositaire de la vraie doctrine du Sauveur pût facilement être distinguée de tout ce qui n'est pas elle. Le Seigneur y a pourvu, et il a environné son Eglise de traits si éclatants, de marques si visibles qu'il est impossible, avec un examen tant soit peu sérieux, de ne pas la reconnaître et de la confondre avec ce qui n'est pas elle. Quelles sont donc ces marques ? et d'abord, puisque c'est Jésus-Christ qui a fondé son Eglise, il est évident qu'il n'en a fondé qu'une, et non plusieurs : l'Eglise est donc une; 2° puisque Jésus-Christ l'a fondée pour conduire les hommes à la vertu, et par elle, au bonheur éternel, ou à l'union entière avec Dieu, l'Eglise est donc sainte, soit dans son fondateur, soit dans ses dogmes, soit dans sa morale, soit dans les moyens de sanctification qu'il y a établis ; 3° comme le Seigneur est le maître de tous, la loi qu'il a donnée est la même pour tous, et pour tous les temps : elle est donc catholique ou universelle; 4° enfin, puisque c'est aux apôtres qu'il a confié sa doctrine et sa religion, c'est par eux et leurs successeurs que sa doctrine doit être transmise, et la véritable Eglise qui a été fondée par les apôtres, doit être gouvernée par eux et leurs successeurs : l'Eglise est donc apostolique.

Il serait trop long, Messieurs, de vous développer ces quatre marques de l'Eglise ; je me contenterai de vous exposer la première, la plus fondamentale, celle qui, seule, suffit pour vous faire connaître l'œuvre de Dieu ; je veux dire l'unité de l'Eglise: car, Messieurs, entrez dans l'esprit de la fête du grand Apôtre que nous célébrons aujourd'hui . car si l'Eglise du Sauveur est une, saint Pierre est sur la terre le centre de cette unité, et c'est à lui comme au fondement que le Seigneur a dit : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.*, XVI, 18.)

Au milieu des sectes nombreuses qui divisent l'humanité, au milieu de ces systèmes religieux qui, surtout, depuis la réforme du XVI° siècle, se sont produits dans le monde, vous avez peut-être entendu dire, Messieurs : Toutes les religions sont bonnes, ce sont des manières diverses de servir Dieu, et voilà tout. Eh bien ! soyez sûrs que c'est là la plus grande ineptie qui soit sortie du cerveau humain, et le plus grand non-sens que le langage ait exprimé. Non, Messieurs, il n'y a qu'une seule vraie religion, et toutes les autres, de quelque nom qu'elles s'appellent, sont nécessairement fausses. Rousseau lui-même en convient : « Une seule religion est la bonne, dit-il, si tant est qu'une le soit ; » ce qui signifie qu'il faut nécessairement n'admettre comme vraie qu'une religion, ou tomber dans l'athéisme. Mais ici, il ne s'agit pas d'entrer en discussion avec la philosophie rationaliste, elle a peu de partisans, mais avec ceux qui, admettant la révélation que Dieu a faite aux hommes, se croient le droit de la modifier à leur gré, mettent leur propre raison à la place de la vérité divine, et entraînent dans l'hérésie des âmes simples et ignorantes qu'elles séduisent. Or, je dis que l'Eglise que le Seigneur, dont ils admettent la venue sur la terre, a fondée, est une, et que cette seule marque suffit pour la distinguer de toutes les sectes séparées d'elle.

L'Eglise est une : 1° la raison l'indique; 2° la mission du Sauveur le prouve ; 3° tout ce que le Seigneur a fait le met dans le dernier degré d'évidence ; 4° l'Evangile et les écrits des apôtres le démontrent.

I. La raison l'indique : en effet, Messieurs, l'unité c'est la forme du beau. Lorsque le génie enfante une de ces œuvres qui portent son nom jusqu'à la postérité la plus reculée, c'est l'unité dans le plan et l'exécution qui en fait le trait distinctif. Lorsque l'architecte habile élève un de ces palais, de ces monuments qui étonnent par la hardiesse du plan, par l'ordre et l'arrangement de ses distributions, c'est l'unité qui en rehausse le mérite et en fait la beauté. Sans l'unité, il pourra y avoir quelques parties remarquables, mais l'ensemble manquera, et l'œuvre sera imparfaite. Or, si le trait principal du génie de l'homme dans ses plus belles conceptions est l'unité , cette qualité pourra-t-elle manquer lorsque la sagesse et l'intelligence divine produiront à l'extérieur une de ces œuvres où elles doivent reluire avec un éclat inimitable ? et l'œuvre de Dieu pourrait-elle être imparfaite ?

Voyons, le divin Législateur vient enfin, suivant les anciennes prophéties, donner aux hommes la loi qui doit régler leur intelligence par la connaissance et la croyance des vérités qu'il enseigne, leur cœur par les saints préceptes qu'il leur impose, toute leur conduite par les moyens de sanctification qu'il établit. C'est là l'œuvre par excellence de l'amour de Dieu pour nous, c'est la rédemption du genre humain par le sacrifice de la grande victime, la réhabilitation de l'homme tombé par l'expiation du Calvaire. Eh bien ! le divin législateur donnera-t-il à son Eglise ou à la société qu'il fonde des

formes différentes, variables au gré et selon le caprice des hommes? Donnera-t-il à sa doctrine, à ses dogmes des sens divers, des significations opposées et contradictoires, au point que la pensée de Dieu sera insaisissable et demeurera incertaine? La raison dira non, ou plutôt ne donnera-t-il pas à son Eglise une constitution fixe, à ses paroles un sens propre et invariable, à ses institutions un caractère de stabilité qui frappe tous les yeux? N'imprimera-t-il pas à son œuvre, soit dans l'ensemble, soit dans le détail, ce caractère de simplicité, d'unité, d'harmonie qui se remarque même dans les œuvres de génie de l'homme, qui brille à un degré infini dans les œuvres divines, et qui en constitue l'excellence et la beauté? le bon sens dira oui.

Lorsque le Seigneur parut sur la terre, tous les peuples, à l'exception d'un seul, étaient plongés dans l'idolâtrie, et livrés à la corruption qui en était la conséquence nécessaire, l'idée vraie du Créateur avait disparu. Ne comprenant pas qu'un seul être pût présider à tout, gouverner seul ce vaste univers, ils avaient multiplié les divinités et et créé des dieux suivant leurs besoins ou leurs caprices. Tantôt portant leurs hommages et leur encens aux astres qui roulent sur nos têtes, tantôt les prostituant aux plantes qui naissent sous nos pas, aux animaux qu'ils avaient vus naître, aux passions les plus honteuses qu'ils adoraient sous des noms qu'ils avaient inventés. Tout était Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu lui-même; nulle part il n'y avait un autel, un Dieu véritable; l'autel le moins profané était celui qu'Athènes avait élevé au Dieu inconnu... Alors parut celui qui était l'attente des nations, celui que les prophètes avaient annoncé, celui que les patriarches appelaient de toute l'ardeur de leurs désirs... *Mitte quem missurus es.* (*Exod.*, IV, 13.) Il vient abroger la loi ancienne dans ce qu'elle avait de local et de transitoire, il vient apporter à tous les hommes la vie et la vérité, la lumière qui doit dissiper leurs ténèbres, la vertu qui doit purifier leur cœur. Descendu de la splendeur de sa gloire pour donner aux hommes un code de doctrine à laquelle tous doivent se soumettre, pensez-vous qu'il puisse être indifférent aux manières diverses et opposées dont ce code de vérités sera entendu, et aux interprétations contraires auxquelles l'esprit humain pourra se soumettre? Il venait faire disparaître cette idolâtrie variée de mille manières différentes, ces cultes superstitieux, multipliés à l'infini. Les remplacera-t-il par une foule de sectes disparates, de communions incohérentes et opposées? Voudra-t-il qu'il règne sous son Evangile une confusion d'idées, de croyances, de religion presqu'aussi générale que sous l'empire d'une raison aveugle, et qu'on ne s'entende guère mieux au sein de la vraie religion que dans le paganisme? Ce serait vouloir la confusion et l'absurde, ce serait confondre l'erreur et la vérité; car où il existe opposition, contradiction dans les dogmes, il y a nécessairement erreur, et ce serait une impiété de supposer Dieu indistinctement favorable à l'erreur, au mensonge et à la vérité.

Quoi encore? le divin Législateur apportait aux hommes ses dogmes et ses préceptes, il venait les imposer à tous : *Docete omnes gentes;* il a voulu, et il a dû vouloir qu'ils fussent adoptés tels qu'il les enseignait; que rien n'y fût retranché ni ajouté, qu'on n'osât jamais leur donner une signification différente de celle qu'il lui avait donnée lui-même. Il est venu porter aux hommes le flambeau de la vérité, substituer la loi pure et sainte à toutes les religions impures du paganisme, réunir tous les hommes sous le joug d'une même doctrine, d'un même gouvernement spirituel, faire enfin de tous les peuples une seule société malgré la diversité de mœurs, de langage, d'intérêts, de préjugés et de passions. Voilà l'œuvre qu'il commence à Bethléem, et qu'il consomme au Calvaire. Or, encore une fois, c'est là l'unité, et la raison nous dit que ce plan était impossible sans une doctrine unique qui soumît toutes les intelligences au joug de la foi, tous les cœurs à la même loi morale, toutes les actions aux mêmes règles, tous les hommes au même gouvernement spirituel : une société humaine ne fait un peuple à part que par l'unité de gouvernement et de lois; hors de là il n'y a que l'anarchie et la ruine. La société que Jésus-Christ a fondée sur la terre ne peut se concevoir sans l'unité dont je parle : elle exclut nécessairement toute idée de division, d'opposition, de contradiction, à moins que l'on ne dise que Jésus-Christ a été moins habile qu'un législateur humain, et c'est le blasphémer. Ainsi la raison seule nous indique, etc.

II. Le but et la mission du Sauveur le prouve. Quel était le but et la mission du Sauveur? lui-même va vous l'apprendre et vous dire que le but de sa prédication et de sa mort était 1° d'appeler à lui toutes les nations de la terre; 2° de les réunir toutes ensemble en un seul corps, dans la même doctrine et les mêmes sentiments : en d'autres termes, de ne former qu'une seule société, dont le caractère essentiel fût l'unité. Frappé de l'humilité et de la foi du centenier qui venait lui demander la guérison de son fils, et qui se reconnaissait indigne de le recevoir dans sa maison, le Seigneur s'écrie : *En vérité je n'ai pas trouvé tant de foi dans Israël. Aussi je vous déclare qu'il en viendra plusieurs de l'Orient et de l'Occident qui seront à table dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* (*Matth.*, VIII, 11.) C'est-à-dire qui seront appelés à la vraie foi, à la vraie religion, et qui parviendront au bonheur éternel. Voilà l'annonce de la vocation des gentils à la religion du Sauveur, il est venu pour sauver tous les hommes, et il veut que tous parviennent à la connaissance de la vérité qui est une. Sur la montagne des Oliviers, après avoir prédit la destruction de Jérusalem, il dit : *Cet Evangile sera prêché dans toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations.* (*Matth.*, XXIV, 14.) C'est encore la vocation de toutes les hommes à

sa doctrine et à sa religion. Une autrefois étant à table chez Simon avec Lazare qu'il avait ressuscité, Marie venait de lui verser sur les pieds un parfum précieux. Judas ayant taxé de prodigalité cet acte affectueux de respect et de tendresse, Jésus la justifie et ajoute : *En vérité, je vous le dis, en quelque lieu du monde entier que cet Évangile sera prêché, on redira partout à sa louange ce qu'elle vient de faire.* (*Matth.*, XXVI, 13.) Qui ne voit dans ces paroles le dessein du divin Maître de faire annoncer sa loi au monde entier, et d'appeler à lui toutes les nations de l'univers?

Mais il va parler plus clairement encore, et forcer la mauvaise foi jusque dans son dernier retranchement. Le moment est venu où il va s'éloigner de ses apôtres et remonter vers son Père; il va faire connaître à ses apôtres ses dernières volontés et leur donner ses ordres, leur marquer, avec une clarté nouvelle, la grande mission qu'ils auront à accomplir. Après leur avoir découvert l'origine des pouvoirs qu'il leur donne par ces paroles : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi;* il ajoute : ***Allez, enseignez toutes les nations, instruisez-les à observer tout ce que je vous ai ordonné.*** Voyez-vous avec évidence le but du Seigneur? il envoie ses apôtres, car nul n'a le droit de s'envoyer soi-même; il les envoie, non pas seulement à un peuple, mais à tous les peuples; non à une seule nation, mais à toutes les nations : *in universum mundum, omnes nationes.* Et pourquoi? pour enseigner à tous ce qu'il a enseigné lui-même, pour leur faire observer à tous ce qu'il a ordonné. Comprenez-vous? ce n'est pas pour livrer à tous les caprices de sa raison orgueilleuse, à toutes les interprétations du sens privé, la loi qu'il apporte sur la terre, mais pour enseigner ce qu'il a enseigné lui-même, mais pour faire observer ce qu'il a ordonné lui, le suprême législateur, le maître de tous, que tous doivent reconnaître, à qui tous doivent obéir. Tout ce qu'il a enseigné et ordonné est tellement saint, tellement divin, tellement immuable, tellement un, que pas un iota n'y sera changé, et que ce serait une impiété et un sacrilége d'y porter la moindre atteinte. Ce qu'il a enseigné, il l'a enseigné pour tous; ce qu'il a ordonné, il l'a ordonné à tous, et pour nous faire comprendre que sa doctrine et ses préceptes seront immuables dans le sein de la société qu'il a fondée, il en prend lui-même la garde; il veut la conserver lui-même pure et sans altération aucune; il promet à ses apôtres d'être avec eux dans l'accomplissement de la mission qu'il leur donne, *jusqu'à la consommation du monde : Ecce vobiscum sum.*

Voulez-vous encore d'autres preuves? prenons-les dans les derniers instants qui précèdent l'ascension du Sauveur, et où son cœur se manifestait tout entier dans les dernières paroles qu'il leur adresse; il leur répète l'ordre d'exécuter ses intentions, et leur dit : *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, lequel descendra sur vous, et vous me servirez de témoins dans Jérusalem, aussi bien que dans la Judée et Samarie, et jusqu'aux confins du monde.* (*Act.*, I, 8.) Voilà son suprême testament et les dernières paroles sorties de sa bouche divine; méditons-les avec le plus profond respect : ***Vous recevrez le Saint-Esprit;*** ils en avaient besoin, car, sans son secours, l'homme est impuissant pour le bien; ils en avaient besoin pour remplir la grande mission qui leur était confiée, et parce que c'est le Saint-Esprit qui éclaire et dirige l'Église. *Vous me servirez de témoins*, témoins de quoi? de ma doctrine, de mes préceptes, de mes miracles; de ma doctrine, telle que je vous l'ai enseignée; de mes préceptes, tels que je vous les ai donnés; de mes miracles, preuve et fondement de l'un et des autres. Témoins comment? en transmettant aux hommes ma doctrine dans son unité et dans son intégrité; mes préceptes dans toute leur simplicité; mes miracles dans tout leur éclat. Le témoin vrai et sincère n'a dit rien que ce qu'il a vu et entendu, sans altération, sans falsification, ou bien il est un imposteur, *eritis mihi testes.* Et où porteront-ils leur témoignage? *à Jérusalem, dans la Judée, à Samarie, et jusqu'aux confins du monde.* Ainsi, ce sont toujours tous les hommes de tous les temps et de tous les pays qui sont appelés à la connaissance de sa loi unique, de sa vérité qui est une, et qui y seront appelés et conduits par ceux à qui, seuls, il confie ce divin ministère, et qu'il charge de faire connaître à tous sa doctrine et ses préceptes.

Mais enfin, pourquoi tous les hommes sont-ils appelés dans le dessein et les vues miséricordieuses du divin Sauveur? est ce pour qu'il soit permis à chacun d'interpréter comme il lui plaira, suivant sa raison particulière ou ses préjugés, suivant son intérêt et ses passions, cette loi unique que Jésus-Christ a donnée pour tous? Est-ce pour donner au monde étonné, sous une révélation divine, le triste spectacle de divisions sans fin, d'interprétations contraires, d'opinions qui se détruisent, de sectes qui se disputent et se condamnent, taxant d'erreur ceux qui n'embrassent pas leur système, suites déplorables et inévitables de l'esprit particulier constitué juge en dernier ressort de la révélation divine? Est-ce pour renouveler, sous la loi de grâce, le tumulte, la confusion, le désordre, la division de Babel? Non, Messieurs, c'est pour faire de tous une société dont tous les membres soient réunis par la même foi, par les mêmes préceptes, par l'obéissance à ceux qui les auront appelés et à qui le Seigneur a donné l'autorité pour enseigner et diriger : *Euntes docete omnes gentes, docentes servare* : entendez le Seigneur vous le dire en termes si clairs qu'il faut vouloir s'aveugler soi-même pour ne pas le voir. « *J'ai*, disait le Seigneur, *j'ai encore d'autres brebis*, après avoir parlé de celles qui le suivaient déjà : *j'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau; il faut que je les y fasse venir, et elles écouteront ma voix,*

et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. (*Joan.*, X, 10.) Ne voyez-vous pas manifestement ici l'unité de l'Eglise? n'est-elle pas désignée clairement sous l'emblème d'une bergerie qui contient un seul troupeau confié à la surveillance d'un seul pasteur? Encore une fois, n'est-ce pas là l'unité, marque essentielle de la société que Jésus-Christ a fondée but unique de sa mission et de ses travaux?

III. Ce que le Seigneur a fait se démontre: *Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous l'avons vu parmi les hommes plein de grâce et de vérité*, dit l'apôtre bien aimé: *nous l'avons vu plein de grâce* (*Joan.*, I, 15), afin que par la grâce qui unit il amenât tout le genre humain à la vérité qui est une. C'était donc le dessein du grand architecte de faire régner la vérité dans l'unité en son Eglise et par son Eglise qui est son unique et sa bien-aimée: *Una est columba mea, perfecta mea.* (*Cant.*, VI, 8.)

Voulez-vous voir comment il exécute son dessein et fonde l'unité dans l'Eglise? ouvrez l'Evangile; que voyez-vous: 1° le Seigneur choisit ses apôtres pour nous apprendre que c'est lui qui appelle ceux qui doivent contribuer à l'accomplissement de ses desseins, et que nul ne peut s'ingérer sans crime dans un ministère qui ne lui a pas été confié. Un grand nombre d'hommes, frappés de l'éclat de ses miracles et de la beauté de sa doctrine, le suivait. Tous seront-ils employés à porter son nom parmi les nations et à enseigner les autres? non; il en choisit douze, et pour nous montrer toute l'importance de ce choix, c'est après une nuit passée en prières, traitant avec son Père céleste du fondement de son édifice, qu'il les choisit, les sépare de tous les autres pour leur confier, plus tard, ses ordres, ses volontés, les trésors qu'il laisse sur la terre. Eux seuls seront envoyés à la conversion du monde; eux seuls, et ceux qu'ils choisiront eux-mêmes, entendront ces paroles: *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi, allez, enseignez tout l'univers.* C'est par cette élection qu'il faut entrer dans le ministère apostolique ou sacerdotal, pour y entrer légitimement. Celui qui y entre par une autre porte, qui s'y ingère de lui-même, le Seigneur nous le dit; ce n'est pas le pasteur, c'est le mercenaire; il est un voleur et un larron, parce qu'il usurpe un droit qui ne lui appartient pas, et pourquoi ce choix? de peur que le troupeau, qu'il était venu rassembler ne fût dispersé çà et là, errant, et vagabond; c'est pour cela qu'il choisit les pasteurs qui doivent le conduire. Le troupeau ne lui appartient-il pas? n'est-il pas venu pour le conduire et le réunir en un seul? à lui seul donc de choisir les pasteurs qui doivent conduire son troupeau.

« Ainsi, Notre-Seigneur voulant commencer le mystère de l'unité de son Eglise, a séparé les apôtres du nombre de tous les autres disciples, et ensuite voulant consommer l'unité de l'Eglise, sépare l'apôtre saint Pierre des autres apôtres; pour commencer l'unité dans la multitude, il en choisit douze, et pour consommer l'unité parmi les douze, il en choisit un. En commençant l'unité, il n'exclut pas tout à fait la pluralité. *Comme mon Père m'a envoyé*, leur dit-il à tous, *je vous envoie aussi.* Tous sont donc choisis et envoyés par lui. Mais pour maintenir parmi ce partage et parmi ce nombre l'unité inviolable du tout, il a donné un père commun, il a préposé un suprême pasteur à tout le troupeau, afin que l'Eglise fût une fontaine scellée par le sceau d'une parfaite unité, et qu'y ayant un chef établi, comme dit saint Jérôme, l'esprit de division n'y entrât jamais (126). » C'est donc dans l'élection de l'apôtre saint Pierre comme chef des apôtres que se consomme l'unité. Lui sera le fondement de l'édifice, le centre où tout viendra se réunir, le lien essentiel de l'unité, le chef des apôtres, et dans ses successeurs, le chef des évêques successeurs des apôtres. Les évêques auront une partie du troupeau à gouverner, lui sera chargé du gouvernement de l'Eglise tout entière. Si quelqu'un vient à chanceler dans la foi, lui sera chargé de le confirmer et de le relever; si quelque hauteur d'orgueil s'élève contre la doctrine du Sauveur, c'est de lui que partira le suprême et dernier anathème.

Aussi, voyez comme le Seigneur l'élève au-dessus des autres et le place à la tête de tous. Lorsqu'il s'adresse à Pierre, il ne parle pas à plusieurs, mais à lui personnellement. A tous il avait dit: « *Ego elegi vos.* » *Je vous ai choisis*, je vous ai établis *afin que vous alliez, que vous fassiez du fruit, et que votre fruit demeure.* (*Joan.*, XV, 16.) Il avait dit à tous: *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi: Allez, enseignez toutes les nations, recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX, 21, 22, 23.) S. Pierre était avec les autres apôtres recueillant sa part des pouvoirs qui étaient donnés à tous. Mais s'agit-il de Pierre, il commence par changer son nom de Simon et lui en donne un qui désigne l'emploi qu'il doit remplir, il l'appelle *Pierre*, et lui dit: « *Tu es Petrus*, » etc. *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) A lui seul il confie le soin de son Eglise tout entière: *Pasce agnos, pasce oves.* (*Joan.*, XXI, 16, 17.) A lui seul il a dit: *Tout ce que tu délieras sera délié, tout ce que tu lieras sera lié.* (*Matth.*, XVI, 19.) lui donnant ainsi la suprême autorité. A lui seul il dit: *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et toi confirme tes frères.* (*Luc.*, XXII, 32.) Nous montrant par là que la police, le gouvernement et toute l'ordonnance de l'Eglise doit enfin se réduire à la seule unité, que le fondement de cette unité est et sera éternellement le soutien immobile de cet

(126) Bossuet.

édifice, » et par conséquent le caractère ineffaçable de l'œuvre divine.

2° Non-seulement le Seigneur choisit ses apôtres et met Pierre à la tête pour que le gouvernement de son Eglise soit un, comme sa doctrine est une, mais encore il les instruit d'une manière toute spéciale. En effet, c'étaient eux qui devaient transmettre aux autres la doctrine du divin Sauveur; il fallait donc qu'ils en fussent parfaitement instruits; aussi, voyez comme le divin Sauveur prend soin de la leur apprendre, de la leur expliquer, de la graver profondément dans leur esprit et dans leur cœur. Aux autres, il leur parle en paraboles dont le sens, quoique facile et aisé, leur échappait souvent; à eux, il les leur explique en particulier, et leur découvre tous ses mystères : *Vobis datum est nosse mysteria..... cæteris autem in parabolis.* (*Luc.*, VIII, 10.) Aux autres, il ne découvre qu'une partie de sa doctrine céleste; aux apôtres il découvre tout ce qu'il a appris de son Père : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs,* leur dit-il, *mais mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.* « *Jam non dicam vos servos,* » etc. (*Joan.*, XV, 15.) Mais pourquoi ce privilége admirable est-il réservé pour les apôtres? pourquoi le Seigneur n'instruisit-il pas de la même manière ceux qui le suivaient avides d'entendre sa parole, il va vous le dire lui-même. Il n'entrait pas dans son plan d'instruire lui-même chaque particulier, c'est par le ministère de ceux qu'il avait choisis que sa doctrine devait se répandre et se perpétuer parmi les hommes, comme s'il avait voulu d'avance condamner les prétentions orgueilleuses de la raison humaine; comme s'il avait voulu dire aux hommes : vous recevrez ma doctrine de ceux que j'ai choisis, ou bien l'erreur et le mensonge seront votre partage; comme s'il avait condamné d'avance tous ces systèmes d'interprétation, d'illumination particulières, inventés par l'hérésie en délire. C'est à ses apôtres seuls qu'il manifeste tous les secrets de son cœur, sa doctrine tout entière. C'est à eux aussi qu'il ordonne de la porter aux hommes dans toute sa pureté, dans toute son intégrité, dans toute son unité : *Quod in aure auditis, prædicate super tecta.* C'est par leur ministère qu'elle sera propagée et conservée telle qu'ils l'ont reçue.

3° Voilà pourquoi, après les avoir choisis, après les avoir instruits, il les envoie et leur donne la mission de l'enseigner à tous les hommes. *Comme mon Père m'a envoyé,* leur dit-il, *je vous envoie aussi.* Voilà leur lettre de créance; voilà au nom de qui ils parlent, ils prêchent, ils administrent les sacrements; ce n'est pas à tous les hommes que le Seigneur adresse ces paroles, ce n'est pas à celui qui, séduit par l'erreur, entraîné par ses préjugés, ou aveuglé par un faux zèle, se croit autorisé à enseigner, à dogmatiser de lui-même. Non, c'est à ceux qu'il a choisis, qu'il a séparés de la foule par une vocation particulière, c'est à ses apôtres seuls, en un mot, et dans leur personne, à ceux qu'ils choisiront eux-mêmes pour perpétuer leur ministère que le Seigneur dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi.* Puis, pour l'accomplissement de cette mission, il leur donne d'avance l'Esprit-Saint, il leur promet qu'ils seront remplis de l'Esprit de vérité : *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI, 13.) Ensuite, comme à de vaillants athlètes préparés pour le combat, il leur ordonne de porter son nom et sa doctrine jusqu'aux extrémités de la terre : *Allez, enseignez tout l'univers.* Apprenez aux hommes ce que je vous ai appris moi-même : *Euntes, docete omnes gentes.* Et comme il sait bien que la vérité sera attaquée, obscurcie, dénaturée par l'orgueil insensé de l'homme, il leur promet qu'elle brillera toujours d'un éclat immortel, que l'homme, qui a le pouvoir de la repousser, n'aura pas le pouvoir de l'éteindre, et qu'il sera lui-même avec eux, enseignant jusqu'à la consommation du monde : *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Et comme il n'ignore pas que sa loi sainte, qui condamne le crime et les passions, sera attaquée par les passions qu'elle condamne, il prédit à ses apôtres les persécutions qui les attendent, les prisons où ils seront jetés, les tribunaux devant lesquels ils seront traduits, la mort à laquelle ils seront livrés, mais ils leur promet le triomphe et la victoire. *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Le triomphe de sa vérité qui sera éternellement une, de sa doctrine qui sera toujours la même, de son Eglise où la vérité sera toujours conservée pure et intacte, et contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir, toujours l'unité.

IV. Voulez-vous d'autres preuves encore? Ouvrez l'Evangile, parcourez les écrits des apôtres, consultez les Pères, les docteurs, les conciles, l'histoire, la tradition tout entière, partout vous aurez le même témoignage, partout on vous parlera de l'Eglise. Vous comprenez que je serais infini si je voulais tout citer. Quelques mots seulement. Reportons-nous à ce moment solennel où le Seigneur adressait à son Père la touchante prière que nous lisons dans saint Jean (c. XVII), peu d'instants avant qu'il fût livré à ses ennemis; oh! écoutez, vous qui avez brisé le lien de l'unité et jeté l'esprit de division parmi ceux qui ne devaient faire qu'un : *Père saint,* disait le divin Sauveur, *conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous ne faisons qu'un!* Voilà pour les apôtres, et voici pour tous ceux qui devaient croire en lui : *Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais encore pour tous ceux qui doivent croire en moi,* par leur parole, *afin que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, que de même ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Aussi leur ai-je donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils puissent être un, comme nous ne sommes*

qu'un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé.

Oh ! qu'elles sont touchantes et admirables de précision, ces paroles ! le dernier vœu, la dernière prière du Sauveur est pour l'unité qu'il est venu établir dans son Eglise comme le caractère le plus frappant de sa vérité et de sa divinité. Il la demande pour ses apôtres et pour leurs successeurs dans le ministère : Qu'ils soient un, comme vous et moi nous ne sommes qu'un. Les apôtres, confirmés dans l'unité, feront connaître aux hommes *par leur parole*, par leur enseignement, la loi du Sauveur, et le Sauveur demande aussi pour ceux qui croiront en lui *par les paroles* de ses apôtres, l'unité. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais pour tous ceux qui croiront en moi *par leur parole*, afin que tous soient un, et c'est à cette unité conservée dans son Eglise, malgré la différence des climats, des intérêts, du langage, des passions, que l'on reconnaîtra que le Seigneur a été envoyé par son Père ; c'est la marque de sa mission divine. Le caractère indélébile de l'œuvre qu'il a fondée: *Ut mundus cognoscat quia tu me misisti.* Oh qu'ils sont donc coupables, ceux qui, entraînés par un orgueil insensé, ont levé dans le sein de l'Eglise l'étendard de la révolte, et jeté la division parmi ceux qui devaient être perpétuellement unis ! Qu'ils sont coupables ceux qui, en altérant la vraie foi, en flattant toutes les passions des grands et des petits, ont entraîné des ignorants, ont jeté la discorde, la séparation dans cette Eglise que le Seigneur avait fondée dans l'unité ! Qu'ils sont coupables, ceux qui viennent encore, sans mission aucune, sans religion aucune, continuer parmi nos populations le même ministère de division et de révolte ! Oui, elle pèse de tout son poids sur leur tête, cette terrible sentence du Sauveur: *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Je ne suis pas surpris, Messieurs, que ce dogme de l'unité de l'Eglise, partout enseigné dans l'Evangile, les apôtres l'aient inculqué d'une manière toute particulière dans le cœur de ceux qu'ils attiraient à la foi. C'était là, pour ainsi dire, le fond de l'instruction qu'ils donnaient aux peuples et qu'ils variaient sous toutes les formes. *Nous avons tous été baptisés*, disait l'Apôtre aux Corinthiens (XII, 13 et suiv.), *dans un même esprit pour être un seul corps soit juifs ou gentils, soit esclaves ou libres, nous avons tous été abreuvés d'un même esprit. Un corps n'est pas composé d'un seul membre, mais de plusieurs. C'est ainsi que vous êtes le corps de Jésus-Christ, et que chacun en particulier est un de ses membres. Je vous exhorte donc, moi Paul*, disait-il aux Ephésiens (IV, 1, 2, 3, 4,) *qui suis prisonnier pour le Seigneur, à vous conduire d'une manière digne de votre vocation... et prenant soin de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il n'y a qu'un seul corps, un seul esprit, comme il n'y a qu'une seule espérance. Il n'y a qu'un seul Seigneur, qu'une seule foi, un seul baptême ; il n'y a qu'un seul Dieu, père de tous.* Ensuite l'Apôtre leur montre le fondement de cette unité dans le ministère apostolique. *Le Seigneur*, dit-il, *a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ, afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants, et que nous ne nous laissions pas emporter par tout vent de doctrine, par la malice des hommes et par leur adresse à nous envelopper dans l'erreur.* Puis, lorsqu'il apprend que quelque semence de division a éclaté dans l'Eglise de Corinthe, l'Apôtre se hâte de la condamner et de la rappeler à l'unité. *Jésus-Christ est-il divisé*, leur dit-il ensuite ? il les prévient contre les loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau ; il les met en garde contre ceux qui publieront des doctrines pernicieuses pour entraîner des disciples après eux, contre ceux qui causent des divisions et des scandales par une doctrine contraire à celle qu'il leur a apprise (*Act.*, XXX, 28 et suiv.) ; et enfin s'armant de toute l'autorité que Dieu a mise entre ses mains, il compte parmi les œuvres de la chair qui excluent du royaume du ciel, avec les fornications, les querelles, les animosités, les contestations, les divisions, les sectes. En un mot, tout ce qui trouble l'union, tout ce qui brise l'unité de cet édifice spirituel que le Seigneur a fondé sur la terre. (*Gal.*, V, 9.) Je n'en finirais pas si je voulais maintenant vous rapporter les témoignages des Pères apostoliques, des docteurs, des conciles ; partout vous entendriez proclamer ce grand principe de l'unité.

Mais, disons en terminant en quoi consiste cette unité de l'Eglise qu'on ne trouve qu'en elle, et qu'aucune secte ne peut lui disputer. C'est encore l'apôtre saint Paul qui va nous l'apprendre. *Un seul Seigneur*, nous dit l'Apôtre, *une seule foi, un seul baptême.* (*Ephes.*, IV, 5.) L'unité de l'Eglise est dans ces paroles : un *seul Seigueur* chef de l'Eglise qu'il a fondée, représenté sur la terre par ceux qu'il a revêtus de son autorité, et surtout par celui qu'il a mis à sa place, à la tête de toutes les autres. Voilà l'unité de gouvernement ou d'autorité. *Une foi*, c'est-à-dire la même foi, la même croyance à toutes les vérités révélées sans exception, sans altération, sans corruption. La même foi, la même croyance à ces vérités aujourd'hui, demain, dans tous les siècles, dans tous les pays où parviendra la lumière évangélique, et où la vraie Eglise comptera des membres. *Un seul baptême* ; le baptême est nommé ici, parce que c'est le premier des sacrements, le plus nécessaire, celui qui nous fait chrétiens et enfants de Dieu et de l'Eglise ; mais dans lui sont désignés les autres : *un seul baptême*, c'est-à-dire partout le même nombre de sacrements.

Car les sacrements étant les canaux par lesquels la grâce nous est donnée, n'ont pu être institués que par Jésus-Christ, auteur de la grâce ; par conséquent lui seul en a fixé le nombre ; par conséquent ce nombre doit être partout le même dans la société qu'il a fondée, et qui les a recueillis. Ainsi, unité dans l'autorité ou dans le gouvernement, unité dans la croyance aux mêmes vérités, partout les mêmes, d'une extrémité du monde à l'autre ; unité dans les sacrements admis partout en nombre égal dans la véritable Église. Voilà, Messieurs, le caractère de l'Église ; voilà ce qui la distingue et la distinguera toujours au milieu des sectes que l'esprit humain a inventées ; voilà ce que vous trouverez toujours dans l'Église catholique, apostolique et romaine. Mais ce que vous ne trouverez que dans elle, l'union n'est possible que dans la vérité.

Ainsi, Messieurs, pour discerner la véritable Église de toutes les sectes enfantées par l'orgueil et les passions, il n'est pas nécessaire d'entrer dans d'interminables discussions ; vous n'avez qu'à voir où est l'unité en tout. Unité dans la foi, unité dans les sacrements, unité dans le gouvernement, et là se trouvent la vérité et la véritable Église, parce que la société fondée par Jésus-Christ est une sous ce triple rapport. Guidé par cette règle infaillible, je parcours l'histoire et je passe en revue les religions de tous les peuples. Parmi les peuples anciens je vois au commencement du monde l'unité ; unité de Dieu, unité de culte, unité d'adoration, je trouve là la religion vraie que Dieu avait donnée à l'homme en le créant, et qui devait se perpétuer par le ministère du père de famille. Plus tard, je vois le plus grand nombre mettre à sa place des idoles nombreuses et leur offrir des sacrifices variés. Ce que l'on adore dans un lieu, on le méprise dans un autre ; la divinité, encensée ici, est ailleurs une chose abjecte et immonde. L'unité n'est pas là, la vraie religion n'y est pas ; c'est l'erreur et l'idolâtrie avec ses horreurs. Après le déluge qui avait puni le péché et la corruption des hommes, je retrouve une famille unique, sauvée de ce grand désastre à cause de sa vertu, et ayant conservé les lois que Dieu avait données à l'homme en le créant. Je retrouve un Dieu unique, un culte unique, une adoration unique, une croyance unique. Je dis c'est là la vraie religion, elle remonte à celle qui a existé au commencement du monde. Plus tard, lorsque le nombre des hommes s'est accru, et après que Dieu les eut dispersés pour confondre leur orgueil, je retrouve les mêmes égarements, l'idolâtrie sous ses formes variées et opposées. Là on adore le soleil, ici la lune et les astres ; là les animaux, ailleurs les plantes, et partout, sous des emblèmes honteux, les passions les plus honteuses. Je dis l'unité n'est pas là, la vérité n'y est pas non plus, Dieu n'y est pas. Mais, au milieu de ces contradictions infinies, fruits et preuves de l'erreur, je rencontre un peuple à part, j'examine sa religion, sa loi, son culte, sa morale, et je trouve l'unité en tout. Unité de Dieu, unité de culte, unité de croyances, unité d'enseignement, unité de sacrifice ; je dis le doigt de Dieu est ici, la vérité s'y trouve également.

En nous rapprochant des temps modernes, je lis dans l'histoire, qu'il y a dix-huit cents ans un homme parut dans le sein de la Judée et s'annonça comme l'envoyé de Dieu ; il se dit Dieu lui-même : sa vie, ses miracles, sa doctrine, sa mort, sa résurrection ont prouvé qu'il ne s'était point attribué faussement ce titre ; partout il a été reconnu et adoré comme Dieu. Il a fondé une société ou Église, tous en conviennent. Eh bien, par là même qu'il a fondé une société et qu'il est Dieu, nous devons y trouver le caractère des œuvres de Dieu : l'unité. En effet, il l'a faite une dans la foi, c'est-à-dire qu'il lui a enseigné un certain nombre de vérités que tous doivent croire ; une dans les sacrements, c'est-à-dire qu'il en a établi un certain nombre qui doit se trouver partout le même, lui seul auteur de la grâce, ayant le pouvoir de les établir. Il a promis à ses apôtres et à leurs successeurs son assistance particulière, parce que son Église doit durer jusqu'à la fin du monde. Partout il parle de l'unité. Et maintenant, ouvrez les yeux, car ce n'est plus qu'une question de fait. Voilà une société, une Église qui remonte historiquement jusqu'aux apôtres, et par les apôtres jusqu'à Jésus-Christ. Examinez son dogme et sa croyance, ils sont partout les mêmes ; partout où il y a des membres de cette Église, je retrouve le même symbole. Les sacrements, appropriés à tous les besoins spirituels de cette société, sont partout les mêmes ; partout au nombre de sept. Le ministère partout le même, répandu partout, et se ralliant à un centre commun, au successeur de celui à qui il a été dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne pourront prévaloir contre elle :* L'unité de sacrifice, partout le même. C'est bien là l'œuvre de Dieu et sa véritable Église.

Mais à côté de cette Église catholique, je vois d'autres sectes nombreuses qui me disent : C'est nous qui sommes la véritable Église et qui avons la pureté de la foi. Je demande à l'une d'elles : quel est votre fondateur ? Et on me répond Luther. Nous portons son nom. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Vous êtes les disciples de Luther, comme dans la Grèce il y avait les disciples de Platon, de Socrate, etc. Vous n'êtes pas les disciples du Sauveur ; ils ne portent pas ce nom. Mais ce Luther, quel homme était-ce? L'histoire m'apprend qu'il était prêtre, qu'il était religieux, qu'il avait reçu le sacerdoce de la main de l'Église, et fait les vœux de la profession religieuse dans son sein, mais qu'il s'est révolté contre celle qui l'avait fait chrétien, prêtre et religieux, qu'il a foulé aux pieds les doubles vœux dont il était lié ; qu'il les a fait oublier à une religieuse avec laquelle on le trouve au foyer domestique, entouré de ses enfants, quand on ne le rencontre pas dans les taver-

nes. Qu'était-il donc, ce premier chef de la réforme? Un enfant dénaturé, un fils révolté contre sa mère. Or, lorsqu'un enfant se révolte contre sa mère, et porte sur celle qui lui a donné le jour une main coupable, celle-ci perd-elle ses droits de la maternité? Non. Il y a un fils dénaturé, et voilà tout. Mais, ce Luther, qu'est-ce qui l'avait envoyé? Aurait-il entendu ces paroles: *Sicut misit me Pater*. Non, jamais Dieu n'approuva la révolte contre ce qu'il a établi. C'est lui-même qui s'était envoyé. L'Eglise l'avait frappé de ses anathèmes et retranché de son corps.

Je demande à une autre branche de la réforme quel est son père? C'est celui dont ils portent le nom, ils sont calvinistes, enfants de Calvin; mais Calvin, prêtre aussi, transfuge de sa patrie, a renié son sacerdoce; il a aussi déchiré le sein de celle qui lui avait donné la vie spirituelle et le caractère sacerdotal. L'Eglise a-t-elle cessé d'être ce que Dieu l'a faite, parce qu'il a plu au réformateur de Genève d'être ingrat et rebelle? et puis où avait-il puisé le droit de dogmatiser? pas ailleurs que dans son orgueil furibond et dans les passions de son cœur, et celle qu'il avait abandonnée, et qui n'avait perdu ni son titre ni ses droits, l'a frappé aussi de ses anathèmes, comme dans toute société on condamne et punit la révolte.

Cela suffirait pour la condamnation de ces prétendus réformateurs et de ceux qu'ils ont séduits: mais, sans entrer dans cette discussion, recourons à la marque de la véritable Église, l'unité: elle ne saurait se trouver là où on a mis pour principe fondamental que la raison de chacun est juge suprême en matière de religion. C'est un principe d'éternelle division et d'interminables disputes. La société unique dit à ses enfants: Croyez tout ce que le Seigneur a révélé, tout ce que je vous enseigne, parce que c'est à moi qu'il a été dit: Enseignez, etc., et que depuis cette parole féconde, ma doctrine a eu l'immutabilité de Dieu même. Elle a été la même toujours, malgré les attaques de l'orgueil et des passions; j'ai conservé intact le dépôt de la foi. La réforme dit: Croyez ce qu'il vous plaît; votre raison est seule juge en matière de religion, personne n'a le droit de dominer sur votre raison; écoutez l'inspiration intérieure de l'Esprit-Saint, ou l'illumination qu'il répandra dans vos âmes; vous avez les Ecritures, la parole de Dieu (encore elle a reçu l'Ecriture de la société qu'elle abandonne, et elle ne lui appartient pas), formez seul votre croyance. Encore une fois, c'est là un principe de contradiction, de révolte, de dispute et de division sans fin: aussi l'effet a suivi nécessairement. La réforme s'est brisée en mille sectes opposées de foi, de croyance et de devoirs. A peine Luther a-t-il levé l'étendard de la révolte, que Calvin vient lui en enlever un lambeau que Zuingle déchire à son tour, qu'OEcolampade divise encore, que mettent en morceaux les anabaptistes, les sociniens, les quakers, les méthodistes, etc., de sorte qu'au milieu de ce naufrage des croyances, les sectateurs en sont réduits à dire: Je crois en moi, et encore!

Chercherons-nous l'unité dans le chaos! l'unité de la foi? chacun croit ce qu'il veut. Je demande: Jésus-Christ est-il réellement présent dans l'eucharistie? la société unique, l'Église véritable me répond des quatre coins du globe avec ses souverains pontifes, avec tous ses évêques, avec ses Pères, ses docteurs, ses conciles, avec tous ses membres: Oui, c'est le grand, l'admirable mystère de l'amour de Dieu pour nous, c'est le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse, de son amour pour nous; c'est la gloire de l'Église, la force des fidèles, la fournaise où la charité s'enflamme, où le dévouement se nourrit. La parole du Seigneur, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang* est vraie et sera vraie jusqu'à la consommation des siècles. Après la consécration, il ne reste du pain et du vin que les espèces ou apparences.

J'adresse à Luther la même question: il me répond qu'il a fait tout son possible pour pouvoir détourner à un autre sens les paroles de Jésus-Christ, mais qu'il lui a été impossible de le faire, tant elles sont évidentes. Mais sa raison particulière n'est pas demeurée oisive; il ne veut pas de la transsubstantiation. Jésus-Christ est dans l'eucharistie, dit-il, mais sous le pain, mais avec le pain, mais dans le pain, il n'en sait trop rien; mais seulement au moment de la manducation, voilà le résultat de son jugement, il ne sait trop à quoi se résoudre. J'adresse à Calvin la même question. Jésus-Christ est-il réellement dans l'eucharistie? Voilà que ce qui était évident pour Luther ne l'est plus pour Calvin. Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'eucharistie. Ces paroles, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang* signifient, selon lui: Ceci est la figure de mon corps, ceci est la figure de mon sang! Il en est de même sur les autres points de foi. Y a-t-il chez eux l'unité de sacrement? Demandez à l'Église catholique, et des quatre extrémités du monde, on vous répondra il y en a sept; demandez aux disciples des réformateurs, ils n'en savent rien. Ici on en admet deux, ailleurs trois, ailleurs un seul. La sainte cène, et dans le centre du calvinisme, le baptême est lui-même regardé comme une cérémonie indifférente, que l'on peut employer sans inconvénient ou omettre sans dommage. Y a-t-il chez eux l'unité de gouvernement et d'autorité? Demandez à l'Eglise catholique, partout on vous répondra que le pape, successeur de saint Pierre, est le chef visible de l'Eglise; qu'il gouverne avec les évêques sous son autorité; que c'est là le centre où tout aboutit; que c'est là l'autorité instituée par Jésus-Christ, celle à qui il a dit: *Ecce ego vobiscum sum*. Ne cherchez pas, Messieurs, chez ceux qui sont séparés de l'Eglise, l'unité d'autorité ou de gouvernement, ils n'existent que par ce qu'ils ont foulé aux pieds ce grand principe d'ordre, sans lequel aucune société ne peut subsister, et dont l'abse ce produit l'anar-

chie dans les intelligences, comme elle produit la ruine dans la société politique.

Ainsi, Messieurs, l'unité ne se trouve dans aucune des sectes séparées de l'Eglise romaine, on ne la trouve que dans elle; elle seule est donc la véritable Eglise, elle seule possède pleinement les vérités révélées, la pure et sainte doctrine du Sauveur. « Donc, conclut Bossuet, quiconque aime l'Eglise doit aimer l'unité, et quiconque aime l'unité doit avoir une adhérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel et par lequel le mystère de l'unité se consomme pour détruire le mystère d'iniquité, qui est l'œuvre de rébellion et de schisme : je dis à tout l'ordre épiscopal ; au pape, chef de cet ordre et de l'Eglise universelle, aux évêques chefs et pasteurs des églises particulières. »

C'est là, mes frères, la seule véritable Eglise. Jésus-Christ, en effet, fonda l'Eglise *unique*, et il établit son fondement sur *un* seul rocher. Il l'appela le troupeau *unique* d'un *seul* berger, la vigne *unique*, le royaume *unique;* il institua un *seul* baptême, une *seule* eucharistie.

De même que l'Eglise judaïque, ombre de cette Eglise plus parfaite qui devait la remplacer, était *une*, ainsi la réalité qui chassait l'ombre, cette grande réalité, est *une;* aussi partout nous trouvons que les apôtres parlent seulement d'une Eglise *unique*, d'une *seule* société du Christ, d'un *seul* corps, d'une *seule* maison, et de l'unité chrétienne comme résidant dans la compagnie et la société des apôtres. L'Eglise est la colombe *unique*, l'arche *unique* de salut, la foi *unique*. Elle est la présence visible du corps mystique de Notre-Seigneur sur la terre, et une comme la Divinité éternelle ; son objet est de conserver le christianisme ou la révélation de Dieu, pour laquelle le salut a été et est continuellement annoncé à l'homme, et comme le christianisme ou la révélation est *une*, de même l'Eglise qui conserve cette révélation est *une*. » Demeurons donc attachés fortement à l'Eglise, colonne et fondement de la vérité; que rien ne puisse jamais nous en séparer, ni les défections partielles de quelques personnes séduites par l'erreur, ni les calomnies et les déclamations de l'hérésie, qui n'a d'autre moyen d'attaquer l'Eglise qu'en dénaturant sa doctrine. Mais soyons les véritables enfants de cette véritable Eglise, obéissons à ses lois, suivons ses conseils ; elle nous conduira dans la voie de la vertu, de la sainteté, de la vérité, et nous introduira dans les tabernacles éternels.

ŒUVRES COMPLETES

DE

CLAUDE TAILLAND,

CURÉ DE SAINT-PIERRE DE MACON.

Deuxième partie.

SERMONS ET EXHORTATIONS.

SERMONS.

PREMIER SERMON.

SUR LES PLAISIRS DU MONDE

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. (I *Joan.*, II, 15.)

N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde.

Tel a été constamment l'esprit du monde, de contredire les maximes de l'Evangile. Improbateur éternel de l'auguste sévérité de la morale chrétienne, il ne cesse d'élever contre elle une parole de blasphème. Corrupteur astucieux de la foi et aussi ardent pour la licence et les plaisirs, qu'ennemi de la contrainte et de la mortification, il s'efforce de la rendre odieuse en la mettant en opposition avec notre nature. Ainsi, dans ces jours où nous allons entrer, tandis que l'Eglise nous invite aux larmes et à la pénitence, tandis qu'elle nous crie de nous abstenir du prestige des plaisirs, de l'intempérance des festins, des dangers des danses et des spectacles, tandis qu'elle va nous mettre sous les yeux le mystère de notre origine, le tableau affligeant de la chute de notre pre-

mier père, et les suites terribles qu'elle a eues pour ses malheureux enfants; tandis que surtout l'Eglise, comme la fille de Sion assise sur des ruines, gémit sur l'indifférence d'un grand nombre de ses enfants, sur l'immoralité des autres, sur le dépérissement de la foi et de la piété; le monde, de son côté, fera entendre une voix enchanteresse, d'autant plus perfide qu'elle ne vous annonce que des plaisirs et des divertissements : il vous invitera à jouir des biens de la vie, à puiser à longs traits dans la coupe de ses plaisirs. Venez, vous dira-t-il, jouissons des biens qu'offre la nature, formons des couronnes pour ceindre nos fronts, laissons partout des traces de nos divertissements et de nos plaisirs : *Venite, coronemus nos rosis antequam marcescant.* (*Sap* , II, 8.) Le monde, en un mot, élèvera autel contre autel; ses assemblées seront nombreuses, nos temples seront déserts, les chrétiens seront divisés en deux partis et sembleront n'être plus les enfants d'un même Père, les disciples d'un même Jésus-Christ, les adorateurs d'un même Dieu.

Je n'ose me flatter, mes frères, d'arrêter le cours de ces prévarications; cependant il me sera facile de vous démontrer que tous ces divertissements profanes sont indignes d'un chrétien; qu'ils sont autant opposés à la raison qu'à la religion, et que par conséquent, ceux-là oublient la dignité de leur origine et se dégradent, qui foulent honteusement aux pieds leurs plus saints devoirs, pour suivre le torrent des plaisirs du monde. En effet, dit saint Augustin, si je ne connaissais par ma triste expérience la profonde corruption du cœur de l'homme, je ne pourrais me rendre raison de cette ardeur pour les plaisirs qui le transporte. Car enfin, continue ce Père, l'homme aime le vrai et réprouve ce qui porte un caractère de fausseté, et ces plaisirs sont faux et mensongers. L'homme aime à jouir longtemps et ne se voit arracher qu'avec peine à ce qu'il avait aimé, et les plaisirs sont légers et fugitifs; enfin l'homme aime son bonheur, et les plaisirs sont pour lui une source d'amertume pour le temps et pour l'éternité. Comment se fait-il donc qu'il les recherche avec tant d'ardeur ? Cette pensée du saint docteur fera le partage de cet entretien, et pour la réduire à quelque chose de simple, je dis que les plaisirs du monde sont faux et mensongers : première réflexion, premier motif qui doit vous les faire éviter; 2° qu'ils sont courts et passagers : deuxième motif, deuxième réflexion; 3° qu'ils nous donnent la mort : troisième motif et troisième réflexion. *Moriuntur, fugiunt et ad mortem trahunt.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'homme, mes frères, est fait pour la vérité, puisqu'il est fait pour Dieu. Son esprit lui a été donné pour connaître son divin auteur, son cœur pour s'attacher à lui et pour l'aimer. Pontife de la nature entière, l'homme seul au milieu des hommages muets des créatures insensibles, élève la voix et doit payer à l'auteur de toutes choses le tribut d'hommages qu'il mérite. Voilà la fin que Dieu s'est proposée en nous donnant l'existence. ***Il a tout fait pour lui,*** tout doit donc se rapporter à lui : ***Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.*** (***Prov.***, XVI, 4.) D'après ces principes, qui sont autant ceux de la raison que de la foi, s'attacher aux plaisirs du monde, en faire ses délices, mener une vie de plaisirs et de divertissements, c'est donc oublier la noblesse de son origine, la sublimité de sa vocation; c'est abandonner la vérité pour s'attacher à quoi? au mensonge et à l'erreur. Car c'est là le premier caractère des plaisirs du monde : ***Mentiuntur.***

Il est vrai, mes frères, que ces plaisirs paraissent, au premier coup d'œil, tout autres qu'ils ne sont dans la réalité. Leur aspect offre je ne sais quoi de riant et d'enchanteur qui captive la pensée, provoque les désirs, excite les affections du cœur; d'un autre côté, l'amour de ces plaisirs se trouve dans notre cœur corrompu par le péché, il s'y sent porté par une pente si douce qu'elle lui paraît naturelle; il lui semble tout à fait raisonnable de ne point éviter leur rencontre et de céder à leur apparence et à leurs charmes. Toutefois, mes frères, ces apparences sont trompeuses, ces dehors riants sont mensongers, et s'ils peuvent nous séduire un instant, jamais ils ne procureront à notre cœur un bonheur véritable; semblables à ces feux errants qui égarent l'imprudent voyageur qui veut les suivre, ils laissent toujours dans notre cœur la douleur de les avoir goûtés; et, pour mieux vous en convaincre, écoutez celui qui mieux que personne put juger et apprécier les plaisirs du monde, parce qu'il les goûta tous : Salomon.

Je formai dans mon cœur, dit-il, le projet d'être heureux, et de me livrer à toutes les délices que la terre nous offre. Je voulus éprouver si la grandeur pourrait me rendre heureux, et aussitôt je fis élever des palais magnifiques où brillaient de toutes parts l'or le plus pur, l'argent le plus fin; une foule de domestiques richement parés étaient sans cesse autour de moi, et prévenaient jusqu'à mes moindres volontés. Je voyais à mes pieds les riches dépouilles de mes ennemis qui étaient tombés sous mes coups et qui me rappelaient sans cesse mes victoires. La gloire de mon nom avait volé jusqu'aux extrémités de la terre, et la reine de Saba était venue déposer à mes pieds l'hommage de sa grandeur. Craint et respecté de mes ennemis, chéri de mes sujets, quel mortel n'eût envié mon bonheur? Mais au milieu de ce faste et de cet appareil majestueux, je n'éprouvais en moi-même qu'un vide affreux qui me faisait apprécier la vanité des grandeurs. *Vanitas*, etc.

Peut-être, me dis-je à moi-même, les louanges et la flatterie pourront-elles le satisfaire? Et aussitôt mon palais retentit de mes louanges, une foule d'adulateurs se pressent autour de moi, et chantent à l'envie mes exploits et mes victoires, mes vertus et

mes talents ; mes vices même sont prônés, et changés en des penchants nobles et louables : mais mon cœur démentait en secret tous ces éloges : plus on m'élève, plus je m'aperçois que tout n'est que vanité et frivolité : *Et animadverti quod hoc quoque esset vanitas.* (*Eccle.*, II, 15.)

Dégoûté de tous les vains objets, je voulus livrer mon cœur à de nouveaux plaisirs, et, espérant trouver le bonheur dans les plaisirs des sens, j'ouvris mon cœur à tout ce qui pouvait faire naître, nourrir, irriter cette passion : des concerts harmonieux, une symphonie enchanteresse qui répétait les prestiges, les triomphes de l'amour profane : *Feci mihi cantores et cantatrices* (*Ibid.*, 8.) ; des festins splendides, la délicatesse des viandes, des vins exquis, *et urceolos in ministerio ad vina fundenda.* (*Ibid.*) J'invitai même mon cœur, qui semblait répugner à cette licence, à goûter tout ce que la volupté a de plus raffiné : *Nec prohibui cor meum quia omni voluptate frueretur* (*Ibid.*, 10) ; mais ces nouveaux plaisirs amenèrent de nouveaux regrets : *Et vidi quod hoc quoque esset vanitas.* (*Ibid.*, 1.)

En croirez-vous, mes frères, un semblable témoignage? C'est un roi puissant, rien ne manquait ce semble à son bonheur, et cependant il avoue lui-même que, au milieu de ce cercle de plaisirs variés, jamais son cœur ne fut satisfait. C'est, reprend saint Ambroise, que toute la pompe du siècle n'est qu'une vaine imagination, une illusion qui trompe les hommes, un rêve flatteur, si vous le voulez, mais qui disparaît avec le sommeil qui lui a donné naissance ; et c'était aussi dans le sentiment profond de cette vérité que le saint homme Job (XXI, 12) s'écriait en parlant des mondains : Qu'ils se réjouissent au son de la harpe et des lyres, leurs plaisirs insensés périront bientôt remplacés par la douleur et le regret ; pour moi, méprisant ces mêmes plaisirs, je ferai consister mon bonheur à me réjouir dans le Seigneur, et je suis certain qu'il ne me refusera rien de ce que je lui demanderai pour être heureux d'une manière d'autant plus agréable, que la félicité que l'on goûte en Dieu est plus pure et plus véritable : *Ego vero delectabor in Domino.* (*Psal.* CIII, 34.)

Et que sont, en effet, tous ces plaisirs que l'on recherche avec tant d'empressement, sinon une vapeur légère qui trompe et réjouit, se cache et disparaît, une ombre qui s'évanouit au moment où l'on se flattait de la saisir ? N'est-ce pas là, mes frères, la leçon que l'expérience vous a sans cesse donnée? combien de fois n'avez-vous pas vu les prétendus heureux du siècle pauvres dans l'abondance des biens terrestres, ennuyés dans les plaisirs, abattus dans la jouissance? Oui, s'écrie le prophète David, les riches de la terre, les hommes de plaisirs, dont la vie n'était que satisfactions continuelles, n'ont jamais offert qu'un vide affreux et un dénûment extrême au milieu de leurs jouissances : *Divites eguerunt et esurierunt* (*Psal.* XXXIII, 11) tandis que le juste pauvre et méconnu jouissait en secret du bonheur, et trouvait dans le témoignage de sa conscience un contentement inexprimable. Et ici, mes frères, souffrez que je vous appelle vous-même en témoignage, et que votre expérience vous instruise. Dites-moi, lorsque vous avez goûté les plaisirs et les amusements du monde, avez-vous été heureux? Après ces courses profanes et vagabondes, où la licence des manières le dispute à la folie du déguisement, d'autant plus honteux pour un chrétien qu'il est un reste de l'ancien paganisme, et une imitation de ces orgies remarquables par tant d'excès, avez-vous été satisfaits? Après avoir pris part à ces assemblées profanes, à ces danses, à ces spectacles d'où la vertu est bannie, et où le vice domine, avez-vous rencontré une situation de repos? Combien de fois, au contraire, enivré des joies coupables du siècle, plongé dans les satisfactions sensibles, au sein même de vos plaisirs, n'avez-vous pas ressenti en vous-mêmes une triste amertume! Combien de fois, après quelques moments d'enchantement et d'ivresse, rentrant en vous-mêmes, n'eûtes-vous pas à rougir dans le secret de vos cœurs de la puérilité de vos passions, de la turpitude de vos œuvres! Combien de fois après des divertissements bruyants, après des spectacles dont l'obscénité dans les discours, l'indécence dans les costumes, la licence dans les manières faisaient le principal ornement, vous n'osiez aborder la couche sur laquelle vous alliez reposer des membres fatigués, par la crainte que la mort inopinée ne vous fît passer des bras du sommeil dans les mains redoutables du Juge suprême. Ah! qu'en ce moment, tourmentés par le vide affreux que vous sentiez en vous-mêmes, inquiétés par les remords de la conscience, vous confessiez hautement avec saint Augustin que les plaisirs du monde peuvent bien distraire un instant, mais qu'ils ne peuvent satisfaire : *Occupare possunt, satiare non possunt.* Et certes, mes frères, cette voix qui se faisait alors entendre au fond de vos cœurs, n'était point la voix du préjugé, puisque le préjugé et la corruption approuvent, vantent même ces plaisirs ; mais c'était la voix de la raison qui vous reprochait de vous être mépris grossièrement sur le véritable objet qui doit occuper votre cœur, et celle de la religion qui vous reprochait d'avoir oublié vos plus saints devoirs, et de les avoir sacrifié à des plaisirs vains et mensongers.

Et ne croyez pas, mes frères, que les plaisirs sont faits pour votre cœur, parce qu'il s'y sent porté, ni qu'il y trouvera le bonheur parce qu'il les désire. Car, enfin, le penchant au crime, aux actions les plus viles, prouverait donc aussi que votre cœur est fait pour le crime, puisqu'on ne le commet que d'après un penchant excité tantôt par la haine, tantôt par l'amorce du plaisir, tantôt par un vil intérêt, mais n'est-ce pas votre cœur lui-même qui vous confond malgré son penchant au plaisir? Car, enfin, en vain vous êtes-vous occupé de l'arrangement de vos

plaisirs,en vain avez-vous eu soin de les faire succéder les uns aux autres, pour ne laisser aucun vide qui donnât lieu à la réflexion, de les varier avec art pour exciter le désir, et rendre leurs charmes plus séduisants, vos soins n'ont-ils pas été superflus, vos désirs n'ont-ils point été trompés, et en avez-vous recueilli autre chose que la conviction profonde de leur frivolité, et la honte de les avoir recherchés? Non, dit saint Augustin, nos goûts et nos penchants ne sauraient faire disparaître le vide qu'ils laissent dans notre cœur, parce qu'ils sont frivoles en eux-mêmes; *Concupita marcescunt.* Notre ardeur à les poursuivre ne saurait les rendre plus réels et plus solides, parce qu'ils sont de leur nature vains et mensongers: *Adepta vilescunt.* Par conséquent, il sera toujours vrai de dire que l'homme de plaisir, l'esclave des plaisirs est un insensé qui court après une vaine fumée de bonheur qu'il ne saurait saisir et conserver.

Et ne soyez pas surpris, mes frères, que, malgré le penchant qui vous porte aux plaisirs, ils ne puissent néanmoins vous satisfaire. Non, mes frères; ce penchant est une suite de la dégradation de notre nature par le péché. Mais, malgré cette corruption profonde que nous trouvons en nous-mêmes, notre âme n'en est pas moins l'image de la Divinité, immortelle, infinie dans ses désirs, destinée à posséder le souverain bien : *Ego ero merces tua.* (*Gen.*, XV, 1.) Et quelle proportion, je vous le demande, entre une possession remplie d'erreur et de mensonge, et la possession de Dieu, après laquelle votre âme soupire? quel rapport entre des plaisirs aussi bornés dans leur nature et un cœur aussi étendu dans ses désirs et ses espérances? quel rapprochement entre des jouissances trompeuses et un cœur qui se sent créé pour quelque chose de plus grand?

Aussi, ce qui m'étonne, ce n'est pas que ces satisfactions mondaines ne contentent nullement un cœur fait pour Dieu; mais c'est que, malgré les lumières de la raison et de la foi, malgré une expérience journalière qui nous découvre la frivolité des plaisirs, malgré la conviction profonde que nous en avons acquises nous-même, on nous voie encore si ardents pour les plaisirs et si acharnés pour les poursuivre. C'est que, tandis qu'au sein même du paganisme un païen (126*) se croit trop grand pour devenir le jouet des satisfactions charnelles, dans le sein du christianisme on foule aux pieds, pour en jouir, toutes les menaces et toutes les promesses de la religion; qu'on s'expose aux plus grands dangers, malgré l'exemple de tant d'autres qui y ont fait un triste naufrage, malgré peut-être les reproches d'une conscience qui nous crie hautement que c'est de là que datent nos chutes et nos désordres; que l'on choisisse, pour se livrer à la dissipation et aux plaisirs, les jours mêmes consacrés par la religion, et qu'on les profane par des divertissements criminels ou dangereux, voilà, mes frères, ce qui doit nous étonner, et ce qui donne lieu de douter si ces hommes, amis de la licence et des plaisirs, ont encore un reste de foi et de religion.

Au reste, répond saint Augustin, et il parlait d'après son expérience, eussiez-vous épuisé comme Salomon toutes les espèces des jouissances, celles de la gloire, des richesses, des sciences et de la volupté, jamais vous ne serez satisfaits, parce que votre cœur est trop vaste pour de si petits objets, et qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir. C'est que vous, ô mon Dieu, qui l'avez formé ce cœur, ne l'avez formé que pour vous, et qu'en imprimant dans nos âmes le désir du bonheur, vous avez voulu que loin de vous il ne rencontrât que chagrin et amertume : *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Mais non-seulement ces plaisirs sont indignes de l'homme, parce qu'ils sont trompeurs et mensongers; j'ai ajouté qu'ils passent comme l'ombre : second motif qui doit nous en détacher.

En effet, mes frères, tout ce qui passe avec le temps est indigne des recherches d'une âme qui doit vivre toujours, et à qui le Seigneur réserve un poids immense de gloire. Tel a été, dans tous les temps, le principe solide qui a servi de fondement à la vertu des saints. Convaincus de cette vérité, les martyrs ont déployé sur les échafauds un courage qui a fait plus d'une fois l'admiration de leurs propres bourreaux. Les Antoine, les Hilarion, les Paul, les Arsène, se sont dérobés aux piéges et aux séductions du monde pour aller habiter le creux des rochers. C'est encore la méditation de cette vérité qui a fait naître dans tous les siècles, dans tous les âges, dans toutes les conditions, des déterminations généreuses qui étonnèrent plus d'une fois la nature, et qui, de nos jours encore, malgré la corruption du siècle, conduit dans la solitude tant d'âmes dociles à la grâce. Mais vous, mes frères, qui souvent peut-être avez accueilli avec un air de mépris et de dérision ces résolutions généreuses inspirées par la vraie sagesse, qui cent fois peut être avez répété avec le ton de la moquerie et du blasphème qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de tendre et d'affectueux pour un Dieu qu'on ne voit pas, et d'être insensible à des plaisirs qui occupent les sens; dites-moi, avez-vous jamais réfléchi sur l'inconstance et la fragilité de ces plaisirs? Si vous ne l'avez pas fait, comment avez-vous pu vivre dans l'ignorance d'une si importante vérité, et de quel droit osez-vous condamner des personnes plus sages et plus éclairées que vous?

Quoi qu'il en soit, mes frères, je dis que ce qui se passe avec le temps ne mérite point le zèle et l'attachement d'une âme qui ne peut être rassasiée que par la gloire de Dieu. Cependant, quoi de plus léger et de plus

(126*) Major sum et ad majora genitus, quam ut fiam mancipium carnis meæ. (Cicero.)

fugitif que ces plaisirs? qu'est-ce que la vie de l'homme tout entière, sinon un songe léger qui se dissipe sans laisser d'autre vestige que cette parole courte, mais énergique: j'ai été et je ne suis plus; qu'une vapeur légère qui paraît un instant et disparaît aussitôt pour toujours. Or, mes frères, si la vie de l'homme est si peu de chose; si, semblable à la fleur des champs, le même jour, pour ainsi dire, le voit naître et périr, quel prix, j'en appelle à votre raison, quel prix accordez-vous à des plaisirs semés de loin en loin dans le petit espace de la durée de votre être? de quel œil devez-vous envisager des jouissances qui, comme des décorations de théâtre, après avoir amusé un instant, disparaissent pour toujours? ne comprendrez-vous donc jamais que des plaisirs aussi frivoles sont indignes d'occuper votre âme, et que c'est dégrader en vous l'image de la Divinité que de n'offrir à ses désirs immenses que des jouissances aussi mensongères?

Ah! que le Roi-Prophète avait bien compris cette vérité, lorsque parlant de l'impie heureux et puissant, il s'écriait avec sa sublimité ordinaire : *Je l'ai vu élevé au faîte des grandeurs et de la gloire; semblable au cèdre du Liban*, il portait son front orgueilleux jusqu'aux nues; je n'ai fait que passer, et il n'était déjà plus. ***Transivi et ecce non erat*** (***Psal.*** **XXXVI, 36**), ***je n'ai pu découvrir la trace de ses pieds.*** Tout cet édifice de fortune avait disparu, sa grandeur s'était dissipée, sa gloire avait pris la fuite, ses plaisirs étaient venus s'ensevelir avec lui dans la poussière du tombeau. Oui, mes frères, le tombeau : voilà où viennent aboutir toutes les jouissances de la vie; quelle folie donc d'y attacher son cœur. Et ici, mes frères, je ne craindrai pas de me porter en esprit sur les tombeaux; il est bon, pendant ces jours de licence, où tant d'hommes dansent pour ainsi dire sur leur tombe entr'ouverte, de vous rappeler tout ce que les leçons de la mort ont de lugubre et d'instructif en même temps. Venez donc, hommes de plaisirs, suivez-moi dans le lieu de la sépulture commune de vos semblables, et apprenez de ces cendres livides et inanimées, de ces os arides et desséchés ce que vous devez penser du monde et de vos plaisirs; parcourez, à la pâle lueur du flambeau de la mort, ces sombres et ténébreuses demeures où règne une horreur éternelle; cherchez-y ces hommes qui jouissaient avec le plus d'abondance des délices de la vie. Ici repose un voluptueux vendu aux plaisirs des sens; arrêté au milieu de sa course, surpris au moment où il s'y attendait le moins, il est devenu la proie des vers et de la pourriture. Là est étendu au fond de ce tombeau ce jeune homme partisan des divertissements du siècle; à peine au printemps de sa vie, déjà il allait à grands pas dans la voie des plaisirs; méprisant peut-être les avis d'un père chrétien, les sollicitations et les prières d'une sage mère, il se proposait de jouir sans contrainte des délices de la vie; mais la mort le distingue à travers les compagnons de ses divertissements profanes, et le réduit à n'avoir pour frères et pour amis que la corruption et les vers. Là gémissent dans la poussière cet homme, cette femme du monde; comblés des bienfaits du Seigneur, ils en ont abusé de la manière la plus étrange; occupés des plaisirs, vivant au sein des délices, ils n'ont songé qu'à rendre leurs plaisirs plus vifs et plus piquants. Mais tandis que, comme le riche de l'Évangile, ils invitaient leur âme à jouir des agréments de la vie, la mort les a surpris, les a fait tomber sous ses coups : et cet homme efféminé, cette femme si fière, si occupée d'elle-même, sont réduits à n'avoir pour héritage qu'une petite portion de terre que le dernier des hommes viendra bientôt partager avec eux! Dans cette fosse dort d'un profond sommeil cette jeune personne fière de sa beauté, jalouse de plaisirs; elle osa, par une usurpation sacrilége, extorquer les adorations des hommes; elle était l'ornement de ces réunions profanes. Voyez-vous comme la faux cruelle de la mort a sillonné tous ses traits, et quelle horrible difformité les remplace; voyez-vous comme ces habits si riches et si précieux, ou du moins si recherchés, ont été échangés contre un triste cercueil; voyez-vous comment ses membres que Jésus-Christ avait sanctifiés, et qu'elle a si cruellement profanés, n'offrent plus en ce moment qu'un monceau de poussière qui atteste à tous ceux qui la considèrent que la jeunesse et la beauté sont des choses vaines, et que la seule femme grande est celle qui craint le Seigneur et observe ses saintes ordonnances : ***Vana est pulchritudo, mulier timens Dominum ipsa laudabitur*** (***Prov.***, **XXXI, 30**). Oui, mes frères, c'est sur les tombeaux qu'il nous appartient de répéter cette maxime si profonde de la sagesse : vanité des richesses, vanité des grandeurs, vanité des plaisirs et des jouissances mondaines : ***Vanitas et afflictio spiritus.*** (*Eccle.*, IV, 16.) Oui, mes frères, reprend l'Esprit-Saint, les joies du siècle sont fugitives, et le deuil les accompagne toujours : *Extrema gaudii luctus occupat.* (*Prov.*, XIV, 13). Après avoir goûté les délices des satisfactions sensibles, le voluptueux, l'homme de plaisirs se voit, comme Jonathas, réduit à la désolation; comme lui, on l'entend s'écrier : Hélas! je n'ai goûté qu'en passant un peu de miel, et il faut que je meure d'abord à la grâce, et par une suite nécessaire à la gloire : ***Gustans gustavi in summitate virgæ.... paululum mellis, et ecce ego morior.*** (**I *Reg.*, XIV, 43.**)

Oh! mes frères, concluait le grand Apôtre, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ : ***Per viscera misericordiæ Jesu Christi***; je vous en conjure, ne vous attachez point au monde et à ses vanités, *possédez comme ne possédant pas*, jouissez de la vie comme n'en jouissant pas, parce que *la figure de ce monde doit passer* (I *Cor.*, VII, 31), et qu'elle passe tous les jours pour vous, puisque tous les jours vous perdez quelque chose de la durée de

votre vie : *Transit enim figura hujus mundi.* Daignez sacrifier quelques instants d'une joie volage à une joie qui ne doit connaître aucun terme, et vous préparer ce bonheur de Dieu par la privation d'une jouissance momentanée; n'aimez pas des plaisirs si fugitifs et si rapides dans leur durée, *moriuntur,* mais qui auraient pour vous des effets bien tristes et bien déplorables, *ad mortem trahunt.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Puisque rien n'est plus vain, plus frivole que les plaisirs du monde, comment se fait-il qu'ils aient tant de partisans? comment se fait-il que les hommes réfléchissent si peu sur les suites funestes de ces mêmes plaisirs. C'est, répond l'Ecriture, que le nombre des sages est petit, et que la sagesse semble bannie du milieu des hommes.

Cependant, mes frères, ces suites sont-elles si peu importantes que vous puissiez les négliger sans conséquence, et courir aveuglément le change à cet égard? Ignorez-vous que ces frivoles plaisirs, semblables à cette eau d'épreuve, dont parle l'Ecriture, après avoir flatté momentanément le goût, déchirent impitoyablement les entrailles, et sans vous rappeler ici les exemples frappants ménagés par la bonté divine pour notre instruction; un Amon, victime de la volupté; un Zambri, trouvant une mort infâme dans les tentes des filles de Madian; un Balthazar, expirant autour d'une table somptueuse; une Jésabel, précipitée du haut de son palais, le jour même qu'elle avait choisi pour séduire les regards du capitaine Jehu, par la magnificence de ses habits et l'indécence de sa parure; avouons ici, ce que confirme une expérience journalière, que des plaisirs extrêmes, les fureurs aveugles et jalouses de la passion honteuse, les excès de l'intempérance, les bassesses et les emportements de la volupté, arrêtent la plupart des hommes au milieu de leur course, souvent même à l'entrée de la vie, ou préparent une vieillesse remplie de troubles et d'amertumes. Et, si je ne craignais de renouveler ici des souvenirs trop amers, ne pourrai-je pas vous signaler des effets non moins désastreux; et le dépérissement des fortunes, et le déshonneur introduit dans les familles? Des enfants devenus l'opprobre de leur père, l'infamie de leur mère, ne sont-ce pas là, des suites trop ordinaires de l'attachement aux plaisirs? Mais, sans parler de ces malheureux résultats, quoique trop fréquents, et que vous auriez peine à vous appliquer à vous-mêmes, parce que vous n'en êtes pas venus jusque là; en me bornant à ce qui vous regarde, et aux seuls plaisirs que vous vous permettez, me sera-t-il difficile de confondre votre attachement pour les plaisirs, par les suites inévitables qu'ils ont tous les jours? Oui, mes frères, l'attachement aux plaisirs aveugle l'esprit, dessèche la piété, nous met dans un état d'opposition formelle avec les maximes de la religion.

Je dis d'abord, que les plaisirs aveuglent l'esprit. C'est le propre de la passion honteuse d'aveugler l'esprit; l'esprit de Dieu, dit l'Ecriture, n'habitera point dans l'homme parce qu'il est tout charnel : *Quia caro est.* Mais, ce n'est point là un effet propre à la volupté; tous les plaisirs du monde, dès qu'on y attache son cœur produisent le même résultat, et il est rare que l'on y participe, sans que le cœur s'y attache. Oui, mes frères, l'homme de plaisir s'aveugle sur la nature même de ces plaisirs; il sait qu'ils sont légers et frivoles, que l'amertume les accompagne toujours, son expérience sur ce point est une preuve sans réplique. Néanmoins par un aveuglement étrange, suite infaillible de ces plaisirs, il les aime, il les désire, il s'obstine à y chercher un contentement qu'il sait très-bien n'y devoir trouver jamais.

Sa raison lui dit, qu'il se dégrade, et qu'il trompe les désirs d'une âme immortelle; n'importe, cette dégradation lui plaît. Comme un roi avili, il ne conserve pas la moindre idée de sa première noblesse, il se roule dans la fange, et le comble de la dégradation; c'est qu'il ne l'aperçoit pas, qu'il n'en a pas le sentiment.

Ils s'aveuglent sur leurs dangers; certes, mes frères, ces divertissements profanes, ces spectacles, ces danses, ces bals que j'ai principalement en vue, ne sont pas d'une innocence si reconnue, qu'on ne puisse la contester; et l'autorité de l'Ecriture, qui nous dit : *Cum saltatrice ne assiduus sis* (*Eccli.*, IX, 4), et l'autorité des Pères qui se sont élevés avec tant de force contre ces danses et ces réunions profanes, et l'autorité même de certains païens, qui ne pouvaient, pour ainsi dire, croire à la vertu des personnes qui les fréquentent; tout cela, ce me semble, devrait au moins arrêter votre marche et vous fournir de sérieuses réflexions. Mais non, toutes ces puissantes considérations n'arrêtent point les partisans des plaisirs; ils osent fouler aux pieds des autorités si respectables, les dangers mêmes de ces divertissements ne les arrêtent pas. Aussi, mes frères, ne dites pas à cet homme, à cette femme du monde, que ces réunions ne sauraient être sans dangers qu'il est bien difficile de veiller sur ses sens et sur son cœur, tandis que, tout vous inspire une joie volage; que l'ennemi du salut saisit souvent cette occasion pour porter les coups les plus mortels; ne dites point à cette jeunesse inconsidérée, que ces assemblées sont presque toujours l'écueil de l'innocence et de la vertu; qu'au sein de l'agitation, de la liberté, souvent même de l'indécence qui y règnent, au milieu des sons perfides d'une musique efféminée, il est presque impossible que le cœur ne s'amollisse pas, et que l'innocence n'en reçoive de cruelles atteintes; que tant d'autres n'ont fait de si tristes naufrages que parce qu'ils les ont fréquentées; on ne vous croira pas; on se persuade que l'on peut aller sans crainte là où tant d'autres ont péri si misérablement, où tout au moins

ont reçu de profondes blessures. Est-il un aveuglement plus déplorable? Malheureux! déjà vous descendez dans l'abîme, et vous ne voulez pas voir le précipice ouvert sous vos pas?

Le goût pour les plaisirs du monde nous aveugle sur les maximes de la religion qui les condamne; on sait très-bien que le goût de ces plaisirs et de ces divertissements est opposé à l'esprit de la religion; qu'il y en a même qui le condamnent formellement, on ne l'ignore pas. Et, si dans le tumulte des plaisirs on perd de vue cette vérité, bientôt dans le calme des passions, la conscience le rappelle assez hautement; cependant, qu'un ministre de la religion vienne nous en représenter les dangers et nous les interdire; qu'il les condamne au nom de cette même religion, on le blâme, on le censure; il exagère, dit-on: C'est un homme dur et sauvage, accoutumé à vivre seul, il ne connaît pas le monde; et avec ces frivoles prétextes, on se calme, on se rassure! Et plût à Dieu qu'on n'allât pas plus loin! Mais, combien de fois ne va-t-on pas jusqu'à dénaturer les maximes de l'Evangile par des interprétations forcées? combien de fois ne cherche-t-on pas à y trouver des adoucissements qu'il réprouve? combien de fois ne se permet-on pas de taxer sa morale divine d'une sévérité outrée, parce que ses préceptes sont en opposition avec les désirs d'un cœur peu réglé? Et, d'où croyez-vous que naissent ces doutes qui vous assiégent, ce défaut de foi qui fait des progrès terribles, cet esprit d'incrédulité qui se propage avec une si effrayante rapidité? Descendez dans vos cœurs, vous en trouverez la source dans votre goût pour les plaisirs, dans la dissipation qui les accompagne, dans l'esprit de frivolité qu'inspirent naturellement, je ne dis pas seulement les plaisirs charnels, mais encore ces danses, ces spectacles que le monde préconise et que la religion condamne. Voilà le premier effet de ces plaisirs, l'aveuglement de l'esprit.

J'ai dit, en second lieu, qu'ils anéantissent la piété; en effet, pour pratiquer la vertu et avancer dans la piété, il faut veiller sur soi-même, mortifier ses sens, se nourrir des vérités éternelles. Or, le moyen d'allier tous ces pieux exercices avec le goût des divertissements et des plaisirs? Croyez-vous qu'une personne qui les aime soit bien en état de veiller sur elle-même, et qu'elle règle si bien ses regards, qu'ils n'y soient aucunement blessés? pensez-vous qu'au milieu de l'agitation qui les accompagne, on puisse ne pas sortir de soi-même et être fidèle à cette vigilance qui fait notre sûreté? Il faut mortifier ses sens: Cherchez, mes frères, parmi ces personnes si ardentes pour les jouissances du siècle; cette mortification des sens, qui immole et crucifie les inclinations de la nature corrompue, qui les règle au moins et les asservisse souvent sous le joug de la loi? ne sont-ce pas au contraire, ces personnes qui poussent les ménagements à l'excès, flattent sans cesse leur corps, et ne savent rien refuser à leur appétits déréglés? Aussi, ne parlez pas à ces personnes de mortifier la chair par l'esprit, de réduire leurs corps en servitude, de jeûnes et de mortifications, ce langage leur est inconnu et les révolte; ne leur rappelez pas non plus la méditation des vérités éternelles. Comment, au sortir de ces conversations enjouées, de ces jeux folâtres, pourraient-elles occuper leur esprit de ces vérités si sombres et si salutaires. La pensée seule de la mort et du jugement les fait frémir, parce que, dans l'une ils voient la fin, dans l'autre la discussion terrible de ces divertissements qui les charment. Or, mes frères, si la vigilance, la mortification des sens, la méditation des vérités éternelles, sont indispensables pour avancer dans la piété, et si, d'un côté, tous ces saints exercices sont incompatibles avec le goût et le frivole amour des plaisirs, n'est-il pas évident qu'ils détruisent la piété, qu'ils dessèchent le cœur et mettent dans le plus grand danger l'œuvre de notre sanctification?

Et voilà pourquoi, mes frères, on trouve si peu de piété et tant de dissipation dans la jeunesse, dans cet âge où le cœur encore innocent devrait être si facilement épris des charmes de la vertu; voilà pourquoi tant de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, après avoir été dans une maison d'éducation, un sujet de bon exemple et d'édification, voient toute leur vertu et leur ferveur disparaître en rentrant dans le monde. Et si vous en doutiez, considérez deux personnes qui aient eu la même éducation, mais dont l'une a le bonheur d'avoir une mère sage et chrétienne, qui l'éloigne des assemblées et des divertissements du monde; l'autre, n'a qu'une mère assez dénaturée pour ne pas les lui interdire, ou pour l'y produire elle-même. Je soutiens que vous verrez la première conserver cet esprit de piété, fruit d'une éducation chrétienne, édifier encore par sa modestie, sa simplicité, sa piété, tandis que l'autre vous étonnera par sa dissipation, par sa légèreté, son amour pour la vanité, et vous donnera à douter, si cette piété qu'elle a montrée autrefois, n'était point une basse hypocrisie ou une piété feinte. Or, mes frères, en voyant ces effets malheureux se reproduire tous les jours, pourriez-vous en reconnaître la cause? Donc, mes frères, ces divertissements profanes éteignent la piété, et il faut y renoncer, ou renoncer à son avancement dans la vertu.

Je dis plus, et je soutiens que non-seulement ces plaisirs éteignent la piété, mais encore qu'ils rendent bien difficile et presque impossible, l'accomplissement des devoirs indispensables du christianisme, je veux dire la prière, l'assistance aux saints offices et la fréquentation des sacrements. La prière est pour tous un devoir rigoureux c'est elle, dit saint Augustin, qui nous ouvre le ciel. Mais, si la prière est une élévation de notre âme vers Dieu, comment avec un cœur charmé des délices du monde, collé bassement vers la terre, s'en acquittera-t-on?

Comment y apporterez-vous ce respect profond, ce recueillement de l'esprit et du cœur, cette attention sérieuse sans lesquels, dit un Père (S. Augustin), nos prières sont plutôt un crime qui outrage la Divinité, qu'un acte de religion qui l'honore? Et ici, mes frères, c'est vous-mêmes que j'appelle en témoignage : au sortir de ces réunions frivoles et dissipantes, comment avez-vous prié? que de pensées étrangères! que de distractions sont venues vous assaillir! combien de fois peut-être n'avez-vous pas omis de prier? Il aurait fallu descendre dans le fond de votre conscience, et qui sait si vous auriez pu supporter ses justes reproches?

Hé quoi donc! saint Jérôme, dans le creux des rochers, se plaint de ce que son esprit le traîne malgré lui au milieu des cercles des dames romaines, il pousse de profonds soupirs, il se frappe la poitrine ; de saints religieux au fond de leur solitude gémissent de ce que la pensée du monde et de ses fêtes vient troubler leur pieux recueillement, et vous, mes frères, vivant au milieu du monde et de ses délices, participant à ses joies insensées, vous prétendriez rentrer facilement en vous-mêmes, vous mettre dans un saint recueillement, parler à Dieu avec cette attention qu'exige sa suprême majesté, le trouver enfin dans vos prières? Non, mes frères, l'Esprit-Saint vous le déclare, le Seigneur n'habite point au milieu du trouble et de l'agitation : *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 11.) Aussi vos prières seront stériles, vos vœux ne monteront point jusqu'au ciel, et votre âme privée du secours de la prière qui fait toute sa force, verra ses penchants corrompus prendre de nouveaux accroissements, et le poids de ses chaînes s'aggraver de plus en plus.

Que dirai-je des offices et des solennités de la religion, comment y assistera-t-on? Ah! mes frères, Dieu veuille qu'on ne porte point jusqu'au pied du sanctuaire cet air de dissipation, ce faste dans les habits, cette indécence peut-être, auxquels on n'est que trop accoutumé, et qu'un reste de religion empêche de franchir les bornes du respect extérieur; mais si l'extérieur paraît réglé, l'intérieur le sera-t-il? Si le corps est à l'Église, l'esprit et le cœur ne seront-ils pas au milieu des amusements et des cercles profanes? N'y calculerez-vous peut-être pas d'avance les divers arrangements qui peuvent ajouter à la pompe de vos divertissements? Eh! pourquoi donc cet ennui qui perce malgré vous sur votre front? Pourquoi cette affectation de choisir les moments et les circonstances où le service divin est plus abrégé? Pourquoi ces plaintes contre la sainte gravité des ministres, et la majesté des cérémonies qui se prolongent? N'est-ce pas que vous n'êtes point à votre place, et que votre cœur avide de jouissances ne saurait en supporter un instant la séparation?

Avec un dégoût si marqué pour les pratiques de la religion, que deviendra la fréquentation des sacrements? On s'en éloignera peu à peu, peut-être finira-t-on par les abandonner entièrement, ou bien si on en approche encore par un reste d'habitude ou pour conserver un extérieur de religion, ce sont des sacrements reçus sans fruit comme sans préparation, c'est un mélange monstrueux de pratiques, de piété et de jouissances terrestres, c'est un alliage impur et sacrilége que Jésus-Christ réprouve et que le monde ne saurait souffrir, car il n'a que du mépris pour ces personnes qui veulent être de tous les partis, qui le matin sont à l'Église, à la table sainte, et le soir dans les danses et les divertissements; et le monde dit aussi comme Jésus-Christ : *Personne ne peut servir deux maîtres : « Nemo potest duobus dominis servire.* » (*Matth.*, VI, 24.)

Enfin, l'attachement pour les plaisirs du monde nous met dans un état d'opposition à toutes les maximes de la religion, et hors de la voie du salut. En effet, mes frères, il est de foi, selon la doctrine de l'Apôtre, que ceux-là seuls verront Dieu, qui se seront rendus conformes à Jésus-Christ dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs œuvres : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* (*Rom.*, VIII, 29.) Or, mes frères, quelles furent les pensées de Jésus-Christ touchant les plaisirs du monde, et quelles sont les vôtres? Comment s'en exprimait-il, et comment en parlez-vous vous-mêmes? Quelle fut sa conduite à l'égard du monde, et quelle est la vôtre? parallèle qui va vous humilier sans doute, mais qui vous fera conclure que les plaisirs du siècle ne sont pas à beaucoup près aussi indifférents qu'on le pense communément dans le monde. Jésus-Christ a toujours montré la plus vive aversion pour le monde, je veux dire pour ses pompes, ses maximes, ses divertissements, et sur le point de retourner vers son Père, il le frappe d'anathème : *Non pro mundo rogo.* (*Joan.*, XVII, 9.) Il ne regarde comme ses disciples que ceux qui, ayant abjuré l'esprit du monde, portent leur croix à sa suite : *Tollat crucem suam.* (*Matth.*, XVI, 24.) A la licence et à l'amour des plaisirs, il oppose l'austérité de sa vie, les rigueurs de la pénitence, la mortification des sens, le renoncement à soi-même, l'immolation de la nature par le glaive des privations et des souffrances ; et c'est en cela que consiste le caractère de ses élus, tel est le sceau de l'alliance que nous avons contractée avec lui le jour de notre baptême : *Tollat.* Or, mes frères, où en êtes-vous de cette conformité? En quoi aperçoit-on en vous l'image de Jésus-Christ, de qui portez-vous la ressemblance? Hélas! ce n'est point là l'image de Jésus-Christ. Il abhorrait les plaisirs du monde, et vous en faites vos plus chères délices; il n'en parlait qu'avec indignation, et vous en êtes les apologistes ; il vous défend de suivre ses usages, ses maximes, et tout cela vous sert de règle de conduite ; il vous prescrit de porter votre croix, de le suivre dans la voie des humiliations, des souffrances, de la mortification, et vous ne recherchez que ce qui peut vous satisfaire? Pouvez-vous dire que vous êtes

les imitateurs de Jésus-Christ? que vous exprimez dans votre conduite ses sentiments et ses vertus? Et si, avides de divertissements et de plaisirs, vous avez méconnu ses maximes et ses préceptes, qu'avez-vous à attendre?

Et ne croyez pas que ces maximes regardent seulement ceux qui se livrent à des crimes grossiers et à des passions honteuses. Non, mes frères, mais elles condamnent encore la vie molle, efféminée, d'un grand nombre de personnes, la vie inutile de tant d'hommes avides de plaisirs, ennemis de la mortification et de la pénitence pour laquelle les divertissements du monde ne nous inspirent que de l'éloignement et du dégoût. Le riche de l'Evangile ne fut point précipité dans les flammes précisément pour s'être livré à des crimes honteux, mais pour avoir mené une vie délicate, pleine de satisfactions, de plaisirs.

Et venez nous dire après cela en appliquant aux plaisirs ce que le pécheur dit de son péché : *J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de funeste?* (*Eccli.*, V, 4.) Eh! mes frères, puis-je vous répondre, peut-il vous arriver quelque chose de plus triste et de plus funeste? L'image de Jésus-Christ défigurée en vous, tout trait de ressemblance avec lui effacé, l'espérance de ses promesses perdue, le livre de la prédestination fermé pour vous, tant que vous persévérez dans vos plaisirs, ne sont-ce pas là des malheurs extrêmes? Ah! s'écriait le Prophète, ce qui m'attendrit le plus sur le malheur des mondains, ce n'est point l'amertume et le chagrin qu'enfantent pour lui les plaisirs auxquels il se livre, mais le dépérissement de la piété, l'oubli de Dieu, le dépérissement de toute crainte du Seigneur, voilà le fond de l'abîme et le comble du mal : *Contritio et infelicitas in viis eorum, non est timor Dei ante oculos eorum.* (*Psal.* XIII, 3.) Aussi, ajoute le saint homme Job, cet homme de plaisir verra-t-il dans ses derniers jours la main du Seigneur écrivant contre lui l'amertume de ses passions, l'accablement de ses péchés, et le confondre par les fautes de sa jeunesse. Oui, mes frères, un jour viendra, où étendus sur le lit de votre douleur, la pensée des plaisirs auxquels vous vous serez livrés provoquera votre désespoir et jettera dans votre âme la consternation la plus profonde. Prêts à paraître devant Dieu, n'ayant à lui offrir qu'une vie dépourvue de bonnes œuvres parce qu'elle aura été une vie de plaisir : Malheureux, vous écrierez-vous, que me revient-il de toutes ces parties, de tous ces amusements qui ont occupé les jours de ma vie? Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le monde? Je serais heureux pour toujours, au lieu que je dois trembler en pensant à la sentence qui sera portée contre moi : *Ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 6.)

Venez maintenant, jeunesse inconsidérée, avec vos petites raisons et vos passions plus puériles encore, venez nous dire qu'il faut bien que la jeunesse se passe. Sans doute, elle ne passe que trop, puisque chaque instant vous rapproche du tombeau; mais faut-il donc passer le temps de la jeunesse loin de Dieu, et dans l'oubli de vos devoirs? Votre jeunesse vous dispenserait-elle d'observer la loi de Dieu? Auriez-vous trouvé dans l'Evangile qu'elle peut légitimer ce que l'on vous défend dans un âge plus avancé? et sur quel principe oseriez-vous vous les permettre plus aisément, ces divertissements? Est-ce parce qu'ils sont plus dangereux à cet âge? Est-ce parce qu'il y règne souvent plus de liberté et de licence? Est-ce parce que votre cœur, encore trop tendre, n'en est que plus facile à prendre des impressions mauvaises? Serait-ce parce que le feu des passions est plus vif et plus ardent, que vous vous exposez avec la plus insigne témérité? Parce que votre vertu naissante peut échouer contre le moindre écueil? Cherchez de nouveaux prétextes, tournez-vous dans tous les sens, pour moi je ne vois aucune raison qui puisse justifier votre imprudence, et j'en vois cent qui vous condamnent et vous interdisent sévèrement ces assemblées dangereuses.

Certes, mes frères, s'il faut que la jeunesse se passe, elle devrait se passer dans la piété, la vigilance et l'éloignement des occasions dangereuses, puisqu'il importe extrêmement de donner à son cœur des inclinations et des penchants d'autant plus droits, qu'on conserve ordinairement durant la vie les habitudes de la jeunesse (*Prov.*, XXII, 6), et que de là dépend souvent notre salut éternel! Et voilà ce qui confond tant de parents coupables, qui, sur le frivole prétexte de la jeunesse, n'éloignent pas leurs enfants de ces réunions dangereuses, causent la perte de leur innocence, et se préparent des regrets trop souvent inutiles.

N'alléguez pas non plus le rang et la fortune. Certes, mes frères, il n'y a pas un Evangile particulier pour les grands et les riches du siècle, et les maximes de la religion sur la pénitence et la mortification, ne les regardent pas moins que le dernier des hommes. Ce que je remarque de particulier, c'est qu'au sein de l'abondance, avec la facilité que votre condition vous fournit pour contenter tous vos désirs, si vous ne vous retranchez l'affection à ces divertissements profanes, votre vie ne sera qu'une vie molle, efféminée, sans vertus comme sans bonnes œuvres, et par là même réprouvée? Ce que je remarque, c'est qu'ayant reçu de la main libérale du Seigneur plus de biens que le commun des hommes, votre ingratitude n'en sera que plus coupable, si vous en abusez en suivant l'attrait des plaisirs. Et d'ailleurs, mes frères, croyez-vous que ces divertissements et ces réunions soient sans dangers pour vous? Croyez-vous que la richesse et l'élégance des parures, le raffinement dans les manières, les ornements de toute espèce qu'on y emploie, n'en soient pas plus propres à porter à la vertu les coups les plus funestes? Après tout, plus vous êtes élevés au-dessus des autres, plus votre exemple peut être pernicieux, et par conséquent.

plus vous devez mener une conduite édifiante qui porte à Dieu; car il est écrit : *Malheur à celui par qui vient le scandale.* (*Matth.*, XVIII, 7.)

Cessez donc, mes frères, de vous abuser vous-mêmes sur ces plaisirs que le monde vous offre : *Nolite diligere mundum.* (I *Joan.*, II, 15.) Créés à l'image de Dieu, destinés à le posséder un jour, gardez-vous de perdre de vue une destination si noble et si sublime. Ne trompez point les désirs d'une âme immortelle, en ne lui offrant que des plaisirs vains et mensongers en eux-mêmes, des plaisirs qui passent comme l'ombre, et qui ont pour vous des suites si terribles, puisqu'ils aveuglent l'esprit, éteignent la piété, vous mettent dans un état d'opposition avec les maximes de la religion, et par conséquent, ne peuvent que vous attirer un malheur éternel. Ah! plutôt attachez-vous aux charmes et aux délices de la vertu, de cette vertu si belle et si pure, à laquelle les cieux et la terre sourient; qui par ses charmes, attire sur nous les faveurs du ciel : cette vertu, qui console dans l'affliction, soulage dans le malheur, adoucit tous nos maux, nous procure une joie véritable dans la paix d'une bonne conscience, et qui, après avoir fait votre bonheur ici-bas, vous introduira dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON II.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Scito et vide quia malum et amarum dereliquisse te Dominum Deum tuum. (*Jer.*, II, 19.)

Sachez et voyez combien il est malheureux d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

Qu'il eût été grand, mes frères, le bonheur de l'homme, si, fidèle au précepte que le Seigneur lui avait donné, il n'eût pas porté la main sur le fruit défendu! Après avoir passé une vie tout entière dans l'innocence, et par conséquent dans la paix et le bonheur, il eût été couronné sans combat et transporté dans les tabernacles éternels, sans passer par les horreurs de la mort et du tombeau. Mais pourquoi se livrer à des regrets superflus? Son bonheur serait grand encore, si la tache originelle souillait seule son cœur, puisque la miséricorde du Seigneur nous a laissé le remède à ce mal, et que, dès son entrée dans la vie, l'Eglise, l'accueillant comme un enfant de prédilection, l'introduit dans son sein, et que l'eau du baptême, coulant sur son front, efface ce caractère de mort dont il était marqué, le purifie, le sanctifie, et, en détruisant le mur de séparation que le péché avait élevé, lui rend tous ses droits à l'héritage du ciel et tous les titres en vertu desquels il peut y prétendre. Heureux, mes frères, ceux qui ont conservé pure et sans tache la robe de l'innocence baptismale! heureux ceux en qui le péché mortel, fruit d'une volonté dépravée, n'a jamais pénétré, et qui pourront, au dernier jour, présenter à Dieu leur âme sainte, sans ride et sans souillure! Mais, hélas! mes frères, où sont-elles ces âmes que le péché mortel n'a point souillées? où est l'innocence que la contagion du péché ne flétrit jamais? pourrait-on la trouver aujourd'hui? en est-il un seul parmi nous qui, rentrant dans le fond de son âme, n'entende une voix d'accusation et une réponse de mort? Oui, mes frères, il semble que nous soyons parvenus à ces temps désastreux dont parle le Seigneur, où on trouvera à peine de la foi sur la terre. Ce qu'il y reste encore de vertu et de sainteté n'est plus que l'ouvrage des larmes du repentir et de la pénitence, et cette fleur d'innocence conservée dans toute son intégrité est devenue en quelque sorte un prodige que l'on ne voit plus.

Oui, mes frères, le vice étend son funeste empire sur tous les âges, sur toutes les conditions. Il va en quelque sorte saisir l'enfance au sortir du berceau, pour en corrompre la pureté et jeter dans son cœur des germes de mort et de perdition; et le vieillard, penché sur le bord de la tombe, ne cherche point à secouer sa honteuse servitude, et continue, autant qu'il est en lui, le cours de ses anciennes prévarications. Il souille la richesse et l'opulence dont l'abus entraîne à toute sorte d'excès; il pénètre dans la cabane du pauvre, qui murmure et blasphème contre l'obscurité de son sort. Plus de bonne foi dans les transactions humaines, plus de justice et d'équité, plus de charité les uns pour les autres; un froid égoïsme a glacé tous les cœurs, presque plus de vertu, d'attachement sincère à la religion et aux saints devoirs qu'elle impose. La pureté des mœurs est traînée dans la fange, l'esprit d'irréligion fait des progrès effrayants. On peut dire de notre siècle ce que l'Esprit-Saint disait des hommes au milieu du déluge : *Toute chair a corrompu sa voie : « Omnis caro corruverat viam suam. »* (*Gen.*, VI, 12.)

Hé quoi, ô mon Dieu! n'êtes-vous donc plus notre maître, notre roi, notre père? Vos droits à notre obéissance et à notre soumission sont-ils donc anéantis? l'homme n'est-il donc plus votre ouvrage, votre sujet, l'enfant de votre amour? Pourquoi donc le péché mortel règne-t-il si souvent dans nos cœurs? C'est, mes frères, que nous n'avons jamais approfondi cette parole du Prophète : *Scito et vide quia malum et amarum est*, etc.; c'est que nous n'avons jamais compris ce que c'est que le péché mortel! c'est que le péché ne nous est jamais apparu avec tous ses caractères et son horrible laideur! Essayons aujourd'hui de le connaître; recherchons ses caractères, non dans la vaine opinion des hommes, mais dans le fond de notre cœur, afin de pleurer ceux que nous avons commis et de l'éviter à l'avenir. Ainsi le péché considéré par rapport à Dieu, le péché considéré par rapport à l'homme, voilà le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connaître, mes frères, la malice du péché mortel par rapport à Dieu, ce n'est point d'après les idées du monde qu'il faut en juger, mais bien d'après les principes

d'une saine raison et de la religion. Aux yeux du monde, le péché perd tous les caractères hideux qui le distinguent. L'homme est si adroit à se tromper et à se faire illusion! L'ambition, cause de tant de crimes, n'est que le propre d'une âme née pour de grandes choses; l'injustice, qu'une manière habile de faire ses affaires et de s'enrichir en peu de temps; la médisance et la calomnie, qu'une saillie piquante qui fait le sel des conversations; l'irréligion, qu'une force d'esprit qui secoue les préjugés vulgaires; la licence des mœurs, les excès les plus coupables du libertinage, que le résultat naturel d'un cœur faible et sensible. Ainsi le péché même le plus grave n'est plus qu'une faiblesse, un amusement, une habileté, une surprise, un moment d'inattention : dès lors il cesse d'être un crime; on ne se le reproche plus, on le commet sans crainte, on y vit des années entières avec un calme effrayant; on va affronter, dans cet état, toutes les terreurs d'une autre vie et les vengeances d'un Dieu dont les pensées ne sont pas les pensées de l'homme.

Mais aux yeux d'une saine raison et de la religion, le péché mortel n'est-il que cela? L'homme peut-il, sans être coupable, briser tous les rapports qui l'attachent à Dieu, et cette rupture éclatante avec son Dieu ne serait-elle qu'une faiblesse, qu'un rien dont on ne doit pas s'occuper? Dites, mes frères, Dieu n'est-il pas notre roi, notre maître, notre père? Le sujet ne doit-il pas obéir à son roi, le serviteur à son maître, le fils à son père? N'est-ce pas là le cri du sens commun, le principe fondamental de tout ordre et de toute sécurité pour les sociétés humaines? Et si la désobéissance d'un sujet à son roi, d'un serviteur à son maître, d'un fils à son père, est un crime, cette désobéissance de la part de l'homme à son Dieu, en qui se réunissent tous ces titres, sera innocente! Vous entrevoyez déjà, mes frères, le premier caractère du péché mortel, caractère de désobéissance et de révolte; et pour mieux l'apprécier, représentez-vous avec moi un roi digne de la vénération de ses sujets, un de ces princes que le ciel, dans sa miséricorde, donne aux nations qu'il aime, un roi doux, affable, compatissant, uniquement occupé à faire le bonheur de son peuple, qui ne compte ses jours que par les bienfaits qu'il répand et par les jours heureux qu'il fait passer à ses sujets; si l'un d'eux méprise le commandement de son prince, s'il ne tient aucun compte de ses ordres, s'il cherche à renverser son empire, s'il se révolte contre lui, ne le regarderez-vous pas comme un monstre? Or, mes frères, disons-le en inclinant nos fronts dans la poussière : Voilà ce que nous sommes, voilà ce que nous faisons toutes les fois que nous commettons un péché mortel; Dieu est notre créateur, nous sommes son ouvrage; Dieu est notre roi, nous sommes ses sujets; Dieu est notre maître, nous sommes ses serviteurs. Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il en est ainsi; voilà les rapports qui existent essentiellement entre Dieu et l'homme, rapports que nous pouvons bien oublier, mais que nous ne ferons jamais disparaître, et qui font du péché mortel un crime de révolte audacieuse...

C'est là, mes frères, l'idée que l'Ecriture et la raison nous donnent du péché. Qu'est-ce que le péché? demande saint Augustin. C'est, dit ce Père, une désobéissance aux commandements du Seigneur : *Cœlestium inobedientia mandatorum*. C'est une pensée, une action, un désir opposés à la loi de Dieu : *Dictum, factum, concupitum contra legem Dei*. Or, mes frères, voyez-vous dans le péché cet esprit de révolte contre le Seigneur? Dieu commande, et il a le droit de commander, et l'homme refuse d'obéir! Dieu insiste et nous représente ses titres à notre obéissance : *Ego Dominus*, et nous refusons de les reconnaître! Dieu menace, il nous annonce ses vengeances, il fait gronder sur nos têtes la foudre de sa justice : *Mihi vindicta et ego retribuam* (*Rom.*, XII, 19); et l'homme s'élevant dans son cœur contre Dieu, foulant aux pieds son autorité, méprisant ses menaces, dit avec un insultant orgueil : *Non, je n'obéirai pas : « Non serviam. »* (*Jer.*, II, 20.) Or, qu'est-ce ce cri, sinon le cri de la révolte et de l'indépendance! Et pour que vous ne disiez pas que ce sont là des paroles d'exagération de l'homme, écoutez le Seigneur : « Dès ta plus tendre enfance, tu as secoué et rejeté le joug que je t'avais imposé, tu as brisé les liens de dépendance et d'amour qui t'attachaient à moi, tu as dit : Non, je ne servirai point : *« Confregisti jugum meum, dirupisti vincula mea, dixisti : Non serviam. »* (*Ibid.*) Mais rejeter le joug du Seigneur, briser tous les liens qui nous attachaient à lui, se soustraire à son autorité, méconnaître ses droits, n'est-ce pas là la révolte? Or, mes frères, savez-vous quel est celui contre lequel vous proférez cet audacieux langage? C'est le Maître du ciel et de la terre; c'est celui qui d'une seule parole a tout tiré du néant, celui, dit le Prophète, qui a étendu les cieux comme un pavillon, qui pèse la terre avec trois doigts, qui d'un seul acte de sa volonté peut tout anéantir. Tout dans la nature reconnaît son empire : il parle, et la mort va frapper le roi sur son trône, comme le pauvre dans sa cabane; il ordonne, et la foudre éclate dans la nue, et la tempête ravage les moissons et les campagnes... et la mer calme la fureur de ses flots, et vient expirer impuissante contre le rivage, et le tombeau entend sa voix et rend à la vie ses victimes. Oui, mes frères, le jour révèle au jour sa puissance, et la nuit annonce à la nuit sa grandeur et sa majesté. Les créatures insensibles obéissent à son ordre, et l'homme, l'homme seul, créature intelligente, l'homme, l'homme seul capable de le connaître et de l'aimer, l'homme, prêtre, roi en quelque sorte de la nature entière, marqué du sceau sacré de la divinité, créé pour adorer Dieu et pour l'aimer, l'homme ose se roidir contre le Maître

de toutes choses, seul il ose braver sa puissance, seul il profère ce cri funeste de l'indépendance : *Non, je ne servirai point :* « *Non serviam.* »

Ce qui rend cette révolte plus coupable, c'est que non-seulement elle méconnaît la suprême autorité de Dieu, le droit qu'il a de nous commander, mais encore tous les titres qu'il a à notre obéissance. Qu'est-ce que le péché, demande saint Thomas, c'est l'éloignement de Dieu qui est le souverain bien, pour s'attacher à la créature. *Averti ab incommutabili bono, et converti ad creaturam.* Ainsi Dieu, l'être par essence, Dieu source, centre de toutes perfections infinies, Dieu, abîme de beauté, de bonté, d'amabilité, est oublié, méconnu par le pécheur ; le monde, ses plaisirs éphémères, ses charmes trompeurs sont préférés à Dieu... En vain le Seigneur dit-il à cette âme infidèle, que lui seul est souverainement aimable et souverainement digne d'être aimé, en vain lui dit-il que son bonheur est d'être uni avec son Créateur par les liens de la dépendance et de l'amour, en vain fait-il briller à ses yeux la couronne qui doit ceindre son front; en vain lui dit-il qu'il sera lui-même sa magnifique récompense dans le ciel : *Ego ero merces tua magna nimis* (*Gen.*, XV, 1) ; récompense dont il sentira un avant-goût dans cette vie par la paix du cœur, par les consolations intérieures, par le bon témoignage de sa conscience, le cri de la révolte est poussé : *Non, je ne servirai point :* « *Non serviam.* » Et qui est le Seigneur, pour que je me soumette à son empire : *Quis est Dominus ut obediam ei ?* On frémit en pensant à cette criminelle révolte de l'homme contre Dieu.

Et cependant, mes frères, il en est ainsi, car pénétrez dans le cœur du pécheur, analysez ses dispositions intérieures; sondez le fond de sa volonté; qu'y trouverez-vous? quoi ? un moment de faiblesse, d'inadvertence, d'oubli, comme on le dit pour s'autoriser dans le crime ? non, mais un esprit d'indépendance contre Dieu, une opposition formelle à la loi de Dieu, une révolte flagrante contre Dieu. Voyez l'ambitieux qui se livre à la passion de s'élever sans cesse, et qui pour cela ne respecte rien, met en œuvre les moyens les plus injustes, a recours à la médisance, à la calomnie, pour supplanter un rival, ourdit les trames les plus coupables, oublie les serments les plus sacrés. Dans ce travail continuel de l'ambition, ignore-t-il que le Seigneur le condamne, que sa loi réprouve les moyens honteux dont il se sert pour s'élever ? non il ne l'ignore pas; mais que lui importe le Seigneur et sa loi, ce n'est plus lui qu'il adore, une nouvelle divinité s'est emparée de son cœur, c'est à elle qu'il sacrifie tout. Le Dieu du ciel n'est compté pour rien ? *Inveni idolum mihi.* (*Ose.*, XII, 8.) Voyez l'homme avare qui augmente sa fortune par les injustices, qui s'engraisse des larmes de la veuve et de l'orphelin, dont le cœur est de bronze pour la misère de ses frères, qui ne dit jamais c'est assez, mais dont le cœur insatiable soupire toujours après de nouvelles richesses; ne sait-il pas que l'injustice est un crime aux yeux du Dieu de toute justice, que le Seigneur se nomme le protecteur de la veuve et de l'orphelin? ignore-t-il les anathèmes lancés par le Seigneur contre cette avidité sans bornes pour les biens du monde : *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24)... *væ vobis qui conjungitis domum ad domum!* (*Isa.*, V, 8.) Et lui, malgré les menaces du Seigneur, malgré la défense de sa loi, ne dit-il pas dans le fond de son cœur : Que m'importe le Seigneur et ses menaces, je veux augmenter ma fortune, et si la loi de Dieu me condamne, j'abjure, je méprise la loi de Dieu ? *Non serviam.* Voyez le voluptueux, l'esclave des passions des sens, cet homme qui prostitue au vice honteux les plus belles années de sa vie, qui ne respecta jamais les liens sacrés du mariage, pour qui, l'innocence, l'âge, la misère ne furent jamais sacrés, qui emploie tout, sa fortune, son autorité pour faire de nouvelles victimes, dont la présence seule fait pâlir la timide pudeur, voyez le voluptueux, l'homme de plaisir, lorsqu'il suit les mouvements de sa brutale passion, ne sait-il pas qu'il agit contre la loi de Dieu, que le Seigneur réprouve son indigne conduite, qu'il est écrit que l'impudique, l'homme mou et efféminé, le libertin, le mari profanateur du lien sacré du mariage, l'adultère, l'esclave enfin des passions des sens n'entreront jamais dans le royaume du ciel? que *celui qui violera le temple du Seigneur, le Seigneur le perdra?* (I *Cor.*, III, 17.) Il le sait bien, car autrement, pourquoi se cacher, pourquoi chercher à dérober aux yeux du monde l'indignité de sa conduite ? pourquoi se parer du manteau de la vertu? Il le sait bien, mais son cœur est à ses passions, mais plutôt que d'abandonner l'objet de ses désirs coupables, il abandonne le Seigneur, sa loi, ses autels, et dans la perversité de son cœur, il dit avec un horrible blasphème : Qu'il en soit de Dieu et de sa loi ce qu'il pourra, je veux me satisfaire : *Non serviam.* Appliquez ce même principe à la conduite de tout homme qui pèche, sondez ses dispositions secrètes, vous trouverez au milieu des vains prétextes dont il se sert pour se livrer au péché, la même disposition d'indépendance, le même esprit de révolte audacieuse contre Dieu, ce cri digne des anathèmes du ciel : *Non serviam.*

Mais ce n'est pas tout. Non-seulement le péché est une révolte contre Dieu, mais il anéantit dans le cœur de celui qui le commet le domaine suprême de Dieu et toute son autorité. Dites, mes frères, tout ce qui est en nous ne vient-il pas de Dieu, notre esprit, notre cœur, notre corps, n'est-ce pas lui qui nous a tout donné, tout ne doit-il donc pas lui appartenir et être soumis à son domaine? et le péché par lequel nous nous éloignons de lui, par lequel nous sacrifions tout notre être aux passions diverses qui possèdent notre cœur, est-il autre chose que l'anéantissement du suprême domaine de

Dieu en nous? Car, mes frères, prenons les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, quel est notre Dieu? C'est, répond saint Augustin, celui que nous aimons et que nous servons. *Quidquid in dilectionis lance præponderat Deus est.* Et dans la réalité, celui auquel nous ne pensons jamais, ou presque jamais, celui vers lequel nous ne faisons jamais monter l'encens de notre adoration, celui pour lequel notre cœur ne sent rien, celui dont nous méprisons la loi, les menaces comme les récompenses, celui que nous déshonorons par les fautes qui souillent notre vie, celui-là est-il notre Dieu, nous est-il quelque chose, n'est-il pas pour nous comme un étranger, et quelque chose de moins encore? Prenez garde, mes frères, disait l'Apôtre aux premiers chrétiens, demeurez fermes, et n'allez pas vous engager de nouveau dans la honteuse servitude dont vous avez été délivrés : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Gal.*, V, 1.) Quoi donc, mes frères, l'homme éclairé par la lumière de la foi, peut-il encore en venir à ce point de dégradation que de se prosterner devant les vaines idoles que ses mains avaient formées? Non, l'homme ne peut outrager à ce point la raison. Mais l'idole n'est rien en elle-même, répond l'Apôtre, c'est la disposition du cœur qui fait tout. Et qu'importe qu'elle soit de bois, de marbre ou d'or, l'idole qui règne dans votre âme et qui en possède toutes les affections? Qu'importe qu'elle soit de chair et de sang? dès que vous lui appartenez tout entier, en est-elle moins votre seule et unique divinité? les droits du Dieu véritable en sont-ils moins anéantis? Aussi, dit l'Apôtre, le dieu de l'avare est son or, son argent, puisqu'il lui sacrifie tout. *Avarus, quod est idolorum servitus.* (*Eph.*, V, 5.) Le dieu du voluptueux et du libertin, ce sont les plaisirs impurs qu'il recherche : *Quorum Deus venter est.* (*Philip.*, III, 19.) Le dieu de l'ambitieux, les places, les dignités, les honneurs qu'il poursuit; le dieu du médisant et du calomniateur, l'orgueil, cause ordinaire de ces crimes, ou la malignité de son cœur qui les produit; en un mot, le dieu de tout homme qui pèche mortellement, c'est l'objet de son péché, puisqu'il le préfère au Dieu véritable qui le lui défend, et qu'en se livrant au crime il en met l'idole au-dessus du maître de l'univers dont il anéantit les droits dans son cœur. *Inveni idolum mihi.*

Et ne dites pas qu'en vous livrant au péché, vous n'en reconnaissez pas moins l'existence de Dieu, que vous ne l'en regardez pas moins comme le maître de toutes choses et que votre raison ne se dégradera jamais au point de tout attribuer à un hasard aveugle. Ne voyez-vous pas que par là vous faites ressortir davantage la malice du péché? Oui, si les droits du Seigneur vous étaient inconnus, si, comme l'idolâtre, vous vous prosterniez aux pieds de vaines idoles, et leur adressiez vos vœux, je plaindrais votre ignorance, je tâcherais de vous faire comprendre qu'une cause intelligente a présidé à la création du monde et y a établi l'homme, j'étalerais à vos yeux l'admirable spectacle des merveilles de la nature, j'élèverais vos âmes jusqu'à la cause première, jusqu'à Dieu, vous me paraîtriez moins coupables. Mais connaître Dieu, et sa suprême puissance, et ses droits sur nous, et malgré cette connaissance, s'élever contre lui, fouler aux pieds sa loi sainte, méconnaître son empire, prostituer au désordre les affections d'un cœur fait pour lui, oui, mes frères, voilà le comble du mal, voilà ce qui fait du péché une véritable monstruosité... Vous n'en êtes pas venus au point de nier Dieu, dites-vous, oui, vous le reconnaissez dans la spéculation, mais le reconnaissez-vous dans tout le cours de votre conduite? Vous reconnaissez sa puissance, mais pour l'insulter, mais pour la braver; ses droits, mais pour les mépriser, ses titres à votre adoration et à votre obéissance et à votre amour, mais pour les fouler aux pieds, mais pour mépriser ses ordres, mais pour donner vos affections à d'autres qu'à lui. Vous croyez à l'existence de Dieu, dites-vous? Oui, et sans doute vous n'avez pas dit à haute voix : Il n'y a point de Dieu, mais ne l'avez-vous pas dit dans votre cœur? ou si votre cœur a frémi à cette pensée, n'avez-vous pas dit au moins par vos œuvres : *Le Seigneur ne verra pas, et le Dieu de Jacob n'entendra pas : « Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. »*

Mais ce n'est pas tout, non-seulement le péché mortel est une révolte contre Dieu, non-seulement il anéantit dans le cœur du pécheur les droits imprescriptibles de Dieu, mais encore le péché mortel renferme en lui-même la destruction de Dieu. Quelle est la suite ordinaire de la révolte des sujets contre leur roi? L'exil ou la mort, et toujours la destruction de l'autorité. Or, il en est ainsi de la révolte du péché contre Dieu. L'homme qui se livre au péché mortel sait bien que son crime sera puni, la religion lui déclare que l'idolâtrie, l'adultère, la fornication, le libertinage, le vol, l'avarice, l'injustice, l'intempérance, la médisance et la calomnie, la haine et la vengeance sont des crimes qui excluent du ciel, et que le Seigneur accablera des coups de sa justice, qu'un feu éternel est allumé par la colère de Dieu pour punir le péché mortel : *Ignis succensus est in furore meo et ardebit usque ad inferni novissima* (*Deut.*, XXXII, 22); il ne l'ignore pas. Que veut-il donc en se livrant au péché? Se dévouer de gaieté de cœur à un malheur éternel? non, le désir du bonheur est dans son cœur, et il ne peut pas plus l'anéantir que s'anéantir lui-même. Il veut donc pécher et n'être pas malheureux; le désir de l'impunité du crime est dans son cœur, il veut donc ou que Dieu ne connaisse pas son crime : *Non videbit Dominus*, ou qu'il ne puisse pas le punir, ou qu'il ne le veuille pas. Ce qui ferait de Dieu un Dieu ou impuissant ou injuste, ou sans sagesse. Or, reprend S. Bernard, c'est

là désirer la destruction de Dieu. *Omnino vellet Deum peccata sua aut vindicare non posse, aut nolle, aut nescire; vult ergo eum non esse Deum.* Eussions-nous cru, mes frères, que la malice du péché allât jusque-là? qu'un sujet voulût la mort de son roi, un enfant la destruction du meilleur des pères? et cependant il en est ainsi. Tous les désirs coupables qu'enfante notre cœur, tous les crimes qui souillent notre conduite, sont comme autant de traits lancés contre Dieu, comme autant d'attaques pour le renverser de son trône. *Singuli illiciti motus sunt quædam in te, Deus, convicia*, dit S. Bernard. Tous ses divins attributs sont atteints. Sa providence, qui veut essentiellement l'ordre, est attaquée par le désordre du péché. Sa sainteté, qui a en horreur le mal et la souillure, est dégradée par le péché qui est le seul et unique mal essentiel. Sa justice, qui menace nos prévarications, et à qui il appartient de punir le vice et de récompenser la vertu, est affrontée, méprisée par nos fautes continuelles; sa douceur, par nos colères, nos emportements; les tendres invitations de sa miséricorde, par notre obstination dans le péché; tous ses divins attributs enfin sont attaqués par le péché mortel, déshonorés par le péché mortel, reniés, anéantis autant qu'il est en nous par le péché mortel... *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jer.*, II, 12.) Quoi! Seigneur, vous consumâtes autrefois par le feu du ciel les villes coupables, vous exterminâtes dans la plaine vingt-mille Israélites qui adoraient le veau d'or, vous ordonnâtes à la terre de s'entr'ouvrir sous les pas de Coré, Dathan et Abiron, parce qu'ils soufflaient dans le cœur de votre peuple l'esprit d'insoumission et de révolte, et aujourd'hui que le péché infecte presque tous les cœurs de son venin, que le crime ne rougit plus de sa honte, que le libertinage corrompt tous les cœurs, que votre religion est méprisée, insultée, abandonnée, vous paraissez insensible? la foudre n'est-elle donc plus dans vos mains? *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* (*Psal.* LXVII, 2.)

Et ce qui ajoute un nouveau trait de noirceur à la malice du péché, à cette révolte, à cet anéantissement des droits de Dieu sur nous, à ce désir implicite de la destruction de Dieu même, c'est que celui qui le commet, est attaché à Dieu, non-seulement par sa condition naturelle de créature, mais encore par son propre choix, par ses propres engagements. Oui, le péché mortel renferme la violation des promesses les plus solennelles, et des serments les plus sacrés. Rappelez-vous, mes frères, à quelles conditions vous avez été reçus dans la société des saints, dans l'Eglise de Dieu. Lorsque l'eau du baptême effaça de vos fronts l'ignominie de votre origine, et fit disparaître la cédule de mort dont vous étiez marqués, que promîtes-vous alors, ou du moins que promit-on pour vous? Le renoncement au démon, à ses pompes et à ses œuvres, l'engagement d'obéir en tout à la loi de Dieu, de régler votre conduite sur ses exemples et ses maximes, par conséquent d'éviter le péché avec ce qui y mène, de mépriser le monde avec ses plaisirs, de fouler aux pieds ses maximes de corruption et de libertinage, en un mot, l'engagement de vivre d'une manière digne de Dieu. Voilà les clauses du contrat de votre régénération spirituelle, voilà vos promesses, voilà vos serments, et comme pour rendre ces promesses plus solennelles, ces serments plus immuables, vous les avez renouvelés vous-mêmes le jour où l'Eglise vous reçut pour la première fois au banquet sacré et vous nourrit du pain des forts. Semblables à un soldat qui, entrant dans la carrière des combats, renouvelle à son prince le serment de son dévouement et d'une inviolable fidélité. Or, mes frères, lorsque nous ouvrons notre cœur à l'attrait du vice, lorsque le péché mortel entre dans notre cœur, que deviennent nos promesses et nos serments? ne sont-ils pas violés de la manière la plus honteuse? Quoi, mes frères, dans nos rapports d'homme à homme, on tient à sa parole, à son serment, on regarde comme frappé d'ignominie celui qui ose y manquer, on ne pourrait souffrir de se voir jeter à la tête ce reproche : Vous êtes un homme sans parole, vous êtes un parjure, on se croirait déshonoré! Mais si la violation d'une promesse faite à l'homme est un déshonneur, un crime, que sera donc la violation de la promesse faite à Dieu? Si le sujet qui manque au serment fait à son roi est infâme, que sera celui qui manque au serment fait à Dieu? si le premier est digne de tous les supplices, que mériterons-nous nous-mêmes, mes frères, nous qui, au mépris de la Majesté suprême du Seigneur, foulant aux pieds nos promesses et nos engagements, le déshonorons si souvent en nous livrant au péché mortel? Concevez-vous ce qu'ajoute à la malice du péché cet oubli si déshonorant de nos promesses et de nos serments?

Mais ce n'est pas tout. Car non-seulement nous sommes la créature de Dieu, les serviteurs et les sujets de Dieu, mais encore les enfants de sa prédilection et de son amour, comblés de ses dons et de ses grâces. Quelle monstrueuse ingratitude donc dans le péché mortel! Oui, mes frères, oublier les bienfaits qu'on a reçus, c'est un crime que l'on ne pardonne guère, même parmi les hommes, rendre le mal pour le bien, c'est une monstruosité; mais tourner contre le bienfaiteur même les bienfaits dont il nous a comblés, s'en servir pour l'outrager, pour le déshonorer, pour l'insulter, trouverez-vous dans le langage humain des expressions assez énergiques pour qualifier une telle atrocité? Et cependant, mes frères, voilà le péché mortel. Oui, mes frères, dit le grand Apôtre, *qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? « Quid habes quod non acceperis?»* (I *Cor.* IV, 7.) Interrogez le ciel et la terre, toutes les créatures ensemble, et vous entendrez de partout s'élever ce cri auquel votre cœur sera obligé de souscrire. C'est ainsi, ô homme, ô chrétien, que

Dieu vous a aimé! *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) Oui, mes frères, qui pourrait dire tous les bienfaits du Seigneur? ce corps d'une si admirable structure, qui l'a formé? cette âme, capable de connaissance et d'amour, qui vous l'a donnée? ce cœur, susceptible de nobles sentiments et d'affections généreuses, de qui le tenez-vous? Qui est-ce qui a peuplé l'air, la terre et la mer d'animaux de toutes sortes, et vous en a pour ainsi dire établis les maîtres absolus? tout ce que vous trouvez dans les choses naturelles, de plaisir pur, de satisfactions innocentes, d'utilité ou d'agréments variés, tout cela n'est-il pas un don du Seigneur? et dans l'ordre de la grâce qui a promis à votre âme l'immortalité? qui lui a préparé une place dans le ciel?.. Infortunés pécheurs, coupables en naissant, ennemis de Dieu, enfants de colère et de malédiction, comme parle l'Apôtre, enfants déshérités d'un bonheur infini, si le sceau de malédiction dont nous étions marqués a été effacé, si nos droits à l'héritage du ciel nous ont été rendus, si nous sommes devenus les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ, à qui le devons-nous? Dans les temps marqués par les prophètes le Fils de Dieu abaisse sur la terre un regard de miséricorde, il s'anéantit dans le sein d'une vierge, il se revêt de notre mortalité. Pourquoi? pour notre sanctification et notre salut: *Propter nostram salutem descendit de cœlis!* (*Symb.*) Et dans ce prodigieux abaissement d'un Dieu pour nous, quel gage de miséricorde et de salut! infortunés esclaves, voilà notre libérateur, qui, pour briser les liens de notre servitude, *se fait esclave lui-même: Formam servi accipiens* (*Philip.*, II, 7), se dévoue à toutes les peines qui nous étaient dues, prend sur lui toutes nos iniquités, va être brisé pour nos crimes: *Attritus est propter scelera nostra* (*Is.*, LIII, 5); sa vie, qu'est-elle autre chose qu'une suite continuelle de sacrifices dont la consommation a lieu sur le Calvaire.... *Factus obediens usque ad mortem?* (*Philip.*, II, 8.) Et comme si cela ne suffisait pas encore à son amour pour nous, comme si les horreurs de la mort ne nous montraient pas toute sa charité, il nous laisse après sa mort dans les sacrements qu'il a établis, des sources abondantes de grâces, de forces appropriées à toutes les situations de la vie! Oh! mes frères, avons-nous la foi? croyons-nous ces vérités saintes? avons-nous un cœur? savons-nous sentir? et dès lors le péché mortel est-il possible? Hélas! mes frères, nous vantons souvent la sensibilité de notre cœur, nous sommes prodigues de protestations de gratitude, de reconnaissance éternelle lorsqu'on nous rend quelque service, ou que nous recevons quelque bienfait de la part des hommes. Malgré la fausseté qui règne souvent dans nos rapports d'homme à homme, la vérité et la sincérité ne sont pas entièrement bannies de la terre, sera-ce donc à Dieu seul que nous croirons ne devoir rien? l'ingratitude cessera-t-elle d'être crime, d'être la marque d'un cœur vil et abject, parce qu'elle a pour objet le plus magnifique des bienfaiteurs? et cependant le péché mortel peut-il entrer dans notre cœur sans l'oubli profond des bienfaits du Seigneur et sans une monstrueuse ingratitude? Que penseriez-vous d'un esclave qui oublierait l'homme généreux qui aurait payé le prix de sa rançon et brisé les liens de son esclavage? mais que penseriez-vous, si non-seulement il oubliait son bienfaiteur, mais lui rendait le mal pour le bien qu'il en a reçu, l'accablait d'insultes et d'outrages? et n'est-ce pas là ce que nous faisons par le péché mortel? Qu'est-il autre chose qu'une révolte ouverte contre Dieu, que le mépris formel de son empire souverain, que la destruction de Dieu même? et la révolte, le mépris, le désir de la destruction, ne sont-ils pas des crimes, et ces crimes commis contre le plus magnifique et le plus généreux des bienfaiteurs, n'est-ce pas là rendre le mal pour le bien?... Voilà, mes frères, ce dont le Seigneur se plaint par un de ses prophètes. *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi vero spreverunt me.* (*Isa.*, I, 2.) J'ai élevé des enfants, je les ai comblés de gloire et d'honneur, et eux ils m'ont méprisé, outragé, abandonné! j'étais leur père, et un père plein de tendresse, je m'étais plu à les combler de biens, J'étais leur créateur, je leur avais donné l'existence, et eux ils ont méconnu tous mes droits: *Impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum.* (*Deut.* XXXII, 15.) Je leur avais promis des biens éternels pour prix de leur amour et de leur fidélité, et eux ils ont préféré à l'éclat de mes récompenses des plaisirs frivoles et honteux. *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas quæ continere non valent aquam.* (*Jer.*, II, 13.) Cieux soyez dans l'étonnement, et vous, portes éternelles, soyez dans la désolation. Oui, si de telles injures fussent parties d'un ennemi, je les supporterais encore, mais vous que j'ai aimés jusqu'à mourir pour vous, vous qui étiez assis avec moi à la même table, vous les enfants de ma prédilection et de mon amour, vous couverts de mon sang, vous osez m'outrager, me rendre l'insulte, l'oubli, l'outrage, pour tant de faveurs dont je vous ai comblés, voilà ce qui fait à mon cœur une blessure profonde. *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique: tu vero, homo unanimis.* (*Psal.* LIV, 13.) Non, mes frères, ou nous n'avons point de cœur, ou ces reproches si mérités doivent déchirer profondément notre âme.

Et cependant la malice du péché mortel va plus loin encore; non-seulement le pécheur oublie les bienfaits de Dieu, rend à Dieu le mal pour le bien qu'il en a reçu, mais encore il se sert des dons même de Dieu pour l'outrager et l'insulter. C'est ici le comble de l'abomination, car, mes frères, puisque tout ce que nous avons vient de Dieu, c'est donc avec ses propres bienfaits que nous l'outrageons, ce sont ses faveurs qui deviennent l'instrument et la matière de nos insultes.

Ainsi cet esprit capable de connaître la vérité, à quoi l'avons-nous employé? à l'erreur, à la duplicité, au mensonge; ce cœur capable d'aimer, et que le Seigneur ne nous avait donné qu'à condition d'en posséder toutes les affections, nous l'avons prostitué à l'amour des honneurs, des richesses, des plaisirs, des créatures, et celui qui en était l'auteur n'y avait aucune place. Ces yeux qui devaient admirer le magnifique spectacle du ciel, et nous élever vers le suprême architecte, nous les avons baissés avec obstination vers la terre, et nous en avons fait un instrument de crimes et de passions honteuses. Cette langue qui devait chanter les louanges du Seigneur, la médisance, la calomnie, le blasphème, la licence et le libertinage dans les discours l'ont mille fois souillée. Les richesses, nous les avons fait servir au luxe, à la vanité, au crime. Le crédit, les honneurs, les dignités, nous les avons employés à corrompre les âmes, par notre irréligion et nos mauvais exemples, peut-être ont-ils été entre nos mains le moyen de triompher des résistances de la vertu que nous voulions séduire : tous les avantages du corps, les grâces naturelles, la beauté, ont été entre nos mains l'instrument de passions et de désordres, et plus le Seigneur avait été envers nous prodigue de ses dons, plus aussi nous avons été ingrats; ceux qu'il avait aimés davantage, lui ont prodigué davantage l'insulte et l'outrage. Voilà, mes frères, une faible idée du péché mortel, voilà sa malice, et l'insulte, l'outrage qu'il fait à Dieu : et nous avons pu le commettre! nous, enfants de Dieu, instruits à son école, rachetés de son sang; et nous l'avons commis souvent avec une déplorable facilité! et tous les droits du Seigneur à notre reconnaissance, à notre amour ont été sacrifiés à un plaisir frivole, à un avantage éphémère, à une vile fortune? Oh! mes frères, humilions-nous jusqu'au centre de l'abîme, gémissons en présence du Seigneur, reconnaissons notre égarement et notre malice, et désormais ayons pour le péché l'horreur la plus profonde.

Le péché mortel, par rapport à Dieu, vous venez de le voir, le péché mortel, par rapport à l'homme, sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Seigneur, dit le Prophète, a en horreur ceux qui commettent l'iniquité. Le pécheur n'habitera point avec lui : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem, non habitabit juxta te malignus.* (*Psal.* V, 6.) Paroles qui nous font comprendre qu'entre Dieu et le péché il existe une opposition infinie, que la sainteté de Dieu lui fait avoir en horreur le péché, et par conséquent, que le premier effet du péché est de séparer l'homme de Dieu, de le rendre ennemi de Dieu, et par là, que le péché est le plus grand malheur, le seul même que l'homme ait à redouter sur la terre. Que sont, mes frères, pour l'homme uni avec Dieu par la grâce sanctifiante, tous les événements du monde, toutes les afflictions, tous les malheurs? L'homme qui possède Dieu, ne possède-t-il pas tout avec lui? que sont au contraire la fortune, la richesse, tous les avantages humains sans l'amitié de Dieu? sinon des choses qui achèvent d'aveugler l'homme, qui l'endorment dans une profonde sécurité, et qui consomment sa perte et son malheur?

Oui, mes frères, pour juger du premier effet du péché dans le cœur de celui qui le commet, il faudrait pouvoir comprendre le prix de la grâce sanctifiante, pénétrer dans l'âme du juste, sentir tout ce qu'il y a de délicieux dans cette union mutuelle de l'âme avec Dieu; en un mot, il faudrait, selon l'expression du Prophète, avoir goûté combien le Seigneur est doux. Oh! alors, que le péché nous paraîtrait affreux, que ses ravages nous paraîtraient terribles! Le prix de la grâce de Dieu, voulez-vous le comprendre? Comprenez, si vous le pouvez, le prix du sang d'un Dieu, quel en est l'effet précieux; rappelez-vous l'état de misère où l'homme est réduit par le vice de son origine, rappelez-vous l'anéantissement d'un Dieu dans le sein d'une vierge, sa vie pauvre et méprisée, les douleurs de son agonie au jardin des Olives, les insultes et les outrages de sa passion, les ignominies du Calvaire, voilà ce que le Seigneur a fait pour nous mériter la grâce de la réconciliation, voilà ce que vaut la grâce : n'est-elle pas le trésor le plus précieux que l'homme puisse posséder? aussi, mes frères, qu'elle est heureuse l'âme qui vit dans la grâce de Dieu! après avoir dépouillé le vieil homme avec ses convoitises, elle est marquée d'un caractère sublime de ressemblance avec Dieu : attentive à veiller sur elle-même, elle jouit des richesses de l'adoption méritée par le Seigneur; héritière de Dieu, cohéritière de Jésus-Christ, elle met toute son espérance dans les biens éternels, que lui importe la terre avec ses trésors? elle les regarde avec mépris, et si les richesses abondent dans sa maison, elle ne s'en sert que pour les verser libéralement dans le sein des pauvres. Quelle paix ne goûte-t-elle pas dans la pratique de la vertu? tout autour d'elle, les mondains se livrent à l'agitation des affaires, des plaisirs, de l'ambition; elle remplit avec calme tous les devoirs de sa profession, et comme elle ne cherche que Dieu en tout, rien ne peut troubler le calme de son cœur. Quelle consolation dans les peines inséparables de la vie! Le murmure n'est ni sur ses lèvres, ni dans son cœur. Si le malheur l'accable, si l'affliction la frappe, si la calomnie s'attache à elle, elle n'en est point troublée, elle sait que le Seigneur permet tout pour son plus grand bien, elle adore la main qui la frappe, elle se sert de tout pour se détacher de tout, afin que son cœur puisse plus facilement tendre à Dieu et s'élever vers lui : tout dans elle est réglé, parce que tout est soumis à la loi de Dieu. Ainsi l'esprit domine sur le corps, il en règle tous les mouvements; la

chair obéit à l'esprit, et si quelquefois cet ennemi domestique fait sentir ses révoltes, elles sont bientôt comprimées, et ces combats dont n'est pas exempt le plus juste, deviennent une occasion de s'attacher de plus en plus à Dieu, ajoutent à ses mérites et à l'éclat de la récompense que le juste juge lui réserve. Comme il ne cherche que Dieu, qu'il rapporte tout à Dieu, tout dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, devient un sujet de mérite pour le ciel, et si le Seigneur assure qu'un simple verre d'eau donné à un pauvre en son nom ne demeurera pas sans récompense, combien plus seront récompensés, tant de peines, de travaux, d'actions, qui remplissent une vie tout entière d'union avec Dieu par la grâce sanctifiante : en un mot, l'âme juste est un objet agréable aux yeux de Dieu. C'est un sanctuaire où le Seigneur se plaît à habiter, un trône où il réside avec amour, un temple où il fixe sa demeure : *Apud eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.) Que cet état est heureux, qu'il est consolant! *Quam pulchra tentoria tua, Israel!* (*Num.*, XXIV, 5.)

Or, mes frères, le péché mortel vient détruire cette belle harmonie, renverser ce magnifique ouvrage de la grâce, porter le trouble dans ce cœur où régnaient la paix et le bonheur. Prophète, disait le Seigneur à Ezéchiel, j'avais planté une vigne dans une terre, excellente, et le long du courant des eaux afin qu'elle poussât des feuilles et donnât des fruits excellents; annonce maintenant quel sera son sort. J'arracherai ses racines, je sécherai toutes les branches, j'enverrai un vent brûlant qui fera périr tous ses germes. Je détruirai l'enceinte qui l'environnait, et elle deviendra la proie des passants. (*Ezech.*, XVII, 8, 9.) Figure effrayante des ravages que fait le péché mortel dans l'âme de celui qui le commet. La grâce sanctifiante l'unissait à Dieu, le péché mortel brise cette union ; il perd, le pécheur, pour un vil intérêt, pour un plaisir frivole, il perd le trésor le plus précieux qu'il pût posséder ici-bas. Ce caractère sublime de ressemblance avec Dieu, le voilà effacé, ces richesses de l'adoption, fruit des mérites de Jésus-Christ, les voilà perdues, ses droits à l'héritage du ciel, les voilà anéantis, l'or de la charité s'obscurcit, l'édifice de son salut tombe en ruines. Tous ses bons désirs se dissipent, l'ennemi ravage cette portion précieuse de l'héritage du Seigneur : *Obscuratum est aurum.* (*Thren.*, IV, 1.) Quelle perte immense, mes frères ! l'énergique langage du prophète sur les malheurs de Jérusalem pourrait-il en peindre toute l'étendue? Oui, mes frères, cette âme qui pendant qu'elle était dans la grâce et l'amitié de Dieu, pouvait être comparée à une ville remplie d'habitants, dans le sein de laquelle régnaient l'allégresse et l'abondance, la voilà maintenant comme une ville désolée, privée de ses enfants, plongée dans la consternation la plus profonde : *Sola civitas plena populo facta est quasi vidua.* (*Thren.*, I, 1.) La voilà devenue solitaire, privée des charmes de la présence de Dieu, de cette paix, de cette abondance des grâces dont elle jouissait auparavant ; elle qui exerçait sur son cœur et ses sens, un empire absolu, comme une reine qui se fait obéir dans toute l'étendue de son empire, la voilà devenue veuve : *Facta est vidua domina gentium.* (*Ibid.*) C'est-à-dire privée de ces grâces puissantes qui la soutenaient dans les combats, et la faisaient triompher de ses ennemis ; son cœur est livré à ses passions, entraîné par ses désirs vers les choses coupables, et ses passions et ses désirs auxquels elle a cédé, sont en elle comme le sanglier de la forêt qui porte partout la destruction et le ravage. Voyez-vous son esprit, il ne s'élève plus vers Dieu, il rampe sur la terre, son cœur est livré à mille séductions qui l'égarent, ses sens se révoltent et la subjuguent, mille désordres sont répandus dans ce royaume de son cœur où elle régnait autrefois en souveraine, semblable à une reine, dont l'autorité était partout respectée, lorsqu'elle était soutenue par le bras d'un époux puissant, et contre laquelle la révolte éclata de toute part, lorsque cet appui vint à lui manquer. Elle qui commandait aux autres, c'est-à-dire aux désirs de son cœur et à ses passions, l'en voilà devenue esclave et tributaire : *Facta est sub tributo.* (*Ibid.*) Esclave et tributaire du démon, c'est-à-dire de ce maître dur et impérieux qui appesantit sur ses serviteurs un joug de fer, de ses passions qui l'agitent et l'entraînent sans cesse à de nouveaux excès. Or, mes frères, quelle est la cause d'un si grand malheur? Le prophète nous l'indique : *Migravit Judas.* (*Ibid.*, 4.) Elle s'en est allée loin de Dieu, son Sauveur, son maître, son rédempteur, sa force et son appui; elle s'est éloignée de cette source d'eau vive, réjallissante jusqu'à la vie éternelle, pour se creuser des citernes dont les eaux empoisonnées lui ont donné la mort. Aussi elle est sans défense, sans rempart, l'ennemi a porté ses mains sur tout ce qu'elle avait de plus précieux, le péché en a chassé le Saint-Esprit avec tous les dons qui accompagnent la grâce sanctifiante. Cette âme est dans un état de mort. Car, dit saint Augustin, Dieu est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps ; de même que le corps expire quand il perd l'âme, ainsi l'âme expire quand elle perd Dieu. L'âme qui se retire est la mort du corps, Dieu qui se retire est la mort de l'âme. Qu'elle est déplorable, mes frères, cette mort spirituelle! elle a des caractères bien plus affreux que la mort naturelle. Celle-ci détruit l'harmonie des sens, celle-là l'harmonie de l'âme qui consiste dans son union avec Dieu. L'une répand l'inertie dans toutes les facultés du corps, transforme la beauté la plus touchante en un cadavre hideux, entraîne une prompte corruption et porte les vivants à condamner cette masse infecte aux ténèbres du tombeau, l'autre dégrade toutes les facultés de l'âme, transforme ce sanctuaire de l'Esprit-Saint en un lieu souillé par le crime, porte dans elle la corruption et l'infection

du péché, force le Dieu de toute sainteté à rejeter cette âme, à ne la regarder qu'avec des yeux de colère et d'indignation, et à lui préparer les ténèbres de l'enfer, mille fois plus affreuses que les ténèbres du tombeau. Aussi saint Chrysostome, disait-il, qu'il fallait verser plus de larmes sur une âme qui cesse d'être le temple de Dieu, que Jérémie n'en a versé sur le temple de Jérusalem. Prophète, disait ce Père, vous voyez des colonnes brisées, des marbres renversés, des autels profanés par Nabuchodonosor, mais moi je vois cette âme d'où le Père le Fils et le Saint-Esprit se sont retirés. Quels torrents de larmes peuvent suffire à une telle catastrophe! première suite du péché mortel, la perte de la grâce.

2° Remords de la conscience, inquiétude du cœur. Non, mes frères, l'homme qui abandonne son Dieu, abandonne aussi la paix et le bonheur. Qui a résisté au Seigneur, dit Job, et a conservé la paix : *Quis restitit ei et pacem habuit.* (*Job*, IX, 4.) C'est là une vérité d'expérience. Voyez Caïn succombant à une affreuse jalousie, il donne la mort à son frère; dès ce moment le remords s'attache à lui comme à une proie qu'il dévore sans cesse. Voyez-le, l'œil hagard, la figure triste et décolorée, errant et vagabond, il porte avec lui le poids qui l'accable; il n'a pas voulu étouffer dans son cœur la jalousie cause de son crime, il n'y étouffera pas le remords, ni les angoisses qui en sont la suite inévitable. Voyez l'enfant prodigue, il s'éloigne de la maison paternelle, pour jouir d'une liberté qui lui apparaît sous les dehors les plus séduisants, il se livre à ses passions il ne refuse rien aux désirs de son cœur, mais bientôt il se trouve dans le dénûment le plus complet, méprisé, abandonné par ses compagnons de débauche, il est réduit à l'état le plus humiliant, à la misère la plus profonde, obligé de partager avec les plus vils animaux, la vile pature qu'on leur donne... Pourquoi recourir à des exemples étrangers? Sondons notre propre cœur, rappelons notre propre expérience : s'il y a eu dans notre vie des temps de fidélité à la grâce, de ferveur dans le service de Dieu, quelle paix, quel bonheur n'avons-nous pas goûté? N'avons-nous pas dit alors comme le Prophète qu'un seul jour passé aux pieds des saints autels, était préférable à des années entières passées dans les tentes des pécheurs! Et si le crime est venu souiller notre âme, la faute n'a-t-elle pas été suivie du remords, de l'inquiétude d'un trouble secret dont nous ne pouvions nous défendre? Oh! dans ces moments de peines intérieures qui brisaient notre âme, cette voix du saint homme Job, au milieu de ses malheurs ne s'est-elle pas échappée de notre cœur : «*Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos.* (*Job*, XXIX, 2.) » *Qui me donnera d'être comme j'étais autrefois, comme dans les jours ou Dieu me conservait.* « *Secundum dies quibus Deus custodiebat me* (*Ibid.*) *Lorsqu'il faisait briller sa lampe au-dessus de ma tête, et que je marchais à sa lumière parmi les ténèbres... Comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque le secret de Dieu servait comme de voile à mon tabernacle, lorsque le Tout-Puissant était avec moi*, c'est-à-dire lorsque je vivais dans sa grâce et son amour? Insensés que nous étions! Dans le moment du délire du crime, nous avions dit peut-être : *J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux* : « *Peccavi et quid mihi accidit triste.* » (*Eccli.*, V, 4.) Nous avions espéré le bonheur loin de Dieu et en nous livrant au péché, et voilà, que la crainte, le remords se sont fait sentir au milieu de nous-mêmes, et que s'est accomplie cette menace du Seigneur : *Producam in medio tui ignem qui comedat te.* (*Ezech.*, XXVIII, 18.) Je ferai naître au milieu de votre cœur un feu qui vous dévorera!

3° Les châtiments que Dieu inflige au péché. Il est vrai, mes frères, que malgré les caractères hideux du péché, le péché règne dans le monde, et semble étendre sur tous les cœurs son funeste empire ; souvent ici-bas la vertu est opprimée et le vice triomphe, l'homme de peu de foi en est scandalisé, son pied chancelle dans la voie des commendements du Seigneur, l'impie en prend occasion de blaspnémer contre la Providence, et pour insulter à la longanimité du Seigneur qui le supporte. Il devrait comprendre cependant, que sous un Dieu infiniment juste le sort de la vertu et du vice ne saurait être égal ; il devrait en conclure que le désordre apparent sera plus tard réparé par celui qui est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel ; il devrait par conséquent se mettre en état d'éviter cette réparation tardive, il est vrai, mais inévitable ; et néanmoins, mes frères, par combien de punitions éclatantes le Seigneur ne montre-t-il pas, même dans ce monde qu'il a en horreur le péché : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem* (*Psal.* V, 7.) Parcourez l'histoire des siècles passés, et vous verrez que si la justice du Seigneur semble en quelque sorte assoupie, elle a quelque fois de terribles réveils. Les anges pèchent dans le ciel, ils s'élèvent dans un vain orgueil, ils veulent placer leur trône à côté du trône de l'Eternel, et la justice du Seigneur d'autant plus prompte que le crime était plus grand dans ces intelligences ornées de tant de dons excellents, les précipite au fond de l'abîme : *Et in infernum demergeris.* (*Luc.*, X, 15.) Adam foule au pieds la défense de son Créateur, et aussitôt il perd pour lui et toute sa postérité, les dons précieux que le Seigneur ne lui avait accordés qu'à condition qu'il serait fidèle, et les misères de toutes sortes, l'ignorance, la concupiscence, les maladies et la mort, suites funestes de la prévarication du premier homme, inondent la terre et sont encore un monument toujours subsistant de la haine de Dieu pour le péché et de sa justice. Rien n'arrête la justice du Seigneur lorsque le moment de frapper est arrivé, et que les coupables ont comblé la mesure de leurs crimes, ainsi lorsque toute chair, suivant l'expression de l'Esprit-Saint, eut corrompu sa voie, le Seigneur envoie

les eaux du déluge pour submerger les hommes avec leurs crimes; le juste Noé seul est sauvé avec sa famille, et ce cataclysme dont toute les recherches de la sciences moderne ne peut tous les jours que constater l'évidente certitude est pour tous les hommes la preuve que la justice de Dieu se manifeste d'une manière terrible; plus tard lorsque les crimes de Sodome et des autres villes, furent montés jusqu'au ciel; lorsqu'il ne se trouva plus dans ces villes malheureuses dix justes pour arrêter les coups de la vengeance céleste, une pluie de feu et de souffre tomba sur ces villes coupables, et les ensevelit dans le sein de la terre avec tous leurs habitants. Que d'exemples n'aurais-je pas à mettre sous vos yeux! combien de rois de Judée, précipités de leur trône chargés de fers, réduits en servitude à cause de leurs crimes! combien de fois le peuple d'Israël, ce dépositaire des promesses du Seigneur, n'expia-t-il pas dans la captivité la plus honteuse son penchant à l'idolâtrie et l'oubli du Dieu de ses pères! que de châtiments particuliers! Osa est frappé de mort à côté de l'arche, le grand prêtre Hélie expire pour les crimes de ses enfants, dont sa funeste complaisance le rendait complice; Héliodore est frappé de verges dans le temple même qu'il venait dépouiller de ses richesses, et parmi nous, mes frères, la justice du Seigneur ne se manifeste-t-elle pas souvent d'une manière effrayante! que sont devenus tous ceux qui dans des temps de triste mémoire voulurent renverser le Seigneur et son Christ? La hache de l'infamie ne s'est-elle pas appesantie sur leur têtes coupables et combien de fortunes, fruit de l'injustice, ne disparaissent-elles pas tous les jours avec plus de rapidité encore qu'elles ne s'étaient élevées! et que pensez-vous que soient ces maladies qui frappent des contrées tout entières, la famine, la guerre qui font élargir les fosses, et toutes les autres calamités qui frappent la terre, tous ces fléaux sont-ils autre chose que la punition de nos désordres!

Est-ce assez, mes frères, la justice du Seigneur n'a-t-elle pas d'autres traits? Se borne-t-elle au temps présent? au sortir de cette vie, les flèches sont-elle brisées entre les mains de l'Eternel? Descendons en esprit dans les abîmes de l'enfer, pénétrons dans cet affreux séjour où règne une horreur éternelle; quoi! mes frères, des cris, des grincements de dents, des gémissements lamentables, des tourments sans fin, un feu qui ne s'éteindra jamais, un ver qui rongera toujours! est-ce un tyran barbare qui a creusé ces abîmes, qui se repaît des tourments affreux qu'y souffrent de déplorables victimes? Non, mes frères, c'est un Dieu qui s'appelle par excellence *un Dieu bon et miséricordieux* : « *Misericors et miserator Dominus.* » (*Psal.* CX, 8.) Mais c'est un Dieu offensé, outragé par les péchés des hommes; la justice est un de ses attributs essentiels, il ne fait rien que d'équitable, il rend à chacun selon son mérite et cependant l'enfer existe, et il est peuplé de nombreuses victimes! Le péché mortel mérite donc l'enfer! l'impie ne peut comprendre ce mystère, cette pensée d'éternelle punition le révolte! que lui dire? Dieu est juste, essentiellement juste, et l'enfer existe, Dieu est vrai, essentiellement vrai, et vous déclare que l'enfer existe! et il vous déclare que l'enfer est la punition du péché mortel non expié.... vous ne comprenez pas l'enfer, comprenez-vous la malice du péché mortel, ou plutôt apprenez à mesure la malice du péché mortel, par l'étendue des supplices de l'enfer.

Que dirai-je de plus? Voulez-vous comprendre le péché et l'enfer, oubliez tout ce que nous avons dit jusqu'ici, montons au Calvaire, quel spectacle! un Dieu crucifié pour le péché : ***Attritus est propter scelera nostra*** (***Isa.***, **LIII, 5.**), un Dieu mis à mort pour effacer le péché : ***Langores nostros ipse tulit***, un Dieu mort pour nous racheter de la peine du péché : ***Et livore ejus sanati sumus.*** (***Ibid.***) Cette croix est un théâtre de mort et d'infamie, qui l'a élevée? le péché; cette victime objet de mépris et de dérision pour les Juifs, qui l'y a attachée? le péché; cette couronne d'épine qui l'a placée sur sa tête ensanglatée? le péché; ces clous meurtriers, qui les a enfoncés dans ses pieds et ses mains? Cette lance qui en a percé son côté, ce sang enfin qui coule avec abondance, qui l'a versé? le péché. Que dis-je? le péché! c'est le pécheur, ce sont tous les hommes, c'est nous-mêmes, toutes les fois que, cédant aux attraits du vice, nous l'avons laissé entrer dans notre cœur. Oui, mes frères, ce cri d'une préférence atroce, tant reproché aux Juifs, nous l'avons aussi prononcé : *Non hunc, sed Barabbam.* (*Joan.*, XVIII, 40.) « *Non pas Jésus, mais Barabbas.* » Mais mon avarice, mais mon ambition, ma cupidité, ma vengeance, mes plaisirs : Non que Jésus ne règne pas sur mon cœur : *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.) Mais que ce qui me plaît, ce qui me flatte y exerce un souverain empire; qu'il en soit ce qu'il voudra de mon Dieu, de la religion, des droits qu'il a sur moi, je veux me contenter et me satisfaire :*Crucifigatur.* (*Matth.*, XXVII, 33.) Voilà, mes frères, le langage de notre cœur toute les fois que nous avons commis le péché mortel, et combien de fois le péché n'a-t-il pas souillé notre âme, mes frères, si nous comprenons le Calvaire, le prix du sang qui y a été versé, nous comprendrons la malice du péché mortel, nous comprendrons l'enfer. Oui, mes frères, Calvaire, péché mortel, enfer, trois mots qui renferment le sujet de réflexions profondes; le Calvaire, c'est nous qui l'avons élevé, le péché mortel c'est nous qui l'avons commis; l'enfer nous l'avons souvent mérité, et c'est par un effet de la miséricorde infinie du Seigneur que nous n'y avons pas encore été précipités : *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.)

Que nous reste-t-il à faire, mes frères, si non de nous humilier en présence de Dieu de courber nos fronts dans la poussière, de

nous frapper la poitrine, de gémir en sa présence, et de solliciter par nos larmes, notre grâce et notre pardon : *Venite, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino.* (*Ps.* XCIV, 6.) Fuyons le péché comme nous fuirions un énorme serpent ; évitons, suivant le conseil de l'Esprit-Saint, jusqu'à l'apparence du mal, veillons continuellement sur nous-mêmes, expions par une sincère pénitence les fautes commises ; que l'abondance de nos larmes soit en proportion de nos crimes : *Ploremus coram Domino qui fecit nos ;* supportons en esprit d'expiation toutes les peines de la vie. Disons au Seigneur comme saint Augustin, converti : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Seigneur, brûlez, coupez jusqu'au vif, pourvu que vous oubliiez mes prévarications et mes crimes. C'est ainsi que nous expierons le péché, que nous éviterons le péché, et que nous pourrons nous adresser encore à ce Dieu dont il est dit qu'il ne brise pas le roseau qui fléchit, ni n'éteint la mèche qui fume encore, à ce Dieu qui convertit, qui pardonne, et qui récompense le repentir comme l'innocence par un bonheur sans fin. *Amen.*

SERMON III.

SUR LE MALHEUR D'UNE AME ABANDONNÉE DE DIEU.

Quæretis me, et non invenietis. (*Joan.*, VII, 34.)

Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas.

Ces paroles si terribles, Jésus-Christ les adressa autrefois aux Israélites qui cherchaient à le prendre pour le faire mourir. Déjà ce divin Sauveur avait traversé la Judée, laissant partout des marques éclatantes de sa bonté et de son amour pour les hommes. Les boiteux redressés, l'ouïe rendue aux sourds, la mort obligée de lâcher ses victimes, avaient rendu un éclatant témoignage à sa puissance ; la mer même, calmant à sa voix ses flots agités, les vents reconnaissant son empire proclamaient hautement qu'il était le Dieu du ciel et de la terre. Vingt fois il avait paru dans la synagogue expliquant les Ecritures, étonnant par sa science les plus savants docteurs. Cependant les Juifs au lieu de recevoir avec action de grâces la lumière qui brillait à leurs yeux, s'obstinent à s'aveugler eux-mêmes. Le Messie est l'objet de leurs vœux les plus ardents ; Jésus-Christ est ce Messie promis; en lui se réunissent tous les caractères marqués par les prophètes ; mais parce qu'il paraît pauvre et sans suite, ils refusent de le reconnaître pour le Messie véritable. Insensés, qui, possédant depuis longtemps le trésor des Ecritures l'avaient pour ainsi dire enfoui dans la terre faute d'en pénétrer le vrai sens. Jésus-Christ leur reproche leur obstination, et les menace des plus grands malheurs. Des jours de salut se sont levés pour vous, et vous refusez d'en profiter ; un jour viendra où vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas. *Quæretis me et non invenietis*, paroles effrayantes ! quelles en seront les suites ? Jérusalem environnée de toutes parts d'ennemis acharnés à sa perte ; ses murs renversés, son temple détruit, toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut, ses habitants passés au fil de l'épée ou menés en captivité et vendus comme de vils esclaves, et cette cité orgueilleuse effacée du catalogue des villes; voilà les effets de la menace terrible que vous venez d'entendre. Que dis-je? un peuple immense dispersé parmi les nations, vivant sans loi, sans roi, sans autel et sans sacrifice, objet d'horreur à tous les peuples, souvent, persécuté, jamais détruit, vivant dans le plus profond aveuglement, portant empreint sur son front l'arrêt fatal qui fut prononcé contre lui, en voilà l'entier accomplissement.

Profitons de leur malheur, et que leur trop funeste expérience nous rende sages. Cherchons le Seigneur pendant qu'il est encore temps, de peur qu'il ne nous abandonne sans retour. Hélas ! depuis longtemps peut-être nous abusons des grâces du Seigneur, depuis longtemps nous nous obstinons à repousser sa lumière bienfaisante, nous sommes sourds à sa voix ; cette voix cessera de se faire entendre, cette lumière disparaîtra pour nous : quel guide suivrons-nous alors? le Seigneur se retirera, nous l'appellerons à grands cris, mais il sera insensible à son tour et nous ne le trouverons pas : *Quæretis me*, etc.

A ces paroles d'abandon de Dieu, ne frémissez-vous pas, mes frères ; pour moi je vous avoue qu'elles me remplissent de terreur et d'effroi. A cette idée d'une âme abandonnée de Dieu, mon esprit s'égare, mon cœur se trouble, mon imagination se confond, je ne sais quel ordre donner à ce discours, et peu s'en faut que parlant de l'abandon de Dieu, je ne m'abandonne moi-même à mes pensées sans aucun ordre que celui qui peut y régner au milieu de la crainte qui me pénètre. Cependant, afin de soulager votre attention, je vous montrerai dans la première partie quel est le malheur d'une âme abandonnée de Dieu. Dans la deuxième quelles sont les causes de cet abandon. Puissent mes paroles, comme une épée à deux tranchants, pénétrer jusqu'au fond de vos âmes, vous réveiller de votre assoupissement, et vous faire prévenir le malheur d'un tel abandon !

PREMIÈRE PARTIE

Etat d'une âme abandonnée de Dieu, état déplorable, et pourquoi? parce que le Seigneur devient indifférent à son égard, parce qu'il ne la dirige plus, parce qu'il ne la protége que bien faiblement.

Non, rien n'est plus terrible que l'état de cette âme, rien n'est plus digne de nos gémissements et de nos larmes. Je me représente en ce moment tout ce qu'il y a de plus grand parmi les maux sans nombre qui affligent les hommes, et je ne vois rien qui puisse lui être comparé. Une ville prise d'assaut et livrée à toute la férocité d'un vainqueur barbare, ses murailles renversées, ses édifices détruits, ses habitants tombant

sous l'épée ennemie et baignés dans leur sang, ce qui échappe à la fureur du soldat arraché de cette terre chérie et jeté dans les fers.

Un royaume livré à l'anarchie, ravagé par un petit nombre de factieux devenus forts par la faiblesse des gens de bien, et toutes les horreurs qui en sont la triste suite; la vertu opprimée, les gens de bien jetés dans des cachots ou traînés au gibet, les injustices les plus criantes, les concussions les plus violentes, en un mot, toutes les abominations qui sont l'apanage d'un tel désordre. Les signes effrayants qui doivent précéder le dernier avénement du Fils de l'homme, le soleil obscurci et refusant de donner sa lumière, la lune teinte de sang, les étoiles se détachant du firmament; que dirai-je? les derniers efforts d'un monde qui va se dissoudre, les puissances même du ciel ébranlées, tout cela n'a rien qui m'effraye, et qui doive nous effrayer en comparaison du mal infiniment plus grand d'une âme délaissée de son Dieu.

En effet, il est terrible sans doute de devenir la proie d'un vainqueur avide de nos biens et de notre sang, mais après tout, sa rage sera forcée de s'arrêter sur notre corps, il peut nous arracher la vie, et que fera-t-il autre chose que de mettre fin à un exil déjà trop long? mais combien l'est-il davantage de tomber entre les mains du Dieu vivant: ***Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*** (***Hebr.***, X, 31.)

Il est malheureux, sans doute, de vivre sous la plus cruelle anarchie; mais si nous y sommes persécutés, c'est que nous aimons la vertu, autrement les factieux aimeraient ce qui leur appartient. D'ailleurs, que pouvons-nous perdre? les biens, notre fortune, nos emplois, notre vie? mais que devons-nous craindre davantage ceux dont le pouvoir s'arrête à nos corps, ou celui qui peut perdre le corps et l'âme dans des flammes éternelles? Je sais encore que les jours qui précéderont le jugement seront des jours de désolation et de trouble; les hommes en sécheront de frayeur, dit l'Ecriture; mais, après tout, ils ne seront tels que pour les méchants que Dieu aura déjà abandonnés, ou qu'il va bientôt condamner. Les justes craindront, sans doute, à l'approche de celui qui juge les justices mêmes, mais leur crainte sera tempérée par la confiance, et ces jours de désolation seront même abrégés en leur faveur. Mais ce qui est le comble du malheur, ce qui est la désolation de la désolation, c'est l'état d'une âme abandonnée de Dieu, elle est plus à plaindre qu'une ville livrée au pillage, puisqu'elle n'est pas seulement à la discrétion de ses ennemis, mais qu'elle est déjà condamnée à une captivité éternelle; plus infortunée qu'un royaume livré à l'anarchie, puisqu'elle est maîtrisée par ses propres passions plus cruelles et moins traitables que les plus ambitieux tyrans. Dans cet état, que deviendra-t-elle? ô mon Dieu! encore, si, cessant de la soutenir vous la laissiez tomber dans le néant, elle serait du moins exempte de tourments, elle serait comme si elle n'eût jamais été. Mais non, comme le figuier de l'Evangile, vous la frapperez de malédiction et de stérilité sans l'anéantir, et elle ne subsistera que pour servir de preuve à votre justice. Elle sera toujours dans l'ordre de votre justice, sera-t-elle dans celui de votre miséricorde? vous ne la chercherez plus, parce que vous êtes fatigué de l'avoir tant appelée en vain, vous ne la regarderez plus parce qu'elle est indigne de fixer vos regards, vous ne serez même plus irrité contre elle, parce que son sort vous sera devenu indifférent: *Non irascar in perpetuum.* *Jer.*, XII, 3.) Terrible indifférence! quel espoir laisse-t-elle au pécheur.

Faites-nous bien comprendre, ô mon Dieu! l'état de cette âme, afin que nous soyons vivement touchés de son malheureux sort. C'est une terre aride où la rosée du ciel ne tombe jamais; c'est un terrain couvert de ronces et d'épines; ce sont ces montagnes de Gelboé frappées de stérilité. Que vous dirai-je encore? C'est cette terre d'Egypte couverte des plus épaisses ténèbres, la lumière ne luit presque plus pour elle, et ses yeux sont si faibles, qu'ils ne peuvent pas même en supporter le plus léger rayon. De là l'endurcissement le plus profond: devenue tout animale, selon l'expression de l'Apôtre, elle est comme ensevelie dans les sens, et les choses des sens, sans goût, que dis-je, avec une extrême répugnance pour les choses du ciel. Semblable à la boue qui se durcit au soleil, si le soleil de justice se montre encore quelquefois à elle, au lieu de profiter de cette nouvelle faveur, elle fait comme ceux dont parle le Prophète, elle fixe les yeux en terre bien résolue de ne jamais les lever vers le ciel: ***Oculos suos statuerunt declinare in terram.*** (***Psal.*** XVI, 11.)

Parlons sans figure: l'homme ayant été dépouillé par le péché de ses penchants les plus nobles, se sent entraîné par son propre poids au mal; son esprit est obscurci, son cœur porte en lui-même un penchant violent vers les choses défendues. Il faut donc combattre à tout moment contre soi-même, et comment se soutenir au milieu de tant d'occasions, de chute, comment ne pas se briser contre tant d'écueils, comment résister à des penchants d'autant plus dangereux qu'ils paraissent plus innocents, parce qu'ils sont nés avec nous. Ah! nous pouvions tout avec celui qui nous fortifie; sa main toute-puissante nous soutenait, sa loi était un frein salutaire qui nous retenait, une barrière que nous n'osions franchir; mais ôtez ce frein, qui nous arrêtera? Faites disparaître cette barrière, où n'irons-nous pas? Eloignez ce secours, que nous restera-t-il? Ah! l'infortuné pécheur, laissé à lui-même, à sa propre faiblesse, que va-t-il devenir? entraîné par le torrent de ses désirs il se précipitera d'abîme en abîme, et où s'arrêtera-t-il? quelle main assez puissante pourra le soutenir quand son Dieu l'aura

abandonné. Car, dit le Seigneur, par la bouche du prophète Osée (I, 6) : *Je l'oublierai entièrement : « Oblivione obliviscar eorum.* Que celui donc, dit ailleurs le Seigneur en parlant de celui qu'il a rejeté de sa face : *Que celui qui est destiné à la mort, meure ; que celui qui est destiné à périr par l'épée, périsse par l'épée; que celui qui est destiné à mourir de faim, en éprouve toutes les horreurs; que celui qui est destiné à aller en captivité, aille en captivité. « Qui ad mortem ad mortem, et qui ad gladium ad gladium, et qui ad famem ad famem, et qui ad captivitatem ad captivitatem.* (*Jer.*, XV, 2.) Paroles effrayantes, que signifient-elles autre chose, sinon que le Seigneur ne jettera plus des regards de bienveillance sur cette âme infortunée, mais que devenant indifférent à son égard, il l'abandonne à elle-même et à ses passions. Grand Dieu! avec quelle rapidité cette âme ainsi délaissée se portera-t-elle à toute sorte de crimes, dans quelle insensibilité ne va-t-elle pas tomber? qui la rappellera de ses égarements? les moyens les plus efficaces, elle les a rendus inutiles; les secours les plus forts, elle les a méprisés; que sera-ce donc quand elle sera laissée à ces grâces communes que le Seigneur ne refuse jamais, il est vrai, mais dont le pécheur ne profite pas? Comment ranimer ces cendres froides et insensibles, comment leur rendre la vie? Les bons exemples si propres pour porter à la vertu ceux qui n'y ont qu'une médiocre inclination feront-ils sur lui quelque impression? mais il regarde les gens vertueux comme des insensés, pourrait-il imiter leur conduite? La parole de Dieu, semence salutaire, source de vie, germera-t-elle dans son cœur? mais elle est cette âme, ce chemin battu où le bon grain ne saurait germer, parce qu'il y est foulé aux pieds par les passants, ou dévoré par les oiseaux du ciel. Cent fois les vérités les plus terribles de la religion ont frappé ses oreilles, mais ont-elles pénétré jusque dans son cœur? Enfin, tout lui est indifférent, parce qu'il est lui-même indifférent à Dieu : *Oblivione obliviscar eorum*, premier effet de cet abandon funeste.

Le second effet de ce déplorable abandon, c'est que le Saint-Esprit ne la dirige plus. Que peut-il arriver de plus heureux à une âme, que d'être conduite par l'esprit de Dieu? *La loi du Seigneur est une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre qui l'éclaire dans les sentiers de la vertu : « Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* (*Psal.* CXVIII, 105.) A la clarté de cette lumière céleste, elle court dans la voie du Seigneur; le démon épuiserait en vain toute sa ruse pour lui tendre des piéges. Que dis-je? Le Seigneur veille constamment sur le juste, comme sur la prunelle de l'œil, il a toujours les yeux fixés sur lui : *Firmabo super te oculos meos* (*Psal.* XXXI, 8); il le porte dans ses mains, de peur qu'il vienne à se heurter contre la pierre. Semblable à cette colonne de feu qui dirigeait les Israélites, il la conduit à travers les écueils du monde, mais aussi, si le Seigneur se retire, si cette lumière disparaît, quel sera son aveuglement, quelles chutes profondes ne fera-t-elle pas? Le Seigneur abandonne les Juifs, dans quel aveuglement ne tombent-ils pas? Ils ont vu leur prophétie avoir un entier accomplissement, et ils ne veulent pas le reconnaître : l'univers est chrétien, et ils s'obstinent à attendre celui qui doit changer la face de la terre. Semblables à ceux dont parle le Prophète, ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas, ou bien encore, à ceux dont parle saint Paul, dans lesquels le Dieu du siècle a entièrement éteint la lumière de la vérité : *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes.* (II *Col.*, IV, 4.)

Tel est le sort d'une âme de laquelle le Seigneur s'est retiré; elle va de ténèbres en ténèbres, de désordre en désordre; quelquefois touchée, rarement ébranlée, jamais convertie. Si elle sent encore quelque mouvement de pénitence, ce germe précieux de la grâce est bientôt étouffé au milieu des épines dont cette terre ingrate est hérissée. Dieu, en effet, comme ces vierges folles de l'Evangile ne la connaît plus, il ne la regarde plus comme sa brebis, parce qu'elle ne le reconnaît plus pour son pasteur. Aussi comme le prodigue de l'Evangile, après avoir dissipé tout son bien, elle se voit réduite à la condition la plus honteuse comme la plus désespérante, celle de vivre dans l'erreur; que dis-je? de mourir continuellement, puisque la vérité seule est la vie de l'âme, et que cette âme la repousse avec efforts. — 2° effet, etc.

En troisième lieu, le Seigneur ne la protége plus, ou ne la protége que faiblement. La faiblesse de l'homme est extrême, et les dangers qui l'environnent sont sans nombre. L'ennemi de notre salut, comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Si le Seigneur ne nous soutenait, il n'est point de pureté qu'il ne souillât, point de fleur qu'il ne flétrît, point de vertu qu'il n'ébranlât, point de mérite qu'il ne corrompît. C'est ce dragon de l'*Apocalypse* qui fait tomber à ses pieds les étoiles les plus brillantes du firmament, qui abat les cèdres les plus élevés du Liban, c'est-à-dire les plus grandes âmes qui, par leur doctrine et leur vertu semblaient être des colonnes de l'Eglise. Comment avec notre faiblesse résister à ses efforts multipliés? Hélas! combien de fois n'avons-nous pas fait la triste expérience de notre misère? Dans un moment de ferveur, il nous semblait que notre vertu était bien affermie; peut-être que nous avions dit avec le grand Apôtre : Ni les chaînes, ni les tribulations, ni la mort ne sauraient jamais me séparer de l'amour de mon Dieu. Ce moment à peine écoulé, nous avons fait une lourde chute qui nous a découvert et la vanité de nos résolutions, et la grandeur de notre faiblesse.

Le Seigneur est avec moi, disait le Prophète Royal, *que pourrai-je craindre?* (*Psal.* XXVII, 1). En vain mes ennemis m'attaqueraient de

toute part, en vain fondraient-ils sur moi avec la fureur d'une armée rangée en bataille, mon cœur ne craindrait rien, parce que le Seigneur est avec moi. Ce qui fait toute sa force, ce qui est le sujet de sa confiance, il vous le dit lui-même, c'est qu'il est appuyé sur le bras de Dieu ; qui pourrait lui résister, qui pourrait lui nuire? mais par un malheur qu'on ne saurait assez pleurer; vient-il à abandonner le Seigneur, le force-t-il, par un double crime, à s'éloigner de lui, quel changement? Voyons comme il s'est peint lui-même dans les Psaumes. Son cœur est troublé, c'est-à-dire qu'il ne sent plus en lui ce courage qui lui faisait remporter sur ses ennemis de si éclatantes victoires : *Cor meum conturbatum est* (*Psal.* XXXVII, 11.) Ses forces l'abandonnent, il ne lui reste plus que sa propre faiblesse : *Defecit virtus mea.* Des ténèbres épaisses l'environnent de toute part : *Et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.* (*Ibid.*) Frappé de la crainte de la justice du Seigneur, son corps est consumé comme du bois à demi rongé par le feu, il est comme l'herbe fauchée : *Percussus sum ut fenum.* (*Psal.*, CI, 4), il est tombé dans une langueur mortel. Etat terrible ! mais qu'il est loin de représenter celui d'une âme que le Seigneur a abandonnée. Le Prophète, il est vrai, avait abandonné le Seigneur, il avait oublié son bienfaiteur et son père; mais le Seigneur ne l'avait pas rejeté. A peine a-t-il consommé son crime, qu'un homme de Dieu vient le lui reprocher de sa part. Les châtiments de toute espèce tombent sur lui, l'enfant, fruit de son crime, lui est enlevé malgré ses larmes ; un de ses fils se révolte contre lui, et le chasse de Jérusalem. David reconnaît son crime, et son péché est toujours devant ses yeux : *Similis factus sum pellicano solitudinis.* (*Ibid.*, 7.) La douleur qui le ronge ne lui laisse pas le moindre repos. Au milieu de Jérusalem, au sein de cette superbe capitale, sur ce trône où la main de Dieu l'avait placé, il est seul, comme le pélican du désert, comme l'orfraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faîte élevé des palais, il consume les nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes. Mais le sort du pécheur délaissé de son Dieu est bien plus affligeant. C'est cette vigne dont parle Isaie, dont on a détruit l'enceinte et qui devient la proie des passants. *Et erit in direptionem.* (*Isai*, V.) C'est cette ville dont parle Ezéchiel (XXVI) que ses ennemis ont environnée de toute part, dont ils ont renversé les fortifications, et qu'ils ont fait disparaître du nombre des villes. Comment, en effet, résistera-t-il à tant d'attaques, comment triomphera-t-il de tant d'ennemis? Ah ! il succombera sous leurs coups, et deviendra infailliblement leur victime. *Et erit in direptionem.*

Toutefois, mes frères, n'outrons rien, car cette vérité est assez effrayante sans qu'il soit besoin de l'exagérer, et je suis bien loin de suivre un sentiment que l'Eglise a frappé de ses anathèmes. Je conviens donc que le pécheur ne sera pas entièrement privé des grâces de Dieu, mais je sais aussi qu'il ne doit s'attendre qu'à ces grâces ordinaires et communes avec lesquelles il pourra se convertir, il est vrai, mais avec lesquelles il ne se sauvera pas. Il pourra chercher Dieu, mais il ne le fera pas. La mort peut le surprendre à toute heure : cette nuit peut-être on lui redemandera son âme, et supposez même qu'il en eût le temps, en aura-t-il la volonté? Croyez-vous que son cœur, depuis longtemps en proie aux plus violentes passions, songera à se débarrasser des chaînes qu'il baise toujours avec un nouveau plaisir? Le Saint-Esprit l'a dit : *Les os de l'impie* (et qui mérita mieux ce nom que celui que Dieu a déjà délaissé), *les os de l'impie seront remplis des crimes de sa jeunesse*, et il portera jusque dans le tombeau les passions auxquelles il s'est livré dans sa jeunesse : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ, qui et cum pulvere dormient.* (*Job*, XX, 21.) Mais je veux que vous ayez le temps et la volonté de chercher le Seigneur; pouvez-vous vous flatter de le trouver, vous qui avez tant de fois méprisé ses invitations les plus tendres, ses grâces les plus signalées; vous qui, vivant dans la dernière indifférence pour votre salut, vous livrez avec une sorte de fureur aux excès les plus révoltants? Ah ! vous ne quittez le monde que parce que vous ne pouvez plus en jouir, ou parce qu'à force de goûter ses plaisirs, ils n'ont plus pour vous aucune pointe, vous le quittez moins qu'il ne vous quitte lui-même, et vous oseriez, en ne présentant au Seigneur que les restes dégoûtants de vos passions et de vos crimes, vous oseriez, dis-je, prétendre à la plus signalée de toutes les grâces? Dieu le veuille, mes frères, mais les saints nous assurent qu'il est plus facile de trouver, malgré la corruption générale, de trouver une âme qui n'ait jamais flétri la fleur de son innocence, que de voir un pécheur endurci se convertir sincèrement. Mais le Prophète-Royal nous dit que le Seigneur est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes. *Terribilis in consiliis super filios hominum* (*Psal.* LXIII, 5); que l'on ne peut connaître la puissance de sa colère, et que jamais on n'a pu exprimer sa fureur et son indignation : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare.* (*Psal.* LXXXIX, 11, 12.) Mais, s'il est un objet sur lequel son indignation doive s'appesantir, quel autre peut-il être qu'un pécheur endurci et déjà abandonné? mais il vous assure lui-même que vous le chercherez et que vous ne le trouverez pas. Longtemps il vous a appelés avec l'accent de l'amour et de la bonté, et vous avez été insensibles. Que fera-t-il? il vous le dit par un de ses prophètes, il vous rejettera de sa face : *Vocavi te et renuisti... et projiciam vos a facie mea.* (*Prov.*, I, 24; *Jer.*, VII, 15.) Alors, dans l'amertume de votre âme, vous crierez vers lui du fond de l'abîme de votre misère, et il ne vous entendra pas ; vous tâcherez de le fléchir par

vos gémissements et vos larmes, et il se rira de votre douleur et de vos peines : *Ego in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos...* (*Prov.*, I, 16.)

Prévenons, mes frères, un si grand malheur, cherchons le Seigneur pendant que nous pouvons le trouver, de peur qu'il ne nous abandonne sans retour; marchons à la lumière de sa vérité, de peur que si le flambeau qui éclaire tout homme venant au monde vient à disparaître, nous soyons laissés sous l'empire des ténèbres.

Etat d'une âme abandonnée de Dieu, état terrible, parce que le Seigneur se retire et la laisse dans un profond dénûment, parce que le Seigneur ne la dirige plus, et que dès lors tous ses pas sont marqués par quelque chute, parce que le Seigneur ne la protége que faiblement, qu'il la laisse avec des grâces ordinaires presque toujours inefficaces, et que dès lors elle demeure exposée à tous les traits de ses ennemis; enfin, parce que cet abandon est un signe presque certain de sa réprobation; vous venez de le voir. Quelles sont les causes d'un si grand malheur? c'est ce qu'il est important d'examiner.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous entendons souvent prêcher les vérités de la religion, c'est une faveur singulière que Dieu ne fait point à tous les hommes. *Non fecit taliter omni nationi.* (*Ps.* XLVII, 20.) Combien qui, selon l'expression d'un prophète, semblables à des enfants qui demandent du pain, ont désiré l'entendre, cette divine parole, et il n'y avait personne pour la leur départir. Cependant, et peut-être pour cela même, foulant aux pieds une grâce si particulière, nous sommes insensibles à ces vérités saintes; les plus terribles même ne nous font pas la moindre impression, ou si quelquefois elles nous ébranlent, par l'illusion la plus grossière comme la plus funeste, nous nous persuadons qu'elles ne nous regardent pas. Serions-nous déjà tombés dans ce fatal endurcissement? le Seigneur se serait-il déjà retiré de nous? Je voudrais, pour vous faciliter quelques réflexions sur un sujet si terrible, vous marquer quelles sont les causes de cet abandon. Mais qui pourra le dire? qui a assisté au conseil du Très-Haut? qui connaît ses desseins sur les enfants des hommes? Cependant, autant qu'il est permis d'en juger, il semble que cet abandon de Dieu étant la punition la plus terrible qu'il exerce sur une âme, elle doit être la peine des plus grands crimes. Or, parmi les crimes dont les hommes se rendent coupables, deux surtout me frappent en ce moment par le caractère de malice et d'atrocité qui les distinguent; je veux dire la rechute dans le péché et la tranquillité dans le crime, et ce sont ces deux crimes que, d'après l'Ecriture et la raison, je viens vous désigner comme les principales causes de cet abandon.

Et d'abord la rechute dans le péché est une des principales causes de ce malheur. Tout péché, il est vrai, attaque directement la Majesté divine, tout pécheur, en levant contre son maître l'étendard de la révolte, se rend coupable de l'injure la plus odieuse et du mépris le plus révoltant envers la Divinité, mais combien cela est-il plus vrai du pécheur relaps. Mille choses, ce semble, pouvaient excuser le pécheur dans sa première chute : sa faiblesse, dont il n'avait pas encore fait la triste expérience, et qu'il ne connaissait peut-être pas assez; un penchant doux et flatteur en apparence et dont on n'avait pas encore goûté les fruits amers; le monde avec ses plaisirs et ses attraits dont on avait été ébloui, et dont on n'avait pas encore reconnu la vanité; que sais-je? une occasion imprévue, une circonstance à laquelle on ne s'attendait pas, et tant d'autres raisons pouvaient diminuer aux yeux de Dieu la grandeur de sa faute, et le faire paraître moins coupable. Mais le pécheur qui retombe, et qui retombe plusieurs fois, et qui retombe avec facilité et sans résistance, quelles excuses alléguera-t-il? quelles raisons apportera-t-il pour se disculper? Le défaut d'expérience? mais déjà il avait éprouvé, et plusieurs fois, la grandeur de sa faiblesse. Ne devait-il pas veiller davantage sur lui-même? Une occasion? mais c'est la même dans laquelle il avait déjà fait de si tristes naufrages, et son crime n'est-il pas de l'avoir encore recherchée? Le monde avec tous ses charmes? mais il en avait reconnu l'impuissance et la vanité, dans ces jours où, prosterné au pied des autels, il avait promis au Seigneur de s'attacher à lui sans réserve. Trop longtemps il avait vécu sous le joug honteux du démon, il n'avait pu porter ses chaînes, il s'était retiré de cette affreuse servitude pour vivre dans la sainte liberté des enfants de Dieu. En un mot, il avait goûté tout ce que le monde a de plus doux, il avait pour ainsi dire parcouru toute la chaîne de ses plaisirs, et il y avait renoncé. Depuis ce temps il a eu part aux joies pures et saintes que l'on éprouve au service du Seigneur; d'où vient donc qu'il abandonne un joug si doux, un fardeau si léger, pour se plonger de nouveau dans ses anciens désordres et dans le plus dur esclavage. Et n'est-ce pas comme s'il disait à Dieu : Oui, Seigneur, on m'avait vanté les douceurs que l'on goûte à votre service, et je les ai goûtées moi-même; j'ai aussi joui des plaisirs du monde, et ils sont infiniment plus doux à mon cœur. Fut-il jamais un parallèle plus affreux, une préférence plus injuste et plus révoltante!

Que ne puis-je vous faire comprendre aujourd'hui tout l'odieux de ce crime pour vous en détourner efficacement; l'ingratitude noire dont se souille celui qui s'en rend coupable, mais cela nous mènerait trop loin. Ce qu'il ne faut pas omettre, c'est que ce péché nous éloigne de plus en plus de Dieu, et que l'état de cet infortuné pécheur devient pire qu'auparavant. L'Ecriture nous fournit bien des preuves de cette vérité. L'esprit impur, nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile, l'esprit impur étant sorti du cœur ne

cet homme qu'il dominait depuis si longtemps, erre quelque temps dans le désert; mais il ne saurait y fixer son séjour, parce qu'il n'y trouve point de repos. Que fait-il? il s'associe plusieurs autres esprits malins, il vient avec ce secours assiéger de nouveau ce cœur où il habitait autrefois, ils y entrent sans résistance et y fixent leur demeure : *Et ingressi habitant ibi* (*Luc.*, XI, 26), et *l'état de cet homme devient pire qu'auparavant : « Et fiunt, »* etc., image frappante du pécheur relaps. Docile à l'impression de la grâce, cet homme avait ouvert les yeux à la lumière, il avait reconnu le déplorable état de son âme, il avait avoué en présence du Seigneur son iniquité; aussi, comme autrefois David, il avait entendu l'homme de Dieu lui dire : Vos péchés vous sont remis : *Transtulit Dominus peccatum tuum.* (II *Reg.*, XII, 13.) Mais hélas! cet infortuné, au lieu de veiller avec plus de soin sur lui-même, au lieu de chercher dans l'oraison et la prière un remède contre de nouvelles tentations, au lieu de lever les yeux vers le ciel d'où pouvait lui venir le secours dont il avait besoin, il n'y songe pas même, il croit avoir tout fait. Qu'arrive-t-il? L'ennemi de son salut l'attaque avec une nouvelle fureur; bientôt, dépourvu des armes nécessaires pour lui résister, il succombe et s'éloigne ainsi de plus en plus de la voie de la justice.

Pharaon tient depuis longtemps les Hébreux sous sa domination tyrannique. Oubliant les services de Joseph, il les réduit à la plus dure servitude, mais les cris et les gémissements d'Israël sont montés jusqu'au trône de Dieu, le Seigneur va délivrer son peuple, Moïse et Aaron sont envoyés vers le roi d'Egypte, et lui ordonnent de la part de Dieu, de laisser partir les Hébreux. Pharaon ose se roidir contre les ordres du Tout-Puissant; mais bientôt les calamités de toute espèce fondent sur son royaume, et lui apprennent que jamais on ne résiste en vain à l'ordre du Tout-Puissant. Les eaux du Nil changées en sang, la mort des premiers-nés d'Egypte et de son propre fils, et les autres plaies dont Dieu le frappe étonnent son audace et le déterminent enfin à céder à la main qui s'appesantissait sur lui d'une manière si effrayante. Mais bientôt Pharaon se repent de son repentir même et se met à la tête de son armée pour arracher aux Hébreux une liberté qu'ils avaient à peine goûtée. Quelles seront les suites de cette nouvelle infidélité? elles seront terribles. Ne respirant que la mort et le carnage, il est emporté par son aveugle fureur jusqu'au milieu de la mer Rouge, il y est englouti dans les flots avec toute son armée; servant ainsi de monument éternel de la justice divine, il donne aux pécheurs qui abandonnent de nouveau la loi de Dieu, l'exemple le plus formidable, quoique le plus souvent inutile.

En effet, le châtiment que Dieu exerça sur Pharaon, ne l'exerce-t-il pas encore avec autant de justice, quoiqu'avec moins d'appareil sur tant de pécheurs qui retombent dans leurs premiers désordres? Dieu les voit-il comme des animaux immondes retourner à leur vomissement, et au lieu de gémir sur leurs désordres entasser crime sur crime, il fait alors ce qu'il dit partout dans l'Ecriture : il ferme le ciel, et ne laisse plus tomber sur eux les rosées abondantes de sa grâce; il commande aux nuées de retenir une partie de leur fécondité. Il permet qu'un ministre de la religion ne leur porte plus des paroles de salut si souvent inutiles; il l'abandonne à lui-même, à ses désirs corrompus, et c'est là le dernier degré de sa fureur. *Propter multitudinem iræ suæ non quæret.* (*Ps.* X, 4.) Voilà comment la rechute dans le péché nous mène à l'abandon de Dieu.

J'ai dit, en second lieu, que la tranquillité dans le crime est encore une des causes principales de cet abandon. Cette affreuse tranquillité dans le désordre, ce sommeil de l'âme est un des crimes les plus atroces, parce qu'il suppose de la part du pécheur une malice affermie et soutenue; quelle peine ne mérite-t-il donc pas? En effet, personne ne se porte jamais tout d'un coup aux dernières extrémités, et dans la voie du vice, comme dans le chemin de la vertu on ne va que par degré, avec cette différence néanmoins, que la gradation dans le crime est moins sensible à proportion de la pente naturelle que nous y avons. Tout semble concourir à nous inviter au mal; le monde avec ses attraits, les plaisirs avec leurs charmes apparents, un malheureux penchant au mal, que sais-je? Il faut faire tous les jours de nouveaux efforts pour y résister. Vient-on à ne plus veiller sur soi-même, alors semblable à un torrent dont on a rompu les digues, on se livre à toute sorte de désordres, et jusqu'où ne va-t-on pas? on voudrait s'avancer, parvenir à un poste éclatant; ce poison de l'élévation une fois entré dans le cœur, tout y est presque perdu. On ne peut y monter sans éloigner un concurrent qui y a les mêmes droits que nous, que fait-on? on a recours à toute sorte de moyens, la médisance, la calomnie ne sont point épargnées. On veut s'enrichir! alors on prend toute sorte de mesures, les plus promptes, les plus expéditives, les plus lucratives surtout, sont celles que l'on choisit de préférence. Mais la loi de Dieu condamne et défend ces moyens, ce contrat est apposé aux règles de la justice; on l'ignore ou l'on feint de l'ignorer, on se tranquillise sur ce qu'il y en a bien d'autres qui en font de même, comme si le crime pour être plus commun perdait ce qu'il a d'injuste et d'odieux. Qu'une infinité de malheureux en souffrent, qu'ils soient réduits à la plus affreuse misère; leur sort ne saurait nous toucher. On voudrait satisfaire une passion favorite; la loi de Dieu s'y oppose; n'importe, on la méprise, on la foule aux pieds. La religion la condamne, on condamne soi-même la religion, on doute si elle est véritable, on fait des efforts pour se le persuader à soi-même. De là l'avide voracité avec laquelle on se jette sur ces infâmes productions de l'impiété qui inondent

nos villes et nos campagnes, et dans lesquelles la raison n'est pas moins foulée aux pieds que la religion; on cherche les endroits maniés avec le plus d'art; on les grave dans sa mémoire pour s'en faire un rempart dans les moments où la raison et la religion réclament hautement leurs droits. On n'est pourtant pas tranquille; la conscience, cette fille du ciel, ne saurait voir avec indifférence les droits de Dieu violés d'une manière si indigne, elle fait entendre sa voix, et comme autrefois le prophète à David elle nous dit : *non licet*, non cette action ne vous est pas permise. Que faire alors? on voudrait pourtant se satisfaire, que dis-je? on ne veut point être troublé dans son crime, on ne voudrait pas d'un plaisir suivi de tant d'amertumes. Le remords, ce bourreau du méchant, cette furie domestique, comme l'appelle Cicéron, se fait sentir avec violence, on s'efforce de l'étouffer, de l'anéantir; le remords ne sera plus désormais qu'un préjugé de l'enfance, qu'une vaine opinion dont on cherche à se débarrasser.

Désormais rien ne sera capable de troubler cet infortuné pécheur. Parole éternelle qui vous êtes fait obéir aux éléments les plus indomptables, vous ne vous ferez point obéir à ce pécheur; vous qui avez tiré l'univers du néant, vous ne retirerez point ce cœur de ses désordres. Semblable à un rocher escarpé, élevé sur la surface des mers, qui conserve sa fermeté parmi les continuelles secousses des vagues, qui viennent se briser contre lui, ainsi demeure ce pécheur immobile parmi les diverses agitations de la grâce. Le voilà enfin parvenu après bien des efforts et des combats contre lui-même à cette affreuse tranquillité après laquelle il soupirait si ardemment. Or, l'Ecriture nous apprend que le pécheur ne cesse de trembler et de craindre que lorsqu'il s'est précipité au fond de l'abîme, et de l'abîme le plus profond. *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* (*Prov.*, XVIII, 3.) Effectivement pendant que ce pécheur n'a pas encore abandonné le Seigneur, tandis qu'il conserve encore quelque reste de religion et de probité, tandis qu'il n'a pas éteint entièrement le flambeau de la foi, il ne saurait vivre tranquille dans le crime; la vue d'un Dieu irrité, la pensée d'un lieu de supplices destiné à punir les infracteurs de sa loi, le troublent, l'agitent, étonnent son audace; mille remords salutaires en sont la suite. Il faut donc, pour vivre tranquille dans le crime, qu'il ait entièrement fermé son cœur à l'impression de la grâce, ses yeux à la lumière de la vérité. Que dis-je? il faut qu'il ait forcé Dieu par des crimes répétés à s'éloigner de lui, qu'il ne le reconnaisse même plus, qu'il en ait effacé le souvenir de son esprit et de son cœur; et par conséquent, cette affreuse sécurité suppose la malice la plus affermie, elle est donc le plus grand de tous les crimes. *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.*

Quel sera donc le sort de cet infortuné pécheur? le Seigneur, dit le Prophète royal, a en horreur ceux qui commettent l'iniquité. (*Ps.* V.) Combien plus doit-il haïr ceux qui non-seulement commettent l'iniquité, mais qui font leurs délices de vivre dans l'iniquité, mais qui repoussent la vérité pour n'être pas troublés dans leurs désordres. L'impie, dit ailleurs l'Ecriture : *Est en abomination auprès de Dieu.* (*Sap.*, XIV, 9.) Or, qui mérita mieux ce nom que celui qui, à force de crimes, est venu à n'en plus connaître. Aussi, dit le Seigneur, malheur à vous, qui en êtes venu à un mépris si révoltant, je vous punirai par votre crime même, je vous mépriserai, je vous abandonnerai : *Vœ qui spernis, nonne et ipse sperneris?* (*Isa.*, XXXIII, 1.) Mépris déplorable, abandon malheureux! Voilà où mène la tranquillité dans le crime; 2° cause, etc.

Je dis plus, et c'est ce qui rend encore cette vérité de plus en plus effrayante, je soutiens que cette sécurité dans le désordre est une marque certaine de ce triste délaissement. En effet, tandis que le Seigneur ne s'est point encore retiré d'une âme, il ne cesse de la presser par toute sorte de moyens de revenir à lui, sans cesse il court après cette brebis égarée pour la ramener au bercail, après cet enfant prodigue pour le forcer à rentrer dans la maison paternelle. La misère, la perte des biens, les mauvais succès dans une entreprise importante, la mort d'un parent, d'un ami que l'on chérissait, les remords cuisants, que dirai-je encore? les douces insinuations de la grâce, un retour sur soi-même ; une maladie qui nous mène aux portes du tombeau, sont autant de remèdes dont se sert ce charitable médecin de nos âmes pour nous rendre la vie, et nous ramener dans la voie de la justice. Ainsi, reppela-t-il le prodigue égaré en le réduisant à la dure condition d'esclave, touché alors de sa propre misère, honteux de l'avilissement où il était tombé, ne pouvant s'envisager lui-même sans gémir : *Je me lèverai*, dit-il, « *surgam*, » *j'irai vers mon père*, et la bonté de son cœur ne lui permettra pas de me rejeter, *et ibo ad patrem.* (*Luc.*, XV, 18.) Ainsi Dieu fit-il souvent rentrer dans le devoir les Israélites qui s'en étaient écartés. Comblés des bienfaits du Seigneur, ils ont la lâcheté de l'abandonner; ils avaient à peine perdu de vue la mer Rouge où le Seigneur avait déployé en leur faveur la puissance de sa droite, qu'ils se laissent aller à d'indécents murmures contre Moïse ; aussitôt les Amalécites fondent sur eux, et ils n'eurent de salut que dans les prières de Moïse. Le mont Sinaï retentissait encore du bruit des tonnerres qui avaient annoncé la descente de l'Eternel sur cette montagne, les éclairs brillaient encore de toutes parts; et, pendant que Moïse était allé recevoir du Seigneur la loi qu'il voulait donner à son peuple, ce peuple inconcevable se fait un veau d'or, et lui prostitue ses adorations. A peine son crime est-il consommé, que vingt-trois mille hommes tombent sous le glaive vengeur, et expient dans leur sang le crime dont ils s'étaient rendus coupables. Ainsi une âme que le

Seigneur n'a pas abandonnée n'est jamais tranquille dans la crime, la peine le suit de près; le trouble et l'agitation en sont la suite; mais vient-elle à bout de se livrer en paix au crime et au désordre, cette âme expire pour ainsi dire, ou du moins ensevelie dans une langueur mortelle, elle ne donne plus aucun signe de vie. Cette sécurité dans le crime est donc une marque certaine de cet abandon malheureux.

Le prophète Osée est envoyé vers les Juifs pour leur annoncer que leurs prévarications ont irrité le Seigneur, et qu'il va épuiser sur eux tous les traits de sa fureur. Le prophète leur prédit la guerre, les embrasements, la captivité, l'esclavage; tandis qu'il se borne à ces maux, l'homme de Dieu est ému sans doute; car il ne pouvait voir sans gémir le peuple de Dieu frappé de tant de calamités. Mais quand il leur annonce le dernier des malheurs, l'abandon de Dieu; c'est alors qu'il n'a plus d'expressions pour rendre sa douleur, et qu'il ne laisse échapper de ses lèvres que ce peu de paroles courtes mais terribles: *Vœ cum recessero ab eis!* (*Osee*, IX, 12.) « *Malheur à eux quand je les aurai abandonnés.* » Oui, malheur à une âme que le Seigneur a abandonnée. Son sort est le plus effrayant; loin de Dieu que sera-t-elle ? loin de la vie que trouvera-t-elle ? loin de la vérité que rencontrera-t-elle ? loin de Dieu, elle ne trouvera que ténèbres épaisses, qu'illusion que vanité; loin de la vie, elle ne trouvera que la mort, et la plus funeste; loin de la vérité, elle s'égarera dans le domaine du mensonge: *Vœ cum recessero ab eis...* Que trouvera-t-elle enfin ? elle se trouvera elle-même, mais couverte de crimes, mais chargée des anathèmes du ciel, mais pour être éternellement malheureuse !

Ce malheur, la rechute dans le péché, et la tranquillité dans le crime nous y conduisent infailliblement; mais faut-il toujours en venir à cet excès d'ingratitude et d'iniquité pour se l'attirer ? faut-il plusieurs crimes, un seul suffit-il quelquefois? O profondeur des jugements de Dieu sur les enfants des hommes! En faut-il plusieurs ? Mes frères, j'adore là-dessus les conseils de mon Dieu, mais je ne puis m'empêcher de rapporter les exemples terribles que l'Ecriture nous présente: Une communion indigne met le sceau à la réprobation de l'infortuné Judas; Saül ose porter la main à l'encensoir, et ce crime éloigne de lui le cœur de Dieu pour toujours; le prince des anges s'élève dans la vanité de ses pensées, et il est précipité dans le plus profond des abîmes. Qui connaît la mesure des grâces particulières que Dieu nous destine ? ne nous dit-il pas par un de ses prophètes: *Super tribus Damasci, et super quatuor non convertam eum.* (*Amos*, I, 3.) Tremblons donc lorsque nous avons le malheur de tomber dans le péché, tremblons parce que ce crime est peut-être celui qui doit combler la mesure, et mettre le sceau à notre réprobation. Trop longtemps nous avons fermé les oreilles de notre cœur, à la voix de Dieu qui nous appelle, nous avons été insensibles à ses invitations, du moins, ne le soyons plus à nos propres intérêts, car si nous abandonnons aujourd'hui le Seigneur, il nous abandonnera à son tour. Alors dans ce moment fatal où nous verrons dans leur vrai jour la grande vanité des plaisirs du monde, nous voudrons peut-être revenir à lui, nous recevra-t-il ? entendez ce qui vous attend, et gravez-le profondément dans votre cœur: *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché!* « *Quœretis me, et non invenietis.* » (*Joan.*, VII, 34.)

Permettez qu'en finissant, je vous adresse les paroles que le prophète Jérémie adressait autrefois à l'infidèle Jérusalem. *Erudire, Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te.* (*Jer.*, VI, 8.) Jérusalem, lui disait-il de la part du Seigneur, Jérusalem, rentrez en vous-même, de peur que je ne me retire de vous, et que je vous réduise en une terre déserte et inhabitée. Rentrons, aussi en nous-mêmes, examinons si nous n'avons pas mérité et peut-être plusieurs fois d'être abandonnés du Seigneur? n'imitons pas l'infidèle Jérusalem qui refusa de marcher dans la voie de paix et de rafraîchissement que le Seigneur lui offrait, ne nous obstinons pas à rejeter la lumière qu'il nous présente, gémissons au contraire de nos égarements; mais que notre douleur soit tempérée par l'espérance, car, s'il nous fait entendre aujourd'hui sa parole, c'est qu'il a sur nous des desseins de paix et de miséricorde. Puisse-t-elle, cette parole divine, tomber sur une terre bien préparée, et porter du fruit au centuple pour le ciel. *Amen.*

SERMON IV.

SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. (*Hebr.*, IX, 32.)

Il a été arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés.

Si l'homme devait vivre éternellement sur la terre, on comprendrait facilement et cette ardeur pour les plaisirs qui le transporte, et cette affection pour les biens créés qui le domine, et ces passions qui exercent sur son cœur un si puissant empire. Mais il n'en est pas ainsi. L'homme, après avoir passé sur cette terre quelques jours détrempés de mille amertumes, arrive tout à coup au bout de sa course, et va paraître devant le tribunal du souverain juge. *Statutum est*, etc. Que l'ambitieux soupire après la fortune qui l'agite en tout sens pour parvenir aux honneurs; que pour réussir dans ses projets, il emploie la ruse, l'adresse, les moyens les plus injustes: lorsqu'il aura atteint le but de ses désirs, la mort vient le frapper et après la mort le jugement. *Statutum est.* Que le libertin, oubliant le Dieu qui l'a formé, se livre à tous les désirs déréglés de son cœur, qu'il se plonge dans les plaisirs, qu'il ne refuse rien à son cœur de ce qui peut le satisfaire, bientôt la mort viendra interrompre d'une manière terrible le cours de ses jouissances impures et le

cuer au tribunal d'un Dieu de sainteté, et vengeur de ses désordres. *Statutum est.* Que l'impie et l'incrédule affichent le mépris et le dédain pour la religion et ses pratiques les plus saintes, que dans son orgueil insensé il lance contre elle le ridicule et le sarcasme, qu'il dise dans son cœur corrompu que le *Seigneur ne nous voit pas,* « *non videbit novissima nostra* (*Jer.*, XII, 4), » qui sait même s'il existe? Bientôt la mort viendra lui apprendre que l'on ne se rit pas impunément de Dieu, et ce Dieu dont il s'est moqué le jugera dans la rigueur de sa justice. *Statutum est.* Oui, poursuit le grand Apôtre, il faut que nous paraissions tous devant le tribunal de Dieu pour lui rendre compte du bien ou du mal que nous aurons fait. *Omnes nos manifestare oportet ante tribunal Christi.* (II *Cor.*, V, 10.) Vérité terrible dont la méditation est propre à convertir les cœurs les plus endurcis. Vérité atterante qui a fait trembler les plus saints solitaires au milieu de leurs déserts, et dans les austérités de la plus sévère pénitence. Oui, disait saint Jérôme, toutes les fois que je considère le jugement de Dieu, je tremble de tous mes membres; quoi que je fasse, il me semble entendre retentir à mes oreilles le bruit terrible de la trompette qui appelle les hommes au jugement du Seigneur! Puisse, mes frères, cette vérité faire sur vos cœurs l'impression la plus profonde! Puisse-t-elle vous porter à vous juger sévèrement vous-mêmes, afin d'éviter la sévérité du jugement du Seigneur. Mon intention aujourd'hui est de vous entretenir du jugement particulier que chacun de nous subira après sa mort. Sur quoi voici le plan et la division de cet entretien : Le pécheur interrogé par un juge sévère, accusé par des témoins irrécusables, premier point. Le pécheur convaincu par un juge éclairé, condamné par un juge inexorable, second point.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Si l'homme n'avait rien à attendre après cette vie, et si en descendant dans la tombe il périssait tout entier, la mort, quelque hideuse qu'elle soit pour la nature, n'aurait rien de bien effrayant. Hélas! il y a si peu d'heureux sur la terre, et il y a au contraire un si grand nombre d'êtres malheureux dont la vie n'est qu'une longue suite d'inquiétudes, de peines et d'afflictions, que la mort leur paraîtrait désirable et qu'ils soupireraient après le tombeau comme la fin des maux qui les accablent et comme un repos qui ne sera plus troublé. Mais il n'en est pas ainsi : Tout dans l'homme lui révèle l'existence d'une autre vie, cette répugnance invincible qu'il a pour l'anéantissement, ce désir du bonheur que rien ici-bas ne saurait satisfaire, tout lui dit que le Dieu qui l'a formé ne s'est pas joué de sa créature, et qu'il n'a point mis dans son cœur des affections et ses désirs qui doivent être éternellement frustrés de leur objet; mais la raison lui dit aussi qu'un être doué de la faculté de connaître et de penser peut exister indépendamment de cette vile matière que le tombeau doit dissoudre, et que l'homme ne meurt pas tout entier ; voilà le cri de l'univers entier. Mais s'il existe une autre vie après celle-ci, le simple bon sens nous dit assez que le sort des hommes ne saurait être le même ; l'homme juste et l'homme pécheur, le fils rebelle et parricide, et le fils soumis et reconnaissant, l'innocent et le coupable ne sauraient, sous un Dieu juste et saint, avoir les mêmes destinées. Il y aura donc un jour où l'ordre, si longtemps troublé par la malice et le crime des hommes, sera rétabli, un jour où les œuvres de chacun seront jugées, et où il sera rendu à chacun selon son mérite. Voilà, mes frères, la base de toute morale, et le fondement de tout droit et de tout ordre.

Mais ce que la raison seule nous découvre, la religion nous l'enseigne de la manière la plus formelle. Tout homme mourra, et après sa mort il sera jugé : *Statutum est,* etc. Je jugerai, dit le Seigneur par son prophète Ezéchiel, je jugerai chacun selon ses œuvres : *Unumquemque juxta vias suas judicabo.* (*Ezech.*, XXXIII, 20.) *Vous rendrez, Seigneur,* dit David, *à chacun selon ses œuvres :* « *Tu reddes unicuique juxta opera sua.* » (*Ps.* LXI, 13.) Ce que la foi nous révèle, l'Eglise nous l'enseigne, les Pères de l'Eglise nous l'apprennent : c'est un point de foi catholique. Ainsi donc, quoi qu'en disent l'impie et le libertin qui tremblent à cette pensée, il y aura un jugement où chacun de nous paraîtra après sa mort. Oui, mes frères, à peine notre âme aura-t-elle brisé les liens de sa mortalité, tandis que nos parents et nos amis pleureront notre trépas, elle sera transportée devant le tribunal de Dieu. O juge suprême de notre éternelle destinée, quel nom vous donnerai-je : vous appellerai-je l'Etre par excellence! Celui qui est? le Dieu clément et miséricordieux? Non, réprend-il par son prophète; appelez-moi un juge sans miséricorde : *Voca nomen ejus absque misericordia.* (*Osee*, I, 6.) C'est assez nous dire, mes frères, que le pécheur sera interrogé par un juge sévère. Qu'il sera terrible, l'interrogatoire que nous aurons à subir! Voyez-vous le Dieu de gloire et de majesté s'avançant vers cette âme, et lui dire d'une voix propre à porter la terreur : *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI, 2.) « *Rendez compte de votre vie tout entière;* » et alors commencera la discussion. Nous avons été créés pour éviter le mal et faire le bien : *Declina a malo et fac bonum.* (*Ps.* XXXVI, 27.) Voilà le principe sur lequel nous serons jugés. En conséquence on nous demandera compte du mal que nous aurons fait, du bien que nous aurons omis de faire, des grâces, que nous aurons reçues et dont nous n'aurons pas profité, des lumières qui nous avaient été données et que nous aurons étouffées. Tout, en un mot, sera pesé dans la balance du juge suprême et soumis à son examen.

On nous demandera compte du mal que nous aurons fait, et alors seront examinés les péchés qui ont souillé une vie tout en-

tière. Péchés de la jeunesse, temps trop malheureux où, au lieu de donner au Seigneur les prémices d'un cœur qu'il n'avait créé que pour lui, nous les lui avons refusées et prodiguées au monde; temps de vertige et d'illusion, où, au lieu de consacrer au Seigneur le premier usage de notre raison, on a fait un crime qui a été le commencement de notre malheur et de notre perte. Alors seront pesés à leur juste valeur ces motifs sacriléges dont on s'est autorisé pour se livrer plus facilement au désordre. Ces maximes condamnées par la religion et la raison, mais que l'on cherchait à trouver innocentes : que le temps de la jeunesse est le temps des plaisirs; qu'il suffit de revenir à Dieu dans un âge plus avancé. Comme si celui qui nous a créés et qui ne nous a créés que pour lui, devait se contenter de recevoir les restes du monde et des passions, et que tous les temps et tous les âges ne fussent pas également soumis à son souverain empire. Péchés de la jeunesse, péchés d'orgueil et d'une insultante fierté pour ses semblables, avec lesquels on affecte une injuste supériorité, que l'on traite avec dureté, pour lesquels on n'a nulle condescendance, nulle charité ; péché de désobéissance et d'insoumission, soit à l'égard de ses parents à qui l'on a si souvent manqué de respect, soit par rapport à ses maîtres dont on a si souvent mal accueilli les remontrances et que l'on a contristés par son indocilité ; péchés de la jeunesse, péchés de légèreté et de dissipation, de négligence et de paresse qui fait que l'on néglige ses devoirs et ses études, que l'on perd un temps surtout précieux à cet âge, que l'on dépense inutilement le bien de ses parents, et que l'on commet dans la suite bien des fautes qu'un travail plus assidu eût empêchées : ***Redde rationem villicationis tuæ.*** Certes, mes frères, quand l'examen que le Seigneur fera de notre vie se bornerait aux premières années de notre existence, il y aurait de quoi trembler pour nous tous tant que nous sommes, et nous devrions nous écrier avec le Prophète : ***Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.*** (***Ps.*** XXIV, 7.)

Mais ce n'est pas tout, et la discussion qui sera faite de nos œuvres ne se bornera pas à ces premières années où la légèreté de l'âge pourrait diminuer à nos yeux la grandeur de nos fautes : ***Redde rationem,*** etc. Nous serons interrogés sur les péchés de l'adolescence, âge critique et plein de dangers, où le feu des passions commence à se faire sentir, où le cœur s'ouvre plus que jamais aux élèvements de l'orgueil, aux projets de l'ambition, aux désirs de la vengeance. Age, par conséquent, où on devrait veiller sur soi-même avec le plus grand soin, s'éloigner des dangers, recourir aux moyens indiqués par la religion pour se prémunir contre les piéges que l'on rencontre à chaque pas. Age, cependant où l'on commence à secouer le joug de la religion, à négliger la prière, à abandonner les sacrements. Que de fautes sur lesquelles nous aurons à répondre ! tant de pensées mauvaises dans lesquelles on s'est plu, de desseins criminels que l'on n'a point combattus; tant de paroles libres qui si souvent ont fait frémir la pudeur, de propos indécents ou obscènes ; tant de lectures frivoles et dangereuses, où l'imagination se montait, où les passions se développaient, où le cœur s'amollissait, et que l'on se permettait néanmoins sous les plus frivoles prétextes, malgré les cris et les remords de sa conscience, quelquefois même malgré les chutes qui en étaient la suite. Que dirai-je encore ! tant de confidences secrètes faites à des condisciples à qui elles ont appris le mal, qu'elles ont corrompus, et qui, sans elles, seraient toujours demeurés purs et innocents; tant de liaisons suspectes, trop tendres et trop sensibles avec différentes personnes, et dont les émotions qu'elles causaient auraient bien dû faire connaître le danger. Il en est, mes frères, des fautes humiliantes, dégradantes, que l'on ne commet que dans l'ombre, dont on voudrait pouvoir se dissimuler à soi-même la honte; des fautes que les circonstances qui les accompagnent rendent plus criminelles encore, des fautes que l'on n'avoue point, ou que l'on n'avoue qu'imparfaitement et à peine à celui que le Seigneur a chargé d'en recevoir l'aveu ; des fautes qui feraient mourir de honte si on était surpris à les commettre ; c'est sur ces fautes que le Seigneur portera la lumière de sa justice, qu'il en éclairera toutes les circonstances, qu'il en recherchera toute la malice ; il descendra jusque dans le fond de votre cœur, il en scrutera les replis les plus cachés, il pénétrera jusque dans les profondeurs les plus intimes : ***Scrutabor Jerusalem in lucernis, revelabo pudenda tua in facie tua.*** (***Nahum,*** III, 5.)

Péchés de l'adolescence, de ce temps de vertige et d'aveuglement, où l'orgueil et le défaut de science et d'expérience entraîne à de si grands excès, où les passions obscurcissant les lumières de l'esprit, on oublie si souvent la religion et ses pratiques les plus saintes. Ainsi, le pécheur sera interrogé sur tant de paroles déplacées qu'il s'est permis contre la foi, paroles de raillerie et de sarcasme, d'insulte et de blasphèmes contre les dogmes et la morale de la foi chrétienne, que sous prétexte de je ne sais quelle force d'esprit, on se plaisait à reporter dans les sociétés, dont on se faisait un titre de gloire, tant de lectures des œuvres d'une philosophie impie, auxquelles on se livrait malgré les défenses les plus sévères, et où on punissait avec la perte des mœurs la perte des sentiments religieux. Les sacrements abandonnés ou profanés par le sacrilége, tant de dissimulations apportées au tribunal de la pénitence où non-seulement on n'avait pas la sincérité nécessaire, mais où on prenait à tâche de cacher les plaies les plus profondes de son cœur, et où l'on redoutait les questions du confesseur sage et éclairé. Je les avais établis, ces sacrements, dira le souverain Juge, je les avais établis comme des sources abondantes de grâces et de santifica-

tion, et vous les avez fait tourner à votre perte par vos indifférences, vos négligences et vos sacriléges profanations ! *Redde rationem villicationis tuæ.*

Péchés de l'âge mûr, tant de médisances.... calomnies.... ambitions.... tromperies.... injustices.... négligences des devoirs religieux.... offices manqués.... sacrements abandonnés. (Mariage.... éducation des enfants....) Péchés de la vieillesse, c'est-à-dire, fautes auxquelles on aura été sujet dans l'âge le plus avancé, habitudes invétérées, jurements, colères, injustices non réparées. Tout sera discuté, pesé dans la balance de la plus sévère équité. O Dieu! qu'il est terrible de tomber entre les mains de votre justice ! Mais ce n'est pas tout encore, et si déjà nous sommes effrayés à la vue du compte qu'il nous faudra rendre du mal que nous avons fait, que sera-ce si nous ajoutons que nous serons jugés sur le bien ou le mal que nous avons omis ou que nous avons mal fait, et cependant il en est ainsi. *Redde*, etc.

Vous êtes homme, dira le juge suprême, j'avais répandu sur vous un rayon de ma lumière céleste qui devait vous servir de guide, je vous avais marqué d'un sceau divin : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* (*Psal.* IV, 7.) Cette lumière qui vous faisait discerner le mal du bien, qu'en avez-vous fait, l'avez-vous suivie, ou plutôt ne l'avez-vous pas éteinte par vos passions et vos désordres. La raison vous disait que c'était pour vous un devoir de m'honorer, de vous soumettre à ma loi, n'avez-vous pas passé les jours, les mois entiers sans penser à celui dont vous tenez l'être et la vie ? La raison vous disait que vous n'étiez pas fait pour la terre, que d'autres destinées vous attendaient, qu'étant doué de la faculté de connaître et d'aimer, je devais être le premier objet de vos pensées et de vos affections, en a-t-il été ainsi! votre esprit a-t-il pensé souvent aux choses incréées et votre cœur n'a-t-il pas été livré à des affections toutes terrestres et toutes animales. Rendez compte de ces lumières dont vous avez abusé : *Redde rationem*, etc.

Vous étiez chrétiens, marqués du sceau sacré de la rédemption, rachetés par le sang d'un Dieu, obligés par conséquent de suivre ma doctrine, d'imiter mes exemples, de pratiquer les vertus dont j'avais été le modèle. Le sceau sacré qui vous rendait mon enfant, vous l'avez effacé par vos désordres ; mon sang, vous l'avez foulé aux pieds ; ma doctrine, vous en avez rougi ; mes exemples, vous les avez méconnus ; mes vertus, vous les avez dénaturées par votre orgueil, votre amour-propre, la recherche de vous-mêmes qui ont corrompu vos actions les plus saintes en apparence. Qu'avez-vous fait de tant de bienfaits dont je vous ai comblés, de tant de grâces que je vous ai accordées, de tant de saintes inspirations que j'ai fait naître dans votre âme, de tant de remords qui vous poursuivaient après la faute, de tant d'instructions, de conseils, d'avertissements qui vous ont été donnés, où est le profit que vous en avez tiré. *Redde rationem.* Oui, mes frères, un compte sévère nous sera demandé sur tous ces points, il n'est pas jusqu'à une parole inutile dont nous ne devions un jour rendre compte au tribunal du juge suprême : *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii.* (*Matth.*, XII, 36.) Il n'est pas jusqu'aux grâces que le Seigneur vous offre dans cette retraite qui ne deviennent la matière de votre jugement, et qui ne soient peut-être pour ceux qui n'en profiteront pas, la cause d'une éternelle réprobation. Grand Dieu, détournez un semblable malheur, ne permettez pas que le ministère de salut que j'exerce dans cette maison, devienne pour aucun de ceux qui m'écoutent l'occasion de sa perte ! Or, mes frères, que cette discussion est effrayante, qu'il est terrible ce compte que le Seigneur exigera de chacun de nous. Le Prophète royal saisi d'effroi en y pensant s'écriait : *Seigneur, si vous pesez toutes nos fautes, qu'est-ce qui pourra subsister devant vous?* « *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit.* (*Psal.* CXXIX, 3.) « *Malheur*, s'écriait encore saint Augustin, *malheur à la vie même la plus édifiante, si vous l'examinez sans miséricorde.* « *Væ etiam laudabili hominum vitæ, si absque misericordia discutias eam.* »

Mais ce n'est pas tout; non-seulement nous serons interrogés par un juge sévère, mais encore accusés par des témoins irrécusables. Dans les tribunaux de la terre, l'homme, chargé des plus grands crimes, peut, quelquefois, espérer d'échapper à la justice. Le crime a pu être commis dans l'ombre, le coupable peut n'avoir pas été reconnu ; les témoins peuvent manquer pour fortifier l'accusation, ou bien diminuer, par compassion, la gravité des charges qui pèsent sur l'accusé. Il n'en est pas ainsi au tribunal de Dieu ; les témoins ont tout vu, tout entendu, et rien ne saurait corrompre la fidélité de leurs témoignages. Le premier témoin, c'est la conscience; ce fidèle vengeur des droits de Dieu méprisés; ce conseiller si sage pour nous conduire dans nos voies. Hélas! combien de fois, après nos fautes, n'a-t-elle pas fait entendre sa voix au fond de notre cœur; combien de fois les remords ont déchiré notre âme insensée au lieu de reconnaître la voix de Dieu qui nous rappelait à lui, nous avons été sourds à ses avertissements ; nous avons combattu contre les remords; qui sait si dans le délire qui nous entraînait et au milieu de la fougue des passions, nous ne nous sommes pas moqués de ses reproches, et regardé ses terreurs comme de vains préjugés? Mais alors la conscience s'élèvera contre nous, et nous reprochera d'avoir méconnu sa voix et étouffé les remords qu'elle nous faisait sentir. Le pécheur, pendant qu'il était sur la terre, craignait de sonder ces abîmes d'iniquités; s'aveuglant sur ses fautes, étouffant les cris de son cœur, il était peut-être parvenu à cette horrible paix du péché et de l'endurcissement que Dieu, dans sa colère, laisse goûter à ceux qui ont abusé de ses

grâces; sa conscience était un livre scellé où ses yeux ne se portaient plus, et dont il détournait ses regards; mais au jour du jugement ce livre sera ouvert, et il y verra tous les crimes qu'il a commis écrits en caractères ineffaçables; il reconnaîtra qu'il a avalé l'iniquité comme l'eau, foulé aux pieds le sang d'un Dieu, et oublié ses plus saints devoirs; il le reconnaîtra sans pouvoir se rien dissimuler, et le Seigneur, pour le confondre, n'aura qu'à le montrer lui-même à lui-même : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.)

Deuxième témoin qui nous accusera : L'ange que le Seigneur a donné à chacun de nous pour veiller à notre garde, écarter de nous les dangers, et diriger nos pas dans les sentiers de la justice. Combien de fois ce messager céleste nous a-t-il fait entendre sa voix; combien de fois il nous a adressé de sévères reproches sur notre infidélité; combien de fois nous l'avons contristé par nos fautes! Tant que nous étions sur la terre, il soutenait nos intérêts; il prenait notre défense auprès de Dieu; il détournait, de dessus nos têtes, les coups de sa vengeance; il disait, comme le fermier de l'Evangile, en parlant du figuier stérile : Seigneur, attendez encore une année, je creuserai le terrain autour du pied, je le cultiverai avec plus de soin, c'est-à-dire, je le presserai plus fortement encore de revenir à vous, et d'abandonner la voie de l'iniquité. Et le pécheur, au lieu de suivre ses conseils, s'est moqué de ses avis salutaires; il a fait le mal en sa présence, et l'a forcé d'être le témoin de ses crimes. Maintenant, la mission de cet ange de paix est accomplie; une autre mission, bien différente, commence. Il abandonne le pécheur, il devient le défenseur des droits du Seigneur; il lui rappelle tout ce qu'il a fait pour lui; il lui reproche de l'avoir négligé, et appelle sur sa tête coupable les vengeances du Seigneur.

Troisième témoin qui nous accusera. L'ange de ténèbres, Satan, se présentera devant le tribunal de Dieu, et il réclamera ses droits. Juge suprême des vivants et des morts, ce pécheur m'appartient; n'a-t-il pas constamment fait mon œuvre? n'a-t-il pas été avare, ambitieux, colère, orgueilleux, impudique? n'a-t-il pas foulé aux pieds toutes les grâces dont vous l'aviez comblé? juge suprême, vengez-vous, votre justice l'exige; ne m'avez-vous pas condamné pour de moindres crimes : *Exsurge, judica causam.* (*Psal.* LXXII, 22.)

4° Enfin, le dernier témoin qui nous accusera sera Jésus-Christ lui-même, et que son témoignage sera accablant! Ce ne sera plus alors cet agneau de Dieu immolé pour le salut du monde, ce Jésus qui courait avec tant de zèle après la brebis égarée, et dont tous les pas étaient marqués par des bienfaits. Ce ne sera plus alors ce Jésus qui absout la femme adultère, qui pardonne à Madeleine pénitente, qui guérit et qui console, ce sera ce lion de Juda qui déchire impitoyablement sa proie. Il lui rappellera tout ce qu'il a fait pour lui, sa naissance, sa vie pauvre et humiliée, sa mort honteuse sur la croix, son sang versé jusqu'à la dernière goutte. Les sacrements qu'il avait institués. Ame ingrate et infidèle, lui dira-t-il, *qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie fait : « Quid ultra debui facere et non feci. »* (*Isa.*, V, 4.) J'attendais que tu produirais des fruits de grâce et de salut, et tu n'as produit que des fautes et des crimes! Je t'avais lavée dans mon sang, et ce sang tu l'as profané, je t'avais engraissée de ma propre substance, et tu t'es révoltée contre moi, *et tu as brisé le joug que je t'avais imposé: « Confregisti jugum meum! »* (*Jer.*, XI, 20.) A cela qu'aurons-nous à répondre pour notre justification? Quels prétextes, quelles excuses alléguerons-nous? Hélas, mes frères, tout sera inutile. Car non-seulement le pécheur sera interrogé par un juge sévère, accusé par des témoins irrécusables, mais encore convaincu et condamné. C'est ce qui me reste à vous montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Ici-bas, mes frères, c'est le temps des illusions et des prétextes; la légèreté, l'amour-propre, la négligence, l'intérêt, tout tend à nous aveugler et à nous séduire, à nous ôter la connaissance de nous-mêmes et de nos devoirs, et à nous jeter dans des erreurs dont on se dissimule le crime, mais que le Seigneur condamnera. Oui, le Seigneur pèsera dans la balance de sa justice les vains prétextes dont nous nous servons pour éluder nos devoirs, et nous autoriser dans le désordre, il portera dans nos cœurs la lumière de sa vérité, et nous forcera à les apprécier à leur juste valeur, et à nous condamner nous-mêmes. Alors, dit saint Augustin, nous nous connaîtrons nous-mêmes; non pas pour nous corriger, mais pour rougir de honte et de confusion: *Videbis factum tuum, non ut corrigas, sed ut erubescas.* Que d'illusions seront alors dissipées! que de prétextes seront confondus! quel affreux réveil, et quelle douloureuse surprise! Combien qui avaient passé pour justes dans ce monde, qui y avaient une réputation bien établie de piété et de vertu, seront étonnés de ne retrouver dans une vie tout entière presque aucune bonne action, et de trouver au contraire mille fautes qu'ils ne s'étaient jamais reprochées.

Prétexte de l'âge. Parce que l'on est jeune on se croit dispensé de servir le Seigneur, et on s'autorise dans le déréglement et le désordre; on suit en aveugle le cours impétueux des passions qui entraîne; on se déguise à soi-même ses fautes. La négligence dans ses devoirs de piété n'est que légèreté; la colère et l'emportement, une vivacité; le désordre des mœurs, qu'une faiblesse ou une nécessité de l'âge. Que sais-je? et là-dessus on se calme et on se tranquillise; mille fautes que l'on devrait se reprocher avec amertume demeurent inaperçues au fond de notre cœur, le souillent et le corrompent sans que l'on pense à s'en corriger

Eh bien! le Seigneur, en juge, éclairé sondera les profondeurs de cette conscience volontairement aveugle, il vous montrera que vos premières années lui appartenaient, et que ça été un crime que de les lui ravir; il vous fera voir que votre esprit était assez éclairé pour apprécier les choses à leur juste valeur, que ce que vous avez appelé vivacité, légèreté, faiblesse, étaient autant de fautes graves que sa justice doit punir, et ainsi vous verrez avec étonnement les fautes s'accumuler sur votre âme contre vous-mêmes: *Appone iniquitatem super iniquitatem.* (*Psal.* LXVIII, 28.)

Prétexte du rang et de la fortune. Parce que l'on est riche et élevé au-dessus des autres par une place, une dignité quelconque, on se croit dispensé de l'observation de la loi de Dieu. Que d'illusions ne se fait-on pas? On croit avoir droit à des adoucissements, à des dispenses que rien ne saurait autoriser, on mène une vie délicate et sensuelle, on ne refuse rien à ses goûts, à ses penchants, à ses sens; on mène une vie molle et efféminée, et si on ne commet pas de grands crimes, on ne pratique nulle vertu; et néanmoins, on se calme et on se rassure! Eh bien, le Seigneur, en juge éclairé, ne trouvera dans une telle vie qu'une matière abondante pour la sévérité de son jugement; il nous dira que ce n'était point assez d'éviter le mal, mais qu'il fallait pratiquer le bien. Il nous rappellera que le riche de l'Evangile ne fut point condamné pour avoir fait de grands crimes, mais pour avoir mené une vie de jouissance, de divertissement, d'oisiveté, de sensualité; qu'étant placé par la divine Providence au-dessus des autres, c'était pour leur donner l'exemple et les porter au bien, et non pour les scandaliser par une vie toute terrestre et tout animale; qu'ayant reçu de la libéralité du Seigneur des biens en abondance, ce n'était point pour en faire la matière d'une vie efféminée, mais pour les employer en bonnes œuvres; et sa justice trouvera dans une vie peut-être régulière aux yeux du monde, de quoi nous confondre et nous condamner: *Appone iniquitatem super iniquitatem.*

Prétexte de négligence et de légèreté qu'on ne se reproche pas assez, qui se glisse dans toute la conduite, et devient la cause d'une foule de prévarications dont on n'a aucune inquiétude, que l'on se pardonne facilement, et qui un jour deviendront le sujet de notre condamnation. On prie, mais avec tant de distraction et de dissipation, que cet exercice de la prière, qui devrait être un hommage pour la Divinité, devient plutôt un crime qui l'outrage. On assiste aux offices de l'Eglise, mais avec si peu de piété et de recueillement, qu'au lieu de remplir le précepte qui nous est imposé, on le transgresse, et on ajoute à cette première faute une nouvelle prévarication, en venant insulter le Seigneur jusque dans son temple. On se confesse, mais sans préparation et sans fruit, on s'accuse de ses fautes, mais sans un examen sérieux. D'où il arrive que l'on ne fait pas connaître au ministre de la religion l'état de son âme qu'on ne connaît pas soi-même, que l'on omet des circonstances graves, que l'on ne dévoile qu'imparfaitement les faiblesses de son cœur, et que l'on sort du tribunal de la pénitence plus coupable qu'on n'y était entré. Or, mes frères, cette négligence, cause de tant d'erreurs et de fautes, le Juge suprême l'examinera, la jugera, la condamnera. Il nous en fera voir tout le crime, et toutes les fautes qu'elle nous aura fait commettre, et alors le pécheur découvrira jusque dans ses œuvres en apparence chrétiennes, un sujet de trouble, de crainte et de frayeur: *Appone*, etc.

Prétexte d'intérêt et d'ambition, on s'en autorise pour excuser à ses propres yeux les démarches les plus condamnables, et les procédés les plus injustes. Pourvu que l'on parvienne à un poste, à une dignité que l'on ambitionne, on se met peu en peine par qu'elle voie on y arrive. Les basses intrigues, la médisance et la calomnie pour écarter un rival; le défaut d'étude et de talents nécessaires, rien n'arrête; le succès justifie tout, rend propre à tout. Et l'on ne songe pas que l'on prend sur sa conscience une responsabilité d'autant plus grande, que la place à laquelle on est parvenu est plus élevée, et qu'il est plus facile d'y faire des fautes nombreuses. On veut s'enrichir, augmenter sa fortune; dès lors tous les moyens sont bons. Les contrats les plus opposés à la justice, les usures criantes et oppressives, la spoliation de la veuve et de l'orphelin, les fraudes et les concussions, tout autant de crimes que le Seigneur menace de ses anathèmes; on s'y livre sans se les reprocher. Ce ne sont plus des crimes, c'est habileté, adresse, savoir faire. Car, mes frères, qu'est-ce qui songe à se reprocher toutes ces choses? Sa fortune faite, ne vit-on pas tranquille et en repos? Pense-t-on à réparer ses injustices; et si un ministre de la religion veut porter, selon le devoir de son ministère, un examen sérieux dans nos cœurs, n'a-t-on pas recours à mille subterfuges pour le tromper et se tromper soi-même? Or, celui qui dans l'Ecriture se nomme le défenseur de la veuve et de l'orphelin, le Dieu de la justice, pèsera dans la balance du sanctuaire tous ces vains prétextes de l'ambition et de l'intérêt, il nous en fera connaître toute l'injustice, et notre conscience volontairement aveuglée pendant la vie, ne pourra s'empêcher de s'élever contre nous et de nous condamner: *Appone iniquitatem*, etc.

Enfin, prétexte d'amour-propre, de vaine gloire, de recherche de soi-même qui se glisse dans toute notre conduite, qui empoisonne nos actions, corrompt les plus saintes. On pratique la vertu, mais par caractère et par tempérament; on fréquente les sacrements, mais c'est pour paraître plus régulier que les autres, ou pour captiver l'estime des autres; qui sait si on ne s'en sert pas pour parvenir aux places et aux honneurs. On fait l'aumône, mais plutôt

par une compassion naturelle que par un motif de foi et de religion. On visite les malades, on est de toutes les bonnes œuvres, mais par ostentation ; la recherche de nous-mêmes, l'orgueil se mêle à tout ; et toutes nos actions, même les plus saintes, n'étant point faites par des motifs surnaturels, mais par des raisons tout humaines, seront suivant l'expression d'un prophète, comme un linge souillé en présence du Seigneur. Quelle effrayante lumière, le Seigneur qui juge les justices mêmes, portera alors dans nos cœurs! Quel étonnement, quelle surprise ! Nous comptions avoir beaucoup amassé pour le ciel, et nous nous trouverons les mains vides de bonnes œuvres, et nos bonnes actions mêmes deviendront le motif de notre condamnation, si le Seigneur nous juge dans toute la sévérité de sa justice !

Or, mes frères, qu'opposera le pécheur à cette conviction de ses fautes à laquelle le jugement de Dieu le forcera? qu'opposera-t-il à cette lumière qui le confondra? dira-t-il qu'il s'est trompé? Oui, mais volontairement, et dès lors son erreur même est un crime qu'il a ignoré? oui, mais par sa faute, parce qu'il n'a pas écouté l'enseignement de l'Eglise, que le Seigneur avait chargée de l'instruire, parce qu'il a étouffé dans son cœur la voix de sa concience et le flambeau de la foi : il a ignoré ! mais parce qu'il l'a voulu, parce qu'il a craint d'éclaircir ses doutes, de dissiper ses ténèbres, ou plutôt, parce qu'il a aimé les ténèbres afin de suivre en paix les divers désirs de son cœur : *Narra, si quid habes, ut justificeris.* (*Isa.*, XLIII, 26.) Dira-t-il qu'il n'a pas pu pratiquer les devoirs que la religion lui imposait? Mais, répondra le Seigneur, ne connais-je point le limon dont l'homme est formé? t'ai-je donné des commandements impossibles? avec le secours de ma grâce tout ne te devenait-il pas facile et aisé? tu n'as pas, tu n'as pas pu réprimer la passion de ton cœur, rejeter l'injustice, agir pour des motifs surnaturels! Mais combien d'autres avec les mêmes tentations, les mêmes occasions, les mêmes dangers, se sont sanctifiés? ma grâce n'était-elle donc pas assez puissante ? *Narra, si quid habes, ut justificeris.* Mes frères, qu'aurons-nous autre chose à lui répondre, sinon de faire en sa présence le même aveu que Job, et avec bien plus de raison que lui : *Vere scio quod ita sit* (*Job*, IX, 2) *et quod non justificetur homo compositus Deo.* (*Job*, XXV, 4.) Oui, Seigneur, on nous l'avait dit que vos jugements sont bien différents des nôtres, et aujourd'hui nous l'éprouvons pour notre malheur. Nous pouvions nous justifier à nos yeux, mais nous ne l'étions pas devant vous, et c'est même pour nous être trop justifiés à nos yeux que nous sommes devant vous plus criminels. Ou plutôt, mes frères, sans rien répliquer et sans rien dire, qu'aurons-nous à faire autre chose que de demeurer dans un morne et triste silence, confus, interdits, effrayés, apercevant partout les titres d'une juste et affreuse réprobation, et ne pouvant les déguiser, ne pouvant les éluder, ne pouvant les détruire ni les réfuter, parce que nous ne pourrons éteindre cette lumière éternelle de la vérité qui nous percera de toute part, nous retracera incessamment l'odieuse peinture de nous-mêmes et nous fera trembler à la vue d'une inévitable condamnation.

Elle ne se fera pas attendre, mes frères, et elle sera terrible pour le pécheur ! car, dit saint Augustin, ce juge suprême n'est point fléchi par les supplications, ni ému par la compassion, ni corrompu par l'or et l'argent : *Nec gratia prævenitur, nec misericordia flectitur, nec pecunia corrumpitur.*

SERMON V.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche est mort et il fut enseveli dans l'enfer.

Il y a donc un enfer, mes frères, c'est-à-dire un lieu destiné par la justice de Dieu à punir les crimes et la prévarication des hommes ; un lieu où le Seigneur déploie la force de son bras vengeur contre ceux qui, l'ayant outragé sur la terre, sont morts sans pénitence et sans repentir ; un lieu où, selon l'expression de l'Esprit-Saint, règnent le désordre et une horreur éternelle ; un lieu de peines, de tourments, de rage, de fureur, de grincements de dents, *locum tormentorum*, un lieu d'où est banni l'espérance, et où la certitude d'un malheur sans terme et sans remède ajoute l'infini aux tourments que l'on y endure, et déchire les cœurs par le plus affreux désespoir... *inter vos et nos chaos magnum firmatum est, ut hi qui volunt hinc transire ad vos non possunt*, *neque inde huc transmeare.* Et ce lieu de peines et de tourments, théâtre des vengeances du Seigneur : qui vous l'annonce? qui vous donne la certitude de son existence, et par là même force le doute, enfanté par les passions, jusqu'en son dernier retranchement? Vous dites quelquefois, qu'est-ce que l'enfer, qui l'a vu, qui en est revenu, qui a senti ses rigueurs? Eh bien, voilà une de ces infortunées victimes qui vient elle-même vous raconter avec des allures lamentables les tourments qu'elle endure... *Crucior in hac flamma*, qui vous déclare que ces tourments sont éternels... *Chaos magnum firmatum est*, qu'on peut y tomber plus facilement qu'on ne pense, puisque lui il les éprouve à cause de sa vie molle, efféminée, sensuelle, et de sa dureté pour le malheur et la misère de ses frères *Mortuus est dives*, etc.; et pour que vous ne puissiez point soupçonner d'illusion et vous tromper ainsi vous-mêmes, il se sert pour vous instruire de son triste sort, de celui qui ne mentit jamais, de celui qui par ses nombreux miracles a prouvé qu'il était le dépositaire de l'autorité de Dieu, a montré qu'il était Dieu lui-même, et c'est ce Dieu, vérité par essence, qui vous fait connaître le sort d'un malheureux réprouvé, afin de réveiller votre foi, de por-

ter dans vos cœurs une frayeur salutaire, de vous éloigner du péché qui a creusé les abîmes de l'enfer, et de vous faire éviter cet irréparable malheur. Voilà, mes frères, celui qui vous annonce l'enfer avec ses éternelles horreurs. Pouvez-vous désirer un témoignage plus certain, des preuves plus évidentes, et attendrez-vous pour le croire et le craindre que vous en éprouviez les horreurs

Je sais bien, mes frères, qu'à ce tableau de peines, de douleurs, de feu, de grincements de dents, d'horreur éternelle, notre cœur se soulève, notre délicatesse se révolte, on n'aime pas à être effrayé, à être troublé dans le cours de ses jouissances et de ses passions. Je sais bien que, comme les Juifs déjà sous les coups de la main de Dieu on redoute la vérité lorsqu'elle est effrayante, qu'on ne voudrait entendre que des vérités qui rassurent et aident à nous endormir d'un profond sommeil. Que l'on supporte à peine qu'un ministre de la religion parle, même en passant, de la sévérité incompréhensible de la justice de Dieu, que l'on voudrait que, comme les prophètes infidèles, il ne nous dît que des choses rassurantes: *Loquimini nobis placentia.* (*Isa.* XXX, 10.) Mais malheur à nous, mes frères, si, pour flatter votre délicatesse et ménager votre sensibilité, nous déguisons la vérité! malheur à la sentinelle infidèle qui, à l'approche de l'ennemi, pour ne pas troubler le sommeil de ceux qui sont dans la place, l'y laisse entrer et semer partout le carnage et la mort! Malheur à nous, si nous ne disons pas à l'impie: ***Morte morieris;*** vos iniquités vous conduiront dans un abîme sans fond; il se perdra, et le Seigneur nous demandera compte de son âme! Malheur à nous, enfin, si par faiblesse ou une triste condescendance, oubliant ces paroles d'un phrophète: ***Clama, ne cesses quasi tuba, exalta vocem tuam et annuntia populo meo scelera eorum*** (*Isa.*, LI, 1), nous devenons, suivant le même prophète, comme des chiens muets, c'est-à-dire, si nous n'osons vous annoncer les dangers qui vous menacent, et la terreur des jugements du Seigneur.

Ainsi, mes frères, malgré les passions et la délicatesse de vos mœurs, précisément même, à cause de la corruption profonde de vos mœurs, je viens aujourd'hui vous parler de la vérité la plus terrible de la religion, je veux dire de l'enfer. Vérité effrayante, bien propre à remuer vos cœurs, à vous inspirer l'horreur du péché; vérité à laquelle je ne puis penser moi-même sans frémir; et je puis bien dire avec S. Augustin qu'en vous parlant sur ce sujet, je ne ferai que jeter dans vos âmes l'effroi qui me pénètre moi-même: *territus terreo.* Vérité qui a fait trembler les saints jusque dans le fond des solitudes les plus désertes, qui a converti les pécheurs les plus endurcis et les a arrêtés au milieu de leurs désordres. Voici donc, mes fères, le sujet de cette instruction. Parmi les chrétiens il y en a qui, n'ayant jamais réfléchi sur la religion, ou la ravalant à la petitesse de leur étroite raison, refusent de croire à l'enfer, en font même l'objet de leurs plaisanteries et de leurs sarcasmes. D'autres, et c'est le plus grand nombre, croient d'une manière spéculative la vérité de l'enfer, mais vivent au gré de leurs passions comme s'ils n'y croyaient pas. Montrons aux premiers la certitude de l'enfer, et vengeons de leurs indignes sophismes la justice de Dieu. Montrons aux seconds combien l'enfer est terrible, par conséquent combien il est à craindre, avec quel soin on doit l'éviter. En deux mots il y a un enfer. Qu'est-ce que l'enfer? Voilà le sujet de votre attention.

De toutes les vérités enseignées par la religion, il n'en est point qui confonde davantage la raison humaine, et qui révolte davantage la délicatesse de notre cœur. La pensée d'un lieu de supplices inouïs, de tourments auxquels on ne peut penser sans frémir, de peines sans fin, sans espoir, sans consolation, trouble toutes nos idées, porte dans notre âme un effroi qui la glace, l'esprit de l'homme succombe vis-à-vis de châtiments infinis dans leur durée. Aussi, il n'est point de vérité qui ait été attaquée par l'incrédulité avec plus de fureur; la raillerie et le sarcasme, le sophisme et les mouvements passionnés, tout a été mis en usage pour calmer les impressions de crainte que cette vérité fait naître dans les cœurs et empêcher son influence sur nos mœurs. Ne nous en étonnons point, mes frères! Si le dogme de l'existence de l'enfer est la plus effrayante de toutes les vérités, c'est bien aussi le frein le plus imposant pour les passions des hommes; est-il étonnant que l'homme, livré aux passions et aux désirs que l'enfer doit punir, s'élève contre cette vérité qui l'accable, dont le souvenir vient sans doute troubler ses plaisirs et ses jouissances? est-il étonnant que, confondu à la pensée de tourments sans fin, il accuse Dieu d'injustice, il aime mieux nier l'existence même de Dieu, entrer au moins en discussion avec les droits du Seigneur que de s'humilier, de craindre et de se corriger de ses vices. Hélas! mes frères, l'incrédule aura beau faire, il ne fera jamais que ce que Dieu a dit ne soit pas vrai, ses blasphèmes et ses sarcasmes pourront bien donner au feu de l'enfer une activité plus grande, mais ils ne l'éteindront pas; *Sepultus est in inferno.*

Oui, mes frères, il y a un enfer, et plus cette vérité est effrayante, plus elle est crucifiante pour les passions, plus elle jette le trouble et l'épouvante dans le cœur de l'homme, plus il est démontré par là même que cette vérité qui consterne la raison, et qui pèse sur son cœur d'un poids affreux, n'est point un effet de l'invention de l'homme. L'homme qui cherche naturellement son bonheur, qui a horreur de tout ce qui le blesse et l'afflige, se sera-t-il donc plu à se créer à lui-même un vain fantôme qui le fait trembler à chaque instant? ou bien la croyance de cette terrible invention se sera-

t-elle répandue sans contradiction parmi les hommes, et l'inventeur de ce dogme n'aura-t-il pas été livré par les hommes aux supplices les plus affreux? accumulez donc, ô vous qui révoquez en doute la vérité de l'enfer, accumulez les difficultés et les sophismes, dites que Dieu serait injuste, que cette pensée de tourments sans fin répugne à sa bonté infinie, dites que Dieu serait le plus cruel de tous les tyrans, inventez encore des difficultés nouvelles : que l'enfer répugne à la raison, que sais-je? Que faites-vous par là, que montrer que jamais l'homme, sans une révélation positive, n'aurait eu l'idée de l'enfer, que jamais ce dogme ne se fût répandu sur la terre ; et en remontant forcément jusqu'à la révélation de Dieu, vous démontrez la certitude de l'enfer.

Oui, mes frères, il y a un enfer. Un incrédule du dernier siècle avait dit : « Un Dieu qui damne éternellement, est le plus odieux des êtres que l'esprit humain puisse inventer. » Voulez-vous, mes frères, réduire à leur juste valeur toutes les difficultés élevées contre ce dogme des peines éternelles? voyez quelle en est l'origine, ou en d'autres termes, quels sont ceux qui s'élèvent contre lui avec plus de violence. Réunissez tout ce que la terre supporte d'hommes remarquables par leurs désordres : le libertin qui ne respecte jamais les cris de la pudeur, et dont la présence seule fait frémir l'innocence; l'adultère qui a violé le lien conjugal, le meurtrier qui a répandu le sang de son frère, le voleur qui l'a dépouillé de ses biens, l'avare qui pour s'enrichir ne respecte jamais les lois de l'équité, qui s'engraisse des soupirs et des larmes de la veuve et de l'orphelin; l'homme pervers et corrompu, celui qui a été le fléau de la société, demandez-leur s'il y a un enfer, et ils vous répondront que ce dogme blesse la raison humaine, et ils contestent à Dieu le droit de punir le crime, et ils nieront la justice de Dieu. Demandez-le à l'homme juste, à l'homme pacifié par le malheur et l'affliction supportés avec courage, et ils vous répondront, avec une crainte modérée par la confiance en la bonté de Dieu : Qu'il est juste que le crime soit puni et la vertu récompensée, que c'est-là ce qui les anime à faire le bien, ce qui les soutient dans les épreuves de la vie. Or, mes frères, n'est-ce pas un préjugé considérable en faveur du dogme de l'enfer, qu'il ne soit nié que par ceux qui, s'ils ne changent de vie et n'expient par leurs larmes les crimes dont ils se sont souillés, ne peuvent s'empêcher de se dire à eux-mêmes : l'enfer est pour moi; que ce dogme ne soit attaqué ordinairement que par ceux dont les principes attaquent même l'idée de la vertu et qui sont l'opprobre de l'humanité. Oui, dit un Père, personne ne nie l'enfer, si ce n'est ceux qui savent à n'en pas douter, que s'ils ne changent de vie, l'enfer sera infailliblement leur partage.

Mais pénétrons plus avant dans le sujet qui nous occupe, invoquons le témoignage de la raison et de la religion, et l'impiété succombera sous les preuves. Oui, mes frères, la raison seule vous introduit, si je puis parler ainsi, dans le vestibule de l'enfer, et nous en démontre l'existence. La religion nous conduit jusque dans ses profondeurs, et nous en démontre non-seulement l'existence, mais nous en découvre toutes les horreurs. 1° La raison nous montre l'existence de l'enfer, c'est-à-dire d'un lieu destiné à punir les crimes inexpiés des hommes. Dites, mes frères, le vice et la vertu, la justice et l'injustice, la commisération et la dureté barbare, ne diffèrent-elles pas essentiellement entre elles? cette distinction ne serait-elle que le résultat des préjugés de l'éducation et de la civilisation? n'y aurait-il ni vrai ni faux, ni juste ni injuste, ni vice ni vertu, tous ces noms n'exprimeraient-ils qu'une même chose, ou plutôt n'exprimeraient-ils rien? et l'univers qui admet cette différence essentielle serait-il dans une irrémédiable erreur? Qui oserait le dire? Eh bien! s'il y a sur la terre un homme qui ose le soutenir, déshonorez sa femme et sa fille, enlevez sa fortune, trempez vos mains dans son sang, et malgré lui il opposera à vos violences les droits sacrés de la pudeur, de la propriété, de la justice et de la vertu. Vous trouverez dans les bagnes, repaires infects du crime, la preuve de cette vérité. Or, si le simple bons sens, l'instinct naturel, le cri involontaire de la conscience la plus souillée démontrent cette vérité, ne nous disent-ils pas aussi que le sort de celui qui pratique la vertu, respecte la justice et la pudeur, ou de celui qui les foule honteusement aux pieds, ne saurait être le même. N'est-ce pas le cri de l'univers entier, que l'homme juste et l'homme injuste, que le fils soumis et obéissant, et le fils ingrat et parricide, que celui qui respecte les lois de la justice et de l'équité, et celui qui les viole toujours, que l'homme compatissant et celui qui ne connut jamais que la dureté barbare, que celui qui vient au secours du malheureux et celui qui pour le dépouiller ne craint pas de lui plonger un poignard dans le sein, enfin que l'homme juste, et vertueux, et le méchant et l'impie doivent avoir un sort différent? Ceci n'est-il pas une conséquence nécessaire de la distinction du bien et du mal. Mais, mes frères, cette loi s'accomplit-elle dans ce monde? est-il vrai qu'ici-bas le juste soit toujours heureux et le méchant puni? est-il vrai que l'homme de bien ne soit jamais dépouillé et que le spoliateur ne jouisse pas en paix du prix de son crime? est-il vrai que le bonheur temporel soit le partage du juste et l'affliction le partage du méchant? Voyez plutôt ce qui se passe dans le monde, et dites : ou il y a une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres, ou bien niez la providence de Dieu, niez Dieu lui-même, dites que la vertu n'est rien, que le crime seul peut faire le bonheur de l'homme.

2° S'il existe une différence essentielle entre le vice et la vertu, il existe aussi pour l'homme une loi qui l'oblige à pratiquer la

vertu et à éviter le vice. C'est une conséquence nécessaire de la distinction du bien et du mal : *Declina a malo et fac bonum.* (*Ps.* XXXVI, 27.) Mais toute loi suppose une sanction qui en assure l'exécution. La sanction est de l'essence même de la loi. Dans les lois humaines, la sanction de la loi est toujours une peine portée contre ceux qui la violent, quelquefois aussi des récompenses pour ceux qui font des actions extraordinaires. Le pouvoir de l'homme étant borné, ne peut guère assurer l'exécution de ses lois que par une sanction pénale, il ne lui est pas possible de décerner toujours des récompenses. Mais s'il est de la nature même de la loi d'avoir une sanction, c'est-à-dire des peines ou des récompenses qui en assurent l'exécution, cette loi naturelle et divine qui défend le mal et commande le bien, doit donc aussi avoir une sanction, sanction d'autant plus nécessaire, que cette loi est le fondement de toutes les autres lois, et que les lois humaines n'ont de caractère obligatoire, qu'autant qu'elles se rapportent plus ou moins directement au même but. Or, mes frères, trouvez dans ce monde la sanction de cette loi dont je parle, niez la vie future avec sa récompense et ses peines, où trouverez-vous la sanction de cette loi fondamentale de tout ordre et de tout morale? Dans la vertu, direz-vous, et dans le sentiment intérieur d'avoir fait le bien. Mais d'abord, y a-t-il beaucoup de personnes capables de sentir cette beauté de la vertu, et de la pratiquer par elle-même? Ce motif si pur et par conséquent si peu à la portée de la multitude, sera-t-il suffisant pour combattre des passions violentes, ou un grand intérêt qui pousse au mal? et celui qui ne trouve pas dans son cœur ce goût exquis du beau et du bon, où sera pour lui la sanction de la loi? D'ailleurs, l'amour de la vertu n'exclut point les peines, les afflictions, les persécutions; au contraire, souvent l'homme vertueux est en proie au malheur et aux persécutions des méchants! souvent le juste est opprimé, et le méchant et l'oppresseur sont dans la gloire. Où sera donc la sanction de la loi? Dans le remords de la conscience! le méchant, dit-on, porte l'enfer dans son cœur. Sans doute, mes frères, ce ne sera pas moi qui nierai le remords de la conscience, premier prix du mal et du désordre. Certes, ce n'est pas moi qui nierai le remords de la conscience, premier supplice infligé par le ciel à un cœur coupable, première grâce que le Seigneur accorde au pécheur pour le ramener dans les sentiers de la vertu. Mais nier l'existence d'une autre vie! où sera la base du remords? Ce ne sera plus qu'un préjugé de l'enfance, que la raison aura bientôt secoué; le remords ne se trouvera point dans le crime heureux. Le remords de la conscience sera-t-il dans le cœur de celui qui aura raisonné le mal et s'en sera fait un système? pour celui qui ne verra dans les plus grands crimes qu'une juste vengeance contre les injustices et les oppressions d'une société qu'il déteste, parce qu'elle ne peut faire son bonheur. Le remords, mais ne l'étouffe-t-on jamais, ou du moins le crime répété ne vient-il pas à bout de l'affaiblir de manière à n'en presque plus sentir les atteintes? L'excès du crime en deviendrait donc l'impunité? Quoi encore, les lois civiles, les châtiments de la justice humaines? Mais n'y échappe-t-on jamais? Le grand nombre des coupables ne fait-il pas tomber la hache de ses mains? et puis, que de crimes ne peut-on pas commettre, crimes énormes, et que les peines civiles ne sauraient atteindre. Enfin, la morale serait donc alors tout entière dans le Code criminel, et le bourreau le seul garant de la justice et des mœurs. La sanction de l'ordre moral ne se trouve donc pas dans ce monde, il faut donc ou nier la vertu et l'ordre, ou admettre une autre vie dans laquelle le crime soit puni et la vertu récompensée.

Aussi, mes frères, tous les peuples ont admis cette vérité, tous ont compris que l'ordre ici-bas, si souvent troublé par les crimes des hommes, serait réparé un jour; que la providence et la justice de Dieu, si souvent méconnues, ne pouvaient se manquer à elles-mêmes, et n'ont vu dans ce monde qu'une partie d'un plan divin dont l'autre se déroulera plus tard. Tous enfin ont cru à l'existence d'une autre vie, aux peines et aux récompenses qui attendaient les hommes. Il est vrai, que les systèmes et les opinions ont été différents sur la nature des peines et des récompenses, que leur durée n'a pas toujours été enseignée d'une manière précise ; mais au fond de tous les enseignements de l'ancienne philosophie, et de la mythologie païenne, vous trouverez toujours la même croyance, la même vérité! Que vous rappelle cette transmigration des âmes au sortir de cette vie, et la différence des corps avec lesquels elles devaient être unies, suivant qu'ils avaient été vertueux ou méchants? en d'autres termes, qu'est-ce que la métempsycose, sinon la reconnaissance de l'existence des peines réservées aux méchants, et des récompenses promises aux justes! que vous rappelle le tartare avec ses divers supplices, suivant le degré des crimes commis, et les champs-élysées avec leur bonheur gradué suivant les vertus qu'on a pratiquées; n'est-ce pas encore la proclamation des mêmes vérités? Que signifie cette prostestation du Persan, qui, lorsqu'il a reçu une injure dont il ne peut avoir raison, pour dernière consolation, s'écrie : « Eh bien ! par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier jour, tu ne passeras pas le pont *Jerrho*, que tu ne me satisfasses auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste, et me jetterai à tes jambes (127-33). » Voyez-vous par là le sentiment et la croyance d'une justice supérieure à celle de l'homme, qui attend au dernier jour l'homme qui a commis impunément l'injustice, et qui a opprimé le faible? il faudrait, mes frères, citer les croyances de tous les

(127-33) J.-J. Rousseau.

peuples anciens, et partout, où a régné le sentiment du juste et de l'injuste, vous trouveriez sous des formes plus ou moins variées la croyance de la même vérité. Or, mes frères, voilà le cri de la raison universelle, ou si vous l'aimez mieux, voilà une vérité qui a traversé tous les siècles, que le génie des peuples, les enseignements de la philosophie humaine, les passions n'ont pu éteindre, malgré son opposition aux passions des hommes.

Bien plus, l'éternité des peines réservées aux méchants, comme l'éternité des récompenses, apparaît encore d'une manière précise au milieu des religions des peuples, comme un débris de la tradition primitive ; car, mes frères, l'esprit de l'homme ne s'est jamais plu à inventer une doctrine qui contrarie tous les penchants de son cœur. Qui ne connaît ce vers de Virgile, en parlant de Thésée, dont le supplice est d'être assis, et de l'être éternellement (134) :

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus.

Ecoutez Platon, résumant en quelque sorte la croyance de l'Orient : « Les méchants, dit-il, sont précipités dans le Tartare pour n'en sortir jamais ; » et dans un autre endroit, « ces tourments sont aussi horribles qu'ils sont éternels ; on peut, ajoute-t-il, j'en conviens, faire peu de cas de ce que je dis, mais après avoir mûrement réfléchi, et tout bien examiné, je n'ai rien trouvé qui fût plus selon la sagesse, la raison et la vérité. » C'est aussi la croyance des Indiens ; l'enfer qu'ils appellent *Patalam* est le lieu des supplices et la demeure des pécheurs, « c'est là que plongés dans le feu, ils brûlent et brûleront pendant toute l'éternité. » Voici un abrégé des tourments qu'on y souffre : « On y sera plongé dans une éternelle nuit, pendant laquelle on n'entendra jamais que des gémissements et des cris ; on y sera étroitement lié, et on y ressentira tout ce que peut causer la douleur, l'instrument le plus aigu dont on se sert pour percer et pour déchirer : enfin, insectes, poisons, mauvaises odeurs, et tout ce qu'on imaginera de plus terrible, ne seront qu'une partie des supplices des damnés : ce qui y mettra le comble et qui les jettera dans le désespoir, sera l'éternité d'un feu qui les brûlera sans les consumer (135). »

L'Addon, des Islandais, contient la même tradition ; ils admettent aussi un lieu où le supplice des méchants doit être éternel... (ils l'appellent Nastroud), aussi ce dogme des peines éternelles, ne trouva presque pas de contradicteur au commencement du christianisme ; et Celse, épicurien et ennemi de la religion, n'osa s'élever contre cette doctrine : « Les chrétiens, dit-il, ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après la mort, et que les méchants subiront des supplices éternels. Du reste, ce sentiment leur est commun avec tout le monde. » Voilà, mes frères, comment la raison et la tradition des peuples nous démontrent l'existence de l'enfer, nous introduisent jusque dans le vestibule de ce séjour de supplices, nous font même entrevoir les tourments éternels qu'y endurent les malheureuses victimes qui y sont plongées...

Mais ici se présente l'autorité irrécusable de la parole de Dieu, l'autorité du législateur qui donne la loi à son peuple, et qui annonce la terrible sanction qu'il a mise à sa loi. Eternité de bonheur pour ceux qui mourront dans la grâce sanctifiante ; éternité de malheur pour ceux qui mourront dans le péché mortel. Plus cette sanction de la loi du Seigneur est effrayante, plus elle a dû être déclarée aux hommes d'une manière claire et précise ; la sagesse de Dieu ne lui permettant pas de tendre à ses créatures un piége qu'elles ne puissent éviter : aussi, il n'est pas douteux que le Seigneur en donnant sa loi aux hommes, ne leur ait clairement manifesté ce que sa justice réservait aux infracteurs de sa loi ; et tout ce que nous trouvons à ce sujet dans les religions diverses des peuples, ne saurait être autre chose qu'un débris plus ou moins conservé de la révélation primitive. Mais c'est surtout dans les livres saints que la révélation de cette vérité se trouve parfaitement conservée, indépendamment de la croyance commune des Juifs. Ecoutez Moïse, annonçant aux prévaricateurs les châtiments qui les attendent : *Un feu*, leur dit-il, au nom du Seigneur, *un feu a été allumé dans ma fureur, et il brûlera jusqu'au fond des enfers.* « *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima.* » (*Deut.*, XXXII, 22.) Ecoutez Job, au sein de la gentilité, parler du théâtre des vengeances divines, et nous représenter ce lieu comme une terre de misères et de ténèbres, que l'ombre de la mort environne de toute part, dans lequel règne une horreur éternelle : *Sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X, 22.) Entendez-le parler du bonheur temporel des impies, et du sort qui leur est réservé après cette vie : *Ils se lèvent au son de la harpe, et ils se réjouissent au bruit des instruments, ils passent leurs jours dans les plaisirs, et en un moment ils descendent dans l'enfer :* « *Et in puncto ad inferna descendunt.* » (*Job*, XXI, 12, 13.) *Ils avaient dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point être instruits de votre loi ! avec quelle facilité leur lampe s'éteint-elle ? une subite calamité fondra sur eux, et Dieu dans sa colère leur distribuera des tourments :* « *Et dolores dividet furoris sui.* » (*Job*, XIV, 17.) Il faudrait mes frères, suivre tous les livres saints, et dans tous, nous trouverions l'annonce de la même vérité. Ainsi, l'Esprit-Saint dans le livre de Judith, annonce aux pécheurs : *Dabit ignem et vermes in carnem eorum, ut urantur et sentiant usque in sempiternum.* (*Judith*, XVI, 21.) Ainsi le Prophète royal annonce les frémissements du pécheur, la rage et la fureur auxquelles il sera livré,

(134) *Æneid.*, VI, 617, 618.

(135) LESOUR, *Vedam*, t. I, p. 302.

l'anéantissement de toutes ses espérances : *Peccator videbit et irascetur, dentibus fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.* (*Psal.* XI, 10.) *La voie des pécheurs*, dit l'Ecclésiastique, *parait une voie douce et agréable; et à sa fin, l'enfer, les ténèbres et les tourments seront leur partage : « Via peccatorum complanata lapidibus, et in fine illorum inferi, et tenebræ, et pœnæ.»* (*Eccli.*, XXI, 11.) *Le ver qui les ronge*, dit le prophète Isaïe, *ne meurt point, et le feu qui les brûle, ne s'éteindra jamais : « Vermis eorum non moritur et ignis eorum non exstinguetur. »* (*Isa.*, LXVI, 24.) *Qui de vous*, poursuit-il, *pourra habiter dans ce feu dévorant et dans ces flammes éternelles? « Quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante, et cum ardoribus sempiternis.»* (*Isa.*, XXXIII, 14.) Il faudrait en citer longtemps, si on voulait tout rapporter. Mais ouvrez l'Evangile, écoutez Jésus-Christ, qui, dit l'Apôtre, ne s'est pas attribué en vain le titre de Fils de Dieu, et qui a prouvé par ses miracles qu'il était égal à son Père : écoutez-le promulguant de nouveau avec une infaillible autorité, la loi des croyances et la règle des devoirs; quelle est la sanction que donne à sa loi ce nouveau et dernier envoyé du ciel? quel est le sort qui attend le juste et le sort qui attend le pécheur : *Ibunt hi in vitam æternam : « Les justes iront dans la vie éternelle, et les méchants » in ignem æternum au feu éternel.* (*Matth.*, XXV, 46.) Et pour ne laisser aucun doute dans notre esprit, entendez le Juge suprême de tous les hommes, nous transporter en esprit au terrible jugement que nous subirons tous, et prononcer sur chacun la dernière sentence : que dira-t-il aux justes : *Venez les bénis de mon Père*, etc... Quel sera l'arrêt prononcé contre les méchants : *Ite, maledicti, « allez, maudits... »* et où? *au feu;* et pour combien de temps? *In ignem æternum* (*Ibid.*, 41) : « *Pour l'éternité tout entière.* » Ces paroles ne sont-elles pas effrayantes de vérité et de précision. Lorsqu'un juge prononce une sentence se sert-il de termes obscurs et ambigus, et si l'on veut prendre ces expressions dans un sens métaphorique, ne faut-il pas renoncer à se faire jamais entendre par le langage humain, et briser toutes les communications d'homme à homme par le moyen de la parole? et s'il vous restait encore quelque doute, si après tant de preuves, le nuage élevé par les passions dans votre esprit, n'était pas dissipé, continuez à dérouler les pages de l'Evangile. Voulez-vous savoir quel sera le sort du serviteur inutile? Il sera jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, séjour des pleurs et des grincements de dents. Voulez-vous connaître le sort du riche barbare, et qui ne sait point compatir aux misères de ses frères, et qui emploie au luxe, à la sensualité, aux plaisirs, un bien que la Providence ne lui a pas donné pour cette fin?... il est dans l'enfer : *Sepultus est in inferno;* qu'y souffre-t-il? les tourments d'un feu cruel : *Crucior in hac flamma;* et pour combien de temps? pour toujours : *Chaos magnum firmatum est.* Avez-vous de la peine à pratiquer la vertu? reculez-vous devant les sacrifices qu'il faut faire, votre cœur saigne-t-il à la vue d'une rupture, d'une séparation qu'exige votre salut? Ecoutez, il faut arracher l'œil, couper le bras qui scandalise, c'est-à-dire sacrifier tout ce qu'on a de plus cher. Il vaut mieux entrer dans la vie ainsi mutilé, que d'être jeté tout entier dans le supplice du feu; c'est-à-dire rien ne doit coûter pour éviter les supplices destinés aux infracteurs de la loi de Dieu.

Est-ce assez? Lisez les écrits des apôtres, chargés de transmettre aux hommes les enseignements du Sauveur, ont-ils adouci ce qui vous paraît si terrible dans l'Evangile? Entendez saint Paul : *Il est horrible de tomber dans les mains du Dieu vivant : « Horrendum est incidere in manus Dei viventis. »* (*Hebr.*, X, 31.) Ecoutez saint Jean : *En ce jour de désolation, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas; ils l'appelleront de toute la puissance de leurs désirs, et la mort fuira loin d'eux.* (*Apoc.*, IX, 16.) Et encore : *Autant il a été dans les délices, autant il sera dans les tourments* (*Apoc.*, XVII, 7); et ailleurs : *Celui qui n'a pas été écrit dans le livre a été jeté dans un étang de feu.* (*Apoc.*, XX, 15.) Consultez les docteurs, les Pères de l'Eglise! n'ont-ils pas toujours proclamé la même vérité? il faudrait les citer tous, et je serais infini. Consultez l'Eglise elle-même, son enseignement qui n'a jamais varié, interrogez les conciles, lisez les catéchismes, étudiez sa liturgie; toujours et partout, ne trouvez-vous pas la vérité incontestable d'un enfer, et d'un enfer éternel? Oui, mes frères, il y a eu dans la société chrétienne des enfants dénaturés qui ont déchiré d'une manière affreuse le sein de leur mère, le schisme et l'hérésie ont divisé en une infinité de sectes ceux qui ne devaient avoir qu'un cœur et qu'une âme. L'hérésie du XVIe siècle a enfanté plus de sectes diverses qu'il n'y en avait eu pendant quinze cents ans. Eh bien! demandez à toutes ces sectes si divisées, si opposées sur tant d'autres articles de la foi, ce qu'elles pensent touchant l'enfer, partout vous aurez la même réponse : elles croient ce que croit l'Eglise catholique. Ainsi, mes frères, la croyance d'un enfer éternel est non-seulement un dogme de foi catholique, mais le dogme de l'univers entier; il faut donc ou croire l'enfer, ou jeter au feu l'Evangile; il faut donc ou croire l'enfer, ou ne pas croire à l'incarnation, à la rédemption des hommes, à la mission divine de Jésus-Christ; car tous ces dogmes ne sont pas révélés en termes plus clairs, ni transmis par un enseignement plus unanime et plus constant que le dogme de l'enfer. Que dis-je? il faut admettre la vérité, la certitude de l'enfer, ou s'inscrire en faux contre la croyance de tous les siècles, ou renverser et détruire tout témoignage humain, ou ne croire à rien, pas même à la vertu, pas même à Dieu!!!

Après tant de preuves, faudra-t-il réfuter

les sophismes de l'incrédule et de l'impie contre cette verité incontestable? Dieu aurait-il besoin de la justification de l'homme, ses jugements ne se justifient-ils pas eux-mêmes? Faisons-le toutefois, quoique en peu de mots; car qui sait si ces sophismes, enfants des passions, n'ont point affaibli dans le cœur de quelques-uns de ceux qui m'entendent la foi en l'existence de l'enfer... Ces objections se tirent de deux sources, 1° de la révélation même ou plutôt des saintes Ecritures; 2° de la raison.

1° On dit, le mot *éternel*, est souvent employé dans l'Ecriture pour désigner une longue durée, et non pas toujours l'éternité; donc en admettant le dogme de l'enfer, il ne s'ensuit pas que l'enfer soit éternel. Il est vrai, mes frères, le mot *éternel* a quelquefois dans l'Ecriture le sens qu'on objecte, il ne signifie dans certains endroits qu'une durée, un espace de temps plus ou moins long, il y a quelquefois un sens métaphorique, mais alors le sens en est clairement déterminé ou par l'usage, ou par le contexte, ou par le sujet en lui-même. Ainsi quand il est dit de l'esclave qui manque de se racheter la septième année qu'il servira éternellement, tout le monde entendait très-bien que cette parole signifiait que son esclavage durerait jusqu'au temps du jubilé, car alors, d'après les lois des Juifs, l'esclavage cessait de plein droit. Mais relativement aux peines de l'enfer, ni l'usage, ni le contexte, ni le sujet, rien n'annonce que le mot *éternel* ne signifie pas une durée sans fin; au contraire, l'Ecriture, en nous parlant de l'enfer, nous le représente comme un lieu où ne se trouveront plus le repentir ou la miséricorde, où les infortunées victimes ne connaîtront que la douleur, les tourments et le désespoir: elle oppose les tourments des damnés au bonheur des élus, et, aux uns comme aux autres, elle annonce une durée égale, c'est-à-dire l'éternité : *Ibunt hi in vitam æternam, alii in ignem æternum.* Dans la sentence que prononcera le juge suprême, il n'est question que de l'éternité : éternité de bonheur pour les élus, éternité de malheur pour les réprouvés. Or, une sentence exige de la clarté et de la précision, elle exclut la métaphore, elle doit être entendue selon le sens naturel des termes. Veut-on dire que Dieu parle pour ne pas se faire entendre? que plus inhabile qu'un juge de la terre, il n'emploie qu'un langage ambigu. D'ailleurs, qu'est-ce qui fixe le sens d'une parole, n'est-ce pas l'usage? Eh bien ! a-t-on jamais entendu le mot éternité appliqué aux supplices de l'enfer, autrement que d'une durée sans fin. Enfin, avec ce principe de vouloir mettre ou voir partout de la métaphore, quel sera le moyen de s'entendre par le langage humain? et ne va-t-on pas à la destruction de tout devoir, de tout danger et de toute religion?

2° On dit : Dieu est libre, il peut donc malgré ses menaces terribles relâcher une partie de la peine, et par conséquent la peine peut n'être pas éternelle. Triste espoir, Messieurs, que celui qui ne peut se réaliser qu'en supposant que Dieu puisse manquer à sa parole. Ici, Messieurs, je ne dirai pas, qu'au sortir de ce monde l'homme étant hors de la voie, son état étant changé, il ne peut plus y avoir lieu au mérite ni au démérite; que la disposition dans laquelle il se trouvera, sera celle qu'il conservera toujours; que l'arbre, comme dit l'Ecriture, demeurera éternellement du côté où il sera tombé, que par conséquent, s'il meurt dans le péché mortel, avec l'affection au péché mortel, éternellement cette funeste disposition demeurera dans son cœur; éternellement, par là même il sera ennemi de Dieu, la sainteté même; séparé de lui, parce que rien de souillé ne peut entrer dans le ciel, par conséquent éternellement il sera soumis aux traits de sa justice. Mais je dirai : Dieu est libre, donc il peut relâcher une partie de la peine, et par conséquent cette peine peut n'être pas éternelle. Etendez les conséquences. Dieu est libre, il peut donc non-seulement relâcher une partie de la peine, mais la relâcher tout entière; il s'ensuit que le crime peut demeurer impuni, que la justice en Dieu peut n'être qu'un mot vide de sens, que sa sainteté ne hait pas le crime, que la conscience et ses terreurs ne sont qu'un préjugé, que la loi de Dieu n'est pas une loi, puisqu'en vertu de la liberté de Dieu elle peut manquer de sanction; que tout le plan de la providence et de la religion est complétement détruit ! Est-ce assez d'absurdités? Dieu est libre, dites-vous. Non, Dieu n'est pas libre de ne pas haïr le crime, de ne pas le punir, parce qu'il n'est pas libre de n'être pas juste, de n'être pas saint, de n'être pas Dieu. Dieu libre ! Non, parce qu'il n'est pas libre de manquer de véracité, de se souiller par le mensonge, de vous annoncer comme positifs, certains, immanquables éternels des tourments qui, d'après vous, peuvent ne l'être pas...

3° Dieu est infiniment miséricordieux; or, comment accorder cette miséricorde avec des tourments sans fin? Je pourrais vous répondre, Messieurs: oui, Dieu est infiniment miséricordieux, il est aussi la vérité même, il vous annonce un enfer, et un enfer éternel, donc l'enfer existe et se concilie parfaitement avec sa miséricorde, quand même vous ne comprendriez pas le nœud de cet accord. Mais j'ajoute : Nous nous trompons en jugeant la bonté de Dieu, sur la bonté de l'homme. Dans l'homme la bonté, la compassion n'est qu'un sentiment naturel qui le fait souffrir à l'aspect du malheur des autres. La bonté en Dieu ne serait-elle que cela, ou serait-elle cela? Dieu éprouverait donc de la peine, à la vue de nos malheurs et de nos afflictions. Non, mes frères, la bonté en Dieu est un attribut indépendant dans son origine, libre dans son exercice, toujours guidé par les lois de la justice et de l'équité. 2° Si Dieu est miséricordieux, il est juste, et la justice et la miséricorde s'unissent et s'accordent en lui d'une manière ineffable. L'esprit humain connaît bien d'une manière générale les attributs de Dieu, mais il ne connaît point comment ils s'exercent, ni jus-

qu'où l'un et l'autre doit s'étendre. Dieu est infiniment bon, dites-vous, donc les peines éternelles répugnent! Et moi je conclus, en poussant l'objection jusqu'à ses dernières conséquences : donc les moindres peines répugnent à une bonté infinie dont les maux mêmes temporels ne peuvent se concilier avec une bonté sans bornes; donc le crime peut aller tête levée, donc la bonté dans Dieu n'est pas ennemie du désordre, donc il n'y a point de désordre moral, donc le vice et la vertu ne sont que de vains noms, donc Dieu n'est pas Dieu!

4° On dit enfin : Dieu est juste, et le serait-il s'il punissait par des tourments éternels des faiblesses, des fautes, qui n'ont duré qu'un instant. La justice de Dieu, mes frères, la connaissez-vous? Ne vous dit-il pas lui-même que ses jugements sont un abîme sans fond dont l'œil humain ne saurait sonder les profondeurs? *Judicia tua abyssus multa.* (*Psal.* XXXV, 7.) Sa justice, en connaissez-vous toute l'etendue, en avez-vous mesuré les droits? Est-elle comme la justice humaine, ne juge-t-elle que les actions extérieures, ne pénètre-t-elle pas jusque dans la profondeur des cœurs?... Et vous osez dire qu'il est injuste qu'un crime qui n'a duré qu'un instant soit puni d'un tourment sans fin? Donc à vous entendre, le temps de la peine ne doit pas être plus long que celui que l'on a mis a commettre le crime?... Alors détruisez l'instrument de mort élevé par la justice humaine. La mort n'est-elle pas la peine éternelle de la justice humaine ou le retranchement éternel de la société? Alors ouvrez les prisons et les bagnes, rendez à leurs familles, à la société ces malheureuses victimes de l'injustice des lois des hommes. Leur crime a-t-il duré vingt-cinq ou trente ans? Mais si ce n'est pas la durée du crime qui doit fixer la durée de la peine, c'est donc sa noirceur et son atrocité. Or d'où se tire, même d'après les idées du sens humain la gravité du crime? 1° De celui qui le commet; 2° de celui qui en est l'objet; 3° des raisons et des moyens qu'il avait de ne pas le commettre. Si celui qui en est l'objet est une personne élevée en dignité, si celui qui le commet sort des derniers rangs de la société, s'il a été comblé de faveurs par celui qu'il outrage, le crime a atteint le dernier degré de malice. Or, appliquez ce principe de sens commun au crime de l'homme contre Dieu. Qu'est-ce que Dieu? le maître suprême de toutes choses. Qu'est-ce que l'homme? la créature de Dieu, l'enfant de Dieu, le sujet de Dieu. Que n'a pas fait Dieu pour l'homme dans l'ordre naturel? il lui a tout donné. Dans l'ordre surnaturel? rappelez-vous l'humiliation de Dieu pour le salut de l'homme, sa vie pauvre, sa passion, son sang, le Calvaire, les sacrements, les grâces sans nombre? Qu'a fait l'homme pécheur? Le crime, la révolte contre Dieu, le mépris de tous les droits du Seigneur, l'ingratitude monstrueuse, autant qu'il est en lui, la destruction de Dieu? Comprenez-vous toute la malice du péché mortel, avez-vous analysé les dispositions d'un cœur attaché au crime? Avez-vous mesuré la gravité de la faute? D'un autre côté avez-vous compris tout le prix de la grâce, tout le prix du sang de l'Homme-Dieu? Et ce sang le pécheur l'a foulé aux pieds! Avez-vous mesuré les droits de la justice divine après tant de bienfaits de sa miséricorde? Savez-vous tout ce qu'elle a le droit d'exiger et de faire? Homme d'un jour, connaissez-vous les rapports de la justice humaine? et vous osez fixer des bornes à la justice de Dieu! Et vous osez dire à cette justice de Dieu, tes droits se bornent là, comme Dieu lui-même pose des bornes à l'agitation des flots de la mer : *Huc usque venies.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Et l'enfer avec ses horreurs, les démons avec leur rage, le puits de l'abîme avec ses noires fumées; vous paraîtraient trop sévères pour punir celui qui a foulé aux pieds le Fils de Dieu, profané le sang de la nouvelle alliance, crucifié de nouveau le Seigneur de la gloire!

Il y a donc un enfer, mes frères, la raison nous le prouve, le témoignage et la croyance de tous les peuples nous l'enseigne, la révélation nous le démontre jusqu'à l'évidence. Il faut le croire, ou renoncer non-seulement à la foi, mais encore à la raison, à toute certitude humaine. Il y a un enfer, les sophismes de l'impie et de l'incrédule ne font que mettre cette vérité dans un plus grand jour. Il y a un enfer, vous venez de le voir. Qu'est-ce que l'enfer? sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'est-ce que l'enfer? mes frères, c'est le lieu où les crimes inexpiés des hommes sont punis. C'est le théâtre de la justice de Dieu sur ceux qui l'ont méconnu ou outragé; c'est le séjour des regrets inutiles, du remords superflu, du repentir sans conversion; c'est un lieu où règne une horreur éternelle; et où Dieu n'est présent que pour le malheur de ceux qui l'habitent; c'est la réunion de tous les tourments, sans consolation et sans espoir. Mais encore, qu'est-ce que l'enfer? Le langage humain pourra-t-il vous le faire comprendre, pourra-t-il sonder les profondeurs du jugement et de la justice de Dieu : *Judicia tua abyssus multa.* (*Psal.* XXXV, 7.) Qu'est-ce que l'enfer? Dieu seul peut vous le dire, mes frères, et si après avoir médité ses paroles, vous ne comprenez pas l'enfer, dites que les coups de la justice du Seigneur sont au-dessus de l'intelligence humaine, et que tout ce que nous pouvons nous représenter d'affreux sur la terre, n'approche pas du malheur des réprouvés : L'enfer, mes frères, le voilà dans ces trois mots sortis de la bouche du juge suprême : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Séparation de Dieu, tourments du feu, c'est-à-dire de l'élément qui agit avec plus de force sur l'organisation de l'homme, séparation et tourments qui n'auront jamais de fin. Voilà l'enfer, le voilà d'après la parole de celui qui ne peut jamais mentir.

1° Séparation de Dieu. La vue et la possession de Dieu, voilà le bonheur suprême

des élus dans le ciel. La perte de Dieu, voilà le véritable mal de l'enfer. Tous les autres tourments ne sont rien en comparaison de cette privation, ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, que le réprouvé est plus tourmenté par la pensée du ciel que par le feu de l'enfer. *Plus cœlo torquetur quam igne*. Le crime du pécheur sur la terre a été de s'éloigner de Dieu, dit le prophète. *Abiit Judas*. Il s'en est allé, cet infortuné, loin de Dieu, de sa religion, de ses divins commandements, à ses affaires, à ses plaisirs, à son ambition, à sa vengeance, *abiit Judas*. Rien n'a pu le retenir dans la voie des commandements du Seigneur, ni les reproches, ni les remontrances, ni les menaces, ni l'éclat des récompenses, ni les grâces intérieures, ni les coups de la justice du Seigneur, qui quelquefois frappait à ses côtés d'une manière terrible les compagnons de ses égarements et de ses crimes; le Seigneur l'a appelé de mille manières différentes, *vocavi te*. A toutes les aimables instances de son Dieu, il n'a opposé qu'une constante obstination et un éternel refus, *et renuisti*. La bénédiction lui était offerte par celui qui ne veut pas la mort du péchuer, mais sa conversion et sa vie, il l'a repoussée. Eh bien ! la bénédiction s'éloignera de lui; il a aimé la malédiction, et la malédiction s'attachera à lui; elle pénétrera jusqu'à la moëlle de ses os, il en sera couvert comme d'un vêtement de honte et d'ignominie (*Psal*. CVIII); ce Dieu qu'il a méprisé n'aura pour le punir, qu'à le laisser dans cet éloignement qu'il a cherché sur la terre, *elongabitur ab eo*. (*Ibid*.) Terrible éloignement, mes frères, épouvantable séparation! Non, mes frères, l'homme ne comprend pas toute l'horreur de cette parole : Séparation de Dieu! Le monde et la chair lui offrent des biens qui le distrayent du souverain bien; il place les affections de son cœur dans ce qui le flatte, il concentre dans ces frêles objets toutes les puissances de son âme, il ne connaît pas Dieu, il ne sait pas ce que c'est que d'être uni à Dieu par les liens de la charité, il est peu sensible à la perte de Dieu !... On le lui avait dit cependant que son cœur était fait pour Dieu. La première instruction qui avait pénétré dans son intelligence lui avait appris qu'il n'était sur la terre que pour connaître Dieu, pour l'aimer et le servir, que de sa fidélité à accomplir ces devoirs dépendait son bonheur; que la vie n'était pas dans la possession des richesses et des plaisirs, mais dans la connaissance et la possession de Dieu : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te*, etc. (*Joan*., XVII, 3.) On le lui avait dit, et le vide que les plaisirs laissaient dans son cœur, le vague et l'inquiétude de son âme dont il trompait les espérances, cette anxiété, cette agitation continuelle de son cœur, au milieu même des jouissances profanes, le lui annonçaient assez. Hélas ! au milieu d'une vie dissipée et mondaine ces vérités ne faisaient sur elle qu'une impression légère, la pensée de Dieu, le bonheur d'être uni à Dieu, toutes ces vérités étaient étouffées par les passions et les désordres de sa vie.

Mais dans le grand jour de la justice du Seigneur, toutes ces illusions seront dissipées, tous ces nuages des passions auront disparu. Son âme dégagée des liens du corps, connaîtra Dieu avec ses adorables perfections. Elle connaîtra le souverain bien, le bonheur véritable, mais pour en être séparée; quelle horrible séparation, quel vide affreux ! Représentez-vous ce pécheur, convaincu par sa propre expérience de la vanité de ce qu'il a aimé sur la terre, forcé d'avouer que les plaisirs, les richesses, la grandeur ne sont qu'une vaine fumée, que le bonheur véritable consiste à aimer Dieu, à posséder Dieu, à contempler ses ineffables perfections. Considérez-le, entrevoyant la cité sainte, plongeant un œil avide dans le sein de Dieu, témoin de la magnificence de ses dons, entendant les chants d'allégresse de l'assemblée des saints, et sentant en lui-même que ses crimes l'excluent pour jamais de l'éternel bonheur ! Quels regrets, quel désespoir ! Être des êtres, maître souverain de toutes choses, premier principe et fin dernière, Père éternel, Fils objet des complaisances du Père, Esprit consolateur, Vierge sainte, mère de Dieu, anges saints, apôtres, martyrs, saints de tous les états et de toutes les conditions, couronne de gloire, communication de l'âme avec Dieu, torrents de délices, joies éternelles pour lesquelles j'étais créé, dont je devais partager le bonheur, me vois-je donc exclu à jamais de vos ineffables douceurs.... ne vous entrevois-je, ne vous désirè-je que pour mieux sentir ma misère et mon malheur ?...

Est-ce un tableau d'imagination? ouvrez l'Évangile : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno*. Or, dans le séjour de désolation, quel est le premier objet qui l'occupe? le feu, la flamme, l'horreur d'une prison éternelle? Non. Le bonheur qu'il a perdu : *Elevans oculos*. Le malheureux! il les avait tenus jusque-là collés vers la terre; plongé dans les délices d'une vie molle et efféminée, il oubliait les biens éternels; maintenant il franchit d'un regard cet espace immense qui le sépare des bienheureux, il y voit ce qui va faire son éternel désespoir, Abraham dans le sein de Dieu, le Lazare objet de ses mépris, maintenant au comble du bonheur prix de sa patience et de sa résignation.... *Vidit a longe Abraham et Lazarum in sinu ejus*. (*Luc*, XVI, 23.) La joie qui brille sur leur visage, le bonheur dont ils sont inondés, l'éclat dont ils sont environnés, sont autant de traits qui le blessent, qui lui font sentir la perte qu'il a faite, qui lui découvrent toute l'étendue de son malheur : *Cum esset in tormentis*. (*Ibid*.) Il retombe sur lui-même le désespoir dans le cœur, et moi je souffre dans les flammes : *Crucior in hac flamma*. (*Ibid*., 24.) C'est alors que le pécheur, dont toutes les pensées et les désirs se concentrent dans le seul objet pour lequel il avait été créé et qui lui échappe, s'élance vers lui avec impétuosité; mais une main invisible

le repousse, il voudrait bénir Dieu et il est condamné à le maudire, s'unir au seul et souverain bien, et il en est éloigné....

Alors tomberont sur son cœur comme un poids énorme ces réflexions qui feront éternellement son tourment : 1° J'ai perdu Dieu! c'est-à-dire celui qui m'avait créé, qui ne m'avait créé que pour lui, et vers lequel je devais tendre sans cesse : j'ai perdu Dieu! c'est-à-dire celui qui m'avait racheté et comblé de ses grâces et de ses bénédictions; j'ai perdu Dieu! c'est-à-dire celui qui seul pouvait me rendre heureux, en qui seul je pouvais trouver la félicité dont mon cœur est avide; j'ai perdu Dieu! et en le perdant j'ai tout perdu, même l'espérance. Représentez-vous, mes frères, un ambitieux renversé au moment où il voit la fortune lui sourire, et où toutes ses démarches vont être couronnées du succès. Quel désespoir! Tel et plus grand encore sera celui du réprouvé qui n'aura entrevu le torrent de délices qui inonde la cité sainte, le bonheur des élus, les amabilités infinies de Dieu, que pour en sentir plus profondément la perte et la privation. Donc, s'écriera-t-il, avec l'accent du désespoir, je me suis égaré en m'éloignant des sentiers de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6.) Insensé que j'étais! J'ai accablé de mes sarcasmes la vertu et ceux qui la pratiquaient, je regardais comme les plus malheureux des hommes ceux qui suivaient la voie étroite des commandements du Seigneur, j'ignorais la paix intérieure dont ils jouissaient. Je perdais de vue la magnifique récompense qui leur était réservée, je plaçais le bonheur dans les plaisirs, et les voilà maintenant dans la gloire ceux que je regardais d'un œil de mépris, et moi, éloigné de Dieu, du souverain bien.... *Ergo erravimus.*

J'ai perdu Dieu! Je l'ai perdu par ma faute! Lorsqu'un malheureux peut dire; je souffre, mais je ne l'ai pas mérité, cette pensée est un soulagement à ses maux. Mais lui, c'est volontairement et de sang-froid, qu'il a perdu Dieu et qu'il s'est perdu. Il y a, mes frères, dans cette pensée un fond inépuisable de regrets et de désespoir. J'ai pu être heureux, heureux pour toujours, et je ne l'ai pas voulu, oui, je l'ai pu! Et alors, se représenteront à son esprit toutes les grâces dont le Seigneur l'a comblé; grâce du baptême qui avait effacé la cédule de mort dont il était marqué et l'avait fait enfant de Dieu : Communion, où le Seigneur l'appelait à l'union la plus intime, et qu'il a méprisée, saintes inspirations, bons exemples, remords secrets de la conscience, instructions saintes, retraites..., que dis-je? le souvenir de ses péchés l'accablera; ils se présenteront tous à son esprit comme des témoins acccusateurs, dont il ne pourra récuser le témoignage. Confessions mal faites..., dissimulations au saint tribunal de la pénitence..., sacrements profanés, scandales..., mauvaises habitudes..., sacrements abandonnés..., liaisons coupables..., sarcasmes contre la religion..., injustices..., immortifications...,attaches trop naturelles...., illusions nombreuses, etc... Toutes les prévarications de sa vie, il les voit sans pouvoir s'en distraire, il les voit avec toute leur malice; ici-bas il méprisait le remords.., il calculait froidement ses fautes, il allait de chute en chute, cherchant à s'étourdir lui-même, à calmer les justes frayeurs de son cœur... Alors tous les prétextes seront dissipés, il verra non-seulement ses fautes personnelles, mais celles qu'il aura fait commettre par ses scandales et ses mauvais exemples, et le sentiment qu'il en aura sera si vif qu'il sera forcé de se dire : *Perditio tua ex te.* Ta perte vient de toi-même, j'ai perdu Dieu par ma faute!

Je l'ai perdu pour toujours! La douce espérance soulage le malheureux. Ses yeux se portent souvent vers l'avenir; il y voit la fin de ses maux et il se console. Le malheureux pécheur dans l'enfer est porté par l'instinct du malheur à regarder dans l'avenir. Cette vue augmente son supplice, à chaque instant l'éternité toute entière est devant ses yeux, il voit que son malheur est éternel, et que pour lui, l'espérance même est éteinte. Eternité! cette pensée confond l'esprit humain et cause le désespoir du damné. J'ai perdu Dieu, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour jamais! Pour jamais! que cette parole est terrible, même l'orsqu'il ne s'agit que des maux que la mort doit finir. Pour jamais! pour jamais dans les fers, pour jamais dans les chaînes, pour jamais loin de sa patrie, pour jamais loin de son père, de ses enfants, pour jamais loin de Dieu, loin du vrai bonheur, pour jamais loin de la cité sainte, pour jamais!... Oui, mes frères, je comprends ces cris de rage et de désespoir des damnés : *Montes, cadite super nos!* (*Luc.*, XXIII, 30.) Montagnes, tombez sur nous, collines écrasez-nous...

Et cependant, ce n'est pas tout; car, si la privation, la séparation de Dieu est la peine fondamentale de l'enfer, elle n'est pas la seule: *Discedite, maledicti, in ignem.* Et au feu éternel : *In ignem æternum. Qui de vous*, disait le prophète, *pourra habiter dans ce feu dévorant, au milieu des flammes éternelles?* « *Quis, ex vobis*, » etc. (*Isa.*, XXXIII, 14.) Voilà l'idée de l'enfer, un feu dévorant, des flammes éternelles! hommes voluptueux, esclaves des passions honteuses, âmes molles et efféminées, riches durs et injustes, âmes lâches dans le service de Dieu, que tout fatigue, que la moindre mortification effraye, que la plus légère douleur incommode : Hommes souillés par le péché mortel, voilà ce qui vous attend, si vous n'expiez par les larmes du repentir les fautes commises, si vous mourez dans le péché mortel; voilà ce qui vous attend, ce qui vous est réservé, malgré vos doutes, vos sarcasmes, vos railleries et vos blasphèmes : *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* Vous n'anéantirez pas la parole de Dieu, vous ne ferez pas qu'il n'ait pas dit ce qu'il a dit, vous ne rendrez pas vaines et mensongères les menaces de celui qui ne menace pas en vain. Malheur, dit saint Eucher, à celui qui se rit maintenant de ce qui fera plus

tard le sujet de ses larmes éternelles! malheur à ceux qui apprendront par une terrible expérience ce qu'ils refusent de croire maintenant! *Væ qui hæc lugenda in posterum, ridenda nunc deputant! Væ quibus hæc prius experienda sunt quam credenda!* Le feu de l'enfer! quelle langue humaine pourra vous le peindre, qui sondera ces abîmes de la justice du Seigneur? Ne disons rien à l'imagination, ne disons rien qui ne soit fondé sur les divines Ecritures ou les Pères de l'Eglise, quoique, l'exagération ne soit point à craindre, lorsqu'il s'agit de l'infini. Feu de l'enfer, feu immense, Dieu laisse tomber sur la terre, une goutte de cette colère dont il versera la coupe toute entière dans l'enfer, et toute la Pentapole ne forme plus qu'un étang de soufre et de bitume! un feu allumé par le souffle de la colère du Seigneur! Le souffle de sa puissance fait trembler les déserts, évanouir les montagnes, fondre la terre comme la cire, que fera donc le souffle de sa fureur!.. Oui, mes frères, nous sommes saisis d'effroi, lorsque le Seigneur envoie sur la terre quelques-uns de ces fléaux dont il se sert pour punir les crimes des hommes; lorsqu'il envoie la peste, et lui ordonne de frapper un nombre considérable de victimes; les cris déchirants de ceux qui descendent dans la tombe, les appréhensions de ceux qui n'ont point encore été atteints, les larmes des enfants qui redemandent un père qui n'est plus, le deuil, les craintes, l'effroi qui règnent dans cette région de douleur nous frappent d'épouvante. Lorsqu'il envoie la guerre avec toutes ses horreurs, que les peuples se détruisent les uns les autres, que les campagnes sont ravagées, les villes incendiées, que le sang rougit le champ de bataille; ce spectacle nous émeut, nous sommes saisis d'une secrète terreur, lorsque l'éclair sillonne la nue, que l'air est en feu, que le tonnerre éclate avec fracas, répandant çà et là la mort, que la grêle ravage les campagnes et détruit en un instant l'espoir du laboureur, nous sommes en quelque sorte anéantis! Et cependant, que sont les fléaux les plus terribles, les malheurs les plus grands, les maladies les plus cruelles? des effets de la miséricorde du Seigneur qui nous châtie pour nous convertir et nous changer..., quelques traits échappés de son bras vengeur, quelques étincelles de sa colère, quelques éclats d'un tonnerre qui se repose, quelques gouttes de sa malédiction, dit un prophète: *Stillavit super nos maledictio.* (*Dan.*, IX, 11.) Or, mes frères, s'écrie ici saint Jérôme, si les moindres mouvements de la colère divine sèment partout la désolation et l'effroi, si quelques gouttes de sa fureur font trembler la terre, que sera-ce, lorsqu'il versera tout entière la coupe de sa vengeance et de sa malédiction: *Si tanta est stilla, quid erit de totis imbribus!* Aussi, dit saint Augustin, représentez-vous tout ce qu'on peut imaginer d'affreux sur la terre, réunissez sur une même personne tous les maux qui peuvent frapper les hommes. Rappelez-vous tout ce que la rage des tyrans inventa de supplices atroces contre les premiers chrétiens, les roues, les chevalets, les cachots infects, le déchirement des membres, les larmes ardentes, tout cela, poursuit ce Père, n'est rien en comparaison du feu de l'enfer: *Quæ quisquis gravius patitur, in comparatione æterni ignis, non tantum parva, sed nulla sunt.* Ce sont là, les traits de la vengeance humaine. Que sont-ils, en comparaison des vengeances divines, feu allumé par la justice de Dieu, feu par conséquent doué de discernement, qui fera sentir ses rigueurs à chacun selon ses œuvres, à chaque vice son tourment particulier: *Per quæ peccat quis, per hæc torquetur?* Quel sera donc le supplice de ces hommes mous et efféminés, de ces hommes qui ne vivent que de la vie des sens, qui n'ont jamais connu la mortification, et jamais rien refusé à leur cœur de ce qui pouvait les satisfaire? feu de l'enfer, feu actif, qui pénètre toutes les chairs comme l'eau pénètre l'éponge, qui investit le réprouvé comme un vêtement: *Induit maledictionem sicut vestimentum.* (*Ps.* CVIII, 18.) Qui le *pénétrera, comme l'eau pénètre la terre: « Intravit sicut aqua in interiora ejus. »* Qui *passeront jusqu'à sa substance la plus intime: « Sicut oleum in ossibus ejus. » (Ibid.)* Feu, dit saint Eucher, qui au milieu des tourments affreux, qu'il fera souffrir à ses victimes, ne les dévorera pas, ne les consumera pas: *Ignis arbiter non devoret.* Mais selon l'expression de l'Esprit-Saint, y versera un sel conservateur, et trouvera dans leurs crimes toujours inexpiés un aliment éternel: *Omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Oui, mes frères, depuis dix-huit siècles, le mauvais riche fait entendre dans l'enfer, ce cri d'un douloureux désespoir: *Crucior in hac flamma.* Le réprouvé, dit saint Grégoire le Grand, est tourmenté et il n'est pas détruit, il meurt sans cesse et il vit toujours, il est toujours à l'extrémité et il subsiste, il finit dans tous les moments et il est sans fin. Le récit de toutes ces choses est terrible, qu'est-ce donc que l'épreuve qu'en fait le damné?

Que dirai-je encore? ici-bas, dit saint Chrysostome, les peines que le Seigneur nous envoie sont plutôt un effet de sa miséricorde que de sa justice. D'ailleurs, dit saint Bernard, les peines et les douleurs de cette vie, plus elles sont grandes, plus elles sont vives, plus elles passent rapidement. Mais dans l'enfer, les peines sont terribles, plus terribles qu'on ne peut dire, et elles sont sans mérite, elles sont sans consolation, elles sont éternelles? *In ignem æternum cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum, dabunt pœnas in interitu æternas a facie Domini.* (*Apoc.*, XX, 10.) L'éternité! voilà, mes frères, l'effroyable sceau de l'enfer. Point d'instant de repos, point d'espérance, point d'illusion possible, certitude toujours présente d'un malheur qui ne finira jamais! L'éternité! ce mot confond l'intelligence de l'homme. Eternité! l'homme pourra-t-il vous faire comprendre ce qui est infini? à

quoi bon les comparaisons, les figures, les entassements de nombre, de périodes sur périodes, de siècles sur les siècles? l'éternité n'est pas cela! éternité, puissiez-vous la craindre afin de l'éviter... Oui, dit saint Chrysostome, pensons souvent au tourment du feu, au ver immortel, aux grincements de dents, aux ténèbres palpables, aux chaînes éternelles, surtout à la privation de l'amour de Jésus-Christ, car mille enfers avec tous leurs supplices ne sont rien en comparaison de cette parole terrible *je ne vous connais pas*. Oui, mes frères, pensons souvent à l'enfer, descendons en esprit dans ce séjour d'horreur éternelle, d'où l'espérance même est bannie... Pensez-y, jeunes gens, emportés par des passions fougueuses, un feu qui ne s'éteindra jamais peut remplacer dans un instant ce feu des passions coupables qui vous égarent... Pensez-y, vous que les affaires occupent uniquement... que sont tous les biens du monde en comparaison de l'éternité. *Quid hæc ad æternitatem.* Pensez-y, vous dont le souffle de l'incrédulité à desséché le cœur... tous vos doutes, vos sarcasmes, n'empêcheront pas, n'éteindront pas le feu de l'enfer. Malheur à celui qui n'acquiert la certitude de cette formidable vérité qu'en en devenant la triste victime!... Pensez-y, vieillards... pensons tous, mes frères, à la brièveté de la vie, songeons que nous n'avons plus peut-être qu'une année, qu'un mois, qu'une heure pour éviter cet irréparable malheur... pensons qu'il n'y en a peut-être aucun de ceux qui sont ici qui n'ait fait, et plusieurs fois, tout ce qu'il faut, peut-être plus qu'il n'en faut pour mériter ces tourments affreux, et que ce n'est que par un effet de la miséricorde du Seigneur que nous n'y avons pas encore été précipités. *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.) Privation de Dieu pour toujours, tourments éternels, éternité! Puissent ces trois mots ne jamais s'effacer de votre mémoire, puissent-ils vous offrir toujours un moyen puissant pour éviter le vice, un encouragement continuel à pratiquer la vertu, afin qu'après avoir aimé et servi Dieu sur la terre nous méritions de le louer éternellement dans le ciel. *Amen.*

SERMON VI.

SUR LES SOUFFRANCES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. (*Matth.*, V, 5.)

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Ce ne sont donc point au jugement de la vérité même ceux qui vivent au sein de l'abondance et de la prospérité, ce ne sont donc point ceux qui jouissent de toutes les douceurs, qui boivent à longs traits dans la coupe des plaisirs, qui sont véritablement heureux; mais bien ceux qui tristement assis sur les bords du fleuve de Babylone, coulent dans cette terre hérissée d'épines et de tribulations des jours malheureux dans les gémissements et dans les larmes. *Beati qui lugent.* Langage étonnant sans doute, langage qui fait le tourment des heureux du siècle, le sujet de leurs railleries et de leurs blasphèmes, mais après tout, langage bien consolant pour les riches et les pauvres, pour les heureux du siècle, et pour ceux que nous regardons ici-bas comme malheureux. Je dis consolant pour les heureux du siècle : car ils ont beau se flatter, leurs plaisirs ne sont pas purs et sans mélange, ils sont souvent détrempés d'amertume. Les noirs soucis, les sombres inquiétudes, le dégoût et l'ennui, les maladies et la mort assiégent le palais des rois comme la cabane du pauvre. Un joug pesant, dit le Sage, a été imposé aux enfants d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. Ce joug pèse sur tous les hommes, depuis le prince assis sur un trône de gloire, jusqu'au pauvre couché sur un fumier dégoûtant; depuis l'enfant qui voit à peine le jour, et qui ne sent, pour ainsi dire, son existence que par les douleurs qu'il endure, jusqu'au vieillard courbé vers la tombe, tous gémissent sous le poids des tribulations et des souffrances.

Combien est-il donc avantageux aux riches du monde de pouvoir, par le bon usage des souffrances, détourner les terribles anathèmes dont le Seigneur a frappé les richesses, et participer au bonheur réservé aux afflictions! Mais surtout combien est-il consolant pour les pauvres et les affligés de trouver dans les souffrances et les humiliations dont ils sont abreuvés une compensation bien avantageuse des richesses que la Providence leur a refusées!

La philosophie aveugle ne voyait dans le triste état de l'homme que l'effet d'un destin bizarre, d'une fatalité désespérante; aussi à ses yeux le premier degré du bonheur de l'homme était de ne pas voir le jour, le second, de mourir aussitôt après avoir commencé à vivre. Mais la religion nous donne d'autres lumières : elle voit dans les maux qui nous accablent les suites funestes de la prévarication de l'homme, et tout à la fois les coups d'un père tendre qui ne nous frappe que pour nous guérir. Serions-nous assez cruels envers nous-mêmes pour aggraver par nos murmures le fardeau qui nous fait gémir? Du moins puisque c'est pour l'homme une nécessité inévitable de souffrir, tâchons, par notre résignation, de faire de nos souffrances un trésor de mérites. Levons sans cesse les yeux vers la montagne sainte, et n'oublions jamais les précieux avantages que nous pouvons retirer des souffrances. Car les souffrances nous détachent du monde, et par là même nous portent à Dieu. 2° Les souffrances sont pour nous le gage d'un bonheur éternel. Tel est, mes frères, le sujet de votre attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis d'abord que les souffrances nous détachent du monde. En effet, mes frères, depuis le péché de notre premier père, le sort de l'homme est des plus déplorables. Privé de cette lumière qui l'éclairait sur les biens vrais et solides, comme sur ses de-

voirs, son esprit est enveloppé de ténèbres épaisses, il confond l'erreur avec la vérité, la lumière et les ténèbres. Son cœur, dépouillé de ses penchants nobles et droits, qui faisaient autrefois son plus bel ornement, s'éloigne des biens véritables pour s'attacher à ce qui en a à peine l'ombre et la vraisemblance, un penchant funeste vers le mal, qu' il trouve en naissant dans son propre cœur, qu'il conserve dans le cours de sa vie, qu'il ne quitte qu'en descendant dans le tombeau, la triple concupiscence, la concupiscence des yeux, de la chair, l'orgueil de la vie, l'assiégent, le possèdent tour à tour, et peut-être y exercent-elles ensemble un funeste empire.

Encore si l'homme, par une étude profonde, par une sérieuse attention sur lui-même, s'appliquait à connaître la vanité de tout ce qui l'enchante? Mais non, il ne se connaît pas lui-même, et tout autour de lui concourt à le tromper. Les richesses par leur éclat trompeur allument sa cupidité; les honneurs par leurs frivoles distinctions excitent son ambition, les plaisirs par leur amorce perfide allument dans son âme les passions les plus violentes, l'enchaînent par des nœuds d'autant plus forts qu'ils paraissent plus doux et plus aimables. Tout concourt en un mot à donner à ce feu qu'il porte dans son sein une activité nouvelle, à environner son cœur d'un triple airain qui le rend inaccessible aux traits les plus forts de la grâce, et aux remords les plus cuisants de la conscience.

L'homme cependant s'efforce en vain d'éteindre ce germe précieux de la vie que le Seigneur a mis dans son cœur; en vain il cherche à s'étourdir, à se tromper soi-même; une voix plus forte que le fracas des honneurs et des plaisirs lui crie hautement: Tout cela n'est pas digne de toi, tu es fait pour de plus grandes choses. De là, mes frères, il s'établit dans le cœur de l'homme une lutte terrible entre Dieu et le monde. Le monde qui s'efforce de l'attirer à son service par l'éclat de ses pompes et de ses plaisirs; Dieu qui lui rappelle les droits imprescriptibles qu'il a sur lui, qui tantôt l'invite par l'éclat de ses récompenses, tantôt effraye son audace en faisant gronder sur sa tête le tonnerre de ses croyances. L'homme néanmoins est insensible à la voix de Dieu; il redoute la violence qu'il faudrait se faire à soi-même pour s'attacher à Dieu: il consentirait encore à le servir, mais il voudrait qu'il n'en coûtât rien; il le suivrait encore sur le Thabor, mais la croix et le Calvaire étonnent sa délicatesse.

Qu'est-ce qui terminera donc cette lutte fatale? quelle lumière bienfaisante nous découvrira la route du vrai bien? Celui-là sans doute serait vraiment un père tendre, un ami fidèle qui nous éclairerait sur nos véritables intérêts; et quand même, pour faire passer jusque dans nos cœurs ces salutaires avis, il devrait nous en coûter quelque peine, devrions-nous nous lasser de baiser cette main charitable qui aurait brisé nos chaînes, tari jusqu'à la source de ce ruisseau empoisonné d'erreurs et de mensonges? Or, mes frères, à quoi tient-il que cette lutte terrible ne soit terminée? N'avons-nous pas l'Evangile et les prophètes? les exemples de Jésus-Christ et des saints ne nous disent-ils pas assez hautement que les biens de la terre ne sauraient satisfaire notre cœur fait pour posséder Dieu? Mais inutiles leçons. L'homme semble se roidir contre les maximes de la religion. Que fera donc le Seigneur pour nous détromper? nous fera-t-il dire par son Prophète que lorsque les richesses s'accumulent, pour ainsi dire, sous nos pas, nous ne devons pas y attacher notre cœur? (*Psal.* LXI, 11.) Nous dira-t-il que les grandeurs et les grands du monde passent comme une vapeur légère, que les plaisirs du monde sont vains et frivoles, qu'ils peuvent bien nous étourdir un instant, mais qu'ils ne sauraient nous satisfaire, que tout ce que le monde a de plus séduisant n'est que vanité et affliction d'esprit: *Vanitas et afflictio spiritus?* (*Eccle.*, I, 14.) Hélas! mes frères, nous le savons tous, et nous voyons souvent les esclaves du monde, les heureux du siècle, au milieu de l'ivresse des plaisirs, ou, lorsque le moment du délire est passé, nous les voyons, dis-je, rendre hommage à la vérité, parler plus éloquemment que les autres sur le néant des choses du monde, sur le vide affreux que les plaisirs laissent après eux; mais du reste, se contentant de cet hommage stérile rendu à la vertu, n'en être ni moins avides d'amasser du bien, ni moins sensibles sur les préséances et sur le point d'honneur, ni moins vifs pour les plaisirs. Preuve frappante que ces maximes générales ne sont pas suffisantes pour leur faire rompre les chaînes qui les attachent au siècle. Que fera donc le Seigneur qui recherche avec tant de sollicitude la brebis qui s'égare? accumulera-t-il sur nous les richesses, fera-t-il pleuvoir sur nous l'abondance des biens de ce monde et la graisse de la terre, nous placera-t-il dans un jardin de délices? Ah! mes frères, ce serait vraiment alors qu'il serait à notre égard un Dieu vengeur et implacable: et que ferait-il autre chose qu'aggraver le joug qui nous accable, fortifier les chaînes qui nous lient, fournir un nouvel aliment au feu qui nous brûle. O mon Dieu! retenez les coups de votre colère, consultez plutôt votre miséricorde, frappez-nous de la verge de la correction, faites disparaître la cause funeste de nos prévarications, enlevez-nous ces biens, privez-nous de cet honneur. C'est alors que nous éprouverons que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Heureux, mes frères, si ce sont là nos sentiments, plus heureux encore si nous baisons humblement la main qui nous frappe!

Mais quoi qu'il en soit de nos sentiments, il est toujours vrai de dire que rien n'est plus avantageux pour nous que es souffrances, et que c'est à l'école du malheur que

nous apprenons à estimer à leur juste valeur les biens les plus vantés de cette misérable vie, et par conséquent que rien ne nous en détache plus efficacement que les afflictions. En effet, pendant que vous étiez dans la prospérité et le bonheur, que vous voyiez réussir tous vos desseins et vos entreprises ; lorsque tout allait au gré de vos désirs, que vous teniez, pour ainsi dire, la fortune dans vos mains, dans ces temps, dis-je, si heureux selon vous, vous arrivait-il souvent de penser à votre salut, en faisiez-vous votre unique affaire, y songiez-vous seulement? Vous n'en aviez pas le temps, disiez-vous, vos occupations étaient trop multipliées, votre commerce était trop étendu, en un mot, tous vos moments étaient remplis des soins du monde, et Dieu et votre salut étaient comptés pour rien.

En vain vous représentait-on que le désir d'acquérir du bien jetait dans votre âme le trouble et l'agitation. Ce trouble et cette agitation semblaient avoir pour vous des charmes, ou du moins vous le comptiez pour rien, pourvu que vous pussiez venir à bout de vos entreprises; en vain vous disait-on avec l'Apôtre de ne pas mettre votre espoir dans les richesses, que c'était un fond incertain. ***Divitibus hujus seculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum.*** (I *Tim.*, VI, 17.) Il n'était rien de plus avantageux selon vous, rien de plus raisonnable, rien de plus sûr. On vous eût dit avec aussi peu de succès avec le même apôtre que quiconque veut s'enrichir tombe dans les piéges du démon et s'engage non seulement dans une infinité de désirs vains, mais pernicieux, qui le précipitent enfin dans l'abîme; que, dès que la passion d'amasser s'est emparé d'un cœur, elle devient la source funeste de mille injustices, que tous les moyens paraissent permis, que l'on ne respecte ni le sacré ni le profane (*Ibid.*, IX, 10) : que cette soif du bien terrestre avait été frappée d'anathèmes par le Seigneur, lorsqu'il a dit par la voix du prophète Isaïe (c. V, v. 8) : ***Malheur à vous qui joignez maison à maison, héritage à héritage, comme si vous prétendiez habiter seul sur la terre ;*** que Jésus-Christ même avait prononcé contre vous cette terrible sentence : ***Malheur à vous qui êtes riches! « Væ vobis divitibus! »*** (*Luc.*, VI, 24.) Ces vérités ne trouvaient aucun accès dans votre cœur, vous les traitiez peut-être en vous-mêmes d'exagération, vous abandonniez ces maximes à des gens d'une vertu plus austère que la vôtre.

Mais voici que le Seigneur, qui vous aime encore malgré vos égarements, va prendre un moyen plus court et plus tranchant. Ces richesses qu'il ne vous avait accordées que comme un dépôt précieux pour les besoins des pauvres, il vous les a enlevées, il a réduit en poussière cette fortune brillante dont vous vous enorgueillissiez tant; il a permis que la perte d'un procès, qu'un dérangement d'affaires, une tempête, la stérilité et tant d'autres accidents vous aient fait rentrer dans la poussière. Alors que vous est-il arrivé? vous avez reconnu que l'or et l'argent sont des choses vaines, que le détachement du cœur est une vertu excellente, et la folie de ceux qui mettent leur confiance dans les biens de la terre; quel bonheur pour vous que le Seigneur vous ait frappés! C'est ce coup qui vous paraissait si terrible qui vous a guéris d'une grossière illusion; la tempête vous a sauvés, et c'est ainsi, mes frères, que les afflictions arrachent jusqu'à la racine de cette première concupiscence dont parle saint Jean (c. II, v. 16). La concupiscence des yeux, je veux dire, l'amour des richesses.

En second lieu, les souffrances et les afflictions ne détruisent pas moins efficacement l'orgueil de la vie, je veux dire l'amour des grandeurs et de l'élévation. Il faut convenir, et l'expérience le prouve tous les jours, qu'il est difficile de régler les désirs de son cœur quand on est élevé sur le sommet des grandeurs. Un grand humble, et qui se connaît assez pour se démêler lui-même au milieu du faste qui l'environne, est une espèce de prodige. On est fier de la protection d'un grand, d'une personne établie en autorité, on se glorifie d'être admis à ses conseils, à ses projets, on voit autour de soi une foule d'âmes serviles baisser humblement la tête, ramper, pour ainsi dire, étudier jusqu'à nos moindres volontés, flatter nos goûts et nos penchants, en faire quelquefois des vertus : qu'il est difficile alors de ne pas se croire quelque chose, et de régler les mouvements de l'orgueil, qui, comme les flots de la mer agitée, s'élèvent sans cesse au dedans de nous ! On entend dire si souvent que l'on n'est pas comme le reste des hommes, que l'on finit par le croire et peut-être par le dire, comme le pharisien insensé : ***Non sum sicut cæteri hominum.*** (*Luc.*, XVIII, 11.) Dites alors à ce grand du monde, avec l'Apôtre : Ne vous laissez point aller à la vanité de vos pensées : ***Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere.*** Il vous répondra que l'humilité est le partage des âmes basses et sans élévation, et qu'il n'y a pas d'orgueil à se croire ce que l'on est. Représentez-lui qu'il n'y a point de sagesse à mettre ainsi sa confiance dans les grands et la grandeur, que rien n'est plus inconstant que la grandeur, que c'est une folie étrange que de mettre son espoir dans une chose qui nous échappe à tout instant, et que le Saint-Esprit a frappé de malédiction celui qui s'appuie sur un bras de chair : ***Maledictus qui confidit in homine et ponit carnem brachium suum.*** (*Jer.*, XVII, 5.) Il vous répondra dans son abondance : Ma fortune est trop bien établie pour être ébranlée : ***Dixi in abundantia : Non movebor in æternum.*** (*Psal.* XXIX, 7.)

Voilà donc toutes les maximes de la religion impuissantes pour le détromper; quelle ressource peut-il rester encore? Attendez. Le moment du Seigneur arrive, la verge de la correction est dans ses mains. Ce maître, dont cet homme croyait posséder le cœur

sans partage, commence à lui montrer de la froideur ; la médisance, peut-être la calomnie, ont agi sourdement ; un rival le supplante, le colosse de sa grandeur, qu'il avait cru inébranlable, se dissout et disparaît ; il est étonné de se trouver enfin vis-à-vis de soi-même.

Insensé ! vous étiez entouré de gens qui se disaient vos amis, et vous aviez la simplicité de le croire ! Avez-vous vu comment le coup qui vous a frappé les a dispersés comme un timide troupeau ? Voyez-les maintenant, ils sont allés prodiguer à la nouvelle idole qui s'élève sur vos ruines leur encens et leur hommage, bien résolus de le quitter à son tour, lorsqu'il sera devenu pour eux une divinité impuissante. Ah ! c'est maintenant que vous allez reconnaître la folie de celui qui s'attache aux hommes et qui met en eux sa confiance. Il ne fallait rien moins que cette disgrâce pour dissiper vos ténèbres et vous ramener à la vertu. Maintenant elle entrera plus facilement dans votre cœur, puisqu'il est délivré de ce faste trompeur qui lui en fermait l'entrée. Ainsi Nabuchodonosor, qui avait vu presque toutes les nations prosternées à ses pieds, l'adorer comme un Dieu, ne reconnut qu'il n'était qu'un homme, et ne rendit son hommage au Très-Haut que lorsque chassé de son palais il se vit réduit à habiter comme un animal sauvage dans le fond des forêts, et à s'y nourrir d'herbes et de racines comme les vils animaux. Heureux si votre expérience vous fait conclure que le seul bonheur de l'homme consiste à s'attacher au Seigneur, et si vous ne laissez pas perdre par votre faute une leçon si salutaire.

Enfin les souffrances et les afflictions sont le remède le plus excellent contre la concupiscence de la chair, je veux dire contre l'amour des plaisirs et le charme des divertissements du monde. Il faut l'avouer, mes frères, il n'est rien de plus déshonorant pour l'homme que de se laisser dominer par l'attrait des plaisirs. « L'homme, dit le Prophète, avait été élevé en honneur et en gloire, mais il s'est laissé aveugler et il s'est dégradé jusqu'à la condition des bêtes. » (*Psal.* XLVIII, 13.) Mais aussi il n'est rien qui répande sur notre âme un aveuglement plus profond, il n'est point de passion qui mette plus d'obstacle à la conversion, et les traits les plus puissants de la grâce sont presque toujours impuissants pour la détruire ; il n'est guère que les afflictions, etc. Voyez ce jeune homme fier de sa santé, robuste, et qui, sous ce prétexte, passe toute sa vie en amusements frivoles et dangereux : n'allez pas lui dire que la vie de l'homme le plus robuste passe comme un songe, qu'elle se dissipe comme une vapeur légère, ou comme une fleur que le même jour voit naître et se flétrir ; ne lui dites pas non plus que sa force ne le mettra pas à l'abri des coups de la mort ; qu'elle s'attache souvent de préférence à ceux qui semblent moins la redouter, comme pour réprimer leur audace et leur témérité. Il se croit à l'abri de ses coups ; et tandis qu'il voit tomber à ses côtés les compagnons de ses amusements, peut-être même de ses débauches, lui, comme s'il était pétri d'un autre limon, il ne craint pas.

Cependant le Seigneur touche de sa verge cette montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel, et on s'aperçoit bien que la main du Seigneur l'a frappée ; cette santé sur laquelle il comptait s'altère et dépérit, une langueur le mine sourdement, une maladie cruelle le mène aux portes du tombeau, il connaît qu'il est mortel et que sa substance n'est qu'un néant devant Dieu. Voilà, mes frères, ce qui le fera rentrer en lui-même ; voilà ce qui le convaincra de cette parole du Prophète : Que la vie la plus longue n'est que comme le fragile travail de l'araignée que le moindre souffle dissout ; que mille ans sont devant le Seigneur comme le jour d'hier qui n'est plus, et que les plus longues années ne doivent être comptées pour rien : ***Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesterna quæ præteriit*, *quæ pro nihilo habentur*, *eorum anni erunt*.** (*Psal.* LXXXIX, 4, 10.) Etendu alors sur son lit de douleur, comme le roi d'Israël Ezéchias, il dira comme lui en gémissant : Hélas ! je ne suis encore qu'au printemps de ma vie, et déjà me voilà près du tombeau ! Et comme lui, il repasse dans l'amertume de son âme ses jours passés loin du Seigneur : ***Recogitabo annos tibi meos in amaritudine animæ meæ.*** (*Isa.*, XXXVIII, 10-15.) Ainsi Alexandre, qui avait vu si souvent l'image de la mort, ne se souvint, dit l'Ecriture, qu'il était mortel que lorsqu'il fut frappé de maladie : ***Decidit in lectum et cognovit quia moreretur.*** (I *Mach.*, I, 6.)

Que vous dirai-je encore, et n'en ai-je pas déjà assez dit pour vous convaincre de cette première vérité, que rien n'est plus propre que les afflictions et les souffrances pour nous détacher du monde ? Vous êtes d'un sexe, d'un âge où tout semble vous inviter à jouir des plaisirs de la vie ; divinité d'une espèce nouvelle, vous voyez à vos pieds une foule d'adorateurs, ou plutôt de vils esclaves ; tout retentit de vos louanges, vos vices même ne manquent pas d'adulateurs ; tout plie sous vos lois ; vous ne refusez rien à votre cœur de ce qui peut le flatter et le satisfaire ; vous êtes recherché, vous êtes l'ornement des sociétés et des réjouissances : qu'est-ce qui pourra écarter le bandeau qui vous aveugle ? Ces maximes de la religion, confirmées par l'expérience, que rien n'est si inconstant que l'estime et l'affection des hommes, que la beauté est une chose vaine, que les plaisirs ne sauraient que jeter le trouble dans votre âme, qu'après tout, quoiqu'on vous regarde comme une divinité, vous mourrez comme les autres hommes, et que ce corps qui fait peut-être tout votre mérite sera foulé par les vers. Ces maximes, dis-je, feront-elles quelqu'impression sur votre cœur ? peut-on espérer même qu'elles y arriveront ?

Le Seigneur a un moyen plus puissant

dans les trésors de ses miséricordes. J'entends déjà l'orage qui vous menace. Ces traits de beauté que le Seigneur vous avait donnés pour publier sa gloire, vous en avez abusé de la manière la plus étrange; il les efface du souffle de sa bouche. Vous voilà maintenant l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Que sont devenus tous vos adorateurs, à quoi ont abouti tant de protestations que vous aviez la folie de croire sincères? Vous êtes maintenant oubliée, votre présence seule devient insupportable, et tous en vous voyant se disent remplis d'étonnement *Hœccine illa Jesabel?* (IV *Reg.*, IX, 37.) Est-ce donc là cette femme si fière et naguère l'admiration de ceux qui la connaissaient. Je sais bien que vous regarderez ce coup de la main du Seigneur comme une marque de sa fureur sur vous; n'est-il pas cependant un trait frappant de sa miséricorde à votre égard; s'il ne vous eût pas frappée, eussiez-vous reconnu le néant de ce qui vous égarait, ne vous fussiez-vous pas perdue sans ressource? maintenant si votre cœur n'est pas converti, il doit être au moins détrompé; s'il n'est pas détaché du monde, il a du moins appris à le connaître; si malgré son ingratitude, il l'aime encore, du moins ne trouvant de sa part que froideur et indifférence, mépris peut-être, il se tournera plus facilement vers Dieu. Ainsi l'enfant prodigue ne reconnut le triste état de son âme, et la honte de ses égarements que lorsque, repoussé par les compagnons de ses crimes, il se vit réduit à la dure nécessité de partager la nourriture des vils animaux.

Pleurez maintenant, riches du siècle, faites éclater vos gémissements; ces richesses qui tenaient votre cœur dans le plus dur esclavage se sont pourries. *Agite nunc, divites, plorate ululantes, divitiœ vestrœ putrefactœ sunt; aurum et argentum vestrum œruginavit.* (*Jac.*, I, 5.) Pleurez, vous qu'une ambition démesurée portait à tout entreprendre pour parvenir aux honneurs, le chemin vous en est fermé sans ressource! pleurez, vous que la vigueur de l'âge entraînait dans toute espèce de crimes et de dissolutions, murmurez contre les infirmités qui vous accablent! pleurez, femme du monde, la perte de cette beauté qui fut l'écueil de votre innocence et de celle de tant d'autres; elle s'est desséchée comme une fleur aux rayons d'un soleil brûlant! pleurez, mère coupable, la perte de ce fils trop cruellement aimé, que votre complaisance entraînait à tant d'excès, la mort l'a moissonné au printemps de sa vie! pleurez enfin, vous tous que la main du Seigneur a frappés, et comme ces montagnes dont parle le Prophète, jetez feu et flammes, murmurez contre la providence du Seigneur! ah! plutôt réjouissez-vous et faites éclater vos transports de joie; le coupable pourrait-il s'affliger de voir tomber ses chaînes? réjouissez-vous comme l'Apôtre au sein de la tribulation (II *Cor.*, VII, 4): vos chaînes sont rompues, vos liens sont brisés, maintenant, semblables à un athlète dont la force et la vigueur ne paraissent jamais mieux que lorsqu'il s'élance nu dans l'arène, vous pourrez courir avec courage et avec confiance dans la voie du Seigneur; les traits de l'ennemi seront impuissants pour vous nuire, et la grâce du Seigneur, qui ne paraît jamais mieux que lorsqu'il agit sur des sûjets vils aux yeux du monde, brillera de tout son éclat. Ainsi, dit saint Jean Chrysostome, tandis que Job, comblé de richesses, jouissait d'un doux repos, l'esprit malin se préparait à le percer de ses coups: mais après qu'il l'eut réduit à la plus affreuse misère, il se retira honteux et confondu. (Hom. 5, *ad popul. Antioch.*)

Voilà, mes frères, le premier effet des souffrances et des tribulations; elles détachent notre cœur des biens de la terre et le portent à Dieu. Le peuple d'Antioche, enivré de sa puissance et de sa prospérité, renverse les statues de l'empereur Théodose, et les traîne dans la boue: Bientôt la consternation est à son comble; il semble à ce peuple malheureux voir déjà l'empereur précédé de la terreur et de la mort laver dans le sang l'outrage qu'il a reçu. Mes frères, leur disait alors saint Jean Chrysostome, pour les consoler, j'interroge votre conscience, je vous prends à témoins de l'heureux effet qu'ont produit sur vous les tribulations. Celui qui vivait autrefois dans la dissolution et la débauche porte maintenant sur sa figure les traits de l'aimable modestie; celui qui était autrefois d'un caractère violent et emporté est devenu doux et traitable; celui qui se traînait avec lenteur dans les voies du Seigneur y marche maintenant avec courage. Ceux que l'on ne voyait jamais paraître dans nos temples, mais qui passaient les jours entiers au théâtre et dans les spectacles, ne trouvent de douceur qu'aux pieds des autels. Semblables à ceux qui, après avoir été longtemps battus d'une violente tempête, s'empressent de se réfugier dans le port. Pourriez-vous vous affliger de ce que, par la voie des tribulations, le Seigneur vous a rendus hommes de bien et ramenés dans la voie du salut? (*Ibid.*, hom 4.)

Ne pourrai-je pas moi-même vous appeler en témoignage de la vérité que je vous prêche? Si ce riche du siècle qui autrefois ne daignait pas même penser à Dieu ni à sa religion y est sincèrement revenu, n'est-ce pas lorsque le malheur l'a frappé? Si ce jeune homme, cette jeune personne qui se laissaient emporter par le torrent des passions, ont reconnu leurs égarements, n'est-ce pas quand le Seigneur a versé sur eux la coupe de son amertume? Cette femme mondaine occupée uniquement de paraître avec éclat dans le monde, peut-être à attacher tous les jours à son char quelque nouvelle victime, quand a-t-elle reconnu que la beauté n'est qu'une chose vaine? n'est-ce pas lorsque ses scandales ont paru à découvert, et que rassasiée d'opprobres, elle a vu sa beauté disparaître comme une fragile fleur, ou bien lorsqu'elle est devenue la ri-

sée et l'opprobre des hommes? Oui, mes frères, nous pouvons et nous devons tous le dire à la gloire de la vérité, il nous a été avantageux d'avoir été humiliés; ce coup qui nous a renversés et qui semblait devoir nous donner la mort, voilà ce qui nous a donné la vie. *Bonum mihi quia humiliasti me.* (*Psal.* XVIII, 71.)

Aussi, mes frères, quand je parcours les livres saints, ce qui m'effraye davantage, ce ne sont pas les menaces des plus terribles châtiments que le Seigneur fait faire à son peuple par ses prophètes; mais ce qui porte dans mon cœur la terreur et l'effroi, c'est lorsque le Seigneur, lassé dans la poursuite de la brebis infidèle, l'abandonne à son sens réprouvé, et qu'il menace d'envoyer au pécheur un vin d'assoupissement et d'erreur. Effectivement, quand j'entends Moïse dire à son peuple au nom du Seigneur (*Exod.*, XXII, 24) : Un feu s'est allumé dans ma fureur, et il pénétrera jusqu'au centre de la terre, il embrasera les montagnes jusque dans leurs fondements; je les accablerai de maux, j'épuiserai sur eux tous les traits de ma fureur; rien ne m'échappera depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard courbé vers la tombe : quand, dis-je, j'entends de si terribles menaces, je suis effrayé, et je dis comme un prophète : *Seigneur, qui est-ce qui pourra subsister devant vous!* (*Psal.* CXXIX, 3.) Cependant j'espère encore. Le Seigneur aime encore son peuple, me dis-je à moi-même, puisqu'il le châtie; le remède est violent, mais il peut être salutaire. Lorsque le médecin porte le fer et le feu dans les plaies du malade, qu'il lui interdit certains aliments, il reste encore un rayon d'espérance.

Mais voulez-vous savoir quand est-ce que le Seigneur me paraît vraiment terrible? c'est lorsqu'il menace son peuple de détourner ses regards! quand, lassé de l'avoir suivi, il prononce ces paroles redoutables : Malheur à vous qui ne tenez aucun compte de mes bienfaits et de mes châtiments, je ne vous punirai plus, la verge de ma colère ne vous atteindra plus, je vous abandonnerai à votre indifférence. *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris?* (*Isa.*, XXXIII, 1.) Israël, vous avez sacrifié sur le sommet des montagnes, brûlé de l'encens sur les collines, aussi bien que sous les chênes et les peupliers; qu'il ne redoute pas mes châtiments, qu'il s'abandonne à toute sorte de crimes; qu'il s'abandonne à la plus honteuse prostitution, je détournerai mes regards comme si je ne voyais pas. *Non visitabo super filias vestras cum fuerint fornicatæ, et super sponsas vestras cum adulteraverint.* (*Ose.*, IV, 14.) Quand j'entends ces anathèmes, je suis confondu, je tremble, je frémis. Israël n'est donc plus l'enfant de Dieu puisqu'il ne daigne pas le visiter; c'en est donc fait de ce peuple infortuné! Il n'y a donc plus de ressource! Ainsi, quand un médecin abandonne son malade, qu'il permet de lui donner tout ce qu'il souhaite, on peut presque présager avec certitude une mort certaine.

Certes, mes frères, voilà une réflexion qui doit porter la terreur dans le cœur des heureux du siècle, et la consolation dans le cœur des pauvres et des malheureux. En effet, cet homme dont vous avez peut-être envié la constante prospérité n'a-t-il pas lieu de trembler s'il ne verse dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes qui puissent racheter ses iniquités? Hélas c'est une victime qu'on engraisse pour le sacrifice. Déjà le glaive est levé, le feu qui doit le consumer brûle sur l'autel, le froid de la mort le saisit. Cet homme qui voit tout réussir à son gré sans pouvoir d'ailleurs se rendre un témoignage raisonnable de son amour pour Dieu, ne doit-il pas se demander sans cesse à lui-même si sa foi n'est pas morte dans son cœur : Ces richesses qui s'augmentent sans cesse, ces honneurs qui semblent une poursuite, ces plaisirs qui naissent sous mes pas, tous ces biens dont je jouis en abondance, sont-ils une bénédiction du Seigneur qui se plaît à répandre sur moi la graisse de la terre, ou bien un effet terrible de sa malédiction? Pour qui sont tous les anathèmes du ciel, sinon pour ceux auxquels je ressemble! Réflexion pénible, qui devrait empoisonner tous ses plaisirs, s'il n'a pas abandonné entièrement la foi et la religion. Pour vous, pauvres de Jésus-Christ, infortunés, affligés, de quelque état que vous soyez, vous qui êtes rejetés comme l'ordure du monde, réjouissez-vous, connaissez votre bonheur; vous êtes semblables au Fils de Dieu qui a été pauvre, humilié, foulé aux pieds; pourriez-vous ne pas vous honorer d'un trait si frappant de ressemblance avec Dieu lui-même? Réjouissez-vous, parce qu'il a dit : *Heureux ceux qui pleurent;* parce que, par le retranchement des richesses et des plaisirs de la vie, vous êtes délivrés d'une des plus fortes tentations que l'homme ait à éprouver ici-bas; parce que la misère et les afflictions qui vous accablent retranchent toutes ces vaines attaches aux biens de ce monde, laissent à votre cœur une liberté entière de s'attacher à Dieu, et deviennent une sauvegarde assurée pour votre vertu. *Beati qui lugent.*

Que les pensées de la religion sont différentes des pensées des hommes! Comme l'homme sait peu les apprécier! Et en effet, mes frères, si on était convaincu que les souffrances et les afflictions sont une grâce signalée dans l'ordre de la providence; si on ne voyait dans les malheurs qui nous arrivent, dans le dérangement des affaires, dans une maladie, dans la mort d'une personne qui nous est chère, dans la pauvreté, si, dis-je, on voyait dans tout cela des coups partis de la main bienfaisante d'un père qui prend soin lui-même de briser nos chaînes pour nous attirer à lui, verrait-on cet homme dans la perte d'un procès, ce grand précipité du faîte des honneurs, ce marchand qui voit son commerce s'affaiblir et se ruiner, cette mère qui perd un enfant trop aimé, cette personne qui éprouve les traits de la médisance et de la calomnie, les verrait-on, dis-je, s'emporter avec fureur, blasphémer la

Providence, reprocher à Dieu de leur avoir enlevé des biens, dont après tout il était le maître absolu? Verrait-on le pauvre et le malheureux porter avec peine le joug des humiliations, se laisser aller à l'impatience, et à d'indécents murmures? N'être jamais content des secours que lui fournit la charité chrétienne? Tous, au contraire, ne béniraient-ils pas le Seigneur de leur avoir fait partager le calice de ses amertumes? Oui, mes frères, nous dirions tous avec saint Augustin : Seigneur, ne nous épargnez pas, brûlez, coupez tous ces liens qui me retiennent loin de vous : heureux d'obtenir à ce prix le pardon de mes fautes. *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas !* Rien donc de plus propre que les souffrances pour nous détacher des choses de la terre et nous porter à Dieu, premier motif de les recevoir avec patience. J'ai ajouté que les souffrances sont pour nous le gage d'un bonheur éternel.

DEUXIEME RÉFLEXION.

Si les souffrances ne faisaient que nous découvrir la vanité des honneurs, des richesses et des plaisirs de ce monde, si la religion n'offrait aux malheureux une espérance plus douce et plus consolante; on pourait dire que les souffrances ne nous seraient pas d'une grande utilité. En effet, que gagnerions-nous à reconnaître la fragilité des biens de ce monde, si notre cœur, détrompé de ces objets qui avaient su le captiver, ne trouvait pas un bien plus solide qui en le consolant de ce qu'il a perdu lui offrît un objet plus digne de ses affections. Alors livré à lui-même, tourmenté par la nécessité de s'attacher à quelque chose et ne trouvant rien qui pût le fixer, il demeurerait dans une triste incertitude, dans un vide affreux qui ferait son supplice. Mais il n'en est pas ainsi, et la raison et la religion se réunissent pour consoler ensemble ici-bas l'homme qu'atteint le malheur.

En effet, mes frères, quoiqu'il n'y ait personne qui ne souffre plus ou moins, cependant les afflictions sont pour l'ordinaire le partage de la vertu. Le riche voit ses richesses s'accroître, ses possessions s'augmenter; une famille nombreuse environne sa table et lui promet une longue postérité, sa vie se passe dans les jeux et les plaisirs, il semble que les bénédictions du ciel ne soient que pour lui : on dirait volontiers, à ne considérer que l'extérieur de cette vie douce et agréable : heureux celui qui possède toutes ces choses ! L'homme vertueux, au contraire, gémit souvent dans les tribulations et la misère, il trempe de ses larmes le pain grossier qui le nourrit; seul, il semble éprouver les malheurs, suite de la prévarication du premier homme : on dirait que le Seigneur se plaît à le voir souffrir. L'impie insulte à sa simplicité, sa vertu est tournée en ridicule, les maladies, les infirmités, la misère l'accompagnent. Mais ce désordre apparent qui a été quelquefois pour le juste un sujet de scandale, qui provoque les blasphèmes de l'impie orgueilleux, croyez-vous, mes frères, qu'il ne sera pas réparé un jour? Pourrions-nous nous persuader que sous un Dieu essentiellement juste la vertu sera condamnée à un opprobre éternel, et qu'il ne viendra pas un temps où la vertu sera récompensée et le crime puni? Croyons-nous que Dieu, la sainteté même, est insensible aux blasphèmes de l'impie comme aux accents de l'homme vertueux qui l'honore? non, il ne doit pas en être ainsi, à moins qu'on ne dise que Dieu n'est qu'un tyran cruel et barbare qui se plaît à tourmenter ses amis, et à gratifier ses ennemis de ses plus riches dons. Oui, un jour viendra où l'ordre sera rétabli, parce que le juste et le méchant recevront selon leurs œuvres; où ce riche mou et efféminé descendra dans l'abîme, tandis que l'infortuné Lazare mort de faim à sa porte sera transporté dans le sein de Dieu. Cet espoir est dans le cœur de l'homme, et nous en avons pour garant les plus pures lumières de la raison et la parole formelle du Dieu qui ne ment point.

Et déjà, mes frères, vous que l'infortune poursuit et que le malheur accable, ne vous semble-t-il pas voir briller à vos yeux une lumière bienfaisante qui vous éclaire d'un jour nouveau et qui vous offre une puissante consolation dans vos afflictions? votre cœur ne se sent-il pas soulagé en pensant que vos afflictions auront un terme et qu'elles vous annoncent pour l'avenir une vie d'autant plus heureuse que vous aurez été plus malheureux ici-bas?

Mais écoutons la religion : quelles consolations bien plus puissantes ne va-t-elle pas porter dans vos cœurs. En effet, quels sont ceux qui, d'après les paroles de Jésus-Christ, la vérité même, doivent un jour être heureux, voir sa face adorable et être enivrés de ce torrent de délices qui inonde la cité sainte? Sont-ce les grands, les heureux du siècle, ces riches durs et insensibles à la misère du pauvre? Non, pour eux Jésus-Christ n'a que des anathèmes : Malheur à vous, leur dit-il, qui passez votre vie dans les plaisirs et une joie continuelle, dont la félicité funeste n'est jamais troublée par aucun revers, qui ne vous refusez rien de ce qui peut vous satisfaire, dont le cœur est attaché aux richesses et aux honneurs; malheur à vous, parce que vous verserez un jour des torrents de larmes : *Væ vobis qui ridetis, quia flebitis !* (*Luc.*, VI, 25.) Malheur à vous, que les richesses remplissent d'orgueil, et qui semblez dire en voyant vos vastes possessions, toute la terre est à moi : *Væ vobis divitibus!* Malheur à vous, qui marchez dans la voie large des satisfactions humaines, cette voie vous mènera infailliblement à la perdition. Pour vous, pauvres de Jésus-Christ, malheureux de tous les âges et de toutes les conditions, Jésus-Christ n'a pour vous que des bénédictions, les rosées du ciel vous sont réservées : Heu-

reux, vous dit Jésus-Christ, vous qui vivez dans la misère et la pauvreté, qui essuyez sans cesse les dédains, les rebuts du riche impitoyable, qui manquez souvent d'un morceau de pain pour soutenir votre triste existence, heureux si votre cœur est détaché de tous ces biens qui vous sont refusés, des consolations éternelles vous sont réservées : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Matth.*, V, 3.) Heureux, vous qui coulez ici-bas vos jours dans des larmes amères, qui gémissez dans le mépris et l'abjection, une joie pure succédera à votre tristesse : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (*Joan.*, XVI, 20.) Vous n'aurez pas à craindre qu'une main ennemie vienne vous la ravir, elle sera éternelle comme Dieu même : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Ibid.*, 22.) Eh ! quelle récompense, quel dédommagement plus grand pouvez-vous désirer ? une couronne, au lieu de la poussière où vous gémissez, l'huile de la joie, pour les larmes amères que vous répandez, un vêtement de gloire, au lieu de ces habits de deuil dont vous êtes revêtus. (*Isa.*, LXI, 3.) C'est trop peu encore ; Dieu lui-même veut être votre récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) Vous serez heureux de son propre bonheur.

Et maintenant, mes frères, vous qui gémissez sous le poids des tribulations, qui éprouvez des pertes qui anéantissent votre fortune, qui êtes les victimes de la médisance et de la calomnie, vous enfin, qui que vous soyez, que le malheur poursuit et que les infirmités ou les afflictions accablent, dites-moi, oserez-vous encore vous laisser aller à l'impatience et au murmure, blasphémer contre le Seigneur qui vous frappe ? Et de quoi vous plaindriez-vous, à moins que vous n'osiez lui reprocher sa trop grande bonté à votre égard, et trouver mauvais qu'il veuille vous donner un bonheur sans fin, pour des souffrances et des tribulations qui passent dans l'ombre ! Ah ! plutôt, vous dirai-je avec le grand Apôtre (I *Thess.*, IV, 12), réjouissez-vous, ou du moins consolez-vous, et ne soyez pas comme ces hommes dont l'espérance s'éteint au tombeau...

Vous qui vous nourrissez du pain des larmes et de la tribulation, qui vous voyez réduits à un dénûment absolu de toutes choses, obligés comme le Lazare, de recourir à la charité de vos frères dont vous éprouvez souvent les refus ; parents infortunés, qui versez des larmes amères au milieu de ces enfants qui vous demandent du pain que vous ne sauriez leur donner ; ah ! prenez patience ; et Jésus-Christ lui-même n'a pas eu où reposer sa tête ! Encore un peu de temps, et le riche impitoyable et sensuel descendra dans l'abîme, et vous, comme Lazare, vous serez portés dans le sein d'Abraham.

Vous qui depuis longtemps étendus sur un lit de douleur, en proie à une maladie longue et cruelle, voyez peut-être votre corps tomber peu à peu en pourriture et en dissolution, ah ! ne vous découragez pas ! encore un moment, et vos maux seront finis, et les liens de votre mortalité seront dissous, et vous irez vous réunir au chef des prédestinés ! Vous l'avez suivi sur le Calvaire, portez votre croix à sa suite ; comme lui aussi, vous entrerez dans une gloire qui n'aura point de fin : *Adhuc modicum et videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 17.) Mères affligées de la mort d'un enfant objet de votre tendresse ; épouses éplorées devenues veuves au printemps de votre union, ou qui ne trouvez dans cette union qui devait faire le charme de votre vie qu'un sujet continuel de trouble et de désolation, séchez vos larmes, ces objets si chers à vos cœurs n'ont fait que vous précéder de quelques jours, bientôt vous les posséderez sans crainte de les perdre. Ayez patience, vos douleurs ne seront pas éternelles, vous pouvez en faire le sujet d'une récompense infinie.

Et vous, que la médisance et la calomnie poursuivent avec acharnement, vous qui avez vu tomber sous leurs traits envenimés votre réputation, et qui maintenant n'êtes plus regardés que comme le rebut du peuple, consolez-vous ! Et Jésus-Christ aussi, a été calomnié, persécuté ; il ne vous donne une part si abondante au calice de ses amertumes que pour vous en donner une plus grande encore à ses bénédictions et à sa gloire : *Adhuc modicum, et videbitis me.*

Rendons ici hommage à la religion, mes frères, oui, elle est vraiment divine et amie de l'homme, cette religion qui console l'homme dans ses malheurs, qui met sur ses plaies un appareil salutaire, qui l'encourage à souffrir avec patience les maux qui l'accablent, en lui découvrant dans les afflictions, non les coups d'un hasard aveugle, mais les châtiments d'un père tendre qui ne le frappe que pour le ramener dans la voie du salut, qui ne le livre aux angoisses de la mort que pour le faire renaître à la vie éternelle. Serions-nous chrétiens, serions-nous même raisonnables, si des motifs si consolants n'adoucissaient pas nos misères, et s'ils ne nous portaient pas, sinon à souffrir avec joie, du moins à recevoir avec une humble soumission, les coups de la main du Seigneur !

Mais peut-être qu'occupés de vos maux présents, vous êtes peu touchés de ces biens éternels qui doivent être le prix de votre résignation dans les souffrances, et que vous espérez trouver parmi les hommes des consolations plus puissantes : eh bien ! il ne faut pas vous ravir cette ressource, et puisque le retardement de la récompense la rend à vos yeux de nul prix, adressez-vous au monde, à ce monde réprouvé qui sait bien faire verser des torrents de larmes, mais qui ne saurait en sécher aucune, à ce monde dont l'injustice est souvent la cause de vos malheurs : que vous dira-t-il ?

Il est vrai, vous dira celui-ci, l'injustice que l'on vous a faite est criante ; vos droits étaient incontestables ; comment la corruption a-t-elle pénétré dans le sanctuaire de la justice ? Nul n'avait plus de droit que

vous à cette place, à cet emploi; mais voilà les hommes, on ne sait à qui se fier aujourd'hui! L'ingratitude de cet ami est vraiment odieuse, vous l'aviez comblé de tant de faveurs, eût-on pu s'attendre à les voir méconnues? Que les hommes sont trompeurs et mensongers? Et par ces paroles, mes frères, que fera ce consolateur imprudent, que d'aggraver votre infortune ou votre chagrin en vous les représentant dans toute leur grandeur; qu'allumer dans votre cœur une passion plus terrible que la première, je veux dire le désir de la vengeance?.....

Je partage bien votre malheur, vous dira un autre; cet ami que vous venez de perdre était digne de votre confiance, cette épouse que la mort vous a ravie méritait toute votre estime et votre tendresse; que de beauté! quelle douceur! quelle amabilité! et qu'il est fâcheux de la voir moissonner par la mort au printemps de sa vie! Mais après tout, nous sommes tous mortels, et voilà ce qui doit adoucir votre douleur. Eh! quoi, mes frères, en sentez-vous moins la grandeur de la perte que vous avez faite! est-ce en exagérant les bonnes qualités de cet objet qui n'est plus que l'on séchera vos pleurs? Consolateurs imprudents, ne voyez-vous pas que vous ne faites qu'agrandir la plaie dont le cœur de ce malheureux est percé, et que vous n'y mettez qu'un appareil trompeur!...

Peut-être un de ces hommes à systèmes que l'on nomme philosophes essayera-t-il de vous consoler? Eh bien! écoutez encore ses consolations. Prenez patience, vous dira-t-il, le coup funeste qui détruit votre fortune, qui a ravi à votre tendresse un objet si cher, cette maladie cruelle qui a flétri vos traits tout cela est pénible, mais après tout, c'est une suite du cours ordinaire de la nature, il aurait pu m'atteindre comme vous, peut-être le destin vous deviendra-t-il plus favorable. Philosophie cruelle! quel nouveau trait viens-tu enfoncer dans un cœur tout saignant encore du coup qui l'a percé! que tes consolations sont déchirantes, en ne me faisant apercevoir que la possibilité d'un changement qui ne viendra peut-être jamais, en me faisant voir mon sort entre les mains de je ne sais quelle fatalité dont le nom seul me fait frémir.

Voilà, mes frères, les froides consolations du monde. Et combien de fois après avoir éprouvé tout ce que l'amitié la plus tendre, l'attachement le plus sincère peut suggérer aux hommes pour consoler votre cœur affligé, combien de fois, dis-je, ne vous êtes vous pas écriés au fond de vos cœurs, comme le saint homme Job: Consolateurs imprudents qui aggravent le mal au lieu de le guérir! *Consolatores importuni! consolatores onerosi!* (*Job*, XVI, 2).

Religion de mon Dieu, vous seule pouvez nous consoler efficacement dans les afflictions qui pèsent sur nous, parce que vous seule avez les promesses de la vie présente et de la vie future, et que seule vous nous découvrez le prix des souffrances qui trop souvent excitent nos murmures. En effet, mes frères, écoutez la religion et voyez si ses consolations ne sont pas autrement puissantes que celles des hommes. Il est vrai, dit-elle, vos maux sont grands, cette perte doit vous être sensible, cette calomnie est atroce, cette maladie est cruelle, mais gardez-vous de vous laisser aller à l'abattement: levez les yeux vers le ciel, c'est là votre patrie; cette terre n'est qu'un lieu de passage, les maux qui vous affligent brisent insensiblement les liens qui vous retenaient encore, les afflictions sont la voie qui mène au ciel: Jésus-Christ n'y est entré que par le chemin des douleurs, oseriez-vous y prétendre à d'autres titres? Le Seigneur vous aime, puisqu'il vous châtie, c'est pour vous rendre semblable à lui. Oseriez-vous vous plaindre de cette ressemblance avec ce divin modèle? et alors le vrai chrétien sent son mal se calmer, ses maux diminuent, la pensée qu'elles sont une faveur du ciel verse sur les plaies de son cœur un baume salutaire, il se soumet à la volonté de Dieu.

Consolation puissante! est-il un genre d'afflictions qu'elle n'adoucisse, une plaie assez envenimée qu'elle ne calme ou ne guérisse? Consolation solide, puisque les motifs sur lesquels elle est appuyée sont aussi immuables que Dieu lui-même. Et c'est maintenant que je comprends la joie inconcevable que faisait paraître le grand Apôtre au milieu des plus grandes tribulations: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII, 4.) Poursuivi par la calomnie, traité de perturbateur et de séditieux, jeté dans les fers, ou traîné devant les tribunaux; accusé par ses frères, battu de la plus affreuse tempête, obligé pour soutenir son existence de travailler durant la nuit après avoir vaqué pendant le jour aux pénibles fonctions de l'apostolat, l'Apôtre se réjouit au milieu de ses peines et de ses souffrances. *Superabundo gaudio;* d'où lui viennent donc les consolations dans des positions si difficiles et dont une seule suffirait pour nous jeter dans la plus profonde tristesse? Ecoutez, il va vous le dire: « *Scio cui credidi!* » *Je sais quel est celui en qui j'ai mis toute ma confiance.* » Et quel est-il? C'est Dieu même, et je suis certain qu'il réserve pour le grand jour de la manifestation le prix de mes souffrances et de mes travaux que je lui confie comme un dépôt précieux. *Et certus sum quia potens est depositum meun servare in illum diem.* (II *Tim.*, I, 12). Et ces sentiments sublimes, croyez-vous qu'ils soient particuliers au grand Apôtre? Non, tous les saints les ont eus, et c'est là ce qui les à soutenus dans les tribulations. Considérez le saint homme Job: Ses biens lui sont enlevés, la mort moissonne en un jour sa nombreuse famille, il est réduit à la plus affreuse misère, couvert de plaies, couché sur un fumier dégoûtant, insulté par ses amis et par sa propre femme, quels croyez-vous qu'aient été les sentiments de Job? *Qui me donnera*, s'écrie-t-il, *que mes paroles soient écrites, soient tracées dans un livre, qu'elles soient gravées sur une*

lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau! Et quelles sont donc ces paroles célèbres, écoutez-les: *Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, que je serai encore revêtu de ce corps, que je verrai mon Dieu dans ma chair, je sais que je le verrai moi-même, cette espérance est écrite de la main de Dieu dans le fond de mon cœur.* « *Scio quia redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum et in carne mea videbo Deum salvatorem meum quem visurus sum ego ipse et non alius, reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX, 23-25). Et d'où venaient au Roi-Prophète cette patience, cette soumission aux ordres de la Providence, lorsque chassé de son trône par un fils ingrat et dénaturé il était obligé d'errer dans les campagnes; si ce n'est, comme il le dit lui-même, qu'il était convaincu que les tribulations sont la plus sûre route du bonheur. *J'espère voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants : « Credo videre bona, »* etc. (*Psal.* XXVI, 13.) Et n'est-ce pas aussi cette même confiance qui a produit ces expressions si vives, si animées de plusieurs saints personnages; ô croix précieuse! croix aimable! *o bona crux!* s'écriait saint André en embrassant la croix à laquelle il allait être attaché, que j'expire entre vos bras! Ou souffrir, ou mourir, s'écriait sainte Thérèse! La vie sans les souffrances lui était insupportable. Une autre s'écriait : Que je ne meure pas encore, pour que je puisse souffrir davantage! *Non mori, sed pati.* Elle savait que les souffrances ne faisaient qu'embellir la couronne qui lui était réservée.

Je ne m'étonne plus maintenant, mes frères, de cette force, de ce courage que firent paraître les martyrs au milieu des plus cruelles tortures : je ne suis plus surpris qu'ils aient couru d'eux-mêmes au martyre, montré le calme le plus parfait, la joie même la plus sensible au milieu des tourments : Ce qui m'étonne, c'est de voir parmi nous si peu de patience, si peu de soumission dans les tribulations que le Seigneur nous envoie; c'est d'entendre tant de murmures, tant de blasphèmes contre la Providence, lorsque le Seigneur nous frappe; ne dirait-on pas que nous ne sommes plus les disciples d'un Dieu crucifié, que nous prétendons obtenir le prix sans être entrés dans l'arène? être couronnés sans avoir combattu? Ignorons-nous donc que le royaume du ciel souffre violence, que le chemin qui y conduit est semé de ronces et d'épines; ou prétendrions-nous que le Seigneur doit changer l'économie de ses desseins éternels pour épargner notre délicatesse? Hélas! aveugles que nous sommes, que gagnons-nous par nos murmures et nos impatiences? En sommes-nous moins malheureux ou moins affligés? Sommes-nous plus exempts des tribulations? Non, mais nous perdons le prix de nos souffrances, nous n'en portons pas moins notre croix, mais nous n'en sentons que davantage la pesanteur parce que notre insoumission éloigne de nous l'onction sainte de la grâce qui en adoucit l'amertume; et au lieu que les saints trouvaient dans les afflictions et les souffrances d'inexprimables consolations, nous, semblables à de vils esclaves nous n'y trouvons qu'amertumes et désolations, parce que nous ne les supportons pas avec un esprit chrétien. Si nous n'en sommes pas encore venus à ce point de perfection de souffrir avec joie, du moins ayons assez de foi pour recevoir avec résignation les peines et les afflictions que Dieu nous envoie : c'est pour nous un devoir; y manquer, c'est être rebelle à la volonté de Dieu.

Ainsi, mes frères, si nous voyons périr en un instant le fruit de nos travaux, si nos campagnes sont frappées de stérilité ou ravagées par les orages, si nous nous voyons réduits à solliciter aux pieds du riche orgueilleux un morceau de pain pour soutenir notre triste existence, gardons-nous de murmurer contre la main bienfaisante qui retranche d'un seul coup la matière de notre luxe et de nos passions. Disons plutôt avec Job : *Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; que son saint nom soit béni.* (*Job*, I, 21.) Voyons-nous renverser toutes nos espérances, et, après avoir été une divinité de la terre par notre élévation, nous trouvons-nous obligés de ramper au sein de la misère et de l'abjection : consolons-nous, nous nous serions peut-être perdus dans l'élévation, nous nous sauverons dans l'humiliation : *Bonum mihi quia humiliasti me.* (*Psal.* CXVIII, 71.) Si la mort nous ravit une personne qui nous est chère, songeons que le Seigneur n'a d'autre dessein en nous affligeant que de rompre des liens qui, quoique innocents, partageaient notre cœur, et, plein de soumission, disons-lui : Seigneur, vous m'avez enlevé l'objet d'une tendresse légitime; rien ne saurait plus me distraire désormais de votre amour, mon cœur sera à vous sans partage. Enfin, quels que soient les maux qui fondent sur nous, souvenons-nous qu'ils sont une grâce de la bonté du Seigneur, le gage assuré d'un bonheur sans fin; adressons-lui les paroles du prophète : *Seigneur, vous avez brisé mes liens; je vous sacrifierai une hostie de louange, j'invoquerai votre saint nom.* (*Psal.* CXV, 16, 17.) Vous avez bu jusqu'à la lie le calice d'amertume, ô mon Dieu! refuserai-je de l'approcher de mes lèvres, moi qui ne suis qu'un pécheur? Non, Seigneur, votre exemple en diminuera l'amertume; que la nature se révolte et frémisse, je désavoue ses frémissements. Frappez, Seigneur, frappez; éteignez en moi le feu de mes passions par le feu des tribulations, mais soutenez vous-même ma faiblesse, augmentez mon courage, afin qu'après vous avoir suivi jusqu'au Calvaire, je puisse être un jour participant de votre gloire éternelle. *Amen.*

SERMON VII.

SUR LA PRIÈRE.

Vivo ego, dicit Dominus,... quare moriemini, domus israel. (*Ezech.*, XXXIII, 11.)

J'en jure par moi-même, dit le Seigneur,... pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël.

Le Seigneur ne se montre pas aujourd'hui à son peuple sous les dehors sévères de la justice et de la puissance. Ce n'est plus ce Dieu terrible qui, sur le mont Sinaï, ne se laisse voir qu'à travers les foudres et les éclairs, et dont l'appareil majestueux fait pâlir les Israélites tremblants au pied de la montagne; ce n'est plus le Dieu vengeur de sa majesté outragée, perdant par un prompt trépas les insensés adorateurs des idoles; non. Trop longtemps ce peuple indocile a ressenti les coups de sa colère; il veut enfin lui faire éprouver les bienfaits de sa miséricorde. Les maux de ce peuple infortuné sont grands; il gémit sous le poids accablant de ses peines, et c'est le comble même de ses maux qui fait son salut. Ses malheurs ont touché le cœur de Dieu; il veut les soulager, il souhaite qu'Israël le veuille, il l'y invite par les paroles les plus touchantes : « Israël, lui dit-il par la bouche de son prophète, pourquoi faut-il que tu gémisses sans cesse sous le poids de tes maux? pourquoi faut-il que tu t'obstines à être malheureux? *Quare moriemini, domus Israel?* Ne suis-je donc plus ton libérateur et ton père? dit le Seigneur; je vis, et je ne change point: *Vivo ego, dicit Dominus* (136).» Comme s'il leur disait : Je suis assez puissant pour vous délivrer de vos maux, je suis assez bon pour le vouloir; que faut-il davantage pour vous engager à vous jeter entre mes bras et à faire une nouvelle épreuve de ma bonté ?

Ces paroles, mes frères, il semble que le Seigneur nous les adresse à nous-mêmes pour nous porter à solliciter son secours et sa commisération. Hélas ! comme les Israélites et plus qu'eux peut-être, nous sommes environnés d'ennemis acharnés à notre perte. Les écueils naissent en quelque sorte sous nos pas ; tout nous devient une occasion de chute ! Quel moyen de ne pas faire un triste naufrage au milieu de tant de dangers? Je n'en connais qu'un, celui que Jésus-Christ lui-même nous a enseigné : *Petite, et accipietis.* C'est donc par la prière que nous pourrons obtenir les grâces dont nous avons un si grand besoin. « En effet, dit saint Jean Climaque, la prière est la source de toutes les vertus, le canal par lequel passent toutes les grâces de Jésus-Christ et tous les dons de Dieu, un moyen d'avancer dans la vertu, la nourriture de l'âme, la lumière qui dissipe les ténèbres de l'esprit, un remède excellent contre la tentation du désespoir, un gage assuré de l'amour de Dieu sur une âme, et une marque de prédestination. » —« Par elle, dit saint Ephrem, les vertus se forment et se conservent : elle garde la tempérance, elle réprime la colère, elle empêche les élèvements de l'orgueil et les mouvements de l'envie, elle éteint le souvenir des injures, elle fait descendre le Saint-Esprit dans une âme, elle élève l'homme jusqu'au ciel. » Mais, mes frères, comment se fait-il donc que la prière, étant une pratique si sainte et si nécessaire, soit cependant négligée d'une manière si étrange? Comment l'homme accablé de tant de misères néglige-t-il un moyen de salut si assuré? Car, vous le savez, où sont aujourd'hui ceux qui prient et qui font monter vers le ciel leurs gémissements et leurs vœux? Or d'où leur peut venir une si coupable indifférence pour la prière? Elle semble naître de deux causes que je me propose de combattre dans cette instruction : dans les uns, c'est un défaut de confiance en la puissance et en la bonté de Dieu, et je trouverai dans la bonté et dans les promesses de Dieu de quoi dissiper leur défiance; dans les autres, c'est un défaut de connaissance d'eux-mêmes et de leurs besoins, et je montrerai que leur faiblesse extrême et leurs besoins nombreux leur font un devoir indispensable de la prière.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La bonté et les promesses du Seigneur, voilà, mes frères, ce qui doit ranimer dans nos cœurs la confiance, et nous porter à nous livrer avec ardeur à l'exercice de la prière. *Dieu*, dit l'Ecriture, *n'est pas comme l'homme pour être capable de mentir, ni comme le fils de l'homme pour être sujet au changement : « Non est Deus quasi homo ut mentiatur, nec ut filius hominis ut mutetur. »* (*Num.*, XXII, 19). Les hommes nous font souvent les promesses les plus flatteuses; mais combien leurs promesses sont vaines, trompeuses et mensongères ! leur cœur dément souvent en secret ce que leur bouche prononce. Faibles roseaux que le moindre vent fait plier et fléchir, ils changent aussi selon les différentes circonstances, et de nouveaux motifs amènent des déterminations nouvelles. Il n'en est pas ainsi du Dieu que nous servons : immuable par son essence, il ne saurait être sujet au changement; ses promesses sont donc certaines, ses engagements assurés et fondés sur son infinie vérité. Tout puissant, il a créé toutes choses, il tient l'univers dans ses mains; tout reconnaît son souverain empire. Or, ce Dieu, si grand et si élevé au-dessus de la créature, ne sera-t-il pas assez puissant

(136) Tailland donne à ce passage d'Ezéchiel un sens tout différent de celui qu'y ont vu communément les interprètes. Ces paroles *vivo ego*, ne sont rien autre chose qu'un serment. Cette formule de serment se retrouve cent fois dans l'Ancien Testament. Ici le Seigneur *jure par lui-même qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* Après cette assertion, il s'adresse à la maison d'Israël, et il lui demande, pourquoi elle serait condamnée à la mort. Il est évident que Tailland affaiblit ici le passage qu'il a pris pour texte.

pour remplir à notre égard ses promesses et ses engagements? Ce Dieu qui dans l'Écriture exalte sa bonté au-dessus de ses autres perfections, qui se nomme le Dieu bon, le Dieu patient, clément, miséricordieux, abandonnera-t-il l'ouvrage de ses mains, et n'aura-t-il pour les hommes qu'il a créés que des entrailles de fer? Non, mes frères; il connaît le limon dont nous sommes formés, et il ne nous a pas lancés sur la mer agitée du monde sans se proposer de nous environner de sa force et de nous offrir dans son sein un asile assuré. Aussi rien de plus commun dans les divines Écritures que les promesses que le Seigneur fait aux hommes d'écouter favorablement leurs prières et de venir à leur secours. *La prière de celui qui s'humilie*, dit l'Ecclésiastique, *s'élève jusqu'au ciel et en fait descendre les grâces les plus abondantes : « Oratio humiliantis se nubes penetrabit, et non discedat donec Altissimus aspiciat.»* (*Eccli.*, XXXV, 21.) *Il criera vers moi*, dit le Seigneur, *et je l'exaucerai, et je suis avec lui au sein de la tribulation; je le délivrerai et le glorifierai : « Clamabit ad me, et ego exaudiam eum, cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum.»* (*Psal.* XC, 15.) En mille endroits de l'Écriture, nous trouvons les mêmes promesses de la part du Seigneur et la preuve évidente de son infinie bonté. Qui oserait donc craindre de s'adresser à lui avec confiance?

Le Prophète-Royal avait bien compris cette vérité; il savait que le Seigneur est fidèle dans ses promesses ; qu'il est le Dieu fort et puissant, qu'il est riche en miséricordes, et qu'il n'abandonnera jamais ceux qui implorent son secours. Aussi avec quelle confiance fait-il monter vers lui, du fond de l'abîme de ses maux, ses gémissements et ses prières. *Mes iniquités*, dit-il, *se sont multipliées au-dessus du nombre des cheveux de ma tête* (*Ps.* XXXIX, 13); elles sont comme un poids énorme sous lequel je suis près de succomber. Mes, ennemis, comme des taureaux furieux, m'ont environné de toute part, ils ont fondu sur moi comme des lions que la faim fait rugir de fureur et qui s'élancent sur leur proie. Ils ont fait couler le sang comme des torrents de toutes les parties de mon corps, tous mes os sont disloqués, je sens au dedans de moi mes forces s'écouler comme la cire qui se fond.... Qu'attendez-vous donc, Seigneur, pour venir à mon secours et prendre ma défense? ne me laissez pas languir plus longtemps sous le glaive de votre justice ; sauvez-moi de mes ennemis : alors victorieux de la mort, j'annoncerai partout vos louanges, je publierai les miracles de votre puissance et de votre bonté. (*Ps.* XXI, 12, 13, 14, 15.) Ses cris n'ont pas été vains, mes frères, ses gémissements, comme un trait acéré, ont percé le cœur de Dieu ; le Seigneur le délivre de ses ennemis. Or, mes frères, fut-il une situation plus pénible que celle que le Prophète vient de peindre à vos yeux? Fut-il aussi jamais une protection si prompte, un secours plus puissant? Aussi que sa reconnaissance fut vive, que sa gratitude fut sincère ! Il s'adresse à toutes les créatures ensemble pour les engager à louer, à remercier avec lui le Seigneur dont la miséricorde est éternelle : *Quoniam in æternum misericordia ejus.* (*Ps.* CXXXV, 1.)

Tels étaient, mes frères, les sentiments du Roi-Prophète, et la confiance qu'il avait en la bonté du Seigneur; mais ce qui doit encore davantage nous surprendre, c'est qu'il les avait dans un temps où le Seigneur manifestait bien plus sa puissance et sa grandeur que sa clémence et sa bonté; et si éclairé d'une lumière plus vive le Prophète avait pu dire : Qu'il est bon le Dieu d'Israël ! il n'avait vu cependant que dans le lointain et à travers les voiles d'un long avenir tout ce que le Seigneur devait faire pour justifier aux yeux des hommes ce titre si glorieux et si cher à son cœur. Mais si sa confiance en Dieu était alors si grande qu'il ne craignait pas d'éprouver un refus, qu'il se croyait certain d'obtenir de la miséricorde divine tout ce qu'il demandait. S'il ne cessait d'élever vers la montagne sainte des regards pleins d'espérance, que ne devons-nous pas faire nous-mêmes, nous qui avons vu s'opérer les prodiges les plus éclatants de la puissance et de l'amour de Dieu pour les hommes?

En effet, mes frères, nous l'avons vu, ce divin Sauveur, se revêtir de notre humanité, se charger de nos infirmités, s'anéantir, devenir malédiction, afin de nous arracher à la malédiction qui pesait sur nos têtes: *Factus pro nobis maledictum.* Mais s'il veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, s'il veut le salut de tous, s'il est venu ponr soulager les pauvres, guérir les malades, consoler les affligés; si, après s'être revêtu de nos faiblesses, il a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ce sang précieux coule encore sur nos autels et fait monter vers le Père éternel, non pas des cris qui attirent sa vengeance, comme le sang d'Abel, mais des gémissements qui sollicitent sa miséricorde, que pourrait-il donc nous refuser lorsque, prosternés devant lui et convaincus de sa puissance, nous lui demanderons qu'il nous protége contre nos ennemis, qu'il nous fasse découvrir leurs piéges, surtout qu'il nous protége contre nous-mêmes et notre propre faiblesse. Ah! il est écrit de Salomon qu'il ne pouvait rien refuser à sa mère, et que les prières de celle qui l'avait porté dans son sein étaient toujours suivies du succès, et Jésus-Christ, ce père si tendre et si compatissant, aurait pour nous des entrailles de fer? et il serait insensible à nos gémissements et à nos prières? Non, mes frères, ce serait mal connaître le Dieu que nous servons; il n'est pas comme les faux dieux des nations, dur et impitoyable; il ne se plaît pas dans le malheur de ses enfants, il se réjouit au contraire de leur bonheur. Entendez comment il s'en explique par un de ses prophètes :(*Isa.*, XLIX, 15) Une mère peut elle oublier l'enfant auquel elle a donné le jour?

mais quand même il se trouverait une mère assez dénaturée pour oublier son enfant, je ne vous oublierai jamais : *Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.*

Mais ces traits de bonté ne suffisent pas encore à notre Dieu ; il ne croit pas en avoir assez dit pour exciter dans nous une confiance entière. C'est surtout dans l'Evangile qu'il se plaît à se montrer à nous, sous les figures les plus capables de toucher notre cœur. Ici, c'est un père tendre qui oublie les égarements d'un fils trop coupable, qui va au-devant de lui et le rétablit dans tous ses droits. Là, c'est un pasteur plein de zèle qui court après la brebis infidèle et qui la rapporte sur ses épaules au bercail. Ailleurs, c'est ce charitable samaritain qui arrache un infortuné aux coups de ses ennemis, et panse ses plaies de ses mains. Mes frères, si ces emblèmes si touchants ne suffisent pas pour dissiper vos craintes, vous n'êtes pas raisonnables, et je ne vois plus rien qui puisse faire disparaître vos doutes sur les instructions paternelles de votre Dieu. Je me trompe, mes frères : Jésus-Christ a voulu nous donner encore un garant plus sûr, et se mettre en quelque sorte dans l'impossibilité de nous refuser. Enfants d'un père si tendre, pouvons-nous craindre des rebuts ; mais surtout, enfants d'un Dieu qui est la vérité même, pouvons-nous soupçonner qu'il soit capable de manquer à ses promesses ? Or, Jésus-Christ nous a promis de la manière la plus solennelle qu'il prêterait toujours à nos prières une oreille attentive, et qu'il nous accordera nos demandes : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera : « Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Joan.*, XIV, 13); » *petite et accipietis*, etc. Il va plus loin; et, comme s'il ne pouvait résister à la charité qui le presse, ni retenir ses dons, il s'indigne en quelque sorte de notre indifférence, et nous reproche, comme autrefois à ses apôtres, notre insensibilité : *Usque modo non petistis quidquam : « Jusqu'à présent vous ne m'avez fait aucune demande.* (*Joan.*, XVI, 24.) Comme s'il leur disait : Quoi! depuis longtemps je suis au milieu de vous, vous me reconnaissez pour être votre Dieu et votre Père, et vous ne songez pas à faire l'essai de ma bonté ! Quoi ! vous êtes exposés à une infinité de dangers, environnés d'ennemis, et vous négligez un moyen si facile d'y échapper ! Vous avez au milieu de vous l'auteur de la force, et vous succombez sous le poids de votre faiblesse ; vous êtes à la source de la grâce, et vous refusez d'y puiser : *Usque modo non petistis quidquam.* Ah ! venez plutôt vous tous qui êtes dans la peine et accablés de maux, et je vous soulagerai : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Après une telle marque de bonté, croyez-vous, mes frères, qu'on puisse aller plus loin ? Oui, mes frères, la bonté de notre Dieu est inépuisable, et sa charité lui suggère de nouvelles ressources. Non content de vous ouvrir le trésor de ses richesses infinies, il veut en quelque sorte vous forcer d'y puiser; il vous presse, il veut frapper à la porte de votre cœur : *Sto ad ostium et pulso* (*Apoc.*, III, 20); il vous conjure d'accepter les dons qu'il vous présente ; pourquoi vous obstinez-vous à périr misérablement, ô maison d'Israël : *Quare moriemini, domus Israel?* La source des grâces vous est ouverte, des rosées salutaires sont prêtes à se répandre sur vous, si vous daignez, je ne dis pas les arracher à force de supplication et d'importunité, mais seulement les désirer, mais seulement les vouloir!

Ah! chrétiens, quel prodige étonnant de la part du Seigneur; mais surtout quelle monstrueuse insensibilité de la part des hommes! Le Seigneur de la gloire et de la majesté s'abaisse jusqu'à prendre la nature humaine ; il meurt pour l'homme, pour lui son sang coule encore sur nos autels, pour lui les temples sont ouverts, et Jésus-Christ sur le trône de son amour sollicite les hommes à venir puiser auprès de lui les grâces les plus abondantes ; et l'homme est insensible à des invitations si touchantes ; et au sein du christianisme, il y a des hommes qui ne prient pas ; des hommes dans le cœur desquels semblent ne pouvoir entrer la confiance en Dieu et la foi en ses promesses ; des hommes qui fixent constamment les yeux vers la terre, et qui n'élèvent jamais leur esprit et leur cœur vers le ciel ; des hommes qui passent les jours, les mois, les années entières, sans payer à Dieu le tribut de leur adoration, et sans lui demander les grâces dont ils ont besoin ! Or, la foi vit-elle encore dans leur cœur ? Cependant la prière est toute puissante auprès de Dieu, et ces chrétiens dont je parle, fussent-ils de ces personnes qui ne croient pas à moins de voir des miracles, je trouverai dans les livres saints de quoi les convaincre. Que de prodiges, en effet, opérés par la prière ? Josué arrête par ses prières le soleil au milieu de sa course, pour laisser au peuple de Dieu le temps de se défaire entièrement de ses ennemis. Judith obtient dans la prière ce courage héroïque, cette intrépidité étonnante qui l'élève si fort au-dessus de son sexe. Elle pénètre dans la tente du général assyrien, et délivre, par la mort d'Holopherne, ses concitoyens du plus terrible de leurs ennemis. Le prophète Elie ferme, par sa prière, les réservoirs du ciel, frappe la terre d'une affreuse stérilité, et bientôt après par de nouvelles prières il en fait descendre des pluies abondantes. Et dans la loi nouvelle, le publicain est justifié par les prières qu'il fait avec une humilité profonde à la porte du temple. Lazare est ressuscité par les prières de Marthe et de Marie ; saint Paul, par les prières de saint Etienne, de persécuteur acharné de l'Eglise, devient un vase d'élection et une de ses plus fermes colonnes. Voilà bien sans doute de quoi convaincre la défiance la plus obstinée.

Mais je veux vous citer encore un exemple frappant de l'efficacité de la prière ; c'est l'exemple de Moïse, non pas ouvrant les flots de la mer Rouge, pour laisser aux Hébreux

un libre passage, non pas attirant la victoire dans l'armée de son peuple sur les Amalécites, en tenant les mains élevées vers le ciel, mais arrêtant par ses prières la foudre prête à tomber sur un peuple infidèle; désarmant par ses prières la colère du Seigneur; résistant en quelque sorte à sa volonté toute-puissante, et faisant échouer cette puissance infinie contre ses humbles supplications. Israël, ce peuple chéri de Dieu, comblé de ses bienfaits, oublie bientôt le Dieu qui l'a tiré de l'Egypte et de la maison de servitude. L'ingratitude est toujours à côté du cœur de l'homme et de ses passions. Pendant que Moïse était sur la montagne, et que le Seigneur lui traçait sur la pierre la loi qu'il donnait à son peuple, pendant que le mont Sinaï étincelait encore du feu des éclairs, et retentissait du bruit du tonnerre qui avait annoncé la présence du Seigneur, ce peuple oublie son Dieu, se fait une nouvelle divinité à laquelle il prostitue ses hommages et ses adorations! Quelle punition va suivre une si honteuse prévarication! elle doit être terrible. Le Seigneur tient déjà la foudre en ses mains, et va écraser ces audacieux contempteurs de sa suprême majesté. Qui pourra résister à celui à qui rien ne résiste? Quelle main assez puissante pourra désarmer la main qui lance la foudre et qui réduit les montagnes en cendres? Qui pourra s'opposer à celui qui du souffle de sa bouche met en fuite les armées rangées en bataille? Quel homme assez ami de Dieu osera lui adresser la parole dans le moment de sa fureur? Ah! déjà il vous semble voir ces rebelles frappés de la main de Dieu, expier par un prompt trépas l'insulte qu'ils ont faite à sa grandeur; il vous semble voir leurs cadavres sanglants étendus sur la poussière, servir de monument à la justice du Seigneur, et annoncer aux générations futures que le Seigneur est terrible dans ses vengeances! Non, mes frères, non, ce peuple ne périra pas, la vengeance du Seigneur éprouvera un obstacle insurmontable; il voudrait se venger et il ne le peut pas. Moïse apprend la prévarication de son peuple, il voit le Seigneur prêt à le frapper. A cette vue son cœur est ému de la compassion la plus profonde, il ne voit plus leur crime, il ne voit que leur malheur; ou plutôt il voit l'un et l'autre; mais il sait que le Seigneur est riche en miséricorde, et que sa bonté surpasse sa justice. Seigneur, lui dit-il, le peuple a commis un grand crime, les châtiments les plus grands ne le seraient pas assez pour le punir. Mais votre fureur s'allumerait-elle contre un peuple que vous avez fait sortir de l'Egypte au milieu des prodiges? Les ennemis de votre nom diraient-ils que vous ne l'avez arraché de la servitude que pour le faire périr misérablement au pied d'une montagne? Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi : vous vous souviendrez d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, vos serviteurs; ou bien si votre colère est implacable, commencez par m'anéantir moi-même, afin que je ne sois point témoin de ses malheurs! O pouvoir étonnant de la prière! s'écrie saint Chrysostome, fut-il une arme plus puissante? Ce que la force de l'univers n'aurait pu obtenir, un seul homme l'obtient, non par la force des armes, mais par la puissance de la prière. Le Seigneur est prêt à frapper, Moïse l'arrête. Il semble vouloir faire des efforts : *Laissez-moi*, lui dit-il, *afin que mon indignation éclate contre eux : « Dimitte me ut irascatur furor meus »* (*Exod.*, XXXII, 10), et la prière de Moïse rend tous ses efforts inutiles, et le peuple est sauvé!!!

Or, mes frères, après un tel exemple pourriez-vous craindre de vous adresser au Seigneur? et qu'est-ce qui pourrait donc éteindre la confiance dans vos cœurs! Serait-ce la grandeur de vos fautes? Mais êtes-vous plus coupables que le peuple juif; et quand vos péchés seraient et plus nombreux et plus énormes, le Seigneur ne vous déclare-t-il pas par son prophète qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie? Direz-vous que vous n'avez pas un Moïse, dont les mains pures puissent s'élever vers le ciel? Mais n'avez-vous pas Jésus-Christ médiateur entre son Père et nous; et la tendresse de Moïse pour les Hébreux, égala-t-elle jamais l'amour de Jésus-Christ pour nous? Direz-vous que vos prières ne sont pas dignes de parvenir aux pieds du Seigneur? Mais n'avons-nous pas un pontife saint, sans tache, plus élevé que les cieux, vivant éternellement pour offrir à son Père des prières en notre faveur? N'est-ce pas pour cela qu'il a établi le sacrement de son amour? Sur l'autel de l'immolation cette innocente victime présente son propre sang à son Père, pour désarmer sa colère allumée par nos crimes. Mon Père, semble-t-il lui dire, les hommes sont pécheurs, ils abusent de vos dons, ils outragent votre grandeur; mais voyez mon sang qui coule sans cesse pour faire à votre grandeur infinie une juste réparation. Les hommes sont dignes des plus grands châtiments; mais j'ai déjà satisfait à votre justice; et si votre colère n'est pas apaisée, frappez de nouveau, me voici, frappez. Ils sont indignes d'être exaucés; mais leurs prières ne parviennent au pied de votre trône qu'après avoir été teintes de mon sang : pourriez-vous les rejeter? *Respice in faciem Christi tui.* (*Psal.* XXXIII, 10.) Non, conclut l'Apôtre, c'est pourquoi *ayant un pontife qui compatit à nos infirmités, allons avec confiance au trône de sa miséricorde, et nous éprouverons les effets de sa bonté infinie : « Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris... adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur. »* (*Hebr.*, IV, 15, 16.) La bonté et les promesses du Seigneur, premiers motifs qui doivent nous engager au saint exercice de la prière. J'ai ajouté que nos misères et nos besoins nous en faisaient une obligation rigoureuse.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Si nous n'avions pas, mes frères, un Dieu

infiniment bon, un père infiniment tendre pour ses enfants; s'il ne nous ouvrait pas lui-même le trésor de ses grâces, et ne nous invitait pas de la manière la plus touchante à venir y puiser, peut-être notre indifférence pour la prière serait plus excusable; si nous possédions encore les qualités brillantes dont le Seigneur avait orné l'homme au moment de la création, et si le péché n'avait pas fait en nous les plus affreux ravages; si nous n'étions pas exposés sur une mer féconde en naufrages, et si nous n'avions pas à gémir sans cesse de nos nouvelles chutes, peut-être paraîtrions-nous moins coupables de ne pas solliciter des secours dont nous n'aurions pas absolument besoin. Que dis-je? il faudrait même alors prier, car, dès qu'on croit à l'existence d'un Dieu, c'est un devoir pour la créature de reconnaître son domaine souverain et d'avouer sa parfaite dépendance; elle ne saurait y manquer sans crime et sans se vouer à l'agitation et au malheur. Mais si le péché a fait disparaître les qualités éminentes dont le Seigneur nous avait ornés, s'il a, pour ainsi dire, détruit en nous le germe des vertus, et s'il y a laissé la semence de tous les vices; si, dans cet état de faiblesse, nous sommes environnés d'ennemis acharnés à notre perte, si nous marchons au milieu des abîmes; ne pas reconnaître alors notre insuffisance et le besoin d'un secours étranger, ne serait-ce pas le comble de l'aveuglement; le reconnaître et y être insensible, ne serait-ce pas le dernier degré de la stupidité. Or, mes frères, que chacun de nous descende dans le fond de son cœur et se rende justice; car, je ne veux, dans la suite de cet entretien, que vous montrer vous-mêmes à vous-mêmes, et je soutiens qu'il n'en est aucun qui, par la seule considération de ses misères, ne se voie forcé de conclure qu'il doit prier et prier sans cesse.

L'homme, mes frères, avait reçu, au moment de la création, les qualités les plus excellentes : un esprit vif et pénétrant, capable de connaître Dieu, d'admirer la profondeur de ses desseins; un sens droit qui lui faisait discerner, sans crainte de se tromper, l'erreur de la vérité; un cœur doué des plus nobles penchants et capable des affections les plus pures. Mais le péché a détruit, dans l'homme, ces précieuses qualités, et on chercherait en vain dans l'homme sa dignité première, à peine en trouve-t-on quelque léger vestige. Que de ténèbres dans notre esprit! de combien d'erreurs ne sont-elles pas la cause! dans quels égarements ne tombons-nous pas: souvent nous confondons l'erreur avec la vérité! que de peines pour nous instruire de nos devoirs, pour apprendre les obligations de l'état où la Providence nous a placés, mais surtout pour les remplir comme il faut! que de faux pas nous faisons tous les jours! quelle difficulté à nous connaître nous-mêmes! Or, mes frères, au milieu de ce chaos ténébreux, celui-là serait bien aveugle qui prétendrait se suffire à lui-même. Mais à qui aurons-nous recours? quelle lumière invoquerons-nous? qui nous présentera cette lumière bienfaisante qui guide nos pas? Les hommes, mais ils sont tous aussi sujets à l'erreur que nous, et souvent nous ne nous égarons que parce que nous marchons sur leurs traces. Non, mes frères, toute lumière qui ne descend pas du ciel, n'est qu'une fausse lueur qui peut nous éblouir, mais non nous éclairer, semblable à ces feux errants qu'on aperçoit pendant la nuit et qui ne font qu'égarer le voyageur imprudent qui veut les suivre. Compterons-nous sur notre expérience; mais l'expérience suppose déjà bien des fautes; et, outre qu'elle ne saurait nous donner des règles toujours sûres, combien de fois notre peu de réflexion nous empêche-t-il de profiter de ce faible secours. Aurons-nous recours aux conseils de nos amis; mais, outre que mille soupçons, mille intérêts divers rendront inutiles les lumières qu'ils pourraient nous donner, combien ce secours est-il faible et sujet à nous égarer; combien de fois, la crainte de blesser notre amour-propre et notre délicatesse leur fermera la bouche, leur fera garder des ménagements criminels et taire les vérités les plus importantes; combien de vérités leur échapperont à eux-mêmes, ou qu'ils n'apercevront qu'en partie; combien que leur propre intérêt leur fera dissimuler! Nos ennemis eux-mêmes, dont la critique, ardente à relever nos défauts, pourrait nous être si utile, ne sauraient nous désabuser, parce que nous sommes convaincus que tout est outré dans leur manière de voir, et que nous sommes toujours portés à dissimuler à nos yeux notre propre faiblesse et nos besoins.

Qui pourra donc éclairer notre esprit, et dissiper nos ténèbres? à qui aurons-nous recours, si ce n'est à celui qui est essentiellement vérité, et qui éclaire tout homme venant au monde? Ah! mes frères, il veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité; il dissipera donc nos ténèbres, il nous enseignera toute vérité. C'est lui qui nous fera apprécier sagement les choses de ce monde, et les estimer à leur juste valeur; il nous en fera connaître la frivolité, et la grandeur des récompenses que le Seigneur réserve à ceux qui le servent. Instruits à son école, nous éviterons les écueils qui s'opposent à notre perfection, et nous marcherons en sûreté dans la voie du salut; mais si le Seigneur peut seul dissiper nos ténèbres, il ne nous éclairera qu'autant que nous le lui demanderons dans nos prières : *Petite et accipietis.* (*Joan.*, XVI, 24.) Voilà la condition que le Seigneur a mise à ses dons. Or, reprend saint Augustin, quoi de plus convenable aux règles mêmes de notre justice, et dont nous ayons moins à nous plaindre, que de cette dispensation que Dieu fait de ses dons; il veut nous faire part de ses richesses, mais il veut que nous les lui demandions, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas. Cette condition pourrait-elle vous paraître trop dure, et les bienfaits du Seigneur ne valent-

ils pas la peine d'être demandés? Quoi! mes frères, quand il s'agit des biens de la terre, nous n'épargnons rien, ni peine, ni travaux, nous nous soumettons à la contrainte la plus pénible, nous nous abaissons à des démarches capables de nous couvrir de confusion; et quand il s'agit des biens éternels, nous sommes de glace, et quand il s'agit pour les obtenir de les demander, de les souhaiter, nous trouverions qu'ils sont mis à un trop haut prix! Ah! le Prophète royal en jugeait bien autrement quand, dans le sentiment profond de sa faiblesse, il disait au Seigneur : *Illumina tenebras meas ne unquam obdormiam in morte* (*Psal.* XII, 4) : « *Eclairez mes ténèbres de peur que je demeure enseveli dans les ombres de la mort*, et que venant à tomber entre les mains de mon ennemi, il ne s'enorgueillisse de m'avoir enveloppé dans ses piéges : *Ne forte dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum.* (*Ibid.*, 5.) Aussi sa confiance ne fut pas vaine : le Seigneur fit ensuite briller à ses yeux sa divine lumière, et bientôt à l'école d'un si habile maître, il eut acquis une sagesse capable de rendre inutiles toutes les ruses de ses ennemis, et toute la maturité des vieillards. Voulons-nous donc, mes frères, être éclairés dans nos doutes, prions; et la lumière que le Seigneur fera luire sur nous sera une lampe pour notre pied mal assuré. A la clarté de ce flambeau céleste, nous marcherons sans crainte au milieu des écueils qui nous environnent, et, comme autrefois les Hébreux sous la conduite de la nuée lumineuse qui éclairait leurs pas pendant la nuit, nous irons avec confiance vers le but auquel nous devons tendre. Les ténèbres de notre esprit nous font donc un devoir indispensable de la prière, mais cette obligation paraîtra de plus en plus si nous considérons les besoins de notre cœur.

Les besoins du cœur de l'homme, mes frères, ils sont immenses, parce que ses misères sont infinies. Ce cœur, destiné à posséder un objet infiniment grand, infiniment parfait, oublie à chaque instant la sublimité de sa destination, la noblesse de son origine, et il échange cet objet digne de tout son amour contre des objets vils et méprisables. Aussi, au lieu de ces penchants nobles et élevés, au lieu de cette fidélité à toute épreuve qui devait l'unir à Dieu, on ne trouve en lui que des passions déshonorantes, une faiblesse étrange; mille penchants l'entraînent vers les choses défendues, mille liens l'attachent à des objets indignes d'un cœur fait pour Dieu : *Homo, cum in honore esset, non intellexit* (*Psal.* XLVIII, 13), etc. Le cœur de l'homme, en un mot, est un assemblage bizarre de misère, de faiblesse et de corruption : joignez à cela mille écueils qui l'environnent, mille occasions de chutes où il succombe, mille dangers qu'il ne saurait éviter; dangers dans les tentations continuelles que lui suscite l'ennemi du salut, qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer; dangers de la part des richesses qui nous corrompent et auxquelles contre le précepte du Prophète nous attachons notre cœur, de la prospérité qui nous élève et nous enfle d'un sot orgueil; dangers dans l'adversité qui nous décourage et qui nous abat, dans la maladie qui nous fait murmurer et souffrir avec impatience les coups de la main paternelle qui nous frappe, dans la santé qui, en donnant à notre corps une nouvelle force, diminue en proportion la force de l'âme, et la soumet en quelque sorte au corps auquel elle devait commander; dangers de la part des sociétés mondaines qui nous fascinent les yeux, et nous font prendre pour des biens véritables ce qui en est à peine l'ombre; dans les affaires qui nous dissipent et absorbent un temps que nous devrions uniquement employer à la seule chose nécessaire, au salut; de la part de nos amis, par les condescendances souvent coupables où ils nous entraînent; de la part de nos ennemis, par la difficulté à vaincre ce désir ardent d'une vengeance toujours injuste et défendue. Oui, mes frères, tout est danger pour l'homme, tout devient pour lui une occasion de chute; il n'est pas jusqu'à la vertu qui ne porte avec elle ses périls, par le danger de la vaine gloire qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'on est plus avancé dans la pratique de la vertu.

Or, mes frères, dans cet état si déplorable, dans une situation si critique, quel espoir peut-il rester à l'homme environné de sa faiblesse que de pousser, du fond de l'abîme de ses maux, des gémissements vers celui qui peut seul les adoucir! Quelle autre ressource lui reste-t-il que de lever sans cesse les yeux vers la montagne d'où peut lui venir le secours; que de conjurer le Père des miséricordes de lui découvrir ses erreurs, ou de les faire disparaître; de lui montrer les dangers, et de les lui faire éviter, ou de l'arracher à ses misères en mettant un terme à la longueur de son exil et de son pèlerinage, ou bien de diminuer les périls en le désabusant des biens terrestres et en lui en faisant connaître la vanité, surtout en le délivrant de lui-même, je veux dire de ses inclinations perverses et de ses désirs déréglés; enfin, en fixant son cœur accoutumé à s'éloigner du seul objet aimable pour prostituer son encens à des idoles étrangères?

Or, mes frères, c'est par la prière, et ce n'est que par elle que nous pouvons espérer d'obtenir ces grâces, puisque ce n'est qu'à elle qu'elles ont été promises, *petite et accipietis.* Si nous ne prions pas, nous gémirons sans cesse sous le poids de nos misères, et le plus grand malheur pour nous serait de ne pas les sentir, et en les sentant de ne pas en gémir. Mais si nous prions, dès lors, prenons confiance, nous ne tarderons pas d'éprouver des adoucissements à nos maux. Oui, mes frères, la prière est toute-puissante auprès de Dieu. *Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (*Joan.*, XIV, 13.) Etes-vous souvent attaqués par l'ennemi du salut, sentez-vous en vous-mêmes l'aiguillon de la chair qui se révolte contre l'esprit; c'est la prière qui vous obtiendra les forces nécessaires pour repousser toutes ces attein-

tes. Saint Paul attaqué des mêmes tentations pria avec ferveur, et il lui fut répondu : *Ne craignez rien, ma grâce vous suffit: « Sufficit tibi gratia mea. »* (II *Cor.*, XII, 9.) Etes-vous dans les croix et les souffrances, traînez-vous parmi les rigueurs de la maladie, les restes d'un corps qui commence à se dissoudre, c'est dans la prière que vous puiserez cette conformité à la volonté de Dieu qui fait les saints, que vous apprendrez à recevoir de sa main bienfaisante les biens et les maux, la santé et la maladie, et à adorer en toutes choses sa volonté sainte. Job couché sur un fumier dégoûtant, abandonné, insulté par ses amis, a recours à la prière, et il y puise cette soumission à la volonté du Seigneur qui a fait dire à l'Esprit-Saint, que Job au milieu des coups les plus accablants de la Providence, n'avait commis aucun péché. Etes-vous riche, élevé au-dessus des autres, avez-vous à craindre l'entraînement des plaisirs, la séduction des maximes du monde, priez avec ardeur. Esther assise à côté du roi de Babylone, pria, et elle conserva son cœur pur et innocent; David, sur le trône, eut recours à la prière, et il vit le néant de toutes les grandeurs humaines, et il demeura fidèle à son Dieu. *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.) Epouse malheureuse, mère infortunée, avez-vous à gémir de la brutalité d'un mari, des égarements d'un fils libertin, recourez à la prière. Le mari infidèle, dit l'Apôtre, est converti par les prières de la femme fidèle. Sainte Monique pria, et elle trouva dans la prière la patience et la résignation dans les peines que lui causait son époux, et par ses prières elle obtint la conversion d'Augustin, qui de philosophe superbe devint un enfant soumis de l'Eglise, et passa d'une vie dissolue aux saintes rigueurs de la pénitence. En un mot, mes frères, dans quelque situation que vous vous trouviez, heureuse ou malheureuse, dans vos doutes, dans vos peines, dans vos langueurs, dans vos inconstances spirituelles, la prière sera votre soutien, votre sauvegarde, votre force, votre salut.

Prions donc, mes frères, tous tant que nous sommes, priez, justes, afin de vous soutenir dans la justice. Hélas! il ne faut qu'un instant pour nous voir faire les chutes les plus déplorables, et la cendre et le cilice ne sont pas toujours un préservatif infaillible pour notre vertu mal affermie. Les colonnes de l'Eglise sont tombées, et Pierre renia son maître à la voix d'une simple servante; David vit expirer sa vertu à la vue d'une femme; Salomon, qui avait reçu la sagesse en partage, adora les dieux étrangers. Malheur à la vertu présomptueuse, qui, oubliant de tels exemples oserait négliger la prière et compter sur elle-même; priez, vous qui êtes encore dans l'esclavage du péché. Combien la prière vous est nécessaire, et si le juste ne se soutient que par la prière, comment le pécheur pourrait-il se convertir sans elle. Ah! du fond de l'abîme de votre misère, faites monter vers le trône du Seigneur les cris de votre douleur et de votre repentir, et conjurez ce Dieu qui ne brise point le roseau froissé, qui n'éteint point la mèche qui fume encore, d'avoir pitié de vous selon sa grande miséricorde; priez, mes frères, vous qui vivez retirés des plaisirs du monde et qui faisant une profession spéciale de piété, ne vous mêlez jamais à ses réjouissances profanes, le réduit le plus obscur n'est pas toujours inaccessible aux attaques du tentateur. Saint Jérôme dans le creux d'un rocher, exténué de jeûnes et de veilles, ne peut éloigner de son esprit les fêtes, les jeux, les amusements et les délices de Rome; et le théâtre, et le cirque, et l'indécence des dames romaines frappent encore son imagination. Mais priez surtout, vous, mes frères, qui par état êtes engagés dans le monde, parce que les tentations y sont plus fortes, les dangers plus multipliés, les secours moins abondants; prions donc, mes frères, mais prions avec foi; car, dit l'apôtre saint Jacques, celui qui hésite est semblable aux flots de la mer que le vent pousse çà et là et il ne saurait être exaucé; prions avec confiance, puisque nous avons un médiateur tout-puissant auprès de Dieu, qui lui présente nos prières et qui en obtient les grâces les plus abondantes; prions avec persévérance, puisque nous avons toujours besoin du secours d'en haut, et que sans lui, nous ne saurions rien faire d'utile pour le salut. Puisse l'Esprit-Saint qui sollicite pour nous avec des gémissements ineffables, former lui-même dans nos cœurs ces gémissements auxquels le cœur de Dieu ne saurait résister! Puisse-t-il répandre sur nous l'esprit de prières qui nous fera marcher avec confiance à travers les écueils de cette vie jusqu'à ce que nous ayons le bonheur d'aller nous reposer dans le sein de Dieu. *Amen.*

SERMON VIII.

SUR LA RECHUTE.

Gratias agimus Deo semper pro omnibus vobis, memoriam vestri facientes in orationibus nostris sine intermissione. (I *Thess.*, I, 2.)

Nous rendons de continuelles actions de grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant sans cesse de vous dans nos prières.

Voilà, mes frères, les paroles qu'adressait autrefois saint Paul aux Thessaloniciens ;déjà ce grand Apôtre avait fait briller au milieu d'eux la lumière de l'Evangile, et ce peuple docile à la voix du Seigneur, avait ouvert son cœur aux salutaires impressions de la grâce, et l'Evangile avait produit parmi eux des fruits merveilleux, et c'était autant pour les féliciter de leur docilité, que pour les encourager à marcher constamment dans les voies de la vertu, que l'Apôtre leur disait : *Nous rendons de continuelles actions de grâces à Dieu pour vous, nous souvenant sans cesse de vous dans nos prières.* Comme les Thessaloniciens, vous avez entendu la parole de Dieu et vous l'avez accueillie avec empressement; et cette parole sainte a produit dans vos cœurs des fruits abondants de sanctification et de salut. Oui, mes frères, pourrai-je vous dire avec l'Apôtre, nous nous souvenons des circonstances admira-

bles qui ont signalé la prédication de l'Evangile que nous avons faite parmi vous, elle n'a pas été seulement en parole, mais elle a été accompagnée de prodiges et des dons du Saint-Esprit. Que de pécheurs à cette époque ont quitté la voie du péché ; que d'esclaves des passions en ont secoué courageusement les chaînes ; que de haines éteintes, que de dissensions apaisées, que de divisions étouffées dans les embrassements de la charité fraternelle ; combien de personnes, vivant depuis longtemps loin de Dieu et des sacrements, s'en sont rapprochées ; que de résolutions formées et de saints engagements pris à la face des autels ! Ah ! mes frères, béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui vous a comblés en Jésus-Christ, de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, qui vous a choisis afin que vous fussiez saints et irrépréhensibles devant ses yeux. (*Ephes.*, I, 3, 4.) Mais, mes frères, plus les grâces dont le Seigneur vous a comblés sont précieuses, plus vous devez lui montrer de la reconnaissance, plus les bénédictions qu'il a répandue sur vous sont abondantes, plus aussi vous serez coupables de ne pas les faire fructifier au centuple, puisqu'on demandera beaucoup à celui à qui on a beaucoup donné ; mais, mes frères, si ce serait un crime de ne pas répondre fidèlement aux desseins de Dieu, quel crime plus grand ne serait-ce pas d'étouffer dans son cœur les semences de vertus que le Seigneur y a jetées, en retombant dans ses anciennes fautes, en recommençant le cours de ses prévarications ? Notre état alors, selon l'expression de l'Evangile, serait pire qu'auparavant, et il eût mieux valu ne pas connaître le don de Dieu que de le fouler aux pieds, ne pas renaître à la vertu, que de retomber dans le désordre. C'est, mes frères, pour vous prémunir contre ce malheur que je vais vous entretenir sur la rechute. Je la considérerai d'abord par rapport à Dieu, et vous en découvrirez l'énormité et la malice ; en second lieu, je la considérerai par rapport à l'homme et vous verrez que rien ne lui est plus nuisible. En deux mots, crime du chrétien qui retombe dans ses désordres, 1er point ; malheur du chrétien qui retombe dans le péché, 2e point.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus à craindre que la rechute dans le péché, soit qu'on la considère par rapport à Dieu ou par rapport à l'homme. Par rapport à Dieu, c'est le mépris le plus outrageant, et l'ingratitude la plus noire ; par rapport à l'homme, elle l'expose à une damnation presque certaine.

Je dis d'abord que la rechute dans le péché est le mépris le plus outrageant de la majesté de Dieu. Tout péché mortel, il est vrai, porte en lui-même cet odieux caractère de mépris, parce que par le péché l'homme viole la loi du Seigneur, foule aux pieds ses commandements, ne tient aucun compte de sa volonté ; parce qu'enfin il préfère ou l'objet d'une vile passion, ou un vil intérêt, ou un autre objet quelconque ; d'où il suit que la majesté du Seigneur est méprisée sa grandeur en quelque sorte obscurcie ; mais combien cet odieux caractère de mépris paraît avec des traits plus marqués dans la rechute ! Plusieurs choses, ce semble, pouvaient excuser le pécheur dans ses premiers égarements et le faire paraître à certains égards moins coupable. Sa faiblesse, dont il n'avait point fait la funeste expérience et dont par conséquent il n'avait pas encore assez appris à se défier, une passion naissante contre laquelle on ne s'était point assez précautionné, un penchant doux et flatteur en apparence, qui semblait né avec nous, et dont on n'avait point encore recueilli les fruits amers ; le monde avec ses maximes d'ambition, de fortune que l'on avait suivies aveuglément, et dont on n'avait point éprouvé les déceptions et l'injustice ; les plaisirs et les divertissements dont on n'avait considéré que les attraits apparents, sans sentir le vide affreux qu'ils laissent au fond du cœur ; que sais-je ? Le défaut d'expérience et de réflexion, une tentation subite et imprévue qui entraîne des circonstances auxquelles il était difficile de se soustraire, et tant d'autres choses, pouvaient le faire paraître moins coupable, et rendre aux yeux de Dieu sa faute plus pardonnable. Mais le pécheur, qui, après avoir quitté les voies du péché et s'être réconcilié avec son Dieu, retombe, et retombe plusieurs fois, et sans résistance et avec facilité, ne porte-t-il pas au dernier excès le mépris qu'il fait de la majesté de Dieu ? ne l'outrage-t-il pas de la manière la plus indigne ? car, mes frères, quelle excuse alléguera-t-il pour diminuer ou pallier sa faute ?

Alléguera-t-il sa faiblesse ? mais il la connaissait et depuis longtemps il n'en avait fait qu'une trop funeste expérience, pourquoi a-t-il encore succombé ? pourquoi n'a-t-il pas eu recours à celui qui pouvait le soutenir, pourquoi a-t-il abandonné insensiblement la prière, ou ne s'en est-il acquitté qu'avec une lâcheté qui ont rendu ses vœux stériles devant le Seigneur ; mais sa faiblesse, ne l'avait-on pas averti qu'il devait s'en défier ? ne lui avait-on pas dit, avec l'Apôtre, que celui qui est debout prenne garde de tomber ; que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, que nous ne sommes que misère et corruption, mais que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie ? Pourquoi ne l'a-t-il pas appelé du fond de l'abîme de ses maux ? Un malade qui refuserait d'avoir recours au médecin, ne serait-il pas censé vouloir mourir ? Ah ! mes frères, c'est votre faiblesse elle-même qui vous rend plus coupables, puisque la connaissant vous avez négligé de prendre les moyens de vous fortifier ; oui, si vous eussiez eu recours à Dieu, il vous eût secouru, il vous eût environné de sa puissante protection, et appuyé sur son secours, vous auriez pu, comme l'Apôtre, défier l'enfer entier de vous séparer de la charité de Jésus-Christ ; votre faiblesse est donc volontaire, et par conséquent impardonnable.

Le pécheur qui retombe après s'être re-

levé, alléguera-t-il son ignorance? Mais quelle ignorance? celle des vérités du salut et de ses devoirs ? Mais, mes frères, ne les avez-vous pas connues, ces vérités fondamentales de la religion; ne vous ont-elles pas été annoncées dans toute leur étendue et avec leur imposante majesté; n'avez-vous pas été convaincues que vous n'étiez sur la terre que pour aimer et servir le Seigneur, que c'était là la fin pour laquelle vous aviez été créés, et que tout ce qui ne se rapportait pas là n'était que vanité et affliction d'esprit? N'avez-vous pas compris que la seule et unique affaire que vous ayez à traiter dans ce monde, c'était l'affaire de votre salut; qu'il ne servait de rien de gagner l'univers entier, si l'on vient à perdre son âme ! Oui, vous les avez comprises, ces importantes vérités, et c'est après avoir été éclairé de la lumière céleste, que vous avez reconnu votre aveuglement, déploré vos erreurs et commencé à rentrer dans vous-mêmes ; pourquoi ces vérités si puissantes sur vos cœurs n'y produisent-elles pas le même effet ? ont-elles donc perdu quelque chose de leur certitude, ou de leur importance?

Certes, vous ne pouvez alléguer l'ignorance de vos devoirs, ils vous ont été développés dans toute leur étendue, vous les avez compris, et vous vous êtes reproché les infractions nombreuses que vous y aviez faites : les aveux que vous avez faits au pied du ministre de la religion, vous réfutent et vous montrent que l'ignorance de vos devoirs ne saurait être une excuse aux nouvelles infractions que vous y faites encore, et qui vous rendent criminel.

Vous n'ignorez pas non plus la gravité des fautes que vous commettez de nouveau. Hélas! ce sont les mêmes que vous aviez commises autrefois, dont vous avez reconnu l'énormité, que vous vous êtes reprochées à vous-mêmes, que vous avez détestées, que vous avez pris l'engagement de ne plus commettre. Eh quoi ! mes frères, Dieu n'est-il donc plus votre maître, la désobéissance à sa loi ne serait-elle plus un crime? Serait-il permis de lever contre lui l'étendard de la révolte? Ah ! les cris de votre conscience vous accusent au milieu de vous-mêmes, et vous disent assez hautement que ces nouveaux désordres vous rendent infiniment plus criminels aux yeux de Dieu !

De quel côté vous tournerez-vous donc, ô hommes inconstants dans vos voies, et qu'alléguerez-vous pour votre justification? Les maximes du monde? mais vous en aviez reconnu la fausseté et le danger, et vous aviez dit comme le Prophète, dans la joie de votre cœur : Le monde est un trompeur, ses discours sont pleins de perfidie, aussi je ne l'écouterai plus, je le mépriserai : *Omnis homo mendax.* (*Psal.* CXV, 11.) Le monde aurait-il cessé d'être l'ennemi de Jésus-Christ, et soumis à ses anathèmes? Les plaisirs? mais vous en aviez senti toute la vanité et le vide affreux qu'ils laissent dans notre cœur, et vous aviez dit avec saint Augustin et avec la même conviction que les plaisirs du monde peuvent bien nous distraire un instant, mais qu'ils ne sauraient remplir les désirs de notre âme qui est faite pour l'immortalité : *Occupare possunt, satiare non possunt.* Vous aviez ajouté avec le prophète : que les mondains se réjouissent au milieu de leurs plaisirs divers, pour moi, ô mon Dieu, je ne veux me réjouir qu'en vous seul! Vos autels, ô le Dieu des vertus, voilà où je viendrai me consoler, me fortifier, me réjouir en vous : *Ego autem in Domino gaudebo.* (*Habac.*, III, 18.) Les plaisirs du monde seraient-ils devenus plus solides, ses joies moins trompeuses, ses divertissements moins dangereux, son contentement plus réel, ou bien, Dieu serait-il devenu moins aimable, et le bonheur de le servir moins parfait ?

La violence de la tentation, ou une occasion imprévue? Ah ! mes frères, mais vous aviez reçu les sacrements qui nous fortifient, et vous pouvez y recourir encore? On vous avait donné des avis propres à la surmonter, les avez-vous mis en usage? ou plutôt, n'est-ce pas vous-même, pécheur inconstant, qui vous êtes offert à la tentation, qui avez recherché l'occasion qui vous a fait commettre de nouveaux crimes? Ainsi, mes chers frères, vous saviez par une funeste expérience, que toutes les fois que vous fréquentiez ce lieu public, vous tombiez dans des excès d'intempérance, vous oubliiez les règles de la sobriété, peut-être même celles de la bienséance, vous étiez exposés à enfeindre la loi de l'abstinence, pourquoi donc avez-vous encore fréquenté ce lieu si dangereux pour vous? Vous, jeune homme, vous ne le saviez que trop, que cette beauté séduisante captivait votre esprit et votre cœur, et devenait pour vous une occasion de mille crimes contre l'honnêteté naturelle ; vous y aviez renoncé. Néanmoins, à peine l'avez-vous eu quittée, que vous avez revolé à ses pieds. Vous n'avez même pas attendu qu'une circonstance imprévue se présentât pour vous engager de nouveau sous ses lois, vous vous êtes offert de vous-même à l'esclavage, et de cette même bouche qui avait juré à Jésus-Christ une fidélité inviolable, vous avez juré à votre idole un attachement éternel. Jeunesse chrétienne, vous saviez que la lecture des romans vous était funeste; que ces livres séduisants où l'on apprend par art, une passion que la nature ne nous apprend que trop bien, que ces portraits voluptueux, enflammaient votre imagination, portaient le feu dans votre esprit, les désirs dans votre cœur, et dans vos sens, une flamme que vous cherchiez en vain à réprimer; que ces assemblées, ces bals, ces danses étaient un écueil pour votre frêle vertu; que le son d'une musique efféminée, l'élégance et quelquefois même l'indécence des parures, la licence dans les manières et dans les discours, amollissaient votre cœur, vous inspiraient des passions criminelles, vous préparaient à des chutes profondes? Vous saviez que ces fréquentations, ces assiduités, ces promenades nocturnes faisaient à votre pudeur les blessures les plus cruelles; vous

saviez, dis-je, tout cela, et cependant, vous les avez lus de nouveau ces livres ou obscènes ou passionnés, vous avez fréquenté de nouveau ces bals et ces assemblées, on vous a vue encore dans ces fréquentations et ces promenades, et malgré vos promesses, malgré les remords de votre conscience, malgré les lumières dont le Seigneur vous avait favorisée, malgré votre propre expérience, si votre vie a été la même, si vous avez commis les mêmes fautes, n'êtes-vous pas infiniment coupable. Non, ce n'est plus un péché de faiblesse, de surprise, c'est une faute de pure malice, c'est une espèce d'apostasie, c'est l'abomination de l'abomination.

Et voilà, mes chers frères, ce qui rend le péché de rechute plus criminel, voilà ce qui lui donne ce caractère d'un odieux mépris que l'on ne trouve pas dans les premiers désordres, voilà ce qui en fait la honte et l'énormité. Car, dit ici Tertullien, l'on ne fait pas un médiocre outrage à Dieu, lorsque, après avoir renoncé par la pénitence au démon, qui est comme son rival et son ennemi, et aussi après l'avoir assujetti à son véritable maître, on le relève de nouveau en retombant dans le péché, et l'on devient ensuite sa joie et son trophée, en sorte que cet esprit malin, ayant reconnu sa proie, triomphe en quelque façon de son Seigneur même. N'est-il pas vrai, ajoute ce Père: qu'un tel homme préfère le démon à Dieu puisqu'il semble qu'ayant été à l'un et à l'autre, il a fait une comparaison des deux; et après les avoir bien considérés, il a jugé que celui-là a été le meilleur, auquel il a mieux aimé se donner encore une fois : *Comparationem videtur egisse qui utrumque cognoverit, et dijudicato pronuntiasse eum meliorem cujus se rursus esse maluerit* (*Lib. de pœnit.*, c. 5.)

Oui, mes frères, et c'est ici que vous allez comprendre tout ce que le péché de rechute a d'affreux et de révoltant, par le parallèle que fait le pécheur de Dieu avec le démon, et la préférence qu'il donne à ce dernier. Certes, ce n'est point sans connaissance de cause qu'il prononce, il a goûté les plaisirs du monde et le contentement de la vertu, il a éprouvé tout le charme des plaisirs, et le bonheur du service de Dieu, la honte du péché et la douceur du joug de Jésus-Christ, eh bien ! c'est après avoir mis en comparaison Jésus-Christ et le monde, Dieu et le démon, la douceur de l'innocence et les faux attraits du vice, le calme de la conscience et le remords du crime, Jésus-Christ et Bélial, qu'il se déclare pour ce dernier, qu'il le met au-dessus de son Dieu! qu'il dit à Dieu dans le fond de son cœur : Oui, Seigneur, on m'avait vanté les douceurs de votre service, et je les ai goûtées moi-même, j'ai aussi joui des plaisirs du vice, et ils sont infiniment plus doux à mon cœur! Quel affreux parallèle, mes chers frères, quel indigne langage ! quelle injure pour vous, ô mon Dieu ! que le moindre partage de notre cœur blesse, et qui avez tant de droits à le posséder tout entier!

En second lieu, la rechute dans le péché est encore l'ingratitude la plus noire. En effet, mes frères, tout bienfait mérite de la reconnaissance et plus le bienfait est grand, plus aussi notre reconnaissance doit être vive et sincère, plus aussi l'ingratitude est criminelle et impardonnable; c'est ainsi qu'on en juge même dans le monde. Or, d'après ce principe, qui pourra, mes frères, vous faire comprendre la noirceur de votre ingratitude, lorsqu'après avoir obtenu la grâce de la réconciliation, vous retombez dans vos anciens égarements? Rappelez-vous la grandeur du bienfait, la manière dont il vous a été accordé, les protestations qui l'avaient accompagné, et par toutes ces considérations, jugez de l'ingratitude dont vous vous rendez coupables en abandonnant la vertu pour retourner au péché.

1° La grandeur du bienfait. Je ne parle point ici, mes frères, de ces bienfaits généraux que la main libérale du Seigneur a répandus sur tous les hommes, et auxquels vous avez participé. Je ne dis rien du bienfait de la création, qui, en vous donnant l'existence, vous a rendus capables de connaître et d'aimer le Seigneur; du bienfait de la régénération spirituelle, par laquelle vous êtes devenus enfants de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, grâce qui seule suffirait pour épuiser tous les sentiments de notre gratitude. Je ne parle pas non plus de ces biens sans nombre que le Seigneur répand sur vous avec tant d'abondance et dont peut-être vous n'avez presque jamais songé à le remercier. Mais en me bornant à ce qui revient au sujet que je traite, je veux dire à la grâce de la réconciliation, n'y aura-t-il pas là de quoi nous confondre ?

Dans quel état étiez-vous, mes frères, avant votre réconciliation avec le Seigueur ? Pour le comprendre, il faudrait reconnaître toute la malice du péché mortel, comprendre en quelque sorte Dieu lui-même. Le péché mortel avait fait dans votre âme les ravages les plus affreux. La robe d'innocence dont vous aviez été revêtus au baptême, vous l'aviez traînée dans la fange du vice; l'innocence et la grâce sanctifiante qui vous rendaient agréables aux yeux de Dieu, vous l'aviez perdue! D'enfants de Dieu, vous étiez devenus enfants du démon, d'héritiers du ciel, dignes de l'enfer; votre cœur qui était le temple de l'Esprit-Saint, le sanctuaire de la divinité, était devenu le sanctuaire du vice, le repaire peut-être de mille passions. Qui pourrait dire les vices qui s'en étaient emparés? La haine et le désir de la vengeance y exerçaient leurs fureurs, la colère et l'emportement y faisaient souvent sentir leurs orages, la volupté, les passions les plus honteuses y exerçaient peut-être un empire souverain: la douceur, la modestie, la charité, la pudeur en avaient été tristement bannies. Quel état, mes frères? en fut-il jamais de plus triste et de plus humiliant? Je me représente un roi, assis autrefois sur un trône éclatant, commandant à un vaste empire, environné de gloire et de majesté, craint de ses ennemis, respecté et chéri de

ses sujets, précipité tout à coup de ce haut degré d'élévation, tombé dans l'humiliation la plus profonde, dans le mépris et l'abjection ; devenu la risée d'une populace effrénée, tel était votre état, pécheur, avant vos fautes. Alors le Seigneur a jeté sur vous un regard de compassion et de miséricorde, il a soufflé sur ces ossements arides, et il leur a rendu la vie, il vous a purifié, il vous a sanctifié, vous êtes devenus un enfant de bénédiction, l'héritier des promesses éternelles. Votre âme ornée de la grâce sanctifiante, est devenue le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le Seigneur s'est plu à en faire sa demeure, elle a été toute pure, toute belle, comme l'épouse des cantiques ; il vous a été permis d'appeler encore Dieu votre Père, et de regarder le ciel comme votre patrie ! Quelle faveur ! quel bienfait ! la vie la plus longue suffirait-elle pour en témoigner à Dieu une juste reconnaissance ? Par conséquent quelle ingratitude ne serait-ce pas d'oublier le bienfait et le bienfaiteur lui-même ?

Mais en second lieu, que n'ajoute pas au bienfait la manière dont il vous a été accordé ! Vous étiez peut-être un de ces grands pécheurs auxquels on pouvait appliquer ces paroles d'un prophète : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I, 6.) Vous vous étiez souillé peut-être de mille crimes. A l'oubli de votre Dieu, vous aviez peut-être joint le blasphème ; à la négligence de vos devoirs de chrétien, vous aviez peut-être joint l'impiété et le sarcasme ; à l'éloignement des sacrements, vous aviez peut-être ajouté l'affreuse résolution de n'y jamais participer ; avec tous ces crimes, vous aviez peut-être à vous reprocher les passions les plus avilissantes... que sais-je ? vous en étiez peut-être venu à ce degré d'insensibilité où l'âme semble ne plus vivre que pour la terre, à cette indifférence qui semble présager une rupture entière et éternelle avec son Dieu ; à cet état où le Seigneur est sur le point de retirer au pécheur ses grâces particulières, pour ne lui laisser plus que des grâces ordinaires avec lesquelles le pécheur peut, il est vrai, se convertir, mais ne se convertit jamais ; en un mot, nouvel enfant prodigue, vous aviez dissipé tous les biens spirituels que votre père vous avait destinés, il ne vous restait plus pour ainsi dire que l'attente d'une mort affreuse, suite ordinaire d'une vie déréglée ; et voilà cependant que le Seigneur, toujours riche en miséricorde, vous éclaire d'une lumière subite, sa grâce pénètre jusque dans le fond de votre cœur, et vous terrasse comme Saul sur le chemin de Damas ; vous vous rendez à la voix qui vous appelle ; vous revenez à Dieu ! Ah ! mes frères, comment vous a-t-il reçus ce Dieu de bonté ? vous a-t-il fait entendre une voix sévère ? vous a-t-il accablés de reproches amers ? il le pouvait cependant, cela paraissait même juste ; mais non : comme le père du prodigue, il a couru au devant de vous, il vous a serrés contre son cœur, il a effacé tous vos crimes, il vous a rendu la robe d'innocence : *Cito proferte stolam primam.* (*Luc.*, XV, 22.) Mon fils était mort, s'est-il écrié, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* (*Ibid.*)

Miséricorde de mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos voies, et comme vous adoucissez pour le pécheur repentant ce que sa conversion pourrait avoir de pénible et de rebutant !

Aussi, mes frères, de quels sentiments de reconnaissance et d'amour votre cœur n'avait-il point été pénétré, quelle joie, quel bonheur n'aviez-vous pas ressenti, quel calme avait succédé aux orages que les passions diverses excitaient autrefois dans vos cœurs ! Aussi que de promesses, que de protestations n'aviez-vous pas faites au Seigneur. Ah ! il nous en souvient, de ce jour où vous avez renouvelé solennellement aux pieds des autels les vœux de votre baptême, et l'acte de votre consécration. Combien de fois, dans cette auguste cérémonie, les voûtes du temple n'ont-elles pas retenti des cris de la fidélité que vous juriez de garder pour toujours. Monde perfide et corrupteur, avez-vous dit, nous abjurons tes fausses maximes ; plaisirs trompeurs, nous vous disons un adieu éternel ; assemblées profanes et dangereuses, vous ne nous aurez plus ; malheureux péchés qui nous aviez fait perdre la grâce de Dieu, jamais plus vous ne souillerez notre ame ; temple saint, vous serez notre asile et notre consolation ; vos autels, ô mon Dieu, vos autels, c'est là que nous viendrons répandre nos âmes en votre présence, c'est là que nous viendrons puiser de nouvelles forces pour vous être désormais fidèles. Jour heureux, mes frères, où l'enfer frémit de rage, où le ciel tressaillit, pour ainsi dire, d'allégresse ; jour qui nous combla de la plus grande consolation. Serments sacrés, serments solennels que nous avons entendus, que nous avons reçus et que le Seigneur a écrits dans le livre éternel, et par lesquels vous avez engagé votre foi pour toujours.

Maintenant, mes frères, si après le bienfait signalé de votre réconciliation, si après la manière pleine de bonté dont le Seigneur vous a accueillis, après des protestations de fidélité si souvent réitérées soit dans les tribunaux de la pénitence, soit à la face des autels, vous veniez à oublier le bienfait et le bienfaiteur, vous perdiez de vue vos promesses et vos serments, vous retourniez à votre vomissement, et vous commettiez de nouveau le péché que vous avez pleuré, détesté, promis de ne plus commettre, de quelle ingratitude ne vous rendriez-vous pas coupables, de quelle perfidie ne vous souilleriez-vous pas ? serait-il un crime plus grand, une trahison plus noire ? Ah ! mes frères, si manquer de fidélité à l'égard des hommes est un crime, quel nom donner à celui que vous commettriez en retombant dans le péché ? Oui, mes frères, il semble que ce soit ce péché de rechute dont le Seigneur se plaint par un de ses prophètes : Si un ennemi me traitait de la sorte, je l'aurais encore souffert ; mais vous que j'ai comblés

de biens, vous à qui j'ai pardonné tant de fautes, vous que j'ai admis à ma table, nourris de mon corps et de mon sang, vous enfin que j'ai si tendrement aimés, vous osez encore m'abandonner, et au mépris des engagements les plus sacrés, retourner dans la voie de l'iniquité, ah! voilà ce qui fait à mon cœur l'injure la plus cruelle, voilà la plus coupable des ingratitudes, la perfidie la plus révoltante. Ah! sans doute, mes frères, ces paroles pénètrent dans votre cœur et vous font comprendre ce que le péché de rechute renferme de malice par rapport à Dieu; mais j'ai ajouté qu'il était extrêmement nuisible à l'homme, c'est ce que nous allons voir dans la seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Il eût mieux valu, dit saint Pierre en parlant du pécheur relaps, *il eût mieux valu pour lui de ne point connaître la voie de la vérité, que de s'en écarter après y être entré.* « *Melius illis erat non agnoscere viam veritatis quam post agnitionem retrorsum converti.* » (II *Petr.*, II, 21.) Paroles qui, en nous découvrant l'énormité du péché de rechute, nous fait aussi comprendre le malheur du pécheur converti qui retombe dans ses désordres. Oui, mes frères, la rechute rend suspecte sa première conversion, la chute l'expose à une damnation presque certaine.

Et d'abord la rechute rend suspecte sa première conversion, parce que le pécheur qui retombe dans ses désordres, donne lieu de croire qu'il n'était pas sincèrement converti. En effet, mes frères, qu'est-ce qu'un pécheur véritablement converti? C'est un homme qui d'abord avait abandonné la loi du Seigneur, foulé aux pieds ses commandements, mais qui a reconnu son crime, qui l'a détesté et qui a commencé une vie nouvelle. C'est un homme que les passions avait séduit, et qui, entraîné par le charme des plaisirs trompeurs, s'était livré au désordre. Comme l'enfant prodigue, il avait dissipé l'héritage de son père en vivant dans la licence, mais, désabusé soit par les dégoûts inséparables des plaisirs, ou par la mort d'un complice, par le dérangement de ses affaires, ou un retour sérieux sur lui-même, par la considération de sa propre dégradation, ou les remords de sa conscience, il a enfin reconnu que la voie dans laquelle il marchait ne pouvait le conduire qu'à la mort; comme l'enfant prodigue, comparant l'excès de sa misère avec le bonheur dont il jouissait dans la maison de son père, c'est-à-dire quand il vivait dans l'innocence et la justice, il a dit comme lui dans le sentiment d'une conviction profonde: *Je me lèverai, j'irai vers mon père*, je lui ferai l'aveu de mes fautes, je rentrerai dans son amitié, et depuis le moment de son retour, il n'a cherché qu'à lui faire oublier ses anciennes fautes, par une fidélité sans borne: *Surgam, ibo ad patrem.* (*Luc.*, XV, 18.) C'est un riche, un ambitieux qui avait longtemps poursuivi la fortune, s'était élevé à un rang distingué par les voies les plus obliques, mais qui ne trouvant dans son élévation que trouble et inquiétude, dans la possession des richesses qu'un vide affreux, en a conclu comme Salomon, que tout ici bas n'est que vanité, a cessé de s'attacher aux biens de ce monde, mis des bornes à ses désirs, et s'est occupé à placer son véritable trésor dans le ciel, où les vers ni la rouille ne sauraient atteindre. C'est une personne longtemps lancée au milieu des divertissements du monde, où elle semblait avoir placé son bonheur, mais qui rentrant dans le fond de son cœur en a reconnu le danger, s'en est éloignée, a commencé à mener une vie plus retirée. Enfin c'est un pécheur qui revenu à Dieu, a en horreur le péché, l'évite avec le plus grand soin, s'éloigne des occasions dangereuses, gémit sans cesse de ses fautes, porte sur lui la mortification de Jésus-Christ, dont la vie, en un mot, est une vie toute nouvelle; car la bonne et solide pénitence, dit saint Augustin, consiste à pleurer ses péchés, en sorte qu'on ne les commette plus.

D'après ce principe, mes frères, la marque la plus sûre d'une vraie pénitence, la moins sujette à l'illusion, la plus rassurante pour nous, c'est le renouvellement des mœurs, le changement de conduite, la fuite et l'horreur du péché. Ainsi ce jeune homme avait autrefois des habitudes criminelles, il les a quittées, des liaisons suspectes, il les a rompues; cet autre prononçait souvent des jurements et des blasphèmes, il n'en prononce plus; celui-ci tombait souvent dans des excès d'intempérance, il ne manque plus aux règles de la sobriété; celui-là manquait souvent les offices, il y est très-assidu; cet autre avait pris injustement le bien d'autrui, sans prétendre entrer dans les desseins de Dieu, il l'a rendu. Je dis sans crainte de me tromper: Voilà des personnes dont la conversion a été sincère, ce n'est pas en vain qu'elles ont reçu la grâce des sacrements, leur cœur a été renouvelé, l'amitié du Seigneur leur a été rendue, j'en ai pour garant la parole de Jésus-Christ lui-même, ils ont fait de dignes fruits de pénitence: *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, VII, 16.) Mais pour ces pécheurs qui retombent presqu'aussitôt dans les mêmes fautes qu'ils ont confessées et détestées, qui ne mettent presqu'aucun intervalle entre leur conversion et leurs nouvelles chutes, et que le même jour voit pour ainsi dire réconciliés et coupables; pour ces personnes inconstantes dont la vie n'est qu'un cercle continuel de pénitence et de péché, de conversion et de désordres, qui semblent pleurer sincèrement leurs fautes, et qui les commettent de nouveau, pour les détester encore, et dont la vie n'a rien de plus fixe que cette succession d'œuvres de piété et de chutes toujours renouvelées, pour ces personnes qui ne rompent leurs engagements criminels que pour les reprendre presque aussitôt, leurs mauvaises habitudes que pour y retomber avec la même facilité, ne s'éloignent des occasions dangereuses que pour s'y retrouver à la première rencontre, qui enfin,

selon le langage d'un Père, pleurent sur leur vie passée, et recommencent une vie plus digne encore d'être pleurée, pour ces personnes, dis-je, quelle confiance peuvent-elles avoir sur leur pénitence, comment peuvent-elles se promettre qu'elle ait été sincère, et comment pourrons-nous le croire nous-mêmes, n'y a-t-il pas tout à craindre que leur pénitence n'ait été qu'une pénitence fausse, incomplète, qui ne justifie pas, qui les accuse au contraire devant Dieu, que leur cœur n'ait point été changé, que les démarches qu'elles ont faites, n'ait été qu'un sacrifice aux bienséances, à la coutume ou à un vil intérêt qui nous faisait un devoir de garder un extérieur de religion, mais que Dieu et notre salut n'entraient pour rien dans ces démarches, et qu'au lieu d'obtenir la grâce de la justification, elles ne soient sorties du tribunal de la pénitence plus coupables qu'elles n'y étaient entrées! Car, dit saint Grégoire, la conversion est sincère quand on déteste le mal qu'on avait fait et qu'on ne commet plus rien qui doive être détesté : or, s'il en est ainsi, que de fausses conversions, grand Dieu! que de pécheurs qui, au lieu d'être justifiés, ne font qu'ajouter à leurs anciennes fautes le crime d'une nouvelle profanation! Que d'erreur dans la pratique, et combien de personnes qui, se rassurent sur leur pénitence, tandis que cette même pénitence devrait être le principal sujet de leurs alarmes et de leur crainte.

Je sais, mes frères, qu'à Dieu seul appartient le secret des cœurs, que le cœur de l'homme est un abîme dont Dieu seul peut sonder toutes les profondeurs. Je sais que le ministre de la religion ne peut jamais prononcer avec une entière certitude sur la fausseté de notre pénitence, parce qu'il ne connaît pas assez la nature de la grâce et le degré de notre coopération qui sont les fondements de notre conversion. Mais si Dieu seul connaît la véritable préparation de notre cœur, en sommes-nous plus rassurés pour cela? Notre conscience, si nous en écoutions la voix, ne nous accuserait-elle pas hautement, et ne nous ferait-elle pas entendre un cri de mort? Les inquiétudes seules que nous éprouvons ne nous disent-elles pas assez que notre pénitence a été vaine, et nos chutes fréquentes, que notre cœur n'a point été changé? et si le ministre de la religion ne peut pas nous dire avec une entière certitude que notre pénitence a été fausse, n'est-ce pas assez que, suivant les règles de l'Eglise, il puisse nous dire avec trop de vérité que rien n'est plus douteux que notre conversion, pour que nous ne puissions pas y compter nous-mêmes?

Je sais encore que les sacrements ne nous rendent pas impeccables, qu'en nous fortifiant ils nous laissent le germe de notre faiblesse et de notre corruption, que celui qui est debout doit craindre de tomber, et que nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement. Hélas, mes frères, la faiblesse de l'homme est prodigieuse. David vit échouer sa vertu par un seul regard indiscret, saint Pierre oublia toutes ses protestations et renia son maître à la voix d'une simple servante. Aussi, loin de moi la pensée que toute espèce de rechute rende notre conversion suspecte. Il est des rechutes légères et excusables, des rechutes éloignées et tardives, des rechutes où l'on ne tombe qu'après de longs combats et par épuisement, des rechutes dont on s'humilie et dont on se relève promptement, des rechutes enfin imprévues et de surprise. Le Seigneur les permet quelquefois pour nous humilier davantage, renouveler notre vigilance, exciter notre zèle et nous tenir plus unis à lui. De semblables rechutes, quelque déplorables qu'elles soient, au lieu de nous inspirer des doutes sur nos pénitences passées et de nous décourager, nous font au contraire connaître, par les remords violents qu'elles nous causent, que notre cœur était à Dieu, puisqu'il souffre si cruellement de s'en être éloigné. Mais ces rechutes graves et profondes, ces rechutes prochaines et rapprochées, faciles et aisées, ces rechutes volontaires et prévues, ces rechutes où l'on ne tombe que parce qu'on s'est trouvé dans les mêmes lieux, avec les mêmes personnes, ces rechutes où l'on cède d'abord, et après lesquelles on vit tranquille comptant sur une pénitence aussi infructueuse que la première : ah, mes frères, qu'elles ont de quoi vous effrayer et vous faire révoquer en doute la sincérité de votre première conversion.

Et la preuve, mes frères, je la tire de la nature même de la contrition définie par le saint concile de Trente. La contrition est une douleur de l'âme, une détestation des péchés commis, avec un ferme propos de ne plus y retomber : douleur de l'âme qui sent vivement le malheur qu'elle a eu d'avoir offensé Dieu; qui, à la vue des outrages dont elle s'est rendue coupable envers la suprême majesté, sent en elle-même un déchirement, une douleur vive et profonde. Détestation du péché qui outrage un Dieu d'une grandeur et d'une bonté infinie, qui nous a comblés de biens, et que nous avions méconnu, oublié, insulté; détestation dont le moindre motif qui l'excite est la considération des peines éternelles, de ce feu inextinguible où le Seigneur aurait pu nous précipiter après notre crime, ferme propos qui doit nous mettre dans la disposition de tout perdre, de tout souffrir, de tout sacrifier, l'œil, le pied, la main, c'est-à-dire les objets les plus chers plutôt que d'offenser Dieu. Voilà la disposition où nous avons dû être si notre conversion a été sincère, les caractères de la contrition qui seule a pu nous réconcilier avec Dieu, et nous remettre dans sa grâce.

Or, mes frères, reconnaissez-vous à ces traits votre contrition, vous qui retombez promptement dans vos désordres, et qui ne mettez pour ainsi dire aucun intervalle entre le pardon que vous avez obtenu et les nouvelles fautes que vous commettez? vous qui tombez dans vos mêmes fautes aussi

fréquemment qu'auparavant, vous qui les commettez avec la même facilité, avec aussi peu de remords qu'avant votre conversion? votre âme a-t-elle senti combien il est *mauvais et amer d'avoir abandonné le Seigneur son Dieu.* (*Jer.*, II, 19.) Puisque vous lui êtes de nouveau infidèles, avez-vous détesté profondément le péché comme votre plus mortel ennemi, vous qui, en le commettant de nouveau, semblez rétracter votre premier repentir? Ah! si vous eussiez connu la malice du péché, l'injure qu'il fait à Dieu, le tort qu'il vous fait à vous-mêmes, si vous l'eussiez détesté comme le souverain mal que vous eussiez à craindre, ne l'auriez-vous pas évité avec plus de soin, auriez-vous cédé sans résistance à la première tentation; le même jour vous aurait-il vu repentants et coupables? Ah! mes frères, une détestation qui ne nous éloigne pas du péché, une horreur qui nous le laisse commettre si aisément n'est pas une vraie détestation, mais bien plutôt un amour secret et déguisé qui vivait au fond de nous-mêmes; et dès lors que dire de notre conversion? est-elle autre chose qu'une fausse pénitence?

Et que dirai-je de ce ferme propos qui fait comme l'essence de la contrition véritable; de cette résolution d'éviter le péché au prix des plus grandes violences, des plus pénibles sacrifices, et qui doit, dans la préparation de notre cœur, nous disposer à subir plutôt la mort que la servitude du péché. Ah! au milieu de vos rechutes fréquentes, faciles, volontaires, pourriez-vous être assez aveugles pour croire que vous l'avez eue? Quoi! vous dites que vous avez eu la sincère résolution de quitter le péché, de le fuir comme un serpent qui devrait lui donner la mort; et où sont les précautions que vous avez prises pour l'éviter? où est la vigilance qui vous a environnés? où sont les combats que vous avez soutenus, les résistances que vous avez opposées; où sont vos mortifications pour réduire en esclavage cette chair de péché, ces pénitences qui pouvaient assurer votre changement, ces prières ferventes qui devaient faire descendre du ciel les secours dont vous aviez besoin? mais si, au lieu de fuir le danger, vous vous y êtes exposés de vous-mêmes en vous trouvant dans les mêmes lieux, avec les mêmes personnes dont la société avait été si funeste à votre innocence, en vous permettant les mêmes lectures, les mêmes fréquentations dont vous n'aviez que trop éprouvé le danger; si, au lieu de combattre vigoureusement contre la tentation, vous avez cédé à sa première attaque; si, au lieu de veiller sur vous-mêmes, vous avez donné à votre langue, à vos yeux, à tous vos sens une liberté entière; si, au lieu de soutenir votre faiblesse par le saint exercice de la prière, vous l'avez négligé comme auparavant; si, dis-je, vous avez méprisé ou négligé toutes ces précautions sans lesquelles vous saviez bien que vous ne pouviez éviter de nouvelles chutes, et si au contraire vous avez aimé, recherché ce qui avait été la première cause de vos désordres, pouvez-vous dire que vous avez eu le ferme propos de ne plus offenser Dieu, et si vous l'osiez, votre conscience ne s'élèverait-elle pas contre vous pour vous accuser de mensonge et d'imposture? Mais si, loin de pouvoir vous rendre à vous-mêmes le témoignage que votre contrition ait eu ces caractères, vous ne voyiez que trop le contraire, et si néanmoins une contrition qui ne les a pas, n'est qu'une contrition fausse et trompeuse, quelle conséquence pouvez-vous tirer et pouvons-nous tirer nous-mêmes, sinon que votre pénitence a été une pénitence fausse, votre repentir un repentir apparent, et que la sentence d'absolution que le ministre, trompé par vos protestations qu'il a crues sincères, a prononcée contre vous, n'a point été ratifiée dans le ciel; que l'homme vous a absous et que le ciel vous a condamnés, et que vous avez ajouté à vos anciennes fautes le crime d'une nouvelle profanation : car ce n'est pas faire pénitence, dit saint Augustin, mais se moquer de Dieu que de commettre de nouveau ce qu'on s'était repenti d'avoir fait. (AUGUST., *lib.* II, *De pænit. et jejun.*)

Et maintenant, mes frères, vous rassurez-vous comme on le fait tous les jours, parce que vous avez déclaré vos fautes avec sincérité au tribunal de la pénitence? Sans doute cet aveu était nécessaire, mais est-ce là tout? suffit-il d'accuser ses fautes pour être converti? et par cela même qu'elles sont accusées, le cœur est-il changé? Et Judas aussi avait déclaré son crime, et non pas seulement en secret, mais en présence des princes des prêtres, non pas par force, ne cédant qu'aux interrogations pressantes d'un confesseur, comme on ne le fait que trop souvent, résolu d'avance de passer sous silence la plaie la plus profonde de son âme, à moins qu'un confesseur ne devine pour ainsi dire la blessure, mais de son propre mouvement, *peccavi tradens sanguinem justum* (*Matth.*, XXVII, 4), et Judas fut-il pour cela converti?

Vous rassurez-vous sur les soupirs que vous avez poussés, sur les larmes que vous avez versées en accusant vos fautes? Dans tout cela, avez-vous fait paraître de plus fortes démonstrations de repentir que Judas? Oui, il dut verser des larmes, ou s'il n'en versa pas, le remords de sa conscience, les soupirs de son cœur en tarissaient la source, et cependant son cœur fut-il changé?

Vous rassurez-vous sur ces désirs vagues d'un changement de vie que l'on n'exécute jamais? votre propos est-il plus ferme que celui d'Antiochus qui reconnaît la justice du Seigneur dans les coups qui le frappent, qui promet de relever ses autels abattus, et de rendre au peuple juif sa liberté et sa religion? Mais toutes ces belles paroles ne partaient point du cœur. Aussi, ajoute l'Écriture, ce scélérat demandait miséricorde, et les funestes dispositions de son cœur y mettaient un obstacle invincible. *Orabat hic scelestus Dominum a quo non esset misericordiam consecuturus.* (II *Mach.*, IX, 13.) Vos protestations ont-elles été plus fortes?

Non, non, mes frères, les soupirs, les lar-

mes, les protestations ne sont pas des marques sûres de conversion. C'est le changement du cœur, c'est une vie nouvelle, une vie de fidélité à la loi du Seigneur, voilà la véritable marque d'une sincère conversion. Ainsi lorsque Magdeleine, éclairée par la grâce, eut reconnu ses fautes, elle commence par sacrifier ce qui avait servi à ses passions : elle répand sur le Sauveur un parfum qui avait satisfait sa sensualité, elle essuie les pieds du Sauveur avec ses cheveux qui avaient si souvent contribué à ses parures mondaines; et elle lui fut inviolablement fidèle. Ainsi saint Augustin, après sa conversion, ne chercha qu'à effacer par une pénitence continuelle les fautes de sa jeunesse. Or, mes frères, d'après les exemples de ces deux célèbres pénitents et de tant d'autres, comprenez en quoi consiste la véritable conversion, et jugez ce que vous devez penser des vôtres. Concluons, mes frères : La vraie pénitence suppose le changement du cœur; ce changement du cœur produit le changement de la conduite; par conséquent, où il n'y a aucun ou presque aucun amendement de mœurs, on ne peut dire que le cœur ait été converti, et voilà comment la rechute rend suspecte notre première conversion pour ne rien dire de plus, et comment elle doit faire le sujet de nos plus vives alarmes. Mais ce n'est pas tout : j'ai ajouté que la rechute nous expose à une damnation presque certaine.

En effet, les suites nécessaires de la rechute sont de fortifier en nous l'inclination au mal, de rendre inutiles les moyens ordinaires de sanctification, d'éloigner de plus en plus Dieu de nous. Ce qui, mes frères, attaquant les bases de notre sanctification, qui sont la grâce divine et notre coopération à la grâce, ruine pour ainsi dire l'œuvre de notre salut, et nous expose à une damnation presque certaine. D'abord la rechute fortifie en nous l'inclination au mal; il en est, mes frères, des maladies spirituelles comme de celles du corps, la rechute les rend plus dangereuses et plus difficiles à guérir. Est-on attaqué pour la première fois d'une maladie grave, des remèdes administrés par un médecin habile, la force du tempérament, la fidélité à exécuter ce qui est prescrit, tout concourt à nous rendre la santé en diminuant la violence de la maladie. Mais si, après avoir échappé au danger, si à peine entré dans une pénible convalescence, on vient à faire une rechute, dès lors le mal reparaît avec plus de violence, il se manifeste avec des symptômes plus effrayants, les forces épuisées ne peuvent plus résister, les remèdes n'ont plus la même efficacité, on succombe victime de son imprudence. Or, mes frères, ce qui se passe par rapport au corps, a lieu également par rapport à l'âme. Vous étiez, mes frères, depuis longtemps atteints d'une maladie grave, vous croupissiez dans des habitudes criminelles. Triste jouet des passions : l'orgueil, l'ambition, la colère, l'impureté régnaient dans votre cœur et y exerçaient un souverain empire. Que de fautes vous aviez commises, que vos blessures étaient profondes, que votre état était grave ! vos iniquités allaient vous conduire à la mort éternelle ! Mais une heureuse circonstance s'est rencontrée, le Seigneur vous l'a ménagée dans sa miséricorde; votre cœur a été touché par la grâce, un médecin charitable a pansé vos plaies, votre docilité à suivre ses conseils vous a retirés du danger, vous avez été guéris, vous êtes rentrés dans l'amitié de Dieu : *Ecce jam sanus factus es.* (*Joan.*, V, 14.) Mais au lieu de conserver précieusement le trésor de la grâce, vous la perdez par une prompte rechute; au lieu d'être fidèles au Seigneur, vous négligez les précautions que l'on vous avait indiquées, vous retombez dans vos désordres. Ah ! mes frères, quel malheur, et que les suites en sont terribles. Vos passions qui n'étaient pas éteintes se réveillent avec fureur, vos habitudes qui n'étaient pas déracinées, mais seulement comprimées, reprennent tout leur empire, ou plutôt elles augmentent de toute votre faiblesse. Autrefois, vous ne commettiez des fautes que de loin en loin; maintenant elles se multiplient au-dessus des cheveux de votre tête; vos chutes étaient suivies du remords, le remords ne se fera plus ou presque plus sentir; vous gémissiez du poids de vos chaînes, vous n'aurez presque plus la force d'en gémir, parce que la violence du mal aura éteint presque jusqu'au sentiment; vous faisiez quelqu'effort pour vous arracher à la servitude du péché, vous l'avalerez maintenant comme l'eau. Le démon que vous avez chassé de votre cœur y rentre, non pas seul, mais accompagné d'un grand nombre d'autres, comme pour s'emparer de toutes les issues de votre âme, en fermer l'entrée à la grâce, et se venger sur vous de ce que vous avez voulu vous soustraire à ces lois : *Et ingressi habitant ibi.* (*Luc.*, XI, 26.)

Ah ! n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours dans ces âmes inconstantes qui, à peine entrées dans la voie de la vertu, retournent à leurs anciens vomissements ? Leurs anciennes habitudes ne se renouvellent-elles pas avec plus de fureur ? Ce ne sont plus alors des péchés de faiblesse, ce sont des péchés de malice; l'habitude se fortifie par chaque nouvelle faute, elle devient une espèce de nécessité et comme une seconde nature, semblable à un torrent quelque temps arrêté par une digue, et qui fait, après l'avoir rompue, les plus grands ravages. On est sur le bord du tombeau, et on tient encore à sa fortune, on calcule les moyens de l'augmenter, on ne recule pas devant les injustices pour ajouter à un bien qui échappe. On n'est plus propre aux plaisirs du monde, on aime encore ses assemblées, ses spectacles, ses fêtes; le monde nous repousse, et on ne peut se passer du monde. Les sens se refusent aux satisfactions criminelles, on en repaît son esprit et son cœur, on conserve le même goût pour les ajustements et les parures, on a recours à l'artifice pour réparer les ravages du temps.

Dans une maladie, on semble revenir à Dieu ; revenus à la santé, on se trouve les mêmes, et on vit comme auparavant. L'abus des grâces augmente notre faiblesse, à la force des passions et des inclinations mauvaises se joint le découragement, on désespère de triompher jamais des penchants qui nous ont encore entraînés au mal, on n'ose plus les attaquer parce qu'on craint de succomber encore. D'autres fois, c'est la témérité et la présomption; on espère sortir de cet état et revenir à Dieu, parce qu'on en était sorti d'abord. Cette présomptueuse confiance enhardit au crime, on ne craint plus de commettre des fautes dont on regarde le pardon si facile ; en attendant, le mal fait des progrès, la faiblesse augmente, l'habitude devient plus profonde, on en vient à une espèce d'impossibilité de pouvoir jamais sortir de ce funeste état. Ainsi Samson échappa d'abord aux piéges de la perfide Dalila; au lieu de se tenir sur ses gardes et de fuir une personne qui avait voulu le trahir, Samson, confiant dans sa force qui lui avait fait rompre les liens dont celle-ci l'avait enchaîné, s'expose de nouveau au danger : *Excutiam me sicut prius.* (*Jud.*, XVI, 20.) Mais cette fois le secret de sa force est découvert, sa chevelure mystérieuse lui est enlevée ; Samson, chargé de chaînes, fait d'inutiles efforts pour les rompre, il est livré aux Philistins qui en font le jouet de leur brutale fureur. Il ne savait pas, dit l'Ecriture, que sa nouvelle faute avait éloigné Dieu de lui : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.* (*Ibid.*) C'est ainsi, mes frères, que tout contribue à augmenter la faiblesse du pécheur de rechutes, et à donner plus de force à ses penchants déréglés.

Grand Dieu ! ne reste-t-il donc aucune ressource à cet infortuné pécheur, et ne trouvera-t-il pas encore dans les moyens de sanctification que vous avez établis une planche salutaire après le naufrage ? Difficilement, mes frères; car non-seulement la rechute augmente la faiblesse du pécheur, qui retombe en augmentant son penchant au mal, mais encore elle rend souvent inutiles les moyens ordinaires de sanctification. Et c'est ici, mes frères, que commence à s'accomplir le terrible jugement de Dieu sur ces âmes inconstantes et légères qui regrettent les jouissances matérielles de l'Egypte, et qui n'ont pas su apprécier le don de Dieu. Elles ont abusé des moyens ordinaires de sanctification, ces grâces ordinaires leur deviendront inutiles. Oui, mes frères, tout offre des ressources à un pécheur qui a longtemps vécu dans le crime et le désordre, tout peut servir à le convertir et à le changer, fût-il impie comme Achab, fratricide comme Caïn ; eût-il passé toute sa vie dans le désordre et les prévarications les plus grandes, tout peut encore servir à le convertir et à le changer. La parole de Dieu, la méditation des vérités éternelles, les sacrements, la mort d'un complice, une maladie qui le mène aux portes du tombeau, une inspiration soudaine, que sais-je ? pour lui tous les moyens n'ont pas encore perdu leur force et leur efficacité ; s'il les a négligés, si, dans son incrédulité, il les a méprisés, du moins il n'en a pas abusé. Mais pour le pécheur de rechute, que peuvent désormais sur son cœur toutes ces grâces dont le Seigneur s'était servi pour le ramener à lui ? La parole de Dieu ? Cent fois il l'a entendu annoncer avec tout ce qu'elle a d'imposant et de terrible, d'éclatant et de lumineux, d'agréable et d'engageant. Il a connu tous ses devoirs, remarqué toutes ses fautes : ce n'est qu'alors qu'il est revenu à lui, et qu'il a abandonné le parti du vice; mais après sa rechute, quel nouveau charme cette parole sainte peut-elle lui offrir ? que peut-on lui dire qu'il ne sache déjà ? comment peut-on espérer qu'elle fera sur lui des impressions plus profondes, et si tout ce qu'il a entendu n'a pas été capable de le retenir au service de Dieu, comment cela le serait-il de le ramener à lui ? et qui sait si, ne trouvant dans cette parole sainte que des reproches continuels et la condamnation de son ingratitude, il ne dira pas comme les Juifs : *Durus est hic sermo?* (*Joan.*, VI, 61.) Il ne finira pas comme eux par se séparer des disciples du Sauveur, et ne plus venir entendre cette parole sainte ? La considération des vérités éternelles ? Mais il les a méditées, il connaît tout ce que la mort a d'affreux pour un pécheur, il n'ignore pas qu'elle peut le surprendre au moment où il s'y attend le moins ; la rigueur du jugement, l'éternité des peines de l'enfer, le bonheur des saints, il sent tout cela, ces vérités sont devenues pour lui des vérités triviales, si je puis dire ainsi, et c'est pour cela qu'elles ne font plus aucune impression sur son cœur. Avez-vous donc une mort plus terrible à lui présenter, un jugement plus rigoureux à lui offrir, un abîme plus profond à ouvrir sous ses pas, un ciel plus beau à lui faire espérer ? Les sacrements ? Mais il les a fréquentés sans fruit et sans préparation ; Dieu veuille que ce ne soit pas pour les profaner ! Y trouvera-t-il donc plus de grâces, lui présentera-t-on une nourriture spirituelle plus substantielle et plus délicieuse que celle qu'il a eue ? Et qui sait si, comme les Israélites insensés, il ne dira pas : *Nauseat anima mea* (*Num.*, XXI, 5), cette nourriture est devenue pour moi sans saveur et sans goût, et s'il ne s'en éloignera pas, jusqu'à ce qu'une maladie cruelle le force encore à y recourir plutôt pour satisfaire aux bienséances, que par un véritable désir de conversion. La mort inopinée d'un complice ? Mais il espère échapper à un sort si affreux. Une inspiration secrète ? Mais il les étouffe, et il l'a bien fallu, pour retomber dans ses anciens désordres. La prière ? Il la néglige ou s'en acquitte mal, et par là même la rend inutile et sans force. Que sais-je ? tous ces moyens si propres à ramener à Dieu une âme depuis longtemps égarée, deviennent inutiles pour le pécheur de rechute. Infortuné pécheur ! votre retour avait consolé l'Eglise, vous alliez à grands

pas dans la voie des commandements du Seigneur, vous aviez éprouvé tant de joie, goûté tant de douceur après votre retour à Dieu : *Currebatis bene ;* par quel funeste aveuglement avez-vous abandonné la voie de la vertu ? par quel malheur êtes-vous retombés dans vos anciens désordres? *Quis vos fascinavit non obedire veritati.* (*Gal.*, III, 1.) Hélas! les efforts et les sacrifices que vous aviez faits sont perdus, vous dit le Seigneur par son prophète : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur* (*Ezech.*, XVIII, 24), votre conversion douteuse et incertaine, vos penchants sont devenus plus violents, vos habitudes plus enracinées : *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices eorum* (*Psal.* XXXVII, 6), les moyens ordinaires de sanctification inutiles ou inefficaces. Que votre sort est malheureux et quel espoir vous reste-t-il encore ! Miséricorde de mon Dieu, êtes-vous donc épuisée ? source infinie de grâces, êtes-vous donc tarie? Non, mes frères, il n'appartient point à l'homme de mettre des bornes à ce qui n'en a point; le pécheur peut recourir aux grâces extraordinaires du Seigneur; mais peut-il y compter? a-t-il droit de les attendre? le Seigneur, qui en est le maître et le dispensateur, les lui a-t-il promises? Non, mes frères, et c'est ici que la vérité que je vous prêche devient de plus en plus effrayante.

Car enfin, mes frères, sur quoi le pécheur de rechute peut-il se fonder pour attendre ces grâces extraordinaires; qu'alléguera-t-il pour les obtenir? La grandeur de sa misère? mais ne s'y est-il pas précipité de lui-même? La profondeur de ses blessures? mais n'est-ce pas par sa faute qu'il les a reçues? La bonté infinie du Seigneur? Mais n'en a-t-il pas abusé; n'a-t-il pas tourné contre Dieu même sa propre bonté; ne s'en est-il pas servi pour l'offenser avec plus d'audace ; et l'abus des dons du Seigneur pourra-t-il être un titre à en obtenir de nouveaux ? La considération de ses anciennes miséricordes? ah ! c'est ce qui fait son crime ; et plus le Seigneur l'avait prévenu de ses grâces, plus il est coupable de n'en avoir pas profité, plus son ingratitude est criminelle. Or, cette ingratitude qui augmente en proportion des biens qu'on a reçus peut-elle donc lui attirer de nouveaux bienfaits? Invoquera-t-il les promesses du Seigneur? Ah ! sans doute, mes frères, le Seigneur ne rejette jamais un cœur contrit et humilié ; sans doute, le Seigneur, fidèle à sa promesse, lui donnera des grâces suffisantes avec lesquelles le salut lui est possible ; mais, ces grâces, le pécheur en profitera-t-il ; le Seigneur lui doit-il autre chose, ou lui a-t-il promis des secours plus puissants? Non, mes frères, car, écoutez, c'est Dieu lui-même qui va parler, je ne ferai qu'expliquer ses paroles dans le sens catholique pour ne pas jeter le pécheur dans le désespoir : *Il eût mieux valu pour vous ne point connaître la voie de la justice que de vous en détourner après y être entré.* (II *Petr.*, II, 21.) Pourquoi? Mes frères, saint Paul en donne la raison : *Parce qu'il est impossible que ceux qui ont été éclairés par les lumières de la foi, et qui néanmoins sont retombés, soient de nouveau renouvelés par la pénitence.* «*Impossibile est eos qui semel illuminati sunt, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*» (*Hebr.*, VI, 4.) Quoi donc, mes frères, l'Apôtre veut-il dire que ceux qui ont reçu le baptême et qui retombent ne peuvent plus être lavés par la grâce de ce sacrement? Non, mes frères, il n'eût fait qu'exposer une vérité que ceux qui l'avaient reçu devaient savoir. Veut-il dire que tout espoir de conversion est perdu pour le pécheur qui retombe? Non, mes frères, l'Eglise ne l'a jamais entendu ainsi ; mais ce que l'Apôtre veut nous apprendre, c'est qu'il est bien difficile de se convertir après des rechutes, c'est que la véritable conversion devient un prodige de la grâce que Dieu peut faire, mais que le pécheur n'a aucun droit d'attendre. Que vous dit encore le Seigneur par la bouche du même Apôtre ? Une terre qui a été souvent arrosée des eaux du ciel, et qui, au lieu de donner de bons fruits, ne rapporte que des ronces et des épines, cette terre est réprouvée. La malédiction du Seigneur est sur le point de la frapper pour toujours : *Terra super se venientem bibens imbrem, proferens spinas et tribulos, reproba est, et maledicto proxima.* (*Hebr.*, VI, 8.) Or, mes frères, pécheurs inconstants dans vos voies, n'êtes-vous pas cette terre souvent arrosée par les eaux de la grâce, et néanmoins toujours stérile. De quels dons le Seigneur ne vous a-t-il pas comblés ! Grâces extérieures et intérieures, grâces qui ont éclairé votre esprit et touché votre cœur, paix et bonheur dans ces moments de fidélité, reproches, remords, troubles intérieurs après votre faute, qu'a pu faire pour vous le Seigneur qu'il n'ait fait : *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci.* (*Isa.*, V, 4.) Après tant de grâces n'avait-il pas droit d'attendre de vous des fruits de sanctification et de salut : *An quod exspectavi ut faceret uvas?* (*Ibid.*) Et vous, vous n'avez produit que des fruits de mort et de perdition, c'est-à-dire que vous n'avez répondu à ses grâces que par de nouveaux crimes : *Et fecit labruscas.* Et maintenant, dti le Seigneur, voici comment je traiterai cette vigne infidèle : *J'arracherai la haie qui l'entoure, et elle sera exposée au pillage; je détruirai les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds :* « *Et erit in conculcationem,*» *je la rendrai toute déserte, et elle ne sera point taillée ni labourée. Les ronces et les épines la couvriront. Je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle* : «*Mandabo nubibus ne pluant super eam imbrem.* » (*Isa.*, VI, 7.) Paroles terribles, mes frères, qui nous montrent l'âme du pécheur comme un champ ouvert à tous les passants, c'est-à-dire exposé à tous les coups de l'ennemi du salut. Couvert de ronces et d'épines, c'est-à-dire de passions et de crimes, fruit de ses habitudes que la rechute rend plus fortes et plus invétérées ; qui ne sera plus labouré ni cultivé, c'est-à-dire pour laquelle les moyens ordinaires de sanctification de-

viendront inutiles; sur laquelle enfin la rosée du ciel ne tombera plus, c'est-à-dire qu'elle sera privée de ces grâces particulières que sa fidélité aurait obtenues, et qui n'aura plus que ces grâces ordinaires avec lesquelles elle pourra se sauver sans doute, mais avec lesquelles elle ne se sauvera pas. Voilà, mes frères, le crime et les effets de la rechute. Combien n'est-elle pas à craindre, combien ses suites sont terribles, combien par conséquent devez-vous prendre de précautions pour l'éviter.

Voilà, mes frères, ce que j'ai voulu faire dans cette instruction. Vous précautionner contre la rechute, vous en faire craindre le crime et les effets, rendre votre foi plus vive, vos résolutions plus solides, votre vigilance plus active. Loin de moi, mes frères, la pensée d'avoir voulu vous jeter dans un triste désespoir. Etes-vous debout, vous dirai-je avec le grand Apôtre, c'est-à-dire avez-vous le bonheur d'être dans la grâce et l'amitié de Dieu? ah! réjouissez-vous dans le Seigneur! mais, prenez garde; vous portez le trésor de la grâce dans des vases fragiles; qu'une vigilance continuelle, une grande fidélité jusque dans les plus petites choses deviennent la sauvegarde de la grâce que vous portez dans vos cœurs. David était juste, un seul regard imprudent le perdit. *Veillez donc et priez pour ne pas tomber en tentation.* (*Matth.*, XXVI, 41.) Avez-vous eu le malheur de perdre le trésor de la grâce? ranimez votre foi, qu'une sincère pénitence expie votre prévarication et serve à vous tenir plus unis à Dieu. Avez-vous perdu plusieurs fois ce trésor précieux par des rechutes promptes, fréquentes, profondes? sans doute votre sort est bien à plaindre, vous devez être alarmés; mais au lieu de vous laisser aller à ce triste découragement qui ne serait propre qu'à consommer votre perte, rappelez-vous que nous avons un pontife saint, séparé des pécheurs, qui intercède tous les jours pour nous; allez vous jeter entre les bras de sa miséricorde; si votre repentir est sincère, il ne vous rejettera pas; il vous pardonnera vos fautes, il vous environnera de sa force et de sa grâce, il vous soutiendra, vous protégera contre tous les traits de vos ennemis. O mon Dieu, confirmez par votre grâce ce que votre grâce a commencé: *Confirma hoc, Deus.* (*Psal.* LVII, 29.) Ne permettez pas que ce peuple qui a accueilli avec tant d'empressement votre parole sainte périsse, ô mon Dieu; conservez-le, protégez-le, afin qu'après vous avoir servi fidèlement sur la terre, il puisse vous voir à jamais dans le ciel. *Amen.*

SERMON IX.

POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DES DAMES DE LA VISITATION A AUTUN.

Beati, qui habitant in domo tua, Domine. (*Psal.* LXXXIII, 5.)

Heureux ceux qui habitent dans la maison du Seigneur.

Le Prophète royal chassé de son trône par un fils aussi impie que dénaturé; obligé, pour se soustraire à sa fureur, de s'éloigner de Jérusalem et d'errer çà et là dans les campagnes; privé par conséquent du bonheur inestimable de pouvoir offrir au Seigneur ses vœux et ses hommages dans le lieu qui lui était spécialement destiné, le Prophète, dis-je, exprimait par ces paroles touchantes la douleur qu'il ressentait de cette privation: *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! mon âme ne saurait résister à l'ardeur avec laquelle elle soupire après votre sainte demeure: Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* (*Psal.* LXXXIII, 1.)

Précieux sentiments bien dignes du cœur du saint roi! Son âme paraît insensible à la révolte d'un fils qu'il aimait si tendrement, la perte même d'une couronne semble ne pas le toucher; mais ce qui afflige son cœur, ce qui est pour lui une peine insupportable, c'est de ne pouvoir plus offrir dans le tabernacle du Seigneur le tribut accoutumé de ses adorations et de ses louanges. *Altaria tua, Domine virtutum.* (*Ibid.*, 4.) Ah! il savait sans doute que l'immensité de Dieu n'est pas circonscrite dans l'étroite enceinte du tabernacle; il n'ignorait pas que du haut du ciel où il manifeste sa gloire à ses élus, il a les yeux fixés sur le juste: *Oculi Domini super justos* (*Psal.* XXXIII, 16), et que son oreille est attentive à ses prières; mais il savait aussi qu'il est d'une manière bien plus particulière dans ses temples, qu'il s'y plaît à répandre ses bénédictions les plus abondantes sur ceux qui l'invoquent: il savait que les temples, selon l'expression de saint Chrysostome, sont un ciel en petit (137), que l'air y est plus pur, le ciel plus serein et plus ouvert, les grâces plus abondantes, le Seigneur plus près de ceux qui l'invoquent; et c'était cette pensée qui excitait dans son âme le désir de revoir l'autel du Seigneur. Oh! pourquoi ces beaux sentiments ne sont-ils pas dans tous les cœurs!

Et cependant ils semblent naturels au cœur de l'homme. Partout où s'est formé une réunion de personnes plus ou moins nombreuse pour vivre en société, on a toujours commencé par y construire des temples. C'était comme l'arche d'alliance qui résidait au milieu du camp d'Israël, ou comme la colonne lumineuse qui guidait le peuple dans la sortie d'Egypte ou dans le désert. C'est que l'homme, toutes les fois qu'il réfléchit sur lui-même et descend dans son cœur, n'y trouve que faiblesse, et il est forcé de reconnaître son entière dépendance et le besoin qu'il a du secours d'autrui. Vous l'avez compris, mes frères, et votre désir a été de faire orner avec décence la maison du Seigneur. C'est elle qui la première a été achevée dans les édifices que votre piété élève dans cette cité pour vous immoler constamment à celui à qui vous vous étiez consacrés en disant avec le Prophète: *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam.* (*Psal.* CXXXI, 14). Vous avez compris que le plus noble repos de l'homme sur la terre, en attendant le repos éternel, était auprès des

(137) Ecclesia cœlum in angustum reductum (*in I Cor.*)

autels du Seigneur : *Altaria tua, Domine, virtutum.*

Daigne le Seigneur répandre dans vos âmes les bénédictions qu'il promettait à Salomon lors de l'érection de l'ancien temple ! puissiez-vous, précieuse colonie des enfants de François de Sales et de Françoise de Chantal, vous multiplier, croître, vous perpétuer dans les siècles futurs, et répandre partout la bonne odeur des vertus dont vos saints fondateurs ont été de si parfaits modèles.

Pour moi, appelé à vous adresser quelques mots d'édification à l'occasion de la bénédiction solennelle de cette église, que vous dirai-je? j'ai vu en lisant les livres saints qu'il est parlé de deux temples : l'un, le temple matériel, lieu de réunion pour les membres de la société chrétienne où nous offrons ensemble au Seigneur nos adorations et nos hommages : *Domus mea, domus orationis* (*Marc.*, XXXI, 17) ; l'autre, le temple spirituel, dans lequel le Seigneur veut bien faire ses délices d'habiter, consacré par la réception des sacrements, enrichi des dons de l'Esprit-Saint : *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* (I *Cor.*, III, 16.) C'est à vous parler des dispositions relatives à l'un et à l'autre temple que cette instruction sera consacrée.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est présent à tout, mes frères, et son immensité qui borne tout, n'est bornée nulle part. L'univers, selon la pensée de saint Augustin, est un vaste temple où nous pouvons adorer Dieu par la foi, et où il manifeste sa présence par toutes sortes de merveilles. *Les cieux*, dit le Prophète, *annoncent sa gloire* et tout ce qu'ils contiennent d'étonnant et de prodigieux nous fait connaître celui qui les a formés. (*Psal.* XVIII, 1.) *Le jour l'annonce au jour, la nuit le révèle à la nuit; si je monte au ciel*, continue le Prophète, *je vous y trouve*, ô Seigneur! *si je descends dans les enfers, vous y êtes ; si je m'élance jusqu'au delà des mers, c'est votre main qui me conduit.* Où irai-je pour me dérober à vos regards et pour fuir votre présence? L'abîme le plus profond pourrait-il me soustraire à vos yeux? (*Psal.* CXXXVIII, 8, 9.) Nous devons donc rendre en tous lieux au Seigneur le tribut de nos adorations et de nos hommages. Oh! puisse cette pensée de la présence de Dieu se graver profondément dans nos esprits et dans nos cœurs ! Alors, quelle attention à lui plaire en toutes choses, à lui rapporter toutes nos actions, quelle vigilance sur nous-mêmes! quelle horreur de tout ce qui peut souiller ou blesser la sainteté de son regard, et par conséquent quel moyen puissant de sanctification et de salut !

Mais si Dieu est présent partout, si nous pouvons et devons en tout lieu reconnaître son suprême domaine et lui demander les secours dont nous avons besoin, pourquoi des lieux spécialement destinés à cette fin, pourquoi des temples? Pourquoi? parce que l'homme ne doit pas se contenter d'adorer Dieu au fond de son cœur, mais qu'il lui doit aussi un hommage extérieur ; parce que la religion étant la base de la société pour laquelle l'homme a été créé, la société tout entière doit à Dieu des hommages publics et solennels. Pourquoi? parce que l'homme, esclave des sens, entraîné vers les choses de la terre, semblait ne pouvoir plus s'élever à la contemplation des merveilles du Seigneur, parce qu'il usait des bienfaits du Seigneur, sans reconnaître ses dons, parce qu'enfin, le péché avait porté dans son cœur avec une dégradation profonde, l'oubli de son Seigneur et de son maître. Il était donc bien nécessaire que l'homme qui détournait ses regards du ciel et les tenait fixés sur la terre, fut forcé de voir sur la terre même, un monument qui lui rappelât son Créateur, et l'obligation de la reconnaissance et de l'amour ; tous les peuples semblent avoir compris cette vérité, et quoiqu'ils n'ignorassent pas que l'univers était le temple le plus magnifique de la Divinité, ils n'ont pas laissé que de bâtir des temples, d'élever des autels destinés à offrir à la Divinité des sacrifices de louanges et d'actions de grâces.

Voyez le Seigneur dans l'ancienne loi ordonner au chef de son peuple de lui élever un temple. *Me bâtirez-vous une maison*, dit le Seigneur, *afin que j'y habite d'une manière particulière? Depuis que j'ai tiré de l'Egypte les enfants d'Israël, j'ai toujours habité sous des tentes et des pavillons.* (II *Reg.*, VII, 5, 6.) Le Seigneur veut bien tracer ensuite lui-même le plan du temple qu'on devait lui élever, comme s'il voulait se faire lui-même une demeure sur la terre. Salomon fut choisi de Dieu pour élever un temple en son honneur. Qui pourrait décrire la magnificence de cette demeure de l'Eternel? Tout ce que le Liban a de plus précieux, tout ce que l'or a de plus pur, tout ce que les pierreries ont de plus éclatant, tout ce que l'art a de plus exquis fut employé à orner la maison du Seigneur. Et cependant le roi Salomon, après en avoir fait la solennelle dédicace, ne pouvait contenir son étonnement. Seigneur, s'écriait-il, si le ciel, et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que je vous ai bâtie ! Sans doute c'était une grande faveur pour le peuple juif que le Seigneur voulût faire sa demeure parmi eux, qu'il voulût bien, comme il le dit lui-même, avoir sans cesse les yeux ouverts et son oreille attentive sur ceux qui l'invoqueraient en ce lieu; mais si, à la vue d'un tel bienfait, Salomon ne pouvait contenir son admiration, quel ne doit pas être notre étonnement à la vue de nos temples et de tout ce qu'ils renferment? Ah! c'est bien à nous qu'il appartient de dire avec plus de raison que le peuple juif : Non, il n'y a point de nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait ses dieux si près d'elle, comme notre Dieu est proche de nous !

En effet, autant le ciel est élevé au-dessus

de la terre, autant le soleil l'emporte sur les ténèbres, autant nos temples l'emportent sur le temple de l'ancienne loi. Dans l'ancien temple, il est vrai, il se présentait aux Juifs des objets bien propres à exciter leur admiration et leur reconnaissance : l'arche d'alliance qui les avait souvent précédés aux combats et à la victoire, et dont la marche était toujours accompagnée des plus grands prodiges ; la verge mystérieuse de Moïse dont la puissance secrète avait triomphé de la profonde obstination du roi de l'Egypte, ouvert les flots de la mer Rouge, fait sortir du sein d'un rocher une source abondante ; les tables de la loi que le Seigneur avait donné à son peuple au milieu des tonnerres et des éclairs ; le Seigneur y avait manifesté souvent sa présence, et plusieurs fois le feu du ciel était venu consumer les victimes qu'on immolait. Mais malgré tous ces monuments de l'ancien temple, l'apôtre saint Paul ne craint pas de dire que l'ancienne loi et toutes ces cérémonies n'étaient que des ombres et des figures, et que par conséquent nos temples où se trouve l'objet des figures antiques et la réalité l'emportent infiniment sur le temple symbolique de l'ancienne loi. En effet, nous n'avons plus, il est vrai, l'arche d'alliance, mais nous avons l'auteur même de l'alliance ; nous ne trouvons plus dans nos temples la verge mystérieuse qui enfantait des prodiges, mais nous avons celui qui opérait ces prodiges, et dont la verge de Moïse n'était que le signe et le faible instrument ; le feu du ciel ne descend plus d'une manière visible pour consumer la victime, mais la foi nous apprend que Jésus-Christ lui-même, prêtre et victime tout ensemble, s'immole tous les jours sur nos autels et s'offre à son Père en sacrifice continuel d'actions de grâces et de louanges. Oui, Seigneur, tous les jours à la voix de votre ministre, vous descendez du séjour éternel, vous vous rendez présent sur l'autel, vous vous incarnez en quelque sorte entre les mains du prêtre, comme autrefois dans le sein de Marie. O spectacle ! s'écrie saint Augustin, qui réjouit le ciel, fait frémir l'enfer d'épouvante, et remplit d'admiration les intelligences célestes. Mais ce n'est point encore assez pour votre amour, vous ne vous contentez pas de vous rendre présent sur l'autel au moment du sacrifice, vous voulez établir votre trône dans nos saints tabernacles, vous faites vos délices d'habiter parmi les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Comment ne pas s'écrier ici avec le Prophète : *Quid est homo*, qu'est-ce que l'homme, pour que vous le combliez de si grands dons et le fils de l'homme pour que vous le visitiez avec tant de tendresse, *Et filius hominis quoniam, visitas eum.* (*Psal.* VIII, 55) Vous l'avez couronné de gloire et de beauté ; vous l'avez établi roi de la création, vous avez soumis à son empire toutes les créatures, et comme si tout cela n'était point encore assez pour lui, vous voulez demeurer avec lui jusqu'à la consommation des siècles.

Quelle gloire, quel honneur pour l'homme ! que sont toutes ses communications avec les puissances de la terre, en présence de ces communications avec le Roi immortel des siècles? Mais aussi, mes frères, puisque le Seigneur est réellement présent dans son temple, puisque c'est sa demeure parmi les enfants des hommes, n'est-il pas évident que le respect le plus profond dans le lieu saint, devient pour nous une obligation rigoureuse et un devoir sacré? Il avait été dit au peuple juif : *Tremblez en présence de mon sanctuaire, c'est moi qui suis le Seigneur : « Pavete ad sanctuarium meum, ego Dominus. »* (*Levit.*, XXVI, 2.) Pourrons-nous entrer dans nos églises sans éprouver ce saisissement intérieur qui faisait dire au patriarche Jacob : *Que ce lieu est terrible, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel ! « Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi et domus Dei et porta cœli. »* (*Gen.*, XXVIII, 17.) Tout ne concourt-il pas à produire ces sentiments dans nos cœurs? Car, mes frères, pourquoi le Seigneur réside-t-il dans nos temples sinon pour y recevoir nos adorations et nos hommages? Pourquoi sa maison est-elle séparée de tout usage commun et ordinaire? pourquoi l'Eglise ordonne-t-elle à ses pontifes de les consacrer par une bénédiction spéciale, sinon pour nous rappeler les sentiments de piété et de respect qui doivent toujours nous y accompagner. Oui, mes frères, respect intérieur et extérieur, voilà le premier devoir qui nous est imposé pour le temple du Seigneur. Respect intérieur : toutes les facultés de notre âme pourraient-elles ne pas s'anéantir devant celui au seul nom duquel tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers? Notre esprit doit donc être recueilli, et s'occuper de rendre uniquement à sa majesté souveraine les adorations qui lui sont dues. Loin de nous donc toute pensée étrangère à l'action que nous faisons. Que tout objet humain et profane, dit saint Cyprien, disparaisse alors de notre esprit. Voulez-vous vous entretenir familièrement avec Dieu, dit saint Ephrem, recueillez-vous en vous-mêmes ; voulez-vous être écoutés, commencez par vous écouter vous-mêmes, ne vous présentez pas sans cela devant Dieu, si vous ne voulez pas être rejetés. *Le Seigneur est dans son temple*, dit un prophète, *que toute la terre fasse silence. « Dominus in templo suo, sileat a facie ejus omnis terra. »* (*Habac.*, II, 20.) Oui, mes frères, qu'elles fassent silence, en présence de l'Eternel, toutes les pensées profanes et humaines, toutes les pensées de la terre ; qu'ils fassent silence, tous ces projets d'agrandissement, d'intérêt, d'affaires, de fortune ; qu'il fassent silence, tous ces souvenirs de fêtes, d'amour-propre, de jalousie, de haine et de vengeance ! Voulez-vous donc entendre prononcer sur vos têtes l'anathème ancien? *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais leur*

esprit et leur cœur est loin de moi. (*Matth.*, XV, 8.)

Mais si le respect, le recueillement de l'esprit est nécessaire, ne faut-il pas aussi le respect du cœur? et ce respect du cœur en quoi consiste-t-il, sinon dans une conscience pure et exempte de fautes graves, ou du moins dans une conscience qui désire sincèrement briser les chaînes du péché, et secouer son joug avilissant. En effet, suivant la pensée d'un Père, l'église est un véritable ciel : il conviendrait donc que rien ne souillât la sainteté de ce lieu, ni l'excellence des saints mystères. Aussi, dans l'ancienne loi, était-il sévèrement défendu aux Juifs qui avaient contracté quelque impureté légale, de paraître dans le temple avant d'en avoir été purifiés, et l'audace du téméraire qui aurait osé enfreindre cette défense, n'aurait pas resté impunie. Aussi, dans les premiers siècles de l'Eglise, chassait-on du temple du Seigneur, avant la célébration des saints mystères, ceux dont la vertu avait fait un triste naufrage : *Sancta sanctis.* Mais si la voix accusatrice du ministre du Seigneur ne vient point réveiller le remords dans nos cœurs, en sommes-nous plus dignes de nous présenter devant Dieu, et la voix de nos iniquités ne nous dit-elle pas que nous sommes peut-être plus coupables que ceux que l'on chassait autrefois comme des animaux immondes? Quelle contradiction! nous venons dans le lieu saint pour adorer Dieu, c'est-à-dire pour le reconnaître comme notre maître, notre roi; nous proclamons par là son suprême domaine sur toutes choses; nous venons lui dire qu'à lui seul appartiennent *la gloire, l'honneur, la bénédiction dans les siècles des siècles* (*Apoc.*, IV, 10, 11); que lui seul mérite nos vœux et notre hommage; nous venons lui demander qu'il établisse son règne dans nos cœurs, qu'il nous fasse accomplir sa volonté, qu'il nous préserve de tout mal, et surtout du seul mal véritable, le péché. Mais si notre cœur est encore affectionné au péché, mais si nous baisons avec amour les chaînes du vice, mais si notre cœur tient encore à ses passions, et ne se sent pas même le désir de secouer leur abject esclavage, mais si le cri de la révolte contre Dieu : *Non serviam* (*Jerem.*, II, 20), retentit au fond de nos cœurs par nos attachements coupables, que faisons-nous? ne nous moquons-nous pas de Dieu? n'ajoutons-nous pas l'hypocrisie et l'insulte à nos anciens désordres? ne souillons-nous pas par notre présence la sainteté des mystères divins? Et le Seigneur ne nous dit-il pas par son prophète qu'il *rejette nos hommages, que nos solennités lui sont à dégoût, parce que nos mains sont pleines d'iniquités :* « *Manus enim vestræ iniquitate plenæ sunt.* » (*Isa*, I, 15.) Ah! du moins, gémissons de nos fautes, rougissons de nos penchants coupables, désirons de sortir de nos iniquités, conjurons le Seigneur de renouveler par sa grâce notre âme comme la jeunesse de l'aigle, soyons anéantis en sa présence à la vue des misères profondes de notre cœur. Voilà le respect intérieur qui doit nous accompagner dans la maison du Seigneur.

Je devrais maintenant vous parler du respect extérieur ; mais, mes frères, j'ai pu vous convaincre de la nécessité du recueillement intérieur, est-il besoin de vous dire que l'extérieur aussi doit être recueilli, et ne voit-on pas d'abord qu'une posture décente, un maintien modeste sont une suite inévitable des sentiments respectueux du cœur? aussi un mot seulement sur ce point, il n'est pas besoin de beaucoup de raisonnements pour vous convaincre. Eh quoi! mes frères, lorsque nous paraissons devant un grand du monde, nous nous tenons dans une posture respectueuse, et nous croirions manquer à la bienséance, d'en agir autrement; tout notre extérieur est décent, nous mesurons jusqu'à nos gestes, à nos expressions; et nous pourrions venir dans la maison de Dieu, en présence du roi des rois, avec un extérieur que nous ne voudrions pas avoir devant une personne respectable? Quoi! pendant que le ministre de la religion offre à Dieu le sacrifice de nos autels, pendant que Jésus-Christ s'immole de nouveau sur le calvaire mystique, une action à laquelle, selon saint Chrysostome, les anges n'assistent qu'en tremblant, ne serait pas assez imposante à nos yeux pour nous commander nos respectueux recueillements? Quoi! reprend saint Chrysostome, pendant que le prêtre offre à Dieu les prières de tous les fidèles, vous vous laisseriez aller à des ris indécents, à des postures lâches et efféminées, et vous ne tremblez pas? (137) Quoi! pendant que le ciel est ouvert sur nos têtes, que la rosée céleste va descendre avec abondance, l'ennui est peint sur notre visage, le temps du sacrifice nous paraît trop long et nous blâmons en secret la sainte gravité du ministre de la religion? O mon Dieu, les anges et les saints prosternés devant vous s'efforcent de chanter vos louanges, et l'homme racheté au prix de votre sang semble ne vous donner qu'avec peine quelques instants d'une vie qui devrait être employée tout entière à votre service! Que serait-ce, si on venait y étaler les élèvements de l'orgueil, les vanités du luxe, les prétentions du rang et de la fortune; si on y venait pour s'attirer à soi-même un encens qui n'est dû qu'à Dieu seul ; si on y était par le vain éclat d'un luxe mondain, un sujet de scandale pour ses frères? Oh! c'est alors, anges de paix, que vous vous voileriez la face, et que vous verseriez des larmes amères : *Angeli pacis amare flebunt.* (*Isa.*, XXXIII, 7.) C'est alors, ô Seigneur, que pour nous couvrir de confusion, comme autrefois le peuple d'Israël, vous n'auriez qu'à nous montrer votre demeure : *Ostende Domini Israel templum, et confundantur.* (*Ezech.*, XLIII, 11.)

(137) Hom 15, *in Epist. ad Hebr.* : Stat sacerdos Deo afferens orationem cunctorum, tu autem rides? nihil times? non contremiscis?

Le second sentiment que nous devons apporter dans le lieu saint, c'est une humilité profonde, tout nous prêche cette vertu. La grandeur et la puissance du Seigneur, son abaissement et son humiliation sur nos autels, tout ce qui s'offre à nos yeux nous dit hautement : *Humiliez-vous en présence du Seigneur.* « *Humiliamini sub manu potentis Dei.* » (I *Pet.*, V, 6.) Sa grandeur et sa puissance. Quel est, en effet, celui qui réside dans nos temples? c'est le Dieu de grandeur et de majesté! c'est le Roi immortel des siècles. Il parle, dit le Prophète, par les vents et les tempêtes, il fait retentir le son terrible de sa voix sur toute l'étendue des eaux ; sa voix brise les cèdres du Liban, elle porte avec elle une flamme pénétrante qui va jeter l'effroi jusque dans les déserts les plus reculés. (*Psal.* XXVIII, 3, 5, 7.) D'une seule parole il produit les cieux, et le prodigieux nombre d'astres qui en sont l'ornement ne lui a coûté qu'un souffle de sa bouche. (*Psal.* XXXII, 8.) Il rassemble les eaux dans la mer comme dans un vaisseau, et il les tient enfermées comme dans les trésors de sa puissance pour s'en servir au temps de sa colère ; il est assis sur les nuées et porté sur les ailes des vents ; un seul de ses regards ébranle la terre, il frappe les montagnes et les embrase, tout est plein de sa puissance et de sa majesté. (*Psal.* I, passim.) Oh ! *qui ne vous craindrait, ô roi des nations,* qui ne s'humilierait, ne s'anéantirait devant vous ! *Quis non timebit, o rex gentium.* (*Jer.*, X, 7.)

Voulez-vous voir comment cette puissance du Seigneur s'est manifestée dans le temple ancien? ouvrez les Ecritures : à peine l'arche qui était le temple portatif d'Israël à travers le désert est-elle construite, que le Seigneur y déploie sa puissance. Devant elle, les fleuves s'entr'ouvrent pour donner passage au peuple hébreu; à sa présence les tours et les remparts des villes ennemies s'écroulent avec fracas, le feu sort des entrailles de la terre pour dévorer les séditieux, l'épouvante et la terreur éclatent dans l'armée des infidèles, dès qu'ils savent que l'arche est dans le camp des Hébreux. *Leur Dieu est venu*, disaient-ils, *malheur à nous! qui nous sauvera de ses mains?* (I *Reg.*, IV, 8.) Et lorsque le temple fut construit, que de prodiges! Là, le feu du ciel tombait visiblement pour consumer les victimes. (II *Paral.*, VII, 1.) Là, Dieu rendait ses oracles et déclarait ses volontés. Là, Josaphat implorait le secours du ciel, à la tête de son peuple, et les armées innombrables d'ennemies s'égorgeaient de leurs propres mains. (II *Paral.*, XX, 5.) Là, Ezéchias demandait justice à Dieu des blasphèmes de Rabsacès, et l'ange exterminateur fondait aussitôt sur l'armée des infidèles. Voulez-vous voir cette grandeur de Dieu se manifester d'une manière plus propre à inspirer le respect et l'humilité en sa présence? Osa est frappé de mort pour avoir porté sur l'arche une main téméraire, cinquante mille Bethsamites sont traités avec la même rigueur pour l'avoir regardée avec trop de curiosité ; Balthazar est précipité de son trône, parce qu'il a profané dans un festin impie, les vases sacrés du temple ; Héliodore est frappé de verges par la main invisible des anges, pour avoir entrepris d'enlever les trésors du temple ; et lorsque Salomon oublie le Dieu de ses pères et prostitue à des divinités étrangères l'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, sa couronne est brisée en deux sur la tête de son fils; et lorsque le peuple d'Israël a poussé jusqu'au bout son audace sacrilége, lorsqu'il ne fléchit plus le genou en présence de l'Eternel dans son temple, *faciam domui huic sicut feci Silo* dit le Seigneur. (*Jer.*, VII, 11), le temple et la ville sont livrés à ses ennemis, et le peuple tout entier est livré à un esclavage de soixante-douze ans ; lorsqu'enfin, l'audace ne connut plus de bornes, lorsque, suivant les paroles du Seigneur, on en fut venu à faire de sa maison, qui devait être une maison de prières, une maison de commerce et une caverne de voleurs, alors tomba sur ce peuple cet anathème terrible : De ce temple, il n'en restera pas pierre sur pierre : *Non relinquent in te lapidem super lapidem.* (*Luc.*, XIX, 40.) Voilà comme le Seigneur traite les peuples profanateurs; et s'il nous était donné de lire dans les décrets de Dieu, nous verrions peut-être dans les profanations de son temple la cause de ces catastrophes terribles qui bouleversent les royaumes et les empires. L'humilité la plus profonde donc, en présence du Seigneur.

Et ne disons pas, que nous ne voyons plus dans nos temples de ces éclats terribles de la puissance du Seigneur. Il est vrai, sa puissance ne s'y manifeste pas d'une manière extérieure et sensible ; mais elle n'agit pas d'une manière moins réelle quoique cachée. Ah! s'il nous était donné de pénétrer son action puissante sur les âmes suivant les dispositions diverses qn'on apporte en ce lieu, peut-être dans cette action secrète de sa grandeur trouverions-nous davantage de quoi nous humilier et nous confondre. Là, aux pieds des saints autels nous y trouvons ou la vie ou la mort, ou le pardon de nos fautes ou la réprobation, la réconciliation ou une effrayante condamnation. Là, l'humble publicain, accablé sous le poids de ses misères, qui se frappe la poitrine, fait le sincère aveu de ses fautes, n'ose lever les yeux vers le Ciel contre lequel il a péché, entend dans son cœur une voix secrète qui lui dit : *Transtulit Dominus peccatum tuum* (II *Reg.*, XII, 13), il en sort justifié, sanctifié, ami de Dieu ; là, le pharisien superbe qui fléchit à peine le genou devant l'Eternel, s'enorgueillit de ses prétendus mérites ou de quelques bonnes œuvres extérieures qui ne coûtaient au cœur aucun sacrifice, dissimule les plus profondes misères de son cœur, s'en retourne plus coupable qu'il n'était venu, et ajoute par son orgueil une nouvelle pierre à l'édifice de son éternelle réprobation. Là la prière du pauvre et de l'humble de cœur pénètre jusqu'au ciel, et tantôt arrête par

ses supplications les coups de la justice du Seigneur prête à lancer la foudre, et tantôt en fait descendre sur nous les bénédictions les plus abondantes. Or, la puissance du Seigneur ne brille pas d'un moindre éclat dans les opérations secrètes du cœur, que dans les plus grandes merveilles de la nature, et le Prophète le proclame aussi grand, aussi admirable dans l'œuvre de la conversion des hommes, que dans les ouvrages les plus étonnants de la création : ***Mirabilis Deus in sanctis suis.*** (***Psal.*** LXVII, 36.)

Et puis, mes frères, tout dans le lieu saint ne nous prêche-t-il pas l'humilité la plus profonde? Le tribunal de la pénitence, où l'homme dépositaire de l'autorité de Dieu, remet les péchés commis contre sa majesté suprême : oh! pourrions-nous oublier les aveux si souvent répétés de nos faiblesses et de nos misères, les promesses que nous y avons faites, les résolutions que nous avons prises, et le souvenir de toutes ces choses pourrait-il ne pas porter dans nos cœurs l'humilité la plus sincère? Cette chaire d'où sont partis les enseignements de la foi, la lumière qui a éclairé nos esprits, les saintes émotions qui ont agité nos cœurs, ne nous rappellent-elles pas que sans cette lumière divine nous serions encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur, et assis à l'ombre de la mort! Et la croix, signe sacré de la réconciliation de la terre avec le ciel, la croix ne nous dit-elle pas que nous étions perdus sans ressource, si le Seigneur n'eût pris sur lui toutes nos infirmités et n'eût été broyé pour nos crimes? Mais l'autel saint, mais le tabernacle : oh! c'est de là que part la leçon la plus forte de l'humilité que nous devons avoir dans le lieu saint. Quoi, mes frères, le roi de gloire et de majesté, sans gloire et sans beauté! quoi, le Dieu du ciel et de la terre caché sous les voiles du sacrement! quoi, le maître de la vie et de la mort, anéanti en quelque sorte et réduit à cet état qu'on peut lui appliquer cette parole du Prophète : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Oui, Seigneur, un prophète avait dit de vous que vous étiez un Dieu caché : ***Vere tu es Deus absconditus.*** (***Isa.***, XLV, 15.) Vous l'étiez, lorsque vous vous revêtissiez de notre mortalité dans le sein de Marie; vous l'étiez, pendant votre vie mortelle, lorsque vous n'aviez pas un endroit pour reposer votre tête; lorsque vous supportiez, comme un homme impuissant, au moment de votre passion, toutes les injures, les opprobres des Juifs; lorsque vous rendiez sur la croix le dernier soupir! Mais encore votre puissance paraissait au milieu de vos humiliations les plus profondes. Les anges, au moment de votre naissance, entonnaient dans les airs le cantique de l'allégresse et de la reconnaissance. Pendant votre vie mortelle, vous commandiez en maître à toute la nature; vous guérissiez les maladies les plus invétérées. Les flots de la mer se calmaient à votre voix, la mort même reconnaissait votre empire, et rendait à la vie ses victimes. Au milieu des opprobres du Calvaire, le soleil reculait d'épouvante, les rochers se fendaient, les tombeaux s'ouvraient, le voile du temple se déchirait en lambeaux, toute la nature rendait témoignage à votre divinité; et tout Dieu caché que vous étiez dans un corps mortel, votre puissance brillait avec éclat. Mais dans le sacrement de nos autels, c'est là que, dans toute la rigueur de l'expression, vous étiez vraiment un Dieu caché, un Dieu humilié : *Vere tu es Deus absconditus.* C'est du fond de nos tabernacles que vous nous criez d'une voix que nous ne pouvons méconnaître : ***Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*** (***Matth***, XI., 29.)

Oh! mes frères, malheur à nous, si en présence de l'humiliation de notre Dieu, nous n'étions pas humbles! Si en présence de cette majesté en quelque sorte anéantie, nous portions les vaines prétentions de l'orgueil humain; si au milieu des misères profondes de notre cœur nous ne les sentions pas, et nous étions pleins de nous-mêmes; si dans l'humiliation de notre cœur nous ne lui disions pas comme le prodigue : ***Peccavi in cœlum et coram te*** (***Luc.***, XV, 21), et avec le publicain : ***Propitius esto mihi peccatori*** (***Luc.***, XVIII. 13). Oui, mes frères, une humilité profonde, voilà ce qui attirera sur nous les regards de sa miséricorde. C'est elle que le Seigneur exauce : ***Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum*** (***Psal.*** XXXIII, 7). C'est sur elle qu'il laisse tomber ses grâces les plus abondantes : ***Ad quem aspiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, [et trementem sermones meos*** (***Isa.***, LXVI, 2.) C'est elle qu'il se plaît à exalter, à élever par de nouvelles faveurs : ***Exaltavit humiles*** (***Luc.***, I, 52), tandis qu'il n'a que des anathèmes pour l'orgueil, pour l'amour-propre : ***Deposuit potentes de sede.*** (***Ibid.***)

Le troisième sentiment que nous devons apporter dans le lieu saint, c'est une grande confiance et un grand amour pour Dieu. Oui, mes frères, si la pensée de la grandeur de Dieu doit nous humilier, si le souvenir de nos misères et de nos fautes doit nous confondre, le souvenir de ses bontés et de ses miséricordes doit dilater saintement notre cœur, et nous inspirer une grande confiance et un grand amour. Non, ce serait ne pas connaître l'esprit de notre religion ni de son divin auteur, que de ne paraître au pied des saints autels qu'avec un cœur resserré, rétréci par une crainte excessive. En effet, levez les yeux, ô hommes, et considérez si vous le pouvez sans dilater votre cœur tous les objets qui se présentent à vous. C'est dans le temple du Seigneur que nous avons été regénérés par les eaux du baptême, et que le mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et nous a été renversé. C'est là que si souvent est tombé sur notre âme cette parole de réconciliation et de salut : *Remittuntur tibi peccata tua* (*Matth.*, IX, 2) ; là, que la croix du Seigneur nous cria d'une voix forte et douce : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) O hommes que Dieu a aimés jusqu'à donner son Fils

unique pour prix de votre rançon, que pourriez-vous craindre; que peut-il s'être réservé après un don si excellent; à quelles grâces, à quelles faveurs ne pouvez-vous pas prétendre? Oui, mes frères, une confiance entière, un amour sans bornes: voilà les sentiments qui doivent dominer tous les autres sentiments de notre cœur. Car, mes frères, pourquoi Jésus-Christ est-il réellement présent sur nos autels? Pourquoi fait-il ses délices d'habiter parmi nous? Ah! c'est pour entendre et écouter nos prières: ***Erunt oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus; exaudivi orationem tuam et deprecationem tuam quam deprecatus es coram me*** (III *Reg.*, IX, 3); pour nous offrir son secours et ses grâces: *Petite et accipietis* (*Luc.*, XVI, 24). Pourquoi? pour nous fortifier dans nos faiblesses, nous consoler dans toutes les afflictions de la vie. Oh! pourquoi tombez-vous dans l'abattement? ô maison d'Israël: *Quare moriemini, domus Israel.* (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Oui, mes frères, dans nos peines, dans nos tribulations, dans les malheurs et les infortunes de la vie, dans les combats et les tentations, nous avons dans nos temples le suprême consolateur. Avec quelle tendresse il nous appelle! Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, qui êtes accablé sous le poids de vos misères diverses, venez à moi, et je vous soulagerai, et je vous consolerai, et je vous fortifierai: *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Les consolations humaines sont froides, stériles, importunes; elles ne font souvent qu'enfoncer plus avant dans le cœur le trait qui l'a percé; nos autels, le Seigneur dans nos tabernacles, voilà le remède à nos maux et la source unique des consolations dans nos peines: *Venite ad me.*

Il est dans la vie, que l'Esprit-Saint appelle un combat continuel des moments terribles, où toute notre force semble nous avoir abandonnés, où l'esprit est en proie à des incertitudes et semble environné des ombres de la mort. Des moments de faiblesse où on ne se traîne qu'avec peine dans la voie de la vertu, où notre cœur chancelle au milieu de nous-mêmes, où mille inquiétudes nous assiégent et nous font trouver tout pénible dans l'observation de la loi de Dieu; des moments où l'ennemi du salut rugissant plus fort qu'à l'ordinaire redouble ses attaques et ses fureurs, et où il semble que nous sommes sur le point de poser les armes et de succomber sous ses coups. Dans ces moments si pénibles aux yeux de la foi, oh! le Seigneur nous appelle aux pieds des saints autels. C'est là que nous trouverons la lumière dans nos doutes et nos perplexités, cette lumière qui sera suivant l'expression du Prophète comme une lampe éclatante pour nos pieds mal assurés: *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*Psal.* CXVIII, 105.) C'est là que nous trouverons cette nourriture solide, vivifiante, qui nous fera sortir de nos langueurs; cette flamme sacrée, cette sainte charité à laquelle se rallumera l'amour de Dieu presque éteint dans nos cœurs. Le prophète se nourrit du pain mystérieux que l'ange lui apporta, et qui n'était qu'une figure imparfaite de la divine Eucharistie; et il marcha jusqu'au bout de son voyage avec un courage qui ne se démentit plus. C'est dans la sainte Eucharistie que nous trouverons cette force qui nous rendra victorieux au milieu des combats. Nourris de ce pain des forts, mille tomberont à notre gauche, dix mille à notre droite; comme le prophète, nous ne craindrons pas même les efforts de l'enfer entier contre nous; et, à l'exemple du grand Apôtre, nous pourrons défier l'univers entier de nous séparer de la charité de Jésus-Christ. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi*, et *moi je demeure en lui.* (*Joan.*, VI, 57.) Nous viendrons en lui, et nous établirons notre demeure dans son cœur. *Ad eum veniemus.* (*Joan.*, XIV, 23.) Or, que peut craindre celui qui est ainsi uni au Seigneur de la manière la plus intime? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (*Rom.*, VIII, 31.)

Oui, mes frères, confiance en Dieu, amour pour Dieu dans les saints tabernacles. Si nous vivons dans la fidélité à la loi, si nous faisons tous les jours de nouveaux efforts pour lui plaire, ne l'entendons-nous pas, ce divin Sauveur, qui nous appelle avec l'accent de la bonté la plus tendre? *Surge*, « *levez-vous*, » ô âme en qui j'ai fixé ma demeure. *Propera*, « *hâtez-vous*, » ne craignez rien, vous êtes toute belle à mes yeux; sanctifiée par ma grâce, ornée des dons de l'Esprit-Saint: *Amica mea, formosa mea, veni*; venez afin de resserrer davantage les liens qui vous attachent à moi. (*Cant.*, II, 10.) Comment ne pas céder à de si touchantes invitations!

Mais je suis pécheur, direz-vous: je comprends la confiance et l'amour de la part de ces âmes pour qui la terre n'est rien, et qui ont placé dans le Seigneur toutes leurs affections et leurs espérances; mais moi, esclave encore de mille défauts, sujet à des habitudes coupables, puis-je entrer dans le lieu saint sans éprouver la consternation et l'effroi? La confiance peut-elle m'être permise? Oh! vous qui tenez ce langage, vous n'avez jamais connu le don de Dieu, vous n'avez rien compris à l'œuvre magnifique de la rédemption des hommes, vous ne connaissez pas votre Dieu! N'est-ce pas lui qui vous dit par son prophète: *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.* (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Par un autre prophète: Que quand votre âme serait rouge comme du vermillon, à cause de vos iniquités, il peut la rendre plus blanche que la neige. (*Isa.*, I, 18.) Ne vous dit-il pas dans l'Evangile: Qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (*Matth.*, IX, 13); qu'il n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. (*Joan.*, III, 17.) Et si tout cela ne suffisait pas pour faire naître dans votre cœur la confiance en lui, pouvez-vous oublier que son incarnation, sa mort sur le Calvaire, ses sacrements, tout cela est pour le salut des hommes et pour votre pro-

pre salut? *Propter nostram salutem descendit de cœlis.* (*Symb. Nicœn.*) Oui, si nous sommes pécheurs, gémissons, humilions-nous, détestons nos iniquités, comme le publicain de l'Evangile ; mais n'oublions pas que la miséricorde surpasse la justice : *Superexaltat misericordia judicium* (*Jac.*, II, 13) ; et que la confiance descende dans notre cœur : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII, 15.) Oui, mes frères, ce Dieu de bonté demande votre cœur, tout misérable qu'il est : *Præbe, fili, cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Il vient en solliciter l'entrée, afin d'en chasser toutes les affections mauvaises, et d'y établir le règne de son amour. Puisqu'il vous cherche, il vous aime encore ; et s'il vous a supportés pendant vos égarements, vous rejettera-t-il lorsqu'il vous verra repentants, humiliés, résolus à garder sa loi? *Une grande joie* nous dit-il, *éclatera dans le ciel, lorsqu'un pécheur fera pénitence. Mon fils était perdu, je l'ai retrouvé; il était mort, il est ressuscité.* (*Luc.*, XV, 10, 24.) C'est pourquoi, conclut l'Apôtre, *ayant un pontife saint, sans tache, séparé des pécheurs, toujours vivant pour intercéder pour nous, allons avec confiance au trône de sa miséricorde* (*Hebr.*, IV, 16 et alibi), afin d'en ressentir les salutaires effets (138).

Telles sont les dispositions avec lesquelles nous devons paraître dans le lieu saint : respect profond, humilité sincère, confiance et amour. Ce que nous devons au temple spirituel du Seigneur, c'est ce que je vais tâcher de vous dire en peu de mots.

DEUXIÈME PARTIE.

Quel est donc, mes frères, ce temple spirituel dont j'ai à vous parler, et quels sont nos devoirs envers lui? 1° Nous sommes nous-mêmes ce temple spirituel où le Seigneur se plaît d'habiter; et quand j'avance cette proposition, ne la prenez pas pour une exagération de la piété, mais comme une vérité incontestable dans les principes de la foi. Entendez l'apôtre saint Paul : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu. « An nescitis quia templum Dei estis vos? »* (I *Cor.*, III, 16.) Ce n'est point ici un de ces sens mystiques que la piété se plaît à trouver dans les saintes Ecritures, mais le sens littéral des paroles de l'Apôtre. Oui, mes frères, nous sommes le temple de Dieu, et pourquoi, parce qu'il habite dans notre âme et dans notre corps. *Ne savez-vous pas*, dit l'Apôtre, *que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui habite en vous* : « *Nescitis quia membra vestra templum sunt Spiritus sancti qui est in vobis?* » (I *Cor.*, VI, 19.) C'est l'âme, sans doute, qui reçoit directement et principalement le Saint-Esprit, qui est ornée de ses grâces et de ses dons; mais l'âme n'est pas tout l'homme ; le corps entre dans la composition du tout qui est l'homme ; nos membres sont aussi la demeure du Saint-Esprit qui est Dieu. « Vous êtes le temple de Dieu, dit saint Augustin ; quand vous entrez dans vos maisons, c'est le temple de Dieu qui y entre; quand vous en sortez, c'est le temple de Dieu qui en sort ; quand vous y demeurez, c'est le temple de Dieu qui y demeure; quand vous vous levez, c'est le temple de Dieu qui se lève. » (S. AUGUST., serm. 8.) Vous êtes le temple de Dieu, dit dans un autre endroit le même saint : « Le souverain Maître de toutes choses ne vous méprise point, ne vous dédaigne point. Sa gloire ne pouvait être contenue dans le temple de Salomon, mais un cœur fidèle est une demeure digne de lui. » (Id., serm. 23.) Et saint Bernard ne craint pas de dire que les temples matériels ne sont saints qu'à cause de nos corps. Nos âmes sont saintes, dit ce Père, à cause de l'Esprit-Saint qui habite en nous. Les corps sont saints, à cause de leur union avec les âmes, et la maison du Seigneur est sainte à cause de nos corps (139). Temples vivants que le Père a formés par sa puissance, que le Fils a enrichis de ses mérites, que le Saint-Esprit a ornés de ses dons, puissiez-vous être toujours purs, toujours saints, toujours ornés des plus belles vertus!

2° Nous sommes les temples de l'Esprit-Saint par la filiation divine. Oui, mes frères, Jésus-Christ, par son incarnation, a détruit le mur de séparation qui nous éloignait de Dieu. D'enfants de colère et de malédiction, nous sommes devenus les enfants de Dieu, les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. En un mot, en satisfaisant pour nous, il nous a mérité l'adoption divine ; or, l'adoption imite la nature et la remplace. Par conséquent, de même que le Seigneur dit de son Père que son Père est en lui, comme lui en son Père : *Ego in Patre, et Pater in me est* (*Joan.*, XIV, 11), de même, en vertu de l'adoption divine, Dieu est en nous. Quelle dignité! quelle élévation pour l'homme! Comme cette pensée doit nous porter à éviter tout ce qui serait indigne d'une si belle vocation! quel courage pour pratiquer la vertu, pour orner notre cœur dans lequel le Seigneur veut bien habiter!

Non-seulement nous sommes le temple de Dieu, en vertu de l'adoption divine, mais l'apôtre saint Pierre ne craint pas de dire que nous sommes devenus participants de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I, 4.) Or, ce don précieux, communiqué par la grâce sanctifiante, est répandu

(138) In Ecclesia gaudentium conservatur gaudium; in Ecclesia animo dejectorum est recreatio ; in Ecclesia dolentium est voluptas ; in Ecclesia defatigatorum est respiratio ; in Ecclesia laborantium est requies ; *Venite*, inquit, *post me qui laboratis et onerati estis ; et ego reficiam vos.* Quid hac voce potest esse desiderabilius? quid hac invitatione jucundius? Ad epulum te vocat, qui in Ecclesiam te vocat. (S. CHRYSOST. hom. in *Vidi Dominum.*

(139) Itaque sanctæ sunt animæ propter inhabitantem Spiritum Dei in vobis : sancta sunt corpora propter animas, sancta est etiam propter corpora domus. Lapides habent sanctitatem propter corpora. (S. BERNARD., 1 *Dedic.*)

dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (140); ainsi ce divin Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, s'unit à nous, habite dans nous, nous devenons ses temples, par conséquent le temple de Dieu, puisque le Saint-Esprit est Dieu. Aussi entendez l'apôtre saint Paul : *Vous êtes l'édifice de Dieu : « Dei ædificatio estis. »* (*Ephes.*, IV, 11, 12.) Vous avez été formés comme un édifice pour être la demeure de Dieu par le Saint-Esprit : *Jésus-Christ est comme le fils dans sa maison, et c'est nous qui sommes cette maison : « Christus vero tanquam filius in domo sua, quæ domus sumus nos. »* (*Hebr.*, III, 6.) Ainsi, mes frères, nous sommes le temple de Dieu ; c'est Jésus-Christ qui en a posé le fondement par les mérites infinis de son sang : *Fundamentum Christus Jesus.* (I *Cor.*, III, 11.) C'est lui qui lui a donné l'accroissement par la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit (I *Cor.*, III, 7) ; mais c'est aussi pour lui, pour qu'il y demeure : *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.)

3° Nous sommes le temple de Dieu par la présence de Jésus-Christ dans nos cœurs par la sainte communion. Union la plus réelle : c'est vraiment son corps et son sang que nous y recevons : *Hoc est corpus meum.* (*Matth.*, XXVI, 26.) *Caro mea vere est cibus* sa chair est vraiment la nourriture de nos âmes, (*Joan.*, VI, 56); par sa vertu vivifiante; mais c'est dans notre corps qu'elle est reçue. Union la plus intime : *Qui manducat meam carnem in me manet et ego in eo.* Remarquez la force de cette expression, *il demeure en moi et moi en lui.* (*Ibid.*, 55.)

Dans les tabernacles matériels, il y est bien présent, mais sans aucune union avec les pierres du tabernacle; dans notre cœur, il y est présent d'une manière plus particulière, par l'union la plus intime et la plus ineffable, union la plus glorieuse pour l'homme, lui cendre et poussière, être uni à Dieu... ne faire qu'un, pour ainsi dire avec Jésus-Christ.... union la plus avantageuse. *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.) Que peut craindre celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur? de quelles grâces ne sera-t-il pas comblé? Aussi l'Apôtre dit : *Quomodo cum illo non omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.) Et celui qui reçoit ainsi son Dieu, qui lui est uni d'une manière si intime, n'est-il pas son temple? et comprenez-vous enfin la vérité de cette parole de l'Apôtre : *Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple : « Templum Dei sanctum est, quod estis vos! »* (I *Cor.*, III, 17.)

Mais si nous sommes le temple de Dieu, mes frères, nous avons donc des devoirs à remplir envers ce temple. Et d'abord quel est l'ornement essentiel du temple du Seigneur? La sainteté. *Domum tuam decet sanctitudo.* (*Psal.* XCII, 5.) Donc, puisque nous sommes le temple de Dieu, nous devons être saints, ou du moins travailler tous les jours à le devenir. C'est là la doctrine constante de l'Evangile. *Soyez Saints*, dit le Seigneur, *parce que je suis saint : « Sancti estote, quia ego sanctus sum (Lev.*, XI, 44.) *» soyez parfait, parce que votre Père céleste est parfait : « Perfecti estote, etc. »* (*Matth.*, V, 48.) C'est la fin de la religion dont tous les préceptes les cérémonies tendent à unir l'homme à Dieu par le saint amour. C'est la fin de la création ; *la volonté de Dieu est que vous soyez saints. « Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. »* (I *Thess.*, IV, 3.) C'est ce que nous avons promis dans le baptême par le renoncement au démon, au monde, au péché, et par notre engagement à vivre suivant les maximes de la foi. De là, mes frères, quel respect pour nous-mêmes qui sommes les temples du Seigneur! quelle vigilance, quelle horreur de ce qui peut nous souiller! « Prenez garde, « dit saint Augustin, » de blesser par vos impuretés le maître de ce temple, de peur qu'il ne l'abandonne, et que l'édifice ne tombe en ruines. » (S. Aug. serm. 82.) Oh! mes frères, nous frémissons au récit des impiétés commises par les barbares et les hérétiques dans les temples matériels du Seigneur; les autels renversés, les vases sacrés foulés aux pieds, les images des saints mutilées, ou leurs restes précieux jetés au vent comme une vile poussière, la sainte eucharistie profanée : ces excès réveillent dans nos cœurs une sainte indignation, ils font couler nos larmes. Eh! que penser donc de ceux qui souillent le temple spirituel du Seigneur, qui le déshonorent par des passions abjectes, par des attachements coupables, par le péché mortel enfin? Quel crime! Le Seigneur, dit l'Apôtre, le punira de tout l'éclat de sa vengeance. *Si quis violaverit templum Domini, disperdet illum Dominus.* (I *Cor.*, III, 17.) Mais aussi quel malheur! L'Esprit-Saint avec ses dons habitait dans ce temple, l'impureté l'en chasse; l'autel de notre cœur où s'offrait un sacrifice perpétuel de louanges est renversé, ce temple de notre corps où Jésus-Christ avait reposé tant de fois par la sainte communion, le voilà profané par les pensées coupables, par les désirs criminels, par des actions que le Seigneur réprouve! Aussi saint Chrysostome disait-il, qu'il fallait verser plus de larmes sur une âme qui cesse d'être le temple de Dieu, que Jérémie n'en avait versées sur les ruines de Jérusalem. Prophète, disait le saint docteur, vous voyez des colonnes brisées, des marbres renversés, des autels profanés par Nabuchodonosor; mais moi je vois cette âme d'où le Père, le Fils et le Saint Esprit se sont retirés : quel torrent de larmes pourrait suffire à une telle catastrophe!!!

2° Que fait-on dans un temple? on y prie : *Domus mea domus orationis vocabitur.* (*Matth.*, XXI, 13.) C'est le cœur qui doit être le siége de la prière, car la prière est le cri du cœur vers Dieu ; c'est comme l'autel

(140) *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.* V, 5.)

des parfums d'où doit sans cesse s'élever vers Dieu l'encens de nos adorations et de nos hommages; c'est cette prière intérieure qui monte jusqu'au trône de Dieu, et qui en fait descendre sur nous les grâces les plus abondantes. Mais comment remplir ce devoir? Nous ne trouvons en nous que misères, que faiblesses qui nous entraînent vers la terre, que distractions continuelles? Nous ne savons, dit l'Apôtre, prier comme il faut. Il est vrai, mais l'Apôtre dit aussi de l'Esprit-Saint qu'il demande pour nous par des gémissements ineffables : *Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (*Rom.*, VIII, 26), c'est lui qui forme en nous ces élans du cœur qui vont droit au cœur de Dieu. Mais si la prière est essentielle au temple de Dieu, tout doit prier en nous, l'esprit et le cœur, l'âme et le corps : *Psallam spiritu, psallam et mente.* (I *Cor.*, XIV, 15.) Ce doit être notre occupation principale dans le cours de notre pèlerinage ; partout, et suivant les circonstances, nous devons traiter intimement avec Dieu : tantôt en répétant les cantiques enflammés du Prophète, ou en méditant avec lui dans le silence les vérités éternelles, en implorant sa miséricorde pour nous et pour nos frères, ou en le remerciant de ses bienfaits : c'est le cantique de l'action de grâces et de la reconnaissance ; en nous élevant au milieu même du tumulte des affaires vers l'auteur de tout bien, et en lui rapportant toutes nos actions; en nous consolant avec lui des peines et des tribulations de la vie, et en nourrissant notre esprit et notre cœur des mystères d'un Dieu immolé pour nous. Ainsi en agissaient les saints, et c'est dans ces saintes pratiques de la vie intérieure qu'ils se sont sanctifiés.. Rien ne pouvait les distraire de leur union avec Dieu...

Mais qui ne voit que ces saints exercices du temple spirituel du Seigneur, supposent 1° l'habitude de la présence de Dieu, source de sanctification et de mérites. *Ambula coram me et esto perfectus* (*Gen.*, XVII, 1), avait dit le Seigneur à Abraham... C'est parce qu'il était pénétré de cette présence, qu'il abandonne sa famille et la maison de son père et qu'il va dans la terre que le Seigneur lui avait montrée ; c'est pour cela qu'il ne recule devant aucun sacrifice, pas même devant le sacrifice de son fils Isaac, que le Seigneur lui demandait pour éprouver sa foi, et qu'il espérât contre l'espérance. Le Prophète l'avait compris : *Providebam Dominum in conspectu meo semper...* (*Psal.* XV, 8.) C'était là le fondement de sa force et de son courage. *Quoniam a dextris est mihi ne commovear.* (*Ibid.*) Un instant le Prophète abaisse ses regards sur la terre, et il devient coupable. N'est-ce pas là, mes frères, la cause de nos imperfections et de nos fautes?.. 2° Tous ces saints exercices du temple spirituel supposent le recueillement intérieur et l'immolation de tout ce qui peut troubler nos communications avec Dieu par la prière. *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 11.) Il est un tumulte qui nous empêche d'entendre la voix de Dieu, de goûter combien le Seigneur est doux... Agitation des affaires, ambition, ardeur pour tous les plaisirs, tout cela, parce qu'on y perd Dieu de vue, nous jette dans le trouble, nous fait sortir de nous-mêmes ; on ne descend plus dans son cœur, on n'est jamais avec soi-même, par-là jamais avec Dieu. Oh ! combien cet état est dangereux ! c'est la source de tous les désordres ; et lorsque l'Esprit-Saint veut nous indiquer la cause des maux qui désolent la terre, il ne nous en marque aucune autre que le défaut de recueillement et de réflexion. *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* (*Jer.*, XII, 11.)

Mais il est encore un tumulte intérieur, résultat des passions, des défauts non réprimés de notre cœur. Ce tumulte est moins grand que celui produit par l'agitation du monde, ce n'est qu'une espèce de murmure; mais il nous empêche d'entendre la voix de Dieu : c'est un obstacle à l'union de notre cœur avec Dieu par la prière, et aux tendres gémissements de l'Esprit-Saint dans nos cœurs. De là l'esprit de sacrifice et d'immolation. Notre cœur doit être comme l'autel des holocaustes sur lequel nous devons immoler sans cesse les passions de notre âme : l'orgueil par l'humilité, la sensualité par la mortification, les aversions secrètes par la charité, les attaches trop naturelles et trop sensibles, par le feu de l'amour divin ; ne l'oublions pas, le Dieu dont nous sommes le temple est un Dieu jaloux, et cette jalousie du Seigneur consiste en ce qu'il veut posséder notre cœur sans partage. Oh ! Seigneur, que de titres vous avez à cet amour exclusif de notre cœur ! n'êtes-vous pas assez grand, assez magnifique pour le remplir tout entier? mais jamais notre cœur ne sera entièrement à lui, si nous n'employons sans cesse le glaive de l'immolation... Voilà pourquoi l'apôtre saint Pierre nous appelle *un sacerdoce royal.* « *Regale sacerdotium* (I *Petr.*, II, 9), » pour nous apprendre que nous sommes destinés à offrir sans cesse au Seigneur les victimes spirituelles de notre amour et de nos bonnes œuvres. Quelque part que vous soyez, dit saint Chrysostome, vous portez votre autel, par conséquent vous devez offrir des sacrifices. Et quels sacrifices, mes frères! l'Apôtre nous l'enseigne, c'est d'éteindre la prudence de la chair qui est une mort, et de faire régner en nous la prudence de l'esprit qui est vie et paix. (*Rom.*, VIII, 6.) Combien cette doctrine est peu connue! qu'est devenu parmi nous l'esprit de sacrifice, cette immolation de soi-même jusque dans les plus petites choses, qui porte dans notre cœur la mort vitale, comme parle le saint évêque de Genève. Cette doctrine de la mortification qui, à l'exemple de l'Apôtre, nous attache à la croix avec Jésus-Christ. *Christo confixus sum cruci.* (*Gal.*, II, 19.) Le monde la connaît-il? la connaissons-nous nous-mêmes? On croit pouvoir allier ensemble l'amour-propre, la recher-

che de soi-même, les caprices de la volonté propre avec la piété, on n'a pas l'esprit de sacrifice. Il faut pour être uni à Jésus-Christ être victime comme lui; ce qui comprend et l'esprit de sacrifice qui s'étend à tout, et l'union de cet esprit avec l'esprit de Jésus-Christ. Autrefois, Seigneur, vous disiez de l'ancien peuple : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8.) Ne méritons-nous pas ce reproche? à quoi bon cette multitude de victimes, ajoutiez-vous? j'en suis rassasié. *Laboravi sustinens* (*Jer.*, VI, 11); et cependant le parfum brûlait sur vos autels, le sang des victimes coulait à grands flots; vous les rejetiez, parce que ce n'était qu'une pompe extérieure et vaine, dans laquelle le cœur n'était pour rien. *Cor eorum longe est a me.* Quel est donc le sacrifice que vous demandez? c'est le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, c'est l'union intime de nos cœurs avec vous. *Cor contritum et humiliatum.* (*Psal.*, L, 19.) Esprit de sacrifice qui ne s'acquiert que par la mortification, union qui ne s'acquiert que par l'oraison.

3° Dieu est paix et charité : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Le temple de Dieu doit donc être un séjour de paix et de charité. Dans les églises destinées au culte de Dieu, on bannit le trouble, le tumulte, et tout ce qui pourrait nuire au silence des saints mystères : on donne jusque dans le saint sacrifice le baiser de paix, pour marquer que toute division, toute animosité doivent disparaître d'un lieu où on adore un Dieu mort pour réconcilier le ciel avec la terre. La première parole que le pontife prononce sur le peuple fidèle est une parole de paix : *Pax vobis*, et le souhait le plus ardent du ministre sacré avant la réception des saints mystères, c'est la paix : *Pax Domini sit semper vobiscum.* (*Liturg.*) Or, ce n'est pas cette paix trompeuse du monde, résultat de l'enivrement des passions, mais cette paix dont parle saint Paul, *cette paix du Seigneur qui surpasse tout sentiment* : « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* » (*Philip.*, IV, 7.) Voilà la paix qui doit régner dans nos cœurs, temples vivants de l'Esprit-Saint. La paix et la charité sont deux dons de l'Esprit-Saint, qui s'insinuent doucement dans nos cœurs, et qui ne sauraient habiter au milieu du trouble. Nous en avons un exemple frappant dans le prophète Elie : Cet homme, si ardent pour la gloire du Seigneur, était pénétré d'affliction à la vue de la persécution suscitée par Jézabel contre la religion et ses ministres; l'affliction du prophète avait troublé son cœur, il se retirait dans le désert, la vie lui était devenue insupportable. Le Seigneur, voulant lui apprendre à conserver la paix de son âme, excita un violent orage, qui faisait chanceler les montagnes et brisait les pierres. Mais, ajoute l'Ecriture, le Seigneur n'était point dans ce tourbillon; ensuite la terre trembla, la foudre éclata dans les nuées; mais, ajoute l'écrivain sacré, le Seigneur n'était pas dans tout ce fracas. Enfin, survint un vent léger comme un doux zéphir, et alors le Seigneur parla au prophète. (III *Reg.*, XIX, 11, 12.)

Ainsi, mes frères, le Saint-Esprit ne fait point entendre sa voix à une âme troublée, soit que le trouble soit excité par le mouvement plus ou moins violent des passions humaines, soit qu'une crainte immodérée ou le scrupule mettent le désordre dans l'intérieur d'un cœur timide ou défiant. Or, mes frères, de même que dans les temples matériels, tout nous porte à une sainte confiance, de même pour les temples spirituels tout nous porte à ce saint repos, à la paix intérieure. Quel en est le fondement et le principe? C'est le regard de faveur et de bienveillance du Seigneur sur les justes : *Oculi Domini super justos.* (*Psal.* XXXIII, 10.) Combien ce regard est propre à nous animer, à nous consoler! mais ce n'est pas tout, son oreille est attentive à nos prières : *Aures ejus in preces eorum.* (*Ibid.*) Quel encouragement pour notre faiblesse! au milieu des combats de la vie, pourquoi serions-nous troublés? Ce regard de bienveillance de notre Dieu ne nous suffirait-il pas? notre cœur est-il toujours agité par la crainte? Entendez le Prophète nous dévoilant de plus en plus le fondement de notre paix : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus* « *Les yeux du Seigneur sont ouverts sur ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde.* » (*Psal.* XXXII, 18.) Et pourquoi? Est-ce pour être froid spectateur de leurs combats? Non, mes frères. *Eruat a morte animas eorum.* (*Psal.* XXXII, 19.) Avec quel courage combat un soldat sous les yeux de son prince; quoique ce regard ne puisse le sauver de la mort! avec quel courage le chrétien doit donc combattre! avec quel soin il doit conserver la paix de son cœur! rien ne doit l'abattre, rien ne doit le troubler. Aussi, disait le Prophète : *Anima nostra sustinet Dominum, quoniam adjutor et protector noster est* (*Ibid.*, 20) : une âme assurée d'un tel secours que peut-elle souhaiter pour avoir la paix?

Mais vous parlez de paix et de combat tout ensemble, tout cela peut-il s'accorder? Entendez l'Esprit-Saint vous dire par Job : La vie de l'homme est un combat continuel; et le même Esprit-Saint vous dire par saint Paul : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum custodiat corda vestra.* La guerre et la paix s'accordent donc : la guerre contre tout ce qui peut nous séparer de Dieu,... la paix dans l'union avec Dieu, non-seulement après le combat, mais pendant la bataille. Entendez David : *Exsurgat prælium, in hoc ego sperabo* (*Psal.* XXVI, 3); quand même les ennemis tomberaient sur moi comme une armée rangée en bataille, *mon cœur ne sera pas troublé* : « *Non timebit cor meum* (*Ibid.*); » et saint Paul : Qui nous séparera de Jésus-Christ?... la tribulation, la misère, le danger, les persécutions? non, rien ne pourra m'en séparer. (*Rom.* VIII, 35.) Voyez-vous les grands combats de l'Apô-

tre, et cependant sa paix profonde? Et Jésus-Christ lui-même qui disait à ses apôtres : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (*Luc.*, XXI, 19); et cependant il leur annonçait toutes sortes de persécutions: *Mitto vos sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.) Nous devons donc conserver la paix avec Dieu par le témoignage d'une bonne conscience, par la destruction du péché.... Je dis plus, nous devons la conserver même après nos fautes, non pas cette paix trompeuse qui fait dire au pécheur : *Peccavi, et quid mihi accidit triste* (*Eccli.*, V, 4), mais ce sentiment de confiance en Dieu qui éloigne de nous le découragement ou le désespoir, mais le silence intérieur qui nous laisse entendre la voix du remords, qui fait sentir combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur son Dieu. La paix qui dispose à la réconciliation est un devoir que nous impose la qualité de temple vivant du Seigneur; la charité envers le prochain en est un autre.

Oui, mes frères, *Dieu est charité*, il faut donc que cette vertu orne son temple vivant, la charité pour le prochain : sans elle nous présenterions au Seigneur les plus magnifiques offrandes, elles seraient rejetées : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (*Matth.*, V, 24.) La charité qui naît de l'amour de Dieu, qui se maintient par l'humilité, qui exclut toutes les prétentions de l'orgueil et de l'amour-propre, source éternelle de trouble, d'aversion, de discorde ; la charité qui excuse tout, qui supporte les défauts du prochain, qui est patiente, pleine de douceur, et qui n'oppose aux mauvais procédés de ses frères qu'une inaltérable sérénité : *Patiens est, benigna est* (I *Cor.*, XIII, 4); la charité qui ne soupçonne point le mal, qui ne juge pas son frère, qui excuse autant qu'il est en elle l'action même coupable à l'extérieur, par l'intention dont elle laisse à Dieu seul le jugement; la charité qui est le fondement de la paix d'homme à homme, et la base du bonheur et de la tranquillité des sociétés humaines. C'est parce que l'on a oublié cette vertu que l'on voit, dans le sein des sociétés humaines, tant de troubles et de désordres, tant de divisions et de partis opposés, tant de discordes et de haines, tant d'injustices et de violences, tant de crimes, enfin, qui déshonorent la religion et qui ébranlent la société jusque dans ses fondements. Jamais le bonheur et la paix ne descendront parmi les hommes, tant que l'esprit de charité mutuelle ne règnera pas dans nos cœurs; la force humaine pourra bien quelquefois maintenir un calme apparent, mais ce calme sera souvent le précurseur de la tempête, tant que la charité n'unira pas tous les cœurs. Hélas ! mes frères, étant comme nous le sommes, enfants du même père, ayant les mêmes espérances, participant aux mêmes biens spirituels, pourquoi, dans le triste pèlerinage de la vie, augmenter par nos divisions nos peines et nos tristesses? pourquoi plutôt ne pas nous consoler, nous soutenir, nous secourir dans nos besoins divers? Le fardeau serait plus léger, la route moins pénible et moins laborieuse: *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI, 2), et nous trouverions dans l'accomplissement de ce devoir une source abondante de consolation : *Et sic adimplebitis legem Christi.* (*Ibid.*) Voilà nos devoirs par rapport au temple spirituel du Seigneur : sainteté, esprit de prière, paix et charité.

Et maintenant, Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre, couvrez-la de votre ombre tutélaire, protégez-la du bouclier de votre amour, soyez autour d'elle comme un rempart de feu qui en éloigne tous les traits de l'ennemi. Que votre gloire habite au milieu d'elle, comme dans son sanctuaire; ne souffrez pas que la lumière se change en ténèbres, et que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds ; qu'elle soit la demeure de l'innocence, l'autel où le pur amour brûle sans cesse : *Ignis est iste perpetuus nunquam deficiet.* (*Levit.*, VI, 13.) Cet amour généreux qui inspire l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout ce qui n'est pas vous, et qui est l'âme de toutes les véritables vertus. Etablissez son règne dans tous nos cœurs, qui sont les temples vivants de votre Esprit-Saint; qu'aucune souillure ne le déshonore, ce temple ; conservez-le toujours pur et sans tache : *Conserva impollutam domum istam* (II *Mach.*, XIV, 36); que l'Esprit-Saint y forme ces saints gémissements qui vont droit à votre cœur ; qu'ils soient toujours le séjour de la paix et de la charité. *Charitas fraternitatis maneat in vobis.* (*Hebr.*, XIII, 1.) Enfin, que nous soyons tellement vos temples durant le cours de cette vie, que nous puissions un jour tenir une place dans la construction de cette cité sainte, dont le temple est Dieu lui-même et le divin Agneau immolé pour nous. *Amen.*

SERMON X.

SUR LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

In charitate perpetua dilexi te. (*Jer.*, XXXI, 3.)

Je vous ai aimé d'un amour éternel.

Que l'homme aime son semblable, qu'il s'attache à lui par les doux liens de l'amitié, je n'en suis point étonné; l'amour, dit saint Augustin, est le poids du cœur, c'est pour l'homme une nécessité d'aimer. Il trouve, au reste, dans cette union des cœurs un adoucissement aux peines et aux maux qui l'accablent de toutes parts; ils en deviennent plus légers lorsqu'ils sont partagés. Mais Dieu est-il donc semblable à l'homme pour avoir besoin d'aimer? ne se suffit-il pas à lui-même ? n'est-il pas souverainement heureux de son propre bonheur? Oui, sans doute ; néanmoins *Dieu est charité*, Dieu est amour : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Et cet amour essentiel à Dieu n'est pas renfermé en lui-même, mais il a encore pour objet les créatures qu'il a formées. *Charitate perpetua dilexi te.* Et voilà, mes frères, le plus étonnant de tous les prodiges. Nous admirons la bonté d'un roi qui admet un de ses sujets à ses plus intimes communications, qui se lie avec lui d'une étroite amitié.

Mais quel plus grand sujet d'admiration, que devoir un Dieu non-seulement s'abaisser jusqu'à admettre en quelque sorte dans son intimité une vile créature, mais rechercher son affection et son amitié : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII, 26.)

C'est, mes frères, pour établir cette sainte amitié entre Dieu et l'homme que Jésus-Christ est venu sur la terre ; c'est pour conserver pur ce beau feu de l'amour divin qu'il a veillé sur son Eglise avec un soin tout paternel, qu'il a suscité dans tous les siècles des personnes extraordinaires pour réveiller les hommes de leur assoupissement, qu'il a inspiré à son Eglise d'établir des fêtes propres à entretenir l'amour divin dans nos cœurs.

Hélas ! ô faiblesse du cœur humain ! malgré l'empressement et les efforts de cette tendre épouse de Jésus-Christ, la charité, cette vertu éternelle comme Dieu même, la charité, la plus excellente de toutes les vertus, allait s'éteindre, et ce feu sacré ne jetait plus que de pâles lueurs qui semblaient présager son extinction totale, l'Eglise elle-même était menacée de la plus rude tempête ! Alors le Seigneur, qui choisit la faiblesse pour confondre les forts, suscite une de ces âmes faibles en apparence, et par là plus digne de servir d'instrument à ses grands desseins ; il lui montre son cœur percé pour l'amour des hommes, et néanmoins sans cesse outragé par ces mêmes hommes ; il l'enflamme de sa charité, en fait une victime dévouée à l'amour de Dieu, et lui inspire le dessein de faire établir la fête de son sacré cœur, comme un moyen puissant pour rallumer le feu de la charité presque éteint. Vous savez ce qu'il en coûta à cette fidèle amante de Jésus pour réussir dans son dessein. Comme son divin Maître, elle fut plongée dans l'humiliation, rassasiée d'opprobres. Mais l'Eglise a couronné ses efforts en approuvant cette dévotion, et l'approbation de l'Eglise doit bien suffire pour la rendre intéressante pour notre piété.

Mais qu'elle doit vous être précieuse à vous, habitants de cette ville, puisque c'est au milieu de vous qu'elle pris naissance ; à vous surtout, mes chères sœurs (141), puisque votre maison en est le berceau ! Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et afin de nous attacher de plus en plus à cette dévotion, examinons l'excellence de la dévotion au sacré cœur dans son objet et dans sa fin, et nous verrons qu'il n'en est point de plus propre à nourrir dans nos cœurs les sentiments d'une piété véritable.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus excellent que la dévotion au sacré cœur de Jésus dans son objet. Et en effet, mes frères, quel est l'objet de cette dévotion ? est-ce le cœur de Jésus, séparé de son âme comme il le fut dans le tombeau ? Non, mes frères, quoique dans cet état digne de nos adorations et de nos hommages, étant uni inséparablement à la Divinité. Est-ce le cœur de Jésus uni à son âme, et séparé de la Divinité ? sont-ce seulement l'amour et les ardeurs de ce cœur adorable ? Non, mes frères, mais l'objet de cette dévotion, c'est le cœur matériel de Jésus vivant, uni à son âme et à sa Divinité. Or, est-il un objet plus digne de nos hommages et de notre affection ? en effet, point de cœur plus grand et plus aimable, point de cœur plus aimant que le cœur de Jésus.

1° Point de cœur plus grand et plus aimable. Qu'est-ce qui caractérise un grand cœur ? C'est la dignité de son être, l'élévation de ses sentiments..... La dignité du cœur de Jésus, mes frères, quelle langue mortelle pourra vous la faire connaître ! Ah ! c'est bien ici que l'homme, ébloui par l'éclat de gloire du Seigneur, doit s'abaisser profondément et s'écrier avec l'Apôtre : L'œil de l'homme n'a point vu, son cœur n'a jamais compris toute l'excellence et la dignité de l'objet qui nous occupe en en ce moment ; essayons toutefois de nous en former une faible idée.

L'Ecriture nous représente partout le Seigneur, comme un Dieu jaloux de sa gloire et de sa grandeur : *C'est moi qui suis le Seigneur*, dit-il, dans Isaïe, *je ne céderai point ma gloire à un autre* : « *Ego Dominus ; gloriam meam alteri non dabo.* » (*Isa.*, XLVIII, 11.) Aussi dans toutes les œuvres qui semblaient intéresser sa gloire, a-t-il déployé la plus grande magnificence, afin qu'elles fussent marquées du sceau de sa grandeur ; s'agit-il de faire construire l'arche qui devait contenir les titres de l'alliance qu'il avait faite avec son peuple ? Il appelle Moïse sur la montagne, il lui montre le modèle qu'il devait suivre, il suscite lui-même des ouvriers capables d'exécuter le plan qu'il avait donné à Moïse. Le Seigneur envoie-t-il Moïse et les prophètes ; il les revêt de sa force et de puissance, afin qu'ils fassent honorer son nom parmi les nations. Mais, pourquoi recourir à des exemples si anciens ? Voyons cette jalousie du Seigneur pour sa gloire dans le mystère de l'incarnation. L'heure était venue où le Messie l'attente d'Israël, le désiré des nations allait paraître sur la terre, les nuées allaient enfanter le juste, selon la prophétie d'Isaïe ; il devait naître d'une vierge : *Ecce virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 14.) Quel honneur pour une créature, et quel abaissement pour le Créateur ! mais le Seigneur prend soin lui-même d'orner des plus sublimes vertus celle qui devait donner naissance à son Fils ; il la sanctifie dès le sein de sa mère, il éloigne d'elle jusqu'à l'ombre de la plus légère imperfection ; l'Esprit-Saint la remplit de ses dons les plus précieux, et en fait le modèle des plus sublimes vertus ; un envoyé du ciel vient la proclamer bienheureuse et pleine de grâces : *Ave, gratia plena.* (*Luc.*, I, 28.) Si le Seigneur a pris tant de soins pour embellir l'arche d'alliance, s'il a orné l'âme de Marie de tant de grâces, quelle plus grande abondance de grâces aura-t-il répandu sur l'humanité sainte

(141) Les Visitandines de Paray le Monial.

qui devait être unie si intimement avec son Verbe divin; et en particulier, de quels dons précieux n'aura-t-il pas enrichi son cœur qui devait être le centre de l'amour de son Fils pour les hommes?

Aussi, qui pourrait exprimer la dignité du cœur de Jésus? Le cœur de Jésus, c'est le cœur d'un Dieu! c'est le cœur où sont répandus tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; c'est le miroir sans tache de la Divinité, la splendeur de la lumière éternelle, l'objet des plus douces complaisances du Père! avec quelle abondance le Saint-Esprit l'a enrichi de ses dons! C'est sur le cœur que sont répandus l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force à l'esprit de science et de piété. (*Isa.*, II, 2.) C'est ce cœur immolé pour nous; ce cœur plus élevé que les cieux, puisque l'humanité sainte de Jésus-Christ est élevée au plus haut des cieux; ce cœur plus vaste que l'univers, puisqu'il aima tous les hommes; ce cœur plus éclatant que le soleil, puisqu'il est la splendeur du Père; ce cœur plus fort que le diamant, puisque la mort n'a pu éteindre l'ardeur de sa charité; ce cœur, enfin, la source de tous les biens qui sont accordés aux hommes. Quelle grandeur, quelle dignité dans le cœur de Jésus! mais aussi, quelle élévation et quelle noblesse dans ses sentiments!

Ah! mes frères, s'il est encore sur la terre des âmes justes qui, au milieu de la corruption du siècle, se soient conservées dans l'innocence; des âmes qui, abîmées dans l'immensité de Dieu, ne regardent qu'avec mépris la terre avec ses plus riches trésors; des âmes dont la divine charité est la vie, le seul mouvement, l'unique principe d'actions, et si la sublimité de leur vertu nous ravit d'admiration, quelle idée nous formerons-nous du Saint des saints, des vertus du cœur d'un Dieu! L'âme de Jésus-Christ voit, face à face, sa divinité; et de quels sentiments cette vue ne pénètre pas son cœur adorable! quelle religion profonde! quels hommages d'adoration! de louanges, de bénédictions, d'actions de grâces! quels efforts, pour rendre à son Père l'honneur qui lui est dû! Jésus-Christ est charité, mes frères, mais son cœur est l'autel où brûle le beau feu de l'amour divin; ce feu, dit saint Augustin, qui brûle sans jamais se consumer. Aussi, quel zèle ardent pour la gloire de son Père! Jésus-Christ voit la gloire de son Père ternie par les crimes des hommes; il voit la terre couverte d'iniquités et de crimes; le Créateur oublié; les passions les plus viles, maîtresses du cœur de l'homme, et ravissant à Dieu l'honneur qui lui est dû; il voit les médisances et les perfidies, les blasphèmes et les sacriléges, et la volupté asservissant presque tout l'univers sous ses honteuses lois, quel déchirant spectacle pour son cœur! ah! c'est alors qu'il est rempli de la plus profonde amertume, c'est alors qu'il est environné des angoisses et des douleurs de la mort. *Circumdederunt me dolores mortis.* (*Psal.* CXIV, 3.) Mais son zèle s'allume avec plus de vivacité; il veut réparer tant d'outrages; il se dévoue comme une victime d'agréable odeur à la justice de son Père; il se soumet à ce baptême de sang; il brûle de le répandre jusqu'à la dernière goutte. *Baptismo habeo baptizari et quomodo coactor usque dum perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Le temps, qui doit s'écouler jusqu'au moment de son sacrifice, lui paraît trop long: ô générosité incomparable! ô amour sans bornes!

La volonté de l'homme était portée au mal dès sa naissance; de là son opposition constante à la loi de Dieu; de là la volonté de Dieu oubliée, méconnue, méprisée, sa gloire obscurcie. Jésus-Christ, pour dédommager autant qu'il est en lui son Père, lui rapporte toutes ses actions. Quelle pureté d'intention! quelle attention à faire en toutes choses la volonté de son Père! C'est là sa vie, sa nourriture, son unique occupation! *Quæ placita sunt ei facio semper.* (*Joan.*, VIII, 29.) Pour réparer la désobéissance de l'homme, il se rend obéissant jusqu'à la mort de la croix; que dis-je? il se soumet à obéir à l'homme jusqu'à la consommation des siècles. Quelle obéissance! comme elle condamne hautement nos désobéissances et notre peu de soumission, et cet esprit d'indépendance qui si souvent nous domine et nous entraîne! Quoi de plus beau, de plus aimable qu'une vraie humilité! Le cœur de Dieu et celui des hommes ne peut résister à sa force, elle élève l'homme jusqu'au ciel, elle lui ouvre les trésors de la miséricorde, elle l'introduit dans sa familiarité et dans l'admirable lumière des vertus qu'elle enseigne: l'humilité n'a pas moins de forces sur le cœur des hommes: outre qu'elle détruit les défauts qui altèrent la douceur de la société, les hauteurs de l'orgueil, les délicatesses de l'amour-propre, les bizarreries de l'humeur, elle est prévenante, douce, patiente, elle ne s'offense de rien et n'offense personne. Or, l'humilité fut, si on peut parler ainsi, la vertu favorite du cœur de Jésus: *O humilitas, virtus Christi*, s'écrie saint Bernard. Par son élévation, Jésus-Christ est au-dessus des anges et des hommes, et par son humilité il s'abaisse au-dessous de tous.

Quel abaissement, quel anéantissement profond! il se regarde comme un ver de terre, comme l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Il rejette les louanges que lui attire l'éclat de ses actions, il se dérobe aux honneurs auxquels on veut l'élever. Tout en un mot, jusqu'à son entrée triomphante dans Jérusalem, porte l'empreinte de cette humilité. Quelle leçon pour nous, mes frères, qui recherchons avec tant d'empressement l'estime et l'affection des hommes! Un Dieu s'anéantit, et la créature oserait s'élever! la grandeur s'humilie, et la faiblesse et la misère oseraient s'enorgueillir!

Que dirons-nous, mes frères, de cette douceur inaltérable que rien n'émeut, et qui ne se démentit jamais au milieu même des outrages les plus sanglants. Ah! les prophètes nous le représentent si plein de douceur,

qu'il n'éteint point la mèche qui fume encore ; comme une brebis qu'on conduit à la boucherie sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Dans son agonie, son âme est triste jusqu'à la mort ; il voit tous les tourments auxquels il va être livré, une sueur de sang découle de son corps ; mais dans cette lutte terrible le cœur de Jésus est tranquille et soumis aux ordres de son Père : que dis-je ? son Père semble l'avoir abandonné, il est attaché sur un bois infâme ; mais son cœur est toujours calme et résigné, il ne cherche qu'à remplir jusqu'au plus petites circonstances qui doivent accompagner son sacrifice, il expire dans le repos de cette résignation profonde. O cœur de Jésus! modèle d'humilité, de douceur, de patience, comment ne pas reconnaître à ces traits celui que les prophètes appellent le Prince de la paix, l'auteur de la paix : ***Princeps pacis, auctor pacis.*** (*Isa.*, IX, 6.) O, mes frères, si la charité, la générosité, la douceur, l'humilité, la patience ont encore pour vous des charmes, quelle ne doit pas être votre admiration pour le cœur de Jésus ! Car s'écrie saint Bernard, quel est l'homme, quel est l'ange qui n'est pas frappé d'étonnement à la vue de tant de merveilles réunies : ***Quis non miretur ?*** Quel est l'homme, quel est l'ange qui puisse admirer ces grandeurs autant qu'elles le méritent? ***Quis non satis miretur ?*** Point de cœur plus aimable que le cœur de Jésus, point de cœur, par conséquent, qui mérite davantage les affections du nôtre. Mais si rien n'est plus aimable que le cœur de Jésus, il n'en est point de plus aimant.

Le cœur de Jésus, mes frères, n'est pas comme le cœur de l'homme. Celui-ci a-t-il placé son affection dans un objet qui le captive, il ne voit que cet objet, il concentre en lui-même tous ses sentiments. Ne nous en étonnons point, mes frères, le cœur de l'homme est borné comme toute la nature humaine ; il ne saurait aimer plusieurs objets ensemble, ou du moins, les aimer d'un amour véhément ; mais le cœur de Jésus, qui est le cœur d'un Dieu, participe en quelque sorte à son infinité et à son immensité ; il peut donc embrasser l'univers entier: aussi, quoi qu'il aime son Père d'un amour infini, il ne dédaigne pas de donner à l'homme une place dans son cœur, et de s'abaisser jusqu'à lui. Ah ! c'est bien ici, qu'il faut s'écrier avec le Prophète : ***Qu'est-ce pue l'homme? pour que vous veuillez penser à lui, et le fils de l'homme pour que vous le visitiez*** avec tant de tendresse : ***Quid est homo, quod memor es ejus?*** (*Psal.* VIII, 5).

Voyez, mes frères, la misère de l'homme prévaricateur en naissant ; ennemi de son Dieu, privé de sa grâce, il tremble sous le poids des célestes vengeances. Que pouvait offrir l'homme pécheur à la majesté de Dieu outragée? quel chaos immense entre Dieu et l'homme ? ah ! le chaos est dissipé, l'espace est franchi. Le Verbe divin ne consulte que son amour pour les hommes, il s'anéantit dans le sein d'une vierge, il s'offre pour prix de notre rançon, il se charge de nos douleurs. Bientôt il sera percé de plaies, brisé pour nos crimes : le châtiment qui devait nous procurer la paix tombera sur lui, notre salut sera le prix de son sang. Quel sacrifice, quel dévouement ! l'innocent s'offre pour le coupable, le juste pour le pécheur : mais rien ne coûte à ce divin cœur ; son amour pour les hommes le presse, il en suit les violentes impulsions : que l'impie orgueilleux frémisse, qu'il se révolte contre ce mystère ; que par un prodige d'ingratitude il ose le blasphémer; qu'il se souvienne qu'il n'y a de salut pour lui que dans cet abaissement profond, et nous, mes frères, admirons l'immensité de l'amour du cœur de Jésus pour les hommes.

Le Prophète avait dit : ***Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*** : « ***Gustate et videte.*** » (*Psal.* XXXIII, 9.) Par combien de manières Jésus-Christ nous a-t-il montré toute l'étendue de la charité de son divin cœur. Admirons ses paroles aussi bien que ses œuvres ; d'abord, il nous appelle ses amis : ***Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.*** (*Joan.*, XV, 15.) Les odieux caractères d'hommes faibles, d'hommes pécheurs, disparaissent à ses yeux, il ne dédaigne pas de nous élever à l'honneur de sa plus intime amitié ; et comment justifie-t-il ce titre honorable? Un des premiers et des plus essentiels caractères de l'amitié, c'est une affection et une générosité désintéressées pour celui qu'on aime; c'est une disposition sincère à soutenir et à défendre ses intérêts, et à faire tout ce qui peut lui être agréable. C'est ce qui paraît dans l'amitié de Jonathas et de David : Jonathas était l'ami de David, de là les désirs ardents de se réunir à lui; de là ces craintes multipliées sur les dangers qui menacent les jours de son ami; de là ces efforts généreux auprès de Saül pour apaiser sa jalouse fureur. Voilà une amitié véritable, mais qu'elle est loin de nous donner une idée de celle du cœur de Jésus pour nous! comme il nous aime, comme il désire de s'unir à nous et de nous presser sur son cœur; comme il souhaite de nous rendre participants de son bonheur ! il nous appelle, il nous sollicite, on dirait que son bonheur est attaché à la réciprocité de notre amour : ***Venite ad me omnes qui***, etc. (*Matth.*, XI, 28.)

C'est trop peu pour le cœur de Jésus, d'être notre ami, il veut bien prendre à notre égard le titre de père, nous appelle ses enfants ; il nous ordonne d'appeler Dieu notre Père et de l'invoquer sous cette aimable qualité si propre à exciter notre confiance : ***Pater noster.*** Quel honneur pour nous, d'être appelés, et d'être en effet les enfants de Dieu ! Que cette qualité doit nous être précieuse ! comme nous devons nous efforcer de ne rien faire qui déshonore un si beau nom ! Mais quel amour, que celui qui nous a procuré un titre si honorable : ***Videte qualem charitatem dedit nobis, Pater ut filii Dei***

nominemur et simus. (I *Joan.*, III, 1.)

Ce n'est pas tout encore; quel n'est pas l'amour d'une mère pour son fils! comme elle le presse doucement contre son sein! quelle vigilance pour écarter de lui tout ce qui pourrait lui nuire! comme elle partage toutes ses douleurs! son bonheur est de l'avoir près d'elle et de lui prodiguer ses soins les plus empressés. Telle et plus grande encore est la tendresse du cœur de Jésus pour nous: il en prend le titre dans Isaïe, et se compare à la plus tendre des mères: *Ego tamen non obliviscar tui.* (*Isa.*, XLIX, 15.)

Elevons encore nos pensées, mes frères, car l'Ecriture devient de plus en plus sublime lorsqu'il est question de l'amour de Jésus pour les hommes; le Seigneur y prend le titre d'époux de nos âmes: *Sponsa tota mihi.* (*Cant.*, passim.) Comme si la tendresse d'une mère était trop calme, et qu'elle nous représentât imparfaitement l'étendue de sa charité; notre âme est sa bien-aimée, l'objet de toute sa tendresse.

Mais je ne trouve rien de plus magnifique que ces paroles qui sortent du cœur de Jésus: *Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés.* (*Joan.*, XV, 9.) L'amour infini du Père éternel pour son Fils, voilà le modèle de son amour pour nous. Il nous aime donc d'un amour infini. Oh! mes frères, quel cœur assez froid pourrait être insensible à tant de bonté!

Après cela, je ne suis plus étonné qu'il nous ait sacrifié sa vie mortelle tout entière, que nous ayons été l'objet de ses desseins, de ses joies, de ses larmes, de ses tristesses; qu'il ait parlé pour nous apprendre la science du salut; qu'il ait vécu parmi nous pour être notre guide et notre modèle; qu'il ait opéré tant de prodiges pour affermir notre foi, soutenir notre espérance, nourrir notre charité. Je ne suis plus surpris qu'il ait supporté pour nous les peines, les rebuts, les souffrances, la mort la plus cruelle; peut-il donc y avoir quelque chose de trop pénible pour un amour infini? O Dieu! ô cœur de Jésus! votre charité peut-elle aller plus loin. Oui, mes frères, les horreurs de la mort n'ont pu éteindre les ardeurs de son amour. Il nous aime encore au delà du tombeau. Assis à la droite de son Père, ce pontife saint, sans tache, plaide sans cesse notre cause; il sollicite notre pardon, il désarme la colère de son Père, il s'offre sans cesse pour nous: *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.*, VII, 25.) Que dis-je, il ne peut se séparer de nous, il fixe sa demeure parmi nous, il fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes. Voilà le comble de sa charité. Il veut non-seulement habiter parmi nous, mais dans nos cœurs; dans ces cœurs autrefois peut-être le repaire d'une passion honteuse, ou tout au moins si froids et si indifférents! Il s'indigne de notre froideur, il nous demande notre cœur: *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Il nous invite, il nous presse: *Venite ad me omnes.* O prodige, ô amour, s'écrie saint Bernard, qu'y a-t-il de plus vil que le limon! Cependant Dieu, pour posséder mon cœur, épouse mon limon; celui qui par l'infinité de son être est au-dessus de tout, s'abaisse au-dessous de tout; il vit parmi nous dans la pauvreté, les souffrances, les humiliations... Il souffre pour nous, il meurt pour nous! Ah! mes frères, s'il est vrai que l'art de se faire aimer consiste à montrer beaucoup d'amour, et que les flammes allumées dans un cœur se communiquent aisément à celui qui les a excitées, comment se fait-il que ce divin cœur soit si peu aimé, qu'il ait si peu de vrais adorateurs? Comment se fait-il que ses charmes infinis ne soient pas assez puissants pour ravir notre cœur? Hélas! tous les jours nous nous attachons à des objets remplis de vices, d'imperfections, indignes de notre affection; et celui qui est la source, le centre de toute beauté, de toute perfection, nous trouve froids et insensibles. Notre esprit n'est-il donc plus fait pour la vérité, et notre cœur pour le beau véritable? Ah! mes frères, ne faisons pas au cœur de Jésus un semblable outrage. Attachons-nous à lui, puisqu'il n'en est pas de plus aimable et de plus aimant. Rien de plus excellent que la dévotion au cœur de Jésus considérée dans son objet. Vous venez de le voir, rien de plus excellent dans sa fin. Sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La fin générale de toute la religion et des cérémonies de l'Eglise, c'est d'exciter les hommes à l'amour de Dieu et de les porter efficacement à la reconnaissance pour ses bienfaits. Telle est aussi la fin de la dévotion au sacré cœur de Jésus. Toutefois cette dévotion a des traits particuliers qui la distinguent des autres pratiques de piété, et elle me paraît plus propre qu'aucune autre à produire les deux grands effets dont je viens de parler. Toutes les solennités de la religion nous rappellent, il est vrai, les bienfaits du Seigneur; mais elles ne nous les présentent que séparément et d'une manière en quelque sorte isolée: ainsi l'une nous représente sa naissance, l'autre sa mort, celle-ci sa résurrection. Mais la fête du cœur de Jésus nous les rappelle tous ensemble en offrant à notre vénération ce cœur sacré, le siége de son amour pour nous, le sanctuaire de toutes les vertus, la source féconde de laquelle découlent sans cesse sur les hommes des bienfaits sans nombre. Or, quoi de plus propre à exciter dans nos cœurs l'amour de Dieu que la considération du cœur de Jésus.

Effectivement, mes frères, le cœur de l'homme est fait pour aimer: cette inclination est dans lui forte, irrésistible, aussi bien que le penchant qu'il a pour le bonheur; l'un et l'autre ont été imprimés dans son cœur par la main de Dieu même. Mais l'homme, aveuglé par ses passions, séduit par le faux charme des plaisirs, se trompe sur l'objet véritable de ses affections; il les place dans les créatures, il brûle sur les autels profanes un encens qui n'est dû qu'à Dieu seul.

Voulez-vous le ramener dans la voie droite? ne pensez pas d'éteindre dans son cœur l'inclination dont il a abusé; présentez-lui un autre objet, digne par ses charmes et ses sentiments de toutes ses affections; offrez-lui surtout le grand motif de la reconnaissance et de la gratitude : l'homme reconnaît alors son erreur; il brise ses liens, il s'attache à cet objet qu'il avait méconnu, il se dévoue à son service. Or, est-il un objet plus aimable que le cœur de Jésus? L'homme, pour peu qu'il réfléchisse, pourrait-il tenir contre ses attraits divins? pourrait-il le voir ce cœur adorable percé pour son amour, sans en être ému, sans gémir sur son indifférence, sans déplorer ses égarements et s'écrier avec saint Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! que je vous ai connue tard! que je vous ai aimée tard! *Sero te cognovi, sero te amavi!* »

L'amour de Dieu est donc essentiellement l'esprit et la fin de cette dévotion : *Pone me ut signaculum super cor tuum* (*Cant.*, VIII, 6); mais un amour sincère et véritable, qui influe sur notre conduite, anime tous nos sentiments, dirige toutes nos actions. Comprenons-le bien, mes frères, qui dit amour, dit amour des souffrances pour le bien-aimé; ou, si ce langage est trop élevé, qui dit amour, dit au moins résignation dans les peines, dans les souffrances, dans les tribulations. Chacun de nous devrait pouvoir dire avec l'auteur de l'*Imitation :* « Tout ce que vous voulez, Seigneur, je le veux sans exception : les lumières et les ténèbres, les consolations et les peines intérieures, la gloire et les humiliations, la santé et la maladie, la vie et la mort sont en votre pouvoir; quelque partage que vous choisissiez pour moi, soyez-en également béni; j'adore votre divine volonté, je m'y soumets en toutes choses. » Ah! mes frères, si nous étions dans ces saintes dispositions, entendrait-on tant de murmures, verrait-on éclater tant de mécontentements, lorsque, etc., tant de blasphèmes contre la providence de Dieu?

Qui dit amour dit générosité, qui nous porte à tout faire, à tout sacrifier pour l'objet aimé. Hélas! que ne fait-on pas dans le monde pour l'objet d'une passion criminelle? Que de complaisance, que d'assiduité, que de sacrifices!... rien ne coûte, rien ne paraît trop pénible. Notre amour pour Jésus-Christ pourrait-il n'être pas aussi généreux, et pouvons-nous dire que nous l'aimons, si nous ne sommes pas prêts à sacrifier tout à son amour, amour généreux que rien n'arrête, que rien n'ébranle, ni les peines intérieures et extérieures, ni les difficultés, ni les violences, ni les mortifications, ni les persécutions, ni la mort même; qui immole sur l'autel de l'amour divin, et ses penchants et ses affections, et ses goûts et ses répugnances, et son sens particulier et son amour-propre; en un mot, qui tous les jours nous fasse mourir à nous-mêmes, à l'exemple du grand Apôtre : *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31), afin de ne vivre comme lui que de Jésus-Christ : *Vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, XI, 20.) C'est ainsi que le cœur de Jésus nous a aimés; serait-ce trop de lui rendre amour pour amour?

Qui dit amour, mes frères, dit union avec le cœur de son bien-aimé, union qui fait que l'on aime à penser à lui, à converser avec lui, à se retrouver avec lui. Tel était l'amour dont sainte Thérèse était pénétrée pour Jésus-Christ. Partout elle le voyait des yeux de l'esprit, comme s'il eût été présent aux yeux du corps; partout elle lui parlait et s'entretenait avec lui. Partout elle ne cherchait qu'en lui seul toute sa consolation. Tel était aussi l'amour de la fidèle servante dont Jésus-Christ s'est servi pour établir la dévotion à son sacré cœur. Elle l'avait toujours présent à son esprit, elle s'occupait avec lui de ses souffrances, de son amour infini pour les hommes, de leur ingratitude; elle s'offrait à lui comme une victime d'expiation. Ses épreuves, quelquefois humiliantes et toujours pénibles, ses peines de corps et d'esprit, elle les unissait à celles de son bien-aimé, elle avait soif de souffrances, elle désirait en être rassasiée comme lui. Or, à ces traits, mes frères, reconnaissons-nous notre amour pour Jésus-Christ? Sommes-nous unis à lui, nous qui y pensons si rarement, qui ne savons pas même nous entretenir avec lui? nous qui passons souvent un si long espace de temps sans le rappeler à notre souvenir. Cependant, mes frères, que de moyens n'avons-nous pas de nous unir au cœur de Jésus! La sainte communion, où il veut bien ne faire qu'une seule chose avec nous! mais on la néglige, on s'en éloigne avec une criminelle indifférence, et si on en approche ce n'est qu'avec une froideur qui empêche l'union de notre cœur, avec le cœur de Jésus. Dieu veuille qu'on ne s'en approche jamais pour profaner ce que la religion a de plus saint et de plus sacré. Quel autre moyen puissant que la visite au saint sacrement de l'autel? on n'y va jamais avec une foi vive, sans y recevoir les grâces les plus abondantes. Mais non, ô mon Dieu, vos temples sont souvent déserts; on vous laisse seul, et les assemblées du monde sont nombreuses. Voilà, mes frères, le premier sentiment que l'Eglise veut exciter dans nos cœurs dans cette solennité, et il n'en est point de plus propre à le faire naître dans nos âmes, puisque rien n'excite plus facilement l'amour dans nos cœurs, que les marques d'amour qu'on nous donne.

La reconnaissance est aussi un sentiment naturel au cœur de l'homme. Rarement peut-il tenir contre des bienfaits pourvu qu'il réfléchisse tant soit peu sur lui-même. Les outrages faits à son bienfaiteur ne sauraient le trouver insensible. Ainsi un fils égaré par ses passions peut bien s'éloigner de la maison paternelle; mais qu'il voie son père outragé, persécuté, couvert d'opprobres, ce spectacle réveille en son âme les sentiments naturels : il prend avec courage sa défense, il se sacrifie même pour ses intérêts. Or, mes frères, c'est ce beau sentiment de la

reconnaissance que l'Eglise veut produire dans nos cœurs dans cette solennité, et pour le produire, pouvait-elle employer un moyen plus puissant que de nous présenter les amabilités du cœur de Jésus, sa charité immense pour les hommes, les outrages sanglants dont il est abreuvé, que de nous faire entendre les gémissements du cœur de Jésus qui se plaint de notre insensibilité et de notre ingratitude?

Mais, mes frères, qui dit reconnaissance, dit par là même sentiment profond des bienfaits qu'on a reçus, disposition à tout sacrifier pour le bienfaiteur, désir de faire connaître et ses bienfaits, et sa propre gratitude; est-ce ainsi que nous l'avons compris? Ne nous sommes-nous pas contentés de quelques sentiments vagues d'une gratitude stérile? avons-nous apprécié à leur juste valeur les bienfaits du Seigneur, et sa libéralité à les répandre? n'en a-t-elle pas diminué le prix à nos yeux? qu'avons-nous sacrifié pour lui? que serions-nous prêts à sacrifier encore? Hélas, si le péché règne dans nos cœurs, si nous sommes encore esclaves ou de la sensualité ou de l'amour-propre, ou peut-être de quelque autre passion plus déshonorante; nous n'avons encore rien fait pour le bienfaiteur, nous sommes des ingrats! Revenons à de meilleurs sentiments, mes frères, pénétrons-nous de l'esprit de la dévotion au sacré cœur, il n'en est point de plus excellente dans son objet et dans sa fin, point par conséquent qui soit plus digne de notre piété.

Ne nous étonnons pas maintenant, mes frères, que l'Eglise déploie dans cette fête toute la pompe de ses cérémonies, qu'elle s'efforce par tous les moyens de témoigner sa reconnaissance envers le cœur adorable de Jésus, qu'elle accumule les expressions les plus magnifiques pour reconnaître son amour pour nous; qu'elle l'appelle la joie du ciel, la consolation et l'espoir des mortels, le chef-d'œuvre de l'adorable Trinité, la joie du Père, le sanctuaire de l'Esprit-Saint: les expressions les plus magnifiques seront toujours au-dessous d'un sujet infini. Ne nous étonnons pas non plus, mes frères, que les évêques de France et de l'univers chrétien se soient empressés d'établir dans leurs églises une dévotion si touchante, que les souverains pontifes l'aient autorisée, qu'ils aient ouvert en sa faveur les trésors des indulgences de l'Eglise; que tout ce qu'il y a de grand, de vertueux dans l'univers catholique se soit empressé de manifester son dévouement au cœur de Jésus; qu'un infortuné monarque jeté dans les fers par ses sujets rebelles, le vertueux Louis XVI, y ait puisé les plus grandes consolations au jour de ses malheurs. Ce qui doit nous étonner, mes frères, c'est que, malgré le zèle de l'Eglise à nous offrir tout ce qui peut être propre à ranimer la foi et l'amour de Dieu dans nos cœurs, on voie encore tant d'indifférence pour la religion, un si profond mépris pour ses sacrements et ses mystères; tant de passions honteuses, tant d'injustices et de crimes de tous les genres, si peu de piété et de religion véritable. Ce qui doit nous étonner et nous glacer d'une salutaire terreur, c'est que les amabilités du cœur de Jésus n'aient point assez de charmes pour gagner nos cœurs et les porter à Dieu, et que ce nouveau trait de son amour soit inutile comme tant d'autres.

Ah! mes frères, le Seigneur a tout employé pour fondre la glace de nos cœurs, les promesses et les menaces, les châtiments et les bienfaits, la famine et l'abondance, la paix et la guerre, la désolation et les consolations: tout cela a été inutile, nous avons résisté à tout. Aussi, reprend le Seigneur par son prophète, à quoi servirait de vous frapper de nouveau, vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché? toute tête est languissante, et tout cœur est abattu. Je ne vous punirai plus, mais je vous rendrai mépris pour mépris, indifférence pour indifférence. *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris?* (*Is.*, I, 5.) Terrible indifférence, plus à craindre que les coups les plus pesants de la main du Seigneur! Ah! Seigneur, nous auriez-vous ainsi abandonnés, vous seriez-vous éloigné de nous sans espoir de retour? Non, mes frères, un refuge vous reste encore, c'est le cœur adorable de Jésus. C'est ce trou de la pierre où nous pourrons nous mettre à l'abri de tous les traits de l'ennemi du salut. Ah! s'il a été percé, ce n'est que pour nous y offrir un asile. Venez-y donc, pécheurs, dans ce cœur adorable, c'est là que vous trouverez la force nécessaire pour briser les liens du péché et renaître à la grâce et à la vertu. Venez-y, vous qui êtes sortis de la voie de l'iniquité, et qui commencez à marcher dans les sentiers de la justice; c'est là que vous trouverez cette grâce qui confirme toutes nos bonnes résolutions. Venez-y, vous qui êtes assaillis de tentations nombreuses, et qui si souvent chancelez dans la voie des commandements du Seigneur; c'est de ce cœur sacré que découle une eau salutaire qui amortit les violences de la concupiscence et les révoltes de l'homme charnel. Venez, vous qui êtes encore tièdes dans le service de Dieu, vous qui déjà êtes arrivés à une plus haute perfection; ce cœur sacré est une fournaise d'amour, mais d'un amour qui ne se ralentit jamais. Allons-y tous, mes frères, qui que nous soyons, allons nous réfugier dans le cœur de Jésus, conjurons-le d'éloigner de nous les maux qui nous menacent, de protéger sa religion attaquée avec une fureur toujours nouvelle, de défendre ses temples et ses autels que l'impiété voudrait renverser, de ne permettre pas que la foi périsse ou s'éloigne de nous pour passer dans des régions étrangères. Ah! mes frères, si nous nous adressons avec confiance à ce cœur plein d'amour, non, nous ne périrons pas, les complots des méchants seront confondus, la cause de la religion et des mœurs triomphera, l'impiété rentrera dans les ténèbres, et l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit fera notre

bonheur en ce monde, jusqu'à ce qu'il nous introduise dans les tabernacles éternels.

SERMON XI.

SUR LE JUBILÉ ET LES INDULGENCES.

Gratias agimus Deo pro omnibus vobis memoriam vestri facientes in orationibus nostris sine intermissione. (I *Thess.*, I, 2.)

Nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières.

Voilà, mes frères, les paroles qu'adressait autrefois saint Paul aux Thessaloniciens. Déjà le grand apôtre avait fait briller au milieu d'eux la lumière de l'Evangile, et ce peuple docile à la voix du Seigneur avait ouvert son cœur aux salutaires impressions de la grâce, et l'Evangile avait produit parmi eux des fruits merveilleux ; et c'était autant pour les féliciter de leur docilité que pour les engager à marcher constamment dans la voie de la vertu, que l'Apôtre leur disait : Nous nous souvenons de vous dans nos prières, et nous rendons pour vous au Seigneur de continuelles actions de grâces.

Comme les Thessaloniciens, vous avez entendu la parole de Dieu et vous l'avez accueillie avec empressement, et cette parole sainte a produit dans vos cœurs des fruits abondants de sanctification et de salut. Oui, mes frères, pourrai-je vous dire avec l'Apôtre, nous nous souvenons des circonstances admirables qui ont signalé la prédication de l'Evangile que nous avons faite parmi vous. Elle n'a pas été seulement en paroles, mais elle a été accompagnée de prodiges et des dons du Saint-Esprit. Que de pécheurs à cette époque ont quitté la voie du péché ! que d'esclaves des passions en ont secoué généreusement les chaînes ! que de haines et de divisions éteintes ! combien de personnes vivant depuis longtemps loin de Dieu et des sacrements s'en sont rapprochées ! que de résolutions formées ! que d'engagements pris au pied des saints autels ! Ah ! mes frères, béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui vous a comblés en Jésus-Christ de bénédictions spirituelles pour le ciel.

Mais, mes frères, le Seigneur toujours riche en miséricorde vous offre de nouvelles grâces, vous présente de nouvelles faveurs. Le nouveau pontife élevé sur la chaire impérissable de Pierre, autant pour attirer sur son pontificat les bénédictions du ciel que pour renouveler la piété des fidèles, ouvre à tous le trésor abondant de l'Eglise en publiant un nouveau jubilé, et exhorte tous les chrétiens à y participer. Vous ne serez pas insensibles à la voix du vicaire de Jésus-Christ, vous vous empresserez tous de recueillir ces nouveaux bienfaits. Justes, vous vous efforcerez dans cette circonstance de croître dans la justice et dans la ferveur ; pécheurs, vous quitterez la voie du péché et vous profiterez d'une circonstance si favorable pour satisfaire à la justice de Dieu C'est, mes frères, pour aider à cet égard que je viens aujourd'hui vous parler sur l'indulgence et sur le jubilé en particulier, et en second lieu sur les dispositions nécessaires pour le gagner. Je m'estime heureux, mes frères, d'avoir été choisi par la Providence pour vous annoncer des grâces nouvelles. Ecoutez-moi avec attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Faire descendre toutes les miséricordes de Dieu sur la terre, augmenter la ferveur du juste et fortifier son espérance, rappeler le pécheur endurci et lui offrir les moyens de salut les plus simples et les plus efficaces, fermer l'enfer, ouvrir le ciel où doivent reposer les vrais imitateurs d'un Dieu humilié et souffrant : tel est, chrétiens, le but que se propose spécialement l'Eglise dans le jubilé universel qu'elle annonce à tous ses enfants.

Le jubilé, si célèbre dans l'ancienne loi, était l'abolition de toute servitude, et la remise de toutes dettes. A peine ce temps de grâces était-il arrivé que les Hébreux s'empressaient d'accomplir ce que le Seigneur leur avait ordonné. L'esclave secouait ses chaînes et redevenait libre, l'usurpateur restituait les biens que sa rapacité s'était appropriés, le malheureux rentrait dans la possession des biens que son infortune l'avait forcé d'aliéner, le pauvre trouvait des secours abondants, la veuve et l'orphelin des protecteurs puissants. Des hymnes étaient chantées en l'honneur de l'Eternel, et les voûtes du temple retentissaient des chants de louange et de reconnaissance.

Image, mes frères, bien naturelle et bien juste des effets que doit produire le jubilé des chrétiens. Dans ces jours de grâce et de salut, le pécheur doit briser ses chaînes et renaître à la liberté des enfants de Dieu. Il doit par une sincère pénitence recouvrer les droits à l'héritage du ciel, dont le péché l'avait privé. Il doit abandonner les voies du vice et rentrer dans le sentier de la vertu ; le juste doit exciter dans son cœur une ferveur nouvelle, gémir de ses défauts, s'efforcer de s'en corriger, afin d'offrir à Dieu une hostie d'agréable odeur. Voilà, mes frères, la fin du jubilé.

Qu'est-ce donc que le jubilé ? Le jubilé, mes frères, est une indulgence plénière, ou la rémission de la peine temporelle due au péché.

Pour bien comprendre la doctrine des indulgences, et le jubilé en particulier, il faut vous rappeler qu'il faut distinguer deux choses dans le péché mortel : l'offense de Dieu, et la punition que le péché mérite, ce que les théologiens appellent la coulpe et la peine. La coulpe, ou autrement l'offense de Dieu qui résulte de la transgression de sa loi, ne saurait être remise que par le sacrement de la pénitence, reçu avec de saintes dispositions, ou bien par la contrition parfaite jointe avec le désir du sacrement, dans le cas où il serait impossible d'y avoir recours. Mais il n'en est pas ainsi de la peine due au péché. Le Seigneur, il est vrai, par la grâce de l'absolution nous remet l'offense et la peine éternelle due au péché mortel, mais il reste ordinairement une peine temporelle à subir, ou dans ce monde ou dans l'autre. Un exemple vous fera mieux comprendre tous ces

principes : Supposez un pécheur chargé de crimes; il a vécu loin de Dieu, il s'est éloigné des sacrements; séduit par des plaisirs trompeurs, il s'est souillé de mille désordres; sa vie, en un mot, n'est qu'un tissu de fautes graves. Mais enfin, cet homme rentre dans le fond de son cœur, il a honte de ses égarements, il est touché de son état malheureux, il va se jeter aux pieds du ministre de la religion : mon père, s'écrie-t-il, j'ai grandement péché, je ne mérite plus d'être appelé enfant de Dieu, puisque j'ai traîné dans la fange ce titre si honorable. Touché de ses sentiments de pénitence, le ministre de la religion l'absout, et lui dit comme Jésus-Christ au paralytique de l'Evangile : allez, vos péchés vous sont remis. Quel changement s'est opéré dans ce pécheur ! il était l'esclave du démon et le voilà enfant de Dieu; ses crimes, avec la peine éternelle, lui sont remis : voilà l'effet de l'absolution reçue avec de bonnes dispositions. Mais ce pécheur n'a-t-il aucune peine à subir? et s'il mourait à l'instant, irait-il droit au ciel comme l'enfant qui vient de recevoir le saint baptême? Je réponds que non, à moins qu'il n'eût joint à la réception de la pénitence la contrition parfaite dont les ardeurs sont comme un autre baptême qui nous rend parfaitement agréables aux yeux de Dieu.

Il reste donc, mes frères, une peine temporelle à subir après notre réconciliation, et c'est là la doctrine enseignée dans l'Ecriture et dans l'Eglise. D'abord l'Ecriture nous en fournit plusieurs exemples. Ainsi, Moïse frappe deux fois le rocher de sa verge mystérieuse, il hésite, et semble se défier de la puissance de Dieu qui lui avait dit de ne frapper qu'une fois. L'outrage qu'il avait fait au Seigneur en se défiant de sa puissance dont il avait tant de fois éprouvé les effets lui est pardonné, néanmoins il n'entrera pas dans la terre promise en punition de sa faute. Les Israélites se laissent aller à d'indécents murmures contre le Seigneur, le Seigneur irrité de leur insoumission se prépare à les exterminer. Moïse voit la foudre prête à tomber sur son peuple, il se prosterne aux pieds du Seigneur, implore sa miséricorde; Dieu se laisse désarmer, il pardonne à son peuple ; néanmoins, ce peuple rebelle sera puni, il périra dans le désert, il n'entrera point dans la terre de promission. David se rend coupable du double crime d'adultère et d'homicide, un prophète vient lui reprocher sa prévarication : David s'humilie, il avoue son crime : *Peccavi* (I *Reg.*, XV, 30); le Seigneur lui pardonne à cause de son repentir, mais David en supportera un châtiment temporel. L'enfant fruit de son crime lui est enlevé malgré ses gémissements et ses larmes, un de ses fils se révolte contre lui, et le force à descendre de son trône et à sortir de Jérusalem. C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur en agit à l'égard du pécheur, c'est ainsi qu'il concilie ensemble les droits de la miséricorde et de la justice.

Cette conduite, mes frères, est tellement conforme à l'équité, qu'elle est journellement suivie dans le monde. Ainsi lorsqu'un coupable a été condamné à mort, s'il a recours à la clémence du prince il obtiendra quelquefois sa grâce, il ne portera pas sa tête sur l'échafaud : voilà l'effet de la clémence. Mais parce qu'il a violé les droits du prochain, insulté à la société l'exil ou la prison lui feront sentir la faute qu'il a commise. Pères et mères, c'est ainsi que vous en agissez vous-mêmes à l'égard de vos enfants, et lorsque Absalon se fut rendu coupable de plusieurs crimes et qu'il se fut humilié devant son père, David lui pardonna, mais il lui interdit de paraître à la cour et en sa présence.

Mais pourquoi recourir à tant d'exemples, quand c'est un point de la foi chrétienne? Que nous rapportent, mes frères, ces règlements touchant l'administration de la pénitence que l'Eglise a donnés à ses ministres? ces anciens canons pénitentiaux, monument de la sagesse de l'Eglise, qui attestent la sévérité dont elle croyait devoir user à l'égard des pécheurs, et qui condamnent si hautement votre lâcheté? Ces pénitences que les ministres sont obligés de vous imposer, et qui, selon le concile de Trente, ne doivent pas moins servir à expier les péchés commis qu'à vous préserver de nouvelles chutes : Tout cela ne suppose-t-il pas qu'il reste, même après l'absolution, une peine temporelle à subir? Enfin, le concile de Trente déclare que la peine temporelle due au péché n'est pas toujours remise dans le sacrement de pénitence, et c'est pour cela qu'il exhorte les fidèles à se livrer aux jeûnes, à la mortification et à la prière. (Sess. 6, c. 14.)

Et voilà, mes frères, la différence qu'il y a entre le baptême et la pénitence. Le baptême a la vertu d'effacer tous les péchés commis avant sa réception et de remettre toute la peine due au péché. Tout est changé dans l'âme de celui qui le reçoit, il devient enfant de Dieu, il lui rend l'innocence que l'homme avait reçue en sortant des mains de son auteur : *Vetera transierunt, facta sunt omnia nova.* (II *Cor.*, V, 17.) C'est un homme tout nouveau. Il ne conserve du péché du premier père que les faiblesses inhérentes à sa nature déchue. La pénitence, au contraire, laisse à l'homme une dette à acquitter : la satisfaction. L'homme est régénéré, mais cette vie nouvelle qu'il reçoit n'est pas, si je puis le dire, une vie entière, ni une guérison complète. C'est comme une espèce de convalescence; il faudra encore le fer de la mortification pour effacer toutes les traces de la maladie du péché. Le baptême est la première grâce, et le sang de Jésus-Christ y agit seul. La pénitence suppose la faute, le sang du Sauveur et les larmes du pécheur doivent agir de concert. L'homme, par sa pénitence, doit, selon saint Paul, fournir un supplément à la passion du Sauveur : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* (*Col.*, I, 24.) En un mot, le baptême remet, et la coulpe et toute la peine du péché. De sorte qu'un chrétien qui meurt aussitôt après l'avoir reçu irait dans le ciel. Après la pénitence, au contraire, il reste souvent une

peine à subir ou dans ce monde ou dans l'autre par le feu du purgatoire, ou bien à obtenir de la miséricorde de Dieu la commutation de cette peine terrible en une peine courte et légère ; et voilà précisément, mes frères, ce que nous procurent les indulgences et en particulier le jubilé. Avec quel empressement et quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas l'accueillir !

Je le sais, mes frères, la divine providence a mis à notre disposition plusieurs moyens de satisfaire à la justice de Dieu. La pénitence imposée par le confesseur est un excellent moyen; mais qu'il est insuffisant! Quelle proportion entre ces pénitences et celles auxquelles on condamnait les premiers chrétiens! Et encore, ces pénitences, comment s'en acquitte-t-on? avec quelle négligence, avec quelle froideur! Nous pouvons encore ajouter les prières ferventes, les mortifications volontaires, les œuvres de la charité chrétienne, telles que l'aumône, la visite des malades, l'instruction des ignorants, le soulagement des malheureux; mais, mes frères, où sont ceux qui se livrent à ces saints exercices, et lorsqu'on se laisse aller au péché, est-on bien disposé à pratiquer les œuvres de la piété chrétienne? Les afflictions que le Seigneur nous envoie peuvent encore nous servir admirablement, si nous les recevons avec soumission; mais où sont ceux qui les acceptent avec cet esprit de résignation qui fait adorer la main qui nous frappe? Dans les maladies et les infirmités, dans la perte des biens ou de la réputation, que de plaintes, que de murmures, que de blasphèmes, peut-être d'imprécations! Qu'il y a peu de personnes, parmi même celles qui font profession de piété, qui connaissent le prix des souffrances, et qui disent comme David : *Seigneur, il m'est avantageux que vous m'ayez soumis à l'humiliation : « Bonum mihi quia humiliasti me. »* (*Psal.* CXVIII, 71.)

Or, mes frères, dans cet état de faiblesse et d'imperfection, quel bonheur pour nous que l'Eglise nous ouvre ses trésors et fournisse un supplément à notre impuissance en nous offrant le secours des indulgences du jubilé. Qu'il est puissant, mes frères, ce secours, qu'il est propre à nous inspirer la confiance la plus vive, et la piété la plus fervente ! car voici sur quoi est fondé le trésor des indulgences : les satisfactions surabondantes de Jésus-Christ, les mérites de sa sainte mère, les bonnes œuvres de tous les saints ; voilà, mes frères, ce qui compose cette source précieuse de grâces qui nous sont offertes. 1° Les mérites de Jésus-Christ. Ah ! mes frères, nous le savons tous et la foi nous l'apprend, qu'une seule goutte du sang de Jésus-Christ, une seule de ses souffrances, une seule de ses actions, une prière eût suffi pour racheter tous les hommes, puisque par l'union de la nature divine et de la nature humaine, toutes les actions de ce Dieu sauveur étaient d'un prix infini. Mais ô Sauveur des hommes ! que de prières, que de souffrances, que de sang répandu pour nous ! un Dieu né dans l'indigence et la pauvreté, vivant dans l'obscurité et la misère, mort dans l'humiliation et l'ignominie ! un Dieu qui n'a épargné ni peine, ni sueurs, qui a multiplié ses sacrifices et sa croix, qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang; quelle surabondance de satisfactions et de mérites ! Or, mes frères, à qui appartiennent ces mérites ? à nous, mes frères, puisque le Seigneur est notre sauveur, et qu'il n'a tant souffert que pour nous montrer l'étendue de sa charité, et nous appliquer le prix de ses souffrances : *Traditus est propter delicta nostra.* (*Rom.*, IV, 15.)

Ce n'est pas tout, les mérites de la sainte Vierge sont une autre source de satisfaction. Jésus-Christ veut bien les unir aux siens dont ils ne sont qu'un écoulement ; qui pourra jamais exprimer les vertus que cette divine mère a pratiquées ? La charité qui a consumé son cœur ! quelle humilité ! quelle pureté ! quelle soumission à la volonté de Dieu ! quel esprit de sacrifice et de mortification ! quelle force d'âme, lorsqu'au pied de la croix elle est témoin de la mort de son Fils, et qu'elle unit son sacrifice au sien ! de quel glaive de douleur son divin cœur ne fut-il pas percé ? Vous seul, ô mon Dieu ! pouvez connaître et rendre tous les mouvements du cœur, les actions et les mérites de notre protectrice et de notre mère.

Ce n'est pas tout, l'Eglise nous offre encore la participation aux bonnes œuvres des saints. Mais comment vous faire connaître tant de vertus et tant de richesses ? Si je voulais vous parler, mes frères, des vertus qu'ils ont pratiquées, de leur religion profonde, de tout ce qu'ils ont fait pour la gloire de Dieu et leur propre sanctification, je serais infini. Que n'aurais-je pas à vous dire de la pénitence continuelle du précurseur de Jésus-Christ, de l'ardente charité du disciple bien-aimé, du zèle infatigable du prince des apôtres, des courses évangéliques du docteur des nations, des triomphes des défenseurs de la grâce, de l'étonnante mortification des Jérôme, des Antoine, des Hilarion ? Que ne dirais-je pas des courses des apôtres, des travaux des évangélistes, des veilles des docteurs, des tourments cruels des martyrs, du courage des confesseurs, de l'innocence et de la pureté des vierges, des austérités des anachorètes, des prodiges des pénitents, de la charité de tous les saints ensemble? Quelle source inépuisable de bénédictions et de grâces ! Voilà donc, mes frères, ce que réservent à notre ingratitude et à notre perfidie la bonté du Seigneur si souvent outragée, sa patience longtemps fatiguée. Ah ! que nous serions malheureux, si nous étions insensibles à tant de grâces ; que nous serions aveugles, si au milieu de tant de mérites nous négligions une circonstance si intéressante pour notre sanctification !

Tel est, mes frères, le fondement des indulgences selon la doctrine de l'Eglise et le dogme de la communion des saints ; doctrine qui nous apprend qu'il existe une

communication de grâces et de mérites entre le chef et les membres, de même qu'entre les chrétiens qui sont déjà dans la gloire et ceux qui sont dans le purgatoire, ou bien dans ce monde. Union admirable! communication ineffable et bien propre à nous ravir d'amiration! qu'elle est belle, mes frères, cette doctrine, qu'elle est consolante et propre à faire sur nos cœurs la plus vive impression; celui qui n'en serait pas touché n'aurait aucune idée du beau, aucun sentiment dans le cœur.

Je sais, mes frères, que l'hérésie du XVIe siècle a contesté à l'Eglise le pouvoir d'accorder des indulgences, mais c'est venir bien tard pour disputer à l'Eglise une prérogative dont elle a joui depuis son établissement, et dont on trouve la source dans les paroles mêmes de Jésus-Christ. *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 18.) Paroles que l'on doit entendre dans leur généralité tant qu'elles ne seront expliquées que d'une manière utile au salut des hommes, paroles dans lesquelles la tradition tout entière a vu le pouvoir de distribuer des indulgences accordées à l'Eglise. C'est sur ce principe que saint Paul adoucit en faveur de l'incestueux de Corinthe, et à cause de son repentir, la rigueur de la pénitence qu'il lui avait imposée; sur ce principe que les conciles de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Laodicée, accordent aux évêques le pouvoir d'abréger la pénitence publique, en faveur d'un repentir éclatant; sur ce principe que le concile de Trente frappe d'anathème ceux qui osent contester à l'Eglise le pouvoir d'accorder des indulgences, ou avancer qu'elles sont inutiles; sur ce principe enfin, que les souverains pontifes ont toujours accordé des indulgences, fixé depuis le XIIIe siècle les années saintes du jubilé, et que tous les chrétiens du monde, malgré les déclarations furibondes du fanatique Luther et de sa malheureuse secte, se sont toujours montrés empressés à recueillir les précieuses faveurs de l'Eglise. En faudrait-il davantage pour affermir notre foi ?

Je sais encore, mes frères, que l'impie, l'incrédule, l'indifférent n'accueillent qu'avec le sourire du mépris et du dédain ce que l'Eglise enseigne sur les indulgences. Un jubilé et des indulgences au XIXe siècle, n'est-ce point la honte de la philosophie et de la raison? Mais, mes frères, quand on croit à peine en Dieu, ou que l'on vit comme si Dieu n'existait pas, il n'est pas étonnant que l'on ne croie pas aux indulgences; quand on croit à peine en Dieu, peut-on croire à sa religion, et un cœur desséché par le souffle impur des passions pourrait-il saisir ce qu'il y a de consolant et de beau dans le dogme des indulgences? Au reste, que l'impie dise ce qu'il voudra; c'est un dogme de la foi, que l'Eglise a reçu de Dieu le pouvoir dont je parle; il faut pour le combattre que l'impie attaque la religion tout entière et qu'il anéantisse cette foi antique qui a traversé tous les siècles, vaincu les tyrans et leurs tortures, triomphé des efforts d'une philosophie impie et révolutionnaire; il faut qu'il anéantisse Dieu lui-même en le convainquant d'imposture, puisque Dieu a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles. Oui, mes frères, il sera toujours beau, toujours honorable de croire avec les siècles, et avec ce qu'ils nous présentent d'hommes grands, de génies élevés dans tous les genres, de croire avec tout ce qu'il y a d'hommes respectables, amis de l'ordre et de la société!

Je sais, enfin, que le libertin n'attend que cette circonstance qu'il croit favorable pour se dérober aux rigueurs de la pénitence, et pour se livrer ensuite à ses anciens désordres. Mais qu'il apprenne que le jubilé, loin de dispenser de la pénitence, en ouvre la carrière, et n'est accordé qu'aux gémissements vifs et sincères; qu'il sache, que faire son jubilé sans un cœur contrit et humilié, sans une conversion véritable, sans une pénitence et une satisfaction effectives, c'est se rendre plus coupable qu'auparavant, c'est insulter aux miséricordes de Dieu, c'est se perdre peut-être sans ressources. Ceci me conduit, mes frères, à vous parler des conditions nécessaires pour gagner l'indulgence du jubilé, sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Qu'elle est bien différente, mes frères, la manière dont l'Eglise use maintenant envers ses enfants d'avec celle dont elle les traitait dans les premiers siècles de son établissement! Autrefois elle excluait les pécheurs du nombre des fidèles, et leur défendait l'entrée du temple saint; aujourd'hui elle les invite à se ranger parmi ses enfants les plus dociles, elle les appelle jusqu'aux pieds de ses tabernacles. Autrefois, elle les obligeait à une confession publique de leurs fautes, et leur imposait sous la cendre et le cilice une pénitence aussi longue qu'humiliante; aujourd'hui, elle ne leur demande que l'aveu secret de leurs fautes, n'exige qu'un repentir sincère, et une pénitence aussi courte que facile. Le relâchement des mœurs, il est vrai, a introduit le relâchement de la discipline, mais malheur à ces pécheurs endurcis, à ces âmes indifférentes qui abuseront de la condescendance de cette tendre mère! malheur à ceux qui ne profiteront pas dans ce saint temps des moyens les plus faciles et les plus efficaces pour obtenir le pardon de leurs fautes! Quelles sont donc, mes frères, les dispositions nécessaires pour gagner le jubilé? je les réduis à deux : l'état de grâce, et un grand esprit de pénitence.

1° L'état de grâce, mes frères, est absolument nécessaire pour gagner l'indulgence du jubilé. Oui, le péché mortel est un obstacle insurmontable à la communication des faveurs célestes. Le pécheur est l'ennemi de Dieu, il est le meurtrier de son Fils, soumis aux anathèmes du ciel. Or, comment dans

cet état pourrait-il participer à ces grâces spéciales de sa bonté? Le pécheur, il est vrai, est toujours membre de l'Eglise à laquelle il a été incorporé par le saint baptême, mais c'est un membre mort, et qui dans cet état ne saurait avoir part à ses libéralités. Voyez-vous ces branches desséchées sur un tronc encore vert, et ces membres paralysés et qui refusent leurs fonctions ordinaires? tel est le pécheur : par son baptême il était enté sur Jésus-Christ, et sur un tronc aussi vigoureux il aurait dû porter des feuilles et des fruits abondants. Mais son infidélité arrête le cours de cette séve spirituelle, je veux dire de ces grâces abondantes, et le laisse dans un état de mort. D'ailleurs, mes frères, la rémission de la peine temporelle ne saurait avoir lieu sans que l'offense de Dieu et la peine éternelle ne soit auparavant remise : tel est l'ordre établi par le Seigneur. Par conséquent, il est absolument nécessaire d'être en état de grâce, il faut que le mur de séparation que le péché avait élevé soit renversé, si nous voulons participer aux faveurs de l'Eglise. De là suivent plusieurs conséquences qu'il est important de développer.

Car il s'ensuit : 1° qu'il n'y a point de jubilé pour ceux qui ne quitteront pas la voie du crime, et qui persévéreront dans leurs péchés. Par conséquent vous n'aurez point de part aux faveurs de l'Eglise, vous, mes frères, qui vous êtes laissé séduire par une philosophie destructive de tout devoir et de toute vertu, par ses doctrines désolantes qui avilissent l'homme en bornant tous ses devoirs à la satisfaction des sens, et, le ravalant au niveau de la brute, éteignent dans son cœur tout sentiment noble, et toutes les douces émotions que procure la pratique de la vertu; à moins que vous n'abjuriez ces dogmes pervers, que vous n'abaissiez l'orgueil de votre raison sous le joug de la foi, que vous ne conceviez enfin que cette foi est nécessaire à l'homme, et que sans elle on ne peut plaire à Dieu, et que vous ne commenciez d'en faire les œuvres. Ah! puisse Dieu qui éclaire tout homme venant au monde (*Joan.*, I, 9) faire luire sur vous un rayon de cette lumière qui pénètre dans le cœur et y porte la conviction la plus vive! puissiez-vous apprendre de quel calme, de quelle paix on jouit quand on peut se rendre à soi-même le consolant témoignage que l'on accomplit fidèlement ses devoirs!

Vous ne participerez pas non plus aux faveurs de l'Eglise, vous chrétiens dégradés et avilis, âmes bassement courbées vers la terre, hommes sensuels qui vous abandonnez à l'ignominie de vos passions! Chrétiens indignes de ce nom, plus coupables peut-être à certains égards que l'impie décidé, en ce que, conservant encore dans votre cœur la foi chrétienne, vous agissez d'une manière directement opposée à vos principes, et tombez ainsi dans une affreuse contradiction avec vous-mêmes; enfants dénaturés qui par votre conduite déréglée fournissez à l'impie un motif continuel de blasphémer la religion et de déchirer son sein. Hommes aveuglés qui ne voulez pas entendre cet anathème terrible, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les âmes molles et efféminées n'entreront point dans le royaume du ciel; et qui, au mépris de la doctrine de l'Apôtre, qui nous apprend que nos corps sont le temple du Saint-Esprit, le sanctuaire de la Divinité (I *Cor.*, VI, 19), profanez en vous-mêmes la sainteté de ce temple par vos habitudes criminelles ou la honte de vos passions, non, dis-je, la grâce du jubilé n'est point pour vous, à moins que, vengeant sur vous-mêmes les droits du Seigneur, vous ne réduisiez en servitude ce corps de péché, et que vous ne portiez en vous la mortification de Jésus-Christ.

Et cette grâce précieuse sera-t-elle pour ces chrétiens lâches et indifférents, qui donnent encore des marques extérieures de religion, assistent aux saints offices, ne voudraient point imiter les blasphèmes de l'impie, mais qui du reste ne se font nulle violence, ne se mortifient en rien, ne veillent point sur eux-mêmes et commettent tous les jours un grand nombre de fautes? Sera-t-elle pour ces pécheurs convertis en apparence, qui dans un temps de mission, par exemple, ont consolé l'Eglise par leur retour à la religion, par leur repentir et leurs promesses, ont fait ensuite quelques efforts, mais qui, bientôt lassés dans la voie de la vertu, ont oublié leurs serments, sont revenus à leurs premiers désordres et à leur ancien vomissement? Pour ces chrétiens qui ont autrefois surmonté le respect humain, foulé aux pieds les railleries du monde, les sarcasmes des méchants; mais qui bientôt ont courbé de nouveau la tête sous le joug du respect humain et de l'impiété, et n'ont pas eu le courage de soutenir une démarche qui faisait leur honneur et leur gloire? Ah! mes frères, n'y en a-t-il point, parmi ceux qui m'entendent, qui se soient rendus coupables de cette lâcheté et de cette perfidie? Seigneur! vous connaissez le fond des cœurs, et vous savez quels sont ceux qui vous sont restés fidèles, ou qui ont eu de nouveau le malheur de vous abandonner. Or, mes frères, comment ces chrétiens lâches et inconstants dont je parle, ces hommes qui, selon le langage de l'Apôtre, se laissent entraîner à tout vent de doctrine (*Ephes.*, IV, 14), comment, dis-je, pourraient-ils se flatter d'être rentrés véritablement en grâce avec Dieu, et de vivre actuellement dans son amour? par conséquent, comment pourraient-ils prétendre à la grâce du jubilé?

Mais que dis-je, oui vous le pouvez, mes frères, pourvu que vous vous empressiez d'aller faire aux pieds du ministre de la pénitence l'aveu de vos fautes, car il est écrit, qu'à quelque heure que le pécheur revienne à Dieu, le Seigneur le recevra, pourvu qu'il revienne dans la sincérité de son cœur. Cependant n'oubliez pas qu'il faut que votre contrition soit plus véritable, votre repentir plus sincère, vos gémissements plus profonds, vos larmes plus amères, puisque à

toutes vos anciennes fautes, vous avez ajouté une nouvelle ingratitude.

La grâce du jubilé, mes frères, est donc offerte aux pécheurs, quels qu'ils soient; mais la condition essentielle pour la gagner, c'est une confession sincère, accompagnée d'une vraie contrition et du ferme propos de ne plus pécher. C'est ainsi qu'il se réconciliera avec le Seigneur, et qu'il pourra avoir part aux libéralités de l'Église: *Vere pœnitentibus et contritis.*

Mais ce sont surtout les âmes qui vivent dans la grâce habituelle, qui recueilleront les fruits les plus abondants. Ce sera vous, mes frères, qui autrefois égarés dans les sentiers du vice, êtes revenus dans le bercail, qui esclaves peut-être des passions les plus honteuses en avez secoué le joug, et qui depuis le moment heureux de votre retour à Dieu avez marchez dans la fidélité à sa loi. Ce sera vous, jeunesse chrétienne, si vous n'avez point perdu de vue que les prémices de vos cœurs appartiennent à Dieu, que l'innocence et la modestie sont les plus beaux ornements de votre âge ; et si d'après ces principes, vous avez évité avec soin les assemblées profanes, les plaisirs dangereux, les liaisons suspectes, les lectures pernicieuses, les danses criminelles, les propos indécents, en un mot, tout ce qui pouvait être un écueil pour votre vertu naissante. Ce sera enfin vous tous qui vivez dans la justice et l'amitié du Seigneur. Ah! puissiez-vous dans cette circonstance, suivant le précepte du Prophète (*Psal.* L, 4), vous justifier de plus en plus, vous purifier des plus légères imperfections; ne conserver aucune espèce d'affection au péché véniel, car la mesure de votre ferveur sera la mesure des grâces du Seigneur, et si votre cœur est pur de tout levain du péché, s'il ne conserve aucune affection aux moindres fautes, quelle abondante moisson de grâces vous allez recueillir! L'état de grâce, première condition; j'ai ajouté un grand esprit de pénitence.

2° Par cet esprit de pénitence, j'entends la volonté sincère de satisfaire à Dieu. Or, pour accomplir cette satisfaction, la pénitence qui nous est imposée au tribunal peut nous servir beaucoup, si on s'en acquitte avec de saintes dispositions; mais comme elle est ordinairement insuffisante, nous devons y ajouter d'autres œuvres expiatoires, telles que les jeûnes, les mortifications, les privations volontaires, surtout un soin particulier de faire toutes nos actions dans la vue de satisfaire à la justice de Dieu. Par le péché, mes frères, nous sommes devenus des victimes devouées à la justice du Seigneur; nous devons donc venger sur nous-mêmes ses droits si indignement violés par nos crimes. Les indulgences ne servent donc qu'à ceux qui ont une volonté sincère de satisfaire à Dieu, et qui s'étudient à en prendre les moyens. Car, dit saint Cyprien, l'Église donne l'indulgence aux pécheurs, mais c'est lorsqu'elle les voit humiliés, désolés de leur apostasie : *Pacem non damus dormientibus, sed vigilantibus.* Ainsi, mes frères, ce n'est point pour ces âmes lâches qui s'éloignent du péché, il est vrai, mais moins par l'horreur qu'il leur inspire et par la crainte de déplaire à Dieu, que pour s'épargner le remords ou la honte de l'aveu de leurs fautes, que sont les indulgences, mais pour ces âmes vigilantes qui opèrent leur salut avec crainte et tremblement. Les indulgences ne sont pas pour ceux qui vivent dans les plaisirs, ne refusent rien à leur sensualité, vivent dans la mollesse ou l'oisiveté, contents de ne point se souiller de grandes fautes, sans se mettre en peine de pratiquer les vertus chrétiennes et de mortifier leur extrême délicatesse, mais pour ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui font violence à leurs appétits déréglés, mortifient leur corps à l'exemple de l'Apôtre, et le réduisent en servitude: *Pacem non damus dormientibus, sed vigilantibus.* Malheur à nous, mes frères, si nous vous prêchions une autre doctrine! car l'intention de l'Eglise n'est pas de favoriser la mollesse et le relâchement, mais d'exciter la ferveur et l'esprit de pénitence.

L'esprit de l'Eglise, mes frères, n'est donc pas de vous dispenser de la pénitence, mais de vous aider à la faire; elle ne prétend donc pas suppléer par ses indulgences à la volonté de satisfaire à Dieu, mais vous aider dans votre impuissance : *Non ut supplementum voluntati, sed ut supplementum virtuti.* D'où il suit, mes frères, que ceux-là seulement s'appliqueront l'indulgence du jubilé, qui pour satisfaire au Seigneur font déjà des sacrifices, et se proposent d'en faire encore de plus grands. Il est vrai que même après la grâce de l'absolution, ces chrétiens dont je parle ne sauront s'ils sont dignes d'amour ou de haine (*Eccle.*, IX, 1), mais la conscience leur rendra un témoignage de paix et d'assurance. Pénétrés de la grandeur de leurs fautes, ils gémiront sur leurs égarements, mais leurs larmes, comme celles de Madeleine, seront des larmes de reconnaissance et d'amour; ils n'auront jamais assez satisfait à la justice du Seigneur, au gré de leur désir ; mais une voix intérieure leur dira que le Seigneur a pour agréables leurs sacrifices, et que les mérites de son sang leur sont appliqués ; ils feront encore des fautes légères, mais ce seront des fautes de fragilité et non de malice, qui ne serviront qu'à augmenter leur vigilance et leur humilité. Ah! mes frères, que ne sommes-nous tous dans cet heureux état !

Mais s'il n'y a que ces âmes pieuses qui gagnent entièrement l'indulgence du jubilé, les âmes moins parfaites, les pécheurs même nouvellement convertis, ne sont point étrangers à ses faveurs, pourvu qu'ils aient cet esprit de pénitence. Oui, mes frères, le Seigneur semble aujourd'hui vous dire comme autrefois le prophète au peuple juif: Jérusalem a vécu pendant quatre-vingts ans dans le désordre; Juda m'a offensé pendant quarante ans; si je voulais user des droits de ma justice, je le perdrais ; mais non, je lui fais miséricorde, et je ne lui demande qu'un jour pour une année : *Diem pro anno dedi*

tibi. (*Ezech.*, IV, 3-6.) Voilà, mes frères, la condition que le Seigneur met à votre réconciliation et à quel prix il vous l'accorde. Car si on exigeait avec rigueur ces droits de Dieu, quelle pénitence n'auriez-vous pas? si l'Église vous ordonnait autant de jeûnes; que, etc. Blasphémateurs... hommes irréligieux, que vous avez manqué de fois les saints offices, etc. Mais non, pour une infinité de désordres, pour les crimes les plus honteux, Dieu ne demande que quinze jours de gémissements, de mortifications et de larmes! Il fait plus : en se relâchant des droits que sa justice pourrait exiger des coupables, il lave vos fautes dans la surabondance de ses mérites infinis; il satisfait lui-même de nouveau, il y fait concourir les mérites sans nombre de sa sainte mère et des saints. Quel motif puissant de nous rendre à la touchante invitation de l'Eglise! L'esprit de pénitence, seconde condition nécessaire, etc.

J'ajoute, mes frères, que nous devons accomplir exactement les autres œuvres prescrites par la bulle du saint pontife. Ces œuvres, outre la confession et la communion, sont deux visites aux églises désignées dans le mandement qui vous a été lu, ou au moins à l'une d'elles; trois jeûnes à faire le mercredi, le vendredi, et le samedi de l'une des deux semaines; une aumône selon votre faculté, et des prières selon l'intention du souverain pontife. Oui, mes frères, c'est dans cette circonstance qu'il faut lever les mains vers le ciel, et faire monter aux pieds du trône du Seigneur des vœux ardents et des prières ferventes. Vous prierez, mes frères, pour le souverain pontife élevé nouvellement sur la chaire de saint Pierre, afin que le Seigneur lui donne les lumières dont il a besoin pour conduire avec sagesse le vaisseau de l'Église, menacé de tant d'écueils. Vous prierez, mes frères, pour l'Église, cette mère tendre, établie par Jésus-Christ, afin que son divin fondateur l'environne de sa protection puissante, et la fasse triompher de tous les efforts de l'enfer. Oh! mes frères, dans quel temps fut-il plus nécessaire d'implorer la protection du Seigneur sur l'Église, que dans nos jours malheureux? Que d'enfants rebelles à sa voix la méconnaissent en foulant aux pieds ses saintes ordonnances! de combien de fils élevés dans son sein, associés à ses faveurs par le saint baptême, déchirent impitoyablement ses entrailles, attaquent sa religion par la médisance et la calomnie, tournent en dérision ses plus saintes cérémonies, s'efforcent par toute sorte de moyens d'anéantir la foi dans le cœur des vrais fidèles!... Vous prierez, mes frères, pour le roi et les autorités qui nous gouvernent; vous demanderez pour lui cette sagesse qui préside à ses conseils, dirige toutes ses voies vers le bonheur et la paix des peuples. Vous prierez, mes frères, pour nos frères égarés, pour ces hommes trompés par de fausses doctrines, afin que le Seigneur anéantisse leur orgueil, modère leur passion, fasse disparaître le bandeau fatal qui les empêche de voir la vérité, afin qu'ils reconnaissent leur erreur, et consolent par un retour sincère la religion affligée de leur long égarement. Enfin, mes frères, vous prierez pour votre pasteur et ceux qui sont préposés à la conduite de vos âmes, afin qu'ils les dirigent dans la voie des commandements du Seigneur. Vous prierez les uns pour les autres, afin que tous ensemble, le pasteur et les brebis, le chef et les membres, nous puissions un jour bénir le Seigneur dans les siècles des siècles *Amen.*

EXHORTATIONS

PREMIÈRE EXHORTATION.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION.

Hæc est vita æterna, ut cognoscant te verum Deum et quem misisti Jesum Christum. (*Joan.*, XVII, 3.)

La vie éternelle consiste à connaître que vous êtes le vrai Dieu et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

Qu'il serait à souhaiter, mes frères, que les hommes fussent profondément convaincus de cette vérité : que le bonheur, la vraie félicité, la vie enfin consistent à connaître le Dieu vivant et véritable et Jésus-Christ son Fils, qu'il nous a envoyé dans sa miséricorde, sa vie, ses mystères, sa doctrine et ses exemples! on ne verrait pas tant d'ardeur pour les biens de la terre et tant d'indifférence pour les biens du ciel, tant d'empressement pour les honneurs, les plaisirs, et tant d'éloignement pour les vrais biens de l'éternité; tant de passions et de vices honteux, et si peu de vertus et d'abnégation chrétiennes. La loi du Seigneur connue, méditée, guiderait nos pas à travers les écueils de cette vie, éclairerait notre esprit dans ses ténèbres. Sa religion sainte sérieusement approfondie nous fournirait des motifs puissants dans la pratique du bien, animerait notre cœur d'une sainte ardeur pour l'observation de la loi du Seigneur; et, convaincus de cette parole sortie de la bouche de la vérité même que ceux-là seuls sont vraiment *heureux qui écoutent la parole de Dieu, et la mettent en pratique* (*Luc.*, XI, 28), nous nous efforcerions d'aller de vertu en vertu et de nous avancer dans la perfection à laquelle nous sommes appelés.

Mais, parce qu'on ignore la vérité, ou qu'on n'en est pas convaincu, il arrive qu'on place le bonheur là où il n'est pas, et qu'on le cherche là où on ne saurait jamais le trouver; il arrive que l'on néglige la science, la connaissance de la religion; que l'on croit, sans trop savoir ce qui fait l'objet de

la foi ; ou que l'on ne croit pas, sans trop savoir pourquoi on refuse de croire aux vérités de la foi. Deux choses également criminelles et déraisonnables. Car, de croire sans savoir ce que l'on croit, ce n'est pas avoir cette foi raisonnable dont parle l'Apôtre : ***Rationabile obsequium vestrum*** (***Rom.***, XII, 1), cette foi pratique qui justifie : ***Justus ex fide vivit*** (***Hebr.***, X, 38), puisqu'une foi semblable ne saurait avoir aucune influence sur notre conduite, et de rejeter les vérités de la religion sans savoir pourquoi ; c'est évidemment une complète déraison. L'homme sage examine avant de prononcer.

Or, comme toute religion se compose de dogmes qu'il faut croire, et de préceptes moraux qu'il faut pratiquer, c'est à vous prouver la vérité des uns, et à vous développer les autres que seront employées toutes les instructions que je vous adresserai. Planter ou affermir la foi chrétienne dans vos cœurs, vous instruire de vos devoirs les plus essentiels, voilà le plan général que je me propose de suivre. Commençons aujourd'hui par vous convaincre de la nécessité d'étudier la religion.

Si j'avais, mes frères, à prouver par l'Ecriture sainte et l'autorité de la tradition l'obligation où vous êtes de vous instruire solidement de la religion, je n'aurais d'autre embarras que le choix des passages qui établissent cette obligation. Je vous montrerais, avant la loi écrite, l'homme obligé de transmettre à ses descendants les vérités primitives qui lui avaient été révélées après la création ; les pères chargés de faire connaître à leurs enfants les merveilles que le Seigneur avait opérées en leur faveur, et les enfants obligés d'interroger leurs pères : ***Interroga majores tuos et dicent tibi*** (***Deut.***, XXXII, 7) ; et ces vérités premières qui révélaient à l'homme et sa grandeur et sa chute, et les promesses du réparateur à venir se perpétuant de siècle en siècle par les traditions de famille, jusqu'à ce que le Seigneur se choisît un peuple particulier pour être le dépositaire fidèle des traditions primitives. Plus tard je vous ferais voir le Seigneur donnant à son peuple une loi plus étendue au milieu des tonnerres et des éclairs, et lui recommandant sous les peines les plus sévères d'en faire le sujet habituel de ses méditations. Vous les méditerez, ces préceptes, leur dit-il, soit que vous soyez dans votre maison ou en voyage, la nuit et le jour ils seront présents à votre esprit : ***Et meditaberis in eis, sedens in domo tua, ambulans in itinere, dormiens atque consurgens.*** (***Deut.*** VI, 7.) Enfin, je mettrais sous vos yeux la même obligation imposée par Jésus-Christ à tous les hommes, par ces paroles : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique, et ces autres encore : *Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez mes commandements. « Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. »* (*Matth.*, XIX, 17.) Car, pour observer les commandements, il faut les connaître, et pour en connaître le sens, l'importance et l'étendue, il faut les méditer, les étudier. Mais laissons ce genre de preuves tout-puissant qu'il est pour nous convaincre, et trouvons dans la nature même de l'homme, dans la nature de la religion et dans les suites funestes de l'ignorance de la religion de quoi établir clairement la vérité dont je vous entretiens.

1° Il peut paraître surprenant, mes frères, qu'il faille prouver à des hommes raisonnables, à des chrétiens surtout, la nécessité d'étudier la religion. Cette connaissance ne se recommande-t-elle pas assez par elle-même, et l'homme pourrait-il rester dans l'ignorance de ses intérêts les plus chers ? En effet, mes frères, qu'est-ce que la science de la religion, sinon la connaissance de Dieu et de ses adorables perfections, des mystères qu'il faut croire, des devoirs qu'il faut pratiquer ; en un mot, de sa fin dernière et des moyens propres à y parvenir ? Or, l'homme pourrait-il rester dans l'ignorance sur des points si importants ? pourrait-il se résoudre à végéter honteusement sur la terre, à y passer quelques jours courts et mauvais, sans s'embarrasser de celui qui lui a donné la vie et qui la lui conserve, sans s'inquiéter de la fin à laquelle il doit tendre, et de ce qui doit suivre son trépas ; semblable à un animal sans raison qui ne connaît d'autres lois que ses besoins et ses sensations, et qui demeure en repos dès qu'ils sont apaisés ? Non, il ne saurait en être ainsi, une telle conduite serait le comble de la stupidité et de la déraison. Aussi, tout crie à l'homme qu'il n'y a point pour lui d'affaire plus importante que celle de s'instruire de la religion, afin de la mettre en pratique.

Considérons d'abord la nature de l'homme et ses facultés ; pourquoi sommes-nous sur la terre, mes frères ? ah ! on vous l'a appris dès votre enfance, c'est pour connaître Dieu, pour le servir et parvenir à la vie éternelle. Paroles précieuses, par lesquelles le christianisme révèle à l'homme, dès son entrée dans la vie, toute la dignité de son être et la sublimité de sa destination ; paroles qui décèlent une vérité que tous les hommes ont reconnue plus ou moins directement, puisqu'ils ont admis l'existence de Dieu et une vie future, et qu'il appartenait peut-être aux philosophes seuls du dernier siècle, d'obscurcir et d'éteindre en bornant la destinée de l'homme à l'horreur du tombeau. Non, mes frères, l'homme, cette créature raisonnable, image vivante de la Divinité, n'est pas fait uniquement pour la terre. Ce n'est point en vain qu'il regarde le ciel, qu'il aspire à un bonheur qu'il ne saurait trouver ici-bas, et dont il ne jouira que dans le sein de Dieu ; malheur à lui, s'il perd de vue une si noble fin ; il se dégrade alors, et s'avilit ! D'ailleurs, la raison ne nous dit-elle pas que Dieu, être souverainement parfait et par conséquent souverainement sage, a dû, dans la création, se proposer une fin digne de lui ? Or, quelle autre

fin digne de Dieu, que Dieu lui-même? Donc, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour lui et pour sa gloire; par conséquent, tout doit être rapporté à cette fin.

De là il s'ensuit que l'homme capable de connaître la vérité, est obligé de la chercher et de la connaître. Or, la vérité suprême c'est Dieu; 2° qu'ayant un cœur capable d'attachement et d'amour, il doit s'attacher uniquement à l'objet le plus beau, le plus aimable, parce que c'est celui qui est le plus digne de ses affections. Or, qui est semblable à Dieu, centre, abîme de perfections? 3° que, doué de mémoire, il doit se rappeler les bienfaits du Créateur, et s'exciter à l'aimer de plus en plus. Ne point admettre ces vérités, mes frères, ce serait méconnaître la prodigieuse activité de notre esprit toujours avide de connaissances, dont les difficultés ne font qu'irriter l'ardeur, et qui supporte avec une espèce d'impatience les obscurités mêmes de la foi. Ce serait méconnaître la vaste étendue de notre cœur, dont rien ne comble les désirs, et qui, après la possession de ce qu'il a le plus ambitionné, désire encore quelque chose au delà; enfin, ce serait anéantir dans l'homme le sentiment si naturel de la reconnaissance, et exiger en principe l'oubli des bienfaits et la plus noire ingratitude.

Disons-le donc hautement, mes frères; oui, le Dieu créateur, en nous donnant la vie, s'est proposé de se faire connaître à l'homme; en lui donnant les facultés dont nous avons parlé, il a voulu que l'homme fît son occupation principale de le connaître et de l'aimer. Par conséquent, l'homme doit donc s'appliquer à connaître son Créateur et ses divines perfections, afin de s'attacher à lui par l'amour; ses préceptes, afin de les observer avec fidélité. Or, c'est la religion qui nous donne ces connaissances, c'est donc pour l'homme une obligation indispensable d'étudier et de connaître sa religion.

2° Certes, mes frères, cette obligation de s'instruire de la religion est fondée sur la nature même de l'homme, et quand cette vérité serait moins claire, l'idée ou la nature même de la religion ne suffit-elle pas pour la mettre dans tout son jour? En effet, mes frères, si rien n'est plus important pour l'homme que de connaître son origine et sa destination, l'auteur de son être et les devoirs qu'il lui doit, et si la religion seule peut nous donner sur ce point des connaissances exactes, n'est-il pas évident que le meilleur usage que nous puissions faire de nos facultés, c'est de les employer à une étude si excellente? Or, c'est la religion, et la religion seule qui nous éclaire sur l'auteur de notre être, et sur notre fin dernière. La philosophie ancienne n'avait vu dans l'homme que le produit informe du mouvement fortuit autant qu'inexplicable des atomes, ou le résultat d'un vil limon desséché par les ardeurs du soleil: la philosophie moderne, dans ses dernières conséquences, nage dans le doute et l'incertitude: « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même; je suis dans une ignorance terrible de toutes ces choses. » La religion découvre à l'homme ce profond mystère, et lui dit: Tu es l'ouvrage de Dieu! tu es fait pour Dieu! La raison, il est vrai, nous fait connaître Dieu et quelques-unes de ses perfections. Cette croyance a traversé les siècles, et s'est conservée au milieu même des erreurs profondes du polythéisme; mais à combien d'écarts n'a-t-elle point été livrée? Voyez les siècles qui n'étaient point éclairés par le flambeau de la foi! voyez cette foule de divinités que l'homme avait imaginées! voyez l'homme, ce roi de la nature, parce qu'il a seul l'intelligence, prosterné au pied de l'ouvrage de ses mains, reconnaissez sa faiblesse et son impuissance, et rendez gloire à la religion qui l'a rappelé à sa dignité première.

Quel culte a-t-on rendu pendant plusieurs siècles à la Divinité? on savait que c'était pour l'homme un devoir indispensable de l'honorer. Mais à quels excès l'homme ne se porta-t-il pas? Or, mes frères, c'est la religion qui nous découvre l'auteur de notre être, qui nous fait connaître ses infinies perfections, et on peut dire qu'un enfant instruit à son école en sait plus sur la science de la connaissance de Dieu que les philosophes les plus vantés de la Grèce et de Rome.

C'est elle qui nous apprend le culte que nous devons lui rendre. Elle repousse ce culte charnel qui ne consiste que dans l'immolation de quelques victimes grossières et qui ne va point jusqu'au cœur, et elle nous commande ce culte vraiment digne de Dieu, cette adoration en esprit et en vérité qui peut seule plaire à Dieu. Et voilà, mes frères, comment la religion nous apprend à remplir les devoirs que tout homme doit à Dieu. Quoi de plus important donc que cette étude et cette connaissance?

3° Enfin, mes frères, ce qui doit achever de mettre cette vérité dans tout son jour, ce sont les suites funestes de cette ignorance tant pour les particuliers que pour la société tout entière. Oui, mes frères, cette triste ignorance est une source féconde de désordres et de crimes. Et d'abord, n'est-ce pas de là qu'il arrive que nous voyons tous les jours un si grand nombre de personnes vivre dans l'oubli de Dieu, et agir comme s'il n'existait pas? Où est le culte qu'elles lui rendent? Lui offrent-elles les pensées de leur esprit et les affections de leur cœur? Certes, mes frères, il est difficile d'aimer ce que l'on ne connaît pas, et pour ces personnes ignorantes, le Dieu du ciel est un Dieu inconnu! L'indifférence pour la religion et ses pratiques les plus saintes fait tous les jours les plus étranges ravages. L'homme semble avoir oublié qu'il a une âme immortelle. Le monde avec ses richesses, ses plaisirs, est tout; Dieu, l'âme, le salut ne sont rien. Désastreuse indifférence qui du sein des villes où elle a pris naissance au milieu de la licence et du libertinage, s'est glissée jusque dans les campagnes;

quelle en est la principale cause? Peut-être le progrès des lumières, la science de la philosophie moderne? Oui, mes frères, si par là vous entendez la haine des vérités les plus incontestables, l'horreur de toute contrainte, le déchaînement de toutes les passions. Non, si vous entendez par là l'amour de l'ordre et de la vérité. Mais l'ignorance de la religion qui rappelle à l'homme ses destinées futures, et ce qui le prouve, c'est que l'on vit comme si la terre était tout, et l'homme une vile poussière que le tombeau doit dissoudre.

De là, même parmi ceux qui n'ont pas renié la foi, l'éloignement des sacrements, parce qu'ils n'en connaissent ni l'excellence, ni la nécessité; tant de paroles, de blasphèmes, tant de propos de mépris et de dérision contre la religion et ses pratiques les plus saintes, parce que n'en connaissant que la superficie, si je puis dire ainsi, on ne la juge que d'après sa petite raison, ou ses passions plus puériles encore. De là, tant de désordres, de déréglements dans les mœurs, parce que hors de la religion qu'on ignore, on ne trouve point de motifs assez forts pour combattre des penchants qui nous flattent et nous charment. Certes, mes frères, il est bien malaisé avec la corruption profonde que nous portons en nous-mêmes, de se défendre des piéges que l'on tend à la vertu, de l'illusion des plaisirs, de la violence des passions : il n'y a que le souvenir des vérités éternelles souvent présent à l'esprit qui puisse nous arrêter sur le bord de l'abîme; et si vous en doutez encore :

Supposez avec moi deux jeunes gens dont l'un connaît bien sa religion, l'autre n'en sait que ce qu'il a appris dans son enfance. Supposez-les encore lancés au milieu du monde, environnés de ces personnes pour lesquelles Dieu n'est qu'un mot, et sa loi bien moins encore : vous verrez le premier fuir les sociétés dangereuses, défendre sa religion parce qu'il en connaît l'excellence et le prix, s'y tenir fortement attaché ; peut-être sera-t-il ébranlé, peut-être, entraîné par ses passions, fera-t-il des chutes profondes, mais la foi vit au fond de son cœur, la moindre circonstance peut la ranimer. Le remords le poursuit, la crainte des jugements de Dieu l'agite et le trouble, il est presque impossible que ce jeune homme ne renaisse à la vertu et à la religion. Voyez l'autre au contraire : séduit par les sophismes de l'impie, ignorant sa religion, il adopte ses maximes; bientôt il blasphème ce qu'il ignore, et il méprise ce qu'il ne connaît pas. S'il a des passions ardentes, il ne garde aucune mesure; si le remords se fait sentir, il ne sait point en reconnaître la voix ou il s'en débarrasse en se plongeant plus avant dans le désordre. Quel espoir de le ramener à la vie! Cela est possible sans doute, mais il ne faut rien moins pour cela qu'un prodige de la grâce, mes frères : ce n'est point là un tableau d'imagination, l'expérience m'a mis plus d'une fois dans le cas de juger de la vérité de ce que j'avance.

Maintenant, mes frères, que n'aurais-je pas à vous dire, si le temps me permettait de développer les suites de l'ignorance de la religion par rapport à la société tout entière. Mais il est un fait dans l'histoire : marqué en caractères de sang, qui seul peut vous les faire apprécier, ces conséquences: je veux parler de la prétendue réforme du XVIe siècle. Je sais, mes frères, que les passions, la cupidité eurent part aussi à cette étonnante catastrophe; mais je sais aussi que si les fidèles eussent été plus instruits des principes de leur religion, s'ils eussent été profondément convaincus par une étude sérieuse que hors de l'Eglise il n'y a point de salut, parce qu'il n'y a point de vérité, que Jésus-Christ avait promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, par conséquent qu'elle ne pouvait errer dans ses décisions dogmatiques, Luther et Calvin n'eussent jamais fait un si grand nombre de prosélytes, et la France et tant d'autres contrées, jadis heureuses sous le gouvernement paternel de l'Eglise, n'eussent point été arrachées avec violence de son sein, ni inondées de sang et couvertes de carnage et de ruines!

Enfin, c'est de cette ignorance de la religion qu'il arrive que les liens de charité qui attachent les hommes les uns aux autres, se relâchent et s'anéantissent. Un affreux égoïsme l'a remplacé, on rapporte tout à soi; que le prochain souffre, qu'il tombe dans la plus affreuse misère, n'importe, pourvu que son malheur nous soit utile. Affreux égoïsme qui engendre l'esprit de cupidité, qui sacrifie à sa fortune l'honneur, la justice, la vie même de ses frères; esprit de cupidité, qui non moins peut-être que les passions, détruit la religion et sa précieuse influence, engendre le philosophisme et l'impiété, la haine de la religion et de ses pratiques les plus saintes; produit enfin les catastrophes les plus sanglantes, la mort des sociétés et la ruine des empires. Car, si au jugement des plus éclairés et même des plus sages philosophes de l'antiquité, nulle société ne saurait subsister sans religion, et si d'ailleurs l'ignorance de la religion détruit ou rend inutile sa précieuse influence, n'est-il pas évident que rien n'est plus funeste à la société que l'ignorance de la religion?

Après tant de raisons, mes frères, je ne dirai qu'un mot pour répondre aux difficultés que l'on fait communément contre cette obligation. Ainsi on dit : Je n'ai pas le temps d'étudier la religion : et moi, je réponds : Y a-t-il une chose plus importante pour l'homme que de la connaître? y en a-t-il à laquelle se rattachent de si grands intérêts, puisque son bonheur en ce monde et dans l'autre en dépendent? Non ; par conséquent, tout autre soin, toute autre étude doit céder à celle-là, et doit lui être subordonnée ; vous en avez bien pour les plaisirs, les spectacles, la lecture des mauvais livres où l'esprit se gâte, le cœur se corrompt. On dit : Je connais assez ma religion; et moi,

je réponds que peu de personnes peuvent s'en flatter avec raison, attendu que l'on se contente ordinairement des premières leçons qu'on a reçues dans l'enfance, ou que l'on ne s'en occupe plus tard qu'en lisant les ouvrages où elle est artificieusement attaquée, sans connaître même les livres où l'astucieuse impiété est dévoilée : or, est-ce là connaître sa religion ?

Résumons. Tout fait donc à l'homme une obligation de connaître et d'étudier sa religion ; la nature le lui crie, la religion le lui commande, les suites funestes de l'ignorance en cette matière lui en font un devoir rigoureux. Cherchons donc à connaître la religion : point d'étude qui élève autant l'esprit et le cœur de l'homme, puisque tout dans la religion le met en rapport avec la Divinité, et l'élève au-dessus des sens. Ne nous contentons pas d'une connaissance superficielle qui n'aurait aucune influence sur notre conduite, mais connaissons assez notre religion pour pouvoir nous en rendre compte à nous-mêmes et aux autres. Toutefois n'oublions pas que c'est surtout l'amour et la pratique des vérités de la religion qui nous procurent le salut. A quoi me servirait, dit le grand Apôtre, *le don des prophéties, la science des mystères, une foi vive jusqu'à transporter les montagnes? si je n'ai point la charité qui vivifie, je ne suis rien* (I *Cor.*, XIII, 3); et Jésus-Christ n'a pas dit seulement : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu*, mais il a ajouté, *et qui la mettent en pratique.* La connaissance de la loi du Seigneur ne servirait qu'à nous rendre plus coupables, si nous ne nous efforcions de régler sur elle nos actions et notre conduite. Puisse l'Esprit-Saint, mes frères, nous remplir de la connaissance de sa volonté, nous donner toute la sagesse et l'intelligence spirituelle, afin que nous nous conduisions d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres et croissant en la connaissance de Dieu, pour être dignes d'avoir part au sort des saints. *Amen*

EXHORTATION II.

SUR LA MORT DANS LE PÉCHÉ.

Mors peccatorum pessima. (*Ps.* XXXIII, 22.)
La mort des pécheurs est très-mauvaise.

De toutes les sentences que le Seigneur prononce contre les pécheurs, il n'en est point de plus terrible et de plus propre à porter la frayeur dans son cœur. La mort des pécheurs est très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima.* Pendant la vie, aveuglé par ses préjugés, entraîné par ses passions, dominé par ses mauvaises habitudes, le pécheur vit calme dans le désordre; il regarde comme dans un avenir lointain ce moment d'éternelle séparation de tout ce qu'il aime ; il ne pense qu'à varier ses plaisirs et ses jouissances ; on dirait qu'il ne doit jamais les perdre. Si quelquefois la pensée de la mort vient frapper son esprit, il l'éloigne comme une pensée lugubre et importune. Si le souvenir de la justice de Dieu vient soulever le remords dans son cœur et y faire naître la crainte, il se prémunit par le souvenir de sa miséricorde, et il se trompe également et sur sa miséricorde et sur sa justice, et il s'endort dans l'oubli de ses devoirs les plus saints et les plus sacrés. Plût à Dieu, mes frères, que cet aveuglement ne frappât jamais notre esprit ! que nous eussions toujours présent à la mémoire le souvenir de nos fins dernières ! Oh ! alors, quelle vigilance sur nous-mêmes, quelle exactitude dans l'accomplissement de nos devoirs ! quelle horreur du péché ! quelle attention à en purifier notre cœur ! quelle piété ! quelle ferveur

Et cependant, il est vrai pour tous que la mort dans le péché est mauvaise et très-mauvaise ; il est vrai que les miséricordes du Seigneur à notre égard ont un terme ; il est vrai que l'on ne se moque pas impunément de lui : *Deus non irridetur* (*Gal.*, VI, 7); il est vrai qu'après avoir méprisé sa bonté, il arrive un moment où ce Dieu, irrité par les continuelles ingratitudes de l'homme, laisse un libre cours à sa justice ; il est vrai qu'il vient un jour où le pécheur cherche le Seigneur et ne le trouve pas, et où en mourant dans son péché, il rend à Dieu une âme souillée par le crime, monument éternel de sa justice et de sa vengeance : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VII, 34.)

Laissons de côté, mes frères, tout ce que l'on peut dire de général sur la mort, sur sa certitude inévitable, son dépouillement absolu, sur l'incertitude du moment où elle nous frappera. Le malheur d'un homme qui meurt dans le péché et l'inimitié de Dieu, spectacle d'un affreux désespoir. Voilà le tableau que je me propose de mettre sous vos yeux ; ce malheur irréparable, la vue du passé le commence, la vue de l'avenir y met le comble

PREMIER POINT.

Un des plus funestes effets du péché, et surtout de l'habitude du péché, est de diminuer insensiblement en nous le flambeau de la foi. Du fond du cœur où règne le péché, s'élève comme une noire vapeur qui obscurcit l'intelligence et l'empêche de voir les plus incontestables vérités. De là les plus saintes vérités oubliées ; de là les doutes et les incertitudes sur la religion, plus tard les plaisanteries et les blasphèmes, et enfin une vie qui se passe dans des désordres continuels et des erreurs sans nombre. Non, mes frères, il ne peut être donné à l'homme d'effacer entièrement en lui l'empreinte de la Divinité. Il arrivera un moment où il sera forcé de le reconnaître et d'en convenir ; le flambeau lugubre de la mort ramène dans son esprit des pensées qui l'accablent, et dans son cœur des sentiments qui le remplissent d'amertume.

Ce que Dieu a fait pour lui, et ce qu'il a fait contre Dieu. 1° Dieu qui ne l'avait créé

que pour la sainteté, et lui qui n'a fait que l'outrager; 2° Dieu qui l'avait comblé de mille grâces, lui qui en a constamment abusé : ainsi les péchés qu'il a commis, les grâces dont il a abusé; deux grands objets qui l'accablent et le confondent.

La source des crimes dans l'homme, c'est l'oubli de son origine et de sa fin dernière. Ouvrage de Dieu, créé à son image, destiné à le posséder un jour, l'homme ne devrait vivre que pour son Créateur; la reconnaissance et l'amour devraient être le mobile de ses actions et de sa conduite. Tout lui annonce cette vérité; son esprit capable d'intelligence doit s'appliquer à la contemplation des vérités éternelles; son cœur susceptible d'amour doit rapporter à Dieu toute la puissance de ses affections et de ses sentiments. Voilà l'enseignement de la raison, comme la doctrine de la religion. Que l'homme serait heureux s'il était profondément convaincu de cette vérité! Comme ses pensées seraient pures! comme ses affections seraient saintes! quelle horreur il aurait pour le péché qui brise les communications qui existent entre Dieu et l'homme! quelle estime pour la religion qui lui découvre d'une manière si précise de si honorables rapports! Mais son crime a été d'oublier ces incontestables vérités; au lieu de tenir les yeux élevés vers le ciel, il les a constamment fixés vers la terre; c'est vers les objets terrestres qu'il a concentré toutes ses affections; de là l'oubli profond des devoirs que la religion lui impose, les années entières passées loin des sacrements et des autels du Seigneur; de là l'homme n'offrant presque jamais à Dieu l'encens de ses adorations et de ses prières; et comme l'homme qui s'éloigne de Dieu, qui fait sa force, ne trouve en lui-même qu'une prodigieuse faiblesse, de là des chutes terribles et profondes. Alors l'homme ne fixant point son cœur en Dieu, où il aurait trouvé le bonheur, cherche parmi les jouissances terrestres un bonheur qu'il n'y trouvera jamais. Quelle affreuse déviation! quel pitoyable spectacle! on voit alors cet homme, créé pour le ciel, mettre toute son espérance dans les choses qui passent. Voyez-le, avide de richesses et de fortune, tout sacrifier à ce but, et immoler à cette insatiable idole ses soins, ses peines, ses travaux, sa vie, sa conscience, son éternité! Voyez-le poursuivant les honneurs se perdre dans les voies tortueuses qui y mènent, employer toute sortes de moyens, descendre aux démarches les plus humiliantes pour y arriver et s'y maintenir! Voyez cette noble intelligence devenir le jouet des passions les plus abjectes et les plus déshonorantes, ne vivre que de la vie des sens, employer pour satisfaire les désirs déréglés de son cœur toute sorte de voies, sa fortune, son autorité, sa puissance; tendre des piéges à la timide innocence, chercher tous les jours de nouvelles victimes : quelquefois se donner en spectacle au public, et devenir pour tous un sujet de scandale! quelle profonde humiliation! L'homme, dit le Prophète, avait été élevé en honneur et en gloire : *Homo cum in honore esset;* et par ses passions honteuses il s'est mis au niveau de la brute : ***Non intellexit, comparatus est***, etc. (***Psal.*** **XLVIII, 13.**)

Cependant au milieu de ces égarements divers, l'homme est obligé de lutter contre les lumières de la religion et les remords de sa conscience. La paix dans le crime n'est que le résultat d'une lutte plus ou moins prolongée. C'est alors l'époque des doutes sur la religion, qui condamne l'ambition, l'attachement aux richesses, la vie des sens; on cherche à calmer par le sophisme les soulèvements de la conscience, on dit comme les Juifs : ***Durus est hic sermo.*** (***Joan.***, **VI, 61.**) Cette doctrine de la religion est trop sévère, qui peut l'observer? Alors on se venge des menaces de la foi par la raillerie et le sarcasme, on abandonne toutes les pratiques de la piété, on vit dans une sécurité funeste; et si quelquefois encore le remords plus puissant que le crime fait naître dans le cœur quelque crainte sur une autre vie, pour achever de calmer ses craintes, contre les lumières de sa raison, contre le sentiment de l'univers entier, contre les instructions si précises de la religion, on se réfugie dans le dogme de l'anéantissement et on dit comme l'impie dont il est parlé dans l'Ecriture : ***Unus interitus est hominis et jumentorum.*** (***Eccle.***, **III, 19.**) ***Le sort de l'homme est comme le sort de la bête :*** la terre, en les recevant dans son sein, les ensevelit pour toujours.

Or, mes frères, pensez-vous que l'homme puisse se moquer impunément de Dieu, ou que les flèches de la justice soient brisées entre les mains de l'Eternel? Pensez-vous que le Seigneur ne suscitera pas dans le cœur du pécheur un feu qui le dévore, et qui deviendra le premier coup de sa colère et de sa justice? ***Producam de medio tui ignem qui comedat te.*** (***Ezech.***, **XXVIII, 18.**) Oui, mes frères, la mort du pécheur est très-mauvaise, et c'est au lit de la mort que commence à s'exécuter cette formidable sentence. Il a méconnu la sublimité de sa vocation, il la comprendra alors, il verra que tout ce qu'il a aimé n'est rien puisqu'il lui échappe; que la fortune, les plaisirs n'étaient pas dignes de captiver son amour; il comprendra qu'il était fait pour Dieu, qu'il devait tendre à Dieu; et ce Dieu, il la méconnu, oublié, outragé! Il s'était réfugié dans l'espoir de l'anéantissement; et sur le bord de la tombe, du fond de son cœur s'élève un cri d'immortalité qu'il voudrait en vain étouffer. Le corps retourne dans la poussière d'où il avait été tiré, et l'âme retourne vers Dieu qui l'a créée : ***Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.*** (***Eccle.***, **XII, 7.**) Comprenez-vous, mes frères, tout ce qui se passe alors dans le cœur du pécheur mourant? Qui pourrait peindre les sentiments divers de crainte, de regrets, d'agitation, de terreur, auxquels son âme est livrée? Après une vie passée loin de Dieu, le sentiment profond de ses crimes, l'appréhension d'une terrible sentence, les agitations d'un secret désespoir! Oui, la

mort du pécheur est très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima.*

Ce n'est là cependant que le premier trait du tableau que je dois mettre sous vos yeux. Le Seigneur, pour confondre le pécheur au jour du jugement, n'aura qu'à le mettre vis-à-vis de lui-même, et à le forcer à voir à nu sa conscience : *Statuens contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Il semble que le Seigneur commence d'avance le jugement redoutable en forçant le pécheur à se rappeler, en quelque sorte malgré lui, les crimes de sa vie. Oui, mes frères, le pécheur au lit de la mort voit ses crimes ; mais comment les voit-il? Comme Dieu les lui fera voir dans son redoutable tribunal : 1° Il les voit tous, pendant sa vie ; comme il les commettait successivement, il les voyait de même. Les crimes du jour lui faisaient perdre de vue ceux qu'il avait commis la veille : et puis vivant au sein d'une dissipation continuelle, ne descendant jamais dans son cœur, sa conscience était pour lui comme un livre fermé d'un triple sceau dans lequel il ne savait point lire. Quelle infection que celle de son cœur! quel chaos! La mort va y porter une lumière affreuse, et le pécheur sera forcé d'y voir en caractères de sang tous les désordres de sa vie entière. Quel spectacle ! comment pourra-t-il en soutenir la vue? Car c'est alors qu'il verra toutes les fautes dont il s'est rendu coupable. Tant de péchés qui ont souillé ses premières années, tant de passions honteuses et précoces qui ont immolé au démon les plus belles années de son existence, et qui sont devenues comme la source de tous ses autres déréglements. Il verra cet oubli profond ou il a vécu par rapport à Dieu, le saint exercice de la prière méprisé, des années entières passées sans avoir peut-être une seule fois pensé à ce Dieu de qui il avait reçu l'existence ; les offices omis, le saint jour de dimanche profané par des travaux divers ou par la crapule et la débauche ; tant de paroles et de plaisanteries contre la religion que l'on regardait peut-être comme les saillies d'un esprit supérieur, et dont il comprendra alors la grossièreté et l'indécence ; les pensées de son esprit, les affections de son cœur, sur lesquels il s'était fait tant d'illusion, il en connaîtra alors toute la malice. Avec quel effroi il se rappellera tant de mauvaises pensées réfléchies, entretenues, caressées avec une coupable complaisance, tant de désirs opposés à l'honnêteté naturelle et à la pudeur chrétienne, tant de crimes, de libertinage et d'infamie, le lien du mariage méconnu, la sainteté du lien conjugal profanée, les piéges tendus à la faiblesse et à l'innocence, ces commerces scandaleux dont on était seul à ne pas apercevoir le crime, et toute cette suite de désordres contre les mœurs, de pensées, de désirs, de paroles, d'actions qui forment, selon l'expression d'un apôtre, une chaîne interminable de crimes horribles.

Oui, pécheurs, vous comprendrez alors, mais trop tard peut-être, la nécessité de ces avertissements sévères que vous adressait le ministre du Seigneur. Vous comprendrez que ce sont les occasions dangereuses qui vous ont perdus... que ce que vous appeliez plaisirs innocents, divertissements permis, liaisons honnêtes, amollissait votre cœur, énervait votre âme, anéantissait la piété en vous, et vous disposait à ces chutes profondes, à ces faiblesses énormes qui ont marqué tous vos pas. Oh! mes frères, quel affreux réveil après un si long assoupissement ! quelles lumières terribles ! A ces désordres particuliers viendra se joindre le souvenir des fautes commises contre le prochain. Tant de médisances, de calomnies, de jugements téméraires, de soupçons injustes, de haine, de vengeance, tant d'injustices sur lesquelles on se sera aveuglé, au moyen desquelles on aura amassé une fortune considérable aux dépens du pauvre et de l'orphelin, et il sera sur le point d'aller paraître devant le Dieu qui juge les justices mêmes ! qui se nomme le défenseur de la veuve et de l'orphelin! il verra, ce pécheur, ou plutôt que ne verra-t-il pas lorsque le Seigneur portera jusque dans le fond de son cœur, jusque dans l'intimité de son âme, la lumière de la vérité : *Illuminabit abscondita tenebrarum.* (I *Cor.*, IV, 5.) Comprenez-vous toute l'horreur dont il est saisi? Il s'était cru honnête homme, et ses mains se trouveront souillées par l'injustice... homme de bien, il en avait peut-être la réputation et il ne trouvera dans une vie tout entière, dans ses œuvres même en apparence les meilleures, que prévarications, oubli de ses devoirs, fautes sans nombre ! et la mort arrive à grands pas, et il faut aller paraître devant le sévère scrutateur des cœurs ! (*Exemple d'un criminel échappé à la justice et dont le crime est tout à coup découvert.*) Oui, plus qu'on ne peut le dire, la mort du pécheur est très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima.*

Non-seulement il verra tous ses péchés, mais il les verra sans interruption. En présence de la destruction de son corps, peut-il ne pas penser à ce qui va la suivre? L'univers entier ne lui crie-t-il pas que tout ne finit pas pour l'homme au tombeau? S'il a douté de cette vérité, a-t-il eu sur la doctrine de l'anéantissement une conviction raisonnée, profonde? et sa conduite passée peut-elle n'être pas présente à son esprit? Pendant sa vie, ses fautes s'offraient sans doute souvent à lui ; il n'est pas donné à l'homme d'être parfaitement tranquille dans l'oubli de Dieu ; le remords suit de près la faute et s'attache au coupable comme à une victime. Mais ce souvenir, qui était une grâce du Seigneur pour le ramener à lui-même, ce souvenir était importun, on le rejetait. Le pécheur cherchait à se soustraire au remords en variant ses distractions et ses plaisirs, il cherchait à l'éteindre par des prévarications et des infidélités nouvelles. Qui sait, si dans ces moments fugitifs de calme et de repos où la voix de la conscience se faisait entendre avec plus d'éclat, il n'a point dit : Le remords n'est qu'une suite des préjugés de l'enfance ; Dieu, s'il existe, ne se mêle pas

des faiblesses de l'homme : *Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (*Ps.* XCIII, 7.) Qui sait si à, l'aide de ces sophismes, il n'était pas parvenu à cette horrible paix du péché qui fait dire au coupable : J'ai péché, et que m'est-il arrivé de funeste? *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 5.) Mais alors, ses désordres se dresseront devant lui comme un fantôme, comme un spectre hideux qu'il voudra éloigner en vain : ce souvenir, plus il le chassera, plus il reviendra vif, profond, inévitable : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Ps.* L, 5.)

Oh! mes frères, que les jugements du pécheur seront différents de ceux qu'il portait pendant sa vie! que de transgressions qu'il se pardonnait à lui-même, dont il reconnaîtra le crime! que de péchés qu'il se reprochait à peine il se reprochera alors avec amertume! que de prétextes de respect humain, de santé, de coutumes, de faiblesse seront dissipés! que de dissimulations au saint tribunal seront alors appréciées! que d'illusions enfin, dont sa vie avait été pleine, qu'il avait cherché à se faire à lui-même, s'évanouiront! Oui, vous verrez alors, mais trop tard, que la loi de Dieu n'était pas trop sévère, et que la corruption de votre cœur et votre lâcheté vous la faisaient seules paraître insupportable; oui, vous comprendrez que tous les temps, même le temps de la jeunesse, appartenaient au Seigneur; que vous pouviez et deviez résister à vos passions, conserver vos mains pures de toute injustice, ne point sacrifier votre salut au soin des choses du monde! Vous comprendrez enfin le péché avec ses caractères de révolte, d'ingratitude, de déicide affreux; vous le verrez avec sa laideur native, et d'avance vous répéterez dans votre cœur ce cri de regret profond, mais impuissant, de l'enfer : *Ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 6.) Comme Antiochus frappé de la main du Seigneur, vous verrez tous les maux causés à son peuple, c'est-à-dire vos crimes et vos scandales, et vous direz avec un affreux serrement de cœur : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* (*Ps.* XXXVII, 5.)

Ce qui augmentera son désespoir, ce sera la vue des grâces dont il a abusé. Le Seigneur l'avait prévenu des bénédictions de sa douceur et de sa bonté; il lui avait préparé une couronne immortelle et un royaume éternel. Il était né, ce pécheur, dans le sein de la vraie religion, et dès son entrée dans la vie, l'Eglise l'avait accueilli avec amour comme un enfant de prédilection. L'eau du baptême l'avait purifié, il avait donné son nom à la milice sainte et tous les trésors de l'Eglise lui avaient été ouverts. Que de grâces lui ont été offertes avec lesquelles il lui était facile de marcher dans la voie des commandements du Seigneur! il y en avait de propres à chaque situation de la vie. Après le baptême, la sainte communion, dans laquelle, par l'ineffable union de Dieu avec l'âme, l'homme devient en quelque sorte un autre Jésus-Christ. Le sacrement de l'Esprit-Saint avait affermi ses pas dans la carrière de la vie, et fortifié ses mains au combat. Que de fois la parole du Seigneur avait retenti avec éclat à ses oreilles et fait pénétrer le remords dans son cœur! que de saintes inspirations, que de saints désirs! que d'exemples de morts précoces et inopinées l'avaient averti de se tenir constamment sur ses gardes! Oui, mes frères, le Seigneur peut lui dire avec vérité : Pécheur obstiné! qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie fait? *Quid ultra debui facere, et non feci?* (*Is.*, V, 4.) Pour toi, je m'étais revêtu de la mortalité, pour toi j'avais vécu pauvre jusqu'à n'avoir pas un lieu où reposer ma tête, pour toi j'avais souffert, pour toi mon sang avait coulé sur le Calvaire : *Quid ultra debui facere, et non feci?* Reproches accablants que le pécheur entendra au fond de son cœur, et auxquels il ne trouvera rien à répondre. Que dirait-il en effet pour en diminuer l'amertume? Que la grâce lui a manqué? mais il en a été prévenu, accablé, inondé! Que la loi de Dieu était trop dure? mais le Seigneur lui avait dit que son joug était doux et son fardeau léger. Que les tentations étaient trop violentes? mais il sera forcé de convenir que les tentations n'étaient violentes que parce qu'il les cherchait, qu'il s'y exposait et que dès lors c'est sa faute d'y avoir succombé. Les chaînes de l'habitude trop fortes? mais son crime est de les avoir laissées se former dans son cœur, de les avoir rendues plus pesantes en s'y livrant sans combat. La faiblesse de son cœur trop grande? mais il n'a fait que l'amollir, son cœur, en se livrant à sa faiblesse, en recherchant les occasions de séduction et de chute! Ses penchants trop violents? mais il n'y apportait aucune résistance et il en secondait par tous les moyens l'impétuosité et la violence! Oui, mes frères, au lit de la mort, le pécheur trouvera dans sa propre conscience la réfutation de tous les prétextes dont il s'autorisait pour se tranquilliser dans le crime, et une voix intérieure dont il ne pourra méconnaître les accents lui dira : *A te perditio tua.* (*Osee*, XIII, 9.) Ta perte vient de toi-même, elle est ton ouvrage. La religion lui avait appris, dans les moments de son délire, que c'est une erreur de compter sur des grâces extraordinaires, que le Seigneur ne doit à personne, qu'il y avait une mesure de ces grâces puissantes après lesquelles le Seigneur outragé par des prévarications continuelles s'éloigne du pécheur, que la patience de Dieu avait ses bornes, que sa miséricorde ferait place à la justice, qui serait d'autant plus terrible que la miséricorde aurait été plus méconnue; tous ces avertissements il ne les goûtait pas, sa présomption ne faisait que s'augmenter. Oh! qu'il le sentira alors d'une manière terrible! En vain dira-t-il, comme ce jeune homme dont parle saint Grégoire : *Inducias usque mane :* Attendez jusqu'à demain; cet instant lui est refusé; il entend dans son cœur une réponse de mort : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 13.) Et cette voix du prophète

sur une ville coupable retentit avec un son lugubre dans son âme : *Finis super te, finis super te.* (*Ezech.*, VII, 3.)

Oh ! mes frères, quelle douleur ! quelles amertumes, quels regrets ! Je pouvais avec les grâces me sanctifier, et je ne l'ai pas fait ! J'ai dissipé tous ces trésors prix du sang de Jésus-Christ ! J'ai semé dans les plaisirs et les divertissements, et je recueille les larmes, le déchirement profond, les craintes amères ! Déchirement de cœur qui se manifeste quelquefois par des agitations terribles même à l'extérieur. Souvent on les prend pour les effets de la maladie, tandis qu'elles ne sont peut-être que les agitations d'une âme qui sent l'état affreux où elle se trouve, et comme les mouvements convulsifs de la victime qui se débat sous le glaive qui va l'atteindre !... Mais il est encore d'autres réflexions plus accablantes : l'avenir

DEUXIÈME POINT.

Oui, mes frères, la vue de l'avenir met le comble à son désespoir. Il est vrai que, tant que l'homme est dans la voie, le salut lui est possible encore ; la miséricorde du Seigneur ne lui refuse jamais des grâces suffisantes pour se convertir. Le Seigneur a dit qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Et à Dieu ne plaise que je vienne ici, moi, ministre du Dieu des miséricordes, mettre des bornes à sa clémence et à sa bonté ! mais si le pécheur a encore même au lit de la mort des grâces suffisantes, cherchera-t-il à en profiter ? Au lieu de tourner tout ce qui lui reste de mouvement et de vie vers celui qui aurait dû toujours posséder les affections de son cœur, ne s'occupera-t-il pas de toute autre chose ? Au lieu de crier du fond l'abîme de ses maux vers celui qui abat et qui relève, qui mène aux portes du tombeau et qui en retire, de s'efforcer par la vivacité de son repentir d'effacer ses iniquités anciennes, le souvenir de ces mêmes iniquités ne l'empêchera-t-il pas de dilater son cœur par les sentiments de la confiance ? et qui sait si la pensée de ses désordres passés ne le jettera pas alors dans l'abattement et pour ainsi dire dans le désespoir, et s'il ne dira pas comme Caïn : Mes crimes sont trop grands pour que Dieu me pardonne ? *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV, 13.) Et puis, mes frères, pour rentrer dans le fond de son cœur, pour profiter de ces derniers instants, afin de fléchir la justice du Seigneur, il faudrait de la traquillité, du calme ; et au milieu de tout ce qui l'environne, accablé par le mal, entouré d'une famille plongée dans la désolation, peut-il se défendre du trouble et de l'inquiétude ? Oui, mes frères, elles doivent être désespérantes les pensées qui l'occupent, elles doivent être terribles les craintes qui l'agitent. Essayons de pénétrer dans son cœur, et jugeons de ses dispositions présentes par ses sentiments passés.

La première pensée qui l'occupe, c'est l'abandon de tout ce qu'il a aimé et dont la mort va le séparer pour toujours. Oh ! dit l'Esprit-Saint, que la mort est amère pour celui qui a mis son bonheur dans les choses humaines ! *O mors, quam amara homini pacem habenti in substantiis suis !* (*Eccli.*, XVI, 1.) Il a aimé les richesses, il les a poursuivies de toute la force de son esprit et de son cœur ; c'était l'objet de ses soins, de son travail, de ses veilles ; pour les acquérir il a oublié les devoirs les plus sacrés et la fin pour laquelle Dieu l'a créé ; pour augmenter sa fortune, il n'a reculé devant aucune injustice, il s'est peut-être engraissé de la dépouille du pauvre et des larmes du malheureux. En vain on lui a dit que l'amour des richesses entraîne à toutes sortes d'excès, qu'il ne devait point y attacher son cœur, mais les posséder comme ne les possédant pas, s'en servir pour amasser par de bonnes œuvres pour le ciel un trésor que les voleurs ni la rouille ne sauraient atteindre : il était sourd à ces divins enseignements de la foi, il cherchait à amasser encore, à amasser toujours, et comme cet insatiable avare de l'Ecriture, il disait : *Affer, affer* : Encore, encore. Il était parvenu à amasser une fortune considérable, déjà il s'aplaudissait d'être au comble de ses désirs ; il se proposait, comme le riche de l'Evangile, de jouir en paix de ses biens... Et voilà qu'au même moment retentit au fond de son cœur avec un bruit lugubre la voix de la mort : *Hac nocte animam tuam repetunt a te.* (*Luc.*, XII, 20.) Et ces biens, ces ameublements précieux vont s'éclipser pour toujours : Et de toute cette magnificence, il ne va lui rester qu'un tombeau : *Solum superest sepulcrum !* (*Job*, XVII, 1.)

Il a mis son espérance dans les dignités et les grandeurs ; l'ambition possédait son âme tout entière. Pour arriver aux honneurs, il a mis tout en œuvre : la médisance et la calomnie, les bassesses et les intrigues, les services et les présents, l'astuce et la libéralité feinte. Il a peut-être pour cela manqué aux engagements les plus saints et foulé aux pieds les serments les plus sacrés. Comme Lucifer, enflé d'un criminel orgueil, il disait : Je monterai, je m'élèverai, je parviendrai à ce poste éminent ; je secouerai la poussière de ma naissance... Et dans ce travail continuel de l'ambition, il oubliait que Dieu résiste aux superbes ; que c'est un crime de désirer les places et les honneurs autrement que pour remplir les desseins de Dieu et être utile à ses frères ; qu'un jugement terrible sera exercé contre les grands et les puissants du siècle, et que Dieu ne permet souvent cette élévation ambitieuse que pour faire rouler l'ambitieux dans l'abîme par une chute plus profonde ! Le voilà élevé au-dessus de ses frères, parvenu à cette place si longtemps poursuivie ; il se croit heureux. Attendez, ne voyez-vous pas sur la muraille de son appartement la main invisible du Seigneur qui écrit contre lui, comme autrefois contre l'impie Balthazar, l'arrêt fatal de sa condamnation et de sa chute ? N'entendez-vous pas la voix de Dieu qui le foudroie, comme autrefois l'ange re-

belle? *Demergatur in profundum.* (*Matth.*, XVIII, 6.) Vous concevez son désespoir si vous pouvez comprendre la violence de ses désirs anciens.

Abandon des personnes les plus chères. Sans doute, mes frères, la religion repose sur le précepte de la charité qui règle les affections de notre cœur dans nos rapports avec le prochain. Dieu nous fait un précepte de l'amour de nos frères. Le Seigneur a sanctifié par son exemple le sentiment le plus délicat, l'affection la plus pure de notre âme, l'amitié. Il est écrit que Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare leur frère. Des larmes coulent de ses yeux à la vue du tombeau de son ami : *Et lacrymatus est Jesus.* (*Joan.*, XI, 35.) Ainsi, l'homme même le plus vertueux ne voit pas de sang-froid se briser des affections si pures; il éprouve dans son cœur un secret déchirement. Mais aussi la religion le console par ses doctrines d'immortalité. La séparation ne sera point éternelle; bientôt ils seront réunis dans le sein de Dieu sans crainte d'être jamais séparés. Heureux s'il eût aimé de la sorte! Mais non, la religion ne sanctifia jamais ses attachements; ils furent tous ou purement naturels ou passionnés. Il se rechercha toujours lui-même, il rapporta tout à lui-même; et voilà pourquoi l'idée de la séparation de tous les objets qui lui furent chers produit dans son cœur un déchirement profond. Qui sait s'il n'avait pas ouvert son cœur à une passion coupable; si pendant plusieurs années la volupté ne l'avait pas retenu dans ses liens; si l'objet même de sa passion n'est pas encore autour du lit de sa douleur et s'il ne cherche pas encore à entretenir pour ainsi dire jusqu'au delà du tombeau un attachement coupable dans un cœur qui va se dissoudre? Eh bien! tous ces objets qui ont possédé son cœur tout entier, la mort va l'en séparer; tous ces liens de chair et de sang vont être rompus, et c'est alors que, comme ce roi d'Amalec, il s'écrie en frémissant : Cruelle mort, que les séparations que tu causes sont amères : *Siccine separat amara mors!* (I *Reg.*, XV, 32.)

Enfin, séparation de son corps. Ce corps qu'il a traité avec tant de délicatesse, nourri dans la sensualité; ce corps qui n'a jamais senti le glaive de la mortification, auquel il avait tout accordé, dont il avait recherché en tout la satisfaction; ce corps, son idole à laquelle il a tout sacrifié, que la moindre incommodité abattait, que la moindre douleur faisait frémir, pour lequel on foulait aux pieds les lois les plus formelles de l'Eglise et les menaces les plus sévères de la religion; ce corps enfin, pour lequel seul il a vécu, le voilà déjà en proie à la dissolution, le tombeau s'ouvre pour le recevoir, il va devenir la proie des vers et de la pourriture. Oui, mes frères, l'homme juste n'envisage pas cette séparation sans une certaine crainte, parce qu'elle est une peine du péché qui a introduit la mort dans le monde; le tombeau, avec ses ténèbres profondes, lui inspire naturellement de l'horreur. Oh! quel sera donc le désespoir du pécheur à la vue de la destruction de son corps et des obscurités de la tombe! Quelle horreur n'en éprouvera-t-il pas! Quel secret frémissement! On dirait un coupable conduit au supplice, et dont la vue du glaive qui va le frapper lui glace déjà le sang dans les veines : *Siccine separat*, etc. Mon Dieu! que vous faites déjà sentir vivement à cet infortuné les coups de votre justice, en le laissant seul avec lui-même dans le dernier combat!

Si les craintes et les angoisses du pécheur au lit de la mort se bornaient à la pensée de tout ce qui l'abandonne; si tout devait se terminer au tombeau, sa situation ne paraîtrait plus si terrible, la vue du repos de la tombe, la nécessité de la mort, tout cela adoucirait peut-être l'amertume de son âme, il subirait avec moins de regret cette triste fatalité. Mais le pécheur ne peut ignorer que ce n'est là que la première partie du drame terrible qui doit se dérouler tout entier. Il sait que la mort n'est que le passage à l'éternité, que tout ne finit pas au tombeau, que l'homme sera transporté au tribunal de Dieu pour y rendre compte de sa vie tout entière. Ces enseignements divins consignés d'une manière plus ou moins claire dans les religions de l'univers entier, et proclamés avec une infaillible précision par la religion chrétienne, il a bien pu les perdre de vue, les oublier, les chasser de son esprit comme des pensées importunes pour les passions de son cœur; il a bien pu en faire le sujet de ses sarcasmes impies, mais il n'a pu les éteindre. Oui, mes frères, les esprits les plus incrédules ont tremblé sur le seuil de l'éternité, bien peu ont conservé jusque-là le scepticisme et le doute. C'est que, mes frères, ces dogmes sacrés, les passions seules les avaient obscurcis, et sur le bord du tombeau les passions se taisent; et alors la vérité, semblable à un feu caché sous la cendre, brille de tout son éclat; c'est qu'il y a dans le cœur de l'homme un germe d'immortalité qui se développe davantage en présence de la mort; c'est que le Seigneur lui-même, pour commencer le châtiment du coupable, fait retentir dans son cœur cette parole du prophète : *Ossa arida, audite verbum Domini* (*Ezech.*, XXXVII, 4), et ces autres du grand Apôtre : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* (II *Cor.*, V, 10.)

Que ne nous est-il donné de pouvoir dévoiler ici le cœur du pécheur mourant! que nous y verrions d'appréhensions, de regrets, de craintes amères! Il sait qu'il va paraître devant celui qui a été son créateur, son rédempteur, son bienfaiteur, son père; mais lui, il a méconnu son créateur, outragé son rédempteur, oublié son bienfaiteur et son père! et ce Dieu qui s'offrait à lui naguère avec des traits si aimables et si propres à faire naître la confiance dans son cœur, il va être son juge. Et quel juge, mes frères! un juge infiniment éclairé à qui rien n'échappe de toutes les pensées, de tous les désirs, de toutes les actions de sa vie tout entière : un juge *qui scrute les cœurs et les reins*, qui porte

la lumière de sa vérité jusque dans les profondeurs des consciences : « *Scrutans corda et renes* (*Psal*. VII, 10)... *Illuminabit abscondita tenebrarum* (I *Cor*., IV, 5 ; » un juge infiniment équitable qui posera tout dans la balance de la justice, que toute l'éloquence humaine ne peut corrompre, qui apprécie tout à sa juste valeur, et qui, sans distinction de personnes, *rendra à chacun selon ses œuvres* : « *Reddet unicuique secundum opera sua* (*Rom*., II, 6) ; » un juge inflexible, inexorable, que les supplications ne touchent pas, que les larmes n'émeuvent pas, qu'aucun crédit, aucune puissance ne peuvent atteindre, *qui jugera les justices mêmes* : « *Ego justitias judicabo*. » (*Psal*. LXXIV, 2.) Et ce juge terrible, il a méprisé ses tendres invitations, il a provoqué son courroux, il l'a outragé de mille manières différentes pendant sa vie entière... Comment apaiser sa justice?

Oui, mes frères, le pécheur terrassé par toutes ces pensées est comme anéanti ; déjà il croit entendre l'épouvantable sentence qui va le frapper, et ces paroles d'un affreux désespoir : *Recedite, maledicti, in ignem æternum* (*Matth*., XXV, 41), retentissent dans son cœur comme un affreux tonnerre. Infortuné pécheur, le Seigneur vous avait créé pour lui, il vous avait préparé une place dans son royaume, il avait donné tout son sang pour vous, il vous avait préparé mille grâces, et tout cela vous l'avez méprisé; ses invitations, vous y avez été insensible : *Vocavi te et renuisti*. (*Prov*., I, 24.) Le temps de la miséricorde va finir, le règne d'une inexorable justice va commencer, vous appellerez peut-être le Seigneur et il sera sourd à votre voix. *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos*. (*Ibid*., 26.) Eh bien ! vous en serez séparé pour toujours ! quelle sentence, mes frères, séparation de Dieu pour toujours. Tout le reste n'est rien après ce mot.

Cependant le mal augmente, la maladie fait des progrès effrayants, tout espoir de conservation est perdu. Après bien des retards, des hésitations, après mille détours et mille ruses pour tromper le malade, on se décide à lui parler d'un prêtre. Des considérations humaines, l'honneur de la famille sont souvent les principaux motifs de cette détermination; car autrement, pourquoi avoir attendu jusqu'au point de rendre inutiles les secours qu'on implore ? On va donc chercher un prêtre, ministre du Seigneur; un de vos frères est étendu sur le lit de mort, il réclame votre assistance et les secours de la religion. Hâtez-vous, le temps presse, le malade n'a plus que quelques instants à vivre. Oh! oui, partez, ministre du Seigneur, quittez tout, que rien ne vous arrête ; partez, faites la plus grande diligence. Il part, en effet, il arrive, et que trouve-t-il? souvent un cadavre froid et inanimé. Le Seigneur a frappé la victime, et dans sa justice, il l'a privée des secours de la religion qu'il avait si fortement rejetés pendant sa vie. Oh, mes frères, quel épouvantable réveil ! quelle affreuse surprise! quelle terrible condamnation ! quelle éternité !... *Mors peccatorum pessima*. D'autres fois, que trouve-t-il? un pécheur invétéré, une conscience insondable, une vie tout entière de prévarications et de désordres, un corps affaibli par la maladie, la sueur froide de la mort ruisselant sur son visage, et couvrant tout son corps ! Il y a peut-être dix ans, vingt ans, que ce pécheur n'est descendu dans sa conscience ! il y a des injustices à réparer, des restitutions à faire, des habitudes dont il faudrait faire connaître le commencement, le progrès, les actes répétés... et il n'y a qu'un instant pour débrouiller le chaos de cette conscience ! et la moindre question fatigue le malade, et la mort avance à grands pas ! ! Hâtez-vous, ministre sacré, laissez de côté l'intégrité de la confession devenue impossible, ranimez votre zèle, faites entrer le repentir dans ce cœur endurci, réconciliez-le avec son Dieu, faites luire à ses yeux un rayon d'espérance, que la vivacité du repentir supplée à la longueur de la pénitence. Le voilà, ce pécheur, muni des sacrements de l'Eglise, toute l'assistance en est édifiée, on en rend grâces à Dieu, on s'applaudit d'avoir réussi.

Cependant la mort frappe le dernier coup; le voilà transporté devant le redoutable tribunal. Eh ! mes frères, que se passe-t-il entre Dieu et cette âme qui n'a mis qu'un instant entre le crime et le tombeau? Laissons à Dieu ses secrets, ne profanons pas par des pensées humaines le sanctuaire de la justice du Seigneur, mais redisons pour notre édification et notre conversion les oracles de la vérité. Le Seigneur est infiniment miséricordieux, mais infiniment juste : *Misericors et justus Dominus*. (*Psal*. CXIV, 5.) Et c'est dans le secret accord de sa miséricorde et de sa justice qu'il a prononcé ce formidable anathème : *Mors peccatorum pessima*. C'est en alliant les droits de l'une et de l'autre qu'il a dit : *Vocavi te et renuisti*. Je vous ai appelé et vous avez été sourd à ma voix, viendra un moment où vous m'appellerez et où je ne vous écouterai pas, où j'insulterai à votre douleur et à vos cris, et où vous mourrez dans votre péché. *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos, et in peccato vestro moriemini*. (*Joan*., VIII, 21-24.)

Gravons profondément dans nos cœurs ces oracles sacrés, méditons-les souvent. Méditez-les, jeunes gens, trop souvent emportés par les passions de la jeunesse, et livrés à des penchants déréglés; méditez-les au sortir de ces réunions dont il vous serait facile de découvrir les dangers par les excès auxquels elles vous portent, et que vous vous obstinez à trouver innocentes. Dites-vous à vous-mêmes : La mort du pécheur est mauvaise et très-mauvaise, *mors peccatorum pessima*, et cette mort peut être la mienne... Méditez-les, ces vérités, vous que les affaires, le soin de vos biens ou de votre fortune occupent uniquement, jettent dans une agitation continuelle, et vous font oublier les devoirs les plus sacrés de la religion. Dites-vous à vous-mêmes : La mort du pécheur est très-mauvaise, et cette mort sera

la mienne, si je continue à vivre comme j'ai fait jusqu'ici... Méditez-les ces vérités, vous esclaves de passions impures, qui par des actions coupables profanez le temple du Seigneur et faites de vos membres sanctifiés par la présence de l'Esprit-Saint, des membres de prostitution et d'infamie. Dites-vous à vous-mêmes : Si la mort du pécheur est mauvaise, la mort de l'impudique est plus mauvaise encore, parce que ce vice forme cette chaîne interminable de crimes dont parle un apôtre, et que l'on porte souvent jusqu'au tombeau toute l'infamie des passions de la jeunesse... Méditez-les ces vérités, vieillards, vous dont les cheveux blancs annoncent l'accomplissement prochain de cette parole de l'Esprit-Saint : *Ego et mors uno gradu distamus.* (I *Reg.*, XX, 3.) Je ne suis séparé de la mort que d'un pas. Que l'appréhension de la mort dans le péché vous fasse employer le reste de votre vie à réparer les dérèglements de vos jours anciens. Oui, mes frères, méditons-les tous tant que nous sommes, et nous y trouverons un frein pour le vice, une exhortation au repentir, un encouragement à la vertu, une source inépuisable d'une inviolable fidélité à la loi du Seigneur. Par là nous éviterons le malheur de la mort dans le péché, et nous obtiendrons la mort du juste, car s'il est écrit *que la mort du pécheur est mauvaise*, il est dit aussi *que la mort du juste est précieuse aux yeux du Seigneur :* «*Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* » (*Psal.* CXV, 15.) Puisse cette mort précieuse être la nôtre à tous. *Amen.*

EXHORTATION III.

OBJET DE LA PRIÈRE

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. (*Matth.*, VI, 33.)

Cherchez le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Une chose sur toutes les autres, ou plutôt une seule chose, seule nécessaire, seule vraiment utile pour nous, devrait faire l'objet de nos vœux et de nos recherches. C'est vers cet objet infiniment précieux que nous devrions tendre de toutes nos forces, c'est cette perle précieuse que nous devrions nous procurer aux dépens mêmes de tout ce que nous avons de plus cher : *Unum est necessarium.* (*Luc.*, X, 42.) Auprès de cet objet tout ce qui est grand, ou plutôt ce qui nous paraît tel, tout ce qui nous paraît important devrait disparaître, être foulé aux pieds. Mais cet objet si relevé, seul digne de notre empressement, quel est-t-il? Vous avez déjà entendu, c'est *le royaume de Dieu et sa justice.* « *Quærite*, » etc. C'est vers ce royaume céleste, où coule un torrent de délices, un fleuve de paix, selon l'expression du prophète, que nous devrions sans cesse tenir nos regards élevés; c'est pour ce séjour du bonheur que nous devrions sans cesse soupirer. Jésus-Christ nous y a acquis, par son sang, un droit imprescriptible. Serions-nous assez insensés pour ne pas estimer à sa juste valeur un bienfait aussi grand, serions-nous assez malheureux pour renoncer à notre véritable patrie et nous condamner nous-mêmes à un exil éternel? Cependant, où sont ceux qui désirent ardemment d'y parvenir, où sont ceux qui mettent tout en œuvre pour mériter la couronne qui leur est réservée, où sont ceux qui sollicitent, et qui sollicitent comme il faut, auprès d'un Dieu toujours prompt à nous écouter, les secours dont notre faiblesse a un si pressant besoin? Ah! il n'y a presque plus personne qui fasse monter vers le trône de Dieu ces prières vives et enflammées, qui ne reviennent jamais vides; il n'y a presque plus personne qui ait soif de la justice ; et ce qu'il y a de vraiment étrange, c'est que ce sont des chrétiens éclairés de la lumière de la foi qui vivent dans une si grande indifférence. Car de voir des païens plongés dans les ténèbres de l'erreur rechercher les biens de la terre, s'attacher aux biens de la terre, mettre leur bonheur dans les biens de la terre, demander à leurs dieux impuissants les biens de la terre, il n'y a rien qui m'étonne; aveugles, ils ne peuvent que s'égarer et se précipiter d'erreurs en erreurs. Voir des mondains rechercher les biens, les plaisirs du monde, les joies du monde, les vanités du monde, et quoique éclairés par la foi, sembler se contenter de la jouissance des choses du monde, il y a de quoi s'étonner sans doute, mais enfin leur conduite se conçoit jusqu'à un certain point; ils suivent le prince du monde, il est juste qu'ils participent aux seuls biens dont il peut les faire jouir. Mais voir des chrétiens qui se piquent d'être tels, qui se font gloire d'un si beau nom, qui font profession de suivre Jésus-Christ; les voir, dis-je, imiter la conduite du monde, être aussi avides des biens d'ici-bas que les gens du monde ou les païens, ne solliciter de sa bonté que des biens périssables et frivoles; c'est le plus haut degré de l'inconséquence, c'est le comble de la déraison. D'où vient donc un si grand désordre? Le voici : chacun de nous sent trop le poids de sa propre faiblesse pour ne pas être convaincu de la nécessité de recourir à celui qui peut seul la soutenir; on prie donc, mais on ne sait pas ce qu'il faut demander, parce qu'on ne se connaît pas assez soi-même et ses besoins. De là vient qu'au lieu de ne demander au Seigneur que son royaume et sa justice, et les grâces dont nous avons besoin pour y parvenir, on ne fait monter vers lui que des vœux stériles pour des biens qui n'en méritent pas le nom. C'est pour remédier à ce désordre que je me propose de vous montrer aujourd'hui quelles sont les choses que nous devons demander à Dieu. D'autres fois on sait bien ce qu'il faut demander, mais on le demande d'une manière si insouciante, si faible, avec des dispositions si peu convenables, que nos prières demeurent sans fruit, et de là vient que notre négligence rend inutile pour nous le trésor des grâces dans lequel il nous est si facile de puiser. Je me propose de dire en peu de mots quel doit être l'objet de la prière, et dans la prochaine instruction nous parlerons des qualités qu'elle doit avoir.

POINT UNIQUE.

Le juste, dit le grand Apôtre, *vit de la foi.* « *Justus*, » etc. (*Gal.*, III, 11.) On peut dire la même chose de tout chrétien : *il vit de la foi*, la foi est sa vie, son soutient, son espérance, et ce n'est que par elle qu'il peut espérer plaire à Dieu. C'est donc avec les yeux de la foi que nous devons envisager les biens de la terre et les biens du ciel ; c'est à cette mesure qu'il faut peser les uns et les autres, cette règle est infaillible. Si nous en agissions ainsi, quelles idées sublimes n'aurions-nous pas de la grandeur et de la majesté de Dieu? quelle estime ne ferions-nous pas des biens éternels? avec quelle ardeur ne soupirerions-nous pas après ce lieu de paix et de bonheur, où l'on est heureux du bonheur de Dieu même? avec quel mépris, au contraire, ne regarderions-nous pas cette terre de bannissement et d'exil? avec quelle indifférence ne regarderions-nous pas ses biens et ses plaisirs les plus doux? avec quelle ardeur souhaiterions-nous la fin de notre exil et de notre pèlerinage, et avec quel empressement désirerions-nous de sortir de cette terre maudite et qui dévore ses habitants? Ah! on ne verrait point alors tant de larmes, on n'entendrait pas tant de gémissements! ou s'il en sortait encore de notre cœur, ce serait pour un objet bien différent : on gémirait de se voir encore éloigné de sa véritable patrie, ou de se voir encore asservi sous l'empire de ses passions et de ses inclinations perverses, et d'être si longtemps éloigné de Dieu. Mais parce qu'on n'a pas cet esprit de foi, parce qu'on ne juge pas avec les yeux de la foi, on soupire, il est vrai, mais c'est après les biens de la terre ; on gémit, mais c'est de ne pouvoir pas parvenir au faîte des honneurs et des grandeurs, et de ne pouvoir pas forcer une fortune toujours poursuivie et toujours insensible à se rendre enfin à nos vœux.

Jusques à quand donc serons-nous *appesantis de cœur*, jusques à quand poursuivrons-nous, avec un si déplorable acharnement, *la vanité et le mensonge?* « *Usquequo*, » (*Psal.* IV, 3;) jusques à quand, portant en nous-mêmes la lumière la plus vive, continuerons-nous de marcher au milieu des ténèbres? Car, enfin, pouvons-nous ignorer quel doit être l'objet de nos prières quand tout, et jusqu'à notre cœur, nous le crie hautement? En effet, mes frères, qui sommes-nous, où tendons-nous, ou du moins, où devons-nous tendre? nous sommes hommes, nous sommes chrétiens. Cette considération pourrait-elle ne pas jeter dans votre esprit la lumière la plus vive? Nous sommes hommes, c'est-à-dire, l'ouvrage de Dieu, formés de ses mains, créés à son image, objet de ses plus douces complaisances, comblés de ses biens et de ses faveurs les plus signalées. Or, si nous avons, je ne dis pas de la foi, mais de la raison, pourrions-nous nous empêcher de reconnaître son souverain domaine sur tout ce qui existe, pourrions-nous ne pas avouer notre dépendance, surtout si nous avons un cœur sensible à la reconnaissance, pourrions-nous ne pas reconnaître ses nombreux bienfaits? Malheur à nous, si nous manquons à un devoir si essentiel, que toutes les créatures, même les plus insensibles, semblent se faire un plaisir de remplir! nous ne devons plus voir, dans tout ce qui nous environne, qu'une condamnation manifeste de notre prévarication ; nous devons entendre, de toutes parts, le reproche sanglant de notre ingratitude que nous adressent, dans leur langage muet, mais éloquent, le cours du temps et des saisons. Voilà donc le premier devoir de l'homme qui prie ; mais ce n'est pas précisément sous ce point de vue que j'envisage la prière, et je la considère moins aujourd'hui comme un hommage rendu à Dieu par sa créature, que comme une demande qu'elle lui fait pour ses besoins multipliés. Or, je dis que notre qualité de chrétien nous découvre évidemment quel doit être l'objet de nos prières. Qu'est-ce qu'un chrétien, mes frères? un chrétien est le disciple et doit être l'imitateur de Jésus-Christ ; en ces deux mots sont comprises toutes nos obligations. C'est au chrétien qu'il a été dit : Regarde, et tâche de copier, dans toute ta conduite, les traits du divin modèle qui a été proposé à ton imitation. (*Exod.*, XXV, 40.) Or, quelles obligations! elles sont immenses, et la faiblesse de l'homme qui doit trembler à ces paroles, aurait de quoi se décourager, si le Seigneur ne lui eût donné, en même temps, le moyen assuré de soutenir sa faiblesse. Et d'abord j'entends Jésus lui-même me crier avec une voix pleine d'autorité: *Discite a me quia sum humilis corde* (*Matth.*, XI, 29). « *Apprenez de moi que je suis humble de cœur.* » Ah! sans doute, il pouvait nous donner cette leçon, lui qui, selon l'expression de saint Paul, a daigné prendre la forme d'un esclave, afin de nous arracher à la plus dure captivité; lui qui, au lieu de paraître dans le monde environné de gloire et de majesté, comme sa puissance semblait le demander, n'y a paru, au contraire, qu'environné de pauvreté et d'abjection ; lui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. (*Philip.*, II, 8.) Ah! que sa conduite est une censure frappante de la nôtre, et que d'un seul mot il condamna, dans nous, de désirs, de sentiments, d'affections! En effet, disciples d'un Dieu humble et humilié parce qu'il l'a voulu, ne devrions-nous pas, comme l'a dit le grand Apôtre, éprouver, dans nous-mêmes, les sentiments du cœur de Jésus, avoir les mêmes désirs, les mêmes affections que notre divin modèle? (*Ibid.*, 5.) A cette règle, que l'humilité aurait pour nous de charmes, que l'abjection et le mépris nous offriraient d'attraits! mais que dis-je, mes frères, au seul nom d'humilité et d'abjection votre cœur se soulève, votre esprit se révolte; cette vertu, si excellente aux yeux du vrai chrétien, vous paraît une bassesse, chercher le mépris et l'abjection n'est plus, à vos yeux, que le propre d'une âme basse et vulgaire; fuir les honneurs et les gran-

deurs, c'est être ennemi de soi-même et bien mal entendre ses intérêts; dissimuler une injure, la pardonner, c'est une faiblesse; en un mot, la vertu d'humilité n'a rien qui mérite votre estime; au contraire, elle est, pour vous, un objet de risée et de mépris, comme si Jésus-Christ, Fils du Père éternel et Dieu lui-même, n'eût rien entendu à la véritable grandeur; comme si tant de saints personnages, grands même selon le monde, et qui n'ont été saints et grands que parce qu'ils ont été humbles, n'eussent eu que des âmes basses et vulgaires; comme si le saint roi David, ce roi selon le cœur de Dieu, qui protestait ne s'être jamais élevé dans la vanité de ses pensées, eût été une personne méprisable et aveugle sur ses propres intérêts; comme si, enfin, aux yeux d'une raison sage et éclairée, la véritable grandeur ne consistait pas à se vaincre soi-même; la vraie générosité, à s'oublier soi-même; la vraie valeur, à triompher de soi-même.

Toutefois, mes frères, pensons ce qu'il nous plaira; il n'en sera pas moins vrai qu'en dépit de nos sentiments l'humilité sera toujours une vertu excellente, une vertu sans laquelle vous ne sauriez être vraiment chrétiens; il ne sera pas moins vrai que vous devez en convenir, ou renoncer au christianisme, et par conséquent à la raison. Or, mes frères, si selon les principes du christianisme nous devons être humbles à l'exemple du Sauveur, et si, au contraire, nous ne trouvons en nous que la plus vive opposition pour cette vertu; si nous ne trouvons rien de grand que l'élévation et les honneurs; si parce que nous craignons de nous trouver vis-à-vis de nous-mêmes, et devoir notre dénûment et notre misère, nous cherchons à nous faire illusion sur nos prétendues vertus, à nous tromper nous-mêmes sur nos talents, à exagérer et à grossir à nos yeux notre prétendu mérite; si contre le précepte de Jésus-Christ, et sa défense expresse nous rapportons tout à nous-mêmes, et si nous nous cherchons nous-mêmes en toutes choses, dans une misère d'autant plus grande, que nous la sentons moins; que nous reste-t-il, que de conjurer le Dieu de toute humilité, de faire disparaître le bandeau fatal qui nous couvre notre détresse, de détruire en nous ce déplorable orgueil de la vie dont parle saint Jean, d'éclairer nos esprits et de diriger nos cœurs; en un mot, de nous donner une grande participation de son esprit d'humilité? Quelle ample matière à nos demandes et à nos prières, et que nous aurons à prier, avant que nous en soyons venus au point de nous établir dans cette vertu, et que nous soyons accoutumés à faire l'aveu de nos misères à force de les envisager, que nous aurons à nous écrier avec le publicain : *Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur.* (*Luc.*, XVIII, 13.)

Mais ce n'est pas tout; car un chrétien ne doit pas seulement imiter l'humilité du Sauveur; il doit encore imiter sa charité, et son cœur ne devrait être qu'un foyer d'amour et de charité : La charité, vertu divine dont Jésus-Christ est venu établir l'empire sur la terre, et dont il désire que nous soyons tous embrasés, qu'elle est peu connue! et cependant qu'elle est essentielle, puisque selon l'expression du grand Apôtre, elle est la plus excellente de toutes les vertus : *Major autem horum est charitas.* (*I Cor.*, XIII, 13.) Charité envers Dieu, qui nous a aimés jusqu'à donner son Fils pour nous, et que nous devrions aimer de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces, parce qu'il nous a aimés le premier. Charité à l'égard du prochain que nous devons aimer autant que nous-mêmes, que par conséquent nous devons secourir dans ses besoins, dont nous devons supporter patiemment les défauts et les imperfections, auquel nous devons pardonner, à l'exemple du Sauveur, tous les torts qu'il aurait à notre égard. Mais si, au lieu de cet amour pour Dieu dont nous devrions être embrasés, nous ne trouvons en nous-mêmes que froideur et qu'indifférence à son égard; si nous n'avons pas le moindre zèle pour sa gloire et son culte; si nous sommes dans une lâcheté effrayante pour son service, et si, au lieu de faire honorer, son nom parmi nos frères, nous sommes de ceux dont parle le prophète, lesquels font blasphémer son nom au milieu des nations, à plus forte raison, si, nous élevant dans la vanité de nos pensées, nous osons blasphémer contre Dieu et contre son Christ; si, au lieu d'avoir pour notre prochain des entrailles de frères, nous n'avons qu'un cœur d'airain à leur égard; si au lieu de leur tendre une main secourable, nous les voyons sans être émus dans la plus profonde misère; si, au lieu de jeter un voile sur ses défauts et ses imperfections, nous écartons malignement celui qui les couvrait, et si nous le déchirons même par les plus sanglantes calomnies; que nous reste-t-il à faire dans nos prières, que de conjurer le Dieu de toute charité d'en enflammer nos cœurs, et d'allumer en nous ce feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre, que nous aurons à nous écrier souvent avec le Prophète : *Seigneur, faites que je vous aime, vous qui êtes mon refuge et mon soutien :* « *Diligam te, Deus, fortitudo mea.* (*Psal.* XVII, 2.)

Que dirai-je encore, mes frères? Un chrétien doit être un homme de prodiges, d'une patience à toute épreuve dans les différentes circontances de cette vie. C'est à lui qu'il a été dit, qu'il devait porter tous les jours sa croix et suivre avec courage son Sauveur et son maître dans la voie des souffrances.

Comme le prophète David, il doit pouvoir dire avec vérité : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu! mon cœur est prêt* à recevoir de votre main paternelle les biens et les maux, la santé et la maladie, la vie et la mort : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* (*Psal.* CVII, 2.) Et comme le saint homme Job, il doit être sinon insensible aux misères de cette vie, du moins disposé à adorer en toutes choses les dispositions d'une Providence toujours sage et toujours bienfai-

sainte, lors même qu'elle frappe les plus rudes coups : *Dominus dedit*, etc. (*Job*, I, 21.) Un chrétien doit être d'un courage à toute épreuve, et rien ne doit être capable de le détourner du service de son Dieu. A l'exemple du grand Apôtre, et comme lui appuyé sur le secours d'en haut, il doit pouvoir défier avec une sainte confiance et la puissance des démons et des esprits malins, et les choses présentes et les choses futures, et la prospérité et l'adversité, et la vie et la mort, de pouvoir le séparer jamais de la charité de Jésus-Christ. *Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque altitudo neque profundum poterit nos separare a charitate Dei.* (*Rom.*, VIII, 38.) Or, mes frères, où en sommes-nous, et que nous sommes éloignés d'être dans de si sublimes dispositions lorsque la main du Seigneur s'appesantit sur nous, lorsqu'elle nous frappe dans nos biens par la perte de quelque procès; dans nos parents et dans nos amis, par la mort d'une personne qui nous était chère, dans nous-mêmes, par des maladies et des indispositions! Baissons-nous humblement la tête devant la main qui nous frappe, révérons-nous avec un profond respect sa volonté sainte, et si nous n'avons pas le courage de bénir le nom du Seigneur au milieu même des tribulations, sommes-nous assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas murmurer contre la Providence et blasphémer contre le Seigneur, et recevoir au moins avec une humble résignation les peines et les croix qu'il lui plaît de nous envoyer? Ne sommes-nous pas au contraire impatients de secouer le joug qui pèse sur nos têtes, ne nous voit-on pas nous échapper en des plaintes insensées, en des murmures indécents, que sais-je, en des imprécations peut-être, et douter de l'existence d'une Providence modératrice, et dans notre aveugle douleur, taxer le Dieu du ciel et de la terre d'une partialité indigne de son être, et le ciel d'injustice à notre égard, rongeant pour ainsi dire le frein qu'on nous impose, traînant ainsi malgré nous la croix dont le Seigneur nous a chargé, et sentir toute la pesanteur et l'amertume, sans goûter les douceurs secrètes et la joie dont le Seigneur favorise ceux qui la portent avec patience et soumission? Au lieu de cette fermeté et de ce courage qui font le caractère distinctif d'un chrétien, ne sommes-nous pas au contraire d'une faiblesse extrême et d'une inconstance étonnante dans les voies de Dieu, changeant de manière de penser et d'agir suivant les circonstances, embrassant la pratique de la vertu et l'abandonnant presque aussitôt, fléchissant à tout vent, cédant au moindre contre-temps, à une raillerie, redoutant d'une manière étrange le moindre sarcasme et la plus petite plaisanterie de l'impiété, et au lieu que les apôtres se réjouissaient d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ, ne nous voit-on pas plier devant des hommes dont notre faiblesse fait toute la force, dont notre timidité augmente l'audace, devant des hommes que l'on méprise intérieurement et avec raison, qui n'ont d'autre mérite que de critiquer sans pudeur une religion qui gêne leurs passions, de blasphémer ce qu'ils ignorent, dégénérant ainsi d'une manière étrange de la noblesse et du courage de nos pères dans la foi? O mes frères, s'il en est ainsi, si nous reconnaissons en nous des sentiments si indignes d'un cœur chrétien, que nous reste-t-il que de conjurer le Dieu de patience et de toute consolation, de rendre notre cœur docile à ses ordres, de le supplier de nous faire part des dispositions saintes avec lesquelles il faisait son bonheur et sa gloire d'accomplir en toutes choses la volonté de son Père? Conjurons-le qu'il nous confirme dans son service, et que comme le grand Apôtre nous puissions défier toutes les créatures de nous séparer de sa charité. Malheur à nous, mes frères, si nous ne sentons pas nos besoins, malheur à nous si les sentant, nous n'avions pas recours à celui qui peut seul nous porter du secours et porter un prompt remède à nos maux! Voilà comme la connaissance de nous-mêmes nous découvre évidemment quel doit être l'objet de nos prières; mais le but auquel nous devons tendre ne nous montre pas moins clairement la même vérité.

En effet, nous dit le grand Apôtre, *nous n'avons pas ici de demeure permanente, mais nous soupirons après une autre patrie.* « *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* » (*Heb.*, XIII, 14.) Cette terre ne doit être pour nous, comme elle l'a été pour tous les vrais fidèles, qu'un lieu de passage et d'exil, et si nous sommes vraiment chrétiens, nous devons soupirer, comme David, après le jour heureux qui sera le terme de notre pèlerinage et le commencement de notre véritable félicité. Comme saint Paul, nous devons désirer ardemment de nous voir *délivrés de ce corps de mort* et de péché, afin de nous réunir au Dieu qui nous a créés : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Le ciel, en un mot, la possession de Dieu, voilà quel doit être le but unique de nos affections et de nos désirs, de nos peines et de nos fatigues. Si nous sommes dans ces sentiments, et nous y serons si nous sommes chrétiens, de quel œil devons-nous regarder les biens de ce monde? et que nous serons éloignés d'y attacher notre cœur! Quelle impression doivent faire sur nous les plaisirs et les amusements du siècle? avec quel profond mépris ne les regarderons-nous pas? Les honneurs et l'élévation, comme nous les fuirons avec soin? Les charmes et les attraits d'un monde corrompu autant que corrupteur, qu'ils seront impuissants contre nous! Mais si, au contraire, nous n'avons que du goût pour les choses de ce monde, si les biens du ciel n'excitent pas notre zèle, si nous sommes de glace pour les choses de Dieu, si le monde et ses plaisirs captivent tout notre cœur, possèdent toute notre affection, et si, dis-je, nous passons les jours dans des fêtes continuelles, oubliant que nous ne sommes ici

qu'en passant, ne remarquant pas l'indécence frappante pour tout homme qui raisonne en chrétien, qu'il y a à se livrer ainsi à la joie pendant que nous avons tant de sujets de gémir. Que nous reste-t-il dans un si grand aveuglement et dans une insensibilité si profonde, que de conjurer le Dieu de toute vérité de faire briller à nos yeux son divin flambeau, de nous éclairer sur nos véritables intérêts, d'arracher le bandeau fatal qui nous aveugle, d'extirper de nos cœurs cet amour démesuré des biens du monde et de ses plaisirs, de nous donner, au contraire, cette soif de la justice et de la vérité qui, en nous découvrant notre misère, nous fasse crier vers Dieu pour obtenir son secours..

Ah! les Israélites captifs sur une terre étrangère, pressés par les vives sollicitations de leurs vainqueurs, ne pouvaient se résoudre à chanter les cantiques de Sion dans une plage éloignée; le seul souvenir de Sion faisait couler de leurs yeux des larmes bien amères : *Comment*, s'écriaient-ils dans leur douleur profonde, *comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère?* (*Psal.* CXXXVI, 4.) Jérusalem, Jérusalem, notre patrie, ville si chère à nos cœurs, si jamais nous t'oublions, puissions-nous nous oublier nous-mêmes, que notre langue se sèche et demeure immobile dans notre bouche, si tu n'es pas toujours la première dans notre souvenir, si nous ne te mettons pas au commencement de nos cantiques de réjouissance : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Ibid.*, 5, 6.) Les Israélites gémissent loin de leur véritable patrie, et nous qui sommes éclairés des lumières de la foi, nous ne gémirons pas, et semblables à ceux dont parle le Prophète, lesquels s'obstinent à ne vouloir pas regarder le ciel et fixent continuellement les yeux sur la terre, comptant pour rien le délicieux séjour auquel ils étaient destinés, nous agirons comme si nous n'attendions pas d'autre vie après celle-ci? et nous ne voudrons pas nous apercevoir de l'inconséquence révoltante qu'il y a entre notre croyance et notre conduite? Ah! plutôt, jetons-nous aux pieds de notre Sauveur et de notre maître, et conjurons-le, avec larmes, de nous découvrir le néant des choses de la terre, et d'enflammer nos cœurs d'un désir ardent pour les biens de l'éternité! — Le ciel, encore une fois, voilà notre véritable patrie! Mais notre Sauveur ne nous dit-il pas dans l'Evangile que la voie qui mène à la vie est étroite et semée d'épines? Ne nous dit-il pas que le royaume du ciel souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent y parvenir? Oui, le ciel est une couronne; pour la recevoir il faut avoir généreusement combattu; c'est une récompense, il faut la mériter, il faut faire violence à ses penchants les plus doux, contrarier ses inclinations les plus naturelles; il faut se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours et suivre Jésus-Christ. Il faut combattre contre la chair et le sang, *contre les principautés et les puissances, contre les principes du monde* : « *Est nobis colluctatio adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum.* » (*Eph.*, VI, 12.) Contre nous-mêmes surtout et contre notre faiblesse. Joignez à cela les attaques multipliées de l'ennemi de notre salut, lequel, tel qu'un lion rugissant, selon l'expression de saint Pierre, *rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer* (*I Petr.*, V, 8), nous attaquant de toutes les manières, tantôt par des pensées de présomption et d'orgueil, tantôt par des pensées de découragement et de désespoir, se transformant même en ange de lumière pour nous séduire plus aisément, faisant naître les écueils sous nos pas; en un mot, employant toute sorte de moyens pour nous perdre! Que conclure de tout cela, mes frères? qu'il est donc impossible d'éviter tant de piéges, de résister à tant d'efforts, et par conséquent de se sauver? Affreuse et déraisonnable conséquence, aussi injurieuse à Dieu, qu'indigne de sa miséricorde et de sa bonté. Ah! sans doute, le salut est difficile, les dangers sont multipliés, nos ennemis redoutables! mais que faut-il en conclure? que nous devons donc apporter un soin particulier à une affaire si difficile et tout à la fois si importante, que nous devons donc veiller sans cesse sur nous-mêmes, sur notre conduite, et comme nous avons tout à craindre de notre propre faiblesse, et que nous sommes à nous-mêmes notre plus dangereux ennemi, nous devons conjurer le Seigneur de nous soutenir surtout contre nous-mêmes; nous devons du fond de l'abîme de nos maux, lever les yeux vers la montagne sainte, vers celui qui peut seul nous secourir. Ah! le Prophète-Royal, chassé de son trône par un fils dénaturé, en proie à ses persécutions, et succombant en quelque sorte sous le poids de ses peines, n'avait d'autre ressource et d'autre consolation que dans le Seigneur; il savait que le Seigneur était sa force et son refuge, son protecteur et son père; que si le Seigneur le prenait sous sa protection, ce serait en vain que ses ennemis se déchaîneraient contre lui. Aussi avec quelle confiance s'adressait-il à lui. *Seigneur*, lui disait-il, dans le sentiment intime de ses misères, et l'effusion d'un cœur plein de confiance, *Seigneur, levez-vous, et mettez en fuite mes ennemis qui m'environnent de toutes parts.* « *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus.* » (*Psal.* LXVII, 2.) Levez-vous, Seigneur, vous seul pouvez me secourir. *Exsurge, Domine, adjuva, nos.* (*Psal.* XLIII, 26.) Ainsi devons nous en agir nous-mêmes, ainsi devons-nous implorer le secours du ciel. Ah! si nous nous jetons avec la même confiance dans le sein de la miséricorde de Dieu, que nous serons forts et puissants! nous serons forts de la force de Dieu même, le Seigneur sera notre protecteur et notre refuge, que pourrions-nous craindre? quand même nos ennemis fondraient sur nous avec l'acharnement d'une ar

mée rangée en bataille, notre cœur n'en serait pas ébranlé. (*Psal.* XXVI, 3.) Quand même nous marcherions au milieu des ombres de la mort, nous n'aurions rien à craindre, parce que le Seigneur sera avec nous. Le Seigneur nous environnera de son bouclier et alors les ruses et les attaques ouvertes de nos ennemis seront inutiles. Oui, appuyés sur le bras invincible du Seigneur, nous ferons des prodiges, et il réduira en poudre tous nos ennemis. Il en tombera mille à notre gauche et dix mille à notre droite sans qu'aucun n'ait pu nous nuire. (*Psal.* XC, 7.) *In Deo faciemus virtutem, et ipse ad nihilum deducet tribulantes nos.* (*Psal.* LXX, 14.) Voilà comment la connaissance de nous-mêmes et de nos besoins nous découvre clairement quel doit être l'objet des demandes que nous devons faire à Dieu; nous devons demander le ciel et le moyen d'y parvenir, nous devons conjurer le Seigneur d'éclairer nos esprits de sa vive lumière, sur nos vrais intérêts, d'échauffer nos cœurs de son divin amour, de le détacher des biens de ce monde; en un mot, nous devons chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.* Isaac, sur le point d'aller dans la maison de son éternité, fait pour ses fils des souhaits différents. A Jacob l'héritier de ses promesses, il souhaite premièrement les rosées du ciel, les bénédictions spirituelles, et ensuite la graisse de la terre. *Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ.* (*Gen.*, XXVII, 28.) Mais à Esaü qui avait renoncé lui-même au droit d'aînesse, il commence par lui souhaiter les biens de la terre, et la rosée du ciel, les biens spirituels ne viennent qu'après, et voilà son malheur. *De pinguedine terræ et de rore cœli desuper erit benedictio tua.* (*Ibid.*, 39.) Triste, mais effroyable figure de ce qui se passe sur la terre; chacun prie, mais que demande-t-on? les biens de ce monde, la graisse de la terre, les richesses, les honneurs, la prospérité, la santé. Les biens du ciel ne viennent qu'après: qu'il en est peu qui suivent l'ordre que Jésus-Christ nous a marqué, qui cherchent la patience, la charité, la douceur, l'humilité, la pratique des vertus chrétiennes: *De rore cœli*, et qui pour les biens de la terre s'en rapportent aux dispositions d'une Providence si attentive aux besoins de ses enfants.

Sont-ce là les prières d'un chrétien ou d'un païen? car je vous le demande, que pouvaient demander à leurs idoles ceux qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, que les biens, les honneurs et les avantages de cette vie, que l'accroissement de leur fortune, que sais-je, la vengeance sur cet ennemi, le succès d'un procès souvent injuste? Ah! mes frères, cette réflexion doit vous faire gémir profondément, au sortir de nos temples, à la fin de nos prières, ne pourrait-on pas nous dire: *Hæc omnia gentes inquirunt.* (*Math.*, VI, 32.) *Nos demandes sont semblables à celles des infidèles.* En effet, voyez cette personne prosternée en prière, que demande-t-elle? pénétrez dans son cœur, et vous verrez qu'elle fatigue le ciel afin de parvenir à une place importante qu'elle ambitionne depuis longtemps et où elle se perdra peut-être. Cette autre fait monter des vœux vers le ciel pour le rétablissement d'une santé qu'elle a perdue par sa faute, et dont elle abuserait encore si elle en jouissait. Voyez cette mère, quels souhaits croyez-vous qu'elle fait pour ses enfants? conjure-t-elle le Seigneur de les combler de grâces et de bénédictions? comme une grande reine, le prie-t-elle de lui enlever ses enfants avant que la malice ait corrompu leurs âmes innocentes et plutôt que de permettre qu'ils l'offensent jamais mortellement? lui demande-t-elle, surtout, s'ils sont dans un âge critique pour leur vertu, de les couvrir de son égide salutaire, de guider leurs pas à travers les écueils qui les environnent, de soutenir leur inconstance dans des moments critiques? non, que demande-t-elle donc? Elle demande pour eux les avantages de la nature, la santé, la force, la beauté, un établissement riche et avantageux, que sais-je? car je rougis de répéter ici les demandes aussi indécentes que déraisonnables qu'on ne craint pas pour eux d'adresser au Seigneur. *Hæc omnia gentes inquirunt.* Que demande cet autre? le succès d'un procès injuste, la conservation d'un bien peut-être acquis contre les règles de l'équité, que dirai-je? l'abaissement et l'humiliation d'une personne puissante et qui nous éclipse, la disgrâce d'un rival qui contrarie nos projets de grandeur et d'élévation. Que sais-je si on ne fait pas couler le sang d'un Dieu de paix, pour perdre plus sûrement un adversaire, qui souvent n'a d'autres torts que celui de nous avoir déplu, voulant ainsi en quelque sorte rendre le Dieu de miséricorde participant de nos projets de haine et de vengeance, et nous servir en quelque sorte de sa propre main pour percer un frère qui, fût-il coupable, devrait nous être cher? Des païens pourraient-ils porter plus loin l'impiété et le sacrilége? Toutefois ne croyez pas que ce que je dis soit une exagération. Dieu veuille que parmi ceux qui m'écoutent, personne n'ait à se reprocher aucun de ces excès!

Au reste, mes frères, quand je dis que nous devons surtout demander les biens du ciel, si j'appuie sur cette vérité, ne croyez pas que je vous annonce une doctrine nouvelle; non, c'est la doctrine de Jésus-Christ lui-même que je vous développe, et serait-il possible que récitant tous les jours l'admirable prière qu'il nous a apprise lui-même, vous n'en eussiez pas saisi le vrai sens? Or, voyez comme dès le commencement de cette prière il élève notre pensée vers le ciel: *Notre Père qui êtes aux cieux,* « *Pater noster qui es in cœlis* (*Matth.*, VI, 9) », voulant nous faire entendre que le ciel est notre véritable patrie; qu'il doit être par conséquent l'objet de tous nos vœux et de tous nos désirs; que le ciel étant le lieu où Dieu manifeste sa gloire à ses élus, nous qui sommes les membres de son corps mystique, nous sommes appelés à habiter un jour avec

lui dans ce délicieux séjour. Aussi comme toutes les autres demandes qu'il veut que nous lui adressions sont conformes à un début si sublime! Il veut que nous lui demandions que *son nom soit sanctifié*, c'est-à-dire que son nom soit révéré par toutes les créatures, qu'elles le respectent, qu'elles lui rendent le culte et les hommages qui lui sont dus; et comme le culte qui est dû au Seigneur consiste principalement dans la charité et dans la foi opérant par la charité, il veut que nous le priions d'établir dans nos cœurs cette charité ardente, cette foi vive qui se manifeste par les œuvres : *Sanctificetur nomen tuum;* il nous apprend à lui demander la *venue de son règne*, c'est-à-dire de ce royaume céleste où nous serons consommés en Jésus-Christ par la charité, où le Seigneur sera pleinement glorifié, parce que l'empire du péché sera absolument détruit et que tout rentrera dans l'ordre; c'est-à-dire encore, qu'il veut que nous le conjurions d'arracher de nos cœurs la triple concupiscence qui exerce sur nous un empire si cruel, de détruire en nous tout ce qui s'oppose au règne de sa grâce en nos âmes, et l'établissement de son empire dans nos cœurs; en un mot, qu'il règne uniquement dans nos cœurs par son amour, afin que nous puissions régner un jour avec lui dans sa gloire. Il nous apprend à lui demander la grâce de faire en toutes choses sa volonté, de nous conformer absolument aux saintes dispositions de sa providence pour toutes les circonstances de notre vie, d'adorer en toutes choses ses desseins sur nous, soit qu'il lui plaise de nous élever ou de nous abaisser, de nous combler de biens ou de nous laisser dans l'indigence, de nous donner la santé ou de nous envoyer la maladie, en un mot, de faire par proportion tout ce qu'il désire de nous, aussi parfaitement que les saints le font dans le ciel. Continuez, mes frères, à examiner la suite de cette admirable prière, et vous trouverez qu'il vous ordonne d'élever, à la vue de nos privations continuelles, nos voix suppliantes vers le ciel, afin de conjurer le Dieu qui n'éteint point la mèche qui fume encore, et qui ne brise pas le roseau déjà froissé, le Dieu de toute miséricorde, de nous pardonner dans sa clémence les fautes que notre faiblesse et notre malice nous font commettre, de jeter un voile sur nos iniquités, et de les ensevelir dans un profond oubli; vous trouverez qu'il nous apprend de nous adresser à lui avec confiance, afin de le conjurer de nous découvrir les piéges que nous tendent de toutes parts les ennemis de notre salut, de rendre inutiles tous leurs efforts, surtout de ne point nous abandonner à notre faiblesse dans les moments critiques où la tentation nous attaque avec fureur, de nous soutenir dans le combat et de nous faire remporter une victoire qui doit retourner à sa gloire : *Et ne nos inducas in tentationem.* Enfin il nous apprend qu'étant un père plein de miséricorde et de bonté pour des enfants qu'il aime, nous devons nous adresser à lui avec confiance, et lui demander qu'il nous délivre des maux de cette vie, surtout du péché, qui est l'unique mal que nous ayons à craindre : *Sed libera nos a malo.* Parcourez toutes les demandes qu'il nous a appris à lui faire, et vous verrez que toutes se rapportent aux biens spirituels; une seule peut être regardée comme une demande des biens temporels : *Donnez-nous notre pain de chaque jour : « Panem nostrum quotidianum da nobis hodie; »* encore un grand nombre de Pères entendent-ils ces paroles de ce pain vivant qui est descendu du ciel, et qui est la véritable vie de notre âme. Voilà les biens que nous devons demander à Dieu; voilà, d'après le Sauveur lui-même, ce qui doit être l'objet de toutes nos demandes. Si, dociles à l'instruction de notre divin Maître, nous avons soin d'élever nos yeux vers le ciel, de demander les biens éternels; si, suivant l'avis de l'Apôtre, nous n'avons de goût et d'affection que pour les choses d'en haut : *Quæ sursum sunt sapite* (*Col.*, III, 2), c'est alors que nous demanderons véritablement au nom de Jésus-Christ, et que nous serons certainement exaucés. Nous frapperons, et le trésor des grâces du salut s'ouvrira pour nous; nous chercherons, et nous trouverons cette perle précieuse qui doit faire l'objet de tous nos désirs; nous demanderons, et le ciel s'ouvrira à notre prière, et il en descendra une rosée salutaire qui éteindra en nous le feu des passions, des secours abondants qui rendront inutiles les efforts de nos ennemis. Mais hélas! où sont aujourd'hui ceux qui prient, où sont ceux qui font monter vers le ciel ces gémissements tendres formés par le Saint-Esprit? je dis, où sont ceux qui prient? et je le demanderais même au milieu d'une assemblée plus nombreuse, où sont ceux qui prient? car ce n'est pas prier que de ne demander que les honneurs ou l'élévation; ce n'est pas prier que de ne faire des vœux que pour l'accroissement de sa fortune; ce n'est pas prier que de ne demander que les biens de cette vie, de les demander avec ardeur, et d'être au contraire dans la plus grande indifférence pour les biens spirituels; enfin ce n'est pas prier que de ne pas demander ce que le Seigneur est si disposé à nous accorder, et qui pourrait nous être vraiment utile, pour ne nous attacher qu'à des biens qui n'en méritent pas le nom, que le Seigneur ne nous accorde souvent que dans sa colère; car, dit saint Augustin (142-49), il y a des choses que Dieu nous refuse par un effet de sa bonté et de sa miséricorde, semblable à une mère tendre qui refuse à un enfant qu'elle aime, malgré ses pleurs et ses cris, un instrument qui pourrait lui être nuisible, et au contraire il y en a d'autres qu'il ne nous accorde que par un terrible effet de sa justice et de sa colère.

N'est-il donc pas permis de solliciter les biens de ce monde, la graisse de la terre? Ah! sans doute, il serait bien plus digne de

(142-49) Serm. 23 *De verb. Domini.*

notre qualité de chrétien, plus conforme au détachement dont nous devons faire profession, plus convenable au renoncement que nous devons pratiquer, plus glorieux et plus agréable à Dieu, de ne solliciter de sa bonté que les biens vrais et solides de l'éternité; toutefois, je le sais, et le Seigneur nous l'a dit lui-même, le Seigneur n'est pas moins notre père dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce; c'est lui, comme dit le Prophète, qui couvre le ciel de nuées et qui en fait descendre des rosées salutaires : *Qui operit cœlum nubibus et parat terræ pluviam.* (*Psal.* CXLVI, 8.) C'est lui qui fait croître l'herbe des champs, et qui donne aux animaux la nourriture dont ils ont besoin : *Qui producit in montibus fenum.* (*Ibid.*) Je le sais, c'est le Seigneur qui ôte la vie et qui la donne, qui conduit aux portes de la mort et qui en retire : *Dominus mortificat et vivificat deducit ad inferos et reducit.* (*I Reg.*, II, 6.) C'est le Seigneur qui donne les richesses et qui envoie la pauvreté, qui humilie et qui élève : *Dominus pauperem facit et ditat, humiliat et sublevat.* (*Ibid.*) Il retire quand il lui plaît *le pauvre de la poussière et l'indigent du fumier pour le faire asseoir entre les princes et le placer sur un trône de gloire : « Suscitat de pulvere egenum et de stercore elevat pauperem, ut sedeat cum principibus et solium gloriæ teneat.* (*Psal.* CXII, 7.) C'est lui qui répand l'abondance ou la stérilité sur nos campagnes; il nous est donc permis de demander les biens temporels, et c'est ainsi que l'enseignent Tertullien, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Thomas; mais prenons garde qu'à l'exemple d'Isaac bénissant Jacob, nous devons demander d'abord la rosée du ciel et les biens de la grâce, nous devons solliciter d'abord le royaume de Dieu et sa justice; après cela, demandons si nous le voulons la graisse de la terre et les biens temporels. Mais remarquons les paroles de la demande que Jésus-Christ nous a mise à la bouche : Donnez-nous notre pain de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum,* comme pour nous faire entendre qu'il nous était bien permis de demander le nécessaire, mais que nous devions retrancher de nos désirs et de nos demandes les choses superflues qui ne peuvent que servir d'aliment à la cupidité, attacher notre cœur aux objets créés, et non pas allumer dans notre âme le feu de la charité. Remarquons que toutes les demandes que nous adresserons à Dieu pour cet objet doivent être faites avec un esprit de conformité à sa volonté sainte. Et pourrions-nous craindre de nous abandonner sans réserve aux dispositions de sa divine Providence, après ce qu'il nous a dit lui-même : *Ne vous mettez point en peine où vous trouverez de quoi vous nourrir, ni où vous trouverez de quoi couvrir votre corps; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas plus excellents qu'eux? Considérez encore les lis des champs, Salomon dans toute sa gloire a-t-il été vêtu comme l'un d'eux! Or, si Dieu a soin de vêtir l'herbe des champs, combien aura-t-il plus soin de vous, hommes de peu de foi!* (*Matth.*, VI, 25, ad finem.) O Providence admirable de mon Dieu! pourrais-je balancer encore de me jeter entre vos bras paternels, pourrait-il me rester encore quelques doutes sur vos desseins pleins de miséricorde sur les enfants des hommes? Oui, vous nous aimez, ô mon Dieu! puisque vous avez tant de sacrifices pour votre amour, et que vous vous êtes donné vous-même pour nous. Vous nous aimez, et quand vous nous ordonnez de chercher en premier lieu le royaume du ciel et la justice, n'est-ce pas nous donner une marque éclatante de votre amour? n'est-ce pas nous dire, ô hommes, vous n'êtes pas faits pour la terre, et tous ses trésors ensemble sont trop peu pour votre âme, elle est faite pour Dieu : Dieu seul peut la rendre heureuse? n'est-ce pas nous dire que les biens de la terre sont trop peu de chose pour être demandés, et que votre main libérale nous les accordera comme par surcroît, si nous sommes attentifs à chercher les vrais biens de la grâce? O homme! reconnais donc ta dignité : destiné à jouir un jour de Dieu même, garde-toi d'oublier une si noble destination. N'imitons pas ce peuple insensé qui, rassasié d'une manne céleste, soupirait encore après les viandes grossières des Egyptiens. Cherchons donc le royaume de Dieu, mais cherchons-le avec sincérité, avec courage, avec fidélité; cherchons la justice, demandons-la instamment, et que ce soit là le but de nos vœux et de nos prières, afin qu'après avoir cherché ici-bas de toutes nos forces le royaume de Dieu, nous puissions un jour y être introduits dans la société des bienheureux. *Amen.*

EXHORTATION IV.

SUR LES QUALITÉS DE LA PRIÈRE.

Amen amen dico vobis, si quid petieritis in nomine meo dabit vobis. (*Joan.*, XVI, 23.)

En vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous le donnera.

L'entendez-vous, mes frères. C'est Jésus-Christ, le Fils éternel du Père, l'objet de ses plus douces complaisances, qui vous fait une si magnifique promesse et qui, pour dissiper jusqu'à l'ombre du doute, vous donne sa propre véracité pour garant de ce qu'il avance. *Je vous le dis en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. « Amen, amen dico vobis. »* Faut-il vous étonner encore, si, appuyés sur un fondement si solide, les ministres de la religion s'empressent de relever par les plus magnifiques éloges l'excellence et le pouvoir de la prière, afin de vous engager à vous livrer avec ardeur à un si saint exercice? Faut-il vous étonner qu'ils ne cessent de vous dire tantôt avec saint Augustin, que la prière du juste pénètre jusqu'au ciel dont elle est comme la clef, qu'elle y monte, et en fait descendre toute

sorte de grâces sur la terre (150) ; avec saint Chrysostome, que la prière est un excellent bouclier contre toute sorte de coups ; que c'est un trésor infini, un fond intarissable de richesses ; qu'elle est la source, la mère, et l'origine de tous les biens imaginables ; avec le même Père, qu'il n'y a point d'homme plus puissant et plus redoutable que celui qui est armé de la prière (151) ; avec les autres Pères enfin, qu'elle est le canal de toutes les grâces, la sauvegarde des vertus, l'asile assuré contre tous les dangers, le secours infaillible dans nos plus pressants besoins. Tout ce qu'ils pourraient en dire ne sera-t-il pas toujours au-dessous de la magnifique promesse que vous fait Jésus-Christ lui-même, *tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ?* Mais peut-être après de semblables réflexions, descendant dans vous-mêmes, avez-vous été dans le trouble et la perplexité, peut-être vous êtes-vous dit intérieurement : J'ai cherché et je n'ai pas trouvé, j'ai frappé mais en vain, j'ai demandé, mais le ciel a été insensible à mes demandes. Que sais-je encore ? peut-être vous laissant aller à un mécontement dont vous êtes la seule cause, êtes-vous allé jusqu'à révoquer en doute le pouvoir de la prière ou la véracité de Dieu ? S'il en est ainsi, mes frères, arrêtez, et permettez-moi de vous le demander ici, avez-vous bien compris le sens de la promesse de Jésus-Christ ? Car ce n'est pas à toute espèce de prière qu'il promet que son Père sera sensible, mais à celle qui est faite en son nom, et s'il promet tout à celle qui parvient aux pieds du trône du Père éternel empreinte en quelque sorte de son propre sang, ce n'est qu'à celle-là seule qu'il promet le succès. *Quodcunque... in nomine meo...* Avez-vous bien su jusqu'à présent et ce que c'était que demander et surtout l'avez-vous bien pratiqué ? car ce n'est pas demander au nom de Jésus-Christ, dit saint Augustin, que de demander quelque chose qui nous écarte de la voie du salut. Ce n'est pas non plus demander au nom de Jésus-Christ, que de demander des choses même nécessaires au salut, si on fait ces demandes sans les dispositions convenables (152.) Il est donc bien important de fixer quelques instants votre attention sur les dispositions avec lesquelles nous devons prier. Vous trouverez que je vous dirai des choses que les uns ont sues, mais dont ils ont presque perdu la mémoire par le défaut de pratique ; peut-être même y reconnaîtront-ils des vérités qu'ils ont ignorées jusqu'à présent. Quelles sont donc les dispositions nécessaires pour bien prier, je les réduis à deux : la pureté de cœur et la ferveur.

PREMIER POINT.

Avant de prier, dit le Sage, *préparez votre âme : « Ante orationem præpara animam tuam* (*Eccli.*, XVIII, 23), *» et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.* Or, mes frères, s'il est une préparation nécessaire, c'est sans doute celle sans laquelle nous ne saurions attirer sur nous le regard de miséricorde du Seigneur, et sans laquelle notre prière, au lieu de nous justifier, ne servirait qu'à nous rendre plus coupables à ses yeux. Déjà vous avez nommé en vous-mêmes la pureté de cœur. Oui, mes frères, pour bien prier, et pour ressentir en nous le pouvoir de la prière, il faut être en état de grâce, ou du moins être dans la disposition véritable d'y entrer. D'où il suit, que toute prière doit partir au moins d'un commencement de pénitence, qu'elle doit être le premier pas vers notre conversion. Rien n'est plus certain que cette vérité, et il ne me sera pas difficile de vous en convaincre. J'ouvre l'Ecriture, et ces paroles terribles viennent frapper ma vue : *La prière de celui qui détourne son oreille pour ne pas écouter la loi de Dieu, sera en exécration : « Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit exsecrabilis »* (*Prov.*, XXVIII, 9.) Ailleurs elle me dit, que *le Seigneur est éloigné des méchants, « Longe est ab impiis.»* (*Prov.*, XV, 29.) C'est-à-dire qu'il est insensible et sourd à leur prière. Et comment le Seigneur pourrait-il vous entendre, dit Isaïe aux pécheurs dans la personne des Juifs ? *Vos iniquités n'ont-elles pas élevé un mur de séparation entre vous et lui ? vos péchés ne l'ont-ils pas forcé de cacher son visage afin de ne pas vous écouter?* (*Isa.*, XXXIX, 2.)

Ecoutez, peuple et prince de la maison d'Israël, dit ailleurs le Seigneur par la bouche du même prophète, *qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur ? tout cela m'est à dégoût, et je ne saurais avoir pour agréables la graisse et le sang des boucs et des taureaux. Lorsque vous venez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains ? Non*, dit le Seigneur, *ne m'offrez plus en vain des sacrifices, l'encens m'est en abomination, je ne puis plus souffrir vos fêtes, et vos plus grandes solennités même me deviennent insupportables ; ce sera en vain que vous lèverez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux : ce sera en vain que vous ferez monter vers moi vos vœux et vos prières, et j'y serai insensible.* (*Isa.*, I, 12 et seq). Un pareil langage de la part de Dieu vous surprend sans doute, et je vois déjà l'étonnement peint sur votre visage ; le Seigneur, vous dites-vous en vous-mêmes, le Seigneur était le père d'Israël, et mille fois il lui avait fait éprouver la grandeur de sa bonté et de sa bienveillance ; il s'était plu à se donner le nom de père, de nourrice, de la plus tendre des mères, qu'est-ce qui a donc ainsi changé son cœur à l'égard d'un peuple qui lui était si cher ? qu'est-ce qui a pu allumer sa fureur, et d'où vient qu'il n'a plus que des entrailles de fer à son égard ? qu'est-ce qui arrête ainsi le cours de ses miséricordes ? Mes frères, voulez-vous

(150) Oratio justi clavis est cœli. Ascendit precatio, et descendit Dei miseratio. (Serm. 225.)

(151) Hom. 30 *de Genes.*

(152) Non petitur in nomine Salvatoris quidquid petitur contra rationem salutis. (Tract. 102 *in Joan.*)

.e savoir, écoutez le même prophète qui vous le crie à haute voix : C'est que les mains de ce peuple sont pleines de sang, c'est-à-dire d'iniquités : *Manus enim vestræ sanguine plenæ sunt.* (*Isa.*, I, 15.) Voilà ce qui a élevé ce mur fatal de séparation entre Dieu et son peuple, ce qui empêche qu'il entende ses cris. Ici, mes frères, rentrons en nous-mêmes et voyons en quel état est notre âme lorsque nous nous mettons en prière. Ne nous présentons-nous pas aussi comme les Juifs devant le Seigneur, avec les mains pleines d'iniquités? avec un cœur attaché au crime, et sans le moindre désir de sortir d'un état si funeste? S'il en est ainsi, c'est en vain que nous prions ; le Seigneur sera insensible à nos prières et sourd à nos cris ; en vain dans les circonstances fâcheuses de la vie, implorerons-nous son secours et sa protection ; en vain pour l'obtenir plus facilement lui dirons-nous qu'il est un Dieu plein de miséricorde, qu'il est le plus tendre des pères, qu'il a pris lui-même le titre de la plus sensible des mères, il nous répondra par son prophète : *De quoi te mêles-tu de parler de ma loi* (*Psal.* XLIX, 16), et de raconter les promesses que jai faites à ceux qui y seraient fidèles, toi qui as en horreur toute règle et toute contrainte, qui foules aux pieds mes plus saints commandements lorsqu'il sagit de satisfaire une passion criminelle ? Jusqu'ici, si tu as vu un homme dépouiller son prochain, et usurper sur lui des droits qu'il n'avait pas, tu n'as pas craint de prendre part à son injustice, et le crime honteux lui-même ne l'a pas été assez à tes yeux, et tu n'a pas rougi de t'en rendre coupable. Ta bouche ne s'est ouverte que pour prononcer des paroles de malice et de blasphème, et ta langue artificieuse a distillé sans cesse le venin de la fourberie et du mensonge, violant jusqu'aux lois de la nature, on t'a vu te déchaîner contre ton propre frère, et tendre des piéges à celui qui avait été formé dans le même sein que toi. Peut-être abusant même des retardements de ma miséricorde toujours lente à punir, as-tu pris ces retardements, nouvelle preuve de ma bonté, pour une approbation de tes désordres ; mais un jour viendra où ma justice vengera avec éclat les droits de ma bonté si indignement outragés ; en attendant, c'est en vain que tu imploreras ma protection, je détournerai mon visage de dessus toi, parce que tes mains sont pleines d'iniquités : *Cum extenderitis manus vestras avertam oculos meos a vobis, manus enim vestræ sanguine plenæ sunt.* (*Isa.*, I, 15.) Ah ! si au moment où vous adressez au Seigneur les vœux d'un cœur souillé de l'affection au crime, le Seigneur du haut du ciel faisait entendre sa voix, et vous adressait les reproches qu'il vous fait par la bouche de son prophète, quel serait votre étonnement et de quelle frayeur profonde seriez-vous saisis? Ah ! terrassés par le son de sa voix, comme vous vous empresseriez de vous écrier comme autrefois Saul sur le chemin de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse? « Quid me vis facere. »* (*Act.*, IX, 6.) Mais quoi ! parce que le Seigneur vous épargne un tel étonnement et une telle frayeur, devez-vous en être moins disposés à faire sa volonté sainte ? Voulez-vous donc savoir, mes frères, quel est le moyen de faire disparaître ce mur de séparation, et d'engager le Seigneur à vous montrer de nouveau sa face qui annonce le salut. Ecoutez, c'est le prophète Isaïe qui vous l'apprendra : *Lavez-vous*, dit le Seigneur, *purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, examinez tout avant que de juger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve ; après cela, venez et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur, quand même vos péchés seraient comme l'écarlate ils deviendront plus blancs que la neige, et quand même ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront aussi blancs que la laine la plus blanche.* (*Is.*, I, 16, 17, 18.) Voilà le moyen de prier avec fruit, et d'éprouver la puissance de la prière auprès de Dieu, c'est d'éviter le mal et de faire le bien.

Après des témoignages si formels et si frappants de l'Ecriture, faut-il nous étonner si les saints Pères appuient partout dans leurs ouvrages sur cette vérité et font tous leurs efforts pour la graver profondément dans le cœur des fidèles? Si nous faisons tous nos efforts pour faire en toutes choses la volonté de Dieu, dit saint Grégoire, nous sommes sûrs d'obtenir ce que nous demanderons (153); et n'est-ce pas une injustice révoltante, reprend le même Père, de vouloir que Dieu ait égard à vos prières, tandis que vous n'avez aucun égard à sa volonté? Une prière faite dans une si triste disposition, dit saint Augustin, loin de faire honneur à Dieu, lui est plutôt injurieuse ; elle est plus propre à irriter sa colère qu'à l'apaiser, plus capable d'attirer ses vengeances les plus rigoureuses que les moindres grâces de sa bonté. C'est se moquer de Dieu, dit saint Chrysostome, plutôt que prier, que de vouloir le faire sans interrompre le cours de ses désordres : *Qui orat et peccat, non Deum rogat sed deludit.* Ces gens-là, dit saint Grégoire, peuvent faire de longues oraisons, mais leur vie dément leurs prières, et ils s'éloignent par leurs actions des biens célestes qu'ils semblent demander. Ils répandent quelquefois des larmes dans l'oraison; mais elle n'est pas sitôt finie qu'ils retournent à leurs vices : si l'orgueil les attaque, ils s'y laissent emporter; si l'avarice les presse, ils cherchent les moyens de la satisfaire; si l'impudicité les tente, ils conçoivent des désirs illégitimes ; si la moindre chose les chagrine, ils se mettent en colère, et le feu de cette passion consume toute leur douceur. En un mot, dit ce grand saint, ils pleurent en priant, et un moment après ils oublient leurs larmes

(153) Si quod Deus præcipit facimus, quod petimus obtinebimus. (*In I Joan.*)

et recommencent une vie digne d'être pleurée.

Mais à quoi bon tant de témoignages pour appuyer une vérité si évidente par elle-même? Que faisons-nous, en effet, dans la prière? nous adorons Dieu, nous reconnaissons son souverain domaine et notre dépendance; nous lui disons qu'il est seul grand, seul digne d'être aimé. Mais, mes frères, si notre cœur n'est pas d'accord avec le langage de notre bouche; si, au même moment où nous proclamons sa souveraineté et notre dépendance, nous faisons tous nos efforts pour nous soustraire à son empire; si, nous élevant insolemment en nous-mêmes, nous disons intérieurement : *Non serviam* (*Jer.*, II, 20), non, je ne servirai pas, que sont alors nos prières, qu'une noire hypocrisie, qu'une perfide dissimulation indigne, je ne dis pas d'un chrétien, mais d'un homme qui n'a pas perdu tout sentiment de droiture et d'équité naturelle; qu'une insulte criante et une vraie dérision Hé quoi! en nous présentant devant le Seigneur, nous souhaitons, nous demandons que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire loué, béni par toutes les créatures, et pour nous-mêmes en particulier; et en même temps que notre bouche prononce ces paroles : *que votre nom soit sanctifié*, nous déshonorons ce nom si saint par nos crimes, par nos désordres, surtout par l'affection à ces mêmes désordres! Nous blasphémons contre ce nom si terrible et si saint, et nous le faisons blasphémer aux autres : quelle honte! Nous demandons que le royaume du Seigneur arrive, c'est-à-dire qu'il règne dans nos cœurs par sa grâce, et qu'un jour il nous fasse régner avec lui dans sa gloire; et en même temps notre cœur est le repaire infect de toutes les passions, la haine, l'envie, l'avarice, l'impureté, la colère s'en disputent tour à tour la possession! Peut-être ces vices y règnent-ils tous ensemble, et nous font-ils sentir toute la pesanteur de leur joug! Quel horrible mélange souhaitons-nous donc! Jésus-Christ et Bélial pourraient-ils donc habiter dans un même cœur? la lumière et les ténèbres pourraient-elles donc s'allier ensemble? Ah! les Juifs, au temps de la passion, et demandant la mort du Sauveur, ne voulaient pas qu'il régnât sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.) Nous, plus coupables qu'eux, nous repoussons son empire; mais ajoutant la perfidie à l'ingratitude, nous avons l'air de vouloir vivre sous ses lois, en même temps que nous les foulons aux pieds. Nous demandons qu'il nous fasse régner un jour dans sa gloire, et en même temps nous méprisons au dedans de nous-mêmes et son espérance et sa personne. Ce royaume, dont l'Ecriture nous dit des choses si magnifiques, et dont saint Paul, après avoir été ravi au troisième ciel, n'a point d'autres expressions pour nous en peindre la beauté que celle-ci : « que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que son oreille n'a jamais entendu, que son cœur ne sentit jamais, ce que le Seigneur réserve à ceux qui le servent, » ce royaume, dis-je, en même temps que nous semblons le demander, nous y renonçons; nous consentons par nos œuvres à en être exclus pour jamais, nous estimant heureux, comme l'enfant prodigue loin de la maison paternelle, de nous rassasier de la nourriture des animaux immondes, je veux dire de nos passions et de nos plaisirs, et comme les Israélites, comptant pour rien une terre qui devait être l'objet de nos vœux les plus empressés : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (*Psal.* CV, 24.) Que dirai-je encore, mes frères, pour vous faire sentir toute l'horreur de votre conduite, lorsque vous priez avec l'affection au péché, ou plutôt que n'y a-t-il pas à dire? Vous souhaitez que la volonté de Dieu se fasse sur la terre aussi parfaitement que dans le ciel : *Fiat voluntas tua.* Que signifient ces paroles, mes frères, si, en même temps que nous les prononçons, nous résistons de tout notre pouvoir à cette volonté sainte en nous livrant au péché, et en suivant le cours impétueux de nos passions; si nous étouffons dans notre âme tant de bons mouvements et de saintes inspirations, qui nous portent à la pénitence, et qui ne sont autre chose qu'une manifestation de cette volonté divine, laquelle ne veut que notre sanctification? *Hoc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* (*I Thess.*, IV, 3.) Que signifieraient-elles, surtout si nous étions de ceux qui mettent tout en œuvre pour empêcher les hommes d'obéir à cette volonté divine, par leurs railleries amères, par les satires les plus piquantes, par leurs sarcasmes contre une religion qu'ils ne connaissent pas assez? Je ne trouve point de terme propre à exprimer une telle dérision. Nous prions Dieu de nous pardonner nos offenses, et nous ne nous en repentons pas nous-mêmes, et peut-être au fond de notre cœur méditons-nous de nouveaux crimes; nous alléguons pour motif du pardon que nous sollicitons celui que nous accordons à nos frères, et peut-être la haine dans le cœur nous tramons des projets d'une vengeance toujours injuste, et nous cherchons l'occasion de l'assouvir. Nous conjurons le Seigneur d'éloigner de nous la tentation, ou de nous en faire sortir victorieux, et, en même temps, on nous voit nous exposer de plein gré à mille occasions funestes, où notre innocence a fait si souvent un triste naufrage, et contre lesquelles toutes nos résolutions précédentes sont venues se briser, oubliant ainsi cette maxime de l'Ecriture : *Celui qui aime le danger y périra; « Qui amat periculum peribit in illo. »* (*Eccli.*, III, 27.) Nous prions le Seigneur de nous délivrer de tout mal, et surtout du péché qui est le plus grand de tous les maux, de briser les chaînes qui nous y attachent encore; et nous l'aimons ce péché, et les chaînes qui nous y lient nous sont chères, nous les baisons ces chaînes, et nous serions bien fâchés de les voir rompre, et de nous voir prendre au mot. Or, mes frères, je vous le demande, une

prière faite dans de telles dispositions en mérite-t-elle le nom? n'est-ce pas plutôt une dérision? est-ce un acte qui l'honore ou une insulte qui l'outrage? est-elle propre à attirer sur nous ses bénédictions ou plutôt n'a-t-elle pas tout ce qui est nécessaire pour irriter sa colère et mériter sa vengeance?

Et cependant, mes frères, est-il rare de voir des prières de cette sorte? Combien au contraire, ô mon Dieu! qui ne craignent pas de vous outrager dans l'acte même qui devait être une expiation de leurs anciennes prévarications! combien qui trouvent la mort où ils auraient dû trouver la vie! combien qui sortent de la prière plus coupables qu'ils n'y étaient venus, parce qu'ils ont ajouté à leurs anciens désordres le crime d'une nouvelle prévarication! On ne craint pas, ô mon Dieu! de vous donner le nom de Père, pendant même que fils dénaturé on vous enfonce un poignard dans le sein; on ne rougit pas de vous appeler du beau nom d'ami, tandis que, nouveau Judas, on se sert du signe de l'amitié pour vous livrer à vos ennemis! C'est ainsi, ô mon Dieu! que la malice de l'homme abuse des grâces que vous lui accordez dans votre miséricorde, et qu'il tourne le remède en poison.

Que conclure de tout ceci, mes frères? que si nous sommes dans l'état du péché, il nous est inutile de prier, et qu'il nous est même avantageux de nous abstenir de la prière? A Dieu ne plaise que nous tirions une conséquence aussi fausse que pernicieuse. A qui la prière fut-elle jamais plus nécessaire qu'à celui qui n'est pas dans l'amitié de Dieu, et quel autre moyen plus efficace lui reste-t-il pour rompre ses chaînes? Ce qu'il faut donc en conclure, c'est que, lorsque nous nous présentons devant le Seigneur pour l'adorer, nous devons faire en sorte de n'y rien apporter qui puisse lui déplaire, afin de lui offrir les vœux et les hommages d'un cœur pur et reconnaissant. Ce qu'il faut en conclure encore, c'est que si nous avons le malheur d'être sous la servitude du démon et du péché, nous devons désirer sincèrement de rompre les liens qui nous y retiennent; c'est que si nous n'avons pas encore le courage de faire un généreux effort, du moins devons-nous gémir de nous voir si faibles, et solliciter sincèrement le secours du Seigneur. En un mot, il faut conclure que toute prière doit partir d'un commencement de pénitence et d'un désir de conversion. Sans cela, il nous arrivera ce que dit le prophète, c'est-à-dire que notre prière nous sera imputée à péché, parce que en effet, sans cette disposition, notre prière n'est autre chose qu'une nouvelle insulte à la Divinité. Mais il ne suffit pas de n'avoir pas l'affection au péché dans le cœur, il faut encore prier avec ferveur: deuxième disposition pour bien prier, et troisième qualité d'une prière bien faite.

DEUXIÈME POINT.

Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche: et saint Augustin ajoute que toute prière qui ne part pas du cœur n'est pas une véritable prière. C'est donc le cœur qui doit prier, or le langage du cœur est toujours éloquent et énergique, il ne connaît ni la froideur, ni la négligence, et ses demandes sont toujours vives et empressées. Or, pour exciter en nous cette ferveur sans laquelle notre prière, n'en a que le nom, il suffirait d'un peu de foi, non pas de cette foi vive qui transporte les montagnes, mais de cette foi qui nous fait envisager Dieu présent pour écouter nos vœux et recevoir nos hommages. Si j'avais une véritable foi, dit saint Jérôme, je purifierais ce cœur par lequel on voit Dieu, je frapperais ma poitrine, j'arroserais mon visage de mes larmes, tout mon corps serait saisi d'une sainte horreur, je me jetterais aux pieds de mon Dieu, je les tremperais de mes pleurs, je les essuierais de mes cheveux, je m'attacherais au haut de la croix, et je ne la quitterais point que je n'eusse obtenu le pardon de mes péchés. Mais, hélas! poursuit le même Père, parce que je n'ai pas de foi, il arrive souvent que durant ma prière, ou que mon esprit s'égare et va dans une infinité d'endroits, ou que je compte mes revenus, ou que mon imagination est remplie de pensées déshonnêtes. Est-ce ainsi que Jonas a prié dans le ventre de la baleine, ou les trois enfants dans la fournaise, ou Daniel parmi les lions, ou le larron sur la croix? Combien d'entre nous pourraient se reconnaître à ces traits! N'est-ce pas là en effet ce qui nous arrive? A peine fléchissons-nous le genou devant le Dieu du ciel et de la terre, que notre esprit et notre cœur nous échappent, et au lieu de sentir comme le Prophète notre cœur s'enflammer dans l'oraison, n'y sommes-nous pas au contraire avec une froideur et une négligence révoltantes? Quoi! la majesté du Dieu devant lequel vous priez, et au seul nom duquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers; sa puissance et sa grandeur ne feraient pas sur vos cœurs l'impression la plus profonde? Quoi! les esprits célestes, les chérubins, les séraphins, se prosternent devant lui, et ne paraissent en sa présence qu'avec un saint tremblement, et nous, faibles mortels chargés de crimes, accablés de misère, nous paraîtrions devant lui avec un cœur froid et glacé! Et que venez-vous donc faire en sa présence? n'y venons-nous pas pour rendre à sa majesté suprême les hommages qui lui sont dus, pour l'adorer et lui rendre les autres devoirs de la religion? Mais le Seigneur pourrait-il avoir pour agréables les adorations d'un cœur froid et insensible, et ne nous semble-t-il pas l'entendre alors nous reprocher comme autrefois au peuple d'Israël notre insensibilité, et nous dire: *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi!* (*Matth.*, XV, 8.) Quoi! nous paraissons devant le Seigneur pour solliciter ses grâces, nous lui demandons de nous délivrer de nos passions, ou du moins de nous

faire la grâce de les surmonter, nous le conjurons de nous rendre victorieux des efforts multipliés de nos ennemis, de nous accorder le don inestimable de la persévérance, en un mot, les biens de la grâce et la vie éternelle qui les couronne, voilà ce que nous demandons. Nous les demanderions avec un cœur froid et indifférent? est-ce ainsi que le paralytique de l'Evangile sollicite sa guérison auprès du Sauveur des hommes? est-ce ainsi que la Cananéenne demande la guérison de sa fille? ah! c'est qu'ils souhaitaient véritablement l'un et l'autre la fin de leurs maux, tandis que par notre nonchalance et notre froideur dans la prière, nous donnons véritablement à douter, si les misères dont nous avons l'air de gémir ne nous sont pas chères, et si nous ne serions pas fâchés d'en être délivrés : est-ce ainsi en effet que nous en agissons dans les choses de la terre, et lorsqu'il s'agit d'obtenir des hommes quelque faveur distinguée? ne nous voit-on pas alors prier, conjurer, supplier, employer toutes les ressources imaginables pour en obtenir ce que nous désirons? En un mot, nous sommes tout de feu alors, il n'y a que lorsqu'il s'agit des biens de l'éternité que nous ne voulons pas nous faire la moindre violence, preuve trop certaine du peu d'estime que nous en faisons. Mais il ne suffirait pas de prier avec ferveur, de solliciter avec un vif empressement si notre prière n'est faite avec attention, ou plutôt, il est impossible de prier avec ferveur si nous ne sommes pénétrés de l'attention la plus profonde. Il faut, dit saint Cyprien, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la prière. Que tout objet humain et profane disparaisse aux yeux de notre esprit. A qui, poursuit-il, devons-nous parler avec attention, si ce n'est à Dieu? peut-il moins exiger de vous, que de vouloir que vous pensiez à ce que vous dites? Serait-il nécessaire d'appuyer sur cette vérité, et aurait-on jamais pu croire qu'il fût venu un temps bien digne d'être pleuré, où il faudrait rappeler à des chrétiens un devoir auquel ils ne voudraient pas manquer à l'égard de leurs semblables? Qui de nous, en effet, ne se tiendrait offensé, si pendant que quelqu'un nous adresse la parole, à plus forte raison s'il venait solliciter notre bonté et notre bienfaisance, il ne daignait pas même penser à ce qu'il demande? nous regarderions une telle conduite comme une véritable insulte, et nous repousserions loin de nous le téméraire qui oserait ainsi nous outrager. Or, mes frères, n'est-ce pas prononcer nous-mêmes notre condamnation? Quoi! nous nous croirions insultés, outragés, par un de nos semblables qui nous parlerait sans attention, et nous nous croirions exempts de reproche et de crime, lorsque nous paraissons devant le Seigneur avec un esprit, léger et dissipé ne faisant pas le moindre effort pour arrêter une imagination volage, la laissant se porter sur des objets étrangers et peut-être même dangereux et détestables? Est-ce donc parce que vous parlez au maître souverain de toutes choses que vous vous croyez dispensés de le faire avec le respect et l'attention convenables? Est-ce parce que vous sollicitez des grâces d'un prix infini, que vous ne daignez pas mieux songer à ce que vous dites, et ce qui devrait vous commander le respect le plus profond, deviendrait-il un titre pour vous en dispenser? Après cela, prétendre être écouté de Dieu, quand on prie avec une telle disposition, c'est supposer le Seigneur insensible à sa gloire et bien peu jaloux de l'honneur de son nom. Voulez-vous donc vous entretenir familièrement avec Dieu, dit saint Ephrem, recueillez-vous en vous-mêmes; voulez-vous en être écoutés, commencez par vous écouter vous-mêmes, ne vous présentez pas sans cela devant lui, si vous ne voulez pas en être rejetés; car c'est une injure criante faite à Dieu, dit saint Bernard (*Lib. de Anima*), de prétendre être écouté de Dieu lorsque je ne m'écoute pas moi-même; je le conjure de faire quelque attention à ce que je lui demande, tandis que je ne fais aucune attention à la majesté de celui à qui je parle, ni à ce que je lui demande. Il ne suffirait pas de prier avec attention, si nous n'apportons à la prière une sincère humilité. L'humilité, vertu excellente, vertu propre au christianisme, mais surtout nécessaire à celui qui prie; c'est à la prière faite avec humilité qu'il appartient de pénétrer jusqu'au ciel, et d'en faire descendre sur les hommes les grâces les plus abondantes. *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (*Ecli.*, XXXV, 21.) Car dit le Prophète-Royal : Le Seigneur écoute volontiers la prière de pauvre, et il prête une oreille attentive à la préparation de son cœur. *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (*Psal.* X.) Il arrête avec complaisance ses regards sur les prières d'un cœur rempli d'humilité, et toujours la prière d'un cœur humble est pour lui un encens d'agréable odeur. *Aspicit in orationem humilium et non sprevit preces eorum.* (*Psal.* CI.) Sans cette disposition, c'est en vain que nous ferons monter nos vœux vers le ciel, ils n'y pénétreront pas Prenez donc garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas votre faiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vils et méprisables à vos propres yeux, vous ne serez point exaucés; car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir. Aussi les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont-ils commencé par s'humilier dans leurs prières, persuadés que c'était le seul moyen d'en éprouver l'efficacité. Daniel exilé de sa patrie et gémissant sur la pénible servitude de Nabuchodonosor, soupirant sans cesse après le jour heureux où il lui serait permis d'offrir au Seigneur ses vœux et ses hommages dans le temple qu'il s'était spécialement consacré, ne cessait de conjurer le Seigneur de jeter des yeux de compassion sur son peuple, et d'abréger les jours de son esclavage. (*Dan.*, IX.) Mais avant tout il s'humilie devant le Seigneur, il confesse que son peu-

ple a péché, qu'il a commis l'iniquité, qu'il s'est éloigné des voies de la justice, qu'il ne mérite que la confusion et le mépris; mais après s'être ainsi humilié il conjure avec confiance le Seigneur de se souvenir de ses anciennes miséricordes. Aussi mérita-t-il que le Seigneur lui fît connaître le nombre des semaines mystérieuses qui devaient s'écouler avant que le Saint des saints parût sur la terre. Aussi quand la complaisance d'un roi faible et impie eut consenti qu'on le jetât dans la fosse pour servir de nourriture aux lions rugissants, le Seigneur le couvrit-il de son ombre, et vit-on ces animaux féroces, que la faim à laquelle on les avait condamnés devait rendre plus furieux, venir déposer à ses pieds toute leur férocité. Et le publicain de l'Evangile, mes frères, avec quelle humilité se présente-t-il au temple. Voyez-le, couvert de confusion à la vue de ses fautes, s'arrêter à l'entrée du temple, se jugeant indigne d'entrer dans un lieu si saint après avoir tant de fois offensé le Dieu qu'on y adore. Voyez-le, tenant constamment les yeux baissés vers la terre, n'osant les lever vers le ciel, dont ses fautes semblent l'avoir exclu pour toujours; voyez-le, se frappant la poitrine, et dans sa douleur profonde ne laisser échapper que ce peu de paroles courtes et énergiques : *Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur.* (*Luc.*, XVIII, 13.) Aussi, dit l'Evangile, le Seigneur ne put résister à ses larmes et à son humilité, et celui qui était venu au temple chargé de crimes, s'en retourna purifié et pleinement réconcilié avec Dieu. Mais qu'est-il besoin de tant d'exemples et d'autorités pour établir cette vérité? un seul regard sur nous-mêmes ne suffit-il pas pour nous en convaincre? Qui de nous en effet, s'il se connaît tant soit peu lui-même, ne pourrait dire avec vérité comme autrefois le prophète Daniel : ***Seigneur, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous nous sommes éloignés des sentiers de la vérité.*** (*Dan.*, IX, 5.) Qui ne pourrait ajouter avec le Prophète-Royal : ***Nos iniquités se sont multipliées au-dessus du nombre des cheveux de notre tête et nous sommes prêts de succomber sous leur poids accablant.*** (*Psal.* XXXIX, 13.) Nouveaux enfants prodigues, nous nous sommes éloignés de la maison paternelle, pour aller dans une terre étrangère, où nous n'avons trouvé que la misère et la confusion. Insensés que nous sommes, nous avons quitté la source vive de la grâce, et nous n'avons rencontré que des sources bourbeuses et empoisonnées qui nous ont donné la mort. En un mot, nous avons mille et mille fois peut-être abandonné le Seigneur et encouru son indignation. Ah! reconnaissant notre aveuglement nous désirerions rentrer en grâce avec lui, et obtenir le pardon de nos fautes passées.

Mais pour obtenir une grâce aussi précieuse, comment paraissons-nous devant le Seigneur? y sommes-nous en sa présence avec les sentiments que doivent éprouver ceux qui ont à se reprocher les ingratitudes les plus noires à l'égard du plus tendre des pères et du plus libéral des bienfaiteurs? nous voit-on les yeux tristement baissés vers la terre, nous reconnaître indignes de les lever vers le ciel dont nous avons compté pour si peu de chose la possession? nous voit-on frapper la poitrine, et confesser à la face du ciel et de la terre que nous avons péché et grandement péché, ou du moins notre posture est-elle celle d'un suppliant qui demande grâce? ne paraissons-nous pas au contraire devant le Seigneur avec un air qui n'annonce rien moins que la contrition, portant çà et là des regards égarés, ne sentant pas dans notre cœur le moindre sentiment d'humilité et de contrition? une telle conduite sied-elle bien à un criminel aux pieds de son juge? est-ce ainsi qu'a prié le publicain? Que venons-nous faire encore dans la prière? nous y venons solliciter de la bonté du Seigneur, les grâces et les forces nécessaires pour soutenir les assauts que nous livre de toutes parts l'ennemi de notre salut? mais parvenons-nous devant lui avec le sentiment intime de notre faiblesse, qui est, dit saint Augustin, le seul titre pour obtenir ce que nous demandons? reconnaissons-nous que de nous-mêmes nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien? avouons-nous surtout devant le Seigneur que nous n'avons aucun titre pour obtenir ses grâces que notre misère, et que c'est de sa bonté seule que nous les attendons? ne faisons-nous pas, au contraire, valoir nos petites vertus et les services que nous avons pu rendre à la religion, et ne prétendons-nous pas nous en faire un titre de justice pour exiger de lui de nouvelles faveurs? que sais-je, peut-être nous enorgueillissons-nous de certaines qualités heureuses, d'un naturel doux et naturellement droit, qui nous a fait garder quelques mesures dans le crime, et nous a empêchés de l'épuiser jusqu'à la lie; peut-être tirons-nous gloire de quelques aumônes et de quelques œuvres de charité? peut-être portant plus loin l'orgueil, avons-nous dit, comme le pharisien, sinon ouvertement, du moins dans le fond de notre cœur : *Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes : violent, emporté, voleur, adultère*; peut-être ne gardant plus de mesure, avez-vous dit, comme un philosophe insolent? Et que demanderai-je à Dieu? Que lui demanderez-vous, mes frères? qu'il détruise en vous cet esprit d'orgueil et pour ce la qu'il vous montre vous-mêmes à vous-mêmes; car, sans cet esprit d'humilité, c'est en vain que vous priez. Le pharisien s'en retourna, dit l'Evangile, plus coupable qu'il n'était venu. Ainsi, bien des chrétiens, faute de cet esprit d'humilité, non-seulement n'obtiennent rien de ce qu'ils demandent dans la prière, mais y trouvent même l'occasion d'une nouvelle faute. Car, si le Seigneur donne sa grâce aux humbles, aussi se plaît-il à humilier les superbes. Et ici, mes frères, souffrez que je vous fasse part d'une réflexion que m'a fait naître un passage de saint Augustin. Ce grand docteur, annonçant

autrefois à son peuple la même vérité sur laquelle je vous entretiens aujourd'hui, leur disait : Il est vrai que j'aperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Toutefois, mes frères, que la vue de nos misères ne nous jette pas dans l'abattement et le désespoir; car si la connaissance de nous-mêmes doit produire en nous une grande humilité, la miséricorde de Dieu doit exciter en nous une confiance sans bornes ; tout nous invite à livrer nos cœurs à la confiance et nous en fait un devoir : la bonté de Dieu que nous prions, et les promesses qu'il nous a faites. Sa bonté! pourrions-nous craindre encore en nous adressant à lui, après tout ce qu'il a fait pour nous ? Car, n'est-ce pas pour nous qu'il a, pour ainsi dire, quitté le séjour éternel de sa gloire, pour s'anéantir, suivant l'expression de saint Paul, en se revêtant de la forme d'un esclave ? n'est-ce pas pour nous qu'il est né pauvre et dénué de tout, et qu'il a mené sur la terre une vie pauvre et pénible? n'est-ce pas pour nous qu'il a voulu souffrir et mourir sur une croix ? Ah ! s'il nous restait encore quelque doute sur les intentions paternelles de notre Dieu, ne suffirait-il pas de jeter les yeux sur la croix, et la vue de l'instrument salutaire de notre régénération pourrait-elle ne pas faire naître dans nos cœurs la plus entière confiance? Mais comme si cette preuve d'amour de la part de notre Dieu ne suffisait pas encore, il a voulu engager sa promesse. La promesse d'un Dieu, mes frères, pourrait-elle être trompeuse? Or, Jésus-Christ nous a promis de nous écouter quand nous nous adresserions à lui avec les dispositions convenables, et surtout avec une humble et vive confiance : ***Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.*** L'entendons-nous? tout ce que nous demanderons au Père au nom du Fils, nous sera accordé. C'est le Fils éternel du Père, Dieu comme lui, qui nous l'assure, et qui nous en donne pour garant sa propre véracité : *Amen dico vobis*. Or, le ciel et la terre passeront plutôt qu'une de ses paroles soit frustrée de son effet. Quoi ! mes frères, Jésus-Christ nous invite avec l'accent de la bonté et de l'amitié la plus sincère : ***Venez***, nous dit-il, ***venez vous tous qui gémissez sous le poids de vos maux et je vous soulagerai : « Venite ad me omnes. »*** (*Matth.*, XI, 28.) Et des paroles aussi douces n'exciteraient pas dans notre cœur la confiance et l'abandon en sa miséricorde ? Et qu'est-ce qui pourrait entretenir dans notre cœur cette défiance si indigne du Dieu que nous servons ? Serait-ce nos prévarications et nos crimes ? Mais Jésus-Christ ne vous assure-t-il pas par un de ses prophètes qu'il ***ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : « Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat. »*** (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Ne vous assure-t-il pas par un autre prophète, *que vos péchés, fussent-ils aussi rouges que du vermillon, ils deviendront aussi blancs que la neige* (*Isa.*, I, 18), pourvu que vous retourniez sincèrement à lui? Ah ! le Seigneur est ce pasteur plein de tendresse qui court après la brebis égarée, et qui la rapporte lui-même au bercail. Pourrait-il la rejeter, quand elle revient elle-même ? Il est ce père compatissant qui serre amoureusement dans ses bras un fils infortuné et coupable qui confesse son iniquité, et la grandeur de l'offense, au lieu de refroidir son amour envers le pécheur, est en quelque sorte un titre à de plus grandes faveurs, et il semble que le Seigneur veut en quelque sorte se dédommager par une plus grande abondance de bénédictions de celles que l'infidélité du pécheur l'avait forcé de lui refuser. La grandeur des grâces que nous sollicitons pourrait-elle nous faire douter du succès de nos prières ? Mais le Seigneur est infiniment riche, et infiniment miséricordieux. La gloire et la richesse, dit le prophète, sont dans sa maison; le sang de Jésus-Christ est d'un prix infini. Ses mains sont pleines de grâces, qu'il brûle de répandre sur ses serviteurs ; il n'attend pas même qu'on les demande, il vient pour ainsi dire nous solliciter de les recevoir : ***Sto ad ostium et pulso.*** (*Apoc.*, III, 20.) ***Allons donc nous présenter avec confiance au trône de la grâce afin d'y trouver miséricorde.*** (*Hebr.*, IV, 16.) Sollicitons-y avec une foi vive, avec une ferme confiance, les secours de quelque genre qu'ils soient dont nous avons besoin ; car, sans cette confiance, dit saint Jacques, l'homme est semblable aux flots de la mer, qui est agitée et emportée çà et là par la violence du vent ; et sans cette confiance, continue le même apôtre, c'est en vain que nous espérerions obtenir quelque chose du Seigneur : ***Postulet autem nihil hæsitans : qui enim hæsitat similis est fluctui maris, qui a vento movetur et circumfertur. Non ergo existimet homo ille quod accipiat aliquid a Domino.*** (*Jac.*, I 6, 7.) La confiance est donc un titre à recevoir les grâces du Seigneur. Demandons même avec une espèce de familiarité, car, dit saint Cyprien, quand nous prions avec une espèce de familiarité, c'est lui-même qui nous donne cet esprit de prière. Et qui de nous, poursuit-il, eût osé nommer Dieu son Père, s'il ne nous avait ordonné lui-même de prendre cette liberté quand il nous a appris la manière dont il veut que nous le priions ? Mais aussi, mes frères, à ce beau nom de Père pourrions-nous ne pas sentir notre cœur se dilater, et n'être pas pénétrés de la confiance que doit avoir un enfant envers le meilleur des pères ? Enfin, la dernière qualité que doivent avoir nos prières, c'est la persévérance. La persévérance est nécessaire dans toutes les occasions de la vie ; et comme on le dit communément, c'est elle qui achève et perfectionne l'œuvre. Elle n'est pas moins nécessaire dans la prière. ***Il faut toujours prier***, dit le Sauveur, ***et ne jamais se lasser de prier : « Oportet semper orare et nunquam deficere.*** (*Luc.*, XVIII, 1.) Rien ne saurait nous exempter de ce précepte aussi positif. Le Seigneur, il est vrai, ne nous écoute pas toujours d'abord, i

diffère de nous accorder ce que nous demandons; il paraît sourd et insensible à nos cris. Mais prenons garde de perdre courage, et d'abandonner la sainte pratique de la prière. Eh quoi! mes frères, voudrions-nous donc après une vie passée dans le crime et le désordre, et lorsqu'à peine nous commençons de revenir au Seigneur, voudrions-nous, dis-je, qu'il nous accordât d'abord ses faveurs les plus signalées? A peine avons-nous tourné notre cœur vers lui, et déjà nous voudrions ne plus sentir le poids de nos misères et de nos faiblesses, et être admis peut-être à ses plus intimes communications? Et nous ne pouvons supporter le moindre retardement de sa part? Mais ne pourrai-je pas vous dire avec l'apôtre saint Jacques, qu'il faut vous en prendre à vous-mêmes de l'apparente insensibilité du Sauveur, et que s'il diffère de vous accorder votre demande, c'est que vous demandez mal? Ne vous voit-on pas en effet lui demander la victoire de vos passions, pendant que vous prenez au contraire les moyens de les nourrir et de les enflammer par des visites dangereuses, par des entretiens criminels, par des lectures trop tendres, par des souvenirs funestes, par la fréquentation des lieux ou des personnes qui furent pour vous un sujet de chute? Ne vous voit-on pas demander la fidélité à suivre les mouvements de la grâce, pendant que vous ne voulez pas vous donner la moindre peine pour observer les mouvements d'un cœur toujours dissipé et volage, et pour en régler les affections et les désirs? Peut-être osez-vous demander à Dieu la ferveur dans la prière, ce goût vif des choses saintes, fruit d'une vie passée dans la retraite et le recueillement, vous dont la vie toute mondaine se passe dans une dissipation continuelle, ou dans une suite d'amusements et de plaisirs, plus propres les uns que les autres à éteindre dans votre âme l'amour de la vertu? Où est dans une telle prétention, je ne dis pas la justice, mais la raison? Quoi! pendant que nous étions encore dans le crime, le Seigneur a frappé mille fois à la porte de notre cœur, et nous, ô ingratitude du cœur de l'homme, nous avons été insensibles à ses plus touchantes invitations, et nous lui avons fermé avec une obstination déplorable l'entrée de notre cœur! Il ne s'est pas lassé pour cela, il a fait de nouveaux efforts, il a employé de nouvelles ressources pour nous ramener à lui, en répandant une amertume salutaire sur nos plaisirs les plus doux! (voudrions-nous donc que notre indifférence à son égard demeurât impunie, et ne devons-nous pas nous estimer heureux qu'il nous fournisse lui-même dans sa miséricorde l'occasion d'expier nos anciens désordres?) et parce qu'il paraît insensible à nos cris, et qu'il semble ne pas nous entendre, et parce qu'il veut nous faire réitérer nos supplications, pour éprouver peut-être si c'est de bonne foi que nous le cherchons; nous oserions nous plaindre de sa conduite, et nous tomberions dans l'abattement, et nous serions tentés d'abandonner l'œuvre de notre salut? Est-ce ainsi que nous agissons dans les affaires de ce monde? Les difficultés, au lieu de nous abattre, ne font que ranimer notre courage; les traverses ne font que piquer notre émulation, et nous semblons apporter plus de soin et de vigilance à mesure que l'affaire paraît plus difficile, afin de triompher de tous les obstacles. Quoi donc! le salut ne mérite-t-il pas qu'on s'en occupe sérieusement? les grâces du Seigneur ne valent-elles pas la peine d'être sollicitées vivement et longtemps? D'ailleurs, voudrions-nous que notre indifférence passée à l'égard du Seigneur demeurât impunie, et ne devrions-nous pas nous estimer heureux qu'il nous fournisse lui-même dans sa miséricorde l'occasion d'expier nos anciens désordres? C'est ainsi que le Seigneur refuse quelquefois de nous accorder nos demandes, soit parce que nous mettons nous-mêmes obstacle à ses grâces, soit afin de nous faire porter la peine de nos prévarications. D'autres fois on cherche le Seigneur dans toute la sincérité de son âme, on a senti toute la vanité des plaisirs du monde, et on voudrait en détacher son cœur qui n'y tient encore que par trop d'endroits. On voudrait se donner entièrement à Dieu, mais on est encore comme entraîné par son propre poids vers les choses de la terre, ou si déjà on a rompu ces liens funestes, on gémit de se voir encore le jouet de tant de désirs et d'affections déraisonnables, de se voir encore sujet à tant d'imperfections; on a prié, on a sollicité, on a gémi, mais on trouve toujours en soi-même les mêmes faiblesses et les mêmes imperfections, et on ne s'aperçoit pas qu'on en devienne meilleur. Là-dessus, le découragement s'empare d'une âme, et elle est tentée d'abandonner l'œuvre de sa sanctification, désespérant de pouvoir jamais l'achever. Sans doute, mes frères, il est pénible pour une âme qui voudrait se donner sincèrement à Dieu de se voir encore si imparfaite et si faible, et surtout de voir le Seigneur ne prendre presque aucune part à ses afflictions. Mais la plus funeste résolution qu'elle pût prendre, et le plus grand malheur qui pût lui arriver, ce serait d'abandonner la pratique de la prière.

Car, je ne vous dirai pas que peut-être quelque infidélité secrète, quelque attache trop naturelle éloigne de vous le cœur de Dieu; je ne vous dirai pas, qu'il est peut-être plus utile pour vous de gémir sur votre faiblesse et sur votre misère, ce qui en vous rappelant votre néant, éloigne de vous les élèvements de l'orgueil, et les secrets mouvements de l'amour-propre si dangereux à ceux qui ont déjà fait quelques pas dans la voie de la perfection; je ne vous dirai pas non plus que vos soupirs et vos larmes en vous tenant dans une plus grande dépendance, sont plus agréables à Dieu et plus utiles à sa gloire que ne serait votre plus grande perfection; mais que savez-vous si le moment où vous allez abandonner la

prière, n'était pas précisément celui où le Seigneur allait couronner vos supplications d'un plein succès? que savez-vous si ce nouvel effort n'aurait pas triomphé de sa lenteur à vous entendre ? que savez-vous si le trésor de grâces n'allait pas enfin s'ouvrir à vos cris redoublés et se répandre sur vous avec abondance? Ah! si, au lieu de vous décourager, vous eussiez reproché amoureusement au Seigneur son indifférence apparente, si, comme le prophète royal et dans les mêmes sentiments que lui vous lui eussiez dit : *Seigneur, levez-vous, et pourquoi êtes-vous comme enseveli dans un profond sommeil? levez-vous et ne soyez pas toujours sourd à nos cris. «Quare obdormis, Domine?»* (*Psal.* XLIII, 23.) *Pourquoi ne tournez-vous pas les yeux sur nous, pourquoi oubliez-vous nos misères et nos afflictions? vous seriez touché de nous voir humiliés jusqu'au centre de l'abîme ; abattus sous le poids de tant de maux, implorer votre miséricorde. Levez-vous donc, Seigneur*, et si vous ne trouvez rien en nous qui vous engage à nous délivrer, faites-le, ô mon Dieu, *pour la gloire de votre nom : « Et redime nos propter nomen tuum. »* (*Ibid.*, 24, 25, 26.) Si, dis-je, nous eussions tenu à Dieu un pareil langage, sans doute nous eussions ressenti, comme le Prophète, l'effet de son heureuse influence. D'ailleurs, y a-t-il de la sagesse à quitter les armes au fort du combat, et le moyen d'obtenir du soulagement dans nos misères serait-il de nous éloigner de celui qui peut seul y apporter du secours? Gardez-vous donc, vous diraije avec saint Grégoire, d'abandonner la prière, si le ciel paraît inexorable; mais faites une sainte violence au Seigneur, car Dieu veut être prié, forcé, et en quelque sorte importuné : c'est pour cela que nous lisons dans l'Evangile que le ciel souffre violence et ne s'emporte que par ceux qui savent la faire à Dieu, cette sainte violence. Souvenez-vous, vous dirai-je encore avec saint Augustin, que lorsque Dieu diffère de vous accorder les grâces que vous lui demandez, ce n'est pas qu'il veuille vous les refuser, mais il veut vous les faire estimer. On goûte mieux celles qu'on a désirées longtemps, au lieu que ce qu'on obtient trop facilement perd de son prix.

En est-il beaucoup qui prient dans ces dispositions? Fut-il jamais un temps où le vice exerça un empire plus absolu sur les malheureux enfants des hommes? par conséquent fut-il jamais un temps où l'on apporta moins à la prière un cœur pur, ou du moins un cœur dépouillé de l'affection au crime et au péché? Fut-il jamais un temps où l'on courut avec plus de fureur après les plaisirs du monde, et par conséquent où l'on porta plus qu'aujourd'hui dans la prière un cœur desséché par les affections terrestres, où l'on pria avec moins de ferveur et de respect. Ah! le Seigneur ne pourrait-il nous dire même après nos plus longues prières, comme autrefois aux disciples: *Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé: « Usque modo non petistis quidquam, »* parce que vous n avez pas demandé comme il faut. Oui, mes frères, il est une réflexion bien pénible pour ceux qui conservent encore quelque attachement pour la religion, c'est d'être obligé de se demander en gémissant, au milieu même des plus grandes solennités, et lorsque les temples sont plus fréquentés : parmi cette foule presque innombrable de chrétiens en est-il beaucoup qui prient? Cruelle incertitude qui doit déchirer l'âme de tout homme en qui la foi n'est pas tout à fait éteinte. Prions donc, mais prions avec les dispositions que demande un exercice si saint. Ne paraissons jamais devant le Seigneur avec un cœur souillé de crimes, ou du moins avec un cœur attaché, affectionné au péché. Désirons sincèrement rompre les chaînes fatales qui nous attachent au vice, et le Seigneur les rompra lui-même de ses mains. Prions avec ferveur : la majesté du Dieu que nous servons, les grâces précieuses que nous sollicitons, demandent que nos prières soient ferventes et animées. Que l'humilité et l'attention nous accompagnent toujours dans nos prières, et n'oublions jamais notre condition. Prions avec persévérance, avec importunité même. Car, dit saint Jérôme, l'importunité indispose contre nous les hommes, mais il en est bien autrement de Dieu, et nous ne saurions rien faire de plus agréable que de l'importuner. Ainsi du reste, soit que nous obtenions, ou que nous n'obtenions pas, nous sommes toujours exaucés, car, dit saint Augustin, si le Seigneur nous refuse, c'est parce qu'il prévoit que nous en aurions abusé.

Répandez donc sur nous, ô mon Dieu, cet esprit de prière, car sans cela, mon âme est semblable à une terre aride et desséchée ; formez-vous même en nous ces gémissements ineffables, qui vont sûrement à votre cœur, purifiez nos lèvres comme celles du prophète, surtout changez nos cœurs, arrachez-nous ce cœur de pierre que rien ne saurait toucher, et donnez-nous un cœur de chair, qui soit sensible à vos saintes inspirations et à vos grâces; apprenez-nous surtout à prier, puisque de nous-mêmes nous ne savons ni ce qu'il faut demander, ni la manière dont nous devons le demander : *Domine, doce nos orare.* (*Luc.*, XI, 1.) *Amen.*

EXHORTATION V.

Adressée aux élèves d'un collége.

SUR LE TRAVAIL.

Labora sicut bonus miles Christi. (II *Tim.*, II, 3)

Travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ.

C'est par ces paroles, Messieurs, que le grand Apôtre excitait le zèle de son disciple Timothée : *labora*, etc. ; comme s'il lui eût dit : la carrière apostolique que vous venez d'embrasser, sera pour vous une carrière pénible; les embarras, les difficultés naîtront de toute part sous vos pas; les contradictions suscitées par les passions que vous allez combattre, seront nombreuses; tout sera propre à vous entraîner au mal. Tantôt le

découragement naîtra de l'inutilité de vos efforts ; tantôt les succès porteront dans votre cœur le venin de la vaine gloire. Or, pour éviter ce double écueil, travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ; rappelez-vous que vous faites son œuvre, et dès lors, les obstacles ne sauront vous abattre, ni le succès enfler votre cœur. Je vous adresse, Messieurs, les mêmes paroles, pour vous engager à vous livrer avec ardeur à l'étude, et à ne pas perdre dans la paresse et l'oisiveté le temps de votre éducation. *Labora*, etc. Plusieurs causes, je le sais, peuvent enfanter la paresse et la négligence. Tantôt c'est un défaut de talents naturels, qui vous rend pénibles et difficiles les devoirs que vous avez à remplir. De là, le découragement et l'abattement; on ne fait qu'avec répugnance des choses pour lesquelles on ne se sent pour ainsi dire aucune aptitude; tandis qu'on devrait savoir qu'un travail assidu et opiniâtre est très-propre à développer l'esprit le plus étroit et les talents les plus bornés. Tantôt c'est une disposition trop naturelle à l'inaction et au repos, qui nous ôte toute énergie, et qui nous rend presque incapables d'actions semblables, au paresseux dont parle l'Ecriture; on n'ose pas mettre le pieds hors de sa maison, de peur d'être dévoré par les bêtes sauvages : *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum.* (*Prov.*, XXII, 13.) C'est-à-dire qu'on se croit incapable de mouvement, et que la moindre action fatigue. Comme si la paresse n'était pas un crime, et que les nobles facultés dont le Seigneur nous a doués, ne devaient pas fructifier en nous. D'autres fois enfin, les talents dont le ciel nous a favorisés deviennent, par une inconséquence révoltante, un sujet de paresse et d'oisiveté. Parce que l'on a de la facilité pour les sciences, on s'en prévaut pour ne se livrer que médiocrement au travail ; on a toujours le temps d'étudier, et pourvu que l'on fasse ce qui est essentiel, que l'on puisse éviter les reproches ou les punitions, enfin pourvu que l'on se tire d'affaire, on se croit innocent devant Dieu et devant les hommes, et l'on pense avoir rempli toute justice. Comme si par cette conduite on ne rendait point inutiles les dons de Dieu, et que le serviteur inutile de l'Evangile n'eût point été condamné, non pas pour avoir dissipé, mais pour n'avoir pas fait valoir le talent qu'il avait reçu. *Abiens fodit in terram.* (*Matth.*, XXV, 18.) Il me serait facile, Messieurs, de trouver dans la réfutation de ces trois prétextes, le sujet d'une instruction. Ce n'est pas cependant ce que je me suis proposé, d'autant qu'il suffit de vous les avoir indiqués pour que vous en sentiez la faiblesse. Je m'en tiens donc pour aujourd'hui aux paroles de l'Apôtre : *Labora*, etc., dans lesquelles je trouve et la nécessité du travail, et l'obligation de le sanctifier.

Il n'est pas nécessaire, Messieurs, de vous expliquer quel est le travail dont je viens vous faire sentir la nécessité. Il est évident, qu'étant réunis dans cette maison pour vous instruire dans les sciences que l'on y enseigne, le travail dont il est ici question ne saurait être autre chose que l'accomplissement des différents devoirs qui vous sont imposés. Or quatre raisons principales doivent vous engager à vous livrer avec ardeur à ce travail : La nécessité commune, l'intention de vos parents, votre destination pour l'avenir, enfin les suites désastreuses de la paresse.

Et d'abord la nécessité commune. Si l'homme eût persévéré dans l'innocence où il avait été créé, et que, par une présomption criminelle, il n'eût point porté une main téméraire sur le fruit défendu, le travail n'eût pas été pour lui une obligation rigoureuse. Doué d'une intelligence qu'aucun nuage n'eût obscurci, la vérité se serait présentée d'elle-même à son esprit ; uni constamment à son auteur, il n'eût point été détourné de cette divine union par la nécessité de pourvoir à sa subsistance; la terre eût produit d'elle-même les choses nécessaires à la vie de l'homme. Mais l'homme méconnaît la dignité et la noblesse de son origine : *Homo, cum in honore esset, non intellexit.* (*Psal.* XLVIII, 13.) Il désobéit à son Dieu, et par sa désobéissance, il perd les dons précieux dont le Seigneur l'avait orné. Déplorable chute, Messieurs, dans laquelle se trouvent entraînés tous les fils de ce père coupable, soumis comme lui à toutes les suites du péché, enveloppés dans la même punition. Or, quel est celui d'entre nous qui n'ait point senti et qui ne sente tous les jours les tristes effets de cette désobéissance? Notre esprit environné de ténèbres, ne s'élève qu'avec peine à la connaissance de la vérité. Que de peines, que d'études, pour faire quelques progrès dans les sciences ! Notre cœur constamment courbé vers la terre, sujet à mille penchants divers, ne s'attache qu'avec effort à celui qui l'a formé. Non, Messieurs, l'homme n'est point sorti ainsi des mains de Dieu, l'ennemi est venu troubler le bel ordre que Dieu avait mis dans son esprit et dans son cœur. Mais, Messieurs, parmi les punitions infligées à l'homme après son péché, il en est une particulièrement exprimée dans l'Ecriture : je veux dire l'obligation du travail. Parce que vous avez mangé du fruit défendu, la terre sera pour vous une terre de malédiction, elle ne produira que des ronces et des épines, le pain que vous mangerez sera arrosé de votre sueur : *Maledicta terra in opere tuo, in sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III, 17, 19.)

Voilà, Messieurs, l'obligation du travail imposée à l'homme en punition de sa faute ; voilà ce joug pesant dont parle le Sage, auquel tous les hommes sont soumis : nul n'en est exempt, depuis le laboureur qui déchire péniblement le sein de la terre pour en retirer le grain qui nous nourrit, jusqu'au monarque assis sur un trône éclatant qu'environnent les noirs soucis et l'immense travail d'une administration générale ; depuis l'enfant qui apprend les premiers éléments des sciences, jusqu'au savant qui se consume en recherches nouvelles ; tous sont

obligés de porter ce joug que le Seigneur a imposé à tous. Sans doute, les conditions sont différentes, tous ne sont pas appelés à la même profession; mais dans toutes, le travail est nécessaire, l'existence de l'homme est attachée à cette condition, tellement que l'Apôtre ne craint pas d'avancer que celui qui ne travaille pas, n'a pas droit à la nourriture : *Qui non vult operari nec manducet.* (II *Thess.*, III, 10.) Or, Messieurs, cette obligation du travail ne vous atteint-elle pas aussi vous-mêmes? ce joug ne vous est-il pas imposé? N'êtes-vous pas les enfants d'Adam, ne sentez-vous pas en vous-mêmes les suites de sa prévarication, et la punition qui l'a suivie ne vous serait-elle pas imposée? Quel titre auriez-vous à une exemption? est-ce parce que vous êtes jeunes? Mais parce que vous êtes jeunes, en êtes-vous moins les fils d'un père coupable, et coupables vous-mêmes? Non, dit l'Ecriture, personne n'est exempt de fautes, pas même l'enfant qui vient de naître, et qui annonce déjà par ses cris plaintifs qu'il commence à subir le châtiment de la faute originelle : *Nemo mundus a sorde, nec infans unius diei super terram.* Par conséquent, nul n'est exempt du châtiment, et par là même de l'obligation du travail qui en fait partie. De là, Messieurs, il s'ensuit que passer sa jeunesse dans l'inaction et la paresse, c'est refuser de se soumettre à une loi que le Seigneur a donnée à tous, et qu'au lieu de satisfaire à la justice du Seigneur en acceptant avec soumission le joug que le Seigneur nous a imposé à tous, c'est le secouer avec impudence, c'est augmenter ses dettes envers Dieu par la perte du temps qui est un crime, c'est accumuler sur sa tête un trésor de colère et de justice.

La deuxième raison qui doit vous engager à vous livrer avec ardeur à l'étude, c'est, Messieurs, l'intention de vos parents, qui doit vous être sacrée, et qui, sous plusieurs rapports, vous fait une obligation rigoureuse du travail. Certes, Messieurs, cette intention ne saurait vous être inconnue; car, pourquoi vos parents vous ont-ils envoyés dans cette maison? n'est-ce pas pour faire votre éducation, et pour que, par votre application à l'étude, vous puissiez vous mettre dans le cas de remplir dans la suite les desseins qu'eux et la Providence ont sur vous? En est-il un seul d'entre vous à qui cette intention n'ait été clairement manifestée, et au moment de votre séparation et dans les embrassements qui l'ont précédée, parmi les avis que vos parents vous ont adressés, n'avez-vous pas entendu cette invitation réitérée : Mon enfant, livre-toi à l'étude avec courage, ne perds pas le temps de ton éducation? Et vos promesses à cet égard n'ont-elles pas servi à adoucir ce que votre éloignement pouvait avoir de pénible à des parents auxquels vous êtes si chers? Certes, Messieurs, si vous avez encore quelque sentiment de reconnaissance, ce motif doit faire sur vos cœurs une profonde impression, et la pensée que vous réjouirez le cœur de vos parents en leur annonçant ou vos succès, ou votre amour pour le travail, doit être pour des cœurs bien nés un puissant encouragement à vous y livrer avec ardeur.

Mais il y a plus, et je ne trouve pas seulement dans l'intention de vos parents un motif propre à remuer une âme honnête, mais encore une véritable obligation de conscience.

Sans doute, Messieurs, c'est pour les parents une obligation indispensable de faire élever chrétiennement leurs enfants; c'est un devoir, la nature et la religion le leur imposent d'une manière impérieuse. Mais les parents sont-ils obligés de donner telle éducation à leurs enfants plutôt que telle autre, une éducation plus ou moins relevée? Non, Messieurs, il est certainement des devoirs de convenance, mais la simple convenance n'entraîne jamais une obligation de conscience. Si donc vos parents font pour votre éducation des dépenses considérables, c'est sous la condition rigoureuse que vous ferez tous vos efforts pour en profiter. Il y a entre eux et vous, si je puis dire, un contrat qui oblige les deux parties, et par conséquent, si vous perdez votre temps, si vous vous laissez aller à la paresse, si vous négligez vos devoirs, vous violez donc la convention, vous dépensez donc inutilement leur bien, vous leur faites un tort réel, et vous engagez votre conscience à une véritable obligation de restituer ce que vous aurez dépensé mal à propos. Et remarquez bien, Messieurs, que ceci est vrai dans tous les cas, que vous apparteniez à des parents fortunés, ou simplement à des parents aisés; les uns ni les autres n'entendent pas fournir matière à votre paresse, ni favoriser votre lâcheté; leur intention bien formelle est que vous employiez convenablement votre temps. Mais si, comme il arrive ordinairement, vos parents, pour faire les frais de votre éducation, font des sacrifices, s'ils sont obligés de s'imposer des privations que le reste de la famille ressent avec eux, si, tandis qu'ils supportent le poids du jour et de la chaleur, vous seul, l'élu de la famille, avez la faculté de vous livrer à l'étude des sciences, et voyez s'ouvrir devant vous un avenir plus riant, dans cet état de choses, serez-vous innocents de perdre votre temps dans la négligence de vos devoirs et dans la paresse? ne serait-ce pas un véritable larcin dont vous vous rendriez coupables? vous serait-il permis de vous engraisser pour ainsi dire de leur travail et de leur sueur, de tromper les justes espérances qu'ils ont fondées sur vous? Non, Messieurs, cette conduite est évidemment criminelle, et c'est un principe de justice, que vous seriez obligés à la restitution.

En troisième lieu, votre destination pour l'avenir vous fait une obligation du travail et de l'étude. Certes, Messieurs, ce ne sera pas moi qui viendrai faire naître dans vos cœurs des projets ambitieux ni exciter votre émulation par la considération de

l'éclat d'une place quelconque remplie avec distinction. Hélas! l'orgueil, le désir de s'élever, n'est pas la dernière passion qui se développe dans le cœur de la jeunesse, mais enfin, Messieurs, il est vrai que recevant une éducation distinguée, vous êtes appelés à remplir dans la société des places plus ou moins importantes. Ces places sont dans l'ordre de la Providence, et quel que soit leur danger, on peut s'y sanctifier en y apportant un grand désir du bien public, une conscience droite et des intentions pures. Ainsi peut-être il y en aura parmi vous, dont les fonctions seront de défendre devant les tribunaux de la terre les principes éternels de la justice, de protéger la faiblesse contre la force, la veuve et l'orphelin contre les usurpations du riche avare; plus tard peut-être ils seront appelés à exercer le sacerdoce des lois en rendant la justice au nom du Dieu de toute justice. Les autres se consacreront au soulagement de toutes les misères humaines; et qui sait si parmi vous le Seigneur ne distingue pas quelque Samuel destiné à orner un jour ses autels et à annoncer au peuple sa loi sainte? Or, Messieurs, quel que soit le poste que vous occupiez un jour, il est incontestable que chacun, pour être rempli convenablement, exige une certaine dose, non-seulement de talents naturels, mais de connaissances acquises. Il est indubitable que quiconque se charge d'un emploi doit être à même de l'exercer d'une manière convenable, que s'il n'a pas les connaissances nécessaires, il ne peut pas en conscience s'y ingérer, et que toutes les fautes qu'il y fera par défaut de connaissances suffisantes, il en sera responsable devant Dieu et devant les hommes. Quelques exemples vous feront comprendre ma pensée. Ainsi vous êtes avocat, et parce que vous avez négligé l'étude des lois et le devoir si impérieux de votre instruction, vous perdez un procès que vous souteniez avec justice, parce que les droits de votre client étaient certains; vous êtes obligé en conscience de réparer le dommage que vous aurez causé par la perte du procès qui n'aura eu lieu que par votre faute. Ainsi, vous êtes médecin, et parce que vous vous serez livré à la paresse, et que vous aurez passé le temps de l'étude nécessaire à cette science dans l'oisiveté ou dans la dissipation, vous laissez mourir un malade dont vous vous étiez chargé, et dont vous auriez procuré la guérison si vous eussiez possédé les connaissances suffisantes; outre le crime que vous aurez commis, vous êtes obligé en conscience de réparer le dommage que la mort de cette personne que, votre inexpérience a procurée, aura causé à ses parents. Vous êtes prêtre, et par défaut de science suffisante, vous ordonnez une restitution injuste, ou vous ne l'ordonnez pas lorsqu'elle est nécessaire; dans l'un et l'autre cas, vous êtes obligé à compenser le dommage que votre ignorance a causé. Certes, Messieurs, ces conséquences sont effrayantes, et néanmoins incontestables et conformes aux règles immuables de la justice et de l'équité naturelle. Qui a fait tort à autrui doit réparer le tort qu'il a fait. Et cependant combien de jeunes gens qui, après avoir perdu dans l'inaction et la paresse le temps de leur éducation, s'élancent dans les carrières les plus épineuses, briguent les places les plus difficiles, embrassent les conditions les plus élevées sans autres talents qu'une aveugle présomption et un orgueil qui les fait croire capables de tout, sans songer aux conséquences terribles et à l'effrayante responsabilité qui doit peser sur leur conscience!

Enfin la dernière raison que j'ai à vous alléguer pour vous engager à vous livrer avec ardeur à l'étude, ce sont les suites désastreuses de la paresse. Vous venez d'en voir une dans la responsabilité qui pèsera sur vous si par défaut d'études et de travail vous faites, dans les places que vous occuperez un jour, des fautes qu'une plus grande application à l'étude vous aurait fait éviter, et certes, cette conséquence de la paresse est assez grave pour réveiller en vous une nouvelle ardeur pour le travail; mais il en est d'autres encore bien dignes d'être pesées par des hommes raisonnables et surtout par des chrétiens. La paresse et l'oisiveté, Messieurs, sont un crime et la source même de bien des crimes. L'Esprit-Saint nous l'enseigne formellement, et l'expérience confirme cette vérité. *Multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII, 29.) La jeunesse, mes frères, qui devrait être l'âge de la candeur et de l'innocence, n'est-elle pas au contraire l'âge des passions? N'est-ce pas à cet âge qu'elles se développent en nous, et que nous en ressentons les premières atteintes d'autant plus terribles que l'inexpérience, la force de l'âge, les occasions dangereuses, les exemples des compagnons, tout concourt à nous entraîner au mal. Ces dangers sont généraux, et il faut bien de la prudence, de la vigilance sur soi-même pour y échapper. Mais, Messieurs, ce qui rendrait pour vous ces dangers plus grands encore, ce serait la paresse et l'oisiveté. Oui, dit Cassien, pour un démon qui tente celui qui travaille, il y en a cent qui s'acharnent à la perte de celui qui vit dans l'oisiveté. Cette parole, Messieurs, qui pourrait ne paraître à des esprits forts qu'une obscure mysticité, renferme pour l'homme attentif une évidente vérité. Et en effet, les facultés de l'homme sont essentiellement actives, il faut à son esprit et à son cœur quelque objet qui le captive. Dans la jeunesse, cette activité se manifeste avec bien plus de vivacité; aussi est-elle plus remuante et plus indocile. Si donc à cet âge on se livre à l'étude, et qu'elle nous présente des charmes, on s'y livre avec ardeur, on fait des progrès rapides, toutes les forces de l'esprit se portent vers cet objet, tout autre ne fait sur nous qu'une impression passagère. Au contraire, si l'on se laisse aller à la paresse, dès lors l'activité de notre esprit se porte d'un autre côté : c'est alors qu'on se laisse errer à travers mille objets,

alors que mille pensées plus ou moins criminelles l'occupent tout entier ; alors que mille désirs vagues s'offrent à notre cœur, désirs qui soulèvent les passions, qui les entretiennent et les développent ; alors enfin que les mœurs commencent à se corrompre. Que dans cette situation d'esprit et de cœur on rencontre un compagnon déjà perverti, qui nous adresse d'imprudentes paroles, ou nous fasse une triste révélation, ces paroles font sur le cœur une impression profonde ; le feu des passions prend un nouvel essor, c'en est fait de l'innocence et des mœurs. Or, c'est l'oisiveté qui sert à développer ces nouvelles connaissances du mal, le travail aurait à peine permis d'y prêter quelque attention ou les aurait fait rejeter avec indignation. *Multam malitiam docuit otiositas.* Dans ce peu de paroles, Messieurs, ne viens-je pas de tracer peut-être le portrait de la chute et de la perte de bien des jeunes gens? Ainsi, Messieurs, quand le travail ne servirait qu'à vous préserver des dangers qui vous environnent, il serait encore pour vous d'une indispensable nécessité.

Mais le travail vous est encore nécessaire pour ne pas laisser éteindre en vous les talents que vous avez reçus de Dieu. Oui, Messieurs, il en est de nos facultés intellectuelles comme du champ que cultive le laboureur. Plus il tourne et retourne la terre, plus aussi celle-ci lui rend avec abondance le prix de ses peines; s'il laisse la terre inculte, elle ne produit que des ronces et des épines, et si ce défaut de culture est prolongé pendant un certain temps, la terre devient entièrement stérile, ou ne produit qu'après d'immenses travaux. Voilà l'histoire du développement de nos facultés. Plus vous vous appliquerez au travail, plus l'esprit et le jugement se développeront en vous. Les connaissances que vous acquerrez deviendront un motif à en acquérir de nouvelles, parce que l'activité de l'esprit de l'homme est pour ainsi dire infinie. Au contraire, si vous vous livrez à la paresse, vous contracterez insensiblement un tel dégoût de l'étude, un tel éloignement pour le travail, que la moindre occupation sérieuse vous deviendra insupportable. Alors, on ne se croit plus capable de rien ; tout ce qui est sérieux, profond, nous révolte et nous ennuie; on n'a du goût que pour les lectures légères et frivoles, et avec les lectures frivoles disparaissent et la science véritable et les bonnes mœurs, de sorte qu'avec des talents naturels même peu communs, on n'est en définitive qu'un être profondément ignorant et souvent corrompu. Avez-vous vu quelquefois, Messieurs, un jeune homme laissé aux soins d'une mère cruellement sensible, qui l'a élevé au milieu des attentions les plus délicates, et au sein d'une mollesse efféminée? Il ne sent en lui aucune force, il a de la peine à se soutenir lui-même. Dans la force de l'âge, il porte déjà toutes les marques d'une complète décrépitude. Voilà, en appliquant aux sciences l'exemple proposé, voilà l'image d'un jeune homme qui a passé dans la paresse et l'inaction le temps de sa jeunesse ; et voilà aussi, Messieurs, les motifs que j'avais à vous proposer pour vous engager efficacement au travail. Tout vous en fait un devoir : la nécessité commune, etc., etc. J'aurais pu, Messieurs, à ces motifs en joindre un autre tiré de la reconnaissance que vous devez à ceux qui se livrent avec tant de zèle à votre éducation, et ce motif eût fait, j'aime à le croire, sur vos cœurs une impression profonde; mais il est si naturel que je ne puis penser qu'il ne se soit souvent présenté à votre esprit. D'ailleurs cela m'aurait conduit trop loin. Finissons en disant un mot de la manière dont vous devez sanctifier votre travail.

L'apôtre saint Paul vous l'indique, Messieurs, dans les paroles qui ont servi de texte à cette instruction. *Travaillez,* vous dit l'Apôtre, *comme un bon soldat de Jésus-Christ :* « *Labora,* etc. » Or, un soldat dévoué cherche avant tout la gloire et les intérêts de son prince. De même, vous devez tout rapporter à Dieu, vos devoirs, vos études, vos succès, vos peines, tout en un mot. *Quelque chose que vous fassiez,* dit ailleurs le même Apôtre, *faites tout pour l'amour de Dieu.* (*I Cor.*, X, 31.) Paroles profondes, Messieurs, qui nous découvrent tout à la fois et l'obligation où nous sommes de tout rapporter à Dieu, et la bonté du Seigneur qui veut bien agréer ce que nous semblons ne faire que pour notre avantage, pourvu que nous ayons soin de le lui offrir. Oui, Messieurs, outre que votre travail habituel vous servirait à amasser des mérites pour le ciel, si vous aviez soin de le rapporter au Seigneur, il vous serait encore très-utile sur la terre. Car un jeune homme qui sanctifierait ainsi son travail, ne serait ni enflé par le succès, ni découragé par les revers ; on ne le verrait pas prendre à l'égard de ses condisciples des airs de hauteur que les talents les plus éclatants ne sauraient justifier, parce qu'il se rappellerait que tout don parfait descend du Père des lumières, et qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu du Seigneur; au contraire il s'attacherait à faire oublier ses succès par une grande charité à l'égard de ceux de ses condisciples moins favorisés du ciel. Ceux-ci également, au lieu de supporter en frémissant les avantages des premiers, chercheraient à faire valoir, par un travail assidu, les talents moins considérables qu'ils ont reçus, et ils se ressouviendraient que le Seigneur ne leur demandera compte que de ce qu'il leur aura confié, et que l'on demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné. Je voudrais donc, Messieurs, pour réduire à quelque chose de pratique tout ce point de morale, que chacun de vous, en offrant au Seigneur tous les matins la première pensée de son esprit et les premières affections de son cœur, lui offrît aussi le travail de sa journée. Rien de plus facile que cette offrande, et cependant rien de plus avantageux pour le

temps et pour l'éternité. Quelle ardeur n'auriez-vous pas pour le travail, si cette pratique vous était familière? et comment oseriez-vous vous livrer à la paresse, et retirer pour ainsi dire des mains de Dieu ce que vous lui auriez déjà donné? Travaillez donc, Messieurs, avec courage, parce que vous êtes hommes, et que le travail est nécessaire à l'homme; mais travaillez saintement parce que vous êtes chrétiens. C'est ainsi que vous accomplirez toute justice, c'est ainsi que la religion adoucira pour vous les peines et les difficultés que vous rencontrerez dans l'étude des sciences, et que ces peines et ces difficultés ainsi sanctifiées deviendront pour vous le sujet d'un poids immense de gloire. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II *Cor.*, IV, 17.) *Amen.*

EXHORTATION VI.

POUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT.

Il y a dix-huit cent cinquante ans, à pareil jour, dans une ville de la Judée, une croix était élevée; une foule nombreuse accourait à ce spectacle; un homme condamné devant les tribunaux s'acheminait vers la montagne du Calvaire, chargé de la croix sur laquelle il devait expirer. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il s'étendait sur l'instrument de son supplice, il y était cloué. La croix élevée dans les airs, la victime qu'elle portait y était accablée d'injures par une foule qui, plus cruelle que les barbares, ne savait pas même respecter son dernier soupir. Quel était donc ce grand coupable?

Trente-trois ans auparavant, une fille de Juda, qu'un ange avait proclamée pleine de grâces, mettait au monde un fils, dans une pauvre étable et dans le dénûment le plus complet; mais cette naissance si abjecte en apparence, était saluée par les cris d'allégresse, et des voix descendues du ciel faisaient entendre avec une admirable harmonie ces paroles: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté: « Gloria in altissimis Deo. »* (*Luc.*, II, 14.) Et des bergers témoins de ce prodige, avaient rendu au nouveau-né leurs hommages et leur respect; et peu de temps après, des mages venus de l'Orient, venaient se prosterner devant cet enfant, et par des présents mystérieux ils proclamaient qu'il est homme, qu'il est roi, qu'il est Dieu.

Il y avait pour cet enfant une mission providentielle. Pendant trente ans il mène une vie commune, ennoblissant par son obéissance l'autorité qui préside au foyer domestique, travaillant de ses mains, sanctifiant les pénibles labeurs de l'ouvrier et du travailleur; nous apprenant à aimer cette vie de médiocrité si favorable au développement de toutes les vertus.

A trente ans, il commence sa vie publique. Pendant trois ans il prêche une doctrine inconnue avant lui, il dit à l'homme son origine et sa fin dernière, il fonde la famille et la société sur leurs véritables bases, il trace à tous les états et à toutes les conditions leurs devoirs avec une admirable précision et une autorité à laquelle nul ne peut résister, il attaque tous les vices et porte sur la terre le germe de toutes les vertus. Tout dans la nature reconnait son empire; les maladies lui obéissent et s'en vont, la mer calme à sa voix la fureur de ses flots, la mort, à sa parole, rend à la vie ceux que déjà elle avait dévorés; une vertu divine brillait en lui, il se disait le Fils de Dieu, des bienfaits accompagnaient tous ses pas; on aurait dû lui élever des autels! et voilà qu'un gibet se dresse et qu'il y est attaché par ceux qu'il avait comblés de biens!

C'est une vie extraordinaire, singulière que la sienne, mélange continuel de grandeur et d'abjection, d'humiliation et de gloire, de force et de faiblesse: tantôt on veut le faire roi, tantôt le précipiter du haut d'une montagne; tantôt regardé comme un prophète, tantôt comme un pécheur et un publicain; tantôt comme dieu, tantôt comme le dernier des hommes. Sa mort a été semblable à sa vie, et elle nous présente un double spectacle; spectacle d'humiliation et d'ignominie qu'il subit avec le plus grand courage: là il expie nos crimes, il réconcilie la terre avec le ciel, et il nous donne les plus importantes instructions: spectacle de dignité, de grandeur, de divinité qui soutient la foi, qui affermit l'espérance, qui enflamme la charité. C'est cette double pensée que je voudrais vous faire méditer un instant: auparavant saluons la croix, objet spécial de notre culte en ce jour. *O crux, ave.*

Cette scène d'humiliation s'ouvre dans le cénacle. Sur le point de consommer son sacrifice, le Seigneur va donner aux hommes la plus grande marque de son amour: il les avait aimés pendant sa vie; sa doctrine, ses miracles, les bienfaits qui accompagnaient tous ses pas, en sont des preuves frappantes; mais à la fin de sa vie, sa charité se dilate, son amour pour eux déborde, il ne peut le contenir. La perfidie des Juifs va le faire mourir sur la croix comme s'ils voulaient éteindre sa doctrine sainte, et empêcher par sa mort la régénération de l'univers. Eh bien! sa sagesse trouve le moyen de déjouer tous leurs projets, et de communiquer à l'humanité une force qui la relève et qui la sauve. Quel touchant spectacle d'humilité et d'amour nous est offert en ce moment! A la fin de ce repas mystérieux auquel il avait réuni tous ses apôtres, comme pour leur dire un dernier adieu, il se ceint d'un linge, il met de l'eau dans un bassin, et lave les pieds à ses apôtres. Pierre, toujours généreux, ne peut souffrir un semblable abaissement de la part de celui qu'il regardait avec raison comme son maître: *Quoi!* s'écrie-t-il, *Seigneur, vous voulez me laver les pieds? « Tu mihi lavas pedes? » Ce que je fais maintenant*, reprend le Seigneur, *vous ne le comprenez pas, mais vous le comprendrez plus tard, car si je vous lave les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous rendre ce service les uns aux*

autres. (*Joan.*, XIII, 7 et seq.) Admirable leçon ! mes frères, qui nous montre la fin et le devoir de l'autorité, et l'usage qu'on doit en faire. L'autorité n'est pas donnée pour l'avantage de celui qui en est revêtu, mais pour le bien de ceux pour lesquels il l'a reçue. Ainsi, dans une place qui nous élève au-dessus des autres, ce n'est point son propre avantage que l'on doit chercher, mais le bien de ceux qui sont confiés à nos soins. Voilà pourquoi la religion, dans son magnifique langage, appelle les emplois divers, une charge, un office, pour faire comprendre que plus on est élevé, plus on est redevable de sa vie toute entière à ceux auxquels on commande : et voilà pourquoi celui qui sur la terre possède la plus haute dignité, puisqu'il est le représentant de Jésus-Christ, s'appelle le « Serviteur des serviteurs de Dieu. » Et voilà la condamnation de l'ambition qui se recherche toujours et qui n'est jamais satisfaite, ambition qui devient pour les sociétés humaines une cause incessante de perturbation et de ruine. Une autre grande leçon nous est donnée, c'est la pureté d'esprit et de cœur avec laquelle il faut approcher du sacrement de l'amour de Dieu, de la sainte eucharistie figurée par la cérémonie du lavement des pieds.

Après avoir lavé les pieds à ses apôtres, le Seigneur établit le sacrement de l'eucharistie. *Il prit du pain*, dit le texte sacré, *il le bénit, il le rompit et le donna à ses apôtres en leur disant: Prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis il prit le calice où il y avait du vin, il le bénit et le donna à ses apôtres en leur disant: Prenez et buvez, c'est le calice du sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* (*Matth.*, XXVI, 26, 27, 28.) Voilà le magnifique présent que le Seigneur fait à ses enfants la veille de sa mort; il leur donne son propre corps comme la nourriture spirituelle de leurs âmes, comme une source féconde de forces, de grâces et de consolation. Mais ce n'est pas pour ses apôtres seuls qu'il établit cet auguste sacrement, c'est pour l'Eglise entière jusqu'à la consommation des siècles; c'est pourquoi il donne à ses apôtres, et dans leurs personnes à tous leurs successeurs dans le ministère, le pouvoir de continuer ce sacrifice : représentation, continuation mystique du sacrifice du Calvaire, témoignage perpétuel de son immense charité, gage d'un amour sans bornes. Oh ! mes frères, pourquoi ce grand bienfait n'est-il pas mieux compris ? pourquoi ses immenses avantages sont-ils méconnus ? pourquoi les touchantes invitations du Sauveur ne trouvent-elles si souvent qu'indifférence et mépris ? Ce divin sacrement cependant, c'est la joie de l'Eglise, c'est sa force, c'est pour elle la source des plus belles vertus, c'est le principe fécond, inépuisable du dévouement, de la générosité, de l'esprit de sacrifice qui s'immole pour le bien de ses frères. Là le missionnaire trouve cette force qui le fait renoncer aux douceurs de la famille et de la patrie, pour aller avec des fatigues infinies, des privations sans fin, avec la perspective de la mort suspendue sur sa tête; pour aller, dis-je, dans les régions lointaines, parmi les sauvages, faire briller la lumière de la vérité aux yeux de ceux qui sont ensevelis dans les ombres de la mort : là, la religieuse trouve cet esprit de sacrifice qui la fait renoncer à toutes les espérances du siècle, à toutes les joies humaines, pour se consacrer à l'éducation de l'enfant du pauvre, ou au soulagement de toutes les maladies, de toutes les misères de l'humanité. Ne cherchez pas l'esprit de sacrifice et d'immolation parmi ceux qui n'ont pu croire à la tendre charité du Fils de Dieu pour ceux qu'il était venu sauver, et qui ont déshonoré le mystère de l'amour divin, jusqu'à n'en faire qu'une froide et stérile figure ; chez eux le missionnaire est un marchand, et la religieuse un être imaginaire.

Après avoir rendu grâces à Dieu, pour nous montrer que la reconnaissance est un devoir pour nous, le Seigneur se rend avec ses apôtres au jardin des Olives. C'est là, mes frères, que va nous être offerte une scène d'abattement, de tristesse et d'angoisses. Le Seigneur laisse ses disciples à la porte du jardin, il n'en prend que trois avec lui, les mêmes qui avaient été témoins de sa gloire sur le Thabor, et qu'il avait ainsi prévenus, par la manifestation de sa gloire, contre le scandale de sa faiblesse et de son agonie. Il se retire à l'écart, seul, dans une allée solitaire. Là, mes frères, quel spectacle ! je vois le divin Sauveur prosterné, la face contre terre, en présence de son Père éternel. L'ennui, la tristesse, l'abattement s'emparent de lui, et semblent le dominer tout entier : *Cœpit tædere.* (*Marc.*, XIV, 33.) Hé quoi ! Seigneur, vous aviez désiré cette heure, il vous tardait de recevoir ce baptême de sang qui devait purifier l'univers, et maintenant que le moment approche, votre courage semble défaillir, la tristesse vous abat, vous semblez reculer devant le sacrifice ! Oh ! c'est qu'il est là le représentant de la pauvre humanité, chargé de tous les péchés qui ont souillé la terre : *Iniquitates nostras ipse portavit.* (*Isa.*, LIII, 5.) Il les voit tous, depuis la désobéissance d'Adam jusqu'à celui que commettra le dernier des coupables; il s'en voit chargé comme d'un poids énorme sous lequel il est prêt de succomber. Quel affreux spectacle ! il voit l'impiété et le sacrilége, l'orgueil et l'ambition avec tous leurs excès, l'oubli de la religion et l'indifférence pour elle, les fraudes et les injustices, les excès de tout genre auxquels entraîne la volupté. Cette vue jette dans son âme une tristesse profonde. O Dieu ! est-ce là ce que vous deviez attendre des hommes, de vos enfants ? Il est là, victime pour les péchés des hommes, et il voit tous les châtiments qu'ils ont mérités et qu'il doit subir pour les expier : *Attritus est propter scelera nostra.* (*Ibid.*)

C'est ici, en effet, que commence l'expia-

tion. Le péché, c'est l'orgueil contre Dieu ; il l'expie par l'humiliation la plus profonde. Le péché, c'est la révolte ; il l'expie par la soumission la plus complète à la volonté de son Père : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Le péché, c'est la recherche de soi-même ; il l'expie par le plus entier délaissement. Le péché souille l'esprit de l'homme, il l'expie par la terrible appréhension des tourments qui l'attendent; il souille son cœur, il l'expie par toutes les blessures et les douleurs que vont lui causer la trahison d'un de ses disciples, le reniement d'un autre, la fuite de tous ; il souille le corps, il l'expie par la vue de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement, de la mort qu'il va bientôt souffrir. Voilà l'expiation complète, voilà la grande victime et la cause de son abattement.

Encore, si au milieu de sa tristesse profonde, il rencontrait quelques cœurs compatissants! Mais non, il est seul. Il va vers ses apôtres et il les trouve endormis, il leur reproche leur lâcheté. *Quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi!* Voilà bien la pauvre humanité, affaiblie, indifférente au milieu des combats ; elle succombe sous le poids de ses misères et de ses tentations, parce qu'elle est seule, et qu'elle ne sait pas demeurer unie à Dieu qui fait sa force et sa vie. On veut être fidèle à Dieu, et on ne prie pas ; généreux, et on ne veille pas sur soi-même : *Veillez et priez,* dit le Seigneur, *pour que vous n'entriez pas en tentation.* (*Matth.*, XXVI, 40, 41.)

Pour la seconde fois, il s'éloigne d'eux ; et là, de nouveau, il se prosterne la face contre terre. Il se passe dans lui quelque chose de si extraordinaire, que son sang s'échappe par tous les pores, et qu'il en est inondé comme d'une sueur qui le couvre tout entier. *Mon Père,* s'écrie-t-il, *que ce calice s'éloigne de moi , s'il est possible : Transeat a me calix iste.* (*Ibid.*, 39.) Que dites-vous, ô mon Sauveur? si vous repoussez le calice qui vous est offert, il nous le faudra donc boire nous-mêmes, et pourrons-nous en supporter l'amertume? et puis à quoi nous servirait le châtiment sans l'expiation? Vous seule, ô victime d'un prix infini, pouvez satisfaire pour nous; vous seule pouvez offrir une réparation infinie. Oui, mes frères, il l'offrira cette réparation qui sera le salut du monde, mais jusque dans ses humiliations les plus profondes il veut nous instruire, et nous montrer la source de la force et du courage. Il y a pour nous dans la vie des peines qui brisent l'âme, et qu'aucune consolation humaine ne peut adoucir; il y a des luttes, des combats à soutenir contre le monde et contre son propre cœur ; il y a des sacrifices à faire pour revenir à la vertu qu'on a abandonnée, pour briser des chaînes qu'on aime ; le cœur saigne, le sacrifice effraie, il faut de la force et du courage, où le trouverons-nous? Dans la prière : *Prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Il y a des répugnances qu'il faut surmonter; le Seigneur ne les condamne pas, mais il nous apprend à les vaincre, et comment? encore une fois, par la prière : *Pater, transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Voilà les répugnances de la pauvre nature humaine en présence des violences, des sacrifices, de la douleur, des peines de la vie : *Verumtamen non mea sed tua voluntas fiat.* (*Ibid.*) Voilà la force de la volonté, aidée de la grâce, qui l'emporte et qui triomphe.

Une troisième fois il retourne vers ses disciples, il les trouve encore endormis, et après leur avoir adressé le même reproche, il s'éloigne, il revient dans le lieu solitaire, il se prosterne et renouvelle la même prière : Mon Père ! *Transeat a me*, etc. *Verumtamen non mea*, etc. Il a été entendu : un ange vient à lui, portant à sa main un calice symbole des douleurs que le Seigneur doit subir. Il est exaucé, il est fortifié ; mais le calice ne s'éloigne pas, il faut qu'il l'épuise jusqu'à la lie. Apprenons de là, mes frères, à prier avec persévérance, et à ne jamais abandonner ce saint exercice, même lorsque nous pensons n'être pas exaucés. Comprenons surtout que Dieu nous exauce de la manière qu'il sait nous être la plus utile. Car nous sommes si aveugles que nous ignorons souvent ce qui nous est utile ou funeste. C'est pourquoi, dans toutes nos prières, quelqu'en soit l'objet, disons comme le divin Sauveur : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Cependant, mes frères, tandis qu'avait lieu cette scène si humiliante et si touchante du jardin des Olives, le crime le plus noir s'accomplissait ailleurs. Judas n'avait point suivi le Seigneur avec les autres apôtres; il était allé conclure avec les princes de la Synagogue l'infâme marché qui devait leur livrer le Juste. *Que voulez-vous me donner,* leur avait-il dit, *et je vous le livrerai? « Quid vultis mihi dare , et ego eum vobis tradam? »* (*Ibid.*, 15.) Trente pièces d'argent sont le prix du crime et de la trahison ; moyennant ce salaire, il livrera aux Juifs son Seigneur et son maître, il laissera à la postérité un nom souillé, et qui sera dans tous les siècles le symbole de l'abjection, de la dégradation, de l'infamie. Voilà, mes frères, jusqu'où va l'homme, lorsqu'il ne sait pas réprimer ses passions. Judas avait laissé entrer dans son cœur sans la combattre la passion de l'argent; pour l'assouvir, il ne recule pas devant la trahison, devant le déshonneur, devant l'infamie ! Oh! que cette passion abjecte produit tous les jours des crimes sans fin ! L'avare entasse trésor sur trésor, en foulant aux pieds les lois de la justice et de la probité ; il s'engraisse aux dépens des victimes qu'il dépouille, il se repaît des larmes de la veuve et de l'orphelin. L'argent ! pour en avoir, l'homme oublie ses promesses et ses serments ; il foule aux pieds les liens du sang et de l'amitié; il vient quelquefois étaler sa cupidité en présence du corps à peine inanimé d'un père ou d'une mère ! L'argent! c'est pour s'en procurer que l'on a recours à la ruse dans

les affaires, à la tromperie dans le commerce, à l'injuste chicane dans les procès, à la spoliation violente, au meurtre et à l'assassinat. L'argent enfin, c'est pour en avoir que la jeune fille vend son innocence et sa vertu, que la mère coupable oublie ses devoirs, oublie son titre de mère, et pousse la barbarie jusqu'à livrer au crime ses enfants qu'elle devait protéger et défendre au prix même de sa vie : *Quid vultis mihi dare?* Cette parole qui consomme un horrible marché et une pensée de trahison, nous révoltent : Et cependant, mes frères, ne l'avons-nous jamais prononcée? Oui, toutes les fois que nous avons abandonné le Seigneur pour vous, nous avons dit au moins par nos œuvres : *Quid vultis.*

Cependant, le Seigneur fortifié par la prière était retourné vers ses disciples; il les trouve encore endormis; il n'a plus de reproches à leur adresser. *Dormez maintenant,* leur dit-il : « *Dormite jam.* » (*Ibid.*, 45.) Jusqu'alors, il avait semblé implorer leur assistance dans son abattement; maintenant, il n'en a plus besoin. Seul, il va au-devant de cette troupe qui vient s'emparer de lui : *Surgite, eamus.* (*Ibid.*, 46.) Voilà qu'il approche, celui qui doit me trahir : Et où allez-vous, ô Seigneur! à Jérusalem chez Caïphe où je serai souffleté, chez Pilate où je serai chargé d'accusations injustes, chez Hérode où je serai regardé comme un insensé, chez Pilate où je serai condamné, au Calvaire où je serai attaché à la croix : *Surgite, eamus.* Quelle force! quelle énergie! En effet, Judas approche, il se sert du signe de l'amitié pour consommer sa trahison, les soldats s'emparent de Jésus, l'attachent avec des liens et le traînent à Jérusalem. A cette vue, ses disciples l'abandonnent et prennent la fuite, le laissant seul et sans défense aux mains de ses ennemis. Oh! mes frères, ne comptons pas sur les hommes, ni sur leurs promesses.....

Le Seigneur est conduit chez Caïphe. Là va s'offrir à nos yeux une scène d'injuste accusation, de faux témoignages, d'impiété. Chez les peuples les moins civilisés, l'accusé est protégé par les lois, et nul n'a le droit de le maltraiter; après sa condamnation même, nul n'a le droit d'ajouter aux peines portées par la loi. Mais à l'égard du Sauveur, toutes les règles de la justice humaine sont violées; pour lui seul, les lois humaines n'ont aucune garantie; contre lui seul, on pourra tout oser, tout entreprendre sous les yeux de ses juges qui, entraînés par la haine ou aveuglés par l'intérêt, le laisseront insulter, bafouer, sans qu'une seule parole d'impartialité s'échappe de leurs lèvres; nous le verrons dans tout le cours de cet inique procès. En effet, à peine le Seigneur est-il devant le tribunal de Caïphe, que les accusateurs se présentent en foule. Hélas! mes frères, parmi ces nombreux et injustes accusateurs, il y en avait sans doute sur lesquels étaient tombés les bienfaits du Seigneur; quelque membre de leur famille avait peut-être été guéri miraculeusement; il avait au moins pu entendre ses saintes instructions, et être témoin de quelqu'un de ses miracles. Mais il n'est pas de passion qui éteigne tous les sentiments nobles comme la haine; lorsqu'elle s'est emparée d'un cœur, elle ne respecte rien, ni les sentiments de la reconnaissance, ni les liens du sang et de l'amitié. Cette passion n'est même pas assouvie par le sang de celui qui en est l'objet; aussi, en présence de Caïphe, les faux témoins abondent : Je lui ai entendu dire, dit l'un : *Je puis détruire le temple du Seigneur et le réédifier en trois jours.* (*Matth.*, XXVI, 61.) Je lui ai entendu dire, dit un autre : *Je détruirai ce temple fait de mains d'hommes, et j'en édifierai un autre, sans le secours des hommes.* (*Marc.*, XIV, 58.) Et l'Ecriture ajoute que leurs témoignages ne s'accordaient pas : *Et non erat conveniens testimonium illorum.* (*Ibid.*, 59.) Ils étaient donc de faux témoins, ils devaient donc être punis d'après la loi qui défendait de porter faux témoignage contre son frère, et pas une parole de blâme ne s'échappe de la bouche du juge; au contraire, il prend le parti de ces accusateurs injustes : Vous ne répondez rien, dit-il, à ce que l'on dit contre vous? mais, ajoute l'Evangile, le Seigneur gardait le silence : *Ille autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) Alors, Caïphe prenant la parole, lui dit : *Je vous adjure au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu.* (*Ibid.*) A cette interpellation si formelle sur sa mission divine, le Seigneur n'hésite pas à répondre : *Oui je le suis, et un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu vivant venir dans les nuées du ciel.* (*Ibid.*, 64.) Oui, mes frères, il était le Christ, le Fils du Dieu vivant, et il l'avait bien prouvé par cette doctrine si belle, si évidemment descendue du ciel, et que nul avant lui n'avait enseignée; il l'avait bien prouvé, qu'il était revêtu de la vertu de Dieu, lorsqu'il guérissait les malades, rendait l'ouïe aux sourds, redressait les boiteux, ressuscitait les morts, calmait d'une seule parole la fureur des flots de la mer agitée; et cette affirmation que tout justifiait, aurait dû porter dans l'esprit de Caïphe la conviction la plus profonde, et ce souvenir de la justice de Dieu, qui jugera un jour la justice humaine, aurait dû faire trembler sur son siége ce juge inique et corrompu. Mais non : il trouve dans les paroles du divin Maître une raison de le condamner. *Qu'avons-nous besoin de témoins,* s'écrie-t-il, *vous avez entendu le blasphème : que vous en semble ?* Et cette foule séduite, entraînée, s'écrie avec l'accent de la fureur! *Il est digne de mort : « Reus est mortis.»* (*Ibid.*, 65, 66.) Voilà le peuple; lorsqu'il est laissé aux principes que la religion a mis dans son cœur, il est simple, il est droit, il est juste et rend hommage à la vérité. On l'avait vu le jour où le Seigneur entrait triomphateur à Jérusalem; lorsque la ville entière, moins les scribes et les pharisiens, courait au-devant de lui, portant des rameaux d'olivier à la main, proclamant : *Béni celui qui vient au nom du Seigneur* (*Matth.*,

XXIII, 39), lui offrant l'expression de sa reconnaissance; aujourd'hui, ce même peuple égaré par ceux qui devraient être ses guides, laisse paraître les instincts les plus féroces, et change en des cris de mort les chants de triomphe qu'il avait fait entendre quelques jours auparavant. Malheur, mes frères, malheur aux nations, malheur aux sociétés humaines, lorsque ceux qui par leur position sociale, par leur fortune, ou par le rang qu'ils occupent devraient leur donner des exemples de religion et de vertus, ne leur donnent que l'exemple de la dépravation, de la cupidité, du libertinage, de l'injustice! Alors, la corruption pénètre jusque dans les dernières classes de la société, toute idée de vertu et de religion disparaît, le sens moral s'éteint, il n'y a plus de frein pour le vice, la nature grossière reste seule avec ses instincts dépravés et féroces, capable de tous les excès et de tous les crimes. Voilà l'homme aussi; il semble chercher la vérité : *Adjuro te per Deum vivum.* Et lorsque la vérité se montre avec un éclat qui l'empêche d'être méconnue; comme elle est un frein pour les vices et les passions; comme elle condamne l'orgueil et impose des sacrifices, on n'en veut plus, on la repousse, on la poursuit, on l'insulte, on dit comme cette foule : *Reus est mortis.* Et comme si l'appréciation de ce juge inique et de cette foule aveuglée eût été un arrêt sans appel; cette multitude sauvage se jette sur le divin Sauveur, et lui prodigue l'insulte et l'outrage; celui-ci lui crache au visage, celui-là le frappe et lui donne des soufflets; les autres, ajoutant la dérision à l'insulte et à l'outrage, jettent un voile sur sa figure, le frappent inhumainement en lui disant: *Christ, devine qui t'a frappé.* (*Matth.*, XXVI, 68.)

Toutes les douleurs doivent tomber sur cette innocente victime. Il n'est aucune peine comme il n'est aucune ignominie qu'il ne doive subir. Pendant qu'il était si indignement traité par cette foule ignoble, dans le sanctuaire même de la justice, en présence du grand prêtre qui ne se respectait plus lui-même, le cœur du divin Sauveur eut à éprouver une de ces peines qui brisent l'âme. Déjà il avait ressenti une douleur profonde, en voyant un de ses disciples le livrer à ses ennemis, tous les autres l'abandonner lâchement au moment du danger; ce qui se passe en ce moment sous ses yeux doit achever de briser son âme. Oh! le cœur de l'homme c'est la source d'où découlent tous les désordres, tous les crimes. Pour porter la purification dans le cœur de l'homme, pour expier toutes ses affections coupables, le cœur du divin Sauveur dut souffrir tout ce que le cœur peut souffrir. Pierre qui avait tiré le glaive pour la défense de son Maître, lorsque les soldats se saisissaient de lui, Pierre avait suivi de loin le divin Sauveur, et l'avait accompagné jusque devant le tribunal de Caïphe. Il semble qu'il va tenir la promesse qu'il lui avait faite : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* (*Ibid.*, 35.) Mais non. C'est là où il va faire à son cœur une blessure cruelle. Pendant que le Seigneur était outragé, conspué, Pierre était assis, *Petrus vero sedebat.* (*Ibid.*, 69.) Il semble assister avec indifférence à un spectacle qui aurait dû l'émouvoir profondément : *Sedebat et calefaciebat se.* Alors une simple servante s'approche de lui, et lui dit: *Et vous aussi, vous êtes de ses disciples?* (*Joan.*, XVIII, 17, 26.) Certes, il n'y avait rien d'effrayant, rien de menaçant dans cette parole, elle semble plutôt une marque d'intérêt et de compassion. Et cependant il n'en fallut pas davantage pour rendre l'apôtre infidèle. Trois fois la même question lui est adressée, trois fois il renie son divin Maître, et n'ose s'avouer son disciple. *Non novi illum.* (*Ibid.*) Voilà mes frères, la faiblesse humaine! dans son orgueilleuse présomption Pierre se croit capable de tout, ***non te negabo*** (*Marc.*, XIV, 31), et laissé à lui seul il ne peut rien. Tant qu'il est uni à Dieu, il peut tout en celui qui le fortifie, ***omnia possum in eo qui me confortat.*** (*Philip.*, IV, 13.) Ainsi Pierre, tant qu'il demeure à côté du divin Maître, il est fort et courageux. Seul, il tire l'épée en présence des soldats qui viennent s'emparer du Sauveur, et il en frappe un des serviteurs du grand prêtre; mais lorsqu'il s'éloigne de Jésus, ***sequebatur a longe*** (*Matth.*, XXVI, 58), il le renie de la manière la plus déplorable. ***Non novi hominem.*** (*Ibid.*, 72.) Malheur à l'homme présomptueux qui pense pouvoir faire le bien sans Dieu, être vertueux sans religion, sa vie tout entière ne sera qu'une chaîne de crimes et de désordres, sa prétendue vertu viendra échouer contre le premier écueil. Malheur à l'âme tiède et languissante qui laisse s'affaiblir en elle la piété, qui néglige les moyens de sanctification que l'Eglise lui indique, qui se relâche dans le service de Dieu, qui néglige la prière et les sacrements, qui ouvre son cœur aux séductions du monde! comme Pierre, elle ne suit Jésus-Christ que de loin; comme lui aussi, une chute terrible viendra lui apprendre bientôt toute son imprudence et toute sa faiblesse. Malheur enfin à celui qui met sa confiance dans l'homme! il s'appuie, dit l'Esprit-Saint, sur un roseau aigu qui lui déchirera la main. — Regard du Sauveur — Pierre reconnaît sa faute et il en gémit, et abandonne le théâtre de sa faiblesse. ***Egressus foras.*** (*Ibid.*, 75.) Exemple pour vous.

Suivons le Seigneur devant le tribunal de Pilate: là va s'offrir à nos yeux, d'un côté une scène de révoltante injustice, et de l'autre une scène de rage et de fureur. *Quelle accusation portez-vous contre lui?* demande Pilate. (*Joan.*, XVIII, 29.) ***S'il n'était pas coupable***, répond la multitude, ***nous ne l'eussions pas conduit à votre tribunal.*** (*Ibid.*) Voilà bien l'accusation de la haine et de la fureur. Pilate ne pouvait se contenter d'une accusation qui, par son vague même, était convaincue de fausseté et de mensonge. Il insiste donc : *De quoi l'accusez-vous?* (*Luc.*, XXIII, 14.) Et alors l'accusation se formule en clameurs et en cris de rage : *nous l'avons*

trouvé, disent les uns, *excitant le tumulte et la rébellion dans la nation.* (*Ibid.*, 2.) Et lui n'avait jamais prononcé que des paroles de paix : *Nous l'avons trouvé*, disent les autres, *enseignant qu'il ne faut point payer le tribut à César* (*Ibid.*), et lui, il avait dit : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.* (*Matth.*, XXII, 21.) Nous l'avons entendu dire, s'écrient les autres, qu'il est le Christ et qu'il est roi. Et lui, un jour que tout le peuple admirant l'éclat de ses miracles voulait, dans l'enthousiasme de sa reconnnaissance ou dans son admiration, l'enlever pour le faire roi, il s'était soustrait à cette ovation, et était allé se cacher dans un lieu solitaire. Pilate l'interroge en particulier, et voyant de plus en plus son innocence, il sort de son tribunal et annonce aux Juifs qu'il ne trouve aucun sujet d'accusation contre le Sauveur. *Nullam invenio in eo causam.* (*Joan.*, XVIII, 38.) Après cette déclaration si formelle, il aurait dû le mettre hors de cause, le renvoyer et faire cesser les poursuites injustes dont il était l'objet. Mais les vociférations des Juifs l'effraient. Voilà, mes frères, un juge qui n'est pas ferme sur le siége de la justice. Il tremble devant la calomnie qui s'attache au juste. Il ne sait pas en prendre généreusement la défense. Ce juge est un homme faible, il deviendra prévaricateu..

En effet, Pilate n'ayant pas le courage de délivrer le divin Sauveur après avoir proclamé son innocence, le renvoie à Hérode, espérant par là ou se soustraire aux vociférations de la multitude, ou rejeter sur un autre l'odieux d'une condamnation dont il reconnaissait toute l'injustice. L'insensé! il ne réussira ni dans l'un ni dans l'autre. Tout homme ne doit voir que la vérité et la justice. L'homme en place, surtout, ne doit dévier ni à droite ni à gauche, il doit voir avant tout son devoir et le remplir, dût-il être brisé par la multitude. Malheur à lui s'il ne sait pas résister! il sera conduit aux plus grandes prévarications. En attendant le divin Sauveur subit les conséquences de la faiblesse de ce juge indigne. Il est conduit au milieu des cris de rage et de fureur devant le tribunal d'Hérode. Là se déroule à nos yeux une scène dégoûtante de moquerie et de dérision. Hérode était un de ces hommes comme il y en a beaucoup dans le monde, uniquement occupé de son élévation, de sa fortune, de son ambition ; ne faisant aucun cas de ce qui ne se rapportait pas à cet objet de ses désirs, méprisant tout ce qui concernait le salut de son âme et de son éternité, vivant enfin comme s'il devait vivre toujours, ou comme si tout pour lui devait se terminer au tombeau. Il avait souvent entendu parler de Jésus : le bruit de ses miracles et de sa doctrine était parvenu jusqu'à lui : mais il ne s'était pas donné la peine d'aller le voir et l'entendre. Il se réjouit cependant de ce qu'une circonstance particulière l'amène devant lui. Il espère qu'il fera en sa présence quelque prodige et que sa curiosité sera satisfaite. C'est pourquoi, lorsque le Seigneur paraît devant lui, et que ses accusateurs répètent les mêmes calomnies qu'ils avaient fait entendre devant Pilate, lui l'interroge, il le presse de questions multipliées : *Interrogabat eum multis sermonibus.* (*Luc.*, XXIII, 9.) Mais le Seigneur garde le plus profond silence. La suprême sagesse ne devait point parler pour satisfaire la curiosité humaine. Alors Hérode trompé dans son attente le fait revêtir d'un manteau blanc, symbole de la folie, et le renvoie à Pilate. Quelle humiliation pour celui qui était la suprême sagesse, et dont la doctrine et les miracles avaient rempli toute la Judée! Le voyez-vous, sous l'emblème de la folie, traversant les rues de la cité au milieu d'une populace qui l'insulte et l'outrage? Mais aussi quelle leçon! Nous sommes si susceptibles sur notre honneur sur notre réputation, sur notre savoir! la moindre chose nous blesse, nous irrite! la moindre atteinte jette dans notre cœur la haine et la vengeance! Il faut du sang pour laver l'affront qu'on nous a fait!

Ainsi, mes frères, aux yeux d'Hérode la suprême sagesse était folie; il en est encore ainsi aux yeux de l'orgueil insensé. Il presse, comme Hérode, les questions curieuses. Il veut tout sonder, même les profondeurs de l'infini; il veut tout connaître et comprendre, même l'essence divine; il veut tout mesurer à sa faible intelligence, même les desseins de Dieu. Et s'il ne peut réussir, alors, malgré les preuves les plus nombreuses qui établissent la divinité de la religion, malgré la beauté de sa morale, malgré la conversion de l'univers entier, malgré la perpétuité de l'Eglise et de son enseignement divin, malgré le témoignage de dix-huit siècles, il repousse la religion, il la croit indigne d'occuper les loisirs ou les pensées d'une haute intelligence, il l'abandonne à la multitude, il jette sur elle le manteau du mépris et de la folie. Que gagne-t-il, ce fol orgueil? il se dévoue à toutes les erreurs, à toutes les illusions, à tous les désordres. Car il n'en est pas de plus grand que de s'adorer soi même.

Cependant le Seigneur est conduit de nouveau devant Pilate. Il avait cru se débarrasser de cette affaire importune, et elle lui revient tout entière. Pilate convoque donc les princes de la Synagogue, les magistrats et le peuple, et il leur dit : *Vous avez conduit cet homme devant mon tribunal, et voilà qu'après l'avoir interrogé en votre présence, je ne l'ai pas trouvé coupable. Je l'ai renvoyé à Hérode et il ne l'a pas trouvé coupable*, puisqu'il l'a renvoyé sans le condamner. *Je vais donc lui infliger une punition et le mettre en liberté.* (*Luc.*, XXIII, 14.) « Juge inique, pourquoi une punition puisque tu le proclames innocent? » Du reste, ajoute-t-il, pensant par là soustraire l'innocent à la fureur qui le poursuivait, *c'est la coutume de mettre en liberté un prisonnier à la fête de Pâques, voulez-vous que je délivre Barabbas ou Jésus?* (*Ibid.*, 16.) Barabbas était un séditieux qui dans un mouvement populaire s'était rendu

coupable d'un meurtre. Peut-être Pilate espérait-il que plus celui qu'il mettait en parallèle avec le Sauveur était coupable, plus la délivrance de Jésus était certaine. Ce juge ne connaissait pas les hommes ni les passions ardentes de la multitude ; les concessions, les atermoiements ne la désarment pas ; ils ne font que l'irriter davantage. Il faut la résistance, il faut surtout la rappeler fortement au sentiment du devoir et de l'équité : ce langage est souvent mieux compris. Aussi à peine leur a-t-il proposé la délivrance de Jésus ou de Barabbas qu'un cri général se fait entendre. *Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam.* (*Ibid.*, 18.) Mettez Jésus à mort, et donnez-nous Barabbas ! Quel horrible parallèle, mes frères : la sainteté avec le vice, l'innocence avec le crime, celui qui avait rendu la vie aux morts, avec celui qui avait trempé ses mains dans le sang de ses frères, Jésus en un mot avec Barabbas ! Mais quelle indigne préférence ! on demande la mort de Jésus, de celui dont tous les pas avaient été marqués par des bienfaits, et la délivrance d'un assassin et d'un meurtrier ! *Non hunc sed Barabbam.* (*Joan.*, XVIII, 40.) Hélas ! mes frères, cette conduite des Juifs nous étonne et nous indigne : nous ne comprenons pas un semblable aveuglement et une telle fureur ! Oh ! qu'avons-nous fait, mes frères? nous avons imité la conduite que nous condamnons; nous avons commis le crime que nous réprouvons ! Oui, toutes les fois que nous nous sommes laissés entraîner au péché mortel, soit en foulant aux pieds les règles de la justice, soit en manquant aux règles de la charité et de la pudeur, soit enfin en transgressant les lois de la religion, n'avons-nous pas donné la préférence à tout ce qui nous a séduit? n'avons-nous pas dit, au moins par notre conduite coupable : *Non hunc, sed Barabbam?*

Toutefois Pilate ne cède point encore. Il lutte avec l'énergie de sa faiblesse contre les cris de la multitude, et comme pour lui donner une certaine satisfaction, il livre le divin Sauveur au supplice de la flagellation, espérant par là calmer la fureur qui le poursuit, et exciter quelque commisération dans le cœur de ses ennemis.

Oh ! voyez, mes frères, le divin Sauveur attaché à la colonne, et ses bourreaux s'acharnant après lui avec une incroyable fureur. Son sang coule de toutes parts sous les coups de fouets qui tombent sur son corps sacré, sa chair vole en lambeaux : et ce spectacle si propre à attendrir les cœurs les plus durs, ne touche nullement cette multitude ivre de son sang. Que dis-je? ils ajoutent de nouvelles douleurs à des douleurs déjà si sensibles, et ils joignent la moquerie et l'insulte à leur cruauté barbare, ils le dépouillent de ses vêtements, et le revêtent par moquerie d'un manteau d'écarlate. Ils ploient des épines meurtrières, ils en font une couronne qu'ils enfoncent dans sa tête, ils lui mettent un roseau à la main et sous ces emblèmes d'une royauté avilie, ils l'insultent, ils plient le genou devant lui, en signe d'hommage dérisoire : nous vous saluons, ô roi des Juifs ; ils le frappent à coups redoublés. Jamais, mes frères, chez la nation la plus barbare on n'avait prodigué même au plus grand coupable, au même degré, l'insulte et l'outrage lorsqu'il subissait les peines portées contre lui par les lois. Il y a dans le supplice le plus mérité je ne sais quoi qui fait taire le souvenir du crime et qui ne laisse dans le cœur des spectateurs avides de cette scène de tourments et de mort qu'un sentiment de commisération et de pitié. Ici seulement il y a une exception à l'égard du divin Sauveur; il devait plus que tout autre être rassasié d'opprobre et boire jusqu'à la lie le calice de l'ignominie. C'est qu'il était le représentant de l'humanité tout entière, et tant de crimes l'avaient souillée.

C'est dans cet état d'avilissement qui le rendait méconnaissable que Pilate le présente aux Juifs en leur disant : *Voilà l'homme. « Ecce homo. »* (*Joan.*, XIX, 5.) Tu fais bien, Pilate, de dire que c'est un homme; on ne pourrait le reconnaître pour tel dans l'état où ta faiblesse et la cruauté de ses bourreaux l'ont mis. A ce sang qui coule de toutes parts, à cette figure pâle et livide, à ces habits de dérision qui le couvrent et le défigurent, on ne dirait plus un homme mais un cadavre. *Ecce homo.* Voilà l'homme ! Tu te trompes, Pilate, le Prophète avait mieux dit, mettant dans la bouche du Sauveur plusieurs siècles avant l'événement ces paroles : *Vermis sum et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.* (*Psal.* XXI, 7.) Je suis un ver de terre, que tout le monde foule aux pieds, l'opprobre des hommes et l'objet du mépris du peuple. *Ecce homo.* Voilà l'homme, tel que l'ont fait nos fautes, nos crimes et nos désordres, car c'est pour les expier qu'il est en cet état. Mais au moins, dans cet état pitoyable où il est réduit, il trouvera des cœurs compatissants; la foule sera émue de pitié à un semblable spectacle, l'attente de Pilate sera réalisée. Non : des cris plus furieux encore se font entendre. *Crucifige, crucifige.* (*Luc.*, XXIII, 21.) *Mais enfin*, reprend le juge, *quel mal a-t-il fait? je n'en vois aucun : prenez-le, jugez-le vous-mêmes et crucifiez-le, car pour moi je ne le trouve coupable d'aucun mal. « Ego enim nullam invenio causam. »* (*Ibid.*) Il s'est dit le Christ, il s'est dit roi, reprend la foule, nous n'avons point d'autre roi que César. Si vous le renvoyez absous, vous n'êtes pas l'ami de César. *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX, 13.) Le coup est porté, l'injustice triomphe. A cette parole Pilate sent son peu de courage l'abandonner et s'éteindre. L'intérêt est mis en opposition avec le devoir, l'intérêt l'emporte et fait fléchir la justice, le devoir est sacrifié. En vain est-il convaincu de l'innocence du Sauveur; en vain lui est-il démontré que c'est l'envie furieuse qui demande sa mort ; en vain sa femme fatiguée par une vision nocturne lui fait-elle dire : ne vous mêlez pas de l'affaire de ce juste; en vain se

lave-t-il les mains en présence du peuple et s'écrie-t-il : Je suis innocent du sang de ce juste, et veut-il laisser au peuple une responsabilité qui retombe sur lui tout entière ; encore une fois, l'intérêt l'emporte : il avait une position, il veut la conserver ; il était l'ami de César, il veut conserver son amitié. L'intérêt lui fait fouler aux pieds la justice, il livre le Sauveur à leur fureur aveugle. Combien d'imitateurs de ce crime de Pilate! Va, homme faible, juge indigne de ce nom. Va, l'ambition t'a fait forfaire à la justice et à l'honneur : ton ambition ne sera pas satisfaite, elle sera ta ruine. Ton ambition t'a fait condamner un innocent, tu as voulu au prix du sang du juste conserver l'amitié de César, César plus juste que toi te jettera à bas de ce siége où tu n'aurais jamais dû monter; tu iras expier dans l'exil ta faiblesse et ton crime, et ton nom passera à la postérité comme un nom de honte et d'infamie.

En effet, mes frères, vaincu plus encore par l'appréhension de perdre l'amitié de César que par les cris de la multitude, Pilate met Barabbas en liberté, et voulant, dit le texte sacré, donner satisfaction à la multitude, il prononce la sentence et leur abandonne le Sauveur: *Tradidit voluntati eorum.* (*Luc.*, XXIII, 25.) Alors, se hâtant d'assouvir leur atroce vengeance, ils le dépouillent du manteau de dérision, lui rendent ses habits comme pour le faire plus facilement reconnaître par tous ceux qui avaient été témoins de ses miracles, et augmenter son ignominie. Par un autre raffinement de cruauté, ils le forcent de porter, sur ses épaules, l'instrument de son supplice, ce que l'on ne faisait pas pour les plus grands criminels, et ils le conduisent hors de la ville, sur le mont Calvaire. Là, la sainte victime s'étend sur l'arbre de la croix, des clous meurtriers sont enfoncés dans ses pieds et ses mains, la croix est élevée, deux autres sont dressées à ses côtés, sur lesquelles deux grands coupables expient leurs forfaits ; il est au milieu, comme à la place d'honneur de la honte et de l'ignominie, comme le plus grand coupable. Là un peuple, plus barbare que les barbares, ne sait pas respecter le dernier soupir de la victime; les cris d'insulte et de mépris retentissent à ses oreilles : *Toi qui voulais détruire le temple et le réédifier en trois jours, descends maintenant de ta croix.* — *Il a sauvé les autres*, s'écriaient les princes de la Synagogue et les scribes, *qu'il se sauve maintenant lui-même. S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui..... Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre.* (*Matth.*, XXVII, 40.) Tout devait se réunir aux pieds de l'auguste victime, même le blasphème. D'un autre côté, les soldats qui assistaient à cette scène terrible, mêlaient l'insulte au blasphème : l'un lui présente du fiel et du vinaigre ; les autres, avant même qu'il ait rendu le dernier soupir, se partagent ses vêtements et tirent au sort sa tunique sans couture. Au milieu de cette foule frémissante, deux personnes seules se rencontrent sur lesquelles le Seigneur peut abaisser ses regards avec amour, c'est sa très-sainte Mère et saint Jean. L'amour maternel dans ce qu'il a de plus sublime, et l'innocence dans ce qu'elle a de plus généreux; encore cette vue de ces cœurs qui partagent ses douleurs, ne fait que les rendre plus vives... Quelle douleur et quelle humiliation pour l'un et pour l'autre! O Jésus, ô Marie, cessez donc de vous porter ainsi des blessures mutuelles... Mais non; elle était là, la Vierge, la Mère, aux pieds de la croix de son divin Fils. Elle était là, parce qu'il y avait un dernier devoir à remplir; elle était là, recueillant les gouttes de sang qui coulaient de son corps adorable, entendant les railleries, les insultes qui lui étaient prodiguées, offrant son sacrifice en union à celui de son Fils... Elle était là, nous apprenant par son courage comment nous devons marcher dans la voie du sacrifice et de l'immolation : *Stabat juxta crucem.* (*Joan.*, XIX, 35.) Alors le divin Sauveur donne à sa Mère une dernière marque d'amour filial. Elle ne sera pas seule après la mort de son Fils; l'innocence et l'amour du disciple bien-aimé le remplaceront auprès d'elle : *Mère, voilà votre fils* (*Ibid.*, 26), lui-dit-il ; et puis parlant à saint Jean : *Mon fils, voilà votre mère.* (*Ibid.*) Par ces paroles, disent les Pères de l'Église, Jésus-Christ nous a donné à tous Marie pour mère : magnifique présent de son amour pour nous! O Marie, nous sommes vos enfants et vous nous avez enfantés au Calvaire Qu'elles soient toujours présentes à votre cœur, ces paroles tombées des lèvres de votre Fils mourant! Soyez notre refuge et notre protectrice ; soyez notre secours et notre consolation. Dans les peines et les afflictions de la vie, soyez notre mère et que nous soyons toujours pour vous des enfants dévoués et obéissants.

Le Seigneur avait rempli le dernier devoir de la piété filiale, la coupe de la honte et de l'ignominie était épuisée, tout ce qui avait été prédit était accompli : *Consummatum est.* (*Ibid.*, 30.) Alors il pousse un grand cri, il remet son âme entre les mains de son Père, il incline la tête et il expire ! — Prosternons-nous aux pieds de la croix de l'auguste victime : *O crux, ave.*

Nous venons d'assister, mes frères, à un spectacle bien triste et bien lugubre. En présence de ce déchaînement de toutes les passions, de ces cris de rage et de fureur, de ces insultes et de ces railleries amères, de ces indignes traitements exercés contre un homme dont celui qui le condamne est forcé de proclamer l'innocence; en présence de cette ignominie, de cette humiliation profonde, de ces mépris insultants ; en présence enfin de l'immolation de la grande victime, l'esprit est dans la stupeur, la voix s'éteint sur les lèvres, on est confondu d'étonnement et de surprise. C'est bien là le spectacle d'humiliation, de honte et d'ignominie auquel je vous avais conviés, et dans lequel le Sauveur expie nos crimes, réconcilie la terre avec le ciel. Mais à côté de ce spectacle

si humiliant, il y en a un autre bien propre à raffermir la foi et à exciter la reconnaissance et l'amour. C'est un spectacle de grandeur, de dignité, de divinité au sein des humiliations les plus profondes. Oui, mes frères, celui que nous venons de contempler dans le mépris et l'abjection, il est le Messie, il est roi, il est Dieu.

1° Il est le Messie. Au commencement du monde, un grand crime fut commis ; l'homme brisa, par sa désobéissance, les liens qui l'attachaient à Dieu. Déplorable chute, dont le retentissement dure encore, et dont nous voyons les tristes suites dans ces calamités morales et physiques sous lesquelles succombe la pauvre humanité. Mais si la justice du Seigneur punit la révolte de l'homme par la soustraction des dons excellents dont il l'avait orné, cette justice ne fut pas implacable, et au même moment où elle frappait ses coups, la voix de la miséricorde se faisait entendre, et elle annonçait le réparateur de l'humanité tombée, celui qui devait détruire l'empire du démon et écraser la tête du serpent infernal. Cette promesse, faite au commencement des siècles, s'est conservée dans le souvenir de l'univers entier, et elle a été se développant d'une manière plus claire et plus précise dans le sein du peuple que le Seigneur s'était spécialement choisi. Là, la même promesse est renouvelée à Abraham, à Isaac, à Jacob ; là, tout se rapportait au Messie promis : les usages, les cérémonies, les sacrifices. C'était le but du ministère prophétique : chaque prophète annonçait quelque caractère auquel on devait la reconnaître. Pendant le long espace qui s'écoula depuis le commencement de la promesse jusqu'à son exécution, tout fut prédit, tout fut annoncé, et il le fallait pour que la mission du réparateur ne pût être méconnue par personne, que tous fussent contraints par l'évidence à incliner devant lui leur esprit et leur cœur ; il le fallait d'autant plus que sa mission divine était en opposition formelle avec toutes les passions de l'esprit et du cœur de l'homme. Tout fut donc annoncé et prédit : sa naissance miraculeuse du sein d'une vierge : *Ecce virgo concipiet et pariet* (*Isa.*, VII, 14) ; le lieu où il devait naître : *Et tu Bethlehem terra Juda*, etc. (*Mich.*, V, 2) ; les hommages qu'il devait recevoir des sages ou des rois de l'Orient : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent* (*Psal.* LXXI, 10) ; les miracles qu'il devait opérer, les aveugles recouvrant la vue, les boiteux redressés, les malades guéris ; ses prédications, les pauvres évangélisés, tout fut annoncé. Mais comme il devait racheter les hommes par l'expiation et le sacrifice, et comme c'était là ce qui devait confondre davantage l'intelligence humaine, rien ne fut annoncé et prédit avec plus de précision et de détail que ce qui regardait son sacrifice. De sorte que l'on peut dire avec vérité : celui que vous avez vu livré à toute la fureur des Juifs, il est le Messie ; il est le Messie, parce que le Messie devait souffrir tout ce qu'il a souffert, éprouver tout ce qu'il a éprouvé, mourir comme il est mort. Voyons comment tout s'est fidèlement accompli comme il avait été prédit.

Un prophète annonce l'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem, c'est Zacharie... Tressaille d'allégresse, dit-il, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ; voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur, lui-même pauvre, monté sur une ânesse et le fils de l'ânesse : *Exsulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem; ecce rex tuus veniet tibi justus et Salvator; ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ.* (*Zach.*, IX, 9.) Quel autre roi des Juifs, demande saint Jean-Chrysostome, est entré dans Jérusalem monté sur une ânesse ? interrogez ce peuple, il ne pourra vous en indiquer un autre que le sauveur Jésus. Il semble, mes frères, que ce triomphe n'ait précédé que de quelques jours sa passion afin de rendre son humiliation plus profonde. Le prophète Isaïe nous trace à grands traits l'ensemble de ce drame sanglant et avec tant de précision que saint Jérôme le regarde plutôt comme l'évangéliste que comme le prophète de Jésus-Christ. Le prophète annonce un événement extraordinaire: *Qui croira à notre parole*, s'écrie-t-il, 750 ans avant Jésus-Christ, *et pour qui le bras du Seigneur s'est-il révélé ? il s'élèvera en présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride ; il n'a ni éclat, ni beauté, et nous l'avons vu et il était méconnaissable et nous l'avons désiré. Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, il connaît l'infirmité; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien, il a vraiment lui-même porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances. Oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié, il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé par nos crimes, le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui, nous avons été guéris par ses meurtrissures; nous nous sommes tous égarés comme des brebis, chacun de nous suivait sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ; il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond ; il est mort au milieu des angoisses, après un jugement. Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple, il n'a pas commis d'iniquité, et le mensonge n'a pas souillé sa bouche.* (*Isa.*, LIII, 1 et seqq.). Voilà, suivant le prophète, ce que doit faire et souffrir le Messie. Cette prophétie écrite 750 ans avant l'événement, ne dirait-on pas que c'est le récit évangélique? tout n'y est-il pas? son oblation volontaire, son innocence personnelle, notre salut opéré par sa passion, ses souffrances, ses plaies, ses humiliations, la comparaison de lui avec Barabbas : *Cum iniquis reputatus est* (*Ibid.*, et *Marc.*, XV, 28) ;

son inaltérable douceur devant ses bourreaux : *Pro peccatoribus rogavit* (*Isa.*, LIII, 12.); sa mort violente, tout n'est-il pas annoncé, prédit de la manière la plus admirable, et tout ne s'est-il pas accompli dans la personne du Sauveur avec une admirable précision ? Et pour mettre le comble à l'évidence, le prophète, qui vient de faire entendre des paroles tristes comme sur un tombeau, annonce immédiatement et dans le même chapitre la gloire et la puissance que lui a procurées sa passion. *Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité; il a donné sa vie pour expier le crime, mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains; son âme a été dans la douleur, mais il verra et sera rassasié de joie. Ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine, et portera lui-même leurs iniquités; parce qu'il a été mis à mort, et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux, et il distribuera lui-même la dépouille des forts.* (*Ibid.*, 10, 12.) Etait-il possible de prédire en termes plus clairs et plus frappants les humiliations du Messie, et son triomphe et ses victoires ? et tout cela ne s'est-il pas accompli avec une étonnante précision dans celui que nous avons contemplé naguère sous les coups et les outrages d'un peuple qu'il avait comblé de biens ? Il est donc le Messie, celui que les Juifs ont abreuvé d'ignominie et qu'ils ont livré à la mort comme un grand coupable. Gloire à lui !

Mais ce n'est pas tout : vous venez de voir comme l'ensemble de l'histoire de la passion racontée dans un seul chapitre d'un prophète plus de 700 ans avant l'événement, les autres ont dépeint d'une manière aussi admirable les différentes circonstances de ce drame sanglant. La trahison de Judas avait été annoncée en ces termes par le Roi-Prophète, *Si c'eût été mon ennemi qui m'eût chargé de malédiction, j'aurais pu le supporter; et si celui qui me haïssait eût dit contre moi des choses violentes, j'aurais pu me soustraire à sa méchanceté, mais c'est vous qui étiez mon ami, que je connaissais, avec qui je prenais de doux repas, avec qui j'allais de concert dans la maison du Seigneur.* (*Psal.* XCIV, 13, 14, 15.) Un autre marque d'avance le prix de sa trahison : *Appenderunt mercedem meam triginta argenteos* (*Zach.*, XI, 12.) trente pièces d'argent, la restitution de cet argent d'iniquité et l'usage qui en sera fait : *Et le Seigneur m'a dit, jette-le au potier, le beau prix auquel ils m'ont évalué et j'ai pris les trente pièces, et je les ai jetées dans la maison du Seigneur.* (*Ibid.*, 13.) Un autre (David), prédit la mort funeste du traître : *Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre le remplace dans son épiscopat : « Fiant dies ejus pauci, et episcopatum ejus accipiat alter. »* (*Psal.* CVIII, 45.) Zacharie prédit la dispersion de ses disciples au moment où les Juifs s'emparent de lui : *Percutiam pastorem et dispergentur oves.* (*Zach.*, XIII, 7.) Le prophète royal annonce les faux témoignages que l'on doit porter contre lui : *Insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.) Isaïe, les traitements indignes qu'on doit lui faire subir : *J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui les souffletaient, je n'ai pas détourné ma face de leurs reproches et de leurs crachats : « Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus, faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. »* (*Isa.*, L, 6.) David annonce sa cruelle flagellation : *Dinumeraverunt omnia ossa mea,* (*Psal.* XXI, 18.) les clous dont on l'attache à la croix : *Foderunt manus meas et pedes meos,* le fiel et le vinaigre dont on doit l'abreuver : *Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto,* (*Ibid.*, 17.) le partage de ses vêtements et sa robe tirée au sort : *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem,* (*Psal.* XXI, 19.) les railleries dont on l'accable : *Tout ceux qui m'ont vu m'ont insulté, ils ont tenu des propos contre moi, et branlant la tête il m'ont dit : Il espérait dans le Seigneur, qu'il se retire de là, qu'il se sauve puisqu'il l'aime : « Videntes me, deriserunt me, locuti sunt labiis et moverunt caput, speravit in Domino, eripiat eum, salvum faciat eum, quoniam vult eum. »* (*Ibid.*, VIII, 9.) Enfin, Zacharie prédit le coup de lance dont son côté doit être percé : *Aspicient ad me quem confixerunt* (*Zach.*, XII, 10); Daniel sa mort violente : *Post hebdomadas septuaginta duas occidetur Christus* (*Dan.*, IX, 16); l'Exode, que, comme l'agneau pascal qui en était la figure, ses os ne seraient pas brisés (*Exod.*, XII, 24), et Isaïe la gloire de son tombeau : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.)

Et maintenant, mes frères, prenez l'Evangile où nous est raconté si en détail ce drame sanglant de la passion du Messie rédempteur, et dites si tout ne s'est pas accompli à la lettre, comme les prophètes l'avaient annoncé. Oui, mes frères, il est le Messie; en lui, et en lui seul, les prophéties trouvent leur entier accomplissement; oui, mes frères, gloire à lui, il a porté toutes nos iniquités, il a été brisé par nos crimes, nous avons été lavés dans son sang ! Gloire à lui, il a satisfait à la justice de Dieu, il a réconcilié la terre avec le ciel, détruit le mur de séparation que le péché avait élevé, il a relevé l'humanité, il nous a rendu nos anciens droits à l'héritage éternel. Gloire à lui, il est le Sauveur et le Rédempteur des hommes !

Au milieu des ignominies de sa passion, il est roi; un jour le peuple d'Israël, ravi d'admiration à la vue de sa doctrine et de ses miracles, voulait l'enlever et le faire roi; le Seigneur déclina cet honneur, il s'en fut dans un lieu solitaire comme pour échapper aux applaudissements de la foule, le triomphe lui eût été trop facile; c'est dans sa passion et en donnant son sang pour ses sujets qu'il se montre véritablement roi. Il

est roi, il entre en triomphateur dans Jérusalem le dimanche qui précède sa mort ; tout le peuple va au-devant de lui, portant à la main des branches de rameau, le saluant comme celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini* (*Matth.*, XXI, 9), et lui qui jusqu'alors s'était soustrait à toutes les ovations, il accepte ces éloges et répond aux murmures des scribes et des pharisiens : *Si ceux-ci se taisent les pierres parleront.* (*Luc.*, XIX, 40.) Il est roi, Pilate l'interroge et lui demande : *Etes-vous le roi des Juifs ?* (*Matth.*, XXVII, 11.) Jésus lui répond : *Mon royaume n'est pas de ce monde, si mon royaume était de ce monde, mes sujets combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas d'ici.* (*Ibid.*) Pilate reprend : *Vous êtes donc roi,* (*Ibid.*) et le Seigneur répond : *Vous le dites, je suis roi,* (*Ibid.*) et affirmant sa parole par une espèce de serment : *Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.* (*Joan.*, XIII, 25, et seq.) Il est roi, et la multitude furieuse et qui le couvre d'opprobres, rend malgré elle témoignage à la vérité : On lui donne les insignes de la royauté, sur ses épaules un manteau d'écarlate comme un manteau royal, sur sa tête une couronne, à sa main un roseau pour sceptre, il accepte cette désignation. Il est roi : *Le bon pasteur*, dit saint Chrysostome, *donne sa vie pour ses brebis* (*Joan.*, X, 11), le bon roi donne sa vie pour ses sujets ; il est roi, et il le proclame du haut des cieux. Un des malfaiteurs crucifié à ses côtés le proclame, il se recommande à lui, et il lui promet une place dans son royaume. Il est roi, au roi appartient le droit de faire grâce, et de faire fléchir le droit de la justice rigoureuse devant les doux épanchements de la clémence, et lui du haut de la croix où on lui prodigue l'insulte et l'outrage, au lieu de punir ces rebelles, ces blasphémateurs, il laisse tomber sur eux une parole de clémence et de pardon : *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Il est roi, l'inscription placée au haut de l'instrument du supplice des criminels porte l'énoncé du crime dont ils se sont rendus coupable, une inscription est aussi placée au haut de la croix, et c'est le juge qui a porté contre lui la sentence de mort qui l'a écrite ; elle porte en trois langues différentes ces paroles : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (*Joan.*, XIX, 19), comme pour faire connaître à tous les peuples son titre de gloire. En vain les Juifs réclament contre cette inscription, ils demandent avec instance qu'elle soit changée, ou au moins modifiée pas une seule parole. Ecrivez, disent-ils, qu'il s'est dit roi des Juifs; Pilate s'y refuse, les Juifs insistent ; Pilate si timide devant les cris de mort qui retentissaient contre le Seigneur devant son tribunal, Pilate reste inébranlable : *Quod scripsi, scripsi.* (*Ibid.*, 20.) Oh ! Pilate, tu fais bien d'être inflexible, tu as dit la vérité. Il est roi, non-seulement des Juifs, mais de l'univers tout entier. Il est roi.

Il est Dieu ! oui, mes frères, celui que vous avez vu comparé par le prophète à un ver de terre, celui que vous avez vu couvert d'opprobres et de mépris, expirant entre deux criminels, comme le plus coupable des trois. Eh bien ! il est Dieu, et sa divinité qui avait paru pendant sa vie, au milieu des miracles qui accompagnaient ses pas, éclate d'une manière admirable dans sa passion et dans sa mort. Il est Dieu, et voyez-le au jardin des Olives, lorsque, prosterné la face contre terre, il entre en agonie, et qu'une sueur mêlée de sang lui sort par tous les pores... Quel autre eût pu résister à ce bouleversement de toutes les lois de l'organisation physique. Lorsqu'il est pris au jardin par les satellites des princes de la Synagogue, il les renverse du souffle de sa bouche... traîné devant le tribunal de Caïphe, lorsque le mensonge se fut condamné lui-même par ses propres contradictions, le pontife, se levant avec toute l'autorité de son ministère, l'interroge au nom de Dieu, et lui dit : *Je vous adjure au nom de Dieu, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu !* (*Matth.*, XXVI, 63.) A cette interpellation solennelle, le Seigneur répond : *Oui, je le suis, et vous verrez le fils de l'homme venir au milieu des nuées.* (*Ibid.*) Il est Dieu, il l'assure devant les soldats, lorsqu'après avoir guéri le serviteur du grand prêtre que Pierre avait blessé, il ajouta : *Remettez votre épée dans le fourreau, pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverra tout à l'heure plus de douze légions d'anges ?* (*Ibid.*, 53.) Il est Dieu ! quel autre que Dieu peut promettre le ciel ? eh bien, sur la croix il promet le ciel au larron repentant : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.) Il l'est, à Dieu seul il appartient de pardonner, et il pardonne : *Pater, ignosce illis.* Il est Dieu, car il meurt quand il veut, et en poussant un grand cri, que dans son état d'affaiblissement complet il n'aurait pu faire entendre, s'il n'eût été qu'un homme. Il est Dieu, car à peine a-t-il rendu le dernier soupir que la nature entière rend témoignage à sa divinité, le soleil cache ses rayons, des ténèbres profondes couvrent la terre, les rochers se fendent, la terre tremble, les morts ressuscitent, le voile du temple se déchire et montre la fin de la loi ancienne. Il est Dieu, et les spectateurs de ce drame lugubre sont forcés de le proclamer hautement, ils s'en retournent saisis de frayeur à la vue du crime qu'ils ont commis ou auquel ils ont participé, ils se frappent la poitrine et s'écrient. *Cet homme était vraiment juste. Cet homme est vraiment le Fils de Dieu...* « *Vere Filius Dei erat iste.* » (*Ibid.*, 47.)

Les plus grands conquérants de la terre lorsqu'ils sont descendus dans la tombe, voient leur gloire s'éclipser, le fruit de leur victoire disparaître, leurs partisans se disperser. Leur mémoire, dit l'Esprit-Saint, périt comme un vain son ; il n'en est pas ainsi du divin Sauveur. Lorsque vous l'avez vu expirant au milieu des outrages, vous avez peut-être cru sa puissance anéantie ? c'est maintenant qu'il

va triompher avec plus d'éclat. Il avait dit : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (*Joan.*, XII, 32.) C'était l'annonce de son triomphe et de sa gloire. Après sa mort, son corps est mis dans un sépulcre, le sceau de l'autorité publique est mis sur la pierre qui en ferme l'entrée, des gardes sont placés autour de son tombeau. Les Juifs croient avoir enseveli la puissance de Dieu, et donner un démenti à celui qui avait dit : *Post tres dies resurgam.* (*Matth.*, XXVII, 63.) Eh bien ! trois jours après sa mort, il déjoue toutes les précautions de ses ennemis, la terre tremble, les gardes sont renversés, le sépulcre s'ouvre, il sort victorieux du tombeau, on le croyait anéanti, n'avait-il pas expiré sur un bois infâme comme le dernier des criminels? eh bien ! c'est après sa victoire sur la mort et le tombeau qu'il pose les fondements de son Eglise, qu'il donne à Pierre le souverain pouvoir sur les agneaux et les brebis, c'est-à-dire, sur les pasteurs et le troupeau, qu'il promet à son Eglise l'immortalité sur la terre, qu'il envoie ses apôtres à la conquête de l'univers: *Euntes ergo*, etc.; *ecce vobiscum sum*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 19.) Les tempêtes se soulèveront en vain contre les envoyés du Seigneur ; en vain toutes les passions frémissantes s'élanceront contre eux avec fureur ; en vain les princes de la terre s'armeront de leur puissance pour anéantir le Christ et sa religion, le Seigneur qui prédit à ses apôtres des périls, des combats, la mort dans la lutte, leur promet aussi la victoire : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Envoyés par le Seigneur, comme son Père l'avait envoyé, les apôtres, après trois siècles de luttes et de combats, triomphent. Oh ! il a coulé bien du sang pendant cette lutte du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité, des passions dégradantes du cœur contre la vertu, des millions de martyrs ont été immolés, la tyrannie des empereurs romains n'a rien épargné, ni l'âge, ni le sexe, ni la condition. Mais enfin, selon les promesses du Sauveur, la croix triomphe, la croix, instrument du supplice du Rédempteur devient le plus bel ornement des sceptres et des diadèmes ; l'univers entier se prosterne à ses pieds, adore et reconnaît comme Dieu celui que les Juifs y avaient attaché comme un grand coupable.

Il est Dieu, et voilà pourquoi la croix, instrument de son supplice, brille partout. Sur la maison de la prière, dominant tous les autres édifices, sur nos places publiques comme un signe de salut, sur les chemins comme un motif de consolation au milieu des périls et des fatigues de l'exil. Voilà pourquoi la croix est le signe et le moyen le plus puissant de civilisation parmi les hommes. Partout où elle a été plantée, les hommes sont arrivés à la pratique des vertus dont le nom même leur était inconnu; partout où la croix a disparu, les peuples sont tombés dans la barbarie. Voilà pourquoi la croix est le signe de la vraie liberté, non pas de cette liberté qui n'est que la licence et le crime, qui ne connaît point de frein ni de devoirs, qui ne peut vivre que de désordres et d'anarchie ; mais de cette liberté des enfants de Dieu qui surmonte les passions et le vice, et qui emploie toute son énergie pour le bien. Partout où la croix a été plantée, on a vu disparaître l'esclavage, fléau, honte des peuples anciens, et les hommes sont montés à cette égalité devant Dieu qui n'exclut point l'inégalité de condition ni de fortune, mais qui sanctifie, ennoblit par le grand devoir de la charité toutes les positions sociales, et les fait tendre toutes au bien commun. Enfin, il est Dieu celui que nous avons contemplé dans l'ignominie du Calvaire : c'est pour cela que dans ses humiliations même il est le fondement de notre foi, de notre espérance et de notre amour. Oh ! chrétiens, qu'il soit réellement notre Dieu, qu'il règne sur nos esprits et sur nos cœurs, sur toutes les puissances de notre âme, qu'il y exerce un souverain empire ; que les passions, l'intérêt, l'ambition, se taisent en présence de la croix ; qu'elle soit notre instruction, notre force, notre guide, notre espérance, qu'un jour nous la pressions avec amour sur nos lèvres défaillantes, qu'elle soit sur notre tombe comme un gage d'immortalité et de résurrection glorieuse. *Amen.*

EXHORTATION VII.

SUR LE CIEL.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. (*Psal.* CXXI, 1.)

Je me suis réjoui dans ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.

Tels étaient, mes frères, selon les interprètes, les sentiments du peuple hébreu, captif dans une terre étrangère. La main du Seigneur s'était appesantie sur ce peuple ingrat et malheureux ; il avait vu la cité de Dieu livrée au pillage, ses murailles renversées, ses maisons détruites, lui-même traîné dans une captivité honteuse; gémissant alors sous un dur esclavage, Israël refusait de faire entendre sur les bords des fleuves de Babylone, les cantiques de Sion. Une seule pensée le soutenait encore dans son infortune, et faisait naître dans son cœur flétri par la douleur, une lueur d'espérance : C'est que le Seigneur toujours miséricordieux briserait enfin ses chaînes, et qu'il aurait le bonheur de revoir la cité sainte : *Nous nous sommes réjouis*, s'écriait alors ce peuple malheureux, *en apprenant que nous irions dans la maison du Seigneur :* « *Lætatus sum.* » Jérusalem qui s'élève insensiblement comme une cité qui renaît de ses ruines, Jérusalem, patrie si chère à nos cœurs, quand nous sera-t-il donné de célébrer tes solennités, quand jouirons-nous dans tes murs du bonheur que nous chercherions en vain ailleurs ! *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus*, etc. (*Ibid.*, 3.) Quelle consolation pour un infortuné de pouvoir se promettre avec confiance que ses malheurs auront un terme, que le calme succédera enfin à la tempête, et un repos profond à l'agitation la plus vive ! Le voyageur se console des fatigues d'un long voyage en

pensant qu'il est près d'arriver au lieu de son repos. Le malheureux exilé depuis longtemps de sa patrie sent son cœur tressaillir de joie à la vue, quoiqu'éloignée de la terre qui l'a vu naître, et qui possède dans son sein tout ce qu'il a de plus cher. Ainsi le vrai chrétien, en considérant aujourd'hui le Sauveur du monde s'élever au ciel et prendre possession de son trône immortel, sent, il est vrai, dans son cœur, comme les disciples, une tristesse profonde : Jusques à quand, s'écrie-t-il, serai-je dans cette terre d'exil et de pèlerinage, quand enfin serai-je délivré des maux qui m'accablent ? O Jérusalem! cité chérie de Dieu, quand aurai-je le bonheur d'être introduit dans ton sein et de chanter éternellement au pied du trône de l'Agneau un cantique d'action de grâces !

Toutefois, il ne se laisse point abattre, il soutient et ranime sa foi par la promesse que lui fait Jésus-Christ montant au ciel, de lui préparer une place dans le séjour de la gloire: *Vado vobis parare locum.* (*Joan.*, XII, 2.) La pensée que son pèlerinage aura un terme, et qu'un jour il se reposera dans les tabernacles éternels, l'encourage, et lui donne de nouvelles forces pour vaincre les ennemis qui l'attaquent de toutes parts. Il combat avec courage, parce qu'il voit déjà briller la couronne que lui réserve le juste Juge pour prix de ses victoires ; il foule aux pieds le monde; et tous ses plaisirs lui paraissent vils et méprisables en comparaison des biens que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment. Il fait violence à ses penchants les plus naturels, parce qu'il sait que le Seigneur, témoin de ses sacrifices, ne les laissera pas sans récompense.

Voilà les sentiments que produit dans l'âme fidèle la pensée du ciel, et c'est pour exciter de plus en plus dans vos cœurs ces sentiments généreux que l'Eglise nous rappelle aujourd'hui l'ascension du Sauveur. Ce jour heureux où le Seigneur vainqueur de l'enfer et de la mort entra triomphant dans sa gloire, ce jour où les portes éternelles s'ouvrirent devant le dominateur des nations, où les esprits bienheureux virent pour la première fois le fils de l'Homme couronné de gloire et de beauté s'asseoir à la droite du Père éternel.

C'est pour entrer dans les vues de l'Eglise que je voudrais vous entretenir aujourd'hui du bonheur du ciel. Mais, ô mon Dieu ! n'est-ce pas une témérité et une présomption à une créature d'entreprendre de parler de la félicité sainte. Quelle langue humaine pourrait raconter les merveilles de votre droite, et peindre les torrents de délices que vous préparez à vos élus. Il faudrait avoir goûté ce bonheur pour en parler dignement, il faudrait au moins avoir un cœur brûlant d'amour pour entreprendre de raconter les merveilles de son amour, et le mien, ô mon Dieu, est froid et languissant ! Essayons toutefois de nous en tracer une faible image afin d'avancer, ou du moins de nous soutenir par cette considération dans la voie de la vertu. Dans ce lieu de bénédiction on n'y a plus rien à souffrir, on n'y désire plus aucun bien, on n'y craint plus aucun changement. Réfléchissons un instant sur ces trois motifs. Ils sont bien propres à nous animer dans le service de Dieu.

PREMIER POINT.

Je dis d'abord que dans le ciel il n'y a plus aucun mal. Ici-bas accablés de maux, en proie à toutes sortes de douleurs et d'afflictions, nous gémissons sous le poids qui nous accable. Cette terre où nous vivons est une terre maudite qui dévore ses habitants, les routes où nous marchons sont semées d'épines, personne n'est exempt de peines, et chacun, ressent plus ou moins les infirmités de la nature humaine. Un joug pesant, dit le Sage (*Eccli.*, XL, 1 seqq.), a été imposé aux malheureux enfants d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort; il pèse sur tous les hommes, depuis l'enfant qui voit à peine la lumière et qui annonce par ses cris plaintifs la douleur qu'il ressent, jusqu'au vieillard décrépit qui va descendre dans la poussière du tombeau, depuis le riche qui vit dans l'abondance jusqu'au malheureux Lazare expirant de faim à sa porte; depuis le monarque superbe assis sur un trône de gloire jusqu'au pauvre couché sur un fumier dégoûtant ; tous sentent la pesanteur de ce joug affligeant, tous gémissent sous le poids qui les accable. La tempête agite les cèdres du Liban, et le faible roseau planté au fond d'une vallée solitaire n'est pas à l'abri des vents et des orages. Il ne saurait y avoir ici-bas une félicité sans ombrage, un plaisir sans nuage, tout y est détrempé d'amertume ; et si vous doutiez encore de cette vérité, interrogez ceux qui vous paraissent les plus heureux dans ce monde, et, s'ils sont de bonne foi, les soupirs qui accompagneront leur réponse, vous feront assez connaître qu'ils portent dans leur cœur un trait fatal qui empoisonne toutes leurs jouissances.

Interrogez ce monarque puissant qui gouverne en souverain un empire vaste et étendu; demandez-lui, si, au milieu de cet appareil magnifique qui l'environne, et qui nous éblouit, il est véritablement heureux ; et il vous répondra en gémissant comme Salomon, que les noirs soucis, les sombres inquiétudes, les craintes amères viennent empoisonner tous ses plaisirs, et qu'au milieu de cette magnificence, il ne rencontre que *vanité et affliction d'esprit :* « *Vanitas et afflictio spiritus.*» *Eccle.*, II, 17.) Hélas ! s'écriait le saint Roi-Prophète, que mon exil est long, que mon âme est longtemps voyageuse sur cette terre ingrate et stérile! *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est.* (*Psal.* CXIX, 5.) C'était cependant un prince riche et puissant, adoré de ses sujets, un roi même pieux et selon le cœur de Dieu, et cependant il ne trouvait dans l'éclat de la pourpre dont il était revêtu que des sujets de gémissements et de larmes.

Interrogez cet homme parvenu au sommet de l'élévation et des honneurs; et il vous dira que ce n'est qu'à force d'intrigues et de

démarches souvent humiliantes, de soins et de fatigues qu'il est parvenu à ce poste qu'il avait si fortement ambitionné, et qu'il est bien éloigné d'y trouver le bonheur qu'il s'était promis.

Interrogez enfin ces personnes qui vivent dans les plaisirs et les divertissements du monde, dont toute la vie n'est qu'un cercle d'amusements divers, de satisfactions nouvelles, demandez-leur quel plaisir elles ont jamais goûté sur lequel le Seigneur n'ait répandu une secrète amertume? dans quelle situation heureuse elles se sont trouvées, qui n'ait été traversée de mille dégoûts et troublée de mille désirs inutiles? Enfin, interrogez-vous vous-mêmes, mes frères, et rendez gloire à la vérité; hélas! à peine au printemps de votre vie, vous en avez déjà moissonné les épines et les amertumes! votre cœur, sans doute, conservant encore le précieux trésor de l'innocence, n'a point éprouvé l'agitation qui accompagne le vice, mais avez-vous été heureux pour cela? combien d'ennuis, combien de dégoûts, combien de désirs qui ne sont pas remplis et qui laissent dans votre âme une secrète amertume? Vous l'avez ainsi voulu, ô mon Dieu! afin que nos cœurs, dégoûtés des créatures par les créatures elles-mêmes, se tournent vers vous qui seul pouvez les rendre heureux!

Vous l'avez compris, âmes fidèles, le vide et le néant du monde, vous qui avez foulé aux pieds la chair et le sang, vous qui avez généreusement renoncé à tout ce que le monde pouvait vous offrir d'éblouissant, pour vous ensevelir dans le secret de la face du Seigneur! Vous avez quitté Babylone pour sauver votre âme. Vous avez cru qu'un seul jour passé dans la maison du Seigneur valait mieux qu'un siècle dans les tentes des pécheurs. Puissiez-vous jouir en paix du fruit de vos sacrifices! daigne le Seigneur qui a promis le centuple, dès cette vie, à ceux qui abandonnent leurs parents, leurs amis pour son amour, vous combler de l'abondance de ses bénédictions. Toutefois, n'espérez pas être à l'abri des peines et des afflictions; non, la vie chrétienne et fervente n'en est pas exempte.

La vertu a sans doute des charmes bien puissants, mais aussi elle a ses épines et ses difficultés; elle seule fait le contentement de l'homme ici-bas, mais ce contentement n'est pas sans mélange. Le joug du Seigneur est doux, il est vrai, son fardeau est léger (*Matth.*, XI, 30); mais ce n'en est pas moins un joug et un fardeau dont nous ne manquons pas de sentir le poids. En effet, pour pratiquer la vertu et servir le Seigneur dans la sincérité de son âme, il faut se faire une violence continuelle, il faut réprimer ses penchants et ses inclinations, il faut combattre contre soi-même, s'armer sans cesse d'un nouveau courage; et quoique le Seigneur soit avec nous dans ces pénibles combats, qu'il en adoucisse l'amertume par l'onction sainte de sa grâce, et que l'on goûte à réprimer ses désirs, plus de douceurs qu'à les satisfaire, l'on n'en sent pas moins quelque peine et quelque travail. La mort de l'homme terrestre et charnel, ne saurait avoir lieu, sans que nous sentions la violence de ses résistances.

Elle gémit, l'âme fidèle, de voir le Seigneur oublié et outragé par le plus grand nombre des hommes. Elle gémit de voir la religion sainte de Jésus-Christ devenir un sujet de scandale pour le méchant, un objet de raillerie et de blaphème pour l'impie, de voir cette religion sainte comme autrefois la fille de Sion, assise sur des ruines, se plaindre de ce que presque personne ne vient à ses solennités; et, plus elle aime, plus elle ressent vivement les coups qu'on lui porte. Que dirai-je, des tentations qu'elle éprouve sans cesse, et qui la font soupirer comme après la fin de son exil et de son esclavage? Car, hélas! l'ennemi du salut tourne sans cesse autour d'elle pour la faire tomber dans ses piéges. Il est vrai, qu'elle peut tout en celui qui la fortifie, et qu'appuyée sur le bras du Seigneur, elle peut défier l'enfer entier, la mort et les persécutions, comme l'Apôtre, de la séparer jamais de la charité de son Dieu; mais ses craintes, quoique tempérées par la confiance, ne laissent pas d'être vives. Sa propre faiblesse l'a fait trembler, et la pensée qu'il ne faut qu'un instant pour perdre le trésor précieux de sa grâce jette dans son âme l'agitation et le trouble. Combien de fois, les égarements d'une imagination volage l'empêchent-ils de goûter les douceurs de la méditation, et les suavités des plus tendres communications de l'époux céleste! combien de fois n'est-elle pas obligée de se dire à elle-même comme le Prophète: *Mon âme, pourquoi vous laissez-vous aller à la tristesse et à l'abattement? espérez en Dieu!* convaincue de sa bonté par les bienfaits qu'il répand sur vous, pouvez-vous douter que vous ne chantiez encore votre libérateur et votre Dieu: *Quare tristis es, anima mea?* (*Psal.* XLII, 2.) Combien de fois, fatiguée des difficultés qu'elle a rencontrées dans la voie du salut, n'est-elle pas obligée de consoler son âme, et de l'inviter à entrer dans le lieu de son repos. *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* (*Psal.* CXIV, 7.) En un mot, qui que vous soyez, dans quelque position que vous vous trouviez, vous ne jouirez jamais ici-bas d'un bonheur véritable, parce que le Seigneur a versé sur la terre le calice de son amertume, et que tous doivent y participer. *Verumtamen fæx ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ.* (*Psal.* LXXIV, 9.) Tant il est vrai de dire avec le saint homme Job, que la vie de l'homme qui passe comme un songe est cependant traversée par une infinité de malheurs et d'afflictions: *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (*Job*, XIV, 1.)

Mais quittons ce monde misérable qui nous offre partout des marques éclatantes de la malédiction de Dieu. Levons nos cœurs et nos yeux en haut vers cette terre où coule

sans cesse, dit Isaïe, un fleuve de paix et de bonheur. C'est là, dit l'Écriture, que les élus de Dieu n'auront plus rien à souffrir, plus rien à craindre ; âmes fidèles, vous versez ici-bas des larmes bien amères, mais le Seigneur, dit l'apôtre bien aimé, les essuiera de ses mains! *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* (*Apoc.*, **XXI**, **4.**) Là, nous ne sentirons plus les rigueurs de la faim ni de la soif, mais notre âme se désaltérera dans ces torrents de délices qui inondent la cité sainte. *Non esurient neque sitient.* (*Apoc.*, VII, 16.) Là, l'hiver ne fera plus sentir ses rigueurs, ni l'été ses chaleurs brûlantes, mais un air toujours doux et tempéré, un jour toujours pur et serein régnera dans ce lieu de bonheur. *Non cadet super illos sol, neque ullus æstus.* (*Ibid.*) Le temps du travail et de la fatigue sera passé, et l'âme réunie à l'objet de son amour, jouira dans son sein d'un repos inaltérable. *Ut requiescant a laboribus suis.* (*Apoc.*, XIV, 13.) Là, plus de chagrins, plus de douleurs, plus de crainte, plus d'espérance, plus de jalousie, plus de gémissements. *Neque metus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* (*Apoc.*, XXI, 4.)

La mort qui trouble ici-bas les plaisirs du mondain, et qui le fait frémir en lui présentant un tombeau, la mort, dis-je, n'y exercera plus son empire, et alors nous pourrons lui répéter, en lui insultant comme le Prophète : *Mort, où est ta victoire? mort, où est ton aiguillon? « Ubi est, mors, victoria tua ? »* (I *Cor.*, XV, 55.) Parce que nous serons à l'abri de ses coups, et que notre vie, ici-bas si pleine de misères, sera changée en une vie qui ne finira plus: *Mors non erit ultra.* Monde perfide et corrupteur, tu n'étaleras plus à nos yeux l'éclat de tes pompes et de tes spectacles ; ta voix enchanteresse ne viendra plus frapper nos oreilles, pour porter dans nos cœurs la séduction et la mort; tes piéges seront alors sans fruit ; tes efforts seront vains et inutiles. Que dis-je, les flèches aigües dont tu essayais de nous percer seront brisées entre tes mains : *Defecerunt frameæ in finem.* Tes richesses, tes ornements, tes spectacles, tes palais seront réduits en cendres : *Civitates eorum destruxisti.* Tes plaisirs auront passé comme un songe léger : *Periit memoria eorum cum sonitu : Mais le Seigneur subsiste éternellement* (*Psal.* IX, 7), et l'âme fidèle qui aura foulé aux pieds tes plaisirs et tes charmes goûtera alors en paix le fruit de ses victoires. Que dirai-je encore ? Nous n'aurons plus à craindre les embûches de l'ennemi du salut, ses rugissements ne porteront plus dans nos cœurs la terreur et l'effroi ; le dragon sera précipité sans retour au fond de l'abîme, son empire sera détruit, et ceux qui auront été marqués du signe de l'agneau chanteront éternellement ses louanges.

Ah ! déjà, mes frères, vous sentez augmenter en vous-mêmes votre mépris et votre dégoût pour les biens périssables de cette vie. Déjà vos cœurs et vos soupirs s'élancent vers cette terre heureuse où le mal n'osera plus paraître, et comme l'Apôtre, vous vous écriez en gémissant : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VIII, 24) ? qui brisera les liens qui me retiennent encore dans ce lieu de misère ? Quand me sera-t-il donné, ô mon Dieu ! de paraître devant vous et de contempler vos amabilités ineffables? *Quando veniam et apparebo ante faciem Domini?* (*Psal.* LI, 3.) Mais je ne vous ai encore rien dit de ce bonheur ineffable, auprès de ce qui me reste à vous dire ; car non-seulement dans le ciel il n'y a plus rien à souffrir, mais il n'y a plus rien à désirer, parce qu'on y possède toutes sortes de biens.

DEUXIÈME POINT.

Où trouver des expressions assez énergiques pour vous peindre le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ? Car si nous ne faisons que bégayer en parlant de l'effrayante rigueur des jugements de Dieu sur les méchants, comment nous former quelque idée de la magnificence qu'il déploie envers ses élus, puisque au langage de l'Écriture les trésors de sa miséricorde surpassent de beaucoup les trésors de ses vengeances : *Superexaltat misericordia judicium.* (*Jac.*, II, 13.) En effet, dit saint Augustin, en parlant de la félicité du ciel, nous réussissons mieux à dire ce qu'elle n'est pas qu'à dire ce qu'elle est ; et le grand Apôtre lui-même, ravi jusqu'au troisième ciel, qu'a-t-il pu nous en dire autre chose, si ce n'est que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que son oreille n'a jamais entendu, que son cœur ne sentit jamais ce que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment. (I *Cor.*, XI, 9.) Cependant, que n'a pas vu l'œil de l'homme ? Les riches productions de l'art et du génie dans tous les genres ; des palais magnifiques qui font l'ornement de nos villes, et où l'or et l'argent semblent se disputer la gloire de fixer nos regards, la beauté des prairies et des campagnes, surtout l'étonnant spectacle du firmament qui annonce si hautement la gloire du Seigneur ! Que n'a pas entendu l'oreille de l'homme ? Tous les doux sons de la poésie et de la musique, ces concerts harmonieux qui nous ravissent hors de nous-mêmes ! Que n'a pas senti le cœur de l'homme ? Les tendres sentiments de la reconnaissance et de l'amitié, le doux plaisir qu'il y a à faire du bien et à soulager la misère de ses frères, les pures délices de la vertu ! Et toutefois, entendez l'Apôtre nous dire : que l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur ne sentit jamais, etc. Aussi un grand serviteur de Dieu s'écriait-il en voyant la magnificence de Rome : Si Rome terrestre me paraît si belle, que sera-ce donc de cette Jérusalem céleste où nous sommes destinés à habiter un jour ! Ne nous en étonnons point, dit saint Augustin, notre cœur est fait pour Dieu, et tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de lui.

Aussi Dieu veut-il être lui-même notre récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) Pourrions-nous en souhaiter une plus grande et plus magnifique ?

Voir Dieu, le posséder, l'aimer toujours avec une ardeur nouvelle, éprouver toujours une nouvelle satisfaction à chanter ses miséricordes, voilà ce qui fait le bonheur des élus dans le ciel, et ce qui forme ce torrent de délices dont ils sont inondés. Nous verrons Dieu. Hélas! dans cette terre d'exil nous cherchons de toute part quelque objet qui nous retrace l'image de notre Dieu. Mais que nos recherches sont infructueuses! Le firmament, il est vrai, me donne une idée de sa beauté et de sa gloire; la mer en courroux me représente sa colère, l'ordre et la variété des saisons me parlent de la Providence divine; les bienfaits qu'il répand sur nous me font souvenir de sa bonté et de sa miséricorde; les martyrs m'annoncent sa force, les vierges sa pureté? Mais ce ne sont là que des traits épars qui ne me représentent que bien imparfaitement le Dieu de mon cœur, et après les plus grands efforts de mon esprit, et tout ce que pourrait m'offrir de plus ravissant l'imagination la plus brillante, je suis obligé de m'écrier en gémissant, avec saint Augustin, ce n'est pas là le Dieu que je cherche: ***Non te video, Deus meus.***

La religion vient au secours de la nature; elle m'apprend que le Dieu de mon cœur est un en trois personnes; qu'une de ces personnes s'est revêtue de notre mortalité pour nous délivrer de la mort et de l'enfer; que ce Sauveur des hommes, en s'élevant au ciel ne nous a pas laissés orphelins; qu'il fait ses délices d'habiter parmi nous, qu'il aime à faire sa demeure dans nos cœurs. Mais hélas! je cherche en vain à voir celui que mon cœur désire; des voiles funestes le dérobent à mes yeux; je sais que je le possède, mais je ne le vois pas; ma foi même ne fait qu'irriter mes désirs, qu'enflammer mon ardeur. Etre entre les bras du plus tendre des pères et ne pas le voir, le posséder au milieu de son cœur et être privé du bonheur de considérer sa face adorable! Un enfant qui aime pourrait-il supporter une si cruelle privation! Non, malgré les lumières de la foi, comme l'épouse des cantiques, je franchis les vallées et les collines, et le bien-aimé de mon cœur semble se refuser à mes empressements; je l'appelle, et il paraît sourd à mes cris; je gémis comme la colombe, et il est insensible à mes gémissements. Consolez-vous, âme infortunée, vos douleurs auront un terme, vous le verrez ce Dieu que vous aimez, dans le séjour de la gloire. Mais vous le verrez face à face, dit l'Apôtre; les voiles qui vous le cachent ici-bas, l'amour divin les aura consumés. Ces nuages qui le dérobent à vos empressements, sa charité les aura dissipés. Le chaste époux de votre cœur ne s'éloignera plus de vous; il viendra, au contraire, au devant de vos désirs; il comblera tous vos vœux; il se livrera à vous sans réserve: *Videbimus eum sicuti est.* (I ***Joan.***, III, 2.)

Nous verrons cette majesté suprême devant laquelle toute puissance n'est que faiblesse; en présence de laquelle tout doit s'anéantir; cette sagesse ineffable qui conduit tout avec une force tempérée par la douceur; cette beauté ravissante dont toute la beauté des créatures qui nous charment et nous enchantent n'est qu'un faible écoulement; auprès de laquelle toute lumière n'est que ténèbres épaisses; cette beauté plus étendue que la terre et les cieux! *Videbimus eum sicuti est.*

Nous verrons Jésus-Christ, autrefois l'opprobre des hommes et le rebut du peuple, resplendissant alors de gloire et de beauté, effaçant par son éclat celui du soleil et des astres! Père éternel, vous qui avez aimé les hommes jusqu'à livrer à la mort votre Fils unique, l'objet de vos plus douces complaisances, afin de les délivrer eux-mêmes de la mort éternelle, nous vous verrons aussi! Esprit consolateur, qui nous éclairez dans nos ténèbres, qui guidez nos pas à travers les écueils qui nous environnent, qui nous soutenez dans nos fatigues, nous consolez dans nos afflictions, qui répandez sur nous l'abondance de vos grâces, qui ne cessez de prier pour nous avec des gémissements ineffables, nous vous verrons, et quelle douceur de bénédictions ne répandrez-vous pas alors sur nos cœurs! Ah! si saint Pierre sur le Thabor, en voyant une faible lueur de votre gloire, ô mon Sauveur, se sentit transporté hors de lui-même, s'il consentait d'abandonner la terre avec tout ce qu'elle a de plus précieux, que sera-ce, ô mon Dieu, quand vous nous découvrirez la source, l'auteur même de la gloire! Nos cœurs pourraient-ils n'être pas satisfaits quand ils seront plongés dans le torrent de délices où les jettera votre présence adorable, pourraient-ils désirer autre chose? *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (***Psal.*** XVI, 15.)

La vue de Dieu fera le bonheur de notre esprit, son amour fera le charme de nos cœurs: *Videbimus et amabimus.* Amour sacré, chastes délices, union ravissante, torrent de volupté, comment dépeindre tout ce que vous avez de délicieux et de ravissant! Ah! mes frères, si jamais vous éprouvâtes le plaisir que l'on sent, à revoir, après une longue absence, une mère que l'on aime tendrement; si jamais vous avez éprouvé *combien le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger* (***Matth.***, XI, 30), et combien sont aimables les communications du Seigneur à l'égard d'une âme qui l'aime, peut-être pourrez-vous vous former une faible idée de la douceur de cet amour; mais, que dis-je, autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant la lumière l'emporte sur les ténèbres, autant cette union ineffable de l'âme avec son Dieu est-elle au-dessus de ce que nous avons ressenti d'émotions douces et agréables. L'âme verra Dieu, et à la vue de ses charmes elle se sentira embrasée des flammes les plus pures, et le fleuve de bonheur, qui réjouit la cité sainte, l'inondera de ses délices: *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (***Psal.*** XLV, 5.) Nous aimerons Dieu, *Amabimus!* Hélas! nous faisons maintenant des efforts pour aimer le Seigneur, et à peine avons-nous commencé à prendre notre es-

sor que nous retombons sous le poids de notre faiblesse; mais dans le ciel, plus de peine pour aimer Dieu, notre âme s'élancera vers lui avec un empressement irrésistible, elle se reposera amoureusement dans son sein : *Amabimus.* Ici-bas, distraits par mille soins, mille inquiétudes, notre cœur se trouve partagé entre des objets divers qui le captivent et l'attachent; mais dans le ciel, Dieu seul sera l'objet de nos désirs : *Amabimus,* nous l'aimerons, mais nous l'aimerons avec une tendresse inexprimable, sans froideur, sans indifférence, sans refroidissement; il épuisera, lui seul, toute l'étendue et la sensibilité de notre cœur. Ici-bas, dit saint Chrysostome, on s'accoutume à tout, à l'éclat, à l'honneur, à la distinction, à la fortune; on en perd bientôt le sentiment et le goût, mais dans le ciel nous aimerons sans cesse le Seigneur avec une ardeur nouvelle, parce que nous trouverons sans cesse, dans son essence infinie, de nouvelles raisons de l'aimer. Dans le ciel, dit saint Augustin, on sent toujours une joie nouvelle, on goûte toujours de nouveaux plaisirs, on possède tout ce qu'on désire, et on désire tout ce qu'on possède : *Semper pleni, semper avidi.* Hommes charnels, poursuit le même Père, qui vivez dans l'ivresse des plaisirs du monde, ce langage est inintelligible pour vous; mais donnez-moi un cœur qui aime, et il comprendra ce que je dis, et il le comprendra d'autant mieux qu'il aimera davantage : *Da amantem, et sentiet quod dico;* nous verrons Dieu, nous l'aimerons, et notre cœur sera comblé de joie; mais en même temps, nous chanterons à jamais ses louanges : *Videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus.*

Dans l'assemblée des anges et des saints, nous chanterons à jamais les louanges du Seigneur, nous exalterons ses miséricordes. J'ai vu, dit l'apôtre saint Jean dans l'*Apocalypse*, j'ai entendu les esprits célestes chanter un cantique en l'honneur de l'Agneau et de celui qui est assis sur le trône : *Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées; gloire, honneur, puissance, bénédiction à celui qui est assis sur le trône et qui régnera éternellement!* (*Apoc.*, VI, 12.) Voilà le cantique éternel dont retentiront les voûtes de la cité sainte, et que nous chanterons un jour remplis de la joie la plus vive; nous le louerons : *Laudabimus!* et de quoi? de nous avoir tiré du néant par une faveur singulière, pour nous rendre témoins des merveilles de sa droite; de nous avoir éclairés de sa divine lumière préférablement à tant d'autres qui seront assis éternellement à l'ombre de la mort; nous le bénirons de nous avoir retirés du monde, où les écueils sont si fréquents, pour nous cacher d'avance dans le secret de sa face. Vous le louerez, mes frères de vous avoir conduits dans cette maison de bénédiction, où en recevant les lumières de l'esprit vous plantez dans vos cœurs le germe précieux de la vertu qui produira dans son temps des fruits abondants; nous le bénirons d'avoir guidé nos pas dans les routes pénibles de cette vie; nous le louerons des maux dont il nous aura affligés, parce qu'ils n'auront servi qu'à nous détacher du monde; des biens dont il nous aura comblés, parce qu'ils nous auront soutenus dans nos faiblesses; nous le bénirons, et notre cœur, qui s'épuisera en actions de grâces, s'excitera encore, comme le Prophète, à le louer davantage. *O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi exalte à jamais son infinie miséricorde : « Benedic, anima mea, Domino. »* (*Psal.* CII, 1.) Vous voir, ô mon Dieu! vous aimer, vous bénir, telle sera la douce occupation de mon cœur, la consolation et le charme de mon âme, et cela pendant toute l'éternité! Dernier caractère du bonheur du ciel, on n'y craint plus aucun changement, et dernier motif d'y tendre de tout notre cœur.

TROISIÈME POINT.

Si les douceurs qui nous attendent dans le ciel devaient avoir un terme, si ces délices devaient s'évanouir un jour, nous serions peut-être excusables d'attacher notre cœur aux choses de la terre, et de nous laisser aller à l'illusion de leurs charmes. Que dis-je, le bonheur du ciel n'aurait plus rien pour moi d'agréable et de ravissant, l'idée de sa gloire ne me consolerait plus; je n'y trouverais qu'une pensée désespérante. Cette perspective funeste ferait mon supplice. Vous voir, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, mais ne vous voir que pour être ensuite séparé de vous; vous considérer, ô lumière incréée, mais ne vous considérer que pour être ensuite plongé dans d'épaisses ténèbres! vous aimer, ô le charme de mon cœur, mais pour éprouver ensuite le vide le plus affreux! Cette pensée me déchire le cœur, elle répand dans mon âme la tristesse la plus profonde. Ah! vous ne seriez plus ce Dieu riche en miséricorde, ce Dieu qu'élève sa bonté au-dessus de ses autres perfections; vous ne seriez plus ce Dieu bon, cet ami fidèle, ce père tendre; vous ne seriez plus qu'un Dieu cruel et implacable, qui ne m'auriez montré votre gloire que pour me rendre plus malheureux. Ce serait donc en vain que, traînant ici-bas une vie misérable et languissante, j'aurais fermé mon cœur à tous les charmes des plaisirs; ce serait donc en vain que j'aurais fait violence à mes inclinations les plus naturelles, ce serait donc en vain qu'à l'exemple de l'Apôtre j'aurais châtié mon corps, que je l'aurais réduit en servitude, et que comme le Prophète je n'aurais estimé heureux que celui qui avait le Seigneur pour son Dieu.

Ah! loin de nous une telle pensée. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *n'est point comme les hommes pour être infidèle à ses promesses, ni comme le fils de l'homme pour être sujet au changement.* (*Num.*, XXIII, 19.) *Les justes*, dit-elle encore, *vivront éternellement : « Justi in perpetuum vivent* (*Sap.*, V, 16), » et pour qu'il ne vous reste plus aucun doute, écoutez Jésus-Christ lui-même : Le salut que je réserve à mes serviteurs dans le ciel est éternel : *Salus autem mea in sempiternum est.* La récompense que

je leur prépare sera sans fin : *Et justitia mea non deficiet.* (*Isa.*, LI. 6.) La gloire dont je le couronnerai ne se ternira jamais : *Justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.) Ah! si ce divin Sauveur, pendant qu'il était encore sur la terre, priait son Père avec des gémissements ineffables de conserver ses élus, de les sanctifier, de les rendre une même chose avec lui, de les faire habiter avec lui, oserions-nous craindre qu'il mît fin à la félicité qui nous attend? non, sans doute ; aussi nous assure-t-il lui-même, que la même félicité, le même bonheur que son Père lui a réservé nous est aussi préparé : *Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum* (*Luc.*, XXII, 29), que nous régnerons par conséquent à jamais dans son royaume qui n'aura point de fin: *Regni ejus non erit finis.* (*Symb. Nic.*) La figure de ce monde passera, les divinités de la terre verront périr leurs richesses et tomber en ruine ces palais qui n'étaient fondés que sur le sable ; mais le juste, comme cette maison fondée sur la pierre dont parle l'Evangile, ne craindra plus la fureur des vents et des orages, il subsistera éternellement, la terre deviendra la proie des flammes, le temps passera, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Les méchants sécheront de frayeur, mais le juste, planté dans le sein de Dieu même, semblable à cet arbre dont parle le Prophète, lequel croît sur le bord d'un ruisseau, sera toujours couvert de feuilles et de fruit: *Semper cum Domino erimus.* Nous n'aurons point à craindre qu'une main ennemie vienne nous ravir ce trésor de notre cœur, le Seigneur sera à jamais notre partage : *Semper cum Domino erimus.* (I *Thess.*, IV, 16.)

Ah! les prophètes l'avaient annoncé ce jour de bonheur dans leur style sublime! David avait vu la cité sainte, comme une ville orgueilleuse : La force et l'abondance, dit-il, règnent dans ton sein, la paix veille autour de tes murailles : *Posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXLV.) Aussi la vue de ce séjour de délices répandait-elle la joie dans son âme. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Isaïe l'avait vue comme une ville consacrée à des solennités éternelles, comme une demeure comblée de richesses, comme une tente qui ne changera jamais de place. (*Isa.*, XXXIII, 20.) *Sion*, s'écrie-t-il comme hors de lui-même, *le soleil ne luira plus pour vous pendant le jour, la lune ne donnera plus sa pâle lumière pendant la nuit, parce que le Seigneur sera lui-même votre lumière éternelle, votre Dieu sera votre gloire* (*Isa.*, LX, 19), Sion sera une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie. (*Isa.*, 65, 19.) C'est là, poursuit-il, c'est là seulement que le Seigneur étalera toute sa magnificence, parce que *le Seigneur est notre juge, notre législateur, notre roi, c'est lui qui nous sauvera.* (*Isa.*, XXXIII, 21.)

L'apôtre bien-aimé avait vu la Jérusalem céleste, ornée comme une épouse au jour de ses noces. Il avait entendu une voix qui lui disait: *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, il demeurera avec eux, ils seront son peuple, et Dieu, demeurant lui-même au milieu d'eux, sera leur Dieu.* (*Apoc.*, XXI, 2, 3.) J'ai vu, continue le même apôtre, la sainte Jérusalem, *elle était toute brillante de la clarté de Dieu même, la lumière qui l'éclairait effaçait l'éclat de l'or et des diamants.* (*Ibid.*, X, 11.) *Ses fondements étaient ornés de pierres précieuses*, ses portes ne se fermeront jamais, on y apportera la gloire et l'honneur des nations. (*Ibid.*, XIX, 25, 26.) L'Apôtre accumule les expressions les plus magnifiques pour nous donner une idée de la cité sainte, et il succombe sous le poids de son sujet.

Jérusalem, cité chérie de Dieu, les prophètes ont dit de vous des choses merveilleuses, et si l'idée imparfaite qu'ils nous en donnent remplit notre cœur de joie, que sera-ce de jouir pleinement de votre bonheur? *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!* (*Psal.* LXXXVI.) Ah! si un seul jour passé dans la maison du Seigneur est préférable à des siècles passés dans la société des pécheurs, que sera-ce d'y habiter éternellement? Mes frères, disait autrefois saint Augustin, si je vous promettais au nom du Seigneur de l'or et de l'argent, des richesses et des trésors, des couronnes et des empires, vous tressailleriez de joie; mais si je vous promets Dieu lui-même qui est préférable à tous les trésors et à tous les empires, je vous vois tristes, froids et languissants! *Si dicerem, promisit aurum, gauderes?*

Il n'en est pas ainsi de vous, mes frères! déjà vous sentez votre cœur ému d'une joie sainte, déjà, comme le Prophète, vous vous écriez dans l'impatience de jouir de ce bonheur : Ah! qui me donnera les ailes de la colombe pour prendre mon vol vers l'éternel? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* (*Psal.* LXXXIII, 1, 2.) *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus!* Mon âme ne saurait résister à l'ardeur avec laquelle elle soupire après la demeure du Seigneur : *Quam dilecta tabernacula.* (*Ibid.*) Mon cœur se sent transporté de joie au seul souvenir du Dieu vivant. *Cor meum et caro mea.* (*Ibid.*) Non! un cerf altéré après une longue course ne soupire pas avec tant d'ardeur après l'eau des fontaines, que mon cœur desséché par les misères de cette vie soupire après vous, ô la joie de mon cœur! et que puis-je désirer au ciel et sur la terre, si ce n'est vous? ô le Dieu de mon âme! (*Psal.* XLI, 1.)

O Jérusalem, séjour de la paix et du bonheur, si jamais je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même, si jamais je touche les instruments de joie dans cette terre d'exil, que ma main droite se dessèche, et me devienne inutile. Si tu n'es pas toujours présente à mon esprit, si je ne préfère pas à tous les plaisirs celui de ne penser qu'à tes charmes, si, éloigné de ton sein, je chante jamais des cantiques de joie, que ma langue s'attache à mon palais!

Tels étaient les sentiments des Israélites captifs dans une terre étrangère, et sans doute, tels sont aussi les nôtres. N'oublions pas néanmoins que le chemin qui conduit

au ciel est pénible et difficile. Le ciel est une couronne, il faut combattre pour la mériter, c'est une conquête, il faut de la violence pour l'emporter : *Violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI, 12), que ces paroles cependant ne vous effrayent pas. Ah! quand il faudrait pour l'obtenir consumer nos jours par les veilles, les jeûnes et les plus rudes austérités, quand il faudrait expirer au milieu des tourments, nous ne devrions pas balancer, à l'exemple de tant de saints martyrs de tous les âges et de toutes les conditions, à livrer notre corps comme une victime dévouée à la mort, et ce ne serait pas trop, dit saint Augustin, d'une éternité de travaux pour s'assurer une éternité de bonheur. Mais non, reprend le Seigneur, les préceptes que je vous donne ne sont point au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit; ils ne sont point dans le ciel de manière que vous puissiez dire : Qui pourra s'élever jusque là pour nous apporter ce commandement afin que nous l'observions; ils ne sont pas non plus au delà des mers pour vous donner lieu de vous écrier : Qui pourra les traverser pour venir ensuite nous en instruire; mais le précepte que je vous donne est proche de vous, il est dans votre bouche et dans votre cœur. (*Deut.*, XXX, 13.) C'est-à-dire qu'avec le secours de la grâce il vous est facile de l'observer; de sorte qu'il ne vous reste plus aucun prétexte pour excuser votre infidélité. En quoi consiste-t-il donc? il consiste dans l'accomplissement des devoirs de votre état quel qu'il soit, mais dans un accomplissement fait avec une intention droite et pure de ne plaire qu'à Dieu seul. Ainsi, si notre emploi nous élève au-dessus des autres, veillons sur nous-mêmes, afin que le démon ne souffle pas dans nos cœurs le poison, hélas! si subtil de la vaine gloire. Sommes-nous attachés à des fonctions plus viles aux yeux des hommes; souvenons-nous qu'elles n'en sont que plus grandes aux yeux de la foi, surtout d'en relever le mérite par les vues que la foi vous fournit. Pour vous, mes frères, une grande docilité, une obéissance aveugle et prompte, une application soutenue, voilà ce que le Seigneur demande maintenant de vous. Sans doute il nous en coûtera pour remplir nos devoirs, mais que notre faiblesse ne nous décourage pas, car nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et si les violences qu'il faudra nous faire étaient capables de nous effrayer, levons les yeux vers la montagne sainte, songeons que les souffrances de cette vie qui sont bien légères, nous procureront un poids immense de gloire.

Ah! que nous nous saurons un jour bon gré d'avoir pratiqué la vertu! que la joie de notre cœur sera vive, lorsqu'à la fin des jours de notre exil nous verrons le Seigneur, tenant à la main la couronne fruit de nos combats, nous adresser ces consolantes paroles : *Levez-vous, fille de Sion, revêtez-vous de votre force; assez longtemps vous avez été errante et fugitive dans une terre étrangère :* « *Consurge, consurge, induere fortitudine tua, Sion.* » (*Isa.* LII, 1, 2.) Vous m'avez suivi jusqu'au Calvaire, il est juste que vous entriez dans le lieu de votre repos; quittez ces vêtements de deuil et de tristesse, parez-vous des ornements de votre gloire : *Induere vestimentis gloriæ tuæ.* (*Ibid.*) Sortez de la poussière où vous avez si longtemps gémi, brisez les chaînes qui vous retiennent captive : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (*Ibid.*) Le temps de la peine et du travail est passé, entrez dans le royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde, où, heureuse de mon propre bonheur, vous régnerez avec moi dans les siècles des siècles. Amen.

EXHORTATION VIII.

SUR L'EUCHARISTIE.

Jesus cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (*Joan.*, XIII, 1.)

Comme Jésus-Christ avait aimé ses disciples qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

La religion chrétienne, toujours relevée dans ses dogmes, mais toujours consolante pour l'homme, lui met sans cesse devant les yeux de nouveaux motifs pour le soutenir et le fortifier dans la voie de la vertu. Déjà elle vous a rappelé les souffrances et les humiliations d'un Dieu fait homme pour nous délivrer de l'enfer que nos péchés avaient mérité, afin d'exciter dans notre âme la haine la plus profonde pour le péché qui avait creusé cet affreux abîme; mais, de peur que cette vue trop triste et trop sombre nous jetât dans le trouble et dans une crainte trop vive, elle nous a représenté le triomphe du vainqueur de l'enfer et de la mort, nous donnant dans sa résurrection le gage le plus assuré de la nôtre. Bientôt après, dans le mystère de l'ascension du Sauveur, elle nous a rappelé que Jésus-Christ était allé nous préparer une place dans le séjour de la gloire; elle nous a fait souvenir que cette terre que nous habitons n'est point notre véritable patrie, qu'elle n'est qu'un lieu d'exil et de pèlerinage; que le ciel est le lieu de notre repos, et que c'est là que nous devons tendre de toutes les forces de notre âme. Mais, comme la douleur de nous voir éloignés encore de notre véritable patrie, les dangers qui naissent sous nos pas et notre propre faiblesse auraient pu nous décourager, elle nous offre aujourd'hui un puissant motif de consolation dans la fête du corps et du sang de Jésus-Christ.

Le Seigneur, dit l'apôtre bien-aimé, *ayant aimé les siens qui étaient dans le monde*, leur donna, surtout à la fin de sa vie, les marques les plus éclatantes de son amour : *Jesus cum dilexisset*, etc. Quels prodiges extraordinaires ne nous annoncent pas ces paroles! En effet, Jésus-Christ avait déjà donné aux hommes des marques bien signalées de son amour; il avait vu les malheureux enfants d'Adam plongés, par la faute de leur premier père, dans un abîme de maux dont il leur était impossible de s'arracher eux-mêmes, et son cœur, plein de tendresse,

l'avait porté à s'offrir comme une victime de propitiation pour leur salut. Déjà, comme parle l'Apôtre, il s'était anéanti, en prenant dans le sein de Marie un corps semblable au nôtre; déjà il avait fait briller aux yeux des hommes la lumière qui devait dissiper leurs ténèbres; déjà il avait opéré les plus grandes merveilles; il avait commandé aux vents et aux tempêtes; les maladies et la mort même avaient reconnu son empire; il avait instruit ses chers disciples, il avait supporté avec une patience admirable leur ignorance et leur grossièreté, il les avait admis à ses plus intimes communications; mais, reprend l'apôtre bien-aimé, cela ne suffisait pas à son amour, et il devait faire, à la fin de sa vie, quelque chose de plus grand : *Jesus cum dilexisset.* Remarquons d'abord la circonstance qu'il choisit pour montrer aux hommes toute sa charité. Ce fut à la fin de sa vie, la veille du jour où il devait consommer son sacrifice : *Pridie quam pateretur.* C'est, en effet, dans cette occasion que le cœur se développe tout entier, et que, sur le point de se séparer de tout ce qu'il aime, il fait des efforts violents pour dédommager, par le témoignage de l'amour le plus tendre, ceux qu'il va quitter sans retour. Un père, sur le point de rendre le dernier soupir, serre tendrement dans ses bras une épouse éplorée, des enfants fondant en larmes, des amis tristes et consternés de sa mort; il leur laisse quelques petits objets comme une faible marque de sa tendresse; mais, hélas! ils n'ont d'autre prix que de venir de la main d'un père mourant, et, loin de soulager leur tristesse, ils ne font que rouvrir des plaies déjà fermées, en leur rappelant la grandeur de leur perte.

Ainsi, Jésus-Christ, sur le point de se séparer de ses chers disciples, voit leur tristesse profonde; il sent son cœur pénétré de la douleur la plus vive; sa charité l'oppresse; il voudrait leur laisser une dernière marque de son amour! Que leur laissera-t-il? Quel objet assez précieux pourra le remplacer auprès d'eux? Il n'y avait que lui-même qui pût dignement se remplacer lui-même, et c'est aussi le moyen que lui fournit son amour ingénieux. Les ordres de mon Père m'appellent, leur dit-il, je vais entrer dans ma gloire; pour vous, mes chers disciples, *je ne vous laisserai point orphelins* je demeurerai au milieu de vous; tous les jours vous viendrez puiser dans mon sein les forces et les consolations dont vous aurez besoin : *Non relinquam vos orphanos*, (*Joan.*, XIV, 18); et cela dans le sacrement de l'autel, sacrement de piété, dit saint Augustin, puisqu'il est un effet de son amour pour nous; signe d'unité, puisque l'âme, unie avec son Dieu, ne fait, pour ainsi dire, qu'une même chose avec lui : lien de charité, puisqu'il renferme les motifs les plus forts pour attacher l'homme à Dieu (154). Non, poursuit toujours le saint docteur, je ne crains pas de le dire, quoique la puissance de Dieu soit infinie, elle n'a pu rien faire de plus grand; quoique sa sagesse soit sans bornes, il n'a pu trouver un moyen plus excellent de nous faire du bien; quoique son amour soit immense, il n'a pas eu de quoi nous faire un présent plus magnifique. C'est-à-dire que le sacrement de l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de sa puissance, le chef-d'œuvre de sa sagesse, le chef-d'œuvre de son amour : c'est à cette pensée de saint docteur que je m'attache; elle est bien propre à faire naître dans nos cœurs la reconnaissance la plus vive, l'amour le plus tendre envers un Dieu qui n'a opéré lui-mêmee tant de prodiges que pour notre amour.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je dis d'abord que le sacrement de l'Eucharistie est le prodige le plus étonnant de la puissance de Dieu. Mais comment justifier cette proposition, car ici rien n'annnonce la grandeur et la puissance du Seigneur, tout m'y parle au contraire de son anéantissement. Partout ailleurs je vois des marques de sa grandeur et de sa puissance : Si avec le Prophète je prends mon essor vers le ciel, le soleil ouvrant tous les jours sa carrière brillante, et répandant sur la terre la chaleur et la fécondité, m'annonce hautement le Dieu qui, comme dit le Prophète, a placé son trône au milieu de ses rayons de feu : *In sole posuit tabernaculum suum.* (*Psal.* XVIII, 6.) Si je m'élance au delà des mers, son étendue m'offre une image de son immensité; si je descends dans l'abîme, les cris de rage et de désespoir qui me glacent d'effroi m'annoncent la terreur des jugements de ce Dieu qui juge les justices mêmes. Tout en un mot, depuis les astres du firmament jusqu'au brin d'herbe que je foule sous les pieds, porte l'empreinte de la Divinité, tout me parle de la puissance de celui qui a posé les fondements de la terre, et qui peut les ébranler du seul souffle de sa bouche. Mais si quittant ces merveilles, j'entre dans un de nos temples, quel changement, quelle surprise! rien n'y frappe mes regards, rien de magnifique ne m'étonne, une maison simple et sans parures, et qui le cède de beaucoup à l'éclat de nos appartements; un triste et morne silence règne dans ce lieu. Je vois à peine quelques adorateurs, j'avance à la faible lueur d'une lampe, je découvre enfin le sanctuaire, j'aperçois un autel simple et sans art, voilà ce que m'offre la maison du Seigneur. Etonné alors et comme hors de moi-même je m'écrie : Où sont donc les merveilles que l'on m'avait annoncées, est-il même possible que le Dieu de gloire et de majesté habite en ce lieu? *Ergone possibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram.* (II *Par.*, VI, 18.)

(154) O sacramentum pietatis! o signum unitatis! o vinculum charitatis. (*Tract.* 28 *in Joan.*)

Dicere audeo quod, Deus cum sit omnipotens, plus dare non potuit : cum sit sapientissimus, plus dare nescivit, cum sit ditissimus, plus dare non habuit. (*Ibid.*)

Arrêtez, mes frères, dit saint Augustin, est-il possible qu'éclairé de la foi, vous ne découvriez pas ici le chef d'œuvre de la puissance de Dieu ? Et puisqu'il faut aider votre faiblesse, considérez quel est le sujet sur lequel Jésus-Christ opère, la manière dont il opère, et enfin l'instrument dont il se sert pour produire ces merveilles, et de ces considérations, il en sortira un trait de lumière qui portera la conviction dans vos âmes.

Le sujet sur lequel opère Jésus-Christ, c'est lui-même. Dans tous les autres prodiges de sa droite, sa puissance s'exerce sur des sujets vils et méprisables. S'il commande aux vents et aux tempêtes, s'il calme les flots agités, s'il guérit les maladies les plus cruelles, s'il force la mort à rendre ses victimes, je reconnais il est vrai le maître de la nature, mais après tout je ne vois rien qui doive m'étonner. Il forme, dit l'Ecriture, les vents et les tempêtes; pourraient-ils ne pas reconnaître son empire? Il connaît le limon dont nous sommes formés, c'est lui qui a arrangé l'artifice de notre corps, lui est-il difficile d'y rétablir l'harmonie. Mais ici, ce n'est plus sur des êtres insensibles qu'il exerce sa puissance, c'est sur lui-même: c'est sur ce corps adorable uni avec le Verbe divin, sur ce corps formé du plus pur sang de Marie, sur ce corps rassasié d'opprobres, attaché à la croix pour nous ! Que dis-je? ce n'est point sur ce corps autrefois l'opprobre des hommes et le rebut du peuple; mais sur son corps ressuscité, glorieux, immortel !

Ce fut sans doute un étonnant spectacle pour le ciel et la terre, et auprès duquel tous les autres prodiges semblaient n'en être pas, que de voir le Dieu de gloire et de majesté quitter, pour ainsi dire, le séjour éternel pour se revêtir dans le sein d'une vierge de notre mortalité, et ce prodige fera dans tous les siècles l'étonnement des anges et de tous les hommes. Mais voilà le prodige qui se renouvelle encore tous les jours sur nos autels; oui, tous les jours et un million de foi par jour, le Seigneur s'incarne pour ainsi dire de nouveau entre les mains du prêtre; tous les jours, le ciel s'ouvre et Jésus-Christ se reproduit sur nos autels. Les prophètes avaient vu dans les ombres de l'avenir le mystère de l'incarnation du Sauveur, et ils avaient été ravis d'admiration. Isaïe avait vu ce faible rejeton de la tige de Jessé, s'élever et devenir le maître et le dominateur des nations. Mais ce mystère de la reproduction d'un Dieu sur nos autels, il ne leur avait point été révélé. Je me trompe, Isaïe l'avait vu aussi, et ce prophète, si éloquent et si sublime sur les autres mystères du Sauveur, n'a pu en dire que ce peu de paroles : Vous êtes vraiment un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus*. (*Isaie*, XLV, 15.) Paroles qui montrent parfaitement que ce miracle, le plus grand de tous, était seul au-dessus de toute expression humaine.

Mais si nous considérons la manière dont s'opère cette reproduction, notre étonnement ne fera qu'augmenter. En effet, les rois de la terre ne paraissent jamais devant le peuple, sans cet appareil de majesté qui éblouit. Rarement les voit-on descendre de leur trône et s'entretenir familièrement avec eux. L'histoire ne fait mention que d'un petit nombre, et ceux-ci en s'abaissant ont été véritablement grands. Le Seigneur lui-même dans l'ancienne loi ne se montrait qu'avec toute sa puissance. S'il veut envoyer Moïse délivrer son peuple de la captivité d'Egypte, il se montre à lui au milieu d'un buisson ardent. S'il veut guider son peuple dans le désert, il le précède tantôt au milieu d'un nuage épais, tantôt au milieu d'une colonne de feu. S'il veut lui donner sa loi sainte c'est au milieu des foudres et des éclairs. Que dis-je? dans la loi nouvelle même, sa grandeur paraît à côté de ses humiliations; des miracles marquent tous ses pas..... Mais ici la plus étonnante des merveilles, c'est qu'au milieu des plus grands prodiges il n'en paraisse aucun. Oui, je dis au milieu des plus grands prodiges: et y en eut-il jamais qui puissent être comparés avec ce qui se passe tous les jours sur nos autels. Le ministre de la religion prononce les paroles sacrées, et aussitôt le ciel s'ouvre, les nuées enfantent de nouveau le juste; ce qui n'était auparavant qu'un pain grossier et matériel, n'est plus du pain, c'est le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ. Que de miracles renfermés dans un seul! Le pain qui ne subsiste plus conservant néanmoins toutes les apparences d'un pain véritable; Jésus-Christ se reproduisant sous chaque partie sensible de l'espèce divisée; que dis-je ? le Dieu du ciel et de la terre caché sous une faible apparence de pain ! Le Dieu de gloire et de majesté, dont tout l'univers publie la magnificence, sans gloire et sans éclat ! celui qui a posé les fondements de la terre, et que la terre ni les cieux ne sauraient contenir, réduit à un très-petit espace et cependant présent dans une infinité de lieux à la fois! Le roi du ciel, dans un état d'humiliation, le Dieu de la vie dans un état de mort! et ces prodiges se renouvelant tous les jours dans l'univers entier. Quel amas de merveilles, quels étonnants prodiges ! L'esprit de l'homme frappé d'admiration, confondu, s'abaisse en présence du Dieu vivant, adore et s'écrie avec l'Apôtre : O profondeur des conseils et de la puissance de Dieu: *O altitudo!* (*Rom.*, XI, 33.)

Sans doute j'en ai assez dit pour avoir droit de conclure avec saint Augustin que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la puissance divine. Mais que sera-ce si nous considérons l'instrument dont-il se sert pour opérer ces merveilles? quel nouveau sujet d'étonnement et d'admiration! Ce n'est plus en effet un Dieu qui se reproduit lui-même, qui agit sur lui-même, c'est l'homme qui opère ces prodiges. Oui, l'homme, c'est-à-dire un vil atome, un vil néant, et peut-être hélas! un néant révolté contre Dieu; et toutefois, cet homme si faible, si imparfait, a reçu le pouvoir, non pas de guérir les

malades, de ressusciter les morts, mais de ressusciter, pour ainsi dire, de donner un nouvel être à Jésus-Christ lui-même! Oui, tous les jours, le prêtre porte sa langue dans les cieux, et Jésus-Christ, le Dieu du ciel et de la terre, se rend docile à sa voix. Cherchez, mes frères, dans les miracles de l'ancienne loi, quelque chose de semblable. Moïse couvre l'Egypte de ténèbres, il divise les flots de la mer, il arrête même la foudre que le Seigneur allait lancer sur son peuple; Elie arrêta les rosées du ciel, et frappa la terre de stérilité; les cendres d'un prophète ont la vertu de rendre la vie à un mort; tout cela est grand sans doute, mais après tout, cela n'approche pas du pouvoir donné à l'homme dans la loi nouvelle. Il est marqué dans l'Evangile que les miracles de Jésus-Christ et des apôtres ravissaient d'admiration ceux qui en étaient témoins; combien plus devons-nous admirer le pouvoir qu'il leur a donné sur lui-même. O étonnant pouvoir des prêtres! s'écrie saint Augustin, entre les mains desquels le Dieu de grandeur s'incarne, pour ainsi dire, de nouveau comme autrefois dans le sein de Marie. O mystère ineffable! le Dieu qui régna dans le ciel est en même temps entre les mains d'un faible mortel! Le ciel est dans l'admiration, l'enfer frémit à la vue d'un tel prodige. Le démon recule d'épouvante, les anges sont dans le plus profond étonnement! Et qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que vous daigniez vous abaisser à penser à lui, et le fils de l'homme, pour le visiter avec tant de clémence! Vous semblez oublier, ô mon Dieu, et ce que vous êtes, et ce que nous sommes, ne songeant qu'à faire éclater votre bonté à notre égard: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (*Psal.* CXXXVIII, 17), ou plutôt le comble du prodige! c'est que, connaissant l'un et l'autre, je veux dire votre grandeur et la misère de l'homme, vous n'ayez pas laissé d'établir ce sacrement auguste. Il est donc bien vrai que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu. *Christus cum sit omnipotens plus facere non potuit.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

J'ajoute que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la sagesse du Très-Haut: *Christus cum sit sapientissimus plus dare nescivit.* En effet, la sagesse consiste à se proposer une fin, et à choisir les moyens propres à y parvenir. Cette sagesse de Dieu paraît avec éclat dans l'ordre et l'arrangement du monde, dans la succession et la variété des saisons, dans la conservation de l'ouvrage de ses mains; mais nulle part elle ne brille d'une lumière plus vive que dans le sacrement de nos autels. L'heure était venue où Jésus-Christ devait être glorifié à la face du ciel et de la terre; déjà il avait convaincu le monde et la sagesse de folie. Déjà le prince du monde avait été jugé, l'empire de Satan allait être détruit sans retour, et le Sauveur n'avait plus qu'à aller jouir de la gloire qu'il avait méritée par tant de tribulations. Mais en prenant possession de sa gloire, il était obligé de se séparer de ses chers disciples, et la pensée qu'il allait les laisser seuls et sans défense, comme de tendres agneaux exposés à toute la fureur des loups ravissants, répandait dans son âme la tristesse la plus profonde. Il avait prié pour eux son Père éternel avec des gémissements ineffables. *Père saint*, avait-il dit, dans une de ses oraisons enflammées, *l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. J'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'aviez donnés. Je prie maintenant pour eux. Ah! je suis sur le point de quitter le monde, et eux ils demeurent au milieu du monde. Père saint, conservez-les! Pendant que j'étais avec eux, je les conservais, je les conduisais, et aucun de ceux que vous m'aviez confiés n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition. Mais maintenant je viens à vous, et ils demeurent exposés à la haine du monde.* (*Joan.*, XVII, 11 et seqq.) Que fera donc le divin Sauveur? D'un côté les ordres de son Père l'appellent au ciel; de l'autre la compassion la plus tendre, l'amour le plus vif pour ses disciples le retiennent comme malgré lui dans ce monde; sa sagesse lui fournit un moyen qui conciliera la miséricorde et la justice, les ordres de son Père et son amour pour les hommes. Il montera au ciel, puisque l'heure est venue où il doit être glorifié; mais, par un prodige dont sa sagesse et son amour seuls étaient capables, il demeurera en même temps sur la terre. Il régnera à la droite de son Père, mais en même temps il ne nous laissera pas orphelins, il fera ses délices d'habiter avec les enfants des hommes.

Le Sauveur avait donné aux hommes l'exemple le plus étonnant des plus grandes vertus. Sa naissance et sa vie cachée leur avaient appris quelle estime ils devaient faire des grandeurs et des richesses. Son obéissance aux ordres de sa sainte Mère et de saint Joseph, leur avaient appris comment ils devaient briser l'orgueil de leur propre volonté, et se courber humblement devant le joug de l'obéissance. Sa patience à toute épreuve leur avait dit hautement avec quelle résignation ils devaient se soumettre aux ordres de Dieu, et baiser avec reconnaissance la main qui les frappe. Mais il connaissait notre faiblesse, il savait que ses exemples s'effaceraient bientôt de notre esprit, et que l'homme, porté au mal dès son enfance, retournerait bientôt à sa première corruption. Que fera-t-il donc? se contentera-t-il de nous laisser des prophètes pour nous faire souvenir des préceptes de la loi? nous ordonnera-t-il comme aux Hébreux de la porter sans cesse autour de notre tête et de nos bras? Hélas! ce moyen, si impuissant pour le peuple hébreu, aurait-il été plus efficace pour nous? Il nous le laissera cependant comme une règle vivante qui nous reproche sans cesse nos prévarications; mais il établit l'auguste sacrement de nos autels, où, toujours vivant, toujours agissant, il pratique comme pendant sa vie

mortelle les vertus dont il nous a donné l'exemple.

Il nous avait dit, ce divin Sauveur, que les biens vils et périssables d'ici-bas n'étaient pas dignes de l'estime d'une âme immortelle, qu'heureux étaient ceux qui en détachaient leur cœur et qui plaçaient leur trésor dans le ciel, où, ni les voleurs ni la rouille ne sauraient exercer leur ravage, et tous les jours il nous donna, d'une manière bien éloquente la même leçon. Il nous avait dit, qu'heureux étaient les doux et les humbles de cœur; et tous les jours du fond de nos tabernacles où son humilité nous cache jusqu'à son humanité sainte, il sort une voix forte qui nous crie: Heureux les humbles de cœur. Il nous avait dit, qu'heureux étaient ceux qui souffrent persécution pour la justice; et tous les jours cet innocent agneau poursuivi jusque sur l'autel de son sacrifice par les impies et les mauvais chrétiens, et souffrant avec une patience admirable les plus sanglants outrages, nous prêche la même vérité. Que dirai-je encore? il nous avait dit que pour avoir part à sa gloire il fallait partager son calice d'amertume, porter sa croix, et le suivre avec courage jusqu'au Calvaire, et tous les jours son sang qui coule sur l'autel nous crie bien plus hautement que celui d'Abel que les souffrances sont la seule voie pour aller à la gloire. C'est ainsi qu'il soutient notre faiblesse, c'est ainsi que, quoique assis au plus haut des cieux, il donne encore aux hommes les plus salutaires leçons, et ces prodiges de sagesse, ce n'est pas comme autrefois dans une partie isolée de la terre, mais dans tout l'univers; ce n'est pas pendant un court espace de temps, comme au temps de sa vie mortelle, mais tant que la religion régnera dans le monde, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. ***Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*** (*Matth.*, XXVIII, 20.) N'envions donc plus aux disciples le bonheur qu'ils avaient de le voir et de converser avec lui, puisque tous les jours nous pouvons nous procurer le même avantage? Est-il dans l'économie de l'ordre naturel et surnaturel, dans les prodiges de la droite du Tout-Puissant, une œuvre où cette sagesse se montre avec des traits plus magnifiques et plus éclatants? et s'il est vrai de dire que la sagesse consiste à proportionner les moyens à la fin qu'on se propose, n'est-il pas évident que l'institution de la la divine Eucharistie est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. *Christus cum sit sapientissimus, plus dare nescivit.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais de plus, l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la bonté du Seigneur: ***Christus cum sit ditissimus plus dare non habuit.*** Et Dieu, tout riche qu'il est, n'a pas eu de présent plus magnifique à nous faire. Ah! qui me donnera de vous faire connaître la hauteur et la profondeur de la charité de Dieu envers les hommes dans le sacrement de l'autel! Et si l'apôtre bien-aimé, dont le cœur était si ardent pour son maître, n'a pas trouvé d'expression pour rendre toute la grandeur de cet amour, que pourrai-je vous en dire autre chose, si ce n'est que c'est surtout à la fin de sa vie que l'amour de Jésus-Christ a paru tout entier: ***Jesus cum dilexisset***, etc. Quelle plus grande marque d'amour peut-on donner à ceux que l'on aime que de donner sa vie pour eux? Sans doute c'est là le dernier effort, l'acte le plus héroïque de la tendresse des hommes. Mais l'amour de Jésus-Christ va jusqu'au delà du tombeau; il est plus fort que la mort: *Fortis est ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Amour vif et emflammé. Ce n'était point assez pour notre divin Sauveur d'avoir pris la forme d'un esclave, de nous avoir mérité le titre glorieux d'enfants de Dieu, d'héritiers des promesses, d'avoir pris sur lui toutes nos infirmités, d'avoir été brisé pour nos crimes; que dis-je? il compte n'avoir rien fait s'il ne se donne lui-même tout entier à ses chers disciples: les moments qu'il emploie à éclairer le monde lui paraissent trop longs, parce qu'ils le forcent de comprimer dans son cœur le feu qui le dévore. J'ai désiré, dit-il à ses disciples au moment de la cène, j'ai désiré avec ardeur de faire avec vous cette dernière pâque: ***Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.*** (*Luc.*, XXII, 15.)

Amour libéral et sans réserve. Jusqu'alors il s'était communiqué aux hommes avec une espèce de réserve; s'il parlait au peuple, ce n'était que par des paraboles dont le sens, quoique facile et aisé, lui échappait souvent; s'il le rassasie dans le désert, c'est d'une manière miraculeuse, à la vérité, mais avec un pain matériel et grossier. Les disciples mêmes, il ne leur avait découvert que peu à peu ses divins mystères; mais dans l'Eucharistie, il ne garde plus de mesure, il se livre à nous sans réserve: tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, son corps, son sang, son âme, sa divinité. *Une mère*, avait-il dit par son prophète, ***une mère peut-elle oublier l'enfant auquel elle a donné le jour? Mais quand même il se trouverait une mère assez indigne de ce nom pour oublier le fils qu'elle a porté dans son sein, pour moi je ne vous oublierait point: « Ego tamen non obliviscar tui. »*** (*Isa.*, XLVIII, 15.) N'est-ce pas dans le sacrement de nos autels que cette parole a son entier accomplissement? et la tendresse de Jésus-Christ ne surpasse-t-elle pas celle de la plus sensible des mères? Une mère, il est vrai, nourrit de sa propre substance l'enfant auquel elle a donné le jour; mais ce n'est que pendant environ deux années tout au plus, et souvent toute son affection pour lui se borne à payer les soins qu'une main étrangère prend de son enfance. Mais Jésus-Christ se donne tout entier à nous, et cela toutes les fois qu'il nous plaît de le recevoir! Quel pasteur, demande saint Chrysostome, nourrit jamais ses brebis de son sang? C'est pourtant, continue ce Père, ce que fait ce divin Pasteur

de nos âmes, afin de s'unir et de s'incorporer en quelque sorte avec nous. Les plus grands monarques de la terre que savent-ils donner autre chose à leurs convives que des mets étrangers? *Nemo pascit convivas de se ipso* (154*). Pour moi, dit Jésus-Christ, je vous destine ma nourriture descendue du ciel comme la manne, mais mille fois plus délicieuse et plus salutaire que tout ce que la délicatesse des hommes a pu inventer! *Omne delectamentum in se habentem et omnis saporis suavitatem.* (*Sap.*, XVI, 20.) Et cette nourriture, je désire que tous mes enfants s'en nourrissent tous les jours. Quelle est-elle donc, ô mon Dieu? C'est le froment des élus, c'est le vin qui fait germer les vierges; c'est un pain qui donne l'immortalité, dit saint Irénée; c'est le gage de la résurrection glorieuse, c'est la nourriture des saints, dit saint Ambroise (155). O amour! s'écrie saint Bernard, que faites-vous? *O amor, quid facis?* Quoi! donner à de vils mortels le pain des anges, faire asseoir à votre table, nourrir de votre substance de vils esclaves, n'est-ce pas une prodigalité indigne de votre grandeur? *Deum si fas est dici prodigum sui.* Encore si cette faveur était le partage de ces fidèles amantes qui se livrent à vous sans réserve; mais non, tous sont invités à ce banquet sacré, personne n'en est exclu. « Prenez garde, Seigneur, disait sainte Thérèse, à ce que vous faites; n'oubliez pas si promptement d'aussi grands péchés; et si, pour me les pardonner, votre bonté a bien voulu les bannir de votre mémoire, je vous prie, ne fût-ce que pour mettre des bornes à vos grâces, ne mettez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase si fragile et déjà brisé, puisque vous avez vu plusieurs fois qu'elle s'y est perdue; ne confiez pas un si grand trésor à une âme qui n'est pas encore dans un détachement aussi parfait qu'elle devrait l'être de toutes consolations de la vie; elle le dissipera et n'en fera pas un bon usage. Comment donnez-vous en garde une place de cette importance et les clefs mêmes de la citadelle à un si lâche soldat qui, à la première attaque des ennemis, les laissera entrer dedans? » Mais l'amour de Jésus-Christ ne saurait lui permettre ces partialités et ces acceptions de personnes que l'on voit dans le monde; il appelle tous les hommes, il les presse, il les invite : *Venite ad me omnes.* (*Matth.*, XI, 28.) Il est écrit que le cœur de Jonathas était collé au cœur de David; mais ici, dit Tertullien, notre âme est nourrie et comme engraissée de Dieu même : son cœur n'est pas seulement collé à notre cœur, mais son sang est mêlé à notre sang, sa chair est notre chair. O gloire des chrétiens! s'écrie saint Cyrile, ô ineffable amour de Dieu! par la participation aux divins mystères, vous n'êtes plus qu'un même corps et un même sang avec Jésus-Christ. Ah! si l'Eglise regarde avec étonnement l'incarnation du Sauveur dans le sein de la plus pure des vierges, quel plus grand sujet d'étonnement ne nous offre pas le mystère de l'amour d'un Dieu qui semble s'oublier entièrement lui-même pour ne suivre que les mouvements de sa charité (155*)!

Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, amour généreux et que rien ne saurait arrêter; car, sans parler de l'état de mort continuelle où il s'est réduit, et de cet anéantissement profond où il peut bien dire que sa divinité même semble réduite au néant : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* (XXXVIII, 6.) Que dirai-je des outrages sanglants auxquels il est exposé? Ah! il les avait prévus ces jours de deuil et de tristesse, où l'hérésie cruelle, le fer d'une main, la flamme de l'autre, allait partout comme un torrent dévastateur, renversant les temples et les autels, foulant aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré! il les avait prévus ces jours de désolation qui feront éternellement la honte de notre histoire, où une philosophie impie et sacrilège, après avoir détruit l'empire de Jésus-Christ dans les cœurs, égorgé les ministres, renversé les autels, profané le sanctuaire, plaça impudemment l'abomination d'une vile idole, sur l'autel du Dieu vivant; il avait prévu le crime de tant de chrétiens profanateurs qui renouvellent si souvent à la face du ciel et de la terre l'attentat du perfide Judas, et qui font descendre Jésus-Christ, l'innocence et la sainteté même dans un cœur vendu à l'iniquité! L'indifférence de tant d'autres qui, les yeux et le cœur obstinément fixés vers la terre, refusent de les lever vers le ciel, et qui portant déjà la mort dans leur sein, refusent de recourir à ce médecin charitable qui leur offre la vie; il avait prévu la négligence de tant d'autres qui ne s'en approchent que par coutume et par routine, et qui distinguent à peine le pain des anges d'une nourriture commune et ordinaire; il avait prévu, le dirai-je? il avait prévu la lâcheté et la tiédeur de tant d'âmes d'ailleurs fidèles, qui approchent avec un cœur froid et languissant du sacrement de l'amour d'un Dieu, et qui offrent au ciel étonné l'inconcevable prodige d'un cœur tout de glace, au milieu d'une fournaise d'amour; il avait prévu tout cela; et ni les profanations, ni les sacriléges, ni les indifférences, ni les oublis, ni la lâcheté, ni la froideur, ni en un mot les outrages de

(154*) Parentes sæpe filios aliis tradunt alendos. Ego autem, ait Christus, non ita. Sed carnibus meis alo et me ipsum vobis appono. (S. CHRYS., hom. 61, *ad. pop. Ant.*)

Quis pastor oves proprio pascit amore? ipse autem proprio nos pascit sanguine. (ID., hom. 83 *in Matth.*)

(155) Panis immortalis. (IREN. 1, 4.)

Esca sanctorum. (S. AMBR., *De ben. patriarch.*)

(155*) Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima Deo saginetur. (TERT., lib. *De resurrect. carnis.*)

O honorem Christiani! o amorem Dei! Digni effecti divinis mysteriis, incorporei et consanguinei Christi facti estis. (S. CYPR. catech. 5. — Non horruisti virginis uterum. (Hymn. *Te Deum.*)

toutes sortes qui l'attendaient n'ont point été capables de diminuer l'ardeur de sa charité. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.* (*Cant.*, VIII, 7.)

Amour entièrement gratuit et désintéressé : voyons les circonstances où il établit ce sacrement auguste. Ah! s'il l'eût établi dans le temps où le peuple d'Israël docile à sa voix se précipitait sur ses pas, le suivait jusque dans le désert, pressé du désir d'entendre les paroles de paix qui sortaient de sa bouche, oubliait même les pressants besoins de la nature! s'il l'eût établi dans le temps où ce même peuple charmé de sa doctrine, étonné de ses miracles, voulait le faire asseoir sur le trône et lui donner le souverain pouvoir! s'il l'eût établi dans ce jour de son triomphe où, excepté les scribes et les pharisiens, toute la nation juive le proclamait le libérateur d'Israël, le Messie promis, l'Eucharistie ne cesserait pas d'être le présent le plus magnifique de sa bonté, et n'en mériterait pas moins toute notre reconnaissance. Mais non, ce n'est point dans des circonstances si heureuses qu'il l'a établie, c'est à la veille de sa mort: *In qua nocte tradebatur* (*I Cor.* XI, 28), c'est-à-dire dans le temps où il avait la douleur de voir un de ses disciples sur le point de le trahir et de le livrer à ses plus cruels ennemis; un autre le renier à la voix d'une simple servante, où tous devaient l'abandonner par une lâche désertion. A la veille de sa mort, c'est-à-dire dans les temps où les Juifs conjuraient sa perte, tandis qu'il répandait sur eux de nouveaux bienfaits, c'est-à-dire, pendant qu'ils se préparaient à éteindre dans son sang la haine qui les enflammait, tandis qu'il n'avait pour eux que des desseins de paix et de miséricorde, et qu'il consentait à donner sa vie pour les arracher eux-mêmes à la mort. C'est, en un mot, au moment où les hommes portaient au dernier point à son égard la fureur, la trahison et l'ingratitude, qu'il porte au dernier point à leur égard l'effusion de sa charité. O amour de mon Dieu! que ne m'est-il donner de sentir tout ce que vous avez de ravissant, que n'est-il donné à mon cœur de se consumer en actions de grâces pour un tel bienfait! Oh! sans doute, déjà nous sommes ravis d'admiration à la vue d'un tel prodige, et nous nous écrions avec saint Augustin : Non, Dieu, tout Dieu qu'il est, n'a pas pu nous faire un présent plus magnifique: *Christus, cum sit ditissimus, plus dare non habuit.*

Poursuivons néanmoins, et achevons de nous convaincre de plus en plus par la vue de l'abondance des grâces qu'il répand sans cesse sur nous du haut du trône de son amour. Le Seigneur, nous dit le grand Apôtre, nous ayant donné son Fils bien aimé, et l'ayant livré à la mort pour nous, comment ne nous aurait-il pas tout donné avec lui : *Quomodo etiam cum illo, non omnia vobis donavit?* (*Joan.* VIII, 32.) Mais, reprend saint Chrysostome, celui qui n'a pas balancé à donner son sang pour le salut des hommes, et qui tous les jours se donne tout entier à nous, que ne fera-t-il pas pour nous? C'est pourquoi, continue ce Père, gardons-nous de nous laisser aller à l'abattement et à la tristesse (156). En effet, mes frères, l'Eucharistie est notre consolation dans nos afflictions, notre remède dans les maux qui nous accablent, notre force dans les attaques que nous avons à soutenir, le bonheur de l'âme ici-bas, un avant-goût de la félicité du ciel. Sommes-nous, dit saint Ambroise, environnés de ténèbres, et craignons-nous de faire de tristes chutes? Jésus-Christ est la voie, la vérité, c'est lui qui éclaire tout homme venant au monde, il nous enseignera comme aux apôtres toute vérité : *Si tenebras fugis, lux est.* Sentons-nous au dedans de nous-mêmes les ardeurs de la concupiscence, et les soulèvements de l'homme charnel? il est cette source d'eau vive rejaillissante jusqu'à la vie éternelle, qui éteint en nous le feu des passions, en modère les saillies impétueuses, et les tient asservies sous le feu de son amour. *Si febribus æstuas, fons est.* Avons-nous eu le malheur de laisser entrer le péché dans notre cœur, et notre âme en porte-t-elle encore les cicatrices honteuses? Il est ce médecin charitable qui verse à propos sur nos plaies le vin de la force et l'huile de la consolation. Il nous dit encore comme au lépreux de l'Evangile, voulez-vous être guéri? *Si vulnus curare desideras, medicus est.* Gémissons-nous encore sous le poids de nos péchés, et voulons-nous briser enfin les chaînes fatales qui nous retiennent sous son dur esclavage? il est lui-même la victime immolée pour les péchés des hommes, et tous les jours son sang coule encore pour laver nos iniquités : *Si gravaris iniquitate, victima est.* Sommes-nous faibles et languissants dans le service de Dieu, et nous traînons-nous lâchement sur ses pas? avons-nous besoin d'une nourriture qui nous fortifie contre notre propre faiblesse, il est lui-même cette nourriture toute céleste qui donne la vie à nos âmes. *Si cibum quæris, alimentum est.* Ah! si le prophète, après s'être nourri du pain mystérieux que l'ange lui apporta, marcha pendant quarante jours avec un courage toujours nouveau, avec quelle ardeur ne gravirons-nous pas la montagne de la perfection quand nous aurons pris le pain vivant descendu du ciel? Que dirai-je encore? avons-nous à nous défendre des attaques de l'homme ennemi et à éviter les piéges qu'il nous tend de toute part? il est lui-même le Dieu fort et puissant; et si le prophète appuyé sur le bras de Dieu défiait l'enfer entier, que ne pourrons-nous pas nous-mêmes, quand nous aurons dans notre cœur le Dieu qui a vaincu le monde et l'enfer. *Si auxilio indiges, virtus est.* Craignons-nous la mort, et redoutons-nous l'instant de cette séparation entière de toutes choses, il en calme les

(156) S. Chrys. hom 2 *ad pop. Antioch.*

frayeurs, il est lui-même la vie, et un gage de la résurrection glorieuse : *Si mortem times, vita est.* Enfin, conclut saint Ambroise, désirons-nous le ciel, et soupirons-nous après le moment heureux où notre âme, brisant les liens de sa mortalité, ira se réunir à l'objet de son amour, il est la voie qui y conduit par la foi, l'espérance et la charité. Bien plus, dit saint Chrysostome, ce sacrement fait que la terre devient un ciel pour nous, puisque nous y possédons le même Dieu qui fait le bonheur des bienheureux dans le ciel, quoique d'une manière différente : *Si cœlum amas, via est.* N'ai-je pas eu raison de vous dire avec saint Augustin, que le sacrement de l'autel est le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu, puisqu'il nous donne ce qu'il y a de plus excellent, c'est-à-dire lui-même; le chef-d'œuvre de sa sagesse, puisqu'elle ne paraît nulle part avec plus d'éclat; le chef-d'œuvre de sa puissance, puisque ce prodige surpasse tous les autres prodiges de sa droite ? *Christus cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit; cum sit ditissimus, plus dare non habuit.*

Mais un prodige plus étonnant et plus incompréhensible encore se présente à mon esprit, et il remplit mon cœur de la plus profonde amertume. C'est l'insensibilité des hommes pour un don si excellent. Ah! je le dis en gémissant, Jésus-Christ ne met point de bornes à son amour pour les hommes, et les hommes n'en mettent point à leur ingratitude envers Jésus-Christ. Oui, tous les jours le divin Sauveur de nos âmes est abreuvé de nouveaux outrages, tous les jours ses temples sont déserts, tandis que les assemblées du monde sont brillantes et nombreuses; tous les jours il est insulté, trahi, crucifié de nouveau par les blasphèmes et les railleries des impies, par les communions sacriléges de tant de mauvais chrétiens. Cieux, frémissez d'étonnement, et vous, portes éternelles, soyez dans la désolation ! *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.) Des chrétiens, c'est-à-dire des hommes comblés des dons du Seigneur, rachetés de son sang, portent sans cesse sur lui une main parricide ! Ah ! il s'en était plaint, ce divin Sauveur, par un de ses prophètes : *J'ai élevé des enfants*, avait-il dit, *je les ai nourris de mon propre sang, et ils m'ont abandonné!* (*Isa.*, I, 2.) « *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* » Engraissés de mes faveurs, de ma substance, les ingrats! ils se sont soulevés contre moi, ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive rejaillissante jusqu'à la vie éternelle, pour aller se désaltérer dans des eaux bourbeuses et empoisonnées qui leur ont donné la mort. *Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum.* (*Deut.*, XXXII, 15.)

Mais ce qui fait à son cœur la plaie la plus cruelle et la plus sensible, c'est la froideur et l'indifférence de tant d'âmes qui font descendre le Dieu d'amour dans un cœur tout de glace. Si un ennemi, dit Jésus-Christ à ces âmes froides, du fond de son tabernacle, si un ennemi, un incrédule, un impie me traitait de la sorte, cet outrage, tout sanglant qu'il est, me serait supportable; mais vous, âmes privilégiées, vous qui tous les jours êtes admises à ma table, vous pour qui je n'ai rien de caché, vous à qui je me donne sans réserve, vous pourriez m'oublier, m'outrager, me contrister! voilà ce qui me déchire le cœur! Ah! l'Eglise, cette mère affligée, s'efforce aujourd'hui de réparer les outrages faits à son divin époux par des enfants dénaturés ; et ce jour même qui devrait être pour elle un jour de consolation, ne deviendra-t-il pas au contraire un jour de deuil et de tristesse ? Oui, pendant que Jésus-Christ, parcourant nos villes et nos places publiques, répand sur son passage d'abondantes bénédictions, de combien d'outrages ne sera-t-il pas rassasié? trouvera-t-il un grand nombre d'âmes ferventes qui brûlent devant lui l'encens d'un amour pur ? Hélas! encore aujourd'hui les rues de nos villes, comme autrefois les rues de Sion, pleurent amèrement non pas de ce que personne ne vient à nos solennités, mais de ce que de ce grand nombre de chrétiens que nos solennités attirent, il en est si peu qui payent au Sauveur le juste tribut de leur reconnaissance !

Ames fidèles, seriez-vous insensibles à la douleur de votre divin époux, ne prendriez-vous aucune part à ses afflictions? Ah! c'est à vous qu'il appartient de tarir par vos prières la source de tant de désordres, c'est à vous qu'il appartient de le dédommager par l'ardeur de votre amour, par vos larmes et votre fidélité, de tant d'insultes qui lui sont faites dans le sacrement de son amour. Un fils bien né pourrait-il être insensible à la douleur du plus tendre des pères ?

Pour vous, mes frères, qui pour la première fois venez de participer au banquet céleste, n'oubliez jamais un bienfait si excellent; que ce jour, où le Roi de gloire est venu établir son siége au milieu de votre cœur, soit éternellement pour vous un jour de réjouissance et d'actions de grâces. Dites comme le Prophète : Voici l'heureux jour que le Seigneur a fait, célébrons-le avec toute la joie et toute l'allégresse dont nous sommes capables. *Hæc dies quam fecit Dominus.* (*Psal.* CXVII, 24.) Prenez garde surtout de contrister votre divin Sauveur, efforcez-vous au contraire de lui plaire par une fidélité constante.

Pour vous, mes frères, qu'un âge encore trop tendre empêche de participer à ce festin délicieux, hâtez par vos vœux et vos soupirs le jour heureux où le Seigneur vous dira comme autrefois à Zachée : C'est aujourd'hui que je veux demeurer dans votre maison. *Hodie oportet me in domo tua manere* (*Luc.*, XIX, 5); ne négligez rien pour préparer au Seigneur une âme pure et exempte de taches, une âme ornée de toutes les vertus. *Para mihi cœnaculum grande stratum.* (*Marc.*, XIV, 15.) Dites souvent

comme le Prophète : *Ah! qui me donnera les ailes de la colombe pour m'élancer vers le sein de Dieu*, et me réunir au Dieu de mon cœur? (*Psal.* LIV, 7.)

Enfin, qui que nous soyons, n'approchons de cet auguste mystère qu'avec une foi vive, une espérance ferme, une ardente charité, afin qu'après avoir possédé Jésus-Christ ici-bas sous les voiles du sacrement, nous ayons le bonheur de le voir face à face dans le séjour de sa gloire. — *Amen.*

EXHORTATION IX.

SUR LA NÉCESSITÉ DE RÉPRIMER SES PASSIONS.

Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. (II *Cor.*, IV, 10.)

Portons toujours en notre corps la mort de Jésus.

Il est bien différent, mes frères, le langage de la religion du langage du monde. Au lieu de nous dire de mortifier nos passions, de faire violence à nos inclinations déréglées, de nous renoncer nous-mêmes, le monde ne nous parle que de plaisir, de fêtes, de réjouissance : *Venite, coronemus nos rosis.* (*Sap.*, II, 8.) Il nous présente tout ce qui peut faire naître, développer, entretenir en nous les inclinations perverses dont nous portons dans nos cœurs le triste germe. La religion, au contraire, ne nous parle que de violence, de renoncement, de mortification : *Le royaume du ciel*, dit Jésus-Christ, *souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui y parviennent : « Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. »* (*Matth.*, XI, 12.) *Celui*, ajoute-t-il, *qui ne porte pas sa croix à ma suite, qui ne renonce pas à lui-même, ne saurait être mon disciple : « Si quis vult meus esse discipulus, abneget se ipsum, »* etc. (*Matth.*, XVI, 24.) *La chair et le sang ne sauraient nous conduire au bonheur éternel : « Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt. »* (*Ibid.*, 17.) Ce langage est dur, ces maximes sont sévères; l'orgueil de l'homme en frémit, sa lâcheté s'indigne, ses passions se révoltent : *Durus est hic sermo.* (*Joan.*, VI, 61.) Néanmoins, mes frères, ce ne sont pas là de ces maximes de conseil et de perfection propres seulement à ceux qui font une profession particulière de piété; ce sont des obligations imposées à tous les hommes, auxquelles nous devons souscrire, que nous devons pratiquer chacun selon notre état, sous peine de renoncer au christianisme et de n'être plus les disciples de Jésus-Christ. Je dis plus : ce sont des maximes que la raison avoue et dont elle nous commande la pratique. Oui, mes frères, nous naissons tous avec le germe des passions diverses que l'âge, les occasions, mille circonstances développent plus ou moins dans nous. Il faut donc ou se résoudre à les combattre, ou en devenir les tristes jouets et les malheureuses victimes; et l'Ecriture, quand elle nous dit (*Job*, VII, 1) que la vie de l'homme sur la terre n'est qu'un combat continuel, ne fait que confirmer une vérité dont l'expérience de tous les jours nous démontre l'évidence; aussi, dans ce que j'ai à vous dire, j'invoquerai moins le secours de la religion que le sens commun et l'expérience. Voici donc le sujet de cet entretien : les motifs qui doivent nous porter à réprimer nos passions, première réflexion; de quelle manière nous devons les réprimer, deuxième réflexion.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Depuis la désobéissance du premier homme, mes frères, il semble que le Seigneur ait retiré du monde tout ce qu'il y avait répandu de plaisir pur et de joie véritable; de sorte que ce qui flatte maintenant notre cœur n'est plus qu'un amusement dangereux et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : *Le ris sera mêlé de douleur, et les joies finissent par des regrets : « Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat. »* (*Prov.*, XIV, 13.) Il n'en faudrait pas davantage pour nous faire comprendre la vanité des plaisirs et des jouissances mondaines. Le vide qu'ils laissent dans notre cœur devrait nous apprendre que notre cœur n'est pas fait pour eux, que de plus grands biens lui sont réservés, et nous faire conclure que, puisque nos inclinations et nos passions nous portent vers ces plaisirs éphémères, nous devons donc combattre nos inclinations sous peine de ne recueillir que des regrets et des amertumes; mais indépendamment de ce premier motif, je dis que nous devons faire violence à nos passions, pour trois raisons principales : 1° parce que nos passions sont la cause de nos erreurs, 2° de nos crimes, 3° de nos malheurs.

1° Nos passions sont la cause de nos erreurs. L'esprit de l'homme est naturellement droit et ami de la vérité. Il la désire, il la poursuit comme un trésor inestimable. De là ce désir de s'instruire, ce goût pour des connaissances nouvelles, cette application à l'étude, parce que dans tout cela l'homme découvre de nouveaux rapports, des vérités que jusque-là il n'avait point aperçues; de là ce plaisir, ce contentement intérieur, ce repos de l'esprit, lorsqu'il a enfin trouvé une vérité qu'il cherchait depuis longtemps, ou vu disparaître une difficulté qui l'arrêtait dans ses recherches; de là cette horreur pour la duplicité et le mensonge que chacun condamne, cette compassion pour l'homme qui se trompe et s'égare, cette sympathie, cette estime que nous éprouvons pour ceux en qui nous découvrons une grande franchise et une entière sincérité. Voilà, malgré les ténèbres dont nous sommes environnés, la disposition de notre esprit, l'amour du vrai, le désir de posséder la vérité. Comment se fait-il donc que l'homme s'égare si souvent et se trompe, qu'il tombe dans les erreurs les plus grossières et les plus honteuses? C'est qu'il est détourné de la vérité par les inclinations perverses de son cœur; c'est que les passions obscurcissent son intelligence et l'environnent de ténèbres épaisses qui l'empêchent de trouver la vérité.

Oui, les passions sont comme un foyer d'où s'exhalent des vapeurs malignes qui s'élèvent insensiblement, atteignent la raison, y portent le trouble et la confusion. De là la préoccupation, l'aveuglement de l'esprit et des erreurs sans nombre. Ainsi, tandis que le cœur était innocent, on avait horreur de certaines fautes, on les condamnait comme des crimes, on rougissait de la dégradation où elles jettent l'homme qui les commet; maintenant que les passions se font sentir, ces actions ne paraissent plus si basses : on se les pardonne facilement à soi-même, sous le spécieux prétexte que ce n'est qu'une faiblesse inséparable de la nature humaine. Les passions non réprimées sont dans notre cœur comme des despotes impatients qui ne souffrent point de retard, qui exigent des décisions promptes et favorables, qui interdisent le raisonnement et la réflexion, qui veulent être obéis sur-le-champ, qui s'irritent de la moindre résistance. De là la témérité la plus aveugle dans les démarches de l'homme passionné, les préjugés les plus absurdes, la précipitation la plus irréfléchie dans les jugements, et par conséquent les erreurs les plus grossières. L'intelligence de l'homme s'éteint insensiblement, des ténèbres de plus en plus épaisses s'accumulent dans son esprit, le jugement s'affaiblit, l'homme intellectuel meurt, l'homme animal seul reste: *Animalis homo*. Or, *l'homme animal*, dit l'Apôtre, *l'homme sensuel ne conçoit rien aux choses spirituelles, et par là même devient incapable de connaître la vérité*. (*I Cor.*, II, 14.) Ainsi ce n'est plus la raison qui délibère, c'est la passion qui commande; ce n'est plus l'esprit qui juge, c'est la passion qui entraîne. La passion domine dans l'homme; l'esprit et la raison ne sont plus que ses vils esclaves. Or, qu'attendre d'une intelligence ainsi obscurcie par les passions, dégradée par les penchants déréglés? Y aura-t-il des préjugés assez absurdes qu'elle n'adopte, des erreurs grossières dans lesquelles elle ne se précipite avec une aveugle fureur, surtout en matière de religion et de mœurs? Pour nous en convaincre, consultons l'expérience.

Oui, mes frères, il est dans l'histoire un fait incontestable qui témoigne hautement de la dégradation profonde où les passions peuvent entraîner l'homme. C'est le paganisme pendant des siècles; ses ténèbres couvrirent la terre; l'homme se faisait à lui-même ses dieux : le bois, les plantes, de vils animaux reçurent les honneurs divins. Les esprits les plus élevés partagent les erreurs de la multitude, ou du moins son culte insensé. L'homme avait-il perdu l'idée de la Divinité ou étouffé le cri de son cœur qui la réclame sans cesse? Les merveilles de la nature qui annoncent si hautement la puissance de Dieu ne disaient-elles plus rien à son esprit et à son cœur? et cette voix éloquente du jour qui la révèle au jour, de la nuit qui l'annonce à la nuit, était-elle devenue muette? Non, mes frères, l'homme a toujours reconnu l'existence de l'Etre suprême; mais il avait transporté le nom incommunicable de Dieu à ce qui en était le plus indigne. Profonde humiliation de la raison humaine, inconcevable aveuglement! Quelle en a été la cause? les passions *Ils se sont égarés*, dit l'Apôtre, *dans la vanité de leurs pensées, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres : « Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum ; dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I, 21, 22.) Et si vous en doutez, considérez quelles étaient les divinités du paganisme. Etait-il un vice, un égarement, une faiblesse, une passion qui ne fût divinisée? L'avarice, l'ambition, le vol, la vengeance, la plus vile prostitution n'étaient-ils pas placés sur les autels? Comment, si le cœur de l'homme eût été pur, aurait-il pu offrir son encens à des divinités impures? Comment la timide innocence n'eût-elle pas frémi en approchant des autels de la volupté? Mais l'homme était livré aux désirs de son cœur, et, pour se livrer en paix au désordre, il l'avait sanctifié, divinisé.

Oui, mes frères, le premier qui a dit : il n'y a point de Dieu, n'était point un sage qui sût lire dans le grand livre de la nature, un philosophe profond qui eût longuement médité sur l'origine des choses; c'était un libertin entraîné par les désirs de son cœur, livré à ses passions, poursuivi dans ses désordres par le remords de sa conscience, importuné par l'idée d'un Dieu vengeur de ses déréglements. Il a dit dans son cœur : Peut-être il n'y a point de Dieu! et s'il en est ainsi, à quoi bon me faire violence, contrarier mes désirs? Et prenant le désir de son cœur corrompu pour une réalité, malgré le cri de sa raison et de sa conscience, malgré le témoignage de l'univers entier, il a dit : Il n'y a point de Dieu, ou, s'il y en a un, il est trop grand pour s'occuper d'une aussi faible créature : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus... non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (*Psal.* XIII, 1; XCIII, 7.) Et pour parler de temps plus rapprochés de nous, quel a été le premier qui a dit : le christianisme n'est qu'une fable, qu'un amas de superstitions stupides? Pensez-vous que ç'ait été un esprit profond qui eût sérieusement examiné les faits incontestables sur lesquels est appuyée la révélation? Non, mes frères, c'était un esprit déréglé. Révolté par la morale austère de l'Evangile, il y a lu avec horreur la condamnation de ses désirs impurs, de ses basses passions; ne se sentant pas la force de les combattre, il s'est élevé contre une religion qui n'avait pour lui que des anathèmes. Les actions et les œuvres du philosophisme moderne en font foi.

Et voilà, mes frères, le funeste secret que pourraient nous révéler tant de jeunes gens qui, pendant les premières années de leur vie, ont montré du goût pour la piété et la religion ; et qui tout à coup, parvenus à un certain âge, affichent l'impiété et le mépris

pour la religion et ses pratiques les plus saintes. Certes, il n'y a qu'un instant qu'ils étaient religieux; d'où peut donc venir un changement si subit? Ont-ils acquis en si peu de temps la preuve de la fausseté de ce qu'ils avaient regardé jusqu'ici comme incontestable et sacré? Une lumière subite est-elle venue éclairer leur esprit, et leur démontrer que la religion n'est qu'un tissu de superstition? ou bien dans leurs recherches profondes, ont-ils trouvé quelque chose qui en sape les fondements? Hélas! mes frères, vous le savez peut-être : les connaissances de ceux dont je parle ne sont guère augmentées; un seul changement s'est opéré dans leur cœur : un ami perfide, une société perverse, un mauvais exemple a corrompu leur cœur. Voilà la cause et l'unique cause de l'aveuglement de leur esprit et de l'affaiblissement de la foi.

Mais laissons ces effets généraux des passions, voyons les suites de quelques-unes en particulier. Elevé par les soins d'un père chrétien, d'une mère vigilante, on a été instruit des principes de la foi, on a sucé pour ainsi dire avec le lait le goût de la piété, le cœur est demeuré pur et innocent; mais enfin arrive l'âge des passions, le temps des combats; les passions commencent à se développer; l'impureté se glisse insensiblement dans le cœur. Malheur à qui ne sait pas distinguer les premiers dangers, et combattre les premiers mouvements de la passion naissante; c'est le moment des plus subtiles illusions. De combien de prétextes la passion ne s'autorise-t-elle pas? Sous les dehors spécieux d'utilité, d'agrément, on se lie avec des amis dont la société est pleine de dangers. Et certes, on devrait bien s'en apercevoir à ces paroles à double sens, à ces manières légères, à ces conversations indécentes, indices trop certains d'un cœur déjà corrompu; la pudeur en frémit d'abord, mais insensiblement on s'y habitue; ces conversations paraissent agréables, naturelles, innocentes. Qui sait si on n'y trouve pas de l'esprit, comme si l'esprit pouvait se trouver au sein de la corruption. Le cœur se gâte par degré, et on est tout étonné de se trouver en peu de temps aussi perverti que ceux que l'on a fréquentés.

Les mauvais livres qui détruisent la foi par des sophismes et anéantissent les bonnes mœurs par des histoires impures, des portraits passionnés, des situations lubriques, livres infâmes que la jeunesse ne lit jamais sans se perdre, on s'en permet néanmoins la lecture, sous prétexte de la beauté du style, de la pureté de la diction, de la délicatesse des images, que sais-je? pour se former dit-on à la bonne littérature; comme s'il était permis de se former l'esprit aux dépens du cœur, comme si ce qui corrompt le cœur pouvait former l'esprit, ou comme si la source de la véritable éloquence n'était pas dans un cœur honnête et vertueux.

L'aveuglement que cause cette passion devient de plus en plus profond, à mesure qu'on la laisse se développer dans son cœur. C'est ainsi que l'on forme des liaisons avec des personnes dont la seule présence cause des pensées et des émotions dangereuses; à ces désirs vagues et indécis, à ce vide que le cœur éprouve, à ce trouble intérieur que l'on ressent, il serait facile de découvrir l'abîme où on est près de tomber. Mais non, la passion aveugle et nous trompe; un caractère aimable, une sympathie d'humeur, que sais-je? voilà, dit-on, les seuls motifs de ces assiduités. Cependant, cette liaison d'abord si innocente devient passionnée, bientôt coupable, bientôt scandaleuse, tout le monde le sait, tout le monde en murmure. L'auteur seul du scandale ne s'en aperçoit pas, ou ne s'en aperçoit que lorsqu'il lui est presque impossible de rompre des chaînes que son imprudence a formées; il a des oreilles et il n'entend pas, des yeux et il ne voit pas, un esprit et il ne remarque pas les illusions grossières qu'il s'est faites, ni la dégradation où il est tombé. Tant la passion aveugle son esprit et séduit son cœur, tant sont épaisses les ténèbres qu'elle répand sur ses malheureux esclaves.

On est d'un caractère lâche, paresseux, incapable d'énergie et de travail, disposition funeste lorsqu'elle est entretenue. Elle paralyse les plus beaux talents, et rend incapable de remplir aucune place dans la société. Certes, un travail opiniâtre vient à bout de tout, et si on eût fait violence à son caractère, combattu sa paresse, on aurait fait des progrès dans les sciences et rendu utiles les talents que le Seigneur nous avait donnés. Mais non, on se laisse aller à sa lâcheté naturelle, on perd le temps si précieux de la jeunesse, on dépense inutilement le bien de ses parents, on sort d'une maison d'éducation, presque aussi ignorant qu'on y était entré, et après avoir fait le chagrin de ses maîtres pendant le temps des études, on en fait, pour ainsi dire, la honte par son défaut d'instruction et son ignorance profonde; et comme les désirs du cœur ne laissent pas que d'être très-actifs même avec un esprit paresseux; sans instruction, sans connaissance, on n'aura pas moins la prétention de parvenir aux premiers emplois, sans songer qu'on est incapable de les remplir et sans s'inquiéter des fautes sans nombre que l'incapacité y fera commettre.

Au contraire, on est d'un caractère fier, orgueilleux, que les obstacles irritent, que les succès enflent. Dans quelles erreurs cette passion de l'orgueil ne nous jette-t-elle pas? On affectera avec ses semblables une supériorité injuste, on tranchera sur tout avec une témérité que rien n'arrête, particulièrement en matière de religion, les questions les plus graves et qui demandent les connaissances les plus étendues; on les décidera avec le ton du maître, et on ne s'apercevra pas que l'on devient le jouet de tout ce qu'il y a d'hommes instruits et raisonnables. Que n'aurais-je pas à vous dire, mes frères, de l'aveuglement, des erreurs sans nombre où précipitent l'ambition, l'a-

varice et mille autres passions? Mais je vous en ai dit assez pour vous faire comprendre que les passions sont les causes de nos erreurs. J'ajoute qu'elles le sont de nos crimes.

2° Oui, mes frères, les passions sont la cause de tous les crimes qui se commettent sur la terre; chacune produit des crimes et des désordres qui lui sont propres. Ainsi, la haine produit la vengeance, les médisances, les calomnies, les duels, les meurtres: la colère, les fureurs et les emportements: l'avarice, les injustice, les usures, les vols, les rapines, les tromperies : l'ambition, les intrigues, les menées sourdes et honteuses, les délations pour renverser un rival, les bassesses de tout genre : la volupté, des abominations. Certes, je n'en suis pas surpris, c'est l'effet qui sort naturellement de la cause; mais ce qui doit étonner et ce que l'on ne pourrait croire, si l'expérience de tous les jours ne le démontrait, c'est de voir la même passion produire les crimes les plus contraires et les plus opposés, et devenir à elle seule une source inépuisable d'attentats.

Oui, mes frères, il est une passion qui semble naturelle à l'homme, qui se glisse insensiblement dans son cœur, qui ne se produit à l'extérieur que sous les dehors de l'affection la plus vive, de la sensibilité la plus exquise, de l'amitié la plus tendre, et qui néanmoins dégrade l'homme et le pousse à toutes sortes de crimes. D'abord tendre et passionné, l'amour profane se change souvent en rage et en fureur; et l'infortunée Thamar, que son frère avait aimée avec violence, lui devient ensuite un objet d'horreur : cette passion change les plus beaux caractères. Quoi de plus doux que David? et cependant, ce prince qui avait épargné Saül son ennemi, lorsqu'il l'avait surpris endormi et sans défense; ce prince, dis-je, devenu adultère, devient bientôt assassin. Par ses ordres le fidèle Urie est abandonné au fort du combat et succombe sous les traits de l'ennemi. Non, rien n'arrête l'esclave de la volupté; les larmes de l'innocence ne le touchent pas; l'âge, les liens du sang et de l'amitié, il les foule aux pieds. Aucun crime ne lui coûte : faut-il vous cacher son infamie, conserver encore un extérieur de religion, il sera hypocrite, profanateur sacrilége! Lui faut-il de l'argent pour arriver à son but? il s'aura bien s'en procurer: la probité ne sera plus rien à ses yeux, il aura recours aux plus honteux stratagèmes, aux moyens les plus vils et les plus dégradants, au vol: si les remords de la conscience le gênent, il s'en débarrassera en les traitant de préjugés; si les terreurs de la religion l'importunent, il abjurera, il reniera la religion et se vengera des craintes qu'elle lui inspire par les plus viles plaisanteries et les plus dégoûtants sarcasmes. La surveillance d'un père chrétien l'embarrasse-t-elle? a-t-il à craindre de la présence d'un rival, soupçonne-t-il des infidélités? Le fer, le feu, le poison seront à sa disposition, et le censeur importun, et le rival dangereux, et l'objet même de la passion seront bientôt ses victimes. Ai-je trop chargé le tableau, mes frères, ai-je avancé quelque chose dont l'expérience ne nous ait fourni de nombreux et tristes exemples? Oh! que de crimes produits par une seule passion! *Ecce quantulus ignis quam magnam silvam incendit.* (*Jac.*, III, 15.)

Voyons ces effets dans un théâtre plus vaste. Au IVe siècle une tempête affreuse s'élève contre l'Eglise. La religion sortie victorieuse des cachots et du fer des tyrans pensa être détruite par les persécutions plus sourdes des princes chrétiens. Qui ne se rappelle l'arianisme, avec ses artifices, ses ruses, ses conciliabules, ses exils, ses persécutions de tout genre! l'épiscopat divisé, les plus saints évêques chassés de leurs siéges et arrachés avec violence du milieu de leur troupeau, leurs siéges envahis par l'hérésie, et cette hérésie se répandant en Italie, en Espagne, dans la Gaule, menaçant d'anéantir la foi véritable! Or quelle fut la cause première de toutes les injustices, de toutes les persécutions, de tous les crimes qui pendant tant d'années souillèrent la terre? L'ambition déçue d'un Arius. Au XVIe siècle se présente un fait plus prodigieux encore : la réforme. Ce nom nous rappelle les plus grands excès, les attentats les plus inouïs : la révolte d'un grand nombre de chrétiens contre l'autorité de l'Eglise, autorité consacrée par plus de treize siècles d'obéissance, la spoliation des biens ecclésiastiques, les meurtres, les guerres sanglantes, le soulèvement des peuples contre les rois, les systèmes les plus opposés, les erreurs les plus grossières, la raison individuelle se déclarant souveraine et secouant le joug de toutes les croyances comme de tous les devoirs. Quelle fut la première cause de tous ces crimes? L'orgueil blessé d'un moine obscur. Luther est indigné que l'on n'ait pas confié à la congrégation dont il était membre le soin de prêcher les indulgences que le souverain pontife accordait pour la construction d'une basilique de Rome. Luther déclame contre l'abus des indulgences, bientôt contre l'Eglise elle-même, et alors prit naissance le plus grand schisme qui ait désolé l'Eglise, et l'hérésie qui a porté les fruits les plus amers. *Ecce quantulus ignis*, etc. Je me hâte, mes frères : quelle fut la cause du schisme de l'Angleterre? qui sépara violemment de la véritable Eglise cette portion du troupeau de Jésus-Christ, jusque-là appelée l'île des saints, et la précipita dans tous les excès, dans tous les crimes dont le retentissement dure encore depuis trois siècles? La passion criminelle d'un Henri VIII pour Anne de Boleyn. Et dans des temps plus rapprochés de nous, qui est-ce qui produisit dans notre patrie des monstres qui se plaisaient à faire couler le sang le plus pur, et pour qui le meurtre était un amusement? les passions. Certes, ces hommes dont la mémoire est un opprobre pour le nom français n'avaient pas commencé par des forfaits, mais par de pe-

tites passions qu'un théâtre plus vaste a développées, petites passions qu'ils n'avaient pas eu soin de réprimer de bonne heure, qui laissaient entrevoir ce qu'ils seraient un jour, et qui pourraient faire dire aux esprits observateurs que la société nourrissait dans son sein des monstres prêts à la dévorer. *Ecce quantulus ignis, etc.* Voilà comment les passions sont la cause de tous les crimes. Elles sont encore la cause de nos malheurs.

3° Elles sont la source de nos malheurs. Quand les passions ne seraient que la cause de nos erreurs et de nos crimes, c'en serait assez sans doute pour nous engager à les combattre, mais elles sont encore la source de nos malheurs. Oui, mes frères, l'homme qui se laisse aller à ses passions croit trouver le bonheur, un plaisir pur et sans mélange; vain espoir que l'expérience ne tarde pas à dissiper. *Il n'y a point de paix pour le méchant*, dit l'Esprit-Saint., « *Non est pax impiis.* » (*Isa.* XLVIII, 22.) Le remords de la conscience le poursuit, le trouble et l'inquiétude l'accompagnent, mille amertumes sont cachées sous les fleurs dont la voie qu'il parcourt paraît semée. Ecoutez ce que dit le Seigneur à l'homme vicieux : Insensé! tu crois violer impunément ma loi sainte, qui te défend de poursuivre tes inclinations perverses : *Post concupiscentias non eas.* (*Eccli.*, XVIII, 30.) Tu crois trouver le bonheur en t'éloignant de moi : eh bien! *je ferai sortir de ton sein un feu qui vengera mes droits méconnus : « Producam de medio tui ignem qui comedat te.* » (*Ezech.*, XXVIII, 18.) C'est-à-dire, tes désirs déréglés, tes inclinations perverses, tes passions enfin deviendront l'instrument de ton supplice et seront ton propre bourreau.

Et n'est-ce pas là, mes frères, ce que nous voyons tous les jours? Les duels, les suicides, les meurtres, les vols, les empoisonnements, la perte de la santé, des biens, de l'honneur, de la réputation, ne sont-ce pas là le produit naturel des passions qui dominent dans le cœur des hommes? Hélas! mes frères, nos oreilles sont accoutumées au triste récit de ces déplorables catastrophes; cet homme a dépensé sa fortune et ruiné ses enfants en vivant dans la débauche; ce jeune homme est emporté à la fleur de l'âge victime de ses passions; celui-ci s'est donné la mort et a entraîné dans la tombe l'objet de ses désirs impurs; que sais-je? ne sont-ce pas là des faits que la renommée publie tous les jours? Mais indépendamment de ces grands excès, les passions font le malheur de celui qui s'y livre. Celui, dit saint Ambroise, qui ne sait pas commander à ses passions en devient tôt ou tard le malheureux esclave. Oui, l'esclave de ses passions passe rapidement du plaisir à la peine, de la joie à la tristesse, de la sécurité à l'inquiétude, de l'abondance à la misère, du remords à l'endurcissement. Mille pensées diverses, mille désirs opposés se choquent, se combattent au milieu de lui-même. L'amour impur a ses inquiétudes, ses craintes, ses jalousies, ses emportements, ses fureurs; l'orgueil, ses dépits, ses humiliations, ses mécomptes; l'avarice, ses fatigants calculs, ses privations, ses craintes, ses désespoirs; l'ambition, ses bassesses, ses intrigues, ses vaines espérances, ses désolations. Aman est assis à côté du roi de Babylone, tout le monde courbe la tête devant lui. Un seul Juif, l'humble Mardochée, couvert de haillons, refuse de fléchir le genou devant l'impérieux favori; c'en est assez pour irriter l'orgueil d'Aman, pour l'entraîner à des projets d'une brutale vengeance, qui bientôt le précipite du haut degré d'élévation où il était monté. Oui, Seigneur, dit saint Augustin, vous l'avez voulu, que tout homme qui se laisse aller à ses passions trouve dans ses passions mêmes le châtiment de ses désordres. *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sit, omnis animus deordinatus.* Et certes, dit Bossuet, il n'est pas difficile à un esprit attentif de concevoir par la seule raison que les passions sont le principe d'amertumes cruelles ; elles ont une espèce d'infinité qui se fâche, pour ainsi dire, de ne pouvoir être satisfaite. Ainsi, mes frères, les passions sont donc la cause de nos erreurs, de nos crimes et de nos malheurs. Motifs bien puissants pour vous engager à les réprimer, et à les tenir dans une constante soumission. Comment devons-nous les réprimer? ce sera le sujet de la deuxième réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il ne suffirait pas, mes frères, de vous avoir montré les effets funestes des passions et les motifs qui doivent vous engager à les combattre : il faut encore vous apprendre de quelle manière vous devez les réprimer. Or, je dis que la répression des passions doit être prompte, constante et directive. En d'autres termes qu'il faut les réprimer dès la jeunesse avec constance, avec discrétion :

1° Elle doit être prompte ou dès la jeunesse. La jeunesse, en effet, est l'âge où les passions commencent à se faire sentir. Tout concourt à leur développement : le tempérament qui se fortifie, les paroles que l'on entend, les exemples que l'on a sous les yeux, les personnes que l'on fréquente, tout sert à donner une plus grande activité à cette flamme que nous portons dans nos cœurs, et qui produit souvent de si terribles embrasements. C'est dans la jeunesse que le cœur s'ouvre insensiblement à l'attachement aux créatures, aux projets de l'ambition, aux élèvements de l'orgueil, aux agitations de la colère, aux sentiments de la vengeance. Heureux donc le jeune homme qui dans cet âge si critique a un ami sage, un maître vigilant, un conducteur expérimenté, qui guide ses pas incertains, le prémunit contre les dangers, travaille avec lui à opposer à ses passions naissantes une digue qu'elles n'osent franchir!

Mais si la jeunesse est l'âge où les passions commencent à se faire sentir, c'est aussi le temps de leur opposer une forte résistance La raison et la religion s'accordent à nous

prescrire cette obligation. Rappelez-vous, mes frères, ces comparaisons aussi familières à la religion qu'à la philosophie : les passions humaines ressemblent aux arbres de la forêt : jeunes encore, ils plient facilement ; il est aisé de les redresser et même de les arracher entièrement ; devenus plus forts, ils résistent à la main qui voudrait les incliner, à peine s'ils tombent sous les coups les plus vigoureux. Un souffle, une goutte d'eau suffisent pour éteindre une étincelle ; laissez-la s'étendre, elle allume un affreux incendie. Une blessure légère guérit facilement si on la panse à propos ; négligez-la, la plaie s'envenime, l'inflammation augmente, elle devient incurable et mène au tombeau. Voilà l'image des passions. Jeunes encore, et au moment où elles font sentir les premières atteintes, il est facile de les combattre, de les réprimer, de les accoutumer à l'obéissance, de les soumettre à l'esprit. Laissez-les au contraire se développer sans contrainte, secondez par des imprudences leur mouvement impétueux, il sera bien difficile ensuite de les dompter et de les retenir dans de justes bornes. C'est un torrent auquel on n'a opposé aucune digue, et qui entraîne tout sur son passage. De là la nécessité de les réprimer dès leur naissance. Qui ne connaît cette maxime d'un ancien poëte, qui ne respecta pas toujours assez les bonnes mœurs : ***Principiis obsta***, etc., opposez-vous au mal dès sa naissance, ne lui laissez pas faire des progrès; les remèdes seraient inutiles lorsqu'il aura pris de l'accroissement. Défaites-vous de votre ennemi pendant qu'il est encore jeune, dit saint Jérôme; étouffez les passions dans leur germe. ***Nequitia elidatur in semine.*** (***Epist. ad Eustoch.***)

Oui, mes frères, tandis que les passions ne font que de naître, il est facile de réprimer leur révolte ; mais négligées, entretenues, caressées, elles laissent dans nos cœurs des traces profondes, elles se transforment en impressions violentes, en habitudes invétérées, et forment en nous comme une seconde nature. C'est ainsi qu'après un premier acte de violence ou d'emportement, après une première faute contre la modestie chrétienne, lorsque le moment du vertige est passé, venant à rentrer dans son cœur on rougit de ses excès, on se reproche sa faute avec amertume. Vient-on à retomber encore ; insensiblement l'horreur que l'on éprouvait pour le mal diminue, le penchant du cœur augmente, on s'y habitue peu à peu, l'habitude devient une espèce de nécessité, on tombe sans honte, sans remords, on se justifie à soi-même ses faiblesses, on finit, selon l'expression du Prophète, par avaler l'iniquité comme l'eau. Peut-être de temps en temps dans des moments plus calmes une voix secrète nous reprochera nos désordres, mais cette voix est promptement étouffée par le bruit des passions. On voudra sortir du triste état où on est réduit ; à peine peut-on faire un faible essai, on retombe bientôt avec plus de faiblesse encore. Ainsi un malade consumé, épuisé par une fièvre lente et opiniâtre, veut se retourner dans le lit de sa douleur, mais les forces venant à lui manquer il retombe pour demeurer dans la même position jusqu'à ce que le mal qui le ronge le mène au tombeau.

Ecoutez saint Augustin nous révélant le fond de son cœur et les combats qu'il eut à soutenir pour rompre ses mauvaises habitudes. « Je voulais revenir à vous, Seigneur, dit-il, mais j'étais enchaîné non d'une chaîne extérieure, mais par ma volonté qui m'était une chaîne plus dure que le fer. Car cette volonté en se déréglant était devenue passion ; et à force que j'avais suivi cette passion, elle s'était tournée en habitude, et faute de résister à cette habitude, elle était devenue une nécessité, et c'était comme autant d'anneaux engagés les uns dans les autres dont l'ennemi avait composé cette chaîne par où il me tenait dans une cruelle habitude.... La vérité, poursuit-il, m'était assez connue, mais mon cœur attaché aux choses de la terre ne pouvait se résoudre à y renoncer ; je craignais de me voir libre et hors de tous les embarras qui sont les suites inséparables de l'amour du monde. Ainsi je succombais sous le fardeau des engagements du siècle, j'en étais accablé comme on l'est quelquefois d'un sommeil dont on voudrait se retirer, mais auquel on se laisse aller pourtant avec plaisir... Votre voix secrète me disait à toute heure : sortez du sommeil où vous êtes, levez-vous d'entre les morts, et ne sachant par où me défendre contre la conviction intérieure que j'avais de la vérité, j'étais réduit à dire comme ces paresseux que l'on tâche d'éveiller : tout à l'heure, tout à l'heure, laissez-moi encore un moment ! mais cette heure ne venait pas, et ce moment n'avait pas de fin. « ***Modo, ecce modo, et modus non habebat modum.*** » (***Confess.***, l. VIII, c. 5.)

Or, mes frères, ce qui se passe dans le cœur d'Augustin se passe encore dans le cœur de tout homme qui a laissé se former en lui des habitudes de passion. Oh ! qu'il en coûte pour sortir de l'esclavage où elles nous ont jetés! que d'efforts, que de violence, que de combats intérieurs pour revenir à la vertu ! et quelle folie, par conséquent, de ne pas opposer de bonne heure à ses passions une barrière qui les arrête et qui les comprime!

Je le sais, mes frères, on se promet bien de secouer un jour le joug de ses mauvaises habitudes, et de mener une conduite plus réglée. Mais quand il en serait ainsi, et qu'il serait aussi facile qu'on le pense de revenir à Dieu, ne serait-ce pas une folie étrange de commencer par se livrer au désordre sous prétexte qu'on l'abandonnera plus tard? de suivre l'impulsion des passions dans l'espoir de sortir ensuite de la servitude où elles nous auront réduits? Mais encore, combien cet espoir est-il trompeur ! avez-vous vu souvent l'ambitieux étouffer dans son cœur les projets d'agrandissement et de fortune ? l'avare, sa passion pour les richesses, et le voluptueux, l'amour des plai-

sirs? La passion dégénérée en habitude s'empare de l'homme tout entier, son esprit et son cœur sont tellement captivés que les dispositions où il a vécu sont devenues en lui comme une seconde nature. La grâce seule de Dieu, je veux dire une de ces grâces fortes, puissantes, extraordinaires, peut opérer un semblable changement; mais l'esclave volontaire des passions peut-il y compter? y a-t-il quelque droit? peut-il y prétendre? le Seigneur la lui a-t-il promise? Au contraire, le Seigneur le menace de le laisser en proie à toute l'impétuosité de ses penchants vicieux, et à la pesanteur de ses mauvaises habitudes. *Adolescens, juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab ea* (*Prov.*, XXII, 6.) Oui, le jeune homme sera dans la vieillesse tel qu'il aura été dans sa jeunesse. Les habitudes dont il aura été esclave dans son enfance l'asserviront encore au déclin de l'âge; les passions auxquelles il se sera livré le subjugueront encore, et l'infamie dont il se sera souillé le suivra au tombeau. *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ et cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX, 11.) Paroles terribles, menaces effrayantes du Dieu qui ne ment point, et qui tous les jours s'accomplissent avec une triste vérité. Combien de personnes qui dans les glaces de l'âge ont encore un cœur brûlant de passions; semblables, dit un Père, à ces montagnes trompeuses dont la cime est couverte de neige, et dont le sein recèle des volcans; on est affaibli par les années ou la maladie, le corps se refuse aux jouissances brutales, et une imagination ardente nous représente encore mille fantômes impurs, le cœur est plein de désirs criminels, et l'âme quitte le corps avant les passions qui l'ont si longtemps asservi: *Ossa ejus*, etc.; il faut donc de bonne heure combattre ses passions et leur opposer une vigoureuse résistance, si on ne veut pas s'exposer à en être, peut-être pour toujours, les malheureux esclaves.

Aussi David disait-il au Seigneur: *Mane astabo tibi.* (*Psal.* V, 5.) Or, quel est le matin dont parle le Prophète, si ce n'est le matin de sa vie; le temps de la jeunesse ou le cœur encore innocent se porte de lui-même à Dieu; où les secours de la grâce sont si abondants: où l'on trouve, soit dans les pratiques de la religion, soit dans une éducation chrétienne, tant de moyens pour se préserver des habitudes vicieuses? Et voilà ce que voulait nous faire comprendre le Sauveur des hommes, lorsque pendant sa vie mortelle il laissait approcher de lui les enfants il aimait à s'entourer de la jeunesse: *Sinite parvulos venire ad me* (*Marc.*, X, 14); il voulait nous faire entendre que ce n'est qu'en s'approchant de Dieu, en observant sa loi sainte, et par conséquent en faisant de bonne heure violence à ses passions, que l'homme peut être heureux. *Talium est enim regnum cœlorum.* (*Ibid.*) Ainsi, la raison et la religion se réunissent pour nous enseigner qu'il faut, dès sa jeunesse, combattre ses appétits déréglés et ses inclinations vicieuses.

Il ne connaissait donc ni la nature, ni le cœur de l'homme, ce faux philosophe qui, dans un livre intitulé, *De l'éducation*, et qu'on nommerait bien mieux, *Traité de corruption*, a osé enseigner qu'il fallait laisser prendre aux passions tout leur essor pour diriger ensuite leur fougue impétueuse; qu'il ne fallait parler ni de Dieu, ni de religion à un jeune homme avant l'âge de dix-huit ans. Aveugle! qui n'a pas vu que c'était là un principe de corruption et de libertinage. Et en effet, le pilote qui lancerait un vaisseau au milieu de la tempête pour montrer sa force et son adresse, ne serait-il pas un insensé? et le frêle navire et le téméraire conducteur ne seraient-ils pas bientôt abîmés dans les flots? Aussi, comme le Seigneur se plaît à confondre la sagesse humaine! il a permis, pour nous faire apprécier ces maximes, que l'élève de Jean-Jacques nous fût représenté à la fin du roman comme un époux infidèle et un père dénaturé. Oh! combien la religion connaît mieux le cœur de l'homme, quand elle environne la jeunesse des plus sévères précautions pour la soustraire aux dangers des passions et la prémunir contre leurs attraits séducteurs! Il faut donc, etc.

2° Il faut les combattre constamment. Oui, mes frères, si, après avoir combattu les passions dans la jeunesse et dompté leur fougue impétueuse, nous n'avions plus rien à craindre; si nos passions étaient éteintes, et qu'elles ne nous fissent plus sentir leurs cruelles atteintes, nous pourrions vivre tranquilles après les premiers combats et goûter en paix le fruit de nos victoires. Mais, mes frères, il n'en est pas ainsi. Les passions qui agitent l'homme peuvent bien être comprimées, jamais entièrement détruites, et voilà pourquoi l'Esprit-Saint appelle *la vie de l'homme sur la terre un combat continuel. « Militia vita hominis super terram. »* Et c'est aussi ce que nous enseigne Jésus-Christ dans l'Evangile, quand il nous dit: *Veillez, « Vigilate, »* et pour que nous ne pensions pas que ce devoir ne regarde que la jeunesse qui est le temps de donner à son cœur des habitudes de vertu, et que dans un âge plus avancé on puisse négliger ces précautions, il ajoute: veillez en tout temps, *omni tempore!* enfin, cet avis salutaire, il l'adresse à tous: *quod vobis dico, omnibus dico.* (*Marc.*, XIII, 37.)

En effet, dit saint Grégoire, nous pouvons bien régler et modérer nos passions tant que nous sommes dans ce corps fragile et mortel, mais il n'est pas en notre pouvoir de les extirper et de les éteindre à jamais: *Affectus moderari et regere possumus, amputare non possumus.* Vous parviendrez, dit saint Chrysostome, à dompter la férocité des lions et à les apprivoiser; mais je doute que vous réussissiez à réduire les convoitises à une parfaite souplesse. Prenez garde, dit saint Bernard, les habitudes vicieuses que vous vous flattez d'avoir déracinées repousseront bien vite, si vous cessez d'avoir la cognée à la main. C'est pourquoi, nous dit

l'apôtre saint Pierre, vivez dans la sobriété et dans une vigilance continuelle, *car l'ennemi du salut, semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous pour vous faire tomber dans ses piéges :* « *Circuit quærens quem devoret.* » (I *Petr.*, V, 8.)

Or, mes frères, que conclure de toutes ces maximes, qui annoncent de la part de ceux qui nous les donnent une connaissance profonde du cœur humain, sinon qu'il ne suffit pas d'avoir combattu ses inclinations dès la jeunesse, mais qu'il faut leur faire une guerre continuelle, faire constamment violence à ses appétits déréglés? *Persequar inimicos meos, et non convertam donec deficiant.* (*Psal.* XVII, 38.) Je le sais, ce langage est dur, il est pénible d'être toujours en garde contre soi-même; mais outre que la grâce du Seigneur est toujours avec nous au sein des combats, outre que l'on trouve dans un cœur pur et innocent, dans le témoignage d'une bonne conscience une joie plus vraie, un plaisir plus pur que dans tout ce que les passions peuvent nous offrir de plus exquis, cessez un instant de les combattre, aussitôt vous en devenez la victime, et vous subissez plus ou moins les suites funestes qu'elles entraînent après elles. David, ce roi selon le cœur de Dieu, cesse un moment de veiller sur lui-même, et il devient adultère et homicide; Salomon, qui avait reçu de Dieu la sagesse en partage, ouvre un instant son cœur à l'attrait des plaisirs, dont il avait si bien dépeint la vanité; Salomon tombe bientôt dans toute sorte d'excès : contre la défense formelle de la loi, il recherche des femmes étrangères, bientôt il néglige le culte du Seigneur, il tombe dans l'idolâtrie et meurt en laissant sur son sort éternel le doute le plus effrayant. Malheur donc à la vertu aveugle ou présomptueuse qui se confie en elle-même et cesse de combattre : bientôt une chute profonde vient lui révéler toute sa faiblesse et lui apprendre, par une funeste expérience, à n'abandonner jamais les armes au fort du combat! Il faut donc que la répression des passions soit constante.

3° Répression qui les dirige. Les inclinations de notre cœur, bonnes en elles-mêmes, peuvent devenir, selon l'usage que l'on en fait, une source d'actions généreuses ou de crimes sans fin. Nous portons donc en nos mains la vie ou la mort; c'est en vain que nous voudrions les détruire, il faudrait nous anéantir nous-mêmes. Mais il est au pouvoir de l'homme aidé de la grâce de les régler, de les diriger vers le bien; alors elles deviennent un principe fécond de vertus, et rendent l'homme capable de plus grandes choses. Aussi la religion ne nous ordonne pas de les éteindre, mais de leur donner une direction conforme à la fin pour laquelle l'homme a été créé : *Erit sub te appetitus tuus, et tu dominaberis illius.* (*Gen.*, IV, 7.) Donc l'impie calomnie la religion, quand il dit qu'en détruisant les passions elle ôte à l'homme toute énergie pour les grandes choses. Non, mes frères, la religion n'éteint pas les passions, elle les règle, elle les dirige vers le bien véritable, elle leur présente un objet plus digne d'un être créé à l'image de la Divinité, elle fait que ces inclinations, ces passions deviennent un ressort puissant pour les plus grandes choses. Ainsi la religion, en sanctifiant, en ennoblissant les affections de notre cœur, l'élève vers Dieu et fait tourner au bonheur particulier et général de la société des penchants dont l'homme aurait abusé pour son malheur. Augustin, trop longtemps esclave des folles amours, philosophe superbe, génie ardent, écoute enfin la voix de la grâce. Que commande la religion à ce génie si fier, à ce cœur si tendre et si aimant? Le condamne-t-elle à l'ignorance et à l'insensibilité? Non; la grâce change seulement l'objet de ses affections. Augustin converti se livre à l'étude avec ardeur; mais à la place des erreurs de l'ancienne philosophie, il embrasse la vérité, il la développe avec éloquence, il la défend avec intrépidité, et laisse à l'Eglise des ouvrages précieux, monuments immortels de sa foi et de sa piété. Augustin converti aime toujours, il aime plus vivement encore; mais, à l'éclat trompeur des créatures qui avaient séduit son cœur, il a fait succéder les beautés infinies du Créateur; son amour devient plus doux, plus noble et plus pur.

Comme Augustin, êtes-vous possédé du désir de savoir? Eh bien! livrez-vous à l'étude avec ardeur, acquérez de nouvelles connaissances, cherchez la vérité avez franchise; mais qu'un sot orgueil ne vous fasse pas tourner contre elle des talents que le Créateur ne vous a donnés que pour elle. Avez-vous un cœur tendre et sensible? Disposition précieuse, si vous n'en abusez pas; vous serez généreux, compatissant; vous vous plairez à consoler les malheureux et à soulager leurs infortunes. Oui, cette sensibilité de cœur, bien dirigée, a produit et produit encore tous les jours des prodiges de charité et de dévouement. Etes-vous d'un caractère triste et mélancolique? Repassez dans l'amertume de votre cœur les fautes de votre vie passée; comme le Prophète, mouillez chaque nuit votre lit de vos larmes; embrassez avec courage les saintes rigueurs de la pénitence, et la paix intérieure que vous éprouverez vous fera trouver dans vos gémissements d'inexprimables consolations. Au contraire, êtes-vous d'un caractère fier, intraitable? Tournez vers Dieu toute la fierté de votre âme; que rien ne vous intimide, lorsqu'il s'agira de vos devoirs : chrétien magnanime, ne rougissez jamais de la foi de Jésus-Christ; défendez l'innocent et l'opprimé, préférez la mort au crime, et vigoureux athlète de la foi, que votre sang, s'il le faut, rende à la religion un éclatant témoignage. Et voilà, mes frères, comment la religion dirige vers le bien les inclinations de notre cœur, et comment nos passions, ainsi dirigées, deviennent le principe des plus belles vertus.

O vous donc, mes frères, qui êtes réunis

dans cette maison autant pour former votre cœur à la vertu que pour orner vote esprit de connaissances nouvelles, soyez en garde contre les passions, dont les effets sont si funestes, et qui souvent nous entraînent aux plus grands excès. Evitez avec le plus grand soin, dans vos manières, dans vos lectures, dans vos conversations, tout ce qui pourrait hâter leur développement. Aussitôt que vous sentirez leurs premières atteintes, hâtez-vous de les réprimer et de leur opposer une vigoureuse résistance. Secondez, à cet égard, le zèle de ceux qui sont chargés de votre éducation, et, lorsqu'ils vous font remarquer vos défauts, ou qu'ils vous adressent quelque reproche, au lieu d'en murmurer dans le fond de vos cœurs, peut-être même d'oublier envers eux les bienséances extérieures, profitez des avis qu'ils vous donnent, rectifiez ce qu'il y a de défectueux en vous; c'est par là que vous formerez dans vos cœurs des habitudes honnêtes et vertueuses. Toutefois, n'oubliez pas qu'il ne faut pas s'en tenir à cette première résistance contre vos inclinations déréglées; les passions ne mourront qu'avec vous. Leur feu peut bien être amorti, jamais éteint; par conséquent il faut les combattre constamment et les diriger vers le bien, sous peine d'en être les malheureuses victimes. Cette vie est le temps du travail et des combats; dans l'autre seulement, si nous sommes fidèles au Seigneur, nous trouverons le repos et le bonheur éternel. — *Amen.*

EXHORTATION X.

SUR L'OBLIGATION DE SERVIR DIEU DÈS SA JEUNESSE.

Bonum est viro cum portaverit jugum Domini ab adolescentia sua. (*Thren.*, III, 27.)

Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse.

S'il est, mes frères, un principe incontestable, c'est que l'homme doit aimer et servir le Seigneur : ouvrage de la Divinité, il est nécessairement dans la dépendance; et la soumission est pour lui un devoir. Comblé des bienfaits du Seigneur, la reconnaissance est pour lui une obligation rigoureuse; faible et misérable, il doit recourir à celui qui peut seul le fortifier et pourvoir à ses besoins. Ainsi l'adoration qui suppose l'obéissance au maître suprême, la reconnaissance pour les bienfaits reçus, la prière pour demander ce dont il a besoin, voilà en abrégé en quoi consiste la religion, et en même temps les principes sur lesquels repose l'obligation de servir le Seigneur. Or, comme l'homme par le seul fait de son existence est l'ouvrage de Dieu, jouit de ses dons, a besoin de sa grâce, l'obligation de servir le Seigneur commence donc avec notre vie, pour ne finir qu'avec l'éternité. L'homme, aussitôt qu'il a l'usage de la raison, doit donc commencer d'accomplir cette obligation, et à mesure que sa raison se développe, que ses connaissances s'étendent il doit donc mettre un nouveau zèle à s'en acquitter. De là il s'ensuit que dans aucun temps il ne peut lui être permis d'oublier son bienfaiteur et son père; que dans la jeunesse comme dans un âge plus avancé, il doit accomplir la volonté de Dieu, en faisant ce qu'il ordonne et évitant ce qu'il défend.

D'après cela, mes frères, par quel étrange aveuglement arrive-t-il que tant de personnes oublient le Dieu qui les a faites, et s'efforcent de trouver soit dans leur condition, soit dans leur âge un prétexte qui les exempte plus ou moins de cette obligation ? Bornons-nous à ce qui peut vous regarder plus directement. On est jeune, dit-on, la jeunesse n'est pas le temps de la contrainte, c'est la saison des plaisirs et des divertissements, il sera temps de se donner à Dieu dans un âge plus avancé. C'est cette maxime trop souvent répétée et plus souvent peut-être mise en pratique que je viens combattre aujourd'hui, et pour y réussir je la considérerai en elle-même et dans ses conséquences. Ecoutez-moi.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Cette maxime, le temps de la jeunesse est la saison des plaisirs, renferme un blasphème contre Dieu, une noire ingratitude pour ses bienfaits, un mépris formel de sa suprême puissance, enfin une outrageante perfidie.

1° Blasphème contre Dieu. Et en effet, mes frères, qu'est-ce que blasphémer? C'est attribuer à Dieu une qualité, ou plutôt une imperfection incompatible avec sa nature, ou lui refuser une perfection essentielle. Celui-là blasphème qui ose dire : Dieu est injuste, cruel, indifférent à nos actions, et celui-là commet le même crime qui dit : le temps de la jeunesse n'est pas le temps de servir Dieu, etc. Pourquoi? parce qu'il suppose de deux choses l'une : ou bien que Dieu est indifférent aux fautes de la jeunesse, ou bien que ce temps n'est pas soumis à son souverain empire, ce qui est évidemment attribuer à Dieu une imperfection ou borner son domaine absolu.

Voilà, mes frères, le premier crime dont se rendent coupables les partisans de cette maxime : La jeunesse est le temps des plaisirs. Hé quoi donc! Dieu la sainteté même pourrait-il voir l'homme s'éloigner des sentiers de la vertu, se livrer au crime et au désordre, prostituer ses plus belles années au vice et au déréglement, et être indifférent à ces excès? Mais le crime cesserait donc d'être crime, ou bien le Dieu de la sainteté deviendrait donc le partisan du vice? Mais que deviendrait donc cette loi qui distingue la vertu du vice, le bien du mal? Loi éternelle comme Dieu même, loi nécessaire, et que Dieu ne saurait changer, parce qu'il ne peut se changer et s'anéantir. Mais il y aurait donc un temps où le fils pourrait se révolter contre son père, la créature contre le Créateur? Un temps où l'homme pourrait se soustraire au suprême domaine de Dieu, et proférer sans crime ce cri de révolte tant reproché au peuple juif : *Non serviam!* (*Jer.*, II, 20.) Tous les temps ne seront donc plus

au Seigneur? Son empire sera donc borné à ces années où, usés par les plaisirs, nous ne saurions lui offrir autre chose que les restes dégoûtants des passions et du désordre? Non, il n'en peut être ainsi, et la raison et la religion s'unissent pour condamner et frapper d'anathème ces maximes de révolte contre le maître de toutes choses. La raison, qui nous dit que Dieu ayant tout créé pour lui, tout doit se rapporter à lui; que par conséquent dès que notre esprit est capable de connaître, il doit s'appliquer à connaître son auteur; dès que notre cœur est capable d'aimer, il doit s'attacher à Dieu qui est le plus beau et le plus aimable de tous les objets; la religion qui ne connaît jamais ces vaines distinctions entre les âges et les conditions, mais qui impose à tous les âges, à tous les hommes l'obligation d'aimer Dieu, et d'observer ses commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.)

2° Parole d'ingratitude, et de l'ingratitude la plus noire. Certes, mes frères, si l'on établit en principe qu'il est un temps où il est permis d'oublier le Seigneur et de fouler aux pieds sa loi sainte, du moins devrait-on choisir un temps où l'on pût le faire sans être ingrat. Or, est-ce le temps de la jeunesse? n'est-ce pas, au contraire, les premières années de notre vie qui sont marquées par les plus grands bienfaits du Seigneur? Bienfait de la naissance : que faisiez-vous à la gloire de Dieu? en eût-il été moins heureux si vous ne fussiez pas nés? Bienfait de votre régénération spirituelle dans le baptême : pourquoi ne vous a-t-il pas laissés, comme tant d'autres, assis au milieu des ombres de la mort (*Luc.*, I, 79)? pourquoi a-t-il effacé la cédule de mort dont vous étiez marqués (*Col.*, II, 14), préférablement à tant d'autres qui demeureront soumis au malheur de leur origine? aviez-vous mérité cette faveur? Bienfait d'une éducation chrétienne : combien qui sont nés au sein de l'erreur et qui y mourront misérablement; comment en avez-vous été préservés? par quel mérite de votre part avez-vous été conduits dans une maison où avec le goût des sciences vous puisez encore le goût de la vertu? Bienfait de votre conservation : pourquoi le premier instant où vous avez vu le jour n'a-t-il pas été le dernier de votre fragile existence? Que dirai-je de ces grâces puissantes qui vous sont offertes pour maîtriser les penchants impétueux de votre cœur, de ces secrètes inspirations qu'il faut étouffer en vous-mêmes pour vous éloigner de la vertu à laquelle elles vous portent, de ces remords de conscience qui vous troublent après la faute? Malheureux que nous sommes! les bienfaits du Seigneur nous accablent, et nous oserions les oublier, les fouler aux pieds, en oubliant le bienfaiteur? Dites maintenant, la jeunesse est le temps des plaisirs, c'est-à-dire le temps du désordre, de l'oubli de Dieu et de ses plus saints devoirs; j'y consens, pourvu qu'il y ait un seul instant où les bienfaits du Seigneur ne tombent pas sur vous, et où la voix de ses faveurs ne réclame pas contre votre conduite; ou bien dites qu'il est permis d'être ingrat, et le monde lui-même vous frappera de ses anathèmes.

Mais approfondissons encore cette maxime des partisans du monde; peut-être n'avez-vous jamais bien compris tout ce qu'elle renferme de noirceur et d'ingratitude. Effectivement, mes frères, qu'est-ce à dire : la jeunesse est le temps des plaisirs, je me donnerai au Seigneur dans un âge plus avancé? C'est dire à Dieu : Je sais que je vous appartiens par le droit inaltérable qu'a le Créateur sur la créature, mais je secouerai autant qu'il est en moi le joug de votre loi, je mépriserai vos commandements aussi longtemps que je pourrai me flatter d'une santé florissante, sauf à revenir à vous lorsque frappé par une maladie mortelle, ou épuisé de vieillesse, je me verrai sur le point d'aller paraître devant vous.

Tout ce qui est en moi vous appartient, mon âme avec toutes ses facultés, mon corps avec tous ses sens; mais tant que je serai dans la force et la vigueur de l'âge je ne refuserai rien à mes sens de ce qui peut les satisfaire, j'épuiserai la coupe des plaisirs, je passerai mes plus belles années dans la licence et les jouissances terrestres, me réservant de revenir à vous lorsque épuisé de jouissances mon cœur sera incapable de s'attacher aux créatures, ou insensibles à leurs charmes. Alors je me donnerai à vous, c'est-à-dire je vous offrirai les restes des plus viles passions, et le rebut d'un monde qui me rejette et me repousse.

C'est-à-dire : j'aime le monde et tous ses charmes, les plaisirs et tous leurs attraits, le péché et ses jouissances, je ne quitterai le monde que lorsque je serai devenu insensible à ses charmes; les plaisirs, que lorsqu'ils auront perdu pour moi toute leur pointe; le péché, que lorsque je n'aurais à craindre que ses suites funestes. Les bienfaits du Seigneur m'environnent de toute part, la reconnaissance est pour moi un devoir rigoureux. Mais avant de le remplir, ce devoir sacré, je vais oublier pour un temps les bienfaits et le bienfaiteur, le mépriser et l'outrager, me réservant de revenir à lui, lorsque je ne pourrai plus l'outrager sans être malheureux, et sans sentir les coups de sa juste vengeance. Oui, mes frères, voilà, sans exagérer, le vrai sens de ces paroles, la jeunesse n'est pas le temps de servir Dieu, etc. Voilà ce que l'on dit; et si la bouche semble se refuser à un si affreux langage, on le pense du moins, et si l'esprit se révolte à cette pensée, les œuvres le disent assez dans cette jeunesse ennemie de la contrainte et de la retenue, et avide de plaisirs et de jouissances mondaines. Or, mes frères, une telle ingratitude est-elle possible à l'homme, et à l'homme chrétien? peut-il se dire sans frémir : Je suis de Dieu, il est mon père, tout ce que je possède vient de lui, il est mon bienfaiteur; néanmoins au lieu de l'aimer et de recon-

naître ses bienfaits, je vais passer les plus belles années de ma vie loin de lui, oublier mes devoirs et ses bienfaits. Un cœur qui vous connaît, ô mon Dieu, est-il capable de tant de noirceur et de malice? et un être raisonnable est-il capable d'une aberration si profonde?

A l'ingratitude la plus noire, se joint le mépris le plus formel de la suprême puissance de Dieu. A peine sommes-nous capables de connaissance et d'amour que le Seigneur réclame nos hommages et nous rappelle les droits qu'il a sur nous. En même temps le démon nous environne de ses piéges et s'efforce de nous ranger sous ses lois. Que se passe-t-il alors en nous? mes frères, l'avez-vous bien compris? Jésus-Christ et le monde sont à la porte de notre cœur et semblent s'en disputer l'entrée et la possession: le Seigneur, qui nous rappelle les droits qu'il a à notre amour, et le monde qui s'efforce de nous les faire oublier; le Seigneur qui nous offre son secours, ses grâces et ses récompenses, et le monde ses agréments, ses plaisirs, ses divertissements; Jésus-Christ, qui nous avertit que les plaisirs du monde sont mensongers et pleins d'amertumes, et le monde qui élevant une voix de séduction vous exagère les peines et les difficultés de la vertu; le Seigneur qui vous offre son joug plein de douceurs, et le monde qui vous le représente comme un fardeau insupportable à la faiblesse de votre âge.

Grand Dieu! l'homme est-il donc quelque chose de si noble pour que vous désiriez de posséder son cœur sans partage? *Quid est homo, quia magnificas eum?* (*Job*, VII, 17.) Or, mes frères, quel sera le vainqueur dans cette lutte? Pour qui sera la gloire, et pour qui l'ignominie? Ah! portez vos regards dans le monde, examinez la conduite de la jeunesse; à cette dissipation qui l'accompagne, à ce goût des plaisirs qui la transporte, à ces passions honteuses sous le joug desquelles elle est si souvent asservie, à ce défaut par conséquent de vertu et de piété, jugez qui de Dieu ou du monde possède son cœur, si elle n'a déjà pas trop cru à cette maxime: La jeunesse est le temps des plaisirs, et si ces paroles ne renferment pas le mépris le plus formel pour la suprême puissance du Seigneur.

Ah! mes frères, nous sommes indignés quand nous pensons à l'injuste préférence donnée à Barabbas sur Jésus-Christ, au temps de sa passion, au crime sur l'innocence, à l'iniquité sur la justice! Les vociférations de ce peuple furieux qui repousse son maître et son Christ, ces cris de mort qui s'élèvent contre celui dont tous les pas avaient été marqués par des bienfaits (*Act.*, X, 38) nous étonnent: et n'est-ce pas ainsi que nous en agissons nous-mêmes, lorsqu'au printemps de la vie surtout nous repoussons le joug du Seigneur? Oui, toutes les fois que nous suivons un penchant criminel, satisfaisons une passion désordonnée, nous disons aussi par nos œuvres: *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc*, XIX, 14.) Nous ne voulons pas que le Seigneur règne sur notre cœur; c'est au monde, à ses plaisirs que nous voulons le sacrifier... et encore les Juifs ne connaissaient point le Seigneur de la gloire, ils ne l'eussent point mis à mort, dit l'Apôtre; et nous, c'est après l'avoir connu pour notre maître, notre roi, notre sauveur, que nous le méprisons, que nous l'abandonnons, que nous voulons passer loin de lui les premières années de notre vie qui sont les premiers de ses bienfaits.

Oui, mes frères, il semble que ce sont ces prévarications calculées de la jeunesse que le Seigneur avait en vue lorsqu'il disait par son prophète: Si un ennemi me maltraitait de la sorte, je le supporterais encore; mais vous à qui j'ai donné le doux nom d'ami, vous que j'ai fait asseoir à ma table, comblé de mes bienfaits, vous osez m'abandonner, m'outrager, me trahir! Et voilà ce qui forme le dernier trait de cette maxime: la jeunesse est le temps des plaisirs.

Elle renferme la perfidie la plus noire. Car, mes frères, quelque jeunes que vous soyez, vous êtes chrétiens, par conséquent obligés d'observer la loi du Seigneur malgré votre âge et suivant votre âge. Et effectivement, ne croyez pas que le baptême que vous avez reçu soit une grâce tellement gratuite, qu'elle ne vous impose aucun devoir. Le baptême sans doute est une grâce, vous ne l'aviez pas plus mérité que tant d'autres qui en ont été privés; mais si par une faveur singulière vous êtes devenus les enfants de Dieu, si cette tache qui couvrait votre âme et la rendait aux yeux de Dieu un objet d'horreur, a été lavée; si vous avez été rétablis dans les droits à l'héritage du ciel, que vous aviez perdu par le malheur de votre origine; si la charité de Dieu a été répandue dans vos cœurs par le Saint-Esprit (*Rom.*, V, 5), et si votre âme est devenue le temple de la Divinité (I *Cor.*, III, 16), pourriez-vous ignorer à quelle condition ces faveurs vous ont été accordées? Auriez-vous perdu de vue les engagements que vous avez pris? En présence de Dieu et de ses anges, de l'Eglise et de ses ministres, vous avez promis de renoncer au démon et à ses œuvres, à ses pompes et à leurs attraits, à la chair et à ses convoitises, au monde et à ses maximes: *Abrenuntio diabolo*, etc. Vous avez promis de prendre le Seigneur pour votre héritage, sa loi pour règle de votre conduite, Jésus-Christ pour votre roi, ses exemples pour votre modèle. Voilà vos promesses, voilà vos serments. Serments sacrés, puisqu'ils ont été faits à Dieu même; serments solennels, puisque vous les avez faits dans les circonstances les plus importantes; serments irrévocables, vous avez engagé votre foi pour tous les temps, pour tous les âges. Que dis-je? vous les avez renouvelés dans ce jour le plus heureux de votre vie où il vous fut donné de vous nourrir pour la première fois du pain des anges! Or, mes frères, conciliez, si vous le pouvez, vos promesses avec ces maximes funestes, la jeu-

nesse est le temps des plaisirs? N'est-il pas évident qu'on ne saurait les goûter, ces maximes, les soutenir sans manquer à ses promesses, sans devenir parjures, et sans se rendre coupables de la perfidie la plus noire?

Et ne croyez pas que l'on justifie ces maximes en disant que l'on connaît ces obligations, qu'aussi bien on se propose de les remplir un jour, mais que le temps n'en est pas encore venu, et que ce sera dans un âge plus avancé. Hé quoi donc! mes frères, tous les âges ne sont donc pas au Seigneur, tous les temps ne sont donc pas un don de sa libéralité! Mais dites-moi: quand nous avons prononcé les promesses de notre baptême, avons-nous dit: je renonce au démon, mais après que j'aurai écouté dans ma jeunesse ses honteuses suggestions, suivi toutes ses inspirations malignes, succombé à toutes ses tentations? Avons-nous dit: je renonce à ses œuvres, mais je me réserve le droit de les faire pour un temps, je veux dans ma jeunesse me livrer au péché, en rechercher toutes les occasions? Avons-nous dit je renonce à la chair, mais après que j'aurai satisfait tous ses goûts et ses penchants, que j'aurai mené une vie voluptueuse, contenté mes sens et tous leurs appétits déréglés; au monde, mais après que j'aurai joui de tous les plaisirs qu'il m'offre, suivi ses maximes corrompues, participé à toutes ses jouissances? Enfin avons-nous dit, je me donne à Dieu, mais après que j'aurai prostitué mon cœur aux créatures, que je l'aurai insulté, outragé mille fois par mes passions et mes crimes, foulé aux pieds sa loi sainte, méprisé ses inspirations et ses grâces? Ah! mes frères, non ce n'est pas là ce que nous avons promis; Jésus-Christ ne nous aurait pas reçu au nombre de ses enfants, ni l'Eglise parmi ses membres. Elle nous eût repoussés avec indignation comme d'audacieux contempteurs de son maître et de ses lois. Et voilà, mes frères, ce qui condamnera éternellement le monde, ce qui fera la honte de ceux qui suivent ses maximes; ils ne sauraient le faire sans être infidèles à leurs serments, sans se rendre coupables de la perfidie la plus noire. Et voilà le sens de cette maxime, la jeunesse n'est pas le temps de servir le Seigneur; elle renferme un blasphème contre Dieu, l'ingratitude la plus noire pour ses bienfaits, le mépris le plus formel pour sa suprême puissance, la perfidie la plus profonde. Voyons maintenant sur quoi elle est fondée, et trouvons dans ses suites terribles un nouveau motif de la mépriser et d'en défendre notre cœur.

DEUXIÈME RÉFLEXION

L'homme, mes frères, ne saurait se résoudre à être malheureux; il cesserait d'exister, parce que le désir du bonheur fait partie de lui-même. On n'ignore pas que l'on ne saurait trouver ailleurs le bonheur qu'en Dieu, et si, entraîné par les passions, on s'en éloigne quelque temps, on se promet bien de revenir enfin à lui. Or, mes frères, je soutiens que cette conduite est de la plus insigne témérité, et qu'elle expose évidemment nos intérêts les plus chers. Pourquoi? 1° parce que la vie sur sur laquelle on compte peut nous être ravie à tout instant; 2° parce que ces projets de retour à Dieu dont on se flatte sont presque toujours chimériques.

Je dis d'abord que rien n'est plus incertain que cette longue vie sur laquelle on compte pour revenir plus tard à Dieu en se livrant dans la jeunesse au péché et au déréglement. J'ouvre l'Ecriture, et j'y lis cet arrêt fatal prononcé contre l'homme: *Statutum est hominibus semel mori: « Il est arrêté que tout homme mourra un jour.* » (*Hebr.*, IX, 27.) Arrêt irrévocable, puisqu'il est porté contre l'homme pécheur, et que tous les hommes portent en naissant la tache honteuse de leur origine. Arrêt qui a eu son exécution depuis le commencement des siècles, qui a conduit dans le tombeau les grands et les puissants du monde, comme les pauvres et les petits; arrêt général et universel porté contre tous les hommes de tous les sexes, de toutes les conditions. *Statutum est*, etc. La mort frappe en aveugle ses coups meurtriers, elle pousse dans la fosse le vieillard décrépit, elle atteint l'enfant qui vient de naître, et l'homme au milieu de sa course se voit forcé d'aller en frémissant prendre sa place parmi les morts. Or, mes frères, quel peut être le fondement de cette stupide sécurité qui vous représente la mort dans le lointain? Etes-vous les maîtres de votre vie? est-il en votre pouvoir de la prolonger? votre jeunesse serait-elle un titre qui vous mît à l'abri des coups de la mort? auriez-vous fait un pacte avec elle, et vous aurait-elle promis de ne venir que dans la vieillesse, ou bien auriez-vous trouvé dans l'Ecriture qu'il lui a été ordonné de respecter votre âge et de ne pas trancher le fil de vos jours naissants?

Non, mes frères, au contraire, tout condamne une si téméraire sécurité. *Veillez*, dit Jésus-Christ, « *Vigilate* (*Luc.*, XXI, 36), » et quand il nous dit de veiller, il parle à tous les hommes, aux jeunes comme aux vieux: Veillez dans tous les temps, à toute heure, dans la jeunesse comme dans la vieillesse: *Vigilate omni tempore.* (*Ibid.*) Pourquoi? parce que vous ignorez si votre course doit se prolonger encore et si le jour qui vous éclaire ne sera pas pour vous le dernier des jours! *Soyez prêts*, et *toujours prêts*: « *Semper ergo estote parati;* » pourquoi? *parce que le Fils de l'homme viendra au moment où vous vous y attendrez le moins* (*Luc.*, XII, 40), parce que *cette nuit peut-être on vous redemandera votre âme.* (*Ibid.*, 20.) Après des avis aussi formels, n'est-ce pas une étrange folie de compter sur une vie aussi incertaine?

Reposez-vous maintenant sur votre jeunesse, mes frères, comptez que la mort suivra l'ordre naturel des choses, qui semblerait devoir vous promettre de longs jours

sur la terre, et, sur ce principe, abandonnez-vous à toutes vos passions; suivez les penchants d'un cœur déréglé. Malheureusement, vous dirai-je, vous êtes sur le bord du précipice et vous ne voulez pas le voir! Quand la mort a-t-elle respecté la jeunesse? ne semble-t-elle pas, au contraire, se plaire à frapper ces jeunes victimes? Consultez l'histoire, voyez ces statistiques qui se publient annuellement et qui ne font que constater le nombre des triomphes de la mort et la naissance de ses nouvelles victimes, et vous verrez avec étonnement qu'un tiers du genre humain n'atteint pas l'âge de douze ans; qu'un plus grand nombre encore est enlevé à la fleur de l'âge et dans la force de la jeunesse, et qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de parvenir à un âge avancé.

Voyez ce qui se passe autour de vous, et vous remarquerez que tous les jours encore une foule de jeunes gens, de l'un et de l'autre sexe, sont moissonnés par la mort, emportés de ce monde à la fleur de l'âge, et s'écrient, en gémissant, comme ce roi infortuné d'Israël : ***Hélas! à peine ai-je commencé de vivre, qu'il faut que je meure!*** « ***Dixi: In dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi.*** » (***Isa.***, XXXVIII, 10.) Je comptais sur une vie longue et heureuse, et voilà qu'elle se dissipe comme le fragile travail de l'araignée. ***Præcisa est velut a texente vita mea.*** (***Ibid.***, 12.) ***Anni mei velut aranea meditabuntur.*** (***Psal.*** LXXXIX, 10.) Ils avaient peut-être compté sur une longue vie; combien ont-ils été cruellement déçus! Sur ce principe qu'ils étaient jeunes, ils avaient peut-être livré leur cœur au désordre; et voilà que la mort les surprend au milieu de leur course, au sein de leurs désordres, et peut-être même à cause de leurs désordres. Car, mes frères, l'expérience de tous les jours nous l'apprend : le déréglement des mœurs, les excès de l'intempérance, la licence et le libertinage arrêtent la plupart des hommes au milieu de leur course, et les transportent en un instant du sein des plaisirs dans le tombeau.

Certes, mes frères, il est écrit que l'arbre stérile sera arraché (***Matth.***, III, 10), et que l'homme de péché ne fournira pas la moitié de sa course, ***Non dimidiabunt dies suos*** (***Psal.*** LIV, 24), et ne voyons-nous pas, dans ces morts subites et prématurées, la justice et la bonté du Seigneur se manifestant avec éclat, tantôt pour arrêter le cours de nos désordres, tantôt pour arracher du sein de son Eglise des scandales qui la déshonorent, tantôt pour empêcher que nous soyons entraînés par le torrent du vice, et pour combattre notre audacieuse témérité. Or, mes frères, ceux que la main du Seigneur a frappés de temps en temps à vos côtés, étaient-ils donc toujours ces vieillards blanchis par les années? n'étaient-ils donc pas aussi robustes et peut-être plus robustes que vous ne l'êtes vous-mêmes? N'avaient-ils pas autant de raison que vous de compter sur une longue vie? Cependant, la main du Seigneur les a frappés, et cette jeunesse si brillante s'est desséchée comme une fleur aux rayons d'un soleil brûlant, et ils sont descendus dans la tombe. Peut-être avez-vous été étonnés d'une mort si prompte; peut-être avez-vous dit alors en vous-mêmes qu'il y a bien peu de raison de compter sur la force de l'âge, que la mort n'épargne pas plus la jeunesse que la vieillesse; peut-être avez-vous même formé quelque projet de mettre fin à vos désordres, et de mener une vie meilleure! Heureux si ces sentiments, fruit de la grâce, ne sont pas demeurés stériles dans votre cœur! Mais combien d'âmes infortunées cette fatale présomption, qui nous fait envisager la mort dans un avenir éloigné, ne précipite-t-elle pas tous les jours dans l'abîme! et quelle folie de compter sur une vie qui ne nous appartient pas, malgré les leçons si frappantes d'une continuelle expérience!

Mais enfin, je suppose que vos vœux s'accomplissent et que vous fournissiez une longue carrière; est-il chrétien, je dis plus, est-il sage et raisonnable de compter sur une conversion future? Pour résoudre cette question, il suffit de la comprendre. Est-il sage de commencer par fouler aux pieds des devoirs dont on connaît l'importance, pour les observer dans un âge plus avancé? Est-il raisonnable d'ouvrir son cœur aux amorces et aux attraits des plaisirs dont on se propose de se priver dans la suite? Est-il sage de laisser se former en soi des habitudes criminelles, sous le triste prétexte qu'on les quittera plus tard? Est-il sage d'abandonner le Seigneur, de l'outrager tout en voulant le servir quand on aura satisfait tous ses penchants? Enfin est-il raisonnable de se livrer à des actions coupables, sous le sacrilége prétexte qu'on les pleurera lorsqu'on ne pourra plus les commettre? Ah! mes frères, où serait dans cette conduite, je ne dis pas la sagesse, mais le bon sens, et l'homme doué de raison serait-il capable de tant d'inconséquence et d'un si grand délire?

Mais il y a plus, et non-seulement cette conduite serait insensée : je soutiens qu'elle expose visiblement notre salut, et que cette conversion tardive dont on se flatte est très-incertaine, soit du côté de vous-mêmes, soit du côté de Dieu. 1° Du côté de vous-mêmes : hé quoi donc! mes frères, croyez-vous qu'il est en votre pouvoir de disposer en maître de votre cœur? qu'il vous sera facile, avec des penchants depuis longtemps formés, de se plier à un genre de vie qu'il déteste? Ignorez-vous le pouvoir de l'habitude? Ne savez-vous pas que les impressions de la jeunesse sont presque ineffaçables? Quelques-uns d'entre vous l'ont peut-être éprouvé : lorsque pour la première fois on commet une faute, on ne s'y abandonne qu'en tremblant. La faute est-elle commise, le trouble est dans l'âme, on rougit de sa faiblesse; mais les mêmes fautes répétées nous enhardissent à les commettre encore. Bientôt le vice devient une espèce de nécessité : et si touché de la grâce on veut en secouer

les chaînes honteuses, combien n'en coûte-t-il pas de pénibles combats contre soi-même?

Ah! mes frères, il faut tant de vigilance, de force, de courage pour conserver l'innocence et la vertu, tant de combats et d'attention sur soi-même pour vivre dans la piété, lors même que le cœur n'a pas été atteint par la corruption du vice, tant de circonspection pour ne pas se briser contre les écueils qui nous environnent; et l'on oserait se flatter qu'après avoir approché de ses lèvres la coupe empoisonnée des plaisirs, après des années entières de licence et de passions, d'éloignement de Dieu et de mépris de ses devoirs, il sera facile de renoncer à tout ce qui a fait le charme de notre vie? de sortir d'un esclavage que l'on a si longtemps aimé, de pratiquer la vertu dont l'idée seule nous décourage? Hélas! il vous eût été plus facile de vous préserver de la contagion du péché, de fermer votre cœur à l'attrait du plaisir; mais alors l'habitude est pour nous comme une seconde nature: l'erreur qui nous séduisit dans la jeunesse nous trompe encore dans le déclin de l'âge; on est déjà sur les bords du tombeau, et on se promet encore plusieurs années de vie! Que dis-je? les passions n'en sont pas moins vives, et si la faiblesse du corps interdit les satisfactions criminelles, le cœur brûle encore d'une flamme impure, ou cache encore sous des cheveux blancs tous les déréglements d'une jeunesse licencieuse, et l'âme abandonne souvent le corps avant les passions qui l'ont depuis si longtemps asservie.

Et ne pensez pas, mes frères, que ce soit là un tableau d'imagination que je viens de vous tracer; non, l'Esprit-Saint l'a dit: *Les os de l'impie seront remplis des crimes de sa jeunesse, et ses passions l'accompagneront jusqu'au tombeau: « Ossa ejus implebuntur a vitiis adolescentiæ suæ, et cum eo in pulvere dormient.* » (*Job*, XX, 11.) Le jeune homme marchera encore dans la vieillesse dans la même voie qu'il aura suivie dans ses premiers ans! *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab eo.* (*Prov.* XXII,6). Oui, mes frères, et l'expérience vient ici confirmer de son irréfragable témoignage cet effrayant arrêt de la justice divine, on a vu, et on ne voit encore que trop souvent, des hommes accoutumés dès leur jeunesse à se livrer au désordre, en continuer le triste cours jusqu'aux portes du tombeau! dans un âge où les facultés de l'âme semblaient être anéanties, une imagination ardente leur offrir encore le souvenir des voluptés passées, et donner un nouvel essor au feu qui les dévorait; un cœur incapable en apparence de sentiment et d'affection, conserver encore la même ardeur pour les plaisirs et les satisfactions honteuses; commander avec empire à toutes les puissances de l'âme affaiblie par de longs désordres! On en a vu, grand Dieu, que votre justice est terrible! mourir ayant autour de leur couche l'objet de leurs passions, et leur jurer une horrible fidélité, même au delà du tombeau!

Mais, si les suites d'une jeunesse passée loin de Dieu et dans les plaisirs ne se terminent pas toujours par des traits aussi terribles, du moins est-il constant que rien n'est plus incertain que notre conversion future, à ne considérer que les dispositions de notre cœur. J'ai ajouté qu'elle ne l'était pas moins du côté de Dieu. Et en effet, mes frères, selon les principes de la foi, la grâce de la conversion est une faveur spéciale de la bonté du Seigneur, personne n'y a un droit rigoureux: celui qui par une malice raisonnée a outragé son Dieu oserait-il y prétendre? Il est vrai qu'il est écrit qu'à quelque heure que le pécheur gémisse de ses égarements, le Seigneur le recevra (*Ezech.*, XXXIII, 12), qu'un cœur contrit et humilié ne sera point rejeté (*Psal.* L, 19); mais cette contrition du cœur, que le Seigneur accueille, et à laquelle il accorde le pardon, est-elle bien différente de cette conversion à laquelle le pécheur dont je parle n'a aucun droit rigoureux? Mais en est-il moins écrit que la miséricorde de Dieu, lassée d'avoir poursuivi en vain le pécheur, cédera la place à sa justice, et que le pécheur la cherchera alors et ne la trouvera pas? *Quæretis me, et non invenietis* (*Joan.*, VII, 34), et qu'il mourra dans son péché: *et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.) Pourquoi, mes frères? parce que la pénitence est alors une pénitence forcée, et que l'on quitte bien moins le péché que l'on n'en est éloigné par l'impossibilité de le commettre; parce la pénitence renvoyée par un calcul sacrilége jusqu'à l'extrémité de la vie, est comme celle d'Antiochus une pénitence fausse, et que les regrets du pécheur ne sont pas sincères. Pourquoi? parce que la grâce de la conversion est une grâce spéciale que le Seigneur ne nous doit pas et qu'il ne nous a pas promise; et qu'il arrive souvent qu'il ne nous laisse que des secours ordinaires que notre malice rend presque toujours inutiles. Et comment oser prétendre à ce changement de tout le cœur après une vie passée loin de Dieu? Comment oser lui parler avec confiance quand on n'a à lui offrir que les restes des passions et le rebut du monde?

Mais enfin, je veux que cette grâce nous soit accordée, quoique rien ne soit plus incertain; du moins, ne le sera-t-elle qu'aux gémissements et aux larmes, aux regrets les plus sincères et à la componction la plus vive. Il faudra gémir sur ces jeunes années passées loin du Seigneur, dans la dissipation et la licence, et s'écrier comme le Prophète: *Seigneur, oubliez les égarements de ma jeunesse* (*Psal.* XXIV, 7) *et n'entrez point en jugement avec votre serviteur.* (*Psal.* XLII, 2.) Que de craintes, que de remords! que de soupirs, que d'amertumes on se réserve! Or, où est la sagesse d'accumuler ainsi sur sa tête, pour la fin de sa vie, un trésor d'amertumes et d'inquiétudes, et de commettre des fautes qu'il faudra pleurer un jour sous peine de

damnation, incertain encore après cela si on est digne d'amour ou de haine!

Voilà, mes frères, ce qu'il faut penser de cette maxime malheureusement trop répandue, la jeunesse est le temps des plaisirs; elle renferme un blasphème contre Dieu, etc. Elle expose nos intérêts les plus chers, puisque la vie n'est point à nous, et que rien n'est plus chimérique que ces projets d'une conversion tardive. En faudrait-il davantage pour vous porter efficacement à servir le Seigneur, et à passer dans son amour et sa grâce les premières années de votre vie?

Empressez-vous donc, mes frères, de servir le Seigneur avec fidélité et de vous attacher inviolablement à lui. Travaillez sans relâche à former en vous-mêmes des habitudes de vertu, opposez les plus constants efforts aux progrès des passions naissantes: *Allide parvulos ad petram.* (*Psal.* CXXXVI, 9.) Que la vigilance sur vous-mêmes, la prière, la fuite des occasions dangereuses vous environnent comme un vêtement; revêtez-vous de ces armes spirituelles dont parle l'Apôtre, je veux dire de la foi, de l'espérance et de la charité, afin que vous puissiez repousser tous les traits de l'ennemi du salut. Hélas! bientôt vous aurez à vous défendre contre des ennemis nombreux et puissants, à marcher au milieu des écueils les plus dangereux! Si dès votre enfance vous avez aimé et respecté les lois du Seigneur, si la vertu a fait le charme de vos jeunes ans, vous sortirez sains et saufs de tous les périls, ou du moins vos chutes ne seront ni profondes ni de longue durée, et la vertu réclamant sans cesse ses droits au fond de vos cœurs, vous ne tarderez pas de rentrer sous ses lois. Au contraire, si votre cœur est livré au mal dès l'enfance et dépourvu de vertus; si comme un soldat sans armes, au sein de la mêlée, vous ne portez au milieu du monde qu'un cœur flétri par le vice et déjà esclave d'habitudes honteuses, vos chutes seront sans nombre, vos fautes accumulées et votre perte presque certaine. Heureux donc, mes frères, vous dirai-je en terminant avec le prophète: ***Heureux celui qui porte le joug du Seigneur dès son enfance***; la vertu fera le charme de sa vie, la paix de la conscience sera le premier prix de sa fidélité, et le bonheur éternel sera son partage. — *Amen.*

EXHORTATION XI.

Pour le jour de la Toussaint.

SUR LA SAINTETÉ.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est illis qui diligunt illum. (*Tob.*, II, 18.)

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.

Ce sont là les paroles par lesquelles l'Esprit-Saint nous fait connaître la dignité du chrétien: *Filii sanctorum.* Quelle impression ne doivent-elles pas faire sur nos cœurs? quelle grande idée elles doivent nous donner de nous-mêmes, et de la dignité de notre vocation! Nous sommes les enfants des saints. Si on vous disait: vous êtes les enfants des princes, des rois du monde, cette parole vous remplirait d'un noble orgueil. Mes frères, nous sommes plus que tout cela. *Filii sanctorum*... Ce n'est pas assez, nous sommes les enfants de Dieu, et lui-même nous a appris à l'appeler notre père. *Pater noster*, etc. (*Matth.*, VI, 9.) Les enfants reçoivent l'héritage de leur père, et plus ceux-ci sont grands, riches, puissants, plus ils laissent tomber entre les mains de leurs enfants de grandeur, de richesse, de puissance. Or, parce que nous sommes les enfants des saints, les enfants de Dieu, un héritage terrestre, quelque grand qu'il soit, ne suffit point à notre grandeur, il nous faut quelque chose d'éternel comme la sainteté, comme Dieu même. Aussi, mes frères, la religion élève nos espérances jusqu'au ciel, et l'héritage qui nous est destiné c'est la vie éternelle, c'est Dieu même. Elevons nos pensées, mes frères, sortons de ces préoccupations continuelles où nous tiennent les choses de la terre; connaissons enfin ce que nous sommes, et puisque nous sommes les enfants des saints, comprenons enfin qu'il faut travailler à devenir saints nous-mêmes.

Dans ce jour, mes frères, où vous célébrez la fête de votre patronne, sainte Christine, de cette vierge forte et généreuse qui foula aux pieds toutes les espérances du siècle pour se consacrer tout entière au Seigneur, et dont rien ne put ébranler la foi et le courage, qui fatiga ses bourreaux avant d'être fatiguée elle-même de souffrir, et qui remporta la double palme de la virginité et du martyre; dans ce jour, dis-je, appelé à vous adresser quelques paroles d'édification, j'ai pensé que rien n'était plus convenable que de vous entretenir de la sainteté, et de vous dire: Puisque vous êtes les enfants des saints, travaillez à être saints vous-mêmes.

Pourquoi, mes frères, avons-nous été créés et mis au monde? question bien simple en apparence, mais d'une incroyable profondeur; question la plus importante, puisqu'elle recèle la fin de l'humanité tout entière, son présent comme son avenir. Pourquoi donc avons-nous reçu l'existence? Eh! ne le demandez pas à la philosophie humaine, malgré ses prétentions exagérées à tout fonder, à tout établir avec la seule raison, elle n'en sait rien: Je ne sais qui m'a mis au monde, ni pourquoi j'y suis; je ne sais d'où je viens, ni où je vais. Toute sa science se borne à l'ignorance ou au doute en présence des abîmes du tombeau. Ne le demandez pas aux sages du monde, ils garderaient également le silence, ou ils vous diraient que l'homme est sur la terre pour jouir des plaisirs de la vie, pour satisfaire les passions. Pour eux, tout dogme se borne à l'attraction par les plaisirs insensés qui dégradent l'homme et le font descendre au niveau de l'animal sans raison... Demandez-le à l'enfant chrétien que l'on commence à initier aux premiers principes de la religion, et il vous répondra: C'est Dieu qui nous a créés et mis au monde pour le connaître,

l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Voilà, dans une admirable simplicité, la solution des plus grands problèmes de l'humanité tout entière. C'est Dieu qui nous a créés, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. C'est le Créateur de toutes choses qui a arrangé dans le sein de nos mères l'admirable harmonie de notre corps, qui y a joint une âme intelligente. Voilà notre Créateur, voilà notre origine. Nous sommes de Dieu. Mais ce Dieu d'une sagesse infinie, nous a créés pour lui, il ne pouvait pas nous créer pour autre chose. Nous sommes donc créés pour Dieu, c'est donc à lui que nous devons tendre, lui que nous devons servir et aimer de toute l'étendue de nos affections.

Voilà l'enseignement de la religion qui découvre à l'homme et la dignité de son origine et la sublimité de sa destination. Cette vérité du reste est empreinte dans la nature de l'homme..... Car, mes frères, pourquoi l'homme est-il doué de l'intelligence sinon pour connaître la vérité qui est Dieu même? Pourquoi est-il doué d'un cœur capable d'aimer sinon pour aimer celui qui est la suprême beauté et le bien infini? Cela est tellement vrai que toutes les fois que l'homme abandonne la vérité et le bien parfait, il se dévoue à l'inquiétude et au malheur. Voyez ces hommes qui ne savent même plus les éléments de la foi ou qui la repoussent : que devient leur intellignce? Ils roulent d'un abîme dans un autre abîme. Ils ne veulent pas des vérités incontestables de la foi, et ils n'ont que des systèmes d'un jour. Ils repoussent la puissance créatrice parce qu'ils ne comprennent pas son action, et ils ne peuvent expliquer l'existence du moindre atome. Ils rejettent le dogme si vrai et si consolant pour l'homme de la Providence qui conduit tout à sa fin avec force et suavité, et ils tombent dans le panthéisme. Ils ne veulent pas l'Eglise avec son infaillible autorité, et ils ont l'erreur qui ne peut pas même se soutenir un jour. Il en est de même pour le cœur : dès qu'il s'éloigne de Dieu pour qui il a été formé, il se voue au trouble et à l'agitation. L'ambitieux n'est jamais content, il veut s'élever encore, monter toujours, souvent il est renversé, broyé dans cette voie de l'orgueil; mais arrivé au but si longtemps poursuivi, son cœur désire encore davantage : « J'ai été tout, disait un empereur romain parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, et tout n'est rien. » Voilà l'aveu qui couronne trente ans d'une ambition heureuse. Et Alexandre, dont l'Ecriture dit (I *Mac.*, I, 3) que la terre fit silence devant lui; Alexandre, arrivé jusqu'aux extrémités de la terre, s'indigne qu'il n'y ait plus de peuples à soumettre et plus de terre à conquérir. Voyez l'esclave des passions des sens : dans quelle dégradation ne tombe-t-il pas? Il oublie cette parole du Seigneur : ***Post concupiscentias tuas non eas.*** (*Eccli.*, XVIII, 30.) Il ouvre son cœur à des affections coupables, il colle son cœur à la terre, il descend rapidement tous les degrés de l'abjection, il place l'amour de la créature dans son cœur, et il en devient l'esclave. Rien pour lui n'est sacré, ni l'innocence, ni la jeunesse, ni les liens du sang et de l'amitié, il souille tout, il se sert de tout, de son éducation, de sa position sociale, de son or et de son argent, pour faire de nouvelles victimes. Il croit trouver le bonheur. Non, sur lui s'accomplit l'anathème lancé contre le prodigue. Il a quitté la maison paternelle, il a cherché le bonheur dans un amour profane, il n'y trouvera que le malheur et souvent la honte et l'infamie : ***Cupiebat implere ventrem de siliquis quos porci manducabant.*** (***Luc.***, XV, 16.) Il faut bien que la parole du Seigneur s'accomplisse. ***Homo cum in honore esset, non intellexit***, etc. (*Psal.* XLVIII, 13.) Ainsi l'homme est fait pour Dieu, et par conséquent pour la sainteté, puisque Dieu est saint.

Voulez-vous encore approfondir cette vérité? Remontons à l'origine des choses. Lorsqu'aujourd'hui nous considérons l'homme, nous sommes étonnés des contradictions dont il est rempli. Nous voyons en lui l'amour du vrai et l'erreur qui le séduit, le goût de la vertu et le vice, de nobles aspirations de son cœur vers ce qui est grand, beau, généreux, et d'ignobles penchants qui l'entraînent. Non, l'homme n'était pas sorti ainsi des mains de Dieu, et son auteur n'avait point été avare de ses dons; il l'avait créé dans la justice et la sainteté, il l'avait orné de gloire et de beauté, il l'avait établi roi et pontife de la nature entière. Le mal, le péché est venu souiller l'œuvre du Créateur et porter la mort à la source même de la vie. Est-ce que l'empire de Satan prévaudra sur la puissance de Dieu? est-ce que les desseins de l'Eternel ne s'accompliront pas? est-ce que l'homme, créé pour la sainteté, sera condamné à demeurer éternellement dans le péché, et Dieu sera-t-il vaincu dans cette lutte? Non, répond saint Irénée, non, Dieu est invincible et magnanime, et il se montre tel dans la punition et la correction qu'il fait subir à l'homme tombé. Au moment même où la justice se fait sentir à l'homme, lorsqu'elle lui annonce qu'il arrachera péniblement de la terre le pain qui doit le nourrir, et à la femme qu'elle enfantera dans la douleur; au moment où l'ange à l'épée flamboyante les chasse honteux et confus du paradis terrestre, où doit seule habiter l'innocence, dans ce moment même tombe des lèvres du Seigneur une parole de bonté et de miséricorde. Une femme a été l'instrument dont le démon s'est servi pour entraîner l'homme à la désobéissance, une femme sera l'instrument dont Dieu se servira pour relever l'homme de son abjection; elle écrasera de son pied la tête du serpent infernal, elle mettra au monde celui qui brisera l'empire du démon, celui qui, en rappelant l'homme à l'innocence et à la vertu, lui rendra tous ses droits à l'héritage éternel. Dès lors l'espérance rentra dans le cœur de l'homme; il put encore élever vers Dieu son esprit et son cœur, il put aspirer à l'union avec Dieu et au bonheur sans fin.

La foi au Messie futur fut sa consolation et son salut. Il serait beau, mes frères, de faire passer devant vos yeux cette magnifique promesse, renouvelée dans la suite des siècles à Abraham, à Isaac, à Jacob; développée avec une incroyable magnificence par les prophètes; rappelée dans toutes les cérémonies de l'ancienne loi, qui n'était, suivant l'Apôtre, qu'une figure de la loi nouvelle, conservée dans le sein d'un peuple que le Seigneur avait choisi, qui tenait à toutes ses habitudes, à toutes ses lois, à tous ses usages, et que Dieu a gardé comme un enfant de prédilection, malgré les ennemis nombreux dont il était entouré, malgré ses crimes et son ingratitude, comme le dépositaire de ses lois, de sa religion, de ses desseins de miséricorde pour les hommes.

Mais enfin, lorsque le temps marqué dans les décrets divins fut arrivé, le Fils de l'Eternel descend des splendeurs de sa gloire dans le sein d'une vierge, il prend un corps et une âme semblables aux nôtres, il se revêt de notre mortalité. Profond mystère d'abjection et d'anéantissement; l'Apôtre le considérait avec un étonnement mêlé de stupeur : *Il s'est anéanti*, disait-il, *en prenant la forme d'un esclave : « Exinanivit semetipsum formam servi accipiens.* » (*Philip.*, II, 7.) C'était là le commencement de l'exécution des promesses faites à l'origine des siècles. Or, mes frères, pourquoi cet abaissement du Fils de Dieu? Vous le dites souvent sans y faire attention : *Propter nostram salutem descendit de cœlis.* (*Symb. Nicen.*) Or, le salut, c'est la sainteté, car l'homme ne peut se sauver sans être saint, rien d'impur ne pouvant entrer dans le ciel. (*Apoc.*, XXI, 27.) C'est pour appeler l'homme à la sainteté que le Seigneur est descendu sur la terre, qu'il y a vécu pauvre, méprisé, terminant au milieu des ignominies du Calvaire une vie qui devait sauver le monde. C'est là l'objet constant de ses pensées, de ses désirs, de ses supplications, de ses travaux. Le voyez-vous travailler à ce grand œuvre dès son entrée dans la vie : il naît dans une pauvre étable, et lui, le roi immortel des siècles (I *Tim.* I, 17), plus pauvre que l'enfant du pauvre qui voit au moins le jour dans la misérable cabane de ceux qui lui ont donné la vie, lui, n'a pas un endroit où reposer sa tête. (*Luc.*, IX, 58.) Oh! comme il condamne par le seul fait de sa naissance cette triple concupiscence dont parle un apôtre (I *Joan.*, II, 16), triple concupiscence, terrible obstacle à la sanctification de l'homme. Par son abjection, il condamne l'orgueil; par sa pauvreté, il condamne l'amour des richesses; par ses privations, il frappe d'anathème la sensualité, apprenant ainsi aux hommes que pour être dignes de leur vocation, il faut combattre contre ces trois causes de mal et de péchés sans fin. Puis comme le travail est tout ensemble et la punition et l'expiation du péché, comme tous les hommes sont condamnés à le subir, quoique d'une manière différente, suivant les positions sociales, le Seigneur nous a appris à le sanctifier. Voyez-le, mes frères, dans l'atelier de saint Joseph, travaillant de ses propres mains, mangeant aussi son pain à la sueur de son front, ennoblissant le travail et les travailleurs, le sanctifiant et nous apprenant à le sanctifier. Quelle admirable leçon il nous donne! Oh! mes frères, puissiez-vous la comprendre et l'imiter, vous surtout qui êtes obligés de mouiller de vos sueurs le pain qui vous nourrit. Souvent peut-être, en considérant ceux que la Providence a placés dans une position plus heureuse, vous avez senti dans vos cœurs des sentiments d'envie, le murmure s'est glissé dans vos âmes, e peut-être le blasphème a été sur vos lèvres. Et puis des hommes pervers sont venus, par leurs conseils homicides, par leurs doctrines exécrables, allumer dans vos cœurs des projets coupables : on vous a dit qu'il y avait assez longtemps que vous souffriez, qu'il était juste que vous eussiez votre tour et votre place au banquet des biens de la vie; et on n'a pas vu que l'on semait des doctrines destructives de la société, que c'était un germe de mort que l'on jetait dans son sein, qu'avec de semblables paroles on semait la spoliation, le carnage et l'anarchie. Non, mes frères, le travail n'avilit pas l'homme, c'est le crime seul qui l'avilit et le dégrade; non, la fortune ne fait pas l'homme, il n'est grand que par la vertu et la sainteté de la vie; non, le travail ne dégrade pas l'homme, puisque le Seigneur lui-même a travaillé avant vous, qu'il a sanctifié, ennobli le travail, et que par le travail l'homme se sanctifie et se rend digne de Dieu.

La vie tout entière du Sauveur, sa doctrine, ses exemples, sa mort, tout vous prêche la vérité dont je vous parle, tout l'Evangile ne tend qu'à cela. Arracher du fond du cœur de l'homme le germe des vices, y développer toutes les vertus : voilà la fin de la religion. De là cette maxime qui est comme le frein imposé à la perversité humaine : *Quid prodest homini*, etc. (*Matth.*, XVI, 26.) De là la condamnation de l'orgueil; le Seigneur jette à bas de son trône l'orgueilleux superbe, et il exalte les humbles. C'est sur ceux-ci qu'il laisse tomber des regards de complaisance et d'amour; mais pour les premiers, il n'a que des anathèmes. De là la réprobation de l'amour immodéré des richesses, et la glorification de la pauvreté réelle ou affective; de là l'anathème lancé contre la sensualité et l'amour des plaisirs, et la béatification de l'innocence et de la pureté des mœurs : *Beati mundo corde* (*Matth.*, V, 8.) Et comme il ne suffit pas à l'homme pour être saint d'éviter le mal, mais qu'il doit encore pratiquer le bien; de là toutes les vertus recommandées à l'homme chrétien : *Apprenez de moi à être doux et humble de cœur, et vous posséderez la paix de vos âmes.* (*Matth.*, XI, 29.) Ne faites pas vos actions pour plaire aux hommes, mais rapportez-les toutes au Seigneur, même les plus communes et les plus indifférentes (*Matth.*, VI, 1) : *Heureux les pauvres, heureux*

les cœurs purs, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. (*Matth.*, V, 3, 8,10.) *Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix à ma suite* et qu'il m'accompagne jusqu'au sommet du Calvaire. (*Matth.*, XVI, 24.) *Celui qui ne renonce pas à tout n'est pas digne de moi.* (*Matth.*, X, 37.) Enfin le Seigneur résumant en quelques mots toute sa doctrine, nous dit à tous : *Soyez saints, parce que je suis saint.* (*Levit.*, XI, 44.) *Soyez parfaits parce que le Père céleste est parfait.* (*Matth.*, V, 48.) Voilà l'obligation de travailler à être saint, clairement manifestée et imposée à tous, de quelque âge, de quelque état, de quelque condition que l'on soit ; et pour nous faire comprendre que c'est là un devoir et non un simple conseil, le Seigneur nous montre la sanction de cette loi : pour ceux qui observeront ses commandements, la vie et la vie éternelle ; pour ceux qui la fouleront aux pieds, l'enfer ou la mort sans fin. Ni les impudiques, ni les âmes molles et efféminées, ni les ravisseurs du bien d'autrui à quelque titre qu'ils le soient, ni les médisants et les vindicatifs, ni enfin ceux qui ne seront pas trouvés semblables à Jésus-Christ, notre modèle, n'entreront point dans le royaume éternel. (I *Cor.*, VI, 10.)

L'homme, mes frères, est donc appelé à la sainteté, c'est là sa fin, ce doit être là le but de ses pensées, de ses désirs, de sa vie tout entière. Certes, elle est grande et belle cette vocation, elle élève l'homme jusqu'à Dieu, elle lui fait un devoir de fuir jusqu'à l'ombre du mal ; pour lui aucune vertu ne doit lui être étrangère : il doit être doux et humble, patient et résigné, charitable jusqu'au sacrifice, généreux jusqu'à l'immolation de lui-même pour la gloire de Dieu. Plus grand que la terre, il doit porter jusqu'aux cieux ses affections et ses désirs, et l'amour de Dieu, par-dessus tout, doit dominer toutes ses affections et tous ses amours, même les plus légitimes : *Soyez saints, parce que je suis saint.* Cette grande et sublime parole, il faut la faire entendre souvent, mais surtout dans ce siècle tout matérialisé. Oh ! que ne m'est-il donné, suivant la parole du prophète, d'élever ma voix comme la trompette (*Isa.*, LVIII, 1), et de la faire entendre à tous : *Soyez saints parce que je suis saint*, dit le Seigneur. Je le dirais à ces hommes ambitieux qui, pour satisfaire l'ambition qui les dévore, bouleverseraient, s'il leur était possible, les Etats et les empires, qui ne reculent devant aucun excès dès qu'il peut servir leurs projets orgueilleux, oublient les promesses les plus sacrées, les serments les plus solennels, éteignent dans leurs cœurs les sentiments les plus naturels pour satisfaire l'ambition qui les dévore. Laissez-là toute votre ambition terrestre, un plus noble but vous est montré : *Soyez saints comme je suis saint.* Je le dirais à ces hommes qui ne savent point respecter les droits sacrés de la probité et de la justice, qui cherchent à augmenter leur fortune par les moyens les plus injustes, qui s'engraissent des larmes de la veuve et de l'orphelin, etc. A ces âmes molles et efféminées qui ne cherchent que ce qui peut les satisfaire, qui ne respectent ni les lois de la pudeur ni la sainteté du mariage, qui tendent des piéges à la timide vertu, qui abusent de la faiblesse du cœur, de l'inexpérience de l'âge pour perdre et pour détruire, et qui jettent ensuite dans la boue les malheureuses victimes qu'elles ont faites ; je leur dirais : Ne vous dégradez pas ainsi, ne jetez pas en pâture aux dégoûtantes passions des sens votre intelligence, votre cœur, votre corps qui a été sanctifié. De plus nobles destinées vous attendent : *Soyez saints parce que je suis saint*, dit le Seigneur. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Cette œuvre de la sanctification de l'homme qui était le but de la mission du Sauveur, se poursuit encore après son ascension glorieuse dans le ciel, et se continuera jusqu'à la fin des siècles par les moyens qu'il a laissés à son Eglise, chef-d'œuvre de sa puissance et de son amour. Oh ! c'est ici que la touchante bonté du Seigneur pour ses enfants doit nous paraître admirable. Qu'ils sont saints, qu'ils sont appropriés à tous nos besoins, les moyens de sainteté qu'il nous a laissés. Voyez plutôt, mes frères, et puisse cette nouvelle considération vous remplir de reconnaissance pour Dieu, et de zèle pour votre avancement dans la vertu. Nous naissons enfants de colère et de malédiction, suivant le langage de l'Apôtre ; nous portons en naissant la tache de la souillure originelle. Eh bien ! le Seigneur a établi un sacrement pour laver cette tache et effacer cette souillure. Dès notre entrée dans la vie, l'Eglise nous accueille comme des enfants de bénédiction, l'eau sainte du baptême coule sur nos fronts, et d'enfants du démon, nous devenons enfants de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, tous nos droits à l'héritage éternel nous sont rendus, nous entrons en participation de tous les biens, de tous les trésors de l'Eglise qui nous a faits un de ses membres et nous regarde comme ses enfants ; mais pour que l'homme n'oublie pas la sainte vocation à laquelle il a été appelé, ces biens spirituels ne lui ont été accordés qu'à la condition qu'il ne souillera jamais par le crime le beau caractère dont il a été marqué. C'est pour cela que dans le baptême, nous avons renoncé à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et que nous avons pris l'engagement sacré de ne vivre que selon les maximes de l'Evangile. A peine avons-nous été capables de connaissance et d'amour, qu'une mère chrétienne nous a appris, suivant le devoir qui lui en est imposé, à prononcer le saint nom de Dieu et à le bénir; et au sortir de ces premiers embrassements maternels, si doux au cœur d'un enfant et que nous nous rappelons toujours avec bonheur, l'Eglise notre mère en Jésus-Christ, nous a pris par la main ; elle a fait entrer dans notre esprit, suivant la mesure de notre intelligence, les vérités saintes qui font l'objet de notre foi et la règle des mœurs ; et lorsque notre instruction a été suffisante, elle nous a conduits à la table du

Seigneur pour nous y nourrir de son corps et de son sang. La première communion, c'est le jour le plus beau de la vie, c'est le jour où pour la première fois le Seigneur a pris sa demeure dans notre âme. Oh ! que de douces larmes ont coulé de nos yeux, que de sentiments de reconnaissance et d'amour se sont échappés de nos cœurs, que de protestations d'une éternelle fidélité faites au Seigneur ! C'est le jour dont le souvenir ne périt jamais. Heureux celui qui se le rappelle avec amour et bonheur ! malheur à à celui pour qui ce souvenir pèse sur son âme comme un remords.

Mais, hélas ! il n'y a pas sur la terre de bonheur parfait, et les joies les plus pures et les plus saintes ne durent pas longtemps. L'inconstance est toujours à côté du cœur de l'homme ; et puis, lorsqu'on entre dans la vie, il y a tant de dangers, tant d'écueils contre lesquels nous ne nous brisons que trop souvent. Lorsque le mal dont nous portons en nous-mêmes le triste germe, nous a blessés à mort, et a brisé ces liens d'amour qui nous attachaient à Dieu ; lorsque le péché mortel est entré dans notre âme, et nous a éloignés de la noble fin pour laquelle nous avons été créés, le Seigneur toujours plein de miséricorde nous a laissé le remède aux plaies de notre âme ; le sacrement de pénitence dans lequel l'humiliation de l'orgueil qui nous avait perdus, devient le principe de notre guérison. C'est là cette seconde planche après le naufrage ; c'est là où nous puisons la grâce qui efface le péché, et les forces nécessaires pour ne plus les commettre. Sacrement ineffable dont la pensée seule prouve la divinité, car jamais l'homme n'eût pu inventer rien de semblable ; sacrement où brillent d'un éclat merveilleux la bonté et la miséricorde infinie du Sauveur ; sacrement qui est la sauvegarde de l'innocence, le gardien des bonnes mœurs, de la sainteté du mariage, la paix de la famille, la conservation de la probité, la répression de l'injustice, le fondement même des sociétés et des empires. Car à quoi servent les lois sans les mœurs ? Oh ! je sais bien, mes frères, que ce puissant moyen de sanctification et de salut est fort négligé de nos jours ; je sais bien que l'on voit des pères et des mères de famille qui passent les années entières sans en approcher, qui depuis dix ans l'ont abandonné ; je sais bien que l'ignorance et l'impiété ont lancé contre lui le sarcasme et l'outrage ; mais je sais bien aussi qu'aux yeux d'un esprit logique, l'outrage et le sarcasme sont les armes des lâches ; je sais que l'outrage et le sarcasme ne sont pas des raisons ; je sais que, s'il en était autrement, il n'y aurait rien de saint ni de sacré sur la terre et au ciel ; car l'impiété a laissé tomber sa bave impure sur tout ce qu'il y a de saint et de sacré parmi les hommes.

Ce que je sais encore, c'est que depuis que les hommes n'approchent plus du sacrement de pénitence, le vice a fait des progrès effrayants, la vertu n'a été qu'un mot, le vice une chose indifférente, les mœurs se sont dégradées, Dieu a été oublié ; et, comme tout se tient dans les principes, et qu'ils sont comme une chaîne dont on ne peut briser un seul anneau sans qu'elle se brise en mille morceaux, je sais que depuis qu'on ne se confesse plus, la probité, la bonne foi dans le commerce ont disparu, la famille s'est dégradée, et les enfants ont méprisé les auteurs de leurs jours, la propriété a été attaquée dans sa racine, il n'y a eu de stabilité nulle part, les révolutions sont devenues périodiques, les trônes les plus antiques ont chancelé sur leur base, et il a fallu élargir les prisons et les bagnes.

Que Dieu est admirable dans l'œuvre de la sanctification des hommes ! Il est un âge dans la vie qui porte avec lui des dangers particuliers, c'est l'adolescence. C'est l'âge où le cœur s'ouvre aux projets ambitieux, aux élèvements de l'orgueil, à l'amour des richesses ; l'âge où les passions grondent dans nos cœurs comme la tempête, et où tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, tout ce qui nous entoure ne fait que leur donner une nouvelle énergie. C'est là surtout le moment des grands combats. Heureux le jeune homme, heureuse la jeune personne qui sait franchir ce redoutable passage sans briser ce vase fragile dans lequel nous portons la vertu ! Toutefois le Seigneur y a pourvu encore, et il a ordonné à ses pontifes de venir fortifier nos mains au combat par le sacrement de confirmation, dans lequel nous recevons l'esprit d'intelligence, l'esprit de force, l'esprit de science, de piété et de crainte de Dieu, et, fortifié de la sorte par ce sacrement divin, l'homme peut encore marcher à sa vocation et échapper à ces dangers.

Plus tard arrive l'époque la plus importante, la plus décisive de la vie, c'est celle où on entre dans la vie sociale. Deux voies sont ouvertes : l'une destinée à la propagation de l'espèce humaine par le mariage, l'autre à la génération spirituelle des enfants de Dieu par le sacerdoce ; l'un et l'autre tend à la sanctification des hommes. Le Seigneur a élevé le mariage à la dignité de sacrement et y a attaché les secours nécessaires à la sainteté des époux chrétiens. Il a mis sa grâce à la naissance de la société domestique, et à la source même de la vie, pour apprendre aux époux que tout doit être saint en eux, jusqu'à leur intention, et qu'en commençant la vie commune, ils doivent surtout s'aider dans l'œuvre de leur sanctification. De là les grands devoirs qui leur sont imposés ; de là l'amour mutuel et une inviolable fidélité ; de là le soin des enfants dont Dieu féconde leur union, enfants que la religion leur apprend à regarder comme un dépôt précieux que Dieu leur a confié, et dont un jour il leur demandera un compte sévère.

A l'entrée de l'autre carrière se trouve le sacerdoce, sans lequel il n'y a point de sacrifice, partant point de religion ; le sacerdoce, que le Seigneur institua lors de la der-

nière cène avec ses apôtres, par lequel l'homme est séparé de ses frères, devient un ministre public dont la vie doit se consumer tout entière au bien des âmes ; le sacerdoce, dont la plénitude repose dans les premiers pasteurs, et se répand de là, comme une source féconde, sur les ministres inférieurs. Le prêtre, mes frères, est l'homme de Dieu et l'homme de tous : homme de Dieu, il est revêtu d'un pouvoir divin, et, au saint autel, Dieu lui-même obéit à sa voix ; au saint tribunal de la pénitence, il porte entre ses mains la miséricorde et la justice : homme du peuple, il porte au saint sacrifice les vœux et les prières de tous ; il offre la victime sainte pour le salut de tous, et le sang divin va faire sentir sa salutaire influence jusque dans le lieu de la purification au delà de la tombe. Le prêtre, c'est le guide de l'enfance, le conseil de l'âge mûr, le soutien de la vieillesse, l'instrument de la réparation de l'homme tombé, la parole d'espérance au lit de la mort, le distributeur des mérites du sang précieux du Calvaire ; le prêtre, ah ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre, vous qui si souvent le méprisez, envenimez ses actions les meilleures et ses actions les plus saintes, vous ne savez pas ce que c'est que le prêtre. Certes, il ne nous en coûtera pas d'avouer devant Dieu et devant vous que nous ne sommes rien comme hommes, mais comme prêtres, nous sommes les envoyés de Dieu, les délégués de ses pouvoirs, ses ambassadeurs pour vous inculquer sa loi et vous annoncer vos devoirs : *Pro Christo legatione fungimus.* (II *Cor.*, V, 20). Voilà ce que c'est que le prêtre. Or, sachez-le bien, le mépris pour un ministre d'un roi de la terre atteint le roi qui l'a nommé ; le mépris du prêtre s'élève jusqu'à Dieu lui-même, selon la parole du Sauveur : *Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) Le sacerdoce donc se rapporte à la sanctification des hommes.

Enfin il arrive un moment où tout finit pour l'homme, où s'évanouissent toutes les illusions, toutes les erreurs, toutes les passions, tous les projets, et où de tout ce que l'homme a aimé il ne lui reste que ses bonnes ou ses mauvaises actions. Moment terrible, où, privé de ses richesses, de ses parents, de ses amis, il va entrer seul avec sa conscience dans la maison de son éternité ; moment des plus grands combats, où l'ennemi du salut redouble d'audace et d'astuce, tantôt en nous aveuglant sur le triste état de notre âme et nous montrant comme encore éloigné le coup qui va nous frapper, tantôt en exagérant nos fautes, en faisant pénétrer dans notre cœur la défiance, l'abattement et le désespoir. Eh bien ! le Seigneur, qui veut la sanctification de l'homme, a préparé un secours précieux pour ce dernier combat, dans le sacrement de l'extrême-onction. Le ministre du Seigneur va s'asseoir au chevet du mourant et lui faire entendre quelques-unes de ces paroles qui font naître le repentir et raniment l'espérance. En présence du péché, il lui parle de pardon ; devant les abîmes de la tombe, il fait briller un rayon d'immortalité ; et, lorsqu'il a réconcilié le pécheur, lorsqu'il l'a oint pour le dernier combat, lorsqu'il lui a donné le viatique du salut, alors, comptant sur les miséricordes de celui qui a dit : *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie* (*Ezech.*, XXXIII, 11), il dira avec une sainte confiance que toute la religion lui inspire : Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée ; que les anges et les saints viennent au devant de vous, et que de leurs mains bénies ils vous présentent à celui qui remet les péchés et qui pardonne. Et puis les prières de la sainte Eglise vous accompagneront à votre dernière demeure, et lorsque la terre froide de la tombe aura recouvert vos restes mortels, lorsque vos enfants, vos amis vous auront oubliés, il est quelqu'un qui ne vous oubliera jamais, la sainte Eglise qui ordonne à ses prêtres de prier tous les jours pour vous au saint autel.

Que n'aurais-je pas à vous dire, si je ne craignais de vous fatiguer par un trop long entretien. Ouvrez l'Evangile, à toutes les pages il vous enseigne que votre grande affaire c'est votre sanctification, et que c'est à celle-là que toutes les autres doivent tendre. De là ce grand devoir de la prière, parce que l'homme ne peut rien sans la grâce, et que c'est par la prière qu'on l'obtient. De là ce grand précepte de la pénitence et de la mortification chrétienne, parce que la vertu n'est possible qu'en domptant les ennemis qui s'opposent à sa pratique. De là la vigilance sur soi-même, et l'éloignement des occasions dangereuses, parce qu'il est écrit que, *celui qui s'expose au danger, y périra* infailliblement. (*Eccli.*, III, 27.) De là toutes les vertus ordonnées à l'homme, l'humilité, la douceur, la patience, l'oubli des offenses, la probité et l'innocence des mœurs, parce qu'on ne se sanctifie qu'en les pratiquant. Mes frères, lorsque dans les instructions qui vous sont adressées par vos pasteurs, ils s'élèvent avec force contre ce qui vous éloigne de Dieu, lorsqu'ils vous signalent les écueils contre lesquels vient si souvent se briser votre innocence, lorsqu'ils vous disent : Fuyez le monde, éloignez de vos lèvres la coupe empoisonnée de ses plaisirs ; ne fréquentez pas ces maisons publiques, ces divertissements, ces spectacles ; quittez cette occasion dangereuse, brisez ces mauvaises habitudes ; vous murmurez contre eux, vous les taxez d'une sévérité outrée, vous les accusez de rendre trop lourd le joug qu'ils veulent vous faire porter. Hélas ! mes frères, ils ne font en cela que remplir un des grands devoirs de leur ministère, et vous, aveugles, vous méconnaissez la droiture de leur cœur ; malades et infirmes, vous repoussez le remède qui peut vous guérir, et vous courez joyeusement à votre perte.

Mettons fin à ce discours, et après des

considérations si puissantes, prenons devant le Seigneur la résolution de travailler à notre sanctification; nous sommes les enfants des saints, les enfants de Dieu, soyons donc saints nous-mêmes, travaillons avec un courage incessant à avancer cette grande œuvre. Nous le devons, notre salut est à ce prix; nous le pouvons, et le Seigneur nous en a préparé tous les moyens, et pour confondre tous les vains prétextes, il a voulu que l'on pût se sanctifier dans tous les états : que dis-je? qu'il y eût dans tous les états des saints dont la vertu fût manifestée par l'éclat des miracles. Saint Louis sur le trône, et saint Isidore dans les travaux des champs; saint Maurice au milieu des camps, et sainte Monique dans les soins du ménage. Nous le pouvons, et si notre lâcheté osait dire le contraire, vous entendriez s'élever contre vous le témoignage de votre auguste patronne. Elle vous dirait que jeune encore et au printemps de la vie, elle a résisté à toutes les flatteries, à toutes les caresses, à toutes les menaces pour demeurer fidèle à Jésus-Christ; elle vous montrerait son corps déchiré par les ongles de fer, la roue enflammée à laquelle elle fut attachée, le cachot où elle fut jetée, la meule qu'on lui attacha au cou et avec laquelle elle fut précipitée dans un lac, la chaudière de poix et d'huile bouillante où elle fut plongée; enfin, son sang coulant à grands flots sous les flèches qu'on lançait contre elle, et elle vous dirait avec l'Apôtre: *Avez-vous résisté jusqu'au sang?* (*Hebr.*, XII, 4.) Marchons donc avec courage, mes frères, dans la voie que nous ont tracée les saints; soyons les imitateurs de leur générosité, et puisque le Seigneur épargne à notre faiblesse les combats qu'ils ont supportés et dont la pensée seule nous fait frémir, soyons au moins généreux dans la pratique de la vertu. Le combat ne sera pas long, car la vie n'est qu'un jour, et nous recevrons la couronne et la récompense éternelles. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Un jour, mes frères, le Seigneur s'entretenant avec ses disciples, leur demanda : *Que disent les hommes sur mon compte, et que pensent-ils de moi. Et les disciples répondirent : les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Elie, d'autres que vous êtes Jérémie ou un des prophètes. Le Seigneur leur dit alors : Et vous, que pensez-vous que je suis? — Simon-Pierre prenant la parole, dit: Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* A cette profession éclatante de sa divinité, le Seigneur s'adressant à Simon, lui dit: *Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci. Et moi aussi, je vous dis : que vous êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel.* (*Ibid.*, 13-19.) Voilà, mes frères, la magnifique annonce du pouvoir, de la puissance que le Seigneur donne à Pierre, suivant l'usage des docteurs juifs, d'imposer un nom nouveau à leurs disciples lorsqu'ils se distinguaient par quelque succès éclatant. Le Seigneur annonçant en quelque sorte d'avance à saint Pierre sa grandeur future, change le nom de ce disciple, lorsqu'il lui est présenté : *Vous êtes Simon, fils de Jean, vous serez appelé Céphas, qui veut dire Pierre* (*Joan.*, I, 42); ou selon l'étymologie du mot, qui veut dire *roc;* et c'est sur cette pierre ou sur ce roc, que l'Eglise sera fondée, et elle sera inébranlable sur ce fondement, parce que ce fondement est inébranlable lui-même.

Le Seigneur en venant dans ce monde apportait une double loi : loi de l'intelligence, qui découvrait aux hommes la vérité, et faisait disparaître les nombreuses erreurs que l'orgueil humain avait enfantées; loi qui devait régler son cœur et sa conduite, et qui condamnait les passions auxquelles le cœur de l'homme s'était laissé entraîner, et dont les erreurs nombreuses de son esprit avaient augmenté la violence et l'énergie. Le suprême législateur venait donc fonder une société nouvelle au sein des sociétés antiques; et comme nulle société n'est possible sans autorité, il pose d'abord le fondement de l'autorité, il désigne quel est celui en qui résidera la source du pouvoir et de la puissance spirituelle, le centre auquel tout, dans la société qu'il fonde, doit aboutir : *Tu es Petrus et super hanc petram*, etc. Et comme la société qu'il fonde doit durer jusque dans l'éternité, le fondement en sera inébranlable; l'autorité donnée d'abord à Pierre, se perpétuera dans ses successeurs, et à chacun d'eux, le Seigneur dira : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*; et comme l'Eglise est fondée parmi les hommes, et que les hommes conservent toujours la puissance du mal comme la puissance du bien; l'Eglise fondée par le Seigneur, ne sera point à l'abri des persécutions et des tempêtes, mais le Seigneur lui promet sa protection. Elle sera attaquée,

le sang de ses enfants coulera, ses pontifes et ses prêtres seront mis à mort comme de faibles agneaux. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, parce que le fondement de l'Eglise ne sera point ébranlé, et ce fondement, c'est Pierre : *Tu es Petrus.*

Dans ce jour consacré à la gloire du chef des pasteurs, du prince des apôtres, je voudrais, mes frères, dire quelque chose à sa louange. Mais pour le louer dignement et vous dire toutes ses prérogatives et ses vertus, il faudrait longtemps et s'y être préparé par des recherches profondes et une étude prolongée je ne l'ai pas pu. Disons seulement quelques mots en l'honneur du représentant, du vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et apprenons quels sont nos devoirs envers lui.

1° Saint Pierre est dans la foi le fondement de l'Eglise, c'est le Seigneur lui-même qui nous l'apprend : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Pourquoi, mes frères? parce que saint Pierre a expressément professé la divinité de Jésus-Christ, car, tandis que les autres apôtres rapportaient au Seigneur ce qu'ils avaient recueilli parmi les Juifs touchant sa personne, et qu'ils disaient : Les uns vous regardent, comme Elie, d'autres pensent que vous êtes Jean-Baptiste ou quelqu'un des anciens prophètes, Pierre, élevant la voix, dit : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* Voilà la profession éclatante de la croyance de la divinité du Sauveur. Et c'est parce qu'il a été le premier à l'annoncer hautement, que le Seigneur le met à la tête de l'ouvrage projeté pendant tant de siècles; c'est la foi qu'il a exprimée qui sera la base fondamentale de la religion car, Jésus-Christ n'a pas donné à son Eglise d'autre fondement qu'une croyance ferme et assurée en son incarnation. Ce dogme est le dogme principal duquel découlent tous les autres. Mais où la trouver cette foi? quel est celui qui la proclame le premier ouvertement, sans craindre de blesser ni les préjugés des Juifs, qui ne voyaient dans Jésus-Christ que le fils du charpentier, ni l'orgueil humain qui, ne pouvant comprendre cet ineffable union de la divinité avec la nature humaine, la repousse et la nie? Où la trouver? Dans saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Dogme fondamental de la religion auquel se rattachent tous les autres. Car, pourquoi l'incarnation ou l'union de la nature divine avec la nature humaine? Pour relever celle-ci, pour l'ennoblir, pour la purifier et la sanctifier. Donc la nature humaine était tombée, était dégradée, était souillée; et qu'est-ce qui avait ainsi dégradé l'humanité sortie brillante et radieuse des mains de son Créateur? Le péché du premier homme, chute terrible, que l'impiété ne veut pas reconnaître; chute dont indépendamment du témoignage des livres sacrés, nous retrouvons la preuve dans la dégradation de notre nature, dans la corruption du cœur, dans l'obscurcissement de l'intelligence, dans les contradictions inexplicables que nous voyons dans l'homme, dans l'asservissement de la femme, partout où la religion du Sauveur n'a pas pénétré, dans la tradition des peuples. Pourquoi la rédemption, sinon parce que l'homme était esclave, privé des droits qu'il avait perdus par le péché? et pourquoi une rédemption infinie, sinon parce que le péché renferme une malice infinie? Pourquoi les sacrements et tant de vertus et de grâces dans les sacrements, des grâces appropriées à tous nos besoins, et aux circonstances les plus décisives de la vie? Parce que celui qui les a établis, est le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Or, cette foi en la divinité de Jésus-Christ, ce n'est ni la chair ni le sang qui l'avaient révélé à Pierre; ce n'est pas par sa faible raison laissée elle seule, que l'homme parvient à la foi, mais le Père qui est dans les cieux; et le Seigneur confirmant extérieurement la révélation du Père céleste, établit comme fondement de son Eglise, celui que son Père a choisi en lui révélant avant tous les autres la divinité de son Fils. Et parce qu'il a proclamé la divinité du Seigneur, le Seigneur se hâte de récompenser sa foi au dogme fondamental de la religion, en l'établissant le fondement de cette Eglise où la foi sera conservée dans toute sa pureté. Il déclare que Pierre est le roc sur lequel l'Eglise, qui doit être indestructible, sera établie : *Tu es Petrus et super hanc petram.* Comme fondement de l'Eglise, il sera le gardien principal de la foi; il en sera le propagateur le plus généreux, et si quelqu'un vient à faillir et à errer dans la foi, Pierre est appelé à le ramener dans la vérité et à confirmer ses frères dans la foi qu'il a hautement proclamée · *Confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII, 32.)

2° Saint Pierre est le fondement principal et privilégié. Il est vrai, saint Pierre aura dans l'établissement de la religion des associés qui seront appelés comme lui, les pierres fondamentales de l'Eglise; mais il en sera la première et la principale, et c'est de lui que les autres tireront leur force, et leur valeur; parce qu'il a été le premier à confesser la foi en la divinité de Jésus-Christ, il sera le premier à l'enseigner. « Pierre, dit Bossuet, paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour; le premier de tous les apôtres qui vit le Seigneur ressuscité des morts, comme il en avait été le premier témoin devant tout le peuple; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres; le premier qui confirma la foi par un miracle; le premier à convertir les Juifs; le premier à recevoir les gentils, le premier partout. » Les autres apôtres et leurs successeurs auront, dans leur particulier, une portion de la puissance spirituelle; Pierre en aura la plénitude. Tous sont sous sa houlette, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres; les rois inclineront leur tête devant l'humble pêcheur de Galilée, les pasteurs et le troupeau seront sous sa conduite.

Il a été dit à tous les apôtres : *Ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 18.) Pierre était avec eux, lorsque les paroles furent prononcées. Le Seigneur avait dit à tous : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi ; recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX, 21-23.) Enfin, paroles qui montrent la source divine du pouvoir spirituel donné aux pasteurs de l'Eglise... Enfin le Seigneur avait dit à tous : *Allez, enseignez toutes les nations. Apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés, et voilà que je suis tous les jours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) paroles qui renferment la promesse de la protection que le Seigneur donnera jusqu'à la fin des siècles à l'Eglise qu'il a fondée. Mais encore une fois, Pierre était avec les autres apôtres, lorsque toutes ces magnifiques paroles furent prononcées, et par conséquent il y avait part comme tous les autres apôtres. Mais il avait été dit à Pierre seul : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) Ainsi, toute la fureur de l'enfer ne prévaudra jamais contre l'Eglise, avec laquelle le Seigneur promet d'être tous les jours jusqu'à la fin du monde. Mais cette Eglise, c'est sur Pierre qu'elle est fondée ; et elle n'est si solide, elle ne résistera à toutes les tempêtes et à tous les orages, que parce que Pierre en est le fondement éternel. Le Seigneur avait dit à Pierre seul : *Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Ibid.*, 19.) Les clefs, d'après les usages antiques, sont le symbole de la suprême puissance. Ainsi, une nation vaincue présente à son vainqueur les clefs de la ville capitale, et par là reconnaît sa puissance et sa domination. C'est à Pierre que les clefs du royaume du ciel sont données, et c'est à lui seul que sont prononcées d'abord ces paroles qui seront répétées plus tard à tous les apôtres réunis : *Tout ce que vous lierez*, etc., comme pour faire comprendre à toutes les générations que dans la personne de Pierre, réside la puissance comme dans sa source, d'où elle doit couler sur les autres apôtres et leurs successeurs dans le ministère. Pierre est donc le fondement principal et privilégié. « Aussi, dit Bossuet, la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, en porte la plénitude. Tous reçoivent la même puissance, mais non au même degré, ni avec la même étendue. » Enfin, à Pierre seul il a été dit, après une triple protestation d'amour : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (*Joan.*, XXI, 15), paroles par lesquelles le Seigneur confie à Pierre le troupeau tout entier comme au suprême pasteur, et lui confère sa prééminence et la suprématie spirituelle sur l'Eglise tout entière. Ainsi, les successeurs des autres apôtres auront la garde d'une partie du troupeau ; Pierre la garde du troupeau tout entier. Les successeurs des autres apôtres auront le droit de porter des décrets pour le troupeau confié à leurs soins ; Pierre et ses successeurs le droit d'en porter pour l'Eglise tout entière.

Oui, mes frères, à Pierre et à ses successeurs la suprême juridiction sur toute l'Eglise, juridiction toujours reconnue, proclamée par les Pères, les conciles généraux, combattue seulement par ceux qu'elle avait frappés de ses anathèmes, comme le juge est maudit par le coupable qu'il a frappé du glaive de la loi. « Je ne veux suivre aucun autre que le Christ, » écrivait saint Jérôme au pape Damase, « uni à la communion de votre sainteté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise est fondée sur le roc. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison, est un profane. Quiconque n'est pas renfermé dans l'arche, périra dans les eaux du déluge. Mais comme il n'est pas possible, retiré comme je le suis dans les déserts de la Syrie, de recevoir les sacrements de vos mains, je suis vos collègues les évêques d'Egypte. Je ne connais pas Vitalis, je ne suis pas en communion avec Mélèce, Paulin est un étranger pour moi... *Celui qui ne recueille pas avec vous, dissipe.* » (*Luc.*, XI, 23.) (*Epist. ad Damas.*, t. III, p. 19.)

Les Pères du concile général de Chalcédoine, quatrième général, présidé par les légats du pape Célestin, lui adressent ces paroles remarquables qui sont un monument précieux de la foi de l'Eglise sur cette vérité : « Dans la personne de Pierre qui nous a été donné pour interprète, vous conservez la chaîne de la foi, d'après le commandement de votre maître, et elle descend jusqu'à nous. C'est pourquoi vous ayant pris pour notre guide, nous avons enseigné la vérité aux fidèles, non par votre interprétation privée, mais par notre confession unanime. Si lorsque deux ou trois personnes se trouvent réunies au nom du Christ, il est au milieu d'elles (*Matth.*, XVIII, 20), combien plus a-t-il dû se trouver avec cinq cent vingt de ses ministres ? Au-dessus d'eux comme la tête au-dessus des membres, vous avez présidé par ceux qui tiennent votre place. Nous vous conjurons donc d'honorer notre décision par vos décrets. Et comme nous sommes en parfait accord avec le chef, que Votre Eminence achève et accomplisse ce qui convient à vos enfants. » Vous entendez dans ces paroles l'Eglise tout entière, proclamant dans une de ses assemblées générales, par la voix de six cents évêques, présidés par les légats du souverain pontife, c'est-à-dire l'Eglise régulièremnet assemblée, proclamant la haute suprématie de Pierre et de ses successeurs, et reconnaissant qu'il est le fondement de l'édifice élevé par le Seigneur sur la terre.

A Pierre et à ses successeurs, en vertu de sa suprême juridiction, le soin et le droit de corriger les abus introduits dans les églises

particulières, et qui n'ont point disparu devant le zèle et la sollicitude du premier pasteur du diocèse. Ainsi le pape Clément examine et corrige les abus qui s'étaient introduits dans l'église de Corinthe; le pape Victor, ceux qui s'étaient élevés dans l'église d'Ephèse, le pape Etienne ceux qui s'étaient glissés dans l'église d'Afrique. En vertu de ce suprême pouvoir, il évoque à son tribunal les causes les plus importantes, et les siéges les plus renommés, les évêques des églises patriarcales se courbent devant son autorité et la proclament au IIIe siècle. Le pape saint Denis cite le patriarche d'Alexandrie à comparaître à Rome, pour rendre compte de sa foi, parce qu'il avait été accusé à Rome par ses ouailles... Et le saint patriarche n'hésite pas un seul instant à obéir. Saint Athanase est-il dépossédé de son siége par les ariens, le pape Jules cite toutes les parties à son tribunal, et toutes s'y soumettent; il rétablit sur son siége Paul, patriarche de Constantinople, qui en avait été injustement dépossédé. C'est vers lui, comme vers le père commun, que montent les plaintes de ceux que l'intrigue et l'injustice des grands opriment. « Je vous prie, écrivait saint Jean Chrysostome au pape Innocent, je vous prie d'ordonner que tout ce qui a été fait méchamment contre moi, pendant que j'étais absent, et que je ne me refusais pas à un jugement, soit de nul effet, et que ceux qui ont procédé contre moi de la sorte, soient soumis à une peine ecclésiastique. Faites-moi la grâce, à moi qui n'ai été convaincu d'aucune faute, de jouir de la consolation de vos lettres et de la société de mes anciens amis.» (*Epist. ad Innoc.*, t. III, p. 530.) N'est-ce pas là la reconnaissance complète des droits de Pierre, par une Eglise, que quatre siècles plus tard, l'orgueil effréné d'un autre patriarche devait entraîner dans le schisme? Au reste, saint Chrysostome reconnaît partout dans ses admirables ouvrages, cette vérité: « Pourquoi, dit-il, le Christ a-t-il versé son sang? Certainement pour sauver ses brebis dont le soin a été confié à Pierre et à ses successeurs. » (*De Sacerd.*, lib. II, c. 1, t. I, p. 372.) — « Nous savons, écrivait saint Basile au pape saint Damase, nous savons par des documents que nous avons eu soin de conserver, que le bienheureux Denis, qui comme vous se distingua par sa foi et autres vertus, visita, par ses lettres, notre église de Césarée, consola nos pères, et délivra nos frères de l'esclavage. Or, notre situation présente est bien plus déplorable encore. Si donc vous ne vous décidez à venir promptement à notre aide, bientôt tout le monde sera soumis aux hérétiques, et il ne se trouvera plus personne à qui vous puissiez tendre la main. » Il faudrait citer, mes frères, tous les monuments anciens, mais je serais infini. De tout il résulte que Pierre est le fondement principal et privilégié de l'Eglise : cette vérité se lit à chaque page de l'histoire. (Epist. 70, *ad Damas.*, t. III, p. 164.) « Or, mes frères, ce titre de fondement de l'Eglise implique le pouvoir de réunir ensemble dans un même tous les divers matériaux qui entrent dans la composition de cet édifice : et ce pouvoir, dans un corps moral (dans la société des intelligences), consiste dans le droit suprême de contrôler, de gouverner les parties qui le constituent. » (WISEMAN.)

3° La foi de Pierre est le fondement inébranlable et éternel contre lequel s'élèveront en vain la cruauté, l'erreur et l'impiété sorties de l'enfer. Il y aura des luttes, des combats sanglants; mais celui qui règne dans les cieux se rit des efforts impuissants des hommes. Il permettra que toutes les forces de l'enfer se déchaînent contre son Eglise. Mais pour montrer qu'elle est invincible et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre elle pendant trois siècles, la lutte des tyrans avec leurs tortures atroces, avec leurs supplices dont la pensée seule nous fait frémir, avec tout ce que la cruauté la plus raffinée peut inventer de plus affreux. Rien ne sera épargné : ni l'âge le plus tendre, ni le sexe le plus faible, ni le rang, ni la noblesse, ni la fortune ; tout sera mis en œuvre, la flatterie, l'or et l'argent, les espérances de l'ambition et les tortures les plus atroces. Pierre, le fondement de l'Eglise, ne faillira pas dans la personne de ses successeurs. Il a le premier proclamé sa foi en la divinité de Jésus-Christ, par conséquent, en la divinité de sa religion, il l'a scellée de son sang, ses successeurs marcheront noblement sur ses traces. Du fond des cavernes ou des prisons où ils sont jetés, ils encouragent les fidèles au combat, ils s'occupent de l'administration générale de l'Eglise, ils réveillent le zèle des autres pasteurs, ils résistent en face aux tyrans, et lorsqu'après des souffrances énormes et des travaux sans nombre, arrive pour eux le moment du dernier combat, ils savent mourir noblement, et sceller de leur sang la religion dont ils sont le fondement. Pendant trois cents ans de persécution, sur trente papes, successeurs de saint Pierre, vingt-huit remportent la palme du martyre, et les deux autres, si leur sang n'a pas coulé, ont souffert aussi l'exil et la persécution : *Tu es Petrus, et super hanc petram*, etc. (*Matth.*, XVI, 18.) Non, ô Eglise fondée sur Pierre, tu ne périras pas; tu as les promesses de la vie éternelle ; tes fondements ont été arrosés de trop de sang, et d'un sang trop pur pour qu'ils puissent jamais être ébranlés. Contre ce fondement inébranlable viendront se briser toujours tous les efforts impuissants des hommes : *Portæ inferi non prævalebunt.* (*Ibid.*) les efforts de la cruauté, comme les efforts d'une science orgueilleuse, qui veut se mesurer avec Dieu. Et lorsque l'erreur avec ses mille subtilités fera des efforts pour altérer et corrompre la pureté de la foi, et lorsque la science voudra porter une main téméraire sur l'enseignement confié à Pierre, et le souiller par ce que l'on appelle lumières philosophiques, c'est du siége de Pierre que part *le premier coup, ou le coup mortel qui terrasse.* (BOSSUET.) Les erreurs et les hérésies, c'est de Pierre et de ses successeurs que par-

tira la sentence qui les frappe d'anathème. Et s'il arrive de ces circonstances où l'erreur soutenue par les puissances de la terre, et propagée par l'audace et le talent, semble devoir briser, comme une tempête affreuse la nacelle de l'Eglise ; alors l'Eglise tout entière fera entendre sa grande voix; tous les premiers pasteurs, réunis en concile, comme dans les grandes assises de la société chrétienne, citera l'erreur à son tribunal, la confondra par le témoignage des siècles, la frappera d'anathème, lancera la foudre de l'excommunication sur l'auteur et les fauteurs de l'hérésie, s'ils persistent dans leur orgueilleuse erreur. Mais c'est Pierre qui convoquera ses frères dans la foi, qui les présidera ou par lui-même ou par ses envoyés, ou qui approuvera leur décision, et leur donnera la force d'une décision doctrinale en matière de foi, et nul concile, nulle réunion n'aura le caractère de l'infaillibilité, s'il n'est convoqué, présidé ou ratifié par le successeur de saint Pierre.

Dans ce que je viens de vous dire, mes frères, vous voyez, pendant dix-huit siècles, l'histoire de l'exercice de ce suprême pouvoir donné à Pierre comme au fondement inébranlable de l'Eglise. Depuis la première réunion des apôtres à Jérusalem, que l'on peut regarder comme le premier concile général, jusqu'à nos jours, il en a toujours été ainsi. Dans la première assemblée de l'Eglise, Pierre parle le premier ; comme le chef des apôtres, il décide que la loi ancienne est abolie dans sa partie cérémonielle; les autres apôtres ne parlent après lui que pour confirmer ses paroles et se soumettre à sa décision. Dans la suite des siècles [325], vous voyez ses successeurs usant de l'autorité suprême, présider les assemblées générales de l'Eglise, par eux ou par leurs envoyés, ou en sanctionner les décrets. A Nicée [381], ils frappent d'anathème l'arianisme, ils confirment les décrets du premier concile de Constantinople contre les macédoniens (ils attaquaient la divinité de l'Esprit-Saint). A Ephèse [401], ils condamnent Nestorius, qui niait que Marie pût être appelée Mère de Dieu ; à Chalcédoine [451], Eutychès, qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule nature, et anéantissait par là le mystère de l'incarnation. Et ainsi, dans la suite des siècles, à Rome, à Florence, à Lyon, jusqu'au concile de Trente, dernière assemblée générale de l'Eglise, où furent frappées d'anathème les erreurs de Luther et de ses partisans. Toujours Pierre apparaît, dans ses successeurs, comme le premier, le chef des pasteurs. Et lorsqu'il aura parlé du haut de la chaire éternelle, l'univers entier s'inclinera devant sa parole ; le génie qui s'égare se soumettra ou sera abandonné de tous ceux qui s'étaient laissés éblouir par l'éclat du talent; et comme s'il était frappé de stérilité par la sentence de Pierre, ou il n'enfantera plus rien, ou toutes ses œuvres porteront le cachet de l'erreur et du mensonge.

Fondement inébranlable et éternel. Le Seigneur a prié pour que la foi de Pierre ne défaille jamais. *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (*Luc.*, XXII, 32), et il a été exaucé. L'Eglise romaine croit aujourd'hui et croira dans tous les siècles ce que croyait et enseignait le premier de ses pontifes. Le ciel et la terre passeront, mais les promesses de Jésus-Christ ne passeront pas. (*Matth.*, XXIV, 35.) Saint Pierre déjà dans les cieux gouverne par ses successeurs le troupeau qui lui fut confié; et l'Eglise tout entière reconnaît cette vérité, lorsqu'elle s'écrie dans un concile général (à Chalcédoine) : « Pierre a parlé par la bouche de Léon. » En eux il conserve ses prérogatives. « Il y a eu pour le siége de Pierre des moments d'affreuses tempêtes; A diverses reprises, le patrimoine de ses successeurs a été usurpé par les étrangers, leur capitale a été saccagée par les conquérants, leur chaire réduite en cendres par des barbares. Ils ont été, pendant plusieurs générations, retenus en exil par leurs sujets rebelles, ils ont été jetés dans les fers, mis à mort, en un mot, ils ont éprouvé tout ce qui met fin aux dynasties mortelles et aux principautés humaines ; mais une vigueur mystérieuse semble animer cette race de princes sacrés. » (WISEMANN.) Les royautés humaines s'éteignent après un certain nombre de siècles, ou elles disparaissent pour faire place à des royautés nouvelles qui passent comme elles; la royauté du suprême pasteur ne passera jamais. Fût-il dépouillé de ses Etats, réduit à vivre dans les déserts ou les catacombes, toujours Pierre vivra dans ses sucesseurs, toujours il sera le prince des apôtres, le chef de l'Eglise, le conducteur des peuples. La force humaine peut le dépouiller de ses biens ; de ses prérogatives, jamais. Un orgueilleux conquérant verra échouer aux pieds du successeur de Pierre, son prisonnier, toute cette puissance, qui a fait trembler tant de rois sur leur trône, et fait tomber à terre tant de couronnes. Et depuis le jour où il n'aura pas su révérer la puissance de Dieu dans le successeur de Pierre, son génie l'abandonne, un esprit d'erreur et de vertige s'empare de lui, il va de fautes en fautes, jusqu'à ce qu'enfin il soit vaincu à son tour par ceux qui avaient senti tant de fois le poids de ses armes, et se voit forcé de déposer un sceptre et une couronne devant lesquels s'étaient inclinés tant de rois, pour aller rendre le dernier soupir dans une île lointaine et sur un roc escarpé !

Oui, mes frères, encore aujourd'hui comme dans les siècles passés, comme dans les siècles à venir, Pierre, dans ses successeurs, prononce ses oracles et lance des anathèmes. Avec eux, il lie et il délie ; il jette ses filets, et rappelle l'un et l'autre monde à son obéissance, et sa voix est entendue jusqu'aux extrémités de la terre ; et lorsqu'un successeur de Pierre, après une longue et laborieuse administration, descend dans la tombe, tout l'univers pleure en lui un père et un chef, et de toutes parts on adresse à Dieu des prières pour qu'il donne à l'Eglise

un pasteur selon son cœur; et lorsqu'enfin l'Eglise a un chef, partout dans toutes les églises on entonne l'hymne de reconnaissance : « Oui, mes frères, le sort de toute la religion est attaché à leur destinée, et on peut dire qu'elle n'existe nulle part que dans son union et sa dépendance avec eux. Point de pasteurs qui ne reçoivent (de la puissance pontificale) leur juridiction, point de prédicateurs qui ne confessent avoir appris d'elle les doctrines qu'ils doivent enseigner, point de fidèles qui ne fondent l'espoir de leur salut sur leur unité de communion avec elle. Tout ce qui brille dans la religion semble n'être qu'un reflet de sa lumière; formes et cérémonies, lois et canons, symboles de foi et termes de communion, tout dérive d'elle avec une pleine obéissance. » (WISEMANN.)

Oui, mes frères, d'un pôle à l'autre, la suprématie spirituelle du successeur de Pierre est reconnue. « Et lorsque aux grands jours de fête des chrétiens, le souverain pontife étend sa main et bénit tout son troupeau, cette bénédiction traverse les mers et les océans, et tombe comme une rosée sur des églises qui ne recevront les nouvelles de ce grand jour que longtemps après que les feuilles alors en boutons sur les arbres se seront desséchées et seront tombées dans la sépulture que leur creuse l'automne ! » (WISEMANN.)

2° C'est, mes frères, parce que la foi de Pierre est le fondement de la religion, que sa chaire est le centre de l'unité de l'Eglise. L'unité, mes frères, c'est le caractère indélébile et essentiel de la vérité. Elle est où elle n'est pas, elle est partout la même. L'erreur seule se divise et se morcelle à l'infini, parce qu'elle est le fruit de l'esprit orgueilleux de l'homme, souvent aveuglé par ses passions et mille intérêts divers. L'unité, c'est le caractère essentiel de l'édifice que le Seigneur a élevé, de la société qu'il a fondée, de la véritable Eglise enfin ; rien de plus clair dans les saintes Ecritures et dans la tradition. Que demande le Seigneur avec plus d'instance à son Père ? c'est que ceux qui doivent croire en lui ne soient qu'un, comme lui et son Père ne sont qu'un: *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 11.) Que dit le Seigneur dans un autre endroit ? *J'ai beaucoup d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau, il faut que je les y amène, et alors il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur.* « *Unum ovile et unus pastor.* (*Joan.*, X, 16.) De là ce pouvoir accordé à l'Eglise de retrancher de son sein quiconque ne veut pas se soumettre à son autorité: *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Pouvoir essentiel à toute société, et qui n'est autre que le droit de vivre et le pouvoir de se conserver : *Cherchez*, disait saint Paul, *à conserver par la paix l'unité de l'esprit, car vous ne formez tous ensemble qu'un même corps, vous avez tous reçu un même esprit, vous êtes tous appelés à l'espérance du même bonheur, vous n avez tous qu'un même maître qui est Dieu, une même foi, puisqu'elle vous propose les mêmes vérités, vous avez tous été régénérés dans le même baptême.* « *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* » (*Ephes.*, IV, 3-5.) Voilà toujours l'unité. Et le symbole de Nicée résume toute cette doctrine lorsqu'il dit : *Credo unam Ecclesiam.* Or, ce qui conserve l'unité dans l'Eglise, c'est l'union de tous les membres avec le chef principal, avec celui à qui le Seigneur a confié la garde du troupeau tout entier. Tout ce qui est uni avec l'Eglise de Rome, avec le siége de Pierre, est dans l'unité. Dans le troupeau, dans la famille du Seigneur, dans la société qu'il a fondée, tout ce qui en est séparé d'*esprit* et de *cœur* est dans le schisme et hors de la voie tracée par le suprême législateur. De là, dans les Pères et les conciles, ces expressions en faveur de la chaire de Pierre, qui nous la montrent toujours comme le centre de l'unité, « la chaire et l'Eglise principale, l'origine de l'unité sacerdotale, le lien de l'unité, » (S. CYPR.) « l'Eglise, racine, matrice de toutes les autres (S. ANACLET); » « le siége sur lequel le Seigneur a construit l'Eglise universelle (S. DAMAS.); » « le siége suprême apostolique (S. ATHANAS.); » « le port très-sûr de toute communion catholique (CONC. ROM.), » et mille autres qu'il serait trop long de citer (157).

Oui, la chaire de Pierre, c'est l'Eglise de Rome, et elle est le centre de l'unité catholique. Point de danger quand on lui demeure uni. Que l'hérésie et l'impiété conjurées fassent dans l'univers les plus affreux ravages, que le trouble et la confusion répandus partout portent comme au temps du déluge, la mort jusque sur les plus hautes montagnes, c'est-à-dire que les hommes de science et les plus grands génies fassent naufrage dans la foi, qu'ils tournent contre la religion les talents qu'ils ont reçus du Dieu qu'ils outragent, que du haut de leurs chaires d'où devrait descendre la lumière, il ne descende qu'une doctrine de pestilence et de mort, si je suis dans l'arche de Pierre, je ne crains rien. Il y a quelqu'un qui a plus de science que tous les savants : c'est celui qui, dans l'Ecriture, se nomme le Dieu de la science. *Deus scientiarum Dominus* (I *Reg.*, II, 3), celui de qui découle tout don parfait (*Jac.*, I, 17), même l'intelligence et le génie dont l'homme abuse ; et c'est lui qui a dit : *Ego rogavi pro te*, etc. (*Luc.*, XXII, 32); c'est lui qui a dit : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi* etc. (*Matth.*, XVI, 18); qui a dit: *Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Le siége de Pierre sera toujours le centre de l'unité et le principal gardien de la vérité; et c'est pour cela que les persécutions ne lui ont pas manqué, et que contre lui sont dirigés tous les efforts de la tyrannie, de l'hérésie et de l'impiété.

(157) *Voy.* DE MAISTRE, *Du Pape*, col. 285, édit. Migne.

Ouvrez l'histoire : à peine le christianisme a paru dans le monde que d'impitoyables tyrans lui déclarent une guerre implacable. Rien n'est sacré pour eux, et d'une extrémité de l'empire romain à l'autre, le sang des chrétiens est offert en holocauste à des divinités expirantes. Les hérésies l'attaquent successivement dans ses dogmes. Qui ne se rappelle l'arianisme, soutenu par des empereurs philosophes, l'arianisme avec ses ruses, ses sophismes, ses conciliabules, ses persécutions, se répandant partout comme un fléau dévastateur, comme un torrent qui entraîne tout dans son cours impétueux, faisant douter si le monde était encore chrétien; l'empereur Julien, avec toute la fureur astucieuse d'un apostat philosophe, cherchant à ranimer le paganisme mourant, à transporter dans son sein les vertus qu'il avait admirées parmi les chrétiens leur interdisant, par un artifice infernal, l'étude et l'enseignement des lettres; et aidé par la tourbe philosophique portant au christianisme des coups qui eussent été mortels, pour une institution qui n'eût pas été divine? Bientôt le Nord verse sur l'Italie ses hordes barbares; poussées comme les flots par le vent impétueux de la tempête, ils se ruent sur l'empire romain. On eût dit que tout devait tomber sous leurs coups redoutables et que la superbe Rome allait être anéantie. Ce sont seulement les vengeurs envoyés par la Providence pour punir les meurtriers des martyrs; comme le flot de la mer vient expirer devant un grain de sable, toute la fureur de ces barbares tombe devant la majesté du pontife de Rome, et la religion par son principe d'assimilation les incorpore dans sa société et jette parmi eux un germe de civilisation que l'on ne trouve qu'en elle.

Au XVI[e] siècle, la tempête contre l'Eglise fut plus affreuse encore. « Luther paraît, dit un auteur, Calvin le suit. Dans un accès de frénésie, dont le genre humain n'avait pas vu d'exemple, et dont la suite immédiate fut une guerre de trente ans, ces deux hommes de néant, avec l'orgueil des sectaires, l'acrimonie plébéienne, et le fanatisme des cabarets, publièrent la réforme de l'Eglise,» (De Maistre, *Ibid.*) c'est-à-dire qu'ils l'attaquèrent dans ce qu'elle a de plus fondamental dans l'autorité. A la place de l'autorité enseignante, ils placèrent l'individualité de la raison humaine, et, munis de cette arme formidable, ils ne laissèrent rien debout, tout fut attaqué, jusqu'à la liberté de l'homme, sans laquelle il n'existe aucune moralité. Mais contre qui furent dirigés les traits les plus meurtriers? contre qui les injures les plus atroces, les calomnies les plus noires, les paroles les plus envenimées qu'on ne peut lire sans rougir de honte pour l'esprit humain? contre Rome, contre la chaire de Pierre, centre de l'unité. L'instinct de l'hérésie, comme de la tyrannie, ne trompe pas : il sait où il doit frapper. Et lorsque l'Angleterre, entraînée par un roi débauché, eut brisé avec l'unité catholique, elle opéra la spoliation des églises et des monastères, elle entassa la dévastation et la ruine, aux cris de mort contre le chef de l'Eglise : *A bas le papisme!*

Après cette épreuve terrible qui avait séparé de l'arbre de l'Eglise tant de branches desséchées, il semble qu'elle n'eût plus à craindre aucune autre persécution, et que la tyrannie et l'orgueil humain avaient épuisé tous leurs efforts. Il n'en était pas ainsi. Le principe de la suprématie de la raison individuelle avait été jeté dans le sein des sociétés comme un germe de mort. La science philosophique du XVII[e] et XVIII[e] siècle s'en empare et en tire toutes les conséquences funestes. Rien n'est sacré pour la rage furieuse de ces philosophes insensés. Luther avait nié l'autorité du pape, et de la tradition tout entière, pour s'en tenir à l'Ecriture expliquée par l'esprit particulier. La philosophie nia l'Ecriture sainte, la révélation, tous les mystères, la chute originelle, la rédemption, la grâce, les miracles, les sacrements; la raison fut sa seule divinité, et à force de raisonner, elle nia Dieu de qui vient toute raison. Dans cette guerre cruelle du philosophisme, tout fut employé contre la religion. La science, la chronologie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la physique, tout fut ameuté contre la religion. Le ridicule surtout, arme si meurtrière pour les ignorants et les esprits légers, fut manié avec un art infini; et comme pour prouver aux hommes que le ridicule le plus amer, la plaisanterie la plus adroite, ne peuvent pas plus contre l'Eglise que les raisonnements et les bourreaux, le Seigneur permit que l'homme qui mania avec le plus d'adresse l'arme du ridicule et de la plaisanterie vécût pendant près d'un siècle, et étonna le monde par la multitude de ses écrits. Mais qu'est-ce qui met en fureur l'impiété? que poursuit-elle de sa haine la plus profonde? à qui s'attaquent avec une fureur particulière ses calomnies et ses mensonges? à la religion tout entière sans doute, mais à l'Eglise catholique surtout, et principalement à son chef, au successeur de Pierre, au centre de l'unité. Bientôt l'incrédulité si douce en apparence s'arme de la hache du bourreau et fait couler à grands flots le sang le plus pur. Le souverain pontife est chassé de la ville éternelle, et meurt dans l'exil. Alors ce fut un incroyable triomphe pour la philosophie et l'hérésie également ennemies de la chaire de Pierre. Le dernier successeur de Pierre, disaient-ils, venait de descendre dans la tombe, et il n'y en aurait plus. C'en était fait de la religion catholique! Pendant qu'ils savourent l'ivresse de leur prétendu triomphe « un prodige visible de la toute-puissance manifesté par l'inexplicable accord des pouvoirs les plus discordants, reportait le pontife au Vatican; et sa main qui ne s'étend que pour bénir, appelait déjà la miséricorde et les lumières célestes sur ces blasphémateurs insensés (158). »

(158) L'exaltation de Pie VII sur le trône pontifical, par le moyen des victoires de Souvarow, en Italie, 1799.

2° C'est parce que la chaire de Pierre est le centre de l'unité qu'il faut lui demeurer constamment unis, et que selon le langage de saint Augustin il ne saurait jamais y avoir de raison pour briser le lien de l'unité. Un enfant, quelque dure que soit sa mère, a-t-il le droit de se révolter et de prendre les armes contre elle? La mère commune des chrétiens, c'est l'Eglise de Rome. Jamais autorité si douce, ni mère si équitable · elle ne frappe qu'à regret, et après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, de persuasion et de douceur. Elle ne lance la foudre que lorsque l'orgueil est monté à son comble, que lorsque l'erreur devient obstinée. Et certes, il le faut bien alors puisqu'elle est chargée de garder le dépôt de la foi, et qu'elle ne peut, ni ne doit périr. Mais aussitôt que le coupable reconnaît sa faute et vient à se repentir et à s'humilier, cette mère tendre n'a que des caresses et des bénédictions : *Mon fils était perdu*, dit-elle avec le Sauveur, *et il est retrouvé, il était mort, et il est ressuscité.* (*Luc.*, XV, 32.) L'histoire entière atteste cette vérité. De là ce long examen de la doctrine, avant de la condamner; de là cette liberté donnée aux auteurs d'expliquer le sens de certaines propositions qui paraissent contraires à la foi; de là cette patience à les écouter et à les entendre, de là cette triple monition qui doit être faite au coupable avant que le glaive spirituel ne l'atteigne, comme pour lui donner le temps de rentrer dans la voie qu'il a abandonnée, et d'éviter par la soumission et l'obéissance le coup qui va le frapper. C'est ainsi qu'en a toujours agi l'Eglise, qui comme une mère pleine de tendresse ne frappe qu'à regret des enfants qu'elle aime, et qui ne les frappe que pour les ramener dans le droit chemin.

3° C'est parce que la chaire de Pierre est le centre de l'unité, que tous doivent constamment rester unis avec elle. Quiconque brise volontairement les liens qui l'attachent à elle, compromet son salut éternel. Oui, mes frères, hors de l'arche que Noé a construite par l'ordre de Dieu, tout périt par les eaux du déluge. Hors de la nacelle de Pierre, tout est submergé dans les eaux de l'erreur : voilà le fondement de cette maxime contre laquelle on a tant déclamé sans la comprendre, et qui a néanmoins pour un esprit raisonnable toute l'évidence d'une démonstration mathématique. *Hors de l'Eglise point de salut.* Pourquoi, mes frères? parce que hors de la vérité, il n'y a que l'erreur, et que l'erreur volontaire est un crime. Pourquoi? parce qu'au langage du Seigneur, *celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen et un publicain* (*Matth.*, XVIII, 17); parce que le Seigneur a donné à son Eglise le pouvoir de commander, et que la désobéissance formelle à l'Eglise remonte à celui qui l'a établie : *Qui vos spernit, me spernit* (*Luc.*, X, 16), et que la désobéissance à Dieu est un crime... Pourquoi? parce que dans l'Eglise seule fondée par Jésus-Christ se trouve la vérité religieuse dont la foi ou la croyance est imposée à l'homme par le Seigneur : *Qui non crediderit, condemnabitur* (*Marc.*, XVI, 16), et que l'obstination à repousser les vérités révélées de Dieu, c'est le mépris de Dieu révélateur, et que ce mépris est un crime. Or, qu'est-ce qui fait, qu'est-ce qui conserve l'Eglise? c'est l'union des membres avec le chef, avec le pontife suprême. Briser avec la chaire de Pierre, c'est la séparation, c'est le schisme, c'est la révolte, et tout cela est un crime. Pourquoi enfin? c'est qu'en brisant avec la chaire de Pierre fondement de l'Eglise, le principe de l'unité, de la vérité religieuse disparaît : l'erreur déborde de toute part comme un torrent que rien ne peut arrêter.

Aussi, mes frères, que sont devenus les nations qui ont brisé les liens de l'unité avec la chaire de Pierre? Dans quelles erreurs ne sont-elles pas tombées? Voyez cette Grèce tant vantée, entraînée dans le schisme par l'orgueil d'un Photius! dans quel état de dégradation ne sont pas tombés ses conducteurs, ses ministres, après s'être débattus pendant quelques années, dans les arguties du sophisme? Elle baisse la tête sous le cimeterre musulman; pendant plusieurs siècles elle subit le joug le plus humiliant qu'elle ne secoue enfin qu'à l'aide des nations chrétiennes, et surtout de la France toujours généreuse. Et depuis que son joug a été brisé, quelles oscillations dans son sein! Demeurera-t-elle Eglise grecque, s'alliera-t-elle avec le saint synode russe, afin de trouver dans cette union une stabilité qui lui manque, et qu'elle ne saurait trouver dans son alliance avec le schisme? Jamais elle ne se constituera d'une manière permanente et solide si elle ne rentre dans le giron de la véritable Eglise, en se réunissant à la chaire de Pierre avec une entière obéissance. — Qu'est devenue l'Angleterre, autrefois appelée l'île des saints, si soumise aux pontifes romains de qui elle avait reçu la lumière de la foi, où en est-elle maintenant? Je ne parle pas des richesses matérielles que l'on élève trop haut dont la source n'est pas toujours pure et qui, parmi quelques fortunes colossales cachent une misère profonde et plus étendue qu'on ne pense; mais sous le rapport religieux où en est-elle? que de sectes! que d'erreurs! que de systèmes en matière de religion! on ne peut plus les compter! et ce peuple si orgueilleux qui se croirait trop humilié de se prosterner aux pieds des successeurs de saint Pierre, se prosternent aux pieds d'une femme comme devant la source des pouvoirs spirituels qu'elle ne posséda jamais, et qu'elle ne peut jamais posséder! Justice de Dieu, que vous êtes quelquefois terrible!... — Et ces provinces rhénanes, et une partie de l'Allemagne, où en sont-elles? Qu'ont produits les investigations d'une science devenue impie parce qu'elle est laissée à elle seule? elle n'a entassé que des ruines! Rien n'est resté debout! Et la dernière expression de l'exégèse

allemande se résume dans le livre de Strauss pour qui Jésus-Christ lui-même n'est qu'un mythe! — Ces enfants de Luther ont brisé avec la chaire de Pierre, point de religion divine, par conséquent; mais une religion officielle dont les rois sont les pontifes suprêmes. Et c'est justice encore : on n'a pas voulu de la houlette de Pierre et de ses successeurs institués par Jésus-Christ, il faut s'humilier devant le sceptre d'un roi de la terre, qui, par le plus dégoûtant despotisme, s'arroge le droit de commander aux intelligences, comme il commande aux corps. Encore, ce pontife d'une nouvelle sorte, avec toute la puissance gouvernementale, ne peut soutenir une œuvre que Dieu n'a pas fondée et qui par là se trouve frappée de stérilité. Et au moment où je vous parle, le pontife prussien réunit à Berlin les comités du protestantisme rationaliste, pour essayer de sauver d'un entier naufrage les derniers débris d'une religion qui s'éteint.

Voilà, mes frères, ce que c'est que saint Pierre. 1° Sa foi est le fondement de l'Eglise. Demeurons donc attachés à cette foi; qu'elle soit dans nos cœurs vive, profonde, inébranlable; que rien n'en altère jamais la pureté, ni les sophismes, ni les déclamations du libertinage et de l'impiété; 2° Pierre est dans sa foi le fondement inébranlable de l'Eglise; elle ne périra jamais; soyons fermes sur ce fondement, et que rien ne nous effraye, ni les défections nombreuses d'enfants rebelles, ni les scandales, ni les persécutions. L'Eglise a triomphé dans les combats incessants qui lui ont été livrés. Soyons certains qu'elle en triomphera toujours. Jésus-Christ l'a promis, et sa parole est infaillible... 3° La chaire de Pierre est le centre de l'unité de l'Eglise : que rien ne nous en sépare jamais, restons unis à l'Eglise romaine. Elle aussi est *la voie, la vérité et la vie*. (*Joan.*, XIV, 6.) Que les restes expirants des réformateurs du XVI° siècle fassent de loin en loin quelque nouvel adepte parmi ceux qui n'ont jamais étudié la divine constitution de l'Église, je n'en suis pas surpris : Ils étaient parmi nous, dirai-je avec un apôtre, mais ils n'étaient pas des nôtres. Que ces scandales que l'on voit quelquefois ne fassent sur nous aucune impression. Ce petit nombre de transfuges, remarquables ordinairement par leur ignorance, ne donnera pas la vie à une secte qui tombe en dissolution. Mais nous, mes frères, vrais enfants de l'Eglise, honorons-la, non-seulement par la soumission de notre intelligence à toutes les vérités qu'elle enseigne, mais encore par la sainteté de notre vie, afin que, suivant l'expression d'un apôtre, nous fassions taire la langue des imprudents qui s'autorisent de l'irrégularité de nos mœurs pour attaquer l'Eglise.

Et maintenant, ô grand apôtre dont l'Eglise célèbre aujourd'hui le triomphe, jetez du haut du ciel un regard sur votre troupeau. Priez pour que le flambeau de la foi luise aux yeux de ceux qui sont encore ensevelis dans les ombres de la mort. Priez pour que cet esprit de foi ne disparaisse pas de notre patrie, mais qu'elle se réveille vive, ardente et féconde en bonnes œuvres. Priez en particulier pour cette paroisse qui vous révère comme son patron et son protecteur, afin qu'après avoir cru comme vous, aimé comme vous, nous puissions avec vous jouir un jour du bonheur éternel. — *Amen.*

ŒUVRES COMPLETES

DE

CLAUDE TAILLAND,

CURÉ DE SAINT-PIERRE A MACON.

—

Troisième partie.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

SUR LE SYMBOLE.

—

PREMIÈRE INSTRUCTION.

SUR LA NÉCESSITÉ DE S'INSTRUIRE DE LA RELIGION.

(*Voyez* Ire partie, 1re exhortation, *col.* 503.)

INSTRUCTION II.

SUR LA FOI.

Sine fide impossibile est placere Deo. (*Hebr.* II, 6.)

Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.

C'est par ces paroles, mes frères, que l'a-

nôtre saint Paul nous fait connaître la nécessité de la foi chrétienne. Sans elle il est impossible de plaire à Dieu; sans elle, l'homme coupable en naissant ne saurait obtenir la grâce de la justification. *Corde creditur ad justitiam* (*Rom.*, X, 10); sans elle enfin nous ne saurions nous approcher de Dieu, et par conséquent être réuni avec lui dans le ciel : *Oportet accedentem ad Deum credere quia est.* (*Hebr.*, XI, 6.) Par la foi, mes frères, nous protestons que nous adhérons d'esprit et de cœur à toutes les vérités révélées de Dieu, et proposées par l'Eglise à notre croyance; par la foi, nous faisons à Dieu le sacrifice des lumières de notre esprit, puisqu'elle nous propose des vérités que nous ne saurions comprendre, et nous renonçons aux fausses lumières d'une raison dépravée qui ne saurait que nous entraîner dans l'erreur. Le sacrifice de notre cœur, puisque nous nous engageons à pratiquer des devoirs pour lesquels notre cœur sent souvent de la répugnance. Enfin, par la foi, nous reconnaissons le Seigneur comme la source de la vérité ou plutôt comme la vérité même, d'après laquelle nous devons régler nos jugements et notre conduite.

Credo, je crois, telle est la première parole par laquelle nous commençons le symbole.

Je sais, mes frères, que l'incrédule et l'impie n'accueillent qu'avec le sourire du mépris et du dédain cette protestation que nous faisons de croire aux vérités révélées; ils croient y voir un abaissement honteux pour la raison humaine en ce qu'elle est obligée de croire ce qu'elle ne comprend pas; ils tournent notre foi en ridicule, insensés qui ne veulent pas voir que l'homme ne saurait comprendre la nature de la Divinité, et que le meilleur usage que nous puissions faire de la raison, est de nous anéantir devant Dieu.

Pour vous, enfants soumis de l'Eglise, vous reconnaissez avec l'Apôtre que l'hommage que vous faites à Dieu de votre foi est raisonnable, *rationabile obsequium vestrum* (*Rom.*, XII, 1); vous savez que la foi est le fondement de toutes les vertus, le principe de tout bien, le plus grand bienfait que le Seigneur nous ait accordé dans sa miséricorde; et c'est pour fortifier de plus en plus dans vos cœurs ces sentiments que je vais vous expliquer, dans cette instruction, ce que c'est que la foi, combien elle nous est nécessaire, et combien elle est raisonnable. Ecoutez-moi avec attention.

Qu'est-ce donc que la foi, mes frères? La foi, selon le concile de Trente, est le fondement, la source de notre justification : *Fides fundamentum et radix omnis justificationis* (159); par conséquent, c'est la foi qui commence l'ouvrage de notre salut. Aussi lorsqu'on nous présenta à l'église pour qu'elle nous reçût par le saint baptême au nombre de ses enfants, le ministre de la religion nous demanda : Croyez-vous aux vérités que le Seigneur nous a révélées? et ce n'est qu'après que nos parrains eurent répondu pour nous : Oui, je les crois, que l'eau sainte coula sur nos fronts, et que l'Eglise nous reçut au nombre de ses enfants.

Mais expliquons plus en détail ce que c'est que la foi. La foi, selon la définition des théologiens, est une vertu surnaturelle ou divine qui nous porte à croire fermement tout ce que Dieu nous a révélé, et qu'il nous propose par l'oracle infaillible de son Eglise.

D'abord la foi est une vertu, et une vertu divine; toute vertu étant une habitude honnête, louable, il est clair que la foi mérite ce nom, puisqu'elle soumet notre esprit et notre entendement à la souveraine véracité de Dieu, et que rien n'est plus juste et plus louable que de soumettre ses jugements et ses pensées à celui qui est la vérité suprême. Il y a cette différence entre la foi et les vertus morales, que celle-là, a Dieu pour objet immédiat; au lieu que les vertus morales ont pour objet ou les devoirs que nous avons à remplir ou envers Dieu, ou envers le prochain, ou envers nous-mêmes. Ainsi la vertu de justice règle notre conduite dans nos rapports avec le prochain. La vertu de tempérance règle nos appétits désordonnés et les tient dans de justes bornes, au lieu que la foi se rapporte directement à Dieu. Une autre différence, c'est que les vertus morales peuvent s'acquérir, s'augmenter par les forces de la nature aidées de la grâce; un homme peut être naturellement tempérant, ami de la justice et pratiquer ces vertus avec le secours d'en haut. Le commencement de la foi est l'ouvrage de la grâce seule; c'est Dieu qui porte notre âme à croire ce qu'il nous a révélé, à y adhérer fortement, à y tenir pour ainsi dire par le fond de notre être; et voilà pourquoi la foi est appelée une vertu surnaturelle ou divine.

La foi nous porte à croire fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées. Ces paroles nous font connaître deux qualités que doit avoir la foi chrétienne : elle doit être ferme, inébranlable, car il n'en est pas des vérités de la foi comme des vaines opinions des hommes que nous pouvons adopter et rejeter ensuite sans conséquence; mais il faut que dès que les vérités de la foi nous sont connues, il faut, dis-je, que notre esprit s'humilie sous le témoignage de la Divinité, qu'il adopte ses enseignements, qu'il s'y attache sans pouvoir en être jamais séparé, malgré les sarcasmes et les railleries de l'impie et du libertin, malgré les soulèvements d'une raison orgueilleuse et d'un amour propre astucieux, malgré les persécutions, les tourments et la mort même. Dieu a parlé, voilà ce qui doit lui suffire; il est juste que l'homme fasse à Dieu le sacrifice de ses propres lumières. Telle était la foi des martyrs et des premiers chrétiens, qui persécutés, poursuivis avec acharnement, objet de l'horreur et du mépris

(159) *Concil. Trid.* sess. 6, c. 8.

d'un monde aveugle, jetés dans des cachots infects, traînés sur les échafauds : Nous sommes chrétiens, disaient-ils ; et ils s'estimaient heureux de souffrir pour Jésus-Christ.

J'ai dit qu'il fallait croire toutes les vérités révélées sans aucune exception et d'une foi également vive, ferme, inébranlable. Parmi les vérités qui font l'objet de notre foi, il en est que la raison saisit d'abord : telles sont l'existence de Dieu, sa providence, sa bonté ; d'autres auxquelles les lumières de la raison la plus pénétrante ne saurait atteindre : ainsi le mystère de la trinité, de l'incarnation, de la rédemption. Pour que notre foi soit véritable, il faut que nous croyions également toutes ces vérités, celles que nous comprenons comme celles que nous ne comprenons pas, parce que c'est de part et d'autre la même autorité, et que dès qu'il est constant que Dieu a parlé, il est évident que toutes ses paroles sont esprit et vérité.

Et ici, mes frères, ne croyez pas que la religion fasse des acceptions de personnes, et que les rois et les savants aient ou puissent avoir une autre foi que le sujet et l'ignorant; non, il n'est point de science contre Dieu. Le savant comme l'ignorant, le roi et les sujets, dit saint Paul, le riche et le pauvre doivent également plier sous le joug de la foi, et se soumettre à ce qu'elle enseigne : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* (II *Cor.*, X. 5.)

Notre foi doit s'étendre à toutes les vérités révélées. Celui qui en rejetterait une seule, quand même il recevrait toutes les autres, renonce à la foi, abjure sa croyance, puisqu'il détruit le fondement de la foi qui est la véracité de Dieu même, la parole de Dieu étant digne de foi en toutes choses. Le doute seul, réfléchi et volontaire, détruit la foi, puisque celui qui doute sur un article révélé et reconnu pour tel, soupçonne la véracité de Dieu même, et semble l'accuser d'imposture. De là, mes frères, vous devez conclure de quelle importance il est pour vous de demeurer constamment attaché à tout ce que la foi vous propose, d'éloigner de votre esprit ces doutes qui ne pourraient qu'ébranler votre croyance, vous faire perdre le trésor de la foi. C'est alors qu'avec le centenier de l'Evangile vous devez vous écrier du fond de votre âme : Je crois, Seigneur, augmentez encore ma foi. *Credo, adjuva incredulitatem meam.* (*Marc.*, IX, 23.)

Enfin j'ai ajouté *proposées par l'Eglise.* Le Seigneur, mes frères, en nous donnant sa loi ne l'a pas laissée à la vaine interprétation des hommes. Entraînés par leurs passions, séduits par leurs préjugés, ils n'auraient pas manqué de l'altérer et de la dénaturer entièrement en substituant au sens propre de la parole de Dieu un sens étranger et corrompu ; mais le Seigneur a établi une autorité suprême, qu'il a investie de son infaillibilité, pour régler la foi et les mœurs ; et cette autorité, c'est l'Eglise. L'Eglise que saint Paul appelle *la colonne inébranlable de la vérité* (I *Tim.*, III, 15), et dont Jésus-Christ a dit que *les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle* (*Matth.*, XVI, 18) : voilà le juge suprême établi de Dieu pour proposer à notre croyance les vérités saintes de la religion ; voilà cette mère tendre qui doit conduire ses enfants à travers les écueils de cette vie afin qu'ils ne soient point emportés par tout vent de doctrine, et que nous devons tous écouter avec respect sous peine de la damnation : car il est écrit que *celui qui n'écoute pas l'Eglise est comme un païen et un publicain.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

Voilà donc ce que c'est que la foi ; et de là, mes frères, vous devez comprendre combien la foi est une vertu excellente dans son principe. Car, si tout don parfait descend du Père des lumières, combien plus la foi est-elle un bienfait signalé de la bonté de Dieu ! Effectivement, dans les vertus morales, l'homme soutenu de la grâce, ne travaille pas en vain : il peut en acquérir l'habitude, mais jamais l'homme ne pourrait parvenir à la foi si le Seigneur n'agissait dans son âme, s'il n'y faisait naître lui-même ce mouvement intérieur qui incline son esprit et son cœur à croire les vérités révélées. La grâce seule agit dans le commencement de la foi ; c'est un dogme de la religion fondée sur l'Ecriture, les Pères et les conciles (159), qui ont frappé d'anathème les erreurs de ces hérétiques orgueilleux qui soutenaient que l'homme pouvait par les seules forces de la nature, avoir le commencement de la foi. *Personne,* dit Jésus-Christ dans l'Evangile, *ne peut venir à moi s'il n'y est attiré par mon Père* (*Joan.*, VI, 44) ; et dans un autre endroit il confirme la même vérité : *C'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon Père.* (*Ibid.*, 66.) Saint Paul dit : *Quid habes quod non accepisti* (I *Cor.*, IV, 5) ; et ailleurs : *Non sumus sufficientes cogitare a nobis quasi ex nobis.* (II *Cor.*, III, 5.)

Or, s'il en est ainsi, mes frères, le Seigneur ne peut-il pas dire de chacun de nous comme de Cyrus : Vous n'étiez point encore, et cependant je vous voyais ; vous étiez encore dans le néant, et déjà je vous préparais le don précieux de la foi ! Ravi de ces idées, saint Augustin s'écriait : « Avant que je naquisse, ô mon Dieu ! j'étais le fils de votre droite, vous m'aviez prévenu de vos grâces et de vos faveurs. » Certes, mes frères, la foi est donc un grand bienfait de la bonté du Seigneur, une vertu bien excellente, puisque l'homme n'y saurait atteindre par ses propres forces et que Dieu seul peut nous l'inspirer. Il faut que le Seigneur s'abaisse jusqu'à nous, afin de nous élever jusqu'à lui ; et sous ce nouveau rapport, la foi doit nous paraître encore une vertu excellente, puis-

(159) *Concil. d'Orange.*

que par la foi notre esprit se rapporte tout au Seigneur et que sa parole est la raison du respect que nous lui rendons : et c'est ainsi, mes frères, que la foi de la terre au ciel, entretient un saint commerce entre Dieu et l'homme, élevant, pour ainsi dire, l'homme jusqu'à la Divinité.

Mais si la foi est une vertu si excellente, si elle est un pur don de la libéralité du Seigneur, quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance envers Dieu? notre fidélité à conserver le précieux trésor de la foi, notre attention à éviter tout ce qui pourrait en diminuer l'ardeur ou nous la faire perdre? Oui, si nous ne sommes pas encore comme tant d'autres, plongés dans les ténèbres et les ombres de la mort, c'est à la foi que nous le devons? Sans elle peut-être connaîtrions-nous à peine notre Créateur? Sans elle nous serions encore hors de la vérité et du salut ! Et cependant où sont ceux qui pensent à remercier le Seigneur du don précieux de la foi? Où sont ceux qui l'estiment ce qu'elle vaut? La foi, la religion ne sont-elles pas tous les jours insultées, non-seulement par notre conduite, mais encore par nos paroles? N'entendons-nous pas tous les jours sans frémir les blasphèmes que l'impiété ou le libertinage lancent contre elle? Ne nous occupons-nous pas de ces lectures empestées bien propres à nous faire perdre la foi, parce qu'elles corrompent les mœurs? Où sont les pères et les mères qui aient soin d'inspirer à leurs enfants ce respect dû à la religion, ou de leur apprendre de bonne heure les vérités de la foi ? Ingrats que nous sommes, non-seulement nous manquons au devoir indispensable de la reconnaissance, mais nous méprisons les dons du Seigneur, nous les foulons honteusement aux pieds, nous oublions le bienfaiteur lui-même.

Cependant, mes frères, ne nous y trompons pas ; non-seulement la foi est une vertu excellente dans son principe et dans sa fin, mais encore elle est une vertu nécessaire et sans laquelle nous ne saurions parvenir au bonheur éternel.

1° Sans la foi nous ne saurions plaire à Dieu. C'est la doctrine de l'apôtre saint Paul. *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu :* « *Sine fide impossibile est placere Deo.* » (*Heb.*, XI, 6.) Et le grand Apôtre voulant nous montrer de plus en plus la nécessité de cette vertu, parcourt les siècles qui se sont écoulés avant la venue de Jésus-Christ, et nous montre la foi dans le cœur et la conduite des patriarches et des saints de l'ancienne loi. C'est par la foi, dit l'Apôtre (*Ibid.*, 4 et seqq.), qu'Abel offre à Dieu des sacrifices d'agréable odeur, tandis que ceux de Caïn, son frère, sont rejetés de Dieu. C'est par la foi qu'Enoch est enlevé de ce monde qui n'était pas digne de le posséder ; par la foi que Noé construit l'arche qui devait être son salut, reproche à un monde corrompu ses nombreuses prévarications, devient l'héritier des promesses. C'est par la foi qu'Abraham ne balança pas à faire à Dieu le sacrifice de son fils unique qui devait être le dépositaire des promesses. C'est par la foi que Moïse foula aux pieds toute la gloire et les richesses de l'Egypte, préférant à ce vain éclat les opprobres du peuple de Dieu. Enfin, mes frères, selon la doctrine de l'Apôtre, nul n'a jamais plu à Dieu que par la foi : *Sine fide impossibile est placere Deo.* Certes, mes frères, si les justes de l'ancienne loi au milieu des ombres et des figures, n'ont pu plaire à Dieu sans la foi, combien cette vertu nous est-elle plus nécessaire encore, maintenant que le soleil de justice s'est levé pour nous et quand le Fils de Dieu est venu lui-même annoncer aux hommes sa loi et ses préceptes. Aussi, mes frères, eussions-nous toutes les autres vertus, la tempérance, la justice, l'intégrité des mœurs, eussions-nous donné tout notre bien aux pauvres, réduit notre corps en servitude ; si tout cela n'est animé par la foi, ce sont des œuvres mortes, ou plutôt, jamais nous ne pratiquerons la vertu si la foi n'est établie dans notre cœur. Qu'ont été tous ces hommes qui ont été privés du flambeau de la foi? Assis dans les ténèbres, au sein des ombres de la mort, *ils n'ont point rougi*, dit l'Apôtre (*Rom.*, I, 23 et seqq.), *de transférer l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul, à l'image d'un homme corruptible, aux plus vils animaux ; oubliant le Seigneur qui les a créés, ils se sont laissé emporter par les désirs déréglés de leur cœur, ils ont couvert leur corps de honte et d'infamie.* Certes, mes frères, il n'en saurait être autrement : dès qu'on n'a plus la foi, quel frein peut-on opposer aux mouvements impétueux des passions? Quelle barrière pourra les arrêter? Aussi voyez parmi ceux qui ont perdu la foi, ou en qui elle est presque éteinte : quelle est leur conduite? Quelles sont leurs mœurs. La justice a-t-elle pour eux quelque chose de sacré? et dès que le bien de leur frère a excité leur convoitise, est-il un moyen, quelque injuste, quelque vil qu'il soit, qu'ils ne saisissent pour s'en rendre maîtres? Si un désir de vengeance les transporte, ne cherchent-ils pas à l'assouvir quelquefois même dans le sang de leurs frères? Si une passion honteuse se soulève dans leur cœur, savent-ils respecter l'âge, le sexe, les liens du sang et de l'amitié? tout n'est-il pas au contraire sacrifié, le nom, le rang, la fortune, pour assouvir cette infâme passion? Pourquoi? parce que sans la foi l'homme cherche en vain un motif suffisant pour réprimer ses passions; et voilà pourquoi indépendamment de la doctrine de l'apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu sans la foi*, parce qu'on ne plaît à Dieu que par l'observation de sa loi, et que sans la foi on ne pourrait la connaître, cette loi : bien moins encore la mettre en pratique : *Sine fide*, etc.

Mais ce n'est pas tout. Sans la foi nous ne saurions être justifiés, ni rentrer en grâce avec le Seigneur. Personne, dit le saint concile de Trente, n'a jamais obtenu la grâce de la justification sans la foi, et l'apôtre saint Paul nous enseignant la même doctrine nous dit : *C'est par la foi que*

nous sommes justifiés. Il faut croire de cœur pour arriver à la justice : « Fide creditur ad justitiam.» (*Rom.*, V, 1 ; X, 10.) *C'est par la grâce que vous êtes sauvés*, disait l'Apôtre aux Ephésiens, *et cela par la foi. Qu'étiez-vous avant la foi? Morts par vos déréglements et vos péchés; esclaves du prince des puissances de l'air, de cet esprit malin qui exerce son pouvoir sur les incrédules et les rebelles, abandonnés aux désirs de la chair et d'un esprit déréglé, enfants de colère par votre naissance, vous traîniez une vie qui conduit à la mort. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés, et cela, par la foi : « Gratia estis salvati per fidem.»* (*Ephes.*, II, 1-8.) Ainsi, mes frères, sans parler du péché originel dont nous ne pouvons être lavés sans la foi, tout homme qui, après avoir reçu le baptême a encore eu le malheur d'offenser Dieu, ne saurait, s'il n'a la foi, être réconcilié avec Dieu. En effet, pour obtenir le pardon de ses fautes, il faut être pénétré d'un repentir sincère d'avoir offensé Dieu, il faut que le cœur déteste ses erreurs et ses crimes, et qu'il se retourne vers Dieu. Mais si nous n'avons la foi, comment détesterons-nous les fautes que nous avons commises? où puiserons-nous ces motifs puissants qui changent le cœur, le brisent d'une componction salutaire, le font rentrer dans la voie de la vertu? Nous pourrons, il est vrai, détester nos crimes, parce qu'ils auront eu pour nous des suites fâcheuses, parce qu'ils auront dérangé notre fortune, détruit notre santé, couvert notre nom de honte et d'infamie; mais ces motifs tirés de notre propre intérêt, ces motifs terrestres sont impuissants pour notre justification, il faut que les motifs de nos regrets viennent de plus haut, et pour cela la foi est absolument nécessaire : *Sine fide nulli unquam contigit justificatio.* (*Conc. Trid.*, sess. 6.)

Aussi notre divin Sauveur, lorsqu'il guérissait les malades, qui étaient une figure des maladies spirituelles que le péché cause à notre âme, le Sauveur, dis-je, exigeait toujours la foi. S'il guérit le paralytique, s'il cède aux importunes instances de la Chananéenne, s'il remet les péchés à la femme pécheresse qui se prosterne à ses pieds, s'il ressuscite le Lazare mort depuis quatre jours, c'est à la foi que ces miracles sont accordés; la foi est une condition indispensable. *Croyez, et tout vous est possible.* (*Matth.*, XVII, 19.) *Qu'il vous soit fait selon votre foi* (*Marc.*, IX, 23); *votre foi vous a sauvé, « fides tua te salvum fecit.»* (*Joan.* XI, 26.) Partout il nous montre que ses grâces ne sont accordées qu'à la foi, et en proportion de la vivacité de la foi. Ainsi, de même que sans la foi on ne peut plaire à Dieu, de même nous ne saurions obtenir la grâce de la justification sans cette vertu. *Nulli unquam sine fide contigit justificatio.*

De ce qui précède, il résulte nécessairement que sans la foi il n'y a point de salut; en effet, rien de souillé n'entrera dans le ciel. Or, quel est celui qui puisse se flatter d'être exempt de souillure aux yeux de Dieu? L'enfant qui vient de naître n'est pas pur devant lui : *Natura filii iræ.* (*Ephes.*, II, 3.) Mais si nul ne saurait être justifié sans la foi, n'est-il pas évident que nous ne saurions nous sauver sans elle?

Aussi Jésus-Christ nous le déclare-t-il formellement dans l'Ecriture : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croit point sera condamné.* (*Marc.*, XVI, 16.) Bien plus, *il est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au Fils unique du Père*, l'auteur de notre salut. (*Joan.*, III, 18.) C'est pourquoi, continue saint Jean, *la colère de Dieu reste sur lui : « Sed ira Dei manet super eum? »* (*Ibid.*, 36.) Heureux donc, mes frères, ceux que le Seigneur a appelés à la connaissance de la vérité, et qu'il a gratifiés du don précieux de la foi! Heureux de pouvoir plaire à Dieu et lui offrir des hommages qui lui seront agréables! Heureux de pouvoir obtenir la grâce de la justification et de parvenir un jour au bonheur des saints!.. Malheureux au contraire ceux qui sont privés d'un don si inestimable! Assis à l'ombre de la mort, enveloppés de ténèbres épaisses, comment offriront-ils à Dieu leurs vœux et leurs hommages? où puiseront-ils ces motifs puissants qui changent le cœur et le sanctifient? Le Seigneur est tout-puissant, sans doute, il a plus d'une bénédiction, il peut agir d'une manière ineffable dans les âmes. Mais après tout, il faut convenir qu'il est bien difficile pour ceux qui n'ont pas la foi d'arriver à la vie au milieu de tant de dangers et de si profondes ténèbres.

Mais combien sont encore plus malheureux ceux qui, après avoir été éclairés par les lumières de la foi, non-seulement n'ont pas soin de l'entretenir dans leurs cœurs, mais étouffent, pour ainsi dire, ce flambeau divin, par leur conduite coupable; qui vivent comme s'ils ne croyaient pas, et qui finissent par ne rien croire! Chrétiens lâches et indifférents pour qui la terre est tout et le salut n'est rien; chrétiens malheureux qui, semblables à ce peuple impie, dont parle le prophète, tiennent sans cesse leurs yeux collés bassement vers la terre, refusant de les lever vers le ciel, et dont toutes les espérances viennent finir au tombeau! *Nuées stériles et sans eau*, dit un apôtre, *qui sont poussées çà et là par les vents furieux; arbres tardifs et sans fruits, deux fois morts et déjà arrachés..... auxquels une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité.* (*Jud.*, 12, 13.)

Mais que penser de ceux qui, non-seulement ont perdu la foi, mais encore s'efforcent de l'arracher du cœur de leurs frères? Hommes profondément corrompus, qui n'ont abandonné la foi que parce qu'elle leur imposait des préceptes qui gênaient leurs passions; hommes ignorants qui, sans connaître une religion, la traduisent au tribunal de leur conscience erronée, et blasphèment ce qu'ils ignorent; hommes

bien à plaindre : car si celui qui opère le retour de son frère à la vertu sauve sa propre âme, quel ne sera pas le sort de ceux qui, par leurs sarcasmes, leurs calomnies, leurs blasphèmes, ne tendent qu'à arracher du cœur des hommes l'idée de la vertu, à y faire germer tous les vices et à les précipiter dans un malheur éternel ?

Oui, mes frères, il est peu de personnes qui puissent se flatter d'estimer la foi ce qu'elle vaut, et qui soient vraiment pénétrées de sa nécessité. Et nous, mes frères, si nous étions convaincus que *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu*, et d'arriver au bonheur du ciel, n'agirions-nous pas d'une manière différente de celle dont nous agissons tous les jours ? Nous verrait-on nous exposer, avec une affreuse témérité, au danger de la perdre, en nous laissant aller à nos passions, ou à des lectures empestées qui jettent dans notre âme le venin le plus mortel, qui y allument le feu des passions les plus honteuses, lesquelles en diminuent la vivacité et la rendent inutile, si même elles ne vont jusqu'à la faire mourir entièrement dans nos cœurs ! Car, qui pourrait dire combien d'âmes ont perdu la foi par la lecture de ces mauvais livres, où ni l'âge, ni le sexe, ni la raison, ni la décence ne sont respectés ! où tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion est tourné en ridicule, où l'on tâche de nous rassurer contre les terreurs d'une conscience justement alarmée ? Ouvrages malheureux qui ont détruit parmi nous l'antique foi de nos pères, et mis notre patrie à deux doigts de sa perte ! Nous verrait-on, mes frères, faire nos délices de ces sociétés dans lesquelles on lance les railleries les plus indécentes contre la religion, de ces assemblées qui en corrompant nos mœurs nous inspirent une dissipation volage ennemie du recueillement et nous exposent à un danger presque certain de perdre la foi ! Que nous sommes aveugles, mes frères, et que nous apprécions mal les dons de Dieu ! Nous regarderions comme un insensé celui qui possédant un trésor, le laisserait exposé à toute la cupidité des voleurs ; sommes-nous plus sages, ou plutôt ne sommes-nous pas infiniment plus aveugles d'exposer d'une manière si téméraire le don précieux de la foi, sans laquelle on ne peut ni plaire à Dieu ni être justifié à ses yeux, ni parvenir au bonheur éternel?

Je sais, mes frères, que des esprits orgueilleux et téméraires s'élèvent contre la profondeur des vérités offertes à notre croyance. La religion, disent-ils, contient des mystères qui révoltent la raison, c'est un tissu d'obscurités que l'on ne peut comprendre ; et, sur ce frivole prétexte, ils secouent audacieusement le joug de la foi. A Dieu ne plaise, mes frères, que je vous suppose imbus de semblables principes ; enfants dociles à la foi, vous avez appris de l'Apôtre, que l'hommage que vous faites à Dieu de votre foi est raisonnable : *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII, 1.) Mais peut-être que ces froides déclamations de l'impiété ont quelquefois troublé votre âme, et fait sur votre cœur une fâcheuse impression. Voyons s'il est vrai que la foi nous propose des choses qui révoltent la raison. N'attendez pas, au reste, que j'entre dans une longue discussion qui nous mènerait trop loin, ce sera le sujet de bien d'autres instructions ; je me contenterai de vous offrir un tableau abrégé des vérités principales de la foi, et de vous faire remarquer que non-seulement il n'y a rien en elles de contraire à la raison, mais qu'il est au contraire très-raisonnable de les croire.

Commençons par examiner le principe des ennemis de la religion. La foi, disent-ils, nous propose des mystères incompréhensibles : donc un esprit raisonnable ne saurait s'y soumettre. Quel est le vrai sens de ces paroles ? le voici : Je suis un être borné, mon esprit ne parvient qu'avec peine et à force d'étude, à acquérir quelques connaissances dans les sciences profanes ; cependant, je prétends que dans la religion il n'y ait rien que de clair, de précis, rien qui puisse échapper aux faibles lumières de mon esprit.

J'ignore la plupart des secrets de la nature, les merveilles de la végétation, je ne connais pas même l'union de mon âme avec son corps ; néanmoins, j'entends lire clairement dans le secret de la Divinité, pénétrer son essence la plus intime, connaître parfaitement sa nature, et si je ne puis comprendre Dieu lui-même, je ne veux point de sa religion.

Dieu est infini dans ses perfections; je suis au contraire très-borné dans mes connaissances; cependant, je prétends avoir une intelligence, une science égale à celle de Dieu. Je veux m'égaler à lui, ce n'est qu'à cette condition que je me soumettrai à son empire. Voilà, mes frères, le langage plein de blasphème, d'ineptie et de déraison de ces prétendus esprits forts, et tout ce que je viens de dire, n'est que la fidèle explication de cette parole : Je ne comprends pas les mystères, donc la religion est fausse et la foi déraisonnable.

La raison, mes frères, consultée dans le silence des passions et des préjugés, nous tient bien un autre langage, et aux yeux de tout homme de bonne foi, non-seulement ses mystères ne sont point une marque de fausseté dans la religion, mais au contraire c'est une preuve de sa divinité. « Non, je ne pourrais croire à une religion qui n'aurait pas de mystères ; les mystères supprimés, Dieu ne s'y trouverait plus, et Dieu absent de sa religion, elle cesserait d'être divine.... Une religion sans mystères serait nécessairement fausse, puisque la religion de l'homme suppose des rapports entre la créature et son Créateur, entre le fini et l'infini (160). »

(160) *Mém. de Crillon*, tom. II, p. 112 et 113.

Ainsi, la religion véritable suppose nécessairement des mystères, car dès que Dieu se fait connaître à l'homme, l'homme ne pouvant le connaître qu'imparfaitement, il s'ensuit que l'essence de Dieu demeure enveloppée dans une lumière inaccessible, et voilà des mystères. Ainsi, les mystères sont une preuve de la divinité de la religion.

Mais voyons en particulier les principaux mystères de la foi.... Le premier et le plus impénétrable à la raison humaine, c'est le mystère de la Trinité, par lequel nous faisons profession de croire un Dieu en trois personnes, une seule nature divine et trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans une seule nature. Qu'a donc de contraire à la raison ce mystère, il est incompréhensible sans doute, et il doit l'être. L'homme ne saurait comprendre Dieu, mais après tout l'esprit n'y voit qu'une ineffable obscurité, mais rien qui répugne à la raison. Aussi l'impie qui veut attaquer ce mystère est obligé de dénaturer notre croyance pour l'attaquer avec quelque apparence de justice. A l'entendre, nous croyons que trois ne font qu'un; aveugle qui ne veut pas voir que jamais l'Église ne nous a enseigné une erreur aussi grossière, car autre chose est de dire: Trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et de dire : Trois dieux ne font qu'un seul Dieu, ce qui serait évidemment absurde.

En second lieu, nous croyons que le premier homme ayant été créé dans l'état d'innocence, perdit par sa désobéissance, pour lui et sa postérité, les dons précieux dont le Seigneur l'avait gratifié. En conséquence de cette faute, nous naissons souillés aux yeux de Dieu, indignes de jouir de sa gloire, condamnés à vivre loin de Dieu : c'est ce qu'on appelle le péché originel; y a-t-il dans ce dogme quelque chose qui révolte la raison? L'homme est créé dans un état de bonheur, son sort et celui de sa postérité est attaché à sa soumission; l'homme perd ces avantages précieux; dès lors nous naissons sujets à toutes les suites de cette première prévarication, voilà le dogme. Dieu ne pouvait-il pas attacher à telle ou telle condition la durée d'un bonheur qu'il avait gratuitement accordé à l'homme, ou l'homme avait-il des droits rigoureux à ces faveurs distinguées? Un roi élève un de ses sujets à la première place de son royaume, et l'ennoblit lui et toute sa famille; ce sujet orgueilleux se révolte contre son maître, le roi pour le punir le dégrade lui et sa postérité, il le replonge dans la poussière d'où il l'avait tiré; oserait-on taxer ce roi d'injustice? Les enfants de ce sujet rebelle ont-ils droit de se plaindre de la sévérité du monarque? Non, sans doute. Voilà une comparaison qui doit vous faire comprendre que rien n'est opposé à la raison dans le dogme de la tache originelle. D'ailleurs, Adam n'a pu transmettre à la postérité que ce qu'il avait lui-même. Par sa révolte contre Dieu, il a été dépouillé de son immortalité : les maladies, les infirmités pour le corps; la concupiscence et l'aveuglement pour l'âme sont devenus son triste apanage; est-il étonnant que naissant d'un père sujet à la mort et à toutes les infirmités de la vie, nous soyons nous-mêmes assujettis aux mêmes infirmités? Ne serait-il pas plus incompréhensible que nous reçussions l'immortalité d'un père mortel, et qu'Adam nous ait transmis ce qu'il avait perdu lui-même et ce qu'il ne possédait plus?

L'homme ainsi dégradé, éloigné de Dieu par sa faute, ne pouvait plus par lui-même se réunir à son auteur, il ne saurait y avoir d'alliance entre la sainteté et le crime; toute réparation de sa part était insuffisante, parce qu'elle partait d'une source corrompue, et que son crime avait élevé entre Dieu et l'homme une barrière qui ne pouvait être renversée par les forces humaines : de là la nécessité d'un médiateur et d'un réparateur. La foi m'apprend que ce libérateur était Dieu; et certes, il le fallait bien, car il n'existait sur la terre à la chute du du premier homme, que Dieu et l'homme coupable qui ne pouvait satisfaire à la justice de Dieu. D'ailleurs il était question tout à la fois de satisfaire à la justice, à l'infinie bonté de Dieu, et de remédier aux malheurs de l'humanité; il fallait expier, pardonner et réparer. Aucune créature choisie même dans les cieux ne pouvait opérer un pareil prodige, un Dieu seul pouvait accomplir le mystère de la réconciliation et de la réparation.

Mais s'il y eut un Dieu médiateur entre Dieu et l'homme, il fallut nécessairement que cette tierce personne fût une seconde personne en Dieu; il fallait que l'humanité devînt l'apanage d'un être pur et parfait. Mais la nature humaine étant viciée dans son principe, il s'agissait de réparer la création et l'humanité, et de porter le remède dans la source du mal. Un semblable prodige ne pouvait être opéré que par un Homme-Dieu tout à la fois, c'est-à-dire un Dieu qui s'unissant à l'humanité, lui rendit sa première splendeur. Voilà comment la raison en laissant subsister les profondeurs de la foi soulève un coin du voile, et nous fait apercevoir la convenance des mystères, bien loin d'y rien découvrir qui la révolte. Certes, mes frères, ce mystère de l'Incarnation d'un Dieu est trop honorable pour l'homme, pour qu'il puisse être faux, et il n'y a que des hommes dégradés qui puissent tenter de le combattre. Vous voyez qu'il n'y a aucune contradiction dans ce mystère, à moins que l'impie ne prétende que la nature spirituelle ne puisse s'allier avec la nature corporelle, et dès lors, il est obligé de nier l'union de son âme et de son corps, de se renier lui-même.

La foi nous apprend que ce Messie promis est enfin arrivé, qu'il a instruit les hommes, réconcilié la terre avec le ciel par son sacrifice sur la croix, et que Jésus-Christ est le Messie vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, semblable en tout à son Père. Et ici, mes frères, votre foi

n'est pas vaine. Nous avons pour garants les nombreuses prophéties qui, pendant quatre mille ans, ont annoncé la venue du Messie, dépeint son caractère, marqué le lieu de sa naissance, annoncé ses prodiges, et le genre et le moment de sa mort, lesquelles prophéties ont eu leur entier accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Lui-même a fait les plus grands prodiges, et a prouvé qu'il ne s'attribuait pas en vain le nom de Dieu. L'histoire de sa vie et de sa mort nous est attestée par le peuple même qui l'a fait mourir, par ce peuple dont l'existence est elle-même un prodige, et une preuve manifeste de la vérité de la religion chrétienne.

Nous croyons que Jésus-Christ est ressuscité, et nous en avons pour garants le témoignage des apôtres, des cinq cents disciples, qu'aucun motif humain n'a pu porter à nous en imposer, le témoignage de l'univers entier qui s'est soumis à la religion de Jésus-Christ, qui fait profession de croire à sa doctrine et à ses miracles.

Nous croyons à la doctrine que Jésus-Christ nous a enseignée, doctrine sublime, et vraiment divine, dont les ennemis de la religion ne peuvent s'empêcher de faire l'éloge quoiqu'ils n'aient pas la force de la pratiquer. Nous croyons enfin au dogme de la résurrection générale, et d'une autre vie, et cette doctrine que la raison approuve est appuyée sur la parole de Jésus-Christ même dont la divinité nous est démontrée par les preuves les plus évidentes, et dont par conséquent les promesses sont infaillibles. Et voilà, mes frères, comment selon la parole de l'Apôtre, notre foi est rais nnable, puisque d'un côté la raison ne peut découvrir dans les mystères aucune contradiction et que de l'autre elle est appuyée sur les preuves les plus solides, et les miracles les plus éclatants.

Je m'arrête pour ne pas vous retenir trop longtemps; mais combien n'avons-nous pas d'actions de grâces à rendre au Seigneur pour le don précieux de la foi sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu ni parvenir au salut? Attachons-nous donc de plus en plus à ce que la foi nous apprend. Disons à Dieu avec les mêmes sentiments que les apôtres (*Luc.*, XVII, 5): Seigneur, augmentez de plus en plus la foi dans nos cœurs. Fuyons avec le plus grand soin tout ce qui pourrait nous faire perdre ce trésor précieux: les lectures mauvaises, les compagnies des impies, les sociétés profanes; nourrissons notre esprit et notre cœur de quelque pieuse lecture qui nous retrace nos devoirs avec les motifs puissants qui nous doivent porter à les accomplir afin que notre foi ne soit point stérile mais féconde en bonnes œuvres; et que nous puissions voir un jour à découvert ce que nous croyons aujourd'hui. *Amen.*

INSTRUCTION III.

SUR LA FOI.

Credo. (*Symb. apost.*)
Je crois.

Déjà, mes frères, dans la précédente instruction, nous avons vu ce que c'est que la foi; combien c'est une vertu excellente; nous avons reconnu quelle nous était absolument nécessaire, puisque sans elle on ne peut plaire à Dieu, ni obtenir la grâce de la justification, ni parvenir au salut. Nous nous sommes convaincus par l'exposition des principales vérités que la foi nous enseigne, que bien loin d'y trouver quelque chose de contraire à la raison, rien n'était plus raisonnable que de croire fermement ce que l'Eglise nous propose; et je ne vous aurais pas parlé aujourd'hui sur cette matière si je n'eusse remarqué que la foi est bien faible parmi nous; que nous sommes presque arrivés à ces temps malheureux prédits par le Sauveur, où l'on trouvera à peine de la foi sur la terre. (*Luc.*, XVIII, 8.) Mais puisqu'il y a un si grand nombre de personnes qui attaquent la religion et ses pratiques les plus saintes, qui n'épargnent ni le fiel du sarcasme, ni la noirceur de la calomnie et du mensonge; puisqu'il y a tant d'hommes pour qui la foi semble vaine et qui méconnaissent ses avantages; puisque tant d'autres n'ont qu'une foi de spéculation, stérile dans la pratique, pour remédier à ces abus, je me propose de vous entretenir des avantages que la foi nous procure et des qualités dont elle doit être revêtue: voilà le sujet de cette instruction.

C'est par les fruits que l'on connaît l'arbre, dit-on communément. *Un bon arbre ne saurait donner de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits.* (*Matth.*, VII, 18.) Ainsi nous jugerons de l'excellence de la foi par les effets merveilleux qu'elle produit. Effectivement, la foi éclaire notre esprit, dirige les penchants de notre cœur et nous rend capables des vertus les plus héroïques.

1° D'abord la foi éclaire notre esprit sur les connaissances qu'il importe le plus à l'homme de posséder. 2° La foi nous apprend à connaître Dieu. Vous le savez, mes frères, et il n'est aucun de vous qui ne l'ait entendu raconter, avant la venue de Jésus-Christ dans quel état étaient les hommes? Dans quelles profondes ténèbres n'étaient-ils pas plongés touchant la Divinité? Pendant plusieurs siècles les hommes adorèrent de fausses divinités, des statues de bois, de marbre et d'autres matières inanimées. L'homme adora les arbres, les pierres et les plantes mêmes de ses jardins. Ce n'est pas tout encore, on divinisa les passions, et l'envie, l'orgueil, la volupté, les passions les plus infâmes avaient des autels; oui, on voyait l'homme, la seule créature raisonnable ici-bas, l'homme, ce chef-d'œuvre sorti des mains du Très-Haut, méconnaître son auteur, prostituer à de viles idoles l'encens qui n'était dû qu'à Dieu seul! Vous ne pouvez vous persuader, mes frères, que l'homme ait pu se laisser aller à une dégradation aussi profonde, néanmoins cela est ainsi, et sans la lumière de la foi, nous serions encore dans le même aveuglement.

Oui, mes frères, c'est la foi et la foi seule qui

nous a donné sur la Divinité des idées justes, magnifiques. Partout ailleurs ce sont des hommes qui me parlent ; et faibles, et misérables entraînés par tant de passions et de préjugés, qu'eussent-ils pu nous apprendre de ce Dieu dont il est écrit qu'il habite une lumière inaccessible. La foi nous apprend qu'il est un en trois personnes. Elle nous le représente tirant, par une seule parole, du sein du néant, l'univers et tout ce qui existe : *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.) Voilà le Créateur de toutes choses, celui devant qui tout ce qui est grand ici-bas n'est rien, celui qui règle le cours des astres, les temps et les saisons ; celui qui envoie la santé ou la maladie, la vie ou la mort ; celui dans lequel et par lequel nous avons le mouvement, l'être et la vie : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Tout change ici-bas ; la jeunesse succède à l'enfance, l'âge mûr à la jeunesse, la vieillesse à l'âge mûr : lui seul ne change pas ; immuable, éternel, souverainement bon, source ineffable de toute beauté, centre de toute perfection, tel est le Dieu que la foi nous découvre. Quelles sont grandes, mes frères, quelles sont magnifiques ces idées que la foi nous donne de notre Dieu ! Oui, loin de nous tous ces désolants systèmes de ces hommes vieillis dans les ténèbres et les passions. J'ai trouvé le Dieu que mon cœur cherche et que ma raison avoue.

2° La foi après nous avoir fait connaître notre Créateur ne nous apprend pas moins le culte que nous lui devons et les devoirs que nous avons à remplir envers lui. Doué d'un esprit capable de connaître, d'un cœur capable d'aimer, l'homme n'a pas été jeté sur la terre pour y vivre comme la brute et mourir comme elle. Son devoir est de s'efforcer de connaître son Auteur et de s'attacher fortement à lui, comme à son principe et à sa dernière fin ; voilà le cri de la raison et du bon sens. Mais ces lumières précieuses, combien n'avaient-elles pas été méconnues ou étrangement défigurées ? Considérez le culte que l'on rendait à Dieu avant que le don précieux de la foi nous fût accordé ; que trouverez-vous ? Des hommes, qui, assez vils à leurs propres yeux pour s'assimiler à l'animal sans raison, se contentent comme lui de satisfaire leurs appétits déréglés, n'offrent non plus à Dieu aucun hommage que si Dieu n'existait pas, méconnaissent sa providence et le repoussent dans le ciel comme un être inutile ! Ailleurs ce sont des purifications tout extérieures dans lesquelles le cœur n'est pour rien ; et plût à Dieu que ces cérémonies n'eussent été qu'insignifiantes et stériles, mais l'homme ayant divinisé les vices, ne pouvait les honorer que par des crimes, aussi vit-on souvent la licence et la débauche être le culte offert à ces fausses divinités ; et le crime et la force, partout haïssables, semblaient perdre ici tout ce qu'ils avaient de révoltant. A qui devons-nous, mes frères, d'être délivrés de ces cultes aussi impies qu'insensés? A la lumière de la foi.

Eclairé par la foi, l'homme n'a plus à craindre d'outrager la Divinité en prétendant l'honorer, ni de s'égarer et de lui offrir un culte qu'elle réprouve. La foi rejette ces hommages vains et stériles dans lesquels le cœur n'entre pour rien ; elle nous apprend que le Seigneur exige les hommages du cœur ; que les inclinations, les marques extérieures de respect sont repoussées si les sentiments du cœur ne les accompagnent. Un culte en esprit et en vérité, voilà ce qu'elle nous enseigne à rendre à Dieu, parce que Dieu est esprit et vérité. De là la nécessité de la pureté de cœur ou d'un repentir sincère pour en être écouté. La foi nous apprend que Dieu est notre Créateur, notre Maître, et nous fait un devoir de l'adorer, et de n'adorer que lui seul. Elle nous découvre notre profonde misère, notre extrême faiblesse ; mais elle nous montre un père toujours disposé à secourir ses enfants pourvu qu'ils s'adressent à lui avec confiance; voilà la nécessité de la prière : elle nous montre notre Dieu comme celui de qui nous tenons tout ce que nous avons, la vie, la santé, les biens et les richesses, et elle nous apprend à lui en témoigner nos actions de grâces ; voilà la reconnaissance. Et c'est ainsi, mes frères, que la foi découvre à l'homme toute sa grandeur et toute sa noblesse en le mettant en rapport avec la Divinité, et en établissant un saint commerce entre le ciel et la terre. Grâces soient donc rendues à la religion, mes frères, il est encore permis à l'homme de lever les yeux vers le ciel ; d'y considérer son Dieu et son père présidant à tous les événements du monde, les dirigeant avec une force tempérée par la douceur. Il est permis à l'homme de ne pas se confondre avec les vils animaux qui paissent dans les prairies, de se croire au-dessus d'eux, d'avoir d'autres pensées et d'autres espérances. Que ceux-là reconnaissent ce bienfait de la foi, qui sont assez vils, assez dégradés pour se contenter des jouissances de la terre; nous, nous cherchons une autre patrie permanente, pour laquelle la foi nous apprend que nous avons été créés; et nous bénissons le Seigneur de nous avoir fait connaître la manière dont nous devons l'honorer, sûrs de lui plaire en accomplissant ce qu'il nous ordonne.

3° La foi règle et dirige les penchants de notre cœur. Les plus grands écarts auxquels l'homme se laisse aller, viennent moins de son esprit que de son cœur. C'est le cœur qui, corrompu lui-même, égare notre esprit et le corrompt. Séduit par le charme des plaisirs, égaré par des passions violentes, aveuglé par l'intérêt, comme il ne peut remplir les devoirs qui lui sont imposés qu'en se faisant à lui-même une violence continuelle, le cœur de l'homme secoue bientôt le joug pesant de ses devoirs, il les perd même bientôt de vue, à moins qu'on les lui trace d'une manière précise, et qu'on lui fournisse des motifs forts et puissants, capables de faire sur lui-même

une grande impression. Sans doute il est pour la vertu et le vice, pour la justice et l'injustice une règle immuable qui ne dépend ni de nos préjugés ni de nos passions; mais combien de fois la passion ne nous fait-elle pas regarder comme juste et équitable ce qui peut nous convenir et nous satisfaire? Ainsi cet homme dévoré du désir d'amasser des richesses, se persuadera aisément que tel ou tel moyen que la justice condamne, est néanmoins très-innocent, pourvu qu'il le conduise à son but. Celui-ci, animé de la fureur de la vengeance, trouvera dans la nature de l'offense qu'il a reçue, dans le caractère de celui qui l'a outragé, de quoi justifier les excès auxquels il se porte. Cet autre jettera un regard adultère sur la femme de son prochain, et lui ravira son honneur, et ce crime ne sera à ses yeux qu'une faiblesse bien pardonnable. La médisance et la calomnie ne seront que de brillantes saillies propres à égayer la conversation; que sais-je? il n'y aura aucune espèce d'excès que l'on ne justifie. Et ne croyez pas que c'est là une exagération. Dans quel état étaient les mœurs avant la venue de Jésus-Christ? était-il une passion, pour si abjecte et si avilissante qu'elle fût, à laquelle on ne se livrât sans remord et sans crainte? Et puis, supposé que les devoirs soient connus, où puiser les motifs qui nous les font observer? Certes, il est peu d'âmes pour lesquelles la beauté de la vertu soit un motif déterminant pour la pratiquer; cela n'appartient qu'à ceux qui, nés avec des inclinations heureuses, savent goûter ce qui est vraiment beau et s'élever au-dessus des sens; encore, ce motif est-il bien impuissant contre une passion fougueuse qui agite. L'honneur et la réputation? mais combien de crimes peut-on commettre en secret, qui ne la compromettent en aucune sorte, et par conséquent que ce motif ne saurait empêcher; et, de plus, combien de personnes pour qui l'honneur n'est rien, et la réputation bien moins encore! Les lois civiles et les peines qu'elles infligent? mais outre qu'elles ne punissent que certains forfaits trop atroces, combien de fois n'échappe-t-on pas à leur glaive et à leurs coups? en un mot, ces punitions peuvent quelquefois arrêter le bras du meurtrier, mais jamais les désirs de son cœur. Il faut à l'homme une règle plus précise que sa faible raison, et des motifs plus puissants que la beauté de la vertu, l'honneur, ou la crainte des châtiments de la justice humaine, et c'est la foi qui remplit ce double objet.

4° Oui, mes frères, la foi nous fait connaître les devoirs que nous avons à remplir envers nous-mêmes et envers le prochain. A nous-mêmes, elle nous prescrit le respect pour nos corps, ils sont les membres de Jésus-Christ, et le temple de l'Esprit-Saint; l'humilité, le détachement des choses de la terre, la mortification. A l'égard du prochain, elle nous ordonne le support mutuel, la charité, l'oubli des offenses, le pardon des injures. Aux chefs de famille, elle prescrit la vigilance sur leurs enfants, le bon exemple, l'éloignement des occasions dangereuses, l'éducation chrétienne. Aux enfants, l'obéissance, le respect, l'amour, la reconnaissance envers leurs parents. Aux rois, le soin de leurs peuples, la justice dans la distribution des charges et des impôts, la défense de la veuve et de l'orphelin. Aux sujets, l'obéissance, le respect et l'amour. *Vous ne prendrez point le bien d'autrui*, dit-elle aux avares : « *Non furtum facies.* » *Vous ne convoiterez pas la femme de votre prochain*, crie-t-elle aux libertins. (*Exod.*, XX, 15, 17.) Malheur à celui qui prendra des membres sanctifiés par la présence de l'Esprit-Saint pour en faire les membres d'une prostituée, dit elle à ceux qu'agitent des passions fougueuses. (I *Cor.*, VI, 15.) Vous ne médirez point de votre prochain, vous ne le calomnierez point. (*Exod.*, XX, 16.) Vous n'aurez pas deux poids et deux mesures, vous ne vous laisserez point corrompre par les présents, dit-elle à ceux qui sont chargés de rendre la justice. (*Deut.*, XXV, 14.) Enfin, il n'est aucun état, aucune condition auxquels elle ne trace d'une manière claire et précise ses devoirs et ses obligations. Quel précieux avantage! que de recherches pénibles nous sont épargnées par ces leçons si précises que la foi nous donne!

5° Mais ce n'est pas tout. Bien différentes des leçons stériles que les hommes peuvent nous donner, les leçons de la religion sont accompagnées des motifs les plus puissants pour en assurer l'observation; ici ce ne sont plus des hommes qui viennent nous débiter de belles maximes que nous avons le droit de rejeter, c'est Dieu lui-même qui ordonne et qui ordonne en souverain : *Ego Dominus.* Ce ne sont plus les motifs vagues et impuissants de l'honneur et de la réputation; ce sont des peines ou des récompenses éternelles destinées aux infracteurs ou aux observateurs de la loi de Dieu. En vain se flatterait-on d'échapper à de si rudes châtiments; le Seigneur saura atteindre les coupables. A ses yeux la nuit la plus profonde, les ténèbres les plus épaisses sont comme le jour le plus éclatant, et ce crime honteux, commis dans l'ombre, que l'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même, le Seigneur l'a vu, vous dit la foi, il est inscrit dans le livre de mort. Ainsi la crainte de ces peines arrête le coupable. Bientôt il gémit de ses fautes. Consolé par l'espoir du pardon, il déteste son crime, il commence à s'élever à un motif plus pur; bientôt il aime Dieu pour lui-même, le voilà qui devient homme de bien et qui marche dans la voie de la vertu. Sans la foi, il eût peut-être expiré entre les mains du bourreau!

Voilà, mes frères, comment la foi en éclairant notre esprit dirige aussi les penchants de notre cœur. Voilà comment elle devient le plus ferme appui de la vertu, le frein le plus imposant pour les passions et le vice, comme elle est la sauvegarde la plus sûre pour les mœurs, en interdisant

jusqu'à la pensée du mal, et par une conséquence nécessaire le plus ferme fondement des sociétés et des empires, car à quoi servent les lois sans les mœurs : *Quid sine moribus vanæ leges proficiunt?*

Ah! il semble, mes frères, que nous devrions tous nous empresser de rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, pour un don si excellent. Mais non, mes frères, ces précieux avantages et ceux qu'il me reste encore à vous signaler sont sans cesse méconnus. La foi est outragée de toutes les manières : on attaque ses dogmes sublimes, on rejette sa morale divine, on s'efforce de l'arracher du cœur des hommes par des plaisanteries fades et dégoûtantes, par des railleries amères. On lance sans cesse contre elle les sarcasmes les plus grossiers, une foule de libelles impies et détestables défigurent sa doctrine pour la rendre ridicule et anéantir sa puissante influence. Une foule de romans obscènes détruisent les mœurs, afin d'anéantir la foi. Combien d'hommes pour qui rien n'est sacré, et qui semblent avoir pris à tâche d'anéantir la religion et son auteur. Malheureux! les crimes sont déjà si multipliés malgré les terreurs de la religion, que sera-ce donc quand vous l'aurez fait disparaître, elle qui en est le frein le plus imposant. Que deviendront alors la décence et les mœurs? que deviendront la fidélité à ses promesses et la bonne foi? qui arrêtera le bras de l'assassin lorsqu'il pourra se flatter d'échapper aux coups de la justice humaine, ou plutôt quel attentat assez horrible pourra révolter l'homme quand vous aurez éteint la foi dans son cœur?

6° Mais poursuivons : non-seulement la foi arrête le vice, mais encore c'est elle qui développe les vertus les plus sublimes ; et d'abord la foi anime, vivifie, sanctifie toutes nos actions, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite. Les fonctions les plus communes, si elles sont dirigées par un motif surnaturel, sont agréables à Dieu : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) Un verre d'eau donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ ne sera pas sans récompense. (*Marc.*, IX, 40.) Quel puissant encouragement à la vertu! Le monde n'estime, ne récompense que les actions d'éclat ; aux yeux de la foi il n'est aucune action quelque petite qu'elle paraisse qui ne soit récompensée au centuple. La Providence vous a-t-elle placé dans l'élévation, comblé de richesses, répandez-les dans le sein des pauvres, vous amassez un trésor de richesses incorruptibles pour l'éternité. Etes-vous au contraire réduit à vivre dans la pauvreté et la misère, supportez avec un esprit de foi les rigueurs de cet état si vil aux yeux du monde, et un poids immense de gloire vous est réservé. Oui, mes frères, si nous savions agir en esprit de foi, tous les jours nous ajouterions quelque chose à notre couronne, et l'on verrait naître parmi nous les vertus les plus héroïques.

7° La foi est la clef du ciel, elle pénètre jusque dans le sein de Dieu : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera*, dit le Sauveur. (*Joan.*, XVI, 23.) Quelle puissante consolation dans nos peines! Nous avons un protecteur puissant qui promet de venir à notre secours. Etes-vous accablé de tristesse, assailli par des tentations nombreuses, environné de périls et d'ennemis ; êtes-vous sur le point de faire un triste naufrage et de périr misérablement, gardez-vous de vous laisser aller à un triste désespoir, levez les yeux vers le ciel, d'où peut vous venir la consolation dont vous avez besoin. Ainsi, mes frères, au milieu des peines les plus cruelles, le chrétien ne se donne point à lui-même la mort et ne se hâte point de s'ensevelir dans sa tombe : c'est le partage des partisans de la philosophie ; mais il attend du ciel les secours que ses peines lui rendent nécessaires.

8° La foi nous fait triompher du monde et de ses attraits : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.) Vous êtes au printemps de votre vie, dit le monde à ce jeune homme, à cette jeune personne, vous pouvez sans crainte jouir des plaisirs qui vous sont offerts et goûter le charme des passions : et après cela, reprend la foi, ne faudra-t-il pas mourir? ne faudra-t-il pas paraître devant le tribunal du souverain juge pour lui rendre un compte exact des déréglements de la jeunesse? et voilà ce jeune homme et cette jeune personne arrêtés sur le bord du précipice dans lequel ils allaient tomber.

Mais insensé, reprend le monde, quelle idée vous faites-vous donc de la bonté de Dieu? Quoi! vous croyez qu'il faudra rendre compte de ces réunions honnêtes, de ces divertissements innocents, de ces liaisons si tendres et si naturelles à votre âge, de ces danses, de ces promenades où le cœur s'épanche d'une manière si douce et si agréable! Est-ce donc un petit mal, reprend la foi, de passer dans la dissipation et le désordre les premières années de sa vie, de ne consacrer au Seigneur que quelques courts intervalles, et de sacrifier tout le reste à la dissipation, à la frivolité, à des amusements dangereux pour l'innocence et la vertu? N'est-il pas écrit que *celui qui aime le danger y périra?* (*Eccli.*, III, 27.) Mais quoi! reprend le monde, passer les plus belles années de votre vie dans la noire mélancolie de la dévotion? Mais quoi! reprend la foi, le temps de la jeunesse n'est-il point au Seigneur? le premier usage que nous faisons de nos facultés doit-il être un crime! faut-il commencer par outrager le bienfaiteur, et ne lui réserver que les restes dégoûtants de nos passions et de nos crimes? Mais les railleries du monde? vous allez passer pour un esprit timide, une personne qui ne sait pas vivre : et que m'importent les railleries de ces hommes trop faibles pour pratiquer la vertu, et trop corrompus pour l'aimer. N'est-il pas écrit que *celui qui aura rougi de Dieu devant les hommes, le Sauveur rougira de lui au grand jour de ses vengeances?* (*Luc.*,

IX, 26)? que je ne saurais plaire au monde et être en même temps le serviteur de Jésus-Christ?

9° La foi est l'âme de toutes les vertus : représentez-vous un fidèle vivement pénétré de cette pensée, qu'un Dieu s'est fait homme pour l'arracher à la servitude du péché, que son âme est créée à l'image de Dieu : qu'il soit vivement pénétré de ses fins dernières, quel obstacle pourra l'empêcher de pratiquer la vertu, quel prestige pourra l'entraîner dans le crime? *Je vis dans la foi du Dieu vivant*, disait saint Paul : *aussi qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ?* (*Rom.*, VIII, 35) ni les chaînes, ni les tribulations, ni la mort la plus cruelle. Quelle charité n'aura-t-il pas pour ses frères? on le verra tendre au malheureux une main secourable, il ira dans ces maisons où la misère étale toutes ses horreurs, consoler une famille désolée et manquant de pain, il descendra dans les cachots infects, dans les repaires du crime, faire briller aux yeux du coupable un rayon d'espérance.

O chrétiens *que j'ai enfantés à Jésus-Christ*, disait saint Paul, *Dieu sait comme mes entrailles sont pressées de charité pour vous.* (*Gal.*, IV, 19.) Voyez-le au sein de la persécution et du malheur; quelle patience, quelle résignation! pas une parole de murmure, ni d'impatience, pas un mot d'imprécation contre l'auteur de ses maux; il adore dans les coups qu'elle lui porte la main de Dieu qui le frappe. *Je souffre*, disait l'Apôtre, *mais je ne suis point confondu*, et pourquoi? *Je sais*, reprit-il, *quel est celui en qui j'ai mis ma confiance : « Scio cui credidi, » et je suis sûr qu'il conservera le souvenir de mes souffrances comme un dépôt précieux pour le jour de la manifestation.* (II *Tim.*, I, 12.)

Oui, mes frères, c'est la foi qui a inspiré aux martyrs un courage si héroïque, jusque sur les bûchers et les échafauds; c'est la foi qui engage tant de personnes délicates, tant de personnes qui auraient pu paraître avec éclat dans le monde, qui les engage, dis-je, à se renfermer dans la solitude, à se vouer au soulagement de toutes les misères et des maladies les plus incurables et les plus dégoûtantes; c'est la foi, en un mot, qui fait naître et qui inspire toutes les vertus.

O vous qui semblez affecter pour elle le dédain et le mépris, vous qui, fiers de je ne sais quelle prétendue force d'esprit, regardez le chrétien comme une triste victime des préjugés, et la religion comme un tissu d'erreurs et de superstitions; philosophes trompés et égarés, mettez à côté de ces grands effets de la foi, ceux de votre stérile philosophie; dites-nous à qui elle a jamais inspiré la patience dans les maux, la résignation et la tranquillité dans le malheur? à qui a-t-elle appris le pardon des injures et tracé les règles de la charité fraternelle? dites-nous quel jeune homme, quelle jeune personne elle a sauvés du naufrage, quelles passions, quels vices elle a réprimés, quels dévouements elle a inspirés, quelle vertu elle a fait naître? ou plutôt n'est-ce pas depuis que vous avez donné aux hommes vos sinistres leçons, que l'on a vu la licence et le libertinage s'emparer de l'enfance et accompagner l'homme jusqu'au tombeau? Autrefois il y avait des faiblesses, des crimes mêmes, mais on se repentait; aujourd'hui le repentir semble être devenu un crime. N'est-ce pas depuis que votre doctrine est connue, depuis qu'on a colporté dans les campagnes vos livres de pestilence et de mort, que l'on a vu la jeunesse indocile secouer le joug de l'autorité paternelle, afficher l'impudence et le scandale, ne rougir plus de rien? n'est-ce pas depuis cette horrible époque, que l'on a vu le respect pour l'âge, le sexe, les liens du sang anéantis, un affreux égoïsme s'emparer de tous les cœurs, les suicides et les morts violentes se multiplier, les royaumes embrasés par le feu de la discorde et de la révolte? Et certes, il devait en être ainsi, car dès que le plaisir est tout, et la vertu un vain mot, dès que la conscience et le remords ne sont que de vains préjugés, dès que Dieu n'est compté pour rien ou bien qu'il est anéanti, comme vous l'enseignez tous les jours, je vous le demande, où peuvent être la vertu, la décence, la justice et les mœurs?

Hélas! mes frères, ces reproches ne sont que trop mérités par des hommes qui, après nous avoir accablés de maux, osent encore se dire les bienfaiteurs du genre humain. J'aime à croire qu'ils ne regardent aucun de ceux qui m'entendent; tous au contraire vous avez appris à apprécier le don de la foi, et vous souhaitez qu'elle s'augmente de plus en plus dans vos cœurs. La foi éclaire notre esprit, dirige les penchants de notre cœur, inspire les plus sublimes vertus; voyons quelles qualités doivent accompagner la foi.

1° Si la foi opère des prodiges, mes frères, ce n'est point toute espèce de foi. Il est une foi tiède, languissante, qui non-seulement n'opère rien, mais qui vit à peine dans l'esprit et dans le cœur. On croit encore, mais on ne sait trop si l'on croit, ni ce que l'on croit, parce qu'il n'y a point cette conviction profonde qui fait toute la force de la foi chrétienne. Si donc nous voulons, mes frères, que le don de la foi nous soit utile et qu'il porte dans nos cœurs des fruits abondants de salut, il faut que nous ayons une foi vive, qui consiste dans la conviction profonde des vérités que la religion nous enseigne. Il faut que nous soyons bien persuadés que les articles de la foi ne sont que la manifestation des vérités éternelles qu'il a plu au Seigneur de nous en faire par Jésus-Christ son Fils. Il faut tenir à ces vérités saintes par le fond des entrailles. Voyons les effets de cette foi vive dans un jeune homme lancé au milieu du monde, élevé au sein d'une famille chrétienne, instruit par les exemples, non moins que par les leçons de parents chrétiens; le voilà

tout à coup dans l'âge des passions, mille objets séduisants se présentent à lui, et s'efforcent de l'entraîner dans l'abîme. Lui-même intérieurement sent les attaques d'une chair rebelle. Vous pensez qu'il va périr? Mais tout à coup les vérités de la foi se présentent à lui avec une force imposante : *Ni les impudiques, ni les âmes molles et efféminées n'entreront point dans le royaume des cieux* (I *Cor.*, VI, 16) : malheureux se dit-il à lui-même, voudrais-tu pour un plaisir d'un moment perdre une éternité de bonheur? Non, il n'en sera point ainsi, et appuyé sur les bras du Seigneur qui considère mes combats, je ne craindrai rien, et il est sauvé du naufrage. S'il n'eût eu qu'une foi languissante, les premiers assauts l'eussent renversé, il n'eût pas même combattu.

2° Foi vive, par conséquent foi agissante et qui se manifeste par les œuvres. Car de même qu'un corps séparé de son âme, demeure immobile et sans vie, de même aussi notre foi, si elle est séparée des œuvres, est une foi inutile, une foi morte : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II, 20,) *Que vous servira*, mes frères, disait l'apôtre saint Jacques, *de dire que vous avez la foi, si vous n'avez pas les œuvres? La foi sans les œuvres pourra-t-elle vous justifier?* (*Ibid.*, 14), *non*, concluait le même apôtre, la foi qui n'est point accompagnée des œuvres est morte en elle-même : *Mortua est in semetipsa.* (*Ibid.*, 17.) Ainsi, mes frères, lorsque nous paraîtrons devant le Seigneur, ce don de la foi, au lieu de nous justifier, deviendra le plus juste sujet de notre condamnation si notre vie n'a point été conforme à ses principes divins. Malheureux d'avoir connu le don de Dieu et de l'avoir foulé aux pieds, d'avoir rendu inutile la première de toutes ses grâces, et d'en avoir abusé, nous n'aurons à attendre que la sentence la plus terrible.

Cependant, mes frères, où sont ceux qui ont cette foi agissante qui se manifeste par des œuvres? Où sont ceux qui vivent d'une manière conforme aux enseignements de la foi et qui ne cherchent point à adoucir une prétendue rigueur par des ménagements suggérés par la délicatesse que la religion condamne. Le premier de vos devoirs, au langage de la foi, est le culte que vous devez à Dieu, l'adoration, la reconnaissance, la prière. Ce devoir essentiel, l'avez-vous rempli? Le Dieu du ciel et de la terre n'est-il pas pour un grand nombre de chrétiens un Dieu inconnu auquel ils ne pensent pas plus que s'il n'existait pas? Combien qui passent les jours, les semaines, sans penser seulement à celui de qui ils tiennent l'être et la vie? chrétiens dégradés et avilis, que la terre occupe uniquement, et qui dédaignent de lever les yeux vers le ciel leur véritable patrie! Les jours de fêtes établis pour rendre plus spécialement à Dieu nos devoirs, que sont-ils parmi nous? Il faut le dire, à la honte des chrétiens : des jours de dissipation, de licence, de débauche et de prostitution. On n'interrompt pas le cours de ses travaux ordinaires, ou si on les cesse c'est pour insulter à la religion en passant les saints jours dans des lieux publics, dans les auberges, dans les danses, dans le crime! Les sacrements, comment sont-ils fréquentés! Combien de chrétiens pour qui rien n'est plus indifférent! Combien d'autres qui les profanent par le peu de préparation qu'ils y apportent. Que dirai-je de vos devoirs envers les autres hommes? Nous sommes tous frères au yeux de la foi; enfants du même père, nous avons les mêmes espérances et la même destination; mais le précepte divin de la charité, où sont ceux qui l'observent? Les inimitiés, les haines, les dissensions, les querelles, les vengeances, les jalousies, la médisance, la calomnie, les jugements téméraires, le mensonge, les faux rapports, la fraude, les vols, les procès injustes, les usures criantes ne sont-elles pas aussi communes parmi vous quelles le sont parmi les peuples que la foi n'a point éclairés? Aux yeux de la foi nos corps sont les temples de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, nous le savons, et nous n'ignorons pas qu'il est écrit que *celui qui profane le temple du Saint-Esprit, le Seigneur le perdra.* (I *Cor.*, III, 17.) Néanmoins, malgré la foi et toutes ses menaces, vit-on jamais une corruption dans les mœurs plus profonde et plus répandue? Vit-on jamais plus de licence, plus d'immodestie, plus d'amour pour les plaisirs des sens? Vit-on jamais plus d'ardeur pour tout ce qui les excite, les nourrit, les fortifie? Je veux dire plus d'ardeur pour les parures vaines, pour les danses frivoles, pour les entretiens secrets, les promenades nocturnes. Le dirai-je? vit-on jamais le libertinage se montrer avec plus d'audace et de sécurité, plus de commerces infâmes publiquement entretenus, moins hautement improuvés, plus ouvertement autorisés? et ne semble-t-il pas que la perversité des hommes nous ait conduits à un renversement total des idées et des principes des mœurs?

Aussi, mes frères, l'impiété triomphe et va tête levée. Et de quoi triomphe-t-elle? des fondements de la religion? Non, ils sont inébranlables; mais elle retourne contre la religion la licence de nos mœurs, elle tire un avantage immense de la contradiction de nos œuvres avec notre foi? L'impiété a tort sans doute, mais malheur à ces enfants dénaturés, à ces chrétiens prévaricateurs qui fournissent aux ennemis de leur religion des armes dont ils se servent si malignement pour déchirer le sein de celle qui les a fait naître pour l'immortalité. Oui, malheur à eux, car il est écrit que celui qui connaît le bien et ne le fait pas se rend coupable devant Dieu. A plus forte raison celui qui non-seulement omet de faire le bien; mais commet le mal sans remords et sans crainte. Malheur à eux, parce qu'il est écrit qu'ils seront traités plus sévèrement que Sodome et Gomorrhe qui furent ensevelies sous une pluie de soufre et de feu. Ah! mes frères, il serait temps cependant de conso-

ler la religion affligée par nos fautes continuelles ; il serait temps d'être vraiment chrétiens : je dis plus, d'être raisonnables, car ce n'est pas être raisonnable que d'être sans cesse en contradiction avec ses propres principes : foi agissante, foi inébranlable.

3° Foi inébranlable, que rien n'abat, que rien ne renverse, que rien n'altère, ni les scandales, ni même les chutes profondes de ceux que l'on regarde comme les colonnes de l'Eglise, ni les sarcasmes et les railleries de l'impie, ni les malheurs et les tribulations. Chacun de nous devrait dire avec une sainte confiance, comme l'Apôtre : ***Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ, ni les tribulations, ni les persécutions, ni la vie, ni la mort, ni les puissances du ciel, ni les puissances de l'enfer!*** (***Rom.***, VIII, 35.) Telle était la foi des martyrs. Appuyés sur la foi comme sur un fondement inébranlable, ils montaient sur les échafauds avec une intrépidité qui faisait l'étonnement de leurs propres bourreaux. Pour eux, les flammes, les roues, les chevalets, les tourments les plus cruels n'étaient rien ; parce qu'ils tenaient constamment les yeux attachés au ciel, et que la foi leur faisait déjà voir la couronne qui leur était réservée. Que nous serions forts et que nous serions courageux, si notre foi était aussi ferme que celle de nos pères dans la foi. Cependant nos obligations sont les mêmes, nous devons être prêts à signer de notre sang la foi que nous professons, cela est incontestable, et j'avoue que je tremble en vous exposant sur ce point vos obligations. Car, mes frères, y en aurait-il beaucoup qui fussent prêts à mourir pour leur foi, s'il le fallait, qui lui restassent fidèles au milieu des fureurs d'une persécution violente, puisqu'il en est un si grand nombre qui démentent leur foi au sein même du repos de l'Eglise ?

Je me trompe peut-être, quand je dis repos de l'Eglise, mais enfin la persécution qu'éprouve la religion ne va point encore jusqu'à la mort, et nous n'avons point encore résisté jusqu'au sang. Néanmoins combien de chrétiens apostats parmi nous ? combien qui abandonnent les sacrements, désertent nos temples, ou, ce qui est pis encore, n'y viennent que pour les souiller par leurs immodesties et leurs crimes, et cela uniquement par la crainte d'une misérable raillerie, d'une plaisanterie fade et insignifiante. Dans combien de circonstances n'avez-vous pas foulé aux pieds la loi du jeûne et de l'abstinence, uniquement parce que vous avez craint d'être tourné en ridicule, et que seul dans une auberge ou ailleurs vous n'avez pas eu le courage de paraître chrétien ? Cependant la conscience vous reprochait votre prévarication, mais vous avez mieux aimé déplaire à Dieu qu'aux hommes. Lorsque vous vous êtes rencontré avec ces hommes pour qui la religion n'est rien, qui la chargent de plaisanteries, et croient la combattre par leurs déclamations insensées, bien que vous fussiez intérieurement chrétien, n'avez-vous pas souri aux attaques qu'on lui portait, et enfant dénaturé, n'êtes-vous pas devenu participant du crime des meurtriers de votre mère ? Que sais-je ? mes frères, sommes-nous fermes et inébranlables dans la foi, nous tous qui vivons d'une manière si opposée à la foi ? et qui dans mille circonstances rougissons de paraître chrétiens. Ah ! mes frères, dans les siècles des martyrs, le crime d'un chrétien qui vaincu par les tourments sacrifiait aux idoles et abandonnait sa foi, était un crime rare, qui remplissait les autres de regret et d'effroi : mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, les persécutions revenaient à s'élever de nouveau, croyez-vous que la foi aurait encore un grand nombre de martyrs ? le Seigneur est tout-puissant, il est vrai, mais on pourrait prédire presque avec certitude que le crime d'apostasie serait le crime du jour, et qu'il y aurait bien peu de ces chrétiens courageux qui, à l'exemple de l'Apôtre, regardassent la mort comme un gain et comme un souverain bonheur.

Voilà, mes frères, quelles qualités doit avoir la foi, si nous voulons qu'elle ne soit point stérile dans nos cœurs et qu'elle serve à notre justification : une foi vive, agissante, inébranlable. Prions le Seigneur qu'il nous donne cette foi, qu'il l'imprime lui-même dans le fond de nos cœurs. Prenons garde d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait l'altérer ou l'éteindre; par conséquent : fuite des impies et des incrédules, leurs paroles sont un venin flatteur qui s'insinue aisément dans nos âmes ; fuite du péché et des occasions du péché, éloignement des assemblées dangereuses, qui réveillent dans nos cœurs la fougue des passions des sens ; parce que rien n'est plus propre à éteindre en nous le flambeau de la foi que ce qui corrompt nos mœurs : par conséquent horreur profonde pour ces lectures empestées où les passions les plus infâmes sont traitées de penchants naturels à l'homme ou de faiblesses pardonnables à sa fragilité ; parce que ces lectures portent la mort dans nos cœurs, diminuent la honte du vice, et nous disposent à nous y abandonner. Ah ! mes frères, dans ce siècle, où toute chair semble avoir corrompu sa voie, où les passions les plus furieuses se déchaînent contre la religion, où les vérités les plus consolantes de la foi sont l'objet de la risée et des sarcasmes de l'impie, disons au Seigneur, à l'exemple des apôtres surpris par une tempête : *Seigneur sauvez-nous, nous allons périr.* (*Matth.*, VIII, 25.) L'enfer, le monde, les passions se liguent ensemble pour nous perdre, fortifiez-nous dans la foi. Enfin faites que nos œuvres y soient conformes, afin qu'après vous avoir servi ici-bas avec une foi vive, une foi agissante, une foi inébranlable, nous ayons le bonheur de vous voir face à face dans le ciel. ***Amen.***

—

INSTRUCTION IV.

SUR LA FOI.

Adauge nobis fidem. (*Luc.*, XVII, 5.)

Augmentez en nous la foi.

Ce n'est point sans raison, mes frères, que les disciples du Sauveur lui adressèrent ces paroles : *Seigneur, augmentez notre foi : « Adauge nobis fidem. »* Jésus-Christ venait de nous prédire les scandales qui devaient s'élever dans le sein de son Eglise, et il avait en même temps lancé l'anathème le plus terrible contre ceux qui donneraient du scandale : *Væ illi per quem scandalum venit.* (*Luc.*, XVII, 1.) Effrayés à la vue des combats qu'ils auraient à soutenir, des dangers qui les attendaient, les disciples du Sauveur le conjurent d'augmenter dans leur cœur cet esprit de foi qui pouvait seul les faire triompher du monde et de ses piéges multipliés : *Adauge*, etc. Avec combien plus de raison que les apôtres, ne devons-nous pas adresser au Seigneur la même prière, aujourd'hui que toute chair semble avoir corrompu sa voie, que les passions n'ont plus de frein, que les scandales se multiplient de toute part ? aujourd'hui, qu'une froide indifférence semble avoir glacé tous les cœurs, ou ce qui n'est pas moins dangereux peut-être, aujourd'hui que tout se réunit pour nous arracher la religion sainte que nous professons, que tout semble conspirer sa perte et sa ruine ? Prions donc le Seigneur de faire croître dans nos cœurs la foi qu'il y a lui-même plantée, afin que nous ne soyons point assez malheureux pour la perdre. C'est pourquoi, après nous être convaincus dans les instructions précédentes de la nécessité de la foi, puisque sans elle nous ne saurions être sauvés, de ses avantages immenses, puisque la foi seule nous éclaire sur nos devoirs les plus saints et nous donne la force de les accomplir, des qualités qu'elle doit avoir, pour qu'elle ne demeure pas stérile dans nos cœurs, nous traiterons aujourd'hui quelques questions pratiques touchant la foi. Plus la foi nous est nécessaire, et plus aussi il nous importe de savoir quelles sont nos obligations par rapport aux articles qu'elle propose à notre croyance, afin de ne nous pas exposer par une négligence coupable à une perte éternelle. Et d'abord, est-il nécessaire que chaque fidèle sache en particulier tout ce que l'Eglise croit et enseigne ? quels sont les principaux articles que chacun est tenu de savoir ? Je dis, mes frères qu'il n'est pas nécessaire de connaître d'une manière distincte et précise tous les articles de la foi ; quoique rien ne nous soit plus utile que cette connaissance approfondie de la foi, que rien ne soit plus propre à élever notre esprit vers Dieu, et à diriger vers le bien les penchants de notre cœur, néanmoins le Seigneur ne nous a pas imposé une telle obligation. Combien de personnes qui ne seraient jamais dans le cas d'acquérir cette connaissance ? Combien peu à qui des occupations nombreuses, des travaux pénibles, le défaut d'esprit naturel rendent cette connaissance possible. Le Seigneur qui connaît le limon dont nous sommes formés, qui n'est point un maître dur et sévère, n'a imposé à ses enfants que des obligations qu'ils puissent remplir. Aussi est-ce pour rendre plus facile aux fidèles cette connaissance de la religion qu'il a établi des docteurs et des pasteurs, auxquels il a recommandé d'ouvrir à vos yeux le livre de la loi, de vous l'expliquer et de vous faire connaître vos différents devoirs. Pour eux ils sont obligés d'étudier la loi sainte d'une manière plus particulière : mais, comme dit l'Apôtre (*Eph.*, IV, 11), tous ne sont pas pasteurs, tous ne sont pas docteurs : l'obligation des fidèles ne peut donc pas être la même que les obligations des pasteurs, et jamais l'Eglise ne nous a enseigné que chaque fidèle fût obligé de connaître explicitement tous les articles que la foi nous propose.

N'allez pas cependant en conclure qu'il est inutile pour les fidèles d'étudier la religion, et que vous pouvez sans crime demeurer à cet égard dans une ignorance profonde. Non, mes frères, car il est certaines vérités de la foi dont la connaissance est absolument indispensable à tout chrétien qui a l'usage libre de la raison, et c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul. *Sans la foi*, dit-il, *il est impossible de plaire à Dieu : « Sine fide impossibile est placere Deo. »* Et ensuite l'Apôtre, expliquant quel est l'objet de cette foi si nécessaire pour parvenir au salut, ajoute : Car pour plaire à Dieu, *il faut croire qu'il y a un Dieu, et qu'il récompense ceux qui le cherchent : « Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquirentibus se remunerator sit. »* (*Hebr.*, XI, 6.) Ainsi, d'après la doctrine de l'Apôtre, on ne peut plaire à Dieu, ni parvenir par conséquent au salut, sans savoir et croire que Dieu existe, sans connaître et croire sa providence, c'est-à-dire que le Seigneur veille sur nos actions, qu'il les pèse au poids du sanctuaire, et qu'il récompensera nos bonnes actions dans la vie future, comme il y punira les crimes dont nous nous serons rendus coupables. De là le dogme de la justice du Seigneur, c'est-à-dire que nous devons savoir et croire que le Seigneur est juste et qu'*il rendra à chacun selon ses œuvres.* (*Rom.*, II, 6.) De là, la foi en la vie future, c'est-à-dire que nous devons savoir et croire fermement que notre âme ne périt point avec notre corps, mais qu'après la séparation de l'âme et du corps, notre âme ira paraître devant Dieu pour y être jugée selon ses œuvres.

Et remarquez que, d'après l'Apôtre, il ne s'agit pas ici d'une foi toute humaine, appuyée seulement sur les lumières de la raison, mais d'une foi surnaturelle par laquelle nous croyons en Dieu comme auteur de la grâce et de la gloire, et ce qui nous le montre clairement, c'est que saint Paul parle d'une récompense que nous ne recevrons que dans la vie future : puisque *la foi*, selon lui, *est le fondement de nos espérances*,

et la certitude des biens à venir : « *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium,* » puisqu'il nous parle de la foi qu'ont eue les patriarches, dont il est dit qu'ils méprisèrent les biens de la vie présente, parce qu'ils soupiraient après une meilleure vie. (*Hebr.*, XI, 1 et seqq.) Ainsi il faut que nous croyions toutes ces vérités par le motif surnaturel de la foi, c'est-à-dire parce que Dieu nous les a révélées et qu'elles nous sont proposées par son Eglise.

Or, mes frères, pensez-vous qu'au sein même du christianisme, parmi les personnes qui ont l'usage libre de la raison, il n'en est pas un grand nombre qui ignorent ces vérités fondamentales sans la connaissance desquelles le salut leur est impossible? Croyez-vous qu'il n'en est pas qui savent d'une manière vague qu'il y a un Dieu, mais qui ne savent ce que c'est que Dieu? Combien pour qui le dogme de la providence d'un Dieu, qui veille sur nos actions pour les punir ou les récompenser un jour, et par conséquent le dogme d'une vie future sont des choses inconnues; parce que vivant comme la brute, leurs pensées ne se sont jamais élevées au-dessus des choses de la terre et qu'ils sont constamment plongés dans les sens?

Mais si on connaît ces vérités, les croit-on? Depuis surtout que l'on s'est habitué à dire ou à entendre répéter tant de fades plaisanteries sur la religion, tant de doutes usés, tant de blasphèmes contre Dieu et ses perfections adorables : depuis que l'on s'est permis ces lectures qui corrompent les mœurs, n'est-il pas arrivé que parmi un grand nombre de personnes élevées au sein de l'Eglise, il en est beaucoup chez lesquelles la foi de ces vérités est morte ou du moins qui ne croient que d'une manière vague, indéterminée, et dont la foi par conséquent n'a point cette fermeté, cette certitude qui devrait la caractériser, et par là même devient complétement nulle? Combien d'autres qui croient, si vous voulez, mais qui ne savent trop sur quel motif, ou bien qui n'ont conservé que quelques idées confuses, restes trop affaiblis de l'instruction de l'enfance, foi par conséquent toute humaine, foi incomplète et insuffisante pour leur justification. Je ne parle pas de ces esprits présomptueux, rebelles à leur raison, rebelles à leur Dieu, qui ne forment d'autre vœu que celui de l'anéantissement, qui n'ont d'autre désir que de renverser Dieu de son trône, d'autres soins que celui d'assouvir leurs brutales passions, d'autre occupation que de combattre la religion : êtres vraiment dégradés, dont l'esprit ne s'éleva jamais au-dessus de la fange de corruption où il est plongé, dont la bouche ne sut jamais que vomir le blasphème ou le sarcasme, dont le cœur ne connut jamais Dieu. Pour eux leur sentence est prononcée par la bouche de la Vérité même : *Celui qui ne croira point sera condamné :* « *Qui non crediderit condemnabitur.* » (*Marc.*, XVI, 16.) Ainsi, nous devons croire en Dieu et en sa providence; mais la connaissance et la foi des principaux mystères de la religion ne nous est pas moins indispensable pour parvenir au salut. Ainsi chaque fidèle qui a l'usage libre de la raison est obligé de connaître et de croire d'une manière distincte le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, le mystère de la Trinité, par conséquent celui de la rédemption du genre humain. C'est ce que nous enseigne saint Thomas. Chaque fidèle, nous dit ce saint docteur, est tenu d'avoir une foi explicite des mystères de Jésus-Christ, surtout ceux que l'Eglise honore dans les principales fêtes, tels que les articles qui regardent l'incarnation du Verbe. Cette même doctrine nous est enseignée clairement dans l'Evangile : *Celui qui croit au Fils de Dieu ne sera point jugé ; mais celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au Fils unique de Dieu :* « *Qui credit in eum non judicatur qui autem non credit jam judicatus est.* » *Celui qui croit au Fils, a la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas n'entrera pas dans la vie éternelle, mais la colère de Dieu demeurera sur lui* (*Joan.*, III, 18), et l'apôtre saint Paul nous apprend que l'homme n'est point justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ : *Non justificatur homo ex operibus legis, nisi per fidem Jesu Christi.* (*Galat.*, II, 16.) Ainsi, mes frères, vous devez savoir et croire fermement qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, dont l'une n'est pas l'autre, néanmoins parfaitement semblables en toutes choses, également puissantes, également infinies en perfection, à savoir le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Vous devez savoir et croire fermement que le Fils s'est fait homme pour nous, en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de la Vierge Marie ; qu'il est mort pour nous sur la croix pour effacer nos crimes et nous racheter par son sang précieux. Voilà des vérités dont la connaissance et la foi vous sont absolument nécessaires pour parvenir au salut. Les avez-vous connus, ces dogmes fondamentaux de votre religion? Les avez-vous crus d'une foi ferme et distincte? N'y a-t-il pas peut-être parmi vous des personnes qui après avoir été instruites dans leur enfance sur ces vérités, les ont perdues entièrement de vue, et qui dans un âge avancé en savent moins sur la religion que dans leur première jeunesse? N'y en a-t-il pas qui à ces questions : Combien y a-t-il de Dieu, combien y a-t-il en Dieu de personnes; quelle est celle qui s'est faite homme pour nous; comment et pourquoi s'est-elle faite homme? resteraient muettes et seraient obligées de confesser leur ignorance? Pourquoi cela? Parce qu'on se persuade mal à propos que l'étude de la religion n'est que pour les enfants; que dès qu'on est parvenu à un certain âge on est dispensé de s'en occuper, comme si cette étude n'était pas de tous les temps, comme si le premier devoir de l'homme n'était pas de savoir sa religion,

et que rien pût jamais dispenser d'un devoir si essentiel. Pourquoi encore? Parce qu'on n'assiste point aux instructions de son pasteur, que l'on fuit la messe où elles ont coutume de se faire; ou, ce qui est pis encore, que l'on quitte les saints autels pour aller se livrer à une triste dissipation au lieu d'écouter la parole de Dieu, qui est cependant la vie de notre âme. D'où il arrive que d s pères et des mères qui devraient être dans le cas d'instruire leurs enfants sur ces premiers éléments de la foi, les ignorent honteusement eux-mêmes, leur donnent par là même un exemple bien funeste par leur profonde ignorance sur une science aussi indispensable, et sont souvent obligés de recevoir de leurs enfants une instruction qu'ils auraient dû leur donner eux-mêmes! Voilà, mes frères, les obligations essentielles qui vous sont imposées touchant les premiers dogmes de la religion, obligations si indispensables, que sans la foi et la connaissance de ces vérités vous ne sauriez obtenir la grâce de la justification.

Ce n'est pas tout encore. S'il n'est pas exigé de vous, sous peine de damnation, d'avoir une connaissance plus étendue des vérités de la foi, cependant votre foi doit embrasser d'une manière générale et implicite tous les autres dogmes de la religion, c'est-à-dire qu'en protestant à Dieu de votre foi sur les vérités fondamentales, vous devez croire encore fermement tout ce que l'Eglise vous enseigne, et cela sous peine de perdre la foi; car toutes les autres vérités sont aussi certaines que celles dont nous venons de parler; c'est la même autorité qui nous les propose, c'est-à-dire le Seigneur par le ministère de l'Eglise, colonne de la vérité, infaillible dans son enseignement, notre mère et notre guide dans la foi du salut. Voilà ce qui est de rigueur et, comme parlent les théologiens, de nécessité de moyen. Examinons maintenant quels sont les autres points que Jésus-Christ et l'Eglise nous ordonnent de connaître.

A cette obligation de connaître et de croire d'une manière distincte et explicite les principaux articles dont nous venons de parler, et d'une manière générale tous les articles de la religion, l'Eglise, toujours attentive aux besoins de ses enfants, a joint de nouveaux préceptes, persuadée que plus les fidèles sont instruits de leur religion, plus leur foi sera ferme et leur conduite régulière. Elle nous fait un commandement de savoir de mémoire le symbole des apôtres, excellent abrégé des articles de notre foi, que les apôtres, selon la commune tradition, ont dressé eux-mêmes et laissé aux fidèles comme un monument de leur tendre sollicitude pour la pureté de la foi. Cette obligation, l'Eglise l'a imposée à ses enfants, pour ainsi dire, depuis son établissement. Ainsi voyons-nous que, dans les temps où les hommes n'étaient admis au saint baptême que dans un âge déjà avancé, l'Eglise exigeait des catéchumènes, c'est-à-dire de ceux qui devaient recevoir le baptême, qu'ils sussent de mémoire le symbole, et l'évêque ou le prêtre qui devaient administrer le sacrement étaient obligés de s'en assurer eux-mêmes en le faisant réciter en leur présence à ceux qui devaient être baptisés. Depuis que l'usage a prévalu de donner le baptême aux enfants nouveau-nés, l'Eglise, dans les cérémonies de ce sacrement, fait réciter aux parrains et marraines le symbole, afin de s'assurer qu'ils sont instruits dans la foi, et s'ils peuvent être en même temps capables d'instruire le nouveau baptisé dans la religion de Jésus-Christ, comme l'Eglise leur en impose l'obligation. De là, vous devez comprendre qu'il y a pour chaque fidèle qui a l'usage de la raison, une obligation de savoir de mémoire le symbole des apôtres, et que par conséquent ceux-là pèchent, qui, par leur faute, leur négligence, sont sur ce point dans une ignorance grossière. Ceux qui par défaut de mémoire ne sauraient apprendre le symbole, sont obligés, autant qu'il est en eux, d'en savoir au moins la substance, c'est-à-dire les articles qui y sont contenus, quoiqu'ils ne soient pas dans le cas de le réciter de mémoire.

Voilà, mes frères, vos plus indispensables obligations touchant la foi; c'est à vous d'examiner à cet égard votre conscience et de voir si vous avez cette connaissance de la foi nécessaire pour la justification. Rappelez-vous que de là dépendent non-seulement votre bonne conduite, mais même votre salut; qu'il n'est rien par conséquent que vous deviez préférer à l'avantage d'être instruits des principaux dogmes de votre religion. Ne nous bornons pas même à cela, s'il est possible, efforçons-nous de croître dans la connaissance de la vérité jusqu'à ce que nous soyons élevés à la mesure de l'homme parfait, bien convaincus que plus nous connaîtrons notre religion, plus nous l'aurons méditée, plus aussi nos mœurs seront pures, plus la vertu aura pour nous de charmes, plus nous nous efforcerons d'avancer dans la voie des commandements du Seigneur.

Puisque la foi est une vertu si nécessaire et si excellente, puisque sans la foi nous ne saurions être justifiés, il n'est pas douteux que le Seigneur nous ait fait une obligation de l'entretenir dans nos cœurs, d'en produire de temps en temps dans notre cœur des actes explicites qui nous rappellent les objets de notre croyance, et qui soient une protestation de notre soumission et de notre docilité à croire ce qu'il a plu au Seigneur de nous révéler. Aussi l'apôtre saint Paul nous dit-il *qu'il faut croire de cœur pour être justifié : « Corde creditur ad justitiam. »* (*Rom.*, X, 10.) Paroles qui nous font comprendre qu'il ne suffirait pas d'être dans la disposition de croire les vérités révélées, mais qu'il faut encore de temps en temps en produire du fond du cœur des actes formels. D'ailleurs, la foi consiste à recevoir avec humilité et soumission tout ce qui est révélé

de Dieu et proposé par l'Eglise, et cette acceptation ne saurait avoir lieu sans un acte de notre esprit et de notre cœur. Enfin, la foi est une vertu, ou une habitude louable qui soumet notre esprit et notre cœur à Dieu; or aucune habitude ne peut se contracter et se conserver que par des actes répétés : par conséquent puisque Dieu nous ordonne de croire : *Sine fide impossibile est placere Deo ;* il nous ordonne donc aussi de renouveler de temps en temps, dans nos cœurs, les actes de notre soumission à sa divine vérité, par conséquent de faire des actes de foi. Aussi est-ce là la doctrine constante des théologiens. Mais dans quelles circonstances sommes-nous obligés de faire des actes de foi ?

Et d'abord comme la foi, selon l'Apôtre, est la vie de notre âme : *Justus ex fide vivit* (*Rom.*, I, 17), nous sommes obligés de faire des actes de foi aussi souvent qu'il est nécessaire, non-seulement pour ne pas laisser mourir dans nos cœurs ce don précieux du Seigneur, mais encore pour ne pas la laisser s'affaiblir, et pour la ramener dans nos cœurs. Ainsi de même que nous sommes obligés de prendre de temps en temps de la nourriture pour soutenir les forces de notre corps, et que celui-là se rendrait coupable d'homicide qui en laissant passer un temps considérable sans manger, s'exposerait à la mort, de même celui qui ne ferait que très-rarement des actes de foi, se rendrait coupable envers Dieu du crime de mépris de ses dons, parce qu'il s'exposerait à perdre la foi.

De là, mes frères, vous devez comprendre quel est l'aveuglement de ces personnes, qui ne font presque jamais des actes de foi, et qui à force de négligence en viennent jusqu'à ne savoir pas comment s'y prendre lorsqu'il s'agit de faire une protestation spéciale de leur foi ! Croyez-vous que les chrétiens de cette espèce soient rares ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas beaucoup de personnes qui seraient fort embarrassées si on leur disait, faites un acte de foi ? Aussi qu'est devenue la foi dans ces sortes de personnes? Elle est presque anéantie, parce qu'elles n'ont pas eu soin de rappeler à leur esprit les articles de leur foi, elles n'ont plus ou presque plus aucune connaissance des vérités de la religion, elles en ignorent souvent les articles les plus essentiels. Et si ce sont des pères et des mères de famille qui en soient venus à ce point de négligence, quel scandale pour leurs enfants ! Comment leur apprendront-ils ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes? Comment leur inspireront-ils l'amour de la religion qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes? Et quel compte terrible ils auront à rendre au jour du jugement !

Il est cependant des circonstances où nous sommes plus particulièrement obligés de faire des actes de foi. Et d'abord lorsque nous avons atteint l'âge parfait de la raison, que les vérités de la foi nous ont été suffisamment annoncées, et que nous les connaissons assez pour nous y soumettre. Car, dès lors, le Seigneur nous impose l'obligation de croire à sa parole, et cette soumission de notre esprit et de notre cœur ne saurait avoir lieu sans un acte formel. Négliger de faire cet acte de la foi, c'est montrer du mépris ou tout au moins de l'insouciance pour la Divinité. Et voilà pourquoi les mères chrétiennes et vertueuses se font un devoir d'apprendre à leurs enfants dès leur bas âge les articles de la foi, voilà pourquoi elles s'efforcent d'en graver le souvenir dans leur mémoire. Elles leur font répéter les actes qui en contiennent la protestation, afin de planter peu à peu la foi dans leur cœur, et de les disposer à faire au Seigneur le premier hommage de toutes ses facultés. Et voilà, pères et mères, ce que vous devriez tous faire, afin d'inspirer à vos enfants de l'amour pour la religion, qu'ils n'apprendront à estimer que par les soins que vous donnerez vous-mêmes pour les en instruire.

Nous sommes encore obligés de faire des actes de foi dans toutes les occasions où il s'élève dans notre esprit et dans notre cœur des doutes contre la foi. Ah ! mes frères, jamais il ne fut plus nécessaire de protester souvent à Dieu que nous croyons sincèrement toutes les vérités qu'il nous a révélées que dans les temps où nous vivons, parce que jamais la foi n'a été plus attaquée. En effet, à quelle époque vit-on un déchaînement plus général contre la foi? Quand entendit-on plus de ces fades plaisanteries sur la religion ? Est-il dans cette religion sainte une vérité qui n'ait été et ne soit tous les jours l'objet des railleries indécentes des impies et des libertins ? Partout on entend des propos contre la foi. Dans les auberges, n'entendez-vous pas tous les jours des hommes qui la tête échauffée par les vapeurs du vin, vomissent contre la religion de dégoûtants sarcasmes ; dans les voyages, un jeune libertin pour se donner un air d'importance, blasphème ce qu'il ignore ; dans les villes, dans les campagnes, à la maison comme aux champs, une jeunesse licencieuse ne se permet-elle pas tous les jours de plaisanter sur ce qui a fait l'objet de la vénération de ses pères? De là il arrive qu'il s'élève dans l'esprit des nuages sombres qui troublent votre âme, font chanceler votre foi, et vous exposent à la perdre. Certes, c'est dans ces moments où il faut imposer silence à une raison aussi ignorante qu'orgueilleuse, c'est alors qu'il faut protester au Seigneur de votre soumission et de votre fidélité. Et au lieu de faire comme vous faites peut-être souvent, je veux dire, au lieu d'applaudir à ces censeurs impuissants d'une religion divine, vous devez ou leur imposer silence, ou au moins renouveler dans vos cœurs votre soumission à la parole de Dieu ; car votre foi est alors en péril, le seul moyen pour la conserver est d'en renouveler les actes au fond de votre cœur.

Il est encore une circonstance importante

où nous sommes obligés de faire des actes de foi, c'est dans le danger de mort, et lorsque nous sommes sur le point d'aller paraître devant Dieu. C'est alors que nous devons nous efforcer de tendre vers Dieu qui est notre fin dernière, et c'est la foi qui nous en approche. C'est dans ce moment où nous avons un plus grand besoin de renouveler dans notre cœur toute la vivacité de la foi, soit pour nous soutenir dans la langueur de la maladie et offrir à Dieu les maux que nous souffrons, soit pour nous fortifier dans l'abattement où nous jette la vue de nos biens, de nos amis que nous quittons. De plus, c'est en ce moment que l'ennemi du salut fait les plus grands efforts pour vous perdre : tantôt en vous représentant les fautes de votre vie passée dans toute leur énormité, afin de jeter dans votre cœur un funeste désespoir; d'autres fois, en vous aveuglant par un funeste assoupissement et une triste sécurité; d'autres fois en vous peignant d'une manière artificieuse les biens, les plaisirs auxquels vous aviez attaché votre cœur, afin d'entretenir dans vous-même ce funeste attachement et de vous empêcher de tourner votre cœur vers Dieu. Ah! mes frères, qu'il est important alors de se tenir sur ses gardes, de veiller sur soi-même, de triompher du monde, de la chair et du démon, puisque de là dépend le salut! Or le vrai moyen, c'est de ranimer sa foi, d'en produire de temps en temps des actes qui, en nous rappelant les vérités saintes de la religion, nous feront remporter la victoire sur nos ennemis. Car, dit l'Apôtre, *c'est la foi qui nous fait triompher du monde : « Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.»* (*I Joan.*, V, 4.)

De là, mes frères, vous devez comprendre quel doit être votre empressement et votre attention, lorsque la charité vous appelle auprès du lit d'un mourant, à lui suggérer de temps en temps les motifs que la foi lui fournit pour supporter avec patience les infirmités dont il est atteint, combien vous devez être attentifs à lui faire répéter par intervalle des actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu, afin que la foi le console, et que l'espérance des biens futurs le fortifie dans les derniers assauts qu'il a à soutenir. Par conséquent ceux-là manquent à un devoir pressant de la charité chrétienne qui, au lieu de rappeler l'esprit et le cœur de leur frère mourant aux pensées de la foi, n'osent pour ainsi dire lui parler de Dieu ni de la religion, comme si ces salutaires pensées devaient lui causer une mort plus prompte; qui, flattant un malade d'une guérison imaginaire, le trompent lui-même en le jetant dans une affreuse sécurité, s'abandonnent à une tristesse toute humaine, comme ces infidèles qui n'ont point d'autre espérance que le tombeau; et rendent ainsi bien plus pénible au malade le sacrifice qu'il va faire, en lui ôtant les sublimes consolations de la religion, l'exposent à manquer à la loi du Seigneur, qui leur fait un précepte de faire alors des actes de la foi. Car, si le malade est obligé de faire des actes de foi, la charité vous oblige vous-même de l'aider dans l'accomplissement de ce devoir, et vous défend de le tromper sur ses intérêts les plus essentiels.

Il est dans la vie un grand nombre d'autres occasions où il est, pour vous, de la dernière importance de faire des actes de foi. Ainsi, lorsque vous approchez du sacrement de pénitence et surtout d'eucharistie, combien il est alors urgent de ranimer votre foi, soit pour puiser dans la religion des motifs surnaturels essentiels à la contrition, soit pour vous enhardir à surmonter cette fausse honte qui fait expirer sur vos lèvres l'aveu d'une faute honteuse et qui, par là même, vous fait commettre d'horribles profanations, soit pour vous approcher avec de saintes dispositions du sacrement de l'amour d'un Dieu, et en retirer tous les fruits qu'il nous a préparés. Ah! mes frères, si vous aviez soin de faire du fond du cœur des actes de foi, si vous étiez conduits par l'esprit de foi, on ne vous verrait pas secs et presque sans sentiments. Lorsque vous faites l'aveu de vos fautes, cette pensée, que vous avez outragé le meilleur et le plus tendre des pères, que vous l'avez crucifié mille fois dans vos cœurs par tant de pensées et de désirs criminels, par tant d'actions contraires à sa loi sainte; cette pensée, dis-je, ferait sur vos cœurs une profonde impression, et vous vous écrieriez comme le publicain, en vous frappant la poitrine : *Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis un grand pécheur!* (*Luc.*, XVIII, 13.) On ne vous verrait pas approcher du sacrement de l'autel avec un cœur quelquefois souillé du péché, aller insulter à votre Dieu jusque sur le trône de son amour, ou bien vous approcher de lui avec une froide indifférence, avec un cœur rempli de mille attaches vaines, ou glacé par des affections toutes terrestres et tout animales. Ah! c'est alors qu'il faut vous écrier du fond de votre cœur : *Seigneur, augmentez ma foi : « Domine, adauge nobis fidem! »*

Enfin, comme nous devons vivre de la foi, nous devons l'entretenir dans nos cœurs en en produisant souvent des actes qui nous rappellent les vérités qui doivent régler notre conduite. Etes-vous sujets à l'amour des richesses, et vous sentez-vous travaillés par cette soif dévorante d'amasser du bien? rappelez-vous que le Seigneur a dit : *Malheur aux riches!* (*Luc.*, VI, 24) et que le Roi-Prophète vous avertit de ne point attacher votre cœur aux biens de ce monde; faites des actes de foi qui vous rappellent que vous n'êtes point créés pour un or corruptible, mais rachetés par le sang d'un Dieu, et vous sentirez diminuer en vous l'ambition qui vous transporte. Etes-vous tentés de vous livrer à ce péché que l'Apôtre défend de nommer parmi les chrétiens, ranimez votre foi; produisez-en des actes qui vous rappellent que vous êtes l'enfant de Dieu, destiné à le voir un jour dans le ciel; considérez que c'est avilir en vous l'image de Dieu et la traîner dans la fange,

que c'est prendre des membres sanctifiés par le Saint-Esprit pour en faire un corps de prostituée. Rappelez-vous que l'Apôtre vous apprend, que *les impudiques n'entreront point dans le ciel* (I *Cor.*, VI, 9, 10), et vos passions se calmeront, et le plaisir perdra ses charmes et ses perfides attraits. Etes-vous sur le point de vous laisser entraîner dans ces divertissements profanes, écueils fréquents de la vertu, quoi qu'on en dise, et par conséquent réprouvés de Dieu? ranimez votre foi, pensez à cet oracle de la Vérité même, que *celui qui aime le danger y périra* (*Eccli.*, III, 27), pensez aux suites funestes que peut avoir pour vous cette démarche à laquelle on vous sollicite, et les sollicitations de vos perfides amis seront vaines, et leurs plates plaisanteries viendront échouer contre les boucliers de la foi dont vous serez environnés, et votre vertu demeurera inébranlable.

Mais puisque les occasions de produire des actes de foi sont si fréquentes, à quoi faut-il vous fixer pour la pratique, afin de ne pas manquer aux obligations que le Seigneur vous impose touchant la foi? Voici ce que je vous conseille : il faut vous faire une heureuse habitude d'en réciter souvent. Ainsi il serait très-bon de les réciter au moins une fois par jour, dans votre prière du matin ou du soir, mais les réciter, non pas sans penser à ce que vous dites, comme il n'arrive que trop souvent, mais avec attention, mais du fond de votre cœur, puisque la foi suppose la conviction du cœur la plus profonde, il faudrait surtout les renouveler les jours de dimanche et de fête, où la cessation de vos ouvrages vous laisse plus de loisir, et par conséquent vous expose davantage au péché, à moins que, selon l'ordre exprès de l'Eglise, vous ne vous efforciez de les sanctifier par des œuvres de piété, et rien n'est plus propre à vous exciter à la piété que des actes de foi souvent répétés. Pères et mères, apprenez de bonne heure à vos enfants les actes de la foi dans laquelle ils ont été régénérés, afin qu'ils s'instruisent peu à peu de la foi qu'ils doivent professer, et que l'amour de la religion s'insinue insensiblement dans leur cœur.

5° Enfin, pour achever ce que j'avais à vous dire sur la foi, il ne me reste qu'à vous parler, en peu de mots, des fautes que l'on peut commettre plus ordinairement contre cette vertu. Et d'abord, comme la foi consiste dans une humble soumission à toutes les vérités révélées de Dieu et proposées par l'Eglise, il est évident que vous pécheriez d'une manière grave ou contre la foi, si vous rejetiez quelques-uns des articles que l'Eglise nous enseigne comme révélés de Dieu, tout en admettant les autres, parce que c'est renverser le principe de la foi qui s'appuie sur l'autorité de Dieu et l'infaillibilité de l'Eglise. Ainsi les hérétiques, volontaires et opiniâtres, sont dans un état habituel de péché, parce qu'ils sont dans un état constant de révolte contre Dieu, et voilà pourquoi on dit qu'ils sont hors de la voie du salut. Vous pécheriez encore contre la foi, si, à l'exemple de tant de mauvais chrétiens, vous vous formiez des idées particulières sur certains dogmes de la foi, soit pour les accommoder à vos passions, soit par une aveugle confiance aux lumières de votre esprit. Ainsi, ceux qui, pour s'autoriser dans le désordre, nous disent que Dieu est trop bon, qu'il ne nous a pas créés pour nous damner. Ceux-là, dis-je, pèchent contre la foi, parce qu'ils supposent contre la lumière de la foi, que la bonté de Dieu n'est en lui qu'une faiblesse qui lui fait approuver le désordre, ou qu'en lui il n'y a pas de justice, ce qui est un blasphème en même temps que cela est opposé à la foi qui nous apprend que si Dieu est bon, il n'en est pas moins juste.

Ceux-là pèchent encore contre la foi qui, pour calmer les remords de la conscience qui les agite, disent et tâchent de se persuader que Dieu n'en demande pas tant pour nous sauver, et qui, en conséquence, se laissent aller à de continuelles transgressions de sa loi. Quoiqu'il soit écrit : *Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez les commandements.* (*Matth.*, XIX, 17.)

Quels sont encore ceux qui pèchent contre la foi? ce sont ceux qui, dans des temps de trouble et de persécution, n'oseraient faire profession de leur foi, ou bien prononceraient extérieurement des serments contraires à la foi, quand même ils en conserveraient les mêmes sentiments dans leur cœur. C'est le crime d'apostasie qui fit verser aux premiers chrétiens tant de larmes amères, parce qu'il se trouvait de temps en temps quelqu'un de leurs frères auxquels la violence des tourments arrachait des aveux ou des actions contraires à la foi, quoique leur cœur démentît presque toujours leurs paroles.

Ceux encore qui, lorsque le salut de leur frère ou la gloire de Dieu l'exigent, manquent alors par crainte ou par faiblesse de rendre témoignage à la foi. Ainsi, vous y manquez, pères et mères, maîtres et maîtresses, quand vous souffrez que vos enfants et vos domestiques tournent en ridicule, et cela en votre présence, les vérités saintes de la religion; quand, au lieu de sentir dans vos cœurs le zèle de la gloire de Dieu se ranimer, vous approuvez ces dégoûtantes plaisanteries, vous y prenez part vous-mêmes, ou bien que vous les autorisez par des sourires qui montrent que la foi vit à peine dans vos cœurs. Lorsque vous laissez entre les mains de vos enfants et de vos domestiques des livres où les vérités de la foi sont tournées en ridicule, méprisées, ou bien encore lorsque, non contents de vous rendre coupables par votre défaut de vigilance, vous leur donnez vous-mêmes l'exemple en vous livrant à des lectures qui éteindront peu à peu la foi dans vos cœurs.

Vous péchez contre la foi, vous tous qui lisez, colportez, imprimez des livres où les mœurs sont traînées dans la fange, où toutes

les passions sont flattées, ou le libertinage le plus effronté est peint sous des couleurs perfides qui font disparaître toute sa honte et sa turpitude. Rien de plus capable que ces lectures de corrompre votre cœur, rien qui détruise davantage la foi que la corruption des mœurs; par conséquent en vous exposant au danger de perdre la foi, il est évident que vous vous rendez bien coupables, et que vous affichez pour cette vertu si nécessaire au salut le mépris le plus formel.

On pèche encore contre la foi, en se laissant aller à des doutes volontaires et réfléchis sur quelque vérité révélée. Il en est qui au lieu de s'humilier sous la profondeur des secrets de Dieu, osent porter un œil téméraire dans les secrets de la Divinité, se permettent des recherches, des explications que la foi condamne, tandis que dans les moments de doutes, ils ne devraient faire autre chose que s'humilier plus profondément à la vue de leur faiblesse, ranimer leur foi, et en faire des actes du fond de leur cœur, afin de surmonter la tentation qui les attaque, et dissiper l'orage qui les agite.

Enfin ceux-là pèchent contre la foi qui demeurent dans une ignorance crasse et volontaire des vérités qu'ils doivent savoir, ceux pour qui l'étude de la religion est l'occupation la moins importante, qui ne prennent pas les moyens de la connaître, ou se flattent vainement d'en être assez instruits; parce qu'ils montrent par là un mépris outrageant pour la parole de Dieu et sa loi sainte; parce qu'ils foulent aux pieds le commandement du Seigneur, qu'ils ne cherchent que les ténèbres, et qu'ils chassent la lumière de la foi.

Je termine ici, mes frères, ce que j'avais à vous dire sur la foi. Vous devez savoir maintenant ce que c'est que la foi. Vous devez être convaincus de son excellence, de sa nécessité. Les avantages qu'elle produit ont dû vous porter à prendre tous les moyens pour la rendre de plus en plus vive et efficace. Vous savez que votre foi doit être ferme et inébranlable, que vous ne devez jamais rougir des devoirs qu'elle vous impose: que vous devez fuir avec le plus grand soin tout ce qui pourrait l'affaiblir dans votre cœur. Vous n'ignorez plus que vous êtes obligés de savoir les principaux articles de la foi, et que vous devez croire d'une foi ferme tout ce que l'Eglise vous propose. Qu'il y a pour vous une obligation de faire de temps en temps des actes de foi.

Maintenant il ne me reste plus qu'à prier le Seigneur d'augmenter dans vos cœurs ce don précieux de la foi. Ah! mes frères, jamais la foi ne nous fut plus nécessaire, jamais elle ne fut mise à de plus rudes épreuves. Jamais vous ne vîtes plus d'ennemis acharnés à vous ravir ce trésor. Les scandales se multiplient, les moyens de corruption se propagent avec une effrayante rapidité, ce que la religion a de plus sacré devient la risée de l'impiété et du libertinage; l'indifférence glace tous les cœurs. Ah! levons les yeux vers le ciel, et comme ses disciples assaillis par une affreuse tempête, écrions-nous: *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr.* « *Domine, salva nos, perimus.* » (*Matth.*, VIII, 25.) Mais que notre foi ne soit point stérile, qu'elle vous dirige dans toutes nos actions, qu'elle nous soutienne dans nos abattements, qu'elle nous fortifie dans nos faiblesses, afin qu'après avoir espéré, selon l'esprit de la foi de jouir un jour des biens immenses qu'elle nous promet, nous puissions les posséder éternellement dans le ciel. *Amen.*

INSTRUCTION V.

Premier article du Symbole.

EXISTENCE DE DIEU ET SES PERFECTIONS.

Credo in Deum Patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. (1er article du Symbole.)

Après vous avoir montré, mes frères, dans les précédentes instructions ce que c'est que la foi, combien elle nous est nécessaire, combien elle nous est utile, et quelles sont les qualités qu'elle doit avoir pour ne pas être stérile dans nos cœurs, rien n'est plus important pour vous que de connaître les vérités qui font l'objet de votre foi. Elles sont contenues dans le Symbole des apôtres, cet excellent abrégé de la foi que les apôtres nous ont laissé, selon la commune tradition, comme un monument éternel de leur tendre sollicitude pour l'unité de la religion. Avant de se séparer pour annoncer l'Evangile, nous dit saint Clément, pape, « les apôtres dressèrent le symbole, pour établir entre eux une parfaite uniformité de doctrine et d'expression (160*), » afin que toute la terre n'eût qu'un même langage comme elle ne devait avoir qu'une même foi. C'est donc dans le symbole que les fidèles trouvent un abrégé de leur foi, un recueil précieux des vérités du christianisme. Avec quel soin ne devez-vous donc pas l'apprendre, et vous attacher à bien saisir, à bien comprendre tout ce qui y est renfermé! C'est dans le symbole que vous trouvez tout ce qui regarde Dieu, le Verbe son Fils unique, les opérations de l'Esprit-Saint, dans nos âmes, le fondement de nos espérances éternelles, l'attente de l'immortalité bienheureuse. Mais si le chrétien véritable y trouve sa consolation, le chrétien prévaricateur y trouve dans les attributs de Dieu qu'il fait profession de croire le juste sujet de ses craintes, et l'attente terrible de sa condamnation, l'hérétique et l'incrédule la réprobation de leurs

(160*) *Jac.* I, Irénée, liv. I, *cont. hæres.* c. 2 et 3, rapporte les articles du Symbole comme l'ouvrage des apôtres; saint Jérôme, *Epist. ad Paus. Mach.*; saint August., serm. 181, *De temp.*, regarde comme une chose invinciblement établie par la tradition, que les apôtres, pleins du Saint-Esprit, formèrent ensemble cet excellent abrege de la doctrine chrétienne. S. Hier., ep. 13, *ad Pulch.*; Tertullien nous apprend qu'il existe avant toutes les hérésies. (*De præscript.*, cap. 137.)

doctrines perverses et de leurs erreurs. Rien donc de plus digne de votre attention et de vos réflexions que cette explication du symbole. Je tâcherai de la faire de la manière la plus simple et la plus familière, et de vous faire connaître ce que vous croyez, et les obligations qui découlent des principes de votre foi. Commençons par le premier article.

I. — *Je crois en Dieu*, et après avoir protesté au Seigneur de notre soumission et de notre obéissance, de notre foi en sa divine parole, la première vérité qui est offerte à notre croyance, est celle-ci : Je crois en Dieu, *credo in Deum;* c'est en effet, mes frères, la vérité fondamentale de toute la religion et de la religion de tout l'univers. Ces premières paroles, nous dit saint Augustin, peuvent être entendues dans plusieurs sens, tous très-propres à nous édifier. Ainsi quand je dis : *Je crois en Dieu*, je veux dire d'abord que je crois que Dieu existe. 2° Que je crois à tout ce qu'il a révélé. 3° Qu'il est l'objet de mes affections et de mon amour. Croire un Dieu, dit saint Augustin (Tract. 29, *in Joan.*, VI), croire à Dieu, et croire en Dieu, sont trois choses bien différentes. Croire un Dieu, c'est croire qu'il y a un maître souverain, indépendant, qui gouverne l'univers : croire à Dieu, c'est croire que tout ce que Dieu a dit est véritable; croire en Dieu, c'est s'attacher en lui par l'amour.

1° La première vérité que nous faisons profession de croire, c'est l'existence de Dieu, de cet être suprême qui donne à tout l'être, le mouvement et la vie. *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) De ce maître souverain qui d'une seule parole a formé cet univers et tout ce qui existe. Cette vérité de l'existence de Dieu n'est point une vérité propre seulement aux chrétiens, elle a été reconnue par tous les hommes de tous les temps, de tous les âges, par les peuples barbares eux-mêmes. L'homme en est une preuve vivante, et il ne saurait réfléchir sur son existence sans être obligé de s'élever par là même à l'existence de la Divinité ; il ne saurait converser avec les autres hommes sans la trouver empreinte dans le cœur de tous.

Tout nous découvre cette vérité, la terre avec toutes ses productions variées, les animaux qui nous étonnent par leur grandeur et leur petitesse, le brin d'herbe que nous foulons aux pieds nous crie : Il y a un Dieu. O vous que les passions auraient entraînés jusqu'à cet excès de folie et d'aveuglement que d'oser dire dans le fond de votre cœur corrompu : *Il n'y a point de Dieu.* (*Psal.* XIII, 1.) Levez les yeux vers le ciel, dites-moi qui a placé sur nos têtes cette voûte magnifique et qui la tient suspendue au milieu des airs ? Quelle main assez habile y attache ces globes immenses de lumière qui nous éclairent soit pendant le jour, sort dans les ombres de la nuit? Qui a posé les fondements de la terre, et qui a dit à la mer : *tu t'arrêteras là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots?* (*Job*, XXXVIII, 11.) Insensés! rien ici-bas ne se fait sans une cause, une montre n'existe pas sans un horloger, une maison sans un architecte, un champ ne produit rien sans le cultivateur, quel est donc cet être habile qui a formé l'univers? *Quod est nomen ejus si nosti.*

Toutefois, mes frères, il ne suffirait pas de croire l'existence de Dieu comme une vérité qui nous est annoncée par toutes les merveilles de la nature, notre foi manquerait alors de son fondement, qui est la véracité de Dieu même, se manifestant aux hommes ; notre foi ne serait qu'une foi humaine, qui n'aurait d'autres bases que nos faibles lumières, foi par conséquent chancelante, foi sans mérite et stérile pour le salut. Le Seigneur s'était manifesté aux hommes dans le commencement, et c'était sur cette manifestation qu'était fondée la foi en l'existence de Dieu avant la venue de Jésus-Christ. Depuis, le Seigneur s'est encore manifesté à nous par son Fils, et c'est sur cette double manifestation qu'est fondée cette conviction de l'existence de Dieu dont nous faisons profession dans le premier article du symbole. Ainsi, nous devons croire à l'existence de Dieu sur la révélation de Dieu lui-même. *Credo in Deum.*

2° *Je crois en Dieu.* Ces paroles, entendues dans le second sens, signifient que nous croyons à Dieu, c'est-à-dire que nous le regardons comme la suprême vérité ou plutôt comme la vérité même, dont par conséquent nous recevons toutes les paroles avec la plus grande soumission et le respect le plus profond. Nous faisons donc profession de croire non-seulement qu'il y a un Dieu, mais que ce Dieu est infaillible dans ses paroles, souverainement fidèle dans ses promesses, infiniment sage, infiniment vrai. Et c'est là, en effet, l'idée que l'Ecriture nous en donne. *Dieu n'est point comme l'homme pour être sujet au changement, ni comme le fils de l'homme pour être infidèle dans ses promesses.* (*Num.*, XXIII, 19.) C'est lui au contraire qui est la voie, la vie et la vérité (*Joan.*, XIV, 6); *il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde* (*Joan.*, I, 9); loin de lui on ne saurait trouver que des ténèbres épaisses. La suprême véracité de Dieu, son infaillibilité, voilà le fondement et en même temps l'objet de notre foi. Mais dès que nous avons fait profession de croire cette vérité, nous devons croire aussi fermement tout ce qui nous vient de lui, et par là même la religion tout entière. C'est donc comme si nous disions à Dieu : Seigneur, je crois que vous êtes la suprême vérité, j'adore en tout votre sainte parole, je me soumets avec humilité, je reçois avec empressement tout ce qu'il vous a plu de me révéler. Par conséquent, je crois fermement tout ce que vous m'enseignez dans vos livres saints, qui ne sont autre chose que votre divine parole; je crois à toutes les prophéties qui ont annoncé la venue de votre Fils, à sa venue dans le monde, à tous ses miracles, à toute sa doctrine, soit que

mon esprit la comprenne ou qu'elle surpasse mes faibles lumières; je crois et je révère toutes ses divines maximes, quelque opposées qu'elles soient à la corruption de mon cœur; je crois, en un mot, tout ce que vous m'avez révélé, parce que vous êtes la vérité même, et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper. Et c'est ainsi, mes frères, que la foi de l'homme chrétien repose sur la plus grande certitude possible, je veux dire sur l'éternelle vérité de Dieu. C'est ainsi que l'homme se trouve à l'abri de toute inquiétude, de toute crainte au sujet de sa foi, et que la foi élève, ennoblit l'esprit et le cœur de l'homme en le mettant en rapport avec la Divinité.

3° *Je crois en Dieu.* Entendues dans ce dernier sens, ces paroles signifient non-seulement je crois que Dieu existe, j'ajoute foi à ses promesses et à sa parole, mais je m'attache à Dieu par l'amour, je mets en lui toute ma confiance, lui seul est l'objet de mes désirs et des affections de mon cœur. Croire en Dieu dans ce sens, c'est, dit saint Augustin, croire et aimer tout ensemble. C'est croire en aimant et aimer en croyant. Et voilà, mes frères, la foi du vrai chrétien; voilà la foi du juste : *Justus ex fide vivit* (*Rom.*, I, 17); foi qui se manifeste par les œuvres et dans toute notre conduite; foi qui distingue les bons d'avec les méchants. Car, mes frères, de croire l'existence de Dieu, il n'y a rien là qui nous distingue des démons; *ils croient*, nous dit l'Ecriture, *et ils frémissent : « Credunt et contremiscunt »* (*Jac.*, II, 19); rien qui nous distingue des païens et des infidèles; eux aussi, ils croient l'existence de Dieu et sont obligés de la reconnaître. De croire à toutes les vérités que Dieu nous a révélées, c'est sans doute un acte de soumission et d'obéissance louable. Mais quel est celui qui oserait refuser de croire aux paroles de la vérité même, à moins qu'il ne fût entièrement aveugle ou complétement insensé? Mais, de croire en Dieu, de s'attacher à lui par l'amour, de mettre en lui toutes ses espérances, de sacrifier pour l'observation de sa loi ses penchants, ses inclinations; de se faire à soi-même une violence continuelle, voilà, mes frères, la foi véritable, la foi pratique qui nous rend les amis de Dieu, qui nous justifie devant lui. Telle a été la foi des vrais fidèles dans tous les siècles. Telle était la foi des martyrs qui s'offraient aux tourments les plus cruels plutôt que de sacrifier aux fausses divinités; des solitaires et des anachorètes qui s'arrachaient à toutes les jouissances du monde, afin que leur cœur ne s'attachât qu'à Dieu seul. Telle a été la foi des justes dans les positions différentes où la Providence les avait placés : d'un saint Louis sur le trône, d'un saint Maurice au milieu de la licence des camps, d'une sainte Monique au milieu des embarras d'une famille, d'une sainte Catherine de Sienne au milieu des épreuves où la mettaient ses parents, de tous les justes enfin au milieu de leurs occupations diverses. Ils s'attachaient à Dieu, ils rapportaient tout à Dieu, ils agissaient en tout pour Dieu, ils lui sacrifiaient leurs goûts, leurs inclinations, leurs penchants les plus chers, afin de ne plaire qu'à lui seul.

En est-il ainsi de nous, mes frères, et pouvons-nous dire que nous croyons en Dieu de cette manière? Notre cœur lui appartient-il? L'aimons-nous par-dessus toute chose? Est-il l'objet de nos affections, le but unique de nos désirs, l'objet de nos espérances? Pouvez-vous dire que vous croyez en Dieu, vous qui ravissez le bien de votre prochain, qui opprimez la veuve et l'orphelin par vos injustices et vos usures criantes? Mais Dieu est la justice même, et vous commettez l'injustice. Pouvez-vous le dire, vous qui vous laissez entraîner par vos désirs déréglés et vos passions honteuses; vous qui, depuis longtemps peut-être, conservez des habitudes criminelles et qui profanez les membres de la Divinité en profanant votre propre corps? Mais Dieu est la pureté même, et vous vous souillez des impuretés les plus révoltantes! Vous qui vivez loin des sacrements et des solennités de l'Eglise, qui semblez vous retrancher vous-mêmes de sa communion; vous qui ne respectez ni ses fêtes, ni ses mystères, et qui les profanez par des divertissements criminels et dangereux; vous que la terre occupe uniquement, dont les projets de fortune emplissent l'esprit et le cœur; vous qui nourrissez des sentiments de haine et de vengeance contre votre frère; vous enfin qui foulez sans cesse aux pieds la loi du Seigneur, croyez-vous en Dieu? Dieu est-il le Dieu de votre cœur? Non! non! Vous croyez encore son existence, et peut-être n'en êtes-vous pas encore venu à ce point de dégradation que de la révoquer en doute; mais vous ne croyez pas à Dieu, je veux dire vous ne regardez pas sa parole comme esprit et vérité; vous ne croyez pas en Dieu, je veux dire que vous ne vous attachez pas à lui par l'amour, vous ne mettez pas en lui votre confiance, il n'est pas l'objet de vos désirs et des affections de votre cœur, et dès lors votre foi n'est guère différente de celle des démons; votre conduite n'en est pas éloignée non plus. Vous n'avez pas la foi qui justifie, vous n'avez que la foi stérile, foi qui condamne, foi qui réprouve. Voilà donc, mes frères, ce que c'est que croire en Dieu dans toute l'étendue de ce mot.

II. — Mais qu'est-ce que Dieu en qui nous faisons profession de croire? Il est important de nous en former une idée; nous ne saurions respecter ce que nous ne connaissons pas, ni aimer un objet inconnu. Et s'il est vrai que l'amour, l'affection du cœur ne suivent pas toujours la connaissance, du moins nous ne saurions aimer un objet que nous ne connaîtrions pas. Qu'est-ce donc que Dieu? mes frères, qui pourra le dire? qui pourra parler de cet être infini qui habite une lumière inaccessible, dont toutes les perfections échappent aux faibles lu-

mières de l'esprit humain! que dit-on de vous, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, (*Conf.*, l. I, c. 4), quand on en dit les plus grandes choses, et qu'est-ce qu'un homme accablé du poids de sa mortalité pour oser vous louer et parler de vous? (Lib. IX *de Trinit.*) C'est par les sentiments de religion, dit saint Hilaire, que nous devons le connaître et la piété seule nous apprend à parler de lui. Essayons néanmoins de nous en former une idée d'après ce qu'il nous en a révélé lui-même dans l'Ecriture. D'abord, mes frères, observez, qu'en vous parlant ici de Dieu, j'entends vous parler de sa nature, de ce qu'il est en lui-même, de la sainte Trinité, des personnes existant dans une seule essence, dans une seule et même nature, car votre foi en Dieu se rapporte à la nature divine. *Credo in Deum.* Qu'est-ce donc que Dieu? Dieu est un esprit infiniment parfait, souverain Seigneur de toutes choses. C'est la notion que le Seigneur nous donne de lui-même en envoyant Moïse délivrer son peuple de la captivité de l'Egypte. *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.) C'est-à-dire je suis le maître souverain de toutes choses, éternel, indépendant, incompréhensible, immuable, qui peut tout, qui voit tout, qui gouverne tout; la source, le centre de toute perfection. Tout ce qui existe n'a qu'une existence d'emprunt, moi seul, je suis la vie, l'être par excellence. *Ego sum qui sum.* Ainsi, mes frères; formez-vous l'idée d'un objet le plus beau, le plus parfait qu'il vous sera possible; réunissez dans cet objet la richesse, la force, la sagesse, la douceur, la bonté, la longanimité; donnez l'essor à votre imagination, accumulez encore les propriétés, les qualités les plus excellentes, vous n'aurez jamais une idée juste de la Divinité, et vous serez obligés de vous écrier avec saint Augustin: Ce n'est point là le Dieu que j'adore. *Non te video, Deus meus.*

1° Dieu est un esprit, c'est-à-dire une raison, une intelligence, un être qui ne peut être vu de nos yeux, ni touché de nos mains, ni aperçu par aucun de nos sens, mais que notre esprit seul peut se faire une idée, en lui attribuant toutes les perfections infinies. Il n'a ni corps, ni figure humaine ou corporelle, car tout corps, toute figure ayant des parties, est borné, par conséquent fini et imparfait. *Dieu est esprit.* « *Spiritus est Deus.* » (*Rom.*, IV, 24.) Ainsi quand l'Ecriture nous parle des yeux de Dieu, de ses pieds et de ses mains, c'est pour s'accommoder à notre faiblesse, ce sont des expressions figurées qui nous désignent les actions, les opérations de la Divinité. Par ses yeux on veut dire qu'il voit tout, qu'il pénètre jusque dans les replis les plus secrets de nos cœurs. Par ses mains, on veut dire qu'il fait tout et que rien ne résiste à ses volontés, etc.; et par son bras, on entend sa justice toute-puissante et sa haine pour le péché. De même quand on nous représente le Père éternel sous la figure d'un vieillard, c'est un emblème qui nous désigne son éternité, sa sagesse infinie.... En figurant le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, on veut dire qu'il descendit sous cette figure sur le Seigneur au moment de son baptême, ou bien on se sert de cette figure comme d'un emblème de la pureté, de l'innocence et de l'amour qu'il a pour nous. Toutes ces figuges sont grossières sans doute, imparfaites; mais hélas! faibles comme nous sommes, portés vers les choses corporelles, ne nous élevant qu'avec peine vers les objets spirituels, elles nous servent pour fixer la légèreté de notre esprit et nous élève jusqu'à Dieu. Mais gardons-nous de donner à Dieu aucune figure, ni de transporter à ces signes corporels, l'honneur et l'adoration comme ces nations infidèles qui ne connaissaient pas la Divinité et qui adoraient l'ouvrage de leurs mains; non, Dieu n'est rien de tout cela, il n'a ni figure ni couleur, il est esprit: *Spiritus est Deus.*

2° Dieu est un esprit infini, c'est-à-dire qu'il possède toutes les perfections possibles et dans un degré infini. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est aimable se trouve dans Dieu et dans une perfection sans bornes. La créature la plus parfaite n'est qu'un néant devant Dieu, l'objet le plus accompli que nous puissions nous représenter est toujours fini, nous pouvons ajouter encore par la pensée aux qualités qu'il possède, mais il est impossible de rien ajouter aux perfections de Dieu. Les créatures les plus parfaites ne sont jamais sans quelque défaut. Ainsi la force n'est point toujours accompagnée du courage, la beauté a ses bizarreries et ses petitesses; la justice et la sainteté, leurs imperfections et leurs faiblesses; la générosité et la libéralité, leur retour d'amour-propre et de vaine complaisance; mais dans Dieu, point de défaut de faiblesse, la moindre imperfection répugne à sa nature, et s'il n'était souverainement parfait, il ne serait pas Dieu. Ah! mes frères, quel ne devrait donc pas être notre amour pour Dieu, notre fidélité à sa loi! les créatures avec leurs faibles attraits séduisent nos cœurs, les corrompent et les égarent; et Dieu, auprès de qui tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures n'est que misère et ténèbres, ne ferait aucune impression sur nous? Notre esprit n'est-il donc pas fait pour la vérité, et notre cœur pour le beau véritable! et cependant où sont ceux qui aiment Dieu?

3° Dieu est éternel, c'est-à-dire qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. Tout ce qui existe maintenant, n'a pas toujours existé. Il y a six mille ans que l'univers était dans le néant. Il y a cent ans qu'aucun de nous n'existaient pas encore, dans quelques années nous aurons tous disparu de la scène du monde, Dieu seul est éternel, Dieu seul trouve dans lui-même la raison de son existence. Dieu seul existe nécessairement avant et après tous les siècles; en lui il n'y a ni heure, ni temps, il n'y a que l'éternité. Aussi nous dit-il dans l'Ecriture qu'il vit dans l'éternité

Vivo ego in æternum (*Deut.*, XXXII, 40), et se fait-il appeler le roi immortel des siècles.

4° Dieu est indépendant. Tout ce qui existe dépend de Dieu; c'est lui qui a tout créé, qui conserve tout. Sans cette conservation tout rentrerait bientôt dans le néant. Tous les hommes dépendent les uns des autres. Le fils de son père; le sujet de son roi; le roi dépend souvent de ses sujets. Notre corps est dans une dépendance extrême; et s'en trouve soumis à un grand nombre de créatures. Il a besoin de la terre pour être soutenu, de l'air pour respirer, des vêtements pour se couvrir, des aliments pour renouveler ses forces. Le moindre choc des autres corps le blesse, un rien suffit pour altérer son organisation. Notre âme même dépend de notre corps. Le moindre dérangement dans les organes suffit aussi pour déranger sa débile raison et la jeter dans les égarements les plus ridicules. Dieu seul est indépendant, il n'a besoin de personne pour exister, il trouve en lui-même la raison de son existence, il donne sans cesse et il ne reçoit rien, l'univers entier ne saurait rien ajouter à son bonheur, il le trouve en lui-même et dans la contemplation de ses infinies perfections. Ah! mes frères, que nous sommes donc aveugles. Lorsque, nous laissant emporter par un faux orgueil, nous nous élevons avec hauteur contre Dieu, lorsque nous refusons d'obéir à ses lois! insensés que nous sommes, notre dépendance est extrême, nous sommes sans cesse sous la main de Dieu et nous nous laissons aller à la révolte contre lui! Combien ne nous serait-il pas plus avantageux de profiter de notre état de faiblesse, de dépendance pour nous attacher de plus en plus à celui de qui tout dépend, d'accomplir sa loi sainte, de nous humilier devant sa suprême grandeur, de rompre nos attachements criminels qui augmentent notre servitude, et de chercher la vraie liberté dans une soumission absolue et une fidélité sans bornes à la volonté du Seigneur?

5° Dieu seul est immuable, et en lui il ne saurait y avoir de changement. *Ego enim Dominus, et non mutor.* (*Malach.*, III, 6.) Ici-bas, tout change, tout finit, la jeunesse succède à l'enfance, l'âge mûr à la jeunesse, la vieillesse à l'âge mûr; les générations viennent l'une après l'autre s'engloutir dans le tombeau, les royaumes, les Etats passent d'un roi sous un autre, en un mot, nous ne voyons que changement et mobilité, Dieu seul est immobile. Les cieux qui sont l'ouvrage de ses mains périront eux-mêmes, et Dieu les changera comme on change un vêtement (*Psal.* CI, 26, 27); mais pour vous, ô mon Dieu: vous serez toujours le même: *Tu autem idem ipse es.* En Dieu il n'y a ni changement ni variation, ni mobilité, ni constance, il est aujourd'hui ce qu'il a été avant les siècles. Ses pensées sont les mêmes, il voit tout par une seule et immuable pensée. S'il semble sortir de son repos et s'il crée l'univers, c'est, a dit saint Augustin, l'effet de la même volonté. Sa volonté est aussi immuable que ses pensées, toujours il aime le bien et toujours il réprouve le mal; toujours la vertu lui est agréable, et le vice en horreur; toujours il est disposé à récompenser la première et à punir la seconde. L'homme change, il abandonne la vie pour revenir à Dieu, il se repent, Dieu oublie ses fautes, mais il ne change point ses pensées éternelles, et voilà ce qui explique la durée des peines éternelles, l'immutabilité de Dieu; l'homme après sa mort n'est plus dans le cas de mériter ou de démériter. S'il meurt dans le crime, il y demeure éternellement, et par conséquent, éternellement il est un objet d'horreur aux yeux de Dieu. L'homme de bien, au contraire, sera éternellement le même, et par conséquent éternellement un objet de complaisance pour le Seigneur, qui voit en lui les vertus dont il est orné, et qui récompense en sa personne et les mérites de celui-ci, et les dons dont il l'a gratifié lui-même: *Coronando merita, coronas dona tua.* (*Office de l'Egl.*) Ah! mes frères, si cette pensée de l'immutabilité de Dieu était souvent présente à notre esprit, quelle impression profonde ne ferait-elle pas sur nous? nous nous dirions alors à nous-mêmes: Le Seigneur est souverainement parfait, il est l'objet le plus aimable, le plus beau, et il le sera toujours; il veut nous rendre heureux, et d'un bonheur qui ne sera sujet à aucune vicissitude, éternel comme lui-même, comment donc notre cœur est-il si insensible, si indifférent à son égard? Les créatures, au contraire, ne sont que faiblesse; tout ce qu'elles ont de beau, de bon, d'aimable, n'est qu'un faible écoulement des perfections de Dieu: elles passent avec la rapidité de l'éclair. La beauté n'a qu'un temps, la force dégénère en faiblesse, les honneurs ont leurs revers, le dégoût suit le plaisir, qu'elle folie donc d'y attacher son cœur. *Enfants des hommes*, s'écrie le Prophète, *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Enfants de Dieu, jusqu'à quand oublierez-vous la noblesse de votre origine et la sublimité de votre destination? Ah! mes frères, quels motifs puissants de nous attacher à Dieu, ne trouvons-nous pas dans la pensée de ses divines perfections! mais aussi quel frein imposant pour nous arracher aux passions qui nous assiégent, car non-seulement Dieu est immuable, mais encore Dieu est partout, il voit tout, jusqu'à nos plus secrètes pensées.

6° Dieu est partout, mes frères, et son immensité n'a point de bornes: il est partout, non pas comme un corps répandu partout, tel que l'air et la lumière, puisque Dieu est esprit, mais, dit saint Augustin, il sait être partout tout entier et n'être renfermé en aucun lieu: *Novit ubique totus esse et nullo contineri loco.* (S. Aug., ep., 137, alias 3, c. 2, c. 4.) *N'est-ce pas moi*, dit le Seigneur, *qui remplis le ciel et la terre.* « *Nunquid non cœlum et terram ego*

impleo, dicit Dominus.» (*Jer.*, XXIII, 24.) Oui, Dieu est plus élevé que les cieux, plus profond que les abîmes, plus étendu que la terre, plus vaste que la mer, c'est-à-dire plus vaste que l'univers entier. *Où irai-je*, s'écriait le Roi-Prophète, *pour fuir votre présence? où fuirai-je pour échapper à vos regards? Si je monte au ciel vous y êtes, si je descends dans les abîmes, je vous y trouve encore, si je m'élance jusqu'au delà des mers, c'est votre main qui me conduit.* (*Psal.* CXXXVIII, 8.) Ainsi, mes frères, Dieu est présent partout : 1° par sa science, il connaît tout, il voit tout : *Omnia nuda et aperta sunt in oculis ejus* (*Hebr.*, IV, 13), vérité bien propre à nous faire trembler lorsque nous avons le malheur d'offenser Dieu, et bien capable de nous retenir dans la carrière du crime. Oui, mes frères, lorsque vous commettez l'iniquité, lorsque vous déchirez par des médisances et des calomnies la réputation de vos frères, lorsque vous entretenez dans vos cœurs des pensées de haine, des projets de vengeance, le Seigneur vous voit, une oreille jalouse écoute tout, dit le Sage : *Quoniam auris zeli audit omnia.* (*Sap.*, I, 10.) Lorsque entraînés, par la crainte du respect humain vous rougissez de votre foi, vous foulez aux pieds les lois de l'Eglise, vous vous associez aux calomniateurs imprudents d'une religion divine, vous censurez la vertu que vous estimez malgré vous au fond du cœur, par la crainte d'être censurés vous-mêmes. Le Seigneur voit votre faiblesse, il est témoin de votre lâcheté, et il semble vous dire d'avance qu'il rougira de vous lorsque vous paraîtrez devant son tribunal redoutable. O vous qui vous laissez séduire par les charmes trompeurs des créatures, qui vous laissez entraîner par les penchants corrompus de votre cœur, qui souillez en vous-mêmes votre corps, temple vivant de la Divinité, qui faites de vos membres des membres de prostitution et d'infamie, qui tendez des piéges à l'innocence et faites succomber la fragile vertu malheureuse, le Seigneur vous voit dans ces réduits obscurs où vous vous enfoncez pour vous cacher, s'il était possible à vous-mêmes, votre crime et votre honte; par les remords de la conscience qui ont suivi votre crime, n'avez-vous pas distingué la voix de Dieu qui vous criait : *Ni les impudiques, ni les fornicateurs, ni les âmes molles et efféminées n'entreront point dans le royaume du ciel ?* (I *Cor.*, VI, 9.) Oui, mes frères, vos regards lascifs et vos pensées criminelles, et vos désirs adultères, le Seigneur a tout vu; il scrute les cœurs et les reins. *Scrutans corda et renes Deus.* (*Psal.* VII, 10.) Quoi de plus puissant pour nous empêcher de tomber dans le péché et nous faire surmonter les tentations les plus violentes que cette réflexion : Dieu me voit, il lit dans le fond de mon cœur! quoi de plus propre à nous effrayer après nos chutes : Dieu a vu mon crime, il l'a écrit dans le livre de mort, il m'en punira avec une sévérité terrible! mais aussi quoi de plus consolant pour nous au milieu de nos peines, de nos combats, de nos misères, de nos afflictions, si nous les supportons avec un esprit chrétien! quoi de plus propre à nous encourager que cette pensée : Le Seigneur me voit, il considère mes combats et mes souffrances, il est avec moi au sein de la tribulation. Appuyé sur cette vérité, le Prophète défiait l'enfer avec ses fureurs et ses satellites : Fussé-je dans les *ombres de la mort, je ne craindrais pas, parce que vous êtes avec moi. « Quoniam tu mecum es. »* (*Psal.* XXII, 4.)

Dieu n'est pas moins partout par sa puissance et sa providence, puisqu'il agit en tout lieu et qu'il conserve et gouverne l'univers. *Il a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel, dans la mer et dans tous les abîmes*, dit le Prophète (*Psal.* CXXXIV, 6), il fait toutes choses selon le dessein de sa volonté. (*Ephes.*, I, 11.)

D'abord dans l'ordre naturel, Dieu crée, conserve, arrange toutes choses selon les lois qu'il a établies en créant le monde. *Vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles subsistent, comme c'est par elle qu'elles ont été créées* (*Apoc.*, IV, 11) : y a-t-il rien, Seigneur, qui pût subsister si vous ne le voulez pas; ou qui pût se conserver sans votre ordre, dit le Sage. (*Sap.*, II, 46.) C'est de Dieu que viennent la fertilité et la stérilité de la terre, l'ordre et le dérangement des saisons. C'est lui qui envoie la santé et la maladie, la vie ou la mort; il nourrit les oiseaux du ciel, il prend soin des plus petits insectes, un seul cheveu de notre tête ne tombe pas à terre sans l'ordre de notre Père céleste. Dieu agit encore dans les choses qui semblent dépendre uniquement de la volonté des créatures, et il exerce sa divine providence. C'est lui qui donne les richesses ou qui envoie la pauvreté, il fait réussir nos entreprises, ou bien il les fait tristement échouer ; il distribue à son gré les couronnes et les empires, il tient entre ses mains la paix et la guerre, il accorde à son gré la victoire, il met en fuite avec un petit nombre des armées formidables. *Vous avez trop de monde avec vous*, dit-il à Gédéon, *vous ne vaincrez pas avec une armée si nombreuse, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et ne dise : C'est par mes propres forces que j'ai été délivré.* (*Judic.*, VII, 2.) Tous les efforts des hommes, des rois et des conquérants sont subordonnés à sa volonté, et ne prospèrent qu'autant qu'il le veut lui-même.

C'est dans le sentiment profond de cette vérité que l'on a vu des hommes de tous les temps et de tous les lieux, s'adresser à Dieu dans l'affliction et le malheur, dans les guerres et les famines, solliciter la cessation des fléaux qui les attendaient, implorer sa miséricorde et sa bonté infinie. De là les sacrifices d'expiation, les actions de grâces, les prières. Ah ! mes frères, peut-il y avoir une dépendance plus générale et plus absolue que celle de l'homme ! Dans les choses mêmes où il semble agir seul, il dépend absolument de la volonté du Seigneur.

L'homme ne dépend pas moins de Dieu dans l'ordre surnaturel, et la puissance et la providence de Dieu ne paraissent pas ici avec moins d'éclat; il éclaire notre esprit. *Faites-moi connaître*, dit le Prophète, *la voie où je dois marcher.* (*Psal.* CXLII, 8.) C'est lui, nous dit le grand Apôtre, qui nous donne l'esprit de sagesse et de lumière pour le connaître, qui éclaire les yeux de notre cœur, afin que nous connaissions l'espérance à laquelle nous sommes appelés (*Ephes.*, I, 17); il produit dans nos cœurs les saintes pensées. *Nous ne sommes pas capables; de nous-mêmes aucune bonne pensée; mais c'est Dieu qui nous en rend capables.* (II *Cor.*, III, 5.) C'est lui qui produit dans notre volonté les bons mouvements et les saints désirs par lesquels nous tendons à lui, qui *ouvre notre cœur à sa loi et à ses préceptes* (II *Mach.*, I, 4), qui nous rend sa loi aimable, et ses commandements doux à notre cœur; il forme dans nous les sentiments de la foi, il y fait naître l'espérance, car si nous croyons, c'est par la vertu toute-puissante de son opération. (II *Thess.*, II, 16); il allume dans nos âmes et entretient les feux de la charité (II *Thess.*, III, 5); il nous inspire le désir des bonnes œuvres et nous les fait accomplir. *Deus est qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate* (*Phil.*, II, 13); il fortifie nos pas chancelants dans la voie de la vertu, il nous soutient dans nos tentations, nous soulage dans l'abattement. *Cum ipso sum in tribulatione;* il assure notre persévérance, de sorte que notre justice dans son commencement, ses progrès et sa fin, dépend de lui, il opère en nous le vouloir et le faire, il fait tout en nous, tantôt avec nous, tantôt sans nous.

Enfin Dieu est partout par son essence, car en Dieu l'opération divine n'est point distinguée de son essence, c'est Dieu agissant, gouvernant, conservant toutes choses. Ce qui faisait dire à l'Apôtre: *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Dieu est donc partout, avec ses perfections infinies, avec sa bonté et sa patience, son unité et sa simplicité, sa puissance et sa grandeur, son amour de la vertu et son horreur pour le vice, avec sa justice et sa sévérité; il est dans notre esprit, dans notre cœur, dans nos maisons, dans nous-mêmes, *in ipso*, etc. O mon Dieu! vous êtes en moi-même, et combien de fois ne vous ai-je pas contristé par mes fautes, combien de fois ne vous ai-je pas obligé d'être le témoin de mes prévarications et de mes crimes? combien de fois n'ai-je pas fermé mon cœur à vos saintes inspirations? Seigneur, je m'humilie devant vous et je reconnais mes fautes, éloignez de moi les coups de votre justice, n'écoutez que la voix de votre miséricorde!

De là, mes frères, vous devez conclure que, puisque le Seigneur fait tout et gouverne tout dans l'ordre naturel, vous devez donc recevoir avec une égale soumission les biens ou les maux, la prospérité et l'adversité. Ah! c'est un père tendre qui ne vous châtie que pour votre bien; par conséquent, loin de nous ces impatiences, ces murmures, ces blasphèmes contre la Providence. *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté*, devons-nous dire avec Job, *que son saint nom soit béni* (*Job*, I, 21.) Puisqu'il fait tout dans l'ordre surnaturel, nous devons reconnaître que de nous-mêmes nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien sans lui; par conséquent il faut être docile à sa voix, suivre ses divines inspirations, fuir tout ce qui pourrait l'éloigner de nous et nous entraîner dans le péché. Enfin, puisque le Seigneur est au milieu de nous, nous devons donc nous tenir constamment en garde, veiller sans cesse sur nous-mêmes pour ne rien faire, rien penser, rien dire qui puisse blesser la sainteté de sa présence; nous devons nous servir de ce regard continuel de Dieu sur nous, pour nous tenir en sa présence et régler toutes nos actions.

Voilà, mes frères, une faible idée des perfections de Dieu et une légère explication de cette parole du symbole, *Je crois en Dieu.* Tout ce que nous avons dit est bien imparfait, sans doute; mais l'éternité tout entière ne suffirait pas pour connaître et expliquer l'essence infinie de Dieu. Dans le ciel même nous ne saurons comprendre Dieu tel qu'il est. Que cette pensée doit faire sur nos cœurs une impression bien vive! Comme nous devons mépriser toutes les créatures, si imparfaites et si viles, pour nous attacher à Dieu, cet objet si beau et si parfait. Ranimons donc notre foi et notre amour, et écrions-nous avec saint Augustin: « Qu'êtes-vous, ô mon Dieu! qu'êtes-vous, sinon le maître et le Dieu de toutes choses? car y a-t-il un autre Dieu que celui que nous adorons? Vous êtes infiniment grand, infiniment puissant, infiniment bon, miséricordieux et juste; présent partout, et partout invisible; aimable par votre souveraine beauté; redoutable par votre force invincible; toujours le même, et toujours également incompréhensible, vous ne changez jamais, et vous faites tous les changements qui arrivent dans le monde, aussi incapable de renouvellement qu'exempt de consomption et de défaillance; c'est vous qui renouvelez toutes choses et qui consumez les orgueilleux, sans qu'ils sentent la main qui les frappe; toujours en action et toujours en repos; soutenant, remplissant et conservant toutes choses; donnant à chacun l'être, l'accroissement et la perfection, demandant sans cesse quoique rien ne vous manque.

« Vous aimez, mais sans passion; vous êtes jaloux, mais sans trouble; vous vous repentez, mais sans jamais rien vous reprocher; vous vous mettez en colère, mais sans cesser d'être tranquille; vous changez vos opérations, mais jamais vos desseins; vous retrouvez, mais sans avoir jamais rien perdu; vous aimez à gagner, mais sans avoir nulle indigence; vous exigez du profit de vos dons, mais sans être avare...; vous ren-

dez à chacun ce qui lui est dû, sans rien devoir à personne, et vous remettez ce qu'on vous doit, sans en souffrir aucune perte.

« Mais qu'est-ce que je dis de vous, ô mon Dieu ! et que dit-on de vous quand on en dit les plus grandes choses ! et néanmoins, malheur à ceux qui se taisent sur votre sujet; car de quoi que ce soit que l'on parle, on n'en dit rien, si l'on ne parle de vous. »

Ah ! mes frères, humilions-nous, adorons, aimons avec ardeur, servons avec fidélité ce Dieu d'une majesté infinie, et nous mériterons de le contempler un jour dans le ciel. *Amen*

INSTRUCTION VI.

Suite du premier article du Symbole.

UNITÉ DE DIEU, TRINITÉ DE PERSONNES.

Credo in Deum Patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Dans la précédente instruction, mes frères, nous avons commencé l'explication de cette première parole du symbole, *Je crois en Dieu.* Nous avons vu qu'il ne suffisait pas de croire l'existence de Dieu, d'ajouter foi à ces paroles, qui sont esprit et vérité, mais qu'il fallait s'attacher à lui par l'amour. Nous avons essayé de nous former une faible idée de Dieu et de ses perfections infinies; nous avons admiré son éternité, son immortalité, son indépendance absolue, sa présence en tout lieu ; mais l'idée de la Divinité est infinie, le trésor de sa perfection est inépuisable, et nous sommes bien loin de nous être formé à nous-mêmes une idée juste de son infinité; nous ne saurions même le faire, l'esprit de l'homme étant trop borné, s'élevant avec trop de peines vers les choses spirituelles, Dieu habitant d'ailleurs une lumière inaccessible. Néanmoins, comme la suite naturelle de l'explication du premier article du symbole nous conduit à parler d'une manière plus particulière de la nature de Dieu en lui-même, nous ajouterons encore quelques nouvelles explications. Ainsi, *Je crois en Dieu le Père,* voilà les paroles dont l'explication fera le sujet de cette instruction, et nous apprendrons de plus en plus à connaître Dieu par les lumières de la foi.

I. — Vous l'avez déjà sans doute remarqué, mes frères, une seule parole du Seigneur renferme un sens très-étendu, et peut nous fournir un grand fond de doctrine : c'est que le symbole est l'œuvre de l'Esprit de Dieu, et que l'esprit de Dieu pénètre dans les profondeurs de l'essence divine : *Spiritus scrutatur etiam profunda Dei.* (*I Cor.* XI, 10.) *Je crois en Dieu.* A ces paroles, le symbole de Nicée, que nous récitons tous les dimanches à la messe, en ajoute une autre qui nous découvre une perfection essentielle à la Divinité, et qu'il nous est important de connaître : *Credo in unum Deum : « Je crois en un seul Dieu. »* Oui, mes frères, il n'y a qu'un seul Dieu, et il ne saurait y en avoir plusieurs ; il n'y a qu'une seule nature divine, qu'un seul être infini : *In unum Deum;* que des nations infidèles adorent de fausses divinités, qu'elles se prosternent aux pieds de l'ouvrage de leurs mains, qu'elles offrent leurs encens à des idoles de bois ou de pierre, cet excès honteux prouve la grande faiblesse et la profonde dégradation de l'homme ; mais nous, éclairés par les lumières de la foi, nous n'adorons qu'un seul Dieu, le Dieu véritable. *Credo in unum Deum.* Nous regardons d'un œil de pitié leur aveuglement profond, et nous remercions le Seigneur de nous avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie... Il n'y a qu'un seul Dieu, vérité qui nous est clairement manifestée dans l'Ecriture. *Ecoute, ô Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur; devant lui les cieux ne sont pas; tout est devant lui comme n'étant point, tout est réputé comme un néant.* (*Deut.*, VI, 4.) *Je suis le Seigneur,* nous dit Dieu par le prophète Isaïe, *je suis le seul qui ait étendu les cieux et affermi la terre, et personne ne m'a aidé dans cet ouvrage* (LXIV, 24), et en donnant sa loi à son peuple : *Je suis le Seigneur votre Dieu; vous n'aurez point devant moi de dieu étranger.* (*Exod.*, XX, 1.) *Toutes les divinités des nations sont des démons;* mais le Dieu que nous adorons est celui qui a fait les cieux : *Omnes dii gentium dæmonia.* (*Psal.* XCV, 5.)

Il n'y a qu'un seul Dieu, vérité révélée à l'homme au moment de la création, dans le précepte que le Seigneur lui fit de ne point toucher au fruit défendu, sous peine de la mort, lui faisant bien connaître par là qu'il était son roi et son maître ; vérité crue pendant la suite des siècles, et jusqu'au sein même de l'idolâtrie ; car, au milieu de ce grand nombre de divinités que les hommes s'étaient forgées, jamais ils ne purent anéantir dans leur cœur la conviction de ce dogme de l'unité de Dieu, et partout ils admettaient un maître des autres dieux, qui, par conséquent, était le seul Dieu véritable. Il est vrai qu'il ne fut pas toujours honoré d'une manière particulière : les hommes s'étaient fait des divinités, des penchants de leur cœur corrompu ; toutes leurs passions avaient été divinisées, et celles-là avaient le plus grand nombre d'adorateurs ; mais il n'est pas moins vrai que ce dogme fondamental de la religion primitivement révélée à l'homme a traversé les siècles, comme le petit nombre des autres vérités fondamentales, pour reprocher aux hommes leurs prévarications, et comme un flambeau au milieu des plus épaisses ténèbres.

Il n'y a qu'un seul Dieu : *In unum Deum,* et c'était pour graver profondément dans l'esprit de son peuple cette vérité, que dans l'ancien testament, il n'y avait qu'un seul temple où il voulût être adoré, un seul autel où il fût permis de sacrifier, une seule ville où tout le peuple devait s'assembler à certains temps pour lui offrir des sacrifices ; et que dans la loi nouvelle, il

n'y a qu'une seule foi, qu'un baptême, pour nous apprendre, comme dit saint Paul, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le Père de tous, qui est au-dessus de tout, qui étend sa providence sur tout, et qui réside en nous tous. (*Eph.*, IV, 5, 6.)

Enfin, nous croyons un seul Dieu, et c'est là le cri de la raison de l'univers entier. Dieu, en effet, est un esprit souverainement parfait. Or, mes frères, serait-il souverainement parfait s'il y en avait plusieurs égaux en perfection? Aucun n'aurait le domaine souverain, aucun ne serait Dieu. Dieu ne serait point Dieu, dit Tertullien, s'il y en avait plusieurs. (Lib. I *Cont. Marc.*, c. 2.) Dieu est le maître souverain de toutes choses. Pourrait-on le dire, si son autorité était partagée, s'il avait un égal? « S'il y avait plus d'un seul Dieu, dit Bossuet, il y en aurait une infinité; s'il y en avait une infinité, il n'y en aurait point; car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, serait fini, et il n'y en aurait point à qui l'infini ne manquât; ou il en faudrait un qui contînt tout, et qui dès là serait seul (161). »

Ah! mes frères, quels ne devraient pas être nos sentiments de reconnaissance à l'égard de Dieu pour nous avoir fait connaître de nouveau l'unité de sa nature que les nations infidèles avaient si malheureusement perdue de vue, ou si étrangement négligée, et nous avoir arrachés par ce moyen à toutes les grossières erreurs de l'idolâtrie! Mais aussi, mes frères, quelles obligations ne nous impose pas ce dogme de l'unité de Dieu? Car, s'il est le seul maître de toutes choses, le seul Dieu véritable, il s'ensuit qu'il mérite seul nos adorations et toutes les affections de notre cœur. *Vous n'aurez point de dieu étranger devant moi*, dit le Seigneur. (*Exod.*, XX, 3). *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul.* (*Matth.*, IV, 10). Ce précepte si juste et si raisonnable, comment l'avons-nous rempli? Sans doute nous avons horreur des excès où étaient tombées les nations infidèles, et nous n'oserions nous prosterner aux pieds de vaines idoles, mais le Seigneur en est-il davantage le seul Dieu de notre cœur, n'adorons-nous pas de vaines idoles, je veux dire l'idole de nos passions et de nos vices? Car, selon la doctrine de l'Apôtre, celui-là est notre Dieu au service duquel nous nous consacrons et qui possède les affections de notre cœur (*Eph.*, V, 5); l'avarice, l'amour déréglé des biens de la terre *est une idolâtrie*, le ventre est le Dieu de l'homme sensuel : *Quorum venter est.* (*Colos.*, III, 5.) D'après ces principes, que d'idoles dans le monde, que d'idolâtres même au sein du christianisme. Voyez-vous cet homme possédé du désir d'amasser du bien et de faire une grande fortune, qui néglige pour cela les devoirs de la religion, foule aux pieds les règles de la justice, ruine quelquefois ses frères par ses usures criantes, ne respectant point les saints jours du dimanche dans la crainte de perdre un misérable gain. Quel est le Dieu de son cœur? Est-ce le Dieu du ciel et de la terre, ce Dieu unique, ce Dieu seul véritable? Non, c'est son argent, c'est sa fortune, c'est là l'idole de son cœur à laquelle il sacrifie tous ses soins, sa santé, sa vie, son éternité : *Avaritia, quod est idolorum servitus* (*Col.*, III, 5), et cet homme ambitieux qui a recours à tous les moyens pour parvenir aux honneurs et acquérir une vaine réputation qui sacrifie tout pour cela, qui oublie les droits de l'amitié, les règles de la justice, souvent même le devoir des convenances. Quel est son Dieu? L'orgueil et l'ambition qui captivent son cœur tout entier. Et ces hommes de boue qui n'ont égard ni à l'âge ni au sexe, qui abusent de la simplicité ou de la faiblesse, de leur pouvoir ou de la misère des autres pour assouvir les passions d'un cœur corrompu, qui se vautrent dans la fange du vice impur, qui malgré les menaces de la religion ne savent ni se respecter eux-mêmes, ni les autres, quel est leur Dieu? Quel est celui qui reçoit leurs hommages? Le vice qui ravale l'homme au-dessous de la brute, et comme leur idole, leur esprit et leur cœur ne s'élèvent jamais au-dessus de l'ordure des passions. *Quorum deus venter est* (*Philip.*, III, 19), et dans la réalité, les fausses idoles n'étaient autre chose que les passions divinisées, et le culte de Vénus n'était autre chose que la volupté à laquelle on se livrait. Il en est de même pour les autres passions, la seule différence que je remarque, c'est qu'abusant de plus de lumières et de plus de grâces, nos prévarications sont bien plus coupables, et notre idolâtrie plus monstrueuse. Et c'est ainsi, mes frères, que nous méconnaissons dans la pratique le dogme de l'unité de Dieu, et que nous perdons de vue l'obligation qui en découle de n'adorer et de n'aimer que lui seul. *Credo in unum Deum.*

Mais si on ne va pas toujours jusqu'à oublier son Dieu et lui préférer constamment des passions criminelles, du moins on divise on partage l'honneur qui lui est dû, on retranche quelque chose des devoirs qu'il nous impose, on se partage soi-même entre Dieu et le monde, et si on sert le Seigneur, si on l'aime, on ne le sert, ou ne l'aime pas uniquement. Tel est le malheur de ces personnes trop chrétiennes encore pour abandonner entièrement le Seigneur, mais trop faibles aussi pour se donner à lui dans toute la sincérité de leur cœur. Qui veulent allier ensemble le service de Dieu et le service du monde, les pratiques de la religion avec les assemblées profanes ou les plaisirs dangereux du monde; qui, lorsque quelque circonstance extraordinaire réveille d'une manière plus vive dans leur cœur les sentiments de la foi, se montrent ardentes pour le bien, sont de toutes les bonnes œuvres, mais qui bientôt après quittent cette fer-

(161) Ire élév., quatrième semaine.

veur passagère, reviennent à leur première indifférence, comme si elles s'étaient réservées le droit de se dédommager de ces efforts momentanés. Et cependant, nous dit le Seigneur, *nul ne peut servir deux maîtres, on ne saurait servir Dieu et l'argent.* (*Matth.*, VI, 24.) Dieu et ses passions, Dieu et ses satisfactions sensibles. Il ne saurait y avoir *d'alliance entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial* (II *Cor.*, VI, 15); *Nemo potest duobus servire.* Et voilà, mes frères, ce qui condamnera éternellement cette inconstance d'un grand nombre de chrétiens, cette mobilité étrange, ces passages rapides du vice à la vertu, et de la vertu au vice. Cette sensibilité qui fait que l'on se recherche soi-même jusque dans l'accomplissement de ses devoirs. Cet amour-propre, cet orgueil secret, cette vanité, ce contentement particulier, par conséquent ce défaut de renoncement à soi-même, d'abnégation de soi-même, de mortification chrétienne qui fait le propre des vrais adorateurs du Dieu unique, du Dieu véritable, qui ne cherchent à plaire en toutes choses qu'à celui qu'ils doivent aimer par-dessus tout, à lui rapporter toutes choses. Ainsi, mes frères, voilà les obligations que nous impose ce dogme de l'unité de Dieu dont nous faisons profession dans le symbole : *Credo in unum Deum.*

II.—Il ne suffirait pas pour obtenir le salut et pour être véritablement chrétien, de reconnaître et de croire l'existence de Dieu et l'unité de sa nature. Les Juifs, les mahométans, les déistes, etc., la reconnaissent, et cette connaissance est inutile. Nous devons avoir des connaissances plus étendues sur la nature divine. Cette connaissance que Jésus-Christ est venu nous apporter lui-même et qui est le fruit de son incarnation; je veux dire la trinité des personnes dans l'unité de nature. Aussi l'Eglise, dans le symbole de sa foi, après avoir proposé à votre croyance l'unité de la nature divine, commence à soulever le voile de ses mystères, et à vous introduire plus avant dans le sanctuaire de la Divinité : *Credo in Deum Patrem*, etc., parole qui vous annonce déjà le mystère de la sainte Trinité ; mystère qui étant le fondement de notre religion, le principal objet de notre foi, doit être cru avec la vénération la plus profonde, la foi la plus vive et la plus ferme. Mystère qui ayant pour objet la nature même de la Divinité sera et doit être nécessairement au-dessous de l'intelligence bornée de l'homme; mystère qu'il nous est défendu d'approfondir, parce qu'il est écrit: *Celui qui portera un œil téméraire dans le sein de la Divinité, sera opprimé par la gloire.* «*Scrutator majestatis opprimetur a gloria.*(*Prov.*, XXV, 27.) Mystère dont nous n'aurions jamais eu la connaissance si le Fils du Père ne nous l'eût révélé, parce que, dit saint Jean, nul homme n'a jamais vu Dieu ; et que c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui, l'a fait connaître (*Joan.*, I, 18); mystère enfin qui, malgré ses profondeurs impénétrables, a été cru pendant dix-huit siècles, et le sera jusqu'à la fin du monde ; que l'Eglise a constamment défendu contre les efforts de l'orgueilleuse hérésie, que les confesseurs ont proclamé, que les martyrs ont scellé de leur sang, et dont la contemplation fera notre bonheur pendant l'éternité tout entière. Voyons donc ce que nous apprend la foi touchant ce mystère.

1° Ce que nous apprend d abord la foi, c'est la distinction des personnes divines : c'est-à-dire que nous devons croire que, quoiqu'il n'y ait en Dieu qu'une seule et même nature, néanmoins dans cette unique nature il y a trois personnes réellement distinctes dont l'une n'est pas l'autre, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. De sorte, que l'unité de nature n'empêche pas la pluralité des personnes, ni la pluralité des personnes l'unité de nature.

La foi catholique, nous dit le symbole attribué à saint Athanase, est de révérer un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes et sans séparer la substance. (Symb. *Quicunque.*) Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit.

Cette vérité avait été déjà révélée dans l'Ancien Testament, quoique d'une manière obscure. Ainsi, lorsqu'après avoir créé l'univers, le Seigneur fut sur le point de former la seule créature raisonnable capable de connaître ses ouvrages et de lui en rapporter la gloire : *Faisons*, dit-il, *l'homme à notre image.*« *Faciamus.*»(*Gen.*, I, 26.) Expression qui semble nous représenter la Divinité délibérant en quelque sorte en elle-même sur la création du chef-d'œuvre de ses mains. Expresion inusitée et qui ne se trouve que dans l'œuvre de la création, commune aux trois personnes, qui nous fait apercevoir la pluralité des personnes en Dieu, et dans laquelle les docteurs de l'Eglise ont constamment vu une manifestation du dogme de la Trinité.

Mais c'est surtout dans les livres du Nouveau Testament où ce mystère nous est clairement révélé. *Allez*, dit Jésus-Christ, en envoyant ses apôtres convertir l'univers, *allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (*Matth.*, XXVIII, 19); *trois rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.* (*Joan.*, V, 7.) Rien de plus clairement exprimé que la trinité des personnes. La distinction des noms, dit un profond théologien, qui marque les personnes, prouve évidemment que l'une n'est pas l'autre(161*). Car le Père qui dit de son Fils : *Je vous ai engendré aujourd'hui* (*Act.*, XIII, 33), n'est pas le Fils engendré qui est appelé pour cela son Fils unique. Le Père qui *donne à son Fils d'avoir la vie en lui* (*Joan.*, I, 18) n'est pas

(161*) Nicol., *symb.*, tom. I, p. 105.

ce Fils qui reçoit cette vie. Le Père *qui envoie et glorifie son Fils* (*Joan.*, III, 17), n'est pas ce Fils envoyé et glorifié. (*Joan.*, XVII, 1.) De même le Saint-Esprit dont il est dit qu'il *procède et qu'il est envoyé par le Père* (*Joan.*, XIV, 16), n'est pas le Père qui l'envoya; et il n'est pas non plus le Fils, puisque le Fils l'envoie aussi et qu'il est dit *qu'il prend du sien*, c'est-à-dire qu'il en procède. (*Joan.*, XVI, 14.) Ainsi, il est donc bien vrai qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, dont l'une n'est pas l'autre, le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils, voilà le premier dogme de la foi touchant la Trinité.

2° Non-seulement la foi nous apprend qu'il y a en Dieu trois personnes, mais encore que chacune de ces trois personnes est Dieu, et qu'elles sont égales en toutes choses, ainsi le symbole attribué à Saint Athanase, après nous avoir dit qu'il a trois personnes distinctes, ajoute : «Mais c'est la même divinité dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ils ont une gloire égale et une majesté coéternelle ; tel qu'est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit ; le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé ; le Père est immense, le Fils est immense, le Saint-Esprit est immense ; le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel; et cependant ce ne sont pas trois éternels, mais un seul éternel. Le Père est tout-puissant, le Fils est tout puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant ; et cependant ce ne sont pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. De même le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. » Voilà, mes frères, le dogme de l'Eglise clairement expliqué touchant l'égalité des personnes divines. L'une n'est pas plus grande, plus puissante, plus ancienne que l'autre, mais elles sont égales en éternité, en puissance, en perfections. Chacune est Dieu, parce que la nature divine convient à chacune, par conséquent elles sont toutes trois également dignes de nos adorations les plus profondes, de nos hommages les plus respectueux. Néanmoins, ces personnes égales en toutes choses ne font qu'un seul Dieu, parce qu'il ne saurait y avoir qu'une seule nature divine.

Cette double vérité nous est clairement manifestée dans cent endroits de l'Ecriture. Ainsi l'acte de la création, les divers passages où le Seigneur se nomme le Dieu des armées, le Dieu fort, le Dieu puissant, nous font connaître la divinité du Père, qu'aucun hérétique n'a, du reste, jamais révoquée en doute. *Au commencement*, nous dit saint Jean, *était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) Or ce Verbe c'est le Fils de Dieu, sa parole incréée, Dieu de Dieu, lumière de lumière. Voilà la divinité du Fils. Saint Pierre reprenant Ananie et Saphire du mensonge dont ils s'étaient rendus coupables leur dit : *Pourquoi Satan vous a-t-il tentés de mentir au Saint-Esprit? c'est à Dieu que vous avez menti et non pas aux hommes.* (*Act.*, V, 3, 4.) *Ne savez-vous pas*, disait saint Paul, *que vous êtes le temple de Dieu, qui habite en vous ? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra* (I *Cor.*, III, 16, 17) : *Ne savez-vous pas*, dit ailleurs le même Apôtre, *que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous?* et ensuite : *Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps.* (I *Cor.*, VI, 19, 20.) Paroles dans lesquelles le Saint-Esprit est clairement appelé Dieu

C'est ainsi que pour nous montrer qu'il est égal à son Père, Jésus-Christ nous dit : *Qu'il opère toujours comme son Père opère toujours ; que comme le Père vivifie les morts, de même le Fils vivifie ce qu'il lui plaît; que tous doivent honorer le Fils, comme ils honorent le Père, que tout ce que son Père a est à lui.* (*Joan.*, V, 17; V, 21, 23; XVI, 15.)

De même, lorsque Jésus-Christ donne à ses disciples la mission de convertir l'univers, il les envoie au nom des trois personnes de l'adorable Trinité, je veux dire au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. (*Matth.*, XXVIII, 19.) C'est ainsi que dans l'Ecriture on attribue au Saint-Esprit les perfections essentielles à la Divinité : la connaissance parfaite de toutes choses; *Omnia scrutatur etiam profunda Dei* (I *Cor.*, II, 10); l'immensité : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum* (*Sap.*, I, 7); le pouvoir de chasser les démons, de remettre les péchés (*Matth.*, 12.) Toutes les perfections divines étant donc attribuées au Saint-Esprit, il est clair qu'il est égal en toutes choses aux deux autres personnes. O Dieu en trois personnes, je vous crois fermement, je vous adore, je me prosterne devant vous, je m'anéantis en votre présence.

3° Enfin, mes frères, la foi nous apprend que le Père est l'unique principe du Fils, qui est engendré du Père dans tous les siècles. *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances*, dit le Seigneur au moment du baptême de Jésus-Christ (*Matth.* CXI, 17) : *Vous êtes mon Fils*, dit-il ailleurs par son Prophète, *je vous ai engendré aujourd'hui.* (*Psal.*, II, 7.) Elle nous enseigne que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et dans l'Ecriture, il est dit : *L'Esprit de vérité qui procède du Père* (*Joan.*, XVIII, 26); il est appelé l'Esprit du Fils (*Galat.*, IV, 6), il est dit que le Père et le Fils doivent l'envoyer également ; c'est-à-dire, mes frères, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'un seul et unique principe (*Conc. Lugd.* II), et c'est ce qui est expliqué dans le symbole de saint Athanase : « Le Père n'est ni fait, ni créé, ni engendré. Le Fils vient du Père seul, il n'est ni fait, ni créé, mais il est engendré du Père. Le Saint-Esprit vient du Père et du Fils, il n'est ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède de l'un et de l'autre, » comme d'un seul et même principe.

C'est ainsi, mes frères, que la foi soulève un coin du voile qui cache la Divinité, et

qu'elle nous transporte pour ainsi dire, dans le sein de Dieu. Mais qui comprendra ce dogme de la Trinité des personnes? La génération éternelle du Fils, la procession éternelle du Saint-Esprit? *Generationem ejus quis enarrabit?* (*Isa.* III, 8.) Pour expliquer cette génération divine, il faudrait que l'homme pût comprendre Dieu. Aussi, ne nous est-il pas ordonné de comprendre, mais de connaître et de croire fermement ce que la foi nous apprend, et ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de lui-même. Car, mes frères, la connaissance et la foi du mystère d'un Dieu en trois personnes distinctes et égales, nous sont absolument nécessaires pour le salut; sans cette connaissance, vous ne pourriez ni recevoir la grâce de l'absolution, ni participer aux autres sacrements. Pourquoi cela? parce que ce mystère est le fondement de toute la religion et que toutes les autres vérités de la foi, soit qu'elles concernent l'incarnation, la rédemption, soit qu'elles aient pour objet le sacrement de l'autel, reposent sur celle-là, et la supposent. On n'est donc pas véritablement chrétien, si on ne le croit pas; si on ne le connaît pas, l'on entend rien à la religion chrétienne; l'on n'est pas; chrétien

Ah! mes frères, bien loin d'être obligés de vous presser, et de vous montrer l'obligation de connaître et de croire le dogme de la Trinité, ne devrions-nous pas vous voir plutôt occupés à méditer ce mystère, et à rendre à l'auguste Trinité les actions de grâces les plus vives et les plus empressées? Que de biens en effet nous sont accordés tous les jours par l'adorable Trinité. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés de son sang précieux, le Saint-Esprit nous sanctifie, il opère dans nos âmes l'œuvre de notre perfection, il forme au fond de nos cœurs ces gémissements profonds qui vont droit au cœur de Dieu. C'est au nom de la très-sainte Trinité que nous avons été régénérés dans les eaux salutaires du baptême. « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, a dit le ministre de la religion, et aussitôt notre âme a recouvré sa première justice, et sa cédule de mort dont nous avions été marqués, est effacée, et d'enfants de ténèbres nous sommes devenus enfants de lumière. C'est au nom de la sainte Trinité que nous sommes fortifiés dans la grâce, dans le service de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes par le sacrement de confirmation. Si, perdant de vue les bienfaits du Seigneur, oubliant sa loi sainte, foulant aux pieds ses divins commandements, nous sentons dans nos cœurs le désir de changer de vie et de revenir à Dieu, c'est encore au nom de la très-sainte Trinité que nos péchés nous sont remis, et que la grâce de la réconciliation nous est accordée. Si l'Eglise consacre ses ministres, si elle élève au sacerdoce ceux qui doivent conduire le troupeau de Jésus-Christ, c'est encore au nom de la Trinité que ce divin caractère leur est imprimé, en un mot, c'est au nom de la très-sainte Trinité que nous sont conférés les bienfaits les plus signalés de la religion. Quels ne devraient donc pas être notre reconnaissance et notre amour envers la sainte Trinité?

Aussi, mes frères, est-ce pour nous rappeler tous ces bienfaits et exciter dans nos cœurs l'amour le plus ardent pour ce Dieu en trois personnes que l'Eglise se plaît à nous mettre sans cesse ce mystère sous les yeux. Voilà pourquoi elle veut que nous commencions toutes nos prières et nos actions par le signe de la croix, c'est-à-dire au nom de la Trinité, voilà pourquoi encore dans l'office qu'elle impose à ses ministres, elle leur ordonne de terminer chaque psaume par ces paroles en l'honneur de la Trinité : *Gloire au Père*, etc.

Si donc, mes frères, vous voulez répondre aux instructions de l'Eglise, et honorer comme il convient, le mystère de l'auguste Trinité, il faut 1° le croire fermement et faire des actes de foi sur ce mystère. Dites donc souvent à Dieu : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes seul le Dieu véritable, le seul Très-Haut, le seul Tout-Puissant; je crois encore que dans une seule et même nature il y a trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, parfaitement égales en toutes choses. Je ne comprends pas ce mystère, mais je le crois sur votre parole et celle de l'Eglise votre épouse, et je serais prêt, avec le secours de votre grâce, de signer ma foi de mon sang. Augmentez encore cette foi dans mon cœur : *Credo, adauge nobis fidem.* (*Luc.*, XVII, 5.) 2° Ne nous contentons pas d'une profession, de foi sèche et stérile, et puisque nous avons reconnu que l'auguste Trinité est le principe, la source de tous les biens qui nous sont accordés, adorons-le avec le respect le plus profond, adorons ce Père éternel engendrant son Fils de toute éternité. Ce Fils, parfaite image de son Père, son Verbe, la splendeur de sa gloire, l'objet de toutes ses complaisances. Cet Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils, lien de charité parfaite, consubstantiel au Père et au Fils. Remercions ces divines personnes des biens sans nombre qu'elles ne cessent de nous accorder, surtout de nous avoir marqué du sceau de la Divinité et de nous avoir créés à son image. Que toutes nos pensées, nos paroles se rapportent à sa gloire, commençons toutes nos actions par le signe de la croix, au nom de la sainte Trinité, afin qu'elles lui soient toutes consacrées. Ah! mes frères, quel puissant encouragement dans nos combats, quel secours dans nos peines, quelle force dans nos faiblesses et dans nos tentations ne trouverions-nous pas, si nous étions fidèles à cette pratique de faire souvent le signe de la croix, et d'agir au nom de la sainte Trinité!

Les premiers chrétiens chassaient les démons du corps des possédés par le seul signe de la croix; saint Antoine dans le désert rendait inutiles tous les artifices du

malin esprit, mettait en fuite tous ces vains fantômes sous lesquels l'esprit de ténèbres se déguisait, en se munissant du signe de la croix. Ce signe sacré, n'a point perdu sa puissance ni son efficacité, le Seigneur n'est pas moins puissant aujourd'hui qu'il l'était alors; son bras n'est pas raccourci, et si le signe de la croix ne produit plus des effets si merveilleux, c'est que nous le faisons sans respect, sans confiance, sans foi, par coutume, par habitude, sans penser presque en aucune sorte à honorer la trinité des personnes divines, souvent sans penser à Dieu, si toutefois il ne nous arrive pas encore de n'oser tracer sur nous ce signe redoutable par la crainte de paraître chrétiens. Surtout, mes frères, honorons la sainte Trinité par la sainteté de notre vie, par notre fidélité à observer la loi du Seigneur. *Soyez saints,* nous dit Jésus-Christ, *comme votre Père céleste est saint.* «*Sancti estote.*»(*Levit.*, XIX, 2.) *Perfecti estote*, etc. (*Matth.*, V, 48.) Que la charité règne dans nos cœurs; loin de nous ses haines, ses dissensions, les inimitiés, les vengeances. C'est ce que demandait pour nous Jésus-Christ à son Père : *Qu'ils soient unis ensemble, qu'ils ne soient qu'un, comme nous ne sommes qu'un : « Ut sint unum sicut et nos. »*(*Joan.*, XVII, 11.) Que sa charité préside à tout, qu'elle règle toutes nos démarches, nos rapports avec le prochain ; encourageons-nous mutuellement à la pratique de la vertu, que l'on puisse dire de nous comme des premiers chrétiens, ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme, afin qu'après avoir cru, adoré, aimé sur la terre l'auguste Trinité, nous puissions jouir du bonheur de contempler éternellement dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

INSTRUCTION VII.

Suite du premier article du symbole.

PATERNITÉ DE DIEU, SA TOUTE-PUISSANCE, CRÉATION DE L'UNIVERS.

Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

A ne considérer, mes frères, que du côté de l'esprit les lumières que nous donne la foi, combien ne doit-elle pas nous paraître précieuse, la connaissance d'un seul Dieu et de ses ineffables perfections? La révélation du mystère auguste de la Trinité, où nous apprenons ce que Dieu est en lui-même, et où nous portons pour ainsi dire nos regards jusque dans le sein de la Divinité. Le bonheur inappréciable d'être délivré de toutes les fables absurdes de l'ancien paganisme, des erreurs grossières de la philosophie, et d'être éclairé d'une lumière pure et sans nuages, quels avantages immenses! Mais la lumière de la foi n'est point sèche et stérile. Elle n'éclaire pas seulement notre esprit, elle va jusqu'à nos cœurs, et nous trace d'une manière précise les devoirs que nous avons à remplir pour atteindre la fin à laquelle nous sommes destinés. Nous l'avons vu, mes frères, en reconnaissant un seul Dieu, nous avons aussi reconnu l'obligation de n'aimer, de ne servir que lui seul. Notre cœur lui appartient à trop de titres pour qu'il nous soit possible de le partager sans crime, et nous avons dû prendre la résolution de rompre tous les attachements, les inclinations qui ne se rapportent pas à Dieu. Dans le mystère de la Trinité, nous avons admiré les grands bienfaits qui nous sont accordés au nom des trois personnes divines, le bienfait de la régénération, de la sanctification ; et notre cœur a dû s'ouvrir aux doux sentiments de la reconnaissance la plus vive. Nous y avons trouvé le modèle de notre charité dans nos rapports avec le prochain, et nous avons pris sans doute la résolution de vivre dans la paix, l'union, la charité avec nos frères. En continuant l'explication du symbole, nous trouverons d'autres lumières et de nouvelles instructions; ainsi je crois le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; voilà le sujet de cette instruction.

I. — Déjà, mes frères, nous avons expliqué le sens principal de cette parole du symbole. Le *Père*, et nous avons vu ce que la foi nous apprend touchant le mystère de la Trinité. Néanmoins on ne donne pas à Dieu le nom de *père* seulement, parce qu'il engendre de toute éternité un Fils semblable à lui en toutes choses; mais cette parole a encore d'autres sens sur lesquels il faut vous instruire en peu de mots. Et d'abord en donnant à Dieu le nom de *père*, on veut nous faire entendre que Dieu est l'auteur de toutes choses, que c'est lui qui a donné à tout ce qui existe l'être, le mouvement et la vie, de même qu'on appelle *père* un homme qui a donné le jour à un enfant. Entendue dans le sens, cette parole ne convient pas seulement à la première personne de la sainte Trinité, mais encore aux deux autres, et c'est un principe général que dans les œuvres extérieures et qui se rapportent aux créatures, ce que l'on dit d'une personne divine doit s'entendre également des autres personnes, parce que les créatures sont l'ouvrage de la Divinité une et indivisible. Ainsi par cette parole, nous reconnaissons Dieu comme maître de toutes choses, qui fait tout, par sa volonté, qui gouverne tout par sa sagesse.

Enfin, nous donnons à Dieu le nom de *père* dans un sens bien plus particulier, et bien propre à faire sur nos cœurs l'impression la plus délicieuse, nous voulons dire par là que, quoique Dieu soit le père de tous les hommes, puisqu'il les a formés, il est d'une manière bien plus excellente le père des chrétiens auxquels il a révélé toute l'ardeur de sa charité en leur donnant son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances; en les faisant participants de sa nature et les associant à l'héritage de son Fils. *Nous n'avons point reçu*, dit l'Apôtre, *l'esprit de servitude pour vivre dans la crainte, mais l'esprit d'adoption des enfants de Dieu par*

lequel nous crions : Mon père, mon père! (*Rom.*, VIII, 5.) *Considérez*, dit saint Jean, *quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous fussions appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu.* (*Joan.*, III, 1.) *Que si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi héritiers*, dit saint Paul, *héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ qui est l'aîné entre plusieurs frères, et qui ne rougit point de nous appeler ses frères.* (*Rom.*, VIII, 17; *Hebr.*, II, 21.)

Nous sommes les enfants de Dieu, mes frères; c'est le Seigneur qui nous l'apprend et qui propose cette vérité à notre croyance! Quels sentiments généreux cette pensée ne doit-elle pas exciter dans nos cœurs! quelle fidélité ne devons-nous pas montrer pour exécuter en toutes choses les volontés de notre Père céleste! Un enfant bien-né obéit à son père, il va au-devant de ses ordres, il prévient jusqu'à ses désirs, il met tout son bonheur à lui plaire. Ainsi nous-mêmes, si nous sentons tout ce que nous impose d'obligation ce titre d'enfants de Dieu, nous observerons sa loi, et dans toutes les occasions et dans tous les instants. Loin de ressembler à ces enfants ingrats qui n'obéissent que lorsqu'ils sont conduits la verge à la main, ou qu'ils ne reçoivent que des ordres conformes à leurs penchants, nous obéirons par amour, dans l'unique but de plaire à notre Père, nous arracherons de notre cœur les mauvaises inclinations, nous combattrons nos penchants déréglés, nous nous ferons à nous-mêmes les violences les plus grandes pour prouver au Seigneur la sincérité de notre amour et de notre dévouement. Nous sommes les enfants de Dieu, et en cette qualité destinés à entrer dans son héritage, à le partager avec Jésus-Christ son Fils. Quelle sublime vocation, quel puissant encouragement à la vertu! nos peines et nos tribulations qui passent comme l'ombre, nous produiront un poids immense de gloire. Mais aussi, mes frères, quel profond désordre de perdre de vue nos espérances éternelles pour les échanger contre des jouissances passagères; de préférer à Dieu une misérable créature, au bonheur de le voir un jour, des plaisirs criminels et honteux; de dégrader en soi-même la qualité d'héritier de Dieu par une conduite criminelle! Quel crime de rougir d'être enfant de Dieu; d'abandonner sa religion, ses sacrements, dans la crainte des censures et des railleries de ses ennemis; de n'oser se dire chrétien dans les occasions où notre Père, qui est dans les cieux, nous en fait un devoir; et de fouler aux pieds les plus saints commandements du Seigneur! Semblables au fils d'un grand roi qui, au lieu de conserver la dignité de son rang, se mêlerait avec la lie du peuple, prendrait part à toutes leurs parties de plaisir et de débauche. Voilà, mes frères, le sens de cette parole, *le Père;* elle nous apprend non-seulement que la première personne de la sainte Trinité s'appelle le Père, mais encore qu'il est notre véritable Père à bien des titres.

Celui que nous faisons profession de reconnaître pour notre Père, n'est point un père commun et ordinaire; c'est un père revêtu de la toute-puissance, et c'est pourquoi le symbole, après avoir dit : *Je crois en Dieu le Père,* ajoute : *tout-puissant.* C'est le nom que le Seigneur prend souvent dans l'Ecriture : ainsi, dans la *Genèse* le Seigneur dit de lui-même : *Qu'il est le Dieu tout-puissant.* (*Gen.*, XVII, 1.) Lorsque Jacob envoya ses enfants à Joseph, il leur dit : *Que mon Dieu, qui est tout-puissant, vous le rende favorable.* (*Gen.*, XLIII, 14.) Dans l'*Apocalypse*, le jour du jugement est appelé : *Le grand jour du Dieu tout-puissant.* (*Apoc.*, I, 18.)

Mais pourquoi les apôtres ont-ils parlé de la toute-puissance, plutôt que de la sagesse, de la bonté, de l'éternité de Dieu? C'est, mes frères, parce que la toute-puissance renferme en elle-même toutes les autres perfections divines : ainsi, la sagesse, la toute-puissance, le souverain domaine, la majesté, l'éternité : car, dit le catéchisme du concile de Trente, « nous ne saurions confesser que Dieu soit tout-puissant, que nous ne reconnaissions en même temps qu'il fait tout, que tout est soumis à son empire souverain, et qu'il possède toutes les perfections, sans lesquelles nous ne saurions concevoir qu'il est tout-puissant; c'est, en second lieu, parce que la toute-puissance est de tous les attributs divins le plus éclatant, le plus sensible, le plus propre à nous donner une grande idée de la suprême majesté du Seigneur. Nous sommes frappés de la puissance d'un grand roi qui agrandit son royaume, qui remporte des victoires, qui gouverne un empire immense avec une grande sagesse; mais qu'est-ce que ce grand roi, qu'un homme mortel, dont le pouvoir est extrêmement borné, qui ne peut ajouter une coudée à sa taille, ni prolonger d'un instant sa misérable vie? par conséquent, combien ne devons-nous pas admirer davantage la toute-puissance de Dieu, qui peut tout par lui-même, qui n'a besoin d'aucun secours extérieur, qui, par un seul acte de sa volonté, peut faire les plus grandes choses, à qui rien n'est difficile, qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient, dont la mort et la vie, la mer avec ses fureurs, reconnaissent la voix; « on ne comprend pas avec la même facilité ce que c'est qu'être juste, miséricordieux, saint; être la vérité et l'ordre; mais l'intelligence la plus bornée conçoit tout d'un coup ce que c'est que de pouvoir faire tout ce qu'on veut, et n'être arrêté par aucun obstacle (162); » et c'est pour cela que les apôtres ont proposé à notre foi la toute-puissance de Dieu, afin que nous fussions frappés de l'idée de sa grandeur et de son pouvoir : *Le Père tout-puissant.*

Néanmoins, mes frères, quoique la puis-

(162) MESARGNY, p. 121.

sance soit ici attribuée spécialement au Père, elle convient également aux deux autres personnes de la sainte Trinité, et leur est essentielle, puisque les trois personnes n'ont qu'une seule et même nature. Car de même que nous disons que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, quoique nous ne croyions pas que ce soient trois dieux, mais un seul Dieu ; nous confessons aussi que le Père, le Fils, le Saint-Esprit, sont également tout-puissants, quoique nous ne croyions pas qu'il y ait trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. C'est ce que nous apprend le symbole attribué à saint Athanase. « Le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant ; cependant ce ne sont pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant (163). » Nous attribuons donc la toute-puissance au Père, parce qu'il est le principe des deux autres personnes, la source de tout être ; de même que nous attribuons la sagesse au Fils, parce qu'il est le Verbe éternel du Père, et au Saint-Esprit la bonté, parce qu'il est l'amour du Père et du Fils, quoique les perfections conviennent et soient également essentielles aux trois personnes. Tel est le sens de cette parole *tout-puissant*.

Mais que cette parole est féconde en instructions pour nous, et quels sentiments ne doit-elle pas produire dans nos cœurs! Nous avons un père, mais un Père tout-puissant! Quoi de plus propre à exciter en nous la confiance la plus vive. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut*, disait le Prophète, *qui craindrai-je ? il est mon protecteur ; qui appréhenderai-je ? Quand mes ennemis m'environneraient de toute part, mon cœur ne serait point ébranlé.* (*Psal.* XX, 1, 2, 3.) *Non*, poursuit le grand Apôtre, *ni la vie, ni la mort, ni les principautés, ni les puissances, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu. Car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (*Rom.*, VIII, 38, 39, 40.) Ainsi, mes frères, dans tous nos besoins temporels et spirituels, mettons en Dieu toute notre confiance ; si nous sommes réduits à la misère, si nous manquons de la nourriture nécessaire pour soutenir notre misérable vie, si notre fortune périt par l'injustice et les rapines des méchants, si des contre-temps fâcheux ruinent nos affaires, notre commerce, levons les mains et les yeux vers notre Père, qui est tout-puissant; demandons-lui le pain qui doit nous nourrir; et lui, qui prend soin des lis des champs, qui donne la nourriture aux oiseaux du ciel, entendra nos cris et viendra à notre secours. Au lieu de nous laisser aller à des murmures indécents, à des plaintes coupables, à des blasphèmes criminels; mettons en lui toute notre espérance, et elle ne sera pas confondue.

Mais c'est surtout dans nos besoins spirituels que nous devons toujours nous souvenir que celui qui nous a permis de l'appeler *notre Père*, est tout-puissant. O vous qui gémissez sous le poids de vos fautes et de vos égarements, qui sentez tous les jours les révoltes d'une chair déréglée, vous qui éprouvez des penchants violents pour le mal, et que le démon et le monde semble avoir pris à tâche de séduire et de perdre ; pourquoi êtes-vous si faibles? Pourquoi vous laissez-vous entraîner sans presque résister, comme si vous n'en aviez ni la force ni le courage? Ignorez-vous donc que vous avez un père qui peut vous sauver et qui le désire, un protecteur qui peut vous défendre de tous les traits de vos ennemis ? Ah ! si avec un tel défenseur vous périssez misérablement, c'est que vous ne recourez pas à lui ; c'est que la confiance est morte dans votre cœur, ou, peut-être que par vos infidélités et votre attachement au péché, vous mettez obstacle à son secours. S'il en était autrement, votre Père qui est dans le ciel, vous couvrirait de sa force, et ce serait en vain que le démon rôderait autour de vous, et il épuiserait inutilement ses efforts contre vous. Car celui qui est votre protecteur, est le Dieu fort, le Tout-Puissant qui a vaincu le monde et le démon. *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 3.)

Et vous qui désirez sincèrement de servir le Seigneur et de travailler à votre sanctification, pourquoi, au milieu des violences qu'il faut vous faire, tombez-vous dans le découragement ? Pourquoi vos faiblesses et vos imperfections vous jettent-elles dans l'abattement? D'où vient cette crainte excessive qui trouble votre âme et vous empêche de goûter les douceurs du joug du Seigneur? Pourquoi vous vous laisser effrayer par les scandales qui affligent l'Eglise? Ah! celui que vous servez n'est point un tyran barbare qui veuille vous asservir, c'est un père, et le plus tendre des pères, qui est sans cesse avec nous au sein de la tribulation pour nous soutenir dans nos faiblesses, nous relever dans nos abattements, nous protéger contre les dangers de la subversion, et *celui qui met sa confiance en lui*, dit le Prophète, *sera inébranlable comme la montagne de Sion.* (*Psal.* CXXIV, 1.)

La toute-puissance de Dieu doit produire encore dans nos cœurs un sentiment d'une crainte salutaire et d'une profonde humilité ; un grand éloignement pour tout ce qui peut lui déplaire, et une horreur profonde pour le péché mortel. Hélas, mes frères, que sommes-nous devant ce Dieu de toute puissance? De misérables vers de terre, de vils néants. Et si la foi nous apprend qu'il est un Père tout-puissant pour ses enfants soumis, elle nous apprend aussi qu'il est un vengeur sévère de sa majesté outragée. De là, mes frères, nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement, de là encore il s'ensuit que nous devons fuir avec le plus grand soin le péché qui outrage sa suprême puissance, qui est une révolte contre lui, car si les fautes d'un fils à l'é-

(163) Symb. *Quicunque.*

gard de son père sont si révoltantes, combien le seraient encore davantage celles que nous commettrions contre Dieu. Par conséquent, nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile, ne vous laissez point détourner de vos devoirs par la crainte des hommes, dont le pouvoir est si borné; *mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans les feux éternels.* (*Matth.*, X, 28.) Méprisez les jugements des hommes, leurs railleries et leurs censures, et que votre unique occupation soit d'accomplir la volonté de votre Père céleste, lequel ne désire que votre sanctification : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I *Thess.*, IV, 3.)

II. — Après avoir proposé à notre foi la toute-puissance de Dieu, comme pour nous préparer à croire les prodiges les plus étonnants, le Symbole passe aux effets de cette toute-puissance manifestés par ces paroles : *Créateur du ciel et de la terre : «Creatorem cœli et terræ.»* Admirez, mes frères, avec quelle sage progression la religion fait entrer dans notre esprit et notre cœur ses divines instructions. Elle commence par nous inspirer la foi ; ensuite elle propose à notre foi le dogme de l'existence de Dieu sans lequel rien ne peut s'expliquer. Elle nous le représente comme tout-puissant ; et, après nous avoir bien convaincus de cette vérité, elle entre dans le détail de ses merveilleux ouvrages, persuadée que rien ne saurait nous paraître impossible ni incroyable, après que nous avons reconnu la souveraine puissance de Dieu : *Creatorem cœli et terræ.*

Par ces paroles, mes frères, nous faisons profession de croire que c'est Dieu qui a formé, qui a tiré du néant le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment, les choses visibles et invisibles, je veux dire les substances corporelles et spirituelles. Ce n'est pas, mes frères, que Dieu ait tiré l'univers du néant comme d'un lieu où il existait déjà, puisque avant la création rien n'existait, ni qu'il ait agi sur le néant comme sur une matière préexistante, puisque le néant n'est rien ; mais on veut dire par là que par sa toute-puissance il a donné l'être et l'existence à ce qui n'existait pas auparavant.

En effet, mes frères, il y a six mille ans que rien de ce que nous voyons maintenant dans l'univers n'existait. Dieu seul était de toute éternité, avec sa connaissance parfaite, qui est son Verbe, et son amour infini qui est l'Esprit-Saint ; jouissant en lui-même de son propre bonheur, souverainement parfait, souverainement heureux, par conséquent n'ayant aucun besoin des créatures qui ne pouvaient rien ajouter à son bonheur ni à sa gloire. Sa bonté seule lui fait résoudre de toute éternité, dans son conseil éternel, de produire des créatures qui puissent le connaître et entrer en participation de son bonheur et de sa gloire. Ah ! mes frères, ô bonté admirable du Seigneur ! s'il sort de son repos éternel, c'est sa bonté qui le guide ; s'il nous donne l'existence, s'il fait tout pour nous rendre cette existence précieuse et commode, c'est toujours sa bonté qui conduit sa main toute-puissante. Nous sommes donc l'œuvre de la bonté infinie de Dieu; tout ce que nous avons, tout ce que nous possédons est donc un effet de sa libéralité : quelle ingratitude d'oublier un bienfaiteur si magnifique !

C'est donc le Seigneur qui a créé toutes choses; c'est une des vérités que la religion propose à notre croyance ; elle est d'ailleurs aussi évidente que l'existence de Dieu. Comme cette vérité éclaire notre esprit sur l'origine du monde ! et quelle idée ne nous nous donne-t-elle pas de la puissance de Dieu ! Venez, philosophes orgueilleux, nous parler de hasard pour la création de tant de merveilles, nous vous dirons dans notre simplicité : Le hasard est un mot vide de sens, il n'est rien ; que peut produire ce qui n'existe pas ? Vous direz encore : La matière est éternelle. Mais Dieu seul est éternel ; lui seul par sa puissance a tiré du néant ces globes immenses suspendus au-dessus de nos têtes ; lui seul leur a tracé la route qu'ils suivent invariablement depuis plus de six mille ans. Qu'on ne nous dise donc plus que le monde a toujours été de la même manière, parce que cette parole est tout à la fois impie et contraire à la raison ; c'est un blasphème et une absurdité. Non, mes frères, non, jamais on ne concevra l'existence du monde et de l'univers, autrement que par la création que le Seigneur en a faite : *Creatorem cœli et terræ.*

Cette vérité que la foi nous enseigne, nous est clairement manifestée dans la *Genèse*, livre incontestablement le plus ancien, dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, et dont tous les monuments anciens et le caractère de nouveauté qu'offrent de toutes parts les arts, les sciences, les empires, les royaumes, en remontant vers cette époque, nous attestent la vérité. Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire qu'il leur donna l'existence qu'ils n'avaient pas auparavant. Voilà l'origine de toutes choses : la puissance créatrice de Dieu. Comment a-t-il créé le ciel et la terre ? A-t-il, semblable à un ouvrier, employé le secours de l'art et des machines ? Non, mes frères, puisque rien n'existait encore. Il a tout créé par une seule parole, c'est-à-dire par un seul acte de sa volonté, car la parole de Dieu n'est autre chose que sa volonté ; il a dit, et tout a été fait ; il a ordonné, et tout a été créé, dit le Prophète. (*Psal.* CXLVIII, 3.) Suivons, mes frères, l'histoire de la création telle qu'elle est rapportée par Moïse. Au commencement donc, Dieu créa le ciel et la terre (*Gen.*, I, 1), *mais la terre était nue et stérile*, les eaux en couvraient la surface. Le Seigneur la créa en cet état pour nous faire comprendre qu'elle n'avait point d'elle-même la vertu de produire toute sorte de fruits, mais que la fécondité était un don de sa bonté infinie. *Terra autem erat inanis et vacua.* (*Ibid.*, 2.) *Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite.* (*Ibid.*, 3.) Il n'y a point de distance

entre la parole et l'effet; dire, en Dieu, c'est faire : sa volonté est sa puissance, comme dit saint Léon. *Et il sépara la lumière d'avec les ténèbres; il donna le nom de jour à la lumière, et le nom de nuit aux ténèbres ; et ce fut là le premier jour.* (*Gen.*, I, 5.) Le second jour il créa le firmament, c'est-à-dire cette voûte immense que nous appelons ciel. Il le forma avec la même puissance : *Que le firmament soit fait, dit le Seigneur, et le firmament fut fait.* (*Ibid.*, 6.) Mais les eaux étaient encore répandues sur la surface de la terre; et le troisième jour Dieu rassembla les eaux en un seul lieu. *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu, dit le Seigneur; que la terre paraisse à découvert; qu'elle fasse germer l'herbe verdoyante qui produit sa graine, et des arbres qui portent leurs fruits selon leur espèce.* (*Ibid.*, 9, 11.) Et aussitôt, les abîmes des mers sont creusés, la terre se pare d'une riante verdure de prairies émaillées de fleurs; des arbres chargés de fruits de toute espèce couvrent cette terre naguère aride et dépouillée d'ornements. Que de prodiges naissent à la fois ! Avec quel éclat la puissance de Dieu paraît! Ce n'est pas tout : le Seigneur fixa à la mer ses limites qu'elle n'oserait franchir : *Huc usque venies.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Et les mers ont respecté l'ordre de leur Créateur.

Le quatrième jour, le Seigneur créa le soleil et la lune; le premier pour présider au jour et féconder la terre par sa chaleur vivifiante, la seconde pour tempérer l'obscurité de la nuit; il répandit ensuite pour ainsi dire à pleines mains les étoiles sur la voûte du ciel, et tout cela par une seule parole. Quelle magnificence le Seigneur déploie en cet instant ! Quel éclat dans le soleil, lorsque, selon l'expression de l'Ecriture, il se lève comme un géant qui s'élance dans la carrière qu'il doit parcourir. Quelle grandeur dans tous les corps célestes. Le soleil est éloigné de la terre de plus de trente-trois millions de lieues; l'étoile la plus près de nous en est cependant vingt-sept millions de fois plus éloignée que le soleil. Ah ! quelle est grande la puissance du Dieu qui a pu faire des choses si magnifiques, et quelle impression salutaire de crainte et de respect ne doit-elle pas produire dans nos cœurs ! Mais à côté de sa puissance, admirez aussi sa bonté. Le temps est partagé entre le jour et la nuit, afin que l'homme puisse se livrer au travail pendant le jour, et goûter pendant la nuit un repos mérité par ses fatigues. Une douce clarté brille pendant la nuit pour délasser la vue de l'homme fatiguée par l'éclat du soleil; une fraîcheur délicieuse se répand en même temps sur la terre, une douce rosée rafraîchit toutes les plantes et leur rend la vigueur qu'avait épuisée la grande chaleur du jour. Dans toutes ces merveilles nous voyons les soins d'un père attentif aux besoins de ses enfants. Mais poursuivons.

Le cinquième jour, Dieu créa les poissons et les oiseaux. *Il dit : Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent dans les airs* (*Gen.*, I, 20); et aussitôt la mer fut remplie de poissons, et l'air d'oiseaux de toute espèce. Le sixième jour *le Seigneur dit : Que la terre produise des animaux de différentes espèces : des bêtes de charge, les reptiles de la terre, selon leur genre.* (*Ibid.*, 24.) Et ainsi la mer, l'air, la terre furent peuplés d'animaux de différentes espèces. Mais quelle admirable variété dans tous ces animaux. Les uns sont doués d'une force prodigieuse, les autres d'une singulière agilité. Quelle diversité de goûts et d'inclination ! Les uns vivent dans la solitude, ceux-là sont plus familiers; les uns s'élèvent jusque dans les cieux, les autres voltigent sur la terre et semblent destinés à réjouir nos paisibles demeures.

Enfin l'univers est formé, toutes ces différentes parties sont arrangées avec ordre et sagesse. Une variété admirable se fait remarquer partout avec une harmonie et une unité parfaite. C'est un palais magnifique qu'un grand roi a fait construire; tous les appartements sont parfaitement meublés et décorés, mais il est encore désert, personne n'y habite. Au milieu de toutes ces créatures que la main de Dieu a formées, je ne vois que des êtres irraisonnables, incapables de connaître et de bénir leur auteur. Le but de la création semble n'être pas encore rempli, mais attendons; le Seigneur va compléter son ouvrage en créant l'homme. Il lui prépare une demeure, c'est lui qui sera pour ainsi dire le roi de la nature.

Ici l'Ecriture nous représente le Seigneur délibérant en lui-même, et les trois personnes divines assemblées, pour ainsi dire, en conseil sur le nouvel être qui va recevoir l'existence. Ici les expressions dont se sert le texte sacré changent. Partout ailleurs, le Seigneur avait dit, par forme de commandement : Que la lumière se fasse, que la terre produise les animaux divers; ici, au contraire, il s'exprime par forme de délibération : *Faisons l'homme à notre image : « Faciamus. »* (*Ibid.*, 26.) Dans la création des autres êtres, il avait ordonné aux eaux, à la terre de produire, ici c'est lui-même qui le forme de ses propres mains : *Il forma son corps du limon de la terre, il l'anima ensuite d'un souffle divin* (*Gen.*, II, 7), c'est-à-dire qu'il lui donna une âme spirituelle, intelligente et immortelle, il le créa à son image, *ad similitudinem. Il ne faut pas que l'homme soit seul, dit le Seigneur.* (*Ibid.*, 18.) Il lui créa une compagne, qu'il tira de l'homme même. Dieu lui accorda la fécondité: *Croissez et multipliez.* (*Gen.*, I, 22.) C'est ainsi qu'il institua le mariage. Tous les hommes sont sortis de ces premiers parents, afin qu'ils ne soient qu'une seule famille de frères, et que la charité, l'amour mutuel, l'union et la concorde règnent toujours entre eux. Voilà, mes frères, l'histoire de la création de l'univers, et de l'homme en particulier; seul, entre toutes les autres créatures, il est animé d'un souffle divin, formé

à l'image de la Divinité, doué d'une âme raisonnable, capable de connaître et d'aimer son auteur. De combien d'autres prérogatives le Seigneur ne le combla-t-il pas? Nous les développerons dans une autre instruction.

Mais comment ne pas admirer ici les perfections de Dieu dans l'œuvre de ses mains. Avec quel éclat paraît sa puissance, d'une seule parole tout est créé : ***Dixit et facta sunt***. (*Psal.* CXLVIII, 5) Comme sa sagesse paraît dans l'accord et l'harmonie parfaite qui existe dans l'univers; comme tout s'allie et s'enchaîne. Une chose est faite pour l'autre, et celle-ci se lie encore aux autres parties de ce tout merveilleux. La terre est destinée à produire la nourriture de l'homme et des animaux, le soleil la réchauffe et l'anime, les pluies la rafraîchissent et la fertilisent, le printemps, par sa chaleur douce, développe les germes des plantes, couvre les arbres d'un épais feuillage qui devient lui-même un abri salutaire aux fruits pendant les chaleurs de l'été. L'hiver, pendant lequel la nature entière semble morte et inanimée, sert à reposer la terre, que des productions continuelles fatiguent et épuisent. L'air est rempli d'une foule innombrable d'insectes, qui tous sont autant de merveilles où éclatent la sagesse et la puissance de Dieu; ce sont des chefs-d'œuvre d'une délicatesse infinie, où sont réunis dans un objet presque imperceptible à nos yeux, les mêmes organes que nous admirons dans les animaux dont la grandeur nous étonne. N'allez pas croire que tous ces insectes, quelquefois importuns, soient inutiles; ils servent de nourriture à d'autres dont nous connaissons plus clairement l'utilité et les avantages. Oui, mes frères, si nous pouvions connaître les rapports infinis des objets entre eux, nous découvririons partout une liaison admirable, nous verrions clairement que les objets les plus nuisibles ont une destination bien marquée dans la pensée du Créateur; mais parce que nous ne connaissons pas tous ces rapports secrets, en prendrons-nous occasion, comme certains esprits orgueilleux et ignorants, de censurer les œuvres de Dieu, de reprocher un manque de sagesse à celui qui est la sagesse incréée? Notre ignorance qui devrait nous humilier, nous rendrait-elle insolents contre Dieu même? et devrions-nous, semblables à un homme stupide qui, voyant éparses les différentes pièces d'une machine dont il ne connaît pas la destination, oserait s'arroger le droit de censurer l'architecte habile qui en dirige la confection?

Mais ce n'est pas seulement dans l'ordre et l'arrangement du monde que la sagesse de Dieu paraît, elle brille encore dans le désordre et la confusion, les accidents fâcheux, le dérangement des saisons, les malheurs publics, les guerres, les famines; dans les calamités particulières, les disgrâces, le renversement des fortunes, la misère et la pauvreté; la prospérité des méchants, l'oppression des gens vertueux, tout concourt à manifester sa sagesse. Il afflige les peuples et les particuliers, il leur enlève leur fortune et leurs richesses, afin d'en détacher leur cœur qu'elles auraient corrompu, et pour leur apprendre que leur cœur est formé pour de plus grands biens; il envoie la guerre et la famine pour punir les crimes des rois et des peuples, afin que, plongés dans l'humiliation, ils reconnaissent leurs fautes, et qu'ils songent à revenir à lui; il permet que les méchants prospèrent et que les gens vertueux soient dans l'oppression, afin de récompenser en ce monde les premiers de quelques bonnes actions qu'ils peuvent avoir faites, et pour purifier les seconds dans le creuset de l'humiliation et des souffrances. Le crime lui-même, l'injustice, la violence et les autres passions servent à montrer la sagesse de Dieu, qui sait, quand il veut, tirer le bien du mal : ce que nous voyons dans l'histoire de Joseph. Ses frères, jaloux de son bonheur et de la prédilection que son père avait pour lui, prennent, dans leur envieuse jalousie, la résolution de s'en défaire. Ils le jettent dans une citerne; mais effrayés en quelque sorte de la voix de son sang qui crie vengeance contre leur attentat, ils l'en retirent et le vendent à des marchands ismaélites; il est emmené en Egypte, vendu à l'eunuque de Pharaon, jeté en prison par la malice de la femme de son maître. Bientôt il en sort, il devient ministre du roi, il gouverne l'Egypte avec sagesse et une étonnante prévoyance. La famine se fait sentir : Jacob envoie ses fils acheter des vivres en Egypte où la prévoyance de Joseph avait pourvu à tout. Joseph devient le salut de sa famille et de l'Egypte entière. Ainsi, mes frères, le Seigneur confond les projets des méchants, et se sert quelquefois de leur malice pour en tirer sa gloire. Les frères de Joseph n'avaient cherché qu'à assouvir leur fureur contre lui, sans songer qu'en privant leur père de cet enfant chéri, ils allaient répandre sur ses vieux ans la plus triste amertume; mais le Seigneur, qui voulait sauver son peuple, l'envoyait devant eux pour être leur salut et leur protection. Et voilà pourquoi, mes frères, nous devons adorer les desseins de Dieu en toutes choses, croire qu'en tout il agit d'une manière conforme à sa sagesse, et nous soumettre avec humilité à tout ce qu'il permet ou ordonne

D'après l'histoire de la création, telle que la rapporte le livre de Moïse, vous avez remarqué, mes frères, que le Seigneur mit six jours à créer le monde. Mais pourquoi employa-t-il six jours? Ce temps lui était-il nécessaire? Non, mes frères : celui qui d'une seule parole créa le ciel et la terre, aurait pu sans doute par un seul et même acte de sa volonté lui donner l'ordre et l'arrangement qu'il aurait voulu. Ce n'est donc point dans Dieu impuissance ou faiblesse; mais c'est qu'il a voulu en agir ainsi, et la volonté de Dieu est toujours dirigée par une sagesse sans borne. En créant le monde en diverses reprises, peut-être le Seigneur a-

t-il voulu nous rendre plus attentifs à l'œuvre de la création, et nous faire apprécier plus justement ses bienfaits; peut-être encore a-t-il voulu nous apprendre qu'il n'agit qu'avec une souveraine liberté, et qu'il ne manifeste ses infinies perfections qu'autant qu'il le veut et de la manière dont il le veut. Enfin le texte sacré ajoute, qu'après la création du ciel et de la terre avec tous leurs ornements, le Seigneur se reposa le septième jour. (*Gen.*, II, 1.) Que signifient ces paroles, mes frères? Le Seigneur serait-il semblable à l'homme que le travail fatigue et qui est obligé de réparer ses forces par le repos? Non, mes frères : le Tout-Puissant ne connut jamais la faiblesse, et le Dieu fort ignora toujours la fatigue. Mais l'Ecriture veut nous dire par là que le Seigneur cessa de créer parce que le plan qu'il s'était proposé dans la création du monde était parfaitement rempli ; *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Ibid.*, 3.) Et il bénit le septième jour, et il le sanctifia, c'est-à-dire qu'il voulut que ce jour lui fût spécialement consacré, soit qu'il en ait fait un précepte à Adam et à Eve, soit qu'il ait simplement désigné ce jour pour lui être consacré, comme il le fut depuis par le commandement exprès qu'en donna Moïse au peuple juif de la part de Dieu. Et voilà, mes frères, l'origine du jour du repos, du jour du Seigneur, que les Juifs appelaient le jour du sabbat, qu'ils sanctifiaient d'une manière toute particulière. De là, pour les chrétiens, l'origine du saint jour du dimanche, consacré au Seigneur, comme nous le verrons dans d'autres instructions.

Mais pourquoi Dieu a-t-il créé le monde? Quel a été le but et la fin de tant de merveilles? L'apôtre saint Paul répond à cette question : C'est pour lui-même et la manifestation de sa gloire que le Seigneur a tiré l'univers du néant : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* (*Prov.*, XVI, 4.)

Toute autre fin que lui-même eût été indigne de sa majesté et de sa sagesse. Mais à qui voulut-il se faire connaître? Ici, admirons la sagesse et la bonté de notre Dieu! L'homme est le seul être capable de connaître et d'adorer son Créateur; c'est donc pour l'homme que ce grand univers a été tiré du néant; c'est à lui seul que Dieu a voulu révéler sa gloire et sa puissance, afin que l'homme, en rendant gloire à son Créateur, partageât un jour son éternelle félicité. Le bonheur de l'homme a donc été en dernière analyse la fin de la création. Mais si l'univers a été fait pour le bonheur de l'homme, Dieu a voulu que l'homme se rapportât tout entier à son Dieu. Le premier devoir qui nous est imposé est donc celui de l'adoration la plus profonde. L'homme doit reconnaître la suprême majesté de Dieu et s'humilier devant lui. L'homme doit à Dieu toute sa reconnaissance et son amour pour tant de bienfaits. Oui, mes frères, l'homme est fait pour la reconnaissance. Ce sentiment naît si facilement dans son cœur et lui est si naturel, que l'ingratitude, même aux yeux du monde, n'est jamais excusée. De ce sentiment de reconnaissance doit naître l'amour le plus vif, l'attachement le plus sincère pour un Dieu qui veut bien s'appeler notre Père, et qui nous appelle à partager son bonheur et sa gloire. Et ici encore notre cœur est d'accord avec nos obligations. Ce sentiment de l'amour se développe dès le premier instant de notre naissance, il croît avec nous, il est peut-être le seul qui ne meurt pas avec nous. Notre cœur cherche sans cesse à s'attacher à Dieu, et s'il s'égare dans l'objet de ses affections, les dégoûts et les ennuis qu'il éprouve bientôt en s'attachant à des objets terrestres, l'avertissent bien qu'il se trompe sur sa destinée et qu'il oublie l'objet véritable qui devrait le posséder tout entier. Notre cœur a été créé pour Dieu ; nous ne devons aimer que Dieu seul pour lui-même, et les créatures ne doivent nous occuper que selon l'ordre et les desseins de Dieu. Malheur, disait l'Apôtre (*I Cor.*, XVI, 22), mille fois malheur à celui qui n'aime pas le Seigneur, il commence dès ce monde la vie de l'enfer; car le malheureux réprouvé, ajoute sainte Thérèse, ne sait pas aimer.

Enfin, puisque Dieu a tout créé pour lui-même, les biens, les richesses de ce monde doivent donc s'y rapporter aussi. Nous ne devons en user que selon les vues de sa divine Providence, et selon les lois qu'il nous a imposées. Par conséquent, nous ne devons point y attacher notre cœur; car, dit le Prophète : *Si les richesses abondent dans votre maison, n'y attachez pas votre cœur.* (*Psal.* LXI, 11.) Par conséquent, ajoute l'Apôtre : *Possédez-les comme ne les possédant pas, usez-en comme n'en usant pas* (I *Cor.*, VII, 30), c'est-à-dire possédez-les sans attache, sans passion, disposés à les sacrifier, à les perdre si le Seigneur l'exigeait de vous, et que cela fût utile à votre sanctification. Nous devons donc les employer selon les desseins de Dieu. Par conséquent, au lieu d'accumuler trésor sur trésor, de les faire servir à contenter notre délicatesse, notre mollesse, notre luxe et notre sensualité, sachons en retrancher le superflu pour le verser dans le sein des pauvres. Modérons nos désirs, soulageons la misère et l'indigence, car tel est le dessein de Dieu qui n'a mis de grandes richesses entre vos mains, que comme un dépôt sacré qu'il vous ordonne de rendre aux pauvres qui sont vos frères : *Si quis viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera misericordiæ, quomodo charitas Dei manet in eo.* (I *Joan.*, III, 17.) Est-ce ainsi que nous avons rempli ces devoirs sacrés?

Ah! mes frères, soyons plus fidèles à nos devoirs, adorons, aimons le Seigneur, observons ses lois, afin qu'après l'avoir servi sur la terre nous puissions jouir de sa gloire dans le ciel. *Amen.*

—

INSTRUCTION VIII.

Suite du premier article du Symbole.

SUR LES ANGES.

Credo in Deum... creatorem cœli et terræ.

Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Dans la précédente instruction, nous avons vu, mes frères, l'histoire véritable de la création, appuyée sur la foi et les monuments historiques les plus incontestables ; nous avons admiré la puissance de Dieu qui, d'une seule parole, créa l'univers, en arrangea toutes les parties, établit partout l'ordre et l'harmonie. Nous avons reconnu sa sagesse et sa bonté, et nous avons tiré cette conséquence, que Dieu n'ayant pu agir que pour sa gloire, tout devait se rapporter à cette fin, nos pensées et nos paroles, nos biens et nos maux. Toutefois, si nous nous en tenions à ce court développement que je vous en ai fait, vous ne connaîtriez que bien imparfaitement l'histoire de la création, et surtout l'histoire de l'homme, l'état où il a été créé, les prérogatives dont le Seigneur l'avait orné. Nous aurons donc à revenir sur ce sujet ; mais nous avons aujourd'hui l'histoire de la créature.

Outre l'homme, Dieu a encore formé d'autres êtres destinés comme lui à admirer les infinies perfections du Créateur, et à chanter éternellement ses louanges. Ce sont les anges. Sans doute, mes frères, la connaissance de ces nouvelles créatures ne saurait nous être indifférente ; et d'ailleurs, il y a tant de rapprochements entre la nature des anges et celle de l'homme, tant de ressemblance entre l'une et l'autre, leur destinée est si féconde en instruction et en consolation pour nous, que je ne doute pas que vous ne soyez désireux d'être de plus en plus instruits sur un sujet si intéressant. D'un autre côté, la religion nous apprend qu'il existe des rapports très-intimes entre les anges et l'homme : nouveau motif d'écouter attentivement les développements que je vais en faire. Ainsi ce que la religion nous apprend sur les anges, voilà ce qui va faire le sujet de cette instruction.

1° Quoique l'homme ait été créé à l'image de Dieu, puisqu'il en a reçu une âme immortelle et intelligente, capable de connaître et d'aimer, néanmoins on peut dire que l'ange a une bien plus grande ressemblance avec la Divinité, puisque ces purs esprits en rapprochent davantage par la sublimité de leurs connaissances, leur activité et leur simplicité. C'est pourquoi saint Thomas ne craint pas de dire que c'est proprement dans la création des anges que Dieu est arrivé à la perfection. Qu'est-ce donc que les anges? Les anges sont des créatures spirituelles, intelligentes, qui ne sont point destinées à être unies à des corps. 1° Ce sont des créatures, c'est-à-dire qu'ils sont l'ouvrage de la Divinité comme tout ce qui existe, qu'ils n'ont point d'eux-mêmes l'existence, mais que tout ce qu'ils possèdent, la vie et les autres dons précieux dont ils sont ornés, sont des dons de la libéralité du Seigneur. De là, l'obligation pour eux comme pour nous, de tout rapporter à Dieu comme à la source de tout bien, et c'est pour avoir manqué à ce devoir indispensable qu'un grand nombre d'entre eux a eu le malheur d'encourir la disgrâce du Créateur. 2° Ce sont des créatures spirituelles, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de corps comme nous ; mais ce sont de purs esprits, qui ne peuvent, non plus que Dieu, être vus de nos yeux, ni touchés de nos mains, ni aperçus par aucun de nos sens. Ainsi, quand vous voyez les anges représentés sous la figure d'un enfant avec des ailes, n'allez pas croire qu'ils ont réellement ces corps ou ces figures; non, ce sont des emblèmes dont on se sert pour offrir à nos sens une idée de leurs qualités. Ainsi la forme d'un petit enfant désigne leur candeur, leur innocence; les ailes désignent leur promptitude à exécuter les ordres du Très-Haut, l'agilité avec laquelle ils se transportent en un clin d'œil d'une extrémité du monde à l'autre. 3° Ce sont des créatures intelligentes. L'âme de l'homme aussi est une créature intelligente ; mais combien son intelligence n'est-elle pas bornée et obscurcie par son union avec le corps ! Il n'en est pas ainsi des anges : leur intelligence est plus pure, leurs connaissances plus étendues ; et d'ailleurs n'étant point unis à un corps, ils ne sauraient être sujets aux illusions des sens. 4° Enfin les anges ne sont point destinés à être unis à des corps. Et voilà une différence essentielle entre eux et notre âme, qui, de sa nature, est destinée à être unie aux corps; et c'est cette union qui forme ce que nous appelons la nature humaine. Ainsi, si les anges ont quelquefois apparu aux hommes sous des figures humaines, ce n'était que pour remplir un ordre du ciel, et pour ainsi dire comme en passant, qu'ils s'étaient revêtus de cette figure empruntée; mais il n'existait point entre eux et cette enveloppe grossière la même union qui existe entre notre âme et notre corps. Et voilà pourquoi l'ange ayant ramené Tobie dans le sein de sa famille, lui dit : *Je suis l'ange Raphaël, un des sept qui environnent le trône de l'Eternel. Je paraissais, il est vrai, manger et prendre de la nourriture comme vous; mais je me nourris d'une nourriture invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes.* (*Tob.*, XII, 15, 19.)

Telle est la nature commune à tous les anges, quel qu'ait été dans la suite des temps le sort heureux ou malheureux des uns et des autres. Il suit de là, qu'étant de purs esprits, ils sont immortels de leur nature comme l'âme de l'homme. Ils ne peuvent cesser d'exister à moins qu'un ordre de Dieu les anéantisse, puisqu'ils n'ont dans leur nature aucun germe de corruption ni de dissolution. L'existence des anges est un article de notre foi ; il nous est enseigné par l'apôtre saint Paul qui nous apprend que *Dieu a tout créé dans le ciel et*

dans la terre, et que les choses visibles et invisibles, les trônes, les dominations, les principautés et les puissances, et généralement toutes choses ont été créées par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. (*Col.*, I, 16.) Vérité définie par l'Eglise dans le quatrième concile de Latran, qui nous apprend que « dès le commencement des temps, Dieu créa l'une et l'autre créature, l'angélique et l'humaine; » vérité révélée primitivement à l'homme, puisqu'elle s'est conservée, quoique d'une manière imparfaite, dans la religion de tous les peuples qui ont admis des divinités d'un second ordre, des génies sur lesquels, disait-on, Dieu se reposait du soin du gouvernement du monde; vérité par conséquent que nous devons croire d'une foi ferme et inébranlable, et qui est renfermée dans cette parole : Créateur du ciel et de la terre : *Creatorem cœli et terræ.*

2° Le Créateur, souverainement bon, ne pouvait donner l'existence à ses créatures pour les rendre malheureuses, il aurait agi contre un de ses principaux attributs, la bonté; il était sans doute le maître de ses dons, et il n'était point obligé de les créer pour un degré de bonheur plutôt que pour un autre, mais il fallait que l'état dans lequel il les plaçait, leur fît chérir leur existence, et bénir la main de leur père et de leur maître. S'il donnait à quelques-unes la faculté de connaître et d'aimer, ce n'était que pour qu'elles le connussent et s'attachassent à lui, et procurassent ainsi sa gloire par leur soumission et leur obéissance. Ainsi l'ange comme l'homme avaient été créés pour connaître Dieu et pour l'aimer, et le Seigneur, toujours riche en miséricordes, leur avait préparé à leur fidélité une récompense digne de son infinie bonté. Les anges étaient donc sortis purs et parfaits des mains du Créateur, habitués à le contempler et à l'aimer, *destinés*, comme dit l'Apôtre, *à être les ministres de ses volontés suprêmes* (*Hebr.*, I, 4); car le mot ange, signifie *envoyé : Angelus, id est « missus.»* Les anges étaient donc destinés à être heureux, et le Seigneur leur avait donné tout ce qui était nécessaire pour parvenir au bonheur éternel; une intelligence très-pure pour connaître le bien, une volonté bien disposée pour l'aimer, toutes les grâces dont ils avaient besoin pour persévérer et arriver à cette éternelle félicité. Dieu, dit saint Augustin, a créé les anges dans une bonne volonté, c'est-à-dire, dans une volonté sage, et dans un amour chaste, plein de respect pour la grandeur et la bonté de Dieu, et en les créant dans une nature toute pure, il y a répandu en même temps le don de sa grâce : *Simul in eis condens naturam, et largiens gratiam.* (*De civit. Dei*, lib. XII, c. 9.)

C'est ce que nous apprend encore le prophète Ezéchiel qui, s'adressant au chef des anges, selon l'explication des saints Pères s'exprime ainsi : *Vous avez été dans les délices du paradis, vous qui étiez le sceau de la ressemblance divine, plein de sagesse et d'une parfaite beauté* (*Ezech.*, XXVIII, 11, 12); et vous étiez parfait dans vos voies, ajoute saint Augustin, jusqu'à ce que l'iniquité se soit trouvée en vous.

Certes, mes frères, il était difficile que Dieu nous marquât plus clairement que le chef même des mauvais anges avait été créé dans la perfection et la sainteté. Les anges avaient donc été créés dans l'état d'innocence, ornés de la grâce sanctifiante qui les rendait agréables aux yeux de Dieu, avec une intelligence très-étendue, une volonté portée au bien; mais le Seigneur ne les avait pas confirmés en grâce, il leur avait laissé le libre arbitre, par conséquent le pouvoir de faire le mal, laissant leur sort entre leurs mains, et voulant qu'ils se rendissent dignes d'un bonheur plus grand, d'un état fixe, d'une félicité inaltérable, par leur soumission aux ordres de leur maître, et l'attention à rapporter tout à sa gloire. L'Ecriture ne nous apprend rien de la durée de leurs épreuves.

3° Les anges ont-ils tous persévéré dans cet état? Il semble, mes frères, qu'il aurait dû en être ainsi. Créés à l'image de Dieu, distingués d'une manière si particulière dans l'œuvre de la création, comblés des dons les plus précieux, les anges auraient dû se tenir étroitement attachés à leur Créateur, la reconnaissance leur en faisait un devoir indispensable, et la vue du bonheur qui leur était réservé aurait dû les fixer dans le bien. Mais hélas! funeste inconstance de la créature, de combien de maux n'est-elle pas la cause! Au lieu de rapporter à Dieu la gloire de tous les dons dont ils étaient ornés, une partie des anges se complaît en soi-même, ils se sont attribué à eux-mêmes l'excellence de leur nature, ils conçoivent des projets de révolte contre Dieu, comme si la créature, quelque parfaite qu'elle soit, était autre chose qu'une vile poussière, en présence de son Créateur. C'en est fait, l'orgueil entre dans leur cœur et avec lui la perte de l'innocence et de la sainteté. Ecoutons l'Esprit-Saint nous découvrant la corruption secrète du cœur du prince des anges rebelles et de ses complices, par ces paroles d'Isaïe : *Je monterai au ciel*, avait-il dit, *j'établirai mon trône au-dessus des astres, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, aux côtés de l'aquilon, je me placerai au-dessus des nues les plus élevées, je serai semblable au Très-Haut.* (*Isa.*, XIV, 24.) Par cette vaine complaisance en soi-même, par cette envie de s'élever s'il était possible au-dessus de Dieu, le crime fut consommé, il blessait la gloire et la majesté de Dieu, il attaquait la grandeur de ce Dieu jaloux de sa gloire, de ce Dieu dont il est écrit : Je ne donnerai point ma gloire à un autre : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLVIII, 11.) La punition suit de près la faute, les anges perdent la grâce sanctifiante, les abîmes de l'enfer sont creusés, le Seigneur les y précipite; là, les ténèbres sont leurs chaînes, ils y sont tourmentés et comme tenus en réserve jusqu'au jour du jugement. (II *Petr.*, II, 4.) Ainsi l'orgueil fut

le crime des anges rebelles, et leur crime fit leur malheur éternel. « S'étant retournés vers eux-mêmes, » dit saint Augustin, « et s'étant plu en eux-mêmes comme s'ils eussent été le principe de leur puissance et de leur grandeur, ils ont abandonné le souverain bien qui suffit à tous, qui est commun à tous, et qui rend bons et heureux tous ceux qui demeurent unis à lui, pour s'attacher à leur bien et à leur avantage particulier. Ainsi, ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, n'ayant plus que l'élévation fastueuse de l'orgueil au lieu de la gloire suprême de l'éternité ; que les artifices du mensonge au lieu de la certitude de la vérité, et que l'amour des partialités et de la division au lieu de la parfaite union de la charité. » C'est-à-dire que d'anges de lumières, ils sont devenus des esprits de ténèbres, que l'amour de la vérité a été remplacé par le désir du mensonge et de la ruse, qu'au lieu du bonheur auquel ils étaient destinés, ils sont condamnés à des tourments sans fin, à des supplices éternels, et voilà pourquoi on les appelle les mauvais anges, les esprits de ténèbres, de malice et de mensonge.

Certainement, mes frères, nous sommes effrayés d'une chute si profonde et d'un châtiment aussi prompt; mais si nous savons le comprendre, nous trouverons dans le triste sort des mauvais anges une grande instruction. Certes, mes frères, il faut que le péché mortel soit quelque chose de bien affreux, de bien horrible aux yeux de Dieu, puisqu'un seul péché mortel a allumé sa colère, et que sa justice s'est appesantie d'une manière si terrible sur ces anges rebelles. Aucune considération ne l'a désarmé, ni le nombre des anges qu'il condamnait à un malheur éternel, ni l'excellence de leur nature, ni les qualités si précieuses dont ils étaient ornés ; ou plutôt c'est ce qui a allumé tout le feu de la colère du Seigneur, parce que plus ils avaient été comblés de ses dons, plus le mépris de son autorité, le larcin fait à sa gloire, l'ingratitude pour ces mêmes dons étaient criminels. Quel sujet de crainte et d'effroi pour nous ! Si un seul péché a perdu les anges, comment vivons-nous encore? comment le Seigneur ne nous a-t-il pas depuis longtemps fait partager leurs tourments, nous qui avons si souvent partagé leur crime? nous qui avons même surpassé leur ingratitude et leur révolte, en foulant aux pieds presque journellement les dons du Seigneur, soit en nous laissant aller à ces passions avilissantes dont le nom, dit le grand Apôtre, devrait être inconnu à des chrétiens, soit en ravissant le bien du prochain, soit en nous éloignant des sacrements, ou peut-être poussant la lâcheté, malgré les remords de la conscience, jusqu'à blasphémer ce que la religion a de plus sacré ; que sais-je? et par tant d'autres crimes dont nous nous sommes rendus coupables? Le Seigneur avait-il moins de droits à notre amour? avions-nous reçu de moindres bienfaits? Si nous osions le dire, le sang de son Fils dont nous sommes couverts ne nous accuserait-il pas de mensonge? Ah ! mes frères, avouons-le avec le sentiment de la reconnaissance la plus vive : c'est par une miséricorde incompréhensible du Seigneur que nous n'avons pas été consumés : *Misericordia Domini quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.) Oui, le Seigneur a voulu vous laisser le temps de revenir à lui, mais malheur à vous si vous abusez de ce miséricordieux délai, il mettrait le sceau à votre réprobation.

La triste chute des anges, mes frères, doit nous apprendre encore à fermer avec soin l'entrée de notre cœur au péché d'orgueil, à ne point nous enorgueillir des dons que nous avons reçus, mais à tout rapporter au Seigneur. Une seule pensée d'orgueil a perdu les anges rebelles ! Que l'orgueil est donc une chose détestable aux yeux de Dieu ! Par conséquent, combien ne sont-elles pas coupables ces personnes qui rapportent tout à elles-mêmes, qui s'enorgueillissent de leurs richesses, de leurs talents, de leur science, de leur petite beauté ; qui tirent vanité de leur vertu même, ne faisant pas attention que dès lors même, ils cessent d'être vertueux puisqu'ils manquent de l'humilité qui est le fondement de toute vertu solide ; véritables voleurs, disent les Pères, puisque tout ce que nous avons nous vient de Dieu et qu'ils se l'attribuent à eux-mêmes. Qu'il est à craindre que selon la menace du Seigneur, ces qualités dont elles sont si fières ne soient la cause de leur perte; que leurs talents, leurs richesses, leur beauté, ne deviennent le sujet le plus terrible de leur condamnation au tribunal de Dieu. Car il est écrit que le Seigneur résiste aux superbes, qu'il les renverse du souffle de sa bouche, et les précipite jusque dans le fond de l'abîme: *Deus superbis resistit* (*Jac.*, IV, 6); *deposuit potentes de sede.* (*Luc.*, I, 52.)

Enfin, une dernière instruction que nous trouvons dans le sort des mauvais anges, c'est qu'un seul péché mortel peut nous perdre, et que les plus saints peuvent le commettre. Oui, un seul péché a perdu les anges pour toujours. Un seul crime peut donc mettre le sceau à notre réprobation, et le Seigneur nous dit expressément dans l'Écriture qu'il pardonnera trois crimes à Damas, mais que le quatrième ne lui sera point pardonné. Quel sujet de crainte pour le pécheur qui n'a pas encore perdu la foi ! quel motif puissant pour le retenir sur le bord du précipice et le retirer du désordre ! quel serait le pécheur assez obstiné qui oserait se livrer au désordre, s'il se disait à lui-même : Cette faute que je vais commettre est peut-être celle qui va combler la mesure de mes crimes, et assurer pour ainsi dire ma réprobation ! Dites-vous-le donc souvent à vous-mêmes, mes frères, lorsque vous êtes sur le point de succomber à une passion fougueuse, à une tentation violente; lorsque vous êtes sur le point de violer les lois de la justice et de la charité, peut-être cette

faute va mettre le comble à mon malheur éternel, et le plaisir perdra tous ses charmes, et vous respecterez les droits de l'équité et de la charité.

Mais ce qui est plus terrible encore, c'est que cette faute qui peut nous perdre, la vertu la plus consommée peut la commettre. Les anges étaient dans l'état d'innocence, plus assurés que nous ne saurions l'être de l'amitié de Dieu, ornés des dons les plus excellents ; néanmoins les anges sont tombés ! Quelle vertu, quelle piété serait assez téméraire pour ne pas trembler. Ah ! si les cèdres du Liban sont tombés, que ne devons-nous pas craindre, nous, faibles roseaux que le moindre vent de la tentation agite et renverse ! De là, mes frères, l'obligation d'opérer notre salut avec crainte et tremblement ; de là la nécessité d'une vigilance constante sur nous-mêmes ; de là la fuite des occasions dangereuses.... du recueillement et de la prière. Malheur à la vertu présomptueuse qui ne craindrait pas de s'exposer au danger : elle y périrait infailliblement : *Qui amat periculum, peribit in illo.* (*Eccli.*, III, 27.)

4° Les anges, après leur révolte, furent donc précipités dans les abîmes, pour y subir le châtiment dû à leur crime, ainsi que nous l'apprend l'apôtre saint Pierre. Néanmoins il n'y sont pas tellement renfermés, qu'ils n'en sortent souvent pour tenter les hommes. (II *Petr.*, II, 4.) Le Seigneur l'a permis ainsi, soit pour éprouver notre vertu, soit pour l'épurer par les tentations. Aussi l'apôtre saint Paul appelle-t-il le démon *le prince de la puissance de l'air ; « Principem potestatis aeris hujus* (*Ephes.*, II, 2), » et les mauvais anges généralement, des esprits de malice qui sont dans le ciel, c'est-à-dire dans l'air : *Contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* (*Ephes.*, VI, 14.) Saint Pierre nous apprend que le démon, *semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer.* (I *Petr.*, V, 8.) Et certainement la haine qu'il a pour Dieu qui a puni son crime, l'envie qu'il porte à l'homme destiné à voir le Seigneur dans sa gloire, la fureur de dominer qui n'est point éteinte dans son cœur, sont des motifs suffisants pour expliquer les attaques qu'il nous livre sans cesse.

Il est donc vrai, mes frères, que les démons, partout chargés des anathèmes du ciel, se répandent sur la terre pour faire tomber les hommes dans le malheur où ils gémissent eux-mêmes. Et qui pourrait dire de combien de ruses et d'adresse ils se servent pour nous faire tomber dans l'inimitié de Dieu, à combien de stratagèmes ils ont recours ! Ils attirent celui-ci par l'éclat de l'or et de la fortune, et lui font sacrifier à la fureur de s'enrichir les droits les plus saints de la justice; celui-là, ils le perdent en étalant à ses yeux le charme des plaisirs honteux, ils lui font oublier ce qu'il doit à son nom, à son rang, à son sexe, et le traînent ici-bas dans la fange de l'infamie, jusqu'à ce qu'ils le traînent un jour dans les brasiers éternels ; cet autre, ils le perdent par l'ambition ; celui-ci par la présomption qui l'expose témérairement à des dangers presque certains d'offenser le Seigneur ; les richesses, par la suffisance qu'elles inspirent, la pauvreté par les murmures, les blasphèmes même qui l'accompagnent si souvent ; l'orgueil qui se glisse partout, et qu'ils insinuent presque dans tous les cœurs ; la confiance aveugle qui fait accumuler les fautes par l'espoir du pardon ; le découragement et le désespoir qui nous font regarder le salut comme impossible : les soulèvements de la chair contre l'esprit, les suggestions malignes, les images séduisantes, les songes dangereux, tout est employé par ces esprits de malice pour nous séduire et pour nous perdre. On les rencontre partout, au milieu du monde et dans le désert, dans les cercles profanes et dans la solitude; partout ils se montrent acharnés à la perte de l'homme. Leurs efforts multipliés suffiraient pour nous décourager, si la foi ne nous apprenait que leur empire, si étendu et si puissant avant la venue de Jésus-Christ, est maintenant presque détruit ; que Jésus-Christ a détruit par les mérites de son sang leur funeste pouvoir ; qu'il a terrassé ce fort armé, et que nous trouvons dans les secours de la religion des moyens puissants pour rendre leurs attaques inutiles. Oui, dit le grand Apôtre, *le Seigneur est fidèle, et il ne souffrira jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces* (I *Cor.*, X, 13) ; il nous soutiendra toujours par sa grâce au milieu des tentations; il nous donnera la force et le courage pour résister, combattre, et triompher de nos ennemis, afin que nous avancions dans la vertu.

Ces paroles de l'Apôtre nous font comprendre, mes frères, que le démon n'a de pouvoir sur nous qu'autant que le Seigneur lui permet d'en user, et que, d'un autre côté, le Seigneur proportionne son secours et sa grâce à la violence des efforts de notre ennemi. C'est ainsi que dans le livre de Job, nous voyons le démon solliciter la permission d'éprouver ce serviteur fidèle, et le Seigneur le protéger si puissamment, qu'au milieu des plus grands revers et des tentations les plus pénibles, Job ne cessa point d'être un homme juste et un serviteur fidèle. Et voilà, mes frères, ce qui doit ranimer notre confiance et soutenir notre courage dans les combats spirituels : la promesse du secours d'en haut, et l'impuissance du démon à nous nuire, si nous voulons demeurer attachés au service de Dieu. Car, dit saint Augustin, le démon est comme un chien furieux mis à la chaîne, il peut nous effrayer par ses aboiements, mais il ne saurait nous atteindre par ses morsures, à moins que nous ne le voulions : *Latrare potest, mordere non potest nisi volentem.* Et c'était dans le sentiment profond de cette vérité, que le Prophète royal ne craignait pas d'avancer que quand même l'enfer l'attaquerait avec toute sa rage et sa fureur, il ne serait point ébranlé: *Si consistant adversum me castra* (*Psal.*

XXVI, 3), et que l'Apôtre défiait toute la puissance de la terre et de l'enfer de le séparer jamais de la charité de Jésus-Christ.

5° Mais s'il est certain qu'avec la grâce du Seigneur, nous pouvons échapper aux traits de l'ennemi du salut, il n'est pas moins certain que nous ne serons victorieux qu'autant que nous serons fidèles à correspondre à la grâce, et à éloigner de nous tout ce qui pourrait être pour notre faiblesse une occasion de chute. De là, mes frères, 1° la nécessité rigoureuse de fuir ce qui pourrait être pour nous une occasion de péché, tout ce qui pourrait éveiller dans notre esprit des pensées ou des souvenirs dangereux, et dans notre cœur des affections ou des inclinations criminelles. Par conséquent, fuite des mauvaises compagnies, qui, par leurs discours et par leurs exemples, corrompent notre cœur; fuite des divertissements profanes, qui, par la dissipation qu'ils inspirent, nous font manquer à la vigilance qui fait notre principale sûreté, qui amollissent notre âme, lui font prendre du goût pour ce qui flatte les sens, lui inspirent de l'éloignement pour la piété et la religion, qui sont si souvent la cause ou l'occasion de ces fréquentations, de ces affections trop vives, dont le déshonneur ou du moins le crime sont si souvent la suite, horreur pour les mauvaises lectures contre la religion ou les bonnes mœurs, qui détruisent la foi et les mœurs. En un mot, éloignement du péché, de l'occasion du péché et de ce qui mène à l'ombre du péché : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.) Lorsque nous ne nous serons pas exposés témérairement au danger d'offenser le Seigneur, quand nous n'aurons pas recherché nous-mêmes la tentation, et qu'au contraire nous aurons pris les moyens de l'éviter, alors nous pouvons compter sur le secours du ciel et sur la victoire; mais si nous nous y sommes exposés volontairement, le Seigneur nous abandonnera, notre chute est presque immanquable; la parole du Seigneur est expresse : *Qui amat periculum, peribit in illo.* (*Eccli.*, III, 27.)

De là encore l'obligation de méditer la loi du Seigneur et les grandes vérités de la religion, afin de nous fortifier contre les tentations : *Souvenez-vous de vos fins dernières,* dit le Sage, *et vous ne pécherez jamais* (*Eccli.*, VII, 40); et le Prophète nous dit ailleurs que la loi du Seigneur est un flambeau éclatant qui dirige nos pas au milieu des ténèbres de cette vie : *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*Psal.* CXVIII, 105.) De là la nécessité de la mortification chrétienne, du jeûne et de la pénitence. Jésus-Christ se prépara à la tentation par un jeûne de quarante jours, et il nous assure lui-même qu'il y a des tentations qu'on ne saurait vaincre entièrement : *Non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* (*Marc.*, IX, 28.) De là enfin la nécessité de la prière et de la vigilance, et Jésus-Christ lui-même se retira dans le désert, pour nous apprendre à veiller sur nous-mêmes; il faisait de longues prières : *Flexis genibus prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Et il a enfin voulu joindre le précepte à son exemple en nous disant : Veillez et priez pour ne pas tomber en tentation. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (*Matth.*, XXVI, 41.) C'est par ces moyens, sagement employés, que nous viendrons à bout de rendre inutiles les ruses et la malice du démon. La prière nous obtiendra les lumières pour découvrir ses piéges, la méditation de la loi du Seigneur et des vérités de la religion nous tiendra en garde contre les faux charmes des biens et des plaisirs; la mortification et la pénitence tiendront notre corps dans les bornes de l'obéissance qu'il doit à notre âme, et empêcheront ses révoltes contre l'esprit; enfin, la fuite des occasions nous fera éviter un grand nombre de combats dans lesquels nous aurions été infailliblement vaincus, et nous donnera l'assurance d'un secours spécial dans ceux où le Seigneur nous aura engagés; et alors, pleins de confiance en sa protection puissante, nous pourrons dire avec le grand Apôtre : *Si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous?* (*Rom.*, VIII, 31.)

6° Tous les anges avaient été créés avec la liberté de faire le bien ou le mal, de mériter ou de démériter; plusieurs, comme nous l'avons vu, usèrent mal de cette liberté, et se perdirent pour toujours. Mais tous ne furent point infidèles. Ainsi, tandis que Lucifer se tournait vers lui-même, s'élevait avec orgueil contre son Créateur et son bienfaiteur, saint Michel et les autres bons anges s'humiliaient devant le Seigneur, reconnaissaient sa puissance suprême, et leur entière dépendance. Tandis que les uns disaient avec le prince des démons : *Nous monterons jusqu'aux astres,* etc. (*Isa.*, XIV, 14), saint Michel et ses fidèles compagnons répétaient dans leur cœur ces paroles : *Quis ut Deus! « Qui est semblable à Dieu? »* (*Psal.* CXII, 5.) C'est-à-dire Dieu seul est grand; *à lui seul appartient la gloire, l'honneur dans les siècles des siècles.* (*Rom.*, XVI, 27.) Les bons anges demeurèrent donc unis à Dieu, et cette fidélité leur attira de nouvelles faveurs. Car, non-seulement le Seigneur leur conserva les dons qu'il leur avait accordés en les créant, mais encore il les confirma dans la grâce, et leur donna, dit saint Augustin, l'assurance de jouir sans crainte de le perdre, de l'heureux état où il les plaçait (163*). Et quel était cet état? Celui de vivre toujours dans l'innocence et de contempler le Seigneur de la gloire durant l'éternité tout entière. Je vous le déclare, dit Jésus-Christ, en parlant des petits enfants qu'il laissait venir à lui avec tant de bonté, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei.* (*Matth.*,

(163*) S. Aug., lib. II *De Genes. ad lit.*, c. 17.

XVIII, 10.) Et saint Augustin ajoute qu'ils sont certains de jouir de ce bonheur éternellement : *Certi sunt felicitatis æternæ* (164). Et ce sont ces anges fidèles qu'on appelle les bons anges, les esprits de lumière, les saints anges.

Si la justice du Seigneur a de quoi nous effrayer lorsqu'il perd les anges rebelles sans retour, la bonté, la magnificence avec laquelle il récompense les anges fidèles a bien aussi de quoi nous surprendre, nous fortifier et nous encourager dans la pratique du bien. Le Seigneur, sans doute, est jaloux de sa gloire; mais aussi il récompense avec une libéralité prodigieuse tout ce que l'on fait pour lui. Qu'ont-ils fait les bons anges en effet ? Ils avaient reconnu la puissance suprême du Seigneur, ils lui avaient rapporté la gloire de tout ce qu'ils avaient de bon. Rien de plus juste, puisque le Seigneur leur avait tout donné ; rien même de plus facile, puisque le souvenir de ces dons était encore tout récent, et néanmoins pour une action si simple en apparence, le Seigneur leur ouvre les portes du bonheur éternel. Ah ! le maître que nous servons n'est pas un tyran barbare qui veuille vous imposer des sacrifices impossibles, ni des devoirs impraticables. Si la récompense n'était promise qu'à des actions héroïques, s'il était nécessaire de quitter ses parents, ses amis, et d'aller s'ensevelir dans le cloître ou les déserts, il y aurait peut-être de quoi effrayer notre faiblesse, et nous pourrions peut-être dire : ***Durus est hic sermo.*** Mais non, le Seigneur demande seulement de nous que nous le servions avec fidélité dans l'état où la Providence nous a placés ; que nous reconnaissions en lui notre Créateur et notre souverain Maître, et qu'en conséquence nous obéissions à ses commandements. Il nous promet à ce prix une récompense éternelle, et même dès cette vie, une paix et une tranquillité que le monde ne saurait nous donner. Il y a plus, le Seigneur, plein de condescendance pour notre misère, veut bien avoir égard aux plus petites choses que nous faisons pour lui ; ainsi, nos travaux et nos occupations ordinaires, nos peines et nos afflictions, les embarras inséparables du soin d'une maison, que sais-je ? les actions les plus indifférentes, jusqu'à nos récréations, si nous savons rapporter tout cela à la gloire de Dieu et nous soumettre en tout à l'ordre de sa divine Providence, nous en serons récompensés au centuple.

Les anges dans le ciel jouissent donc de la vue de Dieu, et, dans un ravissement ineffable, ils contemplent ses perfections infinies. Là, ils sont occupés à faire ce que nous ferons un jour nous-mêmes si nous sommes fidèles à imiter leur vertu ; ils louent Dieu de sa bonté infinie, ils chantent ses louanges, et, dans l'enthousiasme de la joie, ils répètent ce cantique : ***Saint, saint, saint est le Dieu des armées ; gloire, honneur, bénédiction dans les siècles des siècles à celui qui règne dans les cieux.*** (*Apoc.*, IV, 8, 9.) O mes frères, quel bonheur de chanter éternellement les miséricordes de Dieu, de le voir, de l'aimer sans crainte de le perdre ! Nous envions sans doute le sort des anges ; soyons comme eux observateurs fidèles de la loi du Seigneur, accomplissons-la avec fidélité, soyons jaloux de lui plaire, réprimons nos penchants et nos désirs déréglés, et le Dieu qui fait maintenant leur bonheur, sera un jour notre récompense : ***Ego ero merces tua magnanimis.*** (***Gen.***, XV, 1.)

La foi nous apprend encore que les anges sont les ministres du Seigneur, qu'ils exécutent fidèlement ses ordres : ***Allez,*** leur dit le Seigneur, ***portez mes ordres aux nations qui les attendent. « Ite, angeli veloces, ad gentem exspectantem*** (*Isa.*, XVIII, 2), » et aussitôt sans cesser de jouir de la vue de Dieu, ces fidèles ministres partent et s'acquittent de leur mission. Combien d'exemples ne nous fournit pas la sainte Ecriture de ces messages exercés par les anges du Seigneur. Ainsi un ange est envoyé à Lot et à Abraham pour les engager à partir de Sodome et de Gomorrhe, qu'ils allaient livrer aux flammes à cause des abominations de leurs habitants. Un ange apparaît à Isaac, à Jacob, à Samuel ; un autre accompagne Tobie dans un long voyage, et le ramène sain et sauf à ses parents. L'ange Gabriel annonce à Zacharie la naissance de saint Jean, précurseur du Messie. (*Luc.*, I, 11.) Le même ange est envoyé à Marie pour lui annoncer l'auguste mystère de l'incarnation du Verbe. Ainsi les anges du Seigneur ont concouru à ses desseins, pour les plus grands événements qui aient fixé l'attention des hommes. Le plus souvent ils n'ont exercé qu'un ministère de paix et de consolation ; mais d'autres fois aussi, ils ont exécuté les vengeances du Très-Haut. Ainsi l'Ecriture nous représente l'ange du Seigneur faisant tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu (*Gen.*, XIX, 24 ; *Exod.*, IX, 18) ; ailleurs, engloutissant les Egyptiens dans les eaux de la mer Rouge ; un autre faisant passer au fil de l'épée cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sennachérib (*Isa.*, XXXVII, 36) ; un autre frappe Héliodore qui veut piller le temple du Seigneur ; un autre frappe Hérode dans le moment qu'il se laissait rendre, pour ainsi dire, les honneurs divins, et le réduit à la plus affreuse extrémité. Par tous ces exemples, mes frères, nous voyons clairement que les anges exercent sur les hommes un ministère de vigilance, de miséricorde et de sévérité. Leur unique désir est d'accomplir les desseins de Dieu : ils ne voient que sa volonté, ils ne savent qu'exécuter ses ordres.

7° Mais une vérité non moins certaine, et sur laquelle il faut encore vous instruire en peu de mots, c'est que non-seulement les anges sont les exécuteurs fidèles des ordres du Seigneur, mais encore nous avons

(164) Lib. II *De civit.*, cap. 13.

chacun un ange à la garde et aux soins duquel nous sommes spécialement confiés, et c'est cet esprit céleste préposé à la garde de chacun de nous, que nous appelons ange gardien. Cette vérité nous est enseignée dans l'Ecriture et appuyée sur les sentiments des Pères de l'Eglise et la croyance des fidèles. Le Seigneur, nous dit le Prophète, a commandé à ses anges de nous garder dans toutes les circonstances de la vie : *Angelis suis mandavit de te* (*Psal.* XC, 11) ; et Jésus-Christ lui-même parlant des enfants qu'on lui présentait, dit : *Leurs anges voient la face de mon Père céleste.* (*Matth.*, XVIII, 19.) Chaque fidèle, dit saint Basile, a un ange gardien qui l'assiste et le protége : *Cuique fidelium est angelus assistens et adjunctus* (164*). L'âme de l'homme est donc quelque chose de bien grand, reprend saint Jérôme, puisque, depuis le moment de notre naissance, un ange est chargé de veiller sur chacun de nous (165). Voilà, mes frères, ce qui doit nous donner une grande idée de nous-mêmes, et nous pénétrer d'une grande reconnaissance pour la bonté du Seigneur qui a bien voulu nous donner un des ministres de sa cour céleste pour veiller à notre conservation et à notre salut.

Rien, en effet, de plus touchant que les soins pleins de bonté que prennent de nous les anges gardiens : 1° Ils prient pour nous. Jésus-Christ nous apprend qu'ils voient la face du Père céleste. Ah ! mes frères, étant prosternés au pied du trône de l'Agneau ils ne nous oublient pas, ils parlent pour nous, ils sollicitent les grâces dont nous avons besoin. Avec quelle ferveur ils implorent pour nous les secours du ciel ; comme ils sont attentifs à présenter à Dieu notre bonne volonté et la grandeur de nos misères ! Or, mes frères, des prières si pures, si ferventes, pourraient-elles demeurer sans effet ? 2° Ils offrent à Dieu nos prières et nos bonnes actions. *Lorsque vous répandiez vos prières et vos larmes devant le Seigneur*, dit l'ange à Tobie, *lorsque vous ensevelissiez les morts, lorsque vous quittiez vos repas pour aller recueillir les cadavres sanglants de vos frères, et que vous les cachiez dans votre maison pour leur donner la sépulture, j'offrais à Dieu vos prières et vos bonnes œuvres : «Ego obtuli orationem tuam Domino.»* (*Tob.*, XII, 12.) 3° Ils éloignent de nous les tentations, ou en diminuent les impressions funestes en nous rappelant des pensées propres à amortir le feu des passions ; ils nous dirigent dans la voie du salut par de bonnes pensées, de saintes inspirations, des retours sur nous-mêmes, en nous découvrant les piéges de l'ennemi du salut. Qui pourrait dire de combien de chutes ils nous préservent tous les jours ! Vous étiez peut-être agités par une passion violente, suspendus entre l'idée du plaisir et la crainte d'offenser Dieu : ce dernier motif vous a retenus dans le devoir ; c'est l'ami fidèle de votre cœur qui, comme l'ange qui accompagnait Tobie, a abattu à vos pieds le dragon infernal qui allait vous dévorer.

Leur protection s'étend même jusqu'aux biens qui regardent le corps. Le Seigneur, dit le Prophète, vous a confié aux soins de ses anges, il leur a ordonné de vous accompagner et de vous garder partout. Ils vous porteront entre leurs mains pour vous empêcher de heurter contre la pierre, vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon sans rien craindre. (*Psal.* XC, 11 et seq.) Dans mille circonstances vous avez éprouvé la protection de votre ange, et peut-être n'avez-vous pas songé à le remercier.

Toute cette doctrine suppose que les anges gardiens veillent sur nous, connaissent le fond de nos cœurs et jusqu'à nos plus secrètes pensées. Mais s'il en est ainsi, quel motif puissant pour nous engager à fuir le péché ! Nous ne sommes donc jamais seuls, nous avons donc un témoin de nos plus secrètes actions, de nos pensées les plus cachées ! L'œil de l'ange du Seigneur nous accompagne donc partout. Malheureux ! lorsque vous commettez des actions honteuses, que vous tendez des filets, selon l'expression d'un prophète, pour perdre les âmes, lorsque vous fuyez la présence des hommes, et que vous cherchez à ensevelir dans l'ombre votre crime avec sa honte, non, vous n'êtes pas seul : le Seigneur et votre ange gardien vous ont vu. Cette rougeur qui se répand sur votre visage, cette crainte qui vous fait balancer, ce remords qui se soulève au fond de votre cœur, sont autant d'avis charitables que cet esprit céleste vous donne, et d'avertissements de sa présence. Comment osez-vous faire devant lui des choses qui vous feraient mourir de honte si vous étiez surpris pendant l'action, par le dernier des hommes ? Ingrats, est-ce ainsi que vous le payez de ses soins attentifs ? Ah ! plutôt, mes frères, pénétrons-nous de meilleurs sentiments pour nos anges gardiens. Le Seigneur nous a confiés à ses anges, a dit saint Bernard ; que cette parole doit nous inspirer de respect pour leur sainte présence, de dévotion pour leur bienveillance, de confiance pour tous les soins qu'ils ont pour nous !

1° Respect pour leur présence. Gardons-nous de rien faire qui puisse leur déplaire ni blesser la pureté de leurs regards. Hélas ! ils seraient un jour obligés de rendre compte de notre conduite contre nous-mêmes et de solliciter notre condamnation ! Qu'aucune parole ni honteuse ni à double sens, qu'aucun jurement ne sorte de notre bouche; mais joignons-nous à eux pour exalter les miséricordes du Seigneur. Loin de notre esprit les pensées contraires à la modestie, à la charité ! Ces pensées ne sont point cachées à notre fidèle gardien ; mettons une garde de circonspection à tous nos sens, mortifions nos passions, agissons en tout comme en sa présence : *Reverentiam pro præsentia.*

2° Dévotion pour leur bienveillance, etc.

(164*) *Hom. in psal. XLVIII.*

(165) Lib. III *Conc. in Matth.*, c. 18.

—Puisque les saints anges sont nos protecteurs et nos gardiens, qu'ils nous rendent tant de bons offices, ayons une grande dévotion envers eux ; invoquons-les souvent, récitons quelque prière à leur honneur; rendons-leur nos devoirs en toute occasion. M. Olier avait coutume de saluer l'ange des villes et des villages où il passait, et de se recommander à leur protection. Imitons sa piété, et nous en retirerons les fruits les plus abondants : *Devotionem pro benevolentia.*

3° *Fiduciam pro custodia.* — Ils sont nos amis les plus fidèles; ils sollicitent pour nous avec ardeur. Adressons-nous donc à eux avec la plus vive confiance : elle ne saurait être trompée. Ainsi, dans les tentations, dans les occasions dangereuses, lorsque nous sommes sur le point de succomber ou d'être entraînés au mal, conjurons-les de soutenir notre faiblesse, de nous environner de leur protection. Dans les doutes, dans les incertitudes, si nous délibérons sur une affaire importante, prions-les d'éclairer notre esprit, et de nous faire prendre le parti le plus conforme à la volonté de Dieu. Ne craignons pas d'essuyer un refus; il ne veulent que notre bien, et ils le procureront de toutes leurs forces.

Voilà, mes frères, ce que j'avais à vous dire sur les anges, les plus excellentes créatures sorties des mains du Seigneur. Vous avez vu qu'ils ont été créés dans l'état d'innocence ; tous n'ont pas persévéré, et la main du Seigneur s'est appesantie sur les prévaricateurs. Les autres, au contraire, ont été fidèles ; et le Seigneur a déployé à leur égard les trésors de ses miséricordes. C'est ainsi que le Seigneur punit, c'est ainsi qu'il récompense. Comme les anges au moment de leur création, nous avons notre sort entre nos mains; si nous imitons les mauvais anges, nous partagerons leur malheur, notre sentence est prononcée par le Dieu qui ne ment point, etc. : *In ignem*, etc., *quod paratum est diabolo et angelis ejus.* (*Matth.*, XXV, 41.) Au contraire, si nous sommes fidèles, le bonheur éternel des bons anges nous est réservé. *Venite, benedicti Patris*, etc. (*Ibid.*) ; la vie et la mort sont donc entre nos mains. Empressons-nous de suivre la loi du Seigneur; faisons violence à nos penchants déréglés, mortifions nos sens, fuyons les occasions du péché, et tous ces efforts qui ne dureront pas longtemps nous produiront un poids immense de gloire dans l'éternité bienheureuse.

INSTRUCTION IX.

Suite du premier article du Symbole.

SUR L'HOMME.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. (*Gen.*, I, 26.)

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

L'explication du premier article du Symbole vous a fait connaître, mes frères, de grandes vérités, et vous donne en même temps de salutaires instructions. Nous avons reconnu l'existence de Dieu, le mystère de l'auguste Trinité, la puissance du Créateur qui d'une seule parole a formé l'univers et établi partout l'ordre et l'harmonie, sa providence qui préside à tout et qui gouverne tout. Nous avons considéré l'histoire de la création des anges, les nobles prérogatives dont le Seigneur les avait ornés ; la chute déplorable d'un grand nombre d'entre eux, et les châtiments qui avaient suivi leur prévarication. Nous avons été effrayés à la vue de la justice de Dieu qui a puni sévèrement les anges prévaricateurs; mais aussi nous avons admiré sa bonté dans les magnifiques récompenses qui ont été le prix de la fidélité des bons anges, et nous avons trouvé dans l'exemple des uns et des autres un puissant encouragement à la vertu. Pour compléter l'explication de ce premier article, il ne me reste plus qu'à vous entretenir de l'homme, de sa création, de ses prérogatives, de sa chute et de ses suites. Rien n'est plus important pour nous que de connaître notre origine et la fin de notre création. Voilà le sujet de cette instruction.

Commençons, mes frères, par connaître ce que c'est que l'homme, nous verrons ensuite l'histoire de sa création.

I.— Qu'est-ce donc que l'homme? L'homme, mes frères, est une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme, et faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

1° L'homme est une créature, par conséquent il est l'œuvre d'un Créateur plus puissant que lui, et qui lui a donné l'existence; et ce créateur, c'est Dieu. Non, mes frères, l'homme ne s'est point fait lui-même. N'ayant pas l'existence, comment aurait-il pu se la donner; mais il est l'ouvrage de la Divinité, son existence seule suffit pour lui démontrer celle d'un Dieu. Qu'il interroge tous les êtres, le ciel et la terre, les mers, les plantes, tout lui répondra, comme la mère des Machabées : Ce n'est pas moi qui vous ai formés ni présidé à l'arrangement de votre corps. L'homme est l'ouvrage de Dieu.

2° Mais si l'homme est une créature, c'est une créature bien privilégiée. Il est raisonnable, c'est-à-dire qu'il agit avec choix, avec connaissance; il ne se détermine que par la réflexion. *Dieu*, nous dit l'Ecriture, *a formé l'homme dès le commencement, et l'a laissé entre les mains de son conseil : « Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui* (*Eccli.*, XV, 14), » c'est-à-dire qu'il lui a accordé la faculté d'examiner et d'agir avec connaissance de cause. Prérogative bien sublime, par laquelle l'homme est distingué de tous les animaux, qui n'agissent que par les lois de la nécessité, ou par l'impétuosité de l'instinct qui les pousse.

3° L'homme est composé d'un corps et d'une âme. L'homme, mes frères, n'est pas seulement un corps organisé comme les autres animaux; il n'est pas seulement un être spirituel comme les anges; mais il par-

ticipe à la nature des uns et des autres. Il a un corps où brillent l'harmonie la plus merveilleuse, l'arrangement le plus parfait, chacun de ses membres tend à la fin pour laquelle il a été formé. Mais l'homme a aussi une âme, c'est-à-dire une substance spirituelle qui veut, qui connaît, qui raisonne, et sous ce point de vue l'homme est semblable aux anges. Composition merveilleuse par laquelle deux substances contraires se trouvent réunies ensemble! L'homme semble être l'anneau de cette chaîne qui met en rapport tous les êtres, et qui unit les êtres spirituels aux substances corporelles.

4° L'homme est créé à l'image de Dieu; mais en quoi sommes-nous l'image de la Divinité? Il est évident que nous n'avons pas une parfaite ressemblance avec Dieu : le Verbe divin seul est la parfaite ressemblance du Père céleste: mais l'homme est l'image de Dieu : 1° parce que Dieu a donné à l'homme une âme capable de le connaître et de l'aimer; 2° en ce que notre âme porte plusieurs caractères de cet être infini. Elle est esprit, comme Dieu; elle est libre, immortelle par sa nature, comme Dieu, et il n'y a qu'une volonté expresse de la Divinité qui puisse l'anéantir.

Voilà, mes frères, ce que c'est que l'homme. C'est une créature. De là, mes frères, quelle idée devons-nous avoir de nous-mêmes, et quelles conséquences pour notre instruction! L'homme est l'œuvre de Dieu; il lui appartient donc comme l'ouvrage à son ouvrier; comme un champ à son maître. L'homme doit donc tout rapporter à Dieu : Dieu peut donc disposer de l'homme selon son bon plaisir; il peut donc lui donner des lois, et l'homme doit avoir une soumission entière à la volonté de Dieu; et une obéissance parfaite à ses commandements. L'homme est créé à l'image de Dieu; que cette pensée doit lui inspirer de grands sentiments de lui-même! Mais passons à l'histoire de la création de l'homme, telle qu'elle nous est rapportée dans les livres saints.

Dieu ayant créé le ciel et la terre et tous les autres êtres, il dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance (*Gen.*, I, 26); qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux de l'air, et de tous les autres animaux qui sont sur la terre. Alors il créa l'homme à son image, il forma son corps du limon de la terre et lui donna une âme vivante; il le plaça dans le paradis de délices qu'il avait préparé pour être sa demeure... Au milieu était l'arbre de la science du bien et du mal. Voici ce que le Seigneur ordonna à l'homme : *Vous mangerez du fruit de tous les arbres du paradis, mais vous ne toucherez point à celui de la science du bien et du mal; car, aussitôt que vous en mangerez, vous serez sujet à la mort.* (*Gen.*, II, 16, 17.)

Le Seigneur dit ensuite : *Il ne convient pas que l'homme reste seul, faisons-lui une compagne semblable à lui; il envoya donc un sommeil profond à Adam, et, pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes et en forma la femme. Il la conduisit à Adam.* Celui-ci à cette vue s'écria : *Voici l'os de mes os, et la chair de ma chair... Il plaça Adam et Eve dans le paradis terrestre*, il les bénit et leur dit : *Croissez et multipliez-vous;* peuplez la terre qui sera soumise à votre domination. (*Gen.*, I, II, passim.)

Voilà, mes frères, l'histoire de la création de l'homme, et qu'elle est féconde en instructions pour nous! Dieu forma l'homme du limon de la terre. Combien ne devons-nous pas admirer ici la puissance de Dieu qui, avec une si vile matière, a formé un corps aussi admirable où tout est arrangé avec tant d'ordre et d'harmonie. Mais aussi, mes frères, que cette formation de notre corps doit nous humilier et nous confondre. Que sommes-nous, mes frères, qu'est notre corps? Un peu de boue, une vile matière; et cependant c'est ce corps que nous idolâtrons, auquel nous rapportons tout, auquel nous sacrifions tout jusqu'à nos plus saints devoirs, et au salut même de notre âme! Vous qui êtes si fière d'une vaine beauté, de quelques traits agréables que le Seigneur a répandus sur votre figure, qu'êtes-vous, qu'est-ce que ce corps que vous semblez estimer uniquement, dont vous prenez tant de soin, que vous parez avec tant d'affectation? Un peu de boue et de poussière. Et vous qui rapportez tout à votre corps, qui ne cherchez qu'à satisfaire ses appétits déréglés, qui foulez aux pieds pour contenter ses passions jusqu'aux bienséances et à l'honneur, qu'est-ce donc que ce corps? De la boue. Malheureux! est-il possible que pour satisfaire un corps aussi vil, vous oubliez vos plus saints devoirs? Oui, mes frères, malgré l'artifice admirable du corps humain, l'homme serait bien peu de chose à ne le considérer qu'en lui-même, il n'aurait sur les animaux que le frêle mérite d'une organisation peut-être un peu plus délicate; mais aussi le corps ne fait pas tout l'homme.

L'Ecriture ajoute que le Seigneur créa l'homme à son image, qu'il forma son corps de la terre, et qu'il lui donna une âme vivante. Ici, mes frères, la dignité de l'homme se montre clairement. Il reçoit de Dieu une âme capable de connaître, d'aimer son Créateur, et d'entrer avec lui dans un commerce intime. Elle porte sur elle-même l'empreinte de la divinité. Quels sentiments, mes frères, ne devons-nous pas avoir de nous-mêmes! Nous sommes les enfants de Dieu! C'est lui qui nous a donné la vie! Quel soin ne devons-nous pas avoir pour éviter, éloigner de nous tout ce qui pourrait avilir une si noble origine, et effacer l'empreinte divine dont nous sommes marqués. Quel mépris n'aurions-nous pas pour le fils d'un roi puissant, qui, au lieu de soutenir la noblesse de son rang, se mêlerait avec des gens dégradés, se roulerait dans la fange et la crapule? Voilà, mes frères, ce que nous sommes lorsque nous tombons dans le péché. Nous avilissons, nous dégradons en nous-

mêmes l'image de la divinité, nous effaçons tous les traits de ressemblance avec ce divin modèle. Hélas! mes frères, combien de fois ne l'avons-nous pas fait! par tant de jurements et de blasphèmes, par tant de paroles obscènes ou à double sens, par tant d'actions honteuses, de médisances, d'injustices et de calomnies. Hélas! avons-nous quelque reste de cette ressemblance primitive avec la divinité. Cependant il est écrit que *celui qui violera le temple du Seigneur*, Dieu *le perdra;* quels châtiments ne ferait-il pas tomber sur ceux qui non-seulement auront profané son temple, mais qui auront porté l'audace jusqu'à défigurer entièrement son image.

Enfin nous trouvons encore une autre instruction bien importante dans l'histoire de la création. Il y est dit que le Seigneur forma la femme d'une des côtes d'Adam, qu'il les bénit ensuite et leur dit : *Croissez et multipliez, et peuplez la terre.* Voilà, mes frères, l'institution et la fin du mariage clairement enseignées. C'est Dieu qui l'a établi. Cette union doit nous paraître respectable; mais combien doit-elle l'être davantage depuis que Jésus-Christ l'a élevée à la dignité de sacrement, et y a attaché les grâces les plus abondantes! avec quelle innocence, avec quel respect ne doit-on pas s'y engager, puisque cette union est si sainte! Comme on doit éviter avec soin tout ce qui pourrait arrêter les bénédictions du ciel, et faire perdre la grâce du sacrement! La fin du mariage est de multiplier la nation sainte, de donner à l'Eglise des enfants dociles, à l'état des citoyens vertueux; ministère bien important! Mais malheur à ceux qui, s'éloignant des desseins de Dieu, profanent un si saint ministère par des crimes et des infamies; qui ne s'engagent dans le mariage que pour se livrer sans frein à toute la fougue de leurs passions. Le Seigneur les a en abomination; ils peuvent s'attendre à voir tomber sur eux ou sur leurs enfants la malédiction du ciel. Ainsi les sept maris de Sara furent-ils punis de mort, parce qu'ils n'étaient point entrés dans l'état du mariage avec des intentions droites, et qu'ils en avaient profané la sainteté. Et voilà pourquoi, mes frères, on trouve si peu de mariage bien assortis; voilà pourquoi, dans un état où l'union des cœurs devrait rendre les peines plus légères, et les consolations plus abondantes, on ne voit néanmoins que dissensions, querelles, murmures, disputes, quelquefois même des séparations scandaleuses, parce qu'on n'y est point entré avec des intentions pures, ou qu'on n'a pas su respecter la sainteté de cet état... Voyons maintenant dans quel état l'homme a été créé.

II.— Le Seigneur, nous dit l'Ecriture, forma l'homme à son image et à sa ressemblance! Ces paroles nous donnent déjà une grande idée de la perfection de l'homme au moment de sa création. Il était convenable, en effet, que l'homme, le chef-d'œuvre de la création, qui devait être le roi de la nature, admirer toutes ses beautés, et en rapporter à Dieu toute la gloire, fût distingué d'une manière particulière dans les faveurs du ciel. Aussi l'Ecriture ajoute que le Seigneur l'avait créé droit : *Deus fecit hominem rectum* (*Eccle.*, VII, 30); paroles qui nous font comprendre que l'homme avait été créé avec tous les avantages de l'esprit et du cœur. L'Ecriture dit ailleurs qu'il l'avait créé pour ne pas mourir : *Hominem inexterminabilem.* (*Sap.*, II, 23.) Ce qui comprend tous les avantages du corps.

Ainsi, l'homme avait été créé droit; ce qui nous marque les lumières de son esprit, la droiture de son cœur, la sainteté de son âme, et la justice originelle ou la grâce sanctifiante, avec toutes les grâces nécessaires pour se conserver dans cet état.

Lumières de l'esprit. Son esprit n'était point obscurci par les ténèbres qui environnent la nôtre, ni soumis aux préjugés qui nous subjuguent et nous entraînent; sa raison ne se laissait point aller aux écarts qui font la honte de la nôtre; mais un esprit éclairé, un jugement droit, une raison saine : voilà quel était son partage. Il admirait les beautés de la nature, il en connaissait les secrets et il en rapportait à Dieu toute la gloire. Aussi, lorsque le Seigneur fit comparaître devant lui tous les animaux qui devaient lui être soumis, Adam leur donna à tous des noms qui désignaient leurs principales propriétés, ce qui nous fait connaître combien les secrets de la nature lui étaient connus

Mais si nous sommes étonnés de tant de prérogatives, que sera-ce quand nous aurons examiné les qualités de son cœur? Son cœur était droit : admirable droiture par laquelle l'homme, connaissant le bien, l'aimait et s'y attachait fortement. Ah! mes frères, l'homme dans cet état n'éprouvait point en lui-même ces combats pénibles, ces agitations intérieures, ces penchants violents, ces révoltes humiliantes de la chair contre l'esprit; son cœur était pur, ses désirs réglés, la paix habitait dans son âme. Son âme ornée d'innocence et de sainteté était l'objet des complaisances du Seigneur, et un tabernacle divin où le Seigneur se plaisait à habiter. Aussi est-il dit dans l'Ecriture que le Seigneur s'entretenait souvent avec lui, et qu'un doux zéphyr annonçait la présence de l'Eternel. (*Gen.*, III, 8.)

Le Seigneur avait fait l'homme pour ne point mourir : *Fecit hominem inexterminabilem.* (*Sap.*, II, 23.) L'homme devant passer des jours heureux sur la terre, et être transporté ensuite dans le sein de Dieu sans éprouver les horreurs de la mort. C'est ce que nous apprend encore l'apôtre saint Paul, quand il nous dit que c'est le péché qui a introduit la mort sur la terre. (*Rom.*, VI, 21.) Aussi, le Seigneur avait-il donné à son corps des dons bien précieux : une santé forte et robuste, exempte des misères et des infirmités de cette vie; l'homme n'avait point à gémir dans les langueurs de la maladie; il n'était point importuné par l'intempérie des saisons; l'hiver ne lui faisait point sentir ses

rigueurs, ni l'été ses chaleurs brûlantes, mais un printemps éternel régnait alors sur la terre; l'homme n'était point obligé d'arracher par de longs travaux, du sein de la terre, ses richesses et ses trésors : la terre les lui offrait avec abondance; et le travail que le Seigneur lui avait imposé en le plaçant dans le jardin de délices, n'était autre chose qu'une occupation agréable qui venait ajouter à son bonheur en offrant de nouvelles merveilles à son admiration. Voilà, mes frères, une faible idée du bonheur de l'homme au moment de sa création.

3° Le Seigneur lui avait donné l'empire sur tous les animaux; tous devaient lui obéir et reconnaître son pouvoir; l'homme était le roi de la nature créée pour jouir de tous ses agréments, sûr de conserver cet empire, tant qu'il resterait lui-même fidèle à son Dieu, et qu'il lui rapporterait la gloire de toutes choses. Quel heureux état! *Et qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu*, s'écrie le Prophète, *pour que vous ayez seulement daigné penser à lui?* (*Psal.* VIII, 5.) Vous l'avez créé presque l'égal des anges, vous l'avez couronné de gloire et de beauté, vous avez tout soumis à sa domination. (*Psal.* VIII, 8.)

L'homme, était donc heureux au moment de sa création, rien ne manquait à ses désirs, et son bonheur dépendait de sa soumission à son Créateur. Certes, mes frères, le Seigneur avait bien le droit d'exiger de l'homme la reconnaissance; et la reconnaissance devait être bien facile à son cœur, au moment où il se voyait environné des bienfaits de Dieu. Aussi le Seigneur, soit pour éprouver l'obéissance de l'homme, soit pour le faire souvenir que tous les biens dont il jouissait n'étaient qu'un effet de sa libéralité, le Seigneur lui imposa un précepte de l'accomplissement duquel dépendaient son bonheur et celui de toute sa postérité. Le Seigneur, nous dit l'Ecriture, en plaçant Adam dans le paradis terrestre, lui fit ce commandement : *Mangez de tous les fruits des arbres du paradis, mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Car*, ajouta-t-il, *en même temps que vous en mangerez, vous mourrez très-certainement : « In quocunque enim die comederis ex eo, morte morieris.* (*Gen.*, II, 16, 17.)

Mais pourquoi Dieu a-t-il défendu à Adam de manger de ce fruit, qui était bon, et l'a-t-il menacé d'un châtiment si sévère s'il en mangeait? Saint Augustin, pour rendre cet éclaircissement plus sensible, introduit Dieu qui parle à Adam, et Adam qui lui répond : « Je suis votre Créateur et votre maître, dit Dieu au premier homme, je vous ai établi dans ce jardin de délices, plein de beaux arbres et d'excellents fruits dont vous userez comme il vous plaira; mais pour cet arbre que je vous marque, je vous défends d'y toucher, et vous mourrez très-certainement si vous touchez à son fruit. — Quel est donc cet arbre, répond Adam, auquel il n'est pas permis de toucher? S'il est mauvais, pourquoi se trouve-t-il dans le jardin où il n'y a rien que d'excellent, et s'il est bon, pourquoi est-il défendu d'en manger. » Voici la réponse que Dieu lui fait : « Cet arbre est bon, je ne l'aurais pas mis dans le paradis s'il ne l'était, et cependant je ne veux pas que vous y touchiez. Si vous me demandez pourquoi je ne le veux pas, c'est pour vous apprendre que je suis votre Seigneur, et que vous êtes mon serviteur, et que c'est à moi à vous commander, et à vous à m'obéir. C'est là la raison du commandement que je vous fais. Si vous ne la recevez pas, vous refusez donc de vous reconnaître pour mon serviteur, et moi pour votre souverain; et cependant cette soumission que je vous demande vous est aussi nécessaire et aussi avantageuse quelle m'est inutile. » (S. Aug., *in ps. LXX.*)

Rien n'était plus juste, ni plus digne de respect que ce commandement, reprend saint Augustin; et rien aussi n'était plus facile à observer. Car, mes frères, il ne s'agissait que d'un seul précepte, il ne s'agissait de se priver que d'un seul fruit, au milieu d'un jardin qui en offrait en si grande quantité et de si excellents. D'ailleurs, l'homme n'éprouvait point alors le soulèvement de la concupiscence; sa volonté était droite, son libre arbitre n'était point affaibli, les grands bienfaits dont le Seigneur venait de le combler étaient présents à son esprit. Le bonheur immuable qui devait être le prix de sa fidélité, le châtiment terrible qui devait suivre sa prévarication, tout lui faisait un devoir d'être fidèle, tout lui en fournissait les plus puissants motifs, mais tout aussi contribuait à rendre sa désobéissance plus criminelle. Mais l'homme, dit saint Augustin, voulut user de sa volonté propre, il prit plaisir à faire tout le contraire de ce qui lui avait été commandé comme pour faire voir qu'il avait le pouvoir d'agir sans dépendre de Dieu et pour se rendre ainsi semblable au Très-Haut, qui ne dépend de personne, et qui n'a rien au-dessus de lui. Voyons comment il tomba.

Le démon ne pouvait voir sans frémir l'heureux état de l'homme, la paix et la sérénité de son âme. Triste victime de sa révolte contre Dieu, il prend la résolution d'entraîner l'homme dans sa révolte et de le précipiter par là dans l'abîme de maux où il gémissait lui-même. Malheureusement il ne réussit que trop!... Il s'insinue dans le corps d'un serpent, « animal tortueux, » dit saint Augustin, « qui se glisse et s'insinue par ses plis et replis, qui répand son venin sans qu'on s'en aperçoive, et qui, par ces qualités, avait assez de rapport à ce que le démon voulait en faire. » Il s'adresse à la femme et lui dit : Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de tous les arbres du paradis? (*Gen.*, III, 1.) Parole insidieuse et pleine d'un orgueil insensé, qui semblait accuser d'injustice le commandement du Seigneur. La femme aurait dû frémir, et prendre la fuite; mais non, elle veut répondre, elle donne dans le piége, elle est per-

due. « Nous mangeons, dit-elle, du fruit des arbres qui sont dans le paradis, mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger de peur que nous nous missions peut-être en danger de mourir. » Le doute commence à s'élever dans son âme : *Peut-être*, dit-elle. Elle connaît néanmoins l'ordre précis du Seigneur : *In quacunque*. Le démon l'a déjà vaincue. Dieu assure, dit saint Bernard (165*), la femme doute, le démon nie ; et parce qu'elle a osé douter, le démon la pousse au dernier excès de la révolte : *Non*, reprit le serpent, ***assurément vous ne mourrez pas, mais Dieu sait, qu'aussitôt que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.*** (*Gen.*, III, 4, 5.) Funeste curiosité, triste désir de l'indépendance, de combien de maux vous allez être la cause !

Devenir semblable à Dieu ! cette pensée bouleverse pour ainsi dire toutes les facultés de la première femme. Elle porte une main téméraire sur le fruit défendu, elle en mange, c'est peu encore, elle en offre à son mari : entraîné par une criminelle complaisance, celui-ci en mange également. Les voilà tous les deux rebelles, nous allons les voir malheureux ensemble.

Mais avant d'examiner la gravité de sa faute et les malheurs qui en sont la suite, remarquons la ruse de l'esprit malin, afin de nous mettre en garde contre ses dangereuses suggestions. Car la manière dont il se servit pour tromper Eve, est encore celle qu'il emploie pour nous faire tomber nous-mêmes. Pourquoi, dit-il à Eve, ne mangez-vous pas du fruit des arbres de tout le jardin ! Pourquoi, nous dit-il aussi à nous-mêmes, pourquoi ne faites-vous pas telle et telle chose? Pourquoi, dit-il à ce jeune homme, à cette jeune personne qui voudraient vivre dans la pratique de la vertu, pourquoi n'allez-vous pas dans les assemblées du monde, aux promenades, aux lieux de plaisir comme tous les autres? Pourquoi vous refusez-vous les plaisirs dont on peut jouir à votre âge? Pourquoi, dit-il au vindicatif, ne tirez-vous pas vengeance de cet affront? Pourquoi, dit-il à cet homme, fréquentez-vous les offices de l'Eglise, combien d'autres qui ne le font pas, etc ! Voilà le piége, voilà la question perfide. Que faudrait-il faire? Repousser la tentation avec force, recourir à Dieu, se rappeler qu'il est notre maître, se souvenir de ses menaces. Mais non, on fait comme Eve ; on hésite, on balance; le cri de la conscience se fait entendre, on feint de n'y pas faire attention, on doute. Si nous faisons les choses, le Seigneur nous punira peut-être, on nous le dit, du moins, etc. Point du tout, reprend l'esprit malin, ces promenades, ces divertissements n'ont rien de mauvais ; cette injure est trop atroce ; les offices et les cérémonies de la religion sont bons pour le peuple et les dévots. Et puis tant de personnes qui font ces choses veulent-elles se damner plus que vous? Très-certainement il n'y a là aucun mal : *Nequaquam moriemini*. C'en est fait, le démon triomphe. Excités par ces paroles, poussés peut-être par une curiosité indirecte, ce jeune homme, cette jeune personne commencent à se produire dans le monde. Ils ne mangent pas d'abord le fruit défendu, il leur paraît beau à voir, c'est-à-dire ils n'y commettent pas d'abord des crimes considérables. Mais peu à peu leur cœur s'amollit, les passions se réveillent, les amitiés criminelles se forment, c'en est fait de leur innocence, souvent arrivent le déshonneur et l'infamie. Cet autre entretient dans son cœur des désirs de vengeance, et la charité, la plus belle des vertus chrétiennes, s'éteint dans son cœur. Celui-ci enfin s'éloigne insensiblement des pratiques de la religion et des sacrements; bientôt la foi périt; heureux encore s'il ne devient pas l'ennemi déclaré d'une religion divine, qu'il avait d'abord aimée et qui avait fait son bonheur ; s'il ne poursuit pas de ses railleries et de ses sarcasmes ceux qui n'abandonnent point la religion et la vertu qu'il n'a pas eu la force de pratiquer lui-même. Ah ! mes frères, que d'Eves dans le monde ! Que d'imitateurs de sa désobéissance et qu'il est fâcheux de dire que sa triste expérience est inutile pour ses malheureux descendants !

Si Adam et Eve, après leur désobéissance, eussent reconnu leur faute, l'eussent confessée avec humilité, peut-être que le Seigneur, toujours riche en miséricorde, les eût traités avec moins de sévérité ; mais non, Adam et Eve vont se cacher, comme pour se dérober aux regards perçants du Seigneur. Mais le Seigneur leur reproche bientôt leur crime. Adam s'excuse et rejette la faute sur sa femme; celle-ci sur le serpent. Malheureux orgueil qui ne fit que les rendre plus coupables encore. Ne l'imitons-nous pas lorsque nous allons au saint tribunal de la pénitence ? Ne rejetons-nous pas la faute sur les autres?

Mais en vain l'homme cherche-t-il à s'excuser. Le Seigneur punit le péché dans tous ceux qui l'avaient commis; ses premiers anathèmes tombent sur le serpent : *Parce que tu as fait cela*, lui dit le Seigneur, *tu seras maudit entre tous les animaux, tu ramperas sur la terre, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie.* (*Gen.*, III, 14.) Il dit ensuite à la femme : *Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse ; vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera.* Et à Adam : *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit défendu, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir qu'avec beaucoup de travail; elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre*

(165*) *De div.*, serm. 22, n. 3 : Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat.

votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous avez été tiré; car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre. (*Ibid.*, 17 et seq.)

Quelle sentence, mes frères, dans quelle consternation ne dût-elle pas jeter nos premiers parents. Les voilà chassés du paradis terrestre, sans espoir d'y rentrer jamais; condamnés à un travail pénible, et à une mort plus terrible encore. Mais qui pourrait dire les suites de leur prévarication? ils perdent la grâce sanctifiante, et cette justice originelle dans laquelle ils avaient été créés. Leur âme n'est plus l'objet des complaisances du Seigneur depuis qu'elle est souillée par le péché, heureux encore que le Seigneur leur avait laissé la ressource du repentir! Leur esprit n'est plus éclairé de ces vives lumières comme auparavant, des ténèbres de l'ignorance en ont pris la place. Au lieu d'un cœur droit, naturellement ami du bien, ils éprouvent un penchant violent pour le mal, les passions se soulèvent au fond de leur cœur, et ils éprouvent ce combat intérieur dont parle l'Apôtre, cette révolte de la chair contre l'esprit. Aussi, dit l'Ecriture, s'aperçurent-ils qu'ils étaient nus, et s'empressèrent-ils de se couvrir avec des feuilles de figuier.

L'homme était le roi de la nature, tout devait reconnaître son empire; il n'avait d'autre maître que Dieu. Il a voulu se soustraire à l'empire de son créateur, et il est tombé dans le plus vil esclavage. Le voilà dominé par les sens, par une imagination volage, par l'emportement des passions qui le troublent, par les mouvements d'une chair qui se révolte, et qui, le faisant rougir de ses déréglements, le fait aussi soupirer souvent comme l'Apôtre. Le voilà surtout assujetti à la tyrannie du démon, qui le poursuit, lui tend partout des embûches, rôde sans cesse autour de lui pour le dévorer.

L'homme innocent avait le pouvoir de faire le bien ou le mal; mais son libre arbitre n'étant dominé par aucune passion, lui laissait une facilité admirable pour faire le bien. Après son péché, il fut libre encore, mais sa liberté se trouva considérablement affaiblie, sa volonté était droite, elle se trouva après sa chute violemment inclinée vers le mal. De là, est arrivé, comme dit saint Paul, que l'homme a fait le mal qu'il condamne intérieurement, et qu'il omet le bien qu'il approuve au fond de son cœur.

Dépouillé de ses plus beaux priviléges par le péché, l'homme était destiné à vivre éternellement loin de Dieu, son souverain bien, et par conséquent à être éternellement malheureux, si le Seigneur n'eût fait luire à ses yeux un rayon d'espérance. Après cela il est inutile de parler des douleurs, des infirmités, des maladies, de la mort même, auxquelles son corps fut condamné; qu'est-ce que cela en comparaison des pertes que son âme avait faites.

La chute de l'homme fut terrible, mes frères, et les effets de cette chute bien désastreux. Mais il est encore une vérité qu'il ne faut pas omettre : c'est que nous avons été enveloppés dans sa ruine, que nous participons à sa chute, et que nous sommes coupables en naissant. C'est ce qu'on appelle péché originel, c'est-à-dire une souillure contractée par le fait même de notre existence. Vérité bien dure à entendre, plus incompréhensible encore, mais vérité certaine, incontestable, vérité qui fait le fondement du christianisme, et sur laquelle porte toute l'économie de la religion. Nous la trouvons énoncée dans cent endroits de l'Ecriture. *Quel est*, s'écrie Job, *celui qui est exempt de souillure! Personne* reprend-il, *pas même l'enfant qui vient de naître.* (*Job*, XIV, 4.) Et de quelle autre souillure peut-il être entaché, si non du péché originel. Le prophète David s'explique aussi clairement lorsqu'il avoue qu'il a été conçu dans l'iniquité, et que sa mère l'a conçu dans le péché. (*Psal.* L, 7.) Le péché, nous dit le grand Apôtre, est entré dans le monde par un seul homme : *Per unum hominem peccatum intravit in mundum.* (*Rom.*, XVI, 17, 18.) Par le péché d'un seul homme, tous les hommes sont tombés dans la damnation, et tous sont devenus pécheurs, par la désobéissance d'un sens. (II *Cor.*, III, 14.) Aussi dit-il, nous sommes par notre naissance enfants de colère. (*Ephes.* II, 3.) Ce qui nous fait comprendre, dit saint Augustin, « qu'outre les péchés propres et personnels dont chaque particulier se rend coupable par le déréglement de sa volonté, il y en a un autre commun à tous, et que tous ont commis dans ce seul homme, lorsqu'ils étaient renfermés en lui, et qu'ils n'étaient qu'un seul et même homme avec lui. »

Vérité qui est le fondement de la religion, car pourquoi le baptême, pour laver les souillures de notre âme, si elle n'est point souillée? Pourquoi l'incarnation du Fils de Dieu, pourquoi sa mort pour nous racheter, si nous n'étions point esclaves?

Vérité que la raison même nous découvre. Car, pourquoi dans l'homme tant d'aveuglement, de ténèbres, d'ignorance? Pourquoi tant d'écarts monstrueux? Pourquoi avec un cœur qui admire le beau et le bien, tant de penchant pour le mal? Pourquoi fait-il si souvent le mal qu'il désapprouve au fond de son cœur? Pourquoi les misères infinies de cette vie couronnées par une mort plus affreuse encore. L'auteur de son être aurait-il donc été avare de ses dons, ou ne l'aurait-il créé que pour être malheureux? Non, mes frères, il serait injurieux à la bonté de Dieu de le penser. Mais dès lors les contradictions du cœur de l'homme deviennent inexplicables. Aussi quelques philosophes anciens, Socrate, entre autres avaient-ils soupçonné qu'il fallait que quelque crime eût été commis, par lequel l'espèce humaine eût été ainsi dégradée. C'est ainsi que nous naissons, mes

frères, coupables du péché de notre premier père, enveloppés dans sa disgrâce, soumis aux tristes effets de sa chute, condamnés à vivre loin du Seigneur, à moins qu'une main bienfaisante ne vienne briser nos fers.

En finissant cette instruction, rappelons-nous en peu de temps toutes les vérités que nous avons bien reconnues dans le premier article du symbole. Nous avons reconnu l'existence de Dieu, ses perfections infinies, le mystère de l'auguste Trinité. Nous avons admiré les merveilles de la création, la puissance de Dieu qui d'une seule parole a formé l'univers. Nous avons vu que le Seigneur avait créé les anges purs et sans tache, mais que plusieurs ont encouru, par leur orgueil, l'indignation du Seigneur. Enfin nous venons de voir dans cette dernière instruction notre histoire dans celle de nos premiers parents. De toutes ces vérités, il en est résulté une foule de conséquences très-propres à vous porter à la vertu, tâchez de les retenir constamment gravées dans votre cœur. Mais surtout n'oubliez jamais que le Seigneur ne vous a créés que pour le connaître, le servir et lui rapporter la gloire de toutes choses. Que cette vérité règle constamment votre conduite. *Heureux*, s'écrie le Prophète, *celui qui n'a pas reçu son âme en vain!* (*Psal.* XXIII, 4.) C'est-à-dire, heureux celui qui s'efforce d'accomplir la volonté de Dieu, en toutes choses, qui fuit le péché avec le plus grand soin, qui conserve dans son cœur la pureté et l'innocence, il passera des jours beaux sur la terre, et il verra un jour le Seigneur dans la terre des vivants. *Beati in mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) *Amen.*

INSTRUCTION X.

Deuxième article du Symbole.

SUR JÉSUS-CHRIST.

Credo in Jesum Christum Filium ejus unicum.

Je crois en Jésus-Christ son Fils unique.

Dieu, mes frères, n'a point créé l'homme pour être malheureux; au moment de la création il l'avait comblé de ses dons les plus signalés; il l'avait couronné de gloire et de beauté, dit le prophète (*Psal.* VIII, 5), et il l'avait établi roi de l'univers, il lui présentait encore l'espérance certaine d'un bonheur qui ne devait jamais finir. Mais le péché a introduit dans le monde tous les maux que nous souffrons. Avant son péché, l'homme était destiné à deux sortes de béatitudes, l'une temporelle, qui consistait dans l'exemption de l'ignorance, de la révolte des passions, de la douleur, de la mort; l'autre éternelle, qui devait consister dans la vue claire et immédiate de Dieu.

Le principe de ces deux béatitudes était la grâce sanctifiante, la divine adoption dans laquelle le premier homme avait été créé. Ce chef du genre humain est devenu coupable, et il a perdu pour lui et pour toute sa postérité tous les droits qu'il avait à ce double bonheur. Déchu de son état d'innocence, il s'est vu chassé de ce jardin de délices où le Seigneur l'avait placé, condamné à mener sur la terre une vie triste et pénible, et à éprouver toutes les horreurs de la mort, victimes nous-mêmes de sa prévarication; gardons-nous toutefois de murmurer contre la juste sévérité du Seigneur. Admirons plutôt sa bonté qui semble avoir arrêté le bras de sa justice; car, coupables de la même prévarication que les anges rebelles, pourquoi n'avons-nous pas été enveloppés comme eux dans une ruine éternelle? Oui, mes frères, il semble que le Seigneur n'a puni l'homme qu'à regret. Aussi avant de prononcer la sentence qui condamnait l'homme à la mort, le Seigneur, pour en adoucir en quelque sorte la rigueur, fait luire à ses yeux un rayon d'espérance, et lui promet un Libérateur qui viendra briser ses chaînes. Je mettrai, dit-il au serpent, une inimitié entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne, elle te brisera la tête. (*Gen.*, III, 15.) C'est, mes frères, de ce Libérateur promis que je vais vous entretenir dans cette instruction, en vous expliquant le second article du Symbole : Je crois en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur.

Nous l'avons déjà dit, mes frères, sans les lumières de la religion, l'homme serait à lui-même un mystère inconcevable; il serait impossible d'expliquer les contradictions qu'il éprouve en lui-même. Le désir inextinguible du bonheur, avec des misères sans nombre, l'amour du vrai et du beau avec tant d'erreurs si grossières auxquelles il est exposé, et les penchants corrompus qui le subjuguent. Le dogme seul du péché originel explique cet inconcevable mélange, et c'est la religion qui nous le présente. Mais si les lumières de la religion se bornaient à lui faire connaître son malheur, sans lui en montrer le remède, le sort de l'homme n'en serait que plus à plaindre; les lumières qu'il aurait reçues sur son origine, sur les biens qu'il a perdus, lui en feraient regretter bien plus vivement la perte, et il n'aurait d'autres ressources que le triste désespoir. Mais il n'en est pas ainsi, mes frères, et si d'un côté elle découvre à l'homme sa profonde misère, elle lui offre, de l'autre, une abondante consolation.

Par le péché, mes frères, la sainteté de Dieu avait été outragée et sa majesté méprisée; il était juste que l'homme portât la peine de son crime, Sans doute le Seigneur pouvait pardonner à l'homme repentant, et éloigner loin de lui la faute dont il s'était rendu coupable, sans exiger aucune réparation de son honneur offensé; mais le Seigneur demandait une réparation, et ni l'homme, ni aucune créature quelconque ne pouvait réparer convenablement l'honneur du Seigneur. En effet, il fallait une réparation égale à l'injure, proportionnée à la dignité de la personne offensée; et l'injure étant faite à une majesté infinie, il fallait une réparation d'un prix infini. Or, mes frères, quel être assez parfait pour offrir à Dieu une expiation digne de la grandeur

de Dieu? sera-ce l'homme, hélas! misère et corruption depuis sa faute, que pouvait-il sortir d'une source aussi corrompue, et comment eût-il osé même offrir au Seigneur sa satisfaction, ses misères, ses humiliations, sa mort même? Une offrande aussi impure eût-elle été digne de Dieu, et eût-elle pu avoir un prix infini! Sera-ce un ange ou quelqu'un des esprits bienheureux? eh! mes frères, que pouvaient-ils présenter à Dieu qui ne lui appartînt déjà; après tout sa satisfaction n'eût-elle pas été bien imparfaite, et eût-elle pu avoir un prix infini? Vous seul, ô Jésus, sauveur des hommes, vous seul égal à votre Père en toutes choses, Dieu comme lui, infini comme lui, pouviez satisfaire pleinement à sa justice, et lui offrir une réparation égale à son honneur outragé. Car, mes frères, il n'en est pas de l'injure comme de la réparation de l'injure. La gravité de l'injure se tire de la dignité de la personne offensée, ainsi l'affront fait à un roi, à un prince, est plus criminel que s'il avait pour objet une personne d'un rang inférieur, au contraire la réparation se tire du mérite de celui qui doit la faire.

Pour vous faire comprendre plus clairement toute cette doctrine, je suppose qu'un roi ait été cruellement outragé par un de ses sujets, et qu'il ne veuille faire grâce au coupable que lorsqu'il sera fait à la majesté royale une satisfaction digne d'elle. Qui d'entre ses sujets osera s'en charger, et cette réparation ne sera-t-elle pas toujours au-dessous du mérite de la personne outragée, puisqu'il y a toujours une distance immense entre le roi et le sujet; mais que le fils du roi, l'héritier de la couronne, déjà placé sur le trône à côté de lui, quitte ses ornements royaux, se revête de la cendre et du cilice, vienne s'offrir en qualité de victime pour sauver le coupable, on comprend qu'une telle humiliation, de la part d'une personne si relevée est une satisfaction suffisante, que dès lors la justice apaisée peut donner un libre cours à la miséricorde. Tel était l'état de l'homme; déchu du haut rang auquel le Seigneur l'avait élevé, et n'ayant plus pour lui que sa honte et ses faiblesses, il était dans l'impossibilité de satisfaire à la justice du Seigneur, et un poids terrible de malédiction pesait sur sa tête criminelle.

Dès lors, il était nécessaire que le fils du roi quittât son trône et vînt s'offrir à la place du coupable et satisfît pleinement à la justice divine. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ la seconde personne de la sainte Trinité. La suite de l'explication du symbole nous fera comprendre à quel prix nous avons été rachetés, et combien nous avons coûté à son amour.

L'homme, mes frères, n'avait donc d'autre ressource que celle d'un médiateur qui se chargerait de sa faute, et offrirait à Dieu une réparation convenable. Aussi le Dieu que l'homme avait offensé fit luire à ses yeux un rayon d'espérance, une inimitié éternelle fut mise entre la femme et le démon, et il fut promis à l'homme qu'il naîtrait de la femme un libérateur qui écraserait la tête du serpent et briserait ses chaînes funestes. Dès lors, mes frères, l'homme coupable dut tourner vers ce Messie promis des regards pleins d'espérance; dès lors, aussi l'homme ne put attendre son pardon que par les mérites du Messie, la foi en cet envoyé céleste devint nécessaire pour le salut, et on put dire dès le commencement du monde avec l'apôtre saint Pierre, *tout doit fléchir au nom de Jésus, il n'y a point d'autre nom dans lequel on puisse espérer le salut.* (*Act.*, IV, 12.) C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur a fait éclater sa miséricorde, tous les hommes ont pu se sauver dans tous les temps, même avant la venue du Messie, mais aucun ne l'a pu sans la foi au rédempteur à venir. C'était une condition rigoureusement imposée de croire au Messie promis, et certes cela était juste. Car ne pouvant être justifiés que par les mérites, il fallait bien qu'au moins ils crussent en lui et à son avénement; telle est la doctrine de tous les saints Pères et des théologiens.

Aussi, mes frères le Seigneur a-t-il pris soin d'entretenir parmi les hommes cette croyance si essentielle, afin qu'ils ne la perdissent point de vue. Lorsque la race des hommes se fut multipliée et avec elle les prévarications et les crimes, le Seigneur choisit un homme pour être la tige d'un peuple spécialement destiné à conserver les traditions primitives, et il lui renouvela la promesse d'un Messie. *Sortez*, lui dit le Seigneur, *sortez de votre patrie, et venez dans le pays que je vous montrerai; je ferai naître de vous un peuple nombreux, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui naîtra de vous.* (*Gen.*, XII, et seq.) Quel était celui en qui devaient être bénies toutes les nations, si ce n'est le Messie. Tous les peuples étaient plongés dans le plus profond aveuglement, le vrai Dieu était presque méconnu, les idoles étaient placées sur les autels comme avant le déluge, toute chair avait corrompu sa voie, c'est dans ce moment que le Seigneur promet à Abraham que de sa postérité naîtra celui qui éclairera le monde, dissipera les ténèbres de l'idolâtrie, et affranchira les hommes des liens du péché. Cette promesse est renouvelée à Isaac et à Jacob. Celui-ci, éclairé d'une lumière particulière, donna un nouveau développement à la promesse générale; il désigne la famille de Juda comme celle de ses enfants de laquelle le Messie devait naître, il indique une marque précise à laquelle on pourra reconnaître son avénement: *Juda*, s'écrie-t-il, *tes frères te loueront, les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de Juda, il y aura toujours un chef de sa race jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente et le désiré des nations.* (*Gen.*, XLIX, 8-10.)

Ainsi mes frères, à mesure que les hommes s'éloignaient de Dieu, se développait la

promesse faite au premier homme d'un Messie futur, le temps de sa naissance, la famille de laquelle il devait sortir, les divers caractères auxquels on devait le reconnaître, tout commençait à s'éclaircir de plus en plus, pour que cette promesse ne s'effaçât point de l'esprit des hommes. Il naîtra de la famille de Juda, lorsque le sceptre, c'est-à-dire le gouvernement aura été arraché de ses mains ; il sera l'attente et le désiré des nations. Trois cents ans plus tard, Moïse l'annonce encore aux Hébreux et il révèle quelques-uns de ses traits distinctifs : *Le Seigneur*, leur dit-il, *vous suscitera du milieu de votre nation un prophète semblable à moi, écoutez-le.* (*Deut.*, XVIII, 15.) Or, mes frères, qu'était ce prohète semblable à Moïse, qui comme lui donne une loi à son peuple, est médiateur entre Dieu et son peuple, voit le Seigneur face à face, sinon Jésus-Christ, dont le Père éternel a dit : *Voici mon fils bien-aimé, écoutez-le* (*Matth.*, XII, 18) ; et qui ajoute lui-même : *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils qu'il a envoyé.* (*Matth.*, XI, 27.) C'est lui qui a arraché son peuple à la servitude du péché, comme Moïse les Hébreux de la servitude d'Egypte, lui qui est le médiateur entre son Père et les hommes, qui arrête par les mérites de son sang les traits de la colère divine, comme Moïse les arrêta par ses prières, après le crime de l'adoration du veau d'or, lui qui comme Moïse nous a donné une loi, non plus toutefois une loi de servitude, mais une loi bien plus parfaite, une loi d'amour.

Maintenant, mes frères, s'il m'était permis de mettre sous vos yeux les livres des prophètes, vous y remarqueriez que cette promesse du Messie a été renouvelée dans la suite des siècles avec une évidence toujours croissante. Vous y verriez avec étonnement que les prophètes l'ont dépeint sous les traits les plus marqués ; qu'ils ont désigné, plusieurs siècles avant l'événement le lieu de sa naissance, les circonstances les plus particulières de sa vie et de sa mort, le temps précis où il devait consommer son sacrifice, et vous ne pourriez vous empêcher d'admirer la providence et la bonté du Seigneur qui a toujours fait vivre l'espérance au fond du cœur de l'homme coupable, comme aussi vous seriez forcés de reconnaître dans l'accord des prophéties avec leur accomplissement une des preuves les plus éclatantes de la divinité de la religion ; mais ceci nous mènerait trop loin. J'ai cru devoir vous indiquer seulement la nécessité où l'homme se trouvait, d'un libérateur, avec la promesse d'un Messie, afin de vous montrer l'enchaînement des vérités de la religion. Passons maintenant à l'explication littérale du deuxième article du Symbole, *je crois en Jésus-Christ, son Fils unique.*

Par ces paroles, mes frères je crois et nous faisons profession de reconnaître et de croire trois vérités, la première qu'il y a en Dieu une seconde personne qui est le Fils, la seconde de la sainte Trinité. Le Fils unique et consubstantiel du Père, a la même nature, la même puissance, les mêmes perfections infinies que le Père. Ainsi nous croyons que, de même que le Père est tout-puissant, de même le Fils unique du Père est tout-puissant ; comme le Père est éternel, de même le Fils est éternel ; comme le Père est infini, de même le Fils est infini, et néanmoins que ces deux personnes divines avec le Saint-Esprit qui possède les mêmes perfections, ne sont pas trois infinis, mais un seul infini, parce qu'ils n'ont qu'une seule et même nature, une seule et même divinité. Le nom propre de Jésus-Christ est, Fils unique du Père, ou le *Verbe*, parce qu'il est l'image parfaite et substantielle du Père. « Dieu pense substantiellement, parfaitement, éternellement ; il ne peut penser qu'à lui-même en pensant, il conçoit quelque chose de substantiel, de parfait comme lui, c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération, car la nature divine ne connaît rien d'imparfait, et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est ainsi que Dieu est Père, c'est ainsi qu'il donne naissance à un Fils qui lui est égal (166). » Mais qui comprendra cette génération ineffable ? il faudrait que l'homme pût comprendre Dieu ?

2° Ce qu'il faut remarquer, mes frères, c'est qu'il est nécessaire de croire au Fils, comme nous croyons au Père, afin que notre foi soit non-seulement suffisante pour nous faire parvenir au salut, mais encore fertile en bonnes œuvres. Ainsi en appliquant à Jésus-Christ le mot *je crois* dans les différents sens que nous lui avons donnés en parlant de l existence de Dieu, nous devons croire, 1° qu'il existe, 2° croire à la vérité de ses paroles, 3° mettre en lui notre confiance et notre amour, sacrifier tout pour lui plaire, faire violence à nos inclinations pour observer sa loi en toutes choses. Ce n'est que par ce moyen que notre foi sera une foi vive, une foi féconde en fruits abondants pour le salut. Est-ce ainsi que nous avons cru en Jésus-Christ ?

3° La troisième vérité énoncée dans cet article, et qui en fait le principal objet, c'est que la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils unique du Père a pris dans le temps la nature humaine, et que cette personne adorable est Jésus-Christ, ou ce qui est la même chose, que Jésus-Christ est le Fils éternel du Père, la seconde personne de la sainte Trinité, qui s'est unie à la nature humaine, et c'est cette union ineffable qu'on appelle le mystère de l'Incarnation dont nous parlerons plus tard. Voilà, mes frères, les trois vérités qui sont proposées à votre foi dans le second article du symbole, *Je crois en Jésus-Christ.*

Remarquez que la foi de ces trois vérités est absolument nécessaire pour le salut. Car d'après ce que nous avons dit dans une autre instruction, sans la connaissance et la foi des mystères de la Trinité on ne peut espérer de salut. Or les deux premières vérités contenues dans ces articles, et qui sont, qu'il y a en Dieu une seconde personne qui

(166) BOSSUET, IVe élév., serm. 2.

s'appelle le Fils et que le Fils est égal au Père en toutes choses. Ces deux vérités, dis-je, font partie du mystère de la Trinité. Par conséquent, il est nécessaire de connaître et de croire ces vérités fondamentales du christianisme; ensuite, la nécessité de connaître et de croire la troisième vérité, qui consiste à dire que Jésus-Christ est la seconde de la sainte Trinité, nous est clairement enseignée dans l'Ecriture. *La vie éternelle*, nous dit le Sauveur, *consiste à connaître le Dieu véritable et Jésus-Christ, qu'il a envoyé.* (*Joan.*, XVII, 3.) *Vous croyez en Dieu*, ajoute-t-il, *croyez aussi en moi.* « *Creditis in Deum et in me credite.* » (*Joan.*, XIV, 1.) *Car celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en lui, qui est garant de sa foi; celui qui ne croit pas au Fils de Dieu fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils.* « *Filium Dei habes testimonium Dei in se. Qui non credit in Filium mendacem facit eum quia non credit in testimonium quod testificatus est Deus de Filio suo.* » (I *Joan.* V, 10.) Et ce témoignage, mes frères, le Père éternel l'avait rendu à Jésus-Christ lorsqu'au moment de son baptême le Saint-Esprit était descendu sur lui et avait fait entendre du haut des cieux ces paroles : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* (*Matth.*, XII, 18.) D'après cela, vous voyez que la connaissance et la foi de l'incarnation ne nous est pas moins indispensable pour le salut que celle du mystère de la Trinité. Par conséquent, combien sont coupables, et à quel danger de leur salut ne s'exposent-ils pas ceux qui ignorent cette vérité, et qui négligent de s'en instruire. Cependant, le nombre de ces chrétiens ignorant les premiers éléments de leur religion est grand, et plus qu'on ne le croit communément. Cependant, ils s'occupent de tout, excepté de s'instruire de ces vérités importantes, comme si la connaissance et l'étude de la religion n'étaient bonnes que pour les enfants, et que l'âge nous donnât le droit de négliger la religion ou de méconnaître les vérités les plus essentielles.

Nous faisons donc profession de croire que Jésus-Christ est la seconde personne de la sainte Trinité, Fils unique du Père; vérité crue depuis l'établissement du christianisme, puisqu'elle est renfermée dans le symbole que les apôtres ont eux-mêmes dressé; proclamée trois cents ans après dans le premier concile général de Nicée, qui expliqua d'une manière plus détaillée la croyance commune en ces termes : « Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait (ou créé), mais engendré, qui est consubstantiel au Père et par qui tout a été fait. »

Vérité enseignée clairement dans l'Ecriture et confirmée par les paroles de Jésus-Christ lui-même. *Jésus-Christ*, nous dit le grand Apôtre, *est la splendeur de la gloire de Dieu*, son Père, *et le caractère de sa substance.* (*Hebr.*, I, 3.) *Il soutient tout par la puissance de sa parole, et après nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux à la droite de la souveraine majesté. Il est l'image de Dieu invisible, et il est né avant tous les siecles. Toutes choses ont été créées par lui dans le ciel et sur la la terre. C'est en lui que réside substantiellement la plénitude de la Divinité, et dans lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science.* (*Col.*, I, 15; II, 9.) Par ces paroles, mes frères, vous voyez que l'Apôtre des nations attribue à Jésus-Christ des perfections essentielles à la divinité. Il est la splendeur de la gloire de Dieu et le caractère de sa substance, c'est-à-dire sa pensée éternelle, sa parfaite image, son Verbe, son Fils. Il est né avant tous les siècles, c'est-à-dire il est éternel. Il possède la toute-puissance, puisque tout a été fait par lui, les choses visibles et invisibles, les esprits et les corps; il connaît tout, il gouverne tout, puisqu'il a en lui tous les trésors de la sagesse et de la science. Or, mes frères, l'Apôtre eût-il pu attribuer à Jésus-Christ toutes ces perfections s'il n'était véritablement Dieu. Que dis-je, mes frères, Jésus-Christ lui-même a prouvé sa divinité de la manière la plus éclatante. D'abord, par sa doctrine, quelle élévation dans les dogmes! Comme ils nous font connaître les perfections de la Divinité et chassent au loin devant nous les anciennes ténèbres du paganisme. Mais surtout quelle pureté, quelle sublimité dans la morale! Voyez, dit Rousseau, tous les livres des philosophes, qu'ils sont petits près de celui-là! On a beau supputer avec adresse jusqu'où peuvent atteindre les efforts de l'esprit humain, spéculation stérile; ce qu'il a produit depuis l'origine des siècles doit nous donner la juste mesure de son pouvoir, et il sera toujours vrai de dire de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ ce que Rousseau dit au sujet de sa mort : « Si la vie et la mort de Socrate est celle d'un sage, la mort de Jésus-Christ est la mort d'un Dieu. »

Ce n'est pas tout encore, mes frères, Jésus-Christ s'est dit Fils de Dieu, égal à son Père. *Mon père depuis le commencement ne cesse d'agir; j'agis incessamment comme lui.* (*Joan.*, V, 17.) Car, comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Voilà comme il s'attribue les mêmes pouvoirs que le Père. Tout à l'heure, il va s'attribuer la même nature : *Mon père et moi sommes une même chose.* « *Ego et Pater unum sumus.* » (*Joan.*, X, 30.) A ces mots, les Juifs charnels s'arment de pierres pour lui donner la mort. Mais Jésus leur répond avec sa bonté ordinaire : *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire à mes paroles, croyez à mes œuvres.* « *Operibus credite.* » (*Ibid.*, 38.) Et les plus grands prodiges, les malades rendus subitement à la santé, les boiteux redressés, les morts ressuscités, la

mer apaisée, étaient là pour rendre témoignages à la vérité de ses paroles. Ainsi, mes frères, la doctrine de Jésus-Christ, ses paroles, ses miracles, tout prouve qu'il est véritablement Dieu. Le Dieu de la vérité ne peut mettre entre les mains d'un fourbe sa puissance et son pouvoir pour entraîner les hommes dans une erreur inévitable.

Sans doute, mes frères, vous croyez tous cette vérité, qui fait le fondement de votre foi, et vous serez prêts à verser votre sang pour la soutenir. Toutefois, ne soyez pas surpris que j'aie insisté sur les preuves qui la démontrent; je l'ai cru utile dans un temps où l'on s'efforce d'anéantir l'antique foi de nos pères, où un esprit d'orgueil se révolte contre les mystères du christianisme, et veut, pour ainsi dire, traduire à sa barre la Divinité elle-même, comme pour lui arracher ses secrets. Dans un temps où un libertinage effréné devient pour tant de personne le premier motif de ne pas croire à la religion, ou surtout une froide indifférence semble mettre au même rang l'erreur et la vérité, la justice et l'iniquité. Oui, mes frères, Jésus-Christ est Dieu, et il est écrit que celui qui ne croit pas en lui, qui, par conséquent, n'observe pas sa loi, n'a à attendre que la plus terrible condamnation; bien plus, qu'il est déjà jugé et comme marqué du sceau d'une réprobation inévitable. *Jam judicatus est.* (*Joan.*, III, 18.)

De la divinité de Jésus-Christ, quelles conséquences devons-nous tirer pour notre instruction? Les voici : Si Jésus-Christ est Dieu et si nous faisons profession de le croire, il s'ensuit que sa doctrine est véritable, qu'elle est divine; que, par conséquent, nous devons croire à tout ce qu'il nous a révélé. La religion, avec ses incompréhensibles mystères, doit être l'objet de notre vénération la plus profonde; nous devons croire fermement tout ce que nous ne comprenons pas comme ce qui est à la portée de notre intelligence, et le croire malgré les révoltes d'une raison orgueilleuse, malgré les sarcasmes de l'impie et du libertin; nous devons être prêts à donner notre vie pour la foi, et être disposés, s'il le fallait, à la signer de notre sang. Est-ce ainsi que nous l'avons compris, mes frères? Dans combien d'occasions notre foi n'a-t-elle pas été sur le point de faire un triste naufrage? N'avons-nous pas entendu souvent sans frémir les blasphèmes de l'homme dissolu ou irréligieux? N'y avons-nous pas même applaudi, ou du du moins, par une feinte indigne d'un chrétien, n'y avons-nous pas paru insensibles si notre cœur en était intérieurement ému? Ah! mes frères, il est bien difficile que des propos injurieux à Jésus-Christ et à sa religion ne soient pas venus frapper vos oreilles au milieu de ce débordement de paroles impies ou licencieuses, qui se prononcent si souvent dans tous les rangs de la société. Chez le riche et chez le pauvre, dans les palais des grands comme dans l'atelier de l'ouvrier, c'est un débordement d'impiétés et de blasphèmes qui glacent d'effroi. Si, dans ces occasions, nous n'avons pas imposé silence à ces langues criminelles, si nous avons applaudi à cette fureur d'esprit libertin, si du moins nous n'avons pas improuvé ces détracteurs de la Divinité, dès lors, mes frères, nous avons semblé renier notre foi, méconnaître Jésus-Christ pour notre Dieu. Et cependant, il est écrit que celui qui rougira de lui devant les hommes, il ne le connaîtra pas devant son Père éternel. (*Luc.*, IX, 26.)

Il est Dieu, mes frères, nous le croyons; mais il est donc aussi notre maître, notre roi, et dès lors, ne sommes-nous pas obligés d'observer fidèlement ses préceptes et d'obéir à ses lois. Un serviteur qui n'exécuterait pas les ordres de son maître, un sujet qui résisterait aux volontés de son roi, seraient coupables, sans doute. Et nous, mes frères, serions-nous innocents si nous foulions aux pieds les ordres du maître de l'univers? Que dis-je, mes frères, nous sommes d'autant plus coupables et d'autant plus à plaindre, que nous savons par les lumières de la foi quelles doivent être les suites de nos prévarications. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, dit le Seigneur, observez mes commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Chose étonnante, mes frères, les rois de la terre se font obéir par les menaces d'un châtiment passager, et les menaces infiniment plus terribles du roi du ciel, comme les récompenses sans bornes qu'il promet à la fidélité, nous laissent également insensibles. Que l'homme ose ainsi se roidir contre tous les efforts de la puissance divine, cela nous paraît impossible dans la spéculation, mais rien n'est plus fréquent dans la pratique. Pour nous en convaincre, il suffirait de mettre en parallèle la conduite des chrétiens avec les saintes maximes de la religion. Où sont ceux qui les prennent pour règle de leurs pensées, de leurs actions, de leurs paroles? Sont-ils communs les chrétiens animés de l'esprit du christianisme, qui est un esprit de mortification et de charité. En est-il beaucoup qui pourraient dire comme l'Apôtre : *Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Mais, sans se permettre de juger les autres, examinons notre conscience, jugeons-nous nous-mêmes; il nous sera facile de reconnaître en combien d'occasions nous nous trouvons en contradiction avec la loi de Dieu.

Ce qu'il ne faut pas non plus perdre de vue, c'est que notre foi en Jésus-Christ nous impose le devoir, non-seulement de lui obéir à lui-même, mais encore à ceux qu'il a revêtus de son autorité, et qui, par conséquent, sont ses représentants sur la terre. *Obéissez à ceux qui vous sont préposés : « Obedite præpositis vestris* (*Hebr.*, XIII, 17), » nous dit-il par un de ses apôtres; *rendez à César ce qui est à César*, nous dit-il lui-même (*Matth.*, XXII, 21); et quand il nous fait dire par son Esprit-Saint que *toute autorité vient de Dieu* : « *Omnis potestas a Deo* (*Rom.*, XIII, 1), » il nous fait bien comprendre que nous devons aux dépositaires

de son autorité la même obéissance qu'à lui-même. De là, mes frères, l'obligation d'obéir aux puissances de la terre, c'est-à-dire au roi, aux magistrats, en un mot à ceux qui le représentent. De là surtout le devoir rigoureux d'obéir à l'Eglise, à ses commandements, à ses décisions, non-seulement sur le dogme, mais touchant la règle des mœurs. Car, nous dit Jésus-Christ, *celui qui n'écoute pas l'Eglise est comme un païen et un publicain.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Que de personnes sont soumises à cet anathème dans les jours malheureux où nous vivons! que d'infracteurs de ses lois! que de censeurs impudents de sa conduite! Loi sur le jeûne, sur l'abstinence, sur la confession et la communion. Ah! mes frères, c'est en vain que nous regarderions Jésus-Christ comme notre Dieu, si nous n'obéissons pas à l'Eglise; Jésus-Christ ne nous regarde alors que comme des enfants rebelles, et notre profession de foi devient un mensonge dans notre bouche, et ne sert qu'à nous rendre plus coupables...

Enfin, pour terminer ce qui regarde le second article du Symbole, il ne me reste qu'à vous expliquer le nom adorable de Jésus-Christ. Le mot de *Jésus* signifie sauveur, nom précieux que l'ange lui avait donné par un ordre du ciel, lorsqu'il annonça à Marie son incarnation; nom admirable qui exprime si bien et le caractère du Sauveur et la fin de sa venue sur la terre, et qui renferme implicitement en lui-même l'idée de tout ce qu'il devait lui en coûter pour opérer notre rédemption. D'autres, il est vrai, avaient porté le même nom avant le fils de Dieu fait homme; mais ils n'étaient que la figure du véritable Sauveur, et ce nom ne leur avait été donné que parce qu'ils étaient destinés à retracer dans leur conduite quelques-unes des merveilles que le véritable Jésus devait opérer. Ainsi, Josué ou Jésus introduisit le peuple hébreu dans la terre promise, représentant par là Jésus-Christ délivrant tous les hommes de la servitude du démon, et leur ouvrant les portes de la bienheureuse immortalité. Ainsi, Jésus, fils de Sirach, donna aux Juifs des conseils pleins de sagesse représentant le Fils de Dieu fait homme, donnant aux hommes des maximes de la plus haute perfection. Tous ces anciens personnages n'étaient que des figures destinées à nous tracer quelques-unes des actions du véritable Messie, et Jésus, Fils du Dieu vivant, en recevant du ciel ce nom adorable, a voulu nous montrer qu'en lui se réunissaient toutes les prophéties et les figures de l'Ancien Testament.

C'est à Jésus-Christ que ce nom de Sauveur convient véritablement. Dieu, nous dit-il lui-même, a envoyé son Fils pour qu'il sauve le monde. *Misit Deus Filium suum ut salvetur mundus per ipsum.* (*Joan.*, III, 17.) *Le Fils de l'homme*, ajoute-t-il, *est venu sauver ce qui avait péri* (*Matth.*, XVIII, 11); *il n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver.* (*Luc.*, IX, 56.) Et à quel haut prix, mes frères, nous a-t-il sauvés. Ah! vous le savez, une naissance pauvre et humble, une vie passée dans les peines, les privations, les délaissements, les rebuts et les mépris, une mort environnée d'opprobres et des tourments les plus cruels, tout son sang versé jusqu'à la dernière goutte, voilà ce qu'il a offert à son Père pour réparer sa gloire outragée, voilà à quel prix il nous a rachetés, voilà comme il a guéri par son sang les plaies mortelles que le péché avait faites à notre âme; et c'est ainsi, mes frères, selon le langage de l'Apôtre, qu'il a attaché à la croix le décret de mort qui avait été prononcé contre nous, et qu'il nous a ouvert les portes du ciel dont le péché nous avait fermé l'entrée.

Non-seulement le Fils de Dieu fait homme s'appelle Jésus-Christ ou oint, mais encore *Christ*. Ce mot, mes frères, signifie, oint ou sacré. Pour comprendre la signification de ce mot, il faut savoir que chez les Hébreux on avait coutume de consacrer par une onction particulière les prêtres, les prophètes et les rois. Les prêtres, parce qu'ils étaient destinés à offrir à Dieu des prières pour le peuple et des sacrifices d'expiation ou d'actions de grâces pour la nation entière. Les prophètes, parce qu'ils étaient destinés à annoncer au peuple les volontés du Seigneur, ses promesses, comme aussi ses châtiments et ses menaces. Les rois, enfin, parce qu'ils étaient les chefs et les conducteurs du peuple, chargés de maintenir la paix et la tranquillité publiques. Ces trois espèces de personnes étaient spécialement consacrées par l'huile sainte, et cette onction les séparait du reste du peuple et les rendaient respectables à ses yeux, parce qu'il ne voyait alors en elles que les représentants, de la Divinité. Or, mes frères, Jésus notre Sauveur réunit en lui ces trois caractères de prêtre, de prophète et de roi. *Il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech: «Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Psal.*, CIX, 4); » il est prophète, puisque c'est par son esprit que les prophètes ont annoncé l'avenir, et que lui-même a prédit sa mort, sa résurrection, la ruine de Jérusalem; il est roi, et plus roi que tous les rois de la terre, puisque l'univers entier lui appartient et qu'il a tout créé par sa toute-puissance. *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Joan.*, I, 3.) Aussi à son entrée dans le monde, son Père ordonne-t-il aux anges mêmes de se prosterner devant lui comme devant le maître souverain de toutes choses. *Et adorent eum omnes angeli ejus.* (*Hebr.*, I, 6.) Et voilà pourquoi il est appelé Christ, c'est-à-dire oint ou sacré.

Enfin, mes frères, nous appelons Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par ces paroles nous faisons profession de le reconnaître comme notre maître, notre roi, notre rédempteur; nous reconnaissons encore que nous lui appartenons comme le sujet à son roi, comme l'esclave à son maître, et par là même nous publions que nous sommes dans l'obligation rigoureuse d'observer sa

loi sainte, et de nous attacher à lui de tout notre cœur. Voilà, mes frères, l'entière explication du second article du Symbole : et en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur.

Ah, mes frères, avec quel profond respect ne devons-nous pas prononcer le saint nom de Jésus! Les anges se prosternent à ce nom adorable, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers (*Phil.*, II, 10). Mais surtout quel sentiment de reconnaissance ne devons-nous pas éprouver en le prononçant ce nom qui nous rappelle notre Sauveur, notre libérateur, notre rédempteur; comme nous devons le remercier de tout ce que son amour pour nous lui a fait entrepreprendre pour nous arracher à l'esclavage du péché et du démon. Un esclave arraché des fers ne prononcerait qu'avec transport le nom de son bienfaiteur, et nous, mes frères, avons-nous pensé seulement à remercier Jésus-Christ de tout ce qu'il a fait pour nous? Nous sommes-nous efforcés de lui prouver notre gratitude, par une fidélité sans bornes et un attachement inviolable?

Ce nom précieux doit produire dans nos cœurs une confiance sans bornes. Avec quelle ardeur devons-nous l'invoquer dans nos peines, nos afflictions, nos tentations! Celui qui met sa confiance en Jésus pourrait-il périr? Non, mes frères, on ne s'est jamais adressé à lui en vain, toujours les plus douces consolations suivent nos prières; il nous soutient dans nos abattements, nous fortifie contre nos faiblesses, nous éclaire dans nos doutes et nos incertitudes, nous fortifie dans les tentations. Il est fidèle, dit l'Apôtre, et il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Ah! mes frères, pourquoi avec un protecteur si puissant sommes-nous si souvent vaincus? C'est parce que nous ne mettons pas en lui notre confiance, que nous n'invoquons pas ce nom si saint, peut-être aussi que nous nous sommes rendus indignes de sa protection par nos prévarications continuelles.

Enfin ce nom de Jésus doit nous inspirer une crainte salutaire. Le Père céleste a mis entre les mains de Jésus-Christ le jugement des hommes. *Omne judicium dedit in manu ejus.* (II *Reg.*, XXII, 23.) C'est lui qui prononcera la sentence qui fixera notre sort pour l'éternité. Malheur à ceux qui n'auront pas profité des mérites infinis de son sang. Celui qui devait être leur Sauveur deviendra alors un juge implacable. Le lion de Juda ne fera entendre pour eux que des rugissements affreux!... Efforçons-nous donc de seconder ses desseins. Nous étions esclaves, dans l'impossibilité de payer notre rançon, il a voulu la payer lui-même. Les prophètes ont annoncé sa venue, dans le temps marqué par la Providence. Le Fils de l'Eternel s'est uni à la nature humaine, Jésus-Christ s'est offert pour nous. Profitons de ses mérites, adorons-le comme notre Dieu, obéissons-lui comme au meilleur des maîtres, afin qu'après avoir fait sa volonté sur la terre nous entrions un jour dans la participation de son héritage éternel. *Amen.*

INSTRUCTION XI.

Troisième article du Symbole.

SUR L'INCARNATION.

Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria virgine.

Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la vierge Marie.

L'homme, mes frères, eût été bien à plaindre, si, après sa faute, le Seigneur n'eût eu pitié de lui, et s'il n'eût fait luire à ses yeux un rayon d'espérance. Privé de la grâce sanctifiante qui le rendait agréable aux yeux de son Créateur, entraîné par les révoltes d'une chair déréglée, environné d'ennemis acharnés à sa perte, banni de la présence de celui qui faisait son bonheur, condamné à ne le voir jamais. L'homme ne trouvant point en lui-même de quoi satisfaire à la justice du Seigneur offensé, n'aurait eu pour partage que l'infortune et le triste désespoir. Mais le Seigneur toujours riche en miséricorde le console en lui promettant un libérateur qui brisera ses chaînes, satisfera pour lui, lui rendra tous les droits au bonheur du ciel qu'il avait perdus par sa faute; et consolé par ces promesses, l'homme au milieu des larmes que lui arrache le repentir, put encore ouvrir son cœur à l'espoir d'un sort plus heureux. Quatre mille ans s'écoulent depuis la création du monde jusqu'à la venue du Messie, pendant lesquels le Seigneur fait annoncer par ses prophètes le temps précis où son Fils doit paraître, le lieu de sa naissance, le genre de sa vie, toutes les circonstances de sa mort, l'établissement de son empire, la ruine de l'idolâtrie, tout est tracé plusieurs siècles avant l'événement et de la manière la plus précise, afin de soutenir la foi au Messie, chez les peuples anciens, et de fortifier la nôtre.

Ne demandons pas ici avec l'impie orgueilleux pourquoi Dieu a laissé écouler quatre mille ans avant d'envoyer son Fils sur la terre, pourquoi il a laissé l'idolâtrie se répandre et étendre partout ses ravages; qui sait, mes frères, si le Seigneur n'a pas voulu confondre par là l'orgueil de l'homme et surtout l'orgueil de l'impie? Qui sait s'il n'a pas voulu nous convaincre clairement de notre prodigieuse faiblesse et du besoin pressant que nous avions de son secours? Qui osera dire que ce temps n'était pas nécessaire pour préparer la voie au Messie, enfin qui osera demander compte à Dieu de ses desseins et de ses œuvres?

Pour nous, mes frères, enfants soumis de l'Eglise, continuons à nous instruire et à nous édifier par le développement des articles de notre croyance. Celui qui doit nous occuper aujourd'hui, c'est celui qui offre à notre foi le grand mystère de l'Incarnation. *Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria virgine.* Je m'en vais essayer

de vous développer les vérités qu'il renferme.

1° La foi au mystère de l'Incarnation, mes frères, consiste à croire fermement que le Verbe divin, le Fils du Père éternel, s'est fait homme dans le temps, c'est-à-dire qu'il a pris dans le sein d'une vierge appelée Marie un corps et une âme semblables aux nôtres. En sorte que par cette union avec la nature humaine, il a été fait vrai homme, sans cesser d'être vrai Dieu. *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) Mystère profond, inaccessible à toutes les lumières de la raison de l'homme; mystère qui a *paru une folie aux gentils, qui a été pour les Juifs un sujet de scandale, mais qui est pour nous, et pour tous ceux que Dieu a appelés à la lumière de la foi, la vertu et la sagesse de Dieu même.* « *Dei virtutem et Dei sapientiam.* » (I *Cor.*, I, 24.) Il est grand sans doute ce mystère d'amour, dit l'Apôtre, en ce qu'un Dieu a paru revêtu de chair, qu'il a justifié par le Saint-Esprit ce qu'il était, qu'il a été vu des anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire. (I *Tim.*, III, 16.) Laissons, mes frères, aux incrédules le triste avantage de s'élever avec insolence contre Dieu, laissons-leur l'absurde prétention de vouloir lire dans le secret de la Divinité, pour nous tâchons de fortifier et d'éclairer notre foi par les divines instructions que la religion nous donne.

2° L'homme, mes frères, après sa faute, était dans l'impossibilité de satisfaire à la justice du Seigneur. Sa gloire outragée demandait une réparation qu'aucune créature ne pouvait faire dignement, il fallait qu'un Dieu se chargeât de satisfaire à Dieu même. Il fallait donc que le Messie promis fût Dieu, mais Dieu ne saurait être sujet aux souffrances ni aux humiliations, et le Messie annoncé par les prophètes devait être brisé pour nos crimes, le châtiment que nous avions mérité devait tomber sur lui, il fallait donc qu'il fût homme pour souffrir, et que ces souffrances tirassent de son union avec la divinité le prix infini qui devait être offert pour nous. C'est pour cela que le Fils de Dieu s'est fait homme. « S'il n'eût pas été Dieu, » dit saint Léon, « il n'eût pu nous guérir par sa grâce; s'il n'eût pas été homme, il n'eût pu nous instruire par son exemple; si Dieu ne se fût pas fait homme, il n'eût pu souffrir, ni par conséquent satisfaire pour nous, et si l'homme n'eût pas été Dieu, il n'eût pu offrir pour le genre humain une satisfaction infinie et proportionnée à l'injure que le péché de l'homme avait faite à Dieu. »

Voilà, mes frères, le triste état où nous étions réduits, le libérateur dont nous avions besoin; il fallait qu'il fût Dieu et homme tout ensemble. Homme pour souffrir, Dieu pour donner à ses souffrances un prix infini. C'est ainsi, en effet, qu'il est annoncé par les prophètes; et sa divinité et son humanité y sont tracées d'une manière claire et précise. Le Messie qui doit venir, est, dit-il dans la *Genèse*, écrasera la tête du serpent. (*Gen.*, III, 15.) Toutes les nations seront bénies en lui. (*Gen.*, XXII, 18.) Le prophète Daniel nous apprend qu'il viendra afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée et que la justice éternelle vienne s'établir sur la terre. (*Dan.*, IX, 24.) Quel autre qu'un Dieu pouvait opérer ces prodiges. Isaïe s'exprime plus clairement encore; il dénomme le *Dieu fort et puissant, le Père du siècle futur, le prince de la paix.* (*Isa.*, IX, 6.) *Dieu lui-même viendra*, ajoute-t-il, et il *vous sauvera*, et quels prodiges le feront connaître, les voici : Alors *les aveugles seront éclairés, les sourds recouvreront l'ouïe, les boiteux sauteront comme des cerfs, la langue des muets sera déliée.* « *Deus ipse veniet et salvabit vos.* » (*Isa.*, XXX, 4.) Sa génération est éternelle, peut-on plus clairement annoncer la divinité du Messie. Mais son humanité nous est aussi clairement énoncée. Ce Dieu fort et puissant, ce prince de la paix, qui doit sauver son peuple, et se faire reconnaître par l'éclat de ses miracles, c'est un petit enfant qui nous est né, et auquel le prophète attribue des perfections essentielles à la divinité. *Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis.* (*Isa.*, IX, 6.) Celui qui doit écraser la tête du serpent, doit naître de la femme. *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Une vierge, ajoute Isaïe, *une vierge enfantera un Fils, son nom sera Emmanuel*, ou Dieu avec nous. *Ecce virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 17.) Voilà sa naissance, et comment cet enfant si faible en apparence, comment ce Dieu nous sauvera-t-il? En prenant sur lui nos langueurs, en souffrant nos douleurs. *Il a été regardé comme un lépreux, et comme frappé de la main de Dieu, il a été blessé pour nos iniquités, brisé pour nos crimes.* Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, *et nous avons été guéris par son sang*, « *et livore ejus sanati sumus.* » (*Isa.*, LIII, 4 seq.) Daniel nous apprend que le Christ qui doit mettre fin au péché sera mis à mort. *Occidetur Christus.* (*Dan.*, IX, 26.) Enfin, les prophètes annoncent en même temps ses miracles et ses humiliations, son triomphe et ses souffrances, sa grandeur et son abaissement; ils attribuent tout cela à la même personne, au Messie, l'attente et le désiré des nations, au Sauveur des hommes. Il devait donc réunir en lui-même deux natures différentes; il devait donc s'unir à l'humanité, afin de payer par là le prix de notre rançon, et voilà, mes frères, comment bien des siècles avant la venue de Jésus-Christ, le Seigneur avait fait tracer par ses prophètes les caractères auxquels on devait le reconnaître; voilà comment nos mystères les plus incompréhensibles portent l'empreinte de la divinité; voilà comment notre foi est appuyée sur les plus solides fondements, puisqu'elle repose sur des prophéties claires et précises, témoignage irrécusable de la divinité à qui seule il appartient de prédire l'avenir.

Maintenant, mes frères, si je voulais insister davantage sur ce point, je vous mon-

trerais encore un grand nombre de prophéties qui toutes marquent d'une manière plus claire, les caractères du Messie, qui désignent la famille de laquelle il doit sortir, le lieu de sa naissance, le moment de sa mort, et en faisant ensuite l'application à Jésus-Christ, vous verriez qu'il est venu dans le temps prédit par la fameuse prophétie de Daniel, lorsque le sceptre n'était plus entre les mains de Juda, selon la prophétie de Jacob; avant la destruction du temple en un mot, qu'en lui seul se sont accomplis tous les oracles des prophètes et toutes les figures qui le désignaient, mais cela nous mènerait trop loin. Ce que j'en ai dit doit suffire pour vous faire connaître les solides fondements de votre foi, et l'affermir contre tous les sarcasmes de l'impie. Passons maintenant à ce qui fait l'objet du troisième article du symbole. *Qui conceptus est*, etc. Nous trouvons dans l'Evangile l'histoire de l'Incarnation du Fils de Dieu, elle est bien propre à nous édifier et à nous instruire.

3° *En ce temps-là Dieu envoya l'ange Gabriel en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qui était mariée à un homme appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie.* (*Luc.*, I, 26 et seq.) Remarquons ces paroles, c'est un ange qui est envoyé. Il convenait en effet qu'un messager extraordinaire vînt annoncer au monde l'étonnante merveille de la venue du Messie. C'était l'ange Gabriel, un de ceux qui environnent constamment le trône du Seigneur, et qui sont toujours prêts à exécuter ses ordres; le même qui plus de quatre cents ans auparavant était venu révéler à Daniel le nombre des années qui devaient s'écouler avant la venue du Messie, et qui venait en ce moment annoncer que les temps marqués par la Providence étaient arrivés et que le Désiré des nations allait paraître. *Il est envoyé à une vierge qui était mariée à un homme appelé Joseph.* Remarquez ces expressions, *à une vierge*, et elle était vierge, et cependant elle était mariée; admirez, mes frères, les desseins de Dieu. Le Messie devait naître d'une vierge. Il était nécessaire que la réputation de cette Vierge fût intacte, le Seigneur la met à couvert de toute censure sous le voile du mariage, union sacrée formée par l'Esprit-Saint dans laquelle un homme vierge, s'unit à une vierge, et qui, dans les desseins de Dieu, doit être le protecteur comme le témoin de son incorruptible virginité. C'est ainsi qu'en attendant la manifestation des secrets du Seigneur, Marie se trouvait à l'abri de tout reproche et de toute censure. Marie était du sang royal, de la famille de David, et cependant elle vivait retirée, inconnue au monde, dans la pauvreté, dans l'oubli!

C'est dans la retraite que l'ange la trouve? et où pourrait-il donc la trouver ailleurs, seule, dit saint Ambroise, cachée au monde, qu'il est si difficile de voir sans contracter quelque souillure, inaccessible aux hommes pour se conserver toute à Dieu (Lib. II *De virg.*) C'est par la prière et la retraite qu'elle entretenait l'amour divin dans son cœur, et qu'elle se préparait sans le savoir à l'accomplissement des desseins de Dieu. Exemple bien touchant pour vous, filles chrétiennes; si vous désirez vivre dans la piété, si vous voulez conserver pur et sans tache le trésor de votre innocence, vivez dans la retraite et le recueillement, fuyez les occasions dangereuses, aimez à vivre ignorées. Ce trésor de l'innocence est semblable à une liqueur précieuse. Le grand air la dissipe et lui fait perdre tout son prix.

L'ange adresse alors à Marie ces paroles: *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Oui, Marie était pleine de grâce, le Seigneur s'était plu à l'orner des plus belles vertus. Une pureté sans tache, une humilité profonde, un désir sans bornes de plaire à son Dieu. L'exemption de la tache, même originelle, tout la rendait propre au grand mystère auquel elle devait concourir. La moindre souillure n'altéra jamais l'éclat de ses vertus; celle qui devait être la mère de son Dieu, devait avoir été exempte des plus légères imperfections. Ces éloges de l'envoyé de Dieu troublent l'âme de Marie, et répandent en elle un salutaire effroi. Ainsi la véritable vertu fuit les éloges même mérités, elle renvoie au Seigneur la gloire de toute chose, elle ne se regarde digne que de l'oubli et du mépris. L'ange continue et la rassure. *Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez et vous enfanterez un Fils que vous appellerez Jésus; il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin; le Saint-Esprit descendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Comme s'il lui disait, ne craignez point pour la virginité que vous avez vouée au Seigneur, vous ne deviendrez pas mère à la manière des autres femmes, Dieu lui-même formera dans votre sein l'enfant qui naîtra de vous, il est assez grand pour vous rendre mère sans que vous cessiez d'être vierge. Rassurée par ces paroles, et reconnaissant l'envoyé du ciel et l'ordre du Tout-Puissant, Marie ne fait qu'avouer son indignité, et s'abandonne entièrement aux desseins admirables de la Providence. *Je suis la servante du Seigneur*, dit-elle, *que votre parole s'accomplisse en moi: « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. »*

C'est en ce moment, mes frères, que s'accomplit le mystère auguste de l'Incarnation du Fils de Dieu, c'est en ce moment que la vertu du Seigneur la couvrit de son ombre, que l'Esprit-Saint forma du plus pur sang de Marie le corps de l'Homme-Dieu, qu'il créa une âme très-pure pour lui être unie, que le Verbe s'unit à la nature humaine pour ne jamais s'en séparer, que le Fils de Dieu, selon l'expression du grand Apôtre, *s'anéantit en prenant la forme d'un esclave* (*Philip.*, II, 7), et que Marie fut élevée à la dignité de Mère de Dieu. Et voilà, mes frères, com-

ment se sont accomplis les anciens oracles qui avaient annoncé pendant quatre mille ans la venue du Messie, voilà l'histoire de l'incarnation du Fils de Dieu, telle qu'elle est rapportée dans l'Evangile. Nous n'avons plus maintenant que quelques observations à faire sur cet ineffable mystère.

1° Quoique saint Joseph soit appelé époux de Marie, et qu'il lui fût réellement uni par les liens du mariage; quoiqu'il soit même appelé père de Jésus-Christ, comme nous le voyons lorsque Marie trouva son Fils au milieu des docteurs de la loi, néanmoins saint Joseph n'est nullement son père en ce sens qu'il l'ait engendré par la voie commune et ordinaire, mais seulement en ce sens qu'il a pris soin de son enfance, et qu'il a eu pour lui tout l'attachement du plus tendre des pères. C'est l'Esprit-Saint qui forma le corps de Jésus dans le sein de Marie, et nous en avons la preuve dans l'Ecriture. Car lorsque l'ange annonça à Marie qu'elle serait Mère de Dieu, elle lui répondit: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Paroles qui montrent qu'elle avait toujours conservé et qu'elle voulait conserver sa virginité. Aussi, lorsque saint Joseph s'aperçut que Marie était enceinte, il voulait la renvoyer en secret n'osant soupçonner sa vertu, et ne concevant rien à ce prodige, jusqu'à ce que le Seigneur lui eût révélé le mystère de l'incarnation de son Fils.

2° Le Saint-Esprit ne peut pas non plus être appelé père de Jésus-Christ, en ce sens qu'il l'ait formé de sa propre substance. C'est de la substance de Marie qu'il l'a formé par une opération toute spirituelle et toute divine, par une création véritable, opération qui n'est pas exclusivement propre au Saint-Esprit, mais qui est commune aux autres personnes de la Trinité. Car, comme nous l'avons déjà dit, les opérations extérieures sont communes aux trois personnes. De sorte que, s'il est dit que le corps de Jésus-Christ a été formé par l'opération du Saint-Esprit, cela ne veut pas dire qu'il ait opéré seul ce prodige, mais il lui est attribué, parce que de même que les œuvres de puissance sont attribuées au Père comme au principe des deux autres personnes; de même, on attribue au Saint-Esprit les œuvres de l'amour divin parce qu'il est le lien de charité entre le Père et le Fils, et qu'il n'y a point d'œuvre où l'amour de Dieu paraisse avec plus d'éclat que dans le mystère de l'Incarnation.

3° Remarquons encore que le corps pris par le Verbe dans le sein de Marie, quoique très-pur, et n'ayant rien de la chair du péché, était néanmoins, comme le nôtre, sujet aux souffrances et à la mort. Ce n'était point le corps d'Adam innocent, mais le corps d'Adam pécheur; sujet, par conséquent, à toutes les misères et à toutes les infirmités de la vie, excepté la concupiscence et le péché. Il venait pour réparer la nature humaine, pour laver nos iniquités, il devait donc être semblable à nous, excepté dans les choses incompatibles avec la divinité, je veux dire le péché. Aussi le grand Apôtre nous apprend qu'il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme et la nature d'esclave (*Philip.*, II, 7), et dans un autre endroit il nous dit: « Nous n'avons point un pontife qui puisse compatir à nos infirmités, au contraire, il les a éprouvées toutes lui-même, excepté le péché. » *Tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato.* (*Hebr.*, IV, 15.)

4° Observons encore que c'est le Verbe, le Fils de Dieu, la seconde personne, qui s'est unie à la nature humaine, et non le Père, ni le Saint-Esprit. Le Père l'a envoyé. *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) Le Saint-Esprit a formé dans le sein de Marie le corps de Jésus, il a créé son âme; mais c'est le Fils qui s'est uni d'une manière ineffable à la nature humaine.

De là, résulte un point de notre foi que vous ne devez pas ignorer. C'est que par cette union du Verbe avec l'humanité, il y a en Jésus-Christ deux natures: la nature divine et la nature humaine, qu'il est Dieu parfait et homme parfait, que dans lui la nature divine est unie avec la nature humaine, indivisiblement, inséparablement, mais sans confusion, comme s'exprime le concile général de Chalcédoine, en condamnant les erreurs d'Eutychès (167).

Mais s'il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a aussi deux volontés, une volonté divine et une volonté humaine, parce que chacune de ces deux natures a sa volonté qui lui est propre. C'est ce qui paraît clairement dans l'Ecriture. Lorsque Jésus-Christ dit à son Père: *Si vous le voulez, éloignez de moi ce calice, cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.* (*Luc.*, XXII, 12.) Et ailleurs: *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* (*Joan.*, VI, 38.) Car la volonté de Jésus-Christ, en tant que Dieu, n'était point différente de celle de son Père, c'était donc la volonté de la nature humaine, effrayée en quelque sorte de l'appareil du supplice auquel elle allait être livrée, qui souhaitait que ce calice d'amertume s'éloignât, mais qu'il se soumettait en tout à la volonté du Père céleste...

Mais, de ce qu'il y a en Jésus-Christ deux natures et deux volontés, n'allez pas en conclure qu'il y a aussi deux personnes, une personne divine et une personne humaine. Non, c'est une erreur condamnée par l'Eglise dans le concile général d'Ephèse. Il n'y a donc en Jésus-Christ qu'une seule personne qui est le Verbe; et la nature humaine, comme parlent les théologiens, est privée de sa personnalité. C'est en cela précisément que consiste le mystère de l'Incarnation, je veux dire dans l'union de la nature humaine avec la personne du Verbe; de sorte

(167) *Christum Dominum nostrum eumdem perfectum in deitate, et eumdem perfectum in humanitate, in duabus naturis, inconfuse, immutabiliter, indivise, inseparabiliter agnoscendum.* (*Conc. chalc.*, an. 451.)

que c'est la personne du Verbe qui a l'autorité, qui meut, régit, gouverne la nature humaine; par là même, la nature humaine ne constitue point une personne en Jésus-Christ, puisque par ce mot *personne*, on entend une nature raisonnable qui subsiste à part, qui est à soi, qui ne fait point partie accessoire d'un autre être. Ainsi, dans son union avec la nature humaine, le Verbe divin ne reçoit rien d'elle, il retient toute sa perfection et toute son autorité, et ne la partage point avec l'humanité; il la joint à sa personne pour la perfectionner, pour en faire son instrument, mais il conserve tous ses droits, toute sa domination dans cette union. Tout cela, mes frères, est bien elevé, aussi est-ce un mystère. On peut néanmoins s'en former une idee, quoique imparfaite, par l'union du corps et de l'âme dans l'homme; ainsi on pourrait dire qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, comme dans l'homme il y a deux substances différentes, je veux dire le corps et l'âme. Ces deux natures ne font qu'une seule personne, à peu près comme dans l'homme le corps et l'âme ne font qu'un seul individu, une seule personne, puisque c'est l'âme qui dirige toutes les opérations du corps. Voilà ce qui peut nous donner une idée du mystère; mais, mes frères, toutes nos comparaisons seront toujours bien imparfaites, car à quoi comparer ce qu'on ne comprend pas, l'essentiel est donc de croire fermement ce que le Seigneur nous a révélé, d'adorer en silence ses impénétrables secrets, et de nous instruire des vérités de la foi, moins pour les comprendre que pour nous en servir à régler notre conduite.

Tout ce que je viens de vous dire, touchant le mystère de l'Incarnation, se trouve clairement exposé dans le symbole attribué à saint Athanase, et approuvé par l'Eglise. « Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, Dieu engendré du Père avant tous les siècles, homme né dans le temps de la substance de sa mère; Dieu parfait et homme parfait, qui a, comme homme, une âme raisonnable et une chair semblable à la nôtre; égal à son Père, quant à la divinité; inférieur à son Père, quant à l'humanité; mais qui, quoique Dieu et homme, n'est pas deux Christs, mais un seul Christ. Personne unique, non que sa nature divine se soit changée en notre nature, mais parce qu'il s'est uni notre nature en sa personne unique; Christ, non par la confusion des substances, mais par l'unité de sa personne qui est le Fils de Dieu, seconde personne de l'adorable Trinité. »

Voilà, mes frères, la doctrine de l'Eglise touchant le mystère de l'Incarnation clairement exposé. Doctrine qui a été crue depuis l'établissement de l'Eglise, que les apôtres ont enseignée, que les martyrs ont scellée de leur sang, que l'Eglise a constamment défendue contre les attaques de l'orgueilleuse hérésie. Doctrine, mes frères, que vous devez croire fermement, que vous devez connaître, non-seulement d'une manière vague et générale, mais particulière et spéciale, du moins quant à la substance. Je veux dire que tout fidèle qui a atteint l'âge de raison, et auquel les vérités de la foi ont été suffisamment manifestées, doit savoir et croire que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité a pris un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de la Vierge Marie : *La vie éternelle*, dit le Sauveur, *consiste à vous connaître, vous qui êtes le Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (*Joan.*, XVII, 3.) Or, peut-on dire que l'on connaît Jésus-Christ, si l'on ignore qu'il a pris notre nature, qu'il s'est fait homme pour nous? L'obligation de connaître et de croire ce mystère est tellement importante que celui qui, par sa faute, serait dans l'ignorance à cet égard, ne pourrait approcher des sacrements, parce que cette ignorance volontaire le met dans un état de désobéissance formelle à la loi de Dieu et de l'Eglise.

Ah! mes frères, serait-il nécessaire d'insister davantage sur cette obligation, et la reconnaissance seule ne nous fait-elle pas un devoir rigoureux, non-seulement de savoir sur ce mystère ce qui est nécessaire d'en connaître pour arriver au salut, mais encore de le méditer, de l'admirer afin d'en rendre à Dieu les plus vives actions de grâces? Car, mes frères, pourquoi le Fils de Dieu s'est-il anéanti en prenant la forme d'un esclave? Pourquoi s'est-il fait homme? Un autre symbole, celui de Nicée, nous l'apprend, c'est pour notre salut qu'il a en quelque sorte quitté le ciel et qu'il est venu sur la terre. *Qui propter nostram salutem descendit de cœlis.* Nous étions esclaves, il il est venu nous délivrer, et nous rendre la sainte liberté des enfants de Dieu; nous étions sous le joug du péché, il est venu le briser; nous étions destinés à un malheur sans fin, il a pris sur lui toutes nos infirmités, il a été brisé pour nos crimes. La porte du ciel nous était fermée, il est venu nous l'ouvrir par son sang. Que pouvait-il faire de plus pour nous montrer toute l'étendue de sa charité. *Quid ultra debui facere vineæ meæ et non feci?* (*Isa.*, V, 4.) Et nous, mes frères, qu'avons-nous fait pour lui? Où est notre reconnaissance? Où sont nos violences, faites à nos penchants, nos sacrifices, notre dévouement, notre gratitude. Un esclave qu'un homme aurait arraché à la servitude pour une somme d'argent, ne saurait comment exprimer à son libérateur toute l'étendue de sa reconnaissance, il se rappellerait ce bienfait avec plaisir, il aimerait à parler de son bienfaiteur, il soutiendrait ses intérêts dans toutes les occasions, en un mot, il lui serait entièrement dévoué. Eh! mes frères, est-il un esclavage plus honteux que celui dont le Fils de Dieu nous a delivrés? Et à quel prix nous en a-t-il arrachés? Par les humiliations les plus profondes, par l'anéantissement le plus entier, en se faisant esclave pour nous? *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens.* (*Philip.*, II, 7.) Et cependant, mes frères,

au lieu de lui en témoigner notre reconnaissance, nous l'oublions! Car combien de chrétiens qui ignorent même la substance du mystère de l'amour d'un Dieu? Au lieu de soutenir ses intérêts, nous rougissons de lui dans mille circonstances où il faudrait prendre hautement son parti! Au lieu d'être dociles à sa loi, nous la foulons aux pieds de la manière la plus honteuse en nous livrant au péché qu'il est venu détruire, à nos penchants qu'il est venu réformer, à notre cupidité qu'il est venu reprimer, à nos passions qu'il venu condamner. O mon Dieu! vous avez porté l'amour pour nous jusqu'à nous donner votre Fils unique, objet de vos plus chères complaisances, et nous, ingrats que nous sommes, nous vous oublions, ô vous qui êtes la vie, et votre Fils que vous nous avez envoyé! Ah! mes frères, humilions-nous à la vue de notre ingratitude, ranimons notre foi, et cessons enfin d'être ingrats à l'égard du plus généreux bienfaiteur.

II. Passons maintenant à la seconde partie du troisième article du symbole. Qui est né de la Vierge Marie. *Natus ex Maria Virgine.* Dans ces paroles, mes frères, l'Eglise nous enseigne deux vérités qu'il ne nous est pas permis d'ignorer; je veux dire la maternité de Marie, et sa perpétuelle virginité. Vérités de foi, décidées l'une dans le concile général d'Ephèse, l'autre dans le concile de Chalcédoine. Non-seulement Jésus-Christ a été conçu dans le sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit, mais encore, c'est Marie qui lui a donné naissance, *natus ex Maria;* Jésus-Christ est donc né de Marie, Marie est donc sa mère, et comme Jésus-Christ est Dieu, il est donc vrai de dire que Marie est mère de Dieu; non en ce sens qu'elle ait donné naissance à la Divinité, ce qui répugne, mais en ce sens qu'elle a porté dans son sein et celui qui est vrai Dieu, et celui qui est vrai homme, et qu'elle lui a donné naissance. Ainsi, on dit qu'une femme est mère d'un enfant lorsqu'elle l'a mis au monde, quoique l'âme de cet enfant n'ait point été formée de la substance de la mère, mais par la toute-puissance de Dieu. C'est la comparaison de saint Cyrille. Marie a été constamment vénérée comme mère de Dieu, toujours l'Eglise et les fidèles se sont plu à lui donner cet auguste titre. Il est contenu dans la prière que nous lui adressons tous les jours: *Sainte Marie, mère de Dieu.* Je sais qu'il s'est rencontré, vers le commencement du v° siècle, un hérétique qui essaya d'enlever à Marie cette belle prérogative, et qui prétendait qu'on pouvait bien appeler Marie mère de Jésus-Christ, mais non mère de Dieu. La piété de tous les fidèles fut scandalisée, l'Eglise eut horreur de son impiété, les évêques s'assemblent à Ephèse, la tradition est examinée. Nestorius est condamné comme hérétique, frappé d'excommunication; le concile décide que c'est avec raison qu'on avait donné à Marie le titre de mère de Dieu, et que l'Eglise continuait à l'honorer sous cette belle qualité. La joie fut à son comble parmi les fidèles d'Ephèse, toute la ville retentit des éloges de Marie, et chacun témoigna sa piété en se livrant à la plus vive allégresse.

Pour l'impie Nestorius, continuant dans son obstination, il fut chassé de son monastère d'Antioche où il cherchait toujours à répandre le venin de l'erreur, errant et vagabond, ne sachant où porter ses pas, objet d'horreur pour tous les hommes. La malédiction du Seigneur sembla le poursuivre partout, jusqu'à ce qu'une chute de cheval vînt terminer sa misérable vie.

Marie est donc mère de Dieu, mes frères, voilà le fondement de notre confiance en sa protection. Car est-il quelque grâce qu'elle ne puisse obtenir pour nous, et le Seigneur pourrait-il refuser quelque chose à la sollicitation de sa mère. Ah! s'il est écrit de Salomon qu'il ne croyait pas pouvoir rien refuser à celle qui lui a donné le jour, combien à plus forte raison Jésus-Christ accordera-t-il tout à celle pour laquelle il a montré pendant sa vie mortelle tant d'obéissance et de soumission, jusqu'à opérer en sa faveur un miracle, quoique, selon ce qu'il nous dit lui-même le temps de faire paraître sa puissance par des miracles ne fût point encore arrivé: ***Nondum venit hora mea.*** (*Joan.*, **II, 4.**)

Mais ce qui doit augmenter notre confiance, c'est que Marie est encore notre mère, mais une mère pleine de tendresse et de bonté pour ses enfants. C'est ce que nous apprend Jésus-Christ lui-même, lorsque du haut de sa croix il adressa à Marie ces paroles en lui montrant saint Jean: Femme, voilà votre fils. Voulant nous faire entendre par là, disent les saint Pères, que s'il était le Fils de Marie par nature, il voulait que tous les hommes fussent ses enfants par adoption. Or, mes frères, pouvait-il nous donner une mère plus puissante, et qui s'intéressât davantage à nous? Aussi saint Bernard ne craint pas de dire, que l'on ne s'est jamais adressé en vain à Marie, et qu'il est inouï que celui qui a mis sa confiance en elle, ait été confondu. Ah! mes frères, ne serions-nous pas bien coupables, si, ayant en Marie une protectrice aussi puissante, nous négligions de recourir à elle? Ayons donc confiance en sa protection, recourons à elle, dans nos peines, dans nos troubles, dans nos incertitudes, dans nos tribulations, dans nos combats, dans nos tentations.

Non-seulement Marie a été mère de Dieu, mais elle a été constamment vierge; avant l'enfantement, pendant et après.

1° Avant l'enfantement. Nous le voyons clairement dans sa réponse à l'ange qui lui annonce qu'elle concevrait: *Comment cela peut-il se faire, puisque je ne connais point d'homme.* (*Luc.*, I, 34.) Parole, disent les saint Pères, qui montrent que Marie avait conservé la fleur de la virginité, et que dans les desseins admirables de la Providence, son mariage n'était autre chose qu'un

moyen de mettre à couvert sa réputation dans l'accomplissement du mysère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Ce qui le prouve encore, c'est l'étonnement de saint Joseph avant que les secrets de Dieu lui fussent manifestés, lorsqu'il vit enceinte celle dont il avait respecté les vœux sacrés, et dont il lui était impossible de soupçonner la vertu. Au reste le prophète Isaïe avait prédit ce prodige, lorsqu'il avait annoncé qu'une vierge enfanterait. *Ecce virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 14.)

2° Pendant son enfantement. Celui qui avait été conçu d'une manière miraculeuse, par l'opération du Saint-Esprit, ne devait point être enfanté d'une manière commune et ordinaire ; loin de nous, toute idée terrestre et profane ; le Dieu qui a pu former le corps d'Adam avec un peu de limon, qui a pu former Eve d'une côte d'Adam sans nuire à sa force et à sa santé, aura sans doute bien pu faire sortir son fils du sein de Marie, sans rompre le sceau sacré de sa pureté virginale, tout cela est possible à Dieu, il nous assure lui-même qu'il en est ainsi, cela doit suffire pour assurer notre foi, et pour voir dans l'enfantement de Marie l'accomplissement de la parole du prophète, qui nous assure qu'une vierge enfantera, sans cesser d'être vierge. *Ecce virgo concipiet et pariet.*

Enfin Marie est demeuré vierge après son enfantement, admirez ce prodige, s'écrie saint Augustin, Marie a été vierge avant l'enfantement, vierge dans l'enfantement, vierge après l'enfantement. *Videte miraculum, virgo concepit, virgo peperit, virgo post partum illibata remansit.* Telle est la doctrine de tous les Pères et de l'Eglise tout entière, qui toujours a donné à Marie le titre de vierge. Qui pourrait croire en effet que celle qui ne voulait point consentir à devenir mère de Dieu, si elle ne pouvait le faire sans perdre sa virginité, aurait ensuite souillé ce divin tabernacle où le Fils de Dieu avait reposé. Loin de nous une pensée aussi injurieuse à Marie qu'opposée à la foi de l'Eglise; Marie a donc été toujours vierge. Ah ! mes frères, quel respect ! quelle vénération profonde ne devons-nous pas avoir pour cette vierge, la plus pure des vierges? surtout comme nous devons nous efforcer d'imiter autant qu'il est en nous les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Imitons, mes frères, son humilité profonde, lorsque l'ange vient lui annoncer qu'elle serait mère de Dieu, elle se reconnaît comme la plus indigne de ses servantes, *ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.) Elle rapporte à Dieu toute la gloire dont elle va être environnée : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Ibid.*, 49) ; à son exemple rapportons à Dieu toutes nos actions, avouons devant lui, que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de sa bonté, et que nous n'avons de notre fond que la misère, la faiblesse et le péché ; imitons son ardente charité et son amour pour Dieu, efforçons-nous d'allumer dans nos cœurs cette flamme précieuse, pour l'observation exacte de tous les commandement qu'ils nous a donnés, afin que selon sa parole il demeure en nous, et nous en lui : filles chrétiennes, imitez sa pureté sans tache, et apprenez à l'exemple de Marie à fuir les occasions dangereuses, à vivre dans le secret de la retraite et dans le recueillement; et si Marie, prévenue des grâces les plus abondantes a cru ne pouvoir conserver autrement son innocence qu'en vivant dans la retraite et la prière, ne serait-ce pas une témérité insigne que de prétendre la conserver autrement.

Reprenons, mes frères, en peu de mots le sujet de cette instruction, et gravons dans notre mémoire ce que l'Eglise nous enseigne par le troisième article du symbole. L'Eglise nous y apprend que le Fils de Dieu, la seconde personne, a pris dans le sein de Marie un corps et une âme semblables au nôtre, c'est ce qu'elle appelle le mystère de l'Incarnation ; elle nous apprend que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, qu'il y a en lui deux natures différentes, la nature humaine et la nature divine, qu'il n'y a néanmoins qu'une seule personne, la personne du Verbe, unie à la nature humaine; enfin elle nous apprend que Marie est véritablement la mère de Dieu, et qu'elle est toujours demeurée vierge : voilà ce qu'elle propose à notre foi, voilà ce que nous devons croire d'une foi ferme et inébranlable.

Ne nous contentons pas de croire ces vérités d'une manière vague et stérile, remercions souvent le Père éternel de ce qu'il a bien voulu envoyer son Fils bien-aimé pour nous arracher au joug du péché et nous rendre nos droits à l'héritage du ciel. Laissons un libre cours à notre gratitude, et efforçons-nous de nous appliquer à nous-mêmes les mérites de Jésus-Christ, en vivant d'une manière conforme à ses lois ; quel malheur pour nous, mes frères, si nous rendions inutiles pour notre salut les mérites de l'anéantissement d'un Dieu dans le mystère de l'Incarnation, si nous déshonorions par nos crimes le beau titre d'enfant de Dieu qu'il nous a mérité, si nous traînions dans l'ordure et dans la fange, un corps ennobli par l'union du Verbe avec la nature humaine. Ah ! il n'a pris un corps et une âme semblables aux nôtres que pour nous élever, pour nous ennoblir, malheur à nous, si nous perdons de vue un si grand bienfait; ne permettez pas qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu ! et puisque vous avez bien voulu vous humilier pour nous, souffrir pour nous, appliquez-nous les fruits de votre incarnation, afin que nous vous servions en toutes choses, et qu'après avoir été purifiés par votre grâce, nous puissions entrer avec vous dans la gloire. *Amen.*

INSTRUCTION XII.

Suite du troisième article du Symbol

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, SA VIE, SA DOCTRINE.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus. (*Baruch*, III, 38.)

Il a été vu sur la terre et il a habité avec les hommes.

Que le Seigneur, mes frères, ait bien

voulu pardonner à l'homme après sa chute, et qu'il ne se soit pas précipité comme les démons dans le fond de l'abîme, c'est là sans doute un effet bien surprenant de sa miséricorde et de sa bonté; mais que non-seulement il lui ait pardonné, mais qu'il lui ait rendu tous ses droits à l'héritage du ciel, dont il s'était rendu indigne par sa faute, et que le Verbe divin ait voulu se charger lui-même de satisfaire à la justice de son Père, porter sur lui nos iniquités, être brisé pour nos crimes, c'est un prodige qui nous découvre toute la grandeur de la bonté infinie du Seigneur; et c'est bien ici qu'il faut s'écrier avec le grand Apôtre : ***La bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour ont paru avec éclat dans le monde : « Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.*** (*Tit.*, III, 4), » et que nous devons exciter dans nos cœurs la plus vive reconnaissance.

Dans la dernière instruction, je vous ai entretenus de ce qui est proposé à votre foi par le troisième article du Symbole, et nous avons fait profession de croire avec toute l'Eglise que le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, a pris dans le sein de Marie un corps et une âme semblables aux nôtres excepté le péché; que ce corps a été formé du plus pur sang de Marie, par l'opération du Saint-Esprit; qu'en conséquence de cette union, il y a en Jésus-Christ deux natures, et une seule personne, parce que le Verbe divin a toujours dirigé les opérations de la nature humaine; enfin nous avons reconnu la maternité divine de Marie et sa perpétuelle virginité. Après avoir admiré la bonté du Seigneur dans le mystère de l'Incarnation, et avant de passer au quatrième article où il nous est parlé de la mort de Jésus-Christ, il semble convenable de vous entretenir de sa naissance, de sa vie et de sa doctrine, en vous en rapportant les traits principaux. Cette instruction aura, je l'espère, l'avantage de fixer de plus en plus dans votre esprit la suite des vérités de la religion, de vous faire saisir l'ensemble du grand œuvre de la rédemption de l'homme, en même temps qu'elle me paraît très-propre à vous instruire et à édifier votre piété. Ainsi la naissance de Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine, voilà le sujet de cette instruction.

Les deux grands maux que le péché avait causés dans l'homme étaient de l'avoir séparé de Dieu par l'outrage qu'il lui avait fait en lui désobéissant, et d'avoir par une conséquence nécessaire de cette séparation altéré dans son cœur les heureuses qualités dont le Seigneur l'avait orné en le créant. De là, selon l'expression de l'Apôtre, ***nous naissons enfants de colère, « natura filii iræ »*** (*Ephes.*, II, 3), c'est-à-dire objet d'horreur aux yeux de Dieu à cause de la tache originelle; de là encore ce penchant au mal, ces inclinations déréglées, ce combat intérieur de la chair contre l'esprit. L'homme qui ne pouvait satisfaire de lui-même à la justice divine avait donc besoin d'un libérateur qui offrît à Dieu une satisfaction convenable, et qui réparât par ses exemples et ses maximes le désordre que le péché avait causé dans son cœur. Telle était la fin de l'incarnation du Fils de Dieu. ***Les offrandes et les sacrifices des hommes ne vous plaisent pas, alors j'ai dit : me voici, pour faire, ô Dieu! votre volonté sainte : « Tunc dixi : Ecce venio »*** (*Hebr.*, X, 7), et ailleurs Jésus-Christ nous assure lui-même qu'il est venu sauver ce qui avait péri. ***Venit filius hominis salvare quod perierat.*** (*Matth.*, XVIII, 11.) Ainsi il vient payer le prix de notre rançon, il prend la nature humaine, afin de la tirer du profond abaissement où le péché l'avait réduite, et de nous apprendre en même temps les vertus que nous devions pratiquer pour nous appliquer les mérites infinis. Voyons comme il a rempli ce double objet depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort qui a été la consommation de son sacrifice.

Le moment était arrivé où Marie devait mettre au monde celui qui avait été promis depuis l'origine du monde. Tout était prêt pour le grand événement. Le sceptre n'était plus entre les mains de Juda. Hérode étranger à la nation juive, après avoir éteint les restes de la famille des Asmonéens par la mort d'Aristobule et d'Hyrcan, s'était fait nommer roi des Juifs par les Romains. Les années désignées par la célèbre prophétie de Daniel étaient accomplies; la paix venait d'être rendue à l'univers par Octave Auguste, le bruit de l'arrivée prochaine du Messie s'était répandu de plus en plus chez les Juifs, il avait même passé chez les Romains, au témoignage de Suétone et de Tacite, l'univers entier, en un mot, attendait un grand événement (167*).

Marie, après sa conception, était allée féliciter sa cousine Elisabeth sur l'enfant miraculeux que le Seigneur lui avait donné, et de retour dans sa maison de Nazareth, elle attendait l'accomplissement des paroles du Seigneur. Elle demeurait à Nazareth, le temps de ses couches approchait, et cependant Jésus-Christ devait naître à Bethléem selon la prophétie de Michée (***Mich.***, V, 2; ***Malach.***, III, 1), mais le Seigneur sait bien parvenir à ses fins, et accomplir ses oracles malgré les prévoyances des hommes. Tandis que Marie attendait dans le silence de la retraite le moment heureux de la naissance de son fils, un édit de l'empereur Auguste ordonne le dénombrement de tous les sujets de l'empire. Cyrinus (168), gouverneur de la Syrie, est chargé de faire ce dénombrement pour son gouvernement et les pays qui en dépendent. Il ordonne donc aux Juifs de se rendre dans les villes de leur

(167*) SUET. *in Vespas.*, IV; TACITE, *Hist.*, V, 3.

(168) Il paraît que ce dénombrement fut fait par Sentius Saturninus, alors président de Syrie, et que ce fut sous Cyrinus que l'on commença à lever les taxes. (*Voyez* Prideaux, t. VI, p. 280.)

origine, pour se faire enregistrer. (*Luc.*, II, 1 et seq.)

Admirons, mes frères, les effets de la providence de Dieu qui sait parvenir à ses fins, en se servant même des crimes des hommes. C'est ainsi que cet ordre dicté par l'orgueil d'un empereur fier de commander à des peuples immenses, sert à l'accomplissement d'une prophétie qui marquait le lieu de la naissance de Jésus-Christ. ***Et tu, Bethlehem, nequaquam minima es in principibus Juda, ecce enim ex te orietur dux qui regat populum meum Israel.*** (*Mich.*, V, 2.)

Marie et Joseph partent aussitôt pour obéir aux ordres de l'empereur, ils se rendent à Bethléem lieu de leur origine. Admirable obéissance qui ne connaît ni prétextes, ni retardements, ni hésitations, qui ne voit dans les ordres des autorités qui nous gouvernent que des commandements émanés de l'autorité de Dieu lui-même. Marie qui portait dans son sein celui par qui règnent les rois, obéit aux ordres d'un roi mortel. Ah! c'est que déjà elle avait pénétré dans les desseins de son divin fils, et cet oracle, ***je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir*** (*Matth.*, XX, 28), s'était déjà fait entendre à son cœur. Jésus-Christ obéit lui-même à cet ordre d'un roi de la terre, nous donnant en quelque sorte, avant de naître, l'exemple d'une obéissance qu'il devait pratiquer jusque sur la croix. ***Factus obediens usque ad mortem.*** (*Philip.*, II, 8.)

Quelle leçon pour nous, mes frères, qui supportons avec tant d'impatience le joug de l'obéissance à nos supérieurs quels qu'ils soient; qui nous permettons d'examiner les motifs qu'ils ont de commander, qui censurons leurs ordres avec amertume, qui nous révoltons intérieurement contre leurs volontés, qui exagérons leurs défauts pour nous en faire un titre à notre insoumission. Un Dieu obéit à un prince infidèle, quel est l'homme qui refuserait d'obéir lui-même aux puissances qui gouvernent!

C'est dans cette circonstance que le temps auquel Marie devait mettre au monde son fils, s'accomplit. ***Et elle enfanta ce fils unique et premier-né, et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place dans l'hôtellerie.*** (*Luc.*, II, 6.) C'est ainsi que saint Luc nous rapporte la naissance du Fils de Dieu. Quelle admirable simplicité dans ce récit? Mais quelles sublimes leçons nous sont données dans ce peu de mots, si nous savons en pénétrer le sens! ah! si on eût consulté la sagesse humaine sur ce grand événement, elle nous l'aurait dépeint sous les couleurs les plus magnifiques. Rien n'eût été trop grand pour la naissance d'un Dieu enfant. Les palais les plus magnifiques, les meubles les plus somptueux, une cour nombreuse, tout cela eût été trop peu. Mais, mes frères, Jésus-Christ venait confondre la sagesse humaine, il venait s'humilier, et voilà pourquoi, dès son entrée dans le monde, il agit d'une manière si opposée à toutes nos pensées. ***Eloignons donc,*** mes frères, ***les vues terrestres,*** car dit l'Apôtre, ***l'homme charnel ne connaît point les choses de Dieu*** (I *Cor.*, II, 14), et admirons les sublimes leçons que Jésus-Christ nous donne en naissant.

Une des fins de l'incarnation était de réparer la corruption que le péché avait causée dans l'homme, que cette corruption et cette dégradation étaient profondes! l'orgueil, l'amour des richesses, l'amour des plaisirs, la triple concupiscence dont parle saint Jean (*Joan.*, II, 16) asservissaient tour à tour ou ensemble le cœur de l'homme, et exerçaient sur lui un empire bien funeste. Or, c'est cette plaie profonde que Jésus-Christ commence à guérir par les exemples qu'il nous donne en naissant. L'orgueil; l'homme, au lieu de tout rapporter à son auteur, se rapportait tout à lui-même. Comme il s'était éloigné de Dieu par le péché, il semblait mettre en lui-même ses complaisances et sa fin dernière. Triste aveuglement! de là l'envie de paraître aux yeux des hommes, de produire à l'extérieur les talents que l'on a ou que l'ont croit avoir; de là cet horreur pour tout ce qui humilie, abaisse; de là le mépris pour l'obscurité et cette ardeur pour l'élévation qui l'agite, le transporte, et qui lui fait tout entreprendre pour parvenir aux honneurs et s'élever au-dessus des autres. Jésus-Christ combat cette passion en naissant dans l'obscurité, par son exemple il apprend à l'homme à fuir l'éclat et la grandeur, à chérir l'abaissement et l'obscurité, à se plaire dans le mépris et l'objection. Qu'elle est imposante la leçon qu'il nous donne? quel est celui qui oserait s'élever, et n'être pas humble au milieu des grandeurs, en voyant le roi immortel des siècles, le Fils de Dieu naître dans l'obscurité, réduit à n'avoir d'autre demeure que celle des vils animaux! oui, ô mon Dieu! votre exemple nous apprend que la véritable grandeur consiste à savoir s'humilier et se renoncer soi-même.

Jésus-Christ combat par sa naissance l'amour des richesses. L'homme, mes frères, ne saurait trouver son bonheur que dans Dieu, et dans le témoignage d'une conscience pure et innocente: ***Hæc est gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ.*** (II *Cor.*, I, 2.) Mais éloigné de Dieu par le péché, ne trouvant en lui-même que misère et iniquités, l'homme se répand hors de lui-même et cherche dans les objets extérieurs un bonheur qu'il ne saurait y trouver. De là son attachement pour les richesses qui flattent ses goûts, captivent ses inclinations, lui donnent la faculté de contenter ses désirs. De là cette ardeur d'amasser du bien, d'entasser trésor sur trésor, de tout employer pour parvenir à ce but. Amour des richesses, passion funeste, qui fait que l'on foule aux pieds les devoirs les plus sacrés de la justice et de l'équité, que l'on oublie ses plus saintes obligations, que le riche regarde le pauvre comme un être étranger et différent de lui-même, digne seulement de dédain et de mépris, et que le pauvre rougissant de sa pauvreté supporte avec impatience le

joug humiliant de la misère, et n'est pas moins affectionné aux biens de ce monde, que celui qui les possède avec abondance.

Ce n'eût pas été pour le riche une tentation peu délicate, si le Fils de Dieu fût né au sein des richesses et dans l'abondance de toutes choses. Son exemple eût semblé en autoriser non-seulement la possession, mais encore l'affection et le désir vif et empressé d'en amasser. Comment les riches auraient-ils pu goûter ces maximes si austères en apparence. *Si les richesses abondent dans votre maison, gardez-vous d'y attacher votre cœur : « Divitiæ si affluant. »* (*Psal.* LXI, 11.) *Personne ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent.* (*Matth.*, VI, 24.) Mais Jésus-Christ confond par sa naissance pauvre et obscure notre affection pour les richesses; il condamne notre attachement pour des biens tout extérieurs qui ne nous rendent point plus parfaits, mais qui au contraire nous éloignent de nos devoirs, et nous font oublier la fin pour laquelle nous avons été créés. Jésus-Christ naît au sein de la misère, de la pauvreté ! Celui à qui le ciel et la terre appartiennent a à peine en naissant un lieu où reposer sa tête; une étable, voilà sa demeure ! Quel mystère nous dévoile la naissance de ce Dieu pauvre et ignoré ! Biens, richesses, trésors, fortune, vous n'êtes que des chimères, vous n'êtes rien; vous ne méritez point notre affection ni notre estime; la conduite de Jésus-Christ, qui vous méprise et qui, par là même, vous réprouve, nous découvre votre néant et votre vanité. Pauvreté, détachement du cœur, vous êtes tout, puisque vous êtes ce que Jésus-Christ a choisi en venant dans le monde, et quel juge plus équitable pourrions-nous attendre !

De là, mes frères, vous sur qui le Seigneur répand avec abondance la graisse de la terre, je veux dire qu'il comble de biens et de richesses, vous devez conclure que vous ne devez point y attacher votre cœur; que, selon le précepte de l'Apôtre, vous devez les posséder comme ne les possédant pas, en user comme n'en usant pas; que vous ne devez les employer que selon les intentions de celui qui vous les a données, c'est-à-dire verser dans le sein des pauvres des aumônes abondantes, afin de vous préparer par là dans le ciel un trésor qui ne périt point; vous devez retrancher tout ce qui pourrait nourrir la mollesse, la sensibilité, et ne pas oublier que vous devez porter sur vous-mêmes, comme tous les chrétiens, la mortification de Jésus-Christ. *Mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes.* (II *Cor.*, IV, 10.) Enfin, qu'au lieu de vous enorgueillir de vos biens et de votre fortune, vous devez plutôt craindre les dangers qui accompagnent les richesses, et les anathèmes dont Jésus-Christ les a frappées: *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24), et veiller constamment sur vous-mêmes pour n'être pas séduits par leur éclat trompeur.

Et vous, que la pauvreté et la misère accablent, qui vous nourrissez d'un pain de larmes, et qui si souvent avez à essuyer les dédains du riche orgueilleux, gardez-vous de murmurer contre la providence du Seigneur, gardez-vous de rougir de votre pauvreté; qu'aucune plainte ne s'échappe de votre cœur. Ah ! Jésus-Christ a voulu naître pauvre pour vous apprendre l'estime qu'il fait de la pauvreté. Pourriez-vous n'être pas honorés d'une telle ressemblance? Heureux les pauvres, dit-il lui-même, s'ils le sont véritablement, c'est-à-dire si dans leur pauvreté ils ne conservent pas un attachement aussi violent pour les richesses que ceux qui les possèdent, mais s'ils en sont véritablement détachés, s'ils se plaisent dans cet état, ou du moins s'ils le supportent avec patience et résignation. C'est ainsi que par sa naissance Jésus-Christ nous apprend à estimer la pauvreté, à mépriser les richesses, et qu'il confond cette passion funeste que nous avons pour les biens de la terre.

Enfin, Jésus-Christ confond par sa naissance notre sensualité et notre amour pour les plaisirs des sens. De toutes les passions qui déchirent le cœur de l'homme, celle-ci est la plus funeste, parce qu'elle est la plus étendue dans son objet. Elle est la racine de toutes les autres. Sensualité qui consiste dans un amour déréglé pour nous-mêmes, qui nous fait rechercher avec empressement tout ce qui nous flatte, et nous inspire une horreur mortelle pour tout ce qui nous déplaît et nous fatigue. De là, l'abus des richesses dont on se sert pour se livrer à la mollesse, pour contenter tous ses goûts et toutes ses inclinations. De là cette fureur pour les plaisirs sensuels, qui font que l'on ne cherche qu'à satisfaire toutes ses passions, et que l'on foule aux pieds les droits les plus sacrés. De là cette attention à écarter tout ce qui peut nous affecter péniblement, l'horreur pour les souffrances, une délicatesse extrême qui se sent blessée des moindres accidents ou des plus petites incommodités. Qui pourrait dire de combien de crimes cette concupiscence de la chair est la cause? Qui oserait signaler tous les excès auxquelles elle est capable de nous porter? Mais aussi avec quelle force imposante n'est-elle pas confondue par la naissance de Jésus-Christ? O vous, pour qui le soin de votre corps est tout, soit que vous vous livriez à des excès honteux, ou bien soit que, sobre dans les plaisirs, vous ne fassiez consister votre sensualité qu'à satisfaire votre mollesse et votre délicatesse, approchez de la crèche de Jésus-Christ, voyez cette étable où il naît au milieu de la saison la plus rigoureuse; ces misérables langes dont il est enveloppé, ce peu de paille qu'il partage avec de vils animaux, entendez les cris de cette innocente victime, voyez son dénûment extrême de toutes choses et dites-moi ce que vous devez penser de vous-mêmes, de vos recherches affectées, du soin immodéré de votre corps, de votre sensualité, de votre amour pour les plaisirs, de votre horreur

pour les souffrances. Jésus-Christ naît dans les souffrances et les privations ; vous serait-il permis de vivre dans la délicatesse, et sa naissance n'est-elle pas une évidente réprobation de votre conduite? Et voilà, mes frères, comment Jésus-Christ, dès sa naissance, commence à réparer les blessures que le péché nous avait faites ; voilà comment il nous instruit, et comment il remplit l'office de réparateur du genre humain.

Le péché avait séparé l'homme de Dieu, Jésus-Christ venait faire disparaître le chaos que le péché avait mis entre Dieu et l'homme, et il commence dès sa naissance à remplir ce ministère et à se faire connaître comme le Messie promis. Mais, mes frères, à qui s'adressent ses premières faveurs? Est-ce aux riches et aux puissants du siècle? Non, ensevelis dans la mollesse, aveuglés par leurs passions, eussent-ils entendu la voix de ce Dieu enfant et voulu la reconnaître ; il fallait, pour changer leur cœur, des prodiges capables d'en briser la dureté, et de forcer en quelque sorte leur opiniâtreté. Le Seigneur, qui veut le salut de tous, les opérera plus tard, ces prodiges; admirons en attendant sa conduite, et suivons le récit de l'évangéliste. *Il y avait non loin de là des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux; l'ange du Seigneur leur apparut, et ils furent environnés d'une lumière éclatante.* Cette vue les frappa de terreur. *L'ange leur dit alors: Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui comblera de joie tout le peuple du Seigneur; il vous est né aujourd'hui dans la cité de David un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur de toutes choses, et voici les marques auxquelles vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et aussitôt un concert de voix se fit entendre à la louange du Seigneur : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté!* (*Luc.*, II, 8 et seq.) Admirons, mes frères, la conduite de ce Dieu enfant. C'est aux petits, aux pauvres que s'adressent ces premières faveurs, pour nous faire comprendre que ce sont les pauvres et les petits qui sont plus près du royaume des cieux, et que nous ne saurions même y parvenir, à moins de devenir pauvres de cœur et d'affection.

Mais aussi que la foi de ces bergers est admirable! que leur obéissance à la voix de Dieu est prompte! ils ne raisonnent pas, ils ne discutent pas sur ce qu'ils viennent d'entendre ; ils ne connaissaient point cette fausse philosophie qui veut demander compte à Dieu de ses desseins et lire dans ses secrets. Dieu s'est manifesté à eux, sa grâce leur parle intérieurement, ils partent aussitôt: *Et venerunt festinantes* (*Ibid.*, 16); ils ne s'entretiennent pendant la route que de la merveille qui vient de leur être annoncée : *Loquebantur ad invicem* (*Ibid.*, 15); ils arrivent, ils voient ce divin enfant, ils se prosternent à ses pieds, l'adorent comme leur Dieu et leur Sauveur, et s'en retournent racontant la faveur éclatante que le Seigneur leur avait faite. Aimables bergers! que votre foi m'édifie, que votre obéissance à la voix de Dieu est admirable! Mais aussi comme elles condamnent et notre lâcheté, et votre lenteur à suivre la voix de Dieu qui nous appelle! Oui, mes frères, voilà ce qui nous condamne, et ce qui nous réprouvera un jour. Car combien de fois la voix de Dieu s'est fait entendre au fond de notre cœur, et combien de fois aussi l'avons-nous étouffée? Lorsque vous étiez sur le point de commettre une faute, de suivre vos désirs, de contenter vos passions, n'avez-vous pas entendu la voix de Dieu qui se manifestait dans la secrète répugnance que vous sentiez dans votre cœur ; après avoir commis ce crime dont vous rougissez intérieurement, après avoir ravi le bien de votre prochain, flétri sa réputation, satisfait vos passions, n'avez-vous point entendu la voix de Dieu dans les remords de votre conscience qui vous reprochait votre crime, et vous invitait à la pénitence par le trouble même qu'il vous faisait éprouver? Et combien de fois n'avez-vous point étouffé ce cri salutaire, soit en vous déguisant à vos propres yeux la faute que vous aviez commise, soit peut-être en cherchant dans de nouveaux crimes un abri contre le remords? Quand vous avez entendu une instruction touchante, quand les vérités les plus terribles de la religion vous ont ébranlé, quand les avis d'un pasteur charitable ou d'un ami fidèle sont venus vous tracer la route que vous deviez suivre, n'était-ce pas encore le Seigneur qui vous appelait, et n'avez pas rendu inutiles les nouveaux efforts qu'il a faits pour vous sauver? Insensés que nous sommes, les bergers obéissent à la voix des anges; ils croient sans hésiter les merveilles qui leur sont annoncées, et nous, après les miracles éclatants que Jésus-Christ a opérés, après que la religion a soumis l'univers entier, nous croyons à peine, nous nous obstinons à fermer les yeux à la lumière, ou si la foi n'est pas entièrement éteinte dans nos cœurs, elle y est stérile, et ne produit aucun fruit en nous. Aussi la conduite des bergers qui viennent adorer le Sauveur, sera un jour notre condamnation.

Je ne suivrai pas, mes frères, toutes les circonstances des premières années de Jésus-Christ, quoiqu'elles contiennent toutes des instructions salutaires ; vous les connaissez assez, ou du moins vous devez les connaître. Vous savez avec quelle docilité il s'est soumis à l'opération douloureuse de la circoncision, où les prémices de son sang coulèrent pour nous ; vous connaissez la docilité des mages à suivre l'étoile qui leur annonçait Jésus-Christ, et leur courage à reconnaître le nouveau roi des Juifs au milieu de Jérusalem, et en présence d'un roi jaloux et cruel ; courage qui condamne si hautement notre lâcheté et notre timidité; vous n'ignorez pas non plus avec quelle humilité la très-sainte Vierge s'est soumise à toutes les cérémonies de la loi, consentant

à passer pour une femme ordinaire, quoiqu'elle n'eût contracté aucune de leurs souillures, nous montrant par là avec quelle humilité nous devons nous soumettre à la loi du Seigneur, et condamnant aussi nos vaines excuses et nos faux prétextes pour nous exempter d'un joug qui nous est légitimement imposé : mais ce qui doit nous étonner, c'est la vie retirée et cachée que mène Jésus-Christ sur la terre jusqu'à l'âge de trente ans, époque à laquelle il commence à prêcher la bonne nouvelle de l'Evangile. Jusque-là, il ne fait rien de grand, il n'est même pour ainsi dire pas fait mention de lui ; nous ne le trouvons qu'une seule fois au milieu des docteurs, leur expliquant la loi et les étonnant par ses paroles pleines de sagesse. L'Evangile ajoute seulement qu'il était soumis à sa sainte Mère et à saint Joseph : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.)

Quoi donc, mes frères, tout ce temps de la vie du Sauveur serait-il perdu pour nous? non, mes frères, il renferme des instructions bien touchantes. Quelle humilité profonde! Celui qui porte le ciel et la terre dans sa main vit ignoré, inconnu, caché! Quelle obéissance, quel respect pour sa sainte mère! comme il condamne nos révoltes, nos irrévérences à l'égard de ceux que le Seigneur a mis au-dessus de nous, et dont nous censurons si souvent la conduite avec tant d'amertume? mais, surtout, quel amour pour la vie cachée! et comme il nous apprend l'estime que nous devons en faire! Ne semble-t-il pas nous dire, du fond de sa retraite : O vous, qui voulez vivre dans la piété et vous avancer dans la perfection, gardez-vous de vous produire au grand jour; éloignez-vous des assemblées du monde, où l'on ne respire qu'un air empesté, où les médisances et les calomnies dessèchent, jusque dans sa racine, la vertu si précieuse de la charité ; fuyez les plaisirs et les divertissements, si dangereux et si propres à flétrir la fleur de l'innocence, et à inspirer des passions funestes ; renfermez-vous dans votre maison, et là répandez votre âme devant le Seigneur; ne quittez votre retraite que lorsque la nécessité ou la charité vous en feront un devoir. La paix ne saurait habiter au milieu du tumulte, ni le Seigneur au milieu de l'agitation. (III *Reg.*, XIX, 11.) Leçon admirable! quelle édification ne produirait-elle pas parmi nous si elle était suivie? Non, on ne verrait point dans la jeunesse cette dissipation qui étonne, cette légèreté qui effraye, cet amour pour les plaisirs et les amusements dangereux qui la transporte, cette vanité, ce désir des parures, qui si souvent lui font oublier la modestie; ces crimes enfin et ces scandales, qui déshonorent l'Eglise aussi bien que les familles. Si un père et une mère aimaient à se voir environnés de leurs enfants, à guider leurs pas dans les sentiers de la vertu, à les édifier par leurs exemples, à les éloigner de tout danger, ils trouveraient dans eux du respect, de l'obéissance; et on pourrait dire de leurs enfants ce que l'Evangile a dit de Jésus-Christ : *Et erat subditus illis.* Qu'ils sont donc aveugles ces parents qui négligent ainsi des devoirs que la nature, aussi bien que la religion leur imposent! De combien de consolations et d'innocentes jouissances ils se privent! peuvent-ils en trouver ailleurs de plus douces et de plus sûres qu'au sein de leur famille? Ah! un père et une mère qui ne les ont jamais éprouvées sont des monstres; ils ne méritent pas le nom de père ni de mère, parce qu'ils n'en ont jamais rempli les devoirs.

Telle est, mes frères, la leçon touchante que Jésus-Christ nous donne pendant sa vie cachée : il nous apprend à aimer la retraite, à fuir le monde, à demeurer seul avec Dieu; et c'est cette même doctrine que nous enseigne l'auteur du livre de l'*Imitation*, lorsqu'il nous dit : *Ama nesciri et pro nihilo reputari :* « Aimez à être ignoré et compté pour rien. » *Quoties inter homines fui, minus homo redii :* « Toutes les fois que je suis allé au milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme. »

Mais Jésus-Christ n'était pas venu sur la terre seulement pour nous apprendre à aimer la retraite et à fuir le monde, il devait nous donner une doctrine plus étendue; et comme cette doctrine devait heurter de front toutes les passions et les préjugés des hommes, il devait l'établir d'une manière éclatante et capable d'opérer la conviction : c'est ce qu'il fait en commençant le ministère de sa prédication.

Toute la vie de Jésus-Christ, mes frères, depuis le commencement de sa prédication, nous offre l'exemple des vertus les plus sublimes : humilité profonde, soumission entière à la volonté de son Père, amour ardent pour les hommes; voilà ce qu'il nous apprend à tout moment et dans toutes les circonstances.

Humilité profonde : avant que de se livrer à l'exercice de son ministère, il se retire dans le désert, et là, seul à seul avec son Père éternel, il s'y entretient des intérêts de sa gloire et du salut des hommes; il veut bien souffrir d'y être tenté par le démon, qui met en œuvre les traits les plus meurtriers, je veux dire la sensualité, l'attrait des richesses et toutes les hauteurs de l'ambition. Ah! sans doute, Jésus-Christ était à l'abri de ses coups; mais il a voulu être notre modèle dans les tentations qui nous assiégent, et nous apprendre les moyens d'en sortir victorieux. C'est ainsi qu'il nous a appris à vaincre la sensualité figurée par la faim qu'il éprouve, en rappelant souvent à notre esprit les vérités éternelles : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei* (*Matth.*, IV, 4); l'amour des richesses, par le mépris et le détachement des choses du monde, et l'ambition, par l'humilité qui rapporte à Dieu la gloire de toutes choses : *Dominum tuum adorabis.* (*Ibid.*, 10.)

Son humilité paraît dans mille autres cir-

constances : ainsi, il est souvent insulté par le peuple juif, chassé de la synagogue, où il confondait ouvertement l'hypocrisie des pharisiens et des scribes, réduit à n'avoir pas un lieu où reposer sa tête.

Quelle soumission à la volonté de son Père ! Il n'est venu sur la terre, nous assure-t-il lui-même, que pour l'accomplir ; il ne cherche point sa gloire, mais la gloire de celui qui l'a envoyé : faire en toutes choses ce qu'il lui plaît, voilà son unique occupation, le désir le plus vif de son cœur, sa vie, sa nourriture ; il se soumet jusqu'à la mort de la croix. Quel exemple pour nous ! et comme il condamne notre insoumission, nos murmures, notre amour-propre, notre orgueil !

Enfin quel amour ardent pour les hommes ; il veut tous les gagner à Dieu, et pour cela rien ne lui coûte. Il visite les pécheurs, il mange avec eux. Il sait que les pharisiens en murmurent ; mais il fait l'œuvre de son Père. Madeleine vient se jeter à ses pieds, et elle est justifiée ; une femme surprise en adultère va être condamnée, il la délivre et la convertit ; il change le cœur de la Samaritaine ; il invite tous les hommes à la pénitence. Ses miracles ne sont que des bienfaits, il les emploie pour briser la dureté de leur cœur et les gagner à lui ; il est venu guérir les maladies de nos âmes, sauver ce qui était perdu ! Voilà une idée générale de la vie de Jésus-Christ. Des principales vertus dont il nous a donné l'exemple, passons à ses doctrines.

Le péché avait séparé l'homme de Dieu, la loi et la doctrine de Jésus-Christ devaient donc tendre à l'en rapprocher ; aussi toute la doctrine du Fils de Dieu, quelque étendue qu'elle soit, se réduit-elle à ces deux points bien simples : amour de Dieu pour lui-même, amour du prochain pour Dieu : ***Diliges Dominum Deum tuum et proximum tuum sicut teipsum.*** (***Matth.***, XXII, 37.)

1° Amour de Dieu, qui consiste à s'attacher à Dieu pour lui-même et préférablement à tout. Par le péché l'homme s'était préféré à Dieu, puisqu'il avait suivi ses propres désirs, en foulant aux pieds la volonté de Dieu. Jésus-Christ nous apprend à tout mépriser, jusqu'à nous-mêmes, pour nous attacher à Dieu qui est l'objet le plus beau et le plus aimable, pour lequel nous avons été créé. Voilà l'homme rappelé à sa fin primitive ; c'est de là que découlent tous les autres devoirs de l'homme, développés dans l'Evangile. Comme l'homme doit aimer Dieu d'un amour de préférence, il s'ensuit qu'il ne doit point se rechercher lui-même, mais la gloire de Dieu en toutes choses. De là la pureté d'intention qui étouffe les retours secrets de l'amour-propre, de la vaine complaisance en soi-même : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (*Joan.*, VIII, 29.) De là la nécessité du détachement des choses de la terre, des biens et des richesses, parce qu'en attirant notre cœur elles l'éloignent de Dieu qui est sa fin véritable ; et qu'il est impossible que cet attachement, parvenu à un certain degré, ne chasse l'amour de Dieu de nos cœurs : ***Nemo potest duobus Dominis servire.*** (***Matth.***, VI, 24.) De là la nécessité d'une humilité profonde, parce que l'orgueil ravit à Dieu la gloire qui lui est due, qu'il se complaît en lui-même, qu'il s'adore lui-même : ***Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*** (***Matth.***, XI, 29.) De là la pratique de la mortification des sens, qui a pour objet de retrancher tous les plaisirs illicites, et de régler l'usage des plaisirs permis ; parce que celui qui n'est pas mortifié devient l'esclave de ses sens, qu'il devient l'adorateur de ses appétits déréglés : ***Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*** (II *Cor.*, IV, 10.) De là enfin l'obligation de n'adorer et de ne servir que Dieu seul, puisque c'est lui seul que nous devons aimer, et que cet amour ne renferme pas moins la soumission de notre esprit que l'affection du cœur : ***Dominum tuum adorabis, et illi soli servies.*** (***Luc.***, IV, 8.) Par conséquent l'obligation de fuir avec le plus grand soin tout ce qui pourrait nous éloigner de l'accomplissement d'un devoir aussi sacré : divertissements, plaisirs, etc. De là importance du salut, qui n'est autre chose que l'exact accomplissement des devoirs que Dieu nous impose : *Porro unum est necessarium.* (***Luc.***, X, 42.)

2° Amour du prochain, non pas pour lui-même, non pas à cause de ses bonnes qualités naturelles, telles que la beauté, la force, etc., ni surnaturelles, telles que la probité, la continence, etc. ; mais dans la vue de Dieu, parce que c'est Dieu que nous devons toujours considérer dans le prochain, puisque tout ce qu'il a de bon est un don de Dieu. Voilà le seul moyen de rendre légitimes nos attachements de quelque nature qu'ils soient, même les plus naturels. Celui qui aime la créature pour elle-même semble mettre en elle sa fin dernière, oublier le Créateur ; il commet un crime. De cette obligation d'aimer le prochain pour l'amour de Dieu découlent tous nos autres devoirs envers lui. De là le précepte du pardon des offenses et du support mutuel, parce que celui qui aime le prochain pour Dieu, lui pardonne pour Dieu, le supporte de même. De là l'obligation de l'aumône, parce qu'il voit dans le pauvre l'ouvrage de Dieu lui-même, son propre frère. De là la défense des jugements téméraires, des soupçons injurieux, parce qu'il doit laisser à Dieu seul la discussion des œuvres de son frère. De là la fuite de ceux qui peuvent nous porter au mal, puisque, dans ce cas, la fréquentation de ces personnes ne peut être rapportée à l'amour de Dieu qui défend le mal et le punit. De là, en un mot, tous les autres devoirs qui nous sont imposés par rapport aux hommes en particulier et à la société tout entière. C'est dans l'observation de ces deux préceptes que consistent la loi et les prophètes : ***In his duobus***

tota lex pendet et prophetæ. (*Matth.*, XXII, 40.)

Tel est, mes frères, le fondement et l'abrégé de la loi chrétienne, l'amour de Dieu et du prochain. Doctrine sublime, qui élève l'esprit et le cœur de l'homme en le mettant en rapport avec la Divinité, en ne lui proposant point d'autre fin de ses pensées, de ses désirs, de ses affections que Dieu lui-même. Or, à ces traits pourrions-nous ne pas reconnaître la sublimité de notre vocation, ou nous dégrader par des actions criminelles et honteuses. Mais ce qui doit augmenter notre estime pour cette doctrine, c'est que Jésus-Christ l'a pratiquée lui-même, et qu'il ne nous a pas moins instruits par ses exemples que par ses paroles : *Cœpit facere et docere.* (*Act.*, I, 1.) Quel honneur pour l'homme d'être appelé à marcher, autant qu'il est en lui, sur les traces d'un Dieu ! quelle noble ardeur doit se réveiller dans son cœur ! quelle estime ne doit-il pas faire d'une doctrine aussi pure, et d'une loi si sainte.

Oui, mes frères, bien différente des leçons de la sagesse humaine souvent obscures, embarrassées, pleines d'équivoque, la loi de Jésus-Christ nous trace nos devoirs d'une manière claire et précise. Tout est clair, positif, point de prétexte, par conséquent, pour la mauvaise foi, il faut vouloir se tromper soi-même pour s'y méprendre. Oh ! de combien d'erreurs, de doutes, d'incertitudes la loi chrétienne nous a débarrassés ! les ennemis de la religion n'ont pu s'empêcher de l'admirer et de lui donner les éloges qu'elle mérite. Pourquoi donc y a-t-il tant de personnes qui la méprisent, qui la calomnient. Ah ! mes frères, c'est que cette doctrine si sublime, si précise est mortifiante pour les passions ; c'est qu'elle condamne les inclinations déréglées de notre cœur. Certes, mes frères, en dépit de nos passions et de nos vices, il devait en être ainsi, la loi d'un Dieu qui est la sainteté même devait condamner les désirs déréglés du cœur de l'homme; elle devait tendre à le perfectionner. Or, comme la perfection de l'homme consiste à imiter celui qui l'a formé, qui est l'être souverainement parfait, et que les passions nous éloignent de ce but, la loi de Dieu devait donc condamner nos passions, nous fournir des moyens puissants pour les soumettre et les détruire, et c'est ainsi, mes frères, que ce que la loi chrétienne a de pénible et de crucifiant sert à prouver son origine céleste. Si elle eût permis de satisfaire toutes nos passions, elle n'eût pas été divine.

Mais admirez la profonde sagesse de Jésus-Christ, plus la loi qu'il nous a donnée est sublime, plus il l'a environnée de cet éclat, de ces preuves fortes et solides, capables de soumettre notre cœur et de forcer notre conviction. Que de prodiges n'a-t-il pas opérés? Les maladies les plus invétérées guéries subitement, les aveugles éclairés, les morts ressuscités, les flots de la mer apaisés ; tous les éléments reconnaissant son empire ne nous annoncent-ils pas le Maître du ciel et de la terre, celui devant qui tout ce existe n'est rien, et qui d'une seule parole peut tout faire rentrer dans le néant ! C'est donc un Dieu, mes frères, qui nous fait connaître ses volontés, qui nous donne sa loi, et qui nous la donne en Maître qui veut être obéi : *Ego Dominus* (*Deut.*, VI, 6.) Et pour mettre à cette loi une sanction qui en garantisse l'exacte observation, il promet des récompenses éternelles à ceux qui seront fidèles, comme aussi il menace de châtiments éternels les prévaricateurs et les infracteurs de cette même loi : *Ibunt hi in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.)

Voilà, mes frères, l'abrégé de la loi chrétienne ; loi sublime qui élève l'esprit et le cœur de l'homme vers son divin Auteur ; loi claire et précise, qui nous trace tous les devoirs que nous avons à remplir ; loi appuyée par les preuves les plus solides, sanctionnée par les motifs les plus forts, à laquelle, par conséquent, nous devons nous soumettre, que nous devons observer avec le plus grand soin. L'avons-nous fait, mes frères, combien d'infractions, au contraire, n'avons-nous pas commises contre cette divine loi..... n'avons-nous pas perdu de vue les leçons que Jésus-Christ nous donna dans sa naissance et dans tout le cours de sa vie ? Humilité, fuite du monde, mortification des passions, soumission à la volonté de Dieu... O mon Dieu, nous reconnaissons que nous avons été souvent infidèles, qu'au lieu de marcher sur vos traces, nous nous sommes engagés dans des sentiers détournés. Cependant, ô mon Dieu ! vous nous apprenez qu'il n'y a point de salut pour nous à moins que nous ne nous efforcions de marcher sur vos pas ; c'est la résolution que nous prenons aujourd'hui afin qu'après avoir imité autant qu'il est en nous les vertus dont vous nous avez donné l'exemple, nous puissions un jour goûter les délices réservées à ceux qui vous ont été fidèles : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) *Amen.*

INSTRUCTION XIII.

Quatrième article du Symbole.

MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus, sepultus.

Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli.

Dans la dernière instruction, mes frères, nous avons parlé de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie et de son admirable doctrine ; nous avons admiré son humilité profonde, sa soumission entière aux ordres de son Père, son détachement absolu, son esprit de mortification qui condamne notre sensualité, notre orgueil et notre lâcheté. Nous avons reconnu l'accomplissement des prophéties qui avaient prédit le temps, le lieu de sa naissance ; enfin nous avons admiré cette doctrine si pure, qui ne nous prêche que l'amour de Dieu pour lui-même et l'amour du prochain pour Dieu ; les pro-

diges qui en démontrent la divinité, les peines et les récompenses qui sont la sanction de cette loi, et qui devraient en procurer l'accomplissement.

C'eût été sans doute assez pour nous manifester sa bonté, que le Père éternel eût envoyé son Fils au monde, qu'il nous l'eût fait apparaître revêtu de notre mortalité, et qu'après nous avoir instruit par ses prophètes, il nous eût encore éclairés par les divines leçons de ce Fils, l'objet de toutes ses complaisances. L'homme n'aurait pu même prétendre à tant de bontés, et il aurait dû témoigner à Dieu une reconnaissance éternelle : une seule action de ce Fils adorable, tirant de sa divinité un prix infini, pouvait satisfaire à la justice de Dieu.

Mais la justice de Dieu demandait une réparation éclatante; la satisfaction devait être proportionnée à l'injure faite à la Majesté suprême, il entrait dans les décrets de la justice du Seigneur, que le Fils de Dieu qui s'était chargé de nos dettes en acquittât tout le prix, qu'il portât toute la peine que le Seigneur nous avait infligée par cette sentence prononcée contre l'homme coupable : *Morte morieris.* (*Gen.*, II, 17.) Dès lors il a fallu que cette innocente victime fût humiliée, livrée aux insultes et aux mépris, abreuvée d'outrages et d'ignominies : *Il a fallu*, dit l'Apôtre, *que le Christ souffrît*, qu'il payât le prix de notre rançon, *qu'il entrât ainsi dans sa gloire*, et qu'il nous ouvrît l'entrée de la félicité éternelle dont nos péchés nous avaient exclus pour toujours : *Oportuit pati Christum.* (*Act.*, XVII, 3.) C'est, mes frères, cette mort de Jésus-Christ qui fait l'objet de ce quatrième article du Symbole, sur laquelle je vais vous entretenir un instant. Je ne vous rappellerai pas toutes les circonstances de sa passion ? quel chrétien pourrait les ignorer sans crime, je m'en tiendrai aux principales, et aux quelques réflexions qu'elles me feront naître pour votre instruction.

Pour le quatrième article du Symbole, mes frères, nous faisons profession de croire, que Jésus-Christ, fils de Dieu, fait homme pour nous, né de la Vierge Marie, a *souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, qu'il est mort et qu'il a été enseveli.* Voilà en abrégé l'histoire de la Passion et de la mort de Jésus-Christ; voilà le dernier degré de la charité de Jésus-Christ pour nous : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.) Ainsi, mes frères, nous devons croire que Jésus-Christ a souffert, qu'il est mort sur la croix, et qu'après sa mort, il fut mis dans le tombeau : vérités qui sont comme le fondement de la foi chrétienne, et dont le développement ne peut être que très-propre à augmenter votre reconnaissance et votre amour pour Dieu.

I.— On nous dit que Jésus-Christ a souffert *sous Ponce-Pilate*, ces paroles n'ont point été insérées dans le Symbole sans un dessein marqué de la part des apôtres. Ils ont voulu constater l'époque fixe de la mort du Sauveur, afin d'ôter tout prétexte à la mauvaise foi de l'incrédulité, et que notre foi fût plus ferme, en voyant que l'histoire profane est ici d'accord avec celle de la religion. C'est donc sous Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, que le Seigneur consomma son sacrifice. C'est lui qui, à la sollicitation des Juifs, entraîné par un lâche respect humain, prononça, malgré les remords de sa conscience, la sentence de mort contre le Sauveur.

Ici, mes frères, nous voyons l'accomplissement de la célèbre prophétie de Jacob, qui fixait le temps de la venue du Messie. Selon cette prophétie, le sceptre ne devait point sortir de Juda jusqu'à la venue de Celui qui devait être envoyé, et qui était l'attente des nations (*Gen.*, XL, 10), c'est-à-dire jusqu'à la venue du Messie. D'après cette prophétie, le peuple juif devait être gouverné par des personnes de sa nation et par ses propres lois jusqu'à la venue du Messie. Les Israélites avaient toujours été en possession de cette espèce de gouvernement depuis leur sortie d'Egypte, jusqu'à l'empire des Assyriens. Jusque-là ils avaient eu leurs propres princes, d'abord les juges, et ensuite leurs rois. Après la séparation des dix tribus, celles-ci ayant été réduites en captivité par les Assyriens, on leur ôta leurs princes, leurs lois; elles furent dispersées parmi les nations, et cessèrent de faire un peuple. Il n'en fut pas de même de la tribu de Juda, elle aussi fut emmenée en captivité, mais elle en revint avec son sceptre et son législateur. Bien plus, pendant la captivité même, elle se gouvernait par ses propres lois, comme on le voit par l'exemple de Suzanne. Mais lorsque le Seigneur fut mis à mort, Juda n'avait plus de chef de sa race, la justice n'était plus administrée selon ses lois, mais selon celles de Rome ; il n'avait plus le pouvoir d'infliger des peines capitales, comme on le voit par les actes de la Passion : *Non licet nobis interficere quemquam.* (*Joan.*, XVIII, 13.) C'était donc le temps où le Messie devait paraître.

Effectivement, il avait paru, ce Messie promis, l'attente d'Israël, le désiré des nations ; et il était bien facile de le reconnaître, à sa doctrine sublime et à ses miracles éclatants. Mais il était prédit que son peuple le méconnaîtrait et le mettrait à mort (*Isa.*, VI, 9) ; il fallait bien que cet oracle s'accomplît. Suivons les paroles de cet article.

Jésus-Christ *a souffert.* Cette parole, mes frères, renferme tous les tourments que Jésus-Christ a supportés avant d'être attaché à la croix, les mauvais traitements qu'il a essuyés, les ignominies, les humiliations où il a été plongé. Serait-il permis à des chrétiens d'ignorer les principales circonstances de la Passion du Sauveur? Un captif qui aurait été délivré de ses chaînes par un homme bienfaisant ne serait-il pas coupable, s'il ne montrait que de l'indifférence à connaître ce qu'il en a coûté à son libérateur pour l'arracher à sa triste captivité? Ou-

vrons l'Evangile, et admirons les excès de la charité de Jésus-Christ pour nous.

L'heure était venue où le Seigneur allait consommer son sacrifice ; il avait instruit ses disciples, éclairé les hommes par sa doctrine, prouvé sa mission divine par ses miracles. Mais l'heure des ténèbres était venue, les anciennes prophéties allaient s'accomplir. *Voilà que nous allons à Jérusalem*, avait dit le Seigneur à ses disciples, *et tout ce qui a été écrit de moi dans les prophètes et les psaumes aura son accomplissement; le Fils de l'homme sera livré aux gentils, il sera moqué, flagellé, on lui crachera au visage ; il sera mis à mort et il ressuscitera le troisième jour.* (*Luc.*, XVIII, 31.) Le Seigneur prédit lui-même sa mort, et qui aurait pu croire à l'accomplissement de sa parole en le voyant entrer en triomphateur dans Jérusalem, quelques jours avant sa mort ?

Mais, avant de quitter ses disciples, le Seigneur veut leur donner une dernière marque de sa tendresse. *Je m'en vais vers mon Père*, leur dit-il, *mais je ne vous laisserai point orphelins. Avec quelle ardeur j'ai désiré de manger avec vous cette dernière pâque !* (*Luc.*, XXII, 15.) Pourquoi ce désir extraordinaire, mes frères ? Ah ! c'est qu'il établit dans la dernière cène l'auguste sacrement de nos autels. Le Seigneur commence par laver lui-même les pieds à ses disciples, comme pour les préparer à manger l'agneau pascal. Quelle touchante leçon ne nous donne-t-il pas en cela ? Comme il nous prêche l'humilité la plus profonde ; comme il nous enseigne avec quelle pureté de corps et de cœur nous devons nous approcher de la table sainte. « Pendant que les apôtres étaient à table, ajoute l'Evangile, *le Seigneur prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps; et prenant le calice, après avoir rendu grâces, il le leur donna, en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui va être répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* » (*Matth.*, XXVI, 26.) *Faites ceci en mémoire de moi.* (*Luc.*, XXII, 19.) C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur établit le sacrement de l'eucharistie, et qu'il donne à ses apôtres le pouvoir de changer en son corps et en son sang les espèces sacramentelles. Admirable charité de Jésus-Christ, mes frères ! pendant que les Juifs s'apprêtent à éteindre dans son sang leur rage et leur fureur, Jésus-Christ leur donne et nous donne à tous, la marque la plus éclatante de sa charité infinie : *Jesus cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

C'est ici, mes frères, que commencent les douleurs et la passion de Jésus-Christ ; le premier trait qui blesse son cœur, part de la main d'un de ses disciples. Le traître Judas était avec les autres apôtres, et ni l'abaissement profond du Sauveur qui lave les pieds à tous, ni la cérémonie imposante de l'institution de l'eucharistie, ni la sainteté du corps et du sang qu'il va recevoir, ni enfin les paroles de Jésus-Christ lui-même : *Vous êtes purs, mais non pas tous, un d'entre vous me trahira* (*Marc.*, XIV, 18) ; paroles qui jetèrent l'épouvante dans le cœur des disciples fidèles; rien de tout cela ne fait impression sur son cœur; il reçoit son Dieu dans un cœur souillé par le péché, il commence ainsi la trahison qu'il consommera dans un instant. Prodigieux effets d'une communion sacrilége ! Judas, après l'avoir faite, ne sent pas les remords de la conscience, ou s'il les ressent, il les étouffe. Tandis que les autres apôtres rendent au Seigneur les plus vives actions de grâce (*Joan.*, XII, 30), Judas va traiter avec les Juifs de la trahison de son maître. *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai !* « *Quid vultis mihi dare, et ego eum tradam* (*Matth.*, XXVI, 15) ; » il convient avec eux de trente pièces d'argent, et il cherche le moment favorable pour le leur livrer.

Il ne tarda pas à se présenter. La Cène étant finie, le Seigneur et les disciples fidèles rendent grâces à Dieu, et ils se rendent sur la montagne des Oliviers. Jésus les entretient encore de sa passion : *Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées.* Mais, pour empêcher ses disciples de tomber dans un trop grand abattement, il leur rappelle la pensée de sa résurrection : *Postquam autem resurrexero præcedam vos in Galilæam.* (*Matth.*, XXVI, 30 et seq.) Après ces mots, il s'éloigne un peu de ses disciples, se met en prières, et tombe dans une tristesse mortelle. Quel spectacle nous présente ici, mes frères, cette circonstance de la passion du Sauveur ! Je le vois abîmé dans une tristesse profonde, prosterné la face contre terre, effrayé en quelque sorte des maux qui l'attendent ! *Mon père*, s'écrie-t-il par trois fois, *s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, mais que votre volonté soit faite en toutes choses.* (*Matth.*, XXVI, 42.) Alors il tombe dans une agonie mortelle, une sueur de sang coule de son corps et rougit la terre, il est presque environné des ombres de la mort, il faut qu'un ange descendu du ciel vienne en quelque sorte le consoler et le fortifier. Ah ! mes frères, d'où peuvent venir à Jésus-Christ cette tristesse et cette crainte ? Qu'est-ce qui le réduit en cet état ? Sans doute la vue claire et distincte des opprobres, des injures, des ignominies, des tourments, de la mort qui l'attendent, fait sur son humanité sainte une impression bien vive ; mais ce n'est point là la vraie cause de ses douleurs, il les avait vues depuis le premier instant de sa conception, il s'y était dévoué, il désirait même d'être baptisé de ce baptême de sang, c'est-à-dire de mourir pour nous : *Baptismo habeo baptizari, quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Ce qui l'occupe en ce moment, ce sont les péchés des hommes, l'outrage qu'ils ont fait à la majesté de Dieu ! Oui, ce divin Sauveur se représente tous les crimes qui ont souillé

la terre depuis la désobéissance d'Adam, jusqu'au crime du dernier de ses enfants. Il voit les blasphèmes, les imprécations, les sacriléges, les profanations, les haines, les jalousies, les inimitiés, les adultères, les fornications, les impuretés de tout genre qui souillent l'homme et dégradent en lui l'image de la divinité. Tous les crimes, en un mot, qui déshonorent la face de la terre. Ce sont nos crimes qui sont la cause de cette douleur mortelle.

(*Entrer ici dans le détail suivant les circonstances*).

Mais surtout ce qui cause cette agonie mortelle, c'est l'inutilité de son sang pour un grand nombre d'hommes. Oui, pécheurs endurcis, qui, depuis longtemps, résistez à toutes les sollicitations de la grâce, qui, malgré les remords de votre conscience, vous obstinez à vivre dans le péché, c'est votre aveuglement profond qui fait couler de son corps cette sueur de sang! Ah! mes frères, quelle âme assez dure ne serait point touchée des douleurs de Jésus-Christ! qui ne gémirait avec lui, et qui ne s'efforcerait de rentrer en lui-même, de quitter le péché, et de revenir à Dieu? Poursuivons l'histoire de la passion.

A peine le Seigneur avait-il terminé sa prière, et venait-il de se soumettre à boire jusqu'à la lie le calice d'amertume qui lui était offert, que Judas arriva, et avec lui les gens envoyés par les scribes, les pharisiens et les princes de la Synagogue. Le traître s'approche de Jésus, l'embrasse, et termine ainsi par un signe d'amitié l'acte de son horrible trahison. Car c'était là le signe dont il était convenu avec les Juifs. Celui auquel je donnerai un baiser, leur avait-il dit, c'est Jésus lui-même, saisissez-le : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.* (*Matth.*, XXVI, 48.) Les soldats se saisissent de lui, et malgré les prodiges qu'il opère à l'heure même, en leur présence, en les renversant d'une seule parole, ils l'entraînent devant les tribunaux de Jérusalem. Voilà, mes frères, comment Judas consomma son crime, et comment Jésus fut livré à ses ennemis. Quelles tristes mais touchantes réflexions se présentent ici? Jésus est livré par un de ses disciples, qu'il avait choisi pour annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile, qu'il avait fait asseoir à sa table, et qu'il avait rendu dépositaire de tous ses secrets. Quel horrible crime! Quelle affreuse trahison! Ah! mes frères, la conduite de Judas nous remplit d'indignation; nous ne pouvons croire à tant de noirceur dans un homme que Jésus-Christ avait comblé de ses faveurs! Ah! plût au ciel que Judas n'eût plus d'imitateurs parmi nous, mais combien de fois n'avons-nous pas imité sa perfidie? *Quid vultis mihi dare*, etc.? « *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai,* » dit Judas aux Juifs : Pécheurs, n'est-ce pas là le langage que vous tenez, lorsque vous avez le malheur de commettre une faute mortelle? Ne trahissez-vous pas encore Jésus-Christ? Ne le livrez-vous pas à ses ennemis? puisque, selon saint Paul, par le péché nous renouvelons autant qu'il est en nous le supplice de sa passion et de sa croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.)

Mais, mes frères, comment Judas en vint-il à cette extrémité? Considérons l'effet malheureux d'une passion non réprimée. Judas, sans doute, avait de la vertu et du courage, puisqu'il s'était mis à la suite de Jésus-Christ, malgré les humiliations dont il était environné même avant sa passion. Judas était chargé de pourvoir aux dépenses de Jésus et de ses disciples : *Erat loculos habens.* (*Joan.*, XII, 6.) Il s'attache à l'argent. Au lieu de réprimer cette honteuse avarice, il s'y livre de plus en plus; il blâme la piété d'une sainte femme qui répand sur Jésus-Christ un parfum précieux; bientôt cette passion s'empare entièrement de son cœur, elle lui fait sacrifier son maître pour trente pièces d'argent. Ainsi, mes frères, une passion que nous laissons naître dans nos cœurs, peut nous conduire aux plus grands excès; ce n'est rien d'abord, ce n'est qu'une attache trop naturelle et trop sensible, bientôt la passion augmente, les liaisons se forment, les habitudes se prennent, la pudeur, cette vertu qui nous rend semblables aux anges, a péri dans nos cœurs, souvent même arrivent la honte et l'infamie. On sent de l'éloignement pour son prochain; il serait si facile d'y renoncer, on ne le fait pas; bientôt suit le dégoût, la rancune, la haine; la charité est perdue. C'est ainsi qu'une passion non réprimée nous entraîne dans le précipice.

Jésus-Christ est conduit chez Caïphe, souverain sacrificateur des Juifs. Une foule de faux témoins se présentent pour l'accuser; mais leurs témoignages ne portaient pas l'empreinte de la vérité, et se contredisaient mutuellement : *Non erat conveniens testimonium illorum.* (*Marc.*, XIV, 59.) Quelle conduite va tenir en cet instant le Sauveur des hommes? Examinons-la, mes frères; elle est pleine d'instruction. On l'accuse de plusieurs crimes prétendus, on le charge d'injures et d'imprécations, on attaque son honneur; que fera-t-il? Il garde un profond silence, il ne daigne pas même répondre à toutes ces accusations diverses; et sans doute qu'intérieurement son cœur était ému de compassion pour l'aveuglement de ses ennemis. Voilà, mes frères, comment il nous apprend à supporter les injures, les mépris, les contradictions; comme il condamne, par son silence, les emportements, les récriminations, les jurements, les imprécations auxquels nous nous laissons aller lorsqu'on attaque notre réputation. La patience, la résignation devraient être notre partage, lorsqu'il nous arrive d'être en butte aux médisances et aux calomnies qui n'intéressent que notre personne.

Etonné de la patience et du silence de Jésus-Christ, Caïphe, qui cachait dans son cœur

une haine profonde pour le Seigneur, l'interpelle enfin, afin de trouver dans ses paroles un motif pour accomplir ses projets déicides : *Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si tu es vraiment le Fils de Dieu.* (*Ibid.*, 61.) A ce nom sacré dont la gloire est si chère à son cœur, il rompt le silence qu'il avait gardé : *Oui*, dit-il, *je le suis, et je vous dis en vérité que vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu venir environné de gloire et de majesté!* (*Ibid.*, 62.) Et cette réponse qui aurait dû faire trembler sur son trône ce juge d'iniquité, ne fait qu'augmenter sa colère, et il y trouve le sujet d'une injuste condamnation. Voilà, mes frères, comment nous devons nous comporter nous-mêmes. Lorsque la gloire de Dieu ou le salut du prochain l'exigent, nous devons rompre le silence, avouer hautement la vérité, la soutenir même aux dépens de notre vie ; le silence alors serait un crime, une apostasie. Ainsi l'avaient compris les premiers fidèles, qui, cités devant les tribunaux et interrogés sur leur religion, s'avouaient hautement chrétiens, quoiqu'ils sussent très-bien que la mort serait le prix de leur aveu ; et voilà ce qui condamne notre lâcheté, notre dissimulation dans tant de circonstances où nous déguisons les véritables sentiments de notre cœur, quoique nous n'ayons presque rien à craindre, et ce qui doit nous effrayer, parce que celui qui aura rougi de Dieu devant les hommes, le Seigneur rougira de lui devant son Père.

Il est, mes frères, des circonstances où le chrétien peut sans crime, et doit même quelquefois, exiger la réparation des torts qu'il a soufferts ; la défense alors est permise, elle peut même devenir nécessaire. Jésus-Christ a voulu encore nous servir de modèle dans ces occasions où il est si facile de manquer à la charité. A peine Jésus-Christ eut-il répondu au grand prêtre, pour confondre toutes les fausses accusations dont on le chargeait, dès qu'il les eût renvoyés, lui et ses autres ennemis, à ceux qui avaient si souvent accueilli les leçons qu'il leur avait faites publiquement, qu'un valet lui donne un rude soufflet, en lui reprochant d'avoir manqué au respect dû au grand prêtre. Jésus-Christ, sans être ému d'un outrage aussi indigne qu'injuste, lui répond avec douceur : *Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi ; si, au contraire, je n'ai rien dit de mal, pourquoi me frappez-vous?* (*Joan.*, XVIII, 23.)

Quelle bonté, mes frères, quelle douceur? et quel contraste existe entre la conduite de Jésus-Christ et la nôtre ! Est-ce ainsi que nous en agissons, lorsque nous nous croyons obligés de poursuivre la réparation d'un tort ou d'une injure? Nous contentons-nous d'exposer avec simplicité nos moyens de défense, sans aigreur, sans emportement, souhaitant que la vérité soit connue, et que la justice s'exerce avec équité? Conservons-nous pour celui qui nous a outragé les sentiments de la charité chrétienne? ou plutôt, l'aigreur, le ressentiment, les médisances, les calomnies, les haines n'accompagnent-ils pas toutes nos discussions ou n'en sont-ils pas la suite? et ne faisons-nous pas souvent, d'une cause juste et légitime, un sujet de péché pour nous et de scandale pour les autres?

A peine Caïphe eut-il entendu Jésus-Christ se proclamer le Fils de Dieu, qu'il déchire ses vêtements, et prétend trouver dans cet aveu un crime digne du dernier supplice : *Quid adhuc desideramus testimonium, ipsi enim audivimus.* (*Luc.*, XXIII, 71.) Insensé, aveugle qu'il était! Jésus-Christ n'avait-il pas justifié ce titre par les prodiges qu'il avait faits; et les malades guéris, les flots de la mer apaisés, les morts ressuscités par une seule parole, n'annonçaient-ils pas hautement que celui qui opérait tant de prodiges, et qui les opérait en se disant le Fils de Dieu, l'était véritablement? Mais l'heure des ténèbres était arrivée : les Juifs avaient des yeux et ne voyaient pas. Aussi les soldats dont il était environné se jettent sur lui avec fureur; il le chargent d'injures, le couvrent d'ignominie, violant ainsi les règles les plus sacrées de la justice, puisque Jésus-Christ était innocent, et qu'aucun jugement n'avait été porté contre lui. Jésus-Christ souffre sans se plaindre; il semble insensible à tout outrage, mais dans ce moment son cœur est pénétré d'une tristesse profonde, et c'est encore un de ses disciples qui le remplit d'amertume. Saint Pierre avait suivi le Seigneur; il s'était mêlé parmi la foule pour connaître quelle serait la fin de cette injuste procédure. Pierre est reconnu pour un disciple du Sauveur, et, au lieu de consoler son maître en faisant ouvertement profession de sa foi, Pierre le désavoue ; il le méconnaît, il le renie, il assure avec serment qu'il ne le connaît pas : *Cœpit jurare et anathematizare quia nescio hominem istum quem dicitis.* (*Marc.*, XIV, 71.) Triste exemple, mes frères, de la faiblesse et de la présomption de l'homme, et de la crainte du respect humain ! Pierre, le premier des apôtres, qui, dans l'ordre de la Providence, devait être le chef de l'Eglise, Pierre, qui s'était montré disposé à donner sa vie pour Jésus-Christ : *Etiamsi oportuerit me mori, non te negabo.* (*Matth.*, XXVI, 35.) Pierre cède à la voix d'une simple servante ; ni le souvenir de sa promesse et des bienfaits du Sauveur, ni le triste état où il le voit réduit, rien ne l'arrête, il le méconnaît, il le renie ! Cet exemple vous étonne, mes frères ; plût au ciel qu'il n'eût point d'imitateurs parmi nous, et que le cœur des chrétiens fût à l'abri de la crainte des hommes, et supérieur au respect humain ! Mais combien qui, moins exposés que Pierre, qui pouvait redouter les tourments que l'on faisait endurer à son maître, combien, dis-je, qui manquent à leurs devoirs, s'éloignent des offices et des solennités de l'Eglise, n'approchent point des sacrements ! Combien qui foulent aux pieds les lois du jeûne et de l'abstinence, participent à des médisances et à des calomnies qui détruisent la charité dans leurs

cœurs, prenant part à des propos insultants contre la religion ou contre les mœurs, uniquement parce qu'ils craignent les censures des méchants et des impies, parce qu'ils n'ont pas le courage de supporter une raillerie, et qui renient ainsi, au moins dans la pratique, le Dieu qui les a formés, abandonnent sa religion et sa foi, semblent renoncer à toutes les espérances qu'elle leur présente.

A peine saint Pierre a-t-il renié son maître, que le Seigneur jette sur lui un regard où se peignent tout à la fois le reproche, la tendresse et la compassion. Pierre a compris son divin maître. Ce regard a pénétré jusqu'au fond de son cœur : il sort, verse un torrent de larmes sur le crime qu'il vient de commettre, se dispose à le laver plus tard de son sang. Si nous avons imité la faiblesse de saint Pierre, avons-nous imité son repentir? Après avoir rougi de lui devant les hommes, son regard n'est-il pas venu se fixer sur nous ? sa voix ne s'est-elle pas fait entendre au fond de notre cœur, soit par les remords de la conscience, soit par les instructions qui nous ont été adressées? avons-nous alors reconnu nos faiblesses, pleuré notre lâcheté, et pris la résolution de venger sur nous-mêmes les droits de Dieu, et de les soutenir même au péril de notre vie; ou plutôt de nouvelles faiblesses ne nous ont-elles pas dévoilé le défaut de notre convertion, et fait connaître que nous étions bien plus coupables que saint Pierre, qui pleura toute sa vie la faute qu'il avait faite, et qui la lava dans son sang ? Suivons le Sauveur chez Pilate.

Jésus-Christ est conduit devant le gouverneur de la Judée. Là, les Juifs le chargèrent d'injustes accusations. A les entendre, Jésus-Christ est un perturbateur et un séditieux; il pousse le peuple à la révolte : s'il n'était point coupable, ils ne l'eussent pas livré entre ses mains. Pilate interroge le Sauveur, il reconnaît son innocence ; il est convaincu que ce n'est que par envie que les Juifs le poursuivent, il tente de l'arracher de leurs mains. C'est la coutume, leur dit-il, de délivrer au temps de Pâques, un de vos prisonniers ; lequel des deux voulez-vous que je vous mette en liberté, Barabbas ou Jésus? Qu'elle horrible parallèle! mes frères, qu'elle humiliation pour le Sauveur! qu'elle injustice de la part du juge qui a reconnu l'innocence de Jésus-Christ, qui l'a proclamée hautement aux yeux des Juifs : *Ego nullam invenio in eo causam.* (*Joan.*, XVIII, 38.) Quoi! la sainteté est mise en parallèle avec le crime, la justice par essence avec l'iniquité; Jésus avec Barabbas! Mais enfin lequel des deux sera délivré! Peuple aveugle et ingrat, as-tu donc oublié les bienfaits de Jésus, la sublimité de sa doctrine, les prodiges de sa puissance qui te l'on fait reconnaître pour le fils du Très-Haut? Triste effet des passions, mes frères, lorsqu'une fois elles sont établies dans nos cœurs, elles aveuglent notre esprit, et il n'est point d'injustice, point d'excès auxquels elles ne puissent nous entraîner : *Non hunc sed Barabbam* (*Ibid.*, 40), s'écrie le peuple forcené : Nous ne voulons point de Jésus, délivrez Barabbas? Mais que ferai-je de Jésus? s'écrie Pilate : *Tolle, tolle, crucifige!* « *Otez-le, qu'il soit crucifié!* » (*Joan.*, XIX, 15.) Quelle indigne préférence, mes frères! Jésus-Christ est abandonné, l'innocence est condamnée, le crime est justifié! Oh! mes frères, qui de nous ne sent son cœur indigné à la vue de cette conduite des Juifs! Oh! tournons contre nous-mêmes notre indignation; car, cent fois nous nous sommes rendus coupables du même crime. Oui, toutes les fois que nous avons commis un péché mortel nous avons mis en parallèle Jésus-Christ avec ce qui était l'objet de notre passion, et nous avons donné la préférence à l'objet de nos passions!

Pilate veut tenter un nouveau moyen pour arracher le Sauveur à la fureur de ses ennemis; il ordonne que le Seigneur subisse une cruelle flagellation. Aussitôt Jésus-Christ est dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne, et une foule de bourreaux déchargent sur sa chair virginale une grêle de coups. Son corps en est tout déchiré, la chair vole en lambeaux, le sang ruisselle de toute part; on enfonce dans sa tête une couronne d'épines. C'est en cet état que Pilate le présente aux Juifs, espérant les toucher de quelque sentiment de compassion. Mais la passion connut-elle jamais la pitié et la commisération? Enhardis par cette faiblesse d'un juge inique qui fait subir un si cruel tourment à un innocent, les Juifs n'en demandent sa mort qu'avec plus de fureur! *Qu'il soit crucifié, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (*Matth.*, XXVII, 25.) *Si vous ne le condamnez, vous n'êtes plus l'ami de César.* (*Joan.*, XIX, 12.) Cette dernière parole est pour le lâche gouverneur un coup de foudre. Il ne sera plus l'ami de César, il sera dépouillé de ses places et de sa dignité; la voix de l'intérêt, de l'ambition, de la cupidité étouffe dans son cœur le cri de la justice et de la conscience; il prononce contre le juste la sentence de mort. Ainsi, mes frères, lorsque l'ambition, la cupidité, l'amour déréglé des richesses sont entrés dans un cœur, il n'est point de crimes dont on ne soit capable. Veut-on parvenir à une place, il n'est rien qu'on ne fasse pour cela : la médisance, la calomnie seront employées. Veut-on s'enrichir ? on ne reculera pas devant les moyens les plus injustes. Les usures criantes, l'oppression du pauvre et de l'orphelin, les concussions, les vols seront mis en usage ; la fraude, l'astuce, les tromperies de tout genre, le fer et le feu, on se servira de tout; on justifiera à ses yeux tous ces infâmes moyens, le cœur sera de bronze pour la misère du pauvre, les larmes du malheureux nous trouveront insensibles, on ne verra que soi-même au monde; un affreux égoïsme rétrécira le cœur, on n'aimera que soi-même. Périsse l'univers, pourvu que l'on vienne à bout

de ses desseins ! Que d'exemples de cette vérité ! que d'imitateurs de la faiblesse et de l'injustice de Pilate... (*Détails.*)

A peine le lâche gouverneur a-t-il prononcé la sentence, que les Juifs se hâtent de la mettre à exécution. Ils chargent Jésus-Christ de la croix sur laquelle il devait être attaché, ils le conduisent sur le Calvaire ; là, ce divin Agneau s'étend sur le bois de son sacrifice, des clous meurtriers sont enfoncés dans ses pieds et ses mains, la croix est élevée, elle est enfoncée dans la terre avec une secousse qui renouvelle toutes les douleurs de la victime, le sacrifice va se consommer. Ah ! mes frères, hâtons-nous de recueillir les dernières paroles de Jésus-Christ expirant. Qu'ils sont touchants, pour des enfants bien nés, les derniers avis d'un père mourant ! D'abord il convertit le bon larron. « Celui-ci, dit saint Chrysostome, sans faire attention aux clameurs, aux blasphèmes, aux insultes de tout un peuple qui l'environne, sans être ébranlé par la faiblesse apparente du crucifié, s'élève par les yeux de la foi au-dessus des sens, et, surmontant tous les obstacles, il reconnaît dans cet homme de douleurs et couvert d'opprobres, le Roi du ciel ; il se prosterne en esprit à ses pieds et lui dit : ***Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume. Jésus lui répond : Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.*** (*Luc.*, XXIII, 42, 43.) Que dites-vous, ô mon Sauveur, reprend saint Chrysostome, vous êtes crucifié, vous avez les pieds et les mains percés de clous, et vous promettez le paradis ? Oui, nous répond-il ; et c'est afin que vous appreniez quelle est ma puissance lors même que je suis attaché à la croix ; et en effet, c'est parce que la croix est un objet triste et méprisable qu'il l'a choisie pour y opérer cette merveille où éclate le plus son pouvoir infini, afin que nous ne fissions attention qu'à la puissance du crucifié, et non à la faiblesse de la croix. » (S. CHRYS., *Hom. de Cruce, et latrone*, n. 3.) C'est ainsi qu'il commence à accomplir cette parole : ***Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi*** (*Joan.*, XII, 32), et qu'il continue à nous démontrer sa divinité par un prodige étonnant, car la conversion du cœur ne peut être que l'œuvre de la Divinité.

Jésus jette ensuite les yeux sur cette foule de peuple assemblé autour de sa croix, il entend leurs railleries amères et leurs injures atroces, les insultes qu'ils ne cessent de lui prodiguer : *Si Filius Dei es, descendat de cruce.* (*Matth.*, XXVII, 42.) Que va-t-il faire, mes frères ? Va-t-il se venger de ses ennemis ? Va-t-il lancer sur eux sa foudre, et les accabler sous le poids de sa juste colère ? Oh ! celui qui meurt pour le pécheur pouvait-il le maudire, et au moment qu'il versait jusqu'à la dernière goutte de son sang, pouvait-il lancer des anathèmes ? *Mon père*, s'écrie-t-il, *pardonnez-leur ils ne savent ce qu'ils font : « Pater ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt. »* (*Luc.*, XXIII, 34.) Quel exemple, mes frères, et quelle leçon pour nous ! Jésus-Christ pardonne à ses bourreaux, dans le moment même où ceux-ci poussent au dernier excès leur rage et leur fureur : et nous, mes frères, disciples d'un Dieu crucifié, nous croirions pouvoir conserver dans nos cœurs de l'aversion, de la rancune, de la haine contre le prochain ! Vindicatifs, l'injure que vous avez reçue est-elle plus sanglante ; le tort qu'on vous a fait est-il plus grand ; la calomnie qui a attaqué votre réputation est-elle plus noire; les mauvais traitements que l'on vous a fait supporter sont-ils allés plus loin que tout ce qu'a souffert Jésus-Christ de la part de ses bourreaux ? Ah ! mes frères, quel motif pourrait excuser nos inimitiés, quand Jésus-Christ pardonne du haut de sa croix à ceux qui l'y ont attaché ! Oui, après un tel exemple, refuser de pardonner, nourrir de la rancune, de la haine contre son frère, quelque coupable qu'il soit, c'est ne plus reconnaître Jésus-Christ pour son Maître, c'est se retrancher du nombre de ses disciples, car s'il a pardonné, il veut aussi que nous étouffions tout sentiment d'inimitié par les embrassements de la charité fraternelle. ***Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*** (*Joan.*, XIII, 15.

II.—Enfin, mes frères, tout est consommé. Les prophéties sont accomplies; Jésus pousse un grand cri et rend le dernier soupir !... Aussitôt toute la nature semble devoir se bouleverser, le soleil s'éclipse et refuse sa lumière, les rochers se fendent avec fracas, le voile du temple se déchire (*Matth.*, XXVII, 51 et seq.), les tombeaux s'ouvrent, et les morts viennent reprocher aux Juifs le déicide affreux qu'ils ont commis, le centurion et la troupe qu'il commandait sont saisis d'effroi à la vue de ces prodiges et s'écrient : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! (*Luc.*, XXIII, 48.) La foule que le spectacle de la mort de Jésus-Christ avait attirée s'écoule tristement en se frappant la poitrine; tout est dans une consternation profonde. Et nous, mes frères, que se passe-t-il au fond de nos cœurs, quelle impression a fait sur vous le récit de la passion du Sauveur ! Ah ! mes frères, nous ne sommes point étrangers au crime des Juifs, tous les pécheurs ont coopéré à sa mort. Oui, mes frères, puisque Jésus-Christ est mort pour les péchés des hommes, comme la foi nous l'apprend, ce sont donc nos péchés qui sont la cause de sa mort; ce sont nos péchés qui l'ont attaché à la croix ; nos péchés qui ont enfoncé dans ses pieds et ses mains des clous meurtriers, dans sa tête une couronne cruelle; nos péchés qui ont percé son cœur adorable ; nos péchés enfin qui ont causé sa mort. Ah ! mes frères, les rochers se fendent, la nature est dans un bouleversement général, serions-nous seuls insensibles à la mort du Sauveur, et nos cœurs seraient-ils plus durs que les rochers, ne dirions-nous pas un adieu éternel au péché !

Ah! malheur à celui qui après un tel spectacle ne serait pas disposé à quitter le péché, à se réconcilier avec Dieu, à pleurer ses crimes! il participerait à l'endurcissement des Juifs, et devrait s'attendre à une terrible réprobation.

Avant de quitter le Calvaire, mes frères, recueillons les leçons de la croix. Qu'elles sont touchantes ces leçons et propres à changer nos cœurs! La croix, mes frères, nous fait connaître la malice du péché, et c'est là seulement que j'en découvre la laideur. Certes, il faut que l'outrage que le péché fait à Dieu soit bien grand, puisque, pour le réparer, il a fallu que le Fils de Dieu souffrît : *Oportuit pati christum*, et que par ses abaissements et sa mort, il rendît à Dieu la gloire que le péché lui avait ravie.

La croix me découvre aussi l'horreur que le Seigneur a pour le péché, et la sévérité de sa justice. Les châtiments sans nombre que le Seigneur a exercés sur les pécheurs dans tous les temps : le feu qui consume Sodome et Gomorrhe, la peste, les guerres, les famines, le déluge universel, tous les fléaux que la justice du Seigneur a répandus sur les hommes en punition de leurs crimes, nous montrent bien la haine qu'il a pour le péché. Mais quand je vois le Fils de Dieu mourant pour le pécheur, quand je le considère attaché à la croix parce qu'il s'était chargé d'acquitter nos dettes, et qu'il avait pris sur lui toutes nos iniquités, quand je le vois, abandonné en quelque sorte de son Père, obligé de boire jusqu'à la lie le calice d'amertume; alors je dis que le péché est donc quelque chose d'affreux, que sa malice est incompréhensible, et en quelque sorte infinie, et je sens naître dans mon cœur l'horreur la plus vive pour le péché qui a causé la mort d'un Dieu. Alors, mes frères, je comprends que la justice de Dieu punisse par des tourments éternels, le pécheur impénitent; alors enfin je comprends l'enfer!

Mais ce qui est incompréhensible, c'est qu'après qu'un Dieu est mort pour expier nos péchés il y ait encore des pécheurs sur la terre...

La croix nous découvre l'étendue de la charité de Dieu pour les hommes. Qu'il est grand l'amour de Dieu pour nous, puisqu'il a livré son Fils unique, l'objet de ses éternelles complaisances : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum daret...* (*Joan.*, III, 16.)

Mais qu'elle est étonnante la charité de Jésus-Christ qui s'est livré à la mort la plus cruelle pour nous racheter, qui a été brisé pour nos crimes (*Isa.*, LIII, 5), et qui a lavé dans son sang les taches profondes que le péché nous avait imprimées!

Ah! mes frères, Jésus-Christ nous a arrachés, par sa mort, aux feux de l'enfer; il nous a ouvert les portes du ciel que nos péchés semblaient nous avoir fermées pour toujours. Quel amour, quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas! L'ingratitude à son égard serait plus qu'un crime. Malheur, dit l'Apôtre, mille fois malheur à celui qui n'aime pas Jésus-Christ... Et cependant où sont ceux qui l'aiment véritablement?

Terminons, mes frères, cette instruction par une dernière réflexion et une courte explication de la dernière parole du quatrième article du Symbole. Dans cet article nous faisons profession de croire que Jésus-Christ a souffert et est mort pour nous; remarquez cependant, ce n'est point en tant que Dieu que Jésus-Christ a souffert la mort, la Divinité ne saurait souffrir ni mourir, mais c'est en tant qu'homme. Nous avons dit dans une autre instruction qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine; c'est dans la nature humaine que Jésus-Christ a souffert; mais comme la nature humaine était unie hypostatiquement à la Divinité et qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, les souffrances de la nature humaine ont tiré de l'union avec la nature divine un prix infini; et comme la personne divine dirigeait les opérations de la nature humaine, de là on attribue à la personne divine les opérations des deux natures comme en étant le vrai principe. Ainsi l'effet que la mort a opéré dans Jésus-Christ, c'est que son âme s'est séparée de son corps; c'est cette séparation de l'âme et du corps qui produit la mort véritable, mais la Divinité a toujours demeuré unie au corps et à l'âme de Jésus-Christ quoique séparés.

III. — Jésus-Christ après sa mort a été enseveli : *Sepultus*. Ces paroles nous apprennent qu'après la mort de Jésus-Christ son corps fut mis dans un tombeau. Voici comme la sépulture du Sauveur est racontée dans l'Evangile : *Lorsque Jésus-Christ fut mort, Joseph d'Arimathie qui était un de ses disciples, alla trouver Pilate et lui demanda hardiment le corps de Jésus pour lui donner la sépulture. Pilate le lui abandonna. Nicodéme, un autre disciple du Sauveur, vint aussi et apporta cent livres de myrrhe et d'aloës. Ils descendirent le corps de leur divin Maître, et l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon la coutume des Juifs. Près de l'endroit où Jésus avait été crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin il y avait un sépulcre neuf où personne n'avait été inhumé : ce sépulcre appartenait à Joseph d'Arimathie, il était nouvellement creusé dans le roc; c'est là qu'il plaça le corps du Sauveur, et il roula une grosse pierre à l'entrée...* (*Matth.*, XXVII, 57 et seq.) C'est ainsi, mes frères, que l'Evangile nous raconte la sépulture de Notre-Seigneur.

Mais pourquoi Jésus-Christ voulut-il être enseveli? Pour plusieurs raisons, toutes très-propres à nous toucher. La première, c'est pour épuiser jusqu'à la lie le calice des humiliations; et afin que rien ne manquât à l'abjection à laquelle il s'était soumis. Ah! Jésus-Christ, le Dieu immortel des siècles, le Fils du Père éternel, l'objet de ses complaisances, humilié jusqu'à la mort, jusqu'au tombeau, renfermé dans un sépulcre

comme un homme ordinaire que l'on se hâte d'éloigner des regards de ses concitoyens; quel étonnante humiliation! 2° Jésus-Christ voulait adoucir, par son exemple, tout ce que le tombeau a d'affreux pour notre sensibilité, en nous montrant l'espoir de la résurrection. La pensée de la mort est effrayante, sans doute, mais quand nous nous représentons ce corps que nous avons si souvent flatté, étendu dans un sépulcre, subissant les derniers effets de la corruption et de la décomposition, cette idée est insupportable, elle révolte. Jésus-Christ a voulu adoucir tout ce qu'elle a d'affreux, en se soumettant lui-même à l'horreur de la sépulture, et en nous apprenant que la puissance de Dieu, qui le fait sortir du tombeau, est assez grande pour rassembler tous nos ossements, et leur rendre la vie. 3° Enfin Jésus-Christ a voulu, par sa sépulture, rendre sa mort plus incontestable, et le miracle de sa résurrection plus éclatant.

Voilà, mes frères, le sens de cette parole: *Il a été enseveli*, et l'explication abrégée du quatrième article du Symbole. Jésus-Christ a souffert pour nous, nous devons donc vivre pour lui, chercher à lui plaire en toutes choses. Par sa mort, il nous a délivrés de l'enfer et ouvert le ciel; nous lui devons donc une reconnaissance sans bornes, et cette reconnaissance doit se manifester par une entière fidélité à la loi qu'il nous a donnée et une imitation parfaite des vertus dont il nous a donné l'exemple. Il est mort pour expier nos péchés, nous devons donc avoir le péché en horreur et prendre toute espèce de précaution pour ne jamais en commettre. Jésus-Christ a été enseveli pour nous apprendre que nous devons mourir comme lui au monde, et être enseveli avec lui. ***Ne savez-vous pas***, dit l'Apôtre (*Rom.*, VI, 4) ***que, nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché.*** Le péché, mes frères, ne doit donc plus régner dans nos cœurs; Jésus-Christ seul doit le posséder ce cœur, il lui appartient par tous les titres. Le monde, ses plaisirs ne doivent plus captiver nos affections; un chrétien, à l'exemple de saint Paul, doit être crucifié au monde: ***Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*** (*Galat*, VI, 14.) Enfin, mes frères, après avoir fait profession de croire tout ce qui nous est proposé dans cet article, méditons souvent les vérités qu'il renferme. Disons-nous souvent à nous-mêmes, surtout dans les tentations: Jésus-Christ est mort, il est mort pour moi, il est mort pour expier mes péchés, il m'a lavé dans son sang; pourrai-je être assez ingrat pour l'offenser encore? Et alors, mes frères, nous puiserons dans ces considérations de nouvelles forces pour éviter le péché et pratiquer la vertu. Et c'est ainsi que nous appliquerons les mérites de Jésus-Christ dans ce monde, et que nous pourrons un jour le voir dans le ciel. ***Amen.***

INSTRUCTIONS XIV.

Cinquième article du Symbole.

DESCENTE DE JÉSUS-CHRIST AUX ENFERS; SA RÉSURRECTION.

Descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis. (*Symb.*)

Il est descendu aux enfers, et le troisième jour, il est ressuscité des morts.

Dans la précédente instruction, mes frères, nous avons médité sur la passion de Jésus-Christ, sur sa mort et sa sépulture; nous avons admiré l'humilité profonde, la patience sans bornes qu'il a fait paraître dans tout le cours de ses souffrances. Nous avons surtout dû être étonnés de la charité immense qui l'a porté à se livrer à la mort pour des ingrats et des pécheurs! Mais, mes frères, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes: ***Pro omnibus mortuus est Christus.*** (*I Cor.*, V, 15.) Il veut que tous participent à ses mérites infinis, que tous parviennent à la connaissance de la vérité et au salut: ***Deus vult omnes salvos fieri.*** (*I Tim.*, II, 4.) Oui, mes frères, Jésus-Christ est mort pour nous tous, et pour chacun de nous en particulier. De sorte que, selon le langage de l'Apôtre, chacun de nous peut dire: C'est ainsi que Jésus-Christ m'a aimé, et qu'il s'est livré pour moi: ***Dilexit me, et tradidit seipsum pro me.*** (*Galat.*, II, 20.) Quel motif de reconnaissance et d'amour! et comme le péché est la cause de sa mort, et qu'il n'a souffert que pour l'expier, quelle horreur ne devons-nous pas avoir pour le péché, et avec quel soin ne devons-nous pas l'éviter? Tels sont les sentiments qu'a dû produire dans nos cœurs l'instruction précédente. Après avoir réfléchi sur la passion et les humiliations du Sauveur, nous allons aujourd'hui considérer son triomphe de l'enfer et du tombeau, en examinant sa descente aux enfers et sa résurrection.

I. — ***Je crois que Jésus-Christ est descendu aux enfers, et qu'il est ressuscité le troisième jour.*** Par ces paroles qui forment le cinquième article du Symbole, mes frères, nous croyons qu'après la mort de Jésus-Christ, tandis que son corps, uni toujours à la Divinité, était dans le tombeau, son âme, également unie à la Divinité, descendit dans les enfers, et que le troisième jour après sa mort le Sauveur ressuscita, c'est-à-dire que son âme s'unit de nouveau à son corps, et qu'il sortit du tombeau plein de vie, et resplendissant de gloire.

Que faut-il entendre par le mot *enfer* ? ou bien quel est le lieu où Jésus-Christ descendit ? Cette parole, *enfer*, peut se prendre dans trois sens différents: 1° on entend par ce mot le lieu de tourments et de supplices où sont renfermés les réprouvés, et où ils sentent tout le poids de la justice divine, et c'est là le sens ordinaire de ce mot dans le Nouveau Testament; 2° on entend encore par ce mot le lieu où sont renfermées les âmes des justes qui sont morts dans l'état de grâce, mais qui ont encore

quelques légères souillures à expier, c'est-à-dire le purgatoire; 3° on entend enfin par le mot *enfer*, le lieu où les âmes des saints étaient reçues avant la venue de Jésus-Christ, en attendant leur délivrance et le bonheur du ciel dont la mort de Jésus-Christ devait leur ouvrir l'entrée.

Ce n'est point dans le lieu des tourments que Jésus-Christ descendit, puisque dans l'enfer véritable il n'y a plus aucun espoir, et que la sentence qui a été prononcée contre les réprouvés, est sans appel : *Ite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Ou, si Jésus-Christ y fit sentir sa puissance, ce ne fut que pour réveiller, dans le cœur de ces malheureux, les remords les plus cuisants et les regrets les plus amers, de s'être privés, par leur faute, des mérites du Rédempteur.

Il n'est pas certain si Jésus-Christ descendit dans le purgatoire pour abréger le temps de la purification des âmes qui y étaient détenues, ou s'il leur laissa subir toute l'épreuve que leurs fautes avaient méritée. La tradition ne nous apprend rien à cet égard.

Mais le lieu où Jésus-Christ descendit, c'est dans les enfers, vulgairement appelé les *limbes*, où étaient détenus les saints qui n'avaient plus rien à expier. C'est là que le Seigneur descendit, non pas seulement par sa puissance, et brisant les liens qui les retenaient, mais réellement et en vérité pour les consoler et leur annoncer que le jour qu'ils avaient tant souhaité était enfin arrivé, et que le bonheur qu'ils avaient mérité allait enfin leur être accordé.

Pour bien comprendre cela, il faut nous rappeler ce que nous avons dit dans une autre instruction. A peine l'homme eut-il porté sa main sur le fruit défendu, que le Seigneur le condamna à la mort, le chassa du paradis terrestre où il avait été placé. Un ange fut mis à la porte de ce lieu de délices pour en défendre l'entrée. L'homme, par sa désobéissance, s'était rendu indigne des faveurs de Dieu, il avait perdu tous ses droits à l'héritage du ciel. Cet ange, placé à l'entrée du paradis terrestre, était un symbole, un signe qui lui annonçait que l'entrée du ciel véritable lui était interdite, et qui lui rappelait la grandeur de sa perte. Le Seigneur lui promit un libérateur qui briserait la tête du serpent et qui lui rendrait les droits dont le péché l'avait dépouillé. L'homme put dès lors être justifié, rentrer en grâce avec son Dieu, par les mérites du Messie promis, mais il ne pouvait entrer dans le ciel, qu'après que le libérateur aurait satisfait pour lui, et y serait entré le premier. En attendant ce jour tant désiré de leur triomphe, les âmes des saints étaient détenues dans les limbes, où, exemptes de toute espèce de souffrances, elles soupiraient avec ardeur après le jour heureux où il leur serait donné de voir le Dieu de Sion dans sa gloire. Ah! mes frères, qu'ils devaient être ardents leurs désirs! avec quelle sainte impatience ils soupiraient après la venue du Messie! Combien de fois n'avaient-ils pas fait entendre cette parole du prophète : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum.* (*Isa.*, XLV, 8.) Cieux, ouvrez-vous, et faites descendre le juste, le libérateur que nous attendons! Avec quels transports ils se précipitèrent au-devant de lui! quelle joie, quel bonheur lorsqu'ils entendirent le Sauveur leur dire comme au bon larron : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans la gloire* : « *Hodie mecum eris in paradiso* » (*Luc.*, XXIII, 43.) Représentez-vous la joie d'un enfant qui se jette entre les bras d'une mère tendre dont il a été privé depuis longtemps, le bonheur d'un captif qui a gémi longtemps dans les fers, et qui est rendu à la liberté; la satisfaction d'un voyageur qui, après une course longue et pénible, revoit sa patrie et les objets les plus chers à son cœur, et vous vous formerez peut-être une idée du bonheur de ces saintes âmes, ou plutôt leurs transports furent infiniment plus vifs, parce que leur attente avait été plus longue, et le bonheur qui leur était offert, infiniment plus grand.

C'est alors qu'ils s'applaudirent des efforts qu'ils avaient faits pour pratiquer la vertu et se rendre fidèles aux ordonnances du Seigneur. Les violences qu'ils s'étaient faites à eux-mêmes, les combats qu'ils avaient soutenus, la longue attente du bonheur qu'ils avaient éprouvée, tout cela leur parut un songe à la vue de leur libérateur et de leur Dieu. Quelle consolation pour nos premiers parents en voyant celui qui, par ses mérites, venait de réparer les suites de leur désobéissance, d'écraser la tête du serpent, et de leur rendre l'héritage du ciel dont ils s'étaient privés par leur faute! Comme ils durent s'applaudir d'avoir pleuré pendant des siècles leur révolte contre leur Dieu. Abraham s'estima heureux d'avoir quitté la terre qui l'avait vu naître pour suivre la voix de Dieu qui l'appelait ailleurs; Job, d'avoir conservé, au milieu des revers les plus sensibles, la patience et la soumission à la volonté de Dieu; Isaac et Jacob, d'avoir suivi les traditions divines et gardé la loi du Seigneur; David, d'avoir expié par ses larmes le double crime qu'il avait commis; tous les justes enfin, d'avoir attendu l'effet des promesses, et observé les saintes ordonnances du Seigneur!

Dans ce monde, mes frères, la loi du Seigneur nous paraît dure, ses commandements onéreux, les violences qu'il faut nous faire trop fortes, la pratique de la vertu pénible et ennuyeuse : *Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris.* (*Heb.*, XII, 11.) Le joug du Seigneur nous paraît trop pesant, parce que nous ne savons point en savourer les douceurs, et que notre lâcheté est un obstacle à l'onction sainte que le Seigneur répand sur ceux qui le servent; mais après que les jours de notre exil sont passés, lorsqu'on est sur le point d'aller paraître devant Dieu, lorsque enfin on est admis au bonheur des saints, comme on se sait gré d'avoir vécu dans la

pratique de la vertu, comme on s'applaudit d'avoir combattu, lorsqu'on voit la couronne de l'immortalité! Qu'ils sont doux les fruits de justice et de sainteté que l'on recueille d'une vie passée dans la fidélité à la loi du Seigneur! *Postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ.* (*Heb*, XII, 11.) Tandis que le pécheur ne sent la présence du Seigneur que par les remords cuisants de la conscience et le triste désespoir de s'être privé par sa faute d'un bonheur sans fin, et dévoué à un malheur éternel, le juste paraît avec confiance devant un Dieu qui est mort pour lui. Et pourquoi craindrait-il? il a combattu un bon combat, il a conservé la foi, il a consommé sa course dans l'exercice des vertus chrétiennes. (II *Tim.*, IV.) Le Seigneur pourrait-il lui refuser la couronne due à ses victoires, la récompense due à ses mérites?

Mais pourquoi Jésus-Christ descendit-il aux enfers? Pour plusieurs raisons toutes très-propres à nous édifier : 1° Ce fut pour obéir à la loi générale selon laquelle les âmes des justes devaient descendre dans les enfers ou les limbes, jusqu'à ce que le Rédempteur leur eût ouvert, par son sang, les portes du ciel. Jésus-Christ ne devait point être soumis à cette loi, étant lui-même ce divin Rédempteur; mais il a voulu subir cette humiliation, afin d'être, pour ainsi dire, obéissant jusqu'au delà de la mort.

2° Il y descendit pour attendre le moment de sa résurrection.

3° Il y descendit non-seulement pour ravir au démon ses dépouilles, en délivrant de la captivité les âmes des justes qui y étaient détenues, mais encore pour consoler les âmes des justes de leur longue captivité, et leur annoncer leur triomphe et leur bonheur prochain, ou plutôt pour leur faire goûter, par sa divine présence, le bonheur dont ils devaient posséder la plénitude dans le ciel.

C'est alors, mes frères, que s'accomplirent les paroles de l'Ecriture qui avaient annoncé cette circonstance de la mort du Sauveur : ***Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre, je lancerai mes regards sur tous ceux qui dorment du sommeil de la mort, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur*** (*Eccli.*, XXIV, 45); et celle-ci encore : ***C'est vous qui, par le sang de votre alliance, avez retiré ceux qui étaient captifs de la fosse où il n'y a point d'eau.*** (*Zach.*, IX, 11.) C'est alors enfin que le Seigneur, dans son triomphe, peut insulter à la mort et à l'enfer, et lui dire : ***Mort, où est ta victoire? Mort, où est ton aiguillon?*** (I *Cor.*, XV, 55) et que le Seigneur fit éclater sa puissance, et que, comme dit l'Apôtre, à son nom, ***tout fléchit le genou, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.*** (*Philip.*, XXI, 10.) Voilà, mes frères, ce que l'Eglise nous enseigne sur la descente de Jésus-Christ aux enfers, voilà ce qui fait l'objet de notre foi, et ce qui doit remplir notre cœur d'espérance et de joie. Car, mes frères, quel est celui qui est descendu aux enfers et qui en a triomphé, sinon celui qui est mort pour nous sur la croix; après une telle victoire, pourrions-nous craindre les efforts de l'ennemi du salut; celui qui a vaincu le monde est plus fort que le monde, et celui qui a vaincu l'enfer est plus fort que l'enfer! Pourquoi y est-il descendu, si ce n'est pour consoler les âmes des justes? Or, pourrions-nous craindre que sa charité nous laisse ici-bas sans consolation au milieu de nos peines, sans force au milieu de nos abattements, sans secours au milieu de nos combats; qu'il abandonne ici-bas ses serviteurs fidèles, lui qui est descendu aux enfers pour consoler les âmes des justes? Enfin, mes frères, ce qui doit augmenter notre confiance et notre amour pour lui, c'est que, par son triomphe, il nous a ouvert les portes du ciel; c'est que nous n'avons pas à subir une longue attente comme les justes de l'ancienne loi, et que si nous sommes exactement fidèles à la loi de Dieu, nous pouvons entrer aussitôt en participation de son bonheur éternel. Quels motifs d'encouragement à pratiquer la vertu?......

II. — *Résurrection.* — *Le troisième jour est ressuscité des morts.* Par ces paroles, nous faisons profession de croire que le troisième jour après la mort de Jésus-Christ, son âme se reunit à son corps et qu'il sortit victorieux du tombeau. C'est là le miracle de la résurrection du Sauveur, dont l'Eglise a toujours célébré la fête le jour de Pâques. Mystère bien glorieux pour le Sauveur, qui se montra alors victorieux de l'enfer et du tombeau, mystère qui fait la joie et l'allégresse de l'Eglise. En ce jour, elle quitte ses habits de deuil, se revêt des ornements les plus éclatants et invite tous les fidèles à se livrer à une sainte joie. La vérité de la résurrection de Jésus-Christ, mes frères, est le fondement du christianisme. Jésus-Christ l'avait donnée comme une preuve éclatante de sa divinité. Car, comme les Juifs curieux lui demandaient un prodige, Jésus-Christ leur fit cette reponse : ***Cette génération perverse et incrédule demande un prodige; eh bien! il ne lui en sera point donné d'autre que le prodige du prophète Jonas. Car, comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme demeurera trois jours dans le sein de la terre.*** (*Joan.*, II, 1.) Il faut, avait encore dit le Sauveur, ***que le Fils de l'homme souffre, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour.*** (*Marc.*, VIII, 30; *Luc.*, II, 29, 30.) Et ailleurs, pour prouver aux Juifs qu'il ne s'attribuait pas en vain le pouvoir de leur commander: ***Détruisez ce temple,*** leur dit-il en parlant de son corps, ***et, dans trois jours, je le rebâtirai.*** (*Joan.*, II, 19.) L'apôtre saint Paul la regarde comme le fondement de la religion. ***Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité***, dit-il, ***notre foi est vaine; nous sommes les plus misérables des hommes : «Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra.»*** (I *Cor.*, XV, 14). Les Juifs avaient bien compris les paroles du Sauveur, et bien connu toute l'im-

fluence que le prodige de sa résurrection devait avoir sur l'établissement de la religion, eux qui prirent tant de soins pour l'empêcher, comme si les vains efforts de l'homme pouvaient enchaîner la puissance de Dieu. Aussi, mes frères, plus le miracle de la résurrection de Jésus-Christ était décisif en faveur de sa religion, plus la Providence le fit briller d'un plus vif éclat et le rendit incontestable. Les Juifs en sont les premiers témoins par les précautions qu'ils prennent pour l'empêcher. En effet, à peine le corps de Jésus-Christ est-il mis dans le tombeau que les princes des prêtres et les pharisiens vont trouver Pilate et lui disent: *Nous nous sommes rappelés que pendant que ce séducteur vivait, il a dit : Je ressusciterai après trois jours. Ordonnez donc que l'on garde son tombeau jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne l'enlèvent et ne disent au peuple : Il est ressuscité ; car cette erreur serait pire que la première.* (*Matth.*, XXVII, 62 et seq.)

Pilate, qui n'avait prononcé la sentence de mort contre Jésus-Christ, que par une lâche complaisance, et qui, après les prodiges dont il avait été témoin, devait sentir des remords cuisants d'avoir cédé à la fureur des Juifs en leur livrant un innocent, Pilate semble ne vouloir plus se mêler de cette affaire. Il permet aux Juifs de prendre les précautions qu'ils jugeront convenables: *Vous avez des gardes*, leur dit-il, *allez, veillez autour du sépulcre comme vous l'entendrez.* (*Matth.*, XXVII, 64, 65.) Munis de cette permission, les Juifs se rendent au sépulcre, y apposent le sceau de l'autorité publique, et y mettent des gardes.

Certes, mes frères, nous n'avons point à craindre que les Juifs aient négligé quelque chose pour retenir Jésus-Christ dans le tombeau. La haine profonde qu'ils lui avaient vouée, la fureur avec laquelle ils l'avaient poursuivi, l'intérêt qu'ils avaient à démentir ses paroles et à détourner le terrible poids de l'accusation de déicide qui pesait sur leur tête; tout nous démontre qu'ils n'omirent rien pour empêcher la résurrection de Jésus-Christ. Sans doute, ils choisirent parmi les soldats ceux qui leur étaient le plus dévoués ; sans doute, ils ne manquèrent pas de les encourager, soit par l'appât des récompenses, soit par la crainte des châtiments ; mais que peuvent les hommes contre Dieu ? Le dimanche matin, la terre tremble, un ange du Seigneur descend du ciel et ôte la pierre. Son aspect était brillant comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Les gardes, effrayés de ce prodige, deviennent comme morts ; Jésus-Christ n'était plus dans le tombeau ; il était ressuscité. Cependant, les saintes femmes, parties de Jérusalem avec des aromates et des parfums, pour embaumer le corps du Sauveur, arrivent au sépulcre. Quel fut leur étonnement en voyant le sépulcre ouvert et vide ! Elles crurent d'abord que les Juifs, poursuivant leur victime jusqu'au delà du tombeau, avaient enlevé ce dépôt précieux pour le ravir à leur adoration et à leur amour. Mais l'ange du Seigneur, qui se découvre à elles, leur dit : *Ne craignez rien. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth ; il n'est plus dans le tombeau; il est ressuscité. Allez l'annoncer à ses disciples, et dites-leur qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils auront le bonheur de le voir.* (*Matth.*, XXVIII, 2 et seq.) C'est ainsi, mes frères, que l'Evangile raconte d'une manière simple et naïve le prodige de la résurrection du Sauveur.

Jésus-Christ se manifesta ensuite à ses disciples pour les confirmer dans la foi. Sainte Madeleine fut la première que l'Evangile nous apprend avoir été favorisée de l'apparition du Sauveur. Ce fut sans doute pour récompenser la foi, la charité et le courage avec lequel elle était allée au sépulcre pour lui rendre les derniers devoirs. (*Marc.*, XXVI, 9 et seq.) Il apparut ensuite à toutes les saintes femmes qui étaient venues au sépulcre pour embaumer son corps, et leur ordonna d'aller annoncer à ses disciples la nouvelle de sa résurrection. (*Matth.*, XXVIII, 9 et seq.) Les saintes femmes s'empressent de se rendre auprès des apôtres et la nouvelle qu'elles leur apportent, qui aurait dû, ce semble, les combler de joie, les trouve insensibles ; ils la regardent comme une rêverie, tant ils étaient peu disposés à croire légèrement à la résurrection du Sauveur!

Bientôt Jésus-Christ apparaît à ses apôtres assemblés : il entre, quoique les portes fussent fermées ; il leur reproche leur incrédulité, leur montre les cicatrices de ses plaies, et pour les convaincre entièrement, il se met à table avec eux, et participe à leur frugal repas. Ce n'est pas tout encore : pour les convaincre de plus en plus, il leur confie le pouvoir sublime de remettre ou de retenir les péchés. *Recevez le Saint-Esprit*, leur dit-il, *les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX, 22, 23.) Qu'elle dut être grande, mes frères, la joie des apôtres en voyant ressuscité celui qu'ils avaient pleuré comme mort! En le voyant avec la même autorité qu'il avait eue pendant sa vie mortelle ; comme leur foi dut s'affermir lorsqu'ils se rappelèrent les paroles par lesquelles il avait prédit sa résurrection ! Il semble que dès lors leur conviction étant si profonde, tout devait céder à leur témoignage. Cependant le premier incrédule se trouve parmi eux. Thomas n'était pas avec les autres disciples lors de cette première apparition. Aussi il refuse de la croire lorsque les autres lui annoncent qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité : *Si je ne vois*, leur dit-il, *les plaies de ses mains et de ses pieds, si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas.* (*Joan.*, XX, 25.) Heureuse incrédulité, s'écrie un Père, que la divine Providence n'a permise que pour confirmer notre foi, et forcer en quelque sorte notre conviction. Huit jours

après, Jésus-Christ vint dans le même lieu où tous les apôtres étaient assemblés, il s'adresse à saint Thomas : *Mettez*, lui dit-il, *vos doigts dans mes plaies et ne soyez pas incrédule.* Thomas transporté d'admiration se jette à ses pieds, l'adore et s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu: «Dominus meus et Deus meus!» Vous croyez, Thomas,* lui répondit le Sauveur, *parce que vous avez vu : heureux ceux qui croiront ce qu'ils n'auront point vu* (*Joan.*, XX, 27,29): nous faisant comprendre par ces paroles le mérite de la foi chrétienne.

Le Seigneur se montra souvent à ses disciples pour les convaincre de la vérité de sa résurrection. Ici il se fait voir aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, et se fait connaître à eux par l'explication des Ecritures et la fraction du pain. Tantôt sur le lac de Tibériade où il fait faire à ses disciples une pêche miraculeuse. C'est dans cette apparition qu'il fit réparer à Pierre, par une triple protestation d'amour, la triple faute qu'il avait commise en le reniant trois fois, et qu'il lui confia ensuite le gouvernement de l'Eglise. Tantôt il apparaît à plus de cinq cents disciples qu'il avait fait assembler sur une montagne de Galilée, et il se fit voir à eux comme il l'avait promis aux saintes femmes. Enfin l'Evangile rapporte dix apparitions différentes dans lesquelles le Seigneur se fit voir à ses disciples, conversa familièrement avec eux, s'assit plusieurs fois à leur table et participa à leur repas. Il n'en fallait pas tant sans doute pour que les disciples reconnussent parfaitement leur maître. Son visage, ses manières, l'accent de sa voix, tout leur était familier, et quand ils le virent expliquant le sens des prophéties, faisant des miracles, était-il possible de se tromper? Les disciples n'ont donc pas pu se tromper sur la personne de Jésus-Christ, et sous ce rapport leur témoignage est irréfragable, ou il n'en fut jamais. D'un autre côté, la sincérité des apôtres, l'air de franchise qui règne dans leur rapport, leur vertu bien connue, leur désintéressement des choses d'ici-bas, les travaux qu'ils ont supportés, les tourments qu'ils ont subis en attestant la résurrection de Jésus-Christ, tout cela nous montre clairement qu'ils n'ont pas voulu nous en imposer, et qu'aucun motif humain n'a pu les engager à nous tromper. D'ailleurs, mes frères, la fraude eût été impossible, car si Jésus-Christ ne fût point ressuscité, lorsque cinquante jours après sa mort, les apôtres annoncent au milieu de Jérusalem qu'il était sorti du tombeau, les Juifs, pour les convaincre d'imposture, n'auraient eu qu'à leur montrer le corps mort de Jésus-Christ; et cependant que firent les scribes et les pharisiens? Et c'est ici où, ils confirment malgré eux la vérité de la résurrection? On leur annonce que les apôtres prêchent le Christ ressuscité, qu'un malade a été guéri publiquement par la vertu de ce nom glorieux; à cette nouvelle, les pharisiens et les princes des prêtres se troublent, les apôtres sont arrêtés, frappés de verges, et on leur défend de prêcher davantage au nom de Jésus-Christ. Mais pensent-ils à démentir leur témoignage? Les convainquent-ils d'imposture? Non, mes frères, ils n'osent pas même l'entreprendre, c'était assez pour eux d'avoir, à force d'argent, fermé la bouche aux gardes du sépulcre, dont le témoignage les aurait écrasés. De sorte que les Juifs eux-mêmes, malgré leur haine aveugle contre le Sauveur, malgré l'intérêt pressant qu'ils avaient de démentir le miracle de la résurrection, en deviennent des témoins irréfragables par leur propre conduite. Ainsi, mes frères, notre foi sur la résurrection est appuyée sur les témoignages les plus certains, indépendamment de l'autorité de l'Eglise qui nous la propose. Je ne ferai plus que quelques observations sur cet article.

1° On dit que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour, on n'entend pas dire qu'il a été trois jours entiers dans le tombeau. Il y fut mis le vendredi, il y resta donc une partie du vendredi, tout le samedi, et une partie du dimanche, ce qui suffit pour dire qu'il est ressuscité le troisième jour. Ces expressions de l'Ecriture: *trois jours, le troisième jour, après trois jours,* sont synonymes et ont le même sens, ainsi que les Juifs l'avaient compris, lorsqu'ils demandèrent que le sépulcre fût gardé jusqu'au troisième jour. D'ailleurs les paroles sont conformes au langage ordinaire, car si je dis à une personne: Votre ami est tombé malade le vendredi, il a été saigné le samedi et il est mort le troisième jour de sa maladie, tout le monde entendra que c'est le dimanche, quoiqu'il n'y ait pas trois jours entiers. Il ne peut donc y avoir de difficulté sur ces paroles de l'Ecriture, et le sens n'est obscur que pour ceux qui ne veulent rien voir.

2° Jésus-Christ ne se fit voir qu'aux apôtres et non pas aux Juifs; mais cette conduite est pleinement justifiée dans les desseins de la Providence et n'infirme en rien la vérité de la résurrection. Car, mes frères, pour que nous soyons certains de cette vérité, il suffit qu'elle soit appuyée sur un témoignage hors de toute atteinte. Or, quel témoignage plus imposant que celui des apôtres et de tous les disciples qui nous attestent ce fait, qui le certifient en versant leur sang au milieu des tourments, et qui en appuient la vérité par les prodiges les plus éclatants? Certes, des témoins qui pour soutenir leur témoignage se font égorger sont dignes de foi, ou il n'en fut jamais, et si le témoignage des apôtres pouvait être révoqué en doute, il n'y a plus rien de sûr dans l'histoire, dans les traités et les titres de familles. Mais pourquoi Jésus-Christ ne s'est-il pas fait voir aux Juifs? Mais les Juifs avaient-ils mérité cette faveur? Et qui sait s'il n'a pas voulu leur épargner un nouvel attentat contre sa vie? En deux mots, la résurrection de Jésus-Christ est incontestable, par le témoignage seul des apô-

tres. Nous n'avons donc aucun besoin de nouvelles preuves.

Le miracle de la résurrection, mes frères, a pour nous de grandes conséquences, et nous procure de grands avantages. D'abord, la résurrection seule nous prouve la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa religion. Jésus-Christ est ressuscité, mes frères, donc il est Dieu. Il est ressuscité par sa propre vertu ; il faut pour cela être l'auteur de la vie, pour pouvoir la quitter et la reprendre à sa volonté. D'ailleurs, la résurrection est le plus éclatant miracle de la puissance divine, et comme Dieu ne peut favoriser l'erreur; Jésus-Christ, qui est ressuscité et qui s'est dit le Fils de Dieu, l'est donc véritablement. De là, mes frères, il s'ensuit que la religion qu'il a établie est une religion divine, que nous devons embrasser avec empressement ; par conséquent nous devons croire fermement toutes les vérités qu'il propose à notre croyance, et les croire sans aucun doute, sans aucune exception, puisque rien n'est plus juste et plus raisonnable que de croire à la vérité même. De là il s'ensuit encore que nous devons pratiquer fidèlement tous les devoirs que la religion nous impose, sans aucune exception, les devoirs qui regardent Dieu comme ceux qui regardent le prochain, ou nous-mêmes, parce qu'il est juste que l'homme obéisse à Dieu, et que dès que la volonté de Dieu est connue, l'homme ne saurait être désobéissant sans être coupable. Cependant, mes frères, que d'inconséquences à cet égard ! Je ne parle pas de ceux qui n'ont pas la foi ou qui affectent de ne pas croire : pour eux leur sentence est prononcée. Celui qui ne croit pas est déjà jugé, puisqu'il ne croit pas au Fils unique du Père ; mais, parmi ceux mêmes qui s'honorent de la foi chrétienne, que de contradictions dans la conduite ! combien qui observent une partie de la loi, et qui ne font aucune difficulté de fouler aux pieds, et de la manière la plus honteuse, l'autre partie de cette même loi ! Quel aveuglement ! et cependant, quoi de plus fréquent que cette inconséquence? Combien de personnes, par exemple, qui craindraient de se souiller du crime honteux de la volupté, qui sont fidèles aux engagements sacrés du mariage, et qui souillent leurs mains en ravissant le bien d'autrui par des contrats que la justice condamne ! combien d'autres qui se reprocheraient la moindre injustice, et dont la bouche sacrilége vomit souvent ou l'obscénité ou le blasphème ! combien qui ont horreur de l'idée seule du meurtre et de l'homicide, et qui tous les jours déchirent leur prochain par des médisances et des calomnies ! Et quoi donc ! mes frères, le Dieu qui vous défend le vice honteux, ne vous défend-il pas aussi l'injustice ? le Dieu qui vous défend l'injustice autorise-t-il le blasphème et les propos licencieux ? le Dieu qui vous interdit le blasphème et l'obscénité, ne vous défend-il pas aussi la médisance et la calomnie ? Chrétiens inconséquents, votre condamnation est déjà prononcée ; car, dit l'apôtre saint Jacques, en vain observeriez-vous tous les autres points de la loi, s'il en est un que vous fouliez aux pieds, vous êtes rebelle à la Divinité, et la loi de Dieu vous condamne : *Qui legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) Ainsi, mes frères, le miracle de la résurrection affermit notre foi en nous montrant la divinité de Jésus-Christ, il n'augmente pas moins notre charité, en nous fournissant un motif puissant pour observer avec fidélité la loi de Dieu tout entière, puisqu'il est juste que l'homme obéisse à Dieu dans tout ce qu'il lui commande. Voilà, mes frères, les conséquences naturelles du miracle de la résurrection.

La résurrection de Jésus-Christ nous procure aussi d'immenses avantages : le premier consiste en ce qu'elle nous fournit un gage assuré de la résurrection de nos corps. En effet, dit le grand Apôtre, puisque Jésus-Christ est ressuscité, comment se trouve-t-il des hommes qui osent dire que nous ne ressusciterons pas? Et pour montrer la conséquence, en quelque sorte nécessaire, qu'il y a entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre, il ajoute : *Si nous ne ressuscitons point, Jésus-Christ n'est point ressuscité non plus, notre foi est vaine, nous sommes les plus misérables des hommes;* mais, *non*, conclut l'Apôtre, *Jésus-Christ étant ressuscité, il est le chef, les prémices de ceux qui dorment dans la poussière du tombeau.* (*I Cor.*, XV, 17, 19, 20.) Voilà le dogme de la religion divine que nous professons. Ainsi, il est vrai que la résurrection du Sauveur est le fondement de la nôtre. Mais, puisque nos corps doivent ressusciter et participer à l'immortalité, comme nous le verrons dans un autre article de notre foi, quel profond respect ne devons-nous pas avoir pour eux? Malheur, dit l'Apôtre, à ceux qui prendront des membres sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, pour en faire des membres de prostitution et d'infamie! comme nous devons éviter avec soin l'impureté qui les dégrade !

La résurrection du Sauveur est le modèle de notre résurrection spirituelle ; je veux dire de notre conversion à la grâce : c'est ce que nous apprend l'apôtre saint Paul : *Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire et la puissance de son Père, nous devons aussi marcher dans une nouvelle vie; car si nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection.* (*Rom.*, VI, 4, 5.)

Or, il faut que notre conversion ou notre résurrection spirituelle soit conforme en trois points à la résurrection de Jésus-Christ. 1° Jésus-Christ ne resta pas longtemps dans le tombeau, il en sortit le troisième jour, brillant de gloire et d'immortalité. De même, nous ne devons pas demeurer longtemps dans la mort du péché, si nous y sommes ; mais nous devons nous efforcer, avec la grâce de Dieu, d'en sortir prompte-

ment. Rien de plus équivoque et de plus dangereux que ces conversions toujours renvoyées : les habitudes se forment, les péchés s'accumulent, la grâce du Sauveur s'éloigne de plus en plus, on s'expose à ne se convertir jamais. Il faut donc revenir promptement à Dieu, si on a le malheur d'en être éloigné par le péché. 2° Il faut, qu'après avoir été lavés de nos péchés dans le sacrement de la pénitence, reçu avec de saintes dispositions, il faut, dis-je, commencer une vie toute nouvelle : *Ita et nos, in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.*, VI, 4), c'est-à-dire une vie tout opposée à celle que nous menions auparavant, et qui nous avait éloignés de Dieu. Ainsi, si nous étions habitués à prononcer des paroles de jurements et de blasphèmes, il faut que notre bouche ne s'ouvre que pour bénir le Seigneur. Si nous étions dans l'habitude de médire du prochain, tout dans nos paroles et nos actions doit respirer la charité. Si nous étions sujets à des passions honteuses, nous devons en avoir horreur et respecter dans nous les temples vivants de la divinité. Si nous avions ravi le bien du prochain, il faut réparer le dommage que nous lui avions causé, et respecter partout la justice; enfin, il faut que notre vie ne respire que l'innocence, la justice, l'humilité, la sainteté et la modestie: *Quæcunque bona, quæcunque pudica.* (*Philipp.*, IV, 8.) 3° Il faut que cette vie nouvelle que nous aurons commencée soit constante. *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus*, dit l'Apôtre : « *Christus resurgens ex mortuis non moritur;* » *la mort n'a plus d'empire sur lui : « Mors illi ultra non dominabitur.* » (*Rom.*, VI, 9.) De même, mes frères, après notre résurrection à la grâce, nous ne devons plus être soumis à la mort du péché; cet ennemi de Dieu ne devrait plus avoir d'empire sur nos cœurs. Je le sais, mes frères, les sacrements ne nous rendent pas impeccables, et tous les péchés que nous avons commis, nous pouvons les commettre encore; mais je sais aussi, qu'il ne tient qu'à nous, aidés de la grâce de Dieu, de rendre certaine notre vocation, et de persévérer dans la vertu. Comment cela? En employant les moyens que la religion nous présente pour assurer notre sanctification; je veux dire, l'assiduité à la prière, la mortification des sens, la vigilance sur nous-mêmes, la considération des vérités éternelles, la fuite des occasions. Veillez et priez, dit le Seigneur, pour que vous ne tombiez pas en tentation. Portez sur vous-mêmes la mortification de Jésus-Christ, ne vous exposez point au danger, car celui qui s'expose à périr périra misérablement : *Qui amat periculum peribit in illo.* (*Eccli.*, III, 27.) Faute de prendre ces moyens, combien de personnes ont vu s'évanouir leurs projets de conversion, échouer leurs meilleures résolutions, et sont retombées dans leurs premiers égarements dont elles ne sortiront peut-être jamais! Triste aveuglement de l'homme, mes frères; à peine réconcilié avec son Dieu, couvert encore des cicatrices du péché, il croit n'avoir plus rien à craindre, il se confie en lui-même, il néglige les précautions, et bientôt une nouvelle chute vient le faire sortir de sa malheureuse sécurité et lui révéler toute sa faiblesse. Heureux encore s'il sait en profiter pour se tenir davantage sur ses gardes, et si un découragement entier ne succède pas à la confiance présomptueuse qu'il avait en lui-même. Il faut donc, mes frères, que notre résurrection spirituelle soit constante, et qu'une prière fervente, une vigilance sévère, un grand éloignement des occasions dangereuses assurent notre persévérance dans le bien. C'est ainsi que notre résurrection deviendra semblable à celle de Jésus-Christ, et que nous aurons un jour part à sa gloire.

Rappelons en peu de mots la doctrine développée dans cette instruction. Par le cinquième article du symbole, nous faisons profession de croire que, pendant que le corps de Jésus-Christ était dans le tombeau, son âme descendit dans les enfers ou les limbes, pour délivrer les âmes des justes qui y étaient détenues, et qui ne pouvaient entrer dans le ciel qu'après que le Seigneur en aurait ouvert l'entrée par l'effusion de son sang. Qu'elle est consolante pour nous cette vérité! L'exil de ces saintes âmes eut un terme, il leur fut enfin donné d'entrer dans leur véritable patrie. Ah! mes frères, notre exil aussi aura un terme; cette misérable vie finira, et si nous avons été fidèles à observer la loi de Dieu, un bonheur éternel sera notre récompense! Jésus-Christ descendit lui-même dans les limbes! pourrait-il nous abandonner nous-mêmes au milieu de nos peines, lui qui est mort pour nous? quel motif d'une sainte confiance!

Par le même article nous faisons profession de croire que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour après sa mort; vérité incontestable d'après le témoignage des apôtres, qui pour l'assurer ont répandu leur sang, et que les Juifs par leurs précautions mêmes et leur conduite ont porté au plus haut point d évidence. Vérité, qui seule établit d'une manière invincible la divinité de la religion, et qui nous oblige à croire et à pratiquer tout ce que cette religion nous enseigne. Vérité qui est le gage le plus sûr de notre résurrection corporelle, et le modèle de notre résurrection spirituelle. Mes frères, souvenons-nous que nous qui avons été régénérés par le sang du Sauveur, nous devons mépriser les choses de la terre, élever nos regards vers le ciel, où sont toutes nos espérances, agir dans cette vue et pour cette fin. C'est ainsi, qu'après avoir vécu comme Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec Jésus-Christ : *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite et non quæ super terram.* (*Col.*, III, 1, 2.) *Amen.*

INSTRUCTION XV.

Sixième article du Symbole.

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris. *Jésus est monté aux cieux, il est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant.*

Toute la vie de Jésus-Christ, mes frères,

a été un exemple continuel des plus sublimes vertus ; la patience, l'humilité, le détachement des choses de ce monde, l'amour des opprobres, une charité sans bornes, partout il a voulu être notre modèle, et nous apprendre que si nous voulions être ses véritables disciples, il fallait nous efforcer de nous rendre parfaits en l'exercice des vertus chrétiennes. Mais la vertu qu'il a pratiquée dans toutes les autres, c'est l'obéissance aux ordres de son Père. Il n'est venu sur la terre que pour accomplir sa volonté ; c'est là son unique désir, sa nourriture, sa vie : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (*Joan.*, IV, 34.) Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (*Philip.*, II, 8.) Aussi est-ce *pour cela que son Père l'a exalté, et qu'il lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, devant lequel tout genou doit fléchir sur la terre, dans le ciel et dans les enfers : «Propterea Deus exaltavit illum.»* (*Ibid.*, 9.) L'humilité profonde du Sauveur, son obéissance en toutes choses : voilà ce que l'Ecriture nous représente comme le fondement de sa gloire. Tel sera aussi le fondement de notre sanctification et de notre bonheur, si nous sommes fidèles à pratiquer l'humilité et l'obéissance à la loi de Dieu.

Certes, mes frères, il était bien juste que le Seigneur qui avait été rassasié d'opprobres, fût couronné de gloire et de beauté... que le Seigneur qui avait été si profondément humilié, fût élevé aux yeux de l'univers, et que les Juifs fussent obligés de rendre hommage à son triomphe. Ce triomphe extérieur de Jésus-Christ commença à sa résurrection, son ascension en fut le complément.

Nous avons déjà admiré le miracle de la résurrection du Sauveur, et les touchantes instructions qu'elle nous donne ; aujourd'hui nous considérerons sa glorieuse ascension dans le ciel, et nous trouverons encore dans l'explication de ce sixième article du Symbole, des instructions propres à nous toucher et à régler notre conduite.

Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. Par ces paroles, mes frères, nous faisons profession de croire que Jésus-Christ monta au ciel par sa propre vertu, quarante jours après sa résurrection ; que comme Dieu, il est égal à son Père, et comme homme, il est au-dessus de toutes les créatures. Voici comment les Evangiles rapportent l'histoire de son ascension.

Quarante jours après sa résurrection, Jésus-Christ apparut pour la dernière fois à ses onze apôtres. Il leur reprocha leur incrédulité, parce qu'ils n'avaient pas voulu croire qu'il fût ressuscité, et il leur dit : *Allez par tout l'univers prêcher l'Evangile ; quiconque croira et sera baptisé sera sauvé ; mais quiconque ne croira pas sera condamné. Voici les prodiges qu'opéreront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront diverses langues, ils prendront entre leurs mains des serpents sans danger ; les poisons mêmes ne leur seront point nuisibles, ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris.* (*Marc.*, XVI, 15 et seq.)

Jésus leur donna encore d'autres instructions, après quoi il les conduisit à Béthanie ; puis élevant les mains il les bénit, et en leur donnant cette bénédiction, il les quitta et s'éleva dans les cieux. Là, il est assis à la droite de son Père. (*Luc.*, XXIV, 50 ; *Marc.*, XVI, 19.) *A cette vue les disciples étonnés se prosternèrent la face contre terre et l'adorèrent ; ils restèrent encore quelque temps les yeux fixés vers le ciel sur les traces de leur maître. Alors deux anges vêtus de blanc parurent au milieu d'eux ; ils leur annoncent que ce Jésus qu'ils ont vu s'élever au ciel avec tant de majesté, en descendra un jour environné de gloire et de puissance. Les disciples se retirèrent ensuite dans le cénacle, où ils attendirent dans le silence et la prière la descente du Saint-Esprit* (*Act.*, I, 10 et seq.) C'est ainsi, mes frères, que l'Ecriture nous raconte dans sa noble simplicité le triomphe du Sauveur montant au ciel, triomphe que l'Eglise célèbre tous les ans dans la fête de l'Ascension.

C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur monta au ciel en présence de ses disciples, et que par ce nouveau prodige il acheva de confirmer leur foi. Mais de même qu'il était sorti du tombeau par sa propre vertu, ce fut aussi par lui-même et sans aucun secours étranger qu'il s'éleva vers le ciel. Elie avait été élevé au ciel, mais dans un char de feu qui le transportait par la puissance de Dieu. Jésus-Christ, maître de toutes choses, s'élève de lui-même et par sa puissance ; son corps glorieux, par sa seule agilité, pouvait en un clin d'œil se transporter d'un endroit à l'autre, de sorte que en tant qu'homme il est encore monté au ciel par sa propre vertu. Il entre dans le ciel, non comme les autres, mes frères, par une grâce particulière, mais il y entre en triomphateur, en roi qui va s'asseoir sur son trône au milieu d'une cour brillante et nombreuse. Il y entre, accompagné des âmes des patriarches et des saints de l'ancienne loi, qui chantent sa victoire, le proclament leur libérateur et leur maître, et sont comme les trophées de la victoire qu'il a remportée sur l'enfer et sur la mort.

Ah ! mes frères, qu'il dut être éclatant le triomphe de Jésus-Christ entrant dans sa gloire ! avec quelle admiration profonde les esprits bienheureux ne virent-ils pas, couronné de gloire et de beauté, celui qui sur la terre avait été rassasié d'opprobres et de mépris ! Quelle sainte allégresse dans le ciel ! Le prophète Daniel semble nous révéler cette gloire dans une de ses visions : *J'étais attentif à ce que je voyais*, dit-il, *jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'Eternel, l'Ancien des jours fut assis..... Je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel, qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. (Les anges de l'Eternel l'accompa-*

gnaient.) *Ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples, toutes les tribus, et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit.* (*Dan.*, VII, 9, 13, 14.)

Le prophète David avait aussi prédit le triomphe de l'ascension du Sauveur dans plusieurs endroits de ses Psaumes : *Ouvrez vos portes principales*, s'était-il écrié ; *que les portes éternelles s'ouvrent, et le roi de gloire entrera* (*Psal.* XXIII, 7) ; *élevez-vous, ô Dieu! au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate sur la terre* (*Psal.* LVI, 6) ; *le Seigneur en montant en haut a mené avec lui en triomphe un grand nombre de captifs.* (*Psal.* LXVII, 19.)

Le Seigneur en montant au ciel, où son Père l'appelait, n'a pas entièrement quitté la terre, et ne nous a pas laissés orphelins ; il est encore réellement présent parmi nous, dans le sacrement de nos autels que son amour immense lui a fait établir ; où toujours vivant, toujours agissant, il continue à nous donner les mêmes exemples des vertus qu'il nous avait donnés sur la terre. Quel avantage pour nous, mes frères, et combien cette pensée doit adoucir nos peines et nous consoler dans nos afflictions ! car si Jésus-Christ est encore au milieu de nous, c'est pour nous fortifier dans nos faiblesses, nous soutenir dans nos abattements, nous encourager dans nos tentations, nous fournir, en un mot, les secours nécessaires pour marcher dans la voie de la vertu. Oui, mes frères, une foi vive nous fait trouver tout dans la sainte Eucharistie, puisque nous y trouvons l'auteur de la grâce et de tout don parfait, celui qui n'est mort que pour nous sauver. Cette pensée, mes frères, dut adoucir tout ce que la séparation visible du Sauveur d'avec ses disciples pouvait avoir d'affligeant. Le même Jésus-Christ leur restait encore, quoique d'une manière invisible : quelle consolation pour eux dans les travaux qu'ils devaient supporter pour sa gloire ! quel motif d'encouragement que de combattre sous les yeux de leur divin Maître ! Et nous, mes frères, quelle source abondante de grâces n'y trouverions-nous pas, si une foi vive nous conduisait plus souvent à la table sainte où au pied des saints autels !...

Jésus-Christ est encore parmi nous par sa grâce et sa protection. D'abord sur son Eglise qu'il éclaire, qu'il dirige, qu'il protége, pour qu'elle puisse conduire ses enfants dans de sains pâturages, et que les portes de l'enfer ne puissent jamais prévaloir contre elle, et ensuite sur les fidèles, auxquels il accorde les grâces dont ils ont besoin. Et quelles grâces, mes frères, combien ne sont-elles pas précieuses et abondantes ! grâces qui préviennent notre volonté, qui excitent dans nos cœurs de saints désirs et de pieux mouvements ; grâces qui fortifient nos bonnes résolutions et leur font porter des fruits de salut ; grâces qui nous éclairent, nous font connaître la vanité des biens et des plaisirs du monde, qui, en nous éclairant, nous en détachent et nous ramènent à la vertu ; grâces de contrition et de pénitence, qui brisent notre cœur d'une componction salutaire, lui inspirent l'horreur du péché et le ferme propos d'une vie meilleure ; grâces enfin de persévérance, qui assurent nos saints projets et nous conservent dans l'amitié de Dieu. Car, mes frères, toutes les fois que vous sentez en vous-mêmes des remords de vos fautes, des désirs de conversion et de sanctification, c'est le divin pasteur des âmes qui vient frapper à la porte de votre cœur pour vous le demander et vous dire : *Mon fils, donnez-moi votre cœur : « Præbe, fili mi, cor tuum mihi.»* (*Prov.*, XXIII, 26.) C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur, quoique élevé au plus haut des cieux, est encore au milieu de nous, et que s'accomplit cette parole qu'il avait dite à ses disciples en leur annonçant son ascension : *Non relinquam vos orphanos. « Je ne vous laisserai pas orphelins. »* (*Joan.*, XIV, 18.)

Hélas ! mes frères, plût à Dieu que nous fussions plus attentifs à cette présence du Seigneur dans nos cœurs par sa grâce ! quels fruits abondants de salut ne verrait-on pas parmi nous ? Oui, mes frères, vous qui vivez encore dans le péché et dans des habitudes criminelles, si vous saviez reconnaître dans les reproches de votre conscience, dans la honte et l'inquiétude qui accompagnent ou suivent la faute, la voix de Dieu qui vous condamne, et qui semble vous dire que votre cœur est fait pour quelque chose de plus grand, vous annoncer que vos prévarications ne lui sont pas inconnues, et qu'un jour il vous en punira sévèrement. Ah ! bientôt vous rougiriez de votre conduite, et vous vous empresseriez de vous en purifier par les sacrements, et vous commenceriez une vie meilleure. Et vous, mes frères, qui menez une vie plus réglée, pourquoi ne servez-vous le Seigneur qu'avec lâcheté, indifférence ? Pourquoi ne vous efforcez-vous pas, selon le précepte du Seigneur, d'avancer de vertu en vertu ? Ah ! c'est que vous n'êtes pas assez attentifs à la voix du Seigneur, qui vous reproche en secret vos indifférences et vos lâchetés ; c'est que vous ne pensez pas assez souvent à sa divine présence. Et c'est ainsi, mes frères, que dans les uns des passions criminelles, dans les autres le défaut de réflexion ou une dissipation trop grande nous empêchent de profiter des grâces du Seigneur, et nous font méconnaître ses dons précieux.

L'Evangile remarque que le Seigneur, après sa résurrection, demeura pendant quarante jours sur la terre. Mais pourquoi le Seigneur ne monta-t-il pas au ciel aussitôt après sa résurrection, et demeura-t-il encore quarante jours sur la terre ? C'est, mes frères, pour nous donner de nouvelles marques de son amour, et consommer l'ouvrage de notre rédemption. Jésus-Christ fit pendant ce temps plusieurs

choses que nous ne devons pas ignorer. Il confirma la foi de ses disciples, et les convainquit de la vérité de sa résurrection. Vous savez, mes frères, quelle était la faiblesse des disciples du Sauveur avant sa mort. Ils l'abandonnent lâchement; et le seul qui eut le courage de le suivre dans les tribunaux de Jérusalem, le trahit à la voix d'une simple servante. Quelle n'était pas leur ignorance! Ils n'avaient rien compris aux instructions de leur divin maître; ils avaient tout entendu dans un sens grossier et matériel. Prévenus du préjugé de leur nation qui attendait un messie conquérant qui relevât les ruines d'Israel et l'affranchît de la servitude, ils avaient ambitionné la première place dans son royaume, et ils semblaient n'avoir quitté leurs filets que pour monter sur les marches d'un trône. Aussi, quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils virent expirer sur la croix, comme un criminel, celui qu'ils avaient regardé comme le Messie?

Jésus-Christ, après sa résurrection, vint ranimer leur foi et les éclairer. Il dévoile à leurs yeux les anciennes prophéties; il leur en explique le sens, et leur montre que tout ce qui lui était arrivé avait été prédit depuis des siècles par les prophètes, qu'en lui seul les anciens oracles avaient eu leur entier accomplissement, et que ses humiliations mêmes, ses tourments et sa mort, montraient qu'il était le Messie promis. Quelle lumière éclaira alors leur esprit! C'est alors qu'ils commencèrent à voir l'admirable économie de la religion, et qu'ils sentirent dans leur cœur les premières étincelles de ce feu sacré dont ils devaient embraser l'univers : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret Scripturas?* (*Matth.*, XXIV, 32.)

L'ignorance des apôtres, et la faiblesse qui en était la suite, leur avait fait perdre de vue les promesses si précises que le Seigneur leur avait faites de sa résurrection. Au lieu de se consoler par l'espoir fondé de voir bientôt, ressuscité et glorieux, celui que la perfidie des Juifs venaient d'immoler, les disciples ne songent qu'à se cacher et à se dérober à la fureur des Juifs qu'il leur semble voir fondre sur eux; ils ne pensent pas même à la résurrection; il faut que de timides femmes réveillent leur foi : elles vont au sépulcre, sont témoins du prodige, viennent leur annoncer cette merveille; et cette nouvelle qui aurait dû les remplir de joie, les trouva insensibles; ils regardent ces saintes femmes comme des visionnaires et des insensées : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* (*Ibid.*, 9) Bien plus, lorsque le Seigneur leur apparut pour la première fois, les disciples pouvant à peine en croire au témoignage de leurs yeux le prirent pour un fantôme, tant ils étaient peu disposés à ce prodige.

Certes, mes frères, ces dispositions n'étaient pas propres à étendre la doctrine de l'Evangile, des hommes aussi peu convaincus ne l'auraient pas même entrepris. Aussi le Seigneur leur apparaît un grand nombre de fois, il leur reproche leur ignorance et leur peu de foi. *O tardi corde, in omnibus quæ locuti sunt prophetæ.* (*Ibid.*, 25.) Il se met à table avec eux, il participe à leur frugal repas, leur fait porter les mains dans les plaies de son corps, il opère en leur présence plusieurs miracles, et c'est de tout cela qu'il se forma dans le cœur des apôtres cette conviction profonde que rien ne put ébranler, et qui leur faisait dire en présence de leurs juges : « Nous ne vous annonçons que ce que nous avons appris, ce que nous avons vu, cependant nous nous sommes assurés par le témoignage de nos sens, touchant le Verbe divin,» et qui leur faisait ajouter, « nous ne pouvons nous empêcher de raconter ce que nous avons vu; *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* » (*Act.*, V, 29.)

Ce fut encore dans ce même temps que le Seigneur fonda son Eglise, et donna à Pierre la primauté de puissance, d'honneur et de juridiction sur tous les pasteurs et les fidèles. Vous êtes Pierre, lui avait-il dit avant sa passion, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, c'est-à-dire je vous en établirai le chef suprême : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.*, XVI, 18.) Mais la fidélité de Pierre qui avait tiré l'épée pour la défense de son maître au jardin des Olives, s'était démentie; trois fois il avait renié son divin maître, et le Seigneur, pour lui faire réparer le scandale de sa chute en présence de ses frères, exige de lui une triple protestation d'amour et de fidélité, et ce ne fut qu'après que saint Pierre dans la sincérité et l'amertume de son cœur eut répondu : *Seigneur, vous savez que je vous aime*, que le Seigneur lui confia le soin des pasteurs, et remit entre ses mains la plénitude de ses pouvoirs : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 15 et seq.) Et de peur que la haute dignité dont il venait de le revêtir n'enflât son cœur d'un vain orgueil, le Seigneur lui fait comprendre qu'elle ne doit être qu'un engagement à lui être plus dévoué, et une obligation d'une inviolable fidélité. C'est pourquoi il lui prédit aussitôt que les longs travaux qu'il aurait à supporter pour établir sa religion seraient terminés par une mort cruelle. Après cette prédiction, comme pour s'assurer que ce qu'il venait de lui annoncer ne l'effrayait pas, il lui dit, suivez-moi : *Et cum hoc dixisset, dicit ei : Sequere me!* (*Ibid.*, 19.) Belle leçon, mes frères, pour ceux que la Providence a placés au-dessus des autres par leur rang ou leur fortune, qu'ils n'oublient jamais que le poste auquel le Seigneur les a élevés ou les richesses dont il les a comblés ne doivent point être pour eux un motif d'orgueil et d'une vaine ostentation, d'une insultante fierté, mais que, plus ils sont au-dessus des autres, plus ils doivent s'humilier devant Dieu, plus ils doivent s'efforcer de procurer sa gloire et de faire bénir son nom, plus ils doivent veiller sur eux-mêmes, afin que leur conduite porte partout

la bonne odeur de Jésus-Christ, qu'ils se rappellent enfin que la reconnaissance les oblige à une fidélité plus grande à la loi du Seigneur, et qu'on demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné.

Enfin, Jésus-Christ établit son Eglise et lui promet son assistance jusqu'à la consommation des siècles. *Tout pouvoir*, dit-il à ses apôtres, *m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez donc dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé. Celui qui ne croira pas sera condamné.* Le Seigneur leur promet ensuite d'autoriser et de soutenir leur mission par les plus éclatants prodiges, et il en donne pour garant une puissante protection qu'il promet à l'Eglise. *Voilà*, dit-il, *que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Marc.*, XVI, 16; *Matth.*, XXVIII, 19 et seq.)

Quelle imposante majesté dans ces paroles! Quel autre qu'un Dieu pouvait donner à quelques hommes sans science, sans talent, sans puissance, l'ordre d'aller changer la face de la terre, de détruire les fausses divinités, de faire embrasser à des hommes nourris et élevés dans l'habitude du vice, une religion dont les dogmes sont impénétrables aux lumières de la raison, dont la morale est crucifiante pour les passions? Quel autre qu'un Dieu pouvait promettre l'éternité à l'édifice que ces hommes allaient construire, et assurer que toute la force des rois et des empereurs, la cruauté des tyrans, la fourberie et l'astuce de l'hérétique, la licence d'une philosophie orgueilleuse, le dérèglement même des chrétiens, ne seraient point capables d'anéantir son ouvrage, que son Eglise traverserait tous les siècles, et n'aurait d'autre fin que celle du monde entier? Oui, mes frères, ces paroles dont nous voyons l'accomplissement depuis dix-huit cents ans, suffisent seules pour prouver à tout homme d'un esprit et d'un cœur droit la divinité du fondateur du christianisme; seules elles doivent mettre notre foi à l'abri de tous les frivoles sarcasmes de l'impie. Après avoir ainsi fondé son Eglise, donné à ses apôtres des pouvoirs divins, répandu sur eux ses plus grandes bénédictions, le Seigneur, pour les confirmer de plus en plus dans la foi, s'élève lentement vers le ciel, disparaît et va dans le sein de son Père jouir de la gloire qu'il avait méritée; voilà, mes frères, l'explication de la première partie du sixième article du symbole. *Est monté aux cieux.*

Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. Par ces paroles, mes frères, nous faisons profession de croire que Jésus-Christ, en tant que Dieu, est égal à son Père, et que comme homme, il est élevé au-dessus de toutes les créatures. Voilà le sens de ces paroles et l'objet de notre foi dans ces dernières paroles du sixième article du symbole. Jésus-Christ, en tant que la seconde personne de la sainte Trinité est donc égal à son Père, il est assis à sa droite, c'est-à-dire qu'il partage son pouvoir, qu'il a la même puissance, qu'il possède comme lui toutes les perfections divines. Mais l'humanité sainte de Jésus-Christ est élevée au plus haut des cieux. Autant elle a été abaissée, humiliée dans ce monde, autant la gloire dont elle jouit dans le ciel est éclatante. *Il s'était rabaissé lui-même*, dit l'Apôtre en parlant du Sauveur, *se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé à une suprême grandeur : il a fait éclater en lui sa vertu toute-puissante en le ressuscitant après sa mort et en le plaçant à sa droite dans le ciel, au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations et de tout ce qu'il y a de plus grand, soit dans ce monde, soit dans l'autre; il lui a mis toutes choses sous les pieds et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* C'est ainsi, mes frères, que l'apôtre saint Paul nous dépeint la gloire du Seigneur après son ascension. (*Philip.*, II, 8, 9, 10; *Ephes.*, I, 19, 20.)

Comme nous ne connaissons pas la manière d'être des esprits bienheureux dans le ciel, l'Ecriture et le symbole des apôtres se servent d'une expression figurée et tirée des choses humaines pour nous faire comprendre la gloire du Seigneur après son ascension. Ainsi, quand on dit que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, n'allez pas croire que Dieu a une main droite et une main gauche, puisque Dieu est un pur esprit, mais ces paroles nous montrent sa puissance et sa grandeur. Ainsi, quand un roi associe son fils à la royauté, il le fait asseoir sur un trône à côté de lui, il exige qu'on lui rende les mêmes honneurs, la même obéissance qu'à lui-même; il montre par là qu'il partage sa puissance, qu'il est un autre lui-même. L'Ecriture nous représente Dieu assis sur un trône, comme roi du ciel et de la terre; ainsi quand elle nous représente Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, cela veut dire encore une fois que comme Dieu, Jésus-Christ est égal à son Père, possède le même pouvoir, et que comme homme, il est élevé au-dessus de toutes les créatures; selon cette parole du Psaume (VIII) cité par saint Paul : « *Vous l'avez rendu pour un peu de temps inférieur aux anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur; vous lui avez donné l'empire sur les ouvrages de vos mains; vous avez mis toutes choses sous ses pieds.* (*Hebr.*, XII, 7, 8.) Voilà l'explication littérale du sixième article du symbole.

Mais pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel? Pour plusieurs raisons, toutes très-propres à nous instruire : 1° parce qu'il convenait que le corps de Jésus Christ qui avait été rendu glorieux et immortel après sa résurrection, habitât un lieu aussi élevé que

le ciel, la terre, ce lieu d'exil et de ténèbres, n'était pas digne de le posséder ; 2° Jésus-Christ avait été soumis à l'humiliation la plus profonde, il avait été méconnu par ses frères, regardé comme un perturbateur et un séditieux, il avait bu jusqu'à la lie le calice d'amertume que son Père lui avait présenté, il avait été obéissant jusqu'à la mort de la croix, il était bien juste qu'il allât recevoir dans le ciel la couronne de gloire qu'il avait méritée. Voilà, mes frères, le fondement de la gloire de Jésus-Christ, ses humiliations, ses souffrances ; s'il n'eût point été humilié, il n'aurait point été glorifié ; s'il n'eût point été abaissé, il n'aurait point été exalté, s'il n'eût pas combattu, il n'aurait pas été couronné. *Oportuit pati Christum.* (*Luc.*, XXIV, 26.) Or, après cela, n'a-t-il pas pu dire : *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, parce que le royaume des cieux est à eux.* (*Matth.*, V, 5, 10.) Quelle leçon pour nous, mes frères! ce n'est donc pas la voie des honneurs, des richesses, de la prospérité qui mène au ciel, Jésus-Christ n'y est pas entré par là, et ce serait une folie de prétendre y arriver par une route opposée. Au contraire, les biens de ce monde sont très-propres à nous égarer et à nous perdre, par l'orgueil qu'ils inspirent. Un riche véritablement humble est une espèce de prodige, et cependant, sans humilité, point de salut; ils nous égarent, par le désir d'amasser une plus grande fortune, plus on a, et plus on veut avoir, il n'y a point de raisons pour borner ses désirs, de là suivent les usures, les injustices que l'on se déguise à soi-même; la soif des richesses ne fait qu'augmenter à mesure que les richesses augmentent, et tandis que le Prophète nous avertit de ne point attacher notre cœur aux biens de ce monde, et l'Apôtre de les posséder comme ne les possédant pas, nous, au contraire, nous y attachons notre cœur, et c'est là l'objet unique de nos pensées, de nos désirs et de nos travaux. Oui, mes frères, un homme riche qui sait modérer ses désirs, détacher son cœur des biens de ce monde, est un phénomène bien rare. Les biens de ce monde nous perdent par la facilité qu'ils nous donnent de contenter nos goûts, de satisfaire nos passions, de ne rien refuser à nos sens, et voilà pourquoi, le Seigneur frappe d'anathème les riches du monde, parce que par l'abus qu'ils en font, ils tournent contre Dieu lui-même ses propres bienfaits, et s'exposent à la damnation éternelle. *Væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI, 24.)

Jésus-Christ est entré dans sa gloire, non par les honneurs et les richesses, mais par les humiliations, les privations et les souffrances. *Oportuit.* La voie des souffrances et des humiliations est donc la seule voie sûre pour arriver au ciel. Ah ! mes frères, que je voudrais graver bien avant dans vos cœurs cette vérité, à vous qui êtes dans l'affliction, la pauvreté, le malheur ! quelle source abondante de consolations n'y puiseriez-vous pas ! Je souffre, vous diriez-vous à vous-même, je suis humilié aux yeux des hommes, je suis pauvre et dénué de tout, mais Jésus-Christ a souffert, il a été humilié comme moi, il n'a pas eu un lieu pour reposer sa tête, je suis donc dans la voie que mon divin Maître a parcourue, et par laquelle il est entré dans sa gloire. *Oportuit.* Je suis donc sûr d'y parvenir aussi, pourvu que je supporte avec résignation les peines qu'il m'envoie, cette vie pleine de misères passera bientôt, et un bonheur éternel sera le prix de mes souffrances ! Alors, au lieu d'envier, comme vous le faites peut-être, les richesses des hommes, de chercher à vous en emparer par des voies injustes, de vous laisser aller à d'indécents murmures, à des comparaisons qui attaquent la providence de Dieu, vous béniriez le Seigneur de vous avoir refusé des richesses avec lesquelles vous vous seriez peut-être perdu, et de vous avoir mis dans une espèce de nécessité de vous sauver. *Oportuit pati Christum.* Je voudrais le persuader aux riches, car les richesses ne mettent pas à l'abri des peines.

2° Jésus-Christ est monté au ciel, pour nous apprendre que son royaume n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII, 36.) Les Juifs charnels et grossiers attendaient un Messie victorieux et conquérant qui les délivrerait de la servitude des autres nations et les rendrait puissants sur la terre. Aveuglés par cette fausse attente, ils ne comprirent rien aux prophéties qui annonçaient les humiliations du Sauveur et son triomphe spirituel. Jésus-Christ en montant au ciel, leur apprend et nous apprend à nous-mêmes que son royaume n'est pas de ce monde, par conséquent que ses enfants, ses sujets fidèles, ne doivent pas prétendre ici-bas aux honneurs, aux grandeurs et à une félicité qu'il n'y a pas cherchés lui-même et qu'ils ne trouveront que dans le royaume céleste. Quelle leçon, mes frères, comme elle nous fait connaître tout le plan admirable de la religion, et comme elle justifie à nos yeux la conduite admirable de la Providence envers les hommes ! Ici-bas, mes frères, le méchant triomphe souvent, les richesses, les honneurs, les plaisirs, sont ordinairement son partage ; l'homme de bien, le juste au contraire, sont souvent en butte à la misère, à l'affliction, aux persécutions. L'homme qui ne juge des choses que d'après sa raison, accuse la providence du Seigneur et ose dire : Dieu ne se mêle pas des choses de ce monde ! L'insensé, reprend le prophète : celui qui a fait l'œil de l'homme ne verra pas ! celui qui a fait son oreille n'entendra pas ! c'est-à-dire, Dieu qui connaît tout, qui dirige tout, ne verrait pas le méchant, ne distinguerait pas le juste au milieu de ses peines et de ses souffrances ; loin de nous une pensée aussi déraisonnable qu'injuste. Mais, mes frères, le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, par conséquent, ceux qui sont ses serviteurs ne doivent point s'attendre à être récompensés dans ce monde de leur fidélité, les récom-

penses de ce monde sont trop peu de choses; comme leur divin maître ils doivent être humiliés, persécutés, afin d'avoir part à sa gloire et à son triomphe. Cette vie n'est pas tout, elle est trop courte, Dieu a créé l'homme pour quelque chose de plus grand, et l'ordre, qui, dans ce lieu d'exil, semble être blessé dans la répartition que Dieu fait des biens temporels, sera un jour rétabli dans le ciel. *Regnum meum.*

De là, mes frères, quelles conséquences pour notre conduite. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, donc, nous qui sommes ses enfants, ses sujets, nous ne devons point nous attacher à ce monde, à ses plaisirs, à ses biens; donc, ce monde n'est point notre véritable patrie, puisque nous sommes appelés à partager le royaume de Jésus-Christ; par conséquent, ce monde n'est qu'un lieu de passage qui nous conduira dans le royaume céleste si nous sommes fidèles aux commandements que le Seigneur nous a donnés. O mes frères, quel frein imposant à la cupidité, à l'ambition, à la sensualité! et quel puissant encouragement à la mortification, au détachement du cœur que ces paroles: *Regnum meum non est.*

3° Jésus-Christ est monté au ciel pour nous y préparer une place. *Vado vobis parare locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) C'est donc vers le ciel que doivent tendre nos désirs et tous nos vœux. Jésus-Christ, dit saint Léon (Serm. 1 *De ascens.*), est monté au ciel; que nos cœurs y montent avec lui: *Christus ascendit in cœlum, ascendat et cum illo cor nostrum.* Soupirons ardemment après la Jérusalem céleste, attendons l'heureux moment de l'accomplissement des promesses que le Seigneur nous a faites de nous y recevoir un jour, mais dans cette attente, travaillons à nous sanctifier et à nous rendre dignes d'un si grand bonheur. Vivons, non pas de la vie des sens, mais de la vie de la foi, « toute la religion consiste à renoncer aux biens visibles, par l'espérance des biens invisibles; aux biens présents pour les biens futurs, à mépriser les biens temporels pour les éternels. » Voilà cette vie de la foi dont vit le juste: *Justus ex fide vivit* (*Rom.*, I, 17), et qui seule pouvant nous rendre semblables à Jésus-Christ, peut aussi seule nous faire entrer dans sa gloire. Oui, mes frères, l'innocence seule peut entrer dans le ciel, car, dit saint Augustin, nous ne devons point ignorer que l'orgueil, l'avarice, la sensualité, aucun vice enfin ne peut entrer dans le ciel, et que si nous voulons y monter avec Jésus-Christ, nous devons déposer nos vices et nos péchés: *Et ideo, si post medicum desideramus ascendere, debemus vitia et peccata deponere.* (Serm. 175, *De temp.*)

Enfin, mes frères, Jésus-Christ est monté au ciel pour que nous le considérions assis à la droite de son Père, sur le trône de sa puissance, et que nous nous adressions à lui avec confiance: *Ut appareat vultui Dei pro nobis.* (*Hebr.*, IX, 24.) Il y est notre protecteur, notre médiateur, notre avocat; il arrête les coups de la justice de son Père en lui présentant le sang qu'il a répandu pour nous. Oui, mes frères, reprend l'Apôtre: *Nous avons un pontife saint, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui s'est offert pour nous; allons donc*, ajoute l'Apôtre, *avec confiance au trône de sa miséricorde chercher les secours dont nous avons besoin.* Oui, mes frères, n'oublions jamais que Jésus-Christ monté au ciel est notre médiateur auprès de son Père; adressons-nous à lui avec confiance, dans nos peines, dans nos afflictions, dans nos dangers, dans nos tentations; celui qui espère en lui ne sera point confondu. Les imperfections de nos prières disparaîtront, étant offertes par ses mains au Père éternel, ne craignons point de refus. Celui qui est mort pour nous, pourrait-il nous refuser quelque chose? *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum misericordiæ.* (*Hebr.*, IV, 14, 16.)

Je termine ici ce que j'avais à vous dire sur le sixième article du Symbole. Rappelez-vous donc, mes frères, en le récitant, que par ces paroles *est monté aux cieux*, etc., vous faites profession de croire que Jésus-Christ monta au ciel quarante jours après sa résurrection; qu'il y monta par sa propre vertu, qu'*il est assis à la droite de Dieu*, c'est-à-dire que comme Dieu, il est égal à son Père, et comme homme, il est au-dessus de toutes les créatures. Mais surtout, mes frères, n'oublions jamais que le Seigneur est monté au ciel, pour nous y préparer une place, et nous tracer la voie qui peut nous y conduire. Cette voie c'est celle où il a marché lui-même, je veux vous dire la voie de la pénitence et de de la mortification, des privations et du détachement, du renoncement à soi-même, des humiliations et des souffrances. Il ne reconnaîtra pour ses disciples, que ceux qui auront porté leur croix à sa suite, et pour ses enfants, que ceux qui se seront efforcés de se rendre semblables à lui en imitant les vertus dont il est un si parfait modèle. Levons souvent nos yeux vers le ciel, disons-nous c'est là notre véritable patrie, c'est là ou je suis destiné à régner un jour avec Jésus-Christ, et cette pensée nous fortifiera dans nos faiblesses, nous consolera dans nos afflictions, nous soutiendra dans nos tentations, et c'est ainsi qu'après avoir vécu ici-bas selon les préceptes du Sauveur, nous aurons le bonheur d'entrer avec lui dans la gloire éternelle. *Amen.*

INSTRUCTION XVI.

Septième article du Symbole.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Inde venturus est judicare vivos et mortuos.

D'où il viendra juger les vivants et les morts.

Jusqu'ici, mes frères, en expliquant le Symbole nous avons admiré les merveilles de la bonté du Seigneur. Il nous donne l'être et la vie pour nous rendre heureux de son propre bonheur, mais l'homme oublie son Créateur et son Père, il devient prévaricateur, et le Seigneur tout en le dépouillant de ses belles prérogatives en punition de sa

faute, ne le traite néanmoins qu'avec indulgence. Un libérateur lui est promis, il doit briser ses fers, anéantir la puissance du démon, et ouvrir à l'homme l'entrée du ciel, que son crime semblait lui avoir fermé pour toujours; nous l'avons vu, ce libérateur, venir dans le temps marqué par les prophètes, il naît dans la pauvreté et l'humiliation; sa vie passée dans les mépris et les opprobres est terminée par une mort ignominieuse, il lave dans son sang nos iniquités et nous sauve par sa mort. Trois jours après il apparaît vivant à ses disciples, il les confirme dans la foi par un grand nombre de prodiges; enfin il s'élève dans le ciel, pour leur préparer à eux et à leurs disciples fidèles une place dans le séjour du bonheur.

Voilà sans doute des vérités bien consolantes, et qui nous font bien connaître toute l'étendue de la bonté du Seigneur. *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.) Mais, mes frères, si Dieu est infiniment bon, il est aussi infiniment juste. Ces deux attributs qui dans lui se concilient parfaitement doivent avoir chacun leur exercice; et voilà pourquoi le symbole après avoir parlé de l'excès de l'amour de Dieu, nous rappelle la grandeur de sa justice. Certes, mes frères, il était bien important de nous rappeler cette vérité et d'un faire un article de notre croyance. La pensée de la bonté de Dieu devrait sans doute faire sur nos cœurs une impression bien vive, mais combien de fois ne nous est-elle pas inutile? Le méchant en abuse pour vivre dans le désordre; il s'autorise même de cette bonté pour pécher avec plus d'audace. L'âme juste en abuse aussi quelquefois, pour vivre dans la négligence et la tiédeur : La pensée de la justice de Dieu devient un frein imposant pour les premiers, et un puissant motif de vigilance et de fidélité pour les autres. Entrons dans l'explication du premier article où il est parlé de la souveraine justice du Seigneur et tâchons d'en tirer des motifs de sanctification et de salut.

D'où il viendra juger les vivants et les morts. Par ces paroles, mes frères, trois vérités sont proposées à notre croyance : 1° Que Jésus-Christ est le juge de tous les hommes. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans l'Ecriture. *Le Père*, dit-il, *ne juge personne, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.* (*Joan.*, V, 22.)

2° Qu'à la fin des temps, ce juge suprême viendra environné de gloire et de majesté, que tous les hommes comparaîtront devant son tribunal pour entendre leur sentence, de grâce et de bénédiction, s'ils sont dans la justice, ou de réprobation, s'ils sont morts dans le péché mortel.

3° Qu'il jugera les vivants et les morts, c'est-à-dire, ceux qui seront morts avant sa venue; ceux qui étant encore vivants lorsqu'il viendra mourront, et seront ressuscités peu après pour être jugés avec le reste des hommes.

Ainsi, mes frères, par ces paroles nous faisons profession de croire que Jésus-Christ viendra à la fin des siècles; qu'il viendra pour juger les hommes, et que tous sans exception paraîtront à son tribunal. Ces vérités, mes frères, nous sont clairement enseignées dans l'Ecriture. D'abord, c'est Jésus-Christ qui sera notre juge, non-seulement en tant que Dieu, mais en tant qu'homme. Or, Jésus-Christ, comme Dieu, possède la suprême justice par son essence, et par conséquent le droit de l'exercer et de juger. Si donc son Père lui a donné ce pouvoir, ce ne peut être que par rapport à son humanité sainte. Et ailleurs l'Evangile ajoute en confirmant la même vérité : *Que comme le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, et qu'il lui a donné sa puissance d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme.* (*Joan.*, V, 26.) Certes, mes frères, il était bien juste que celui qui nous a délivrés par son sang, fût lui-même le juge des fruits que nous en avons retirés. Il était juste qu'après avoir été humilié sur la terre il parût à nos yeux avec grandeur et majesté, il était juste que tous les hommes fussent obligés de reconnaître son empire, et qu'ils vissent de leurs propres yeux leur maître et leur juge. Aussi les apôtres, en annonçant les vérités de la religion, avaient-ils soin de leur enseigner cette vérité et de dire : Il nous a été commandé de prêcher et d'annoncer au peuple que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivants et des morts. (*Act.*, X, 42.) Jésus-Christ viendra à la fin des siècles, c'est ce qui fut annoncé par les anges aux apôtres, au moment où le Seigneur s'éleva vers le ciel: *Ce Jésus que vous voyez aujourd'hui monter au ciel, descendra un jour : « Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet quamadmodum vidistis eum euntem in cœlum. »* (*Act.*, I, 11.) Le Seigneur lui-même nous a enseigné cette vérité lorsque répondant à une question du grand prêtre des Juifs, il lui dit : *Oui je suis le Christ Fils du Dieu vivant, et un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, venir environné de gloire et de majesté.* (*Luc.*, XIV, 62.) Enfin, Jésus-Christ venant à la fin des siècles, jugera l'univers entier. Tous les hommes paraîtront devant lui comme devant leur souverain Juge. Nous devons tous, dit l'Apôtre, comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il aura été revêtu de son corps. Voilà, mes frères, la preuve des trois vérités renfermées dans le premier article du Symbole, et que j'aurais pu confirmer encore par un grand nombre d'autres passages de nos livres saints.

Mais pour retirer un plus grand fruit de cette instruction, remarquons, mes frères, que la foi nous enseigne qu'il y aura deux jugements, l'un particulier, que chacun de nous subira après sa mort, et l'autre général et universel, auquel tous les hommes

ensemble paraîtront à la fin des temps. « C'est la croyance de l'Eglise, dit saint Augustin, que les âmes sont jugées lorsqu'elles sont sorties des corps, avant qu'elles arrivent à cet autre jugement par lequel il faut qu'elles soient jugées après que leurs corps leur auront été rendus; et qu'elles soient tourmentées ou glorifiées dans la même chair dans laquelle elles ont vécu sur la terre. » (Aug. *De origine anim.*, lib. II, 6, 4.) Et l'apôtre saint Paul nous fait assez connaître cette vérité quand il nous dit : ***Il est arrêté que tout homme mourra un jour, et qu'après sa mort il sera jugé : « Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. »*** (*Hebr.*, IX, 27.) D'ailleurs, il nous est clairement manifesté dans l'Ecriture par la parabole du Lazare : Le Lazare mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le mauvais riche mourut aussi, et il fut enseveli dans les enfers. L'un et l'autre reçurent donc après leur mort, la récompense qu'ils avaient méritée, la justice du Seigneur les traita selon leurs œuvres, ils furent donc jugés.

Ainsi, mes frères, après notre mort, chacun de nous paraîtra devant Dieu pour entendre la sentence qui doit fixer irrévocablement son sort. Oh ! combien sera terrible la discussion que le Seigneur fera de notre conscience ! nous paraîtrons devant lui afin que chacun reçoive ce qui est dû à ses bonnes ou à ses mauvaises actions. Ainsi, mes frères, nous serons jugés sur le mal que nous aurons commis, sur le bien même que nous aurons fait. 1° Sur le mal que nous aurons commis; le livre de la loi sera ouvert, et c'est sur cette loi que le Seigneur nous a donnée, que roulera la discussion. Que de fautes seront alors découvertes ! que de prévarications seront manifestées ! on nous demandera compte de la manière dont nous aurons rempli nos devoirs envers Dieu. Créés à son image, destinés à le posséder un jour, nous n'étions sur la terre que pour le servir et obéir à sa loi. Et au lieu de reconnaître cette sublime destination, au lieu de lui rendre les devoirs de l'adoration, de la reconnaissance, de la prière, nous avons méconnu son empire, négligé de lui offrir nos devoirs. Le Seigneur nous demandera compte de ces prières manquées, de ces prières mal faites, sans respect, sans attention, et qui au lieu d'être un tribut d'hommage, n'ont été autre chose qu'une irrévérence coupable envers sa suprême majesté.

La foi, mes frères, est un don précieux de la libéralité du Seigneur, et on nous avait appris que sans elle il est impossible de plaire à Dieu; et cependant, nous en avons méconnu l'excellence et la nécessité, et nous nous sommes exposés à la perdre, peut-être même l'avons-nous perdue tout à fait. Le Seigneur nous demandera compte de ces lectures frivoles ou dangereuses qui ont éteint le flambeau de la foi dans nos cœurs, de ces paroles qui ont tourné en ridicule la religion et ses mystères divins, de ces doutes réfléchis volontaires, que l'on aurait dû combattre et qui sont un véritable outrage pour la suprême véracité de Dieu. Le Seigneur s'était consacré un jour dans chaque semaine, afin que l'homme lui rendît des devoirs plus particuliers, et qu'il descendît dans son cœur pour devenir meilleur, et on nous fera rendre compte de la manière dont nous les aurons passés, tant de messes manquées sans raisons légitimes, ou profanées par des irrévérences sacriléges, par des airs tout mondains, par une dissipation coupable, par des pensées et des désirs criminels ; tant de divertissements dangereux et opposés à la sainteté du dimanche, tant de danses, de parties de plaisirs et de débauches, tout cela nous sera reproché, tout cela sera discuté avec la sévérité d'un juge inexorable. Il y a, mes frères, des devoirs particuliers à chacun de nous : nous serons encore jugés sur la manière dont nous les aurons remplis. Ainsi, pères et mères, le Seigneur vous demandera compte de la manière dont vous aurez élevé vos enfants, dont vous les aurez corrigés, et alors, mes frères, vous seront reprochées toutes vos négligences, vos défauts de surveillance, tant de complaisances criminelles pour les laisser suivre leurs goûts et leurs inclinations qu'il aurait fallu réformer. En les laissant aller dans les assemblées dangereuses, dans les danses criminelles où ils ont pris le goût du plaisir, et dans lesquelles a peut-être pris naissance l'inclination qui les a perdus. Eh ! que dirai-je, de ces scandales que des enfants auront trouvés jusque dans le sein de leur propre famille ; de cet éloignement des sacrements dont tant de pères coupables donnent à leurs enfants un triste exemple, que ceux-ci n'imitent ensuite que trop fidèlement, de ces emportements, de ces jurements, de ces blasphèmes dont retentissent si souvent leurs maisons? Malheureux ! leur dira le souverain juge, qu'avez-vous fait du sang de vos enfants? je vous les avais donnés et je vous les avais confiés pour les conduire dans le chemin de la vertu, et vous les avez perdus. Qu'aurez-vous à répondre, pères et mères? Hélas ! vous ne pourrez pas même dire avec Caïn ? suis-je le gardien de mon frère, de mes enfants, car le Seigneur vous a annoncé d'avance par son Apôtre que *celui qui n'a pas soin de ceux de sa maison, surtout de ses enfants, est pire qu'un infidèle*, et qu'il a déjà renié la foi dans son cœur : *Si quis suorum maxime domesticorum*, etc. (I *Tim.*, V, 8.) Enfants, vous serez aussi jugés sur les devoirs que vous aviez à remplir envers vos parents ; et ce jugement sera d'autant plus rigoureux que votre juge lui-même vous avait donné un exemple frappant de l'obéissance et du respect que vous leur deviez. *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.) Ah ! avec quelle amertume vous seront reprochées vos désobéissances, vos paroles de révolte ou de murmure, cette malice qui vous porte à leur reprocher leurs défauts, ou comme Cham, à les faire connaître aux autres; cette ingratitude cruelle qui vous fait aban-

donner vos parents dans leur vieillesse, au lieu de les consoler et de leur rendre alors ce que vous en aviez reçu. Il est, mes frères, des crimes publics qui ont été pour les autres un sujet de scandale : ainsi, tant de commerces publiquement entretenus au mépris des lois sacrées de la religion et de l'Etat; ainsi, tant d'assiduités qui pouvaient conduire au crime, qui peut-être l'ont fait commettre, ou, qui du moins le faisant soupçonner avec trop de raison, ont produit le même scandale : tant de paroles contre les mœurs et l'honnêteté naturelle, tant de médisances et de calomnies, de faux rapports qui ont semé la discorde, et qui ont mérité l'anathème prononcé par le Seigneur : ***Maledictus qui seminat discordias inter fratres*** (*Prov.*, VI, 19) ; tant de divisions, d'animosités, d'aversions qui ont éclaté, que sais-je, tant d'injustices de tous les genres, que tout le monde connaissait, et que l'on s'obstinait à ne pas vouloir reconnaître soi-même. Tout cela sera pesé dans la balance de la justice du Seigneur, tout cela deviendra le sujet de notre condamnation. Que dirai-je encore, mes frères? il est des crimes secrets, qui n'ont eu pour témoin que les complices avec lesquels on les a commis, il en est que l'on a commis seul! Ainsi, tant de pensées, de désirs, d'affections criminelles ; tant d'actions honteuses, par lesquelles on a déshonoré en soi-même l'image de la Divinité ; tant de circonstances plus hideuses que le crime lui-même, que l'on voudrait pouvoir oublier soi-même. Ah! pécheurs, vous aviez cru, en vous enfonçant dans les ténèbres, échapper aux regards du Seigneur, vous aviez dit peut-être comme l'impie dont parle le Prophète : *Le Seigneur ne nous verra pas : « Non videbit Dominus. » Le Dieu de Jacob n'en aura pas connaissance, « nec intelliget Deus Jacob. »* (*Psal.* XCIII, 7.) Mais le Seigneur a tout vu, vous dit l'Esprit-Saint, une oreille jalouse a tout entendu. *Quoniam auris zeli audivit.* (*Sap.*, I, 10.) Il connaît ce qu'il y a de plus secret dans vos cœurs : *Scrutans corda et renes Deus.* (*Psal.* VII, 10.) En un mot, tout le mal que nous aurons commis ou fait commettre, toutes les transgressions dont nous nous serons rendus coupables contre la loi du Seigneur, les devoirs de notre état, voilà quelle sera la matière de l'examen que le Seigneur fera de nos œuvres, et ce qui provoquera les coups terribles de sa justice. Ah! mes frères, que le jugement sera terrible! et si le saint homme Job, en s'en rappelant la pensée, craignait pour toutes ses actions, même les plus saintes : *Verebar omnia opera mea* (*Job*, IX, 28), quel est celui d'entre nous qui pourrait se rassurer?

Et que serait-ce donc, mes frères, si j'ajoutais que nous serons jugés sur le bien que nous aurons négligé? tant de saintes pensées, de bonnes inspirations, de saintes affections, des grâces de toutes sorte méprisées, sur le bien même que nous aurons fait et que nous aurons rendu imparfait par nos mauvaises dispositions ou des motifs trop humains. Ainsi tant de bonnes œuvres, dont Dieu n'aura point été la fin, tant d'aumônes, faites par orgueil et par ostentation, tant de communions ou de prières, faites par hypocrisie, pour s'attirer une réputation de piété, tant de motifs d'amour-propre, de vanité, de recherches de soi-même qui se seront glissés dans nos meilleures actions, et qui selon l'expression d'un prophète les rendront comme un linge souillé devant Dieu. (*Isa.*, LXIV, 6.) Tout cela sera discuté, examiné, et nous verrons alors avec surprise que ce qui faisait notre confiance, deviendra peut-être la matière de notre juste condamnation.

Mais, mes frères, ce qui achève de rendre ce jugement redoutable, ce sont les qualités du juge qui doit prononcer sur notre sort, c'est un juge infiniment éclairé, impartial, sévère : 1° un juge infiniment éclairé. Ce qui diminue l'effroi qu'inspire la justice humaine, c'est qu'il n'est pas impossible de tromper ses juges, et par là même d'échapper à la sévérité des lois. Le défaut de preuves, le silence des témoins, l'éloquence d'un défenseur habile, des dépositions obséquieuses, cent autres choses peuvent contribuer à rendre le crime incertain, à en déguiser la malice, à en cacher les circonstances les plus noires, et par là surprendre l'intelligence des juges. Mais dans le jugement que nous subirons après la mort, rien de tout cela. Le juge est infiniment éclairé, il connaît le secret de nos cœurs, rien ne lui est caché, *omnia nuda et aperta sunt in oculis ejus.* (*Hebr.*, IV, 13.) Là point d'autre témoins que nous-mêmes, et pour nous convaincre, il n'aura qu'à nous montrer à découvert notre propre conscience : ***Arguam te, et statuam contra faciem tuam.*** (*Psal.* XLIX, 21.) Dans les tribunaux de la terre, le coupable échappe quelquefois, l'impartialité n'y préside pas toujours. Le rang, la dignité de l'accusé, des relations d'amitié, de parenté, que sais-je? tout cela peut faire pencher la balance de la justice ; mais auprès du juge suprême, tous les rangs sont confondus, les dignités disparaissent, nous sommes tous égaux, le Seigneur ne voit en nous que ses créatures, nos actions seules sont examinées auprès de lui, ***il n'y a point d'acception de personne : « Non est personarum acceptor. »*** (*Act.*, X, 34.) Enfin, les juges de la terre n'appliquent pas toujours la loi dans toute sa rigueur. Des considérations particulières, une commisération naturelle, des circonstances qui semblent diminuer la grandeur de la faute inclinent l'esprit et le cœur des juges à la douceur. Mais au jugement de Dieu, tout étant connu, tout sera discuté, et on nous fera rendre compte de la dernière obole ; on nous reprochera jusqu'à une parole inutile ; et c'est après cette effrayante discussion que le juge suprême portera la sentence qui doit finir irrévocablement notre sort.

Oh! mes frères, combien cette pensée du jugement produirait dans nos cœurs des

fruits salutaires, si elle était souvent présente à notre esprit ! Quelle horreur profonde pour le péché, quel zèle pour notre sanctification, quelle vigilance sur nous-mêmes n'exciterait-elle pas en nous ? C'est ce que nous apprend l'Esprit-Saint, rappelez-vous vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII, 40.) Et en effet, mes frères, quel est celui qui oserait commettre le péché, si dans ce moment il se rappelait que ce péché deviendra la matière de la discussion que le Seigneur fera un jour de toutes ses œuvres ? La passion, l'intérêt, le plaisir, ne perdraient-ils pas alors tous leurs charmes ? Quel est celui qui oserait vivre dans l'habitude du péché, s'il se rappelait qu'il peut y mourir, et que s'il y meurt, le jugement le plus sévère, la condamnation la plus terrible lui est réservée ? Ne ferait-il pas alors tous ses efforts pour sortir de l'état du péché, ne prendrait-il pas tous les moyens nécessaires pour assurer sa conversion ? Servirions-nous le Seigneur avec tant de lâcheté, commettrions-nous tant de fautes, sous prétexte qu'elles sont légères, ne répondrions-nous pas avec plus de fidélité à la grâce, si nous nous rappelions qu'il faudra rendre compte d'une parole inutile, comme de toutes les grâces dont nous n'aurons pas profité ? Combien au contraire ne serions-nous pas vigilants sur nous-mêmes pour mettre à profit tous les dons du Seigneur, et pour éviter jusqu'à l'ombre même du mal ? Disons-nous donc souvent à nous-mêmes, je paraîtrai un jour devant Dieu pour y rendre compte de toutes mes œuvres. Le jugement sera terrible, et la sentence portée contre les méchants plus terrible encore, et cette pensée servira à régler notre conduite suivant les maximes de la religion : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Mais, mes frères, outre le jugement particulier que chacun de nous subira après sa mort, la foi nous enseigne qu'il y aura, à la fin des siècles, un jugement général, que tous les hommes sans exception paraîtront devant le Juge suprême, pour entendre, en présence de l'univers entier, l'arrêt qui fixera irrévocablement leur sort. Et c'est là, mes frères, l'objet spécial, le dogme particulier qui est proposé à notre foi dans le septième article du symbole : *Inde venturus est judicare vivos et mortuos.* Mais, puisque chacun de nous doit être jugé après notre mort, pourquoi ce jugement général ? pourquoi ! Mes frères, pour que le vice et la vertu reçoivent toute leur récompense, pour que la justice de Dieu soit vengée, sa providence justifiée, enfin, pour que le corps de l'homme qui avait partagé ses vices ou ses vertus, partage aussi son opprobre ou son triomphe.

1° Pour que le vice et la vertu reçoivent leur entière récompense ; il est, mes frères des actions morales qui ne finissent pas avec l'acte qui leur donne naissance, ni avec la personne qui les produit, mais dont les suites se perpétuent en bien ou en mal pendant des siècles entiers. C'est comme une semence de bien ou de mal que l'on a jetée parmi ses frères, et qui portera des fruits de vie et de mort jusqu'à la postérité la plus reculée. Or, ces actions dont on a pu et dû prévoir les suites bonnes ou mauvaises, ne seront complètes que lorsqu'elles auront cessé d'avoir une influence quelconque sur la conduite de nos frères ; ces actions et leurs suites sont imputables à leur auteur, il est de la justice de Dieu de les punir ou de les récompenser à proportion, il le fera dans le jugement général, parce que ces œuvres auront eu alors leur entier effet. Et c'est alors que paraîtra à découvert toute la malice de nos actions, et que les suites qu'elles auront eues nous seront reprochées avec amertume. Ainsi tant de commerces publiquement scandaleux, qui auront entraîné les autres au crime, tant de paroles contre les mœurs, qui auront fait mourir la pudeur dans le cœur de ceux qui les auront entendues, qui auront autorisé le dérèglement de leur conduite ; toutes ces suites, seront punies dans ceux qui les auront fait naître par leurs actions et leurs paroles ; ainsi les auteurs de tant de mauvais livres dans lesquels la religion aura été tournée en ridicule, les mœurs traînées dans la fange, et par lesquels, par conséquent, la religion aura été détruite, les mœurs perdues, livres affreux dont les ravages se seront perpétués jusqu'à la dernière postérité, les auteurs, dis-je, de ces livres infernaux seront condamnés, pour tous les maux qu'auront fait leurs affreuses productions. De combien de crimes ne seront-ils pas alors chargés, combien de jeunes gens leur reprocheront la perte de leur foi et de leur innocence ! Combien de parents les chargeront de la perte de leurs enfants qui sans eux se seraient sauvés ! et de quel poids énorme de crimes ne se trouveront-ils pas alors accablés !.. Ainsi, pères et mères, les exemples que vous donnez à vos enfants ne périssant point avec vous, vous répondrez devant Dieu de toutes leurs suites... Et que ces suites sont terribles, lorsque les exemples sont mauvais ! des enfants mal élevés, pervertis par les leçons ou les actions de ceux qui leur ont donné le jour, élèveront aussi mal leurs enfants à leur tour. L'esprit d'irréligion, d'impiété, se propagera pendant plusieurs générations, ce sera comme une race maudite, et le malheureux père qui sera la première cause de ces désordres doit être puni de Dieu, non-seulement pour le mal qu'il a fait, mais pour celui qu'il aura fait commettre.

Mais s'il est de la justice de Dieu de punir dans chacun de nous le mal dont nous aurons été la cause, il ne l'est pas moins de récompenser en nous le bien, que nous aurons procuré. Oui, mes frères, les bons conseils, les saints exemples, les avis salutaires, les instructions que nous aurons données à nos frères, et qui auront produit dans leur cœur des fruits de salut, dont les ef-

fets se seront faits sentir pendant longtemps, le Seigneur nous tiendra compte de la part que nous aurons reçue dans les bonnes œuvres que les autres auront faites ; c'est ainsi qu'un père et une mère seront récompensés des vertus de leurs enfants, parce qu'ils les auront procurées par leur bonne éducation et les saints exemples qu'ils leur auront donné. Tout ce que je viens de dire, mes frères, est conforme aux règles de la justice, les hommes mêmes rapportent la louange ou le blâme d'une action à celui qui y a plus ou moins influé. C'est ainsi qu'un général d'armée reçoit les honneurs du triomphe pour le gain d'une bataille, quoiqu'il ne l'ait pas gagnée seul, mais parce qu'il a dirigé ses soldats. Or, mes frères, c'est au jugement dernier que chacune de nos actions aura eu son entier effet, et que la justice du Seigneur les récompensera selon leurs mérites. Et voilà la première raison qui nous fait apercevoir la convenance du jugement général.

2° Pour que la justice et la providence de Dieu soient justifiées et vengées aux yeux de l'univers par le triomphe de la vertu et l'humiliation du vice ici-bas; la justice du Seigneur semble se cacher, sa providence est méconnue, et semble quelquefois avoir abandonné le monde. Le méchant triomphe, et l'homme vertueux est dans l'humiliation ; l'un est comblé de biens, l'autre réduit à la misère ; l'un est estimé, recherché ; l'autre est méprisé, oublié ; le méchant échappe quelquefois au châtiment qu'il mérite ; le juste subit quelquefois une peine injuste ; les vices du méchant sont cachés, ou loués ; la vertu du juste est méconnue, censurée, tournée en ridicule. L'homme, éclairé des lumières de la foi et de la saine raison, sait bien démêler à travers ces contradictions apparentes la conduite pleine de sagesse de la Providence qui donne à son gré les biens et les richesses, qui ne permet l'élévation des uns et l'humiliation des autres que pour le bien de tous, mais le méchant orgueilleux en prend occasion de révoquer en doute le dogme de la providence, il accuse dans son cœur la justice de Dieu, il forme dans son esprit de vains systèmes : si Dieu existait, dit-il, s'il daignait abaisser ses regards sur les misérables mortels, on ne verrait pas le vice heureux et la vertu malheureuse ! Non, poursuit-il, le Dieu de Jacob ne voit pas, ne s'occupe pas de ce qui se passe sur la terre ! Insensé ! s'il voulait seulement réfléchir sur les merveilles de la nature, il y verrait clairement que celui qui veille à l'ordre physique, veille à plus forte raison à l'ordre moral ; s'il descendait seulement dans le fond de son cœur, il connaîtrait bien aux remords qu'il éprouve et dont ses systèmes ne sont que l'expression, que le Seigneur voit le fond de son cœur. Mais enfin, il outrage, il blasphème la justice et la providence du Seigneur.

Que dis-je, mes frères, le juste lui-même est scandalisé pour ainsi dire de ce désordre apparent. J'ai vu, disait David, j'ai vu les pécheurs dans le sein de la paix, jouir des douceurs de l'abondance ; exempts des maux qui affligent les autres hommes, remplis d'un vain orgueil. Leur iniquité s'accroît de leur abondance; livrés aux déréglements de leur cœur, ils ont blasphémé contre le ciel ! et je me suis dit à moi-même, voilà que ces pécheurs fortunés dans le siècle ont acquis des richesses. C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur et lavé mes mains dans la compagnie des gens de bien, je n'en ai pas moins éprouvé les fléaux et les disgrâces. Frappé de ce spectacle, ajoutait le Prophète, mes pieds ont chancelé et se sont presque détournés de la voie de la justice, parce que j'ai regardé le pécheur avec jalousie en voyant la paix et le bonheur des méchants. (*Psal.* LXXII, 2, 3 et seq.)

C'est ainsi, mes frères, que le désordre apparent qui règne dans le monde devient pour l'impie un sujet de blasphème, et pour le juste une tentation et une épreuve délicate. Mais tandis que le méchant s'égare dans la vanité de ses pensées, l'homme que la foi et la raison éclairent porte ses vues plus loin; il voit que ce monde n'est pas tout, qu'il n'est que le commencement d'un ordre de choses qui doit se perpétuer au delà du tombeau, que la justice du Seigneur se doit à elle-même de récompenser la vertu et de punir le vice, et venger d'une manière éclatante sa providence méconnue et insultée. Ecoutons le Prophète : « J'ai pensé à approfondir ce mystère, mais j'y ai trouvé de grandes difficultés, jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu et que j'ai compris quelle doit être la fin des impies.» *Donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum.* (*Ibid.*, 17.)

C'est alors que le prophète comprend, qu'un Dieu juste doit rétablir l'ordre partout, et quoique sa sagesse et sa providence brillent dans l'inégale répartition des biens et des maux dans le monde, il doit un jour la faire paraître avec éclat : il voit le méchant confondu. *Comment sont-ils tombés dans la désolation : « Quomodo facti sunt in desolationem. »* (*Ibid.*, 19.) Ils ont fini tout à coup, ils ont péri à cause de leur iniquité : *Semblables au songe de celui qui se réveille, ils seront exterminés, Seigneur, de votre ville, il n'en restera pas même l'image : « Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (*Ibid.*, 20.) Le juste, au contraire, s'attachera de plus en plus à Dieu, et il chantera ses louanges dans l'assemblée des fidèles : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (*Ibid.*, 28.)

Or, mes frères, c'est dans le jugement général que seront pleinement justifiées et vengées la justice et la providence du Seigneur trop longtemps méconnues dans ce monde. Alors l'homme qui aura été grand ici-bas, et qui ne se sera servi de sa puissance que pour se livrer à ses passions et opprimer son frère, paraîtra dépouillé de ce vain éclat qui si souvent a servi à cacher ses désordres, et lui a attiré une considéra-

tion dont il était indigne, et qu'il paraîtra petit, vil même et méprisable. Alors seront dévoilées ces injustices palliées, ces spoliations secrètes par lesquelles on s'était engraissé aux dépens de la veuve et de l'orphelin, en conservant une réputation de probité intègre. Alors le voile de l'hypocrite sera déchiré, et l'on verra que ses vertus n'étaient que des vertus feintes, et que sa piété apparente cachait les désordres les plus criants; alors enfin seront dévoilés ces mystères d'iniquités que l'on avait pu soustraire aux yeux des hommes, ces commerces criminels, déguisés sous l'apparence d'une amitié chrétienne; ces infidélités monstrueuses, que le lien conjugal avait servi à cacher; tout sera dévoilé, mis au grand jour pour l'humiliation du pécheur, la honte du crime et la gloire du Très-Haut qui prononcera contre les criminels la sentence d'une éternelle réprobation : ***Ite, maledicti, in ignem æternum.*** (*Matth.*, XXV, 41.)

Mais ce jour de la grande manifestation qui sera pour le pécheur un jour de confusion et de désespoir, sera pour le juste un jour de gloire et de triomphe. Le Seigneur se le doit à lui-même, il le doit à la vertu trop longtemps méconnue. Que de vertus seront alors mises au grand jour? que d'actions saintes, inaperçues ici-bas, seront dévoilées! Tant de ces pensées et de bons désirs, tant d'actes de patience et de résignation dans les peines et les injures, de violence et de mortification, que le monde traitait de lâcheté ou de folie, tant de prières ferventes et de communions saintes, tant d'aumônes versées dans le sein du pauvre, tant de mépris, d'insultes supportés pour le Seigneur, toutes les vertus enfin que l'homme juste aura pratiquées paraîtront avec éclat et vengeront l'homme juste de tous les sarcasmes et de toutes les railleries auxquelles il aura été livré ici-bas. C'est alors que le pécheur, l'impie confondus seront obligés de rendre gloire à Dieu et de publier sa justice: ***Justus es, Domine, et rectum judicium tuum :*** « *Vous êtes juste, Seigneur*, s'écrieront-ils, *et vos jugements sont équitables.* » (*Psal.* CXVIII, 137.) Insensés que nous sommes! ajouteront-ils dans leur douleur, en voyant la gloire des saints : voilà ceux que nous avons tournés en ridicule et poursuivis de nos sarcasmes; nous les regardions comme des insensés qui renonçaient aux jouissances du siècle, et se dérobaient à ses faveurs, et voilà que leurs souffrances et leurs privations sont couronnées d'une gloire qui n'aura point de fin, nous nous sommes donc cruellement trompés, nous nous sommes égarés dans les voies de l'iniquité, et nous avons ignoré les voies du Seigneur. A quoi nous servent maintenant notre faste et nos richesses, tout cela a passé comme une ombre, comme le vaisseau qui fend les eaux et qui ne laisse après lui aucune trace (*Sap.*, XV, 2 et seq), et le pécheur n'aura plus pour lui que des gémissements et des regrets éternels. Enfin, comme le corps aura participé à nos bonnes ou mauvaises actions, il est juste qu'il participe aussi à notre humiliation et à notre gloire, et telles sont les raisons qui, indépendamment de la révélation divine, nous montrent la nécessité et la convenance du jugement général.

Voilà, mes frères, les vérités qui nous sont enseignées par le septième article du symbole, et que nous devons croire fermement. Nous serons jugés après notre mort, et nous paraîtrons encore au jugement général, où notre vie tout entière sera mise au grand jour et connue de tout l'univers. Que cette pensée serait propre à nous faire sortir de l'iniquité, et à nous faire marcher dans la vertu, si elle était plus souvent présente à notre esprit; pourrions-nous commettre le mal, si nous nous rappelions que le Seigneur nous en demandera un compte rigoureux?

Oui, mes frères, les plus grands saints ont tremblé à la pensée de l'avénement redoutable du Fils de Dieu. Toutes les fois que je considère ce jour terrible, s'écriait saint Jérôme, je tremble de tous mes membres, soit que je mange ou que je boive, soit que je fasse autre chose, il me semble toujours entendre ce bruit terrible de la trompette qui retentit à mes oreilles, et qui dit : Levez-vous, morts, et venez au jugement. Imitons la conduite de ces grands saints, et bientôt le péché perdra tous ses charmes, le monde tous ses attraits, la vertu seule nous paraîtra aimable, notre vie se passera dans l'observation exacte de la loi du Seigneur, et c'est ainsi que nous mériterons d'entendre un jour sortir de la bouche du Sauveur, ces consolantes paroles : ***Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est a constitutione mundi.*** (*Matth.*, 25, 34.) *Amen.*

INSTRUCTION XVII.

Huitième article du Symbole.

SUR LE SAINT-ESPRIT.

Credo in Spiritum sanctum.

Je crois au Saint-Esprit.

Jusqu'ici, mes frères, en vous expliquant la doctrine contenue dans le Symbole, nous vous avons parlé de Dieu en lui-même, c'est-à-dire, de sa nature, de ses divines perfections, du Père qui nous a créés, du Fils qui nous a rachetés, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension glorieuse, de son dernier avénement et du jugement que tous les hommes subiront un jour. De toutes ces vérités nous avons tâché de tirer des conséquences pour notre conduite journalière. Mais, mes frères, il ne suffit pas pour être sauvé de savoir ce qui regarde le Père et le Fils, il faut encore savoir ce qui regarde le Saint-Esprit, troisième personne de la sainte Trinité, ce qu'il est en lui-même, par rapport à nous, et les devoirs que nous devons lui rendre. Et voilà, mes frères, ce qui nous est enseigné dans les articles suivants jusqu'au onzième. On nous y parle de sa nature et de ses effets, je dis

de ses effets et de ses dons, car mes frères, comme nous l'avons déjà dit, quoique les œuvres extérieures en Dieu soient propres aux trois personnes divines, néanmoins on leur en attribue de particulières. C'est ainsi qu'on attribue au Père l'œuvre de la création, au Fils l'œuvre de la rédemption, et au Saint-Esprit la sanctification de nos âmes, et l'établissement de l'Eglise. Il est donc bien important, mes frères, de vous instruire sur le Saint-Esprit, afin que votre foi soit de plus en plus éclairée et que vous puissiez rendre à cet Esprit divin, les hommages qui lui sont dus. Nous expliquerons aujourd'hui le huitième article du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit*, et nous parlerons de ce qu'il est en lui-même et de ses effets dans les âmes.

Je crois au Saint-Esprit. Par ces paroles, mes frères, nous faisons profession de croire qu'il y a en Dieu, outre le Père et le Fils, une troisième personne que l'on appelle Saint-Esprit, qui ne fait qu'un seul et même Dieu avec le Père et le Fils, et qui est Dieu comme le Père et le Fils. Voilà en peu de mots le sens de cet article. Mais combien de personnes le récitent sans y attacher aucune idée, combien peut-être, qui ne savent s'il y a un Saint-Esprit ou qui ignorent ce que c'est que le Saint-Esprit : *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Act.*, XIX, 2.) Il est donc bien important de vous instruire sur cet article, et de vous rappeler à cet égard les enseignements de la foi.

1° La foi nous enseigne qu'il y a en Dieu une troisième personne que l'on appelle Saint-Esprit. Il est vrai, mes frères, que Dieu étant esprit : *Spiritus est Deus*, et la sainteté étant essentielle à Dieu, on pourrait donner le nom d'Esprit-Saint à chacune des personnes de l'adorable Trinité, mais on donne spécialement ce nom à la troisième personne, et en cela, nous suivons l'enseignement de l'Ecriture sainte. Jésus-Christ nous enseigne lui-même cette vérité. *Allez*, dit-il, en envoyant ses disciples à la conquête du monde, *enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder les Commandements que je vous ai donnés, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit*, et l'apôtre saint Jean nous révélant le mystère de l'adorable Trinité, nous dit : il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.* (I *Joan.*, V.)

Paroles qui nous montrent en même temps, et l'unité de nature en Dieu, et la Trinité des personnes. L'Ecriture sainte est remplie de passages qui nous montrent en Dieu une troisième personne, en nous découvrant les propriétés qui constituent la personne, et qui sont toutes attribuées au Saint-Esprit. C'est ainsi que le Saint-Esprit fait entendre sa voix au diacre Philippe : *Allez*, lui dit-il, *approchez-vous de ce chariot* (*Act.*, VIII, 26), et dans le prophète Ezéchiel, le Saint-Esprit est venu sur moi et il m'a dit. (*Ezech.*, II, 5.) C'est ainsi qu'il se fait entendre aux apôtres, qui priaient pour demander à Dieu qu'il fît connaître sa volonté sur le choix de ses ministres : *Séparez-moi Paul et Bernabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés : « Segregate mihi Paulum et Barnabam ad opus ad quod assumpsi eos. »* (*Act.*, XIII, 23.)

Jésus-Christ lui-même nous enseigne la même chose, quand il dit à ses disciples : *Le Saint-Esprit, le Paraclet, le consolateur que je vous enverrai viendra en vous, et quand il sera venu il vous apprendra toutes choses, il vous rappellera dans la mémoire tout ce que je vous ai dit.* (*Joan.*, XIV, 26.) Par tous ces passages de nos livres saints, il est clair que le Saint-Esprit est une personne en Dieu, car nous croyons que le Père est une personne, parce qu'il pense, qu'il veut, qu'il agit ; nous croyons pour les mêmes raisons que le Fils est une personne, nous devons donc aussi regarder le Saint-Esprit comme une personne, puisque partout dans l'Ecriture les mêmes opérations lui sont attribuées. Au reste, telle est la foi de l'Eglise, dans ses symboles, ses instructions, ses prières, qu'elle commence et finit toujours au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, c'est-à-dire, au nom des trois personnes divines.

2° La foi nous enseigne que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, c'est ce que nous enseigne le symbole de Nicée : *Qui ex Patre Filioque procedit*, et ce que nous voyons clairement exprimé dans l'Ecriture. Lorsque le consolateur sera venu, dit Jésus-Christ à ses disciples, cet esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, c'est lui qui rendra témoignage de moi (*Joan.*, XV, 26); il procède donc du Père, Jésus-Christ le dit expressément, il procède aussi du Fils, puisque le Fils doit l'envoyer au nom et de la part du Père. (*Matth.*, X, 20.) Ailleurs, il est appelé tantôt l'esprit du Père, tantôt l'esprit du Fils. (I *Corinth.*, II, 12.) Seconde vérité que nous devons connaître, mais que nous ne saurions comprendre, parce que l'homme ne peut comprendre l'essence divine.

3° La foi nous enseigne que le Saint-Esprit est égal au Père et au Fils, qu'il a les mêmes perfections, qu'il est Dieu comme le Père et le Fils, l'Ecriture nous enseigne partout cette vérité. En effet, mes frères quelles sont les principales perfections essentielles à Dieu ! ce sont : l'éternité, l'immensité, la toute science, la toute-puissance, etc. Or, toutes ces perfections sont attribuées au Saint-Esprit, troisième personne de la sainte Trinité ; il est éternel, c'est par lui que les cieux ont été affermis (*Psal.* XXXII, 6); il est immense, l'esprit de Dieu a rempli toute la terre (*Sap.*, I, 7), il voit tout, il connaît tout : *Quo ibo a Spiritu tuo* (*Psal.* CXXXVIII, 7)? il pénètre jusque dans les profondeurs de l'essence divine : *Omnia scrutatur, etiam profunda Dei* (I *Cor.*, II, 10); il donne le don des langues, et le pou-

voir d'opérer des miracles: *Per Spiritum datur sermo sapientiæ.* (I *Cor.*, IV, 12.) Quel autre que Dieu peut remettre les péchés? Or, reprend l'Apôtre, c'est au nom de Jésus-Christ que nous sommes purifiés et lavés (I *Cor.*, VI, 11), mais c'est par l'esprit de Dieu, puisque c'est par ce divin esprit que la charité est répandue dans nos cœurs (*Rom.*, VI, 5). Et lorsque saint Pierre reproche à Ananie et à Saphire le mensonge qu'ils avaient commis: *Comment*, leur dit-il, *Satan vous a-t-il séduit le cœur jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit, ce n'est point aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu.* (*Act.*, V, 3, 4.) Paroles qui nous montrent clairement que le Saint-Esprit est Dieu, comme le Père et le Fils, et qu'il ne fait avec eux qu'un seul et même Dieu.

Aussi l'Eglise, docile aux enseignements de son divin fondateur, nous rappelle souvent cette vérité qu'elle nous a enseignée depuis son établissement. Si elle ordonne à ses enfants de tracer sur eux-mêmes les signes de leur rédemption, c'est en invoquant les trois personnes divines, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si le péché originel est effacé dans le baptême, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si notre âme, après avoir perdu l'innocence baptismale, obtient dans le sacrement de pénitence la grâce de la réconciliation, c'est au nom du Saint-Esprit, comme du Père et du Fils. Si les malades sont administrés, les prêtres consacrés, les époux bénis, c'est au nom des trois personnes divines. Enfin l'Eglise, pour graver de plus en plus dans nos cœurs le souvenir de ces vérités, veut que ses ministres, dans les prières publiques, et les fidèles invoquent souvent l'auguste Trinité, commencent et finissent leurs actions au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. D'après tout ce que je viens de dire, vous voyez, mes frères, que le Saint-Esprit est Dieu, comme le Père et le Fils, et qu'il ne fait avec le Père et le Fils qu'un seul et même Dieu.

Voilà, mes frères, les trois principales vérités renfermées dans ces paroles: Je crois au Saint-Esprit. Par ces paroles, nous faisons profession de croire qu'il y a en Dieu une troisième personne que l'on appelle Saint-Esprit; que ce Saint-Esprit est Dieu avec le Père et le Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. Vérités que nous devons connaître au moins quant à la substance, puisque la connaissance du mystère de la Trinité est nécessaire au salut, et que l'on ne saurait avoir cette connaissance sans savoir que le Saint-Esprit est la troisième personne de l'auguste Trinité, et qu'il est égal en toutes choses au Père et au Fils. Vérités que nous devons croire d'une foi ferme et inébranlable, malgré leur obscurité, malgré les saillies d'une raison orgueilleuse, et sans la foi desquelles tout espoir de salut nous est ôté pour toujours. Cependant, mes frères, que de personnes, au sein même du christianisme, qui les ignorent, ces vérités, ou qui ne les croient que d'une foi faible et inefficace?

Mais de ces vérités, il s'ensuit: 1° Que puisque le Saint-Esprit est Dieu, il est un être intelligent, simple, qui ne peut être vu de nos yeux, ni touché de nos mains, ni aperçu par aucun de nos sens. Ainsi, les figures sous lesquelles on représente le Saint-Esprit ne sont que des emblèmes qui nous révèlent quelques-unes de ses perfections ou de ses opérations. C'est ainsi qu'on nous le représente sous la figure d'une colombe, parce que ce fut sous cette figure qu'il descendit sur Jésus-Christ au moment de son baptême; par là, aussi, on veut nous faire connaître son innocence et sa pureté. On le représente encore sous la figure de langues de feu, parce que c'est sous cet emblème qu'il descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte; et on veut par là nous donner à connaître sa charité et son amour pour les hommes. Mais gardons-nous de croire que le Saint-Esprit soit quelque chose de semblable, ce serait une erreur et une impiété; ce ne sont là que des symboles qui nous découvrent quelques-unes de ses opérations ou de ses perfections; mais le Saint-Esprit en lui-même est une substance simple. *Spiritus est Deus.*

2° Lorsque nous disons: Je crois au Saint-Esprit, nous faisons profession de croire en lui comme nous croyons en Dieu; c'est-à-dire 1° que nous croyons, qu'il existe; 2° que nous ajoutons foi à ses paroles; 3° que nous mettons en lui toute notre confiance. Car, puisque le Saint-Esprit est Dieu, nous devons croire en lui comme nous croyons au Père et au Fils: *Credo in Spiritum sanctum.*

3° Puisque le Saint-Esprit est Dieu, il s'ensuit que nous devons lui rendre tous les devoirs de l'adoration, de la reconnaissance, de la prière. Le devoir de l'adoration, puisqu'il est notre maître et notre créateur; le devoir de la reconnaissance, pour toutes les grâces que nous en avons reçues; le devoir de la prière, pour lui demander toutes les grâces dont nous avons besoin. Voilà, mes frères, ce que c'est que le Saint-Esprit en lui-même, et ce que la foi nous apprend sur sa personne adorable. Voyons maintenant ce qu'il est par rapport à nous.

L'Ecriture sainte et les symboles de la foi donnent au Saint-Esprit différents noms pour exprimer ses opérations dans les âmes. Ainsi, 1° le Saint Esprit est appelé esprit de vérité: *Spiritum veritatis* (*Joan.*, XV, 26), parce que le Saint-Esprit nous enseigne toute vérité sans aucun mélange d'erreurs. Il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu de nous enseigner toute vérité sans aucune altération. Les enseignements des hommes sont souvent trompeurs. Aveuglés par leurs passions, leurs préjugés ou leurs intérêts, ils confondent souvent la vérité avec l'erreur. Que de maximes parmi les hommes sont regardées comme incontestables, et qui sont néanmoins fausses aux yeux de celui qui est la vérité même! Combien d'autres où

l'erreur se trouve confondue avec la vérité! Ainsi, les maximes qui nous enseignent qu'il faut s'enrichir et faire fortune à tout prix; que l'honneur exige que l'on se venge de son ennemi, et que c'est une lâcheté de pardonner une injure, etc., maximes fausses, propres seulement à faire le malheur de l'homme, et regardées néanmoins comme d'incontestables vérités. Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse nous enseigner toute vérité. Ses instructions sont comme un flambeau brillant, à la lumière duquel on peut marcher sans crainte : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.* (*Joan.*, VIII, 12.) Supposé que le monde puisse nous enseigner quelques vérités; elles se borneront au bonheur de cette vie. Mais l'esprit de Dieu nous enseigne les vérités du salut, ces vérités qui peuvent non-seulement faire le bonheur de l'homme dans l'autre vie, mais encore dans la vie présente. C'est lui qui nous apprend à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir. C'est lui qui nous fait comprendre qu'il ne *sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* (*Matth.*, XVI, 26); que ce monde n'est qu'un lieu de passage, mais que nous avons une autre patrie à laquelle nous devons tendre de toutes nos forces. C'est lui qui nous fait goûter les maximes de mortification et de pénitence qui semblent si fortement répugner à la nature, et qui sont néanmoins si nécessaires pour en réprimer les penchants déréglés; les maximes de la religion sur le détachement du cœur, l'amour des souffrances, la vigilance sur nous-mêmes; en un mot, toute cette doctrine de sanctification que Jésus-Christ nous a enseignée, mais dont l'esprit de vérité peut seul nous donner l'intelligence : *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI, 13.)

Le monde n'instruit ses disciples qu'avec peine, avec lenteur et en observant une certaine progression. Pour profiter de ses leçons, il faut avoir certaines dispositions, et les leçons du maître le plus habile échouent souvent devant l'incapacité du disciple. Le Saint-Esprit nous instruit promptement, et sur les choses les plus sublimes et les plus relevées. Tout sujet lui est bon; il sait ouvrir son intelligence, faire pénétrer dans son cœur les instructions les plus relevées, et dans un moment. Voyez les disciples de Jésus-Christ. Ils avaient vécu trois ans avec lui. Quelle n'était pas cependant leur grossièreté et leur ignorance? Ils n'avaient rien compris aux saintes instructions de leur divin maître. Le sens des livres saints, qui annonçaient les mystères du Messie, sa vie, sa mort, leur était inconnu; imbus des préjugés de leur nation, l'ambition, le désir d'obtenir les premières places dans le royaume du Messie, qu'ils attendaient, semblaient être le principal motif de leur attachement à leur divin Maître. Mais à peine ont-ils reçu l'Esprit de vérité qu'ils deviennent des hommes nouveaux. Leur intelligence s'ouvre aux vérités saintes de la religion, ils comprennent la doctrine de leur divin Maître, le sens des Ecritures leur est dévoilé, ils en saisissent l'ensemble et s'efforcent de la faire connaître aux hommes. Quel détachement des choses de la terre! La fortune, ils la méprisent; les biens de ce monde, ils ne les jugent pas dignes de l'estime d'un cœur fait pour Dieu; les trésors, on les apporte à leurs pieds, ils dédaignent de se charger de leur distribution; les honneurs, ils n'en voient point de plus grands que d'être trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ. Les rebuts, les mépris, les mauvais traitements, voilà ce qu'ils estiment, ce qu'ils recherchent, parce que c'est là ce qui les rapproche davantage de celui en qui l'Esprit-Saint leur a fait voir le modèle qu'ils doivent imiter. Admirable changement, que l'Esprit-Saint pouvait seul produire dans les âmes, parce qu'à lui seul appartient le pouvoir de dissiper nos préjugés et nos erreurs, et d'enseigner aux hommes toute vérité! *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem.*

En second lieu, l'Esprit-Saint est appelé esprit vivifiant et sanctificateur : *Spiritum vivificantem.* Or, le Saint-Esprit vivifie nos âmes et nos corps. 1° C'est lui qui donne la vie à nos âmes, ou plutôt c'est lui qui est leur véritable vie. L'homme est dans un état de mort selon l'âme, s'il n'est mû et animé par le Saint-Esprit, puisque cet Esprit divin est la vie de notre âme, comme l'âme est la vie du corps, dit saint Augustin : *Vita carnis tuæ anima tua : vita animæ tuæ Deus tuus.* C'est lui, nous dit le grand Apôtre, qui nous rend enfants de Dieu : *Quicunque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (*Rom.*, VIII, 14), et qui nous fait appartenir à Jésus-Christ : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* (*Rom.*, VIII, 9.) Et comment cela, mes frères? par la foi, l'espérance et la charité. Par la foi qui incline notre esprit et nos cœurs à croire tout ce que le Seigneur nous a révélé; qui fait que nous sommes sûrs de lui plaire en l'honorant comme il veut être honoré : *Sine fide impossibile est placere Deo.* (*Hebr.*, XI, 6.) Par l'espérance, qui fait que nous mettons en Dieu toute notre confiance, que nous en attendons tous les secours nécessaires au salut, et que dans le Saint-Esprit nous pouvons l'appeler du doux nom de Père : *In quo clamamus : Abba Pater.* (*Rom.*, VIII, 15.) Par la charité, qui nous unit à Dieu, qui nous rend agréables à ses yeux, qui fait que le Seigneur met ses délices à habiter dans nos cœurs, charité qui est un don du Saint-Esprit aussi bien que la foi et l'espérance : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* (*Rom.*, V, 5.) Et voilà comment le Saint-Esprit est la vie de nos âmes. Les hommes sont sans force et sans vie, lorsqu'ils ne sont point animés par le souffle de l'Esprit divin; semblables à ces ossements arides dont parle un prophète, ils peuvent s'unir, s'environner de nerf, et de chair par les forces naturelles, mais ils n'ont point encore la vie, il faut que l'Es-

prit de vie entre dans les corps pour les animer et leur faire porter des fruits de sanctification. Sans lui, les hommes n'éprouvent de mouvement et de force que pour ce qui est terrestre et charnel, c'est l'Esprit de Dieu qui vient épurer leur intention, diriger leur esprit et leur cœur, et sanctifier par sa douce influence toutes leurs actions.

Mais si le Saint-Esprit vivifie nos âmes, il vivifie et sanctifie aussi nos corps. Oui, mes frères, c'est aussi par l'Esprit-Saint, ou à cause de l'Esprit-Saint qui habite en nous, que le Seigneur rendra un jour la vie à nos corps par la résurrection glorieuse. ***Si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus habite en vous***, dit saint Paul, ***celui qui a ressuscité Jésus-Christ rendra aussi la vie à vos corps mortels par son esprit*** (ou à cause de son esprit) ***qui habite en vous.*** (***Rom.***, VIII, 11.) Voilà, mes frères, le fondement de notre résurrection glorieuse, l'Esprit-Saint qui habite en nous. De là, mes frères, il s'en suit que nous sommes les temples vivants du Saint-Esprit, et rien ne nous est plus souvent répété dans l'Ecriture que cette vérité. ***Ignorez-vous***, dit le grand Apôtre, ***que vous êtes le temple de Dieu, que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint qui est en vous, que vous n'êtes point à vous-mêmes, mais que vous appartenez à Dieu, puisque vous avez été rachetés à un si haut prix ?*** (**I *Cor.***, VI, 15, 19, 20.) Eh quoi ? reprend l'Apôtre, ***prendrai-je les membres d'un Dieu pour en faire des membres de prostitution et d'infamie?*** (**I *Cor.***, VI, 15.) Dieu m'en préserve ! Paroles profondes et qui suffiraient seules, si elles étaient approfondies, pour régler nos mœurs, et bannir de la terre un vice qui la déshonnore et dont le nom même devrait être ignoré des chrétiens.

L'Esprit-Saint est un esprit de charité qui fait que nous aimons Dieu pour lui-même, et notre prochain pour l'amour de Dieu. Charité qui fait que nous nous attachons à lui, à cause de lui-même et de ses perfections infinies, à cause des bienfaits sans nombre dont il nous a comblés ; charité qui fait que nous observons de tout point la loi de Dieu malgré les répugnances de la chair et du sang, malgré les inclinations d'un cœur peu réglé, malgré les violences qu'il faut se faire à soi-même, et qui nous met dans la disposition de tout souffrir plutôt que de l'offenser. Non, s'écriait autrefois le grand Apôtre, ***rien ne sera capable de me séparer de Jésus-Christ, ni les peines, ni les tribulations, ni la mort la plus cruelle***, rien ne me fera jamais abandonner un si grand maître. (***Rom.***, VIII, 35.) Mais cette charité, dont Dieu est le principal objet, embrasse aussi le prochain dans son étendue. C'est elle qui nous unit à nos semblables, et qui fait que nous nous regardons comme les enfants d'un même père, qui est Jésus-Christ, et les membres d'une même famille, dont Dieu est le chef; c'est elle qui entretient la paix et l'union parmi les hommes, éteint les discordes, apaise les dissensions, étouffe les haines, fait pardonner les injures, prévient les médisances et les jugements injustes, empêche les soupçons et les injustices, répand dans le sein du pauvre d'abondantes aumônes, enfin, établit sur la terre une image de cette union dans laquelle existent les personnes divines : ***Ut sint unum sicut et nos.*** (***Joan.***, XVII, 11.) Charité, qui suffirait pour faire le bonheur de l'homme en ce monde si elle régnait dans tous les cœurs. Or, ***cette charité***, dit l'Apôtre, ***est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit : « Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.*** (***Rom.***, V, 5.)

L'Esprit-Saint est un esprit de prière, de cette prière qui s'élève jusqu'au trône de Dieu, et en fait descendre sur nous les grâces les plus abondantes. Car, dit le grand Apôtre, telle est la misère de l'homme que malgré ses infirmités sans nombre, il ne sait ce qu'il doit demander dans ses prières, ni comment il doit demander, ses cris s'élevant à peine, mais l'Esprit de Dieu demande, sollicite pour nous, avec des gémissements ineffables : ***Nam quid oramus sicut oportet nescimus, sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*** (***Rom.***, VIII, 26.) Oui, mes frères, c'est lui qui élève notre esprit vers Dieu, qui nous donne les saintes pensées et les pieux mouvements ; c'est lui qui nous fait connaître nos besoins et qui nous fait recourir au souverain médecin de nos maux ; par lui et avec lui, le pécheur prie et il sent son cœur s'ouvrir au repentir, et il déteste ses fautes, et il renaît à la vertu ; par lui et avec lui, le juste prie, et il se purifie de plus en plus de toutes ses imperfections; par lui et avec lui, l'âme pieuse se livre à la méditation des vérités éternelles, et y trouve les plus douces consolations, et elle s'introduit dans une sainte familiarité avec le Seigneur. Oh ! mes frères, combien n'avons-nous pas besoin de la grâce de Dieu ! De toute part les ennemis du salut nous environnent, des dangers au dehors, des tentations, des inclinations mauvaises au dedans, une faiblesse extrême là où le plus grand courage serait nécessaire. Qui nous arrachera à tant de péril ? le secours de Dieu, sollicité dans de ferventes prières. Car il est écrit : ***Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez : « Petite et accipietis. »*** (***Joan.***, XVI, 24.) Et comme nous ne pouvons prier comme il faut que dans le Saint-Esprit et par le Saint-Esprit, conjurons cet Esprit divin de venir dans nos cœurs, de former lui-même nos prières, de nous inspirer le goût pour ce saint exercice aujourd'hui si négligé, de nous préserver des aridités spirituelles qui peut-être nous en éloigneraient, ou de nous obtenir la grâce de les supporter avec patience, afin que la prière, qui nous est indispensable pour le salut, devienne aussi pour nous le sujet de notre consolation.

Le Saint-Esprit est un esprit de force, de cette force qui nous fait braver le respect

humain, mépriser les menaces des ennemis de la loi de Dieu, supporter les tribulations, combattre contre nous-mêmes, tout souffrir enfin, plutôt que de devenir prévaricateurs. C'est de cet esprit de force qu'étaient animés ces généreux athlètes de la foi qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, donnaient jusqu'à leur vie pour être fidèles à la loi du Seigneur. Rien n'était capable d'ébranler leur fermeté : les cachots étaient pour eux une demeure agréable ; les chaînes faisaient leur ornement et leur gloire ; la mort, l'objet de leur désir, parce qu'elle les réunissait à Dieu. C'est de cet esprit de force qu'étaient remplis tant de saints solitaires, qui renonçaient au siècle et à toutes ses espérances, aux biens du monde et à toutes ses jouissances, à la fortune et à tous ses honneurs, pour s'enfoncer dans les déserts, afin d'être plus unis à Dieu et plus à l'abri des piéges du monde. Ah ! mes frères, que l'homme laissé à lui-même est faible ! qu'il faut peu de chose pour l'abattre ! La crainte des tourments, les persécutions, que dis-je ? une raillerie, une plaisanterie, suffisent quelquefois pour le faire mentir à lui-même et à sa conscience, pour l'éloigner du sentier de ses devoirs ; mais quand l'Esprit de Dieu est avec lui ; quand il est rempli de cet esprit de force, qu'il est puissant ! et quel mal assez grand pourrait ébranler sa constance et sa foi ? Voyez les apôtres : instruits à l'école de Jésus-Christ, témoins de ses miracles, admis à ses plus intimes communications ; ne devait-on pas s'attendre qu'ils lui resteraient fidèles, et que, selon l'expression de l'un d'eux, ils seraient prêts à mourir avec lui ? Cependant ils abandonnent leur divin Maître au jour de son ignominie, ils n'osent s'avouer ses disciples, ils se cachent honteusement au lieu de prendre sa défense ; mais lorsqu'ils eurent reçu cet esprit de force qui procède du Père et que Jésus-Christ devait leur envoyer ; combien ils furent différents d'eux-mêmes ! Honteux de leur conduite passée, pleins de la noble mission qui leur avait été confiée, ils se hâtent de remplir les ordres de leur divin Maître ; ils annoncent sa loi et sa doctrine aux juges iniques qui l'ont mis injustement à mort, ils leur reprochent leur déicide, ils leur déclarent qu'il n'y a de salut pour eux que dans le sang du juste qu'ils ont répandu. Bientôt leur courage est mis à des épreuves pénibles : on leur défend de prêcher au nom de Jésus-Christ ; ils répondent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que la parole de Dieu ne saurait demeurer captive ; on les frappe de verges, on les jette en prison, ils s'estiment heureux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ, ils se répandent dans l'univers, qu'ils remplissent de la doctrine sainte. Leurs courses évangéliques, leurs peines, leurs succès, leur désintéressement, tout annonce qu'ils sont dirigés par l'Esprit de Dieu ; la mort la plus cruelle, qu'ils souffrent avec joie, appose le dernier sceau à leur témoignage, et montre ce que peut un homme, faible d'ailleurs, quand il a reçu l'esprit de force qui vient d'en haut ; ils changent la face de la terre.

Qui de nous, mes frères, n'a pas éprouvé souvent l'indispensable besoin de cet esprit de force qui nous met au-dessus des traits du monde et de la chair ? dans combien d'occasions n'avons-nous pas succombé sous les coups des tentations, ou dans les dangers que le monde nous tend de toute part ? combien de fois la séduction du mauvais exemple ou de discours impies ne nous a-t-elle pas fait abandonner nos devoirs ? le respect humain, les railleries, les plaisanteries des hommes, n'ont-ils pas fait chanceler notre foi et fait dévier du sentier de la vertu ? Combien donc n'avons-nous pas besoin de cet esprit de force qui nous soutienne et nous rende fermes dans la voie du salut. Oui, mes frères, c'est lorsque le danger est plus imminent que le courage et la force sont plus nécessaires, et les dangers que court la foi ne furent jamais plus grands, même dans le temps des persécutions. Non, mes frères, les persécutions ont vu de généreux martyrs, et fait éclater les plus nobles courages. La foi des chrétiens semblait se retremper dans le sang de leurs frères, et elle en sortait plus pure et plus ferme, tellement que saint Cyprien semblait les regretter en voyant le relâchement s'introduire parmi les fidèles au sein de la paix. Mais les exemples pernicieux, mais le mépris pour la religion que tant de personnes ne prennent plus la peine de déguiser, et dont elles semblent se faire un titre d'honneur, mais la circulation prodigieuse de livres impies, mais la corruption des mœurs et l'amour des plaisirs, voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler, et nous faire craindre que nous en soyons venus à ces temps malheureux dont parle le Sauveur, où l'on trouvera à peine de la foi sur la terre.

Conjurons donc cet esprit divin, troisième personne de la sainte Trinité, égal au Père et au Fils, un seul Dieu avec le Père et le Fils, de venir dans nos cœurs, et de les remplir de ses dons précieux. Disons-lui avec l'Eglise : Venez, Esprit-Saint, faites briller à nos yeux un rayon de votre lumière. Sans vous, nous sommes plongés dans les ténèbres les plus épaisses ; sans vous, nos cœurs sont froids et languissants ; allumez-y le feu de la divine charité. Vous êtes le père des pauvres, et notre misère spirituelle est extrême. Consolateur des affligés, soutenez notre faiblesse ; inspirez-nous l'esprit de prière, de componction et de larmes ; fortifiez-nous contre les ennemis de notre salut ; animez, sanctifiez toutes nos actions, afin qu'après vous avoir adoré et servi sur la terre avec le Père et le Fils nous puissions un jour vous voir dans le ciel. *Amen*

—

INSTRUCTION XVIII.

Neuvième article du Symbole.

SUR L'ÉGLISE, SON UNITÉ, SA CATHOLICITÉ.

Credo... sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem...

Je crois la sainte Eglise catholique, la communion des saints.

Le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la sainte Trinité, égal au Père et au Fils, procédant de l'un et de l'autre, doit donc être adoré comme le Père et le Fils ; il agit dans nos âmes d'une manière ineffable; il ouvre notre intelligence et nous fait goûter les vérités du salut, même celles qui sont les plus crucifiantes pour les passions; il fait naître la foi dans nos cœurs ; il y entretient l'espérance; il y ranime la charité. C'est lui qui forme dans nos cœurs ces saints gémissements, ces prières ferventes qui vont droit au cœur de Dieu, et qui font descendre sur nous les bénédictions les plus abondantes ; c'est lui qui nous fortifie dans les tentations, nous soutient dans les dangers, et nous donne cette force si nécessaire pour repousser les attaques du monde et de la chair. Voilà, mes frères, ce que nous avons expliqué dans le développement du huitième article du symbole de notre croyance, et ce que vous ne devez plus ignorer si vous avez été attentifs à la dernière instruction. Cependant je ne vous ai parlé encore que du Saint-Esprit en lui-même, et de ses effets particuliers dans chacun de nous, il reste encore à vous développer son œuvre par excellence; je veux dire la formation et la conduite de l'Eglise spécialement attribuée au Saint-Esprit, et c'est ce que nous tâcherons de faire, en vous expliquant le neuvième article du Symbole : *Credo Ecclesiam*, etc. Cet article a deux parties : l'une qui regarde l'Eglise, et l'autre la communication des biens spirituels qui se fait dans l'Eglise entre ses membres, ou autrement la communion des saints. Nous commencerons aujourd'hui l'explication de la première partie : Je crois l'Eglise sainte, catholique : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.*

I. *Qu'est-ce que l'Eglise?* — Il est bien important, mes frères, d'être instruit de ce qui fait l'objet de notre foi dans ce neuvième article du Symbole, aujourd'hui surtout, que tant de sectes ont rompu le lien de l'unité catholique, et s'efforcent d'entraîner les vrais fidèles dans l'erreur ; aujourd'hui qu'au sein même du catholicisme un si grand nombre de personnes se séparent en quelque sorte elles-mêmes de l'Eglise, soit en ne se soumettant pas à ses décisions, soit en foulant aux pieds ses préceptes. Cependant, dit saint Augustin, personne ne peut parvenir au salut ni obtenir la vie éternelle, s'il n'a Jésus-Christ pour chef, s'il n'est membre de son corps qui est l'Eglise (169).

Que signifie donc le mot *Eglise?* Ce mot signifie *réunion* ou *assemblée.* C'est ainsi que dans le psaume XXV, 5, l'Ecriture appelle l'assemblée des méchants l'*Eglise des méchants : « Odivi Ecclesiam malignantium.»* Elle appelle aussi l'assemblée des justes l'Eglise des justes : Que les louanges du Seigneur retentissent dans l'Eglise et l'assemblée des justes : *Laus ejus in Ecclesia sanctorum.* (*Psal.* CXLIX, 1.) Le mot *église* signifie encore le lieu où les fidèles se rassemblent pour offrir à Dieu leurs adorations et leurs hommages. Mais ici, ce mot a un sens plus précis et plus particulier qu'il faut vous expliquer. L'Eglise, dans toute son acception générale, signifie l'assemblée ou la société des saints qui servent Dieu sous un seul chef, qui est Jésus-Christ. Ainsi considérée, l'Eglise renferme les saints et les anges qui sont dans le ciel, les âmes des justes qui sont dans le purgatoire, et les fidèles qui sont encore sur la terre. Admirable société, mes frères, dont tous les membres tendent vers le bien commun, je veux dire vers Dieu qui a tout créé pour sa gloire, et à qui, par conséquent, tout doit se rapporter comme à la fin de toutes choses. Les anges, les saints de l'ancienne loi, les patriarches, les prophètes, les justes de tous les temps font partie de l'Eglise et en sont la plus noble portion; car, comme nous l'avons déjà dit, les saints de l'ancienne loi n'ont été sanctifiés que par la foi au Messie futur, et par l'application anticipée de ses mérites; ils ont été membres de cette société dont Jésus-Christ est le chef. Les anges ont aussi Jésus-Christ pour chef; et c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul. *Jésus-Christ*, nous dit le grand Apôtre, *est l'image du Dieu invisible, et il est né avant toutes les créatures, c'est par lui que tout a été créé sur la terre. Les choses visibles et invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances.* (*Col.*, I, 15.) Il est le chef du corps de l'Eglise... afin qu'il ait la primauté en toutes choses, parce qu'il a plu au Père de mettre en lui toute plénitude et de réconcilier tout par lui avec soi-même. Saint Paul dit ailleurs qu'*il est le chef de toute principauté et de toute puissance* (*Col.*, II, 10), c'est-à-dire des esprits célestes, et que Dieu, pour accomplir ses desseins éternels, a réuni par lui et en lui tout ce qui est sur la terre. (*Eph.*, I, 10.) Ainsi, mes frères, Jésus-Christ, comme Verbe de Dieu, est né avant toutes les créatures. C'est par lui que tout a été créé au ciel et sur la terre ; tout subsiste par lui ; c'est lui qui réunit tout en lui-même. Il est la parole intérieure de son Père, la lumière de toutes les intelligences ; c'est en lui et par lui que les esprits célestes voient Dieu, comme il le dit lui-même : *Quiconque me voit voit aussi le Père.* (*Joan.*, XIV, 9.) Or, comme c'est dans le Fils qu'ils voient le

(169) Ad ipsam salutem ac vitam æternam non pervenit, nisi qui habet caput Christum : habere autem caput Christum nemo poterit, nisi qui in ejus corpore fuerit, quod est Ecclesia. (*De unit. Eccl.*, c. 19.)

Père, c'est aussi dans lui et par lui qu'ils l'adorent et le glorifient dans l'unité du Saint-Esprit : *Per ipsum et cum ipso ipsi gloria sæcula sæculorum.* (*Rom.*, XI, 36.) Et voilà, mes frères, comment les anges et les saints de l'ancienne loi font partie de l'Eglise dont Jésus-Christ est le chef : *Per quem majestatem tuam laudant angeli.* (*Liturg. Eccl.*)

L'homme avait été créé pour être incorporé à cette Eglise, pour participer à son bonheur dans l'adoration et l'amour éternels de Dieu par son Fils. C'est pour cela qu'il avait été créé dans l'innocence et la grâce sanctifiante. Mais le péché est venu rompre les liens qui l'attachaient aux esprits bienheureux, et la société qu'il formait déjà avec les esprits célestes a été dissoute. L'homme ne pouvait de lui-même renouer le saint commerce qu'il avait avec les anges ; il aurait fallu satisfaire pleinement à la majesté de Dieu outragée, et l'homme, misère et corruption depuis son péché, n'avait rien de pur à lui présenter. Jésus-Christ, par son incarnation et ses satisfactions infinies, a réconcilié les hommes avec Dieu. Il est devenu, par son union avec la nature humaine, une seule personne, de sorte qu'il est en même temps le chef de toute principauté et de toute puissance, et le premier-né d'entre les morts. C'est en lui que Dieu a tout réuni, tant ce qui est au ciel que ce qui est sur la terre. Le ciel et la terre, les anges et les hommes le reconnaissent pour chef d'un même corps dont ils sont membres, et voilà comment les esprits célestes et les hommes rachetés par le sang du Sauveur, ne font qu'une seule Eglise, un seul corps dont tous les membres, unis par les liens de la charité, adorent et servent Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Mais cette Eglise dont tous les membres adorent le Père par le Fils en union avec le Saint-Esprit, est dans des états bien différents. Car une partie de ceux qui la composent voient déjà le Seigneur dans sa gloire, et jouissent d'un bonheur qui n'aura point de fin ; et c'est ce qu'on appelle l'Eglise triomphante, parce qu'elle est déjà couronnée dans le ciel. 2° Une autre partie, quoique unie à Dieu par la charité et la grâce sanctifiante, en sortant de ce monde ne jouissent pas encore de la vue de Dieu, et achèvent d'expier dans le purgatoire les imperfections et les fautes légères dont elles étaient coupables ; parce que rien d'impur ne peut entrer dans le ciel ; et c'est ce que l'on appelle l'Eglise souffrante. Enfin la dernière partie vit encore sur la terre au milieu des épreuves et des combats, s'efforçant de servir Dieu comme il veut être servi, et tendant ainsi à la fin commune par les mérites de Jésus-Christ ; et c'est ce que nous appelons l'Eglise militante. Toutefois, mes frères, ces trois Eglises, la triomphante, la souffrante et la militante, ou plutôt l'Eglise considérée sous ces trois rapports, selon la diverse situation de ses membres, ne fait qu'une seule et même Eglise.

Mais ce qui nous importe davantage, c'est de bien savoir ce que c'est que l'Eglise militante dont nous faisons partie, et qui est aussi l'objet spécial de l'article que nous expliquons. Qu'est-ce donc que cette Eglise ? C'est, répond votre catéchisme, la société des fidèles qui, sous la conduite des pasteurs légitimes, ne font qu'un même corps dont Jésus-Christ est le chef. Expliquons chacune de ces paroles afin que vous puissiez bien comprendre ce que c'est que l'Eglise.

1° *C'est la société des fidèles*, c'est-à-dire des chrétiens, fidèlement attachés à la religion de Jésus-Christ par la profession de la même foi. Par là vous comprenez, mes frères que l'on peut être chrétien sans être membre de l'Eglise : on devient chrétien par le baptême, et on ne fait partie de l'Eglise que par la profession de sa foi. Ainsi l'hérétique qui refuse avec opiniâtreté de croire à quelques-uns des articles de la foi, se retranche lui-même de la société des fidèles, et n'est plus membre de l'Eglise. Ainsi la première chose nécessaire pour faire partie de l'Eglise, après avoir reçu le baptême, c'est de professer sa foi en toutes choses.

2° J'ai dit : *C'est la société des fidèles qui, sous la conduite des pasteurs légitimes.* Et voilà le second caractère des membres de l'Eglise, la soumission aux pasteurs légitimes, surtout dans les décisions dogmatiques ou qui regardent la foi ; car, mes frères, Jésus-Christ en nous donnant sa loi, ne l'a point abandonnée aux vaines interprétations des hommes. Séduits par leurs préjugés, entraînés par leurs passions, ils n'auraient pas manqué de l'altérer et de la dénaturer. Aussi a-t-il chargé ses apôtres et leurs successeurs dans le ministère, de veiller au dépôt de la foi, et de la transmettre dans toute sa pureté aux générations les plus reculées. *Allez*, leur dit-il, *enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés.* « *Euntes docete.* » (*Matth.*, XXVIII, 19.) Et il ajoute, pour nous montrer l'obligation d'écouter les pasteurs légitimes : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné :* « *Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit.* » (*Ibid.*) Et dans un autre endroit, il dit : *Celui qui n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Ainsi, mes frères, c'est rompre les liens qui nous attachent à l'Eglise que de ne pas reconnaître l'autorité des pasteurs que Jésus-Christ a établis pour la gouverner. De là, vous devez conclure que les schismatiques, puisqu'ils se retranchent eux-mêmes en refusant de reconnaître l'autorité des pasteurs, et qu'ils vivent séparés de son obéissance, les apostats, qui abandonnent en même temps et la foi et la soumission due aux pasteurs, ne font point partie de l'Eglise.

3° Enfin, j'ai dit : que *les fidèles ne font qu'un corps dont Jésus-Christ est le chef.* Oui, mes frères, Jésus-Christ, fondateur de la société des fidèles, en est aussi le chef :

il gouverne son Eglise, il la conserve, il la protége du haut des cieux, il l'éclaire, il la sanctifie, il la dirige, il lui donne la force dont elle a besoin pour que les portes de l'enfer ne prévalent jamais contre elle; or, comme l'Eglise de la terre ne se compose pas de purs esprits mais d'êtres corporels en même temps que spirituels; et comme, d'un autre côté, les membres d'une telle société doivent avoir des rapports continuels avec leur chef et marcher sous son influence, Jésus-Christ, avant de monter au ciel, a établi au sein de son Eglise un chef visible, un représentant investi de son autorité pour gouverner son Eglise : ce chef visible, c'est l'évêque de Rome, ou le souverain pontife, successeur de saint Pierre, héritier des droits et des prérogatives de celui sur lequel Jésus-Christ a fondé son Eglise: *Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (*Matth.*, XVI, 18); et auquel il confia la conduite des pasteurs subalternes en même temps que des simples fidèles; lorsqu'après lui avoir fait donner, en présence des autres apôtres, le témoignage formel de son amour pour lui, il ajouta : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis : « Pasce agnos meos, pasce oves meas.»* (*Joan.*, XXI, 15, 16.)

L'Eglise est donc la société des fidèles, qui, étant baptisés, font profession de la même foi, et sont soumis aux mêmes pasteurs légitimes; voilà le vrai caractère des enfants de l'Eglise. La participation aux mêmes sacrements, n'est un caractère du vrai fidèle, que lorsqu'elle a lieu dans la communion des pasteurs légitimes. Et voilà pourquoi les Grecs schismatiques ne font point partie de l'Eglise quoiqu'ils aient retenu dans leur schisme les mêmes sacrements. Et de là, mes frères, vous comprenez combien il est important pour nous de conserver la foi pure et entière; par conséquent, combien nous devons veiller sur nous-mêmes, éviter avec soin tout ce qui pourrait la corrompre, comme les mauvais livres, les mauvaises compagnies. En second lieu, puisque la soumission aux pasteurs légitimes est un caractère essentiel du vrai fidèle, quelle obéissance, quelle docilité ne devez-vous point avoir à leurs décisions, de quel respect vous devez les environner, avec quel soin vous devez fuir ceux qui ne cherchent qu'à les avilir dans votre estime, afin de vous en détacher plus facilement, et vous entraîner dans l'erreur. Comme vous devez mépriser toutes ces calomnieuses imputations dont on les charge sans cesse afin de rendre inutile, à votre égard, le ministère de salut qu'ils sont chargés d'exercer. Or, ces pasteurs légitimes dont il est ici question, c'est d'abord le pape, ou le souverain pontife, successeur de saint Pierre, auquel Jésus-Christ a confié le soin des brebis et des pasteurs; ce sont les évêques auxquels l'Esprit-Saint a confié la conduite de son Eglise, de concert avec le père commun des fidèles, et qui forment avec lui ce corps enseignant auquel Jésus-Christ a promis l'infaillibilité : *Ecce vobiscum sum.* (*Matth.*, XXVIII, 20), et dont nous devons recevoir les décisions dogmatiques comme la parole de l'Esprit-Saint lui-même qui les dirige; ce sont encore les ministres secondaires, qui sont en communion avec les premiers pasteurs, et sur lesquels ceux-ci se déchargent d'une partie de la sollicitude pastorale : voilà, mes frères, quels sont les pasteurs sous la conduite desquels vous devez marcher, que vous devez écouter, respecter comme les dépositaires de l'autorité de Jésus Christ auprès de vous : *Pro Christo ergo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.)

Ainsi, mes frères, l'Eglise est donc la société des fidèles qui, sous la conduite des pasteurs légitimes professent la véritable doctrine de Jésus-Christ, il s'ensuit, que ceux qui ne professent pas cette doctrine ne sont pas membres de l'Eglise, que ceux qui sciemment et volontairement professent une doctrine opposée sont dans l'erreur, et se séparent eux-mêmes de cette société sainte, et comme Jésus-Christ, en chargeant ses apôtres d'enseigner aux hommes la doctrine qu'il leur avait apprise lui-même, a fait à tous un précepte rigoureux de les écouter; et comme il a prononcé à l'anathème, contre ceux qui refuseraient de les écouter: *Si quis Ecclesiam non audierit sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (*Matth.*, XVIII, 17); il s'ensuit que ceux dont je parle sont hors de la voie du salut. Or, mes frères, comme l'ignorance et l'erreur ont ici de si grandes conséquences, de quelle importance n'est-il pas pour nous de bien connaître les marques ou les caractères qui distinguent la véritable Eglise des autres sectes qui voudraient usurper ses droits!

II. *Marques de la véritable Eglise.* — Quelles sont donc ces marques? nous les trouvons clairement exprimées dans le Symbole, qui se chante à la messe tous les dimanches. *Credo... unam, sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam, « Je crois l'Eglise une, sainte, caholique et apostolique. »* Voilà les notes principales de l'Eglise qu'il s'agit d'expliquer en peu de mots, nous verrons ensuite quelle est la société chrétienne à laquelle elles conviennent.

D'abord l'unité, première marque et premier caractère de la véritable Eglise. Jésus-Christ lui-même nous enseigne que ce caractère est essentiel à la société qu'il a fondée, en nous disant dans saint Jean : *J'ai encore des brebis qui ne sont pas de ce troupeau; il faut que je les amène, et il s'en fera ainsi un seul troupeau et un seul pasteur.* (*Joan.*, X, 16.) Or, ce qui unit les hommes entre eux, c'est, 1° l'unité dans la croyance, la foi aux mêmes dogmes. La diversité de sentiments, surtout en religion, les divise, les désunit, les sépare; aussi saint Paul nous dit, qu'il n'y a qu'une foi : *Una fides.* En second lieu, ce qui réunit les hommes c'est la communauté des biens. Voilà pourquoi la société des premiers chrétiens était si belle, c'est que tout était commun entre eux : *Et erant illis omnia communia.* (*Act.*,

II, 44.) Aussi l'Apôtre nous dit, qu'il n'y a qu'un seul baptême : *Unum baptisma* (*Ephes.*, IV, 5), qui nous fait enfants de Dieu, et membres de la société qu'il a établie. Or, de même qu'il n'y a qu'un seul baptême, institué par Jésus-Christ pour nous sanctifier, et parce que l'auteur seul de la grâce pouvait l'attacher à tel ou tel signe sensible, de même il n'y a de sacrements que ceux qu'il a établis, et voilà pourquoi l'Eglise véritable est une dans les sacrements, c'est-à-dire qu'elle possède tous ceux que Jésus-Christ a établis. En troisième lieu, ce qui unit les hommes, c'est l'obéissance à l'autorité établie de Dieu, pour diriger et gouverner la société. Là où il y a plusieurs autorités égales, il y conflit, guerre, perturbation. Là où il n'y a point d'autorité, il n'y a plus que la force brutale, désordre, anarchie. Cela est vrai dans les sociétés humaines, à plus forte raison dans la société spirituelle qui a pour but de régler l'intelligence. Voilà pourquoi il n'y a qu'une seule autorité, de laquelle toutes les autres relèvent, à laquelle elles se rapportent ; un seul pasteur chargé de paître la bergerie tout entière : *Unus pastor.* Ainsi la véritable Eglise est une dans sa foi, dans ses sacrements, dans son chef : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (*Ibid.*) Or, cette triple unité dans la foi, dans les sacrements et dans son état existe dans l'Eglise romaine et n'existe que chez elle. Partout les fidèles récitent le même symbole, professent la même foi, participent aux mêmes sacrements; le nombre de ceux-ci est le même dans toutes les contrées unies à l'Eglise romaine. La même autorité est partout reconnue ; Rome est le centre de l'unité.

Examinez toutes les autres sectes religieuses qui se sont séparées de l'Eglise, vous ne trouverez nulle part cette unité, mais partout la confusion et la perturbation. Point d'unité de foi ; et comment existerait-elle avec le principe protestant? Les prétendus réformés ne reconnaissent d'autre autorité que la raison individuelle; chacun interprète la Bible à sa manière, et se forme sa foi comme il l'entend. Aussi n'est-il pas deux individus qui aient la même croyance. Ils condamnent aujourd'hui ce qu'ils croyaient hier; la foi dans chacun varie selon les dispositions de son esprit, aussi mobile que l'imagination.

Les sacrements, à force de changements et de réforme ils les ont réduits à néant; le baptême même, parmi eux, est devenu une cérémonie indifférente qu'on peut omettre sans inconvénient pour le salut. Chez eux, il n'y a point de chef de la religion, si ce n'est une espèce d'organisation civile créée par l'Etat pour la fixation des traitements de chaque ministre. Mais, du reste, chaque pasteur est indépendant de ceux qui passent pour ses supérieurs; ils n'ont sur lui aucune espèce d'autorité. Il enseigne comme il lui plaît. L'anarchie la plus complète règne dans toutes ces sectes, dans le gouvernement comme dans la foi. Jetez les yeux sur ce qui se passe dans l'Angleterre, dans la Prusse, et dans tous les pays qui ont embrassé le protestantisme ; vous n'y verrez que division, que lutte entre les pasteurs ; vous ne trouverez plus rien de ce que Luther et Calvin avaient voulu conserver dans la doctrine. Chez eux, la religion chrétienne a complétement disparu pour faire place à un froid déisme où Jésus-Christ même n'est plus reconnu.

2° La sainteté, deuxième caractère et deuxième marque de la véritable Eglise. L'Eglise est sainte dans son chef, Jésus-Christ, qui l'a fondée étant la sainteté même et la source de toute sainteté ; 2° elle est sainte dans sa doctrine ; la doctrine d'un Dieu, ne peut qu'être sainte, parfaitement appropriée aux besoins de l'homme, et capable de le faire parvenir, par son union avec Dieu, à la sainteté la plus consommée. Sainte dans son culte et ses sacrements, qui renferment la grâce qui fait les saints, et présentent à l'homme les secours les plus puissants pour devenir des saints. Sainte dans ses membres, en ce sens qu'ils sont tous appelés à la sainteté, qu'il y a toujours des saints ou des justes dans l'Eglise, et qu'il n'y en a que dans la véritable Eglise, parce que c'est la charité qui fait les saints, et qu'il n'y a de charité que dans l'Eglise. Oui, mes frères, la charité ou la sainteté est essentielle à l'Eglise ; ou, ce qui est la même chose, il est essentiel à l'Eglise qu'il y ait des justes ou des saints dans sa société. *Dieu*, dit saint Paul, *nous a élus en Jésus-Christ, avant la création du monde, afin que par la charité nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux.* (*Ephes.*, I, 4.) Ainsi, l'Eglise cesserait d'être le corps de Jésus-Christ, si elle cessait d'avoir des membres vivant de la vie de Jésus-Christ, elle ne serait plus unie à son chef, si elle n'était point animée de son esprit, et elle n'aurait point l'esprit de Jésus-Christ, si la charité était généralement éteinte dans ceux qui la composent.

De là, deux manières de considérer l'Eglise, quant à son état extérieur et intérieur. 1° L'Eglise est une société dans laquelle on entre par le baptême, dont les membres sont liés entre eux par la soumission à la même autorité, par la participation aux mêmes sacrements, par la croyance aux mêmes vérités, par la communauté extérieure de prières et de pratiques de religion. Il y a dans l'Eglise un gouvernement établi, une hiérarchie de pouvoir, des lois pour tous ceux qui en sont membres, des peines portées contre les désobéissants, une subordination des divers membres qui la composent aux autorités diverses qui la dirigent. Voilà l'état extérieur de l'Eglise. Considérée sous ce rapport, tous ceux qui tiennent à la croyance commune, et qui ne sont point retranchés de son sein, les bons comme les méchants, les pécheurs comme les justes font partie de l'Eglise.

2° Considérée dans son état intérieur, la vie de l'Eglise, c'est la charité. Ceux-là seuls lui appartiennent que la charité anime, et

dans lesquels habite l'Esprit-Saint : ceux-là sont des membres vivants de l'Eglise. Les méchants sont, il est vrai, membres de l'Eglise, mais des membres morts, semblables, pour ainsi dire, à ces branches desséchées qui tiennent encore à l'arbre, mais qui n'en reçoivent aucun suc nutritif; avec cette différence néanmoins qu'une branche morte ne peut plus revivre, et que les méchants peuvent encore revenir à la vie de la grâce par la miséricorde de Dieu, les prières de l'Eglise, et la fidélité à accomplir ce qu'elle enseigne.

Mais cette sainteté essentielle à l'Eglise, et qui fait l'ornement de l'épouse de Jésus-Christ, si elle demeurait cachée, ne servirait pas à nous la faire connaître. Le vice prend facilement le masque de la vertu, et rien ne ressemble mieux extérieurement à l'homme vertueux que le vil hypocrite. Aussi était-il dans l'ordre de la Providence de donner de temps en temps à la sainteté des membres de son Eglise cet éclat extérieur qui commande le respect, venge la vertu des sarcasmes de l'impie, le force intérieurement à lui rendre hommage. Je veux parler des miracles. Le miracle étant le sceau distinctif de la Divinité, le signe infaillible de sa puissance, doit donc convenir à la véritable Eglise de Jésus-Christ, aussi voyons-nous que depuis son établissement Dieu a suscité des personnages extraordinaires qu'il avait revêtu de sa puissance et qui semblaient commander à la nature. Aussi voyons-nous que la sainteté de ses serviteurs a éclaté même après leur mort, et que leur poussière a opéré des prodiges. Or, comme le miracle est le témoignage de la Divinité, il s'ensuit qu'il ne peut être fait que par la vérité, et par conséquent qu'il ne peut se trouver que dans la véritable Eglise.

Or, où trouverons-nous cette sainteté essentielle à la véritable Eglise de Jésus-Christ? Nous l'avons déjà vu, mes frères; elle est le beau privilége de l'Eglise romaine; et parmi toutes les sectes religieuses avec lesquelles vous pourriez la comparer, elle est la seule à qui la sainteté convient comme marque distinctive et caractéristique. Elle est sainte dans son chef, qui est Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de toute sainteté, représenté par les pasteurs légitimes qu'il a établis. Sainte dans ses membres : leur sainteté a éclaté dans tous les siècles et dans tous les lieux. Sainte dans sa doctrine : tout y est pur, tout y est saint, tout porte à la sainteté. Sa doctrine se réduit en dernière analyse à ce précepte : *Diliges Dominum tuum, et proximum sicut teipsum.* (*Matth.*, XXII, 37.) L'Eglise fait un devoir à ses enfants d'être saints : *Sancti estote, quia et ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.) De là le précepte de la mortification des passions, la vigilance jusque sur nos pensées. Sainte dans les sacrements; ils fournissent des moyens de sanctification dans tous les âges de la vie; elle sanctifie l'homme par le baptême à sa naissance; elle lui procure un accroissement de force contre les ennemis de la sainteté par la confirmation. Vient-il à se souiller par le péché, elle le purifie dans le sacrement de pénitence, toutes les fois que sincèrement repentant il vient faire l'aveu de ses fautes; elle le sanctifie dans l'eucharistie en nourrissant son âme de la chair de Jésus-Christ, la sainteté même; elle sanctifie l'union de l'homme et de la femme par le sacrement de mariage; l'extrême-onction achève de le purifier de ses fautes et de le sanctifier lorsqu'étendu sur un lit de douleur, il attend le moment que le souverain juge l'appelle à son tribunal.

Vous chercherez en vain ces divers caractères de sainteté dans le protestantisme. Il n'est point saint dans ses chefs; que sont Luther et Calvin ? vous le savez; épargnez-moi la peine de raconter leur triste histoire. Il n'est point saint dans ses membres; quel est le partisan de cette secte qui ait été reconnu digne d'un culte public depuis plus de trois siècles qu'elle existe? C'est sans doute l'impuissance où se trouve le protestantisme de présenter un seul de ses membres à la vénération publique qui le porte à se déchaîner avec tant de violence contre le culte que nous rendons aux saints.

Le protestantisme n'est pas saint dans sa doctrine; car il détruit le libre arbitre et ouvre, par là même, la porte à tous les vices; et en expiation des fautes les plus nombreuses et les plus flétrissantes, il n'impose d'autre pénitence que de croire que tout est pardonné. La foi est un manteau dont il couvre les désordres les plus criants.

Il est donc manifeste que la sainteté, qui doit être un des caractères de la véritable Eglise, n'appartient qu'à l'Eglise romaine.

3° La catholicité ou l'universalité, troisième marque de la véritable Eglise. L'Eglise est catholique, ou universelle, quant à la doctrine, quant aux lieux et quant au temps. 1° Quant à la doctrine, c'est-à-dire que sa doctrine condamne et proscrit toutes les erreurs condamnées, et qu'elle embrasse toutes les vérités définies. Et voilà pourquoi sa doctrine est toujours la même et ne change pas. 2° Quant aux lieux, c'est-à-dire qu'elle n'est pas resserrée dans un lieu particulier, mais qu'elle réunit par la même foi, la même communion et la participation aux mêmes sacrements, les fidèles dispersés dans les pays divers, de sorte qu'elle est et sera toujours plus répandue que chaque secte en particulier, et qu'on pourra la reconnaître facilement au nombre de ceux qui en sont membres. Les sectes sont renfermées dans un lieu particulier. Le luthéranisme est établi dans le Nord et une partie de l'Allemagne; le calvinisme n'a occupé pendant longtemps que quelques réduits de la France. Ces sectes diverses, lorsqu'elles se répandent, se divisent à l'infini; chacune a son nom particulier qui décèle la honte de son origine. Ainsi les calvinistes sont les enfants de Calvin, les luthériens, les disciples de Luther. L'Eglise véritable seule est appelée catholique. Ce nom ne convient qu'à

elle, parce que la vérité seule est universelle. Cela est si vrai que, si dans un pays même occupé par des sectes diverses, vous demandez le temple catholique, on ne vous indiquera ni le temple luthérien ni le calviniste, mais bien le temple de ceux qui professent la doctrine de l'Église romaine. 3° Quant au temps, c'est-à-dire que depuis son établissement par les apôtres, on ne saurait montrer aucun temps où elle ait commencé ni cessé d'exister. On connaît par l'histoire l'époque de la naissance des sectes hérétiques ou schismatiques. Ainsi, avant la révolte de Luther, en 1517, et de Calvin, en 1535, on ne connaissait pas même le nom de luthérien, ou de protestant, ou de calviniste. Tous ceux que ces deux rebelles ont entraînés dans l'erreur, et les rebelles eux-mêmes, avaient été baptisés et élevés dans le sein de l'Eglise véritable; mais, semblables à des enfants dénaturés, ils ont déchiré le sein de leur mère, et ont séduit un grand nombre de personnes. Mais le point sanglant de leur séparation les rendra toujours faciles à reconnaître, et sera la preuve certaine que leur secte n'est point la véritable Eglise. Toujours on pourra leur dire: Vous n'êtes que d'hier, hier encore votre doctrine n'était pas connue, vous êtes sortis de parmi nous, vous avez brisé les liens qui vous attachaient à l'Eglise antique, vous portez sur vos fronts le mot : *Novateurs !* voilà le titre de votre condamnation...

4° L'Eglise est apostolique, c'est-à-dire qu'elle a été fondée par les apôtres, qu'elle est gouvernée par les successeurs des apôtres, et que sa doctrine est celle des apôtres. 1° Elle a été fondée par les apôtres : c'est à eux que Jésus-Christ a confié le soin d'enseigner tout l'univers : *Allez*, leur dit-il, ***enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés:«Euntes docete omnes gentes.»*** (*Matth.*, XXVIII, 19.) Donnez-leur la connaissance des vérités que je vous ai enseignées, prêchez sur les toits ce que vous avez appris en particulier : *Quod in aure auditis prædicate super tecta.* (*Matth.*, X, 27.) Dispensez-leur les sacrements que j'ai établis : *Baptizantes eos in nomine Patris.* (*Matth.*, XVIII, 19) *Celui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne qui croira pas sera condamné: «Qui crediderit et baptizatus fuerit salvabitur.»* (*Marc.*, XVI, 16.) Malheur à qui ne se rendra pas docile à votre voix et qui n'aura que du mépris pour votre ministère, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain, et qu'à ce titre il s'attende à voir tomber sur sa tête tout le poids de ma malédiction, car *qui vous méprise me méprise : « Qui vos spernit me spernit.»* (*Luc.*, X, 16.) Voilà l'origine du pouvoir des apôtres, voilà les titres de leur mission divine. Avec quel courage ne l'ont-ils pas remplie ! Voyez comme après la mort de leur divin Maître ils se dispersent pour convertir l'univers ! quelles fatigues n'ont-ils pas eu à supporter! que de combats à soutenir ! que de tourments à endurer ! ils ont tous scellé de leur sang le témoignage qu'ils rendaient à la vérité. Mais la société que Jésus-Christ avait établie devant durer autant que le monde, les apôtres, pour remplir la mission qui leur avait été confiée, ont dû choisir des hommes animés de l'Esprit divin pour l'étendre et la perpétuer. Comme Jésus-Christ les avait choisis parmi beaucoup d'autres pour l'accomplissement de son dessein, aussi les apôtres ont-ils choisi leurs coopérateurs et leurs successeurs dans le divin ministère qui leur avait été confié.

2° Apostolique dans les successeurs des apôtres. Voyez avec quel zèle ils envoient dans les différentes parties du monde des ministres qu'ils avaient choisis, et auxquels ils avaient communiqué leur pouvoir et leur autorité! On connaît la plupart de ceux qui ont fondé les Eglises particulières, tous reçoivent la mission des apôtres. Ainsi saint Paul établit Timothée pour gouverner l'Eglise d'Ephèse, et Tite pour celle de Crète. Saint Pierre établit son siége à Rome, et après les persécutions, c'est de lui et de ses successeurs que tous les ministres inférieurs ont reçu leur pouvoir et le titre de leur mission. C'est le centre d'où tout part et où tout aboutit, pas un évêque qui ne reçoive de Rome son institution canonique, pas un prêtre qui ne soit en communion avec son évêque, et par là avec le chef visible de l'Eglise. Voilà, mes frères, les titres de notre mission auprès de vous, et l'origine des pouvoirs qui nous sont confiés. On sait par l'histoire le nom de tous les successeurs de saint Pierre à Rome, lesquels ont toujours joui de la primauté d'honneur et de juridiction sur toute l'Eglise, et on peut prouver la légitimité de leur succession aussi bien que celle d'une famille particulière. Combien d'Eglises particulières qui conservent les noms de leurs évêques depuis celui qui l'a fondée et qui avait été envoyé par le siége de Rome. Ainsi l'Eglise est gouvernée par les successeurs des apôtres.

Non, mes frères, nul n'a le droit de s'ingérer dans le ministère de sa propre autorité; il faut qu'il y soit appelé de Dieu comme Aaron : *Nec quisquam sumit sibi honorem.* (*Hebr.*, V, 4.) En agir autrement, c'est imiter les faux prophètes qui se disaient envoyés de Dieu. Non, dit le Seigneur, je ne les avais pas envoyés ; ils s'étaient introduits d'eux-mêmes dans la bergerie pour perdre et égorger; ils annonçaient la paix à mon peuple, et la guerre était à leur porte: *Dicentes pax, et non erat pax.* (*Ezech.*, XIII, 10.) Or, il n'y a que deux manières d'être appelé de Dieu au saint ministère, ou, en d'autres termes, il n'y a que deux espèces de mission, la mission ordinaire et la mission extraordinaire. La première qui se fait par succession, et dans laquelle on reçoit son ministère de ceux qui l'ont reçu des apôtres. La deuxième qui vient immédiatement de Dieu, comme celle de Moïse pour la délivrance des Hébreux, d'Aaron pour le sacerdoce, des prophètes Jérémie et Isaïe et des autres, et enfin des apôtres eux-mê-

mes. La mission ordinaire est très-facile à constater. Ainsi, dans l'ancienne loi, les ministres prouvaient leur mission en montrant qu'ils descendaient de la famille d'Aaron. Dans la nouvelle loi, les ministres prouvent leur mission par l'ordination qu'ils ont reçue des successeurs des apôtres. Ainsi tous les prêtres et les évêques qui existent aujourd'hui ont reçu l'ordination d'autres évêques, lesquels, par une succession non interrompue, remontent jusqu'aux apôtres. Ainsi dans une famille les titres de parenté ne se perdent pas, et on peut remonter par eux jusqu'à la première tige de la famille tout entière.

La mission extraordinaire doit se prouver par des miracles ou des prophéties qui sont le sceau du témoignage de la Divinité. Ainsi les prophètes que le Seigneur envoyait à son peuple d'une manière extraordinaire, se présentaient à lui environnés de la puissance des miracles. Moïse est envoyé pour délivrer le peuple de la servitude, et il opère en présence de Pharaon des prodiges dont les magiciens de ce prince sont obligés de reconnaître la divinité... Jésus-Christ se présente au peuple comme le Fils de Dieu et son envoyé : et les morts ressuscitent, les boiteux marchent droit, les sourds entendent, les aveugles voient. C'est à ces prodiges que le Seigneur veut qu'on le reconnaisse. Les œuvres que je fais, dit-il, rendent elles-mêmes témoignage de moi, et montrent que c'est mon Père qui m'a envoyé. *(Joan.*, V, 36.) *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas, mais si je les fais,* quand vous ne voudriez pas me croire, *croyez à mes œuvres.* (*Joan.*, I, 37, 38.) Ainsi les apôtres, dont la mission était extraordinaire, puisque la succession du ministère établi dans la famille d'Aaron était interrompue, les apôtres se présentent avec l'autorité des miracles. Saint Pierre guérit le paralytique à la porte du temple, et cela d'une seule parole ; ailleurs il rend la vie à un mort. L'ombre de saint Paul suffit pour opérer des prodiges, et cet éclat des miracles n'a commencé à devenir plus rare dans l'Eglise que lorsque le ministère ordinaire a été complétement établi. C'est, mes frères, qu'il ne suffit pas à un homme pour être écouté et cru de ses semblables de dire : C'est Dieu qui m'envoie : autant pourrait en dire un hypocrite et un imposteur, il faut qu'il le prouve, soit en montrant qu'il est envoyé par ceux que Jésus-Christ a établis pour gouverner son Eglise, soit en prouvant par des miracles qu'il a reçu immédiatement de Dieu le droit d'enseigner. Or la mission que nous exerçons auprès de vous est une mission ordinaire. C'est l'évêque à qui est confié le soin de ce diocèse qui nous a envoyés, comme lui-même a été envoyé par le pontife de Rome, successeur de saint Pierre, chef de l'Eglise universelle. Voilà nos titres, voilà l'ordre de succession établi par Jésus-Christ lui-même: *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi : « Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. »* (*Joan.*, XX, 21.) Tout ce qui vient par une autre voie doit vous être suspect : tous ceux qui vous enseignent des choses opposées à l'enseignement des successeurs des apôtres, doivent être regardés comme des imposteurs; et tous ceux qui prétendent tirer d'ailleurs le titre de leur mission, doivent le prouver par leurs œuvres miraculeuses. Voilà le crime de Luther et de Calvin, qui, se séparant de l'Eglise, ont attaqué sa hiérarchie, renié plusieurs points de sa doctrine, et donné à de simples laïques le pouvoir d'enseigner la religion. Qui les avait envoyés ces hardis novateurs? D'où avaient-ils pris le droit d'enseigner? Quel était le titre de leur mission? Ce n'étaient point les pasteurs ordinaires, successeurs des apôtres puisqu'ils se sont opposés à leurs missions et qu'ils ont condamné leur doctrine. Etait-ce Dieu lui-même? Mais où sont les miracles qu'ils ont faits? A moins qu'on ne prenne pour des miracles les scandales de leur vie, et les désordres qu'ils ont causés dans les pays où ils ont introduit leur doctrine, les guerres, les pillages et les désastres qui en ont été la suite. Et ces nouveaux prédicateurs de mensonge, derniers apôtres d'un protestantisme expirant devant les lois sévères d'une saine logique, qui rôdent çà et là dans les campagnes, cherchant à surprendre quelques esprits faibles et quelques femmes ignorantes, d'où viennent-ils? Demandez-leur qui les a envoyés? Sont-ce les successeurs des apôtres, le pape et les évêques? ils n'oseraient le dire, le mensonge serait trop impudent ; d'ailleurs leur doctrine n'est pas la même. Est-ce de Dieu lui-même qu'ils tiennent immédiatement le droit d'enseigner; mais qu'ils le prouvent par des miracles et des prodiges ; qu'ils montrent leurs lettres de créance de la part de la Divinité? Est-ce d'eux-mêmes qu'ils ont pris cette autorité? mais alors ce sont de faux prophètes qui séduisent le peuple ; ce sont des mercenaires et des imposteurs qui expliquent à leur manière la parole de Dieu, qui la corrompent, qui annoncent aux fidèles une fausse prière, et dont le Seigneur dit : *Je ne les ai pas envoyés.* (*Jer.*, XIV, 14.) Ainsi, pour les connaître, demandez-leur d'où ils viennent? qui les a envoyés, et vous verrez qu'ils se sont envoyés eux-mêmes, que leur autorité est nulle, et qu'il n'y a que des personnes profondément ignorantes qui puissent se laisser surprendre à leurs vaines paroles...

3° L'Eglise est apostolique dans sa doctrine, c'est-à-dire que la doctrine enseignée dans l'Eglise est la même que celle des apôtres, qui est parvenue jusqu'à nous sans altération par l'enseignement des pasteurs. Oui, les articles qui font l'objet de notre foi, sont ceux que les apôtres avaient reçus de Jésus-Christ, et qu'ils ont appris aux hommes. Voyez le Symbole des apôtres, il y a dix-huit siècles qu'on le récite dans l'Eglise. C'est donc la même doctrine. Si quelquefois l'hérésie a attaqué quelque point de

la foi, l'Eglise a aussitôt condamné l'erreur; et a expliqué plus au long l'objet de sa foi, afin d'imposer silence à la mauvaise foi ou à l'ignorance. Ainsi a été dressé le Symbole de Nicée, le *Credo* que l'on chante à la messe, où certaines vérités de la religion sont expliquées plus au long. Mais jamais l'Eglise n'a changé sa foi; ce que nous croyons aujourd'hui, on l'a cru depuis le commencement de l'Eglise. Il en est de même des sacrements et des principes de la morale. La discipline seule a changé quelquefois, mais les règlements que l'Eglise avait faits pour le bien de ses enfants, elle avait bien le droit de les changer quand le bien de ses enfants le demandait. Et c'est ce qu'il faut remarquer, car souvent l'hérésie a confondu la discipline avec le dogme, pour en prendre occasion de reprocher à l'Eglise des changements dans sa foi; et voilà pourquoi, mes frères, la foi catholique est la même dans tous les pays du monde. Voilà pourquoi ce que nous croyons, on le croit dans l'univers entier; parce que Jésus-Christ est avec son Eglise, la dirigeant par son esprit, la conduisant par une providence spéciale : ***Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*** (***Matth.***, XXVIII, 20.) En est-il de même de ceux qui sont séparés de l'Eglise? Conduits par leur esprit particulier, s'attribuant le droit d'interpréter l'Ecriture sainte, ils enfantent tous les jours de nouveaux systèmes; et il y a autant d'articles de foi ou de religions différentes qu'il y a de personnes. La doctrine de Luther n'est pas celle de Calvin; et depuis ces deux malheureux chefs d'hérésie, leurs sectateurs se sont divisés d'une manière incroyable; s'attaquant les uns les autres; se condamnant mutuellement; s'attribuant exclusivement la vérité sans pouvoir s'assurer de la posséder, montrant, par des variations infinies, que le Seigneur les a livrés à un esprit d'erreur et de vertige, et qu'ils sont sans cesse emportés à tout vent de doctrine... (***Ephes.***, IV, 14.)

Voilà, mes frères, ce que c'est que l'Eglise. C'est la société des fidèles qui, sous la conduite des pasteurs légitimes, ne font qu'un même corps dont Jésus-Christ est le chef. Voilà quelles sont les marques de la véritable Eglise. Elle est une dans sa foi; la doctrine d'un Dieu ne pouvant être opposée à elle-même. Une dans ses sacrements; Jésus-Christ seul ayant le pouvoir d'attacher la grâce à un signe sensible. Elle est une dans son chef, parce qu'une société sans chef est un corps sans âme, ou en d'autres termes est impossible, et parce que, où il y a plusieurs chefs, il y a aussi nécessairement division, dissension, anarchie. L'Eglise est sainte dans son chef, qui est Jésus-Christ; dans sa doctrine, qui est la doctrine d'un Dieu, la sainteté même dans ses membres, soit par la charité qui vit dans leur cœur et qui les unit à leur chef, soit par la sainteté extérieure que le Seigneur relève par l'éclat des miracles qui, étant le sceau de la Divinité, sont aussi la preuve que Dieu est avec son Eglise. Elle est catholique ou universelle : quant aux temps, jamais depuis son établissement la foi n'a péri, ni cessé d'éclairer les hommes; quant aux lieux, Jésus-Christ, étant venu pour éclairer tout homme venant au monde, se doit à lui-même d'environner son Eglise d'un éclat qui la fasse facilement reconnaître, et qui rende impossible de la confondre jamais avec ces sectes séparées d'elle. Enfin elle est apostolique; ce sont les apôtres qui l'ont fondée, et arrosé de leur sang ses bases inébranlables; parce qu'elle est gouvernée par les successeurs des apôtres, qui ont reçu d'eux l'autorité et le pouvoir de conduire les hommes dans la voie du salut, et parce que sa doctrine est celle des apôtres. Cette doctrine nous ayant été transmise pure et sans tache par le canal de l'Eglise, nul n'a le droit d'enseigner, d'administrer les sacrements que ceux à qui elle en donne le droit. Nul ne peut s'immiscer dans ce haut ministère sans sa participation et son ordre. Et quiconque usurpe ce ministère contre ses ordres et prêche une doctrine opposée à la sienne est un imposteur.

Gravez, mes frères, dans vos cœurs ces explications, et faites-en l'application aux nouvelles doctrines, vous en découvrirez facilement l'erreur. Puisse cette instruction augmenter dans vos cœurs votre attachement pour cette épouse sans tache de Jésus-Christ, afin qu'après l'avoir aimée et écoutée sur la terre, le Seigneur vous reconnaisse pour ses enfants, et vous couronne à ce titre d'une gloire immortelle. ***Amen.***

INSTRUCTION XIX.

Suite du neuvième article du Symbole.

VISIBILITÉ, INDÉFECTIBILITÉ ET INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE.

Credo.. sanctam Ecclesiam catholicam.
Je crois la sainte Eglise catholique.

Dans la dernière instruction, mes frères, nous avons vu ce que c'est que l'Eglise, et les marques essentielles auxquelles on peut la reconnaître et la distinguer de toutes les autres sectes qui se sont séparées d'elle, ou qu'elle a retranchées de sa communion. Nous avons vu que la véritable Eglise de Jésus-Christ est une, sainte, catholique et apostolique, qu'elle seule jouit de ces caractères qui suffiront toujours à un esprit sensé pour la connaître et se soumettre à son autorité. Mais je dois encore aujourd'hui vous exposer quelques nouvelles prérogatives de l'Eglise, afin de vous en marquer tous les traits distinctifs, et j'insiste sur cette matière avec d'autant plus de raison que l'on est généralement assez peu instruit sur ce sujet, et qu'il est plus essentiel d'être éclairé à cet égard. Car il semble que nous soyons arrivés à ces temps malheureux prédits par le Sauveur, ou des hommes pleins d'eux-mêmes et remplis d'orgueil, non-seulement ne peuvent souffrir la vraie doctrine, mais encore s'efforcent d'entraîner les autres dans l'erreur. Que de faux prophètes qui vous disent : Le

Christ est ici, il est là, et qui ne prêchent que leur propre pensée, ne suivent que leurs sentiments au mépris de toute autorité, et donnent pour la parole de Dieu, la parole de l'homme, et séduisent par là les ignorants et les simples. Instruisez-vous donc, mes frères, sur les principes de votre foi, et que chacun puisse rendre raison de sa religion ; et si vous n'êtes pas assez instruits pour réfuter tous les sophismes de l'incrédulité et de l'hérésie, soyez-le assez pour les découvrir et y résister. Quels sont donc ces nouveaux caractères de l'Eglise et ces priviléges? Ils sont au nombre de trois : 1° sa visibilité; 2° son indéfectibilité; 3° son infaillibilité.

1° Le premier caractère que j'ai à vous expliquer, c'est la visibilité de l'Eglise ; et cette visibilité consiste en ce que l'Eglise a été et sera toujours visible, soit dans les pasteurs qui conduisent les fidèles, et les fidèles qui sont conduits par les pasteurs, soit dans la prédication et la profession de la doctrine, soit enfin dans l'administration des sacrements, de sorte qu'il est facile à tout homme de pouvoir dire : Là sont les vrais pasteurs, successeurs des apôtres ; là se trouve la vraie doctrine de Jésus-Christ ; là enfin sont conservés et administrés les sacrements qu'il a institués... C'est l'idée que nous en donnent l'Ancien et le Nouveau Testament. Isaïe nous la peint comme une montagne placée au-dessus des autres montagnes à laquelle toutes les nations accourent : ***Et erit in novissimis diebus præparatus mons, domus Domini in vertice montium; et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes.*** (***Isa.***, II, 2.) Paroles que les Pères ont toujours entendues de l'Eglise chrétienne. Et dans le Nouveau Testament tout ce qui est dit de l'Eglise nous la montre visible à tous les yeux. Car elle nous est représentée comme une société où il y a des pasteurs qui enseignent les vérités de la foi : *Euntes docete* (*Matth.*, XXVIII, 19.), auxquels on doit avoir recours dans certaines circonstances, *dic Ecclesiæ* (*Matth.*, XVIII, 17.); dans cette société on administre le baptême et les autres sacrements : *Baptizantes eos* (*Matth.* XXVIII, 19.), etc., on remet les péchés : *Quæcunque ligaveris* (*Matth.*, XVI, 19.); on donne le Saint-Esprit, on oint les malades, on institue des ministres d'une manière visible ; et voilà, mes frères, ce qui unit les fidèles entre eux; voilà les bases de la société chrétienne; car, dit saint Augustin, il est impossible de réunir les hommes en société, à moins de les lier ensemble par des sacrements visibles. (S. August., *contra Faustum*, lib. XIX, c. 11.)

Ainsi, il est essentiel pour la société fondée par Jésus-Christ d'être visible, sans cela on ne saurait la reconnaître ni s'attacher à elle; et quand l'hérésie, poussée par le raisonnement, a osé dire que la véritable Eglise avait disparu, ou bien a voulu se rattacher elle-même à des sectes inconnues, ou qui lui étaient opposées, ou qu'elle a dit que la vraie Eglise était cachée au yeux des hommes, elle a avancé autant d'absurdités et elle a contredit de la manière la plus formelle la parole de Jésus-Christ : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) Car si la vraie Eglise avait disparu, l'enfer aurait donc prévalu contre elle; si elle était tellement cachée, qu'on ne pût la découvrir, comment ont-ils pu la découvrir eux-mêmes, et comment cette lumière obscurcie à ce point pouvait-elle éclairer tout homme venant au monde? Et si des sectes éparses, et presque aussitôt mortes que nées, étaient la vraie Eglise; comment l'Eglise les avait-elle condamnées, et d'où étaient-elles venues elles-mêmes? Oui, mes frères, il connaissait bien la nature de l'homme, celui qui a établi la religion; il savait que l'homme n'était pas seulement un esprit, mais qu'il avait des sens, et que c'est par ses sens qu'il reçoit la communication des choses spirituelles : *Fides ex auditu.* (*Rom.*, X, 17.) Il savait qu'il était impossible d'établir une société sans des liens visibles, et qu'il n'y avait que ce moyen de fermer la porte aux excès d'un enthousiasme aveugle et d'un fanatisme déplorable. Aussi, voyez comme, dans la vraie Eglise, les choses spirituelles sont liées à des signes visibles qui frappent les sens de l'homme. Dans le baptême, le Saint-Esprit nous est donné, la tache de notre origine est effacée, mais l'eau coule sur notre front, et c'est le symbole de cette pureté intérieure que le sacrement opère en nous... La foi nous fait enfants de l'Eglise, elle nous introduit dans la société des saints. Cette foi spirituelle, dans son principe, nous est communiquée et est surtout développée dans nous par des signes extérieures, je veux dire par la prédication de la parole de Dieu : *Fides ex auditu.* Nous recevons dans l'eucharistie le corps et le sang du Sauveur, mais sous des espèces visibles et sensibles. Dans la confirmation nous recevons l'Esprit-Saint avec l'abondance de sa grâce, mais l'huile sainte, symbole de la force et de la douceur, coule sur nos fronts. La charité qui unit les fidèles est invisible en elle-même, mais elle se manifeste par des effets sensibles. On la reconnaît à ces aumônes répandues dans le sein des pauvres, à ces secours accordés aux indigents, à ces soins prodigués à toutes les misères, à ces consolations données à l'infortune et au malheur ; à cette union extérieure qui existe entre tous les membres de la même société, union qui bannit les haines, les divisions, les discussions, qui ne fait de tous qu'un corps et qu'une âme, et voilà ce qui frappait d'admiration les infidèles eux-mêmes, voilà ce qui les attirait à la religion, voilà, selon Jésus-Christ luimême, la marque à laquelle on doit reconnaître ses vrais disciples : *In hoc cognoscent omnes.* (*Joan.*, XIII, 35.)

Enfin, Jésus-Christ, le chef et le fondateur de l'Eglise est invisible, son opération dans les âmes est invisible, mais il est représenté sur la terre par un chef visible, qui est le pape, et par des pasteurs inférieurs

chargés d'annoncer la doctrine du salut et de conduire les hommes à la sainteté. Certes, mes frères, l'œuvre de Jésus-Christ ne pouvait être comme les œuvres éphémères des hommes. Il était de sa sagesse et de sa bonté que son ouvrage ne pût être détruit, et que la fin qu'il s'était proposée pût toujours être atteinte. Or, Jésus-Christ était venu pour éclairer les hommes et détruire les erreurs où ils étaient tombés, pour corriger leurs passions et les conduire dans le chemin de la vertu. C'est pourquoi il dit de lui-même, dans l'Evangile, qu'il est la voie, la vérité et la vie, qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde : *Ego sum via, veritas et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Comment a-t-il rempli cette fin ? En donnant sa loi aux hommes, et en établissant une société dans le sein de laquelle cette loi fût conservée inaltérable et pure, et à laquelle on peut toujours recourir. Mais si cette voie où les hommes doivent marcher vient à se perdre, si cette vérité qui doit les éclairer vient à s'obscurcir au point de ne pouvoir être aperçue, si cette lumière qui doit éclairer tout homme venant au monde vient à s'éteindre, que devient l'œuvre de Jésus-Christ? Ce serait donc en vain qu'il serait venu sur la terre ; ce serait donc en vain qu'il aurait instruit les hommes? Si l'erreur prévalait jamais, si son Eglise cessait un instant d'être visible, l'enfer aurait donc prévalu, les hommes seraient donc sans les moyens de connaître la vérité, ses promesses seraient donc trompeuses.

Ainsi, mes frères, il est essentiel à la véritable Eglise d'être toujours visible, et de pouvoir toujours être facilement distinguée de ce qui n'est pas elle. Ce que la raison et l'Ecriture nous montrent, nous est également attesté par l'histoire. Car quel est le temps où l'Eglise ait cessé d'être visible? Quel est le temps où les pasteurs, successeurs des apôtres, aient cessé d'enseigner, les brebis de les écouter, les sacrements d'être administrés ; et si quelquefois la barbarie des princes de la terre ou des peuples en fureur a renversé les temples, profané les sanctuaires, dispersé les brebis et les pasteurs, ont-ils jamais pu empêcher les fidèles de reconnaître leur mère, l'Eglise, jusque dans les catacombes et le fond des forêts, n'était-elle pas éclatante de lumière, et jusque dans les réduits les plus reculés, n'a-t-on pas vu les fidèles affronter la mort pour participer aux saints mystères et entendre la voix de leurs pasteurs? Ce que l'histoire atteste et confirmé par les contradictions mêmes des ennemis de l'Eglise. Car les protestants, qui, pour autoriser leur révolte, ont avancé que l'Eglise romaine avait été corrompue, qu'elle avait cessé d'être l'épouse de Jésus-Christ, pour devenir la prostituée de Babylone. Les protestants, dis-je, interpellés de fixer l'époque de cette corruption, ne peuvent s'accorder eux-mêmes, et montrent bien que cette prétendue corruption est un effet de leur imagination et non un fait qu'ils puissent jamais prouver; ils sentent tout l'avantage qui revient à l'Eglise de cette perpétuelle visibilité, et toute la force des raisons qu'il est facile d'en tirer, et avec lesquelles on les accable, et on démontre qu'ils ne sont pas la véritable Eglise.

Car, puisqu'il est essentiel à la véritable Eglise d'être toujours visible, ils ne sont donc plus la véritable Eglise puisque leur naissance est encore nouvelle, et que le point de leur séparation est toujours sanglant? Où étaient-ils avant Luther et Calvin, leurs chefs? Il y a trois cents ans qu'on ne les connaissait pas! Ils ne sont donc pas la véritable Eglise. Diront-ils que leur Eglise a été visible sous d'autres noms? mais leur doctrine est-elle la même que celle des autres sectes auxquelles, en désespoir de cause, ils s'efforcent de se rattacher? Ces sectes les auraient-elles avoués pour leurs sectateurs? ne les auraient-elles pas anathématisés; et, eux-mêmes, restant dans leurs principes, ne seraient-ils pas forcés de les traiter de la même manière? Mais ont-ils été envoyés par ces anciennes sectes pour s'en dire les successeurs? N'y a-t-il pas eu, entre l'extinction de ces sectes et leur naissances, des intervalles considérables? Mais ces sectes ont-elles pu avoir le titre de véritable Eglise, et par conséquent, ont-elles pu le transmettre au protestantisme, quand même celui-ci prouverait sa filiation? Ces sectes n'étaient-elles pas séparées elles-mêmes de celle qui avait toujours été regardée comme la véritable Eglise? Ne connaît-on pas l'époque précise où elles ont paru, et ceux qui leur ont donné naissance? Et où étaient-elles avant César? Elles n'ont donc pas toujours été visibles ; elles ne sont donc pas la véritable Eglise ; celles qui prétendent descendre d'elle, ne le sont donc pas davantage? et toutes portent sur leur front la marque ineffaçable de leur honteuse origine ...

2° L'Eglise véritable est indéfectible, c'est-à-dire qu'elle ne peut jamais périr : ceci est une conséquence de ce que nous venons de dire. Car s'il est essentiel à la véritable Eglise d'être toujours visible, il est bien évident qu'elle ne peut jamais périr. Au reste, c'est là l'enseignement de l'Ecriture et de la tradition tout entière, et ce qui est confirmé par l'histoire. Le prophète Daniel nous représente l'Eglise sous le nom d'une monarchie qui doit détruire toutes les autres et que rien ne saurait détruire. *Dieu*, dit ce prophète, *suscitera un royaume du ciel qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et réduira en poudre tous les royaumes et qui subsistera éternellement.* « *Suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur.* (*Dan.*, II, 44.) Ainsi, le nouveau royaume fondé par Jésus-Christ, acquis au prix de son sang, subsistera toujours et rien ne pourra jamais le détruire. La société qu'il a fondée subsistera jusqu'à la fin des siècles, toujours dépositaire de sa pure doctrine, toujours gouvernée par des ministres successeurs des apôtres, toujours enseignant

la vérité, toujours administrant les sacrements et conduisant les hommes dans la voie du salut. La pluie tombera, les fleuves se déborderont, les vents souffleront, les tempêtes éclateront et viendront l'assaillir, elle sera immobile comme un rocher inébranlable au milieu des flots, parce qu'elle est fondée sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Les persécutions s'élèveront; elle sera attaquée par la science qui enfle, et par l'orgueil que ses dogmes humilient; elle sera poursuivie par les puissances du siècle; les tourments les plus cruels seront employés pour la détruire; des enfants rebelles déchireront son propre sein; ses pasteurs seront condamnés, jetés dans des cachots, livrés à la mort; l'impiété lèvera fièrement la tête, et s'applaudira de la voir anéantie; l'Eglise se relèvera brillante de gloire, fière des cicatrices dont elle portera l'empreinte, voyant à ses pieds ses ennemis vaincus. La parole de Jésus-Christ est expresse, et sa parole est infaillible. *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : « Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. »* (*Matth.*, XVI, 18.) Pourquoi? parceque Jésus-Christ est avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Voilà, mes frères, les promesses de Jésus-Christ en faveur de son Eglise que saint Paul appelle *la colonne et le fondement de la vérité.* (I *Tim.*, III, 15.) Cette Eglise dont les Pères nous disent qu'elle peut bien être attaquée, mais qu'elle ne saurait être vaincue. Les onze disciples, dit saint Chrysostome ont été attaqués par la puissance de l'univers entier, néanmoins ceux qui étaient en butte aux traits de tous ont triomphé, ceux qui les attaquaient avec tant de fureur ont été vaincus; ceux qui étaient timides comme des agneaux ont vaincu la rage des loups. C'est que l'Eglise est fondée sur des bases plus inébranlables que le ciel lui-même : *Nam Ecclesia firmioribus quam cœlum ipsum radicibus defixa hæret* (170). L'Eglise dit saint Ambroise, comme l'astre de la nuit, paraît quelquefois s'obscurcir, mais elle ne périt jamais : *Videtur Ecclesia, sicut luna, deficere, sed non deficit* (171). Ecoutez saint Augustin qui traite d'imprudente, d'abominable, de détestable, de contraire à toute sagesse, à toute vérité, à toute raison, la pensée de ceux qui osent dire que l'Eglise peut cesser d'être visible, enseignant que la marque de l'Eglise c'est d'être visible à tout le monde, et que c'est même par là que les petits et les faibles la doivent discerner. « Par quel signe clair et manifeste, dit-il, moi qui suis encore petit et qui ne suis pas capable de discerner la vérité parmi tant d'erreurs, par quel signe pourrais-je connaître l'Eglise de Jésus-Christ, auquel je suis forcé de croire par la clarté de tant de merveilles qui ont été prédites de lui? Le prophète satisfait à l'agitation de l'esprit de celui qui serait dans cette peine, et lui enseigne que l'Eglise de Jésus-Christ est celle qui est visible et qui paraît à tout le monde : » *Docet eam Ecclesiam Christi ipsam esse prædictam quæ omnibus apparet et eminet* (172).

Certes, mes frères l'expérience vient confirmer de son irréfragable témoignage cette perpétuité de l'Eglise annoncée par Jésus-Christ, et ce que nous avons vu nous est un sûr garant de ce qui sera dans les siècles futurs. A peine le Seigneur avait-il quitté la terre et fondé son Eglise, qu'elle voit tomber sur elle toute la fureur des Juifs. Les apôtres sont arrêtés, jetés dans des cachots, frappés de verges; toute la puissance de la Synagogue se réunit pour leur défendre de prêcher au nom de Jésus-Christ, et pour les accabler. Les apôtres s'estiment heureux de souffrir pour leur divin Maître, et ils répondent à ces aveugles *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* (*Act.*, V, 29.) Bientôt, l'Eglise commençant à s'étendre, et la lumière de l'Evangile à se répandre dans le cœur des hommes, l'Eglise naissante voit s'amasser et fondre sur elle tout le pouvoir des empereurs romains, et les puissances de la lumière et de la science. Les disciples du Sauveur scellent de leur sang la vérité de leur témoignage, et quelques années après l'ascension de Jésus-Christ au ciel, ses disciples avaient remporté la palme du martyre, les colonnes de l'Eglise avaient été brisées sous les coups des tyrans. Des persécutions horribles s'élèvent contre les chrétiens, partout ils sont arrêtés, jetés dans de noirs cachots, livrés aux plus cruels tourments! Qui n'eût dit alors que c'en était fait de la nouvelle religion et qu'elle n'était pas anéantie pour toujours? Mais les apôtres avaient laissé après eux des successeurs dans le ministère, qui continuaient l'œuvre importante dont le Seigneur les avait chargés; mais le Seigneur était avec son Eglise, la dirigeant par son esprit, la soutenant par sa force, la rendant victorieux de tous les efforts des puissances de la terre. Enfin, après trois siècles de persécutions les rois eux-mêmes sont forcés de reconnaître son empire et de se soumettre à ses lois.

Après ces combats et ces triomphes, il semble que l'Eglise allait étendre de plus en plus ses conquêtes, et que rien ne pouvait troubler son repos. Mais il fallait que l'univers connût que, si elle avait triomphé de la force brutale et des tourments, elle pouvait aussi vaincre la science des savants du siècle, que les profondeurs de ses dogmes humiliait. Aussi à peine elle avait essuyé les taches de son sang répandu avec tant de profusion et de courage qu'elle eut à lutter contre les sophismes de l'impiété. Qui ne se rappelle pas les attaques des Celse, des Porphyre, des Julien! Tout ce que le raisonnement a de plus captieux, le

(170) S. Chrysost., t. IV, *De verbis Isaiæ*, paulo post init.

(171) S. Ambrois., *Hexam.*, lib. IV, cap. 2, num. 7.

(172) S. August., *cont. Faust*, lib. XIII, cap. 13.

sophisme de plus perfide, le sarcasme le plus amer, le fiel de plus venimeux, la calomnie de plus noir, le mépris de plus insultant, tout fut mis en œuvre contre l'Eglise naissante, mais vains efforts ! que peut la science des hommes contre Dieu ? Des hommes profondément versés dans la connaissance de la religion mirent la vérité dans tout son éclat, confondirent la calomnie, déjouèrent les sophismes. Et Julien, le plus perfide des persécuteurs, blessé par un trait lancé au hasard et prononçant ces paroles : *Tu as vaincu, Galiléen*, sembla annoncer la défaite de la science humaine et le triomphe de la vérité.

Que n'aurais-je pas à vous dire, si je voulais suivre l'Eglise dans tous les combats qu'elle eut à soutenir ? Que nous rappelle l'arianisme avec toutes ses perfidies et ses fureurs ? Les évêques catholiques, poursuivis, chassés de leurs siéges, envoyés en exil ! l'hérésie soutenue par toute la puissance des empereurs, la fourberie, la duplicité mises en œuvre pour surprendre la bonne foi des défenseurs de la religion. Jamais peut-être l'Eglise véritable ne sembla plus près de sa ruine ; mais ces nouveaux combats amenèrent de nouveaux triomphes, et encore un coup les portes de l'enfer ne prévalurent point contre l'Eglise. Combien d'autres erreurs surgirent dans ces premiers temps, où des hommes trop confiants en eux-mêmes prétendaient expliquer les dogmes profonds de la religion par des raisonnements humains, et porter dans la science divine, les idées de la philosophie païenne. Mais pour les confondre l'Eglise n'avait qu'à leur dire avec Tertulien : Vous n'êtes que d'hier, votre doctrine est nouvelle, elle n'est pas la vérité.

Après ces époques de persécutions et de combats, l'Eglise continua pendant plusieurs siècles la mission dont elle avait été chargée ; elle adoucit les mœurs barbares, elle fait pénétrer la civilisation au milieu de ces hordes dévastatrices qui avaient fait trembler l'empire romain et l'avait démembré. Rappelant les hommes à leur origine, elle leur montra qu'ils étaient tous frères, qu'ils avaient le même Dieu à servir, et les mêmes récompenses à espérer. De là ce soin et ce zèle à protéger le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur, de là le zèle à abolir l'esclavage, et à le faire disparaître du sein des sociétés chrétiennes. Rien n'échappe à son empire, et les rois oppresseurs de leurs peuples tremblent sur leur trône au bruit de ses miracles et de ses foudres spirituelles, l'homme enfin apprend qu'il est homme, et tout en rendant aux princes les devoirs qui lui sont imposés, il reconnaît qu'il est au-dessus des rois de la terre une puissance de qui relève toute puissance, et qui, par conséquent ne saurait s'exercer contre celle dont elle émane.

Mais la piété s'était affaiblie au milieu de cette paix profonde, le temps des épreuves devait recommencer ; et renouveler la vivacité de la foi devenue languissante. Vers le milieu du XVe siècle il se rencontra un homme qui sous prétexte de condamner les abus, en vint à attaquer l'Eglise jusque dans son essence la plus intime. Que vous rappellent les prédications furibondes de Luther ? Le plus grand schisme qui ait désolé l'Eglise, et dont les conséquences se font encore sentir de nos jours, prit alors naissance, et, soutenu par la protection de plusieurs princes, porta à l'antique Eglise les plus rudes coups. Mais le Seigneur ne manqua pas à son Eglise, et on le vit bien, lorsque dans le concile général de Trente elle condamna la nouvelle doctrine et ses sectateurs, et mit par des décisions expresses, la vraie foi à l'abri de toutes les attaques de la calomnie et de la mauvaise foi.

Mais le principe de la prétendue réforme porte encore des fruits plus amers. Ayant établi que chaque individu est le seul juge en matière de foi et de religion, et que toute autorité est inutile et doit être rejetée, alors naquirent une foule de sectes se combattant les unes les autres, se condamnant mutuellement, se prétendant toutes conduites par le Saint-Esprit. Le dénombrement en serait trop long : luthériens, calvinistes, sociniens, anabaptistes, que sais-je ? chacune de ces sectes avait la prétention de mieux entendre que ses rivales le vrai sens des Ecritures, et chacune donnant un sens différent à la parole divine privée de l'autorité, qui seule a le droit de le fixer, il en résulta autant de religions différentes qu'il y eut d'individus. Quelle horrible confusion ! Et cependant, au milieu de ce chaos, l'Eglise romaine, inébranlable, pressait ses enfants dénaturés de rentrer dans son sein; toujours la même, toujours visible, toujours impassible comme la vérité, attendait le moment du retour, et par son immobilité même, convainquait d'imposture le religion de nouvelle fabrique.

Le principe de la réforme enfanta la philosophie du XVIIIe siècle. Après avoir voulu, en vertu du principe de l'autorité individuelle, réformer l'Eglise, on voulut réformer la religion elle-même, on voulut réformer Dieu ! Quel est le dogme de la religion qui n'ait été attaqué ? quelle est la vérité qui n'ait été dénaturée ? que n'a-t-on pas révoqué en doute ? Lisez plutôt ces milliers de volumes enfantés par la philosophie, et dites s'il a été possible de pousser plus loin l'attaque, et d'employer des moyens plus forts pour anéantir l'Eglise : la raillerie et le sarcasme, la médisance et la calomnie, l'insulte et le mépris, l'impiété et le libertinage, tout fut mis en usage pour anéantir ce que le coryphée du philosophisme appelait *l'infâme*. Et bientôt fatiguée de cette polémique, la philosophie s'arma du poignard ; les persécutions, les échafauds, le pillage, l'exil, la dévastation, les temples fermés, les cérémonies les plus saintes odieusement parodiées, les ministres livrés aux bourreaux ou déportés dans des pays lointains ; bientôt après, le domaine du chef de l'Eglise envahi, le chef de l'Eglise lui-

même chassé de son siége, traîné en esclavage, expirant dans l'exil! C'en est fait de l'Eglise romaine, disait hautement l'impiété, et au moment même où elle poussait ce cri d'une joie féroce, le pontife avait un successeur, et l'Eglise un chef qui devait la conduire et la soutenir par une inébranlable fermeté. Non, la parole de Jésus-Christ ne peut mentir, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise: *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18.)

Toutefois remarquez, mes frères, que cette perpétuité n'est promise qu'à l'Eglise universelle, et non à une Eglise particulière qui fait partie de l'Eglise universelle. Il n'en est aucune qui ne puisse perdre la foi et la charité. Les grands retranchements que le Seigneur a permis dans sa justice, sont une preuve de cette vérité. Que sont devenues tant d'Eglises, autrefois si florissantes, où la vraie foi semblait avoir jeté de si profondes racines? Les unes, ne conservant aucun vestige de religion, sont tombées dans les plus profondes erreurs et dans la barbarie; les autres, séparées de la véritable Eglise par le schisme ou l'hérésie, ne présentent plus qu'un amas de sectes divisées, séparées par des dogmes contradictoires; sociétés stériles qui ne peuvent plus enfanter de vertus, branches desséchées depuis qu'elles sont séparées de ce tronc vigoureux où elles puisaient le suc et la vie. Le Seigneur est maître de ses dons, mais il est terrible dans sa justice. Telle région, telle province sont maintenant éclairées des lumières de la vraie foi, qui, par l'abus qu'elles en font, peuvent la voir s'obscurcir pour elles et tomber dans les ténèbres de l'erreur. La vraie religion ne peut périr, mais elle peut changer de place; sa lumière ne peut s'éteindre, mais, comme la colonne qui conduisait le peuple de Dieu, elle peut ne présenter que le côté ténébreux à ceux qui méprisent la vérité, et le côté lumineux à ceux qui ne la connaissent point encore, et tous, nous devons trembler en entendant cette menace du Seigneur: *Je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* (*Matth.*, XXII, 43.) Certes, si l'indifférence pour la religion, si l'abandon des sacrements, si l'infraction aux lois de l'Eglise, si le déréglement des mœurs, l'injustice et l'oubli de ses plus saints devoirs peuvent mériter ce malheur, il est bien près de nous, et tous ces désordres où vivent en paix tant de personnes qui se prétendent chrétiennes, ne sont-ils pas un commencement de ce châtiment terrible dont je parle?

Quelles conclusions devons-nous tirer, mes frères, des triomphes constants de l'Eglise sur l'impiété qui cherche à l'opprimer? C'est qu'elle a été et qu'elle sera toujours visible. Pour la découvrir et la distinguer au milieu des sectes rivales, il suffit d'ouvrir les yeux. Elle s'offre aux regards de tous comme un phare lumineux, brillant d'une clarté divine. Elle subsistera avec la même évidence dans tous les siècles jusqu'aux derniers jours, parce que Jésus-Christ est avec elle: *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

3° L'Eglise est infaillible, et cette infaillibilité consiste en ce que l'Eglise ne peut se tromper, soit en rejetant comme une erreur ce qui est une vérité de foi, soit en embrassant et en proposant comme une vérité de foi un dogme faux et erroné. L'infaillibilité, qui est un des attributs essentiels de l'Eglise, a pour objet ce qui regarde la foi et les mœurs, puisqu'elle a pour mission spéciale d'enseigner aux hommes la doctrine de Jésus-Christ, de la conserver pure et sans tache de toute fausse interprétation, et que cette doctrine renferme les vérités de la foi comme la règle des mœurs: *Euntes docete omnes gentes, docentes eos servare quæcunque mandavi vobis.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, cette infaillibilité de l'Eglise est une suite nécessaire de sa visibilité et de sa perpétuité; car, d'après ce que nous avons dit, l'Eglise doit subsister jusqu'à la fin du monde, toujours épouse fidèle de Jésus-Christ, toujours dirigée par son esprit, toujours enseignant la vraie doctrine et administrant les sacrements. Elle ne peut donc tomber dans l'erreur, elle ne peut donc se tromper; car autrement elle ne serait plus l'Eglise de Jésus-Christ, elle ne serait plus cette colonne inébranlable de la vérité.

Cette infaillibilité repose sur la parole de Jésus-Christ lui-même. Voyez la magnifique promesse qu'il fit à ses apôtres, et par là même à son Eglise. *Allez*, leur dit-il, *enseignez toutes les nations*, *apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai donnés.* Que rien ne vous décourage dans l'entreprise immense dont vous êtes chargés. *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles: «Ecce ego vobiscum sum diebus omnibus usque ad consummationem sæculi,»* c'est-à-dire je suis avec vous pour vous assister, enseignant les hommes par votre bouche, leur expliquant ma loi, leur dictant mes commandements, leur administrant mes sacrements: *Ecce ego vobiscum sum.* En vain les hommes voudront résister à votre voix, en vain s'armeront-ils contre vous de tout ce que la rage a de plus féroce, en vain auront-ils recours à toute la ruse et à l'astuce du démon, *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre mon Eglise: «Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.»* (*Matth.*, XVI, 18.) De l'obéissance et de la soumission à vos paroles dépendra le salut; car *celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé: celui qui ne croira pas, sera condamné: «Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui non crediderit, condemnabitur.»* (*Marc.*, XVI, 16.) Dépositaires de ma puissance et de mon autorité, ce que l'on fera envers vous, je le tiens pour fait à moi-même; *celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise me méprise: «Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.»* (*Luc.*, X, 16.) Quiconque

refusera de se soumettre à votre autorité, il n'aura aucune part à ma grâce ; mais qu'il soit regardé comme un païen et un publicain : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Et, pour que les hommes écoutent vos paroles sans crainte d'être entraînés dans l'erreur, non-seulement je serai avec vous tous les jours, mais *le Consolateur, qui est le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.* (*Joan.*, XIV, 26.) Le Seigneur pouvait-il nous faire connaître plus clairement qu'il avait donné à son Eglise le don d'infaillibilité, et qu'elle ne saurait jamais tomber dans l'erreur? C'est lui qui enseigne par l'Eglise ; c'est sa doctrine et ses commandements qui sont expliqués.

Au reste, la raison et l'expérience prouvent également cette vérité. La raison qui nous dit que l'œuvre de Jésus-Christ ne pouvant être une œuvre éphémère, il a dû fonder la société qu'il avait établie sur des principes inébranlables. Or, point de société possible sans une autorité ; et comme cette société est toute spirituelle et ne subsiste que par la croyance aux mêmes vérités et la participation aux mêmes biens spirituels, de là la nécessité d'une autorité qui puisse captiver son intelligence et la soumettre à la croyance de ces vérités ; et comme il est impossible de captiver les intelligences autrement qu'en leur montrant la certitude des vérités qu'on leur propose, de là la nécessité de l'infaillibilité pour ce pouvoir, qui, sans cette faculté, ne pourrait jamais réunir les esprits dans la même foi. Laissez à chacun, comme le protestantisme, le droit de régler sa croyance, vous aurez bientôt l'anarchie, le chaos dans la religion, et au lieu de cette unité de foi essentielle à la véritable religion, et qui est une de ses propriétés intimes, vous aurez autant de croyances qu'il y a de têtes, autant de religions différentes qu'il y a d'esprits différents. Et comme l'homme, laissé à lui-même et entraîné par son orgueil, ne peut que s'égarer, vous verrez paraître les systèmes les plus extravagants, les plus opposés ; l'imagination n'ayant plus de frein attaquera une à une les vérités les plus incontestables, jusqu'à ce qu'elle s'abîme dans la négation de la Divinité elle-même, jusqu'à l'athéisme, dernière expression du principe de l'autorité individuelle, ou du système qui conteste à l'Eglise son infaillibilité.

Au reste, pour bien connaître la volonté et les promesses du Sauveur, remontons à l'origine de l'Eglise. A peine les apôtres avaient-ils commencé l'exercice de leur ministère, qu'il s'élève parmi les fidèles une difficulté pour savoir s'ils restaient encore soumis aux cérémonies légales : qu'arrive-t-il alors? Les voit-on chacun armé de sa manière de voir, raisonner, disputer et résoudre, chacun selon son opinion, la difficulté qui les embarrasse? Non. Les apôtres s'assemblent, ils délibèrent de commun accord et portent, au nom du Saint-Esprit qui les dirigeait une décision à laquelle tout le monde se soumet avec respect. *Visum est Spiritui sancto et nobis* ; « *Il semble bon au Saint-Esprit et à nous.* » (*Act.*, XV, 18.) Voilà l'autorité de l'Eglise et le dogme de son infaillibilité reconnus dès le principe, et voilà aussi où réside cette infaillibilité ; non pas dans un pasteur particulier, dont néanmoins les décisions doivent être respectées quand elles n'ont rien d'opposé à la foi commune, mais dans la réunion des pasteurs unis avec le chef de l'Eglise, soit qu'ils s'expliquent par un jugement ou une décision générale et solennelle, comme dans un concile œcuménique ; soit par la bouche du chef de l'Eglise, ou par la réunion d'un certain nombre d'évêques, comme dans un concile particulier, pourvu que les décisions soient confirmées par l'assentiment et l'acceptation des autres pasteurs, juges de la foi.

Voilà comment l'Eglise a parlé depuis le commencement, et comment elle a toujours fait usage de son autorité. Si, au commencement du IVe siècle, Arius ose révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ, et sa consubstantialité avec le Père, l'Eglise assemblée à Nicée dit anathème à Arius, et l'Eglise entière répète que le Fils est consubstantiel au Père. Si quelques années plus tard, Macédonius nie la divinité du Saint-Esprit, l'Eglise, réunie à Constantinople, condamne Macédonius, et partout l'on proclame que le Saint-Esprit procède du Père, et qu'il est Dieu comme le Père et le Fils. C'est ainsi que l'Eglise a toujours veillé au dépôt de la foi ; et que les fidèles se sont soumis à son autorité, depuis le concile de Jérusalem, jusqu'au concile de Trente où l'hérésie de Luther fut condamnée. —Enfin l'iniquité se ment à elle-même, et les protestants qui prétendent que l'Eglise a erré, ne peuvent s'accorder eux-mêmes lorsqu'ils veulent en fixer l'époque, et leur division à cet égard est la preuve de leur imposture et de leur calomnie ; d'autant plus qu'il leur est impossible de dire en quoi elle a erré, et qu'on peut les défier de le dire jamais avec raison et d'une manière précise.

Que de développements demanderait encore une matière si abondante, mais sachons nous borner à ce qui peut mettre votre foi à l'abri de la surprise et de la tentation. Tirons, en terminant, quelques conséquences pratiques : 1° La véritable Eglise est une, sainte, catholique et apostolique, ces caractères ne peuvent convenir à aucune autre qu'à l'Eglise romaine. Elle seule n'a jamais varié dans sa foi, et toujours elle a condamné ceux qui osaient y porter atteinte. Elle seule a conservé les sacrements que Jésus-Christ avait institués, ou du moins jamais ces sources de grâce n'ont été altérées dans son sein. Elle seule possède cette sainteté extérieure, expression de la charité intérieure, qui se manifeste par des miracles ; elle seule enfin peut prouver qu'elle descend des apôtres

sans interruption. Elle seule est donc la véritable Eglise. L'Eglise romaine a été et sera toujours visible, toujours subsistante, toujours infaillible. On ne saurait trouver aucune époque où elle ait cessé de jouir de ces beaux priviléges. Les autres sectes ne sont venues qu'après elle, et se sont séparées d'elle. Le point de leur séparation sera toujours un cachet indélébile qui fera leur condamnation. Elle seule, encore une fois, est donc la véritable Eglise de Jésus-Christ. 2° Puisque l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de nous enseigner ces vérités de la foi, c'est donc pour nous une obligation de nous soumettre à ses décisions. 3° Puisqu'elle a aussi reçu le pouvoir de régler nos mœurs et de nous conduire dans la voie du salut, c'est donc un devoir pour nous de nous soumettre aux règles de mœurs qu'elle nous dicte et aux préceptes qu'elle nous impose. N'imitons pas ces enfants ingrats qui déchirent le sein de celle qui les a engendrés en Jésus-Christ, et qui foulent honteusement aux pieds ses commandements. Qu'ils se souviennent de cette parole de saint Augustin : « Que l'on ne saurait avoir Jésus-Christ pour père, si l'on n'a l'Eglise pour mère. » Rappelons-nous que l'Eglise ne nous commande que par l'autorité de Jésus-Christ et que quiconque lui désobéit, désobéit à Jésus-Christ lui-même : 4° Puisque l'Eglise a seule la mission d'enseigner, prenons garde de prêter l'oreille à ces prédicateurs errants et vagabonds qui, sous prétexte d'annoncer la parole de Dieu, viennent débiter les vaines aberrations de leur esprit ou des dogmes que l'Eglise a frappés de ses anathèmes. Enfin, qui que nous soyons, aimons l'Eglise de Jésus-Christ, obéissons-lui comme à notre mère, consolons-la par une régularité toute chrétienne, tenons à elle par le fond de nos entrailles, respectons-la dans nos discours, afin qu'après avoir écouté et suivi le Seigneur sous sa conduite, nous puissions être tous réunis à l'Eglise triomphante du ciel. *Amen.*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ici se termine le Cours d'instructions sur le Symbole. *Ce n'est pas, toutefois, parce que M. Tailland n'a pas achevé lui-même l'explication du Symbole à ses paroissiens; mais, à partir de la* Communion des Saints, *dernière partie du IX° article du Symbole, nous ne trouvons dans ses manuscrits que des notes et des plans d'instructions que nous ne croyons pas devoir livrer au public. Elles ne présentent que des idées jetées sur le papier, sans cohérence entre elles ; le fond proprement dit de l'instruction n'y est indiqué que par quelques mots, tandis que l'accessoire y est développé longuement. Le pieux et zélé pasteur n'eut pas le temps de rédiger entièrement cette partie de l'explication du Symbole; les instructions précédentes ne sont même qu'une première rédaction que la mort n'a pas permis à l'auteur de revoir. Il n'est donc pas étonnant qu'elles présentent d'assez nombreuses imperfections. Mais telles qu'elles sont, elles seront utiles au prêtre qui veut instruire solidement; il y trouvera réunis des matériaux abondants qu'il ne trouverait ailleurs qu'avec beaucoup de temps et de recherches.*

NOTICE SUR MM. LACOUDRE, FRÈRES,

CHANOINES HONORAIRES DE BAYEUX.

Les abbés Lacoudre, dont nous publions quelques sermons seulement parmi un beaucoup plus grand nombre, étaient frères. Ils naquirent à Vany, paroisse du diocèse de Bayeux, département du Calvados, dans ces temps encore paisibles qui précédèrent de quelques années les jours tourmentés par la tempête révolutionnaire ; l'un en 1755, et l'autre en 1762. Laissés orphelins dans leur jeune âge par la mort prématurée de leur père, ils n'en reçurent pas moins le bienfait d'une éducation distinguée par les soins d'un oncle vénérable, un des trois curés placés à la tête de cette vaste paroisse. Ils firent au collége de la ville voisine, au collége de Vire, jouissant à cette époque d'une grande réputation et tellement florissant qu'il comptait de 600 à 700 élèves, ces fortes et solides études dont alors on nourrissait la jeunesse, et ils brillèrent par des succès bien honorables au milieu d'un si grand nombre de condisciples. Ces succès ne restèrent pas sans fruit : à peine les humanités terminées, l'aîné, Claude Lacoudre, concourut pour le prix du Palinod. Le Palinod était un concours public établi à Caen en l'honneur de la sainte Vierge. On y admettait des odes ou des pièces de poésie latine ou française ex-

primant, par une allégorie que choisissait le candidat, la conception immaculée de Marie. Tous les jeunes gens qui se sentaient le germe du talent entraient dans l'arène; de grands poëtes, Segrais, Malfilâtre et d'autres ne dédaignèrent pas de concourir par des odes françaises qui ont du mérite : l'abbé Lacoudre deux fois remporta la victoire sur ses nombreux concurrents, par deux pièces latines écrites avec une élégance puisée, on le voit, dans la lecture assidue de Virgile; et conquit un prix d'autant plus honorable qu'il était plus disputé. L'un et l'autre sortirent vainqueurs d'un autre concours, ils méritèrent la pension de Condom qui donnait le droit, chaque année, à onze jeunes gens seulement, d'être élèves du séminaire de Caen et de suivre les cours de théologie de l'Université, professés par des hommes de science et de grand mérite.

Cependant l'abbé Lacoudre aîné avait formé dans sa paroisse natale un établissement d'instruction ayant un pensionnat. Depuis la destruction des Jésuites, consommée quelques années avant cette époque, les parents ne trouvaient pas facilement des pensionnats où ils pussent envoyer leurs enfants pour les préserver des dangers que multipliait, dans les villes, une liberté sans surveillance dont jouissent et si souvent abusent les élèves externes. Ce pensionnat, le seul de tout le pays, obtint un grand succès par sa direction religieuse et morale, ainsi que par les bonnes études qui s'y faisaient; tous les enfants des familles nobles ou aisées de la contrée furent confiés à l'abbé Lacoudre. Ce collége fut utile à l'Eglise, parce qu'il détermina la vocation ecclésiastique d'un grand nombre de jeunes gens qui y trouvaient une éducation peu dispendieuse qu'ensuite ils terminaient dans les colléges des villes. L'abbé Lacoudre jeune (Pierre-Charles), ne tarda pas à venir partager les travaux de son frère, après ses études théologiques et son élévation au sacerdoce, et comme lui et avec lui se livra à la pénible et importante fonction de conduire la jeunesse. Réunis par la communauté des mêmes occupations et le même désir de faire le bien, ils ne se séparèrent guère jusqu'au dernier jour de leur vie. Ils durent goûter la vérité des paroles du Prophète royal : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (*Psal.* CXXXII, 1) : « *Qu'il est bon et agréable d'habiter ensemble comme des frères !* » Car ils ne connurent point la tristesse des divisions de famille, toujours ensemble, ils ressentirent les douceurs d'une amitié vraiment fraternelle dont les liens ne se relâchèrent jamais; et si, dans la seconde partie de leur vie, la force des choses leur imposa l'obligation de se diviser, bientôt ils revinrent l'un près de l'autre, dans la même ville, puis de nouveau ils habitèrent sous le même toit, et la Providence, paraissant comme respecter cet attachement si constant, ne permit pas à la mort elle-même de les séparer longtemps; il n'y eut qu'un intervalle de trois mois entre leurs funérailles : il était juste de les réunir dans une même notice.

La révolution les surprit dans les utiles occupations de l'instruction de la jeunesse, et elle passa son niveau de destruction sur leur établissement comme sur tous les autres. En 1792, craignant pour les enfants qui avaient été confiés à leur garde, les malheurs qui les menaçaient eux-mêmes, ils remirent leurs élèves à leurs parents, et bientôt il fallut chercher pour eux-mêmes le salut dans l'exil. Car ils refusèrent le serment à la constitution civile du clergé exigée sous peine de mort : ils avaient appris de Notre-Seigneur qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ils renoncèrent à tous les avantages que leur offrait leur établissement de plus en plus prospère, à leur pays, à leur famille, plutôt que de manquer de fidélité à l'Eglise, et sacrifiant sans peine tous les intérêts terrestres à leur foi, ils s'en allèrent en exil, d'abord à Jersey, puis en Angleterre, à Londres... Ils demeurèrent dix ans sur cette terre étrangère où ils avaient été devancés par leur vieil oncle, celui qui avait été leur tuteur et leur bienfaiteur. Ils furent bien heureux de pouvoir lui payer, par les soins dont ils l'entourèrent, le juste tribut de la reconnaissance et de la piété filiale. Il avait pris soin d'eux dans leur jeunesse, ils prirent soin de lui dans sa vieillesse et dans le malheur.

Comprenant, contre l'opinion générale, qu'une si terrible révolution bouleversant tout, amoncelant de tous côtés des ruines, ne pouvait se terminer qu'après un long temps d'anarchie, ils s'appliquèrent, aussitôt après leur arrivée en l'île de Jersey, à l'étude de la langue anglaise... Le jeune Lacoudre surtout, parce qu'il était dans l'âge où l'on apprend encore, fit de rapides progrès dans cette étude. Ils se servirent de la connaissance de la langue du pays pour enseigner la langue française; ils trouvèrent ainsi le moyen de pourvoir aux besoins du vieillard et à leurs besoins à eux-mêmes, sans exercer, comme tant d'autres ecclésiastiques, qui y étaient contraints, un métier manuel, moins convenable à la dignité sacerdotale. Leur amour du travail leur fournit encore le temps de se livrer aux fonctions ecclésiastiques, du moins à la prédication, que déjà ils avaient su cultiver, au milieu des occupations si multipliées qu'impose l'éducation de la jeunesse. Le nombre des émigrés français et des prêtres exilés étant très-considérable, on avait bâti des chapelles où se célébraient les offices religieux... Les abbés Lacoudre y annoncèrent très-fréquemment, l'un et l'autre, la parole sacrée, et ils furent honorablement distingués parmi cette foule de prédicateurs réunis par l'exil. L'évêque de Bayeux, Mgr de Cheylus, qui avait l'espoir de revenir en France et n'apercevait pas la mort qui allait bientôt le frapper dans cette contrée hérétique, satisfait de leur zèle et de leurs prédications, les nomma à la double cure de Carcagny, près Bayeux, voulant, disait-il, les tenir près de sa ville

épiscopale, pour les entendre souvent dans sa cathédrale.

Après le concordat, de retour en leur patrie, redevenue catholique, voyant qu'il y avait surabondance de prêtres pour la direction des paroisses, et que personne ne relevait les colléges, ils comprirent que l'œuvre la plus utile à leur pays qu'ils pussent entreprendre était la formation d'un établissement d'instruction où l'on enseignerait non-seulement les lettres humaines, mais aussi la religion, depuis dix ans abandonnée. Un grand nombre d'élèves suivirent les cours du nouveau collége et peuplèrent leur pensionnat. Les jeunes gens qui annonçaient la vocation à l'état ecclésiastique y furent surtout admis, et il fut pour le diocèse comme un petit séminaire, alors qu'il n'en existait aucun pour seconder et entretenir les vocations sacrées.

Cependant le gouvernement avait donné naissance à une nouvelle Université, et établit à Caen un Lycée. Ce Lycée ne put supporter la concurrence de l'école des abbés Lacoudre. On leur interdit d'abord les classes supérieures, puis des classes d'humanité, enfin l'Université se réserva à elle seule l'instruction de la jeunesse par un monopole révoltant. En 1811, sur les instances de la ville épiscopale, l'aîné des abbés Lacoudre fut appelé au principalat du collége de Bayeux, l'ombrageuse jalousie de l'Université obtint la révocation de la nomination.

L'année suivante, Mgr Brault, alors évêque de Bayeux, offrit à l'abbé Lacoudre aîné la cure importante de Sainte-Trinité de la ville de Falaise. Mais pensant que sa vocation l'appelait, non à l'exercice du saint ministère, mais à la prédication de la parole sainte, il supplia son évêque de ne pas le contraindre à accepter cette place élevée, une des plus honorables du diocèse, et de le laisser suivre son goût pour l'instruction et pour l'éloquence sacrée. Il n'avait jamais cessé de cultiver cet art difficile; alors même que la direction de son collége lui laissait moins de loisir, il annonçait encore souvent la parole de Dieu : plusieurs fois l'un et l'autre frère, se succédant mutuellement, prêchèrent des avents et des carêmes à la cathédrale de Bayeux.

L'Université leur interdisant l'éducation, qui était leur première vocation, ils allaient se livrer exclusivement à leur seconde vocation, lorsque l'évêque nommé de Bayeux, M. l'abbé de Pradel, ancien vicaire général du diocèse avant la révolution, qui avait connu l'abbé Lacoudre aîné, élève de théologie, le choisit pour devenir son vicaire général. La mort de M. de Pradel, avant son intronisation, le priva de cet honneur. Quelque temps auparavant, l'abbé Lacoudre le jeune avait été nommé à la cure de Vire, et il l'administrait : son frère vint habiter près de lui, après une séparation de courte durée; et il n'eut plus d'autre occupation que la prédication de la parole sainte. Il prêchait presque sans cesse dans les villes pendant les stations d'avent et de carême; dans les cathédrales d'Evreux, de Coutances, de Séez, du Mans; dans la plupart des villes de la Normandie; il prêcha même plusieurs sermons à Paris. Dans les campagnes, il prêchait dans les différents temps de l'année. Toujours et partout on aimait à l'entendre.

Il refusa le vicariat général de Séez que lui offrit Mgr Saussol, alors évêque de ce diocèse, après une retraite ecclésiastique qui fit sur le clergé la plus salutaire impression. Peu avide d'honneurs, l'abbé Lacoudre résista aux plus pressantes sollicitations; il voulait rester simple prêtre. Il ne put cependant ne pas accepter le titre de chanoine honoraire de la cathédrale de Bayeux que lui conféra son évêque. Il continua le travail de la prédication jusqu'à sa mort, ayant conservé toutes ses facultés; à l'âge de quatre-vingt-deux ans, quelques jours seulement avant son dernier moment, il prêcha en l'église de Notre-Dame de Vire, après l'avoir appris de mémoire, le premier sermon qu'il eût composé et qu'il n'avait prêché qu'une seule fois au temps de sa jeunesse. Sa mort, arrivée le 31 août 1836, fut inopinée, mais ne le surprit pas; depuis plusieurs années il faisait sa préparation journalière. La veille du coup qui l'emporta subitement, il travaillait encore à composer. La même année, quelques mois seulement avant lui, avait été frappé le curé de Notre-Dame de Vire, moins avancé en âge, il n'avait que soixante-quinze ans.

Les sermons des abbés Lacoudre, surtout ceux de l'aîné, sont écrits avec correction et élégance; le style pur coule comme les eaux d'un ruisseau limpide entre deux rives dressées avec art; toujours clair, il est accessible à toutes les intelligences, également compris par l'ignorant et le savant, l'homme simple des campagnes et l'habitant plus exigeant des villes : jamais de ces phrases romantiques et à effet qui étonnent un instant, mais n'ont rien de solide, comme l'éclair qui brille un court instant, puis vous laisse retomber dans les mêmes ténèbres; mais il y a de la grâce, de l'onction, de la piété, de la force et de l'éloquence. On pourrait dire que ces sermons qui, sans avoir les défauts du siècle dernier, portent cependant le cachet du goût et de la simplicité antique, sont comme la transition entre le genre de l'ancienne éloquence et celui de l'éloquence moderne. L'orateur paraît aimer le pécheur et craindre de porter le découragement dans son âme; il le plaint plus qu'il ne le condamne; il s'intéresse à lui et ne veut que son salut; aussi toujours il lui parle avec bonté, quelquefois avec sévérité, jamais avec dureté et mépris. La tenue, en chaire, et l'air de l'orateur concordaient avec sa diction grave, mais bienveillante; la charité et le calme se peignaient dans ses traits et produisaient sur les auditeurs une impression profonde. Lorsque, le crucifix à la main, il terminait le sermon sur la passion de Jésus-Christ, sa voix faible, mais claire, agréable

et pleine d'harmonie, vibrant avec douceur, pénétrait les âmes ; des larmes coulaient des yeux : le pécheur était ébranlé, le juste édifié et touché, on sortait en silence sous l'influence d'une vive et sainte émotion.

Les discours du curé de Notre-Dame de Vire, aussi chanoine honoraire de la cathédrale de Bayeux, ont moins de mérite sans doute, mais ils sont pratiques comme doivent être les œuvres de celui qui a, pendant vingt années, exercé le saint ministère ; les jeunes prêtres y trouveront des matériaux qui pourront leur être d'un grand secours au milieu de travaux qui leur laissent si peu de loisir.

Les ecclésiastiques qui habitent le pays où vivaient MM. Lacoudre, ont désiré vivement l'impression de leurs sermons, et c'est à cause de leur demande que nous les accordons à M. l'abbé Migne. Ils ont pensé qu'ils produiraient quelque bien, parce qu'ils ne se composent point, comme tant d'autres, d'une suite de théories ou de considérations dogmatiques, au-dessus de la portée du vulgaire ; parce qu'ils ne parlent pas seulement à l'esprit, mais au cœur ; parce qu'ils entrent dans des détails de mœurs appropriés à notre temps... heureux s'ils peuvent être de quelque utilité ; c'était la seule récompense qu'auraient ambitionnée les auteurs.

Le peu d'espace réservé pour eux dans les colonnes de M. l'abbé Migne ne permet de publier que la moindre partie des sermons de l'un et de l'autre. Il en reste un nombre considérable d'autres qui ne le cèdent point en mérite à ceux-ci. Peut-être un jour pourront-ils aussi être livrés au public

L'abbé N.-L.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

LACOUDRE, FRÈRES,

CHANOINES HONORAIRES DE BAYEUX.

—

SERMONS DE CLAUDE LACOUDRE.

—

SERMON PREMIER.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

On doit entendre la parole de Dieu. — Pourquoi ceux qui l'entendent n'en profitent pas.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV, 4.)

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Je ne suis plus étonné, mes frères, de cette invitation que le prophète Isaïe fait aux nations infidèles : Accourez, vous tous qui souffrez la soif et la faim ; accourez et venez entendre la voix du Seigneur ; bientôt, désaltérés, contents, rassasiés, vous posséderez votre âme dans la joie : *Venite... properate... audite audientes me... et delectabitur in crassitudine anima vestra.* (*Isa.*, LV, 2.) C'est que, comme l'explique Jésus-Christ lui-même l'homme ne vit pas seulement de pain ; *non in solo pane vivit homo*, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, *sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Cette sainte parole est une eau salutaire, un lait délicieux, une manne abondante qui nourrit, qui entretient, qui fortifie l'âme, comme le pain matériel nourrit, entretient et fortifie le corps : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Mais lorsque je viens à jeter les yeux sur la scène confuse du monde tumultueux qui nous environne, que j'y vois dans tous les états, toutes les conditions et tous les âges, un dérèglement presque universel, je me demande à moi-même d'où vient tant de perversité? Puis-je, après ce que nous avons dit, me faire autre réponse, sinon que la parole de Dieu n'est plus écoutée, ou que ceux qui l'écoutent n'en profitent pas. Je le crois, mes frères ; voilà ce qui fait que la plupart des chrétiens ont perdu la vie et la joie de leur âme. Entreprenons aujourd'hui de remédier à un si grand mal. Mais, pour le faire avec beaucoup plus de succès, il faut en examiner les causes. Pourquoi donc n'écoute-t-on plus, ou n'écoute-t-on que rarement la parole de Dieu? parce qu'on ne connaît ni ses obligations ni ses véritables intérêts ;

je vais donc faire voir que tous les fidèles sont obligés, et que c'est pour eux un grand avantage d'entendre la parole de Dieu, ce sera le sujet de ma première partie. Pourquoi ceux qui entendent la parole de Dieu n'en profitent-ils pas? parce que les uns l'écoutent avec un esprit d'indocilité; les autres, plus dociles, si vous voulez, ne se font point à eux-mêmes l'application des vérités qu'on leur annonce : ceux-là l'écoutent avec un esprit de dissipation; ceux-ci, après l'avoir entendue, même comme il faut, n'en font plus le sujet de leurs réflexions; c'est ce qui va faire le sujet de ma seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je chancelle, chrétiens mes frères, je suis dans l'incertitude si je ne dois point me rétracter. A quoi bon prouver ici l'obligation d'entendre la parole de Dieu? Ceux que je voudrais corriger ne m'entendront pas, ils ont coutume de ne point se trouver à nos instructions. Au reste, ce que je vais dire ne sera pas inutile; je vous persuaderai du moins que vous faites mieux que vous ne croyez faire, lorsque vous entendez la divine parole; peut-être même vous engagerai-je à l'écouter encore plus exactement. Je viens donc à mon sujet, et je débute par ces paroles des anciens prophètes : *Enfants de Jacob, maison de David, écoutez la parole du Seigneur. « Audite verbum Domini, domus Jacob .. domus David. »* (*Jerem.*, II, 4.) Si ce n'était que la parole d'un homme, je ne vous ferais pas un devoir de vous y rendre assidus; vous pourriez venir avec empressement l'écouter, ou vous en éloigner sans scrupule, selon que vous y trouveriez de l'amusement ou du dégoût : mais la parole que nous vous annonçons est la parole du Seigneur, *verbum Domini :* quiconque nous écoute, écoute Jésus-Christ lui-même, *qui vos audit, me audit :* nous tenons sa place dans la chaire de vérité; *nous y faisons*, dit l'Apôtre, *la fonction d'ambassadeurs envoyés de sa part; c'est lui qui vous instruit par notre bouche : « Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. »* (II *Cor.*, V, 20.) Si votre souverain, comme le disait autrefois saint Chrysostome à son peuple, députait vers vous quelqu'un de ses ministres pour vous annoncer ses ordres, ne l'écouteriez-vous pas avec la plus humble soumission, la plus respectueuse docilité? Combien n'est-il donc pas plus juste que vous écoutiez les ambassadeurs de Dieu, devant qui les plus puissants monarques ne sont que néant et poussière? Le mépris que vous en feriez retomberait sur celui même qui vous les envoie : *Qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X, 16.)

D'ailleurs, mes frères, c'est un des devoirs de notre ministère sacré de vous prêcher l'Evangile; Jésus-Christ nous a envoyés comme son Père l'avait envoyé, *sicut tu me misisti in mundum, et ego misi eos in mundum* (*Joan.*, XVII, 18) : et quelle était sa mission? Apprenez-le par la réponse qu'il fit aux députés de Jean : Allez, leur dit-il, rapporter à celui qui vous a envoyés, ce que vous avez vu et entendu; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les ignorants sont instruits, *pauperes evangelizantur.* (*Matth*, XI, 5.) Aussi nous a-t-il ordonné dans la personne des apôtres, dont l'Eglise nous a établis les successeurs, d'enseigner indifféremment toutes les nations de la terre, *euntes ergo docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Aussi est-ce à nous qu'il parle, lorsqu'il dit au prophète Isaïe : *Criez sans cesse, « clama, ne cesses; » que votre voix, comme une trompette éclatante, se fasse entendre aux oreilles de mon peuple; « quasi tuba exalta vocem tuam »* (*Isa.*, LXVIII, 1); faites-lui connaître ses infidélités, reprochez-lui les crimes dont il s'est rendu coupable. *Et annuntia populo meo scelera eorum.* (*Ibid.*) Aussi croyons-nous que, comme Jérémie, nous sommes établis pour confondre les pécheurs par la pureté de notre doctrine et la force de nos discours; pour détruire, pour arracher, pour édifier, pour planter; c'est-à-dire pour exterminer le vice et travailler à la propagation du culte des autels. *Ecce constitui te ut evellas et destruas, et disperdas et dissipes, et ædifices et planies.* (*Jer.*, I, 10.) Aussi regardons-nous comme faite à nous-mêmes la menace que Dieu faisait autrefois au prophète Ezéchiel : *Si je menace l'impie de la mort*, lui disait-il, *et que vous n'éleviez pas la voix pour la lui annoncer, « si dicente me ad impium, morte morieris, non annuntiaveris ei; » — cet impie mourra dans son iniquité, « ipse impius in iniquitate sua morietur; » — mais je vous redemanderai son âme, et la vôtre m'en répondra, « sanguinem autem ejus de manu tua requiram. »* (*Ezech.*, III, 20.) Aussi prenons-nous pour nous-mêmes la leçon que saint Paul donnait à son disciple Timothée, en le conjurant devant Dieu et son Fils Jésus-Christ de prêcher l'Evangile : *Testificor coram Deo et Jesu Christo... prædica verbum* (II *Tim.*, IV, 2); de le prêcher sans relâche, sans respect humain; de convaincre les fidèles par la solidité de ses raisonnements, de les exhorter, de les prier, de les reprendre, de les menacer, d'employer tout son zèle pour procurer leur salut: *Insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa.* (*Ibid.*) Hé! qu'est-il besoin de citer ici tant d'autorités pour prouver que nous devons annoncer la parole de Dieu? Nous le savons, et malheur à nous si nous nous en dispensons sans raisons légitimes! *Væ enim mihi est, si non evangelizavero!* (I *Cor.*, IX, 16.) Vous ne l'ignorez pas non plus, et si nous laissions la chaire de vérité déserte, ce serait, à votre jugement, une faute impardonnable : ceux mêmes qui profitent le moins de nos exhortations seraient nos premiers accusateurs, nos ennemis les plus éloquents, nos juges les plus sévères. Mais prenez garde, chrétiens, j'en conclus contre vous : car si nous devons vous annoncer la parole de Dieu, vous devez par conséquent venir nous écouter, l'obligation des uns emporte nécessairement l'obligation des autres. Pourquoi, je vous le demande, faudra-t-il que

nous prêchions, si personne n'est obligé de nous entendre? Vous sentez toute la force de ce raisonnement, il est clair, il est évident.

Après cela, mes frères, vous vous devez le bon exemple les uns aux autres; comme membres de l'Eglise, vous vous devez l'édification; et, n'y eût-il que cette raison-là, vous devez entendre la parole de Dieu. Quel spectacle plus édifiant que de voir les fidèles quitter avec empressement tous les embarras du siècle pour venir s'assembler dans nos temples? que de les y voir animés d'un saint désir de s'instruire, se ranger en foule autour de la chaire de vérité? que de les y voir en silence écouter avec une religieuse attention l'éloge des vertus, la condamnation des vices, le récit des austérités que tant de saints ont pratiquées, l'explication de cette loi divine qui doit être la règle de leur conduite? Encore une fois, quel spectacle plus édifiant? Si la piété produisait de nos jours ce merveilleux effet, qui est-ce qui oserait déroger à une si louable coutume? L'enfant ne suivrait-il pas l'exemple de ses parents, le serviteur celui de ses maîtres? Tous les fidèles ne viendraient-ils pas à l'envi grossir le nombre de nos auditeurs? Qu'au contraire, on méprise nos prédications, le mauvais exemple sera suivi plus sûrement encore, plus promptement et par un plus grand nombre, nous serons abandonnés. On ne peut donc négliger de se rendre aux instructions de l'Eglise, sans devenir coupable du plus funeste scandale, c'est la dernière raison que j'apporte pour vous convaincre que vous êtes obligés d'entendre la parole de Dieu, et que personne n'a droit de s'en dire exempt.

Cependant, mes frères, en quel siècle l'Evangile fut-il moins écouté que dans le nôtre? Le nombre de nos auditeurs n'est-il pas ordinairement le plus petit, si on le compare à la multitude de ceux qui ne viennent jamais nous entendre? Ne sont-ce pas toujours les mêmes visages qui se présentent à nos yeux, lorsque nous paraissons pour publier les volontés du ciel? On ne veut pas encore manquer d'assister au saint sacrifice les jours commandés, on aurait honte de pousser l'irréligion jusqu'à ce point; mais on a soin de se munir d'une messe où l'on sait qu'il n'y aura point d'instruction, et il en est qui à l'année tiennent une conduite aussi répréhensible. D'autres se trouvent assez exactement à la messe de paroisse, soit qu'ils la regardent comme un passe-temps, soit qu'elle leur soit plus commode, n'importe; mais, au moment où le pasteur monte en chaire, ils prennent la fuite, ou par une impiété qui n'est pas moins scandaleuse, ils ne daignent pas se mettre à la portée d'entendre, ils restent à l'écart au milieu d'une société de gens de leur caractère, et ils s'y amusent comme dans une assemblée profane. C'est même dans le lieu le plus redoutable de la maison du Seigneur, c'est au pied de l'autel qu'ils vont se réfugier; c'est là qu'ils commettent sans rougir les plus criminelles irrévérences, tandis que le ministre distribue le pain de la parole. Tel est le désordre que nous voyons régner aujourd'hui, désordre qui nous afflige et nous désole, désordre auquel nous ne saurions remédier. Le mal vient de ce que la piété s'est refroidie parmi les fidèles, et que n'étant plus animés de l'esprit de Dieu, ils ne veulent plus entendre sa parole : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (*Joan.*, VIII, 47); la plupart sont des hommes de chair qui n'ont aucun goût pour les choses célestes : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (I *Cor.*, II, 14.) Pour vous, chrétiens, laissez-vous toujours conduire par l'Esprit-Saint qui habite en vous; suivez toujours ses mouvements et ses inspirations, et venez entendre les instructions de vos pasteurs : vous satisferez à un de vos principaux devoirs, et vous trouverez en même temps les plus grands avantages pour votre salut.

En effet, mes frères, c'est par la parole de Dieu que la foi s'est répandue sur la terre : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.*, X, 17); c'est aussi par la parole de Dieu qu'elle s'y conserve. Il n'y a guère que dans les chaires chrétiennes qu'on parle aujourd'hui le langage de la vérité; le monde qui ne la connaît pas, enseigne toujours le mensonge et l'erreur. Il faut haïr ses ennemis, se venger de leurs outrages et de leurs injustices; il faut amasser des trésors, rechercher les plaisirs, ne s'occuper que d'affaires; il faut se ménager, se flatter, se contenter; il faut jouir de la vie, ne jamais penser à la mort pour ne la pas craindre : ce sont là, vous le savez, les maximes que le monde vous débitera. Dans la chaire de vérité, on prêche une morale bien différente. On y ordonne d'aimer ses ennemis et de leur vouloir du bien, on y méprise les richesses, on défend de s'y attacher, on lance contre elles des anathèmes; on y regarde tous les plaisirs comme de pures vanités, les plus grandes affaires comme des bagatelles, celle du salut comme la seule qui doive nous intéresser ici-bas; on y recommande la mortification de la chair, les humiliations, la pénitence; on y représente le péché comme le plus grand de tous les maux, la grâce de Jésus-Christ comme le plus précieux de tous les biens; on y répète sans cesse que la vie disparaît comme une ombre, que la mort est le plus redoutable de tous les instants, et qu'il n'est jamais trop tôt de s'y préparer : en un mot, on y instruit tous les hommes des devoirs qu'ils ont à remplir, on leur apprend ce qu'ils doivent à leur Créateur, ce qu'ils doivent à leur prochain, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. On y attaque tous les vices sans aucun égard ni pour les personnes, ni pour les conditions; dans les grands, comme dans les petits, on y blâme ce qui mérite de l'être, *non licet;* on ne sait ce que c'est que d'y encenser leurs défauts, la puissance et la fortune n'y ont point de crédit, la faiblesse et l'adulation point d'accès; et si leur conduite est vicieuse, on leur dit avec fermeté : Cela ne vous est pas permis, *non li-*

cet. Jugez après cela s'il est avantageux d'entendre la parole de Dieu.

Nous sommes instruits de nos devoirs, me direz-vous, ou nous pouvons nous en instruire, il n'est donc pas besoin que nous assistions aux prédications. Je commence par dire qu'il en est peu qui soient en état de s'instruire eux-mêmes, et qu'il en est encore moins qui soient instruits comme des chrétiens doivent l'être. Tous sont instruits, si vous le voulez, la plupart même le sont à ne pouvoir l'être davantage; mais de quoi? de l'art malheureux de se perdre et de perdre les autres; c'est là toute leur science, c'est celle-là qu'ils possèdent en perfection. Cependant répondons : vous êtes instruits, dites-vous : cela serait vrai, mes frères, s'il suffisait de savoir observer certaines pratiques extérieures de la religion; mais les devoirs du christianisme ne se bornent pas là, il y a bien des choses plus essentielles que vous ne savez pas ou que vous ne savez pas assez, il serait donc encore possible de vous instruire. Je veux pourtant bien croire que vous soyez instruits de vos devoirs; mais les remplissez-vous? En êtes-vous plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés? En êtes-vous moins fourbes, moins turbulents, moins médisants, moins calomniateurs? N'êtes-vous pas toujours sujets à la colère, à l'intempérance, à toutes sortes de passions? Vous avez donc intérêt de venir entendre la parole de Dieu : si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, peut-être votre cœur y sentira-t-il des choses nouvelles. La voix du Seigneur peut dans un instant opérer les conversions les plus miraculeuses : c'est un flambeau lumineux qui dissipe les erreurs du philosophe et lui montre la route qu'il doit tenir : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* CXVIII, 105); c'est un feu subtil qui s'insinue dans l'âme du mondain, qui l'enflamme et le consume : *Ignitum eloquium tuum vehementer* (*Ibid.*, 140); c'est un glaive perçant qui s'ouvre un passage dans les cœurs les plus durs, qui y poursuit le crime jusque dans ses asiles les plus secrets, et le force de prendre la fuite : *Sermo Dei... penetrabilior omni gladio..pertingens usque ad divisionem animæ.* (*Hebr.*, IV, 12.) Douze hommes sans lettres et sans autorité parlent au nom du Seigneur, et tout à coup la terre se renouvelle, les idoles sans adorateurs sont renversées, la croix de Jésus-Christ s'élève dans les lieux où elle était en opprobre, la religion victorieuse se répand dans tout l'univers; serait-il donc surprenant qu'à nous entendre vous fussiez touchés, pénétrés, changés?

Disons plus encore : quand bien même vous connaîtriez parfaitement vos devoirs, et que vous les rempliriez avec la plus grande exactitude, vous serait-il inutile d'écouter la parole de Dieu? Vous l'écouteriez sans doute; car alors vous seriez des âmes fideles, des hommes de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* (*Joan.*, VIII, 47.) Mais s'il etait possible que, dans cette supposition, vous n'eussiez pas de goût pour elle, vous serait-il inutile de l'entendre? Hélas, mes frères, si vous vous connaissez, si vous avez profité des instructions que tant de fois une triste expérience vous a données, vous savez ce que c'est que votre nature, vous savez combien elle est fragile. Vous tomberez donc bientôt, quelque vertueux que vous soyez; peut-être même tomberez-vous avec éclat, si vous n'employez tous les moyens que la religion vous suggère pour vous maintenir dans l'état d'innocence. Et en est-il de plus puissant, de plus efficace que la parole de Dieu? Lorsque vous entendrez menacer les pécheurs impénitents d'une éternité de malheurs, promettre aux chrétiens religieux une éternelle félicité, ne sentirez-vous pas votre ferveur s'allumer davantage? L'horreur que vous avez pour le péché n'augmentera-t-elle pas, lorsque vous entendrez dire que c'est un monstre sorti de l'enfer qui crucifie Jésus-Christ de nouveau; que dans ce monde il est suivi des plus cuisants remords, et que pour l'avenir les plus cruels supplices lui sont réservés? Votre espérance ne se ranimera-t-elle pas, lorsque vous entendrez publier les miséricordes du Seigneur, sa patience à l'égard de ceux qui l'offensent, la bonté, la douceur avec laquelle il les reçoit quand ils reviennent sincèrement à lui? Restera-t-il en votre âme aucun attachement pour la terre, lorsqu'on ouvrira le ciel à vos yeux pour vous y faire envisager les trônes, les couronnes qui seront le partage de la vertu? Justes ou pécheurs, il vous importe donc d'être assidus à venir entendre la parole de Dieu.

Je réponds actuellement à ceux qui se disent en état de s'instruire par la lecture de quelques bons livres; ils en trouveront sans peine; mais je suis sûr que les plus excellents ne leur serviront de rien. Comme nous, les livres de piété ont pour but la sanctification des âmes; ils ne disent que ce que nous disons, et nous ne disons que ce qu'ils disent; toute la différence qu'il y a, c'est la manière de dire et d'arranger les choses : et ces chrétiens qui ne veulent point de nos discours, c'est une marque qu'ils ne sont pas de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* supporteront-ils la lecture de ces livres.

Quand ils les liraient, ils ne profiteraient jamais autant qu'à entendre la parole de Dieu. Un pasteur connaît son peuple, il sait quelles sont ses inclinations, et s'il a des vices dominants; en conséquence, il choisit ses sujets, il proportionne ses discours au besoin et à la capacité de ses auditeurs, il insiste sur les points de morale qu'il croit les plus utiles, il encourage ou il effraye, il rassure ou il menace, il soutient ou il abat, il relève ou il terrasse, il fait jouer tous les ressorts que le zèle et la prudence lui mettent entre les mains pour triompher des cœurs. C'est un médecin qui a plusieurs malades à traiter, il a suivi leur maladie, il a étudié leur tempérament, il a essayé différents remèdes, il a observé quels étaient les plus efficaces, et il sait en faire usage avec tous les ménage-

gements, toutes les précautions nécessaires. De tels avantages, vous l'avouerez, se trouvent rarement dans la lecture des meilleurs livres.

Ajoutons à cela, chrétiens, qu'il y a une grâce particulière attachée à la parole de Dieu. La voix des ministres qui la prêchent devient une voix plus qu'humaine; et, dans leur bouche, les vérités les plus simples tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules. C'est donc un grand avantage pour les chrétiens, quelque instruits, quelque habiles qu'on les suppose, de venir entendre la parole de Dieu; et s'il en est un si grand nombre qui ont pour elle de l'indifférence et du mépris, cela vient de ce qu'ils ne connaissent ni leur devoir, ni leurs véritables intérêts. Mais pourquoi ceux qui l'écoutent n'en profitent-ils pas? Nous allons le voir dans ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Tous les fidèles devraient sans doute nous écouter avec une pieuse docilité, une humble soumission de cœur et d'esprit. Ce ne sont point nos préjugés, nos opinions que nous leur exposons dans la chaire de vérité, nous savons que rien de ce qui peut être contredit ne peut y trouver place; nous leur mettons sous les yeux la loi de Jésus-Christ, les règles du culte divin, les décisions de l'Eglise, la conduite des saints. Il arrive pourtant que des hommes également impies et déraisonnables, mais qui se regardent comme des sages et des prophètes, viennent à nos discours dans le coupable dessein de ne rien croire de ce qu'ils vont entendre, et de n'en pas profiter. Ils savent qu'ils vont être attaqués, blâmés, condamnés; mais ils se mettent en garde contre les coups que nous portons, ils se munissent de toutes les armes propres à résister à nos assauts. En vain cherchons-nous à les convaincre par la force du raisonnement et la solidité des preuves, leur esprit est aveuglé, et les vérités les mieux établies, les faits les mieux attestés, les maximes les plus incontestables, les sentences les plus effrayantes, ne sont pour eux que des fables. Après tout, cela ne me surprend pas; étant hommes du monde, ils doivent en avoir les sentiments et en soutenir les intérêts; conséquemment ils doivent, pour ne pas se démentir, rejeter une morale si peu conforme à l'esprit et à la conduite du monde: mais je m'étonne d'entendre leurs prétextes. La morale que nous prêchons, disent-ils, est remplie d'exagérations, et ne peut être suivie par des hommes faibles comme nous: c'est une façon d'annoncer la parole de Dieu qui de tout temps a été en usage, qui favorise le zèle des prédicateurs; mais dont il ne faut pas être dupe. Quelle audace! quelle irréligion! Des chrétiens, assemblés dans le temple du Seigneur pour s'instruire de ses volontés, osent entrer en contestation avec lui! Ils osent s'élever secrètement contre sa doctrine, contredire des oracles sortis de sa bouche! ils osent se déclarer les apologistes du mensonge, les défenseurs des passions et du démon! Où la vérité ira-t-elle donc désormais chercher un asile? Elle est bannie du sein des familles, méprisée dans les sociétés, inconnue dans le monde, combattue jusqu'au pied des autels; où ira-t-elle donc chercher un asile? Mais on nous accuse, justifions-nous.

Nous exagérons, dit-on. Si cela est, nous avons tort; car l'Evangile est assez sévère par lui-même, et il n'est pas besoin d'y ajouter. Mais est-il vrai, comme on nous le reproche, que nous exagérions? Je soutiens, mes frères, que les vérités qui vous paraissent les plus révoltantes sont puisées dans l'Evangile. Nous vous prêchons, par exemple, de pardonner à vos ennemis, de les aimer et de leur faire du bien: ouvrez l'Evangile, vous y trouverez cette morale, non pas en figure, mais exprimée dans les mêmes termes dont nous nous servons: *Dimittite, si quid habetis adversus aliquem...* (*Marc.*, XI, 25.) *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* (*Matth.*, V, 44.) Nous vous prêchons d'affliger votre chair et de vivre dans la pénitence, qu'autrement vous périrez tous sans distinction: ouvrez l'Evangile, vous verrez si nous vous en imposons: *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII, 3.) Nous vous prêchons de travailler sans cesse à votre sanctification, et que si malheureusement vous restez oisifs, vous êtes des arbres infructueux destinés pour le feu: ouvrez l'Evangile, lisez, vous y trouverez cette terrible menace exprimée dans les termes les plus formels: *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (*Matth.*, III, 10.) Nous vous prêchons que le salut est difficile, que la route qui conduit au ciel est parsemée d'épines, et que la porte par laquelle on y entre est étroite: ouvrez l'Evangile, vous entendrez Jésus-Christ qui vous annoncera cette vérité, même avec admiration: *Quam angusta porta, et arcta via est quæ ducit ad vitam.* (*Matth.*, I, 14.) Nous vous prêchons un jugement à venir où tout sera manifesté, où tout sera examiné, pesé, jugé avec la plus grande rigueur: ouvrez l'Evangile, vous reconnaîtrez que tout cela s'y trouve, vous y lirez qu'il n'y aura pas jusqu'à une seule parole inutile dont on ne rende un compte exact: *Nihil opertum quod non revelabitur...* (*Matth.*, X, 26.) *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii.* (*Matth.*, XII, 36.)

Nous exagérons? Hé! quel intérêt aurions-nous d'exagérer? L'Evangile n'est-il pas pour nous comme pour le reste des chrétiens? Les menaces qu'il renferme ne s'adressent-elles pas à nous comme à eux? Ne sommes-nous pas obligés comme eux de nous soumettre aux lois qu'il prescrit, de porter le joug qu'il impose? Nous exagérons? On nous suppose donc l'intention criminelle de ne pas convertir les pécheurs? Car leur mettre le salut à un trop haut prix,

c'est le moyen, non pas de les convertir, mais plutôt de les désespérer. Et serait-il possible que nous fissions un tel abus du ministère auguste que l'Eglise nous a confié pour le salut des âmes et la gloire de Jésus-Christ? Non, nous n'exagérons pas : nous craignons, au contraire, d'en dire trop peu; nous craignons qu'un jour Dieu ne nous reproche de vous avoir trop ménagés, et d'avoir accommodé la sévérité de ses oracles aux adoucissements du siècle; nous craignons qu'il ne nous reproche de ne vous avoir pas mis sous les yeux et dans tout leur jour certaines vérités que nous ne dévoilons pas; nous craignons qu'il ne nous traite comme des destructeurs de son Eglise, pour vous avoir perdus en vous élargissant trop les voies de la justice. Et vous nous accusez d'exagérer. Non, je le répète, nous n'exagérons pas : c'est vous qui voulez affaiblir l'Evangile, qui voulez en diminuer, en retrancher, parce qu'il est contraire à vos penchants et à vos mœurs.

Ce prétexte n'est pas le seul qu'enfante l'esprit indocile. Il en est un autre plus souvent répété, parce qu'on croit en tirer un grand avantage ; le voici en deux mots : les prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent. C'est là ce que Jésus-Christ disait des pharisiens : *Dicunt enim et non faciunt.* (*Matth.*, XXIII, 3.) Ils méritaient sans doute ce témoignage de sa part. Le méritons-nous aussi de la part des impies? Je n'entamerai pas cette question; il ne me conviendrait pas de faire ici notre éloge : je dirai seulement en passant qu'on nous prête bien de la malignité que nous n'avons pas. On cherche à nous trouver coupables, on ne nous pardonne rien; on s'imagine que, dès que nous sommes prêtres, nous cessons d'être des hommes ; on envenime les propos injurieux qui attaquent notre réputation ; on est content, on triomphe, si malheureusement il nous arrive de nous oublier, parce que follement on se persuade que par là on est autorisé à vivre dans le crime. Mais nous méprisons tout ce que l'on pense, tout ce que l'on débite contre nous. Jésus-Christ nous a prévenus : *Quanto magis domesticos ejus.* (*Matth.*, X, 25.) Je suppose donc, pour vous faire plaisir, vous qui vous déclarez nos accusateurs, je suppose, puisque c'est en cela que vous prétendez trouver votre justification, que vraiment notre conduite ne répond pas à nos discours. Et vous en concluez qu'il vous est permis de nous écouter avec indocilité? N'allez pas si vite, mes frères, vous n'êtes pas conséquents. Le reproche que vous nous faites est puisé dans l'Evangile, je viens de vous le dire; c'est dans l'Evangile, au même endroit, que j'ai puisé la réponse que je vais vous faire. Nous y voyons que le Sauveur du monde défendait au peuple d'imiter les scribes et les pharisiens; mais il avait dit auparavant qu'il fallait observer tout ce qu'ils diraient, parce qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse. Et nous, mes frères, nous sommes assis sur la chaire de Jésus-Christ; l'autorité que nous y avons est une émanation de la sienne : il est donc encore plus juste que vous pratiquiez ce que nous vous disons, quelle que soit notre conduite. En effet, chrétiens, la vérité n'est-elle pas absolument indépendante? En est-elle moins vérité, parce que celui qui l'annonce n'est pas assez saint? Qui que ce soit qui vous expose vos devoirs, ne sont-ce pas toujours des devoirs pour vous? C'est donc à tort que vous voulez vous disculper, parce que votre malice trouve une extrême disproportion entre nos mœurs et notre doctrine. Il en serait comme vous le dites, que votre indocilité serait encore inexcusable.

Ce qui est cause, en second lieu, qu'on ne profite pas de nos discours, c'est qu'on ne se fait point l'application des vérités que nous annonçons. Si chacun de ceux qui nous écoutent se disait intérieurement à lui-même : C'est moi qui suis cet homme, *tu es ille vir* (II *Reg.*, XII, 7); c'est ma conduite que l'on blâme ; ces vices que l'on condamne, j'y suis sujet; cette passion, cette habitude contre laquelle on déclame, c'est la mienne; ces invectives, ces menaces, c'est moi qu'elles regardent; ces promesses, ces récompenses, je n'y ai aucune part, *tu es ille vir*. Je suis cet impie qui n'a aucun respect pour sa religion, aucune modestie dans la maison du Seigneur; je suis cet avare qui croupit sur ses trésors, qui oublie son prochain, son âme et son Dieu; je suis cet impudique, ce libertin, cette fille peu chaste, qui ne s'occupe que de réflexions sales, qui ne tient que des discours obscènes, qui n'a de goût que pour les plus infâmes voluptés, qui ne s'étudie qu'à corrompre le cœur de la jeunesse ; je suis ce pécheur endurci qui ne fait plus aucun usage des sacrements, qui n'envisage plus le danger de son âme, qui ne craint plus rien, qui n'espère plus rien : c'est moi-même, je me reconnais, voilà mon portrait, *tu es ille vir*. Si, dis-je, chacun était ainsi son propre juge, la parole de Dieu ne serait point sans succès. On connaîtrait ses défauts, on prendrait les moyens de s'en corriger, bientôt on verrait du changement.

Mais on n'a garde de faire ces réflexions, on ne se croit pas tel que l'on est. Nous avons beau crier contre le désordre, jamais on ne se regarde comme personnellement attaqué : on se considère par certains côtés favorables, on ne veut point apercevoir sa ressemblance. Cependant on juge, mais qui? Son prochain; c'est sur lui seul que l'on fait tomber les coups qui portent également sur soi; on le trouve seul coupable, et on fait à son préjudice des applications que l'on devrait se faire premièrement à soi-même ; c'est-à-dire, pour me servir des termes de l'Ecriture (*Matth.*, VII, 3), que l'on voit bien une paille dans l'œil de son frère, et que l'on ne voit pas une poutre dans le sien. On juge, qui encore? Le prédicateur; on exige de lui des talents, de la facilité; on veut qu'il s'énonce avec grâce, qu'il ait des pensées neuves, des tours ingénieux ; on veut que sa morale n'ait rien d'austère, rien de rigide, qu'elle soit douce et

commode; on veut, en un mot, qu'il plaise, *loquimini nobis placentia*. (*Isa.*, XXX, 10.)

Injustes et déraisonnables censeurs, que nous demandez-vous? Vous voulez de sublimes expressions, de belles figures, des discours fleuris? Vous voulez donc que, devenant des orateurs profanes, nous altérions la parole de Dieu : *Adulterantes verbum Dei?* (II *Cor.*, II, 17.) Vous voulez donc ne venir à nos prédications que pour être de stériles admirateurs, et non pour vous convertir, *admirantur, sed non convertuntur!* c'est saint Augustin qui parle. Vous voulez donc que nous nous rendions inintelligibles et que nous n'instruisions pas? Comme si nous paraissions en public pour rechercher les applaudissements d'un monde insensé; comme si les divines Ecritures avaient besoin d'être relevées par les vains ornements d'une éloquence humaine; comme s'il importait que nous disions bien ou mal, pourvu que nous vous apprenions le chemin du ciel; comme s'il fallait tant de mystère pour vous dire avec saint Paul que vous serez damnés, si vous êtes des fornicateurs, des ivrognes, des médisants, des usurpateurs : *Neque fornicarii, neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI, 10.)

Il ne vous faut rien que de facile et d'agréable : mais si vous voulez que nous changions de façon de prêcher, ôtez-nous donc trois choses d'entre les mains, le crucifix, les livres sacrés, la vie des saints ; après cela nous prêcherons à votre mode, nous mesurerons nos termes, nous châtirons la dureté de notre style, nous ne vous dirons que des douceurs. Car tant que nous verrons sur le crucifix l'image de Jésus couvert de plaies, rougi de son sang, qui subit la mort la plus douloureuse; tant que nous lirons dans les livres sacrés qu'il faut veiller et prier sans cesse; que le royaume des cieux souffre violence et que rien de souillé n'y entrera; qu'il ne faut aimer ni le monde ni ses faux avantages, et que ceux qui vivent selon la chair mourront d'une mort éternelle ; tant que nous verrons dans la vie des saints ces héros infatigables qui travaillent, qui souffrent, qui usent leur corps par les plus grandes austérités, et qui frémissent encore à l'aspect de la mort; tant que nous verrons tout cela, nous ne pourrons nous empêcher de vous crier avec tout le zèle dont nous sommes capables : Mondains, vous vous perdez; mondaines, vous vous damnez: ou le crucifix n'est pas le modèle des prédestinés, ou la doctrine des livres sacrés nous abuse, ou les saints étaient dans l'erreur. Nous vous déplairons, peu nous importe; nous aimons mieux encourir votre disgrâce que de trahir notre devoir. Plaignez-vous tant que vous voudrez, nous ne rabattrons rien de cette prétendue sévérité dont vous nous accusez. Ministres de Jésus-Christ, continuons de parler avec la même force et la même hardiesse; quoi qu'en dise le monde, déclarons-nous ses ennemis, maudissons-le à cause de ses scandales, réprouvons-le à cause de ses richesses et de son luxe, condamnons-le à cause de ses usages et de ses plaisirs, sans craindre de l'offenser. Malheur à nous, si par une lâche complaisance, un respect homicide, nous flattons l'oreille du pécheur, plutôt que de chercher à lui causer cette tristesse qui est selon Dieu, et qui, opérant en lui la pénitence, assure son salut! *Quæ enim secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur.* (II *Cor.*, VII, 10.)

C'est donc ainsi que la plupart des fidèles, au lieu de venir à nos discours pour se nourrir du pain de la parole, pour y chercher des remèdes aux maladies de leur âme, pour y apprendre les secrets de la vie éternelle, n'y viennent au contraire que pour trouver ou placer quelques vaines censures. C'est ainsi que ne se faisant l'application d'aucunes des vérités qu'ils entendent, aucunes ne leur sont profitables.

Le mal vient encore de la dissipation. Comment la parole de Dieu pourrait-elle produire des effets salutaires dans des chrétiens qui, presque toujours plongés dans un sommeil profond et de corps et d'esprit, assistent à nos prédications comme s'ils n'y assistaient pas; dans des chrétiens à qui il faudrait volontiers qu'on répétât sans cesse : Hommes sourds, écoutez : *Surdi, audite.* Comment pourrait-elle instruire des chrétiens indifférents, qui ne viennent que par coutume se ranger parmi nos auditeurs ; des chrétiens dont l'esprit est toujours occupé de mille choses étrangères, et que les sujets les plus intéressants ne sauraient fixer? Comment pourrait-elle corriger une jeunesse lascive, qui ne dirige ses pas vers le lieu saint que pour s'y donner en spectacle et pour décider des ajustements et de la parure ; une jeunesse effrontée qui promène partout ses regards empoisonnés, jusqu'à ce qu'elle trouve des objets qui puissent récréer un instant la passion dont elle est esclave ? Comment pourrait-elle être utile à des enfants qui ont été conduits par les menaces, et qui sont retenus par la crainte ; à des enfants sur qui personne ne veille, et qui, dans une perpétuelle agitation, donnent des distractions à ceux mêmes qui n'en voudraient point avoir? Une telle dissipation ne se conçoit pas; plus j'y réfléchis, plus elle me paraît incompréhensible. S'il est question d'affaires, de jeux et de plaisirs, on ne s'ennuie jamais, les jours entiers même semblent trop courts : que, dans un cercle il se trouve deux prétendus sages, de ces docteurs d'iniquité, qui donnent des leçons, on prête une oreille attentive, on ne perd rien de tout ce qu'ils débitent : parlez, détracteurs, déchirez la réputation des absents, vous serez favorablement écoutés, on enrichira vos criminels propos : s'agit-il d'une pièce de théâtre ? on y court en foule, on suit avec une singulière activité toutes les intrigues de la fiction, on est avide d'en voir le dénoûment; il n'y a que pour la parole de Dieu qu'on a un dégoût que rien n'est capable de charmer.

Nous serions plus attentifs, disent quelques-uns, si les prédicateurs ne répétaient pas toujours la même chose. C'est là, mes frères, un préjugé qui vient précisément de votre inattention ; écoutez-nous, vous verrez que nous ne méritons pas ce reproche. J'avoue néanmoins que souvent nous invectivons contre certains désordres ; mais vous nous y forcez. Nous ne voyons point de changement dans vos mœurs, toujours les mêmes crimes, les mêmes habitudes, les mêmes scandales; et pourquoi ne ferions-nous pas les mêmes invectives? Devons-nous cesser de repousser un ennemi qui est encore dans le sein de nos provinces, qu'il dévaste par ses brigandages? Devons-nous cesser de travailler à éteindre un incendie qui fait encore de nouveaux progrès? Cessez d'être vicieux, nous cesserons d'attaquer le vice ; nous ne perdrons pas le temps à combattre des fantômes. Nous prêcherons encore et pour l'intérêt de vos âmes, et pour satisfaire à notre devoir; mais nous ne vous fatiguerons plus par ces répétitions qui vous accablent d'ennui, et qui nous causent à nous-mêmes les plus amers chagrins. Car, hélas! quoi de plus affligeant pour nous que de voir s'égarer dans des déserts arides un troupeau chéri que nous voudrions conduire dans d'heureux pâturages? Quoi de plus affligeant pour nous que de voir la religion méprisée, les lois de l'Eglise transgressées, le culte divin négligé, les sacrements abandonnés, profanés par des hommes qui sont nos frères, et que nous voudrions conduire au port du salut? Ah! du moins, donnez-nous la consolation de nous écouter, vous encouragerez nos travaux, vous ranimerez notre zèle, nous espérerons votre conversion; et vous vous convertirez sûrement si, après nous avoir entendus sans dissipation, vous méditez de temps en temps les vérités que nous vous aurons annoncées.

En effet, mes frères, la quatrième cause pour laquelle on ne profite pas de la parole de Dieu, c'est qu'on n'en fait pas le sujet de ses réflexions. Il est des âmes tendres, des âmes nées avec un heureux penchant pour le bien ; il est même de grands pécheurs qui sont touchés d'un sermon jusqu'à verser des larmes. Ils déplorent le triste état de leur conscience, ils aiment la vertu qu'on leur montre sous de si beaux traits, ils détestent le vice qu'on leur peint avec de si noires couleurs, ils forment la résolution de changer de vie. Mais trop souvent il arrive que cette résolution n'a point d'effet, parce qu'ils n'ont pas soin, comme le Prophète-Roi, de cacher la divine parole dans le secret de leur cœur, *in corde meo abscondi eloquia tua* (*Psal.* CXVIII, 11); parce qu'ils n'ont pas soin, comme la Mère de Jésus-Christ, de l'y conserver précieusement, pour la méditer sans cesse, *conservabat omnia verba hæc in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) C'est avec raison que l'apôtre saint Jacques les compare à un homme qui, après s'être contemplé dans un miroir, s'en va, et aussitôt oublie quelle est sa figure : *Comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo ; consideravit et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* (*Jac.*, I, 23.) Inutilement on leur découvre les écueils et les dangers du monde, sa malice et sa corruption, sa lâcheté, sa perfidie, ses détours, ses injustices ; inutilement on le leur représente comme un impitoyable tyran qui fait gémir dans le plus dur esclavage ceux qui ont la folie de s'y attacher : y sont-ils rentrés? Epris des mêmes charmes qu'au pied de la chaire, ils ont traité d'illusions, ils ne songent plus à rompre leurs fers : *et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Inutilement on leur met sous les yeux les progrès rapides, les suites funestes, les fins tragiques, la turpitude, l'infamie, toutes les horreurs de l'impureté (mais je ne voulais pas nommer ce vice, l'Apôtre le défend); inutilement on s'efforce d'en faire des temples purs où l'Esprit-Saint puisse habiter. Sont-ils sortis? Leur passion, déjà moins étonnée, revient peu à peu, bientôt elle se réveille avec une nouvelle vivacité, et au lieu de se rappeler les moyens de l'éteindre, que Dieu lui-même leur a dictés par l'organe de son ministre, ils volent vers l'objet qui les enchante, et s'empressent de déposer dans son sein les restes de cette amertume qu'ils viennent d'éprouver ; *et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Inutilement on leur parle de ce moment redoutable où le monde que nous allons quitter nous abandonne ; de ce moment où la terre, qui a fait nos délices, ne nous offre plus que le cercueil et la tombe; de ce moment fatal qui décide de notre éternité, du moment de la mort. Le discours est-il achevé? Ils ne tardent pas à en perdre le souvenir, ils cherchent même les compagnies, les amusements, les distractions, pour se délivrer de cette importune mais salutaire pensée : *Et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.*

De grâce, mes frères, faites un meilleur usage du précieux talent qui vous est confié; faites-le fructifier par de sérieuses réflexions, au lieu de l'enfouir comme vous faites. Appliquez-vous à faire germer cette divine semence que nous jetons dans vos âmes pour les sanctifier, et prenez garde que les vaines imaginations, les folles pensées du siècle ne l'enlèvent et la dissipent. Songez que si la parole sainte que nous vous annonçons ne sert pas à vous sauver, elle servira à vous faire condamner avec plus de rigueur au jour du dernier jugement. Tous les prédicateurs qui vous ont instruits, toutes les exhortations qui vous ont été faites, toutes les vérités qui vous ont été prêchées, sont autant de témoins qui déposeront contre vous. Tant de nations malheureuses qui sont privées du flambeau qui vous éclaire, et qui tous les jours périssent dans les ténèbres de l'infidélité, ne s'élèveront-elles pas pour demander votre réprobation? Peut-être même Dieu, justement irrité, punira-t-il plus tôt le mépris que vous faites de cette manne céleste qu'il fait pleuvoir sur vous.

Craignez qu'il ne vous retire ses prophètes, pour susciter à leur place de faux pasteurs qui ne vous prêchent que le mensonge; craignez le malheur de cette île infortunée qui nous touche. Quand je lis dans les histoires qu'elle était autrefois comme le centre de la catholicité; quand je vois qu'aujourd'hui la trompette évangélique ne s'y fait plus entendre, et que dans ces augustes basiliques qui retentissaient des oracles divins, on n'enseigne plus que l'erreur; quand je considère après cela que dans nos contrées la religion dépérit sensiblement, et que les fidèles n'ont plus de goût pour ses exercices, ah! je m'écrie dans le trouble et la douleur: Quel fléau nous menace!

Hâtez-vous, chrétiens, hâtez-vous de le prévenir. Venez avec assiduité aux instructions de l'Eglise, c'est un devoir que vous avez intérêt à remplir: écoutez-les avec docilité, et vous faites l'application des vérités qui vous y seront annoncées; écoutez-les sans dissipation, et faites-en ensuite le sujet de vos réflexions; ce sont les moyens d'en profiter. Regrettez d'en avoir si peu retiré de fruit jusqu'à ce jour; gémissez en présence de Jésus-Christ de l'abus que vous en avez fait; conjurez-le de ne pas punir votre insensibilité par la soustraction de sa divine parole. Et vous, Seigneur, daignez seconder nos efforts et nous aider à sauver un peuple que vous avez choisi; donnez-nous cette voix tendre et affectueuse qui, en frappant les oreilles, pénètre les cœurs; qui charme, qui attire, qui entraîne les volontés les plus rebelles. Donnez-nous cette voix forte, cette voix foudroyante, qui remue, qui agite, qui déconcerte, qui convertit les pécheurs les plus obstinés; faites-nous parler, en un mot, comme vous sûtes faire parler vos apôtres dans les commencements de l'Eglise, afin que nous puissions perpétuer parmi nous le règne de Jésus-Christ, et mériter, nous et nos auditeurs, ses récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Ses tristes effets pour ceux qui n'en profitent pas.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (*Psal.* XCIV, 8.)

Si aujourd'hui vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs.

Quand un maître parle, soit qu'il ordonne, soit qu'il défende, il doit être obéi. Mépriser la voix de celui qui a droit de dire: Votre volonté ne doit pas être autre que la mienne: ou répondre avec insolence qu'on ne veut pas se soumettre, c'est résister à l'autorité légitime; c'est un acte d'indépendance qui ordinairement ne reste pas impuni; le bon ordre exige alors de la sévérité. Mais lorsque celui qui élève la voix ne demande que ce qui est dans les intérêts de ceux auxquels il parle, ne vouloir pas l'écouter avec autant de docilité que de reconnaissance, c'est un manquement, un dédain qui provoque le courroux et la haine.

Dieu nous intime ses volontés par le ministère de ceux qu'il a choisis pour être ses ambassadeurs, c'est comme s'il nous les intimait lui-même; la souveraineté, la justice, la sagesse sont en lui des attributs nécessaires, des attributs également incontestables et illimités; en même temps qu'il nous rappelle à nos devoirs, il nous propose une éternelle félicité pour prix de notre obéissance; tous les avantages sont pour nous seuls, il n'a pas plus besoin de nos hommages que de nous, il trouve son bonheur en lui-même. Puisqu'en ces jours de deuil où l'impiété fait tant de ravages, il veut bien encore nous faire entendre sa voix, n'endurcissons donc pas nos cœurs: *Hodie si*, etc.; que mériterions-nous, mes frères, ou plutôt, que ne mériterions-nous pas? Ne serait-il pas à craindre que la bonté d'un Dieu si grand ne se changeât en indignation?

Cependant que de Chrétiens auxquels Jésus-Christ pourrait faire le reproche qu'il faisait aux Juifs: Ma parole ne trouve point de place dans votre cœur. (*Joan.*, VIII, 43.) C'est que, dominés, aveuglés par les passions, ils ne veulent point s'instruire ne voulant pas faire le bien. (*Psal.* XXXV, 4.) Qu'ils apprennent aujourd'hui ce qu'ils ont le plus grand intérêt à savoir, qu'en ne profitant pas de la parole de Dieu, ils se rendent plus coupables, plus difficiles à convertir, et qu'ils s'exposent à être privés d'un si grand moyen de salut: trois réflexions qui feront le partage de ce discours, et qui méritent toute votre attention. Parole éternelle de mon Dieu, opérez aujourd'hui quelques-unes de ces merveilles qui dans tous les siècles ont fait admirer votre puissance: si vous tombez sur la pierre, que ce soit pour la fendre et en arracher des larmes comme autrefois vous fîtes sortir l'eau du rocher frappé par Moïse. Mes frères, demandons cette grâce au nom de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Semblable à la manne qui fut envoyée du ciel aux Israélites dans le désert, la parole de Dieu est une nourriture qui s'accommode à toutes les inclinations, à tous les goûts, à tous les besoins; mais si elle n'a pour vous ni saveur ni attrait, et qu'elle ne produise pas en votre âme le bon fruit que de sa nature elle peut produire, par là même vous devenez plus coupable. Vous aviez de grands défauts, peut-être de grands vices, en arrivant au pied de la chaire de vérité; les oracles que vous avez entendus vous regardent plus particulièrement que personne: tant d'imprudences que vous commettez chaque jour, et qui causent du dérèglement dans votre conduite on vous les a fait remarquer: cet orgueil qui vous rend si susceptible, qui vous porte si facilement à la discorde, à la colère, à la haine; qui ne peut être satisfait qu'il n'ait obtenu toutes ses prétentions, une victoire complète; on l'a fortement censuré: la cupidité qui est le mobile de toutes vos actions, de toutes vos entre-

prises, cette autre passion si honteuse, que des chrétiens ne doivent pas même la nommer, et dont vous êtes depuis si longtemps esclave, depuis votre première jeunesse : ces intempérances qui vous ruinent et vous déshonorent, qui ne peuvent manquer de vous conduire, comme tant d'autres, à une fin déplorable ; vous avez entendu déclamer contre avec toute la force, mais aussi avec toute l'onction qui doit accompagner le ministère de la parole : on s'est attendri jusqu'aux larmes sur cet oubli de vous-même qui vous fait négliger les principaux devoirs et de votre état et de votre religion, le zèle et la charité n'ont épargné rien pour vous faire revenir d'un assoupissement si périlleux, si voisin de la mort : l'instruction qui vous était nécessaire, vous l'avez trouvée ; le prédicateur s'adressait à tous, et vous eussiez pu dire que c'était directement à vous qu'il parlait, que par une inspiration secrète il avait choisi ses couleurs à dessein de tracer votre portrait ; n'entendiez-vous pas intérieurement une voix importune qui vous répétait sans cesse : Vous voilà vous-même ; c'est vous qui êtes cet homme, c'est vous qui êtes cette femme que l'on désigne ? Vos oreilles ont été frappées, votre cœur n'a point été touché, le glaive de la parole s'est émoussé contre ce cœur de pierre ; sollicitations, reproches, menaces, tout a mal réussi. C'est un grand malheur, mon cher frère ; vous avez remporté du lieu saint tous les crimes que vous aviez apportés, puisque vous n'y renoncez pas ; vous en avez encore augmenté la somme par l'abus que vous avez fait de la parole sacrée de votre Dieu, car nous ne sommes que ses organes : *Deo exhortante per nos*. (II *Cor.*, V, 20.)

Abus d'autant plus criminel, que la faveur est plus estimable. La parole de Dieu ! Les termes seuls n'expriment-ils pas assez combien elle est précieuse ? Si l'auguste souverain qui nous gouverne daignait nous dire à son passage seulement une parole obligeante, cette parole aurait à nos yeux une valeur inappréciable, le jour où nous l'aurions entendue serait pour nous le plus beau des jours, il ferait époque dans notre vie ; et en cela nous serions des estimateurs judicieux, la majesté qui s'abaisse et se communique ennoblit et rehausse tout ce qu'elle dit comme tout ce qu'elle fait. Mais Dieu par qui les rois règnent fait bien davantage lorsque sa parole nous est annoncée. Ses ministres parlent, dit saint Augustin, et de la chaire où il est assis au haut des cieux, *cathedram habet in cœlo* il parle en même temps à notre cœur, *docet intus* (Éd. Migne, Patrol. t. XXXVIII, serm. 291, col. 1320), nous indique le chemin qu'il faut suivre, et au même instant il nous éclaire, il porte devant nous le flambeau qui seul peut diriger notre marche. On nous avertit des écueils que nous avons à éviter, des précautions que nous avons à prendre ; et il fait partir du foyer de sa sagesse un éclair qui nous frappe, c'en est assez pour un esprit docile. On nous découvre tout ce que le vice a de plus affreux, ce que nous avons à craindre si notre âme en est empoisonnée ; on nous fait admirer les beautés de la vertu, on nous peint le bonheur ineffable qui nous attend, si nous voulons la pratiquer : et il réveille notre conscience, il nous force, en nous plaçant devant nos devoirs, de juger nous-mêmes si nous sommes ce que nous devons être, il nous amène à des réflexions sérieuses sur notre état. Comme d'ailleurs les dispositions de chacun lui sont parfaitement connues, qui connaît un ouvrage aussi bien que l'ouvrier qui l'a fait ? il ne se trompe jamais sur la touche qui peut être en harmonie avec les différents caractères ; il encourage, il rassure, il intimide, il atterre, il emploie toujours le moyen le plus convenable : *cathedram habet in cœlo, docet intus.* Quelle faute, mes frères, si, au lieu de profiter d'une grâce de si grand prix, on ferme les yeux à la lumière ; si on repousse indignement la vérité ou qu'on la retienne captive ! Quel compte à rendre lorsque le moment sera venu !

Cette pensée ne se présente à l'esprit de personne, l'expérience en est la preuve. Fils de l'homme, disait le Seigneur à un de ses prophètes, les enfants d'Israël viennent vous écouter, *veniunt ad te ;* mais ils ne font rien de ce que vous leur dites, *audiunt... et non faciunt* (*Ezech.*, XXXIII, 31) : ils parlent de vous sur les places, ils font de vos prophètes le sujet de leurs entretiens, c'est le seul fruit qu'ils en retirent, *loquuntur de te juxta muros.* (*Ibid.*, 30.) La conduite des chrétiens n'est-elle pas trop exactement la même ? On nous écoute, on parle de nos discours ; on en fait la critique avec plus ou moins de rigueur, suivant que l'on est bien ou mal disposé à l'égard de la personne, cela dépend encore des vérités qui ont été prêchées et qui plaisent ou ne plaisent pas ; tout se réduit, comme après un spectacle, à blâmer la pièce ou à la gratifier de quelques éloges.

Tremblez, mes frères, le pain de la parole, par un bienfait de la miséricorde de Dieu, vous est abondamment distribué ; elle n'en est que plus grande la responsabilité qui pèse sur vous. Ne serez-vous pas inexcusables, si vous ne vivez pas de cette nourriture céleste ? Vous aurez connu votre religion, et vous n'aurez pas voulu la pratiquer ; toutes vos obligations, on ne se sera point lassé de les rappeler à votre souvenir, et vous les aurez négligées ; vous aurez su tout ce qu'il fallait savoir pour vous sauver, et vous aurez fait plus qu'il ne fallait faire pour vous perdre ; qu'il sera sévère l'examen que vous aurez à subir ! Comme vous les verrez s'élever contre vous, tant de peuples qui n'auront pas vu briller à leurs yeux le flambeau de l'Evangile, tant de fidèles même qui se seront égarés, parce qu'ils n'auront point eu de pasteurs pour les conduire, point de pasteurs pour éclairer leur ignorance et leur apprendre ce qu'ils devaient à Dieu et aux hommes, ce qu'ils se devaient à eux-mêmes ; point de pasteurs pour les faire revenir au bercail par des exhortations paternelles, des dis-

cours pathétiques, par de frappantes images! Jusqu'à cette chaire sacrée d'où nous vous prêchons la doctrine de notre divin Maître, rendra témoignage contre vous. Nous aussi, mes frères, ah! cette idée me pénètre de douleur, nous qui vous portons dans notre sein, qui n'avons d'autre désir que de vous assurer des places dans le séjour de la félicité; nous qui tressaillons de joie par l'espérance de nous y voir tous ensemble réunis pour célébrer à jamais les grandeurs de ce Dieu qui remplit la terre et les cieux de la majesté de sa gloire; nous serons forcés d'être vos accusateurs, en déclarant à la face de l'univers que nous vous avons annoncé la parole du salut, et que votre impénitence a tenu contre tous nos efforts; nous ne pourrons nous défendre d'appeler sur vous les plus foudroyants anathèmes.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Vous vous flattez sans doute que dans la suite vous serez plus dociles, et que vous préviendrez le malheur dont je vous menace; c'est de votre part une présomption dans laquelle il ne faut pas vous entretenir. La plus excellente nourriture ne conserve, ne répare ou ne fortifie la santé, que quand on la digère; si on ne la digère pas, elle devient malfaisante, pernicieuse. Telle la parole de Dieu n'est point un de ces remèdes indifférents dont on peut faire usage sans courir aucun risque, s'ils ne font pas de bien, ils ne font pas de mal; mais plutôt un de ceux qui agissent nécessairement, ou sur le malade, ou sur la maladie, et avec tant d'activité qu'ils sauvent ou qu'ils tuent, au moins ils mettent la vie dans un très-grand danger; jamais elle ne retourne à sa source qu'elle n'ait produit de très-heureux ou de très-tristes effets : *Non revertitur ad me vacuum.* (*Isa.*, LV, 11.) Lorsque des pécheurs y portent des dispositions chrétiennes, la grâce les y accompagne et seconde le penchant qu'ils ont à se convertir; il y a tout lieu d'espérer qu'ils se convertiront, que même le moment de leur conversion n'est pas éloigné, le Seigneur vient au-devant de ceux qui le cherchent et veulent sincèrement se rapprocher de lui. Au contraire les pécheurs qui ont l'âme si dure que rien ne la peut amollir, la divine semence n'y germe pas plus que sur la pierre, ces pécheurs ne font en la recevant que s'endurcir davantage, et il est fort à craindre qu'ils ne vivent et ne meurent dans l'impénitence. Si vous annoncez mes oracles à l'impie, disait le Seigneur à un de ses prophètes, et qu'il ne se convertisse pas, il mourra dans son iniquité. *In iniquitate sua morietur.* (*Ezech.*, III, 18.)

Sans peine vous pouvez concevoir comment on s'attire un si terrible châtiment. La parole de Dieu, nous venons de le dire, est une grâce inestimable, elle peut opérer les conversions les plus difficiles; Augustin, victime infortunée des passions les plus fougueuses, fut une de ses conquêtes. Combien d'autres dont le salut semblait être désespéré, et qui, touchés jusqu'aux larmes par un discours pathétique, sont devenus tout à coup des chrétiens édifiants! Profaner un don si précieux, fouler aux pieds un si bon pain, en ne profitant ni des lumières ni des leçons qui partent de la chaire de vérité, n'est-ce pas bien mériter d'être puni? Et la punition, c'est l'endurcissement du cœur. La voix des orateurs sacrés avait fait naître en cet homme vicieux quelque désir de changement, peut-être aussi quelques résolutions; il en est resté là, le commerce du monde a tout dissipé; l'indifférence n'a pas suivi de loin, et à la suite de l'indifférence, l'insensibilité. Ce n'est pas qu'il ait abjuré sa religion, quelquefois encore il est du nombre de nos auditeurs; mais par quel motif? par curiosité, par désœuvrement, par habitude ou politique; et après les exhortations les plus touchantes et les plus capables de remuer les consciences, il est aussi glacé qu'auparavant; les oreilles se font au bruit de la trompette évangélique comme à tout autre bruit.

Que je me trouverais heureux, chrétiens mes frères, si je savais que dans cette assemblée il n'y en eût pas un seul qui pût s'appliquer à lui-même ce qu'il m'entend dire! Mais je crains que plusieurs d'entre vous ne soient forcés de se reconnaître. Vous, mon frère, vous, ma sœur, souffrez que je vous adresse directement la parole : Il y a longtemps que le Seigneur par ses différents organes vous fait annoncer les paroles de la vie; tels et tels défauts auxquels vous étiez sujets, et personne autre que vous n'en avait connaissance, ont cependant été signalés; tant de désordres dont vous n'étiez pas exempts, vous avez entendu fulminer contre en toute occasion; y a-t-on gagné quelque chose? Pouvez-vous rendre le témoignage satisfaisant que vous en soyez plus chrétien, plus chrétienne? N'êtes-vous point plutôt devenus plus difficiles à corriger? N'auriez-vous point encouru votre disgrâce en vous faisant si souvent les mêmes reproches, reproches trop bien mérités, et que nous avons la douleur de vous faire avec si peu de succès? Mais ne me répondez pas, voici un exemple terrible qui me répondra pour vous.

L'éloquence de Jésus-Christ, cette éloquence si simple et en même temps si sublime, excitait l'admiration des Juifs; toutes les paroles qui sortaient de sa bouche, étaient dictées par une sagesse si fort au-dessus de la sagesse humaine, qu'ils éprouvaient un sentiment dont ils n'étaient pas maîtres. Impressions stériles! Ils admiraient, dit saint Augustin, ils ne se convertissaient pas, *admirabantur, sed non convertebantur.* Ils en étaient bien éloignés, ils ne pouvaient souffrir qu'il leur reprochât d'introduire de fausses maximes, et de violer la loi dont ils se glorifiaient d'être les dépositaires, *improperat nobis peccata legis* (*Sap.*, XXII, 12), ils le calomniaient de la manière la plus indigne et la plus absurde, ils ne cherchaient qu'à multiplier le nombre de ses ennemis. Quel a été le fruit de leur indocilité? Un endurcissement que les siècles postérieurs

n'auraient pas voulu croire, si cette malheureuse nation n'en fournissait une preuve toujours subsistante. La comparaison vous serait injurieuse, chrétiens mes frères, et je ne la ferai pas; il y a pourtant quelque ressemblance entre vous et les Juifs. Combien de fois, comme eux, n'avez-vous pas reconnu la vérité de ce que nous vous prêchions, sans vouloir vous rendre? J'ai donc sujet de trembler que votre âme, comme la leur, insensiblement ne se pétrifie, et qu'au sein même de l'Eglise, qui est l'arche du salut, vous ne périssiez par votre opiniâtreté. Quand nous parlons aux pécheurs, vous croyez que nous parlons à d'autres que vous; vous ne regardez comme pécheurs que ces hommes qui se déshonorent par la publicité de leurs désordres, et vous n'êtes point ce qu'ils sont : toutefois il est vrai que vous retenez la vérité captive dans l'injustice, c'est-à-dire, pour expliquer la pensée de l'Apôtre (*Rom.*, I, 18), qu'on vous fait connaître vos obligations, et vous ne voulez pas les remplir; on vous éclaire sur vos plus chers intérêts, on vous presse, on vous prie de vous en occuper, et, malgré les cris de votre conscience, vous restez toujours dans le même état, un état plus funeste que vous ne pensez : car si vous vous perdez en suivant des voies moins corrompues que celles où marchent certains pécheurs, en serez-vous moins perdus? L'éternité sera-t-elle plus courte pour vous que pour eux? Mais avançons et passons à notre dernière réflexion : il faut auparavant respirer un instant.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, mes frères, il est un dernier effet de la parole de Dieu, et qui ordinairement consomme la réprobation de ceux qui n'en profitent pas. Une terre où la semence n'apporte jamais la fécondité, plus on la cultive, plus on s'apauvrit, est une terre ingrate qu'on abandonne, on la laisse en friche. On éloigne un flambeau de ceux qu'il incommode par une trop grande vivacité de lumière; et s'il leur devient inutile, on l'éteint. Un sage conseiller dont on méprise les remontrances et les avis se tait et se retire. La parole de Dieu est une semence, *semen est verbum Dei* (*Luc.*, VIII, 11); c'est un flambeau, une lumière admirable, *lucerna verbum tuum* (*Psal.* CXVIII, 105), *admirabile lumen* (I *Petr.*, II, 9): c'est un conseiller dont la sagesse est infiniment au-dessus de toute la sagesse du monde, *monens unumquemque.* (*Act.*, XX, 30.). Je vous mets le doigt sur la lettre, chrétiens mes frères; vous devez sentir que sous le voile de ces figures, je vous fais une menace effrayante. Dieu nous la faisait lui-même en termes formels, en la faisant à son ancien peuple par la bouche du prophète Amos : *Un temps viendra*, disait-il, *que j'enverrai la soif et la faim sur la terre; non la soif de cette eau, et la faim de ce pain matériel, qui nourrissent le corps, mais la soif et la faim de la parole du Seigneur : « Non famem panis, non sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini. »* (*Amos*, VIII, 11.)

La prédiction s'est accomplie par rapport aux Juifs. Cette nation incrédule et méchante ayant méprisé la parole souveraine, la parole incarnée; n'ayant pas mieux profité de la prédication des apôtres que de celle du Maître qui les avait envoyés; tous les organes qui lui annonçaient les paroles de la vie éternelle se sont tus. Israélites, disait Paul au milieu de la synagogue d'Antioche, puisque vous ne répondez que par des blasphèmes aux vérités que nous vous prêchons, et que vous-mêmes vous vous jugez indignes du salut, voilà que nous nous tournons vers les Gentils, pour les enrichir de l'inestimable don que vous avez l'ingratitude de refuser; *Ecce convertimur ad Gentes.* (*Act.*, XIII, 46.) Depuis cette époque, Dieu a gardé un si profond silence à leur égard, des ténèbres si épaisses se sont répandues sur leur esprit, qu'ayant entre les mains les divines Ecritures qui rendent témoignage contre eux, ils n'en sont pas moins aveugles; c'est un livre fermé pour eux, et ils n'ont personne qui le leur ouvre et les éclaire.

Une si grande punition, vous ne pensez pas même à la craindre; voyant que la religion est encore florissante parmi nous, vous n'avez aucun pressentiment que Dieu vous retire ses prophètes. Mais vous ne savez pas plus ce qu'il peut faire dans son indignation, que ce qu'il peut faire dans sa miséricorde; si celle-ci est prompte, celle-là ne l'est pas moins : *Misericordia et ira ab illo cito proximant.* (*Eccli.*, V, 7.) Au moment où s'éleva cette tourmente révolutionnaire qui a causé tant de maux à la France, et des maux qu'avec la plus sage politique on allége si difficilement, y avait-il apparence que les chaires chrétiennes allaient être interdites aux ministres de Jésus-Christ, pour être changées en chaires de pestilence, et occupées par des déclamateurs immoraux et incrédules? Au reste, mes frères, si le retour heureux d'une famille tant désirée et si chère aux bons Français, a calmé la tempête; si les ennemis de l'ordre et de la paix sont humiliés, replongés dans les ténèbres d'où ils étaient sortis, ils ne sont pas sans espoir; trois millions de ce qu'il y a de plus mauvais livres, disséminés par leur zèle infatigable pour le mal, sur la surface de la France et bientôt dans toutes les familles, sont une armée qui fait à l'Eglise et à la monarchie une guerre plus formidable, plus pernicieuse, que ne ferait une armée de soldats. Les soldats font une guerre ouverte : s'il est impossible de se mettre en défense et de faire résistance, on prend des précautions et des mesures, on sauve toujours quelque chose, en attendant que le feu s'éteigne de lui-même, ou qu'une force supérieure puisse l'étouffer; les soldats n'ont de pouvoir ni sur l'esprit ni sur le cœur, et tant que ces deux facultés restent saines, rien n'est désespéré; sont-elles corrompues? tout est perdu, perdu sans ressource.

D'un autre côté, mes frères, chaque jour la famille sacerdotale fait des pertes que, malgré tous les soins, tous les efforts des premiers pasteurs et la grande charité des bons fidèles, on ne peut réparer; on ne sait pas même si jamais on le pourra : la corruption qui, par

un effet nécessaire des productions sacriléges de l'impiété, fait des progrès effrayants et visibles ; le goût du siècle où l'orgueil et la cupidité sont les passions dominantes; de malheureux préjugés, dont on est généralement imbu, et qui obscurcissent le jugement et la raison, éloignent du sanctuaire presque toute la jeunesse; on ne se fait plus un honneur dans les premières classes de la société, comme du temps de nos pères, de destiner quelques-uns de ses enfants au ministère de l'autel; on les élève d'une manière bien plus propre à les en détourner qu'à leur inspirer de la vocation pour un état si respectable; peu importe quels soient leurs principes, quelle soit leur religion, pourvu que l'on puisse leur procurer les moyens de s'avancer dans le monde. La disette n'engendrera-t-elle pas infailliblement la faim? Un petit nombre de jeunes ouvriers surchargés de travail, et par là dans l'impuissance de cultiver leurs talents, suffira-t-il pour rompre le pain de la parole avec une telle abondance que le besoin ne se fasse pas sentir? Serez-vous privilégiés, plus heureux que ne l'est dès aujourd'hui une partie de notre royaume, le royaume très-chrétien, le centre de la catholicité, dont une partie considérable n'a plus d'instruction, plus de sacrifice?

Je fais des vœux, Chrétiens mes frères, pour qu'il plaise à la divine Providence de ne jamais vous réduire à une si triste nécessité; mais si, en considération des élus, elle veut bien pourvoir à ce que les orateurs évangéliques ne vous manquent pas, n'aura-t-elle pas toujours les moyens de priver des instructions de l'Eglise ceux qui actuellement n'en retirent aucun fruit? Toutes les infirmités, toutes les maladies lui obéissent avec autant de docilité que les fièvres, la mer et les tempêtes obéissaient à Jésus-Christ (*Luc.* IV, 39; *Matth.*, VIII, 26); elles vont affliger tout à coup les sujets rebelles qu'elle veut affliger, et elle saura bien vous interdire l'entrée du lieu saint. Alors la tribune sacrée deviendra muette pour vous; ces exhortations touchantes qui pénètrent l'âme et portent à la componction, vous ne les entendrez plus; ces tableaux frappants qui triomphent de l'apathie des pécheurs et font finir leurs délais, qui les consternent et les sauvent par la frayeur, qui opèrent des prodiges, on ne les présentera plus à votre imagination; vous serez abandonnés à vos propres réflexions, et vous en ferez sur tout autre objet que sur votre salut; ou plutôt Dieu se servira de vous-mêmes pour venger l'abus que vous aurez fait de sa parole. Ennuyés de n'entendre autre chose que des arrêts contre vous, que des pronostics alarmants, épouvantables, vous fuirez, afin de vous oublier et de vivre en repos, toutes les occasions où vous seriez inquiétés, excédés par des discoureurs importuns. Je me trompe encore : vous n'éviterez pas absolument toutes les prédications; on vous y verra du moins à certains jours : la bienséance l'exigera; mais vous aurez des oreilles, et vous n'entendrez pas; vous entendrez bien la voix du prédicateur ; vous saurez la louer ou estimer sa diction avec tout le discernement du bon goût; n'importe : toujours est-il vrai que vous n'entendrez que la parole de l'homme qui ne vous changera pas. La parole de Dieu, vous ne l'entendrez point, cette parole vivante, efficace, qui, plus perçante qu'une épée à deux tranchants, (*Hebr.*, IV, 12), arriverait jusqu'à votre cœur, et ferait couler les larmes de la pénitence ; une si grande faveur, et une faveur démééritée par une si longue résistance, ne devrait-elle pas vous être refusée? Heureusement aujourd'hui le mal n'est pas encore à son comble : si, jusqu'ici, nous n'avons pas obtenu le succès que nous désirions, le glaive de la parole sainte ne vous trouve pourtant pas invulnérables; j'aime à croire que, le miroir vous étant si souvent présenté, vous n'êtes pas sans y jeter un coup d'œil, et que les taches qu'on vous fait remarquer dans votre conduite donnent lieu à des réflexions salutaires; néanmoins, il est fort à craindre que votre indifférence ne soit suivie de l'insensibilité. Cette sorte de privation de la parole de Dieu est un châtiment plus terrible peut-être que l'absence des prédicateurs ; c'est un signe de réprobation ! O mon Dieu ! ne permettez pas qu'aucun de ceux qui m'entendent soient frappés d'un aveuglement si funeste. N'avez-vous pas encore cette voix toute-puissante qui terrassa le plus cruel ennemi du nom chrétien, et qui en fit un apôtre; cette voix irrésistible qui brise les cèdres, qui ébranla les plus affreux déserts et les peupla de vrais adorateurs, qui renouvela la face de la terre par tant de prodiges? Parlez donc, tonnez, foudroyez, et triomphez des cœurs les plus durs.

Mes frères, je ne puis vous exhorter trop à écouter respectueusement la parole du Seigneur, et à en faire la règle de votre conduite. C'est un trésor inépuisable que l'on met au milieu de vous; c'est, pour me servir de l'expression de saint Augustin, un dépôt où sont renfermés les remèdes convenables aux différentes maladies de l'âme; et ceux qui n'y trouvent pas leur guérison, commettent une faute d'autant plus impardonnable, qu'ils abusent d'un plus grand bienfait. Il leur en sera demandé compte, qu'ils n'en doutent pas, et ils seront plus rigoureusement condamnés, que si jamais ils n'eussent entendu la voix des prédicateurs.

Ne vous flattez pas que plus tard vous serez plus dociles, et que faisant fructifier en vous les vérités saintes qui tant de fois vous ont été prêchées, qu'on ne se lasse point de vous prêcher encore, vous détournerez la sentence accablante dont on vous menace; votre présomption exposerait votre salut au plus grand danger. Car, outre que le pécheur en vieillissant n'en devient que plus difficile à remuer, c'est que la divine parole est un feu brûlant, *ignitum eloquium tuum vehementer* (*Psal.*, CXVIII, 140) ; s'il n'amollit pas le cœur des fidèles en leur apprenant à aimer le seul objet digne de leur amour, il le durcit, il le dessèche, de jour en jour il

devient plus incorrigible. Je vous le demande, mes frères, que pourra-t-on vous dire dans quelques années qui ne vous ait point été dit et redit je ne sais combien de fois? Pourrez-vous connaître vos devoirs mieux que vous ne les connaissez? Les maximes de ce monde qui vous enchante et qui est comme votre régulateur, ne seront-elles pas gravées plus profondément dans votre esprit, conséquemment plus difficiles à déraciner? S'il vous était possible d'espérer que dans la suite les ministres de la parole vous prêcheront une morale plus douce et plus commode que nous ne faisons aujourd'hui, vous auriez en apparence quelque motif de vous tranquilliser; mais il y aurait de la folie à vous y attendre; Jésus-Christ n'a point deux Evangiles, la loi qu'il nous a donnée est l'expression de la sagesse éternelle, on ne pourra dans aucun temps, dans aucune circonstance vous dire autre chose que ce que nous vous disons; pût-on supposer qu'un ange vînt vous annoncer une nouvelle doctrine, il ne faudrait pas y croire. (*Galat.*, I, 8). Il sera donc nécessaire, pour que vous vous soumettiez enfin, que Dieu vous accorde des grâces plus fortes et plus efficaces; vous seront-elles dues en récompense de votre opiniâtreté?

D'ailleurs, mes frères, ne peut-il pas arriver qu'ennuyé de votre mépris, il vienne à vous retirer sa parole? Il a tant de moyens de le faire, quand il voudra! Il peut, sans abandonner les élus, transporter la lumière de l'Evangile, d'un pays dans un autre; il peut punir individuellement tel ou tel peuple, en lui donnant des pasteurs dans sa colère, des mercenaires qui gardent un coupable silence, ou qui, substituant à sa parole tous les prestiges de la sagesse humaine, font de la chaire de vérité une tribune profane: ou bien encore il permet que les instructions qui conduisent les âmes pieuses dans le chemin du ciel, ne soient qu'une occasion de mort pour ceux qu'il veut punir; c'est la pensée de saint Grégoire. De combien de manières, en un mot, ne peut-il pas exclure de nos assemblées chrétiennes tels et tels pécheurs que depuis longtemps il rappelle et sollicite en vain? On ne redoute pas ce châtiment, et c'est de tous les châtiments le plus redoutable. Si Jésus-Christ regarde en quelque sorte les chastes entrailles qui l'ont porté, comme moins heureuses que ceux qui écoutent et qui gardent sa parole, quel malheur que d'en être privé pour l'abus qu'on en a fait! L'âme peut-elle vivre plutôt que le corps, lorsque la nourriture lui manque? Une fois privé de la parole de Dieu, non-seulement on est privé d'un des plus grands moyens de salut; mais on finit par perdre la foi, dit saint Bernard, et le mal est sans remède: *si deficeret verbum Dei, deficeret tandem fides Christi.*

Ne faites donc plus la sourde oreille à la voix du Seigneur. Marchez constamment à la lueur du flambeau divin qui brille à vos yeux, et qui pourrait s'éteindre; fut-il jamais plus nécessaire qu'en ces jours obscurcis par tant de nuages que forment les noires vapeurs de l'impiété? Ne cessez d'aller puiser à cette source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, et qui coule encore si abondamment au milieu de vous; il pourrait se faire qu'elle vînt à tarir. Un coup si fatal, hâtez-vous de le prévenir en vous corrigeant de ce qui vous a mérité tant de reproches de notre part; des reproches, au reste, qui n'ont pas dû nous attirer votre indignation; si quelquefois nos discours ont été mêlés d'amertume, nous n'avons fait que ce que fait un père qui reprend ses enfants; la charité seule animait notre zèle, j'en prends le ciel à témoin, nous voulions ce que vous ne vouliez pas, sauver votre âme.

Dieu tout-puissant, vous formâtes l'homme d'une seule parole; et nous, avec tout votre Evangile, nous pressons certains pécheurs depuis des années, sans pouvoir les retirer de l'abîme: le péché est-il donc plus difficile à vaincre que le néant? C'est plutôt notre indignité qui nous empêche d'avoir à vous offrir quelques conquêtes. Purifiez donc nos lèvres comme vous purifiâtes celles d'Isaïe, afin que nous sachions annoncer votre loi sainte de la manière qui convient, et que travaillant utilement pour votre gloire et le salut de nos frères, nous puissions nous sanctifier nous-mêmes, et participer avec eux à votre félicité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA MORT.

Le moment de la mort est un moment redoutable; il faut donc s'y préparer : c'est un moment inconnu; il faut donc s'y préparer tout à l'heure.

Statutum est hominibus semel mori. (*Hebr.*, IX, 27.)
Il est arrêté que tous les hommes doivent mourir une fois.

Loi suprême, à laquelle on voudrait en vain se soustraire; loi commune, qui n'excepte personne. En commençant à vivre, nous commençons à mourir; nous ne pouvons faire un pas qui ne nous approche de la tombe, et plus tôt ou plus tard, tous, tous une fois, nous devons y descendre: *Statutum est.*

Dans le monde, rien de certain: les entreprises les mieux concertées ne sont pas toujours suivies du succès; les espérances les plus légitimes sont souvent trompées; la réputation la plus solide n'est pas inaccessible à tous les traits; les amitiés les plus intimes et les plus étroites sont-elles indissolubles? Les hommes les plus opulents et les plus puissants, n'ont-ils point à craindre les revers? jusqu'aux souverains sur leur trône, malgré la garde nombreuse qui veille autour de leur personne, ne sont pas à l'abri de l'infortune; et à la page de l'histoire, à la page où devait être placée l'époque la plus remarquable et la plus glorieuse de leur règne, les générations futures y liront peut-être avec autant d'étonnement que d'horreur, le récit lamentable de leur chute: l'incertitude, en un mot, c'est la pensée de saint Augustin, est le sort de toutes les choses humaines; la mort seule est ce qu'il y a de certain: *incerta omnia, sola mors certa.*

Quoi que l'on fasse, elle est inévitable : quelquefois il est possible de la retarder dans sa course; mais, après lui avoir dérobé quelques instants, il n'en faudra pas moins un jour lui payer le tribut : *Statutum est*. Qu'a-t-il été fait de tant d'hommes qui, depuis la naissance du monde jusqu'à la nôtre, ont habité les différentes parties de ce vaste univers? Ces héros des siècles passés, ces foudres de guerre, qui semblaient commander à la mort, que sont-ils devenus? Poussés, comme les flots d'une mer agitée, chassés les uns par les autres, ils se sont rapidement ensevelis dans les abîmes du tombeau ; et bientôt pour faire place à d'autres mortels aussi bien que nous, l'ordre nous sera donné d'aller à notre to .r nous y perdre avec eux : *Statutum est*.

C'est là, mes frères, le désespoir de nos prétendus sages: incrédules partout ailleurs, ici pourtant ils sont forcés de croire; jamais encore leur libertinage et leur orgueil ne se sont avisés de traiter la mort, comme insolemment ils traitent les dogmes les plus sacrés de notre croyance, de fanatisme, de superstition, de préjugé. La mort est donc certaine, personne ne peut, personne n'ose le révoquer en doute; et, par une négligence vraiment inconcevable, presque personne ne s'y prépare. Quel malheur ! que les suites en sont funestes ! Si je pouvais aujourd'hui vous le faire bien comprendre, Ah ! mes frères, j'aurais tout fait pour votre salut. C'est afin d'y réussir que je vais vous montrer en premier lieu combien il est important de se préparer à la mort, et de s'y préparer tout à l'heure. Je vais ensuite, pour presser plus vivement ceux qui négligent de s'y préparer, je vais parler séparément aux divers âges de la vie et faire disparaître certains fantômes qui font illusion.

Esprit-Saint, c'est à vous qu'il appartient de commencer et de consommer la sanctification des hommes : daignez donc préparer les cœurs à recevoir la divine semence, pendant ces jours de salut; faites qu'elle puisse germer, s'enraciner, fructifier, ramener à Jésus-Christ au moins quelques-uns de ces pécheurs malheureux qui l'ont abandonné. Nous vous demandons humblement cette grâce par l'intercession de Marie, l'avocate des pécheurs. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

La mort est un moment redoutable. Est-ce parce qu'elle nous enlève à nos établissements et à nos emplois, à nos spéculations et à nos projets, à nos possessions et à nos trésors, à nos jeux, à nos plaisirs, à nos amis, à nos proches, à tout ce que nous avons de plus cher? Ou bien, serait-ce parce que, l'âme venant à briser ses chaînes, la nature qui se ressent encore de son ancienne origine, et qui voudrait, ce semble, en recouvrer les droits, lutte avec effort contre la puissance irrésistible qui la soumet, ne se désorganise, ne se décompose qu'après avoir éprouvé les plus rudes secousses, les convulsions les plus violentes, les angoisses les plus pénibles? Ni l'un ni l'autre, mes frères : un premier danger s'oublie, s'il en survient un plus alarmant ; un faible intérêt se néglige, s'il s'en offre un plus considérable : de même ici nous ne considérons point des objets que la foi ne compte pour rien ; tout d'un coup nous portons nos regards sur ce qu'elle peut avoir de plus effrayant et de plus digne de nos réflexions.

La mort est pour chacun de nous la borne fatale qui partage le temps et l'éternité. Le temps qui finit : le cercle de nos années est révolu ; l'heure sonne, et c'est la dernière du dernier des jours que nous avions à figurer sur le théâtre du monde ; le noir rideau se déploie, la scène est achevée, l'acteur a disparu. L'éternité qui commence : une nouvelle carrière de siècles nouveaux s'ouvre, de nouvelles régions d'une terre nouvelle se présentent ; siècles incalculables à exister, régions incommensurables à parcourir, c'est l'éternité. C'est donc là qu'il nous faut paraître au tribunal d'un juge infiniment juste, infiniment éclairé, et tout-puissant et inexorable : ***Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.*** (*Hebr.*, IX, 27. C'est là que toutes nos œuvres les plus secrètes et les plus éclatantes ; les plus criminelles et les plus saintes sont recherchées, examinées, pesées dans la plus stricte exactitude, dans toute la rigueur : ***Cunctaque fiunt adducet Dominus in judicium.*** (*Eccle.*, XII, 14.) C'est là que se prononce en dernier ressort et aussitôt s'exécute une sentence irrévocable qui règle ou le châtiment de nos vices, ou la récompense de nos vertus, qui fixe l'éternelle destinée de notre âme : ***Reddet unicuique secundum opera ejus.*** (*Rom.*, II, 6.) C'est-à-dire que la mort est, ou l'aurore d'un jour, le plus beau, le plus serein de tous les jours; jour qui doit durer autant que le Dieu qui l'a fait : ou le commencement de la plus horrible nuit, nuit de pleurs et de regrets, de tourments et de calamités ; nuit profonde, dont les ténèbres impénétrables ne seront dissipées par le retour d'aucun astre. La mort est donc un moment redoutable par là qu'elle est un moment décisif.

Oui, mes frères, un moment décisif. L'homme qui meurt arrive à son terme : les jours de son pèlerinage sont écoulés, il lui faut une demeure permanente ; les temps d'épreuves sont passés pour lui, il lui faut un sort invariable ; il est hors de l'arène, il a été vainqueur ou vaincu ; il lui faut une couronne ou des fers; c'est un arbre qui tombe, que dans sa chute il se trouve au midi ou au septentrion, n'importe, il faut qu'il reste où il est. Dieu lui-même ne le déplacerait pas : ***In quocunque loco ceciderit, ibi erit.*** (*Eccle.*, XI, 3.) Tant que nous sommes sur la terre, tous les moyens de salut sont en notre pouvoir ; rien n'est irrémissible, rien n'est irréparable : mais une fois que la mort nous a couverts de ses ombres, nous ne pouvons plus rien : ***Tempus non erit amplius.*** (*Apoc.*, X, 6.) L'heure où l'époux devait paraître est arrivée ; les chrétiens sages qui ont eu soin d'entretenir leurs

lampes, et qu'il trouve prêts à le recevoir, il les introduit dans la salle du festin ; les imprudents dont les lampes sont éteintes, et qui ne peuvent aller au devant de lui, en sont exclus, ils n'y entreront jamais, la porte se ferme pour eux : *Clausa est janua.* Inutilement demanderaient-ils à être admis, il est trop tard, et déjà la réponse est donnée, *Je ne vous connais pas*, « *Nescio vos.* » (*Matth.*, XXV, 10, 12.) Inutilement auraient-ils recours aux prières et aux promesses, ils ne seraient pas écoutés : plus de grâces à obtenir, la source en est tarie ; plus d'indulgence, plus de miséricorde, le règne de la justice a commencé, il ne doit plus finir ; par conséquent plus de mérites à acquérir, plus de pénitence à faire, plus d'espérance de pardon : *Non enim patet precum aut meritorum locus.* (S. Aug.) Ce n'est plus le temps de faire valoir les talents qu'on a reçus, c'est celui d'en rendre compte : le serviteur fidèle, qui, au lieu de les enfouir, a su les faire fructifier, est jugé digne d'une plus haute destinée, l'héritage de son maître est le prix de ses travaux : *Intra in gaudium domini tui.* (*Matth.*, XXV, 21.) Mais le méchant serviteur qui les a follement dissipés ; le serviteur paresseux qui n'a voulu se donner aucune peine pour en augmenter la valeur, rencontre un maître rigide, qui les fait jeter impitoyablement pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures : *Ejicite in tenebras exteriores.* (*Ibid.*, 30.)

Cette vérité, mes frères, est une des plus frappantes que la foi nous propose : aussi est-ce une de celles que le philosophe repousse avec le plus d'horreur, qu'il combat avec le plus d'opiniâtreté. Voulant ne rien refuser à ses passions, il voudrait encore n'avoir rien à craindre. Pour donc se faire un front d'airain, pour se délivrer de ces remords importuns qui troublent, qui empoisonnent ses coupables plaisirs, il s'efforce de se persuader que cet avenir dont on le menace, n'est qu'une chimère ; que cet enfer qu'on lui montre au delà du trépas, n'a de réalité que dans l'imagination d'un peuple ignorant et séduit ; et que la mort, en venant terminer ses jours, ne fera que terminer ses jouissances par une entière annihilation de tout son être. L'insensé ! la chose ne fût-elle qu'un problème, ce serait toujours une inconséquence peu digne de cette supériorité de raison qu'il s'attribue, ce serait toujours la plus insigne folie de risquer tout pour rien.

J'en suis sûr, chrétiens, que parmi vous il n'est personne de ce caractère ; j'en suis sûr, que, bien loin d'avoir des doutes sur ce point capital de notre religion, vous le croyez tous comme vous croyez qu'il y a un Dieu : mais n'est-ce pas également une folie de votre part de regarder l'instant de la mort comme le plus terrible de tous les instants ; et de faire si peu de chose pour vous y préparer ? N'est-ce pas une inconséquence, une déraison qui surpasse encore celle de l'impie ? Il ne veut pas qu'il y ait une immortalité, et dans ce système extravagant, il s'abandonne à ses désirs, il se permet tout ; du moins il n'est pas en contradiction avec lui-même, le désordre et les excès sont les suites naturelles du délire. Mais vous, vous démentez votre foi par vos mœurs, tandis qu'elles devraient en être la preuve. Vous savez que le passage du temps à l'éternité est un passage périlleux ; et vous ne prenez aucun moyen de sûreté! vous savez qu'au moment où votre âme quittera cette maison de boue qu'elle habite, elle ne pourra prendre son vol vers les demeures célestes, si elle ne se trouve enrichie, chargée des dépouilles de tous ses ennemis, telle qu'un héros qui arrive de la victoire ; parée comme une jeune épouse qui marche à l'autel ; éblouissante comme un astre par l'éclat de ses vertus : *Si tamen vestiti, non nudi inveniamur* (II *Cor.*, V, 3) ; vous savez, vous croyez tout cela, et vous laissez languir cette âme dans une indigence extrême, dans la plus honteuse nudité ! Vous redoutez bien comme le plus grand des malheurs celui de mourir mal, vous tremblez qu'il ne vous arrive ce malheur; mais à la vue du crime qui vous y conduit directement, vous ne tremblez pas ; vous vous y exposez volontairement et sans répugnance, vous le commettez de sang-froid! *Male mori times, male vivere non times.* (S. Aug.) C'est ainsi, ô mon Dieu, qu'on vous craint et qu'on ne vous aime pas, et c'est parce qu'on ne vous aime pas, qu'on vous craint ! comment ne vous craindrait-on pas ? Comment d'infidèles administrateurs ne craindraient-ils pas l'arrivée d'un maître dont ils ne méritent que les malédictions, les anathèmes et les vengeances?

Les hommes sont bien incompréhensibles ! qu'ils soient dans l'attente d'un jugement définitif, je ne dis pas d'où dépende ou leur fortune ou leur honneur, mais d'un jugement dont les suites ne puissent être ni ruineuses ni flétrissantes ; ils ne manquent ni de zèle ni d'activité, ils savent penser à tout, pourvoir à tout, ils prennent toutes les précautions, ils font toutes les démarches, ils mettent en évidence tous leurs moyens, ils sacrifient tout, ils n'omettent rien pour s'assurer le succès ; et ils sont dans l'attente d'un jugement dont le résultat ne sera pas moins qu'une éternité de biens ou de maux ; d'un jugement où ils seraient favorablement traités, s'ils voulaient se donner quelque peine : cependant vous les voyez sans énergie, sans application, sans mouvement ; vous les voyez même se porter à des infamies dignes de toute la colère de leur juge ! Pourrait-on bien caractériser une pareille conduite, une conduite aussi bizarre ? C'est un renversement d'ordre qui ne se conçoit pas. Car encore, mes frères, nous ne pouvons le répéter trop, il est question de tout perdre ou de tout gagner; et nous restons stupidement assoupis ! Nous vivons dans une stagnation perpétuelle, dans une espèce d'insensibilité, nous ne pensons pas à mourir ! Nous n'y pensons pas ! si nous oublions la mort, la mort aussi nous oubliera-t-elle ? Nous n'y pensons pas ! Comment se peut-il

que nous n'y pensions pas? Chaque jour sous nos yeux, à nos côtés, la cruelle érige de nouveaux trophées et fait flotter ses étendards! Chaque jour, à chaque pas, nous la rencontrons montée sur un char de triomphe, entourée du silence, de la tristesse et quelquefois des pleurs, traînant ses victimes avec pompe dans les noires prisons de son royaume souterrain! Chaque jour, à toute heure, elle nous enlève à nous-mêmes une portion de notre existence; toujours infatigable, elle n'est pas un seul instant sans travailler à notre destruction; nous nous en apercevons, nous nous sentons périr! Tout cela, mes frères, ne nous dit-il pas plus éloquemment que tous les discours : Songez à vous? Nous n'y pensons pas! Je n'en suis pas surpris, j'ai trouvé le nœud de l'énigme; c'est que nous ne voulons pas y penser: ce souvenir nous forcerait, par la vive impression qu'il ferait sur notre âme, de renoncer absolument au crime et nous n'y sommes pas disposés, nous aimons à être pécheurs, nous voulons l'être. Arrachons enfin le bandeau fatal qui nous aveugle, et nous empressons, suivant le conseil du Sage, de faire tout ce qui est en notre pouvoir: *Quodcunque facere potest manus tua, instanter operare* (*Eccle.*, IX, 10); parce que dans l'abîme où nous nous précipitons, il n'y aura plus rien à faire, *quia nec opus*; plus de moyens à employer, plus de sagesse à consulter, *nec ratio, nec sapientia;* plus de science qui puisse être utile, *nec scientia erit apud inferos quo tu properas.* (*Ibid.*) Puisque la mort est un moment si redoutable, il faut donc s'y préparer: c'est de plus un moment inconnu, il faut s'y préparer tout à l'heure.

Combien de temps encore devons-nous errer sur cette terre étrangère? Sommes-nous encore loin du terme, n'y touchons-nous point au contraire; quand finirons-nous? A cela, chrétiens, Dieu seul pourrait répondre; l'instant de notre mort est marqué dans ses décrets, comme le fut celui de notre naissance; mais aucun de nous ne le connaît : *Nescit homo finem suum.* (*Eccle.*, IX, 12.) Déjà la nature a vu l'homme, avide de tout savoir, scruter la profondeur de ses secrets, et lui dérober avec hardiesse mille connaissances sublimes, qu'elle semblait ne vouloir pas lui communiquer; tous les jours, à force de travaux et de recherches, son insatiable génie lui fait, dans tous les genres, de nouveaux larcins; on ne peut dire en un mot jusqu'où le portera son imagination si active et si féconde : toujours peut-on dire qu'il est une découverte qu'il ne fera jamais, celle de sa fin : *Nescit homo finem suum.* C'est une connaissance qui ne s'acquiert point; connaissance miraculeuse, que celui-là seul peut donner, qui fixa la durée de nos jours, et dont il a favorisé quelquefois ses fidèles serviteurs, pour récompenser leur vertu, pour manifester leur sainteté : Qui de nous peut y prétendre? Pécheurs comme nous le sommes, nous avons fait beaucoup plus qu'il ne fallait farie, pour nous rendre indignes d'un si grand privilége; et confondus dans la classe commune des mortels, nous ignorons quand il faudra mourir : *Nescit homo finem suum.* Sera-ce le soir que viendra le Fils de l'homme, *sero ?* Sera-ce au milieu de la nuit, *an media nocte?* Sera-ce au lever de l'aurore, *an galli cantu?* Sera-ce le matin, *an mane?* Nous n'en savons rien; *nescitis.* (*Marc.*, XIII, 35.) Ce que nous savons, c'est qu'il nous surprendra comme fait un voleur, *sicut fur.* (*Apoc.*, XVI, 15.)

Pourquoi, mes frères, notre dernier jour nous est-il inconnu? C'est, répond saint Augustin, pour que nous nous observions tous les jours, et que tous les jours nous nous préparions à mourir : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies.* Est-il, en effet, une vérité plus clairement énoncée, plus souvent répétée dans les livres saints? Prenez garde, nous dit le Seigneur lui-même, *videte;* veillez sans cesse, *vigilate;* encore une fois, vous dis-je, et c'est à tous que je parle, veillez sans cesse, *omnibus dico, vigilate* (*Marc.*, XIII, 33, 37) : ne vous assoupissez pas un instant, qui que vous soyez, préparez-vous, ou plutôt, soyez toujours prêts; *et vos estote parati* (*Luc.*, XII, 40), parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure; *quia nescitis neque diem, neque horam.* (*Ibid.*) Après des avertissements si formels et si précis, il me semble qu'au lieu de tant faire pour le monde, on devrait ne lui accorder strictement que ce qu'il est défendu de lui refuser, et réserver ses soins pour sa conscience; il me semble qu'on devrait être continuellement en état de rendre ses comptes, et n'attendre que le signal de son départ. Certes, cela devrait être; malheureusement cela n'est pas. Il nous dit, ce monde, par autant de bouches qu'il a de charmes et d'attraits: Voici le bonheur, jouissez. La religion ne nous tient pas le même langage, ne nous le montrant encore, le bonheur, que dans le lointain: Vous le trouverez, nous dit-elle, attendez. Et, qui est-ce qui ne le sait pas? une jouissance actuelle touche plus sensiblement que celle qui ne se laisse apercevoir que dans l'avenir: certains objets trop rapprochés nous éblouissent et paraissent ce qu'ils ne sont pas; d'autres, au contraire, par l'éloignement, ne paraissent pas ce qu'ils sont; d'où il arrive que tant de chrétiens, trompés par les apparences d'une félicité purement imaginaire, ne travaillent que pour la vie présente. A les voir s'agiter et se tourmenter, vous seriez tentés de croire qu'elle ne doit pas finir pour eux. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle finira, qu'elle finira bientôt, la mort est en chemin; elle avance à petit bruit; elle arrivera plus tôt qu'ils ne pensent, et à l'heure qu'ils ne pensent pas : *qua hora non putatis.* (*Ibid.*)

C'est en vain qu'on le leur dit, toujours ils croient pouvoir se rassurer; ils mesurent le temps qu'il leur reste à vivre sur le désir qu'ils ont de vivre, et parce que ce désir, si peu digne des enfants de Dieu, leur fait toujours reculer le moment de la mort, toujours ils se persuadent que la mort doit être

éloignée. Ceux-ci sont à peine hors de l'enfance, ils ne font, vous répondent-ils, que d'arriver au monde : ceux-là n'ont pas encore atteint le midi de l'âge ; ils se sentent d'ailleurs un tempérament vigoureux, qui, sans être absolument invincible, ne peut pourtant succomber sitôt : il n'y a pas jusqu'à certains vieillards, qui, par la grande habitude qu'ils ont de vivre, ne sauraient penser à mourir ; ils ont heureusement traversé les écueils sans nombre où mille autres, sous leurs yeux, ont fait naufrage ; ni leur corps, ni leur esprit ne se ressent notablement des rigueurs de l'arrière-saison ; point d'absences, point d'infirmités, pas même la faiblesse ordinaire à ceux qui parviennent au point où ils sont parvenus ; ajoutez qu'on les flatte et qu'on les trompe, on s'en fait un devoir ; s'applaudissant, après tout cela, d'avoir été pétris d'un limon moins fragile que le commun des hommes, qui leur parlerait de mourir serait sûr de leur déplaire ; ils en parleront eux mêmes, mais pour qu'on leur parle de vivre. Chrétiens téméraires ! vous osez, avec d'aussi faibles remparts, vous osez braver la mort, et vous livrer à la plus grande sécurité ! qu'il est triste d'être obligé de combattre de pareilles erreurs, des erreurs pitoyables ! Cependant, puisqu'il le faut, combattons-les, et c'est à quoi je consacre cette seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Je dis d'abord que Jésus-Christ, en nous avertissant de veiller et d'être toujours prêts, parce qu'à toute heure la mort peut nous surprendre, ne fait aucune exception, que même il écarte toutes les exceptions, c'est à tous indistinctement qu'il adresse la parole, *omnibus dico, vigilate.* A cela point de réplique. Mais une vérité générale ne fait pas toujours assez d'impression, il faut parler séparément à tous les âges, pour tâcher de faire disparaître ces vains fantômes qui en imposent à tant de chrétiens. Ce n'est pas que la vérité que je prêche ait besoin de preuve, mais elle a besoin d'être méditée.

Vous êtes à peine sorti de l'enfance, vous êtes encore jeune ; c'est donc sur votre jeunesse que vous comptez ? Je le sais, mon cher frère, les apparences sont pour vous : une belle aurore nous annonce un beau jour ; les fleurs du printemps nous promettent des fruits pour l'automne ; il n'y a de vieux, en un mot, que ceux qui ont été jeunes ; j'ai dit vrai, les apparences sont pour vous. Mais, faut-il vous y fier, aux apparences ? Le jour qui semblait devoir être le plus pur, ne se trouve-t-il pas souvent obscurci dès le matin ? toutes les espérances du printemps le plus fleuri, combien de fois, presque aussitôt que la nature les avait fait naître, ne nous ont-elles pas été ravies par la tempête et l'orage ? est-ce un phénomène, que de voir des jeunes gens qui périssent ? Ah ! que de périls vous avez à éviter ! que d'assauts à essuyer ! que d'ennemis à surmonter ! tant de maladies, qui sont particulièrement de votre age, est-il bien sûr que vous y résisterez ? votre tempérament, qui ne peut se former qu'en travaillant avec effort, pourra-t-il enfin prendre le dessus ? qui vous défendra contre vous-même ? vous êtes comme on l'est dans la jeunesse, léger, folâtre, irréfléchi, présomptueux, imprudent, téméraire, bouillant, impétueux, passionné ; vous ne prévoyez rien, vous ne doutez de rien, vous ne craignez rien, vous ne consultez personne, vous n'écoutez personne, vous ne voulez céder à personne, toujours vous êtes la dupe de votre inexpérience et de vos caprices ; toujours vous vous portez d'un excès à un plus grand, vous donnez toujours dans les extrêmes, vous bravez tout, vous risquez tout, tout vous est possible : n'est-ce pas là votre portrait ? Que de précipices vous allez donc creuser sous vos pas ! que votre existence, déjà si fragile, est mal entre vos mains ! que de motifs vous avez de compter peu sur elle ! regardez ce vieillard qui gémit autant de fois qu'il respire, qui gémit sous le pesant fardeau de presque tout un siècle : son visage, sillonné de rides, n'offre plus aucun des traits qui lui furent propres ; ses yeux, depuis longtemps couverts d'un nuage, ne distinguent plus les objets ; ses oreilles écoutent et n'entendent plus ; ses cheveux blancs, vous pourriez les compter ; ses membres languissants, glacés, immobiles, ne font plus de fonctions : regardez-le, voyez ; décharné, raccourci, fondu, ce n'est plus qu'un abrégé de ce qu'il fut autrefois, ce n'est plus qu'un reste d'homme : vous ne donneriez pas votre vie pour la sienne ; vous croiriez ajouter beaucoup à ses jours, et retrancher beaucoup des vôtres : eh bien, vous le devancerez peut-être. Il ne fait plus qu'attendre la mort ; vous, vous y courez ; il ne finira que quand la nature, entièrement épuisée, viendra d'elle-même à se dissoudre ; vous, par vos extravagances, vous la tyrannisez, cette nature, vous la forcerez de finir avant le temps. Et vous ne voulez pas vous préparer à la mort ! Du moins ne la cherchez donc pas ; ne vous hâtez pas, comme vous faites, d'aller au-devant d'elle.

Arrêtez : voici un spectacle qui vous parlera beaucoup mieux que je ne pourrais faire. Quel est ce cortége nombreux qui s'assemble et se forme ?... Ne serait-ce point une jeune personne que sa famille va conduire au temple, pour y recevoir la bénédiction nuptiale ?... Non : la tristesse peinte sur toutes les figures, ce morne silence qui n'est interrompu que par des sanglots, ces habits de deuil, cet appareil lugubre, tout vous annonce une cérémonie funèbre. C'est bien une jeune personne que ses proches et ses amis vont conduire, mais au tombeau. Déjà l'époux auquel on l'avait destinée, était à l'attendre au pied des autels, tout prêt à lui mettre l'anneau conjugal ; et la mort, plus vite prête encore, la perfide mort, la dérobe subitement à son impatiente et chaste tendresse, la lui enlève, pour ainsi dire, d'entre les bras, et les nœuds de leur

alliance n'étaient pas encore serrés, qu'ils ont été rompus.

Ici, tout est en pleurs : n'entendez-vous pas des gémissements, des plaintes et des cris? Entrez, pénétrez jusqu'au lieu de la scène, et demandez le sujet d'une si grande affliction ; on vous répondra, ou plutôt on ne vous répondra rien ; la douleur dans ses accès n'écoute qu'elle-même, et ne répond pas; mais vous verrez un jeune homme qui vient d'expirer : c'était la consolation, l'espoir et la joie d'un père qui l'avait engendré dans sa vieillesse, et auquel il ne restait plus que ce rejeton précieux, qui pût hériter de sa fortune et perpétuer son nom : c'était l'idole d'une mère tendre, qui, plusieurs fois féconde, n'avait pu, malgré ses attentions et ses soins, n'avait pu sauver que lui : les voilà tous deux, l'un qui fuit en désespéré, s'en allant cacher son chagrin qu'il veut dévorer sans témoins; l'autre qui se lamente et jette l'alarme dans tout le voisinage; éperdue, hors d'elle-même, tantôt elle reproche à la mort son injustice et sa cruauté, tantôt elle implore son secours, elle l'implore comme une faveur, elle ne veut plus vivre; ou bien, elle se précipite sur le cadavre de son fils qu'elle n'a pas voulu quitter, elle le presse amoureusement sur son sein, l'arrosant, le baignant de ses larmes; elle l'entend, elle lui parle comme s'il vivait encore, elle l'appelle, en lui prodiguant ses embrassements et ses caresses, elle l'appelle par tous les noms de l'amitié la plus maternelle; mais il n'est plus, ce cher fils, sa grande jeunesse n'a pu le garantir du trépas. Telle une jeune colombe, s'égayant imprudemment et sans précaution dans les plaines de l'air, devient tout à coup la proie d'une griffe meurtrière : telle dans nos champs une fleur nouvellement éclose tombe sous la faux du moissonneur, en même temps que celles qui se flétrissent et se fanent. On meurt donc aussi dans la jeunesse; par conséquent dans la jeunesse même on doit se préparer à mourir. Mais ce n'est pas tout : le souvenir de la mort ne vous est pas familier, on ne peut venir à bout de vous faire croire que cet important sujet vous regarde; il est bon, tandis que nous y sommes, de vous donner une leçon complète.

Transportons-nous sur le lieu de la sépulture des fidèles, là peut-être je pourrai vous instruire avec plus de succès, pour mieux dire, vous vous instruirez vous-même. Nous y sommes, je le suppose. Tenez, voilà les ministres de la mort qui achèvent de combler une tombe ; interrogez-les, vous saurez que ce n'est pas un vieillard qu'ils enterrent, mais un jeune homme de votre âge. Plus loin, vous voyez ce monument qui s'élève ; tout le monde vous dira qu'il couvre les cendres d'un autre jeune homme : hélas! il vivrait encore, s'il eût eu la sagesse, la réflexion qui vous manquent, ou si la mort pouvait être fléchie par les regrets et les pleurs. A vos pieds, lisez ; sous ce marbre repose le corps d'une jeune beauté, d'une trop grande beauté, qui vécut moins que vous n'avez déjà fait : arrachée du milieu de ses adorateurs consternés, du sein d'une famille qui ne se consolera jamais, sa personne et ses charmes sont ici la pâture des vers. Prêtez l'oreille... j'entends, ce me semble, mille voix confuses qui vous crient du fond de ces sépulcres : Nous étions jeunes comme vous, plus jeunes que vous; et la mort, qui moissonne dans toutes les saisons, nous a rangés parmi ses victimes : nous ne la craignions pas, nous ne voulions pas qu'on entreprît de nous la faire craindre ; nous menacer de ses attaques, c'était nous entretenir d'un rêve, qui ne méritait de notre part qu'un ris moqueur. Cependant elle est rapidement accourue nous enlever à nos divertissements et à nos intrigues, à un monde que nous n'avons pas eu le temps de connaître. Soyez plus sages que nous ne le fûmes, et au lieu de vous promettre vainement de longues années d'existence, songez à mourir; votre jeunesse n'est pas, plus que la nôtre, un titre que vous puissiez opposer à la mort. Vous ne croirez pas après cela qu'elle puisse vous opprimer à chaque instant! Vous aurez la présomption de vous persuader qu'à raison des distances vous êtes hors la portée de ses traits! Vous vous rassurerez parce que vous n'étiez pas sur la terre il y a vingt ans, vous vous flatterez d'y être encore dans un demi-siècle! Montrez-nous donc votre privilége. Quand vous seriez sûr de vivre jusqu'à la décrépitude; quand un ange serait descendu du ciel, pour vous en apporter la promesse par écrit, signée de la main de Dieu même, portant le sceau de sa toute-puissance, de sa majesté suprême, il ne pourrait vous être permis d'oublier vos fins dernières, d'abuser indignement de toutes les grâces qui vous sont prodiguées, de vous abandonner à une éternelle dissipation, à toutes sortes de crimes; et je serais toujours en droit de vous dire : Vous aussi, préparez-vous à la mort; toute la vie n'est pas trop longue pour s'y bien préparer; *et vos estote parati*. (*Matth.*, XXIV, 44.)

C'est à vous maintenant que je réponds, chrétiens qui parcourez le milieu de votre carrière. Vous n'êtes plus ce qu'on est dans la jeunesse; vous n'avez plus cette légèreté, cette pétulance, qui sont ordinaires à cet âge, je le veux bien : mais n'avez-vous pas d'autres défauts pour le moins aussi réels et aussi pernicieux? Vos excès, pour n'être pas du même genre, en sont-ils moins destructeurs? Vos passions, pour n'être pas aussi vives, ne contribuent-elles pas également à votre ruine, par la liberté plus grande, par les moyens plus efficaces que vous avez de les satisfaire, par l'habitude même qui vous est d'autant plus nuisible qu'elle est de plus vieille date? Si, moins inconsidérés que vous ne l'étiez autrefois, vous n'allez plus vous jeter à pure perte au-devant de la mort, votre cupidité, votre ambition, vos colères, vos intempérances, ne vous exposent-elles pas souvent à un danger plus certain de la rencontrer? N'avez-vous pas

d'ailleurs des occupations plus pénibles, des soins plus multipliés, plus d'inquiétudes et de chagrins, qui, à votre insu, se liguent contre vous, et combinent votre perte ? Vous êtes exempts d'une infinité de maladies qui ne sont que pour la jeunesse : combien d'autres qui sont spécialement pour vous, et auxquelles difficilement on échappe? C'est au milieu de l'été que les chaleurs brûlantes se font sentir; c'est au midi de l'âge que les fièvres plus ardentes et plus cruelles nous dévorent. Vous vous rassurez sur la vigueur de votre tempérament; faible ressource! Si pour vous terrasser il faut un grand coup, la mort saura le frapper, et vous tomberez, malgré tous les efforts de la nature et de l'art; tout ce qui en arrivera, c'est que votre défaite sera mise au nombre de ses plus brillantes victoires. Ne voit-on pas tous les jours aux prises avec la mort, des hommes que l'on eût crus, comme vous vous croyez vous-mêmes, pour ainsi dire, invulnérables, et dont elle triomphe presqu'aussitôt qu'on a pu savoir qu'ils étaient attaqués? Ils n'ont pas été prudents, me répliquez-vous; ils avaient depuis longtemps un principe de mort qui n'était pas connu; ce sont des événements malheureux... Qu'elle est grande, la bonté de Dieu ! Mais que nous sommes méchants ! Quand il veut nous parler, nous faisons la sourde oreille, nous ne voulons pas l'entendre ! Nous nous entourons, nous nous fortifions de tout ce qui peut empêcher sa voix d'arriver jusqu'à nous! Pour ne pas être un jour forcé de perdre des enfants qu'il aime, il essaie de nous inspirer une frayeur salutaire; mais trop habiles à nous faire illusion, nous savons réussir, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, à déjouer les desseins de sa miséricorde !... Eh ! mes frères, pourquoi ne pas raisonner plus juste? pourquoi ne pas vous réveiller au bruit de ces chutes éclatantes, qui font trembler la terre sous vos pieds ? pourquoi n'y pas voir autant d'avertissements que vous donne le souverain juge des vivants et des morts, et vous dire avec sagesse : si des hommes si robustes sont emportés comme d'assaut, que ne devons-nous pas appréhender ? Que tardons-nous à mettre tout en ordre ? Cette conscience qui souffre et se plaint, que ne la déchargeons-nous du fardeau qui l'accable? Ce cœur qui n'a d'affection que pour les créatures ; que ne travaillons-nous à l'en détacher? Mais non, vous cherchez au contraire à trouver des torts à ceux qui meurent, pour autoriser par là votre négligence; vous vous étudiez, vous êtes ingénieux à imaginer des prétextes pour justifier la mort! Espérez-vous donc qu'en flattant ses caprices, vous en obtiendrez quelques faveurs? Ne vous y fiez pas, mes frères, elle ne sait ce que c'est que d'avoir des égards, elle vous trahira; et on dira de vous ce que vous dites des autres : C'est une imprudence, c'est une suite de telle ou telle infirmité qu'on ne connaissait pas, c'est un accident. En tout cela ce qu'il y aura de plus vrai, ce sera que vous étiez mortels, mortels d'une infinité de manières, mortels à tout âge, en tout temps, à tout instant, et qu'enfin vous serez morts.

Au reste, abusez-vous tant qu'il vous plaira; cependant vous approchez du terme. Encore quelques années, encore quelques mois, encore quelques jours, et vous, qui jouissez d'une santé si vigoureuse, vous-même vous ne serez plus. Quelques années, quelques mois, quelques jours, ne me trompé-je point? Si je vous disais que déjà la mort vous a désigné, et, qu'au moment où je vous parle, elle aiguise le dard meurtrier qui vous percera; si je vous disais qu'elle est en embuscade au pied de la couche où vous devez reposer, et que, dans la nuit prochaine, votre âme sera jugée; si je vous disais, qu'assise à la table où on vous attend pour prendre votre repas, elle infecte, elle empoisonne les mets qui vous seront servis, et qu'elle ne vous laissera ni le temps ni le pouvoir de les digérer; si je vous disais que le premier mouvement que vous allez faire sera un de ces mouvements convulsifs qu'elle seule commande à la nature, oseriez-vous me donner un démenti? Prévenez donc un malheur qui a coutume de prévenir un trop grand nombre de chrétiens; disposez sans délai tous les comptes de votre administration: point de prétextes; laissez, s'il le faut, l'édifice de votre fortune imparfait; renversez-le même et le détruisez de fond en comble, s'il est nécessaire; renoncez à l'emploi que vous exercez, s'il est incompatible avec les devoirs que la religion vous impose; rompez courageusement les liaisons les plus intimes et les plus chères, si elles ne sont pas vraiment innocentes; faites tous les sacrifices, et les faites tout à l'heure, demain peut-être n'en serait-il plus temps. Dieu, c'est la remarque de saint Augustin, vous a bien promis d'oublier vos crimes, lorsque vous reviendriez sincèrement à lui, mais il ne vous a pas promis que le lendemain vous seriez encore vivant : *Nunquid vitam crastini diei promisit tibi?*

Que vous dirai-je, à vous qui avez atteint le dernier âge? Le succès avec lequel vous avez évité tant de dangers, où la majeure partie des hommes trouve la mort, est un prodige. Vous n'êtes sujets à aucune des infirmités dont la vieillesse a coutume d'être assiégée, c'est un autre prodige plus merveilleux encore. Pourtant, il est une chose certaine, c'est que vous ne pouvez vivre longtemps, et, raisonnablement, vous ne devez pas l'espérer. On vous encourage, on vous anime, on vous immortalise, on vous berce, on vous endort, et d'autant plus facilement qu'il arrive, je ne sais par quelle fatalité, que vous êtes plus crédules sur ce point qu'on ne l'est à tout autre âge. Nous voudrions bien ne pas vous perdre sitôt. Aidés de votre expérience et de vos connaissances, nous en serions plus sages; mais que faire? Quels sont les astres qui ne se couchent pas, une fois qu'ils ont achevé leur course? Vous avez joui, nécessairement il faut songer à rendre compte de vos jouis-

sances. Souvenez-vous que vous ne marchez plus qu'en chancelant, et toujours sur les bords du tombeau; le moindre choc, un faux pas, peut vous y précipiter. Il n'est plus de ressources que vous puissiez attendre de votre nature, elle est épuisée, et tous les hommes ensemble seraient incapables de suppléer à ce qui vous manque. C'est une témérité, dans tous les âges, de compter sur de longs jours; à votre âge, ce serait une folie : ceux-là même qui ont perdu le moins en vieillissant, un rien les abat et les réduit. Hier, on admirait leur vieillesse, on était dans l'étonnement de leur voir tant de courage et de fermeté, on eût presque dit : *Ils ne mourront pas;* aujourd'hui, vous apprenez qu'ils sont morts ou mourants. Souvent vous l'avez entendu dire : *La défiance est la mère de la sûreté.* Nulle part cet axiome n'est plus applicable qu'il ne l'est ici. Préparez-vous donc à la mort, vieillards qui m'écoutez : *Et vos estote parati.* A qui donnerai-je cet avertissement, si vous ne voulez pas le recevoir? A qui est-ce de mourir, si ce n'est à ceux qui ont le plus vécu? Mais je n'ai garde de croire que vous trouviez ces paroles trop dures : de véritables chrétiens ne peuvent s'offenser qu'on leur rappelle le souvenir de leur fin, et je me flatte que vous profiterez de cet important avis. Les invectives et les menaces ne sont pas les moyens que je veux employer pour l'obtenir de vous, je m'écarterais des règles que me prescrit le grand Apôtre : *Seniorem ne increpaveris;* je vous y exhorte, je vous en conjure avec tous les égards, tout le respect qu'un enfant pourrait avoir pour son père : *sed obsecra ut patrem.* (I *Tim.*, V, 1.)

Ne voyez-vous pas que votre jour est sur son déclin ? N'avez-vous pas entendu la onzième heure qui a sonné pour vous? Pourquoi donc rester ainsi tranquillement oisifs? *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Depuis si longtemps que le soleil vous éclaire, vous n'êtes pas encore à l'ouvrage, et vous ne voudriez pas commencer! Allez, allez promptement à la vigne du Seigneur, puisqu'il veut bien vous appeler à l'instant où il va distribuer ses récompenses : *Ite et vos in vineam meam* (*Ibid.*); pour une heure que vous passerez au travail, vous recevrez le même salaire que si vous aviez supporté tout le poids de la chaleur. Il est bien triste pour vous d'avoir perdu tant de temps; mais que vous êtes heureux, dans votre malheur, de pouvoir le réparer encore, et mériter une couronne; ah! mes frères, pensez-y donc, une couronne qui est prête à vous échapper!

De tout ce que nous avons dit, concluons, mes frères, que nous devons tous nous préparer à la mort, et que tous nous devons nous y préparer tout à l'heure. Nous le devons tous, parce que c'est pour tous l'instant le plus redoutable; tous nous le devons tout à l'heure, parce qu'il n'est aucun homme, dans aucun des âges de la vie, qui puisse s'assurer qu'il verra le soir du jour dont il a vu l'aurore. Malgré tout, on écarte la pensée de la mort; on ne veut pas se la rendre familière. Si quelquefois on est forcé de s'y arrêter, à cette pensée, rarement elle opère le changement qu'elle devrait opérer. On frissonne encore, on est saisi, lorsqu'on est témoin de quelque mort précipitée; mais qu'en résulte-t-il? Tout au plus de vains soupirs, de stériles exclamations. La triste fin, s'écrie-t-on! Si je connaissais donc le nombre de mes jours!... Que feriez-vous, mon cher frère? Vous verrait-on plus actif et plus soigneux, plus empressé d'acquérir ce qui vous manque? Je ne le crois pas, et c'est une grâce que Dieu vous a faite, en voulant qu'il vous fût caché : si vous en en aviez connaissance, et que vous vissiez quelqu'intervalle entre vous et le cercueil, vous ne seriez occupé que de vos plaisirs, vous ne songeriez à faire vos préparatifs qu'après avoir satisfait toutes vos passions, que quand il n'en serait plus temps... Non, répliquez-vous; je ne penserais qu'à la mort. Aveugle que vous êtes! c'est parce que l'heure vous en est inconnue que vous devez bien davantage y penser... Soyons enfin plus conséquents et plus sages; allons souvent à l'école de la mort, et, faisant taire tout ce qui nous environne, nous distrait, nous dissipe, que chacun de nous se dise à soi-même : après le trépas, l'éternité, éternité de bonheur ou de malheur, et qui dépend de l'instant du trépas. Quand viendra-t-il, cet instant si terrible? Je l'ignore. Hélas! j'y touche peut-être. Que voudrais-je avoir fait, où en serais-je si tout à coup retentissaient à mes oreilles ces formidables paroles : *Voilà l'époux qui arrive*, le voilà, *sortez à sa rencontre : « Ecce sponsus venit, exite obviam ei. »* (*Matth.*, XXV, 6.) Ah! chrétiens, que ces réflexions vous seront salutaires! Pénétrés d'une juste frayeur, vous mettrez promptement tout en œuvre pour vous disposer à un si long voyage; vous réglerez avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce qui a besoin d'être réglé; vous vivrez tous les jours comme si vous deviez mourir tous les jours, et c'est le véritable moyen de mourir de la mort précieuse des saints. Je vous la souhaite à tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Congregabo omnes gentes et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi. (*Joel.*, III, 2.)

Je rassemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en discussion avec elles.

Monseigneur,

Jésus-Christ a paru sur la terre comme les prophètes l'avaient annoncé tant de siècles auparavant, et sa pénible carrière étant achevée, il est retourné vers son Père. Nous l'attendons encore une fois, aussi sûrs qu'il reviendra, que nous sommes sûrs qu'il est déjà venu; les deux anges qui en firent la promesse aux apôtres au moment de son ascension, auraient-ils voulu les tromper? Il reviendra : et pourquoi reviendra-t-il?

pour juger les vivants et les morts; c'est notre croyance. Le jugement particulier n'en est pas moins un jugement décisif; si Dieu a voulu qu'il y eût un jugement universel, ce n'était pas pour donner aux réprouvés un tribunal d'appel : mais il convient que la gloire de Jésus-Christ soit authentiquement réparée dans l'assemblée générale de tous les peuples; qu'il soit exalté sur le même théâtre où il a été tant humilié, et que tous ses ennemis, humiliés à leur tour, rendent solennellement hommage à ses divins attributs. Aussi, mes frères, est-ce à lui que la qualité de juge est spécialement attribuée. Le droit de juger doit être sans doute essentiellement commun aux trois personnes adorables, aucune d'elles n'étant ni plus ni moins Dieu que les autres : cependant, il paraît plus dans l'ordre que le Fils juge les hommes dans la même nature qu'il a prise pour les sauver; que le législateur des hommes juge si les hommes ont été fidèles à ses lois; et qu'ayant été jugé par les hommes, par lui les hommes soient aussi jugés. Admirable économie, digne de la sagesse de Dieu! Vérité exprimée dans les divines Ecritures; le Père, nous dit saint Jean (V), a donné au Fils tout pouvoir de juger. Lorsque Daniel (VII) vit le Fils de l'Homme s'élever jusqu'à l'Ancien des jours, toute puissance lui fut donnée sur les peuples de la terre, puissance de régner, puissance de juger.

Il reviendra : mais quand reviendra-t-il? C'est son secret; les anges eux-mêmes n'en sont pas instruits : *Nemo scit, neque angeli cœlorum.* (*Matth.*, XXIV, 36.) Toujours est-il certain que les siècles finiront un jour, et qu'alors il rassemblera toutes les nations pour entrer en discussion avec elles. Le prophète Joël nous apprend que ce sera dans la vallée de Josaphat que se passera cette grande scène : quoi qu'il en soit de l'interprétation du texte, elle ne peut être placée plus convenablement; de cette vallée sont aperçus les lieux vénérables où s'accomplirent les principaux mystères de notre rédemption, perspective ravissante pour les élus, atterrante pour les réprouvés. *Congregabo omnes gentes et deducam eas in vallem Josaphat et disceptabo cum eis.*

Il est terrible, le jugement que tout homme, seul avec Dieu, subit au moment du trépas; qu'il sera bien plus terrible encore, le jugement qu'il faudra subir en présence de toutes les créatures! Néanmoins ce souvenir ne doit pas troubler à l'excès le vrai chrétien; car, mes frères, le dernier avénement de Jésus-Christ sera pour les justes un jour de consolation, un jour de joie, de gloire et de triomphe : mais qu'ils tremblent, les pécheurs, ce sera pour eux un jour de tribulation, de consternation, de confusion, de désolation : contraste frappant qui forme le plan de mon discours.

Esprit divin, ce grand jour sera le jour de la justice; inspirez-nous donc, tandis que les jours de la miséricorde nous éclairent encore, cette frayeur salutaire qui conduit à la pénitence et qui la fait aimer : nous vous demandons cette grâce au nom de Marie votre épouse. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les jours sont au Seigneur, sans en excepter un seul; mais le dernier sera son jour plus proprement que les autres jours, il manifestera sa divinité dans tout son éclat : *Dies Domini.* (*I Cor.*, III, 13.) Quel effrayant appareil! Le soleil s'éclipse et laisse la nature dans la plus noire obscurité; la lune, teinte de sang, n'offre aux yeux que d'affligeants symptômes; les étoiles se détachent et tombent; tous les astres s'éteignent et disparaissent; la terre puissamment agitée quitte ses gonds, se déplace et s'entr'ouvre; les montagnes et les rochers se déracinent, se heurtent avec un horrible fracas, se fendent et se brisent; les aquilons déchaînés bouleversent, déchirent et emportent les forêts entières; la mer courroucée se soulève, mugit et menace; les flots en furie se choquent, se battent, ne connaissent plus de limites; les éléments en discorde se mêlent et se confondent; tout l'univers se désorganise et ne présente à ses habitants que les horreurs de la plus épouvantable anarchie; des torrents de flammes roulent et se précipitent, tout est en feu; les tribus de la terre gémissent et s'alarment, ce n'est que pleurs, lamentations, hurlements; la terreur est aussi générale que le désordre.

La trompette sonne et appelle tous les morts, *canet enim tuba.* (*I Cor.*, XV, 52.) Quoi, la trompette! Que celui qui vient, ne parle-t-il comme il fit au moment de la création? sa voix serait entendue, il serait obéi. Qu'il dise seulement un mot. Il ne le veut pas. Les souverains ont-ils coutume d'intimer leurs ordres par eux-mêmes? y aurait-il de la grandeur? Il fait donc partir ses anges, et ses anges, plus rapides que des éclairs, donnent le signal. L'instrument fatal retentit à toutes les oreilles; ses lugubres sons pénètrent au sein de la terre et des mers, au plus haut des cieux comme au plus profond des abîmes, et à l'instant tous les débris de l'espèce humaine se retrouvent; les hommes de toutes les régions, de tous les âges, de tous les temps reparaissent comme s'ils n'avaient jamais cessé de vivre. La nature et la mort en sont dans la stupeur, *Mors stupebit et natura.* Je ne vous retrace, mes frères, que ce qui est écrit dans les livres saints : mais tous ces prodiges feront sur les esprits des impressions bien différentes.

Le juste qui verra qu'elle approche enfin, sa rédemption, lèvera la tête, et commençant à se réjouir, il oubliera ses humiliations et ses douleurs. Il frissonnera pourtant encore; c'est ainsi que des enfants innocents et timides tremblent à l'approche d'un père en fureur, quoiqu'ils sachent bien que ce n'est pas contre eux qu'il va sévir : mais la foi qui l'aura soutenu, ce juste, en tant d'épreuves et de combats, ne manquera pas de le soutenir encore. Elle lui montrera de plus près la couronne qui lui est destinée, et ne voyant dans le bouleversement de la nature que les préparatifs de son triomphe, il se rassurera,

que ne dis-je plutôt, il se félicitera, il s'applaudira d'avoir méprisé ce qu'il verra périr, de n'avoir estimé que ce qui devait faire son bonheur et ne finir jamais. *Justi stabunt in magna constantia.* (*Sap.*, V, 1.)

Mais le pécheur, quel sera son réveil? Cherchera-t-il à renouveler ses plaisirs criminels par des images flatteuses, par des souvenirs agréables? L'avenir qui sera venu lui permettra-t-il encore de se faire illusion, de former de vains projets, de concevoir de folles espérances de salut? Et l'incrédule, que pensera-t-il, lorsque, ses passions réduites au silence, il verra de ses yeux ce qu'il n'aura pas voulu croire? L'affreuse catastrophe, dont il sera témoin, l'attribuera-t-il à un autre qu'à l'Etre éternel qu'il aura voulu détrôner? regardera-t-il comme un conte le jour du dernier jugement, ce jour dont il aura été tant de fois menacé? Ah! tout à coup saisis, ces génies superbes et rebelles, ces prévaricateurs audacieux et opiniâtres redouteront enfin ce qu'ils devaient redouter toujours; ils pâliront, ils sècheront de frayeur: *Arescentibus præ timore.* (*Luc*, XXI, 26.)

Voilà donc toutes les générations ensemble réunies, la trompette se tait. Mais où sont ici les premières places? Riches du siècle, grands du monde, héros si vantés, monarques puissants, je vous cherche, où êtes-vous? où sont vos distinctions et vos titres, vos priviléges et tous les monuments de votre gloire « où sont-ils? » que je puisse vous reconnaître... Je cherche ce qui n'est plus; l'opulence et les dignités, les diadèmes et les trônes, tout ce qui peut flatter l'orgueil a disparu; règne en ce jour l'égalité la plus parfaite. Elle n'existait pas sur la terre, elle ne devait pas exister, elle ne le pouvait pas même; il en faut qui commandent, il en faut qui obéissent, et en la promettant aux peuples malheureusement trop crédules, l'esprit de mensonge leur promettait une chimère pour les abuser et en devenir le tyran: mais aujourd'hui il ne reste que des hommes, tous au même niveau; le serviteur est autant que son maître, le magistrat n'est pas plus que l'artisan, le souverain est à côté de son sujet; des hommes dépouillés de tout, excepté de leurs œuvres, et c'est le mérite de ces œuvres qui va leur assigner des places.

Ici-bas les bons et les méchants sont confondus dans toutes les classes de la société, souvent même la distinction qui se trouve entre les uns et les autres, est en faveur des méchants; la divine providence a voulu qu'il en fût ainsi; elle a voulu que dans le champ de l'Eglise, l'ivraie étouffât souvent le bon grain jusqu'au temps de la moisson, et l'énigme n'a rien d'inexplicable pour quiconque a de la foi. Mais à la consommation des siècles, l'ordre de la plus exacte justice s'établira; la fortune, les emplois, le crédit, les intrigues, la naissance, rien de ce qui a coutume de surprendre ou de forcer le suffrage des hommes, ne sera d'aucune ressource; et, par le renversement le plus étrange et le plus frappant, les premiers deviendront les derniers, les derniers deviendront les premiers. Ils seront mis à la droite, les hommes les plus ignorés, les plus obscurs, mais religieux; et passeront à la gauche, ces hommes qui auront fait beaucoup de bruit dans le monde, qui auront rempli les plus hautes fonctions, tenu les premiers rangs, mais qui auront été dominés par des passions honteuses, et n'auront pas même respecté les liens les plus respectables: *Unus assumetur, alter relinquetur.* (*Matth.*, XXIV, 40.) L'hypocrite qui paraissait tout à Dieu et qui était tout au monde, qui n'était vertueux qu'en apparence et par ostentation, sera rejeté; l'humble fidèle qui aura servi son Maître de cœur et d'affection, sans autre motif que celui de le satisfaire, sera reçu avec honneur: *Unus assumetur, alter relinquetur.* Le serviteur sera choisi, il aura su concilier les devoirs de son état et de sa religion; le chef et l'enfant de la maison ne le seront pas; ils n'auront su que prévariquer: *Unus assumetur, alter relinquetur.* L'épouse sera séparée de son époux, elle avait toutes les vertus, c'était une hostie chaque jour immolée par la patience et la douceur; et lui, il avait tous les vices; c'était un monstre de cruauté, d'impiété, d'iniquité: *Unus assumetur, alter relinquetur.*

Voilà, dis-je, toutes les générations rassemblées, toutes en attente, et la terre a été purifiée par un déluge de feu, la voûte des cieux s'ouvre, Jésus-Christ paraît, il descend. Il descend, non plus sous la forme d'un esclave, et traînant à sa suite toutes les misères de l'humanité; mais avec toute la puissance, toute la majesté d'un Dieu: *Cum potestate magna et majestate* (*Luc.*, XXI, 37): le tonnerre et les éclairs l'ont annoncé, l'épouvante et la terreur marchent devant lui, des légions d'anges l'entourent et forment son cortége: *Cum potestate magna et majestate.* Il descend, non plus pour inviter les pécheurs à faire pénitence et leur offrir charitablement le pardon; non plus comme une victime envoyée du ciel pour réconcilier les hommes avec Dieu; ce n'est plus un libérateur; c'est un juge irrité, un vengeur inexorable, qui va foudroyer ses ennemis en les forçant de confesser leur malice et de rétracter leurs blasphèmes.

Les justes qui ont trouvé si long le temps de son absence, qui l'ont appelé si instamment et par tant de soupirs, se portent d'un même vol à sa rencontre: les pécheurs consternés restent immobiles. Lorsqu'un prince arrive dans une ville, tous les personnages de distinction sortent au-devant de lui, tandis que les criminels grincent dans leurs cachots: de même à l'arrivée de Jésus-Christ, les élus, transportés de joie, s'empressent, comme de braves soldats, de se rallier autour de l'étendard de leur chef, la croix, qui flotte dans les airs; mais à son aspect, ils frémissent, les lâches qui n'ont voulu ni la porter, ni la défendre; ils sont glacés, les impies qui l'ont méprisée, outragée, regardée comme une folie. Eperdus, hors d'eux-mêmes, ne pouvant se dérober à

la présence d'un maître tout-puissant, qui reparaît la sévérité sur le front, la fureur dans les yeux, les anathèmes à la bouche, le van à la main pour séparer le froment d'avec la paille; n'osant le fixer, l'envisager, ses regards les accablent; ils s'adressent, dans le désordre de leur esprit, aux créatures inanimées qu'ils appellent à leur secours. — *Montagnes, montagnes, écrasez-nous!* (*Ose.*, X, 8.) vœux inutiles! Ils ne seront point anéantis, et ils épuiseront le calice de toutes les amertumes qui leur est préparé.

Déjà les livres sont ouverts, *libri aperti sunt* (*Apoc.*, XX, 12) : livres universels, toute la vie de tous les hommes y est imprimée, si clairement imprimée, que les plus ignorants vont y lire tout du premier coup d'œil, y entendre tout sans aucune erreur, y juger de tout selon les règles de la justice la plus rigoureuse. Miracle de la toute-puissance de Dieu qui va tout éclairer de sa propre lumière! Ces livres sont les consciences.

La vie des justes est cachée en Jésus-Christ, le monde n'en voit que ce qui ne peut ou ne doit pas échapper à ses yeux; le voile de l'humilité couvre une infinité de mérites. Il se commet aussi tous les jours un nombre incalculable de crimes qui sont ignorés, le malfaiteur n'aime pas la lumière. N'a-t-on pas en outre le talent d'en imposer à la multitude, et de paraître tout autre qu'on ne l'est en effet? On voit les figures, on ne voit pas les cœurs. Même les impies les plus scandaleux, les plus fameux criminels, ne sont jamais tout à fait connus; on ne sait des uns que ce qu'il y a de notoire dans leur conduite, on ne sait des autres que ce dont il a été possible de les convaincre; leurs pensées, leurs désirs, leurs projets, quelquefois des horreurs restent inaccessibles : dans tous les cas on n'est déshonoré que dans un coin de la terre. Mais au grand jour de la révélation, plus de ténèbres pour les justes, plus de masque pour les pécheurs; tous les mérites de ceux-là seront mis en évidence et célébrés avec pompe; ils seront levés, tous les obstacles que ceux-ci, trop habiles, savent mettre devant la vérité. La présence de Jésus-Christ répandra une lumière si éclatante et si vive, que toutes les consciences, deviendront pénétrables à tous les regards, on y découvrira ce qu'il y aura de plus secret, de mieux enveloppé; rien n'échappera: *Manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, IV, 5.)

L'apôtre saint Paul ne nous a-t-il pas avertis que chacun rendrait compte du bien ou du mal qu'il aurait fait, et recevrait les éloges ou les reproches qui lui seront dus? (I *Cor.*, V, 10.) Ne nous a-t-il pas assuré que, quand Jésus-Christ viendrait à paraître, ses fidèles disciples paraîtraient avec lui et partageraient son triomphe? (I *Thess.*, IV, 16.) Et ne faudra-t-il pas qu'il montre à tout l'univers que dans ses jugements il est parfaitement équitable? que toutes les dispositions de sa providence sont les dispositions d'une sagesse infinie? Ne faudra-t-il pas qu'il confonde le pécheur en opposant à tous ses préjugés, à tous ses prétextes, le courage et la fidélité des élus qui auront subjugué les passions les plus véhémentes, observé jusqu'aux conseils de l'Evangile, et qu'il les venge de toutes les injures qui leur auront été faites? L'impie ne les souffre qu'avec peine, il épuise toute sa malignité pour les décrier et les rendre méprisables, toutes les dénominations si mal trouvées, pour jeter un ridicule sur leur personne, généreusement il les leur prodigue; il ne voit en eux rien que d'impardonnable, jusqu'aux plus rares vertus, leurs intentions même il les envenime, il leur prête toute la perversité qu'il a dans l'âme. Vous le savez, mes frères, c'est ainsi que les gens de bien sont traités par les méchants. Ne serait-ce pas trop peu que les victimes de tant de calomnies et d'outrages fussent innocentées? N'est-il pas juste qu'ayant bu dans leur passage, et jusqu'à l'ivresse, au torrent de toutes les tribulations, il leur soit fait, en présence de tous les peuples, amende honorable par leurs accusateurs, et qu'au contraire leurs accusateurs subissent, par la manifestation de leurs crimes, toute la honte qu'ils auront méritée?

Ames religieuses, ne vous lassez donc jamais de faire le bien; si vous ne recueillez pas sur cette terre le fruit de vos travaux, souvenez-vous que certainement il arrivera le temps de la récolte. Toutes vos œuvres sont écrites en caractères ineffaçables dans le livre de vie, et une fois que le sceau sera rompu, vous recevrez vos trésors, vous les recevrez avec une jouissance infiniment plus douce que celle du vainqueur, lorsqu'après la bataille il vient à reconnaître le butin qu'il a fait sur les vaincus.

Que d'actions louables et vertueuses, que de richesses seront alors manifestées! Ces misérables créatures qui gémissent nuit et jour dans l'indigence, l'affliction, la douleur, et qui, loin de murmurer, souffrent dans un paisible silence, baisant respectueusement et avec reconnaissance la verge qui les frappe; on admirera leur patience, leur soumission. Ces bienfaiteurs généreux dont les plus grandes charités ne sont connues que de Dieu, leur main gauche ne sait pas ce que fait la droite; ils entendront publier tous leurs bienfaits, un cri commun les exaltera.

Cette autre Susanne qui n'aura cédé ni aux sollicitations, ni aux promesses, ni aux menaces, et qui, par une résistance opiniâtre aura fait essuyer au séducteur la défaite la plus honteuse; ce nouveau Joseph qui aura fermé l'oreille au langage artificieux d'une tentatrice déhontée, qui aura pris la fuite pour se soustraire à ses instances, à ses importunités : leur chasteté ne restera pas sans gloire, ils recevront tous les applaudissements qui leur seront dus.

Troupe fidèle de l'un et de l'autre sexe, vierges prudentes, fervents solitaires qui, dès le jeune âge, cet âge que follement on donne aux plaisirs, aurez su mépriser les enchantements et les avantages du monde pour épouser Jésus-Christ; il sera déchiré

le rideau qui vous aura tenus tant d'années presque invisibles, tout œil percera jusque dans vos sombres réduits; il y verra vos mortifications et vos veilles, vos oraisons et vos soupirs, et ils vous seront rendus les glorieux témoignages que vos sacrifices vous auront mérités. Le pénitent qui aura pleuré ses fautes dans toute l'amertume de son âme, qui les aura expiées par toutes les satisfactions nécessaires, peut-être ne sera-t-il allé travailler à la vigne qu'à la onzième heure, n'importe, il aura contenté son Maître, et son Maître ne lui refusera pas des éloges.

Ces intrépides soldats de Jésus-Christ, qui continuellement aux prises, je ne dis pas avec des armées, mais avec la chair, le monde et le démon, ne sont pas une heure en paix, et qui jamais ne succombent, on lira l'histoire de leurs combats; celui qui les fortifie, saura relever et annoblir leurs victoires. Ces héros magnanimes qui, dans les premiers siècles, ont cimenté le christianisme de leur sang, tous les martyrs qui, de nos jours, je ne me trompe pas, mes frères, tous les martyrs qui, de nos jours, l'ont illustré par une constance tellement innébranlable qu'elle a étonné, désespéré la philosophie, on les verra paraître avec les arrêts de leur esclavage et de leur proscription, avec leurs chaînes, leurs bûchers, leurs échfauds; ils seront unanimement glorifiés.

Le beau jour, mes frères, pour le ministre de l'Evangile qui n'aura fait usage de sa science et de ses talents que pour la gloire de son Dieu; qui n'aura rien épargné pour lui former des adorateurs et lui gagner des âmes, le beau jour pour lui! Je crois les entendre, les âmes dont il aura fait la conquête, s'écrier de concert: Le voilà, ce bon pasteur, ce saint prêtre, qui nous apprit à aimer notre religion, qui nous retira de nos égarements et nous sauva de l'enfer; après vous, Dieu de miséricorde, c'est à lui que nous sommes redevables de notre bonheur; multipliez, multipliez vos plus abondantes bénédictions sur sa personne.

Et lorsqu'on verra, comme dit saint Grégoire, les apôtres ayant à leur suite des royaumes convertis par leurs prédications: Pierre, la Judée; Jean, toute l'Asie; Paul, le monde entier, pour ainsi dire; le brillant spectacle! Que sont, en comparaison, les triomphes de l'ancienne Rome, tous les triomphes profanes, ces triomphes de si courte durée, et souvent acquis par des exploits barbares? Ceux même que les divines Ecritures nous décrivent avec tant de magnificence, peuvent-ils être mis en parallèle? Les acclamations, l'enthousiasme des habitants de Béthulie, lorsqu'ils reçoivent leur libératrice à la porte de la ville, tous les titres honorables que la reconnaissance lui prodigue par leur bouche; qu'est-ce que tout cela, quand on pense que la sainteté des élus fera l'admiration des peuples de tous les temps et de tous les pays du monde?

Aucune vertu ne restera dans l'oubli, aucun des justes ne sera privé de l'honneur dont il sera digne. Jusqu'aux impies, revenus tout à coup à la raison, s'acquitteront du tribut de louanges qu'ils auront eu l'injustice de leur refuser. Plus confus que le superbe Aman, lorsque, subitement déchu de l'état de splendeur qui en faisait une idole, il se vit contraint de servir au triomphe de l'Israélite vertueux qu'il voulait perdre, d'eux-mêmes, ils feront cet humiliant aveu: L'orgueil nous avait aveuglés, pervertis; ceux que nous accusions d'extravagance, possédaient la véritable sagesse; la haine que nous avions conçue pour eux, n'avait d'autre cause que notre méchanceté; ils ne nous étaient insupportables, que parce que notre conduite était condamnée par la leur; ils étaient sobres et chastes, et nous ne l'étions pas; ils faisaient un saint usage d'une fortune légitimement acquise, et la nôtre, qui était le fruit de nos injustices et de nos usures, nous ne la faisions servir qu'à notre luxe et à notre mollesse; ils étaient chrétiens, et nous étions plus que païens. Cette opposition de mœurs nous acharnait contre eux; nos vices, sans cesse en guerre avec leur vertus, voulaient prendre le dessus, et nous ne pouvions employer d'autres armes que le mensonge, la raillerie, l'oppression. Oui, c'était nous qui étions en délire, *nos insensati*. La triste révolution. Ces hommes que nous eussions voulu fouler aux pieds, effacer du nombre des vivants, nous les voyons tous au comble de la gloire, tous placés parmi les enfants de Dieu; il ne nous reste à nous que la honte et l'opprobre: *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* (*Sap.*, V, 4, 5.)

Autant cette réparation sera glorieuse pour les justes, autant il sera honteux pour le pécheur de se démentir avec tant de publicité. Mais sa confusion sera beaucoup plus accablante encore, lorsque toute la nudité de son âme, toutes ses ignominies, toutes ses turpitudes seront vues de chacun des hommes, et vues dans le plus grand jour: *Ostendam gentibus et regnis ignominiam tuam.* (*Nahum*, III, 5.) Avant d'en venir à ce noir tableau, respirons un instant.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne doute pas, mes frères, que l'esquisse bien imparfaite, si vous voulez, que je viens d'exposer à vos yeux n'ait déjà fortement excité votre zèle, ranimé votre ardeur pour le bien; que ne dois-je pas attendre encore des détails odieux sur lesquels je vais maintenant fixer votre attention. Quelle horreur pour le vice ne sont-ils pas capables d'inspirer à des âmes sensibles!

Les consciences de tous les réprouvés étant donc dévoilées à leur tour, que verra-t-on? Des abominations.

On verra les manœuvres indignes que cet ambitieux aura si habilement inventées pour écarter des rivaux plus méritants que lui. On verra ces noires calomnies, ces médisances impitoyables, ces lâches trahisons malgré tous les serments, ces haines cruelles, enfantées

par le dépit et la jalousie; ces projets de vengeance, ces désirs homicides, qui, faute de hardiesse ou de moyens, n'auront point eu d'exécution. Ces fortunes si rapidement élevées, si prodigieusement accrues, on en verra la véritable source. Ce commerçant qui joue dans le monde un si grand rôle, qui y est honoré, considéré; parce que son opulence est connue et que sa personne ne l'est pas, on le verra avec son or et tous les instruments dont sa cupidité se sera servie pour l'accumuler.

Ce magistrat, cet homme en place, dépositaire d'une portion de l'autorité du monarque, on verra qu'il n'en aura pas fait usage pour le maintien du bon ordre, pour l'amélioration des mœurs, pour l'intérêt de la religion; on verra que son administration, qui devait avoir pour base et pour règle la plus scrupuleuse impartialité, aura été souvent influencée par la faveur, l'orgueil, le ressentiment, par une passion quelconque. Ce juge, trop faible pour résister aux sollicitations et à la puissance; moins éclairé qu'il ne faut l'être pour ne pas se laisser surprendre par les sophismes de ces orateurs sans conscience, patrons impudents de la scélératesse et de l'improbité : ce juge inique qui aura fait violence au texte de la loi pour y trouver ce qui réellement n'y était pas; qui l'aura fait se taire, lorsqu'il était juste qu'elle se fît entendre; qui l'aura forcée d'absoudre celui qu'elle eût voulu condamner : on verra ses injustices et les funestes conséquences de ses arrêts.

Ce riche qui devait au moins verser une partie de son superflu dans le sein des familles indigentes, on verra qu'il s'en sera fait de la manière la plus détestable un moyen de séduction, une arme puissante contre la vertu; qu'il l'aura dévoré par ses profusions, ses débauches, son libertinage. Jeunesse mondaine, ce luxe de jour en jour plus effréné; ces parures recherchées, affectées, immodestes, cet art merveilleux de prêter à votre corps des attraits que la nature lui a refusés; on verra que le but de tant d'attentions et de soins n'était pas seulement de vous rendre vainement admirable à vous-même; mais encore de fasciner des yeux imprudents et volages, et d'attacher à vos pas des adorateurs passionnés. Ces intrigues si adroitement concertées, si artificieusement dissimulées; ces entrevues clandestines, où la pudeur se trouve si criminellement outragée; ces infidélités, ces prostitutions dont on s'applaudit, parce que tout est secret, cet abus si coupable que font certains époux de l'état saint du mariage, ces alliances monstrueuses qui avilissent et dégradent l'humanité; qui font rougir la nature, toutes ces œuvres de ténèbres seront révélées. Ces excès, ces intempérances qui ôtent à l'homme son caractère distinctif, la raison, et le ravalent honteusement au-dessous de la brute, plus sobre que lui, moins dégoûtante que lui; les grossièretés, les infamies, tous les désordres qui en auront été la suite, on les verra dans toute leur laideur.

Tant de confessions défectueuses par défaut de sincérité ou de préparation; tant de confessions qui n'auront été accompagnées que d'une contrition de bouche, d'une contrition toute humaine; tant de pénitences sans charité, purement extérieures; on les verra, on les appréciera. Ces communions sacriléges multipliées pour usurper l'estime des hommes, on les connaîtra; l'hypocrisie du profanateur sera mise à découvert, son audace et son impiété lui seront reprochées.

Incrédules qui bravez tout, et que nous voyons avec douleur courir au précipice; car votre âme nous est toujours chère, quoiqu'elle ne cesse de vomir contre nous le fiel et l'amertume : incrédules, s'il en est dans cette assemblée, on saura que vous n'avez chancelé dans la foi, que quand vous avez commencé à chanceler dans la vertu; que bientôt après vous avez pris pour guides de faux prophètes, des menteurs que réellement vous n'estimiez pas, plutôt que d'écouter des hommes sages et sincères, que votre conscience révérait; et que vous avez fini par secouer le joug, uniquement parce que vous vouliez un chemin large et facile, vous vouliez vivre, comme vous faites, dans la licence.

En un mot, mes frères, tout le mal qu'on aura commis et désiré commettre; tout le mal que, par ses discours, ses conseils, ses exemples, son autorité, ses écrits, on aura fait commettre; tout le mal qu'on aura dû empêcher, et que par négligence, par complaisance, par faiblesse, on aura laissé commettre; tout le bien qu'on aura dû faire, et que par une ignorance inexcusable, par mépris, par oubli de ses devoirs, on n'aura pas fait; on verra tout cela : et qui est-ce qui le verra? Faut-il que je vous le dise encore? Tous les hommes qui auront existé depuis le commencement jusqu'à la fin du monde : *Ostendam gentibus et regnis.*

Dites-moi donc, vous qu'une honte ou une crainte déraisonnable éloigne du tribunal de la pénitence, ou qu'elle empêche d'y déclarer avec franchise certaines fautes à un homme seul, qui souffrirait le martyre plutôt que d'abuser de votre confiance, même par le moindre signe; à un homme charitable qui mettrait tout en œuvre pour ménager votre délicatesse : dites-moi vous qui aujourd'hui si susceptibles, n'épargnez ni ruses, ni subtilités, ni détours, pour éviter le blâme et le déshonneur que vous avez mérités; vous, qui vous enveloppez avec tant de précaution du manteau de la vertu, et qui seriez si chagrins s'il vous manquait, au jugement du monde, une seule des qualités qui font l'honnête homme, l'honnête femme : dites-moi comment votre amour-propre pourra-t-il supporter autant d'opprobre et d'humiliation? Si au moment où je vous parle, une voix du ciel se faisait entendre au milieu de nous, et que s'adressant à cette jeune personne qui passe pour vertueuse, à cet époux, à cette épouse qu'on regarde comme gens de bien, elle leur dît : En tel temps, tel jour, en telle place, à telle

heure, avec tels complices... elle n'aurait pas besoin d'achever; si la confusion ne faisait pas expirer les coupables à nos yeux, ils se couvriraient la figure et prendraient la fuite : que ferez-vous donc, invincibles pécheurs, lorsqu'il pourra pénétrer jusque dans les derniers retranchements de vos consciences, et qu'on y verra tant de mystères d'iniquité? Que deviendrez-vous, lorsque les murailles, muettes et insensibles, qui auront été seules témoins de vos crimes, viendront à s'animer et à les publier par des cris d'indignation, qui seront entendus de toutes les créatures? Il n'y aura point à fuir et à chercher la solitude, où iriez-vous? Il n'y aura plus à faire les impudents, comme aujourd'hui que vous proclamez hardiment et de sang-froid, les doctrines les plus perverses, les plus révoltantes impiétés; ils seront forcés de rougir, les fronts les plus audacieux.

Mais hâtons-nous d'arriver au dénouement de la scène; ce sera là le plus beau, le plus heureux moment pour les justes ; et ce sera le comble de la désolation pour les pécheurs.

TROISIÈME PARTIE.

L'innombrable postérité d'Adam étant divisée, comme nous l'avons dit, à la gauche, le plus grand nombre, les réprouvés ; à la droite, le petit nombre des élus , Jésus-Christ prononcera la sentence.

Venez, dira-t-il aux justes, venez les bénis de mon Père, *Venite, benedicti Patris mei* (*Matth.*, XXV, 34) : oubliez cette terre d'exil où vous avez tant soupiré, cette terre de malédiction que vous arrosiez de vos pleurs; venez reposer dans le sein de votre Dieu ; vous l'appeliez votre père, vous avez fait sa volonté, il vous reconnaît pour ses enfants et ses héritiers. Possédez en corps et en âme, non ces richesses périssables, ces honneurs frivoles, ces plaisirs trompeurs, dont il ne reste à l'homme charnel que d'inutiles regrets, mais un royaume exempt de toutes les révolutions, de tous les fléaux; la paix et le bonheur y seront inaltérables, *possidete regnum*. J'avais promis à votre fidélité la plus abondante récompense, *merces copiosa* (*Matth.*, V, 12) ; vous ai-je trompés? Vous voilà rois, vous allez vous asseoir sur mon trône (*Apoc.*, III, 21), comme je me suis assis sur celui de mon Père. Un si grand honneur, vous l'ai-je fait acheter trop cher? Quelques haillons dont vous m'avez couvert dans la personne du pauvre, quelques bienfaits, quelques services qu'il a reçus de votre charité, quelques moments de peine et de tribulation, était-ce là vous demander beucoup en comparaison de ce que je vous donne? Entrez donc, bons et fidèles serviteurs, entrez dans la joie de votre maître (*Matth.*, XXV, 21), c'est le fruit précieux du petit nombre de jours que vous avez passés dans la tristesse ; et cette joie, toujours pleine, toujours nouvelle, ne finira jamais; la source en est inépuisable, et personne ne pourra vous la ravir : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (*Joan.*, XVI, 22.)

Tournant ensuite ses regards enflammés du côté gauche..... Mes frères, le saisissement et le trouble m'arrêtent; je n'ose prononcer des mots qui sont autant de coups de foudre, et qui ne doivent être redoutables à personne plus qu'à moi..... Mon Dieu ! soutenez la faiblesse de votre ministre ; donnez-lui la force nécessaire pour pénétrer ses auditeurs en se pénétrant lui-même de la crainte de vos jugements..... Tournant, dis-je, des regards enflammés du côté gauche, d'une voix de tonnerre, il fait entendre ce fulminant arrêt: Maudits pécheurs, éloignez-vous de moi, *Discedite a me, maledicti*. J'étais votre Sauveur et votre Père, je ne le suis plus ; j'étais votre Dieu, je le suis encore ; mais un Dieu vengeur qui va vous châtier en Dieu. La voilà qui tombe sur votre tête, cette malédiction que vous avez aimée; et cette bénédiction que vous n'avez pas voulue, voilà qu'elle s'éloigne de vous à une immense distance. Vous vous êtes rendus complices de l'insolence et de la révolte des démons ; vous aurez leur sort ; comme eux, vous serez la proie d'un feu dévorant que le souffle de ma justice rallumera sans cesse, *in ignem*. (*Matth.* XXV, 41) Sur la terre vous vous étiez fait d'autres dieux que moi, où sont-ils? Appelez-les à votre secours ; invoquez-les dans la nécessité présente, ces idoles de chair aux pieds desquelles vous rampiez en esclaves, cette divinité d'or, l'unique objet de vos adorations; qu'elles viennent vous défendre et vous délivrer. Mais non, il n'est rien ni personne qui puisse vous soustraire à mes coups. Disparaissez, maudits; maudits de toutes les créatures, plus d'amis, plus de protecteurs, plus d'âmes sensibles qui s'intéressent à votre malheur ; de ce moment tous les êtres font cause commune avec moi, et tous ils vont partager ma haine. Vous-mêmes, vous serez vos ennemis, vous vous reprocherez à tous les instants d'avoir méconnu votre Père, d'avoir méprisé sa patience et ses grâces, d'avoir inventé mille prétextes pour vous dispenser de vos devoirs et satisfaire tous vos penchants; d'avoir été plus dissolus, plus infidèles que les infidèles mêmes ; vous vous maudirez dans votre rage, vous vous abhorrez. Disparaissez donc, que je ne vous voie plus ; fuyez, l'abîme est ouvert, allez vous y précipiter ; ce sera là votre sépulcre, le sépulcre de vos âmes et de vos corps, autant de temps que je régnerai sur mes élus, et mon règne n'aura point de fin. Vous, mes anges, ministres de mes volontés, fermez, fermez ces prisons, ces demeures infectes, apposez sur la barrière le sceau de ma toute-puissance. Inutilement une main téméraire entreprendrait de la forcer et de la rompre. Entassez-y un chaos impénétrable qui me cache éternellement aux regards de ces ingrats. Je les avais comblés de tous les biens, et ils en avaient encore trop peu pour assouvir leurs passions; un morceau de pain, un verre d'eau, ils me l'ont refusé; le moindre sou-

lagement, je n'ai pu le trouver à leur porte : la moindre consolation, ils ne me l'ont pas offerte; *esurivi*, etc..... *nudus eram*, etc. J'étais mort pour eux, et ils n'ont pas voulu vivre pour moi. Eh bien ! qu'ils vivent sans jamais mourir, et sans arriver jamais au terme de leur supplice : *Discedite in ignem æternum.*

Chrétiens, votre âme est-elle en ce moment affectée comme la mienne? Il me semble que les hommes sont jugés, et que, n'ayant été que spectateurs, nous sommes ici sur les cendres du monde; il me semble que je vois les élus triomphants prendre leur essor vers la cité sainte, en chantant avec transport l'hymne de la victoire; que je vois les réprouvés qui s'ensevelissent dans l'abîme, en poussant des cris lamentables... Est-ce une réalité, est-ce une illusion causée par la frayeur qui s'est emparée de tous mes sens?... Mais pourtant nous jouissons encore de la lumière, les temps ne peuvent être finis; et ces tribunaux, ces autels m'annoncent que les jours qui nous restent sont encore des jours de salut; il faut en profiter.

L'aimable Jésus, l'Ange de la paix; l'aimable Jésus, ce Sauveur généreux qui, sur la croix, demandait pardon pour ses bourreaux; c'est lui qui a prononcé le désespérant arrêt que vous avez entendu : concevez-vous maintenant ce que c'est que la bonté irritée? Cette bonté qui vous sollicite encore, vous trouvera-t-elle plus longtemps insensibles? Attendrez-vous qu'elle se change en fureur, et que votre repentir soit un désespoir? A toute heure il peut arriver à chacun de nous ce jugement formidable; tels nous serons trouvés au moment de notre mort, tels nous paraîtrons au jour des vengeances. Si vous ne méritez pas alors que Jésus-Christ vous adresse ces consolantes paroles : Venez, les bénis de mon Père, venez régner éternellement avec nous; il faudra que vous entendiez cette terrible sentence : Retirez-vous, maudits, je n'ai pour vous que des fournaises qui ne s'éteindront jamais. Vous demanderez aussi aux collines de tomber sur vous, à la terre de vous engloutir dans son sein; mais plus de collines, plus de terre : l'enfer et ses horreurs seront votre partage. Ah! qu'il m'en coûte de vous le dire! qu'il m'est pénible de vous faire une pareille menace! Croyez-le, mes frères, ce n'est pas dureté de ma part, c'est intérêt pour le salut de vos âmes. Ne refusez donc plus de vous soumettre aux saintes rigueurs de la pénitence, le seul moyen qui vous reste d'obtenir un jugement favorable. Si vous avez tardé jusqu'ici, c'est que par une funeste indifférence vous avez vécu sans réflexion, et vous avez vécu sans crainte. Méditez désormais l'important sujet que je vous prêche aujourd'hui; représentez-vous souvent le souverain Juge fendant subitement la nue, toute la milice céleste autour de son tribunal, toutes les nations tremblantes à ses pieds, le ciel ouvrant ses portes, l'enfer élargissant ses gouffres; ces pensées ne seront point infructueuses... Et vous, divin Jésus, nous vous en conjurons par les entrailles de votre miséricorde, cette miséricorde infinie qui vous a fait descendre du trône de votre gloire pour nous visiter, frappez nos esprits, changez nos cœurs, afin qu'au dernier jour nous soyons du petit nombre de brebis que vous ferez passer à la droite, et que vous introduirez dans votre royaume. Ainsi soit-il.

SERMON V.

L'ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER.

Ite, maledicti, in ignem æternum ! (*Matth.*, XXV, 41.)
Allez, maudits, allez au feu éternel !

Les inscriptions gravées sur le marbre et sur l'airain s'altèrent insensiblement ; le temps, qui détruit tout, les fait enfin disparaître ; on ne s'en souvient plus. Il n'en est pas de même des oracles divins; le ciel et la terre passeront, ces oracles ne passeront pas : imprimés en caractères ineffaçables, ils s'accompliront infailliblement, ils s'accompliront à la lettre. Il y a donc une éternité de supplices pour les pécheurs impénitents : *Allez, maudits, allez au feu éternel!* Cette formidable sentence est déjà prononcée par Jésus-Christ, et au dernier des jours elle sera solennellement répétée à la face de tout l'univers : *Ite, maledicti, in ignem æternum!* Il ne s'agit pas seulement d'une longue suite de siècles qui, par comparaison avec la brièveté de la vie présente, peut s'appeler improprement éternité; les expressions doivent être prises dans leur sens naturel, c'est une éternité proprement dite : le feu qui brûlera les damnés, comme il est encore écrit, est un feu inextinguible, *igni inexstinguibili* (*Matth.*, III, 12); et ce feu ne sera jamais sans victimes, le supplice ne sera pas moins éternel que le feu : *Supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.)

Eternité de supplices! Que de réflexions à faire sur ces deux mots! Il n'en faudrait pas davantage pour occuper un chrétien toute sa vie. Eternité de supplices ! Vérité terrible! Un saint personnage, voulant un jour en faire le sujet d'une instruction, n'en eut pas la force; il se mit à pleurer, et ne put que répéter d'une voix entrecoupée de sanglots: Eternité! éternité! éternité! Ce fut là tout son discours. Comment parlerai-je donc, que dirai-je d'un abîme aussi profond, d'un abîme qui ne peut être mesuré que par l'Eternel lui-même? Mon dessein n'est pas de vous le faire méditer aujourd'hui en essayant de vous décrire ce que c'est; seulement je vous ferai voir qu'il existe, et je combattrai les impies qui font profession de n'y pas croire. S'ils voulaient céder à l'autorité des Ecritures, la querelle serait bientôt terminée; je n'aurais pas besoin d'en dire plus que je n'en ai dit : *Ite, maledicti, in ignem æternum;* mais ils ne veulent d'autre guide que la raison. Eh bien! qu'ils écoutent la droite raison; ils reconnaîtront que, sur ce point comme sur tous les autres, elle est d'accord avec la foi, et que l'éternité des peines est démontrée, sujet de ma première partie. Si la démons-

tration ne leur paraît pas assez complète et qu'ils résistent encore, alors même je ne les abandonnerai pas, et il me sera facile de leur faire voir que c'est toujours la plus grande témérité de leur part que de se refuser à la croyance de ce dogme, sujet de ma seconde partie. Tel est le plan que je me propose d'exécuter, dans l'espoir que je réussirai du moins à fortifier les vrais fidèles dans la crainte salutaire des châtiments divins.

Esprit-Saint, c'est surtout en ce moment que j'ai besoin de vos lumières; daignez donc me les accorder et disposer en même temps mes auditeurs à recevoir la divine parole avec fruit. Au nom de Marie, chrétiens, mes frères, nous ne serons pas refusés. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Les impies souffriraient sans doute que Dieu promît à l'homme juste une vie éternelle et bienheureuse, s'il ne menaçait pas les pécheurs d'un supplice éternel; ils en seraient quittes pour renoncer à la gloire des élus, facilement ils feraient ce sacrifice, pourvu qu'en échange il leur fût permis de contenter ici-bas tous leurs désirs. Mais ils ne peuvent se voir placés entre une éternité de bonheur et une éternité de malheur, le résultat serait trop affligeant pour eux, ils n'ont d'autre ressource que de protester contre. Si pourtant on peut, à la lueur du flambeau de la raison, défendre d'une manière victorieuse l'éternité des peines; si l'on peut leur démontrer qu'elle ne peut être contestée, sans contester à Dieu sa sagesse, sa justice, sa puissance; et que tous les arguments dont ils se font un rempart, sont absolument de nulle valeur; ne sera-t-on pas en droit de soutenir que leur individualité n'est pas raisonnable? C'est là, mes frères, la tâche que je m'impose.

Il y a, dans la nature humaine, une telle dépravation, qu'infailliblement l'homme deviendrait méchant s'il n'avait rien à craindre. Ce serait en vain qu'on s'efforcerait de nier cette vérité, l'expérience journalière la démontre. On ne s'attache pas constamment à la pratique de ses devoirs, uniquement par amour et en vue d'une récompense, il faut, en outre, pour la plupart des hommes, qu'une crainte salutaire les retienne et les excite. Il était donc de la sagesse de Dieu que non-seulement il y eût des châtiments après la vie, mais encore des châtiments éternels. Eût-il pu, sans cela, contenir les passions humaines et maintenir l'ordre dans le monde. L'âme ne pouvant revenir, un châtiment temporaire ne serait point proportionné à la durée de notre être; il nous toucherait trop faiblement. L'assurance de le voir finir un jour le rendrait moins efficace; dût-il ne pas être remplacé par le bonheur, ce ne serait plus à nos yeux un malheur assez redoutable pour enchaîner nos penchants vicieux; il ne les contiendrait pas, ou il ne les contiendrait que quelques instants. Non, mes frères, pour rendre les hommes vertueux, il ne fallait pas moins qu'un enfer.

Inutile moyen, objectent nos adversaires, les passions le méprisent. Quels désordres ne voit-on pas chez les peuples les plus convaincus de l'éternité des peines? Et ils concluent de là qu'elle doit être rejetée. Mais si on venait à leur dire : les lois civiles, avec les peines qu'elles décernent, ne garantissent pas la société de toutes les injustices, de tous les forfaits, de toutes les scélératesses; donc il faut les supprimer? trouveraient-ils ce raisonnement-là bon, ceux qui ne veulent opposer que cette barrière à la violence et à l'improbité? Le leur est plus mauvais encore. Car, mes frères, si tous les malfaiteurs ne sont pas comprimés par la crainte d'un châtiment éternel et inévitable, le seront-ils par la seule crainte d'un châtiment passager, d'un châtiment auquel il est si souvent possible de se soustraire? Et, s'il est vrai, comme on peut nous le faire entendre, que le dogme de l'éternité ne fasse aucune impression sur la multitude, je demande comment on a pu l'introduire et l'accréditer dans le monde, comment on a pu s'en servir avec tant de succès pour subjuguer le monde : voilà un mystère que le philosophe, tout habile et ingénieux qu'il est, n'a point éclairci; nous voyons bien les crimes qui se commettent malgré la religion, nous ne voyons pas ceux qu'elle empêche. S'il nous était donné de lire dans les cœurs, combien ne connaîtrions-nous pas d'hommes qui, en certaines occasions, ne s'abstiennent des plus grands excès, que parce qu'ils sont retenus par ce frein salutaire! Dieu sait ce que deviendrait la terre si la crainte de ses jugements en était bannie. Les personnages les plus distingués par leur modération, par leur sagesse, leur mérite, ont aussi des passions : qu'ils cessent de porter leurs regards vers le siècle futur, et d'y apercevoir un juge infiniment équitable, tout-puissant, inflexible; bientôt, soyez-en sûrs, bientôt ils auront franchi les bornes : une fois qu'on s'imagine n'avoir plus à redouter celui qui peut perdre le corps et l'âme, on ne s'observe plus; tout ce que l'on croit possible, on le croit permis. Tels sont aujourd'hui des modèles de vertu, le vice leur fait horreur; qu'un ange de ténèbres leur dise, comme il fut dit à nos premiers parents : vous ne mourrez pas, on vous abuse, suivez vos penchants, vous n'avez rien à craindre, et qu'il vienne à bout de leur persuader cette morale pernicieuse; s'ils ne sont pas d'un naturel bien plus heureux qu'on ne l'est ordinairement, ils deviendront plus tôt que plus tard des êtres détestables; le crime fera leur bonheur. La dépravation des mœurs a fait de nos jours des progrès effrayants; plus de bonne foi, tout le monde s'en plaint, plus de retenue, plus de honte : *Non est qui faciat bonum:* c'est que la crainte du Seigneur ne règne plus dans un trop grand nombre de familles : *Non est timor Dei ante oculos eorum.* (*Psal.* XIII, 3.) Vérité dont nous avons malheureusement acquis la conviction. Ne sommes-nous pas témoins que toutes

les abominations qui ont déshonoré la France et dont les suites nous accablent, remontent à l'époque trop fameuse où la religion n'y a plus été respectée, où ses promesses et ses menaces ont été méprisées. Oh ! que l'on est hardi, quand on ne craint plus que ses semblables ! Comme on s'abandonne ! Comme on s'égare ! Comme on se prostitue à toutes les infamies !

S'il était de la sagesse de Dieu que les peines de la vie future fussent proportionnées à la nature de l'homme dont l'âme ne périra jamais, il était de sa justice qu'elles le fussent aussi à la malice du péché. Or, mes frères, le péché attaque un Dieu dont la grandeur et la majesté sont infinies : sous ce rapport, c'est un mal infini qui mérite des peines infinies. Mais la créature étant essentiellement limitée, le pécheur n'est pas un sujet capable d'endurer des tourments dont la violence soit illimitée ; conséquemment, il est nécessaire que la durée puisse suppléer à la rigueur; nécessaire, par une seconde conséquence, que ces tourments soient éternels. C'est par la même raison que Jésus-Christ s'est fait homme pour réparer les désastres du péché; une victime d'un ordre inférieur n'eût pas été d'un mérite infini, et elle n'eût pas été suffisante. La justice de Dieu rentre dans ses droits à l'égard de celui qui n'a pas voulu profiter du bienfait; la mort le surprend coupable sans qu'il ait aucun moyen d'expier ses crimes, aucun moyen de s'en décharger, le mal est irréparable ; il est donc éternel, dit saint Thomas, et la peine doit être éternelle. Dieu peut-il pardonner, quand on ne peut plus se repentir? Doit-il cesser de frapper, quand il ne peut plus être satisfait? *Semper puniri potest, quod non potest expiari.* (S. Bern.)

Mais, dit-on, le péché n'a duré qu'un instant... Est-ce la durée de l'action qui doit servir de règle, quand on inflige une peine? Un meurtre n'est l'affaire que d'un moment, cependant le meurtrier n'est-il pas retranché pour toujours, par une mort infamante, du commerce des autres hommes ? S'est-on jamais avisé de blâmer les législateurs qui l'ont ainsi voulu? Pourquoi, dit saint Augustin, Dieu qui est le monarque universel, et qui a sur tout ce qui existe des droits aussi étendus que sa puissance, ne pourrait-il pas obliger ses sujets à lui obéir, sous peine d'être éternellement malheureux? On veut bien qu'il récompense en Dieu, et on ne veut pas qu'il punisse en Dieu !

Mais sa bonté... Mais la malice du pécheur, ce néant rebelle, comme l'appelle saint Ambroise, qui, en s'élevant audacieusement contre l'autorité première, a eu l'insolence d'affecter l'indépendance ! Mais l'abus constant et injurieux qu'il a fait de cette bonté tous les jours de sa vie ! On s'imagine que Dieu, pour être bon, ne doit pas peser les crimes avec une exacte justice, et les punir selon leur valeur, ce n'est pas le bien connaître. Il est bon, il l'est au delà de tout ce que l'on peut concevoir, et dans tous les genres de bonté; il a donc cette sainteté parfaite, qui, étant éternellement en opposition avec les pécheurs morts dans leur péché, doit exiger qu'ils en portent éternellement la peine. Auront-ils quelque raison de se plaindre? N'auront-ils pas voulu leur sort? Si pour empêcher un ennemi d'arriver à votre personne et de vous assassiner, vous pouviez mettre entre vous et lui un abîme affreux; si, après cela, vous lui donniez solennellement, et qu'en toute occasion vous lui répétassiez cet avis charitable : « Ne soyez pas assez téméraire pour oser me poursuivre, vous ne pouvez tenter de m'atteindre sans vous précipiter et vous perdre, » si néanmoins, poussé par la fureur, il bravait le danger, et qu'en fondant sur vous, il trouvât la mort, un tel moyen de défense de votre part aurait-il quelque chose d'illégitime? Ne pourrait-on pas lui dire avec autant de vérité que le prophète le disait au peuple juif : Ton malheur est ton ouvrage : *Perditio tua, Israel?* (*Ose.*, XIII, 9.) Oui, les réprouvés ne pourront accuser qu'eux-mêmes, Dieu ne leur fera point injustice; ils auront eu, malgré ses invitations et ses menaces, la volonté d'éterniser leurs jouissances, ils l'auront emportée dans la tombe cette volonté, et en les condamnant à des châtiments éternels, il ne fera que se servir de la même mesure dont ils n'auront pas craint de se servir à son égard ; ils l'auront estimé moins qu'un moment de plaisir, lui qui est éternel, ce ne sera pas trop que de répondre à cette indigne préférence par un malheur éternel.

En vain me diriez-vous qu'en perpétuant le supplice des pécheurs, Dieu perpétua l'existence du péché, ce qui ne peut se concilier avec cet amour de l'ordre et toutes les perfections qu'on lui attribue. Autant vaudrait-il dire que le juge qui applique une loi pénale prend part au délit qui l'a provoquée. Qui ne voit pas que ce sera le péché qui perpétuera le supplice, et non Dieu qui par le supplice perpétuera le péché? Au moment où le pécheur cesse de vivre, son péché devient ineffaçable, nous l'avons dit; les peines qui lui sont dues doivent être interminables. Tous les hommes ont été créés pour n'être jamais anéantis ; éternellement et nécessairement ils doivent contribuer à la gloire du Créateur : telle est leur fin ; ceux qui n'auront pas voulu y contribuer en se rendant dignes de chanter ses miséricordes dans le sein de la félicité, y contribueront, malgré eux, en gémissant sous les coups de sa justice. C'est-à-dire, répliquez-vous, que Dieu aurait créé le plus grand nombre des hommes dans le dessein formel de les perdre... Abominable impiété ! C'est un vieux blasphème de l'invention des manichéens ; anathème à quiconque le répète ! Il est bien vrai qu'en donnant l'être aux réprouvés, Dieu prévoit qu'ils se damneront par leur malice ; mais prévoir et vouloir ne sont pas la même chose. S'il avait le dessein formel de les perdre, leur donnerait-il les moyens de se sauver? Les presserait-il, comme il fait, de se convertir? Les atten-

drait-il si longtemps à pénitence? Ce n'est pas Dieu qui réprouve l'homme, c'est l'homme, à proprement parler, qui se réprouve lui-même. Sa faiblesse est si grande, il faut en convenir, qu'on ne peut guère en parler avec exagération; cependant ses penchants ne lui imposent point de nécessité; il ne les suit que parce qu'il veut les suivre en ne voulant pas être vertueux. Il n'est pas un seul pécheur, sans en excepter le plus ardent philosophe, qui n'en fît l'aveu, s'il voulait parler en conscience, et tous, ils le feront un jour, mais trop tard. Insensés que nous étions, diront-ils dans le serrement de leur cœur, nous n'avons aimé que le vice; une seule trace de vertu, personne n'a pu l'apercevoir en nous : ***Virtutis nullum signum voluimus ostendere.*** (***Sap.***, V, 13.) Nous avons fermé les yeux à la lumière pour nous égarer au gré de nos passions; ce n'est pas notre faiblesse, ce n'est pas la volonté de celui qui nous avait fait naître, c'est notre méchanceté qui nous a perdus : ***In malignitate nostra consumpti sumus.*** (***Ibid.***)

Mais enfin, ajoutez-vous, se peut-il que le feu qui consume tout brûle perpétuellement les damnés sans les consumer jamais? Comment se peut-il? Dites-moi, vous, comment ce buisson que vit Moïse put se conserver intact au milieu des flammes? comment les trois enfants de Babylone ne furent pas étouffés, pulvérisés dans cette fournaise dont le feu s'élevait à une hauteur prodigieuse? Ou plutôt, car il ne vous faut que des images prises dans la nature, apprenez-nous comment ces montagnes toujours enflammées, ces volcans qui vomissent le feu depuis tant de siècles, peuvent subsister encore; comment le soleil et tous les astres qui sont allumés depuis bientôt six mille ans ne sont pas encore épuisés? Celui qui les créa par sa parole féconde et qui entretient leurs feux éclatants, comment ne pourrait-il pas aussi, par sa volonté puissante, les conserver toujours? Comment ne pourrait-il pas alimenter sans fin les feux vengeurs allumés par sa justice? Ne savez-vous pas que, parce qu'il est Dieu, tout lui est possible, et rien ne lui est difficile? S'il ne pouvait pas plus que l'esprit humain ne peut expliquer, serait-il Dieu? Semblable à ses autres attributs, sa puissance ne connaît point de bornes : de même qu'il empêchera les bienheureux de succomber sous un poids immense de gloire, de même il fera que les damnés brûlent toujours sans pouvoir être consumés. Ce qui ne peut s'opérer d'une manière naturelle, il l'opère, quand il le faut, d'une manière surnaturelle. « La volonté d'un Dieu si grand, dit saint Augustin, est la nature de chaque chose; les créatures, qui ne sont que ce qu'il a voulu qu'elles fussent, ne font aussi que ce qu'il veut qu'elles fassent; mais tout ce qu'il veut qu'elles fassent, elles le font. Feu de l'enfer, feu incompréhensible, qui nourrit ses victimes en même temps qu'il les dévore! Impitoyable feu qui, en exerçant leur sensibilité par toutes sortes de douleurs, les réserve toujours à de nouveaux supplices! » Et j'ajoute, avec le même docteur que je viens de citer, feu raisonnable, qui semblera doué du discernement et de la sagesse de Dieu pour le venger de ses ennemis dans la plus juste proportion : *Quædam flammæ rationalis disciplina vindicabit.* Il distinguera le pécheur du pécheur, le calomniateur du médisant, le meurtrier de l'adultère, le chrétien de l'infidèle,; il distinguera ces esprits tortueux qui n'enfantent que des sophismes pour armer les passions, ces hommes pervers qui n'écoutent ni la voix de leur conscience ni celle de la raison, qui résistent opiniâtrément au témoignage de la nature entière. En un mot, mes frères, il tiendra, ce feu, la place de Dieu même, il saura tourmenter chacun selon son mérite, il saura faire autant de miracles que d'impressions différentes.

Vous demandez encore comment l'âme, qui est une substance spirituelle, pourra être atteinte par un feu matériel. Ici, mes frères, ce n'est pas sur un mystère de la religion que vous m'interrogez, mais sur un mystère dont je demande moi-même le secret à la philosophie. La matière est insensible de sa nature : ce n'est donc pas le corps, mais l'âme qui souffre quand nous souffrons. Mais c'est par le moyen du corps que notre sensibilité est mise en jeu : une substance matérielle peut donc atteindre notre âme, toute spirituelle qu'elle est. Considérez même, si vous le voulez, l'âme séparée du corps, telle qu'elle le sera jusqu'à la résurrection, le prodige, sans pouvoir être expliqué, n'en sera pas moins croyable. Est-il plus difficile à la Toute-Puissance de donner au feu la vertu d'agir sur les âmes séparées des corps, que de faire éprouver aux âmes, pendant qu'elles sont unies aux corps, l'action des objets extérieurs? L'un de ces mystères existant actuellement, n'est-il pas manifeste que l'autre n'est pas plus impossible?

Il est donc une éternité de peines pour les méchants, vous devez en être convaincus; et quand bien même la démonstration de ce dogme ne vous paraîtrait pas assez complète, ce serait encore la plus grande témérité que de n'y pas croire : sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Nous avons, nous qui croyons à l'éternité des peines, des autorités beaucoup plus nombreuses, des autorités beaucoup plus respectables, que les philosophes qui ne veulent pas y croire. Je dis plus : y eût-il égalité parfaite de part et d'autre, tant pour le nombre que pour la qualité des suffrages, ce serait encore une extravagance que de penser autrement que nous; vous allez en juger.

J'avance, en premier lieu, que nous avons des autorités beaucoup plus nombreuses. En effet, mes frères, la voix puissante qui appelle l'homme à l'éternité s'est fait entendre à toutes les nations. Vainement on vou-

drait assigner l'origine de cette idée chez un peuple particulier : elle a été de tous les siècles; elle est aussi ancienne que le monde, aussi étendue que la race des hommes. Sous la loi naturelle, comme sous la loi de Moïse, on attendait une autre vie. Cette croyance a été le fondement de toutes les religions, et le soutien de la société, et la base de la morale dans tous les Etats. Tous les sectaires qui ont abandonné la révélation, jusqu'aux mahométans, si ridiculement superstitieux, croient cependant à un enfer, comme ils croient à un paradis; les païens eux-mêmes admettaient un Tartare, comme ils admettaient des champs fortunés. Nous ne sommes pas responsables de toutes les visions des mahométans, pas plus que des absurdités des païens; nous conviendrons, si l'on veut, que chez les Juifs, quoique dépositaires des Ecritures et des traditions, ce point de doctrine était très-obscurci par le matérialisme des sadducéens, et qu'il avait besoin, comme tant d'autres, d'être renouvelé, confirmé par Jésus-Christ : toujours est-il certain que partout il est cru, que partout et en tout temps il a été cru; cela nous suffit.

Une chose bien remarquable, mes frères, c'est que les philosophes et tous les grands hommes de l'antiquité profane, en professant le dogme de l'éternité des âmes, des récompenses et des peines, s'appuyaient moins encore sur leurs démonstrations que sur l'autorité des sages qui les avaient précédés; et qu'ils traitaient de novateurs ceux qui voulaient introduire une opinion contraire. « Je ne pense pas, dit l'orateur romain, comme les auteurs du nouveau système, qui enseignent que l'âme périt avec le corps et que la mort détruit l'homme tout entier (1). » Preuve que dans tous les âges on a cru généralement à un avenir. Et n'y croit-on pas généralement encore? Qu'on nous cite une nation où l'erreur sur ce point ait prévalu. On ne peut nous opposer que quelques athées, quelques impies, qui, en autorisant la licence, se sont fait de nos jours un cortége malheureusement trop considérable. Mais peut-il être comparé à cette nuée de témoins que nous avons pour appui, à la masse de tous les peuples? Il a paru, surtout depuis un demi-siècle, bien des écrits qui attaquent plus ou moins directement les vérités de la religion. La plupart de ces écrits anonymes, ils se débitaient secrètement, et comme imprimés en pays étrangers. Pourquoi ces précautions? C'est que c'étaient des enfants illégitimes dont les pères ne voulaient pas être connus, sachant bien que de pareilles productions appellent toute la sévérité des lois, et déshonorent en même temps leurs auteurs. Pourquoi en était-il ainsi, mes frères, si ce n'est que leur doctrine était opposée à la croyance commune? Mais n'insistons pas davantage sur ce premier chef. On convient assez que rien n'est plus universellement cru que l'éternité des peines : seulement, on se console, et on croit bien se défendre en disant avec mépris qu'il est très-peu de gens sensés qui en soient véritablement convaincus; qu'il faut ici peser les hommes, et non les compter. Volontiers nous prendrons la balance; car nous prétendons avoir des autorités non-seulement plus nombreuses, mais aussi plus respectables.

Nous ne refusons point aux apôtres de l'incrédulité des talents et du génie; leur contester ce genre de mérite, ce serait rendre insulte pour insulte; ce serait faire tort à notre cause. Mais il me semble qu'ils ne valaient pas mieux que les Augustin, les Chrysostome, les Ambroise et tous les Pères de l'Eglise; que les Pascal, les Fénelon, les Bossuet et tant d'autres personnages illustres qui ont éclairé le genre humain. Et par quel secret ont-ils pu savoir qu'il est peu d'hommes sensés qui croient l'éternité des peines? L'art merveilleux de sonder les consciences, l'ont-ils trouvé? Pourraient-ils nous présenter un tableau comparatif du pour et du contre, dressé d'après des connaissances certainement acquises? Car les apparences ne sont pas pour eux : la grande majorité faisant ouvertement profession de croire, il serait bien étonnant qu'ils eussent dans leur parti plus de gens sensés que nous n'en avons dans le nôtre. N'importe ils ont assez de présomption pour s'en flatter; et hardiment ils nous disent que ce qui grossit le nombre de ceux qu'on regarde comme fidèles, ce n'est pas la conviction, mais l'intérêt dans les uns, la politique dans les autres, et, dans le simple peuple l'ignorance.

L'intérêt dans les uns : ceci s'adresse aux ministres des autels, nous ne l'ignorons pas. Mes frères, soyez nos juges, je n'en veux pas d'autres que vous. Quel intérêt pouvons-nous avoir de menacer les pécheurs impénitents d'un malheur éternel? Cette menace n'est-elle pas dirigée contre nous-mêmes, si nous ne sommes pas fidèles à notre vocation? Quel intérêt pouvons-nous avoir d'aller à toutes les heures de la nuit comme du jour, dans ces sombres réduits où habitent toutes les misères, aussi bien que dans ces demeures magnifiques où le luxe est prodigué; dans ces lieux d'horreur d'où la mort et la contagion ne désemparent presque jamais; d'y aller, dis-je, faire retentir aux oreilles des mourants cet oracle épouvantable : l'éternité! Eternité de délices, si vous voulez abjurer vos erreurs, renoncer à vos habitudes vicieuses, abandonner ces projets de vengeance, embrasser votre ennemi, réparer vos scandales, vos injustices, et employer à faire pénitence une heure peut-être qui vous reste à vivre! Eternité de supplices, si vous ne le voulez pas! Quel intérêt, je le demande encore, peut-on raisonnablement nous supposer dans une fonction si dégoûtante et si pénible, dans tous les travaux de notre ministère? Mon Dieu, c'est vous qui connaissez nos sentiments les plus intimes, nos intentions les plus cachées; vous savez que

(1) Cicer., *De amicitia.*

nous croyons de cœur ce que nous confessons de bouche, que votre gloire et le salut des âmes sont les seuls motifs qui animent notre zèle; vous le savez, c'en est assez..... Qu'il faut être méchant pour faire au sacerdoce de Jésus-Christ un pareil reproche! N'est-ce pas une marque certaine qu'on en veut au Maître plus encore qu'à ses ministres?

C'est politique dans les autres : cela ne mérite pas de réponse. Est-on si longtemps politique ou hypocrite, c'est ici la même chose, et toujours dans la contrainte et la gêne? Mais sont-ils de bonne foi, ces incrédules qui nous accusent ainsi? Ils osent dire qu'il n'y a point d'enfer, et la plupart n'osent le penser. Combien n'en a-t-on pas vus qui en avaient osé nier l'existence, tant que la vigueur de l'âge ne le leur montrait que dans le lointain; et, qui arrivés sur le bord du précipice, n'ont plus été si braves! A-t-on vu des fidèles qui, au dernier instant de leur vie, se soient tout d'un coup donné le démenti par l'aveu que, dans leur croyance, ils n'avaient pas été sincères? On ne m'en citera pas un seul; on en a vu mourir en réprouvés, tous les fidèles ne sont pas des élus; mais leur désespoir même était la preuve de leur foi; On ne doit rien craindre, quand on ne croit rien. Le désespoir même d'un pécheur à la mort est la preuve de sa foi. Je sais qu'on en a vu mourir tranquillement dans le crime, tout en croyant comme en ne croyant pas, c'est le châtiment terrible que Dieu exerce, et toujours avec justice, à l'égard de ces hommes endurcis qui ont épuisé sa patience et ses grâces, mais celui qui ne croirait rien, qui serait vraiment persuadé qu'il n'a rien à craindre, ne se livrerait point aux transports de la rage, il pourrait tout au plus payer à regret le tribut à la nature.

C'est ignorance dans le simple peuple. Il n'est pas concevable que depuis l'origine du monde on ait généralement cru par simplicité une doctrine accablante, une doctrine qui contrarie si fortement les passions; naturellement on cherche à se débarrasser de tout ce qui incommode. Il n'est pas concevable, que, malgré tous les efforts de la philosophie, malgré tous les orages que l'Eglise et le christianisme ont essuyés, nous en soyons encore là. Tant de lumières éclatantes qui ont successivement paru sur la terre, qui l'ont heureusement délivrée d'une multitude de superstitions et de préjugés, qui ont su trouver le faux d'une infinité de systèmes artificieusement tissus, n'ont pas encore dissipé cette illusion grossière! C'est vraiment un prodige, mais un prodige qui nous autorise à prescrire contre les incrédules; une possession de si longue date, est inattaquable. Ils ne s'imaginent pas que le simple peuple puisse connaître une vérité qui n'est pas connue de leurs savants et de leurs sages; il est facile de résoudre le problème. La science de leurs prétendus sages est la science dont parle l'Apôtre, celle qui enfle; aveuglés par l'orgueil, ils ne veulent point de maîtres, et ils s'égarent dans leurs pensées : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.*, I, 21); au lieu que ce peuple simple qu'ils méprisent, se soumettant humblement à l'autorité légitime, n'est point sujet à l'erreur. Qu'ils sachent donc que ce n'est pas aux hommes vains et remplis d'eux-mêmes que se manifestent les vérités de la religion et de l'Evangile, c'est aux plus petits et aux plus simples : *Abscondisti hæc a sapientibus... et revelasti parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.)

Au reste, mes frères, le mérite des autorités doit s'estimer ici, moins encore par la science que par la vertu. Et savez-vous ce qu'a dit un célèbre docteur, un des fléaux de l'incrédulité? Le voici : Un matérialiste vertueux serait un mystère. Il avait raison. Est-ce que les gens de bien peuvent désirer d'être anéantis? Leur trésor n'est-il pas dans une autre vie? Il n'y a qu'un homme corrompu qui puisse être tenté d'étouffer dans son cœur un pressentiment qui le fait frémir; il n'y a que la passion qui puisse lui faire adopter un système le plus désolant pour l'humanité. Si les incrédules criaient à la calomnie, j'en appellerais à leurs discours, à leurs exemples, à tous leurs livres. A quel tribunal la préférence peut-elle donc leur être adjugée? Qu'ils nous traitent d'insensés tant qu'il leur plaira, nous aimons mieux, avec des autorités aussi pures que les nôtres, cette insultante qualification, qu'avec des êtres vicieux, les noms superbes de philosophes, de beaux esprits, de réformateurs.

Pour mettre dans tout son jour la témérité de l'impie qui regarde l'éternité des peines comme un épouvantail, je finis par un raisonnement qui sera court, mais sans réplique; je ne crains pas de le faire valoir comme irrésistible, et tout le monde le saisira. Je veux, pour un moment, que dans la cause présente il y ait autant de suffrages d'un côté que de l'autre, et des suffrages d'aussi grand poids. Dans cette hypothèse, nous voilà réduits à penser et à dire : «Y a-t-il une éternité de peines, n'y en a-t-il point? La chose est douteuse; ni l'affirmative, ni la négative n'est démontrée; s'il y a des autorités graves en faveur de celle-là, il n'y en a pas moins en faveur de celle-ci. » En ce cas, mes frères, que peut risquer le vrai fidèle? Qu'il trouve le néant au bout de sa carrière, il n'aura point joui des plaisirs du monde, et il n'aura recueilli, de toutes ses bonnes œuvres, que la satisfaction secrète qui les accompagne, je l'avoue; du moins sa crédulité n'aura point de suites fâcheuses : si, au contraire, il ne meurt que pour recommencer à vivre d'une vie bienheureuse et sans terme, n'aura-t-il pas à s'applaudir? ne sera-t-il pas bien dédommagé de ses sacrifices et de ses peines? Mais que l'incrédule, en achevant sa course, voie s'ouvrir à ses yeux une éternité de tourments, il aura fait la plus grande faute; ses coupables jouissances auront été de courte durée sans satisfaire ses désirs; elles auront eu même bien des amertumes, et elles seront remplacées par un malheur irréparable.

Est-ce un homme sage, qu'on me le dise, est-ce un homme sensé, que celui qui, dans cette effrayante alternative, se décide de sang-froid pour le parti où il y a tout à perdre et si peu de chose à gagner, plutôt que pour l'autre, où il y a tout à gagner et si peu de chose à perdre? Esprits rebelles, que vous méritez mal le titre de philosophes! Votre sagesse n'est qu'un délire, vos lumières ne sont que ténèbres.

Attendez donc, puisque vous ne voulez vous convaincre de l'éternité des peines que par une fatale expérience, attendez, l'heure viendra, et alors, beaucoup plus savants que vous ne l'êtes, vous verrez si cet enfer, dont nous vous menaçons, n'est qu'une fable. Les sarcasmes et les sophismes ne seront plus de saison, l'entêtement et l'amour de l'indépendance ne vous rendront plus indomptables, il faudra céder. Quels regrets n'aurez-vous pas, d'avoir acheté si cher des plaisirs si puérils! L'anéantissement sur lequel, vous comptez aujourd'hui, vous le désirerez : « O mort, vous écrierez-vous dans votre désespoir, tu nous abandonnes! O mort, viens nous détruire, viens nous soustraire à des douleurs que nous avons eu la folie de ne pas craindre! *O mors, interfice nos, destrue nos!* (S. August.); mais vous aurez beau appeler la mort à votre secours, la mort sera sourde à votre voix; éternellement vous existerez, et éternellement vous souffrirez. Que ne pensez-vous comme nous! Comment ne voulez-vous pas admettre un dogme qui ne peut être contesté sans contester à Dieu sa sagesse, sa justice, sa puissance? Un dogme qui n'est combattu que par la très-grande minorité, et qui a pour lui toutes les autorités respectables? Y eût-il même lieu de douter raisonnablement, rien ne pourrait encore vous excuser; une éternité de malheur se compare-t-elle à quelques années d'un bonheur chimérique? ah! nous serions bientôt d'accord, si, au lieu de faire violence à votre raison, vous vouliez faire violence à vos passions. Et c'est le conseil que je vous donne, il est dicté par la charité, j'en prends le ciel à témoin. Vous nous regardez à tort comme vos ennemis, nous ne le sommes que de vos principes, ces principes désorganisateurs qui portent la discorde et le trouble dans les familles, la défiance et le désordre dans la société, le bouleversement et le deuil dans les Etats. S'il m'était possible, à force de larmes d'amollir la dureté de votre âme, je demanderais au Seigneur d'en épuiser la source, je le lui demanderais avec tant d'instances, que, pour sa gloire, je ne serais pas refusé, et vous seriez forcés de reconnaître que nous vous portons dans notre cœur comme le reste de nos frères, nous ne luttons avec tant d'opiniâtreté contre vous, que parce que nous voudrions vous sauver en sauvant la religion.

Mais nous n'y pouvons plus rien; notre enseignement, notre ministère, jusqu'à notre présence, leur sont odieux; il faut que vous les entrepreneniez vous-même. Ce ne sera pas en donnant à la vérité des traits plus lumineux, elle porte tous les caractères de l'évidence ; dissipez seulement ce nuage épais qui les aveugle; guérissez leur cœur, tout en eux sera guéri. Je vous demande des miracles, je le sais, : *Perversi difficile corriguntur.* (*Eccle.*, I, 15.) Je sais aussi qu'ils ne vous coûtent rien à faire, et jamais miracles ne contribueront davantage à votre gloire. Daignez donc mettre en jeu quelques-uns de ces ressorts puissants qui ne manquent jamais de vous réussir, nous viendrons au pied de vos autels vous en rendre les plus humbles actions de grâces; nous nous réjouirons avec les anges des prodiges de votre miséricorde, en attendant que nous puissions les célébrer avec eux dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (*Jer.*, II, 19.)

Apprenez et considérez combien il est malheureux et amer pour vous d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

L'homme qui pèche n'est jamais excusable; en quelque circonstance qu'on le suppose, toujours il lui reste des moyens suffisants pour éviter le mal et faire le bien. Cependant sa faiblesse est si grande, il a tant d'ennemis à combattre, tant de dangers à courir, que ce n'est pas sans raison qu'on dit tous les jours : « Il est de l'homme de faire des fautes. » Mais s'oublier et s'abandonner, quand une fois on est hors des sentiers de la justice ; marcher inconsidérément et à grands pas dans la carrière des crimes, sans penser où l'on va ni d'où l'on vient; c'est un désordre qui ne se conçoit plus.

Pourquoi, je vous le demande, est-il si commun, ce désordre, parmi les chrétiens de nos jours? Pourquoi les voyez-vous en si grand nombre persévérer et vieillir dans le péché? serait-ce qu'ils ne connaîtraient pas assez bien les suites fâcheuses qu'il entraîne après lui. Serait-ce plutôt qu'une distraction perpétuelle ne leur laisserait pas le loisir d'y penser? l'un et l'autre, mes frères, et c'est, ou pour éclairer les pécheurs qui m'entendent, ou pour réveiller leur attention, que je viens aujourd'hui leur crier avec tout le zèle dont je suis capable : Apprenez, vous qui ne le savez pas; *scito :* considérez, vous qui n'y pensez pas, *vide :* combien il est malheureux et amer pour vous, d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu : *quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.*

Non, chrétiens, il n'est point de situation plus déplorable que celle d'un homme en péché mortel; parce que le péché nous fait perdre les plus grands biens, vous le verrez dans ma première partie, parce qu'il nous expose encore aux plus grands maux, vous le verrez dans ma deuxième partie. Après cela vous pourrez juger avec quel empressement doit travailler à recouvrer son innocence celui qui a eu le malheur de la per-

dre; avec quelle vigilance, quelles précautions le juste doit marcher dans les voies de la justice. La matière est intéressante, et je me flatte que vous m'accorderez toute votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est pas toujours facile de distinguer si une faute est ou n'est pas assez grave pour être réputée mortelle, et sagement on doit craindre de se flatter sur ce point. L'excès contraire est aussi très-dangereux : Prenons garde qu'une crainte déraisonnable ne trouble et n'obscurcisse notre conscience, jusqu'à nous faire apercevoir partout et en tout le péché mortel : Dieu n'est pas un maître bizarre, un maître dur, qui, n'ayant aucun égard aux imperfections de notre nature, nous fasse de tout un crime capital ; ce serait mal le connaître, que de lui attribuer tant de rigueur. Qu'est-ce donc que le péché mortel ? C'est une désobéissance à la loi divine, en matière importante et avec un consentement parfait : je ne puis vous en donner une notion ni plus claire, ni plus courte. Cela posé, je dis que, si le péché mortel procure à l'homme quelque satisfaction, il la lui fait payer bien cher ; ils sont inappréciables, les torts qu'il lui cause. Il fait perdre à l'âme toute sa beauté, il lui fait perdre en même temps toute sa richesse : reprenons.

Tant qu'un chrétien conserve la grâce sanctifiante, il conserve ses titres les plus estimables, ses prérogatives les plus glorieuses, ses ornements les plus magnifiques ; il conserve avec le Créateur tous les traits de ressemblance qui peuvent convenir à la créature, son honneur est à son comble. Vient-il à s'abandonner au péché ? Quel changement ! s'écrie saint Bernard, qu'il est triste et digne de larmes ! *Heu tristis et lacrymosa mutatio !* Il se dégrade, il s'avilit, il dégénère, il n'est plus reconnaissable. A l'instant dépouillé de la robe nuptiale dont il était revêtu ; privé de tout son lustre, de tout son éclat, de toute sa gloire, il s'imprime dans son âme la tache la plus honteuse. Voilà donc l'abomination de la désolation dans le temple du Seigneur ; voilà le sanctuaire de la Divinité. Autrefois embelli par les décorations les plus précieuses, le voilà déshonoré, souillé, profané. Fille de Sion, à qui te comparerai-je? *Cui comparabo.* (*Thren.*, II, 13.) Où est maintenant cette beauté ravissante qui étonnait les habitants de la cour céleste, et semblait ajouter à leur félicité ? Cette beauté qui charmait le Tout-Puissant lui-même, qui avait blessé son cœur, et lui mettait à la bouche les noms les plus doux et les plus tendres, *amica mea, sponsa mea?* (*Cant.* passim.) Hélas ! elle n'est plus ; l'ennemi barbare dont tu as subi le joug, te l'a ravie : il a porté des mains sacriléges sur tout ce tu avais de plus désirable ; cette parure superbe, qui ne peut être l'ouvrage que de l'esprit sanctificateur, il te l'a cruellement enlevée ; il t'a indignement outragée, traînée dans la poussière et la fange ; il ne t'en reste de cette ancienne beauté, que le plus amer, le plus déchirant souvenir : *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus.* (*Thren.*, I, 6.) Ces accents lugubres de Jérémie trouvent leur application principalement ici : Le prophète, dit saint Jérôme, déplorait bien moins le bouleversement et la ruine de Jérusalem, que le malheur d'une âme fidelle déchue de l'état de justice : *Hic plangitur anima fidelis.*

Elle n'est pas la même dans tous les pécheurs, la tache qui succède à l'habitude de la grâce ; elle est différente suivant la différence des crimes, comme les effets sont différents suivant la différence des causes. Une ombre, c'est l'élégante comparaison de saint Thomas, est plus ou moins épaisse, obscurcit un espace plus ou moins étendu, forme une figure différente selon la différente configuration des corps qui interceptent la lumière : telle cette tache se diversifie selon la nature et l'énormité des fautes qui en sont le principe. Mais quelle qu'elle puisse être, elle cause dans l'âme une si grande difformité, que le monde n'a jamais offert, n'offrira jamais aux yeux du corps, rien d'aussi hideux. Représentez-vous Job couvert d'un ulcère universel qui répand de toutes parts la puanteur et l'infection ; représentez-vous le cruel Antiochus rongé tout vivant par les vers, qui, sortant à foison de ses entrailles, font tomber en lambeaux ses chairs impies; représentez-vous tout ce que la lèpre peut avoir de plus dégoûtant et de plus affreux ; ce ne seront là que de faibles expressions de la laideur que cause le péché. Elle est si grande cette laideur, qu'elle rend l'âme plus insupportable aux yeux de Dieu, que la corruption des cadavres et des lambeaux ne l'est à la personne la plus délicate. Le pécheur lui-même ne pourrait soutenir ses propres regards ; si le voile impénétrable qui lui dérobe le grand jour, venait tout à coup à se déchirer, il demanderait à la terre de s'ouvrir sous ses pas et de l'engloutir dans ses abîmes

Riches du siècle, grands de la terre, rien ne vous plaît que le faste et la pompe qui vous environne ; c'est là l'unique objet de vos soins et de vos pensées : Mondains, vous surtout jeunesse volage, rien n'a pour vous autant de prix que l'avantage frivole de fixer, de captiver l'attention de la multitude ; c'est là toute votre ambition, et c'est pour cela que vous vous étudiez avec tant d'art à faire de vos corps d'éblouissantes idoles ; mais où aboutissent tous les efforts de votre vanité ? à défigurer de plus en plus l'image de Jésus-Christ, à vous rendre de plus en plus méprisables à ses yeux, à devenir de plus en plus l'opprobre de l'univers : et au moment où votre imagination follement éprise de vos grandeurs, vos parures et vos charmes, s'en occupe avec plus de complaisance ; au moment où vous vous applaudissez avec le plus d'enthousiasme, s'il vous était possible, de pénétrer d'un coup d'œil ces sépulcres ornés avec tant de magnificence et d'y apercevoir toutes les traces d'ignominie

laissées dans votre âme par le péché, ces dehors séduisants, ce luxe prodigieux, tout votre étalage n'aurait plus rien qui pût vous en imposer, vous rougiriez. L'indignation, la fureur vous armerait contre votre existence.

C'est donc parce qu'ils ne se voient pas, que tant de pécheurs restent pécheurs. Je sais qu'ils ne peuvent se voir parfaitement ici-bas; il faudrait pour cela qu'ils pussent avoir une idée complète de la sainteté de Dieu, pour bien juger, par un contraste aussi frappant, jusqu'à quel point leur âme a été flétrie par le péché, et c'est à quoi l'homme dans son exil n'a pas droit de prétendre : mais s'ils avaient une foi plus vive et qu'ils se vissent du moins comme il leur est possible de se voir, cette vue les remplirait d'une honte salutaire, et bientôt ils détesteraient leurs crimes, ils prendraient les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour s'en décharger. De même que dans l'autre vie ce sera une punition terrible du péché, que de voir le péché tel qu'il est; de même dans celle-ci ce serait un remède excellent contre le péché, que d'envisager ce monstre hideux avec ses noirs attributs. Et, par un aveuglement qu'il est impossible de caractériser, ils ne cherchent pas à le voir, ils cherchent au contraire à ne le voir pas; ils voudraient n'y penser jamais, afin de s'y livrer sans remords.

Inutilement essayons-nous, en leur faisant du péché les peintures les plus odieuses, de les amener à le haïr et à y renoncer; toujours opiniâtrément indociles, toujours ils refusent de s'arrêter sur des tableaux, rebutants, je l'avoue, mais dont l'aspect ferait sur eux la plus heureuse impression. Je suppose qu'un de ces pécheurs-là qui ont des yeux et ne veulent point voir, je suppose que dans l'occasion quelqu'un lui dît sérieusement et avec vérité : « Vous n'avez donc pas pris garde que vous avez sur le front une large tache qui vous rend ridicule? » il prêterait une oreille attentive, il recevrait l'avertissement avec reconnaissance, il quitterait tout pour aller attaquer la couleur étrangère qui le défigurerait, il ne se quitterait lui-même, qu'après avoir réussi à la faire disparaître : et, quand nous nous épuisons à force de leur redire que le crime a répandu sur leur âme la plus affreuse difformité; comme si sa beauté devait les toucher moins que celle de leur visage, comme s'il leur importait plus de plaire à Dieu, ils ne veulent pas nous entendre! Insensés! savez-vous bien ce que vous faites? Vous méprisez une des grâces les plus signalées de la miséricorde du Seigneur : il voudrait vous conduire à une véritable pénitence par la tristesse de voir tant de ravages dans la plus noble portion de votre être; vous, vous ne le voulez pas! Mais vous l'aurez un jour cette connaissance que vous rejetez aujourd'hui, et qui contribuerait sûrement à votre salut, vous l'aurez pour votre supplice : Dieu, qui n'est encore pour vous qu'un Dieu de clémence, saura devenir un Dieu de vengeance, et il vous reprochera toute votre malice, il vous montrera toutes vos noirceurs; il vous placera vous-mêmes devant vous-mêmes : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Vous vous efforcerez d'éviter cet accablant spectacle, mais en vain; dépouillés du pouvoir malheureux que vous avez de vous en défendre, éternellement vous le rencontrerez, vous le rencontrerez à tous les instants, ce sera vous-mêmes : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* Ah! mes frères, n'attendez pas si tard à vous instruire, il n'en serait plus temps : faites usage de cette raison sur laquelle vous vous appuyez si fort, et réfléchissez. Conjurez le Seigneur avec larmes de vous éclairer et de vous faire bien connaître combien votre âme a été défigurée par le péché : cette science ne sera point une science infructueuse; elle vous en fera concevoir du péché toute l'horreur que vous devez en avoir, et vous vous empresserez d'en effacer jusqu'aux moindres vestiges.

Le péché fait perdre à l'âme toute sa beauté et lui imprime la tache la plus honteuse; premier effet qu'il produit : il la prive encore de tous les mérites qui faisaient sa richesse. *Si le juste vient à commettre l'iniquité*, lisons-nous dans le prophète Ezéchiel (XVIII, 24), *toutes les œuvres de justice qu'il a faites sont oubliées : « Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* Quelle perte, mes frères! Peut-être s'est-il donné bien des peines, peut-être a-t-il travaillé bien des années pour se faire un trésor; et dans un instant tout est dissipé : une médisance en matière grave, une calomnie, une colère, une vengeance, une faute mortelle le réduit à une indigence extrême; que par malheur la mort le surprenne en cet état, il n'aura plus à présenter à Dieu ni veilles, ni jeûnes, ni prières, ni aumônes; rien autre chose ne l'accompagnera que son péché : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* Comment peindre cet affreux ravage? Un cultivateur voit ses troupeaux tout à coup frappés, dépeuplés par la contagion, ses vergers dévastés, ses moissons renversées par la tempête et l'orage; un riche commerçant a fait le plus triste naufrage, toute sa fortune est ensevelie dans les flots; sauvé lui seul par un miracle, il se trouve, après un demi-siècle de travaux et de fatigues, aussi nu que l'enfant qui vient au monde : une grande ville, une ville opulente est prise d'assaut, tout est au pillage; le vainqueur, également avide de sang et de butin, porte partout le fer et la flamme, rien n'est épargné, rien n'est respecté; les palais et les temples, tous les édifices, tous les monuments ne sont plus que des monceaux de ruines; la scène est épouvantable : ces différentes images que nous fournissent les prophètes et les Pères de l'Eglise (2) font frémir d'horreur, et cependant elles sont bien au-dessous des

(2) Jerem., Ezech., S. Hieronym.

désastres que cause le péché par la nature des biens qu'il fait perdre.

Non-seulement il nous prive de tous les mérites que nous avions acquis; mais le mal va beaucoup plus loin, il nous ôte encore la faculté d'en acquérir de nouveaux; et tant que nous n'aurons pas recouvré la grâce, nous ne pourrons rien pour le ciel. Je ne prétends pas que tout ce que nous faisons en état de péché soit un nouveau péché, ce serait une erreur : il est bien vrai que n'étant plus dans l'ordre où nous devons être, nous n'avons plus avec Dieu le rapport que nous devons avoir; nos œuvres néanmoins peuvent avoir celui qui leur est propre, il suffit pour cela qu'elles réunissent tous les caractères qui rendent une action bonne de sa nature. Si le péché pouvait corrompre les bonnes œuvres, et en faire autant de crimes, Dieu nous commanderait-il d'observer ses préceptes en quelque état que nous soyons? Ce serait nous commander de lui faire outrage. Ce n'est pas même un bien absolument inutile que celui qui se fait en péché mortel; il dispose, il aide le pécheur à se convertir et à obtenir la grâce de la réconciliation. Mais une fois que le péché domine dans notre âme, nos meilleures actions ne peuvent être méritoires d'une récompense surnaturelle. La charité, comme le dit saint Thomas, est le principe de tout mérite : *Charitas est radix meriti;* et la charité est incompatible avec le péché, nécessairement il la détruit : n'eussions-nous grièvement prévariqué que dans un point, la charité, qui est la plénitude de la loi (*Rom.*, XIII, 10), ne règne plus dans notre cœur, elle y est éteinte : dès lors plus d'union entre Jésus-Christ et nous, et dans cette union, nous sommes séparés du cep de la vigne, incapables de produire aucun fruit. (*Joan.*, XV, 1 seq.)

Ainsi, mes frères, tout le bien que nous ferons en état de grâce, nous sera compté pour le ciel ; nos œuvres les moins remarquables et les plus simples ont leur valeur, rien n'est perdu pour nous ; la plus petite peine, une larme, un soupir, la plus légère mortification, une obole mise dans la main d'un malheureux, tout aura sa récompense ; jusqu'au repos et à la nourriture, si nous les prenons pour la gloire de Dieu, nous deviennent profitables et grossissent nos trésors : *Omnia quæcunque faciet, prosperabuntur.* (*Psal.* I, 3.) Grand sujet de consolation pour le juste ! motif bien puissant pour lui de s'observer avec soin, de s'appliquer à nourrir et à fortifier sa vertu ! Mais ce qui devrait affliger le pécheur, c'est que, tant qu'il persiste dans le péché, ce qu'il peut faire de plus excellent et de plus louable n'est d'aucun fruit pour le ciel : les plus généreux sacrifices, les plus cruelles épreuves, les plus sublimes vertus, fît-il lui seul par supposition autant de bonnes œuvres qu'en ont faites tout les saints. En tout cela rien que d'admirable, si vous voulez, mais en tout cela, rien pour le ciel : *Nihil prodest.* (I *Cor.*, XIII, 3.)

Jugez, pécheurs, combien il vous importe de travailler au plus tôt à réparer votre innocence. Quoi de plus déplorable aux yeux de la foi, que de ne pouvoir rien amasser pour le besoin ? On perd tout en perdant la grâce ; c'est un grand mal sans doute, mais quel autre mal n'est-ce pas que l'impuissance de faire la moindre chose qui puisse entrer en compte ? La grâce de la justification fait encore revivre les mérites perdus par le péché, le temps perdu dans l'état du péché reste irréparable. On aura beau ménager et mettre à profit tous les instants, on aura toujours à regretter ceux qu'on a passés dans le crime, parce qu'ils ont été et resteront stériles pour le ciel. Cependant cette idée, toute propre qu'elle est à faire revenir précipitamment sur ses pas quiconque s'est égaré, cette idée n'arrête presque personne, elle n'entre dans l'esprit de presque personne. On pense à tout, on ne pense point à cela, on ne se dirait pas une fois ce qu'on devrait se dire tous les jours : Où en suis-je ? Quel est l'état actuel de ma conscience ? Que fais-je pour l'éternité ? Elle viendra bientôt cette nuit fatale où il n'y aura plus rien à faire, où sont les trésors que j'amasse, tandis que le jour m'éclaire encore ? Soyons moins distraits, mes frères, moins indifférents sur nos plus chers intérêts : interrogeons-nous souvent, nous faisant ces questions utiles ; songeons qu'on ne moissonne point où l'on n'a rien semé, et que, quand nous paraîtrons au tribunal du souverain juge, si nous n'avons pas de quoi satisfaire à toutes nos dettes, il ne nous sera rien remis, nous aurons affaire à un maître impitoyable.

Après avoir vu les biens que fait perdre le péché, voyons maintenant les maux auxquels il expose le pécheur, sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

On peut dire dans un sens que jamais Dieu ne hait le pécheur, il ne peut haïr sa créature ; mais étant essentiellement saint, nécessairement il hait le péché qui n'est pas son ouvrage, et sa justice ne lui permet pas de le laisser impuni. Il ne fait pas toujours éclater son courroux aussitôt qu'il est outragé, que deviendrait le monde ? Sa patience au contraire est infatigable ; c'est là, dit l'*Ecclésiaste* (VIII, 12), ce qui rassure et enhardit les méchants ; toutefois est-il vrai que du moment où ils ont osé lui refuser l'obéissance, ils sont sous sa main, et, si la ferveur de la pénitence ne la désarme, qu'ils s'attendent à subir une peine, qu'ils tremblent même qu'elle ne soit beaucoup moins éloigée, qu'une aveugle présomption ne le leur persuade. Leurs péchés sont autant de bouches qui ne cessent de pousser vers le ciel des cris de vengeance, le Seigneur en a les oreilles rompues ; expressions énergiques, dont l'Ecriture se sert pour faire mieux sentir aux pécheurs qu'à toute heure ils ont à craindre la sévérité de ses châtiments : châtiments temporels, châtiments éternels.

Et d'abord, châtiments temporels. Dans tous les maux de la vie, on ne voit communément que les effets des causes secondes, que le résultat de l'effervescence et du choc des passions humaines, que la suite nécessaire de notre ignorance, notre imprudence, notre inertie, notre corruption et notre erreur. C'est oublier celui qui porte les coups, pour s'attacher à l'instrument dont il se sert; c'est imiter ces animaux stupides, qui se jettent et s'acharnent sur la pierre qui les a frappés. La cause première de toutes les afflictions, c'est Dieu lui-même : il s'est érigé, ce semble, au milieu de la nature, un tribunal de correction, où il exerce ses justices passagères ; et profitant admirablement des fautes et de la malice des hommes, sans en être complice : de l'intempérie de l'air et des saisons, sans déroger à l'ordre établi par sa sagesse, il verse sur les pécheurs, tantôt goutte à goutte, tantôt par torrents, le calice de sa colère ; mille endroits de l'Ecriture nous l'apprennent.

Ne menace-t-il pas les enfants de David de les visiter avec la verge, s'ils abandonnent sa loi, et de punir leurs prévarications par toutes sortes de plaies? (*Psal.* LXXXVIII, 33.) Le sage ne nous a-t-il pas avertis que les malheurs qui fondent sur les peuples, sont le juste salaire de leurs crimes ? (*Prov.*, XIV, 34.) Oui, mes frères, la source des tribulations et des peines qui nous arrivent, et en nous-mêmes, ne la cherchons point au dehors. Consultons nos consciences, une voix secrète, celle de nos péchés, nous répondra et rendra témoignage contre nous : *Peccata vestra respondebunt.* (*Isa.*, LIX, 12.) Les iniquités qui se commettent sur la terre, sont autant de noires vapeurs qui s'élèvent et forment ces orages terribles qui crèvent sur nos têtes. *Avez-vous vu*, demandait autrefois le Seigneur à Job, *mes trésors de grêle et de neige* (*Job*, XXXVIII, 22)? c'est-à-dire, les chagrins et les revers, les haines et les vengeances, les trahisons et l'injustice, la stérilité, les maladies, la discorde, les combats, les vexations, le carnage, la foudre et les embrasements, toutes les calamités. Ce sont des préparatifs que j'ai faits contre les ingrats qui abusent de mes dons, contre les hommes charnels qui reconnaissent d'autre Dieu que l'intérêt et le plaisir ; contre les familles infidèles où je ne suis plus honoré ; contre les nations superbes où règnent le vice et le blasphème, où la politique et l'impiété ont étouffé ma religion, contre tous mes ennemis ; ce sont là les armes dont je me sers, lorsque je veux leur faire la guerre et humilier leur orgueil : *Quæ paravi in tempus hostis. in diem pugnæ et belli.* (*Ibid.*, 23.)

Cette guerre, chrétiens auditeurs, il vient de nous la faire ; dans l'ivresse d'une longue prospérité, nous ne le craignions plus, nous ne voulions plus obéir à ses préceptes, et en donnant au monde la plus horrible secousse, il nous a fait voir qu'il considère attentivement et ne considère pas avec indifférence tout ce qui se passe sous le ciel (3). Maintenant nous respirons ; nous goûtons les délices de la paix avec une satisfaction d'autant plus sensible qu'elle nous avait paru plus éloignée, plus incertaine, tous les jours c'étaient de nouvelles alarmes ; mais son bras est encore levé et n'est pas raccourci : *Adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, IX, 12 et alibi.) Si, au lieu de l'apaiser entièrement par un repentir sincère, nous l'irritons encore, nous le forcerons de recommencer à frapper, les mêmes fléaux sont toujours à ses ordres ; s'il faut au reste étonner la terre par des châtiments inconnus, il saura faire dans son indignation des prodiges de colère aussi facilement et aussi vite, qu'il a fait un prodige de miséricorde. Ah ! mes frères, n'avons-nous point été assez punis? Serait-il besoin d'une autre leçon pour nous corriger et nous rendre plus sages? On gémit, on soupire, on se lamente, on fait des vœux lorsqu'on est plongé dans la douleur; on est impatient, on appelle tous les êtres à son secours : voit-on luire des jours plus sereins, bientôt on est consolé et la dissipation, la licence, tous les crimes reprennent leur cours, on provoque avec plus d'audace la majesté suprême ! Cela ne se comprend pas.

Quelqu'un peut-être se dit en ce moment : « *J'ai péché, et je n'ai point à m'en repentir, il ne m'est arrivé rien de fâcheux :* » *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) Tranquille spectateur des scènes les plus désolantes et les plus tragiques, je n'ai eu rien ni personne à regretter : l'infortune des autres a fait mon bonheur !... L'infortune des autres a fait votre bonheur ! Tant pis, tant pis, vous dis-je, ne vous applaudissez pas : vous êtes sans doute une victime que Dieu réserve, une victime qu'il engraisse, et du sang de laquelle il a résolu d'enivrer ses flèches, pour vous faire servir à ses desseins d'une manière plus frappante : il vous aura souffert plus longtemps, il sera juste qu'il vous traite avec plus de rigueur. Quand une fois il aura déchaîné contre vous les hommes, les éléments et le démon, tout à coup le monde, qui s'est scandalisé de vos triomphes et de vos succès, verra votre joie se changer en deuil, vous n'aurez pas assez de larmes pour pleurer vos malheurs ; et la divine Providence sera vengée, le scandale sera réparé. Ces châtiments dont je vous menace peuvent à chaque instant pleuvoir sur vous, sans que vous eussiez les moyens de parer un seul coup : de même que, quand Dieu est pour nous, aucune puissance ne nous peut rien, de même aussi, quand il est contre nous, il n'est point d'asile où nous puissions être à couvert de ses traits, partout et en tout temps il sait nous atteindre. Il est d'autres châtiments bien plus redoutables encore auxquels vous êtes continuellement exposés, les châtiments éternels.

Dans l'ordre surnaturel, Dieu est aussi

(3) Ceci a été écrit en 1814.

véritablement la vie de notre âme, l'âme de notre âme, que dans l'ordre naturel l'âme est la vie de notre corps : l'âme devenue l'ennemie de Dieu, séparée de Dieu par le péché est donc dans un état de mort. Si vous mangez du fruit dont je vous interdis l'usage, dit le Créateur au premier homme qu'il venait de former, vous mourrez; votre esprit et votre corps me désobéiront de concert, au même instant ces deux substances rebelles seront punies de mort; l'une ne sera plus digne de ma présence, et de l'autre je rappellerai le souffle qui l'anime, je rendrai à la poussière ce que j'en ai pris : *Morte morieris.* (*Gen.*, II, 17.) Le crime a eu lieu, la sentence s'est exécutée sur le père et sur les enfants. Le sang de Jésus-Christ a redonné la vie à notre âme; mais nous lui redonnons la mort, autant de fois qu'il nous arrive de prévariquer : invulnérable, inaccessible de toute autre part, le péché mortel est un lion féroce dont la dent meurtrière l'atteint et la tue : *Dentes leonis, dentes ejus, interficientes animas hominum.* (*Eccli.*, XXI, 3.) Aussi la vertueuse mère de saint Louis avait-elle coutume de dire à ce prince, qu'elle aimerait mieux le voir privé du trône et de la vie même, que de le savoir coupable d'un seul péché mortel. Aussi lisons-nous dans les fastes de l'église, que saint Jean Chrysostome répondit aux envoyés de l'impératrice Eudoxie qui en voulait à sa personne, parce que ce grand prélat s'était élevé contre les désordres de la cour : Dites à l'impératrice que, ni la pauvreté, ni l'exil, ni la prison, ni la mort, que rien n'intimide Chrysostome ; la seule chose au monde qu'il appréhende, c'est le péché. Ils étaient persuadés, comme nous devrions l'être tous, ces illustres personnages, que le péché est vraiment l'unique mal qui soit à craindre. L'adversité, l'oppression, les souffrances, tous les maux de la vie présente, ne sont pas de véritables maux, puisqu'ils ne sont pas de nature à nous séparer de notre Dieu ; ce sont même des touches de sa grâce et de très-grands biens, lorsque nous savons en faire usage : ils nous corrigent et nous acquittent, si nous sommes pécheurs; si nous sommes justes, ils nous affermissent et nous purifient davantage, ils serrent plus étroitement les nœuds qui nous attachaient à lui ; de ses amis que nous étions, nous devenons ses plus intimes amis. Mais le péché nous ôte la vie spirituelle ; il n'est pas sitôt consommé, qu'il engendre la mort, voilà sa récompense : *Stipendia peccati mors.* (*Rom.*, VI, 23.)

Qu'est-ce donc qu'un homme en péché mortel ? c'est un fantôme qui se remue, un spectre qui semble vivant, et qui est aux yeux de Dieu plus réellement mort que les morts mêmes qui reposent dans les sépulcres : c'est un malheureux qui erre à l'abandon dans les ténèbres de la plus épaisse nuit, continuellement sur le bord de l'abîme, continuellement exposé à tomber dans un étang de souffre et de feu. Quand on vient à faire ces réflexions, on se trouble, on frissonne, on est étonné qu'un homme raisonnable ose se permettre une faute mortelle : et pourtant il est une autre chose bien plus étonnante, c'est qu'après avoir multiplié les crimes, il ne soit pas touché, et qu'il passe des années sans songer même à faire pénitence ! Si du moins, chrétiens mes frères, le même jour qui vous voit pécheurs, vous voyait pénitents, notre ministère serait consolant ; témoins de vos regrets et de vos soupirs, nous n'aurions que des larmes de joie à mêler à celles de votre douleur : mais non, vous croupissez, vous vieillards, dans le péché, vous ne vous sentez pas plus que des malades en délire, et nous avons à pleurer, comme l'écrivait saint Jérôme à un grand coupable, de ce que vous ne pleurez pas vous-mêmes : *Hoc plango, quod teipsum non plangis.* Qu'on attaque votre honneur, qu'on vous fasse un affront, qu'on vous enlève un poste avantageux, une portion de votre héritage, comme vous vous plaignez ! comme vous vous affligez ! La tristesse vous accable, le sommeil fuit et s'éloigne de votre couche, la vie devient pour vous un supplice : et, après avoir perdu le souverain bien, vous ne vous affectez pas ! Vous portez votre âme sur le bûcher d'un œil sec et de sang-froid ! vous approchez du lieu fatal, la flamme est prête à dévorer sa proie, et vous triomphez encore ! Tant d'insensibilité peut-elle ne pas crever le cœur à des ministres de Jésus-Christ ! *Hoc plango, quod teipsum non plangis.* Pécheurs impénitents, ayez pitié de vous-mêmes ! voyez le glaive du Seigneur suspendu sur vos têtes; juqu'ici sa miséricorde a pu le retenir et l'empêcher de frapper, mais enfin sa justice ne va-t-elle point avoir son tour? Est-ce que vous ne redoutez pas ses anathèmes et ses arrêts? Ecoutez donc et comprenez cette effrayante vérité, cette vérité qui seule devrait être capable de réveiller les pécheurs les plus endurcis, écoutez : si jamais l'esprit humain n'a pu concevoir ce que Dieu prépare à ses amis, jamais non plus il n'a conçu ce qu'il prépare à ses ennemis ; il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Il punit en Dieu, non-seulement les meurtres, les adultères, les attentats, les forfaits ; mais encore ce que vous appelez une faiblesse dont personne n'est exempt, une légèreté de l'âge, une surprise, une rencontre imprévue, un usage du monde, un moment de gaieté, un badinage; tant d'actions criminelles que vous commettez, que vous excusez si facilement, dont vous vous faites un jeu. Quel jeu, mes frères, que celui où l'on perd toujours, où l'on perd une couronne, un royaume, son âme et son Dieu, où l'on perd tout, et où l'on risque de la perdre pour jamais !

Et jusqu'à quand ce maudit jeu ? jusqu'à quand le Seigneur se laissera-t-il insulter, mépriser? Le savez-vous, chrétiens téméraires ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Vous surtout, qui ne vivez que pour pécher, qui péchez et vivez sans inquiétude, qui vous a dit que vous serez encore de

nombre des vivants... j'allais dire dans un mois, mais rapprochons le terme : qui vous a dit que dimanche prochain votre nom ne sera pas inscrit sur la liste des morts qui seront recommandés, de la chaire d'où je vous parle, à la piété des fidèles? Qui vous a dit que ce ne sera pas demain, que ce ne sera pas cette nuit qu'il vous faudra rendre compte de votre administration? Allez donc vous prosterner au pied du crucifix, demander humblement à Dieu qu'il daigne vous apprendre à connaître et à détester vos erreurs; et courez ensuite montrer toutes vos plaies à l'un de ses ministres pour qu'il vous applique le remède.

Je conclus, mes frères, et vous ne pouvez vous empêcher de conclure avec moi, que le péché nous fait perdre les plus grands biens, et nous expose aux plus grands malheurs. Il nous fait perdre les plus grands biens, parce que nous ne pouvons y consentir que nous ne soyons privés de tous les dons de l'Esprit-Saint, et qu'il ne s'imprime dans notre âme la tache la plus honteuse; parce que, d'ailleurs, en même temps que nous cessons d'être justes, nous nous trouvons dépouillés de tous les mérites que nous avions acquis, et du grand avantage de pouvoir en acquérir de nouveaux. En second lieu, le péché nous expose aux plus grands malheurs; malheurs temporels, il attire sur nous toutes les afflictions, toutes les calamités; malheurs éternels, il élève un mur de séparation entre Dieu et nous, le ciel se ferme sur nos têtes, l'enfer s'ouvre sous nos pieds.

Veillez donc et priez, âmes fidèles, qui avez le bonheur de vivre actuellement de la vie de la grâce; souvenez-vous qu'il ne faut qu'une chute pour vous réduire à la situation funeste que je viens de vous peindre. Mais vous, pécheurs, que tardez-vous à déposer le fardeau qui vous écrase? Comment n'ouvrez-vous pas les yeux sur votre misère, sur la grandeur des maux qui vous menacent? Des hommes créés pour Dieu peuvent-ils se plaire ainsi dans l'éloignement et l'inimitié de Dieu? Sortez, sortez enfin de votre sommeil, il en est temps; je ne vous parle plus des disgrâces de la vie, ce ne sont que des châtiments de miséricorde; mais n'entendez-vous pas les portes de l'éternité qui commencent à s'ouvrir? Ne voyez-vous pas la mort armée de ses traits, qui accourt et vient fondre sur vous? Ne savez-vous pas que, si la perfide vous surprend dans le péché, le sort des démons deviendra le vôtre, que, comme eux, vous gémirez éternellement sous le poids des vengeances du Seigneur; qu'éternellement, comme eux, vous serez abreuvés du fiel de sa colère! Puisse la crainte de cette horrible destinée, puisse-t-elle faire sur vous la plus vive impression! Puisse-t-elle rompre la chaîne de fer qui vous attache au crime, et opérer en vous un changement prompt et durable! afin que vous ayez un jour place dans cette cité sainte où n'entrera rien de souillé. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LES PASSIONS.

Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. (*Gen.*, IV, 7.)

L'appétit du péché vous sera soumis, et vous en serez maître.

Les passions naissent avec l'homme. Ce n'est pas qu'il ait reçu les inclinations déréglées de la même main qui lui donna l'être, l'ouvrage n'eût pas été digne de son auteur; libre au contraire de tous les penchants vicieux que nous avons à combattre, il n'avait dans son aurore qu'une heureuse disposition pour le bien, qu'il voulait sans répugnance, qu'il faisait sans efforts. Mais il a prévariqué, et, à cette époque trop mémorable, le feu de la concupiscence s'est allumé dans son cœur; de là toutes ces passions diverses qui déshonorent l'espèce humaine; car, Messieurs, le Fils de Dieu, par sa mort, a bien réparé l'outrage fait à son père par le péché; il nous a bien rouvert son royaume, auquel nous n'avions plus droit de prétendre; il ne nous a pourtant pas rendu les perfections et les beautés de notre origine. Il eût fallu pour cela corriger, redresser, réformer notre nature; et voulant que l'humiliation fût la peine de notre orgueil, il ne l'a pas fait. Triste destinée sans doute que celle de l'homme depuis sa chute! Continuellement agité, poussé, repoussé par mille vents contraires! qu'il lui est difficile d'arriver au port! Mais il le peut, vous venez de l'entendre : votre appétit sera soumis à votre volonté, et vous en serez le maître : *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius.* Le Créateur, dont la bienfaisance lui a fourni tant de remèdes pour les maladies du corps, allait-il laisser sans secours son âme infiniment plus noble et plus précieuse? Il a la raison, qu'il la suive; quoique enveloppée de ténèbres épaisses, elle peut encore lui servir de phare, et du moins elle l'empêchera de se ravaler au-dessous de lui-même. Si, de plus, il a, comme nous, le bonheur d'être éclairé du flambeau de l'Evangile, sa religion ne lui procure-t-elle pas les moyens les plus efficaces, pour assister à tous les assauts, pour s'élever même par la sublimité de ses sentiments jusqu'au-dessus de sa condition? *Sub te erit appetitus ejus*, etc.

Cependant il n'est pas rare de voir des chrétiens sans retenue se livrer honteusement aux passions et les plus odieuses et les plus sales. Quelle indignité! des créatures régénérées dans le sang de Jésus-Christ ne devraient-elles pas avoir crucifié leur chair avec toutes ses convoitises? Ah! Messieurs, tâchons de la contenir, cette chair, dans l'ordre et la règle; ses saillies, ses désirs reprimons-les fortement, sans jamais céder à ses importunités. Une passion dont nous nous sommes rendus les esclaves, devient pour nous un ennemi d'autant plus dangereux, que nous le portons dans notre sein, qu'il se nourrit de notre propre substance, et que les armes dont il se sert pour nous faire la guerre, il ne les tient que de

nous : soyons donc inaccessibles à toutes les passions déréglées.

Mais, hélas ! la corruption de notre nature étant le principe et le germe de tous les vices, qui peut se flatter que jamais aucune passion ne l'asservira ? L'homme le plus fort n'a-t-il pas tout à craindre de sa faiblesse même ? Pour réveiller la vigilance du juste, pour réchauffer, ranimer l'activité de son zèle, et porter dans l'âme de l'homme vicieux une frayeur salutaire, je montrerai d'abord combien sont terribles les effets qu'a coutume de produire une passion par laquelle on se laisse dominer, sujet de mon premier point. Après avoir fait connaître toute la grandeur du mal, j'indiquerai les moyens d'y remédier, en apprenant au pécheur, et même au chrétien vertueux, s'il avait le malheur de faire quelques écarts, comment on doit combattre une passion qui tyrannise, si l'on veut remporter sur elle une victoire complète, sujet de mon deuxième point. Quelle tâche je m'impose ! il faudra, pour la remplir, que j'aille fouiller jusque dans les replis les plus secrets du cœur humain; qui m'ouvrira cet abîme impénétrable? Esprit-Saint, de vous seul j'attends cette faveur par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand une fois la passion s'est emparée de votre âme, elle vous jette dans une multitude de crimes, et souvent dans les plus grands crimes ; elle vous aveugle en pervertissant votre raison, qu'elle veut avoir pour complice et pour appui ; elle finit ordinairement par vous perdre. Passion dominante, funeste passion ! que de malheurs tu prépares donc aux mortels insensés que tu régis ! Si je pouvais aujourd'hui déchirer le voile perfide qui leur cache tes artifices, ta malignité ! Si je pouvais te rendre aussi haïssable que tu es cruelle ! Mais où trouver des couleurs assez noires pour bien peindre le plus hideux de tous les monstres ? Essayons au moins d'en exprimer quelques traits.

Toujours plus violente et plus impérieuse, la passion dominante vous gouverne à son gré ; c'est là le grand ressort qui nous met en mouvement. Toujours plus impatiente et plus avide, elle vous tourne sans cesse vers son objet. C'est là le centre où elle dirige tous vos pas. Elle veut être satisfaite, elle le veut absolument; jusque-là, qu'elle vous force quelquefois de commettre ce qui vous déplaît, ce qui vous fait horreur : elle le veut, quoi qu'il en arrive, quoi qu'il en coûte ; tous les moyens lui sont permis, rien n'est sacré pour elle ; rien ne l'étonne, rien ne l'arrête, tout lui est possible. Comment cela? C'est qu'elle emprunte au besoin le secours de toutes les autres passions; en qualité de souveraine, elle les commande, elle est obéie, et, aussitôt, se forme une ligue formidable à laquelle vous ne résistez plus. Qui que vous soyez, comme dit le Vénérable Bède, vous êtes emporté, précipité dans tous les crimes : *Quemcunque arripuerit mundana cupiditas, mox in omnium prosternet ima vitiorum.* Voici des preuves, Messieurs, et des preuves de faits consignés dans les livres saints.

Saül connaît parfaitement le mérite et les bonnes qualités de David, il a même eu l'amitié la plus tendre pour ce jeune berger, *Dilexit eum nimis* (I *Reg.*, XVI, 21) ; cependant il le persécute avec acharnement, il observe sa conduite avec inquiétude, il ne le voit qu'avec peine et d'un œil d'indignation ; il ne peut souffrir qu'on lui donne les éloges qui lui sont dus ; il s'afflige de ses succès et de sa gloire, il ne cherche qu'à en ternir l'éclat ; il est à son égard dissimulé, méchant, ingrat, cruel, impitoyable, parjure. Que de crimes, Messieurs, que de bassesses dans un roi, le meilleur autrefois des enfants d'Israël ! *Non erat vir de filiis Israel melior illo.* (I *Reg.*, IX, 2.) Qui a pu gâter ainsi son caractère et ses mœurs ? Cette passion qui ne veut point de rival, et qui hait dans les autres jusqu'à l'innocence; cette passion qui, longtemps auparavant fit de Caïn le premier homicide du monde, des frères de Joseph ses ennemis, j'ai pensé dire ses assassins; cette passion qui, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états, a été la source d'une infinité de forfaits, la jalousie.

David lui-même est un prince selon le cœur de Dieu ; ce sont ses vertus qui l'ont élevé de la plus humble à la plus sublime condition; qui, à la place de la houlette, lui ont mis le sceptre à la main. Vient-il à être maîtrisé par la passion, il ne songe plus qu'aux moyens de l'assouvir, et, devenant à son tour le scandale de son peuple, le voilà, lui que l'on a vu si juste et si religieux, lui que l'on a vu pleurer et venger la mort de Saül son ennemi, le voilà tout à la fois coupable et d'aldutère et d'homicide.

Quel autre mortel fut aussi sage que Salomon son fils ? En qui vit-on jamais d'aussi grands, d'aussi beaux sentiments ? Et à peine est-il passionné pour les femmes étrangères, qu'il tombe dans les excès les plus honteux, qu'il s'oublie jusqu'à méconnaître le Dieu bienfaisant qui l'a comblé de faveurs ; et après avoir eu le privilége et la gloire de lui bâtir le premier temple du monde, il abandonne sans rougir son culte et ses autels, il va prodiguer indignement à de vaines idoles son encens et ses hommages.

Un exemple plus frappant et plus terrible encore : c'est un exemple d'avarice dans un apôtre. Ciel ! un apôtre élevé par Jésus-Christ qui ne l'a mis au rang de ses disciples, que parce qu'il a bien voulu renoncer à tout pour le suivre ; par Jésus-Christ qui, toute sa vie ne lui a donné que des leçons de pauvreté ! l'élève d'un tel maître se laisse dominer par l'avarice ! ah ! j'en frémis d'avance. Que d'horreurs vont être enfantées par cette passion, la plus abominable de toutes les passions dans un ministre du Seigneur. En effet, Messieurs, Judas est un hypocrite : Marie répand du parfum sur les pieds de Jésus, sa cupidité s'en scandalise,

et on dirait qu'il ne regrette cette perte que par intérêt pour les pauvres : *Quare hoc unguentum non veniit... et datum est egenis?* (*Joan.*, XII, 5.) C'est un larron ; les aumônes qui sont mises entre ses mains, il ne les garde pas avec fidélité, *fur erat* (*Ibid.*); c'est un traître qui vend Jésus-Christ aux Juifs pour la somme de trente deniers, pour ce qu'ils veulent, *quid vultis mihi dare* (*Matth.*, XXVI, 15)? c'est un sacrilége qui, la perfidie dans l'âme, va s'asseoir impudemment au banquet divin, où il mange la chair adorable, et boit le sang précieux de l'Agneau sans tache, *discubuit, et duodecim apostoli cum eo* (*Luc.*, XXII, 14) ; c'est un monstre d'ingratitude et de scélératesse, le chef des déicides, le représentant du démon, qui livre le Fils de l'homme par un baiser, *Juda, osculo filium hominis tradis.* (*Luc.*, XXII, 48.) Concevez-vous, Messieurs, qu'en fait de crime on puisse aller plus loin?

Si vous voulez de nouvelles preuves, et des preuves sensibles, combien le monde ne vous en offre-t-il pas? Trop souvent il arrive sous vos yeux, que le juste est condamné, l'innocent opprimé, le cri des lois méprisé : c'est que tantôt le resssentiment, tantôt l'intérêt montent sur le tribunal et dictent les sentences ; c'est que des hommes adroits, mais sans équité comme sans délicatesse, ont fait un sacrifice à l'idole, et l'idole a fait pencher la balance du côté de l'injustice. Vous voyez des ruptures éclatantes entre des amis qui semblaient devoir être éternellement unis ; des haines implacables entre des ennemis qui, au lieu d'en venir à une réconciliation, ne font que s'aigrir davantage par les plus indignes procédés ; vous voyez la discorde régner habituellement dans certaines maisons, certaines sociétés, certaines paroisses, sans que personne puisse y établir une paix durable : allez à la source, vous reconnaîtrez que ce sont là les malheureuses productions de la jalousie, de l'orgueil, ou de quelque autre passion. Continuellement le libertin s'occupe, et de quoi? de sa passion : nuit et jour son imagination travaille, et pour qui? pour sa passion. C'est là le pivot sur lequel roulent toutes ses pensées, toutes ses réflexions, tous ses désirs, tous ses projets, toutes ses entreprises, toutes ses démarches ; c'est pour cela seul qu'il fait usage de sa plume, de son pinceau, de ses talents, de ses richesses, de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a ; tout en lui, jusqu'à ses regards, ses gestes, ses soupirs, tout est pour la passion, et tout est criminel ; son sommeil même, que pourtant la nature réclame comme un objet de première nécessité, son sommeil n'est pas innocent. Bon Dieu ! que de péchés sont engendrés par un seul ! et des péchés dignes quelquefois d'être visiblement punis par une pluie de soufre et de feu.

Qu'ajouterons-nous encore ? La passion viole toutes les lois, franchit toutes les barrières, étouffe tous les sentiments ; la passion abuse de l'union la plus intime, des confidences les plus secrètes, des noms les plus respectables, des fonctions les plus augustes et les plus sacrées ; la passion tyrannise, désespère, éteint la vertu ; la passion porte dans les familles le désordre et la ruine, l'opprobre et l'infamie ; la passion envahit les propriétés, aiguise les poignards, prépare les poisons, allume les incendies, et de quelles mains se sert-elle ? la passion dévaste les campagnes, dépeuple les villes, brise les sceptres, ensanglante les trônes, ébranle, bouleverse, anéantit les empires ; la passion renverse les autels, profane et démolit les temples, insulte, menace le ciel même ; la passion.... mais tirons le rideau, j'en ai déjà trop dit : devais-je rappeler à des âmes sensibles le plus douloureux, le plus déchirant souvenir ?

Ainsi, Messieurs, la passion dominante cause des maux incalculables, par la multitude et l'énormité des crimes qu'elle fait commettre. Je ne dirai pas que toutes les passions conduisent tous les hommes à de pareilles atrocités ; l'ardeur n'est pas égale dans tous les âges, ni la vivacité dans tous les tempéraments ; la trempe du génie, l'opiniâtreté du caractère est différente ; les ressources d'ailleurs, les moyens, les circonstances ne sont jamais semblables. Toujours est-il certain que toutes sont comme autant de sources corrompues dont les eaux portent nécessairement le poison, comme autant de cloaques qui n'exhalent que des odeurs fétides et empestées ; que toutes, pour me servir des expressions de l'Esprit-Saint, sont autant de mauvais trésors d'où il ne peut sortir rien que de mauvais, et que toutes produisent tôt ou tard un second effet plus triste encore, l'aveuglement.

Si l'homme vicieux ne se voyait que dans un miroir fidèle, son image lui ferait horreur, lui-même il aurait honte de lui-même. Pourrait-il être tranquille ? non : inquiété, gourmandé, bourrelé par sa conscience, il n'aurait pas un instant de repos, et le poison porterait avec lui son remède. Que fait la passion ? après avoir lutté plus ou moins longtemps contre les remords, elle trouve enfin le moyen de s'affranchir, en pervertissant le jugement et la raison. Oui, Messieurs, nous ne sommes plus raisonnables, lorsque la passion nous domine : la saine raison ne montre des beautés que dans la vertu, de la laideur que dans le vice, et ce n'est plus ainsi que nous y voyons. Semblable à un verre coloré qui répand sur tout ce que l'on voit au travers la couleur qui lui est propre, la passion ne nous permet pas d'envisager les objets sous une autre face que celle qui lui est favorable. Cela n'est pas surprenant ; ceux qui sont charnels n'aiment et ne goûtent que les choses de la chair : *Qui enim secundum carnem sunt, quæ carnis sunt sapiunt.* (*Rom.*, VIII, 5.) Bientôt alors on éclaircit toutes les difficultés, en les foulant hardiment aux pieds ; bientôt on se délivre de toutes les frayeurs, en s'étourdissant soi-même et cherchant mille prétextes pour s'autoriser à vivre dans le crime.

Ce que nous voulons passionnément, nous

voulons aussi qu'il soit juste ; ce mot est de saint Augustin : *Sanctum est quod volumus.* Entendez le vindicatif, il vous soutiendra qu'il n'est pas obligé de pardonner, que ce serait en lui une bassesse qui le déshonorerait aux yeux du monde ; que d'ailleurs l'injure, qu'il a reçue, a quelque chose de si piquant et de si noir, qu'il n'est pas d'homme, pour peu qu'il ait de sentiments, qui puisse lui faire un crime de haïr et d'écraser son ennemi. Opposez-lui l'Evangile, l'exemple de Jésus-Christ et des saints, représentez-lui que la vengeance est un attentat contre l'autorité divine et humaine, un fléau destructeur de l'ordre social, funeste même à celui qui l'exerce : n'importe, il ne vous écoutera pas : *Sanctum est quod volumus.*

Le médisant manque-t-il de raisons pour justifier l'envie secrète qui le déchaîne contre la réputation de son prochain? C'est franchise de sa part; il ne sait ce que c'est que de parler autrement qu'il pense : comme s'il ne pouvait pas se taire; c'est amour pour la justice ; il ne peut voir sans humeur que par un choix bizarre, une préférence choquante, un renversement intolérable, on mette les uns à la place des autres : comme si c'était à lui de juger du mérite et de la capacité, de distribuer les honneurs et les emplois; quelquefois même il vous donne à penser que c'est par religion ce qu'il en dit : comme si la charité n'était pas la première vertu d'un chrétien, comme si Dieu pouvait être glorifié par le mépris de ses commandements; mais la passion lui tient bien un autre langage : *Sanctum*, etc.

L'impudique, comment se défend-il? de différentes manières. Si vous le supposez dans les premiers accès d'une passion naissante, il vous dira qu'il n'y a point d'intention criminelle dans le commerce qu'il entretient avec cette jeune personne; qu'il n'est attiré chez elle que par une infinité de qualités rares, qui plaisent, qui enchantent, qui ravissent : mais il serait possible de les trouver ailleurs plus innocemment et sans danger; mais cette assiduité, ces complaisances sont les premiers nœuds d'une intrigue qui se forme; mais cet enthousiasme est déjà l'effet de la passion qui fermente et s'échauffe. Est-ce un homme corrompu, décidé pour le libertinage? Vous trouverez un docteur à la mode qui prendra le grand ton : la continence est une loi trop dure; des hommes de chair ne peuvent pas être des anges ; ce que la nature désire doit être licite. Impie ! que dites-vous? Est-ce ainsi que vous prétendez innocenter votre conduite? Quoi ! en devenant les serviteurs de Dieu, serions-nous devenus les esclaves d'un tyran? aurait-il l'injustice de nous imposer de trop pesants fardeaux? La continence serait-elle une loi plus dure pour les uns que pour les autres? Si dans tous les temps il y a eu des hommes qui ont pratiqué cette vertu, malgré le tempérament et l'âge, même après avoir vécu plusieurs années dans les habitudes les plus contraires, qui peut la dire impraticable? Et la nature si dépravée par le péché, faut-il la consulter en tout? faut-il lui accorder tout ce qui flatte ses penchants? Demande-t-elle, cette nature, ce qui est contre la nature même? Il sera donc permis à la créature intelligente qui porte l'empreinte du créateur, d'être moins chaste que la brute? Mais la passion ne veut point avoir tort, elle ferait plutôt des hérétiques, des apostats, des incrédules, des athées ; et dans tous les siècles ceux qui en sont venus là, n'ont point eu d'autre qu'elle pour guide : *Sanctum est quod volumus.*

L'homme passionné ne se contente pas de s'absoudre lui-même, il faudrait encore que l'on adoptât son système : c'est un malade qui ne veut point l'être, et qui veut que tout le monde lui dise qu'il ne l'est point. Suivez-le, vous le verrez dans toutes les occasions mendier les suffrages, ou directement, ou indirectement. Directement, lorsqu'il vous dit avec confiance : Ai-je tort? En ai-je trop dit? En ai-je trop fait? Qui peut me blâmer? Indirectement, lorsque, par une industrie, qui n'appartient qu'à lui, il vous donne son apologie sous enveloppe; je veux dire lorsque, par des discours vagues et en paroles couvertes, il applaudit à ses erreurs ; ou bien, lorsque, pour se donner gain de cause, il plaide avec un zèle opiniâtre celle de ses semblables. Insensé qui ne voit pas que le soin continuel qu'il prend de se disculper, prouve évidemment qu'il est en défaut.

Tel est le désordre affreux que la passion cause dans la plus noble partie de nous-mêmes. D'après cela, Messieurs, il nous est facile de résoudre certains problèmes qui tous les jours nous étonnent. On voit des hommes, estimables et judicieux d'ailleurs, donner pourtant dans les plus grands travers : tout le monde les condamne, tout le monde se déclare contre eux, et seuls ils tiennent contre tous : c'est une pitié que de les entendre raisonner; ils confondent les idées les plus claires, ils posent les principes les plus faux, ils tirent les conséquences les plus absurdes; les règles les plus sûres, les maximes les plus universellement reçues, ils les rejettent; l'évidence même, ils la combattent : pourquoi cela? C'est qu'offusqués par les vapeurs de la passion, ils ne voient plus ce qui est, ils croient voir ce qui n'est pas. D'autres s'engagent dans des affaires qui doivent entraîner la ruine de leur fortune et de leur âme, prennent des établissements et des partis qui seront infailliblement pour eux une source féconde de peines et de chagrins, un grand obstacle à leur salut ; c'est témérité de leur part, c'est folie, personne n'en doute, mais personne n'y peut rien : pourquoi cela? C'est encore l'effet de la passion. Si par un heureux changement elle venait à cesser, le bandeau tomberait à l'instant, ils reconnaîtraient leur erreur, ils ne se comprendraient pas eux-mêmes, mais tant qu'elle subsistera, ils ne se rendront pas; il faut être éveillé pour raconter ses songes, et guéri de ses

défauts pour en convenir. Il en est enfin qui fréquentent les sacrements, et qui devraient en être privés; on ne conçoit pas qu'ils puissent être absous, cependant ils ne manquent jamais de l'être : pourquoi cela? Hélas, Messieurs! il n'est pas si difficile d'expliquer le mystère : j'aime à croire que le mal ne vient ni de l'impéritie ni de la trop grande indulgence de celui qui les juge; mais ce sont des malheureux trompés par la passion, qui ne font pas des choses tout le cas qu'elles méritent, qui défigurent ou qui cachent la vérité; et un confesseur, qui avec la meilleure sonde ne pénétrera pas plus avant que son pénitent ne voudra, comment n'y serait-il pas pris?

Qu'il est donc déplorable l'état d'un homme asservi par la passion! Le feu qui le consume est un feu qui l'aveugle, et il n'aperçoit plus la véritable lumière. Encore, si c'était un aveugle qui fût persuadé de son aveuglement, qui voulût prendre la main d'un conducteur charitable, qui désirât être éclairé; mais non; c'est un aveugle qui croit y voir, qui veut marcher seul et toujours au milieu des précipices, un aveugle qui serait fâché qu'on entreprît de lui rendre la vue. Où ira-t-il aboutir? à la mort; troisième effet que la passion dominante a coutume de produire.

La conscience étant en désordre, le cœur corrompu, l'esprit aveuglé, quel espoir de salut reste-t-il encore? Alors la passion ne sent plus de frein qui l'arrête, plus de puissance qui lui résiste, l'âme tout entière est soumise, le mal est sans remède. Est-il bien possible de renoncer à une habitude qui plaît, et que le temps a fortifiée? Vous verriez aussitôt un Ethiopien changer de couleur : *Si mutare, potest Æthiops pellem suam, et vos poteritis.* (*Jer.*, XIII, 23.) Le penchant est devenu si violent, que, suivant l'expression de saint Augustin, qui l'avait éprouvé lui-même, il impose une espèce de nécessité : *Facta est necessitas.* On n'a plus de goût pour le bien, plus de répugnance pour le mal; épuisé par une longue et pénible servitude, on n'est plus capable de ces élans vigoureux qui seuls pourraient retirer de la fange, on est forcé d'obéir : *Facta est necessitas.* Le pécheur, tel que nous le supposons, ne peut pas faire divorce avec sa passion, il n'y songe pas même, sa conscience ne parle plus, il est endurci, oui, le mal est sans remède.

Je me trompe pourtant, il en est encore un : mais quel est-il? Un miracle! Ah! Messieurs, ce mot seul n'est-il pas une preuve assez complète que tout est perdu? Dieu fera-t-il un miracle pour sauver un rebelle qu'il est lassé de poursuivre? Non, il ne le fera pas; il est juste qu'il l'abandonne à son tour, pour le punir de son ingratitude et de ses dédains; il est juste que, n'ayant jamais voulu, ce pécheur, se défaire de sa passion, il ne s'en défasse jamais.

Aussi voyons-nous trop souvent l'homme vicieux réduit à un état d'insensibilité qui nous désole : les prières, les remontrances; la miséricorde du Seigneur, la crainte de ses jugements; la laideur et les peines du péché; les charmes et les récompenses de la vertu; la vue du ciel et celle de l'enfer; rien ne le touche, rien ne l'ébranle, il méprise tout : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit* (*Prov.*, XVIII, 3); son âme stupide, gangrénée, pétrifiée, ressemble à un rocher, qui, toujours battu par les flots, toujours reste immobile au milieu des mers : *Impius, cum in profundum*, etc. : il n'y a plus de ressource, ni du côté de Dieu, ni du côté des hommes, ni du côté de lui-même; il mourra comme il a vécu.

Combien de fois l'impudique, la mort sur les lèvres, ne s'est-il pas fait gloire de jurer encore à l'objet de sa passion un attachement inviolable? de lui promettre, au moins par ses regards et ses signes, son dernier souvenir, le dernier battement de son cœur, et périr ainsi desséché plutôt par le feu de la passion, que vaincu par la force du mal? L'usurpateur et l'usurier, sur le point de quitter la terre, se mettent-ils en devoir de réparer les injustices que la cupidité leur a fait commettre? N'est-ce pas l'ordinaire qu'ils vont porter au tribunal de Jésus-Christ les dépouilles du pauvre et de l'indéfendu? Se fait-il des réconciliations à la mort? Le vindicatif n'a-t-il pas coutume de conserver, tant qu'il respire, son ressentiment et sa haine? On a bravé Dieu et le monde pendant sa vie, et à la mort on ne veut pas se dédire et se démentir. S'il arrive que l'homme vicieux, se voyant près de sa fin, laisse échapper des regrets et des larmes, croyez-moi, Messieurs, il n'en est pas plus changé : Antiochus a bien pleuré ses crimes, Judas a bien regretté sa perfidie; et cependant où sont-ils? C'est sa conscience qui, se réveillant en sursaut pour commencer son supplice, présente à ses yeux ouverts, mais trop tard, d'un côté la liste si longue de ses forfaits, de l'autre l'image accablante de son éternelle destinée; c'est le désespoir qui s'est emparé de son âme, et il se dit intérieurement à lui-même : *J'ai trop fait de mal, pour que Dieu me pardonne : « Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.»* (*Gen.*, IV, 13.) Expirant dans ces sentiments, il consomme l'œuvre de sa réprobation, et vérifie dans sa personne cet oracle terrible de l'Esprit-Saint : *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII, 22.)

Voilà, Messieurs, le terme fatal où conduit la passion dominante. Si l'on y pensait bien quand on s'engage au service d'un maître si cruel; si l'on était encore susceptible de réflexion, et que l'on voulût faire celle-ci : je me donne des fers que je ne romprai peut-être jamais, cette passion qui se glisse dans mon cœur, et que j'ai la complaisance d'y introduire, y causera les plus affreux ravages, c'est un démon qui me damnera : oui,

si l'on faisait cette réflexion, les passions n'auraient pas tant d'esclaves. Mais on n'envisage pas le danger de si loin, on ne pense pas aux malheurs qui doivent être la suite de l'alliance criminelle que l'on contracte. On se laisse facilement allicier par les attraits d'un plaisir trompeur, on cède sans résistance aux mouvements déréglés de la nature, et l'on entre inconsidérément, même avec transport, dans les routes spacieuses de la perdition. Ah! Messieurs, si nous avons le bonheur de posséder notre âme en paix, et de jouir de cette liberté précieuse qui est le partage des enfants de Dieu, n'omettons rien pour conserver un si riche trésor. Répétons souvent et avec ferveur cette belle prière du saint Roi-Prophète : *Gressus meos dirige secundum eloquium tuum :* « *O mon Dieu, dirigez mes pas selon votre divine parole, et que jamais l'injustice ne domine en moi.* » *Et non dominetur mei omnis injustitia.* (*Psal.* CXVIII, 133.) Mais que doit faire un pécheur pour prévenir les tristes effets que la passion dominante a coutume de produire ? C'est le sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Je m'empresse de répondre à la question, et je dis qu'un pécheur, qui veut remporter une victoire certaine et complète sur la passion qui le domine, doit la combattre sans délai, sans ménagement et sans cesse. Reprenons.

Plus vous tardez à combattre votre passion, plus elle devient difficile à vaincre. Hier il ne vous fallait pour cela que des efforts médiocres ; aujourd'hui vous ne le pouvez qu'avec beaucoup de violence ; demain ce sera pis encore. Armez-vous donc sans perdre de temps, tous les instants sont précieux pour vous. Que voulez-vous attendre? que les nœuds qui vous captivent, se serrent plus étroitement. Vous ne voulez donc pas les rompre? Que l'incendie qui vous consume s'enflamme davantage ? Vous ne voulez donc pas l'éteindre? que cette plaie, déjà si sensible que vous n'osez toucher, s'envenime, se creuse, et prenne de plus mauvais caractères? Vous ne voulez donc pas guérir? que cet ennemi que vous harcèle, ait amassé contre vous des forces plus considérables? Vous ne voulez donc pas l'exterminer? Vous voulez donc, par votre inaction, votre lenteur, travailler vous-même à votre ruine ? C'est le comble de la folie.

Mais la passion longtemps satisfaite pourra se calmer. Illusion : la passion n'est jamais contente : plus on lui accorde, plus elle demande, elle est insatiable... L'âge viendra, et elle s'éteindra comme d'elle-même. L'age viendra ? Vous n'en savez rien, la cognée peut être au pied de l'arbre. Je veux, comme vous le dites, que l'âge vienne; mais ne comptez pas que votre passion s'éteigne. Votre nature sans doute aura perdu sa force, et l'impuissance vous réduira; pour votre passion, elle ne durera pas moins que vous; il n'en est pas une seule que les années détruisent, même l'amour impur, ne va-t-il pas se cacher jusque sous les cheveux blancs? ce furent des vieillards qui attentèrent à la chasteté de Susanne. La position ne sera plus la même, l'occasion cessera. Vous vous trompez encore : toute la différence que je vois ici, c'est que vous ne pourrez procurer à votre passion sa jouissance ordinaire, mais, remarquez-le bien, ce n'est pas la jouissance qui fait la passion, c'est l'attachement du cœur et la volonté permanente de jouir : ne l'aurez-vous plus cette volonté? Le désir ne deviendra-t-il point plus ardent et plus vif par la privation que vous serez contraint de souffrir? D'ailleurs l'occasion ne vous manquera pas : cette pierre d'achoppement ne se trouvera plus à vos pieds? à peine aurez-vous fait quelques pas, que vous en rencontrerez une autre peut-être encore plus dangereuse; le changement de position, la nouveauté des visages n'y fait rien. Je vous dirai plus, c'est que votre passion, qui ne pourra s'accoutumer à la soif et à la faim, la recherchera, l'occasion, et elle la trouvera certainement; le monde en a dans tous les temps, dans tous les lieux; de toutes les espèces, de tous les goûts; pour tous les états, pour tous les hommes.

Songez, en outre, qu'autant votre passion se fortifiera, autant vous vous affaiblirez; songez que votre dégoût pour la vertu fera chaque jour des progrès, et que chaque jour la pratique vous en sera plus pénible; songez que vos moyens diminueront en même temps que vous augmenterez votre dette; l'abus des grâces est ordinairement suivi de la soustraction des grâces; Dieu, par un juste châtiment, s'éloigne de nous à proportion que nous nous éloignons de lui ; et, de quoi sommes-nous capables, loin de celui sans lequel nous ne pouvons rien ? il ne nous laisse jamais sans quelque secours ; mais un faible secours, Messieurs, contre un ennemi formidable, vous concevez quel doit être le succès.

S'il y avait dans cette assemblée un homme esclave de la passion, lui adressant la parole, j'en appellerais à lui-même, et lui dirais : Soyez de bonne foi, mon cher frère, et me répondez : N'est-il pas vrai que vous vous sentez de jour en jour plus faible, et plus incapable de surmonter votre passion? N'est-il pas vrai que dans le principe la chose vous eût été bien plus facile qu'elle ne l'est actuellement? n'est-il pas vrai que le temps ne fait que rendre plus indissolubles les liens qui vous retiennent? Il en conviendrait, j'en suis sûr, ou ce serait un fourbe qui trahirait sa conscience. Quelle est donc, continuerais-je, quelle est votre extravagance, de ne pas vous disposer tout à l'heure au combat? Ah! votre négligence vous coûtera cher : c'est volontairement et par réflexion que vous vous enfoncez plus avant dans le précipice ; qui vous en reti-

rera? Présomption criminelle, si vous croyez que Dieu sera toujours prêt de vous tendre une main toute-puissante ; l'outrage que vous lui faites, en donnant ainsi la préférence à votre passion, est un outrage sensible qui provoque son courroux, et vous méritez que, vous livrant à toute votre perversité, ce qui pourrait être plus tôt que vous ne pensez, il vous laisse marcher aveuglément dans les ténèbres : *Sinite illos, cæci sunt.* (*Matth.*, XV, 14.)

Il faut, en second lieu, combattre sa passion sans aucun ménagement. *Je poursuivrai mes ennemis,* disait David, *et je les atteindrai :* « *Persequar inimicos meos et comprehendam eos* (*Psal.* XVII, 38) ; » je les combattrai de toutes les manières et de tout mon pouvoir, avec tant d'acharnement et de vigueur, que, rompant toutes leurs lignes, enfonçant tous leurs escadrons, ils ne pourront plus tenir : *Confringam illos nec poterunt stare ;* ils tomberont sous mes pieds, et on me verra les écraser impitoyablement : *Cadent subtus pedes meos.* (*Ibid.*, 39.) Ainsi doit être animé quiconque veut triompher de sa passion. Qu'il la déteste, qu'il l'abhorre, qu'il entre en fureur contre elle, et que toujours implacable, chaque jour le soleil se lève et se couche sur sa colère ; ici le ressentiment et et la haine, la violence et l'oppression sont un devoir et une nécessité. Un enfant indocile, qui connaît son maître pour un homme indulgent et faible ; qui sait par expérience que la verge en sa main n'est pas un instrument effrayant, jamais il ne sévit, ses châtiments ne sont qu'un badinage, se corrigera-t-il ? Au contraire, il deviendra plus méchant, plus mutin, plus rebelle, intraitable. Il en sera de même de votre passion, si vous la ménagez. La dureté seule est le moyen de la dompter : ne l'épargnez donc pas, n'ayez pour elle ni douceur, ni complaisance, traitez-la sans égards, opprimez-la sans pitié, ou elle vous opprimerait elle-même ; c'est saint Bernard qui vous en avertit : *Nisi premantur, opprimant nos.*

Eh ! ce malheur n'est que trop commun, parce que la plupart de ceux que la passion tyrannise manquent de courage et de fermeté. Saint Augustin les compare, et la comparaison ne peut être plus naturelle, à ces hommes assoupis qui voudraient bien se réveiller : il faudrait pour y réussir se faire une extrême violence, quitter brusquement la couche ; mais ils ne font que de faibles efforts : ils ouvrent les yeux, ils les referment ; ils lèvent la tête, elle retombe ; ils se laissent enfin regagner par la pesanteur du sommeil : *Similes conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.* Ce sont de pauvres malades dont le cœur n'est pas guéri : encore mal décidés, chancelants, tantôt pour le devoir, plus souvent pour la passion, celle-ci conserve toujours la supériorité. Il y a des instants où, pleins d'une noble ardeur, vous les entendrez jurer sa perte, et vous diriez que vraiment ils vont mettre tout en œuvre pour secouer le joug : point du tout ; ce n'est qu'une étincelle qui s'envole et disparaît ; ce n'est qu'un mouvement d'indignation qui expire avec la parole. Aussi froids l'instant d'après, aussi lâches, aussi mous qu'ils avaient paru déterminés, ils ne font rien ou presque rien pour augmenter leurs ressources ; ils commettent toujours des imprudences, tandis qu'ils devraient prendre les mesures les plus rigoureuses ; et quand l'aiguillon se fait sentir, ils éprouvent encore, si vous voulez, quelques inquiétudes, ils font encore quelque résistance ; mais à force de leur rire et de les amuser, la passion les joue, les désarme et les séduit, les voilà réconciliés.

Mais n'entends-je pas quelqu'un me dire en soupirant : il y a longtemps que je combats, et c'est en vain... Vous me surprenez ; car vous avez en votre disposition des moyens sûrs ; il faut que vous n'en ayez pas fait usage. Permettez que j'entre là-dessus dans un certain détail, et que nous cherchions ensemble la vraie cause du peu de succès dont vous vous plaignez, peut-être la trouverons-nous. Avez-vous pris d'une main ce bouclier céleste, à la faveur duquel on est invulnérable, le bouclier de la foi : *In omnibus sumentes scutum fidei ;* de l'autre, l'épée spirituelle, cette épée tranchante qui pénètre jusqu'au cœur, la parole de Dieu ? *Et gladium spiritus quod est verbum Dei.* (*Ephes.*, VI, 16, 17.) Seul, vous n'avez de pouvoir que pour le mal, c'est de la puissance et de la bonté de Dieu que vous devez attendre toutes vos forces : avez-vous soin, pour obtenir celles qui vous sont nécessaires, d'intéresser la terre et les cieux auprès de sa majesté suprême ? Levez-vous, sans vous lasser, des mains suppliantes vers le trône de ses grâces, le conjurant au nom de Jésus et dans les sentiments de l'humilité la plus profonde, d'avoir compassion de votre infirmité ? *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* (*Psal.* VI, 3.) Etes-vous toujours en défiance et sur la défensive, toujours en sentinelle et sur le rempart, observant d'aussi loin qu'il est possible tous les mouvements de votre ennemi, afin de ne pas vous laisser surprendre ? *Estote prudentes et vigilate.* (*I Petr.*, IV, 7.) Les avenues et les portes de votre cœur, les tenez-vous bien fermées par la mortification des sens ? *Mortificate membra vestra.* (*Col.*, III, 5.) Ne voyez-vous plus ces personnes dont la présence seule est capable de faire sur vous la plus dangereuse impression ? Ces écrits empoisonnés, sortis de l'enfer pour en montrer le chemin, vous les êtes-vous scrupuleusement interdits ? A ces sociétés mondaines, où l'on ne parle que le langage des passions, y avez-vous renoncé ? Evitez-vous soigneusement tout ce qui pourrait être pour vous une occasion de chute ? *Fuge ab ea, fuge longe.* (*Prov.*, IV, 15.) Fréquentez-vous les hommes de bien pour vous affermir et vous édifier, les assemblées religieuses pour vous entretenir dans des sentiments de ferveur ?

Vous appliquez-vous à la pratique des vertus chrétiennes, surtout des vertus les plus contraires à votre penchant? A cette vie molle et inutile, par exemple, à cette vie d'amusement et de plaisir, avez-vous substitué une vie pénitente et laborieuse? Vous le deviez; car, nous dit saint Grégoire, pape, de même que dans les maladies du corps on guérit le chaud par le froid, le froid par le chaud : *Sicut arte medicina calida frigidis, frigida calidis curantur*; de même aussi Notre-Seigneur veut que dans les maladies de l'âme nous usions de remèdes directement opposés : *Ita Dominus noster contraria opposuit medicamenta peccatis*. L'homme de Dieu, que vous aviez choisi pour votre Ananie, et qui s'était engagé charitablement à travailler de concert avec vous à vous délivrer de la servitude, l'avez-vous souvent visité pour lui faire part de vos peines, pour lui rendre compte de votre conduite? Il vous eût dit ce qu'il fallait faire : *Ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.* (*Act.*, IX, 7.) Toutes ces potions dégoûtantes qu'il vous avait sagement ordonnées, avez-vous eu le courage de les avaler jusqu'à la lie? Voilà comme on poursuit une passion qu'on ne veut pas ménager. Parlez donc, et soyez sincère, à ces traits vous reconnaissez-vous?

Que de sacrifices! Que de précautions! Que de combats! Que tout cela est difficile!... Votre réplique vous décèle, et, sans me répondre précisément, vous m'annoncez assez que vous êtes dans le tort, que vous n'avez pas fait ce que vous deviez faire. Tout cela est difficile, je ne le nie pas; mais tout cela est nécessaire.

C'est ici principalement qu'il est vrai de dire : « La paix ne s'acquiert que par la guerre. » — « Point de victoire sans combat. » — « Aux grands maux les grands remèdes.» Et après tout, ne vous en coûte-t-il rien pour contenter votre passion? N'eûtes-vous point à combattre, lorsque vous vous abandonnâtes à son empire? Doit-il vous être facile de reconquérir un bien inestimable que vous avez perdu par votre faute? Est-ce trop d'expier par la vigilance et la contrainte les plaisirs criminels qui vous ont enivré? Soyez donc équitable.

Mais que la vue des difficultés ne vous déconcerte pas : courage, courage, roidissez fortement contre le torrent impétueux qui vous emporte : *Confortare et esto robustus* (*Deut.*, XXXI, 7) : témoin de vos efforts, celui qui fait succéder à son gré le calme à la tempête, ne vous verra pas avec indifférence; il sera par sa grâce avec vous, il ne vous quittera pas un instant, il fera ce que vous ne pourrez pas : *Dominus erit tecum, non dimittet nec derelinquet te* (*Ibid.*, 6) : en combattant ainsi pour la justice, vous combattrez pour lui, et lui, il vaincra pour vous : *Certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.* (*Eccli.*, IV, 33.)

Enfin, je le suppose, votre courage a triomphé de votre passion, et maintenant elle est en silence : ne vous reste-t-il plus rien ni à faire ni à craindre? Ah! que je vous tromperais indignement si je vous prêchais une pareille doctrine! Vous allez, à la vérité, respirer un peu; mais, je vous en préviens, soyez toujours en activité; la négligence et le repos ne tarderaient pas à vous replonger dans le labyrinthe d'où vous sortez. Quand, après une fièvre opiniâtre, on est convalescent, n'a-t-on pas encore mille précautions à prendre? N'est-on pas obligé de continuer l'usage de certains remèdes pour l'éloigner de plus en plus et réparer ses forces? N'est-il pas nécessaire que l'on suive un certain régime, quelquefois toute sa vie, pour éviter de grands accidents? Voilà précisément où vous en êtes : c'est une véritable fièvre que la passion: *Febris nostra libido est*; le feu brûlant que celle-là porte dans les membres, celle-ci le porte dans l'âme : *Suis ardet incendiis*; ce sont les termes de saint Ambroise. Il faut donc employer tous les moyens convenables pour assurer votre guérison.

Attendez-vous que votre passion vaincue murmurera; c'est un ennemi puissant que vous avez mis sous le joug, mais un ennemi dont le caractère n'est pas changé; il n'a fait que céder à la force de vos armes, et jamais il n'aimera votre domination; il remuera sans cesse, sans cesse il entreprendra de venger sa défaite. C'est un animal féroce que vous avez attaché; mais un animal qui ne s'apprivoisera jamais : irrité plutôt de se voir captif, nuit et jour il rongera sa chaîne, il fera tous ses efforts pour se remettre en liberté : devez-vous rester tranquille?

De son côté le démon, furieux de voir arrachée d'entre ses griffes une victime qui lui en eût attiré tant d'autres, n'omettra rien pour que vous redeveniez sa proie. Il vous poursuivra même avec d'autant plus de chaleur, qu'il saura que vous êtes encore faible, conséquemment facile à terrasser; et que, s'il peut venir venir à bout de vous ramener à votre vomissement, votre dernier état sera pire que le premier : il ne faut rien pour rouvrir une plaie qui vient d'être fermée; une fois rouverte, elle est bien plus difficile à guérir, quelquefois elle est incurable : *Fiunt posteriora* (*Matth.*, XII, 45), etc. Veillez donc et soyez sur vos gardes : *Vigilate.* (I *Petr.*, 10, 7.) Déjà je le vois, cet ange de ténèbres, je le vois aiguiser tous ses traits, armer toutes ses puissances, disposer toutes ses légions; je le vois accourir rugissant comme un lion, et c'est à vous qu'il en veut; sa marche est dirigée contre vous, ses yeux étincelants sont fixés sur vous; soyez sur vos gardes : *Vigilate*. Mais surtout ne vous déconcertez pas; si, en fondant sur vous, il pouvait réussir à vous faire prendre l'alarme, il profiterait du moment où vous seriez dans le trouble, et peut-être aurait-il l'avantage. N'allez pas non plus vous croire présomptueusement invincible, vous suc-

comberiez: reposez-vous humblement sur le bras de celui qui, par un effet merveilleux de sa grâce, a changé votre cœur : *Hæc mutatio dextræ Excelsi* (*Psal.* LXXVI, 11), et vous serez inébranlable, quelle que puisse être la brutalité de votre adversaire. S'il ne peut rien par la force, il aura recours à l'artifice. Il vous rappellera mille souvenirs, vous présentera toutes sortes d'images, vous amusera, s'il le peut, par des illusions flatteuses ; afin que votre imagination s'arrêtant où il désire, la passion pendant ce temps se réveille et se rallume : il vous ménagera des occasions favorables, il essayera de vous jeter dans la tristesse et dans la mélancolie, il s'efforcera même, par la plus méchante de toutes les ruses, de vous persuader que vous avez consenti, afin que le découragement achève votre défaite ; il placera tous ses piéges avec adresse, il fera jouer subtilement tous ses ressorts, il épuisera toute son industrie pour vous surprendre : puis-je donc vous le répéter assez? Soyez sur vos gardes : *Vigilate.*

Hélas! Messieurs, trop souvent le monde nous offre des scènes étonnantes, et, pour ainsi dire, incroyables; des hommes, qui paraissaient solidement vertueux, font les chutes les plus scandaleuses, et quelquefois ne se relèvent pas. Vous en dirai-je une raison bien probable? C'est que sûrement ils ont eu quelque passion, et, qu'après en avoir triomphé, peut-être après en avoir été longtemps maîtres, ils ont eu l'imprudence de mettre bas les armes. Qu'est-il arrivé? L'ennemi qu'ils devaient poursuivre infatigablement et n'abandonner jamais, a repris certains postes avantageux d'où il a su les attaquer à propos ; bientôt ils ont eu la lâcheté de se rendre, et sont rentrés dans une servitude plus dure qu'auparavant : *Fiunt posteriora pejora prioribus.* Tel sera le sort de quiconque ayant été sujet à un vice ne travaille pas continuellement à fortifier sa vertu.

Je ne viens donc pas apporter la paix, je viens apporter la guerre, et une guerre perpétuelle. Serait-il dans l'ordre que la condition du pécheur qui a longtemps croupi dans des habitudes vicieuses, fût meilleure que celle des plus saints personnages? *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII, 1.) Mais cette guerre devient de jour en jour moins pénible : l'abus de la grâce, comme nous l'avons dit ci-dessus, est ordinairement puni par la soustraction de la grâce; le bon usage qu'on en fait est aussi récompensé par une grâce plus abondante et plus forte. Mais la victoire la plus grande, la plus glorieuse de toutes les victoires qu'on puisse remporter sur la terre : *Major est qui dominatur animo suo expugnatore urbium* (*Prov.*, XVI, 32), combien ne procure-t-elle pas de consolations et de douceurs! Ah! Messieurs, je tenterais en vain de vous les exprimer, le sentiment seul peut apprendre ce que c'est, et vous l'éprouvez ce sentiment. Tout ce que je puis dire, c'est que la jouissance du chrétien qui triomphe constamment de lui-même a quelque chose de si satisfaisant et de si délicieux, que tous les plaisirs du siècle ensemble réunis n'ont rien de comparable. Conviendrait-il donc de se plaindre de la longueur du combat? Quand on est aussi bien dédommagé de ses peines, est-il pardonnable de montrer du relâchement et de l'ennui? Ne doit-on pas, pour peu que l'on soit jaloux de son honneur et de sa félicité, revenir courageusement à la charge, et toujours avec plus d'ardeur?

Finissons, Messieurs, par bien sonder nos cœurs, et si nous y découvrons quelque passion qui domine, armons-nous pour la combattre; les motifs les plus pressants nous y engagent : elle nous précipiterait dans un abîme de crimes, et peut-être dans les plus grands crimes; elle nous plongerait dans les ténèbres de l'aveuglement le plus déplorable; elle finirait par nous perdre. Mais surtout combattons-la sans délai, sans ménagement et sans relâche; il n'est point d'autres moyens de remporter sur elle une victoire certaine et complète.

C'est la résolution sainte, ô mon Dieu! que nous prenons en ce jour au pied de vos autels; il y a longtemps que vous nous la demandez, cette victime, et toujours indociles, rebelles, obstinés, toujours nous vous l'avons refusée; enfin nous allons l'immoler. Votre grâce seule a pu nous inspirer un si louable dessein; soutenez donc notre faiblesse, enhardissez notre courage, assurez notre bras trop timide à cette heure fatale où nous allons porter le coup, et que votre miséricorde achève ce qu'elle a commencé. Nous rougissons, nous sommes confus d'avoir tardé jusqu'à ce moment d'exterminer un monstre que vous détestez; mais, nous vous le jurons, il ne vivra plus, quoi qu'il en coûte à notre cœur; et nous occupant désormais à expier par une rigoureuse pénitence les excès qu'il nous a fait commettre, nous n'écouterons plus d'autre voix que la vôtre, nous ne suivrons plus d'autre maître que vous, nous travaillerons uniquement pour votre gloire et notre sanctification. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA CONVERSION.

Si le pécheur ne se convertit pas, c'est sa faute, et non celle de Dieu.

Hora est jam nos de somno surgere. (*Rom.*, XIII, 11.)

L'heure est venue de sortir de notre sommeil.

L'âme a son sommeil comme le corps. Toutes ces chimères qui nous flattent et nous amusent, qui se succèdent pour ainsi dire sans interruption, parce qu'étant trop esclaves de nos sens et de leurs convoitises, un songe ne se dissipe que pour faire place à un autre songe, ces chimères finissent par absorber entièrement notre âme; et, plongés dans un assoupissement déplorable, nous

devenons insensibles à nos plus grands intérêts. L'abîme qui est près de s'ouvrir sous nos pas, nous ne le voyons plus; c'est un état de mort : c'est le vôtre, pécheurs qui m'écoutez.

Réveillez-vous donc, et ouvrez les yeux; hâtez-vous de sortir de cette léthargie profonde où vous êtes ensevelis; l'heure presse, il n'y a pas de temps à perdre : *Hora est jam nos de somno surgere.* Les jours passent, les années s'écoulent, la mort avance, et vous dormez! Ceux qui courent dans la carrière, n'est-ce donc pas à mesure qu'ils approchent de la couronne qu'ils s'animent et s'efforcent davantage? Vous, au contraire, vous dormez tranquillement et sans inquiétude, tandis que vous êtes tant en arrière! Vous perdez dans le repos et l'inaction un temps d'autant plus précieux que peut-être touchez-vous au moment décisif où l'on va vous demander des comptes, et quels comptes! L'heure presse, vous dis-je; sortez promptement de votre sommeil, le sommeil du péché: *Hora est jam nos de somno surgere.*

L'Eglise, touchée comme une mère du danger que courent ses enfants en se livrant à ce funeste sommeil, ne cesse de les exciter à quitter cet état malheureux, si voisin de la mort, et à revenir à Dieu par une pénitence aussi prompte que sincère; elle ne cesse de gémir et de soupirer pour obtenir leur retour de la divine miséricorde; mais, hélas! qu'il en est peu qui se rapprochent! Malgré ses sollicitations et ses vœux, elle voit avec douleur que la plupart continuent de vivre dans leurs désordres. Leur demander de se convertir, c'est, à les entendre, leur demander ce qui ne se peut. Je vais donc leur prouver aujourd'hui d'une manière générale, que, s'ils ne se convertissent pas, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes; je vais ensuite répondre à ce qu'ils ont coutume d'objecter avec le plus d'assurance, et montrer la frivolité de leurs vains prétextes. Tel sera le sujet, non pas de ce discours, mais de cette instruction. Fasse le ciel qu'elle produise tout l'effet que je désire; et, pour obtenir cette grâce de l'Esprit-Saint, invoquons celle qu'on n'invoque jamais en vain, invoquons Marie! *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand nous exhortons les pécheurs à se convertir, on s'imagine ordinairement que nous n'adressons la parole qu'à ces hommes fameux par leurs désordres et leurs scandales; c'est une erreur, et une grande erreur. Nous parlons à tous ceux qui sont séparés de Dieu par le péché, n'eussent-ils qu'un vice, même un vice caché, de nature à opérer cette séparation. Il s'agit donc de faire voir aux uns et aux autres que, s'ils ne se convertissent pas, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes; et, pour peu qu'ils soient de bonne foi, ils vont s'en convaincre.

Convertissez-moi, Seigneur, afin que je me convertisse : « Converte me ut convertar. » (*Jer.*, XXXI, 18.) C'est ainsi que Jérémie a fait parler le pécheur. D'un autre côté, j'entends le même prophète, j'entends les apôtres et Jésus-Christ lui-même qui nous crient d'une voix commune : Convertissez-vous : *Convertimini.* (*Jer.*, III, 14.) Comment concilier ces deux oracles? Suivant l'un, c'est à Dieu; suivant l'autre, c'est à nous de nous convertir. On croirait, au premier abord, qu'ils seraient inconciliables; point du tout, mes frères, c'est que l'entreprise et le succès de la chose dépendent du concours de deux puissances, Dieu et le pécheur. L'homme n'a besoin d'aucun secours étranger pour faire le mal, il en trouve tous les moyens dans sa malice et la corruption de sa nature : il n'en est pas de même du bien; il ne peut ni le faire, ni le désirer, ni même y penser; il ne peut rien dans l'ordre du salut sans un secours surnaturel : *Sine me nihil potestis facere.* (*Joan.*, XV, 5.) Conséquemment, il est nécessaire que Dieu excite et attire le pécheur pour qu'il se convertisse; il est nécessaire qu'il éclaire son esprit et lui donne l'intelligence de la vérité; qu'il parle à son cœur, qu'il le touche, le remue; autrement il ne se convertirait pas. Mais il faut aussi que le pécheur veuille se convertir; jamais il ne lui est fait violence. Il ne suffit pas même qu'il n'y mette aucune opposition, il faut qu'il le veuille efficacement et qu'il agisse; sa conversion ne peut s'opérer sans qu'il y ait part. Seulement il est vrai que Dieu fait toujours les premiers pas; le pécheur ne peut retourner à Dieu, qu'auparavant Dieu ne retourne au pécheur par un regard de miséricorde; une brebis égarée reviendrait-elle au bercail, si la charité du pasteur n'allait au-devant d'elle? C'est en ce sens que saint Augustin attribue la conversion, non à l'homme, mais à Dieu : *Conversio ad bonum, non homini, sed Deo ascribenda;* et cette doctrine est celle de l'Eglise. Il est de foi que personne ne peut se repentir comme il faut pour être justifié, qu'il ne soit assisté de l'Esprit-Saint, prévenu par une inspiration de la grâce : c'est d'en haut que descendent tous les dons parfaits, et c'est d'en haut que doit venir la première impulsion.

Cela posé, je fais un raisonnement qui me paraît tout simple : si le pécheur ne se convertit pas, c'est nécessairement sa faute ou celle de Dieu. Vous n'y voyez pas de milieu, mes frères. Je dis d'abord que ce n'est point et que ce ne peut être celle de Dieu; c'est donc celle du pécheur. Tâchons de rendre cette vérité aussi sensible qu'elle est incontestable.

La justice de Dieu ne permet pas même de mettre en question si c'est par sa faute que les pécheurs ne se convertissent pas. Il nous a fait naître pour le glorifier ici-bas, en faisant sa volonté, afin de le glorifier dans l'éternité, en jouissant de sa présence et en participant à son bonheur, et il veut, comme le dit l'apôtre saint Paul, il veut sincèrement que nous soyons admis à y participer. Mais serait-il vrai qu'il le voulût, si nous pouvions nous perdre par sa faute?

Pourrait-on dire qu'il est juste, si en nous destinant à une fin, il ne nous avait pas préparé les moyens d'y arriver? Et cependant nous sommes sûrs qu'il est juste et parfaitement juste en tout, on ne peut en concevoir une autre idée. Il n'est donc point de pécheur qui ne doive se dire à lui-même : Je marche dans les voies de l'iniquité, au mépris de tous mes devoirs; je perds mon âme, mais il m'est impossible d'accuser l'Etre créateur qui m'a donné l'existence; mon impénitence est mon crime à moi seul; si je voulais me convertir, rien ne me manquerait du côté de Dieu. Oui, mes frères, si on ne se convertit pas, il ne faut point en chercher la cause ailleurs que dans son propre fonds. On est lié, comme saint Augustin nous dit l'avoir été lui-même, par sa propre volonté, une volonté de fer : *Ligatus ferrea voluntate.* On aime cette licence de mœurs qui accommode si bien les penchants; on trouve son plaisir à se traîner dans la fange; on est vicieux par goût, on serait fâché de ne l'être pas : *Ligatus ferrea voluntate.* Si quelquefois, excité par des remords, troublé par des exemples frappants, effrayé par la pensée de l'éternité, on éprouve un certain désir d'être vertueux, ce désir est si faible, qu'il ne produit pas même un essai; la volonté n'est pas déterminée, c'est ce qu'on peut appeler un malaise : *Ligatus ferrea voluntate.* Ce que je vous dis là, mes frères, combien de fois votre conscience ne vous l'a-t-elle pas dit avant moi?

La bonté de Dieu, qui est infinie, comme sont infinis tous ses attributs, nous fournit une nouvelle preuve que nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si nous ne nous convertissons pas. Il n'est pas seulement notre souverain Maître, il est aussi notre Père; ce fut Jésus-Christ même qui nous apprit à lui donner ce tendre nom : un père, et le meilleur de tous les pères, peut-il vouloir la mort de ses enfants? Je sais que dans le monde on voit des pères impitoyables qui ne pardonnent rien, qui se portent quelquefois à des fureurs; des pères assez peu sensibles pour abandonner leurs enfants, assez dénaturés pour s'ennuyer de leur existence; ils les immoleraient de leur propre main, s'ils n'étaient retenus par la crainte; ce sont des monstres dans la nature; leur donner le nom de pères, c'est le profaner; mais Dieu, exempt de toutes les passions qui déshonorent l'espèce humaine, conserve toujours sa tendresse pour ses créatures, il ne peut les haïr, il ne hait que leurs désordres. Dans le temps même qu'elles l'outragent avec plus d'audace, il les aime encore, il en a compassion, il veut les sauver. S'il ne le voulait pas, qu'attendrait-il à les perdre? Il n'est pas comme les hommes, qui souvent ont le désir de se venger de leurs ennemis, et qui ne le peuvent faute de moyens; il est toujours en son pouvoir d'exercer sa justice et de l'exercer dans toute la rigueur; qu'il dise seulement une parole, qu'il fasse un signe, c'est trop dire, il n'a qu'à vouloir, tous les pécheurs vont à l'instant disparaître et se précipiter dans l'abîme. Mais non, il n'a que des pensées de paix, que des sentiments paternels, il a le plus grand désir de les voir se rapprocher de lui, il craint, ce semble, qu'ils ne périssent. Entendez-le, par l'organe de ses prophètes : *Que l'impie abandonne ses voies, et qu'il revienne au Seigneur, le Seigneur aura pitié de lui; car il est riche en miséricorde.* C'est surtout quand il s'agit de pardonner qu'il est généreux, inépuisable : *Quoniam multus est ad ignoscendum.* (*Isa.*, LV, 7.) *Pourquoi mourrez-vous, enfants d'Israël? Je ne veux point la mort du malheureux qui se perd; revenez et vivez : « Revertimini et vivite. »* (*Ezech.*, XVIII, 31, 32.) Parlerait-il ainsi s'il avait des entrailles d'airain pour les pécheurs? Ne serait-ce pas insulter bassement à leur misère que de les inviter d'une manière si tendre à se convertir, si réellement il ne voulait pas qu'ils se convertissent. Lors même qu'il menace et qu'il tonne, lorsqu'il se montre aussi formidable que l'ennemi le plus puissant et le plus courroucé, il nous fait en quelque sorte comprendre combien la conversion des plus endurcis lui est à cœur. N'est-ce pas aux sourds qu'il faut parler haut, si l'on veut qu'ils entendent? D'ailleurs, mes frères, menacer, c'est ce que fait un maître qui ne veut pas être obligé de punir. Le silence, ce silence de colère que le Roi-Prophète conjurait le Seigneur de ne garder jamais à son égard : *Nequando taceas a me* (*Psal.* XXVII, 1), le silence, dis-je, et un sombre dédain sont bien plus à craindre que les plaintes, les reproches, les menaces : c'est d'un nuage obscur que vous voyez sortir l'éclair; c'est après un instant du plus grand calme que le tonnerre éclate; c'est aussi de l'œil irrité qui ne veut plus voir que sortent, par intervalle, des traits de feu, c'est du silence que le plus souvent part la vengeance. Il n'est donc point de pécheur, quelque méchant qu'il soit, dont Dieu ne veuille la conversion.

Cependant on voit si peu de pécheurs se convertir et faire pénitence. Serait-ce donc que Dieu, avare de ses faveurs, rendrait à l'homme le passage du vice à la vertu trop pénible? Ce n'est point cela, mes frères; on a toujours de la peine, il faut en convenir, à se corriger de ses mauvaises habitudes, surtout lorsque ce sont de vieilles habitudes, et à faire dominer l'amour du Créateur là où dominait auparavant l'amour de la créature : que de répugnances à vaincre! que d'assauts à essuyer! Néanmoins la difficulté n'a rien d'insurmontable; une fois que la volonté est disposée, la grâce de Dieu, plus forte que la nature, sait adoucir ce qui avait paru si rebutant, si pénible; bientôt elle a frayé tous les sentiers, terrassé tous les monstres. On peut même assurer qu'il en coûte beaucoup moins à réformer sa conduite et à vivre dans la crainte du Seigneur, qu'à rester chargé du fardeau

de ses iniquités. Si le pécheur vient à bout d'assoupir sa conscience, pour n'avoir pas continuellement à lutter, n'y a-t-il pas des moments de réveil, qui sont pour lui des moments cruels? Les agitations, les frayeurs ne viennent-elles pas, jusqu'au milieu de ses jouissances les plus flatteuses, verser dans son âme la tristesse et l'amertume? Au lieu que, si par un généreux effort il rompait les liens qui le serrent, il se sentirait aussitôt comme affranchi de l'esclavage le plus dur, comme délivré d'une somme accablante : le péché est une masse de plomb : *Talentum plumbi* (*Zachar.*, V, 7) ; et, à proportion qu'il avancerait dans la carrière, les consolations qui naîtraient sous ses pas lui feraient regretter d'avoir ignoré si longtemps combien le joug du Seigneur est doux et léger, combien on est heureux de vivre au service d'un si bon maître. D'ailleurs, mes frères, qui des pécheurs impénitents aurait quelque droit de dire qu'il est trop difficile d'entreprendre une réforme, trop difficile de vivre constamment sous l'empire de l'Evangile? Peuvent-ils le savoir, n'en ayant pas fait l'épreuve? Est-ce là aussi loin qu'on juge sainement des objets? Ce serait prévention de leur part; ce serait une allégation téméraire, une injustice.

Quelle est donc la vraie cause que les conversions sont si rares? D'après ce que vous avez entendu, ce n'est plus un mystère : comme on ne peut être forcé de se perdre, on ne peut être forcé de se convertir ; on ne ferait ni bien ni mal si on n'avait pas toujours la liberté du choix. Rien ne manque, rien ne peut manquer du côté de Dieu, il est toujours disposé à concourir de la manière qui lui convient; par conséquent, si on ne se convertit pas, on ne peut s'en prendre qu'à soi-même.

Car, mes frères, un pécheur qui, après avoir mûrement réfléchi sur son état, se dirait une bonne fois : C'en est fait, je veux renoncer au péché; je le veux, malgré le respect humain, malgré tous les enchantements du monde; je le veux, quoi qu'il m'en coûte; le salut de mon âme et la gloire de mon Dieu qui me souffre avec tant de patience et depuis si longtemps, doivent l'emporter sur tout le reste; l'un et l'autre méritent bien que je combatte mes inclinations, que je me dépouille d'une fortune illégitimement acquise, quand je devrais me trouver les mains vides, en un mot, que je consente à tout. Un pécheur ainsi résolu pourrait infailliblement ce qu'il voudrait. Quand nous voulons, dit saint Chrysostome, bientôt notre volonté se produit au dehors par l'action : c'est une impérieuse faculté, qui exerce sur les puissances de l'âme et du corps une domination si absolue qu'elle les fait agir toutes ensemble, et agir de tout leur pouvoir ; elle ne leur laisse aucun repos qu'elle n'ait obtenu l'entière exécution de ce qu'elle commande. Ce que dit ce saint docteur, ne pourrions-nous pas le dire comme lui? Avec quelle activité, quel empressement, quelle ardeur, ne nous portons-nous pas vers les objets que nous voulons atteindre, des objets souvent méprisables, quelquefois contraires à nos véritables intérêts! Quelle industrie que la nôtre en ces occasions! quel courage! quelle opiniâtreté! Nous ne réussissons pas toujours : tantôt nous sommes assez peu raisonnables pour vouloir témérairement ce que nous ne pouvons; l'amour-propre nous aveugle, nous fanatise et nous fait tenter l'impossible : tantôt nous pourrions absolument réussir, que cependant nous travaillons en vain, la divine Providence est contre nous, et par là même elle est pour nous; en s'opposant à nos vœux, elle s'oppose charitablement à notre malheur. Mais il n'en serait pas ainsi de la conversion, jamais Dieu n'y met obstacle, il s'en faut bien; c'est lui qui prépare les voies, c'est lui qui en fait le plus; et si des pécheurs voulaient décidément changer de conduite, que, pour cet effet, ils commençassent par abjurer leurs égarements, qu'ils voulussent se tracer et suivre un nouveau plan de vie, qu'avec cela ils eussent soin d'écarter tous les obstacles, de s'éloigner de tous les dangers, de prendre toutes les mesures, toutes les précautions convenables pour terminer heureusement une aussi grande affaire, il viendrait à leur secours, il seconderait puissamment leurs efforts, ils réussiraient; il n'est pas plus permis d'en douter que de son existence. J'en reviens donc à dire qu'on ne se convertit pas, parce qu'on ne le veut pas : *Ligatus ferrea voluntate.*

Combien de pécheurs qui n'y songent plus! Naturalisés dans le crime, ils vivent sans alarmes comme sans réflexion. Un éclat trompeur, des apparences séduisantes les ont éblouis; le tumulte, le fracas du monde les a rendus sourds; le commerce, l'exemple et la doctrine des impies les ont établis dans un état d'indifférence, d'insouciance et d'insensibilité; état funeste dont il n'est guère possible qu'ils reviennent; tous les moyens ordinaires sont des moyens inutiles, il faudrait un miracle. Ne se trouvant jamais dans les assemblées chrétiennes, aux instructions de l'Eglise, jamais la vérité ne frappe leurs oreilles. N'ayant autour d'eux personne qui puisse ou qui ose leur parler de sacrements, de salut, de religion; ne voyant au contraire qu'une troupe d'amis qui leur ressemblent et les autorisent, le mal augmente de jour en jour, ils s'endurcissent. Se livrant à des affaires de toute espèce, qui se succèdent pour ainsi dire sans interruption, ils n'ont pas le loisir de se replier un instant sur eux-mêmes, et ils oublient le passé, comme si tout n'était pas en écrit; ils ne s'occupent du présent que pour en faire un horrible abus. Lorsque la pensée de l'avenir se présente, ils la rejettent le plus loin qu'ils peuvent. S'ils en sont venus jusque-là, est-ce la faute de Dieu? N'est-ce pas la leur? N'est-ce pas la suite du mépris qu'ils ont fait de toutes les grâces du salut?

Il en est d'autres qui me paraissent en quelque sorte plus inexcusables ; ce sont ces

chrétiens pusillanimes, qui ne sont pas en paix avec leur conscience, chez qui même se fait vivement sentir le besoin qu'ils ont de se convertir, et qui n'en font rien ; ils n'en ont pas la force. A les entendre, cela ne dépend pas d'eux; ce n'est pas mauvaise volonté, ils y pensent souvent, ils en ont le désir, plusieurs fois déjà ils en ont formé le projet, ils en sont venus jusqu'à tenter l'entreprise, et ils ont été forcés d'en rester là; ils sont nés plus malheureusement que les autres hommes : n'est-ce pas à celui qui les a faits ce qu'ils sont de les rendre meilleurs? N'est-ce pas à sa grâce de suppléer à leur infirmité?..... Excuses pitoyables, dictées par l'indolence, la paresse, la mauvaise foi, et il est facile de faire voir combien elles sont mal fondées. C'est le sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

On ne manque jamais de prétextes pour se dispenser de faire ce qu'on ne veut point faire. Ceux-ci, ce sont par exemple des jeunes gens qui ne veulent point contrarier les penchants de la nature; ceux-ci vous diront, ou, s'ils n'osent le dire, ils le penseront, qu'ils ont un cœur qui n'est pas leur ouvrage ; qu'ils y trouvent des affections, des sentiments, des goûts, dont ils ne sont pas les maîtres. Ceux-là vous objecteront que leur profession, leur emploi ne leur permet pas de faire ce que la religion exige d'eux. D'autres enfin se plaindront que la grâce ne vient pas à leur secours. Excuses frivoles qui ne les justifieront pas aux yeux de Dieu, et qui ne les justifieraient même pas aux yeux de leur conscience et de leur raison, s'il voulaient un instant en écouter le langage : vous allez en être juges.

Votre cœur, dites-vous, n'est pas votre ouvrage : vous avez raison : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos* (*Psal.* XCIX, 3) ; c'est un don que vous a fait le Créateur de toutes choses. Ce qui en est une preuve bien évidente, c'est que vous-mêmes vous ne le connaissez pas, ce cœur ; et vous auriez beau l'interroger, l'étudier, le sonder, vous ne diriez jamais tout ce qui s'y passe : c'est un abîme impénétrable à tout autre que celui qui l'a fait ; lui seul en connaît tous les plis et replis les plus secrets ; lui seul en démêle tous les sentiments les plus intimes, toutes les pensées les plus cachées ; et, au moment où je vous parle, il voit, lui qui voit tout, que vos plaintes injustes sont désavouées par votre âme. S'il voulait rompre son silence : Oui, vous dirait-il, c'est moi qui l'ai fait votre cœur, et je l'avais fait pour moi. Il fallait que vous pussiez m'en faire un hommage libre et volontaire, je ne puis être honoré par des esclaves ; il fallait donc que vous eussiez le pouvoir de le maîtriser, de le diriger. Il vous était possible, même facile, de lui faire aimer son Créateur ; n'est-il pas toujours facile d'aimer ce qui n'a rien que d'aimable ? Vous l'avez au contraire abaissé vers les créatures, vous en avez fait un sacrifice au monde : toutes les semences de vertu que j'y avais jetées moi-même, qu'une éducation chrétienne y avait fait germer ensuite, vous les avez étouffées : vous avez laissé prendre le dessus à des passions dont vous pouviez vous défendre; vous les avez alimentées, fortifiées, en leur accordant sans résistance tout ce qu'elles ont demandé : les habitudes se sont formées, maintenant elles sont profondément enracinées, presque invincibles : sous ce rapport, votre cœur est votre ouvrage ; ce n'est pas moi, c'est vous qui l'avez défiguré, gâté, dépravé : et, après m'avoir indignement ravi ce qui m'appartenait à tant de titres, vous voulez encore me rendre complice de vos iniquités ! Ingrats ! vous ne méritez que ma haine.

Au reste, j'accorde volontiers que les hommes, quoique formés tous de la même main, pétris du même limon, animés du même souffle, n'ont pourtant pas tous le même tempérament, les mêmes dispositions; autant il y a de différence dans les figures, autant on en remarque dans les caractères; la pente vers le mal est bien plus forte dans celui-ci que dans celui-là; l'expérience le prouve. Ne voit-on pas des hommes qui n'ont d'autre peine à faire le bien, que de laisser agir la nature ! c'est un plaisir, c'est un besoin pour leur âme. Ne voit-on pas, au contraire, des êtres malfaisants, détestables, qui ne sont jamais plus satisfaits, que quand ils se sont signalés par une méchante action ; qui ne cesseraient pas un instant d'exercer leur mauvais génie, s'ils n'étaient contenus?

J'accorde encore que la conversion du cœur est un prodige qui doit être attribué, je ne dis pas entièrement, mais principalement à la droite du Très-Haut. Changer d'idées, d'inclinations, de mœurs ; éteindre des amitiés tendres, des haines jusqu'alors implacables, et qui semblent légitimes les unes et les autres; arrêter le cours impétueux des penchants les plus violents, extirper des habitudes qui sont devenues une seconde nature; perdre toute estime, tout attachement pour le monde où l'on est et où tout charme les sens, n'en avoir plus que pour le ciel où l'on n'est pas et dont les délices ne se laissent apercevoir que dans les ténèbres, les ténèbres de la foi ; devenir, en un mot, une autre créature, un homme nouveau, je le répète, c'est un prodige qui appartient surtout à la souveraine puissance ; une contre-révolution de ce genre ne peut être l'effet de l'inconstance et de la légèreté, ni le produit des forces de l'homme, ni le résultat des combinaisons de sa sagesse. Si même on pouvait dire qu'il est quelque chose de difficile à Dieu, je dirais que la conversion du cœur lui coûte plus que ne lui coûta la création de l'univers. Dans la création de l'univers, rien ne s'opposait à sa volonté ; le néant d'abord, les créatures ensuite, tout fut obéissant à sa parole : dans la conversion

du cœur, il trouve de la résistance; souvent et quelquefois longtemps, il parle, il menace, sans être obéi; il a d'ailleurs, semblable à un ouvrier qui en réparant un ouvrage ne veut pas perdre ce qui est bon, il a, s'il est permis de parler ainsi, des ménagements à prendre.

Vous voyez que je n'affaiblis pas la difficulté, que peut-être même je vous l'ai fait envisager comme plus grande que vous ne pensiez. Mais fût-elle encore plus grande, quelle qu'elle puisse être, ce que nous avons mis en principe n'en est pas moins incontestable, savoir, que tout pécheur a toujours les moyens nécessaires pour se corriger, si réellement il le veut : on n'est point emporté, malgré soi, dans le précipice; personne ne peut être, en aucune circonstance, dans la nécessité de périr; Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes sans exception, il n'en est pas un seul, coupable et pervers tant qu'on le voudra, qui soit exclu du bienfait. Vous n'êtes donc pas recevables, vous, qui accusez votre naturel, pour excuser votre impénitence, votre cœur est encore à vous. La pécheresse de l'Evangile avait donné dans tous les désordres, dans tous les excès; c'était le scandale d'une grande ville, c'était l'opprobre de son sexe : cependant elle sut, avec le secours de la grâce, faire succéder les ardeurs sacrées du divin amour, aux flammes sacriléges d'un amour profane. Femmes mondaines, pourquoi ne le pourriez-vous pas aussi? son cœur était-il moins corrompu que le vôtre? souffririez-vous seulement le parallèle, sans être choquées? Augustin s'était plongé dans tous les plaisirs, dans tous les vices, dans tous les débordements du siècle; victime infortunée des passions les plus fougueuses, c'était un torrent d'iniquité; il faut l'entendre lui-même, pour avoir une idée de la dépravation de son cœur : et ce cœur ne devint-il pas un autel, où s'alluma, pour ne jamais s'éteindre, le feu de la plus pure charité? Il y eut de rudes combats à soutenir; mais ils étaient, comme serait tout pécheur qui voudrait se convertir, ils étaient deux contre un, Dieu et l'homme contre le cœur de l'homme; et si le triomphe fut acheté cher, il n'en fut que plus beau. Hommes voluptueux, pourquoi ne pourriez-vous pas, avec les mêmes armes et le même appui, remporter la même victoire? Certes, vous le pouvez, vous avez tort de vous plaindre. Si on vous reprochait d'avoir un mauvais cœur, reproche qui est universellement regardé comme le plus humiliant affront, vous croiriez-vous bien disculpés, après avoir froidement répondu que ce n'est pas vous qui l'avez fait? Ne vous trouveriez-vous pas personnellement outragés? C'est que vous sentiriez qu'il ne tiendrait qu'à vous de l'avoir bon; de même il ne tient qu'à vous d'aimer ce que vous ne deviez jamais haïr, et de haïr ce que vous ne deviez jamais aimer.

Ceux qui croient trouver dans leur profession, leur emploi, une cause légitime, ne sont pas mieux fondés que ceux qui disent qu'ils ne sont pas maîtres de leur cœur. Il n'est point d'état dans la société où il soit impossible de satisfaire à ses principaux devoirs de religion; Dieu a pourvu à ce que, dans toutes les conditions de la vie, on eût des moyens de salut, on ne peut en douter sans lui faire injustice. A tort, par conséquent, vous nous objectez que dans votre état il ne vous est pas possible d'être ce qu'on désire que vous soyez. S'il y avait impossibilité réelle, je vous dirais d'en choisir un autre, il n'est pas nécessaire que vous soyez de tel ou tel état, et il est nécessaire que vous vous sauviez. Mais non, la profession que vous exercez étant honnête, comme je le suppose, si vous n'y vivez pas en chrétiens religieux, c'est encore parce que vous ne voulez pas.

Voici ce qui vous condamne et vous ôte toute espèce d'armes pour vous défendre : vous en connaissez qui sont dans la même position que vous, qui ont à surmonter les mêmes obstacles que vous, et qui n'en sont pas moins de bons fidèles, des fidèles édifiants. Vous pourriez les imiter, si ce n'est que vous aimez mieux faire le mal que vous voyez faire à d'autres. Vous ne cherchez point avant tout le royaume de Dieu et sa justice, vous ne songez qu'à vos intérêts temporels. Si vous aviez la crainte de Dieu et de ses jugements, une émulation criminelle ne vous porterait point à négliger vos devoirs de religion, vous sauriez les concilier avec votre état, et vos affaires n'en iraient que mieux; la bénédiction du ciel tomberait sur votre maison.

Une chose qui nous désole, c'est de voir des hommes estimables d'ailleurs, des hommes utiles à leurs concitoyens, zélés même pour le bien, nous donner à peine quelques signes de christianisme. En vain nous opposeraient-ils les fonctions de leur place et de leur emploi, nous savons, et ils savent parfaitement eux-mêmes, qu'il leur serait facile de faire face à tout. Ne voit-on pas des gens en place, chargés même de grandes administrations, et qui pratiquent ce qu'ils font profession de croire? Le dégoût pour les choses qui sont de Dieu, et l'indifférence pour la religion, voilà les sources du mal.

J'ai une question à vous faire, à vous qui prétextez votre état et votre emploi. Vous n'ignorez pas que c'est pour vous une nécessité de vous convertir, si vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent; quand donc espérez-vous y travailler? Pourriez-vous bien nous fixer l'époque? car je ne dois pas croire que vous vouliez vous perdre. Vous seriez fort embarrassés sans doute, s'il fallait répondre, et je ne l'exige pas; mais je vous avertis qu'il est fort à craindre que vous ne différiez trop longtemps, et que la mort qui ne respecte la dignité de personne, et qui n'attend la commodité de personne, ne vienne frapper à votre porte plus tôt que vous ne pensez.

Qu'il arrive, sincèrement je le désire, qu'elle ne vous surprenne pas, comme fait un voleur, au milieu de la nuit, toujours est-il certain que les années vous endurciront, que votre conscience s'embrouillera de plus en plus, que tout avec le temps deviendra plus difficile. Pensez-y bien.

J'en reviens donc à dire que, si on ne se convertit pas, ce ne sont point les occupations de son état et de son emploi qui en sont causes, c'est qu'on ne veut pas se convertir.

Que répondrons-nous enfin à ceux qui se plaignent qu'ils ne sont pas assez puissamment secourus par la grâce? Ah! si vous saviez humilier votre orgueil, et que, bien persuadés de votre insuffisance, vous répétassiez souvent avec le prophète : *Convertissez-moi, Seigneur, et je me convertirai : « Converte me, et convertar.* » (*Jer.*, XXXI, 18.) Je comprends maintenant, et cette lueur bienfaisante qui brille à mes yeux est déjà un rayon de votre grâce; je comprends maintenant, faut-il que je l'aie compris si tard! combien il est triste d'être séparé de vous, d'être en guerre avec vous; je veux enfin me rapprocher et faire la paix, vous en dicterez les conditions; mais je ne puis rien sans votre secours, avec votre secours je pourrai tout; daignez donc, par Jésus-Christ, daignez avoir pitié d'un malheureux qui a la douleur dans l'âme, la confusion sur le front, qui n'attend qu'un signe de votre part pour se jeter entre vos bras : *Converte me, et convertar.* Si vous saviez vous humilier ainsi, il est bien sûr que vous n'imploreriez pas en vain la divine miséricorde; jamais Dieu ne nous refuse ce qui peut contribuer à notre sanctification, il ne serait pas fidèle à ses promesses. En supposant donc qu'il soit vrai, comme vous le dites, que la grâce vous manque, c'est bien par votre faute, par votre très-grande faute. Vous avez toujours le pouvoir de la demander, et vous ne la demandez pas; vos lèvres ne s'ouvrent plus pour célébrer les louanges du Seigneur; votre langue ne sait plus rien dire pour lui représenter vos besoins et lui offrir des vœux; ou vous la demandez mal, sans foi, sans attention, sans humilité, sans ferveur, ou vous la demandez sans insister, sans persévérer; vous vous lassez trop vite.

Quelquefois Dieu veut être longtemps supplié, et, si l'on n'obtient pas tout à l'heure ce que l'on désire, il ne faut pas se rebuter, s'ennuyer et perdre courage. La conversion surtout n'est ordinairement pas l'affaire d'un moment; il semble que pour changer les cœurs, la grâce veuille imiter la marche de la nature; elle n'agit que lentement et par degrés, vous diriez qu'elle ne peut qu'avec le temps arriver à son but : excepté pourtant quand il plaît à celui qui en est l'auteur, de signaler son pouvoir par des coups d'éclat, comme dans la conversion de saint Paul : mais c'était un miracle, et les miracles ne sont pas dans l'ordre commun.

La grâce vous manque? et que faites-vous pour la mériter? Que ne faites-vous pas pour l'éloigner davantage? vous ne cessez d'insulter celui qui la donne; chaque jour vous l'irritez, vous le provoquez par de nouvelles injures : retenu par une patience infatigable, il ne vous extermine pas encore; au moins le forcez-vous de vous abandonner à votre sens réprouvé. Que dis-je? il est si bon, si généreux, qu'il se venge par des bienfaits : votre ingratitude est monstrueuse, votre malice appelle son tonnerre sur votre tête; et malgré tout il ne peut vous oublier; il vous poursuit, il vous presse, il vous sollicite; c'est vous qui fuyez, qui craignez d'être vaincus : et vous avez osé vous plaindre que la grâce vous manque! Mon Dieu! donnez donc la parole à leur conscience, à toutes les puissances de leur âme; animez cette chaire de vérité, ces tribunaux, ces autels, les murs et les voûtes de ce temple; commandez au ciel et à la terre, même à l'enfer de parler; faites paraître tous les témoins de ce que vous avez fait pour leur conversion, tous ils vont déposer contre eux, tous ils vont crier d'une voix unanime : à l'injustice! au blasphème! Non, la grâce ne vous manque pas, c'est vous qui manquez à la grâce dont vous faites le plus criminel abus. Oh! si vous aviez pour votre avancement dans le monde, autant de moyens que vous en avez pour vous convertir, tout irait au gré de vos vœux, parce que vous sauriez y mettre du vôtre; mais, parce que vous ne voulez faire aucun sacrifice, vous ne vous convertissez pas. Comment se convertir quand on ne renonce à rien de ce que l'on doit s'interdire; quand on redoute, qu'on abhorre toutes les pratiques propres à détruire les mauvaises habitudes, et à substituer à leur place des habitudes contraires; quand on veut guérir des ulcères invétérés, presque incurables, par des remèdes sans vigueur? La chose est-elle possible? Il vous faudrait une grâce triomphante, qui vous convertît sans qu'il vous en coûtât rien, qui pût vous enlever, comme par surprise à tout ce que vous aimez, sans vous faire passer par aucune épreuve; avec la meilleure volonté, je ne puis vous la promettre. Vous avez forgé seuls les chaînes qui vous écrasent, c'est la moindre chose que vous aidiez à les briser : le poison qui vous consume, vous l'avez avalé à longs traits et par délectation; et vous voudriez être délivrés subitement et sans des accès de douleur? Etes-vous raisonnables? Il vous faudrait peut-être plus encore que je n'ai dit. Ne vous faudrait-il point une grâce qui pût vous convertir en vous laissant votre idole, vos plaisirs, votre luxe, votre orgueil, vos ressentiments, votre haine, votre avarice, votre dureté, vos complaisances pour votre corps; toutes vos passions; une grâce qui pût établir sur le même trône Dieu et le démon, vous conduire au ciel par le chemin qui conduit en enfer : ne l'attendez pas, il n'y a point, il ne peut y en avoir de cette espèce.

Concluons, mes frères, que, si le changement du cœur est difficile et ne peut s'opérer sans le secours d'une grâce puissante, il est pourtant vrai dans un sens qu'il ne dépend que de la volonté du pécheur, et que celui qui reste dans l'impénitence ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Ne dites donc plus qu'il vous est impossible de triompher de vos penchants, et de vous faire un cœur nouveau. Ne nous dites plus que votre état, votre emploi vous met dans l'impossibilité de vous convertir, et que vous n'avez pas les grâces puissantes qui vous sont nécessaires; ne nous dites rien de tout cela, vous pouvez vous convertir si vous le voulez; non d'une volonté faible et timide que tout rebute, déconcerte et arrête; mais d'une volonté ferme et bien prononcée, qui, vous faisant mépriser tous les obstacles, saisir avec avidité tous les moyens, ne vous laisse envisager que la fin, et vous y porte avec toute l'ardeur que le véritable désir inspire. Que vous soyez ainsi déterminés, je réponds du succès. Vous rencontrerez des épines sur votre route, vous devez vous y attendre, beaucoup moins toutefois que vous ne pensez, et encore seront-elles bien moins piquantes que tant de remords, tant d'inquiétudes, qui viennent nuit et jour troubler votre repos. Au reste, mes frères, si vous avez à regretter que vos cœurs ne soient pas plus facilement épris des beautés de la vertu, celui qui vous les a donnés ne l'ignore pas, et il saura suppléer au défaut de la nature par des grâces plus fortes. Voulût-il même que, pour vous convertir, vous eussiez bien plus à travailler, bien plus à combattre qu'une infinité d'autres, ne vous affligez pas; animez-vous plutôt; cette grande difficulté sera d'un heureux présage : s'il vous impose une tâche plus pénible, c'est qu'il voudra vous récompenser avec plus de générosité; la victoire étant plus glorieuse, la couronne sera plus brillante. Puissiez-vous la mériter! Ainsi soit-il.

SERMON IX.

CONVERSION A LA MORT.

Pour se convertir il faut y penser, le vouloir et le pouvoir.

Miserabili obitu vita functus est. (II *Mach.*, IX, 28.)

Il mourut d'une mort misérable.

Si dans une maladie sérieuse on tarde trop à employer les remèdes nécessaires, elle fait chaque jour des progrès; on peut lui donner, par sa négligence, le temps de devenir incurable. Il en est de même de la conversion : plus on la diffère, plus elle devient difficile et douteuse; les maladies de l'âme, comme celles du corps, prennent à vieillir de plus mauvais caractères; et lorsqu'un pécheur arrive aux derniers instants de sa vie sans avoir profité des grâces de salut, presque toujours il meurt d'une mort misérable, il meurt impénitent : ainsi mourut ce prince orgueilleux et impie, dont l'Écriture nous trace le plus horrible portrait; ce prince endurci, que les châtiments de la divine miséricorde n'avaient pu corriger, Antiochus : *Miserabili obitu vita functus est.*

Une chose bien affligeante, c'est que là-dessus on se fait généralement illusion. On ne veut pas se convertir, on ne voudrait pourtant pas mourir dans le péché, et pour se rassurer, on se dit à soi-même qu'à la mort on se convertira. Il est très-peu de pécheurs, même d'impies, qui n'aient encore cette arrière-pensée. Cessez, chrétiens téméraires, cessez de vous laisser abuser par un pareil songe : tout est contre vous, je vais vous le démontrer. Supposant donc que vous traversiez heureusement les écueils sans nombre auxquels la vie humaine est exposée, et que vous terminiez votre carrière par une de ces maladies qui ne conduisent que progressivement au tombeau, dans ce cas-là même, qui est le plus favorable que vous puissiez désirer, je dis que votre conversion est si peu certaine, que sagement vous ne devez pas compter sur le succès. Pour se convertir, il faut d'abord y penser, il faut ensuite le vouloir, il faut enfin le pouvoir; et peut-être qu'à la mort vous n'y penserez pas; si vous y pensez, il y a lieu de croire que vous ne le voudrez pas; que vous en ayez et la pensée et la volonté qu'on a coutume d'avoir alors, il est encore bien à craindre que vous ne réussissiez pas. Vous verrez, par le développement de ces trois parties, si j'ai tort de vous menacer d'une fin déplorable.

Vierge sainte, refuge des pécheurs, soyez-nous propice. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Le pécheur, à la mort, ne pensera peut-être pas à se convertir; il sera difficile qu'il ait cette pensée de lui-même, encore aussi difficile qu'elle lui vienne d'ailleurs.

Comment pourrait-il penser de lui-même au salut de son âme? il n'y pensait presque jamais, lorsqu'il était en santé : pensera-t-il mieux, lorsqu'il sera couché sur un lit de douleur? L'homme de bien qui, durant les jours de sa vie, méditait souvent et par goût les années éternelles, n'y pense quelquefois plus dans une maladie, on est obligé de l'avertir; par quel événement heureux celui qui n'y a pensé que rarement et toujours malgré lui, pourrait-il tout à coup y penser? Des objets avec lesquels on n'est pas familiarisé, viennent-ils au besoin se présenter à l'imagination? Si un pécheur malade pense à quelque chose, c'est à son mal. Son premier soin devrait être de mettre ordre à sa conscience, et s'il commençait par là, tout irait bien; mais non. Il voit ou ne voit pas le danger : s'il ne le voit pas, il est sans inquiétude, ne roulant dans son esprit que des idées vagues et sans suite, à moins qu'il ne s'occupe encore de toutes ces chimères qui ont captivé ses sens et son cœur. Croit-il la maladie périlleuse? Il songe au salut de son corps : promptement il appelle de tous les hommes de l'art celui qu'il juge le plus

capable de lui sauver la vie; impatient et chagrin, dans une heure il a mis tout son monde sur pied, il veut avoir du secours : voilà seulement ce qui résulte de la crainte qu'il a de mourir. Car, mes frères, cette crainte n'est jamais sans espoir; on le flatte, on lui en impose; tous les jours on lui promet que le lendemain sera meilleur; et se persuadant plus volontiers qu'il ne succombera pas, il oublie l'affaire principale. Vous ne serez pas plus sages, pécheurs, qui, au moment où je vous parle, vous proposez de ne pas l'imiter; cet aveuglement est une punition de Dieu; quand on l'a oublié pendant sa vie, il permet qu'on s'oublie soi-même à la mort : C'est l'avertissement de saint Grégoire : *Hac animadversione punitur peccator.*

Si le pécheur près de mourir n'a pas de lui-même la pensée de s'y préparer, cette pensée ne pourra-t-elle point lui venir d'ailleurs... Vraiment si les murs qui l'environnent offraient à ses regards quelques signes de religion, quelques sujets frappants, fortement exprimés par un pinceau hardi, ici le mauvais riche au milieu des flammes, là le prodigue que son père arrose de ses larmes, la frayeur ou la confiance pourrait lui suggérer des pensés salutaires : mais point du tout; parcourez, visitez toute la maison, vous n'y trouverez pas même un crucifix; à la bonne heure des tableaux de famille qui ont nourri, soutenu son orgueil; des gravures indécentes qui ont éclairé, amusé, échauffé sa passion; des chefs-d'œuvre d'immoralité, qui ne sont propres qu'à lui rappeler des souvenirs criminels, qu'à lui faire regretter des jouissances dont il aurait dû rougir.

Je demande ensuite si, parmi les personnes qui seront autour de lui, il s'en trouvera d'assez religieuses ou d'assez peu timides, pour l'entretenir des jugements de Dieu, et l'engager à se réconcilier. On ne doit guère compter sur ses amis, il n'en a le plus souvent que de son caractère, qui certes n'approcheront pas de sa couche pour faire les prédicateurs; ils n'entreprendront pas, c'est au moins ce qui se voit rarement, de l'amener à faire ce qu'ils ne font pas eux-mêmes; ils en auraient la pensée, que la honte leur fermerait la bouche, ils seront les premiers à le rassurer et à recommander qu'on ne l'alarme pas.

Sera-ce le médecin qui voudra l'avertir du danger? Il le verra mieux que personne, quoiqu'il puisse être trompé lui-même : Je veux bien au reste qu'il ne le soit pas, osera-t-il lui faire entendre qu'il le condamne à mort, lui qui n'est appelé que pour le faire vivre? Osera-t-il lui annoncer franchement qu'il faut penser à l'éternité? Nous en connaissons qui sauraient faire cette bonne œuvre, et nous les honorons comme des hommes précieux à l'humanité; mais il en est d'autres qui, s'imaginant que leurs soins ne doivent pas s'étendre au delà du corps, aimeront mieux, pour n'encourir la disgrâce de personne, se tenir sur la réserve et ne rien dire.

L'épouse, les enfants, les parents de ce malheureux prendront-ils plus d'intérêt à son âme? Ce n'est pas toujours l'usage; si vous en exceptez un trop petit nombre de familles chrétiennes qui savent employer tous les moyens pour que la religion puisse les consoler de leurs pertes, on agit dans le sens contraire. Il faut que le malade n'ait aucun soin, c'est une mesure strictement ordonnée, et on écarte tout ce qui pourrait faire sur son esprit quelque impression fâcheuse. On lui parlerait encore d'une affaire embrouillée qui a besoin d'être éclaircie, et, en général, de tout ce qui peut intéresser les vivants; mais on ne va pas lui proposer un confesseur, on occasionnerait un redoublement dont les suites seraient funestes; la vue seule de notre habit le ferait tomber en défaillance, c'est un habit de deuil qui n'annonce que la mort; il n'est point encore reconnu que la paix de la conscience et la grâce des sacrements produisent d'admirables effets, et on rejette comme un poison le plus excellent des remèdes.

Le pasteur enfin pourra savoir que tel pécheur qu'il connaît est en danger de mort, et qu'il n'y a pas de temps à perdre. C'est bien le personnage le plus propre à lui parler de pénitence; mais comment faire pour être admis dans une maison où l'on est en garde contre lui. Comment pénétrer jusqu'au lit d'un moribond qui ne le demande pas, qui n'a jamais voulu l'entendre, qui ne le voyait qu'avec peine? N'importe, il n'est rien que le zèle ne tente, et il se hasardera : mais peut-être n'ira-t-il que jusqu'à la porte. On lui dira ce que plusieurs fois on nous a dit : le malade n'est pas visible; il a passé la nuit la plus laborieuse, maintenant il repose. Il repose! quel repos! Il repose sur le bord de l'abîme! il repose, tandis que les démons qui veillent, n'attendent que le signal pour enlever leur proie! et on le trouve bien en cet état! Le pasteur tristement se retire. Il revient, il insiste; il n'obtient pas plus que la première fois, on le trouve importun. Cependant la maladie va son train, et elle arrive à son dernier période, la raison s'absente; le délire, la suffocation, la perte de la parole et du sentiment, tous les symptômes avant-coureurs du trépas annoncent que la scène va finir : on court ou l'on ne court pas chercher l'homme de Dieu, c'est la même chose; il n'y a plus rien à faire, le malade est agonisant ou mort. Prêtre du Seigneur, que votre âme doit être affligée! Dites-nous quelles pensées se présentent alors à votre esprit? S'il vous eût été possible d'aborder ce misérable et de lui parler le langage de la religion, qui sait si vous n'eussiez pas fait d'un grand pécheur un grand pénitent; au lieu qu'en vous rebutant impitoyablement, on lui a ouvert les portes de l'enfer. Cruels amis! enfants dénaturés! épouse infidèle et barbare! c'est là votre amitié, votre tendresse! Que n'étiez-

vous donc ses ennemis? vous n'auriez pas fait autour de sa personne un rempart impénétrable, les paroles de la vie auraient frappé ses oreilles, il serait sauvé. Oh! que de reproches vous avez à vous faire! que les jugements de Dieu seront terribles pour vous! Craignez aussi, craignez la plus triste mort.

DEUXIÈME PARTIE.

Que dans sa dernière maladie le pécheur pense à se convertir, soit qu'il ait cette pensée de lui-même, soit qu'elle lui vienne d'ailleurs, le voudra-t-il? Il est à croire, ou qu'il ne le voudra point du tout, ou qu'il ne le voudra pas librement et sincèrement.

Le péché nous endurcit en même temps qu'il nous aveugle. Aujourd'hui vous ne voulez pas entreprendre de vous décharger des crimes qui vous accablent, un pareil travail vous romprait la tête : il serait plus vrai de dire que vous ne voulez pas renoncer à ce qui vous attache. Vous déterminerez-vous plus volontiers, lorsque vous aurez l'esprit aussi malade que le corps, à vous engager dans un labyrinthe beaucoup plus embarrassant qu'il ne l'est dans le moment actuel? Le démon, qui a déjà tant d'empire sur vous, n'en aura-t-il pas encore davantage? Abandonnera-t-il une victime qui sera sur le point d'être irrévocablement à lui? Vous ayant toujours fait différer votre conversion, en vous persuadant qu'il serait assez tôt d'y travailler à la dernière heure, ne saura-t-il pas vous faire différer encore jusqu'à ce qu'il soit trop tard? On vous dira qu'il serait prudent de faire venir un prêtre : Je ne suis pas encore mort, répondrez-vous avec dureté, ou vous ne répondrez rien. Le prêtre appelé sans votre consentement, je le suppose, vous exhortera de tout son pouvoir à purifier votre conscience : vous n'y serez jamais disposé; vous opposerez constamment prétextes sur prétextes; ce sera toujours à demain. C'est que, sans le dire précisément, vous ne voudrez pas. Quand on a la volonté bien décidée de faire une chose, une chose importante et nécessaire, on ne recule point ainsi : on s'empresse d'entamer l'œuvre; on appréhende, avec raison, que le moindre délai ne la rende impossible.

Il est des pécheurs plus hardis, qui formellement refusent. Ils savent bien qu'ils se sont enrichis de la manière la plus illégitime, la plus odieuse, et qu'on exigerait ce qu'ils ne veulent point faire. Ils savent bien, ces autres pécheurs, que nécessairement il faudrait une rupture éclatante pour faire cesser, pour réparer le scandale qui subsiste; et l'objet de leur passion leur est trop cher : leur dernier crime sera leur dernier soupir. Je n'ai pas fait de mal, disait à ma connaissance un pécheur qu'on exhortait au lit de la mort à faire pénitence, je n'ai pas fait de mal, pourquoi me confesserais-je? Il n'avait pas fait de mal, disait-il, et il avait vécu plus de soixante ans dans tous les désordres. On lui fit toutes les représentations, toutes les instances; on épuisa toutes les ressources de la charité : on n'y gagna rien. Qu'on ne me tourmente pas davantage, qu'on me laisse tranquille : ce furent là ses derniers mots. L'Esprit-Saint l'a dit : *Une fois que l'impie s'est enfoncé dans l'abîme*, il n'est plus sensible, *il méprise tout : « Impius cum in profundum venerit, peccatorum contemnit. »* (*Prov.*, XVIII, 3.)

Que penser maintenant d'un assez grand nombre de pécheurs, qui, à la mort, semblent vouloir effectivement se rapprocher de Dieu? Qu'en penser? On peut dire que la plupart, je ne dis pas tous, ne le veulent pas d'une volonté libre et sincère : tout est forcé par les circonstances, tout est purement superficiel. L'un consent à voir un ministre, pour céder aux importunités de quelques personnes charitables, et s'épargner assauts sur assauts, peut-être encore pour sauver l'honneur de la famille en sauvant les apparences. On lui fait dire qu'il se repent; il faut bien qu'il le dise, autrement il n'y aurait rien à faire; mais son âme endurcie reste muette : c'est le rocher, qui n'a ni sentiment ni voix, et qui fait répéter à l'écho quelques sons. Et on se rassure sur le sort de ce pécheur : Enfin, dit-on, à force de sollicitations on en est venu à bout, il a fait son devoir. Le bruit de cette conversion se répand. Ceux-ci sont satisfaits, ceux-là sont étonnés, quelques-uns sont scandalisés; et vous, ô mon Dieu! vous gardez le silence; il n'est pas temps de le rompre : le grand jour de la manifestation n'est pas arrivé.

Un autre se décide plus facilement; aussitôt abattu, il demande le pasteur ou autre, n'importe. C'était là son calcul; plusieurs fois il avait dit qu'il ne voulait pas mourir sans prêtre. Tant que la mort lui semblait éloignée, il aimait le péché; présentement, il le déteste. Le péché n'est pourtant pas plus détestable qu'il ne le fut dans tous les temps. Quelle est donc la cause d'une pénitence si subite? La voici, mes frères. Ce pécheur ne voulait voir, durant les jours de sa vie, que les charmes du péché; et aujourd'hui, il est forcé de ne voir que les châtiments du péché. Il est pénitent par la seule crainte du feu qui va l'atteindre; semblable à un assassin qui vous demande la paix quand il voit que vous êtes le plus fort et que vous allez l'écraser : c'est bien s'avouer vaincu, ce n'est pas une preuve que le cœur soit changé. Le voilà, ce pécheur, sur le point de finir; jamais on ne le reverra debout, il ne sortira de chez lui que pour être porté en terre, et il promet de n'aller plus au bal, plus au théâtre; plus dans ces lieux de débauche, de libertinage et de jeux; de mettre tout en œuvre pour réparer les années perdues. N'est-ce pas dire équivalemment : Je renonce au péché, parce que je ne puis plus pécher; je fais à Dieu le sacrifice de tout, parce que je ne puis plus rien retenir. Oui, sa volonté est contrainte par la nécessité. S'il pouvait se persuader qu'il n'y eût point d'enfer, il ne se confesserait pas : il

ne se confesse que par des motifs humains et par une crainte naturelle; que par un effet des impressions qu'une éducation chrétienne fit sur son esprit; que par la fausse idée, dont il est imbu, qu'il suffit, pour être converti, de donner extérieurement quelques marques de conversion.

Je puis vous convaincre que ce n'est pas témérité de le juger aussi peu favorablement, et pour cela je n'ai pas besoin de reproduire ces exemples de l'Ecriture continuellement rebattus dans la chaire de vérité, je ne veux que l'expérience. De quoi s'occupent presque toujours ces pécheurs qui ont donné des signes de conversion en certaines maladies qu'on avait crues mortelles et qui ne l'ont point été ; de quoi s'occupent-ils, lorsqu'ils sont convalescents? Les entendez-vous remercier le Seigneur de les avoir conduits jusque sur le bord du précipice pour leur dessiller les yeux ? Les voyez-vous diriger leurs premiers pas vers l'autel, pour y renouveler leurs résolutions et s'acquitter de leurs vœux d'une manière authentique et solennelle? Sont-ils impatients de rectifier, comme on le leur a fait promettre, de recommencer même une confession qui demandait les plus grands détails avec les plus longues épreuves, et qui à cause des circonstances n'a été que précipitamment ébauchée? Ne sont-ils pas plutôt fort empressés de rentrer dans le monde, de reprendre leurs habitudes, de retourner à tous leurs plaisirs? Leurs amis, ou mieux, leurs complices accourent les féliciter; on se concerte, on forme des projets ; quelquefois les malades sont encore au lit, que déjà tout est arrangé, et tout s'exécute, dès qu'ils se croient assez forts pour jouer impunément leur rôle. Vous ne retrouvez plus ces pénitents qui faisaient de si belles protestations, vous ne retrouvez que des pécheurs, des pécheurs impudents qui ne rougissent pas de publier, au moins par leur conduite, qu'ils ont manqué de parole à Jésus-Christ. Après cela, mes frères, m'accuserez-vous de témérité pour avoir dit que les pénitences qui se font à la mort, n'étant communément pas voulues d'une volonté libre et sincère, ne sont, dans l'ordinaire que des pénitences fausses, que des masques de pénitences : *Pœnitentiæ larva.* (S. Chrysost.) Hâtons-nous d'achever: il est fort à craindre que les pécheurs, même en voulant se convertir à la mort, n'y réussissent pas; c'est ma dernière partie, arrêtons-nous un instant.

TROISIÈME PARTIE.

La conversion dépend de Dieu et du pécheur, vérité de foi. On peut encore se convertir à la mort, si on le veut, ne désespérons personne. Cependant à ce dernier moment le pécheur a fort à craindre, et de son côté, et du côté de Dieu, que ce ne soit une affaire manquée.

De son côté, le pécheur mourant ne peut presque plus rien ; car on ne se décide que quand il n'y a plus d'espérance de vie, qu'à la dernière extrémité. C'est un malade qui exige les plus grands ménagements, qui éprouve à chaque instant de nouvelles crises, toujours plus violentes les unes que les autres : est-il à présumer qu'il ait assez de force et de résolution, pour remporter en si peu de temps une victoire qui demande tout l'homme, une victoire qui a coûté tant d'années de combats, de prières, de larmes et de soupirs aux plus grands saints ? Il n'a l'imagination remplie que d'idées fausses et criminelles, et il faut qu'il conçoive des idées contraires ; les créatures absorbent ses affections et ses sentiments, et il faut qu'il aime son Créateur de toute son âme ; les nœuds de l'habitude le tiennent captif comme un malfaiteur qu'on va livrer à ses bourreaux, et il faut qu'il rompe ses chaînes et se remette en liberté : il faut que tout cela se fasse, et se fasse tout à l'heure, il n'y a pas un moment à perdre, c'est ici qu'il est vrai de dire : *La cognée est au pied de l'arbre* (*Matth.*, III, 10). quelle tâche, mes frères, pour un homme beaucoup plus faible que jamais sous tous les rapports ! Il est tourmenté par la douleur, déchiré par les remords, déconcerté par la pensée de l'avenir : dites-moi s'il est capable de faire en cet état, ce qu'il a dit plusieurs fois ne pouvoir faire, lorsque, étant en pleine santé, il lui était bien moins difficile de lever tous les obstacles. Qu'il s'agisse de se confesser et de produire un acte d'amour de Dieu, il ne sait pas même comment s'y prendre, il faut qu'on lui dise tout comme à un enfant. Il n'y avait rien à lui dire, lorsque dans ses beaux jours il faisait l'amusement des sociétés par ses plaisanteries indécentes et malignes ; c'était une merveille de l'entendre : il n'y avait rien à lui dire, lorsque animé par la passion il voulait triompher de la faiblesse de cette jeune personne; qu'il était éloquent, insinuant, persuasif ! Et aujourd'hui il ne peut accuser ses fautes, il ne sait seulement pas dire : Mon Dieu ! je vous aime : mon Dieu ! que je regrette d'avoir été votre ennemi ! Une étincelle suffit pour enflammer le juste au lit de mort; vous n'avez pas sitôt prononcé le nom de Dieu qu'il s'empare de la parole, et ne tarit plus ; c'est que son âme nourrie par la piété est une source féconde d'où viennent abonder sur ses lèvres les expressions les plus touchantes : au lieu que le pécheur n'a point où puiser ; son âme, à lui, est dans une débilité, une sécheresse qui lui permettent à peine de répéter quelques mots qu'on lui suggère et qu'il ne sent pas ; son repentir, comme sa confession, n'est que sur la langue du prêtre qui fait seul tous les frais.

Ce n'est pas que ce pécheur, je l'ai déjà dit en d'autres termes, soit dépourvu de toute espèce de grâce, il a au moins celle de demander toutes les autres; mais il faut savoir en faire usage, a-t-on cette science à la mort, quand on ne l'a point eue pendant sa vie? Et cette grâce, la prière, en réunissant même toutes les qualités qui lui sont essentielles, ne conduit ordinairement

au salut que par degrés, c'est la première pierre d'un édifice qui ne s'élève qu'avec lenteur; qu'on ne s'imagine pas que toutes les conversions s'opèrent d'un regard, comme celle de saint Pierre, d'un éclair comme celle de saint Paul, il faut du temps : et le pécheur qui n'a fait aucuns préparatifs, qui n'a pris aucunes mesures, tant qu'il n'a pas cru la maladie mortelle, n'a plus qu'un jour, peut-être une heure à sa disposition... Ne peut-on pas, me direz-vous, ne peut-on pas, en voyant la mort de si près, commander à la nature des efforts qu'elle n'eût jamais faits? D'ailleurs on n'est plus ébloui par l'éclat perfide des vanités du siècle, l'illusion cesse, la raison et la religion reprennent leurs droits, toutes les difficultés sont aplanies... Réflexions pitoyables! Tout est encore à faire, puisqu'il n'y a rien de fait, et on ne voit plus de difficultés! Les plus grandes difficultés restent; je veux dire, le dégoût pour les choses spirituelles, l'aversion pour tous les remèdes dont on a besoin, et surtout la défiance en la bonté de Dieu, défiance presque invincible, quand on a été si longtemps pécheur. Et de quoi, je vous prie, la nature est-elle capable dans un mourant? dans un mourant fatigué, épuisé, excédé? Est-ce là le moment d'en obtenir des prodiges? L'aspect d'une mort prochaine, loin de ranimer le pécheur, le glace plutôt et le désespère. Ne trouvant donc, pour ainsi dire, plus de ressource en lui-même, les grâces ordinaires que toutes ses puissances bientôt anéanties ne peuvent guère seconder, ne sont à peu près pour lui, que ce que la lumière est pour un aveugle. Il faudrait que Dieu fît presque tout lui seul, qu'il mît en jeu quelques-uns de ces ressorts impétueux qui semblent ne laisser à l'homme que le temps de consentir; le voudra-t-il! Voilà où nous en sommes.

Ici, mes frères, je ne veux rien prendre sur mon compte, décidez la question vous-mêmes. Qu'en pensez-vous donc? Sera-ce à un fugitif qui toujours l'aura dédaigné, et qui ne voudra se soumettre à ses lois que quand il faudra mourir, que Dieu accordera la plus précieuse de toutes les faveurs? Sera-ce à l'égard d'un économe infidèle qui aura dissipé tous ses biens, qu'il se montrera prodigue? Sera-ce à la main d'un lâche qui n'aura pas voulu se défendre, ou d'un rebelle qui aura combattu tant d'années contre sa miséricorde, qu'il mettra la palme de la victoire. Un riche qui a été comblé de tous les biens, et qui s'en est servi pour commettre tous les crimes; un riche qui a entièrement épuisé la coupe des plaisirs, et dont le bonheur doit être fini; le fera-t-il passer d'un paradis dans un autre? Des vieillards qui ont assez vécu pour avoir eu toutes les grâces, et qui n'ont profité d'aucunes; des vieillards qu'il a tenus si longtemps assiégés pour les enlever au plus cruel tyran, et qui n'ont pas voulu se rendre; viendra-t-il avec des forces nouvelles les emporter d'assaut au moment où ils seront sur le point d'être sacrifiés? Des savants qui auront voulu tout étudier, tout savoir, hormis le grand secret de se sauver; des savants qui auront abusé de leur esprit et de leurs talents pour accréditer le mensonge; voudra-t-il oublier leur malice et leur apprendre dans une seule et courte leçon, la sienne qui fait les saints? Encore une fois, mes frères, qu'en pensez-vous? Je n'ose dire ni oui ni non; mais vous, répondez, à sa place que feriez-vous? Que ferions-nous? Dieu agit bien autrement que les hommes, il est plus indulgent et plus généreux... Vous avez dit vrai; mais ce que les hommes font par passion, il le fait enfin par justice. Nulle part il n'a dit aux pécheurs impénitents : Attendez, si cela vous plaît, attendez à vous convertir jusqu'aux derniers instants de votre vie, j'aurai toujours le temps de vous sauver; bien le contraire, il les avertit de le chercher tandis qu'il peut être trouvé : il est donc un temps où l'on ne le trouve plus, et quand sera-ce, si ce n'est pas à la mort? *Quærite Dominum, dum invenire potest.* (*Isa.*, LV, 6.)

Si je vous disais : personne ne sera réprouvé; justes ou pécheurs, tous ont à la mort des grâces qui les sanctifient : me croiriez-vous? Pourriez-vous vous empêcher de me répondre : Cela ne peut être; qui pourrait arrêter le torrent des passions humaines? Où serait la justice de Dieu? où serait la vérité de ses oracles? Votre réponse serait sensée. Il en est donc qui se damnent. Or, mes frères, s'il en est, comme on ne peut en douter, à coup sûr ce ne sont pas ceux qui toute leur vie servent fidèlement le Seigneur, plutôt que ceux qui vieillissent dans tous les désordres; le péché n'est pas une meilleure disposition pour bien mourir que la pratique des vertus. Sentez-vous la force du raisonnement que je vous fais?

Dieu peut convertir les pécheurs à la mort, aussi facilement que durant leur vie.... Je ne vous ai pas dit que cela lui fût impossible; mais fait-il tout ce qu'il peut? Il peut aussi ressusciter les morts, ce miracle ne lui coûterait pas plus que la conversion d'un pécheur; voudriez-vous risquer votre vie dans l'espoir qu'il vous ressusciterait? Je ne le crois pas; cependant vous voulez bien risquer votre salut, vous persuadant qu'il ne vous refusera pas à la mort une grâce que vous aurez refusée toute votre vie! Vous osez vous promettre tout le bien que peut vous faire sa bonté, cette bonté qui vous enhardit à le provoquer par toutes sortes de crimes, et vous ne songez point aux rigueurs de sa justice! Vous comptez sur un bienfait que vous ne méritez pas, et vous ne redoutez point un châtiment que vous méritez! Voyez comme vous êtes inconséquents!

De plus grands pécheurs que nous, répliquez-vous encore, sont morts pénitents.... De plus grands pécheurs que vous? Qui vous l'a dit? Ils avaient pu faire plus de bruit dans le monde que vous, mais étaient-ils réellement plus coupables? La balance n'est-elle pas entre les mains de Dieu? Et comment avez-vous su qu'ils étaient morts

pénitents? Lorsqu'ils ont reçu le saint viatique, a-t-on entendu Jésus-Christ dire à quelques-uns d'eux : Aujourd'hui vous serez avec moi en paradis? Il ne l'a dit qu'à un seul pécheur mourant, et c'était dans une circonstance où il convenait, ce semble, qu'il signalât sa miséricorde, il était en croix ; ce pécheur même était plus excusable que vous, étant moins éclairé que vous ne l'êtes, et Dieu a fait pour vous plus qu'il n'avait fait pour lui. Il ne vous faut qu'un jour, même une heure, pour faire des saints, la grâce ordinairement n'y va pas si vite. Ce n'est pas une confession, presque toujours mal faite, qui doit être regardée comme une preuve certaine de conversion, il est nécessaire que le cœur soit changé, est-ce l'affaire d'un moment? L'Eglise ne le pense pas, puisqu'elle nous recommande de faire passer les pécheurs par des épreuves convenables, avant de les réconcilier.

Concluons ensemble, chrétiens mes frères, non pas que Dieu abandonne les pécheurs à la mort, au point de ne leur accorder aucun secours; mais que les pécheurs s'étant eux-mêmes abandonnés toute leur vie, sont enfin parvenus avec le temps et par la privation presque entière des facultés de leur âme, à une telle impuissance, qu'ils ne se prêtent plus aux mouvements des grâces ordinaires, elles sont inutiles : leur cœur, desséché par un feu criminel, ne répond plus à rien ; il leur faudrait, avec cette faible volonté qu'ils ont de se convertir, car tout est faible dans un mourant, il leur faudrait une grâce spéciale, miraculeuse ; c'est présomption de l'attendre ; et sans vouloir prononcer la réprobation de personne, je pense, d'après tous les témoignages, d'après toutes les autorités, qu'il y a bien à craindre pour leur salut.

Mes frères, et c'est à tous les pécheurs qui vivent dans l'éloignement de Dieu que je parle, mes frères, ce n'est pas une vaine terreur que j'ai voulu jeter dans vos esprits, le sujet est vraiment effrayant et digne de toutes vos réflexions ; je ne vous répète pas encore ce que saint Jérôme a dit là-dessus, vous frémiriez. Auriez-vous donc entendu des vérités si terribles sans aucun fruit? Je ne sais ce qui se passe au dedans de vous-mêmes, mais je me flatte de l'espoir bien doux, qu'en sortant de cette assemblée, les pécheurs vont se dire dans le secret de leur âme : Il n'y a plus à nous le dissimuler, nous nous perdons : Dieu est patient et miséricordieux ; il aime toujours ses créatures plus qu'un père n'aime ses enfants ; même à l'heure de la mort, il pourrait nous sauver ; tout cela est certain : cependant il est évident que nous nous exposons à mourir dans sa disgrâce. Une fois renversés par la maladie, nous ne serons occupés que de nos douleurs, que de nos intérêts temporels ; nous n'aurons peut-être pas auprès de nous un parent, un ami assez charitable pour nous avertir de penser à faire pénitence. Que nous y pensions, nous ne le voudrons probablement pas ; nous croirons qu'il est trop tard d'entreprendre une chose si difficile ; la honte de céder ainsi la victoire nous retiendra; le démon saura nous rendre sourds ; on ne pourra nous déterminer ; ou si nous nous déterminons, ce ne sera que par des motifs humains, par condescendance ou par crainte, il en résultera tout au plus quelques apparences.

Quand nous voudrions nous convertir, le pourrions-nous encore? Enervés au service du monde et des passions, de quels efforts serons-nous capables? Des grâces plus qu'ordinaires ne nous suffisent pas actuellement, de plus communes nous suffiront-elles alors? Aurons-nous plus de confiance, plus de force, plus de courage? Dieu, dont la patience sera lassée, voudra-t-il attirer à lui, par des prodiges, des ingrats qui l'auront si longtemps méprisé? Oui, nous nous perdons. Ayez pitié de nous, Seigneur ; voilà que nous ouvrons les yeux, et nous allons prendre les mesures nécessaires pour prévenir le malheur qui nous menace. Jusqu'ici nous avons vécu sans vous aimer, vous, le meilleur, le plus généreux, le plus aimable de tous les pères ; est-il encore trop tôt de vous donner notre cœur? Ah! ce serait à vous de nous repousser avec dédain ; à quel titre pouvons-nous implorer votre clémence? Mais elle est infinie : rassurés par ce souvenir, nous osons nous rapprocher de vous, et nous vous promettons de satisfaire à votre justice par une pénitence sincère et durable, afin de mourir de la mort précieuse des justes. Ainsi soit-il.

SERMON X.

LE PÉCHEUR ABANDONNÉ DE DIEU.

Causes de cet abandon.

Vos reliquistis me, et ego reliqui vos. (*II Paral.*, XII, 5.)

Vous m'avez abandonné, et moi aussi, je vous ai abandonnés.

Il est un temps où Dieu, dans sa colère, abandonne les pécheurs. Non pas qu'il les prive de toute espèce de secours et qu'il les laisse dans l'impossibilité de se convertir ; loin de nous une opinion qui, en outrageant sa bonté, n'engendrerait qu'un affreux désespoir. Tout ce que je veux dire, c'est qu'il ne leur accorde plus cette puissante protection, cette protection particulière qui assure le salut des chrétiens fidèles ; il ne leur donne que ce qu'il ne peut leur refuser, des grâces communes et purement suffisantes avec lesquelles il est encore possible de se sauver, avec lesquelles néanmoins on ne se sauve ordinairement pas. Effrayante vérité à laquelle on pense trop peu.

Mais une autre vérité bien consolante, c'est que Dieu ne nous abandonne jamais qu'auparavant nous ne l'ayons abandonné : si la foi catholique nous enseigne que les pécheurs ne peuvent revenir à lui qu'il ne fasse les premières démarches, elle nous enseigne aussi qu'il ne fait qu'achever, en s'éloignant la réprobation de ceux qui l'ont voulue et qui l'ont commencée. Quand l'Eglise ne l'aurait pas formellement déclaré dans le concile de Trente, pourrions-nous en douter après

avoir entendu le prophète dire à Roboam et à tout Israël de la part du Seigneur : *Vous m'avez abandonné, et à mon tour je vous ai abandonnés : « Vos reliquistis me et ego reliqui vos ? »*

Dieu ne traite pas tous les pécheurs de la même manière ; les uns plus tôt, les autres plus tard deviennent victimes de sa justice et de leur méchanceté ; personne ne peut en assigner la raison, sa conduite, toujours infiniment juste, est absolument impénétrable : mais on peut dire comment on arrive à un si triste état ; c'est ce qu'il nous importe de savoir, afin de ne pas y tomber : apprenez-le donc, chrétiens mes frères.

Abuser de sa raison pour s'établir et vivre dans l'incrédulité, abuser des avertissements et des reproches de sa conscience et la forcer de se taire pour être tranquille dans ses désordres, - abuser des dons de l'Esprit-Saint par un mépris continuel de ses grâces, et surtout des grâces les plus excellentes, les plus signalées : c'est ainsi qu'on mérite d'être abandonné de Dieu.

Tel est le sujet que je vais proposer à votre attention. Nous avons besoin de lumières, moi pour vous parler avec intérêt, et vous pour m'écouter avec fruit ; demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

Il existe un être nécessaire, indépendant, éternel, un Dieu ; le grand livre de la nature, qui jamais ne se ferme à nos yeux, et qui offre à notre admiration une suite non interrompue de tableaux si magnifiques et si variés, ne permet pas à celui qui pense de le révoquer en doute ; tant de merveilles n'ont pu sortir du néant sans une cause première, une cause intelligente, essentiellement distinguée de l'ouvrage. Il est d'une évidence non moins palpable que cette cause existante par elle-même est un être souverainement parfait ; Dieu peut-il être autrement conçu ? Comme il fut notre créateur, il est aussi notre conservateur ; nous n'avons pas plus de pouvoir pour continuer d'être, que nous n'en avions pour commencer à être, et nous n'en avions aucun. C'est donc sa providence qui pourvoit à tous nos besoins. Qui est l'ouvrier, dit saint Ambroise. Qui néglige le soin de son ouvrage ? *Quis operator negligat operis sui curam ?* Moins attentif que les hommes, Dieu abandonnerait-il à leur impuissance des créatures auxquelles il a bien voulu donner l'être ? Un père qui oublierait sa famille, quel nom faudrait-il lui donner ? Elle est, sa providence, infiniment féconde en ressources, parce qu'en lui tout est nécessairement infini ; l'Être suprême est le bien suprême.

On sait, après cela, sans autre maître que la nature, que le vice n'est point la vertu, que la vertu n'est point le vice ; que la sainteté de Dieu ne peut être indifférente à l'un et à l'autre ; que sa justice ne doit pas laisser, dans des sujets libres comme nous le sommes, la vertu sans récompense, et le vice sans châtiment ; que l'homme vicieux, jouissant souvent des honneurs, des délices, de tous les avantages du monde, et l'homme vertueux y étant souvent méprisé, maltraité, opprimé, il doit y avoir une autre vie où l'ordre sera parfaitement établi ; cette nouvelle vie nous est pareillement assurée par le désir que nous avons d'être heureux, désir naturel qui ne peut se terminer qu'à Dieu, ou bien il se jouerait de notre faiblesse ; oserons-nous l'en accuser ou nous plaindre de n'avoir pas les moyens nécessaires pour arriver à notre destination ? Ce serait insulter à ses attributs, ce serait blasphémer. D'ailleurs, mes frères, une connaissance qui se manifeste à notre intelligence humaine et qui vient à l'appui, c'est que dans nos âmes il n'y a pas de principes de dissolution, qu'il est impossible d'apporter aucune preuve, d'assigner aucune cause qui puisse faire douter raisonnablement de leur immortalité, et qu'elles ne doivent pas être anéanties, tandis que le corps ne l'est pas ; cet édifice matériel, bien moins noble sans doute, quoique la structure en soit admirable, ne fait, au moment où les deux substances se séparent, que perdre ses proportions et souffrir un dérangement de parties, mais il n'en périt pas seulement un atome.

Dieu étant ce qu'il est par rapport à nous, étant ce que nous sommes par rapport à lui, facilement on conçoit qu'il a des droits sur tout notre être ; que nous lui devons le respect, l'admiration, la reconnaissance et l'amour, un amour qui soit au-dessus de tout autre amour : il n'est rien de plus aimable, rien d'aussi aimable que lui ; infiniment aimable par lui-même, comme souverainement parfait ; infiniment aimable pour ses bienfaits, qui ne peuvent être appréciés ni comptés ; est-il une créature qui ne soit moins aimable ? Ces vérités, chrétiens mes frères, nous les portons gravées dans notre âme, nous les avons senties dès que nous avons été capables de réfléchir. Il en est une autre qui se présente à la suite, et qui part de la même source : c'est que ce ne serait pas nous acquitter envers Dieu que de nous en tenir à des affections et à des sentiments ; c'est bien là ce qui doit être l'âme du culte que nous lui devons, mais ce culte intérieur doit être soutenu par des témoignages extérieurs et publics de notre dépendance et de notre soumission ; devoir sacré que les peuples les plus sauvages ont reconnu par le seul instinct de la nature, et qu'ils ont religieusement observé. L'homme, toujours imitateur, a besoin de l'exemple de ses semblables pour le porter au bien, et il n'est point de mobile plus puissant sur lui ; l'esprit et le cœur s'élèvent lorsque les sens sont frappés ; l'appareil et la pompe des cérémonies religieuses font, jusque sur les impies, des impressions dont ils ne peuvent se défendre. On ne peut dire, en un mot, qu'il y ait quelque chose en nous qui ne doive son trib t à l'auteur de notre existence. Nos hommages n'ajoutent rien, ni à sa gloire, ni à sa félicité ; mais un débiteur est-il dispensé de payer une dette, parce que son créancier ne manque de rien ? Il résulte, par conséquent,

que la raison nous démontre la nécessité d'une religion.

La même lumière conduit plus loin celui qui sait la suivre : elle fait clairement apercevoir que le culte qui plaît à Dieu a été déterminé par Dieu lui-même; c'était à lui d'apprendre comment il voulait être honoré. Autrefois, dit saint Paul (*Hebr.*, I, 1, 2); il parlait à nos pères par ses prophètes; et à nous, il nous a parlé par Jésus-Christ son Fils. Ce Fils est le Messie annoncé dans les Ecritures; tout ce qui s'est accompli dans sa personne avait été prédit du Messie, et tout ce qui avait été prédit du Messie s'est exactement accompli dans sa personne; il n'eût pas été mieux caractérisé, quand il l'eût été après coup. La religion que nous professons n'est donc pas l'œuvre de l'homme, mais d'un Homme-Dieu. En vain s'efforcerait-on de répandre le plus petit nuage sur aucun de ces points, les faits qui prouvent la révélation, la divinité de la religion chrétienne et de son auteur sont appuyés sur une démonstration morale souveraine au premier degré.

Quoique Jésus-Christ ne soit plus sur la terre, il parle pourtant encore; l'Eglise romaine est son organe, c'est en son nom, et par le pouvoir dont il l'a revêtue, qu'elle enseigne, qu'elle décide et qu'elle juge. Il nous fallait nécessairement un tribunal visible et perpétuel, un tribunal infaillible, pour régler les mœurs et fixer les dogmes de la religion; pour lever tous les doutes, toutes les difficultés; pour s'opposer au relâchement et aux innovations que l'orgueil et la dépravation pourraient introduire. S'il y a une Providence, ce sont les paroles de saint Augustin, s'il y a dans les cœurs une voix secrète qui presse les plus grands génies de chercher Dieu et de le servir, il n'y a pas de doute qu'il n'y ait une autorité établie par Dieu lui-même, sur laquelle on puisse s'appuyer, comme sur un degré ferme et solide, pour s'élever jusqu'à lui. Sans cela nous serions le jouet continuel des doctrines humaines; et ces doctrines, semblables à un vent également inconstant et impétueux, nous emporteraient en toutes sortes d'erreurs, surtout dans un siècle où l'on fait usage de tous les artifices pour égarer et séduire le peuple chrétien.

Mais comment s'assurer que l'Eglise romaine est ce tribunal? Sans entrer dans le détail des caractères qui lui sont propres, on ne doit pas en demander d'autre assurance que sa possession; possession qui remonte jusqu'à l'origine du christianisme, possession tellement constante qu'elle n'a jamais été interrompue, jamais attaquée avec le moindre succès. C'est bien là sans doute une preuve incontestable que les différentes sectes et communions qui se sont successivement élevées depuis Jésus-Christ et hors de l'Eglise de Rome ne sont pas l'Eglise fondée par Jésus-Christ.

Voici maintenant le but de ce préambule et le raisonnement que j'ai à vous faire. Je n'avance rien qui soit au delà des limites de la raison; ne pas la faire servir à se convaincre intimement des vérités capitales que je viens d'analyser, ne vouloir pas reconnaître que la religion de Jésus-Christ est vraiment divine, et conséquemment la seule véritable, c'est abuser d'une prérogative sublime, du bienfait de l'intelligence, qui, donnant à l'homme la supériorité sur tout ce qui existe dans la nature, constitue spécialement la noblesse de son être; c'est outrager sensiblement l'auteur d'un si beau présent et mériter sa disgrâce.

Est-il possible qu'au sein du christianisme il y ait des hommes de ce caractère? Oui, sans doute, il en est de nos jours en trop grand nombre, et, pour justifier leur incrédulité, ils invoquent la raison contre la raison. Mais la raison ne se détruit point elle-même; et tous les systèmes dont ils se sont déclarés les partisans et les défenseurs ne sont que des illusions que l'honneur, comme le bon sens et la bonne foi, repousse et désavoue; l'origine en est honteuse, c'est le vice. Différentes passions leur couvrent la vue d'un noir rideau qui intercepte la lumière, et, en voulant raisonner, ils déraisonnent. Ce qu'il y a de plus parfait n'est pas exempt de leur censure, ils y trouvent à reprendre. Ce qu'il y a de plus inaccessible à l'esprit humain, ils ont la témérité de le soumettre à l'examen de leur raison, et, parce que leur raison ne peut pas plus que celle des autres hommes pénétrer des secrets impénétrables, ils en rejettent la croyance. Ce qui les accable de frayeur, ils en nient la possibilité; la pensée du ciel n'a rien qui les trouble, ils n'en parlent pas; celle de l'enfer les fait frissonner, ils n'y croient pas. Peut-on faire de sa raison un abus plus criminel et plus digne de la colère de Dieu? Un incrédule qui aurait l'âme droite avec le désir sincère de ne pas se tromper dans une affaire aussi importante, sagement se dirait à lui-même :

Mon incrédulité n'empêchera pas les dogmes de la religion d'être vrais, si réellement ils le sont : je devrais, avant tout, m'assurer s'il est indubitable qu'ils soient bien établis; si les motifs de crédibilité reposent sur des fondements inébranlables; si la révélation, dont je suis l'ennemi déclaré, peut être contestée par un bon esprit, un esprit sain. Pourquoi ne l'ai-je pas fait jusqu'ici? La raison m'en faisait un devoir, cette recherche est de sa compétence, et, loin de m'être interdite, elle m'est recommandée; ce flambeau m'eût éclairé jusqu'à l'entrée du sanctuaire fermé, où le fidèle s'arrête et ne raisonne plus, humblement il adore. Encore une fois, pourquoi ne l'ai-je pas fait? Pourquoi, au contraire, me suis-je mis un bandeau sur les yeux pour n'y pas voir? Pourquoi ai-je employé tous les moyens pour éviter la conviction et me fortifier dans mon parti? La prudence exigeait du moins que je prisse connaissance du pour et du contre, avant de prendre une détermination; et je ne l'ai pas voulu faire, j'ai condamné la religion sans l'entendre : voudrais-je être jugé de cette

manière dans une cause tant soit peu sérieuse? Il y a nécessairement en moi un mauvais levain qui corrompt toute la masse, je suis dominé par un maître puissant et jaloux, qui me rend injuste; il faut que je m'en délivre, et que ma raison reprenne ses droits.

Ainsi devraient raisonner les incrédules; mais ils en sont bien éloignés. Ils aiment les ténèbres où ils sont ensevelis, ils haïssent la vérité ne voulant pas faire le bien; et, pour les punir d'un si grand crime, Dieu les livre à leur propre sens, il se retire; l'obscurité de la nuit où il les laisse devient de jour en jour plus profonde; à force de s'égarer, on ne sait plus où l'on va : hélas! où peuvent aller des aveugles abandonnés du Père des lumières?

Cet abandon nous explique certains phénomènes aujourd'hui bien connus. De jeunes novices, encore en âge de se taire et d'écouter, sont déjà philosophes : vous les entendez dogmatiser avec confiance, se déclarer ouvertement contre Jésus-Christ et sa religion, se faire honneur de ne rien croire. Etre impie de si bonne heure! abjurer la foi pour ainsi dire dès le berceau! La cause d'un si grand mal, chrétiens mes frères, c'est qu'aussitôt qu'ils ont cru pouvoir marcher seuls, ils ont perverti leur raison; c'est le premier usage qu'ils en ont fait.

Les passions venant à fermenter et à exciter les sens à la révolte, les impressions qu'une éducation chrétienne avait faites dans leur âme étant encore récentes, ils se sont trouvés dans une gêne cruelle. D'un côté, la nature insurgée voulait impérieusement être satisfaite; de l'autre côté la religion leur criait encore assez haut pour être entendue : *Cela n'est pas permis :* « *Non licet.* » (*Matth.*, XIV, 4.) Qu'auraient-ils dû faire? Chercher du secours pour soutenir avec avantage un si dangereux combat. Ils en auraient trouvé d'abord en élevant leur esprit et leur cœur avec une intention pure vers celui qui éclaire tout homme venant au monde : ils en auraient trouvé dans le souvenir des leçons dont on avait allaité, nourri leur enfance; ils en auraient trouvé dans les conseils et la fréquentation des gens de bien, et plus particulièrement dans la sagesse des personnages distingués par leur mérite, établis même pour être les dépositaires de la véritable science (*Malach.*, II, 7); ils en auraient trouvé dans l'exemple de ce qu'il y a de plus estimable dans la société : la vertu hait le mensonge, et lorsqu'elle est suffisamment instruite, on peut la suivre sans rien appréhender; c'est un guide sûr qui ne conduira point à l'erreur; ils en auraient trouvé dans la lecture de ces ouvrages précieux qui réfutent si savamment, et d'une manière si victorieuse, les systèmes et les sophismes de la nouvelle philosophie, qui apprennent en même temps et à croire et à pratiquer.

Voilà ce qu'ils devaient faire, la raison leur indiquait cette marche, et ils ont agi dans un sens tout opposé. Ils ont consulté, c'est le grand défaut de la jeunesse, d'autres jeunes gens qui, déjà gâtés, se sont fait un plaisir de les endoctriner et de lever tous leurs doutes, pour les faire penser comme eux. La chose n'était pas difficile, le penchant les avait à demi vaincus, ils cherchaient déjà qui leur parlât selon les désirs de leur cœur, étant impatients de secouer un joug qui leur était insupportable.

Après avoir entendu les disciples, ils ont entendu les maîtres discourir avec un air d'autorité dans la chaire de pestilence; ils n'ont voulu d'intimité, de communication, de rapport qu'avec de tels oracles; ils les ont pris pour conducteurs et pour modèles. Ils ont su se confirmer eux-mêmes dans leurs opinions, par une étude continuelle des écrits les plus licencieux, les plus anticatholiques, ou s'ils ont pris quelque connaissance de la saine doctrine, ce n'a été que légèrement et avec prévention, sans aucune franchise. Enfin, délivrés de toute espèce de frein par ce seul mot : « Je ne crois pas, » les passions, entièrement maîtresses, les ont entraînés dans tous les désordres, il a fallu lever le masque. Alors le soleil de justice s'est caché pour eux, ils sont tombés dans les ombres de la mort.

Autre phénomène aussi surprenant : des génies supérieurs, souvent plus à portée que personne d'admirer la sagesse du Créateur, et la beauté de ses ouvrages, de se convaincre par eux-mêmes, et je pourrais dire par l'exercice de leur état, que l'homme, le chef-d'œuvre de la nature comme il en est le roi, n'a pas été fait pour être confondu avec ce qu'il y a de plus vil dans la matière, mais pour une fin bien plus noble, la seule qui soit proportionnée à ses sentiments et à la capacité de son cœur; ces génies si distingués par leurs connaissances, si recommandables par tant d'endroits, ne veulent pas souscrire à des vérités qui, pour être inconcevables, n'ont cependant rien que de très-croyable; à des vérités qu'une infinité de savants, capables au moins de rivaliser avec eux, et je dirais plus sans les insulter, ont reconnues dans tous les temps, professées jusque sur les échafauds et dans les plus horribles supplices; ces génies s'obstinent à préférer des erreurs insoutenables et dont les conséquences sont affreuses, à des certitudes qui portent visiblement un caractère d'évidence, sans avoir rien de périlleux ni même d'inquiétant. Ils disserteront de la manière la plus judicieuse sur mille questions aussi graves que difficiles, il n'y a qu'en fait de religion que véritablement ils ne raisonnent plus; je les compare à ces esprits frappés qui parlent sensément sur tout ce que l'on veut, il n'y a que sur un point où vous les trouvez en démence. On est étonné que de tels esprits ne voient pas ce qui se manifeste aux plus faibles intelligences : mais l'étonnement cesse, et tout est expliqué, quand on se rappelle que Dieu, comme nous l'apprennent les livres divins, donne sa lumière à ceux qui humblement la lui demandent, reconnaissant que d'eux-mêmes

ils ne sont que ténèbres, et qu'il en fait des savants dans le grand art de se sauver; tandis qu'il confond l'orgueil des sages du siècle, qui, par l'abus qu'ils font de leur raison, s'érigent en docteurs indépendants, et recusent le tribunal légitimement établi pour régler leur croyance; il les abandonne à leurs vaines pensées, et leur aveuglement devient d'autant plus difficile à guérir, qu'ils avaient plus de moyens de connaître et d'approfondir la religion. N'est-ce pas ce qui arriva aux scribes et aux pharisiens? Ces hommes superbes, dit saint Augustin, se croyaient fort éclairés, et leur fausse prudence les plongea dans une ignorance qui leur fit méconnaître les plus éclatants prodiges. On tombe encore dans le même malheur d'une autre manière; mais avant d'aller plus loin, nous allons nous arrêter un instant.

Il existe au dedans de nous-mêmes un tribunal où nos actions, nos paroles, nos désirs, nos pensées, nos projets, où toute notre conduite est rigoureusement jugée; c'est notre conscience. Tribunal inévitable: partout on se retrouve, jusque dans les retraites les plus sombres, et c'est là qu'il est plus facile de s'entretenir avec soi-même. Tribunal incorruptible: la conscience est l'organe de Dieu qui a placé ce censeur sévère au fond de notre âme; émanant ainsi de la source de toute justice, quel génie tromperait sa sagesse, influencerait ses décisions et ses arrêts? Naturellement droite, elle approuve ce qui est bien, elle condamne ce qui est mal; c'est un miroir fidèle qui ne prête point aux figures une laideur ou une beauté qu'elles n'ont pas; c'est le plus éclairé des philosophes, grande vérité sortie pourtant de la plume d'un des grands maîtres de la philosophie moderne. Qui est-ce qui, après une action vertueuse, n'éprouve pas aussitôt un sentiment agréable? Qui est-ce qui après un crime ne se dit pas aussi vite qu'il est commis: Je suis coupable; ce que j'ai fait m'était défendu; me voilà digne de châtiment? Si on ne se fait pas cette confession, c'est qu'ayant une imagination trop volage, on ne réfléchit pas; ou qu'on est entièrement subjugué par la passion, à moins que ce ne soit encore ignorance. Le péché, il faut en convenir, a grandement affaibli les facultés de notre âme; l'homme innocent après la création, et l'homme pécheur après sa chute, sont deux hommes qui ne se ressemblent plus: toujours est-il certain qu'il nous est resté une conscience, et dans cette conscience assez de lumières pour que nous puissions estimer nos œuvres et nous rendre le témoignage que nous méritons. *Si vous faites bien*, disait le Seigneur à Caïn, *n'en recevrez-vous pas aussitôt la récompense par la joie de votre cœur? « Nonne, si bene egeris, recipies? » Si vous faites mal, vous porterez aussi vite la peine de votre péché par le déchirement de votre âme: « Sin autem male, statim in foribus peccatum aderit. »* (*Gen.*, IV, 7.) Balthasar, au sein des plaisirs, aperçoit une main qui trace quelques caractères sur la muraille; et Balthasar est ému, il pâlit, il tremble de toutes les parties de son corps. Pourquoi cette frayeur? Les trois mots qu'il voit écrire, il ignore ce qu'ils signifient. C'est que, tout impie qu'il est, ce prince a une conscience qui lui reproche ses profanations, ses forfaits, et il redoute la colère du ciel. (*Dan.*, V.) Le pécheur voit partout son péché; s'il arrive qu'extérieurement il triomphe, ce ne sont que des moments de sommeil ou d'enthousiasme; car, mes frères, sa terreur est dans son esprit, ses passions sont dans son cœur; et le cœur ayant le plus d'empire sur la volonté, les considérations affligeantes n'ont pas encore une telle fixité dans son âme, qu'il ne puisse obtenir quelques intervalles de paix; la folle présomption qui lui montre toujours dans un lointain reculé ce dont la pensée le fait frémir, les charmes des créatures et ses jouissances actuelles ramènent de temps en temps la sérénité. Malgré tout, le ver qui lui ronge les entrailles ne meurt point; l'assoupissement et l'ivresse se passent, et les inquiétudes reviennent. « Seigneur, disait saint Augustin, vous l'avez ordonné que l'homme criminel trouvât son supplice dans son propre crime, et quoi qu'il fasse, votre volonté s'exécute. *Jussisti... et sic est.* »

La divine Providence a voulu qu'il en fût ainsi, afin que l'homme sentît qu'étant né pour la vertu, il ne peut être vicieux impunément; et dès qu'il s'écarte du sentier qui doit le conduire à sa fin, sa conscience est le premier ministre dont elle se sert, cette Providence attentive, pour se venger et le rappeler à l'ordre. C'est bien le livrer à un bourreau dont je ne puis mieux vous peindre la cruauté qu'en vous disant avec les païens des siècles fabuleux, que c'est une furie qui, toujours armée de serpents et de torches ardentes, torture ses victimes nuit et jour. N'importe, plus la tyrannie est dure et longue, plus la faveur est grande; Dieu poursuit avec plus d'instance et d'activité, avec plus de patience, ceux qu'il aime davantage. Tant qu'un pécheur conserve encore quelque goût pour le bien, et qu'il souffre les remords en ne s'irritant que contre lui-même; tant qu'il n'a pas dit dans son cœur: Je ne céderai pas; j'étoufferai ces cris importuns qui me fatiguent; je saurai m'établir dans un si grand calme, qu'aucun souvenir ne pourra troubler mon bonheur: tant qu'il n'en est pas venu là, sa conversion n'est pas désespérée, elle est même probable; il ne la veut pas encore ou il ne la veut que faiblement, il finira par la vouloir, et la vouloir efficacement, attendons. C'est un malade qui sent son mal, conséquemment il y a du remède. Sans parler d'Augustin qui fut agité, bourrelé tant d'années; qui voyait devant lui le chemin du ciel et ne se décidait point à y porter ses pas; combien de pécheurs, s'il m'était permis de révéler des mystères qui doivent rester sous le sceau, ne pourrais-je pas citer, qui m'ont fait à moi-même l'aveu que leur conscience les avait amenés au tribunal de la réconciliation;

qu'elle les avait si fortement remués, si vivement stimulés, que la sensibilité de leur âme n'avait pu tenir plus longtemps ?

Mais quel malheur, quand un coupable ne veut plus écouter sa conscience, quand il s'est tellement affermi dans ses désordres, que, devenu tout de bronze, il est maintenant invulnérable que vous vinssiez à lui demander comment il se trouve, s'il est tranquille et ne se reproche rien ? Vais-je empoisonner mon existence ? vous répondrait-il avec fierté, je ne pense pas à ce que vous me dites ; je ne voudrais pas y penser. Il ne s'occupe effectivement que du soin de satisfaire ses penchants : si parfois sa conscience le surprend seul avec lui-même, et qu'elle veuille élever la voix, promptement il fait diversion, il appelle à son secours d'autres voix plus puissantes qui forcent ce surveillant incommode de se taire : donne-t-on des avertissements à qui ne veut pas en recevoir ? Dieu serait-il plus miséricordieux, s'il continuait de parler à un rebelle que tout exaspère et porte à la fureur ? il faut bien qu'il le laisse dans son sommeil. Cependant il est assez bon pour le réveiller quelquefois encore, faisant en cela ce que fait une mère tendre qui voit son fils chéri accablé par les douleurs de la mort : elle l'excite par intervalle, elle lui offre ce que son affection peut imaginer de meilleur ; mais rien ne réussit, la maladie est incurable.

Voilà donc que ce misérable est abandonné de Dieu ; il serait plus vrai de dire que Dieu est abandonné de ce misérable, qui, par ses efforts, a réduit au silence la voix intérieure qui le rappelait à ses devoirs. Funeste abandon ! Tout n'est pas entièrement consommé ; il n'est point d'homme vivant, je me plais à vous le dire, qui ne puisse arriver à une heureuse fin ; néanmoins, je le répète, funeste abandon ! être séparé, éloigné, presque oublié de celui qui en fait plus que nous pour nous sauver, quel espoir reste-t-il encore ? Voyez à quel péril vous avez exposé votre âme, pécheurs invétérés, qui commençâtes dès il y a si longtemps à lutter contre votre conscience. Au moment où je vous parle, vous l'entendez encore ; elle profite, pour renouveler toutes ses plaintes, de la démarche que vous avez faite en venant ici. Insensé, dit-elle à chacun de vous d'une voix presque éteinte, quoi ! tu reposes dans un état de mort ! tu n'as plus qu'un pas à faire pour tomber dans une éternité, une éternité de supplices, dès aujourd'hui tu peux y descendre, ne le sais-tu pas ? Dieu est toujours bon, on le trouve toujours quand on le cherche avec sincérité ; les iniquités, plus multipliées que les cheveux de la tête, il les pardonne ; combien de fois ne te l'a-t-il pas fait annoncer ! n'auras-tu pas le courage d'aller te présenter à l'un de ses ministres, et de lui dire avec amertume : Mon père, j'ai péché, mon père, j'ai bien trop péché : *Peccavi nimis* (*Ps.* XXXIX) et dérouler ensuite ce noir volume où tu tiens renfermées depuis ta jeunesse des abominations, des horreurs ? Oui, la conscience vous tient ce triste langage ; je ne fais même que bégayer en voulant être son interprète ; mais ce que je ne puis dire, vous le sentez. Oh ! que vous avez le cœur malade ! il me semble le voir palpiter, se soulever. Chercherez-vous encore de nouvelles forces pour vous défendre ? Ah ! bannissez enfin ces craintes déraisonnables, ces considérations frivoles qui vous empêchent de vous réunir au troupeau fidèle. Si la voix que vous entendez vous trouve indociles, bientôt peut-être vous ne l'entendrez plus ; qui pourrait dire si ce n'est pas ici sa dernière tentative ? Songez en outre que l'abus des grâces, surtout des grâces qui ne sont pas communes, comble la mesure, troisième proposition.

Les souverains de la terre, quelle que soit leur puissance, ne peuvent toujours donner ; la source de leurs bienfaits n'est pas intarissable, et ils sont obligés de les distribuer avec autant de discernement que d'économie ; s'ils ne les faisaient pleuvoir qu'à certaines places, le mérite serait souvent oublié ; prodigues à l'égard des uns, ils seraient injustes à l'égard des autres. Mais Dieu a des trésors inépuisables : il a beau donner, il peut donner encore, il peut donner à tous, et il ne cesse de donner, principalement à ceux qui, ayant déjà beaucoup, ont la sagesse de n'abuser de rien ; au lieu qu'il dépouille ceux qui ont eu la plus grande part à ses libéralités, et qui n'ont pas voulu en tirer avantage, il les laisse dans une indigence qui peut être regardée comme un commencement de réprobation. C'est le plus juste châtiment, dit saint Augustin : *Hoc est pœna justissima.* Dieu, qui n'a besoin des services de personne, ne peut rien devoir à personne ; tout le bien qu'il fait, il le fait gratuitement, et par amour, uniquement dans l'intérêt de ceux qui le reçoivent. Peut-il être accusé de rigueur, lorsqu'il retire à des ingrats les richesses qu'il leur avait prodiguées, et qu'entre eux et lui il met une distance qui ne peut être mesurée par l'homme ? Instruisez-vous donc, chrétiens mes frères, par des exemples frappants consignés dans les livres saints.

Elle est arrivée l'époque où la postérité de Jacob doit être délivrée de la tyrannie de Pharaon. Dieu met tout en œuvre pour fléchir la volonté de ce prince : Moïse et Aaron lui parlent au nom du Seigneur, ce sont des oracles qu'ils ont sur les lèvres : *Ego ero in ore tuo.* (*Exod.*, IV, 12.) De grands prodiges, d'horribles fléaux sont employés pour l'amener à des sentiments raisonnables ; l'hypocrite, tout en paraissant se soumettre, revient toujours à la même réponse : *Je ne connais point le Seigneur, je ne laisserai point aller Israël.* (*Exod.*, V, 2.) Sa résistance à tant de grâces extraordinaires fut opiniâtre et longue ; aussi, mes frères, quelle fut la punition ! Ce rebelle fut abandonné aux ténèbres de son esprit et à la dépravation de son cœur : *Induravit Dominus cor Pharaonis.* (*Exod.*, IX, 12.)

L'apôtre avare et perfide, Judas, s'attache de ses propres mains à un gibet ; qu'il faut être abandonné de Dieu, pour en venir à un tel excès de désespoir ! Mais le traître n'avait-il pas abusé des plus insignes faveurs? Choisi pour être un des douze qui devaient porter à tous les peuples de la terre l'heureuse nouvelle de l'Evangile, admis dans la société de Jésus-Christ pour y jouir de ses entretiens et de sa présence, il quitte un si bon maître pour aller se réunir à ses ennemis; lâchement il le trahit et le livre! Pouvait-il, après l'avoir si familièrement approché et vu de si près, pouvait-il avoir des doutes sur la divinité de son origine? Les œuvres éclatantes dont il avait été témoin, soutenues par une sainteté qui ne pouvait convenir qu'à un Dieu, en fallait-il davantage pour le retenir et le porter à la reconnaissance? Cependant rien ne le touche, jusqu'aux miracles qu'une miséricorde ineffable fait sous ses yeux pour le sauver, ne peuvent l'exciter au repentir : dira-t-on qu'il n'a pas mérité son sort? Le mépris de tant de grâces, et de grâces si singulières, peut-il être trop sévèrement puni?

Que n'avez-vous donc pas à craindre, vous qui avez reçu de la générosité du Seigneur bien plus de grâces qu'il n'en fait au grand nombre? Plus d'éducation, plus de connaissances, plus d'estime pour la vertu qui vous charme dans les autres, et que vous n'avez pu vous résoudre à pratiquer; plus de liberté, plus de facilité pour satisfaire à vos obligations, plus de moyens de racheter toutes vos iniquités. Que n'avez-vous pas à craindre? n'êtes-vous point comme le peuple juif, cette vigne dont parle Isaïe (V, 1-6), qui avait été plantée sur la montagne, soigneusement entourée et garantie contre toutes les attaques, cultivée avec une attention qui donnait lieu d'en attendre la plus grande fécondité, et qui a trompé les espérances de son maître? Si vous vous reconnaissez sous cet emblème, pesez bien les expressions que le prophète ajoute : J'arracherai la haie, je détruirai les murs qui défendaient cette vigne ingrate, elle sera de toutes parts exposée au pillage, j'y laisserai croître les ronces et les épines, et le ciel devenu d'airain n'aura plus de rosée pour elle.

N'êtes-vous point encore cette Babylone contagieuse et superbe que Dieu menace d'abandonner? Toutes vos plaies, il les a traitées avec une sagesse infinie, une habileté souveraine; la prospérité, les revers, la joie, le déplaisir, la santé, les maladies, les humiliations, les triomphes; les remèdes les plus salutaires, il a bien voulu les employer, combien de temps! et à force de multiplier les obstacles, vous avez rendu ses soins inutiles; il ne vous a pas guéris : sa patience n'est-elle point à bout? *Curavimus Babylonem et non est sanata, derelinquamus eam.* (*Jer.*, LI, 9.) Oh! si cette terrible sentence allait s'exécuter sur vous! Une âme autrefois chérie de son Dieu, et devenue l'objet de sa haine! une âme restée seule ou presque seule contre tous les ennemis de son salut! une âme dévorée par tous les désirs du siècle, plongée dans la fange de tous les vices! une âme plus que pétrifiée par l'habitude et la multiplicité des plus grands crimes! plus que pétrifiée, ne vous étonnez pas de l'expression. Jéroboam monte à l'autel pour offrir aux idoles un encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu : arrive un prophète qui s'écrie : *Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : « Altare, altare, hæc dicit Dominus* (III *Reg.*, XIII, 2); » et il ne dit pas un seul mot à l'impie qui a l'encensoir à la main, il ne s'adresse qu'à un être inanimé qui ne peut entendre rien : c'est que, remarque saint Chrysostome, ce prince sacrilége est moins susceptible de sentiment que la pierre de l'autel. Qu'est-ce donc que d'être abandonné de Dieu? Si vous n'en avez pas encore une idée, chrétiens mes frères, je n'ai plus qu'un trait que je puisse présenter à vos réflexions. Jésus pleure à la vue de Jérusalem (*Luc.*, XIX, 41) : est-ce parce que des légions victorieuses doivent en faire un désert, et ensevelir sous ses ruines onze cent mille habitants? Non : ce qui le touche si sensiblement, c'est que cette malheureuse cité n'a point voulu profiter de ses visites, et que malgré les desseins de miséricorde qu'il ne laisse pas d'avoir sur elle, il se voit forcé de l'abandonner enfin. Chrétiens, me demanderez-vous si c'est un grand mal celui qui fait répandre des larmes à un Dieu?

En pleurant sur Jérusalem, Jésus pleurait aussi sur tant de pécheurs endurcis comme les Juifs; de grâce, n'en grossissez pas le nombre par l'opiniâtreté de vos délais. Il vous offre encore son amitié, ne lui refusez pas votre cœur. Il ne vous le demande que pour vous arrêter sur les bords du précipice qui commence à s'ouvrir. Savez-vous si ce n'est pas en ce jour qu'il vous fait sa dernière visite? Tant de grâces méprisées vous autoriseraient-elles à mépriser encore celle qui peut décider de votre sort? Saül désobéit, et aussitôt il est rejeté: auriez-vous à vous plaindre, si, après vous avoir tant sollicités, Dieu s'éloignait de vous pour ne se rapprocher jamais?

Souvenez-vous, en outre, de tout ce que vous avez fait pour étouffer la voix de votre conscience, qui vous a si souvent répété: Aveugle, tu te perds; ta passion est ton Dieu, elle fera ton supplice ; tu te maudiras d'avoir servilement et volontairement obéi à un si cruel tyran ; qu'ils seront payés chers les plaisirs honteux dont tu ne peux te rassasier! La même voix, vous l'entendez encore; sera-ce en vain qu'elle aura poussé ces cris alarmants, ces cris de douleur?

Et votre raison, quel usage en avez-vous fait? Vous l'aviez peut être dans un degré supérieur, et vous vous êtes égarés; vous avez donné par orgueil ou par corruption dans des erreurs monstrueuses, dont les esprits les plus médiocres et les plus simples ont su se garantir. On ne vous demande pas une aveugle crédulité, il fut toujours permis d'examiner, d'étudier les preuves de la religion ;

la foi catholique, loin d'être un entêtement de système, est au contraire, comme nous le dit l'Apôtre (*Rom.*, XII, 1), une soumission raisonnable. Reprenez donc le flambeau et, revenant sur vos pas, rentrez dans le vrai chemin que vous avez quitté. Vous avez fait beaucoup plus qu'il ne fallait pour mériter que Dieu, tout bon père qu'il est, gardât le silence à votre égard : cependant il ne vous a pas entièrement oubliés, il semble même qu'il vous ait conservés jusqu'à ce jour, jusqu'à ce temps de grâce et de miséricorde (4), pour vous sauver du naufrage ; repousserez-vous avec une dédaigneuse indifférence la main bienfaisante qui vous présente la couronne ? Ah ! tombez, tombez au pied de la croix, et, prosternés devant l'image de votre rédempteur, promettez-lui généreusement tous les sacrifices qu'il vous demande. *Voici le moment favorable, voici des jours de salut* (II *Cor.*, VI, 2) ; tout vous invite, tout vous encourage à concevoir de nouveaux sentiments. Votre gloire, ô mon Dieu, y est intéressée, daignez donc accorder cette grâce à notre charité, afin que tous ensemble nous puissions un jour célébrer vos grandeurs dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Ce que fait Dieu pour amener les pécheurs à se convertir.

Misericordias Domini in æternum cantabo (*Psal.* LXXXVIII, 2.)

Eternellement je chanterai les miséricordes du Seigneur.

Si le Dieu que nous adorons est infiniment juste, il est encore infiniment bon ; s'il est le Dieu des vengeances, il est aussi le Dieu des miséricordes. Se le représenter comme un maître dur, qui n'a les yeux continuellement ouverts sur ses serviteurs que pour chercher des coupables à punir, comme un juge inhumain qui ne se plaît qu'à prononcer des arrêts ; c'est, disent les Pères de l'Eglise, mettre un faux Dieu à la place du Dieu véritable, c'est se forger une idole : *Format sibi idolum pro Deo.* (S. AUG., S. BERN.) Je sais, mes frères, que ce crime n'est pas celui de tous les pécheurs ; peut-être même est-ce le plus grand nombre qui donne dans un excès contraire ; c'est au moins celui de certains pécheurs qui, se déconcertant à la vue de leurs iniquités, se persuadent que dans le trésor des grâces de salut, il n'y en a plus pour eux ; qui sont, au témoignage de leur conscience, des hommes si détestables, qu'ils s'imaginent ne pouvoir et ne devoir plus prétendre à l'amitié du Seigneur.

Je viens donc aujourd'hui, pour relever leur courage, ranimer leur espérance, je viens leur peindre les miséricordes de ce Dieu qu'ils regardent comme un tyran. Le Roi-Prophète les chantait sans cesse, il s'écriait, dans un enthousiasme divin, qu'il les chanterait à jamais : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* C'était la reconnaissance qui lui avait dicté ce sacré cantique, qui le lui avait gravé dans le cœur, imprimé sur les lèvres ; c'est aussi par reconnaissance que je le répète.

Oui, Seigneur, je le confesse, je serais de tous les hommes le plus ingrat et le plus indigne de votre amour, si j'osais vous refuser cet hommage : tous les jours de ma vie furent des jours de miséricorde, et tous les jours de ma vie je publierai vos miséricordes ; je les publierai dans tous les lieux où m'appelleront et votre gloire et le salut des âmes ; ce sera là tout mon art, toute ma science, toute ma force ; avec cette arme puissante et le secours de votre grâce, je terrasserai vos plus cruels ennemis. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

Mais comment traiter un si beau sujet ? Aurai-je bien assez d'âme et de sentiments ? pourrai-je fournir assez d'expressions, des expressions assez tendres, pour remplir dignement une pareille tâche ? J'ai à parler de ce qui se passe dans le cœur de Dieu même, où trouverai-je la clef de cet adorable sanctuaire ? Dans les divines Ecritures ; nulle part on ne peut apprendre mieux à connaître le cœur de Dieu que dans des livres qui sont la parole de Dieu. C'est donc principalement à cette source que je vais aller puiser, et je n'aurai qu'à vous faire un exposé fidèle de ce qui s'y trouve, pour vous raconter des prodiges. Vous verrez dans un premier discours ce que fait Dieu dans sa miséricorde pour vaincre le pécheur et l'amener à se convertir. C'est le développement de cette idée qui va nous occuper aujourd'hui.

Vierge sans tache, vous que l'Eglise réclame comme l'asile et le refuge des pécheurs, c'est surtout à ce moment que j'implore votre assistance : du haut de la montagne sainte où vos vertus vous ont élevée, daignez tendre des mains suppliantes vers le trône de votre cher Fils et m'obtenir de l'esprit sanctificateur, votre époux, cette onction persuasive à laquelle rien ne résiste. *Ave, Maria.*

C'est toujours par notre faute que nous devenons pécheurs ; les secours nécessaires pour éviter le mal et faire le bien ne nous manquent jamais. Quelquefois même nous ne franchissons les bornes qu'après avoir longtemps combattu ; non pas contre notre nature, nous n'avons au contraire qu'à suivre ses penchants, nous irons directement au crime ; qu'après avoir longtemps combattu contre Dieu, qui charitablement s'oppose à nos desseins, qui met tout en œuvre pour nous arrêter à l'entrée de la carrière malheureuse qui va s'ouvrir sous nos pas. Mais, tout faibles que nous sommes, tout puissant qu'il est, nous avons le pouvoir de le vaincre dans ces sortes de luttes ; et vous le savez, mes frères, que trop souvent il est

(4) Pour jubilé ou mission.

vaincu. Un Dieu vaincu par ses créatures! par des créatures dont il n'a voulu triompher que pour les garantir du plus grand de tous les maux! Une pareille défaite provoque sa fureur, elle appelle sur nos têtes sa foudre et ses feux : cependant il laisse reposer son tonnerre; il oublie, pourrait-on dire, ce qu'il est et ce que nous sommes, ce qu'il peut et ce que nous méritons, et apprenez comment il se venge de notre malice. Il nous cherche, il nous appelle aussitôt que nous sommes égarés

Hélas! où en serions-nous, s'il ne faisait la première démarche? Une fois que par notre désobéissance nous avons élevé entre nous et lui un mur de division, c'est à sa grâce de l'entamer, ce mur, autrement il ne croulerait jamais. Un aveugle hors de son chemin ne peut le retrouver qu'on ne lui donne la main, et l'homme perdu ne peut rentrer dans la voie qu'il ne soit cherché; il ne peut revenir qu'il ne soit ramené; infidèle ou simplement pécheur, n'importe, personne n'approche du Fils que le Père ne le prévienne et ne l'attire : ***Nemo venit ad me, nisi Pater traxerit eum.*** (*Joan.*, VI, 44.) Mais à peine sommes-nous séparés de lui par le péché, que sa bonté s'occupe de notre retour. Un pasteur venant à considérer son troupeau voit qu'il lui manque une brebis : il n'est pas tranquille et sans inquiétude; il s'arrête, il regarde, il écoute, il songe; bientôt il laisse toutes les autres dans le désert et se met à courir après elle. Vous diriez à en juger par la rapidité de ses pas, que ce qui lui reste n'est rien pour lui, s'il ne retrouve ce qu'il a perdu : ***Nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat?*** (*Luc.*, XV, 4.) Un enfant poursuit avec trop d'ardeur une bagatelle qui l'a frappé; insensiblement il s'écarte, et il échappe à la vigilance d'une mère : quand elle s'aperçoit qu'il a disparu, reste-t-elle paisiblement assise au sein de sa famille? Ne sort-elle pas avec précipitation, le cherchant de tous côtés, le demandant à tous ceux qu'elle rencontre? Ne la voyez-vous pas déjà transie comme si elle eût eu la nouvelle qu'il est tombé dans un abîme? Ne l'entendez-vous pas appeler, crier d'une voix qui annonce le saisissement de son cœur : Mon fils!... mon fils!... Etes-vous là, répondez-moi...? Plus attentif que le pasteur le plus soigneux, plus sensible que la mère la plus tendre, Dieu nous cherche plus vite encore, lorsque nous l'avons quitté. Sa majesté suprême est outragée; également injustes et perfides nous lui avons refusé l'honneur que nous lui avions promis et qui lui est dû; nous avons passé, par la plus honteuse défection, sous les drapeaux de son ennemi; il pourrait, sans agir avec trop de rigueur, nous écraser sous le poids de sa colère : magré tout, il n'a sur nous que des pensées de paix; moins touché de notre révolte que de notre infortune, il vient au-devant de nous, il nous offre le pardon; il semble qu'en nous perdant il ait perdu quelque chose, il semble que notre indocilité nous ait acquis de nouveaux droits à son amour, il semble qu'il ne puisse être heureux que de notre bonheur; *vadit ad illam quæ perierat.*

Adam, trop faible pour rejeter le présent fatal que lui fait son épouse, se laisse tromper comme elle : le voilà pécheur. Il n'a pas eu le temps de le devenir et de cacher sa nudité que déjà le Seigneur le cherche et l'appelle. *Adam, où êtes-vous?* « *Ubi es?* » (*Gen.*, III, 9.) Quoi! mes frères, il demande où il est! Et ne le sait-il pas? Le coupable aurait-il pu trouver dans le paradis terrestre une place qui ne fût connue que de lui seul? aurait-il pu s'y former une retraite assez sombre pour être invisible à l'œil qui voit tout? Pourquoi donc cette façon de parler : *Adam, où êtes-vous?* « *Ubi es?* » Dieu fait ici ce que fait un père qui ne veut pas châtier, mais qui veut corriger un enfant rebelle : l'enfant se cache, le père cherche; il cherche, et il sait où il est; il cherche, et là où il sait qu'il n'est pas; son agitation, ses mouvements, son air courroucé, tout cela n'est qu'une feinte de sa tendresse : c'est un moyen d'attendre, pour mettre bas la verge, que les larmes du repentir commencent à couler. *Adam, où êtes-vous?* « *Ubi es?* » Vous avez méprisé la défense que je vous avais faite, je le sais, je vous ai vu. Vous êtes d'autant plus inexcusable que le précepte était plus facile; vous le sentez, vous fuyez ma présence, où êtes-vous? *Ubi es?* Paraissez, humiliez-vous; regrettez l'instant où vous avez prévariqué : toute la nature indignée se plaint de votre conduite; vous en étiez l'ornement et la gloire, et vous y avez mis le désordre; tous les êtres s'animent et sollicitent votre perte : ma justice y consent, mais ma bonté s'y oppose; repentez-vous, avouez votre faute, je ne m'en souviendrai plus : *Ubi es?*.... Pierre, dans la cour de Caïphe, n'a pas la force de confesser Jésus-Christ devant une femme; honteusement il le renie : quelle lâcheté dans un apôtre! Ne mérite-t-elle pas toute l'indignation de celui qui se voit ainsi méconnu? Pierre cependant a, pour ainsi dire, encore sur ses lèvres ses protestations et ses serments que son bon maître, son aimable maître cherche à les lui faire pleurer : on l'insulte, on le maltraite, on l'accable, rien de tout cela ne l'affecte; il ne songe qu'à reconquérir son disciple; et, d'un de ces regards victorieux qui pénètrent jusqu'à la division de l'âme (*Hebr.*, IV, 12), il le touche, il le convertit, il en fait pour tous les siècles un modèle de pénitence : *Conversus Dominus respexit Petrum.* (*Luc.*, XXII, 61.)

Chaque jour, mes frères, votre Dieu fait pour vous ce qu'il a fait pour ces illustres pécheurs. Cet abattement, cette consternation, ce déplaisir, ce dégoût, cette mélancolie, qui succèdent à l'acte du crime; ce mépris, cette honte, cette horreur de vous-mêmes; cette voix secrète qui vous reproche votre inconstance, votre ingratitude, votre noirceur; ce rayon de lumière qui, perçant tout à coup l'obscurité du nuage, vous fait entrevoir tous les embarras, tous les cha-

gri*s, tous les malheurs que vous vous préparez, si, au lieu de revenir incontinent en arrière, vous avez la témérité d'avancer encore : ne sont-ce pas là des regards de la divine miséricorde, qui vous cherche et vous rappelle? ne sont-ce pas autant de ressorts qu'invisiblement elle fait agir pour vous ramener au bercail? Que la conduite de bien des hommes ne ressemble guère à celle de Dieu! Si vous leur manquez... je ne dis pas bien; si leur orgueil prétend que vous leur avez manqué, ayez tort ou ne l'avez pas, vous les voyez se livrer à toute leur humeur; ils menacent, ils tonnent, brusquement ils se retirent; c'en est fait, si vous n'avez pas l'âme assez grande pour aller généreusement leur offrir une satisfaction que souvent vous ne leur devez pas, peut-être ne les reverrez-vous jamais; peut-être auront-ils la méchanceté, la bassesse de vous susciter toutes les disgrâces; et Dieu, qui ne nous abandonne jamais le premier, Dieu, qui d'un souffle peut dissiper tous ses ennemis, comme le vent dissipe la poussière, Dieu s'empresse de nous prévenir aussitôt que nous l'avons offensé! Rougissez, chrétiens superbes, de vos ressentiments et de vos fureurs; mais suivons la divine miséricorde, et voyons, en second lieu, combien elle est féconde en ressources pour triompher du pécheur lorsqu'il ne se rend pas aux premières impressions de la grâce.

Ici, mes frères, les idées viennent se présenter en foule; l'esprit, surchargé, ne peut presque suffire à les mettre en ordre. Je dirais bien plus facilement ce que ne fait pas la divine miséricorde, que je ne dirai ce qu'elle fait pour la conversion du pécheur. Comme il n'est rien qu'elle ne fasse, il ne me resterait rien à dire.... La première touche dont il se sert, c'est le remords; c'est aussi celle dont il fait plus fréquemment et plus longtemps usage. Le pécheur porte partout sa conscience, et sa conscience, toujours armée contre lui, partout l'importune, le tyrannise et le ronge. Inutilement veut-il se rendre sourd à ses reproches, elle lui parle si haut qu'il est forcé de l'entendre. Si, par de vains projets de changement, il vient à bout de l'assoupir, bientôt elle se réveille au bruit de ses désordres, elle recommence à se plaindre, elle se plaint avec plus d'aigreur, elle lui fait subir toute la peine qu'il mérite pour l'avoir trompée. Que de souvenirs accablants, que de frayeurs, que d'alarmes! Le tumulte du monde, la diversité des affaires, la joie des festins, la beauté des spectacles, le charme et la variété des plaisirs, rien n'est capable de lui faire oublier son supplice. Jusque sur la couche de son repos, il est bourrelé, déchiré; un léger sommeil ne lui ferme les yeux que par intervalle; des songes affreux, de noires images le travaillent et le fatiguent : il n'est pas une heure en paix. Cette guerre interminable, mes frères, qui est-ce qui la lui fait? Un des plus grands pénitents qui aient édifié l'Eglise, Augustin, va nous l'apprendre. « Vous versiez l'amertume dans mon âme, ô mon Dieu! pour la dégoûter du crime, et l'exciter à se tourner vers vous : » *Animam pungebas, ut converteretur ad te.*

Le pécheur impénitent a bien d'autres assauts à soutenir. Quelquefois c'est un livre édifiant qui lui tombe sous la main : il le prend sans y penser, il l'ouvre sans se défier et sans rien appréhender; peut-être même se mettra-t-il sur le ton de l'impie, et vous l'entendrez jeter un ridicule sur les maximes et les sentences les plus sacrées; mais il n'est pas longtemps brave; il n'a pas lu quatre lignes que son grand courage l'abandonne; aussi faible qu'au premier instant il avait paru fort, il referme le volume enchanté; quoi qu'il pût faire, il ne s'en défendrait pas; et, bien résolu d'être plus circonspect à l'avenir, il se retire avec une blessure profonde, faisant de tristes réflexions, dont il s'efforce de se débarrasser. Que n'est-il plus raisonnable? que ne songe-t-il que cette surprise a été ménagée par la divine miséricorde qui le poursuit et l'observe en tous temps et en tous lieux; que c'est ellemême qui, d'une manière invisible, a fait placer ce livre à sa rencontre, et qui, secrètement, lui a dit : Prenez et lisez, *Tolle, lege?* (S. Aug., *Confess.*)

Ce n'est plus un livre, c'est un discours : le désœuvrement, la curiosité, le respect humain, la coutume, ou, si vous le voulez, l'envie d'exercer sa critique, le conduit au pied de la chaire de vérité. Y sera-t-il impunément? Non. Si toute la terre est remplie de la miséricorde du Seigneur, nulle part, sans doute, plus particulièrement que dans sa maison, il n'en fait éprouver les influences. Vient donc à paraître le ministre de la parole. Animé de l'esprit de Jésus-Christ, dont il est l'instrument et l'organe, c'est aux pécheurs que directement il s'adresse. Revenez, leur dit-il, revenez à votre Dieu, vous tous qui gémissez sous le pesant fardeau de vos crimes; revenez avec confiance, vous trouverez le soulagement et la consolation, le calme et la paix. Si vous saviez combien il est doux et agréable de vivre à son service! C'est un Dieu de clémence qui ne sait faire que des heureux : *Venite ad me, omnes qui laboratis.* (*Matth.*, XI, 28.) A la douceur des invitations succède la tendresse des reproches; vous outragez, continue-t-il; vous persécutez votre Sauveur! Quel mal vous a-t-il fait, cet aimable Jésus? qu'a-t-il pu faire pour vous plus qu'il n'a fait? N'est-ce pas lui qui vous a donné l'existence pour vous associer un jour à son bonheur? n'est-ce pas lui qui s'est fait homme et victime pour votre salut? n'est-ce pas lui qui vous a sauvé de tant de dangers où vous eussiez trouvé certainement la mort, qui vous a protégé contre une infinité d'ennemis qui eussent triomphé de votre faiblesse? Et vous ne répondez à tant d'amour que par le mépris et la haine! Ah! rendez-lui votre cœur! Ce cœur, qui lui appartenait à tant de titres, vous l'avez indignement prostitué; vous l'a-

vez dégradé, profané; n'importe, il en est encore jaloux, ***Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*** (*Prov.*, XXIII, 26.)

Dans un autre moment, l'orateur les encourage par l'espoir des récompenses; il ouvre à leurs yeux ces demeures fortunées où l'innocence seule peut être introduite; il leur en fait admirer l'éclat et les merveilles, il leur montre les trônes et les couronnes, tous les biens qui seront leur partage s'ils veulent expier leurs erreurs; et ils soupirent, ils envient le sort des chrétiens vertueux... Croit-il enfin que le besoin l'exige, il prêche les vérités les plus frappantes; son zèle alors s'échauffe et s'enflamme; il est impétueux, véhément, passionné; il foudroie : il leur représente le pécheur opiniâtre aux prises avec la mort, dans les accès furieux de la rage et du désespoir; et chacun d'eux frissonne, chacun s'imagine que c'est là son portrait : il les transporte en esprit jusqu'à la fin des siècles; il fait retentir à leurs oreilles la trompette fatale qui doit rassembler un jour les vivants et les morts; et tous leurs sens se glacent, ils voient déjà paraître l'arbitre souverain de toutes les destinées; ils croient déjà l'entendre lancer contre eux ses malédictions et ses anathèmes; il les conduit sur les bords de ce gouffre de feu où les fornicateurs et les adultères, où les usurpateurs et les usuriers, où les profanateurs et les parjures, où tous les ouvriers d'iniquités hurleront éternellement; et tout à coup saisis d'horreur ils reculent, ils ont cru qu'ils allaient y descendre tout vivants. Ces différentes impressions, n'en doutez pas, mes frères, sont l'ouvrage de la divine miséricorde; l'homme qui parle n'est que l'écho dont elle se sert pour les produire.

Combien d'autres moyens n'a-t-elle pas encore? Une jeune personne parvient à l'âge critique, à cet âge où les passions fermentent et ne veulent plus ni surveillant ni maître; elle brûle du désir de se montrer sur la scène et d'y avoir son rôle : semblable à l'aiglon qui, avant de quitter l'aire où il est éclos, fait à toute heure l'essai de ses ailes pour s'enhardir et pouvoir prendre l'essor, chaque jour elle s'avance et remporte une victoire sur sa timidité naturelle, chaque jour elle désapprend à rougir. Elle se hasarde enfin, elle se livre, elle est en évidence. Enchantée du monde et de ses illusions, enthousiasmée de l'accueil favorable qu'on lui fait, des hommages qu'on rend à ses charmes; enivrée de ses succès et de ses conquêtes, tout occupée de sa personne et de ses plaisirs, ce n'est que luxe, ornements, parures; ce n'est que jeux, dissipation, folies. Un directeur prudent n'a rien épargné pour s'opposer au mal : il a fait des exhortations touchantes; il a prédit, dès le moment où le feu s'allumait, que, si on ne suivait pas ses avis, on aurait à se repentir : mais on l'a quitté. Le père murmure et gronde, la mère se plaint et s'afflige; mais ils n'y gagnent rien ni l'un ni l'autre : d'ailleurs on se tient sur ses gardes, et on trouve le secret de se soustraire à leurs regards. Que fait Dieu dans sa miséricorde? Il fait, mes frères, ce dont vous fûtes si souvent témoins : il renverse un complice, il l'enlève comme d'un coup de foudre, et on est étonné, consterné, on tremble pour soi-même, on veut être plus sage; il rompt subitement des nœuds que mille promesses, mille complaisances devaient rendre indissolubles; on entre d'abord en fureur, on éclate, on atteste le ciel et la terre que jamais perfidie ne fut plus indigne; mais on revient à soi-même, on s'accuse de faiblesse, on méprise l'outrage et son auteur, on renonce à toute espèce d'intrigue. Que fait-il encore, ce Dieu de bonté? Il frappe, il couche sur un lit de douleur; une fièvre ardente décharne et déshonore ce corps dont on faisait une idole; on réfléchit une première fois sur la fragilité de son existence; la maladie fait des progrès, la mort se présente, les portes de l'éternité s'entr'ouvrent, et on pleure ses extravagances; on s'engage solennellement à ne plus faire de ce corps qu'une hostie sainte et agréable au Seigneur.

Voici un pécheur d'un autre caractère : c'est un homme qui depuis longtemps oublie son âme et son Dieu; tous ses soins, toutes ses pensées se dirigent vers la terre; il a borné là ses espérances; l'ambition le dessèche, la cupidité le tourmente, la débauche et la crapule l'ont abruti; que sais-je? Ce que je sais, c'est qu'il mène une vie toute païenne. Son épouse, qui est une femme de bien, l'a prié, sollicité, pressé de faire son devoir, elle n'a pu rien obtenir, et aujourd'hui le silence et les larmes sont le seul parti qui lui reste. La divine parole n'est plus un flambeau qui puisse dissiper ses ténèbres : jamais ou presque jamais il n'assiste aux instructions de l'Eglise. Le pasteur, qui n'ignore pas ce qu'il est et comment il pense, voudrait bien faire quelques tentatives pour le préserver du naufrage; son zèle est en souffrance de le voir périr sans pouvoir lui porter secours; mais où rencontrer un fugitif qui craint jusqu'à la présence des personnes qui pourraient lui rappeler l'idée de sa religion? Mais le moyen d'aborder un incrédule, un forcené qui abhorre Jésus-Christ et ses ministres? Il est donc absolument perdu. perdu sans ressource? Pas encore, mes frères, Dieu saura trouver dans ses trésors des grâces assez puissantes pour vaincre la dureté de son cœur. Aux grands maux les grands remèdes, et il en a de ce genre : les chagrins, les humiliations, les revers, tous les fléaux sont à ses ordres. Il se lève donc, suivant l'expression du Roi-Prophète; il prend l'attitude effrayante d'un ennemi transporté de colère, et tout d'un coup ce pécheur se voit inondé d'un déluge de maux : il est supplanté, disgracié, déplacé; sa fortune est dérangée, maltraitée, bouleversée; ses enfants le désolent, ses amis l'abandonnent, ses protecteurs disparaissent; les maladies, la mort, le glaive de toutes les douleurs se promène dans sa maison; il y cause les plus horribles désastres.

Accablé de tristesse, il porte des yeux baignés de pleurs sur tout ce qui l'environne; il cherche de tous côtés une main secourable qui puisse adoucir ses peines; nulle part il ne la trouve; la terre entière ne peut avoir de consolation pour lui, qu'il ne commence par apaiser le ciel irrité. Il est forcé de le reconnaître, il le reconnaît, et il se dit à lui-même : Je me souviens maintenant de toutes les abominations dont je me suis rendu coupable; je me souviens de toutes les imprécations, de tous les blasphèmes, de toutes les impiétés qui sont sortis de ma bouche; les tribulations qui m'assiégent de toutes parts en sont le trop juste châtiment; oui, ce ne peut être que la vengeance céleste qui me poursuit, il faut que je l'arrête : *Nunc vero reminiscor malorum quæ feci...* (*I Mach.*, VI, 12.) Il est vrai que bien des pécheurs plus endurcis qu'Antiochus même, plus incorrigibles encore que ce peuple aveugle auquel Isaïe prédit en vain tant de calamités, ne reviennent pas au Seigneur lorsqu'il les frappe. *Populus non est reversus ad percutientem se* (*Isa.*, IX, 9); mais combien n'en a-t-on pas vus qui, dégoûtés du monde par l'ingratitude et l'injustice de ce monde, lui ont dit un éternel adieu pour aller travailler à leur sanctification? Combien, qui eussent croupi toute leur vie dans les plus damnables habitudes, si une de ces maladies contre lesquelles tous les efforts humains ne peuvent rien, n'était venue les clouer sur un grabat et leur faire méditer les années éternelles? (*Psal.* LXXVI, 6.) Combien qui, du sein de l'infortune, se sont écriés comme le prodigue : Tant de serviteurs vivent chez mon père dans l'abondance de tout, et moi je languis tristement dans l'indigence et la misère; je meurs de faim! Je partirai, je retournerai vers lui, j'irai me jeter à ses genoux, et lui demander pardon : *Surgam, ibo ad patrem meum?* (*Luc.*, XV, 18.)

Parlerai-je encore de ces inspirations saintes, de ces conseils salutaires, de ces exemples édifiants dont Dieu se sert pour toucher le pécheur? Parlerai-je de tous les ménagements que sa miséricorde et sa sagesse savent employer de concert pour réussir plus sûrement à le gagner? Car, mes frères, vous ne l'ignorez pas, nous ne sommes pas tous également sensibles, ni sensibles par le même endroit; ce qui peut tout sur les uns ne peut rien sur les autres; et Dieu qui a une connaissance parfaite de tous nos penchants, de toutes nos inclinations, appelle chacun, dit saint Augustin, de la manière qui convient à chacun : *Vocat quomodo scit congruere.* Mais il est impossible à l'homme d'approfondir un abîme, l'abîme des miséricordes du Seigneur; ne l'entreprenons pas; je n'aurai pas dit toute la vérité, au moins sera-t-il incontestable que tout ce que j'ai dit est la vérité. S'il est dans cette assemblée un seul pécheur qui n'ait pas éprouvé tout ou partie de ce que vous venez d'entendre, qu'il se lève, et que la main sur la conscience il m'accuse hautement de n'avoir débité que des chimères; je me condamne moi-même à ne jamais parler des divines miséricordes..... Personne n'accepte le défi... Je le savais bien, mon Dieu, que je ne m'exposais pas à compromettre celui de vos attributs qui semble vous être le plus cher, et il me sera permis d'en parler encore; j'en parlerai donc, j'en parlerai toujours, sans craindre d'être confondu, et ce sera de tous mes devoirs le plus doux comme le plus indispensable. Pécheurs, il doit vous être pénible de résister encore, vous devriez mettre bas les armes et demander la paix. Un Dieu qui ne vous devait que des anathèmes, et qui a tout fait pour vous sauver; un Dieu qui ne peut avoir aucun besoin de vous, et qui ne cesse de vous chercher avec la plus tendre sollicitude, ne mérite-t-il pas que vous fassiez quelque chose pour lui? Où sont donc ces sentiments dont vous prétendez vous faire honneur? Mais achevons, et voyons avec quelle patience Dieu cherche et attend le pécheur; c'est ma dernière proposition. Mais avant de commencer à la développer, nous allons nous reprendre un instant.

Au moment où la mort frappe son dernier coup, le temps de pécher et de faire pénitence expire, il faut être ou puni ou récompensé selon ses œuvres. Dieu n'a donc que la durée de cette vie pour exercer sa patience : mais aussi qu'il l'exerce bien! Qu'elle est admirable la manière dont il l'exerce! Il poursuit les pécheurs dans tous leurs détours; ils ont beau fuir et s'écarter au loin, il les poursuit sans se lasser, sans se rebuter; il les poursuit jusqu'à ce qu'il les retrouve : *Donec inveniat eam.* (*Luc.*, XV, 4.) Augustin, où courez-vous? vous voulez vous dérober aux poursuites du bon Pasteur qui cherche sa brebis, vous le voudrez en vain, partout vous le rencontrerez. En effet, mes frères, Dieu ne quitte point Augustin, c'est lui-même qui nous le dit : Je m'éloignais de vous, Seigneur, je m'éloignais de plus en plus; chaque jour le feu de mes passions s'embrasait davantage, chaque jour je me plongeais plus avant dans la fange du vice, et vous étiez assez bon pour ne pas m'abandonner : *Ibam longius et recedebam a te, et non fugiebas.* Une invincible patience vous attachait à la trace de mes pas; votre miséricorde toujours active, toujours industrieuse semait sur mon passage les chagrins et l'amertume; encore plus opiniâtre dans ses instances que je ne l'étais dans mes désordres, elle ne me laissait pas un instant de repos, pas un instant sans me faire sentir ses bienfaisantes rigueurs : *Semper aderas misericorditer sæviens.*

Ce que disait Augustin converti, ne pourriez-vous pas nous le dire, vous qui traînez depuis si longtemps les chaînes du péché? Quelque sensiblement que vous ayez offensé le Seigneur, a-t-il cessé d'avoir les yeux sur vous? s'est-il tu? Quelque distance que vous ayez pu mettre entre vous et lui, sa voix ne s'est-elle pas fait entendre jusqu'à vous? Quelques efforts que vous ayez pu faire pour l'oublier entièrement et vous livrer

sans inquiétude à tous les désirs à toutes les œuvres de la chair, vous flatterez-vous d'y avoir réussi? Ne vous a-t-il pas fait constamment et sans relâche une guerre de miséricorde? Ne vous a-t-il pas fait payer cher vos succès et vos triomphes, toutes les jouissances criminelles que vous avez eu le talent et le pouvoir de vous procurer? ***Semper aderas misericorditer sæviens.*** Son infatigable charité n'a-t-elle pas su prendre toutes les formes, s'accommoder à toutes les circonstances, profiter de toutes les occasions pour vous retirer de vos égarements? Et aujourd'hui, les invitations de ce Dieu plein d'amour ne sont-elles pas aussi pressantes que jamais? Après avoir essuyé tant de refus, tant de dédains de votre part, il devrait être ennuyé de vous poursuivre, cependant, il vous poursuit encore, sans cesse il vous repète : Voilà que je suis à votre porte, ne m'entendez-vous pas? ***Ecce sto ad ostium et pulso.*** (*Apoc.*, III, 28.) Cœur inflexible, pourquoi ne voulez-vous pas ouvrir? Si c'était un ennemi qui cherchât à pénétrer chez vous pour y porter le trouble et l'infortune, vous auriez à craindre de l'introduire, ce serait prudence de ne pas répondre; mais non, c'est bien le plus fidèle, c'est le meilleur de vos amis qui vient vous faire visite, et qui ne vient que pour vous enrichir. Ouvrez donc, ne me faites plus attendre; ouvrez, n'y a-t-il pas assez longtemps que je frappe? Votre lenteur et vos délais contristent ma tendresse; après une si longue séparation, il lui tarde de nous voir enfin réunis; il lui tarde de nous voir à la même table, célébrer ensemble la fête de notre réconciliation; encore une fois ouvrez donc : ***Ecce sto ad ostium et pulso....***

Telle est la conduite de Dieu à l'égard des pécheurs. Ne voulant pas qu'aucun d'eux périsse, mais que tous reviennent à la pénitence et vivent, il agit patiemment, ***patienter agit*** (II *Petr.*, III, 9), il dissimule (*Sap.*, XI, 24), il détourne les yeux, il temporise, il attend, il voudrait pouvoir faire miséricorde, c'est un besoin pour son amour : ***Exspectat Dominus ut misereatur vestri.*** (*Isa.*, XXX, 18.) Les impies se rassurent et s'applaudissent parce qu'il ne fait pas éclater sa vengeance; leur orgueil s'accroît et s'exalte, insolemment ils s'écrient : Osons tout entreprendre, il n'y a pas de Dieu, ou il n'y a qu'un Dieu aveugle et sourd, qui ne voit rien, qui n'entend rien de ce qui ce passe ici-bas, ou un Dieu qui voit et entend tout avec indifférence. Les impies tiennent cet injurieux langage, et il aime mieux, en différant ses châtiments, leur laisser l'occasion de douter de son existence et de sa divinité, de sa providence et de sa sainteté, que de leur donner, par des exemples continuels de rigueur, celle de douter de sa clémence. Il semble qu'il ne puisse se déterminer à frapper. Le monde est pour ainsi dire encore dans son enfance, déjà la corruption est générale; pour le purifier, il ne faut pas moins qu'un déluge universel : cet acte de sévérité répugne à la bonté de son cœur : ***Tactus dolore cordis intrinsecus*** (*Gen.*, VI, 6); mais enfin il prononce la sentence : Je détruirai l'homme que j'ai formé. Et quand le détruira-t-il? Après plus de cent ans, comme si sa puissance manquait de moyens pour exécuter sur-le-champ les arrêts de sa justice. ***Delebo, inquit, hominem quem creavi a facie terræ.*** (*Ibid.*, 7.) Les crimes de Sodome et de Gomorrhe, c'est au patriarche Abraham qu'il parle, se sont multipliés à l'excès, je descendrai donc et je verrai si les habitants de ces villes ont commis autant d'horreurs que me l'annonce le cri qui s'est élevé jusqu'à mon trône : ***Descendam et videbo.*** (*Gen.*, XVIII, 20.) Je descendrai et je verrai. Ne le prendrait-on pas, à l'entendre, pour un faible mortel qui n'a pas vu, et qui, pouvant être trompé, veut voir par lui-même, un mortel qui n'a pas les yeux assez perçants pour voir de si loin? Il est nécessaire qu'il se déplace et se rapproche. Et remarquez, mes frères, il ne dit pas : je descends, je vais voir; mais, je descendrai, je verrai : ***Descendam et videbo.*** C'est que quand il est question de sévir, il n'y va qu'avec lenteur, il est toujours trop tôt pour son amour. Lors même que sa main toute-puissante est prête à lancer la foudre, ses yeux paternels cherchent encore qui le désarme. Moïse, votre peuple a péché; il vient d'ériger un autel, d'immoler des victimes, d'offrir son encens à l'ouvrage de ses mains : ce n'est plus moi qu'il adore; l'ingrat n'a pas conservé longtemps le souvenir de mes bienfaits. Je vois que c'est un peuple dur que rien ne pourra m'attacher, il faut que je l'extermine, laissez, laissez agir ma fureur : ***Dimitte me ut irascatur furor meus.*** (*Exod.*, XXXII, 10.) En lui disant laissez agir ma fureur, n'était-ce pas lui donner le pouvoir et l'avertir en même temps de s'y opposer? Moïse le comprend; il prie le Seigneur d'épargner un peuple en faveur duquel il a fait tant de prodiges, et le Seigneur s'apaise : ***Placatusque est Dominus.*** (*Ibid.*, 14.)

Verrions-nous, mes frères, tant d'hommes irréligieux le provoquer impudemment par toutes sortes de crimes, si ce n'est que sa miséricorde et sa patience savent trouver encore des intercesseurs puissants qui enchaînent son courroux? Tantôt c'est à des serviteurs fidèles qu'intérieurement il se plaint comme autrefois il se plaignait à Moïse; tantôt c'est à un pasteur charitable dont il alarme le zèle. Ces pécheurs, leur dit-il, loin de s'humilier et de mériter le pardon, ne font que m'outrager avec plus d'audace; rien ne peut amollir leur âme, elle est toute de marbre; laissez-moi faire, je veux en délivrer la terre : ***Dimitte me, ut deleam eos;*** et ils volent, ces fidèles serviteurs, ils volent au pied de la croix, ils gémissent, ils soupirent, ils font amende honorable à Jésus-Christ; semblables au saint roi pénitent, ils sèchent de tristesse de voir leurs frères s'écarter ainsi de la loi du Seigneur; et, à force d'humiliations et de vœux, ils conjurent l'orage, ils obtiennent des délais : ***Placatusque est Dominus;*** il court, ce bon pasteur, se

prosterner entre le vestibule et l'autel, et là, fondant en larmes, il s'écrie du plus profond de son âme : Dieu de miséricorde, pardonnez à votre peuple, à un peuple que vous avez bien voulu racheter à si haut prix : *Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Joel.*, II, 17.) Encore un peu de patience. Non, il ne périra pas, vous aimez à vous rendre propice; si vous me demandez de consentir à sa perte, c'est une ruse de votre amour qui veut que je n'y consente pas, et je n'y consentirai jamais; c'est aussi mon peuple, vous me l'avez confié; vous m'avez fait un devoir d'être médiateur entre vous et lui, vous ne pouvez vous offenser de ma hardiesse. Encore une fois, il ne périra pas, ou vous m'effacerez de votre livre. A ces mots, il se calme, la foudre lui tombe de la main : *Placatusque est Dominus.*

N'est-il donc pas un temps où Dieu abandonne le pécheur, un temps où il le réprouve? Sans doute, mes frères, vous concevez que nécessairement il faut que la scène finisse; elle finit plus tôt pour les uns, plus tard pour les autres, ce n'est pas à nous d'en demander la raison; c'est à nous de trembler. Voilà, je le suppose, un pécheur qui ne veut et ne voudra pas se convertir : Dieu ne peut lui faire violence; il l'a souffert assez longtemps pour qu'il n'ait aucun prétexte de se plaindre, pour qu'il soit un jour forcé de souscrire à sa propre condamnation, il ne faut plus qu'il le souffre; de nouvelles grâces dont il abuserait ne feraient qu'ajouter à son supplice. Encore a-t-il coutume, avant de le frapper, de lui faire, comme à l'ingrate Jérusalem, une dernière visite, une visite qui comble la mesure. Mon frère, lui dit un ministre qui va le trouver au lit de la mort, il n'est pas trop tard; il n'est pas trop tard, vous dis-je, elle va sonner pour vous l'heure fatale qui sera pour vous le commencement de l'éternité; ah! si du moins vous vouliez profiter du temps qui vous reste pour vous réconcilier avec votre Dieu! Il vous aime encore, il ne demande qu'à vous sauver; c'est de sa part que je viens vous offrir la paix; mêlez aux larmes de ma tendresse celles d'un véritable repentir, tout est pardonné, le ciel va s'ouvrir pour vous recevoir : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* (*Luc.*, XIX, 42.)

Le Roi-Prophète avait raison de le dire, que notre Dieu est un Dieu plein de douceur et de compassion, un Dieu lent à punir, et toujours prêt à faire miséricorde : *Longanimis et multum misericors.* (*Psal.* CII, 8.) S'il nous en coûtait donc autant à l'offenser qu'il lui en coûte à nous perdre!... Vous, qui fûtes autrefois ses ennemis, et qui maintenant avez le bonheur de vivre dans son amour, c'est ici le lieu de vous anéantir en sa présence, de lui exprimer dans toute la sincérité de vos cœurs les sentiments de la plus vive reconnaissance, et de renouveler à la face de ses autels l'engagement que vous y avez dû prendre de ne plus le trahir. Mais vous, pécheurs, vous qu'il s'est empressé de rechercher et d'appeler dès qu'il vous a vus prendre la fuite; vous qu'il a recherchés, poursuivis d'une infinité de manières; vous qu'il a recherchés tant d'années, attendus avec tant de patience, et qu'il recherche encore aujourd'hui par mon ministère; pourquoi ne pas céder à ses instances, et lui accorder enfin ce qu'il désire?... Puisqu'il est si patient et si bon, il sera toujours assez tôt..... Malheureux! que dites-vous là?..... Dieu tout-puissant, vous avez entendu, et vous gardez le silence! et vous n'écrasez pas ces impies!... Mais que dis-je moi-même? Je ne pense pas que je suis ici l'apôtre des miséricordes du Seigneur..... Quoi, mes frères, c'est parce que vous connaissez la clémence de Dieu que vous voulez continuer d'être pécheurs! Est-ce que vous auriez l'âme assez peu généreuse, assez méchante pour mépriser ainsi les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis?* Ignorez-vous que ce n'est pas pour vous autoriser à vivre dans le péché qu'il se montre si indulgent à votre égard, mais pour vous faire rougir de votre injustice, de votre insensibilité, et vous porter plus efficacement à faire pénitence? *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit?* (*Rom.*, II, 4.) S'enhardir et s'obstiner à outrager le Seigneur par la raison qu'il souffre patiemment les injures, c'est là surtout ce qu'il déteste, ce qui, d'un Dieu de miséricorde, peut en faire tout à coup un Dieu de justice; car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde : *Misericordia enim et ira ab illo cito proximant.* (*Eccli.*, V, 7.)

Je me suis trompé, mes frères, personne d'entre vous n'est dans une disposition si funeste; et je me flatte que la bonté divine, au lieu d'être pour vous un prétexte de remettre encore votre conversion, va au contraire en accélérer l'heureuse époque. C'est une douce espérance dans laquelle j'aime à m'entretenir, une espérance que j'ai dû concevoir. Comment oserais-je vous supposer le plus odieux de tous les vices, un vice que tous les hommes ont en horreur, l'ingratitude? Et quelle ingratitude! J'ai de vos sentiments une idée plus avantageuse : la reconnaissance, cette belle vertu qui caractérise les grandes âmes, la reconnaissance, plus forte en vous que les passions et le monde, saura vous faire surmonter tous les obstacles qui jusqu'ici vous ont retenus. Puisse le Seigneur, puisse-t-il, par sa grâce sans laquelle nous ne pouvons rien, vous aider, vous soutenir et consommer enfin l'ouvrage de votre salut! Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Ce que Dieu fait pour les pécheurs qui se convertissent.

Quam magna misericordia Domini convertentibus ad se! (*Eccli.*, XVII, 28.)

Quelle est grande la miséricorde du Seigneur pour ceux qui se convertissent!

Dieu pourrait bien arrêter les pécheurs

dès le commencement de leur course; il pourrait sans injustice sévir contre eux, comme sévissent les souverains de la terre contre quiconque a l'audace d'arborer l'étendard de la révolte. Mais au lieu de répondre à leurs insultes par des coups de tonnerre, c'est un si bon père qu'il a pitié de leur sort, et il s'empresse de courir sur leurs pas aussitôt qu'ils sont égarés; il les poursuit, il les rappelle de mille manières différentes; les inspirations, les remords, les invitations, les menaces, les afflictions, les malheurs, il n'est rien qu'il ne tente pour les reconquérir; il les souffre, il les attend avec une patience infatigable, il ne peut, pour ainsi dire, se déterminer à la vengeance, il ne s'y détermine que quand sa miséricorde, autant que sa justice, lui en fait une loi; on dirait, en un mot, qu'il serait particulièrement le Dieu des pécheurs.

Voilà, mes frères, ce qu'il fait dans sa miséricorde pour vaincre leur résistance et les ramener au bercail, vous l'avez vu dans mon dernier discours. Mais que fait-il pour les pécheurs qui reviennent et se convertissent? Approchez, venez l'entendre, chrétiens aveugles, qui désespérant à la vue des iniquités sans nombre qui ont déshonoré le caractère auguste imprimé dans votre âme, vous réprouvez vous-mêmes; approchez, les vérités que je viens vous annoncer aujourd'hui porteront dans votre âme la consolation, la confiance et l'amour; elles dissiperont toutes vos frayeurs, toutes vos alarmes; elles vous rendront le calme et la paix, vous finirez par vous écrier avec nous: Qu'elle est grande la miséricorde du Seigneur pour ceux qui se convertissent! *Quam magna misericordia Domini convertentibus ad se!*

Tel sera, mes frères, le sujet de votre attention que je vous prie de m'accorder tout entière. Mère de miséricorde, nous ne pouvons nous lasser d'implorer votre secours, nous en avons toujours besoin, et nous savons que votre bonté maternelle ne se lasse point de nous être propice. *Ave, Maria*, etc.

Le monde ne pardonne ordinairement pas, c'est là un de ces sacrifices qu'il ne sait point faire. S'il pardonne, c'est avec peine; encore ne pardonne-t-il qu'à demi: il cesse tout au plus de vouloir du mal à ceux qui ont encouru sa disgrâce, sans être dans la disposition de leur faire du bien; en pardonnant même, presque toujours il se venge par toutes sortes de reproches, d'invectives et d'injures. Mais lorsque des pécheurs reviennent à Dieu, que de bonté, que de miséricorde dans la réception qu'il leur fait! Il leur pardonne et leur pardonne tout, avec promptitude, avec générosité, avec joie; et d'abord avec promptitude.

1° Sans doute, mes frères, il déteste le péché, il le déteste essentiellement et souverainement, c'est l'ouvrage du démon; pour les pécheurs, qui sont l'ouvrage de ses mains, il les aime encore tout pécheurs qu'ils sont; et aussitôt qu'ils ont la componction dans le cœur, cet aimable maître ne voit plus en eux rien qui soit indigne de ses regards, rien qui s'oppose à la volonté qu'il eut toujours de leur pardonner, tout à l'heure il leur pardonne.

Vous que j'ai choisi pour publier mes oracles, allez trouver les enfants de Jacob, et vous leur direz: *Je vis, dit le Seigneur: « Vivo ego, dicit Dominus;»* si l'impie fait pénitence des crimes dont il s'est rendu coupable, je ne m'en souviendrai plus (*Ezech.*, XVIII, 21, 22); *je ne veux pas la mort du pécheur, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive;* en quelque temps, en quelque jour qu'il se repente, ses impiétés lui seront pardonnées; toutes elles seront ensevelies dans un éternel oubli: *Non recordabor.* (*Ezech.*, XXXIII, 11 seq.) Qu'une femme, c'est toujours le Seigneur qui va continuer de parler par ses prophètes, après avoir quitté son époux, s'abandonne à un étranger, voudra-t-il ensuite oublier ses torts et lui redonner la même part qu'elle avait autrefois à son amitié? Et vous, fille d'Israël, âme chrétienne, vous n'avez pas rougi de vous prostituer indignement à combien de corrupteurs! Cependant revenez à moi, je ne vous rejetterai pas; je vous rétablirai dans toutes vos prérogatives, vous redeviendrez mon épouse chérie: *Tamen revertere ad me, et ego suscipiam te.* (*Jer.*, III, 1.) Je suis le Seigneur, et je ne change point; bien autre que les hommes, qui promettent beaucoup et souvent n'exécutent rien, mes paroles sont mes sentiments; en moi tout est vérité, jamais il ne m'arrive de me démentir: *Non mutor.* (*Malach.*, III, 6.) Il y a longtemps, ah! qu'il y a longtemps, enfants rebelles, que vous vous êtes écartés des préceptes de ma loi! j'aurais pu, sans être cruel, enivrer mes flèches de votre sang; ou vous percer des traits de ma colère; et je ne l'ai pas fait, vous existez encore: *Non estis consumpti* (*Ibid.*); revenez donc enfin, rapprochez-vous de moi, je me rapprocherai de vous: *Revertimini ad me, et revertar ad vos.* (*Ibid.*, 7.)

Voilà des promesses, chrétiens mes frères promesses solennelles faites avec serment. *Vivo ego;* promesses répétées jusqu'à trois fois dans une même page; promesses d'un Dieu qui ne peut manquer à sa parole, on verrait plutôt le ciel et la terre rentrer dans le néant: *Non mutor.* Des promesses passons aux figures

Joseph reconnu par ses frères qui, en le vendant inhumainement à des étrangers, l'avaient jeté dans l'esclavage, ne leur fait aucuns reproches, il n'a pour eux que des paroles consolantes: Je suis Joseph, votre frère, leur dit-il, ne craignez rien; approchez, je suis Joseph, votre frère, oubliez tout ce qui s'est passé, je ne m'en souviens plus; venez que je vous embrasse et que je me venge par mes caresses. A cette belle image, à cette image si touchante de la bonté de Dieu pour les pécheurs qui se convertissent, j'en ajoute une autre plus touchante encore, que Jésus-Christ nous a tracée lui-même dans son testament.

L'enfant prodigue se voyant, après avoir dissipé tous ses biens, réduit à la dernière

misère, se met en chemin pour retourner à la maison paternelle. Près d'arriver, son père l'aperçoit de loin, il le reconnaît. Détourne-t-il ses regards pour ne pas voir un fils qui lui a causé tant de chagrins? un fils qui reparaît tout décharné, tout défiguré, tout dépouillé; un fils qui fait horreur? Il s'en faut bien; ses entrailles sont émues, il est touché de compassion : *Misericordia motus est* (*Luc.*, XV, 20); impatient de le serrer entre ses bras, il se hâte, autant que son grand âge le lui permet, d'aller à sa rencontre, il l'aborde, il se laisse tomber sur son cou, et par ses larmes et par le baiser de sa tendresse, il l'assure que tout lui est pardonné : *Et accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* (*Ibid.*) C'est Jésus-Christ lui-même qui dans son testament nous a tracé cette belle image, et il l'a scellée de son sang. Que faut-il de plus? encore des exemples? Il est facile d'en donner, et je vous avoue que je le ferai par inclination ; j'aime à m'entretenir des grandes miséricordes de mon Dieu, c'est toujours avec une nouvelle sensibilité que j'en admire les triomphes et les prodiges. Poursuivons.

David s'est laissé surprendre par la passion, il a souillé le trône de crimes abominables. Touché de repentir à la voix du prophète, il s'écrie : *J'ai péché envers le Seigneur : « Peccavi Domino. »* (II *Reg.*, XII, 13.) A peine a-t-il fait de cœur comme de bouche cette humble confession, que le prophète lui réplique : Le Seigneur est satisfait, et déjà votre péché vous est pardonné : *Dominus quoque transtulit peccatum tuum.* (*Ibid.*)

La pécheresse, je ne dis pas qui avait entretenu des liaisons secrètes et criminelles, mais qui était le scandale de toute une cité, vient se jeter aux pieds de Jésus-Christ; elle les arrose de ses larmes, elle les essuye de ses cheveux, elle les baise avec respect; sa douleur est si vive, sa charité si parfaite, qu'elle n'a que des signes pour exprimer ce qui se passe dans son cœur; et à l'heure même, Jésus-Christ lui remet tous ses péchés : *Remittuntur tibi peccata.* (*Luc.*, VII, 48.)

Une femme surprise en adultère lui est amenée par les scribes et les pharisiens; c'est un zèle hypocrite qui les anime; ils ne viennent que pour le tenter. Mais en même temps que cet œil pénétrant auquel rien n'échappe, voit la méchanceté de leur âme, il voit aussi la contrition de cette femme, et il lui dit avec douceur : Allez en paix, et ne péchez plus : *Vade, et jam amplius noli peccare.* (*Joan.*, VIII, 11.)

Un quatrième exemple, mes frères; de pareils traits ne peuvent être trop multipliés. Il entre, je parle de Jésus-Christ, il entre chez un pharisien fameux par ses richesses, plus encore par ses injustices et ses crimes, c'est Zachée. Zachée le reçoit avec joie, et tout à coup changé par la présence d'un hôte bienfaisant qui ne voyage que pour laisser partout des vestiges de sa miséricorde, il lui dit dans cet enthousiasme divin que produit la force de la grâce : Seigneur, je suis tout prêt à donner aux pauvres la moitié de mes biens, et à restituer au quadruple pour tous les torts que j'ai pu commettre. Il n'a pas achevé ces mots, qu'il est assuré du salut : *Hodie salus domui huic facta est.* (*Luc.*, XIX, 9.)

Il est donc vrai, mes frères, que quand nous pleurons nos iniquités dans toute l'amertume de notre âme, nous ne les pleurons pas en vain ; il est donc vrai qu'à l'instant même où nous élevons la voix vers le Seigneur pour lui offrir la satisfaction qui lui est due, le Seigneur, au lieu de faire la sourde oreille à nos cris, nous répond aussitôt et nous exauce : *Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit, respondebit tibi.* (*Isa.*, XXX, 19.)

Mais voici un pécheur qui ne peut se rassurer. Depuis tant d'années que je contriste l'Esprit-Saint en résistant opiniâtrément aux impulsions de sa grâce; depuis tant d'années que j'entasse crimes sur crimes, dois-je encore espérer qu'il me sera fait miséricorde? Mon iniquité n'est-elle pas trop grande pour que je puisse mériter le pardon? *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear...* (*Gen.*, IV, 13.) C'est ainsi que le démon se joue de notre faiblesse : il nous trompe, il nous aveugle, il nous égare, en nous persuadant qu'il sera toujours temps de revenir sur nos pas; et après nous avoir poussés fort avant dans la carrière du vice, que fait-il? Tout le contraire de ce qu'il avait fait d'abord : ce même Dieu de la bonté duquel il nous avait promis beaucoup plus que nous n'avions droit d'en attendre, tout infinie qu'elle est, il nous le montre comme un juge inflexible dont il n'y a plus rien à espérer; il charge, il noircit encore l'affreux tableau de nos excès, il nous frappe si fortement l'imagination, que nous ne croyons plus qu'il soit possible d'obtenir grâce : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear...* Ah! mon cher auditeur, que vous connaissez mal votre Dieu! Comment avez-vous pu concevoir des idées dont il se trouve si sensiblement outragé? Quoi, vous désespérez de sa miséricorde! C'est donc, ou qu'il ne peut, ou qu'il ne veut pas pardonner? Et pourquoi ne le pourrait-il pas? Avez-vous été plus méchant qu'il n'est bon? Votre malice, quelque grande qu'elle ait été, peut-elle surpasser une bonté qui n'a point de bornes? Et pourquoi ne le voudrait-il pas? Croyez-vous qu'il prenne plaisir à immoler des victimes à sa fureur? S'il vous a tant appelé, sollicité; s'il vous appelle et vous sollicite encore, serait-ce pour avoir la perfidie de vous rebuter? Pourquoi ne pourrait-il et ne voudrait-il pas faire pour vous ce qu'il a fait pour tant d'autres? Son bras n'est pas raccourci, sa puissance est toujours la même : *Ecce non est abbreviata manus Domini ut salvare nequeat ;* son oreille ne s'est pas endurcie, il est toujours prêt à vous exaucer : *Neque aggravata est auris ejus ut non exaudiat...* (*Isa.*, XLIX, 1.) Prêt à m'exaucer! Prêt à exaucer un pécheur tel

que je le suis! Non, je ne mérite plus d'indulgence, vains discours que les vôtres: *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear...* Qu'avez-vous donc fait, mon cher frère? Les exemples que je viens de citer, vous les avez entendus; êtes-vous plus criminel que David qui causa la mort d'Urie pour posséder son épouse dont il avait abusé? Vous reprochez-vous des rapines et des usurpations plus odieuses que celles de Zachée? Vous, ma chère sœur, auriez-vous porté le luxe et la mollesse plus loin que la pécheresse qui s'était rendue si fameuse par ses désordres? Auriez-vous souillé l'état saint du mariage par de plus grandes horreurs que la femme adultère? Plus que tout cela: Nabuchodonosor profana, dévasta le temple de Jérusalem; il le dépouilla de tous ses trésors, de toutes ses richesses; les vases sacrés qu'il avait fait emporter à Babylone, Balthasar son fils, non-seulement y but lui-même dans un festin, mais il y fit boire ses officiers et ses femmes. Salomon, que le ciel avait comblé de faveurs et de bienfaits, qui avait montré tant de zèle et de piété dans la construction de ce merveilleux édifice, le premier temple que l'Etre suprême eût eu au monde; Salomon qui avait étonné la terre par sa sagesse et ses vertus, l'étonne, dans la suite, par ses prostitutions et ses infamies; tous les honneurs qu'il avait rendus d'abord au Dieu de ses pères, il les rendit à des dieux étrangers.

Paul, avant sa conversion, était l'ennemi le plus cruel de la croix de Jésus-Christ, le persécuteur le plus ardent des adorateurs de son nom; il allait, dans sa rage, les arracher impitoyablement de leurs sombres retraites, pour les traîner dans les prisons et les fers; il n'était altéré que de leur sang: sont-ce là vos crimes? sont-ce là vos fureurs? Encore une fois, qu'avez-vous fait? Vous me demandez ce que j'ai fait, demandez-moi plutôt ce que je n'ai pas fait. J'ai tout fait, j'ai commis des crimes nouveaux; j'ai donné des scandales abominables qui ont fait frémir tout l'univers; moi, chrétien, moi, enfant de l'Eglise, moi qui tenais un rang distingué dans cette société sainte. J'ai surpassé les infidèles et les barbares les plus acharnés contre le christianisme; j'eusse anéanti jusqu'à la Divinité, s'il eût été en mon pouvoir... N'importe, revenez, revenez, c'est vous surtout que le Seigneur cherche, c'est vous qu'il attend, et il vous recevra, il vous pardonnera. Quand il promet au pécheur pénitent la rémission de ses péchés, il ne distingue point entre pécheur et pécheur, c'est à tous indifféremment qu'il parle, et à tous il tient le même langage; y aurait-il une exception pour vous? Vous ne méritez pas qu'il vous traite avec indulgence, je le sais; pas un pécheur ne le mérite: mais, si par vous-même vous êtes absolument indigne des regards du Père, le sang précieux du Fils, dont vous êtes tout couvert, cachera votre indignité. Ayez donc des sentiments plus dignes de la bonté du Seigneur. (*Sap.*, I, 1.) Médecin tout-puissant, dit saint Augustin, rien pour lui n'est incurable, et il saura guérir toutes vos plaies, quelque larges, quelque profondes, quelque envenimées qu'elles puissent être: *Omnipotenti medico nihil est insanabile.* (S. AUG.) Votre conscience est un abîme que vous ne connaissez pas vous-même; sa miséricorde est un autre abîme, et un abîme qui ne peut être mesuré; un abîme où vont se perdre tous les crimes, tous les forfaits. Point de péchés irrémissibles, article de foi. Voilà, je le suppose, un pécheur sur le lit de mort, il n'a pas une heure à vivre; c'est celui-là qui a tout fait; il a, pendant sa vie, sacrifié tout à ses passions, il a eu la sacrilége audace de faire abus de ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste; il a combattu par ses discours et ses écrits les dogmes les plus sacrés de notre croyance; toutes les abominations qu'il est possible de commettre, il les a commises, il a poussé l'irréligion jusqu'où peut la pousser le génie le plus pervers, et il s'en est fait gloire, il eût voulu pouvoir encore davantage; le voilà, dis-je, sur le point d'expirer, le voilà qui expire. Eh bien! mes frères, que son dernier soupir, que le dernier mouvement de son âme, ait été l'expression d'un repentir sincère, il est sauvé. A ce moment redoutable, entendez-moi bien, mes frères, car je ne veux pas vous inspirer une fausse confiance; à ce moment redoutable, nous vous le répétons sans cesse, nous ne pouvons vous le répéter trop, la plupart des pécheurs qui ont attendu si tard pour se convertir, périssent misérablement comme ils ont vécu; ce n'est pas que la source des grâces soit entièrement tarie pour eux, le croire serait une erreur; c'est que, semblables à ces malheureux qui, tombant tout à coup dans un précipice, d'où il leur serait encore possible de se dégager, se troublent et s'inquiètent, se laissent tellement prévenir par la frayeur, qu'au lieu de profiter des moyens de salut qui sont en leur disposition, ils achèvent de s'abîmer et se perdent; semblables à ces malheureux, ils sont saisis à la vue du danger, tous leurs sens se glacent, et se jugeant eux-mêmes, ils se ferment eux-mêmes les portes du ciel. Car s'ils venaient à se tourner avec confiance vers le Seigneur, s'ils le conjuraient humblement de ne pas les abandonner, il se rendrait propice à leurs vœux, il calmerait l'orage, le souffle de sa miséricorde les jetterait dans le port. Egalement puissant et bon, il n'a pas plus besoin de la succession des temps pour opérer des prodiges dans l'ordre de la grâce, que pour en opérer dans l'ordre de la nature; comme il put d'une seule parole faire sortir la lumière des ténèbres, il peut, dans un instant, d'un seul de ses regards, commencer et consommer à la fois la conversion la plus difficile: *Omnipotenti medico nihil est insanabile.* Et vous nous dites que vous avez fait trop de mal pour qu'il vous pardonne; c'est là surtout ce qui l'outrage et l'afflige, c'est là votre plus grand crime. Il était bien énorme, celui que commit Judas en trahissant Jésus-Christ; il en

commit un plus énorme encore, nous disent les Pères de l'Église, en désespérant du pardon : et Jésus-Christ fut moins sensible à sa perfidie qu'à sa perte. Mais avançons : Dieu pardonne tout au plus grand pécheur qui revient, et il lui pardonne tout avec promptitude, il lui pardonne en même temps avec générosité, seconde considération qui ne sera pas moins propre que la première à nous faire admirer la grandeur de ses miséricordes. Arrêtons-nous un instant.

Le péché n'entre point dans notre âme sans y causer les plus tristes ravages ; en la dépouillant de la grâce sanctifiante qui faisait toute sa gloire, toute sa beauté, il la dépouille aussi de tous ses biens, de tous ses mérites : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII, 24.) Venons-nous à pleurer nos erreurs ? Nous avons affaire à un Dieu dont la générosité est si grande que non-seulement il nous redonne la robe d'innocence et nous rétablit dans tous les droits que nous avions perdus ; mais encore qu'il nous remet en possession de toutes les richesses que nous avions précédemment acquises : *In justitia sua, quam operatus est, vivit.* (*Ibid.*, 22.) Et à quelles conditions ? Si c'est là ce qui vous épouvante, mes frères, consolez-vous, prenez courage. Je ne vous dis pas qu'il ne vous demandera rien, ce serait vous tromper, et je ne veux pas que vous ayez ce reproche à me faire. L'enfant prodigue, que Jésus-Christ vous propose pour modèle, commence par rentrer en lui-même : *In se autem reversus* (*Luc.*, XV, 17); il se détermine à confesser humblement qu'il a péché : *Ibo et dicam : Peccavi* (*Ibid.*, 18); il est dans la disposition, pour réparer tous ses torts, de travailler comme fait un mercenaire dans la maison de celui qui le gage : *Fac me sicut unum ex mercenariis tuis* (*Ibid.*, 19); c'est-à-dire, en trois mots, que la contrition, la confession, la satisfaction, sont absolument nécessaires pour une vraie pénitence.

La contrition d'abord ; non pas une contrition qui ne soit que sur la langue ou la figure, je dis la contrition du cœur : c'est le cœur qui hait ou qui aime ; s'il n'était pas humilié, brisé, changé, ce cœur, il aurait toujours les mêmes sentiments d'amour et de haine, il serait toujours criminel.

La confession est encore un devoir indispensable. C'est à nous-mêmes à nous accuser, à nous condamner, si nous voulons que Dieu nous pardonne. Il connaît parfaitement tout ce qu'il y a de plus secret dans notre âme ; cependant il veut, et ce n'est pas nous faire acheter trop cher une faveur aussi grande que celle qu'il nous accorde, il veut que nous soyons nos propres accusateurs.

Enfin, mes frères, la contrition et la confession doivent être nécessairement accompagnées de la satisfaction. Jamais Dieu n'exerce sa miséricorde aux dépens de sa justice, les droits de l'une et de l'autre sont également sacrés pour lui ; et punissant en même temps qu'il pardonne, il sait admirablement les ménager.

Les voilà les conditions auxquelles vous redeviendrez les enfants de votre Père, et en recouvrerez tous les priviléges. Elles ne sont pas aussi dures que peut-être vous vous les persuadez ; le Maître que vous avez outragé est si compatissant et si bon, qu'il en adoucit toutes les amertumes, que même il les rend aimables. La contrition ne dépend pas de vous seuls, il est vrai ; c'est l'ouvrage de Dieu plutôt que le vôtre ; mais, la refuse-t-il jamais à ceux qui la lui demandent humblement et avec ferveur, et qui ont soin de s'y exciter par tous les motifs que la religion nous propose ? La confession ne doit pas vous causer plus d'inquiétude : elle a ses désagréments et ses difficultés, vous ne me croiriez pas, si je vous disais le contraire ; cependant vous verrez qu'elle en a moins qu'ordinairement on ne se l'imagine. Jésus-Christ, dont nous sommes les ministres, Jésus-Christ, la douceur même, nous inspirera pour vous les mêmes sentiments de tendresse et de commisération qu'il manifesta toujours pour les pécheurs, et vous pouvez compter que vous n'éprouverez aucune dureté de notre part ; nous vous consolerons plutôt, nous vous encouragerons, nous entrerons dans toutes vos peines, nous sonderons toutes vos plaies avec la plus grande précaution, nous vous aiderons de tout notre pouvoir dans la recherche de vos crimes : et avec le secours de la grâce, qui de jour en jour deviendra plus abondante et plus forte, vous aurez le courage de les déposer à nos pieds, vous les y déposerez tous sans répugnance, vous serez moins sensibles à la honte de les accuser qu'à celle de les avoir commis. Nous ferons pour vous, ou mieux, le Père des miséricordes fera par notre ministère, ce que fait dans l'Evangile le berger qui retrouve sa brebis. Au lieu de la gourmander et de la maltraiter, il est touché de la misère où l'ont réduite ses courses vagabondes, et par impatience de la revoir au milieu de son troupeau, autant que pour lui épargner les fatigues et les dégoûts d'une longue marche, il la charge paisiblement sur ses épaules : *Imponit in humeros suos* (*Luc.*, XV, 5); je veux vous dire, mes frères, que, n'ayant rien plus à cœur que votre réconciliation, nous emploierons tout notre zèle pour vous aplanir les routes de la pénitence, et que nous prendrons sur nous toute la part du fardeau dont il sera possible de vous décharger : *Imponit in humeros suos*. La satisfaction vous coûtera moins encore que tout le reste : une fois que vous aurez ressenti les atteintes de ce feu divin que Jésus-Christ apporta sur la terre, le feu de la charité, rien ne vous paraîtra difficile ; vous serez disposés à tout entreprendre, à tout sacrifier, à tout souffrir ; peut-être même voudrez-vous (la chose n'est pas sans exemple) vous imposer des peines plus sévères que nous ne le jugerons convenable, peut-être n'aurons-nous à lutter que contre votre ardeur.

Qui peut donc vous retenir, vous retarder? Est-ce le plaisir que vous trouvez à vivre dans le crime? Ah! quel plaisir que celui qui laisse dans l'âme tant de remords, tant de chagrins, tant de frayeurs! Quel plaisir que celui qui souvent s'achète à si haut prix! qui procure une jouissance si peu réelle et de si courte durée! Quel plaisir que celui qui fait perdre le plus désirable de tous les biens, qui conduit au plus grand de tous les maux! Sont-ce les rigueurs de la vie chrétienne que vous redoutez? Songez donc que vous ne serez plus ce que vous êtes; vous aurez un esprit et un cœur nouveaux, des pensées et des inclinations nouvelles, tout en vous sera changé; ce qui dans le moment actuel vous déplaît et vous enchante vous paraîtra dégoûtant, insipide; vous ne concevrez pas comment vous aurez pu vous abuser si longtemps, et de ce que vous appelez les rigueurs de la vie chrétienne, vous en ferez alors vos plus chères délices. C'est dans la vie du monde que vous devez trouver des rigueurs, vous y êtes perpétuellement esclaves; esclaves de ses coutumes et de ses jugements, de son inconstance et de ses caprices; esclaves des passions d'autrui quelquefois plus que des vôtres: mais dans la vie chrétienne se trouvent la vraie liberté, le repos et le bonheur. Faites-en l'épreuve, convertissez-vous, vous verrez la différence qu'il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert le Seigneur et celui qui ne le sert pas : ***Convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium*** , ***inter servientem Deo et non servientem ei.*** (*Malac.*, III, 18.)

Au reste, mes frères, il est un moyen bien simple de vous assurer, avant de mettre la main à l'œuvre, que je ne vous dis rien qui ne soit exactement vrai, et que je ne vous traite pas comme des enfants auxquels des parents, inhabiles dans l'art de former de jeunes cœurs, font espérer de belles chimères pour obtenir plus efficacement qu'ils fassent leur devoir. Il est des pécheurs convertis, vous en connaissez ou vous pouvez en connaître : consultez-les, et qu'ils vous disent si, pour franchir les obstacles qui vous arrêtent, si, pour mépriser les monstres qui vous intimident, il a fallu des efforts extraordinaires; qu'ils vous disent si jamais ils furent plus contents qu'ils ne l'ont été depuis l'époque de leur conversion. Vous aurez le même succès, nous osons vous le promettre, sans craindre que vous nous accusiez un jour de vous en avoir imposé; parce que nous savons qu'il n'est point de Dieu comme le nôtre, et nous sommes sûrs qu'il sera votre protecteur, votre appui, votre force : ***Imponit in humeros suos.*** (*Luc.*, XV, 5.)

Telle est, mes frères, la générosité du Seigneur : en même temps qu'il nous rétablit dans notre ancienne dignité, il nous rend tous les trésors que nos prévarications nous avaient fait perdre; et, ce qu'il y a de plus admirable encore, il exige tout entière la satisfaction qui lui est due, il nous condamne aux exercices de la plus austère pénitence, il n'épargne rien à notre faiblesse, quoique plus grande que si nous n'eussions pas été pécheurs; mais il a le secret de nous rendre tout facile, tout aimable; nos yeux versent des torrents de larmes, et ces larmes deviennent un besoin pour notre cœur; c'est par nos larmes qu'il se soulage et se console : ***Imponit in humeros suos.*** Ces réflexions nous donnent une si haute idée de la divine miséricorde, qu'il semble que je devrais terminer ici mon discours et vous laisser admirer en silence. Cependant, disons plus encore : Dieu pardonne tout avec promptitude, avec générosité, au pécheur qui revient; il lui pardonne même avec joie, c'est par où je finis.

Le berger qui a retrouvé sa brebis, lisons-nous en saint Luc (XV), n'est pas plus tôt de retour à la maison, qu'il assemble ses amis et ses voisins : ***Convocat amicos et vicinos.*** Est-ce pour les entretenir de l'inquiétude qui a déchiré son âme, et des peines qu'il a souffertes? Non, mes frères, un autre sentiment l'occupe; c'est pour les inviter à prendre part à sa joie. Elle est si grande, si excessive, que son cœur n'est pas assez vaste pour la contenir tout entière; il lui faut d'autres cœurs qui puissent la partager avec le sien. Félicitez-moi, leur dit-il, j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue : ***Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quæ perierat.*** (*Ibid.*, 6.) Le père de l'enfant prodigue le voyant revenu de ses égarements, ordonne de préparer un banquet magnifique; il veut que toute sa famille soit dans la joie; et son logis, où régnaient auparavant le silence et la consternation, ne retentit plus que de mélodieux concerts. Réjouissons-nous, dit-il, parce que mon fils que voilà; ***Filius meus hic***, mon fils était mort, et il est ressuscité : ***Manducemus et epulemur, quia hic filius meus mortuus erat et revixit.*** (*Ibid.*, 23, 24.)

Jusque-là, mes frères, je ne vois rien qui m'étonne; ces paraboles nous expriment ce qui est dans notre nature. N'est-il pas d'expérience que nous n'estimons bien les personnes et les choses que quand nous en sommes privés? Que nous-mêmes nous ne connaissons tout notre attachement pour nos amis et nos proches, que quand nous ne les possédons plus? Et par une suite nécessaire, ne nous arrive-t-il pas, malgré nous, de laisser éclater notre joie lorsqu'un objet précieux, qui nous avait été ravi, vient à nous être rendu? Que nous ne cessions pas d'en jouir, nous n'y pensons seulement pas; la continuité d'une jouissance, tout le monde le sait, en diminue le sentiment et la douceur. Mais que la joie de ce vieillard et de ce berger soit l'image de celle du Père céleste et de tous les bienheureux à la conversion d'un seul pécheur; il fallait, ô divin Jésus, que vous nous l'apprissiez vous-même. Eussions-nous imaginé que la terre pût donner au ciel des jours de fête? Qu'une créature pécheresse, devenue pénitente, pût en quelque sorte porter un surcroît de bonheur dans ces régions fortunées,

où coulent des fleuves de délices? Nous n'eussions pas eu la hardiesse de le penser. Mais nous le savons maintenant; vous nous l'avez dit : *Ita gaudium erit in cælo super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Ibid.*, 10.) De là cette belle expression de saint Bernard : Les larmes des pénitents sont un nectar pour les anges : *Lacrymæ pœnitentium vinum sunt angelorum.*

O vous, qui traînez misérablement les chaînes du péché; vous qui balancez, qui délibérez, qui combattez et qui remettez de jour en jour à vous convertir, levez donc les yeux au ciel; voyez les Vertus, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, tous les bienheureux qui n'attendent que votre retour pour en célébrer la fête. Voudriez-vous les laisser plus longtemps dans la tristesse et le deuil? Voudriez-vous continuer encore à déshonorer un Dieu qui vous aime d'un amour si paternel, qui s'intéresse si vivement à votre salut? Non, vous ne le voudrez pas. J'espère que vous allez enfin céder à ses instances et quitter la voie large pour rentrer dans celle de la justice. J'espère que vous ne sortirez pas de cette assemblée chrétienne que vous n'ayez promis à Jésus-Christ de travailler incessamment à la réforme de vos mœurs. Déjà vous avez le repentir dans l'âme et déjà les habitants de sa cour en sont instruits. Ne l'entends-je pas leur dire à tous : Venez, mes anges, venez les bénis de mon Père, venez partager ma joie : *Congratulamini mihi.* Ils sont changés ces pécheurs que j'ai tant cherchés, tant sollicités; ces pécheurs pour qui vous avez fait tant de démarches, pour qui vous m'avez offert tant de prières et de vœux; venez féliciter un père qui revoit dans sa maison, qui va revoir à sa table des enfants depuis si longtemps perdus : *Congratulamini mihi.* Que vous les félicitiez eux-mêmes, j'y consens; je consens que vous les visitiez de ma part, pour entretenir et augmenter leur joie; mais félicitez-moi surtout, leur bonheur ne les touche pas aussi sensiblement que moi, ils ne connaissent pas comme moi l'excellence et la grandeur des biens que le péché leur avait fait perdre; félicitez-moi donc, réjouissez-vous, triomphez, et dans des transports d'allégresse entonnez vos sacrés cantiques : *Congratulamini mihi.....* Me trompé-je, pécheurs qui m'écoutez? Me serais-je fait illusion? Le désir ardent que j'ai de vous voir convertis, l'aurais-je pris pour une réalité? Ah! si votre cœur était encore possédé par la créature, si vous n'aviez pas encore pris la résolution de renoncer à toutes les vanités qui vous ont éblouis, je vous en conjure, faites un généreux effort et rompez vos fers; revenez à un Sauveur qui vous a rachetés, non pas au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de tout son sang; à un Sauveur qui vous attend, qui vous appelle, qui vous tend les bras; il vous recevra comme un père reçoit un enfant chéri qui avait pris la fuite, et il vous pardonnera tout avec promptitude, avec générosité, avec joie.

C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez inspiré le dessein d'exalter vos grandes miséricordes; c'est vous qui m'avez secrètement imposé cette tâche, la voilà remplie. J'eusse voulu m'y soustraire, si je n'avais consulté que mon impuissance; mais je me suis souvenu que vous choisissez quand il vous plaît ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour en faire l'instrument des plus éclatantes victoires, et je me suis fait un devoir d'obéir, jamais devoir n'eut pour moi tant d'attraits. Achevez maintenant ce que vous avez commencé, parlez à votre tour; parlez! si votre grâce ne seconde mes efforts, mon travail est un travail perdu; ma voix, comme un airain sonnant, aura fait inutilement retentir les murs et les voûtes de ce temple. Parlez, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde; ces malheureux, qui vous résistent avec tant d'opiniâtreté, sont votre ouvrage; le limon dont ils sont formés, vous l'avez pétri vous-même, vous savez comment et par où leur donner l'assaut; pour le donner avec succès, parlez donc, agissez en maître, frappez s'il le faut, sauvez-les malgré eux de l'abîme où ils courent se précipiter. Il n'en existe pas un seul au monde qui ne me soit cher, parce que tous ils vous appartiennent, tous ils sont mes frères; l'intérêt de leur âme, celui de votre gloire, ne me permet pas d'être insensible à leur perte : qu'ils vivent, qu'ils vivent pour vous aimer, et que votre saint nom soit béni en la terre comme au ciel. Mais si dans cette assemblée il était des pécheurs de ce caractère, ah! c'est à eux que je m'intéresse plus spécialement encore, de grâce ne les abandonnez pas, cette glace impénétrable qui les entoure, qui les rend inaccessibles à toute espèce de sentiments, faites la fondre enfin, qu'elle devienne pour eux une source de larmes, afin que pleurant leurs iniquités ils puissent du moins vous consacrer les restes d'une vie qui devait être employée tout entière à votre service, et qu'après notre exil nous chantions tous ensemble vos miséricordes infinies dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR LA RELIGION.

La religion bien pratiquée fait la gloire de l'homme.

Gloria et divitiæ in Domo ejus. (*Psal.* CXI, 3.)

La gloire et les richesses sont le partage de celui qui craint le Seigneur.

Ce qui fait la gloire et le bonheur de l'homme, sa gloire la plus solide, son bonheur le plus parfait devrait être sans doute le premier de ses intérêts, le principal objet de ses désirs, l'unique but de ses soins et de ses travaux; la noblesse de son origine, le penchant de sa nature, la hauteur de sa destinée, tout lui fait une loi de ne tendre que là. Pourquoi cependant le voit-on poursuivre avec tant d'ardeur ce qui le dégrade? Pourquoi le voit-on puiser infatigablement à la source de tous les maux? Peut-il donc ces-

ser d'être jaloux de son honneur et de sa félicité? Non, mes frères, il a toujours les mêmes sentiments, la fin qu'il se propose est toujours la même; mais il se trompe sur les moyens. Ebloui, pour ainsi dire, dès qu'il ouvre les yeux, par le faux brillant des vanités du siècle, il s'y attache, il les recherche, il fait l'impossible pour se les procurer, dans l'espérance qu'elles satisferont son cœur. Illusion! A qui le comparerai-je? à un enfant qui sacrifie tout, qui s'expose à tout, qui donnerait de son sang pour une bagatelle qui le frappe, et à peine en jouit-il qu'elle ne lui paraît plus si belle et si charmante, qu'aussitôt il s'en dégoûte. Qu'il est à plaindre! qu'il est digne de pitié! Approchez, malheureux mortel, et venez, que je vous détrompe : la crainte de Dieu, la justice chrétienne, la religion, voilà le grand art que vous ignorez, celui d'arriver sûrement à la gloire et au bonheur : *Gloria et divitiæ in domo ejus.* Oui, chrétiens, la vertu de religion, la religion bien pratiquée, fait la gloire de l'homme sur la terre, *gloria*, sujet d'un premier discours. Elle y fait aussi son bonheur, *et divitiæ in domo ejus*, sujet d'un second discours. Je vais aujourd'hui vous donner le premier, et je dis que la religion bien pratiquée fut la gloire de l'homme sur la terre, 1° par elle-même; 2° au témoignage de l'Esprit-Saint; 3° enfin, jusqu'aux yeux du monde. Accordez-moi, je vous prie, toute votre attention.

Esprit-Saint, je vais parler d'une vertu qui les renferme toutes; daignez donner à ma voix cette onction persuasive, seule capable de la faire aimer; nous vous la demandons par l'entremise de la plus pure des vierges, votre épouse. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les impies ont épuisé toute leur science, tous leurs sophismes pour combattre la religion. Ils ont pu sans doute lui faire de grandes plaies, mais voyant que malgré tous leurs efforts, elle était toujours victorieuse, ils ont dit dans leur désespoir : Il faut changer de plan, prenons les armes du ridicule, nous l'attaquerons avec plus de succès; à force de l'avilir, nous la décréditerons, nous finirons par la faire disparaître. Le permettrez-vous, Seigneur? Vérité souveraine, souffrirez-vous qu'ils aient à s'applaudir d'avoir conçu ce détestable projet? Non, mes frères, leur orgueil sera confondu ; d'elle-même, la religion nous honore par les rapports qu'elle nous donne avec la Divinité.

C'est un honneur dans le monde d'être au service des grands; vous diriez que de la gloire qui les environne, il se détache quelques rayons pour illustrer tous ceux qui les approchent; mais qu'est-ce donc que les grandeurs humaines? Ces hommes que nous voyons planer au-dessus de nos têtes, et toujours avec des dehors si brillants que nos yeux éblouis ne peuvent pénétrer jusqu'à leurs personnes, sont-ils aussi grands qu'ils le paraissent? Leur dignité, leur puissance, le faste et la pompe qui partout les accompagnent, n'est-ce pas là souvent toute leur grandeur; si, de leur place à la nôtre, il n'y avait pas si loin; s'il nous était possible de soulever le voile qui les cache et nous empêche de voir en eux ce qu'il y a de réel, n'auraient-ils point à rougir des mêmes faiblesses que le reste des mortels? Ils peuvent beaucoup, mais peuvent-ils tout? Ce qui excite et flatterait leurs désirs, le peuvent-ils toujours? Que peuvent-ils sans le secours des autres hommes? Et n'est-ce pas d'en haut que leur sont venus tous les avantages qui les distinguent? La même main qui les leur a distribués, ne peut-elle pas aussi les leur reprendre? Tôt ou tard, elle les leur reprend; s'ils n'ont pas la douleur de survivre, ils n'en jouissent tout au plus que jusqu'au tombeau. Qu'est-ce donc encore une fois que les grandeurs humaines? Dieu seul est grand: *Magnus Dominus;* la grandeur est essentielle à sa nature, il ne la tient que de lui-même ; rien ne peut y mettre des bornes, aucune imperfection n'en ternit l'éclat; absolument indépendante, elle n'est sujette à aucun changement, à aucune vicissitude; les temps n'avaient pas commencé, qu'elle était ce qu'elle est; les générations et les âges passeront, le ciel avec la terre finira, et elle sera toujours la même : c'est une grandeur infinie, la grandeur par excellence : *Magnus Dominus. . . . . . . et magnitudinis ejus non est finis.* (*Psal.* CXLIV, 3.)

Or, mes frères, s'il y a tant d'honneur à servir les grands de la terre, combien ne doit-il pas y en avoir à être le serviteur de Dieu! Le serviteur de Dieu! saint Jérôme ne connaît point de plus beau titre dans le monde: *Grandis dignitatis est esse servum Dei:* David le préfère à celui de roi : *Ego servus tuus sum.* Hé! n'est-ce pas régner que de servir un si grand maître? Oui, le serviteur de Dieu règne véritablement : il règne sur les créatures qui ne possèdent point son cœur; elles sont faites pour lui, il n'est pas fait pour elles ; il n'en est aucune qui lui en impose; toutes, il les place dans la rigueur au rang qu'elles doivent tenir: si par intervalle il s'y arrête, c'est le besoin, c'est la nécessité qui l'exige, c'est pour en user un moment comme n'en usant pas, c'est en même temps pour glorifier l'être tout-puissant qui en est le principe et la fin ; secouant ensuite la poussière de ses pieds pour laisser toute la terre à l'homme terrestre et prendre plus librement son essor, il s'élève par la foi vers les biens infinis qu'il ne voit pas. Il règne sur ses passions, qu'il contient, qu'il maîtrise, dont il est impitoyablement le tyran : elles murmurent, elles se soulèvent, elles veulent prendre le dessus; mais, incapable de subir un joug aussi honteux, il leur résiste avec un invincible courage, il les soumet, il les dompte. On peut dire, en un mot, qu'il étend sa domination jusque sur les puissances de l'enfer qu'il a vaincues, désespérées, qui dans leur rage ne font plus que de vains efforts pour l'assujettir. Régner ainsi, c'est bien régner avec gloire : et cependant

il est pour lui quelque chose de plus glorieux encore.

Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, disait Jésus-Christ à ses apôtres; *vous êtes mes amis : « Vos amici mei estis. »* (*Joan.*, XV, 15.) A quelle condition leur accorde-t-il un si beau privilége? A condition qu'ils observeront religieusement ce qu'il leur commande: *Si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (*Ibid.*, 14.) Peut-on rien imaginer de plus grand, remarque saint Cyrille, que d'être l'ami de Jésus-Christ? Une amitié si glorieuse n'est-elle pas au-dessus de toutes les prérogatives qu'on peut obtenir dans le monde? Vous me direz sans doute, mes frères, qu'un si beau titre appartient exclusivement à ces hommes privilégiés que Jésus-Christ attacha particulièrement à sa personne, et qu'il fit dépositaires de toute la puissance qu'il avait reçue de son Père. On doit être admis à l'amitié d'un prince, on doit avoir toute sa confiance, quand on partage son pouvoir. Ne raisonnons pas ainsi, chrétiens, mes frères : si saint Paul n'eût eu d'autre mérite que l'apostolat, même avec la faculté d'opérer les plus grands prodiges, il n'eût pas été l'ami de son Dieu, il n'eût été rien : *Nihil sum* (*II Cor.*, XII, 11); c'est par son attachement et sa fidélité que le serviteur devient cher à son maître. Qui sont les frères de Jésus-Christ? D'après ses propres paroles, ce ne sont pas ceux qui le touchent de plus près, mais ceux qui font la volonté de son Père, en observant ce qu'il leur a commandé; et ses apôtres ne peuvent être ses amis qu'à cette condition : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (*Joan.*, XV, 14, 15.)

La religion nous rend si agréables aux yeux de Dieu, que nous sommes, je ne dis plus ses serviteurs, ses amis, nous sommes ses temples; des temples où il habite encore plus volontiers que dans tous les temples matériels qui lui sont consacrés; fussent-ils des chefs-d'œuvre de l'art, fussent-ils décorés de tout ce que la terre peut avoir de plus magnifique : *Celui qui m'aime gardera ma parole; nous viendrons à lui, mon Père et moi, nous établirons chez lui notre demeure.* (*Joan.*, XIV, 23.) L'homme avec Dieu, Dieu avec l'homme! Dieu et l'homme dans le même sanctuaire, et ce sanctuaire est le cœur de l'homme! Pouvons-nous bien mériter tant d'honneur? Sagesse éternelle, vous l'avez dit, et nul autre que vous ne pouvait le dire, une alliance si merveilleuse est trop au-dessus de nos pensées : *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.*

Un dernier coup de pinceau mettra le comble à la gloire de l'homme véritablement vertueux. Le péché n'efface pas totalement en nous l'image du Créateur; il a beau la déshonorer, la défigurer, elle fut si fortement imprimée que nous en conservons toujours des restes, même après avoir perdu cette beauté que nous donne la grâce sanctifiante, des restes qui sont encore précieux : tel un vieux tableau laisse admirer, après bien des années, quelques traits vainqueurs des injures du temps; tel un temple antique montre encore, même au milieu de ses ruines, quelle fut la beauté de l'ouvrage; mais le chrétien religieux, le chrétien qui s'est entièrement dépouillé du vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau, qui fut créé selon Dieu, est celui qui se rapproche de son modèle aussi près qu'il est possible. N'est-ce pas la sainteté qui est comme le fondement et l'abrégé des perfections divines? N'est-ce pas l'attribut particulièrement exalté sur la terre aussi bien que dans les tabernacles éternels ? Saint, saint, saint est le Seigneur, voilà le cri commun des fidèles en ce monde et des bienheureux dans le ciel : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus.* (*Apoc.*, IV, 8.) Par quel endroit pouvons-nous donc ressembler mieux que par la justice, la sainteté, la religion, à un Dieu qui semble faire consister sa gloire à être saint? La véritable grandeur est nécessairement là, ou elle n'est nulle part; car, autrement, il faudrait dire qu'elle est dans le crime ou avec le crime; qui pourrait être assez déraisonnable pour oser le soutenir? Dieu est le principe et la source de toute grandeur; le crime lui est essentiellement opposé, et comme les ténèbres le sont à la lumière; l'homme criminel n'a donc plus de rapport avec Dieu; il s'avilit, au contraire, il se dégrade, il oublie la noblesse de son origine et de sa condition; il renonce indignement à la plus haute destinée pour rouler dans la fange : *Comparatus est jumentis insipientibus.* (*Psal.* XLVIII, 13.) Qu'elles sont donc misérables, les dérisions et les insultes de l'impie! qu'il est méprisable lui-même, en prétendant se faire honneur d'être vicieux! qu'il rougisse plutôt de se rabaisser ainsi au niveau de la brute, par l'abus qu'il fait de sa raison : *Comparatus est jumentis insipientibus.* Mais l'Esprit-Saint a parlé; c'est à lui de nous donner une juste idée de la véritable grandeur.

DEUXIÈME POINT.

On honore les hommes distingués par leur place, leur rang, leur puissance, nous dit le Sage : *Magnus et potens est in honore.* (*Eccli.*, X, 27); et tel est l'ordre établi par la Providence. Saint Paul nous recommande comme un devoir indispensable de rendre honneur à qui il est dû. (*Rom.*, XIII, 7.) Mais personne n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur : *Non est major illo qui timet Deum.* (*Eccli.*, X, 27.) Il semble que l'Esprit-Saint eût cru s'exprimer trop faiblement, s'il n'eût fait que dire qu'en cela consiste toute la gloire de l'homme; et il a dit que c'est là tout l'homme : *Hoc est omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.) *D'où viens-tu?* (c'est Dieu lui-même qui parle au démon) : *Unde venis?* (*Job*, I, 7.) — *De courir le monde*, répond le prince des ténèbres : *Circuivi terram.* (*Job*, II, 2.) — Hé bien, continue le Seigneur, *as-tu considéré mon serviteur Job? « Nunquid considerasti servum meum Job? »* (*Ibid.*, 3.) Il ne lui demande pas s'il a considéré les grands établissements, les entreprises hardies, les mo-

numents superbes, les merveilles de l'art, les chefs-d'œuvre de l'esprit, les prodiges de valeur, la prospérité des empires, le faste des cours, la majesté des rois. Vaines grandeurs, disparaissez : lorsque du haut de son trône Dieu daigna abaisser ses regards sur la terre, il n'y avait de grand que la simplicité du cœur, la droiture de l'âme, la crainte de lui déplaire, la vertu, la religion. C'est par là que Job est remarquable, et mérite la préférence sur le reste des mortels : *Nunquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra.*(*Ibid.*)

Il sera grand devant le Seigneur : « Erit magnus coram Domino. » (*Luc.*, I, 15.) De qui l'envoyé de Dieu veut-il parler ici? Est-ce d'un autre Alexandre qui va subjuguer les nations, enchaîner les rois, faire retentir du bruit de ses armes et de ses conquêtes tout l'univers effrayé, tout l'univers en silence? *Siluit terra in conspectu ejus.* (I *Mach.*, I, 3.) Non : troubler la paix des Etats par des guerres injustes; n'ériger des trophées que sur des monceaux de cadavres, que sur les débris des empires dévastés; faire couler des fleuves de sang par l'espoir ambitieux et chimérique de dicter des lois à toute la terre, c'est bien être le fléau de l'humanité, un objet abominable aux yeux de Dieu, mais ce ne sera jamais être grand devant lui. Quelle est donc cette créature privilégiée, dont l'ange nous annonce la future grandeur? *Erit magnus coram Domino.* C'est un solitaire sans fortune, sans moyens, sans crédit : c'est Jean-Baptiste dans le désert. Jean-Baptiste, qui n'aura pour vêtement que ce qu'il y aura de plus grossier, pour nourriture que du miel sauvage, pour compagnie que quelques disciples et les oiseaux du ciel; Jean-Baptiste, qui, dans l'extérieur de sa personne, n'offrira rien que de méprisable aux yeux du monde, c'est lui qui sera grand, parce qu'il sera rempli de l'Esprit de Dieu, embrasé de zèle pour l'honneur de son nom, enseveli dans les exercices de la plus austère pénitence, parce qu'il sera saint; et il sera si grand, qu'aucun des enfants des hommes ne sera plus grand que lui : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.* (*Matth.*, XI, 11.)

Ainsi, mes frères, ce ne sont ni les connaissances, ni les richesses, ni les actions mémorables, ni les dignités qui font notre gloire devant Dieu. Ces philosophes profonds, qui tous les jours dérobent à la nature quelques-uns de ses secrets; ces génies créateurs, qui ne cessent d'enrichir le genre humain par de nouvelles découvertes, qui savent tout, excepté le chemin du ciel, sont infiniment au-dessous de l'artisan, qui n'a d'autre science que celle qui a rapport à l'humble profession qu'il exerce, mais qui reste fidèle à son Dieu. Ces heureux du siècle, qui possèdent les plus vastes domaines et habitent les plus superbes palais, qui ne se montrent que sous des parures éblouissantes, et qui, avant l'âme noircie de crimes, pourraient être comparés à des sépulcres blanchis, à des sépulcres richement ornés, sont bien des fois moins estimables que le malheureux qui n'a pas où poser la tête, mais qui est riche des dons de la grâce. Ces héros, dont la renommée nous vante avec ostentation la bravoure et les exploits, on les exalte, on les encense, on les juge dignes de l'apothéose; et s'ils n'ont pas appris à se vaincre eux-mêmes (*Prov.*, XVI, 32), si toute leur gloire consiste à prendre des villes et à gagner des batailles, ils ne valent pas le dernier des hommes, qui n'est recommandable que par sa religion. Ces hommes assis sur les marches du trône, dépositaires des pouvoirs et des faveurs du prince, si c'est là toute leur excellence, et le prince lui-même, s'il est esclave du vice tandis qu'il domine sur ses peuples, n'ont rien de comparable au simple berger, qui n'a pour toute décoration que son innocence. Je le répète, craindre le Seigneur de cette crainte filiale que commandent le respect et l'amour, placer, comme David, sa loi sainte au milieu de son cœur et en faire ses délices; voilà tout l'homme et tout de l'homme, voilà ce qui fait toute sa grandeur aux yeux de Dieu : *Hoc est omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.) Et j'ajoute encore que c'est ce qui fait sa grandeur même aux yeux du monde; c'est par où nous allons finir après un moment de repos.

TROISIÈME POINT.

Etrange contradiction ! Le monde dont les maximes et la conduite sont si opposées à l'Evangile, estime pourtant la religion partout où il l'aperçoit; l'expérience le prouve. C'est que, quelque dépravée qu'ait été notre nature par le péché, il nous est resté dans l'âme un rayon de lumière que rien ne peut éteindre, et qui ne nous permet pas de méconnaître les charmes et les beautés de la vertu, qui nous force même d'en être touchés. On est frappé du relief que donnent la naissance, la fortune, les emplois. On ne regarde pas sans envie ceux que ces différents avantages élèvent au-dessus de la foule : toutefois on les blâme, on les méprise, dès qu'on remarque en eux quelques faiblesses; et, s'ils ont l'impudence de braver la censure, on les abhorre. Les hommages qu'on leur rend en public, en secret le cœur les désavoue : c'est un tribut qu'on ne peut refuser à leur supériorité, mais leur personne n'y a point de part. Donnent-ils au contraire des marques de sagesse, de justice, de religion? on les honore eux-mêmes, il semble qu'on ait oublié tous leurs titres : et on les honore avec sincérité, c'est par devoir, c'est aussi par inclination. Un écho fidèle ne cesse de répéter leurs louanges, toutes les bouches à l'envi publient leurs vertus, ce n'est plus que par cet endroit qu'on les considère.

Et ne pensez pas, mes frères, que ceci ne regarde que les plus hautes conditions, il en est de même dans toutes les classes de la société : ceux qui sont connus pour n'avoir pas de religion ne sont, en général, estimés de personne. Comment voulez-vous qu'ils le

soient? N'est-on pas autorisé à soupçonner qu'intérieurement ils sont méchants, et que, dans l'occasion, on en aura la certitude? Est-ce leur faire injustice que de douter de leur probité, de leur loyauté, de leur fidélité? Qui ne craint pas de manquer à Dieu craindra-t-il de manquer aux hommes? Quelque soin qu'ils prennent de composer leur extérieur, de régler leurs démarches, on est toujours dans la persuasion, et ce n'est pas à tort, que dans un moment d'effervescence, la passion triomphera de toutes les considérations humaines, et avec de tels caractères on aime à n'avoir de relation qu'autant que l'exigent l'intérêt, la bienséance, la nécessité. Ceux même qui leur ressemblent les jugent plus défavorablement encore que ceux qui ne leur ressemblent pas. Les impies ne s'estiment pas eux-mêmes, ne peuvent s'entr'estimer; ils se connaissent trop bien. Ils ne s'entr'aiment pas davantage; l'égoïsme est leur devise. S'ils se cherchent et se rapprochent, tantôt c'est pour faire le mal plus facilement et avec plus d'habileté en le faisant de concert, tantôt c'est pour leur plaisir; comme ils ont les mêmes opinions, les mêmes penchants, les mêmes goûts, ils n'ont pas besoin de masque les uns avec les autres; ils peuvent tout dire et tout faire sans rencontrer d'improbateurs, et cette liberté, ou mieux cette indécence, est un bonheur pour eux.

Il faut pourtant convenir, car je ne veux pas donner dans les extrêmes, ni qu'on m'accuse d'injustice, il faut convenir qu'il est des hommes qui n'ont point de religion, ou, s'ils en ont, ils ne la pratiquent point, et qui ont de la vertu; ils sont obligeants, généreux, charitables; la nature leur a donné ce bon goût; on peut compter avec assurance sur leur parole, leur bonne foi, leur honneur; on n'aura jamais à leur reprocher d'avoir fait une bassesse; personne ne les fuit, tout le monde les aime et les honore; ils le méritent; mais ne regrette-t-on pas en eux ce qui leur manque? Quel dommage, s'écrie-t-on, qu'ils ne soint pas plus chrétiens! Des âmes si droites, de si bons cœurs, est-il possible qu'ils n'aient pas une qualité de plus! C'est ainsi que l'on parle et que l'on pense. Il n'est réservé qu'à ceux qui ont de la religion de réunir tous les suffrages; on a pour eux toute la déférence, tous les égards; on leur confie sans inquiétude les affaires les plus graves, les intérêts les plus chers, les plus importants secrets; on remet volontiers entre leurs mains ses biens, sa famille, sa vie même. Jusqu'à l'impie le plus décidé leur rend justice au fond de son âme: quelquefois il les déprime, il les décrie, il les persécute, parce que dans leur conduite édifiante il voit un témoin redoutable qui dépose continuellement contre ses excès; mais sa conscience condamne évidemment ses procédés. Le trouvez-vous jamais en garde contre eux? Ne lui échappe-t-il pas souvent d'en dire du bien? N'est-il pas, en certaines occasions, le plus éloquent panégyriste de leur vertu? Tant il est vrai que réellement il les estime! La religion a donc des droits incontestables sur les esprits et sur les cœurs, des droits imprescriptibles.

En effet, mes frères, que n'a-t-on pas déjà fait pour l'arracher des cœurs et la bannir du monde? On a vu le scandale en place, on l'a vu marcher hardiment avec les plus hautes dignités, et vous savez quelle est l'influence des grands sur l'esprit de la multitude. Il s'est trouvé dans tous les temps des libertins effrontés qui, ayant enseveli le sentiment avec la raison, ne craignaient plus le grand jour, qui vantaient impudemment les exploits les plus honteux, des infamies; qui, par la publicité de leurs désordres, semblaient demander à la société que les noms de pudeur et de vertu fussent proscrits, que toute religion fût entièrement abolie, que le despotisme des passions fût introduit; des écrivains vendus à l'iniquité ont entrepris de gâter tous les cœurs en nous inondant de brochures empoisonnées: tant d'ennemis ligués contre l'innocence et la société, comme ils ont dévasté l'héritage du Seigneur! Cependant ils n'ont pas fait perdre aux hommes le mépris qu'ils avaient pour le vice; la fidélité conjugale n'a pas cessé d'être en honneur; la modestie, la décence, la chasteté ne sont pas devenues indifférentes. N'existe-t-il pas toujours, quelque grande que soit la corruption, une sorte d'esprit public qui ne pardonne rien au crime et qui assure à l'honnête homme selon Dieu toute la considération qui lui est due?

J'en appelle maintenant à chacun de vous, mes frères, à votre conscience: être doux et affable avec ses inférieurs, soumis et respectueux à l'égard de ses supérieurs; être modeste et charitable dans la prospérité, patient et laborieux dans l'adversité; être ami fidèle et constant, homme tranquille et pacifique; être bon magistrat, bon mari, bon père, bon fils, bon maître, bon serviteur; être, en un mot, l'observateur exact et scrupuleux de tous ses devoirs, voilà l'homme de religion; trouvez-vous rien de plus estimable? Il est question d'un établissement, je le suppose, soit pour vous-même, soit pour un de vos enfants, n'importe: deux partis se présentent; tout est égal de part et d'autre, mais l'un a de la religion, l'autre n'en a pas: auquel donnerez-vous la préférence? Vous désirez une personne de confiance pour en faire un autre vous-même; vous avez nécessairement affaire dans une maison de commerce pour l'acquisition de quelques objets plus ou moins précieux; vous méditez d'assez grands projets qui ne peuvent être exécutés que par un homme de l'art; un simple manœuvre, vous le cherchez; des charités, des aumônes, vous en avez à distribuer: en tous ces cas et autres semblables, la vertu, égalité d'ailleurs, ne déterminera-t-elle pas votre choix?

Il est encore une réflexion que je puis ajouter ici, et l'avantage que j'ai de parler à des âmes bien nées, me donne lieu d'en al-

tendre du succès. Le dernier des jours d'un méchant homme, d'un de ces hommes fameux par leurs vexations, leurs injustices, leurs débordements et leurs excès, est un jour de triomphe pour la société. A peine a-t-on dit : Il est mort : qu'aussitôt une voix commune l'anathématise et bénit le ciel d'en avoir délivré la terre. On ne craint plus sa malignité, ses fureurs; on y parle tout haut, et, dans un seul mot, l'oraison funèbre est achevée : *C'était un fléau.* Son nom même devient un crime que souvent on poursuit jusque dans ses descendants. La coutume est injuste, lorsqu'ils n'ont pas hérité de son irréligion ; les fautes doivent être personnelles, mais le préjugé subsiste et la Providence permet, pour notre instruction, que les enfants portent ici-bas l'iniquité de leurs pères. Quelle différence de sensation, au moment où l'homme de bien meurt! Il ne laisse après lui que la tristesse et le deuil. Si la jalousie, qui s'attaque toujours à ce qu'il y a de plus parfait, a pu réussir de son vivant à répandre quelques nuages sur sa personne, bientôt ils sont dissipés. Aux plaintes et à la calomnie succèdent les regrets et les larmes, on ne peut se lasser de faire son éloge, on lui prodigue les titres les plus glorieux ; c'était un bon ami, une âme compatissante, la consolation des affligés, le protecteur des indéfendus, le père des pauvres, le soutien, l'idole de sa famille, l'exemple des chrétiens. On ne dit pas : c'était un honnête homme, on le canonise et on dit : C'est un saint. On le redemande à la mort, on croit voir dans cette perte un châtiment de Dieu, on appréhende qu'elle ne soit le prélude de quelque calamité. Comme on voudrait qu'il eût toujours vécu, on révère, on chérit son image dans la personne des siens ; il leur a légué, ce semble, toute l'estime dont il jouissait ; et, par respect pour sa mémoire, on les affectionne, on les protége, on a pour eux des préférences. La bonne odeur, l'odeur de Jésus-Christ qu'il a portée partout exhale encore, après qu'il n'est plus, le plus doux parfum qui se fait sentir à toutes les âmes sensibles : ***Memoria justi cum laudibus.*** (***Prov.***, X, 7.) Quelle est donc la folie du mortel ambitieux et profane qui ne songe à éterniser son nom qu'en faisant parler la plume, la toile ou le ciseau ! Immortalité chimérique ! La postérité n'apprendra qu'avec indifférence qu'il fut d'une illustre famille, qu'il eut des talents supérieurs, qu'il exerça des emplois honorables; au lieu que, s'il aimait la religion et qu'il en fût l'observateur et l'appui, il n'aurait besoin ni d'inscriptions, ni d'aucun des secours de l'art. Son nom passerait de génération en génération, il resterait gravé dans tous les cœurs en caractères ineffaçables : ***Memoria justi***, etc.

Vous ai-je détrompés, vous qui n'avez pas la hardiesse de paraître chrétiens? Vous qui vous croiriez déshonorés, si on vous apercevait à l'un de ces tribunaux pour accuser vos faiblesses? Il est bien étonnant qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, plus d'esprit même que n'en a le commun des hommes, vous vous mépreniez ainsi sur la nature du véritable honneur! Il est étonnant que l'exemple de tant d'autres personnages qui ne vous sont inférieurs sous aucun rapport, et qui se font un mérite d'être religieux, n'ait pas plus d'empire sur vous que le malheureux préjugé qui vous arrête !

Vous ai-je consolés, justes qui m'écoutez? Vous ai-je vengés suffisamment des dédains et des sarcasmes de certains impies? Ils vous accusent de petitesse ; s'il fallait les en croire, la religion ne convient qu'à des êtres faibles et incapables de ces sentiments distingués qui caratérisent les grandes âmes ; la force de l'esprit consiste à s'élever au-dessus du fanatisme et des superstitions, c'est ainsi qu'ils appellent les obligations du chrétien, le christianisme lui-même. Il sied bien à des hommes qui n'ont pas le courage d'être vertueux, il leur sied bien de parler de force d'esprit. Ils voudraient, par cet orgueilleux langage, se garantir de la flétrissure qui est attachée au vice; mais, quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, ils n'y réussiront pas : le vice de sa nature est un opprobre. Il n'y eut jamais, jamais il n'y aura de personnage assez puissant pour le rendre honorable. A ne consulter que la raison toute seule, y a-t-il de l'honneur, par exemple, à ne savoir pas modérer ses emportements, oublier une injure, supporter une disgrâce, à ne pouvoir quelquefois y survivre? Y a-t-il de l'honneur à violer les engagements les plus solennels, les droits les plus sacrés, les lois les plus saintes? Y a-t-il de l'honneur à traîner servilement la chaîne aux pieds d'une idole fragile qui n'a pour mérite que des charmes empruntés? Ah! si c'est là l'honneur, les noms sont changés, les idées confondues, tout est renversé; loin d'ici l'honneur, à ce prix nous n'en voulons plus. Mais ne le croyez pas, mes frères, le vice sera toujours vice, la vertu sera toujours vertu ; la différence qui est entre l'un et l'autre n'est pas une opinion qui se soit accréditée par le hasard, l'enthousiasme, l'autorité; elle est fondée, comme le faux et le vrai, sur l'essence même des choses, et nécessairement elle existera toujours.

Continuez donc de fuir le vice avec horreur; la vertu, continuez de la pratiquer avec zèle. La vertu vous illustrera par de bien plus beaux titres que tous les titres les plus pompeux; elle fera toute votre excellence, tout votre mérite aux yeux de Dieu, qui ne connaît d'autre grandeur que celle qui a quelque rapport avec la sienne ; elle fera votre gloire même aux yeux du monde. Je ne vous dis pas qu'il vous aimera ce monde, car il n'aime ni Jésus-Christ, ni ses disciples ; attendez-vous plutôt à n'éprouver de sa part que rebuts, que railleries, que traitements indignes : mais il vous estimera, et son estime avec toutes ses injures vaut mieux pour un chrétien que son amitié

avec toutes ses faveurs. Aimez-vous, mes frères, prenez courage, et combattez généreusement contre tous les ennemis de votre salut ; c'est à les vaincre qu'il y a de l'héroïsme ; et quiconque ne les a pas vaincus, n'a pas encore fait un pas vers la véritable gloire ; et songez d'ailleurs que la couronne promise au serviteur fidèle sera d'autant plus brillante qu'elle lui aura coûté plus d'efforts et de travaux. Puisse chacun de vous l'obtenir un jour. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR LA RELIGION.

La religion fait le bonheur de l'homme.

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus (*Psal.* CXXVII, 1.)

Heureux tous les hommes qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies.

En quel pays du monde, en quel état, en quelle condition, l'homme peut-il être heureux? Je ne demande pas s'il le veut, la nature elle-même nous apprit à tous à le vouloir : seulement je demande où se trouve le vrai bonheur, un bonheur sans aucun mélange de mal. Nulle part, chrétiens, mes frères, chacun le cherche avec une ardeur infatigable, il en est même qui s'exposent à tout pour y arriver; leurs efforts sont inutiles, il n'y a plus de paradis sur la terre.

On aurait tort de conclure de là qu'elle n'est peuplée que de malheureux privés de toute espèce de douceurs ; il est une portion de félicité dont on peut jouir en cette vie. Mais, hélas ! c'est un trésor caché pour la plupart des hommes, parce que n'ayant qu'une fausse idée du bonheur, ils ne le cherchent pas là où il est. Vous entendez les enfants du siècle appeler heureux celui qu'ils voient dans l'opulence et les grandeurs ; erreur déplorable, ce n'est pas là son nom, ou, s'il est vrai qu'il soit heureux, c'est par une cause qu'ils ne voient pas. Le bonheur ne nous vient point du dehors. Salomon avait joui de toutes les prospérités dont il est possible de jouir en ce monde, il aurait pu défier son cœur de désirer quelque avantage nouveau pour lui; ne confesse-t-il pas encore à la face de tout l'univers que, sous la voûte des cieux, il n'y a que vanité, affliction d'esprit? On ne doit donc rechercher le bonheur qu'en soi-même, il ne se trouve point ailleurs. Et voici tout le secret, chrétiens, mes frères ; c'est qu'il consiste dans l'innocence, la vertu, la pratique de la religion : *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus.*

Cette vérité, quoique attestée par l'Esprit-Saint, a toujours besoin d'être démontrée ; entreprenons de la démontrer aujourd'hui, et, pour le faire avec plus de succès, je vais mettre en présence l'homme vicieux et l'homme vertueux; le parallèle de leurs jouissances, abstraction faite de tout le reste, vous convaincra certainement que je traite le sujet sans aucune partialité.

Vierge sainte, vous qui fûtes la plus pure, la plus parfaite des créatures, venez à notre secours ; obtenez-nous de l'Esprit-Saint, votre époux, les grâces dont nous avons besoin. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Jouir de la liberté la plus précieuse, celle du cœur ; jouir de la paix la plus douce, celle de la conscience; jouir encore du plus grand calme au plus fort de la tempête, je veux dire, dans les peines et les disgrâces de la vie, ne sont-ce pas là, mes frères, les plus désirables de toutes les jouissances? Mais ce n'est pas au vice, c'est à la vertu qu'elles sont réservées. Commençons notre parallèle.

Si, comme nous le dit l'immortel auteur de l'*Imitation*, les propriétaires et amateurs d'eux-mêmes sont dans les chaînes, l'homme vicieux et déréglé, quoique sans frein, est moins libre encore. Continuellement agité par des passions turbulentes qui tantôt s'entre-choquent, tantôt s'entr'appellent à leur secours, il n'est pas maître chez lui ; son cœur ressemble à une mer fougueuse qui ne peut être tranquille : *Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest.* (*Isa.*, LVII, 20.) L'un, poussé par une insatiable cupidité, cherche la fortune de toutes les manières et dans tous les coins de l'univers : ni jour ni nuit il ne repose, il hasarde tout, il risque tout, n'importe, il veut être riche. S'il réussit mal, la douleur le saisit et l'accable, un chagrin caché sourdement le consume. Obtient-il de brillants succès? ne le félicitez pas, mes frères, les coffres de l'avare sont pleins, que son cœur ne l'est pas ; vous diriez, au contraire, que les richesses l'ont élargi davantage pour y laisser un plus grand vide : plus l'hydropique a bu, plus il a soif. Cet enfant gâté de la fortune jouissait, triomphait même dans les premiers jours de sa prospérité ; il ne jouit déjà plus : devenu plus avide, il conçoit de nouveaux et de plus vastes projets : nouvelles fatigues, nouveaux embarras, nouveaux soins ; ce sont des entreprises hardies, étonnantes, qui lui travaillent l'imagination ; ce sont des calculs interminables qui lui minent le cerveau. Perfides richesses ! qui font le tourment de ceux qui les possèdent comme de ceux qui les désirent.

Un autre, dominé par une ambition démesurée, se voit enfin monté jusqu'au faîte des honneurs, il ne peut aller plus loin. Que sa passion lui a donné de mal ! que d'humiliations ! que de platitudes ! Il ne faut pas en être surpris, plus une montagne est élevée, plus la descente est profonde : de même, plus il y a de hauteur dans l'ambitieux, plus il y a de bassesse : insolent et fier quand il a tout obtenu, il rampe à terre quand il sollicite. Rien n'a donc rebuté celui-ci, adroitement il a joué tous les rôles, hardiment il est allé frapper à toutes les portes, il est parvenu. Mais, ô illusion ! c'était un fantôme qu'il poursuivait le prenant pour le bonheur; il était plus heureux par l'espérance et par le désir qu'il ne l'est par la jouissance. Les honneurs, que

sont-ils? quelques grains d'encens qui brûlent devant l'idole, et qui s'exhalent en fumée; de superbes, de magnifiques parures qui vous tiennent dans une position gênante, et dont la riche pesanteur vous écrase. Et si vous ne les honorez pas, vos honneurs, ils vous déshonorent; pardonne-t-on quelque chose aux gens en place?

Celui-ci, celle-là, veulent des plaisirs; ils s'ennuieraient de vivre s'ils en étaient privés. Le monde, qui n'est que folie, leur en offre de toutes les sortes, mais il ne les donne pas. Que de préparatifs également pénibles et couteux! que de mouvements! que d'intrigues avant d'en jouir! que de précautions! que de complaisances, que de sacrifices, que d'asservissements pour en jouir au gré de l'amour-propre! Et quelle en est la durée? quelques instants. Quelles en sont les suites? la perte de la fortune, de la santé, et quelquefois de l'honneur; le dégoût, la mélancolie, le repentir: ils n'ont, ces plaisirs, que des douceurs apparentes, des douceurs funestes, qui ne charment les sens qu'en flétrissant l'âme: est-ce là le bonheur? En un mot, mes frères, les diverses passions qui tyrannisent l'impie, et qu'il serait trop long d'énumérer, exercent sur son cœur un despotisme si dur, qu'il ne peut y avoir pour lui de véritable jouissance, quels que soient son caractère et ses goûts.

Que le sort de l'homme juste est différent! Un empire est tranquille, lorsque les lois y sont rigoureusement observées, lorsque les membres qui composent le corps, ayant tous le même esprit, les mêmes intérêts, le même zèle, tiennent à honneur d'obéir à l'autorité légitime, et de concourir au bien général. Le trône du souverain est alors une source intarissable, d'où la félicité coule sans cesse et se répand dans toutes les conditions, dans toutes les classes. Image sensible de l'état habituel du chrétien religieux. Rien ne trouble la paix de son cœur: les passions, car il en a comme le reste des hommes, y sont soumises à la raison, la raison l'est à Dieu, tout est dans l'ordre et tout est en repos. S'il a des combats à soutenir, la religion lui met aux mains des armes toutes-puissantes, et chaque victoire qu'il remporte, en ajoutant à sa gloire et à ses mérites, ajoute en même temps à sa joie.

Le monde qui est l'ennemi de Jésus-Christ et qui doit être le sien, n'a aucune part à son affection; il n'y voit que des scandales et des périls; sagement il s'en éloigne, il n'est donc pas astreint à toutes les attitudes fatigantes, ennuyeuses, qu'il faut prendre pour lui plaire à ce monde; il conserve toute sa liberté, cette liberté dont l'absence est un supplice. Vraiment il est privé de tous les amusements que les mondains recherchent avec tant d'avidité; mais, dira-t-on qu'il est malheureux de ce que prudemment il évite les écueils? Dira-t-on qu'il ne jouit pas de la vie, de ce que le tumulte et les déréglements du siècle ne sont pas de son goût? Estimateur judicieux du bien et du mal, il n'appelle point plaisir celui qui ne peut atteindre l'âme et qui ne flatte que les penchants de la nature; celui qui bouleverse tout, qui met tout en désordre dans une maison, et qui finit avec une fête, un festin, un spectacle, un bal; celui qui ruine et déshonore, qui use et fait périr: mais celui qui n'a rien que d'honorable, qui ménage toutes les ressources et prolonge l'existence; celui qui procure une jouissance réelle et pure, une jouissance qui n'a pas de retours fâcheux, et ce plaisir se trouve dans sa retraite, où il jouit paisiblement et de lui-même et de son Dieu!

Peut-être est-il sans emplois; les ambitionna-t-il jamais? Il n'en a pas besoin: le juste qui n'est rien est mille fois plus heureux que l'impie qui est tout; la vertu se suffit à elle-même. Les richesses, il ne les regarde qu'avec indifférence; content de la part qui lui est échue, il ne sacrifie pas son repos, il n'expose pas follement son honneur et sa vie par un désir passionné de s'agrandir; il travaille sans doute, il songe à sa famille, c'est un devoir, et un devoir qui lui plaît. S'il a beaucoup, il possède sans être possédé; pauvre d'esprit, il use de ce qu'il a comme s'il n'en usait pas; il amasse, par son détachement, ses charités, ses bienfaits, il amasse, il accumule pour l'éternité. La Providence l'a-t-elle fait naître et laissé dans une condition médiocre, obscure, misérable, il s'y trouve bien; vous ne le verrez point s'attrister de l'abjection de son état, vous ne l'entendrez point se plaindre de la grande inégalité des biens et des maux; il a su se rendre inaccessible à un pareil scandale en se pénétrant bien de cette maxime du Roi-Prophète, que le juste est plus heureux avec peu que les pécheurs ne le sont dans l'abondance. (*Psal.* XXXVI, 16.) Aucune passion ne le tourmente, la volupté est une horreur à ses yeux; l'envie ne l'infecta jamais de son noir venin; l'orgueil n'exalte point son esprit; l'emportement, la fureur n'altèrent dans aucune circonstance les traits de son visage: seulement il a la haine dans l'âme, et une haine irréconciliable, mais pour le vice, et, son amour pour les créatures, toujours purifié, ennobli, sanctifié par la religion, va se terminer à Dieu: en tout il ne voit que Dieu, il n'a point d'autre maître que Dieu, point d'autre joug à porter que celui de Dieu; c'est un joug, le mot n'y fait rien, il est infiniment préférable à cette licence effrénée qui plaît aux impies. Jésus-Christ nous aurait-il trompé en nous assurant que son joug n'a rien que de doux, rien que d'aimable? *Jugum enim meum suave est.* (*Matth.*, XI, 30.)

DEUXIÈME RÉFLEXION

L'homme qui pratique la religion trouve encore une nouvelle source de bonheur dans le témoignage de sa conscience. Mais l'impie, qu'il est éloigné d'avoir cet avantage! Quelquefois il affecte dans ses désor-

dres un air de sécurité, un air de triomphe; c'est un masque qu'il se met sur la figure, il n'est pas ce qu'il veut paraître, un mortel heureux; point de paix pour lui : *Non est pax impiis* (*Psal.* XLVIII, 22), il le sent quoi qu'il fasse; il peut en imposer aux autres, il ne peut s'en imposer à lui-même. Placez-le sur le premier trône du monde, les inquiétudes y monteront avec lui, jamais il ne fixera le bonheur sous le toit de son palais. Assez facilement, en général, et plus facilement encore quand on peut beaucoup, on trouve des approbateurs et des complices de tous les crimes; on n'en trouve point un dans sa conscience, elle est incorruptible. Toujours attentive à veiller jusque sur nos pensées, elle s'efforce de nous arrêter au moment où nous allons prévariquer. Avons-nous méprisé ses avis, vaincu sa résistance et franchi les bornes? Aussitôt elle se soulève, elle nous accuse, elle nous juge, elle nous condamne, elle nous déchire. C'est un vautour affamé qui s'acharne opiniâtrément sur sa proie. Depuis plus d'un demi-siècle que j'exerce le saint ministère chrétien, je puis vous le dire, que je n'ai point absous de pécheur véritablement converti, véritablement changé, je parle de pécheurs qui ont longtemps vécu dans l'oubli de Dieu, qui ne m'ait fait cet aveu les larmes aux yeux : Mon père, que je suis satisfait! Que mon âme est soulagée! que je suis déchargé d'un accablant fardeau! C'est bien une preuve que le péché est une masse de plomb : *Talentum plumbi.* (*Zach.*, V, 7.) Je vous le demande, à vous, qui marchez dans la voie large de la perdition, je vous le demande, et laissez à votre conscience le soin de répondre : Est-il vrai que vous soyez contents? Le monde qui juge ordinairement sur les apparences, vous a peut-être rangés parmi ceux dont la situation lui paraît désirable; ne se trompe-t-il point? Pourriez-vous nous assurer vous-mêmes que vous vivez sans chagrins et sans frayeurs? Vos moments d'ivresse ne sont-ils pas remplacés par les plus cruels soucis? Ces remords cuisants que vous comprimez à force de dissipation, ne reviennent-ils pas avec des pointes plus aiguës faire à votre cœur des blessures toujours plus profondes? Il n'y a point à fuir, l'ennemi tient sa victime, il la dévore. Vous avez beau braver, dissimuler pour faire prendre le change; souvent le masque tombe et votre extérieur vous trahit. Ce regard sombre, ce front ridé, cette humeur bizarre, irascible, insatiable, qui exige tant de ménagements, tant de circonspection dans ceux qui vous approchent, ne sont-ce pas là des signes certains que vous portez au dedans de vous-mêmes un horrible serpent qui vous ronge les entrailles? *Cor hominis immutat faciem illius.* (*Eccli.*, XIII, 31.)

Exempt de toutes ces peines, le chrétien vertueux jouit d'une tranquillité de conscience à laquelle aucun autre plaisir ne peut être comparé. Oser à la fin de chaque jour entrer en compte avec soi-même; pouvoir se dire avec une humble confiance : J'ai satisfait à tous mes devoirs, ma tâche est remplie; j'ai veillé, j'ai prié, j'ai combattu, j'ai vaincu; mon Dieu, je vous rends les plus justes actions de grâces de m'avoir si puissamment assisté : Ah! mes frères, combien de fois ce sentiment n'est-il pas plus agréable que toutes les pompes, tous les enchantements du siècle! C'est un festin plus délicieux que tous les festins de la terre; et ce festin n'est pas celui de quelques instants, ni de quelques jours; de tous les jours, c'est celui de tous les instants, la jouissance est continuelle : *Secura mens quasi juge convivium.* (*Prov.*, XV, 15.) Aussi la joie dont l'âme du juste est inondée se voit-elle peinte sur son visage : *Cor gaudens exhilarat faciem.* (*Ibid.*, 13.)

N'a-t-il donc jamais eu de faiblesses? A-t-il constamment vécu comme un ange? Je ne vous le dis pas, mes frères, il a fait des chutes, qui est-ce qui n'en fait pas? Peut-être même sa jeunesse a-t-elle été bien dissipée : nous honorons de grands saints qui ont été de grands pécheurs; mais il a lieu de croire que tout lui est pardonné; ce furent de ces nuages qui après avoir obscurci l'atmosphère font paraître le soleil, à son retour, plus éclatant et plus beau. S'il n'est pas sans crainte, suivant le conseil du sage, cette crainte ne le déconcerte pas; c'est une crainte raisonnable, religieuse qui, prenant sa source dans la gardienne de toutes les vertus, l'humilité, ne fait que l'attacher plus fortement à son Dieu, parce que tout en craignant sa justice, il n'est rien qu'il n'espère de sa miséricorde. Vous le verrez s'attendrir encore au souvenir de ses erreurs et de ses misères, n'en soyez point surpris; c'est un effet comme nécessaire du repentir et de l'amour, et c'est ce qui fait son bonheur. Pierre inconsolable après son péché, Madeleine qui pleure avec amertume aux pieds de Jésus-Christ, David qui arrose sa couche et son pain de ses larmes, ces illustres pénitents étaient infiniment plus heureux que les mondains ne le sont dans les jeux et les ris. Ce langage est un mystère pour les pécheurs qui n'ont goûté que les délices du crime : Oh! s'ils connaissaient le don de Dieu, l'inappréciable don de Dieu, ce que je dis n'aurait plus rien d'incompréhensible pour eux; le saisissement et l'admiration ne leur laisseraient que le silence pour exprimer ce qu'ils sentiraient.

Au reste, ceux qui vivent dans la piété, saint Paul en avertissait son disciple Timothée, doivent s'attendre à quelques persécutions intérieures ou extérieures; on ne peut suivre Jésus-Christ sans avoir part à ses souffrances : la vertu la plus parfaite a donc aussi ses peines, l'exil le plus doux n'est-il pas toujours un exil? Mais toutes ces peines, que sont-elles, si on les met dans la balance avec celles des méchants? Et si Dieu se plaît à éprouver ses serviteurs, si quelquefois il se cache et semble les abandonner à leur propre fragilité, qu'il les dédommage bien lorsqu'il daigne les honorer de sa visite! Ames pieuses, c'est à vous de prendre ici la

parole : pécheur que je suis, je ne connais pas comme vous toutes les douceurs qui sont le partage de l'innocence. Dites-nous donc quels ont été vos transports, lorsque subitement éclairées par les rayons d'une lumière céleste, vous avez vu les vanités du monde au plus grand jour : parlez-nous de cette onction divine qui béatifiait votre âme, lorsque dans la ferveur de l'oraison, lorsqu'après la réception des saints mystères vous étiez en conversation avec votre bien-aimé? apprenez-nous avec quelle sensibilité vous avez versé des larmes de tendresse, lorsque prosternés au pied du crucifix, les yeux amoureusement fixés sur ce gage précieux de vos espérances, vous avez ressenti les atteintes de ce feu sacré qui faisait oublier aux martyrs toutes les tortures ; lorsque votre esprit quittant rapidement la terre, s'est élancé, dans les ardeurs brûlantes de votre charité, jusqu'aux régions du bonheur.... Mais vous ne pouvez reporter vos pensées vers ces instants fortunés sans vous affecter encore, vous ne me répondez que par des soupirs.... Et moi, je ne me sens pas capable d'être l'interprète fidèle de vos sentiments.... faudra-t-il donc que mon impuissance me réduise au silence? Non, mes frères, si je ne puis dire tout ce qui s'est passé dans ces communications intimes, où vos cœurs, confondus avec le cœur de Jésus et le cœur de Marie, étaient plongés dans un océan de délices, je puis au moins m'écrier en répétant toujours : ***Heureux, heureux les hommes qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies!* « *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus.* »** (***Psal.*** **CXVII, 1.**) Achevons notre parallèle : mais auparavant, nous allons respirer un moment.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Si tous les malheureux faisaient entendre leurs plaintes et leurs cris, la terre ne serait plus habitable. Les maux de toute espèce sont tellement l'apanage de l'humanité, qu'il n'est point d'état, point d'homme exempt d'afflictions. On a des moments de plaisir dans la vie ; mais, hélas! pour une heure de joie, que de jours, quelquefois que d'années de chagrins et de pleurs! Il semble que les peines ne devraient être que pour les méchants; cependant la divine Providence a voulu qu'il y en eût aussi pour les justes, les tribulations sont le creuset où elle a coutume de les purifier ; c'est là le marteau dont il se sert pour tailler les pierres vivantes qui doivent entrer un jour dans la construction de la Jérusalem céleste. Nous ne sommes chrétiens que pour souffrir, je vous le dis, mes frères, comme saint Paul le disait aux fidèles de son temps : ***In hoc positi sumus.*** **(I *Thess.*, III, 3.)** Convaincue de cette vérité, une mère sage donnait à son fils cette importante leçon : « Préparez-vous, mon fils, à bien des traverses, à bien des revers, à bien des disgrâces, malgré toute la vertu qui pourra se trouver en vous ; ce désordre apparent, qui est un scandale pour les âmes faibles et les impies, fait partie de l'ordre exact suivant lequel le monde est gouverné : sans cela comment le siècle présent serait-il le noviciat du siècle à venir? mais le juste et l'impie dans le malheur et la peine ne se ressemblent pas plus que le vice et la vertu ne se ressemblent. L'un est comme un rocher qui brave la fureur des vents et des flots, qui reste immobile au plus fort de l'orage ; l'autre est comme un nautonnier jeune et timide qui se met en mer pour la première fois ; il se trouble, il s'alarme, lorsqu'il voit ce qu'il n'a jamais vu, la mer en courroux, et son navire battu par la tempête, et tantôt submergé, tantôt élevé sur des montagnes d'eau!

Antiochus apprend que ses armées ont été défaites et mises en fuite dans la Judée ; à cette nouvelle, ce prince ambitieux est au désespoir de n'avoir pas réussi dans ses abominables projets : Je ne puis plus vivre, dit-il à ses amis, le sommeil chassé par la tristesse n'approche plus de ma couche, je sens que mon âme vaincue commence à m'abandonner : ***Ecce pereo tristitia magna.*** **(I *Mach.*, VI, 13.)** Tel est l'impie ; esprit fort pour ne rien croire, il est esprit plus faible encore pour souffrir, sa philosophie est impuissante à le soutenir. C'est que la patience en ce qui contrarie la nature, surtout lorsque les grands fléaux semblent ligués contre nous, et que nous ne sentons pleuvoir sur notre tête que des amertumes, cette patience est le propre des hommes magnanimes ; il n'y a que la religion qui puisse former de si beaux caractères. Etre courageux, intrépide dans les dangers et sur le champ de bataille ; ne l'être plus dans l'infortune, les disgrâces, la maladie, comme souvent il arrive à ces guerriers qu'on appelle des héros ; ce n'est pas là le véritable héroïsme. Qu'on l'estime sans préjugé, on reconnaîtra qu'il ne consiste que dans la pratique des plus hautes vertus, des vertus les plus difficiles ; en est-il une qu'on puisse qualifier ainsi avec plus de justice qu'une patience qui ne se dément jamais? Si Dieu veut élever une âme au suprême degré de perfection, s'il veut en faire un prodige, il la jette dans la fournaise des tribulations, c'est par ce coup de pinceau qu'il achève son ouvrage, et qu'il donne à la terre, comme le disait un célèbre personnage de l'antiquité païenne, un spectacle digne de lui. De là saint Grégoire ne fait pas difficulté de mettre la patience au-dessus des miracles: ***Virtutem patientis miraculis majorem credo.*** Cette vertu est donc elle-même un miracle d'un ordre particulier, et personne n'est plus incapable que l'homme sans religion de faire des miracles de ce genre.

Qu'il soit affligé dans son corps et que la douleur se fasse vivement sentir, je ne dirai pas qu'il se livre à l'impatience ; il entre dans une espèce de rage, vous n'entendez sortir de sa bouche que des imprécations, des blasphèmes. La mort lui a-t-elle enlevé un fils, une épouse qu'il chérissait? son esprit s'égare, il n'est plus à lui : on vient sous des formes empruntées pour essayer de lui

faire oublier sa peine, mais il n'y a pas à faire parler la religion à un homme qui n'en a pas; il faut, pour que son cœur se soulage, qu'il demeure insensible, quelle ressource! Arrive-t-il par un de ces bouleversements d'affaires qui ne sont pas rares, par une suite de malheurs tous inévitables, que l'édifice de sa fortune croule et tombe en ruines? Qui pourrait dire ce qui va se passer dans son âme? Il avait tout, il n'a plus rien; pourra-t-il se familiariser avec ces idées? Mais il a des amis. Des amis! c'était sa fortune qui en avait: plus de fortune aujourd'hui, plus d'amis. N'y aura-t-il donc personne qui vienne plaindre son sort et lui prêter au moins quelques larmes? Il ne doit guère s'y attendre; le monde n'est pas plus généreux à prêter des larmes, qu'à prêter son argent. Il ajoutera plutôt à son infortune, en débitant avec malice que son orgueil, ses profusions, ses excès le rendaient indigne de sa prospérité, ou qu'il ne la devait qu'à ses injustices; parmi ceux-là même qui, dans ses beaux jours, cultivaient son amitié, il s'en trouvera qui ne le ménageront pas davantage. Tenter de nouvelles chances pour se relever de sa chute, ce serait tenter l'impossible; il ne ferait que ce que fait un homme renversé par terre et blessé à mort; il se redresse, il retombe, il expire. La plaie qu'il a reçue est incurable, elle lui est venue d'en haut. S'il était encore susceptible de cette réflexion; et que, s'humiliant sous la main du Seigneur, il revînt à lui par une conversion sincère, le mal ne serait pas entièrement sans remède; la divine Providence a toujours, quand elle veut, des moyens d'alléger le sort des affligés; mais l'irréligion lui ayant mis son funeste bandeau sur le front, les châtiments ne font que l'endurcir de plus en plus; et n'ayant pas assez d'âme pour se roidir contre le malheur, lâchement il succombe, quelquefois de la manière la plus déplorable. Cette maxime d'un des oracles de la philosophie moderne:

> Quand on a tout perdu, que l'on n'a plus d'espoir,
> La vie est un opprobre, et la mort un devoir.
> (VOLTAIRE)

Cette maxime détestable, il la met en pratique; c'est le triomphe des philosophes, qui applaudissent, c'est aussi le triomphe du démon qui gagne des victimes.

Le serviteur de Dieu va nous offrir un contraste frappant. David est persécuté par Saül, Absalon, son fils, voulant ensuite le détrôner, lève contre lui l'étendard de la révolte; et ce saint roi toujours soumis à la volonté de Dieu, est toujours prêt à subir les châtiments qu'il s'accuse d'avoir mérités. Job affligé jusqu'à l'excès dans ses biens, dans ses enfants, dans sa propre personne qui fait horreur, on n'ose plus l'envisager; Job cependant, loin de céder à la douleur, semble au contraire n'avoir pas assez souffert, il provoque, pour ainsi dire, la puissance du Seigneur: Non, dit-il, je ne cesserai point d'espérer en lui, voulût-il m'arracher la vie: *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII, 15.)

Ces deux exemples, chrétiens, mes frères, le juste nous les retrace par son assurance et l'égalité de son âme dans les peines de la vie; c'est par ce genre de bravoure qu'il se fait admirer. Les plus fâcheux accidents ne le déconcerteraient pas: *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (*Prov.*, XII, 21.) Mettez-le aux prises avec l'adversité; armez contre lui toutes les créatures; que la contagion fasse dans sa famille les plus affreux ravages; que, par une permission de Dieu, il devienne en quelque sorte le jouet des démons, il sera toujours semblable à lui-même, toujours inébranlable; renfermé dans son intérieur, comme Noé dans son arche, il bravera les flots de la tentation avec autant de confiance, que le saint patriarche bravait ceux du déluge; et ses lèvres ne s'ouvriront que pour bénir le saint nom du Seigneur: *Sit nomen Domini benedictum.* (*Psal.* CXII, 2.)

La religion, me dites-vous, a donc pétrifié son âme..... Vous vous trompez; la religion n'enseigne que les vertus, et l'insensibilité n'en est point une. Peut-elle seulement, cette religion, nous refroidir envers nos proches, nos amis, nos semblables, elle qui vient à bout d'amollir les caractères les plus durs, d'humaniser les peuples les plus féroces? Il n'appartient qu'à la philosophie des incrédules de pétrifier les cœurs; elle les desséche, elle dépouille l'homme de tous les sentiments de la nature, elle serait capable de faire retomber dans la barbarie, les nations les mieux civilisées; qui peut en douter encore, après ce qu'on a vu? Le juste s'afflige plus sincèrement que personne de tout ce qui est vraiment affligeant; sensible à ses propres malheurs, il n'est pas indifférent aux malheurs d'autrui; mais il ne s'attriste, comme il ne se réjouit, qu'avec une sage et religieuse modération. Il sait que tous les événements sont dirigés par une Providence invisible, qui n'a que des vues de miséricorde; tout ce qu'elle veut, il le veut: il l'adore, tout en gémissant et versant des larmes. Il sait qu'il est une autre terre que celle-ci, une terre de bénédiction où l'on n'arrive que par la croix; et à ses yeux, comme aux yeux de Xavier, une vie sans croix serait la plus grande de toutes les croix. Il sait que les souffrances les plus longues, si on les compare à l'éternité, sont très-courtes, et la gloire qui doit en être la récompense, le soutient et l'anime. Ainsi disposé, ainsi fortifié, tranquillement il dort au milieu de la tempête, semblable à Jésus sur la mer de Galilée; ou, si vous croyez que c'est lui faire trop d'honneur, que de le rapprocher si près d'un modèle que la créature la plus parfaite ne peut imiter que d'infiniment loin, je peux du moins l'assimiler à un grand fleuve qui roule paisiblement ses eaux; lancez-y de toute la force de votre bras un faisceau de verges, vous n'agitez que la surface, et légèrement encore: de même le juste sous les coups du malheur, n'est point sujet à ces alarmes qui portent le bouleversement et la confusion jusqu'au fond de l'âme, à ces angoisses qui anéantissent

presque le sentiment avec la raison, font perdre le souvenir de ce qui ne doit être jamais oublié. La fureur des vents a brisé son vaisseau, mais il a sauvé son trésor.

Vous nous peignez là, me répliquez-vous, un être purement imaginaire; quel est l'homme capable de tant de vertu? Ce portrait, je l'avoue, ne doit pas s'accommoder avec les idées de ces demi-chrétiens qui marchent toujours, et toujours en chancelant, sur la ligne de démarcation entre le devoir et le crime, moins encore avec les idées de ces esclaves qui n'écoutent que leurs passions; bien difficilement on conçoit ce qu'on ne sentit jamais. Mais les chrétiens qui ont approfondi la science de la religion; qui, à force de méditations et de recherches, en ont pénétré les grands secrets, des secrets qui ne sont connus que du petit nombre; ces chrétiens comme il en est encore, quelle que puisse être la perversité du siècle, ne seront point étonnés de m'entendre; et je vais même enchérir sur ce qui je viens d'avancer. La grâce qui soutient le juste lui inspire un si ferme courage, lui communique tant de force et d'héroïsme, qu'il s'élève quelquefois au-dessus de lui-même, et déposant tout ce qui est de l'homme, ce n'est pas trop dire, il se réjouit dans les souffrances, à l'exemple de saint Paul: ***Gaudeo in passionibus*** (***Col.***, I, 24); il se plaît à se voir outragé, persécuté: ***Placeo mihi in contumeliis, in persecutionibus*** (II *Cor.*, XII, 10); il ressent dans ces peines une surabondance de joie: *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII, 4.)

Il est donc vrai que celui qui règle sa conduite sur les maximes de l'Évangile, possède la véritable philosophie. Vous comprenez cette vérité, chrétiens qui vivez dans la crainte du Seigneur, vous en avez fait l'heureuse expérience, il n'y avait rien à vous dire. Seulement je vous exhorte à persévérer dans le parti que vous avez embrassé; si le relâchement vous faisait un jour retourner en arrière, si l'exemple et les discours des méchants allaient faire de vous des déserteurs, votre état deviendrait d'autant plus triste, que vous avez goûté les délices de la religion; le souvenir de votre innocence et des douceurs qui l'accompagnent, ajouterait aux amertumes inséparables du crime, des regrets si pénibles, si déchirants, que la somme de vos maux ne serait plus supportable.

Mais vous, pécheurs, dont l'opiniâtreté nous afflige si sensiblement, reconnaissez-vous votre erreur? Les deux tableaux que je viens d'esquisser à vos yeux, ne vous ont-ils point désabusés? *Peu s'en faut que je ne devienne chrétien* (*Act.*, XXVI, 28), disait Agrippa, après avoir entendu l'Apôtre des nations; votre cœur ne vous dit-il point la même chose? Peut-être jouissez-vous de tous les honneurs, de toutes les aises, de tous les avantages de la vie, et cependant vous n'êtes point heureux. Il existe dans le monde, je ne puis dire combien d'hommes innocents qui continuellement ensevelis dans le silence et l'obscurité des conditions les plus humbles, vivent et mourront à l'insu de leur siècle; leur sort est meilleur que le vôtre. Non, vous n'êtes point heureux; si vous avez pu vous le faire accroire, vous ne réussirez jamais à nous le persuader. Les passions font de votre âme un royaume divisé, il doit être, ce royaume, dans la désolation; vous ne jouissez point de la douce liberté de l'esprit et du cœur; votre conscience habituellement vous déchire. Si vous avez des moments de relâche, des intervalles de paix, ce ne sont que des moments d'oubli, des rêves agréables auxquels succèdent les plus cruelles anxiétés: et, dans les peines de la vie, rien ne vous console, rien ne peut vous consoler. Quel est donc votre bonheur, ce bonheur qui vous abandonne dans les positions les plus fâcheuses, dans les temps de la plus grande nécessité? Le juste, au contraire, affranchi de ce flux et reflux éternel de pensées, de projets, de désirs et de craintes, qui vous surchargent et vous fatiguent, possède son âme en paix, Dieu seul y règne: sa conscience étant toujours satisfaite, jamais il n'éprouve ces mouvements convulsifs qui souvent affectent jusqu'aux plus nobles facultés; s'il a par instant de légères inquiétudes, c'est l'effet de cette timidité qui est selon la religion, mais qui n'est point un tourment: dans les afflictions et l'infortune il conserve encore, sans être insensible, son assurance et sa modération; c'est un arbre profondément enraciné que la tempête agite et ne renverse point. Est-ce que vous pouvez vous défendre de lui porter envie? Vous avez peine à vous persuader qu'il y ait d'autres plaisirs que les plaisirs des sens; tous les pénitents avaient pensé comme vous dans leurs désordres: mais une fois revenus à leurs devoirs, et dégoûtés de tout après avoir vainement essayé de tout, ils ont reconnu, confessé que ce n'est pas l'homme religieux qui se trompe, qu'il ne méprise que ce qui est vraiment méprisable, et ils n'ont pu se pardonner d'avoir vécu si longtemps dans l'oubli d'une religion où tout est si admirablement assorti aux besoins du cœur. Que ne les imitez-vous, chrétiens, mes frères? Nos invitation ne sont point un piége, soyez en sûrs; elles ne sont dictées que par la charité. Mais vous ne voulez point le bonheur. Quoi donc? vous le cherchez partout et à grands frais; on vous le propose, on vous le montre, le voilà, vous dit-on, jouissez; et vous préférez l'esclavage. Le respect humain vous retient; vous ne savez pas que ceux dont vous craignez les railleries et la censure finiraient par se taire, et deviendraient jaloux de votre vertu. Un joug, un fardeau, une croix, tous ces mots épouvantent votre délicatesse, c'est encore parce que vous ne savez pas que celui qui vous demande de porter la croix la porterait avec vous, en porterait plus que vous, et qu'il saurait vous la rendre aimable. Oh! que le monde vous en fait porter de bien plus pesantes! Cessez enfin de lutter contre la raison; nous voulons faire de vous des heureux, venez nous dire que vous le vou-

lez aussi. Voyez ces tribunaux qui, jusqu'à ce jour, ont offensé vos regards, vous trouverez là le bonheur. A tous les aveux que vous y ferez à Jésus-Christ en les faisant à ses ministres, vous vous sentirez soulagés, la paix se rétablira chez vous, vous ne pourrez vous lasser de bénir le ciel.

Faites par votre grâce, ô mon Dieu! que les pécheurs qui m'ont entendu soient vivement pénétrés de ces réflexions; faites que, revenant à vous par une sincère pénitence, ils jouissent du vrai bonheur de la terre, de ce bonheur dont vous favorisez vos serviteurs fidèles, et qui est l'avant-goût de celui que vous leur préparez dans l'éternité. Je vous le souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR LA PRIÈRE.

Comment faut-il prier pour être exaucé? — Obligation de prier.

(Prêché à Londres, en 1795, en présence du clergé français.)

Orabitis me, et ego exaudiam vos. (*Jer.*, XXIX, 12.)

Vous me prierez et je vous exaucerai.

Quels désastres causés dans la nature de l'homme par le péché! L'homme innocent n'eût eu que des sentiments nobles et sublimes; son âme toujours grande se fût continuellement élancée vers les demeures éternelles, elle eût fait ses plus chères délices de converser avec l'auteur de son existence et de sa félicité, elle n'eût habité la terre que pour y contempler les merveilles de sa toute-puissance. L'homme est devenu prévaricateur. Depuis cette fatale époque, des inclinations basses et honteuses le font descendre au-dessous de lui-même. Sa raison n'est plus qu'une faible lueur environnée de ténèbres épaisses, son esprit rampant et grossier ne quitte plus que difficilement les créatures qui l'occupent et l'attachent. La présence béatifiante de son Dieu n'a plus d'attrait pour lui, il se fait une peine de méditer ses grandeurs et de lui rendre des hommages. Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que sa chute l'a précipité dans un abîme de misères. En s'adressant par des prières ferventes au dispensateur de tous les biens, il pourrait obtenir du soulagement et de la consolation : *Orabitis me, et ego exaudiam vos;* cependant il n'a que du dégoût pour ce saint exercice, il n'en profite pas, il ne demande rien, ou s'il demande, c'est de manière à ne pas recevoir, et quelquefois à devenir plus coupable. Essayons aujourd'hui de le rappeler à son devoir, et de lui apprendre comment il doit s'en acquitter. Il faut prier : *Orabitis me,* sujet de mon premier point. Comment faut-il prier pour être exaucé, *et ego exaudiam vos,* sujet de mon second point. En deux mots : obligation de prier, manière de prier, voilà tout mon dessein, la matière est si vaste que je ne pourrai guère que l'effleurer.

Prêcher la prière à des hommes de prière, n'est-ce point prêcher en vain? Au reste, Messieurs, je ne prétends pas vous instruire, ce serait de ma part la plus impardonnable témérité; si je puis seulement réussir à vous édifier un instant, sans fatiguer votre attention, c'est tout ce que j'ambitionne. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La prière est un mouvement ou une élévation de notre âme vers Dieu : à peine commencions-nous à bégayer, que déjà nous l'avions appris. Elle est pour nous un devoir indispensable : devoir par rapport à Dieu, c'est un tribut que nous lui devons; devoir par rapport à nous-mêmes, c'est notre intérêt qui l'exige; devoir par rapport au prochain, c'est la charité qui l'ordonne; reprenons :

C'est un tribut que nous devons à la Divinité, premier motif. *Vous ne vous ferez point d'idole, vous ne vous taillerez point d'image pour les adorer : « Non facietis vobis idolum et sculptile; non adorabitis ea. »* (*Levit.*, XXVI, 1.) L'adoration n'est due qu'à moi *qui suis le Seigneur votre Dieu : « Ego enim sum Dominus Deus tuus. »* (*Exod.*, XX, 2.) Ce premier précepte, tracé par le doigt de Dieu même, sur les tables qui devaient servir de code à son peuple, Jésus-Christ, notre divin législateur, s'est empressé de le répéter en termes formels, dès qu'il a commencé les exercices de sa mission; voulant qu'il fût gravé, non plus sur la pierre, mais dans le cœur de tous les chrétiens : *Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis.* (*Matth.*, IV, 10.) Lui-même, notre modèle et notre chef, ne consacrait-il pas, outre l'entretien secret que son âme ne cessa pas un instant d'avoir avec Dieu son Père, ne consacrait-il pas certaines heures du jour, quelquefois les nuits entières, à le prier et à l'honorer? *Et erat pernoctans in oratione.* (*Luc.*, VI, 12.) Longtemps auparavant le Roi-Prophète en prédisant aux Juifs l'abolition de leur loi, nous avait instruit comme eux de ce que nous devons à Dieu : Suis-je donc affamé de la chair des taureaux, altéré du sang des boucs? Offrez-moi plutôt un sacrifice de louanges, le sacrifice de vos cœurs; c'est là celui qui m'honore : *Immola Deo sacrificium laudis... sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 14, 23.) De là notre mère, la sainte Eglise, entretient une succession non interrompue de prières, ne cesse de chanter à la gloire du Seigneur des hymnes et des cantiques; de là aussi l'obligation pour tous les fidèles de s'humilier souvent devant Dieu, de lui présenter des vœux et des hommages : *Dominum Deum*, etc.

En effet, Messieurs, qu'est-ce que Dieu? c'est l'Etre par excellence, l'Etre qui ne commencera jamais, qui ne doit jamais finir; l'Etre qui ne tient l'existence que de lui-même : *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.) Dieu, c'est l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, de plus admirable et de plus parfait; c'est un abîme de merveilles, où l'orgueilleuse raison ne por-

tera jamais la sonde : lui seul il connaît et comprend les perfections infinies de sa nature, lui seul il est ce qu'il est : *Deus unus est.* (*I Tim.*, II, 5.) Dieu : c'est l'auteur de tout ce qui existe ; ce ciel immense que nous voyons briller sur nos têtes, est l'ouvrage de ses mains ; cette terre qui nous supporte, il la posa sur ses gonds ; cette substance spirituelle qui nous anime, est un souffle de sa divinité ; ce corps matériel où elle réside, il en fut l'architecte ; toutes les créatures sont la production de sa parole : *Dixit et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9) ; et qu'il vienne à retirer le bras puissant qui les soutient, chacune d'elles va se hâter, malgré toute sa résistance, de rentrer dans le néant : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI, 1.) Dieu : c'est donc l'arbitre souverain de toutes les destinées, le Seigneur et le Maître à qui seul appartient l'empire suprême : *Domini est regnum.* Dieu : à cet auguste nom que tout génou fléchisse ; peuples de la terre, anéantissez-vous ; vous, monarques, quittez le sceptre, descendez du trône, courbez vos têtes superbes, et jetant respectueusement vos couronnes, tombez dans le silence et la frayeur ; que l'enfer tremble, que le ciel adore : *Omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Philipp.*, II, 10.)

Et tous les avantages que nous avons reçus de sa bienfaisance ? En nous donnant l'intelligence et la raison qui nous distinguent de la brute et de toutes les créatures insensibles, n'a-t-il pas, si l'expression m'est permise, buriné dans notre âme l'empreinte de sa divinité ? Ce monde visible où il nous a placés comme autant de souverains, n'était-ce pas pour nous qu'il le créa ? N'est-ce pas pour nos besoins, notre plaisir, que tout y travaille avec tant d'harmonie, tant d'activité ? Destinés pour participer à son bonheur, mais déchus de nos espérances par le péché, sa justice qui ne voyait en nous que des coupables, demandait des victimes ; sa miséricorde ne nous a-t-elle pas rétablis dans tous nos priviléges ? Nous avons le bonheur d'être éclairés du flambeau de l'Evangile ; avions-nous mérité cette préférence ? Depuis le jour à jamais mémorable où il nous adopta pour ses enfants, comptez, si vous le pouvez, tout ce qu'il a fait pour chacun de nous. Il a donc les droits les mieux acquis sur les pensées de notre esprit, sur les affections de notre cœur, nous lui devons tout notre amour, toute notre reconnaissance.

En quel temps, Messieurs, dut-il en attendre les témoignages plus particulièrement que dans ces temps malheureux, où le vice triomphant s'est élevé si rapidement sur les ruines de la vertu ? Conviendrait-il à des chrétiens de ne prendre aucune part à tous les outrages que les impies et les méchants font à Jésus-Christ ? Ne devrions-nous pas, s'il était possible, passer les jours entiers à gémir dans le sanctuaire, interrompre le repos de la nuit pour faire amende honorable à tous les divins attributs de cet adorable Sauveur ? Plus sensible à la perte de ses ennemis qu'irrité de leurs forfaits, il nous tient encore le même langage qu'il tenait à ses disciples au jardin des Oliviers : *Mon âme est triste jusqu'à la mort : « Tristis est anima mea usque ad mortem ! »* (*Matth.*, XXVI, 38.) J'ai promené mes regards sur la face de la terre, et je n'ai vu que des horreurs : la plus belle portion de mon Eglise, celle que je chérissais davantage n'offre plus aujourd'hui que le spectacle affligeant de la plus affreuse désolation ; quelle plaie faite à mon cœur : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Des sujets rebelles, sur qui je n'avais cessé de faire pleuvoir mes dons et mes grâces, ont déclaré hautement, dans l'ivresse d'une liberté chimérique, qu'ils ne voulaient plus que je fusse leur roi ; des bouches infâmes ont crié dans tous les lieux : Plus de culte, plus de Dieu ; et depuis cette horrible sentence, mes temples ont été dépouillés, mes autels renversés, ma croix, cette croix sur laquelle j'ai versé tout mon sang pour le salut des ingrats, ma croix a été déshonorée, déplantée, brisée ; c'est un crime de prononcer le nom de mon Père et le mien : *Tristis est*, etc. ; il s'est même trouvé des téméraires qui n'ont pas craint de tourner leurs armes sacriléges contre ma personne ; et, si le ciel que j'habite pouvait être accessible à des mortels, un nouveau Lucifer m'eût attaqué sur mon trône, et il eût fallu lui opposer mes légions et mes feux : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* O vous, âmes fidèles, vous, mes amis, vous que j'ai miraculeusement arrachés du milieu de cette terre maudite qui dévore ses habitants, vous qui faites le plus tendre objet de mes soins, partagez ma douleur et veillez avec moi ; consolez un père de la perte de ses enfants : *Sustinete hic et vigilate meum.* (*Ibid.*) Qu'il faudrait être insensible, Messieurs, pour lui refuser quelques larmes, quelques soupirs !

La raison, de concert avec la religion, nous fait donc une loi de rendre à Dieu des hommages. Ne pas s'acquitter d'une dette aussi sacrée, la première que la nature nous impose, c'est la plus criminelle injustice, la plus monstrueuse ingratitude ; il n'y a que des hommes sans espérance comme sans sentiments qui puissent y manquer ; des hommes à qui on serait en droit de dire : Impies, vous n'avez pas de Dieu ; ne pas honorer un Dieu, c'est n'en pas connaître.

La prière n'est pas seulement un tribut que nous devons donner à la majesté divine, c'est encore un exercice que nous ne pouvons négliger sans agir contre nos propres intérêts.

Le monde ne cherche qu'à nous éblouir par l'étalage pompeux de ses brillantes vanités ; il s'efforce de nous détourner des routes de la vertu en ne nous montrant dans celle du vice que des charmes et des fleurs ; il s'applique à nous gâter l'esprit et le cœur par sa doctrine mensongère, par ses maximes impies ; il nous familiarise avec le crime, il nous apprend à ne plus rougir de rien, par la hardiesse et la multiplicité de ses scandales ; c'est un vaste théâtre où nous

voyons se succéder une infinité d'acteurs, et qui sont-ils ? quel rôle y jouent-ils ? Ils sont les sujets, ou mieux les esclaves des passions, et chacun d'eux travaille avec un zèle infatigable, avec un art presque irrésistible, à étendre par de nouvelles conquêtes l'empire de celle qu'il s'est donnée pour souveraine. Est-il surprenant d'entendre dire à saint Jérôme. Je prends la fuite, crainte d'être vaincu : *Fugio, ne vincar?* Le démon, que ne fait-il pas pour nous perdre? Tantôt c'est un serpent rusé qui se plie et replie dans tous les sens pour nous communiquer son funeste poison ; tantôt c'est un lion rugissant qui s'élance sur nous avec une fureur brutale, et nous livré les plus rudes assauts : toujours il est pour nous un ennemi redoutable, qui nous poursuit opiniâtrément jusque dans les asiles les plus sacrés. Ce qui lui donne encore un grand avantage, c'est qu'il connaît trop bien les endroits les plus faibles de notre cœur; et trop souvent hélas ! il s'y introduit dès qu'il se présente : *Venit diabolus;* il arrache, il déracine, il emporte tout ce que la divine semence y avait produit : *Et tollit verbum de corde.* (*Luc.*, VIII, 12.) D'ailleurs, Messieurs, peut-elle être plus grande la fragilité de notre nature? La concupiscence, ce triste héritage que nous tenons d'un père prévaricateur, ne sentons-nous pas quelle influence elle a sur notre volonté? Les hommes les plus parfaits l'ont senti, le grand Apôtre lui-même : Malheureux que je suis, s'écriait-il : *Infelix ego !* qui me délivrera de cette chair rebelle qui, par son déréglement et ses convoitises m'expose continuellement à une mort éternelle? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Nous ne rencontrons, en un mot, que des obstacles à notre salut : la santé comme la douleur, la joie comme la tristesse, les richesses comme l'indigence, la prospérité comme le malheur, les bienfaits de Dieu comme ses châtiments, tout est à craindre pour nous; pas un seul état, pas une seule position, pas une seule circonstance où nous ne soyons en danger.

Exposés sur une mer si remplie d'écueils et si féconde en naufrages, qui pourra nous conduire sûrement au port? La prière : voilà notre force, notre appui, notre ressource. Sans la prière, que saint Chrysostome appelle le soleil de l'âme, la base et le fondement de toutes les vertus, nous ne nous sauverons pas : Dieu, tout miséricordieux qu'il est, n'accordera ses grâces de choix d'où dépend le salut, qu'à la prière fervente : *Petite et dabitur vobis.* (*Matth.*, VII, 7.) Les intérêts de sa gloire exigent qu'il ne prodigue pas ses bienfaits, que nous reconnaissions notre impuissance et notre pauvreté, que nous ne cessions pas un instant de lui tendre la main : *Petite.* Mais il enrichit sans distinction tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum* (*Rom.*, X, 12); grâces temporelles, grâces spirituelles, rien ne leur est refusé : *Omnia quæcunque orantes petitis.* (*Marc.*, XI, 24.) Ezéchias expirant voit entrer le prophète qui vient lui dire de la part de Dieu : Mettez promptement ordre à vos affaires, vous allez mourir : *Morieris enim tu.* (*Isa.*, XXXVIII, 1.) Non, Ezéchias ne mourra pas; il va prier, et le Seigneur touché de ses prières, le laissera vivre encore quinze ans : *Addam diebus tuis quindecim annos.* (*Ibid.*, 5.) Le superbe Aman, furieux que Mardochée refuse de l'adorer, jure la perte de toute la nation juive, et Assuérus y consent : Esther et tout le peuple adressent des vœux au Dieu qu'ils veulent adorer seul, aussitôt les dispositions du roi changent; Mardochée se voit à la place d'Aman, Aman se voit au gibet qu'il avait fait préparer à Mardochée, et le jour même que les Juifs devaient être exterminés, ils font un affreux carnage de leurs ennemis. Susanne, faussement accusée d'infidélité par des vieillards impudiques qui n'avaient pu la corrompre, est condamnée à mort : Susanne éplorée lève dans sa douleur les yeux vers le ciel : Seigneur, s'écrie-t-elle, vous qui connaissez tout ce qu'il y a de plus caché, vous savez que je ne suis pas coupable, et voilà que je meurs : *Et ecce morior* (I *Reg.*, XIV, 43) : sa prière est à peine achevée que Dieu lui suscite un libérateur. La pécheresse de l'Evangile était le scandale de toute une cité : *Mulier in civitate peccatrix.* (*Luc.*, VII, 37.) Elle va se jeter aux pieds du Sauveur, et les arrosant de ses larmes, que lui demande-t-elle? Rien. Mais son cœur parle par son silence, et cette prière, plus éloquente que tous les chefs-d'œuvre du génie, lui obtient le pardon de ses crimes : *Remittuntur ei peccata multa.* (*Luc.*, VII, 47.) Abrégeons : la prière est un spécifique pour toutes les maladies du corps et de l'âme, la sauvegarde de l'innocence, la source de tous les biens ; la prière est une digue insurmontable qui arrête la fougue des passions, un rempart impénétrable qui nous met à l'abri de tout danger; la prière est un encens d'agréable odeur dont l'exhalaison dissipe les orages que nos crimes ont amassés sur nos têtes, une armure céleste contre laquelle les foudres ne peuvent rien; la prière ouvre le ciel et ferme l'enfer, l'homme d'oraison sera sauvé : *Quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (*Joel.*, II, 33.) Prions donc, justes ou pécheurs : justes, en priant nous sommes sûrs de persévérer; pécheurs, en priant nous cesserons de l'être, et de quelque près que nous touchions au terme fatal d'une éternelle réprobation, nous sortirons du précipice : *Quicunque invocaverit*, etc.

Cependant, Messieurs, rien de plus négligé que la prière. L'homme puissant et opulent, accoutumé à ne voir que des suppliants dans ses antichambres et à sa porte, ne se souvient plus qu'il doit prier lui-même; le libertin, tout occupé des intérêts de sa passion, n'a des vœux et des soupirs que pour son idole; l'homme d'affaires ne se laisse pas un instant où il puisse parler à Dieu des besoins de son âme : il est peu, il est très-peu d'hommes d'oraison. Ne soyons plus surpris de voir dans le monde tant de désordres : les uns se déplaisent dans l'état qu'ils ont

embrassé, s'y déshonorent, s'y perdent et trop souvent ne se perdent pas seuls; les autres s'engagent dans des entreprises qui sont le tombeau de leur fortune et de leur honneur; ceux-ci, toujours aux prises avec l'ennemi, font des chutes graves et fréquentes qui les conduiront infailliblement à une triste fin; ceux-là tombent de plus haut et avec plus d'éclat : l'Eglise en est humiliée, la religion maltraitée, la vertu scandalisée; un débordement général défigure honteusement la face du christianisme. Et la raison, Messieurs? C'est que la prière est abandonnée. Que dois-je le plus admirer ici ou de la bonté de Dieu ou de la conduite des chrétiens? Dieu, dans sa miséricorde, leur a confié la clef de ses trésors; aux plus grands pécheurs même il ne l'a pas refusée; il ne cesse de les inviter à y puiser : *Petite;* et ils aiment mieux languir misérablement dans la plus étroite indigence! Aveuglement inconcevable! Un malheureux pressé par la faim demande qu'on le soulage; un malade n'attend pas le danger pour appeler le médecin; voit-on quelque part un incendie qui s'allume? vite on donne l'alarme à tout le voisinage, et le moyen le plus facile, facile dans tous les temps, facile dans toutes les situations, facile dans tous les lieux, facile à toute personne, le moyen le plus facile d'obtenir tout ce qui est nécessaire pour le temps et l'éternité, on le néglige! Encore une fois, aveuglement inconcevable! Frappez, Seigneur, foudroyez, écrasez des créatures qui répondent si mal à votre bonté; devenez impitoyable, et, en les voyant périr, insultez à leur malheur. Ou plutôt apprenez-nous à mieux connaître nos véritables intérêts, mettez, à la place de cet esprit mondain qui nous retient toujours sur la terre, cet esprit de grâces et de prières que vous avez promis de répandre sur vos serviteurs : *Effundam spiritum gratiæ et precum.* (*Zach.*, XII, 10.)

Mais oublions un instant nos propres besoins pour nous occuper de ceux de notre prochain. Rien sans doute ne nous est plus souvent recommandé dans les livres saints que la charité. C'est elle qui tient le premier rang parmi les vertus chrétiennes; c'est elle aussi que saint Paul exige plus spécialement des fidèles : *Super omnia charitatem habete.* (*Col.*, III, 14.) Serions-nous charitables, Messieurs, si les autres hommes n'avaient aucune part à nos prières? C'est là souvent le seul moyen qui nous reste d'exercer envers eux notre charité; pourrions-nous dire que vraiment nous les aimons? N'aimer que de bouche et en paroles ce n'est pas aimer. Saint Jean, ce digne apologiste du bel amour, veut que nous aimions en effet et en vérité : *Filioli, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (*Joan.*, III, 18.) Il faut donc prier pour tous les fidèles, tant pour ceux qui nous gouvernent et qui sont au-dessus de nous que pour nos égaux et nos inférieurs : *Orantes pro omnibus sanctis.* (*Ephes.*, VI, 18.) Membres du même corps, héritiers des mêmes promesses, tous les biens spirituels doivent être communs entre eux et nous. N'eussions-nous reçu de leur libéralité aucun service, aucun bienfait; fussent-ils pour nous des étrangers, des inconnus; n'eussent-ils avec nous aucun autre rapport que celui que met entre des chrétiens la même croyance, la même communion, c'en est assez pour qu'ils aient droit à nos prières, et tandis qu'ils combattent avec nous sur la terre, et après qu'ils sont descendus dans la région des morts : *Orantes pro omnibus sanctis.* Sont-ce nos ennemis, nos persécuteurs? ils sont toujours nos frères, et si nous ne prions pour eux à l'exemple de Jésus-Christ et de ses martyrs, le Père céleste nous désavouera pour ses enfants : *Orate pro persequentibus, ut sitis filii Patris vestri.* (*Matth.*, V, 44 et seq.)

Donnons encore plus d'étendue à notre charité. Ces aveugles de naissance, les infidèles qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, dans les ombres de la mort, nous ne devons pas en faire exception. Tous les hommes sont notre prochain, nous avons tous la même origine, et tous réclament les secours de nos prières : *Obsecro igitur...fieri... orationes... pro omnibus hominibus.* (I *Tim.*, II, 1.) Rien de plus agréable à Jésus-Christ notre Sauveur, qui ne veut pas que personne périsse; rien de plus conforme aux desseins miséricordieux qu'il a sur toutes les créatures, et il nous en tiendra compte : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro qui vult omnes homines salvos fieri.* (*Ibid.*, 3, 4.) C'est aussi l'intention de l'Eglise qui, toujours zélée pour le salut des âmes et la gloire de son époux, ne se lasse point de le prier avec ferveur de se faire connaître de ceux qui ne le connaissent pas : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (*Luc.*, I, 79.)

(4*) Nous sommes donc obligés de prier pour tous les hommes par charité, et suivant l'ordre prescrit par la charité. Je ne vous dirai pas, Messieurs, que nous y sommes plus obligés que les simples fidèles; vous savez tous bien mieux que moi que nous avons été choisis parmi le peuple pour le peuple même : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur.* (*Hebr.*, V, 1.) Vous me permettrez seulement, sans entrer dans un plus long détail, de rappeler à votre piété que cette obligation devient plus étroite à mesure que les besoins deviennent plus pressants. Ah! Messieurs, ne sentez-vous pas à cette seule parole vos entrailles s'émouvoir, votre cœur se déchirer? Ne se présente-t-il pas à votre esprit comme au mien une foule nombreuse de nécessiteux qui nous sont unis je ne dis plus seulement par les nœuds de la fraternité chrétienne, mais par les nœuds d'une alliance particulière qui doit nous rendre plus sensibles, par les nœuds même du sang

(4*) Ces paroles ont été prononcées à Londres, en présence du clergé catholique exilé, par l'orateur exilé lui-même pour la foi, pendant la révolution de 1789. (*Note de l'éditeur.*)

et de l'amitié? Défigurés, baignés de leurs larmes (il me semble les voir), ils ne cessent de faire des vœux, moins pour demander un sort plus doux que pour accélérer notre retour · de notre côté, que leur devons-nous? Les chagrins, l'indigence si voisine du désespoir... ; plus de ressources, plus d'appui, plus de consolation... La douleur me trouble et m'arrête ; respirons un instant, nous passerons ensuite aux conditions requises pour bien prier, sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT

Prier avec cette humilité profonde qui est le caractère propre du suppliant ; prier avec une pleine et entière confiance, une confiance parfaite; prier enfin avec une persévérance dont rien ne puisse triompher, telle est, Messieurs, la véritable manière de prier avec fruit. Entrons en preuve.

Jamais la créature n'adore le Créateur d'une manière plus digne de lui que lorsqu'elle s'abaisse devant sa grandeur et qu'elle reconnaît humblement qu'elle n'est qu'un vil amas de cendre et de boue. Jamais elle n'a de meilleur titre pour le rendre attentif à ses vœux; de moyen plus puissant pour calmer son courroux, pour faire descendre ses grâces et ses faveurs, que l'aveu sincère de son indignité. Quand le ciel serait devenu de bronze et d'airain, la prière du chrétien qui s'humilie le pénétrera : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit;* et elle attirera les regards du Très-Haut : *Et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (*Eccli.*, XXXV, 21.) L'humilité suppliante fut toujours écoutée : *Respexit in orationem humilium.* (*Psal.* CI, 18.) En voulez-vous des exemples? Prenez et lisez le livre des divines Ecritures. Judith se prépare à l'exécution d'un grand dessein dont le succès doit décider du sort de sa nation ; quelle est la prière que prononcent le cœur et les lèvres de cette incomparable femme? Ecoutez-la, Messieurs : Dieu tout-puissant qui formâtes et qui gouvernez l'univers, daignez exaucer en ce moment votre humble servante : *Deus cælorum exaudi me miseram deprecantem;* ce n'est pas de mon faible courage, mais de votre miséricorde infinie que j'attends la victoire : *Et de tua misericordia præsumentem ;* ce n'est pas le désir ambitieux de rendre mon nom célèbre dans toutes les générations qui me conduit et m'anime, mais uniquement le salut de votre peuple et les intérêts de votre gloire : *Ut domus tua in sanctificatione tua permaneat, et omnes gentes agnoscant quia tu es Deus.* (*Judith*, XVII, 19.) Le ciel est touché d'une humilité si profonde · la tête d'Holopherne tombera, et Béthulie sera délivrée. Le publicain confus en considérant le nombre et l'énormité de ses crimes, n'ose approcher du sanctuaire : *Publicanus a longe stans;* il a de si vils sentiments de sa personne, il est si persuadé qu'il est indigne de paraître devant le Seigneur, qu'il ne veut pas même lever les yeux : *Nolebat oculos ad cælum levare ;* il annonce, en se frappant la poitrine, que son cœur est coupable : *Percutiebat pectus suum ;* il s'accuse, il confesse humblement qu'il n'est qu'un pauvre pécheur; c'est en cette qualité qu'il demande à Dieu de lui être propice : *Deus propitius esto mihi peccatori ;* et Dieu lui fait miséricorde, il s'en retourne justifié : *Descendit hic justificatus in domum suam.* (*Luc.*, XVIII, 13 seq.)

C'est que Dieu prend plaisir à se rapprocher de ceux qu'une crainte respectueuse et une humilité profonde éloignent de sa majesté. Les hommes présomptueux qui ne comptent que sur leurs propres forces, ou qui, comme le pharisien, ne s'appuient que sur leurs prétendus mérites, il les rejette, il les abandonne, il leur résiste : *Deus superbis resistit ;* mais il n'est point de grâces qu'il n'accorde à ceux qui sont humbles : *Humilibus autem dat gratiam* (*Jac.*, IV, 6.) Qu'un suppliant vienne solliciter humblement notre indulgence, nous l'écoutons avec sensibilité ; souvent même il n'a pas tout dit, qu'il est satisfait : vient-il se présenter devant nous avec un air de fierté? veut-il entrer dans des détails comme pour faire preuve qu'il ne doit pas essuyer un refus? son insolence nous paraît insoutenable, et, sans nous arrêter à le combattre, nous le quittons brusquement, plus disposé à le traiter à la rigueur, qu'à nous relâcher de nos droits. Dieu, qui ne nous doit rien, Dieu, entre lequel et nous il y a tant de distance, pourquoi n'en agirait-il pas de la sorte à notre égard? Appliquons-nous donc à bien connaître ce que nous sommes, et concevons une juste idée de nous-mêmes, avant de nous mettre en prière : faisons aux pieds de Jésus-Christ l'humble confession de notre malice, de notre ingratitude, de notre indignité ; car, Messieurs, nous ne pouvons trop bien nous prémunir contre l'orgueil ; c'est un poison subtil qui se glisse partout, qui trouve sa part jusque dans nos meilleures actions, et ne serait-il point cause que nos prières ont si peu d'effet?

L'humilité d'esprit et de cœur, quoique principalement nécessaire, n'est pas suffisant; il faut encore que cette vertu se produise au dehors, et se montre dans tout notre extérieur. Nos mouvements, notre attitude, tout en nous doit annoncer le respect et la religion. C'est à notre maître et à notre juge que nous parlons ; il nous fait l'honneur, tout méprisables que nous sommes, de nous admettre à traiter avec lui de nos plus grands intérêts ; pouvons-nous paraître trop humbles et trop petits en sa présence? Lui demander ses dons avec moins de modestie, moins de recueillement, moins de révérence que si on avait affaire à un grand du monde, serait-ce bien là le moyen d'exciter sa compassion? Mais avançons.

Si nous devons prier dans les sentiments d'une humilité profonde, ces sentiments, bien loin de nous porter à désespérer du succès, doivent être accompagnés d'une pleine et entière confiance. Telle était celle de cette femme qui, marchant à la suite du Sauveur, se disait en elle-même : *Si je puis*

seulement toucher sa robe, je serai guérie ; « *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.* » (*Matth.*, IX, 21.) C'est surtout à cette confiance que Dieu promet de ne rien refuser : *Si habueritis fidem, et non hæsitaveritis.* (*Matth.*, XXI, 21.) Aussi nous est-elle expressément recommandée par l'apôtre saint Jacques : *Postulet in fide nihil hæsitans.* (*Jac.*, I, 6.) Celui qui chancelle et qui doute, continue-t-il, est semblable aux flots de la mer que les vents agitent et soulèvent à leur gré ; qu'un tel homme ne s'attende pas à rien recevoir du Seigneur : *Non ergo æstimet homo ille quod accipiat aliquid a Domino.* Qu'elle est bien fondée, Messieurs, cette confiance parfaite ! Celui qui fit taire la mer et les tempêtes, qui guérit les infirmes, ressuscita les morts ; celui qui seul opère, quand il lui plaît, les plus merveilleux prodiges, ne peut-il pas tout pour notre bien ? Oui, sans doute, et non-seulement il le peut, mais encore il le veut, il va nous en assurer lui-même. Si un enfant demande à son père un morceau de pain, ce père aura-t-il la dureté de lui présenter une pierre ou un serpent ? *Nunquid lapidem porriget ei ? Nunquid serpentem ?* (*Matth.*, VII, 9, 10.) A plus forte raison votre Père céleste, qui est aussi bon que les hommes sont méchants, vous accordera tout le bien que vous lui demanderez : *Quanto magis pater vester qui in cœlis est dabit bona petentibus se !...* (*Ibid.*, 11.)

Mais j'entends des cris lamentables qui percent le cœur... D'où partent ces expressions si vives d'une douleur extrême ? Quel événement désastreux a fait à la nature une plaie si déchirante ?... C'est une veuve entre les bras de laquelle vient d'expirer un fils, le précieux reste d'une famille nombreuse, l'espoir de son dernier âge, l'unique objet de ses complaisances : *Filius unicus matris suæ.* (*Luc.*, VII, 12.) Elle a toujours prié pour la conservation de ses jours, ses prières ont été plus ferventes quand elle les a vus menacés, et soutenue par cette foi forte qui n'admet pas la moindre défiance, elle espérait qu'elle n'en serait pas privée. Cependant une mort cruelle le lui enlève dans son aurore, et il ne lui sera pas rendu, comme le fut à la veuve de Naïm le fils qu'elle voyait porter en terre ! Où est donc l'accomplissement des promesses du Seigneur ?... Silence ! vous blasphémez : venez, téméraire, venez m'entendre consoler cette femme, et vous allez convenir en rougissant que celui dont vous osez devenir l'accusateur n'est pas en défaut. Pauvre femme, pourquoi pleurez-vous ? je le pardonne à votre sensibilité, vous êtes mère : mais consolez-vous ; ce qui vous paraît un coup de foudre est une faveur.... que viens-je de dire, une faveur ? La mort d'un enfant chéri fut-elle jamais une faveur pour une mère tendre ? Les mères chrétiennes ont coutume de faire des vœux pour obtenir la fécondité !... Je ne me trompe pas, c'est une faveur : ce fils que vous regrettez se serait perverti dans sa jeunesse ; il eût été par son inconduite et ses excès le mépris de la société, le déshonneur de son nom, votre croix, votre supplice ; peut-être eût-il fait une fin tragique, digne d'être pleurée avec des larmes de sang : oubliez-le donc, et remerciez le Seigneur qui vous a refusé dans sa miséricorde ce qu'il n'aurait pu vous accorder que dans sa colère... Je demande actuellement si en cela le Seigneur n'a pas tenu sa parole ? vous l'avez entendu, a-t-il promis, a-t-il pu promettre autre chose que ce qui serait bon, c'est-à-dire ce qui pourrait contribuer à sa gloire et à votre salut ? *Bona petentibus.* Ainsi, Messieurs, comme nous ne savons souvent ce que nous demandons, et que ce qui nous paraît bon peut nous être mauvais, apprenons à nous soumettre lorsque Dieu ne nous exauce pas ; et au lieu de murmurer contre sa providence, produisons des actes d'amour et de reconnaissance ; ce que nous demandions ne nous était pas avantageux : *Bona petentibus.* Apprenons encore à ne pas tenter le Seigneur en lui demandant ses bienfaits pour en abuser : ce serait insulter à sa miséricorde en voulant le faire travailler à notre perte ; à sa sainteté, en voulant le rendre complice de nos désordres ; à sa justice, en bravant son courroux et méprisant ses châtiments. Quel malheur pour nous, s'il venait à nous exaucer ! ses anathèmes les plus foudroyants n'auraient rien d'aussi terrible que de pareilles faveurs. Mais si nous ne désirons que des choses bonnes en elles-mêmes, et que nous ne les désirions que pour une bonne fin ; présentons-nous avec confiance au pied du trône d'où découlent toutes les grâces, il nous sera fait miséricorde : *Adeamus cum fiducia ad tronum gratiæ ut misericordiam consequamur.* Qui que nous soyons, notre prière ne sera pas méprisée : *Omnis qui petit accipit.* (*Matth.*, VII, 8.) Quelque chose que nous demandions, nous serons satisfaits ; fallût-il des miracles, n'importe ; Dieu seul sait en faire, ils ne lui coûtent rien : Josué prie, et le soleil s'arrête ; Elie prie, et le feu du ciel tombe ; Jonas prie, et le monstre qui pendant trois jours l'a porté dans son sein, le vomit sain et sauf : *Omnia quæcunque orantes petitis, evenient vobis.* (*Marc.*, XI, 24.) Devons-nous donc avoir de la défiance et des inquiétudes ?

Ici, Messieurs, notre conscience ne nous accuse-t-elle point ? Le temps passe, les années se succèdent, et toujours dans la plus accablante incertitude nous n'apercevons pas encore la fin de nos malheurs : le chagrin, comme un ver insatiable, nous ronge et nous consume ; le jour, il ne nous laisse ni douceurs ni tranquillité ; plus cruel encore lorsque les ombres de la nuit viennent obscurcir la nature, il monte avec nous sur le lit de notre repos, et partageant en avare les heures du sommeil, il n'attend pas le retour de la lumière pour recommencer à nous dévorer ; notre santé souffre, notre tempérament s'affaiblit, quelques-uns succombent : cependant nous prions, mais c'est en vain. A cela, Messieurs, le Sauveur ne pourrait-il point nous répondre avec autant d'amertume qu'il répondit autrefois à ses disciples : *O generatio*

incredula. (*Matth.*, XVII, 16.) Hommes incrédules! jusqu'à quand douterez-vous de la puissance de votre Dieu, de la bonté de votre père?

Vous n'obtenez pas votre délivrance, parce que vous la demandez avec une foi trop faible: ***Propter incredulitatem vestram.*** (***Ibid.***, 19.) Oui, les hommes ont trop de part à notre confiance; quand nous ne voyons plus rien à espérer de leurs secours, nous nous attristons, nous nous alarmons, nous croyons tout perdu; et le Seigneur outragé de notre défiance nous laisse crier, nous éprouvons à notre grand préjudice la vérité de cet oracle: ***Maledictus qui confidit in homine.*** (*Jer.*, XVII, 5.) O mon Dieu! affermissez, augmentez notre foi: nous le savons, vous êtes le Dieu de toute consolation, et de ce moment nous nous jetons entre vos bras, nous nous abandonnons à votre volonté sainte; mais faites par votre grâce que ces sentiments pieux ne nous quittent jamais, surtout lorsque nous irons vous représenter nos besoins et implorer votre clémence: ***Domine, adauge nobis fidem.*** (***Luc.***, XVII, 5.)

Il faut, en dernier lieu, prier avec persévérance. Quand Dieu tarde à nous satisfaire, ne nous ennuyons pas; notre patience triomphera de sa lenteur: ***Exspectans exspectavi Dominum, et intendit mihi.*** (***Psal.*** XXXIX, 1.) La Chananéenne, renonçant aux dieux de Tyr et de Sidon, court à la suite du Sauveur et le conjure d'avoir pitié d'elle. Jésus ne daigne pas seulement la regarder, et ne répond que par un silence méprisant. Cette femme ne se rebute pas; elle continue de prier de la manière la plus touchante: les disciples en sont attendris, le maître seul paraît insensible. Une si grande rigueur ne va-t-elle point la déconcerter? Au contraire; elle redouble de ferveur; elle se prosterne et adore le Dieu qu'elle vient de reconnaître, elle lui demande de la secourir. Pour toute réponse, elle entend qu'on la compare aux plus vils animaux: ***Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.*** (***Matth.***, XV, 26.) Est-ce donc là ce Messie qui devait être le salut du monde? Est-ce là ce Pasteur vigilant qui devait chercher avec tant de soin la brebis perdue? A ces traits devons-nous le reconnaître? Quoi! les gémissements et les pleurs d'une mère désolée ne lui méritent pas une seule parole de consolation, pas même un regard favorable! L'indifférence et la dureté font elles donc le caractère de l'agneau? Attendons, Messieurs, la scène n'est pas finie, et nous allons, en admirant avec Jésus-Christ la foi persévérante de la Cananéenne, trouver dans la conduite de ce médecin charitable la plus utile instruction. La suppliante, au lieu de se plaindre, souffre avec patience toutes les humiliations qu'elle éprouve, et Jésus-Christ vaincu lui répond enfin: ***O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le voulez: « O mulier, magna est fides tua; fiat tibi sicut vis. »*** (***Ibid.***, 28.)

Exemple frappant que Dieu, qui n'est jamais appauvri par ses dons, n'est pas non plus importuné par les instances de ses serviteurs; qu'il y a des grâces qui ne peuvent être que le fruit d'une longue persévérance, et qu'il faut quelquefois faire violence à sa tendresse, arracher comme par force de ses mains paternelles, ou la verge qui nous châtie, ou les faveurs que nous désirons. Souvent même on dirait que nos vœux l'offensent et ne servent qu'à augmenter nos peines; mais ce sont là des feintes de l'amour divin. Un père affecte l'insensibilité lorsqu'un enfant, qui lui a déplu, vient lui témoigner son repentir et demander le baiser de paix: les caresses, les supplications, les promesses, tout est inutile; ce père, inexorable, ne se laisse point aborder; il le rebute avec mépris, il l'écarte en l'accablant de reproches: tout cela n'est-il pas un jeu de sa tendresse? mais d'une tendresse industrieuse, qui veut corriger plus sûrement le coupable en lui faisant acheter plus cher le pardon qu'il sollicite. De même Dieu nous laisse quelquefois crier longtemps, parce qu'il nous aime. Il nous traite durement pour mieux nous guérir; il nous exauce difficilement pour rendre notre vertu plus solide. Si nous obtenions trop vite la délivrance des maux qui nous affligent, nous ne craindrions pas assez d'encourir sa disgrâce, et bientôt il serait contraint de nous frapper avec plus de sévérité: si ses bienfaits nous coûtaient moins de soupirs, le plaisir de les recevoir ne serait pas si sensible, nous en ferions trop peu de cas: *Diu desiderata dulcius obtinentur, cito data vilescunt*; c'est de saint Augustin. Quelque tardif, en un mot, que le Seigneur soit à contenter nos desirs, ce n'est jamais une injustice de sa part, c'est toujours pour notre bien, et souvent par notre faute.

Il y a pourtant dans le monde des hommes assez peu raisonnables pour se plaindre que Dieu tarde trop à les exaucer: il ne m'est pas possible de leur répondre de sang-froid. Dieu tarde trop à vous exaucer! Pouvez-vous demander trop longtemps ce qui a rapport au salut, l'unique chose nécessaire? Une place, une dignité que vous ambitionnez, vous lassez-vous de la solliciter? Etes-vous dégoûtés, seulement refroidis, par les obstacles, les refus, les dédains? Dieu tarde trop à vous exaucer! Est-ce à vous à fixer un terme à sa bonté? Son temps ne doit-il pas être le vôtre? Mais vous, ne l'avez-vous jamais fait attendre? S'il se fût ennuyé de vous poursuivre, que seriez-vous devenus? Dieu tarde trop à vous exaucer! N'est-il pas juste que vous ayez à souffrir pour vous défaire entièrement de cette habitude vicieuse dans laquelle vous avez croupi tant d'années, malgré tout ce qu'il a fait pour vous en retirer? Cet ange de Satan, qui ne vous laisse pas un moment de paix, n'est-ce pas vous qui l'avez introduit dans votre cœur? Pourquoi seriez-vous dispensés de soutenir une longue guerre pour l'en chasser? Mais si Dieu vous donne des grâces assez puissantes pour lui résister avec avantage, et que vos combats ne fassent qu'embellir votre

couronne, n'êtes-vous pas bien exaucés? C'est ainsi que Dieu traite ses plus grands amis, témoin saint Paul : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII, 9.) Dieu tarde trop à vous exaucer! L'autel où vous offrez votre encens n'est pas un autel brûlant; vous n'avez pas dans le cœur une charité vive, et vos prières, toujours faites avec tiédeur, sont comme une flèche qui, au lieu de parvenir au but, tombe par terre en quittant l'arc. Dieu tarde trop à vous exaucer! Il veut vous apprendre ce que vous ne saviez pas, à faire pénitence, à mépriser le monde, à ne vous attacher qu'à lui : vous commenciez à l'oublier, et s'il ne vous eût fait connaître les tribulations et la douleur, vous étiez perdus. Dieu tarde trop à vous exaucer! Pourquoi? Faut-il que je vous le dise? Parce que vous le priez mal. Je ne parle pas de ces absences involontaires, qui, en humiliant le chrétien pieux, ne font qu'ajouter à ses mérites, je parle de cette dissipation d'esprit que vous ne prévenez pas, à laquelle vous ne résistez pas; je parle de cette grande vélocité qui ne peut être le langage du cœur? Pourquoi encore? Le voici peut-être : Une lueur d'espérance vient à relever votre courage; une joie prématurée succède à l'abattement et à la tristesse; vous ne priez plus avec autant de ferveur et d'assiduité; qu'arrive-t-il? le trésor des grâces qui commençait à s'ouvrir se referme, et vous retombez dans le désespoir. Pourquoi enfin? Parce que loin d'acquitter vos anciennes dettes vous en contractez de nouvelles.

N'allons donc pas nous plaindre, Messieurs, que Dieu fasse trop longtemps la sourde oreille; corrigeons plutôt ce qu'il peut y avoir de défectueux dans nos prières; tâchons de les rendre plus ferventes et plus pressantes; il aime à être sollicité, nous en sommes avertis par ces trois mots qui se suivent et qui enchérissent l'un sur l'autre : *Petite, quærite, pulsate.* Demandons instamment, *petite;* si cela ne suffit pas, cherchons, *quærite;* est-ce encore trop peu, frappons avec force, *pulsate :* frappons sans nous lasser, la porte s'ouvrira, et il nous sera donné plus que nous ne demandions.

Voilà, Messieurs, que je touche à la borne de ma carrière : je vous ai fait voir, d'abord, que nous devons prier par rapport à Dieu, à nous-mêmes et au prochain : *Orabitis me;* je vous ai fait voir ensuite que, pour prier avec fruit, nous devions prier avec humilité, confiance et persévérance : *Ego exaudiam vos* (*Jerem.*, XXIX, 12); c'était le plan de mon discours. Maintenant par où finirai-je? Ne convient-il pas qu'après vous avoir entretenus sur la prière, je vous invite à vous unir à moi d'esprit et de cœur, et que, tous ensemble prosternés devant la majesté du Très-Haut, nous élevions la voix pour implorer sa miséricorde? Je ne vous demande pas, Messieurs et chers confrères, quel sera l'objet de nos vœux; je vois, par ce qui se passe dans mon cœur, ce que le vôtre désire; et, en exprimant mes sentiments, je vais à coup sûr exprimer les vôtres : je vous demande seulement d'aider ma faiblesse, et de suppléer à mon indignité par votre ferveur et votre dévotion; qui sait si le ciel enfin vaincu par ce nouvel effort ne va pas nous renvoyer absous?

Daignez, Seigneur, jeter sur nous un regard de compassion : coupables comme nous le sommes, nous ne méritons que votre mépris, votre indignation, vos anathèmes, vos vengeances; mais ne nous traitez pas selon nos iniquités : *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis.* (*Psal.* CII, 10.) Il y a longtemps, il y a trop longtemps que nous commençâmes à nous déclarer vos ennemis, et, s'il fallait remonter à la source de nos malheurs, quelle chaîne de crimes et de forfaits! Nous voulons ne plus nous en souvenir que pour les expier; ne vous en souvenez plus que pour nous les pardonner : *Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum;* hâtez-vous, hâtez-vous de nous prévenir de votre miséricorde, et de faire luire en notre faveur des jours plus heureux : *Cito anticipent nos misericordiæ tuæ;* hâtez-vous, notre misère est à son comble : *Quia pauperes facti sumus nimis* (*Psal.* LXXVIII, 9) : tristes et languissants dans une terre étrangère, à la vue de cette Sion si chère à nos cœurs; flottant depuis plusieurs années entre la crainte de la perdre et l'espérance d'y rentrer, pourrons-nous supporter encore une condition si dure? *Pauperes facti sumus nimis :* mais ce n'est pas notre état qui nous afflige, c'est l'état de ce pauvre peuple dont nous sommes séparés; il est sans chefs, sans temples, sans autels, sans pasteurs; les fléaux de votre colère semblent avoir conjuré sa destruction; partout se présente l'image effrayante de la mort; la France, la France va devenir une solitude couverte de tombeaux : *Pauperes facti sumus nimis :* levez-vous donc, Seigneur, et secourez des infortunés qui sont le prix de votre sang : *Adjuva nos Deus salutaris noster :* vous fûtes touché des cris enfantins d'Ismaël dans le désert; n'entendez-vous pas la voix plaintive de tant de victimes naissantes qui nuit et jour vous appellent? Vous eussiez épargné Sodome s'il s'y fût trouvé dix hommes justes; éteindrez-vous une nation qui renferme tant de têtes innocentes? *Adjuva nos, Deus salutaris noster.* (*Ibib.*) Si la vue de nos malheurs n'est pas capable de vous apaiser, songez à votre gloire : vos ennemis vont triompher; déjà vous avez entendu leurs blasphèmes, et si vous nous abandonnez, où est donc, diront-ils, le Dieu qu'ils honorent? que ne vient-il à leur secours? Si vous nous délivrez, ils croiront en vous : *Propter gloriam nominis tui libera nos* (*Ibid.*) : soyez-nous propice par égard pour ce saint nom; tous les peuples étonnés vont le bénir et le béniront dans tous les siècles, et nous, nous consacrerons tout notre zèle à rétablir et conserver son honneur; nous le glorifierons tous les jours de notre vie dans les transports de la plus vive reconnaissance : *Propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum.* (*Ibid.*) C'est par ce nom, qui fait le salut du

monde; c'est par ce nom tout-puissant, auquel vous avez promis de tout accorder; c'est par cet adorable nom que nous vous conjurons de ne plus tarder à nous rendre à cette nombreuse famille qui nous attend, et nous vous quittons dans la confiance que vous nous renvoyez en paix : *Vade in pace.* Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

SUR LA SAINTETÉ.

Nous devons être saints parce que nous sommes chrétiens. — Si nous ne sommes pas saints, ce sera pour nous un malheur d'avoir été chrétiens.

Non vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem (I *Thess*., IV, 5.)

Dieu ne nous a pas appelés pour vivre dans le crime, mais pour vivre saintement.

Il est toujours à notre choix de faire le bien ou de faire le mal; Dieu nous en a donné le pouvoir, et il n'y portera jamais atteinte. Si je ne sais pas comment sa grâce et notre liberté peuvent s'accorder ensemble, toutefois je sais, et il n'est pas besoin d'en savoir davantage, qu'il ne nous donne point d'impulsion si forte que nous ne puissions encore y résister; qu'il ne nous en donne point de si faible que nous ne puissions encore obéir au précepte. Mais étant nécessairement ennemi de tout ce qui est proprement mal, nécessairement il veut que nous fassions le bien, il ne peut, dans aucun cas possible, ne pas le vouloir; il ne peut, quoi qu'en dise l'impie, montrer sur ce point la moindre indifférence; il ne serait plus saint, il ne serait plus Dieu.

C'est donc à tous les chrétiens sans exception que s'adressent ces paroles de l'Apôtre : Dieu ne nous a point appelés, il n'a même pu nous appeler pour vivre dans le crime, mais pour mener une vie pure et sainte : *Non vocavit*, etc.

Peut-être, mes frères, que ceci vous étonne et alarme votre nature. Cependant, quelle raison pourriez-vous avoir de vous plaindre? Dieu vous demanderait-il ce qui serait impossible à votre faiblesse? Aidés de sa grâce qui ne vous manque jamais, pourriez-vous rencontrer des obstacles insurmontables? Tant de saints, qui sont actuellement en possession de la goire, et qui ont été tout ce que vous êtes dans cette vallée de larmes, sujets aux mêmes penchants, exposés aux mêmes tentations, environnés des mêmes écueils; qui n'ont eu que les secours et les moyens que vous avez; ne seraient-ils pas autant de témoins qui vous accuseraient de lâcheté, si vous osiez vous récrier et dire : on exige de nous ce que nous ne pouvons pas; n'aurions-nous pas droit de vous répondre : dites plutôt : on exige de nous ce que nous ne voulons pas.

Ainsi, mes frères, soyons saints, nous le devons par la raison que nous sommes chrétiens, premier point; si nous ne le sommes pas, non-seulement il ne nous servira de rien, mais encore ce se sera pour nous un malheur d'avoir été chrétiens, sujet de mon deuxième point. Implorons les lumières dont nous avons besoin, par la médiation de la plus sainte de toutes les créatures. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Si tant de chrétiens ne sont pas des saints, c'est qu'ils ne comprennent pas assez bien ce qu'ils sont aux yeux de la foi; c'est qu'ils ne connaissent pas toute l'étendue des engagements qu'ils ont pris; c'est qu'ils ne font pas réflexion qu'ils se préparent l'avenir le plus déplorable. Nous pourrons donc apporter quelque remède au mal, en leur faisant voir, 1° qu'ils ne peuvent soutenir la dignité de chrétien sans être des saints; 2° qu'ils ne peuvent être fidèles aux promesses qu'ils ont faites lorsqu'ils ont reçu le nom de chrétien, qu'ils ne soient des saints; 3° enfin, que non-seulement il ne leur servira de rien, mais encore ce sera pour eux un malheur d'avoir été chrétiens, s'ils ne sont pas des saints. Développons ces trois idées.

Des chrétiens ne peuvent soutenir la dignité de chrétien sans être des saints, premier motif de sainteté. A l'époque heureuse où nous avons été faits chrétiens par le baptême, nous avons contracté l'alliance la plus étroite avec la Trinité sainte, au nom de laquelle vous avez été baptisés. Nous sommes devenus les enfants du Père : Voyez, s'écrie saint Jean dans l'étonnement et l'admiration, voyez quelle a été la charité de Dieu le Père, qui a bien voulu que nous fussions appelés, et que nous fussions réellement ses enfants! *Videte qualem charitatem dedit nobis pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (II *Joan*., III, 1.) Nous sommes devenus les membres du Fils, ne le savez-vous pas, mes frères? *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?* (I *Cor*., VI, 15.) On distingue deux corps dans la personne du Fils de Dieu fait homme : son corps naturel, qui fut enfermé dans le sein de Marie, et son corps mystique, qui est l'Eglise, dont nous sommes les pierres vivantes : *Ipse est caput corporis Ecclesiæ.* (*Col*., I, 18.) Nous sommes devenus les temples du Saint-Esprit, ne le savez-vous pas encore? Non pas que cet esprit sanctificateur soit descendu visiblement dans notre âme, comme il descendit autrefois sur Jésus-Christ (*Luc*., III, 22); mais il est descendu invisiblement à l'instant où nous avons été régénérés, il en a pris possession, il en a fait sa demeure : *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti?* (I *Cor*., VI, 19.) Enfants de Dieu, membres de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, voilà notre dignité. A ce souvenir, mes frères, l'orgueil n'est plus un vice; il est permis à des créatures qui ont à produire d'aussi beaux titres, de s'estimer et de vanter leur origine; élevons notre esprit et nos sentiments, regardons avec dédain toutes ces prétendues grandeurs que le monde admire, qu'il recherche et qu'il chérit; ont-elles rien

de comparable à la grandeur du chrétien? Mais, prenez-y garde, un rang si sublime veut être soutenu: plus on est distingué, plus on est méprisable si l'on ne sait pas se mettre à la hauteur de sa condition : un roi sur le trône, au milieu de l'éclat et de la pompe qui entourent sa personne, n'est qu'une ombre dans un tableau, une ombre d'autant plus obscure que les couleurs sont plus vives, s'il n'a pas appris à vivre et à représenter en roi : de même un chrétien doit répondre à l'excellence de son caractère par l'excellence de sa conduite, ou bien sa propre gloire tourne à sa honte.

A quoi donc nous oblige d'abord la prérogative glorieuse d'enfants de Dieu? A être ses imitateurs. Des enfants qui aiment tendrement leur père, et qui en sont tendrement aimés, ont-ils d'autre ambition que celle de lui plaire? Et n'est-ce pas surtout en se modelant sur sa personne, qu'ils croient pouvoir mieux y réussir? Ne les voyez-vous pas se disputer à qui en exprimera la copie la plus fidèle? C'est ce qui a fait dire à saint Paul : «Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants chéris. » Quelle joie! quel triomphe pour ceux qui ont obtenu cet avantage! Qu'ils sont grands, qu'ils sont admirables à leurs yeux. Une caresse qui vient alors les assurer du succès, est d'un prix inestimable; le moment où ils la reçoivent, est un moment de jouissance qui ne peut se rendre par l'expression; en cela consistent leurs plus chères délices : ***Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi.*** (***Ephes.***, V, 1.) En vain donc nous nous flatterions d'être les enfants de Dieu, si nous étions des hommes de chair; il est le Dieu trois fois saint (***Apoc.***, IV, 8), et il ne reconnaît pour ses enfants que ceux qui s'efforcent de lui être semblables : ***Non qui filii carnis, hi filii Dei.*** (***Rom.***, IX, 8.) ***Abraham est notre père,*** disaient les Juifs à Jésus-Christ : ***Si vous êtes les enfants d'Abraham,*** leur répond-il, ***faites les œuvres d'Abraham;*** si nous sommes les enfants de Dieu, faisons donc aussi des œuvres dignes de Dieu : ***Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite.*** (***Joan.***, VIII, 39.) C'était à nous, chrétiens, qu'il était spécialement réservé de l'appeler du nom de Père; et si nous blessions par notre licence la majesté de ses regards, c'est contre nous qu'il aurait dirigé ce reproche amer, qu'autrefois il faisait aux enfants d'Israël : ***Un fils honore son père: « Filius honorat patrem. » Si je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez? « Si ergo pater ego sum, ubi est honor meus?*** » (***Malach.***, I, 16.) Quoi! vous me refusez l'obéissance! vous violez avec audace les commandements que je vous ai faits! vous déployez contre moi l'étendard de la révolte! Téméraires! je pourrais vous dire que je suis votre Dieu, que toutes les créatures à mes ordres n'attendent qu'un signe de ma part pour vous exterminer et venger mes droits; mais j'aime mieux vous dire que je suis votre père, que je vous ai délivrés de la servitude, pour vous adopter et vous placer dans le sein de ma famille. Ingrats, est-ce donc ainsi que mes enfants m'honorent? ***Si pater ego sum, ubi est honor meus?***

En qualité de membres de Jésus-Christ, nous ne sommes pas moins obligés d'être des saints. Le corps de Jésus-Christ ne peut vivre que de l'esprit de Jésus-Christ, comme notre corps ne peut vivre que de la vie de notre âme, c'est saint Augustin qui fait cette comparaison : chacun de nous étant membre du corps de Jésus-Christ, chacun de nous, si je puis parler de la sorte, étant enté sur le corps de Jésus-Christ; chacun de nous, la conséquence est juste, doit vivre de l'esprit de Jésus-Christ. Qu'est-ce que vivre de l'esprit de Jésus-Christ? C'est vivre de l'esprit d'humilité, de l'esprit de charité, de l'esprit de sainteté. C'est vivre dans une si grande union, une si grande intimité avec Jésus-Christ, qu'on puisse dire ce que disait l'Apôtre : ***Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : « Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.»*** (***Galat.***, II, 20.) D'après cela, mes frères, que se serait-ce, si, au lieu de respecter Jésus-Christ en nous-mêmes, nous étions assez peu sensibles à l'honneur de lui appartenir, pour nous abandonner à ces excès honteux qui l'humilient, qui l'avilissent? Que serait-ce, si, au lieu de faire de nos corps autant d'hosties vivantes et saintes, capables de lui être continuellement offertes, nous en effacions tous les traits de ressemblance qu'ils doivent avoir avec le sien? Que serait-ce, si à la vue du crime nous n'étions pas tout à coup saisis, pénétrés d'horreur, si nous n'avions pas aussi vite et dans le cœur et sur les lèvres ces paroles si dignes d'un chrétien : ***Prendrai-je donc les membres de Jésus-Christ pour en faire les membres d'une prostituée?*** Serais-je assez cruel pour les lui arracher et les traîner sous ses yeux dans la fange et l'ordure? Non : ***Tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis? Absit*** (I ***Cor.***, VI, 15) : encore une fois, mes frères, que serait-ce? Ah! nous ne serions plus que des membres gâtés, gangrénés qui mériteraient d'être retranchés du corps.

Enfin les temples du Saint-Esprit sont saints, ils ne doivent point être profanés : ***Templum Dei sanctum est, quod estis vos.*** (I ***Cor.***, III, 17.) On s'observe dans les palais des grands, on y est attentif et circonspect, on s'y comporte avec décence, on ne toucherait pas même du bout du doigt les décorations superbes dont ils sont enrichis dans la crainte d'y laisser une tache : et un chrétien n'aurait pas les mêmes égards pour le temple du Saint-Esprit! Il n'en garderait pas soigneusement toutes les portes pour empêcher le vice de s'y introduire! Il aurait la bassesse d'y ériger des autels à toutes les passions, d'y établir le règne du prince des ténèbres! ô impiété! ô sacrilége! ô abomination de la désolation dans le lieu saint!

Reconnaissez donc, chrétiens, puis-je maintenant vous dire, avec saint Léon, reconnaissez votre dignité, votre grandeur: ***Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.*** Vous êtes encore des hommes; mais des hommes

ennoblis, divinisés : à la place de cet être corrompu que vous avait transmis le premier Adam, le second Adam, le principe et l'auteur de la véritable vie, a daigné mettre, par la grâce du baptême, un être pur, un être tout céleste. Voudriez-vous dégénérer et retomber dans cet état d'avilissement et d'abjection où le péché vous avait réduits? *Divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire.* Soyez plutôt des enfants d'obéissance, vous appliquant à retracer en vous l'image du Dieu de miséricorde, qui vous a fait passer, par une faveur purement gratuite, des ténèbres les plus profondes à son admirable lumière (I *Petr.*, II, 9); il est écrit que vous serez saints parce qu'il est saint : *Quoniam scriptum est : sancti eritis, quia ego sanctus sum.* (I *Petr.*, I, 16.) Montrez-vous toujours dignes du chef auguste auquel vous avez la gloire d'être incorporés, ne voulant que ce qu'il veut, n'aimant que ce qu'il aime, n'ayant d'autres sentiments que les siens, d'autre vie que la sienne; ne lui offrant en vous que des membres saints, des membres sans tache, des membres parfaits : *Exhibite vos sanctos, et immaculatos, et irreprehensibiles coram ipso.* (*Col.*, I, 22.) Glorifiez Dieu dans vos corps : que dis-je dans vos corps? Ce ne sont plus les vôtres, chacun d'eux est devenu la propriété, le sanctuaire de l'esprit divin : *Non estis vestri*; et ils ne doivent plus être des corps profanes, des corps impurs, mais bien des vases d'honneur où il puisse habiter : *Glorificate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI, 19.) Vous ne pouvez, en un mot, soutenir la dignité de chrétien que vous ne soyez des saints. J'ajoute, en second lieu, que sans cela vous ne pouvez être fidèles aux engagements du chrétien.

Rappelez-vous, mes frères, le contrat que vous fîtes avec Dieu le jour qu'il vous accorda le privilége de l'appeler votre père, jour précieux, jour le plus beau de tous les jours que le ciel ait fait luire en votre faveur; jour à jamais mémorable, il fut et restera marqué sur les colonnes éternelles! rappelez-vous ce qui vous fut alors proposé et ce que vous répondîtes : *Repete quid interrogatus sis, recognosce quid responderis.* (S. AMBROS.) Vous vous présentâtes humblement à la porte du temple, vous demandâtes le baptême : le prêtre qui vous reçut au nom de l'Eglise, se mit aussitôt en devoir de satisfaire vos désirs, et après les cérémonies d'usage, il se hâta de vous introduire; vous approchâtes de la piscine sacrée. Là, tout étant préparé pour l'administration du sacrement que vous sollicitiez, il vous adressa la parole, vous interrogeant en ces termes : Renoncez-vous au démon, et à toutes ses œuvres, et à toutes ses pompes? C'est comme s'il vous eût dit : Vous demandez le baptême, l'Eglise ne refuse pas de vous le donner; vous demandez à être inscrits sur le livre des vivants, Dieu veut bien y consentir : mais il faut avant tout que vous preniez des engagements et que vous les preniez en présence du ciel et de la terre, les voici : Renoncez-vous au démon, c'est-à-dire promettez-vous que Jésus-Christ sera désormais votre maître, que nul autre que lui ne régnera sur votre cœur, que sa loi sera la règle de votre conduite? Promettez-vous qu'une fois enrôlé sous ses étendards, vous vous couvrirez de son habit, l'habit de toutes les vertus, et que vous combattrez pour les intérêts de sa gloire tous les jours de votre vie? Promettez-vous que sa croix, par la vertu de laquelle vous allez rentrer en possession des biens que vous avez perdus, sera votre unique trésor, comme l'unique objet de vos espérances?... Renoncez-vous à toutes les œuvres du démon? c'est-à-dire, jurez-vous à Dieu une obéissance, un attachement inviolable? Jurez-vous que vous abhorrez ce monstre sorti de l'enfer, le péché, et que jamais, fallût-il souffrir mille fois la mort, vous ne vous rengagerez dans ses funestes liens? Jurez-vous que vous vivrez d'une vie nouvelle comme des morts ressuscités, ne faisant usage de toutes vos puissances que pour les œuvres de justice?... Renoncez-vous à toutes les pompes du démon? c'est-à-dire faites-vous avec le monde un divorce éternel, lui dites-vous un éternel adieu? Ses usages pernicieux, ses maximes dépravées, ses avantages frivoles, ses plaisirs insipides, ses charmes trompeurs, ses attrayantes vanités, les mépriserez-vous? Sera-t-il, dans tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, sera-t-il crucifié pour vous, serez-vous crucifié pour lui? Ce n'est qu'à ces conditions que s'accorde le baptême que vous demandez, les acceptez-vous?... Chacun de vous répondit, quoique par des bouches étrangères : Oui, je les accepte : je renonce au démon, je renonce à toutes ses œuvres, je renonce à toutes ses pompes. Tel est le vœu que vous fîtes à la face des autels, les hommes et les anges en furent témoins, il en fut dressé un acte authentique dont l'Eglise se rendit dépositaire, et ce ne fut qu'après que vous l'eûtes solennellement émis ce vœu, le premier, le plus grand de tous les vœux, dit saint Augustin : *Maximum votum nostrum*, que le ministre de Jésus-Christ fit couler sur vous les eaux du salut. Vous l'avez ratifié librement et volontairement aussitôt que vous avez pu faire usage de votre raison, et vous ne pouvez plus le désavouer, vous ne le désavouerez pas. Or, mes frères, j'en appelle à vous-mêmes; que vous ne soyez pas entièrement dépouillés du vieil homme avec tous ses actes, que vous ne soyez pas revêtus de cet homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans un état de grâce et de sainteté (*Ephes.*, IV, 24); serez-vous fidèles à vos engagements? Ne serez-vous pas coupables du plus indigne parjure?

Il n'est plus étonnant que les Pères de l'Eglise aient exigé tant de perfection dans les chrétiens : « L'homme qui est saint, l'homme qui est innocent, l'homme qui est pur et intact, c'est celui-là, dit saint Augustin, qui est un véritable chrétien : *Christianus ille est... qui sanctus, innocens, impollutus, intactus est.* » Il n'est plus étonnant que

les apôtres dans leurs Epîtres désignent les chrétiens par le nom de saints, qu'ils les y appellent la nation sainte : *Gens sancta.* (I *Petr.*, II, 9.) Il n'est plus étonnant que les premiers chrétiens vécussent au milieu du monde comme n'étant pas dans le monde; qu'ils ne fussent connus que par l'aversion qu'ils avaient pour le vice, que par l'intégrité de leurs mœurs : *Non aliunde noscibiles quam de emendatione vitiorum.* (Tertull.) Il n'est plus étonnant qu'à la vue des plus cruels supplices, que sur les échafauds et les bûchers on les entendît répondre courageusement aux tyrans et aux licteurs : Nous sommes chrétiens, nous avons pris le Seigneur pour notre héritage, nous lui avons promis de n'adorer que lui seul, jamais nous ne courberons la tête devant vos idoles : *Ungues tormenta, ferrum subire parati sumus; christianos nos fatemur.* (S. Euch.) Mais il est étonnant, il est affligeant que de nos jours tant de chrétiens semblent avoir oublié qu'ils sont chrétiens. Siècles heureux de l'Eglise naissante, qu'êtes-vous devenus? Où êtes-vous, siècles fortunés si dignes de nos regrets et de nos larmes, où êtes-vous? N'était-il donc réservé qu'à vous seuls de produire des chrétiens jaloux de s'instruire de leurs devoirs, soigneux de les remplir? Des chrétiens dont l'occupation la plus chère était de bénir le Seigneur et de glorifier son saint nom? Des chrétiens détachés de la terre, qui se dépouillaient généreusement de tout, qui se faisaient eux-mêmes pauvres pour soulager le pauvre? Des chrétiens intrépides, inébranlables, qui ne refusaient aucun genre de mort, lorsqu'il fallait donner à Jésus-Christ des marques de leur amour? Ah! reparaissez, âges innocents, où le crime était inconnu, où la vertu régnait avec empire, reparaissez, venez renouveler la face de la terre!... Les temps sont changés, me répond hardiment le mondain.... Les temps sont changés! Oui sans doute, le changement n'est par malheur que trop sensible; dans toutes les saisons de la vie, dans tous les états, dans toutes les conditions, partout on aperçoit des chrétiens sans piété, sans religion, sans frein, des chrétiens qui donnent à l'Eglise les plus scandaleux spectacles; il n'y a que le disciple de Jésus-Christ, qui ne paraît presque nulle part: Mais si les temps sont changés, le christianisme est-il aussi changé? Les engagements solennels que nous avons contractés sur les fonts de baptême, nous obligent-ils moins strictement qu'ils n'obligeaient nos pères? Le laps des années, l'exemple et la coutume nous auraient-ils acquis le droit d'y être infidèles? L'étrange façon de penser!

Rougissons, mes frères, d'avoir été si peu chrétiens jusqu'ici; soyons enfin ce que nous devons être toujours, des saints sur la terre. Notre parole est donnée : *Tenetur vox tua* (S. Ambr.); en renonçant au démon, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes, nous sommes devenus religieux de la religion de Jésus-Christ, notre conduite doit en être la preuve. S'il arrive que la tentation s'élève et nous tourmente, souvenons-nous du serment que nous avons fait : *Memor esto sermonis tui* (*Ibid.*); que chacun s'anime et s'encourage, que chacun se dise au plus fort de la tempête : Je suis chrétien, j'ai promis à mon Dieu tous mes hommages, tout mon cœur, toute mon âme, il a ma parole, serai-je assez lâche pour la trahir encore? Non, Seigneur, je ne veux plus me séparer de vous, et, avec le secours de votre grâce, je ne veux plus m'en séparer jamais. Hé! mes frères, on se fait honneur dans le monde de tenir à ses engagements, on regarde comme le plus humiliant, le plus honteux de tous les reproches celui d'y avoir manqué; et ce n'est point ici un préjugé d'éducation, c'est un sentiment louable, fondé sur la raison même qui proscrit également le mensonge et le menteur : voudrions-nous en agir avec moins de délicatesse, moins de loyauté, moins de justice envers Dieu qu'envers les hommes? Ce serait une abomination, mais une abomination qui entraînerait infailliblement les suites les plus terribles. Car, mes frères, ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu : *Nolite errare, Deus non irridetur* (*Galat.*, VI, 7), et nous avons le plus grand intérêt d'être fidèles aux conditions du traité qu'il a fait avec nous par le baptême; sujet de ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

S'il nous arrive de ne pas répondre à notre vocation par la sainteté de notre conduite; non-seulement il ne nous servira de rien, mais encore ce sera pour nous le plus grand malheur d'avoir été chrétiens.

Nous étions en naissant des enfants de colère comme le reste des hommes : « Eramus natura filii iræ sicut et cæteri. » (*Ephes.*, II, 3.) Dieu pouvait sans injustice nous oublier et nous laisser dans les régions ténébreuses de la mort; mais il est riche en miséricorde, sa charité pour nous a été si ardente et si vive, qu'il a daigné nous chercher, nous appeler, nous rapporter au bercail, *afin que justifiés par sa grâce nous fussions héritiers de la vie éternelle : « Ut justificati gratia ipsius, hæredes simus secundum spem vitæ æternæ. »* (*Tit.*, III, 7.) Oui, mes frères, la vie éternelle est la destinée des chrétiens, c'est une vérité fondamentale de notre religion, une vérité aussi certaine qu'il est certain que Dieu, dont nous avons la promesse, est incapable de mentir : *Promisit, qui non mentitur Deus.* (*Tit.*, I, 2.) Mais entendez l'apôtre saint Jean : Celui qui se glorifie d'avoir de si hautes espérances, travaille, non pas à obtenir les emplois, les honneurs, non pas à acquérir de grands biens ou des connaissances inutiles, mais à se sanctifier : *« Qui habet hanc spem sanctificat se. »* (*Joan.*, III, 3.) Entendez l'apôtre saint Jacques : Nous sommes les héritiers du royaume que Dieu a promis, à qui? non pas ceux qui vivent dans les plaisirs et la mollesse, mais à ceux qui craignent de lui déplaire, qui l'aiment et l'honorent : *Hæredes regni quod repromisit diligentibus se.* (*Jac.*, II, 5.) C'est nous dire

à tous, vous le comprenez, que la couronne à laquelle nous prétendons ne nous a été promise qu'à titre de récompense : c'est une couronne de justice, une couronne qui ne peut être que le prix de nos travaux et de nos efforts, de nos combats et de nos victoires. Pourquoi saint Paul l'attendait-il avec tant de confiance? Ce n'était pas seulement parce qu'il avait été le serviteur, le soldat, l'apôtre de Jésus-Christ, mais un serviteur fidèle, un soldat courageux, un apôtre infatigable : *Bonum certamen certavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 7, 8.)

Si donc nous vivons en véritables chrétiens, mortifiant notre esprit et notre chair, nous exerçant habituellement et avec zèle à la pratique des bonnes œuvres; si nous ne sommes pas saints, Dieu ne nous doit plus rien, sa parole est dégagée; et nous ne serons point admis à partager son héritage; les trônes qui nous sont préparés, il pourra les assigner à d'autres, il nous sera inutile d'avoir été chrétiens : je dis trop peu; ce sera pour nous le plus grand des malheurs.

En effet, mes frères, il sera demandé davantage à celui qui aura reçu davantage : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (*Luc.*, XII, 48); et cela est dans l'ordre, les comptes doivent être plus étendus, lorsque la mesure des dons a été plus considérable : *Cum enim augentur dona, rationes crescunt donorum.* (S. GREGOR.) Ce sera donc un grand malheur pour les infidèles de n'avoir pas vu briller à leurs yeux le flambeau de la religion; mais, pour le chrétien qui aura eu cet avantage et qui n'en aura pas profité, ce sera le comble du malheur. Se livrer brutalement et sans retenue à tous les désirs déréglés de la chair; rendre à la créature, même à l'ouvrage de ses mains, l'honneur suprême qui n'est dû qu'au Créateur; c'est abuser horriblement de sa raison, c'est ce qui fait que les infidèles sont inexcusables : *Ita ut sint inexcusabiles* (*Rom.*, I, 12) : il est bien plus inexcusable le chrétien, lui qui a la loi et les prophètes pour le reprendre de ses fautes, pour l'avertir de ses devoirs, et qui, malgré tout, se laisse dominer par les sens, se fait autant de dieux qu'il a de vices dans l'âme : il est bien plus inexcusable le chrétien, lui qui a les sacrements pour le sanctifier, et qui les méprise, les profane; lui qui a toutes les grâces désirables pour conduire l'œuvre de son salut à un heureux terme, et qui les reçoit en vain; il est bien plus inexcusable le chrétien, lui qui a perpétuellement sous les yeux tant d'exemples édifiants, tant de modèles accomplis; lui qui est excité de toutes les manières à la pratique des vertus, et qui est insensible à tout : il est bien plus inexcusable le chrétien, lui qui sait, lui qui entend répéter à chaque instant que l'avenir lui promet des biens ou des maux incalculables, suivant qu'il aura bien ou mal vécu, et qui n'est point touché de cette considération. Ah! si au jour de ses vengeances Dieu avait encore à pardonner, ce ne serait pas à ce chrétien-là, ce serait plutôt aux infidèles qui ne l'auront point connu. Ce serait plutôt à ces Juifs barbares qui l'ont fait expirer sur la croix : il semble, au premier abord, que des hommes ne peuvent porter la méchanceté plus loin que ne l'ont portée les Juifs en crucifiant le Fils de Dieu; cependant des chrétiens qui se déclarent ses ennemis la portent encore plus loin. Si les Juifs l'eussent connu pour le Fils de Dieu, ils ne l'auraient jamais crucifié : *Si cognovissent, nunquam crucifixissent* (I *Cor.*, II, 8); Jésus-Christ lui-même leur a rendu le témoignage, au moment où ils l'ont mis à mort, qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient : *Non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII, 34) : au lieu que les chrétiens ont une connaissance parfaite de ce qu'il est, de tout ce qu'il a fait et souffert pour leur amour; et autant de fois ils l'outragent, autant de fois ils le crucifient de nouveau : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Hebr.*, VI, 6); ils le crucifient, c'est la pensée de saint Bernard, en fabriquant dans la fournaise des passions, les opprobres dont il fut rassasié, les crachats dont il fut couvert, les verges qui lui déchirèrent le corps, la couronne d'épines qui lui perça le front, la croix sur laquelle il fut attaché : *Rursum crucifigentes.* N'est-il pas juste qu'ils soient plus sévèrement punis? N'est-il pas juste que ceux qui ont connu la volonté de leur maître, et qui ne l'ont pas faite, subissent des peines plus rigoureuses que ceux qui ne l'ont pas faite, parce qu'ils ne l'ont pas connue? *Qui cognovit voluntatem domini sui et non fecit, vapulabit multis; qui non cognovit, vapulabit paucis.* (*Luc.*, XII, 47, 48.)

Quelle sera la confusion des chrétiens dont la vie n'aura pas été sainte, lorsque paraîtra dans sa grande majesté le redoutable juge des vivants et des morts! Qu'auront-ils à répondre, lorsque, les citant à son tribunal, il leur fera ces reproches accablants : Vous êtes chrétiens; vous êtes du nombre de ces créatures privilégiées que j'ai fait naître, vivre et mourir au sein de mon Eglise; de ces créatures qui ont été le plus tendre objet de mes soins, sur qui j'ai fait pleuvoir tous mes dons les plus excellents : et je vous vois chargés de crimes, coupables des plus noirs forfaits! C'est donc parce que je vous ai plus aimés que vous m'avez plus haï? C'est donc dans le cœur de votre père, dans la bonté de son cœur, que vous avez su trouver des armes pour lui faire la guerre? Je n'avais pas lieu de m'attendre à tant d'ingratitude; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Ne deviez-vous pas être jusqu'à la mort des enfants dociles, des serviteurs soumis et fidèles? Ne vous y étiez-vous pas solennellement engagés? Ne sont-ce pas là vos protestations, vos serments? Et vous les avez démentis! Eh bien, comme mes plus grands bienfaits ont été pour vous, c'est aussi pour vous que seront mes châtiments les plus sévères; les habitants de Sodome, cette ville infâme que le feu de ma colère réduisit en cendres, vont être traités

avec moins de rigueur : *Terræ Sodomorum remissius erit in die judicii, quam vobis.* (*Matth.*, XI, 22, 24.) Il semble que vous n'ayez été plus instruits que pour être plus méchants ; voilà des nations qui n'ont jamais entendu parler de ma religion, et je remarque dans votre conduite des excès grossiers qu'elles n'ont pas commis : *Qualis nec inter gentes.* (I *Cor.*, V, 1.) Aussi s'élèvent-elles contre vous d'une commune voix, vous accusant d'avoir abusé d'une infinité de grâces dont elles auraient fait bon usage, de vous être perdus dans une société sainte où elles se seraient sauvées, et demandant à hauts cris que je sévisse contre vous ; c'est une satisfaction que je leur dois, il faut que je la leur donne, il faut que je me rende justice à moi-même. Retirez-vous, perfides ; retirez-vous, parjures ; allez vous ensevelir dans le séjour affreux de la tristesse et des pleurs. Vous les y trouverez ces peuples qui ne m'ont pas connu, ils y gémiront, ils s'y désespéreront avec vous ; mais vous envierez leur sort : ils ont été moins élevés que vous, ils seront moins abaissés, moins enfoncés dans l'abîme ; moins criminels, ils seront moins malheureux, et leur place serait pour vous une faveur. Il devait briller au ciel, le caractère ineffaçable que j'avais imprimé dans votre âme par le baptême, il vous en avait ouvert les portes ; vos iniquités les ont fermées sur votre tête ; il brillera dans les cachots brûlants que je vous destine, il vous distinguera des réprouvés qui ne l'auront point reçu ; vous le verrez, ils le verront éternellement, éternellement il fera votre honte, votre supplice. Allez, vous dis-je ; puisque vous n'avez pas voulu mériter la liberté glorieuse des enfants de votre Dieu, soyez ses esclaves ; puisque vous n'avez pas voulu participer à sa félicité, soyez victimes de sa fureur et de ses vengeances. Allez, tombez en enfer.

Des réflexions si frappantes ne feraient-elles aucune impression sur vous, mes frères? En faudrait-il davantage pour rompre les chaînes funestes qui vous captivent? On ne devrait pas même parler ainsi à des chrétiens, il devrait suffire de leur rappeler la grande miséricorde dont le Seigneur les a prévenus ; la reconnaissance, plutôt que la crainte, devrait en faire des saints. Car si l'ingratitude envers nos semblables, lors même qu'ils ne nous ont rendu que de faibles services, est regardée comme le plus odieux de tous les crimes, comment caractériser des chrétiens ingrats envers Dieu, qui leur a fait le plus riche de tous les présents, celui de la foi, tandis qu'il ne l'a pas offert à des millions d'hommes qui vivent et qui meurent dans les ténèbres de l'erreur : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII, 20.) Apprenez donc à estimer et à soutenir la qualité de chrétien dont vous êtes décorés ; c'est le plus haut degré de noblesse où il soit possible de parvenir : *Fastigium nobilitatis est* (S. HILAR.) ; mais il faut être saint pour en être digne. Songez que par les promesses que vous avez faites pour devenir chrétiens, vous avez contracté l'obligation d'être des saints ; et que, si vous n'êtes pas des saints, il ne vous sera pas seulement inutile, mais encore que ce sera pour vous un malheur d'avoir été chrétiens.

Craignez-le ce malheur, mes frères, pensez-y souvent, et, puisque vous en avez le pouvoir, tâchez de vous en garantir. Hélas! souffrez que je vous le demande, si vous veniez à jeter un coup d'œil sur les années de votre jeunesse, n'y verriez-vous rien qui fût capable de porter dans votre âme la douleur et l'amertume? Depuis que vous avez renoncé au démon, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes, Jésus-Christ a-t-il toujours possédé votre cœur? Cette lampe ardente qui vous fut mise à la main sur les fonts sacrés, afin qu'étant votre guide dans la voie des divins commandements, vous puissiez un jour sortir au-devant de l'Epoux, et entrer à sa suite dans la salle du festin : *Accipe lampadem ardentem, serva Dei mandata, ut cum Dominus venerit ad nuptias, possis occurrere ei* (*Liturg. rom*) ; cette lampe ardente a-t-elle éclairé tous vos pas, toutes vos démarches? Cette robe blanche dont vous fûtes revêtus, et que vous deviez porter pure et sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ : *Accipe vestem candidam quam immaculatam perferas ante tribunal Domini nostri Jesu Christi* (*Ibid.*) ; cette robe blanche ne l'avez-vous jamais ternie, souillée par le crime? Pourriez-vous même, si l'ordre vous en était donné, pourriez-vous la représenter à l'instant où je vous parle?... Mais quelle est cette voix plaintive qui vient frapper nos oreilles? que veut-elle nous dire par ces tristes accents qu'elle nous fait entendre? « *Tunica filii mei est*, je la reconnais, c'est la robe de mon fils ; la voilà toute déshonorée, tout ensanglantée ; il n'est plus ce cher fils qui m'a coûté tant d'humiliations et de souffrances ; ce fils que j'ai engendré sur le Calvaire, une bête féroce l'a dévoré : *Fera pessima comedit eum.* » (*Gen.*, XXXVII, 33.) Cette voix, mes frères, votre conscience ne vous le dit-elle pas? est celle de votre Sauveur, qui voit que plusieurs d'entre vous sont actuellement dans un état de mort, et qui, dans sa miséricorde, se montre sensible à votre infortune. Regrettez donc de n'avoir pas été plus fidèles ; hâtez-vous de recouvrer l'innocence baptismale par les larmes d'une sincère pénitence, et employez à l'avenir tous les moyens que la religion vous offre pour ne plus faire naufrage et arriver sûrement au port du salut. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR LA PERSÉVÉRANCE FINALE.

Les pécheurs incorrigibles sont hors de la route qui conduit à une sainte mort. — Précautions que les justes doivent prendre pour s'assurer la couronne.

Sic currite ut comprehendatis. (I *Cor.*, IX, 24.)

Courez dans la carrière de telle sorte que vous remportiez le prix.

Une grâce qui est le plus riche présent que

la libéralité divine puisse faire à l'homme; une grâce qui achève, qui couronne l'œuvre de son salut; une grâce qui est comme le dernier échelon qui le porte au ciel, comme la dernière marche qui l'élève sur le trône et qui le met dans l'heureuse impossibilité d'en déchoir jamais; une grâce sans laquelle toutes les autres grâces qu'il a reçues lui deviennent inutiles, sans laquelle tout le bien qu'il a fait est un bien perdu; une grâce sans laquelle c'est un malheur pour lui d'avoir été chrétien; vous me prévenez, mes frères, cette grâce est la mort dans la justice, la persévérance finale. Conséquemment, il n'est point d'intérêt, si cher qu'on le suppose, qui puisse être mis en parallèle; point d'avantage que nous devions désirer avec autant d'ardeur; point d'objet aussi digne de nos soins et de nos efforts. C'est une grâce, je le répète, c'est un don de Dieu; Dieu commence, Dieu consomme notre sanctification; non pas qu'il l'opère seul, comment nous jugerait-il, dit saint Augustin, si nous n'y étions pour rien? Seulement il en est le principal auteur. Mais si la persévérance finale n'est due rigoureusement à personne, personne aussi n'en est privé que par sa faute, jamais Dieu ne nous abandonne le premier; et nous devons, pour l'obtenir, travailler avec la même vigueur que si elle dépendait entièrement de nos œuvres. Nous devons, d'après l'avertissement de l'Apôtre, courir dans la carrière de cette vie de manière qu'arrivés au terme nous recevions le prix de la course : *Sic currite ut comprehendatis.*

Apprenons donc à bien mourir, à mourir de la mort des saints, nous aurons trouvé le plus important de tous les secrets; nous aurons fait la plus belle de toutes les découvertes; la plus sublime de toutes les connaissances, la seule nécessaire, nous la posséderons. Je commence par dire aux pécheurs qui ne veulent point se corriger, qu'ils sont hors de la route qui conduit à une sainte mort, à la persévérance finale; je leur dis qu'ils ont tout à craindre que cette grâce ne leur soit refusée, ce sera là le sujet de ma première partie. Je dis aux justes, à ces chrétiens louables qui vivent habituellement dans la pratique des vertus, je leur dis que, pour s'assurer la couronne, ils ont des précautions à prendre, je les indiquerai dans ma seconde partie. J'ose bien le dire, mes frères, je termine le cours de nos instructions par le point le plus essentiel de toute la morale chrétienne, et il n'est pas besoin de solliciter votre attention. Mais avant d'entrer en matière félicitons encore la Mère de Jésus ressuscité en chantant avec l'Eglise : *Regina cœli*, etc.

PREMIER POINT.

Les pécheurs qui s'obstinent à vivre dans le péché, ont tout à craindre de mourir d'une mort déplorable. Comment faire pour les bien convaincre d'une vérité qui est de nature à faire sur l'esprit les plus salutaires impressions? Je vais leur citer d'abord l'autorité des divines Ecritures; je vais ensuite faire parler quelques-uns des Pères de l'Eglise, ces docteurs vénérables qui possédaient la science du salut dans un si haut degré; je vais enfin, pour leur démontrer que toutes ces prétendues raisons sur lesquelles ils se rassurent, ne sont rien moins que rassurantes, je vais invoquer la raison elle-même.

Je prends donc le volume sacré, j'ouvre, et je lis..... O mon Dieu! que promettez-vous aux pécheurs! Quels oracles que ceux qu'ils vont entendre! Ah! si vous ne soutenez ma faible voix, je n'aurai pas le courage de les leur annoncer, je tremble pour moi-même..... Levez les yeux, dit le Seigneur à un de ses prophètes : *Leva oculos tuos;* considérez toutes les abominations des enfants d'Israël : *Vide abominationes pessimas;* vous voyez ce que les plus anciens osent se permettre à la faveur des ténèbres; Dieu ne nous voit pas, se disent-ils, rien de ce qui se passe sur la terre ne l'intéresse : *Non videt Dominus nos, dereliquit terram.* Regardez encore, vous verrez de nouvelles et de plus grandes horreurs; vous les verrez ces ingrats profaner mon temple, prodiguer leur encens à de vaines idoles, vous les verrez remplir la terre d'iniquités : *Replentes terram iniquitate.* Ils sont bien coupables sans doute; aussi comment les traiterai-je? Je n'aurai pour eux que des regards accablants, ils ne verront en moi qu'un vengeur impitoyable : *Non parcet oculus meus, non miserebor;* ils pousseront vers moi des cris lamentables, ils s'efforceront de fléchir mon courroux et de me rendre propice; mais alors aussi sourd à leurs prières qu'ils le sont à mes plaintes et à mes reproches, je ne les écouterai pas : *Et cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos.* Ne croyez pas, mes frères, que cette menace si terrible ne regarde que les Juifs; elle regarde tous les chrétiens qui se font un Dieu de leur passion; elle s'est exécutée par la dispersion et la réprobation de ceux-là, elle s'exécutera de même par la réprobation de ceux-ci : *Non exaudiam eos..... non miserebor.* (*Ezech.*, VIII, 8 seq.)

Je vous ai appelés, dit le Seigneur au *Livre des Proverbes* (I, 24 seq.), et vous n'avez pas voulu m'entendre : *Vocavi, et renuistis;* je vous ai tendu la main, et pas un seul n'a tourné les yeux de mon côté : *Extendi manum, et non fuit qui aspiceret;* je n'ai rien épargné pour reconquérir votre âme, et, toujours incorrigibles, vous n'avez fait aucun cas de mes conseils, vous avez traversé tous mes desseins : *Despexistis omne consilium meum;* j'ai armé votre conscience contre vous, et elle vous a déchirés; j'ai suscité des prophètes animés de mon esprit, qui se sont élevés contre vos désordres, qui vous ont menacés de ma justice et de ma fureur; j'ai tout fait pour vous retirer du précipice, et vous avez tout méprisé : *Et increpationes meas neglexistis :* mais un temps viendra que je me vengerai de tous vos dédains, c'est à la mort que je vous attends, ce sera là que je me rirai de vos regrets, de

vos soupirs, de vos promesses et de vos pleurs; ce sera là que je vous rendrai mépris pour mépris, insulte pour insulte : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo.* Où en êtes-vous, pécheurs impénitents? Vous promettez-vous encore une heureuse fin? Ce n'est pas tout, poursuivons.

Je m'en vais, je vous abandonne, c'est Jésus-Christ qui parle aux Juifs à son tour : *Ego vado;* je suis las de vous appeler et de faire des miracles pour votre conversion, rien ne vous touche; mais vous me chercherez un jour que vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.) Ces paroles accablantes s'adressent à tous les pécheurs : tous ne sont pas coupables du crime dans lequel les Juifs sont morts et meurent chaque jour, l'incrédulité; qu'importe qu'ils reconnaissent Jésus-Christ pour le Messie, s'ils vivent dans la haine, l'avarice, l'intempérance, l'impureté, l'oubli de Dieu? N'y aura-t-il que les infidèles et les incrédules de perdus? Les chrétiens irréligieux seront-ils plus favorisés? Non, ils auront le même sort; le Seigneur qui les cherche aujourd'hui de toutes les manières, et ne les trouve jamais, ils le chercheront enfin et ne le trouveront pas, ils mourront dans leur péché : *In peccato vestro moriemini.* Ah! s'écrie saint Augustin, celui qui ne se reveille pas lorsque le tonnerre gronde si fortement sur sa tête, n'est pas endormi, il est mort.

Encore deux mots de l'apôtre saint Paul : L'homme moissonnera ce qu'il aura semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 8.) Le pécheur qui, toujours esclave de la chair, ne sème que le poison du vice, moissonnera l'indigence, la misère, la corruption : *De carne metet corruptionem.* (*Ibid.*) Une terre qui est continuellement arrosée par les pluies du ciel, et qui, au lieu d'enrichir ceux qui la cultivent, ne leur produit que des ronces et des épines, est une terre réprouvée, maudite : *Reproba est* (*Hebr.*, VI, 8), une terre qui sera dévorée par les flammes : *Cujus consummatio in combustionem.* (*Ibid.*) Cela se comprend : c'est-à-dire que ces pécheurs obstinés, sur qui les plus fortes impressions de la grâce ne peuvent rien, se préparent la plus funeste mort; c'est-à-dire qu'ils amoncellent sur leur tête, par l'impénitence et la dureté de leur cœur (c'est toujours l'Apôtre qui parle), des trésors de colère pour le jour des vengeances : *Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor thezaurisas tibi iram in die iræ.* (*Rom.*, II, 53.)

Rien de plus clair, rien de plus formel, chrétiens, mes frères; vous ne m'accuserez pas d'exagérer : prenez le livre vous-mêmes, et vous verrez si je ne vous rends pas à la lettre la dictée de l'Esprit-Saint. Il n'est donc pas surprenant d'entendre les Pères de l'Eglise parler comme ils font sur ce sujet. La mort est l'écho de la vie, nous dit saint Jérôme. Le jour de la mort est un jour terrible pour les méchants et les impies, nous dit saint Augustin : *Novissimus dies terribilis est illis.* C'est le propre du démon de persévérer dans le mal, dit saint Bernard; celui qui y persévère mérite d'être traité comme lui. Le même docteur s'explique ailleurs d'une manière encore plus positive : Quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile? Qu'ils attendent, répond-il, ou plutôt qu'ils redoutent un juge sévère, qui les fera précipiter dans les ténèbres extérieures : *Judicem exspectent, vel potius timeant a quo foras ejicientur.* Nous les ferions parler tous, ils nous tiendraient le même langage. Il n'est pas surprenant, dis-je, qu'ils s'expriment de la sorte : ils avaient étudié, médité les Ecritures; ils y avaient puisé cette doctrine. Mais il est surprenant qu'il y ait tant de chrétiens assez hardis pour braver de pareilles menaces et persévérer dans le crime; il est surprenant que la négligence, la lâcheté, l'amour du plaisir, les retiennent et les arrêtent. Ils devraient, après des autorités si respectables, se reconnaître et revenir sur leurs pas; ils devraient attaquer avec courage les passions les plus fougueuses, les combattre vigoureusement et les mettre sous le joug.[1] Cependant ils n'en font rien; ils croient avoir des raisons de se rassurer : il faut donc leur démontrer que ces prétendues raisons ne sont rien moins que rassurantes, et tâcher enfin de faire tomber le bandeau fatal qui les aveugle.

On se plaît à nous contrister; on nous rebat sans cesse tout ce que l'on sait de plus effrayant : on n'insiste point de même sur ce qui peut nous être favorable. Dieu est un bon père qui ne rejette jamais ceux qui reviennent à lui; nous n'avons pas le dessein de mourir dans sa disgrâce, et, si notre vie se trouvait en danger, vite nous prendrions, comme tant d'autres, les mesures convenables pour assurer notre salut. Ainsi pensent, ainsi raisonnent la plupart des pécheurs. Nous allons leur répondre.

On se plaît à vous contrister? On ne cesse de vous rebattre tout ce que l'on sait de plus effrayant? Ah! mes frères, vous ne nous rendez pas justice. S'il nous arrive de vous prêcher les grandes vérités de la religion plus souvent que vous ne voudriez les entendre, ce n'est pas que nous aimions à paraître redoutables; nous ne le faisons pas même qu'il n'en coûte à notre cœur : la nécessité seule nous y force. Nous voudrions, par des efforts de zèle et des tableaux frappants, troubler la paix funeste dans laquelle vous vivez; nous voudrions, en effet, vous contrister, non pas, comme vous le dites, pour le plaisir de vous contrister, mais pour vous porter à la pénitence; et si nous pouvions y réussir, ce serait alors qu'à l'exemple de l'Apôtre nous férions éclater notre joie : *Nunc gaudeo, non quia contristati estis. Sed quia contristati estis ad pœnitentiam.* (II *Cor.*, VII, 9.) Au reste, je ne veux pas que vous ayez à vous plaindre : je vais vous dire en peu de mots ce qui peut être le plus en votre faveur. J'en conviens donc avec vous, que Dieu est un bon père. Qui de nous n'a pas ressenti les effets de sa

bonté? J'en conviens, que jamais il ne rejettera les pécheurs qui reviendront sincèrement à lui. Un de ses prophètes nous l'a promis de sa part; voici ses paroles : L'impiété de l'impie ne lui sera point nuisible, en quelque jour qu'il se convertisse : *Impietas impii non nocebit ei in quacunque die conversus fuerit ab impietate sua.* (*Ezech.*, XXXIII, 12.) Est-ce là ce que vous demandez? Voulez-vous que je vous le redise encore? C'est à cela que je prends plaisir. Oui, mes frères, il est vrai que l'impiété ne nuira point à l'impie, en quelque jour qu'il se convertisse, fût-ce au moment où la mort lève le bras pour frapper son dernier coup. Mais ce texte, que vous aimez tant à entendre, ne détruit pas ceux que je vous ai cités. De ce que Dieu s'engage à recevoir tous les pécheurs qui se convertiront, il ne s'ensuit pas que tous se convertiront certainement. Prenez-y garde; car il faut raisonner juste dans une affaire aussi sérieuse. Et vous voudriez conclure de là que, quoique vous entassiez crimes sur crimes, vous n'avez rien à craindre pour votre dernière heure? Détrompez-vous. Je pourrais vous demander d'abord si vous aurez ce qui manque à bien des pécheurs : le temps de vous convertir, même celui d'y penser; tout le monde sait combien la mort est perfide. Que vous l'ayez, ce temps nécessaire, je le suppose, je pourrais vous demander ensuite si, contre l'usage, vous vous empresserez d'en profiter. Le premier soin des malades et de ceux qui les entourent, n'est-ce pas de guérir le corps plutôt que l'âme? Je pourrais vous demander encore si les circonstances ne s'opposeront point à l'exécution de votre dessein; mais je ne m'arrête point à ces idées : jusque-là je suppose tout en votre faveur. Seulement, je vous demande si vous êtes sûrs du succès de l'entreprise? N'est-il point trop tard de commencer quand il faut finir? N'est-ce pas au moment de la tempête que le naufrage est le plus à craindre? Dieu sera-t-il plus indulgent et plus généreux à votre égard, parce que vous l'aurez offensé plus longtemps? Ira-t-il choisir dans ses trésors une grâce victorieuse qui vous change et vous justifie tout d'un coup, qui vous enlève comme malgré vous au tyran dont vous êtes devenus la propriété, et vous place de suite au rang des élus? Ses plus grands bienfaits sont-ils pour ses plus grands ennemis? La chose est-elle croyable?

Car, mes frères, remarquez ceci : N'autoriserait-il pas le vice, si tout homme vicieux devait sûrement obtenir le don de la persévérance finale? Notre nature étant aussi dépravée qu'elle l'est, qui ne se dirait pas à soi-même : A quoi bon se contraindre et se faire violence? A quoi bon châtier et mortifier son corps? Lâchons la bride à tous nos penchants, prenons la voie large, puisque nous parviendrons également au terme... Et que deviendrait l'Evangile? Il ne serait plus vrai de dire qu'on n'arrive à la vie que par le chemin le plus étroit; il ne serait plus vrai de dire : Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui ont le cœur pur! Cet oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ : Beaucoup d'appelés, peu d'élus; tous ses anathèmes, toutes ses menaces ne seraient plus que de fausses alarmes. Ne voyez-vous pas que toutes ces conséquences répugnent? C'est donc une folie de vous persuader que la mort des pécheurs sera, comme celle des justes, une mort précieuse devant Dieu.

C'est un bon père, vous nous l'avez fort bien dit; c'est encore un maître équitable qui ne voit point, qui ne peut voir du même œil le méchant et le bon serviteur. Vous n'avez pas le dessein de mourir dans sa disgrâce, je crois sans peine que vous ne le voudriez pas; mais que penseriez-vous d'un homme qui, buvant à une coupe empoisonnée, vous dirait de sang-froid : Je n'ai pas envie de m'empoisonner et de me donner la mort; il y a des remèdes dont on est toujours à même de faire usage : ne le prendriez-vous pas pour un homme en délire? *Vous êtes cet homme-là : « Tu es ille vir.* (*II Reg.*, XII, 7.)

Vous vouliez nous dire tout à l'heure que bien des pécheurs, après avoir été toute leur vie pécheurs, ont à la fin pris des mesures et sont morts en prédestinés : pourriez-vous nous en donner la preuve? Ne serait-il point plus facile de prouver le contraire? Saint Jérôme nous assure que bien des fois l'expérience lui avait appris qu'on mourait pécheur quand on avait vécu pécheur. *Multiplici experientia didici.* Vous jugez peut-être de la conversion par les apparences; vous avez vu certains pécheurs qui à la mort ont exprimé les plus beaux sentiments; ils ont appelé les ministres, ils ont reçu les sacrements de l'Eglise, ils ont condamné leurs erreurs et versé des larmes, les plus grands saints n'ont pas plus édifié, et vous les croyez au ciel : croyez-le, mes frères, je ne vous le défends pas, moi-même je le croirai comme vous, il ne nous appartient pas de les juger : mais vous savez qu'Esaü qui pria, sollicita son père de lui donner sa bénédiction, qui laissa couler un torrent de larmes, fut pourtant réprouvé. *Non invenit pœnitentiæ locum, quanquam cum lacrymis inquisisset eum* (*Hebr.*, XII, 17); mais vous savez que Saül qui confessa son crime, et en témoigna la plus vive douleur, ne put jamais faire révoquer la sentence prononcée contre lui : *Projecit te Dominus ne sis rex super Israël* (*I Reg.*, XV, 26); et ils étaient l'un et l'autre la figure des pécheurs. C'est que le repentir et les résolutions des pécheurs mourants ne sont ordinairement que l'effet d'une imagination troublée par la crainte de l'avenir, que des sentiments purement naturels, absolument incapables de rien produire. Pharaon puni plusieurs fois, plusieurs fois promet d'obéir; la main du Seigneur a-t-elle cessé de frapper? Ce prince endurci ne se souvient plus de ses promesses : de même ces pécheurs qui, à l'aspect horrible d'une mort déplorable, promettent tout ce que l'on veut, vous les verriez, et souvent

on en a vu, vous les verriez, si le danger venait à disparaître, retourner à leurs premiers excès, leur cœur n'est pas changé. Les sacrements qu'ils reçoivent sont un heureux présage, je ne le nie pas; mais en les donnant, nous ne donnons pas l'assurance du salut. Combien d'ailleurs qui ne les reçoivent que quand ils sont entièrement épuisés, hors d'état d'en recueillir les fruits! Un saint religieux disait après une maladie: Lorsqu'on me parlait de Dieu, j'avais l'esprit si malade, que j'entendais des paroles sans en comprendre le sens; et, comme je vous le dis, c'était un saint homme, un homme dans l'habitude de méditer les années éternelles : que sera-ce d'un moribond qui toute sa vie ne s'est entretenu que des idées du crime? C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Je crains fort que la pénitence d'un pécheur à la mort, ne soit une pénitence insuffisante, une pénitence qui meure comme lui: *Pœnitentia quæ a moriente petitur, timeo ne et ipsa moriatur.* » Hélas! mes frères, il est bien moins facile de se convertir à ce moment critique, que de tomber dans le désespoir! Un malheureux qui ne voit derrière lui que des abominations et des scandales; à qui l'on a tant de fois répété que la pénitence d'une vie aussi coupable que la sienne, n'était communément pas l'affaire de quelques heures, ni même de quelques jours; que, s'il avait l'imprudence de la renvoyer à la mort, il courait le plus grand risque de ne la faire jamais; un malheureux qui ne songe à Dieu que pour l'entendre lui faire intérieurement ces reproches amers : Ingrat! qu'ai-je pu faire pour toi plus que je n'ai fait? Qu'as-tu pu faire pour m'outrager plus que tu n'as fait? Il est passé le temps de tes jouissances, il est aussi passé le temps de mes faveurs; ma clémence enfin va permettre à ma justice d'exercer ses droits; voilà le tombeau, voilà l'éternité, encore un instant et tu vas me rendre tes comptes. Un malheureux dans un état aussi violent, qu'en pensez-vous, mes frères, ose-t-il espérer, ose-t-il même demander le pardon?

Toutefois, répliquez-vous, il n'est pas impossible de bien mourir après avoir mal vécu... C'est là sans doute, pécheurs impénitents, c'est là votre dernier mot; vous ne faites pas attention que vous me donnez gain de cause. Il n'est pas impossible : vous avez bien dit; si vous aviez dit plus ou moins, vous eussiez dit trop ou trop peu. Que signifie cette façon de parler, *il n'est pas impossible?* C'est comme si vous disiez que c'est une chose très-difficile, extrêmement rare; une chose sur laquelle vous ne devez pas compter. La conduite ordinaire de la divine Providence est de laisser aller les choses comme elles vont; ainsi les fleuves suivent leur pente, les arbres tombent du côté qu'ils inclinent : pourquoi ne vous laisserait-elle pas mourir comme vous avez vécu? Il n'est pas impossible, je me sers de l'expression, c'est la véritable, qu'un pécheur se voyant sur le bord de l'abîme, se jette aux pieds de son juge, demande et obtienne miséricorde; Dieu est bien le maître de ses dons, et il a pitié de qui il veut avoir pitié : mais c'est une grâce extraordinaire, une grâce, par conséquent, qui ne s'accorde point à la généralité des pécheurs, et ne dût-elle être refusée qu'à un seul, celui qui n'appréhenderait pas d'être la victime, serait encore de tous les hommes le plus téméraire.

Vous donc, je ne parle pas seulement à ces hommes fameux qui jouent les premiers rôles sur le théâtre des vices, vous qui vivez dans l'inimitié de Dieu, et qui vous flattez que vos mœurs antichrétiennes ne vous empêcheront pas d'obtenir le don de la persévérance finale, votre espérance est une espérance folle qui vous trompera. Savez-vous que vous vous trouvez dans une position singulièrement étrange : espérez ou n'espérez pas, vous vous perdez; je m'explique, ou plutôt j'explique saint Augustin, car ce sont ses paroles : *Si desperas, peris; si speras, peris :* si vous désespérez, point de salut, la chose est évidente : si vous espérez, tout en voulant pécher jusqu'à ce que vous ne puissiez plus pécher, que le Seigneur vous accordera cependant une grâce qu'il n'accorde qu'à ses amis, soyez de bonne foi, est-ce là l'espérance qui sauve? N'est-ce pas plutôt, comment dirai-je? n'est-ce pas une présomption la plus provocante, une dérision la plus insolente, n'est-ce pas une disposition de réprouvé? Ou bien dites-nous donc ce qu'il faut faire pour se perdre. Il ne vous reste qu'un moyen, c'est d'embrasser promptement le parti de la vertu, et une fois que vous serez dans la classe des justes, vous pourrez espérer la grâce d'une sainte mort, en prenant les précautions que je vais indiquer dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu afflige si souvent les justes, qu'on dirait volontiers qu'il ne les aime pas. C'est qu'il les éprouve comme il a éprouvé les plus grands saints. D'ailleurs il n'en est point qui ne pèchent, qui conséquemment ne deviennent redevables à sa justice, et alors il les châtie pour les purifier, il les corrige en père, mais leur âme est toujours entre ses mains, et le jour de leur trépas sera pour eux un jour de joie, un jour de triomphe : *Timenti Dominum bene erit in extremis.* (*Eccli.*, I, 13.) Il est pourtant encore des précautions à prendre pour ne pas laisser échapper la palme : une fidélité constante dans le service de Dieu, la prière, une prière continuelle et fervente, toutes les œuvres méritoires qui seront en leur pouvoir : tels sont les moyens qu'ils doivent employer. Reprenons : et d'abord une fidélité constante dans le service du Seigneur.

A qui est promise la couronne de l'immortalité? Ce n'est pas à celui qui ne persévérera dans la justice que quelques jours, quelques mois, quelques années; mais à celui qui restera fidèle jusqu'à la mort : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* (*Apoc.*, II, 10.) Regarder en arrière après avoir mis la main à la charrue,

ce n'est point être propre au royaume de Dieu. Qu'est-ce que regarder en arrière? C'est retourner au crime, répond saint Grégoire Pape, après avoir commencé à faire le bien : *Retro post aratrum aspicit, qui post exordia boni operis ad mala revertitur.* Il ne suffit pas d'entrer dans la carrière pour mériter le prix de la course; c'est même en vain, nous dit le même docteur que je viens de citer, qu'on y a couru d'abord avec beaucoup de vitesse, si l'on perd courage avant de toucher à la borne : *Frustra velociter currit, qui prius quam ad metas venerit, deficit.*

Grande leçon pour ces chrétiens inconstants que la vertu ne charme que par intervalle? Tantôt à Dieu, tantôt au monde, s'il est possible de se partager ainsi ; à Dieu, lorsque la maladie, le précepte de l'Eglise, ou quelque solennité les excite et les presse; au monde, lorsqu'ils ne sont retenus ni par le respect humain, ni par la crainte d'une mort prochaine. Toute leur vie n'est autre chose qu'un cercle qu'on peut bien appeler un cercle vicieux de pénitences et de rechutes. Ah! s'il ne faut qu'une infidélité..... une infidélité!..... je ne dis pas trop, ô mon Dieu! qui vous abandonne une fois, mérite que vous l'abandonniez pour toujours... S'il ne faut qu'une infidélité pour être perdu ; si le plus habile pilote, après avoir évité pendant une longue navigation tous les dangers de la mer, peut, à la vue du port, faire un triste naufrage, me comprenez-vous bien, mes frères? S'il peut arriver que l'homme le plus juste, après avoir marché toute sa vie dans les voies de la perfection, vienne à faire une chute, ne se relève pas et périsse misérablement; si l'on a vu le confesseur de Jésus-Christ, admis au martyre et presque martyr, céder à la rigueur du supplice, abjurer sa religion et sur-le-champ mourir apostat : comment peuvent-ils, ces chrétiens lâches, se rengager si facilement et avec tant de sécurité dans les sentiers du vice?

Tâchez donc, mes frères, maintenant qu'il est renversé, le mur de division qui était entre vous et le Seigneur, tâchez de lui rester fidèles. Il vous a généreusement donné le baiser de paix, il vous a même honorés jusqu'à vous faire asseoir à sa table et vous y alimenter de sa propre chair; il est redevenu votre père, vous êtes redevenus ses enfants; de si grandes faveurs ne doivent pas être payées par la plus noire ingratitude. Et, ne serait-ce point pour la dernière fois qu'il vous aurait pardonné? N'aurait-il point résolu de vous percer aussitôt des traits de sa colère, si vous osez de nouveau lever contre lui l'étendard de la révolte? Vous ne le savez pas. Quand il vous souffrirait encore un peu de temps, vous aurez toujours rompu la chaîne des grâces qu'il vous a destinées, pour vous conduire graduellement au terme du salut; se renouera-t-elle cette chaîne? Vous ne le savez pas davantage. Tout miséricordieux qu'il est à notre égard, il les mesure, ses grâces; il en donne plus aux uns, moins aux autres, et il ne fait injustice à personne, personne n'est en droit de se plaindre Oh! que vous avez grand intérêt de vous tenir fermes! Qu'il pourrait avoir des suites fâcheuses l'instant où vous viendriez à vous oublier! Mais vous connaissez l'inconstance et la faiblesse de votre cœur, mille fois il vous a trompés; il est prêt à vous tromper encore, si vous ne le gardez avec soin : *Vos igitur præscientes custodite, ne excidatis a propria firmitate.* (II *Petr.*, III, 17.) Faites que le feu de la charité qui aujourd'hui vous embrase, devienne de jour en jour plus ardent, je vous y exhorte, je vous en conjure, mes frères : *Et hoc oro ut charitas vestra magis abundet.* (*Philipp.*, I, 9.) Et si, par surprise, il vous arrive de le laisser s'éteindre, empressez-vous du moins de le rallumer, et de réparer votre imprudence en le rendant plus actif. Cette fidélité constante dans le service du Seigneur est le premier moyen que vous devez employer pour paraître purs et sans tache au jour de sa visite : *ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi* (*Ibid.*, 10); le second moyen, c'est la prière, et une prière continuelle et fervente.

Je le disais en commençant, la persévérance finale ne peut être, à parler strictement, le fruit de nos œuvres; une vie sainte est bien un titre pour l'espérer avec confiance, mais non pour la réclamer en rigueur de justice; Dieu, qui ne la doit à personne, parce que c'est une grâce, veut qu'on la lui demande. Il est une infinité de grâces qu'il nous accorde sans que nous les ayons demandées, sans même que nous y ayons pensé, dit saint Augustin; mais il n'en est pas ainsi de la persévérance finale. Or, mes frères, les grâces même les plus communes ne sont promises qu'à une prière continuelle et fervente : *Petite*... (*Joan.*, XVI, 24.) *quærite*... (*Luc.*, XI, 9.) *pulsate*... (*Matth.*, VII, 7.) Avec quelle importunité, quelles instances ne devons-nous pas solliciter la persévérance finale, le plus excellent et le plus parfait de tous les dons qui puissent nous venir d'en haut, puisqu'il nous met en possession de la gloire éternelle, et que les autres ne font que nous y préparer? Si donc on me faisait cette question : Qui est-ce qui aura le bonheur de mourir de la mort des saints? Je répondrais d'abord : Dieu le sait, lui seul pourrait le dire; j'ajouterais ensuite : Un pécheur qui pousse l'irréligion jusqu'au point de ne prier plus, ou qui ne prie que rarement, toujours par coutume et sans aucun désir de conversion, ne doit raisonnablement pas attendre cette faveur : le juste, qui ne serait pas juste, s'il ne priait comme il faut et toutes les fois au moins que le devoir l'y oblige, doit espérer qu'elle ne lui sera pas refusée : mais le juste qui est proprement un homme de prière, qui fatigue le ciel par la ferveur et la continuité de ses vœux, qui ne cesse d'appeler, par les larmes et les accents d'une piété tendre, l'inappréciable don de la persévérance finale, à cet homme vraiment sage, ce serait trop peu de lui dire qu'il doit l'espérer, je la lui promets, je la lui assure, et je ne crains pas, ô

mon Dieu! que vous vous offensiez de ma hardiesse, j'ai consulté votre cœur; j'en suis sûr, qu'en faisant tout ce que nous pouvons pour notre salut, en vous demandant humblement et sans nous lasser ce que nous ne pouvons pas, j'en suis sûr que vous ne nous laisserez pas périr. Non-seulement j'ai consulté votre cœur, mais j'ai votre promesse par écrit, et vous ne trompez jamais : *Si quid petieritis*, etc. (*Joan.*, XIV, 14.)

Ainsi, mes frères, je voudrais qu'on se fît une règle de ne laisser passer aucun jour sans demander expressément et à plusieurs reprises le don de la persévérance; je voudrais qu'on y pensât souvent, et qu'on n'y pensât jamais, sans la demander au moins par un soupir. Je sais que toutes nos prières tendent là plus ou moins directement; mais, puisqu'il s'agit d'un intérêt aussi essentiel, pouvons-nous montrer trop d'ardeur et de zèle? Si nous étions persuadés qu'à force de sollicitations il nous fût possible de monter à un poste avantageux et sublime, ne nous verrait-on pas et le jour et la nuit en activité? N'irions-nous pas à toutes les heures frapper à la porte de ceux dont nous saurions pouvoir employer le crédit avec quelque succès? La persévérance finale mérite-t-elle moins de notre part? Ou plutôt, ne mérite-t-elle pas beaucoup mieux que nous la demandions sans relâche à celui qui la donne, que nous intéressions tous ses amis en notre faveur, afin que leurs prières et les nôtres ensemble réunies puissent plus sûrement nous l'obtenir.

Cette salutaire pratique a été dans tous les temps celle des hommes justes. Ayant toujours devant les yeux le moment décisif qui devait les enlever à la terre, ils ont gémi, soupiré jusqu'à ce qu'ils aient été sûrs de la couronne. Combien qui sur le point de paraître au tribunal du souverain Juge, ont consacré leurs derniers efforts à solliciter le don de la persévérance! qui ont oublié les douleurs les plus aiguës, les personnes les plus chères, qui ont oublié tout, pour élever leur âme vers Dieu, et déposer au pied du trône de sa miséricorde cet unique vœu : Seigneur, le don de la persévérance! qui ne respiraient plus qu'avec peine; qui presque agonisants n'articulaient plus que quelques mots entrecoupés, et qui répétaient encore : Seigneur, le don de la persévérance! Suivons leur exemple, mes frères; comme eux nous serons exaucés, surtout si nos prières sont soutenues par le mérite de nos œuvres, troisième et dernier moyen.

Ah! que l'on paraît avec confiance devant le Seigneur, lorsqu'on a fait du bien à ses frères! non, la charité ne laissera point tomber notre âme en enfer. Ce ne sont pas les hommes sensibles et compatissants qui font une fin malheureuse; ce sont ces hommes impitoyables dont le cœur, aussi dur que la pierre, n'est touché des besoins de personne. Quel est le moyen que saint Pierre nous indique pour assurer notre vocation et notre élection? La pratique de toutes les bonnes œuvres en général : *Satagite ut per bona opera vestra certam vestram vocationem et electionem faciatis.* (II *Petr.*, I, 10.) Travaillez pour le monde, vous travaillez en vain, souvent il ne peut payer vos services, plus souvent il ne le veut même pas, et en multipliant les bienfaits, presque toujours vous ne faites que multiplier les ingrats. Mais que vous travailliez pour Dieu, rien n'est oublié, rien n'est perdu. Les bonnes œuvres du juste sont une semence féconde qui ne manque jamais de produire dans son temps, et ce temps est surtout l'heure de la mort; c'est là que, dans un seul instant, il fait une récolte abondante, immense, une récolte de fleurs et de fruits qui ne se flétriront jamais : *Tempore suo metemus.* (*Galat.*, VI, 9.) Qu'elle est grande alors la paix de son âme! qu'elle est pure la joie de son cœur! Il lui en a coûté cher pour opérer le bien; que de pas il a faits! que de privations il a souffertes! que de répugnances il a vaincues! que de disgrâces, que de contradictions il a essuyées! que de soins! que de veilles! que de sueurs! que de fatigues, que de peines de toute espèce! Mais qu'il est doux le souvenir qui lui en reste! quelle satisfaction pour lui de toucher enfin à l'heureuse époque où il devait porter sa moisson dans les greniers du père de famille! *Venientes autem venient cum exsultatione portantes manipulos suos.* (*Psal.* CXXV, 6.) Je me le représente tranquillement étendu sur le lit de mort, chargé du trésor précieux de ses mérites, les yeux immobiles et fixés sur la croix, l'esprit tout occupé du bonheur ineffable dont il va jouir; mais ayant encore le mot *persévérance* sur les lèvres : que j'aime à le voir! Il a déjà le nom de l'Agneau (*Apoc.*, VII, 14), le caractère des élus de Dieu imprimé sur le front... Ouvrez-vous, portes éternelles, ouvrez-vous, le signal est donné! voilà que son âme se dégage et quitte la terre, la voilà qui s'envole dans les régions fortunées..... N'entendez-vous pas, mes frères, la voix de son Juge qui lui dit avec douceur : Venez, le béni de mon Père; venez : j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez couvert; j'ai été malade, et vous m'avez visité, consolé, soulagé; venez, entrez dans mon royaume, régnez avec moi dans tous les siècles des siècles.

Une fin si désirable, il ne tient qu'à vous de l'obtenir, justes qui m'écoutez. Soyez constamment fidèles à servir le Seigneur; ne vous lassez point de lui demander la grâce de la persévérance finale par des prières humbles et ferventes, profitez avec empressement de toute les occasions de faire le bien, n'attendez pas même qu'elles se présentent, recherchez-les avec une industrieuse charité. Parmi les bonnes œuvres qui doivent partager la vie chrétienne, il en est une que je vous recommande particulièrement, la fréquente communion; ne vous contentez pas de communier une fois l'an. Celui qui mange le corps et boit le sang de Jésus-Christ ne mourra pas, éternellement il vivra : *Vivet in æternum.* (*Joan.*, VI, 52.)

Cette nourriture divine est la nourriture des saints, le germe et le gage de l'immortalité : *Futuræ gloriæ pignus*. Cet avis que je vous donne, tous les maîtres de la vie spirituelle nous l'ont donné; dans toutes les règles de conduite qui nous ont été tracées par leur sagesse, vous trouverez des communions marquées en certains jours pour demander spécialement une bonne mort. Si vous avez soin de prendre ces précautions, comme votre religion me donne lieu de le croire, j'ai la plus ferme confiance que le Seigneur, qui a commencé l'édifice de votre salut, voudra bien le conduire à sa perfection : *Confidens hoc ipsum, quia qui cœpit in vobis, opus bonum perficiet*. (*Philip.*, I, 6.)

Mais vous, pécheurs, pour qui la vertu n'a point d'attraits, qu'espérez-vous devenir? L'épouvantable malheur que celui que vous vous préparez ! Toutes les autorités, vous l'avez entendu, vous menacent de mourir dans la haine de votre Dieu, et vous y mourrez infailliblement, malgré tous les prétextes que la passion vous suggère. Soyez enfin plus raisonnables, songez à votre âme. Ils sont passés les jours auxquels l'Eglise ordonne à ses enfants de participer à l'immolation de l'Agneau pascal; mais les jours de la miséricorde ne le sont pas, et si vous le voulez, vous pouvez encore réparer tout..... A qui parlé-je donc? Ne suis-je pas ici dans l'assemblée des saints? Oui, mes frères, je vous rends cette justice, je dois vous la rendre; si j'adresse la parole aux pécheurs, je ne l'adresse qu'à des absents, et la seule intention que vous puissiez me supposer par rapport à vous, c'est de vous attacher, s'il est possible plus étroitement encore à la vertu, en vous exposant les suites funestes du péché. Comment soupçonnerais-je parmi vous des hommes irréligieux? Vous nous avez édifié pendant la quarantaine, vous avez soutenu, encouragé notre zèle par votre assiduité à venir nous entendre; ce ne pouvait être la parole de l'homme que vous cherchiez, vous eussiez été trop mal satisfaits. Ah! quand on a un goût si bien prononcé pour la parole de Dieu, on est vraiment de Dieu : *Qui ex Deo est verba Dei audit* (*Joan.*, VIII, 47); on est dans le chemin qui conduit au ciel. Marchez-y donc à pas de géant, courez sans vous reposer, courez avec joie dans une si noble carrière, et faites en sorte d'obtenir le prix de la course : *Sic currite ut comprehendatis*.

Je ne vous quitterai pas, mes frères, que vous ne m'accordiez une grâce, et je la regarderai comme une ample récompense de nos travaux, c'est de vous souvenir dans vos prières des ministres qui vous ont annoncé l'Evangile; demandez pour eux le plus estimable de tous les dons, celui de la persévérance finale, ils le demanderont pour vous, ils le demanderont comme pour eux-mêmes, tous les jours de leur vie. Dès ce moment, ô mon Dieu ! je le sollicite de votre miséricorde; c'en est fait de notre justice et de nos vertus, c'en est fait de nous-mêmes, si le dernier mouvement de notre cœur n'est un mouvement du divin amour. Daignez donc en régler toutes les affections, tous les sentiments; faites qu'il vous aime autant qu'il est capable de vous aimer, et qu'il vous aime jusqu'à la mort. Je ne vous demande pas les biens de la terre, les avantages du monde, les satisfactions de la vie; humiliez-nous plutôt, si c'est votre bon plaisir, affligez-nous par l'endroit le plus sensible; mais, au nom de Jésus, au nom de Marie, la persévérance finale pour mes auditeurs et pour moi. Ces deux noms sacrés vous sont trop chers pour qu'on puisse les invoquer en vain, et je ne cesserai de les avoir à la bouche : au nom de Jésus, au nom de Marie, la persévérance finale pour mes auditeurs et pour moi. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

NOEL OU L'ANNONCIATION.

L'incarnation du Verbe est la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes. — Elle est le chef-d'œuvre de ses merveilles.

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum. (*Luc.*, II, 10.)

Je vous annonce un grand sujet de joie.

Le premier homme n'est pas plutôt sorti des mains du Créateur, qu'il devient coupable; et, par un jugement aussi juste qu'il est incompréhensible, son crime sera celui de sa postérité. Voilà donc le père et les enfants, des enfants qui n'existent pas encore, les voilà dépouillés dès ce moment de tous leurs privilèges; les voilà dignes de la haine et des vengeances du Dieu bienfaisant qui ne voulait que les associer à son bonheur.

Malheureux Adam, qu'avez-vous fait? Comment se peut-il que vous ayez si vite oublié toutes les faveurs qui vous ont été prodiguées? Fallait-il écouter la voix trompeuse d'une épouse trop crédule? Ah ! qu'elle coûtera cher, cette condescendance? Allez pleurer votre infortune; faites retentir de vos plaintes et de vos regrets ces lieux charmants où vous jouissiez d'une si pure félicité et que vous ne reverrez plus; apprenez, par les accents de votre douleur, apprenez, s'il se peut, à toute la nature, que son souverain n'est plus qu'un esclave.

Hé quoi ! le mal est-il sans remède? Le ciel fermé ne se rouvrira-t-il jamais? Si l'homme n'avait d'autre ressource qu'en lui-même, sans doute il n'aurait plus d'espoir : mais déjà le Dieu de bonté dont la majesté suprême vient d'être audacieusement attaquée, lui a promis un libérateur, il semble qu'il n'ait voulu lui reprocher sa faute que pour l'assurer du pardon : quarante siècles vont s'écouler, et alors une femme vierge miraculeusement féconde écrasera la tête du serpent infernal, en fournissant la victime qui pacifiera tout. Le Seigneur s'est souvenu de ses anciennes miséricordes; la plénitude des temps étant arrivée, il a envoyé le juste qui était attendu, et nous avons un Sauveur. C'est cette heureuse nouvelle que l'ange annonçait aux bergers, et que je

viens rappeler à votre souvenir : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* Oui, nous avons un Sauveur, toute l'Eglise dans la joie célèbre l'anniversaire de sa naissance, et c'est particulièrement en ce jour que nous devons méditer le grand mystère. Méditons-le donc, chrétiens, pour nous édifier et affermir notre foi. Dans ce dessein, je vais vous faire voir d'abord que l'incarnation du Verbe, est la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes, premier point. Je vous ferai voir ensuite que c'est aussi le chef-d'œuvre de ses merveilles, deuxième point. Tel est le plan de mon discours, et le sujet de votre attention.

Mais quel abîme que celui qui s'ouvre sous mes pas ! il me faut un guide sûr pour y descendre; seul, je ne pourrais que m'égarer et me perdre : Esprit-Saint, c'est votre ouvrage; daignez me conduire vous-même, et disposer les cœurs de ceux qui m'entendent. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de votre auguste épouse aujourd'hui devenue mère sans cesser d'être vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul appelle l'incarnation du Verbe, le grand mystère de la charité : *Magnum pietatis sacramentum.* (*I Tim.*, III, 16), et c'est le nom qui lui convient : 1° parce que Dieu nous y donne ce qu'il a de plus cher , 2° parce qu'en nous faisant un don si magnifique, non-seulement il répare, mais encore il ennoblit, il relève infiniment notre nature : deux idées que nous allons développer; je ne doute pas qu'elles ne fassent la plus vive impression sur vos esprits et sur vos cœurs.

Le Verbe s'est fait cnair : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) Quel est ce Verbe, chrétiens auditeurs? C'est, répond Isaïe, celui dont la génération ne peut être expliquée; c'est, dit saint Jean, celui qui au commencement était en Dieu et avec Dieu ; c'est, remarque saint Paul, celui auquel le Père éternel a dit ce qu'il ne dit jamais a ses plus parfaites créatures : Vous êtes mon Fils : *Cui enim dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu.* (*Hebr.*, I, 5; *Psal.* II, 7.) C'est cet astre lumineux qui se cache sous les voiles de notre humanité, c'est là le présent que Dieu veut bien nous faire. Il nous donne, par conséquent, le plus tendre objet de son amour, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance; il se donne lui-même, le Verbe était Dieu : *Et Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I, 1.) Peut-il donner davantage?

Il nous le donne, ce fils bien-aimé, cet autre lui-même ; c'est bien ici le lieu d'employer cette expression, et c'est à des serviteurs infidèles et méchants qu'il le donne, pour être leur médiateur et obtenir leur pardon. C'est à des ingrats, pour faire oublier leur ingratitude ; c'est à des impies, à des pécheurs coupables de tous les crimes, pour satisfaire à leur place, et fermer l'enfer où ils seraient précipités. Jésus-Christ ne prend un corps que pour souffrir, il ne fait couler du sang dans ses veines que pour le répandre, il ne veut vivre que pour mourir, il ne veut mourir que pour nous sauver. Faveur inappréciable ! faveur qui ne fut pas accordée aux anges prévaricateurs. Je sais que dans les anges il y eut plus de malice que dans l'homme : étant de purs esprits, ils n'avaient rien de la faiblesse de la chair; ils ne furent point séduits par une voix étrangère, ils tombèrent sans avoir été tentés ; ils tombèrent donc plus volontairement que l'homme, et ils méritaient mieux leur malheur. On peut dire, en outre, que, dans la nature des anges, il restait à Dieu des adorateurs dignes de ses regards, tous n'étaient pas déchus de l'état de justice, au lieu qu'il n'en serait pas resté dans la nature humaine, tout entière elle était infectée du péché d'Adam. Toujours est-il vrai que l'homme était inexcusable, et qu'il ne lui était dû que des châtiments : ayant pu si facilement et n'ayant pas voulu s'abstenir de ce qui lui était défendu sous peine de mort, à quels égards le rebelle pouvait-il prétendre? O charité de mon Dieu ! Incompréhensible charité ! Il nous cherche, il se rapproche de nous, lorsque nous sommes séparés de lui par une immense distance ! Il nous donne le témoignage le plus signalé de son amour, lorsque nous méritons les plus terribles effets de sa haine ! Nous ne sommes à ses yeux que des objets de colère et de malédiction, et il envoie son Fils qui se fait anathème pour nous réconcilier ! Qu'il faut aimer son ouvrage pour le conserver à si grand prix !

Aussi, mes frères, comment s'exprime l'apôtre saint Jean, lorsqu'il parle de ce mystère ineffable ? Il ne dit pas simplement que Dieu nous a donné son Fils ; mais il s'écrie, dans l'étonnement et l'admiration : *Dieu a tellement aimé le monde : « Sic Deus dilexit mundum ; » Il l'a aimé jusqu'à lui donner son Fils unique : « Ut Filium suum unigenitum daret. »* (*Joan.*, III, 16.) Il semble qu'il ne puisse, tout inspiré qu'il est de l'Esprit-Saint, trouver des termes assez forts, assez énergiques, pour nous faire sentir la grandeur du bienfait, il ne peut que dire avec emphase : Dieu a tellement aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* Tant d'amour, en effet, peut-il être égalé par l'expression ? On peut bien dire que la création du monde ne lui coûta rien, tout fut fait par la parole, et la réparation du monde lui a coûté son Fils ! Quand il n'eût fait que pardonner à ce monde sacrilége, c'eût été sans doute le plus grand acte de générosité; mais il a fait bien plus, il a livré son propre Fils, son Fils unique : *Sic Deus*, etc.

Quel sujet de confusion pour une infinité de chrétiens ! Ils ne veulent faire aucun sacrifice pour Dieu, pas même celui de ces passions grossières qui les déshonorent, les dégradent, les avilissent, et Dieu a tout sacrifié pour rompre leurs fers, les délivrer de la plus dure, de la plus humiliante servitude. Il n'a pas même pardonné à son propre Fils. Il aurait pu l'envoyer dans le monde avec un appareil formidable pour exercer dans

son indignation tous les droits d'une justice rigoureuse; au contraire, il l'a fait descendre de son trône sous la forme d'un esclave, pour faire miséricorde, pour apporter le salut et la paix : cependant ils lui refusent un cœur qui ne devrait aimer que lui, un cœur qu'il a voulu regagner par tant d'abaissements et de souffrances; ils s'élèvent avec impudence contre son empire et ses volontés. Pouvons-nous le répéter trop, quel sujet de confusion!

Pour nous, mes frères, quel sujet de confiance, si nous lui sommes fidèles et que nous persévérions avec courage dans la pratique de nos devoirs! Il nous a donné son Fils, lorsque nous étions pécheurs et si loin de lui : il n'a pu satisfaire son amour qu'en choisissant un si grand moyen pour nous rétablir dans la liberté véritable, que ne fera-t-il pas en notre faveur, maintenant que nous sommes justifiés par les mérites de ce Fils, si nous ne vivons plus que pour sa gloire? que de consolations, que de grâces n'avons-nous pas lieu d'attendre de sa libéralité? Les tribulations et les chagrins, les tentations et les dangers, les biens et les maux, il fera tourner tout à notre avantage. Le monde et l'enfer auraient conjuré notre perte; ce serait en vain, leurs efforts impuissants ne feraient qu'embellir notre couronne. En nous donnant Jésus-Christ, ne nous a-t-il pas tout donné? Un don si précieux n'est-il pas la garantie la plus sûre qu'il nous fournira les armes et les secours nécessaires pour sortir victorieux de tous les combats? *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit.... Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.)

Par l'incarnation du Verbe, Dieu nous donne ce qu'il a de plus cher; preuve éclatante de son amour : en nous faisant ce présent magnifique, non-seulement il répare, mais il ennoblit, il relève infiniment notre nature; autre preuve de son amour plus éclatante encore.

Dans cette alliance que le Verbe a bien voulu contracter avec notre humanité, nous ne lui avons apporté pour dot que des misères, nous n'avions pas d'autre apanage : mais lui, qui est le souverain bien, il ne pouvait que nous enrichir.

Heureuse alliance, dont tous les avantages sont pour nous seuls! à quel point de grandeur ne nous a-t-elle pas élevés! Au moment où il a épousé notre nature, toute la masse a été purifiée, sanctifiée; un prince honore toute une famille lorsqu'il y choisit une épouse; et, par suite, nous avons acquis la prérogative glorieuse d'être appelés ses frères (*Hebr.*, II, 17); il ne rougit pas de nous en donner le nom, seulement il a sur nous le droit d'aînesse; nous ne sommes que par adoption ce qu'il est par privilége de naissance. Prodige d'amour et de gloire! prodige de gloire pour l'homme qui n'eût osé concevoir de si hautes espérances; prodige d'amour du côté de Dieu, qui n'a pu faire plus pour la gloire de l'homme. Quoi! mes frères, le Fils de Dieu unit notre chair à sa divinité pour être notre chef et pour que nous soyons ses membres! Le Fils de Dieu entre avec nous dans une intimité si parfaite, qu'il regarde comme sien ce qui est à nous, comme à nous ce qui est à lui; que nous ne formons plus que comme un seul être avec lui! Le Fils de Dieu se fait homme, l'expression sera hardie, mais je ne le dirai qu'après saint Augustin, le Fils de Dieu se fait homme pour que nous soyons des dieux! *Deus homo factus est, ut homo fieret Deus.* O profondeur des desseins de Dieu! ô mystère inaccessible aux plus sublimes intelligences! L'homme, à peine formé, voulut s'égaler au Tout-Puissant; ce n'était pas seulement la plus folle témérité, c'était une ingratitude monstrueuse, un crime de lèse-majesté divine : et aujourd'hui voilà son ambition satisfaite; ce que son audace ne put lui obtenir, votre amour, ô mon Dieu! le lui accorde! Non, je ne dirai plus que sa faute soit un malheur, elle nous a procuré de trop grands avantages : *Felix culpa!* Ah! puisque c'est ainsi que vous vous vengez, si ce n'était pas ici le dernier effort de votre charité, vous enhardiriez notre orgueil : *Felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem.* (*Liturg. Rom.*)

Ne croyez pas, mes frères, que je vienne, dans l'enthousiasme, relever notre seconde origine bien au delà de ce qu'elle est; j'ai des autorités. *Je me réjouirai dans le Seigneur*, lisons-nous au *Livre d'Isaïe, parce qu'il m'a paré comme un époux qui a la couronne sur la tête, et comme une épouse ornée de toutes ses pierreries.* (*Isa.*, LXI, 10.) Paroles mystérieuses, remarque saint Augustin! Je n'entends la voix que d'une personne, et cette peronne unique, je l'entends parler en même temps comme époux et comme épouse. Je ne puis douter que l'époux ne soit Jésus-Christ, et que l'épouse ne soit son Eglise. Mais l'Eglise est le corps de Jésus-Christ; il est donc tout à la fois l'époux et l'épouse : comme époux, il porte la couronne, et il est assis à la droite de son Père, où son règne n'aura point de fin; comme épouse, il est paré de toutes les vertus, de tous les dons du Saint-Esprit, qui sont les pierreries et les ornements de l'Eglise. Sous ce rapport, les chrétiens ne font avec lui qu'un même homme, un même Christ, une même personne : *Unus homo, unus Christus, una persona*; il est le Dieu des dieux, puisqu'il est le Christ des chrétiens : *Deus deorum, quia Christus Christianorum.* La doctrine du grand Apôtre n'est pas différente : ne nous apprend-il pas (*Ephes.*, V, 31) que ces paroles de la *Genèse* (II, 24) : *Ils seront deux dans une même chair*, renferment le plus grand des mystères, l'union de Jésus-Christ avec son Eglise? Jésus-Christ lui-même ne regardait-il pas les fidèles comme ses membres et sa propre personne, lorsque, ayant terrassé Paul sur le chemin de Damas, il se plaignait ainsi de ses tureurs : *Pourquoi me persécutez-vous?* Il ne lui dit pas : Pourquoi persécutez-vous les chrétiens; pourquoi me

persecutez-vous? *Saule, Saule, quid me persequeris? (Act.,* IX, 4.)

Disons-le donc, mes frères, que Dieu a aimé les hommes jusqu'à l'excès; là où le péché avait abondé, il a fait surabonder la grâce par l'incarnation de son Fils. Ce mystère qui devait, par la présence du soleil de justice, dissiper les ténèbres répandues sur toute la terre et dans tous les cœurs, ce mystère ineffable que les patriarches ont si ardemment désiré, nous le voyons accompli. C'est un festin magnifique que le Roi des rois a fait aux noces de son Fils; nous avons eu le bonheur d'être invités; nous y avons pris place. Profitons d'un si grand avantage. Animés d'une foi au moins aussi vive que celle des anciens justes, qui ne vivent qu'en esprit et dans la nuit des siècles, et que nous voyons au grand jour; adorons, dans l'état d'anéantissement où son amour l'a réduit, un Dieu vraiment prodigue, qui nous a donné tous les biens en se donnant lui-même.

Une foi sans action, des adorations stériles et qui ne seraient que sur les lèvres, vous comprenez, mes frères, que ce n'est pas là ce qu'il exige de nous: notre conduite doit être en harmonie avec notre croyance, et il faut que nous respections nos âmes et nos corps, que nous apprenions à les estimer autant qu'ils le méritent, par l'estime qu'il en a faite lui-même. Défigurer son image par l'empreinte et les horreurs du vice, ne serait-ce pas, en nous avilissant, faire à sa bonté le plus sanglant outrage? Jaloux plutôt de notre grandeur et de tous les titres dont il nous a décorés, suivons ses maximes, imitons ses exemples, et tâchons de soutenir, par l'éclat de nos vertus, la noblesse de notre condition.

Souvenons-nous, en outre, qu'étant tous ensemble le corps de Jésus-Christ, et membres les uns des autres (I *Cor.*, XII, 27), les liens de la charité doivent nous unir de la manière la plus étroite. Dans le corps humain, non-seulement un membre n'offense pas un autre membre, mais le plus fort aide le plus faible: *S'il arrive qu'il y en ait un qui souffre, tous les autres souffrent avec lui: « Compatiuntur omnia membra. »* (*Ibid.*, 26.) Toutes les opérations sont dirigées par un seul esprit. De même, dans le corps mystique auquel nous avons la gloire d'appartenir, nous devons être animés des mêmes sentiments, n'avoir qu'un esprit et qu'un cœur, nous supportant les uns les autres par une mutuelle fraternité. Un frère qui n'aurait que de l'indifférence pour ses frères, ne serait plus un véritable frère, bien moins encore, si par la ruse, sa puissance et ses injustices, si par ses conseils, ses exemples, ses scandales, il devenait l'artisan de leur malheur, l'ennemi de leur salut, le meurtrier de leur âme.

Une réflexion bien humiliante pour nous, la voici, mes frères; ce sont surtout les plaies faites au chef qui déshonorent le corps et le mettent en souffrance; ce sont aussi celles dont on est le plus sensiblement affligé, celles dont on cherche le plus soigneusement à se garantir. Continuellement sous nos yeux, Jésus-Christ, notre chef, est outragé par les impies et les prévaricateurs de sa loi; et nous n'avons, ni zèle pour le défendre, ni consolations à lui offrir; ses intérêts nous sont étrangers! Il n'est descendu sur la terre que pour se charger de nos iniquités; dans la crèche il les a pleurées, sur la croix il les a expiées: et, témoins chaque jour d'un nouveau crucifiement plus douloureux pour lui que ne le fut celui du Calvaire, si nous n'applaudissons pas, nous sommes spectateurs tranquilles et muets, nous ne prenons aucune part à sa peine, nous n'en sommes pas touchés? C'est être bien peu reconnaissant, bien peu sensible, Est-ce que nous ne concevrons jamais des sentiments plus dignes de nous et d'un Dieu si généreux, d'un Dieu qui s'est revêtu de notre chair pour nous sauver, et qui, en nous sauvant, a relevé notre nature au-dessus d'elle-même? Ce mystère n'est-il pas, comme vous venez de le voir, la preuve la plus éclatante de son amour; c'est encore le chef d'œuvre de ses merveilles, vous le verrez dans ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Seigneur, disait un prophète, *vous accomplirez votre ouvrage: « Domine, opus tuum vivifica. » Vous le ferez connaître au milieu des temps: « In medio annorum..... notum facies. »* (*Habac.*, III, 1, 2.) Etrange expression! On croirait, à l'entendre, que Dieu n'aurait encore rien fait. Etait-ce un autre que lui qui sut animer la poussière, et unir ensemble, d'une manière que nous ne concevons pas, une âme qui est tout esprit et un corps qui n'est que matière? Le firmament avec tous ces globes de feu qui y sont suspendus; cette terre qui offre à nos yeux un spectacle si varié, si ravissant, si beau; ces mers si vastes, si profondes et si riches; l'univers entier, était-ce un autre que lui qui en fut l'auteur? Quel est donc l'ouvrage par excellence qu'on nous désigne ici? Le mystère n'est plus caché! le ciel l'a manifesté au monde; le monde le révère et l'adore: c'est l'incarnation du Verbe. En effet, mes frères, Dieu est toujours grand, toujours magnifique, il n'appartient qu'à lui d'opérer des merveilles; mais on peut le dire, voici son chef-d'œuvre. Eclairée des lumières de la foi, la raison, qui par elle-même n'y atteindrait pas, y aperçoit, avec l'apôtre saint Paul, une puissance, la plus incompréhensible, la sagesse la plus haute, la plus admirable: *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.* (I *Cor.*, I, 24.) Reprenons.

En s'abaissant jusqu'à nous, et jusqu'à se faire semblable à nous, le Fils de Dieu ne perd rien de son élévation ni de sa grandeur. Non-seulement il conserve toutes les perfections de sa nature, lorsqu'il prend les imperfections de la nôtre; mais cet anéantissement volontaire semble ajouter à sa puissance. Il ne pouvait la faire éclater da-

vantage en s'élevant au-dessus de ce qu'il est, par essence il est infiniment grand; en s'humiliant ainsi, n'est-ce pas la relever et lui donner un nouveau lustre? Déjà les hommes en avaient conçu les plus nobles idées, ils jugeaient bien, par la beauté de ses ouvrages, qu'il pouvait continuellement enchérir sur lui-même, qu'il le pouvait infiniment : mais eût-on jamais pensé qu'il pût s'abaisser si bas, rapprocher ainsi les extrêmes, allier ensemble des choses infiniment distantes, infiniment disproportionnées? C'est de tous les mystères celui qui présente à l'esprit humain plus d'impossibilité, plus de répugnance, s'il peut être permis de parler ainsi. Les Pères de l'Eglise l'ont appelé le plus grand des miracles, la nouveauté la plus singulière, la plus étonnante : en cela ils ne nous ont dit que ce que l'Esprit-Saint nous avait appris lui-même par l'organe d'Isaïe. Le prophète annonçait que le Seigneur donnerait un grand prodige, un prodige nouveau : *Dabit Dominus vobis signum!* (*Isa.*, VII, 14.) Ce prodige était qu'une vierge concevrait et enfanterait le véritable Emmanuel, un Dieu avec les hommes, un Dieu-Homme lui-même.

Dans l'ordre naturel, rien ne manifeste mieux la puissance de Dieu, que la formation de l'homme. L'âme et le corps, ces deux substances si différentes dans leur nature, leurs propriétés, leurs opérations; substances qui, malgré leur différence, sont si étroitement unies, et qui, malgré leur union conservent toute leur différence; quelle merveille! Le Verbe de Dieu fait homme, quelle autre merveille! La nature divine et la nature humaine dans une seule et même personne, plus parfaitement unies que la matière et l'intelligence ne le sont dans un seul et même homme; tellement que toutes les perfections de Dieu sont attribuées à l'homme, que toutes les faiblesses de l'homme, hormis l'ignorance et le péché, sont attribuées à Dieu, et que l'on peut dire sans erreur : Le Verbe de Dieu est descendu sur la terre et n'a pas quitté le ciel; le Verbe de Dieu est avant tous les temps, et engendré dans le temps; le Verbe de Dieu est tout à la fois riche et pauvre, puissant et faible, incommensurable et limité, visible et invisible, passible et impassible, mortel et immortel, dépendant et maître; on peut dire tout cela; ce ne sont que des contradictions apparentes qui se concilient sans peine, parce que les deux natures, l'humanité et la divinité, ne sont point confondues, et que la personne où elles résident, Jésus-Christ, est une unique personne. Comment appeler une œuvre si fort au-dessus de nos conceptions, une œuvre aussi inscrutable? Nous ne pouvons que répéter que c'est un prodige nouveau, un prodige dont aucun autre n'approche, un prodige où les trois personnes adorables semblent avoir voulu faire l'essai de leurs forces, un prodige qui de la terre a fait un autre ciel. Esprits bienheureux! n'avez-vous point été jaloux? Nous n'adorons pas un ange Dieu, et vous adorez un Homme-Dieu!

Dans ce prodige, mes frères, combien d'autres prodiges!... Une vierge qui conçoit et enfante sans cesser d'être vierge! La créature qui devient l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère de son Créateur! Le Seigneur de David qui veut bien être son fils! Un corps humain organisé tout d'un coup, uni dans le même instant à une âme qui n'est pas plutôt née qu'elle est remplie de toutes les connaissances divines et humaines, à une âme qui, dans le sein d'une femme devenu un paradis, voit Dieu face à face, et jouit du même bonheur dont elle jouira dans toute l'éternité! Et le démon vaincu par une apparence de faiblesse! Le démon qui par sa malice va travailler lui-même à la destruction de son empire, et servir à l'exécution des desseins de la divine miséricorde! Le démon qui dans le désespoir verra se réaliser cette promesse flatteuse qu'il faisait à nos premiers parents pour les séduire : *Vous serez comme des dieux.* (*Gen.*, III, 5.) Et le monde confondu, détrompé de ses fausses idées, le monde subjugué, non par des légions de soldats, les soldats ne peuvent rien sur les cœurs, mais par les humiliations du Verbe de Dieu fait homme!

Triompher ainsi des puissances les plus redoutables, n'est-ce pas un triomphe plus glorieux que s'il eût été obtenu à force ouverte et avec éclat? C'est une preuve que Dieu se joue de tous les obstacles que les créatures peuvent opposer à ses volontés, et que ce qui paraît faible en lui, comme dit l'Apôtre, *est plus fort que tous les hommes*, que l'enfer même : « *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.* » Tout en ce mystère publie la force et la vertu de la main du Très-Haut : *Christum Dei virtutem* : et, en second lieu, tout y annonce la plus haute sagesse : *Christum Dei sapientiam.* (I *Cor.*, I, 24, 25.)

Un Dieu-Homme, un Homme-Dieu, un Dieu qui obscurcit sa gloire pour s'assujettir à toutes les infirmités de l'homme, c'est un mystère qui a été pour les Juifs un sujet de scandale, qui a paru une folie aux nations et que l'incrédule de nos jours repousse avec mépris. C'est néanmoins le mystère de la sagesse de Dieu même dont les pensées et les jugements sont si différents des nôtres, et dans la conduite duquel ce qui semble une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* (*Ibid.*)

Il était arrêté dans les décrets éternels que le genre humain, après la faute du père commun, ne périrait pas : mais l'injure faite à la Majesté suprême par le péché devait être nécessairement réparée; Dieu ne fait miséricorde qu'en ménageant les droits de sa justice. La Trinité sainte, à laquelle tout est possible, pouvait sans doute, disent les Pères de l'Eglise, employer un autre moyen que l'incarnation pour arriver à son but; pouvait-elle en choisir un plus propre, un plus convenable soit à sa gloire, soit à notre mi-

sère? S'il n'eût été question que de renverser les trônes, ou de les relever; de bouleverser les empires, ou de les pacifier; d'agiter, de châtier les peuples par ces révolutions étonnantes dont les secousses se font sentir jusqu'aux extrémités de la terre; ou de calmer tout à coup la tempête; elle n'eût eu besoin que de l'homme même pour arrêter l'impétuosité des flots, un grain de sable lui suffit : mais ici elle avait besoin d'un Dieu. En outrageant un Etre infiniment grand, l'homme s'était rendu infiniment coupable. Borné par sa nature, ennemi de Dieu par le péché, il était deux fois dans l'impuissance absolue de se racheter lui-même. Tous les anges ensemble se seraient offerts pour hostie, le remède n'eût pas été suffisant; la satisfaction, pour être proportionnée, devait être d'un mérite et d'un prix infinis : conséquemment il fallait d'abord que cette satisfaction fût celle d'un Dieu. Il convenait ensuite que ce Dieu fût homme; le coupable était un homme. D'un autre côté, Dieu seul essentiellement indépendant et souverain, est essentiellement incapable de s'humilier dans sa propre nature; dans la nôtre facilement il pouvait être victime. C'est pour cela qu'il se rend inférieur aux anges pour un peu de temps, selon les paroles de saint Paul (*Hebr.*, II, 9), et que, pour sauver l'ouvrage de ses mains, il devient lui-même son ouvrage. Homme-Dieu, il pourra concilier les intérêts de sa justice et de sa miséricorde : sa miséricorde demande le salut du pécheur, sa justice veut qu'il soit puni; et par cette invention d'une sagesse toute divine, elles seront l'une et l'autre satisfaites, elles se donneront le baiser de paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.) Comme homme, il pourra souffrir, et il souffrira : comme Dieu, ses souffrances seront d'une valeur infinie, et la dette sera entièrement acquittée, acquittée avec usure : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Les longues semaines de Daniel sont donc écoulées, les cieux s'ouvrent, il descend, il s'incarne, et le moment étant arrivé, il fait son entrée dans le monde. Mais il n'y trouve d'asile que dans une étable; il y est couché dans une crèche et sur la paille, il n'a pour langes que des haillons, pour cortége qu'une pauvre mère avec son humble époux et quelques vils animaux : est-ce là ce Messie tant attendu, tant désiré, le Libérateur d'Israël? Ah! s'il voulait être reconnu pour le Fils de Dieu, il fallait naître en Dieu...... Scandale du Juif charnel et de ces génies superbes qui, ne se conduisant que par les sens, voudraient que tout fût d'accord avec leurs passions, leurs préjugés. Insensés! C'est bien à vous de critiquer les œuvres de la Toute-Puissance, et de vouloir donner des leçons de sagesse à la Sagesse incréée. Comme vous êtes en délire! Ce qui vous déplaît, ce qui vous révolte dans la naissance de Jésus-Christ, c'est là ce qui convient le mieux à son ministère. Il ne vient pas manifester au monde sa puissance et sa majesté, on verrait toute la nature lui rendre hommage; il vient en qualité de réparateur, il vient expier nos crimes : un autre état que celui de pénitence, d'indigence et d'abjection lui serait-il plus convenable? En serait-il plus grand, si, en sortant du sein de Marie, il eût été reçu sur l'or et sur la pourpre? Mériterait-il mieux nos adorations, si sa naissance eût été signalée par tout ce fracas qui a coutume de signaler celle des princes de la terre? A-t-il besoin de ces fausses apparences de grandeur, lui qui a toute la grandeur en lui-même? A-t-il besoin que des mains habiles travaillent à orner son berceau, lui qui donne aux lis de nos champs une parure plus magnique que celle de Salomon dans sa gloire? A-t-il besoin qu'on s'empresse de lui procurer tous les secours, toutes les douceurs, lui qui, par les soins de sa providence, nourrit jusqu'aux plus petits oiseaux? Le ciel parle et célèbre sa naissance par des cantiques de louanges, un astre nouveau paraît et lui amène des adorateurs de l'extrémité de la terre, et cela ne vous suffit pas! Au reste, puisque, pour le reconnaître, vous voulez d'autres signes, des signes plus éclatants, attendez, il reviendra, mais pour vous juger : alors il sera précédé de son tonnerre, de l'épouvante et de la terreur; le ciel, la terre et les mers disparaîtront devant lui; vous le verrez dans tout l'appareil de sa gloire : malheur à vous, si vous vous obstinez à fermer les yeux pour lui fermer votre cœur.

Tant de sacrifices, réplique-t-on, étaient-ils nécessaires? Le Verbe qui d'une parole forma l'homme, ne pouvait-il pas aussi le réformer d'une parole? Sans doute, dans un Etre infini, tout est infiniment précieux; mais eussions-nous assez bien compris quelle est la grandeur de Dieu, quelle est la grandeur de son amour, quelle est la grandeur du mal que cause le péché? N'est-ce pas dans l'étable de Bethléem que nous commençons à acquérir cette connaissance? Un Dieu délaissé dans le réduit le plus obscur; un Dieu gémissant dans la pauvreté, le dénûment, l'ignominie; et ce n'est encore là que le prélude de ce qu'il fera pour sauver l'homme et réparer l'injure faite par le péché! A ce spectacle, qui ne s'écriera pas : Quelle est donc la majesté de ce Dieu qui ne veut être satisfait que par les abaissements d'un Dieu! Quel mal que le péché, qui coûte tant de larmes à un Dieu! O mon Jésus! que vous m'avez aimé, que je dois vous aimer à mon tour!

D'ailleurs, mes frères, ce n'était pas assez d'abattre le mur de division qui était entre le ciel et la terre; de plus il était nécessaire, pour assurer efficacement notre salut, de nous instruire de nos devoirs et de nous guérir de nos infirmités. Le Verbe fait homme, homme de toutes les douleurs, nous procure admirablement ces avantages. Par ce mystère, la vérité se rend visible pour s'insinuer plus facilement dans les esprits en parlant aux sens. Jésus-Christ lui-même devient notre docteur et notre modèle; un docteur qui ne peut être méprisé, puisqu'il est Dieu; un

modèle qui ne peut être rejeté, puisque, tout Dieu qu'il est, il se proportionne à notre faiblesse ; c'est le véritable Elisée qui est descendu de la montagne, et qui, pour nous ressusciter, se raccourcit sur nous, se fait aussi petit que nous. Il est tout à la fois et la vie où nous devons tendre, et la voie par où nous devons marcher, et la vérité qui nous éclaire et nous dirige. Pouvait-il s'accommoder plus sagement à notre bassesse? Tout ingénieux que peut être son amour, eût-il jamais inventé un moyen plus propre que les discours et les actions d'un Dieu-Homme, pour persuader des esprits grossiers, abrutis, changés, pour ainsi dire, en matière? Qu'il fût né, je le suppose, qu'il eût vécu dans l'opulence, les grandeurs et les délices, quel remède eût-il apporté à l'orgueil du monde, à la mollesse et à la cupidité du monde? Cette morale sublime, si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, eût-il osé la prêcher? Avec quel succès eût-il anathématisé les riches et les richesses? Par quel artifice eût-il pu consoler les pauvres et leur faire aimer la pauvreté? Dès qu'il eût été possible de mettre en opposition sa conduite et ses maximes, inutilement il eût voulu donner un frein à la perversité du cœur. Mais quand on a pour maître et pour modèle un Dieu, un Dieu-Homme, un Dieu-Enfant, il n'est plus de prétextes que puisse alléguer l'amour-propre; il est réduit au silence.

On a beau creuser dans cet adorable mystère, on est toujours édifié; on veut et on peut y creuser toujours; l'homme n'épuisera jamais toutes les raisons d'un si grand bienfait; il n'y a que l'ouvrier qui connaisse bien son ouvrage, il n'y a que lui qui puisse en bien concevoir toutes les dépendances. Pardon, Seigneur, si je suis entré dans vos secrets avec tant de hardiesse; mais vous avez soulevé le voile par votre révélation, et plus je les approfondis, plus j'admire votre sagesse, plus je sens que ma foi se fortifie, que mes espérances se raniment, que ma charité s'échauffe et s'enflamme.

Adorons, mes frères, adorons Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble; la foi de sa divinité doit être nécessairement jointe à la foi de son humanité. Soyons pénétrés de reconnaissance envers un Dieu de miséricorde qui, dans son incarnation, nous donne ce qu'il a de plus cher, et qui, non content de nous reconquérir tous les droits que nous avions perdus, ennoblit encore et relevée infiniment notre nature. Admirons sans nous lasser, nous les admirerons toujours trop peu, la puissance incompréhensible, la sagesse profonde, qu'il a développées dans ce grand miracle; miracle qui est la preuve la plus éclatante de son amour, le chef-d'œuvre de ses merveilles.

Mais ne faire qu'admirer ce mystère, ce ne serait pas entrer dans l'esprit de l'Eglise qui nous le propose avec tant d'intérêt; ce ne serait pas non plus répondre aux desseins de celui qui en a été l'auteur et le consommateur. Quel est donc le sentiment le plus naturel que nous devions éprouver au souvenir de la crèche? Un sentiment d'amour, et de l'amour le plus tendre. Comment pourrions-nous ne pas aimer de toute notre âme un Dieu qui le premier nous a tant aimés; un Dieu qui s'est donné lui-même pour notre salut, et qui en se donnant n'a pu donner davantage? Ah! c'est là, vous le sentez, mes frères, c'est aimer sans mesure, aimer d'un amour infini, c'est aimer en Dieu. N'est-il pas juste que toute notre conduite soit la preuve et l'expression de la plus pure, de la plus ardente charité? Oui, mon Sauveur, c'est un devoir que vous nous prêchez dans votre étable plus éloquemment que si votre voix se faisait entendre à travers la foudre et les éclairs. Ne nous commandez plus de vous aimer, vos cris enfantins qui retentissent encore à nos oreilles, nous percent le cœur, et il n'appartiendra désormais qu'à vous. Faites par votre grâce que nous soyons fidèles à notre promesse, afin qu'à la consommation des siècles, lorsque vous reviendrez avec une grande puissance et une grande majesté, nous n'ayons rien à craindre de la rigueur de vos jugements. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Nos pères dans la foi ont répondu à la grâce. — Leur fidélité doit être le modèle de la nôtre.

Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. (*Matth.*, II, 3.)

Hérode, apprenant que des étrangers demandaient où était le roi des Juifs qui venait de naître, fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

Pourquoi vous troublez-vous, prince aveugle? qu'avez-vous à craindre? Le nouveau roi qu'on vous annonce, ne vient pas pour vous chasser d'un trône que vous avez envahi, son règne n'est pas de ce monde; c'est ce Messie que le ciel avait promis à la terre dès le commencement des âges; c'est le Désiré des nations, le Rédempteur des hommes. Hâtez-vous donc d'aller avec les mages abaisser votre grandeur, jeter respectueusement votre couronne aux pieds de cet enfant divin. Et vous, habitants de Jérusalem, sortez en foule de vos murs, volez à Bethléem, et, par votre allégresse, vos transports, célébrez la naissance du juste qui doit sauver Israël.

Paroles inutiles, personne ne veut le reconnaître; le prince et les sujets, tous s'attristent, s'alarment, la consternation est universelle: *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.* Mais qu'arrivera-t-il? Les héritiers du royaume en seront exclus, des étrangers seront appelés pour prendre leur place, et voilà qu'elle s'exécute dès aujourd'hui cette menace terrible; Jésus, dans sa crèche, commence à réprouver son peuple, il en adopte un plus docile et plus sage.

Combien de fois déjà, mes frères, n'a-t-on pas vu ce châtiment rigoureux se répéter

dans le monde? combien de fois n'a-t-on pas vu le flambeau de la foi s'éteindre chez une nation, et s'allumer en même temps chez une autre? Ah! ces exemples me font frémir. Semblables aux Juifs, nous étions autrefois comme la portion chérie de l'héritage du Seigneur; mais avons-nous été moins infidèles? sommes-nous moins coupables? Cette religion sainte, qui est le plus riche trésor que nous puissions posséder, cette religion divine, dont presque personne aujourd'hui n'observe les pratiques et les devoirs, ne devons-nous pas appréhender qu'elle ne nous échappe? Quand Dieu voit ses bienfaits méprisés, il a coutume de les faire passer à d'autres. Tâchons, mes frères, de conjurer l'orage qui gronde sur nos têtes, et, pour y réussir, répondons à la grâce comme les rois mages, nos pères dans la foi, y ont répondu; leur fidélité doit être le modèle de la nôtre, c'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

O Jésus! vous qui, de votre berceau, sûtes appeler des adorateurs, pour ainsi dire, des extrémités du monde, daignez préparer les cœurs des chrétiens qui sont ici devant vous; faites que votre divine parole ne les trouve pas insensibles, comme ce peuple ingrat que vous avez rejeté. Nous vous le demandons, prosternés comme les mages au pied de votre crèche, par l'intercession de cette Mère bienheureuse qui vous porta dans son sein viginal. *Ave, Maria.*

Dieu n'a sur nous que des desseins de miséricorde: jaloux de notre salut autant que de nos hommages, généreusement il nous prodigue ses grâces, malgré notre malice et notre ingratitude; c'est un père tendre et désintéressé qui n'a des richesses que pour le bonheur de ses enfants, qui épuise en quelque sorte toutes ses ressources pour les conduire au but que son amour leur a fixé. Mais, si nous voulons arriver sûrement au terme heureux de notre destinée, il faut que nous répondions à sa voix avec une fidélité prompte, une fidélité courageuse, une fidélité persévérante. Fidélité prompte, qui méprise tous ces vains prétextes, tous ces raisonnements frivoles que suggère l'amour-propre; qui ne souffre ni délais, ni lenteur; fidélité courageuse, qui se mette au-dessus de tout, qui ne se rebute de rien; fidélité persévérante, qui ne se démente jamais, qui, au contraire, travaille à effacer entièrement toutes les traces du péché, pour prévenir d'une manière plus efficace ces accidents funestes qui redonneraient à l'âme le coup de la mort. Voilà, mes frères, les caractères de la fidélité avec laquelle Dieu veut que nous recevions ses grâces; caractères sensiblement marqués dans la conduite des mages.

Attentifs, selon leur coutume, à considérer le mouvement des astres, ils voient tout à coup paraître une étoile extraordinaire suspendue sur la Judée; bientôt ils se rappellent la prophétie célèbre qui s'est conservée dans l'Orient, parce que c'est la patrie même de l'oracle: *Une étoile s'élèvera de Jacob: « Orietur stella ex Jacob. »* (*Num.*, XXIV, 17.) Une lumière intérieure éclairant en même temps leur intelligence, ils ne se mettent pas, comme feraient les philosophes de nos jours, à interroger leur sagesse, à calculer, supputer pour trouver dans la nature une cause à un si étonnant phénomène; ils comprennent, ils sont persuadés que cet astre publie la naissance du Libérateur attendu depuis tant de siècles; promptement ils quittent leurs Etats pour aller briser leur sceptre devant son berceau. Point d'intervalle entre l'inspiration qui se fait sentir et le consentement qu'ils y donnent; le projet de se mettre en chemin à peine est-il formé, qu'il est exécuté; ils s'empressent, ils se hâtent, ils veulent, quoique habitant un pays lointain, ils veulent être des premiers sujets de ce nouveau Roi: *Vidimus et venimus.* (*Matth.*, II, 2.) Princes, y pensez-vous? Arrêtez. Est-il de la prudence de vous éloigner ainsi de vos peuples pour aller dans un royaume étranger chercher un enfant que vous ne connaissez pas, un enfant qui peut-être est inconnu même au sein de sa nation? Ce feu nouveau qui allume votre zèle n'est-il point un feu trompeur? Et à quoi vous exposez-vous, si le succès ne justifie pas votre impatience? De quel œil l'ambitieux et cruel Hérode vous verra-t-il sur ses terres, sans son aveu, contre toutes les règles de la bienséance? A quels excès de fureur ne se livrera-t-il pas, lui qui possède un trône usurpé, quand il saura que vous êtes venus pour faire alliance avec un autre roi des Juifs?... Réflexions chimériques, qui déconcerteraient l'homme du monde, mais incapables de ralentir l'ardeur de nos rois. Leur esprit ne s'occupe que de l'enfant qu'ils veulent adorer; toutes leurs pensées, tous leurs désirs se portent vers le lieu qui l'a vu naître, et ils partent avec confiance, avec enthousiasme: vous diriez que la foi qui les anime leur a donné des ailes: *Vidimus et venimus.*

Telle fut, mes frères, la promptitude des mages à répondre à la grâce de leur vocation. Il n'est personne parmi vous qui ne soit touché d'une conduite aussi sage; vous êtes forcés, par le sentiment qu'elle inspire, d'en être les admirateurs. Et pourquoi donc ne l'imitez-vous pas, pécheurs qui m'écoutez? Pourquoi cette négligence, cette inaction, pourquoi ces délais criminels, tandis que la bonté divine vous presse de rentrer dans le devoir? Car si vous traînez encore des chaînes accablantes, les chaînes du péché, vous ne pouvez vous en prendre ni à la grâce ni à son auteur; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, à votre indifférence, à votre délicatesse, et, souffrez que je le dise, à votre lâcheté. Combien de fois, en effet, vous n'y penserez pas sans rougir, Dieu ne vous a-t-il pas excités par ses promesses, effrayés par ses menaces, étonnés par des prodiges? De combien d'exemples, tantôt de justice, c'étaient des impies tout à coup terrassés; tantôt de miséricorde, c'étaient des pécheurs tout à coup changés, sa providence ne vous a-t-elle pas rendus témoins!

S'est-il ennuyé de vous remettre sous les yeux, par les ministres de sa charité, ce que vous deviez vouloir et que vous ne vouliez pas, ce que vous deviez faire et que vous ne faisiez pas, ce que vous deviez au moins demander et que vous ne demandiez pas? S'est-il ennuyé de vous agiter, de vous importuner, de vous tourmenter par ses remords? Mais, toujours indociles, vous avez fait une résistance opiniâtre, vous avez lutté sans cesse contre son amour, sans cesse vous lui avez disputé la conquête de vos cœurs, vous la lui disputez encore. Continuellement il vous ouvre son sein paternel, vous offrant son amitié précieuse, et promettant avec elle le repos, la paix et un contentement parfait; et, au lieu d'aller vous jeter entre ses bras, vous restez immobiles, vous languissez tristement dans l'état le plus déplorable. Une rigueur apparente dans la pratique de la vertu vous épouvante, le respect humain vous retient, vous paralyse; vous avez de la répugnance à déposer aux pieds d'un ministre cette multitude de crimes qui ont défiguré votre âme; vous ne voulez point sacrifier les intérêts de telle ou telle passion qui vous domine; ainsi devenus le jouet de mille fantômes, vous laissez échapper tous les instants favorables, vous ne profitez point des jours de salut. Vous ne songez pas que, quelque bon, quelque patient que soit le Seigneur, il cessera pourtant, si vous ne mettez un terme à vos dédains, il cessera de vous parler, de frapper à la porte de votre cœur. Ah! mes frères, craignez qu'il ne s'endurcisse, ce cœur, et, puisque encore aujourd'hui vous entendez la voix d'un père qui vous sollicite, qui désire votre retour, ne différez pas davantage à vous rapprocher de lui, cédez enfin, cédez promptement à ses instances, vous écriant comme saint Paul : *Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse?* « *Domine, quid me vis facere?* (*Act*, IX, 6.) Mais, une fois déterminés à reprendre la véritable voie, ne soyez pas moins courageux pour assurer votre conversion que ne le furent les rois mages en cherchant le Sauveur du monde, second caractère de leur fidélité.

Oui, mes frères, il faut du courage : le champ de la vertu est bien un champ parsemé de fleurs, mais de fleurs encore mêlées d'épines. S'il est vrai qu'avec le secours de la grâce il nous soit possible de triompher de tous les obstacles, il est également vrai que la grâce ne nous exempte pas de toute espèce de peines.

C'est un privilége que n'ont pas même ces âmes fidèles, qui n'ont jamais ou presque jamais chancelé; le chrétien n'est sur la terre que pour travailler, combattre et souffrir, afin qu'après avoir semé dans les larmes, il puisse moissonner dans la joie : *Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent.* (*Psal* CXXV, 5.) Ceux qui font les premiers pas dans la carrière doivent-ils donc s'attendre à n'y trouver que des douceurs? Au contraire, le nouveau maître dont ils sont devenus les disciples, permettra, soit pour les humilier à la vue de leur misère, soit pour leur faire expier les désordres d'une vie criminelle, soit pour dégoûter d'un monde qui les a trop attachés, il permettra qu'ils aient des ennemis formidables à vaincre, de rudes attaques à soutenir, de grandes contradictions, de dangereuses épreuves à essuyer; il semblera quelquefois prendre plaisir à les voir battus par les flots de la tentation, presque engloutis dans l'abîme; toutes ces tempêtes étant une suite naturelle des impressions faites dans leur âme par le péché, il n'est pas dans l'ordre qu'il leur en épargne les assauts. Mais il ne les abandonnera pas; qu'ils élèvent une voix suppliante vers son trône, leurs cris plaintifs perceront son cœur, et il saura les préserver du naufrage : seulement, je le répète, il leur faut du courage et de la résolution; il en fallait à nos saints rois.

Suivant avec docilité l'impulsion de l'esprit de Dieu, vite ils sont descendus du trône : ils ont fait en diligence tous les préparatifs d'un long voyage; ils l'ont entrepris, les voilà hors des limites de leur domination. Jusqu'ici, point d'inquiétude, leur assurance est toujours la même. Mais on ne marche point à la suite d'un Dieu souffrant sans souffrir; les tribulations, je le disais tout à l'heure, sont nécessairement le partage de ceux qui veulent être des siens, et bientôt ils apprendront cette vérité par leur propre expérience. Ils avancent donc, ils arrivent, ils entrent dans Jérusalem. Aucun mouvement ne leur annonce la naissance d'un libérateur; les acclamations, les chants d'allégresse qui devraient accompagner un si grand événement, ne font point retentir les murs de cette ville; tout y est calme, tout y est tranquille, on n'y soupçonne pas même la venue de ce Roi sauveur que les mages viennent chercher de si loin. Quelles doivent être leurs pensées? L'étoile elle-même ne guide plus leur marche incertaine, elle a disparu. A leur place, mes frères, qu'auriez-vous fait? Qu'auriez-vous fait, vous dont la foi est si faible, si facile à ébranler; vous, qui vous scandalisez si volontiers de ce qui n'est pas scandale, pour trouver à la religion des torts qu'elle n'a pas? Eussiez-vous pu vous abstenir d'accuser le ciel de perfidie? N'eussiez-vous point, en vous accusant vous-mêmes de superstition, de légèreté, d'extravagance, n'eussiez-vous point à l'heure même rebroussé chemin, honteux de votre démarche! Bien autrement animés, les mages conservent toute leur espérance : loin de se laisser prévenir par la frayeur, leur âme se fortifie, leur courage s'enflamme, et, au milieu de Jérusalem, ils demandent, non pas à voix basse, comme des voyageurs incertains et timides : *Le roi des Juifs est-il né?* Mais ils demandent avec hardiesse, sans craindre ni le peuple ni les satellites de l'usurpateur qui règne : *Où est le roi des Juifs qui est né*. « *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* (*Matth.*, II, 2.) Où est-il? Nous sommes sûrs qu'il est né; nous avons vu son étoile, et nous venons du fond

de l'Orient pour lui payer le juste tribut de nos adorations : ***Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum.*** (***Ibid.***) A cette nouvelle, toute la ville est en rumeur, tous les esprits sont agités ; quelle sera l'issue de la scène ? Le tyran frémit sur son trône, les étrangers qui viennent apporter le trouble, ne seront-ils point victimes de leur témérité ? N'importe, ils ne sont point émus : ils veulent trouver le nouveau Roi, l'Enfant-Dieu qui est au monde ; publiquement ils demandent où il est né : ***Ubi est qui natus est rex Judæorum?***

Mais Dieu qui ne permet jamais que la tentation se prolonge jusqu'à nous épuiser de fatigue et nous forcer enfin de succomber, ne les laisse pas plus longtemps à l'épreuve. Ils sont introduits chez Hérode ; déjà les Ecritures ont été consultées, et on leur répond que, d'après les prophéties, le Sauveur doit naître à Bethléem, de la tribu de Juda ; qu'ils aillent s'informer avec soin, et qu'ils tâchent de le découvrir. Instruits d'une manière si consolante pour leur foi, ils sortent de Jérusalem, et l'étoile reparaît aussitôt et marche devant eux. Mes frères, je tenterais en vain de vous peindre ici la joie qu'ils ressentirent alors ; cette joie délicieuse qu'une puissance invisible verse dans l'âme du vrai fidèle, lorsqu'il a combattu pour Jésus-Christ et vaincu par Jésus-Christ ; cette joie délicieuse est au-dessus de l'expression, il faut l'avoir sentie pour en avoir une juste idée : mondains, qui ne compteriez pas une seule victoire dans tous les jours de votre vie, je ne puis vous dire de consulter vos cœurs, je tiens donc un langage que vous ne comprenez pas : ***Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.*** (***Ibid.***, 10.) A la faveur de cette lumière bienfaisante, nos généreux princes reprennent leur route et se rendent à Bethléem où ils trouvent l'enfant. Mais son palais est une étable, son berceau est une crèche, ses langes sont des haillons ; mais il est dans un état d'avilissement, de pauvreté, de misère, qui semble démentir la noblesse de son origine : à ce spectacle, leur foi se soutiendra-t-elle ? Eprouveront-ils d'autres sentiments que des sentiments de compassion ? Des monarques qui viennent avec une suite nombreuse, avec un appareil convenable à la majesté de leur personne ; qui sont accoutumés à ne voir autour d'eux rien qui ne respire le luxe et le faste, pourront-ils se persuader que c'est là le Rédempteur des hommes ? Nouvelle tentation, nouveau triomphe : ce scandale n'est que pour le Juif charnel et pour le prétendu sage, qui, aveuglé par son orgueil, ne veut pas connaître la vérité. Rien de ce qui s'offre aux yeux des mages ne choque leur esprit ; humblement ils se prosternent, ils s'anéantissent, et, pénétrant le mystère ineffable de toute la charité d'un Dieu, ils adorent dans cet enfant le Fils du Très-Haut, le Roi de tous les siècles, ils adorent sa sagesse et sa puissance infinies dans sa faiblesse et ses infirmités ; dans ses abaissements, ils adorent sa gloire et sa grandeur. Supérieure à tout, leur foi dissipe l'obscurité du nuage, elle leur montre, dans un homme pauvre, le souverain maître du ciel et de la terre, le restaurateur de la nature humaine, le tendre objet de leurs adorations et de leur amour : ***Et procidentes adoraverunt eum.*** (***Ibid.***, 11.)

Venez encore nous dire, vous qui avez essayé plusieurs fois, peut-être, de réformer votre conduite, et qui n'avez pas eu le courage d'achever une si louable entreprise, venez nous dire qu'il est trop difficile d'arriver à Jésus-Christ ; que sans cesse la chair murmure et se révolte ; que le monde nous enchante et nous séduit, ou qu'il insulte et méprise la piété ; que le démon nous poursuit partout, et que partout il nous dresse des embûches ; qu'il y a trop d'opposition entre le vice et la vertu, pour remplacer l'habitude de celui-là par l'habitude de celle-ci. Venez nous dire, esprits superbes, que vous ne pouvez vous résoudre à croire ce que vous ne concevez pas ; qu'un Dieu, par exemple, soit réellement présent sous des espèces où vos sens et votre raison ne trouvent que de la matière ; venez, avec toutes ces objections puériles, chercher à mettre notre doctrine en défaut, pour justifier votre irréligion : des rois habitués sans doute à mener une vie douce et commode, et qui supportent courageusement les fatigues d'une longue et pénible marche ; des étrangers qui vont, sans être attendus, dans une terre éloignée ; qui hautement demandent, et dans la capitale, et jusqu'à la cour d'un tyran qui craint d'être renversé du trône, où est le nouveau Roi qui vient de paraître ; des sages qui trouvent dans une étable un enfant dépourvu de tout secours, collé sur le sein d'une pauvre mère, et qui le reconnaissent pour leur Sauveur et leur Dieu ; les sacrifices qu'il a fallu faire pour tout cela, étaient-ils plus faciles que ceux qu'on exige de vous ? Cessez donc de vous plaindre et de vous tromper vous-mêmes ; cessez d'abuser, comme vous faites, des grâces multipliées dont le Seigneur vous favorise. Il est un temps où il abandonne les âmes dures qui n'ont pas voulu profiter de ses dons ; prévenez un si grand malheur, et, vous élevant généreusement au-dessus de tous les scandales, de toutes les considérations humaines, de toutes les répugnances de la nature, courez où l'étoile vous appelle, courez infatigablement, jusqu'à ce que vous ayez trouvé Jésus-Christ ; surtout ne le quittez plus, une fois que vous serez arrivés à lui ; que votre persévérance consomme votre fidélité, comme elle consomma celle des rois mages ; c'est une troisième et dernière proposition. Nous allons respirer un instant.

Après avoir épanché leur cœur au pied de la crèche, et rendu leurs hommages à l'auguste enfant qu'ils y ont trouvé ; après lui avoir présenté de l'encens, de l'or et de la myrrhe, comme un témoignage solennel de leur gratitude, et confessé par ces dons mystérieux, sa divinité, sa royauté, son humanité, les mages se disposent à retourner dans leurs Etats. Mais, si leur âme est remplie de

consolation, elle est en même temps serrée de douleur. Un Homme-Dieu qui est enseveli dans la plus vile retraite; qui, dès en arrivant au monde, commence à expier par ses souffrances et ses larmes, les crimes du genre humain; oh! le déchirant spectacle pour des princes religieux et sensibles! Et le regret de quitter sitôt un enfant qu'ils sont venus chercher si loin; un enfant dont la présence a fait naître en eux des sentiments si doux, des affections si tendres; un enfant qui a comblé leurs désirs en devenant leur salut, le fondement de leur espérance? Que ne leur est-il permis de ne plus s'en séparer! Ils sont aussi bien dans le réduit obscur où il gémit, que le seront les trois apôtres sur le Thabor; ils ne songent plus à la magnificence de leurs palais, ils voudraient fixer là leur demeure; un jour passé dans ce saint lieu vaut bien mieux pour eux que des siècles passés sur le trône. Cependant ils vont se retirer; c'est la volonté du ciel, c'est aussi la leur; et, par leur empressement à publier dans leur pays la plus grande, la plus heureuse de toutes les nouvelles; par leur zèle à communiquer à leurs peuples le bienfait inestimable qu'ils ont reçu, leur amour sera dédommagé. Hérode les attend; il leur a dit, en les envoyant à Bethléem, que quand ils auraient trouvé l'enfant qu'ils cherchaient, ils revinssent lui en donner connaissance; qu'il irait aussi l'adorer : reprendront-ils donc la route de Jérusalem? Non; ce langage était un langage hypocrite; déchiré par une envie secrète, le tyran s'est artificieusement couvert du manteau de la religion, croyant que c'était un moyen sûr d'arriver à ses fins; il médite en silence la mort du nouveau Roi des Juifs; déjà sa rage meurtrière aiguise le fer sacrilége dont il espère lui percer le sein : et Dieu, qui pénètre les desseins les plus cachés, Dieu, qui se joue de tous les projets humains, de tous les efforts de l'enfer, Dieu les avertit en songe de retourner dans leur patrie par un autre chemin. Des hommes moins remplis de la véritable science, eussent été scandalisés; éblouis par les fausses lueurs de la prudence du siècle, ils se fussent permis de raisonner et de dire : Pourquoi veut-on que nous partions à petit bruit, et que nous nous dérobions comme des fugitifs? Pourquoi nous défend-on de reparaître à une cour et dans une ville dont l'étonnement et l'agitation n'ont pas intimidé notre courage? Si nos jours sont en danger, ou s'il est à craindre que le tyran n'immole à sa haine le nouveau-né, ce n'est donc pas un Dieu, ce n'est donc qu'un faible mortel, bien éloigné d'être revêtu d'un pouvoir suprême. Mais ils n'ont ni ces pensées dans l'esprit, ni ces paroles à la bouche; leur foi, toujours inébranlable, ne sait autre chose qu'obéir avec une humble soumission, et la grâce les trouvera constamment fidèles.

Point de figure plus admirable, plus touchante d'une âme pécheresse, qui a eu le bonheur de rompre ses liens, et de recouvrer sa première innocence. Elle a cherché, elle a trouvé son époux; et, comme l'épouse des *Cantiques*, elle veut le posséder avec un attachement inviolable; jamais aucune créature, aucun événement, aucune contradiction ne pourra l'arracher à son cœur : heureuse, si dès ce moment elle pouvait jouir de sa présence béatifiante dans le séjour de l'immortalité! Mais, puisqu'il est dans l'ordre de la Providence qu'elle habite encore cette vallée de larmes, elle a donc la volonté qui s'oppose à ses vœux, elle achèvera sa course. Les routes qu'elle a eu la folie de parcourir lui sont interdites; elle n'y rentrera plus. Toutes ces occasions funestes, où tant de fois elle a fait les plus tristes chutes, elle les évitera; elle n'aura plus que de l'aversion pour ces vanités séduisantes qui l'ont si souvent trompée; toujours en garde contre ses ennemis, elle ne s'endormira pas un instant, elle veillera scrupuleusement et sans se lasser sur ses sens, sur son esprit, sur son cœur; toutes les injures qu'elle a faites à son Dieu, elle s'efforcera de les réparer en lui offrant, tous les jours de sa vie, l'encens de ses prières, la myrrhe de sa pénitence, l'or de la plus pure charité.

Est-ce de chacun de vous, mes frères, que je fais ici le portrait? Ces dispositions ont-elles été les vôtres depuis que vous avez obtenu la grâce de la justification par le sacrement de pénitence? Votre piété s'est-elle soutenue, votre ferveur ne s'est-elle point refroidie? Les règles de conduite qui vous ont été tracées, les remontrances qui vous ont été faites, vos promesses, vos résolutions, n'avez-vous point eu le malheur de les mépriser? Vous vous en souvenez, qu'au moment où les paroles sacrées de la réconciliation allaient être prononcées sur votre tête, l'ange du Seigneur, le ministre qui avait reçu la déposition de vos fautes, vous dit avec toute l'onction, toute la tendresse dont le zèle peut être capable : Que vous êtes heureux, mon cher frère! que votre âme doit être satisfaite! Vous avez enfin trouvé votre Sauveur, vous allez le posséder : il vous en a coûté bien des peines pour arriver jusque-là : Que vous êtes venus de loin! Quelle distance le péché avait mise entre vous et lui! Voudriez-vous l'abandonner encore, et perdre le fruit de tant de travaux? Je ne le crois pas, je ne dois pas le croire : vous mènerez donc une vie nouvelle, vous le devez. La terre malheureuse où vous gémissez n'est pas votre patrie, elle n'est pour vous qu'un lieu de passage. Regardez là-haut, la voilà votre patrie. Si vous désirez sincèrement y parvenir et y régner avec Jésus-Christ, prenez bien garde de rentrer dans les voies que vous avez quittées. A ces assemblées profanes, où vous n'avez rencontré que des écueils, il faut y renoncer; ces ces amis vicieux qui vous ont entraînés dans le précipice, il faut les éviter; le luxe et les plaisirs qui vous ont amollis d'abord et bientôt après corrompus, il ne faut plus les aimer; ces spectacles pernicieux, qui vous ont gâté l'esprit et le cœur, il ne faut plus les fréquenter; ces brochures impies qui ont em-

poisonné votre vertu, affaibli votre foi, il faut les brûler; cette passion fougueuse qui vous a fait commettre tant d'excès, il faut la mortifier, la subjuguer ; en un mot, il faut que vous ne soyez plus ce que vous étiez autrefois. Devant Dieu, me le promettez-vous? Et vous l'avez promis. Oserai-je vous demander si vous avez rempli vos engagements?... Vous baissez les yeux, vous êtes consternés; c'est que votre conscience vous condamne. Est-il étonnant après cela que nous ayons la douleur de voir toujours les mêmes désordres? Il n'est pas possible à un malade de recouvrer la santé, lorsque, voulant toujours suivre ses caprices, il néglige les remèdes salutaires qui lui ont été prescrits, et que même il s'obstine à rester au milieu de la contagion : il n'est pas plus possible à un chrétien de bien se rétablir et se conserver dans l'état d'innocence, s'il ne s'observe pas, bien moins encore s'il se plaît à respirer l'odeur du vice.

Je vous en conjure, mes frères, entendez mieux vos intérêts. Jésus-Christ, le bon Pasteur, dont la patience devrait être lassée, vous invite encore par mon ministère, à revenir au bercail ; profitez du moment où son étoile brille à vos yeux, et à l'exemple des mages, allez lui offrir votre cœur ; mais un cœur plus sincère que par le passé. Si vous remettez l'entreprise à un autre temps, peut-être sera-t-il trop tard ; peut-être le flambeau qui vous éclaire va bientôt s'éteindre. Montrez du courage et de la fermeté dans l'exécution, la grâce secondera vos efforts, et, quelque nombreux, quelque puissants que soient les ennemis de votre salut, vous aurez la force de les fouler aux pieds. Quand enfin vous aurez obtenu votre réconciliation, veillez et priez, faites en sorte de ne plus être infidèles. Défiez-vous de vous-mêmes ; une fatale expérience vous a suffisamment appris combien est grande la fragilité de votre nature, combien il est facile de vous surprendre. Surtout ne vous flattez jamais, eussiez-vous fait les plus grands progrès dans la vertu, que vous serez plus forts que vous ne l'avez été en telle ou telle occasion périlleuse ; une nouvelle chute, plus terrible que les précédentes, serait le châtiment de votre témérité. Ce sera pour vous une mesure nécessaire, conséquemment un devoir indispensable, de prendre et de suivre constamment un autre chemin que celui où vous avez marché, si vous voulez arriver à la céleste patrie. Puisse le Seigneur vous y conduire !

C'est là votre désir, chrétiens, mes frères, je ne dois pas en douter; l'empressement avec lequel vous vous êtes rendus à mes instructions, l'attention respectueuse avec laquelle vous les avez entendues, sont bien une preuve que vous avez la soif et la faim de la justice. Puissent les vérités que je vous ai prêchées, puissent-elles se graver profondément dans vos âmes, et devenir la règle constante de vos mœurs ! Je remporte cet espoir consolant, et ma joie serait à son comble sans un affligeant souvenir que je ne puis éloigner. La mission que j'achève aujourd'hui, n'est-elle point la dernière que j'avais à recevoir du vénérable prélat (5) que nous avons au milieu de nous ? Je ne m'accoutume point à cette idée. Sa science et ses vertus, nous les retrouverons dans son successeur (6), je le sais, et il n'est personne qui n'ait applaudi au choix du monarque; mais le cœur ne calcule point en avare ; on mettrait à la place des objets qu'on lui ôte d'autres objets plus précieux par eux-mêmes, qu'on lui laisserait toujours des regrets; il ne veut rien perdre de ce qu'il aime. Heureuses les brebis qui vont avoir un si bon pasteur ! Fasse le ciel, pour l'honneur du sacerdoce, qu'il soit longtemps à leur tête ! fasse le ciel qu'il y trouve toutes les consolations du saint ministère ! Et nous, mes frères, profitons de ses leçons et de ses exemples, c'est le moyen de nous assurer des couronnes dans le séjour de l'immortalité que je vous souhaite avec la bénédiction de sa Grandeur.

SERMON XX.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Jésus au jardin des Oliviers ; dans Jérusalem, et enfin au Calvaire.

Nos autem prædicamus Christum crucifixum. (I *Cor.*, I, 23.)

Nous prêchons Jésus crucifié.

Devait-il donc mourir sur la croix, le juste par excellence, roi des nations, le pasteur d'Israël ? Devait-il expirer dans les opprobres et les tourments, ce Messie chéri que tant de fois le ciel propice avait promis au monde coupable, que le monde coupable avait attendu depuis tant de siècles, qu'il avait appelé par tant de vœux et de soupirs? Les vertus sublimes qui avaient éclaté dans sa personne, les faveurs sans nombre que sa main libérale avait distribuées, toutes les merveilles qui avaient signalé sa puissance, ne devaient-elles pas le garantir du plus ignominieux de tous les supplices ?

Sans doute, mes frères, ils ont été bien injustes, les auteurs de sa mort, et leur conduite est odieuse, incompréhensible. Mais il était arrêté dans les décrets éternels que non-seulement le Verbe de Dieu se ferait homme et victime pour le salut du monde, mais encore qu'il serait immolé sur la croix, tel était le plan qu'avait adopté le conseil suprême, et la plénitude des temps étant arrivée, il s'est exécuté. Le Juif aveugle ne trouve en ce mystère qu'un sujet de scandale, c'est une folie pour le sage du siècle ; nous, mes frères, nous le prêchons, avec l'Apôtre, comme un des grands objets

(5) Mgr Brault, évêque de Bayeux, nommé à l'archevêché d'Alby.

(6) M. l'abbé de Pradelles, nommé à l'évêché de Bayeux, mais qui mourut avant l'expédition de ses bulles. (*Notes de l'Éditeur.*)

de notre croyance : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.*

Un Dieu crucifié par ses créatures et pour le salut de ses créatures, mystère profond, mystère vraiment impénétrable ! Faible raison, ne sois pas assez téméraire pour y porter la sonde, le plus triste naufrage serait le châtiment de ton orgueilleuse audace. Mais, si nous le considérons des yeux de la foi, qu'il est grand ! qu'il est admirable ! Tout y est charité, tout y est prodige, tout y est digne de la sagesse éternelle.

L'Eglise l'honore chaque année, ce mystère ineffable, par un deuil universel, et c'est pour y prendre quelque part, que votre religion vous rassemble autour du tombeau de Jésus-Christ. Pénétrés de reconnaissance envers un Sauveur qui vous a tant aimés, vous venez entendre l'histoire touchante de son martyre. Mais qui me donnera des couleurs assez vives, un assez riche pinceau, pour en bien exprimer tous les traits. Ne suffirait-il point, mes frères, d'élever au milieu de vous l'image de la croix, et de vous laisser au pied de ce monument d'amour, méditer en silence ? A ce spectacle, j'en suis sûr, des cœurs sensibles comme les vôtres se déchireraient d'eux-mêmes, et vos yeux interprètes fidèles de vos sentiments, deviendraient à l'instant des sources de larmes... Votre piété, je le vois, ne serait pas satisfaite; la pénible tâche que redoute mon impuissance, il me faut l'entreprendre. Loin d'ici toutes les fleurs de l'éloquence profane; pour faire sur des âmes chrétiennes toute l'impression dont elles sont susceptibles, un pareil sujet n'a besoin que de lui-même. Aussi me bornerai-je à vous en faire un simple exposé, en suivant exactement l'Evangile. Nous verrons d'abord Jésus-Christ au jardin des Oliviers, nous l'accompagnerons ensuite dans Jérusalem, et enfin nous monterons avec lui sur le Calvaire : trois théâtres qui vont nous fournir les plus utiles instructions.

Croix de mon sauveur, adorable croix ! nous finirons par vous, par vous nous voulons commencer : soyez notre guide ; c'est sous vos auspices que nous entrons dans la carrière sanglante que nous avons à parcourir. *O crux, ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La Cène est achevée, le sacrement d'amour institué : Jésus qui sait que son heure est proche, sort comme autrefois David de la ville de Jérusalem accompagné de ses disciples, non comme ce prince pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis, mais pour aller les attendre. Arrivé à Gethsémani, il se retire, suivant sa coutume, dans le jardin des Oliviers pour prier, ne prenant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, soit parce qu'il les honore d'une confiance particulière, soit parce qu'ayant été les témoins de sa gloire sur le Thabor, ils sont plus capables de soutenir la sombre alternative qu'il est sur le point d'éprouver. Ce fut dans un jardin, remarque saint Cyrille, que prirent naissance les malheurs du genre humain ; c'est dans un jardin que commence la passion de celui qui doit en être le réparateur. En effet, il ne fut pas plutôt entré dans ce jardin, qu'abattu, languissant, consterné, plongé dans un océan de douleurs : *Mon âme*, dit-il à ses disciples, *mon âme est triste jusqu'à la mort : « Tristis est anima mea usque ad mortem. » Restez ici, veillez avec moi : « Sustinete hic et vigilate mecum. »* (*Matth.*, XXVI, 38.) » Est-ce Jésus, mes frères, est-ce lui qui montre tant d'accablement et de faiblesse? Est-ce lui qui se plaint que son âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem?* Lui qui tant de fois a parlé des tourments qui l'attendaient, sans paraître les redouter? Lui qui tout à l'heure disait de sang-froid qu'il s'en allait à la mort selon qu'il était écrit? (*Luc.*, XVIII, 32.) Lui qui était dans l'impatience de voir s'accomplir le baptême de sang dont il devait être baptisé? Est-ce lui qui, comme vaincu par le chagrin, l'ennui, la frayeur, semble implorer le secours de ses disciples : *Sustinete hic et vigilate mecum?* C'est lui-même, chrétiens : il est Dieu, mais il est homme. Combien de fois déjà n'a-t-il pas voulu paraître l'un et l'autre? Comme homme, il a souffert la faim ; n'a-t-il pas, comme Dieu, multiplié les pains ? Comme homme, il a pleuré Lazare mort ; comme Dieu ne l'a-t il pas ressuscité? C'est encore parce qu'il est homme et Dieu, que maintenant il est dans la désolation. Si la raison s'étonne de le voir plus homme que jamais, elle va le voir aussi, si j'ose m'exprimer de la sorte, elle va le voir plus Dieu que jamais.

Parce qu'il est Dieu, rien ne peut lui être caché : toutes les horreurs qu'on lui prépare viennent donc à la fois se peindre dans son imagination ; et parce qu'il est homme il n'envisage cet affreux tableau qu'en frémissant; il le veut ainsi, l'insensibilité n'est pas une vertu. Entendez-le par la bouche du Roi-Prophète : *Les douleurs de la mort m'ont environné : « Circumdederunt me dolores mortis. »* (*Psal.* XVII, 5.) Je ressens par avance tout ce que la rage d'un peuple féroce va me faire souffrir, dans les différentes circonstances de ma passion, dans les diverses parties de mon corps ; déjà j'entends toutes les injures, toutes les imprécations, tous les blasphèmes qu'il va vomir contre ma personne ; déjà j'aperçois les verges, la colonne, les clous, le marteau, la croix; déjà j'expire : *Circumdederunt me dolores mortis.* Quel est encore le sujet de sa tristesse? Le même Prophète nous le dit, c'est ce déluge de crimes dont il est inondé : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Ibid.*) D'un coup d'œil il parcourt tous les siècles passés, tous les siècles à venir ; il y découvre les péchés de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les peuples, de tous les hommes ; bien différent de ces pécheurs insensibles qui portent si facilement une somme entassée de crimes, un seul serait pour lui le plus insupportable fardeau ; et il les voit tous sur sa

tête! Toutes les iniquités qui ont souillé, qui souilleront la terre, deviennent sa dette, aucune d'elles ne peut échapper à son esprit, chacune d'elles fait à son cœur la plaie la plus profonde : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII, 5.) Concevez, si vous le pouvez, quel est son amour pour son Père, dont il connaît toutes les amabilités, toutes les perfections infinies, et qui est offensé par le péché ; concevez combien il déteste le péché dont il connaît toute la malice, toute l'ingratitude, dont il est l'ennemi par essence ; vous concevrez quelle est sa tristesse : amour de Jésus pour son Père, amour sans mesure ; haine de Jésus pour le péché, haine sans bornes; tristesse de Jésus, tristesse inconcevable.

Mais, de toutes les considérations qui l'occupent, voici surtout celle qui l'afflige: il prévoit que son sacrifice, quoique d'un mérite surabondant pour racheter tous les hommes, sera inutile pour le grand nombre, sera même pour eux le sujet d'une plus rigoureuse condamnation. C'est donc en vain, se dit-il à lui-même, c'est en vain que j'aurai tout fait pour venger la gloire de mon Père, pour sauver ce qui était perdu. Ce peuple que j'avais choisi, par préférence, pour être spécialement mon peuple : ce peuple que j'ai comblé de bienfaits, que je n'ai cessé d'appeler par les plus pressantes invitations, par une infinité de miracles; ce peuple à qui j'ai offert les prémices de mon Evangile, je le vois s'obstiner, s'aveugler, s'endurcir : il faudra que je le réprouve. Ma religion, je la vois triompher de toute la sagesse des philosophes, de toutes les puissances de la terre, de tous les efforts de l'enfer; je la vois briser les idoles, s'élever avec majesté dans toutes les contrées du monde : mais je vois les mœurs dissolues du paganisme se conserver et se perpétuer parmi les chrétiens ; je les vois, les ingrats! se livrer sans rougir à toutes les passions, se plonger dans tous les vices ; je les vois, dans le délire d'une raison dépravée, combattre avec opiniâtreté les dogmes et les pratiques de mon Eglise, nier audacieusement mon existence et celle de mon Père, ne vouloir pas souffrir qu'on nous honore ; et la plupart mourront impénitents, je serai forcé de les bannir éternellement de ma présence. Je vois une multitude d'infidèles qui ne me connaîtront jamais ; ils auront pu me connaître ; je leur eusse envoyé des apôtres, j'eusse fait des miracles en leur faveur, s'ils avaient voulu suivre cette loi que j'ai gravée dans leur âme comme dans celle de tous les hommes; mais ils auront étouffé ma voix pour s'abandonner à tous les désirs d'une nature corrompue, ils seront inexcusables, ils seront perdus. Oh! qu'il m'est dur ce souvenir importun que je ne puis éviter! Mon âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem!* (*Matth.*, XXVI, 38.)

Telles sont les causes du trouble et de la tristesse de l'Homme-Dieu. D'ailleurs, il nous l'a dit, c'est du cœur que sort le péché (*Matth.*, XV, 18); c'est là qu'il se forme; et, avant d'en porter la peine dans sa chair, il l'expie par le brisement du cœur. A l'exemple de cet illustre pénitent, ce pénitent si généreux qui n'avait rien à pleurer pour lui-même, apprenons que le cœur étant le premier coupable, le cœur doit être le premier puni; apprenons, par la grandeur de sa contrition, jusqu'où doit aller la nôtre; apprenons que cette douleur passagère qui ne fait qu'effleurer l'âme ne peut être suffisante pour nous obtenir le pardon. Poursuivons. Accablé de ces pensées déchirantes, Jésus se met en prière. C'est en secret qu'il faut prier; il s'écarte un peu des trois disciples qui sont avec lui. Etant donc seul avec Dieu : *Mon Père*, lui dit-il du plus profond de son âme, *mon Père, s'il est possible : « Pater mi, si possibile est, » faites que ce calice passe loin de moi : « transeat a me calix iste. »* (*Matth.*, XXVI, 39.) Mais il est écrit dans le livre éternel que je ferai votre volonté, qu'elle se fasse, je le demande, et non pas la mienne : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*) Prière inutile, il n'est pas écouté. Une seconde fois il la répète, il la répète encore : Mon Père, faites que ce calice passe loin de moi; mais que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.* C'est en vain, son Père est inexorable, et ce calice, tout amer qu'il est, il le boira jusqu'à la lie. A ce moment il soupire, il s'émeut, il s'agite, il frissonne, il chancelle, il tombe; une sueur de sang coule de ses membres, son âme agonisante semble prête à quitter son corps, il expirerait si un envoyé du ciel n'arrivait à son secours : *Apparuit angelus de cœlo confortans eum.* (*Luc.*, XXII, 43.) C'est ainsi, mes frères, que celui dont on verra les disciples affronter un jour tous les dangers, braver toutes les tortures, tremble et recule à la vue de la mort; parce qu'alors ils seront soutenus par son bras divin, et qu'il est ici comme enveloppé de nos faiblesses et de nos langueurs.

Mais que de leçons utiles, chrétiens mes frères, Jésus-Christ craint la mort, il voudrait être exempt de la subir, c'est l'humanité qui parle : il n'est donc pas défendu de craindre les maux et les disgrâces de la vie, d'en désirer l'éloignement ou la cessation, de mettre tout en œuvre pour s'en garantir ou s'en délivrer; c'est même le sentiment de la nature qui fuit avec horreur tout ce qui tend à sa destruction, chacun de nous le trouve dans la sienne, et, à nous considérer sous ce rapport, nous avons un trait de ressemblance avec l'Homme-Dieu. Mais à qui s'adresse-t-il dans sa prière? Il s'adresse directement à son Père : est-ce là notre conduite? Est-ce dans le sein du Père céleste que nous déposons nos chagrins, nos difficultés? Est-ce dans sa clémence que nous plaçons notre confiance? N'oublions-nous point que c'est lui qui fait le riche et le pauvre, qui blesse et qui guérit, qui abat et relève, pour ne chercher que dans la faiblesse des créatures le soulagement et la consolation? Si, par un mouvement de piété, nous implorons son assistance, notre prière

a-t-elle tous les caractères de celle du Sauveur? Est-elle faite, comme la sienne, dans le silence de la retraite? C'est là que nous parlons au cœur de Dieu, et que Dieu veut parler au nôtre. Est-elle accompagnée de cette humilité profonde que Jésus manifeste même dans son attitude? Il est prosterné, il a la face contre terre : ce n'est qu'à ceux qui sont humbles que s'accordent les grâces. Est-elle aussi fervente et persévérante? Il prie jusqu'à trois fois, et toujours avec de nouveaux efforts : c'était nous dire qu'il faut importuner, fatiguer le ciel, lui arracher à force d'instances ses dons et ses bienfaits. A-t-elle enfin cette résignation parfaite qui fait encore, ce semble, le premier mérite de celle de l'Homme-Dieu? Vous l'avez entendu : Mon Père, qu'il en soit fait, non comme je le veux, mais comme vous le voulez: *Fiat voluntas tua.* Oui, mes frères, si telles étaient nos dispositions, ou nous le verrions s'apaiser et mettre bas les verges, ou, par une plus grande faveur, une visite de sa part nous encouragerait, nous fortifierait, et tout courbés sous le poids de l'infortune la plus désespérante, nous trouverions le bonheur et la joie : *Apparuit angelus confortans eum.*

Pendant une agonie si pénible, Jésus conserve encore une partie de son cœur pour ses apôtres : c'est un vrai père qui, au plus fort de la tribulation, ne peut oublier ses enfants. Trois fois il interrompt sa prière pour venir leur donner un avertissement dont il sait qu'ils ont besoin. Toujours il les trouve endormis, la tristesse les accable. Quoi, leur dit-il, vous dormez! *Vous n'avez pas pu veiller seulement une heure avec moi : « Sic non potuistis una hora vigilare mecum!* (*Marc.*, XIV, 37.) Comment pourrez-vous donc rester inébranlables, et ne pas manquer à la fidélité que vous m'avez promise? «*Veillez et priez :* «*Vigilate et orate;* » il est à craindre que la faiblesse de votre chair ne démente bientôt le courage de votre esprit : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* (*Ibid.*, 38.) Il faut veiller sans cesse pour ne pas être vaincu par la tentation, il faut faire tout ce que l'on peut; mais comme on ne peut pas tout, ce que l'on ne peut pas il le faut demander par la prière : *Vigilate et orate.* A combien de chrétiens Jésus-Christ ne pourrait-il pas faire le même reproche qu'il faisait à ses apôtres? Vous n'avez pu veiller une heure avec moi! On s'endort, on se réveille, on s'endort encore, et on est surpris, on succombe. Souvenez-vous-en, mes frères, sans la prière et la vigilance, votre défaite est certaine; veillez et priez, vous serez invincibles : *Vigilate et orate.*

L'importante leçon que les disciples viennent de recevoir ayant été infructueuse, le Sauveur, pour les exciter davantage à la vue du péril, pour leur donner en même temps une nouvelle preuve que tout ce qu'ils verront arriver lui est connu, leur dit qu'il touche à l'instant où il doit tomber entre les mains des pécheurs, qu'il faut se lever et aller au-devant d'eux : *Surgite, eamus.* (*Matth.*, XXVI, 46.) Il n'a pas achevé ces mots, qu'il vient à paraître une cohorte de soldats avec un grand nombre de gens armés, et munis de flambeaux; ils appréhendent qu'il ne résiste, ou qu'à la faveur des ténèbres il ne leur échappe. Mais quel est celui que je vois à la tête de cette troupe? Est-ce un pharisien ou un des princes des prêtres? Est-ce un des magistrats de Jérusalem? O ciel! c'est Judas, un des douze du sacré collége. Détestable monstre! tu as donc persisté dans ton noir projet! L'avertissement charitable de celui que tu livres, le souvenir de ses bienfaits ne t'a donc pas retenu? La dignité sublime à laquelle il t'avait élevé, la voilà donc abdiquée? Le trône où tu devais t'asseoir pour être un des juges des tribus d'Israel, il sera donc pour un autre? Que tu ne fusse pas né, ton sort serait meilleur : *Bonum erat ei si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Qui a pu, chrétiens, faire d'un apôtre un apostat, un chef d'assassins? L'avarice : de quoi l'homme n'est-il pas capable, lorsqu'il se laisse subjuguer par quelque passion? Jusqu'à quel point il s'avilit et se déshonore! Voyons la réception qui lui sera faite.

Celui auquel vous me verrez donner un baiser, avait-il dit aux Juifs, est l'homme que vous cherchez; saisissez-le et l'emmenez avec précaution : car il craignait, le traître, que l'entreprise ne réussît mal, et qu'il ne fût privé des trente deniers qui devaient être le salaire de son crime. Il s'approche donc de Jésus, il le salue et lui donne un baiser : *Et osculatus est eum.* (*Ibid.*, 49.) *Mon ami*, lui répond Jésus, *qu'êtes-vous venu faire ici?* « *Amice, ad quid venisti?* » (*Ibid.*, 50.) Que dites-vous, Seigneur? Vous l'appelez votre ami! Vous ne savez donc pas ce qui se passe dans son âme? Vous ne savez donc pas que sous les apparences de l'amitié la plus sincère il cache tout le poison de la haine et de la perfidie? Le baiser qu'impudemment il vous donne, vous ne savez donc pas que c'est le signal de votre captivité? Au contraire, Jésus sait parfaitement tout cela; il sait qu'il n'est pas aimé de Judas; cependant ce tendre maître l'aime encore, et il voudrait, par le doux nom d'ami, il voudrait amollir la dureté de son cœur : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? Je le sais, vous venez pour me trahir; mais réfléchissez sur votre démarche, ayez honte d'un pareil ministère : vous connaissez ma bonté, reconnaissez votre faute, repentez-vous, rentrez dans le devoir, et je vous pardonne : *Amice, ad quid venisti?* Ces paroles de douceur ne le touchent pas; sera-t-il également insensible aux reproches? O Judas, continue le Sauveur, *vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser!* (*Luc.*, XXII, 48.) Vous, que je regardais comme un autre moi-même; vous, que j'avais choisi pour être le confident de tous mes secrets, le dépositaire, le dispensateur de mes trésors; vous, que j'admettais à ma table pour vous y nourrir des mets les plus délicieux, vous me trahissez, et vous me trahissez par un baiser! *Juda, osculo Filium hominis tradis!* Il n'est pas encore ému; tout autre que lui se précipiterait aux genoux du Sauveur.

Peut-être enfin va-t-il céder à la force des miracles. Jésus marche au-devant de la troupe; et, avant de se laisser prendre comme un agneau, il se fait connaître pour le lion de la tribu de Juda (*Apoc.*, V, 5): *Qui cherchez-vous?* dit-il d'un ton ferme. « *Quem quæritis?* » (*Joan.*, XVIII, 4.) On lui répond: Jésus de Nazareth. *C'est moi*, dit-il, « *Ego sum.* » (*Ibid.*, 5.) A cette voix qui rendit la poussière féconde, qui fit taire les aquilons, qui calma les flots, qui brise les cèdres, qui pulvériserait les montagnes, à cette voix toute-puissante ils sont terrassés comme d'un coup de foudre. Bientôt ils se relèvent, parce que la même voix qui les a renversés par terre le leur permet, et ils se jettent sur le Sauveur. Sur-le-champ Pierre tire courageusement l'épée, frappe Malchus et le blesse. Jésus, qui ne sait que faire du bien à ceux qui lui font du mal, touche Malchus, et Malchus est guéri. Eh bien, le malheureux Judas, toujours immuable comme un rocher contre lequel ni la furie des mers, ni l'impétuosité des tempêtes ne peut rien, le malheureux Judas voit tous ces prodiges et ne revient pas à lui-même! Son aimable maître épuise tous les artifices de sa miséricorde pour le reconquérir, et le perfide ne se rend pas! Il est un temps où l'on ne se corrige plus, quoique toujours on en ait le pouvoir. Savez-vous, mes frères, ce qui l'a conduit à un état si déplorable? C'est, prenez-y bien garde, c'est l'abus des grâces extraordinaires dont il a été favorisé; c'est, plus que tout, la pâque sacrilége qu'il a faite.

Il n'appartient qu'au prince de se servir de l'épée, et le Sauveur ne veut pas que Pierre repousse la force par la force; les ministres de l'Evangile ne doivent connaître d'autre glaive que celui de la divine parole; si on les persécute, qu'ils sachent souffrir et mourir à l'exemple de leur chef. Remettez, lui dit-il, votre épée dans le fourreau: n'ai-je pas toute la milice céleste à ma disposition? Et ne faut-il pas que les Ecritures s'accomplissent? Par là il leur montre encore que tout ce qui se passe est d'accord avec sa volonté. Il adresse ensuite ce reproche à ceux des anciens et des princes des prêtres qui accompagnent les soldats: Vous venez en armes et pendant la nuit vous saisir de moi comme d'un voleur, que votre conduite est folle! Vous ne m'avez point arrêté lorsque j'enseignais publiquement au milieu de vous: inutilement l'eussiez-vous tenté, l'heure n'était pas arrivée; maintenant elle l'est et pour vous et pour la puissance des ténèbres; vous pouvez tout, excepté sur mes disciples que vous n'arrêterez pas: *Sinite hos abire.* (*Joan.*, XVIII, 8.) Ce ne fut qu'après cette parole qu'ils le chargèrent de chaînes et l'emmenèrent. Il avait dit que, le pasteur frappé, les brebis seraient dispersées; aussi ne reste-t-il autour de sa personne que les ministres du démon. Où êtes-vous, disciples d'un si bon maître? Sa compagnie avait autrefois tant de charmes pour vous! Vous le suiviez avec tant d'empressement lorsqu'il faisait l'admiration des peuples! Vous paraissiez avoir pour lui tant d'attachement et de zèle! Courageux comme des lions, vous demandiez, il n'y a pas longtemps, à combattre et à le venger! Lâches déserteurs, où êtes-vous donc? Où sont-ils les chrétiens qui veulent partager les humiliations et les souffrances de leur chef? Où sont-ils dans le monde les amis de l'adversité? Soyez puissant et riche, ayez des honneurs, des places, des grâces à distribuer; on vous exprime le dévouement le plus parfait, on est à vos ordres, on prévient vos désirs. La fortune vient-elle à vous maltraiter? vous restez seul à lutter contre ses rigueurs, seul à dévorer vos chagrins: les amis viennent avec la prospérité, avec la prospérité ils s'en retournent. Nous, mes frères, ne prenons pas la fuite; suivons Jésus devenu captif pour nous rendre la liberté, et ne soyons pas spectateurs oisifs de la pénitence publique que, pour réparer nos scandales, il va faire dans Jérusalem. *O crux, ave*, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'elle est grande l'instabilité du peuple! Qu'il passe facilement de l'enthousiasme à la fureur! Jésus-Christ entra dans Jérusalem il n'y a que cinq jours: les murs retentissaient alors de cris d'allégresse, de cantiques de louanges et de bénédiction; la terre, sur son passage, était couverte de vêtements et de rameaux; tous jusqu'aux enfants voulaient avoir part au triomphe; jamais jour ne fut un plus beau jour. Aujourd'hui, qu'il rentre dans cette même ville, il n'a pour cortége que des soldats et des malfaiteurs; il est enchaîné, poursuivi comme un criminel qu'on traîne devant ses juges; l'écho des airs ne répète plus que des clameurs et des hurlements, que des imprécations et des blasphèmes. Qu'est-ce donc que la faveur de ce peuple? Un éclair qui tout à coup éblouit vos regards, et vous laisse aussi vite dans la plus noire obscurité; une vague impétueuse qui vous élève subitement jusqu'aux astres, et vous replonge aussitôt dans le plus profond des abîmes: vous êtes aujourd'hui l'idole qu'on adore, demain peut-être un infâme qu'on traîne au gibet.

D'abord on mène Jésus chez Anne, seulement pour donner à ce vieillard la satisfaction de le voir; de chez Anne chez Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là, et chez qui les anciens et les docteurs étaient assemblés. C'était Caïphe qui, dans un conseil où on délibérait sur les mesures à prendre contre Jésus, avait dit qu'il était à propos qu'un homme mourût pour empêcher la nation de périr. (*Joan.*, XI, 50.) Il avait raison, et il ne disait pas cela de lui-même, et il disait encore trop peu. Depuis cette époque la mort du Sauveur était décidée. Conséquemment, ce n'est pas un accusé dont on vient instruire le procès, c'est un innocent que l'on veut perdre: si on observe en apparence quelques formalités, c'est uniquement pour colorer l'injustice qu'on veut commettre; tout ce qui va se dire et se faire sera la production de la haine et de l'envie.

Cherchant donc des prétextes pour lui donner les caractères les plus odieux et faire prononcer sa mort, Caïphe l'interroge sur sa doctrine; il ne lui parle point de ses miracles, ce sont des faits qui publient sa divinité d'une manière trop frappante. A cela Jésus répond, mais avec la plus grande modestie, moins pour se défendre que pour défendre la vérité : Pourquoi me faire cette question? J'ai toujours parlé publiquement depuis trois ans que je prêche; j'ai enseigné dans le temple, au milieu des Juifs, et non pas en secret. Que n'interrogez-vous ceux-là mêmes que vous voyez devant vous? Ils m'ont entendu, ils savent ce que c'est que ma doctrine; qu'ils parlent; ce sont mes ennemis, mais je ne les récuse pas. La réponse ne peut être ni plus juste ni plus sage. Là-dessus cependant un officier s'avance, et brutalement lui décharge un soufflet. Un soufflet! de tous les affronts le plus piquant et le plus sensible! Un soufflet dans la salle du grand prêtre, aux yeux d'une assemblée nombreuse! Un soufflet! de la main d'un vil esclave sur la bouche sacrée du Fils de Dieu! Et, tout-puissant qu'il est, il ne tue pas d'un de ses regards l'exécrable auteur d'un pareil forfait! Et il ne commande pas au feu du ciel de tomber pour le réduire en cendres! Ils ne seraient pas si modérés, nos prétendus héros qui s'imaginent, parce que l'orgueil a jugé en dernier ressort, que l'ignominie du soufflet ne peut être pardonnée; mais Jésus, qui n'a pas la fausse idée qu'ils ont de la grandeur d'âme, aime mieux, dit saint Augustin, nous donner une leçon de patience, cette patience par laquelle il a vaincu le monde, que de manifester la puissance par laquelle il l'a créé : immobile au milieu des insultes, je ne le trouve ni moins grand ni moins admirable, dit saint Chrysostome, que quand je le vois arracher d'entre les bras de la mort les victimes qu'elle s'était immolées. *Si j'ai mal parlé*, réplique-t-il avec douceur, *faites-moi voir le mal que j'ai dit; si, au contraire, j'ai bien parlé pourquoi me frappez vous?* (*Joan.*, XVIII, 23.)

Cependant on cherche de faux témoins; on n'en trouve pas. Il s'en présente plusieurs; mais ceux-ci n'ont à dire que des calomnies trop évidentes, ceux-là n'ont à faire que des dépositions qui ne peuvent être d'un assez grand poids pour engager, même un païen tel que Pilate, à signer un arrêt de mort; d'autres encore rapportent des faits un peu plus importants; mais ils sont en contradiction : presque toujours l'iniquité se dément elle-même. Remarquez, mes frères, la probité de ces juges : il serait de leur devoir de tout approfondir pour connaître la vérité, et ils n'ont pour but que de mettre le mensonge à la place de la vérité; ils devraient être les fléaux du faux témoignage et des faux témoins, et ils en sont les fabricateurs. Viennent enfin deux méchants qui déposent : Il a dit, nous l'avons entendu, qu'il pouvait détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. Ce ne sont pas là ses termes. Jésus a bien dit : *Détruisez ce temple*; il parlait de son propre corps, et non du temple de Jérusalem, car il a ajouté : *je le ressusciterai en trois jours* (*Joan.*, II, 19); en cela qu'y a-t-il de répréhensible? Toute cette trame est marquée au coin de l'injustice et de l'absurdité. Aussi ces inculpations ne sont réfutées que par un paisible silence : que Caïphe s'emporte et s'agite contre la bienséance qu'il doit à sa dignité; que par un mouvement subit il se lève pour presser Jésus de répondre, n'importe, Jésus ne sort point de sa grande modération, il ne profère pas un seul mot. Silence plus éloquent que tous les discours! Convient-il, après cela, que des chrétiens répondent aux injures par des injures? Convient-il que, s'abandonnant à leur humeur, ils ne puissent digérer une calomnie, une parole peu discrète, sans s'être donné la triste satisfaction de l'invective?

Ennuyé de voir que l'affaire n'avance pas, Caïphe se retire et, laissant Jésus entre les mains de la multitude, il va chercher de nouveaux moyens de le perdre. Qui pourrait dire tout ce qui se passa pendant cette affreuse nuit? Représentez-vous, mes frères, ce dont est capable une populace mutinée, parce qu'on lui a fait accroire qu'on en veut à son bonheur et à sa liberté; une populace enhardie, soutenue, excitée par les manœuvres de ceux-là même qui sont établis pour réprimer sa licence. Est-elle retenue par la pudeur, touchée par la pitié? Hélas! vous le savez, quand une fois elle peut impunément tout commettre, elle commet tout ce qu'elle peut.

Au point du jour le conseil se rassemble. Les pharisiens n'ont pas réussi par la voie des témoins, ils en vont prendre une autre qui ne peut manquer d'avoir le succès qu'ils désirent. En plusieurs occasions Jésus s'est dit le Fils de Dieu; ils croient donc qu'en lui demandant si vraiment il l'est, ce sera lui tendre un piége où certainement il sera pris : qu'il dise oui, qu'il dise non, il faudra qu'il périsse. Dira-t-il oui? il sera traité de blasphémateur, et, selon la loi, le blasphémateur mérite la mort. Dira-t-il non? il ne le dira pas; mais s'il le disait, la preuve est facile à faire, et il sera condamné. En conséquence ils le font venir, et d'un air de bienveillance ils lui disent : *Si vous êtes le Fils de Dieu, avouez-le : Si je vous le dis*, répond le Sauveur, *vous ne me croirez pas.* (*Luc.*, XXII, 66, 67.) Croiront-ils à sa parole ceux qui n'ont pas voulu croire à ses miracles? Si j'entreprends de vous le démontrer en vous interrogeant à mon tour, vous ne me répondrez pas, vous ne m'élargirez pas. Cette réponse n'a garde de les satisfaire. Caïphe, à qui nécessairement il en faut une autre, prend la parole et le somme, au nom du Dieu vivant, de dire s'il est le Christ. Il ne pouvait mieux s'y prendre pour avoir une réponse; au nom de son Père Jésus-Christ parlera, et il dira ce qu'on veut qu'il dise, parce que c'est la vérité. *Vous l'avez dit, je le suis*, répondit-il : *Tu dixisti, ego sum.* (*Ibid.*, 70.) A ces mots, Caïphe entre en fureur, il déchire ses vêtements et il s'écrie :

Il a blasphémé, vous l'avez entendu, qu'avons-nous besoin de témoins ? (*Matth.*, XXVI, 65.) Indigne pontife, modérez, modérez vos transports; cette réponse n'est point un blasphème; il est vrai que Jésus est le Fils de Dieu, vous ne devriez pas en douter, et vous le verrez, comme il vous le dit, revenir un jour porté sur un nuage, assis à la droite de son Père, pour régler l'éternelle destinée de tous les hommes : vous le jugez aujourd'hui, le voilà captif devant vous; mais alors il reprendra ses droits. Effrayé, tremblant, désespéré, vous paraîtrez devant lui, et il vous jugera dans toute la rigueur de sa justice. Le Sauveur avait bien dit qu'ils n'allaient pas le relâcher : cet aveu, qui ne pouvait être plus formel, ni plus capable de jeter la terreur dans leur âme, ne fait que les animer davantage, et, par l'influence de Caïphe, tous, faisant en même temps la fonction d'accusateurs, de témoins et de juges, tous déclarent d'une commune voix qu'il est digne de mort : *Reus est mortis.* (*Ibid.*, 66.) Aussitôt on le frappe, on lui couvre la figure de crachats, on renouvelle toutes les infamies, toutes les atrocités qui ont eu lieu pendant la nuit. Tant de violence et d'iniquité nous soulève, nous révolte, nous n'y pensons qu'avec horreur; en cela nous sommes justes, mes frères, mais soyons plus justes encore; tournons notre indignation contre nous-mêmes, et, détestant sincèrement la cause qui a produit de si terribles effets, déchirons, non pas nos vêtements, comme Caïphe, mais déchirons nos cœurs.

Pierre, qui avait toujours suivi de loin, était enfin parvenu jusqu'à la maison du grand prêtre, et il se trouve ici confondu avec les Juifs assemblés dans la cour : nouveau sujet de douleur pour Jésus. Faible apôtre, que faites-vous là? ah! que je vous revois avec peine. C'est la présomption, la curiosité qui vous amène, votre démarche vous coûtera cher. Une servante l'ayant considéré, vient à lui dire : Vous étiez aussi avec cet homme? Je ne le connais pas, répond-il; je ne sais ce que vous dites. Jusqu'à trois fois il le renie, il jure qu'il ne le connaît pas : *Non novi hominem.* (*Ibid.*, 72.) Il a bien vite changé de langage : hier, il promettait à son divin Maître qu'il mourrait plutôt que de lui être infidèle, et ce grand courage succombe à la voix d'une simple femme! Quelle est donc la vertu qui pourra compter sur elle-même?

Mais il a si bien réparé sa faute qu'on pourrait presque l'appeler une heureuse faute; c'est une ombre dans un tableau, qui fait ressortir les couleurs avec plus d'éclat. A peine a-t-il achevé ses protestations et ses serments, que Jésus, aussi touché du malheur de son disciple, qu'affligé de voir qu'il l'a méconnu, jette sur lui un regard de miséricorde. Ce regard victorieux est un trait qui lui perce le cœur; il reconnaît son crime, il le déteste; promptement il quitte le lieu fatal où son innocence a fait naufrage, on ne l'y reverra plus; et, s'abandonnant à toute sa douleur, il ne trouve de consolation que dans l'amertume de ses larmes. Vous, qui tant de fois, à la voix où à la vue d'une femme, avez imité Pierre dans sa chute, vous que l'œil du Seigneur poursuit et recherche avec la plus tendre sollicitude, vous qui n'avez pas encore laissé tomber une seule larme, et qui en auriez des torrents à répandre, instruisez-vous à l'exemple de cet apôtre; sa promptitude à correspondre à la grâce, sa fuite précipitée de l'occasion malheureuse qui l'a perdu, la sincérité de son repentir, vous tracent ce que vous avez à faire; et, si vous ne le faites pas, le désespoir du traître Judas, qui se réprouve lui-même, vous annonce ce que vous avez à craindre. Ici, changement de scène.

Le matin, les Juifs emmènent le Sauveur lié, pour donner au peuple un pressentiment de sa mort, et ils vont le livrer à Pilate. Comme Pilate est pour eux un homme profane, ils n'entrent pas dans son palais, ils se croiraient impurs; mais ils verseront sans scrupule le sang de l'innocent : le grand art des hypocrites est de couvrir du masque imposteur de la plus austère vertu tout ce qu'il y a de plus odieux dans le vice. Pilate sort, et, venant à eux : De quoi accusez-vous cet homme, leur demande-t-il? De cette manière oblique qui caractérise si bien la mauvaise foi, ils lui répondent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas amené devant vous. Un malfaiteur! jamais ils n'ont pu lui reprocher que ses miracles : *Hic homo multa signa facit.* (*Joan.*, XI, 47.) Plus équitable que les prêtres, Pilate ne veut pas le condamner sur leur parole; il sait d'ailleurs qu'ils le haïssent, la réputation qu'il s'est acquise ne lui est pas inconnue; il voudrait bien ne pas connaître d'une pareille cause : *Prenez-le*, leur dit-il, *et le jugez vous-mêmes selon votre loi.* (*Joan.*, XVIII, 31.) Mais comme ils veulent absolument le faire mourir, et qu'ils ne le peuvent si Pilate ne les y autorise, ils lui font une réponse plus directe. Vous allez l'entendre : C'est un homme qui pervertit le peuple par une doctrine contraire à la loi; et elle ne tend, cette doctrine, qu'à faire observer la loi dans la perfection; il empêche de payer le tribut à César; et il a déclaré publiquement qu'il fallait rendre à César ce qui appartenait à César. (*Luc.*, XX, 28.) Il se dit roi, il se dit le Christ; il est effectivement l'un et l'autre, et encore on l'a vu prendre la fuite quand on a voulu le faire roi. (*Joan.*, VI, 15.) Ne sont-ce pas là des griefs bien fondés? Pilate n'en fait aucun cas. Cependant le titre de roi, que personne ne pouvait prendre chez les Romains, lui paraît mériter quelque attention; il rentre chez lui, il fait venir Jésus, et lui parle en ces termes : *Etes-vous le roi des Juifs ?* (*Joan.*, XVIII, 33.) Jésus ne le nie pas; seulement il répond que son royaume n'est pas de ce monde; nous avertissant par là que les amateurs des plaisirs et des vanités du monde ne sont pas ses sujets. *Vous êtes donc roi* (*Ibid.*, 37), continue Pilate? Oui, je le suis, mais je ne suis point un roi du monde; je n'y suis venu que pour rendre témoignage à la vérité? Sans compren-

dre ce qu'il entend, Pilate voit bien que Jésus n'est pas fort à craindre pour l'empereur, et brusquement il lui demande : *Qu'est-ce que la vérité?* (*Joan.*, XVIII, 38.) Il n'attend seulement pas la réponse, il n'en est pas digne; aussitôt il va retrouver les Juifs auxquels il déclare qu'il ne le trouve point coupable : *Nullam invenio in eo causam.* (*Ibid.*, 38.) Abandonneront-ils leur projet? Non, sans doute; ils s'efforcent de persuader à Pilate que c'est un homme d'autant plus dangereux, qu'il a déjà séduit toute la Galilée. Ce lâche gouverneur, plût au ciel que la société n'en eût jamais de ce caractère! Ce lâche gouverneur, qui n'a pas la force de protéger l'innocence contre l'iniquité, entendant parler de la Galilée, profite adroitement de cette occasion pour se défaire du Sauveur, et il le renvoie à Hérode, de qui relève la Galilée.

Hérode est satisfait de le voir chez lui, il le regarde comme un personnage extraordinaire, et il se flate qu'en sa considération, il va faire en sa présence quelques miracles. Mais il se trompe. Les miracles ne se prodiguent pas, il ne s'en fait que pour la gloire de Dieu, et non pour récréer la vaine curiosité des grands. Ils en voudraient aussi des miracles, les incrédules de nos jours, et ils n'en auront pas. Aussi peu désireux qu'Hérode de connaître et d'embrasser la vérité, ils ne sont pas plus dignes que lui de voir des miracles. Ne s'en est-il pas fait un assez grand nombre? Les preuves en sont là. Si elle est droite, la raison la plus difficile ne peut les contester; que leur faut-il de plus? L'Evangile a été universellement reçu, il a triomphé de tous les obstacles que le monde et l'enfer lui ont opposés, la cause est donc finie. Parce qu'il n'a pas voulu déployer sa toute-puissance aux yeux d'Hérode, le Sauveur devient un objet de mépris pour ce prince et toute sa cour; il est revêtu d'une robe blanche, comme un insensé, et renvoyé à Pilate. Ames pieuses, consolez-vous; le monde ne donne à votre vertu d'autre nom que celui de petitesse, il se rit de vous voir observer religieusement de saintes et salutaires pratiques qu'il appelle des puérilités; consolez-vous de ses railleries et de sa critique, en voyant traité comme un fou celui qui renferme tous les trésors de la science et de la sagesse.

En renvoyant le Sauveur à Hérode, Pilate n'a rien gagné, excepté pourtant que d'un ennemi il s'est fait un ami; l'iniquité concilie les méchants : si ce lien ne les attache, presque toujours ils sont en discorde. Il fait donc revenir les Juifs et leur dit : Cet homme, que vous m'avez présenté, Hérode ne le trouve pas coupable, j'en pense de même, vous le savez. Je vais l'élargir après l'avoir fait châtier. Eh! pourquoi le punir, puisqu'il ne le mérite pas? Quel juge que celui qui use d'un tempérament de cette espèce pour sauver l'innocence! Comme cependant il a de la répugnance à en venir là, il propose un autre expédient, moins cruel à la vérité, mais également ignominieux. C'était la coutume de délivrer un criminel à la fête de Pâques; celui qui était demandé par le peuple. Il y en avait alors dans la prison un fameux, nommé Barabbas : séditieux, voleur, meurtrier; en fait de crime, il était tout ce qu'on peut être. Lequel voulez-vous que je vous délivre, leur dit Pilate, ou de Barabbas ou de Jésus? . . . . . L'indignation m'arrête. . . . . Un sanguinaire, un homicide en parallèle avec l'auteur de la vie! Un perturbateur, un rebelle, avec le Dieu de paix! Un scélérat, un brigand, avec la source de toute justice! Barabbas avec Jésus!.... Le contraste n'est pas supportable. Sa préférence l'est bien moins encore. A l'instigation de ses maîtres, le peuple, qu'il est si facile d'égarer, demande en aveugle qu'on délivre Barabbas. Le croiriez-vous, mes frères? Cette conduite est trop souvent la nôtre : mettre ensemble sur la même ligne le crime et le devoir, balancer les intérêts de l'un et de l'autre, et flotter dans l'incertitude du choix que l'on doit faire, c'est comparer Barabbas à Jésus; oublier le devoir et consentir au crime, c'est préférer Barabbas à Jésus.

L'expédient proposé par Pilate n'a pas réussi. Que faire? Il ne voudrait point condamner le Sauveur à mort; il ne voudrait point non plus déplaire aux principaux de la nation. Sa politique, cette infernale politique qui est si souvent celle du monde, est embarrassée. Quel parti prendre? Il va revenir au premier moyen qu'il a d'abord écarté. Que ferai-je donc de Jésus? dit-il au peuple. Tous font entendre ce cri de mort : *Crucifiez-le, crucifiez-le : « Crucifige, crucifige eum. »* (*Luc.*, XIX, 6.) Alors espérant appaiser leur rage en excitant leur pitié, il se détermine, par une indulgence barbare, à l'infamante et cruelle flagellation. Il fait prendre Jésus, on le dépouille, on l'attache à une colonne; des soldats inhumains s'arment de verges, ils frappent à coups redoublés sur son corps virginal; ils se lassent, ils se reprennent; ils s'épuisent, ils se succèdent, et toujours ils reviennent à la charge avec des forces nouvelles; le sang ruisselle de toutes parts, les chairs coupées se détachent par lambeaux, les os découverts peuvent être comptés : *Dinumeraverunt ossa mea.* (*Psal.* XXI, 18.) Enfin la cruauté les désarme, ils veulent avoir la satisfaction de le faire mourir sur la croix; on le détache, il tombe à demi mort, il nage dans son sang.

Après cette sanglante exécution, on le recouvre de ses habits, et presque aussi vite, des soldats les lui arrachent et rouvrent ses plaies. Il s'est dit roi, ils lui donnent, par dérision, tous les attributs de la royauté. Pour manteau royal, ils lui mettent un haillon de pourpre sur les épaules; sur la tête, des épines entrelacées pour couronne; à la main droite, un roseau pour sceptre; puis, en le saluant pour roi des Juifs, ils l'accablent de coups et d'injures comme un esclave. Dans cet accoutrement, Jésus est conduit par Pilate, qui le montre aux Juifs, en leur disant : *Voilà l'homme : « Ecce homo. »*

(*Joan.*, XIX, 5.) Il n'est reconnaissable! Est-ce bien lui? N'est-ce point un spectre hideux qu'il fait paraître à sa place? Il dit vrai, mes frères; le voilà, le plus beau des enfants des hommes, défiguré comme un lépreux, devenu l'homme de toutes les douleurs : *Ecce homo :* le voilà le bon pasteur, l'agneau de Dieu, que des tigres féroces ont dévoré : *Ecce homo :* le voilà le roi du ciel et de la terre, la joie des anges, la splendeur du Père éternel, le plus cher objet de ses complaisances, le voilà dans un état d'horreur qui fait frémir la nature : *Ecce homo*... Qu'est-ce donc que l'homme, pour qu'un Dieu daigne le racheter à si haut prix?. . O mon âme, que tu dois m'être précieuse!... O mon Jésus, mon Sauveur! je vous adore dans l'état humiliant où je vous vois; je me jette à vos pieds. Permettez du moins que je fasse amende honorable avec vous pour des crimes qui sont les miens! Permettez à mes larmes de se mêler avec le sang que vous répandez pour moi; ou, si vous en voulez, du sang, voilà mon corps, frappez, frappez, je ne refuse aucun genre de châtiment : *Ego in flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII, 18.) Les Juifs, loin d'être attendris, demandent avec plus d'ardeur qu'il soit crucifié. Pilate voudrait qu'ils le jugeassent eux-mêmes; il est convaincu de son innocence; jusqu'à sa femme, qui a été cruellement tourmentée toute la nuit, lui a fait dire de ne point se mêler de cette affaire. Mais ils insistent, et ils veulent qu'il prononce sa mort, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. A cette parole, il est saisi de frayeur, et, dans les agitations d'une conscience inquiète, il lui demande : *D'où êtes-vous?* Point de réponse. *Vous ne me répondez pas*, lui dit-il avec fierté; *ne savez-vous pas que j'ai droit de vie et de mort sur vous? Vous n'auriez aucun pouvoir*, lui répond-il, *s'il ne vous était venu d'en haut.* (*Joan.*, XIX, 10, 11.) Maîtres du monde, qui tenez en main le sort des autres hommes, méditez bien, méditez souvent cette réponse. C'est du ciel que vous est venue l'autorité que vous exercez; ne soyez donc pas assez vains pour en concevoir des sentiments d'orgueil; l'obéissance en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu; le respect et l'honneur vous sont dus, que personne ne l'oublie; mais vous, n'oubliez pas que vous êtes les représentants et les organes d'un être infiniment équitable. Pilate songe sérieusement à délivrer Jésus; il en cherche les moyens : *Si vous le délivrez*, lui crie-t-on, *vous n'êtes plus l'ami de César.* (*Ibid.*, 12.) Quoique fort ébranlé par cette menace, il fait encore une tentative en l'exposant aux yeux de ses ennemis; qu'entend-il de toutes parts? Qu'il disparaisse, qu'il disparaisse; crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige eum.* (*Ibid.*, 15.) Ne pouvant les fléchir, et voyant que le tumulte s'accroît, il n'ose insister plus longtemps; il se fait apporter de l'eau, il lave ses mains, et se déclare innocent du sang de ce juste. C'en est donc fait, malheureux Pilate? Tu vas donc souscrire? Non, tu ne seras pas innocent du sang de ce juste; tu en répondras comme la nation juive. N'as-tu pas dit que tu avais le pouvoir de l'absoudre ou de le faire crucifier? Pourquoi ne l'arraches-tu pas à la fureur de ses bourreaux? C'est l'ambition, c'est la crainte de perdre l'amitié de l'empereur, et par contre-coup ta fortune, qui fait que tu cèdes; non, tu ne seras pas innocent : lave tes mains, lave-les encore; tu ne laveras jamais ta conscience. L'injustice enfin triomphe; Pilate délivre Barabbas, et abandonne Jésus pour être crucifié. Les Juifs aussitôt se disposent à exécuter la sentence; ils lui remettent ses habits et le conduisent au Calvaire. Accompagnons-le, chrétiens, et marchons à sa suite. Montons avec lui sur ce dernier théâtre de ses souffrances, où toutes les Ecritures vont enfin s'accomplir : *Impleta sunt quæ concinit*, etc.. (*Hymn. Pass. Dom.*)

TROISIÈME PARTIE.

Chargé, comme un autre Isaac, du bois de son sacrifice, Jésus marche vers la montagne où il doit être immolé. Mais le sang qu'il a répandu, toutes les fatigues qu'il a essuyées l'ont tant affaibli qu'à chaque pas il succombe. Craignant donc de ne pouvoir le conduire jusqu'au lieu de son supplice, les soldats arrêtent un passant pour lui faire porter la croix. L'heureuse rencontre pour cet étranger! Mais quoi! il refuse! il cherche à s'en défendre! Ah! montez, homme de Cyrène; consentez à prendre sur vous cet arbre sacré; il n'a plus rien que d'honorable, Jésus-Christ l'a porté lui-même. Quel bonheur pour vous de devenir le compagnon de ses souffrances, et de l'aider en quelque sorte à sauver le genre humain. Courbez-vous donc sans résistance, courbez-vous avec joie sous le joug précieux qu'on vous impose. En vain je parle, il n'accepte la croix que malgré lui : *Angariaverunt*; mais il va la porter avec soumission, il va la porter avec fruit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.) Cette grande maxime que nous a prêchée notre divin Maître, il nous la répète ici par un exemple remarquable. Ne vouloir pas porter la croix, c'est ne vouloir pas être son disciple. Il serait à souhaiter que nous fussions assez parfaits pour l'aimer et aller au-devant d'elle, pour nous en charger, comme Jésus-Christ, par un choix libre et volontaire; mais s'il n'est pas possible à notre faiblesse de s'élever jusque-là, portons du moins avec résignation celle qui nous est imposée. Que nous fassions d'abord, comme le Cyrénéen, tout ce qui est en notre pouvoir pour nous y soustraire, c'est la nature qui agit; mais une fois que nous avons reconnu, par l'insuffisance de tous les moyens humains, que c'est Dieu qui nous l'envoie, et qu'il veut que nous la portions, nous devons nous soumettre, fussions-nous affligés par l'endroit le plus sensible.

Parmi le peuple que le Sauveur voit à sa suite étaient plusieurs femmes qui ne pouvaient retenir leurs larmes : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous et vos enfants.* (*Luc.*, XXIII,

28.) Ne pleurez pas sur moi ; c'est volontairement que je vais à la mort : pleurez sur vos enfants ; la vengeance que je dois faire éclater un jour sur l'ingrate Jérusalem, sera si terrible que les femmes, qui aujourd'hui n'appréhendent rien tant que la stérilité, se trouveront heureuses de n'être pas mères ; que tous les habitants, au comble de la désolation, s'écrieront dans leur désespoir : Montagnes, montagnes, tombez sur nous : *Cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.) Cette prédiction de la ruine de Jérusalem, prise au sens propre, n'a rien qui nous regarde ; mais ce qu'il ajoute doit être pour chacun de nous, aussi bien que pour les Juifs, un grand sujet de frayeur ; si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? Entendez-vous, pécheurs ? Si Dieu se montre si sévère à l'égard de son propre Fils, qui n'a que l'apparence du péché, que sera-ce de vous si, au jour de son jugement, il vous trouve en état de péché ? Le bois sec n'est-il pas destiné pour le feu ?

Cependant on avance et on arrive au Calvaire. Déjà tout est préparé ; voilà l'autel, voici la victime. Plus impatient encore de donner sa vie, que ne le sont ses bourreaux de la lui ravir, Jésus tient ses regards amoureusement fixés sur la croix : on le dépouille avec violence pour la quatrième fois, il reste muet comme une brebis qui se voit enlever sa toison (*Isa.*, LIII, 7) ; il se couche sur le lit de sa mort plus volontiers que sur un lit de fleurs ; il présente ses pieds et ses mains sans aucune résistance, on les perce, on les attache avec des clous que l'on chasse à grands coups de marteau ; quatre ruisseaux de sang coulent et vont purifier les quatre parties du monde. Dieu de justice, n'êtes-vous pas satisfait ? Tant d'humiliations et de souffrances, est-ce encore trop peu ? Légions célestes, verrez-vous avec indifférence l'abomination qui va se commettre ? Hâtez-vous, descendez, accourez avec la foudre et les carreaux du ciel exterminer cette multitude audacieuse et impie ! Que dis-je ? Le premier Adam fut désobéissant jusqu'à mériter la mort ; le second Adam sera obéissant jusqu'à sentir la mort : l'immense charité du Fils, aussi inflexible que le courroux du Père, veut qu'il expire. On élève l'arbre, on le plante, on l'enfonce avec effort, et en éprouvant de fréquentes et rudes secousses, le Sauveur éprouve en même temps les plus douloureuses dislocations. En cet état de vie et de mort tout ensemble, il ranime le peu de forces qui lui restent : attention, mes frères, Jésus parle, écoutons avec un religieux silence les dernières instructions d'un maître à ses disciples. D'une voix presque éteinte : Mon Père, dit-il, mon père, ce n'est pas votre justice, c'est votre clémence que j'implore, mon Père, c'est votre fils mourant qui vous demande une dernière grâce ; au nom de père, au nom de fils, à ces noms si tendres, la lui refuserez-vous ? Je leur pardonne à ces aveugles, je leur pardonne tout le mal qu'ils m'ont fait ; daignez aussi leur pardonner : *Pater, dimitte illis* (*Luc.*, XXIII, 34) : ils sont inexcusables, je n'entreprends pas de les justifier ; mais vous offenserez-vous que je diminue l'énormité de leur crime ? Ils ne savent ce qu'ils font : *Non enim sciunt quid faciunt.* (*Ibid.*)

Qu'avez-vous encore à objecter, vindicatifs ? Ces ennemis qu'il faut que vous écrasiez de tout le poids de votre colère, direz-vous que vous leur avez fait trop de bien ? Mais, si vous leur avez rendu quelques services, leur avez-vous guéri des infirmes, ressuscité des morts ? Vous plaindrez-vous qu'ils vous ont fait trop de mal ? mais, s'il vous ont accablés d'injures, vous ont-ils attachés sur la croix ? Mais le monde, répliquez-vous, qui autorise, qui prêche la vengeance. Mais Jésus-Christ qui la condamne et par ses discours et par son exemple, auquel des deux voulez-vous appartenir ?

Tandis que de cette chaire où il est élevé, Jésus-Christ nous donne une si belle leçon, les soldats partagent ses habits et jettent sa tunique au sort. Voyez, dit saint Chrysostome, l'exactitude de la prophétie : David avait prédit (*Psal.* XXI) non-seulement ce qui serait partagé, mais encore ce qui ne le serait pas, et tout s'est accompli à la lettre. En même temps, les passants blasphèment contre lui, secouant la tête d'un air de triomphe, et disant : S'il était le Fils de Dieu, il descendrait de la croix. Il n'y avait pas jusqu'aux princes des prêtres qui avaient l'insolence de crier avec mépris comme la populace : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même : *S'il est le roi d'Israël, qu'il descende, et nous croirons en lui.* (*Matth.*, XXVII, 42.) *S'il est le roi d'Israël :* lisez au haut de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* (*Joan.*, XIX, 19.) C'est Pilate, je le sais, qui a mis cette inscription, mais il ne l'a pas fait de son propre mouvement, elle a été dictée par le ciel même : vous avez demandé qu'elle fût effacée ; ce qui est écrit est écrit, écrit dans toutes les langues, et les Grecs, les Hébreux, les Latins, tous les peuples reconnaîtront que vous avez crucifié votre roi. *Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui* : inutilement le défiez-vous, il n'en descendra pas ; il le pourrait, sans doute, mais il y est retenu par les liens de sa charité, et non par les clous qui le percent ; dans trois jours il fera plus : vainqueur de la mort, il sortira vivant du tombeau, et vous ne croirez pas davantage. Non-contents d'insulter au Fils, vous insultez au Père : *Il s'est dit le Fils de Dieu, si Dieu l'aime, qu'il le délivre* (*Ibid.*, 43) : hommes charnels, vous ne savez pas que c'est par l'ordre de Dieu qu'il est où vous l'avez mis ; vous ne savez pas que Dieu traite ainsi ceux qu'il aime davantage, vous ne savez pas que la mesure des afflictions qu'il nous envoie, est la mesure de son amour.

Pour une plus grande ignominie, les Juifs avaient crucifié le Sauveur avec deux larrons, et l'avaient mis au milieu pour faire croire qu'il était le plus criminel. L'un, à l'exemple des soldats, blasphème contre lui ; l'autre, plus docile aux impressions de la

grâce, se confesse humblement digne de mort, il se déclare le défenseur de l'innocence de Jésus, et le reconnaissant pour le souverain maître de l'univers : *Seigneur*, lui dit-il, *souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume.* (*Luc.*, XXIII, 42.) La charité de cet Homme-Dieu qui ne répond rien aux outrages, parce qu'elle est patiente (I *Cor.*, XIII, 4), daigne, aussitôt, parce qu'elle est bienfaisante, répondre à ce voleur : *En vérité, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis*, c'est-à-dire au lieu de repos où les saints étaient à l'attendre : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.) Que j'aime, chrétiens, à avoir des choses si consolantes à vous dire ! Un homme chargé de crimes, sur le point d'expirer, obtient par une heure de pénitence la grâce du pardon : ne désespérez donc jamais de la miséricorde divine, pas même à la vue de la mort; fussiez-vous plus coupables encore qu'il ne l'était. Mais l'autre voleur, quoique à portée comme son compagnon de recueillir les premières gouttes du sang de Jésus-Christ, meurt cependant en réprouvé. Ne remettez donc pas votre conversion jusqu'aux derniers instants de votre vie. En deux mots, il n'est jamais trop tard, il n'est jamais trop tôt de retourner à Dieu; il n'est jamais trop tard, motif de confiance pour qui a eu le malheur de s'abuser; il n'est jamais trop tôt, motif de crainte pour ces téméraires qui comptent toujours sur un avenir incertain.

Marie, mère de Jésus, était au pied de la croix; des enfants doivent partager la douleur de leur mère. Arrêtons-nous donc encore une fois pour pleurer un instant avec elle. *Stabat*, etc.

Une mère telle que Marie, voir un fils tel que Jésus traité comme le dernier des hommes ! Oh ! le cruel martyre ! Oh ! que de larmes tombèrent de ses yeux ! Mères qui m'écoutez, consultez ici vos cœurs, ils vous en diront plus que je ne pourrais faire. Bien différente néanmoins de ces femmes peu chrétiennes qui, donnant toujours dans les extrêmes, se montrent aussi passionnées dans le chagrin que dans la joie, qui n'ont à la bouche que les expressions de la fureur, Marie est tranquille, elle n'attire point les regards par ses plaintes et ses cris; tout ce que Jésus souffre dans son corps, elle le souffre dans son âme; mais cette belle âme, aussi forte, aussi grande qu'elle est tendre, ne se laisse point abattre; la gloire de son Dieu, qu'elle aime mieux encore que sa propre chair dans celle de son fils, et le salut du genre humain qui s'opère, l'emportent sur tous les sentiments de la nature. *Jésus voyant donc sa mère et Jean le disciple bien-aimé : Femme, dit-il à sa mère, voilà votre fils : puis il dit à son disciple : Voilà votre mère.* (*Joan.*, XIX, 26, 27.) Qui pourrait exprimer tout ce que sentirent alors deux cœurs aussi étroitement unis que celui de Jésus et celui de Marie? Jésus regarde Marie tout éplorée, Marie regarde Jésus mourant; Jésus parle à Marie, il ne l'appelle plus sa mère, c'est lui dire qu'elle n'a plus de fils, c'est lui faire ses adieux; Marie l'écoute, elle le comprend, quel coup dans le sein d'une mère ! Cette parole fut vraiment un glaive de douleur qui lui transperça l'âme. Mais le serviteur pour le maître, Jean pour Jésus, un homme pour un Dieu, l'échange n'est pas égal ! En est-il moins une preuve de la piété filiale de Jésus, qui, avant de quitter sa mère, lui donne pour consolateur et pour appui celui de ses disciples qui lui est le plus cher? Jésus fait à la fois l'office d'un bon fils et d'un bon père, puisque tous les fidèles sont devenus dans la personne de saint Jean les enfants de Marie. Le riche présent qu'il nous a fait ! quelle doit être notre gratitude envers le fils qui a bien voulu nous donner une si puissante protectrice ! quelle doit être notre affection pour la mère qui nous enfanta dans la plus vive douleur !

Il était prédit qu'on verrait le soleil se coucher au milieu de sa course, c'est ce qui arriva lorsque le Sauveur fut en croix; depuis midi jusqu'à trois heures, la terre fut couverte de ténèbres. Alors il s'écria : *Mon Dieu!* Il ne dit plus mon père, il semble que Dieu n'ait plus à son égard des sentiments de père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (*Matth.*, XXVII, 46.) Ce n'est pas là, mes frères, un cri d'impatience, c'est le cri de l'humanité souffrante de Jésus. Abandonné des créatures qui semblent toutes armées contre lui, abandonné du Père céleste qui pourtant est le refuge des affligés, il ne trouve de consolation ni au ciel ni sur la terre, il s'enivre à la coupe amère que nos iniquités lui ont préparée, et il nous apprend combien il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur. (*Hebr.*, X, 31.) Atterrés quelquefois par le malheur, nous cherchons autour de nous une main secourable qui nous relève, nous ne la trouvons pas; nous élevons une voix suppliante vers l'arbitre souverain de nos destinées, à toutes les heures du jour nous frappons de nos gémissements les voûtes sacrées de son sanctuaire, il nous entend, il ne nous soulage pas; consolons-nous, mes frères, nous sommes à la place où il veut que nous soyons, sur la croix comme Jésus, il nous conduit comme Jésus à la victoire par la croix.

Le Sauveur prêt d'expirer dit qu'il avait soif : *Sitio* (*Joan.*, XIX, 28) : un soldat court et lui présente du vinaigre. On lui avait présenté du fiel avec de la myrrhe avant de le crucifier, il ne restait plus qu'à l'abreuver de vinaigre pour que les Ecritures fussent entièrement accomplies. (*Psal.* LXVIII, 22.) Quel adoucissement pour un mourant épuisé de fatigue, altéré, brûlé, desséché ! Mais cette soif qui le consume n'est pas tant la soif ardente qui lui dévore le palais, que le désir ardent qui lui dévore le cœur; désir du salut de tous les hommes, de celui même de ses plus cruels ennemis; désir de voir son Père vengé, de le voir aimé, honoré, glorifié. Ayant pris le vinaigre, il prononce enfin cette parole mémorable : *Tout est consommé : « Consummatum est. »* (*Joan.*,

XIX, 30.) Oui, Seigneur, tout est consommé; vous avez essuyé tous les outrages, enduré toutes les tortures, il ne vous reste plus de sang dans les veines, la malice et la fureur des démons ne peuvent plus rien entreprendre : *Consummatum est.* Oui, tout est consommé; l'enfer est vaincu, le ciel reconquis, le monde sauvé, la source des grâces ouverte, votre amour est satisfait : *Consummatum est.* Oui, tout est consommé, les oracles divins sont accomplis, les ombres vont faire place à la lumière, les figures à la réalité : il ne coulera plus, le sang des boucs et des taureaux; elle est arrivée la grande époque où devait succéder à ces sacrifices grossiers le sacrifice auguste qui sera offert dans tous les temps, dans tous les lieux, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : *Consummatum est.* Tout est consommé! tremble, Israël, tu vas perdre ton Dieu ; tu n'as pas voulu qu'il régnât sur toi, tu ne seras plus son peuple ; tu as sollicité sa mort, demandant à hauts cris que son sang retombe et sur toi et sur tes enfants, il en sera comme tu l'as dit; ton temple sera renversé, Jérusalem sera dévastée, et ta race maudite, errante et vagabonde, sans prince, sans autel, sans sacrifice, deviendra pour toute la terre un objet d'exécration, il te poursuivra, ce sang, dans tous les coins de l'univers, et jusqu'à tes derniers neveux : *Consummatum est.* Aussitôt après cette parole, Jésus remet son âme entre les mains de Dieu, avec toute la confiance d'un fils obéissant qui a fait la volonté de son père ; il jette un grand cri pour annoncer encore une fois qu'il quitte la vie, non par faiblesse, mais parce qu'il le veut ; et baissant la tête, il expire, il est mort... Il est mort, et c'est un Dieu... Il est mort sur la croix... Il est mort pour nous sauver !

Ah ! mes frères, si jusqu'ici nous avons pu retenir nos larmes, il est temps de les laisser couler. Toute la nature affligée pleure à sa manière la mort de son auteur ; le soleil indigné se couvre d'un voile funèbre et refuse d'éclairer un pareil attentat ; les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, la terre ébranlée sur ses gonds mugit et menace de rentrer dans le néant; les tombeaux s'ouvrent, et la mort même, l'impitoyable mort, voulant, ce semble, partager le deuil des créatures, restitue plusieurs de ses victimes; et nous serions insensibles ! Approchez, chrétiens, approchez tous sans distinction, montons sur le Calvaire, c'est au pied de la croix que je vous appelle. Levez les yeux et considérons ensemble Jésus-Christ mourant : quelles mains barbares ont frappé ce corps adorable, ont versé ce sang précieux ? pouvons-nous répondre que ce ne sont pas les nôtres? *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* (*Deut.*, XXI, 7.) Toutes ces plaies, ne sont-elles pas autant de bouches qui nous accusent, autant de témoins qui déposent contre nous? Cette tête couronnée d'épines porte la peine que nous avons méritée par ces vains ornements dont nous avons paré les nôtres, par ces projets, ces pensées coupables qui ont occupé notre esprit : ces yeux éteints expient ces regards illicites, empoisonnés, pernicieux, meurtriers que nous nous sommes permis : cette bouche abreuvée d'amertume expie nos intempérances et notre sensualité, elle expie toutes les injures et les imprécations, toutes les médisances et les calomnies, qui sont sorties de la nôtre : ces mains et ces pieds cloués expient nos injustices et nos violences, nos libertés criminelles ; nos démarches scandaleuses : ce côté percé expie nos inclinations déréglées, nos affections mondaines, nos désirs charnels, nos sentiments pervers : ce corps dépouillé, ensanglanté, déchiré, expie notre luxe et notre mollesse, nos immodesties et nos prostitutions, tous nos excès. La mort de Jésus, l'innocent Jésus, l'aimable Jésus, la mort de Jésus est donc notre ouvrage; ce sont nos péchés qui l'ont attaché sur la croix : *Attritus est propter scelera nostra.* (*Isa.*, LIII, 5.) Où serait notre reconnaissance, où seraient nos cœurs, si tant d'amour n'était pas capable de nous attendrir? Quels hommes serions-nous, si nous considérions d'un œil sec le spectacle touchant d'un Dieu qui meurt en croix pour notre salut?

O mon Jésus, nous avons l'âme pénétrée de regret, nous serons inconsolables de vous avoir causé tant de douleurs. Ah ! que nous les détestons, les funestes douceurs du péché qui ont eu pour vous tant d'amertume ! Désormais nous ne voulons plus vivre que pour vous aimer. Nous commençons bien trop tard, mais votre bonté nous y invite encore, vous nous tendez les bras, vous nous offrez le baiser de paix. Allons, chrétiens, allons avec confiance le recueillir de sa bouche sacrée, faisons fondre la glace de notre âme en pressant notre cœur contre le sien. Faisons-lui le sacrifice entier de tout ce que nous sommes, jurons-lui la fidélité la plus inviolable, crions avec transport, crions sans nous lasser : Anathème, *anathème à quiconque n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ* : « *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* » (*I Cor.*, XVI, 22.) Il a fait pour nous ce qu'il n'a pas fait pour les anges prévaricateurs; sommes-nous donc des dieux? Hélas! nous ne sommes que des hommes de boue, des hommes indignes d'une seule de ses larmes, d'un seul de ses soupirs, et il nous a donné tout son sang! Il en a fait un bain salutaire pour nous purifier de nos crimes ! Non, il ne pouvait, tout-puissant qu'il est, acquérir sur notre amour des droits plus légitimes; anathème, anathème à quiconque n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Croix précieuse, autel de charité où s'est offert en sacrifice l'Agneau qui efface les péchés du monde, nous vous prenons aujourd'hui pour notre héritage. Que le monde insensé vous regarde comme une folie, n'importe, vous serez notre gloire, notre joie, notre trésor. Soyez à jamais bénie, à jamais honorée ; portez le nom de Jésus, le seul nom qui nous sauve, jusqu'aux derniers

habitants de la terre ; régnez sur ces peuples infortunés qui ne vous connaissent pas, sur ces peuples indociles qui vous ont méconnue, régnez sur toutes les nations, mais surtout dans nos cœurs ; gravez-y si profondément votre image, que ni la durée du temps, ni les disgrâces de la vie ne puissent l'effacer. C'est avec vous que nous voulons passer les jours de notre pèlerinage ; vous nous apprendrez la véritable sagesse, la science qui fait les saints, et, lorsqu'à notre dernière heure, à cette heure fatale où il faudra tout quitter, lorsque vous nous serez présentée comme l'unique objet de nos espérances, nos yeux, obscurcis par les ombres de la mort s'ouvriront encore pour se fixer sur vous, nous vous embrasserons avec tendresse, notre âme errante sur nos lèvres se hâtera de s'attacher à vous, et vous la porterez en triomphe, comme celle de Jésus-Christ, entre les mains de Dieu : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.) *Amen.*

SERMONS DE PIERRE LACOUDRE

CURÉ DE VIRE.

—

SERMON PREMIER.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Noirceur du péché ; ses suites funestes.

Singularis ferus depastus est eam. (*Psal.* LXXIX, 14.)
Un animal féroce l'a ravagée.

Comment se nomme, chrétiens auditeurs, cet animal, d'une férocité sans égale, qui a désolé la vigne du Seigneur ? Ce n'est point, dans le sens naturel, un lion furieux, un ours insatiable, un loup ravissant. Ce n'est point, dans le sens figuré, un orage désastreux, une grêle effrayante, une horrible tempête. C'est, par une autre métaphore, un mal plus commun, mais moins connu ; plus odieux, mais moins haï ; plus funeste, mais moins appréhendé. C'est en un mot le péché mortel. Oui, mes chers frères, c'est là ce monstre désolateur auquel on peut avec justice appliquer les paroles de mon texte, et qui, de nos jours plus que jamais, travaille à faire un vaste désert de l'Eglise de Jésus-Christ, tantôt en donnant, pour un temps, la mort à des âmes qui lui ont coûté jusqu'à la dernière goutte de son sang adorable ; tantôt en les précipitant pour toujours dans les flammes éternelles : *Singularis ferus*, etc., Ne serait-il point possible d'arrêter les progrès aussi tristes que rapides de ce terrible ennemi de l'homme et de Dieu même ? Faudra-t-il donc le voir de sang-froid, s'applaudir de ses succès, faire encore de nouvelles conquêtes, sans lui opposer la moindre résistance. Non, chrétiens, ministre du Tout-Puissant, je ne puis pas, je ne dois pas souffrir que l'héritage de mon bon maître soit ainsi ravagé : il me reprocherait un jour d'avoir été un ambassadeur infidèle, et d'avoir négligé ses intérêts les plus chers. Aussi me présenté-je aujourd'hui, pour déclarer ouvertement la guerre au péché mortel ; et sa défaite est assurée, si je peux réussir à le peindre à vos yeux avec toute sa noirceur, sujet de mon premier point, avec toutes ses suites, sujet de mon second point. Puissiez-vous après cela le haïr autant qu'il est haïssable, et l'éviter enfin le reste de vos jours !

Daignez, Seigneur, seconder mes faibles efforts, et mettre dans ma bouche des paroles assez efficaces pour bannir à jamais le péché du cœur de ceux qui m'écoutent et de celui qui parle. C'est la grâce que nous allons vous demander tous ensemble, par l'entremise de celle qui sut, dans tous les instants de sa vie, se conserver pure et sans tache. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quelles que soient la malice et la perversité de notre cœur, Dieu est trop élevé, Dieu est trop indépendant, Dieu est trop riche, Dieu est trop heureux, Dieu est trop Dieu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour que nous puissions en rien porter atteinte à quelques-uns de ses ineffables attributs. Il n'a nul besoin de nous, lui-même se suffit à lui-même. N'allez pas en conclure, avec les déistes, que nos actions bonnes et mauvaises lui sont absolument indifférentes, et qu'il n'aura pas plus de châtiments pour le vice, que de couronnes pour la vertu. Comme ces incrédules, nous serions condamnés par mille et un passages des divines Ecritures, qui tous nous attestent le contraire : nous aurons occasion d'en citer plusieurs. D'ailleurs, chrétiens, si les pécheurs n'anéantissent pas leur souverain maître, si même ils ne le dépouillent d'aucune de ses perfections, parce qu'elles sont de son essence, soyez-en sûrs, c'est le pouvoir qui leur manque plutôt que la volonté. Toujours est-il constant, visible, qu'en transgressant ses aimables lois, ils méconnaissent son autorité suprême. Donc ils sont, en proportion de leurs lumières, plus ou moins coupables à ses yeux ; donc ils méritent de sa part des châtiments plus ou moins sévères.

Ces principes mis en avant, je dis : Un simple coup d'œil sur ce que Jésus-Christ a souffert pour expier nos fautes, serait plus

que suffisant, chrétiens, mes frères, pour nous en faire comprendre la malice et toute l'énormité. O homme, s'écrie saint Bernard, qu'il fallait que tes plaies spirituelles fussent profondes : *Agnosce, homo, quam gravia sint vulnera*, puisque pour les guérir, il fallut les sueurs, les larmes, le sang du Christ, ton Seigneur et ton Dieu : *Pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari*. Mais afin d'entrer dans quelques détails, j'ajoute : Aux yeux d'une raison saine, au jugement d'une religion éclairée, rien de plus noir que le péché mortel, surtout parmi des chrétiens. En effet, mes frères, qu'est-ce que le péché dont je parle ici? C'est une transgression de la loi divine commise en matière grave, avec une parfaite connaissance et une pleine délibération. Or, voici comment je raisonne : Violer ainsi la loi de Dieu, c'est lui prouver qu'on méprise ses ordres et ses récompenses, ce qui est un acte de rébellion; qu'on brave ses menaces et ses châtiments, ce qui est un acte de témérité; qu'on oublie ses dons et ses bienfaits, ce qui est un acte d'ingratitude : tristes vérités, que je vais, s'il m'est possible, mettre dans tout leur jour.

Du haut des cieux l'Eternel fait entendre sa voix. Le diadème en tête, le sceptre en main, environné des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins qui composent habituellement sa cour, il s'assied sur un trône rayonnant.

Il écrit dans l'âme de tous les hommes ses intentions et ses volontés. Ses patriarches, comme des échos fidèles, les répètent par leurs paroles et leurs exemples; il n'est pas ou presque pas obéi. Il tente une autre voie : au milieu des tonnerres, des éclairs et des flammes, il grave à son peuple, visiblement sur la pierre, ses commandements, qu'il n'avait d'abord gravés qu'invisiblement dans son cœur. Moïse et ses prophètes en sont les dépositaires et les hérauts; il n'est pas obéi davantage. Enfin, il a recours à un dernier moyen qui, sans doute, devrait être infaillible. Il envoie son propre Fils parmi les hommes, pour leur dicter lui-même un code de lois, plus parfait que tous les autres, l'Evangile. Ce dernier charge ses apôtres et leurs successeurs de le promulguer chez toutes les nations, et il ne trouve, pour ainsi dire, que des réfractaires. Est-il rien de plus étonnant? Qui peut donc justifier notre conduite et l'autoriser, chrétiens auditeurs? Promenons nos regards sur les différentes créatures qui composent ce vaste univers, nous les verrons toutes dociles et soumises aux ordres de Dieu. Il a créé les astres, en leur commandant de ne point s'arrêter dans leur cours; et l'on ne voit point les astres s'endormir. Il a créé la terre, en lui commandant de ne rien changer à son mouvement; et la terre a toujours une marche uniforme et réglée. Il a créé la mer, en lui commandant de ne pas franchir les bornes qu'il lui prescrivait; et la mer, respectant le grain de sable qui lui sert de limite, ne déborde jamais. L'homme, et surtout l'homme chrétien, tout animé, tout raisonnable, tout instruit qu'il est, est le seul dont il ne puisse se faire obéir, après lui avoir pourtant manifesté ses volontés sacrées de la manière la plus solennelle. Pardon, Seigneur, si un ver de terre paraît vous demander ici raison de votre conduite; c'est le zèle de votre gloire qui m'anime en ce moment. Est-ce donc là ce chef-d'œuvre qui devait sortir de vos mains pour couronner votre ouvrage? L'homme? Que ne laissiez-vous ce rebelle au nombre des êtres possibles qui n'existeront jamais! Que ne formiez-vous à sa place un élément ou un astre de plus! vous seriez obéi en tous lieux, comme en tous temps.

Jugez, mes frères, combien est criminelle la désobéissance de ceux qui, comme nous, sont éclairés du flambeau de la foi. Ils sont censés tenir à leur divin Maître ce langage de révolte : Par la loi naturelle, par la loi écrite, par la loi révélée vous nous avez manifesté vos volontés adorables. Comme s'il n'eût pas dû nous suffire de les connaître, pour nous y conformer, vous nous avez même promis de magnifiques récompenses si nous voulions y être fidèles. Les justes, avez-vous dit, brilleront dans les cieux, où réside et règne leur Père; ils seront autant de soleils. Nous le savons, mais nous méprisons et les unes et les autres. Vous promettez, nous n'écoutons pas; vous commandez, nous n'obéissons pas. Nous préférons renoncer à vos faveurs et à vos grâces sur la terre, à vos trônes et à vos couronnes, dans le paradis, plutôt qu'aux plaisirs momentanés que nous offrent les passions : *Non serviam*. (*Jerem.*, II, 20.) O ciel! Quel langage! Quel est donc cet audacieux qui ose parler ainsi? Quoi! C'est une chétive créature, un misérable esclave, un vil amas de poussière! Et à qui s'adressent ces paroles, ou, ce qui est plus encore, ces actes de rébellion? A celui qui, comme souverainement juste, a droit de se faire obéir; comme souverainement puissant, a droit de se faire craindre; comme souverainement bon, a droit de se faire aimer! Aveugles mortels, comment osez-vous en venir à un tel degré d'insolence et d'audace? Ignorez-vous donc que celui contre lequel vous vous révoltez est cet Etre souverain qui, d'une seule parole, a formé l'univers; qui vous a donné la vie et vous la conserve? Ah! malheureux, je tremble pour vous quand je vous vois vous roidir contre celui qui ne connaît point d'égal. Car, hélas! qu'il laisse échapper la foudre, dont il est le maître, et vous êtes écrasés; qu'il retire sa main bienfaisante, qui vous soutient, et vous allez retomber dans le néant. Si vous ne désirez pas les riches récompenses qu'il vous promet, craignez au moins les terribles châtiments dont il vous menace.

L'Eternel, voyant la conduite révoltante du prévaricateur, en est sensiblement touché; il en est même irrité; néanmoins, il ne saurait encore tout d'un coup se résoudre à le perdre. Semblable à un père tendre, qui s'efforce d'intimider un enfant chéri pour le

faire rentrer dans le devoir, et qui désire ne point employer la verge, il cherche à l'effrayer pour le ramener dans les sentiers de la justice, sans avoir recours aux châtiments. A cet effet, il menace, il tonne : Un jour viendra, dit-il, que les transgresseurs de ma loi périront. (*Psal.* XXXVI, 20.) Tôt ou tard je tirerai une vengeance rigoureuse de leurs mensonges, de leurs calomnies, de leurs intempérances, de leurs parjures, de leurs impuretés, de tous leurs crimes. (*Eccli.*, XII, 7.) A quelque époque de l'avenir, je les précipiterai dans un abîme sans fond, où ils seront éternellement dévorés par les flammes. (*Matth.*, XXV, 46.) Ce sera là qu'ils seront forcés de s'abandonner à la rage et au désespoir ; ce sera là que les pleurs seront leur unique ressource, et les grincements de dents leur unique partage. Le pécheur entend toutes ces menaces, il s'en rit ; il entend gronder le tonnerre sans appréhender la foudre. Pour un fade plaisir, pour un léger intérêt, pour une jouissance fugitive, il s'expose hardiment à des supplices qui ne finiront jamais. Rien ne l'épouvante. Sur le chemin qui le conduit au crime il voit étinceler le glaive de la justice divine ; il voit l'ange exterminateur le bras levé, et prêt à le frapper au moindre signal du Très-Haut, rien ne l'arrête. Avec un front d'airain il continue sa marche ; il passe, tête levée, et arrive au terme défendu, au terme du péché.

C'est à ce sujet, chrétiens, mes frères, que le grand Augustin, qui était bien revenu de ses erreurs, ne pouvait revenir de son étonnement. Comment se peut-il faire, se demandait à lui-même cet illustre converti, que, pour un plaisir si court, d'un moment, on s'expose à des tourments sans fin ? n'est-ce pas là le comble de l'aveuglement et de la folie ? Si la satisfaction que l'on trouve à pécher durait plusieurs siècles, et que, pour expier son crime l'on en fût quitte pour quelques jours de souffrances, je ne dirais rien, ou du moins ma surprise diminuerait. Mais la prétendue satisfaction du pécheur ne dure quelquefois qu'une heure, qu'un instant, et il faudra la payer par des tortures éternelles : *Momentum quod delectat, æternum quod cruciat.* Qui peut donc s'empêcher de convenir que l'homme, en violant les commandements d'un Dieu vengeur, entre les mains duquel il est terrible de tomber, dit l'Esprit-Saint (*Hebr.*, X, 31), pousse l'aveuglement et la folie à leur dernier période ?

Jusqu'ici j'ai encore fait abstraction des bienfaits sans nombre que nous avons reçus de l'Etre suprême, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce, lesquels seuls rendent le péché mortel presque impardonnable. Ingrats que nous sommes, plus insensibles que les bêtes féroces qui se laissent gagner par le bien qu'on leur fait, nous offensons un ami sincère, qui nous aime comme un autre lui-même, et dont la générosité ne se lasse jamais, quand il est question de nous enrichir. Nous outrageons un père tendre qui nous chérit, qui de toute éternité s'occupa de notre bonheur, et s'en occupe encore dans l'instant que nous allons l'attaquer. Nous nous armons contre un Dieu bon, qui, non content de nous avoir créés à son image, a livré son propre Fils à la mort, pour nous redonner la vie. C'est donc à dire que, tenant d'une main les bienfaits dont nous fûmes comblés, nous prenons de l'autre le poignard, pour l'enfoncer inhumainement dans le cœur de celui de qui nous les avons reçus. Où est notre religion, où est notre raison, où sont nos sentiments ?

Pour vous faire sentir toute la noirceur de notre ingratitude, faisons, chrétiens audacieux, une supposition simple et naturelle : si un fils avait été retiré d'un précipice par l'auteur de ses jours, qui, pour en venir à bout aurait été forcé de s'y jeter lui-même. si lorsque celui-ci serait au fond de l'abîme, celui-là était assez dénaturé pour l'empêcher d'en sortir, ou bien si ce bon père, ayant eu le bonheur de se délivrer du gouffre après en avoir délivré son enfant, cet enfant était assez barbare pour l'y replonger. Que vous fussiez témoins de ce spectacle, attendrissant d'un côté et révoltant de l'autre, quelles seraient vos réflexions ? Je lis dans vos yeux, je lis dans vos cœurs, vous crieriez au parricide ; vous n'auriez pas d'expressions assez fortes pour caractériser une action si noire ; vous ne taririez pas en malédictions contre un tel monstre d'ingratitude ; vous ne cesseriez de répéter qu'il est indigne de voir le jour, qu'il est digne des tourments les plus rigoureux. Mais vous apercevez-vous qu'en prononçant la sentence du malheureux dont je vous parle, vous prononceriez et la vôtre et la mienne. Jésus-Christ est ce père tendre et généreux qui nous a retirés du précipice du péché en s'y plongeant lui-même, ce qui signifie, en se chargeant de nos forfaits, et les expiant par sa mort. Il en est sorti miraculeusement par sa résurrection, et maintenant qu'il est rentré dans sa gloire, nous essayons par nos crimes à le faire de nouveau descendre sur la croix : *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.*, VI, 6.) Je le répète : où est notre religion, où sont nos sentiments ? Avons-nous un cœur ?

Soyons surpris, après cela, d'entendre Dieu, dans les livres saints, se plaindre amèrement des pécheurs ; leur adresser par la bouche de ses prophètes les reproches les plus sanglants ; leur demander à chaque page et, pour ainsi dire, les larmes aux yeux : Mes enfants (je devrais dire mes bourreaux, mais il faut à mon cœur des expressions plus tendres), mes chers enfants, à quel titre m'offensez-vous ? Répondez : c'est un père qui vous interroge. Voici ma conduite à votre égard : je vous ai tirés du néant, où j'aurais pu vous laisser à jamais ; dès le premier instant de votre être vous avez été l'objet de mes soins et de ma sollicitude ; je vous ai fait naître au sein de mon Eglise préférablement à tant d'autres ; j'ai pourvu à tous vos besoins et à vos innocents plaisirs ; j'ai sacrifié mon propre Fils, mon Fils unique, pour vous soustraire aux coups de ma juste fureur.

Sont-ce donc là des motifs pour rejeter mes lois? serait-ce donc à vos yeux un crime de vous avoir tant aimés? *Narra si quid habes ut justificeris.* (*Isa.*, XLIII, 26.) Vous êtes comblés de mes dons, et je suis accablé de vos outrages. Ah! perfides, perfides! La nature peut-elle vous souffrir, pouvez-vous vous souffrir vous-mêmes? Que me manque-t-il pour mériter que vous me soyez fidèles : grandeur et majesté, puissance et beauté, justice et sainteté, sagesse et bonté, ne possédé-je pas toutes les perfections, et mes perfections connaissent-elles des bornes? Dans quel autre les rencontrez-vous, pour lui donner la préférence que vous me refusez? *Narra*, etc. Votre cœur est mon ouvrage, n'est-il pas juste que j'en sois le maître et le maître absolu? Ne l'ai-je donc formé, racheté au prix de tout mon sang, que pour le voir s'attacher à des objets que je déteste, ou du moins qui sont infiniment au-dessous de moi? Je ne le veux, ce cœur, je ne le demande que pour le rendre heureux; et vous préférez le livrer au monde et au démon, qui ne le veulent que pour le perdre! Que votre égarement m'est sensible, mais qu'il vous coûtera cher! Que votre conduite est injurieuse pour moi, mais que les suites en seront terribles pour vous!

DEUXIÈME POINT.

Quand nous péchons, si nous ne sommes pas sensibles à l'outrage qu'en reçoit la majesté suprême, du moins devrions-nous l'être au mal qui nous en revient. Ce n'est pourtant pas que notre bonheur doive nous être plus précieux que sa gloire, mais parce que ordinairement, charnels comme nous sommes, les choses qui ont un rapport direct à notre bien-être, font sur nous des impressions plus vives, que tout ce qui regarde un être étranger. Y pensez-vous, chrétiens, savez-vous quel est le fruit des fautes que vous commettez tous les jours? Si vous le savez, il faut que vous soyez bien ennemis de vous-mêmes, pour vous abandonner si facilement, si gaiement au crime. Si vous ne le savez pas encore, ouvrez les livres saints, écoutez le langage de la foi, et bientôt vous le saurez. Le péché vous attire la haine de Dieu, vous réduit dans la plus grande pauvreté spirituelle, vous expose à tous les traits de la vengeance céleste; le développement vous le fera voir.

Dieu n'eût-il que de l'indifférence pour le pécheur, ce serait déjà beaucoup : Absalon préférait la mort à l'oubli de David. Mais non, il ne s'en tient pas là; il va jusqu'à la haine. Pour le prouver, je pourrais entasser ici passages sur passages, contentons-nous de deux : *Je déteste l'impie*, est-il écrit au *Livre de l'Exode* (XXIII, 7), je l'abhorre : *Impium aversor.* Il est abominable à mes yeux, ajoute-t-il dans les *Proverbes* (VIII, 7); ma bouche ne s'ouvre que pour le maudire : *Labia mea detestabuntur impium.* Est-il rien de plus positif, et croire que nous pouvons être tout à la fois pécheurs et amis du Tout-Puissant, ne serait-ce pas nous faire illusion?

En conséquence de cette haine, nous ne sommes plus les enfants chéris de Dieu, qui n'accorde cette glorieuse qualité qu'à ceux qui lui sont fidèles et obéissants. Nous ne sommes plus les membres vivants de Jésus-Christ, qui, étant infiniment saint, n'admet, dans la composition de son corps mystique, que des âmes pures et sans tache. Nous ne sommes plus les temples augustes de l'Esprit divin, qui ne peut habiter un cœur, où il voit arboré l'étendard de la révolte. Nous ne sommes plus que les esclaves de Satan qui nous a séduits; la porte du ciel nous est fermée, l'enfer seul nous est ouvert. En un mot, dès que nous sommes couverts de la lèpre du péché, nous sommes véritablement morts à la grâce, jusqu'à ce que, par un repentir sincère, nous méritions que la haine de Dieu fasse place à sa miséricorde et à son amour.

Avant que le Sauveur arrive pour ressusciter Lazare, venez avec moi sur les bords de sa tombe. Nous y voilà, je le suppose, arrivés. Levez la pierre qui le couvre, ouvrez son cercueil et le suaire qui l'enveloppe. Voyez son corps demi-putréfié, exhalant déjà une odeur fétide et empestée. Au jugement des Pères de l'Eglise, tel, et plus hideux encore, est l'état où votre âme se trouve réduite par le péché mortel, lors surtout que l'habitude en est contractée. Que dis-je? un cadavre de quatre jours est bien moins dégoûtant aux yeux des hommes, qu'elle ne l'est aux yeux de Dieu. Comment donc pouvez-vous retenir vos larmes, vous qui êtes maintenant dans ce déplorable état? Comment tout votre sang ne se glace-t-il pas dans vos veines? Vous pleurez, dit un savant docteur, une mort à laquelle on devait s'attendre, d'après la sentence portée contre tous les hommes : *Luges corpus a quo recessit anima.* Eh bien! soit, puisque c'est un tribut qu'il faut payer à la nature; mais vous ne pleurez pas celle qui de toutes les morts est la plus funeste : *Non luges animam a qua recessit Deus!* Vous pleurez une mort qui vous enlève un père, une mère, un époux, une épouse, un frère, une sœur, un enfant, un ami : *Luges corpus*, etc. Et vous ne pleurez pas celle qui vous ravit un Dieu, de tous les amis le plus sincère, de tous les époux le plus fidèle, de tous les pères le plus tendre : *Non luges animam*, etc. On a vu, si l'on en croit l'histoire, des courtisans mourir de douleur, pour avoir encouru la disgrâce d'un prince dont ils étaient jadis les favoris; et vous, après avoir encouru la haine du Roi des rois, après être sortis de son cœur, rejetés d'entre ses bras, vous n'êtes pas inconsolables! Quel est donc votre aveuglement?

Le prévaricateur est haï de Dieu, ce n'est pas tout. Il se trouve dépouillé de tous les mérites qu'il avait acquis dans l'état de la grâce. Atterante vérité! Eussiez-vous pendant des siècles entiers mené la vie la plus pénitente et la plus austère; eussiez-vous égalé, surpassé la vertu des plus grands héros du christianisme; eussiez-vous amassé

pour les cieux les plus riches trésors, si par malheur vous venez à tomber dans un péché mortel, tout le bien que vous avez fait s'évanouit, et si, pour comble d'infortune, vous mourez dans cet état, jamais Dieu ne vous en tiendra compte, parce qu'alors vous êtes son ennemi, et que de la part d'un ennemi, il n'accepte et ne veut rien accepter. C'est ainsi qu'une faute grave nous prive tout à coup d'une couronne brillante qui nous attendait, et sur laquelle nous étions prêts de mettre la main. Tel un vent brûlant dessèche une riche moisson avant qu'elle soit entièrement parvenue à maturité, et fait ainsi s'évanouir les espérances flatteuses du cultivateur.

Réflexion affligeante qui pourrait convenir à plusieurs d'entre nous! Hier encore, hier, n'étant coupable d'aucune faute griève, mon Créateur arrêtait avec complaisance sur moi ses regards paternels (*Psal.* XXXIII, 16); le trésor de mes bonnes œuvres croissant de plus en plus, j'acquérais à chaque instant de nouveaux degrés de gloire pour l'autre monde; une tentation est survenue; pour ne l'avoir pas promptement rejetée, j'y ai succombé. Aussitôt tous mérites ont disparu; mon âme, que le ciel avait enrichie de ses dons, revêtue du manteau de la justice, comme Adam dans l'état d'innocence, mon âme s'est trouvée toute nue, comme Adam dans l'état du péché.

Emu par les lamentations réitérées d'un prophète alarmé (c'est Jérémie), je me transporte en esprit à Jérusalem, dont il fait sans cesse, par ses plaintes et ses soupirs, retentir les échos. Je voudrais savoir quel peut être le sujet de sa vive douleur. Je n'y suis pas plutôt arrivé, je n'ai pas plutôt aperçu la désolation qu'on y voit régner de toutes parts, que, sans avoir besoin de l'interroger, je mêle mes larmes aux siennes, m'écriant avec lui : Où suis-je? Jérusalem, autrefois maîtresse des nations, est-ce bien toi que je vois? Qu'est devenue ton ancienne splendeur? Il est donc vrai : un ennemi victorieux est entré dans tes murs, tes édifices sont renversés, tes rues regorgent de sang, tes places publiques sont jonchées de cadavres; une idole est placée sur le frontispice de ton temple, dont les immenses richesses sont devenues la proie du barbare Assyrien. Malheureuse cité! naguère la joie de tes habitants, l'admiration des étrangers, qui, dans une seule nuit, a pu te rendre méconnaissable? Qui a pu attirer sur toi tant de malheurs? (*Thren.*, I, 1 seq.) Le prophète, d'une voix entrecoupée de sanglots, me répond : Le péché, le péché : *Peccatum peccavit Jerusalem.* (*Ibid.*, 8.) Image allégorique, mais sensible, d'une âme infortunée où Satan règne à la place de Jésus-Christ. Elle a perdu le fruit de ses prières, de ses jeûnes, de ses aumônes. Les ouvrages magnifiques qu'elle avait élevés pour l'éternité s'écroulent et disparaissent. Les titres qu'elle avait acquis sur le royaume des cieux s'évanouissent, et sont remplacés par ceux qu'elle a sur l'abîme éternel. L'unique consolation qui lui reste dans son malheur est que, par une véritable conversion, elle peut faire revivre toutes les bonnes œuvres auxquelles le péché dont il s'agit avait donné la mort.

Ajoutez à cela, chrétiens auditeurs, que les actions les plus héroïques faites en état de péché mortel, sans être de nouveaux crimes, comme certains hérétiques l'ont faussement enseigné, sont des actions perdues pour le ciel. Je ne prétends pourtant pas qu'elles soient tout à fait inutiles. Elles peuvent avoir leur avantage, et cet avantage est toujours très-grand; elles peuvent nous mériter quelques récompenses temporelles; elles peuvent engager Dieu à nous accorder la grâce du repentir, et disposer notre cœur à la recevoir. Tout ce que je prétends, et ce qui est incontestablement vrai, c'est qu'elles ne nous donnent nul droit à la couronne immortelle.

Outre la haine du Seigneur que nous attire le péché, outre la pauvreté spirituelle qu'il enfante, il finit par nous exposer à tous les traits de la vengeance divine. Grand Dieu! quel orage je vois se former sur le prévaricateur! Que de maux vont à l'envi fondre sur sa tête coupable! maux temporels. Adam a péché : déjà il est dépouillé de ses prérogatives, sujet à la mort, chassé du paradis, condamné à une pénitence de neuf cents ans, et sa postérité nombreuse se voit héritière de son crime, aussi bien que de ses malheurs. Tout le genre humain, si vous en exceptez une famille de justes, a péché : déjà les cataractes du ciel s'ouvrent, les eaux du déluge se précipitent sur la terre; toute chair vivante, hors de l'arche, est détruite, sans que les arbres ni les montagnes puissent servir aux coupables de refuge et d'asile. Deux villes infâmes ont péché : déjà des nuages brûlants s'accumulent; il tombe du ciel des fleuves de soufre, des torrents de flammes; Sodome et Gomorrhe sont réduites en cendres, avec leurs criminels habitants.

Et pourquoi aller chercher des exemples dans des siècles si reculés, chez des peuples qui n'existent plus? N'en trouvons-nous pas tous les jours parmi nous, qui, sans être aussi frappants, n'en sont pas moins réels? Hélas! mes frères, rappelons-nous les événements tragiques dont nous avons été tant de fois les témoins, depuis que nous sommes sur la scène du monde. Quand nous avons vu des maladies contagieuses dépeupler nos paroisses, des orages impétueux désoler nos campagnes, des pluies continuelles altérer nos moissons, des sécheresses inouïes nous mettre à deux doigts de la famine, des froids excessifs, des disettes universelles multiplier le nombre des malheureux; quand nous avons vu nos voisins, nos parents, nos amis frappés de la foudre ou subitement enlevés par la mort, d'où partaient tous ces coups? Attribuez-les, tant qu'il vous plaira, à des causes naturelles : pour moi, je les attribuerai, avec les prophètes, avec saint Paul, avec l'Eglise, à nos iniquités : *Mandabo nubibus ne pluant imbrem.* (*Isa.*, V, 6.) *Ideo inter vos dormiunt multi.*

(I *Cor.*, XI, 30.) *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis.* (*Psal.* CII, 10.) Le Seigneur, je le sais, en affligeant les peuples, a quelquefois pour but d'éprouver les justes qui lui sont attachés, ou de leur épargner les frayeurs de la mort; mais aujourd'hui le nombre de ces derniers est si petit, celui des impies, au contraire, est si grand qu'il y a tout lieu de regarder les calamités publiques et particulières, qui nous coûtent tant de soupirs, tant de larmes, tant de sang, comme des coups du ciel indigné, qui sévit contre des prévaricateurs, contre des chrétiens qui n'en ont plus que le nom.

Croyez-moi, mes frères, tant de renversements, de catastrophes, de désastres : les incendies, les inondations, les stérilités, les troubles, les guerres, les épidémies, ne sont point des effets du hasard. Ce sont des châtiments dont Dieu punit dès ici-bas nos crimes et nos forfaits : *Miseros facit populos peccatum* (*Prov.*, XIV, 34); châtiments qui ne sont encore que l'affreux prélude de ceux qu'il nous réserve après la mort : car, l'Esprit-Saint nous l'apprend, le Seigneur poursuit le péché au delà du trépas. Voulez-vous savoir, chrétiens, qui a creusé ce gouffre effrayant, où Dieu jette sans cesse la terreur et le désespoir, lance continuellement ses carreaux et ses feux, fait rouler en tout temps et à grands flots le torrent de ses vengeances, l'enfer? Interrogez Lucifer et ses complices; ils vous répondront, en gémissant : C'est l'orgueil. Interrogez le mauvais riche de l'Evangile; il vous répondra, en pleurant : C'est la sensualité, la dureté envers les pauvres. Interrogez l'apôtre perfide; il vous répondra, en se désespérant : C'est l'avarice, c'est le sacrilége. Interrogez tous les damnés les uns après les autres; ils vous répondront tous, en enrageant : C'est le parjure, l'injustice, l'impureté, l'intempérance, c'est le péché : *Qui non obediunt Evangelio pœnas dabunt sempiternas.* (II *Thess.*, I, 8.)

Avons-nous jamais sérieusement réfléchi sur ces vérités aussi terribles qu'incontestables, chrétiens auditeurs? Ou si quelquefois nous les avons méditées, en avons-nous été vivement touchés? Soyons sincères, et nous avouerons qu'elles ont toujours fait sur nous de très-légères impressions, parce que nous n'y pensions que très-superficiellement. Qu'attendons-nous donc pour pleurer nos fautes passées, et pour renoncer à en commettre de nouvelles. Pensons, pensons à nous, nous y sommes intéressés. Le péché mortel, en prouvant assez clairement à notre Dieu, que nous sommes des rebelles, qui méprisons ses ordres aussi bien que ses récompenses, des audacieux qui bravons ses menaces et jusqu'à ses châtiments; des ingrats, qui oublions ses dons et ses bienfaits, ne peut que nous être infiniment préjudiciable. Il nous attire la haine de ce même Dieu; il nous réduit dans la plus grande pauvreté spirituelle; il nous expose à tous les traits de la vengeance céleste. Pour vous tracer en deux mots son portrait; c'est un poison, lent quelquefois parce que celui qui doit le punir est patient, mais un poison toujours brûlant qui dévore l'âme, sans épargner le corps, au moins pour l'ordinaire. C'est un ennemi implacable qui précipite l'homme tout entier dans les brasiers éternels. Pécheurs invétérés, qui différez depuis si longtemps à vous laver dans les eaux vivifiantes de la pénitence, que faut-il de plus pour vous y déterminer enfin, quelle que soit la répugnance que les retards prolongés, le nombre de vos crimes, avec la honte qui en est inséparable, vous fasse éprouver. Vous avez perdu la grâce, et vous négligez de la recouvrer! A quoi vous exposez-vous? Levez les yeux en haut; quels traits sont répandus sur vos têtes! Abaissez vos regards, quels précipices sont ouverts sous vos pieds! Encore un moment peut-être, et le coup va partir; encore un pas et peut-être vous allez tomber au fond de l'abîme, sans qu'il vous reste aucun espoir d'en sortir jamais. Comment donc, je vous le demande avec un saint docteur, pouvez-vous fermer l'œil et vous endormir dans l'état où vous êtes, aux risques d'aller vous réveiller en enfer? Au nom de vous-mêmes, car c'est votre propre cause que je plaide ici, hâtez-vous de rentrer dans les sentiers de la justice : *Redite, prævaricatores.* (*Isa.*, XLVI, 8.) Vous vivez encore; eh bien! tout n'est pas encore perdu; vous pouvez encore faire votre paix avec Dieu, vous pouvez encore obtenir un trône dans les cieux.

Et vous, âmes timorées, âmes justes, craignez le péché plus que tous les maux imaginables : à proprement parler, c'est le seul mal qui existe. Craignez-le plus que la mort même. Celle-ci, la mort, ne peut que séparer votre âme du corps qu'elle habite, et qui la retient prisonnière; celui-là, le péché, séparerait cette âme du Dieu qui l'a créée et veut la rendre heureuse : *Non regnet peccatum in corpore vestro.* (*Rom.*, VI, 12.) Fuyez-le, comme on fuit un serpent venimeux; ne permettez jamais qu'il fasse la conquête de vos cœurs. Le temps de notre vie étant extrêmement court, le temps de vos épreuves ne saurait être bien long, et la couronne qui vous attend, si vous persévérez jusqu'à la fin, je la vois déjà, la foi me l'a montrée; qu'elle est belle! qu'elle est riche! qu'elle est rayonnante! C'est, de plus, une couronne qui ne se fanera jamais; je vous la souhaite : Au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LES MAUVAIS LIVRES.

Effets des mauvais livres pour la foi et les bonnes mœurs.

Multi qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus. (*Act.*, XIX, 19.)

Parmi ceux qui avaient exercé les arts curieux de la magie, beaucoup apportèrent leurs livres et les brûlèrent en présence de tout le monde.

La magie est un art séducteur qui, fascinant en quelque façon nos yeux, nous fait croire que ce qui n'existe pas, existe, ou

que ce qui existe, n'existe pas. Par ses subtilités et ses prestiges elle sait si parfaitement contrefaire la vérité, elle en imite si bien toutes les couleurs, elle en prend si adroitement toutes les apparences, tous les dehors, qu'il est difficile, je dirais mieux, moralement impossible au commun des hommes d'apercevoir le mensonge et l'imposture qu'elle substitue à la place de la réalité. Pharaon lui-même, et toute sa cour, n'y fut-il pas trompé? On ne peut conséquemment, chrétiens auditeurs, qu'applaudir à la conduite des habitants d'Ephèse, qui, dociles à la prédication des apôtres, renoncent, pour la plupart, à l'étude d'une science uniquement propre à jeter nos frères dans l'erreur, et qui, pour donner une preuve non équivoque de leur conversion, brûlèrent publiquement tous les livres relatifs à cette étude: *Multi*, etc.

Outre cette magie dont nous parlons, il en est une autre infiniment plus perfide encore, et pourtant beaucoup plus commune de nos jours, celle qui trompe cruellement, non pas les yeux du corps, mais les yeux de l'esprit et du cœur. Cette dernière se trouve dans la lecture plus ou moins assidue des mauvais livres, lecture contre laquelle je viens élever la voix. Comme saint Paul, je parlerai avec une sainte confiance et cette noble liberté que m'inspire mon ministère, *Cum fiducia loquebatur Paulus disputans de de regno Dei*. (*Act.*, XIX, 8.) Aujourd'hui comme alors, il s'agit de faire triompher la vérité parmi les hommes, et d'y faire régner la vertu. Après avoir combattu, dans la première partie de ce discours, les livres qui attaquent la foi, je ferai voir dans la seconde combien sont pernicieux aussi ceux qui sont opposés aux bonnes mœurs. Puissé-je, à mon tour, réussir à faire jeter dans les flammes tous ces ouvrages infâmes que le démon, dans les plus violents accès de sa rage, vomit du fond des enfers. Mes faibles efforts seront couronnés de ce succès si ardemment désiré, si vous daignez, Vierge sans tache, m'obtenir, par votre intercession puissante, le secours de l'Esprit sanctificateur. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Si la lecture des bons livres produit beaucoup de bien, celle des mauvais produit plus de mal encore; cela ne se compare pas. Il est très-facile d'en apporter la raison: c'est que le cœur étant, par sa pente naturelle, disposé au mal, tout ce qui enflamme la passion y trouve son aliment; il ne faut qu'une étincelle pour causer l'incendie. Il n'en est pas de même quand il s'agit de la vertu; les exhortations les plus pressantes demeurent trop souvent sans fruit. Parmi les mauvais livres, les uns attaquent les vérités de la foi; c'est de ceux-là que nous parlerons d'abord, et bientôt vous en connaîtrez tout le danger.

Dès la naissance du christianisme, les vrais croyants eurent le déplaisir de voir paraître des hérésies: le Sauveur l'avait prédit. La malice des hommes rendait les scandales inévitables: *Necesse est ut veniant scandala.* (*Matth.*, XVIII, 7.) Jusqu'ici donc certains hérésiarques et leurs sectaires avaient bien, à diverses reprises, à différentes époques, rejeté l'un ou plusieurs des dogmes que la foi nous enseigne. Ce n'était là, pour l'Eglise de Jésus-Christ, que le commencement de ses douleurs. Il devait venir un temps où des impies audacieux les rejetteraient tous, ces dogmes si respectables, et ce temps est arrivé, hélas! pour la désolation des familles, pour le bouleversement des Etats, pour le malheur et la perte du genre humain. Surtout depuis un siècle, il existe des philosophes prétendus qui, en fait de religion, ne veulent rien ou presque rien croire, ce qui leur a mérité le nom d'incrédules. Vous diriez que saint Paul nous les voulait signaler, lorsqu'il écrivait à son cher disciple Timothée: On verra s'élever des hommes pervers et séducteurs qui feront dans le mal des progrès rapides: *Homines mali et seductores proficient in pejus* (II *Tim.*, III, 13); et qui, après s'être égarés, chercheront à détourner du bon chemin ceux qui l'auraient pris, où se proposeraient de le prendre: *Errantes et in errorem mittentes.* (*Ibid.*) Ces suppôts de Satan, ces précurseurs de l'Antechrist, si, collectivement pris, ils ne sont pas l'Antechrist lui-même, s'agitent en effet dans tous les sens pour extirper de tous les cœurs jusqu'au moindre germe de la foi; de la foi sans laquelle cependant, au témoignage de l'Apôtre des nations, il est impossible de plaire à Dieu: *Sine fide impossibile est placere Deo.* (*Heb.*, XI, 6.) Ils ne voudraient que des impies comme eux, et des incrédules qui leur ressemblassent. Vous en dirai-je la raison? la voici: De tout temps, ceux qui sont mauvais n'ont pu souffrir ceux qui ne le sont pas.

C'est que la conduite des bons est une censure continuelle et saillante de la conduite des méchants, *Dixerunt impii: circumveniamus justum, improperat enim nobis peccata legis.* (*Sap.*, II, 12.) Dans le coupable espoir d'arriver à leurs fins, outre les persécutions qu'ils ont soin de susciter contre ceux qui refusent d'admettre leurs erreurs, un des moyens principaux qu'ils emploient, est d'inonder la terre de livres antireligieux, et par contre-coup antimoraux, antisociaux. Ils ne s'en tiennent pas là: craignant que ce déluge d'iniquité ne soit pas universel, les productions de leur plume que l'esprit de malice a dirigée, il les font distribuer à vil prix, gratuitement, afin qu'elles puissent se répandre dans les campagnes, comme dans les villes; dans les cabanes et les chaumières, comme dans les châteaux et les palais. Dans ces productions venimeuses, infernales, se trouvent tantôt astucieusement, tantôt ironiquement, tantôt insolemment, toujours malignement attaqués tous les points de notre croyance sur laquelle repose le bonheur de la société. Ecoutez, chrétiens et frémissez d'horreur.

Il n'y a pas de Dieu, nous dit l'athée dans son délire; tout est l'effet d'un aveugle hasard. Conséquemment vivons au gré de nos désirs; ne redoutons point ces supplices sans fin, dont on se plaît à nous menacer; ce sont de vraies chimères, bonnes tout au plus pour servir d'épouvantails à un peuple grossier et sans pénétration. La nature, point d'autre divinité.

Il existe un Dieu, nous dit le déiste moins déraisonnable; mais ce Dieu est si grand, si fort au-dessus de nous, qu'il ne s'occupe nullement de ce que nous pensons, de ce que nous disons, de ce que nous faisons. Conséquemment, la vertu est un mot vide de sens : cédons à nos penchants, quels qu'ils soient, nous ne serons ni récompensés ni châtiés : jouissant à notre gré du présent, soyons tranquilles sur l'avenir.

Vient enfin le matérialiste qui nous tient ce langage : Il est faux que notre âme soit immortelle; le corps périssant, elle périt avec lui. Chez l'homme, comme chez la brute, l'annihilation est complète, nulle différence. Conséquemment, il n'y a pas d'autre vie, la mort est un sommeil éternel; l'espoir de la résurrection, une imagination trompeuse; le paradis, un rêve flatteur, l'enfer, un vain épouvantail, et rien de plus.

Vous voyez, chrétiens auditeurs, que, de tous ces principes, quoique différents, résulte la même conséquence qui est toujours équivalemment celle-ci : Donc nous pouvons nous permettre, sans frayeur comme sans remords, tout ce que les lois humaines ne peuvent réprimer, tout ce que leurs cachots et leur glaive ne sauraient punir. Je vous laisse à juger à combien de crimes des assertions si monstrueuses et si propres à enhardir la scélératesse, ouvrent la barrière : le nombre en est incalculable, cela fait trembler. La philosophie du jour est la source empoisonnée et trop féconde, d'où l'on voit découler tant de crimes qui, se précipitant sur les pas les uns des autres, nous révoltent et nous effrayent. Car enfin raisonnons : de quoi n'est pas capable à la faveur, soit de la solitude, soit de l'obscurité où il se persuade qu'il n'est pas aperçu, celui qui n'appréhende que la déposition d'un témoin et la sentence d'un juge? Qui peut arrêter son bras armé du poison, de la torche ou du poignard! Rien, rien; et une funeste expérience n'en est-elle pas chaque jour la preuve? Oui, la foi conjugale publiquement violée, l'autorité paternelle ouvertement méconnue; ces assassinats si fréquents, ces empoisonnements si multipliés, ces brigandages si habituels, ces insurrections si fréquentes qui troublent et bouleversent les Etats et mille autres infamies que l'ombre dérobe à la connaissance du public, tels sont, ô apôtres de l'incrédulité, tels sont les affreux résultats de vos doctrines erronées. Malgré l'invincible acharnement avec lequel vous ne cessez de calomnier la religion du Christ que, dans vos moments de frénésie, vous allez jusqu'à traiter *d'infâme*. O ciel! Jésus-Christ un infâme! comment ma langue s'est-elle prêtée à répéter une expression qui devrait allumer la foudre et faire reculer l'astre du jour? Pardon, mon Seigneur et mon Dieu, pardon : loin de vouloir blasphémer avec ceux qui vous insultent à ce point, j'ai voulu gémir avec ceux qui vous adorent en esprit et en vérité. Je reviens à vous, sophistes impies; malgré l'acharnement infatigable avec lequel vous déchirez la religion catholique, parce que vous n'avez pas la force de la pratiquer, vous ne l'accuserez pas, j'espère, cette religion sublime, d'être l'arbre fatal qui produit ces fruits amers, ces fruits de mort; ou je vous dirais hardiment : citez-moi dans son dogme ou sa morale une seule ligne, un seul mot qui autorise tous ces forfaits presque inouïs avant vous, ou du moins infiniment plus rares; qui même fasse penser à les commettre; je vous en défie. Partout elle prêche le respect, la subordination, l'obéissance à ses supérieurs; la charité, la concorde, la paix entre les citoyens; la patience, la résignation, le courage dans les peines de la vie; la haine du vice, l'amour de la vertu, et surtout la crainte des jugements d'un Dieu clairvoyant qui, dans l'autre monde, prépare à celle-ci des palmes et des couronnes que rien ne pourra flétrir, à celui-là des chaînes et des fers que rien ne pourra briser. Est-ce à une telle école que peuvent se former les homicides, les parricides, les régicides, les suicides? Convenez-en ou n'en convenez pas, ce ne peut être qu'à la vôtre : où l'on apprend à se rire de tout ce qui peut tenir en bride les passions : cela est visible. Et vous vous arrogez encore les titres pompeux de réformateurs, de régénérateurs, de bienfaiteurs des peuples! Rougissez de votre impudence, supposé que votre front ne soit pas devenu d'airain; vous en êtes les corrupteurs, les perturbateurs, les dévastateurs. Si ces honteuses qualités vous flattent, applaudissez-vous, réjouissez-vous, elles vous appartiennent, sans que personne vous les puisse contester; vous les méritez à tous égards; mais vous n'en méritez point d'autres, bornez là vos fastueuses prétentions. Et nous, ministres du Très-Haut, à la vue de cet horrible abîme qui menace d'engloutir les autels, et avec les autels, les trônes; et avec les trônes, la société tout entière, nous garderions le silence! Malheur à nous, si des considérations humaines, ou une lâche indifférence allaient nous rendre muets! Nous ne nous montrerions pas comme notre devoir l'exige, les amis de Dieu, les défenseurs de la religion, les pasteurs et les guides des fidèles. Vous participez ici à nos obligations, pères et mères, instituteurs et institutrices, maîtres et maîtresses, parce que relativement à ceux qui dépendent de vous, vous partagez notre apostolat, faites donc sentinelle avec nous; avec nous veillez soigneusement sur vos enfants, sur vos élèves, sur vos serviteurs, et ne leur souffrez jamais entre les mains aucun mauvais livres, ou je ne réponds ni de leur foi, ni de votre salut.

Pour vous, mes chers frères, ne lisez point ces œuvres de ténèbres : en les lisant, vous pourriez avoir le triste sort d'un voyageur inhabile qui marche au milieu des ténèbres de la nuit; vous pourriez prendre des feux légers et trompeurs, qui vous conduiraient au précipice, pour des lumières bénignes, salutaires, propres à diriger sûrement vos pas vers le terme de votre course. Nos soi disant philosophes ne parlent que le langage des sens, et parce que ce langage est le plus naturel à l'homme, toujours il l'entend mieux que celui de la révélation, qui est surnaturel. D'ailleurs, souvenez-vous-en bien, outre que l'on s'habitue facilement à penser et à parler comme ceux dont on goûte les ouvrages, il n'est pas si facile d'apercevoir le faux d'un raisonnement spécieux : cela n'est pas à la portée du grand nombre. Pour cela, il faut des connaissances, et, avec des connaissances, une justesse et une force de raisonnement qui ne sont pas données à tout le monde. Ajoutez que la foi est un don de Dieu, don qu'il fait à qui il lui plaît : *Spiritus spirat ubi vult.* (*Joan.*, III, 8.) Or, Dieu, tout généreux qu'il est, ne prodigue pas ses dons. Voit-il qu'on les méprise ou qu'on en abuse, par une bien juste punition il les reprend, il les retire, il enrichit à leur tour ceux qu'il avait jusque-là paru pour ainsi dire oublier dans la distribution de ses faveurs, et qui doivent profiter mieux de ses bienfaits : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.) Déjà cette menace s'est accomplie à l'égard de bien des lecteurs téméraires et indiscrets; si nous les imitons, craignons qu'il ne nous arrive un malheur pareil au leur. La foi perdue, tout est perdu. Tournant le dos à cette colonne de feu que l'on avait devant soi, et à la lueur de laquelle on pouvait reconnaître son origine, sa destinée et les moyens de la bien remplir, s'est-on obstiné à suivre cette colonne de nuages qui ne répand que de sombres ténèbres, comment alors ne pas marcher à l'aventure? On ne sait plus d'où l'on vient, où l'on va, ce que l'on est, ce que l'on deviendra. Au lieu d'aimer à nourrir son esprit des vérités lumineuses de la religion chrétienne, on se plaît à se repaître de ces suppositions, de ces conjectures, de ces systèmes, de toutes ces idées philosophiques, qui, semblables à celles d'un homme en transport, se croisent, se choquent, se contredisent, se détruisent mutuellement. De là le mépris absolu des commandements de Dieu et de son Eglise, l'endurcissement du cœur, et un endurcissement invincible, l'impénitence finale, suivie d'une éternelle réprobation.

Outre les livres qui pervertissent l'esprit et affaiblissent la foi, s'ils n'en éteignent pas tout à fait le céleste flambeau, il en est d'autres, beaucoup plus répandus, qui corrompent le cœur et compromettent la vertu la mieux affermie : ce sont les romans, qu'une infinité de personnes désœuvrées parcourent avec tant d'avidité. Ces derniers, il les faut encore éviter soigneusement, mon cher auditeur : *Et hos devita.* C'est ce que nous allons voir dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Surtout pour la jeunesse, dont l'imagination est extrêmement active, rien, non, rien de plus dangereux que les romans. Ne cessant d'occuper notre esprit d'attachements charnels, ils réussissent à nous rendre charnels nous-mêmes, pendant que nous devions travailler à devenir des hommes spirituels capables de goûter les choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.* (I *Cor.*, II, 14.) Aussi, quand on les a lus, on ne peut plus supporter la lecture des livres de piété ; on n'a que du dégoût pour les sacrements, la prière et les offices divins; on ne peut s'appliquer souvent à rien d'utile, rien de sérieux : la futilité seule a des attraits. Sainte Thérèse, pour s'être amusée à lire les contes fabuleux de la chevalerie, sentit aussitôt sa ferveur se ralentir : *Equestrium fabellarum lectione imminutus pietatis sensus.* Pour la ranimer, cette précieuse et primitive ferveur, il lui fallut recourir à la lecture des *Confessions* de saint Augustin et des *Epîtres* de saint Jérôme : *E lectione Confessionum sancti Augustini et Epistolarum sancti Hieronymi revixit.* C'est ce que nous apprend l'histoire de sa vie.

Ce n'est pas tout, chrétiens mes frères; lorsqu'à force de feuilleter des romans, on s'est échauffé le cerveau, on ne connaît plus d'autorité, ni temporelle ni spirituelle, toute espèce de subordination devient un fardeau insupportable. On y a vu des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, raisonnablement contrariés dans leurs inclinations déraisonnables, se roidir contre les représentations les plus amicales, se dérober à la surveillance la plus exacte, rendre inutiles les mesures les plus sages, et, s'enhardissant peu à peu, finir par secouer le joug du respect et de la soumission qu'ils devaient, soit aux directeurs de leurs consciences, soit aux auteurs de leurs jours; on se sent porté à marcher sur les traces des héros de ces aventures mensongères, à se remplir de leurs maximes, à profiter de leurs découvertes, à copier leurs intrigues profanes, à lever, comme eux, l'étendard de la révolte; au lieu de se détromper en reconnaissant l'infamie de toutes ses fables impures, on aime à voir comme eux, dans le vice, un beau idéal, et jusque dans le malheur un bonheur imaginaire. Vous dont les romans sont, comme la pâture quotidienne dont vous nourrissez votre esprit, démentez-moi, si ce que je viens d'avancer n'est pas malheureusement trop vrai. Si vous étiez assez peu sincères, ou assez abusés pour le faire, votre conduite suffirait pour me venger en vous démentant à son tour. Car, comparez vous-mêmes avec vous-mêmes : il fut un temps où vous paraissiez jaloux de votre innocence et de votre réputation ; est-ce la même chose aujourd'hui? où vous alliez, par

intervalle, déposer, aux pieds du ministre de la réconciliation vos misères et vos faiblesses ; est-ce la même chose aujourd'hui? où vous remplissiez exactement votre devoir pascal; est-ce la même chose aujourd'hui? où vous assistiez avec dévotion à l'auguste sacrifice de la nouvelle alliance; est-ce la même chose aujourd'hui? où vous étiez la joie de vos pasteurs, la consolation de vos parents, l'édification de vos voisins, le modèle de ceux de votre âge, par votre modestie, par votre douceur, par votre docilité; encore une fois, est-ce la même chose aujourd'hui? Qu'il s'en faut! Hélas! la route que vous suiviez alors, vous l'avez quittée pour en prendre une autre. Et quelle route, ô mon Dieu! n'est-ce pas celle qui conduit à l'abîme?

Ce n'est pas encore tout. Comme les romans sont écrits par des hommes qui connaissent, par expérience, la marche des passions, les charmes du style, et tout ce qui peut intéresser le sentiment, insensiblement ils amollissent le cœur de ceux qui les lisent. Ainsi, avez-vous des mœurs pures? Lisez des romans, et bientôt vous n'en aurez plus. Êtes-vous déjà un peu vicieux? Lisez des romans, et bientôt vous le serez beaucoup davantage. En un mot, voulez-vous absolument périr? Lisez des romans, et votre perte est assurée. A quoi les assimilons-nous donc? au prisme; ils en produisent l'effet, spécialement sur des cœurs neufs et sans expérience. Vous allez, mes frères, sentir la justesse de cette comparaison : le prisme, non-seulement rehausse l'éclat des objets déjà flatteurs pour l'œil, il embellit jusqu'aux plus dégoûtants. Les reptiles, par exemple, les insectes les plus hideux, il les entoure de couleurs vives; et, par ses reflets trompeurs et mensongers, mais variés et brillants, il les ferait presque aimer. Des romans font bien quelquefois, en passant, un éloge pompeux de la vertu, ce n'est pas là leur but principal : les passions qui, chez l'homme, veulent être caressées, n'y trouveraient pas leur compte. Ils s'étudient à prêter au vice des agréments qu'il n'eut et n'aura jamais, aux yeux de la religion et même de la raison. Ils finissent par le rendre trop aimable et trop aimé; j'en prends encore à témoins ceux qui font consister leur bonheur à les dévorer avidement. Qu'ils parlent, leur déposition ne peut être suspecte. S'ils veulent être vrais, ils conviendront que la lecture des romans leur a fait faire nombre de chutes préjudiciables à leur corps, aussi bien qu'à leur âme; chutes qui, conséquemment, leur coûteront, tôt ou tard, bien des gémissements et bien des larmes. Je voudrais, chrétiens auditeurs, que vous eussiez, comme nous l'avons trop souvent, occasion de voir, sur le lit de douleur, aux portes du tombeau, ceux que les romans y ont plus ou moins directement conduits. Vous les entendriez, chacun dans leur particulier, s'écrier, en pleurant : Faut-il, oh! faut-il que, par ma faute, je me voie contraint de descendre avant le temps dans le noir tombeau! Eloignez, éloignez de moi ces livres détestables, dont nuit et jour la lecture faisait mes coupables délices. Hélas! ce sont eux qui m'ont perdu; ce sont eux qui causent ma mort..... Un ancien disait : Devenir sage aux dépens d'autrui est un très-grand bonheur. N'oubliez pas cette maxime, vous tous qui parcourez avec autant d'assiduité que de plaisir, les dangereuses productions de nos auteurs licencieux. Ils ne connaissent, hélas, que trop les avenues du cœur humain, avec tout ce qui peut éveiller la concupiscence et l'enflammer. Au nom de vous-mêmes, profitez de l'imprudence de ceux qui vous ont précédés dans la carrière de la vie; ou, je vous le prédis, plusieurs d'entre vous seront enlevés comme eux par une mort prématurée : les mêmes causes physiques ou morales produisent presque toujours les mêmes effets.

Je le répète, mes frères, ce qui porte le dernier coup à l'innocence; ce qui fait à un jeune cœur des plaies presques incurables, puisque la raison, le temps, les réflexions, la religion elle-même ont peine à les fermer, c'est la lecture des romans. Là on trouve un poison bien plus subtil que dans les conversations. Les paroles qui passent, ne font, communément parlant, que des impressions légères et peu durables; les mauvais livres en font de durables et de permanentes. Ils éternisent en quelque sorte la passion dans les cœurs, en éternisant dans les esprits l'usage du crime et son souvenir. Se permet-on de tenir en notre présence des discours deplacés? Soit bienséance, soit éducation, soit respect humain, soit modestie réelle, souvent notre honneur s'offense d'une pareille liberté. Un mauvais livre dans nos mains nous tient le même langage; mais parce qu'il nous le tient sans témoins, nous nous prêtons volontiers au désordre qu'il cause.

Avons-nous du goût pour ces discours trop libres, nous ne sommes pas toujours à portée de les entendre; . ne dépend pas toujours de nous de les prolonger. Un mauvais livre est toujours à notre disposition, toujours il est prêt à nous amuser et à nous instruire, parlons plus juste, à nous pervertir et à nous corrompre. Il le fait d'autant plus efficacement, que tout y est plus réfléchi et plus compassé; que les traits y sont plus aiguisés et plus perçants; que le style en est plus doux et plus fleuri; que les faits y sont mieux amenés, l'art plus habilement caché, les narrations plus vives et plus naturelles; on jurerait qu'elles sont vraies; tranchons le mot, que le poison y est plus artificieusement préparé. Trouve-t-on par hasard quelque endroit plus piquant, qui émeuve plus sensiblement la passion, sans autre confident de sa témérité que soi-même : on se laisse aller aux penchants que le cœur ressent; on lit, on relit ce passage attrayant, on cherche à l'imprimer bien avant dans son âme, et l'on en suce tout le venin, à mesure qu'on en savoure tout le plaisir. D'où il arrive que, sous le vain pré-

texte de se former le goût, on se gâte le cœur.

Les choses étant incontestablement ainsi, ceux qui m'écoutent, et je vous le demande, est-il étonnant que des écrivains célèbres qui, abusant de leurs talents naturels et acquis, avaient eu le malheur de mettre au jour des livres sacriléges, irréligieux ou remplis d'intrigues, les aient désavoués sur le soir de leur vie, se soient efforcés (je dis efforcés, car faire le mal est chose très-aisée; le réparer, chose très-difficile), se soient efforcés d'effacer par des ouvrages pleins de religion et de bons conseils, les impressions funestes qu'avaient pu faire sur les esprits et sur les cœurs leurs premières productions? Vous me répondez sans hésiter: Non. Est-il étonnant que l'Eglise, dans ses assemblées et ses conciles, ait flétri les livres en question, et les ait chargés de ses anathèmes, les regardant avec justice comme une peste désastreuse qui lui ravissait ses enfants. Vous me répondez sans balancer: Non encore. Est-il étonnant que les anciens gouvernements eux-mêmes, quoique païens, aient condamnés aux flammes les livres dont il s'agit, et chassé de leur territoire ceux qui étaient soupçonnés d'en être les auteurs? Vous me répondez encore une fois non. Serait-il étonnant que les gouvernements modernes, composés de chrétiens, se montrassent moins sévères et souffrissent que, sous leurs yeux, on composât de ces sortes de livres, qu'ils fussent imprimés, réimprimés, annoncés, préconisés dans toutes les feuilles publiques, colportés, loués, vendus à toute espèce de lecteurs? Changeant ici de réponse, je vous entends vous écrier sans délibérer: oui cela est vraiment étonnant. Vous et moi nous sommes parfaitement d'accord; à mon avis, toutes vos réponses sont on ne peut plus justes. Ecriez-vous donc avec moi : Puissent les maîtres de la terre, qui par leurs magistrats sévissent si rigoureusement contre les assassins et contre ceux qui nous enlèvent les biens de la fortune, sévissent plus sévèrement encore contre ces hommes qu'un saint Père, indigné des maximes impies répandues dans leurs écrits, traite d'empoisonneurs publics. *Veneficos publicos.* Un brigand peut entamer la fortune des citoyens aisés, un assassin peut attenter à la vie de quelques-uns d'entre eux, et un seul de ces livres pernicieux où tout respire l'impiété et le libertinage, peut ravir l'innocence, ce trésor plus précieux que les richesses, plus précieux que la vie, à une multitude innombrable de jeunes cœurs.

Ne manquons pas de classer parmi les livres qu'il faut scrupuleusement s'interdire, quand on est si désireux de conserver des mœurs chrétiennes, ces recueils de lettres galantes, de poésies lubriques, de romances, d'ariettes, de chansons lascives, où la passion exhale aujourd'hui ses soupirs et ses langueurs, demain ses transports et ses feux; ces collections de gravures indécentes et d'estampes infâmes que la plus vulgaire pudeur devrait interdire. Vouloir être vertueux, et meubler sa mémoire des saillies ou des éloges du vice; vouloir vivre de la vie spirituelle du chrétien, et repaître ses yeux des objets les plus capables de faire naître et d'entretenir les convoitises de la chair, c'est vouloir des choses impossibles, absolument impossibles. Ceci n'a pas besoin de preuves : ce serait s'attacher à prouver l'évidence, et l'évidence ne se prouve ni ne se conteste.

Mon Dieu, mon Dieu, saint Paul fit assez d'impression sur l'esprit des Ephésiens, pour les déterminer à jeter publiquement au feu des livres qui toutefois ne contenaient que des choses curieuses. ***Multi qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus.*** (*Act.*, XIX, 19.) Tout éloigné que je suis de ce grand apôtre, et pour l'éloquence et pour le zèle, je vous demande un succès, je ne dis pas, aussi brillant, je dis aussi réel. Faites, je vous en conjure, que mes paroles aient été assez persuasives, pour engager les chrétiens à livrer aux flammes, sinon en public, au moins en particulier, tous les livres qu'ils posséderaient, et qui renfermeraient des choses dangereuses, soit pour leur foi, soit pour leurs mœurs : vous y trouverez votre gloire, ô mon Dieu, et ce peuple que vous chérissez y trouvera son salut. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Pardonner à ses ennemis, c'est pour le chrétien le sacrifice le plus indispensable, le plus avantageux et le plus noble.

Mihi vindicta, et ego retribuam, dicit Dominus. (*Rom.*, XII, 19.)

C'est à moi qu'appartient la vengeance, dit le Seigneur, et je l'exercerai.

Point ici d'obscurité, point d'équivoque, point de méprise à craindre. Vous l'avez entendu, chrétiens; l'Apôtre nous assure en termes formels que c'est le souverain Maître qui parle, ***Dicit Dominus.*** Et que veut-il nous apprendre? Ce qu'il avait appris au peuple d'Israël, tant de siècles auparavant: Que la vengeance lui appartient, qu'elle appartient à lui seul : ***Mihi vindicta;*** et que, lorsqu'il en sera temps, sa justice saura bien l'exercer: ***Et ego retribuam.*** S'exprimer ainsi, c'est nous dire assez clairement que rendre injure pour injure, mal pour mal; que poursuivre, écraser, anéantir nos ennemis réels ou prétendus, ce serait attenter à son autorité suprême, ce serait usurper un droit qu'il s'est exclusivement réservé dans sa profonde sagesse, et dont il est jaloux : ***Mihi vindicta, et ego retribuam, dicit Dominus.***

Après une déclaration aussi positive de la part du premier des êtres, comment arrive-t-il, chers auditeurs, que parmi les hommes il en existe encore de vindicatifs? ne devraient-ils pas tous, le plus fort aussi bien que le plus faible, voir avec joie leurs intérêts entre les mains d'un Dieu trois fois puissant comme trois fois saint, d'un Dieu

qui ne peut manquer à la promesse solennelle qu'il leur a faite de les venger, en se vengeant lui-même ; car, mes frères, vous le concevez, outrager la créature, c'est dans elle et avant elle outrager le Créateur. Ne devraient-ils pas en conséquence oublier à jamais les offenses qu'ils ont reçues, laissant au Seigneur, puisqu'il s'en est authentiquement chargé, le soin de faire valoir leurs droits avec les siens, quand et comme il lui plaira ? Ils le devraient tous sans doute, tous néanmoins ne le veulent pas. Essayons aujourd'hui d'éclairer les rebelles, dans l'espoir de les gagner. Pour y réussir, nous leur montrerons que le pardon des injures est, de tous les sacrifices que le chrétien peut faire, le plus indispensable, première vérité ; le plus avantageux, deuxième vérité ; le plus noble, troisième vérité. Tel est le plan que je me propose de suivre, parce qu'il m'a paru le plus propre à vous inspirer les uns envers les autres des sentiments de miséricorde. Puissé-je avoir choisi le chemin le plus sûr, comme le plus direct pour arriver à mon but. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE VÉRITÉ.

Pardonner à ses ennemis, quelque grièvement qu'ils l'aient outragé, est, pour un disciple de Jésus-Christ, le plus indispensable de tous les sacrifices : première proposition dont voici la preuve :

Ouvrons, mes frères, feuilletons ce livre sacré qui doit être la règle de notre conduite, comme celle de notre croyance, l'Evangile ; consultons-en les oracles, oracles divins qui verront le ciel et la terre passer et qui ne passeront pas. Qu'y lisons-nous ? écoutez, je le rapporterai fidèlement, à la lettre : Si vous avez contre le moindre de vos frères quelque sujet de mécontentement, montrez-vous miséricordieux à son égard, et surmontant toute espèce de répugnance, étouffant toute espèce de ressentiment, accordez-lui généreusement son pardon, *Dimittite* (*Luc.*, XXIII, 34), surtout que les paroles de paix que vous lui adresserez partent du fond du cœur, et non uniquement du bout des lèvres, *de cordibus vestris*. Faites quelque chose de plus encore, vos ennemis, aimez-les, *diligite inimicos vestros*; répandez des bienfaits sur ceux qui vous haïssent, *Benefacite his qui oderunt vos*; loin de les maudire, priez pour ceux qui, par des médisances continuelles, des calomnies atroces, s'occupent à vous déchirer malignement, *Orate pro calumniantibus vos*; pour ceux-là même qui semblent avoir juré votre perte et ne cessent de vous persécuter : *Orate pro persequentibus vos*. (*Matth.*, V, 44.) Vous en conviendrez, chers auditeurs, un précepte ne peut être plus formellement, plus explicitement énoncé.

Ici le déguisement et la politique ne sont point de saison : Jésus-Christ en prévient ici tous les subterfuges ; vous devez le voir, comme l'a vu saint Jérôme : *Omnem simulationem fictæ pacis evertit*. Paraître donc au dehors tout autre que l'on est au dedans ; donner de l'encens à celui pour lequel on prépare du poison ; baiser la main que l'on voudrait avoir coupée ; embrasser un ennemi que l'on étoufferait, si l'on ne craignait pas plus les hommes que Dieu, tout Dieu qu'il est, ce serait, par une exécrable duplicité, imiter les enfants du siècle, ce ne serait pas accomplir les intentions du législateur. Allons plus loin, vivre avec ceux que l'on n'aime pas, les souffrir, peut être une vertu aux yeux du monde : c'est tout, nous assure saint Grégoire : *Virtus est coram hominibus tolerare*; aux yeux de celui qui lit dans l'âme, cet extérieur ne peut suffire, si l'intérieur n'y répond pas. Sur ce point, mes frères, craignons l'illusion, elle est d'autant plus à craindre qu'elle est moins rare. Sachons que pour nous réconcilier en vrais chrétiens, ce n'est pas assez de voir soit par cérémonie, soit par intérêt, soit par l'ordre de notre directeur, soit à la sollicitation de nos amis ou de nos proches, ceux qui nous ont manqué plus ou moins essentiellement ; de protester même en public que nous ne leur voulons aucun mal et que nous oublions le passé ; il faut que le cœur ratifie ce que la bouche prononce ; ou, pour mieux dire, celle-ci ne doit être que l'écho de celui-là et son interprète fidèle. Pour analyser tout ceci et fixer nos idées : Sommes-nous fâchés des malheurs qui arrivent à celui qui fut notre ennemi ? Son bonheur fait-il notre joie ? Lui rendons-nous, ou du moins nous sentons-nous dans la disposition sincère de lui rendre, dans l'occasion, tous les services dont nous sommes capables ? alors en disant que nous lui avons pardonné, que nous l'aimons, nous ne pouvons plus être taxés d'hypocrisie, parce que chez nous rien ne se dément, tout s'accorde.

Ces préceptes, chrétiens mes frères, ne sont pas moins universels qu'ils sont positifs : personne, non, personne ne peut se dispenser de les accomplir : *Si non remiseritis unusquisque*. (*Matth.*, XVIII, 35.) D'après cela, le grand doit pardonner au petit, le petit doit pardonner au grand ; le maître doit pardonner au serviteur, le serviteur doit pardonner au maître ; le père doit pardonner au fils, le fils doit pardonner au père ; l'époux doit pardonner à l'épouse, l'épouse doit pardonner à l'époux ; le frère doit pardonner au frère ; la sœur à la sœur ; le voisin au voisin ; le compatriote au compatriote ; l'homme, en un mot, quel qu'il puisse être, doit pardonner à l'homme quel qu'il soit. Point de distinction, point d'exemption, la loi n'en admet aucune : *Si non remiseritis unusquisque*.

Mais combien de fois oblige-t-elle, cette loi, demandez-vous peut-être, comme le prince des apôtres ? jusqu'à sept fois : *Usque septies ?* Le Sauveur vous répond comme à saint Pierre : Jusqu'à soixante-dix fois sept fois : *Usque septuagies septies* (*Matth.*, XVIII, 22) ; ce qui signifie que jamais il ne vous est permis d'être inexorables à l'égard du prochain ; que c'est uni-

quement quand notre frère se lasse de nous offenser, que nous devons nous lasser nous-mêmes d'excuser ses torts : *Usque septuagies septies.*

Il est difficile, je l'avoue, extrêmement difficile de livrer à la nature combats sur combats, et de remporter sur elle constamment et pleinement la victoire. Disons-le, avec Tertullien, si c'est le propre de tous les hommes, fidèles ou païens, ignorants ou philosophes, sauvages ou civilisés, d'aimer qui les aime : *Amicos diligere omnium est;* aux chrétiens seuls il est réservé d'aimer ceux qui les haïssent : *Inimicos autem solorum Christianorum.* Disons-le, avec saint Augustin, faire du bien aux méchants, par pure considération pour l'humanité, est le plus grand sacrifice qui se puisse exiger d'un faible mortel : *Aliud majus sacrificium non est.* Disons-le, avec saint Bernard, donner dans son cœur une place à celui qui nous l'arracherait volontiers, est une chose si sublime, qu'elle semble convenir au Créateur plutôt qu'à sa créature : *Diligere inimicos divinum est, non humanum.* (Saint Bern.) Il le faut pourtant, chrétiens auditeurs; non-seulement Jésus-Christ nous en a fait un précepte, il a été le premier à nous en donner l'exemple.

Bien différent de ces docteurs impétueux qui imposaient aux autres des fardeaux écrasants, tout en se donnant bien de garde d'y toucher, eux, du bout du doigt; le Maître peut se proposer pour modèle à ses disciples, lui qui, sur le Calvaire, oubliant et les opprobres dont on l'a rassasié, et les souffrances qu'il endure, ne pense qu'à disculper ses bourreaux et solliciter leur grâce : *Pater, ignosce illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) La belle leçon, pour les chrétiens, de voir leur chef qui, d'un souffle de sa bouche, d'un seul de ses regards pouvait foudroyer ses persécuteurs, ne pas même employer la menace! Il ne tenait qu'à lui de se venger, observe avec étonnement saint Ambroise; et par choix il se laisse immoler : *Cum posset ulcisci, maluit immolari!* A quelles excuses aurions-nous maintenant recours pour justifier notre vengeance, notre indifférence même et nos froideurs? Dirons-nous que nous leur avions fait trop de bien à ces hommes qui nous ont manqué? Mais avons-nous redressé leurs boiteux, éclairé leurs aveugles, délivré leur démoniaques, guéri leurs malades, ressuscité leurs morts. Jésus-Christ l'avait fait aux Juifs. Dirons-nous qu'il nous ont fait trop de mal? Mais nous ont-ils couverts de crachats, battus de verges, couronnés d'épines, percés de clous, élevés en croix? les Juifs l'avaient fait à Jésus-Christ. Dirons-nous que l'affront est trop récent pour qu'il puisse sortir de notre mémoire? Mais le sang coule-t-il de nos veines comme il coulait de celles du Rédempteur, au moment même qu'il s'intéressait auprès de son Père pour des inhumains, pour des ingrats. Inutilement nous prétendrions nous excuser : il est inexcusable, le soldat qui refuse d'obéir à son capitaine, surtout quand celui-ci a fait le premier ce qu'il commande.

Oh! Jésus-Christ... Je vous entends, vindicatif, Jésus-Christ était Dieu, n'est-ce pas là votre pensée? Elle est juste; mais si Jésus-Christ était Dieu, j'en conclus, et vous serez contraints d'en conclure avec moi, qu'il était conséquemment trop équitable pour nous imposer une obligation au-dessus de nos forces. Mais si Jésus-Christ était Dieu, il a donc pardonné librement; or quand un Dieu pardonne, comment un homme ose-t-il se venger? Mais si Jésus-Christ était Dieu, quelle témérité de vous montrer rebelle à ses ordres! Sa voix devrait être pour vous un tonnerre imposant, selon l'expression d'un saint docteur, un tonnerre contre lequel on ne lutte pas plus sans crime que sans danger : *Divino intonante præcepto, obediendum, non disputandum.* (S. Aug.) Mais si Jésus-Christ était Dieu, il était homme aussi : plusieurs fois il a voulu que la nature humaine parlât chez lui comme elle parle chez nous. Pourquoi voudriez-vous qu'il eût été insensible aux mauvais traitements; et, en supportant tout avec la douceur de l'agneau, ne nous apprit-il pas ce que nous pouvions, ce que nous devions faire? D'ailleurs, si par nous-mêmes nous ne pouvons copier fidèlement ce beau, ce parfait original qui nous fut présenté sur la montagne (*Exod.*, XXV, 40), je m'explique : si notre faiblesse nous met dans l'impuissance de marcher sur les traces du Verbe incarné, sa grâce nous en rend bientôt capables; demandons-la, elle est accordée à quiconque s'efforce sérieusement de l'obtenir.

Vous voulez des modèles qui se rapprochent plus de vous? Vous êtes hommes, eh bien, ce sont des hommes que je vous proposerai désormais. Imitez un Moïse qui prie pour les Israélites (*Exod.*, XXXII), peuple indocile, avec lequel il fut, je dirais, continuellement en guerre. Imitez un David qui épargne Saül dont il est injustement persécuté, et rappelle Absalon qui s'était ouvertement révolté contre lui. Imitez un saint Paul; il souhaite, il brûle d'être anathème (*Rom.*, IX, 3); il sacrifierait tout pour le salut de ceux qui l'ont cruellement maltraité. Imitez un saint Jacques. Celui qui l'avait mis entre les mains de ses persécuteurs, témoin de la constance avec laquelle il confessait la foi, est touché de la grâce, se détermine à se faire aussi chrétien, et se voit à son tour condamné au supplice. Comme le dénonciateur et le dénoncé s'avançaient donc ensemble vers le lieu qui devait être le théâtre commun de leur martyre : Pardon, pardon, dit celui-là, je suis un malheureux: l'échafaud où vous allez trouver la mort, c'est moi qui vous y fais monter. A ces mots, l'apôtre surpris s'arrête, le fixe, et, lisant dans ses yeux la sincérité de son repentir : Je ne vous en veux nullement, lui répond-il, la paix soit avec vous, et à l'instant il lui présente la main, l'embrasse avec tendresse. Que d'autres exemples non moins touchants ne pourrais-je pas ajouter?

Tant de chrétiens, tant de saints, hommes comme vous, d'une nature sensible autant que la vôtre aux injures et aux outrages, ne serviront-ils pas à vous confondre un jour, si vous ne pardonnez pas du fond du cœur?

DEUXIÈME VÉRITÉ.

A suivre les inclinations de son cœur et les satisfaire, l'homme, loin de trouver de la peine, ne trouve que du plaisir; c'est un fleuve qui suit sa pente naturelle, et dont rien n'embarrasse le cours. Mais contrarier ses penchants, et ses penchants les plus violents, tel est sans contredit le désir de la vengeance; leur résister, en triompher, pour ce même homme quelle tâche laborieuse, qu'elle est pénible! C'est un torrent dont il est question d'arrêter la course impétueuse. Aussi, mes frères, je l'ai dit, et je le répète: dans la morale évangélique, peut-être n'est-il rien de plus difficile que de pardonner à ses ennemis, et de la manière que le prescrit le Fils de Dieu. Néanmoins ce sacrifice indispensable, il nous le demande à des conditions si avantageuses, qu'il doit être aisé, qu'il doit être doux de le faire pour quiconque veut écouter attentivement la foi, et consulter ses véritables intérêts. Selon l'ordinaire, à côté de la peine faisant marcher la récompense, et pour prix de la victoire promettant la couronne; il nous atteste que si nous pardonnons aux autres les injures que nous en avons reçues, le Père céleste à son tour nous pardonnera les péchés que nous avons commis: *Dimittet et vobis Pater vester cœlestis peccata vestra;* mais que si nous nous montrions implacables envers eux, il se montrerait inexorable envers nous, *Nec Pater vester dimittet vobis.* (*Matth.*, VI, 14, 15.) C'est comme s'il nous disait: Vous m'avez offensé et votre frère vous a offensé. Quoique tout ne soit pas égal à beaucoup près; quoique vous soyez un sujet qui se révolta contre son prince, et lui, un simple particulier qui s'attaqua à un simple particulier; quoique vous soyez un ver de terre qui méprisa le Tout-Puissant, et lui, un insecte qui mordit un insecte; en un mot, quoique vous ayez méconnu votre auteur, et qu'il n'ait, lui, blessé que son semblable, je vous propose une compensation que sans doute vous ne rejetterez pas: il y aurait folie de votre part, elle est tout à votre avantage. Vous me demandez grâce pour vous, je vous demande grâce pour lui; pardonnez-lui, et moi je vous pardonne: M'est-il possible d'exiger moins, et de promettre plus? *Dimittite et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) C'est ainsi, chrétiens auditeurs, que notre Dieu fait dépendre de nous le pardon qu'il est tout prêt de nous accorder, et qu'il nous rend maîtres de notre sort, arbitres de notre arrêt. Notre salut est entre nos mains; l'Eternel veut bien se régler sur notre conduite, et notre indulgence ou notre sévérité doit servir de règle à sa miséricorde ou à sa justice: *Dimittite et dimittemini.* En tout il est et doit être notre modèle; dans cette occasion on dirait presque qu'il a voulu que nous fussions le sien. Avons-nous fait miséricorde? Il nous la fera; l'avons-nous refusée? il nous la refusera: *Dimittite et dimittemini.* Est-il rien de comparable à cette bonté suprême. Fut-il jamais traité plus avantageux au pécheur?

Poussons plus loin nos réflexions, disons-nous à nous-mêmes: Que je ne pardonne pas à mon ennemi, quelle vengeance en tirerai-je? Quel bien m'en reviendra-t-il? Je ne puis que nourrir dans mon cœur une haine impuissante qui, me dévorant secrètement, me nuira plus qu'à celui-là même auquel je voudrai nuire; ou tout au plus à une injure répondre par une injure. D'un autre côté que Dieu ne me pardonne pas, que deviendrai-je? Je serai perdu pour une éternité, pour une éternité l'enfer est mon partage. Une telle conduite, loin de me procurer rien de flatteur, me porterait, je le vois, les plus grands préjudices. Au contraire, si, par mes efforts aidés de la grâce, je surmonte ma haine, mes crimes, quelque énormes, quelques multipliés qu'ils soient, mes crimes me seront tous remis, et à l'heure de ma mort, mon âme justifiée par la charité, au lieu des châtiments de la justice de Dieu, trouvera le pardon de sa miséricorde. Ah! je le sens, il n'y a pas à balancer, conclurons-nous bientôt, je pardonne, oui, je pardonne avec joie: la santé de mon corps, le salut de mon âme, mon bonheur temporel, mon éternel repos, tout m'y engage, tout m'en fait une loi.

Etant chargés, écrasés de dettes spirituelles comme nous le sommes tous, mes chers frères, il est bien étonnant que parmi nous il se trouve encore des chrétiens assez aveuglés sur leurs véritables intérêts pour refuser le pardon qui leur est offert à de si légitimes conditions. Trop souvent il arrive, pourra-t-on le croire? que des chrétiens formés à l'école de Jésus-Christ poussent le mépris des leçons et des exemples de leur divin maître, jusqu'à conserver, même à leur dernière heure, le ressentiment des injures et la haine de leur prochain. Terrassés par la maladie, étendus sur un lit de souffrances, ils entendent la voix de la mort retentir à leurs oreilles et les presser de descendre au fond du tombeau; leur conscience, justement alarmée, leur montre le Juge suprême non moins juste que sévère, prêt à rendre son dernier arrêt; leurs yeux presque éteints rencontrent en vain l'image du Dieu crucifié qu'on leur présente, l'image de ce Dieu mourant qui pria pour ses bourreaux, rien n'est capable de fléchir leur cœur endurci par la haine. Que prétendent-ils donc devenir, et quelle miséricorde peuvent-ils espérer d'obtenir? Leur bouche n'a-t-elle pas cent fois prononcé leur propre condamnation? Ne la prononcez-vous pas vous-même, chrétien vindicatif, chaque fois que vous faites à Dieu votre prière? N'avez-vous donc jamais fait attention à ces paroles de votre oraison journalière, l'Oraison dominicale: Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont

offenses. Pesez-en donc bien le sens ; il est si clair et si naturel, comment ne vous frappe-t-il pas? C'est comme si vous disiez à Dieu : Arbitre souverain de ma destinée, vous qui sondez les plis et replis de nos cœurs, si, docile à vos ordres, je fais remise à mon frère de toutes les offenses que j'en ai reçues, fidèle à vos promesses, pardonnez-moi de même les offenses que j'ai commises envers vous, je vous en supplie; mais si, entraîné par l'amour de la vengeance, je refuse de pardonner à mon frère, à votre tour, pour satisfaire votre courroux, armez-vous contre moi de vos foudres et de vos fléaux, j'y consens. N'y a-t-il pas là de quoi frémir ? L'étrange inconséquence, s'écrie Salomon, quoi ! l'on ne veut avoir pour son semblable aucune indulgence, et ce même homme ose demander à Dieu de lui être propice : *Et propitiationem petit a Deo.* Qu'il sache que le Seigneur conservera le souvenir de ses moindres faiblesses : *Peccata illius servans servabit;* et que, pour le punir d'avoir été lui-même si exigeant, si dur, il en tirera une vengeance rigoureuse : *Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam.* (*Eccli.*, XXVIII, 5, 1.)

Pour rendre plus sensibles à nos auditeurs les vérités saintes que nous leur annonçons, pour les leur faire en quelque sorte toucher au doigt, très-souvent nous nous efforçons de tirer de notre imagination quelques comparaisons frappantes. Heureux si pour la gloire de Dieu, le salut de nos âmes, le succès de notre ministère, nous pouvons y réussir ! Dans la matière qui nous occupe, nous en sommes dispensés : la sagesse incréée nous en fournit elle-même une dans la parabole qui suit, et dont nous respecterons la belle simplicité :

Un roi s'étant mis à faire rendre les comptes de ses serviteurs, on lui en présente un qui lui devait 10,000 talents (40,000,000), mais qui n'avait pas de quoi faire honneur à une dette aussi considérable. Il ordonne en conséquence qu'après avoir vendu tout son bien, on le vende lui-même avec sa femme et ses enfants. Le serviteur désolé se jette aux pieds de son maître : de grâce, lui dit-il, ayez un peu de patience, et je vous satisferai. A ces mots, celui-ci, touché de compassion, le relâche. Il fait plus, il pousse la générosité jusqu'à l'acquitter entièrement. Après cette scène attendrissante le serviteur sort et rencontre à quelques pas un de ses compagnons qui lui devait 100 deniers (40 l.) : de le prendre aussitôt à la gorge, de l'étouffer à demi, en criant : Paye ce que tu dois. Ce malheureux se prosternant à ses genoux lui répond d'un ton suppliant : Ayez un peu de patience, et je vous satisferai. Le méchant ne reconnaissant déjà plus dans la bouche d'un autre les mêmes expressions qui venaient de sortir de la sienne propre, fait le sourd, et veut que son débiteur soit prisonnier jusqu'à fin de payement. Les autres serviteurs, témoins d'un tel spectacle, qui contrastait si fort avec celui auquel ils avaient assisté le moment d'auparavant, sont indignés, et s'empressent d'informer leur bon maître de ce qui s'est passé sous leurs yeux. Ce dernier mande à l'instant le serviteur impitoyable. Il vient. Mauvais cœur, lui dit-il d'un ton de colère, à ta demande je t'avais remis tout ce que tu me devais, j'aurais cru qu'après cela tu aurais eu pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi-même. Tu ne l'as pas fait : Bourreaux, saisissez-le, je vous l'abandonne, et qu'il n'ait payé jusqu'à la dernière obole, il est à vous.

Voilà la parabole, chrétiens auditeurs, tout y est saillant; le but où elle tend s'aperçoit sans effort. Cependant, afin que personne ne pût prétexter d'ignorance, le Sauveur ajoute ces paroles terribles : C'est ainsi que mon Père, dont le ciel est la demeure, traitera quiconque refusera de pardonner à son frère dans la sincérité du cœur : *Sic et Pater cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* (*Matth.*, XVIII, 35.) Là-dessus, mes frères, faites vos réflexions. Si elles sont sérieuses, infailliblement elles seront efficaces. Au souvenir des fautes que vous avez accumulées, à la vue des sommes immenses dont vous êtes redevables à la divine justice, vous craindrez de vous trouver insolvables ; et cette crainte trop bien fondée vous faisant accepter avec reconnaissance, avec transports, l'offre de votre Dieu, par le moyen de quelques deniers qui peuvent vous être dus, vous vous acquitterez du nombre infini de talents que vous lui devez. Avançons.

Le pardon des injures est de tous les sacrifices du chrétien le plus avantageux comme le plus indispensable; vous l'avez vu, chrétiens auditeurs, c'est encore le sacrifice le plus noble. Accordez-moi deux minutes pour reprendre haleine, et le développement de cette troisième et dernière proposition vous en fera, je l'espère, sentir toute la justesse.

TROISIÈME VÉRITÉ.

Dans le monde, où la prévention, l'orgueil, toutes les passions humaines règnent avec empire ; où le mensonge étouffe la voix de la vérité ; où le mal devient un bien, et le bien devient un mal ; dans le monde, on regarde comme une faiblesse, une lâcheté, une honte, de laisser impunie l'injure la plus légère. Erreur, chrétiens, erreur aussi grossière que funeste. Cette prétendue faiblesse est une force réelle, cette prétendue lâcheté est un véritable courage ; cette prétendue honte est une gloire solide. Que nous apprend l'Esprit-Saint? Après nous avoir recommandé à diverses reprises de ne pas rechercher la vengeance : *Non quæras ultionem* (*Levit.*, XIX, 18), pour nous encourager à suivre ses leçons, il ajoute que l'homme patient qui souffre tout de la part de ses frères, est préférable de beaucoup à l'homme arrogant qui n'en peut, qui n'en veut rien souffrir : *Melior est patiens arrogante.* (*Eccli.*,

X, 6.) Comme si ce fût trop peu de donner à la vertu la prééminence sur le vice, il ne s'en tient pas là. Tous ceux qui répriment les mouvements déréglés de leur âme (et qui de nous n'en éprouve pas toutes les fois qu'il se sent piqué?), il les place au niveau, que dis-je, il les élève au-dessus des plus fameux conquérants que l'on a vus terrasser leurs ennemis, gagner des batailles, soumettre des provinces, subjuguer des nations, prendre des villes d'assaut : *Melior est... qui dominatur animo suo expugnatore urbium...* (*Prov.*, XVI, 32.)

Aussi, mes chers frères, lorsque ce même esprit, dirigeant par ses inspirations secrètes la plume des écrivains sacrés, veut nous transmettre par leur canal l'histoire de quelques hommes illustres dans l'ordre de la religion, supposé qu'ils aient eu occasion de pratiquer la vertu dont il s'agit, il a grand soin de nous le faire observer. Il semble que ce soit à ses yeux le plus beau trait de leur vie, celui qui doit contribuer davantage à leur attirer le respect, l'admiration de la postérité la plus reculée. Donnons des exemples. Nous raconte-t-il les aventures si variées du vertueux Joseph!

Qu'il est pompeux, qu'il est attendrissant, le détail qu'il nous fait des bontés que ce saint patriarche eut pour des frères, en qui les sentiments de la jalousie avaient jadis étouffé à son égard les sentiments de la nature, et qui, pour lors, appréhendaient que, se rappelant la manière barbare dont ils l'avaient traité, il ne profitât de l'autorité sans bornes dont ils le voyaient revêtu, pour user envers eux de représailles. Il nous le représente mettant tout en œuvre pour dissiper les mortelles frayeurs dont ils sont agités, les serrant dans ses bras, les arrosant de ses larmes, leur promettant de partager avec eux les faveurs d'un prince dont il avait si justement mérité la confiance; les consolant enfin par des marques d'amour et de tendresse, par des paroles de douceur et de paix : *Consolatusque est eos blande, leniter locutus.* (*Gen.*, L, 15.) Si, se rapprochant du temps où nous vivons, l'Esprit divin nous rapporte le martyre du diacre Etienne, il ne manque pas de nous dire que, pendant qu'il était écrasé sous une grêle de pierres, il ne se contentait pas de remettre son âme entre les mains de celui dont il l'avait reçue, mais que, se prosternant contre terre et ranimant le peu de forces qui lui restait, il sollicitait à haute voix le pardon des inhumains qui lui enlevaient la vie: *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Act.*, VII, 59.) C'est ainsi, chers auditeurs, que l'esprit de vérité termine l'histoire de plusieurs des personnages les plus remarquables, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle alliance; c'est par là qu'il met la dernière main au tableau de leurs grandeurs, parce que c'est celui de leurs vertus, et nous aurions à craindre pour notre réputation en tenant la conduite qu'ils ont tenue. Ah! plutôt rougissons, rougissons de nous être trop souvent comportés d'un manière tout opposée à l'exemple qu'ils nous ont donné. Quand une telle façon d'agir est reconnue par un si bon juge honorable et glorieuse, celle qui lui serait contraire ne peut qu'être basse et déshonorante. Le principe est évident, et l'évidence ne se prouve ni ne se conteste.

Si le témoignage de l'Esprit-Saint pouvait avoir besoin d'appui, j'y joindrais celui des hommes, et de quels hommes? Non de ces hommes pour qui la lumière est ténèbres et les ténèbres sont la lumière; non de ces hommes à qui une ignorance profonde, un jugement faux, fait tout envisager de travers, mais des hommes les plus célèbres par l'étendue de leurs connaissances, la sagesse de leurs conseils, l'éclat de leur sainteté. J'invoquerais entre autres le témoignage d'un Chrysostome. Ce Père juge digne des plus beaux éloges celui qui sait souffrir patiemment une injure : *In injuriis esse quempiam patientem laudabile est.* Il n'y a pas jusqu'aux philosophes du paganisme (ceci doit être d'un grand poids auprès de ceux à qui tout ce qu'enseigne la religion paraît vieilli, suranné, fait pour les âmes pusillanimes, et tout ce que dicte la philosophie, sublime, admirable, fait pour les cœurs généreux); il n'y a pas, disais-je, jusqu'aux philosophes du paganisme, qui ne déposent en ma faveur. Parcourez leurs ouvrages, vous y trouverez que la vengeance est un acte de férocité. *Inhumanum ;* qu'être affecté d'une injure c'est petitesse, parce que c'est prouver qu'elle est arrivée jusqu'à nous; qu'y être insensible, c'est magnanimité, parce que c'est montrer qu'elle n'a pu nous atteindre : *Magni animi est injurias despicere.* (Senec.)

Mais inutilement nous entassons les autorités, chers auditeurs, la vérité que nous voulons établir, la raison toute seule la démontre incontestable ; qu'elle suffise pour nous guider. Parmi les injures que nous recevons, il en est qui sont échappées à la faiblesse humaine, sans que la volonté y eût la moindre part. Il en est d'autres qui partent d'un mauvais cœur, et d'un désir criminel de nous blesser par quelque endroit sensible. Or, dans ces différents cas, que nous venions à écouter la passion, elle ne pourra que nous égarer. Elle demandera la vengeance, elle la voudra; souvent même elle ne souffrira pas que nous distinguions entre le plus et le moins coupable. Ayons au contraire la force de lui imposer silence, et, dans un calme tranquille, prêtons l'oreille à la voix de la raison, ce don précieux du ciel, cet écoulement de l'éternelle sagesse, ils sont tout autres les sentiments qu'elle nous inspire. Elle nous crie que, dans le premier cas, celui qui, sans le vouloir, nous a molestés, offensés, ne mérite que le pardon. Tout au plus pourrait-on lui reprocher une imprudence, mais une imprudence n'est-elle donc pas excusable? Qui de nous, d'ailleurs, peut se flatter de n'en commettre jamais? Qui de nous n'en a jamais commis? N'eussions-nous pas alors regardé comme

injuste, insociable, inhumain, l'homme qui eût voulu nous en punir? Pourquoi cette même raison qui là aurait fait son procès, ne ferait-elle pas ici le nôtre? Tout, ce me semble, est parfaitement égal. Dans le second cas, je ne vois rien encore qui puisse autoriser la vengeance, et c'est toujours le même flambeau qui m'éclaire. Il faut être méchant, confessons-le, pour attaquer son frère de propos délibéré et sans causes légitimes. Après tout, demande saint Augustin, le mal que nous rendons peut-il être un remède contre celui que nous avons souffert : *Quid prodest quod percussus repercutis?* Qu'un ennemi violent vous insulte, vous maltraite, qu'il vous arrache un œil; celui que, dans la fureur, vous lui arracheriez en revanche, pourrait-il reprendre la place du vôtre? *Nunquid propterea quod in corpore læsum est, restituitur in integrum?* On n'oserait pas nous dire que c'est au moins une consolation. Quelle consolation que celle de faire à pure perte un malheureux de plus! que celle qu'on ne peut se procurer sans rougir! oui, sans rougir : il n'y a qu'à rougir à se laisser conduire par la passion, et tout vindicatif prouve qu'il en est l'esclave : *Sanum autem talia fomenta non juvant.*

Envisageons la chose sous un autre point de vue : lorsque, volant au secours d'un infortuné, nous bandons ses plaies, adoucissons ses peines, essuyons ses larmes, aux dépens, si vous le voulez, de notre propre tranquillité, assurément cela est beau, bien beau. Jusque-là cependant la raison ne voit en nous que des hommes qui ont cédé à cette douce inclination qui nous porte à soulager nos semblables, inclination dont nous sommes redevables à la nature, et à laquelle un monstre seul peut, sans qu'il lui en coûte, refuser d'obéir. Mais quand nous embrassons un ennemi, quand nous sommes tout prêts à le servir, quand nous le servons autant qu'il nous a nui ou qu'il s'est efforcé de nous nuire, c'est là, je ne dirai pas seulement ce qu'approuve la raison, c'est là ce qu'elle admire. Elle voit en nous des héros qui sortent victorieux du combat que nous livre l'orgueil en pareille occasion, nous excitant fortement à la vengeance : *Tumidus animus talia fomenta desiderat.* Et elle nous donne la préférence sur les âmes, même les plus compatissantes.

Encore un raisonnement : Dans le ciel il existe un être modérateur de toutes choses, qui commande à son soleil d'éclairer le coupable aussi bien que le juste, qui fertilise le champ de l'un comme celui de l'autre; qui, pour tout dire en un mot, comble de ses dons jusqu'à ceux qui le provoquent par leurs forfaits. Dire qu'il manque ou de lumières pour découvrir le crime et l'apprécier, ou de moyens pour l'arrêter et le punir, ce serait un blasphème, un blasphème tel qu'il ne peut sortir de la bouche, venir à l'esprit de quiconque pense et raisonne. Du ciel descendons sur la terre, nous nous y trouverons environnés d'êtres privés d'intelligence. Ceux-ci s'irritent à la première attaque, et, non contents de se rendre morsure pour morsure, ils s'acharnent sur leur ennemi.

Rentrons maintenant en nous-mêmes, consultons la raison. Elle nous répondra que celui qui a recours à la vengeance, qui la recherche, est un homme dégénéré, animalisé, je voudrais que l'expression fût permise : *Animalis homo;* au lieu que celui qui pardonne généreusement et sans contrainte, est un homme spiritualisé, et, pour ainsi dire divinisé, *Spiritualis.* O vous, qui que vous soyez, qui avez le désir si noble d'être grands et magnanimes, songez-y, si la vengeance vous comptait au nombre de ses partisans, vous manqueriez sûrement votre but, vous seriez toujours petits et méprisables aux yeux de la raison : laissez donc le vindicatif s'assimiler, s'il le veut, à la brute, et rivaliser avec elle. Plaignez-le, à la bonne heure, il est vraiment à plaindre; mais ne l'imitez pas : vous vous aviliriez avec lui, avec lui vous vous dégraderiez. C'est sur les traces de votre Dieu qu'il faut marcher à l'envi. Vous êtes ses enfants, et des enfants bien nés doivent-ils avoir d'autre ambition que de ressembler à l'auteur de leurs jours, quand tout dans sa conduite est digne d'être imité! Non, et voilà pourquoi dans le précepte que nous fait Jésus-Christ de pardonner à nos ennemis, il nous propose pour modèle notre Père céleste lui-même. (*Luc.*, VI, 36)

Nouveaux prétextes, nouvelles objections; mais objections et prétextes auxquels il est facile de trouver la réponse; cet homme, dit-on, auquel on veut que je pardonne, me déteste et me persécute sans sujet. A cela, mon frère, je vous réponds : Déplorez son malheur, et que son péché soit le sujet de vos larmes et non de votre aversion. Son sort est digne de pitié, puisqu'il irrite contre lui un Dieu terrible dans ses châtiments; le vôtre digne d'envie, puisque si vous souffrez avec douceur, après avoir été préconisé sur la terre, vous serez béatifié dans les cieux. D'ailleurs si les mauvais traitements sont pour vous, les remords seront pour lui. Ils le déchireront, et, en le déchirant, ils vous vengeront assez. Il m'a, répliquez-vous, maltraité publiquement. A cela je vous réponds : Qu'en résulte-t-il? Qu'il a rendu tous les hommes les témoins de son immodération, et les admirateurs de votre patience. Qu'il a ouvert leurs bouches pour condamner ses excès, et publier votre retenue. Je suis militaire, ajoutez-vous, et le duel est une loi de la guerre : que je ne le propose pas, ou que je le refuse, déshonoré pour toujours, je perds ma place et mes emplois. Je vous réponds à cela : Il est malheureux pour vous qu'il se soit jamais trouvé des hommes assez mauvais appréciateurs des choses pour faire consister la valeur à massacrer, ou à se faire massacrer, pour une parole échappée, un passe-droit, un point d'honneur; je devrais dire une bagatelle, un rien. C'est

contre les ennemis de l'Etat qu'il est permis de montrer sa bravoure. Mais enfin, si vous êtes militaire, n'êtes-vous pas chrétien, et chrétien avant d'être militaire?... Le duel est une loi!... De qui est-elle émanée cette loi de sang? Ce n'est pas de Jésus-Christ, vous n'oseriez le prétendre; parce qu'alors il faudrait nous faire voir qu'il existe deux Evangiles : un pour tous ceux qui ne portent pas l'épée; un autre pour tous ceux qui la portent. Ce n'est pas de l'Eglise, elle refuse ses suffrages, la sépulture même, si elle le pouvait, à ceux qui périssent dans ces abominables combats. Ce n'est pas des souverains ; ils emploient toute leur autorité pour réprimer ces désordres et les punir. Elle ne peut être émanée que de l'enfer, et l'enfer a-t-il déjà des droits à votre obéissance? Vous serez déshonoré!... Cela peut être dans l'esprit de ceux qui ont étouffé tout sentiment d'humanité, de religion. Quiconque n'a pas renoncé à réfléchir, saura que l'on est véritablement grand, toutes les fois seulement que l'on est véritablement utile à son prochain et soumis à son Dieu. Vous perdrez vos emplois!... Perdez-les, s'il le faut. Ils sont moins précieux que la vie de votre corps et celle de votre âme : sacrifier celles-ci pour conserver ceux-là, c'est folie; c'est, pour une vile pièce de monnaie, donner le plus riche des diamants.

Tout ce qu'on peut vous dire est inutile, vous voulez vous venger. Eh bien! vengez-vous. La rage dans le cœur, le feu dans les yeux, le couteau à la main, venez, fondez sur votre ennemi que j'ai protégé jusqu'à présent contre votre colère, je l'abandonne enfin à votre discrétion ; seulement arrivé jusqu'à lui, suspendez un instant votre fureur et considérez-le. Qu'y a-t-il de gravé sur toute sa personne? Lisez. Vous n'y apercevez rien! j'en suis étonné : les caractères sont aussi visibles qu'ils sont ineffaçables; souffrez que je vous aide. Il y a : Je suis homme comme toi, formé du même limon, pétri par le même Ouvrier, jeté sur la même terre. Et sur son front en particulier, là où dans le baptême coula l'eau régénératrice, il y a : Je suis chrétien comme toi, racheté par le même Dieu, purifié par le même sacrement, enrôlé dans la même milice, serviteur du même Maître, enfant du même Père, héritier du même royaume. Entre nous deux nulle différence, ressemblance parfaite, même origine, même nature, même figure, même conformation, mêmes obligations, mêmes priviléges, mêmes faiblesses, mêmes secours, mêmes craintes, mêmes espérances, même fin, même destinée. Voilà ce qu'il y a. Je n'ai rien changé, rien retranché, rien ajouté. Maintenant à quoi vous décidez-vous? A pardonner, me répondez-vous avec un certain saisissement; tant de rapports avec celui que je voulais détruire m'arrêtent et me désarment. Je l'avais souvent entendu, jamais bien compris; mon ennemi est mon semblable, mon cohéritier, mon frère, c'est un autre moi-même. Ah! qu'il vive, qu'il vive, tout est oublié, nous serons désormais unis, désormais nous nous aimerons, nous nous supporterons réciproquement, nous nous servirons mutuellement.

Plus de vengeance, mes chers frères ; elle nous est interdite, à Dieu seul elle est réservée : *Mihi vindicta.* Si quelquefois on nous offense, pour empêcher le ressentiment de s'enraciner dans notre âme, ce qui ne tarderait pas, rappelons-nous aussitôt cette belle maxime de saint Ambroise : quand on nous fait du bien, la reconnaissance veut qu'on s'en souvienne; quand on nous fait du mal, la charité veut qu'on l'oublie : *Memor officii, immemor injuriæ.* Il nous en coûtera, n'importe; c'est le sacrifice le plus indispensable, le plus avantageux, le plus noble de tous les sacrifice. Est-il, au reste, lorsqu'on veut réfléchir, si difficile de pardonner à un ennemi? Comme nous cet ennemi est un chrétien, et ne fût-il qu'un homme comme nous, cela doit nous suffire. Voici ce qui touche l'homme de plus près que l'homme même, pour m'exprimer avec saint Augustin : *Quid homini homine propinquius?* Il faut pourtant tout dire : une faute oubliée par les hommes n'est pas pour cela une faute expiée devant Dieu; le pardon des injures est plus en faveur du persécuté que du persécuteur. Que ceux-là donc qui ont eu des torts, songent à les réparer promptement, je les y exhorte, il y va de leur propre intérêt, puisque c'est pour eux l'unique moyen d'apaiser la colère de celui entre les mains duquel il est si terrible de tomber, et qui vengera tôt ou tard l'innocence opprimée : *Ego retribuam*, etc. Pour ceux qui auraient été les malheureuses victimes de la méchanceté des autres, qu'ils soient tranquilles, leur cause est en bonne main. Le Tout-Puissant s'engage à punir leurs persécuteurs, et le Tout-Puissant ne peut manquer à sa parole : *Mihi vindicta.* Assez et trop longtemps la discorde a désuni les époux, troublé les familles, déchiré le sein de ma patrie. Le calme ne doit-il donc jamais succéder à l'orage? Nous ne faisons qu'un seul corps, chrétiens mes frères ; or, quand vit-on, dites-le-moi, les membres du même corps chercher à se détruire? Plus de vengeances, encore une fois, plus d'animosités, plus de rancunes. De la miséricorde, de la miséricorde; après l'avoir faite dans le temps, vous l'obtiendrez dans l'éternité; c'est la grâce que je vous souhaite, etc.

SERMON IV (7).

CONFIANCE EN LA PROVIDENCE.

Motifs et caractères de notre confiance en la Providence divine.

Confide in Deo. (*Eccli.*, XI, 22.)
C'est en Dieu qu'il faut mettre votre confiance.

Ne dicas... non est Providentia. (*Eccli.*, V, 5.)
N'allez pas dire qu'il n'est point de Providence.

Fortune, sort, destin, nécessité, hasard,

(7) Ce sermon fut prêché à Jersey en 1794, en présence du clergé et de la noblesse exilés.

tous ces mots, Messieurs, souvent à la bouche des orateurs profanes, des orateurs même sacrés, signifient tout autant, mais rien de plus, que fantôme, chimère, rien. Ce sont des expressions vagues, vides de sens, autorisées par l'usage; expressions qu'il n'appartient qu'à l'athéisme de changer en réalités, qu'au paganisme de déifier; expressions que la foi rejette et méconnaît. Il existe une Providence infiniment sage, infiniment puissante, infiniment active. Par des voies plus ou moins directes, c'est elle qui assigne à chacun de nous sa condition, son rang, sa place : *Dominus humiliat et sublevat* (*I Reg.*, II, 7); qui dispose de la paix comme de la guerre, de la joie comme de l'affliction, de l'abondance comme de la disette, de la vie comme de la mort : *Dominus deducit ad inferos et reducti.* (*Ibid.*, 6.) Fertile en moyens, c'est elle qui rend à son gré les temps heureux ou malheureux, qui désole les familles ou les illustre, qui consolide les trônes et les renverse, qui bouleverse les empires et les fait refleurir : *Dominus mutat tempora et ætates, transfert regna atque constituit.* (*Dan.*, II, 21.) Il n'est pas jusqu'aux cheveux de vos têtes dont elle ne sache le nombre, et qui n'attendent de sa part ou une permission, ou un ordre pour tomber : *Vestri capilli capitis omnes enumerati sunt.* (*Matth.*, X, 30.) Vous avez entendu le langage de l'Ecriture; écoutez le sentiment des Pères. Selon moi, écrivait saint Jérôme, les divers événements qui flattent nos yeux ou les effrayent, qui réjouissent nos cœurs ou les attristent, ne sont pas des événements fortuits; tous, oui, tous sont les productions de l'Etre suprême, *invenio... cuncta judicio Dei fieri.* Faut-il faire parler ici jusqu'aux écrivains profanes? L'un nous dit qu'en ce bas monde la Providence règle et gouverne tout : *Providentia omnia inferiora reguntur;* un autre nous assure que les choses humaines arrivent quand et comme il plaît à Dieu : *Humana omnia procedunt ut placitum est Deo.* Arrêtons-nous... Quoi qu'en dise le philosophe incrédule, la vérité perce avec éclat, le dogme de la Providence est établi. Laissons donc, mes frères, le déiste et l'athée attribuer, s'ils le veulent, tout aux caprices du hasard et du sort, l'infidèle et le païen adresser des vœux à une fortune inconstante et volage. Nous contentant de pleurer sur leur aveuglement, fermons l'oreille à leurs maximes erronées. Un autre maître plus habile, dont nous devons écouter la voix et suivre les leçons, l'Esprit-Saint, par l'organe du sage, veut que nous mettions notre confiance en la Providence divine : *Confide,* etc. Cette divine Providence, Messieurs, est le sujet que je viens traiter aujourd'hui, et en cela mon but est de vous consoler autant que de vous instruire.

Voici mon plan : *Confide in Deo*, motifs de notre confiance en la Providence divine : premier point. *Confide in Deo*, caractères de notre confiance en la Providence divine : deuxième point. En deux mots, pourquoi, comment nous devons avoir confiance en la Providence, voilà tout mon dessein. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Demander aux faibles mortels de se reposer entièrement sur les soins de la Providence divine, pendant les jours laborieux de leur pèlerinage sur la terre, sans pourtant leur interdire une sage précaution; leur demander d'en attendre, avec une humble, une sainte confiance, tout ce qui leur est utile pour le corps et pour l'âme, sans leur prescrire une coupable négligence, serait-ce, Messieurs, leur demander une chose difficile, serait-ce exiger de leur part un sacrifice? Un sacrifice! qu'ai-je dit? Un sacrifice! Eh! ils sont si impuissants d'eux-mêmes; ils sont portés si naturellement à s'appuyer sur le bras de chair, malgré l'anathème lancé contre celui qui met sa confiance dans ses semblables, *Maledictus homo qui confidit in homine.* (*Jer.*, XVII, 5.) Un sacrifice! il faudrait donc qu'ils eussent de cette aimable Providence une idée bien fausse. Il faudrait qu'ils n'en eussent aucune; qu'ils ignorassent qu'elle connaît parfaitement nos besoins, qu'elle y est extrêmement sensible, qu'elle y pourvoit abondamment; développons ces pensées.

Pour qu'un médecin quelque instruit, quelque intelligent qu'on le suppose, puisse connaître nos maux, pour qu'il puisse y apporter les remèdes que lui prescrit son art, il faut que nous lui exposions scrupuleusement quelle est en nous la partie la plus affectée, la plus souffrante; quand et comment nous avons ressenti les premières attaques de notre maladie; quels en furent les symptômes et les avant-coureurs; quel est notre tempérament. Souvent cela ne suffit pas; il faut de plus qu'il étudie soigneusement la source, les caractères de notre mal, il faut qu'il en suive attentivement les progrès. Encore est-il possible qu'il se trompe dans ses conjectures : il est homme. La Providence voit notre pauvreté, nos faiblesses dès avant que nous ayons songé à les lui exposer, et jamais elle ne prend le change : elle est Dieu. Sortis de ses mains, comme le vase d'argile l'est de celles du potier, elle sait quelle est la qualité du limon dont elle nous forma : *Cognovit figmentum nostrum* (*Psal.* CII, 14); elle sait quelles sont les choses favorables ou nuisibles à la conservation de ses ouvrages; elle sait quels en sont les endroits les plus faibles, les plus délicats; elle nous connaît mieux que nous-mêmes ne connaissons nous-mêmes.

J'entends l'Homme-Dieu défendre expressément à ses disciples de s'occuper avec inquiétude ni de leur nourriture ni de leurs vêtements; sur quoi serait fondée cette défense? Pourquoi, dans la sublime prière qu'il vient de leur dicter, ne leur a-t-il pas au contraire appris à lui exposer en détail les misères auxquelles notre nature est sujette? Peuvent-ils se procurer sans son aide ce dont ils ont besoin? ou bien, en devenant apôtres, sont-ils devenus en même temps

des anges à qui les tristes apanages de l'humanité soient désormais étrangers ? Ni l'un ni l'autre, Messieurs ; ils rendront la santé aux malades, ils chasseront les anges de ténèbres, ils arracheront à la mort sa proie ; leur ombre même, leur ombre opérera des miracles. Ils ne seront en tout cela que de purs instruments ; ils ne seront pas pour cela des dieux impassibles. Jésus ne veut pas qu'en se tourmentant l'esprit pour ce que sa providence sait leur être nécessaire, ils se confondent avec les nations idolâtres : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* (*Matth.*, VI, 32.)

Moïse, Moïse ! c'est l'Eternel qui du sein d'un buisson de feu appelle ce sage conducteur des Hébreux ; écoutons ce qu'il veut lui dire : Du haut des cieux, j'ai abaissé mes regards sur l'Egypte; j'ai vu combien Israël y était affligé. Les plaintes que lui arrachait la tyrannie des Egyptiens jaloux sont parvenues jusqu'à mon trône. Sachant quelle est l'amertume de sa juste douleur, je viens pour le délivrer de l'oppression sous laquelle des ingrats le font languir depuis plusieurs siècles, en le faisant passer de ce pays barbare dans une terre où il soit heureux : *Sciens dolorem ejus, descendi ut liberem eum.* (*Exod.*, III, 8.) Comprenons de là, chrétiens auditeurs, que la Providence divine voit tout ce qui se passe dans le monde, les injustices, les vexations, les empoisonnements, les assassinats, les sécheresses, les inondations, les pertes, les stérilités, les guerres, les famines ; qu'elle pense à nous en tout temps comme en tout lieu ; qu'elle connaît tous nos besoins et sait parfaitement ce qui nous est nécessaire. Alors le calme profond dans lequel le vrai disciple de Jésus-Christ doit posséder son âme ne sera jamais troublé, quelques contrariétés que nous éprouvions de la part des hommes, et même des éléments.

Que nous servirait-il que le Tout-Puissant connût si parfaitement nos différentes nécessités, si, nageant dans ce torrent de délices qui coule dans sa maison, enivré de ces voluptés pures qu'il partage avec ses élus, il était insensible à notre position? Lazare en fut-il plus soulagé, parce que le mauvais riche fut spectateur de son état déplorable? Ce malheureux qui, sur la route de Jérusalem à Jéricho, fut laissé à demi mort par des voleurs, en fut-il plus soulagé, parce qu'un prêtre et un lévite, sans commisération, passèrent près de lui et furent témoins oculaires de sa situation lamentable? L'Evangile nous l'apprend : le premier périt aussi bien que s'il eût frappé à la porte d'un autre malheureux aussi pauvre que lui ; le second ne reçut pas plus de soulagement du prêtre et du lévite qui s'approchèrent de lui que si personne n'eût eu connaissance de son infortune. Bannissons de nos cœurs jusqu'au doute; que notre confiance soit entière, chrétiens mes frères ; si quelquefois l'indifférence, la dureté envers ses semblables trouvent accès dans l'âme de l'homme, jamais elles ne se trouvent dans le cœur du Créateur envers ses créatures. Dès qu'il les voit dans la détresse et la désolation, sa sensibilité, semblable à celle du pieux Samaritain, s'émeut incontinent : *Videns eum misericordia motus est.* (*Luc.*, X, 33.) Voici des preuves de cette commisération active et empressée.

Depuis trois jours une troupe nombreuse accompagne le Sauveur et prête à ses divins préceptes une oreille si attentive, qu'elle oublie toute le reste. Le Sauveur, de son côté, n'oublie pas que ces hommes avides de la nourriture spirituelle ne sauraient pourtant se passer de la nourriture corporelle. Il n'attend pas que, dans leur indigence, ils implorent son secours. Sa tendresse inquiète le porte à prévenir leurs désirs ; il semble courir au-devant d'eux avec tout le soin de sa Providence : *In omni providentia occurrit illis.* (*Sap.*, VI, 17.) Il a compassion de ce pauvre peuple qui a témoigné tant d'ardeur à le suivre, dont la plupart sont venus de très-loin, et les fidèles exécuteurs de ses volontés sont bientôt informés de ce qu'il ressent : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII, 2.) Ce bon père, le meilleur de tous les pères, ne peut se résoudre à congédier ses enfants dans un tel degré d'épuisement ; il aurait lieu de craindre qu'ils ne tombassent en défaillance avant de revoir leurs demeures : *Et si dimisero eos jejunos deficient in via.* (*Ibid.*, 3.)

Dans nos afflictions et nos infirmités, lorsque nous sommes les victimes infortunées de l'injustice et de la persécution, souvent il nous échappe des murmures, des impatiences. A l'exemple de ceux dont parle le Prophète, nous nous imaginons que Dieu, insensible à nos peines, a détourné sa face, nous a mis en oubli : *Oblitus est Deus, avertit faciem suam.* (*Psal.* X, 11.) C'est bien mal connaître sa bonté, c'est bien faire injure à sa providence. Une mère, par une conduite tout opposée aux lois de la nature, peut-elle perdre le souvenir du fruit de ses entrailles? Peut-elle, par une monstrueuse insensibilité, entendre sans émotion les cris plaintifs de celui qu'elle porta dans son sein ? Ce serait une marâtre qu'il faudrait envoyer à l'école, non de ces oiseaux domestiques, symbole de l'amour maternel, à l'école des lionnes, des ourses, des tigresses, des animaux les plus farouches, pour apprendre ses devoirs. Supposons néanmoins qu'il s'en trouvât des exemples, cela est possible ; car de quels excès en tout genre la race d'Adam n'est-elle pas capable? Mais il est impossible que la Providence, notre mère commune, ne se souvienne pas de nous au jour de la nécessité ; sa parole nous en est un gage : *Et si oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* (*Isa.*, XLIX, 15.)

Ne nous y trompons pas, mes frères, la prospérité n'est pas toujours un sûr garant de la faveur du ciel. Ah ! combien de fois n'accorda-t-il pas des succès dans sa colère ! Que de méchants qu'il n'a élevés au comble de la gloire et des honneurs que pour les faire tomber de plus haut ! L'adver-

sité, au contraire, est une marque assurée que Dieu nous aime : *Quem diligit Dominus, corripit.* (*Prov.*, III, 12.) D'ailleurs, nous dit un Père de l'Eglise, si on ne saurait sans blasphème taxer la Providence d'injustice, vu que tous ses décrets sont marqués au coin de l'équité, de la sagesse et de la raison : *Omnia Dei providentia et justitia gubernantur, plena sunt rationis*, on ne saurait non plus, sans ingratitude, l'accuser de voir nos maux avec indifférence. Tous ses soins sont pour nous, et ce que nous regardons comme un accident fâcheux est un remède salutaire : *Et quæ putatur pœna, medicina est.* Qu'elle nous afflige ou nous console; qu'elle nous frappe ou nous protége ; c'est toujours pour notre bien : *Nunc punit, nunc miseretur, nunc corripit, nunc defendit.* Elle imite un cultivateur sage, industrieux, vigilant, qui sait faire les choses à propos, qui sillonne la terre lorsque le temps en est venu, qui l'ensemence quand il le faut, qui récolte ses moissons lorsqu'il les voit parvenues à maturité, qui bat son grain quand ses greniers sont prêts pour le recevoir : *Id est, nunc arat, nunc ferit, nunc maturas segetes metit, et demessas in areis terit.* Tel s'est sauvé dans la maladie, qui se serait perdu dans la santé; tel s'est sauvé dans l'indigence, qui se serait perdu dans les richesses. Ce qui est avantageux à une personne vertueuse causerait peut-être la ruine d'une infinité d'autres aussi vertueuses qu'elles, à raison du temps, des lieux, du caractère, du tempérament, et la Providence seule est capable d'un discernement si délicat. Croyons-le, mes frères, ce n'est pas lui accorder plus que les sages de l'antiquité païenne n'accordaient à leurs vaines idoles.

La Providence connaissant nos besoins ne s'en tient pas à une compassion stérile. Si nous n'y mettons obstacle par nos péchés, elle y pourvoit abondamment, fallût-il prodiges sur prodiges. Ouvrez les fastes sacrés, feuilletez ; chaque page vous fournira des preuves de cette vérité consolante. Ici elle prend pitié d'Agar alarmée sur le sort d'Ismaël mourant de soif dans le désert, et lui fait apercevoir une source d'eau : ou bien, elle recommande aux corbeaux de pourvoir à la subsistance d'Elie; et ceux-ci, oubliant leur voracité naturelle, obéissent. Là elle fait pleuvoir une manne délicieuse, pour nourrir les descendants de Jacob, au milieu de l'immense étendue d'un désert, ou elle fait jaillir d'un rocher une eau abondante, pour désaltérer les Israélites campés dans un pays aride et solitaire. Dans tous les temps, dans tous les lieux, en faisant fructifier nos campagnes, multiplier nos troupeaux, elle prend soin de l'enfant comme du vieillard, de l'ignorant comme du philosophe, du berger comme du monarque : *Illi cura est de omnibus.* (*Eccli.*, XLI, 4.) Que dis-je? Elle fait trouver des moyens de subsistance aux nations les plus sauvages, qui, dans leurs forêts incultes, n'ont d'autre ressource que l'arc et les flèches, aussi bien qu'aux peuples les mieux policés, qui, dans leurs plaines fertiles, jouissent des avantages de l'agriculture : *Illi cura est de omnibus.* Pour tout dire, en un mot, dans les deux hémisphères, d'un pôle à l'autre pôle, elle prodigue en même temps à tous les hommes ses largesses et ses bienfaits : *Illi cura est de omnibus.*

Jésus-Christ lui-même vous y invite ; des livres saints, passez au grand livre de la nature. Il est toujours ouvert, et tout le monde peut y lire : il ne faut qu'avoir des yeux. A chaque pas vous trouverez imprimé le doigt de la Providence : *Respicite.* (*Matth.*, VI, 26.) Vous verrez les poissons de l'eau, les animaux de la terre, les oiseaux de l'air, les reptiles, les vermisseaux et les insectes, toutes les créatures animées, quoique privées de raison, attendre avec confiance de leur auteur ce qui leur est nécessaire pour exister : *Omnia a te exspectant ut des illis escam.* (*Psal.* CIII, 27.) Sans jamais être trompées dans leur attente, toutes viendront recueillir avec empressement, chacune, suivant ses besoins, les dons non interrompus qu'il verse sur elles : *Dante te illis colligent.* (*Ibid.*, 28.) Vous les verrez toutes amplement satisfaites, vous n'en verrez pas une seule d'oubliée quelque inutile, quelque abjecte qu'elle vous paraisse : *Omnia implebuntur bonitate.* (*Ibid.*) Ne vous lassez pas, Messieurs, le spectacle ne peut être plus intéressant; continuez de considérer la conduite de la Providence : *Considerate.* (*Matth.*, VI, 28.) Vous verrez la fleur de nos champs, le lis de nos vallées plus richement paré par sa main bienfaisante, que ne le fut jamais Salomon dans les plus beaux jours de sa gloire : *Nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis.* (*Ibid.*, 29.) Saisis d'admiration à la vue de tant et de si merveilleuses preuves de prévoyance et de bonté, vous rappelant que tous les êtres, qui se présentent à vous dans ce vaste univers, ne furent, je dirais, que les essais du Tout-Puissant, qui se disposait à former l'homme ; ajoutant à cela que tous ces êtres, quoique sortis du néant aussi bien que nous par la volonté de sa parole, ne sont pas, comme nous, faits à sa ressemblance, vous finirez par vous écrier : Non, le Créateur, jaloux de ses moindres ouvrages, ne voudra pas mépriser son chef-d'œuvre ; un Dieu si généreux à l'égard de ses plus viles productions, ne voudrait pas négliger son image : *Quanto vos magis modicæ fidei.* (*Ibid.*, 30.) Non, mes frères, elle ne cessera jamais de veiller sur nous, cette aimable Providence, et de se montrer sensible à tous nos besoins. Vous pouvez la comparer à un océan inépuisable, d'où s'élèvent continuellement ces nuages féconds, qui vont répandre sur tous les hommes une pluie de bienfaits ; à moins que, parmi eux, il ne s'en trouve quelques-uns qui soient tellement couverts d'iniquités, que cette rosée céleste ne puisse pénétrer jusqu'à eux.

Qu'on ne dise pas que, dans les textes cités, il ne s'agit que des secours corporels. En supposant vraie cette assertion, je me

contenterais de répondre : Le vêtement est moins que le corps qui en est couvert : *Corpus plus est quam vestimentum* (*Matth.*, VI, 25) ; mais le corps à son tour est moins que cette substance spirituelle qui l'anime, tout le monde sera forcé d'en convenir, et je conclurais : Si donc le Seigneur fait tant pour l'un, que ne fera-t-il pas pour l'autre?

Animés d'une foi vive, si nous étions, mes frères, fermement convaincus que la Divinité est, passez-moi l'expression, aux petits soins à notre égard, et cela tous les instants de notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis le berceau jusqu'au cercueil; que c'est elle qui, pour notre bien et en vue de notre salut, pèse, calcule, permet ou détermine jusqu'aux moindres événements; quel calme profond régnerait dans nos esprits, quel doux repos goûteraient nos âmes ! Dans nos peines extérieures ou intérieures, dans nos infirmités et nos revers, on ne nous verrait pas inquiets jusqu'à l'excès, abattus, désespérés; le chrétien l'emporterait sur l'homme, la foi sur la nature. Toujours résignés et soumis, nous mettrions dans la Providence une confiance ferme, que nulle adversité ne pourrait ébranler, une confiance revêtue en même temps de tous les autres caractères qui distinguent la confiance chrétienne et qui me restent à vous exposer dans mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Pensons-y, Messieurs, il y va de notre plus grand intérêt. Notre confiance en la divine Providence pour n'être pas vaine et inutile, pour nous attirer sûrement les faveurs et les dons du ciel, doit être revêtue de certains caractères. Elle doit être appuyée sur la piété évangélique ; elle doit être pleine et entière ; elle doit être constante, inébranlable ; je reprends.

Est-ce donc à dire que l'incrédule et l'impie ne puissent rien attendre de la Providence divine que des châtiments et des coups? A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille leur ôter ici leur plus douce consolation. Il en est du Père commun de tous les hommes comme de l'astre du jour. De même que le soleil est si lumineux qu'il répand ses rayons jusque sur les terres les plus ingrates ; ainsi Dieu est si bon qu'il répand des bienfaits jusque sur les hommes les plus méchants. Il nous le fait remarquer lui-même ; son soleil se lève sur le coupable aussi bien que sur le juste. Mais, d'après les saintes Ecritures, je prétends que sa vertu doit être le principal, l'unique fondement de notre confiance en Dieu. Etre infiniment parfait, il ne nous accorde point une affection aveugle ou de caprice. Etre infiniment saint, il n'aime que ce qui est droit, innocent et digne d'être aimé. C'est ce qui le porte à bénir une âme religieuse qui sait lui plaire par des mœurs pures. A qui le Sauveur du monde promettait-il que sa providence aurait soin de fournir tout ce qui leur serait nécessaire, *Omnia hæc adjicientur vobis?* (*Ibid.*, 33.) A ceux qui commenceraient par chercher le royaume de Dieu et sa justice, *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.* (*Ibid.*) Sur qui le Créateur tient-il les yeux fixés avec tant de complaisance? Sur ceux qui conservent scrupuleusement leur âme sans tache, sans souillure, *Oculi Domini super justos.* (*Psal.* XXXIII, 16.) Vous qui craignez le Seigneur, dit le sage, espérez en lui ; vous avez droit à sa clémence, à sa miséricorde, *Qui timetis Deum sperate in illum et in oblectationem veniet vobis misericordia.* (*Eccli.*, II, 9.) Tout courbé que je suis sous le poids des années, disait le prophète, je suis encore à voir un juste abandonné du ciel, *Non vidi justum derelictum.* Voilà bien des témoignages favorables à la vertu ; que dans le Testament Ancien ou Nouveau l'on nous en montre un seul qui soit favorable au vice.

Ce n'est pas, Messieurs, que l'Eternel, qui abhorre le péché, haïsse les pécheurs; ils sont l'œuvre de sa toute-puissance, et, sous ce rapport, tant que leur réprobation n'est pas consommée, ils conservent une place dans son cœur. Il semble même regretter que leurs fautes multipliées le mettent dans la dure nécessité de ne pas leur donner des marques de son amour et de sa tendresse ; vous allez l'entendre exhaler sa douleur par des plaintes touchantes. Que mon peuple n'a-t-il écouté ma voix ! que n'a-t-il voulu suivre les sentiers que je lui avais tracés ! Ma providence n'attendait que cela. Aussitôt elle aurait humilié ses ennemis, en eût-il fallu davantage? Elle aurait frappé, foudroyé, exterminé, réduit en poussière ses persécuteurs. Israël aurait triomphé, *Super tribulantes eos misissem manum meam.* (*Psal.* LXXX, 15.)

Sachons pourtant que, pour avoir mis, par la sainteté de nos mœurs, la Providence dans nos intérêts, nous ne devons pas nous attendre à être continuellement heureux ici-bas. Entre l'homme vertueux et l'Etre suprême, il n'y a pas de contrat par lequel celui-ci se soit engagé solennellement à récompenser la vertu sur la terre par un bonheur sans mélange. Dieu promet au contraire des croix et des épreuves pour faire briller davantage la vertu de ses amis, et augmenter leurs mérites. Jamais d'ailleurs la prospérité mondaine, quelque éclatante qu'elle fût, ne fit le bonheur des mortels, et toujours l'état de simplicité et même d'infériorité fut plus propre à les conduire au céleste séjour. Les brillants succès enorgueillissent trop aisément ; le pouvoir et les grandeurs entraînent avec eux la fierté, le luxe, l'ambition ; les talents dépérissent au sein de l'opulence ; les âmes endurcies par l'adversité n'en sont que plus fortes ; le chrétien qui n'éprouverait sur la terre que des douceurs ne penserait plus au ciel.

Il peut donc arriver qu'il survienne des calamités publiques et particulières, dont quelques personnes pieuses, chéries de Dieu, soient la victime. Par combien de faveurs la Providence ne les dédommage-t-elle pas de ce qu'elles ont souffert ou perdu ? Grâces signalées pour le corps, secours visibles, con-

servation de santé, redoublement d'industrie, asile, protecteurs; pour l'âme, force, patience, courage que l'on n'aurait osé se promettre, paix, bénédictions. Quelques-uns d'entre vous ont fait, j'en suis sûr, et font tous les jours l'heureuse épreuve de ce que j'avance. Poussons plus loin notre supposition. Je veux qu'un vrai chrétien succombe aux yeux du monde sous le fer homicide de ses bourreaux.

La Providence n'opère pas en faveur de tous les mêmes miracles. Elle n'éteint pas toujours les flammes de la fournaise pour empêcher qu'elles ne consument ses victimes, comme elle fit pour Azarie, Misaël et Ananie; elle ne ferme pas toujours la gueule des lions pour empêcher qu'ils ne dévorent le juste, comme elle fit pour Daniel. Ses desseins sont toujours sages : *Justus Dominus in omnibus viis suis* (*Psal.* CXLIV, 17), ses vues ne sont pas toujours les mêmes. Faudra-t-il dire alors qu'elle a délaissé celui qui se confiait en elle? Non, Messieurs, elle n'a pas délaissé les Etienne et tous les généreux athlètes qui dans la loi nouvelle ont marché sur ses traces ensanglantées, ou qui, dans la loi ancienne, l'avaient devancé dans la carrière du martyre. En leur ouvrant le ciel, en leur laissant entrevoir la palme qui leur était réservée, le trône qui les attendait, *video cœlos apertos* (*Act.*, VII, 55), elle leur a fait chanter ses louanges dans les prisons et les cachots, sur les chevalets et sur les grils, au milieu des étangs glacés, des huiles bouillantes, des brasiers ardents; est-il un secours plus marqué?

Notre confiance en la Providence, une fois fondée sur la piété, doit être pleine et entière; elle doit être sans bornes. Au témoignage du Prophète-Royal la cause du juste est la cause du ciel même : *Exsurge, Deus, judica causam tuam.* (*Psal.* LXXIII, 22.) Or, Messieurs, quand on a pour soi, je ne dis pas un sage, un génie du siècle, je ne dis pas un riche, un grand du monde; je ne dis pas un prince, un roi de la terre; ce ne sont là que des hommes; quand on a pour soi le Dieu des armées et des combats; la sagesse incréée; le maître absolu de l'univers, qui marche sur l'aile des vents, qui commande au tonnerre, à la foudre; qui fait exécuter ses ordres aux anges, aux archanges; qui n'a qu'à se montrer pour faire trembler jusque dans ses fondements le globe que nous habitons, qui n'a qu'à toucher pour réduire en cendres les plus hautes montagnes, qui n'a qu'à parler pour apaiser les flots écumants d'une mer en courroux; encore une fois, quand on a pour soi un tel défenseur, craindre serait en quelque sorte insulter à sa toute-puissance, se rendre indigne de sa protection. Il n'est plus permis que de répéter avec David : *Le Seigneur s'est chargé de ma défense, rien ne pourra désormais* m'effrayer, *m'ébranler* : « *Dominus protector vitæ meæ a quo trepidabo.* » (*Psal.* XXVI, 1.)

Ames justes, c'est à vous que je parle, parce que vous avez perdu, ou un protecteur puissant sur le crédit duquel vous vous reposiez, ou un enfant robuste que vous espériez avoir dans votre vieillesse pour soutien et pour appui; parce que vous avez éprouvé quelques pertes plus ou moins considérables dans vos biens, dans votre commerce; parce que peut-être la maladie n'a pas épargné vos personnes, vous appréhendez que la Providence ne vous abandonne! Attendez auparavant qu'elle ait abandonné le plus petit moucheron qui est si fort au-dessous de vous : *Quanto magis vos, modicæ fidei.* (*Matth.*, VI, 30.) Vous appréhendez que la Providence ne vous abandonne! Envers qui Dieu, dont la bonté serait la principale des perfections, si elles n'étaient toutes infinies, exercera-t-il sa bienfaisance, si ce n'est envers ses enfants les plus soumis? Vous appréhendez que la Providence ne vous abandonne! Parlez, jusqu'ici quels reproches avez-vous à lui faire? Si elle n'eût constamment veillé sur vous, seriez-vous, à travers tous les dangers auxquels nous sommes continuellement exposés, parvenus à l'âge où vous êtes? Vous appréhendez..... réveillez, réveillez votre foi : *Quid timidi estis?* (*Matth.*, VIII, 26.) Si le souverain juge vous redemandait votre âme, vous espéreriez qu'il vous ferait miséricorde, vous accepteriez la mort avec confiance, et vous craignez! On ne doit pas savoir craindre, quand on sait mourir. Lorsque vous aurez, humainement parlant, fait tout ce que l'on peut faire pour assurer votre subsistance et votre tranquillité, suivez le conseil de saint Augustin; jetez-vous sans balancer dans les bras de la Providence : *Projice te in Deum.* Voyant que vous avez de pressants besoins, des ennemis acharnés, elle vous recevra dans son sein, elle vous couvrira de ses ailes, elle vous servira de bouclier. Sa main puissante vous soutiendra, elle ne la retirera pas pour vous laisser tomber : *Non substrahet ut cadas.*

Ce que vous dit cet illustre docteur, le Prophète-Roi vous l'avait dit longtemps auparavant; voici ces expressions : Justes dans l'affliction, ce n'est pas sur les hommes qu'il faut vous reposer : leur bras est un bras de chair, et un bras de chair est un roseau aussi faible que fragile; quiconque est assez imprudent pour se reposer sur un tel appui est bien sûr de sa chute. Dieu, voilà celui qui seul mérite votre confiance et la mérite tout entière. Déposez dans son sein paternel toutes vos inquiétudes : *Jacta super Dominum curam tuam.* Sa providence, inépuisable en ressources, se chargera de pourvoir à tout ce qui ne dépend pas de vous : *Ipse te enutriet;* elle ne permettra pas que vos anxiétés soient éternelles : *Non dabit in æternum fluctuationem justo.* (*Psal.* LIV, 23.)

En effet, chrétiens mes frères, c'est spécialement pour ceux qui le servent que le Seigneur déploie sa force et sa puissance : *Quis permansit in mandatis ejus et derelictus est?* Et que ne peut-il pas? Il tient en sa main le cœur de tous les hommes, il le fléchit à volonté. De là, sans déroger à ses lois

ordinaires, il détourne, change, déconcerte et confond les desseins qu'ils ont formés contre l'innocent. Le vertueux Joseph et la chaste Susanne en sont des exemples frappants. S'il faut avoir recours aux grands remèdes, les éléments et les saisons, les causes et les effets, l'univers entier, en un mot, est à sa disposition; c'est le sien, dit saint Jérôme : *Orbem suum gubernat ut voluerit*. Lors donc que le juste ne saurait par lui-même se tirer du danger, si son âme ne doit souffrir aucun dommage par sa délivrance, Dieu paraît, tonne, frappe des coups éclatants, les miracles ne lui font pas défaut. Voyez les Israélites, d'un côté poursuivis par l'armée de Pharaon, de l'autre arrêtés par les gouffres de la mer Rouge. Ils sont perdus, me dites-vous, il n'en peut échapper un seul. Arrêtez-vous et voyez le ciel qui les protége : *State et videte magnalia Dei*. (*Exod.*, XIV, 13.) Déjà les eaux dociles se sont divisées et se tiennent respectueusement suspendues, une route large et commode est aplanie, les Hébreux passent à pied sec, ils sont sauvés, et leurs ennemis, en voulant les poursuivre, trouvent la mort dans ces flots au milieu desquels le peuple de Dieu a trouvé le salut. Avançons.

L'écueil contre lequel la confiance en la Providence va le plus ordinairement se briser, est le temps des épreuves. Se voit - on infirme, tenté, malheureux, persécuté ; voit-on triompher une cause injuste, la confiance chancelle, elle est ébranlée, elle fait place à la défiance, quelquefois même au désespoir. On s'imagine n'entendre autour de soi que ces reproches insultants : où est ton Dieu, *ubi est Deus tuus?* Où sont tes espérances, *ubi est spes tua?* Nous voilà prévenus, Messieurs, évitons cet écueil, préservons-nous du naufrage. Il peut se faire que les pécheurs, les impies fleurissent pendant un temps. Il peut arriver qu'ils s'élèvent, qu'ils montent jusqu'à ce que leurs têtes altières le disputent en hauteur aux cèdres du Liban, pendant que les gens vertueux gémissent, ou du moins sont entièrement ignorés. David l'a vu, et nous le voyons encore tous les jours : *Vidi impium elevatum sicut cedros Libani*. (*Psal.* XXXVI, 35.) Si, comme ce Prophète, nous étions en quelque sorte scandalisés : *Zelavi, pacem peccatorum videns* (*Psal.* LXXII, 3); comme lui, ayons recours à la réflexion, et bientôt la Providence sera justifiée dans notre esprit. Rappelons-nous ce que nous venons d'entendre, d'abord que la prospérité mondaine ne prouve pas toujours que l'on est agréable aux yeux du souverain juge; ensuite que Dieu afflige ceux qu'il aime, et que, s'il nous punit en ce monde, c'est afin de ne pas nous punir en l'autre, car il n'en est aucun parmi nous qui n'ait quelques fautes à expier. Songeons de plus que la vie présente est le moment rapide du combat, et que c'est la vie future qui sera le grand jour du triomphe. Ajoutons encore que, pour être les vrais disciples d'un Dieu crucifié, il faut porter sa croix et le suivre dans la carrière des humiliations, des souffrances, de la pauvreté. Enfin n'oublions pas que, nos jours passant comme une ombre fugitive, les succès du méchant ne peuvent être que d'une très-courte durée : *Transivi, et ecce non erat*. (*Ibid.*, 36.)

Quant à ces monstres inhumains, fléaux de la religion et de la société, si nous les voyons quelquefois désoler impunément le champ du père de famille, prenons garde d'en conclure qu'il n'existe pas de Providence. Parce qu'ils sont une verge entre ses mains, elle les souffre pendant un temps, et pour purifier l'Église, et pour peupler le ciel; mais pour l'ordinaire, ils ont une chute prompte, une fin tragique; d'un œil rapide, parcourez l'histoire, vous en trouverez mille exemples. Avant la rédemption du genre humain, un Pharaon englouti par les flots de la mer Rouge, un Holopherne décapité par Judith, une Jésabel précipitée par les fenêtres de son palais, foulée aux pieds par les chevaux et dévorée des chiens, un Antiochus devenu tout vivant la pâture des vers, vous apprendront avec tant d'autres quel sera tôt ou tard le sort funeste des persécuteurs. Depuis l'établissement du christianisme, sans vouloir vous présenter une liste complète, je vous citerai les Néron, les Domitien, les Dioclétien, tous les persécuteurs, en un mot, des premiers chrétiens, et, si ces grandes leçons ne vous suffisent pas, qu'il me soit permis de vous citer un exemple récent, un nom justement abhorré. Un Robespierre que l'on vient de voir monter sur le même échafaud où la veille encore il envoyait les serviteurs de leur Dieu et de leur roi, vous dira comment finit ordinairement quiconque ose déclarer la guerre au Seigneur et à son Christ : *Adversus Dominum et adversus Christum ejus*. (*Psal.* II, 2.)

Si vous me demandez pourquoi la Providence ne permet pas toujours que les persécuteurs et les grands scélérats périssent misérablement, je vous répondrai : Si Dieu n'avait jamais frappé visiblement les ennemis de la foi et les méchants, les hommes se seraient trop facilement imaginé qu'il est indifférent sur ce qui se passe dans le monde; mais, s'il les punissait tous dès cette vie, alors on pourrait croire que les effets de sa justice se bornent là, qu'il n'y a point de siècle futur, et que tout s'éteint à mesure que les races humaines disparaissent. Au reste il ne nous appartient pas de scruter ce qui est infiniment au-dessus de nous. Pendant que nous sommes ici-bas, comme Dieu se cache sous le voile impénétrable du mystère, nous devons, le doigt sur la bouche, adorer en silence la justice de ses décrets et la profondeur de ses jugements. Attendons; le temps est bien court, l'éternité bien longue. Un jour viendra où tout sera révélé, et la providence de notre Dieu pleinement justifiée; elle se doit à elle-même cette manifestation.

Grands du monde, parce que vous nagez dans l'abondance, et que, pour cette raison, vous semblez être à l'abri de l'infortune et du besoin, peut-être vous imaginez-vous

qu'il vous regarde peu ce discours que vous venez d'entendre. S'il en est ainsi, vous êtes dans l'erreur; car, je vous le demande, qui vous a fait naître au sein des grandeurs et des richesses, si ce n'est la Providence? Qui vous a donné ces habitations délicieuses, ces ameublements somptueux, ces jardins charmants, ces bosquets enchantés, ces amples revenus, si ce n'est la Providence? Qui vous conserve dans cet état de splendeur, d'où l'on voit déchoir les princes mêmes et les rois, si ce n'est la Providence? Vous êtes donc ses débiteurs; vous lui devez donc le juste tribut de votre gratitude. Il faut encore vous regarder comme ses agents et ses économes, titres infiniment glorieux. Oui, ces biens immenses dont vous jouissez sont moins à vous qu'à elle. Vos trésors, elle vous les a confiés, afin que, vous associant à ses sentiments de miséricorde et de charité, vous soyez pour tous les malheureux qui vous approchent, son représentant visible, une autre providence. C'est chez vous qu'elle veut qu'ils trouvent de quoi apaiser leur faim, étancher leur soif, couvrir leur nudité, éclairer leur ignorance. D'après cela, lorsque vous avez prélevé ce que votre condition exige décemment, si vous êtes insensibles aux cris de leur misère, elle les vengera en vous traitant comme des dépositaires infidèles.

En quelque position fâcheuse que nous nous trouvions, chrétiens mes frères, plus d'alarmes, plus d'inquiétudes; laissons-les aux âmes pusillanimes. Elevons-nous, saint Paul nous y exhorte; approchons hardiment du trône de la Divinité, source intarissable de grâces et de bénédictions. Si notre confiance, appuyée sur les motifs que nous avons développés d'abord, est accompagnée des caractères que nous avons ensuite exigés, nous trouverons infailliblement du secours à propos, *ut gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (*Hebr.*, IV, 16.) Ne perdons jamais courage : formés à l'image de Dieu, rachetés par le sang de Jésus-Christ, que ne devons-nous pas espérer si le passereau, si l'animal privé de raison ne manquent de rien. Quoi! notre Père qui est aux cieux nous donna le titre glorieux de ses enfants; il nous créa pour régner avec lui durant l'éternité tout entière, et il nous refuserait ici-bas un morceau de pain! Ayons de la Providence une idée plus juste et plus noble. Que serviraient d'ailleurs les murmures, les troubles, les insurrections, sinon à provoquer de nouveaux malheurs? Que serviraient même ces inquiétudes démesurées pour un temps qui n'est pas encore, et qui peut-être ne viendra et ne sera jamais pour nous. C'est donc à dire qu'à des maux futurs et imaginaires nous voulons substituer des maux présents et réels. Hommes de peu de foi, vous craignez de manquer demain du nécessaire, et pouvez-vous répondre que vous ne cesserez pas de vivre aujourd'hui? Servons Dieu avec fidélité, avec ferveur; c'est le point essentiel; au reste, vivons tranquilles; la Providence saura pourvoir à tout; elle s'est authentiquement chargée de nos nécessités; l'Evangile ne peut être faux : *Omnia hæc adjicientur vobis.* (*Matth.*, VI, 33.) La seule inquiétude qui nous soit permise, et que nous devions avoir, c'est de fournir à notre âme la nourriture spirituelle dont elle a besoin, c'est de l'enrichir des biens de la grâce, c'est de la parer des ornements de la justice; car, si par nos soins nous ne pouvons ajouter à notre taille la hauteur d'une coudée, comme parle l'Evangile, nous pouvons par nos efforts croître en vertus, pour arriver à la gloire qui doit être éternellement la récompense de nos bonnes œuvres, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON V.

AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ.

Fruits que nous en retirons comme pécheurs et comme justes.

Christus passus est... vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I *Petr.*, II, 21.)

Jésus-Christ, en souffrant, vous a donné l'exemple, et veut que vous marchiez sur ses pas.

Jouir après la mort d'une inaltérable félicité, et ne point éprouver pendant la vie les maux même les plus légers, voilà, chrétiens auditeurs, ce que les hommes voudraient; mais voilà ce qui ne se peut depuis que nos premiers parents nous ont rendus criminels en le devenant eux-mêmes. Le prince des apôtres, d'accord avec les autres écrivains sacrés, nous l'assure: Pour avoir part un jour à la gloire du Sauveur, il faut passer par les mêmes épreuves que lui; il faut boire dans le calice amer où il a bu le premier; il faut participer à ses humiliations et à ses souffrances. En demandez-vous la raison? C'est que le disciple pécheur ne peut être traité plus favorablement que le Maître, tout juste qu'il était : *Christus passus est..... vobis relinquens*, etc.

Dites-le-moi, mes chers frères, si quelquefois le bras du Seigneur s'appesantit sur vos têtes coupables, si quelquefois sa main vous frappe, sont-ce là vos sentiments? Regardez-vous les afflictions qui vous arrivent comme des dons signalés du ciel, comme des marques presque certaines de prédestination? N'écoutez-vous point plutôt la nature qui se révolte, que la foi qui vous crie : Jésus-Christ aima la croix pour vous la faire aimer : *Christus passus est... vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Si vous l'aviez fait jusqu'ici, il est temps d'ouvrir les yeux à la lumière, et de reconnaître que si Dieu nous afflige, c'est une preuve qu'il nous chérit. Pour vous faire souscrire unanimement à cette vérité, si propre à diminuer l'amertume de nos maux, je viens vous exposer aujourd'hui les inappréciables avantages que nous retirons de l'adversité, comme pécheurs : premier point; comme justes : deuxième point : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Sans que je vous le dise, Messieurs, vous

concevez que sous le terme générique d'adversité, je comprends toutes les peines, non pas que nous nous donnons pour amasser des richesses périssables, pour nous concilier l'amour et l'estime des mortels, pour arriver au faîte des grandeurs. Hélas! toutes ces peines n'ayant pour l'ordinaire d'autre source que l'orgueil, d'autre but que l'ambition, loin de nous être avantageuses, presque toujours nous sont préjudiciables dans l'ordre du salut. Mais bien toutes les peines, toutes les afflictions, toutes les croix qui nous surviennent par la volonté ou la permission de l'Etre suprême. Ce sont celles-là qui sont utiles à l'homme pécheur, voici comment : elles servent à le détacher du monde et de ses faux plaisirs, elles servent à le laver et le purifier de ses fautes passées; reprenons.

Tout convaincus que nous sommes du vide des choses de la terre, il n'appartient qu'à l'adversité de nous en donner une juste idée. Elle seule peut détromper notre esprit, elle seule peut dégager notre cœur des fers qu'il s'était forgés. En général nous savons tous que rien n'est plus inconstant que le monde, nous n'ignorons pas qu'il passe comme une ombre fugitive et que tout ce qu'il nous offre passe avec lui : *Transit mundus et concupiscentia ejus.* (*I Joan.*, II, 17.) Ceux même d'entre nous, qui intérieurement y sont les plus attachés, sont quelquefois les plus éloquents pour nous peindre la frivolité de ses joies, de ses biens, de ses honneurs. A juger de ce que nous en pensons par les portraits vifs et ressemblants que nous en faisons dans l'occasion, qui ne nous croirait à cet égard aussi sages que le plus sage des rois, lorsqu'il confessa que, sous le firmament, tout n'est que vanité. *Omnia vanitas!* (*Eccle.*, I, 2.) Eh bien! ce que nous savons, ce que nous disons est incapable de nous guérir, si nous sommes au sein de la prospérité. Insensiblement la passion prend le dessus, elle nous entraîne, et nous fait agir d'une manière tout opposée à nos propres principes. Malgré nos connaissances, nos maximes, nous volons à l'envi boire dans la coupe enchanteresse des faux plaisirs du monde, nous sommes mondains, je dirais presque sans nous en apercevoir. C'est ici, Messieurs, une de ces tristes vérités qu'une expérience journalière ne confirme que trop.

O homme, que je te plains! Quoi! tu vois à gauche une route large et parsemée de quelques fleurs, il est vrai; mais tu sais que cette route conduit à un gouffre affreux, d'où l'on ne revient point; que les fleurs qui se trouvent sur ton passage, sont des fleurs d'un moment, que l'on ne peut cueillir qu'au travers des épines les plus aiguës, et tu t'obstines à la parcourir! Que faut-il donc pour t'engager à détourner tes pas, pour te faire prendre ce sentier que tu laisses sur la droite, sentier étroit et difficile, j'en conviens, mais où tu éprouverais des douceurs sans remords, mais qui te conduirait à un bonheur sans fin? Que faut-il, Messieurs? Écoutez, le Sage va vous l'apprendre : Exposés que nous sommes sur une mer remplie d'écueils et fameuse par ses naufrages, battus par la tempête des passions, ballottés par les flots de la tentation et du mauvais exemple, la loi de Dieu et ses commandements sont bien le fanal, la lumière, à la faveur de laquelle nous apercevons, nous distinguons le port : *Mandatum lucerna est et lex lux.* (*Prov.*, VI, 23.) Mais la lumière ne suffit pas, si une impulsion puissante n'est donnée à notre cœur pour le détacher et l'entraîner, arrêté, fasciné qu'il est par les vaines et coupables jouissances de la terre. Quelle force assez efficace lui fera cette heureuse violence qui, sans gêner sa liberté, le forcera de conformer sa vie aux enseignements de la sagesse? Ce seront les afflictions et les châtiments temporels : *Via vitæ increpatio disciplinæ.* (*Ibid.*) L'adversité est ce maître habile qui nous fait malgré nous l'application salutaire des maximes de détachement que nous avions tant de fois entendues, tant de fois peut-être répétées. Plus éloquente que les orateurs les plus diserts, elle nous persuade enfin la vanité, le néant de toutes les affections mondaines dont notre âme était malheureusement éprise; plus forte que nous-mêmes, elle brise des liens que nous n'avions pas eu le courage de rompre. *Via vitæ increpatio disciplinæ.* Venons aux exemples.

On nous avertit, d'après saint Jacques, que la santé est un bien très-fragile, que les tempéraments les plus robustes peuvent être altérés par les plus légers accidents; que la vie, la vie la plus longue est en comparaison de l'éternité une simple vapeur, que le même instant voit naître, s'épaissir, monter, s'évanouir : *Vita vapor est ad modicum parens.* (*Jac.*, IV, 15.) La chose est trop évidente pour que nous cherchions à la révoquer en doute. Mais, tandis que nous sentons en nous de la force et de la vigueur, ces avertissements si utiles nous touchent peu, et nous nous livrons au plaisir comme si nous avions ici-bas trop de temps pour mériter le ciel. On nous voit, comme ces animaux sans prévoyance, qui se livrent sans inquiétude à la satisfaction de leurs appétits, et qui ne pensent pas qu'ils s'engraissent pour la boucherie; on nous voit nous livrer tout entiers aux coupables satisfactions des sens. Bonne chère, spectacles, jeux, divertissements de toute espèce, est-il un seul plaisir que l'on refuse à son avidité, à l'emportement de sa passion? On regarde la mort comme reculée dans un avenir si lointain, qu'on vit avec sécurité, comme si elle ne devait jamais venir, comme si elle ne pouvait pas à tout moment nous surprendre. Les maladies, le trépas de nos proches, leçons touchantes qui devraient nous ouvrir les yeux, suffisent-ils toujours pour nous faire rentrer en nous-mêmes? Frappez donc, ô mon Dieu, des coups plus sensibles encore. Puisque cet amateur opiniâtre du monde ne veut pas devenir plus sage lorsque déjà les avertissements se font entendre de si près, frappez-le lui-même dans sa personne. Qu'il perde cette santé qui l'aveugle et dont

il abuse. Rendez-le incapable, par des infirmités habituelles, de se livrer à ces plaisirs mensongers qui perdraient infailliblement son âme. Montrez-lui, par les atteintes douloureuses de la maladie, qu'il est sujet à la mort, qu'elle le menace, qu'elle le réclame, et qu'il sente enfin combien est grande la folie du chrétien qui oublie dans les délices de la vie présente la félicité éternelle des cieux. Quel homme, à moins qu'il n'ait entièrement perdu la foi, résisterait à cette dernière leçon : *Via vitæ increpatio disciplinæ*. (*Prov.*, VI, 23.) L'impie et l'incrédule entendent eux-mêmes cette formidable voix de l'adversité, quoiqu'ils n'en profitent pas toujours. Antiochus, tout endurci, tout mauvais pénitent qu'il fut, ne put, dans l'infirmité, méconnaître plus longtemps les crimes dont il s'était rendu coupable. Les remords de sa conscience, étouffés par la prospérité, lui arrachèrent enfin, quand il fut couché sur le lit de douleur, cette confession forcée : *Je me rappelle maintenant les maux que j'ai commis : « Nunc vero reminiscor malorum quæ feci. »* (I *Mach.*, VI, 12.) Heureux si, à cet aveu tardif, il avait joint les regrets d'une pénitence sincère !

L'Apôtre des nations charge Timothée de nous redire : Les richesses sont un fonds bien incertain, gardez-vous d'y mettre votre confiance : *Divitibus hujus sæculi præcipe non sperare in incerto divitiarum.* (I *Tim.*, VI, 17.) Le disciple exécute l'ordre de son maître. Mais c'est en vain qu'il nous répète cet avertissement si sage. Si la fortune nous sourit, si tout prospère au gré de nos désirs, quoique nous ne soyons pas à l'abri des revers, nos trésors enflent et captivent nos cœurs, notre or devient notre divinité. Mais une injustice dont nous sommes les victimes, un événement fâcheux vient-il à nous enlever ces richesses malheureuses qui nous avaient fait perdre de vue les biens du ciel ; alors, rentrant en nous-mêmes, nous reconnaissons notre erreur et le peu de solidité des espérances fondées sur la fortune. Nous envisageons d'un autre œil les richesses de la vie future. Notre trésor n'étant plus sur la terre, nous le plaçons dans le ciel, et avec lui nous y élevons notre cœur et nos affections. Heureux changement qui est dû encore à l'adversité : *Via vitæ increpatio disciplinæ*. Manassès aurait continué à brûler un encens coupable en l'honneur des idoles, il eût continué d'être un prince impie et méchant, si la perte de sa couronne et de ses richesses, la dure captivité qu'il subit à Babylone, ne lui avaient pas inspiré des sentiments plus religieux. Il revint, dans la ruine de sa fortune, au culte du vrai Dieu qu'il avait abandonné au milieu de la prospérité : *Cognovit Manasses quod Dominus esset Deus.* (II *Paral.*, XXXIII, 13.) Quelle cause ramena l'enfant prodigue à la maison paternelle ? L'adversité : *Via vitæ increpatio disciplinæ*. Il ne songe qu'à ses plaisirs tant qu'il possède les moyens de les satisfaire. Il oublie tous les devoirs les plus sacrés. Enfant ingrat, il est demeuré insensible aux larmes et aux remontrances du plus tendre des pères ; il l'a quitté sans douleur pour jouir loin de sa présence d'une liberté sans frein, pour satisfaire tous les penchants honteux de sa convoitise. L'indigence et le malheur font rentrer dans son âme le repentir sincère et les sentiments de la piété filiale ; c'est l'adversité qui le porte à cette résolution d'un pénitent humblement touché de sa faute : *Je retournerai vers mon père : « Surgam, et ibo ad patrem. »* (*Luc.*, XV, 18.)

Il serait facile de multiplier les exemples pour montrer combien l'adversité est puissante pour détacher l'homme des affections terrestres. Combien, parmi les élus, lui doivent l'éternelle béatitude dont ils sont en possession ! Combien d'entre eux vivaient comme vous dans l'esclavage des affections terrestres et furent redevables du changement de leur cœur, de leur couronne immortelle, que sais-je ! à une difformité accidentelle, à un affront reçu, à une infidélité éprouvée, à une maladie, à une persécution survenues ou à quelque autre semblable disgrâce !

Avez-vous jamais réfléchi sérieusement sur ces importantes vérités, pécheurs ici présents ? Avez-vous jamais bien compris que si Dieu vous afflige quelquefois, c'est qu'il veut vous détacher de ce monde et vous apprendre à mieux placer vos affections. Mais non, vous n'avez pas encore su reconnaître que la main bienfaisante de Dieu ne vous frappe que pour vous guérir. Loin d'écouter la voix de l'adversité qui vous rappelle à lui, vous murmurez contre les justes châtiments que vous vous êtes attirés, et, au lieu de vous convertir, vous devenez de jour en jour plus criminels. Le Seigneur vous frappera-t-il donc toujours en vain ? Jusqu'à quand forcerez-vous donc Dieu d'appesantir de plus en plus sa main sur vous ? Que ne méritez-vous bien plutôt sa miséricorde en suivant le conseil que vous donne l'Esprit-Saint, de vous humilier sous la main qui vous châtie : *Humiliamini sub potenti manu Dei.* (I *Petr.*, V, 6.)

Je suppose le pécheur entièrement détaché du monde et de ses plaisirs trompeurs. Ce n'est encore là que le premier pas vers le céleste séjour. Que d'égarements ne lui restent-ils pas à pleurer et à expier ? Car, Messieurs, vous le savez, il ne suffit pas de rentrer en grâce avec Dieu, en retournant à lui par une contrition sincère. En ce monde ou en l'autre, il faut à sa justice une satisfaction proportionnée au nombre, à l'énormité des péchés dont on s'est rendu coupable. Nathan, après avoir annoncé à David repentant que le Seigneur avait pardonné son crime, *transtulit Dominus peccatum tuum*, ajoute qu'il lui faudra néanmoins l'expier par des chagrins nombreux, et en particulier par celui que doit lui causer la perte certaine de cet enfant chéri, fruit de son adultère, qu'une mort prématurée viendra lui enlever, malgré la ferveur de ses prières, l'austérité de ses jeûnes : *Verumtamen filius*,

qui natus est tibi, morte morietur. (II *Reg.*, XII, 14.)

Or, Messieurs, par le mot de satisfaction, le saint concile de Trente nous apprend que l'Église, fidèle interprète des volontés de son divin Époux, n'entend pas seulement la pénitence que le prêtre enjoint au tribunal avec celle que les pénitents s'imposent eux-mêmes. Il déclare que de plus Dieu, par une condescendance de père, a bien voulu que les adversités temporelles dont il afflige en ce monde les pécheurs, leur fussent mises en ligne de compte, leur pussent servir de rançon pour racheter leurs fautes, et qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ, il les accepte comme un sacrifice d'expiation. Mais il y met pour condition qu'en les recevant avec une soumission filiale, ils les endurent avec patience : *Sed etiam temporalibus flagellis a Deo inflictis, et nobis patienter toleratis, apud Deum Patrem per Christum Jesum satisfacere* (*valemus*). Quand l'Église a prononcé, quel doute peut-il rester à ses enfants ?

Saint Chrysostome nous enseigne la même doctrine, en ces termes, qui sont aussi clairs que précis : S'il arrive que nous nous trouvions sous le marteau, sous le pressoir de l'adversité, *cum rebus adversis premimur*, ah ! loin que ce soit pour nous un sujet d'alarmes, c'est au contraire un motif de joie, *gaudeamus*, puisqu'à cette adversité bien supportée est attaché le pardon de nos offenses : *Hoc est enim peccatorum expiatio.* Et s'il faut un témoignage plus respectable encore, Dieu va parler lui-même par la bouche de l'Apôtre des révélations : Ceux que je chéris, je les reprends, je les châtie : *Ego, quos amo, arguo et castigo.* (*Apoc.*, III, 19.) N'allez donc pas, dans les afflictions qui vous surviennent de ma part, vous répandre en plaintes continuelles, vous abandonner aux mouvements de l'impatience, aux langueurs du découragement. Le parti sage que vous avez à prendre, est de souffrir vos peines avec courage. C'est le moyen de satisfaire à ma justice pour le passé, c'est le moyen de faire pénitence, *æmulare ergo et pœnitentiam age.*

Non, mes frères, l'Éternel ne peut donner à ceux qui ont eu le malheur de suivre le monde et leurs passions, une preuve plus éclatante de sa tendresse, que de leur fournir l'occasion de se laver dans les eaux amères, mais purifiantes de l'adversité ; il change par là un supplice rigoureux et long dans une peine légère et momentanée. D'ailleurs, notre dépravation est bien assez forte pour nous entraîner dans le bourbier du crime. Sommes-nous retirés de l'abîme, notre courage est trop faible pour nous faire recourir aux remèdes capables d'effacer les taches qui défigurent notre âme. Semblables à un malade qui ne saurait se résoudre à prendre cette potion dégoûtante, d'où il sait que dépend sa guérison ; qui l'approche en tremblant de ses lèvres, et l'éloigne aussitôt ; qui la reprend, frissonne et la repousse ; qui sent son cœur s'affadir, se soulever à l'odeur, à la vue, à l'idée même de l'amer breuvage, nous différons, nous reculons toujours ; tout notre corps frémit au seul nom de pénitence. Si Dieu ne nous surprend en quelque sorte, s'il ne nous attache, comme malgré nous, à la croix, s'il ne nous force d'accepter le calice rebutant des tribulations et des souffrances, nous vivons ses débiteurs, nous mourons ses débiteurs, et nous allons payer bien cher, sous le règne de la justice, la dette dont nous pouvions nous acquitter à peu de frais, sous le règne de la miséricorde : *Quem diligit Dominus corripit.* (*Prov.*, III, 12.)

Le démon voyant que les pécheurs ont déserté ses drapeaux, ne se décourage pas. C'est un ennemi infatigable, un guerrier expérimenté, qui connaît tous les secrets de l'art, qui emploie toutes les ruses imaginables pour réparer ses pertes, et faire retomber dans ses embûches ceux que la force de la grâce est venue lui ravir. Il a recours à un stratagème pour les empêcher de profiter de leurs peines. Il cherche à les leur faire trouver insupportables en les grossissant à leurs yeux ; et (ce qui n'est pas rare) nous les entendons dire qu'ils voudraient d'autres afflictions que celles qui leur arrivent ; qu'ils préféreraient les oraisons, les jeûnes, les pénitences les plus rigoureuses..... Répondez-moi, pécheur, qui tenez ce langage : N'est-ce point trop que d'être en même temps juge et partie ? Le grand médecin ne connaît-il pas mieux que vous les spécifiques propres à guérir vos plaies ? Ces peines que vous voulez choisir vous-mêmes, êtes-vous sûrs qu'elles seront plus proportionnées à vos offenses que si Dieu se charge lui-même du soin de vous les imposer ? Ignorez-vous que votre obéissance seule est plus agréable à Dieu que toutes les victimes que vous lui offririez au gré de votre volonté propre ? *Melior est obedientia quam victimæ.* (*Eccle.*, IV, 17.)

Mais vous, qui nous parlez de pénitences de votre choix, dites-nous donc quelles œuvres pénibles vous avez entreprises jusqu'ici pour satisfaire à la justice de Dieu ? Où sont vos prières, vos jeûnes, vos aumônes plus multipliées ? Avez-vous, comme Zachée, reparé au quadruple vos larcins et vos usures ? Avez-vous, comme David, mouillé chaque nuit votre couche de vos pleurs au souvenir de vos iniquités ? Avez-vous, comme les Ninivites, jeûné sous la cendre et le cilice ? Avez-vous enfin, comme ces généreux pénitents, que l'on rencontre par fois, mais dont les exemples sont rares, quitté un monde corrupteur pour aller dans un cloître vous livrer, pour le reste de vos jours, à la détestation et à l'expiation de vos péchés ? Ah ! mes frères, que ces grands exemples de pénitence et de mortification sont éloignés de vos sentiments et de votre conduite, avouez-le ! Peu touchés des intérêts de la justice divine, vous ne vengez pas sur vous-mêmes les excès d'une chair rebelle. On ne voit pas chez vous cet amour d'une mortification qui vous est devenue indispensable. Ce corps, qui devrait être une hostie vivante, une victime d'expiation volontaire

vous continuez de le flatter ; c'est beaucoup si vous n'y laissez plus régner le péché. Mais les œuvres satisfactoires de la pénitence, où sont-elles? Encore une fois, je vous le demande, où sont-elles? Laissez, laissez donc à Dieu le soin de vous faire payer sa dette. S'il l'exige avec exactitude, il ne l'exige pourtant pas sans indulgence et sans miséricorde, et lors même qu'il vous châtie dans sa justice, il n'oublie jamais qu'il est votre père. Les larmes de la pénitence ont leur charme ; les afflictions que Dieu nous envoie ont leur douceur et leur consolation. Humiliez-vous donc sous la main de Dieu et souffrez, souffrez avec résignation : *Humiliamini sub potenti manu Dei.* (I *Petr.*, V, 6.)

Bien plus, considérant la rigueur de ces châtiments éternels que vous avez tant de fois mérités par vos crimes, salutairement effrayés à la vue de ces feux allumés par une justice sans miséricorde, vous devriez vous estimer heureux que Dieu se contente d'une punition aussi légère, et craindre qu'elle ne soit insuffisante. Ah! Seigneur, vous écrieriez-vous avec saint Augustin, heureux ceux que vous daignez frapper en ce monde, pour n'avoir plus à les châtier dans l'autre! Brûlez donc, tranchez ici-bas, mais épargnez-moi dans l'éternité : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.*

L'adversité, si utile aux pécheurs, n'est pas moins avantageuse pour les justes, sujet de mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Tous les jours nous voyons les hommes les plus vertueux en proie aux chagrins, aux douleurs, aux infirmités. Nous les voyons tous les jours être le jouet de la fortune et du sort. L'impie, à qui tout prospère, quelquefois en prend occasion de se scandaliser. A chaque instant il est tenté de leur demander avec dérision, comme les amis de Job et les parents de Tobie : Est-ce ainsi que vos prières, vos aumônes, vos macérations, toutes vos œuvres de piété sont récompensées : *Ubi est spes tua, pro qua eleemosynas et sepulturas faciebas.* (*Tob.*, II, 16.) Il leur ferait bientôt un crime de leurs vertus, l'insensé! il ignore que pour être heureux au ciel, il faut être éprouvé ici-bas par la souffrance à l'exemple de Jésus-Christ; accoutumé à ne juger des choses que par le sens, il prend pour un mal ce qui est un bien, pour une punition ce qui est une faveur. En effet l'adversité, après avoir opéré notre conversion, sert infiniment à consommer le grand ouvrage de notre salut, en nous attachant plus fortement à notre Dieu, en nourrissant et épurant nos vertus, en nous rendant semblables à Jésus-Christ. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Le juste se voit-il assailli par l'adversité? sa ferveur est réveillée par ses propres besoins. Il se trouve comme forcé de recourir au Seigneur qui fait toute sa force, de se réfugier sous les ailes de sa miséricorde, *Dominus fortitudo mea et refugium meum.* (*Psal.* XVII, 2.) En quelque état que l'homme se trouve, l'homme veut être heureux. Cette inclination vers le bonheur lui est si naturelle, qu'il ne la perd jamais. Aussi cherche-t-il partout de la consolation dans ses malheurs. Mais le chrétien vertueux sachant, à n'en pas douter, qu'il irait inutilement en demander au monde, s'adresse avec sagesse à la source de toutes les consolations; c'est vers Dieu qu'il se tourne, *in tribulatione mea invocavi Dominum.* (*Psal.* XVII, 7.) Alors il éprouve que sa confiance n'est pas vaine. Au lieu que le monde n'offre le plus souvent que le tableau de l'indifférence, de l'égoïsme, de l'insensibilité et de l'ingratitude, il trouve dans Dieu un père miséricordieux, un ami constant et fidèle, qui a du baume pour toutes nos plaies, des soulagements pour tous nos maux, des consolations pour toutes nos douleurs. Il éprouve et cette douce expérience augmente chaque jour sa reconnaissance et son amour, il éprouve combien est solide l'espérance qui se fonde sur un semblable protecteur, *Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus.* (*Psal.* XXXIX, 5.)

Eh! je vous le demande, où pourrait-il ailleurs aller chercher de la consolation? Sera-ce dans les hommes? mais ne sait-il pas que c'est une espérance bien trompeuse que celle qui s'appuie sur des êtres, ou qui ne peuvent ou qui ne veulent pas le plus souvent soulager nos misères. Avez-vous des amis sincères et fidèles? Combien de chagrins ne peuvent être adoucis par leurs soins les plus dévoués! Mais ces véritables amis sont en bien petit nombre. N'appelez pas amis ceux qui se pressent autour de vous, ceux qui vous caressent et vous flattent lorsqu'ils vous voient riches, puissants, honorés. Ce sont les amis de votre prospérité et de votre fortune ; ce ne sont pas les amis de votre personne. Viennent les jours mauvais, les jours de détresse et d'infortune, vous apprendrez alors à connaître si ces amitiés prétendues étaient véritables et solides, *amicus in angustiis probatur.* Abandonnés bientôt par ces faux amis, demeurés seuls à supporter le poids des adversités, justes, vous comprendrez de plus en plus combien vous êtes heureux d'avoir mis votre unique confiance dans le Seigneur, lui seul demeurera avec vous lorsque tous les hommes vous abandonneront. C'est dans la détresse surtout qu'il se plaît avec ceux qui l'aiment, *cum ipso sum in tribulatione.* (*Psal.* XC, 15), et c'est ainsi que l'adversité, vous rapprochant davantage de Dieu et rapprochant Dieu davantage de vous, resserre chaque jour les liens de la charité qui unit l'âme fidèle avec celui qui est son principe et doit toujours être sa fin.

Ah! ce n'est pas ainsi que pensent et qu'agissent l'incrédule et l'impie. Abandonnés dans leur malheur par cette multitude d'amis dont ils s'enorgueillissaient dans leur fortune, ils cherchent dans leur raison et dans la force d'âme un refuge contre les peines qu'ils ressentent. Mais l'homme trouvera-t-il en lui-même un refuge contre l'adversité qui le presse? Sa raison, que peut-elle lui dire pour le con-

soler. Au juste, la raison éclairée par la foi montre pour l'âme souffrante une vie meilleure après le trépas, et lui représente le chemin rude et épineux de l'adversité comme la route la plus sûre pour parvenir à la félicité promise. Elle lui montre cette raison, le Fils de Dieu lui-même, obligé d'endurer toutes les douleurs de sa passion pour mériter la gloire céleste, et elle lui dit que le maître n'est pas au-dessous du disciple, qu'il ne convient pas que les membres soient mieux traités que le chef, et qu'enfin la couronne n'est promise qu'à celui qui aura légitimement combattu. Mais l'incrédule et l'impie, que leur dit leur raison, égarée qu'elle est par le doute et l'irréligion? Toutes les considérations de la philosophie humaine sur la fragilité des grandeurs, sur l'inconstance de la fortune, que sont-elles, sinon l'aveu de la misère inséparablement attachée à la condition de l'homme déchu? Mais toutes ces considérations, quelque belles qu'elles soient, peuvent-elles donc faire que l'homme ne soit pas un être sensible? Et parce que le philosophe parlera mieux qu'un autre sur les revers si fréquents d'une fortune traîtresse, ressentira-t-il des chagrins moins vifs quand il en deviendra la victime? En vain nous parle-t-il de la force d'âme. Quelle âme ne serait abattue par les coups violents de l'adversité? C'est trop d'orgueil à l'homme de compter sur un courage qui n'est ni inspiré ni soutenu par la religion. Aussi que voyons-nous, mes frères? L'incrédulité ériger le suicide en maxime et trop souvent l'impie le réduire en pratique.

Le second avantage de l'adversité est de nous affermir dans le bien, de nourrir et de fortifier nos vertus : *Virtus in infirmitate perficitur*. (**II** *Cor*., **XII**, 9.) La prospérité est un poison lent et subtil qui gagne le cœur, qui corrompt insensiblement les âmes les mieux nées. Elle donne de l'orgueil et de la fierté; elle jette dans le luxe et la mollesse; elle fait naître de la dureté envers les misérables; elle entraîne l'oubli de Dieu et du salut; elle est la semence de tous les vices. L'adversité est l'antidote de ce poison subtil, elle est la source et la mère de toutes les vertus, elle nous rend humbles, en nous humiliant; elle nous porte à aimer la retraite, en nous séparant des compagnies où nous ne saurions plus paraître avec éclat; elle nous inspire de la compassion pour les malheureux, en nous faisant sentir à nous-mêmes la misère. C'est un frein qui nous retient sous l'empire de l'Evangile, dès que nous pensons à nous y soustraire : *Virtus in infirmitate perficitur.*

Que serait, mes frères, une vertu qui n'aurait point été éprouvée par l'adversité? Quelle confiance pourrait-on mettre dans sa solidité? Comment Job ne servirait-il pas Dieu, disait Satan, lorsqu'il n'a reçu de lui que des bénédictions? L'adversité est le creuset où la vertu s'épure et s'éprouve. Job, frappé dans ses biens et jusque dans sa personne, devient, par sa constance, un exemple de patience proposé à tous les siècles. La foi d'Abraham n'a été exaltée que parce qu'elle lui a fait sacrifier à Dieu son fils uniquement chéri, Isaac. La piété de Tobie n'eût pas brillé d'un aussi vif éclat, s'il n'eût également été éprouvé par l'adversité. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob*., **XII**, 13.)

C'est, en effet, dans les grandes épreuves, que la vertu se développe et se fortifie davantage, ou bien dans ces épreuves moins grandes en apparence, mais prolongées pendant un temps plus considérable, et qui supposent une patience plus persévérante. Ils sont bien dignes sans doute de notre admiration, ces généreux martyrs qui ont affronté toute la rage des bourreaux et la cruauté des supplices les plus inouïs. Cependant, mes frères, réservez une partie de votre admiration pour ces chrétiens qui n'ont pas, il est vrai, victimes d'un jour, été immolés par la hache des persécuteurs, mais dont la vie est un martyre de tous les jours. Succomber d'un seul coup sous le glaive, périr dans les flammes, être dévoré par la dent des bêtes, ce n'est remporter qu'une victoire, nous dit saint Cyprien, *semel vincit, qui semel patitur.* Mais, demeurer constamment aux prises avec l'adversité, sans jamais céder, endurcir sa patience à chacun des nouveaux coups qu'elle frappe, c'est compter ses jours par ses victoires, c'est mériter autant de couronnes que l'on a soutenu de combats : *At qui manens semper in pœnis cum dolore congreditur nec vincitur, quotidie coronatur.*

Aussi la patience dans les maux de cette vie est-elle la plus grande preuve que nous puissions donner à Dieu de notre amour et de notre fidélité. Qu'un chrétien se sente pénétré de reconnaissance pour son Dieu, lorsqu'il en est comblé de faveurs, qu'y a-t-il en cela de merveilleux? Il faudrait être bien ingrat pour trahir Dieu au moment où il nous couvre de ses bienfaits. On peut être humble par sagesse, chaste par tempérament, sobre par nécessité, retiré par goût, bienfaisant par inclination, on ne peut être patient dans l'adversité sans porter l'abnégation chrétienne, qui renferme toutes les autres vertus, à un degré d'autant plus élevé que l'épreuve est plus rude. A cette marque, Dieu reconnaît que nous l'aimons véritablement et solidement. *Nunc cognovi quod times Deum.* (*Gen*., **XXII**, 12.)

A cette marque aussi Dieu reconnaît ses élus. De même qu'il avait arrêté dans les décrets de son éternelle sagesse que le Christ devait souffrir pour entrer en possession de sa gloire, *nonne oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (*Luc*., **XXIV**, 18); de même aussi n'a-t-il prédestiné à la gloire de son Fils que les hommes qui lui seront trouvés conformes, *quos prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* (*Rom*., **VIII**, 29.) Quel est donc, mes frères, l'exemple que Jésus-Christ vous a donné? Est-ce celui d'une vie passée dans les délices? N'est-ce pas plutôt l'exemple d'une vie éprouvée par la pauvreté, les souffrances et les humiliations? *Christus passus est, vobis relinquens*

exemplum ut sequamini vestigia ejus. (I *Petr.*, II, 21.) Quelle naissance plus abjecte et plus pauvre! Quelle vie plus obscure et plus ignorée! Quels jours plus remplis de travaux et de privations! Quelle passion plus injuste! Quelle mort plus cruelle et plus ignominieuse! Vous qui vous plaignez de l'état de pauvreté où vous êtes réduits, considérez votre Sauveur, naissant dans l'étable et couché sur la paille, obligé dès sa jeunesse de travailler péniblement de ses mains divines, et ne se nourrissant que d'un pain arrosé de ses sueurs. Vous, qui vous plaignez des mépris et des insultes du monde, voyez la sagesse suprême tournée en ridicule, blasphémée, outragée, souffletée et couverte d'ignominies et d'opprobres. Vous, enfin, qui vous plaignez des souffrances que vous endurez, voyez votre divin Maître exposé, en butte à toutes les persécutions: *Positus est hic in signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.) Voyez-le souffrir la faim, la soif, la fatigue, les privations de toute espèce.

Mais toutes les douleurs de sa vie semblent s'effacer devant celles du Calvaire. Prenez donc, chrétien, prenez entre vos mains l'image de ce Dieu crucifié et les yeux attentivement fixés sur ce tendre objet de notre culte et de notre affection, considérez comme dans un miroir la représentation fidèle du chrétien prédestiné à la gloire, vous reconnaîtrez-vous à ce portrait? Cette tête couronnée d'épines, ces joues divines sillonnées par les larmes, ces traits qui respirent la souffrance, ces yeux fermés à toutes les vanités du siècle, ce corps cloué à la croix, encore une fois est-ce là votre portrait? Est-ce votre portrait, à vous riches qui vivez au sein du luxe et de la mollesse, à vous, chrétiens voluptueux qui voudriez posséder les joies du ciel sans vous refuser les plaisirs de la terre, à vous ambitieux, qui ne rêvez que gloire et que grandeur mondaines. Ah! que vous avez besoin que les adversités que vous fuyez, viennent vous rendre plus conformes au Fils de Dieu souffrant si vous voulez un jour avoir part à sa gloire. Heureux les justes qui par leur patience acquièrent chaque jour de nouveaux traits de ressemblance avec ce divin modèle, et de nouveaux titres à sa couronne.

C'en est fait, Seigneur, nous sommes résignés à souffrir toutes les peines qu'il vous plaira de nous envoyer, soit pour nous châtier, en qualité de pécheurs, soit pour nous perfectionner en qualité de justes. Eclairés désormais sur le prix des adversités, loin de murmurer contre les coups de votre justice et de votre miséricorde, nous reconnaîtrons qu'ils partent de la main d'un père tendre, ou d'un médecin charitable. Nous y verrons les moyens les plus efficaces dont votre grâce puisse se servir pour opérer notre salut, nous y reconnaîtrons une marque glorieuse de prédestination. Nous ne nous contenterons pas de vous dire au milieu de nos tribulations: Mon Dieu, que votre volonté soit faite, nous ferons plus que nous résigner, nous nous réjouirons dans la pensée de cette félicité sans mesure qui doit être la récompense de nos larmes. Affligez-nous donc, ô mon Dieu, autant et de la manière qu'il vous plaira; vous proportionnerez toujours nos souffrances à votre amour et à notre faiblesse. Pourquoi craindrions-nous de nous abandonner entièrement entre vos mains, n'êtes-vous pas un père aussi miséricordieux que sage? N'êtes-vous pas avec nous dans la tribulation? Ne savez-vous pas, ô mon Dieu! nous adoucir ce que les peines de cette vie ont d'amer, et n'avez-vous pas promis de nous rendre votre joug doux et léger par l'onction de vos divines consolations? O croix bienheureuse, notre unique espérance, je vous embrasse, puissé-je vivre et mourir entre vos bras. C'est vous qui avez introduit Jésus-Christ dans la gloire, c'est vous qui nous y introduirez à sa suite. Dieu, mes frères, vous en fasse la grâce. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

NOTICE SUR CLAUDE TAILLANT, CURÉ DE SAINT-PIERRE DE MACON. 9

OEUVRES COMPLÈTES DE CLAUDE TAILLANT.

PREMIERE PARTIE. — CONFÉRENCES.

I. — Conférence sur l'existence et les perfections de Dieu. 11

II. — Conférence sur le culte dû à la Divinité. 29

III — Conférence Ire, sur le parallèle des dogmes de la philosophie et de la religion. — Existence et nature de la Divinité. 42

IV. — Conférence II, sur le parallèle du dogme de la philosophie et de la religion. — Nature de l'homme; ce monde et la vie à venir. 56

V. — Conférence III, sur le parallèle du dogme de la philosophie et de la religion. Devoirs envers Dieu. 70

VI. — Conférence IV, sur le parallèle de la morale et de la vertu. — Société domestique et politique. 81

VII.—Conference pour prouver qu'il n'y a qu'une seule religion véritable. 95

VIII. — Conférence sur l'insuffisance de la raison et la nécessité de la révélation. 114

IX. — Conférence sur les marques de la révélation véritable 130

X. — Conférence sur les causes de l'incrédulité. 140

XI. — Conférence sur les causes de l'incrédulité. 154

XII. — Conférence sur l'indifférence en matière de religion. — Premier système. 171

XIII. — Conférence sur l'indifférence en matière de religion. — Deuxième système. 186

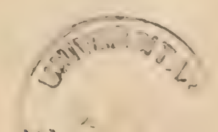
XIV. — Conférence sur l'indifférence en matière de religion. — Suite du deuxième système. 200
XV. — Conférence sur quelques questions fondamentales relativement à l'Eglise. 209
XVI. — Conférence sur la confession. 235
XVII. — Conférence sur la résurrection de Jésus-Christ. 250
XVIII. — Conférence sur les mystères. 270
XIX. — Conférence sur l'indifférence pratique par rapport à la religion. 279
XX. — Conférence sur l'unité de l'Eglise. 298
DEUXIEME PARTIE. — SERMONS ET EXHORTATIONS.
SERMONS.
Sermon premier. — Sur les plaisirs du monde. 315
II. — Sur le péché mortel. 335
III. — Sur le malheur d'une âme abandonnée de Dieu. 355
IV. — Sur le jugement particulier. 368
V. — Sur l'enfer. 380
VI. — Sur les souffrances. 401
VII. — Sur la prière 421
VIII. — Sur la rechute. 434
IX. — Pour la bénédiction de la chapelle des dames de la Visitation à Autun. 455
X. — Sur le sacré cœur de Jésus. 478
XI. — Sur le jubilé et les indulgences. 491
EXHORTATIONS
Première exhortation. — Nécessité d'étudier la religion. 505
II. — Sur la mort dans le péché 511
III. — Objet de la prière. 525
IV. — Sur les qualités de la prière. 340
V. — Sur le travail. — Aux élèves d'un collége. 558
VI. — Pour le jour du Vendredi saint. 567
VII. — sur le ciel. 590
VIII. — Sur l'Eucharistie. 604
IX. — Sur la nécessité de réprimer ses passions. 619
X. — Sur l'obligation de servir Dieu dans sa jeunesse. 635
XI. — Sur la sainteté. — Pour le jour de la Toussaint. 647
Panégyrique de saint Pierre. 659
TROISIEME PARTIE. — INSTRUCTIONS FAMILIERES SUR LE SYMBOLE.
Première instruction. — Sur la nécessité de s'instruire de la religion. 675
II. — Sur la foi. 676
III. — Sur la foi. 689
IV. — Sur la foi. 703
V. — Premier article du Symbole. — Existence de Dieu et ses perfections. 716
VI. — Suite du premier article du Symbole. — Unité de Dieu, trinité de personnes. 729
VII. — Suite du premier article du Symbole. — Paternité de Dieu, sa toute-puissance, création de l'univers. 739
VIII. — Suite du premier article du Symbole. — Sur les anges. 753
IX. — Suite du premier article du Symbole. — Sur l'homme. 767
X. — Deuxième article du Symbole. — Sur Jésus-Christ. 779
XI. — Troisième article du Symbole. — Sur l'Incarnation. 792
XII. — Suite du troisième article du Symbole. — Naissance de Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine. 804
XIII. — Quatrième article du Symbole. — Mystère de la Rédemption. 818
XIV. — Cinquième article du Symbole. — Descente de Jésus-Christ aux enfers; sa résurrection. 834
XV. — Sixième article du Symbole. — Ascension de Jésus-Christ. 846
XVI. — Septième article du Symbole. — Sur le jugement dernier. 858
XVII. — Huitième article du Symbole. — Sur le Saint-Esprit. 870
XVIII. — Neuvième article du Symbole. — Sur l'Eglise, son unité, sa catholicité 881
XIX. — Suite du neuvième article du Symbole. — Visibilité, indéfectibilité et infaillibilité de l'Eglise. 896

NOTICE SUR MM. LACOUDRE, FRERES, CHANOINES HONORAIRES DE BAYEUX. 909

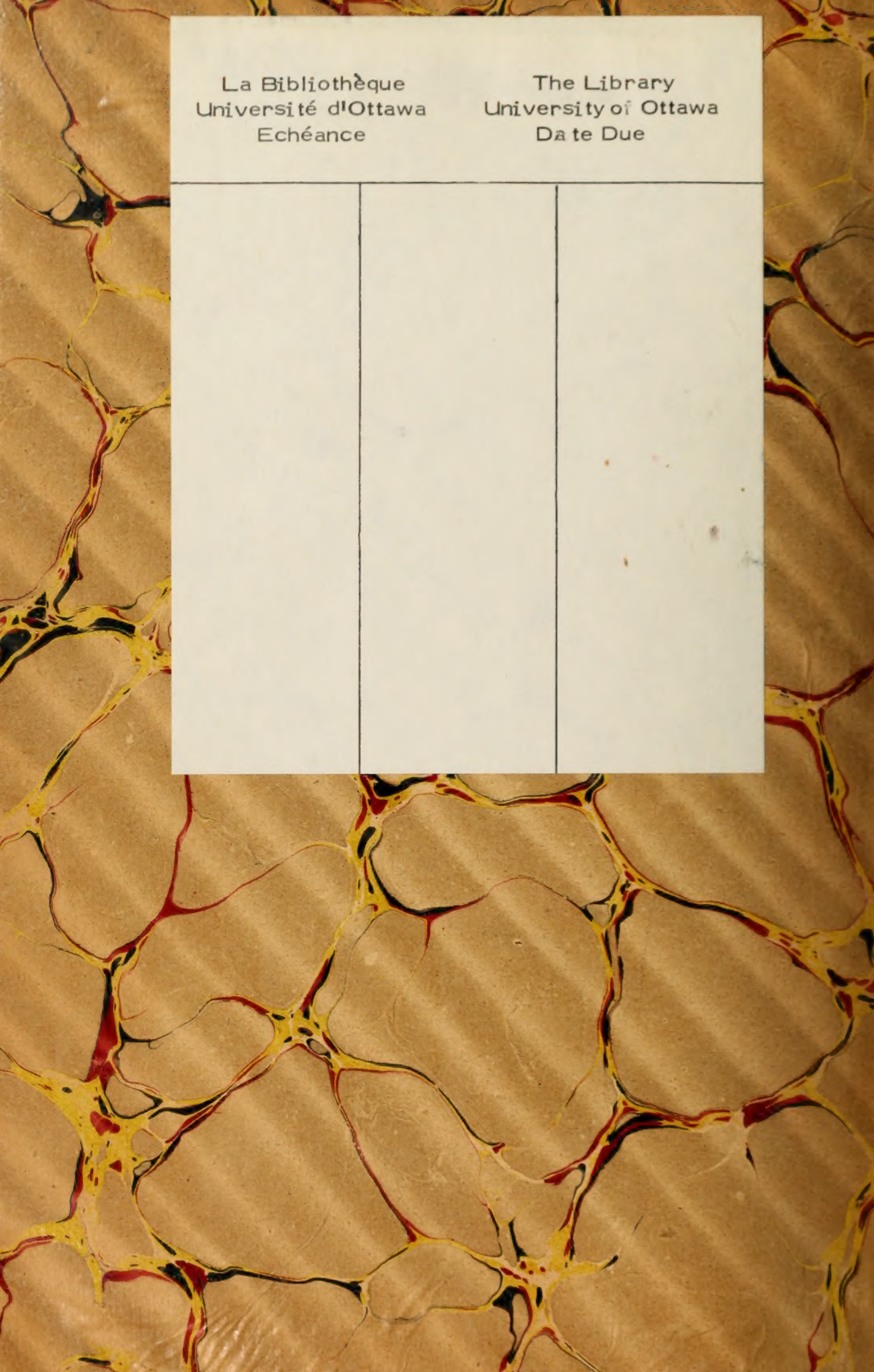
OEUVRES ORATOIRES DE LACOUDRE, FRERES, CHANOINES HONORAIRES DE BAYEUX.

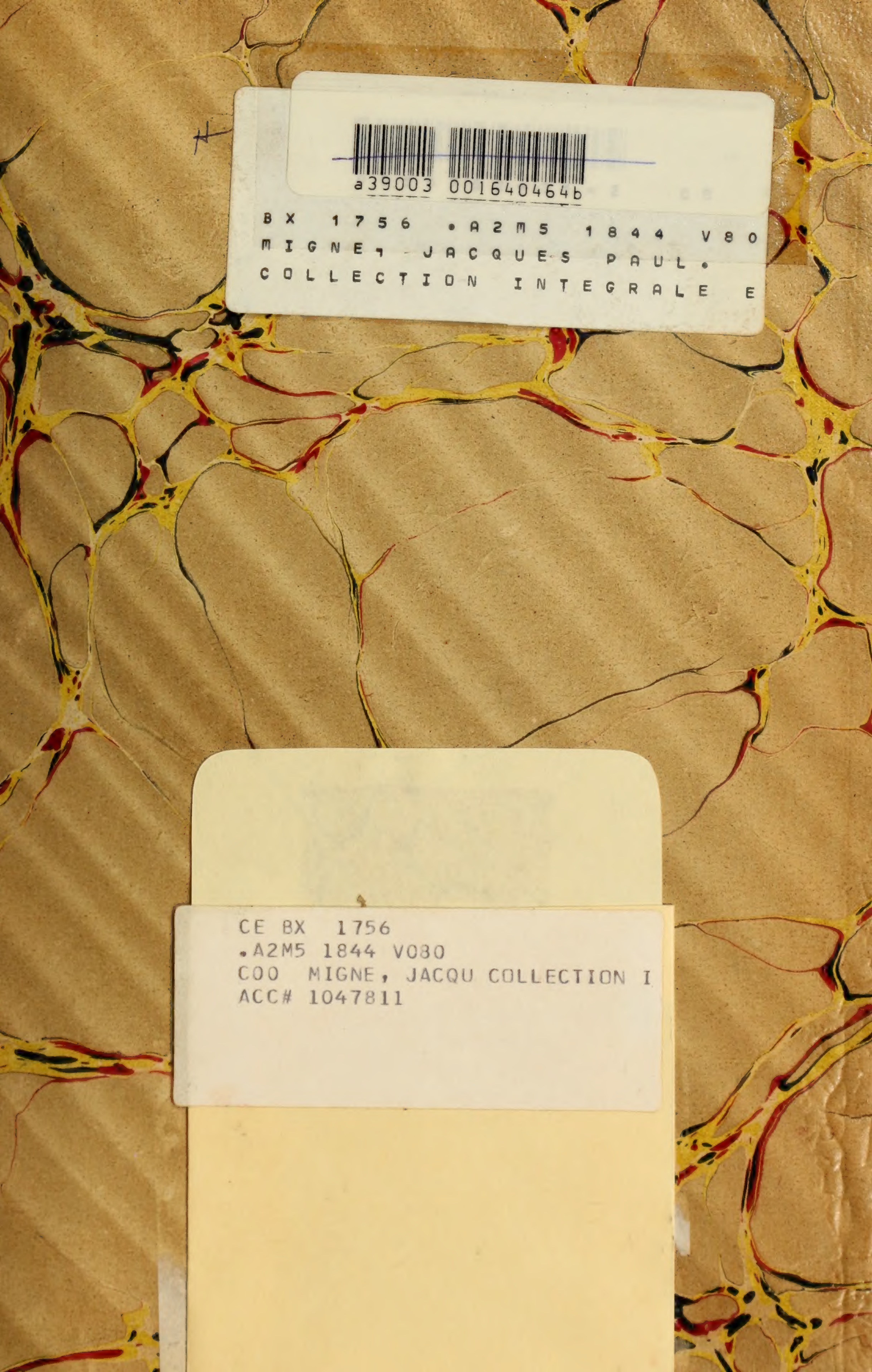
SERMONS DE CLAUDE LACOUDRE.
Sermon premier. — Sur la parole de Dieu. 915
II. — Sur la parole de Dieu. 931
III. — Sur la mort. 942
IV. — Sur le jugement dernier. 956
V. — Sur l'éternité des peines de l'enfer 970
VI. — Sur le péché mortel. 982
VII. — Sur les passions. 994
VIII. — Sur la conversion. — Si le pécheur ne se convertit pas, c'est sa faute, et non celle de Dieu. 1010
IX. — Sur la conversion à la mort. — Pour se convertir il faut y penser, le vouloir et le pouvoir. 1023
X. — Sur le pécheur abandonné de Dieu. — Causes de cet abandon. 1034
XI. — Sur la miséricorde de Dieu. — Ce que fait Dieu pour amener les pécheurs à se convertir. 1047
XII. — Sur la miséricorde de Dieu. — Ce que Dieu fait pour les pécheurs qui se convertissent. 1060
XIII. — Sur la religion. — La religion bien pratiquée fait la gloire de l'homme. 1072
XIV. — Sur la religion. — La religion fait le bonheur de l'homme. 1083
XV. — Sur la prière. — Comment faut-il prier pour être exaucé? — Obligation de prier. 1095
XVI. — Sur la sainteté. — Nous devons être saints parce que nous sommes chrétiens. Si nous ne sommes pas saints, ce sera pour nous un malheur d'avoir été chrétiens. 1111
XVII. — Sur la persévérance finale. — Les pécheurs incorrigibles sont hors de la route qui conduit à une sainte mort. — Précautions que les justes doivent prendre pour s'assurer la couronne. 1122
XVIII. — Noël ou l'Annonciation. — L'incarnation du Verbe est la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes. — Elle est le chef-d'œuvre de ses merveilles. 1136
XIX. — Pour la fête de l'Epiphanie. — Nos pères dans la foi ont répondu à la grâce. — Leur fidélité doit être le modèle de la nôtre. 1148
XX. — Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Jésus au jardin des Oliviers; dans Jérusalem, et enfin au Calvaire. 1158
SERMONS DE PIERRE LACOUDRE, CURE DE VIRE.
Sermon premier. — Sur le péché mortel. — Noirceur du péché, ses suites funestes. 1181
II. — Sur les mauvais livres. — Effets des mauvais livres pour la foi et les bonnes mœurs. 1192
III. — Sur le pardon des injures. — Pardonner à ses ennemis, c'est pour le chrétien le sacrifice le plus indispensable, le plus avantageux et le plus noble. 1202
IV. — De la confiance en la Providence. — Motifs et caractères de notre confiance en la Providence divine. 1216
V. — Avantages de l'adversité. — Fruits que nous en retirons comme pécheurs et comme justes. 1230

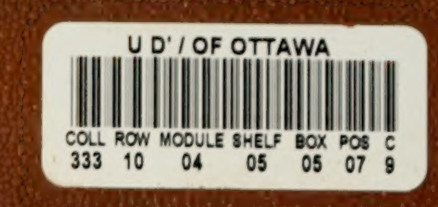
FIN DU TOME QUATRE-VINGTIEME DES ORATEURS.



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001640464b
BX 1756 .A2M5 1844 V80
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V080
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047811


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 05 07 9